

UNIVERSITÉ PARIS-IV SORBONNE

**CONTRAINTES DE STRUCTURES ET LIBERTÉ
DANS L'ORGANISATION DU DISCOURS**

~

**Une description du mwotlap,
langue océanienne du Vanuatu**

Volume I

*

Thèse

en vue d'obtenir le

Doctorat de Linguistique

présentée et soutenue publiquement par

Alexandre FRANÇOIS

le 19 décembre 2001

en Sorbonne

Directeur de thèse :

M. Alain LEMARÉCHAL

Jury :

Mme Isabelle BRIL

Mme Stéphane ROBERT

M. Bernard CARON

M. Jean-Claude RIVIERRE

M. Darrell TRYON



*E o ē e
wo men te le lam wo men row row e...*

à Womtelo

AVANT-PROPOS

"Ten miles further north is Motalava,
where the most intelligent of
all the Southern islanders live."

C. Wilson, Bishop of Melanesia (1932),
*The wake of the Southern Cross:
Work and adventures in the South Seas.*

Après avoir voulu à neuf ans devenir menuisier, puis à douze archéologue, j'avais conçu adolescent le désir de devenir "ethnolinguiste" : dans ce mot mystérieux devaient sans doute s'entremêler les délices des explorations lointaines et celles du grec ancien. Dès lors, je n'en démordrais pas – les contours de ma vie devraient épouser ce rêve d'enfance, et me conduire un jour à l'autre bout du monde. Le voyage aux antipodes allait me conduire jusque dans une petite île du vaste Océan Pacifique, que les cartes indiquaient à 13° 42' de latitude sud et 167° 38' de longitude est. J'y découvrirais une autre façon d'être, de parler, de penser, qui devait m'ouvrir les yeux sur moi-même. Mais surtout, le plus intense de mes dépaysements fut sans doute de saisir à quel point, derrière l'exotisme des mots et la nouveauté des gestes, nous étions tous les mêmes, au plus intime de nos âmes.

Même s'il endosse volontiers un costume universitaire, le présent travail ne trouve donc pas son origine dans un questionnement théorique ou un programme disciplinaire ; il est avant tout le fruit d'une rencontre simple et renouvelée avec des lieux singuliers et des gens comme moi. À travers les mille énoncés que je leur emprunte, ces personnes sont présentes à chaque page de ce recueil, et en sont un peu les coauteurs. Par bonheur, les locuteurs du mwotlap sont trop nombreux pour que je les remercie un par un. Pourtant, je ne saurai taire les noms de ceux qui m'ont le plus aidé, qui en m'hébergeant, qui en me nourrissant, qui en m'apprenant à parler sa langue, avec humour et complicité.

- À *Vila* : Lola & Henry, Makmak & Ian
- À *Santo* : William Haget, Anas Tinwako, Francis & Mary-Lea, Marina & Melani, Lêglêg, Esra, Morês Ibôy, Kasimir, et tous ceux du quartier Mango
- À *Mwotlap* : ma famille : Moses, Mini, Milton, Pêlêt, Deden, Harêson, Sandra ;
mes amis : Edga, Womayok, Pêkêtlê, Bristo, Wia, Step, Trevo, Selva ;
les bigman : Railey, Apêt, Charley & Taxi, Mayanag Selwi, Taitus Lôlô, Frank Hosea, Elton, Albi, Alfred Lobu, Woklo, les poètes Jon Stil et Richard ...
et tous les autres qui hantent mes souvenirs.

Déroulé sur six mois en 1997-1998, mon voyage scientifique au Vanuatu a connu tous les vents favorables. Sur le plan financier, j'eus la chance d'obtenir la Bourse Walter-Zellidja décernée par l'Académie Française, ainsi que le soutien du Fonds Naudet auprès de l'École Normale Supérieure. Par la suite, le Laboratoire des Langues et Civilisations à Tradition Orale (LACITO) du CNRS a considérablement favorisé mes recherches, non seulement pour mes congrès, mais surtout en finançant le voyage en France de mon ami et informateur Edgar Howard.

Les soutiens ont aussi été scientifiques et moraux, au long de ces années scandées par les questions. Mon directeur Alain Lemaréchal (Professeur à Paris-IV Sorbonne) accompagne depuis dix ans mes découvertes en linguistique, et n'a cessé de leur donner, par ses conseils ou ses propres travaux, cohérence et solidité. L'équipe des Océanistes du LACITO-CNRS m'a constamment entouré, tantôt m'aiguillant, tantôt m'aiguillonnant sur les chemins de la coutume : je remercie donc Jean-Claude et Françoise Rivierre, Claire Moyse, Isabelle Bril, Jean-Michel Charpentier ; sans oublier Zlatka Guentchéva pour ses fermes encouragements, Françoise Péeters pour son savoir-faire, et surtout Éric Gimel, pour avoir joué le rôle de la cavalerie dans les moments les plus critiques. Je retrouvais aussi ce goût du travail au fil de séminaires auxquels j'essayais d'apporter ma pierre, ou mon grain de sel : ainsi, le RIVALDI ou le LLACAN auront eu la tâche parfois ingrate de me faire apprendre la maturité.

C'est aussi avec grand plaisir que j'exprime ma gratitude à Darrell Tryon, pour m'avoir sans hésiter ouvert les portes du Research School of Pacific and Asian Studies de l'Université Nationale Australienne (A.N.U.). C'est lui qui a guidé mes premiers pas dans le double monde des Austronésiens et des Austronésianistes, qui m'a aidé à choisir les îles Banks, qui a pris le temps de répondre aux mille questions d'un étudiant surexcité par son premier terrain. Mentor veillant sur Télémaque, il m'a suivi depuis mes premiers instants à Canberra jusqu'aux enquêtes de Santo, et continuera encore d'observer mon parcours dans ce Vanuatu dont il connaît tous les secrets. C'est aussi grâce à lui que j'ai pu établir si facilement des contacts scientifiques ou logistiques entourant mon travail de terrain, comme avec Ralph Regenvanu du Centre Culturel du Vanuatu ; et c'est par son intermédiaire que j'ai pu rencontrer mes nouveaux collègues des antipodes, Andrew Pawley, Malcolm Ross, John Lynch, ou Terry Crowley.

Parce qu'ils m'inspirent pour de prochains voyages, mes pensées vont à mes amis du monde entier – Beth, Cynthia, Ritsuko, Catriona, Yūd, Heeyoung, Mal, Bobby, Vitchinia, Jako, Mick, Kaori, Edga, Francesc, Chrissy, Moneim, Yutaka, Sokopoï, Cori et les autres – et à ma famille – *imam* Noël, *tita* Brenda, *tētek* Anna, *wulus* Islam, *intik* Rami, *qēlgek* Yaeko *kōyō* Toshihiko.

Aventure solitaire des mille et une nuits, l'ouvrage avait aussi besoin de cœur. Je dédie tout ceci, et beaucoup plus encore, à Wako et Yuugo.

Nakis wongomētēl.

SOMMAIRE

	pp.	vol.
Avant-propos	5	I
Abréviations	9	
<i>Chapitre Un</i> Présentation	13	
<i>Chapitre Deux</i> Phonologie, morphologie	51	
<i>Chapitre Trois</i> Les classes de mots et l'art de la translation	153	
<i>Chapitre Quatre</i> La référence et le nombre	255	
<i>Chapitre Cinq</i> L'expression de la possession	419	II
<i>Chapitre Six</i> Actance et complémentation	633	
<i>Chapitre Sept</i> Opérations aspectuelles et modales	689	III
<i>Chapitre Huit</i> Synthèse : La stratégie grammaticale	1005	
Bibliographie	1033	
Index des langues	1045	
Index des notions	1048	
Tableaux	1057	
Figures	1062	
Cartes	1064	
Table des matières	1065	

ABRÉVIATIONS

1	1 ^{ère} personne	DUP	réduplication
1EX	1 ^{ère} personne (non SG) exclusif	DUR	duratif en récit (<i>i</i>)
1IN	1 ^{ère} personne (non SG) inclusif	DX	déixis
2	2 ^{ème} personne	DX1	déictique de 1 ^{er} degré (<i>gōh, agōh</i>)
3	3 ^{ème} personne	DX2	déictique de 2 ^{ème} degré (<i>nen, anen</i>)
²	réduplication d'un radical	DX3	déictique monstratif (<i>nōk, gēn</i>)
ABL	Ablatif	DX.TMP	déixis temporelle
ACP	Accompli	EMPH	marque d'emphase
AD	Accompli distant	ÉVIT	Évitatif
ADV	adverbe, <i>spéc.</i> anaphorique (<i>y, en</i>)	EXCL	exclamatif
ANA	marque d'anaphore	EXIST	prédicat d'existence
AO	Aoriste	1EX	nous exclusif
AP	article personnel (<i>mosina e</i>)	FCTP	focus temporel
ART	article substantivant	FUT	futur
ASSO	anaphore associative	H:...	collectif humain (DU, TR, PL)
CF	contrefactuel	HOD	futur hodiernal/proche
COÉ	coénonciation (<i>en</i>)	IMM	Passé immédiat
CONJ	conjonction	1IN	nous inclusif
CP	Classificateur possessif	INJ:...	pronom jussif/injonctif (DU, TR, PL)
CPBoiss	CP des boissons (<i>ma~</i>)	INTER	interrogatif
CPCom	CP des comestibles (<i>ga~</i>)	IRR	irrealis
CPGén	CP général (<i>no~</i>)	ITIF	itif, directionnel centrifuge
CPSit	CP des possessions restreintes à une situation (<i>mu~</i>)	NÉGR	Négation realis
DÉCL	déclaratif, mq discours rapporté	PFT	Parfait
DÉPLAC	prédicatif de déplacement	PL	pluriel
DIR	directionnel	PN	Potentiel négatif
DSTR	distributif, mq de parcours (<i>geh</i>)	POT	Potentiel
DU	duel	PP	pronom personnel
		PRKI	Présentatif Kinétique

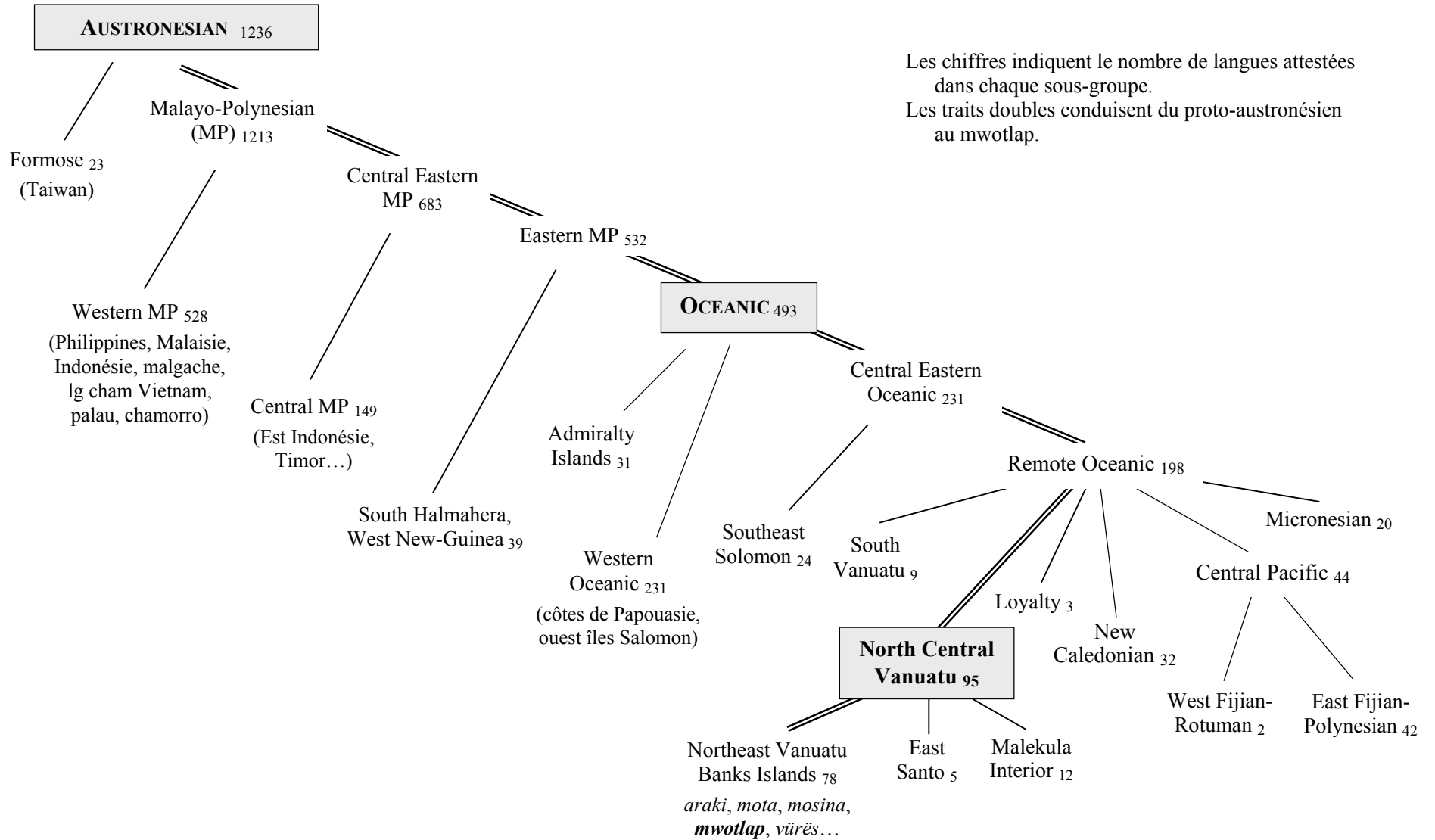
ABRÉVIATIONS

PROH	Prohibitif	SIT _R	Sit. de référence
PROVIS	Provisionnel	SIT _V	Situation virtuelle
PRSP	Prospectif	STA	Statif
PRST	Présentatif (statique)	SUB	subordonnant
PRT	Prétérit	SUG	suggestif (Vb+ <i>tog</i>)
PTF	partitif	TAM	Temps-Aspect-Mode
REAL	realis	TRANS	transitivant
RÉCIP	marque de réciprocité	TR/TRI	triel
REL	subordonnant relatif	URG	injonction forte
RÉM	Rémansif	VOC	vocatif, appellatif
S _o	sujet énonciateur	VTF	ventif, direc. centripète ('vers ici')
SG	singulier		
SIT _o	Sit. d'énonciation		

Abréviations de langues

ANG	anglais	MSN	mosina
BSL	bislama	MTA	mota
FÇS	français	MTP	mwotlap
LAT	latin	PAA	paama
LEH	lehali	PAN	Proto-Austronésien
LMG	lêmêrig	PNCV	Proto Nord-Centre Vanuatu
LNW	lonwolwol (Ambrym)	POC	Proto-Océanien
MRV	merlav	VRS	vürës

Figure 1.1 – Situation du mwotlap dans la famille linguistique austronésienne (d'après Grimes & al. 1995)



Chapitre Un

PRÉSENTATION

Le mwotlap est une langue austronésienne, de la branche océanienne, parlée par environ 1800 personnes au nord du Vanuatu.

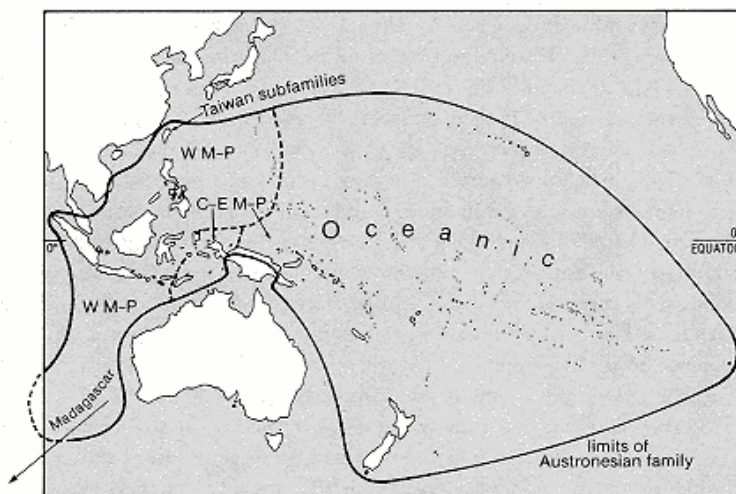
I. *Situation géographique et sociologique*

A. L'OCÉANIE ET LES PEUPLES AUSTRONÉSIENS

Surgies d'entre les flots à la faveur des éruptions et des séismes, les îles volcaniques de l'Océan Pacifique dessinent des archipels en éclats ou en lignes. Longtemps, elles ignorèrent la présence de l'homme : ce dernier n'avait colonisé, il y a environ soixante millénaires, que les îles colossales d'Australie et de Papouasie.

Plus tard, beaucoup plus tard, environ 3000 ans avant notre ère, des paysans marins auraient quitté les rives lointaines de Formose, inaugurant la grande aventure des migrations austronésiennes. Au fil des siècles, et selon un parcours qui reste encore à mieux connaître, ces populations d'origine asiatique auront colonisé les îles des Philippines et d'Indonésie,

Carte 1 – *La famille austronésienne*



cinglant un jour à l'ouest jusqu'à Madagascar ; tandis que d'autres abordaient à l'est les côtes de la Papouasie, déjà peuplées depuis longtemps de populations dites papoues. Quelque part sur ces rives mélanésiennes, des descendants des premiers Austronésiens auraient formé une communauté dont le parler est de mieux en mieux reconstruit aujourd'hui : le proto-océanien (POc). Ces premiers "Océaniens", descendants directs des Austronésiens, devinrent à leur tour un nouveau foyer de colonisation désireux d'approcher, à

partir de 1500 avant notre ère, les îles inhabitées du Pacifique. Ils peuplèrent d'abord les îles Salomon et l'Océanie proche, avant de faire voile, qui vers la Micronésie, qui vers le Vanuatu, la Nouvelle-Calédonie et Fiji. Un millénaire plus tard enfin, l'archipel fijien devenait le point de départ d'une nouvelle expansion à nouveau tournée vers l'orient : celle des peuples polynésiens.

Cette vaste dispersion¹, qui a donné lieu à la famille linguistique la plus étendue au monde, a été principalement reconstituée à partir de l'observation des langues contemporaines ; les travaux pionniers de Kern (1889) puis de Dempwolff (1938) ont été suivis, plus récemment, par les études de Blust, Reid ou Starosta pour le proto-austronésien ; et celles de Grace, Pawley, ou Ross pour le proto-océanien – pour n'en citer qu'une partie. Aussi nous permettrons-nous de résumer la préhistoire du mwotlap à l'aide de l'arbre génétique des langues austronésiennes, tel qu'il est actuellement admis par la plupart des austronésianistes : cf. *Figure 1.1* p.12. Le mwotlap est localisé parmi les nombreuses branches de cette famille, dont seules sont représentées ici les plus pertinentes pour notre propos ; en gras, nous indiquons les trois paliers de référence pour nos reconstructions historiques : le proto-austronésien (PAN) – le proto-océanien (POc) – le proto-Nord-Centre Vanuatu (PNCV). On remarquera que les langues voisines du mwotlap que nous citerons le plus au cours de notre étude, figurent toutes dans le même groupe de langues "NCV", lequel réunit d'ailleurs pas moins de quatre-vingt quinze idiomes à lui seul ; ceci ne nous empêchera pas, çà et là, d'établir des comparaisons avec les langues de Fiji, de Polynésie, de Micronésie ou encore de Nouvelle-Calédonie – sans parler de langues encore plus lointaines dans l'arbre austronésien.

B. LE VANUATU

1. *Le pays*

Au cœur de la Mélanésie austronésienne figure l'archipel du Vanuatu, sur la route maritime qui mène des îles Salomon à la Nouvelle-Calédonie [*Carte 2*]. Découvert en 1606 par le portugais Quirós, visité par Bougainville et Cook, ce petit pays tropical de 14 760 km² constitua longtemps le condominium franco-britannique des Nouvelles-Hébrides, avant de devenir en 1980 la République indépendante du Vanuatu.

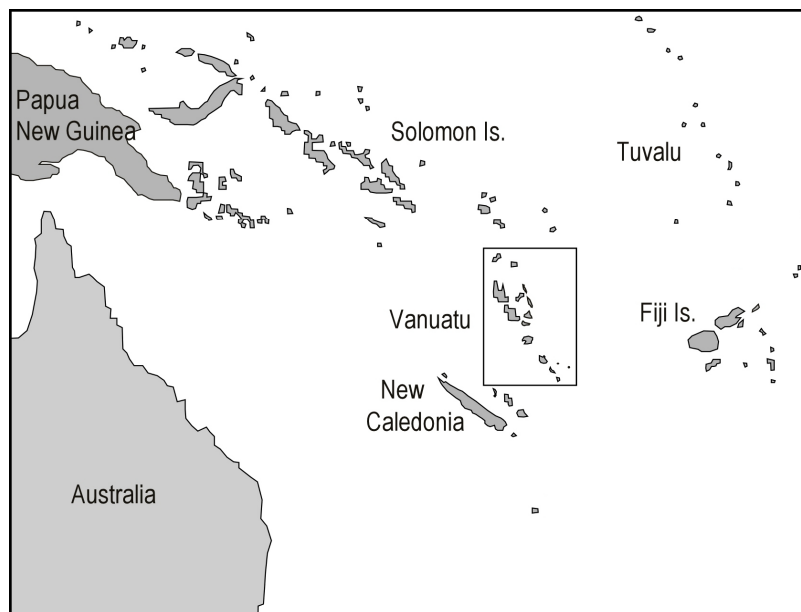
Ce chapelet de quatre-vingts îles montagneuses ne compte guère que deux agglomérations urbaines, d'origine coloniale : Vila la capitale ; et Santo la seconde ville, érigée comme base américaine en 1942 lors de la guerre du Pacifique. Excepté ces deux villes, la quasi totalité du Vanuatu se présente sous la forme tantôt d'îlots sauvages et rocaillieux, tantôt de zones rurales habitées, et cultivées, par la population mélanésienne. Cette dernière, qui représente au moins 94 % des 193 000 habitants du pays², se distribue à travers les îles du pays en de petites communautés villageoises, qui se réduisent souvent à quelques centaines – voire quelques dizaines – d'habitants.

¹ Les études portant sur l'expansion austronésienne sont très nombreuses, aussi bien du côté de la linguistique que de l'archéologie, ou plus récemment de la génétique des populations. On citera notamment Pawley & Ross (1993), Ross (1995), Bellwood, Fox & Tryon (1995), Pawley (2001).

² D'après le recensement de 1999, 21 % de la population du Vanuatu vit dans les zones urbaines, et 79 % dans les zones rurales.

La dimension de chacune de ces communautés se superpose quelquefois à des unités géographiques, qu'il s'agisse d'une île –comme dans le cas de Mwotlap– ou d'une vallée encaissée. Cependant, ce critère géographique n'est pas absolu, car ni l'océan ni la montagne n'ont véritablement empêché des relations suivies, au fil des siècles, entre communautés voisines ; c'est le cas, par exemple, dans le petit groupe des Banks, où les différentes îles et micro-sociétés locales ont nourri entre elles des échanges commerciaux, matrimoniaux et symboliques, au-delà des frontières naturelles et des différences culturelles (Vienne 1984). Mais le principal critère définissant traditionnellement les communautés socio-culturelles est celui de la langue.

Carte 2 – Le Vanuatu, archipel du Pacifique Sud



2. Les langues du Vanuatu

Le Vanuatu comporte le chiffre étonnant de 113 langues vernaculaires distinctes (Tryon 1976, 1996), généralement sans intercompréhension ; rapporté au 190 000 habitants du pays, ceci implique une moyenne de 1700 locuteurs par langue – le record mondial de densité linguistique. Sur cette centaine de langues, toutes océaniques, trois sont des langues polynésiennes (*outliers*) ; neuf appartiennent au groupe du Sud Vanuatu [Figure 1.1 p.12] ; et toutes les autres ressortissent à l'ensemble dit "Nord-Centre Vanuatu". Elles sont représentées sur la Carte 3 p.17.

(a) La notion de communauté linguistique

Chaque langue vernaculaire crée un lien social particulier entre ses locuteurs, tantôt ne dépassant pas les limites d'un seul village, tantôt en réunissant trois ou quatre, rarement plus. À titre d'exemples, les langues que nous avons abordées au cours de nos recherches se répartissent ainsi : l'araki n'est parlé que dans un seul village (env. 15 locuteurs) ; le mosina dans un seul (8 loc.) ; le vürès dans cinq (400 loc.) ; le mota dans cinq (450 loc.) ; le mwotlap dans huit (1600 loc.). Le propre de chacune de ces communautés est de constituer

un groupe linguistiquement homogène, ce qui signifie surtout "linguistiquement homogénéisant" : elle forme l'unité sociolinguistique de référence susceptible d'exercer, sur le locuteur, la principale pression de l'usage ; et c'est en son sein que se trouve gérée la diversité entre locuteurs, l'innovation, l'écart et la norme. Aussi aurait-on tort d'imaginer un continuum entre ces parlers, comme si l'incroyable diversité linguistique du pays devait s'expliquer par une absence de pression vers l'homogénéité : le principe social de standardisation linguistique existe ici comme partout, et c'est précisément lui qui construit, au fil des générations, l'identité propre de chaque communauté de langue. La pression du groupe social –même réduite à quelques familles ou quelques villages– vers sa propre unité interne est donc la cause de la relative stabilité grammaticale inhérente à chaque état de langue ; sans cela, l'idée même de décrire "la" langue mwotlap, par exemple, n'aurait pas de sens.

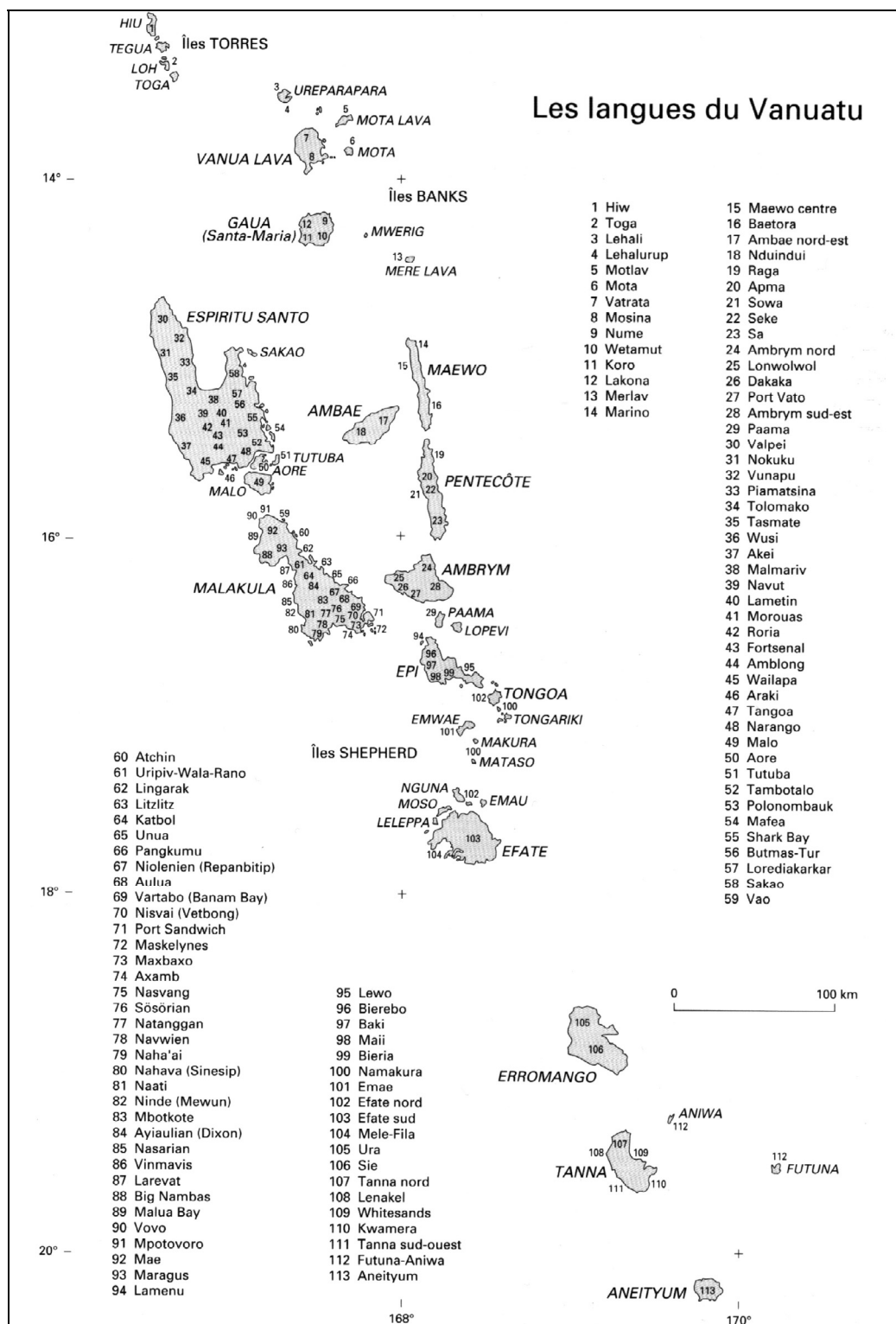
Et en même temps que cette pression homogénéisante est la cause directe de la cohésion interne de chaque vernaculaire, elle explique également la puissante capacité de diversification linguistique entre vernaculaires différents. Tout dépend de la perception que les groupes sociaux ont de leurs relations mutuelles :

- Tant qu'un groupe local A (ex. un village, une île) considère explicitement le groupe B voisin comme membre de la même communauté linguistique, les locuteurs des deux groupes maintiendront vivaces leurs efforts quotidiens vers l'homogénéité linguistique : les uns corrigeront les fautes des autres, et accepteront eux-mêmes d'être corrigés ; ils intégreront les innovations à leur propre parler, etc. À force d'adapter continuellement leurs propres modes de communication à ceux du groupe voisin, les groupes A et B connaîtront conjointement les mêmes évolutions historiques (changements phonétiques, morphologiques, syntaxiques, phraséologiques, etc.).
- Pour une raison quelconque, deux groupes voisins A et B peuvent en arriver à "divorcer" linguistiquement, *i.e.* se considérer consciemment comme locuteurs de deux parlers différents. Certes, les locuteurs des deux groupes peuvent continuer de communiquer entre eux, faisant au moins l'effort de se comprendre d'un groupe à l'autre. Cependant, ils cesseront conjointement leurs efforts quotidiens vers l'homogénéité linguistique : ils omettront de se corriger les uns les autres, imputeront toute innovation au dialecte de l'autre sans l'intégrer au leur, et globalement renonceront à modifier leurs propres modes de communication en fonction des changements observés chez le voisin. La voie est alors libre pour que les dialectes A et B connaissent des destins divergents, sans contrôle mutuel des innovations, au point de se transformer, au fil des générations, en deux langues différentes, dépourvues d'intercompréhension.

Si cette hypothèse n'explique pas nécessairement pourquoi le Vanuatu compte tant de langues distinctes, elle répond au moins partiellement à la question du comment : du point de vue du locuteur, la réaction face aux innovations et aux déviances d'autrui dépend largement du sentiment d'appartenir ou non à la même communauté idiomatique.

(b) Des sociétés multilingues

Si un grand nombre de ces langues vernaculaires sont en danger d'extinction prochaine, c'est d'abord à cause du faible effectif de leurs locuteurs : une langue parlée par quelques dizaines de personnes n'est pas à l'abri d'accidents historiques de type épidémie, baisse démographique, mariages mixtes, migrations, au point de s'éteindre en quelques décennies, sous la pression d'une langue voisine. C'est ce qui est arrivé au mosina de Vanua-lava, remplacé aujourd'hui par le vürës ; à l'araki de Santo, submergé par le tangoa (Français, à paraître *a*) ; à l'ura d'Erromango, supplanté par le sie (Crowley 1999), etc.



© Darrell Tryon 1996

Carte 3 – Les langues du Vanuatu

La République du Vanuatu comprend plus d'une centaine de langues, toutes de la famille austronésienne (groupe océanien). Outre le mwotlap (n°5), les langues mentionnées dans cette étude portent les n°3, 6, 8, 19, 25, 29, 46, 71, 95.

Les langues mélanésiennes connaissent une autre forme de compétition, celle qui les confronte aux langues venues d'Europe. Pourtant, le français et l'anglais –les deux langues du condominium des Nouvelles-Hébrides– n'ont plus guère qu'un statut théorique dans le pays profond : bien qu'elles soient encore aujourd'hui, et à égalité, les langues officielles de l'enseignement, rares sont les Mélanésiens des zones rurales qui les maîtrisent un tant soit peu. À titre d'exemple, parmi les 1500 habitants de l'île de Mwotlap, moins d'une quinzaine parlent le français, et une trentaine l'anglais. La connaissance de ces deux langues demeure l'apanage d'une élite cultivée et urbanisée, qui vit principalement à la capitale Vila.

La situation est assez différente avec le **pidgin bislama**, la troisième langue nationale du Vanuatu. Constitué au cours du XIX^{ème} s. principalement à partir du lexique de l'anglais – mais aussi avec des éléments français et vernaculaires– le bislama ou bichelamar (Charpentier 1979 b; 1996) est aujourd'hui la langue véhiculaire de tous les Ni-Vanuatu, à la fois langue de contacts inter-insulaires, et langue officieuse de l'administration, de l'enseignement ou de la radio. Rares sont ceux qui ne parlent pas ce pidgin, y compris dans les zones les plus reculées : seuls quelques personnes âgées, et parfois les enfants de moins de dix ans, sont monolingues en vernaculaire. Contrairement à de nombreuses situations analogues dans le monde, ce bilinguisme vernaculaire / véhiculaire ne s'est pas encore transformé en diglossie : dans la plupart des régions du pays, il est possible d'effectuer toutes les activités sociales en parlant exclusivement le vernaculaire, et peu d'activités imposent réellement l'usage du bislama. Ce dernier, cependant, devient de plus en plus usuel dans certaines situations, y compris entre des locuteurs de même origine : à l'école ; lors des activités sportives et collectives ; à la messe ; au téléphone, et surtout dans les lettres et les écrits en général.

Pour l'instant, on ne peut pas dire que le bislama menace réellement les langues vernaculaires, lesquelles préservent massivement leur vigueur dans les zones rurales ; tout au plus relève-t-on un nombre assez important d'emprunts lexicaux faits au bislama, et à travers lui aux langues européennes¹. On constate également des influences syntaxiques ou phraséologiques, typiques des situations de contact ; mais on notera avec intérêt que ces influences se font dans les deux sens, et que c'est plus souvent le vernaculaire qui influence les structures phrastiques du bislama, que l'inverse. N'est-ce pas d'ailleurs de cette façon que ce "pidgin mélanésien" s'est constitué, par calques et relexifications (Keesing 1991) ? Nous en verrons plusieurs exemples.

Le seul contexte social dans lequel les vernaculaires reculent véritablement devant le bislama est le contexte urbain. Vila et Santo, les deux villes du pays, sont le creuset d'échanges et de migrations internes au pays, certes modérés en comparaison de Nouméa ou Tahiti, mais suffisants pour que les langues maternelles cèdent le pas au pidgin national. Dès la seconde génération, les enfants des villes maîtrisent mieux le bislama que la langue de leurs parents. La seule condition favorable au maintien des vernaculaires en milieu urbain est le regroupement de locuteurs dans un même quartier : le meilleur exemple de cette situation est le quartier Mango à Santo, où une douzaine de familles originaires de Mwotlap sont physiquement assez proches pour perpétuer quotidiennement l'usage de leur langue, sans avoir recours au pidgin ; quant aux autres familles de ce même quartier, provenant de Gaua ou des Torres, elles vont jusqu'à adopter le mwotlap comme langue véhiculaire à l'échelle micro-locale !

¹ Voir l'index des notions à "emprunts", l'index des langues à "bislama".

C. LES ÎLES BANKS

1. *Un archipel dans l'archipel*

Si l'on resserre le grain d'observation, le contexte social et géographique le plus proche de Mwotlap est constitué par les îles Banks. Ce petit archipel au nord du pays est lui-même inséré dans la province administrative des îles du nord, dite TORBA, qui regroupe les Banks et les Torres ; sa capitale provinciale est Sola, sur l'île de Vanua-lava. Avec seulement 4,2 % de la population nationale, les Torba forment la province la moins habitée, et aussi la plus pauvre économiquement, de la République du Vanuatu. Les îles Banks se composent d'une dizaine d'îles, dont sept sont habitées¹ :

Tableau 1.1 – *Données statistiques sur les îles Banks*

<i>nom officiel</i>	<i>nom local</i>	<i>km²</i>	<i>habitants</i>	<i>hab/km²</i>	<i>langues</i>
Roua	–	1,0	–	–	
Merig	<i>Mwerig</i>	0,5	25	(50)	merlav
Gaua	<i>(Lakona)</i>	328,2	1924	5,9	koro, lakona, nume, wetamut
Vanua Lava	<i>Vōnōlav</i>	334,3	2102	6,3	mosina, vūrēs, lēmêrig, vatrata
Ureparapara	<i>Nōypēypay</i>	39,0	373	9,6	lehali, lehalurup
Mere Lava	<i>Mwerlav</i>	18,0	876	48,7	(merlav)
Mota Lava	<i>Mwotlap</i>	24,0	1418	59,1	mwotlap (+ vōlōw)
Mota	<i>Mwota</i>	9,5	679	71,5	mota

Si précises qu'elles soient, ces données doivent être lues avec précaution, car elles portent sur des îles de dimensions et de caractéristiques très diverses. Par exemple, concernant l'île de Vanua-lava, ni le nombre d'habitants, ni la densité, ne donnent une idée de la démographie locale : il s'agit d'une immense terre volcanique, en grande partie déserte, et parsemée çà et là, sur son littoral, de petites communautés villageoises – chacune étant comprise entre 20 et 350 habitants en moyenne ; il en va de même pour Gaua. Même si, en apparence, elle n'est pas la plus peuplée, l'île de Mwotlap (Mota Lava) est démographiquement la plus dynamique de toute la province : sa forte densité théorique correspond à de véritables regroupements de population sur plusieurs villages adjacents, en sorte que c'est la seule île des Banks où l'on peut observer une "mégapole" de 1200 habitants ! À tous points de vue, c'est aujourd'hui la population dominante dans la région.

2. *Les langues des Banks*

Les îles Banks ont depuis toujours connu des échanges qui en ont tissé des liens étroits : ils peuvent être de nature commerciale –autour notamment de la monnaie de coquillages–, matrimoniale –maintes épouses proviennent d'une île voisine– ou culturelle. De nombreux traits sont communs à ce petit archipel, comme l'artisanat, la cuisine, la musique et la danse, la mythologie, ou encore la culture ancienne des sociétés secrètes et à grade². La divergence

¹ Les données de ce tableau correspondent au recensement national de 1999, en partie publié sur Internet (<http://www.spc.org.nc/demog/>).

² Toutes ces questions sont détaillées dans l'ouvrage de Bernard Vienne (1984).

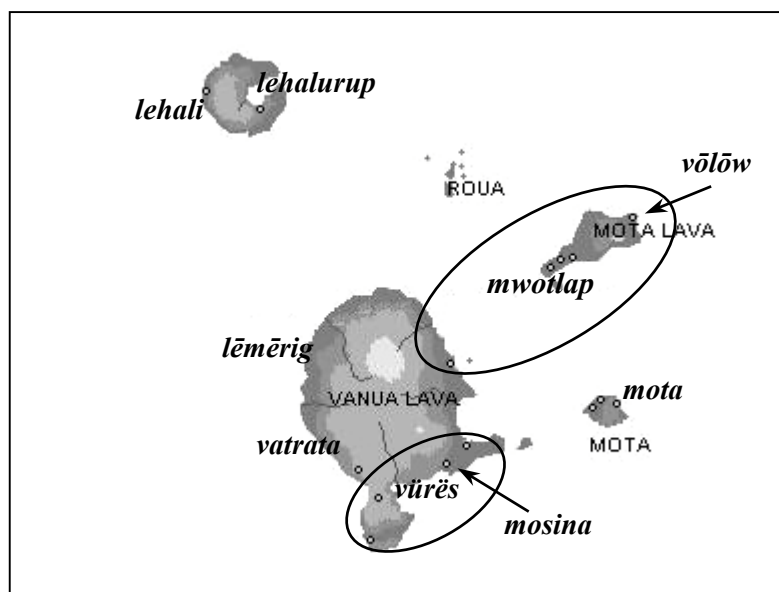
linguistique semble souvent, à première vue du moins, la seule différence considérable entre ces diverses communautés.

Ici comme partout au Vanuatu, on est frappé par le grand nombre de langues distinctes, sans intercompréhension, pour une faible population. Au cours de nos recherches sur le terrain, nous avons été en contact avec certaines des langues citées dans le *Tableau 1.1*. En voici le détail¹ :

- le *mota* (400 loc.), parlé à Mota ;
- le *vürës* (300 loc.), parlé autour de Vetüboso, Vanua-lava ;
- le *lehali* (100 loc.), parlé à Ureparapara ;
- le *mosina* (8 loc.), naguère parlé à Mosina, Vanua-lava ;
- le *lēmērig* (5 loc.), jadis parlé à Sasar (?), Vanua-lava ;
- le *vôlôw* (2 loc.), dialecte du mwotlap, jadis parlé à Vôlôw/Aplôw, Mota-lava.

Toutes ces langues sont situées dans la *Carte 4*, en même temps que d'autres parlers que nous n'avons pas eu le loisir d'étudier.

Carte 4 – Les langues voisines du mwotlap (nord des îles Banks)



3. Une langue régionale dominante ?

À partir des années 1860, l'île de Mota fut choisie par la Mission Anglicane comme centre d'évangélisation pour toute la Mélanésie :

"Les chrétiens de Mota entreprirent alors l'évangélisation des autres îles. Leur langue devint la langue officielle de la "Melanesian Church", et fut enseignée à Norfolk à tous les étudiants et futurs *teachers* de l'archipel [des Nouvelles-Hébrides]. Des volontaires partirent pour Anuda (îles Salomon), Mota-Lava, et

¹ Nous n'avons pas eu le loisir d'étudier le vatrata (100 locuteurs), deuxième langue de Vanua-lava par le nombre de locuteurs.

Gaua, afin de préparer la voie de la prédication missionnaire."

(Bonnemaison 1986: 109)

C'est ainsi que le mota devint, pendant près d'un siècle, la langue de référence dans les Banks, à la fois pour les habitants eux-mêmes –langue d'évangélisation et donc de scolarisation religieuse–, et pour les observateurs étrangers. C'est à Mota que s'établit le plus célèbre des missionnaires savants du Pacifique, le Révérend Codrington, lequel fut longtemps la seule et la meilleure source de connaissances sur les cultures et les langues de la région : outre sa grandiose description anthropologique *The Melanesians* (1891), nous citerons à maintes reprises son excellent dictionnaire du mota (1896), ainsi que les premières esquisses grammaticales, exceptionnelles pour l'époque, de toutes les langues des Banks et des Nouvelles-Hébrides (Codrington 1885) – y compris le "motlav".

Malgré des Évangiles et autres psaumes traduits en mota et diffusés pendant le vingtième siècle, cette dernière langue perdit tôt son statut de langue de prestige, après la seconde Guerre Mondiale. La fonction véhiculaire qu'elle aurait pu remplir a vite été remplie par le pidgin bislama, en sorte qu'aujourd'hui la langue mota est très peu connue en dehors de la petite île qui en est l'origine ; à Mwotlap, seule une dizaine de personnes est capable de la parler. Inversement, s'il est aujourd'hui une langue de prestige ou quasi véhiculaire dans les Banks, mis à part le bislama, il s'agit plutôt du mwotlap.

II. Mwotlap

La langue mwotlap est parlée principalement dans l'île du même nom, Mwotlap, officiellement connue sous le nom de Motalava / Mota Lava.

A. NOTE TERMINOLOGIQUE

C'est l'occasion d'une note terminologique. Les noms géographiques officiels, passés aujourd'hui en bislama et dans les actes officiels, correspondent généralement à leur forme mota, car ils ont été établis à l'époque où cette langue était dotée d'un statut particulier par la mission anglicane (cf. *supra*). C'est ce qui explique les divergences de forme entre les deux colonnes du *Tableau 1.1* p.19, et en particulier le nom officiel de l'île "Mota Lava" ~ "Motalava" < *Mota Lava* [ɨ̃m^wɔtalaβa] (en langue mota). Par ailleurs, la même île est également connue sous le nom de "Motlav", et c'est généralement sous l'appellation de "motlav" qu'en a été désignée le plus souvent la langue¹ ; l'origine de ce dernier nom est la notation "motlav", utilisée par Codrington (1885) pour transcrire ce qui à l'époque devait se prononcer *[ɨ̃m^wɔtlaβ^ɿ]. D'autres orthographes encore ont été proposées récemment dans la littérature, comme "Mwotlav" (Crowley 2002) ou "Mwotlap" (Crowley, comm.pers. ; Ross 1998 a).

Cette profusion orthographique est source de confusion, aussi bien pour les chercheurs que pour les habitants du Vanuatu, alors même que se mettent en place les premiers projets sérieux d'alphabétisation et d'éducation vernaculaire, et les premières publications dans ou sur cette langue. Aussi nous a-t-il semblé nécessaire de trancher parmi toutes les formes existantes, sachant qu'aucune ne pouvait se targuer d'avoir un réel poids historique : certes,

¹ Cf. Kasarhérou (1962), Vienne (1984), Tryon (1976), Grimes et al. (1995).

le toponyme *Mota Lava* se trouve sur les cartes actuelles, mais ce nom peut changer comme tant d'autres ; et la langue *motlav* n'ayant fait encore l'objet d'aucune description linguistique approfondie, une modification de son nom devrait passer inaperçue.

Pour choisir entre ces noms dont aucun n'est plus légitime que les autres, le critère qui s'impose est évidemment la prononciation vernaculaire du terme. L'île s'appelle [ŋm^wɔtlap], mot que l'orthographe transcrit *M̄otlap* ; pour des raisons pratiques, la transcription du phonème /ŋm^w/, parfois noté "m̄", se fera en français (ou en anglais) au moyen de la notation alternative "mw". On obtient donc le nom *Mwotlap*, qui non seulement correspond au choix de certains auteurs déjà cités, mais également à celui des locuteurs et des usagers eux-mêmes¹ ; d'une certaine façon, nous ne faisons que nous plier à cet usage localement dominant.

Quant à la langue elle-même, les locuteurs la désignent comme "le parler / les paroles / le discours de (l'île de) Mwotlap" : *na-gatgat / no-hohole / na-vap... to-M̄otlap* ; le plus simple, dans notre description, est de suivre l'usage en parlant de la langue *mwotlap*, ou plus brièvement du *mwotlap*. Enfin, nous nous risquerons parfois à tenter un néologisme en français pour désigner les habitants de cette île (*ige to-M̄otlap*) : "les Mwotlaviens" ; ce dernier n'a rien de définitif, et ne sert qu'à combler un manque – on pourrait aussi bien choisir de dire "les Mwotlap(s)".

En résumé, nous choisissons de remplacer l'usage bancal qui subsistait jusqu'à présent, et que nous avons repris à notre compte pendant un temps (François 1999 à 2001), en vertu duquel on citait le "motlav, langue parlée à Motalava". Désormais, la formule sera à la fois plus simple et plus logique : "*le mwotlap, langue parlée à Mwotlap*". Des discussions poussées, aussi bien avec des locuteurs qu'avec des chercheurs, ont abouti à la même conclusion.

B. L'ÎLE DE MWOTLAP

Mwotlap est une petite île allongée d'ouest en est, de 2 km × 12 km = 24 km² [Carte 5]. Sa terre, fertile car d'origine volcanique, est ceinte d'un récif corallien où viennent s'échouer les vagues ; ce récif dessine les contours d'une aire privilégiée pour la pêche. La majeure partie de l'île, qui culmine à 411 m, est constituée de forêt dense et peu pénétrée, les zones cultivables n'occupant qu'une partie du territoire ; voir les descriptions détaillées qu'en donne Vienne (1984).

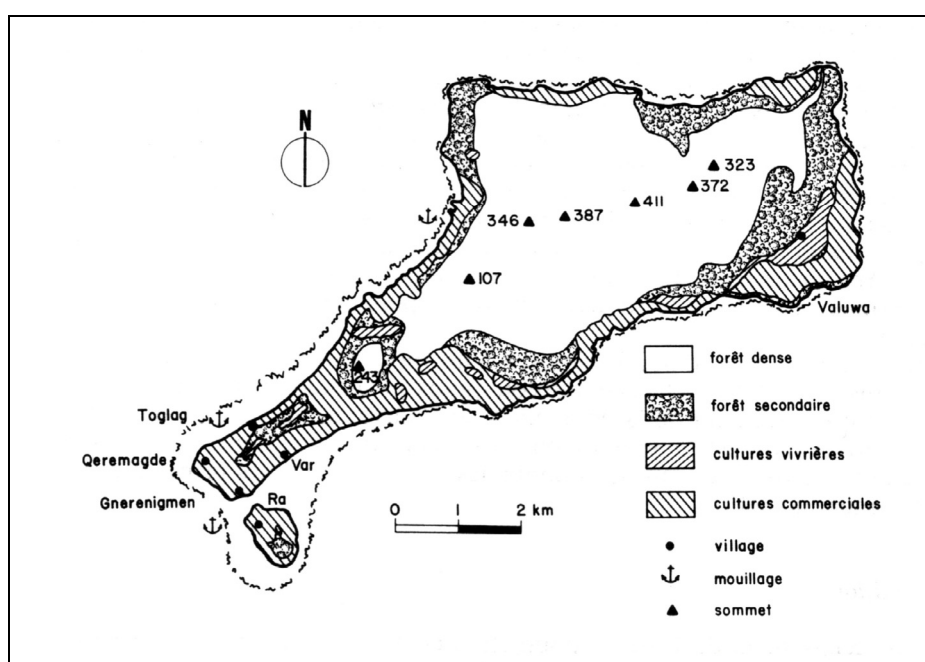
Les habitations sont concentrées en villages aux deux extrémités de l'île. À l'est, dans l'ancien district de Vólôw, ne subsistent plus que les deux villages, faiblement peuplés (une centaine d'habitants), de *Aplôw* [anciennement *Vólôw* ; sur les cartes *Valuwa*] et *Telvêt* ; l'implantation récente de l'aérodrome de l'île près d'Aplôw a sauvé ces deux villages de la dépopulation, même si elle a donné le coup de grâce à l'ancien dialecte *Vólôw*, aujourd'hui éteint. Mais c'est aujourd'hui à l'ouest de l'île, dans l'ancien district de Mwotlap stricto sensu, que se trouve concentrée la population mwotlaviennne. Par ordre d'importance, on citera les villages suivants, tous adjacents les uns aux autres : *Lahlap* (officiellement *Ngerenigmen*) ; *Toglag* ; *Avay* (offic. *Var*) ; *Qēgmāgde* ~ *Qōnmāgde* (offic. *Qeremagde*) ; à quoi il convient

¹ Lorsqu'ils écrivent leur langue, les locuteurs transcrivent tantôt *Mwotlap*, tantôt *M̄otlap*. Concernant le problème du phonème /v/ qui, au cours du vingtième siècle, a fini par se réaliser [p] en fin de syllabe, voir §(a.2) p.66.

d'ajouter la population de l'îlot *Aya* (offic. *Ra*). Chacun de ces villages, si petit soit-il, est lui-même subdivisé en un grand nombre de quartiers, tous dotés d'un nom, qui parfois se réduisent à une ou deux maisons ; on rencontre là l'extrême propension des Mélanésiens à spécifier et sur-spécifier l'espace social, quitte à employer des toponymes différents tous les quatre ou cinq mètres.

Entre les deux parties de l'île, le long de la côte sud, court une route qui mène d'Avay (Var) à Aplôw (Valuwa). Occasionnellement empruntée par l'unique voiture de l'île pour rejoindre rapidement l'aérodrome, cette route est surtout le chemin que prennent quotidiennement les paysans de la pointe sud pour gagner leur propre lopin de terre ; pour les moins chanceux, le "jardin" se trouve à l'autre bout de l'île, en sorte qu'une marche matinale de dix kilomètres dans chaque sens est nécessaire pour s'assurer un bon déjeuner au village.

Carte 5 – L'île de Mwotlap



© Bernard Vienne 1984

C. LA POPULATION

La population recensée à Mwotlap était de 816 habitants en 1967, 1142 en 1979, 1189 en 1989, 1418 en 1999 ; les chiffres disent d'eux-mêmes la vitalité démographique de cette population. Parmi ces habitants de Mwotlap, seule une quinzaine d'individus ignorent la langue locale, car ils sont originaires d'ailleurs : outre les épouses nées dans d'autres îles des Banks, le prêtre anglican vient des îles Salomon, le médecin et sa famille proviennent des îles Torres, les enseignants du primaire sont originaires d'autres îles du Vanuatu, et arrivent à Mwotlap en vertu du "mouvement national" de cette République... Cependant, toutes ces personnes acquièrent en quelques années une bonne maîtrise du mwotlap, langue indispensable à la bonne intégration sociale de ces familles immigrées ; et leurs enfants se mêlent sans problème à ceux des autochtones, au point de n'avoir vite que le mwotlap comme langue maternelle.

Si nous estimons pourtant à 1800 la population parlant cette langue, c'est qu'une partie des locuteurs du mwotlap se trouve en dehors de cette île. Aux 1400 résidents à Mwotlap et Aya, il faut ajouter :

- environ 80 locuteurs établis, depuis au moins deux générations, sur la côte nord-est de Vanua-lava [cf. *Carte 4*], dans les villages de *Qañlap* et *Lalñetak* ;
- environ 160 locuteurs émigrés, de façon plus ou moins définitive, à Santo la seconde ville du pays (île d'Espiritu Santo), et regroupés en particulier au quartier-village de *Mango* ;
- environ 100 locuteurs (?) émigrés à Vila la capitale ;
- une quinzaine de familles clairsemées dans les autres îles du Vanuatu, en particulier Ureparapara, Gaua, Ambae, etc.

Rares sont les Mwotlaviens qui se sont aventurés au-delà des frontières du Vanuatu, surtout parmi ceux qui habitent aujourd'hui dans l'île. Le plus souvent, il s'agit d'individus qui, bien qu'originaires de Mwotlap par leur famille, s'étaient établis longtemps à la ville, et avaient perdu tout usage de la langue ; du fait de leurs fonctions professionnelles ou de leurs rencontres, certains auront visité l'Australie ou l'Europe, et d'autres –très peu– y seraient demeuré : on signale une femme en France, un homme en Angleterre, etc. D'autre part, dans les années 1910, quelques hommes de Mwotlap ont été enrôlés sur les plantations de canne à sucre du Queensland australien (époque du Blackbirding), et n'en sont jamais revenus¹.

Au total, ce sont donc entre 1800 et 2000 locuteurs qui composent la communauté linguistique du mwotlap, dont une grande partie vit encore au pays, concentrée sur quatre petits kilomètres carrés. Si on le compare aux autres langues des Banks ou du Vanuatu, le mwotlap est donc à l'abri d'une disparition prochaine : ce n'est pas une langue en danger.

D. VIVRE À MWOTLAP

1. Une économie paysanne

Les Mélanésiens sont avant tout des paysans : fortement attachés au lopin de terre qu'ils héritent de leurs ancêtres en vertu d'un droit familial complexe fondé sur les structures de parenté, ils cultivent essentiellement des racines et tubercules. La plante reine à Mwotlap est l'igname (*ni-hnag*), que l'on cuit à la vapeur soit telle quelle, soit sous forme d'un gâteau salé nommé *na-tgop* ; dans les cérémonies de mariage, le père du marié offre au père de la mariée de grosses ignames crues, en même temps qu'un grand *na-tgop* à base d'ignames – c'est dire la haute valeur de ce tubercule dans la société.

Le taro (*ne-qet*) est également connu, mais beaucoup moins cultivé : l'île de Mwotlap manque cruellement d'eau douce, indispensable à la culture de cette racine ; et c'est d'ailleurs précisément pour entretenir des tarodières (*na-mat*) que certains Mwotlaviens seraient partis, il y a quelques générations, à l'assaut des collines très arrosées de Vanua-lava. Importé au XIX^{ème} s., le manioc (*na-mayok*) fait également recette dans l'île ; et d'autres types de tubercules ou de légumes sont consommés régulièrement, tels que des variétés sauvages d'ignames : *no-tomag*, *nē-dēvet*... Aujourd'hui, ces légumes traditionnels sont très fortement concurrencés par la consommation quotidienne d'une grande quantité de riz,

¹ Taitus Lôlô se souvient ainsi qu'un de ses grands-pères John Alfred Vahlapqo serait parti pour Bundaberg. D'autre part, on trouve dans l'annuaire australien des M. ou Mme Motlap, dont l'origine ne fait pas mystère.

toujours importé ; mais un mouvement très récent de retour à la tradition –depuis le début 2000– incite à revenir à la culture de l'igname.

Les fruits les plus nourrissants ne sont pas les plus sucrés : c'est le cas du fruit à pain (*ne-beg ~ na-mte*) ou des diverses variétés de bananes (*na-ptel*). Nous n'énumérerons pas tous les fruits sucrés qui poussent à Mwotlap, qu'ils soient anciens (litchi *na-twen* ; pomme canaque *na-gvēg...*) ou plus récents (ananas *na-madap* ; mangue *na-maŋgo* ; papaye *na-mayap...*). Il faut réserver une mention spéciale pour le fruit des fruits en Océanie, la noix de coco, laquelle comporte au moins sept noms ; boisson sucrée quand elle est jeune, on l'appelle *nō-wōh* ; nourriture charnue quand elle est plus mûre –on dit alors *na-mtig*–, elle est souvent râpée pour en extraire la pulpe, et se retrouve dans toutes les recettes ; des bouquets de cocos verts accompagnent toujours les ignames parmi les présents du mariage [*photo*]. On n'en finirait pas de citer les usages non-alimentaires de ce fruit providentiel, depuis les nattes et les décorations confectionnées en palmes de cocotiers, jusqu'aux branches enflammées, employées anciennement comme torche pour s'éclairer. Plus récemment, le cocotier est devenu la source d'extraction du coprah, matière première oléagineuse qui constitue les plus grosses exportations du Vanuatu, en même temps que la principale – voire unique– source de revenus financiers, pour les habitants de Mwotlap.



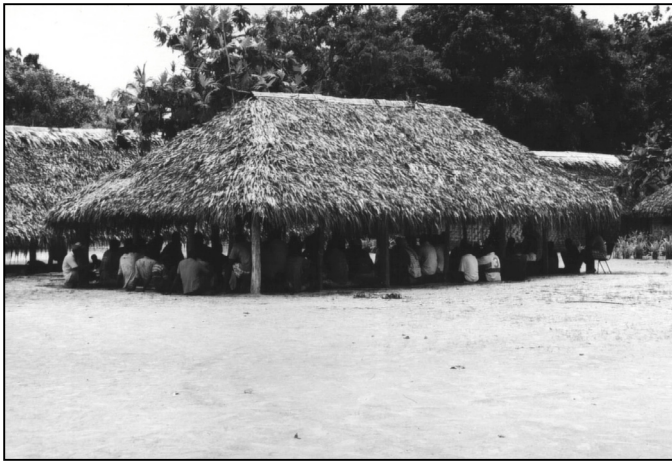
Enfin, c'est aussi dans des noix de coco évidées que l'on sert la boisson traditionnelle de cette région du monde, le kava. Cette dernière plante (*na-ga*), une variété de poivrier sauvage, tient une place particulière dans la vie des Mélanésiens : boisson narcotique réservée aux hommes de quelque importance, le kava se boit le soir, après le coucher du soleil, dans un moment de partage et de sérénité d'autant plus apprécié par chacun, qu'il vient après une journée de travail sous le soleil.

Chasse et cueillette ne sont pas inconnues à Mwotlap, d'autant plus que la végétation luxuriante s'y prête, dès lors qu'on en maîtrise les secrets. Cependant, et même s'ils sont plus terriens que marins, les habitants de Mwotlap pêchent le poisson beaucoup plus souvent qu'ils ne partent à la chasse. Il y a une bonne raison à cela : la faune terrestre est très peu développée dans ces contrées océanes, et mis à part les quelques petits perroquets ou chauves-souris que poursuivent les enfants, la terre ne présente guère d'animal sauvage. La seule exception peut-être, qui fait d'ailleurs la réputation de Mwotlap dans tout le Vanuatu, sont les délicieux "crabes de cocotier" (*na-diy*), qui ne se nourrissent que de noix de coco. Outre la pêche déjà mentionnée, qui s'effectue toujours en mer –à la ligne, au filet, ou au harpon– le littoral omniprésent contribue également à l'alimentation, avec ses crabes et ses divers coquillages. Les animaux que l'on élève au Vanuatu sont traditionnellement des porcs (*no-go*) –dont la valeur économique et symbolique peut atteindre des sommets– et des volailles, plus récemment des bovins ; mais l'île de Mwotlap ne compte à ce jour qu'une seule vache, destinée à agrémenter le repas collectif de Noël.

2. L'organisation sociale

Bien que les habitants de Mwotlap mangent plutôt trop que pas assez, le thème de l'alimentation hante leurs références culturelles : toute cérémonie est d'abord synonyme de repas collectifs ou d'échanges de nourriture ; les cérémonies funéraires consistent symboliquement à "manger les jours du mort" (*gen nō-qōn mete*) pour compenser sa perte ; les mariages, on l'a dit, donnent lieu à un échange de nourriture, etc.

Parmi les moments solennels concernés par la symbolique de la nourriture, figurent en bonne place les anciennes cérémonies, aujourd'hui disparues, de prise de grade dans les sociétés secrètes. Il s'agissait anciennement, pour les seuls hommes, de suivre tout au long de leur vie un parcours initiatique, au cours duquel un individu gravissait les échelons d'une hiérarchie de grades, qui en comprenait douze : tous les cinq ans en moyenne, tous les hommes se réunissaient hors du village, à l'écart des femmes et des enfants, pour une période de forclusion pouvant atteindre plusieurs semaines. Au cours de ces cérémonies



dites *na-halgoy* ("secret"), chaque initié était invité à acheter, contre de la monnaie de coquillages (*nē-sēm*), le droit de "manger (le contenu d')un four", et par conséquent d'acquérir un grade supérieur dans la hiérarchie des honneurs. Néanmoins, le titre qu'il obtenait ainsi, et qui était ouvert à tous les hommes, du moment qu'ils pouvaient le payer, était plus un titre honorifique qu'un véritable pouvoir politique ; avoir été initié, ne serait-ce qu'au plus bas des grades de la

hiérarchie, suffisait pour participer aux prises de décisions collectives, dans une forme de démocratie directe qui peut rappeler l'Athènes classique. Encore aujourd'hui, la société de Mwotlap n'est pas organisée selon une structure pyramidale : les hommes se réunissent régulièrement pour légiférer sur les diverses affaires de la communauté ; tout au plus chaque village délègue-t-il une partie de ses pouvoirs à deux ou trois "chefs de village" (*mayanag*, plutôt "un maire"), élus par les citoyens et remplacés chaque année.

Autre point commun avec l'Athènes classique, et avec presque toutes les sociétés du monde, les femmes demeurent à l'écart et des honneurs et des décisions collectives, étant censées s'occuper plutôt des affaires domestiques et familiales. Bien que leur rôle soit surtout de faire la cuisine à la maison, elles se rendent quotidiennement, au même titre que les hommes, au lopin de terre familial, pour y cultiver et y prélever la nourriture de chaque jour. Elles s'affairent également aux fourneaux –ou plutôt, au grand four creusé (*na-qyēni*) collectif– chaque fois que leur quartier ou leur village est en fête, ce qui n'est pas rare : rythmée par les travaux saisonniers aux champs et par le travail du coprah, la vie à Mwotlap est aussi sans cesse ponctuée d'occasions pour se retrouver ensemble – mariage, fête chrétienne, départ ou arrivée d'une personnalité locale... Dans tout l'archipel du Vanuatu, Mwotlap est réputée comme l'île de la fête, de la danse et du jeu ; on n'y manque pas une occasion pour jouer, chanter, danser, ou... manger. Aujourd'hui, les parties de cartes ou de volley sont venues remplacer les cérémonies initiatiques de jadis, et personne ne semble s'en plaindre. Les fêtes offrent également l'occasion de réunir tout un village, voire l'ensemble de

la communauté Mwotlap, autour d'un même événement et de projets communs ; c'est alors que se construisent ou se réparent les maisons collectives, que se fabriquent les instruments de musique, que s'échangent le plus les histoires drôles et les cancons...

3. Religion et cosmologie

Depuis plus d'un siècle, les missionnaires protestants ont fait des îles Banks un pays chrétien (Bonnemaison 1986), où l'on passe presque autant de temps dans les églises qu'en dehors d'elles. Au rite anglican devenu "traditionnel", le disputent aujourd'hui trois ou quatre sectes récemment importées des États-Unis, comme les Seventh Day Adventists, qui se portent plutôt bien parmi des populations apparemment dociles. Cependant, les credos de complaisance ne s'accompagnent que rarement d'une foi profonde et véritable en un Dieu unique ; ce qui apparaît beaucoup plus nettement, c'est la vivacité qui caractérise encore, à ce jour, les croyances ancestrales dans les esprits et dans la sorcellerie, malgré l'interdit ecclésiastique.

Mais de même que la société n'est guère hiérarchisée, et semble éclatée en autant de familles et d'individus, on aurait du mal à trouver une divinité centrale au panthéon originel de Mwotlap ; même le héros fondateur *Iqet* a plutôt les traits humains du personnage farceur, et son identification au Dieu chrétien, ou même à un équivalent indigène, s'explique par un syncrétisme récent¹. En réalité, l'individualisme de la société se retrouve dans les croyances des Mwotlaviens : les êtres surnaturels sont éclatés en une multitude d'esprits bénéfiques, ou plus souvent maléfiques, établissant le lien entre le monde des Vivants (*na-myam*) et celui des Morts (*Amnō*). D'une façon générique, ces esprits portent le nom de *na-tmat*, qu'on peut traduire à la fois comme "défunt", "revenant", "fantôme", "diable" ou "ogre", dans les contes. Ces Esprits des Morts hantent les rochers, les forêts et les pensées des hommes, et sont commémorés sous la forme de danses sacrées. Ainsi, le même nom *na-tmat*, en même temps qu'il désigne les Esprits eux-mêmes, renvoie également aux anciennes sociétés secrètes qui avaient pour mission de les honorer (Vienne 1984), et donne aussi leur nom aux masques des danseurs, voire à toute forme de couvre-chef.

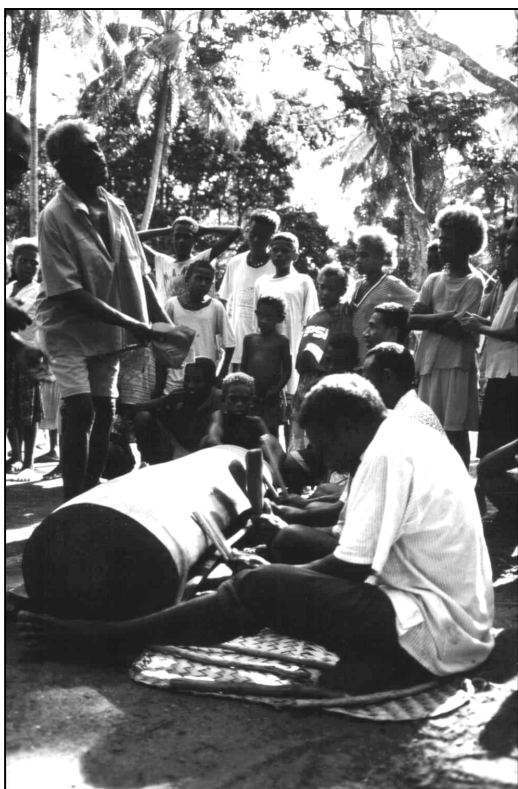


4. La musique et la danse

Mais s'il est vrai que certaines danses sacrées (*no-yoñyep*, *na-laktebes*, *ne-mē*, *ne-qet*...) émanent directement des Esprits des Morts, et sont donc réservées aux hommes initiés – passés par le *na-halgoy* – d'autres danses sont autorisées aux profanes, qui ne manquent jamais d'en profiter : *na-mapto*, *na-lañvēn*, *na-vaybol*, *na-mag* sont autant de moments où

¹ Un mythe raconte ainsi comment *Iqet* envoya aux hommes son fils Jésus-Christ (*Tigsas*), pour leur faire découvrir la Mort, et les délivrer ainsi de leurs péchés.

femmes et enfants sont conviés à danser sur la grand'place du village (*tenepnō*). La plupart des danses sont accompagnées, ou pour mieux dire menées tambour battant, par un groupe de musiciens et de chanteurs debout au centre de la place. Tous les instruments de l'orchestre traditionnel (*na-wha*) sont des percussions : tambours de gros bambou (*nē-vētōy*), tambour allongé à membrane de feuilles (*na-tmatwoh*), grosse planche de bois (*na-qyēn malbuy*) posée sur une cavité et heurtée de longs bâtons [*photo supra*], large tronc évidé (*no-koy*) et battu par trois musiciens lors des grandes cérémonies [*photo infra*], etc. La musique à Mwotlap est d'abord un art du rythme.



Quant à l'ingrédient mélodique, il est assuré par la voix des chanteurs. À l'instar des danses et des instruments, l'art du chant est étonnamment développé à Mwotlap, et les compositeurs poètes sont respectés pour leur immense savoir et leur talent. Il existe en fait deux genres principaux de chants dans l'île, correspondant à des usages, des publics et des styles bien distincts.

D'un côté, les chants nobles de la tradition (*n-eh tē-nēte*), sont interprétés à l'occasion de cérémonies coutumières. Certains de ces chants célèbrent la personne des chefs, ou des notables suffisamment riches pour pouvoir s'offrir les services d'un compositeur (*n-et bo-towtow-eh*), sorte de griot qui leur composera une chanson en leur honneur ; de nos jours, en outre, ils célèbreront la visite d'un évêque anglican ou d'un ministre du gouvernement du Vanuatu. Un peu l'équivalent des chants religieux de nombreuses cultures, ils sont connus essentiel-

lement de quelques chanteurs âgés, plutôt des hommes, qui en maîtrisent le style grave et vibré, et qui, surtout, en comprennent le sens. En effet, la caractéristique principale de ces chants coutumiers est de n'être pas composés dans la langue commune parlée par tout le monde, mais dans une langue archaïsante, quasi ésotérique pour la plupart des habitants de l'île. Cette langue poétique, appelée *na-vap non Iqet* "la langue d'Iqet" du nom du fondateur mythique de la région, représente pour le mwotlap actuel, en quelque sorte, ce que la langue d'Homère était au grec classique, ou ce que l'arabe coranique est aux dialectes arabes modernes. Aussi n'est-il pas rare, pour les gens de Mwotlap, de chanter ces chants, si longs soient-ils, certes sans se tromper – mais aussi sans en comprendre un traître mot. Un simple vers de cette langue étrange, qu'on dirait venue du fond des âges, évoque tout un monde ancien, solennel, poétique aussi. Mais cet archaïsme d'apparat n'empêche pas de nouveaux chants d'être encore aujourd'hui composés –entièrement de tête– par les savants aèdes de l'île, tel Jon Stil, âgé de plus de 90 ans. Ces mélodies sont elles-mêmes classées en un nombre impressionnant de genres, en fonction de leurs premières notes, de leurs premiers mots, ou encore de l'usage auquel elles sont destinées : *nē-wēt*, *na-wlēwlē liwo*, *na-maleñ*, *no-towhiy*, *na-vawelop*, *rovaywele*, *rovinēvēsēgme*...

L'autre genre musical est plus à la portée de tout le monde : d'une part, il n'est pas confiné aux augustes régions du pouvoir, mais surtout il emploie la langue de tous les jours, si bien que n'importe qui peut fredonner ces chansons populaires (*n-eh Striñban*). Ce sont généralement les jeunes gens qui prennent leur guitare, pour entonner ces airs entendus la première fois, en général, lors d'une fête de mariage, chantés par le "String Band" du village. Paradoxalement, c'est en effet surtout lors des bals clôturant la journée des noces que se chantent ces chansons d'amours impossibles – fiançailles malheureuses qui n'eurent pas l'heur de plaire aux parents, et que l'on transforme en chansons pour ne pas souffrir tout seul. Car le plus fascinant concernant toutes ces chansons d'amour, c'est qu'elles racontent toujours l'histoire véritable d'un jeune homme ou d'une jeune fille de l'île – histoire jadis secrète d'amours adolescentes, que tout le monde, au fil des années, finit par savoir décrypter dans les allusions de chaque chanson. Il arrive souvent que l'incipit soit une date précise, comme dans notre chanson, avec parfois mention de l'année (ex. 1978) ou un prénom ; au point que chaque chanson finit par être désignée non pas par son titre, mais par le nom de son protagoniste : *nok so se na-ha-n Kupa* "Je vais chanter le 'nom' de Kupa". À ces chansons populaires, il faut ajouter des kyrielles de comptines enfantines ou de berceuses ; et il ne faut pas oublier non plus que le tiers de la journée, pour ainsi dire, se passe dans des chorales protestantes aux accents fort différents.

5. *La tradition orale*

Outre ces chansons qui ponctuent les heures de la journée, le folklore oral à Mwotlap se compose aussi de récits plus longs, en prose. Ces derniers sont répartis en deux grandes catégories vernaculaires. 90 % de ces narrations s'appellent *na-vap t-añag* "paroles d'autrefois", et racontent les aventures de héros imaginaires, généralement jeunes, selon un schéma globalement récurrent – le héros se trouve confronté à diverses épreuves, qu'il réussit finalement à surmonter. Ces histoires, plutôt racontées par les (grands-) parents à l'intention des enfants, ne prétendent pas à la vérité, et se placent délibérément dans un monde merveilleux, volontiers jugé futile et peu sérieux. En revanche, certains récits (environ 10%) sont soigneusement exclus de cette première catégorie, quand bien même ils y ressembleraient, et sont nommés *na-kaka t-añag* "causerie d'autrefois". Ce sont plutôt des histoires que se racontent les adultes, voire les hommes initiés, dans des contextes plus sérieux, solennels. En outre, on insiste souvent sur la véracité –y compris symbolique– des faits ainsi relatés, en dépit du merveilleux qui y règne ; des preuves tangibles viennent souvent étayer ces histoires, comme des marques laissées par des Géants dans le paysage rocheux de l'île. Malgré une nuance difficile à saisir entre les deux mots *na-vap* et *na-kaka*, les deux expressions semblent bien correspondre à notre opposition entre contes et légendes. À noter, seuls les contes se donnent comme des "formes culturelles" à part entière, transmises telles quelles au fil des générations (*vap tabay me* 'raconté en guirlande jusqu'ici'). Au contraire, les légendes sont souvent présentées comme un simple morceau de conversation sur le passé, sans mise en forme, ni formules de narration consacrées ; en cela, elles s'apparentent à l'Histoire.

Alors que les compositeurs de chansons sont investis d'un pouvoir magique (*na-man* 'mana') et forment donc une élite de deux ou trois individus hors du commun, il n'y a pas de "conteur" à Mwotlap : chacun est également dépositaire de la tradition, qu'il ait 80 ans ou 6 ans et demi. Il est même rare qu'on désigne quelqu'un comme connaissant, mieux que les autres, la tradition en général ; plutôt, on désignera chaque personne du village comme le meilleur interprète de tel ou tel conte.

6. *Hiérarchie sacrée, égalité profane*

Tout se passe comme si la culture de Mwotlap obéissait à une forme de dichotomie entre deux attitudes fondamentalement distinctes mais complémentaires :

- d'un côté, le monde sacré des hommes initiés, lié à la transmission du prestige et du pouvoir magique (*na-man*), s'organise en tous points sur des modèles de **hiérarchies** : hiérarchie des grades honorifiques (*nō-sōq*), hiérarchie entre les sociétés secrètes des Esprits, classification stricte des danses et des chants sacrés, règles de consommation du kava. Dans cet état d'esprit, certaines fonctions sacrées sont exclusives de certains individus qui en ont la force magique : fonction de poète-griot (*n-et towtow-eh*), fonction de guérisseur (*tēytēy-bē*), fonctions honorifiques de chef (*welan*)...
- de l'autre côté, le monde profane, celui des non-initiés (femmes, enfants, étrangers) et de la vie quotidienne, fonctionne sur un modèle inverse, celui d'un **individualisme égalitaire** : égalité de statut social des paysans entre eux ; égale représentation des citoyens dans les institutions –en partie récentes– de prises de décision ; absence de spécialisation professionnelle pour toutes les fonctions dénuées de pouvoir magique... Ainsi, les rôles de conteur, de pêcheur, d'éleveur, de bâtisseur de maisons, de gardien de l'ordre, etc. sont appris et partagés par tous également, sans que personne ne puisse faire valoir sur les autres une quelconque légitimité statutaire. Il est probable que la fonction profane de chef-maire (*mayanag*), élu annuellement par les citoyens et dénué de magie, doive être attribuée au domaine de l'égalitarisme profane, par opposition précisément avec les grades sacrés des anciennes chefferies honorifiques (*welan*).

7. *La vie moderne*

Les ethnologues et les linguistes, comme les autres touristes qui visitent Mwotlap (pas plus d'une vingtaine par an !), ont une tendance naturelle et inavouée à privilégier, dans leurs observations et leurs compte-rendus, les aspects les plus anciens, traditionnels, de la vie des Mélanésiens. Cette légitime propension à l'exotisme, dont nous ne sommes pas tout à fait exempt nous-même, risque cependant de donner au lecteur une image assez fautive de la vie réelle dans cette île des antipodes. Avant de clore cette présentation de Mwotlap, il convient de souligner que la vie moderne, sous diverses formes, s'est depuis longtemps introduite dans le quotidien de ses habitants, pour leur malheur ou leur bonheur.

Toute la population est aujourd'hui évangélisée, et fréquente assidûment l'une des cinq ou six sectes protestantes venues enseigner la Vérité du Sauveur, de son Immaculée Conception à son incroyable Résurrection, etc. Les Adventistes du Septième Jour (SDA), par exemple, proscrivent à leurs adeptes la consommation de viande de porc ou de crustacés, ainsi que les danses, car les Écritures ne mentionnent nulle part que Jésus ait dansé ou mangé des langoustes ; en revanche, boire du kava ne constitue pas un problème.

L'enseignement laïc et républicain concerne au moins les enfants de quatre à douze ans, qui se rendent parfois, quand ils en ont envie et le cartable sur le dos, à l'une des deux écoles primaires de l'île : *Woñyeskey* pour la France et *Tēlhey* pour l'Angleterre, de part et d'autre du chemin qui conduit à la plage. Excepté quelques familles affectivement rattachées, pour une raison ou pour une autre, à l'une de ces deux nations, la plupart des parents choisissent, sous l'effet de l'indécision, d'envoyer la moitié de leurs enfants à l'école française, l'autre moitié à l'école anglaise. Là, un enseignant venu souvent d'une autre région du Vanuatu –et donc communiquant en pidgin bislama– leur apprend la langue de Molière ou de Shake-

speare¹, en même temps que l'arithmétique ; sauf cas rare d'un jeune partant un jour pour la capitale, ces enseignements sont peu adaptés à la vie des Mwotlaviens, qui s'empressent de les oublier. Ceux qui pourtant voudraient persévérer au-delà de douze ans ont la chance de bénéficier du lycée français d'Arep (pension) sur l'île de Vanua-lava ; d'autres choisissent d'aller étudier sur l'île de Santo (Matevulu College) ou même à Vila – beaucoup d'entre eux perdront les attaches avec leur famille.

Chaque village possède son école maternelle (*Kinda*), ainsi que son église, son terrain de football (*ni-kikkōl*) ou de volley (*nō-vōlē*), et ses magasins (*ni-sto* < ANG *store*). C'est dans ces derniers que s'achètent les denrées d'importation les plus courantes : sucre en poudre, riz, boîtes de poisson ou de corned beef –agrément apprécié, si l'on peut se le permettre, qui change de la seule assiette de riz ou d'igname ; mais aussi casseroles, T-shirts, lampes à pétrole ou à alcool, piles, bâtons de tabac à chiquer... Grâce au kava encore apprécié de tous, l'alcool est très peu répandu à Mwotlap ; il est cependant courant que les moments de fête au village (mariages, Noël...) soient gâchés –ou égayés, c'est selon– par des bandes d'adolescents saoulés à l'alcool à brûler, et prêts à en découdre avec le premier venu. Leurs intrusions sur la place du village coïncident généralement avec le moment où, dans la nuit bien avancée, démarre vers 20 heures la soirée disco (*Boroko*) : c'est là, après une journée de fêtes et de réjouissances familiales, que les jeunes se retrouvent et observent de loin les membres du sexe opposé. Malgré la tension qui domine, ces moments sont attendus pour leur étrangeté même : des airs de zouk ou de dance music (*na-rap*) que des baffles surpuissants font porter au-delà des limites de l'île et du raisonnable...

D'autres fois, c'est soirée télé (*ni-vidio*) : le seul téléviseur de l'île, moyennant un écot minimal, repasse en boucle les mêmes interminables films de ninja, de kung-fu ou autres films d'action, pour une centaine de personnes médusées par les mœurs des Blancs, leur goût de la mort et leur capacité à ressusciter chaque fois que l'on rembobine la cassette ; l'unique censure indispensable concerne les scènes où un homme et une femme s'approchent l'un de l'autre, voire pire. Parfois, une cassette envoyée de Vila permet de se tenir au courant du dernier match France-Italie, ou d'un changement gouvernemental en Belgique. Quel que soit son contenu, le son de la vidéo est de toute façon largement couvert par le vacarme du générateur à benzine (*na-paoa* < ANG *power*), qui vrombit à quelques mètres de là : au moment où nous écrivons ces lignes, l'île ne possède pas encore le courant électrique.

La technologie moderne est d'ailleurs inégalement développée à Mwotlap. On s'éclaire à la lampe à pétrole, mais on installe de plus en plus de téléphones : deux appareils fonctionnaient à notre arrivée en décembre 1997, au moins six lorsque nous sommes partis six mois plus tard. Pour le reste, les transistors des vieux et les radio-cassettes des jeunes marchent sur piles ; c'est le moyen le plus efficace pour se tenir régulièrement informé des débats parlementaires de la capitale ou des alertes aux cyclônes, diffusés sur l'unique Radio Vanuatu.

Le besoin principal de Mwotlap n'est pas l'électricité, mais l'eau courante : les quelques puits qui donnent une eau fétide et imbuvable ne parviennent pas à compenser l'absence de cours d'eau naturels ; aussi en est-on réduit à attendre chaque jour l'eau du ciel, dont l'absence parfois longue se traduit par des réservoirs vides ou farouchement gardés par leurs propriétaires. La situation est encore passable, mais il faut trouver une solution.

¹ Nous évoquerons plus loin le fragile statut de la langue mwotlap dans l'enseignement : cf. §3 p.39.

En cas d'accident ou de maladie, et si la magie (*na-man*) du guérisseur (*tēytēy-bē*) n'y fait rien, le mieux est d'aller faire la queue au dispensaire (*n-ēm gom*) de Lahlap : c'est là que le médecin (*no-dokta*) des Torres, et l'infirmière son épouse originaire de Santo, dispenseront les précieuses pilules, ou panseront les blessures qui ne cicatrisent toujours pas ; c'est aussi là que les femmes enceintes viennent maintenant accoucher, et où se rendent en urgence ceux qui s'estropient à la hache. Cet "hôpital" abrite également la radio et le principal téléphone de l'île ; c'est donc un point de rendez-vous apprécié dès 6 heures du matin, où se croisent les pugilistes de la veille et les hommes d'affaires du matin, toujours en contact avec Vila.

Enfin, Mwotlap jouit d'une bonne communication avec le reste du monde. Le petit aérodrome d'Aplôw permet trois fois par semaine d'envoyer aux cousins de la ville des crabes de cocotier tout fraîchement chassés ; et c'est aussi par avion qu'arrivent de la capitale colis et autres bonnes surprises, parfois accompagnés d'un lointain cousin venu passer ses vacances scolaires, ou d'un chercheur étranger venu s'ensauvager.

III. L'enquête

A. VOYAGES

Mon enquête linguistique sur le terrain a totalisé six mois, entre octobre 1997 et juillet 1998. Avant de quitter la France, j'avais entrepris les divers préparatifs usuels –recherche de financement, prises de contact avec les chercheurs du domaine, ou avec le Centre Culturel du Vanuatu ; par ailleurs, j'avais suivi des cours de bislama dans un des rares endroits du monde où ce pidgin est enseigné, l'INALCO à Paris. En revanche, je connaissais très peu l'univers océanien, et ignorais absolument tout des structures linguistiques de ces langues ; seul mon mémoire de DEA m'avait permis, à travers une perspective typologique sur la subordination et l'enchaînement propositionnel, d'explorer certaines des grammaires de la région. Le véritable commencement de mon enquête eut lieu à l'Australian National University de Canberra, alors qu'en route vers le Vanuatu, je pus prendre une semaine pour me documenter sur les langues océaniques ; ceci me donna une meilleure idée des structures que j'allais rencontrer sur le terrain.

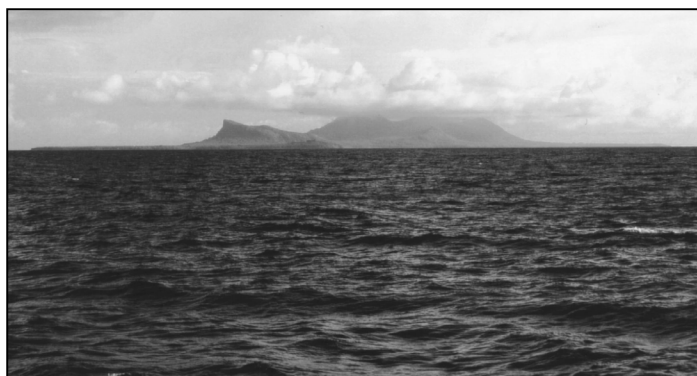
Mes premiers jours à Vila me donnèrent avant tout l'occasion de pratiquer mon bislama, resté jusqu'alors très théorique ; non seulement je devais prendre mes repères dans ce nouveau pays qui m'était inconnu, mais surtout je savais que le pidgin serait ma seule langue de contact pour explorer les structures des langues vernaculaires. Il ne fallut pas attendre longtemps pour rencontrer à Vila des *man-Bankis*, "gens des Banks" qui me conduisirent auprès d'une famille originaire de Mwotlap, dans le quartier du Stade. C'est auprès d'eux que j'acquis mes premiers mots de cette langue étrange, dont je ne savais d'abord quoi noter : était-ce une langue à tons ? Telle différence de voyelles était-elle pertinente, ou n'était-ce qu'une habitude individuelle – à moins que mon ouïe ne me trompe ? Quand deux ou trois répétitions ne m'aidaient pas à trancher, je décidais de remettre à plus tard les questions les plus épineuses.

Je n'eus pas le loisir de connaître beaucoup d'autres Mwotlaviens de Vila, car déjà je m'envolai pour Santo, me rapprochant peu à peu du grand nord et de l'île imaginée. Même si

je demeurais encore au centre-ville, au milieu des épiciers chinois et des concessionnaires de voitures japonaises, c'est au quartier Mango, à une demi-heure de marche par routes et par ponts, que je passais le plus clair de mon temps. Là, les expatriés de Mwotlap, un peu blasés par les visites des ethnologues et autres Waetman, me présentèrent les deux hommes les plus âgés du village, susceptibles de m'enseigner la "vraie langue d'avant" – je m'aperçus vite que l'un d'entre eux vivait à Santo depuis au moins quarante ans, et parlait moins bien le mwotlap que les adolescents du voisinage, pourtant scolarisés en français ou en anglais. Néanmoins, je choisis de passer les trois premières semaines en entretiens quotidiens avec William Haget, la soixantaine, fin connaisseur de sa langue ; nos studieux tête-à-tête me permirent de mettre à jour les grandes lignes de la grammaire mwotlap, affinant au fur et à mesure les approximations des premiers jours. Étrangement, les structures syntaxiques se dessinaient plus tôt que la morphologie, et bien avant la phonologie ; aussi, lorsqu'après cinq semaines je dégageais enfin l'inventaire des phonèmes et choisissais un système orthographique définitif, j'avais déjà noirci deux cahiers en phonétique et recueilli plus d'un conte.

Mon intérêt pour les aspects discursifs, pragmatiques, des énoncés en situation, ne pouvait se satisfaire de tels entretiens solitaires et prévisibles. Aussi commençai-je, à la fin du mois de novembre, à exercer mes premières notions de mwotlap auprès des villageois de Mango : d'abord chaotiques et indigentes, nos conversations s'étoffaient chaque jour, et avec elles ma compréhension réelle de la langue dans son contexte. Pourtant, Mango n'était pour moi qu'une étape préliminaire au véritable voyage, celui qui devait me conduire à Mwotlap même, où tout semblait se passer vraiment. Délaissant l'avion qui m'y eût conduit en une heure, je préfèrai me joindre au nombreux groupe des Mwotlaviens qui, délaissant la ville pendant les vacances de Noël, allaient passer un mois auprès de leur famille restée au pays ; nous embarquâmes à bord de Kotou, un vieux cargo chinois de marchandises joignant tous les deux mois les îles lointaines des Banks, dont certaines ne connaissent pas d'autre accès au reste du monde. Après trois nuits passées sur le pont et sous les embruns, et des escales à Mere-lava, Gaua, et Vanua-lava, nous atteignîmes finalement les côtes de Mwotlap.

D'emblée bien accueilli, je passai plus d'un mois dans ces villages réputés pour leurs fêtes de Noël, comprenant que les célébrations chrétiennes ne sont que des prétextes du calendrier pour rassembler les générations autour de la coutume, de la danse ou des championnats de volleyball. Il m'eût été difficile, dans ce contexte, de ne pas rencontrer tous les Mwotlaviens, jeunes ou vieux, hommes ou femmes, et de ne pas nouer des liens au-delà de la mission de recherche que je m'étais donnée. L'année changea sous les étoiles et les bambous tambourinés, à minuit.



Après cinq semaines à Mwotlap, je résolus de faire une pause indéfinie en Australie, à l'A.N.U. ; là, je me documentai davantage sur les diverses langues que j'avais côtoyées durant ce premier séjour, et surtout tâchai de mettre en forme mes données manuscrites, dans ce qui devrait ressembler à une future grammaire du mwotlap. Ce travail de relecture

me donna le temps d'identifier et de nommer des faits de langue que je pratiquais jusqu'alors sans trop m'en rendre compte : transfert vocalique, aoriste, classificateurs possessifs, oppositions d'humanité ou de référentialité, substantivation ou aspectualisation des noms... Cette parenthèse de deux mois, loin de tout locuteur natif, me permit de consolider mes bases ; et c'est mieux armé que j'abordai ma seconde période sur le terrain, d'avril à juillet 1998.

Encadrés par des escales naturelles à Vila ou à Mango, les trois nouveaux mois que je m'offris à Mwotlap continuèrent le travail commencé en décembre. Outre mes investigations proprement linguistiques, j'accumulais de la documentation visuelle –photo, vidéo– et sonore ; mes enregistrements de musiques, de chants, de tradition orale, en tout 42 heures, dépasseront de loin ma capacité à les analyser, à moins qu'un jour je m'y consacre.

Vers le milieu du mois de juin, je m'accordai également l'occasion de parcourir Vanua-lava, cette île immense évoquée dans tous les mythes et contes de Mwotlap, et dont le volcan majestueux dominait chaque jour la vue sur l'horizon. Arrivé à Sola, capitale provinciale, je pus discuter avec des locuteurs du lehalí, du mota, ou des langues des Torres. Mais surtout, c'était aux langues locales que je m'intéressais, à commencer par le vürès avec ses neuf voyelles et ses quatre cents locuteurs ; mais lorsque j'appris que le mosina n'était plus parlé que par une poignée d'hommes âgées, je choisis de dédier cette semaine-là à l'exploration urgente de cette langue, comme j'avais pu le faire à Santo, six mois plus tôt, pour l'araki. Bien entendu, ma connaissance du mwotlap voisin accélérerait considérablement ma compréhension du mosina, lequel pourrait à la limite n'en être qu'un dialecte ; mais inversement, je ne compte pas les précieux éclaircissements historiques et dialectologiques que cette exploration du mosina a pu apporter, et apporte encore, à ma compréhension du mwotlap. J'espère un jour avoir le temps de publier mes données sur les langues de Vanua-lava, après sans doute les avoir enrichies par d'autres voyages là-bas. Le plus incroyable de cette semaine-là fut d'apprendre que Joj Lorin, l'un des huit derniers locuteurs du mosina, était également, par sa mère, l'un des derniers locuteurs du lēmērig, langue réputée éteinte depuis longtemps ! Pris de court par les heures qui défilaient, courant tous les lièvres à la fois, je ne pus recueillir que quelques bribes de cette dernière langue, avant de rattraper le bateau qui m'attendait pour rentrer chez moi à Mwotlap.

Là, je retrouvai ma vie paisible, et racontais mes découvertes à qui voulait les entendre, lorsque l'on me cita les noms d'une ou deux personnes âgées qui se souvenaient encore du dialecte *vōlōw* à l'est de Mwotlap, dont on m'avait également affirmé la disparition depuis une bonne trentaine d'années ; mais là aussi, les billets d'avion de retour ne me permettaient pas de tout terminer à temps. Non sans regret, je quittai les Banks le jour de la finale France-Brézil, promettant de revenir pour la prochaine Coupe du monde.

B. MÉTHODES

Depuis ma première arrivée à Mwotlap vers mi-décembre, j'avais quasiment abandonné le bislama comme langue de contact, outil indispensable mais vite encombrant d'une enquête approfondie ; mes enquêtes, comme ma vie, se déroulaient désormais entièrement dans la langue de mwotlap, que je n'avais pourtant pas cessé d'apprendre à toute minute du jour et de la nuit. J'avais aussi abandonné depuis longtemps toute forme de questionnaire lexical ou grammatical, ou même toute forme d'enquête un tant soit peu dirigée, corvée souvent ingrate autant pour l'enquêteur que pour les enquêtés. Ainsi, sans trop savoir s'il

s'agissait d'un noble postulat théorique ou d'un tropical sursaut d'indolence, j'avais choisi de n'apprendre la langue qu'en notant des énoncés spontanés, entendus ici ou là lors des parties de cartes ou les matches de volley, pendant les bavardages d'église ou les discours du maire, au milieu des jeux d'enfants ou des soirées kava.

Dès la première semaine, ma règle d'or était de ne noter, et en tout cas de ne demander, que des énoncés entiers, jamais des syntagmes ou des mots isolés ; l'énoncé en situation m'apparaissait l'unité minimale de l'observation du sens, car seule porteuse de modalité énonciative, d'actes de langage, d'ancrage situationnel – fussent-ils minimaux. Chaque fois qu'un énoncé m'intéressait, c'est-à-dire toutes les trois minutes, il venait grossir les pages de mes carnets, et faisait l'objet de trois ou quatre questions visant à évaluer tantôt le degré de contrainte de telle règle syntaxique, tantôt l'étendue sémantique maximale de telle nouvelle structure : était-elle réservée aux humains ? convenait-elle pour plusieurs objets ? pouvait-on l'employer au futur ?... Plus j'avancais dans l'enquête, plus il devenait facile d'identifier les tests les plus pertinents pour cette langue, aussi bien sur le plan morphologique (un test pour la copie vocalique, un test pour la reduplication...), sur le plan syntaxique (test de l'anaphore zéro, test des adjoints), sur le plan sémantique (opposition d'humanité ou de référentialité, marquage du nombre), etc.

J'appris également à apprécier les nuances de chaque réponse : c'était rarement un oui ou un non, et le plus souvent des réponses du type "on peut le dire, mais c'est pas très naturel", ou "tu parles comme les vieux, nous on dit plus ça maintenant", ou encore "cette phrase est trop *'légère'*, il faut l'alourdir un peu (ex. à l'aide d'une interjection au début, ou un complément, etc.)"... C'est bien sûr dans ces gloses nuancées, parfois sibyllines, que se trouvait la clef de toute la structure, l'explication d'une règle formelle apparemment arbitraire, ou le point crucial d'un parcours historique de grammaticalisation ; aussi les consignais-je avec le plus grand soin, sans toujours savoir en quoi elles me seraient utiles.

Sans m'en rendre compte sur le moment, la problématique qui me motivait le plus dans mes observations était une attention à la dynamique de la langue, c'est-à-dire, en somme, à la façon singulière dont chaque locuteur s'approprie les structures linguistiques dont il dispose, pour les infléchir et les plier à son désir communicatif. À chaque fois, il s'agissait d'évaluer le degré d'innovation, et donc de liberté, de la part du sujet : dans quelle mesure tel énoncé reproduisait-il des configurations déjà entendues, mille fois ressassées, et reproduites comme par inertie ? Inversement, en quoi était-il le fruit d'une création individuelle et d'un assemblage inédit, sorte d'énoncé expérimental que le locuteur venait d'inventer sous mes yeux ? Car c'était là, j'en avais l'intuition, que se déployait vraiment la grande mécanique du langage, à la charnière entre les paroles héritées et les paroles réinventées ; c'était à cet instant magique que le sujet s'appropriait la langue de ses ancêtres et de son groupe, pour lui imprimer le sceau indélébile de son propre passage.

Bien sûr, il ne s'agissait pas pour moi d'observer de changement diachronique au cours d'une si brève période, et sauf quelques effets de mode qui n'émaillaient l'argot des jeunes que pendant quelques mois, aucune de ces lourdes transformations historiques ne m'étaient directement accessibles. Néanmoins, et sans perdre de vue que ma description se donnerait comme synchronique, je ne pouvais m'empêcher de noter –ou simplement de mémoriser– ces cent nuances qui donnaient chaque jour du relief à cette langue, et dessinaient en elles les profondeurs des siècles et des groupes humains : telle forme avait plusieurs variantes, sur lesquelles quelques-uns hésitaient mais pas d'autres ; tel énoncé n'était pas interprété de la

même façon selon le moment ou les gens en présence ; telle tournure apparemment anodine faisait rire les enfants ou se fâcher les vieux, ou évoquait plutôt les récits littéraires, ou donnait au contraire une allure négligée... La plupart du temps, j'enregistrais ces données contextuelles sans trop savoir où elles me conduiraient, sensible cependant à l'importance qu'elles semblaient revêtir pour ceux qui les vivaient. Beaucoup de ces nuances s'avèreraient par la suite indispensables à nos analyses parisiennes, pour saisir la cause profonde de telle ou telle réinterprétation historique, appréhender l'unité sémantique d'une tournure ou au contraire son éclatement, ou mesurer à quel point un énoncé entendu pouvait sonner exotique, y compris pour les locuteurs eux-mêmes. Ces idées parcourront chaque page du présent travail, et donneront lieu, dans le dernier chapitre, à une réflexion finale sur le thème de l'innovation individuelle dans l'évolution des systèmes linguistiques [pp.1005 à 1031].

Enfin, bien entendu, la confrontation avec les parlers environnants, ou avec les autres langues du groupe océanien, m'ont fortement aidé à esquisser progressivement des probables cheminements historiques – en phonologie, en morphologie, en syntaxe... ; à chaque fois, le mwotlap se révélait comme la langue la plus novatrice, comme si l'on pouvait retrouver dans leur grammaire ce goût qu'ont les Mwotlaviens pour l'invention, la nouveauté, la rencontre des mondes et des gens d'outre-rives.

IV. La description linguistique du mwotlap

A. LES DONNÉES EXISTANTES

1. *L'esquisse de Codrington*

Relativement peu de choses étaient connues sur le mwotlap jusqu'à présent – c'est d'ailleurs là ce qui donne son sens à notre travail. L'étude la plus détaillée à ce jour est également la plus ancienne : il s'agit de l'esquisse grammaticale que le célèbre savant missionnaire Codrington a donné du "motlav", langue d'une île qu'il appelle Saddle Island (en forme de selle de cheval).

Pourtant, c'est à la langue mota voisine que cet auteur s'est principalement intéressé : sans doute devenu un habile locuteur au fil des années passées sur place, Codrington aura consacré au mota ce qui demeure aujourd'hui l'un des dictionnaires les plus riches existant sur le Vanuatu (1896) ; cette même langue constitue la plus grosse partie de son recueil magistral *The Melanesian Languages* (1885: 253-310). À une époque où le bislama était encore peu développé dans la région, c'est aussi le mota qui servit à Codrington de langue de contact, pour explorer les langues voisines. C'est ainsi qu'il consacre les pages 310 à 391 du même ouvrage à des esquisses détaillées de douze langues des Banks ; son principal souci n'était pas tant de les décrire pour elles-mêmes en détails, que de donner un aperçu de leurs différences avec le mota, auquel il fait constamment référence. Ces documents sont d'autant plus précieux que la plupart de ces parlers ont soit aujourd'hui disparu¹, soit connu des évolutions remarquables au cours du XX^{ème} siècle.

¹ C'est le cas, par exemple, du *volow*, dialecte aujourd'hui (quasi) éteint du mwotlap, parlé à l'est de l'île, et auquel Codrington consacre dix pages.

Le mwotlap fait l'objet d'une de ces descriptions (pp.310-322). Bien entendu, les termes de cette esquisse doivent être rapportés à une époque où la description linguistique prenait encore les habits de la grammaire latine, voyant des cas ou des pronoms démonstratifs alors qu'il n'y a pas lieu d'en voir ; mais ces légères distorsions ne sont rien à côté de l'étonnante précision du portrait que le savant donne de cette grammaire. À plusieurs reprises dans notre étude, nous nous référerons à cette douzaine de pages dans lesquelles apparaissent les premières traces du mwotlap.

Pourtant, et sans que ceci doive surprendre, on constate de nombreuses divergences de détails entre nos données et celles que publie Codrington. Ces divergences sont de trois sortes :

❖ *Divergences arbitraires*

L'auteur fait certains choix de présentation qui peuvent différer des nôtres. C'est le cas – mais moins souvent qu'on pourrait le croire – de la terminologie grammaticale ; mais aussi dans le choix de séparation entre les morphèmes : ex. *na hek* 'mon nom', *nangek* 'mon visage', alors que nous donnerons aux affixes un traitement homogène, avec trait d'union : *na-he-k*, *na-ngē-k*.

❖ *Divergences réelles entre états de langue*

D'autres incohérences correspondent soit à des différences dialectales réelles, soit à une véritable évolution historique entre 1885 et 1998. Nous en citerons quelques exemples :

- le son [r] y figure encore (ex. *qirig* 'aujourd'hui'), alors qu'il est passé partout à [j] en mwotlap contemporain (ex. *qiyig*) ;
- les consonnes prénasalisées en fin de syllabe devaient encore s'entendre distinctement, alors qu'elles se sont aujourd'hui désoralisées : ex. /na-ta^mbta^mb/ 'amour', orthographié *na tabtab* par Codrington, *na-tamtam* par nous ; ou /ɣrⁿd/ 'nous Inclusif' = *ged* chez C. = *gēn* chez nous [cf. §(b.3) p.73]
- de même, le phonème /v/ en fin de syllabe devait encore être sonore et/ou constrictif, car Codrington le transcrit *v* (ex. *mevtavtah* 'lisait') ; aujourd'hui il se réalise très nettement [p] (ex. *me-ptaptah*) [cf. §(a.2) p.66] ;¹
- diverses formes morphologiques ont disparu au cours du siècle, comme *emar* /ɪŋm^wa-r/ 'leurs maisons' → aujourd'hui *n-ēm nono-y* ; ou l'article personnel *i*, désormais perdu ;
- certaines formes sont données, qui ne correspondent à rien ni dans le mwotlap contemporain, ni dans les langues voisines que nous connaissons, en sorte qu'il est difficile de juger aujourd'hui de l'exactitude des données : ex. *gol* 'this' ; *netga* 'non'...

❖ *Erreurs de Codrington*

Sans cesser d'admirer son travail, il peut être nécessaire de noter certaines incohérences ou erreurs qui sont sans doute le fait de Codrington ; ce dernier travaillait par l'intermédiaire d'informateurs, et il n'est pas étonnant qu'il ait pu se tromper. Citons par exemple :

- Codrington n'a ni entendu ni noté les sept voyelles qui existaient sans doute déjà dans le mwotlap de l'époque (mais il est vrai que le mota n'en a que cinq) ; en conséquence, il

¹ Cette évolution, on l'a vu, est la cause des fluctuations orthographiques sur le nom de la langue (*motlav* ~ *motlav* ~ *mwotlap*...).

confond dans une même terminaison les termes *na hek* et *nangek* cités plus haut, alors qu'ils correspondent à deux *e* différents : *na-he-k* /nahɛk/, *na-ngē-k* /nanyɪk/ ;

- des formes très probablement erronées : *ratelki* ‘quelques-uns’ pour **ratkelgi* (auj. *yatkel-gi*), *hanen* pour *anen* ; *nonom* ‘ton’ (**nōnōm* dans notre orthographe) pour ce qui était probablement *nōnōm* ; *boros* ‘aimer’ pour *moros* (auj. *mōyōs*), etc.

Enfin, on ne s'étonnera pas que la plupart des phrases qu'il cite sonnent incongrues si on les compare avec la langue d'aujourd'hui – soit que la phraséologie ait effectivement changé pour tous ces énoncés, soit que les informations de Codrington aient été partielles.

Quoi qu'il en soit de ces divergences, il faut rendre hommage à ce travail pionnier, étonnamment dense et minutieux, et toujours utile plus d'un siècle après lui.

2. *Les autres sources scientifiques*

Les autres sources qui traitent du mwotlap sont beaucoup plus réduites. Avec l'aide d'un étudiant originaire de Mwotlap, Jacqueline Kasarhérou-de la Fontinelle (Kasarhérou 1962) évoque succinctement (deux pages) la phonologie des voyelles et le phénomène de la copie vocalique ; nous en parlerons au §B p.96.

Le mwotlap est cité également dans l'ouvrage de Darrell Tryon *New Hebrides languages* (1976). Ce recueil est la première étude complète –et la seule à ce jour– qui ait été menée sur la centaine de langues océaniques du Vanuatu ; pour la plupart de ces langues, Tryon (1976) constitue l'unique source de documentation disponible à ce jour. Le cœur du livre consiste en une série de listes lexicales, inspirées des listes de Swadesh, où environ 250 mots se trouvent traduits dans chacune des langues du pays, et transcrits phonétiquement. Ces pages fournissent ainsi des échantillons détaillés des correspondances phonétiques entre les parlars de la région, permettant par exemple d'évaluer le degré relatif de conservatisme ou de novation de tel ou tel dialecte ; ces listes servent d'ailleurs de référence pour les travaux de reconstruction historique de la famille océanique, grâce aux tableaux de correspondances que donne l'auteur, à partir des phonèmes du POc. Le mwotlap figure en bonne place parmi toutes ces langues ; excepté quelques menues corrections –par exemple, sur le timbre de quelques voyelles retorses, ou la traduction exacte de quelques mots–, ces listes concordent parfaitement avec nos propres données.

La monographie de Bernard Vienne *Gens de Motlav* (1984) constitue une étude sans précédent sur la culture et la société des îles Banks, en particulier celle de Mwotlap où l'auteur a séjourné longtemps dans les années 1960 et 1970. Peu de détails de la société, de l'économie, de la cosmologie ou de la parenté semblent avoir échappé à l'œil de l'anthropologue, qui cherche constamment à creuser les apparences pour découvrir le vrai, et pénétrer au plus profond des mécanismes sociaux tout en en traçant l'unité ; dans ce sens, la démarche de Vienne nous inspire dans notre propre travail. Au fil de ses explications, l'auteur a fait le choix de toujours indiquer le terme vernaculaire à côté (voire à la place) de chaque terme français ; de cette façon, Vienne constitue une source non négligeable de lexique mwotlap, d'autant plus que les dizaines de termes retranscrits sont souvent des termes techniques ou rares (ex. cérémonies anciennes), que nous n'avons pas forcément rencontrés au cours de notre terrain. Néanmoins, deux remarques empêchent de considérer tout à fait cet ouvrage comme une référence linguistique. Premièrement, l'auteur entremêle continuellement –et sans toujours le signaler clairement– des termes mwotlap (recueillis par lui-même) et des termes mota (soit recueillis par l'auteur, soit empruntés aux ouvrages de

Codrington) ; s'il est vrai que ces deux langues sont aisément reconnaissables l'une de l'autre pour qui en connaît au moins une, il n'empêche que le lecteur non averti risquerait de s'y perdre. Deuxièmement, la difficulté phonétique du mwotlap, et l'absence d'une orthographe stabilisée, ont rendu certaines transcriptions moins exactes que d'autres. La meilleure solution, au cas où un terme nous est inconnu, est de le faire répéter par des locuteurs sur le terrain.

Dans le même ordre d'idées, nous citerons un ouvrage en cours de rédaction, la thèse d'anthropologie de Virginie Lanouguère (EHESS). Son domaine est assez comparable à celui de Vienne (1984) : description de la société traditionnelle, impliquant mythologie, économie, étude de la parenté, etc. Là aussi, l'auteur cite régulièrement les termes originaux (en mwotlap, parfois en mota ou en bislama). Mais bien que nous nous soyons par hasard trouvés ensemble sur le terrain, nous n'avons pas toujours eu le loisir de confronter nos données ; en conséquence, les formes qu'elle cite posent le même type de problèmes que Vienne, à savoir une certaine difficulté à opérer des distinctions phonétiques de la langue. Pourtant, il faut souligner qu'encre une fois, la nature très technique, ou archaïque, du vocabulaire retranscrit, en augmente l'intérêt pour la compilation future d'un dictionnaire du mwotlap.

Pour finir, signalons que l'auteur de ces lignes a publié plusieurs articles relatifs à la langue mwotlap, en phonologie, syntaxe, sémantique, etc. : cf. François (à partir de 1999) dans la bibliographie. En général –mais pas toujours– les analyses contenues dans ces publications se retrouvent dans la présente thèse.

3. *Les écrits en mwotlap*

Le mwotlap, comme on l'aura compris, ne s'est jamais beaucoup écrit. La société mwotlavienne, comme toute la Mélanésie d'ailleurs, est une société à tradition orale : l'écriture n'appartient pas au mode de vie traditionnel, et son introduction par les missionnaires du XIX^{ème} siècle n'a pas bouleversé les usages. Quand les Mwotlaviens sont confrontés à l'écrit, c'est presque toujours dans des langues différentes : psaumes en mota, Bible en anglais, textes officiels en bislama, scolarisation en français ou en anglais... Même lorsqu'un Mwotlavien écrit à un autre Mwotlavien, il aura tendance à employer le bislama, sans oser ou vouloir écrire dans sa langue. La situation change légèrement depuis quelques années, au moins en ce qui concerne les intentions officielles, au niveau national, de développer l'enseignement et l'alphabétisation vernaculaires. Sur les cent treize parlars du Vanuatu, le mwotlap fait partie de la douzaine de langues qui a été sélectionnée, début 2001, pour constituer un projet-pilote de cette nature ; mais les changements gouvernementaux récents (printemps 2001) risquent de compromettre à court terme ces intentions.

Quoi qu'il en soit, nous n'avons pas attendu que se mettent en place ces structures, pour proposer aux gens de Mwotlap le premier ouvrage écrit dans leur langue. Composés avec l'aide d'Edgar Howard, ces deux livrets (François & Howard 2000) sont directement conçus pour l'alphabétisation des enfants et des adultes : l'un est un abécédaire illustré, l'autre un livre de lecture plus complet, où se trouve représentées les grandes lignes de la culture de cette île. Délibérément monolingue, ce texte vise avant tout le naturel ; nous ne nous interdirons pas d'en extraire quelques phrases pour nos analyses grammaticales. Sans attendre les directives gouvernementales, les deux écoles primaires de Mwotlap ont d'ores et déjà choisi d'inscrire officiellement ces manuels à leur programme, et l'alphabétisation

vernaculaire semble faire de rapides progrès dans cette petite communauté prompte à l'enthousiasme des commencements.

Les seuls autres écrits publiés en mwotlap sont des traductions de la Bible. D'abord limités, dans les années 1980, à quelques psaumes ou extraits de l'Évangile –en tout une trentaine de lignes–, ces projets se sont accélérés dans le courant de l'année 2000, autour de Stephen Beale du SIL (Summer Institute of Linguistics). Ce dernier mène un atelier de traduction des Évangiles, qui s'est déjà attaqué à Marc. Bien que ce texte soit rédigé par des natifs –aidés, il est vrai, par des ordinateurs !– nous regrettons un peu, après l'avoir lu, qu'il se signale si fortement comme une traduction littérale : les tournures idiomatiques n'y sont pas, la phraséologie est européenne, l'esprit du mwotlap manque cruellement. C'est peut-être une décision mûrement réfléchie, que de donner aux Écritures une tournure exotique pour les locuteurs eux-mêmes, et si peu naturelle ; mais on ne s'étonnera pas que nous n'en citions aucun extrait dans notre étude, dont l'attention se porte précisément sur l'idiomatisme et la naturalité linguistique.

B. LE CORPUS

Si l'on met à part les documents cités plus haut, notre corpus a été entièrement constitué au cours de nos recherches sur le terrain, en 1997-1998 ; nous l'avons considérablement enrichi lors du séjour à Paris d'Edgar Howard, pendant tout l'été 2000 ; et nous alimentons parfois les données à la faveur de nos appels téléphoniques depuis la France.

L'essentiel de ce corpus se divise en deux ensembles :

❖ *Carnets de terrain :*

Huit cahiers manuscrits (17×22 cm), totalisant 950 pages ; plus onze petits carnets (9×12 cm), totalisant 800 pages. Excepté quelques pages de phrases élicitées, il s'agit pour l'essentiel d'énoncés spontanés recueillis sur le vif ; nous les citerons à loisir dans nos travaux.

❖ *Enregistrements sonores et littérature orale :*

Nos 42 heures d'enregistrements sonores s'articulent comme suit :

- 1 h15 de chants d'église anglicane ;
- 3 h15 de chansons populaires, en mwotlap ;
- 3 h de chants coutumiers, en "langue d'Iqet" (dialecte des chansons) ;
- 6 h de musique à danser ;
- 1 h de conversations informelles ;
- 27 h de contes, mythes, récits ; soit environ 180 items différents ;

À la date d'aujourd'hui, parmi les 180 items de littérature orale, seuls 26 ont été entièrement dépouillés et transcrits, soit 6 h 15 ; ils ont été relus et corrigés soit sur le terrain, soit en France avec l'aide d'Edgar Howard. Nous aimerions un jour en tirer des recueils.

Tous monolingues mwotlap, ces textes principalement littéraires correspondent à un total de 250 pages environ, soit 77 130 mots ; ils constituent une base de données informatique, à partir de laquelle le logiciel Shoebox-SIL nous permet d'effectuer des statistiques ou des concordances instantanées, extrêmement utiles pour nos recherches. Lorsqu'il nous arrivera

de citer ces statistiques, nous désignerons cette partie de nos données comme notre "corpus littéraire" ; bien qu'ils soient caractérisés en général par une langue plus soignée (*nē-dēw* 'lourde') que la langue quotidienne, ces statistiques pourront être considérées généralement comme donnant les tendances de la langue mwotlap.

C. LES EXEMPLES

Sauf quelques syntagmes très simples que nous nous permettrons de forger de tête, la totalité des exemples que nous citerons dans cette grammaire correspondent à des énoncés spontanés, soit entendus en situation, soit extraits de notre corpus littéraire. Lorsque nous le jugerons nécessaire, nous indiquerons les éléments essentiels du contexte –réel ou narratif– aidant à appréhender les nuances en jeu.

Les exemples, syntagmes ou énoncés, seront systématiquement numérotés, et dotés d'une traduction littérale morphème à morphème. Nous ne ferons d'entorse à ce principe que pour les citations longues (ex. paragraphe entier), lorsque notre propos ne portera par exemple que sur les relateurs inter-propositionnels, etc. Dans les exemples longs, nous marquerons souvent en italique ou souligné l'élément le plus important, en jeu dans la démonstration. Les limites de certains syntagmes, si elles sont pertinentes dans le propos, seront indiquées entre crochets droits [...]; et le syntagme prédicatif, dont les frontières sont souvent indispensables à la bonne compréhension syntaxique des énoncés, sera généralement entouré des crochets pointus <...>. Quant aux parenthèses, elles noteront un élément facultatif (ou proscrit, s'il est précédé d'un astérisque).

La traduction en français courant se voudra fidèle au niveau de langue ou aux nuances de la citation mwotlap ; si nécessaire, elle sera elle-même secondée d'une traduction littérale, le plus souvent entre crochets droits, et étiquetée [*lit.* ...]. Inversement, si une traduction en français courant mérite un complément, ce dernier sera indiqué entre parenthèses.

Voici quelques exemples typiques de toutes ces conventions :

- (118) **Na-mtevō-y** <*vatag*> (qele anen).
 ART-caractère-3PL DÉPLAC comme DX2
 [*lit.* Leur caractère avance (comme cela).]
 'Ça fait longtemps qu'ils sont comme ça. (*i.e.* leur comportement n'est pas nouveau)'
- (548) **Velqōñ, na-kat** <*so ni-levete*> **le-mnē.**
 toujours ART-cartes PRSP AO-six dans-main:2SG
 (*règles du jeu*) 'Tu dois toujours avoir six cartes dans ta main.'
 [*lit.* Toujours, *que* les cartes *soient* six...]

Les abréviations utilisées dans la ligne de mot-à-mot sont expliquées p.9.

D. PLAN DE LA THÈSE

Le présent travail se veut avant tout une description méthodique et détaillée de la langue mwotlap, jusqu'à présent très peu connue. Chaque domaine important de la grammaire s'y trouve abordé : phonétique et phonologie, morphologie, syntaxe, sémantique, pragmatique, etc. L'objectif que nous nous fixons est double : celui de faire connaître la grammaire d'une langue qui n'a jamais été décrite jusqu'à présent, tout en alimentant la réflexion typologique et générale sur le fonctionnement du langage humain.

À l'issue de cette introduction générale, le *Chapitre Deux* présente la phonétique et la phonologie du mwotlap. Il commence par un inventaire détaillé des phonèmes de la langue, suivi d'une parenthèse historique sur leur évolution depuis le proto-océanien. Dans un second temps, l'insertion des voyelles dans le squelette syllabique fait l'objet d'une attention plus poussée, car elle constitue une clef pour appréhender la morphologie du mwotlap, à la fois en diachronie et en synchronie. Ce dernier point est illustré par la présentation morphologique de la reduplication, immédiatement suivie d'un survol de ses valeurs sémantiques.

Le *Chapitre Trois* présente les catégories syntaxiques propres à cette langue, et discute notamment la question de leur prédicativité. Après un panorama de ces parties du discours, on verra comment le locuteur peut manipuler les appartenances catégorielles des radicaux : d'une part, au moyen du mécanisme de translation ; d'autre part, sous forme de dérivation ou de composition.

Le *Chapitre Quatre* concerne la quête de la référence, et porte plus particulièrement sur les syntagmes nominaux. Sont abordés successivement les adjectifs et leurs modificateurs, les déictiques, les quantificateurs, les numéraux. Dans un second temps, on s'attarde sur la question du nombre grammatical, codé dans certains cas, neutralisé dans d'autres ; ce sera l'occasion de détailler les paradigmes qui sont le plus concernés par le nombre, à savoir les marques personnelles et pronominales.

Le *Chapitre Cinq* présente les nombreuses structures de possession en mwotlap, dont la complexité justifie un chapitre à part entière. Il donne lieu d'abord à une réflexion sur la notion sémantique d'inaliénabilité ; puis à une présentation générale de la morphologie, d'une part, et de la syntaxe, d'autre part, des syntagmes possessifs. Enfin, le comportement particulier des Classificateurs possessifs, réservés aux noms aliénables, fait l'objet d'un développement séparé.

Le *Chapitre Six* évoque les questions d'actance et de complémentation verbale. Après une réflexion sur les propriétés du sujet, les questions de transitivité sont étudiées sous l'angle spécifique des structures sérialisantes et des conflits de valence. Enfin, nous présentons succinctement la syntaxe des circonstants et compléments périphériques.

Le *Chapitre Sept* est entièrement consacré à la sémantique des temps, aspects, modes en mwotlap. D'abord, il s'agit d'observer la façon dont l'aspectualisation est susceptible de se combiner non seulement aux verbes, mais aussi aux adjectifs, noms, et autres parties du discours. Dans un deuxième temps, nous proposons un examen détaillé de chacun des vingt-cinq marqueurs T.A.M. de la langue, tâchant d'en dégager les mécanismes sémantiques. Ce chapitre s'achève sur une tentative d'en synthétiser les principales notions, et de les élargir au-delà des limites de la proposition : ce sera l'occasion d'une réflexion sur les opérations mentales à l'œuvre dans l'encodage des notions, ainsi que dans la constitution du discours.

Le *Chapitre Huit* se présente comme une synthèse, non seulement de la présente description grammaticale, mais aussi de plusieurs années de recherches et de méditations sur le langage. Cette activité sociale est abordée à travers la problématique de la liberté du sujet face aux diverses contraintes de structures qu'il lui faut prendre en compte dans la constitution de son discours : contraintes phonologiques ou morphosyntaxiques, certes, mais aussi contraintes sociales ou cognitives. Mettant à profit, notamment, les notions d'habitus ou de combinat, ce chapitre final propose de modéliser les phénomènes linguistiques dans une nouvelle approche d'inspiration fonctionnelle : la grammaire y apparaît comme une stratégie

adaptative, mise en œuvre librement par le sujet locuteur pour répondre aux faisceaux de contraintes qui lui enjoignent de parler. En guise de conclusion, ce modèle illustrera sa force explicative en se référant aux multiples phénomènes historiques que nous aurons mis à jour dans la présente grammaire du mwotlap.

En fin de dernier volume, apparaissent la bibliographie ; les listes des tableaux, figures et cartes ; la table des matières ; l'index des langues citées, et l'index des notions.

V. Intérêt typologique du mwotlap

Nous achèverons cette présentation à l'aide d'un panorama grammatical du mwotlap, en vue de souligner les principales originalités de cette langue du point de vue typologique. Ce survol peut être lu comme un résumé pour l'ensemble de la grammaire ; les notions mentionnées se retrouvent normalement dans l'index des notions (p.1048 sqq.).

A. PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIE

L'inventaire des phonèmes présente seize consonnes et sept voyelles. On notera la présence de labio-vélaires complexes /kp^w/ et /ŋm^w/, typologiquement rares, ainsi que d'occlusives sonores prénasalisées /^mb/, /ⁿd/, alors que le système n'a pas de sonores simples ; inversement, l'absence de vibrante */r/ peut étonner, ainsi que celle d'un */p/ qui ait le statut de phonème. À partir d'un système originel de cinq voyelles, le mwotlap a développé un inventaire de sept éléments, en exploitant une opposition [±ATR] ; cette dernière se manifeste en particulier par un phénomène d'harmonisation vocalique sur certains noms.

Pour constituer les énoncés, les phonèmes doivent suivre des règles précises relatives à leur insertion dans la syllabe : la chaîne segmentale prend la forme d'un strict squelette syllabique de forme CVC|CVC..., qui permet en particulier de définir phonologiquement la notion de mot. Ces principes phonotactiques sont également en lien direct avec les phénomènes phonologiques les plus remarquables du mwotlap : le clonage et la migration de voyelles à l'intérieur du mot, d'une façon qui incite partiellement à découpler le plan des voyelles et des consonnes lors de la constitution des formes en énoncé. Ces phénomènes dits de *copie*, de *transfert* et d'*insertion* de voyelles, qui s'expliquent historiquement par l'incidence de l'accent tonique, doivent en synchronie faire appel à la notion de voyelle flottante, dans une approche autosegmentale.

B. CATÉGORIES SYNTAXIQUES

Le mwotlap est une langue SVO, où la fonction des éléments est indiquée soit par leur seule position dans la phrase, soit –pour certains circonstants– par des prépositions. Reposant entièrement sur une observation distributionnelle des compatibilités syntaxiques, l'inventaire des classes lexématiques permet de reconnaître des noms, des adjectifs, des verbes, des adverbes, etc. Il oblige également à poser au moins deux catégories originales. Premièrement, les "adjoints du prédicat", qu'il faut distinguer des adverbes et autres compléments, ont pour fonction de modifier la tête à l'intérieur du syntagme prédicatif, à la manière d'une épithète dans les syntagmes nominaux. Deuxièmement, les noms se distribuent en

deux grandes catégories aux propriétés distinctes : les "noms" proprement dits –sémantiquement des non-humains– et les "substantifs" –toujours humains.

Dire que les lexèmes sont précategorisés n'empêche pas qu'ils puissent partager des propriétés syntaxiques au-delà de leur appartenance : par exemple, noms et adjectifs, sans pour autant se confondre, peuvent tous deux fonctionner comme épithètes ; et l'on retrouve aussi ces deux classes en position de modifieur de prédicat, au même titre que les adjoints lexicaux. Mais l'exemple le plus frappant de ces chevauchements inter-catégoriels concerne leur prédictivité : verbes, adjectifs et noms se comportent de la même façon pour constituer une tête prédictive, y compris à l'aide de marques de temps-aspect-mode (T.A.M.) ; par ailleurs, les substantifs, les numéraux et les adverbes sont directement prédictifs. On retrouve donc en mwotlap la forte propension des langues austronésiennes à "l'omni-prédictivité".

Un autre facteur qui contribue à décloisonner les catégories lexicales, est la possibilité pour un radical de migrer d'une classe à l'autre, dans certaines conditions, et en suivant des règles strictes – en général, l'adjonction d'un affixe. C'est ainsi que des règles productives permettent de "translater" des noms en locatifs (préfixe *lE-*), en adverbes (préfixe *bE-*) ou même en substantifs (article *nA-*) ; et l'on peut également considérer les nombreuses marques T.A.M. du mwotlap comme des translatifs, dont le rôle syntaxique est de transformer verbes, adjectifs et noms en prédictifs.

Dans tous ces cas de figure, l'opération de translation permet de faire passer mécaniquement des radicaux d'une catégorie à une autre, afin de lui fournir une nouvelle panoplie de compatibilités syntaxiques. D'autres fois, en revanche, le changement catégoriel n'est pas aussi automatique, et doit être mémorisé par le locuteur en même temps que les radicaux concernés : ce sont des cas de dérivation.

C. LA RÉFÉRENCE À DES ENTITÉS (AUTOUR DU NOM)

1. *Le nombre et les référents humains*

Le sème [\pm humain] n'illustre pas seulement le contraste syntaxique entre noms et substantifs : il entre aussi en ligne de compte dans le codage formel du possesseur, ou dans celui du nombre.

Une des originalités du mwotlap, en effet, est d'opposer radicalement deux stratégies pour le marquage du nombre grammatical. D'un côté, les référents non-humains neutralisent systématiquement cette catégorie sémantique, en étant codés comme singulier : conformément à des tendances typologiques observées ailleurs, tout se passe comme si les choses (y compris les animaux) n'étaient cognitivement que peu individuées, et traitées comme des noms de masse. En revanche, la situation est exactement inverse pour les humains : parce que la tendance naturelle de l'esprit est de les concevoir comme hautement individués, ces référents-là marquent obligatoirement le nombre, et sont donc *de facto* traités comme discrets.

Ce codage du nombre pour les humains est d'ailleurs hautement spécifié, puisque le mwotlap –comme la plupart des langues de la région– distingue pas moins de quatre nombres : singulier, duel, triel, pluriel (pour des groupes supérieurs ou égaux à quatre). Cependant, ces quatre catégories épargnent aussi bien la morphologie des verbes –lesquels

ne codent le nombre du sujet que de façon très limitée, avec une forme réservée à l'Aoriste singulier – que celle des noms –excepté quelques radicaux qui exigent la reduplication. Pour l'essentiel, le nombre ne se manifeste que sur des paradigmes de type pronominal.

2. Les paradigmes pronominaux

Les paradigmes pronominaux méritent qu'on s'y arrête, du fait de leur foisonnement et de leur haute spécification sémantique. Certes, le mwotlap ignore toute forme de système casuel, et un même pronom est souvent compatible avec plusieurs positions syntaxiques. Pourtant, du fait du marquage obligatoire des quatre nombres, mais aussi de l'opposition Nous inclusif / Nous exclusif, un paradigme personnel complet comprend quinze formes différentes – sans compter leurs allomorphes.

C'est ainsi que l'on trouve quinze suffixes personnels possessifs (suffixés aux noms inaliénables ou aux classificateurs possessifs) ; quinze pronoms personnels légers (sujet / objet / régime de préposition) ; quinze pronoms personnels lourds (prédicat, topicalisation, sujet contrastif), etc. Mais si cette langue étonne, c'est surtout pour les formes pronominales qu'elle réserve à des cas bien particuliers :

- à la deuxième personne (hors singulier), on observe ainsi un paradigme de *pronoms jussifs*, réservés à l'injonction, et un autre de *pronoms appellatifs*, utilisés uniquement au vocatif ;
- à la troisième personne, les pronoms anaphoriques usuels (intégrés au paradigme des pronoms personnels) font face à d'étranges *pronoms déclaratifs*, et d'autre part à des *collectifs*.

Les morphèmes que nous appelons *collectifs* (duel, triel, pluriel) présentent un fonctionnement remarquable. Quand ils apparaissent seuls, ils rappellent fortement les pronoms personnels, dont ils ne se distinguent que par le degré d'activation cognitive du référent : si ce dernier est le plus saillant dans le discours, on emploie l'anaphorique usuel ; mais s'il faut faire appel à un référent (non-singulier) inactif ou désactivé, on aura recours aux collectifs. D'autre part, un collectif peut recevoir n'importe quel qualifiant, auquel cas il semble servir d'article pluralisant : $\langle \text{collectif pluriel} + \text{blanc} \rangle = \text{'les Blancs'}$, $\langle \text{collectif pluriel} + \text{femme} \rangle = \text{'les femmes'}$, $\langle \text{collectif duel} + \text{pour-chanter} \rangle = \text{'les deux chanteurs'}$... C'est d'ailleurs au moyen du collectif que les référents humains indiquent leur nombre.

Pour finir, on notera l'emploi fréquent des pronoms anaphoriques non-singulier pour désigner un groupe autour d'un référent singulier : $\langle \text{Sano eux} \rangle = \text{'Sano et sa famille / ses collègues / son groupe'}$. Certes, ce type de "pluriel associatif" est connu ailleurs dans le monde ; mais on notera le cas particulier du duel associatif, lequel permet de lier deux référents humains à la manière d'un coordonnant : $\langle \text{Sano eux-deux} \rangle = \text{'Sano et [son épouse / son ami...]'}$ → $\langle \text{Sano eux-deux Sandra} \rangle = \text{'Sano et Sandra'}$.

3. La possession

Comme toutes les langues d'Océanie, le mwotlap frappe par la complexité de ses tournures possessives. En effet, dans le schéma de possession $\langle \text{XrY} \rangle$ ('le X de Y'), le mwotlap impose de distinguer les structures en fonction de paramètres propres au possédé (X), au possesseur (Y), et à la relation elle-même (r).

Avant toute chose, les noms possédés (X) sont distingués dès le lexique en noms inaliénables vs. noms aliénables. Les inaliénables sont des noms intrinsèquement relationnels

(partie du corps, partie d'objet, terme de parenté), et exigent un possesseur. Les noms aliénables, au contraire, sont conçus indépendamment de leur relation avec un Y ; et s'ils doivent être possédés, ceci ne peut se faire qu'indirectement, à l'aide d'un relateur possessif.

S'il est vrai que ces relateurs possessifs signalent d'abord un contraste sur les X, par leur présence (noms aliénables) ou leur absence (noms inaliénables), leur véritable fonction sémantique est d'opposer plusieurs sortes de relations possessives. Ils le font sous quatre rubriques : 'X à manger par Y' ; 'X à boire par Y' ; 'X détenu provisoirement par Y' ; 'X dans une relation stable (et indéfinie) avec Y'. Ces Classificateurs possessifs, puisque c'est de ça qu'il s'agit, ne catégorisent directement ni le possédé X ni le possesseur Y, mais la relation *r*.

Enfin, si les structures possessives du mwotlap sont si foisonnantes, c'est aussi parce que cette langue impose de distinguer entre deux types de possesseurs (Y) : d'un côté, les possesseurs humains (ex. 'le nom de *ma femme*'), et de l'autre, les non-humains (ex. 'le nom de *mon pays*', 'le nom de *ce poisson*'). Les humains non-référentiels (ex. 'un nom de *femme*') sont traités comme non-humains, car ils sont sémantiquement non-individués.

D. LA RÉFÉRENCE À DES PROCÈS (AUTOUR DU VERBE)

1. *Temps, aspect, mode*

Concernant le système temps-aspect-mode (T.A.M.), une première originalité du mwotlap a déjà été signalée : c'est de rendre ces marques non seulement compatibles avec les verbes, mais aussi –entre autres– avec les adjectifs et les noms, sans qu'il soit nécessaire d'y voir une opération de dérivation. L'aspectualisation des noms est cependant rare, car elle impose de concevoir comme temporaires, et donc contingentes, des notions nominales qui sont, en principe, aspectuellement stables.

Bien que le phénomène soit théoriquement connu ailleurs dans le monde, c'est un autre point fort du mwotlap que d'être dépourvu de référence temporelle absolue, *i.e.* d'indication morphologique du *temps grammatical*. Certes, les vingt-cinq marqueurs T.A.M. de la langue ont bien pour fonction –entre autres– de coder des relations de succession / inclusion / simultanéité... entre des instants ; mais ces relations se font toujours par rapport à une situation préconstruite, qui n'est pas nécessairement l'instant d'énonciation. En d'autres termes, la référence temporelle est relative et non absolue, et l'on peut dire que le mwotlap grammaticalise non pas le temps, mais l'aspect.

Les vingt-cinq tiroirs T.A.M. (dix-huit affirmatifs et sept négatifs) mettent en jeu des opérations linguistiques complexes et hautement spécifiées, dont le principe est de localiser un procès par rapport à une ou plusieurs situations de référence. Certains de ces tiroirs impliquent la référentialité du procès, et sont donc des marques *realis*, correspondant grossièrement au passé ou au présent (ex. Parfait, Prétérit, Accompli, Statif...); d'autres tiroirs impliquent au contraire un procès non référentiel, encore virtuel, et peuvent être décrits comme *irrealis* (ex. Futur, Prospectif, Potentiel, Évitatif, Prohibitif...) – c'est le domaine par excellence des relations modales, mettant en jeu des visées subjectives. Enfin, un cas intermédiaire est représenté par deux tiroirs, l'Aoriste et le Focus temporel, car ils peuvent porter tantôt sur des actions référentielles et donc *realis*, tantôt sur des situations encore virtuelles ; l'auditeur devra se fonder sur d'autres éléments pour interpréter correctement l'énoncé.

Parmi les nombreuses originalités typologiques de ce système T.A.M., figure un mécanisme remarquable, relatif au codage de l'Aktionsart ou type de procès. Tout se passe comme si, en mwotlap, tous les radicaux verbaux présentaient uniformément le même schéma de type de procès, consistant en l'articulation d'une première phase télique (ex. 's'endormir') à une seconde phase atélique (ex. 'dormir') ; c'est ce schéma universel, sorte d'étalon commun à tous les radicaux, que nous appelons *Gabarit standard de procès*. Alors que ces deux phases sont distinguées lexicalement dans une langue comme le français, elles sont systématiquement exprimées, en mwotlap, par le même radical (ex. *mtiy* 's'endormir' → 'dormir'). Au terme d'opérations mentales particulièrement abstraites, l'auditeur parviendra cependant à identifier la bonne phase du procès à partir des opérateurs T.A.M., ou bien d'autres procédés morphologiques comme la réduplication du radical verbal. Autrement dit, le mwotlap encode dans les morphèmes (les marques T.A.M.) des informations que d'autres langues encodent dans les lexèmes (le radical verbal).

2. Transitivité et séries verbales

Le mwotlap ne possède guère de trace d'ergativité : son système est typique d'une langue strictement accusative. S'il est vrai que la structure SVO est systématique, on notera qu'encre une fois les non-humains se distinguent : ils sont les seuls actants qui, au lieu d'être anaphorisés par un pronom personnel de troisième personne, se présentent régulièrement sous la forme d'une anaphore *zéro*, aussi bien en place de sujet (ex. \emptyset -VO) que d'objet (SV- \emptyset) ; dans ces derniers cas, c'est la valence du verbe qui oblige à rechercher le référent.

Alors que l'objet est normalement externe au syntagme prédicatif, le mwotlap présente la possibilité de l'incorporer à l'intérieur de ce syntagme, en position d'adjectif si l'on veut. Il résulte de ces structures incorporantes une différence sémantique importante, bien connue typologiquement : l'objet interne est à interpréter comme *non référentiel*, et sert donc essentiellement à indiquer un type d'action – ex. 'je vais ⟨pêcher-le-requin⟩' indique un type de pêche, sans référer à un requin en particulier ; au contraire, si le patient est sémantiquement référentiel, il est obligatoirement codé comme objet externe (ex. 'j'ai ⟨pêché⟩ un requin'). L'incorporation, qui par essence porte sur des verbes transitifs, a pour effet de les détransitiver, ce qui rappelle le phénomène des antipassifs dans les langues ergatives.

S'il est une structure où les questions de valence doivent être particulièrement prises en compte par le locuteur, c'est celle qui consiste à qualifier la tête prédicative (généralement un verbe) au moyen d'un adjectif, surtout si ce dernier a un effet transitivant sur le premier verbe. Ce phénomène apparaît encore plus nettement lorsque le syntagme prédicatif se présente comme une séquence de plusieurs verbes ⟨V₁-V₂...⟩ : ces structures, qui font beaucoup penser aux séries verbales d'autres langues du monde, consistent souvent à modifier une tête verbale V₁ à l'aide d'un adjectif V₂, ex. ⟨Tu vas rire-mourir⟩ = 'Tu vas mourir de rire'. Mais elles deviennent délicates à manipuler chaque fois qu'elles mettent en jeu des conflits entre arguments, par exemple si l'objet de V₁ entre en compétition avec celui de V₂ : ex. *(Je chante-apprendre la chanson les enfants)... Dans de tels cas, le mwotlap propose par exemple de périphériser un des compléments en le changeant en circonstant, ou en le topicalisant.

E. LES COMPLÈMENTS PÉRIPHÉRIQUES

Les compléments périphériques, ou circonstants, apparaissent normalement après le complément d'objet (ordre SVOC), et en tout cas toujours en dehors du syntagme verbal. Parfois, le circonstant est constitué par un seul élément : c'est de cette façon que l'on reconnaît les adverbes. Le paradigme le plus abondant dans cette catégorie est la sous-classe des locatifs (adverbes d'espace ou de temps, toponymes), qui n'ont pas besoin de préposition pour fournir des compléments.

Mais la plupart du temps, ces compléments périphériques sont des syntagmes prépositionnels. Si l'on met à part les deux translatifs *bE-* ('pour') et *lE-* ('dans'), on reconnaît quatre véritables prépositions en mwotlap : *mi* pour l'accompagnement-instrument, *hiy* pour le datif-bénéfactif, *veg* pour la cause, *den* pour l'éloignement. Il faut noter que les référents humains ne sélectionnent ni les mêmes formes, ni les mêmes valeurs, que les non-humains : pour des raisons évidentes, la valeur instrumentale de *mi* se trouve exclusivement avec les objets, alors que le datif *hiy* est réservé aux hommes.

F. RÉFÉRENCE SPATIALE

Parmi les circonstants évoqués ci-dessus, figurent les compléments locatifs, référant à l'espace. S'il est vrai qu'un complément de lieu peut consister en un toponyme ou un syntagme prépositionnel simple (ex. 'dans la maison'), la grande majorité de ces compléments se présentent sous une forme complexe, associant directionnel, locatif proprement dit, et déictique. On a donc très souvent des syntagmes du type $\langle \textit{dedans}_{\text{Dir}} \text{ dans la maison } \textit{ici}_{\text{Dx}} \rangle$.

Le mwotlap possède en tout six directionnels, qui commutent les uns avec les autres. Deux sont orientés en fonction du locuteur (ventif 'vers ici' \neq itif 'vers là'). Les quatre autres servent à indiquer les rapports spatiaux entre des éléments externes au dialogue : 'en haut' / 'en bas', 'dedans' / 'dehors'. D'ailleurs, ces quatre derniers morphèmes servent non seulement pour l'orientation dans l'espace restreint, mais aussi dans l'espace géographique large : respectivement 'vers le sud-est' / 'vers le nord-ouest', 'vers l'intérieur de l'île' / 'vers la mer' ; le mwotlap, en effet, n'utilise jamais le corps humain (ex. droite / gauche) pour s'orienter.

G. LA DÉIXIS

Quant aux déictiques, ils s'organisent sur deux plans différents. Un premier plan est celui de la référence personnelle, qui sert à localiser un objet par rapport à la sphère soit du locuteur (déixis de premier degré), soit de l'interlocuteur (déixis du second degré) ; mais si la référence ne correspond à aucune des deux sphères personnelles, alors il faut basculer sur un mode non-personnel de déixis, la monstration (déixis du troisième degré). Mais s'il est un point vraiment original chez les déictiques, ce n'est pas tellement leur organisation en trois degrés –on la rencontre, sous diverses formes, dans d'autres langues du monde–, mais sa distribution en deux séries d'allomorphes : d'un côté, une série de formes apodotiques, que l'on trouve exclusivement en fin de proposition assertive ; de l'autre côté, une série de formes protatiques, que l'on trouve partout ailleurs (dans les questions, les topics, etc.).

À côté de la déixis concrète que l'on vient d'évoquer, le mwotlap a développé des mécanismes de déixis abstraite. Le clitique *en*, un des morphèmes les plus fréquents dans la langue, marque une valeur que nous appelons "coénonciation" – le locuteur l'emploie

chaque fois qu'il présente un syntagme ou une proposition comme une information partagée entre les interlocuteurs. Outre des valeurs de définitude et d'anaphore, cette particule se retrouve généralement sur les thèmes, les relatives définies et les structures focalisées, pour signaler les termes préconstruits. Enfin, ce n'est pas la moins remarquable de ses particularités, que de créer un effet de dépendance énonciative –voire de subordination syntaxique– à chaque fois qu'elle affecte une proposition : en effet, signaler une prédication comme partagée et donc préconstruite, implique normalement qu'elle n'est que la première étape d'un énoncé plus complet, lequel sera vraiment, quant à lui, centré sur le point de vue de l'énonciateur.

Chapitre Deux

PHONOLOGIE, MORPHOLOGIE

I. Phonologie générale du mwotlap

A. CONSONNES

Le mwotlap présente 16 phonèmes consonantiques. Le *Tableau 2.1* les récapitule, indiquant en même temps l'usage orthographique, lequel obéit au principe : "un phonème, un graphème".

Tableau 2.1 – Les consonnes du mwotlap

	labiovéol.	bilabiale	alvéolaire	vélaire	glottale.
occl. sourde	kp^w q		t	k	
occl. sonore prénasal.		m^b b	d d		
constrictive		v v,p	s	y g	h
nasale	ŋm^w m̄	m	n	ŋ n̄	
latérale			l		
semi-consonne	w		j y		

1. Quelques paires minimales

Nous n'indiquerons que les paires minimales les plus pertinentes : elles concernent uniquement des couples de phonèmes ayant en commun au moins un trait phonique. Chacun de ces phonèmes peut apparaître (en tant que phonème) en toute position dans le mot.

▪ /kp^w/ vs. /k/

<i>no-qolqol</i>	[nɔk ^w ɔlk ^w ɔl]	'poisson Chirurg.'	<i>no-kolkol</i>	[nɔkɔlkɔl]	'fête traditionnelle'
<i>saqsaq</i>	[sək ^w sək ^w]	'pourrir'	<i>saksak</i>	[saksak]	'émerger'

▪ /kp^w/ vs. /ŋm^w/

<i>qēt</i>	[k ^w ɪt]	's'achever'	<i>mēt</i>	[ŋm ^w ɪt]	'se briser'
<i>ne-qe</i>	[nɛk ^w ɛ]	'lit'	<i>ne-mē</i>	[nɛŋm ^w ɛ]	'serpent de mer'

▪ /ŋm ^w / vs. /w/					
<i>nē-mēt</i>	[nɪŋm ^w ɪt]	'forêt'		<i>nē-wēt</i>	[nɪwɪt] (genre de chant)
<i>le-naṁ</i>	[lɛnaŋm ^w]	'sur le récif...'		<i>le-naw</i>	[lɛnaw] 'en mer'
▪ /ŋm ^w / vs. /m/					
<i>na-māy</i>	[naŋm ^w aj]	'tourterelle'		<i>na-may</i>	[namaj] 'famine'
<i>mālmal</i>	[ŋm ^w alŋm ^w al]	'jeune fille'		<i>malmal</i>	[malmal] 'tissu'
<i>na-māya</i>	[naŋm ^w ja]	'humour'		<i>na-mya</i>	[namja] 'anguille'
<i>na-tmāt</i>	[natŋm ^w at]	'paix'		<i>na-tmat</i>	[natmat] 'démon'
→ mais noter les variantes :				<i>wōlōmṁgep</i> ~ <i>wōlōmgep</i>	'garçon'
				<i>mōkheg</i> ~ <i>mōkheg</i>	'respirer'
				<i>mēy</i> ~ <i>mey</i>	'celui (qui)'
				<i>Qēgmāgde</i> ~ <i>Qēgmagde</i>	(nom de village)
▪ /ŋm ^w / vs. /ŋ/					
<i>laṁlaṁ</i>	[laŋm ^w laŋm ^w]	'taper'		<i>laṁlaṁ</i>	[laŋlaŋ] 'soulever...'
<i>māyaṁya</i>	[ŋm ^w ajaŋm ^w ja]	'drôle'		<i>māyaṁya</i>	[ŋajaŋja] 'fourchu'
→ mais noter les variantes :				<i>taqluṁ</i> ~ <i>taqluṁ</i>	'vers le bas'
				<i>na-taqṁē-k</i> ~ <i>na-taqṁē-k</i>	'mon corps'
▪ /ŋm ^w / vs. /n/					
<i>saṁsaṁ</i>	[saŋm ^w saŋm ^w]	'mâcher + sucer'		<i>sansan</i>	[sansan] 'se ceindre...'
<i>na-māy</i>	[naŋm ^w aj]	'tourterelle'		<i>na-nay</i>	[nanaj] 'veuve'
▪ /m/ vs. /ŋ/					
<i>maymay</i>	[majmaj]	'solide'		<i>māyṁāy</i>	[ŋajŋaj] 'essoufflé'
<i>na-lam</i>	[nalam]	'haute mer'		<i>na-laṁ</i>	[nalaŋ] 'mouche'
▪ /m/ vs. /n/					
<i>dim</i>	[dim]	'sucer'		<i>din</i>	[din] 'enclore'
▪ /ŋ/ vs. /n/					
<i>meṁmeṁ</i>	[meŋmeŋ]	'se sécher'		<i>menmen</i>	[menmen] 'mûrir'
▪ /ŋ/ vs. /y/					
<i>ni-ṁit</i>	[niŋit]	'il mord'		<i>ni-git</i>	[niyit] 'pou'
<i>ne-leṁ</i>	[neleŋ]	'vent'		<i>ne-leg</i>	[neleɣ] 'mariage'
→ mais noter les variantes :				<i>mataliṁ</i> ~ <i>matalig</i>	(couple)
				<i>nu-ṁyuṁyu</i> ~ <i>nu-gyugyu</i>	'groin'
▪ /m/ vs. / ^m b/					
<i>mah</i>	[mah]	'asséché'		<i>bah</i>	[^m bah] 'finir'
<i>na-mal</i>	[namal]	'busard'		<i>na-bal</i>	[na ^m bal] 'ciseaux'

→ opposition neutralisée en fin de syllabe¹ :

<i>na-bte</i>	[namtɛ]	‘fruit à pain’
<i>na-mte</i>	[namtɛ]	‘tes yeux’

▪ /n/ vs. /ⁿd/

<i>na-nay</i>	[nanaj]	‘veuve’		<i>na-day</i>	[na ⁿ daj]	‘sang’
<i>nen</i>	[nɛn]	‘Déictique’		<i>den</i>	[ⁿ dɛn]	‘Ablatif’

→ opposition neutralisée en fin de syllabe :

<i>nē-dlē-k</i>	[nɪnlɪk]	‘mon cou’
-----------------	----------	-----------

▪ /s/ vs. /h/

<i>salsal</i>	[salsal]	‘griller’		<i>halhal</i>	[halhal]	‘flotter’
<i>sewsew</i>	[sɛwsɛw]	‘brûlant’		<i>hewhew</i>	[hɛwhɛw]	‘jeter un sort’

▪ /ɣ/ vs. /h/

<i>galgal</i>	[ɣalɣal]	‘mentir’		<i>halhal</i>	[halhal]	‘flotter’
<i>hog</i>	[hɔɣ]	‘offrir’		<i>hoh</i>	[hɔh]	‘faire du feu...’

▪ /ɣ/ vs. /w/

<i>ne-gengen</i>	[nɛɣɛnyɛn]	‘repas’		<i>ne-wenwen</i>	[nɛwɛnwɛn]	‘propre’
<i>goh</i>	[ɣɔh]	‘écorcer la coco’		<i>woh</i>	[wɔh]	‘gifler’
<i>togtog</i>	[tɔɣtɔɣ]	‘résider’		<i>towtow</i>	[tɔwtɔw]	‘composer’

▪ /w/ vs. /v/

<i>wele</i>	[wɛlɛ]	‘car’		<i>vele</i>	[vɛlɛ]	‘de peur que’
<i>wan</i>	[wan]	‘boire le kava’		<i>van</i>	[van]	‘aller’
<i>nō-wōy</i>	[nɔwɔj]	‘ <i>Morinda citrifolia</i> ’		<i>nō-vōy</i>	[nɔvɔj]	‘volcan’

NB: en fin de syllabe /v/ = [p] :

<i>na-yaw</i>	[najaw]	‘porc hermaphr.’		<i>na-yav</i>	[najap]	‘arrowroot’
<i>na-wyē</i>	[nawjɪ]	‘ton front’		<i>na-vyē</i>	[napjɪ]	(poisson)

▪ /kp^w/ vs. /v/

<i>qele</i>	[k ^w ɛlɛ]	‘comme’		<i>vele</i>	[vɛlɛ]	‘de peur que’
<i>ne-qet</i>	[nɛk ^w ɛt]	‘taro’		<i>ne-vet</i>	[nɛvɛt]	‘pierre’

NB: en fin de syllabe /v/ = [p] :

<i>yoqyoq</i>	[jɔk ^w jɔk ^w]	‘recouvrir’		<i>yovyov</i>	[jɔpjɔp]	‘brandir’
<i>na-qgal</i>	[nak ^w ɣal]	‘hibiscus’		<i>na-vgal</i>	[napɣal]	‘guerre’

▪ /kp^w/ vs. /^mb/

<i>na-qay</i>	[nak ^w aj]	‘cru’		<i>na-bay</i>	[na ^m baj]	‘pilosité’
---------------	-----------------------	-------	--	---------------	-----------------------	------------

NB: en fin de syllabe /^mb/ = [m] :

<i>ni-qti</i>	[nik ^w ti]	‘ta tête’		<i>ni-bti</i>	[nimti]	‘il fait cuire’
---------------	-----------------------	-----------	--	---------------	---------	-----------------

¹ Concernant la distribution des phonèmes /^mb/ et /ⁿd/, cf. §(b) p.71. Exceptionnellement ici, la forme orthographique que nous donnons reflète directement la structure phonologique, ex. *na-bte* pour /na-^mbte/ ‘fruit à pain’, *na-vyē* pour /na-vjɪ/. Pourtant, l’orthographe que nous adopterons pour le mwotlap sera plus directement phonétique, ex. *na-mte* et *na-pyē* respectivement : cf. §C p.77.

2. Les cinq ordres, ou points d'articulation

Comme le montre le *Tableau 2.1* p.51, ces consonnes s'organisent en cinq **ordres** ou *points d'articulation* (labial, alvéolaire, vélaire, glottal, auxquels s'ajoute une articulation complexe labio-vélaire); et en six **séries** ou *modes d'articulation* (occlusives sourdes, occlusives sonores prénasalisées, constrictives, nasales, latérale, semi-consonnes).

Parmi toutes ces consonnes, seules les bilabiales et les labio-vélaires appellent quelques remarques concernant leurs *points d'articulation*.

(a) Les bilabiales

Le phonème /v/ peut être réalisé librement bilabial [β] ou labio-dental [v]; dans nos transcriptions phonétiques, nous choisirons la variante la plus fréquente [v]. Par ailleurs, nous verrons que ce phonème présente une variante combinatoire, sous la forme de l'occlusive sourde [p], toujours bilabial [cf. §(a) p.65].

(b) Les labio-vélaires

Outre la semi-consonne /w/ typologiquement banale, deux consonnes du mwotlap présentent une articulation labio-vélaire : l'occlusive sourde /kp^w/ et la nasale /ŋm^w/. Chacune de ces consonnes présente une double occlusion, associant la *voile du palais* –resp. [k] et [ŋ]– aux *lèvres* –resp. [p] et [m]; par ailleurs, elles se caractérisent par un relâchement spirant en [w], associant à lui seul labialité et vélarité.

(b.1) Typologie des labio-vélaires

Typologiquement parlant, dans les langues qui possèdent des consonnes labio-vélaires, il est rare que la cooccurrence des traits [+labial] et [+vélaire] en caractérisent les deux phases (occlusive et spirante) à la fois. La plupart du temps, seule une de ces deux phases associe ces deux traits :

- (1) **occlusive labio-vélaire sans relâchement spirant** :
 → [kp], [gb] en *kâte*, langue papoue (cf. Foley 1986:61) ;
 → [kp], [gb], [ŋgb], [ŋm] en *gbaya*, Centrafrique (Roulon-Doko 1997:16), et ailleurs en Afrique Centrale.
- (2) **occlusive labiale + relâchement labio-vélaire** :
 → [m^w], [m^w] en *proto-océanien*, auquel s'ajouterait un [p^w] très problématique (Ross 1998 b) ; suivant Ross, nous les noterons ici *b^w et *m^w.
 → [p^w], [b^w], [m^w], [v^w] en *port-sandwich*, Vanuatu (Charpentier 1979a: 37) ;
 → [p^w], [pp^w], [m^w], [mm^w] en *proto néo-calédonien* (Ozanne-Rivierre 1992:202)
 ⇒ [p^w], [ph^w], [m^w], [hm^w]... dans plusieurs langues de Nouvelle-Calédonie.¹
- (3) **occlusive vélaire + relâchement labio-vélaire** :
 → [k^w], [g^w], [g^wh] en *proto indo-européen* (Haudry 1979:10)
 → [k^w], [g^w] en *italien* standard ;
 → [k^w], [ŋg^w] en *dani-wodo*, langue papoue (cf. Foley 1986:62) ;
 → [k^w], [ŋ^w] en *lehali*, Vanuatu (cf. ci-dessous).

¹ Cf. le nêlêmwa et le nixumwak (Bril 2000:28), les langues de Hienghène (Haudricourt & Ozanne-Rivierre 1982) ; le cēmūhî (Rivierre 1980:23), etc.

- (4) deux des combinaisons ci-dessus, ex. (2)+(3) en *xârâcùù*¹ :
→ avec occlusives labiales [p^w], [m^wb^w], [m^w] + avec occlusives vélares [k^w], [ŋg^w], [x^w].
- (5) **occlusive labio-vélaire + relâchement labio-vélaire** :
→ [gb^w], [ŋm^w] en *vôlôw*, dialecte éteint du *mwotlap* ;
→ [kp^w], [ŋm^w] en *mota* (Codrington 1896:13) + *mosina* + *mwotlap*.

(b.2) Le chaînon manquant

Parmi toutes les langues présentant des labio-vélares, nous n'en connaissons guère qui possèdent deux phases labio-vélares comme les phonèmes du mwotlap et des parlers immédiatement voisins (Tryon 1976). À partir des anciennes labiovélares à occlusive labiale du POC/PNCV (*b^w, *m^w), ces langues étroitement apparentées –ou leur ancêtre commun ?– ont étendu le *trait de vélarité* de l'élément spirant [w] à l'élément occlusif, d'où les évolutions *b^w > *gb^w (> kp^w)² et *m^w > ŋm^w ; il s'agit ni plus ni moins d'un cas d'assimilation régressive.

Signalons le cas intéressant du *lehali*³ cité plus haut : cette langue –sans doute issue d'une ancienne forme du mwotlap– a simplifié à son tour ces consonnes "triples", en absorbant cette fois-ci le *trait de bilabialité* de l'élément occlusif vers l'élément spirant, ex. *kp^w > k^w ; il s'agit d'un cas de dissimilation régressive. Voilà qui suggère une évolution intéressante, au cours de laquelle un système de type (5) joue le rôle de chaînon manquant entre un système (2) et un système (3)⁴ :

Tableau 2.2 – *Les labiovélares du mwotlap, un chaînon manquant historique*

POC		PNCV		MWOTLAP		LEHALI
*b ^w	>	*b ^w	>	kp ^w	>	k ^w
*m ^w	>	*m ^w	>	ŋm ^w	>	ŋ ^w
= système type (2)		>	type (5)		>	type (3)

Des résultats similaires au *lehali* se rencontrent dans d'autres langues éparpillées en Mélanésie : *Hiw* (Torrès), *Nduindui* (Ambae), *Malaita* (îles Salomon), et à *Fiji* ; cette évolution parallèle laisse penser qu'un système de type (5) comme celui du mwotlap serait plutôt instable à travers le temps – ce qui expliquerait également sa rareté typologique.

¹ Cf. Moyse-Faurie & Néchérö-Jorédié (1986:12).

² Les raisons de l'assourdissement *gb^w > kp^w sont obscures, et de toute façon ne nous concernent pas ici.

³ Le *lehali* est l'une des deux langues parlées à Ureparapara, îles Banks, par une centaine de locuteurs (enquête personnelle).

⁴ Exemples pour la consonne orale : PNCV *b^w *eta* 'taro' > MTP [k^wet], LEH [k^wet] ; PNCV *b^w *ariki* 'aujourd'hui' (Clark 1985:211) > MTP [k^wijiy], LEH [k^wiji] ; POC-PNCV *boŋi 'nuit' > MTP [k^woŋ], LEH [k^woŋ]. Pour la nasale : PNCV *m^w *era* 'enfant' > MTP [-ŋm^wej], LEH [-ŋ^wej] ; PNCV *mule 'retourner' > MTP [ŋm^wol], LEH [ŋ^wol] ; PNCV *atam^w *a?ane* 'mari, mâle' > MTP [taŋm^wan], LEH [taŋ^wan].

En outre, le *lehali* délabialise le phonème /ŋ^w/ en fin de syllabe : ex. POC *Rumaq 'maison' > PNCV *yum^w *a* > MTP [iŋm^w], LEH [iŋ] ; PNCV *damu 'igname' > *doŋm^w > LEH *doŋ^w > [doŋ] ; POC *b^w *atu-mu* 'ta tête' > ?PNCV *b^w *atu-m^wa* (cf. Clark 1985: 207) > MOTA [k^watu-ŋm^wa], LEH [k^wotɔ-ŋ]. Voilà comment un phonème purement bilabial [m] peut finir par se transformer, à l'issue d'une longue évolution, en un phonème purement vélaire [ŋ].

(b.3) Phonétique des labio-vélaires en POc : discussion

Le double changement phonétique que nous reconstruisons pour les langues type lehali, à savoir (2) → (5) → (3), constitue une légère objection aux arguments de Ross (1998 *b*: 16). Après avoir suggéré de reconstituer un paradigme de trois phonèmes labiovélares pour le proto-océanien (*p^w, *b^w, *m^w), Ross suggère que leur réalisation phonétique devrait être reconstituée selon notre type (1) :

"The phonemes *p^w, *b^w, *m^w are known in the literature as 'labio-velars'; this orthography reflects their pronunciation in the majority of Oceanic languages in which they remain distinct, but there is evidence to suggest that they may have had the double articulations [k̠p̠], [g̠b̠], [ŋ̠m̠] that 'labio-velar' suggests, since some languages (e.g. Mwotlap) have these realisations, whilst others (on Malaita and in Fiji) have velar reflexes." (Ross 1998 *b*: 16)

Or, plusieurs arguments permettent de douter de cette hypothèse :

- Induit en erreur par la description fréquente de [w] comme étant seulement "labial", Ross semble suggérer que le type (1) en [kp] serait plus "labio-vélaire" que le type (2) en [p^w] (cf. "...that 'labio-velar' suggests") ; il oublie de voir que [w] est labio-vélaire à lui tout seul, en sorte que ces phonèmes le sont tous au même titre.
- Les données de Ross (d'où proviennent-elles ?) sont fautives en ce qui concerne le mwotlap, lequel est de type (5) [kp^w] et non de type (1) [kp]. Ceci est d'autant plus gênant, que ce dernier type n'est attesté nulle part dans les langues austronésiennes d'Océanie.
- En outre, l'hypothèse de Ross laisse penser que le système originel en [kp] ne se serait maintenu que dans une seule langue, le mwotlap, développant partout ailleurs (innovation partagée ou parallèle ?) des appendices spirants **kp > **kp^w > **p^w... Si elle n'est pas impossible, une telle hypothèse est coûteuse.
- Nous venons de voir que l'existence de systèmes (3) –ex. [ŋ^w]– dans le Pacifique pouvait parfaitement s'expliquer à partir d'un système antérieur de type (5) –ex. [ŋm^w]–, lui-même issu, par simple phénomène d'assimilation, d'un paradigme à occlusives labiales de type (2) –ex. [m^w].

En conséquence, sachant que la prononciation type (2) correspond à la majorité des langues océaniques possédant encore des labio-vélaires, aucun fait sérieux ne permet de supposer que cette prononciation ait été différente de [b^w]/[m^w] ou [m^w] en POc¹. N'ayant pas personnellement étudié la question, nous ne saurions rien affirmer sur la réalisation phonétique effective de ces phonèmes au niveau du proto-océanien : nous avons simplement montré que les arguments proposés par Malcolm Ross, et en particulier la mention du mwotlap, n'étaient pas suffisamment probants.

3. Les six séries, ou modes d'articulation

Parmi les six séries du *Tableau 2.1*, nous noterons les points suivants.

(a) Les occlusives orales

Toutes les occlusives orales sont sourdes en mwotlap : /kp^w/, /t/, /k²/.

¹ Les notations *b^w, *m^w de Ross (1988) représentaient pourtant un progrès, à nos yeux, par rapport aux hypothèses, typologiquement peu vraisemblables, de Grace – resp. *ŋp et *ŋm.

² Le §(b.2) ci-dessous illustre l'unique cas où une occlusive sourde peut se trouver voisée (et prénasalisée) : les

Quoique très présent dans la prononciation et dans l'orthographe, le son [p] n'est pas un phonème à part entière, mais un allophone conditionné du phonème /v/ ; nous étudierons son cas en détails au §(a) p.65.

On notera que de nombreux emprunts faits aux langues européennes, surtout les plus anciens, neutralisent l'opposition de sonorité pour les occlusives. Les [d] sont assourdis en [t], et les [g] en [k]¹ :

Tableau 2.3 – Dévoisement des occlusives dans les emprunts

langue	étymon	bislama	MTP [...]	MTP /.../	sens
ANG	<i>let go</i>	lego	[ləkʊ]	lekō	‘lâcher’
ANG	<i>goal ; gold</i>	gol	[nʊkʊl]	nō-kōl	‘gardien de but ; or’
ANG	<i>bag</i>	bag	[ne ^m bək]	ne-bek	‘sac de toile’
ANG	<i>glass</i>	glas	[nikilas]	ni-kilas	‘verre, lunettes’
ANG	<i>government</i>	gavman	[nakapman]	na-kapman	‘gouvernement, État’
ANG	<i>guava</i>	guava	[nʊkuap]	nō-kōap	‘goyave’
ANG	<i>dog</i>	dog	[nɔtɔk]	no-tok	‘chien’
ANG	<i>doctor</i>	dokta	[tɔkta]	tokta	‘médecin’
ANG	<i>deal</i>	dil	[til]	til	‘donner les cartes’
ANG	<i>red card</i>	redkad	[nerɛtkat]	ne-retkat	‘carton rouge (<i>footb.</i>)’
ANG	<i>outside</i>	aotsaed	[awsait]	awsaēt	‘dehors’
FÇS	<i>la table</i>	latab	[nalatap]	na-latap	‘grande table’

(b) Les occlusives prénasalisées

Le mwotlap présente deux occlusives prénasalisées, toutes deux voisées : ^mb/ et ⁿd/ ; nous en verrons la distribution exacte, et les problèmes qu'elle pose, au §(b) p.71.

(b.1) Groupes consonantiques vs. consonnes uniques

Dans son esquisse de description du mwotlap, Crowley (2002) n'a pas vu que les occlusives sonores *b* et *d* étaient intrinsèquement prénasalisées. Cette erreur d'interprétation le conduit à s'étonner que des groupes de deux consonnes ⟨nasale + occlusive⟩ puissent apparaître en début de mot, ce qui serait exceptionnel en mwotlap² :

"Lexical items generally begin with vowels or with single consonants (...) There is a handful of forms which appear in citation with initial homorganic nasal-stop clusters."

Il cite ainsi *mbeg* ‘fruit à pain’, *ndi* ‘crabe de cocotier’. En réalité, ces formes ne sont pas exceptionnelles, dès lors que l'on s'aperçoit qu'elles mettent en jeu non pas des séquences biphonémiques (*m+b*, *n+d*), mais des phonèmes uniques, intrinsèquement prénasalisés :

variantes [-tokɪ] ~ [-tʊ^gɪ].

¹ Nous verrons le phénomène inverse [p] → [^mb], dû à l'absence du phonème */p/ en mwotlap : cf. *Tableau 2.9* p.69.

² Nous verrons plus loin que les groupes de consonnes sont interdits à l'initiale de mot : cf. §(b.1) p.79.

ex. *beg* [ᵐbɛy] ‘fruit à pain’, *diy* [ᵐdij] ‘crabe de cocotier’. L'erreur de Crowley est d'autant plus surprenante, que les langues océaniques sont connues pour présenter de tels phonèmes prénasalisés ; ces derniers se retrouvent d'ailleurs au niveau du proto-océanien *^mb, *ⁿd, et ont été généralement conservés tels quels en mwotlap.

(b.2) Un phonème vélaire ?

S'il est vrai que le son [ᵐg] n'existe pas en tant que phonème, il s'entend exceptionnellement dans un seul suffixe adverbial [-tᵐgɪ], lequel forme une série de synonymes signifiant ‘maintenant’ : [toytᵐgɪ] ~ [jᵐstᵐgɪ], etc. En réalité, il ne s'agit là que d'une variante libre du suffixe [-tᵐkɪ], formé à partir de deux morphèmes [tᵐ] *tō* (forme participiale) + [kɪ] *kē* (déictique ‘ici’)¹. Quoique banal dans les langues, ce phénomène de sonorisation intervocalique est tout à fait isolé en mwotlap ; à lui seul, il n'autorise pas à poser un phonème /ᵐg/².

(b.3) Des emprunts nasalisés

Pour les locuteurs du mwotlap, la sonorité des occlusives est si fortement corrélée à la prénasalisation, que cette dernière affecte même les emprunts. Ainsi, l'anglais *boat*, à travers le bislama [bot], donne le nom *nō-bōt* [nᵐbᵐot] ‘bateau à moteur’ – homophone de *nō-bōt* [nᵐbᵐot] ‘nombril’. Ceci est surtout vrai de *b* → [ᵐb], dans la mesure où la bilabiale ne présente pas de correspondant sourd **p* en initiale de syllabe, auquel la langue aurait pu recourir (cf. *Tableau 2.3*)³. Plus rarement, on constate le même phénomène avec *g* → [ᵐg], ce qui est d'autant plus étonnant que [ᵐg] n'existe pas en mwotlap. Citons par exemple :

Tableau 2.4 – *Prénasalisation des occlusives sonores dans les emprunts*

langue	étymon	bislama	MTP [...]	MTP /.../	sens
ANG	<i>book</i>	buk	[nᵐbᵐuk]	<i>nō-bōk</i>	‘livre’
ANG	<i>table</i>	tebol	[netᵐbᵐol]	<i>ne-tebol</i>	‘table’
ANG	<i>bag</i>	bag	[neᵐbᵐek]	<i>ne-bek</i>	‘sac de toile’
ANG	<i>tobacco</i>	tabaka	[natᵐbᵐeka]	<i>na-tbeka</i>	‘tabac, cigarette’
ANG	<i>fence</i>	fenis	[neᵐbᵐenis]	<i>ne-benis</i>	‘enclos’
ANG	<i>October</i>	oktoba	[oktᵐbᵐa]	<i>oktoba</i>	‘octobre’
ANG	<i>glass</i>	glas	[niᵐgᵐilas]	<i>ni-gīlas</i>	‘verre, lunettes’
ANG	<i>God</i>	Got	[noᵐgᵐot]	<i>no-Ġot</i>	‘dieu’
FÇS	<i>Magali</i>	–	[maᵐgᵐali]	–	–

¹ Les formes en *-tō kē* sont liées à la forme participiale (‘Présentatif statique’ en *tō*) de certains verbes de position ; aussi seront-elles présentées dans le chapitre sur l'aspect verbal, cf. §(c) p.780.

² Certains locuteurs cependant, soucieux de noter les variantes phonétiques dans l'orthographe, proposent de le noter *ḡ* – par opposition au *g* notant le phonème /y/. Nous tâcherons de suivre cet usage lorsque nous le jugerons nécessaire, par ex. dans les emprunts.

³ Inversement, nous verrons que les mots contenant **p* ont pendant longtemps fait l'objet d'un voisement + nasalisation en ^mb : cf. *Tableau 2.9* p.69.

(b.4) Réanalyser, dénasaliser

De façon à la fois parallèle et inversée, le mwotlap réinterprétera généralement des séquences ⟨nasale + orale⟩ homorganiques comme l'occurrence d'un seul phonème.

Tableau 2.5 – Nasales homorganiques réanalysées dans les emprunts

langue	étymon	bislama	MTP [...]	MTP /.../	sens
angl.	<i>december</i>	disemba	[disɛ ^m ba]	diseba	‘décembre’
angl.	<i>number</i>	namba	[na ^m ba]	na-ba	‘date, numéro’
angl.	<i>scent / senteur ?</i>	senda	[nɛsɛ ⁿ da]	ne-seda	‘parfum’
angl.	<i>mandarin ?</i>	mandarin	[nɛmɛ ⁿ drin]	ne-medrin	‘mandarine’
angl.	<i>sandal</i>	sandol	[nasa ⁿ dɔl]	na-sadol	‘sandale’
espagn.	<i>Santo</i>	Santo	[sa ⁿ dɔ]	Sado	(ville de Santo)

Que l'on ait bien un seul phonème /^mb/ et non deux /m+b/, est prouvé par l'allègement articulaire de la phase nasale, laquelle peut même s'amuïr chez certains locuteurs : on entend donc les variantes [disɛ^mba] ~ [disɛba], [na^mba] ~ [naba], [nɛsɛⁿda] ~ [nɛsɛda], [nasaⁿdɔl] ~ [nasadɔl], etc.

La morphologie fournit une autre preuve. Si une séquence de deux consonnes distinctes se retrouve en début de mot phonologique, elle subit nécessairement une insertion vocalique¹. Or, le mot *number* > *namba*, qui a été réanalysé comme précédé de l'article **na-**, se prononce généralement [namba] ; s'il s'agissait d'un simple redécoupage en *na-amba*, alors l'absence d'article conduirait le radical /*mba*/ à une insertion vocalique sous la forme **maba*. Pourtant, ce n'est pas ce que l'on observe :

- (1) **Na-**^(m)**batu** **mino** **aē.** (*jeu de cartes*) ‘J'ai un "deux".’
 ART-numéro.deux mon exist [nambatu] < *number two*
- (1)' **Tateh** **batu.** / **Tateh mabatu.* ‘Il n'y a aucun "deux".’
 non.exist numéro.deux [tatehbatu]

Voilà donc une double preuve, phonétique [tateh**h**batu] et morphologique (**tateh mabatu*), que la séquence /*mb*/ d'origine a été réanalysée comme un phonème unique en mwotlap.

(c) Les constrictives**(c.1) Le voisement non pertinent**

Parmi les constrictives, certaines sont sourdes /s/, /h/, d'autres sont sonores /v/, /y/. Sachant, cependant, qu'elles ne correspondent pas au même point d'articulation, on peut considérer que l'opposition de voisement n'est pas pertinente pour les constrictives, en sorte qu'on les rangera dans la même série (pour cet argument structuraliste, cf. Hagège 1982:14). On ne s'étonnera pas de savoir que les emprunts ont également tendance à neutraliser l'opposition de voisement, même lorsqu'elle est présente en bislama : ex. FCS *la fête* > BSL *lafet* > MTP **na-layēt** ; ANG *France* > BSL *Frans* > MTP **Varanis** (anc.) ~ **Frans** (mod.)².

¹ Ex. **na-mtig** ‘cocotier’, privé de son article, donne non pas **mtig*, mais **mitig**. Cf. §(b.1) p.79.

² Ce voisement *v* → *f* n'est possible qu'en début de syllabe ; dans le cas contraire, le phonème /v/ se réaliserait

(c.2) La constrictive vélaire : un phonème en danger ?

La seule consonne qui nécessite un commentaire est la vélaire /y/. Quoique toujours audible, cette consonne n'est pas toujours articulée aussi nettement que les autres du même ordre, comme /s/. En position explosive, sa réalisation oscille entre la fricative vélaire [ɣ] et la fricative uvulaire [ʁ]¹ – surtout avant voyelle postérieure : *na-ga* [naya] ~ [naʁa] ‘kava’, *nō-gōygōyē-n* [noʒyʒyɯn] ~ [noʁoʒyɯn] ‘ses racines’, *ni-bgu* [nimɣu] ~ [nimʁu] ‘(c'est de) ta faute’.

D'autre part, fait plus remarquable encore, ce phonème se réalise de plus en plus sous la forme d'une spirante dorso-vélaire [ɰ], que l'on aurait tendance à décrire comme une douce vibration du dos de la langue contre le voile du palais, lèvres au repos (non-arrondies) ; autrement dit, il s'agit d'une sorte de [w] sans arrondissement des lèvres². On a donc le plus souvent les réalisations suivantes : *na-ga* [nauɰa] ‘kava’, *gengen* [ɰɣɛnɰɣɛn] ‘manger’, *vēvēg* [viviɰɰ] ‘juger’, *hig* [hiɰɰ] ‘pointer du doigt’, *mōkheg* [m^wokheɰɰ] ‘respirer’, *ēgēn* [iɰɰn] ‘maintenant’, *hohog goy* [hɔɰɰhɔɰɰɰ] ‘fiancer, réserver (une femme à un homme)’.

Le haut degré de similarité qui existe entre cette réalisation [ɰ] et le phonème [w], n'empêche pas les paires minimales (*spéc.* avec les voyelles antérieures) :

<i>lēg</i>	[liɰɰ]	‘attacher’		<i>lēw</i>	[liw]	‘verser’
<i>haghag</i>	[hauɰhauɰ]	‘être assis’		<i>hawhaw</i>	[hawhaw]	‘danser le <i>no-yoñyep</i> ’

Cependant, la difficulté est réelle – au point que des séquences /ay/ = [auɰ] soient parfois interprétées par les étrangers comme des diphtongues *[ao] ~ *[au]³. En outre, l'opposition /y/ ≠ /w/ devient de plus en plus difficile à entendre dès que le phonème /y/ se trouve immédiatement précédé d'une voyelle postérieure /ɔ/, /ʊ/, /u/ : le trait de labialité rend alors la variante [ɰ] presque impossible à distinguer de [w]. Pourtant, nous avons relevé au moins une paire minimale :

<i>togtog</i>	[tɔɰtɔɰ]	‘résider’		<i>towtow</i>	[tɔwtɔw]	‘composer’
---------------	----------	-----------	--	---------------	----------	------------

Même si cette paire montre que l'opposition phonologique /y/ ≠ /w/ est encore réelle dans ce contexte (en fin de syllabe après voyelle postérieure), il faut noter qu'elle est très difficile à entendre – non seulement à notre oreille de linguiste, mais aussi à celle des locuteurs eux-mêmes. Par exemple, aucun consensus n'a été trouvé, à ce jour, quant à savoir :

- si le ‘roseau’ est *no-tog* [nɔtɔɰ] ou *no-tow* [nɔtɔw] ;
- si le ‘serviteur’ est *yogveg* [jɔɰvɛɰ] ou *yowveg* [jɔwvɛɰ] ;
- si le ‘noroît’ est *Togle* [tɔɰlɛ] ou *Towle* [tɔwlɛ] ;
- si le nom d'un des démons est *togtil* [tɔɰtil] ou *towtil* [tɔwtɪl] ;

[p], ce qui serait trop éloigné du son d'origine. [f] a donc tendance à se maintenir en fin de syllabe, ex. ANG *referee* ‘arbitre’ → BSL *refri* → MTP *refrē* ; et même ANG *verandah* → MTP *na-franda* ‘auvent’.

¹ Ceci est tellement vrai, que certains locuteurs scolarisés en français, ont tendance à transcrire [naʁa] *nara* au lieu de *naga*.

² Builles (1998:162) décrit ce son rare [ɰ] comme étant le correspondant spirant (sans friction) de la fricative [ɣ] ; il cite le castillan, qui réalise ainsi le g intervocalique : [l'a:ɰo] *lago* ‘lac’.

³ Ainsi, l'ethnologue Bernard Vienne (1984: 10) signale : "on note (...) le passage de g à h et même à o : *nagmel* / *naomel*" (i.e. [naɣmɛl] ~ [naɰmɛl] ‘maison des hommes’). Autre exemple : un îlot inhabité nommé *Vet Tagde* [vetauɰdɛ] ‘le Rocher aux Frégates’ est orthographié *Vétaoundé* sur les cartes de l'IGN.

- si l'avant-dernier rang des sociétés à grade était **tētug** [tituʈ] ou **tētuw** [tituw]...

Et de même, il nous a fallu plusieurs mois avant de trouver les locuteurs –plutôt âgés– susceptibles de nous affirmer à coup sûr (?) la bonne forme pour ‘croître’ = **motow** [mɔtɔw] et non ***motog** [mɔtɔʈ] ; ‘élever (enfant, animal)’ = **bōw** [ᵐbɔw] et non ***bōg** [ᵐbɔʈ] ; ‘travailler’ = **muwumwu** [muwumwu] et non ***mugumgu** [mutuʈmuʈ], etc.¹ De nombreux lexèmes, par ailleurs, ont été identifiés assez tôt et sans difficultés : **yow** ‘sauter’, **hōw** ‘en bas’, **suwsuw** ‘se baigner’, **monog** ‘cuit’, **mōgteg** ‘nettoyer’, **nu-bug** ‘pécher’... Il est difficile de savoir quels facteurs exacts nous a rendu plus accessibles telles formes plus que telles autres.

Quoi qu'il en soit, la tendance actuelle est nettement orientée vers un relâchement futur (d'ici quelques générations ?) de l'articulation du phonème /y/, qui se soldera soit par une confusion de /y/ avec /w/ –au moins dans certains contextes–, soit par son amuïssement pur et simple [y] > [ʈ] > *∅.

Cette confusion de phonèmes, que nous prédisons vaguement dans l'avenir, est surtout suggérée par les hésitations contemporaines de nos informateurs. Mais elle est également confirmée par une règle de sandhi du mwotlap (la seule de la langue) : *si un /w/ final rencontre un /y/ initial du mot suivant, on ne prononce jamais cette séquence *[-wy-], mais [-w-]*² :

- **hōw** ‘en bas’ + **gēn** ‘là’ → /hɔwɣɪn/ réalisé [hɔwɪn] ;
- **haw** ‘danser...’ + **goy** ‘sur...’ → /hawɣɔj/ réalisé [hawɔj] ;
- **hēw** ‘descendre’ + **goy** ‘sur...’ → /hɪwɣɔj/ réalisé [hɪwɔj] ;
- **luw** ‘verser (terre)’ + **goy** ‘sur...’ → /luwɣɔj/ réalisé [luwɔj].

Le /w/ "absorbe" le /y/, d'une façon qui rappelle fortement la règle de dégémination -C_i+C_i- > -C_i-. Tout se passe donc comme si, au moins dans ces contextes-là, /y/ et /w/ s'étaient déjà confondus. Le phonème /y/, que nous continuerons ici à décrire comme une constrictive vélaire, mérite donc d'être surveillé de près au cours du prochain siècle.

(d) Les nasales

Les nasales n'appellent pas de remarques particulières : nous renvoyons aux paires minimales citées en §1 p.51. Nous discuterons plus loin de certains cas particuliers, où les nasales phonétiques [m] et [n] doivent être interprétées comme des réalisations (en fin de syllabe) des phonèmes semi-nasalisés /ᵐb/ et /ᵐd/ : cf. §(b) p.71.

(e) La latérale et la vibrante

La latérale // n'appelle pas non plus de commentaire. Nous nous pencherons plutôt sur le cas du son [r].

¹ La comparaison avec les langues proches, comme le mota ou le mosina, ne permet pas de trancher. Non seulement les langues de la région ne présentent pas toujours les mêmes reflets sur ce point (ex. ‘travail’ : MTA *mawui*, MSN *muymuyu*), mais elles présentent également de fortes variations internes, inter- et/ou intra-dialectales. Codrington (1896) cite ainsi pour le mota : *tuw* = *tug* (‘détacher’) ; *tetuw* = *tetug* (‘grade dans la société ancienne’) ; *Valuwa* = *Valuga* (village de Mwotlap, MTP **Aplōw**) ; *towo* [mesurer] probably same word as *togo* [roseau]", etc.

² La règle n'a pas lieu dans l'autre sens : **tig** ‘debout’ + **walēg** ‘en rond’ → /tiywalɪy/ = [tiʈwalɪʈ] ; **vitwag** ‘un’ + **woy** (≈ seulement) → /vitwaywɔj/ = [-ʈw-].

(e.1) L'absence de [r]

Phénomène assez rare typologiquement, on notera l'absence totale de vibrante dans la phonologie du mwotlap. Les deux anciennes vibrantes du POc / PNCV [r] et [R], ont d'abord fusionné en un seul phonème **r*¹ ; on retrouve ce phonème non seulement partout ailleurs dans les Banks, mais aussi dans la description que Codrington donna du "M̄otlav" en 1885 : *hir* 'Datif', *netrag* 'échelle', *qirig* 'aujourd'hui'... Cependant, le même Codrington (1885: 310) signale déjà que le dialecte "Bun" de cette langue se caractérisait par le changement **r* > *y*. Et en effet, c'est ce dernier changement que l'on retrouve partout dans le mwotlap moderne : les étymons en *r/R* se trouvent systématiquement reflétés par un *y* [j] :

- POc-PNCV **suRi* 'Datif' > *hir* > ***hiy*** [hij] ;
- POc **paRi* 'raie' > *ver* > ***vey*** [vɛj] ;
- POc-PNCV **rua* 'deux' > *rō* > ***-yō*** [jʊ] ;
- POc **raqu(p)* 'Dracontomelon' > PNCV **ra?u* > **re* > ***ye*** [jɛ] ;
- PNCV **b^wariki* 'aujourd'hui' > *qirig* > ***qiyig*** [kp^wijiy]...

(e.2) Questions de datation

La divergence entre nos données et celles de Codrington pour le mwotlap (ex. *hir* ≠ *hiy*) suggère l'une des deux hypothèses suivantes :

- (a) Le mwotlap contemporain n'est pas issu du dialecte que Codrington appelle le "M̄otlav", mais de sa variante dite "Bun" (localisée au village actuel de Toglag ?). Dans cette hypothèse, le changement **r* > *y* dans le lexique du mwotlap peut avoir eu lieu il y a longtemps, par ex. avant 1850.
- (b) Le mwotlap contemporain est issu du dialecte dit "M̄otlav" décrit par Codrington, mais il a ensuite subi l'influence du dialecte "Bun", au moins en ce qui concerne le changement phonétique **r* > *y*. Ce changement aurait donc eu lieu au cours du XX^{ème} s. pour ce qui est du mwotlap lui-même.

Plusieurs arguments penchent en faveur de l'hypothèse (b). Premièrement, certaines personnes âgées se souviennent que leurs grands-parents, dans les années 1930, parlaient encore avec des [r]. Deuxièmement, on constate aujourd'hui une diffusion similaire de ce changement phonétique **r* > *y* dans les dialectes proches v̄ol̄w et lehali², suggérant la possibilité d'une telle diffusion du "Bun" au "M̄otlav".

Enfin, parmi tous les emprunts possédant un [r] que le mwotlap a pu faire aux langues étrangères, au moins quatre sont entrés assez tôt dans la langue pour être emportés par la vague du changement :

- ***ni-yiñ*** [nijiŋ], variante ancienne de ***ni-riñ*** [niriŋ] 'bague', emprunté à l'anglais *ring* ;
- ***na-kapya*** [nakapja], variante ancienne de ***no-kopra*** 'coprah', activité économique moderne, quoiqu'assez ancienne dans l'île – années 1930 d'après Vienne (1984: 64) ;

¹ La fusion de **r* et de **R* en un seul phonème **r* est reconnue par Pawley (1972:30), Tryon (1976) et Clark (1985:204) comme une innovation partagée par les langues des Banks et Torrès.

² Quoiqu'éteint en 1972, le dialecte v̄ol̄w nous a été rendu accessible par un précieux enregistrement effectué par Bernard Vienne en 1969, auprès du dernier locuteur Wanhand. Le reflet de **r* y est partout *y*, au contraire de la description qu'en donne Codrington (1885:322) ; le changement a donc eu lieu au cours du XX^{ème} s. Il en est de même pour le lehali (enquête personnelle), décidément bien proche du mwotlap.

- **nu-kumay** [nukumaj] ‘patate douce *Ipomoea batatas*’ : introduit au XIX^{ème} s. avec son nom d'origine polynésienne **kumala* ~ *kumara* (cf. *kumara* en langue raga) ;
- **Epyaem** [ɛpjaem], anthroponyme < nom biblique *Abraham*.

Ces exemples prouvent que le changement **r* > *y* s'est produit après les premiers contacts avec les Missionnaires anglophones, donc après les années 1850 ; mais avant l'intégration massive de mots étrangers, à partir des années 1930.

(e.3) Existence dans les emprunts vs. dans le système

En effet, si l'on excepte les cas particuliers que nous venons de citer, tous les mots étrangers possédant un [r], et entrés dans le lexique mwotlap depuis un siècle, l'ont préservé dans leur forme moderne. Citons par exemple :

Tableau 2.6 – La consonne [r] dans les emprunts

langue	étymon	MTP [...]	MTP /.../	sens
ANG	<i>rice</i>	[narais]	na-raēs	‘riz’
ANG	<i>orange</i>	[naranis]	n-aranis	‘orange’
ANG	<i>drunk</i>	[tɔrɔŋ]	toroñ	‘saoûl’
ANG	<i>rascal</i>	[raskɔl]	raskol	‘canaille, personne négligée’
ANG	<i>bread</i>	[nimriit]	nē-brēit	‘pain’
ANG	<i>brother</i>	[brata]	brata	‘frère’
ANG	<i>ready</i>	[rɛrɪ]	rerē	‘prêt’
ANG	<i>ring</i>	[riŋ]	riñ	‘téléphoner’
ANG	<i>rap</i>	[narap]	na-rap	‘hip-hop, musique dance’
FÇS	<i>morsure ?</i>	[mɔrsurkɔp ^w ɔŋ]	morsurqōñ	‘scorpion’
FÇS	<i>bois noir</i>	[ni ^m binwar]	nē-bēnwar	‘ <i>Albizzia lebeck</i> ’
FÇS	<i>hors jeu</i>	[ɔrsi]	orsi	‘hors-jeu’ (au football)
BSL	<i>sarem</i>	[sarɛm]	sarem	‘fermer’ [< angl. <i>shut</i>]
BSL	<i>S.P.R.</i>	[ɛspiar]	espiar	‘vagabonder’...

C'est aussi le son [r] qui permet de reconnaître certains (rares) emprunts aux langues voisines : ex. **varean** ‘merci’, emprunté au mota. Enfin, on ne s'étonnera pas de trouver [r] dans une grande quantité de noms propres, qu'il s'agisse de toponymes –ex. **Vetrat** (village de Vanua-lava), **Saranda** (quartier de village à Mwotlap), **Franis**...– ou d'anthroponymes – ex. **Tigas Kraēs** [tiŋsaskrais] ‘Jésus-Christ’, **Richad** [ritʃad], etc.

La présence massive de ce son [r] dans les emprunts pose une question cruciale : doit-on le reconnaître comme un phonème à part entière ? Ce problème est classique dans le domaine des contacts de langue ; ainsi, le son [ŋ] que l'on rencontre en français dans les emprunts à l'anglais (*parking*, *jogging*), est reconnu par certains comme un phonème de plein droit, tandis que d'autres lui refusent ce titre. En l'occurrence, et malgré le nombre relativement important d'emprunts en [r], nous considérerons que ce dernier son ne s'est pas encore phonologisé, au point de pouvoir, par exemple, se mêler aux phonèmes hérités pour former des néologismes. Quoique clairement prononçable par les locuteurs du mwotlap, et bien que statistiquement assez représenté, [r] demeure encore largement minoritaire dans la

langue, et cantonné à des lexèmes dont la plupart sont encore perçus comme étrangers en synchronie – situation assez comparable, d'ailleurs, au [ŋ] du français.

Aussi avons-nous choisi –en vertu d'une décision, il est vrai, légèrement arbitraire– de ne pas inscrire ce son [r] parmi le système phonologique de la langue (*Tableau 2.1*), car cela eût mal rendu compte de son caractère fortement marginal.

(f) *Les semi-consonnes*

La dernière série du *Tableau 2.1* concerne les semi-consonnes /w/ et /j/. S'il est vrai que leur réalisation phonétique ne pose pas de problème, nous soulignerons simplement que leur statut phonologique est très clairement consonantique en mwotlap (aussi parlons-nous de semi-consonnes plutôt que de semi-voyelles).

Premièrement, ces segments /w/ et /j/ ne doivent pas être confondus avec les vraies voyelles, car elles ne forment pas de syllabe autonome. On opposera ainsi *na-ō* [naʊ] 'tortue', dissyllabique, à *naw* [naw] '...de sel', monosyllabique ; de même, *aē* [aɪ] 'il y a' a deux syllabes, mais *ay* [aj] (interjection marquant la connivence) n'en a qu'une. Au passage, on notera que les contacts de pures voyelles (ex. *na-ō*, *aē*) sont très rares en mwotlap¹, au contraire des groupes <voyelle + semi-consonne>.

L'argument de la monosyllabité ne suffit pas à exclure tout à fait l'interprétation vocalique, si l'on envisage l'hypothèse des diphtongues : on sait, en effet, qu'une diphtongue consiste à faire varier le timbre d'une voyelle au cours de son émission, à l'intérieur de la même syllabe. C'est d'ailleurs l'interprétation adoptée par Stephen Beale, actuel traducteur de la Bible en mwotlap : il a choisi d'orthographier toutes les séquences /V + y/ au moyen d'un *i*, et /V + w/ avec un *u*, arguant qu'il s'agit de diphtongues comme en anglais : ex. *hōu* pour /how/ 'en bas', *etgoi* pour /etyɔj/, *yeyei* pour /jejej/ 'trembler', etc.

Pourtant, **le mwotlap ne possède pas de diphtongues**². /w/ et /j/ se comportent systématiquement comme des consonnes dans la morphologie de la langue :

- /w/ et /j/ occupent toujours une place de consonne C dans le squelette syllabique CVC|CVC : ex. *suwyeg* [suw|jɛy] 'jeter', *hag hiy hōw* [hay|hij|hɔw] 's'asseoir', etc.
- elles obéissent aux règles concernant les consonnes, comme l'éclatement des groupes C₁C₂- par l'insertion vocalique, ou la reduplication :

rad. <i>wseg</i>	'tirer'	→ <i>weseg</i> (* <i>useg</i>)	→ redupl. <i>wesewseg</i>
rad. <i>yñe</i>	'frirer'	→ <i>yñe</i> (* <i>iñe</i>)	→ redupl. <i>yeñeyñe</i>
cf. <i>mtiy</i>	'dormir'	→ <i>mtiy</i>	→ redupl. <i>mitimiy</i> .
- associées à une autre consonne, /w/ et /j/ bloquent la copie vocalique, comme c'est le cas pour les séquences -C₁C₂- :

<i>nA-</i> + <i>myōs</i>	'désir'	→ <i>nq-myōs</i> (* <i>nō-myōs</i>)
<i>nA-</i> + <i>ywē</i>	'thon'	→ <i>nq-ywē</i> (* <i>nē-ywē</i>)
cf. <i>nA-</i> + <i>mtig</i>	'cocotier'	→ <i>nq-mtig</i> (* <i>ni-mtig</i>).

¹ Ces séquences <V₁+V₂>, toujours dissyllabiques, se rencontrent surtout dans les emprunts à l'anglais *via* le bislama : *round* → *raon* 'autour' ; *town* → *na-taon* 'ville' ; *all about* → *olbaōt* 'partout, en désordre' ; *spade* → *nē-sbēit* 'pique' ; *diamond* → *na-taēman* 'carreau' ; *wire* 'fil de fer' → *na-wae* 'harpon, flèche' ; *time* → *taem* 'moment, lorsque', *samtaem* 'un jour' ; *stand by* → *stanbae* 'attendre', etc.

² Codrington (1885: 311) remarquait déjà qu'en mwotlap, contrairement au mota, "there are no Diphtongs : the Mota *lau, maur...* are *le, mir...*". Par ailleurs, on se souvient que tous les /j/ de la langue actuelle figuraient chez lui comme la consonne /t/, ce qui simplifie une partie du problème.

- contrairement aux voyelles, elles ne peuvent pas copier leur propre timbre sur le préfixe : comparer *nA-* + *ṣiok* ‘pirogue’ → *n̄i-siok* (avec copie vocalique, donc /i/ = voyelle) ≠ *nA-* + *syēsyē* ‘genre musical’ → *na-syēsyē* (sans copie, ni de /ē/ ni a fortiori de /y/).
- les consonnes *v*, *b*, *d*, qui présentent des allophones selon leur position dans la syllabe, sont systématiquement traitées comme initiale de syllabe si elles sont suivies par une voyelle, mais comme finale de syllabe si elles sont suivies par une consonne ; or, c’est ce dernier cas que représentent /w/ et /j/ :¹

Tableau 2.7 – Les semi-consonnes [w] et [j] se comportent comme des consonnes

<i>b, d, v</i> avant voyelles <i>i, u</i>			<i>b, d, v</i> avant semi-consonnes <i>y, w</i>		
<i>ni-bia</i>	[ni ^m bia]	‘bière’	<i>na-byot</i>	[nam jot]	‘coco aigre’
<i>nu-bug</i>	[nu ^m buy]	‘péché’	<i>na-bwōy</i>	[nam wuj]	‘Calophyllum’
<i>ne-redio</i>	[nɛ rɛ ^m diɔ]	‘radio’	<i>na-dye</i>	[nan jɛ]	‘sève’
<i>ni-vit</i>	[ni vit]	‘étoile’	<i>na-vyam</i>	[nap jam]	‘jumeaux’
<i>nu-vu</i>	[nu vu]	‘esprit’	<i>avwo</i>	[ap wɔ]	‘au-dessus’

Tous ces faits convergent vers la même conclusion : les semi-consonnes /w/ et /j/ ont un statut purement consonantique en mwotlap.

4. Distribution dans la syllabe

Considérées en tant que phonème, toutes les consonnes du mwotlap sont susceptibles d'apparaître aussi bien à l'initiale de syllabe (ou de mot) qu'en finale. Ceci est d'autant moins étonnant, que les règles morphologiques de la langue conduisent régulièrement les consonnes à occuper tantôt l'initiale, tantôt la finale de syllabe, selon la présence d'un préfixe ou la reduplication. Par exemple, c'est le cas de *m̄* /*ŋm^w*/ dans :

ex. *m̄aya* /*ŋm^wa|ja*/ ‘drôle’ → *ne-m̄ya* [nɛŋ^{m^w}|ja] ‘c'est drôle’ ;
m̄ayam̄ya [ŋ^{m^w}a|jaŋ^{m^w}|ja] (forme redupl.)

Cependant, il n'est pas tout à fait exact d'attribuer la même mobilité à la *réalisation phonétique* de ces phonèmes. En effet, les trois consonnes *v*, *b*, *d*, présentent des allophones selon leur place dans la syllabe, comme nous allons le voir.

(a) Le phonème /v/ et le problème du [p]

Même si l'occlusive bilabiale sourde [p] n'apparaît pas dans l'inventaire des phonèmes consonantiques, ce son s'entend pourtant très fréquemment dans la langue – au point que Crowley (2002) a pu y voir un phonème à part entière. Malgré certains arguments allant dans ce sens, nous ne ferons pas le même choix.

(a.1) Deux variantes conditionnées

En réalité, les deux sons [v] et [p] sont en distribution complémentaire dans la langue. Excepté quelques emprunts, on n'entend [v] qu'en début de syllabe et jamais en fin :

¹ Cependant, certains locuteurs traitent de façon exceptionnelle la séquence < *d* + *y* > dans certains mots : par exemple, le nom de la muscade *na-dyag* s'entend soit [nanjay], soit [na^ddjay] ; *me-dyē* ‘a attendu’ [menjɪ] ~ [me^ddjɪ]. Ceci ne remet pas en question les autres arguments en faveur du caractère consonantique de /j/.

ex. [vap] ‘dire’ ; [van] ‘aller’ ; [ni|vit] ‘étoile’ ; [vɛl|vɔnɔ] ‘dans tous les pays’...

... et [p] toujours en fin et jamais à l'initiale :

ex. [vap] ‘dire’ ; [lɛp] ‘prendre’ ; [natjɔp] ‘chou’ ; [lap|tɔ] ‘encore’ ; [lemjɪp|jɛp] ‘le soir’...

Ceci est suffisant pour soupçonner ces deux sons d'être des variantes conditionnées d'un seul et même phonème – que nous représenterons arbitrairement sous sa forme /v/.

Cette hypothèse purement phonologique reçoit d'ailleurs une puissante confirmation du côté de la morphologie. En effet, nous avons vu ci-dessus le *m̃* de *m̃aya* ('drôle') occuper les places tantôt initiale, tantôt finale de syllabe, selon la préfixation ou la reduplication. Or, dans tous les radicaux commençant par un [v], ce dernier alterne systématiquement avec [p], ou vice-versa :

radical VLAG ‘courir’	→	<i>valag</i>	[va lay]	‘courent’
		<i>me-vlag</i>	[mɛp lay]	‘(il) a couru’
		<i>valavlag</i>	[va lap lay]	(forme redupl.)
radical VÑON ‘pêcher’	→	<i>voñon</i>	[vɔ ɲɔn]	‘pêchent’
		<i>me-vñon</i>	[mɛp ɲɔn]	‘(il) a pêché’
		<i>voñovñon</i>	[vɔ ɲɔp ɲɔn]	(forme redupl.)
radical VSIS ‘enfanter’	→	<i>visis</i>	[vi sis]	‘enfantent’
		<i>me-ysis</i>	[mɛp sis]	‘(elle) a enfanté’
		<i>visivsis</i>	[vi sip sis]	(forme redupl.)
radical VTEL ‘banane’	→	<i>vetel</i>	[vɛ tɛl]	‘de banane’
		<i>na-vtel</i>	[nap tɛl]	‘banane’
radical VNŌ ‘pays, village’	→	<i>vōnō</i>	[vɔ nɔ]	‘du village’
		<i>na-vnō</i>	[nap nɔ]	‘village’...

Que [v] et [p] soient deux allophones d'un seul et même phonème est encore confirmé par de nombreux autres détails de la morphologie, que nous n'exposerons pas tous ici. Par exemple, la *règle de dégémination* consiste à simplifier toute séquence de deux consonnes identiques, aussi bien à l'intérieur d'un mot, qu'entre deux mots successifs :

- alors qu'un radical comme [lɛp] ‘prendre’ se reduplique normalement en [lɛplɛp], le verbe [vap] ‘dire’ ne donne pas *[vapvap], mais [vavap] : ceci prouve que la forme sous-jacente de ce verbe est /vav/, et la formule de reduplication (vav)² → *vavvap → vavav [vavap] ; quant au verbe ‘prendre’, il a pour forme phonologique /lev/, d'où (lev)² → levlev [lɛplɛp].
- lorsque l'un de ces deux verbes est suivi (comme c'est fréquent) du directionnel *van*, on n'entend pas *[vap van] ou *[lɛp van], mais /vav van/ [vavan] ('...lui dire') et /lev van/ [levan] ('...lui donner').

Ces deux derniers points s'expliquent par la *règle de dégémination*, et constituent une preuve supplémentaire – parmi tant d'autres – de l'égalité *v = p* en mwotlap.

(a.2) Problème orthographique

Ces considérations expliquent pourquoi nous avons refusé à [p] le statut de phonème de plein droit. Il nous est même arrivé, pendant un certain temps, d'envisager pour le mwotlap une orthographe purement phonologique, dans laquelle toutes les occurrences de *v* et de *p* seraient transcrites au moyen de *v* : on aurait donc *vav* [vap] ‘dire’, *lev* [lɛp] ‘prendre’,

na-vnō [napnɔ] ‘pays’, *vel-vōnō* [velvonɔ] ‘dans tous les pays’... Pour la lire correctement, il suffit de savoir que *v* se prononce toujours [p] en fin de syllabe ; mais cette difficulté se trouve contrebalancée par l'intérêt d'accéder immédiatement (?) à la structure de la langue, comme dans le cas des reduplications (rad. vsis)² → *visivsis* [visipsis], etc.

Cette convention est d'ailleurs celle que l'on trouve dans l'esquisse de Codrington (1885), sans que l'on sache exactement quelle prononciation ces *v* sont censés noter¹ : ex. *avwo* ‘au-dessus’, aujourd'hui [apwɔ] ; *mevtavtah* ‘(ils) ont lu’, auj. [mɛptaptah] ; *rav* ‘tirer’, auj. [jap]. C'est également la cause que cette langue ait été baptisée "Mōtlav" par ce même Codrington² (lequel fut peut-être influencé par l'équivalent mota "*Mōta Lava*").

Néanmoins, cette orthographe purement phonologique, notant *v* quel que soit sa prononciation effective, présente l'inconvénient majeur de déplaire aux locuteurs eux-mêmes³, premiers intéressés par l'établissement d'une orthographe fixe et facile d'emploi ; scolarisés en français ou en anglais, et familiers du pidgin bislama, ils transcrivent spontanément le son [p] par la lettre *p*. Cela n'est pas sans raison, et les arguments du linguiste n'y font rien. Aussi avons-nous résolu de transcrire désormais, dans l'orthographe standard du mwotlap, les deux sons [v] et [p] tels qu'ils se prononcent : la forme phonologique /vav/ ‘dire’ s'écrira donc *vap*, conformément à sa réalisation phonétique [vap] ; de même pour toutes les autres formes : *vavap*, *valaplag*, *voñopñon*, *me-psis*, *na-ptel*, *Mōtlap*...

Tout en acceptant cet usage, nous prendrons garde à ne pas perdre de vue que *p* et *v* ne sont ni plus ni moins que deux variantes conditionnées du même phonème /v/. Ceci aura son importance lorsque nous établirons des règles morphologiques, comme les règles de *reduplication*, de *dégénération* ou de *préfixation* : *v* et *p* alternent régulièrement, et l'on ne s'étonnera pas de savoir, par exemple, que la forme verbale *ni-phaphal* ‘il pêche de nuit’ est à relier à l'impératif *vahal*, etc.

(a.3) Les emprunts en [p] : phonétique et histoire culturelle

Après avoir démontré que *p* n'existe pas en tant que phonème en mwotlap contemporain, nous voudrions discuter des quelques éléments qui suggèrent une possible phonologisation de /p/ dans un avenir plus ou moins proche. Sachant, par définition, que l'apparition de [p] en fin de syllabe ne pose aucun problème (elle est même de règle), les cas qui nous

¹ Proche du mwotlap, la langue mosina présente le même type d'allophonie ; mais au lieu d'opposer [v] et [p], l'alternance met en jeu la constrictive bilabiale sonore [β] à l'initiale, et son correspondant sourd [ϕ] à la finale, ex. /rev/ [rɛϕ] ‘tirer’. Il est fort possible qu'à l'époque de Codrington, le mwotlap ait présenté le même contraste [β] ~ [ϕ], avant de le "durcir" finalement en [v] ~ [p].

² Nous avons d'abord suivi la "tradition" instaurée par Codrington (cf. Kasarhérou 1962, Vienne 1984), en désignant cette langue par le nom *motlav* (cf. François 1999 à 2001). Pourtant, sachant que le nom de cette île est aujourd'hui [ɲm^wɔtlap], sans variation, nous avons finalement adopté le choix de Crowley (2002), en l'orthographiant *mwotlap* dans nos travaux de recherche.

³ Ces questions n'ont pas été sans provoquer d'âpres débats entre les locuteurs eux-mêmes. Les uns plaidaient pour l'aisance de la lecture, et présentaient comme évident de suivre l'usage européen [p] = *p*. Les autres étaient convaincus que l'orthographe phonologique (en *v*) reflétait plus profondément les structures propres de leur langue, et se montraient prêts à faire l'effort d'apprendre la convention [p] = *v* – d'autant que celle-ci rendait palpable l'originalité du mwotlap par rapport à ces mêmes langues européennes. Ici comme ailleurs dans le monde, l'orthographe dépassait les questions purement linguistiques, pour atteindre à des hauteurs (des bassesses ?) quasi idéologiques.

intéressent ici sont ceux où ce son [p] apparaît à l'initiale, *i.e.* est immédiatement suivi d'une voyelle. Pour faire bref, nous désignerons ces cas comme des mots en *pV-*.

1. Emprunts récents

Si l'on n'en trouve normalement aucun dans le lexique hérité, on ne s'étonnera pas de rencontrer des "mots en *pV-*" parmi les emprunts faits aux langues européennes :

Tableau 2.8 – *La consonne [p] dans les emprunts récents*

<i>langue</i>	<i>étymon</i>	MTP [...]	MTP /.../	<i>sens</i>
ANG	<i>apple</i>	[napɔl]	<i>n-apol</i>	'pomme (européenne)'
ANG	<i>spirit</i>	[nɪspirit]	<i>ni-spirit</i>	'l'Esprit, l'âme'
ANG	<i>paper</i>	[nɛpɛpa]	<i>ne-pepa</i>	'papier, document'
ANG	<i>pen</i>	[nɪpɪn]	<i>nē-pēn</i>	'crayon, stylo'
ANG	<i>Panadol</i>	[napana ⁿ dɔl]	<i>na-panadol</i>	'aspirine, doliprane'
ANG	<i>plane</i>	[nɪplɪn]	<i>nē-plēn</i>	'avion'
ANG	<i>power</i>	[napaɔa]	<i>na-paoa</i>	'électricité'
FÇS	<i>l'ampoule</i>	[nalapul]	<i>na-lapul</i>	'ampoule électrique'
ANG	<i>tape</i>	[tɛpɛm]	<i>tepem</i>	'enregistrer'
ANG	<i>penalty</i>	[pɪnaltɪ]	<i>pēnaltē</i>	'jouer les tirs aux buts'
ANG	<i>party</i>	[napati]	<i>na-pati</i>	'parti politique'
FÇS	<i>politique</i>	[pɔlitik]	<i>politik</i>	'faire de la politique'
ANG	<i>support</i>	[sɔpɔtɛm]	<i>sapotem</i>	'soutenir (camp, équipe)'
ANG	<i>play volley</i>	[plɛvɔli]	<i>plevōlē</i>	'jouer au volley'
FÇS	<i>passe</i>	[pas]	<i>pas</i>	'passer le ballon'
FÇS	<i>pétanque</i>	[pɛtaŋ]	<i>petañ</i>	'jouer aux boules'

De même, on trouve divers noms propres –ex. *Tukopia* 'Tikopia (île des Salomons)'...– et quelques emprunts aux langues avoisinantes possédant un /p/. Ainsi, le terme rare *tapegeh* 'non, pas du tout' (variante de *tateh*), est manifestement un emprunt à une langue voisine – même si celle-ci reste un mystère. En revanche, pour ce qui est du nom mwotlap *na-tapēva* 'cadeau, présent', il est aisé d'en retrouver l'étymon en mota :

tapeva "love, affection ; token of love ; gift to appease" (Codrington 1896:199)

Et le nom du 'bisou' *pōpōn* provient également du mota :

pupun "to snuff at, in the native way of kissing an infant" (*ibid.*124)

Des cadeaux, des bisous, des remerciements (*varean* 'merci' p.63)... Voilà qui dessine un portrait idyllique des relations inter-insulaires dans les Banks¹ !

¹ Signalons ici les autres emprunts faits par le mwotlap aux langues voisines. Contrairement à la légende, ils sont en nombre très limité. Emprunts au mota : *takele-lag* 'membres du cortège nuptial' ; *tasiu* (*lit.* 'frère') 'séminariste anglican' ; *mama* (*lit.* 'père') 'prêtre anglican'. Emprunts à une langue polynésienne : *nu-kumay* 'patate douce' ; *buka* 'porc' (*rare*).

2. Emprunts plus anciens

Pourtant, l'entrée du son [p] dans la langue mwotlap n'a pas toujours été si facile, et s'est heurtée, pendant un temps, à une certaine résistance. En effet, il apparaît que les emprunts les plus anciens aient tout d'abord fait appel à des phonèmes indigènes, comme le /^mb/ ou, plus rarement, le /kp^w/. Le *Tableau 2.9* en donne une liste quasi exhaustive :

Tableau 2.9 – *Les emprunts anciens évitent la consonne [p]*

<i>langue</i>	<i>étymon</i>	MTP [...]	MTP /.../	<i>sens</i>
ANG	<i>pumpkin</i>	[nɔ ^m bɔmkɪn]	no-bomkēn	‘citrouille’
FÇS	<i>pomme de terre</i>	[nɔ ^m bɔmdetɛ]	no-bomdete	‘pomme de terre’
ANG	<i>proper</i>	[^m brava]	brava	‘correct, bon’
ANG	<i>puss</i>	[nu ^m bus]	nu-bus	‘chat’
ANG	<i>powder</i>	[na ^m bawta]	na-bawta	‘talc, parfum’
ANG	<i>pound</i>	[na ^m baun]	na-baōn	‘une livre (£) ; un millier’
ANG	<i>point</i>	[na ^m baen]	na-baen	‘cap, promontoire’
ANG	<i>poison</i>	[nɔ ^m bɔsɪn]	no-bosēn	‘poison’
ANG	<i>post</i>	[nɔ ^m bus]	nō-bōs	‘poteau (de maison)’
ANG	<i>paint</i>	[^m benem]	benem	‘peindre’
ANG	<i>spoon</i>	[nɔs ^m bun]	nō-sbōn	‘cuiller’
ANG	<i>pannikin</i>	[na ^m bankɪn]	na-bankēn	‘timbale, tasse’
ANG	<i>plate</i>	[nɪmlɪt]	nē-blēit	‘assiette’
ANG	<i>saucepan</i>	[nɔsɔs ^m bɪn]	no-sosbēn	‘casserole’
ANG	<i>play cards</i>	[^m belekat]	belekat	‘jouer aux cartes’
ANG	<i>play</i>	[^m belemlɛ]	beleble	‘jouer (<i>spéc.</i> aux cartes)’
ANG	<i>spade</i>	[nɪs ^m bɪt]	nē-sbēit	‘pique (aux cartes)’
FÇS	<i>pique</i>	[nɪ ^m bɪk]	ni-bik	‘pique (aux cartes)’
ANG	<i>policeman</i>	[nakp ^w lɪsmɛn]	na-qlɪsmɛn	‘policier’

L'ancienneté de ces emprunts est également prouvée par leur capacité à suivre les autres règles de la morphologie du mwotlap, comme l'insertion vocalique BLEKAT → *belekat*, BLĒIT → *bēlēit*¹, ou les variations phonologiques, même lorsqu'elles éloignent considérablement le mot de sa forme étymologique : *play* → (BLE)² → [^mbelemlɛ] ; *nA-* + *blēit* → [nɪmlɪt] – cf. le pain *bread* → *nA-* + *brēit* → [nɪmrɪt]. Ces emprunts ont donc été parfaitement intégrés à la phonologie de la langue vernaculaire.

3. Une archéologie des mots

Il serait vraisemblable de dater ces emprunts (*Tableau 2.9*) de la première période de contact avec les Européens, alors que la majorité des locuteurs était encore monolingue – soit environ 1850-1940. À partir de la Seconde Guerre Mondiale (?), la connaissance du bislama s'étant généralisée dans la population, les locuteurs du mwotlap ont offert moins de

¹ Ce n'est pas le cas avec les emprunts plus récents en *p*, lesquels peuvent enfreindre les règles strictes du mwotlap : ex. PLĒN → *plēn* / **pēlēn*. Cf. n.1 p.124.

résistance à l'intrusion de mots étrangers en *pV*- : d'où la prolifération d'emprunts présentant cette consonne, en dépit de son absence du système phonologique. Au passage, on notera l'intérêt "archéologique" de ces datations, qui permettent de dater certains phénomènes culturels associés au contact avec les Européens :

- (1) Emprunts datant de la première période [≈1850-1940], caractérisés par *p* → [*^mb*] :
 - introduction des ustensiles de cuisine européens (*cuiller, tasse, assiette, casserole*)
 - diffusion des jeux de cartes (*pique, jouer aux cartes*)
 - découverte de quelques réalités familières aux Occidentaux, animales (*chat*), végétales (*pomme de terre, citrouille*) ou autres (*talc*)...
- (2) Emprunts datant de la seconde période [≈1940-2000], caractérisés par *p* → [*p*] :
 - découverte de nouvelles techniques (*avion, magnétophone, électricité, ampoule*)
 - introduction de nouveaux jeux (*pétanque*) et de sports modernes (*jouer au volley, passer le ballon, penalty, soutenir une équipe*)
 - introduction des comportements politiques, après l'indépendance en 1980 (*parti, politique, soutenir un camp*)...

En particulier, on admirera comment le même étymon *play* a pu donner deux résultats différents, selon qu'il est entré dans la langue à la fin du XIX^{ème} siècle, avec les jeux de cartes (*play cards* → *BELEkat*), ou bien dans la deuxième moitié du XX^{ème} s., avec les sports modernes (*play volley* → *PLEvōlē*). C'est ainsi que la phonologie des emprunts laisse parfois affleurer l'histoire des contacts culturels.

(a.4) Les contraintes structurelles en conflit

Si l'on excepte les emprunts, le son [p], on l'a dit, n'apparaît presque jamais à l'initiale de syllabe. Pourtant, on le rencontre dans une toute petite poignée de mots qui ne sont pas des emprunts : ex. [pele] 'de peur que', [apap] 'par erreur', [nuwoipip] 'sifflet', [nayaipip] 'ballon gonflable'. En réalité, ces exceptions s'expliquent par des problèmes d'analogie.

La première forme citée est variante exceptionnelle, ou plus précisément fautive, du morphème modal *vele* ~ *tiple* ~ ... que nous appelons Évitatif. La prolifération de variantes libres pour cette marque donne parfois lieu à des innovations chez les jeunes locuteurs, lesquels sont aussitôt repris par leurs aînés : en effet, une forme comme [pele] contrevient à la phonologie du mwotlap, qui interdit à un [p] d'apparaître à l'initiale de syllabe¹.

Les trois autres formes citées résultent d'un processus de reduplication :

/av/ [ap] 'par erreur' → [apap] ; /iv/ [ip] 'souffler' → [ipip]

Il s'agit là des deux seules racines reduplicables ayant une structure /V+v/. Lorsqu'il doit en construire le redoublement, le locuteur se trouve théoriquement devant deux possibilités :

- soit la reduplication a lieu au niveau **phonologique** : la racine /av/ se reduplique donc en /avav/ ; ce n'est qu'après qu'interviennent les règles de réalisation phonétique : /avav/ = [avap] ;

¹ Nous donnerons davantage de détails lorsque nous présenterons le morphème d'Évitatif dans notre chapitre sur l'aspect et le mode : cf. §(a) p.923.

- soit la reduplication a lieu "directement" au niveau **phonétique** : dans ce cas, la forme /av/ [ap] se redouble en [apap], au risque d'enfreindre les principes phonologiques, interdisant le son [p] en début de syllabe.

Or, fait remarquable, **les deux solutions sont possibles** en mwotlap : il nous est arrivé plus d'une fois d'entendre les locuteurs hésiter entre les deux stratégies, et proposer tantôt [avap] (forme "correcte phonologiquement"), tantôt [apap] (forme "correcte phonétiquement"). C'est la preuve que le locuteur se trouve pris entre plusieurs pressions fonctionnelles, plusieurs *contraintes de structures*, qui peuvent entrer en conflit les unes avec les autres :

- d'un côté, des *contraintes phonologiques* distribuant strictement les allophones [v] et [p] dans le mot, afin de permettre un traitement efficace de l'information (au niveau de l'analyse en phonèmes) → d'où [a|vap]
- de l'autre, des *contraintes morphologiques* incitant une forme redoublée à ressembler, autant que possible, au redoublement de la forme simple¹ – et ce, dans le but évident de rendre également plus efficace le traitement de l'information (au niveau de l'analyse en morphèmes) → d'où [apap]

Loin d'être des arguments en faveur d'un phonème /p/ distinct de /v/, ces exemples très particuliers constituent au contraire une preuve supplémentaire qu'en mwotlap (sauf emprunts récents), derrière tout [p] se cache un /v/ sous-jacent. C'est la seule façon, en effet, d'expliquer les variations phonétiques que l'on observe dans la langue. Par ailleurs, l'existence d'emprunts en [pV] n'est pas un argument suffisant, comme nous l'avons expliqué dans le cas du [r]. Aussi considérerons-nous que **le phonème /p/ n'existe pas en mwotlap**.

(b) Les prénasales

(b.1) Quand l'implosion désoralise

Les deux consonnes prénasalisées du mwotlap, à savoir /^mb/ et /ⁿd/, présentent le même type de problème que l'alternance [v] ~ [p], mais sous une forme légèrement différente. En effet, alors que l'on pouvait établir un schéma de stricte *distribution complémentaire* entre [v] et [p], ce n'est pas le cas avec [^mb] ou [ⁿd]. La seule constatation que l'on peut faire, est que ces deux derniers sons ne s'entendent qu'en position explosive (= avant voyelle)² :

ex. [^mbem] 'porter sur le dos' ; [nɛ^mbem] 'papillon' ; [^mbɔj^mbɔj] 'plaisanter' ;
[^mbɔ^mɔ] 'aïeul / petit-fils' ; [nɔj^mbaj^mbaj] 'île d'Ureparapara'...

ex. [ⁿdɪjɪ] 'attendre' ; [ⁿdɪmⁿdɪm] 'penser' ; [nɔwɔtⁿdɔŋⁿdɔŋ] 'grelot' ;
[nɔjɔpⁿdɪɣe] 'pandanus'...

Qu'advient-ils en position implosive, *i.e.* en fin de syllabe ? Pour des raisons compréhensibles, le processus d'implosion rend inaudible la phase orale de ces phonèmes, et toute la consonne se trouve gagnée par la nasalité ; en conséquence, les deux occlusives prénasalisées se présentent sous la forme de la consonne nasale correspondance, respectivement [m] et [n]. C'est ce qui apparaît dans les alternances morphologiques liées à la préfixation ou au redoublement. Ainsi, pour le phonème /^mb/ :

¹ Les règles exactes régissant la morphologie de la reduplication seront données au § IV p.128.

² Chez certains locuteurs, les deux phonèmes s'entendent parfois dénasalisés, en particulier à l'initiale de mot ou après consonne : [bem] 'porter sur le dos', [dɪjɪ] 'attendre'... Cf. §(b.4) p.59 à propos des emprunts.

radical BYĪÑ	‘aider’	→	<i>biyiñ</i>	[^m bi jiŋ]	‘aident’
			<i>me-byiñ</i>	[mɛm jiŋ]	‘(il) a aidé’
			<i>biyibiñ</i>	[^m bi jim jiŋ]	(forme rédupl.)
radical BHE	‘abouter’	→	<i>behe</i>	[^m bɛ hɛ]	‘mettent bout à bout’
			<i>me-bhe</i>	[mɛm hɛ]	‘(il) a mis bout à bout’
			<i>behebhe</i>	[^m bɛ hɛm hɛ]	(forme rédupl.)
radical BLĒIT	‘assiette’	→	<i>bēlēit</i>	[^m bi liit]	‘d'assiette’
			<i>nē-blēit</i>	[nim liit]	‘assiette’
radical BNĒ~	‘main’	→	<i>bēnē-k</i>	[^m bi nik]	‘de ma main’
			<i>na-bnē-k</i>	[nam nik]	‘ma main’

– et de même pour le phonème /ⁿd/ :

radical DYĒ	‘attendre’	→	<i>dēyē</i>	[ⁿ di ji]	‘attendent’
			<i>me-dyē</i>	[mɛn ji]	‘(il) a attendu’
			<i>dēyēdyē</i>	[ⁿ di jim ji]	(forme rédupl.)
radical DLIḠ	‘vaseux’	→	<i>dilig</i>	[ⁿ di liɣ]	‘vaseux’
			<i>ne-dlig</i>	[nen liɣ]	‘être vaseux’
radical DĒLO~	‘cou’	→	<i>dēlo-n</i>	[ⁿ di lon]	‘de son cou’
			<i>nē-dlon</i>	[nim lon]	‘son cou’

(b.2) La révélation par les tests

S'il n'est pas possible de parler de distribution complémentaire ici, c'est que les nasales sont quant à elles possibles dans toutes les positions, initiale et finale de syllabe. Ainsi, on trouve des paires minimales opposant l'occlusive à la nasale homorganique :

<i>na-mal</i>	[namal]	‘busard’		<i>na-bal</i>	[na ^m bal]	‘ciseaux’
<i>na-nay</i>	[nanaj]	‘veuve’		<i>na-day</i>	[na ⁿ daj]	‘sang’

L'opposition nasale / semi-nasale est donc tout à fait pertinente en mwotlap ; mais elle se trouve **neutralisée** en fin de syllabe¹. La meilleure illustration de cette neutralisation est avec les deux radicaux suivants :

radical MTE~	‘yeux’	→	<i>mete</i>	[mɛ tɛ]	‘de tes yeux’
			<i>na-mte</i>	[nam tɛ]	‘tes yeux’
radical BTE	‘fruit-à-pain’	→	<i>bete</i>	[^m bɛ tɛ]	‘de fruit-à-pain’
			<i>na-bte</i>	[nam tɛ]	‘le fruit-à-pain’

En conséquence, la meilleure façon de savoir si un [m] en fin de syllabe correspond à un phonème /m/ ou à un /^mb/ sous-jacent, est de chercher à le "faire passer" en début de syllabe, au moyen d'une règle morphologique quelconque. Par exemple, sachant que le ‘nuage de pluie’ se dit (avec l'article *na-*) [namliɣ], il suffit de trouver un contexte où l'article *na-* disparaît pour que la première consonne du radical apparaisse en début de mot :

¹ Ce phénomène est banal dans les langues. Ainsi, bien que l'allemand oppose la sourde [t] et la sonore [d] en début de mot, il neutralise cette opposition à la finale : *Rad* [Ra:t] ‘roue’ ~ *Rat* [Ra:t] ‘conseil’.

- (2) [Tateh **m**ɪɫɪ] / *[Tateh ^mbɪɫɪ] ‘Il n’y a aucun nuage.’
non.exist nuage

C'est la preuve que la forme sous-jacente à ce radical est **MLĒG**, avec un phonème /m/. Inversement, le nom du poisson ‘Écureuil rose’ (*Sargocentron tieroides*) est [namlakɪ̃m^wɪt], mais c'est un /^mb/ qui s'y révèle sous-jacent si l'on applique le test :

- (3) [Tateh ^mbalakɪ̃m^wɪt] ‘Il n’y a pas d'Écureuil rose.’
non.exist écureuil.rose

En conséquence, la forme lexicale de base pour ce poisson sera **BLAKMĒT**. Le même test permet de découvrir que le *n* de [nanɪɫɪk] ‘mon visage’ est bien un véritable *n* (→ radical **NGO**~ ‘visage’). En revanche, le *n* de [mɛnɪɲɛɪ] ‘(il) a sursauté’ cache un phonème /ⁿd/, comme le prouve le redoublement [ᵐdɛɲɛᵐɲɛɪ] (→ radical **DÑEG** ‘sursauter’).

(b.3) Le secours de l'étymologie ?

Par définition, ce test morphologique n'est possible qu'avec les mots préfixables (noms, adjectifs, verbes), et à l'initiale absolue du radical : cf. nos exemples *byiñ*, *bhe*, *bnē*~, *blakmēt*, *dlig*, *dñeg*... Ailleurs qu'à l'initiale du radical, aucun test ne permet de savoir si un [m] recouvre un phonème /m/ ou un /^mb/. Seules **l'étymologie** et la comparaison avec les langues voisines nous permettent de reconnaître tantôt l'un, tantôt l'autre :

- puisque le nom du papillon [nɛ^mbɛm] provient de POc *^mbe^mbe, le [m] final du radical est donc en fait un /^mb/ ;
- de même, [jɛm] ‘grimper’ correspond à *rep* en mosina, et *rap* en mota (< POc *^mra^mbit) ;
- [natamtam] ‘l'amour’ correspond à *tapetape* en mota (cf. *tapeva* p.68), et recouvre donc une forme sous-jacente /na-ta^mbta^mb/ ;
- le nom des Enfers [amnɔ] est *panoi* en mota, et provient d'une racine PNCV *^mbanoi ‘volcan’ : on a donc en fait /a^mbnɔ/ ;
- [vɔɲɔn] ‘pêcher sur le récif’ < POc *paɲoⁿda ;
- [nanɪ̃m^wɛ] ‘relateur entre dizaines et unités’ [cf. p.348] est *deme* en langue vürès, suggérant une forme sous-jacente /naⁿdɪ̃m^we/
- le pronom de ‘nous inclusif’ est [ɣɪn], mais il provient d'une prénasalisée PNCV *ⁿyiⁿda, etc.

À la limite, on pourrait décider d'adopter une orthographe étymologisante, en notant tous ces mots avec des phonèmes prénasalisés : *ne-beb*, *yeb*, *na-tabtab*, *Abnō*, *voñod*, *nadmē*, *gēd*... C'est d'ailleurs l'orthographe que l'on trouve dans la description de Codrington (1885: 312), ex. *natabtab*, *ged*, *nadmē* : s'agit-il là d'un souci étymologique de l'auteur ? Une hypothèse plus vraisemblable, et plus intéressante aussi, serait qu'en 1885, les consonnes /^mb/ et /ⁿd/ pouvaient encore être distinguées des nasales /m/ et /n/ en position finale – encore un exemple de changement phonétique au cours du XX^{ème} siècle.

Quoi qu'il en soit, le mwotlap n'opère plus cette distinction en synchronie, et il serait bien entendu absurde de la maintenir dans l'écriture, sous des prétextes étymologiques. Pour le locuteur moderne, rien ne permet de savoir que [na-tamtam] est la réalisation phonétique de /na-ta^mbta^mb/, car aucune règle morphologique (du type suffixation) ne permet de faire affleurer les phonèmes sous-jacents ; de ce fait, il faut considérer que la forme phonologique de ce mot, en synchronie, est désormais /na-tamtam/, sans aucune trace de son étymologie –

aussi n'aurons-nous aucun scrupule à le noter *na-tamtam*. Il en est de même pour *ne-bem*, *yem*, *Amnō*, *voñon*, *nanñe*, *gēn*, etc.

(b.4) Transcription phonologique vs. phonétique

En revanche, la question se pose vraiment pour les cas mentionnés au §(b.1), par ex. [mɛmjɪŋ] ‘a aidé’. Dans la mesure où la morphologie fait régulièrement apparaître les phonèmes sous-jacents –ex. [ᵐbjɪŋ] ‘aident’–, il est tout à fait légitime de considérer que pour le locuteur, le radical est mémorisé avec une occlusive préasale /ᵐbjɪŋ/ ; et c'est en vertu de règles phonologiques productives que sera calculée la réalisation phonétique exacte en énoncé. On opterait alors pour une orthographe non pas étymologique, mais phonologique : c'est celle que nous avons utilisée dans nos exemples, ex. *biyiñ* / *me-byiñ* / *biyibyñ* ; *na-bnē-k* ; *nē-dlo-n*, etc. Celle-ci offrirait l'avantage de distinguer d'emblée les deux formes homonymes *na-bte* ‘fruit à pain’ et *na-mte* ‘tes yeux’.

Cependant, malgré son intérêt et sa simplicité, une telle transcription phonologique n'a pas emporté l'adhésion de tous les locuteurs du mwotlap, pour qui une lecture immédiate était préférable. Conformément à leurs préférences, nous suivrons donc désormais la solution d'une **transcription purement phonétique**, reflétant les formes de surface plutôt que les formes phonologiques sous-jacentes¹ : nous écrirons donc *biyiñ* / *me-myiñ* / *biyimyñ*, *na-mnē-k* etc. Cela n'est affaire que de convention, et n'entame en rien l'analyse morphologique que nous avons proposée. Le lecteur devra simplement s'attendre à ce que des *m* se muent quelquefois en *b* ou des *n* en *d*, et ne pas s'étonner des liens entre *ni-myomyoy* ‘(il) essore’ et *boyoy* ‘essore !’, ou entre *na-mlem* ‘empreinte de pas’ et *na-balbe-k* ‘semelle’.

5. Morphologie des consonnes

Pour conclure cette présentation des consonnes, nous noterons qu'à la différence de nombreuses langues, le mwotlap ne met en jeu quasiment aucune règle de samdhi entre ses phonèmes consonantiques. Ceci est d'autant plus remarquable, que les rencontres de consonnes sont de règle dans un système fondé sur un squelette syllabique C₁VC₂C₃VC₄.

Par exemple, en synchronie, on ne constate aucun phénomène d'*assimilation* entre consonnes. Les seuls cas d'assimilation ou altération dues à un contact de consonnes, ne concernent que quelques lexèmes isolés, et ne peuvent pas être formulés sous forme de règles :

<i>van</i> ‘aller’ + <i>yak</i> ‘hors de (ANG off)’	→ <i>vanyak</i> ~ <i>vayak</i> /vajak/ ‘déguerpir’ mais <i>van yow</i> / * <i>vayow</i> ‘sortir...’
<i>et</i> ‘voir’ + <i>goy</i> ‘sur... (ANG over)’	→ <i>etgoy</i> ~ <i>egoy</i> /eɣoj/ ‘faire attention’ mais <i>vētgiy</i> / * <i>vēgiy</i> ‘ériger’
<i>et</i> ‘voir’ + <i>sas</i> ‘(trouver)’	→ <i>etsas</i> ~ <i>eksas</i> /eksas/ ‘trouver’ mais <i>et so</i> / * <i>ekso</i> ‘constater que’

Par ailleurs, les rencontres ⟨nasale + orale⟩ n'impliquent jamais de déplacement de point d'articulation : *bunbun* ‘effacer’ articule distinctement [-n^mb-], *yoñteg* ‘entendre’ reste [-ŋt-], etc.² D'autre part, on ne relève aucune incompatibilité entre consonnes, chacune étant

¹ Ceci est cohérent avec la décision que nous avons prise pour le problème du [v] ~ [p] : §(a.2) p.66.

² Crowley (2002: 589) commet donc une légère erreur en disant “/b/ becomes /m/ before a nasal” : en réalité,

conduite à côtoyer les autres ; et autre fait notable, chaque consonne est attestée avec n'importe quelle voyelle à sa gauche ou à sa droite, sans aucune difficulté.

Les deux seules règles de *samdhi* concernant les consonnes sont les suivantes :

- *Règle de *samdhi** entre la semi-consonne /w/ et la constrictive vélaire /ɣ/ :
/-w + ɣ-/ → [-w-]. Nous avons présenté cette règle à la fin du §(c.2) p.60.
- *Règle de dégénération* : /-C_i+C_i-/ → [-C_i-]
Deux consonnes phonologiquement identiques se simplifient obligatoirement en une seule consonne, aussi bien à l'intérieur d'un mot qu'entre deux mots adjacents :
/tit/² → /tittit/ → [tittit] ~ *[tittit] 'donner un coup de poing'
Tot te madap van → [tɔtɛmaⁿda^van] 'Coupe-lui un peu d'ananas.'¹

En conséquence, la phonologie du mwotlap exclut absolument la *tenue* d'une consonne (*i.e.* l'extension du délai entre l'implosion et l'explosion) : sauf procédé expressif d'ailleurs rare, on n'a jamais ni gémation ni "consonne longue", si tant est que la distinction soit pertinente dans d'autres langues.

En réalité, la complexité de la morphologie du mwotlap réside beaucoup moins dans ses consonnes, que dans ses voyelles.

B. VOYELLES

Le système vocalique du mwotlap est un système symétrique comprenant sept voyelles. Codrington (1885 : 311) n'en avait vu que six.

Tableau 2.10 – Les sept voyelles du mwotlap

i	u
ɪ	ʊ
e	o
a	

Il s'agit uniquement de monophthongues orales : le mwotlap ne contient ni diphtongues², ni voyelles nasales, ni voyelles longues (sauf cas d'expressivité). On n'entend pas non plus de voyelle centrale : le mwotlap est une langue à articulation tendue.

1. Sept voyelles pertinentes

Les voyelles /a/, /i/, et /u/ se réalisent selon leur valeur dans l'API. Les deux voyelles semi-ouvertes /e/ et /o/ se réalisent généralement ouvertes, resp. [ɛ] et [ɔ], mais parfois plus fermées [e] et [o] ; en réalité, cette différence n'est pas pertinente dans la langue, et c'est pourquoi, par souci de simplicité, nous parlerons des phonèmes /e/ et /o/. Les deux voyelles qui posent le plus de difficultés, si l'on veut, sont /ɪ/, que nous transcrivons \bar{e} , et /ʊ/ –

dans les exemples du type *na-bnē-k* [namnik] 'ma main', la désoralisation de /^mb/ n'est pas due à la nasale suivante, mais à sa position en fin de syllabe – cf. *nē-blēit* [nim|lɪit] 'assiette'. L'erreur de Crowley s'explique par le fait qu'il n'a pas noté la prénasalisation des occlusives sonores [cf. §(b.1) p.57].

¹ Rappelons que le groupe <pv> est une gémée du point de vue phonologique : cf. §(a.1) p.65.

² Cf. la discussion en §(f) p.64.

transcrit \bar{o} . Du point de vue phonétique, ces deux voyelles doivent être décrites comme [-ATR]¹ : ce sont les mêmes que l'on trouve dans l'anglais britannique *fit* [fit] et *foot* [fʊt]. On peut citer une série de paires minimales :

<i>tiytiy</i> [tɪtɪj] ‘s'égoutter’	<i>tuytuy</i> [tɪtɪj] ‘sauvage’
<i>tēytēy</i> [tɪtɪj] ‘manipuler’	<i>tōytōy</i> [tɔjtɔj] ‘balayer’
<i>teytey</i> [tejtej] ‘cuisiner la nuit’	<i>toytoy</i> [tɔjtɔj] ‘sermonner’
<i>taytay</i> [tajtaj] ‘sculpter dans le bois’	

Mais si la réalisation phonétique de \bar{e} et \bar{o} met en œuvre le trait ATR, reste à savoir si celui-ci est pertinent au niveau phonologique. Est-il justifié de poser une opposition binaire entre d'un côté deux voyelles [+ATR] *i-u*, et de l'autre deux voyelles [-ATR] $\bar{e}-\bar{o}$? ou bien doit-on voir dans le tableau simplement quatre crans d'aperture distribués en deux séries (antérieures/postérieures) ? Cette dernière analyse a été proposée à la fois par Kasarhérou (1962) et Crowley (2002), lesquels proposent tous deux de présenter le système suivant pour le mwotlap : ⟨i e ε a ɔ o u⟩. Pourtant, malgré la simplicité d'un tel septuor, nous verrons (§A p.93) qu'il ne colle ni à la réalité phonétique de la langue, ni à son fonctionnement phonologique : aussi maintiendrons-nous la pertinence du trait [ATR] dans cette langue.

2. Règles de *samdhi* vocalique

Du point de vue phonétique, ces sept voyelles ne requièrent pas d'autre commentaire. Comme nous l'avons dit plus haut, toutes les voyelles sont compatibles avec toutes les consonnes, à droite comme à gauche. Les rencontres entre voyelles sont assez rares, quoique possibles ; elles forment toujours deux syllabes distinctes : *ne-geay* [ne|ɣe|aj] ‘enclos’, *aē* [a|ɪ] ‘il y a / en, y’. Deux voyelles successives de même timbre ne se prononcent pas comme une voyelle longue, mais comme deux voyelles distinctes : ex. *ōō* [o|o] ‘fructifier (+ *rédup*)’, *ni-in* [ni|in] ‘(il) boit’. Il n'y a donc aucune règle de *samdhi* entre voyelles.

Nous signalerons simplement une règle phonologique fraîs émergée du parler des jeunes, et qui en est donc, pour ainsi dire, à ses premiers balbutiements. Il s'agit d'une règle² d'**assimilation de labialité** au contact de la semi-consonne /w/, et d'elle seule : *une voyelle antérieure, si elle est suivie ou précédée immédiatement de la semi-consonne /w/, est susceptible de se réaliser sous la forme de la voyelle postérieure de même cran d'ouverture.*

Les voyelles concernées sont donc *i* (→ *u*), \bar{e} (→ \bar{o}) et *e* (→ *o*) :

- le ‘bâton de marche’ est normalement *nē-qēt-tēwtēw* [-tɪwtɪw], mais on l'entend parfois réalisé *nē-qēt-tōwtōw* [-tɔwtɔw] ;
- ‘draguer’ est *wēmlag* [wɪmlaj], mais se dit de plus en plus *wōmlag* [wɔmlaj] ;
- de même, *liwo* ‘grand’ est parfois *luwo* ; et *tiwag* ‘ensemble’ peut se dire *tuwag*.

On note que cette règle s'applique en dernier, *i.e.* après les règles morphologiques du type insertion vocalique :

¹ Le trait ATR signifie "Advanced Tongue Root", et caractérise des voyelles dites ‘tendues’ [+ATR] vs. voyelles ‘relâchées’ [-ATR]. Voir par exemple, pour les langues africaines, Creissels (1989), Kabore & Tchagbale (1998).

² Cette "règle" n'en est sans doute pas une, puisqu'elle ne fournit que des variantes libres, les deux formes étant toujours possibles (y compris pour les mêmes locuteurs ?).

- ‘tirer’ : radical **WSEG** → **w_ɛseg** [wɛsɛy] ⇒ variante **woseg** [wɔsɛy]
- ‘souffler’ : radical **WYEH** → **w_ɛyeh** [wɛjɛh] ⇒ variante **woyeh** [wɔjɛh]
- ‘moudre’ : radical **WYIY** → **w_iyiy** [wijij] ⇒ variante **wuyiy** [wujij]

Non seulement ces altérations sont encore sociolinguistiquement minoritaires –pour ne pas dire "vulgaires"– mais elles ne touchent pas tous les mots de la même façon. En particulier, les monosyllabes en sont apparemment exclus : **wəl** [wɪl] ‘acheter’ ne s'entend jamais *[wɔl], **lɛw** [lɪw] ‘verser’ ne s'entend jamais *[lɔw], etc.¹

Nous reviendrons plus loin, et en détails, sur les règles concernant les mouvements et copies de voyelles dans le mot. Mais il s'agit là moins de phonologie proprement dite, que de morpho-phonologie.

C. TRANSCRIPTION ET ALPHABET

Après cette présentation des vingt-trois phonèmes du mwotlap et des questions qu'ils soulèvent, nous résumerons ici les choix orthographiques qui serviront désormais à les représenter. D'une manière générale, nous tenterons d'éviter l'usage de digraphes (de type *ng* ou *mw*), en assignant une seule lettre par phonème. Ceci convient d'autant plus au mwotlap, que cette langue obéit à un strict squelette syllabique de forme CVC|CVC : pour une séquence de six phonèmes de type /nɪŋ^wm^wjɔŋ/ ‘église’, ce squelette régulier apparaît beaucoup mieux sous la forme |**nēm^wyoñ**| qu'avec une transcription du type |*nēmwyong*|.

Les choix orthographiques que nous proposons doivent en fait peu à notre invention, et beaucoup plus à la transcription proposée par Codrington (1885) pour le mota ^{et/ou} le "Motlav" : c'est le cas pour tous les phonèmes qui ne posent pas de difficultés (*m*, *l* ...), ainsi que pour /k^w/ → **q**, et /ɣ/ → **g**. La notation des deux nasales vélares à l'aide d'un macron /ŋ^w/ → **n̄** et /ŋ/ → **ñ** correspond à l'usage déjà établi par les locuteurs eux-mêmes².

Pour d'autres phonèmes, cependant, notre transcription diffère de celle du Révérend Codrington – qu'il s'agisse là d'une simple différence de choix, ou d'authentiques changements phonétiques survenus entre les années 1880 et les années 1990 (ex. le *r* de Codrington correspond à notre /j/ → **y**). Concernant les cas de variantes conditionnées selon la position dans la syllabe, nous avons opté –bon gré, mal gré– pour une orthographe phonétique : les phonèmes /v/, /^mb/ et /ⁿd/ seront donc transcrits respectivement **v**, **b** et **d** à l'initiale ; mais **p**, **m** et **n** à la finale de syllabe³. La seule innovation qui nous soit vraiment personnelle est l'usage d'un diacritique (macron) pour distinguer les deux voyelles [-ATR] : /ɪ/ → **ē** et /ʊ/ → **ō**.

Au bout du compte, l'alphabet de la langue mwotlap se compose de 24 lettres (pour 23 phonèmes), énumérables dans l'ordre suivant :

¹ La racine POc **sipo* ‘descendre / en bas’ possède en mwotlap un reflet régulier, le verbe **hɛw** [hɪw] ‘descendre’ – et un reflet irrégulier, le directionnel **hɔw** [hɔw] ‘en bas’. Cette dernière forme s'explique peut-être par une *assimilation de labialité* du même type que celle dont nous parlons, mais qui aurait eu lieu bien avant la génération actuelle.

² Codrington (1885) utilise une convention fort malcommode, avec simplement *m* et *n* à l'italique (ex. *nemyon* ‘église’). Quant à Vienne (1984: 9), il emploie des accents circonflexes sur ces deux mêmes lettres (ex. *nēm^wyoñ*) ; après avoir nous-même suivi ce dernier usage (cf. François 1999 à 2000), nous avons finalement adopté le macron, aussi bien sur les nasales que sur les voyelles [-ATR] (ex. *nēm^wyoñ*).

³ Ces choix ont été expliqués aux §(a.2) p.66 et (b.4) p.74.

Tableau 2.11 – *L'alphabet du mwotlap, et les phonèmes correspondants*

<i>a</i>	<i>b</i>	<i>d</i>	<i>e</i>	<i>ē</i>	<i>g</i>	<i>h</i>	<i>i</i>	<i>k</i>	<i>l</i>	<i>m</i>	<i>m̄</i>
a	^m b	ⁿ d	e	ɪ	ɣ	h	i	k	l	m/ ^m b	ŋm ^w
<i>n</i>	<i>n̄</i>	<i>o</i>	<i>ō</i>	<i>p</i>	<i>q</i>	<i>s</i>	<i>t</i>	<i>u</i>	<i>v</i>	<i>w</i>	<i>y</i>
n/ ⁿ d	ŋ	o	ʊ	v	kp ^w	s	t	u	v	w	j

Par ailleurs, nous emploierons le trait d'union pour séparer les morphèmes, aussi systématiquement que nous le jugerons pertinent.

D. PRINCIPES DE PHONOTACTIQUE

1. *La structure syllabique*

Seuls deux schémas de syllabe sont possibles en mwotlap : $\boxed{(C)V}$ et $\boxed{(C)VC}$, avec un penchant marqué pour CVC. Ainsi, les groupes de (deux) consonnes ne sont autorisés que si ces consonnes peuvent se distribuer sur deux syllabes différentes : -VC₁||C₂V-. Cette règle présente au moins deux conséquences :

- *Le mwotlap n'autorise pas plus de deux consonnes successives à l'intérieur d'un mot.*
Une seule exception dans tout le lexique hérité : trois consonnes adjacentes dans *no-yogehmyaw* [nojoyehhmjaw] 'feuille de poivrier de bétel (utilisé pour consommer la noix d'arc)' ; plus quelques rares emprunts, ex. *ni-sprit* 'l'esprit', etc.
- *Le mwotlap n'autorise pas plus d'une consonne à l'initiale ou à la finale de mot.*
Aucune exception dans le lexique hérité. Seulement quelques emprunts récents, ex. *plēn* 'avion', *skul* 'école', *stīret* 'convenable' (< *straight*), *krēsma* 'passer la Noël', *traem* 'essayer', *trak* 'voiture', *twelf* 'douze', *prins* 'prince'¹.

2. *Le squelette syllabique*

(a) *Le squelette et la chaîne de l'énoncé*

En conséquence, il est nécessaire de poser un **squelette syllabique** contraignant, de forme CVC|CVC (où les consonnes sont facultatives), sur le modèle duquel viendrait s'organiser toute chaîne phonique en mwotlap. C'est ce que l'on constate en prenant n'importe quel énoncé au hasard :

- (4) **No ne-myōs so lep vi-twag, ba nēk et-bus te biyimiñ no.**
 1SG STA-vouloir que prendre NUM-un mais 2SG NÉG₁-vouloir NÉG₂ aider:DUP 1SG
 'Je veux en prendre un, mais tu ne veux pas m'aider.'

Malgré l'éventuelle complexité interne des morphèmes (lesquelles peuvent comporter deux, trois phonèmes ou beaucoup plus), on observe que toute la chaîne se distribue sur un squelette récurrent de syllabes \boxed{CVC} ¹ :

¹ De nombreux autres emprunts, en particulier les plus anciens, respectent les contraintes syllabiques du mwotlap : *TROÑ* 'saoûl' → *toroñ* ~ **troñ* ; *BRĒIT* 'pain' → *bērēit* ~ **brēit* ; *BLEKAT* 'jouer aux cartes' → *belekat* ~ **blekat*, etc. Cf. n.1 p.124.

|no|nem|jɔ~|so|le~|vit|way|^mba|nɪ|ket|bus|te|^mbi|jim|jiŋ|no|

(b) *Le squelette et le mot phonologique*

Cette structuration syllabique exerce des contraintes fortes sur toutes la morphologie du mwotlap. En effet, elle ne concerne pas seulement la chaîne parlée dans son ensemble, mais exerce également des contraintes fortes sur le *mot*. Contrairement au *morphème* qui peut commencer par deux consonnes [ex. *myōs* en (4)], le *mot phonologique* se définit précisément par la contrainte d'inaugurer une nouvelle occurrence du squelette syllabique :

- le *début* d'un mot coïncide obligatoirement avec un début de chaîne syllabique (CVC|...),
- la *fin* d'un mot coïncide obligatoirement avec une fin de chaîne syllabique (...|CVC).

Chacune de ces "occurrences de squelette" (= mots) contient soit une syllabe CVC –avec consonnes facultatives– soit deux, trois ou quatre syllabes, rarement plus :

ex. <i>qōñ</i>	k ^w p ^u ŋ	‘toute la journée’ ;
<i>vēygēl</i>	vi j yɪ	‘se quereller’ ;
<i>Woñyeskey</i>	woŋ jes kej	(toponyme) ;
<i>nē-blēit</i>	nɪm lɪ it	‘assiette’ ;
<i>vasapsawyeg</i>	va sap saw je y	‘avec désinvolture’ ;
<i>no-yogañtaqlap</i>	no jo yaŋ ^m ta ^k p ^w lap	‘ <i>Macropiper latifolium</i> ’.

Une conséquence directe de cette double règle est qu'une phrase comportant *n* mots phonologiques distincts, comportera également *n* occurrences de squelette syllabique. Voilà qui explique pourquoi la contrainte du squelette caractérise non seulement le mot lui-même, mais toute la chaîne de l'énoncé².

(b.1) *La loi d'épenthèse ou insertion vocalique*

Ce principe présente deux corollaires importants. Premièrement, lorsqu'un radical débutant par deux consonnes est conduit à commencer un nouveau mot, il subit obligatoirement une **loi d'insertion vocalique**, consistant en l'épenthèse de la voyelle suivante entre les deux premières consonnes :

$$*(#C_1C_2V_1-) \rightarrow #C_1\boxed{V_1}C_2V_1-$$

Ceci apparaît nettement avec un emprunt comme **TRON** ‘saoûl’ < angl. *drunk*. Si elles sont immédiatement précédées d'un préfixe CV-, les deux consonnes /tr/ restent solidaires car elles se distribuent sur deux syllabes différentes : ex. *me-troñ* ||met|roŋ|| ‘(il) s'est saoûlé’. Mais en l'absence d'un tel préfixe, les deux consonnes sont obligatoirement séparées par un clone de la voyelle suivante : **troñ* → **toroñ** ||to|roŋ|| ‘(ils) se saoûlent’.

Ce phénomène d'épenthèse rappelle par exemple les règles du kalam, langue papoue analysée par Pawley (1993: 91) :

¹ On note la dégémination obligatoire des phonèmes identiques, comme *[-s s-] et *[-p v-] ; sur ce dernier cas, voir n.1 p.75.

² Nous reviendrons en détails sur la notion de *squelette syllabique*, et sur son lien avec la théorie multilinéaire, au §5 p.110.

In the context C_CVC, the release vowel may be a very short, unstressed near copy of V or a short, unstressed central or high central vowel, e.g., *mlep* 'dry' is [meʔép] or [miʔép].

Le mwotlap ne possédant pas de voyelle centrale même au niveau phonétique, la voyelle qui s'insère a normalement le même timbre que la première voyelle du radical – ex. /o/ dans TROÑ 'saoûl', /i/ dans BYIÑ 'aider', etc.¹

(b.2) Affixes vs. mots autonomes

Le second corollaire concerne la notion d'affixe. Plus que toute autre langue, le mwotlap rend particulièrement claire la distinction morphologique entre les affixes et les mots autonomes.

On reconnaît un **affixe** (préfixe ou suffixe) au fait qu'il est partie intégrante du mot phonologique. C'est sur la combinaison ⟨radical + affixes⟩ = *mot phonologique* qu'opère la règle du squelette syllabique.

- L'article /na-/ est un préfixe dans *na-gmel* ||na-γ|mel|| 'maison des hommes', car la première syllabe du mot commence à /n-/ et non à /γ-/.
- La marque de possession /-ntɪ/ ('notre' inclusif triel) est un suffixe dans *moyō-ntēl* ||mo|jɔ-n|tɪ|| 'notre oncle', car la dernière syllabe du mot s'achève non pas avec le /-ɔ/ du radical, mais avec le /-l/ du possessif.

Le mwotlap présente plusieurs paradigmes de PRÉFIXES : préfixes nominaux (article **na-**, prépositions **be-** 'pour' et **ie-** 'dans'), préfixes aspecto-modaux (Aoriste **ni-**, Parfait **me-**...), quelques préfixes de dérivation lexicale (ex. **yo-** 'feuille de', **qēt-** 'bâton pour') ou morphologique (ex. **ē-** + déictique → déixis temporelle). En revanche, on ne relève guère qu'une seule série de SUFFIXES : les suffixes personnels possessifs (réservés aux noms inaliénables)².

Inversement, deux **mots autonomes** se reconnaissent au fait qu'ils correspondent chacun à une nouvelle occurrence de squelette syllabique. Ceci se traduit par le fait que le second mot, s'il s'agit d'un radical en C₁C₂-, subit l'insertion vocalique.

- Dans la séquence *tamayge toroñ* (vieillard + saoûl = 'un vieillard saoûl'), les deux morphèmes se conforment chacun à une occurrence de squelette, et forment donc deux mots phonologiques : ||ta|maj|ye||tɔ|roŋ||. Sans l'insertion vocalique en /o/, la séquence *||ta|maj|yɛt|roŋ|| fonctionnerait comme un seul mot, et il faudrait alors conclure soit que *tamayge-* est un préfixe, soit que *-troñ* est suffixe ; mais ce n'est pas le cas : on a donc bien deux mots autonomes.

Ce type de test se révélera indispensable chaque fois que nous chercherons à identifier la nature morphologique d'un élément du mwotlap. Par exemple, la plupart des verbes peuvent

¹ Cette règle de l'insertion sera théorisée davantage au §D p.119. Par ailleurs, sous le nom de transfert vocalique, nous verrons qu'une quinzaine de lexèmes du mwotlap insèrent non pas un clone de leur seconde voyelle (ex. TROÑ → *toroñ*), mais une "voyelle flottante" (ex. HINAG → *hinag*) : cf. 3 p.117.

² La langue possède de nombreux éléments postposés au radical, et qui rappellent fortement des suffixes : ex. Vb + *lok* 're-, à nouveau', Vb + *vatag* 'déjà', etc. Cependant, des tests simples permettent de voir qu'ils coïncident à chaque fois avec un nouveau mot phonologique, et doivent donc être analysés comme des mots autonomes (éventuellement des clitics).

être précédés d'un morphème atténuatif de forme /su/ < *su* 'petit' [§(a) p.244] : ex. *kōyō yēyē* 'ils rient' → *kōyō su yēyē* 'ils rient un peu / ils sourient'. Pour savoir si /su/ est un préfixe ou un mot autonome, il suffit de faire le test avec un radical en C₁C₂-, et voir s'il subit l'insertion vocalique (auquel cas /su/ est phonologiquement un mot autonome) ou non (/su/ serait un préfixe). Or, à partir de 'ils se saoulent' *kōyō toroñ*, on obtient 'ils se saoulent un peu' = ||k_U|j_U||su||t_o|roŋ|| et non *||k_U|j_U||sut|roŋ|| ; le morphème *su* n'est donc pas un affixe, mais un mot autonome (plus précisément un clitique, cf. §(b) p.82).¹

Dans la présente étude, nous réserverons le trait d'union aux affixes (préfixes, suffixes) :

- (5) **na-mtevu-ytēl** 'leur caractère (à eux trois)'
ART-caractère-3TRI

Ceci les distinguera typographiquement des mots autonomes, séparés par des espaces :

- (6) **Kōyō su toroñ lok se.** 'Ils sont tous les deux un peu ivres à nouveau.'
3DU AO:DIM saoul re- encore

E. MARQUES SUPRASEGMENTALES

1. L'accent

(a) Accent de mot et de syntagme

Le mwotlap ne possède ni ton, ni accent distinctif. L'accent de mot tombe systématiquement sur sa dernière syllabe² : ex. *Motlap* [ŋ^mot^llap], *na-mtevu-ytēl* [namtevu^jt^ll]. Comme pour le français, cet accent final s'explique diachroniquement par la chute historique des voyelles posttoniques [cf. §(a) p.86].

Si un mot est lui-même pris dans un syntagme, c'est la dernière syllabe de ce dernier qui portera l'accent principal – suivant exactement les mêmes règles que le français. Considérons l'exemple suivant :

- (4) **No ne-myōs so lep vi-twag, ba nēk et-bus te biyimiñ no.**
1SG STA-vouloir que prendre NUM-un mais 2SG NÉG₁-vouloir NÉG₂ aider:DUP 1SG
'Je veux en prendre un, mais tu ne veux pas m'aider.'

Il se découpe en groupes intonatifs, dans lesquels l'accent de groupe joue une fonction démarcatrice. En outre, certaines frontières plus marquées que d'autres sont susceptibles d'accueillir une pause (ex. frontière entre thème et rhème, entre propositions, etc.) :

no nem^lyōs # *so lep vit^lwag* # *ba nēk et-bus^lte* # *biyimiñ^lno*

¹ On note que ce test ne peut être clairement probant que si le premier élément se termine par une voyelle, et le second élément commence par deux consonnes. Dans le cas contraire, il est beaucoup moins aisé de tirer une conclusion certaine : ainsi, la marque d'Accompli *mal* peut aussi bien être analysée comme un préfixe que comme un clitique – cf. n.1 p.118.

² Et non pas sur la pénultième, *contra* Crowley (2002: 588).

(b) Mot phonologique vs. mot accentuel

Nous avons caractérisé plus haut les **affixes** comme étant intégrés au *mot phonologique*, défini par une occurrence de squelette syllabique ; une autre de leurs propriétés est de ne pas avoir d'accent propre, et de le partager avec le radical. Inversement, deux lexèmes autonomes seront chacun pourvus de leur propre accent, même si le dernier mot du syntagme porte un accent plus fort que le premier : cf. *tamayge toroñ* # *tamay'ge* # *to'roñ* # 'un vieil homme saoùl'.

Cependant, il n'est pas vrai que tous les mots autonomes possèdent un accent propre. En effet, certains morphèmes empruntent leur accent au radical qu'ils accompagnent, sans pour autant être des affixes du point de vue phonotactique. En d'autres termes, ces morphèmes appartiennent au même *mot accentuel* que le radical, mais n'appartiennent pas au même *mot phonologique* : il s'agit donc de **clitiques**.

→ La marque aspecto-modale de Prospectif /so/ n'est pas un affixe, car le radical qui le suit doit coïncider avec une nouvelle syllabe : ex. *kōyō so toroñ* ('ils veulent se saouler') ||...so||**t**o|roŋ|| et non *||so**t**|roŋ||. Par ailleurs, /so/ est dépourvu d'accent propre, et forme un seul mot accentuel avec le radical qui suit : # *kō'yō* # *so to'roñ* # on en déduit que /so/ est un **clitique** (proclitique).

Les enclitiques (ou postclitiques) suivent le radical. S'ils se retrouvent en fin de mot accentuel, ils attirent sur eux l'accent :

- (7) **Kōyō so toroñ lok se.** 'Ils veulent se saouler à nouveau.'
 3DU PRSP saoùl re- encore # *kō'yō* # *so to,roñ lok 'se* #

On dira donc que la séquence # *so to,roñ lok 'se* # est constituée de quatre mots phonologiques, mais d'un seul mot accentuel : les deux enclitiques **lok** et **se** ont attiré sur eux l'accent de **toroñ**.

(c) Clitiques accentuables vs. clitiques atones

Enfin, le mwotlap possède deux morphèmes **en** et **ōk** (marques de déixis abstraite), au comportement accentuel particulier. Syntaxiquement parlant, ils ne peuvent pas constituer de syntagme à eux seuls, et ne peuvent apparaître qu'en fin de syntagme nominal ou de proposition : ex. <*ēgnō-n en*> 'sa femme, là, tu sais' ; <*Nok van M̄otlap ōk*> 'je vais à Mwotlap, tu sais'... Nous n'insisterons pas ici sur leur valeur sémantique, qui sera abordée plus tard [§2 p.310].

Comme les clitiques, les deux morphèmes **en** et **ōk** sont dépourvus d'accent propre, et se rattachent étroitement au radical qui les précède ; et même lorsqu'ils n'arrivent pas en fin d'énoncé, ils sont généralement suivis d'une pause, prouvant en cela qu'ils marquent bien la fin d'un syntagme et non le début d'un nouveau. Mais contrairement aux clitiques que nous avons décrits plus haut, **en** et **ōk** n'attirent jamais l'accent de mot / syntagme, lequel frappe donc la syllabe qui les précède immédiatement : ex. # *ēg'NŌN en* # ; # *M̄ot'LAP ōk* #. Non seulement ces deux particules ne reçoivent pas l'accent, mais elles sont généralement intonées bas, provoquant une fracture dans la ligne prosodique ; aussi suggérons-nous de les décrire comme des *clitiques obligatoirement atones*.

La différence prosodique entre clitiques accentuables et clitiques atones se retrouve d'ailleurs (sans doute décrite autrement) dans la phonologie du français standard :

- clitiques accentuables :

MTP	<i>lok</i>	dans # <i>toroñ</i> 'lok #	'...se saouënt à nouveau'
FÇS	<i>le</i>	dans # <i>achète-</i> 'le #	
- clitiques obligatoirement atones :

MTP	<i>en</i>	dans # <i>ēg</i> 'nōn <i>en</i> #	*(<i>ēgnōn</i> 'en)
FÇS	<i>là</i>	dans # <i>sa</i> 'femme , <i>là</i> #	*(<i>sa femme</i> 'là)

Malgré leur haute fréquence dans le discours, et leur intérêt certain pour l'étude prosodique de l'énoncé, nous ne parlerons pas davantage des propriétés suprasegmentales de ces clitiques.

2. L'intonation

Quant à la prosodie de la phrase, il est évident qu'elle joue un rôle essentiel dans la constitution et la compréhension du discours. Outre sa fonction démarcative, la variation du formant F₀ met en jeu divers prosodèmes régulièrement associés à des valeurs sémantiques –généralement pragmatiques–, lesquels prosodèmes méritent à coup sûr d'être considérés comme des signes linguistiques de plein droit. Cependant, s'il est vrai que nous invoquerons quelquefois l'intonation pour affiner nos analyses syntaxiques et sémantiques¹, nous ne nous sommes malheureusement pas donné l'occasion d'accorder à cette approche l'importance qu'elle méritait. Sans doute différées par notre propre incompetence, de futures recherches dans ce domaine très particulier devraient pourtant révéler des faits intéressants.

Pour l'instant, nous nous contenterons d'observer la récurrence des mêmes schèmes intonatifs de façon régulière dans le discours : ainsi, les énoncés à valeur dubitative ou médiative (*modalité épistémique*) se caractériseront par un contour spécifique, etc. Ces prosodèmes sont manifestement des formes conventionnelles et apprises par le jeune locuteur, au même titre que n'importe quel lexème ou structure syntaxique ; aussi leur consacrerons-nous une place importante, au moins au niveau théorique, dans la présentation que nous ferons de la notion de *combinats*. Nous renvoyons le lecteur à ces futurs développements [§(c) p.871].

II. Aperçu de phonologie historique

Malgré leur vif intérêt, nous ne pourrions pas développer ici des considérations détaillées de phonologie diachronique du mwotlap, question qui mériterait une étude à part entière. Néanmoins, nous indiquerons rapidement les principaux faits, qui pourront s'avérer utiles dans la suite de cette description. Plus d'une fois, en effet, nous ferons appel à la diachronie ou à la dialectologie pour élucider des questions de morphologie ou de syntaxe.

A. LE MWOTLAP ET SES ANCÊTRES

Il est reconnu, et nous ne le contesterons pas, que le mwotlap s'inscrit dans un groupe de langues baptisé "North Central Vanuatu" (NCV) par Clark (1985), et comprenant 95 langues distinctes ; la proto-langue supposée ancêtre commun de ce groupe, est appelée proto-NCV,

¹ Voir l'Index à "prosodie".

en abrégé PNCV. Le PNCV est lui-même issu d'une langue plus ancienne, le proto-océanien (ou POc), ancêtre supposé commun à toutes les langues austronésiennes (environ 500) du Pacifique – incluant la Polynésie, la Mélanésie et une large partie de la Micronésie. Enfin, ce POc est lui-même une branche de l'immense famille des langues austronésiennes, dont la proto-langue est le proto-austronésien (PAN).

Dans le présent travail, nos considérations historiques remonteront généralement au niveau du POc – parfois en-deçà (PNCV), rarement au-delà (PAN). C'est pourquoi nous choisissons de donner ici un aperçu des principales correspondances phonologiques régulières attestées entre les phonèmes de la langue mwotlap (MTP) et son ancêtre proto-océanien (POc). À certains égards, on verra que le mwotlap est une langue globalement conservatrice, comme c'est généralement le cas au nord du Vanuatu – un exemple extrême de cet immobilisme étant représenté par le mota. Mais inversement, il suffit de comparer précisément le mwotlap aux parlers qui l'environnent (îles Salomon, nord du Vanuatu), pour se rendre compte qu'il s'agit d'une langue fort innovante.

B. DU PROTO OCÉANIEN AU MWOTLAP

Une première liste de correspondances phonologiques POc–mwotlap figure dans l'ouvrage de Tryon (1976), en même temps que les autres langues du Vanuatu. Par ailleurs, nous prendrons comme référence pour la phonologie du POc, la présentation qu'en dresse Ross (1998 *b*: 15) ; mais contrairement à ce dernier, nous choisissons de noter les semi-nasales (ex. **mb* au lieu de **b*). Les étymons sont notamment empruntés à Ross (1988: 459-464).

1. Les consonnes

Les correspondances phonétiques concernant les consonnes sont les plus simples à établir, car en général elles peuvent l'être pour chaque phonème indépendamment des autres. Comme toutes les langues NCV, le mwotlap a perdu toute trace des consonnes finales du POc, quel que fût leur timbre. Les rares exceptions s'expliquent lorsque la consonne finale s'est trouvée appuyée par une voyelle, au cours de son histoire : ex. **pat* → **pat-i* > /-vet/ 'quatre' ; **saqat* → **saqat-i* > /het/ 'mauvais' ; **paŋan* → **paŋan-i* > /-pŋen/ 'nourrir' ; **tawan* → **tawan-i* > /-twen/ 'Pometia pinnata'. Excepté ces cas particuliers, seules les consonnes initiales et médianes du POc se sont donc conservées en mwotlap.

En suivant l'ordre du tableau phonologique POc donné par Ross (1998 *b*) –i.e. occlusives sourdes, puis occlusives prénasalisées, etc.– on relève les correspondances suivantes entre consonnes du proto-océanien et consonnes du mwotlap¹ :

¹ Lorsqu'une combinaison présente plus d'un reflet en mwotlap, le signe /.../⁺ indique le résultat le plus fréquent ; l'absence de signe /.../ indique un résultat minoritaire mais bien représenté ; le signe /.../⁻ signale un reflet particulièrement rare.

Tableau 2.12 – Table de correspondances entre consonnes du proto-océanien et consonnes du mwotlap

POc	contexte	réflexe MTP	exemple POc > MTP	
*p ^w		> ?	(*p ^w trop faiblement reconstruit en POc)	
*p		> /v/ = [v]	*pasoq	> /vah/ ‘planter (végétal)’
		> /v/ = [p]	*pisiko	> /nɪvhoy/ = [nɪphoy] ‘chair’
	_o/u	> /w/	*pulan	> /nʊ-wʊl/ ‘lune, mois’
	_u	> Ø	*pulu	> /n-_il/ ‘poil’
*t		> /t/	*taŋis	> /teŋ/ ‘pleurer’
*c	?	> /s/		?
	?	> /h/ ⁺	*ŋica	> /ŋih/ ‘quand?’
*k		> /ɣ/	*kutu	> /ni-yit/ ‘pou’
	_o/u	> /w/	*kuRita	> /na-wjɪt/ ‘pieuvre’
*q		> Ø	*quma	> /_ʊŋm ^w / ‘travailler au jardin’
* ^m b ^w		> /kp ^w /	* ^m b ^w atu-ña	> /ni-kp ^w ɪn/ ‘sa tête’
* ^m b		> / ^m b/ ⁺	* ^m buto	> /nʊ- ^m but/ ‘nombril’
	_V(C)#	> /m/ ⁺	*ra ^m bit	> /jem/ ‘grimper’
	_o/u	> /kp ^w /	*ta ^m bu	> /ne-tekp ^w / ‘(sacré >) cimetière’
* ⁿ d		> / ⁿ d/ ⁺	* ⁿ dui	> /ni- ⁿ di ⁿ di/ ‘fourmi rouge’
	_V(C)#	> /n/	*paŋo ⁿ da	> /voŋon/ ‘pêcher sur le récif’
	??	> /n/ ⁻	* ⁿ dami	> /nem/ ‘lécher’
* ^{n̄} j	?	> /s/	* ^{n̄} jamu	> /saŋm ^w / ‘mâcher’
	?	> /h/ ⁺	*ko ^{n̄} jom	> /yoh/ ‘écorcer (la coco)’
* ^{n̄} g		> /k/	* ^m ba ^{n̄} ga	> /na- ^m bak/ ‘banian <i>Ficus</i> ’
*s	?	> /s/	*susu	> /ni-sis/ ‘sein, lait’
	?	> /h/ ⁺	*sipo	> /hɪw/ ‘descendre’
* ^m w		> /ŋm ^w /	* ^m wata	> /na-ŋm ^w at/ ‘serpent’
* ^m		> /m/ ⁺	*maquri(p)	> /mij/ ‘vivre, croître’
	_o/u	> /ŋm ^w /	*molis	> /nɪŋm ^w ɪl/ ‘citron’
		> /ŋ/ ⁻	*kumi-ña	> /nɪ-wŋɪ-n/ ‘son menton’
*n		> /n/	*natu-ña	> /ɪ-ntɪ-n/ ‘son enfant’
* ^{n̄}		> /n/	* ^{n̄} amuk	> /ne-nem/ ‘moustique’
*ŋ		> /ŋ/	*ŋoRo	> /ŋojŋoj/ ‘ronfler’
*r		> /j/	*roŋoR	> /joŋ-tej/ ‘entendre’
*R	?	> /j/ ⁺	*Ropok	> /jow/ ‘sauter, voler’
	?	> Ø	* ^m baReko	> /ne- ^m b_ey/ ‘fruit à pain’
* ⁿ r		> / ⁿ d/	* ⁿ raRaQ	> /na- ⁿ daj/ ‘sang’
	?	> /j/ ⁻	*ma ⁿ ri ⁿ riŋ	> /mo-mjij/ ‘froid’
*l		> /l/	*laur	> /a-le/ ‘bord de mer’
*w		> Ø	*wa ^{n̄} ga	> /n-_ok/ ‘pirogue’
*y		> Ø	*kayu	> /-ye_/ ‘arbre’

2. Les voyelles

(a) La réduction syllabique

Le cas des voyelles est légèrement plus complexe. D'abord, il faut savoir que cette langue a connu un phénomène majeur au cours de son histoire récente (pas plus de trois siècles ??), à savoir une **réduction syllabique** systématique. Celle-ci est une conséquence directe d'un accent tonique, qu'il convient manifestement de reconstituer sur la pénultième (de l'étymon), avec un contre-accent toutes les deux syllabes vers la gauche. Sous l'effet de cet accent, toute voyelle posttonique (atone) s'est amuïe. En guise d'illustration, on peut citer une poignée de noms de lieux, à commencer par notre île même :

Tableau 2.13 – La réduction syllabique en pré-mwotlap : quelques toponymes

PRÉ-MWOTLAP	MWOTLAP	SENS
* <i>Mótaláva</i>	> <i>Mótlap</i>	'île Mwotlap'
* <i>Méreláva</i>	> <i>Méylap</i>	'île Merelava'
* <i>á-Ravéña</i>	> <i>Ayveñ</i>	'îlot Ravenga'
* <i>á-Qakéa</i>	> <i>Aqke</i>	'îlot Qakea'
* <i>á-Maéwo</i>	> <i>Añew</i>	'île Maewo'
* <i>á-Mosína</i>	> <i>Añsēn</i>	'village Mosina'
* <i>á-Valúwa</i>	> <i>Aplōw</i>	'village Vólōw'
* <i>á-Lakóna</i>	> <i>Alkon</i>	'île Gaua'
* <i>á-Gaúa</i>	> <i>Agō</i>	'île Gaua'
* <i>á-Rouá</i>	> <i>Ayō</i>	'île Roua'
* <i>á-bawúra-rígi</i>	> <i>Amwōyig</i>	'lieu-dit "Petits tamanous" '
* <i>á-Vanúa-láva</i>	> <i>Apnōlap</i>	'île Vanua-lava'
* <i>Úrepárapára</i>	> <i>N-ōybaybay</i>	'île Ureparapara'

Tous ces exemples présentent un effet spectaculaire. D'une part, la chute des voyelles posttoniques est la cause directe que tous les mots du mwotlap sont accentués sur leur syllabe finale. D'autre part, ce processus a eu pour effet de tout bonnement diviser par deux le nombre de syllabes du mot originel, puisqu'on passe de quatre syllabes ouvertes à deux syllabes fermées, ou de six à trois¹.

Lorsque le nombre de syllabes était initialement impair, la première syllabe (prétonique) s'est maintenue malgré tout, car sa chute eût entraîné un groupe de deux consonnes à l'initiale d'un mot, ce qui est exclu par la phonologie du mwotlap [§1 p.78]. On passe donc de trois à deux syllabes :

¹ Le phénomène en lui-même n'a rien pour surprendre, ayant marqué le passage du latin au français : cf. *civitate(m)* [ki'wi'ta'te] > *cité* [si'te] ; *mandu'care* > *man'ger* ; *fidem* > *foi*, etc.

PRÉ-MWOTLAP	MWOTLAP	SENS
* <i>a-Móta</i>	> <i>Añot</i>	‘île Mota’
* <i>a-Sóla</i>	> <i>Asol</i>	‘village Sola’
* <i>a-Vára</i>	> <i>Avay</i>	‘village Avay’
* <i>a-Váva</i>	> <i>Avap</i>	‘îles Torres’
* <i>a-Ráo</i>	> <i>Aya</i>	‘îlot Ra’

Nous verrons plus tard l'importance cruciale que revêt ce bouleversement historique, dans la genèse du principal phénomène morphologique de la langue : la copie vocalique [§4 p.106].

(b) *Transphonologisation et création historique de phonèmes*

Le phénomène de réduction syllabique a eu un double effet sur le rendement fonctionnel des séquences de phonèmes (Martinet 1967:201). D'un côté, l'information s'est considérablement densifiée, puisque la même quantité d'information était exprimée, pour ainsi dire, par moitié moins de syllabes. De l'autre côté, pourtant, cette économie articulatoire a nécessairement eu comme résultat une augmentation de l'ambiguïté, au moins dans certains cas. Par exemple, alors que le mota conservateur a conservé la distinction entre *sara* ‘balayer’, *sare* ‘déchirer’, *saro* ‘immerger’, la réduction syllabique a eu pour effet de confondre ces trois lexèmes en une seule et même forme *hay*, fortement ambiguë.

Or, imaginons que toutes les unités suivent le même schéma $*C_1V_1|C_2V_2| \rightarrow C_1V_1C_2|$. Sachant que le système de départ compte un inventaire de cinq voyelles distinctes, on a initialement un nombre théorique de combinaisons (toutes choses étant égales d'ailleurs) de $V_1V_2 = (5 \times 5) = 25$ combinaisons – ex. *sara*, *sare*, *saro*, *seri*, *seru*, etc. Or, après la chute de la voyelle posttonique, les seules distinctions possibles (sauf cas de transphonologisation sur les consonnes) se limitent à V_1 , en sorte que l'on passerait de 25 formes théoriques à seulement 5 ; il en résulterait un fort risque d'ambiguïté, comme nous venons de le voir avec *hay*. Pourtant, la perte de rendement fonctionnel que nous venons d'évoquer a été compensée par une puissante innovation : la **création d'une nouvelle paire de voyelles** /i/-/u/ (notées \bar{e} - \bar{o}). En somme, alors que le proto-océanien ou le mota (ou le pré-mwotlap) emploient des séquences de syllabes généralement ouvertes $C_1V_1|C_2V_2|...$ et un système de cinq voyelles $\langle i \bar{e} a o u \rangle$, le mwotlap a réduit la longueur de ses unités en créant des syllabes fermées $*C_1V_1|C_2V_2| \rightarrow C_1V_1C_2|$; mais il a limité l'ambiguïté qui en eût résulté, en accroissant le paradigme des voyelles (en position de V_1) de cinq à sept unités pertinentes $\langle i \bar{e} e a o \bar{o} u \rangle$ ¹. Le gain a l'air minime, si l'on compare $5 \rightarrow 7$ au maximum théorique de 25 combinaisons V_1V_2 ; mais il faut bien voir que ce maximum n'est jamais atteint à l'origine, et qu'il est rare d'avoir plus de 6 ou 7 combinaisons attestées sur les 25.

Au bout du compte, si cet accroissement de l'inventaire des voyelles n'a pas éliminé toutes les homonymies, il en a évité plus d'une. Par exemple, à partir des deux formes

¹ Si la réduction syllabique n'a pas eu lieu en mota (ni dans la plupart des langues NCV), elle caractérise cependant les autres langues des Banks, sous des formes diverses. Tandis que la langue mosina (Vanua-lava) a connu exactement le même destin que le mwotlap – création des deux voyelles /i/-/u/ – le vürès voisin est allé plus loin dans l'innovation, en créant quatre nouveaux phonèmes /i/-/u/ + /æ/-/ø/. Avec ses neuf voyelles, le vürès est capable de distinguer des unités que le mwotlap a confondues : ex. **nami* ‘lécher’ > VRS /nɛm/ ≠ **namu* ‘moustique’ > VRS /nœm/, tous deux confondus dans le MTP /nɛm/.

**/kp^weta/* ‘taro’ et **/kp^weti/* ‘terminer’, la réduction syllabique n'a pas entraîné aveuglément la perte de la dernière voyelle, ce qui aurait résulté en deux radicaux homophones */kp^wet/* ; avant de disparaître, la voyelle fermée /i/ a eu le temps, pour ainsi dire, de "colorer" la voyelle précédente, en la fermant légèrement – cependant que le /a/ ouvert maintenait l'ouverture du /e/ précédent. Il en est résulté deux radicaux différents, l'un avec une voyelle ouverte **/kp^weta/* > */-kp^wɛt/* ‘taro’ (*ne-qet*), l'autre avec une nouvelle voyelle semi-fermée, plus précisément [-ATR], à savoir **/kp^weti/* > */kp^wɪt/* ‘terminer’ (*qēt*). En d'autres termes, le phénomène historique de réduction syllabique :

$$*C_1V_1|C_2V_2| \rightarrow C_1V_1C_2|$$

s'est accompagné d'une **transphonologisation des oppositions pertinentes**¹, au cours de laquelle le rôle de contraste structural entre unités a migré de la voyelle V₂ (ex. **/kp^weta/* ≠ **/kp^weti/*) vers la voyelle V₁ (ex. */kp^wɛt/* ≠ */kp^wɪt/*).

Du point de vue strictement phonétique, on imagine aisément ce qui s'est passé. Sous l'influence du [a] final, la forme phonologique */kp^weta/* devait sans doute se réaliser par des timbres plus ouverts **[kp^wɛta]* ~ **[kp^wɛ̃ta]*, en vertu d'une sorte d'assimilation/harmonisation vocalique par anticipation ; inversement, le [i] de */kp^weti/* avait pour effet d'attirer le /e/ vers un timbre plus fermé, d'où **[kp^wɛ̃ti]* ~ **[kp^wɪti]*. Cependant, tant que subsistaient les voyelles finales, ces divergences phonétiques sur le /e/ n'étaient pas pertinentes, et restaient de simples variantes conditionnées. En revanche, lorsque la force de l'accent a fini par rendre inaudibles les voyelles finales, la divergence phonétique entre les réalisations de /e/ sont devenues directement fonctionnelles, *i.e.* se sont phonologisées. On voit donc que la réfection du système des voyelles en mwotlap (de 5 à 7 timbres pertinents) est une conséquence directe de la réduction syllabique – elle-même un ravage de l'accent d'intensité.

(c) **De la dilation à la fusion vocalique**

Le phénomène phonétique d'assimilation/harmonisation que nous venons de décrire pour rendre compte de l'émergence de nouvelles voyelles en mwotlap ne concerne pas uniquement les voyelles /ɪ/ et /ʊ/ : en réalité, le même processus a affecté semblablement l'ensemble des combinaisons de voyelles. Ainsi, un /a/ tonique suivi d'un /i/ atone s'est systématiquement fermé d'un cran, au point de venir se confondre avec le phonème /e/ : ex. **/layi/* ‘se marier’ a commencé par se palataliser en **[læyi]* ~ **[lɛyi]*, puis la chute du /i/ final a entraîné la phonologisation de la forme */lɛy/* (*leg*). De la même façon, l'ancien **/tari/* ‘innombrable’ s'est fermé en **[tæri]* > **[tɛri]* > **[tɛr]* (> [tɛj]), se confondant alors avec le résultat de */tɛr/* ‘picorer’ > [tɛr] (> [tɛj]) ; c'est ainsi que deux racines fort distinctes au départ **tari* ≠ **tere* ont fini par former deux homonymes avec le mwotlap /tɛj/ *tey* ‘innombrable’ / ‘picorer’. En l'occurrence, l'altération phonétique ne met pas en jeu de nouveau phonème vocalique, mais provoque des bouleversements parmi les voyelles déjà existantes : parallèlement au passage /e_ i/ > /ɪ/, on constate le changement /a_ i/ > /e/.

Ce phénomène a affecté tous les mots du mwotlap, de façon à la fois régulière et spectaculaire : **avant de disparaître sous l'effet de l'accent, toute voyelle posttonique a influencé le timbre de la voyelle tonique de la syllabe précédente.** Cette assimilation à distance rappelle fortement le phénomène de l'Umlaut dans les langues germaniques, par lequel une voyelle ou semi-voyelle palatale [i] ~ [j] a palatalisé la voyelle de la syllabe

¹ Cf. par exemple Hagège & Haudricourt (1978).

précédente : ex. gotique **taljan* > anc. haut alld *zellen* ‘raconter’ (soit [a_j] > [ε]). Cependant, le terme d'*Umlaut*, qui désigne principalement les cas de fermeture ou palatalisation, est trop restrictif. En effet, le mwotlap donne également des exemples d'ouverture, comme dans POc **pulan* ‘lune’ > [wul] *wōl* : une posttonique ouverte a pour effet d'ouvrir d'un cran la voyelle précédente si celle-ci est fermée – soit /¹u_a/ > /u/. Ce dernier phénomène, parfois appelé *fracture*, est précisément présenté comme le symétrique de l'*Umlaut* par Mounin (1974) ; tous deux sont des cas particuliers de ce qu'il appelle *inflexion* :

Inflexion – Terme désigné pour désigner le phénomène de dilation [= assimilation à distance] vocalique. Dans ce type d'assimilation, un trait articuloire d'une voyelle influence l'articulation d'une autre voyelle située dans la syllabe voisine.

(Mounin, *Dictionnaire de la linguistique* 1974:177)

Le dictionnaire de Dubois & al. (1994) donne le nom de *métaphonie* au même phénomène :

Métaphonie – On appelle *métaphonie* la modification du timbre d'une voyelle sous l'influence d'une voyelle voisine. Il s'agit d'un phénomène de dilation vocalique qui reçoit aussi le nom d'*inflexion* ou, plus rarement, de *mutation* (en allemand *Umlaut*).

(Dubois et al., *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* 1994:301)

Parmi cette profusion terminologique (*inflexion*, *métaphonie*, *mutation*, *Umlaut*, *dilation*), nous choisirons le terme de *métaphonie*, qui nous semble plus parlant que les autres.

Mais pour être précis, il faut voir que la métaphonie ne désigne en réalité que la première étape du phénomène que nous avons décrit, à savoir la seule influence d'une voyelle sur une autre – ex. [¹a_i] > [¹ε_i]. En mwotlap, cette mutation a été solidaire de / immédiatement (?) suivie par une seconde étape, *i.e.* l'amuïssement de la voyelle posttonique [¹ε_i] > [ε]. Ainsi, même si l'étape de la métaphonie doit sans doute être reconstituée comme un chaînon manquant dans l'historique des voyelles dans cette langue, ce n'est pas elle que l'on observe directement. Lorsque l'on compare le mwotlap à une langue comme le mota, tout se passe **comme si une séquence de deux voyelles non adjacentes *V₁V₂ s'était systématiquement amalgamée en une nouvelle voyelle unique V'₁** (sans qu'il soit pertinent de mentionner l'étape intermédiaire *V₁V₂ > *V'₁V₂, d'ailleurs hypothétique).

Faute d'un terme existant (?) pour désigner globalement ce phénomène { *V₁V₂ > *V'₁ }, nous désignerons cet amalgame de deux voyelles par le terme – sans doute améliorable – de **FUSION VOCALIQUE**. On dira donc que la séquence [¹a_i] a historiquement fusionné en [ε], que [¹u_a] a fusionné en [u], [¹e_i] en [i], et ainsi de suite.

(d) *La fusion vocalique, du proto-océanien au mwotlap*

Le tableau suivant illustre chacune des combinaisons de voyelles du POc –continué jusqu'en pré-mwotlap– et le résultat de leur fusion en mwotlap contemporain. Les voyelles seront notées selon leur valeur phonologique (plutôt que phonétique) dans les deux états de langue : ⟨i e a o u⟩ en POc → ⟨i i e a o u⟩ en mwotlap¹. Nous nous limiterons chaque fois à un seul exemple ; le lecteur en trouvera d'autres au *Tableau 2.12* p.85.

¹ Les deux règles estampillées "interne" concernent les combinaisons *¹a_i et *¹a_u uniquement à l'intérieur du mot, *i.e.* avec /a/ au moins quatre syllabes avant la fin. Pour les autres conventions, voir n.1 p.84.

Tableau 2.14 – La fusion vocalique : du proto-océanien au mwotlap

POc	mwotlap	exemple POC > mwotlap	sens mwotlap
* <i>i_i</i>	> /i/	* <i>kinit</i> > /ɣin/	‘pincer’
* <i>i_e</i>	> /ɪ/	* <i>kiRe</i> > /ni-ɣɪj/	‘pandanus’
* <i>i_a</i>	> /ɪ/	* <i>piRaq</i> > /ni-vɪ/	‘sorte de taro’
* <i>i_o</i>	> /ɪ/	* <i>lipo</i> > /ni-lɪw/	‘(grande) dent’
* <i>i_u</i>	> /i/	* <i>inum</i> > /in/	‘boire’
* <i>e_i</i>	> /ɪ/	* <i>sei</i> > /hi/	‘qui ?’
* <i>e_e</i>	> /e/	* <i>^mbe^mbe</i> > /ne- ^m bem/	‘papillon’
* <i>e_a</i>	> /e/	* <i>mena</i> > /men/	‘mûr’
* <i>e_o</i>	> /e/	* <i>qenop</i> > /en/	‘être allongé’
* <i>e_u</i>	> /ɪ/	(PNCV * <i>re^mbu</i>) > /ni-jɪm/	‘vague’
* <i>a_i</i>	> /e/	* <i>paRi</i> > /ne-vej/	‘raie’
(interne) > /ɪ/		* <i>taliŋa-ña</i> > /ni- ⁿ dɪŋa-n/	‘ses oreilles’
* <i>a_e</i>	> /a/	* <i>kanase</i> > /na-ɣnah/	‘poisson mulot’
* <i>a_a</i>	> /a/ ⁺	* <i>saman</i> > /na-sam/	‘flotteur de pirogue’
	> /o/	* <i>wa^ŋga</i> > /n-ok/	‘pirogue’
* <i>a_o</i>	> /a/	* <i>napo</i> > /na-naw/	‘mer’
* <i>a_u</i>	> /e/	* <i>kaRu</i> > /ɣej/	‘nager’
	> /o/ ⁻	* <i>raun</i> > /na-jø/	‘feuille’
(interne) > /ɪ/		* <i>panua-ña</i> > /ni-vɪna-n/	‘son pays’
* <i>o_i</i>	> /o/	* <i>^mboŋi</i> > /no- ^{kp} wɔŋ/	‘nuit, journée’
	> /ɪ/ ⁺	* <i>poli</i> > /wɪl/	‘acheter’
* <i>o_e</i>	> /o/	* <i>pose</i> > /no-woh/	‘pagaie’
* <i>o_a</i>	> /o/	* <i>ñoRap</i> > /anoj/	‘hier’
* <i>o_o</i>	> /o/	* <i>roŋoR</i> > /joŋ-tey/	‘entendre’
* <i>o_u</i>	> /o/	* <i>topu</i> > /no-tow/	‘canne à sucre’
	> /ɪ/ ⁺	* <i>katou</i> > /na-ɣtɪ/	‘bernard-l'ermite’
* <i>u_i</i>	> /u/	* <i>sapuR-i</i> > /suwuj/	‘parsemer’
	> /ɪ/ ⁺	* <i>suRi</i> > /ni-hij/	‘os’
	> /o/ ⁻	* <i>kumi</i> > /no-wom/	‘barbe’
	> /ɪ/ ⁻	* <i>quRis</i> > /n-ɪj/	‘ <i>Spondias dulcis</i> ’
* <i>u_e</i>	> /o/	* <i>kasupe</i> > /na-ɣhɔw/	‘rat’
* <i>u_a</i>	> /o/	* <i>puaq</i> > /o/	‘fructifier’
	> /ɪ/ ⁻	* <i>quraŋ</i> > /n-ɪj/	‘langouste’
* <i>u_o</i>	> /o/	* <i>^mbuto</i> > /no-bot/	‘nombril’
* <i>u_u</i>	> /u/	* <i>saŋapulu(q)</i> > /soŋwul/	‘dix’
	> /ɪ/ ⁺	* <i>pusuR</i> > /n-ih/	‘arc’

(e) Le grand schisme de l'aperture

Malgré leur apparente complexité, les trente-quatre combinaisons énumérées ci-dessus frappent par leur régularité et, au moins en partie, par leur logique. On relève diverses constantes dans les mutations, mettant en valeur un contraste entre *voyelles fermées* (*i, *u) et *voyelles non-fermées* (*a, *e, *o) :

- une voyelle V₁ non-fermée (= a, e, o) reste normalement telle quelle chaque fois qu'elle est suivie d'une voyelle V₂ non-fermée (= a, e, o) ;
- une voyelle V₁ non-fermée (= a, e, o) se ferme d'un cran chaque fois qu'elle est suivie d'une voyelle V₂ fermée (= i, u) ;
- une voyelle V₁ fermée (= i, u) s'ouvre d'un cran chaque fois qu'elle est suivie d'une voyelle V₂ non-fermée (= a, e, o) ;
- une voyelle V₁ fermée (= i, u) suivie d'une voyelle V₂ fermée (= i, u) demeure fermée, mais peut changer de timbre – ex. [ʼu_u] > [i] ;
- étrangement, quand V₂ = u, non seulement le trait [+labial] ~ [+vélaire] ne modifie pas la voyelle V₁ (ex. [ʼa_u] > [e] et non [ʼa_u] > [o]), mais la plupart du temps, u a même pour effet de délabialiser V₁ (ex. [ʼo_u] > [ɪ] ; [ʼu_u] > [i])¹.
etc.

Les tendances générales du changement apparaissent mieux si on les réunit en un tableau synthétique. Celui-ci permet de croiser le timbre de la voyelle tonique V₁ (colonnes) avec celui de la voyelle posttonique V₂ (lignes) ; dans chaque case ainsi obtenue, nous y inscrivons le reflet le plus régulier de *V₁V₂ en mwotlap².

Tableau 2.15 – La fusion vocalique : correspondances entre voyelles du proto-océanien et voyelles du mwotlap

	ʼi_	ʼe_	ʼa_	ʼo_	ʼu_
_i	ɪ	ɪ	e	ɪ	ɪ
_e	ɪ	e	a	o	ɯ
_a	ɪ	e	a	o	ɯ
_o	ɪ	e	a	o	ɯ
_u	ɪ	ɪ	e	ɪ	ɪ

À titre de comparaison, nous présentons les résultats de la langue mosina, qui à certains égards sont plus logiques :

¹ C'est là la principale différence entre la fusion vocalique qu'a connue le mwotlap et celle que présente le mosina. Plus logique, cette dernière langue a labialisé / vélarisé V₁ au contact de V₂ = u, ex. POc *ñamuk 'moustique' > MSN /nom/, MTP /-nem/ ; POc *tolu 'trois' > MSN /-tɔl/, MTP /-tɪl/ ; POc *pulu 'poil' > MSN /vul/, MTP /-il/. Cf. *Tableau 2.16*.

² Le choix de ne présenter que le reflet le plus régulier a pour effet surprenant que la voyelle /u/, pourtant relativement bien représentée en mwotlap, est absente du tableau. En effet, les deux cas de figure susceptibles d'aboutir à /u/, à savoir *ʼu_i et *ʼu_u, résultent majoritairement en une voyelle palatale /i/.

Tableau 2.16 – *La fusion vocalique : correspondances entre voyelles du proto-océanien et voyelles du mosina*

	^l i ₋	^l e ₋	^l a ₋	^l o ₋	^l u ₋
₋ i	i	ɪ	e	ʊ	u
₋ e	ɪ	e	a	o	ʊ
₋ a	ɪ	e	a	o	ʊ
₋ o	ɪ	e	a	o	ʊ
₋ u	i	ɪ	o	ʊ	u

Comme le montre le *Tableau 2.15*, les deux voyelles [-ATR] du mwotlap $\bar{e}-\bar{o}$ (= /ɪ/-/ʊ/) proviennent toujours d'une fusion entre une voyelle fermée et une voyelle non-fermée. Quant aux rencontres entre voyelles non-fermées, elles dessinent au centre du tableau une sorte de "carré inviolable".

(f) Fusion historique et alternances en synchronie

Parmi les nombreux commentaires qu'appelleraient de tels résultats, nous ne nous en permettrons qu'un seul. La loi de *fusion vocalique* joue un rôle essentiel pour rendre compte des alternances morphologiques associées aux suffixes de possession (pour les noms inaliénables). Dans la lignée de la transphonologisation dont nous avons parlé plus haut, on passe d'un système ancien où la possession est marquée par les seuls suffixes :

**(na) mata-^ggu* ‘mes yeux’ / **(na) mata-^ñna* ‘ses yeux’

à un système moderne où le suffixe possessif est devenu indissociable d'une inflexion sur le radical (cf. la notion d'Umlaut), à certaines personnes :

na-mte-k ‘mes yeux’ / *na-mtā-n* ‘ses yeux’

C'est ainsi que tous les noms inaliénables du mwotlap présentent systématiquement deux thèmes ou radicaux, l'un à voyelle plus fermée (ex. *mte*), l'autre à voyelle plus ouverte (ex. *mta*) ; ces différences d'aperture s'expliquent historiquement par le timbre de la voyelle du suffixe possessif, aujourd'hui effacé. Les détails synchroniques de cette morphologie complexe seront donnés plus loin [cf. §B p.468] ; mais nous les ferons intervenir beaucoup plus tôt, dans l'étude de l'harmonisation vocalique [§A p.93].

III. Morphophonologie des voyelles

Au premier abord, le mwotlap frappe par la complexité de sa phonologie et de sa morphologie. Pourtant, cette complexité semble pouvoir se réduire à une poignée de règles facilement manipulables, permettant de calculer sans erreur toutes les formes qu'exige la pratique de la langue : les formes irrégulières, pléthoriques au premier regard, se ramènent presque toujours à des régularités secondaires – en sorte qu'il est apparu possible, quoique laborieux, de dresser l'intégralité de ce système morphophonologique à l'aide de quelques règles et catégories en nombre limité.

Or, c'est sur la distribution et l'interdépendance des *voyelles* que semble reposer l'essentiel de ce système. C'est du moins par ce biais-là que nous choisissons de le présenter,

tant cette approche semble féconde aussi bien pour la compréhension du mwotlap lui-même, que pour la réflexion théorique qu'elle autorise.

De nombreuses questions se posent au sujet de la distribution des voyelles parmi les syllabes d'un mot, particulièrement dans les cas d'affixation. En fait, il faut distinguer quatre classes de phénomènes morphologiques^{et/ou} phonologiques portant sur les voyelles :

- **HARMONISATION VOCALIQUE** :
au sein d'un lexème, la flexion d'une voyelle entraîne une assimilation partielle de la voyelle précédente : *iplu-k* 'mon copain' > *ēplō-n* 'son copain' ;
- **COPIE VOCALIQUE** :
sans disparaître, la voyelle radicale transmet son timbre à la voyelle du préfixe :
ex. *nA-* + *wōl* > *nō-wōl* 'lune' ;
- **TRANSFERT VOCALIQUE** :
la voyelle radicale transmet son timbre à la voyelle du préfixe, puis disparaît :
ex. *nA-* + *hīnag* > *nī-hnag* 'igname' ;
- **INSERTION VOCALIQUE** :
au sein même du lexème, une des voyelles du radical s'insère à un autre endroit du même radical : ex. *mtig* > *mītig* "cocotier".

Nous traiterons d'abord du premier cas, assez marginal, avant d'aborder les trois autres, qui constituent le cœur de la morphologie du mwotlap¹.

A. HARMONISATION VOCALIQUE

Nous appelons **harmonisation vocalique** les modifications régulières de timbre, subies par une ou plusieurs voyelles d'un mot, sous l'effet d'une autre voyelle non contiguë du même mot. Il ne s'agit pas d'une assimilation totale, mais d'une modification partielle, qui n'apparaît dans cette langue que dans un cas très particulier, que l'on va voir. On se gardera de confondre ce type d'assimilation vocalique, qui opère en synchronie, avec un phénomène assez proche, nommé *métaphonie*, que nous avons reconstitué dans l'histoire du mwotlap [cf. §(c) p.88].

1. Ouverture régulière des voyelles

Les seuls mots subissant une flexion suffixale sont les noms à détermination directe, parfois dits "noms à possession inaliénable". Le terme possédé se présente sous la forme d'un *thème* morphologique donné, toujours terminé par une voyelle V_j : *tale* ~ 'âme'. Il est obligatoirement suivi d'un terme référant au possesseur, qu'il s'agisse d'un nom comme dans *tale mē* 'l'âme du serpent-de-mer', ou d'un suffixe possessif personnel, comme 1SG : *tale-k* 'mon âme'.

Au cours de la flexion en personne, la voyelle finale V_j , et normalement elle seule, subit des modifications régulières en 3SG, et pour la plupart des autres personnes non-singulier : elle s'ouvre d'un degré. On aura ainsi *tala-n* 'son âme', *tala-y* 'leurs âmes' et de même pour la plupart des autres voyelles (surtout antérieures) :

¹ Le présent chapitre III reprend, en le corrigeant, un article déjà publié (François 1999 *b*) ; certains développements ont fait l'objet d'une communication au septième Congrès annuel de l'AFLA (*Austronesian Formal Linguistics Association*) : cf. François 2000 *c*.

Tableau 2.17 – Flexion des noms possessibles : l'ouverture d'un cran

<i>v. finale</i>	<i>thème</i>	<i>sens</i>	<i>1sg</i>	<i>3sg</i>
i > ē	yēnti~	nièce	yēnti-k	yēntē-n
ē > e	ivē~	mère	ivē-k	ive-n
e > a	tale~	âme	tale-k	tala-n
*a				
u > ō	moyu~	oncle / neveu	moyu-k	moyō-n

À noter, les voyelles arrondies ne suivent pas toujours la même logique :

Tableau 2.18 – Flexion des noms possessibles : quelques cas particuliers

<i>v. finale</i>	<i>thème</i>	<i>sens</i>	<i>1sg</i>	<i>3sg</i>
o = o	na-lo~	mémoire	na-lē-k	na-lo-n
ō = ō	nō-swō~	graine	–	nō-swō-n
u = u	ni-bgu~	péché	ni-bgu-k	ni-bgu-n

S'il est vrai que cette ouverture d'un degré s'explique historiquement par le timbre vocalique disparu des anciens suffixes (POc *-^hgu 1SG, *-ñā 3SG)¹, ce n'est pas là, cependant, qu'il faut parler d'harmonie vocalique : en synchronie, il ne s'agit plus de l'influence d'une voyelle sur une autre, mais de flexions associées à des paradigmes morphologiques.

Mais la première conclusion que nous pouvons tirer de ce tableau est d'ordre phonologique, car elle concerne la structuration des phonèmes vocaliques entre eux. On sait en effet que /i/ s'oppose à /ɪ/ = \bar{e} , tout comme /u/ à /ʊ/ = \bar{o} , par deux traits phonétiques principaux :

- l'**aperture** (*i* est plus fermé que \bar{e}), ce qui les place sur une échelle à 4 termes *i-ē-e-a...* ;
- le **trait ATR** (*i* est +ATR, \bar{e} est -ATR), qui quant à lui situe les deux phonèmes *i* et \bar{e} l'un par rapport à l'autre, en couple.

Une question légitime en phonologie serait : lequel de ces deux traits est *emic* ? Autrement dit, quel trait a été retenu par le mwotlap pour structurer le système des voyelles ? Une première réponse est suggérée par le fonctionnement de cette flexion possessive des noms : l'ouverture d'un cran de chacune des voyelles (dans l'ordre *i* > \bar{e} > *e* > *a*) tendrait à prouver que le mwotlap a retenu le critère d'aperture comme principe d'organisation de son système vocalique, tandis que l'opposition *etic* [\pm ATR], n'aurait pas de pertinence au niveau phonologique. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, le système proposé par J. Kasarhérou (1962) ou Crowley (2002) pour le mwotlap serait équivalent au nôtre, étant composé des seules voyelles [+ATR] /i e ε a ɔ o u/ : bien que l'observation soit phonétiquement fautive, elle serait fonctionnellement correcte. Nous allons voir ce qu'il en est.

2. L'harmonisation vocalique

Or, un sous-ensemble de ces noms suffixables présente la particularité de doubler cette flexion d'une modification supplémentaire sur la (ou les) voyelle(s) V_i précédant la voyelle finale V_j . Il s'agit plus précisément des cas où V_j et V_i sont toutes deux d'aperture minimale,

¹ Cet aspect historique a été esquissé plus haut : cf. §(f) p.92.

c'est-à-dire ont chacune soit le timbre *i* soit le timbre *u*. Dans ce cas précis, l'ouverture – si elle a lieu – de V_j au cours de la flexion entraîne également l'ouverture de V_i d'un degré¹.

Tableau 2.19 – *L'harmonisation vocalique*

$V_i - V_j$	<i>v. fléchies</i>	<i>radical</i>	<i>sens</i>	<i>1.sg</i>	<i>3.sg</i>
i - i	$\bar{e} - \bar{e}$	<i>inti~</i>	fil	<i>inti-k</i>	<i>ēntē-n</i>
i - i - i	$\bar{e} - \bar{e} - \bar{e}$	<i>ni-nini~</i>	reflet	<i>ni-nini-k</i>	<i>nē-nēnē-n</i>
i - u	$\bar{e} - \bar{o}$	<i>iplu~</i>	compagnon	<i>iplu-k</i>	<i>ēplō-n</i>
u - u	$\bar{o} - \bar{o}$	<i>-buhu~</i>	doigt	<i>-buhu-k</i>	<i>-bōhō-n</i>
u - i	$\bar{o} - \bar{e}$	<i>n-ulsi~</i>	cime	–	<i>n-ōlsē-n</i>

Mais ce phénomène n'a pas lieu si la voyelle finale ne s'ouvre pas, ou si l'une des deux voyelles en présence n'est pas du premier degré d'aperture (*i/u*) :

Tableau 2.20 – *Quelques cas où l'harmonisation vocalique ne s'applique pas*

$V_i - V_j$	<i>v. fléchies</i>	<i>radical</i>	<i>sens</i>	<i>1.sg</i>	<i>3.sg</i>
i - u	i - u	<i>ni-bgu~</i>	péché	<i>ni-bgu-k</i>	<i>ni-bgu-n</i>
i - (ē)	i - (e)	<i>ivē~</i>	mère	<i>ivē-k</i>	<i>ive-n</i>
(ō) - i	(ō) - ē	<i>tōti~</i>	tronc	–	<i>tōtē-n</i>

Le *Tableau 2.19* signale donc l'influence que peut avoir la modification d'une voyelle d'un mot sur d'autres voyelles du même mot. Dans un tel cas de figure, cependant, on ne peut parler strictement d'une copie vocalique, puisque V_j ne remplace pas V_i ; en revanche, elle lui transmet bel et bien, à travers le mur des consonnes, une de ses caractéristiques.

Quelle est donc cette caractéristique, régissant la transformation commune de *i* et *u* en \bar{e} et \bar{o} respectivement ? Et pourquoi cette altération conditionnée ne concerne-t-elle que ces deux paires de voyelles, et non toute la série *i-ē-e-a* ? La réponse est suggérée par la question même : c'est sans équivoque le trait $[\pm\text{ATR}]$ qui explique cette nouvelle règle phonologique. En effet, alors que ce trait n'est pas en jeu dans les couples *i-e* ou *i-a*, c'est lui qui oppose en bloc *i-u* à $\bar{e}-\bar{o}$, et qui permet d'expliquer leur solidarité. On peut ainsi reconstituer les deux étapes du processus faisant passer (en synchronie) de *iplu-k* à *ēplō-n*, processus fort instructif pour comprendre l'organisation du système vocalique en mwotlap :

- **pertinence du trait d'aperture** : au cours de la flexion personnelle, *iplu-k* s'ouvre normalement en **iplō-n*, comme c'est le cas de la plupart des voyelles, disposées en échelle $i > \bar{e} > e > a$; le trait ATR n'est pas en jeu.
- **pertinence du trait $[\pm\text{ATR}]$** : suite à cette ouverture $u \rightarrow \bar{o}$, le trait $[-\text{ATR}]$ de \bar{o} s'impose à la voyelle précédente, dans la mesure où ce trait y est pertinent (donc pour *i* et *u* seulement). Ainsi **iplō-n* s'harmonise en *ēplō-n*, forme dans laquelle les deux voyelles sont toutes les deux $[-\text{ATR}]$. Cette fois-ci, ce n'est plus l'aperture vocalique qui situe les phonèmes *i* et \bar{e} l'un par rapport à l'autre dans le système, mais ce fameux trait ATR.

¹ Les faits d'*harmonisation vocalique* seront repris plus tard, dans le chapitre qui traitera de la morphologie de la possession (cf. §5 p.473) ; nous ne les évoquons ici que pour leur intérêt du point de vue phonologique.

C'est donc bien une véritable harmonisation –sinon harmonie¹– vocalique qui a lieu ici, par laquelle une voyelle V_j passée² de [+ATR] à [-ATR] a exercé une contrainte sur une autre voyelle V_i du même mot, imposant le même passage de [+ATR] à [-ATR]. Voilà qui donne une information précieuse sur la structuration du système vocalique de la langue : le trait [ATR], que l'on avait cru *etic* et non *emic* en mwotlap, se révèle en fait pertinent, dans la mesure où lui seul peut rendre compte de certains faits de morphologie, qui seraient mal expliqués si l'on se contentait de mentionner l'aperture.

Outre cette information sur les structures du vocalisme, l'harmonisation en ATR nous intéresse pour la suite de notre étude sur les mouvements et influences entre voyelles dans le mot. Cette assimilation partielle qu'est l'harmonisation, tout en ne concernant qu'une classe restreinte de termes, révèle déjà une certaine perméabilité des voyelles aux caractéristiques phoniques de leur environnement. Indépendamment de la nature et du nombre des consonnes qui les séparent, **les voyelles s'influencent les unes les autres** – en tout cas dans certains cas bien circonscrits³. Nous allons maintenant examiner d'autres phénomènes morphologiques plus importants, dans la mesure où ils portent sur des classes de mots bien plus nombreuses –aussi bien les noms que les verbes–, et impliquent des assimilations non plus partielles, mais totales, voire de véritables mouvements de voyelles.

B. COPIE VOCALIQUE

La copie vocalique apparaît comme le phénomène le plus remarquable de la morphologie du mwotlap, et peut-être le plus complexe. Il s'agit de la capacité qu'ont certains préfixes de la langue (au nombre de huit), à emprunter leur voyelle à celle du radical qui suit.

1. Les préfixes *C- et la copie vocalique

La copie de la voyelle a déjà été repérée par les deux seuls auteurs ayant déjà parlé du mwotlap : Codrington, en 1885, et Jacqueline Kasarhérou (de la Fontinelle), dans sa brève présentation "*Les changements vocaliques de trois préfixes en mwotlap*" (1962), consacrée à ce sujet. Ces deux auteurs ont en commun de présenter ces préfixes comme phonologiquement de forme C- : Codrington parle ainsi de *n-* article des noms, *n-* préfixe verbal, *m-* marque verbale de passé et *t-* de futur, en parlant à chaque fois de "vowel shifting". Et c'est sous cette même forme que J. Kasarhérou les cite également, non sans réunir les deux *n-* en un seul "préfixe actualisant" accepté par tous les lexèmes, qu'ils équivalent à nos noms ou à

¹ On ne peut pas parler d'harmonie ATR au niveau phonologique en mwotlap, comme on peut le faire pour d'autres langues, dans la mesure où d'autres formes lexicales n'interdisent pas des divergences sur ce trait : on a ainsi régulièrement *tōti* /toti/ 'tronc' ou *bēyih* /^mbijih/ 'paroi'. Mieux vaut donc parler d'*harmonisation* vocalique, comme fait de morphologie régissant la flexion de quelques noms.

² En décrivant ce phénomène comme une *ouverture* vocalique, nous partons du présupposé qu'en synchronie, la voyelle finale V_j qui sert de référence pour le lexème est celle que l'on trouve à la 1^{ère} p.sg., *i.e.* la voyelle de timbre le plus fermé. Ce choix se justifie par le fait que le radical de 1SG est un radical (*iplu*) qui existe par ailleurs tel quel (devant un autre nom), contrairement à la forme de 3SG. D'autre part, on sait que le *i* reflète un ancien article personnel */i-/, confirmant que *iplu* est premier par rapport à *ēplō*. Le choix de la forme de référence pour les noms suffixables nécessite une réflexion plus détaillée, que nous entreprendrons dans un autre chapitre : cf. §2 p.469.

³ Nous mentionnerons plus tard [§5 p.110] la représentation que propose la théorie autosegmentale, pour de tels phénomènes : consonnes et voyelles sont disposées sur deux plans distincts, autorisant la perméabilité des unes aux autres, comme dans le cas de l'harmonie. Cf. Angoujard (1997).

nos verbes ; à ce sujet, nous montrerons que l'auteur a tort d'en tirer argument pour nier l'opposition verbo-nominale, pour la simple raison que ces deux préfixes sont en fait morphologiquement différents.

On peut citer au hasard les formes suivantes, où l'on constatera une identité systématique entre la première voyelle, celle du préfixe, et la suivante, appartenant au radical¹ :

Tableau 2.21 – Exemples de copie vocalique

<i>ni-git</i>	pou	<i>nē-sēm</i>	argent	<i>ne-qet</i>	taro
<i>no-gom</i>	maladie	<i>nō-vōy</i>	volcan	<i>nu-kumay</i>	patate douce
<i>na-gap</i>	crabe	<i>ni-qti-k</i>	ma tête	<i>nē-qtē-n</i>	sa tête
<i>vō-yō</i>	deux	<i>vē-tēl</i>	trois	<i>vē-vēh</i>	combien ?
<i>lō-vōy</i>	sur le volcan	<i>bi-qti-k</i>	pour ma tête	<i>to-Mot</i>	de Mota

Face à cette série parfaite, il est tentant de poser une règle générale de copie vocalique : tout préfixe de forme C- adopte la première voyelle du lexème auquel il s'applique, lorsque ce lexème commence par 1 (ou 2) consonne(s). C'est ainsi que, selon J. Kasarhérou, ces préfixes "semblent ne pas avoir de voyelle propre, mais l'emprunter au radical". Par ailleurs, lorsque le radical commence lui-même par une voyelle, le préfixe s'y adjoint directement, sans avoir besoin d'une voyelle de soutien : ceci semble confirmer que ces préfixes sont bien de forme C-.

Cette voyelle de soutien de timbre indéfini, ou *voyelle épenthétique*, est rendue nécessaire par les règles phonotactiques que nous avons exposées au §(b.1) p.79. En vertu de l'interdiction stricte d'avoir un groupe de consonnes en attaque de syllabe, chaque affixe C- ne pourrait se combiner à un lexème C(C)V- que moyennant des réajustements. Le principe est d'insérer un centre syllabique entre deux consonnes, lorsque celles-ci ne peuvent pas se répartir entre deux syllabes distinctes : ainsi $n- + sēm \rightarrow *(n-sēm) \rightarrow nē-sēm$ 'argent', sur le modèle de l'insertion vocalique $*(mtig) \rightarrow mītig$ 'cocotier'.

Tableau 2.22 – Une voyelle pour sauver la structure syllabique ?

<i>radical</i>	<i>*n- + radical</i>	<i>nom seul</i>	<i>nom + article</i>	<i>sens</i>
V _i -	n-V _i -	<i>ih</i>	<i>n-ih</i>	arc
CV _i -	nV _i - CV _i -	<i>bē</i>	<i>nē-bē</i>	eau
CCV _i -	nV _i -C CV _i -	<i>qti</i>	<i>ni-qti</i>	tête

Cependant, on va voir que cette explication en termes de soutien syllabique, pourtant judicieuse pour rendre compte d'autres phénomènes, n'est pas suffisante dans le cas de ces préfixes à copie vocalique.

2. Préfixes CV- : nature de la voyelle V

En réalité, plusieurs arguments plaident pour qu'on pose des préfixes CV- et non C- – la

¹ Les trois premières lignes illustrent l'article des noms *nA-* – dont nous n'évoquerons pas ici le fonctionnement syntaxique ; la ligne suivante concerne un préfixe *v-* (ancien classificateur numéral) formant les numéraux ; la dernière ligne donne des exemples de prépositions ('dans', 'pour', 'de').

principale question étant alors de savoir s'il faut poser une voyelle "copiante" indéfinie (\emptyset central, archiphonème vocalique), ou une véritable voyelle phonologique, dotée d'un timbre spécifique.

(a) Une voyelle insaisissable

On citera d'abord le nom de la tortue, *na-ō*, qui sans article se réduit à *ō* : bien qu'exceptionnelle (on attendait **n-ō*), cette forme prouve qu'on ne peut poser un article sous forme C- (soit **n-*), mais qu'il peut apparaître pourvu d'une voyelle, y compris dans un cas où la structure syllabique ne requiert aucune voyelle de transition. Admettons donc que tous les préfixes se comportent comme l'article – on le montrera par la suite –, en ce qu'ils sont tous monosyllabiques (CV-) ; reste à déterminer la nature de cette voyelle, à la fois morphologiquement présente, et susceptible de modifier son timbre.

Dans un premier temps, le phénomène de copie inciterait à poser des morphèmes à voyelle libre, caractérisés par un archiphonème vocalique : on opposerait ainsi les deux articles *wo-*, pourvu d'un véritable phonème /o/, à *nV-*, dont la voyelle serait intrinsèquement transparente – de même pour les verbaux *mV-*, *tV-*, etc. Quelle serait donc l'origine phonétique de cet archiphonème ? L'explication par coloration d'une voyelle centrale [ə] sous-jacente¹ (opposant désormais *wo-* à *nə-*) est mise en doute par l'absence totale de cette voyelle centrale en mwotlap, aussi bien au niveau phonétique que phonologique, si bien qu'une telle hypothèse serait *ad hoc*.

Au lieu de spéculer sur des phonèmes inexistants, il est plus profitable d'examiner les faits plus précisément que ne l'ont fait les auteurs déjà cités, afin de déterminer les règles qui permettent d'attribuer un timbre à cette voyelle. Aussi voudrions-nous revenir sur les formes que J. Kasarhérou qualifie d'exceptions, et dans lesquelles la copie ne semble pas se faire régulièrement. Outre la tortue déjà citée (*na-ō*), de très nombreuses formes présentent des voyelles distinctes entre le préfixe et le lexème qui suit ; en outre, si l'on observe simultanément le comportement de deux préfixes dans des contextes lexicaux semblables, on constate de nombreuses irrégularités et incohérences par rapport à la règle de copie vocalique.

(b) Des exceptions pléthoriques

Opposons ainsi l'article **nV-* et le locatif **lV-*. Malgré un comportement apparemment similaire (*nō-vōy*, *lō-vōy*), ces deux préfixes présentent parfois deux voyelles distinctes, différant tantôt entre elles, tantôt avec le lexème suivant :

Tableau 2.23 – Quelques exceptions à la copie vocalique

+ article	traduction	+ locatif	traduction
<i>na-naw</i>	la mer	<i>le-naw</i>	en mer
<i>na-s̄mal</i>	la pluie	<i>le-s̄mal</i>	sous la pluie
<i>na-he-k</i>	mon nom	<i>le-he-k</i>	en mon nom
<i>na-gmel</i>	maison des hommes	<i>le-gmel</i>	au <i>nakamal</i>
<i>na-lo</i>	le soleil	<i>le-lo</i>	au soleil
<i>na-pnō</i>	l'île, le village	<i>le-pnō</i>	en l'île, au village

¹ Cf. le kalam analysé par Pawley, et cité par Foley (1986:51).

Considérant comme réguliers les cas où la voyelle de l'article est semblable à celle du radical, comme dans *na-naw* ou *le-gmel*, on cherche d'abord à rendre compte des formes "anormales" (soulignées) comme *le-naw* ou *na-gmel*, sans copie vocalique. C'est ainsi que Codrington explique, à tort, le *a* de *na-bte* 'fruit à pain' par le même terme dans la langue voisine de mota, *patau* : "*nabte* for *na bate*". De même, on pourra chercher à voir dans le *a* de *na-gmel* ou de *na-pnō*, un vestige éventuel de la forme étymologique (cf. POc **kamaliR* et **panua*), etc. Mais cette explication, justifiée pour les cas de transfert [§C p.114], ne permet pas de rendre compte de toutes ces "exceptions" à la "règle" de la copie vocalique.

Par ailleurs, le même Codrington (1885: 312), lorsqu'il ne peut recourir à l'étymologie, parle du *a* comme d'une voyelle brève :

"When, as commonly, the first vowel of the Noun with an Article is cast out, the vowel of the Article represents it: *nabte* for *na bate*, *namtan* for *namatan*. But as the language loves to shorten vowels, the Article has often a shorter vowel than that which has been cast out of the Noun: *gohow* rat, *naghow* a rat."

Cette position n'est pas tenable, en l'absence d'opposition de longueur vocalique – *a* n'est pas plus bref que *ō* –, et d'ailleurs comment expliquer le *e* de *be-ghōw* ('à cause du rat') ?

Or, le problème est d'autant plus aigu, que ces soi-disant exceptions sont particulièrement nombreuses – jusqu'à 50% des données. Voilà qui incite à remettre en cause jusqu'au couple règle / exception, à tel point qu'il faudrait presque inverser le tableau, et présenter à la limite les cas de copie vocalique comme minoritaires.

(c) Une voyelle intermittente

Pour les mots préfixés à l'aide de ces morphèmes CV-, on a donc deux cas de figure principaux : soit la voyelle du préfixe est identique à celle du lexème (*nō-vōy*, *lō-vōy*), soit elle est différente (*na-pnō*, *le-pnō*). Dans ce dernier cas, l'analyse des formes fait ressortir que chaque préfixe est –presque– toujours doté de la même voyelle, quelle que soit la structure phonologique de la forme par ailleurs : c'est ce qui apparaît lorsqu'on lit le tableau précédent *par colonnes* et non par lignes. Ainsi, pour le locatif, en l'absence de copie, la consonne *l-* est systématiquement suivie d'un *-e*, tout comme le *m-* de l'accompli ou le *t-* du futur. On sera alors fondé à donner à ces morphèmes une forme phonologique fixe, sans recourir à un archiphonème : on parlera donc du Locatif *le-*, du Parfait *me-*, etc., qui dans certains cas modifient leur voyelle, dans d'autres non.

Des tests simples permettent de reconstituer la **voyelle fondamentale** de chaque préfixe copiant : excepté pour l'article qui présente un *a*, on a partout une voyelle *e*¹. En ce qui concerne le préfixe *v-* des numéraux (nombres de 1 à 4, interrogatif *vēh* 'combien'), la forme isolée *vē-vet* 'quatre' suggère de reconstituer une voyelle sous-jacente *ē* (?). Cependant, notre représentation de ces préfixes CV- requiert un amendement. En effet, parler d'un article de forme *na-* aurait l'inconvénient d'impliquer une règle supplémentaire d'effacement / assimilation de ce /a/ devant certains radicaux, ex. *na-* + *qōñ* → *nō-qōñ* 'nuit'. Cette règle aurait la forme suivante :

¹ La forme fondamentale de chaque préfixe se retrouve d'ailleurs en mosina, où les morphèmes restent morphologiquement autonomes (proclitiques et non affixes), et ignorent la copie vocalique. On a ainsi *me* pour le Parfait, *le* pour le Locatif, etc. ; *na* se retrouve tel quel en langue vürès, et se retrouve ailleurs en fïjien, ou dans de nombreuses autres langues NCV.

$$\langle C_0V_0- + C_1(C_2)V_1C_3... \rightarrow C_0\boxed{V_1}-C_1(C_2)V_1C_3... \rangle$$

Pourtant, cette règle est contredite par un certain nombre de préfixes de forme CV- (ou C-), lesquels ne connaissent ni élision ni copie vocalique :

- le verbal **ni-** (3SG+AOR) : **ni-in** ‘(il) boit’, **ni-et** ‘(il) voit’, **ni-van** ‘(il) va’, **ni-gen** ‘(il) mange’ ;
- les dérivatifs **yo-** ‘feuille de’ (**yo-mtig** ‘palme de cocotier’) ou **wo-** ‘fruit de’ (**wo-mtig** ‘noix de coco’) ;
- l'article honorifique **wo-**, qui commute avec l'article **n-* : **wo-sēm** ‘la monnaie traditionnelle’ (cf. **nē-sēm**), **wo-ngē** ‘ton visage’ (*poétique*) [§(b) p.242] ;
- (sans consonne initiale) l'ancien préfixe locatif **a-**, apparaissant tel quel dans plusieurs toponymes (**a-Pnōlap** ‘Vanua-lava’, **a-Gō** ‘Gaua’...) et adverbes circonstantiels (**a-lon** ‘dedans’, **a-tgiy** ‘derrière / après’, **a-qyig** ‘aujourd'hui’...) [cf. n.2 p.173], etc.

(d) **Préfixes copiants vs. préfixes invariables**

En conséquence, la règle suggérée ci-dessus ne tient pas ; la voyelle du préfixe n'est pas n'importe quelle voyelle, mais un phonème d'une espèce particulière, susceptible de s'effacer / de s'assimiler dans certains contextes. On opposera alors deux sortes de préfixes CV-, à l'aide de la typographie :

- préfixes de forme /CV-/ qui ne modifient jamais leur voyelle, ex. **ni-** (3SG:AOR) ; on les appellera "préfixes invariables".
- préfixes de forme /CV-/̄, sensibles à la copie vocalique, ex. **nA-** (article des noms) : ce sont les "préfixes copiants".

La notation **nA-** (ou **mE-**) ne renvoie pas à un véritable archiphonème, qui subsumerait une sous-classe de voyelles (antérieures, etc.) à l'exclusion d'autres, comme dans les cas d'harmonie vocalique. Il s'agit de noter ainsi la place d'une voyelle variable, susceptible de prendre n'importe quel timbre, mais qui *par défaut* prendra celui de /a/ (resp. /e/). Au moyen de la majuscule, on cherche à exprimer le caractère phonologique particulier de ces voyelles copiantes ; la question du statut théorique exact de ce type de "phonème intermittent" fera l'objet du §(c) p.112.

Le mwotlap possède huit préfixes copiants, énumérés dans le *Tableau 2.24* :

Tableau 2.24 – *Les huit préfixes copiants du mwotlap*

FORME	SENS	PRÉFIXÉ À
nA-	Article ('un / le')	noms
bE-	Destinatif ('pour')	
lE-	Locatif ('dans')	
mE-	Parfait	verbes, adjectifs, (noms)
nE-	Statif	
tE-	Futur	
tE-	adjectif d'origine	locatifs
vĒ-	numéralisateur	numéraux

Au passage, on notera que certains de ces préfixes peuvent se combiner entre eux. Considérons par exemple **tE-**, qui dérive des *adjectifs d'origine* à partir de locatifs :

– **tE-** + **M̄otlap** → **to-M̄otlap** ‘de mwotlap, mwotlavien’.

Or, les locatifs se présentent soit sous la forme de lexèmes spécialisés dans cette fonction (ex. les toponymes, comme **M̄otlap**), soit sous la forme de syntagmes prépositionnels obtenus à partir d'un nom, par translation au moyen du Locatif **IE-**. On obtient donc des séquences **tE-** + **IE-** + Nom – cf. §3 p.176. Étant donné que les deux préfixes **tE-** et **IE-** sont copiants, le résultat est parfois une double copie :

– **tE-** + **IE-** + **ēm** → **tē-l-ēm** ‘de la maison, domestique’

– **tE-** + **IE-** + **vōy** → **tō-lō-vōy** ‘du volcan, volcanique’

– **tE-** + **IE-** + **naw** → **te-le-naw** ‘de la mer, maritime’

Le troisième exemple illustre le cas où il n'y a pas de copie sur **IE-** (**le-naw** ≠ **la-naw*). À cette étape du raisonnement, il n'est pas possible de savoir si la voyelle /e/ sur le premier préfixe est une occurrence de sa "voyelle fondamentale" (auquel cas la forme **tE-**||**IE-**||**naw** ne présenterait aucune copie vocalique), ou si elle est elle-même une copie de la voyelle suivante (auquel cas le blocage de la copie n'aurait eu lieu qu'une fois : **te-IE-**||**naw**). La suite de nos réflexions montrera que c'est la seconde hypothèse qui est la bonne.

(e) *Lexèmes copiables vs. lexèmes bloquants*

Il est donc clair que la copie vocalique ne peut avoir lieu qu'à la condition que le préfixe appartienne à la liste des préfixes copiants (*Tableau 2.24*). Mais qu'en est-il du radical ? Est-il possible de prédire les contraintes décidant si tel radical copiera ou ne copiera pas sa voyelle ?

Une première observation est nécessaire pour saisir le phénomène : avec le *Tableau 2.23*, nous avons parlé de *formes* à copie, par opposition à des *formes* sans copie vocalique (soulignées), et ce éventuellement pour un même lexème. Par exemple, avec le nom **naw** ‘mer’, on avait opposé la forme régulière **na-naw**, où aurait eu lieu la copie, au syntagme locatif **le-naw**, où elle n'aurait pas eu lieu. En réalité, la forme locative apparaît maintenant moins irrégulière, puisqu'on y reconnaît la forme pleine du préfixe **IE-** ; quant au premier mot précédé de l'article, rien ne permet d'affirmer clairement qu'il y a bien eu copie, car il pourrait tout aussi bien s'agir de la forme pleine de l'article **nA-**, sans qu'il soit nécessaire ni possible de la rapporter à la voyelle du radical. Le même raisonnement peut être proposé pour la soi-disant forme régulière **le-gmel** ‘dans la maison des hommes’ : sachant que la forme **na-gmel** présente la forme pleine de l'article, on peut tout aussi bien voir dans la forme locative correspondante l'allomorphe **le-** du préfixe **IE-**, plutôt qu'un reflet de la voyelle suivante. Mais comment peut-on s'en assurer ?

Voici. Le *Tableau 2.23* peut être largement développé, aussi bien dans le nombre de lignes – diversification des exemples – que de colonnes – diversification des préfixes. Ce faisant, on constate immédiatement une règle, qui ne souffre guère d'exception :

- si, pour un lexème donné, un des préfixes copie sa voyelle, alors cette copie aura lieu avec tous les autres préfixes (à voyelle copiante) ; il s'agit d'un *lexème copiable*.

- inversement, si pour un lexème donné, un des préfixes copiants présente sa forme pleine (sans copie), alors aucun autre préfixe ne copiera sa voyelle ; il s'agit d'un *lexème bloquant*.

C'est ce qu'on constate avec ces quelques exemples, que l'on aura pris soin, dans un premier temps, de choisir sans /a/ ou /e/ au radical :

Tableau 2.26 – *Lexèmes copiables vs. lexèmes bloquants*

	sens	radical	article <i>nA-</i>	Pp <i>bE-</i> ‘pour’	Statif <i>nE-</i>	Parfait <i>mE-</i>
<i>lexèmes copiables</i>	froid	<i>momyiy</i>	<i>no-momyiy</i>	<i>bo-momyiy</i>	<i>no-momyiy</i>	<i>mo-momyiy</i>
	(faire) nuit	<i>qōñ</i>	<i>nō-qōñ</i>	<i>bō-qōñ</i>	<i>nō-qōñ</i>	<i>mō-qōñ</i>
	penser	<i>dēmdēm</i>	<i>nē-dēmdēm</i>	<i>bē-dēmdēm</i>	<i>nē-dēmdēm</i>	<i>mē-dēmdēm</i>
<i>lexèmes bloquants</i>	travail(ler)	<i>mwumwu</i>	<i>na-mwumwu</i>	<i>be-mwumwu</i>	<i>ne-mwumwu</i>	<i>me-mwumwu</i>
	dormir	<i>mtimtiy</i>	<i>na-mtimtiy</i>	<i>be-mtimtiy</i>	<i>ne-mtimtiy</i>	<i>me-mtimtiy</i>
	désir(er)	<i>myōs</i>	<i>na-myōs</i>	<i>be-myōs</i>	<i>ne-myōs</i>	<i>me-myōs</i>

En d'autres termes, *le trait [+copie] est associé au lexème*. C'est le lexème, et lui seul, qui détermine à chaque fois si sa propre voyelle sera reflétée dans celle du préfixe, ou non. Ainsi, le lexème pour ‘nuit’ *Qōñ* imposera systématiquement le timbre *ō* aux préfixes copiants qui s'y affixeront, en sorte que **na-qōñ* est impossible ; à l'inverse, celui pour “désirer” *myōs* interdira le transfert de ce même timbre *ō*, et on n'aura jamais **nō-myōs*.

(f) *Des ambiguïtés résolues*

Ces principes présentent deux corollaires, permettant de résoudre certaines ambiguïtés. Lorsque l'on observe une forme ambiguë, dont le radical a la même voyelle que la forme pleine de son préfixe (*a* pour l'article *nA-*, *e* pour les autres), comme *le-leñ* ‘dans l'air’, *le-skey* ‘sur le récif’ ou *na-lam* ‘la haute mer’, si l'on veut connaître la nature de la première voyelle, il suffit de connaître, par un test simple, le comportement de ce même lexème avec un autre préfixe. Sachant que le premier donne avec l'article *ne-leñ*, mais le second *na-skey*, on en déduit qu'ils appartiennent à deux catégories distinctes (*LEñ* : copiable ; *SKEY* : bloquant) ; quant au troisième, un test avec *IE-* donne *le-lam*, ce qui prouve que le *a* de l'article ne peut pas provenir d'une copie, mais provient du préfixe lui-même.

Le second corollaire a des implications y compris au niveau syntaxique. En effet, les lexèmes bloquants fournissent un test efficace pour distinguer deux morphèmes *nV-* différents, confondus par J. Kasarhérou sous l'appellation vague d'*actualisateur*. Au premier coup d'œil, verbes et noms semblaient en effet se réunir en une seule macro-catégorie (“les mots pleins de la langue”), tous préfixables en *n-* : une preuve apparente de l'indistinction verbo-nominale des langues océaniques, chère à cet auteur.

“|n-| est un préfixe *actualisant* accepté par tous les mots pleins de la langue, mais pas par les particules grammaticales ni les pronoms personnels.”

(Kasarhérou 1962)

En réalité, il n'en est rien ; car si les formes copiantes laissent en effet planer l'ambiguïté, les formes sans copie mettent en lumière deux préfixes distincts en réalité, à savoir d'un côté

l'article *nA-* réservé aux noms, de l'autre le Statif *nE-*, principalement associé aux verbes et aux adjectifs¹ :

Tableau 2.27 – Les lexèmes bloquants mettent à jour deux préfixes nV- distincts

	article <i>nA-</i>	Synt. Nominal	statif <i>nE-</i>	prédicat aspectuel
<i>lexèmes copiables</i>	<i>ne-het</i>	le mal, la faute	<i>kē ne-het</i>	il est méchant
	<i>no-gom</i>	une maladie	<i>kē no-gom</i>	il est malade
	<i>nē-dēw</i>	le poids	<i>kē nē-dēw</i>	c'est lourd
<i>lexèmes bloquants</i>	<i>nā-myeñ</i>	un flemmard	<i>kē nē-myeñ</i>	il a la flemme
	<i>nā-tmayge</i>	un vieillard	<i>kē nē-tmayge</i>	il est vieux
	<i>nā-hyo</i>	la longueur	<i>kē nē-hyo</i>	c'est long

Ainsi, loin de remettre en cause l'opposition verbo-nominale, le couple de préfixes *nA-/nE-* confirme au contraire son importance en mwotlap.

(g) Synthèse : conditions de la copie

En somme, l'ensemble des lexèmes préfixables (noms, verbes, adjectifs, locatifs, numéraux) se répartit en deux grandes classes morphologiques transcategorielles : les *lexèmes copiables*, qui exigent la copie de leur voyelle radicale sur les préfixes copiants, et les *lexèmes bloquants*, qui empêchent cette copie, et ne sont compatibles qu'avec la forme pleine de ces mêmes préfixes. On retrouve là, mais formulée différemment, l'opposition que J. Kasarhérou posait entre mots "réguliers" et "exceptions".

On obtient ainsi un tableau à quatre entrées, reflétant les quatre combinaisons possibles entre préfixes copiants / invariables, et lexèmes copiables / bloquants. Il apparaît qu'une seule de ces combinaisons autorise la copie vocalique, à savoir la rencontre *préfixe copiant + lexème copiable*.

Tableau 2.28 – Copie = <lexème copiable + préfixe copiant>

	lexème bloquant (<i>myōs</i>)	lexème copiable (<i>qōñ</i>)
préfixe invariable (<i>ni-</i>)	– (<i>ni-myōs</i>)	– (<i>ni-qōñ</i>)
préfixe copiant (<i>mE-</i>)	– (<i>me-myōs</i>)	+ (<i>mō-qōñ</i>)

3. *Le trait de copie : lexicale vs. phonologie*

(a) Deux catégories arbitraires ?

A ce stade de la réflexion, une nouvelle question se présente : l'aptitude d'un lexème à la copie, autrement dit son appartenance à l'une ou l'autre des deux classes morphologiques que l'on vient de définir, peut-elle être déduite de sa forme, ou bien est-elle arbitraire ? Dans

¹ Pour être exact, nous verrons plus loin que les noms sont théoriquement compatibles avec les marques aspectuelles, y compris le Statif *nE-*, même si ceci est très rare ; de toute façon, ce point n'invalide pas notre raisonnement, à savoir que *nA-* et *nE-* sont bien deux morphèmes différents. Quant aux critères morpho-syntactiques permettant d'opposer les parties du discours entre elles, voir §B p.156.

le premier cas, il s'agirait d'une règle générale de morphophonologie, permettant de calculer les formes correctes d'après leurs structures ; dans le second cas, l'aptitude à la copie serait arbitrairement stockée dans le lexique, pour chaque unité, sans qu'il soit possible de la deviner autrement – comme c'est généralement le cas, en français, pour le genre des noms (masculin / féminin).

Un seul contre-exemple suffirait, peut-on penser, à ruiner tout espoir de dériver la copie vocalique de la structure phonologique des lexèmes. Or on a une véritable paire minimale morphologique, avec les deux radicaux homonymes *lēt* : pour une même structure CVC et une même séquence de phonèmes, on obtient avec l'article soit le nom *na-lēt* 'bois de chauffe', sans copie vocalique, soit le nom *nē-lēt* 'sorte de flan', qui, quant à lui, présente cette modification de la voyelle du préfixe. Voilà qui devrait suffire à démontrer, une fois pour toutes, la thèse suivante : *chaque lexème stocke avec lui, dans le lexique, le trait morphologique de copie, sans que ce trait puisse être déduit autrement de la forme de ce même lexème.*

Ainsi, on peut choisir de représenter les lexèmes bloquants par un signe arbitraire (°) dans une entrée lexicale, pour les distinguer de l'autre grande catégorie morphologique de la langue, les lexèmes copiables, dépourvus de ce même signe. Dès lors, on sera capable, en un seul coup d'œil, de calculer la totalité des formes que pourra prendre ce lexème dans le discours :

- **lexèmes copiables** : *lēt* 'purée', *qōñ* 'nuit', *dēmdēm* 'penser', *vōy* 'volcan'... engendrent des formes à copie (*nV-*, *lV-*, *bV-*, *nV-*, *mV-*, *tV-*...)
- **lexèmes bloquants** : °*lēt* 'bois', °*myōs* 'désir(er)', °*mwumwu* 'travail(ler)', °*lo* 'soleil', °*myeñ* 'flemmard', °*naw* 'mer', °*gmel* 'maison des hommes' ... engendrent des formes sans copie (*na-*, *le-*, *be-*, *ne-*, *me-*, *te-*...)

Le trait [±copie] est donc une donnée arbitraire stockée avec chaque lexème, et ne peut apparemment pas se calculer, en synchronie, en vertu de lois phonologiques.

(b) *Une nouvelle règle, de nouvelles exceptions*

Cette conclusion, quoique précieuse et suffisamment étayée, mérite cependant d'être revue et corrigée. N'y a-t-il vraiment aucun conditionnement phonologique au phénomène de copie vocalique ? Ne peut-on pas dégager des faits, sinon une règle absolue, du moins une tendance dominante ? Si l'on écarte momentanément quelques doublets troublants comme (*nē-*)*lēt* / (*na-*)°*lēt*, et que l'on réexamine l'ensemble du lexique, on obtient rapidement des résultats intéressants : *les radicaux copiables présentent presque exclusivement une structure CV-* ; *les radicaux bloquants commencent presque tous par deux consonnes morphologiques CCV-*.

Voici un échantillon de radicaux illustrant cette forte tendance :

Tableau 2.29 – Corrélation régulière entre copie vocalique et structure du radical

lexèmes copiables : CV-		lexèmes bloquants : CCV-	
<i>wis</i>	chouette	<i>°dyē</i>	attendre
<i>lēt</i>	flan	<i>°twayig</i>	facile
<i>siseg</i>	jouer	<i>°myōs</i>	désirer
<i>vēytīit</i>	se battre	<i>°mtig</i>	cocotier
<i>yō</i>	deux	<i>°vnō</i>	pays
<i>vap</i>	dire	<i>°hyo</i>	long
<i>Mōtlap</i>	Mwotlap	<i>°sñēt</i>	rosée

Cette liste pourrait continuer avec des centaines de lexèmes : la tendance en question est vraie pour 100% des verbes, adjectifs et numéraux, et pour environ 95% des noms. Cette fois-ci, il n'est pas absurde de parler d'une véritable *règle* phonologique, laquelle compterait un nombre limité d'exceptions (< 5% des noms). Mais il faut bien voir que l'on n'est plus dans la même logique que les auteurs précédents, comme Codrington ou Kasarhérou, pour qui les "exceptions" correspondaient aux radicaux qui ne copient pas leur voyelle ; ces derniers, qui représentent une bonne moitié du lexique, sont désormais intégrés dans une règle nouvellement définie, sous le nom de 'lexèmes bloquants'.

En réalité, ce que nous appelons exceptions est un ensemble beaucoup plus restreint de noms, qui n'obéissent pas à la corrélation entre structure phonotactique du radical (CV- vs. CCV-) et compatibilité avec la copie. Ces exceptions sont soit des lexèmes copiables présentant une forme inattendue CCV- (une douzaine de noms) ; soit des lexèmes bloquants, qui ne commencent pourtant qu'avec une seule consonne (une quarantaine de noms). Les plus fréquentes de ces exceptions sont présentées dans le *Tableau 2.30* :

Tableau 2.30 – Quelques noms exceptionnels :
lexèmes CCV- copiables vs. lexèmes CV- bloquants

lexèmes copiables : CCV-		lexèmes bloquants : CV-	
<i>qtī-</i>	tête	<i>°he-</i>	nom
<i>vni-</i>	peau	<i>°lo</i>	soleil
<i>qñi-</i>	destin	<i>°lēt</i>	bois
<i>tqē</i>	champ	<i>°tō</i>	montagne
<i>ñyuñyu-</i>	groin	<i>°yeñ</i>	curcuma
<i>blēit</i>	assiette	<i>°hōm</i>	(poisson)
<i>skul</i>	école	<i>°lo-</i>	intérieur

Par exemple, le nom du 'champ' *tqē*, avec l'article *nA-*, ne donne pas la forme attendue **na-tqē*, mais une forme non prédictible *nē-tqē* ; et dans l'autre sens, le nom de la 'montagne' n'est pas **nō-tō*, comme on l'attendrait d'un radical CV-, mais *na-tō*. Au passage, on note que dans la paire morphologique *nē-lēt* / *na-lēt* mentionnée plus haut, le premier radical est régulier, tandis que le second appartient aux exceptions (CV- bloquants).

En résumé, environ 96 % des noms, et 100 % des autres catégories lexicales, font dépendre régulièrement le phénomène de copie vocalique, de leur structure phonologique

(CV- / CCV-), sans qu'il soit généralement nécessaire de stocker cette information dans le lexique ; seule une cinquantaine de lexèmes doit être mémorisée sous formes d'exceptions à cette règle générale¹. Il ne reste plus désormais qu'à définir, si c'est possible, cette même règle du point de vue de la théorie phonologique.

4. *Motivation historique de la copie*

Comment expliquer et représenter la distribution des lexèmes dans les deux catégories que l'on vient d'exposer : radicaux copiables en CV- et bloquants en CCV- ? Il semble qu'il faille distinguer l'explication des faits, qui recourra à l'évolution diachronique, de leur présentation systématique en synchronie ; nous allons tenter l'un et l'autre successivement.

(a) *La copie résulte de l'accent*

Un point de vue diachronique doit placer au centre de toute analyse morphologique du mwotlap le phénomène historique de réduction syllabique, sous l'effet de l'accent. Ce processus a été décrit au §(a) p.86, et nous n'en rappellerons qu'un exemple : **Mótaláva* → *Motlap*.

Ce point va nous permettre d'élaborer une hypothèse historique quant à la copie vocalique. Si l'on considère en effet que les morphèmes concernés (**na*, **Ce*) avaient initialement un statut sinon d'affixe, du moins de clitique – comme c'est le cas en mosina contemporain – ils ne devaient déjà former qu'une seule unité accentuelle avec le radical auquel ils se rattachaient² ; en sorte que c'est à l'unité syntaxique

< Préfixe/proclitique + Lexème (+ Suffixe) >

que s'appliquent les règles accentuelles. Sachant que l'accent du pré-mwotlap frappait la syllabe pénultième d'un tel syntagme, et qu'il était relayé par des contre-accent toutes les deux syllabes en partant de celle-ci vers la gauche, on obtenait nécessairement un des deux cas de figure suivants : *l'accent tombait* (1) *soit sur le préfixe*, (2) *soit sur la syllabe suivante*, auquel cas le préfixe se retrouvait en position prétonique.

Le premier cas peut être illustré par le syntagme suivant en pré-mwotlap :

**ná vanúa* > *na-pnō* 'pays, île, village'

Les voyelles posttoniques disparaissent, tandis que les voyelles accentuées demeurent comme centre d'une syllabe désormais CVC. Quant au timbre de ces voyelles toniques, *il est conservé dans sa spécificité* : /u/ s'ouvre légèrement en /ō/, mais demeure postérieur arrondi ; et surtout, point essentiel, /a/ reste tel quel. En d'autres termes, *lorsque le préfixe tombait sous l'accent, sa voyelle s'est conservée sans altération*, donc sans copie, tandis que la première voyelle du radical disparaissait (CVCV- > CCV-). C'est l'explication la plus vraisemblable de la corrélation entre structure CCV- du lexème, et le blocage quasi systématique de la copie vocalique.

¹ A cet inventaire de lexèmes, il convient d'ajouter ici une poignée de termes qui présentent un vocalisme vraiment irrégulier. Il s'agit des noms *ni-mgu*~ 'faute (de)', *ni-myo*~ 'connerie (de)', et d'emprunts comme *ni-sto* 'magasin' ; aucun ne peut être rapporté aux cas de transfert vocalique comme *ni-lwo* < *liwo*, analysés en §C p.114.

² S'il est vrai que ces anciens clitics sont devenus des affixes, le mwotlap moderne possède par ailleurs des clitics : voir les définitions synchroniques au §(b) p.82.

Dans le second cas, l'accent tombait non sur le préfixe, mais sur la syllabe suivante. Ceci apparaît par exemple avec le même nom en pré-mwotlap, pourvu d'un suffixe possessif :

**na vánuá-na* > *nē-vēna-n* 'son pays...' ¹

Ici, comme c'est d'ailleurs le cas pour tout préfixe, la voyelle prétonique (*a*) ne pouvait guère disparaître, du fait de l'interdiction des doubles consonnes en attaque de syllabe : le mwotlap interdit **nvēnan*. Elle est donc demeurée dans sa position, au moins à titre de soutien syllabique, mais elle y a laissé des plumes – en l'occurrence, elle a perdu son timbre propre, et a manifesté sa faiblesse d'articulation en adoptant tous les traits de la voyelle tonique qui la suit immédiatement. Voilà donc pourquoi, semble-t-il, la copie vocalique du préfixe est intrinsèquement associée aux lexèmes de forme CV- : sachant que la voyelle initiale du radical ne se conservait que sous l'accent, un radical CV- impliquait un préfixe atone, et donc susceptible d'altération.

Le Tableau 2.32 donne quelques illustrations supplémentaires de ce phénomène, avec quelques noms pris au hasard². Les syntagmes à nombre pair de syllabes en pré-mwotlap (ex. **na toqa-ku*) avaient en commun de faire tomber leur accent sur l'article, ce qui a eu pour résultat : (1) radical commençant par deux consonnes ; (2) absence de copie vocalique. Inversement, les syntagmes à nombre impair (ex. **na daliña-ku*) laissaient leur article en position prétonique : la conséquence systématique en a été (1) radical commençant par une consonne ; (2) copie vocalique.

Tableau 2.32 – Les règles de copie vocalique s'expliquent par l'ancien accent tonique

	étymon POC	pré-mwotlap		mwotlap	sens
lexèmes bloquants	*kasupe	*ná gasúwe	>	na-ghōw	rat
	*kuRita	*ná wuríta	>	na-wyēt	pieuvre
	*tob ^w a	*ná toqá-ku	>	na-tqe-k	(mon) ventre
	* ⁿ raRaQ	*ná dará-ku	>	na-nye-k	(mon) sang
lexèmes copiables	*piRaQ	*na vía	>	nē-vē	sorte de taro
	*suRi	*na súri	>	ni-hiy	os
	*kawil	*na gáu	>	ne-ge	hameçon
	*taliŋa	*na daliñá-ku	>	nē-dēlñe-k	(mes) oreilles

¹ Ces deux noms (*vnō* et *vēne~*) sont aujourd'hui considérés par les locuteurs comme deux unités distinctes l'une de l'autre. La traduction normale de 'son pays' utilise aujourd'hui la structure aliénable *na-pnō nono-n*, et le mot *nē-vēna-n* est un mot poétique pour 'sa patrie'. C'est le même phénomène qui a engendré, par exemple, le joli couple toponymique *Bourges* < **Bitúriges* et *Berry* < **Biturígium* : l'ajout d'une syllabe a déplacé l'accent, et métamorphosé l'étymon. Nous avons ailleurs reconstitué plusieurs doublets étymologiques du même acabit, tous devenus opaques aux locuteurs : cf. §(c.1) p.539, et François (1999 b: 456).

² Pour les détails de phonologie historique entre le proto-océanien et le mwotlap, voir §B p.84. Dans le Tableau 2.32, nous transcrivons le pré-mwotlap selon les mêmes conventions que le mwotlap : par ex. *g* = /y/, *q* = /kp^w/, etc. À titre de comparaison, les noms cités dans le Tableau 2.32 correspondent en mota à des noms sans articles *gasuwe*, *wirita*, *toqa-k*, *nara-k*, *via*, *sur*, *gau*... (Codrington 1896) ; ceci donne une meilleure idée de l'originalité du mwotlap.

(b) Quand l'exception confirme la règle

Notre hypothèse historique prouve son efficacité en expliquant non seulement les processus réguliers, mais aussi un grand nombre d'exceptions à la règle. Parmi les radicaux CV- qui bloquent la copie vocalique (cf. *Tableau 2.30*), on peut montrer que plusieurs présentaient anciennement un nombre pair de syllabes –ce qui explique le blocage de la copie– mais en ont perdu toute trace segmentale¹.

C'était le cas lorsque les deux consonnes de la racine étaient identiques, et ont donc formé une gémignée vouée à se dégémérer $*C_iC_iV- > C_iV-$ [§5 p.74] :

<i>*ná reréña</i>	> <i>*na-rreñ</i>	> <i>*na-reñ</i>	> na-yeñ	‘curcuma’
<i>*ná loló-na</i>	> <i>*na-llo-n</i>	> na-lo-n		‘son dedans’
<i>*ná sasá-ku</i>	> <i>*na-sse-k</i>	> <i>*na-se-k</i>	> na-he-k	‘mon nom’

On obtenait le même résultat chaque fois que la première ou la seconde syllabe du radical se réduisait à une voyelle (*V au lieu de *CV). Le reflet de ces formes en mwotlap moderne n'est donc CV- qu'en apparence, car tout se passe comme s'il gardait la trace de la consonne ‘invisible’ : pour employer une image, on dira que cette consonne unique fait barrage à la copie vocalique avec la même force que le ferait normalement, dans le système actuel du mwotlap, une paire de deux consonnes. Les exemples suivants illustrent le cas [C]CV :

<i>*ná alító</i>	> na-lēt	‘bois de chauffe’
<i>*ná alóa</i>	> na-lo	‘soleil’
<i>*ná añári</i>	> na-ñey	‘amande Canarium’
<i>*ná awúa</i>	> na-ō	‘tortue’

Et les racines C[C]V fonctionnent de la même façon :

<i>*ná taúwe</i>	> na-tō	‘montagne’
<i>*ná saúma</i>	> na-hōm	‘poisson Tamarin’
<i>*té Rouá</i>	> te-Yō	‘de l'île Roua’

(c) Formes héritées et réanalyses modernes

Bien entendu, le même processus a nécessairement affecté les racines verbales, faisant apparaître ici et là des lexèmes bloquants de structure CV- :

<i>*mé maúri</i>	> me-mir	‘(plante) a bourgeonné / a poussé’ (POc <i>*maqurip</i>)
------------------	-----------------	---

Pourtant, toutes les racines de ce type ont été ressenties comme des exceptions aux principes (à peine émergents) d'une corrélation régulière entre la structure phonotactique et la copie vocalique. En conséquence, **tous les verbes et les adjectifs ont connu un processus de nivellement analogique**, au cours duquel les radicaux CV- bloquants ont été régularisés / standardisés, en dépit de leur étymologie :

¹ Nous ne donnons pas ci-dessous tous les étymons du POc, car chaque forme mériterait de longs commentaires ; signalons seulement que chaque reconstruction est étayée par nos recherches dialectologiques (mota, mosina, vürès...), ^{et/ou} par les reconstructions de Clark (1985; 2000) pour le PNCV. Ainsi, le ‘nom’ a la forme *sasa-i* en mota (malgré POc **qican*), la ‘tortue’ est *avua* en raga et **?avua* en PNCV, etc.

**me-mir* → **mĭ-mir* > *mi-miy*

Ce phénomène de nivellement a donc affecté toutes les racines, excepté les noms les plus courants – ce qui n'est pas surprenant. D'ailleurs, la pression qu'exerce la corrélation phonologique en question est tellement prégnante, que même ces radicaux exceptionnels commencent à se conformer de plus en plus à la norme, prouvant par là même que celle-ci est encore vivante et productive. Par exemple, la forme "correcte" *te-Yō* ('de l'île Roua') s'entend de plus en plus souvent *tō-Yō*, malgré l'étymologie.

Parallèlement à cette standardisation en cours, il est intéressant de noter que les emprunts sont souvent –mais pas toujours– intégrés de force dans la même corrélation entre structure phonotactique et copie. Par exemple, un radical CV- comme *doctor*, combiné à l'article *nA-*, verra sa voyelle copiée sur le préfixe : *no-dokta* ; inversement, le nom *policeman* perd sa première voyelle pour former un radical CCV-, ce qui a pour effet de bloquer la copie vocalique : *na-qlismen*.

(d) *Diachronie vs. synchronie*

Ces derniers faits suggèrent de distinguer *les causes historiques des phénomènes*, telles que le linguiste peut les reconstituer, et *les opérations cognitives qui font système en synchronie* : ce sont ces opérations-là qui sont réellement mises en jeu par les locuteurs eux-mêmes, leur permettant de calculer à chaque instant les formes requises par leurs choix d'expression.

L'enjeu d'une telle distinction est fondamental pour la théorie linguistique : car si les deux démarches –diachronie / synchronie– sont en elles-mêmes autant légitimes pour l'observateur des langues, elles correspondent à deux attitudes scientifiques fondamentalement opposées. L'explication *diachronique*, pour satisfaisante qu'elle soit pour l'esprit, tend à représenter la complexité des règles grammaticales observées comme résultant d'une évolution mécanique à partir de systèmes plus anciens, fondamentalement conçus comme simples et réguliers. Les règles actuelles seront généralement décrites comme des règles arbitraires et opaques, mémorisées individuellement, pour chaque sous-classe du lexique, ou même chaque lexème séparément ; on grossira, par conséquent, les données stockées dans le lexique, au détriment des règles morpho(phono)logiques qui permettent de traiter un nombre infini de données. En sorte qu'on attribuera au locuteur la fonction toute passive d'appliquer des règles désormais immotivées, sans autre liberté que celle de faire des fautes.

Inversement, l'analyse *synchronique* des faits de langue adopte le point de vue, sinon le parti, du locuteur en tant que sujet d'énonciation. Les formes ne sont pas seulement répétées telles qu'elles ont été apprises, mais sont produites au moment même de l'énonciation, au moyen de procédés morphologiques productifs : ces formes ne sont plus conçues comme des vestiges arbitraires d'un état de langue ancien, mais le résultat toujours motivé d'opérations universelles, portant à chaque fois sur un nombre minimal d'éléments combinables entre eux.

Qu'en est-il des règles de la copie vocalique ? Là comme ailleurs, on peut parier qu'elles ne seront pas comprises sans faire appel aux deux points de vue entremêlés. Le tout-diachronique ne permet pas d'expliquer comment les locuteurs parviennent à calculer les formes correctes pour des mots entièrement nouveaux : les formes °*na-qlismen* 'policier' et

no-dokta ‘médecin’ n'ont pas de profondeur historique, et sont donc nécessairement calculées à partir de règles de transformations synchroniques. Inversement, c'est une erreur des systèmes formels –grammaire générative, théorie culiolienne– que de privilégier les moyens mécaniques dans la production du discours, en négligeant délibérément la pression sociale de l'usage et des formes figées : car de telles théories sont à leur tour gênées pour intégrer dans leur système explicatif les formes irrégulières comme *na-lēt* (CV- mais pas de copie) ou *ni-qtĩ*~ (CCV- mais copie).

En réalité, le défaut de ces deux points de vue, pourtant si opposés, est le même : on néglige à chaque fois les conditions d'apprentissage et d'usage de la langue par les locuteurs. C'est bien là, selon nous, l'apport majeur que doit représenter l'approche fonctionnelle du langage, que de toujours expliquer les phénomènes linguistiques par les conditions concrètes de leur production chez les locuteurs – capacités cognitives, mode d'acquisition, etc. Or, ces conditions sont précisément ambivalentes : une partie des formes est apprise telle quelle, sous la pression du groupe, lors de l'apprentissage de la langue, et c'est souvent leur haute fréquence dans la communication –particulièrement celles des noms–, qui explique le maintien des formes irrégulières dans la langue ; l'autre partie des formes est produite dans le moment même de l'énonciation, en vertu de règles systématiques dégagées par le sujet lui-même, à partir des régularités observées dans la langue telle qu'il l'a apprise¹.

C'est de cette façon qu'émergent, dans les langues, les règles productives –aussi bien en phonologie, morphosyntaxe ou sémantique. Sans jamais tenir compte du cheminement historique qui se trouve à l'origine de la langue qu'ils apprennent, les locuteurs de chaque nouvelle génération cherchent à établir des principes de fonctionnement qui leur permettront de produire, avec le moins d'erreur possible, les formes attendues ; sous la pression de contraintes fonctionnelles telles que la mémoire ou la facilité de traitement de l'information, un nouveau système se met en place, lentement mais sûrement.

5. *Synchronie : pour une représentation multi-linéaire*

Par conséquent, concernant le phénomène de copie vocalique en mwotlap, on est fondé à considérer l'explication diachronique que nous avons fournie ci-dessus, comme incomplète. Il resterait à définir les opérations mentales véritablement à l'œuvre dans la production des formes correctes, sans se référer à un accent tonique qui, malgré une grande force explicative pour le diachronicien, a aujourd'hui disparu comme tel du mwotlap. De même, les étymons que nous avons reconstitués pour quelques lexèmes n'ont aucune réalité morphologique dans la langue actuelle : il est donc exclu de leur donner une quelconque valeur dans l'analyse synchronique des faits. Cette interprétation de la copie vocalique, qui raisonnait sur d'anciennes syllabes CV- en nombre différent (**na súri* / **ná gasúwe*), va désormais porter sur des formes où le nombre de syllabes sera éventuellement identique, mais leur structure distincte (*ni-|hiy*, *°na-g|hōw*), etc. Il faut donc tout reprendre au début, et partir des formes attestées, en laissant de côté l'étymologie.

Essayons de formuler la règle de la copie vocalique, sans plus la faire dépendre d'un accent désormais inexistant. Du point de vue du préfixe lui-même, on dira par exemple que *la voyelle d'un préfixe adopte le timbre de la voyelle suivante, si elle se trouve elle-même en syllabe ouverte (nō-|vōy)* ; inversement, *la voyelle d'un préfixe est conservée telle quelle en*

¹ Pour cette dernière idée, voir notamment le premier chapitre de Langacker (1987).

syllabe fermée ($^{\circ}na-p|n\bar{o}$). Nous ne développerons pas cette formulation, qui pourrait cependant être choisie par telle ou telle approche théorique privilégiant l'opposition [syllabe ouverte vs. fermée].

(a) Propagation et blocage

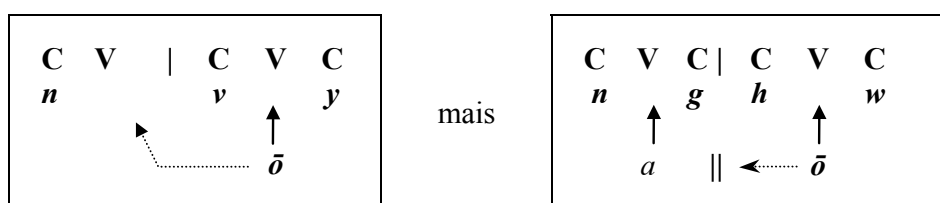
Une autre représentation est possible, en partant de la forme du radical lui-même. Tout se passe comme si un groupe initial de deux consonnes faisait barrage à la propagation vers la gauche du timbre de sa première voyelle (schéma CCV-), tandis qu'une seule consonne y serait perméable (CV-). Si elle satisfait l'intuition, cette nouvelle définition mérite encore d'être précisée, et nous le ferons à l'aide des notions développées par la phonologie autosegmentale.

C'est ainsi que Nick Clements (1993 : 132) décèle dans certains mots du kolami (langue dravidienne) tels que *kinik*, *suulup*, *melep*, *ayak*, une "règle de propagation de nœuds vocaliques". Pour ce faire, il reprend la proposition que fait McCarthy (1989 : 74) de disposer voyelles et consonnes sur deux plans différents –ce qu'il appelle *planar V/C segregation*–, pour rendre compte de faits de langue sémitiques et amérindiennes. Voici le résumé qu'en donne Clements (1993 : 133) :

"Lorsque le gabarit squelettal est introduit au cours de la dérivation, les consonnes s'attachent à ce gabarit sur une famille de plans et les voyelles s'attachent sur une autre, sans qu'il y ait d'intersection. A ce point, consonnes et voyelles sont entièrement séparées dans les représentations et sont réunies au terme du processus ultérieur de fusion des plans (*tier conflation*)."

Sans entrer ici dans les détails de la théorie, on peut envisager une représentation similaire pour la copie vocalique en mwotlap. Pour expliquer une forme comme $n\bar{o}-v\bar{o}y$ 'volcan', on parlera d'une *propagation vocalique* vers la gauche, du lexème vers le préfixe, chaque fois que ces derniers ne sont séparés que par une seule consonne. Inversement, dans une forme sans copie comme $^{\circ}na-gh\bar{o}w$ 'rat', on est obligé de constater que la propagation ne s'est pas faite, autrement dit qu'un groupe de deux consonnes, en mwotlap, constitue – sauf exception– ce que Clements appellerait un "nœud barrière" pour cette propagation.

Figure 2.1 – Propagation vocalique (copie) vs. "nœud barrière" (pas de copie)



(b) La notion de phonème flottant

Ces schémas méritent qu'on s'y attarde, pour les questions théoriques qu'ils soulèvent. La principale question concerne la voyelle du préfixe, en l'occurrence /a/ : comment expliquer son apparition dans le second schéma, si elle était absente du premier ? Comment représenter un phonème qui tantôt se réalise (comme dans $^{\circ}na-gh\bar{o}w$), tantôt reste en plan (dans $n\bar{o}-v\bar{o}y$) ? Doit-on le considérer totalement présent dans le premier cas, et totalement

absent dans le second, ou bien peut-on lui attribuer un statut intermédiaire dans la théorie, combinable à tous les lexèmes ?

Le cas de ce /a/ n'est pas sans rappeler celui des *phonèmes flottants*, définis par la même théorie autosegmentale. Ainsi, Encrevé (1988) rend compte de la liaison en français par la notion de consonne flottante, signifiant que

"[cette consonne] peut ou non apparaître phonétiquement selon les contextes, son apparition étant liée à une possible association au squelette"¹

Par exemple, le féminin de l'adjectif français *petite* comporte un véritable phonème /t/, qui apparaît dans tous les contextes :

- *ma petite copine* /mapəti^[t]kopin/
- *ma petite amie* /mapəti^[t]ami/.

En revanche, la forme masculine *petit* présente un phonème /t/ intermittent, qui ne fait surface que si le mot suivant commence par une voyelle :

- *mon petit copain* /mɔ̃pətikopɛ̃/ sans /t/,
- *mon petit ami* /mɔ̃pəti^[t]ami/ avec /t/.

La règle de liaison, qui en l'occurrence concerne la forme de masculin, gagne à être décrite dans un cadre multilinéaire, comme impliquant des notions fondamentales :

- d'une part, la notion de *squelette syllabique*, consistant en une série (plus ou moins contraignante) de C et de V ;
- d'autre part, la notion de *phonème flottant*, dont la principale propriété est de n'être réalisé qu'à la condition de bénéficier d'une position laissée vide dans le squelette, après que tous les autres phonèmes ont pris leur place.

On obtient les représentations suivantes :



(c) Les préfixes copiants : une voyelle flottante

De façon parallèle, une *voyelle flottante* sera susceptible de se réaliser ou non, en fonction de règles phonologiques propres à la langue considérée – ici, le mwotlap. Elle n'apparaîtra dans un mot que si la place est libre, autrement dit si une position vocalique est laissée vacante par les autres phonèmes en présence. On peut ainsi distinguer trois cas de figure pour représenter l'absence ou la présence de copie vocalique.

❖ *La place est prise par une voyelle pleine*

Contrairement à la voyelle d'un préfixe invariable, V_{Préf} (a dans le cas de l'article des noms) s'élide lorsque le mot suivant commence lui-même par une voyelle. Ceci peut être

¹ Cf. Encrevé (1988 : 172), et Angoujard (1997 : 85) qui le résume en ces termes. Par ailleurs, en tonologie, Annie Rialland fait appel à la notion de *ton flottant* (Rialland 1998: 416).

reformulé ainsi : un phonème flottant n'apparaît pas lorsque la place est déjà prise dans le squelette syllabique. Prenons le nom *ulsi*~ 'cime' : la position V étant assumée par l'initiale du lexème, il n'y a plus lieu d'y inscrire le *a* de l'article, qui reste virtuel¹.

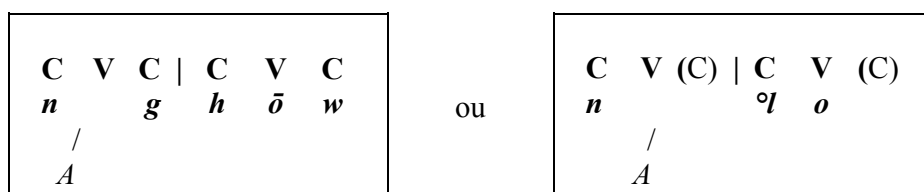


On pourrait cependant se demander pourquoi on ne peut pas avoir **na-ulsi*, avec deux voyelles adjacentes. La réponse tient dans une des caractéristiques fondamentales de ce type de phonèmes : *un phonème flottant peut remplir une position vide déjà existante, mais ne peut pas en créer une lui-même*. C'est même là ce qui le distingue précisément d'un phonème de plein droit : en français, la forme masculine *petit* /pətiT/ met en œuvre un phonème flottant, car sa consonne finale n'est pas abilitée à créer elle-même une position, et ne peut occuper qu'une place déjà imposée par les structures.

Aussi est-il nécessaire, pour analyser les faits du mwotlap, de supposer une contrainte supplémentaire jusqu'ici négligée : la prégnance du **squelette syllabique**. Se présentant sous la forme CVC|CVC, cette structure (aussi appelée "gabarit squelettal" dans la théorie multilinéaire) fonctionnerait comme un schème contraignant, un moule dans lequel viendraient s'inscrire les séquences de phonèmes de chaque mot². Pour employer une image, on dira que, pour les consonnes et les voyelles en jeu dans chaque énoncé, *les places assises sont limitées*. Cette condition théorique est indispensable pour pouvoir dire ensuite que la voyelle /a/ du préfixe ne peut pas se réaliser, "faute de place libre" ; cela prouve que la réalisation des unités est soumise à une pression des structures syllabiques.

❖ *La place est libre*

En revanche, cette voyelle flottante se manifeste, lorsque le lexème commence par un mur de deux consonnes, ou plus précisément est un radical "bloquant", empêchant la propagation de sa voyelle vers la gauche. C'est le cas, par exemple, avec les racines °*ghōw* "rat" ou °*lo* "soleil" :



Qu'il s'agisse d'une suite de 3 consonnes (*n-g-h*) ou de 2 (*n-l*), elles ne peuvent se trouver ensemble en début de syllabe, d'où la création d'une position vocalique vide entre le *n* du préfixe et les consonnes du radical – encore une contrainte imposée par le squelette

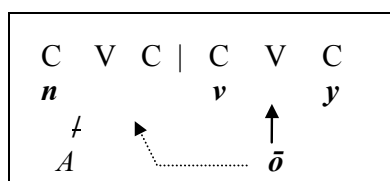
¹ On pourra expliquer de la même façon l'élision en français par des voyelles flottantes, comme le *e* de l'article dans *l'oreiller*, ou le *a* dans *l'oreille*.

² Nous avons évoqué le squelette syllabique du mwotlap au §2 p.78.

syllabique. C'est cette position vide qui est naturellement prise, faute de prétendant mieux armé, par la voyelle V_P du préfixe.

❖ *La voyelle flottante est supplantée par une voyelle-copie*

Venons-en maintenant au problème central qui nous intéresse : la *copie vocalique*. Dans une forme comme *nō-vōy* "le volcan", il est clair que le /a/ de l'article n'a pas été réalisé ; c'est donc que la place était prise, soit par une voyelle à part entière, soit par une voyelle flottante –ou cas similaire– de timbre \bar{o} . Or, ce même \bar{o} se retrouve dans le radical du lexème : la meilleure formulation, dans le cadre de la théorie segmentale, est sans doute de poser une seule voyelle morphologique réalisée dans deux positions différentes, et ce, au détriment de la voyelle flottante du préfixe.



Ce dernier schéma, s'il est correct, pose la question de la hiérarchie des unités entre elles : pourquoi, pour une même position "vide", le / \bar{o} / du lexème a-t-il été préféré au /a/ flottant du préfixe ? Si l'on raisonne en termes de **chronologie des opérations**, on peut imaginer trois phases successives pour expliquer ce cas de figure :

1. les consonnes (ici *n-v-y*) prennent place dans le squelette syllabique CVC|CVC, laissant vides les positions vocaliques ;
2. la voyelle (\bar{o}) du lexème, phonème à part entière, remplit automatiquement sa position propre entre *v* et *y*. Reste à instancier obligatoirement la place de voyelle sur le préfixe.
3. l'expansion vers la gauche de la voyelle lexicale, *lorsqu'elle est autorisée par les structures* (lexème copiable), vient prioritairement remplir la position encore vide du préfixe ;
4. enfin, et seulement après, la voyelle flottante se réalise au cas où la dernière opération a échoué, c'est-à-dire en cas de blocage de la propagation.

Une question corollaire est impliquée par cette hiérarchie : la priorité du / \bar{o} / lexical sur le /a/ du préfixe, est-elle due à son statut phonologique (priorité *voyelle pleine* > *voyelle flottante*), ou bien à sa nature morphologique (priorité *lexème* > *suffixe*) ? Nous ne pouvons pas encore y répondre, car il faudrait alors, en toute rigueur, examiner d'autres combinaisons de ce type. C'est ce que va nous permettre la suite de notre exposé, portant sur les lexèmes à transfert vocalique.

C. TRANSFERT VOCALIQUE

Après avoir exposé dans le détail les conditions et conséquences de la copie vocalique, nous pourrions traiter plus brièvement d'un phénomène similaire, que nous appelons *transfert vocalique* pour le distinguer du précédent. Ce phénomène met en jeu les mêmes préfixes que la copie : l'article *nA-* des noms, etc. (cf. *Tableau 2.24* p.100) En revanche, il concerne une sous-classe assez restreinte de lexèmes – une quinzaine au maximum –, qui ne

peuvent être classés dans aucune des catégories établies ci-dessus pour présenter la copie vocalique : ni lexèmes bloquants ni précisément copiables, ni CV- ni CCV-, ils tiennent de chacune de ces classes, et méritent en réalité un traitement à part.

1. Des radicaux atypiques

Alors que la *copie* proprement dite consistait, pour un préfixe, à adopter le timbre d'une voyelle voisine en présence de cette dernière, le *transfert* implique également un changement de timbre dans le préfixe, mais s'accompagne de la chute de la voyelle radicale ainsi copiée. Par exemple, le nom de l'igname *hinag*, précédé de l'article *nA-*, devient *ni-hnag* : le *i* du radical se copie sur la voyelle du préfixe avant de disparaître, soit *nA- + hinag* > **ni-hinag* > *ni-hnag*. On peut également présenter la chose en disant que le *i* a directement migré d'une position à l'autre, sans passer par le stade intermédiaire de la copie ; la distinction peut avoir son importance, dans la mesure où on introduit la notion de mouvement pour un *phonème* entier, et non plus de copie d'un *timbre vocalique* d'une voyelle à une autre. La question reste à élucider. Quoi qu'il en soit, on a toujours la transformation suivante :

$$\{C_0V_0- + C_1V_1C_2V_2- > C_0V_1-C_1C_2V_2-\}.$$

Avant d'aller plus avant dans la théorisation, nous pouvons étoffer le corpus des exemples. Le radical nu (sans préfixe)¹ donné dans le tableau existe toujours par ailleurs dans la langue, sous cette forme – ce qui n'est pas le cas, on le verra, des radicaux commençant théoriquement par CCV-.

Tableau 2.34 – Quelques radicaux à transfert vocalique

lexème nu	préfixe	lexème préfixé	sens
<i>kēle~</i>	<i>nA-</i>	<i>nē-kle~</i>	‘dos’
<i>dēlo~</i>	<i>nA-</i>	<i>nē-nlo~</i>	‘cou’
<i>lēwo~</i>	<i>nA-</i>	<i>nē-lwo~</i>	‘dent’
<i>wēti~</i>	<i>nA-</i>	<i>nē-wti~</i>	‘branche’
<i>bēlag</i>	<i>nA-</i>	<i>nē-mlag</i>	‘poule sauvage’
<i>bēhay</i>	<i>nA-</i>	<i>nē-mhay</i>	(poisson)
<i>hinag</i>	<i>nA-</i>	<i>ni-hnag</i>	‘igname’
<i>vēhog</i>	<i>nA-</i>	<i>nē-phog</i>	‘chair’
<i>liwo</i>	<i>nE-, nA-</i>	<i>ni-lwo</i>	‘grand (-eur)’
<i>mēnay</i>	<i>nE-, nA-</i>	<i>nē-mnay</i>	‘intelligent (-ce)’
<i>tīwag</i>	<i>vĒ-</i>	<i>vi-twag</i>	‘un’

Au passage, on remarquera qu'il s'agit à chaque fois des deux voyelles les plus antérieures, *i* et *ē*. C'est l'occasion de mettre en garde contre l'usage excessif du transfert vocalique pour l'interprétation des formes irrégulières : on a beau jeu de rapporter, comme le fait Codrington, le *a* de *na-bte*, ou le *a* de *na-pnō*, à une ancienne voyelle disparue du radical (par le mota *patau*, etc.) – encore faut-il pouvoir le prouver en synchronie, ce qui est rarement possible. En réalité, aucun *a* au préfixe n'est le résultat d'un transfert vocalique

¹ Nous l'étudierons sous le nom de FA "forme autonome" plus loin, en §1 p.119.

(il est facile de le vérifier au moyen d'autres préfixes), et la liste des termes concernés par le transfert est quasiment exhaustive dans le tableau ci-dessus.

2. Une voyelle très particulière

Ici comme pour la copie, l'aptitude au transfert vocalique est stockée dans le lexique avec chaque radical, comme une de ses propriétés morphologiques : on aura donc une série complète avec ce transfert, comme *ni-lwo*, *mi-lwo*, *ni-lwo*, *ti-lwo*, etc. Cette fois-ci, comment reconnaître à coup sûr un radical à transfert, au seul vu de sa structure phonologique ? A première vue, si l'on part des radicaux nus, on pourrait définir comme bons candidats à un tel transfert, les radicaux de structure $C_1V_1C_2V_2-$, avec $V_1 = i$ ou \bar{e} . Cependant, il est aisé de trouver des contre-exemples, dont la séquence de phonèmes correspond à ce schéma, mais où l'on observe, au lieu d'un transfert vocalique, une simple copie, sans chute de la voyelle radicale. C'est le cas, par exemple, avec le nom directement possessible *mēne~* 'cerveau, intelligence', d'ailleurs doublet de *mēnay* cité ici : alors que le parallèle avec *nē-mnay*, ou bien avec *kēle~ > nē-kle~* ferait attendre *mēne~ > *nē-mne~*, on observe en réalité une forme à copie *nē-mēne~*. On en conclut qu'il est impossible de repérer les radicaux à transfert d'après leur seule structure. Afin de distinguer visuellement ces entrées lexicales de celles qui occasionnent une simple copie, nous avons choisi de noter les premières par une majuscule¹ : on opposera donc *mēne~* (> *nē-mēne~* avec copie) à *mĒnay* (> *nē-mnay* par transfert), et l'on choisira de noter *kĒle~*, *lĒwo~*, *hInag*, etc.

Les "radicaux à transfert" présentent donc une étrange voyelle, susceptible de migrer à l'intérieur du mot. Mieux encore : cette voyelle mobile va jusqu'à disparaître lorsque le mot est précédé d'un préfixe invariable. Combinons par exemple l'adjectif *mĒnay* 'intelligent' au préfixe d'Aoriste 3SG *ni-* :

ni- + mĒnay → *ni-mnay* '(il) devient intelligent'

La voyelle mobile est donc aussi une voyelle intermittente : susceptible d'être absente ou présente dans le mot ; et si elle est présente, susceptible d'apparaître dans plus d'une position à la fois – *i.e.* avant ou après la consonne C_1 du radical. Ces faits sont résumés dans le *Tableau 2.35* :

Tableau 2.35 – Les radicaux à transfert : une voyelle mobile et intermittente

préfixe	préfixe	mot préfixé	sens	V / C ₁
<i>nA-</i>	article des noms	<i>nĒmnay</i>	'intelligence'	avant
<i>nE-</i>	Statif	<i>nĒmnay</i>	'est intelligent'	avant
<i>mal-</i>	Accompli	<i>mal-mĒnay</i>	'est déjà intelligent'	après
∅	(adj. épithète)	<i>mĒnay</i>	'intelligent'	après
<i>ni-</i>	Aoriste	<i>nimnay</i>	'devient intelligent'	non

¹ Comme pour notre notation des préfixes à voyelle copiante, la majuscule suggère toujours que le phonème est intrinsèquement altérable, contrairement aux minuscules qui désignent normalement des phonèmes à part entière. Nous donnerons bientôt une assise théorique à notre convention de la majuscule : cf. n.1 p.117.

3. Des lexèmes à voyelle flottante

Quelle description donner à cette voyelle mobile, après l'exposé de toutes ses propriétés ? Tout incite à la rapprocher de la notion de *voyelle flottante*, déjà développée à propos des préfixes copiants¹. Cependant, il faudrait ici en définir un nouveau type, doté d'une propriété particulière : alors que le phonème flottant "classique" a pour seul choix de se réaliser ou non dans une position donnée, celui que nous étudions ici serait en outre susceptible de s'associer à deux places différentes dans le mot, en fonction du contexte.

Alors que les \bar{e} de *mēne*~ 'cerveau' ou *ēglal* 'savoir' sont des phonèmes de plein statut, intrinsèquement associés à une position fixe dans la séquence phonématique, celui de *mĒnay* –comme le *i* de *hInag*– est susceptible de s'associer diversement dans le mot, selon la configuration syllabique de ce dernier (cf. *Tableau 2.35*) :

1. *avant la première consonne* C_1 en cas de préfixation par un morphème CV- à voyelle copiante ;
2. *après* C_1 lorsque le mot est autonome (FA), ou bien préfixé par un morphème CVC- (ex. *mal* ACCOMPLI) ;
3. *nulle part* si le préfixe est un CV- invariable (ex. *ni*- INACP:3SG).

Ce phénomène, plus encore que celui de la copie vocalique, confirme la pertinence de distinguer les deux plans des voyelles et des consonnes, comme le propose McCarthy (1989 : 74). En ce qui nous concerne, on peut dire que les consonnes sont les premières rattachées au "gabarit squelettal" CVC|CVC, suivies des voyelles pleines – phonèmes à part entière, intrinsèquement associés à une position dans le squelette. Une fois constitué, ce squelette laisse parfois des cases vides, qui soit peuvent le rester (cas des C), soit doivent obligatoirement être instanciées (cas des positions V). C'est alors, et seulement à ce moment-là, que *les voyelles flottantes pourront prétendre s'insérer dans le mot, si et seulement si les structures phonologiques ont créé des positions vides qu'elles peuvent remplir.*

❖ *La voyelle flottante ne se réalise pas*

D'abord, il est des cas où les deux places vocaliques (avant / après C_1) sont déjà prises, excluant du même coup notre voyelle flottante. Voyons ce que donne l'association de *mĒnay* (ou, si l'on préfère, \bar{E} +*mnay*) avec un préfixe CV- invariable, *ni*- AOR:3SG.

C	V	C	C	V	C
<i>n</i>	<i>i-</i>	<i>m</i>	<i>n</i>	<i>a</i>	<i>y</i>
	\setminus	$/$			
	\bar{E}				

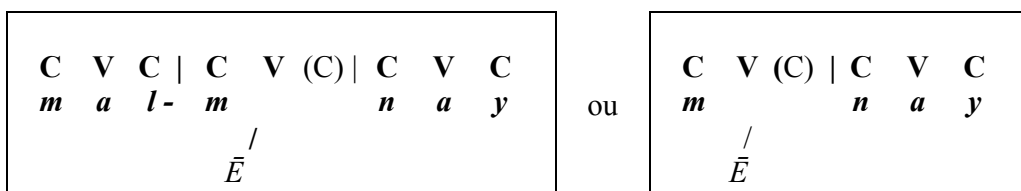
Comme on le voit, toutes les positions du squelette sont occupées par les phonèmes fixes de nos deux morphèmes : en particulier, comme la forme du préfixe CV- permet au *m* initial de s'y rattacher pour clore la syllabe, il ne reste plus de place libre pour la voyelle flottante \bar{e} . Celle-ci ne peut donc se réaliser nulle part dans la séquence.

¹ Cf. §(c) p.112. Voilà qui rend cohérente, *a posteriori*, la convention de la majuscule.

Ceci étant dit, comment justifier l'impossibilité de **ni-mēnay* ? Il pourrait être nécessaire de poser une contrainte supplémentaire de type : "on ne doit pas avoir la suite *CV-CVCVC" (cf. la réduction syllabique historique), ou encore "il faut obtenir le plus possible de syllabes fermées", etc. En réalité, cette précaution est inutile, à partir du moment où l'on admet, dès le départ, une *chronologie des opérations* : on commence par assigner une place fixe aux phonèmes pleins en présence, en se basant sur un squelette CVC|CVC|CVC ; une fois ces phonèmes associés à leurs places respectives, les voyelles flottantes ne peuvent se réaliser que dans les positions qui restent, sans pouvoir en créer elles-mêmes de nouvelles.

❖ *La voyelle flottante se réalise à droite*

Qu'en est-il lorsque le préfixe est de structure CVC, comme *mal* ACCOMPLI ? En fait, comme celui-ci occupe une syllabe complète, le lexème qui suit se trouvera dans la même situation que lorsqu'il est isolé, sans préfixe du tout (c'est le cas de la forme autonome FA) ¹. Dans ce cas, la première consonne du lexème ne peut pas se placer en fermeture de syllabe, et doit en inaugurer une nouvelle ; comme le groupe *nay* forme à lui seul une nouvelle syllabe, le schéma présente une position vocalique vide, que la voyelle flottante vient naturellement remplir :



Pour être encore plus précis, il faut pouvoir prédire l'impossibilité de **mal-ēm nay* : on dira alors que la voyelle se place "par défaut" *après* C₁, ou mieux, qu'une consonne simple (ici le *m*) devant se positionner dans une structure syllabique CVC, se placera prioritairement en attaque de syllabe – on a par défaut CV(C) plutôt que (C)VC.

❖ *La voyelle flottante se réalise à gauche : conflit entre deux voyelles flottantes*

Examinons enfin le cas des préfixes CV- à voyelle copiante, comme l'article *nA-* ou le statif *nE-*. En ce qui concerne la structure syllabique, on retrouve la situation de *ni*-ci-dessus : le *m* ferme la syllabe initiée par le préfixe CV-, ce qui permet à la nouvelle syllabe *nay* de suivre immédiatement, pour former la séquence CV-*mnay*. Dans l'intervalle entre ces deux consonnes (*m-n*) il n'y a pas de place pour une voyelle flottante – car le propre d'un phonème flottant, on l'a dit, c'est qu'il peut remplir une position déjà existante (imposée par les structures), mais jamais en créer une nouvelle. En revanche, la position immédiatement à gauche du *m* est laissée libre.

L'intérêt de cette configuration est qu'elle met en lice deux voyelles flottantes et non une seule : d'une part, celle du préfixe *nA-* ; d'autre part, celle du lexème *mĒnay*. Laquelle de ces deux voyelles sera-t-elle choisie pour remplir la case vide ? Avec l'article *nA-*, on obtient *nĒ-mnay* :

¹ Et en l'absence de copie sur *mal*, on n'a plus d'indice morphologique pour décider si *mal* est un préfixe ou une particule proclitique : *mal-mēnay* se comporte comme *mal mēnay* (cf. n.1 p.120).

C	V	C		C	V	C
n	-	m		n	a	y
≠	\					
A		\bar{E}				

En d'autres termes, dans une telle situation où deux voyelles flottantes entrent en conflit pour remplir une seule position vide, on constate que c'est la voyelle du lexème qui a la priorité sur celle du préfixe. Voilà qui répond à la question qu'avaient soulevée (p.114) les cas de copie vocalique de type **nō-vōy**. Pour expliquer la priorité du /ō/ plein et lexical, sur le /A/ flottant et préfixal, le trait qui permet de rendre le mieux compte de la hiérarchie des règles, est d'ordre morphologique : s'il est vrai qu'un phonème plein est toujours prioritaire, pour une position donnée, sur un phonème flottant –et ce, par définition–, notre dernier exemple révèle également une autre forme de hiérarchie entre le lexème et ses affixes, hiérarchie pertinente lorsqu'il s'agit de départager deux phonèmes flottants.

Il semble donc bien, au terme de ces analyses, que la notion de "phonème flottant" proposée par la théorie autosegmentale, fournisse la meilleure représentation de certains phénomènes phonologiques du mwotlap. Mais pour être employée efficacement, cette notion mérite d'être élargie, comme nous l'avons fait, en intégrant la mobilité comme une de ses propriétés : une voyelle flottante lexicale peut se réaliser à droite ou à gauche de la consonne C₁ à laquelle elle est directement associée.

D. L'INSERTION VOCALIQUE

Le phénomène de l'insertion vocalique est particulièrement répandu dans la langue, et comme on le verra, assez simple : il s'agit de l'épenthèse d'une voyelle de soutien dans un lexème CCV- non préfixé. On quitte désormais l'arsenal de morphèmes sur lesquels jouaient les faits de copie et transfert vocaliques –article **nA-**, statif **nE-**, etc.–, pour nous intéresser au cas où ils sont précisément absents : comment se présente alors le lexème nu ?

Si ce cas est présenté ici *après* celui des mots munis de leurs préfixes, c'est que certains arguments suggèrent la primauté morphologique d'un syntagme comme **na-gvēg** ('pommier canaque') sur une forme simple comme **gēvēg** [§(d) p.203]. Nous ne nous attarderons pas sur les diverses conditions syntaxiques qui font apparaître noms, verbes, etc. sans leur préfixe : noms déterminant un autre nom, verbes à l'aoriste (sauf 3SG), adjectifs en fonction d'épithètes, numéraux employés comme distributifs... L'essentiel est de savoir que la totalité du lexique est susceptible d'apparaître, même rarement, sans aucun préfixe. Ce cas de figure n'est pas sans conséquences pour l'analyse phonologique du mwotlap.

1. *Forme préfixable, forme autonome*

En laissant de côté les questions de suffixation, chaque lexème ne peut apparaître que sous deux formes allomorphiques : *forme autonome* (FA) et *forme préfixable* (FP). Nous avons largement côtoyé cette dernière dans les paragraphes précédents : pour obtenir une forme préfixable, il suffit d'opérer une soustraction à partir d'un syntagme à préfixe. Par exemple, la *forme préfixable* dans **n-ēṁ** est **ēṁ**, celle de **nō-vōy** est **vōy**, celle de **na-gvēg** est **-gvēg**, celle de **ni-hnag** est **-hnag** ; on verra bientôt que c'est cette forme, à peu de choses près, que l'on choisira pour chaque entrée lexicale. Or, ces mêmes lexèmes apparaissent légèrement modifiés lorsqu'ils sont seuls (FA). Si **ēṁ** et **vōy** (V- et CV-) peuvent apparaître

tels quels en position de mots autonomes, ce n'est pas le cas des deux autres, dont la FP présente deux consonnes initiales (CCV-) : en position de FA, ces unités auront respectivement les formes *gēvēg* et *hinag*.

Tableau 2.37 – *Forme préfixable vs. forme autonome*

<i>nom préfixé</i>	<i>FP</i>	<i>FA</i>	<i>sens</i>	<i>propriétés préfixe</i>
<i>n-ēm</i>	<i>ēm</i>	<i>ēm</i>	‘maison’	ÉLISION
<i>nō-vōy</i>	<i>vōy</i>	<i>vōy</i>	‘volcan’	COPIE
<i>na-gvēg</i>	<i>gvēg</i>	<i>gēvēg</i>	‘pommier’	BLOCAGE
<i>ni-hnag</i>	<i>hnag</i>	<i>hinag</i>	‘igname’	TRANSFERT

En effet, en vertu des règles d'organisation syllabique du *mot phonologique*, on sait que de telles formes CCV- (*gvēg*, *hnag*) ne peuvent pas apparaître telles quelles [§(b.1) p.79], même précédées de particules proclitiques ou d'autres mots dans la chaîne parlée¹ : on a obligatoirement une séquence CV_iCV-, pourvue d'une voyelle supplémentaire V_i, identique ou non à la voyelle V₂ du lexème. C'est cette voyelle supplémentaire qui nous intéresse : comment son timbre est-il déterminé ? Quelle est sa nature phonologique ? S'agit-il d'un vestige d'une voyelle étymologique avant syncope, ou au contraire du résultat d'une nouvelle opération sur le radical CCV- ? En d'autres termes, doit-on poser FP (ex. *gvēg*) comme construite – par *soustraction* d'une voyelle – à partir de FA (*gēvēg*), ou inversement FA dérivée de FP – par *insertion vocalique* ?

2. Les ambiguïtés des formes préfixées

Concernant les lexèmes du type *hinag* ‘igname’, caractérisés, pour la préfixation, par le *transfert vocalique*, l'origine de la voyelle V (en l'occurrence /i/) ne fait pas mystère : il s'agit de la voyelle flottante associée au lexème [§3 p.117]. Historiquement parlant, FA *hinag* est antérieure à FP *ni-hnag*, du moins dans la mesure où elle reflète directement la séquence étymologique CVCV- : ce lexème remonte à une racine PNCV **sinaka* (‘nourriture, spéc. tubercule’), dont FA *hinag* dérive directement, tandis que FP *ni-hnag* suppose la mise en œuvre d'une opération supplémentaire de transfert vocalique sur l'article. Mais qu'en est-il en synchronie ? Entre les deux formes *ni-hnag* / *hinag*, laquelle permet de calculer l'autre ?

(a) Quand les locuteurs eux-mêmes hésitent

Un locuteur qui entendrait pour la première fois une forme *nihnag* n'aurait aucun moyen de calculer à coup sûr la forme autonome, sans préfixe : il pourrait aussi bien s'agir de **ihnag* (par simple élision, on a *nA-* + **ihnag* → *n-ihnag*) que de *hinag* (auquel cas la forme *nihnag* s'expliquerait par transfert vocalique). D'ailleurs, ces deux cas sont chacun bien attestés en mwotlap : ainsi, la forme préfixée *nēglal* (Statif + ‘savoir’) a pour FA *ēglal*

¹ Nous avons précisément retenu cette marque intégrative pour distinguer, en mwotlap, les préfixes des proclitiques, qui sont suivis respectivement des FP et des FA. Tandis qu'un préfixe CV- peut s'accoler à la forme CCV- du lexème pour constituer un seul mot phonologique (article *na-* dans *na-gvēg*), on reconnaît un proclitique –même de structure CV– à ce qu'il exige la FA du lexème, comme le relateur *ne* dans *ne gēvēg* ‘de pommier’. Cf. §(b.2) p.80, §(b) p.82.

et non **gēlal* : on doit donc poser une forme de référence /*ēglal*/, et non */*gĒlal*/. Il arrive même que les locuteurs se trompent : ainsi, on hésite souvent à décider si la FA de *nēphog* ‘chair, viande’ est *ēphog* ou *vēhog*, les deux donnant effectivement, en théorie, le même résultat ; faut-il donc poser une forme de référence /*ēphog*/, avec élision ? ou bien une forme /*vĒhog*/, avec transfert ?

Si le doute subsiste, c'est aussi parce que, pour les noms en tout cas, les locuteurs sont continuellement confrontés aux formes préfixées (avec article *nA-*), mais beaucoup moins souvent aux formes nues, réservées à certains contextes² ; lorsque le moment est venu, ils sont souvent conduits à la créer de toutes pièces, en essayant d'appliquer des règles productives en la matière³. Or, l'ambiguïté d'une forme comme *nēphog* explique les hésitations des locuteurs, dès lors qu'il s'agit de lui ôter son article. Ces hésitations morphologiques se rencontrent également pour certains noms commençant par /*a*/ : sachant que *namo* désigne un ‘météore’, quelle peut bien être la forme autonome de ce mot ? Selon qu'il attribuera le *a* à l'article ou au lexème, le locuteur produira une FA tantôt sous la forme *mo*, tantôt FA *amo*. L'exemple le plus fameux de cette oscillation est incarné par le nom *nage* ‘chose’ : malgré sa haute fréquence dans le discours, on hésite régulièrement à l'analyser en *na-ge* (→ FA *ge*), ou bien en *n-age* (→ FA *age*). Autre problème : le nom de démon *nēvēp* (< **viovi*) est tantôt découpé en *nē-vēp* (→ FA *vēp*), tantôt en *n-ēvēp* (→ FA *ēvēp*) ; cf. *Tableau 3.4* p.206.

(b) *Aucune forme n'est première*

En somme, les lexèmes à voyelle flottante (ex. *hInag*) nous prouvent qu'à partir d'une forme préfixée, on ne peut pas toujours calculer la forme autonome. Par ailleurs, nous avons déjà établi qu'inversement, à partir d'une FA *mēnay* on ne pouvait pas prédire à coup sûr un transfert vocalique en *nē-mnay*, puisqu'il existe des lexèmes où une structure similaire { C₁[^l/ē]C₂V- } reste intacte en cas de préfixation, donnant lieu à une simple copie, comme *mēne*~ > *nē-mēne*~. Par conséquent, on doit conclure qu'aucune règle ne permet de dériver à 100% la forme autonome de la forme préfixée (car *nēphog* > FA *ēphog* ou *vēhog* ?), ni l'inverse (FA *mēne*~ > *nē-mēne*~ ou **nē-mne*~ ?).

En résumé, il faut connaître à la fois la forme longue du mot (préfixée) et sa forme autonome (sans préfixe), pour pouvoir en déduire toutes la morphologie. Rien n'interdit au linguiste de fusionner ces informations sous la forme d'une seule **forme de référence**, considérée comme le radical lexical sous-jacent à tout ce paradigme ; en utilisant notamment l'artifice de la typographie (ex. *mēne*~ ≠ *mĒnay*), cette forme abstraite permet de calculer à coup sûr tout les occurrences de ce mot. C'est ce que montre le *Tableau 2.34*.

¹ Sachant que l'étymon de ce verbe est POc **kilala*, on constate que le **i* (ou plus précisément le *ē* qui le reflète) a migré définitivement à gauche de la première consonne. Par ailleurs, le parallélisme parfait des voyelles entre **sinaka* et **kilala*, pour des résultats différents en mwotlap moderne (*hInag* ≠ *ēglal*), prouve que les changements historiques n'ont pas été parfaitement réguliers.

² Le problème général de l'article sera abordé au §D p.187-214. Quant à la question précise des hésitations morphologiques concernant la forme non-préfixée du nom, cf. §(d.3) p.205.

³ Ceci rappelle l'hésitation des français à assigner un genre aux noms, (1) soit parce qu'ils commencent par une voyelle, et sont donc précédé de l'article épïcène *l'* : ex. *l'oasis* ; (2) soit parce qu'ils sont toujours au pluriel, et donc précédés de l'article *les* également ambigu : ex. *les affres*, *les déboires*. Les changements et réanalyses ne sont pas rares en la matière, comme le cas bien connu de l'amalgame de l'article dans *lierre* < *l'ierre* ; les hésitations liées à l'article en mwotlap ne sont pas très différentes.

Tableau 2.34 – *Forme préfixée et forme autonome sont indispensables pour inférer la forme sous-jacente du lexème*

<i>sens</i>	<i>mot préfixé</i>	<i>f. autonome</i>	<i>lexème</i>	<i>processus</i>
‘cerveau’	nēmēne~	mēne~	⇒ mēne~	COPIE
‘intelligence’	nēmnay	mēnay	⇒ mĒnay	TRANSFERT
‘savoir’	nēglal	ēglal	⇒ ēglal	ÉLISION
‘chair’	nēphog	vēhog ?	⇒ vĒhog ?	ÉLISION <i>ou</i>
		ēphog ?	⇒ ēphog ?	TRANSFERT ?

3. L'insertion vocalique

Il ne reste plus qu'à rendre compte d'une dernière catégorie de règles, celles qui permettent de calculer la forme autonome (FA) des lexèmes en CCV-. Pour les lexèmes à transfert vocalique, nous avons montré que (*ni*)-*hnag* ne pouvait pas être calculé à coup sûr de *hinag*, ni l'inverse, et que le mieux était de postuler un radical à phonème flottant. Qu'en est-il des noms en CCV-, du type (*na*)-*gvēg* / *gēvēg* ('pommier') ?

(a) Règle d'effacement ou règle d'insertion ?

La première idée que l'on a est de considérer comme première la forme longue (FA) *gēvēg*, qui se serait abrégée en *-gvēg*, sous l'effet de l'accent par exemple. Historiquement, c'est effectivement à une réduction syllabique qu'on assiste, faisant passer **ná gaviga* à *na-gvēg* par syncope ; mais c'est une chose de faire remonter la forme brève actuelle (FP *-gvēg*) à une forme longue étymologique (**gaviga* < POc **kapika*), c'en est une autre de supposer que cette même FP *-gvēg* se dérive *en synchronie* de la FA *gēvēg*, même si cette dernière est effectivement plus longue. Les systèmes synchroniques s'organisent selon des principes qui ne sont pas toujours hérités directement d'états plus anciens de la langue, mais sont perpétuellement remodelés par de nouvelles contraintes de cohérence : c'est bien le cas ici, comme on va le voir.

Il suffit d'observer les lexèmes du mwotlap pour s'apercevoir que –sauf pour les cas de voyelle flottante comme *hInag*, déjà étudiés– la FA ne reflète jamais directement les voyelles de l'étymon. Observons, à partir des équivalents dans deux langues voisines, les altérations qu'ont subies les voyelles étymologiques pour former la FA en mwotlap :

Tableau 2.36 – *Quelques vocalismes comparés en mota, mosina, mwotlap*

<i>sens</i>	<i>mota</i>	<i>mosina</i>	<i>mwotlap FA</i>	<i>mwotlap FP</i>
pomme	gaviga	gēvēg	gēvēg	gvēg
île, village	vanua	vōnō	vōnō	vnō
désirer	maros	mōrōs	mōyōs	myōs
(mon) ventre	toqa-k	toqo-k	tēqe (-k)	tqe (-k)
(son) ventre	toqa-na	taqa-n	taqa (-n)	tqa (-n)
assiette	–	–	bēlēt	blēt

Comme on le constate, la FA du mwotlap présente systématiquement¹ la même voyelle dans la première et dans la deuxième syllabes, et ce, quelle que soit la forme historique de départ : les lignes 4 et 5 du tableau montrent que la duplication de la voyelle concerne même des formes différentes d'un même lexème. Pour rendre compte des faits de notre langue, il faut donc oublier les voyelles étymologiques : ce ne sont pas elles qui rendent compte de la FA actuelle. Bien sûr, on peut admettre que c'est le *a* prétonique de **gaviga* qui s'est lui-même historiquement altéré en *ē*, adoptant le timbre de la voyelle accentuée qui le suivait (assimilation) ; c'est en effet ce qui s'est produit en *mosina*, langue sans phénomène de syncope (on n'a jamais **gvēg*)². Mais s'il est vrai que la forme ancienne **gaviga* fournissait une position vocalique dans un squelette CVCV-, il faut bien voir que le système actuel du mwotlap n'a pas besoin qu'une telle position de voyelle soit donnée par l'étymologie, car il est capable de la créer "ex nihilo".

Expliquons-nous. Si l'on oublie pour quelque temps l'histoire des formes, et que l'on se place en synchronie, il n'est pas nécessaire de poser une forme lexicale première CV₁CV₂- (***gavēg*), dont dériverait un CV₂CV₂- par assimilation vocalique (*gēvēg*), puis enfin CCV₂- par syncope en cas de préfixation (-*gvēg*). Il est également tout à fait possible de poser d'emblée un radical CCV- (*gvēg*), correspondant d'ailleurs à la forme préfixable FP, puis de définir, pour former la FA, une règle simple d'insertion vocalique, en relation avec la structure syllabique : *gvēg* donne *gēvēg*, avec duplication de la voyelle radicale, chaque fois que la première consonne (*g-*) ne peut pas clore une syllabe, mais doit en inaugurer une nouvelle. La première voyelle de *gēvēg* n'est alors rien d'autre qu'une voyelle de soutien (épenthétique), qui prend le timbre de la suivante.

La preuve qu'il est ainsi possible de poser de telles règles indépendamment des structures étymologiques des lexèmes, c'est que l'insertion vocalique fonctionne même lorsque l'étymon *est* de forme CCV- : ainsi, l'anglais *plate* "assiette", par l'intermédiaire du pidgin *pleit*, a été anciennement emprunté sous la forme *nē-mlēit* [nɪm|lɪ|it] avec l'article, ce qui donne, si l'on ôte le préfixe, *bēlēit* [m̩bɪ|lɪ|it] par insertion de la première voyelle du radical (Tableau 2.9 p.69). En synchronie, on n'a plus besoin de poser une voyelle déjà existante, puis une assimilation de timbre avec la voyelle suivante ; il est bien plus satisfaisant de considérer que ce sont les structures syllabiques contraignantes qui créent des positions vides, lesquelles seront éventuellement remplies par des clones d'autres voyelles.

(b) Une règle universelle

Enfin, il faut bien voir qu'aucune règle absolue (de syncope) ne permet à coup sûr de prédire une FP *gvēg* si l'on part de la FA *gēvēg* : en effet, cette dernière pourrait tout aussi bien refléter un radical CVCV-, avec deux voyelles phonologiques de plein droit, et de même timbre. Comparons les deux noms suivants :

FA <i>yēdēp</i>	→ <i>nē-yēdēp</i>	(* <i>na-ydēp</i>)	‘palmier Pritchardia’
FA <i>gēvēg</i>	→ <i>na-gvēg</i>	(* <i>nē-gēvēg</i>)	‘pommier’

¹ Citons une seule exception, d'ailleurs incertaine : (*na*)-*ōno*~ ‘endroit de’, donne, en alternance avec la FA *tono* attendue, la forme *teno*, dans laquelle apparaît un *e*. On pourra la noter *ōteno*~, et noter qu'il s'agirait d'une exception à la hiérarchie que nous avons posée entre voyelle du lexème > voyelle du préfixe (p.118), puisque le /A/ de l'article aurait supplanté le /E/ flottant du lexème.

² Voir cependant n.1 p.125.

Alors que le radical *yēdēp* possède deux voyelles /ē/ de plein droit, la forme *gēvēg* ne met en jeu qu'un seul phonème /ē/, susceptible de s'insérer entre les deux premières consonnes.

La forme autonome *gēvēg* n'est donc pas un bon point de départ pour calculer la forme longue. En revanche, **la règle devient universelle si on la renverse** : de l'entrée lexicale °GVĒG on peut parfaitement dériver aussi bien FA *gēvēg* que FP (*na-*) *gvēg*, tandis que l'entrée YĒDĒP ne pourra donner que FA *yēdēp* et FP (*nē-*) *yēdēp*. Voilà pourquoi nous rejetons finalement l'hypothèse, donnée par Crowley (2002: 589) notamment, qu'il faille poser une règle d'effacement pour expliquer *na-gvēg* à partir de *gēvēg* ; il est plus économique, et sans doute plus proche de la réalité, de poser une règle d'insertion pour expliquer *gēvēg* à partir de *na-gvēg*. Et du point de vue cognitif –c'est important–, il y a fort à parier que les locuteurs mémorisent en fait ce genre de radicaux comme dotés d'une et non de deux voyelles propres.

Nous illustrerons ce résultat en termes de phonologie multilinéaire. On part d'une racine à trois consonnes et une seule voyelle : °gvēg. Cette voyelle n'apparaît normalement qu'une fois, lorsque la structure syllabique du mot le permet, c'est à dire lorsque la première consonne du radical peut fermer une syllabe précédente – ainsi, avec l'article *nA-*, °gvēg donne *directement* la forme *na-gvēg*, sans passer par **na-gēvēg* puis une syncope. En revanche, lorsque le radical doit se répartir sur deux syllabes –faute de voyelle préfixale–, en l'absence d'autre prétendant (comme une voyelle flottante lexicale), la voyelle radicale se duplique automatiquement pour venir remplir la position de voyelle engendrée par la structure syllabique : °gvēg > *gēvēg* par insertion de ē.



(c) Des épenthèses omniprésentes ?

Tandis que les autres phénomènes exposés ci-dessus (copie, transfert...) ne concernaient à chaque fois qu'une partie déterminée du lexique –certains préfixes, certains lexèmes nominaux, etc.–, et n'étaient pas dépourvus d'exceptions, la règle de l'insertion vocalique est, quant à elle, *absolue*. Tous les mots du lexique¹, morphèmes ou lexèmes, noms ou verbes, y sont soumis : *un radical CCV-, s'il doit commencer une nouvelle syllabe, insère obligatoirement un clone de sa (première) voyelle entre ses deux consonnes*. On croit retrouver cette loi d'insertion dans chaque recoin de la langue :

- *a-qyig* 'aujourd'hui (passé)' a une forme sans préfixe *qiyig* 'aujourd'hui (futur)' ;
- *a-tgiy* 'après, derrière' se retrouve dans le composé *wotwot-tigiy* 'puîné, litt. né-après' ;
- l'indéfini *ya-tkel* 'quelques X, certains X' est corrélé à l'adverbe *tekel* 'un côté de' ;
- *tī-qyo* (Focus temporel) commute avec *qoyo*, etc.

¹ Seules exceptions, quelques emprunts récents au pidgin peuvent présenter une initiale CCV-, comme **TRAK** 'voiture' (angl. *truck*), ou **PLĒN** 'avion' (< *plane*), FA *plēn* et non **pēlēn*. Ce dernier s'oppose à des emprunts proches mais plus anciens, car déjà intégrés aux structures phonologiques du mwotlap – **BLĒIT** 'assiette' (< *plate*), FA *bēlēit*, ou encore **BLEKAT** 'jouer aux cartes' (angl. *play cards*), FA *belekat*. Cf. §2 p.69.

À la limite, on pourrait même décider de noter CCV_i toute unité du lexique qui se présente sous la forme CV_iCV_i , quelle que soit son étymologie, puisqu'on pourra toujours calculer la bonne forme à l'aide de la règle simple d'insertion. Ainsi, le substantif non préfixable *wulus* ‘beau-frère’, quoiqu'invariable, correspondrait morphologiquement à $^{\circ}wulus$ – comme le révèle le dérivé (par dérivation zéro) *na-wulus* ‘le respect dû au beau-frère’ ; et les fonctionnels invariables (jamais syncopés) *qele* ‘comme’, *qōtō* ‘pour l'instant’, *togoy* ‘excepté’, *tege* ‘environ’, *vataq* ‘voilà’, pourraient aussi bien être représentés morphologiquement comme $*qle$, $*qtō$, $*tgoi$, $*tge$, $*vtaq$, respectivement¹. Si cette dernière solution est théoriquement possible, il n'est pas nécessaire de l'imposer dans l'orthographe, et nous préférons réserver les formes $CCV-$, d'une part, aux entrées de dictionnaire –et non aux formes réelles apparaissant dans le discours–, et plus particulièrement aux unités lexicales pour lesquelles cette représentation est réellement plus économique².

E. CONCLUSIONS : MORPHOLOGIE DES VOYELLES

1. L'entrée lexicale comme matrice morphologique

Une des motivations de cette étude, entre autres, était de décider, au moyen de l'analyse phonologique et morphologique, de la forme adéquate que devrait prendre, en toute rigueur, chaque entrée lexicale dans un prochain dictionnaire du mwotlap. Le principe est de concentrer, sur un seul segment phonologique, un maximum d'informations morphologiques, de façon qu'on puisse calculer efficacement et sans erreur tous les allomorphes de cette unité dans le discours, par combinaison avec des règles aussi simples et universelles que possible.

Le *Tableau 2.37* réunit, à travers des exemples, les différents types lexicographiques concernés – encore une fois, nous présentons au moyen des *noms* des règles qui concernent en réalité aussi bien les verbes, les adjectifs, les circonstants, etc. Sans qu'il soit nécessaire de le redémontrer ici, nous prétendons qu'il est possible, connaissant une poignée de règles phonologiques, de déduire *toutes* les formes du tableau, et en général toute la morphologie du mwotlap, à partir des seules entrées lexicales telles qu'elles se présentent dans la première colonne.

Tableau 2.37 – L'entrée lexicale permet de calculer toute la morphologie d'une mot

entrée lexicale	article nA- des noms	préposition IE-/bE-	possédé 1.sg	possédé 3.sg	forme autonome	traduction
<i>ēm</i>	n-ēm	l-ēm			ēm	‘maison’
<i>qōñ</i>	nō-qōñ	lō-qōñ			qōñ	‘jour, nuit’
<i>taqat</i>	na-taqat	ba-taqat			taqat	(un diable)

¹ Et une représentation strictement morphologique pourrait même arriver à des conclusions semblables pour une langue comme le *mosina*, pourtant sans phénomène de syncope. Car même si *gēvēg* n'est jamais réalisé $*gvēg$ (même après un préfixe), c'est un fait que la forme phonologique correcte *gēvēg* pourra toujours se déduire régulièrement d'un radical sous-jacent $GVĒG$. De même pour $/vnō/$, $/mrōs/$, $/tqo-/$, $/tqa-/$, etc.

² Nous n'adoptons donc pas le même parti que Pawley (1966) cité par Foley (1986:51), qui choisit une écriture strictement morphologique pour le même genre de phénomène, du type $/mlwk/$ pour [muluk] ‘nez’, ou $/byad/$ pour [ˈbiyaːt] ‘mon mari’. Notre choix de noter *gēvēg* pour ce qui est morphologiquement $/gvēg/$ est théoriquement discutable, mais privilégie la lecture en notant les formes effectivement réalisées.

entrée lexicale	article nA- des noms	préposition IE-/bE-	possédé 1 ^{sg}	possédé 3 ^{sg}	forme autonome	traduction
<i>°tmat</i>	na-tmat	be-tmat			tamat	‘diable’
<i>°lam</i>	na-lam	le-lam			lam	‘haute mer’
<i>bĒlag</i>	nē-mlag	bē-mlag			bēlag	‘oiseau râle’
<i>ili~</i>	n-ili ~	l-ili ~	n-ili-k	n-ēlē-n	ili ~	‘cheveu(x)’
<i>qti~</i>	ni-qti ~	li-qti ~	ni-qti-k	nē-qtē-n	qiti ~	‘tête’
<i>°yño~</i>	na-yño ~	le-yño ~	na-yñē-k	na-yño-n	yoño ~	‘jambe’
<i>kĒle~</i>	nē-kle ~	lē-kle ~	nē-kle-k	nē-kla-n	kēle ~	‘dos’

2. Phonologie ou morphologie ?

Tous ces phénomènes concernant le mouvement des voyelles en mwotlap, ressortissent-ils à la morphologie ou à la phonologie ? La question n'est pas superflue. Il semble qu'il faille, pour y répondre, distinguer les différents cas de figure que nous avons passés en revue.

Ainsi, les cas d'*harmonisation vocalique* présentés au tout début de notre étude, relèvent de la morphologie, car ils ne concernent que certains noms, et eux seuls, sans toucher au reste du lexique, et n'ont lieu que dans un type particulier de flexion. De même, les questions relatives à la *copie vocalique* de certains préfixes ne peuvent pas être généralisées à toutes les unités de la langue, ni même à tous ses préfixes : comme la copie ne concerne, d'une part, qu'une classe restreinte de morphèmes CV- (copiants), et structure le lexique, d'autre part, en deux grandes catégories de lexèmes (copiés), les règles en question sont encore une fois de nature strictement morphologique, ou mieux morphophonologique. Le *transfert de voyelle*, qui met en jeu une voyelle flottante propre à certains lexèmes, ressortit encore à la morphophonologie ; en particulier, la hiérarchie en jeu dans le cas de ces transferts (voyelle du lexème > voyelle du préfixe) impose de passer par des considérations d'ordre morphologique, pour expliquer des choix que la seule approche phonologique ne suffirait pas à justifier.

En revanche, il est clair que l'*insertion de voyelle* par restructuration syllabique, qui concerne absolument toutes les classes de mots du mwotlap, sans discrimination (notamment sémantique), est une règle purement phonologique. Elle est en effet la conséquence d'un squelette syllabique contraignant, lequel est également une catégorie de la phonologie.

3. Pertinence des outils théoriques

Au bout de cette étude, il peut être utile de récapituler brièvement les catégories théoriques que nous avons retenues pour rendre compte du fonctionnement du mwotlap, et inversement celles dont on pourra se passer.

Nous sommes désormais en mesure de répondre à une question importante : le processus de réduction syllabique, que nous avons décrit comme une des clefs pour comprendre la diachronie du mwotlap, n'aurait en synchronie *plus aucune valeur explicative*. À partir du moment où l'on se permet de partir de racines sous-jacentes réduites (type *gvēg*), dont on fait dériver les formes longues par insertion vocalique ou autre règle similaire, il devient désormais possible d'éliminer cette règle de syncope du système phonologique mwotlap, comme une opération devenue superflue. À aucun autre endroit du système, il n'est

aujourd'hui nécessaire de faire appel à ce phénomène historique, même s'il est la principale explication des différences avec les langues voisines, par exemple.

Pour ce faire, cependant, il faut admettre tout un système de règles et unités phonologiques, tel que nous l'avons construit au cours de ce chapitre. Il faut accepter de poser des racines morphologiquement /CCV-/ même si elles ne sont jamais réalisées comme telles dans l'énoncé – sans pourtant opposer systématiquement structure profonde et structure de surface. Il faut adopter la notion de voyelles flottantes, aussi bien sur les affixes (les préfixes copiants) que sur certains lexèmes (les lexèmes à transfert), quitte à lui attribuer des caractéristiques nouvelles –la mobilité– ou à créer une nouvelle catégorie, si l'on préfère, celle de *phonème flottant mobile*. Parallèlement, une telle analyse n'a de sens que dans le cadre d'une *théorie auto-segmentale*, dans laquelle les phonèmes, au lieu de s'enchaîner linéairement les uns aux autres, se rattachent séparément à des entités abstraites organisées géométriquement, comme le gabarit squelettal : et c'est en effet un point-clef de notre description du mwotlap, que de poser un squelette syllabique contraignant de type CVC|CVC – structure fondamentale du *mot* en mwotlap, à laquelle viennent se rattacher les phonèmes en jeu dans une séquence. À l'intérieur de cette théorie, on prendra soin de distinguer les deux plans consonantique et vocalique ; et surtout, on admettra à la fois une chronologie des règles, et certaines hiérarchies entre éléments – comme on l'a montré dans le cas de deux voyelles flottantes en concurrence.

Ces remaniements de la théorie phonologique auront à leur tour des conséquences sur l'analyse morphologique. Pour ne citer qu'un seul exemple, on soulignera le caractère désormais superflu d'une des catégories que nous avons définie plus haut, la "FA" ou forme autonome du mot – ex. FA *gēvēg* pour °*gvēg*. Alors que la copie sur le préfixe ou la flexion possessive personnelle dépendent toutes deux, en partie du moins, de la nature des mots en présence, ce n'est pas le cas de la FA, qui n'est rien d'autre que la forme phonologique que prend *normalement* le radical en position libre. Ainsi, il sera inutile d'indiquer, pour chaque entrée lexicale donnée, quelle est sa "forme autonome", car elle découle automatiquement de la forme phonologique du radical : de °*gvēg* on déduit aisément "FA" *gēvēg* – sans qu'il soit besoin de l'apprendre, comme en arabe on apprend le pluriel de chaque nom. En réalité, ce que l'on avait posé comme deux catégories distinctes dans la morphologie (FA *gēvēg*, FP *-gvēg*), apparaissent désormais tout simplement comme deux avatars que prend automatiquement le *même* radical /*gvēg*/, en fonction de règles phonologiques systématiques. Ces deux catégories morphologiques ("FA" / "FP") n'existent donc pas en tant que telles, et ne sont qu'un artifice heuristique de la théorie, un échafaudage que l'on peut désormais démonter.

Cependant, pour pouvoir réunir ces deux dernières formes en une seule marque, il faut pouvoir retrouver leur différence par ailleurs, sur un autre plan : en effet, même si l'on refuse désormais les deux catégories FA / FP, reste que leur différence formelle pouvait jouer un rôle distinctif dans la chaîne du discours. Cette constatation nous conduit à distinguer plusieurs niveaux dans la production de cette chaîne, au-delà des simples marques segmentales. Dans la continuité de la "superposition des marques" proposée par Lemaréchal (1997 *b*), on dira donc qu'une même marque sur le plan segmental (ici le lexème *gvēg*) se combine à d'autres marques, notamment *intégratives* (segmentation syntaxique en mots, impliquant une réorganisation syllabique du lexème), pour constituer une séquence signifiante. C'est sur ces marques intégratives, plutôt que sur les segments eux-mêmes, qu'agiraient fondamentalement les règles phonologiques que nous avons définies dans notre

analyse. En sorte que la distribution des voyelles en mwotlap, par les multiples questions qu'elle soulève, met en jeu non seulement la théorie phonologique, mais également la morphosyntaxe et la théorie linguistique tout entière.

IV. *Morphosémantique de la reduplication*

Comme la plupart des langues austronésiennes –et d'autres langues du monde–, le mwotlap fait largement appel à la *reduplication des radicaux* pour coder un certain nombre de valeurs sémantiques : pluralité, intensité ou fréquentativité du procès, formation de noms d'action, etc. Mais avant d'envisager dans le détail la signification de ce procédé, il nous faut en présenter l'aspect morphologique, relativement complexe comme on va le voir.

A. RÉDUPLICATION VS. RÉPÉTITION

Dans certaines langues, le processus de reduplication consiste en la pure et simple **répétition** du mot entier, avec reprise intégrale du schéma syllabique, rythmique et prosodique du mot simple. Ainsi, l'indonésien standard forme le pluriel de *rumah* 'maison' par un redoublement *rumah-rumah* ; le pluriel de l'adjectif *kecil* 'petit' est *kecil-kecil*, etc. (Atmosumarto 1994: 38, 68).

Ce n'est pas là, nous allons le voir, la façon dont le mwotlap construit ses formes redupliquées : le résultat est toujours un mot unique, doté d'un seul squelette syllabique (*mot phonologique*) et d'un seul accent de mot (*mot accentuel*), et dans lequel il est parfois difficile de reconnaître la forme simple – ex. *valag* 'courir' → *valaplag* 'courir:redup'. Ce type de dérivation, auquel nous réservons le terme de **reduplication** (ou redoublement), obéit à des règles spécifiques de morphologie ; ce sont elles qui font l'objet du §B. Sur notre lancée, nous proposerons une synthèse des valeurs sémantiques de la reduplication en mwotlap [§C p.141].

Pour finir [§D p.149], il pourra s'avérer nécessaire de donner un aperçu de certaines structures fondées non pas sur la reduplication, mais sur la répétition du prédicat – en vertu de la distinction terminologique que nous venons précisément de proposer. Un de leurs intérêts, peut-on penser, sera précisément d'illustrer les différences entre les deux procédés, aussi bien formelles que sémantiques.

B. SCHEMAS FORMELS DE RÉDUPLICATION

Parfois, la syntaxe ou la sémantique de l'énoncé requièrent du locuteur qu'il emploie non pas la forme simple du lexème, mais sa forme redupliquée. Pour les mots les plus courants, cette forme redupliquée est apprise telle quelle au moment de l'apprentissage – comme le prouvent les quelques formes exceptionnelles ou non prédictibles. Mais la plupart du temps, il n'est pas besoin de la mémoriser, car elle est aisément calculable à partir de la forme simple : à partir des formes qu'il connaît, le locuteur reconstitue des règles productives, et purement synchroniques, de reduplication. Ces règles productives sont activées à chaque fois qu'une forme dupliquée est requise, et n'est pas immédiatement disponible à la mémoire ; ce sont elles que nous allons décrire ici.

La reduplication affecte principalement les verbes et les adjectifs, mais aussi certains noms ou adverbes.

1. Radicaux commençant par (C)V-

Nous commencerons par le cas le plus simple : celui où le radical (simple) commence par (C)V – autrement dit, lorsque le début du radical coïncide avec un début de syllabe. Nous verrons successivement les cas des radicaux CVC, CV, VC, CVCVC, CVCCVC, CVCCV, etc. Le point commun de ces radicaux, est que leur forme redoublée commencera également par une nouvelle syllabe (C)V-. En d'autres termes, ni la forme simple ni la forme double ne mettent en œuvre la règle d'insertion vocalique, qui frappe les radicaux en CCV- ; ce cas particulier, légèrement plus complexe, sera présenté au §2 p.133.

(a) Radicaux monosyllabiques

Le cas des radicaux monosyllabiques est le plus simple à analyser. Comme on peut s'y attendre, le résultat d'une reduplication d'un radical monosyllabique sera lui-même dissyllabique.

[a] $C_1VC_2 \rightarrow C_1VC_2C_1VC_2$

La grande majorité des radicaux de structure $|C_1VC_2|$ se reduplique par simple redoublement $\rightarrow |C_1VC_2|C_1VC_2|$: ex. *van* 'aller' \rightarrow *vanvan*. L'absence de pause, et l'existence d'un seul accent tonique (sur la dernière syllabe), distinguent ce redoublement d'une simple répétition de type *van van* [cf. §(b) p.151].

<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. redoublée</i>	<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. redoublée</i>
'grimper'	<i>yem</i>	<i>yemyem</i>	'malade'	<i>gom</i>	<i>gomgom</i>
'geindre'	<i>ñey</i>	<i>ñeyñey</i>	'se briser'	<i>mēt</i>	<i>mēt̄mēt̄</i>
'mentir'	<i>gal</i>	<i>galgal</i>	'assis'	<i>hag</i>	<i>haghag</i>

[b] $C_1VC_2 \rightarrow C_1VC_1VC_2$ *

Le schéma précédent présente certaines exceptions irrégulières¹ :

'calme, sacré'	<i>yoñ</i>	<i>yoyoñ</i>	
'en entier'	<i>del</i>	<i>dedel</i>	
'cassé en deux'	<i>lat</i>	<i>lalat</i>	
'flamber pour dépiler'	<i>hil</i>	<i>hihil</i>	
'éclore'	<i>dey</i>	<i>dedey</i>	
'être debout (arch.)'	<i>tiy</i>	<i>titiy</i>	
'parler le vernaculaire'	<i>lanwis</i>	<i>lalanwis</i>	(< angl. <i>language</i>)

Certains radicaux opposent d'ailleurs une forme "régulière" en CVC|CVC, à une forme "irrégulière" (plus ancienne ?) en CV|CVC. Par exemple, *tēy* 'tenir' donne normalement *tēt̄y* lorsqu'il est en position de tête prédicative, mais *tēt̄t̄y* lorsqu'il est en position d'adjoind du prédicat ; parallèlement, *sok* 'chercher' donne *soksok* en tête, mais *sosok* en

¹ L'astérisque dans la formule indique qu'il s'agit d'un cas irrégulier, faiblement représenté et non prédictible.

adjectif. Par ailleurs, le verbe *kal* ‘ramper / se faufiler’ présente deux formes rédupliquées en fonction de sa signification : *kalkal* ‘ramper, marcher à quatre pattes’ ≠ *kakal* ‘se faufiler, grimper en cachette, faire le mur (spéc. pour aller voir les filles la nuit)’.

[c] $C_1Vh \rightarrow C_1VC_1Vh$

D'autres exceptions sont plus régulières. Ainsi, lorsque la deuxième consonne est /h/, le redoublement a obligatoirement la forme $|C_1VC_1Vh|$: ex. *bah* ‘finir’ → *babah* (**bahbah*). Le tableau suivant fournit d'autres exemples de cette règle.

<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. rédupliquée</i>	<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. rédupliquée</i>
‘sculpter’	<i>teh</i>	<i>teteh</i>	‘écorcer’	<i>goh</i>	<i>gogoh</i>
‘douloureux’	<i>meh</i>	<i>memeh</i>	‘râper’	<i>yah</i>	<i>yayah</i>
‘changer’	<i>leh</i>	<i>leleh</i>	‘sec’	<i>mah</i>	<i>mamah</i>

[d] $C_1VC_1 \rightarrow C_1VC_1VC_1$

Par ailleurs, si C_1 et C_2 sont de même timbre, on observe toujours le schéma $C_iVC_i \rightarrow C_iVC_iVC_i$: ex. *wow* ‘convoiter...’ → *wowow* (**wowwow*). S'il est vrai que l'explication réside sans doute dans la règle de dégémination [§5 p.74], on peut se poser la question suivante : dans le cas où il y aurait dégémination de **wowwow* en *wowow*, celle-ci intervient-elle dès le niveau phonologique (auquel cas il faudrait poser une forme /wowow/) ? ou bien la forme phonologique du mot contient-elle une gémignée /wowwow/, laquelle est obligatoirement dégémignée pour la réalisation phonétique ?

Cette question est plutôt spéculative ; et même si rien ne nous interdirait, en théorie, de poser des formes *wowwow*, *tittit*..., nous préférons noter les formes telles qu'elles sont en fait réalisées : *wowow*, *tittit*... – quitte à en faire des exceptions à la règle générale [a].

<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. rédupliquée</i>	<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. rédupliquée</i>
‘ramper’	<i>lol</i>	<i>lolol</i>	‘trembler’	<i>yiy</i>	<i>yiyiy</i>
‘cogner’	<i>tit</i>	<i>tittit</i>	‘dire’	<i>vap</i>	<i>vavap</i>

Rappelons, au passage, que la forme *vap* correspond phonologiquement à /vav/ : rien d'étonnant, en conséquence, à ce qu'elle suive la même règle [cf. §(a.1) p.65].

[e] $CV \rightarrow CVCV$

Sans surprise ni exceptions, les radicaux de forme CV se rédupliquent en CVCV.

<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. rédupliquée</i>	<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. rédupliquée</i>
‘petit’	<i>su</i>	<i>susu</i>	‘chanter’	<i>se</i>	<i>sese</i>
‘fouiller’	<i>ye</i>	<i>yeye</i>	‘en sortant’	<i>lō</i>	<i>lōlō</i>

[f] $VC \rightarrow VCVC$

De la même façon, les radicaux de forme VC se rédupliquent en VCVC :

<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. redoublée</i>	<i>sens</i>	<i>f. simple</i>	<i>f. redoublée</i>
'faire'	ak	akak	'peindre'	il	ilil
'crier'	ōl	ōlōl	'rempli'	ōy	ōyōy
'voir'	et	etet	'jardiner'	ōm	ōmōm

Malgré sa simplicité, ce schéma peut poser des problèmes de réalisation phonétique, en fonction de la syllabation en |VC|VC| ou |V|CVC|. Ces questions sont soulevées par deux racines dont la consonne /v/ présente deux réalisations différentes selon sa place dans la syllabe : **ap** /av/ 'par erreur' → /avav/ [avap] ~ [apap], et **ip** /iv/ 'souffler' → /iviv/ [ivip] ~ [ipip] – voir nos analyses au §(a.4) p.70.

[g] Autre cas

Le mwotlap ne possède qu'un seul lexème monophonématique : **ō** 'fructifier'. Il se redouble naturellement en **ōō**. Il ne s'agit pas d'une voyelle longue, mais de deux voyelles distinctement articulées [cf. §2 p.76].

(b) Radicaux polysyllabiques

Parmi les radicaux commençant par (C)V-, les polysyllabes se redoublent toujours à travers leur *première syllabe* : c'est elle, et elle seule, qui suivra les règles de reduplication, ex. **va|sem** 'déclarer' → **va|va|sem**. On retombe alors sur les règles que nous venons de donner pour les monosyllabes.

[h] C₁V_aC₂C₃V_b- → C₁V_aC₂C₁V_aC₂C₃V_b-

'obstiné'	qētwon	qētqētwon
'respirer'	mōkheg	mōkmōkheg
'identique'	haytēyēh	hayhaytēyēh
'garçon'	lōmgep	lōmlōmgep
'vieille'	magtō	magmagtō

Exceptions :

'faire ses bagages'	sōnteg	sōsōnteg
'détruit'	tapsey	tatapsey
'différent'	tegha	tetegha ~ tegtegha
'végétal'	tēnge	tētēnge
'un'	vitwag	vivitwag ¹

[i] C₁V_ahC₂V_b- → C₁V_aC₁V_ahC₂V_b-

'demander'	vēhge	vēvēhge
------------	--------------	----------------

¹ Le cas de **vitwag** 'un' est un peu particulier. La forme simple s'analyse elle-même en **v(Ē)-** 'numérateur' (ancien classificateur numéral) et **twag** 'un' ; les quatre premiers chiffres, qui reçoivent tous le préfixe **vĒ-**, peuvent le redupliquer pour former des distributifs, ex. **vō-yō** 'deux' (racine **YŌ**) → **vō-vō-yō** 'deux par deux'. Ainsi, la forme **vivitwag** 'un par un' doit sans doute s'analyser non pas comme le redoublement de **vitwag** en entier, mais de son premier élément **vĒ-** [§4 p.347].

‘suspendre’ *vēhbeg* *vēvēhbeg*

[j] $C_1V_aC_1C_2V_{b-} \rightarrow C_1V_aC_1V_aC_1C_2V_{b-}$

‘oublier’ *lolqōñ* *lololqōñ*
 ‘tomber’ *sisgoy* *sisisgoy*
 ‘porter avec bâton’ *totqe* *tototqe*
 ‘adoucir le goût...’ *quqgoy* *ququqgoy*

[k] $C_1V_aC_2V_{b-} \rightarrow C_1V_aC_1V_aC_2V_{b-}$

‘parler’ *hole* *hohole*
 ‘faire’ *galeg* *gagaleg*
 ‘engendrer’ *vawot* *vavawot*
 ‘sauver’ *vaēh* *vavaēh*

Exceptions :

‘grand’ *lwo* *lililwo* (**liliwo*)
 ‘traiter en belle-sœur’ *namas* *namasmas* ~ *nanamas*

[l] $C_1V_aC_2V_{b-} \rightarrow C_1V_aC_3C_1V_aC_2V_{b-}$ *

Il s'agit également de quelques exceptions à la règle [k] :

‘racine’ *gōyi~* *gōygōyi~*
 ‘plante sauvage’ *mali~* *malmali~*
 ‘laisser, poser’ *veteg* *vetveteg* ~ *vetepveg*

[m] $V_aC_2C_3V_{b-} \rightarrow V_aC_2V_aC_2C_3V_{b-}$

‘faire quoi ?’ *akteg* *akakteg*
 ‘tenir dans ses bras’ *oyveg* *oyoyveg*
 ‘savoir’ *ēglal* *ēgēglal*
 ‘saluer’ *alveg* *alalveg*
 ‘surveiller’ *etgoy* *etetgoy*
 ‘traiter comme un fils’ *intik* *inintik*

[n] $V_aC_1V_{b-} \rightarrow V_aV_aC_1V_{b-}$

‘traiter comme un père’ *imam* *iimam*
 ‘lâcher’ *ukēg* *uukēg* ? ~ *ukukēg* ?
 ‘lisse’ *ēyat* *ēēyat*
 ‘enceinte’ *ētan* ??

Exceptions :

‘oncle’ *itat* *ititat* (~ *iitat*)
 ‘être bon’ *itōk* *itōktōk* (**itōk*)

2. Radicaux commençant par CCV-

(a) **Le problème de l'insertion**

Le cas est légèrement plus complexe lorsque le radical commence par deux consonnes¹. On sait, en effet, qu'un mot ne peut pas commencer par CCV-, et doit subir une insertion vocalique : ex. WSEG 'tirer' → *weseg*. Si la forme qui sert de base aux opérations de reduplication était la forme *après* insertion (ex. *weseg*), elle devrait suivre la même règle que les radicaux en CV|CV-, à savoir le redoublement de la première syllabe *weseg* → **weweseg* (règle [k] ci-dessus). Or, ce n'est pas ce que l'on obtient : par exemple, la reduplication de *w(e)seg* a la forme *wesewseg*.

Qui plus est, une ultime vérification (adjonction d'un préfixe CV-) permet de découvrir que la première voyelle d'une telle forme *wesewseg* n'est pas un phonème de plein droit, car il est escamoté si on lui ajoute un préfixe CV- ; comparons :

<i>ni-</i> (Aor:3SG) + <i>memeh</i>	'douloureux'	→ <i>ni-memeh</i>
<i>ni-</i> (Aor:3SG) + <i>weseg</i>	'tirer'	→ <i>ni-weseg</i>
<i>ni-</i> (Aor:3SG) + <i>wesewseg</i>	'tirer:redup'	→ <i>ni-wesewseg</i>

Ainsi, contrairement au premier /e/ de *memeh* qui est un phonème à part entière (il ne disparaît jamais), celui de *wesewseg*, tout comme celui de *weseg*, n'est rien d'autre que le résultat d'une insertion vocalique sur une forme commençant en réalité par deux consonnes.

Sachant que la règle d'insertion vocalique est une règle simple et universelle de la phonologie du mwotlap, il est possible de s'en passer dans cette partie de l'exposé. On dira donc que le radical simple *WSEG* (qui donne *weseg* par insertion, chaque fois qu'il n'est pas préfixé) se reduplique sous la forme *WSEG*² → *wesewseg* (lequel donne *wesewseg* par insertion, dans les mêmes conditions que la forme simple).

Ce choix permettra de donner à chaque fois les formes morphologiques exactes, à partir desquelles il est facile de calculer toutes les formes en énoncés. Comme nous l'avons montré au §3 p.122, on perdrait beaucoup en efficacité si l'on choisissait plutôt de partir des formes développées (*weseg*, *wesewseg*), en posant une règle d'effacement (ex. **ni-weseg* → *ni-weseg*) ; alors que le calcul devient infaillible si on le renverse, en posant une règle d'insertion (ex. **weseg* → *weseg*).

(b) **Schémes de reduplication**

Tout en gardant en tête les remarques précédentes à propos de l'insertion vocalique, il est possible de formuler un principe général : à partir d'une forme simple en CCV-, le résultat de la reduplication est toujours une forme (plus longue) également en CCV-. Plus précisément, le processus de reduplication consiste systématiquement à *doubler les trois premiers phonèmes* C₁C₂V- de la racine → C₁C₂VC₁C₂V- – et ce, quelle que soit la séquence de phonèmes à la suite : ex. WSEG 'tirer' → *wse-* + *wse-* + *-g* → *wesewseg*. C'est ce qui apparaît dans les formules ci-dessous.

¹ Rappelons que les radicaux CCV- ne sont pas "donnés" tels quels à l'observateur, mais sont une construction de l'analyse linguistique : cf. la discussion au §3 p.122.

[o] $C_1C_2VC_3 \rightarrow C_1C_2VC_1C_2VC_3$

‘dormir’	<i>mtiy</i>	<i>mtimtiy</i>
‘(être) matin’	<i>mtap</i>	<i>mtamtap</i>
‘disparaître’	<i>qleñ</i>	<i>qleqleñ</i>
‘commencer’	<i>qtēg</i>	<i>qtēqtēg</i>
‘rat’	<i>ghōw</i>	<i>ghōghōw</i>
‘empocher’	<i>hñēn</i>	<i>hñēhñēn</i>
‘pleuvoir’	<i>s̄mal</i>	<i>s̄mas̄mal</i>
‘cassé en morceaux’	<i>mwoy</i>	<i>mwomwoy</i>
‘moudre’	<i>wyiy</i>	<i>wyiywyiy</i>
‘être scolarisé’	<i>skul</i>	<i>skuskul</i>

❖ *Cas particulier*

Rappelons le cas particulier des radicaux dont le premier phonème est *b*, *d* ou *v* ; comme on l'a vu dans la présentation phonologique, ces trois consonnes présentent chacune deux réalisations différentes selon sa place dans la syllabe. Or, le résultat de la reduplication implique que la seconde occurrence de la consonne sera en fin de syllabe (ex. le second /v/ dans ||vi|siv|sis||) ; alors que la première occurrence de cette même consonne s'entendra le plus souvent en début de syllabe, du fait de l'insertion vocalique (ex. le premier /v/ dans ||vi|siv|sis||). Il en résulte une forme phonétique relativement opaque, dans laquelle on peut à peine reconnaître le radical simple, ex. *VSIS*² → *visipsis* [vi|sip|sis].

Dans la liste ci-dessous, nous indiquons exceptionnellement la forme phonologique théorique (entre barres obliques), ex. /vsivsis/ ; nous la faisons suivre d'une forme phonétiquement plus probable, avec insertion vocalique, ex. *visipsis*¹.

‘faire sursauter’	DÑEG	/ ⁿ dɲe ⁿ dɲey/	→ <i>dēñenñeg</i>
‘visser’	BLOL	/ ^m blo ^m blol/	→ <i>bōlomlol</i>
‘aider’	BYIÑ	/ ^m bji ^m bjiɲ/	→ <i>bīyimiñ</i>
‘pêcher de nuit’	VHAL	/vhavhal/	→ <i>vahaphal</i>
‘laisser, déposer’	VTEG	/vtevtæg/	→ <i>vetepteg</i>
‘enfanter’	VSIS	/vsivsis/	→ <i>visipsis</i>
‘caqueter’	VLŌL	/vlōvlōl/	→ <i>vōlōplōl</i>

[p] $C_1C_2V \rightarrow C_1C_2VC_1C_2V$

‘drôle’	<i>m̄ya</i>	<i>m̄yam̄ya</i>	
‘se pousser’	<i>sge</i>	<i>sgesge</i>	
‘frirer’	<i>yñe</i>	<i>yñeyñe</i>	
‘poser un interdit’	<i>tqō</i>	<i>tqōtqō</i>	
‘transpercé’	<i>m̄lō</i>	<i>m̄lōm̄lō</i>	
‘attendre’	DYĒ	/ ⁿ dji ⁿ dji/	→ <i>dēyēnyē</i>
‘rabouter’	BHE	/ ^m bhe ^m bhe/	→ <i>bhemhe</i>
‘jouer aux cartes’	BLE	/ ^m ble ^m ble/	→ <i>blemle</i>

¹ Des exemples analogues se trouvent dans notre chapitre de phonologie [§(a.1) p.65, §(b.1) p.71].

‘répondre’ VLU /vluvlu/ → **vuluplu**

Il en va de même pour les radicaux plus longs :

[q] $C_1C_2V_aC_3V_b^- \rightarrow C_1C_2V_aC_1C_2V_aC_3V_b^-$

‘désordonné...’	<i>sloteg</i>	<i>slosloteg</i>	
‘blessé’	<i>mtewot</i>	<i>mtewot</i>	
‘décoré’	V LAKAS	/vlavlakas/	→ v<u>a</u>l<u>a</u>plakas

[r] $C_1C_2V_aC_3C_4V_b^- \rightarrow C_1C_2V_aC_1C_2V_aC_3C_4V_b^-$

‘vieillard’	<i>tmayge</i>	<i>tmatmayge</i>	
‘triste, misérable’	<i>mgaysēn</i>	<i>mgamgaysēn</i>	
‘prendre soin de’	V KASTE G	/vkavkasteg/	→ v<u>a</u>k<u>a</u>p<u>a</u>steg
‘désinvolté’	V SA WYEG	/savsawyeg/	→ v<u>a</u>s<u>a</u>p<u>a</u>wyeg
‘ignorer qqn’	V SIVTE G	/vsivsviteg/	→ v<u>i</u>s<u>i</u>p<u>i</u>steg

❖ Cas particulier :

L'emprunt *krēsmas* ‘passer la Noël (qq part)’ se reduplique régulièrement en *krēkrēsmas* ; mais tout comme sa forme simple, il ne connaît pas à la règle d'insertion vocalique, car il s'agit d'un emprunt récent [cf. §1 p.78] : **kērēkrēsmas*.

(c) Pressions cognitives et effets d'analogie

En apparence, la règle de reduplication pour les radicaux CCV- est simple : il suffit de reproduire les trois premiers phonèmes $CCV^{-2} \rightarrow CCV-CCV-\dots$; d'une certaine façon, cette règle est aussi simple que celle qui vaut pour les radicaux en CVC- : $CVC- \rightarrow CVC-CVC-$.

Pourtant, malgré cette apparente simplicité, il faut voir qu'une telle règle implique une forme de contradiction entre structure morphologique et structure phonologique. En effet, si l'on observe un radical CVC comme *mat* ‘mourir’, sa reduplication *matmat* se syllabe en ||mat|mat||, ce qui ne pose aucun problème ; on a une sorte d'isomorphisme / de superposition entre la structuration syllabique et la structuration morphologique.

En revanche, considérons un radical comme GYEH ‘râper (la chair de coco)’ : $GYEH^2 \rightarrow gyegyeh$. Dans cette forme redupliquée, il est clair que la frontière morphologique, si elle existe, passe entre les deux occurrences de *gye-* : *gye-gyeh*. Or, nous savons par ailleurs [§1 p.78] que du point de vue phonologique, deux consonnes ne peuvent se suivre que si elles se distribuent sur deux syllabes CVC distinctes : la frontière syllabique divise donc la forme *gyegyeh* en -g|yeg|yeh ; si le mot n'est pas préfixé, on obtient nécessairement une forme à insertion ||ge|yeg|yeh|| [yejeyjeh]. Le conflit entre phonologie et morphologie apparaît mieux si l'on fusionne les deux représentations : ||ge|ye-g|yeh||.

Le "conflit" dont nous parlons est le suivant. Sachant que la structure syllabique CVC est particulièrement prégnante dans l'encodage et le traitement cognitif de l'information, il existe une forme de pression pour que cette organisation des phonèmes puisse être exploitée dans le travail de signification, en sorte que le travail d'interprétation soit allégé / facilité. Un cas exemplaire où l'interprétation se trouve optimisée par la structure syllabique, est

précisément fourni par le redoublement des radicaux en (C)V- : grâce aux redoublements de type ||mat|mat||, ||gal|gal||, ||yem|yem||, le découpage syllabique scande en même temps le mot dans sa morphologie, et signale d'emblée le mot comme étant rédupliqué. Or, le problème avec tous les radicaux en CCV-, c'est que la structure syllabique ne fournit pas la même scansion du redoublement ; au lieu de ça, les pistes sont brouillées.

En particulier, les deux dernières syllabes des formes rédupliquées issues des radicaux $C_1C_2VC_3$ présentent l'inconvénient majeur de différer par leur dernière consonne :

|| $C_1(V)C_2VC_1|C_2VC_3$ || : ex. ||ge|yeg|yeh||, ||mi|tim|tiy||, ||mo|wom|woy||, ||su|kus|kul||...

Pourtant, une analogie spontanée avec les formes du type ||mat|mat|| donne plutôt envie d'entendre des syllabes CVC parfaitement identiques, ex. *||mi|tiy|tiy||, *||mo|woy|woy||, etc. Or, si nous nous permettons d'imaginer une telle pression fonctionnelle, c'est précisément parce qu'elle se manifeste dans la langue actuelle – même si le phénomène reste marginal.

D'une part, il faut signaler que certains mots du mwotlap, issus d'anciennes formes rédupliquées aujourd'hui démotivées, présentent une structure syllabique

|| $C_1(V)C_2VC_3|C_2VC_3$ ||

ex. *mlaklak* 'joyeux' ; *mvinvin* 'fin' ; *mlēglēg* 'noir' ; *myēpyēp* 'flou' ; *tgeygey* 'sorte d'hirondelle'... On peut y ajouter deux formes particulières, caractérisées par un vocalisme différent : *mtēgteg* 'avoir peur', *le-myēpyep* 'le soir'¹. Or, certains de ces lexèmes subissent actuellement la pression des règles générales de reduplication : ainsi, on entend à égalité *mlēglēg* et *mlēmlēg* pour 'noir', ou encore *mtēgteg* et *mtēmteg* pour 'avoir peur'.

Ce dernier chassé-croisé entre formes anciennes et formes recomposées, si on l'ajoute à la pression cognitive dont nous avons parlé plus haut, est susceptible de pousser à la création d'une règle alternative de redoublement $C_1C_2VC_3 \rightarrow ||C_1(V)C_2V\bar{C}_3|C_2VC_3||$. On entend ainsi parfois les (jeunes ?) locuteurs hésiter entre deux formes :

MWOY ²	'fendu'	→ <i>mwomwoy</i>	~ <i>mwoywoy</i>
WSEG ²	'tirer'	→ <i>wsewseg</i>	~ <i>wsegseg</i>
TQEN ²	'plat'	→ <i>tqēnqēn</i>	~ <i>tqetqēn</i>
MTEL ²	'épais'	→ <i>mtēmētēl</i>	~ <i>mtēltēl</i>

Même si le phénomène est encore marginal, il méritait d'être signalé : de telles instabilités, on le sait, sont porteuses de changements dans l'avenir.

¹ Bien qu'elles soient anormales en synchronie, il est facile d'expliquer ces formes historiquement, par l'opposition entre * $\acute{a}_V > e$ à la fin du mot \neq * $\acute{a}_V > \bar{e}$ à l'intérieur du mot [cf. *Tableau 2.14* p.90]. Ainsi, on a régulièrement *mtēgteg* /mtrɪtɛy/ < **matáyutáyu* < PNCV **mataku* < POc **ma-takut* 'avoir peur' ; et de même *myēpyep* /mjɪvɛv/ < **marávirávi* < PNCV **ravi(ravi)* < POc **rapi* 'soir'. Ces mots ne sont pourtant plus perçus comme des redoublements en mwotlap contemporain ; en particulier, ils ne correspondent à aucune forme simple.

3. Fluctuations et limites de la reduplication

(a) Une distribution inégale

Signalons que quelques rares lexèmes sont dépourvus de forme redoublée. C'est le cas, par exemple, de *siseg* 'jouer', *momyiy* 'froid' ou de *ētan* 'enceinte', pour des raisons inconnues. D'autres fois, on constate que les lexèmes longs ou composés, même s'ils possèdent une forme redoublée, ne l'emploient pas aussi systématiquement que les lexèmes courts : tout se passe comme si leur "poids syllabique" était suffisant pour se passer d'une reduplication. Ceci apparaît par exemple avec la marque de Prohibitif (*ni*)*tog*, qui normalement requiert la reduplication du verbe¹ :

- (8) <Tog *akak* (**ak*)> *qe* *nen*. 'Arrête d'agir comme ça.'
 PROH faire² comme DX2
- <Tog *ak magaysēn*> *kē*. 'Arrête de l'embêter.'
 PROH faire triste 3SG

Enfin, de nombreux lexèmes n'ont pas de forme redoublée, pour la bonne raison qu'ils sont déjà eux-mêmes le produit d'une ancienne reduplication, aujourd'hui démotivée. Une autre façon de présenter la chose, serait de dire que certains lexèmes redoublés ne présentent pas de forme simple ? Quoi qu'il en soit, l'adjectif 'noir' *mlēglēg* ~ *mlēmlēg* n'existe que sous cette forme, et ne possède ni forme double qui serait plus longue (**mlēmlēglēg* !), ni forme simple qui serait plus courte (**mlēg* – mais cf. *na-mlēg* 'nuage sombre', étymon de *mlēglēg* 'noir'). Ceci est d'ailleurs vrai de tous les adjectifs de couleurs, qui sont apparemment des formes redoublées, mais n'apparaissent guère sous leur forme simple : *qagqag* 'blanc', *ñoyñoy* 'jaune', *lawlaw* 'rouge' (mais cf. *law* 'briller'), *māmāl* 'bleu / vert'. D'autres adjectifs sont dans le même cas : à côté de *bōybōy* 'gros', on n'entend presque jamais **bōy* (cf. bislama *fatfat*) ; *mlumlum* est 'lent', mais **mlum* n'existe pas (cf. bislama *sloslo*)...

Parmi les nombreux exemples de noms, on peut citer aussi le nom de la 'jeune fille' *māmāl*, qui ne possède pas de forme simple **māl*² ; par ailleurs, le pluriel de ce nom est *ige māmāl*, sans redoublement aucun (comparer *lōmgep* 'garçon' → *ige lōmlōmgep* 'les garçons'). Le nom de l'hirondelle est *bagbaglo* (mais **baglo*), tel arbre s'appelle *biybiy* (mais **biy*)...

Enfin, du côté des verbes également, on aurait tort de croire que tous les lexèmes se présentent équitablement sous leur forme simple et sous leur forme redoublée ; ceci s'explique largement par leur sémantisme (verbe d'activité, etc.), mais de nombreuses incohérences rendent la prévision aléatoire. Ainsi, le verbe *laklak* 'danser' se rencontre presque toujours sous cette forme, seuls 2 % de ses occurrences (?) se présentant sous la forme d'un monosyllabe *lak* ; *yēyē* 'rire' ne se simplifie jamais, pas plus qu'il ne se redouble. Inversement, le verbe *ēglal* 'savoir' est presque toujours simple, et la forme double *ēgēglal* est un hapax dans notre corpus... Une description exacte de ces fluctuations serait infinie, et nous nous contenterons ici de poser un problème : celui de l'absence globale de symétrie / de

¹ Voir notre développement au §(b.1) p.962.

² En réalité, il existe bien un nom (*na-*)*māl*, étymologiquement relié à *māmāl* (?), mais il désigne... la truie. On fera donc honneur aux jeunes filles de Mwotlap –dont la réputation de charme n'est plus à faire– en considérant que *māl* et *māmāl* sont deux lexèmes bien distincts.

systematicité entre formes simples et formes rédupliquées. Si l'on veut les creuser, ces questions ressortissent à la sémantique.

(b) *Ambiguïtés et réanalyses*

Enfin, pour terminer cette présentation de la morphologie des formes rédupliquées, nous évoquerons les ambiguïtés ou réanalyses que mettent à jour les locuteurs eux-mêmes. Nous avons déjà montré, à propos des règles de copie vocalique [§(a) p.120], que les contraintes apparemment strictes de la morphologie présentent toujours "du jeu", se caractérisent toujours par une marge d'erreur ou d'exception, impliquant des hésitations de la part du locuteur. Il suffit, pour cela, qu'un ensemble de formes soit justiciable de plusieurs analyses à la fois, puissent entrer dans plusieurs règles concurrentes et contradictoires, etc. ; autre condition pour que naisse l'hésitation morphologique : que les formes ne soient pas assez fréquentes dans le discours quotidien, pour trancher définitivement en faveur de l'une ou de l'autre solution. Ce n'est que dans ce cas de figure bien précis que le locuteur se retrouve seul avec lui-même, livré à sa propre initiative en matière de règles et d'interprétations – pour employer une formule existentialiste, il est "condamné à être libre". C'est de cette liberté-là, confrontée aux ambiguïtés et aux bifurcations de la langue, que naissent les innovations et les nouvelles règles.

(b.1) *Deux verbes délocutifs*

Le nom du 'père' se présente presque toujours (> 98 % des occurrences ?) sous la forme invariable *imam*. Or, nous verrons [cf. §(e.3) p.726] que cette même forme *imam* peut être réinterprétée comme un verbe délocutif, signifiant 'appeler qqn père, considérer qqn comme son père'. C'est dans ce cas très précis, assez rare statistiquement, que le locuteur peut être conduit à manipuler le verbe *imam*, soit en le préfixant, soit en le redoublant, etc. Or, c'est là qu'interviennent les problèmes d'analyse ; selon l'interprétation morphologique que donne le locuteur de cette forme *imam*, le résultat de la réduplication ne sera pas le même.

En l'occurrence, la principale question qui se pose a trait à l'intégration de l'ancien article personnel *i-*, aujourd'hui démotivé [cf. §(e.3) p.210] :

- si *imam* est encore analysé comme l'association de *i-* + *mam*, alors la forme rédupliquée sera *i-mamam* (forme conservatrice) ;
- mais maintenant que *i-* s'est totalement accrété au nom, *imam* peut se comporter comme si le *i* était la première syllabe du radical, ce qui donne *IMAM*² → *iimam*.

Les deux formes *imamam* et *iimam* se rencontrent en effet concurremment. Les autres verbes délocutifs de cette série (cf. *Tableau 7.6* p.728) posent moins de difficultés, car ils ne peuvent raisonnablement obéir qu'à une seule règle : ex. *tita* 'traiter comme sa mère' → *titita* (règle [k]) ; *ithik* 'traiter comme son frère' → *itiithik* (règle [m]), etc.

Le nom *wulus* 'beau-frère' se présente presque toujours sous sa forme CV|CVC : en effet, s'agissant d'un nom humain, il ne prend ni l'article *nA-*, ni les autres préfixes des noms communs (*bE-*, *IE-*...). Ceci rend très difficile de savoir si la forme sous-jacente de ce lexème est *WULUS* –avec deux voyelles de plein droit– ou *WLUS* –avec une seule voyelle, et une insertion.

Or, c'est là qu'interviennent les problèmes d'analyse :

- si la forme **wulus** est comprise comme le résultat de l'insertion vocalique à partir de **WLUS** (ce qu'elle est historiquement), alors la formule régulière de reduplication est **WLUS**² → **/wluwulus/** → **wluwulus** (avec nouvelle insertion). Cf. règle [o] p.134.
- mais pour peu que le locuteur réinterprète **wulus**, du fait de sa haute fréquence sous cette forme, comme possédant deux voyelles pleines morphologiques, alors la formule de reduplication normale devient **/wulus/**² → **wuwulus**. Cf. règle [k] p.132.

Ce n'est pas parce que la première analyse (par la loi d'insertion) correspond effectivement à l'étymologie de **wulus** (< WLUS) qu'il faut nécessairement y voir une forme conservatrice, comme si le locuteur se "souvenait" que le redoublement correct de ce mot était **wuluwulus**. En réalité, rien n'empêche le locuteur de reconstruire cette forme en synchronie, en émettant des conjectures sur la nature de la voyelle /u/.

Une autre preuve amusante de ce type de réanalyse est fournie par l'emprunt **bōlōk** [ˈbʊlʊk] 'vache, bœuf' < bisl. *buluk* < angl. *bullock*. Bien que les deux /ō/ soit deux voyelles de plein droit¹, il arrive occasionnellement que certains locuteurs interprètent le premier **ō** comme la simple insertion vocalique à partir d'un radical sous-jacent **BLŌK** ; et c'est ainsi que ces locuteurs proposent un redoublement non pas sous la forme **BŌLŌK**² → **bōbōlōk**, mais **BLŌK**² → **bōlōmlōk**.

(b.2) Les composés réanalysés

Nous finirons par un dernier exemple spectaculaire de réanalyse, mettant en jeu des lexèmes en contact. Nous verrons plus tard [§ II p.645] que le mwotlap affectionne les syntagmes verbaux complexes, composés d'une tête (ex. un verbe) et d'un modifieur ou adjoint (ex. un autre verbe) : ex. **tot** 'trancher' + **mēt** 'brisé' → **tot mēt** 'trancher <qqch> en le brisant, briser <qqch> d'un coup'... Que l'on considère ces combinaisons comme deux lexèmes séparés ou comme un seul lexème composé, le résultat sera le même du point de vue de la reduplication : c'est la première syllabe qui sera redupliquée **totmēt**² → **tototmēt**. Dans certains cas cependant, c'est le second élément qui est redupliqué – impliquant une légère différence sémantique dont nous ne dirons rien ici – prouvant que les deux unités sont distinctes (ex. **tot mēt mēt**).

D'ailleurs, d'autres arguments montrent que dans la plupart des cas, les deux éléments (tête + adjoint) sont traités comme deux mots phonologiques différents². Par exemple, la combinaison du verbe **hō** 'pagayer' et du verbe **VTEG** 'laisser' ne donne pas un seul mot ***hō-pteg**, mais deux mots **hō veteg** ('quitter <un lieu> en pirogue')³. Au passage, l'usage privilégié de **VTEG** en position d'adjoint a pour conséquence que ce mot est presque toujours entendu sous sa forme longue **veteg** – au point qu'on finisse par y voir une forme **VETEG** contenant deux véritables voyelles *e* (cf. l'exemple de **WULUS** ci-dessus) ; ce point aura son importance.

Pourtant, nous allons voir un cas très particulier, dans lequel une combinaison de deux verbes (dont précisément $V_2 = \text{veteg}$) peut exceptionnellement se fusionner en un seul lexème ; et c'est précisément la morphologie de la reduplication qui servira de révélateur à

¹ Outre l'étymologie, ceci est prouvé par la forme de **bōlōk** avec article : on a **nō-bōlōk**, et non pas ***na-blōk**.

² Pour le principe sous-jacent à ce raisonnement, voir la définition du *mot phonologique* au §(b) p.79.

³ C'est d'ailleurs cette règle qui nous empêchera de voir dans ces combinaisons, si fréquentes soient-elles, des processus de composition lexicale *stricto sensu* (i.e. formant un seul mot) : cf. §(b) p.671.

cette mutation. La combinaison en question met en jeu le verbe *lep* ‘prendre’, et *vteg* ‘laisser’ ; du point de vue sémantique, l’association *lep* + *vteg* est la manière la plus banale d’exprimer l’action ‘poser <qqch>’.

En suivant le même processus que *hō veteg* ci-dessus, on ne s’étonnera pas que *lep* + *vteg* donne *lep veteg*, avec insertion vocalique. D’autre part, on sait que *p* et *v* ne sont que deux allophones du même phonème /v/ ; suivant la règle de dégémination (n.1 p.75), on obtient donc sans surprise *lep* + *vteg* → /lev veteg/ [levetey]. Or, une forme telle que [levetey], très fréquente dans le discours (= ‘pose ça / laisse tomber’), présente un certain nombre d’ambiguïtés morphologiques qui posent des problèmes aux locuteurs, lorsqu’ils doivent la manipuler :

- La forme [levetey] est-elle constituée de deux mots distincts ?
Si oui, y voit-on une association *lep* + *veteg*, avec deux voyelles pleines ?
Ou bien y reconnaît-on *lep* + *vteg*, avec insertion + dégémination ?
- La forme [levetey] forme-t-elle un lexème unique *leveteg* ?
Si oui, ce lexème possède-t-il trois voyelles pleines *LEVETEG* ?
Ou bien est-ce le résultat d’une insertion vocalique à partir d’un radical *LVETEG* ?

Ces questions d’interprétation sont typiques du travail du linguiste ; ce dernier cherche généralement à identifier les tests adéquats pour proposer la meilleure représentation d’une séquence comme [levetey] : préfixation, loi de copie vocalique, etc. Dans notre cas, l’interprétation convenant le mieux est celle que nous avons donnée plus haut : [levetey] ‘poser’ = /lev veteg/ < /lev/ *lep* ‘prendre’ + /vtey/ *vteg* ‘laisser’.

Mais ce qui nous intéresse le plus ici, ce sont moins les questionnements du linguiste, que ceux du locuteur lui-même ; en effet, de la réponse aux questions ci-dessus, dépendra le calcul des formes correctes de ce verbe. Par exemple, si [levetey] est interprété comme la réalisation d’un radical *LVETEG*, l’adjonction d’un préfixe *ni-* (3SG:Aoriste) donnera [ni-lvetey] sans insertion ; dans tous les autres cas, la forme correcte sera [ni-levetey]. Le fait que ces deux formes s’entendent en concurrence prouve que le doute est permis chez les locuteurs eux-mêmes.

Mais le taux maximal d’ambiguïté est révélé par le nombre impressionnant de formes rédupliquées à partir de cette même forme [levetey]. Par ordre de fréquence décroissante, on entend [levetepetey], [levelvetey], [leplevetey], [levevetey], [levetvetey], [lelevetey]. Chacune de ces six formes résulte directement d’une interprétation particulière donnée à la forme simple [levetey] prise comme point de départ pour les opérations morphologiques. Il n’est pas difficile de retrouver à chaque fois la représentation que le locuteur reconstitue pour cette forme simple :

- 1) [levetepetey] = /lev vetevteg/ ← /lev/ + /vteg/² ~ règle [o] ~
⇒ suppose l’interprétation de la forme simple [levetey] ← LEV + VTEG.
- 2) [leplevetey] = /levlev veteg/ ← /lev/² + /v(e)teg/ ~ règle [a] ~
⇒ suppose l’interprétation de la forme simple [levetey] ← LEV + V(E)TEG.
- 3) [levevetey] = /lev veveteg/ ← /lev/ + /veteg/² ~ règle [k] ~
⇒ suppose l’interprétation de la forme simple [levetey] ← LEV + VETEG.

- 4) [levetvetey] = /lev vetveteg/ ← /lev/ + /veteg/² ~ règle [l] ~
 ⇒ suppose l'interprétation de la forme simple [levetey] ← LEV + VETEG.
- 5) [lelevetey] = /leleveteg/ ← /leveteg/² ~ règle [k] ~
 ⇒ suppose l'interprétation de la forme simple [levetey] ← LEVETEG.
- 6) [levelvetey] = /levelveteg/ ← /lvelveteg/ ← /lveteg/² ~ règle [q] ~
 ⇒ suppose l'interprétation de la forme simple [levetey] ← LVETEG.

Malgré leur étonnante diversité, ces six variantes correspondent donc chacune à une combinaison particulière des principales règles phonologiques et morphologiques du mwotlap : allophonie *v/p*, dégémination, insertion vocalique, et les divers schémas de reduplication. Aussi avons-nous choisi ce cas d'école, d'ailleurs exceptionnel dans la langue, pour conclure le présent chapitre de morphologie

C. SÉMANTIQUE DE LA RÉDUPLICATION

Profitant de cette analyse formelle de la reduplication, nous nous pencherons ici sur ses principales valeurs sémantiques. Ces dernières sont multiples, et touchent de nombreux domaines de la grammaire du mwotlap ; pour cette raison, nous ne les développerons pas outre mesure dans le présent chapitre, et ne les esquisserons que dans leurs grands principes.

Un point de vue simple, voire simpliste, sur la reduplication, est qu'elle code fondamentalement une valeur de pluralité. Nous allons voir que cette description n'est pas totalement fautive dans le cas du mwotlap, mais qu'elle est nettement incomplète : en effet, à partir de cette "pluralité" qu'on peut juger fondamentale, la langue en a dérivé un grand nombre de significations parfois fort éloignées de ce point de départ, comme l'itérativité, l'imperfectivité, l'intransitivation, l'incorporation, la dérivation nominale, etc.

1. La reduplication sur les noms et les adjectifs

(a) Des référents multiples ?

Dans certains cas, d'ailleurs limités, la reduplication encode effectivement –et de manière iconique– l'idée de pluralité. Ceci est vrai en particulier pour une poignée de noms (ou plutôt de substantifs), sémantiquement humains, qui opposent ainsi un radical singulier à un radical pluriel :

<i>nēt̄m̄ey</i>	‘enfant’	→ (<i>ige</i>) <i>nēt̄nēt̄m̄ey</i>	‘enfants’
<i>na-hap</i>	‘chose’	→ <i>na-haphap</i>	‘choses’

Ces processus seront détaillés dans notre étude sur le marquage du nombre : §(a) p.366 ; mais il faut signaler dès maintenant que la majorité des noms du mwotlap est incompatible avec cette reduplication pluralisante – soit que le marquage du nombre n'implique aucun changement de leur radical, soit qu'il leur soit tout à fait étranger.

On retrouve cette valeur plurielle du redoublement avec d'autres parties du discours, mais toujours en nombre limité. Par exemple, les adjectifs *su* ‘petit’ et *lwo* ‘grand’ sont redupliques, entre autres, lorsqu'ils qualifient un référent pluriel :

<i>ne-vet su</i>	‘une petite pierre’	→ <i>ne-vet susu</i>	‘des petits cailloux’
<i>n-et su</i>	‘un enfant [un petit]’	→ <i>ige susu</i>	‘les enfants [les petits]’
<i>n-et liwo</i>	‘un adulte [un grand]’	→ <i>ige lililwo</i>	‘les adultes [les grands]’

Mais là aussi, il faut se garder des généralisations hâtives. D'une part, les adjectifs concernés se comptent sur les doigts d'une main [cf. §(d.3) p.407]. D'autre part, la pluralité du référent n'est qu'un sens possible pour ces adjectifs rédupliqués : dans d'autres contextes, *ne-vet susu* ne signifiera pas ‘des petites pierres’ (valeur plurielle de *susu*), mais ‘un caillou minuscule’ (valeur intensive¹) ; et inversement, *lililwo* est ambigu :

(9)	n-ēṁ	lililwo	‘de grandes maisons’	[valeur <i>plurielle</i>]
	ART-maison	grand ²	‘une maison immense’	[valeur <i>intensive</i>]

Le point commun entre les deux valeurs est très abstrait. En un certain sens, elles impliquent toutes deux une lecture intensive de l'adjectif ‘grand’, qu'il s'agisse d'une intensité quantitative (beaucoup d'objets grands) ou d'une intensité qualitative (un objet très grand).

(b) *Pluralité, intensité, petitesse et grosseur*

Selon une logique similaire, certains noms oscillent entre valeur plurielle, intensive et diminutive. C'est le cas, notamment, de certains termes désignant des éléments naturels susceptibles de diverses dimensions. En général, la forme simple du radical désigne un référent unique (ou quelques référents seulement) de taille moyenne :

na-qyañ ‘un trou’, de taille quelconque, par exemple 1 m de diamètre

tandis que la forme rédupliquée aura tendance à désigner un grand nombre de référents de taille beaucoup plus réduite, et regroupés en un même endroit :

na-qyaqyañ ‘des dizaines de petits trous’, de taille réduite, ex. 1 mm de diamètre

En voici d'autres exemples :

<i>na-mteṁlō</i>	‘un trou (percé)’
→ <i>na-mtemteṁlō</i>	‘une myriade de petits orifices [ex. dans une passoire]’
<i>na-ñyedō</i>	‘une cavité dans la roche (ex. 20 cm diam.)’
→ <i>na-ñyeñyedō</i>	‘un grand nombre de petites cavités’
<i>na-qlēs</i>	‘une flaque d'eau (de taille moyenne)’
→ <i>na-qlēqlēs</i>	‘un grand nombre de petites flaques’
<i>nō-gōyē-n</i>	‘une racine (grosse racine d'arbre, remarquable isolément)’
→ <i>nō-gōyōyē-n</i>	‘radicelles, nombreuses racines [ex. racines de banian]’
<i>nē-wtē-n</i>	‘une branche (grosse branche, remarquable isolément)’
→ <i>nē-wtēwtē-n</i>	‘branchages, les branches d'un arbre’
<i>na-mne-n</i>	‘les deux bras / mains ; <fleur> un ou deux pétales (isolés)’
→ <i>na-mnemne-n</i>	‘<fleur> pétales en nombre’
<i>nē-qētbuhu-k</i>	‘mon doigt / un de mes doigts (typiquement le pouce)’
→ <i>nē-qētqētbuhu-k</i>	‘mes doigts’

¹ La valeur intensive des adjectifs rédupliqués sera évoquée au §(a) p.264.

<i>n-ēy</i>	‘gros crustacé de mer : langouste, homard’
→ <i>n-ēyēy</i>	‘petite crevette de rivière’

Mais la valeur de petitesse n'est pas systématique avec la reduplication des noms. Ainsi, c'est plutôt la notion de finesse –certes proche de la petitesse– qui est suggérée par les exemples suivants :

<i>ni-vin</i> +N	‘peau (d'animal), cuir’
→ <i>ni-vinvin</i> <i>nēye-k</i>	‘mes lèvres [<i>lit.</i> petites peaux de ma bouche]’
<i>na-n̄ye</i> +N	‘bec, bouche, museau’
→ <i>na-n̄yēn̄ye</i> <i>mēs</i>	‘bec pointu du perroquet [= croissant de lune]’

Dans d'autres cas, c'est au contraire la grosseur ou la masse qui est marquée par la reduplication. Par exemple, selon une logique exactement inverse des lexèmes que nous venons de citer, le nom *vetvet* (pierre:redup) ne désigne pas une myriade de petites pierres (ex. du gravier), mais au contraire des rochers immenses / la roche monolithique, par opposition précisément aux pierres mobiles et aux cailloux :

<i>ne-vet</i>	‘rocher, pierre, caillou, gravier’
→ <i>ne-vetvet</i>	‘la roche, les rochers massifs et fixes’

Noter enfin l'exemple suivant :

<i>na-naṁ</i>	‘les hauts-fonds du corail (où l'eau est peu profonde)’
→ <i>na-naṁnaṁ</i>	‘les bas-fonds du corail (où l'eau est profonde)’

(c) De l'intensité des noms

Comme on le voit, la valeur précise qu'aura la reduplication d'un nom n'est pas tout à fait prédictible. Impliquant tantôt la petitesse et la multiplicité, tantôt au contraire la grosseur et la masse, ces noms redupliqués ne peuvent certes pas se réduire à de simples "pluriels" ; et ce, d'autant moins que ces formes à redoublement continuent de fonctionner morphosyntaxiquement comme des singuliers¹. Voilà une preuve que la reduplication n'a pas ici un rôle grammatical de marquage du nombre, mais une fonction purement sémantique, si l'on veut, tournant autour de la notion d'intensité. En effet, au-delà de leurs différences sémantiques, le point commun que l'on peut reconnaître, encore une fois, à ces formes redupliquées, est une forme d'intensité : un pan de mur rocheux (*ne-vetvet*) peut en effet se concevoir comme étant, en quelque sorte, une version intense du simple caillou (*ne-vet*) ; et inversement, l'entrelacs des racines d'un arbre (*nō-gōyḡyē-n*) ne serait autre qu'une racine (*nō-gōyē-n*) à la puissance deux, de la "super-racine".

Si ces exemples de reduplication présentent un grand intérêt pour la réflexion cognitive, c'est qu'ils pointent précisément sur les ambiguïtés des perceptions, et la diversité des interprétations possibles. Ainsi, un "même" processus d'intensification –au moyen de la reduplication sur le radical– peut se superposer à des valeurs perceptives en apparence contradictoires. Dans des couples $\{x;X\}$ de référents aux caractéristiques physiques opposées, lequel considérer comme plus "intense", comme typiquement placé du côté du multiple et/ou de l'important ? S'agira-t-il de l'objet massif et unique (ex. la *roche*), ou au

¹ Nous verrons en effet que les noms à référence non-humaine sont systématiquement codés comme des singuliers : §1 p.360.

contraire de la multitude d'exemplaires minuscules (le *gravier*) ? Lequel des deux, pour ainsi dire, "mérite" d'être codé par une forme rédupliquée ? Voilà bien une question qui n'a pas de réponse en soi, et c'est bien l'intérêt du mwotlap que de mettre à jour ces ambivalences de l'esprit.

2. La réduplication sur les verbes

Excepté la poignée d'exemples que nous avons cités plus haut, la grande majorité des noms ou des adjectifs sont normalement inaptes à la réduplication. S'il est une catégorie syntaxique qui est par excellence sujette à ce processus linguistique, c'est principalement celle des verbes ; il suffit d'observer la forte prédominance de ces derniers dans les exemples morphologiques que nous avons donnés au §B p.128 sqq. Ceci s'explique pour deux raisons, que l'on peut caractériser grossièrement comme lexicales *vs.* grammaticales :

- *réduPLICATIONS lexicales* : comme les noms ci-dessus, un certain nombre de radicaux verbaux (la majorité ? la totalité ??) opposent deux sémantismes distincts selon que leur radical est simple ou rédupliqué ;
- *réduPLICATIONS grammaticales* : en outre, les verbes sont régulièrement combinés à certaines marques aspecto-modales qui ont pour particularité d'exiger la forme rédupliquée du radical (ex. Aoriste imperfectif, Prohibitif...) ; en conséquence, **tous** les verbes sont normalement compatibles avec la réduplication¹.

Du fait du grand nombre des exemples et de la forte polysémie de ces verbes rédupliqués, nous nous en tiendrons ici à l'essentiel.

(a) Pluralité du procès

Nous commencerons par observer des valeurs proches de l'idée de pluralité. On trouve en effet des formes rédupliquées, assez typiquement, avec des sujets pluriels :

- (10) **Ige susu kēy gitgityak solosloteg.**
 H:PL petit² 3PL AO:courir² désordonné²

‘Les enfants courent dans tous les sens.’

Néanmoins, on aurait tort de conclure à une simple équivalence *verbe simple* = sujet singulier / *verbe rédupliqué* = sujet pluriel. Car s'il est justifié par une vague tendance générale, ce dernier principe souffre de nombreuses exceptions, et ce dans les deux sens : on trouve très ordinairement des sujets pluriels avec des verbes simples, et inversement².

Ainsi, si un sujet pluriel agit en groupe et en une seule fois, le verbe présente normalement sa forme simple (sauf si d'autres raisons l'en empêchent) :

- (11) **Kēy may mōl.** ‘Ils sont déjà partis [*i.e.* partis ensemble].’
 3PL ACP rentrer

¹ De façon beaucoup plus rare, il arrive que les adjectifs et même les noms se combinent à ces marques aspecto-modales, comme nous le développerons plus loin [§C p.701]. Dans cette situation, le locuteur se trouve alors contraint de faire preuve de créativité, en inventant tant bien que mal des formes rédupliquées pour des radicaux qui en sont normalement dépourvus : cf. n.1 p.717. Malgré ce cas particulier, nous continuerons ici, par souci de simplicité, de faire comme s'il s'agissait des *verbes* et d'eux seuls.

² Ce point sera discuté plus en détails au §2 p.370 "Pluralité de l'agent, pluralité du procès".

En revanche, la reduplication sera de rigueur si les agents agissent séparément, soit individuellement soit par petits groupes :

- (11)' **Kēy may mōlmōl.** 'Ils sont déjà partis [séparément].'
 3PL ACP rentrer²

Autre exemple :

- (12) **Ige le-pnō kēy mat qēt.** 'Tous les villageois moururent d'un coup.'
 H:PL dans-pays 3PL AO:mourir tous
- **Ige le-pnō kēy matmat qēt.** 'Les villageois mouraient tous les uns après les autres.'
 H:PL dans-pays 3PL AO:mourir² tous

Ainsi, le critère pertinent pour expliquer la reduplication sur le verbe n'est pas le nombre de son sujet, mais de savoir si ce sujet agit de façon homogène, "comme un seul homme", ou bien de façon multiple. On comprend d'autant mieux la double (voire triple) reduplication de l'énoncé (10), lequel implique précisément une action démultipliée.

Une autre preuve qu'il faut découpler le nombre du sujet et celui du procès, est la possibilité d'attribuer une valeur plurielle au procès alors que le sujet est morphosyntaxiquement codé comme singulier. C'est le cas en particulier des noms à référents non-humains, qui en eux-mêmes ignorent l'opposition de nombre, et sont marqués comme singulier [§(c) p.362]. La reduplication sur le verbe indique alors un procès démultiplié, ce qui n'implique pas nécessairement la pluralité du sujet :

- (13) **N-ēm mi-sisgoy.** 'La maison s'est écroulée.'
 ART-maison PFT-tomber
- **N-ēm mi-sisigoy.** 'La maison s'est écroulée par morceaux.'
 ART-maison PFT-tomber² 'Les maisons se sont écroulées (ça et là).'

En somme, la multiplicité dont il est question avec la reduplication n'est pas celle du sujet, mais celle du procès lui-même :

- on a la forme simple si le procès P peut se réduire à une seule occurrence homogène ;
- on a la forme redupliquée si ce procès P se trouve démultiplié d'une façon ou d'une autre, *i.e.* validé pour plusieurs sujets (ou plusieurs objets) séparément, ou distribué sur plusieurs occurrences hétérogènes.

La reduplication sur le verbe signale donc, pour parler simplement, une *pluralité du procès*. Il peut s'agir d'une multiplicité de procès simultanés, comme les enfants de (10) qui se dispersent en courant, ou les (morceaux de) maisons (13) qui s'écroulent par endroits. Il peut s'agir de procès distribués en plusieurs occurrences échelonnées dans le temps, comme les villageois de (12) qui trépassent les uns après les autres. Ou bien sûr, on peut avoir une combinaison des deux, comme dans le cas des fêtards qui rentrent chez eux en (11), successivement –dans le temps– et en ordre dispersé –dans l'espace.

On retrouve là des valeurs typologiquement connues pour la reduplication, comme en témoigne l'étude de Kabore (1998) sur la reduplication :

"La disjonction signifie qu'un procès ne s'applique pas de façon globale ou dense, mais avec discontinuité, soit sur le plan spatial ou temporel soit sur le plan notionnel."
 (Kabore 1998:367)

Voir aussi la valeur distributive que prend la réduplication avec les numéraux : *ni-tintin vōyō* ‘deux grillades’, *ni-tintin vōvōyō* ‘des grillades deux par deux / deux grillades par personne’ : cf. §4 p.347.

(b) Itératif et fréquentatif

L'interprétation temporelle est de mise lorsque le sujet est sémantiquement unique. Ainsi, si l'on remplace ‘les enfants’ par ‘l'enfant’ en (10), la réduplication ne pourra pas être comprise comme un procès éclaté dans l'espace (**l'enfant court en ordre dispersé*), mais exclusivement dans le temps :

- (10) **Mey nu-su en, kē ni-gitgityak solosloteg.**
 REL STA-petit COÉ 3SG AO:3SG-courir² désordonné²

‘Ce gamin *ne cesse de* galoper dans tous les sens.’

Et c'est ainsi que la réduplication du verbe est régulièrement exploitée en mwotlap pour coder la répétition d'un procès dans le temps, *i.e.* une valeur fréquentative. Cet événement fréquentatif peut être conçu comme une qualité permanente, caractéristique inhérente du sujet ; il est alors combiné soit avec l'Aoriste (+ rédup.), soit avec le Statif (+ rédup.), lequel prouve bien que l'on travaille sur une propriété stative / homogène¹ :

- (14) **Kē ne-mhay.** ‘C'est déchiré.’
 3SG STA-déchiré
- **Kē ne-mhamhay towoyig.** ‘Ça se déchire facilement.’
 3SG STA-déchiré² facile

Mais la valeur sémantique de la réduplication n'est pas nécessairement générique ; il peut tout à fait s'agir d'un procès réputé unique, et en tout cas circonscrit dans le temps, mais présenté comme "intense" (cf. FCS *suçoter, tirailler...*). Le verbe rédupliqué se comporte alors comme n'importe quel verbe sémelfactif, en étant notamment compatible avec n'importe quelle marque aspecto-modale :

- (15) **Maikol me-mlēs nēk.** ‘Michaël t'a sifflé (*une fois*).’
 M. PFT-siffler 2SG
- **Maikol me-mlēmmlēs nēk.** ‘Michaël t'a sifflé (*plusieurs fois, longtemps*).’
 M. PFT-siffler² 2SG
- (16) **Na-mta-n ni-matbēy.** ‘Il *cligna* des yeux.’
 ART-yeux-3SG AO-cligner
- **Na-mta-n ni-matmatbēy.** ‘Il *clignota* des yeux.’
 ART-yeux-3SG AO-cligner²

Ici, il ne s'agit pas de prédiquer une propriété permanente, essentielle, du sujet *na-mta-n* ‘ses yeux’, comme s'ils avaient l'habitude de cligner ; il s'agit d'un procès unique, restreint à une situation particulière (un éblouissement momentané). Seulement, ce procès *P* ‘clignoter’ est lui-même conçu comme la multiplication intense d'un même micro-procès ponctuel ‘cligner’, et se construit donc par dérivation à partir d'un verbe simple.

¹ Cette combinaison { Statif + réduplication } sera analysée dans l'étude du Statif : cf. §3 p.737.

(c) Imperfectivisation et détransitivisation

Or, les propriétés sémantiques d'un procès fréquentatif *P*, même restreint à une situation, ne se confondent pas avec celles du procès ponctuel *p* dont il est dérivé. Par exemple, une propriété fondamentale est qu'il devient extensible dans le temps : alors que *cligner* se réduit à un instant, en revanche il est possible de prolonger indéfiniment, pour ainsi dire, l'acte de *clignoter* (*des yeux*). Il ne s'agit pas seulement d'une question d'extension temporelle, mais de toute une différence dans le comportement aspectuel du radical, *i.e.* son type de procès ; d'un côté, on a un procès ponctuel, télique, sans extension (*p* = 'cligner') ; de l'autre, un procès extensible, atélique (*P* = 'clignoter'), susceptible de se combiner avec des marques de durée, ex. le Rémansif *leptō* ('toujours en train de P'). C'est de cette façon, nous le verrons plus en détails, que le processus de reduplication entre dans la formation de l'Aoriste inaccompli / imperfectif { *Aoriste* + *redup.* }, consistant à encoder un procès en cours [§3 p.799] :

- (17) **Nok** *yoñyoñteg* **na-kaset.** 'Je suis *en train* d'*écouter* une cassette.'
 1SG AO:entendre² ART-cassette

Cet effet imperfectivant de la reduplication [Figure 7.18 p.801] a pour conséquence que le procès n'est plus conçu comme un événement télique, *i.e.* orienté vers un terme interne qu'il s'agirait d'atteindre, mais comme une activité continue, dépourvue de terme intrinsèque. Ceci comporte des conséquences directes sur la transitivité : par exemple, *gen* est transitif, et signifie 'manger (un objet précis)' – une fois l'objet consommé, l'acte est accompli ; quant à sa forme redoublée *gengen*, elle signifiera soit 'manger de façon répétée / habituelle (un aliment générique)' :

- (18) **No** *ne-gengen* **nē-mrēit.** 'Je mange (habituellement) du pain.'
 1SG PFT-manger² ART-pain

soit 'manger (des aliments indéfinis), *i.e.* prendre son repas' :

- (19) **Nok** *gengen* **ēgēn.** 'Je passe à table / je suis en train de manger.'
 1SG AO:manger² maintenant

Ces effets intransitifs sont une conséquence directe de l'imperfectivisation opérée par la reduplication : cf. §5 p.986.

Enfin, on ne s'étonnera pas du lien qui existe entre ce type de reduplication, à valeur détransitivante, et l'incorporation de l'objet [cf. §2 p.197]. Cette dernière structure, en effet, consiste à démouvoir le patient de la position d'actant objet, pour le faire entrer à l'intérieur même du syntagme verbal, en position de modifieur interne du verbe ("adjectif"). En termes sémantiques, l'objet qui était référentiel, et donc fournissait une limite notionnelle au procès (ex. *chasser deux lièvres*), devient non-référentiel, ce qui permet de concevoir ce procès *P* comme temporellement indéfini, *i.e.* atélique (ex. *chasser les lièvres*, *aller à la chasse aux lièvres*). Or, la règle de l'incorporation de l'objet exige la forme redoublée du verbe¹ :

- (20) **No** *⟨mē-tēq⟩* **no-qon** **vōyō.** 'J'ai attrapé deux pigeons.'
 1SG PFT-lapider ART-pigeon deux

¹ Au fil de nos exemples, nous placerons le syntagme prédicatif entre crochets ⟨...⟩.

- (21) **Nok** ⟨**van tēqtēq gon**⟩. ‘Je vais à la chasse aux pigeons.’
 1SG AO:aller lapider² pigeon

(d) Valeur intensionnelle du procès

À travers ces emplois imperfectivants, la reduplication du radical verbal permet donc de désigner, en quelque sorte, le "procès lui-même", indépendamment de son objet, indépendamment aussi de son ancrage dans une occurrence particulière d'action. Rien de surprenant, dès lors, que cette même reduplication serve à désigner la valeur abstraite et générique d'une action P, *i.e.* implique les propriétés qualitatives de P plutôt que son actualisation. C'est sans doute de cette façon que l'on peut expliquer la règle de reduplication quand le verbe s'associe à certains opérateurs aspecto-modaux, du type *qtēg* +V² ('commencer à') ou *nitog* +V² (défense) :

- (22) **Kē mal qētēg toytoy** (*toy). ‘Il a déjà commencé à *discourir*.’
 3SG ACP commencer discourir²

- (23) **Nitog haghag hōw anen!** (*Nitog hag...)
 PROH assis² (bas) DX2

‘Ne reste pas assis là ! / Ne va pas t'asseoir là-bas !’

En effet, ce genre d'énoncés ne réfère pas à une occurrence précise du procès P, dont on pourrait déterminer les bornes dans le temps, etc. Dans les deux cas, P est mentionné pour sa seule valeur qualitative, son contenu notionnel, hors-actualisation ; s'il y a bien actualisation dans une situation, celle-ci s'opère non pas à travers P, mais à travers l'opérateur-auxiliaire qui l'accompagne (*qtēg*, *nitog*). La forme redupliquée du verbe, au moins dans ce type de structures, n'est pas forcément éloignée de l'infinitif du français.

Or, ce n'est sans doute pas un hasard si l'équivalent de l'infinitif en mwotlap, à savoir le *nom d'action* des verbes, s'obtient par la reduplication du radical : ex. *mat* ‘mourir’ → (*na-*)*matmat* ‘la mort’ ; *yap* ‘écrire’ → (*na-*)*yapyap* ‘l'écriture’, etc.¹ C'est aussi sous des formes redupliquées que les verbes fournissent des noms d'agent (ex. *VLAG* ‘courir’ → *na-plaplag* ‘véhicule’), des noms de patient et/ou d'instrument [§1 p.227] : car dans tous les cas, il ne s'agit pas de référer à un procès *p* ponctuel, qui se réduirait à une occurrence unique dans le temps et l'espace, mais au contraire à un procès *P* intensionnel, et donc virtuellement multiple, intense, générique.

Kabore (1998) retrace des parcours sémantiques similaires dans certaines langues d'Afrique de l'Ouest :

"Il est des langues où la reduplication verbale a valeur d'inaccompli. Cela s'explique dans la mesure où l'inaccompli peut signifier la continuité, la série non close, valeurs que l'on retrouve par ailleurs dans la reduplication.

Très proche de cette valeur aspectuelle, on observe que dans certaines langues, la reduplication verbale peut aussi servir à marquer la propriété d'un agent, la caractéristique de celui qui a habituellement ou par nature tel ou tel trait, qui, par profession, accomplit tel ou tel procès."

(Kabore 1998:366)

¹ D'ailleurs, c'est cet emploi comme nom d'action qui semble fournir la véritable explication, historiquement parlant, de la règle de reduplication avec le Prohibitif, illustrée par (23). Cf. §3 p.967.

(e) Conclusion

Le cheminement sémantique est long et tortueux, qui mène d'une valeur primitive de pluralité ou distributivité, jusqu'à la constitution d'infinitifs ou de noms d'agent. Pourtant, la logique de la reduplication en mwotlap est moins incohérente qu'il n'y paraît, et semble pouvoir se rapporter à quelques principes abstraits qui en constituent la charpente. Dans tous les cas, il s'agit de concevoir un procès non dans la limite extensionnelle d'une occurrence unique, mais dans sa dimension qualitative, intensionnelle. Tout se passe comme si la reduplication, à travers une sorte de multiplication indéfinie du procès, permettait d'atteindre à sa pureté intrinsèque, faite d'intensité et de renouvellement perpétuel.

D. QUELQUES STRUCTURES À RÉPÉTITION

En introduction du présent chapitre, nous avons pris soin de distinguer la *reduplication*, qui affecte la forme même du radical, de la *répétition*, qui consiste à reproduire un certain nombre de fois un segment d'énoncé, typiquement le prédicat. S'il est vrai que le premier processus, comme on vient de le voir, domine largement la grammaire du mwotlap, cette langue n'ignore pas totalement le principe de répétition, ne serait-ce que dans certaines structures bien particulières. Parmi ces structures à (quasi) répétition, l'une sera analysée dans un prochain chapitre : la tournure intensive des adjectifs [§(d) p.272]. Celles que nous réunissons ici concernent, d'une part, les noms en énoncé exclamatif ; et d'autre part, les verbes en narration.

Comme on le verra, les valeurs sémantiques de la *répétition* ne sont pas très éloignées de celles de la reduplication, mais il n'y a pas de risque de confusion tant les différences formelles sont claires.

1. Répétition d'un substantif à valeur exclamative

Il est possible pour un substantif (= nom avec son article) de former à lui seul un énoncé. Assez rare dans le discours, cette structure constitue un énoncé existentiel à valeur exclamative : 'Ça alors, il y a N !'.

(24) **Na-s̄māl !** 'Ouh là là, la pluie !' (*i.e.* la pluie arrive)
ART-pluie

(25) **Ēt ! Na-bago !** 'Hé ! Un requin !'
EXCL ART-requin (*i.e.* un requin arrive)

Par ailleurs, la répétition de cet énoncé nominal constitue également un prédicat existentiel à valeur exclamative, mais avec une valeur de grande quantité : 'Ça alors, il y a beaucoup de N !' = 'Que de N !'

(26) **Na-bago, na-bago !** 'Il y a plein de requins !'
ART-requin ART-requin

(27) **Ni-sil, ni-sil !** 'Il y a un monde fou !'
ART-foule ART-foule

(28) **Na-bago ni-ñit mat kē ! Na-day, na-day, na-day !**
ART-requin ART-mordre mourir 3SG ART-sang ART-sang ART-sang
'Le requin le mordit à mort. Du sang, du sang, il y avait plein de sang !'

Ce processus de répétition est plus rare qu'on ne pourrait l'imaginer. D'une part, il concerne exclusivement les noms, et non les adjectifs ou les verbes : **Ni-lwo ni-lwo* ('C'est grand...'); **Mē-yēyē mē-yēyē* ('Il a ri...'); nous verrons ailleurs les structures qui concernent ces catégories. D'autre part, la plupart des noms ne s'entendent guère dans cette structure : ?*Imam imam !* 'Que de pères !', ?*Na-myanag na-myanag* 'Que de chefs !', etc. Enfin, il devrait être inutile de préciser que cette structure ne constitue ni la façon normale de former un pluriel en mwotlap, ni même la traduction habituelle de 'il y a beaucoup de N'.

2. Répétition d'un verbe à valeur durative

Une forme de répétition qu'il convient de distinguer de la reduplication proprement dite, porte sur les radicaux verbaux. Cette structure, réservée à la narration (réelle ou littéraire), consiste à répéter soit le syntagme verbal, soit le radical seul, pour exprimer la durée d'une action :

- (29) **Kē me-teh, me-teh, me-teh ; teh, teh, teh yakyak qēt...**
 3SG PFT-tailler PFT-tailler PFT-tailler tailler tailler tailler (enlever)² complètement
 [Iqet taille un arbre pour se faire une pirogue]
 'Il tailla, tailla, tailla ; il continua à tailler ainsi jusqu'à ce qu'il eut tout terminé...'

Lorsque c'est le syntagme entier qui se trouve reproduit (ex. *me-teh, me-teh*), il est clair que l'on se trouve dans une structure de *répétition* et non de *reduplication (du radical)*. En revanche, comment en être sûr lorsque le mot qui se trouve répété se réduit lui-même au radical, sans aucun affixe ?

(a) Répétition ou reduplication ?

Le plus souvent, il est parfois facile d'opposer formellement ces deux procédés, chaque fois que la forme redupliquée ne consiste pas juste à doubler le radical simple. Par exemple, sachant que le verbe 'tailler' *teh* se reduplique en *teteh* (et non en **tehteh*), il ne fait pas de doute qu'une séquence /tehteh/ sera un cas de répétition –cf. (29)– et non de reduplication. Ceci est encore plus clair pour les radicaux polysyllabiques. Ainsi, puisque le verbe *dēyē* (rad. **DYĒ**) se reduplique en *dēyēnyē*, on n'aura pas de difficulté à voir une répétition (≠ reduplication) dans l'énoncé suivant :

- (30) **Kēy dēyē, dēyē, dēyē...** 'Ils attendirent, attendirent, attendirent...'
 3PL AO:attendre attendre attendre

La différence entre répétition et reduplication peut se formuler en termes de mots distincts vs. uniques :

- La *répétition* met toujours en jeu un nombre *n* de mots phonologiques, et donc un nombre *n* de squelettes syllabiques distincts [§(b) p.79] ; ex. <**DYĒ** ×3> → *dēyē* || *dēyē* || *dēyē*, subissant trois fois la règle d'insertion vocalique. D'autre part, on obtient aussi un nombre *n* de mots accentuels distincts, chaque mot étant doté d'un accent tonique propre : # *dē¹yē dē¹yē dē¹yē* #.
- La *reduplication* consiste à opérer sur le radical (ex. le redoubler) pour former un seul et même mot : ex. **DYĒ**² → *dēyēnyē* /ⁿdɪjɪⁿdjɪ/ correspond à une seule occurrence de squelette syllabique (d'où l'absence d'insertion vocalique sur le second /ⁿdjɪ/) ; *a fortiori*, c'est un unique mot accentuel, seule la dernière syllabe portant l'accent # *dēyēn¹yē* #

(b) Un mot vs. deux mots

En apparence, la question (répétition ou reduplication ?) se pose surtout pour les monosyllabes dont la reduplication est le simple doublement du radical, ex. *van* ‘aller’ → *vanvan* ; *teñ* ‘pleurer’ → *teñteñ*. En effet, la coïncidence de ces radicaux avec une syllabe CVC rend inopérant le test de l'insertion vocalique. Comment donc départager une répétition (ex. *teñ teñ*) d'une reduplication (ex. *teñteñ*) ? Par des critères suprasegmentaux.

- une séquence [teŋ¹teŋ], sans pause et avec un seul accent tonique, sera nécessairement une forme redupliquée *teñteñ* (un seul mot accentuel) ;
- une séquence [...¹teŋ # ¹teŋ] sera une répétition *teñ teñ* (deux mots accentuels).

Ce principe permet d'interpréter correctement – et accessoirement d'orthographier convenablement – les deux énoncés suivants :

- (31) **Kōyō teñteñ.** ‘Ils sont en train de pleurer.’
 3DU AO:pleurer² RÉDUPLICATION à valeur *imperfective*
- (32) **Kōyō hag tō teñ. Kōyō teñ teñ teñ teñ teñ teñ...!**
 3DU AO:assis alors AO:pleurer 3DU AO: pleurer pleurer pleurer pleurer pleurer
 ‘Ils s'assirent, et se mirent à pleurer. Ils pleurèrent longtemps, longtemps, longtemps...’
 RÉPÉTITION à valeur *durative*

Enfin, on notera que la *reduplication* ne peut pas reproduire le radical plus de deux fois (**teñteñteñ* n'existe pas). En revanche, la *répétition* à valeur durative peut impliquer un grand nombre *n* d'occurrences successives du même mot : dans notre corpus littéraire, ce chiffre *n* est compris entre 2 et 14.

3. La structure durative en /i/

Le mwotlap possède également un procédé de *quasi-répétition*, dans lequel la répétition d'un mot met en œuvre certains morphèmes relateurs. Ce procédé concerne les verbes.

Nous venons de voir que la langue narrative autorisait les verbes à se répéter en séquences plus ou moins longues, pour exprimer le prolongement d'une action : cf. ex.(32). Une variante encore plus fréquente de ce schéma est une structure également répétitive, mettant en œuvre une particule *i* ~ *mi* glosée DUR (‘duratif’) – qu'on ne trouve pas ailleurs dans la langue – et le clitique *en* ~ *e* – marquant la coénonciation¹ :

$$\{ V i (V i \dots)^n V en \}$$

Dans cette séquence, seule la première occurrence du verbe V reçoit des affixes aspecto-modaux, tandis que les suivantes se réduisent au radical.

- (33) **Kē me-pdin i vidin i vidin i vidin en : nē-vētbē vōyō.**
 3SG PFT-remplir DUR remplir DUR remplir DUR remplir COÉ ART-bambou deux
 ‘Il se mit à remplir, remplir, remplir, remplir – jusqu'à obtenir deux bambous pleins.’

¹ Le sens du clitique *en*, et le concept de coénonciation, sont développés au §(c) p.311. Notons simplement ici que la présence (obligatoire) de *en* crée un effet d'incomplétude / de dépendance [p.320], faisant attendre une proposition P₂ : ⟨V i V en⟩ = *ils ont fait-V tant et si bien...* (que P₂).

- (34) **Kōyō mō-bōw kē, bōw i bōw i bōw i bōw en : kē mi-lwo.**
 3DU PFT-élever 3SG élever DUR élever DUR élever DUR élever COÉ 3SG PFT-grand
 ‘Ils l'élevèrent (leur enfant), l'élevèrent longtemps, longtemps (= *des années*)...
 l'élevèrent tant et si bien qu'il finit par devenir un grand garçon.’

Il n'est pas rare que la structure durative en *i* vienne s'ajouter à une série de verbes purement répétés :

- (35) **Kōyō ma-lak, ma-lak, ma-lak lak mi lak mi lak en...**
 3DU PFT-danser PFT-danser PFT- danser danser DUR danser DUR danser COÉ
 ‘Et ils dansèrent, dansèrent, dansèrent tant et plus...’

En dehors des récits, la série se limite normalement à deux occurrences de V :

- (36) **Ni-kikbol en, nēk so et i et en, ni-wōl nēk.**
 ART-football COÉ 3SG PRSP AO:voir DUR voir COÉ AO-lasser 2SG
 ‘Le football, on regarde ça pendant des heures, on finit par s'en lasser !’

Enfin, cette structure durative en *i* a une relation privilégiée avec le directionnel centrifuge *van* (‘Itif’ ≈ ‘vers l'avant, en continuant’ < verbe *van* ‘aller’). On observe ainsi très souvent la tournure :

{ V *van i* (V *i...*)ⁿ V *en* }

- (37) **Nō-lōmgep m-EN van, m-EN van, m-EN van i EN en...**
 ART-garçon PFT-allongé ITIF PFT-allongé ITIF PFT-allongé ITIF DUR allongé COÉ
 ‘Le garçon resta ainsi allongé longtemps, longtemps, longtemps...’

D'autres fois, le verbe V n'est pas lui-même répété, mais se trouve remplacé par *van* tout au long de la série :¹

{ V *van i* (*van i...*)ⁿ *van en* }

- (38) **Kē ma-HAG, ma-HAG, ma-HAG, ma-HAG van i van i van en...**
 3SG PFT-assis PFT-assis PFT-assis PFT-assis ITIF DUR aller DUR aller COÉ
 ‘Il resta assis longtemps, longtemps, des heures durant...’

Particulièrement fréquente en récit, la structure durative en *i* trouve naturellement sa place dans cette étude des processus de répétition en mwotlap ; nous ne la détaillerons pas davantage.

¹ Il n'est pas clair si ce *van* doit être ici interprété comme le Directionnel ‘Itif’ –comme dans l'ex.(37)– ou comme le verbe ‘aller’ –car il prend la place d'un verbe V ; certains arguments penchent en faveur de cette dernière interprétation. Quoi qu'il en soit, les deux emplois de *van*, comme verbe vs. comme directionnel, se sont peu différenciés dans cette structure, en tout cas moins qu'ailleurs ; la question de savoir lequel des deux *van* est ici en jeu, est donc largement un faux problème.

Chapitre Trois

LES CLASSES DE MOTS ET L'ART DE LA TRANSLATION

Au chapitre précédent, nous avons caractérisé certaines unités du lexique en fonction de critères purement morphologiques : lexèmes radicaux, affixes, clitiques, se distinguant par exemple en fonction de leur intégration dans le mot morphologique ^{et/ou} accentuel. Cependant, une classification plus fine des unités du lexique est rendue nécessaire par l'observation de leur comportement dans l'énoncé, *i.e.* leur syntaxe.

Il serait théoriquement possible d'imaginer que chaque radical de la langue doive être appris individuellement, avec ses diverses compatibilités distributionnelles ; mais outre qu'une telle représentation serait fort peu économique du point de vue de la théorie, nous pensons qu'elle refléterait mal la réalité du travail fourni par le locuteur lui-même. En réalité, les unités du lexique se regroupent entre elles, sous la forme de paradigmes et de catégories, dites *parties du discours* – ex. noms, adjectifs, locatifs... La plupart des informations relatives au comportement syntaxique des unités, comme la compatibilité avec certaines fonctions ou la combinatoire avec d'autres unités, ne sont pas stockées avec chaque radical individuellement, mais avec la catégorie syntaxique à laquelle celui-ci appartient. Par exemple, la compatibilité du lexème *imam* 'père' avec les fonctions d'*actant*, de *vocatif* et de *prédicat*, n'ont pas besoin d'être mémorisées isolément avec ce radical : il est plus efficace, aussi bien pour le linguiste que pour le locuteur lui-même, d'assigner ces propriétés syntaxiques au niveau d'une catégorie entière (les *substantifs*). Il suffira ensuite qu'une autre unité du lexique – voire un syntagme entier – soit intégrée à cette même catégorie, pour être immédiatement investie des mêmes propriétés syntaxiques : c'est ainsi, par exemple, que l'emprunt *dokta* 'médecin' sera d'emblée capable de former à lui seul un prédicat, par le seul fait d'être intégré à la catégorie des substantifs.

En choisissant de décrire ici **l'appartenance des unités lexicales à des catégories syntaxiques**, nous ne considérons pas cette démarche comme un simple travail d'analyse formelle, au moyen duquel le linguiste organiserait ses données d'une façon plus ou moins arbitraire, contraire à la fondamentale liberté du sujet parlant... En dépit d'une mode déconstructiviste qui s'ingénie actuellement à contester la réalité de la "grammaire" du point de vue des locuteurs, nous allons voir que la notion de *catégorie syntaxique* correspond à un objet bien réel dans le fonctionnement de la langue ; sans ce niveau des catégories, médiation nécessaire entre le lexique et l'énoncé, on ne saurait expliquer, par exemple, la capacité qu'a le locuteur de manipuler correctement un si grand nombre d'unités.

I. Les classes de lexèmes

A. MÉTHODOLOGIE DE LA CLASSIFICATION

1. Survol de la phrase mwotlap

Nous commencerons cette étude par un rapide survol de la syntaxe du mwotlap. Celui-ci nous permettra d'identifier les fonctions syntaxiques primitives de l'énoncé mwotlap, préalable indispensable à l'identification des catégories de mots.

Le mwotlap est une langue accusative (*i.e.* non ergative), sans système de voix, et à ordre strict <Sujet-Verbe-Objet-Circonstant>. La fonction syntaxique des actants, qu'ils soient nominaux ou pronominaux, est indiquée exclusivement par leur place dans la chaîne : le système n'emploie donc pas de marque casuelle segmentale.

- | | | | | |
|-----|-------------|-------------|--------------|-----------------|
| (1) | No | m-et | imam. | 'J'ai vu papa.' |
| | 1SG | PFT-voir | père | |
| | Imam | m-et | no. | 'Papa m'a vu.' |
| | père | PFT-voir | 1SG | |

Des tests simples permettent de délimiter le syntagme prédicatif à gauche et à droite – par exemple, la place de la négation composée *et-... te*, qui encadre le SPRd. Il est alors aisé de distinguer, parmi les lexèmes / syntagmes, entre ceux qui peuvent apparaître à l'intérieur du SPRd, et ceux pour qui cette place est interdite. Par exemple, on notera que le complément d'objet est situé en dehors du SPRd (sauf si, précisément, il s'agit d'un objet incorporé).

Pour être plus précis, il faut distinguer deux positions clefs à l'intérieur du SPRd lui-même : d'un côté, la tête prédicative ; de l'autre, un ou plusieurs modifieurs de cette tête, qui la suivent immédiatement dans le syntagme – nous appellerons cette position *adjoind du prédicatif*. Ainsi, considérons l'énoncé suivant :

- | | | | | | | | | |
|-----|--------------|---------------------------|--------------|------------|-----------|------------------|--------------|-----------------|
| (2) | Kōmyō | < ta-tatal | tiwag | lok | se | vēh > | talōw | le-mtap. |
| | 2DU | POT ₁ -marcher | ensemble | re- | aussi | POT ₂ | demain | dans-matin |
- 'Vous <pourrez vous promener à nouveau tous les deux> demain matin.'

Il est aisé d'y reconnaître le syntagme prédicatif (SPrd), car il est encadré par une marque aspecto-modale discontinue *tE-... vēh* (Potentiel). Ce SPRd est précédé d'un syntagme sujet *kōmyō*. Par ailleurs, le SPRd lui-même présente une structure interne précise, *i.e.* la tête prédicative *tatal* –seul élément obligatoire pour constituer un SPRd ; et les différents adjoints *tiwag + lok + se*, qui fonctionnent comme des modifieurs de la tête prédicative, à la façon d'une épithète.

Bien que les termes soulignés en (2) correspondent tous à des "adverbes" / compléments circonstanciels en traduction française (*ensemble, demain, à nouveau...*), une analyse respectueuse des structures du mwotlap impose de les traiter différemment : en effet, l'adjoind *tiwag* est autorisé à pénétrer à l'intérieur des limites du SPRd, alors que *talōw* (ou *le-mtap*) ne l'est pas. On prendra donc soin de distinguer deux positions syntaxiques, tout à

fait distinctes en mwotlap : la position d'*adjoint* (modifieur de verbe à l'intérieur du SPrd) ; la position de *circonstant* (complément périphérique, à l'extérieur du SPrd).

Enfin, des restrictions analogues régissent la possibilité de modifier la tête d'un syntagme actanciel (typiquement un Syntagme nominal) : par exemple, les adjectifs y sont autorisés, mais pas les verbes. Nous incluons sous l'appellation d'*épithète* tous les mots ou syntagmes susceptibles de modifier ainsi une tête nominale [§A p.256] :

- (3) **no-sot** **lawlaw** **vōyō** **gōh** ‘ces deux T-shirts rouges’
 ART-T.shirt rouge deux DXI

❖ Synthèse

Les autres fonctions (vocatif, thème) ne nécessitent pas de commentaires à ce stade de l'exposé. En résumé, on peut définir sept fonctions primitives en mwotlap :

- **vocatif**
- **thème**
- **actant** (regroupant sujet et objet)
- **épithète** (de la tête actancielle ou circonstancielle)
- **prédicat** (tête prédicative)
- **adjoint** (du prédicatif)
- **circonstant**

2. Les catégories sont définies par les fonctions

Ce sont ces sept *fonctions* qui vont nous permettre désormais de caractériser les diverses *catégories* de mots, en fonction de leurs compatibilités syntaxiques.

Si l'on considère une unité lexicale (*morphème*) quelconque, on constate qu'elle est compatible avec certaines positions et fonctions syntaxiques, certains autres morphèmes... Il est possible de regrouper en classes homogènes les unités lexicales dont le comportement syntaxique est identique. Afin d'éviter tout risque d'ethnocentrisme dans l'identification de ces catégories, les critères de regroupement sont purement formels et distributionnels.

Prenons un exemple simple, en partant d'un mot isolé : *ale* ‘bord de mer’. Tel quel, ce mot est compatible avec les fonctions de thème, d'épithète, de prédicat et de circonstant – mais incompatible avec celles de vocatif, d'actant ou d'adjoint. Or, cette configuration syntaxique est partagée par un grand nombre de mots de la langue, ayant en commun la référence à l'espace ou au temps : on aura ainsi défini la catégorie des *locatifs*, classe de mots à laquelle appartient *ale*. On procédera de la même façon pour tous les mots de la langue.

3. Classes lexématiques vs. grammématiques

Les *classes de morphèmes* que l'on peut identifier en mwotlap peuvent elles-mêmes se diviser en deux grandes catégories :

- d'un côté, des classes à inventaire ouvert ou semi-ouvert, composées d'un grand nombre d'unités, *i.e.* les **lexèmes** ;

- de l'autre côté, des classes à inventaire fermé ou quasi fermé, composées d'un nombre limité d'unités, *i.e.* les **grammèmes**.

Nous empruntons à Queixalós (1998: 4) les termes de *classes lexématiques* et *classes grammématiques*. Ces catégories sont citées dans le *Tableau 3.1*.

Tableau 3.1 – *Les parties du discours en mwotlap*

CLASSES LEXÉMATIQUES inventaire (semi-) ouvert		CLASSES GRAMMÉMATIQUES inventaire (semi-) fermé	
substantifs	attributs	interjections	classificateurs possessifs
noms	adjoints	appellatifs	marques aspecto-modales
adjectifs	adverbes	directionnels	pronoms
verbes	numéraux	déictiques	prépositions
			<i>fonctionnels divers</i>

Dans un premier temps, nous prendrons comme point de départ chaque unité lexicale (*lexème*), afin de constituer les principales catégories distributionnelles, ou *classes lexématiques*¹. Dans un second temps, il s'agira d'observer dans quelles conditions un lexème d'une classe X devient capable de remplir d'autres fonctions que les siennes : ceci implique généralement la combinaison avec des morphèmes spécifiques, capables de modifier ses compatibilités. Ce sera l'occasion de présenter un procédé syntaxique fondamental en mwotlap, la translation [§ II p.164].

B. LES CLASSES LEXÉMATIQUES

Les pages suivantes exposent les principaux critères formels permettant à la fois d'identifier ces parties du discours, et de les distinguer entre elles. Nous procéderons par ordre de complexité croissante.

1. *Les numéraux*

On reconnaît les numéraux à certaines propriétés morphosyntaxiques. Au contraire des verbes, des noms et des adjectifs communs, les numéraux sont directement prédicatifs :

- (4) **Inti-k** <*vētēl*>. 'J'ai trois enfants.'
 fils-1SG trois [lit. mes enfants sont-trois]

Au contraire des verbes, ils peuvent qualifier directement un nom ou un substantif :

- (5) **Inti-k** *vētēl* <**mo-gom**>. 'Trois de mes enfants sont malades.'
 fils-1SG trois PFT-malade [lit. mes enfants trois sont-malades]

Au contraire des noms, des adjectifs et des "attributs", les numéraux peuvent former à eux seuls un actant (sans nécessiter l'article *nA-* des noms) :

¹ Nous ne présenterons pas ici les *classes grammématiques*, car elles font chacune l'objet d'un développement à part entière au fil de la présente grammaire. Le lecteur est invité à se reporter à l'index général.

- (6) **Vētēl** <**mo-gom**> ‘Trois (d'entre eux...) sont malades.’
trois PFT-malade

Les numéraux sont les seuls morphèmes simple de la langue qui soient à la fois compatibles avec ces trois fonctions syntaxiques : actant, prédicat, qualificatif.

Par ailleurs, même si nous tâcherons d'éviter de définir les catégories de lexèmes sur des critères sémantiques, on peut supposer une condition sémantique supplémentaire pour faire partir de la classe des *numéraux*, à savoir : désigner un nombre ou une quantité – ex. **vitwag** ‘un’, **vōyō** ‘deux’, **tēvēlē** ‘cinq’, **soñwul** ‘dix’... Un seul mot semble avoir exactement la même syntaxe que ces numéraux, bien qu'il n'en soit pas vraiment un lui-même : **hip** ‘nombreux, beaucoup’. Nous reparlerons plus en détails des numéraux au §2 p.343.

2. Les adverbes

Une unité lexicale sera classée dans la classe des *adverbes* si et seulement si elle est capable de fournir à elle seule un complément circonstanciel, sans avoir besoin d'un morphème de type préposition. Il peut s'agir d'un adverbe de temps, comme **anēyēh** ‘avant-hier ; un jour indéfini dans le passé (≠ hier), l'autre jour’ :

- (7) **No** <**m-et tō**> **kē anēyēh**. ‘Je l'ai rencontrée l'autre jour.’
1SG PRT₁-voir PRT₂ 3SG l'autre.jour

En revanche, **Krēsmas** ‘Noël’ n'est pas un adverbe, mais un nom commun, car il ne peut pas former un complément circonstanciel sans l'aide de la préposition **IE-** :

**No m-et tō kē Krēsmas.* **Je l'ai rencontrée la Noël.*
1SG PRT₁-voir PRT₂ 3SG Noël

Typiquement, les adverbes sont des locatifs, qu'il s'agisse de *toponymes* (ex. **Mōtlap**) ou de *désignations de lieux* pouvant fournir directement des compléments locatifs (ex. **wōlga** ‘dans le firmament’)¹ :

- (8) **No** <**m-et tō**> **kē Franis**. ‘Je l'ai rencontrée en France.’
1SG PRT₁-voir PRT₂ 3SG France

Le radical **vnō** ‘île, village’ n'est pas un adverbe locatif, car il a besoin d'une préposition **IE-** pour former un complément circonstanciel :

**No m-et tō kē vōnō.* **Je l'ai rencontrée au village.*
1SG PRT₁-voir PRT₂ 3SG village

La valeur sémantique d'*instrument* n'est représentée que par un seul adverbe anaphorique **mē** ‘avec (cela)’ :

- (9) **Nēk** <**so akteg**> **mē ?** ‘Qu'est-ce que tu veux *en* faire ?’
2SG PRSP faire.quoi INSTR:ADV

Quant à l'autre adverbe anaphorique **aē**, il recouvre les valeurs de temps (‘à ce moment-là’), de lieu (‘y’), d'instrument (‘avec cela’), et de cause (‘par/pour cela, en’) :

¹ Nous n'incluons pas ici les directionnels et les déictiques, qui seront présentés plus loin.

- (10) **Nēk** <to-gom vēh> **aē.** 'Tu risques d'en tomber malade.'
 2SG POT₁-malade POT₂ ADV:ANA

Par ailleurs, nous verrons plus loin que les adverbes sont généralement susceptibles de former directement un prédicat :

- (11) **Kē** <Franis>. 'Elle est en France.'
 3SG France

Nous incluons ici les locatifs parmi les adverbes, car ils ne s'en différencient pas du point de vue des fonctions syntaxiques ; néanmoins, nous verrons d'autres arguments, aussi bien formels que sémantiques, qui incitent à distinguer ces deux (sous-) catégories.

3. Les adjoints du prédicat

Certains lexèmes se rencontrent exclusivement à l'intérieur du syntagme prédicatif, comme modificateurs de la tête du SP – que cette tête soit un verbe, un adjectif, ou autre chose. Par exemple, le mot **galsi** 'bien, correctement', ne se rencontre jamais en dehors de cette position :

- (12) **Nok** <et-et galsi te> **kēy.** 'Je ne les vois pas très bien.'
 1SG NÉG₁-voir bien NÉG₂ 3PL
 *Nok <et-et te> **kēy** galsi. ...
 1SG NÉG₁-voir NÉG₂ 3PL bien

Nous réserverons à ces lexèmes l'appellation d'*adjoints du prédicat*, ou simplement *adjoints*. Il importe de les distinguer de la catégorie des *adverbes*, lesquels demeurent obligatoirement en dehors du SP, à la place des circonstants – ex. **añqōñ** 'la nuit (dernière)' :

- (13) **Nok** <et-et te> **kēy añqōñ.** 'Je ne les ai pas vus cette nuit.'
 1SG NÉG₁-voir NÉG₂ 3PL la.nuit
 *Nok <et-et añqōñ te> **kēy.** ...
 1SG NÉG₁-voir la.nuit NÉG₂ 3PL

La catégorie des adjoints est essentielle à la mécanique de la phrase mwotlap, et correspond à la plupart des adverbes (de manière, etc.) du français [cf. §(b) p.180]. Nous reviendrons sur cette catégorie aux §(b) p.180, §C p.647.

4. Les attributs

Nous réservons le nom d'*attributs* à un ensemble limité de mots qui se rencontrent (presque) exclusivement en position de prédicat. Cette catégorie distributionnelle recouvre deux sortes de morphèmes :

- d'une part, un petit groupe de neuf quasi-adjectifs : **itōk** 'bon' ; **namnan** 'super' ; **hip** 'abondant, nombreux' ; **suvinhi** 'peu nombreux' ; **haytēyēh** 'convenable, suffisant, correspondant, identique'¹ ; **hēywē** 'vrai' ; **yeh** 'loin' ; **[s]isqet** 'proche' ; **mahgē~** 'seul' ;

¹ Le lexème **haytēyēh** présente une particularité qui le rapproche des verbes : il est compatible avec un second argument, *i.e.* c'est un *attribut transitif*. Ex. **Na-laklak nen et-haytēyēh te no.** 'Cette danse ne me convient pas'.

- d'autre part, un paradigme de quatre prédicatifs existentiels : *aē* 'il y a', *tateh* 'il n'y a pas', *lapgetō* 'il y a encore', *vatag* 'il y a (en mouvement)'.

Contrairement aux noms communs, aux adjectifs communs et aux verbes, les *attributs* n'ont besoin d'aucun autre morphème pour former un prédicat :

- (14) **⟨Itōk⟩.** 'C'est bien. / Ça va. / D'accord...'
être.bon
- (15) **Kamamyō** **⟨haytēyēh⟩.** 'Lui et moi, nous sommes pareils.'
1EX:DU être.identique
- (16) **Inti-k** **⟨tateh⟩.** 'Je n'ai pas d'enfant.'
fils-1SG non.exist

La plupart des attributs ne peuvent pas former un qualificatif (type épithète) :

- (17) **ne-gengen itōk vitwag* **un bon repas*
ART-repas être.bon un

5. Les adjectifs

Contrairement aux attributs qu'on vient de voir, les *adjectifs* ne peuvent pas fournir directement de prédicat ; ils ont besoin, pour ce faire, des mêmes marques aspecto-modales que les verbes – la marque la plus neutre étant le Statif :

- (18) **Nē-bē** **gōh** **⟨ne-het⟩.** 'Cette eau est mauvaise.'
ART-eau DX1 STA-mauvais
- **Nē-bē gōh ⟨het⟩.* ...
ART-eau DX1 mauvais

En eux-mêmes –i.e. hors marques d'aspect– les adjectifs ne peuvent remplir que deux fonctions : *épithète* (= qualifiant d'un nom / substantif) et *adjoind* (= qualifiant d'une tête prédicative). Ainsi, avec l'adjectif *qagqag* 'blanc' :

- (19) **n-et** **qagqag** **vitwag** 'un Blanc'
ART-personne blanc un
- (20) **⟨Vap qagqag tog⟩!** 'Dis-moi donc une phrase en français.'
AO:dire blanc SUGG [*lit.* Parle blanc / comme les blancs]

S'il est vrai que *qagqag* présente certaines propriétés des *adjoind*s [cf. (20)], en revanche la possibilité de (19) prouve qu'*adjoind*s et adjectifs sont deux catégories distinctes. Nous verrons plus tard, en effet, que tous les adjectifs peuvent se comporter comme des *adjoind*s, mais non l'inverse.

Par ailleurs, un adjectif ne peut pas fournir la désignation d'un actant, pas même à l'aide de l'article des noms *nA-* : 'un Blanc' ne se dit pas simplement **na-qagqag* [cf. (19)]. Nous verrons plus tard quelles sont les stratégies employées par le mwotlap pour résoudre ces questions.

6. Les verbes

Malgré la prédisposition naturelle, et sans doute universelle, à figurer en position de

prédicat, les verbes ne peuvent le faire que s'ils sont associés à une marque aspecto-modale. En cela, ils se comportent exactement comme les adjectifs que nous venons de voir :

- (21) **Tētē** <**me-mitiy**>. 'Le bébé s'est endormi.'
 bébé PFT-dormir
- ***Tētē** <**mitiy**>. ...
 bébé dormir

Mais si l'on considère le radical verbal seul, hors marque aspecto-modale, la seule fonction possible est celle de qualifiant du prédicat, *i.e.* d'adjectif. Nous présenterons ces structures sous le nom, d'ailleurs partiellement inadéquat, de *série verbale* [§ II p.645] :

- (22) **Kē** <**ma-taq mitiy tusu**>. 'Il est en train de faire une petite sieste.'
 3SG PFT-se.courber dormir un.peu

En revanche, les verbes se distinguent des adjectifs, du fait qu'ils sont incapables de qualifier directement un nom :

- (23) * **tētē mitiy** **un bébé endormi*
 bébé dormir

D'autre part, les verbes se distinguent des substantifs par le fait qu'ils ne peuvent pas désigner directement un actant (ex. **Mitiy* 'un dormeur...' / 'le sommeil...') : pour ce faire, il faut construire soit une proposition relative, soit un dérivé nominal.

7. Les substantifs vs. les noms

(a) Le grand schisme des noms

Parmi les radicaux qu'au premier abord on pourrait appeler "nominaux" –par exemple en se fondant sur leur traduction française–, on constate une dichotomie syntaxique majeure¹. D'un côté, en effet, une grande partie de ces "noms" (environ un tiers ?) est capable de fournir directement un actant, un prédicat ou un vocatif :

- (24) **Mayanag** <**itōk**>. 'Le chef va bien.'
 chef être.bon
- (25) **Kōyō** <**mayanag**>. 'Ils sont tous deux chefs de village.'
 3DU chef
- (26) **Qele ave, mayanag ?** 'Comment ça va, chef ?'
 comme où chef

Pourtant, les deux tiers des autres noms sont incapables de remplir ces fonctions syntaxiques par eux-mêmes. C'est ce qui apparaît si l'on prend le radical nominal **lqōvēn** 'femme' :

¹ La dichotomie dont nous parlons ici a trait directement aux fonctions syntaxiques des unités lexicales, et se manifeste morphologiquement par un jeu sur la préfixation. Au cours du présent chapitre, nous ne mentionnons pas l'autre grande dichotomie qui traverse le domaine des "noms", à savoir l'opposition aliénable / inaliénable [§A p.421] ; cette opposition affecte la terminaison des noms (et des substantifs), et n'a pas d'influence sur leur fonction syntaxique [§1 p.476].

- (24)' **Lōqōvēn* (itōk). **La femme va bien.*
femme être.bon
- (25)' **Kōyō* (lōqōvēn). **Elles sont toutes deux des femmes.*
3DU femme
- (26)' **Qele* ave, lōqōvēn ? **Comment ça va, femme ?*
comme où femme

La seule façon de rendre ces trois énoncés acceptables, est de remplacer à chaque fois la forme nue *lōqōvēn* par une forme préfixée au moyen de l'article *nA-*, i.e. *na-lqōvēn*.

(b) Deux catégories distinctes

Une solution possible serait de considérer qu'il existe deux sortes de "noms" en mwotlap, ceux qui prennent obligatoirement l'article *nA-* (ex. *lqōvēn*), et ceux qui n'en ont pas besoin (ex. *myanag*). Cependant, il en résulterait une description grammaticale assez bancale, et difficile à manipuler ; par exemple, ceci rendrait difficilement compte des cas où les noms du type *lqōvēn*, et normalement eux seuls, figurent sans leur article (ex. qualifiant d'un autre nom) :

- (27) **nu-bus** *lōqōvēn* 'une chatte'
ART-chat femme

En réalité, il serait plus efficace de s'en tenir à la méthode distributionnelle qui nous a permis d'isoler les différentes parties du discours au fil des pages précédentes ; et de même que nous avons distingués les *attributs* (qui peuvent être directement prédicats) des *verbes* (qui sont souvent prédicats, mais à condition d'être marqués par une marque spécifique), de même, il importe de diviser les "noms" –ou ce qui y ressemble– en deux catégories bien distinctes, et dont le comportement syntaxique diffère très largement.

Dans la lignée de la réflexion de Lemaréchal (1989), et pour des raisons qui apparaîtront mieux plus loin, nous distinguerons deux catégories syntaxiques correspondant aux noms du français : d'un côté, les *noms* proprement dits (ex. *lqōvēn*) ; de l'autre côté, les *substantifs* (ex. *myanag*). Ces deux appellations, habituellement interchangeable en linguistique, ne sont pas deux étiquettes arbitraires qu'on distinguerait pour désigner deux catégories par ailleurs quasiment identiques. En effet, pour peu que l'on prenne au sérieux la distribution des radicaux nus (non préfixés), on s'aperçoit que les *noms* et les *substantifs* désignent deux catégories syntaxiques radicalement distinctes :

- En eux-mêmes, les SUBSTANTIFS peuvent fournir un syntagme actanciel (sujet ou objet), le régime de certaines prépositions, un possesseur, un prédicat équatif, etc. En revanche, ils ne servent pas normalement en position de qualifiant.
- En eux-mêmes (i.e. hors affixation), les NOMS ne peuvent fournir ni syntagme actanciel, ni régime d'une préposition, etc. Leur fonction principale est *qualifiante* – qu'il s'agisse de qualifier une tête substantivale (≈ complément de nom) ou de qualifier une tête prédicative (adjectif).

(c) Substantifs et noms propres

Pour fixer les idées, on peut se permettre une comparaison avec l'opposition *noms communs* / *noms propres* en français. Les NOMS COMMUNS, à eux seuls, n'ont de fonction

que qualificante – soit qu'ils qualifient un autre nom (ex. *Mon ami libraire*), soit qu'ils modifient une tête de prédicat (ex. *Je ferai libraire*). En revanche, ils ne peuvent pas former un SN viable en position d'actant : **Libraire est sympa* : ils ont besoin, pour ce faire, d'un article *Le libraire est sympa*. À l'inverse, les NOMS PROPRES du français peuvent fournir à eux seuls un actant, sans nécessiter d'article : *Matthieu est sympa* : noms communs et noms propres sont donc deux catégories syntaxiques tout à fait distinctes (Lemaréchal 1989: 36), qu'on aurait tort de confondre. Au passage, on note qu'un petit nombre de "noms communs" en français se comporte en fait syntaxiquement comme des noms propres – essentiellement quelques noms de parenté : ex. *Quand maman part, bébé pleure ; Comment va grand-mère ?* (mais **Comment va mari ?*), etc. ; on peut les appeler des "pseudo noms propres".

L'opposition entre *noms propres* et *noms communs* en français est étonnamment parallèle à celle qui oppose, respectivement, *substantifs* et *noms* en mwotlap. Cette comparaison est d'autant plus crédible, que la catégorie des Substantifs inclut précisément les noms propres. La principale différence entre les deux systèmes peut être formulée de la façon suivante : alors que le français réserve la catégorie des "pseudo noms propres" à un nombre très limité de (\approx) noms de parenté, **le mwotlap a étendu le comportement des noms propres à l'ensemble des noms à référent humain** (sauf trois noms, cf. *infra*).

C'est ainsi que la catégorie des substantifs est composée de deux sous-ensembles :

- les noms propres de personnes (ex. *Wotlōlan*) et surnoms (ex. *Wohyo* 'Le Grand') ;
- tous les lexèmes référant à des humains :
noms de parenté (ex. *imam* 'père', *wulus* 'beau-frère'),
noms de fonction (ex. *welan* 'dignitaire', *tēytēybē* 'guérisseur', *dokta* 'docteur'),
nom désignant un statut social quelconque (ex. *tmayge* 'vieillard', *malmal* 'jeune fille',
bulsal 'ami')...

On ne relève que trois exceptions à ce principe sémantique, à savoir les trois radicaux *lqōvēn* 'femme / femelle', *tīman* 'homme / mâle', *et* 'personne, être humain' (et leurs nombreux dérivés) ; bien qu'ils réfèrent à des humains, ils se comportent syntaxiquement comme des noms [cf. ex.(24) à (27)] et non comme des substantifs¹.

Par ailleurs, nous verrons que les *pronoms personnels* partagent certaines fonctions syntaxiques avec les substantifs, à savoir les fonctions actancielles (sujet, objet), régime de certaines prépositions. Nous ne les avons pourtant pas inclus parmi les substantifs, pour deux raisons : d'une part, les pronoms forment un paradigme à part, à inventaire fermé ; d'autre part, ils doivent changer de forme pour les autres fonctions (prédicat ; possesseur ; vocatif). Voir la discussion au §B p.371.

(d) **Les noms**

Le fait que les *noms* (au sens strict) soient fondamentalement des qualificants, les rapproche des adjectifs, avec lesquels ils commutent directement. Comparons (27) avec le syntagme suivant :

(27)	nu-bus	<i>lōqōvēn</i>	‘une chatte’
	ART-chat	femme	

¹ Nous reviendrons plus tard sur ce paradoxe, à propos du comportement de ces trois noms dans la syntaxe de la possession. Cf. §2 p.515.

- (27)' **nu-bus** *liwo* 'un gros chat'
ART-chat grand

Le parallélisme entre noms et adjectifs se retrouve également en position de qualifiant du prédicat (adjoint) :

- (28) **Kē** <**mo-hohole** *lōqōvēn*>. 'Il parle comme une femme.'
3SG PFT-parler² femme
- (28)' **Kē** <**mo-hohole** *liwo*>. 'Il parle fort.'
3SG PFT-parler² grand

En revanche, les noms se distinguent formellement des adjectifs, car –notamment– ils sont les seuls à pouvoir être préfixés au moyen de l'article *nA-* : *na-lqōvēn* 'une femme', mais **ni-lwo* 'un grand...'. Nous reviendrons en détails sur cette question de l'article *nA-* au §D p.187.

Sémantiquement parlant, nous avons vu que la référence aux êtres humains se faisait presque toujours au moyen des substantifs. On peut dire que les noms désignent toutes les autres entités du monde, concrètes ou abstraites, naturelles ou culturelles, végétales ou animales, etc. : on a des noms d'objet (*ēm* 'maison'), des phénomènes naturels (*leñwuh* 'tempête'), des noms d'actions (*vēyitit* 'bagarre'), des notions abstraites (*twol* 'largeur'), des entités surnaturelles (*mat* 'revenant'), etc.

8. Les lexèmes nus, et leur fonction fondamentale

Nous venons d'isoler chacune des classes lexématiques du mwotlap, en nous fondant sur des critères purement distributionnels internes à cette langue. Beaucoup reste à dire sur chacune de ces catégories, et cette première approche ne visait qu'à en reconnaître l'existence ; avant d'aller plus avant dans la réflexion, il peut être utile de synthétiser ces premières analyses, de façon à obtenir une vision générale des *parties du discours* en mwotlap. Le *Tableau 3.2* reprend chacune des catégories de lexèmes que nous avons vues (colonnes), et indique leurs compatibilités avec les sept principales fonctions syntaxiques (lignes) : prédicat, actant, épithète, adjectif, adjectif, adjectif, adjectif et thème.

Tableau 3.2 – Les classes lexématiques : les radicaux nus et leurs compatibilités syntaxiques

	<i>Substantif</i>	<i>Nom</i>	<i>Adjectif</i>	<i>Verbe</i>	<i>Adjoint</i>	<i>Adverbe</i>	<i>Numéral</i>	<i>Attribut</i>
prédicat	+	–	–	–	–	+	+	+
actant	+	–	–	–	–	–	+	–
épithète	(+)	+	+	–	–	(+)	+	–
adjectif du prédicat	–	+	+	+	+	–	–	–
circonstant	–	–	–	–	–	+	–	–
vocatif	+	–	–	–	–	–	–	–
thème	+	–	–	–	–	+	–	–
actant si préfixé	–	+	–	–	–	–	–	–
prédicat si préfixé	(+)	+	+	+	–	–	–	–

Conformément à la problématique que nous nous sommes posée tout au long de ce chapitre, ce tableau concerne exclusivement les fonctions auxquelles peuvent accéder les lexèmes "nus", *i.e.* sans aucun préfixe. Pour reprendre le terme de Lemaréchal (1989), il s'agit donc de la "*fonction fondamentale*" associée à chaque catégorie syntaxique (ex. les noms ont pour fonction fondamentale de qualifier) ; cela ne préjuge en rien des autres fonctions syntaxiques auxquelles pourront éventuellement accéder ces mêmes lexèmes à l'issue de certaines transformations syntaxiques, que nous nommerons *translation* (ex. les noms peuvent accéder aux fonctions d'actant ou de prédicat). Les deux dernières lignes du tableau donnent néanmoins une idée de ces fonctions "non-fondamentales", dans le seul but de distinguer entre elles les catégories syntaxiques analogues (ex. verbe ≠ adjectif).

II. *L'art de la translation*

Le paragraphe I prenait pour point de départ les lexèmes de la langue mwotlap, et les classifiait en fonction de leurs fonctions syntaxiques fondamentales, *i.e.* les fonctions qu'ils sont susceptibles de remplir si on les considère tels quels, sans affixation ni dérivation particulières. Cette précaution méthodologique, on l'aura remarqué, présente quelques surprises, car elle conduit à présenter les verbes, par exemples, comme une catégorie dont la fonction fondamentale n'inclut pas la prédicativité – alors même que dans le discours, les verbes sont majoritairement des têtes de prédicats. Seulement, et c'est là un point essentiel : cette fonction prédicative n'est pas autorisée aux verbes nus, mais aux verbes lorsqu'ils sont accompagnés de marques aspecto-modales. Tout se passe comme si c'étaient ces marques-là qui accordaient aux verbes leur prédicativité, sur le modèle d'une dérivation : *verbe* + marque TAM → *prédicat*. Si les verbes peuvent occuper la place centrale de l'énoncé, c'est donc indirectement, par construction syntaxique ; en cela, ils se distinguent des lexèmes que nous avons appelés *attributs*, et qui sont quant à eux directement prédicatifs.

Il ne serait pas absurde de considérer que les marques aspecto-modales permettent, pour ainsi dire, de "transformer" les verbes en attributs, *i.e.* font passer des unités lexicales d'une catégorie syntaxique à une autre catégorie, définie par des compatibilités différentes. Ce processus grammatical, baptisé **translation** par Tesnière (1953), a été particulièrement mis en valeur par les travaux de Lemaréchal (1989) ; nous allons voir que cette notion présente une grande efficacité pour rendre compte du fonctionnement de l'énoncé mwotlap.

Nous commencerons par illustrer le phénomène de la translation avec deux cas relativement simples, associant les noms aux locatifs d'une part, et les locatifs aux adjectifs d'autre part. Dans un second temps, nous nous intéresserons aux problèmes plus délicats posés par les parties du discours verbe, adjectif, nom et substantif ; ce sera l'occasion, en particulier, d'étudier la fonction de l'article *nA-* des noms.

A. DES NOMS AUX LOCATIFS (LE PRÉFIXE *LE-*)

1. Les fonctions des locatifs

(a) *Panorama des locatifs*

Le §2 p.157 évoquait brièvement les compatibilités syntaxiques ouvertes aux lexèmes adverbiaux, parmi lesquels il est possible d'isoler une sous-catégorie de lexèmes *locatifs* ; ces derniers servent à situer dans l'espace ou dans le temps. Il existe plusieurs sortes de mots directement locatifs :

- Tous les TOPONYMES, qu'il s'agisse de noms
 - de pays (*Vanuatu*, *Ostrelia* 'Australie', *Numea* 'Nouvelle-Calédonie'),
 - de villes (*Vila* 'Port-Vila', *Sado* 'Luganville-Santo'),
 - d'îles (*Mōtlap*, *Apnōlap* 'Vanua-lava', *Nōybaybay* 'Ureparapara', *Añeg* 'Maewo'),
 - de districts ou villages (*Lahlap* 'Ngerenigmen', *Aplōw* 'Valuwa'),
 - de quartiers (*Sarada*, *Wōvet*),
 - de lieudits en forêt ou dans les espaces sauvages, de montagnes ou promontoires, etc. (*Anmēt*, *Qōyē*, *Woñyeskey*, *Wotō*)...
- Divers adverbies locatifs caractérisés par un ancien préfixe **a-*, aujourd'hui démotivé :
 - alon* 'à l'intérieur ; en mer', *aslil* 'à l'extérieur ; sur la terre ferme' ;
 - alge* 'en haut, dans le ciel', *antan* 'en bas, par terre' ; *ale* 'au bord de mer' ;
 - apwon* 'au-dessus' ; *atgiy* 'derrière', *aqut* 'devant, à l'avant (de pirogue, maison)' ;
 - ave* 'où ?', *ave-qiyig* 'quelque part' ; *aē* 'y, là'...
- Un nombre restreint d'adverbies locatifs sans marque de dérivation :
 - mahē* ~ *vētmahē* 'lieu, endroit ; moment, temps' ;
 - telepnō* ~ *tēnepnō* ~ *lētnepnō* '(sur la) place du village' ;
 - hiyle* 'brousse le long de la plage' ; *hēyēt* 'en brousse' ; *qotmet* 'sur le récif' ;
 - wōlga* 'dans le firmament' ; *bētiñ* 'en mer, près de la surface'.
- Des adverbies temporels, marqués ou non par **a-* :
 - anoy* 'hier', *anēyēh* 'avant-hier ; l'autre jour, un jour indéfini dans le passé' ;
 - aqyig* 'aujourd'hui: passé' ; *qiyig* 'aujourd'hui: futur' ; *añqōñ* 'la nuit, la nuit passée' ;
 - talōw* 'demain', *ōyēh* 'après-demain ; un jour indéfini dans l'avenir' ;
 - añmag* 'devant, en premier ; auparavant, autrefois' ;
 - añēh* 'quand ? : passé', *ñēh* 'quand ? : futur'.
- Très rarement, des noms communs employés directement (*i.e.* sans article ni préposition) comme locatifs :
 - metehal* 'en chemin' ; *meteēm* 'à la porte' ; *vēthiyle* 'sur la plage' ; *qōñ vitwag* 'un jour'.
- Des combinaisons productives entre certains préfixes / clitiques et des noms :
 - en *taval-* ~ *tekel-* 'de l'autre côté de (+N)' : ex. *taval-lam* 'au-delà de l'océan', *taval-mayam* 'aux antipodes (de l'autre côté du monde)' ;
 - en *vel-* 'à chaque (+N)' : *vel-qōñ* 'tous les jours, toujours' ; *vel-ēte* 'chaque année' ; *vel-matap* 'tous les matins' ; *vel-yēpyep* 'tous les soirs' ; *vel-mayam* 'partout dans le monde' ; *vel-vōnō* 'dans tous les pays/villages'...

- Certains syntagmes prépositionnels :
 - en *sili* ‘à côté de (+N)’ : ex. *sili tēqē* ‘au bord du champ’, *sili ēm* ‘près de la maison’ ;
 - en *apwo* ‘au-dessus de (+N)’ : ex. *apwo ēm* ‘au-dessus de la maison’ ;
 - en *lalñe* ‘au-dessous de (+N)’ : ex. *lalñe qētēnge* ‘au-dessous de l'arbre’ ...

(b) Fonctions syntaxiques des locatifs

(b.1) Fonctions des locatifs en tant que tels

Toutes ces unités lexicales ont en commun un même comportement syntaxique, celui des adverbes. Tels quels, ils peuvent fournir un *complément circonstanciel*, un *prédicat* (locatif), un *thème* (locatif) – et dans une moindre mesure, une *épithète* :

- (29) **Kēy** <to**gtog**> **M̄otlap.** ‘Ils habitent à *Mwotlap*.’
 3PL AO:rester Mw. *circonstant* (d'un verbe spatial)
- (30) **No** <m-et tō> **kē M̄otlap.** ‘Je l'ai rencontré à *Mwotlap*.’
 1SG PRT₁-voir PRT₂ 3SG Mw. *circonstant* (d'un verbe non spatial)
- (31) **Imam mino** <M̄otlap>. ‘Mon père (est) à *Mwotlap*.’
 père mon Mw. *prédicat locatif*
- (32) **M̄otlap, ige** <hip>. ‘À *Mwotlap*, il y a beaucoup de monde.’
 Mw. H:PL beaucoup *thème locatif*
- (33) **ige susu M̄otlap** ‘les enfants à *Mwotlap*’¹
 H:PL petit² Mw. *qualifiant*

Ce sont ces fonctions que nous appellerons *fonctions fondamentales des locatifs*, car elles sont communes à tous les éléments lexicaux que nous avons cités plus haut.

Citons de même le lexème *mahē* ‘lieu, endroit’, qui se comporte comme un *nom* du point de vue de la syntaxe interne du syntagme (cf. marques possessives, quantificateurs, adjectifs, etc.), mais comme un *locatif* du point de vue des fonctions externes² :

- (34) **Gēn** <m̄ōl> **qiyig mahē no-n inti-k.**
 1IN:PL AO:rentrer HOD endroit CPGén-3SG fils-1SG
 ‘Nous allons passer la nuit chez [*lit.* rentrer *endroit de*] mon fils.’ *circonstant*
- (35) **Nēk** <mōk sey> **mahē vitwag.** ‘Tu entasses (tout ça) en un même endroit.’
 2SG AO:mettre en.tas endroit un *circonstant*
- (36) **Imam mino** <mahē tegha>. ‘Mon père (est) ailleurs [*lit.* autre endroit].’
 père mon endroit différent *prédicat locatif*
- (37) **Mahē nan,** <tateh lōqōvēn>. ‘Dans cet endroit, il n'y a pas de femme.’
 endroit ASSO non.exist femme *thème locatif*

¹ Si les énoncés du type (33) sont théoriquement possibles (cf. FCS *Les enfants à Paris sont gais*), la structure standard pour qualifier un nom à l'aide d'un locatif, est de préfixer ce locatif au moyen de *tE-*, comme en (72) p.172 (≈ FCS *Les enfants de Paris*).

² Par ailleurs, ce même locatif *mahē* fonctionne comme conjonction de subordination, à valeur spatiale ‘là où (+Prop)’ ou temporelle ‘lorsque (+Prop)’. Autrement dit, ce *lexème locatif* sert à traduire une proposition en *syntagme locatif* (= *circonstant* de temps ou de lieu).

(b.2) Fonctions des locatifs en tant que substantifs

Par ailleurs, on notera que les toponymes fonctionnent également, et sans dérivation, comme des substantifs, *i.e.* ils peuvent fournir un syntagme actanciel (sujet, objet) ou un prédicat équatif :

- (38) **M̄otlap** <yeh meh>. 'Mwotlap est trop loin.'
 Mw. loin trop en tant que substantif : *sujet*
- (39) **No** <ne-myōs> **M̄otlap**. 'J'aime Mwotlap.'
 1SG STA-aimer Mw. en tant que substantif : *objet*
- (40) **Na-pnō** **mino** <M̄otlap>. 'Mon pays, c'est Mwotlap.'
 ART-pays mon Mw. en tant que substantif : *prédicat équatif*

Ceci est vrai aussi de certains adverbes locatifs, en particulier **mahē**, mais pas de tous :

- (41) **Mahē** <may qōñ>. 'Ça y est, il fait nuit. [*lit.* l'endroit est nuit]'
 endroit ACP nuit en tant que substantif : *sujet*
- (42) **Kē** <ni-tōytōy> **mahē**. 'Elle balaye l'endroit.'
 3SG STA-balayer² endroit en tant que substantif : *objet*
- (43) **Lēm̄don** **en**, <mahē het>. 'Lēm̄wdon, c'est un endroit ensorcelé.'
 L. COÉ endroit mauvais en tant que substantif : *prédicat équatif*

Cependant, ces fonctions d'actant ou de prédicat équatif ne sont pas partagées par tous les syntagmes locatifs. Aussi est-il plus prudent de considérer qu'un certain nombre de mots, en particulier les toponymes, peuvent fonctionner tantôt comme *locatifs* [ex.(29) à (37)], tantôt comme *substantifs* [ex.(38) à (43)]¹.

2. *Traduction des noms en locatifs*

(a) Marque de fonction ou de catégorie ?

Excepté trois ou quatre exceptions citées ci-dessus, la plupart des noms communs est incompatible avec les fonctions syntaxiques des locatifs [ex.(29) à (32)]. Si l'on veut, par exemple, former un complément circonstanciel de lieu au moyen du nom VNŌ 'île, village, pays habité', il est obligatoire de le faire précéder du préfixe **IE-** :

- (44) **Kēy** <togtog> **le-pnō**. 'Ils habitent au village.'
 3PL AO:rester dans-pays *circonstant* (d'un verbe spatial)
- (45) **No** <m-et tō> **kē le-pnō**. 'Je l'ai rencontré au village.'
 1SG PRT₁-voir PRT₂ 3SG dans-pays *circonstant* (d'un verbe non spatial)

Une première analyse consisterait à voir dans **le-pnō** un syntagme prépositionnel, ce qu'il est d'une certaine façon (cf. notre traduction mot-à-mot) ; la préposition **IE-** servirait simplement à inscrire le nom VNŌ dans un syntagme adverbial, qui commuterait avec les locatifs

¹ Cette interprétation sera confirmée par les règles de traduction : pour qu'un nom soit compatible avec les fonctions des *locatifs* [ex.(29) à (37)], il doit être traduit au moyen de **IE-** ; pour qu'il soit compatible avec les fonctions des *substantifs* [ex.(38) à (43)], le seul translatif autorisé est **nA-**.

dans la fonction circonstancielle. Dans cette première approche, la fonction syntaxique de circonstant serait codée directement par **IE-**.

Pourtant, ce même **IE-** est également obligatoire pour former un *thème locatif* :

- (46) **Le-pnō, ige** <hip>. 'Au village, il y a beaucoup de monde.'
 dans-pays H:PL beaucoup *thème locatif*

ou encore pour constituer un *prédicat locatif* :

- (47) **Imam mino** <le-pnō>. 'Mon père (est) au village.'
 père mon dans-pays *prédicat locatif*

Ainsi, il serait nécessaire d'attribuer à la préposition **IE-** non seulement la capacité d'attribuer à un nom une fonction circonstancielle, mais aussi, entre autres, celle de le rendre prédicatif, sous la forme d'un prédicat locatif. Il faudrait définir cette préposition comme tantôt adverbialisante, tantôt prédicativisante, tantôt thémativisante... Autrement dit, **IE-** impliquerait à elle seule le même éventail de fonctions que les adverbes locatifs.

En réalité, les choses deviennent beaucoup plus simples si l'on accepte de poser, en quelque sorte, un niveau intermédiaire entre les unités lexicales et les fonctions syntaxiques. Plutôt que de considérer que la préposition **IE-** encode elle-même chacune de ses compatibilités syntaxiques, une hypothèse plus efficace consisterait à dire que **IE-** a pour seule fonction de dériver un *nom* en un *locatif*, ex. VNŌ → **le-pnō** 'au village...', indépendamment même des fonctions que ce syntagme pourra recevoir en énoncé. Ce n'est que dans un second temps, après création du syntagme **le-pnō**, que ce dernier se comportera comme n'importe quel mot locatif, et se montrera compatible, notamment, avec tout un ensemble de fonctions possibles (circonstant, prédicat, thème, etc.). Mais en lui-même, **IE-** ne code aucune de ces fonctions ; pour employer une formule simple, on dira que ce préfixe n'a pas un rôle *syntactique*, mais *morphologique*, comme s'il opérerait une dérivation du radical, en le faisant passer d'une catégorie (celle des NOMS) vers une autre (celle des LOCATIFS).

(b) **La translation**

Cette dernière opération correspond exactement à ce que Tesnière (1953; 1959) et Lemaréchal (1989; 1996 b) appellent **translation** :

Selon Tesnière, dans un syntagme comme *le livre d'Alfred*, 'd'Alfred' "joue le même rôle d'épithète" que l'adjectif *rouge* dans *le livre rouge* (...).

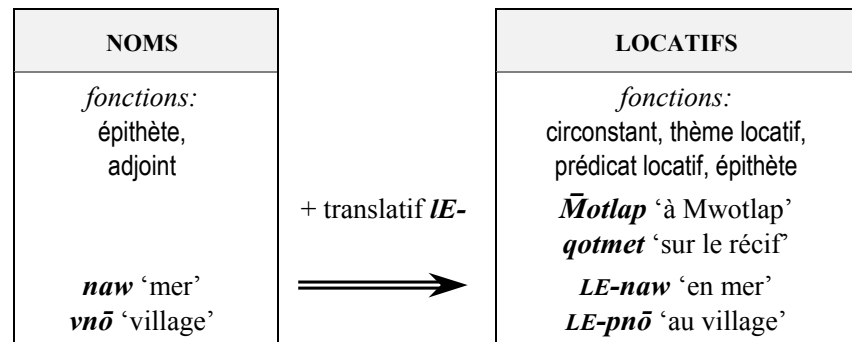
Tesnière dit alors que *de* a changé *Alfred* de partie du discours, il appelle ce changement "translation" et *de*, l'outil de ce changement, "translatif" ; le changement de partie du discours est une "condition préalable" [Tesnière 1959: 364] au changement de fonction, ce qui implique évidemment que l'appartenance à une partie du discours est une condition préalable nécessaire pour que s'établisse la relation syntaxique.

(Lemaréchal 1989: 28)

Nous ne développerons pas davantage les aspects théoriques de cette notion, et renvoyons pour cela aux deux auteurs cités. En revanche, le présent chapitre montrera sa pertinence dans le fonctionnement de la grammaire du mwotlap ; c'est notamment grâce à la notion de *translation* qu'il devient possible d'établir un inventaire idiomatique des catégories de cette langue.

Ainsi, on dira que le préfixe **IE-** sert à traduire un nom en locatif.

Figure 3.1 – Translation des noms en locatifs



(c) Catégories de lexèmes et/ou de syntagmes

Au passage, on observe que nous employons le terme de "locatif" dans deux acceptions différentes :

- d'une part, il s'agit d'une catégorie de lexèmes, *i.e.* de radicaux nus : ex. **M̄otlap** ou **hēyēt** sont des LEXÈMES LOCATIFS, mais **vnō** ‘pays’ n'en est pas un (c'est un lexème nominal).
- d'autre part, il s'agit d'une catégorie de syntagmes, constituée soit de lexèmes simples, soit de syntagmes complexes : ex. **M̄otlap** ou **hēyēt** ou **le-pnō** ‘au pays’, ou encore **le-pnō non ige qagqag** ‘dans le pays des Blancs’ sont tous des SYNTAGMES LOCATIFS.

Cette polysémie du terme *locatif* ne devrait pas poser de difficulté majeure, et n'est d'ailleurs pas le fruit du hasard. En effet, la traduction consiste précisément à prendre un élément X pour en construire un syntagme X', de telle façon que non seulement X' commute avec les membres d'une autre catégorie (ex. **le-pnō** commute avec le locatif **M̄otlap**), mais même appartienne à cette catégorie (ex. **le-pnō** est un locatif au même titre que **M̄otlap**).

De même, dans la formule de translation { NOM — +IE- → LOCATIF }, l'étiquette *nom* subsume non seulement les LEXÈMES NOMINAUX (ex. **vnō** ‘pays’, **naw** ‘mer’...), mais aussi les SYNTAGMES NOMINAUX, *i.e.* syntagmes à tête nominale et commutant avec des noms. Ceci inclut tous les cas de noms déterminés sur leur droite, par exemple avec un adjectif (ex. -**vnō liwo** ‘...grand pays’), un possessif (-**vnō mino** ‘...mon pays’), un déictique (-**vnō gōskē** ‘...ce pays-ci’), un qualifiant quelconque (-**vnō vitwag** ‘...un pays’). Mais ceci exclut impérativement les syntagmes dont le nom est modifié sur sa gauche, *i.e.* préfixé : en effet, la préfixation (notamment au moyen de l'article **na-** substantivant) a normalement pour effet de modifier l'appartenance catégorielle des noms, ce qui bloque les opérations de traduction. En particulier, on notera que les lexèmes substantivaux –qui renvoient toujours à des humains– sont incompatibles avec le translatif locativisant **IE**¹.

¹ Les substantifs, malgré leur sème [humain], peuvent cependant fournir des syntagmes locatifs ou quasi-locatifs. Le translatif utilisé alors est le même que pour le datif : **hiy** ‘pour, à, auprès de, chez [+Substantif]’. Cf. §4 p.681.

(d) Syntagmes nominaux tradlatés : exemples

Nous illustrerons cette opération de translation avec quelques nouveaux exemples de la préposition **IE-**.

❖ *Valeur spatiale :*

- (48) **Ave tita ? – Kē** <L-ē̄m>. ‘Où est Maman ? – (Elle est) à la maison.’
 où mère 3SG dans-maison
- (49) **Nok so togtog L-** [ē̄m no-n imam Moses].
 1SG PRSP rester² dans- maison CPGén-3SG père M.
 ‘Je vais habiter chez [*lit.* dans la maison de] mon père Moses.’
- (50) **Nēk ta-van L-ep.** ‘Tu finiras en Enfer !’
 2SG FUT-aller dans-feu
- (51) **Kēy suwsuw yow LE-naw.** ‘Ils se baignent en mer.’
 3SG se.baigner dehors dans-mer
- (52) **hōw LĒ-vētan antan** ‘par terre’
 (bas) dans-terre en.bas
- (53) **Tog tigtig van LE-lo !** ‘Ne reste pas debout au soleil !’
 PROH debout² ITIF dans-soleil
- (54) **No m-et tō kē LO-totgal.** ‘Je l'ai vue en photo.’
 1SG PRT₁-voir PRT₂ 3SG dans-image
- (55) **Kēy me-ptig na-kaskas LĒ-qtē-y.**
 3PL PFT-dresser ART-fleur dans-tête-3PL
 ‘Ils ont des fleurs sur la tête (*i.e.* dans les cheveux).’

❖ *Valeur temporelle :*

- (56) **LE-myēpyep, si so aṅqōṅ.** ‘Ce soir, ou bien cette nuit.’
 dans-soir ou ou la.nuit
- (57) **Talōw, si LA-yavēg, si LĒ-qōṅ liviyō ?**
 demain ou dans-samedi ou dans-jour sept
 ‘C'est demain, ou bien samedi, ou bien dimanche ?’
- (58) **Kōyō so leg LA-ba vēvēh ? – LA-ba soṅwul LĒ-wōl itan.**
 3DU PRSP marié dans-date combien dans-date dix dans-mois autre
 ‘Ils vont se marier quel jour [*ba* < angl. *number*] ? – Le dix du mois prochain.’
- (59) **Gēn tatay qiyig LE-lo vēvēh ? – LE-lo levevet aṅqōṅ.**
 1IN:PL AO:prier aujourd'hui:futur dans-soleil combien dans-soleil neuf la.nuit
 ‘À quelle heure aura lieu la cérémonie tout à l'heure ? – À neuf heures du soir.’
- (60) **LA-taem nen e tateh mitig.** ‘À cette époque, il n'y avait pas de cocotier’
 dans-temps DX2 COÉ non.exist cocotier *taem* < ang. *time*

- (61) **No ta-van hōw LE-Krēsmas.** 'Je descendrai (à Mwotlap) pour la Noël.'
 1SG FUT-aller (bas) dans-Noël

Quelques emplois plus abstraits, métaphoriques, etc. :

- (62) **LE-dēmdēm mino, itōk.** 'À mon avis, c'est parfait.'
 dans-pensée mon être.bien
- (63) **No mo-yoñteg sas na-he L-eh vitwag.**
 1SG PFT-entendre (trouver) ART-nom:2SG dans-chanson un
 'J'ai entendu ton nom dans une chanson.'

❖ *Noms de parties d'espace*

Par ailleurs, on notera que certains "noms de parties d'espace" sont des noms inaliénables, obligatoirement suffixés [§(b) p.437]. Du point de vue des fonctions syntaxiques, ces radicaux se comportent exactement comme des noms, ex. *lo*~ 'dedans, intérieur' → *na-lo* X 'l'intérieur de X' (Substantif = sujet, objet...) ≠ *le-lo* X 'à l'intérieur de X' (Locatif)¹:

- (64) **NA-lo qēyēñi <nē-kēkēn>** 'L'intérieur du four est immense.'
 ART-dedans four STA-immense
- (64)' **Ne-gengen <LE-lo qēyēñi>** 'Les aliments sont à l'intérieur du four.'
 ART-aliment dans-dedans four

Signalons également *qōlte*~ 'dessous' → *lō-qōlte* X 'en dessous de X' ; *ulsi*~ 'cime' → *l-ulsi* X 'au bout de, à la fin de X' ; *vētnē*~ / *tĒne*~ 'milieu' → *lē-vētnē* X 'au milieu de X' ... :

- (65) **L-ulsi wōl agōh** 'à la fin de ce mois-ci'
 dans-cime mois DX1
- (66) **LE-tne qōñ** 'à minuit'
 dans-milieu nuit

Comme il est fréquent à travers les langues, certains noms de parties d'espace (avec une éventuelle signification temporelle) sont fournies par des parties du corps humain : *ngo*~ 'visage' → *le-ngo* X 'en face de X' ; *kĒle*~ 'dos' → *lē-kle* X 'derrière / après X' :

- (67) **Nitog LE-ngo-n ige sil !** 'Pas devant tout le monde !'
 PROH dans-visage-3SG H:PL foule
- (68) **Dam tō me LE-kle-k.** 'Suis-moi !' [*lit.* Suis dans mon dos]
 AO:suivre URG VTF dans-dos-1SG
- (69) **LE-kle wik vōyō** 'dans deux semaines'
 dans-dos semaine deux [*lit.* dans le dos de deux semaines]

¹ Nous donnerons ailleurs [p.437] des arguments montrant que *lelo* est devenu une véritable préposition, et ne fonctionne plus comme un nom ordinaire du point de vue de la suffixation. En particulier, *lelo* est incompatible avec la marque d'anaphore 3SG **lelo-n* 'à l'intérieur (de cela)' ; cette forme est remplacé par l'adverbe *alon* (de même origine).

À côté de ces noms "méronomiques" qui nécessitent la translation en **IE-** pour fonctionner comme locatif, le mwotlap possède de véritables prépositions, *i.e.* des termes référant à des parties d'espace / de temps, qui sont intrinsèquement des *locatifs*. Ils n'ont donc pas besoin de translation :

- **sili** 'à côté de (+N)' : ex. **sili tēqē** 'au bord du champ', **sili ēm** 'près de la maison' ;
- **apwo** 'au-dessus de (+N)' : ex. **apwo ēm** 'au-dessus de la maison' ;
- **lalñe** 'au-dessous de (+N)' : ex. **lalñe qētēnge** 'au-dessous de l'arbre'...
- **taval** ~ **tekel** 'de l'autre côté de (+N)' : ex. **taval lam** 'au-delà de l'océan', **taval mayam** 'aux antipodes (de l'autre côté du monde)' ; **tekel vōnō** 'de l'autre côté de l'île' ;
- **vel-** 'à chaque (+ N)' : **vel-qōñ** 'tous les jours, toujours' ; **vel-ēte** 'chaque année' ; **vel-matap** 'tous les matins' ; **vel-yēpyep** 'tous les soirs' ; **vel-mayam** 'partout dans le monde' ; **vel-vōnō** 'dans tous les pays/villages'...

B. DES LOCATIFS AUX ADJECTIFS (LE PRÉFIXE **TE-**)

Nous venons de voir par quel moyen simple le mwotlap peut traduire n'importe quel nom en locatif ; les autres exemples de translation ne sont pas beaucoup plus complexes, et ne nécessiteront donc pas d'explications détaillées.

1. Des adjectifs toponymiques ?

Un nouveau cas de translation concerne précisément les locatifs, que nous venons d'étudier. Si l'on prend, par exemple, n'importe quel toponyme, il est possible de créer un syntagme indiquant une origine géographique. Ceci s'effectue au moyen d'un préfixe **te-** : ex. **M̄otlap** → **to-M̄otlap** '(originaire) de Mwotlap' ; **Franis** → **ta-Franis** 'de France' ; **Wōvet** (quartier) → **tō-Wōvet** 'de Wōvet', etc.

- (70) **na-lqōvën** **to-M̄otlap** 'une femme de Mwotlap'
 ART-femme de-Mw.

Une première analyse verrait en ce préfixe **te-** une préposition (cf. le simplisme de notre traduction mot-à-mot), à valeur d'ablatif. L'ennui d'une telle définition, c'est qu'elle ferait espérer la possibilité de construire un complément circonstanciel de lieu au moyen de cette "préposition", ce qui est pourtant impossible :

- (71) ***Kēy** **ma-van** **me** **to-M̄otlap.** ...
 3PL PFT-aller VTF de-Mw.
- Kēy** **ma-van** **me** **M̄otlap.** 'Ils sont arrivés de Mwotlap.'
 3PL PFT-aller VTF Mw.

En réalité, les fonctions des syntagmes en **te-** sont assez restreintes. Par exemple, un syntagme comme **to-M̄otlap** ne peut être ni circonstanciel, ni prédicat locatif ni prédicat équatif, ni actant, ni vocatif... Les seules fonctions qui lui sont ouvertes sont celles de *qualifiant* :

- *épithète* d'un nom (ou d'un substantif) :

- (72) **ige** **m̄al̄m̄al** **to-M̄otlap** 'les filles de Mwotlap'
 H:PL fille de-Mw.

- (73) **n-et** **to-M̄otlap** **vitwag** ‘une personne de Mwotlap, un mwotlavien’
 ART-personne de-Mw. un
- (74) **na-vap** **to-M̄otlap** ‘la langue de Mwotlap (= le mwotlap)’
 ART-parole de-Mw.
- dans une moindre mesure, *adjectif* d'une tête prédicative :
- (75) **Nēk** <**ta-vap** **to-M̄otlap** **vēh**>. ‘Tu peux parler en mwotlap.’
 2SG POT₁-dire de-Mw. POT₂
- (76) **Gēn** <**laklak** **to-M̄otlap**> **qiyig**. ‘On va danser des danses de Mwotlap.’
 1IN:PL AO:danser de-Mw. auj: futur

Or, cet inventaire des fonctions syntaxiques restreint aux deux fonctions qualificantes (épithète + adjectif) correspond trait pour trait à une catégorie de lexèmes¹ que nous avons déjà rencontrée : les **adjectifs**. Ainsi, plutôt que d'assigner au préfixe **tE-** telle et telle fonction syntaxique, il est plus efficace –dans la lignée de notre étude précédente– de décrire ce préfixe comme un *translatif*, permettant de *traduire les locatifs en adjectifs*.

2. Traduction et boîte noire

(a) Traduire les lexèmes locatifs

Ainsi, le préfixe **tE-** permet de former productivement des adjectifs géographiques à partir du nom de lieu : **to-M̄otlap** ‘mwotlavien’, **ti-Viti** ‘fijien’, **ta-Franis** ‘français’, **tu-Numea** ‘néo-calédonien’, **ta-Vanuatu** ‘ni-Vanuatu’, etc.²

- (77) **Nēk me-skul to-Woñyeskey, si nēk me-skul tē-Tēlhēy ?**
 2SG PFT-scolarisé de-W. ou 2SG PFT-scolarisé de-T.

(surnom de la France et de l'Angleterre, du nom des deux écoles primaires à Mwotlap)
 ‘Tu as été scolarisé en français [= façon (école de) Wongyeskey]
 ou bien tu as été scolarisé en anglais [= façon (école de) Tēlhēy] ?’

Pour prédiquer l'origine géographique de quelqu'un, il faut combiner l'adjectif d'origine (qui en soi n'est pas prédicatif) avec le nom **n-age** ‘chose’³:

¹ Si l'on en croit le *Tableau 3.2* p.163, cette définition distributionnelle correspond également aux noms. Cependant, l'impossibilité d'obtenir un substantif (actant) au moyen de l'article **nA-** (*no-to-M̄otlap ‘un mwotlavien’) oblige à écarter l'hypothèse nominale.

² Signalons une particularité morphologique concernant les toponymes commençant par un ancien préfixe **a-* [cf. *Tableau 2.13* p.86]. Bien que **a-* soit théoriquement démotivé, et donc intégré à la forme locative (ex. **Aplōw** ‘Valuwa’), il n'est pas rare que certains d'entre eux perdent ce préfixe **a-** lorsqu'ils se combinent avec **tE-** – ex. **Aplōw** ‘Valuwa’ → **te-Plōw** ~ **t-Aplōw** ; **Amot** → **to-M̄ot** (?? *t-Amot*) ‘de Mota’ ; **Apnōlap** ‘Vanua-lava’ → **te-Pnōlap** (?? *t-Apnōlap*) ; **Ayō** ‘Roua’ → **te-Yō** ~ **t-Ayō**... Cf. aussi **ave** ‘où ?’ → **ti-ve** ~ **t-ave** ‘d'où ?’. En théorie, ces fluctuations incitent à supposer que le préfixe **a-**, quoique non productif, est encore reconnu comme tel dans les formes locatives, qu'il faudrait donc écrire **a-M̄ot** plutôt qu'**Amot**, **a-Pnōlap** plutôt qu'**Apnōlap**, etc. Cependant, les fortes variations entre locuteurs, voire pour un même locuteur, prouvent que les formes du type **te-Plōw** sont des vestiges d'un état de langue plus ancien, voué à disparaître.

³ C'est un paradoxe, que l'origine des personnes humaines soit indiquée au moyen d'un mot qui, en synchronie, renvoie normalement aux objets : **n-age** ‘chose, objet’. En réalité, c'est l'inverse qui s'est produit : le sens de l'étymon **kai* ‘personne, natif d'un endroit’ s'est perdu pour l'emploi général du nom **n-age** ; mais il s'est

- (78) **Igni n-age ti-ve ? – Kē n-age ti-Japan.**
 époux:2SG ART-chose de-où 3SG ART-chose de-Japon
 ‘Ton épouse est (originaire) d’où ? – Elle est japonaise.’ [*lit.* elle est chose du Japon]

Cependant, l'intérêt syntaxique de la translation serait limité, si elle était restreinte aux toponymes : il ne s'agirait guère plus que d'une règle de dérivation morphologique.

En réalité, ce processus permet de traduire n'importe quel *locatif* en *adjectif* (au sens technique du terme "adjectif", *i.e.* indépendamment de sa traduction en français) :

- (79) **ne-ses tē-hēyēt** ‘un escargot’ [*lit.* coquillage de brousse]
 ART-coquillage de-en.brousse
- (80) **na-lavēt t-anoy** ‘la fête d’hier’
 ART-fête de-hier
- (81) **ige susu te-qyig gōh** ‘les enfants d’aujourd’hui’
 H:PL petit² de-aujourd’hui DX1
- (82) **ne-gengen te-velqōñ** ‘la nourriture quotidienne’
 ART-aliment de-toujours
- (83) **na-vap t-aāmag** ‘un conte’ [*lit.* récit d’autrefois]
 ART-parole de-avant
- na-kaka t-aāmag** ‘un mythe, une légende’
 ART-causerie de-avant [*lit.* causerie d’autrefois]

De même, l’adjectif *timigēn* ‘traditionnel, indigène’ (*vs.* occidental, étranger) doit se lire comme le résultat d’une translation en *tE-* à partir du syntagme prépositionnel *mi gēn* ‘avec nous / chez nous’ [*nous inclusif pluriel*] : *tE-* + *mi* + *gēn* → *timigēn*.

- (84) **nē-sēm ti-mi-gēn** ‘la monnaie traditionnelle (en coquillages)’
 ART-argent de-avec-1IN:PL [*lit.* l’argent de chez nous]
- (85) **ne-qet ti-mi-gēn** ‘taro indigène (*Colocasia esculenta*)’
 ART-taro de-avec-1IN:PL
- ne-qet ti-Viti** ‘taro fijiien (*Xanthosoma sagittifolium*)’
 ART-taro de-Fiji
- (86) **Gēn ⟨yapyap ti-mi-gēn⟩.** ‘Écrivons dans notre langue.’
 1IN:PL AO:écrire² de-avec-1IN:PL (*nom d’un ouvrage d’alphabétisation*)

(b) Traduire les syntagmes locatifs

Mais le plus grand intérêt théorique de cette translation en *tE-*, c’est qu’il concerne non seulement les lexèmes intrinsèquement locatifs (toponymes, adverbes locatifs...), mais aussi les syntagmes locatifs obtenus par translation à partir du préfixe *IE-*, ex. *naw* ‘mer’ → *le-naw* ‘en mer’. Ce dernier syntagme locatif fonctionne, encore une fois, comme n’importe quel autre locatif, en étant compatible avec la translation par *tE-* :

conservé dans les prédicats d’origine géographique. On retrouve le même étymon avec les Collectifs réservés aux humains : cf. n.2 p.399.

- (87) **ne-gengen** *te-le-naw* ‘les aliments de la mer (angl. *seafood*)’
 ART-aliment de-dans-mer

On note la maladresse de la traduction mot-à-mot ('de-dans-mer'), laquelle –par souci de simplicité– fait comme si chaque préfixe était une forme de préposition ; ceci conduit à poser deux prépositions successives¹ dans les énoncés comme (87), ce qui pose problème – du moins dans les autres langues. En outre, une interprétation strictement syntaxique de ces préfixes (en termes de fonctions syntaxiques) obligerait à considérer que **IE-** code d'abord les fonctions de circonstant *ou* de prédicat..., puis que le préfixe **tE-** annule ces fonctions pour en attribuer de nouvelles (épithète *ou* adjoint...) : cette position n'est pas tenable.

En réalité, les choses sont beaucoup plus claires si l'on adopte une fois pour toutes la théorie de la translation : ces préfixes **IE-** et **tE-** ne marquent en eux-mêmes aucune fonction syntaxiques, mais servent à faire passer des unités d'une catégorie X à une autre catégorie Y – et ce, indépendamment même des fonctions syntaxiques assurées par les unes ou les autres. Comme le dit Tesnière (1959: 365) :

"Le translatif ne connecte pas. Il se borne à transférer, c'est-à-dire à changer la catégorie du transférend. Dès que celui-ci appartient à la nouvelle catégorie, dans laquelle il est versé par le phénomène de la translation, la connexion s'établit d'elle-même."
 (cité par Lemaréchal 1996 b: 93)

Une fois qu'un nom a été translaté en locatif au moyen de **IE-**, le syntagme obtenu (<**IE-** + N) se comporte comme une seule unité opaque, une "boîte noire" (Lemaréchal 1996 b: 95) définie exclusivement par un comportement syntaxique externe, sans qu'à aucun moment n'intervienne sa structure interne. On obtient les équivalences suivantes :

nō-mōmō	{	te- le- (<i>naw</i>) _{Nom} Locatif	ADJECTIF	‘poisson de la mer’
		te- Telvēt Locatif	ADJECTIF	‘poisson de Telvét’
		valaplakas	ADJECTIF	‘poisson multicolore’

On a donc défini deux processus de translation : d'une part, des noms aux locatifs ; d'autre part, des locatifs aux adjectifs :

¹ Nous avons déjà fait allusion à la succession des deux préfixes **tE-IE-** du point de vue phonologique : §(d) p.100. Il s'agit de deux lexèmes copiants ; comme dans cette combinaison, **tE-** est toujours suivi d'une seule consonne, sa voyelle aura systématiquement le même timbre que la syllabe suivante. En revanche, la présence ou non d'une copie vocalique sur **IE-** dépendra du lexème qui le suit : **tō-lō-vōy** ‘du volcan’, **tē-l-ēm** ‘de la maison’, **te-le-naw** ‘de la mer’ (car **NAW** est un lexème bloquant).

Figure 3.2 – Translation des noms en locatifs, et des locatifs en adjectifs

NOMS		LOCATIFS		ADJECTIFS
<i>fonctions:</i> épithète, adjoint		<i>fonctions:</i> circonstant, thème locatif, prédicat locatif, épithète		<i>fonctions:</i> épithète, adjoint
naw 'mer' vnō 'village'	+ translatif LE-	Mōtlap 'à Mwotlap' ----- LE-naw 'en mer' LE-pnō 'dans le village'	+ translatif TE-	qagqag 'blanc' ----- TO-Mōtlap 'mwotlavien' TE-le-naw 'maritime' TE-le-pnō 'villageois'

3. Double translation et détermination nominale

Voici d'autres exemples de la "double translation" que peuvent connaître les noms :

- (88) **nē-bē** **te-le-wel** 'l'eau du puits'
ART-eau de-dans-puits
- (89) **magtō** **te-le-naw** 'la vieille de la mer' (*poisson venimeux*)
vieille de-dans-mer
- (90) **na-mte-vit** **te-le-naw** 'une étoile de mer'
ART-(forme)-étoile de-dans-mer
- (91) **ne-men** **te-le-lam** 'Pétrel de Tahiti' (*Pseudobulweria rostrata*)
ART-oiseau de-dans-haute.mer
lit. Oiseau de mer
- (92) **na-haphap** **tē-lē-mēt** 'les animaux et les plantes'
ART-choses² de-dans-forêt
[lit. les choses de la forêt]
- (93) **ne-gengen** **te-le-mtap** 'le petit-déjeuner'
ART-aliment de-dans-matin
- (94) **ne-meresēn** **tē-l-ēm-gom** 'les médicaments de (= donnés à) l'hôpital'
ART-médicament de-dans-maison-malade
- (95) **N-ēh** **te-le-myam** **anen !** 'C'est la vie !' [*lit.* c'est la vie du monde]
ART-vie de-dans-monde DX2
- (96) **na-vap** **te-le-lam** 'la langue de la mer'
ART-parole de-dans-haute.mer
(langue étrangère, *spéc.* le pidgin bislama)
- Nitog** **vavap** **te-le-lam !** **Nēk** **so** **vap** **to-Mōtlap !**
PROH dire² de-dans-haute.mer 2SG PRSP dire de-Mw.
'Arrête de parler en pidgin ; tu devrais plutôt parler en mwotlap.'
- (97) **Kē** **n-age** **ti-ve ?** – **Kē** **n-age** **te-le-pnō** **kuykuy.**
3SG ART-chose de-où 3SG ART-chose de-dans-pays dévorer²
'Il est de quelle origine [*lit.* chose d'où ?] – Il est de Malekula [du pays des cannibales].'

Comme on le constate, l'adjectif obtenu par double translation à partir d'un nom a le plus souvent pour fonction de qualifier un autre nom. Par la force des choses, on obtient une structure :

$$\{ \dots N_1 \text{tE-IE-} N_2 \} = \text{'le } N_1 \text{ venant de } N_2 \text{'}$$

Il ne serait pas absurde d'y voir une forme possible de détermination d'un nom par un autre, ex. *l'eau du puits, l'oiseau de la mer, le médicament de l'hôpital*, etc. Mais si ce fonctionnement est indéniable dans les exemples que nous avons cités, il faut bien voir que cette structure est limitée aux **relations N₁/N₂ à signification locative** : N₂ correspond obligatoirement à un cadre spatio-temporel pour N₁, spécialement son *origine*.

En l'absence de cette signification strictement locative, les relations de détermination entre deux noms s'expriment soit par la seule juxtaposition [§(a) p.187] :

- (98) **ni-vinlah ga** / **ni-vinlah ta-la-ga* 'tasse à kava'
 ART-tasse kava

soit, plus souvent encore, par la préposition **ne** :

- (99) **nō-wōgtag ne ga** / *... *ta-la-ga* 'racine de kava'
 ART-(racine) de kava
- (100) **na-gban ne ok** / ? *na-gban to-l-ok* 'voile de bateau'
 ART-voile de bateau

À proprement parler, le kava n'est pas le "cadre locatif" de sa propre racine, mais sa matière, etc. ; aussi la tournure en **tE-IE-** sera-t-elle exclue en (99). La question est déjà plus ambiguë en (100), car le bateau est à la fois le *lieu* de la voile [\rightarrow **tE-IE-**], et sa destination abstraite [\rightarrow **ne**]. En cas d'ambivalence, le mwotlap préfère généralement la préposition générale **ne** ; mais il peut être intéressant de noter qu'une langue voisine, le mosina, opère un choix différent dans ce cas :

- MSN **o gepen ta le ak** 'voile de bateau'
 ART voile de dans bateau
- MSN **o wosañ ta le ēm** 'pilier de maison'
 ART pilier de dans maison

Le mwotlap introduit donc une distinction originale entre (au moins) deux formes de détermination : une détermination locative, et une détermination générale ou abstraite. Ces nuances ne se retrouvent ni en français (N₁ *de* N₂), ni, par exemple, dans le pidgin bislama (N₁ *blong* N₂).

C. DES NOMS AUX ADVERBES (LE PRÉFIXE **BE-**)

1. Panorama des adverbes

(a) Une poignée d'adverbes anaphoriques

Au §2 p.157, nous avons évoqué la partie du discours *adverbe*. Dans un premier temps, nous y avons inclus les *locatifs*, car les deux catégories partagent les mêmes "fonctions

fondamentales" : circonstant, prédicat, parfois épithète¹. Néanmoins, d'autres arguments suggèrent de traiter à part ces deux classes de mots, pour une raison formelle avant tout : seuls les locatifs sont compatibles avec la translation adjectivale (en *tE-*) analysée au paragraphe précédent². Par ailleurs, la distinction n'est pas trop difficile à faire sur le plan sémantique, entre les locatifs (adverbes à valeur spatio-temporelle) et le reste des adverbes.

Les adverbes *stricto sensu* couvrent de nombreuses valeurs sémantiques, telles que la cause, le but, l'instrument, l'accompagnement, etc. Pourtant, si l'on écarte la masse des locatifs que nous avons évoqués –sans être exhaustif– au §(a) p.165, on se retrouve avec un nombre infime d'adverbes lexicaux : pas plus de trois ou quatre. Il s'agit à chaque fois d'équivalents de { prépositions + anaphore *zéro* }, du type FCS *Il est venu avec*. Non seulement ces adverbes sont peu nombreux, mais dans cet emploi 'absolu', ils sont réservés à un référent non-humain³ :

- *VEG* 'à cause de cela' : valeur de Cause

(101) **Hēywē, tō nok** <van lok> **me veg.**
être.vrai alors 1SG AO:aller re- VTF car:ADV

'Eh oui, et c'est bien *pour cela* que je suis revenu !'

CAUSE

Cet emploi absolu de *veg* est extrêmement rare (un *hapax*, dans notre corpus oral) ; on lui préfère *aē*. L'emploi le plus fréquent de *veg* est soit comme préposition *veg* (+ Substantif) = 'à cause de', soit comme conjonction *veg* (+ Prop.) = 'parce que'.

- *DEN* 'à partir de, à cause de, par rapport à' : valeur d'Ablatif, de Cause.

(102) **Nē-bēa mu-wuh kē nen ewo tō kē** <ni-mtiy taq> **den.**
ART-bière PFT-frapper 3SG DX2 puis alors 3SG AO-dormir se.courber ABL:ANA

'La bière l'abrutissait, et il finit par s'endormir profondément [*à cause de cela*].'

CAUSE

Cet emploi absolu de *den* est aussi très rare. En général, *den* est une préposition à valeur d'Ablatif.

- *MĒ* 'avec' : valeur d'Instrument – cf. préposition *mi* + Substantif 'avec' (instrument, accompagnement) :

(103) **Nēk** <so akteg> **mi na-gasel nen ?**
2SG PRSP faire.quoi avec ART-couteau DX2

'Qu'est-ce que tu veux faire de ce couteau ?'

→ **Nēk** <so akteg> **mē ?** 'Qu'est-ce que tu veux *en* faire ?'

INSTRUMENT

¹ Pour être précis, il faut noter que seuls les locatifs sont susceptibles de fournir un syntagme topical.

² Sur ce point précis, le mwotlap se distingue des langues voisines. Alors que le mwotlap *tE-* ne peut translater que des locatifs (*tE-IE-...*), à l'exclusion des autres adverbes (**tE-bE-...* ; **t-aē*), le mosina autorise les combinaisons *ta* + Adverbe de but (*o wonarag ta pe sinsinig* 'muscades *pour* les pièges à oiseaux') aussi bien que *ta* + Locatif (ex. *o wosañ ta le ēm* 'pilier *de* la maison'). De même, en mota, *ta* + *pe* est attesté autant que *ta* + *lo*.

³ Si le référent (le X de *avec X*) est animé, le pronom personnel *kē* est obligatoire, comme en français parisien : *Nok so van mi kē* / **Nok so van mē* 'Je veux aller avec lui / **je veux aller avec*'. L'anaphore zéro est généralement réservée aux référents non-humains.

- (104) **Nē-tēprēkota ni-se, ba kem** ⟨**se tiwag**⟩ **mē**.
 ART-magnétophone AO-chanter mais 1EX:PL AO:chanter ensemble INSTR:ANA
 ‘Le magnétophone joue [*lit.* chante], et nous nous chantons *avec*.’ ACCOMPAGN^T
- **Aē** ‘en, y, à cause de cela...’ : valeur de Lieu, d’Instrument (= *mē*), de Cause (= *veg*), de tout complément "oblique", avec une anaphore sur un référent non-humain.
- (105) **Na-tno tamge mino, ba nēk** ⟨**te-mtiy vēh**⟩ **hōw aē**.
 ART-endroit natte mon mais 2SG POT₁-dormir POT₂ (bas) ADV:ANA
 ‘C’est mon lit, mais tu peux y dormir.’ LIEU
- (103) **Nēk** ⟨**so akteg**⟩ **aē**? ‘Qu’est-ce que tu veux *en* faire?’
 2SG PRSP faire.quoi ADV:ANA INSTRUMENT
- (106) **nē-qētēnge a kēy** ⟨**mu-wuh tō**⟩ **no aē en**
 ART-bois SUB 3PL PRT₁-frapper PRT₂ 1SG ADV:ANA COÉ
 ‘le bâton avec lequel on m’a frappé’ [*lit.* ...qu’on m’a frappé *avec*] INSTRUMENT
- (107) **Egoy ni-hiy nan, nēk** ⟨**tiple dolma**⟩ **aē!**
 AO:surveiller ART-os ASSO 2SG ÉVIT avaler.de.travers ADV:ANA
 ‘Attention aux arêtes, tu pourrais avaler de travers [*à cause de cela*].’ CAUSE
- (108) **Na-ga ni-wuh nēk en, tō ni-qi-ge** ⟨**ni-mōlmōl**⟩ **aē**.
 ART-kava AO-frapper 2SG COÉ alors ART-tête-ON AO-enivrer ADV:ANA
 ‘Et quand le kava t’enivre, tu as la tête qui tourne [*à cause de cela*].’ CAUSE
- (109) **No** ⟨**mal dēmdēm**⟩ **aē**. ‘J’y ai déjà réfléchi.’
 1SG ACP penser² ADV:ANA OBLIQUE
- (110) **No** ⟨**mal higoy**⟩ **kōmyō aē!** ‘Je vous l’avais interdit!’
 1SG ACP interdire 2DU ADV:ANA [*lit.* Je vous *en* avais défendu.] OBLIQUE

Par ailleurs, *aē* en position de prédicat n’est autre que le prédicat d’existence ‘il y a’ (toujours précédé de son sujet) ; malgré une glose différente, il s’agit bien, à l’origine en tout cas, du même morphème anaphorique :

- (111) **Ne-nem** ⟨**aē**⟩ **Apnōlap**. ‘Il y a des moustiques à Vanua-lava.’
 ART-moustique EXIST Vanua-lava EXISTENCE
- Enfin, on peut ajouter à cette liste le morphème adverbialisant (préposition ?) **qele** ‘comme’, toujours suivi d’un substantif ou d’un locatif.
- (112) **Nok** ⟨**galeg**⟩ **qele nēk**. ‘Je fais comme toi.’
 1SG AO:faire comme 2SG
- (113) ⟨**Et-qele te**⟩ **Mōtlap**. ‘Ce n’est pas comme à Mwotlap.’
 NÉG₁-comme NÉG₂ Mw.

Parmi les cas où *qele* est suivi d’un locatif, il faut noter l’interrogatif complexe *qele ave* ‘comment?’, *lit.* ‘comme où?’ (cf. *ave* ‘où?’).

(b) De la pauvreté en adverbess lexicaux

Si les radicaux intrinsèquement adverbiaux sont si peu nombreux, c'est pour plusieurs raisons. Premièrement, on se rappellera que la plupart des adverbess du mwotlap appartiennent à la sous-classe des locatifs, que nous avons traitée séparément.

Deuxièmement, mis à part ces locatifs, la plupart des adverbess du français correspondent, non pas à des *adverbess* en mwotlap, mais à des *adjoints du prédicat*. La différence fondamentale est dans leur position syntaxique : les adverbess au sens strict sont externes au syntagme verbal, en position de complément circonstanciel ; alors que les adjoints sont confinés à l'intérieur des limites de ce syntagme, immédiatement après la tête verbale¹. Ainsi, l'adverbe français 'violemment' ne se traduira pas par ce que nous avons appelé un "adverbe" en mwotlap, mais par un adjoint :

- (114) **Na-bago** <**mi-nīt** **maymay**> **kē**. 'Un/Le requin l'a mordu violemment.'
 ART-requin PFT-mordre fort 3SG
 **Na-bago* <*mi-nīt*> *kē maymay*. ...
 ART-requin PFT-mordre 3SG fort

En l'occurrence, la fonction / position syntaxique d'*adjoint* est remplie par un élément de la catégorie lexématique des *adjectifs*, **maymay** 'fort, dur' : en d'autres termes, ce qui est un adverbe en français ne correspond aucunement à un adverbe en mwotlap, ni du point de vue de la fonction (**maymay** n'est pas un circonstant), ni du point de vue de la catégorie (**maymay** n'est pas un adverbe lexical, et ne peut pas le devenir). L'exemple (114) illustre un phénomène général en mwotlap : en gros, tous les "adverbess de manière" du français seront rendus par des adjoints.

Enfin, la dernière raison expliquant le faible inventaire des lexèmes adverbiaux, c'est que dans le discours, la plupart des circonstants sont des syntagmes construits, et non des lexèmes uniques. Or, c'est précisément cette *construction syntaxique des adverbess* qui va nous intéresser ici.

(c) Simples prépositions vs. translatifs

Une fois de plus, la théorie de la translation fournira un cadre efficace pour présenter la façon dont les lexèmes peuvent être versés dans la catégorie des adverbess.

Pour être exact, le mwotlap consacre quatre prépositions à cet usage : **mi** 'avec', **veg** 'à cause de', **hiy** 'pour, à', **den** 'en s'éloignant de' ; on y reconnaît des allomorphes de trois des adverbess que nous avons énumérés plus haut, à savoir **mē**, **veg**, **den**. Cependant, nous ne nous intéresserons pas à ces quatre prépositions dans le cadre de cette étude sur la translation des noms², pour deux raisons :

- Ces quatre morphèmes servent presque exclusivement à construire des syntagmes circonstanciels, et ne sont guère compatibles avec les fonctions de prédicat³ et/ou d'épithète. En conséquence, il semble plus exact (ou plus prudent) de considérer ici qu'il s'agit de *prépositions* marquant directement une fonction syntaxique, plutôt que de véritables

¹ Cf. §3 p.158, et §2 p.648.

² Nous les présenterons plus en détails au § III p.677.

³ Seules les prépositions **mi** et **veg** présentent des cas d'emploi prédicatif, d'ailleurs rares et isolés.

translatifs (lesquels transformeraient une catégorie dans une autre, lui ouvrant une variété de fonctions possibles).

- Ces prépositions sont toujours suivies par des *substantifs*, qu'il s'agisse de lexèmes intrinsèquement substantivaux, ou de syntagmes construits par traduction (avec *nA-*). Ainsi, même si l'on reconnaissait un processus de traduction, par exemple, dans le cas de *mi*, celle-ci n'affecterait pas des Noms, mais des Substantifs { Substantif — + *mi* → *adverbe* }, Ex. *mi nō-mōmō* / **mi mōmō* 'avec du poisson'.

En revanche, il semble qu'il faille traiter à part deux préfixes : l'un, de forme *IE-*, a déjà été analysé au §2 p.167 ; l'autre a la forme *bE-*. Les raisons pour lesquels ces deux préfixes doivent être reconnus comme de véritables *translatifs* consistant à adverbialiser des noms, sont les symétriques des raisons que nous venons de donner pour exclure les quatre prépositions : d'une part, ces préfixes *bE-* et *IE-* portent sur des radicaux nominaux, et non sur des substantifs ; d'autre part, le nom précédé de ces préfixes commute avec les *adverbes* dans toutes leurs fonctions syntaxiques. C'est donc de *bE-* que nous allons maintenant traiter, et de lui seul.

2. Un translatif adverbialisant

(a) Un préfixe polysémique

Le préfixe *bE-* permet de traduire n'importe quel nom en adverbe, le rendant compatible avec les fonctions de *circonstant*, de *prédicat* et d'*épithète*. Ceci n'implique pas que tout circonstant dérivé d'un nom l'est au moyen de *bE-* : tout dépend du sémantisme de la relation en jeu. Comparons les phrases suivantes :

- (115) **No** <me-pyot> **ne-yep** *B-ēṁ.* 'J'ai scié des planches *pour la maison*.'
 ISG PFT-scier ART-planche pour-maison
- No** <me-pyot> **ne-yep** *L-ēṁ.* 'J'ai scié des planches *dans la maison*.'
 ISG PFT-scier ART-planche dans-maison

Ainsi, il serait fallacieux de réduire le rôle de *bE-* ou de *IE-* à leur aspect syntaxique de translatif, car c'est leur sens, et lui seul, qui les distingue. Or, ce sont justement ces significations de *bE-* que nous allons d'abord illustrer : car ce préfixe, que la traduction littérale glose '*pour*' par souci de concision, présente en réalité un large éventail de valeurs.

- La signification la plus fréquente de *bE-* est le BUT. Il peut s'agir de la finalité d'une action (*i.e.* l'adverbe formé par *bE-* a la position de circonstant d'un prédicat verbal) :

- (116) **Tita, kamyō van** *BA-lavēt ēgēn.*
 mère 1EX:DU AO:aller pour-fête maintenant
 'Maman, nous partons *à/pour* la fête.'
- (117) **Ige to-Mōtlap so hōhō me** *BE-tvetveg qet.*
 H:PL de-Mw. PRSP payer² VTF pour-récolter taro
 'Les mwotlaviens ont l'intention de venir en pirogue [*payer*] *pour* récolter leur taro.'
- (118) **Kēy qeleqleñ qēt** *BE-mwumwu lē-tqē.*
 3PL AO:disparaître² complètement pour-travailler dans-jardin
 'Ils étaient tous partis *pour* travailler aux champs.'

Très souvent, **BE-** marque également la finalité d'un objet (l'adverbe est alors en position d'épithète) :

- (119) **nē-qētēnge** **B-ēm** 'les poutres pour (édifier) la maison'
 ART-bois pour-maison
- (120) **n-eh** **BA-mapto** 'une chanson pour (danser) le namapto'
 ART-chanson pour-namapto
- (121) **ne-qen** **Bō-vōlē** 'le filet de (pour jouer au) volley-ball'
 ART-filet pour-volley
- (122) **nō-qōñ** **BE-leg** 'le jour du mariage'
 ART-jour pour-mariage

Il peut même s'agir de la "finalité" d'une personne, *i.e.* l'objet qui la caractérise particulièrement, ou l'activité à laquelle elle se destine (**BE-** forme alors les noms d'agent)¹ :

- (123) **n-et** **B-ih** 'l'homme à l'arc / l'archer'
 ART-personne pour-arc
- (124) **n-et** **BI-tigtigheg** 'l'homme pour servir (le kava), le serveur'
 ART-personne pour-servir
- (125) **yoge** **BA-vavap eh** 'les deux chanteurs'
 H:DU pour-dire² chanson
- (126) **ige** **BU-skul** 'les écoliers' [*lit.* ceux pour l'école]
 H:PL pour-école

- Dans d'autres cas, **BE-** marquera non pas le but, mais la CAUSE, comme dans l'interrogatif **ba-hap** 'pourquoi ?' :

- (127) **Kōyō mē-vēygēl** **BA-hap ?** – **Wun** **BE-lqōvën, wun ?**
 3DU PFT-se.quereller pour-quoi peut.être pour-femme peut.être
 'Pourquoi sont-ils en train de se battre ? – Sans doute pour (une histoire de) femmes.'
- (128) **Na-yñē-k** **mō-qōgqōg** **B-etet** **na-laklak.**
 ART-pied-1SG PFT-fatigué pour-voir² ART-danse
 'J'ai les jambes fatiguées pour avoir (été longtemps debout à) regardé les danses.'
- (129) **Kē mo-gom** **BO-momyiy.** 'Il est malade à cause du froid.'
 3SG PFT-malade pour-froid

- Valeur de DURÉE, *spéc.* pour une action prospective 'pour (un certain temps)' :

- (130) **Na-tvēlgapye en, vētgiy ēwē** **BI-wik** **vitwag si** **Bō-qōñ soñwul.**
 ART-abri COÉ ériger juste pour-semaine un ou pour-jour dix
 'Les tentes comme ça, on les dresse uniquement pour une semaine ou pour dix jours.'

¹ Nous abordons également cette construction au §2 p.234.

- Valeur ‘à propos de’ :

- (131) **Nok so kaka tusu ēwē lok se BA-talmiy.**
 1SG PRSP causer un.peu juste re- aussi pour-somnambule
 ‘Je voudrais te dire encore deux mots au sujet du somnambulisme (surnaturel).’
- (132) **na-vap t-aṃag BO-qo kuykuy**
 ART-parole de-avant pour-cochon dévorer²
 ‘le conte du monstre vorace’
- (133) **Nē-dēmdēm nono-y vėlēs B-eh en.**
 ART-pensée POSS-3PL seulement pour-chanson COÉ
 ‘Il n'avait de pensée que pour cette chanson.’

- Enfin, on trouve **bE-** pour former des arguments périphériques de significations diverses, en fonction du sémantisme du verbe. Ces arguments peuvent être décrits, si l'on veut, comme des *compléments d'objet indirect* à référent non-humain – soit que le verbe possède par ailleurs un actant objet, soit non.

- (134) **Nok so vėhge nėk BA-hapqiyig vitwag.**
 1SG PRSP interroger 2SG pour-quelque.chose un
 ‘Je veux te demander quelque chose.’ [*lit.* je veux t'interroger *sur/au sujet de* qqch]
- (135) **Yē ma-vatne nėk BO-hohole to-Mōtlap ?**
 qui PFT-enseigner 2SG pour-parole de-Mw.
 ‘Qui t'a enseigné le mwotlap ?’ [*lit.* Qui t'a instruit *sur/en* langue de M. ?]
- (136) **Kōyō leleh kē BA-haphap be-leg.**
 3DU AO:changer 3SG pour-choses pour-mariage
 ‘Elles la revêtirent de ses habits de mariée.’
- (137) **Nėk et-lės te BA-hawhaw mi kemem.**
 2SG NÉG₁-autorisé NÉG₂ pour-(danser) avec 1EX:PL
 ‘Tu n'as pas le droit (*conféré par initiation*) de danser le *noyongyep* avec nous.’
- (138) **Nok lolmeyen BA-vap no-n Iqet etō nok tow n-eh.**
 1SG AO:intelligent pour-parole POSS-3SG Iqet alors 1SG AO:composer ART-chanson
 ‘Je dois d'abord être inspiré *en/pour* la langue d'Iqet (= *langue archaïque des chansons*), et c'est alors seulement que je commence à composer mon chant.’

À côté de toutes ces valeurs sémantiques, encore productives en synchronie, le même préfixe **bE-** possédait anciennement une signification locative, dont la valeur précise est difficile à établir. Aujourd'hui totalement perdue au profit de **IE-**, cette valeur n'apparaît plus qu'à travers quelques expressions archaïques, vestiges d'un état de langue plus ancien : ex. **Bekyepnō** ‘les îles Salomon’ < **bE-** + **kye-** ‘extrémité’ + **vnō** ‘pays’ (= ‘dans les îles ultimes’) ; ou encore :

- (139) **Nėk ma-yap me BĒ-lėtes...** (= *LĒ-lėtes*)
 2SG PFT-écrire VTF pour-lettre dans-lettre
 (*langue littéraire exclusivement : chanson*) ‘Tu m'écrivis en une lettre...’

(b) Des résultats adverbiaux

Pour les référents non-humains, rares sont donc les significations "adverbiales" ou périphériques qui ne sont pas couvertes par le préfixe **bE-** – principalement, les valeurs locatives [*anc. bE-*, *auj. lE-*], d'instrument [*mi*], de provenance [*den*]. En particulier, on notera que **bE-** correspond en partie –mais seulement en partie– au sémantisme de l'adverbe *aē* décrit au §(a) p.177 : voir par exemple les phrases (109) et (133).

Du point de vue syntaxique aussi, les syntagmes en **bE-** se rencontrent dans un éventail de fonctions syntaxiques, caractéristiques de la partie du discours *adverbe*. Nous avons ainsi vu des circonstants (*passim*) et des épithètes [(119) à (126), (132)...]. Voici deux exemples de prédicat :

- (140) **Na-ga gōh, <be-leg>**. 'Cette racine de kava, c'est pour le mariage.'
 ART-kava DX1 pour-mariage
- (141) **N-et vitwag, kē <bē-sēsēil>**.
 ART-personne un 3SG pour-être.médium
 'Une personne était (là) pour / avait pour fonction de faire le médium.'

Ainsi, il ne fait nul doute que le résultat que l'on obtient, *i.e.* les syntagmes en **bE-**, appartient à la catégorie syntaxique des *adverbes*.

(c) Une ambiguïté verbo-nominale

Mais si les choses sont claires concernant l'*output* de cette opération de translation, qu'en est-il de l'*input* ? Autrement dit, à quelle catégorie appartiennent les "transférables" compatibles avec ce préfixe **bE-** ?

Une chose est sûre, ce ne sont jamais des substantifs (ex. *tita* 'mère' → **bi-tita*)¹, ni des adjectifs, ni des locatifs... Comme on l'a dit, la principale catégorie en jeu est celle des NOMS : cf. *b-eh* 'pour la chanson', *b-ih* 'pour l'arc', *b-ēm* 'pour la maison', *be-lqōvēn* 'pour des femmes'. Pourtant, certains exemples semblent suggérer que la translation en **bE-** concerne également les VERBES. C'est ce que l'on constate dans de nombreux exemples cités, où le radical est fondamentalement un verbe : *be-tvetveg* 'pour récolter', *bi-tigtigheg* 'pour servir (le kava)', *bē-sēsēil* 'pour faire le médium'... À cette liste de verbes, on peut ajouter un certain nombre de radicaux qui sont ambigus quant à leur classe lexicale² : *be-mwumwu* 'pour le travail / pour travailler' ; *bo-hohole to-Mōtlap* 'pour la langue mwotlap / pour parler le mwotlap'.

(c.1) Des verbes, ou des noms déverbaux ?

Tous ces exemples de radicaux verbaux préfixés par **bE-** présentent une caractéristique importante, fortement régulière si ce n'est systématique : ils sont redoublés. Or, même si l'on trouve également la reduplication dans le domaine des verbes, il faut noter que c'est précisément par ce moyen que l'on dérive des radicaux verbaux en *noms d'action*³ (sauf s'ils

¹ Les lexèmes substantifs, qui renvoient à des humains, utilisent d'autres prépositions : *hiy* 'à, pour (qqn)' ; *veg* 'à cause de, à propos de (qqn)'. Cf. § III p.677.

² L'ambiguïté existe même avec certains emprunts, qui en mwotlap sont à la fois des noms et des verbes : *lavēt* 'la fête / faire la fête' ; *vōlē* 'le volley / jouer au volley' ; *skul* 'l'école / être scolarisé'.

³ Cf. §1 p.227.

présentent déjà une forme à redoublement, comme *mwumwu* 'travailler / travail').

Contrairement aux verbes simples, ces radicaux redoublés sont compatibles avec l'article *nA-*, ce qui prouve sans ambiguïté qu'il s'agit de noms :

<i>sēil</i> 'pratiquer la divination'	→ <i>nē-sēsēil</i> 'l'art de la divination'
<i>tigheg</i> 'servir (le kava)'	→ <i>ni-tigtigheg</i> 'le service'
<i>vap</i> 'dire'	→ <i>na-vavap</i> 'la diction, la récitation'

En conséquence, même si *tigheg* est bien un radical verbal ('servir'), rien n'empêche de voir dans le syntagme (124) *bi-tigtigheg* une forme nominale du verbe, équivalent à 'pour le service'. Cette hypothèse nominale a l'avantage de permettre une interprétation cohérente des syntagmes en *BE-*, qui seraient donc toujours suivis d'un nom.

(c.2) Diathèse secondaire des verbes et des noms

Loin de remettre en question cette hypothèse nominale, le traitement syntaxique de l'objet a plutôt tendance à la confirmer. En effet, si un verbe transitif est transformé en nom d'action, son objet est normalement incorporé, *i.e.* il perd son article. Comme on le verra au §2 p.197, on reconnaît un objet incorporé au fait que, au lieu d'apparaître sous la forme d'un *substantif* en fonction d'actant (ex. *-tveg ne-qet* 'récolter le taro'), l'objet devient un *nom* en fonction de qualifiant (ex. *-tvetveg qet* 'récolter-le-taro'). Or, cette structure incorporante

{ verbe + nom sans article } – ex. *tevetveg QET* 'récolter le taro'

prend exactement la même forme, en mwotlap, que la structure de détermination d'un nom N_1 par un autre nom N_2 :

{ nom ... + nom sans article } – ex. *na-pnō QET* 'le pays du taro (Fiji)'

On retrouve là exactement le parallélisme structural que Lemaréchal (1989: 249) évoque, en français comme en tagalog ou en palau, entre "l'orientation secondaire des noms" et celle des verbes :

- (1) actant II / objet du verbe → ex. *qet* dans *tevetveg QET* (objet incorporé) ;
- (2) déterminant privilégié des noms → ex. *qet* dans *na-pnō QET*.

En conséquence, un syntagme comme *be-tvetveg qet* est compatible avec deux analyses syntaxiques :

- **interprétation verbale :**
Dans *(be-tvetveg qet)*, *tvetveg* garde sa valeur de verbe 'récolter',
et *qet* est son objet incorporé → 'pour récolter (le) taro',
sur le modèle de *Kē NI-tvetveg qet* 'il récolte le taro' (où il s'agit clairement d'un verbe)
- **interprétation nominale :**
Dans *(be-tvetveg qet)*, *tvetveg* est un nom déverbal 'récolte',
et *qet* en est le déterminant nominal → 'pour la récolte du taro',
sur le modèle de *NA-tvetveg qet* 'la récolte du taro' (où il s'agit clairement d'un nom)

Qu'en est-il exactement ? Est-il possible de trancher entre les deux interprétations ? L'analyse nominale est clairement la plus séduisante, car elle permet une description cohérente de (presque) toutes les occurrences de *BE-*. De même que le verbe français doit

être transformé en infinitif pour être compatible avec *pour* (*ils se lèvent pour voient mieux → ... pour mieux voir), de même en mwotlap, la construction d'un complément de but à partir d'un verbe implique que ce dernier soit d'abord dérivé en NOM, par reduplication. Ce *nom verbal* suit alors essentiellement la syntaxe des noms : d'une part, en étant compatible avec l'article *nA-* (ou le préfixe *bE-*) ; d'autre part, en traitant son actant II / objet / patient comme un déterminant de nom, *i.e.* un nom sans article.

(c.3) Ambiguïté verbo-nominale et entorses aux règles

Au bout du compte, c'est donc l'interprétation nominale que nous considérerons comme la construction de référence / construction normale pour les syntagmes en *bE-* : *bē-sēsēil* 'pour la divination' ; *bo-hohole to-Mōtlap* 'pour la langue de Mwotlap', *be-tvetveg qet* 'pour la récolte du taro', *ba-vavap eh* 'pour la récitation du chant'...

Cependant, avant de clore complètement le débat, il importe de souligner que l'ambiguïté interprétative que nous venons de signaler (nom ou verbe ?) se pose non seulement au linguiste, mais au locuteur lui-même :

- D'un côté, la fréquence des combinaisons *bE-* + Nom (ex. *b-ēm* 'pour la maison') incite plutôt à interpréter les syntagmes en *bE-* comme des syntagmes nominaux ; si le radical est verbal, il est donc obligatoirement redupliqué, et son objet est incorporé (sans article).
- Pourtant, le parallélisme latent avec les structures verbales incite fortement le locuteur à continuer à traiter la structure en *bE-* comme si, malgré tout, il s'agissait d'une tête verbale. C'est ainsi que l'on rencontre sans difficultés des compléments circonstanciels à l'intérieur même du syntagme en *bE-* (lui-même un circonstant) :

(118) ... *be-mwumwu lē-tqē* 'pour le travail *aux* champs'

(128) ... *ba-hawhaw mi kemem* 'pour la danse *avec* nous'

Et surtout, il arrive parfois que l'objet lui-même se présente sous la forme d'un véritable actant (nom + article *nA-*), au lieu d'être incorporé.

- (137) ... *b-etet na-laklak* [lit.] 'pour la contemplation *LES* danses'
= 'pour contempler *les* danses'

Quoiqu'atypique, ce dernier cas de figure prouve la tendance qu'ont les locuteurs à maintenir une syntaxe verbale, en dépit même de la nominalisation. Typologiquement parlant, ce phénomène d'ambiguïté entre syntaxe verbale et syntaxe nominale est une problématique fréquente des structures nominalisantes (cf. ANG *my buying a new car*) :

Dérivation verbonominale – Ce cas d'accrétion par déprédicativisation de verbes fournit dans 63 % des langues des unités hybrides, marquées comme noms par leur affixe de dérivation, mais gardant des traits verbaux. (Hagège 1982: 75)

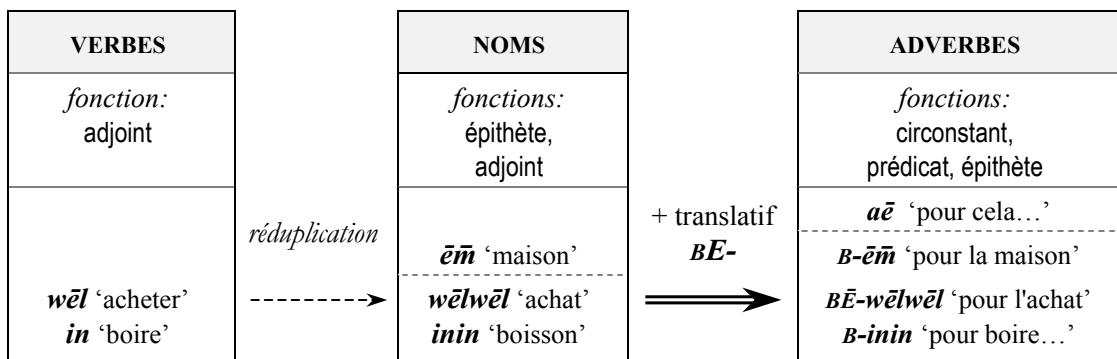
Dans le cas du mwotlap, on entrevoit comment une tournure *a priori* nominale en *bE-* peut finir par s'ouvrir de plus en plus, au fil des générations, à une organisation de type verbal – au point qu'il soit possible d'imaginer que l'on débouche, au bout du compte, sur des structures nouvelles, la préposition *bE-* devenant une conjonction de subordination (?).

Ici comme ailleurs, c'est dans les zones d'ombre et les ambiguïtés du système, que le changement linguistique se fait jour.

(d) Synthèse : la traduction adverbialisante

En laissant de côté la tendance marginale dont nous venons de parler, on peut décrire le préfixe **bE-** comme un translatif permettant de transformer des noms en adverbess non locatifs. Pour entrer dans cette opération, un radical verbal doit d'abord être nominalisé, au moyen d'une reduplication. On a donc le schéma suivant :

Figure 3.3 – Des verbes aux adverbes, en passant par les noms



Nous reviendrons sur la syntaxe et la sémantique des syntagmes adverbiaux au § III p.677.

D. DES NOMS AUX SUBSTANTIFS (LE PRÉFIXE **nA-**)

Nous avons vu comment les noms pouvaient être traduits en deux sortes d'adverbes : les locatifs (au moyen de **IE-**) et les adverbes *stricto sensu* (au moyen de **bE-**). C'est par un processus parfaitement similaire que ces mêmes radicaux nominaux peuvent être traduits en substantifs. Le préfixe en jeu dans cette traduction n'est autre que l'article **nA-**, que nous avons évoqué plus d'une fois jusqu'à présent.

1. Fonctions du nom sans article

Avant de présenter le rôle substantivant de l'article **nA-** du mwotlap, il peut être utile de passer en revue, de façon synthétique, les contextes dans lesquels il est précisément exclu. Quelles sont donc les fonctions du nom seul, sans article ? Nous n'avons évoqué la question que de façon rapide au §7 p.160, concluant qu'en lui-même, le nom ne peut remplir que des fonctions de qualifiant : qualifiant d'un autre nom (*épithète*) ou qualifiant d'une tête prédicative (*adjoint*). Nous allons voir ce que cette description recouvre exactement.

(a) Le nom en fonction d'épithète

Sous le nom d'*épithète*, nous regroupons les divers type de qualifiants internes au syntagme non-prédicatif – qu'il s'agisse d'un syntagme substantival, d'un syntagme nominal, ou même d'un syntagme locatif, etc. Par souci de simplicité, nous désignerons tous ces cas sous le nom classique de "SN" (syntagme nominal), car leur tête est généralement un nom, traduit ou non : ex. **vōnō qet** 'pays du taro' / **na-pnō qet** 'le pays du taro' / **le-pnō qet** 'au pays du taro'. Nous nous intéresserons donc typiquement au cas où un nom a pour fonction de qualifier un autre nom (ex. le nom **qet** 'taro' qualifie le nom **vōnō** 'pays'), dans une structure du type :

$$\{ (\text{préfixe } \mathbf{nA-} / \mathbf{IE-} \dots +) \text{Nom}_{\text{tête}} + \text{NOM}_{\text{qualifiant}} \}$$

(a.1) N₂ qualifie un élément autonome

Nous verrons d'abord les cas où l'élément N₁ est autonome, *i.e.* est pourvu de référence en lui-même. Dans ce cas, le nom N₂, le seul qui nous intéresse ici, a le rôle de qualifiant.

1. Matière

Un nom en position de N₂ qualifiant peut signifier la matière du nom N₁ :

- | | | | |
|-------|--|-------------------------------------|---|
| (142) | na-tbey
ART-panier | vētān
terre | ‘une assiette de poterie’
(la poterie est inconnue à Mwoṭlap) |
| (143) | na-va
ART-râpe | tele
métal | ‘râpe métallique’
(<i>na-va</i> = râpe naturelle, en fougère) |
| (144) | no-totgal
ART-image | vet
pierre | ‘statue en pierre’ |
| (145) | nu-qul
ART-lampe | ñey
amande | ‘lampe traditionnelle à la sève d'amandier’ |
| (146) | na-qlēqlēs
ART-flaque ² | bē
eau | ‘flaques d'eau’ |
| (147) | n-ēm̄
ART-maison | yot
feuilles.de.sagoutier | ‘maison à toit de feuilles-de-sagoutier’ |
| | n-ēm̄
ART-maison | kap
tôle.ondulée | ‘maison à toit de tôle’ |

2. Contenu

Un nom sans article peut servir à indiquer le contenu d'un récipient, etc.

- | | | | | | |
|-------|---------------------------------|-----------------------------|------------------------|--|--|
| (148) | ni-vinlah
ART-tasse | ga
kava | vitwag
un | ‘une tasse de kava’
(<i>ni-vinlah</i> = tasse en noix de coco, pour le kava) | |
| (149) | na-bankēn
ART-gobelet | bē
eau | sewsew
chaud | vōyō
deux | ‘deux tasses de thé’
(<i>na-bankēn</i> = tasse moderne, pour le thé) |
| (150) | no-m̄on
ART-paquet | raēs
riz | vētēl
trois | ‘trois sachets de riz’ | |
| (151) | na-tgop
ART-(purée) | vetel
banane | | ‘purée de bananes’
(<i>na-tgop</i> = bislama "laplap") | |
| (152) | nu-qul
ART-botte | motow
coco.germé | | ‘botte de cocos germés’
(symbole de fertilité, offert au mariage) | |
| (153) | nē-tqē
ART-champ | mitig
cocotier | | ‘cocoteraie’ | |
| | nē-tqē
ART-champ | gengen
nourriture | | ‘jardin potager’ | |

C'est ici qu'il faut classer la relation particulière existant entre les différents classificateurs possessifs et le *nom possédé Z* : on a "X = portion de Z pour Y" ¹. Ce Z est généralement marqué par un nom simple :

- (154) **na-ma-n** **tita** **wōh** 'le lait de coco pour maman'
 ART-CPBoisson-3SG mère coco [*lit.* la boisson de maman de coco]

3. Notion caractéristique

Le nom N₂ peut correspondre à une caractéristique particulière de N₁ ; le lien sémantique entre N₁ et N₂ est souvent lâche, et obéit à des processus métaphoriques ou métonymiques. Ce procédé est utilisé, en particulier, pour distinguer plusieurs sortes de N₁ dans une nomenclature :

- (155) **na-mwōy** **mēs** 'tamanou à perruches' (variété de tamanou)
 ART-tamanou perruche = *Calophyllum neo-ebudicum*
- (156) **na-mya** **bē** 'anguille d'eau douce' *métonymie*
 ART-anguille eau
- na-mya** **yo-qet** 'anguille feuille-de-taro' *métaphore*
 ART-anguille feuille-taro
- na-mya** **qo** 'anguille cochon' *métaphore*
 ART-anguille cochon
- (157) **ne-vey** **bago** 'raie requin' (= *Raie aigle*) *métaphore*
 ART-raie requin
- ne-vey** **qeyet** 'raie chauve-souris' (= *sorte de raie*) *métaphore*
 ART-raie chauve.souris
- (158) **na-ptel** **wōwō** (variété de banane) *métonymie ? / métaphore ?*
 ART-banane cendres
- (159) **n-ēm** **gom** 'dispensaire, hôpital' *métonymie*
 ART-maison malad(i)e
- (160) **nō-qōñ** **mete** 'jours du défunt (= période de deuil)' *métonymie*
 ART-jour défunt

C'est ainsi que la plupart des îles connues reçoivent un surnom en mwotlap :

- (161) **na-pnō** **ep** 'l'île d'Ambrym' (volcanique)
 ART-pays feu

Autres exemples : *na-pnō qo* ['pays des cochons'] est l'île de Pentecôte ; *na-pnō qet* ['...du taro'] est Fiji ; *na-pnō mitig* ['...des cocotiers'] est Ambae ; *na-pnō bago* ['...des requins'] est Paama ; *na-pnō ta* ['...de la merde'] est Tanna ; *na-pnō wutwut* ['...de la montagne'] est Merelava, etc. Tous ces exemples sont des métonymies (*na-pnō* + N = 'pays caractérisé par N') ; mais on a une métaphore avec *na-pnō hat* 'le pays-chapeau' (Mota), car vue de Mwotlap, l'île de Mota a effectivement la forme d'un chapeau.

¹ En effet, nous analysons les classificateurs possessifs comme des prédicats logiques à trois places d'arguments : cf. §(c.2) p.570.

C'est aussi dans cette catégorie que l'on peut faire figurer la structure des *collectifs humains*, que nous verrons au §4 p.404. Partiellement comparable à un pronom, le morphème collectif fournit la tête du syntagme ; mais il est régulièrement suivi par un qualifiant, par exemple un nom (à référence humaine) :

- (162) **yoge** **taṁan** ‘les deux hommes’
 H:DU homme [*lit.* les deux (personnes) masculines]

Ce dernier syntagme est rigoureusement parallèle au suivant :

- (163) **bōbō** **taṁan** ‘grand-père’ [*lit.* aïeul masculin]
 aïeul homme

(a.2) N₂ complète un élément dépendant

Un cas de figure légèrement différent est celui où N₂ vient compléter un élément (nom, relateur...) sémantiquement dépendant. Ceci inclut notamment le cas particulier où N₁ est un nom inaliénable – mais pas seulement.

1. Après nom inaliénable

Comme nous le détaillerons ailleurs, le mwotlap possède une centaine de noms au comportement particulier, car ils sont obligatoirement suivis d'un possesseur. Ce sont les noms dits "inaliénables", qui forment une sous-classe de noms – ex. *he~* ‘nom (de)’, *ulsi~* ‘cime (de)’. En ce qui concerne le possesseur de ces noms dépendants, son expression obéit à trois règles :

- S'il est anaphorisé, ce possesseur se présente sous la forme d'un suffixe possessif, ex. *na-ha-n* ‘son nom’, *n-ōlsē-n* ‘sa cime’.
- S'il est explicité, un *possesseur humain référentiel* est coréférencé par le suffixe 3SG *-n*, et se présente sous la forme d'un substantif : ex. *na-ha-n mayanag* ‘le nom du chef’ ; *na-ha-n na-lqōvēn mino* ‘le nom de ma femme’.
- S'il est explicité, un *possesseur non-référentiel*^{et/ou} *non-humain* se présente obligatoirement sous la forme d'un nom sans article ; il suit la "forme nue" (non-suffixée) du nom N₁ : ex. *na-he lōqōvēn* ‘un nom de femme’ ; *na-he mōmō* ‘les noms des poissons’ ; *n-ulsi qētēnge* ‘la cime de l'arbre’.

Seul ce dernier cas nous concerne ici. On peut l'illustrer par quelques exemples, où le nom N₂ sans article apparaît clairement dans son rôle de qualifiant :

- (164) **nō-tōti** **bak** ‘tronc de banian’
 ART-tronc.de banian
- n-ēwe** **bak** ‘fruits de banian’
 ART-fruit.de banian
- (165) **na-sṁe** **ga** ‘déchet de kava’
 ART-déchet.de kava
- (166) **na-he** **et** ‘nom de personne, anthroponyme’
 ART-nom.de personne
- na-he** **mahē** ‘nom d'endroit, toponyme’
 ART-nom.de endroit

- (167) **na-tno** *tamge* ‘lit’
 ART-endroit.de natte
- na-tno** *plēn* ‘aérodrome’
 ART-endroit.de avion

D'une manière générale, le nom nu N₂ est sémantiquement non-référentiel, ce qui correspond typiquement à cette valeur "qualifiante" dont nous parlons. Cependant, il faut signaler que s'il réfère à un non-humain, N₂ garde sa forme nue (sans article substantivant), même lorsqu'il a valeur référentielle :

- (168) **nē-lwo** *qo* **mino** ‘ma dent de cochon’ [“cochon” -réf]
 ART-dent.de cochon mon ‘les dents de mon cochon’ [“cochon” +réf]

Ceci constitue une exception sémantique à la tendance générale { *nom* = qualité [-réf] vs. *substantif* = substance [+réf] }. Mais cette exception est restreinte à un cas très particulier, *i.e.* les possesseurs non-humains d'un nom inaliénable : caractérisés par une faible individuation, ces derniers neutralisent l'opposition de référentialité, et partant le contraste entre qualité et substance.

Nous étudierons plus en détail la syntaxe et la sémantique de la possession au §B p.492.

2. Après nom aliénable dépendant

Les exemples que nous venons de voir étaient définis par N₁ = *nom inaliénable* – et donc nécessairement dépendant ; toujours terminés par une voyelle (ex. *na-he*, *na-tno*), ces radicaux inaliénables ont tous en commun de pouvoir être suffixés en **-n** (ex. *na-ha-n*, *na-tno-n*). Par ailleurs, le mwotlap présente un ensemble limité de noms aliénables – incompatibles avec la suffixation–, et qui pourtant sont sémantiquement dépendants. Ils sont obligatoirement suivis d'un qualifiant / régime, qui se présente toujours sous la forme d'un nom nu :

- (169) **na-matheg** *bē* ‘la soif’ [*lit.* l'envie d'eau]
 ART-envie.(de) eau
- na-matheg** *bēl* ‘le désir sexuel’
 ART-envie.(de) coït
- (170) **na-tawye** *hap* **del** ‘absolument tout’
 ART-totalité.(de) chose tout [*lit.* l'ensemble de toutes les choses]
- (171) **nē-vēt** *ganah* ‘un banc de mulets (*poissons*)’
 ART-groupe.(de) mulet

La structure ⟨N₁-N₂⟩ est également attestée lorsque N₁ constitue une partie de N₂, dans des syntagmes qui s'apparentent à des noms composés. Citons quelques parties du corps :

- (172) **na-qtēg** *bēnē-k* ‘mon épaule’
 ART-début.(de) main-1SG
- (173) **ni-vinvin** *ñeye-k* ‘mes lèvres’
 ART-peau².(de) bouche-1SG

- (174) **ni-sis** *mete-k* ‘mes pupilles’
 ART-sein œil-1SG
- (175) **nē-kle** **gap** *yēñē-k* ‘mon cou-de-pied’
 ART-dos.de crabe pied-1SG [*lit.* dos-de-crabe de mon pied]
- ...ou des noms de partie d'objets, de plantes ou d'animaux :
- (176) **n-aqut** *ēm* ‘façade de la maison’
 ART-devant maison
- (177) **na-klēp** *mitig* ‘base de la palme de cocotier’
 ART-base.de.palme cocotier
- (178) **na-tweh** *mitig* ‘fleur de cocotier’
 ART-fleur cocotier (sens secondaire : *riz*)
- na-tweh** *tēnge* ‘fleur’ [*lit.* fleur de plante]
 ART-fleur plante
- (179) **ni-vin** *vetel* ‘peau de banane’
 ART-peau banane
- ni-vin** *qo* ‘cuir (en peau de porc)’
 ART-peau cochon peau [± réf] ; porc [-réf]

On comparera les exemples (178) et (179) aux suivants, avec un nom N₁ inaliénable quasi-synonyme :

- (178)' **na-tawhi** *gēvēg* ‘fleur de pommier’
 ART-fleur.de pommier
- (179)' **ni-pni** *qo* ‘une peau de porc’
 ART-peau.de cochon peau [+réf] ; porc [± réf]

On rencontre également les radicaux nus après des mots dépendants, dont le statut syntaxique exact (nom ou adjectif...?) n'est pas clair. C'est le cas, par exemple, de (*ba*)*bahne* X ‘le dernier X’ (cf. *bah* verbe ‘finir’)¹ :

- (180) **babahne** *eh* ‘la dernière chanson’
 dernier² chanson
- bahne** *vōnō* ‘la dernière île’ (*spéc.* les Salomons)
 dernier pays

Deux expressions quasi synonymes signifient la "quintessence de X", le "véritable X", le "X pur" : (*ni-*)*tiy* X et (*n-*)*añe* X. Ils sont tous deux suivis du nom seul :

- (181) **ni-tiy** *ha-n* ‘son vrai nom’
 ART-(quintessence) nom-3SG

¹ Le mot *bahne* n'est pas un nom inaliénable, car il est incompatible avec le suffixe *-n* : **bahne-n* ; en cas d'anaphore sur son régime, son suffixe a la forme *-gi* : (*ba*)*bahne-gi* ‘le dernier’. Cf. §2 p.349.

- (182) **n-a \bar{m} e** *et* a) 'le premier homme'...
 ART-premier personne b) 'quelqu'un de bien' (≈ un "vrai mec")

De même, l'interrogatif (*na-*)**han** X 'quel X ?', se comporte lui-même comme un nom, en prenant l'article, etc. ; son régime est un radical nominal simple :

- (183) **na-han** *men* 'quelle sorte d'oiseau ?'
 ART-quel oiseau
la-han *metehal* 'par quel chemin ?'
 dans-quel chemin

3. Les autres relateurs : la détermination nominale

Dans tous ces exemples, c'est encore une fonction qualificante qu'il faut assigner au nom seul. Pourtant, il s'en faut de beaucoup que le radical nu soit la seule manière de qualifier un autre nom. Si la relation de qualification est locative (*le N₁ qui vient de N₂*), on aura plutôt une structure { N₁ **tE-IE**-N₂ } :

- (91) **ne-men** *te-le-lam* 'Pétrel de Tahiti' (*Pseudobulweria rostrata*)
 ART-oiseau de-dans-haute.mer lit. Oiseau de (dans la) mer
 **ne-men lam*
 ART-oiseau haute.mer voir cependant (156)

Si la relation de qualification est "destinative" / prospective (*le N₁ pour N₂*), on aura plutôt { N₁ **bE**-N₂ }¹ :

- (119) **nē-qētēnge** *b-ē \bar{m}* 'les poutres *pour* (édifier) la maison'
 ART-bois pour-maison

Enfin, il faut signaler que la forme la plus fréquente (?) de détermination entre deux noms non-humains –dont le premier est aliénable– utilise un relateur **ne**, comparable à notre 'de'. Ce relateur **ne** est obligatoirement suivi du nom seul, ce qui justifie de l'inclure dans cette présentation² :

- (184) **nu-nuy** NE *mitig* 'bouffe de coco'
 ART-bouffe de cocotier **nu-nuy mitig*
 (185) **ni-tilto** NE *tutu* 'œuf de poule'
 ART-œuf de poule **ni-tilto tutu*
 (186) **nē-gēmlaw** NE *ep* 'la lumière du feu'
 ART-lumière de feu
 (187) **na-gban** NE *ok* 'voile de bateau'
 ART-voile de bateau

¹ Pour la détermination locative, voir le §3 p.176 ; pour la détermination prospective, voir §(a) p.181.

² Par ailleurs, nous mentionnerons à nouveau ce relateur dans notre chapitre sur la possession : §(b) p.573. En effet, **ne** fournit le codage le plus fréquent de la possession lorsque le possédé est aliénable, et le possesseur est autre que humain référentiel. Nous y étudierons également la forme anaphorique de **ne**, à savoir **nan**.

	na-sam	NE	siok	'balancier de pirogue'
	ART-balancier	de	piroque	
(188)	na-mtehal	NE	wōl	'le parcours (les phases) de la lune'
	ART-chemin	de	lune	
(189)	na-tgay	NE	lavēt	'la fatigue à force de faire la fête'
	ART-fatigue	de	fête	
(190)	mayanag	NE	vōnō	'le chef du village'
	chef	de	pays	
(191)	na-man	NE	tamat	'le pouvoir magique (néгатif) des défunts'
	ART-magie	de	défunт	<i>na-man</i> = le 'mana'

Du point de vue sémantique, cette relation marquée par *ne* se distingue de la structure locative (en *tE-IE-*), précisément par son absence de référence à un lieu ou un temps : cf. la discussion en §3 p.176. D'autre part, alors que *bE-* implique plutôt une relation virtuelle / prospective, *ne* a tendance à marquer une relation effective / actualisée :

(119)'	nē-qētēnge	NE	ēm	'les poutres <i>de</i> la maison' (déjà édifiée)
	ART-bois	de	maison	
(122)	nō-qōñ	<i>be-leg</i>		'le jour <i>du</i> mariage (qui aura lieu)'
	ART-jour	pour-mariage		
(122)'	nō-qōñ	NE	<i>leg</i>	'le jour <i>du</i> mariage (qui a eu lieu)'
	ART-jour	de	mariage	

En revanche, la valeur sémantique de cette relation en *ne* n'est pas facile à contraster avec la structure directe. Dans certains cas marginaux, les deux constructions sont équivalentes :

(192)	na-blas	(ne)	qo	'mâchoire de cochon'
	ART-mâchoire	de	cochon	
(193)	ne-mes	(ne)	madap	'la saison des ananas'
	ART-abondance	de	ananas	

Mais dans la quasi-totalité des cas, le locuteur n'a pas le choix : le relateur *ne* est soit obligatoirement présent, soit obligatoirement absent. Apparemment, la différence sémantique correspond à la possibilité (avec *ne*) vs. l'impossibilité (sans *ne*) d'isoler mentalement deux référents distincts – qu'ils soient ou non référentiels :

(194)	ni-hiy	NE	qeyet	'un os de chauve-souris / l'os de la ch.-s.'
	ART-os	de	chauve.souris	[deux référents impliqués]
	ne-vey	qeyet		'la raie chauve-souris' (= <i>sorte de raie</i>)
	ART-raie	chauve.souris		[un seul référent impliqué]

Le nom direct a un rôle purement qualitatif / intensionnel¹ ; le nom précédé du relateur *ne* implique la mise en relation entre deux éléments isolés mentalement.

¹ Cf. Benveniste (1974 [1967]: 147) : "Un oiseau-mouche est un oiseau, un poisson-chat est un poisson ; le

(b) Le nom en fonction d'adjoint

La seconde position syntaxique où l'on rencontre le nom est celle d'*adjoint du prédicat*, *i.e.* qualifiant de la tête prédicative. Ceci implique nécessairement qu'il se trouve à l'intérieur des limites du syntagme prédicatif (SPrd) : en particulier, on se rappellera qu'un nom sans article ne peut pas former de syntagme objet.

- (195) **Nok* <so in> *ga.* **Je veux boire du kava.*
 1SG PRSP boire kava

Nous allons voir ce que recouvre cette notion d'adjoint, du moins en ce qui concerne les noms. Une fois encore, il peut être pertinent de distinguer deux cas de figure, selon que le nom adjoint qualifie un élément autonome (généralement un verbe) ; ou bien qu'il vient compléter un élément dépendant.

(b.1) N₂ qualifie un élément autonome

1. Nom indiquant la manière

Placé immédiatement après un verbe intransitif, un nom en position d'adjoint indiquera la manière de l'action : "faire V à la manière de X".

- (196) **Kē** <ma-hag *tuvusmel*> **hōw.** 'Il est assis (comme un) grand-chef.'
 3SG PFT-assis grand.chef (bas) (*i.e.* assis en tailleur)
- Kē** <me-gengen *tuvusmel*>. 'Il mange (comme un) grand-chef.'
 3SG PFT-manger² grand.chef (*i.e.* il mange avec ses doigts)
- (197) <**Nitog** **hohole** *taṃan*> ! 'Arrête de parler (comme un) homme.'
 PROH parler² homme
- (198) **Tigsas kē** <et-wot *vu te*>, **kē** <mo-wot *et*>.
 Jésus 3SG NÉG₁-naître esprit NÉG₂ 3SG PFT-naître personne
 'Jésus-Christ n'est pas né esprit, il est né homme.'

Ceci est notamment l'usage avec le verbe *wow* (+Adjoint) 'agir en tant que X / comme X'. La valeur qualifiante du nom apparaît d'autant plus clairement, que le même rôle peut être joué par des adjectifs :

- (199) **Kēy** <wowow *lōqōvēn*>. 'Ils font les femmes / jouent les efféminés.'
 3PL AO:(agir)² femme
- Kēy** <wowow *lililwo*>. 'Ils font comme les grands / imitent les adultes.'
 3PL AO:(agir)² grand²

En réalité, cette tournure est très rare dans le discours. Pour traduire le français 'comme', le mwotlap possède un morphème beaucoup plus courant *qele* :

- (200) **Kē** <ma-laklak> *qele* **ige** **magmagtō.** / ? **Kē** <ma-laklak *magtō*>.
 3SG PFT-danser comme H:PL vieilles 3SG PFT-danser vieille
 'Il danse comme les vieilles dames.'

second membre apporte au premier une spécification en y apposant le nom d'une autre classe". On n'est pas loin, dans ces structures N₁-N₂, de la composition nominale : cf. §1 p.251.

2. Nom indiquant le moyen

Encore plus rarement que le cas précédent, on entend parfois des adjoints nominaux, dont la fonction sémantique est d'indiquer le "moyen" d'une action. En pratique, cette structure n'est attestée que dans deux ou trois tournures apparemment figées, impliquant des parties du corps (avec accord entre le possesseur de cette partie du corps, et le sujet) :

(201) **No** <**m-et** *mete-k*> **kē.** 'Je l'ai vue de mes (propres) yeux.'
 1SG PFT-voir yeux-1SG 3SG

(202) **Kēy** <**mo-yoñteg** *dēlñā-y*> **b-eh** **ēgēn.**
 3SG PFT-entendre oreilles-3PL pour-chanson maintenant
 'Enfin, ils entendent la chanson pour de vrai [*lit.* de leurs propres oreilles].'

(203) **Dō** <**hohole** *nogo-ndō*> **itōk.**
 1IN:DU AO:parler² visage-1IN:DU être.bon
 'Ce serait mieux que nous nous parlions face à face.'

Mais il faut bien voir que cet emploi "adverbial" de ces noms est absolument exceptionnel en mwotlap. En temps normal, l'instrument est marqué en dehors du syntagme verbal, au moyen de la préposition *mi* (+ Substantif) 'avec' :

(201)' **No** <**m-et**> **kē** *mi na-mte-k.* 'Je l'ai vue de mes (propres) yeux.'
 1SG PFT-voir 3SG avec ART-yeux-1SG

(a.2) N₂ complète un élément dépendant

Dans les énoncés que nous venons de voir, le nom adjoint intervenait à titre de simple modifieur facultatif, à la manière d'un adverbe. Nous allons voir d'autres cas, dans lesquels l'adjoint N₂ (toujours un nom sans article) apparaît requis par le contexte, en particulier par la tête prédicative qu'il vient compléter.

1. Les prédicatifs dépendants

Certains morphèmes prédicatifs exigent, pour ainsi dire, un "complément interne" sous la forme d'un nom régime. Ce dernier ne constitue pas, syntaxiquement parlant, un complément d'objet, mais vient saturer la place dans une relation prédicative.

Citons ainsi le cas du verbe *vēhgi* (+ Nom) 'se transformer / se métamorphoser en X' [§(c) p.710] ; son régime interne, qui n'est *pas* un complément d'objet (ni même un objet interne), reste à l'intérieur des limites du syntagme prédicatif :

(204) **Nō-lōmgep** <**ni-vēhgi** *māt lok*> **ēgēn.**
 ART-garçon AO-se.changer.en serpent re- maintenant
 'Et voici que le garçon se remétamorphosa *en serpent*.'

Un autre exemple de régime interne est fourni par deux prédicats existentiels (partie du discours que nous avons appelée *attribut*, §4 p.158) : *Tateh X* 'il n'y a pas de X' ; *Woqse X* 'il y a beaucoup de X' : ¹

¹ Une autre tournure, celle-ci commune à tous les prédicats existentiels, place X en sujet du prédicat (et donc lui impose l'article) : *N-et* <*tateh*> 'Il n'y a personne' / *N-et* <*aē*> 'Il y a quelqu'un'.

- (205) <Tatch *et* > **me agōh.** 'Il n'y a personne ici.'
 non.exist personne VTF DX1
- (206) <Woqse *sil meh* > ! 'Il y a beaucoup trop de monde.'
 beaucoup.de foule trop

Dans tous ces exemples, le régime interne du prédicat ne correspond pas sémantiquement à un patient / un objet, mais coréférent plutôt avec le sujet.

2. L'incorporation de l'objet

Un exemple plus fréquent de nom employé comme adjectif, est celui où N₂ sature la valence d'un verbe transitif, *i.e.* correspond en gros à son objet. Pourtant, on sait qu'un véritable objet est externe au SPrd, et se présente sous la forme d'un substantif / nom avec article :

- (207) **Nok** <so in> **na-ga.** 'Je veux boire du/le kava.'
 1SG PRSP boire ART-kava

Or, il arrive que le régime de la tête prédicative soit intégré au SPrd – auquel cas il prend la forme d'un nom sans article¹ :

- (207)' **Nok** <so inin ga>. 'Je veux boire-le-kava.'
 1SG PRSP boire² kava

Une variante de l'énoncé (207)' est celle qui emploie le partitif *te* (+ Nom) 'un peu de X'. Comme ce partitif *te* n'apparaît également qu'à l'intérieur du SPrd, on peut y voir également un cas de "régime interne" au prédicat² :

- (208) **Nok** <so in TE ga>. 'Je veux boire du kava.'
 1SG PRSP boire PTF kava

La structure (207)' est appelée *incorporation de l'objet*, et a été évoquée au §(c) p.147. Disons simplement ici que cette tournure implique nécessairement la non-référentialité de l'objet³. Par exemple, le syntagme prédicatif *tēqtēq qon* 'chasser les palombes' désigne un type de chasse, sans faire référence à un animal référentiel :

- (209) **Kem** <mē-tēqtēq qon>. 'Nous sommes allés à la chasse à la palombe.'
 1EX:PL PFT-lapider² pigeon

Comme dans d'autres langues où le phénomène existe, le résultat de l'incorporation est une sorte de verbe composé, intransitif, et référant à une activité uniactancielle. En revanche, il suffit que l'objet devienne spécifique pour qu'il faille le coder sous la forme d'un véritable objet, et partant le faire précéder de l'article *nA* :

¹ L'incorporation de l'objet implique également la reduplication obligatoire du radical verbal. C'est ainsi que l'on peut déclarer agrammaticale la suite **Nok so in ga* : à *ga*, il manque l'article pour constituer un véritable objet ; à *in*, il manque la reduplication pour qu'il puisse s'agir d'un objet incorporé.

² Voir §(b.2) p.335.

³ Les liens entre *incorporation* et *non-référentialité* de l'objet sont présentés dans Givón (1984: 416) ; les règles qu'il présente pour le copte sont étonnamment proches du mwotlap.

- (210) **Kem** <**mē-tēq**> **no-qon** **vōyō**. 'Nous avons chassé deux palombes.'
 1EX:PL PFT-lapider ART-pigeon deux
- **Kem* *mē-tēqtēq* *qon* *vōyō*. ...
 1EX:PL PFT-lapider² pigeon deux

En d'autres termes, le nom seul en position d'adjectif vient modifier qualitativement le verbe, sans impliquer une entité spécifique du monde. Ceci fournit une illustration parfaite de la différence sémantique que nous reconnaissons entre les *noms* [ex. *qon* en (209)], essentiellement qualifiants – et les *substantifs* [*no-qon* en (210)], qui renvoient à des entités réelles du monde¹, des "substances".

(c) Conclusion

Nous savions déjà que les noms seuls ne pouvaient remplir, syntaxiquement parlant, que les fonctions d'*épithète* et d'*adjectif du prédicat*. Cette constatation purement formelle peut désormais se doubler de conclusions d'ordre sémantico-logique : en tant que tel, le nom mwotlap a une valeur purement notionnelle / intensionnelle, et ne peut guère servir qu'à modifier qualitativement une tête de syntagme (tête nominale, tête verbale, etc.). En cela, le comportement global des noms s'apparente partiellement à celui des adjectifs – même si, ne l'oublions pas, leur syntaxe est largement différente².

Cette signification purement intensionnelle des lexèmes nominaux les rend incompatibles, en tant que tels, avec les fonctions syntaxiques qui impliquent généralement un référent spécifique, pourvu d'extension / de réalité ; c'est le cas, en particulier, des fonctions actanciennes. Pour pouvoir accéder à ces fonctions d'une toute autre teneur sémantique, les noms nécessitent d'être transformés en autre chose qu'eux-mêmes, *i.e.* ils doivent être substantivés. C'est ce processus que nous allons détailler maintenant.

2. Des noms substantivés

Dans notre introduction générale sur les classes lexématiques en mwotlap [§7 p.160], nous avons démontré la nécessité de distinguer deux catégories d'unités que l'on serait tenté, de prime abord, de mêler sous l'étiquette de "noms". Nous avons ainsi défini :

- la classe des *substantifs*, incluant les anthroponymes, et la quasi-totalité des lexèmes référant à des humains
- la classe des *noms*, incluant tous les lexèmes non-humains, plus trois exceptions ('femme', 'homme', 'personne')

Contrairement à ce que pourrait faire croire cette description en termes sémantiques –autour du sème [±humain]–, c'est sur des critères exclusivement syntaxiques que nous avons établi l'existence de ces deux classes de mots. Les fonctions qu'elles peuvent remplir sont en effet

¹ Ceci ne signifie pas que les substantifs sont forcément [+référentiel]. Par exemple, un énoncé comme (207) est ambigu entre les deux interprétations – [-réf] *je veux boire-le-kava* ~ [+réf] *je veux boire le kava (que tu as préparé...)*. Cf. la discussion au §(c) p.203.

² Par exemple, il va de soi que les adjectifs ne peuvent pas fournir d'objet incorporé, ni de possesseur, etc. L'analogie que nous suggérons entre noms et adjectifs est donc à prendre au niveau des catégories de lexèmes : les deux classes ont les mêmes fonctions fondamentales, celles de qualifiant [Tableau 3.2 p.163].

tout à fait distinctes : les noms sont essentiellement des qualificatifs, alors que les substantifs remplissent les fonctions d'actant, de prédicat, etc.

(a) Fonctions des noms préfixés

Pourtant, ces deux catégories de lexèmes ne sont pas tout à fait étanches l'une à l'autre. Il existe, en effet, un moyen simple de **construire un syntagme substantival à partir d'un radical nominal** : au moyen du préfixe *nA-*.

Ainsi, un nom doit obligatoirement être marqué par *nA-* pour fournir un syntagme sujet :

- (211) ***Ni-siok*** <***me-mwoy***>. 'La pirogue est cassée.'
 ART-pirogue PFT-brisé
 **Siok* *me-mwoy*.
 pirogue PFT-brisé

ou un syntagme objet :

- (212) **No** <***me-teh***> ***ni-siok***. 'J'ai taillé une pirogue.'
 1SG PFT-tailler ART-pirogue
 **No* *me-teh* *siok*. ...
 1SG PFT-tailler pirogue

ou le régime d'une préposition (excepté les translatifs *bE-* et *lE-*) :

- (213) **Kēy** <***totot***> **MI** ***na-baybay***. 'Ils coupent (le bois) avec des haches.'
 3SG AO:couper avec ART-hache
 **Kēy* *totot* *mi* *baybay*. ...
 3SG AO:couper avec ART-hache
- (214) **Kēy** <***hole***> **HIY** ***na-lqōvēn en***. 'Ils s'adressèrent à la femme.'
 3SG AO:parler à ART-femme COÉ
 **Kēy* *hole* *hiy* *lōqōvēn en*. ...
 3SG AO:parler à femme COÉ

ou un possesseur¹ :

- (215) **na-ha-n** ***na-lqōvēn*** ***mino*** 'le nom de ma femme'
 ART-nom-3SG ART-femme mon
 **na-ha-n* *lōqōvēn* *mino* ...
 ART-nom-3SG ART-femme mon

ou un vocatif :

- (216) **Van** **me,** ***na-lqōvēn !*** 'Viens par ici, femme !'
 AO:aller VTF ART-femme

¹ Cette règle concerne exclusivement les possesseurs humains : ils sont annoncés par le suffixe 3SG *-n*, et apparaissent sous la forme d'un syntagme substantival ; par conséquent, les noms concernés par cette structure se réduisent théoriquement à une poignée. Les possesseurs non-humains se construisent autrement : cf. §1 p.190 ; (b) p.513.

**Van me, lōqōvēn!* ...
 AO:aller VTF femme

ou un prédicat équatif :

(217) **Mosa en, kē** <*na-lqōvēn mino*>. 'Mosa, c'est ma femme.'
 M. COÉ 3SG ART-femme mon

**Mosa en, kē* <*lōqōvēn mino*>. ...
 M. COÉ 3SG femme mon

ou même un prédicat attributif¹ :

(218) **Inti-k kē** <*na-lqōvēn*>. 'Mon bébé, c'est une fille [*lit.* une femme].'
 enfant-1SG 3SG ART-femme

**Inti-k kē* <*lōqōvēn*>. ...
 enfant-1SG 3SG femme

(b) *Des noms substantivés*

Dans chacun de ces énoncés, le syntagme en *nA-* commute avec n'importe quel lexème substantival, ex. *mayanag* '(le) chef', *tita* 'maman', *Melani* 'Mélanie', etc. Bien entendu, il serait absurde de considérer que toutes les fonctions syntaxiques citées ci-dessus sont encodées par le seul préfixe *nA-* : celui-ci serait tantôt prédicatif, tantôt marque de vocatif, tantôt marque de sujet ou d'objet (??)... Ici plus que jamais, c'est la théorie de la translation qui offre le meilleur cadre d'analyse pour comprendre le rôle de l'article *nA-*. À propos de phénomènes semblables en tagalog et en palau, voici ce que dit Lemaréchal (1991: 60) :

"Les fonctions d'actant –premier ou second, agent ou patient– ou de complément de nom ne peuvent être remplies par les noms (...) qu'après substantivation : *les fonctions actancielles sont spécifiquement substantivales, et non spécifiquement nominales.*"

En somme, le préfixe *nA-* possède exactement la même fonction, en mwotlap, que le *ang* du tagalog ou le *a* du palau : il sert à **substantiver les noms**. C'est un translatif faisant passer n'importe quel membre de la catégorie des *noms* –et eux seuls– vers la catégorie des *substantifs* ; ce faisant, le préfixe *nA-* ouvre au nom tout un éventail de fonctions syntaxiques qui lui étaient interdites en tant que nom seul.

On peut résumer l'opération par le schéma suivant :

¹ Ce dernier point est assez paradoxal, dans la mesure où, à la différence du prédicat équatif, le prédicat *attributif* correspond normalement à une propriété qualitative, purement intensionnelle (ex. *X est une femme*) ; en ce sens, on aurait pu imaginer que le mwotlap emploie directement un nom, plutôt qu'un substantif. Nous n'avons pas d'explication à ce mystère : on dira simplement que le mwotlap neutralise l'opposition intension / extension dans le contexte particulier des prédicats non-aspectuels ; c'est pourquoi nous nous permettrons désormais de désigner (217) et (218) comme deux cas de *prédicat équatif*.

Figure 3.4 – Translation des noms en substantifs : rôle de l'article **nA-**

NOMS		SUBSTANTIFS
<i>fonctions:</i> épithète, adjectif <i>adverbialisants:</i> IE-, bE-		<i>fonctions:</i> actant, possesseur, thème, vocatif, prédicat équatif <i>adverbialisants:</i> veg, mi, hiy, den
<i>lqōvēn</i> 'femme' <i>men</i> 'oiseau' <i>ēm</i> 'maison'	+ translatif nA-	Pēlēt 'Fred' <i>tēytēybē</i> 'un/le guérisseur' ----- NA-lqōvēn 'une/la femme' NE-men 'un/l'oiseau' N-ēm 'une/la maison'

Les pages qui suivent proposent quelques commentaires à ce schéma, et diverses remarques concernant l'article en mwotlap.

3. La question de l'article en mwotlap

Nous venons donc de caractériser le préfixe **nA-** sur des critères purement formels : il s'agit d'un préfixe translatif. Cette propriété formelle correspond-elle à une valeur sémantique ? Et si oui, laquelle ?

(a) Préfixe ou article ?

Jusqu'à présent, nous avons désigné **nA-** tantôt comme un "préfixe", tantôt comme un "article". Signalons d'emblée qu'il n'y a là aucune contradiction¹. La notion de *préfixe* est purement morphologique, et concerne la façon dont le morphème en question s'intègre (affixe) ou non (clitique) au mot phonologique ; nous avons ailleurs montré que **nA-** est bien un préfixe – pour ne pas dire l'archétype des préfixes du mwotlap².

Par ailleurs, l'appellation d'*article* est syntaxique, et convient typiquement dans le cas de lexèmes nominaux ; c'est d'ailleurs l'usage, parmi les océanistes, de décrire **na* sous le nom d'article. Malgré son imprécision – ou plutôt : du fait même de cette imprécision – ce terme ne nous gêne pas particulièrement ; l'important n'est pas le terme lui-même, mais ce qu'il recouvre précisément dans chaque langue. En l'occurrence, nous avons d'autant moins de complexes à parler de "l'article **nA-**", que les opérations qu'il marque ne sont pas étrangères au rôle syntaxique des articles dans une langue comme le français³.

¹ Nous contestons donc la formulation qu'utilise Lynch (2001), lorsqu'à propos de l'histoire de morphèmes comme **na*, il affirme "the articles ceased to be articles and became prefixes". C'est là confondre morphologie et syntaxe, deux plans pourtant tout à fait distincts : rien n'empêche un article d'être un préfixe, ou un suffixe, ou un tonème, etc. Voir aussi la citation de Crowley p.205.

² Sur la différence entre préfixes vs. clitiques vs. mots autonomes, cf. pp.80 et 82. D'autre part, la question de la copie vocalique sur l'article **nA-** (entre autres préfixes), et de son intégration dans le mot, a fait l'objet du §B p.96.

³ Comme le montre Lemaréchal (1989: 45), le rôle syntaxique des "modalités nominales" / articles en français est précisément de substantiver les noms, ex. *chien* → *un/le chien*. Cette caractérisation syntaxique n'exclut pas, bien entendu, d'autres distinctions concernant ces articles (définitude, nombre, etc.) – distinctions qui, pour le coup, n'existent pas forcément en mwotlap.

(b) L'article a-t-il une valeur sémantique ?

Qu'en est-il de sa fonction sémantique ? Car s'il est vrai que les articles des langues européennes doivent/peuvent être analysés comme des translatifs, ce n'est pas là la conception la plus répandue de leur fonctionnement ; et à trop forcer l'analogie avec les langues les plus connues, le risque serait de mêler à *nA-* quantité de considérations sémantiques étrangères à son fonctionnement propre, comme les traits de définitude, de nombre, etc. Voyons ce qu'il en est plus précisément.

- L'article *nA-* n'est ni défini, ni indéfini :

(219) **Nok so wēl na-gasel.** 'Je veux acheter le couteau / un couteau...'
 ISG PRSP acheter ART-couteau

Si besoin est, la principale stratégie pour coder la définitude utilise le postclitique *en* : cf. §(c.2) p.312.

- *nA-* n'est marqué ni comme référentiel ni comme non-référentiel, ni comme générique ni comme spécifique :

(220) **Me gōh, nē-bē tateh.** 'Ici, il n'y a pas d'eau.'
 VTF DX1 ART-eau non.exist

(221) **Nē-bē itōk den na-waēn.** 'L'eau, c'est mieux que l'alcool.'
 ART-eau être.bon ABL ART-alcool

(222) **Nē-bē gōh no-gon.** 'Cette eau a mauvais goût.'
 ART-eau DX1 STA-amer

- D'autre part, l'article *nA-* ne code pas le **nombre** : l'ex.(219) peut aussi bien signifier 'le/un couteau' que 'les/des couteaux'. Cette neutralisation du nombre n'est d'ailleurs pas liée à l'article, mais au lexème nominal lui-même : par exemple, le nom *ēm* sera toujours fondamentalement ambigu entre 'maison' et 'maisons', quel que soit son préfixe : *n-ēm* 'la/les maison(s)'; *l-ēm* 'dans la/les maison(s)'; *b-ēm* 'pour la/les maison(s)'; *ēm* 'maison(s)'... En effet, la quasi totalité des noms communs, *i.e.* tous les noms à référent [-humain], sont linguistiquement traités comme des noms denses, ni discrets ni individués [§1 p.360].

Les seules exceptions sont les (rares) noms à référence humaine, nécessairement individués. Dans ce cas, et dans ce cas seulement, l'article *nA-* s'interprète comme *singulier*, par opposition aux autres nombres marqués par des morphèmes collectifs¹ :

<u>NA-</u>lqōvēn	'(une/la) femme'
yoge lōqōvēn	'(les) deux femmes'
tēlge lōqōvēn	'(les) trois femmes'
ige lōqōvēn	'(des/les) femmes'

Les noms sémantiquement humains incitent donc à voir un paradigme d'articles, distingués en fonction du nombre : *nA-* 'article singulier', *yoge* 'article duel', etc. Bien que cette analyse corresponde en partie à la réalité, nous verrons plus tard qu'elle est inexacte : en effet, contrairement au préfixe *nA-*, les trois collectifs non-singuliers sont capables de

¹ Ces morphèmes collectifs, réservés aux humains, seront analysés au §D p.399.

former à eux seuls des substantifs (*tēlge* 'les trois personnes'); le terme d'article leur convient donc moins qu'à *nA-*.

(c) *Le sémantisme par la syntaxe*

En somme, l'article *nA-* ne peut pas être décrit du point de vue sémantique : il n'est ni défini, ni référentiel, etc. La seule description sémantique que l'on peut envisager ne concerne pas ce morphème lui-même, mais la partie du discours *substantif* vers laquelle il translate les noms.

Reprenant la perspective de Lemaréchal (1989) en termes de "sémantique de la syntaxe", on dira que les *substantifs* servent à "désigner des substances", *i.e.* des entités du monde – qu'elles soient concrètes ou abstraites, physiques ou purement représentationnelles, individuelles ou collectives, etc. Mais la notion de substantivité n'implique nécessairement ni la référentialité, ni l'individuation ; c'est ce que le même auteur démontre à propos de langues diverses (palau, kinyarwanda, luganda) :

"Ni la référentialité, ni même l'individuation ne sont des sèmes inhérents à la substantivité. Dans [certaines] langues (dont le palau ou le kinyarwanda), on doit employer un substantif et, par conséquent, substantiver un qualificatif dès que l'on s'en sert non plus seulement pour exprimer une qualité, mais pour désigner des objets, même s'il s'agit de la totalité des objets possibles définissables par cette qualité [= générique]. (...) Ni en kinyarwanda, ni en palau ou en tagalog, individuation ou référentialité n'interviennent dans l'opposition entre substances et qualités." (Lemaréchal 1989: 53)

Le mwotlap mérite de figurer dans cette liste de langues. La simple mention d'une entité, qu'elle soit individuée ou générique, référentielle ou non, doit se faire au moyen du Substantif plutôt que du Nom. Par exemple, que je parle d'une ou plusieurs pirogues, virtuelles ou réelles, etc., j'emploierai systématiquement le nom substantivé *ni-siok* 'pirogue(s)', plutôt que le radical nominal *siok*, dont les emplois sont purement qualifiants.

(d) *De la primauté linguistique du nom substantivé*

Ceci comporte une conséquence importante. En théorie, le radical nominal (ex. *siok* 'pirogue') correspond bien à une réalité linguistique, distincte de la forme préfixée *ni-siok* : c'est ce radical, par exemple, qui entre dans les opérations de translation que nous avons déjà vues (*li-siok* 'en pirogue', *bi-siok* 'pour la pirogue'). Par ailleurs, comme nous l'avons détaillé au §1 p.187, le radical nominal nu (*siok*) se rencontre dans quantité de contextes syntaxiques clairement définis : il n'en faut pas plus pour envisager la forme *siok* une réalité linguistique irréfutable.

(d.1) Majorité statistique

Pourtant, c'est un fait indéniable que la plupart des noms communs, dans le discours réel, apparaissent beaucoup plus souvent avec leur préfixe *nA-*, que sans lui. Il suffit d'observer le pourcentage d'occurrences des dix-neuf noms les plus courants (de 50 à 200 occurrences) dans notre corpus de 77 000 mots :

Tableau 3.3 – Pourcentage d'occurrences de quelques noms dans le discours réel, selon la préfixation

<i>sens</i>	<i>Nom nu</i>	%	<i>Locatif</i>	%	<i>Adverbe</i>	%	<i>Substantif</i>	%
'homme'	<i>taṁan</i>	40	<i>le-tṁan</i>	0	<i>be-tṁan</i>	0	<i>na-tṁan</i>	60
'femme'	<i>lōqōvēn</i>	25	<i>le-lqōvēn</i>	0	<i>be-lqōvēn</i>	1	<i>na-lqōvēn</i>	74
'fantôme'	<i>tamat</i>	38	<i>le-tmat</i>	0	<i>be-tmat</i>	2	<i>na-tmat</i>	60
'pirogue'	<i>siok</i>	17	<i>li-siok</i>	15	<i>bi-siok</i>	0	<i>ni-siok</i>	68
'taro'	<i>qet</i>	21	<i>le-qet</i>	0	<i>be-qet</i>	1	<i>ne-qet</i>	78
'chanson'	<i>eh</i>	26	<i>l-eh</i>	6	<i>b-eh</i>	4	<i>n-eh</i>	65
'cochon'	<i>qo</i>	20	<i>lo-qo</i>	0	<i>bo-qo</i>	2	<i>no-qo</i>	78
'requin'	<i>bago</i>	9	<i>la-bago</i>	2	<i>ba-bago</i>	0	<i>na-bago</i>	89
'serpent'	<i>ṁat</i>	3	<i>la-ṁat</i>	0	<i>ba-ṁat</i>	0	<i>na-ṁat</i>	97
'poisson'	<i>mōmō</i>	23	<i>lō-mōmō</i>	2	<i>bō-mōmō</i>	0	<i>nō-mōmō</i>	75
'pierre'	<i>vet</i>	11	<i>le-vet</i>	32	<i>be-vet</i>	0	<i>ne-vet</i>	57
'feu'	<i>ep</i>	4	<i>l-ep</i>	6	<i>b-ep</i>	0	<i>n-ep</i>	90
'eau'	<i>bē</i>	25	<i>lē-bē</i>	2	<i>bē-bē</i>	0	<i>nē-bē</i>	73
'mer'	<i>naw</i>	7	<i>le-naw</i>	71	<i>be-naw</i>	0	<i>na-naw</i>	22
'pays'	<i>vōnō</i>	20	<i>le-pnō</i>	54	<i>be-pnō</i>	0	<i>na-pnō</i>	26
'maison'	<i>ēm</i>	7	<i>l-ēm</i>	55	<i>b-ēm</i>	1	<i>n-ēm</i>	37
'jour, nuit'	<i>qōñ</i>	59	<i>lō-qōñ</i>	14	<i>bō-qōñ</i>	5	<i>nō-qōñ</i>	23
'jeune fille'	<i>ṁalṁal</i>	54	<i>la-ṁalṁal</i>	0	<i>ba-ṁalṁal</i>	0	<i>na-ṁalṁal</i>	46
'chef'	<i>welan</i>	86	<i>le-welan</i>	0	<i>be-welan</i>	0	<i>ne-welan</i>	14

Commentons brièvement ces données statistiques. Certains noms, dans le bas du tableau, apparaissent majoritairement sous une autre forme ; mais ceci s'explique aisément :

- les trois noms à référence spatiale 'mer', 'pays/île/village' et 'maison' sont le plus souvent cités comme un lieu, *i.e.* sous leur forme de locatif ;
- le nom 'nuit/jour' a la particularité de pouvoir fournir une expression directement locative : *qōñ vitwag* 'un jour' [cf. p.165] ; celle-ci est particulièrement fréquente dans les contes et récits (essentiel de notre corpus transcrit) ;
- enfin, les noms 'fille' et 'chef' ne sont précisément pas des noms, mais des substantifs, pour lesquels l'article *na-* est cependant possible quoique facultatif [§(f) p.213].

Excepté ces quelques exceptions aisées à expliquer, on constate que l'écrasante majorité des noms est attestée, dans le discours réel, sous sa forme substantivée. Ceci s'explique principalement par la grande variété de fonctions syntaxiques que les syntagmes substantivaux (= *na-* + *nom*), et eux seuls, peuvent exercer dans l'énoncé (actant, prédicat, etc.), là où les noms seuls ne peuvent remplir que des fonctions qualifiantes.

(d.2) Forme de citation et représentation cognitive

En outre, et pour des raisons analogues, c'est systématiquement sous la forme en **nA-** que les locuteurs formulent, et sans doute conçoivent / mémorisent, les noms de leur langue. Qu'il s'agisse d'une simple question statistique (la forme en **nA-** est la plus fréquente) ou d'une véritable motivation cognitive (l'objet réel est appréhendé sous la forme d'une entité sensible, et donc encodé primordialement comme un Substantif), c'est un fait indéniable qu'il existe une forte pression mentale pour considérer la forme en **nA-** comme *première* dans la conception idiomatique du lexique.

Cette **primauté de la forme substantivale des noms** se manifeste de plusieurs façons. D'une part, la forme en **nA-** est la forme de référence des noms dans leur emploi méta-linguistique ; par exemple, hors contexte, le bislama *kenu* 'pirogue' sera systématiquement traduit *nisiok* ; *woman* 'femme' sera *nalqōvēn* ; *aelan* 'île' sera *napnō* ; *dei* 'jour' sera *nōqōñ*, etc. C'est ainsi que la liste de vocabulaire que donne Tryon (1976) pour le mwotlap donne, à juste titre, tous les noms avec leur article. De même, Crowley (2002: 590) ne caractérise *nV-* ni comme un article ni comme un morphème grammatical, mais simplement comme la "forme de citation" des noms (ex. *n-em*" est glosé "CITATION-house") :

"There are no articles in Mwotlap. The original pronominal article /*na/ has been reanalysed as part of the citation form of the noun, though it is regularly separable." (Crowley 2002: 591)

Cependant, nous restons perplexes devant cette formulation : que l'on se place sur le plan sémantique ou sur le plan syntaxique, à quoi correspond cette "réanalyse comme élément de la forme de citation du nom" ? Hors du contexte de l'enquête linguistique avec informateur, les situations sont plutôt rares, où le locuteur est conduit à citer un nom "hors contexte" ¹ ; et sauf cas particulier (ex. numéraux ?), il ne semble pas légitime de placer une telle forme de citation au centre de l'analyse syntaxique².

(d.3) Hésitations morphologiques

D'autres arguments incitent à croire que la primauté de la forme en **nA-** n'est pas une simple illusion de linguiste, mais correspond bien à une réalité chez le locuteur. Ainsi, alors que la forme des noms avec article ne pose jamais problème à personne, on observe souvent des hésitations individuelles lorsqu'il s'agit de produire la forme du nom sans article. Par exemple, s'il est vrai que tout le monde s'accorde sur la forme substantivale **nage** 'chose', en revanche les locuteurs achoppent quant à savoir si le nom seul, dans les contextes qui l'imposent, doit prendre la forme **ge** (en vertu d'une analyse **na-ge**) ou **age** (supposant **n-age**). Or, les exemples de ce genre d'hésitation suivent systématiquement la même direction, partant de la forme préfixée vers la forme radicale³ :

¹ Cf. une discussion analogue à propos des formes dites "hors contexte" des noms possédés : §4 p.523.

² Par ailleurs, il semble que Crowley commette la même erreur que Lynch (2001) : partant du présupposé – ethnocentrique – qu'un "article" est nécessairement un mot autonome (ou un clitique), chacun de ces deux auteurs refuse de voir un article dans les langues où, comme en mwotlap, celui-ci prend la forme d'un préfixe. Cf. n.1 p.200.

³ Nous avons déjà évoqué ce type d'hésitation du point de vue purement morphologique [§(a) p.120] ; nous en donnons ici la cause syntaxique.

Tableau 3.4 – Les noms sont mémorisés sous leur forme substantive : la preuve par le doute

<i>sens</i>	<i>forme substantive</i>	<i>forme nominale</i>
'chose'	<i>nage</i>	→ <i>ge</i> ou <i>age</i> ?
'météore'	<i>namo</i>	→ <i>mo</i> ou <i>amo</i> ?
'premier'	<i>nañe</i>	→ <i>ñe</i> ou <i>añe</i> ?
'poisson Chirurgicalien'	<i>nayme</i>	→ <i>yeme</i> ou <i>ayme</i> ?
'chair'	<i>nēphog</i>	→ <i>ēphog</i> ou <i>vēhog</i> ?
'sa graine'	<i>nēswōn</i>	→ <i>ēswōn</i> ou <i>sēwōn</i> ?
'sa progéniture'	<i>nētēn</i>	→ <i>ētēn</i> ou <i>nētēn</i> ?
'poisson Sole'	<i>nelel</i>	→ <i>lel</i> ou <i>eel</i> ?
(diable)	<i>nēvēp</i>	→ <i>vēp</i> ou <i>ēvēp</i> ?
'voiture'	<i>natrak</i>	→ <i>trak</i> ou <i>tarak</i> ?
'jeu de cartes'	<i>namlekat</i>	→ <i>belekat</i> ou <i>melekat</i> ?

Ces cas d'hésitation prouvent que c'est bien la forme substantivale qui est mémorisée par le locuteur ; quant à la forme du "radical nu", elle devra le plus souvent faire l'objet d'un calcul en situation, à partir de règles plus ou moins régulières consistant à faire la *soustraction* de l'article *nA-*.

Aux raisons syntaxiques et cognitives déjà invoquées pour expliquer la primauté de la forme préfixée, il faudrait d'ailleurs ajouter une motivation morphologique : son intégration au squelette syllabique du radical (ce qui définit précisément *nA-* comme un préfixe), et les diverses altérations phonologiques qui en ont résulté – ex. la copie vocalique. En cela, le mwotlap s'oppose nettement aux langues voisines : par exemple, le mosina présente également un article *o* devant les noms : *o ēñ* 'la maison', *o vññ* 'le village', *o nom* 'l'igname'... Et pourtant, bien que cet article /o/ soit requis dans les mêmes conditions que le *nA-* du mwotlap (*i.e.* dès que le nom doit être traduit en substantif), les locuteurs n'ont aucune difficulté à l'isoler du radical : en conséquence, la "forme de citation" des noms en mosina se confond avec le radical nominal ('village' = *vññ*), alors que les locuteurs du mwotlap préfèrent toujours la forme substantivale ('village' = *napñ*).

Il serait alors tentant de conclure que le mosina possède encore un article totalement autonome, tandis que le mwotlap l'aurait purement et simplement accrété avec le radical (cf. Lynch 2001).

(d.4) L'article s'est-il (déjà) accrété au radical ?

Ces dernières considérations auraient pu nous conduire à un choix extrême, consistant à considérer chaque lexème nominal comme ayant effectivement intégré son article **na* dans son radical – au point, par exemple, que tous ces noms seraient réunis sous la même lettre N dans un dictionnaire¹. Dans cette hypothèse, il n'y aurait plus lieu de distinguer entre deux

¹ Cette option est d'ailleurs encouragée par les locuteurs eux-mêmes. Ces derniers ont spontanément tendance à chercher tous les noms, dans un éventuel dictionnaire du mwotlap, à la lettre N ; et un syntagme comme *nisiok* est lourdement perçu / conscientisé comme étant indivisible, en dépit même des formes fréquentes *lisiok* ou *siok* [cf. Tableau 3.3].

catégories de lexèmes *noms / substantifs*, mais plutôt entre deux sortes de substantifs : d'un côté, les lexèmes comme *imam* 'père', qui ne présentent qu'une seule forme ; de l'autre côté, une énorme quantité de lexèmes dont le "radical" commencerait par un /n/, et qui auraient la particularité de tronquer leur première syllabe (*nV-*) dans de nombreux contextes. Cette solution n'est pas tout à fait absurde, et a effectivement été adoptée pour d'autres langues du Vanuatu présentant des phénomènes analogues – ex. port-sandwich (Charpentier 1979a), ura (Crowley 1999), etc.

Nous n'avons pas considéré ce choix comme pertinent pour le mwotlap, pour de nombreuses raisons déjà invoquées. D'une part, le radical seul est requis par de nombreux contextes de façon tout à fait régulière, et se retrouve par ailleurs combiné à divers préfixes et morphèmes. En outre, il faudrait alors reformuler tout un arsenal de règles de "troncation" consistant à retrouver la forme brève à partir de la forme longue ; nous avons vu que ceci ne pouvait se faire sans difficulté.

D'autre part, un argument essentiel est celui de la totale productivité synchronique de l'article *nA-*. Car s'il était vrai que l'ancien article avait été historiquement absorbé par le radical (ex. **na + *ēm̄ → nēm̄* 'maison'), on ne pourrait pas expliquer pourquoi tout lexème emprunté à une langue étrangère, encore de nos jours, est obligatoirement précédé de l'article *nA-* dans les mêmes contextes que n'importe quel autre nom du mwotlap :

whale 'baleine' / *well* 'puits' → *ne-wel* ;
clubs 'trèfle (aux cartes)' → *na-kalap* ;
queen 'reine' → *ni-qin* ;
World Cup (Coupe du monde de football, 1998) → *no-wolkap* ;
email 'courrier électronique' → *n-imel*, etc.

Lynch (2001) fait donc fausse route lorsque, confondant l'intégration phonologique de **na* – qui a bien eu lieu – avec sa démotivation syntaxique –qui, selon nous, n'a jamais existé–, tente d'expliquer la forme *nusuk* ('sucre') du mwotlap par une époque ancienne où l'article n'était pas encore "accrété" :

"Since Bislama has been spoken in Vanuatu for no more than 200 years, this [= *nusuk*] suggests that the system [of article **na*] was still productive in many languages at that time".
(Lynch 2001)

En réalité, les exemples du type *n-imel* prouvent qu'il n'est pas besoin de remonter les siècles : le préfixe *nA-* est bel et bien productif en synchronie, et ce sont des règles parfaitement régulières qui commandent son apparition ou sa disparition.

De fait, la meilleure description que l'on puisse proposer du préfixe *nA-* est une caractérisation de nature syntaxique, en termes de *translation substantivante*. La très haute fréquence de ce morphème *nA-* [Tableau 3.3 p.204], et sa soi-disant "accrétion" au nom ne sont pas des arguments suffisants pour remettre en question ce rôle syntaxique. Une représentation visant à intégrer l'article au radical, serait aussi étrange et/ou inexacte que de considérer que tous les noms du français commencent par /l/, sous prétexte qu'ils apparaissent en majorité

Loin de nous convaincre sur le statut morphologiquement primordial des formes en *nA-*, ces réactions nous inciteraient plutôt à nous méfier (du point de vue méthodologique, s'entend) de ce fameux sentiment "épilinguistique" qu'auraient les locuteurs de leur propre langue. Cette représentation (semi-) consciente doit être distinguée du fonctionnement cognitif *réel* du système, lequel demeure largement inconscient.

avec leur article /lo/ 'l'eau', /lafet/ 'la fête', /latele/ 'la télé', /lezami/ 'les amis'¹... La fréquence statistique est une chose, le fonctionnement syntaxique en est une autre.

(d.5) Conclusion

Ainsi, nous avons démontré que, malgré l'indéniable primauté cognitive de la forme en **nA-** des noms, celle-ci nécessite néanmoins d'être analysée, en synchronie, comme un syntagme complexe : il s'agit, à chaque fois, de la combinaison syntaxiquement motivée d'un radical nominal –existant par ailleurs– avec son article préfixal, au rôle de translatif.

Pour mieux comprendre ce paradoxe, on pourrait dresser une analogie, *mutatis mutandis*, entre la forme complexe { **nA-** + nom } en mwotlap et la forme d'infinitif pour les verbes du français. D'un strict point de vue syntaxique, une forme infinitive comme *acquérir* est une forme complexe, résultant d'une translation du lexème /aker-/ au moyen d'une marque d'infinitif /-ir/. Pourtant, plusieurs arguments montrent que cette forme complexe est cognitivement première pour le locuteur. L'infinitif est la forme de citation des verbes, et fait partie des formes le plus facilement mémorisées (les Français hésitent même sur le présent d'*acquérir*, jamais sur l'infinitif) ; du point de vue des représentations mentales, l'infinitif désigne "l'action pure", *i.e.* est orienté vers l'action (Lemaréchal 1989: 153), etc.

(e) L'ancien article personnel *i

(e.1) Un article pour les noms propres ?

Pour fixer les idées, il peut être intéressant de comparer le statut que nous reconnaissons à l'article **nA-** à un morphème syntaxiquement assez similaire, et que nous analysons pourtant comme démotivé en synchronie : il s'agit de l'ancien **article personnel**, de forme **i*². Codrington (1885: 257-259; 1896: 29) décrit l'article personnel *i* comme un morphème parfaitement productif en mota :

I – personal article; making a noun into a proper name, and a verb into a descriptive name. *qaratu* 'a flying fox' [sorte de chauve-souris] → *i Qaratu*, a man's name [*i.e.* surnom métaphorique "Chauve-souris"]; *gale*, to deceive → *i gale*, deceive. Applied to personal names, native and foreign, and prefixed at pleasure to all pers[onal] pr[onouns]. (Codrington 1896: 29)

Il s'agirait donc d'un morphème de type article, utilisé pour référer à des personnes, et particulièrement utilisé (en apparence) dans les cas de dérivation. Malheureusement, la description syntaxique de l'auteur est un peu fruste, et ne permet pas de comprendre les cas d'emploi de cet article en mota ; aussi présenterons-nous les faits d'une langue très proche, le mosina, et qui a fait l'objet d'une enquête personnelle.

¹ Ceci n'empêche pas que cet article a pu effectivement s'accréter au radical dans des cas particuliers : on connaît les exemples du *lierre* < *l'ierre* ; *l'uette* < *l'uette*... (Zink 1986: 172). Cette accréation s'est par ailleurs généralisée dans certains créoles à base française *dlo* 'eau' ; *lafime* 'fumée' ; *diri* 'riz' ; *lisyen* 'chien' (Alleyne 1996: 135) ; et certains cas passés par le bislama ont même fini par atteindre... le mwotlap (!) – ex. *na-lapul* 'ampoule', *na-lavēt* 'fête' ; *na-latap* 'table' ; *lelu* 'jouer à chat perché' (< *le loup*).

² Cet article personnel a été reconstruit au niveau du proto-océanien, sous une forme **i* / **e* : "Ross (1988: 99-100) reconstructs a POc personal article **e*; more recent research suggests that POc may have had **i* and **e* as allomorphs of a personal article (...). Motlav and Northeast Ambae appear to be perhaps the only two NCV languages to retain this article." (Lynch 2001) L'auteur oublie de mentionner le mota.

(e.2) Un article personnel productif en mosina

Le mosina possède un article personnel de forme *e* (= mota *i*), parfaitement productif. Les noms du mosina se divisent en deux groupes, en fonction de l'article qu'ils prennent lorsqu'ils sont en position de substantif :

- Les noms à référent non-humain sont compatibles avec un seul article, de forme *o* : *o vñnō* 'l'île / le village', *o lo* 'le soleil', *o pē* 'l'eau'. Sans cet article, ils n'ont de fonctions que qualifiantes (comme en mwotlap).
- Les noms à référent humain (et les noms propres) sont compatibles avec un seul article, de forme *e* : *e Tavēt* 'David', *e Qet* 'le héros légendaire Qet', *e tisi-k* 'mon frère', *e mam* 'père', *e maranag* 'le chef'.

La fonction fondamentale des noms humains, *i.e.* la seule fonction qui leur est ouverte lorsqu'ils se présentent sous leur forme nue, est celle de *vocatif* :

(223) **Qet !** (**e Qet !*) 'Qet !'
 Q. AP Q.

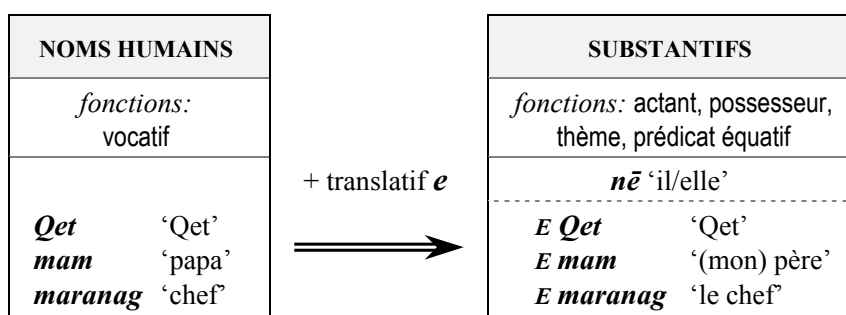
Mais l'article personnel *e* devient obligatoire pour toutes les fonctions "substantivales" (les mêmes qu'en mwotlap, excepté le vocatif) : sujet, objet, possesseur, régime de préposition, prédicat équatif...

(223)' **E Qet me niñ me.** 'Qet est arrivé.'
 AP Q PFT atteindre VTF

(224) **e ra tutua-n e tomo-k** 'les sœurs de mon père'
 AP PL sœur-3SG AP père-1SG

Il n'est donc pas difficile de décrire cet article *e* comme un translatif, permettant de faire passer un lexème de la catégorie X (*noms humains*, fonction de vocatif) à la catégorie Y (*substantifs*, fonctions actancielles...) :

Figure 3.5 – Translation des noms humains en substantifs : rôle de l'article personnel *e* en langue mosina



On retrouve ici, *mutatis mutandis*, le système décrit par Lemaréchal pour le tagalog *si*¹ :

"Les noms propres ont pour fonction fondamentale d'être des vocatifs, et se définissent sémantiquement comme des Noms Individuels de Personne. (...)

¹ Il n'est pas exclu que cette forme *si* soit d'ailleurs de même origine (austro-nésienne) que l'article **i / *e* des langues océaniques dont nous parlons.

Le translatif qui transfère les noms propres en substantifs est *si*."

(Lemaréchal 1989: 37)

Bien entendu, une description correcte du mosina devra considérer l'article personnel *e* comme productif et motivé, et donc syntaxiquement indépendant du radical qui le suit ; quant aux noms eux-mêmes, ils seront indexés sans cet article *e* : *mam* 'père', *Qet* 'Qet', etc. C'est une situation très différente que nous allons trouver en mwotlap.

(e.3) Un article personnel démotivé en mwotlap

Le mwotlap présente un certain nombre de substantifs à référent humain, dont l'initiale *i-* garde sans conteste la trace de cet article personnel **i*. Le *Tableau 3.5* dresse une liste exhaustive de ces formes en *i-* ; en même temps, il indique la forme que prend le même mot en langue mosina (s'il est apparenté au mwotlap).

Tableau 3.5 – *Les vingt-et-un substantifs du mwotlap ayant gardé trace de l'ancien article personnel*

<i>sens</i>	<i>mosina</i>	<i>mwotlap</i>	<i>sens</i>	<i>mosina</i>	<i>mwotlap</i>
'papa / père'	<i>e mam</i>	<i>imam</i>	'quel ! (exclam.)'	–	<i>itkel</i>
'tonton / oncle'	<i>e tat</i>	<i>itat</i>	'acolyte, l'autre'	<i>e ta-n</i>	<i>itan</i>
'mère (arch.)'	–	<i>ivep</i>	'qui (pr. lourd)'	<i>e sē</i>	<i>ihē</i>
'ma mère'	–	<i>ivē-k</i>	'moi (pr. lourd)'...	<i>e no</i>	<i>ino</i>
'mon père'	<i>e tomo-k</i>	<i>itme-k</i>	'les gens'	<i>e rege</i>	<i>ige</i>
'mon épouse'	<i>e gunu-k</i>	<i>igni-k</i>	'Qet (héros myth.)'	<i>e Qet</i>	<i>Iqet</i>
'mon frère'	<i>e tisi-k</i>	<i>ithi-k</i>	'Le Trompeur'	<i>e Nōl</i>	<i>Idōl</i>
'mon aïeul'	<i>e tupu-k</i>	<i>itqu-k</i>	'L'Albinos'	–	<i>Iwok</i>
'mon enfant'	<i>e nutu-k</i>	<i>inti-k</i>	'Stakis (nom)'	<i>e Stakis</i>	<i>Istakis</i>
'mon quoi ?'	<i>e sovo-k</i>	<i>iphe-k</i>	'Sauveur (Jésus)'	<i>e Vaēs</i>	<i>Ivaēh</i>
'mon copain'	–	<i>iplu-k</i>			

En apparence, il semble que le mwotlap ait conservé vivant l'article personnel **i*, tout comme le mota et le mosina. Dans cette hypothèse, il faudrait analyser comme des syntagmes les formes du type *i-Qet* 'Qet'. La seule et unique différence entre le mwotlap et les autres langues se réduirait alors à l'intégration phonologique de l'article, sous la forme d'un préfixe *i-* – mais ceci n'est pas un argument suffisant pour parler d'accrétion, comme nous l'avons montré pour *nA-*.

En dépit des apparences, il n'est pas difficile de voir que ces substantifs mwotlap en *i-* suivent un fonctionnement très différent des syntagmes en *e* du mosina :

- L'inventaire des substantifs en *i-* se limite exclusivement à la vingtaine de mots listés dans le *Tableau 3.5*. Tous les autres substantifs (anthroponymes, lexèmes, etc.) sont absolument incompatibles avec un préfixe *i-* :

(* <i>i-</i>) <i>moyu-k</i>	'mon oncle / neveu'	– cf. MSN	<i>e maru-k</i>
(* <i>i-</i>) <i>tēte-k</i>	'ma sœur'	– cf. MSN	<i>e tutuo-k</i>
(* <i>i-</i>) <i>bulsal</i>	'ami'	– cf. MSN	<i>e pulsals</i>
(* <i>i-</i>) <i>mayanag</i>	'chef'	– cf. MSN	<i>e maranag</i>

(*i-)Tagay	‘Tagay (frère d'Iqet)’	– cf. MSN	<i>e</i> Tagar
(*i-)Devēt	‘David’	– cf. MSN	<i>e</i> Tavēt

Tous ces mots (en *i-) correspondent exactement à ce que nous avons appelé ‘substantifs’ ; comme pour les noms propres du français, ils ne changent pas de forme selon qu'ils ont fonction de vocatif (ex. *Devēt !* ‘David !’) ou d'actant, etc. (ex. *Devēt me agōh* ‘David est ici’).

- Les substantifs du *Tableau 3.5* gardent leur initiale *i-* dans toutes les fonctions des substantifs, aussi bien comme actant que comme vocatif.

Ainsi, le substantif *imam* ‘papa/père’ est invariable en mwotlap : *Imam !* ‘Papa !’ / *Imam mo-boel*. ‘Papa est en colère.’ Il en est de même pour le nom du héros civilisateur des Banks, MTA *Qat* = MSN *Qet* = MTP *Iqet*, dans toutes les fonctions du mot : *Iqet !* ‘Iqet !’ / *Iqet mi-tiñ na-myam* ‘C'est Iqet qui a créé le monde’¹. C'est pourquoi nous l'orthographions en un seul morphème *Iqet*, y compris dans la traduction française².

- Le seul cas productif d'alternance entre formes radicales et formes en *i-* concerne les formes légères vs. lourdes des pronoms personnels (+ interrogatif ‘qui ?’) – ex. *no* ‘je / me’ ≠ *ino* ‘moi’ ; *kemem* ‘nous (léger)’ ≠ *ikemem* ‘nous (lourd)’.

La différence entre formes légères vs. lourdes des pronoms correspond en partie à une différence de fonctions syntaxiques, mais selon un mécanisme fort différent de l'article personnel en mosina (*Figure 3.5* p.209) : les formes légères peuvent être actants (mais jamais vocatif), les formes lourdes peuvent être prédicats... En conséquence, s'il est éventuellement légitime de parler d'un préfixe *i-*, il ne s'agit pas du même morphème que l'article personnel *i / *e – même s'ils ont sans doute la même origine historique³.

- Parmi les formes du *Tableau 3.5*, la plupart des substantifs inaliénables (ici suffixés en *-k* ‘mon’) subissent un processus d'harmonisation vocalique, sous certaines conditions [cf. §5 p.473] :

ex. <i>iplu-k</i>	‘mon copain’	→ <i>ēplō-n</i>	‘son copain’
<i>ithi-k</i>	‘mon frère’	→ <i>ēthē-n</i>	‘son frère’
<i>inti-k</i>	‘mon fils’	→ <i>ēntē-n</i>	‘son fils’
<i>igni-k</i>	‘mon époux/se’	→ <i>ēgnō-n</i>	‘son époux/se’

Ce processus phonologique tend à confirmer que l'ancien préfixe *i- a été complètement amalgamé au radical. Par ailleurs, il faut noter la forme *n-inti* / *n-ēntē-n* ‘rejeton, petit (d'un animal)’ : celle-ci combine l'article des noms non-humains *nA-* avec l'ancien article personnel *i, malgré leur forte incompatibilité ; voilà une preuve supplémentaire de l'accrétion de *i au radical des substantifs.

¹ Parmi les cinq ou six versions mwotlap que nous avons recueillies de la *Geste d'Iqet*, toutes utilisent systématiquement la forme *Iqet* en tous contextes. Seul un locuteur –William Hagêt, né à Mwotlap mais vivant ailleurs depuis 1961– utilise la forme *Qet*. Mais même dans ce dernier cas, il s'agit d'une forme unique qui se généralise à toutes les fonctions (vocatif, actant, prédicat...) : on est donc loin du système de type mosina, alternant *Qet* / *e Qet*.

² Il nous arrive même d'adopter une transcription phonétique *Ikpwet* (François 1999 a). Mais on se souviendra que le mythe est plus connu sous son nom mota "Cycle de *Qat*" dans les descriptions ethnologiques (Codrington 1891 ; Vienne 1984: 80).

³ Nous présentons plus en détails l'opposition *formes atones* / *formes toniques* des pronoms au §3 p.374. Quant à la forme *ige* du *Tableau 3.5*, il s'agit de la forme pluriel du collectif humain [§1 p.399].

- Enfin, il n'existe qu'un seul contexte, très particulier, qui implique la disparition de ce préfixe *i-* : le non-singulier des substantifs inaliénables. Dans ce cas, le singulier { *i-* + radical simple + possesseur }

est remplacé par

{ collectif (*facultatif*) + *ya-* + rad. redoublé + possesseur }¹

En pratique, ceci ne concerne que cinq mots dans la langue :

Tableau 3.6 – Pluriels irréguliers de quelques noms en *i-*

<i>sens</i>	<i>singulier</i>	<i>non-singulier</i>
'mon épouse'	i-gni-k	(<i>ige</i>) ya-gnigni-k
'mon frère'	i-thi-k	(<i>ige</i>) ya-thithi-k
'mon aïeul'	i-tqu-k	(<i>ige</i>) ya-tqutqu-k
'mon enfant'	i-nti-k	(<i>ige</i>) ya-ntinti-k
'mon copain'	i-plu-k	(<i>ige</i>) ya-pluplu-k

Il faut ajouter à cette liste deux cas particuliers, sans redoublement :

itma-ngēn 'notre père' → *Yatmangēn* 'Notre Père (Dieu)'
itkel 'quel ! (*exclam.*)' → *yatkel* 'quelques'

Ces dernières données nous obligent-elles à considérer *i-* comme un préfixe encore vivant en mwotlap ? Il y a toute apparence que non. Premièrement, ce type de pluriel irrégulier est non productif : on a ainsi

imam 'père' → *ige imam* (**ya-mamam*) 'les pères'

et inversement :

tēte-k 'ma sœur' → *ige ya-tētēte-k* 'mes sœurs'

Deuxièmement, quand bien même il faudrait reconnaître un couple de préfixes *i-* / *ya-*, ces derniers auraient pour seul rôle de marquer le nombre, sans aucune influence sur les fonctions syntaxiques. En réalité, il est bien plus simple et vraisemblable de considérer qu'il existe une petite poignée de lexèmes substantivaux dont le radical au pluriel est irrégulier, sans que cela nécessite d'en isoler des "préfixes" de nombre : 'frère' *ithi*~ → *yathithi*~ ; 'copain' *iplu*~ → *yapluplu*~ ; 'sœur' *tēte*~ → *yatētēte*~...

Tous ces arguments tendent vers une seule et même conclusion : le système de l'article personnel **i/ *e*, qui est demeuré vivant en langue mosina (*Figure 3.5* p.209), s'est totalement écroulé en mwotlap. À partir d'un système d'opposition entre formes radicales (*fonction* : vocatif) et formes à article (*fonctions* : actant, prédicat...), le mwotlap a fusionné les deux paradigmes sous une seule forme, que nous appelons les Substantifs ; cette forme unique est invariable, quelle que soit sa fonction. Les hasards de la phonétique historique

¹ L'origine du préfixe *ya-* ne fait pas mystère : il s'agit d'un ancien article **(i) ra* proclitique, devenu préfixe de pluriel en s'accollant au radical ; cette marque se retrouve en mota (Codrington 1885: 258), en raga (Walsh 1995: 811), en araki (François à paraître a). C'est aussi à **ra* que remonte le suffixe possessif 3PL *-y*, comme il apparaît dans une forme telle que *ya-thēthē-y* < **(i)ra tasitasi-ra* 'leurs frères' : le premier **ra* marque le pluriel du nom possédé (*frères*), tandis que le second réfère au possesseur (*leur*). Cf. *Tableau 4.12* p.382, §2 p.466.

(notamment la place de l'accent) ont conduit certaines formes à se figer avec une syllabe initiale *i-* [ex. *inti-k* < **i natú-ku* ; *ivē-k* < **i vevé-ku*] – tandis que d'autres perdaient définitivement toute trace de l'ancien article personnel [ex. *moyu-k* < **i máraú-ku*].

On mesure désormais les différences entre les deux anciens articles en mwotlap. D'un côté, l'article personnel **i* a complètement disparu en tant que tel, ne subsistant plus que sous forme d'un vestige démotivé, dans une vingtaine de mots de la langue. De l'autre côté, l'article *nA-* des noms conserve encore toute sa productivité comme translatif substantivant : les règles régissant sa présence ou son absence sont parfaitement claires, et ne souffrent guère d'exceptions. Ce *nA-* est donc le seul et unique préfixe substantivant que possède le mwotlap contemporain (*Figure 3.4* p.201).

(f) Deux classes nominales ou trois ?

Jusqu'à présent, nous avons opposé deux catégories de lexèmes correspondant à nos "noms" : les *noms* vs. les *substantifs* [§7 p.160]. Ces deux classes se distinguent par leurs fonctions fondamentales, ainsi que par diverses propriétés (ex. compatibilités avec certains préfixes, etc.). En ce qui concerne l'article *nA-*, les choses semblaient claires :

- Les *noms* ne peuvent pas exercer les fonctions ouvertes aux substantifs s'ils ne sont pas préfixés par l'article *nA-* ; ils sont donc tous compatibles avec *nA-*.
- Les *substantifs* n'ont pas besoin de cet article *nA-* pour exercer les fonctions d'actant, de prédicat, etc. : ils peuvent y apparaître sous leur forme radicale.

Pourtant, la situation n'est pas si simple. Pour être exact, il faut distinguer trois catégories de lexèmes :

- (1) Les "NOMS PURS" : ils ont besoin de *nA-* pour constituer un actant ; leur radical seul n'a de fonctions que qualifiantes.
→ *vet* 'pierre', *ēm* 'maison', *bago* 'requin', *lqōvēn* 'femme', *et* 'personne', *tmat* 'fantôme', *kikbol* 'football'...
- (2) Les "SUBSTANTIFS PURS" : non seulement ils n'ont pas besoin de *nA-* pour former un actant, mais ils sont absolument incompatibles avec lui.
→ *imam* / **n-imam* 'père' ; *tita* / **ni-tita* 'mère' ; *iplu-k* / **n-iplu-k* '(mon) copain' ; *Yoqyus* / **no-yoqyus* (prénom)...
- (3) Les "LEXÈMES HYBRIDES *nom / substantif*" : Ils n'ont pas besoin de *nA-* pour former un actant, et peuvent le faire seul ; cependant, ils sont compatibles avec cet article *nA-* :
→ *myanag* ~ *na-myanag* 'chef de village' ; *moyu-k* ~ *no-moyu-k* '(mon) oncle' ; *malmal* ~ *na-malmal* 'jeune fille'¹ ; *welan* ~ *ne-welan* 'haut dignitaire' ; *tēytēybē* ~ *nē-tēytēybē* 'guérisseur' ; *dokta* ~ *no-dokta* 'docteur'...

De fait, la plupart des lexèmes à référent humain, que nous avons jusqu'ici inclus dans la classe des substantifs, se retrouvent dans cette troisième catégorie hybride ; on les rencontre tantôt avec l'article, tantôt sans :

- (225) **Ikē** <**malmal mino**>. 'C'est ma fille.'
3SG fille ma

¹ Remarquer l'exception que forme le nom du 'jeune garçon' : *wōlōmgep* (**lōmgep*) ~ *nō-lōmgep*.

Ikē <*na-mālmal mino*>. *id.*
 3SG ART-fille ma

La différence sémantique entre ces deux énoncés est très difficile à saisir, et n'existe peut-être pas : tous les locuteurs protestent de leur exacte équivalence. Nous avons d'ailleurs mentionné deux de ces "lexèmes hybrides" dans le *Tableau 3.3* p.204 ; les statistiques montrent que la répartition des formes avec *vs.* sans article peuvent largement différer, puisque *welan* ('chef') est attesté sans article dans 86 % de ses occurrences, alors que *mālmal* 'jeune fille' n'en représente que 54 %. Les raisons de ces distorsions seraient complexes, et nous les imputerons ici à l'arbitraire.

On pourrait, dans un premier temps, stipuler que les substantifs sont compatibles avec l'article *nA-*, de façon facultative ; mais la classe des "substantifs purs" (2) empêche d'édicter une telle règle¹. Considérant, par ailleurs, qu'il serait coûteux et inutile de poser trois grandes catégories au niveau de l'analyse syntaxique, nous continuerons à mêler les deux catégories (2) et (3) sous l'étiquette de "substantifs" : en effet, n'était la question de la compatibilité avec l'article *nA-*, ces deux classes de lexèmes obéissent en tous points au même comportement syntaxique ; en outre, elles partagent un trait sémantique important, puisqu'elles renvoient toutes deux à des référents obligatoirement humains. En conclusion, on dira simplement qu'un grand nombre de radicaux est capable de fonctionner aussi bien comme substantif (→ prédicat *mālmal*) que comme nom (→ prédicat *na-mālmal*)².

Nous n'en dirons pas davantage sur la question de l'article en mwotlap.

E. LES PRÉDICATS ASPECTUALISÉS (LES MARQUES *T.A.M.*)

1. *Les verbes sont-ils prédicatifs ?*

Le *Tableau 3.2* p.163 suggère que les verbes ne peuvent à eux seuls être prédicats. Ceci peut surprendre, lorsque l'on sait la relation privilégiée qu'est censée avoir cette catégorie avec la fonction prédicative, dans les langues du monde (Hagège 1982: 72).

Pourtant, s'il est vrai que tout verbe peut apparaître en position de prédicat, ceci ne peut se faire que par la médiation de marques aspecto-modales :

(226)	Imam	< <i>mo-boel</i> >.	'Papa est en colère.'
	père	PFT-s'emporter	
	<i>*Imam</i>	< <i>boel</i> >.	...
	père	s'emporter	

Sur ce point, le mwotlap n'a d'ailleurs rien d'original : dans la plupart des langues où le verbe est réputé "prédicatif", cette dernière fonction implique obligatoirement la présence de "verbants" ou "modalités verbales", *i.e.* généralement marques de temps-aspect-mode (TAM), indices personnels, etc. L'analyse généralement adoptée consiste à dire que le verbe

¹ Il est parfois facile d'expliquer pourquoi certains "substantifs purs" sont incompatibles avec l'article : c'est le cas, en particulier, lorsque le lexème a gardé trace de l'ancien article personnel **i*, ex. *imam*, *iplu-k*... [§(e) p.208]. Dans d'autres cas, la raison est plus évanescence.

² Un raisonnement comparable a été nécessaire pour un grand nombre de lexèmes locatifs, qui peuvent par ailleurs fonctionner comme substantifs : cf. §(b.2) p.167.

est en lui-même compatible avec la fonction de prédicat, les marques TAM relevant uniquement du plan sémantique (?), sans incidence sur la syntaxe.

Notre choix est différent, et prend au sérieux le caractère obligatoire de ces marques TAM, y compris du point de vue syntaxique. En lui-même, un radical verbal n'est compatible qu'avec une seule fonction, qui n'est pas prédicative : celle d'adjoind / qualifiant de prédicat¹ :

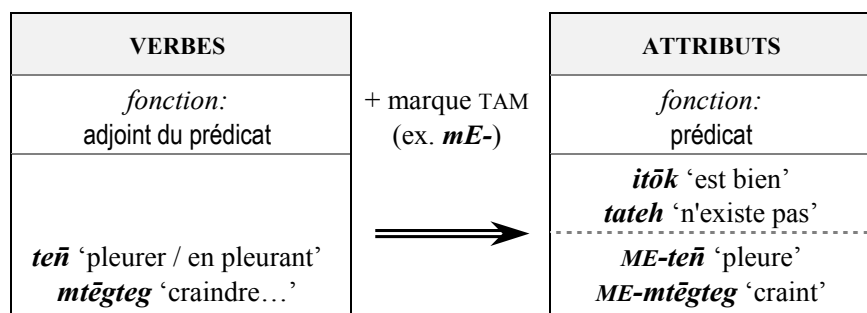
- (227) **Imam** <ma-gat boel>. 'Papa vocifère.'
 père PFT-parler s'emporter [lit. il parle étant en colère]

Et de même que les noms, qui en eux-mêmes ne servent qu'à qualifier, on besoin de l'article **nA-** pour être traduits en substantifs – de même, les marques TAM du mwotlap sont indispensables à un lexème verbal pour lui assurer la fonction de prédicat –ex.(226). Comme la théorie de la traduction consiste toujours à faire passer des unités d'une catégorie vers une autre catégorie (et non vers une fonction), on dira que ces marques servent à faire passer les *verbes* dans la catégorie des *attributs* [§4 p.158], lesquels sont directement prédictifs :

- (228) **Imam** <itōk>. 'Papa va bien / Papa est gentil.'
 père être.bon

On obtient à nouveau un schéma de traduction (Figure 3.6). La différence avec les schémas précédents, est qu'il ne met pas en œuvre un seul morphème translatif, mais tout un paradigme : il s'agit des vingt-cinq marques de Temps-Aspect-Mode de la langue, que nous présenterons en détails dans un autre chapitre [§(b) p.694]. Pour la simplicité de l'exposé, nous exemplifierons ce paradigme à l'aide de la marque de Parfait **mE-**, qui est compatible avec tous les verbes.

Figure 3.6 – Traduction des verbes en attributs / en prédicats



Pour être exact, il faut noter que l'emploi comme *attribut* (i.e. comme prédicat) est l'emploi privilégié pour les lexèmes verbaux. De même que les noms se rencontrent plus souvent, statistiquement parlant, sous leur forme traduite que sous leur forme nue [Tableau 3.3 p.204], de même les verbes ont largement tendance à apparaître traduits en attribut (au moyen des TAM) que sous leur forme radicale. Beaucoup, même, ne sont pas attestés en fonction d'adjoind, et apparaissent toujours comme une tête de syntagme prédictif. C'est

¹ Dans la mesure où un verbe en position d'adjoind V₂ est presque toujours associé à une tête verbale V₁, on obtient une structure analogue à celle des *séries verbales* (V₁-V₂) dans d'autres langues. Nous analyserons ces structures au § II p.645 – voir aussi François (à paraître c).

pourquoi il n'est pas tout à fait absurde de dire que les verbes sont "prédicatifs" dans cette langue –même si, d'un strict point de vue technique, ceci n'est vrai que de leur forme translétée.

2. *Adjectifs et noms*

La translation que nous venons de décrire, et qui met en jeu le paradigme des marques TAM, ne concerne pas seulement les verbes, mais affecte de la même façon les adjectifs et les noms.

(a) *Les adjectifs*

Tout comme les verbes, les adjectifs ont besoin des marques TAM pour constituer un prédicat :

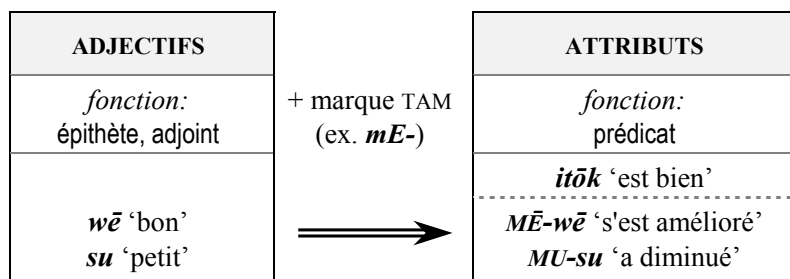
(229)	<i>*N-ēlē-n</i>	⟨ <i>qagqag</i> ⟩.	...	
	ART-cheveux-3SG	blanc		
	N-ēlē-n	⟨ <i>na-qagqag</i> ⟩.	‘Ses cheveux sont blancs.’	
	ART-cheveux-3SG	STA-blanc		STATIF
	N-ēlē-n	⟨ <i>ma-qagqag</i> ⟩.	‘Ses cheveux sont devenus blancs.’	
	ART-cheveux-3SG	PFT-blanc		PARFAIT

La marque aspectuelle la plus usuelle avec les adjectifs –celle qui permet de prédiquer une qualité à un instant donné sans l'opposer à d'autres instants– est le Statif *nE-*. Mais comme on le voit, ce morphème ne correspond pas à une copule, puisqu'il commute avec les autres morphèmes TAM au lieu de s'y ajouter.

Dans la mesure où les adjectifs du mwotlap n'ont pas besoin d'une copule du type *être*, il n'est pas faux de dire qu'ils sont "directement prédicatifs" – au sens de Launey (1994) ; pourtant, il faut bien voir que cette "prédicativité" ne peut s'obtenir, encore une fois, qu'à travers une translation (une aspectualisation)¹. Sur ce point, les adjectifs se comportent exactement comme les verbes [§(b) p.705].

On obtient le schéma suivant de translation :

Figure 3.7 – Translation des adjectifs en attributs / en prédicats



¹ Les questions de sémantique soulevées par cette "aspectualisation des adjectifs" seront abordées au §2 p.702. Par ailleurs, on notera que ce processus ne concerne pas les *adjectifs* obtenus par translation en *tE-* + Locatif : **Kē mo-to-Mōitlap ēgēn*. (‘Ça y est, il est devenu mwotlavien maintenant’).

(b) Les noms

Nous avons largement parlé des noms du mwotlap, car c'est la catégorie lexématique qui rentre dans le plus grand nombre de traductions : en locatif (**IE-**), en adverbe (**bE-**), en substantif (**nA-**), etc. Jusqu'à présent, il est déjà apparu que les noms seuls sont incapables de fournir un prédicat, mais que ceci leur est rendu possible dès lors qu'ils sont substantivés au moyen de **nA-** :

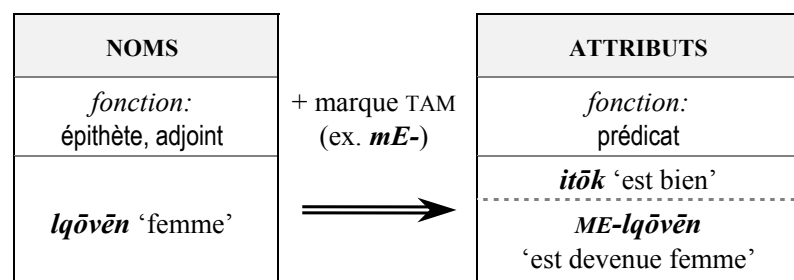
- (218) **Kē** <**NA-lqōvēn**>. 'C'est une femme.'
 3SG ART-femme prédicat inclusif/ équatif
- ***Kē** <**lōqōvēn**>. ...
 3SG femme

Même si ces structures de type équatif / inclusif sont la manière la plus fréquente, pour un nom, de former un prédicat, elles n'en ont pas le monopole. En effet, tout comme les verbes et les adjectifs, les noms sont capables de se combiner aux marques TAM, pour former des prédicats que nous appellerons –pour les différencier des précédents– *prédicats aspectualisés* :

- (230) **Kē** <**NI-lqōvēn BAH EN**>! 'Que d'abord elle devienne une femme !'
 3SG AO-femme PRIO₁ PRIO₂ PRIORITIF
- (231) **Kē** <**MAY lōqōvēn**>. 'Ça y est, c'est une femme (désormais).'
 3SG ACP femme ACCOMPLI

Une des principales originalités de la langue mwotlap, ces prédicats nominaux aspectualisés soulèvent de nombreuses questions de sémantique et de syntaxe, qui seront toutes détaillées dans notre chapitre sur l'aspect [cf. §3 p.706]. Pour l'instant, nous nous contenterons de prendre acte de cette structure, et de l'analyser syntaxiquement comme un nouvel exemple de traduction. Alors que les formes en **nA-** [type (218)] sont rendues prédictives à travers la traduction en *substantif*, la prédictivité induite par les marques TAM passe, si l'on veut, par une traduction en *attribut*.

Figure 3.8 – *Traduction des noms en attributs / en prédicats*



Au passage, on notera que la plupart des substantifs –excepté, par exemple, les noms propres, pour des raisons sémantiques évidentes– sont également capables d'entrer dans le même processus (ex. **welan** 'chef' → **Kē mal welan** 'Il est déjà devenu chef'). Cependant, il n'est pas besoin de poser une nouvelle traduction Substantif → Attribut : en effet, ce sont les mêmes radicaux qui, par ailleurs, sont compatibles avec l'article **nA-**, *i.e.* les "lexèmes hybrides noms/substantifs" [§(f) p.213]. On dira donc que l'usage aspectuel de ces radicaux est une des facettes de leur emploi comme *noms*.

3. *Le mwotlap, une langue omni-prédicative ?*

Peut-on dire que le mwotlap est une *langue omni-prédicative*, au sens de Launey (1994) ? Une réponse positive serait d'autant moins étonnante que la plupart des langues austronésiennes, on le sait, autorisent noms et adjectifs – quand elles en ont – à former directement des prédicats au même titre que les verbes, et sans besoin d'une copule. Une telle analyse est assez tentante dans le cas du mwotlap également : ainsi, nous avons vu que les *substantifs* ("noms" à référence humaine) sont directement prédicatifs, tout comme les *locatifs*, les *numéraux* et les *attributs* – sans compter certains morphèmes grammaticaux, comme les déictiques ou les pronoms personnels lourds.

D'autre part, c'est un fait remarquable que les noms, les adjectifs, les verbes peuvent former des prédicats exactement de la même manière, sans qu'aucun morphème du type copule ne vienne introduire de dissymétrie entre ces trois catégories¹ :

(232)	Inti-k	⟨MAL	hohole ⟩.	‘Ça y est, mon fils parle.’
	enfant-1SG	ACP	parler ²	<i>prédicat aspectuel à tête verbale</i>
→	Inti-k	⟨MAL	liwo ⟩.	‘Ça y est, mon fils est (devenu) grand.’
	enfant-1SG	ACP	grand	<i>prédicat aspectuel à tête adjectivale</i>
→	Inti-k	⟨MAL	tañan ⟩.	‘Ça y est, mon fils est (devenu) un homme.’
	enfant-1SG	ACP	homme	<i>prédicat aspectuel à tête nominale</i>

Dans chaque énoncé, on part d'un lexème qui, en lui-même, est réduit à des fonctions purement *qualificatives* (épithète^{et/ou} adjectif du prédicat) ; et on le translate en attribut / on le *prédicativise* au moyen de la marque aspectuelle d'Accompli *mal*.

Ainsi, le fait le plus frappant est avant tout le fort parallélisme syntaxique entre les trois principales classes de lexèmes *nom – adjectif – verbe*, par ailleurs fort distinctes dans les langues européennes. Sur ce point, le mwotlap fonctionne comme le nahuatl, ou comme le tagalog ou autres langues de la même famille, et mérite donc de figurer parmi elles, fût-ce sous l'étiquette de "langues omni-prédicatives". Pourtant, on voit bien qu'à strictement parler, et si l'on prend au sérieux la mécanique de la phrase mwotlap, ces trois catégories n'ont pas en commun la prédicativité directe, mais la *capacité de former des prédicats de la même façon*. Certes, les noms et les adjectifs sont autant prédicatifs que les verbes – mais il peut être intéressant de renverser la formule, et de souligner qu'en mwotlap, les verbes sont **aussi peu prédicatifs** que les noms et les adjectifs. N'est-il pas remarquable, en effet, que les verbes n'appartiennent pas aux catégories directement prédicatives ?

On a donc un schéma commun à ces trois parties du discours majeures, du moins pour les prédicats aspectualisés. Par ailleurs, les noms ont d'autres façons d'accéder à la prédicativité, en fonction de la signification du prédicat :

- locatif (ex. **Li-siok** ‘C'est dans la pirogue’)
- adverbial (ex. **Bi-siok** ‘C'est pour la pirogue’)
- équatif / attributif (ex. **Ni-siok** ‘C'est une pirogue’)
- aspectualisé (ex. **Mal siok** ‘C'est déjà une pirogue’)

¹ On peut ajouter les numéraux à cette liste : **Inti-k mal vētēl** ‘Mes enfants sont déjà (au nombre de) trois’. Nous reparlerons en détail de la prédicativité et de l'aspectualité des différentes catégories lexématiques au § II p.699.

Tableau 3.7 – Classes lexématiques majeures, translation et types de prédicat

<i>Qualifiant</i>	<i>translatif</i>	<i>type de prédicat</i>
VERBES	marque TAM	→ prédicat aspectualisé
ADJECTIFS		
NOMS		
NOMS	nA- substantivant	→ prédicat équatif
NOMS	bE- adverbial	→ prédicat adverbial
NOMS	IE- locatif	→ prédicat locatif

Ni les verbes, ni les adjectifs¹, ne connaissent d'autres processus de translation que l'aspectualisation.

F. DES PRÉDICATS AUX SUBSTANTIFS (LE SUBSTANTIVANT **MEY**)

De nombreuses structures du mwotlap gagneraient à être (re)formulées en termes de translation, au risque de faire tenir toute la syntaxe de la langue dans le présent chapitre. Néanmoins, nous limiterons nos illustrations à l'aide d'un dernier exemple : le morphème **mey**. S'apparentant à un pronom relatif, ce dernier va nous permettre d'effleurer les liens entre translation et subordination.

1. *Un translatif subordonnant*

(a) *Des prédicatifs à l'entrée*

Le morphème **mey** (variante littéraire **m̄ey**) n'apparaît jamais seul, mais se trouve systématiquement suivi d'une séquence prédicative ou propositionnelle. Par exemple, on trouve **mey** suivi d'un lexème *attribut*, lequel est intrinsèquement prédicatif :

(233) ... **mey namnan** ' [qqch/qqn] qui est super'
REL être.super

Mais il peut également s'agir d'un *attribut* obtenu par translation au moyen, disons, des marques TAM :

(234) ... **mey ni-lwo** ' [qqch/qqn] qui est grand'
REL STA-grand

(235) **mey mo-hohole tō en** ' [celui] qui a parlé'
REL PRT₁-parler² PRT₂ COÉ

Mey ne se combine pas seulement aux attributs, mais à n'importe quel prédicat. C'est le cas, par exemple,

¹ Il existe une façon standard de transformer un adjectif en nom, pour désigner une personne caractérisée par tel attribut : c'est d'en faire l'épithète du nom *et* 'personne' – ex. **qagqag** 'blanc' → **et qagqag** 'Blanc, personne blanche' → substantivation avec **nA-** : **n-et qagqag** 'un Blanc' [cf. ex.(73) p.173, (123) p.182, ainsi que le §(c) p.405]. Cependant, il serait audacieux de parler ici de translatif (**n-et**), car ce syntagme est fortement restreint sémantiquement (réfèrent humain singulier) ; il est plus sage d'y voir une simple combinaison Nom + Adjectif.

- des prédicats locatifs : **mey aṃag** ‘celui d'avant, celui d'autrefois’,
- des prédicats adverbiaux : **mey be-leg** ‘celui [qui est] pour le mariage’,
- des prédicats substantivaux : **mey wotwotṃag** ‘[celui qui est] l'aîné’,
- des prédicats numéraux : **mey vitwag** ‘l'autre’ [*lit.* celui qui est "un"]...

L'interprétation syntaxique de ces combinaisons présente parfois une ambiguïté, lorsque l'élément qui suit fonctionne également comme épithète ; **mey be-leg** serait alors glosé "celui pour-le-mariage". Pourtant, il est impossible de combiner **mey** à des lexèmes épithètes, comme des adjectifs : **mey liwo* ‘celui grand’ ; pour cela, il est indispensable de passer par une prédicativisation de cet adjectif, sous la forme (234). Voilà qui prouve que **mey** ne peut être suivi que d'un syntagme prédicat, quelle que soit la structure interne de ce dernier.

(b) Des substantifs à la sortie

Si nous venons de définir la nature du transférend (i.e. l'élément qui se combine à **mey**), il reste à observer le comportement syntaxique du "transféré", i.e. le résultat de la combinaison avec **mey**. On rencontre ces syntagmes en position d'actant sujet ou objet :

(236) **Mey hag Aplōw** <ni-mat>. ‘Celui [qui habitait] Valuwa là-bas, mourut.’
REL (haut) Valuwa AO-mort

(237) **No** <ne-myōs> **mey ni-lwo**. ‘Je préfère celui qui est grand / le grand.’
ISG STA-aimer REL STA-grand

...en régime de préposition :

(238) <Itōk> **den mey aṃag**. ‘C'est mieux que celui d'avant.’
être.bon ABL REL avant

...en possesseur :

(239) **ēntē-n mey na-lqōvēn en**. ‘l'enfant de [celle qui est] la femme’
enfant-3SG REL ART-femme COÉ

...en prédicat équatif :

(240) **Igni-k en,** <**mey hag tō**>. ‘Mon mari, c'est celui qui est assis.’
époux-1SG COÉ REL assis PRST

...en épithète :

(241) **na-haphap mey ne-het** ‘des mauvaises choses (= des bêtises, etc.)’
ART-choses REL STA-mauvais [des choses qui sont mauvaises]

...et même en vocatif :

(242) **Ey ! Mey nu-su !** ‘Hé ! Petit !’ [*lit.* celui qui est petit]
EXCL REL STA-petit

En revanche, on ne trouve **mey** (+ Préd.) ni comme circonstant, ni comme adjectif.

Il n'est pas difficile de voir à quelle catégorie correspondent toutes ces fonctions : on retrouve là exactement les mêmes compatibilités que pour les *substantifs*¹. Et en effet, le résultat de cette combinaison est systématiquement un syntagme référant à une entité du monde (*ce qui P / celui qui P*). Il demeure possible, quoique partiellement inexact, de décrire *mey* comme un pronom relatif (cf. notre glose 'REL'), ou du moins un subordonnant ; mais on obtient une description plus efficace de ce morphème si on le représente comme un morphème translatif : c'est en effet grâce à lui que n'importe quel prédicat devient capable d'exercer les fonctions syntaxiques des substantifs.

On obtient donc un nouveau processus de traduction – à ceci près que l'*input* n'est pas une catégorie syntaxique proprement dite, mais n'importe quel syntagme prédicatif. Dans ce cas de figure, nous parlerons de la macro-catégorie des prédicatifs².

Figure 3.9 – Traduction des prédicats en substantifs

PRÉDICATIFS		SUBSTANTIFS
(prédicat aspectualisé, locatif, adverbial, équatif, etc.)		fonctions: actant, possesseur, thème, vocatif, prédicat équatif
	+ translatif <i>mey</i>	<i>Pēlēt</i> 'Fred'
		<i>na-lqōvēn</i> 'une/la femme'
<i>mitiy tō</i> 'dort'	⇒	<i>MEY mitiy tō</i> 'celui qui dort'
<i>nu-su</i> 'est petit'		<i>MEY nu-su</i> 'le petit'
<i>aṃag</i> 'est avant'		<i>MEY aṃag</i> 'celui d'avant'
<i>na-lqōvēn</i> 'est une femme'		<i>MEY na-lqōvēn</i> 'la femme'
<i>gēn</i> 'est là'		<i>MEY gēn</i> 'celui-là'

(c) Commentaires

(c.1) Des substantifs re-substantivés ?

Parmi les commentaires que suscite ce tableau, on notera la possibilité de prendre un substantif (en lui-même prédicatif), et de le "resubstantiver" : ex. *na-lqōvēn* 'une/la femme' → *MEY na-lqōvēn* [celle qui est une femme] → 'la femme'. Les deux syntagmes sont syntaxiquement interchangeables ; du point de vue sémantique, ils sont aussi quasiment synonymes, à ceci près que le syntagme en *mey* suggère un contraste explicite avec un autre référent dans le contexte, du type *celui qui est P* (vs. *celui qui n'est pas P*). C'est ainsi que l'on utilisera préférentiellement les formes en *mey* pour décrire la cérémonie du mariage, entre d'un côté *mey na-tṃan* 'celui qui est l'homme', et de l'autre *mey na-lqōvēn* 'celle qui est la femme'.

¹ On notera cependant que la fonction d'épithète est beaucoup plus rare avec les substantifs purs qu'avec les syntagmes en *mey*, type (241). Ceci n'invalide pas notre raisonnement général.

² Cette notion de macro-catégorie correspond exactement à celle de "*super partie du discours*" employée par Lemaréchal (1989: 26). C'est aussi le même auteur (1989 ; 1996 b) qui suggère d'expliquer certaines structures subordonnantes sur le modèle de la traduction.

(c.2) Les substantifs déictiques

D'autre part, la *Figure 3.9* évoque un paradigme grammatical dont nous n'avons pas encore parlé : les déictiques. À lui seul, un déictique peut remplir les fonctions d'épithète, de prédicat, de circonstant, et donc se comporte comme un *adverbe* (*gōh* ≈ 'ici, -ci'...). Il est incapable de former à lui seul un syntagme substantival, ex. un actant :

(243) **Gōh* <ne-het>. **Ci est mauvais*.
 DX1 STA-mauvais

Pour ce faire, le morphème *mey* est indispensable, à la manière du français *celui* dans *celui-ci / celui-là* :

(244) ***Mey gōh*** <ne-het>, ***mey nōk*** <iṭōk>.
 REL DX1 STA-mauvais REL DX3 être.bon
 'Celui-ci est mauvais ; celui-là est bon.'

C'est ainsi que les déictiques sont translétés en substantifs au moyen de *mey*. Dans la mesure où ce dernier fonctionne comme un relatif, la combinaison implique une lecture prédicative du déictique : *mey gōh* = 'celui-ci' = [celui] qui est ici.

Les déictiques du mwotlap seront détaillés au §B p.280.

2. De la relativation en mwotlap

(a) Relatives simples vs. relatives complexes

Nous n'avons cité ici que les emplois de *mey* qui l'apparentent le plus à un translatif, dans la mesure où il affecte uniformément toute une (super-) classe de lexèmes –les *prédicatifs*– pour les transformer en une autre classe syntaxique –les *substantifs*. Nous n'avons pas mentionné d'autres usages de *mey*, très proches des précédents, dans lesquels il ne porte pas sur un simple syntagme prédicatif, mais sur toute une proposition ; ceci s'observe, en particulier, lorsque *mey* coréfère à un autre actant que le sujet dans la relative :

(245) **na-lqōvën** **mey** **ne-leg** 'une/la femme qui est mariée'
 ART-femme REL STA-marié *mey* substantivise un simple prédicat

(245)' **na-lqōvën** **mey** **ᄤ** **imam** **me-leg** **leh** **mi** **kē** EN
 ART-femme REL SUB père PFT-marié changer avec 3SG COÉ
 'la femme avec laquelle mon père s'est remarié'

Cette structure relative (245)' est plus complexe que la précédente (245), et la simple règle de translation de la *Figure 3.9* n'est plus suffisante. En effet, les "relatives complexes" type (245)' présentent un certain nombre de caractéristiques syntaxiques que n'ont pas les "relatives simples" type (245) :

- les relatives complexes (RC) sont plus longues, car elles contiennent non pas seulement un syntagme prédicatif, mais toute une proposition ; en particulier, les RC peuvent comporter un *sujet syntaxique*, ce qui est exclu avec les RS ;
- en général, les RC comportent un pronom résomptif (souvent 3SG *kē* pour les humains, *aē* pour les non-humains) ;

- en général, les RC sont closes par le clitique déictique *en* marquant la coénonciation, *i.e.* ≈ l'anaphore [§7 p.315] ;
- surtout, les RC mettent généralement en jeu une véritable marque de subordination *a*, exclue dans les RS ;
- dans certaines conditions, qui restent à explorer, ces relatives en *a* peuvent se passer du morphème *mey*, si bien que c'est alors le seul subordonnant *a* qui joue le rôle de relateur.

Le statut exact de cette marque de subordination *a*, et la structure précise des propositions relatives en mwotlap, méritent des développements qui n'ont pas leur place ici. Les problèmes syntaxiques et sémantiques de ces propositions ne sont pas tous résolus.

(b) Une étrange grammaticalisation

L'étymologie de *mey* intrigue. Les langues voisines ne présentent aucun pronom relatif qui ressemble à cette forme du mwotlap. En revanche, elles possèdent un lexème nominal phonétiquement proche, signifiant 'enfant' : mota *m̄era*, mosina *m̄er̄m̄er* = vürēs *m̄ir̄m̄iar* 'enfants'... Le mwotlap a perdu ce nom en tant que tel, mais l'a maintenu dans deux composés : *leplep-m̄ey* 'enfanter' [*lit.* *lep* 'prendre, accoucher' + **m̄ey* 'enfant'] ; et *nēt̄m̄ey* '[terme relevé pour] enfant, bébé' < **nātu-m̄éra*.

Clark (2000) reconstruit d'ailleurs un étymon **m̄era* 'child, person of' au niveau du PNCV (< PEO **m̄era*). Les reflets de cette racine dans les langues modernes du Vanuatu élargissent souvent leur signification, de l'enfant à la personne en général, *spéc.* personne en tant qu'elle est originaire d'un endroit : paama *mee-Voumo* 'les gens de Paama'. Nous avons d'ailleurs rencontré cette ambiguïté en araki¹ : ARK *mada hetehete* 'un petit enfant' (*hetehete* 'petit') → *mada Ramapo* 'les gens de Malo'.

Voilà qui fournit une étymologie plausible pour le mwotlap *mey*. Du point de vue formel, on se rappellera que la forme littéraire / recherchée de ce morphème est *m̄ey*, homophone de la racine **m̄ey* 'enfant' que nous avons citée plus haut. En ce qui concerne la signification, on peut tout à fait imaginer que le terme 'enfant' se soit d'abord élargi, comme dans d'autres langues, à un sens plus général / abstrait, désignant une personne par sa relation avec autre chose, ex. l'origine géographique ; dans un second temps, ce terme de relation se serait étendu à n'importe quelle prédication (d'où l'utilisation comme subordonnant), en même temps que la référence se serait élargie des seuls humains (< **m̄ey* 'enfant') à toute entité possible, animée ou non, concrète ou abstraite, etc. C'est ainsi qu'un ancien terme signifiant 'enfant (de)' s'est grammaticalisé en pronom relatif.

Aujourd'hui, la traduction du terme "enfant" prend au moins trois formes :

- pour désigner la relation 'enfant de, fils de' (ital. *figlio*) : le substantif inaliénable *inti~* ;
- un substantif aliénable, dans le registre soutenu (*nē-*)*nēt̄m̄ey* 'bébé, enfant' ;
- le plus souvent, des syntagmes consistant à substantiver l'adjectif *su* 'petit' [cf. (242)] : 'un enfant' = *n-et su* [*lit.* une personne petite] / *mey nu-su* [*lit.* celui qui est petit] ; 'les enfants' = *ige susu* [collectif + petit:rédupl.].

¹ Voir François (à paraître a). Le forme *mada* se prononce [mara], et provient de **m̄era*.

G. SYNTHÈSE : L'ART DE LA TRANSLATION EN MWOTLAP

La théorie de la translation, proposée par Tesnière (1953; 1956) puis par Lemaréchal (1989; 1996 *b*), permet de donner un nouvel éclairage à un grand nombre de processus syntaxiques. Par exemple, la notion de **translatif** nous a permis de traiter de façon rigoureusement parallèle des morphèmes dont l'analyse traditionnelle occulte les points communs :

- deux préfixes traditionnellement analysés comme des prépositions : **bE-** ‘pour’, **IE-** ‘dans’ ;
- un préfixe traditionnellement analysé comme un dérivatif : **tE-** ‘originaire de’ ;
- un préfixe traditionnellement analysé comme un article : **nA-** ;
- un morphème traditionnellement analysé comme un pronom relatif **mey** ;
- à quoi s'ajoute tout un paradigme de marques aspecto-modales (préfixes, clitiques...), traditionnellement analysées comme "indices verbaux".

Nous avons montré les insuffisances de chacune de ces analyses traditionnelles pour rendre compte précisément des faits du mwotlap. Par exemple, définir les marques aspecto-modales comme des "indices verbaux" a le tort de privilégier les verbes dans ce processus, alors que les adjectifs –et même les noms– sont autant concernés ; en outre, la formulation en termes d'*indices* ne permet pas de savoir à quel niveau placer des propriétés aussi essentielles que la *prédicativité* des verbes : est-ce le verbe lui-même qui est prédicatif ? ou bien le verbe pourvu de ses "indices" ¹ ? et qu'en est-il des noms, adjectifs, etc. ?

1. *Catégories syntaxiques et translation*

La théorie de la translation permet de rafraîchir les données, tout en en révélant l'organisation interne. Le mwotlap distribue ses radicaux lexicaux dans un nombre limité de catégories, dites *classes lexématiques* : verbe, adjectif, nom, adjectif, attribut, locatif, adverbe, substantif, numéral. Ces dernières ont été entièrement définies sur des critères distributionnels, internes à la langue, et ne doivent rien ni aux langues européennes, ni à des définitions *a priori* des catégories syntaxiques.

Le processus de translation permet à un élément quelconque d'une catégorie X de migrer vers la catégorie Y, et conséquemment de jouir des mêmes compatibilités syntaxiques que n'importe quel autre membre de cette classe Y. Ainsi, alors que le nom **siok** ‘pirogue’ n'est pas prédicatif, sa combinaison avec le translatif **IE-** crée un syntagme **li-siok** ‘dans la pirogue’ ; ce dernier fait désormais partie de la classe des locatifs, et comme tel devient compatible avec toutes les fonctions des locatifs (circonstant, prédicat, thème, épithète).

Parmi les nombreux cas de translation que l'on peut reconnaître dans le système, nous en avons isolé six principaux. La plupart de ces processus consistent à verser les membres d'une seule catégorie dans une autre : ce sont les translations simples (**IE-**, **tE-**, **bE-**, **nA-**). Par ailleurs, nous avons rencontré deux translations polyvalentes, susceptibles d'affecter, de la même façon, plusieurs catégories à la fois ; ce faisant, ces translations définissent des *macro-catégories*, i.e. des ensembles de plusieurs classes lexématiques caractérisées localement par un même comportement syntaxique :

¹ Cf. la critique de Lemaréchal (1989: 55) : "un verbe n'a [pas] besoin des 'indices' et des 'modalités verbales' pour être un verbe".

- Le paradigme des marques aspecto-modales permet de former des prédicats aspectualisés à partir de lexèmes verbaux ~ adjectivaux ~ nominaux. Ce processus définit la macro-catégorie des **classes de lexèmes indirectement prédicatifs** (noms, adjectifs, verbes).
- Le morphème *mey* (≈ pronom relatif) traite de la même façon tous les prédicats, en les translatant uniformément en substantifs. Ce processus définit la macro-catégorie des **classes de lexèmes directement prédicatifs** (attributs, locatifs, adverbes, numéraux, substantifs).

La seule classe lexématique qui reste en dehors de ces deux macro-catégories, *i.e.* qui ne soit prédicative ni directement ni indirectement, est la catégorie des adjoints du prédicat [§3 p.158].

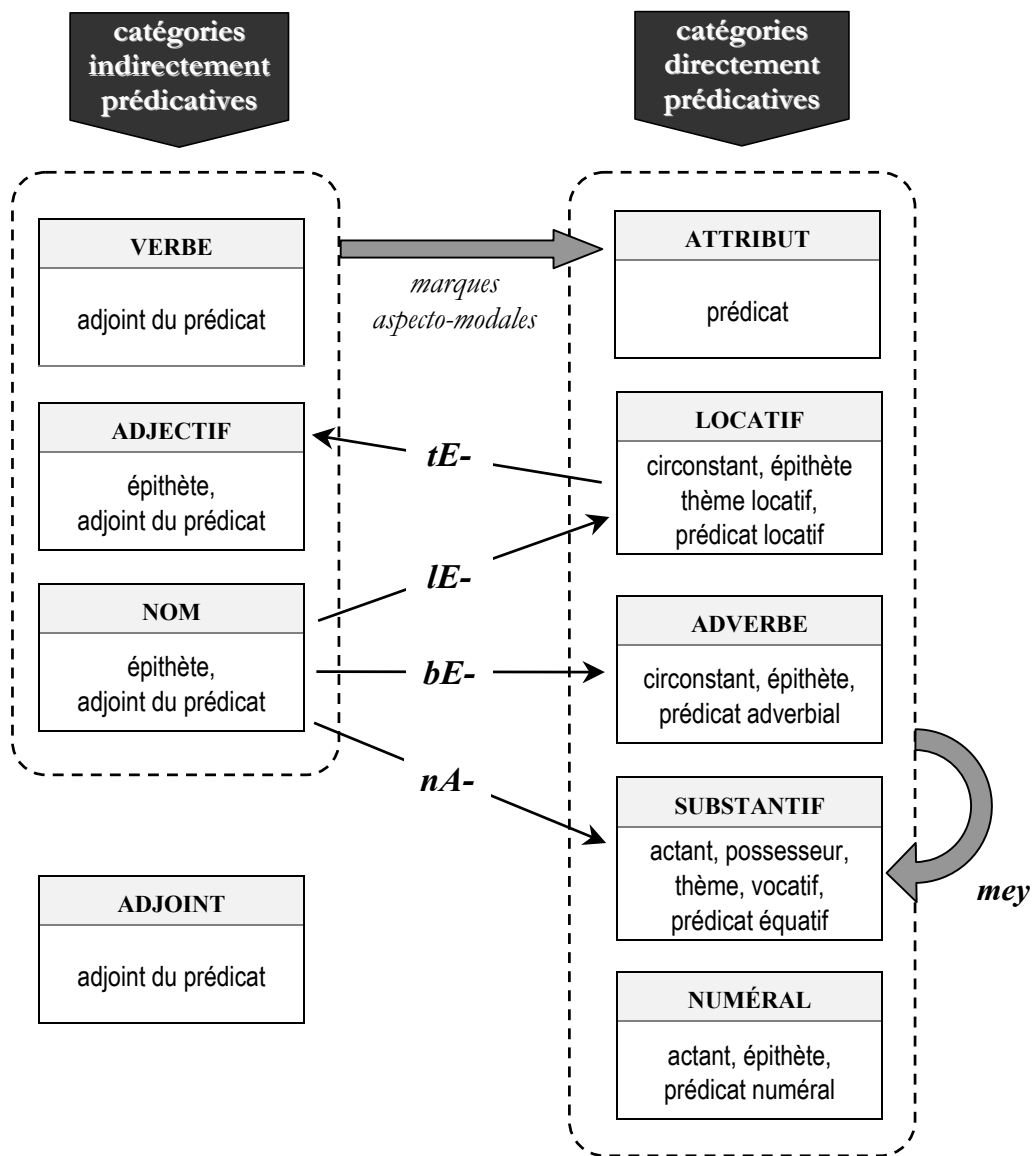
2. Schéma récapitulatif

La *Figure 3.10* p.226 constitue une synthèse de tous les faits relatifs à la translation en mwotlap. En même temps qu'elle récapitule les six processus de translation que nous avons décrits, elle met en perspective les deux niveaux de parties du discours :

- D'une part, les *catégories de lexèmes* simples (rectangles au trait continu) ; les translations entre ces catégories sont indiquées par des flèches fines. Pour chaque classe, on rappelle ses fonctions fondamentales.
- D'autre part, les *macro-catégories* (encadrés au trait pointillé) ; les translations à partir de ces macro-catégories sont indiquées par des flèches épaisses.

L'essentiel de la syntaxe du mwotlap se trouve concentré dans ce schéma.

Figure 3.10 – Catégories et macro-catégories de lexèmes, translation et prédicativité en mwotlap



III. Composition et dérivation

Nous venons de passer en revue les différentes manières dont le processus de translation permettait de verser n'importe quel membre d'une catégorie X vers une catégorie Y – et ce, au moyen d'un morphème bien identifiable (le translatif). Les procédés de **dérivation** et de **composition** diffèrent de la translation, par le fait qu'ils ne portent que sur une partie d'une catégorie donnée, et doivent donc être mémorisés dans le lexique. Si productifs soient-ils, ils ne sont pas aussi libres que les phénomènes purement syntaxiques que nous avons décrits jusqu'à présent ; en mwotlap comme ailleurs, dérivation et composition sont des stratégies de développement lexical, et sont donc soumis à une résistance plus forte que la simple constitution de syntagmes au cours de l'énonciation.

En accord avec la caractérisation classique de ces deux procédés, nous distinguerons la dérivation de la composition, en fonction de la nature des composants qu'ils mettent en jeu :

- la **dérivation** n'affecte qu'un seul radical lexical, au moyen d'affixes ou de procédés morphologiques (ex. réduplication) ; elle peut s'accompagner ou non d'un changement de classe lexématique ;
- la **composition** consiste à combiner au moins deux lexèmes (\pm) autonomes, pour former une unité lexicale complexe.

A. DÉRIVATION RADICALE ET CONVERSION

Nous nous intéresserons d'abord à un type particulier de dérivation, particulièrement exploité en mwotlap, qui ne met en jeu aucun affixe segmental (ex. préfixe). Au lieu de cela, on a soit des processus de dérivation basés sur la réduplication du radical (ex. *dēm* 'penser' → *dēm dēm* 'pensée'), soit des formes de dérivation *zéro*, sans modification morphologique (ex. *hyo* 'long' → *hyo* 'longueur') ; ce dernier phénomène s'appelle aussi conversion.

1. Des verbes aux noms

(a) Réduplication ou article ?

Le procédé le plus productif de dérivation lexicale est sans doute celui qui permet de dériver un *nom* à partir d'un *verbe*. Ce processus de dérivation met en jeu une des techniques les plus exploitées en mwotlap : la réduplication. Fortement polysémique, la réduplication sert également à former le pluriel de certains substantifs (Substantif → Substantif), ou bien à former une forme intensive des verbes (Verbe → Verbe). Le principal critère qui permet de définir ici un cas particulier de la réduplication, est la compatibilité avec l'article des noms : ainsi, alors que le verbe *dēm* 'penser' est incompatible avec l'article (**nē-dēm*), le dérivé *dēm²* → *dēm dēm* peut tout à fait être préfixé par *nA-* : *nē-dēm dēm* 'pensée, idée'.

Une observation hâtive des faits pourrait laisser croire que l'instrument de la dérivation { Verbe → Nom } est précisément cet article *nA-* :

The prefix /nV-/ is also used to derive a noun from a verb: (...) /kaka/ 'tell story'
> /na-kaka/ 'story', /ɣen-ɣen/ 'eat' > /ne-ɣen-ɣen/ 'food'.

(Crowley 2002: 591)

Malgré son apparence de vérité, cette analyse ne cadre pas avec la syntaxe du mwotlap. En effet, nous avons montré que les noms n'ont pas besoin de leur article *nA-* pour être des noms – pire encore : les noms ne sont vraiment des *noms* que lorsqu'ils sont précisément privés de cet article ; tout au plus ont-ils la possibilité de se combiner au translatif *nA-* pour former un syntagme substantival, commutant avec les Substantifs dans l'énoncé. Considérer que la dérivation est opérée par *nA-*, serait aussi erroné que si, pour l'anglais, on prêtait à l'article *a* le rôle de dériver un nom à partir d'un verbe, ex. *drink* → *a drink* ; en l'occurrence, on sait qu'il faut parler de dérivation zéro, ou "conversion" (Kerleroux 2000).

En réalité, s'il est vrai que *ne-gengen* signifie 'la nourriture', il s'agit là d'un nom substantivé, dont le radical est *gengen* 'nourriture'. Ce nom *gengen* est lui-même dérivé du verbe *gen* 'manger' (dont la forme rédupliquée, en tant que verbe, est aussi *gengen*). Ainsi, une forme à redoublement comme *gengen* est ambiguë, pouvant correspondre aussi bien à un verbe (rédupliqué) qu'à un nom (obtenu par réduplication à partir du verbe). Mais cette ambiguïté disparaît quand la forme est replacée dans son contexte :

(246) **Nok et-gengen te.** 'Je ne mange pas.'
 1SG NÉG₁-manger² NÉG₂ **Je ne suis pas un aliment.*

(246)' **Nē-tēnge gōh et-gengen te.**
 ART-plante DX1 NÉG₁-nourriture NÉG₂
 'Cette plante n'est pas un aliment (= ne se mange pas).'
 **Cette plante ne mange pas.*

Gengen est un verbe en (246), mais un nom en (246)'¹. D'un point de vue strictement formel, ceci peut se montrer par la possibilité d'avoir la forme simple en (246) –*Nok et-gen te*. 'Je ne l'ai pas mangé' – mais pas en (246)' – **Nē-tēnge gōh et-gen te*. L'analyse sémantique en termes de diathèse permet aussi de départager les deux exemples : l'orientation primaire de *gengen* est vers son agent lorsque c'est un verbe (246) ; alors qu'elle est vers le patient, ou vers le procès lui-même, lorsqu'il s'agit du nom déverbal (246)'². D'autre part, on peut trouver la forme *gengen*, sans article, dans des contextes syntaxiques où seuls les noms sont autorisés, à l'exclusion des verbes (ex. avec *tateh* 'il n'y a pas' + *Nom*) :

(247) **Me gōh, tateh gengen.** 'Ici, il n'y a pas de nourriture.'
 VTF DX1 non.exist nourriture

Ce n'est donc pas l'article *nA-* qui opère la dérivation du Verbe en Nom, mais la réduplication, et elle seule :

<i>verbe</i>		<i>nom dérivé</i>		<i>→ substantivable en :</i>
<i>gen</i>	'manger'	<i>gengen</i>	'nourriture'	<i>ne-gengen</i>
<i>mtiy</i>	'dormir'	<i>mtimtiy</i>	'sommeil'	<i>na-mtimtiy</i>
<i>teñ</i>	'pleurer'	<i>teñteñ</i>	'sanglots'	<i>ne-teñteñ</i>

¹ L'absence d'article est normale, quoiqu'optionnelle, dans les énoncés négatifs. Cf. §(b) p.938.

² Voir Lemaréchal (1989). Nous développons cette analyse en termes d'orientation, pour départager les verbes des noms, au §(e.2) p.722.

Par ailleurs, certains verbes posent problème, car ils se présentent toujours sous une forme rédupliquée, et ne possèdent pas, en synchronie, de forme simple [§(a) p.137]. Dans ce cas, le radical nominal est formellement identique à celui du verbe :

<i>verbe</i>		<i>nom dérivé</i>		→ <i>substantivable en :</i>
<i>kaka</i>	'converser'	<i>kaka</i>	'conversation'	<i>na-kaka</i>
<i>mtēgteg</i>	'craindre'	<i>mtēgteg</i>	'peur'	<i>na-mtēgteg</i>
<i>gaygay</i>	'gratter'	<i>gaygay</i>	'gratte (maladie)'	<i>na-gaygay</i>

(b) Les noms déverbaux : exemples

Dans les exemples qui suivront, nous indiquerons les verbes sous leur forme simple (quand elle existe), et les noms sous leur forme substantivée, *i.e.* préfixée en **na-**, car c'est leur forme de citation ; le lecteur aura pourtant compris que cet article **na-** n'est *pas* l'instrument de la dérivation.

Même s'ils obéissent tous au même processus de réduplication, nous choisissons de classer les exemples de noms verbaux en fonction de leur orientation primaire (Lemaréchal 1989), *i.e.* leur diathèse. En effet, comme dans d'autres langues, un nom dérivé d'un verbe peut référer :

- à l'agent (FÇS *guider* → *guide*)
- au patient (FÇS *boire* → *boisson*)
- à l'instrument (FÇS *limer* → *lime*)
- au procès lui-même (FÇS *draguer* → *drague*)

Nous verrons par la suite quelques structures plus productives pour les noms d'agent et d'instrument.

(b.1) Noms d'action

L'emploi le plus régulier de la déverbation consiste à former un nom d'action, *i.e.* nom référant à l'événement lui-même.

1. Emploi intransitif

Le cas le plus simple est fourni par les verbes intransitifs (ou des verbes transitifs, dans leur emploi intransitif).

<i>tig</i>	'se tenir debout'	→ <i>ni-tigtig</i>	'position debout'
<i>hag</i>	'être assis'	→ <i>na-haghag</i>	'position assise'
<i>mtiy</i>	'dormir'	→ <i>na-mtimtiy</i>	'sommeil'
<i>mat</i>	'mourir'	→ <i>na-matmat</i>	'la mort'
<i>hole</i>	'parler'	→ <i>no-hohole</i>	'parole, langage'
<i>meh</i>	'être douloureux'	→ <i>ne-memeh</i>	'douleur'
<i>dēm</i>	'penser'	→ <i>nē-dēmdēm</i>	'pensée, réflexion, idée'
<i>tog</i>	'rester, vivre'	→ <i>no-togtog</i>	'mœurs, façon de vivre'
<i>galeg</i>	'faire, fabriquer'	→ <i>na-gagaleg</i>	'fabrication, façon de faire'
<i>vatgo</i>	'enseigner'	→ <i>na-vatvatgo</i>	'enseignement'

<i>van</i>	‘aller’	→ <i>na-vanvan</i>	‘marche, voyage’
<i>et</i>	‘voir’	→ <i>n-etet</i>	‘vision, opinion’
<i>yap</i>	‘écrire’	→ <i>na-yapyap</i>	‘écriture’
<i>myōs</i>	‘aimer, désirer’	→ <i>na-myōmyōs</i>	‘idylle...’ [n.1 p.236]
<i>suwsuw</i>	‘se baigner’	→ <i>nu-suwsuw</i>	‘baignade’
<i>sisiy</i>	‘se raser’	→ <i>ni-sisiy</i>	‘rasage’

Noter certaines formes sans redoublement :

<i>vēytitit</i>	‘se bagarrer’	→ <i>nē-vēytitit</i>	‘bagarre’
<i>yōs tiwag</i>	‘se réunir’	→ <i>nō-yōstiwag</i>	‘réunion, conseil’
<i>hag hiy</i>	‘s'asseoir’	→ <i>na-haghiy</i>	‘séance, session’
<i>wēmlag</i>	‘draguer’	→ <i>nē-wēmlag</i>	‘drague’

On peut ajouter à cette liste une racine adjectivale (ou plutôt *attribut* – cf. p.158), qui dérive aussi son nom abstrait par reduplication, comme les verbes :

<i>haytēyēh</i>	‘adéquat, égal’	→ <i>na-hayhaytēyēh</i>	‘ressemblance, analogie’
-----------------	-----------------	-------------------------	--------------------------

2. Emploi transitif, et incorporation de l'objet

Parfois, ce n'est pas seulement un radical verbal qui se trouve dérivé en nom, mais tout un syntagme, composé de Verbe + Objet. Dans ce cas, la règle est toujours la même : le verbe se reduplique (comme pour les verbes intransitifs), et l'objet s'incorpore au verbe, en perdant son article. Il en résulte nécessairement une suite de deux noms :

<i>in_v na-ga_N</i>	‘boire le kava’	→ <i>n-inin_N ga_N</i>	‘la consommation de kava’
---	-----------------	--	---------------------------

L'intérêt de cette structure (*n-inin ga*) est qu'elle est syntaxiquement ambiguë. D'une part, on peut voir en *ga* un objet incorporé, associé à *in* en tant que verbe – cf. le syntagme verbal à objet incorporé (*inin ga*) ‘boire-le-kava’. Mais en même temps, le contact de deux radicaux nominaux (*inin* ‘boisson, consommation’ + *ga* ‘kava’) rappelle fortement les structures de détermination nominale en N_1-N_2 [§(a) p.187]. L'ambiguïté dont nous parlons n'est pas seulement un problème d'interprétation pour le linguiste, et nous avons vu que le locuteur lui-même pouvait hésiter entre les interprétations nominale vs. verbale de telles structures [cf. §(c) p.184] ; aussi pouvons-nous (devons-nous !) nous dispenser de trancher définitivement la question. Autrement dit, dans (*n-*)*inin ga*, le nom *ga* est aussi bien l'objet (interne) du verbe *inin* ‘boire’, que le déterminant du nom *inin* ‘boisson’.¹

D'une façon générale, ces *noms verbaux à objet incorporé* réfèrent préférentiellement à une action culturellement saillante, susceptible d'être lexicalisée. Par exemple, la locution *n-inin ga* ‘la consommation de kava, le fait de boire du kava’ est fréquente dans le discours ; mais on n'entend guère de nom verbal du type **n-inin bia* ‘le fait de boire de l'alcool’ : en effet, même si elle n'est pas inconnue à Mwotlap, la consommation d'alcool n'est pas (encore) devenue une institution.

Les autres syntagmes incorporants ont en commun cette haute fonctionnalité sociale (activités traditionnelles, etc.) – garantie d'une intégration stable dans le lexique :

¹ Accessoirement, on notera qu'une séquence comme *inin ga* est une *dérivation*, si l'on considère que le point de départ est le syntagme *in na-ga* ; mais c'est une *composition*, si l'on y voit la jonction de deux lexèmes nominaux *inin* ‘boisson, fait de boire’ + *ga* ‘kava’. Les deux interprétations conviennent également.

<i>yah nē-sēm</i>	‘limer les coquillages <i>nēsēm</i> pour fabriquer la monnaie traditionnelle’ → <i>na-yayah sēm</i> ‘le limage de la monnaie’
<i>tēleg na-hay</i>	‘confectionner le grand filet de pêche en palmes de coco (<i>nahay</i>)’ → <i>nē-tētēleg hay</i> ‘la confection du <i>nahay</i> ’
<i>tēq no-qon</i>	‘chasser les pigeons au lance-pierres’ → <i>nē-tēqtēq qon</i> ‘la chasse aux pigeons’
<i>dow nē-tqē</i>	‘désherber le jardin’ → <i>no-dowdow tēqē</i> ‘le désherbage, l’entretien du jardin’
<i>woh na-nēy</i>	‘casser les amandes avec une pierre plate’ → <i>no-wowoh nēy</i> ‘le cassage des amandes’
<i>wuh na-yaw</i>	‘immoler un cochon hermaphrodite (<i>nayaw</i>)’ → <i>nu-wuwuh yaw</i> ‘la cérémonie du sacrifice d’un cochon <i>nayaw</i> ’
<i>galeg n-ēm</i>	‘fabriquer une maison’ → <i>na-gagaleg ēm</i> ‘la construction de maisons, l’architecture’
<i>wēl na-lqōvēn</i>	‘acheter une femme, i.e. l’épouser (en l’échange de biens)’ → <i>nē-wēlwēl lōqōvēn</i> ‘l’acquisition d’une épouse, le mariage’

Notons un exemple sans reduplication :

<i>tuw nō-bōt</i>	‘détacher l’ombilic (...du neveu, porté en collier par la tante)’ → <i>nu-tuw bōt</i> ‘le dénouage de l’ombilic’ [nom de la coutume ¹]
-------------------	---

Nous retrouverons ces *noms d’action* au §(c), dans la dérivation de noms d’agent, etc.

(b.2) Nom d’instrument

Parfois, le nom dérivé du verbe désigne non seulement l’action elle-même, mais aussi l’instrument typique de cette action :

<i>tow</i>	‘mesurer, composer’	→ <i>no-towtow</i>	‘mesure, composition’ ‘règle, équerre’
<i>wyiy</i>	‘moudre, percer’	→ <i>na-wyiywyiy</i>	‘action de moudre’ ‘foret, perçoir, tarière’
<i>yip</i>	‘souffler, faire du vent’	→ <i>ni-yipyip</i>	‘éventail’
<i>hay na-pgal</i>	‘déclarer la guerre’ [nom d’une plante utilisée comme signe de conflit]	→ <i>na-hayhay vagal</i>	‘déclare-guerre’
<i>san ni-sis</i>	‘ceindre les seins’	→ <i>na-sansan sis</i>	‘soutien-gorge’

Le plus souvent, les noms d’instruments sont obtenus par d’autres procédés : préfixe *wō-* [§3 p.248] ; syntagme en *n-age* + nom d’action [§1 p.234].

(b.3) Nom de patient

Le nom déverbal peut désigner à la fois l’action et le patient de l’action :

<i>gen</i>	‘manger’	→ <i>ne-gengen</i>	‘1. repas, fête ; 2. nourriture’
<i>in</i>	‘boire’	→ <i>n-inin</i>	‘boisson’
<i>il</i>	‘badigeonner’	→ <i>n-ilil</i>	‘motif peint ; couleur’
<i>sōnteg</i>	‘empaqueter’	→ <i>nō-sōsōnteg</i>	‘bagages, affaires de qqn’
<i>tēy</i>	‘tenir’	→ <i>nē-tētēy</i>	‘affaires, fardeau’

¹ Voir la description de cette coutume p.446.

vēñ ‘enclore’ → *nē-vēñvēñ* ‘plantation ceinte d'un enclos’
gyeh na-mtig ‘râper la chair de coco’
 → *na-gyegyeh mitig* ‘1. le râpage de coco ; 2. noix de coco râpée’

– et sans redoublement :

qañyis ‘cuire au four’ → *na-qañyis* ‘aliments cuits au four’

Pour certaines actions dont le patient n'est pas tangible, il est difficile de juger si le nom verbal doit être interprété comme désignant le procès lui-même, ou bien son résultat. Par exemple, le verbe *hole* ‘parler’ donne le nom *no-hohole* ‘langage, parole, déclaration, mot, langue’ : désigne-t-il l'action elle-même (*le fait de parler*), ou le patient (*les mots prononcés*) ? Autres exemples d'une telle ambiguïté :

vēhiy ‘interroger’ → *nē-vēvēhiy* ‘question’
VLU ‘répondre’ → *na-pluplu* ‘réponse’

– et sans redoublement :

vap ‘dire’ → *na-vap* ‘parole, langue, mots’

(b.4) Nom d'agent

Plus rarement, il arrive que le nom d'action soit employé directement pour désigner l'agent :

etgoy ‘prendre soin de’ → *n-etetgoy* ‘garde du corps, protecteur’
hey ‘briller, jaillir’ → *ne-heyhey* ‘[poét./arch.] soleil’
vēygeļ ‘se quereller’ → *nē-vēyvēygeļ* ‘1. dispute ; 2. adversaire’
mat ‘mort, mourir’ → *na-matmat* ‘1. la mort ; 2. un mort’¹

Dans la mesure où ces noms d'agent, par définition, réfèrent préférentiellement à des êtres humains, il est normal qu'ils soient codés par des substantifs au lieu de noms (*i.e.* que l'article *nA-* leur soit facultatif) :

tow n-eh ‘composer un chant’
 → *no-towtow eh* ‘[action] la poésie ; [agent] le poète’
tig na-hal [“debout sur la route”] ‘faire passer les messages entre deux amoureux’
 → *tigtig hal* ‘messager des amoureux, entremetteur’
tēy n-et [“tenir qqn”] ‘attraper / retenir qqn’
 → *tēytēy et* ‘policier, gendarme’
tañ n-et [“toucher qqn”] ‘masser qqn’
 → *tañtañ et* ‘masseuse, d'où accoucheuse, sage-femme’
tēy nē-bē [“tenir l'eau”] ‘administrer la potion au malade’
 → *tēytēy bē* ‘guérisseur, médecin’

Utilisé plus souvent comme nom d'agent que comme nom d'action, le terme *tēytēy=bē* [le “tient-eau”] s'apparente de près aux composés agentifs de type GREC φερέ-οικος ‘porte-maison’, ou instrumentaux de type FÇS *porte-monnaie*, *chasse-neige*.

¹ Le nom (*na-*)*matmat* ‘la mort / le mort’ est une création relativement récente ; la langue soutenue a conservé l'usage du nom déverbal ancien (*na-*)*mte*. Ce dernier provient d'un ancien schéma de dérivation suffixale en **a*, complètement perdu en mwotlap contemporain : **mate* > *mat* ‘mourir’ ; **mate-a* > *mte* ‘la mort / le mort’. L'opacité de la forme *mte* explique la nécessité de créer une nouvelle forme *matmat* en fonction de règles productives en synchronie.

(c) Syntaxe des noms déverbaux

(c.1) Les noms déverbaux se comportent comme des noms

Les noms verbaux que nous venons de décrire peuvent être utilisés en eux-mêmes, comme n'importe quel nom. Substantivés au moyen de *nA-*, ils permettent de fournir des actants (sujet, objet...), des prédicats équatifs, etc.

- (248) **Kem** <et-ēglal te> *na-vanvan* **vag-yō** **no-no-n** **me** **hiy kemem.**
 IEX:PL NÉG₁-savoir NÉG₂ ART-(aller)² fois-deux ART-CPGén-3SG VTF à IEX:PL
 ‘(Jésus-Christ) nous ne savons pas quand il reviendra parmi nous.’
 [*lit.* nous ne connaissons pas *son aller deux fois vers nous.*]

- (249) **Ige tegha kēy** <et-ēglal te> *no-towtow* **eh.**
 H:PL différent 3PL NÉG₁-savoir NÉG₂ ART-(composer)² chant
 ‘Les autres, ils ne connaissent pas *l’(art de) composer les chants / la poésie.*’

- (250) **Nitog suwyeg n-ēwe tēnge nen, veg** <*ne-gengen*> !
 PROH jeter ART-fruit plante DX2 car ART-(manger)²
 ‘Ne jette pas ce fruit, il est comestible [*lit.* c'est de la nourriture]’

(c.2) Les noms déverbaux dans la composition

Mais ces mêmes noms d'actions rentrent également, et de façon très productive, dans des syntagmes complexes, correspondant à des noms d'agent, etc. Ces noms complexes –que l'on peut décrire comme *composés de dérivés*– utilisent le nom d'action en fonction de qualifiant direct (déterminant de nom) :

ex. *n-ēm mitimtiy* ‘maison (du) fait-de-dormir = chambre à coucher’

On observe alors des structures { N₁-N₂ }, dans lesquelles N₂ est un nom déverbal. Quant au nom N₁, il peut s'agir d'un nom précis :

- (251) **n-ēm** **qañqañyis** ‘[maison pour la cuisson] = cuisine’
 ART-maison (cuire.au.four)²
- (252) **na-ga** **vanvan** [*plais.*] ‘kava pour la marche’
 ART-kava (aller)² (kava trop léger, qui excite au lieu d'endormir)
- (253) **ne-men** **inin** **bē** ‘[volatile buveur d'eau] = libellule’
 ART-oiseau (boire)² eau
- (254) **na-pnō** **wiyiwiyis** **haphap** ‘pays des inventions (surnom du Japon)’
 ART-pays (inventer)² choses

Tous ces exemples ressortissent de la *composition lexicale*, dont nous donnerons d'autres exemples au §2 p.252. Nous les avons mentionnés ici, car ils constituent un des emplois privilégiés des noms d'action.

(c.3) Noms d'instrument et noms d'agent

1. Construction directe

À mi-chemin entre la dérivation et la composition, une structure fréquente emploie un hyperonyme à la place de N₁ : *n-age* 'chose, objet' pour les non-humains ; et *n-et* 'personne' pour les humains. Ainsi, la combinaison du nom *n-age* avec un nom verbal (suivi ou non d'un objet interne) permet de construire des périphrases pour décrire des *instruments*, de façon plus ou moins lexicalisée. S'il s'agit d'un objet moderne, la périphrase vernaculaire fait souvent concurrence à un emprunt :

- (255) **n-age** *vakvak* 'voiture, camion'
 ART-chose (voguer)² = *na-trak* < *truck*
- (256) **n-age** *leplep* *hohole* 'le magnétophone'
 ART-chose (prendre)² parole = *nē-tēprēkota* < *tape-recorder*
- (257) **n-age** *voyopyot* *qētēnge* 'la tronçonneuse'
 ART-chose (ronger)² bois = *ne-jenso* < *chain-saw*

Avec le nom N₁ = *n-et* 'personne', on construit des *noms d'agent* :

- (258) **n-et** *vēgēpgēl* 'le sorcier'
 ART-personne (ensorceler)² [personne d'*ensorcellement*]
- (259) **n-et** *tēytēy* *tēnge* 'le guérisseur'
 ART-personne (tenir)² plante [personne *tenant (les) plantes*]

2. Construction en *bE-*

Il importe cependant de souligner que la structure la plus productive, et la mieux acceptée, pour construire les noms d'agents, consiste à coder la relation entre N₁ et N₂ (= nom d'action) au moyen du préfixe adverbialisant *bE-*. Ainsi, le syntagme (259), quoique possible, se rencontre plus couramment sous la forme suivante :

- (259)' **n-et** *bē-tēytēy* *tēnge* 'le guérisseur'
 ART-personne pour-(tenir)² plante [personne *pour tenir (les) plantes*]
- (260) **n-et** *b-ōlōl* 'le crieur' (au cours de la danse)
 ART-personne pour-(crier)² [personne *pour crier*]
- (261) **n-et** *ba-laṃlaṃ* *vētōy* 'le percussionniste'
 ART-personne pour-(battre)² tambour [personne *pour battre tambour*]
- (262) **n-et** *bo-towtow* *eh* 'le compositeur, le poète'
 ART-personne pour-(composer)² chant [personne *pour composer le chant*]
- (263) **n-et** *ba-kaka* *t-aṃag* 'le conteur'
 ART-personne pour-(causer) de-avant [personne *pour la causerie d'autrefois*]

Et pour les noms d'instrument, citons :

- (264) **n-age** *bo-totgal* 'appareil photo'
 ART-chose pour-image [objet *pour peindre*]

Nous avons déjà évoqué cette construction au §(a) p.181, à propos précisément de ce préfixe **bE-** (translatif adverbialisant) à valeur prospective. Ce dernier, dans l'ensemble de ses emplois, est toujours suivi d'un radical nominal – qu'il s'agisse d'un lexème intrinsèquement nominal, ou d'un nom obtenu par dérivation à partir d'un verbe. Ainsi, malgré les apparences, c'est bien à des noms que l'on a affaire ici (ex. **n-et b-ōlōl** = 'la personne du cri'), et non à des verbes¹.

La forme **n-et** 'personne' est sémantiquement un singulier. Pour former des noms d'agents aux nombres non-singulier, on remplace **n-et** par un morphème dit *collectif humain* (**yoge** 'les deux'..., **ige** 'les gens') :

(125)	yoge	ba-vavap	eh	'les deux chanteurs'
	H:DU	pour-(dire) ²	chanson	[les deux <i>pour dire le chant</i>]
(265)	ige	ba-laklak		'les danseurs'
	H:PL	pour-(danser) ²		[les gens <i>pour danser / pour la danse</i>]
(266)	ige	be-pñopñon	mōmō	'les pêcheurs (de poissons)'
	H:PL	pour-(pêcher) ²	poisson	
(267)	ige	bē-tēytēy	ō	'les pêcheurs de tortue'
	H:PL	pour-(tenir) ²	tortue	

Nous donnerons d'autres exemples de cette structure très fréquente en { Collectif + **bE-** + Nom d'action }, au §(d.4) p.408.

Il est parfois possible d'identifier une nuance sémantique entre la structure directe { **n-et** + Nom verbal } et la structure indirecte { **n-et** + **bE-**Nom verbal } :

(268)	n-et	woswos	'un bricoleur'
	ART-personne	(clouer) ²	[personne qui "cloue" habituellement]
	n-et	bo-woswos	'le réparateur, celui qui a bricolé / va bricoler'
	ART-personne	pour-(clouer) ²	[personne qui "cloue" dans une situation précise]

Si cette interprétation devait se confirmer, ceci signifierait que le mwotlap présente deux structures distinctes pour les noms d'agent : l'une pour les caractérisations durables et définitives { N₁-N₂ }, l'autre pour les activités restreintes à une seule situation { N₁ **bE-**N₂ }. De façon frappante, on retrouve là exactement la même opposition que Benveniste (1948), dans sa célèbre étude sur les noms d'agent, avait définie pour les deux noms d'agent de l'indo-européen : *dH₃-tér- (grec δοτήρ) 'donneur, personne qui donne [situation générique, non "actualisée"]' vs. *déH₃-tor- (δότηρ) 'donateur, personne qui a donné [dans une situation particulière, "actualisée"]'.²

(d) **Racines verbo-nominales**

Tous les exemples que nous venons de citer prennent clairement pour point de départ un verbe ou un syntagme verbal, et le transforment en nom. Par ailleurs, on notera que quelques lexèmes se rencontrent à la fois comme verbe et comme nom, sans modification de forme

¹ Nous avons cependant montré que les choses n'étaient pas toujours aussi simples, y compris pour les locuteurs : cf. §(c) p.184.

² Cf. aussi Benveniste (1974 [1967]: 153) ; et Haudry (1979: 73), qui emploie la notion d'*actualisation*.

(réduplication) : il s'agit de *racines verbo-nominales*, comme il en existe dans beaucoup de langues. En mwotlap, ces racines sont en nombre assez restreint :

<i>s̄mal</i>	‘pleuvoir ; mouillé’	<i>na-s̄mal</i>	‘pluie’
<i>mwumwu</i>	‘travailler’	<i>na-mwumwu</i>	‘travail’
<i>hō</i>	‘(fumée) fumer’	<i>na-hō</i>	‘fumée’
<i>vgal</i>	‘guerroyer’	<i>na-pgal</i>	‘guerre’
<i>myōs</i>	‘vouloir ; aimer’	<i>na-myōs</i>	‘désir, volonté’ ¹

Pour les racines de ce type, il est difficile de savoir s'il faut poser une conversion de verbe à nom ou bien de nom à verbe.

2. Des adjectifs aux noms

(a) Conversion ou simple translation ?

Les adjectifs fournissent également des dérivés nominaux. Mais contrairement aux noms verbaux qui mettent en jeu la réduplication, les noms dérivés d'adjectifs n'impliquent aucune altération morphologique du radical ; celui-ci est donc identique entre le nom et l'adjectif : ADJECTIF *hyo* ‘long’ → NOM *hyo* ‘longueur’. Il faudrait parler alors d'une dérivation *zéro* – processus également appelé *conversion* (cf. supra), par lequel un lexème change de catégorie syntaxique, sans modification morphologique².

Voilà qui soulève une question théorique : sur quels critères décide-t-on que l'on a affaire à deux lexèmes différents, s'ils ont exactement la même forme ? Comment justifier que l'on voie un adjectif dans *kē ne-HYO* (‘c'est long’), mais un nom dans *na-HYO nan* (‘sa longueur’) ? Le but, bien entendu, est d'éviter de plaquer sur le mwotlap, en ne se fondant que sur la traduction, les catégories d'autres langues.

La réponse réside dans le critère d'*orientation diathétique*, i.e. l'élément auquel réfère prioritairement le radical. En tant qu'adjectif, la forme *hyo* ‘long’ est orientée vers le porteur de la qualité en question, i.e. le X qui est long ; en tant que nom, la forme *hyo* ‘longueur’ n'est pas orientée vers ce X, mais vers la qualité elle-même, à l'instar d'un nom d'action :

"[Les adjectifs] comme français *beau* / tagalog *maganda* (...) sont tous orientés vers un objet ou une personne qui participe de la qualité exprimée, ici ‘beauté’, et non vers cette qualité même. Au contraire, les noms abstraits de qualité *beauté* / *ganda* sont orientés non plus vers quelque chose participant de cette qualité, mais vers cette qualité elle-même." (Lemaréchal 1989: 154)

Dans les langues du monde, il existe deux formes de "substantivation de l'adjectif", qu'il ne faut pas confondre :

- En partant d'un adjectif comme *grand* (orienté vers le X qui est grand), une première possibilité, adoptée par le français, est de construire un syntagme substantival permet-

¹ Noter cependant le nom d'action tiré de *myōs* ‘désirer, vouloir, aimer’ : *na-myōs* ‘désir, volonté’ (sens passif / statique) vs. *na-myōmyōs* ‘idylle, amourette’ (sens actif / dynamique – à moins que la réduplication marque la réciprocité ?).

² Nous ne démontrons pas à nouveau le fait que, malgré les apparences, l'article *na-* n'est pour rien dans cette dérivation. Le raisonnement est le même que pour les noms déverbaux : cf. §(a) p.227.

tant de référer à X : *le grand* (ex. *Je préfère le grand*). Comme l'orientation sur X est conservée, il est légitime de considérer que l'on a encore affaire à l'adjectif lui-même, sans qu'il soit nécessaire de supposer une conversion en nom. Simple, on dira que l'adjectif a été translaté en syntagme substantival : ex. FCS *grand* → *le grand* ; TAGALOG *mayaman* 'riche' → *ang mayaman* 'le riche' (Lemaréchal 1989: 28; 48).

Le mwotlap interdit absolument ce type de substantivation : à partir de *hyo* 'long, grand (en taille)', on ne peut pas construire **na-hyo* 'le grand' ; il faut une périphrase *n-et hoyo* 'la personne grande'. En ce sens, le mwotlap ne peut pas substantiver ses adjectifs de la même façon, par exemple, qu'il substantive ses noms, au moyen de *nA-* [Figure 3.10 p.226].

- Toujours en partant de l'adjectif *grand*, une seconde possibilité est de constituer un terme permettant de référer à la qualité abstraite *grandeur*. Alors que le français signale morphologiquement cette dérivation (ex. suffixe *-eur*), le mwotlap ne marque pas la différence formellement : *hyo* 'long, grand' → *hyo* 'longueur, grande taille'. Ce dernier terme pourra être substantivé au moyen de *nA-*, comme n'importe quel nom : *hyo* 'longueur' → *na-hyo* 'la longueur / *le long'.

On ne peut pas se contenter de voir là une simple substantivation d'un adjectif (par translation), car ce changement syntaxique se double d'un changement sémantique, en termes d'orientation (vers le porteur de la qualité 'X qui est long' → vers la qualité elle-même 'Y qui est longueur').

C'est pourquoi il est nécessaire de considérer qu'il s'agit là d'un véritable processus de dérivation *zéro* (= conversion), permettant de constituer des noms abstraits de qualité à partir de n'importe quel adjectif.

(b) Une fâcheuse homophonie

Par ailleurs, on se rappellera que la forme sous laquelle se présente le plus souvent un prédicat adjectival est avec le préfixe *nE-* du Statif ; la forme la plus fréquente des noms, on le sait, est sous leur forme préfixée en *nA-*. Pour des raisons purement phonologiques – réalisation ou non de la "voyelle flottante" –, ceci résultera très souvent dans une homophonie entre la forme adjectivale (+ *nE-*) et la forme nominale (+ *nA-*) : ex. *nē-dēw* 'c'est lourd' → *nē-dēw* 'le poids' ; *ni-lwo* 'c'est grand' → *ni-lwo* 'la grandeur' ; *no-momyiy* 'c'est froid' → *no-momyiy* 'le froid'... Voilà qui crée la confusion parmi des formes que nous analysons pourtant comme distinctes, et ajoute considérablement à la difficulté d'analyse syntaxique que nous avons évoquée plus haut. Cependant, les radicaux sans copie vocalique (commençant par deux consonnes CC-) permettent de révéler la différence entre les deux préfixes, et par conséquent d'identifier les contextes adjectivaux vs. nominaux : ex. *ne-twol* 'c'est large' → *na-twol* 'la largeur'¹.

On analysera donc différemment les deux syntagmes suivants :

- (269) *Nō-qōqō* **ne** **qayañ** (itōk). 'La profondeur du trou est bonne.'
 ART-profondeur de trou être.bon

¹ D'autres exemples ont été donnés dans notre chapitre de phonologie : cf. *Tableau 2.27* p.103.

≠ **Na-qyañ** <**nō-qōqō** **lēs**>. 'Le trou est bien profond.'
 ART-trou STA-profond bien

...à la lumière de :

(270) **Na-twol** **ne qayañ** <**itōk**>. 'La largeur du trou est bonne.'
 ART-largeur de trou être.bon

≠ **Na-qyañ** <**ne-twol** **lēs**>. 'Le trou est bien large.'
 ART-trou STA-large bien

Un faisceau de critères internes au mwotlap, aussi bien syntaxiques que sémantiques, permet d'interpréter clairement le premier **nō-qōqō** (+ **na-twol**) comme un *nom abstrait de qualité*, accessoirement substantivé au moyen de **nA-** pour former un syntagme sujet ; quant au second **nō-qōqō** (+ **ne-twol**), il s'agit cette fois d'un *adjectif*, translaté en prédicat au moyen du Statif **nE-**.

(c) Noms abstraits de qualité : exemples

Par pure convention, nous citerons l'adjectif à gauche, sous sa forme radicale ; et le dérivé nominal à droite, sous sa forme substantivale, préfixée en **nA-**. Mais on prendra soin de se souvenir que le radical du nom, en réalité, est systématiquement identique à celui de l'adjectif : ADJECTIF **hyo** 'long' → NOM **hyo** 'longueur'.

hyo	'long'	→ na-hyo	'longueur'
twol	'large'	→ na-twol	'largeur'
llwo	'grand'	→ ni-lwo	'grandeur, importance'
su	'petit'	→ nu-su	'petitesse'
wē	'bon'	→ nē-wē	'le bien, bienfait'
het	'mauvais'	→ ne-het	'le mal, méfait'
qagqag	'blanc'	→ na-qagqag	'blancheur'
sew	'chaud'	→ ne-sew	'chaleur'
dēw	'lourd'	→ nē-dēw	'poids'
momyiy	'froid'	→ no-momyiy	'froid'
mĒnay	'intelligent'	→ nē-mnay	'intelligence'
lem	'sale'	→ ne-lem	'saleté, boue'
mlaklak	'joyeux'	→ na-mlaklak	'joie'
mgaysēn	'triste, désolé'	→ na-mgaysēn	'tristesse, compassion'
qaqa	'fou, idiot'	→ na-qaqa	'folie, idiotie'
m̄ya	'drôle'	→ na-m̄ya	'humour, rire'
yoñ	'sacré'	→ no-yoñ	'le sacré, le vénérable'

À cette liste d'adjectifs, il convient d'ajouter au moins un verbe, au sens statif [cf. aussi §(d) p.235] :

dēmap	'respecter'	→ nē-dēmap	'le respect'
--------------	-------------	-------------------	--------------

(d) Quelques phrases

- (271) **Tateh het nan.** ‘Il n’y aucun mal à cela.’
non.exist le.mal ASSO
- (272) **Nē-mnay nono-n ni-lwo.** ‘Son intelligence est impressionnante.’
ART-intelligence POSS-3SG STA-grand
- (273) **Na-mlaklak b-ête gayaq !** ‘Bonne année !’
ART-joie pour-année nouveau [Joie pour l'année nouvelle]
- (274) **No-momyiy m-ak no.** ‘J’ai froid. / J’ai la fièvre.’
ART-le.froid PFT-faire 1SG [Le froid me fait]
- (275) **Na-m̄ya liwo leñ !** ‘Qu’est-ce qu’on a bien rigolé !’
ART-drôlerie grand (très) [Immense drôlerie !]
- (276) **Nok mētēmtēg ne-sew ne ep.**
1SG AO:craindre ART-chaleur de feu
‘Je crains la chaleur du feu.’
- (277) **Na-mgaysēn no-nmamyō aē mi n-et.**
ART-compassion POSS-LEX:DU il.y.a avec ART-personne
‘Nous deux, nous éprouvons de la compassion envers autrui.’

3. Des substantifs aux noms

Il est très rare de rencontrer des noms dérivés de substantifs. Ceci arrive, par exemple, pour former certains noms abstraits de relation de parenté, à partir du terme correspondant. Si le terme de parenté est aliénable (non-suffixable), la dérivation est une *conversion* (dérivation zéro) :

imam ‘papa, père’ → *ni-imam* ‘la paternité, la relation père-fils’
wulus ‘beau-frère’ → *na-wlus* ‘la "belle-fraternité", la relation entre beau-frères’

Si le terme de départ est inaliénable (et donc suffixable), la dérivation implique également le suffixe indéfini *-ge*, permettant de saturer la place de possesseur¹ :

tēte~ ‘sœur...’ → *nē-tēte-ge* ‘la relation entre frère et sœur’
ithi~ ‘frère...’ → *n-ithi-ge* ‘la relation entre frères *ou* entre sœurs’

On note une exception (prouvant du même coup qu’il s’agit bien d’un processus de dérivation lexicale, partiellement non-prédictible) :

qēlge~ ‘beau-parent, gendre’
→ ?? *nē-qēlge-ge* / *na-qlēg* ‘la relation entre gendre *et* beau-parents’

Hors des termes de parenté, on relève l’exemple suivant :

welan ‘haut dignitaire’ → *ne-welan* ‘le rang honorifique (de chaque dignitaire)’

On prendra soin de ne pas confondre ce type de dérivation { Substantif → Nom }, avec la possibilité, par ailleurs, de rencontrer la plupart des lexèmes humains tantôt comme

¹ Ce point sera présenté plus en détails au §(b.9) p.538.

substantifs, tantôt comme noms [§(f) p.213] : ex. *welan* ~ *ne-welan* 'haut dignitaire'. En somme, le phénomène qui nous intéresse doit être décrit ainsi :

- le point de départ est un substantif *welan*, lui-même susceptible de recevoir facultativement l'article, *i.e.* de se comporter comme un nom (*ne-welan*) ; les deux variantes réfèrent toutes deux à une personne, en l'occurrence 'grand chef, dignitaire de haut rang' ;
- ce nom/substantif *welan* est lui-même susceptible d'être dérivé en un *nom abstrait de qualité* : *ne-welan* 'qualité de grand chef, rang honorifique' ; ce dernier se comporte exclusivement comme un nom, *i.e.* exige l'article *nA-* pour former un actant, etc.

L'exemple de *welan* est cependant très isolé dans la langue.

4. Les dérivés délocutifs

Il faut noter l'existence de quelques rares verbes délocutifs (Benveniste 1966 [1958]), *i.e.* dérivés d'énoncés entiers ; il s'agit, bien entendu, d'énoncés brefs et formulaires, du type LATIN *salutem* 'salut' → *salutare* 'saluer [= dire "salut"]'. Un des rares exemples est dérivé de la tournure usuelle pour, justement, se saluer :

(278) **Le-mtap nē-wē (nēk) !** 'Bonjour (à toi) !' [*lit.* le matin, c'est bien]
 dans-matin STA-bon 2SG

On entend ainsi parfois le verbe délocutif *lemtapnēwē* (+objet) 'saluer qqn' :

(279) **Nēk so lemtapnēwē kē veg no.** 'Tu dois la saluer pour moi.'
 2SG PRSP saluer 3SG car 1SG

À côté de cet exemple un peu isolé, le mwotlap compte tout un paradigme de verbes dérivés de substantifs, et que nous analyserons comme des verbes délocutifs. Il s'agit à nouveau des termes de parenté, dont cette fois on forme des verbes signifiant 'traiter qqn comme son X' :

wulus 'beau-frère'
 → *wulus* 'traiter (qqn) comme son beau-frère, appeler "beau-frère" '

Nous présenterons en détails tout le paradigme de ces verbes délocutifs transitifs, au §(e.3) p.726.

B. DÉRIVATION AFFIXALE

Nous venons d'examiner un ensemble de dérivations opérant exclusivement de radical à radical, sans adjonction d'affixes. Ces derniers, plus précisément des préfixes, existent pourtant dans la langue, et permettent de former des mots à partir d'autres mots du lexique. Par souci de rigueur, on se gardera bien de confondre ces préfixes *dérivatifs* avec les préfixes *translatifs*, dont nous avons longuement parlé [§ II pp.164-225] : alors que les translatifs peuvent traiter librement n'importe quel membre d'une classe syntaxique donnée (ex. *nA-* affecte tous les noms sans exception), les dérivatifs ne portent que sur un nombre limité de lexèmes. Ce distinguo correspond à deux temporalités langagières bien distinctes : d'un côté, l'usage des translatifs est purement syntaxique, et laissé au libre arbitre du locuteur au moment même de l'énonciation ; de l'autre, les dérivatifs –si productifs soient-ils– ne sont pas employés en toute liberté, et nécessitent une forme de consensus social préalable.

1. Former des noms propres et des substantifs

Au §(e) p.208, nous avons observé la dégénérescence d'un ancien article personnel **i* en mwotlap moderne. La fonction de translation que remplissait ce dernier a désormais été résorbée à travers la mutation des catégories lexématiques : les lexèmes *substantifs*, qui autrefois ne pouvaient fonctionner que comme des vocatifs, peuvent désormais remplir directement un grand nombre d'autres fonctions.

Pourtant, l'article personnel **i* avait manifestement une autre fonction, directement sémantique celle-là : celle de former des noms propres ou des surnoms, à partir de noms communs ou d'autres radicaux. C'est d'ailleurs cette fonction-là que Codrington plaçait au centre de sa description (cf. ici p.208), donnant comme exemple : MTA *qaratu* 'a flying fox' [sorte de chauve-souris] → *i Qaratu* [*i.e.* surnom métaphorique "Chauve-souris"]]. Une question légitime serait de savoir quelle stratégie adopte le mwotlap dans ce cas de figure, puisqu'il a perdu toute trace de l'ancien article **i*. Nous allons voir que les deux préfixes que l'on rencontre, de forme *wo-* et *yO-*, s'apparentent plus à de la dérivation qu'à une véritable opération systématique de translation. Aussi ne doivent-ils sans doute pas, en dépit des apparences, être mis sur le même plan que l'ancien **i* ou l'article *nA-*.

(a) Dérivation directe de noms propres

Le plus souvent, les noms propres sont dépourvus de préfixe, quel qu'il soit. Ils peuvent être construits directement à partir, par exemple, de tout un syntagme verbal¹ :

<i>Hagdēyēok</i> (F)	< <i>hag</i> 'assis' + <i>dyē</i> 'attendre' + <i>ok</i> 'bateau' = 'assise à attendre les bateaux' ;
<i>Teñhiylam</i> (F)	< <i>teñ</i> 'pleurer' + <i>hiy</i> 'Datif' + <i>lam</i> 'haute mer' = 'pleure tournée vers l'océan' ;
<i>Laṁsēm</i> (F)	< <i>laṁ</i> 'battre' + <i>sēm</i> 'coquillage servant de monnaie ancienne' = 'frappe la monnaie' ;
<i>Yimmen</i> (F)	< <i>yim</i> 'lapider' + <i>men</i> 'oiseau' = 'chasse les oiseaux' ;
<i>Wotleleñ</i> (H)	< <i>wot</i> 'né' + <i>IE-</i> 'dans' + <i>leñ</i> 'vent' = 'né pendant un cyclône' ;
<i>Wotlamay</i> (H)	< <i>wot</i> 'né' + <i>IE-</i> 'dans' + <i>may</i> 'famine' = 'né pendant une famine' ;
<i>Wotlōlan</i> (H)	< <i>wot</i> 'né' + <i>lō</i> 'hors de' + <i>welan</i> 'grand chef' = 'issu d'une lignée de chefs'

Ces noms à la signification transparente sont cependant assez rares aujourd'hui. Au XX^{ème} s., env. 90% des gens de Mwotlap emploient un nom d'origine européenne ou biblique (*na-hah vasuwyōñ* 'nom chrétien'), plus ou moins adaptés à la phonologie de la langue : ex. *Epyaem* 'Abraham', *Apēt* 'Robert(son)', *Pēlēt* 'Fred', *Deden* 'Denis', *Sano* 'Jeannot', *Remo* 'Raymond', *Sale* 'Charley', *Devēt* 'David', *Maikol* 'Michaël', *Yosa* 'Rosa'...

Tous ces noms, hérités ou empruntés, fonctionnent comme des *substantifs*. Ils n'ont donc pas besoin des préfixes *wo-* et *yO-* que nous allons voir maintenant : c'est pourquoi ces

¹ F= nom féminin, H= nom masculin

derniers, au contraire du *e* mosina [§(e.2) p.209], ne doivent pas être analysés comme des translatifs.

(b) *Le préfixe wo-*

(b.1) Former des surnoms

Si le surnom fait appel à un seul radical, il sera généralement marqué par le préfixe *wo-*. Ce dernier, que l'on peut appeler *formateur des noms propres*, permet de former des noms de personne à partir d'un nom commun, un peu à la manière de **i mota / *e mosina*. Dans la mesure où le résultat désigne normalement un humain, il entre dans la classe des substantifs ; il n'a donc pas besoin d'être à son tour translaté au moyen de *nA-* :

<i>Wo-mdō</i>	< <i>wo-</i> + <i>mdō</i> 'orphelin' (cf. <i>na-mdō</i>) = 'l'Orphelin', <i>spéc.</i> nom de personnage dans les contes ;
<i>Wo-tmat</i>	< <i>wo-</i> + <i>tmat</i> 'défunt, fantôme, diable...' (cf. <i>na-tmat</i>) = 'l'Ogre', <i>spéc.</i> nom de personnage dans les contes ;
<i>Wo-twē</i>	< <i>wo-</i> + <i>twē</i> 'oiseau Noddi' (cf. <i>nē-twē</i>) = personnage de conte
<i>Wo-mta-n</i>	< <i>wo-</i> + <i>mta-n</i> 'ses yeux' (cf. <i>na-mta-n</i>) = 'Yeux-perçants' (personnage de conte)
<i>Wo-dēlā-n</i>	< <i>wo-</i> + <i>dēlā-n</i> 'ses oreilles' (cf. <i>nē-dēlā-n</i>) = 'Ouïe-fine' (personnage de conte)
<i>Wo-mtelo</i>	< <i>wo-</i> + <i>mte-</i> 'forme...' + <i>lo</i> 'soleil' (cf. <i>na-mtelo</i>) = 'Soleil' (titre honorifique suprême, et anthroponyme)
<i>Wo-mayok</i>	< <i>wo-</i> + <i>mayok</i> 'manioc' (cf. <i>na-mayok</i>) = prénom masculin

De même, *wo-* peut former un nom propre à partir d'un verbe, un adjectif, etc. On obtient souvent un surnom argotique, voire une insulte :

<i>Wo-sagdērēgan</i>	< <i>wo-</i> + <i>*sag</i> 'assis' [<i>arch.</i>] + <i>*dērē</i> 'attendre' [<i>arch.</i>] + <i>ga-n</i> 'sa nourriture' = 'assis en attendant qu'on le nourrisse' (surnom d'un Parasite)
<i>Wo-hyo</i>	< <i>wo-</i> + <i>hyo</i> 'long, grand [taille]' = 'le Grand'
<i>Wo-myeñ</i>	< <i>wo-</i> + <i>myeñ</i> 'paresseux' = 'Feignant'
<i>Wo-qey</i>	< <i>wo-</i> + <i>qey</i> 'phallus → connard' = 'Connard'
<i>Wo-qsus</i>	< <i>wo-</i> + <i>qsus</i> 'rétrécir' = 'P'tite bite'
<i>Wo-lah</i>	< <i>wo-</i> + <i>lah</i> 'gros testicules' = 'Grosses couilles'
<i>Wo-mōy</i>	< <i>wo-</i> + <i>mōy</i> 'sperme → glandu, branleur' = 'Glandu'

Une insulte comme *woqey*, très courante dans le parler des hommes, présente deux formes de "pluriel". Au vocatif, on utilise le morphème *geh* 'Distributif' [§1 p.328] : *Woqey geh !* 'Bande de connards !'. Mais en emploi désignatif, on remplace *wo-* par un préfixe *vēt-* (≈ 'groupe') : *ige vēt-qey* 'les connards' [§(d.5) p.409].

(b.2) Toponymes

Mais ce processus de dérivation ne se limite pas aux anthroponymes. C'est de la même façon que sont formés certains noms propres de lieu (toponymes), à partir d'un nom commun :

- Wo-tō* 'la Montagne' (nom d'une montagne) → cf. *na-tō* 'montagne' ;
W-ulsi Mitimtiy 'le Sommet des Yeux-fermés' → cf. *n-ulsi~* 'cime' + *mtiy* 'dormir' ;
Wo-gmel (nom d'un quartier de village) → cf. *na-gmel* 'maison des hommes' ;
Wo-yolah (toponyme sur le récif) → cf. *no-yolah* 'algues' ;
Wo-ñye-it, Wo-ñye-skey, Wo-ñyanit, (nom de plusieurs caps / toponymes de récifs)
 → cf. *na-ñye* 'cap, promontoire'

Comme n'importe quel toponyme, ces mots dérivés en *wo-* fonctionnent aussi bien comme substantifs que comme locatifs [cf. §(b) p.166]. Ceci confirme que *wo-* n'est *pas* un morphème substantivant, et n'opère donc pas le même travail que le *e* du mosina.

(b.3) Noms honorifiques d'objets

C'est aussi avec *wo-* que l'on forme le surnom de certains animaux :

- wo-tok* = surnom / synonyme (?) de *no-tok* 'chien' [*dog*]

Le plus souvent, le surnom en *wo-* a une valeur poétique ou honorifique. Par exemple, alors que le nom ordinaire de l'oiseau 'Pétrel de Tahiti (*Pseudobulweria rostrata*)' est *ne-men te-le-lam* [*lit.* oiseau de la mer, cf. (91)], son nom poétique, lorsqu'il est célébré dans les chansons, devient *wo-men te-le-lam*. L'effet obtenu est très comparable à celui de la majuscule en français littéraire écrit (cf. *l'albatros* ≠ *l'Albatros*) :

- Wo-m̄le* = nom poétique de *na-m̄le* 'oiseau Mégapode'
Wo-tgerger = nom poétique de *na-tgeygey* 'oiseau Rhipidure à collier'
 (noter l'archaïsme poétique en [r])

Enfin, le préfixe s'applique exceptionnellement à quelques réalités inanimées, là encore avec une valeur honorifique / poétique :

- wo-ngē* = nom honorifique de *na-ngē* 'ton visage' ¹
wo-sēm = nom honorifique de *nē-sēm (timigēn)* 'monnaie de coquillages'
 – cf. (84) p.174.
wo-lqōvēn = nom honorifique (rare) pour *na-lqōvēn* 'femme'

Même lorsqu'il s'agit d'un référent non-humain, il se comporte comme un substantif, *i.e.* est incompatible avec l'article *nA-* : *wo-sēm* / **no-wo-sēm*.

(c) Un préfixe de féminin ?

Enfin, le mwotlap possède un préfixe *yO-* (ancien article ?) à valeur de féminin, d'autant plus remarquable que c'est la seule et unique trace morphologique du *genre* en mwotlap. Ayant perdu aujourd'hui toute productivité –s'il en eut jamais–, ce préfixe ne se rencontre que dans une poignée de mots désignant des femmes (notamment des noms anciens) :

¹ Uniquement dans l'expression *Na-kis wo-ngē* ! 'Je t'aime' [*lit.* 'ma sucrerie c'est Ton Minois'] – cf. ex.(220) p.592.

<i>yo-qlēg</i>	= 'mère de l'époux' ; cf. <i>na-qlēg</i> 'la parenté par mariage' ;
<i>yo-lqōvēn</i>	= nom honorifique (rare) de <i>na-lqōvēn</i> 'femme' (cf. <i>wo-lqōvēn</i>) ;
<i>yo-mōtey</i>	= nom honorifique des anciennes épouses de chef, dotées de rang ;
<i>Yē-kēt</i>	= nom féminin (sens ?) ;
<i>Yo-qyus</i>	= nom féminin 'femme cul-de-jatte (?)' ;
<i>Ye-leñ</i>	= nom féminin 'femme du Vent' (<i>i.e.</i> née pendant les cyclônes).

Ce préfixe **yO-** correspond à l'article (*i*) *ro* que Codrington (1885: 258) relate pour le mota – *r-* pour le mwotlap ancien (1885: 312). C'est d'ailleurs parfois sous cette forme en [r], archaïque ou empruntée, que se rencontrent certaines appellations :

Ro-tagay	= nom féminin, correspondant au masculin Tagay [cf. <i>Tagay</i> < <i>Taṅaro</i> , personnage mythique : noter l'incohérence des deux * <i>r</i>]
ro-bal	(<i>argot</i>) 'petite copine, maîtresse' < * ro- 'féminin' + bal 'serrer comme un étou'.

L'étrangeté du son [r] dans la phonologie du mwotlap augmente l'effet comique / argotique de ce dernier mot.

2. *Le diminutif*

Le mwotlap connaît la possibilité de former des diminutifs nominaux ou verbaux au moyen d'un proclitique **su** ; et des diminutifs adjectivaux au moyen d'une forme similaire **suvay**.

(a) **Un diminutif commun aux noms et aux verbes**

(a.1) **Diminutif des noms**

Le mwotlap possède un adjectif **su** 'petit', parfaitement régulier. Comme tous les adjectifs, on le rencontre tel quel en fonction d'épithète, et il peut former un prédicat au moyen des marques TAM, spécialement le Statif (**nE-** + **su** → **nu-su**) :

(280)	nō-lōmgep	su		'un jeune garçon'
	ART-garçon	petit		
(281)	na-gasel	su		'un petit couteau [< 40 cm]'
	ART-couteau	petit		
(282)	N-ēṁ	mino	⟨ nu-su ⟩.	'Ma maison est petite.'
	ART-maison	mon	STA-petit	

La même racine **su** se retrouve exceptionnellement à *gauche* du nom qu'elle qualifie, pour former un diminutif. Du fait de cette position syntaxique extraordinaire, ce **su** doit être distingué du précédent ; on l'analysera comme un proclitique¹ à valeur de diminutif :

¹ Le statut de clitique (plutôt que de préfixe) est prouvé par le fait que **su** forme un mot phonologique distinct du radical qui le suit ; quand ce dernier commence par deux consonnes, il doit subir l'insertion vocalique : ex. **su** + **mtiy** 'dormir' → **su-mtiy* / **su** **mitiy** 'dormir un peu'. Nous avons montré que ce critère permet en effet de distinguer les affixes des mots indépendants (et clitics) : cf. §(b.2) p.80.

- (283) **nu-su** **lōmgep** ‘un garçonnet, un jeune garçon’
 ART-DIM garçon
- (284) **nu-su** **nēt̄mey** ‘un petit enfant’
 ART-DIM enfant

Il n'est pas rare de rencontrer les deux *su*, à gauche et à droite du nom :

- (283)' **nu-su** **lōmgep** **su** ‘un petit garçonnet’
 ART-DIM garçon petit

Par ailleurs, on notera une nouvelle différence entre le *su* diminutif et le *su* adjectif : dans une forme plurielle, l'adjectif doit se rédupliquer en *susu*, alors que le diminutif demeure invariable :

- (285) **ige** **lōmlōmgep** **susu** ‘les petits garçons’
 H:PL garçon² petit²
- ige** **su** **lōmlōmgep** ‘les garçonnets’
 H:PL DIM garçon²

Ce diminutif *su* n'est pas très fréquent avec les noms : on le rencontre surtout avec les mots ‘fille’, ‘garçon’, ‘homme’, ‘femme’, ‘enfant’. Sa productivité est cependant assurée par des formes plus isolées : *nu-su memeh* ‘la petite douleur’, *nu-su toti* (< *dirty*) ‘une petite miette’, *nu-su tintin* ‘une petite grillade’... Par ailleurs, le diminutif *su* s'est anciennement combiné au nom *n-ok* ‘embarcation, grande pirogue’ pour former le nom *nu-suok* ‘petite pirogue à balancier, sans voile ni pont’ ; cette forme *nu-suok* est aujourd'hui assez rare – un seul locuteur dans notre corpus – généralement supplantée par sa variante dissimulée *ni-siok* ; on a donc aujourd'hui *n-ok* ‘grande pirogue’ vs. *ni-siok* ‘pirogue ordinaire’.

(a.2) Diminutif des verbes

De façon surprenante, le diminutif *su* se rencontre beaucoup moins avec les noms qu'avec les verbes. Ce morphème s'intercale entre les préfixes TAM et le radical verbal :

- (286) **Na-ba** **nan** ⟨**mu-su** **hēw**⟩. ‘Leur nombre a un peu diminué.’
 ART-nombre ASSO PFT-DIM descendre

1. Les deux diminutifs verbaux

Pourtant, le mwotlap possède un autre morphème pour traduire le modificateur verbal “un peu” : il s'agit d'un *adjoit* de forme *tusu*, lui aussi dérivé de *su* ‘petit’¹.

- (287) **Nok** ⟨**gengen** **tusu** **bah**⟩ **en** ! ‘Laisse-moi d'abord manger un peu.’
 1SG AO:manger un.peu PRIO₁ PRIO₂

Les deux formes *su* et *tusu* ne sont pas interchangeables. Bien que leur nuance soit ténue, on observe que *tusu* a une valeur plutôt *quantitative* sur le procès, quantifiant tantôt son objet, tantôt sa durée :

¹ L'adjectif *su* n'est guère attesté en fonction d'adjoit du substantif ; excepté sous sa forme rédupliquée : *hel susu nē-phog* [couper petit² la viande] = ‘couper la viande en petites tranches’.

- (288) **Kē** <**mē-yēyē** **tusu**>. 'Il a ri un peu (= pendant quelques secondes).'
 3SG PFT-rire un.peu

Au contraire, le diminutif **su** a une valeur plutôt *qualitative* ; il consiste à atténuer la valeur notionnelle du procès, sans lien direct avec la quantification :

- (288)' **Kē** <**mu-su** **yēyē**>. 'Il a ri légèrement (= il a souri).'
 3SG PFT-DIM rire

Les deux morphèmes (**su** et **tusu**) sont tout à fait compatibles entre eux [cf. (283)'] :

- (289) **Nok** <**so su mōkheg tusu**>. 'Je veux faire une petite pause un instant.'
 1SG PRSP DIM respirer un.peu

2. Exemples du diminutif **su**

Voici d'autres exemples du diminutif verbal **su**, particulièrement usité dès lors qu'il s'agit d'atténuer son propos, pour une raison ou pour une autre. Cette atténuation peut correspondre à une réalité objective, comme une action effectivement faible du sujet :

- (290) **Ēntē-n** <**mu-su lililwo**> **hag**. 'Son fils a un peu grandi.'
 enfant-3SG PFT-DIM grand² (haut)
- (291) **Na-taqmē-n nen** <**su maymay lok**>.
 ART-corps-3SG DX2 DIM fort re-
 'Il commençait à recouvrer peu à peu la santé.' [lit. son corps se renforçait un peu]
- (292) **Vētmahē** <**ni-su mēlēglēg**> **ēgēn**.
 endroit AO-DIM noir maintenant
 'Le ciel s'obscurcissait légèrement.'
- (293) **Kē** <**ni-su etsas**> **na-day no-n n-et**.
 3SG AO-DIM voir ART-sang CPGén-3SG ART-personne
 'Il aperçut / cru apercevoir du sang humain.'

D'autres fois, l'atténuation est plus globale / diffuse, ou porte sur un autre élément que le procès lui-même, y compris sur l'énonciation :

- (294) **Na-gtē ni-su vanvan qele na-diy su**.
 ART-bernardl'ermite AO-DIM aller² comme ART-crabe.cocotier petit
 'Le bernard-l'ermite avance un peu comme un crabe de cocotier.'
- (295) **Wia mal mōl tō!** 'Ça fait longtemps que Wia est partie.'
 W. AD₁ rentrer AD₂ A.D. = Accompli distant
- **Wia mal su mōl tō!** 'Ça fait un petit moment que Wia est partie.'
 W. AD₁ DIM rentrer AD₂ *ça fait longtemps qu'elle est un peu partie

Selon une tendance universelle, on rencontre le diminutif **su** dans des contextes de politesse, où l'énonciateur cherche à atténuer la valeur d'une demande, etc. :

- (296) <**Su vilig te mu et tog**> !
 AO:DIM éviter PTF CPSit:2SG personne SUG
 ‘Aie donc un minimum d’égards pour les autres !’
- (297) **Nok** <**su sal te gōm su tintin bah**> !
 1SG AO:DIM griller PTF CPCom:2SG DIM grillade PRIO
 ‘Laisse-moi donc te préparer un peu une petite grillade...’

L'énoncé suivant, extrait d'un conte, illustre la valeur stylistique –littéraire, en l'occurrence– que les locuteurs du mwotlap peuvent tirer de ce diminutif verbal. En vertu d'une sorte de style indirect libre / point de vue interne, le narrateur évoque les sensations subjectives d'un monstre géant, du type dragon, alors qu'au cours de son sommeil, il est la cible de centaines de flèches lancées par des humains. Tel Gulliver à Lilliput, le géant ne ressent ces flèches que comme un léger picotement sur la peau, et réagit d'un léger mouvement. Se plaçant –pour ainsi dire– dans la peau du monstre, le narrateur emploie quatre diminutifs (un nominal, trois verbaux) :

- (298) **No-qo e** <**su yoñteg**> **nu-su memeh nan e**
 ART-cochon COÉ DIM entendre ART-DIM douleur ASSO COÉ
- kē** <**ni-su lañheg**> **na-glo-n.**
 3SG AO-DIM claquer ART-queue-3SG
- Wo** "Na-hapqiyig <**su nītñit**> **no agōh !"**
 dit.que ART-quelque.chose DIM mordre² 1SG DX1

‘Le monstre crut ressentir un léger picotement, et donna un petit coup de queue.
 "Hé, dit-il, il y a quelque chose qui est en train de me mordiller !" ’

(b) *L'atténuatif des adjectifs*

Les adjectifs sont compatibles avec le diminutif *su* que nous venons de voir [cf. aussi (291), (293)] :

- (299) **Kē** <**mu-su magamgaysēn**>. ‘Il était quelque peu mélancolique.’
 3SG PFT-DIM triste²

Mais le plus souvent, ces adjectifs sont accompagné d'un morphème différent, *suvay*, sans doute aussi lié à *su* ‘petit’ (élément *-vay* d'origine inconnue). Bien que nous le glosions *atténuatif*, son sens est difficile à distinguer de *su* ; tout au plus peut-on signaler que la valeur de *suvay* est toujours exclusivement qualitative :

- (300) **N-ēm mino** <**suvay yeh**>. ‘Ma maison est assez loin (d'ici).’
 ART-maison mon ATTÉN être.loin
- (301) **Kē** <**nu-suvay meh**> **hiy no.** ‘C'est assez difficile pour moi.’
 3SG STA-ATTÉN difficile à 1SG
- (302) **Kē** <**nu-suvay qagqag**>. ‘Il est un peu blanc de peau (il est métissé).’
 3SG STA-ATTÉN blanc

Le même atténuatif *suvay* se rencontre avec une poignée de verbes évaluatifs, ex. *mnis* ‘durer longtemps’ (qui n'est pas un adjectif) :

- (303) **Kēy tog en, <suway minis>**. 'Ils restèrent là [ce fut] assez longtemps.'
 3SG AO:rester COÉ ATTÉN durer

En revanche, il est incompatible avec les autres verbes :

- (304) ***Kē mu-suway teñ**. **il a un peu pleuré...*
 3SG PFT-ATTÉN pleurer

Comme le diminutif **su**, l'atténuatif **suway** se rencontre très souvent dès que le discours se veut nuancé, poli, mesuré.

3. Les noms d'instruments

Nous avons vu plus haut deux procédés possibles pour former des noms d'instruments :

- dans certains cas rares, on utilise directement le nom d'action (< verbe rédupliqué), ex. **ni-yipyip** 'éventail' [§(b.2) p.231] ;
- dans d'autres cas, on emploie une périphrase à partir de ce même nom d'action, *spéc.* avec le nom **n-age** 'chose' : ex. **n-age vakvak** 'voiture' [§1 p.234].

Il faut maintenant citer un troisième procédé semi-productif, employant le préfixe **wō-**. Ce dernier permet de dériver des noms à partir de verbes (généralement rédupliqués) ; ces noms réfèrent à un instrument, ou parfois à des noms d'objets associés à une activité :

yip	'souffler, faire du vent'	→ nō-wō-yipyip	'cigarette'
		(≠ ni-yipyip)	'éventail'
tēq	'lapider, décocher'	→ nō-wō-tēq	'munition, projectile'
tiy	's'égoutter, s'infiltrer'	→ nō-wō-tiy	'goutte de pluie infiltrée'
tig	'se tenir debout'	→ nō-wō-tigtig	'clitoris'
dim	'sucrer'	→ nō-wō-dimdim	'bonbon'
et	'voir'	→ nō-wō-etet	'lunettes, viseur'
ip	'souffler dans'	→ nō-wō-ikip	'sifflet, appeau'

Dans chaque cas, on remarque que le résultat est un objet de petite taille, aisément manipulable. Ceci n'est pas tout à fait un hasard, lorsque l'on sait que l'étymologie de ce préfixe est (très probablement) POc ***puaq** 'fruit'. On le retrouve d'ailleurs dans certains noms de fruits, dérivés du nom de la plante¹ :

nē-mēl	'citron, pamplemousse'	→ nō-wō-mēl	'(fruit du) citron'
na-mtig	'coco mûr'	→ nō-wō-mtig	'noix de coco'

En (pré-) mwotlap comme dans nombre de langues, c'est donc le mot *fruit* qui est à l'origine d'une sorte de classificateur lexical.

4. Affixes verbaux résiduels

Le mwotlap a hérité d'états de langues plus anciens certains préfixes verbaux, dont la fonction était d'augmenter ou de diminuer la diathèse du radical. Ces préfixes ont survécu

¹ Ce n'est pas la tournure la plus fréquente : en général, un nom de fruit est soit désigné au moyen du nom **ēwe~** (< ***puaq**), ex. **n-ēwe mtig** 'fruit du cocotier = noix de coco', soit au moyen du seul nom de la plante, ex. **na-mtig** 'cocotier, noix de coco'.

jusqu'au mwotlap moderne, mais ont beaucoup perdu de leur productivité, et apparaissent comme des vestiges.

(a) L'ancien causatif va-

Les langues océaniques présentent généralement un préfixe causatif, originellement POc **pa-* ou **paka-*. En mwotlap, ce préfixe ne subsiste plus que dans si peu de lexèmes, qu'il en devient méconnaissable pour les locuteurs eux-mêmes. Les seuls exemples que l'on relève sont les suivants :

<i>wot</i>	‘naître’	→	<i>vawot</i>	‘engendrer’
<i>ēh</i>	‘être vivant’	→	<i>vaēh</i>	‘sauver la vie, secourir, guérir’
<i>suw</i>	‘s’immerger’	→	<i>vasuw</i>	‘baptiser’

Bien d'autres verbes, à la signification plus ou moins clairement causative, commencent par la syllabe /va/ ; mais leur second élément n'est pas reconnaissable, ce qui empêche le locuteur d'y reconnaître un préfixe *va-* encore productif : ex. *vahgey* ~ *vahyeg* ‘étendre (une natte)’ ; *vahnēt* ‘allumer (un feu)’ ; *vasem* ‘déclarer’ ; *vasgēt* ‘abriter’ ; *vatne* ‘instruire’ ; *vatqep* ‘retourner (un objet)’ ; *vayēg* ‘ordonner’ ; *valeh* ‘refuser’... Seules l'étymologie ou la dialectologie permettent parfois de reconnaître un ancien processus de dérivation, souvent encore transparent en langue mota par exemple.

Le seul reflet productif de ce morphème POc est le préfixe *vag-* < **paka-* pour compter les occurrences d'un procès (= ‘fois’) : *vag-yō* ‘deux fois’, *vag-tēl* ‘trois fois’ [§1 p.345]. On peut l'analyser comme un quantificateur verbal, mais certainement pas, en synchronie, comme un causatif. Aujourd'hui, le causatif mwotlap recourt à des séries verbales V₁-V₂, avec notamment –mais pas toujours– le verbe V₁ = *ak* ‘faire’ [cf. §[j] p.658] :

<i>togyoñ</i>	‘se taire’	→	<i>ak togyoñ</i>	‘faire taire’
---------------	------------	---	------------------	---------------

(b) L'ancien résultatif m-

De même, ce ne sont plus que quelques lexèmes qui ont gardé trace d'un ancien préfixe résultatif **ma-* :

<i>lat</i>	(casser en deux)	→	<i>mlat</i>	‘cassé en deux’
<i>woy</i>	(diviser en longueur)	→	<i>mwoy</i>	‘divisé en longueur’
<i>yuw</i>	(abattre un arbre)	→	<i>myuw</i>	‘(arbre) abattu’
<i>hay</i>	‘déchirer’	→	<i>mhay</i>	‘déchiré’
<i>day</i>	‘sang’	→	<i>mday</i>	‘saigner’

Les trois premiers exemples (sans *m-*) ne sont pas des verbes, mais des adjoints, toujours placés après un premier verbe V₁. Par exemple, la forme *lat* marque le résultatif dans une série V₁-V₂, avec le Patient pour objet :

- (305) **Kē mo-tot lat ne-yep.** ‘Il a cassé la planche en deux (avec sa hache).’
 3SG PFT-tailler en.largeur ART-planche

La forme *mlat*, en revanche, est un adjectif ; en tant que tel, elle peut fournir une tête de syntagme prédicat, avec cette fois-ci le Patient pour sujet :

Ne-yep	me-<u>mlat</u>.	‘La planche est cassée en deux.’
ART-planche	PFT-cassé.en.deux	<i>adjectif prédicat</i>

ne-yep **malat** **vitwag** ‘une planche cassée en deux’
 ART-planche cassé.en.deux un *adjectif épithète*

Cependant, il s'en faut de beaucoup que l'on puisse parler d'un préfixe *m-* vivant en synchronie (résultatif, adjectivant, etc.) ; ces formes sont clairement résiduelles, et isolées. Comme pour *va-* ci-dessus, le mwotlap présente de nombreux autres lexèmes en /m-/, sémantiquement résultatifs, mais dont l'opacité du second élément rend impossible la détection d'un préfixe réellement productif. Souvent, c'est l'étymologie, et elle seule, qui permet d'en retrouver la trace :

mtēgteg	‘apeuré, craindre’	< * <i>ma-takutaku</i>	< POc * <i>takut</i>
mtēltēl	‘épais’	< * <i>ma-tolutolu</i>	< POc * <i>tolu</i>
myēpyep	‘soir’	< * <i>ma-raviravi</i>	< POc * <i>Rapi</i>
myen	‘faire jour/matin’	< * <i>ma-rani</i>	< POc * <i>rani</i>
mtiy	‘dormir, endormi’	< * <i>ma-turu</i>	< POc * <i>turuR</i>
mnog	‘cuit’	< * <i>ma-noka...</i>	

(c) L'ancien réciproque vēy-

Le préfixe de réciproque *vēy-* est un peu plus répandu, et peut raisonnablement prétendre au statut de préfixe (semi) productif de dérivation. Citons :

gēl	‘insulter’	→ vēy-gēl	‘se quereller’
tīt	‘cogner du poing’	→ vēy-tītīt	‘se bagarrer’
valeh	‘refuser, houspiller’	→ vēy-valeh	‘se disputer’
sas	(trouver)	→ vēy-sas	‘se rencontrer’
nem	‘lécher’	→ vēy-nemnem	‘s'embrasser avec la langue’

En revanche, on ne peut pas reconnaître de second élément dans certains verbes au sens pourtant voisin de la réciprocité : *vēyhe* ‘joindre, se rejoindre’ ; *vēhyu* (< **vēyhu* ?) ‘être violent avec’, etc.

Cette dérivation part d'un verbe transitif, et résulte en un verbe intransitif, dont le sujet est obligatoirement non-singulier :

(306) **Kōyō mē-vēy-valeh meyen.** ‘Ils se sont disputés toute la nuit.’
 3DU PFT-RÉCIP-refuser jour

Pourtant, les lexèmes que nous venons de citer présentent un sens résiduel de *vēy-* – celui d'une action réciproque. Assez souvent, le mwotlap moderne se passe de ce préfixe pour traduire la valeur de réciprocité, laquelle s'exprime simplement par la répétition du même pronom en sujet et en objet¹ :

(307) **Kamyō biyimiñ kamyō.** ‘Lui et moi nous nous entraïdons.’
 1EX:DU AO:aider² 1EX:DU [*lit.* nous-deux aidons nous-deux]

**Kamyō vēy-biyimiñ kamyō.* ...
 1EX:DU AO:RÉCIP-aider² 1EX:DU

¹ On retrouve là exactement la même tournure que pour traduire (ou plutôt *ne pas* traduire !) nos pronoms réfléchis : cf. ex.(512) p.372.

S'il est vrai que le même préfixe *vēy-* se rencontre, de façon assez libre d'ailleurs, avec d'autres verbes (même intransitifs), c'est avec une signification légèrement différente : celle de "rivalité" entre les sujets.

- (308) **Kōyō** **vēy-inin.** 'Ils boivent à l'envi / plus vite l'un que l'autre.'
 3DU RÉCIP-boire
- (309) **Na-maṅgo** **vēy-law** **geh** **tō.** 'Les mangues sont là, toutes plus rouges
 ART-mangue RÉCIP-briller DSTR PRST les unes que les autres.'

On voit la différence sémantique entre la *réciprocité* et la *rivalité* : dans l'énoncé (306), les membres du groupe sujet agissent l'un sur l'autre ; alors qu'en (308), ils agissent tous deux sur un tiers patient. Dans ce dernier cas, la relation entre les membres du groupe sujet est une relation de rivalité (*faire P à l'envi*). Ceci apparaît encore mieux dans l'exemple suivant :

- (310) **Kōyō** **mi-gingin** **no.** 'Elles me chatouillent.'
 3DU PFT-pincer² 1SG
- Kōyō** **mē-vēy-gingin** **no.** 'Elles me chatouillent à qui mieux-mieux.'
 3DU PFT-RÉCIP-pincer² 1SG *rivalité*
- Kōyō** **mē-vēy-gingin.** 'Elles se chatouillent l'une l'autre.'
 3DU PFT-RÉCIP-pincer² *réciprocité*

C. COMPOSITION

On se souvient de la phrase de Benveniste : "la composition nominale est une micro-syntaxe" (1974 [1967]: 156) – ceci est vrai, d'ailleurs, des autres formes de composition. Aussi choisissons-nous de présenter une sélection de composés en les classant selon la nature de leurs éléments. Nous n'entrerons pas dans les détails.

1. Composés nominaux

1. Nom + Verbe → Nom

Il s'agit manifestement de composés où le verbe est présent en tant que tel, *i.e.* n'est pas préalablement nominalisé : ceci apparaît notamment par l'absence de reduplication. Le plus souvent, le nom N est sémantiquement le sujet du procès désigné par V (ex. *tempête* = 'vent qui frappe') :

<i>bē</i>	'eau'	<i>loñ</i>	's'écouler'	<i>nē-bē-loñ</i>	'rivière, cours d'eau'
<i>bē</i>	'eau'	<i>hag</i>	'être assise'	<i>nē-bē-hag</i>	'glace, eau figée'
<i>bē</i>	'eau'	<i>hey</i>	'jaillir'	<i>nē-bē-hey</i>	'cascade, jet d'eau'
<i>leñ</i>	'vent'	<i>wuh</i>	'frapper'	<i>ne-leñ-wuh</i>	'ouragan, cyclône'
<i>lo</i>	'soleil'	<i>yoy</i>	's'enfoncer'	<i>na-lo-yoy</i>	'méduse' [...dont le poison dure jusqu'au coucher du soleil]
<i>lo</i>	'soleil'	<i>tighiy</i>	'stopper'	<i>na-lo-tighiy</i>	'soleil au zénith, midi'
<i>imam</i>	'père'	<i>leh</i>	'changer'	<i>imam-leh</i>	'père adoptif'
<i>mahē</i>	'endroit'	<i>qōñ</i>	'(faire) nuit'	<i>mahē-qōñ</i>	'la nuit, le ciel nocturne'

<i>met</i>	'marée'	<i>yak</i>	'retirer'	<i>ne-met-yak</i>	'marée basse'
<i>mte~</i>	'yeux'	<i>law</i>	'briller'	<i>na-mte-ge-law</i>	'admiration, drague'
<i>qti~</i>	'tête'	<i>meh</i>	'douloureux'	<i>ni-qti-ge-memeh</i>	'céphalée, mal de tête' ¹
<i>tmat</i>	'diable'	<i>tēq</i>	'lapider'	<i>na-tmat-tēq</i>	'fusil, arme à feu'
<i>tmat</i>	'diable'	<i>woh</i>	'gifler'	<i>na-tmat-woh</i>	'tambour à membrane'
<i>wēt</i>	'rameau'	<i>mhul</i>	'féliciter'	<i>nē-wēt-muhul</i>	'rameau pour féliciter (danseur...)' [≈ lauriers]

2. Nom + Nom verbal → Nom

Dans d'autres cas, le second élément verbal est rédupliqué. Ceci le rend identique aux noms verbaux, dans une structure que nous avons décrite plus haut [§(c.2) p.233]. Du point de vue de la diathèse, le nom N₁ peut être impliqué de diverses façons dans le procès désigné par le verbe. Soit comme agent :

<i>mēs</i>	'perruche'	<i>vlōl</i>	'jacasser'	<i>nē-mēs-vlōlplōl</i>	'Perruche <i>Trichoglossus</i> '
<i>baklap</i>	'navire'	<i>gap</i>	'voler'	<i>na-baklap-gapgap</i>	'avion'
<i>leñ</i>	'vent'	<i>vay</i>	'piétiner'	<i>ne-leñ-vayvay</i>	'tonnerre'
<i>tmat</i>	'diable'	<i>gey</i>	'nager'	<i>na-tmat-geygey</i>	'tornade'

... soit comme patient :

<i>eh</i>	'chanson'	<i>qētleñ</i>	'chanter'	<i>n-eh-qētqētleñ</i>	'chant à chanter (vs. à danser)'
<i>gasel</i>	'couteau'	<i>mun</i>	'replier'	<i>na-gasel-munmun</i>	'canif, couteau pliant'
<i>vet</i>	'pierre'	<i>wdē</i>	'couvrir le four'	<i>ne-vet-wēdēwdē</i>	'pierres du four'

... soit comme instrument, ou circonstant périphérique :

<i>ēm</i>	'maison'	<i>qañyis</i>	'cuire au four'	<i>n-ēm-qañqañyis</i>	'cuisine'
<i>ēm</i>	'maison'	<i>wēl</i>	'acheter'	<i>n-ēm-wēlwēl</i>	'magasin'
<i>tno~</i>	'endroit'	<i>ñit</i>	'mordre'	<i>na-tno-ñitñit</i>	'morsure'
<i>tno~</i>	'endroit'	<i>hag</i>	'être assis'	<i>na-tno-haghag</i>	'chaise, banc, siège'

3. Nom + Adjectif → Nom

Dans la mesure où la structure { Nom + Adjectif } constitue une structure normale de SN, il est difficile de juger si l'on a affaire à un composé ou une simple expression récurrente dans le vocabulaire : ainsi, rien n'empêche de voir dans *nē-vētan qagqag* 'terre blanche' un syntagme plutôt qu'un composé. La liste que nous donnons pourrait donc s'allonger indéfiniment :

<i>bē</i>	'eau'	<i>sewsew</i>	'très chaud'	<i>nē-bē-sewsew</i>	'thé, café, chocolat chaud'
<i>et</i>	'personne'	<i>su</i>	'petit'	<i>n-et-su</i>	'enfant'

¹ Si la composition met en jeu un nom inaliénable, ce dernier est normalement suffixé en *-ge*, marque de possesseur non-référentiel. Ce point sera analysé plus en détails au §(b.7) p.535.

<i>et</i>	'personne'	<i>liwo</i>	'grand'	<i>n-et-liwo</i>	'adulte ; haut dignitaire, chef'
<i>ēm</i>	'maison'	<i>su</i>	'petit'	<i>n-ēm-su</i>	'petit coin, toilettes'
<i>vētan</i>	'terre'	<i>qagqag</i>	'blanc'	<i>nē-vētan-qagqag</i>	'sable'

4. Nom + Nom → Nom

Nous avons déjà donné de nombreux exemples de syntagmes N+N : cf. §(a) p.187. Le problème se pose de la même façon que pour les adjectifs : où s'arrête la composition, et où commence le syntagme ?

<i>dye~</i>	'sang'	<i>tle</i>	'métal'	<i>na-nye-tele</i>	'rouille'
<i>ēm</i>	'maison'	<i>qos</i>	'dissimulation'	<i>n-ēm-qos</i>	'conseil des hommes'
<i>ēm</i>	'maison'	<i>gom</i>	'malad(i)e'	<i>n-ēm-gom</i>	'hôpital, dispensaire'
<i>qtēg</i>	'début'	<i>bnē~</i>	'main, bras'	<i>na-qtēg-bnē~</i>	'épaule'
<i>tno~</i>	'endroit'	<i>plēn</i>	'avion'	<i>na-tno-plēn</i>	'aéroport, aérodrome'
<i>tno~</i>	'endroit'	<i>tamge</i>	'natte'	<i>na-tno-tamge</i>	'lit, matelas'

5. Préfixe + Nom → Nom

Nous avons rangé certains cas d'affixation parmi les procédés de dérivation (ex. *wo-* + nom → anthroponyme...). On peut y ajouter ici les exemples d'autres préfixes, à valeur lexicale plus spécifique :

<i>ga-</i>	'liane'	<i>yēt</i>	'nouer'	<i>na-ga-yētyēt</i>	'Cordyligne [pour nouer aliments dans le four]'
<i>mte-</i>	(ouverture)	<i>ēm</i>	'maison'	<i>na-mte-ēm</i>	'porte'
<i>mte-</i>	(ouverture)	<i>m̄lō</i>	'percer'	<i>na-mte-m̄lō</i>	'orifice'
<i>mte-</i>	(ouverture)	<i>leñ</i>	'vent'	<i>na-mte-leñ</i>	'fenêtre'
<i>mte-</i>	(ouverture)	<i>lo</i>	'soleil'	<i>na-mte-lo</i>	'disque solaire, soleil'
<i>qēt-</i>	'tête / bâton'	<i>yap</i>	'écrire'	<i>nē-qēt-yapyap</i>	'crayon'
<i>qēt-</i>	'tête / bâton'	<i>gyeh</i>	'râper le coco'	<i>nē-qēt-geyegyeh</i>	'planche à râper les cocos'

Nous donnerons d'autres exemples des dérivés en *qēt-* au §(c.2) p.541.

6. Nom verbal + Nom → Nom

Les exemples comme le suivant ont été largement développés au §(b) pp.229 sqq.

<i>san</i>	'se ceindre'	<i>sis</i>	'sein ; lait'	<i>na-sansan-sis</i>	'soutien-gorge'
------------	--------------	------------	---------------	----------------------	-----------------

2. Composés verbaux

À titre de curiosité, nous indiquerons ici une poignée de "verbes" que l'on pourrait considérer comme composés. En réalité, les listes ci-dessous pourraient s'allonger à l'infini : car c'est la fonction même des adjoints (qu'ils soient constitués d'un verbe, d'un adjectif, d'un nom ou d'un adjoint pur) que de composer des verbes complexes. La question de savoir si

ces derniers sont lexicalisés ou libres, est à la fois affaire d'appréciation et de degré, comme nous l'expliquerons au §1 p.668.

1. Verbe + Adjectif → Verbe

<i>gal</i>	'mentir'	<i>m̄ya</i>	'drôle'		<i>galgal-m̄aya</i>	'faire du théâtre'
<i>gin</i>	'pincer'	<i>m̄ya</i>	'drôle'		<i>gingin-m̄aya</i>	'chatouiller'

2. Verbe + Verbe → Verbe

<i>hole</i>	'parler'	<i>boyboy</i>	'plaisanter'		<i>hohole-boyboy</i>	'parler en plaisantant'
<i>mat</i>	'mourir'	<i>m̄ōl</i>	'rentrer'		<i>mat-m̄ōl</i>	's'évanouir'
<i>vap</i>	'dire'	<i>tbay</i>	'enfiler'		<i>vap-tabay</i>	'transmettre par tradition orale'

3. Verbe + Nom → Verbe

Le cas plus particulier des verbes à objet incorporé sera détaillé au §2 p.197.

<i>m̄ōk</i>	'mettre'	<i>qo</i>	'cochon/point'		<i>m̄ōkm̄ōk-qo</i>	'marquer un but'
-------------	----------	-----------	----------------	--	--------------------	------------------

3. *Autres*

Signalons quelques cas isolés, correspondant à des structures plus rares :

<i>tyah</i>	'râcler'	<i>gon</i>	'pénible'		<i>na-tyah-gon</i>	'angine'
<i>tig</i>	'être debout'	<i>m̄ag</i>	'devant'		<i>tigtig-m̄ag</i>	'mener, guider, être leader'
<i>tot</i>	'tailler'	<i>mtap</i>	'matin'		<i>tot-matap</i>	'tôt le matin, à l'aube'

Chapitre Quatre

LA RÉFÉRENCE ET LE NOMBRE

I. *La référence et le nombre : problématique*

A. LE SYNTAGME NOMINAL : DÉFINITION

Au chapitre précédent, nous avons présenté la syntaxe de l'énoncé mwotlap, et le système des classes lexématiques en rapport avec leurs fonctions dans la phrase. À plusieurs reprises, la catégorie des *noms* est apparue particulièrement labile, puisqu'outre ses fonctions fondamentales qualifiantes, les procédés translatifs la rendent susceptible d'occuper la place de prédicat, de circonstant, d'actant, de possesseur, etc.

Considérons les syntagmes suivants, dont la tête est nominale :

(1)	ēṁ maison	liwo grand	vōyō deux	gōh (ceci)	'(de...) ces deux grandes maisons'	NOM
(2)	n-ēṁ ART-maison	liwo grand	vōyō deux	gōh (ceci)	'ces deux grandes maisons'	SUBSTANTIF
(3)	l-ēṁ dans-maison	liwo grand	vōyō deux	gōh (ceci)	'dans ces deux grandes maisons'	LOCATIF
(4)	b-ēṁ pour-maison	liwo grand	vōyō deux	gōh (ceci)	'pour ces deux grandes maisons'	ADVERBE

Ces quatre syntagmes diffèrent très nettement du point de vue de leur syntaxe externe : en fonction de leur préfixe translatif, ils seront calibrés pour commuter tantôt avec des *locatifs*, tantôt avec des *substantifs*, etc. (toutes questions détaillées au chapitre précédent). Pourtant, si l'on délaisse la question de leurs compatibilités externes, il est net que ces mêmes syntagmes possèdent en commun leur organisation interne : tête nominale + modificateurs divers, incluant adjectifs épithètes, numériques, déictiques... C'est à la syntaxe interne de ces syntagmes nominaux, que nous allons nous intéresser dans ce nouveau chapitre.

Nous étudierons, du même coup, la syntaxe interne des syntagmes à tête *substantivale*, largement parallèle à celle des syntagmes à tête *nominale*, si ce n'est l'absence d'article *nA-* :

(5)	mālmal	liwo	vōyō	gōh	‘ces deux grandes filles’	
	fille	grand	deux	(ceci)		SUBSTANTIF

Dans la mesure où la syntaxe externe n'est pas concernée, nous nous permettrons de désigner l'ensemble de ces structures (1) à (5) comme des "syntagmes nominaux" [SN] ; à cette fin, les substantifs seront traités ici comme (une sous-classe de) noms.

B. RÉFÉRENCE ET CODAGE DU NOMBRE

Ces définitions étant posées, il devient possible de présenter la problématique qui nous guidera tout au long de ce chapitre. Après avoir présenté les divers types de modifieurs / épithètes que l'on rencontre à l'intérieur des SN, nous nous pencherons plus particulièrement sur le problème de la quantification, et l'expression du nombre.

Dans un premier lieu, ce sera l'occasion de présenter le fonctionnement des numéraux [§2 p.343]. Nous étudierons ensuite la façon dont le nombre grammatical est codé, au moyen de quatre catégories : singulier, duel, triel, pluriel. Mais s'il est un point essentiel à retenir, c'est que **le marquage du nombre est réservé exclusivement aux référents humains** : eux seuls opposent le singulier aux nombres non-singuliers, à travers notamment le système des pronoms personnels et des collectifs [§ IV p.360]. On peut dès maintenant donner un aperçu de la manière dont les collectifs permettent de coder le nombre des noms (et substantifs) :

na-lqōvēn	‘une/la femme’
yoge lōqōvēn	‘(les) deux femmes’
tēlge lōqōvēn	‘(les) trois femmes’
ige lōqōvēn	‘les femmes’

Par opposition aux noms/substantifs à référent [+humain], les noms [-humain] neutralisent l'opposition de nombre, en étant systématiquement codés comme des singuliers : ex. **n-ēm** ‘une/la maison ~ des/les maisons’. Nous examinerons alors plus attentivement par quels moyens l'auditeur peut inférer le nombre sémantique de ces noms [-humain] : grâce à certains modifieurs à fonction de quantification, ou grâce à des modifications sur le prédicat, en particulier la réduplication du verbe.

II. La structure interne des SN

Nous commencerons par exposer la structure interne des syntagmes nominaux (et substantivaux), indépendamment des questions de quantification.

A. LA TÊTE ET L'ÉPITHÈTE

Au §1 p.154, nous avons défini la fonction syntaxique d'*épithète* ainsi : "tous les mots ou syntagmes susceptibles de modifier une tête nominale [ou substantivale]". Cette fonction d'épithète peut être remplie par diverses catégories – aussi bien classes lexématiques (déjà vues) que classes grammématiques. Si l'on prend, au hasard, le nom **vnō** ‘pays, île, village’, on constate qu'il peut être modifié :

- par un nom :
 - (6) **na-pnō** *vagal* 'le pays de la guerre (= les Etats-Unis)'
ART-pays guerre
- par un nom verbal (éventuellement à objet incorporé) :
 - (7) **na-pnō** *wiyiwiyis* *haphap* 'pays des inventions (= le Japon)'
ART-pays (inventer)² choses
- par un adjectif :
 - (8) **na-pnō** *liwo* 'le grand pays (= le pays des Blancs)'
ART-pays grand
- par un adverbe (en *bE-* + nom) :
 - (9) **na-tgop** *be-leg* 'un gâteau de mariage'
ART-gâteau pour-mariage
- par un syntagme possessif :
 - (10) **na-pnō** *mino* 'mon pays'
ART-pays POSS:1SG
 - (11) **na-pnō** *no-n* *ige* *qagqag* 'le pays des Blancs'
ART-pays POSS-3SG H:PL blanc
- par un syntagme associatif :
 - (12) **na-gban** *ne ok* 'la voile de bateau'
ART-voile de bateau
 - (13) **na-gban** *nan* 'sa voile'
ART-voile ASSO
- par un locatif :
 - (14) **na-pnō** *Franis* 'les villages en France' / 'le pays de France'
ART-pays France
- par un déictique :
 - (15) **na-pnō** *en* 'le pays (en question)'
ART-pays COÉ
 - (16) **na-pnō** *gōh* 'ce pays-ci'
ART-pays DX1
- par un numéral :
 - (17) **na-pnō** *vētēl* 'trois pays'
ART-pays trois
- par un quantificateur :
 - (18) **na-pnō** *del* 'tous les pays'
ART-pays tout
 - (19) **na-pnō** *yatkelgi* 'certains pays'
ART-pays quelques.uns

- par une relative :

(20) **na-pnō** *mey ne-tegha* ‘un pays [qui est] différent’
 ART-pays REL STA-différent

(21) **na-pnō** *a gēn togtog aē* ‘le pays où nous vivons’
 ART-pays SUB 1IN:PL AO:rester y

- par un syntagme prépositionnel à valeur coordonnante (*tiwag mi* ‘avec’) :

(22) **na-pnō** *tiwag mi nē-mēt* ‘le village ainsi que la forêt’
 ART-pays ensemble avec ART-forêt

Voilà qui fait le tour, dans l'essentiel, des lexèmes et syntagmes susceptibles de venir modifier une tête nominale ou substantivale. On notera, dans cet inventaire, l'absence de verbes en tant que tel.

B. L'ORDRE CANONIQUE DES MODIFIEURS DE NOMS

Les syntagmes ci-dessus illustrent chaque type d'épithète de façon séparée. Il est possible de former un syntagme plus complexe, en combinant plusieurs de ces épithètes :

(2) **n-ēm** *liwo vōyō gōh* ‘ces deux grandes maisons’
 ART-maison grand deux (ceci) { NOM + *adjectif* + *numéral* + *déictique* }

(23) **na-wae** *na-mu-k soñwul del en*
 ART-flèche ART-CPSit-1SG dix tous COÉ
 ‘toutes les dix flèches que j'avais’
 { NOM + *possessif* + *numéral* + *quantificateur* + *déictique* }

(24) **na-haphap** *del [le-lo qēyēñi] en*
 ART-choses tous dans-dedans four COÉ
 ‘toutes ces choses dans le four’
 { NOM + *quantificateur* + *locatif* + *déictique* }

(25) **na-kaka** *bē-vēna-ngēn yatkelgi [mey a ne-m̄si lēs]*
 ART-causerie pour-patrie-1IN:PL quelques.uns REL SUB STA-bon bien
 ‘quelques conversations sur notre coutume qui sont bien intéressantes’
 { NOM + *adverbe* + *quantificateur* + *relative* }

Les diverses épithètes ne s'accumulent pas dans un ordre aléatoire, mais suivent un ordre plus ou moins strict d'apparition. Ainsi, en observant l'ensemble des syntagmes complexes comme ceux que nous venons de citer, il est possible de proposer une hiérarchie / un ordre canonique, suivi par les modifieurs du nom pour constituer le SN. On trouve ainsi, de gauche à droite en partant de la tête :

- 1) tête nominale ou substantivale
- 2) nom *ou* nom verbal, similaire à un second élément de composé
- 3) adjectif *ou* adverbe (en *bE-*)
- 4) syntagme associatif *ou* possessif¹
- 5) numéral

¹ La syntaxe précise de la possession fera l'objet d'une présentation détaillée au §B p.492.

- 6) quantificateur
- 7) locatif
- 8) relative
- 9) syntagme coordonné
- 10) déictique

Bien entendu, il est très peu probable que tous ces modificateurs soient réunis en un même syntagme. Mais c'est cependant l'ordre sous-jacent que l'on peut reconstituer pour les SN, comme pour les exemples cités ci-dessus. Ainsi, l'exemple (2) présente l'ordre <1-3-5-10> ; en (23), on a <1-4-5-6-10> ; en (24), on a <1-6-7-10> ; en (25), on a <1-3-6-8>, etc.

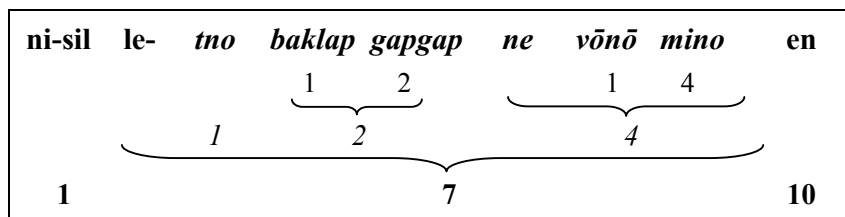
C. DES SN AU CŒUR DES SN

1. Les SN imbriqués

Par ailleurs, on note la récursivité de la structure : dans certains cas, le syntagme nominal inclut lui-même un autre syntagme nominal, lequel peut recevoir ses propres modificateurs. Ainsi, dans le syntagme suivant, on reconnaît plusieurs SN imbriqués :

- (26) **ni-sil le-tno baklap gapgap ne vōnō mino en**
 ART-foule dans-endroit bateau voler² de pays mon COÉ
 'la foule dans les aéroports de mon pays'

On a d'abord un SN global **ni-sil... en** 'la foule... là'¹ ; entre le nom et le déictique, s'insère un syntagme locatif complexe **le-tno... mino** : on a donc globalement <1-7-10>. Le syntagme $X = vōnō mino$ 'mon pays' est lui-même un SN <1-4>. Il est inclus dans le syntagme **-tno baklap-gapgap ne X** 'aéroport de X', de structure <1-2-4>. Enfin, le nom complexe **baklap-gapgap** 'bateau volant' peut lui-même s'analyser comme un composé <1-2>. En résumé, on a donc une structure à multiples emboîtements :



Comme dans bien d'autres langues, ces emboîtements sont monnaie courante dans le fonctionnement des SN en mwotlap.

¹ Accessoirement, on notera que le déictique, du fait de sa position en finale absolue, présente très souvent une ambiguïté quant à savoir à quel SN il se rapporte : avec **en** (≈ 'là'), s'agit-il de '...leur pays, là' ? ou '...les aéroports, là' ? ou encore 'la foule..., là' ? Toutes ces solutions sont *a priori* possibles [cf. §1 p.316].

2. La coordination

(a) *Les coordonnants alternatifs ('ou')*

L'alternance *X ou Y* s'exprime à l'aide d'une conjonction *si* ou *so*, voire par leur combinaison *si so*, sans différence de sens :

- (27) **Imam si so tita ?** 'C'est papa ou maman ?'
père ou ou mère

Le même moyen permet de coordonner entre eux des syntagmes divers, des prédicats, des compléments, etc.

- (28) **Kēy vētēl si so vēvet.** 'Ils étaient trois ou quatre.'
3PL trois ou ou quatre
- (29) **Itōk si ne-het ?** 'Ça va ou ça va pas ?'
être.bon ou STA-mauvais
- (30) **N-et <aē so tateh> ?** 'Il y a quelqu'un, ou non ?'
ART-personne exist ou non.exist

Ces énoncés interrogatifs font apparaître une tournure fréquente, en mwotlap comme dans d'autres langues, consistant à terminer une question par la négation de la principale, ex. *Tu leur as parlé, ou tu ne leur as pas parlé ?* Ce type de balancement explicite est parfois elliptique, au point que de nombreuses questions se terminent par la forme *si* laissée en suspens ; intonée correctement, cette dernière forme *si* (~ *si so*) est quasiment devenue une marque d'interrogation :

- (29)' **Itōk, si ... ?** 'Ça va ?'
être.bon ou [lit. ça va, ou... ?]
- (31) **Ni-hnag, si ?** 'C'est de l'igname ?'
ART-igname ou [lit. de l'igname, ou... ?]

À côté de cette dernière tournure, qui vaut pour les questions en oui/non, il faut en noter une autre pour les affirmations que le locuteur désire laisser ouvertes. Lorsqu'un des éléments d'une affirmation pose un doute, il est repris à la fin de l'énoncé sous la forme d'un syntagme { *ou bien* + interrogatif }, ex. *Je crois que c'est Jon là-bas, ou bien qui ?* :

- (32) **Hag tō l-ēm, si ave ?** 'Il doit être à la maison (*ou bien où ?*)'
assis PRST dans-maison ou où
- (33) **Kēy wun siseg si akteg ?** 'Ils doivent être en train de jouer (*ou quoi ?*).'
3PL peut.être AO:jouer ou faire.quoi
- (34) **Kōyō te-leg tege la-ba soñwul, si so nēh ?**
3DU FUT-marié environ dans-date dix ou ou quand:futur
'(Je crois qu') ils se marieront le dix du mois, *ou bien quand ?*'

Ces structures ne constituent pas de véritables questions, mais plutôt des commentaires métaénonciatifs exprimant le doute et la distance par rapport à son propre énoncé. Ce type de "codas interrogatives" n'est pas sans rappeler les formules type FÇS *n'est-ce pas ?* ou les "tags" de l'anglais.

(b) Les coordonnants additifs ('et')

(b.1) Ba 'et, mais'

Le plus simple, mais qui n'est pas le plus courant, est d'utiliser la conjonction **ba** 'et, mais' :

- (35) **na-bago ba ne-m̄e** 'le requin, mais aussi le serpent de mer'
 ART-requin mais ART-serpent.de.mer

Quoiqu'il fournisse apparemment un parallèle simple avec nos conjonctions de coordination, il faut bien voir que l'emploi de **ba** en coordination est assez gauche, et s'accompagne généralement d'une sorte d'hésitation, que nous avons rendue dans la traduction française. **Ba** est surtout employé comme coordonnant entre propositions ou énoncés, et plutôt avec une valeur adversative :

- (36) **Nēk soksok vel-vōnō, ba nēk et-eksas qete kē ?!**
 2SG AO:chercher² chaque-pays mais 2SG NÉG₁-trouver NÉG:encore 3SG
 'Tu l'as cherché dans tout le pays, *et* tu ne l'as toujours pas retrouvé ?'

(b.2) Wa 'et'

Même remarque pour **wa** 'et', excepté qu'elle ne comporte pas de nuance adversative. Son usage est plutôt limité à la coordination entre événements :

- (37) ?? **na-bago wa ne-m̄e** ('le requin et le serpent de mer')
 ART-requin et ART-serpent.de.mer
- (38) **No-qon ni-sisgoy wa kē ni-lep.**
 ART-pigeon AO-tomber et 3SG AO-prendre
 (*à la chasse*) 'Les pigeons tombaient, *et* lui les ramassait.'

Et encore, cet emploi de **wa** entre propositions est très rare, car il est concurrencé par d'autres stratégies beaucoup plus fréquentes : en premier lieu, la conjonction **tō** (ci-dessous), mais aussi les déictiques **nen** [§(b.5) p.293] ou **en** [§3 p.320], etc.

(b.3) Tō 'alors'

L'analyse serait la même pour la conjonction **tō** 'et puis, alors, donc'. Cette dernière est extrêmement fréquente pour lier des propositions ou des énoncés (plusieurs centaines d'occurrences dans notre corpus littéraire) :

- (39) **Kōyō et ne-men vitwag, tō tēq, tō ne-men nen ni-mat.**
 3DU AO:voir ART-oiseau un alors AO:lapider alors ART-oiseau DX2 AO-mourir
 'Ils aperçurent un oiseau, (*et*) lui décochèrent une pierre, *et* l'oiseau mourut.'

Le même **tō** sert également de subordonnant 'afin que, pour que, en sorte que'¹ :

- (40) **Gēn mōk hag ne-vet wēdēwdē, tō kē so ni-vey.**
 1IN:PL AO:mettre (haut) ART-pierre recouvrir.four² alors 3SG PRSP 3SG:AO-brûler
 'Puis on pose sur (le feu) les pierres à four, *jusqu'à ce qu'*elles arrivent à incandescence.'

¹ Voir l'ex.(278) p.805.

En revanche, il est rare que l'on rencontre **tō** pour coordonner deux SN, sauf en fin d'énumération (N_1 et N_2 et $N_3...$ et puis N_x) :

- (41) ... **yoge yathithi-k, tō tête-k.** '...mes deux frères, *et puis/ et enfin* ma sœur.'
 H:DU frères-1SG alors sœur-1SG

(b.4) Tiwag mi 'avec, et'

À elle seule, la préposition **mi** code surtout la valeur d'instrument 'avec, à l'aide de' :

- (42) **Kēy m̄on na-tgop mi no-yova.**
 3PL AO:envelopper ART-gâteau avec ART-feuille.bananiér
 'Ils enveloppent le gâteau [BSL *laplap*] dans des feuilles de bananiér.'

Cette préposition **mi** est très souvent associée à l'adjectif / adverbe **tiwag** 'ensemble' pour former une préposition composite **tiwag mi** [*lit.* 'ensemble avec', cf. ANG *together with*]. Cette dernière code à la fois les valeurs d'instrument et d'accompagnement¹ :

- (43) **Nēk tog vanvan tiwag mi ige hōw en !**
 2SG PROH aller² ensemble avec H:PL (bas) COÉ
 'Garde-toi bien d'aller *avec* les gens de là-bas (au nord) !'

Or, c'est cette même tournure **tiwag mi** 'avec' qui fonctionne, de façon très fréquente, comme coordonnant entre SN :

- (44) **n-ih tiwag mi na-qtag na-mu-k**
 ART-arc ensemble avec ART-flèche ART-CPSit-1SG
 'mon arc et mes flèches'
- (45) **Na-maṅgo tiwag mi nō-wōh, kōyō vėlēs neneh vėlēs.**
 ART-mangue ensemble avec ART-coco 3DU seulement sucré seulement
 'La mangue et la noix de coco sont aussi sucrées l'une que l'autre.'

(b.5) Kōyō 'et (référents humains)'

Tiwag mi est le coordonnant par défaut entre SN, du moins lorsque ceux-ci réfèrent à des non-humains. Si les référents sont des personnes, le locuteur a le choix entre, d'un côté, { X **tiwag mi** Y }, et une structure en { X **kōyō** Y } :

- (46) **imam tiwag mi tita mino** 'mon père *et* ma mère'
 père ensemble avec mère mon
- = **imam kōyō tita mino** 'mon père *et* ma mère'
 père 3DU mère mon

Ces deux tournures n'ont pas de différence sémantique. En revanche, **kōyō** obéit à certaines restrictions : X et Y doivent désigner chacun une personne et une seule, doivent correspondre tous deux à une '3^{ème} personne', etc. Si l'une de ces conditions est enfreinte, c'est **tiwag mi** qui doit être utilisé (ou un autre coordonnant, comme **wa** ou **ba**) :

¹ Cf. §3 p.346.

- (47) **na-gasel* *kōyō* *na-baybay* ...
 ART-couteau 3DU ART-hache
- **na-gasel** **tīwag** **mi** **na-baybay** ‘un couteau *et* une hache’
 ART-couteau ensemble avec ART-hache (car *X et Y* ≠ humains)
- (48) **ige* *imam* *kōyō* *ige* *tita* ...
 H:PL père 3DU H:PL mère
- **ige** **imam** **wa** **ige** **tita** ‘les pères *et* les mères’
 H:PL père et H:PL mère (car *X et Y* ≠ singuliers)
- (49) **ige** **susu** **tīwag** **mi** **ige** **lililwo** (**ige susu kōyō ige lililwo*)
 H:PL petit² ensemble avec H:PL grand²
 ‘les petits et les grands, *i.e.* les enfants et les adultes’
- (50) **ino*, *kōyō* *nēk* ...
 1SG 3DU 2SG
- **ino**, **tīwag** **mi** **nēk** ‘moi *et/avec* toi’
 1SG ensemble avec 2SG (car *X et Y* ≠ 3^{ème} personne)

Ces restrictions concernant le coordonnant *kōyō* s'expliquent aisément dès lors que l'on s'avise de son origine : il s'agit du pronom personnel 3^{ème} personne duel ‘eux deux’. On comprend donc pourquoi *X* et *Y* sont obligatoirement singuliers (car duel = 1+1), pourquoi ils doivent être de 3^{ème} personne (comme *kōyō*), et enfin pourquoi ils doivent désigner des personnes (car la catégorie du nombre est réservée aux humains).

Nous reviendrons plus en détails sur cet emploi coordonnant de *kōyō*, que nous appelons *Duel associatif*, dans notre étude sur les pronoms personnels : cf. §(b) p.389.

III. Les modifieurs du nom et la quête de la référence

Un SN a pour rôle de construire la représentation d'une entité –au sens large– du monde, qu'il s'agisse de se raccrocher à une représentation préalablement établie (valeur définie, anaphorique), ou bien d'en inaugurer une nouvelle (valeur indéfinie). Pour ce faire, le mwotlap peut parfaitement recourir au seul nom, sans autre déterminant¹ :

- (51) **Nok** **so** **wēl** **na-raēs.** ‘Je vais acheter *du riz / le riz* ...’
 1SG PRSP acheter ART-riz

Par ce moyen, l'énonciateur suscite la représentation d'une certaine entité, uniquement définie par la notion "riz". Aucune autre indication n'est donnée dans l'énoncé (ex. sorte de riz, quantité exacte, etc.) ; et surtout, rien ne permet d'indiquer si cette entité est déjà préconstruite contextuellement (= *le riz*), ou s'il s'agit d'une représentation entièrement nouvelle (= *du riz*). L'auditeur devra se fonder sur le contexte, sur la vraisemblance, etc., pour interpréter correctement la référence de ce syntagme nominal : la seule information que

¹ Comme nous l'avons déjà montré, l'article *na-* n'est pas un déterminant, mais un pur translatif au rôle substantivant ; en particulier, il est ambigu en définitude et en référentialité : cf. §(b) p.202.

valeur plurielle, etc.]’ ; *sew* ‘chaud’ → *sewsew* ‘très chaud’ ; *itōk* ‘c'est bien’ → *itōktōk* ‘c'est excellent’... Pourtant, ce processus est beaucoup moins productif que l'on pourrait le croire. En outre, cette valeur intensive est parfois difficile à distinguer des valeurs plurielles, voire diminutives, liées aussi à la reduplication [§1 p.141] :

- (54) **nē-qētēnge** **su** ‘un petit arbre, un petit bâton’
 ART-bois petit
- (55) **nē-qētēnge** **susu** ‘des petits arbres, des petits bâtons’
 ART-bois petit² ‘des brindilles, des petits bouts de bois’...

Cette forme de reduplication du radical ne doit pas être confondue avec une structure intensive que nous verrons plus loin, et qui est fondée sur la (quasi) répétition de l'adjectif prédicat : cf. §(d) p.272.

(b) Les intensifs spécifiques

Le mwotlap possède tout un paradigme de morphèmes intensificateurs, associés chacun à un nombre très restreint d'adjectifs, voire à un seul. Par exemple, *leñ* sert à intensifier l'adjectif *Ilwo* ‘grand’ (53), ainsi que son synonyme *kēkēn* :

- (56) **Ni-lwo** (/ Nē-kēkēn) **leñ.** ‘C'est très grand, c'est immense.’
 STA-grand STA-grand INTSF

En revanche, *leñ* ne se rencontre jamais avec les autres adjectifs, y compris ceux de sens proche comme ‘large’, ‘long’, ‘gros’, etc. La haute restriction de ces intensifs spécifiques rappelle un peu les expressions comparatives lexicalisées du français : *blanc comme neige*, *fier comme Artaban*, *aimable comme une porte de prison*, *clair comme de l'eau de roche*, *riche comme Crésus*... ou encore *rouge sang*, etc. – chaque expression étant associée à un adjectif, et rarement davantage.

Nous énumérons la plupart des morphèmes intensifs dans le *Tableau 4.1*. En dépit des apparences, ces intensifs sont **extrêmement rares** dans le discours : pour tout dire, 95 % des membres de cette liste ne se trouvent nulle part dans notre corpus, et ont été "élicités". Les seuls intensifs vraiment courants sont : [*ni-lwo*] *leñ* ‘très [grand]’ ; [*ne-sew*] *evey* ‘très [chaud]’ ; [*yeh*] *tewiwi* ‘très [loin]’.

Les adjectifs sont tous cités sous leur forme prédicative (Statif *nE-* pour les vrais adjectifs, rien pour les "attributs"). Lorsque l'intensif existe par ailleurs dans la langue, nous indiquons sa signification probable ; mais dans la plupart des cas, cette signification est totalement opaque pour le locuteur lui-même, et le mot doit être appris pour lui-même¹.

¹ On retrouve le même phénomène dans d'autres langues présentant des paradigmes similaires d'intensifs, comme en xârâcùu de Nouvelle-Calédonie (Moysse-Faurie 1995: 113).

Tableau 4.1 – Les adjectifs et leurs intensifs

<i>sens adjectif</i>	<i>prédicat adjectival</i>	<i>intensif</i>	<i>sens de l'intensif</i>
chaud	ne-sew	(v)evey	
froid	no-momyiy	belewat	
grand	ni-lwo/nē-kēkēn	leñ / teleñleñ	= vent (< ciel ?)
petit	nu-su	takitkit	
loin	yeh	tewiwi	
haut, élevé	ne-ketket	yeh	= loin
long	ne-hyo	teleñleñ	
court	na-maltē	tak	
large	ne-twol	woltog	
étroit	ne-wnignig	tewiwi	
épais	ne-mtēmtēl	soñ	
fin	ne-mvinvin	mēt	= brisé
gros	nō-bōybōy	sosoñ	
maigre	ne-wkah	gagah	
lourd	nē-dēw	togtog	= rester ??
léger	no-momya	tavivip	
profond	nō-qōqō	lam	= océan, haute mer
peu profond	na-sagyet	kal	= monter
plein	n-ōy	lōlōwyeg	= déborder
complet	no-wonwon	lēg / (tog)	= attacher ?
rapide	ne-tgotgo	tog	
lent	ne-mlumlum	yañ	
nombreux	na-mādeg	woy	
très nombreux	tey	mateqelqel	
raide	ne-get	vas	
mou	ne-mdamdaw	opop	
excellent	namnan	lēs	= 'bien' → p.268
droit	ne-tgolgol	lēs	= 'bien' → p.268
tordu	ne-glōw	soloteg	= n'importe comment
pentu	ne-benben	qōqō	= profond
pointu	ne-hey	votog	= lier pointe de flèche
émoussé	ne-mēs	wow	
transparent	ne-m̄yayay	lō / wak	
flou, opaque	ne-myēpyēp	mēlēglēg	= noir
splendide	nē-lēnas	dōdōy	
coloré	ne-plakas	soay	
jaune	no-nōyñoy	bēt	= blond
bleu / vert	na-māmāl	tog	
rouge, brillant	na-lawlaw	tōy	= balayer (= net ?)

<i>sens adjectif</i>	<i>prédicat adjectival</i>	<i>intensif</i>	<i>sens de l'intensif</i>
noir	ne-mlēmlēg	sil / qōñqōñ	<i>qōñ</i> = nuit
blanc	na-qagqag	lēs	= 'bien' → p.268
mûr	ne-men	saqsaq	= pourri
amer, aigre	no-gon	lal̄meg / naw	<i>naw</i> = eau de mer
fort, solide	na-maymay	tog	
propre	ne-wenwen	tōtōylap	
sale	ne-lem	yeh	= loin
boudeur	ne-meymey	wak	= ouvert ??
triste	ne-mgaysēn	mōdō / lō	<i>mdō</i> = orphelin
drôle	ne-ṁya	dōl	
sincère, vrai	hiyhiywē	wolwol	= perpendiculaire
menteur	na-gal	qal	
vantard	na-waksē	ilil	= peindre ???
saoûlant	na-vap̄nay	qōg	= fatiguer
"	"	vilil	= dangereux
égoïste	ne-mtēsnaḡ	gehyō	
craintif	ne-mtēgteḡ	gon	= amer ? / difficile ?
cultivé	no-lolmeyēn	yeh	= loin
intelligent, rusé	nē-mnay	lawlaw	= rouge, brillant
cultivé	na-lan	vōkvōk	= rond
stupide	na-qaqa	lolqōñ	= oublier, ne rien savoir
con	ne-qey	ñus	
jeune garçon	nō-lōmḡep	wōswōs	
vieil homme	ne-tmayḡe	yeyey	= trembler
nombreux	na-ṁadeg	woy	
malade	no-gom	olol	= sacrifice rituel ??
chauve	na-qas	bētbēt / wilwil	

Outre ces adjectifs, un ou deux *verbes* peuvent prétendre à avoir des intensifs également, ex. *gengen* 'manger' → *gengen toqsis* 'manger à satiété', *gengen tokos̄meg* 'baffrer, manger trop'... Cependant, ce phénomène est limité ; la plupart des verbes construisent leur intensif au moyen des verbes *mat* 'mourir', et en argot *mem* 'pisser' : cf. §[e] p.655. Exceptionnellement, ces deux derniers intensifs réservés aux verbes, peuvent se rencontrer avec un prédicat adjectival :

- (57) **Kē** <**ne-mlaklak** *mat*> **kē**. (lit.) 'Il est mort de joie !'
 3SG STA-joyeux mort 3SG

(c) Les intensifs connotatifs**(c.1) Adjectif + *lēs* ‘P à souhait’**

Le morphème *lēs* sert à marquer à la fois l'intensité et la valeur méliorative : c'est l'équivalent de ‘bien P / P à souhait’.

- (58) **Itōktōk** *lēs* ! ‘C'est génial !’
être.bon² bien
- (59) **Ne-m̄ya** *lēs* ! ‘Qu'est-ce que c'est drôle !’
STA-drôle bien
- ?? *Ne-mgaysēn* *lēs* ! ?? *C'est triste à souhait.*
STA-triste bien

La propriété P est ramenée à son "centre attracteur" (au sens de Culioli), en même temps que l'énonciateur implique un point de vue positif sur cette propriété ; ceci, bien entendu, suppose des visées personnelles et/ou culturelles.

- (60) **Ēgnō-n** **kē** **na-qagqag** *lēs*. ‘Sa femme a la peau bien claire.’
époux-3SG 3SG STA-blanc bien
- ?? *Kē ne-mlēmlēg lēs*. ?? *Elle a la peau bien sombre.*
3SG STA-noir bien [La peau noire n'est guère valorisée.]
- (61) **Ēgnō-n** **kē** **nō-bōybōy** *lēs*. ‘Sa femme est bien grosse.’
époux-3SG 3SG STA-gros bien
- ?? *Kē ne-wkah lēs*. ?? *Elle est bien mince.*
3SG STA-maigre bien [La minceur n'est pas culturellement valorisée.]

Comparer aussi :

- (62) **N-age** **gōh** **nō-qōn**. ‘Ce truc sent mauvais.’
ART-chose DX1 STA-sentir
- N-age** **gōh** **nō-qōnqōn** *lēs*. ‘Ce truc sent bon.’
ART-chose DX1 STA-sentir² bien

Par ailleurs, il existe un verbe homonyme *lēs*, signifiant ‘être autorisé (à), avoir le droit ; spéc. être initié (à)’ :

- (63) **Nēk** **et-lēs** **qete** **na-tmat**.
2SG NÉG-autorisé pas:encore ART-défunt
- ‘Tu n'as pas encore été initié aux [sociétés secrètes des] défunts.’

Il est possible que l'intensif-mélioratif *lēs* soit de la même origine que ce verbe *lēs*.

(c.2) Adjectif + *meh* ‘trop P’

Liée à la racine verbale *meh* ‘souffrir, douloureux’¹, l'adjectif *meh* signifie l'excès d'une propriété, par rapport à une limite définie, bien entendu, par le contexte et/ou la culture :

¹ Alors que le verbe *meh* se présente souvent sous sa forme redoublée *memeh* (ex. *Na-tqe-k ni-memeh*. ‘J'ai mal au ventre’ [lit. mon ventre fait mal]), l'adjectif *meh* est incompatible avec la reduplication.

- (64) **Ni-lwo** *meh*. 'C'est trop grand.'
 STA-grand trop
- (65) **Et-galēs** *meh te*. 'Ce n'est pas trop difficile.'
 NÉG₁-ardu trop NÉG₂

La valeur péjorative de *meh* (comme *trop* en français) rend impossible/incongrue sa combinaison avec les prédicats intrinsèquement valorisés :

- (66) ?? *Itōk meh*. ?? *C'est trop bon*.
 être.bon trop

Sur ce point, le mwotlap contraste non seulement avec le français argotique (*C'est trop bon !*), mais aussi avec la plupart des langues qui l'environnent : ainsi, le bislama *tumas* [< ANG *too much*] a fusionné les deux valeurs 'trop' (haut degré + excès) et 'très' (haut degré), ex. BSL *i gut tumas* 'C'est très bon'. Cet amalgame n'a pas eu lieu en mwotlap.

(c.3) Le restrictif *ēwē*

L'adjectif *ēwē* est extrêmement fréquent. Sa fonction est d'imprimer au prédicat une **orientation argumentative vers le "moins"**, vers la faible quantité ou qualité. Sa traduction oscille entre 'seulement P' ou 'juste P', et serait plus proche de l'anglais *just* dans *It's just a small one* ; plus qu'un intensif, c'est un **restrictif**.

1. Un restrictif orienté vers l'absence

On ne s'étonnera pas que cet adjectif *ēwē* s'associe exclusivement aux adjectifs dont le sémantisme lexical est lui-même compatible avec cette orientation minimale. Ainsi, l'adjectif *momya* 'léger' se rencontre très facilement –pour ne pas dire obligatoirement– avec *ēwē* :

- (67) **Ni-siok** **mino** **<no-momya ēwē>**. 'Ma pirogue est (toute) légère.'
 ART-pirogue mon STA-léger juste

...mais ce n'est pas le cas de son contraire *dēw* 'lourd', qui est normalement incompatible avec cette orientation :

- **Ni-siok mino <nē-dēw ēwē>*. ≈ 'Ma pirogue est seulement lourde.'
 ART-pirogue mon STA-lourd juste

Un adjectif comme *het* 'mauvais, maléfique, en mauvais état...', malgré son orientation modale négative, ne convient pas à *ēwē* : en effet, ce dernier implique non pas une orientation vers l'idée "ce n'est pas bien", mais plutôt vers l'idée "il n'y a rien", en particulier "il n'y a rien à signaler". Aussi un syntagme comme **ne-het ēwē* ('seulement mauvais') serait-il aussi incongru que **nē-dēw ēwē* ('seulement lourd'). Au contraire, le prédicat *itōk* 'c'est bien, c'est bon, en bon état / en bonne santé...' se rencontre souvent avec *ēwē*, car il implique précisément la légèreté, l'absence de matière / de problèmes, etc.¹ :

¹ Des tournures plus idiomatiques, mais synonymes, utilisent d'autres adjectifs signifiant 'seulement' : *Itōk vēlēš* [c'est bien seulement] 'Ça va', etc. La tournure est d'ailleurs fréquente dans toute la région ; cf. le bislama *i gut nomo* [c'est bien seulement – BSL *nomo* < ANG *no more*].

- (68) **Itōk.** 'C'est bien / Ça marche...'
 être.bon
- Itōk ēwē.** 'Ça va, c'est correct (sans plus) ; pas de problème.'
 être.bon juste

Les adjectifs que l'on rencontre le plus typiquement avec le restrictif *ēwē* sont *su* 'petit', *momya* 'léger', *sbōy* 'ordinaire', *wkah* 'maigre, mince', *maltē* 'court, de petite taille', *twoyig* 'facile', *sloteg* 'désordonné, quelconque'... :

- (69) **Ohoo,** <**ne-twoyig ēwē**> ! 'Mais non, c'est super-facile !'
 non STA-facile juste
- ? *Ohoo,* <*ne-twoyig*>.
 non STA-facile

2. Contraintes sémantico-culturelles

De même, on relève de nombreux verbes, parmi lesquels *galgal* 'mentir', *hohole siseg* 'plaisanter', *muwumwu mamah* 'travailler gratis' :

- (70) **Ohoo, nok hohole siseg ēwē !** 'Mais je ne faisais que plaisanter !'
 non 1SG AO:parler jouer juste ang. *I was just joking !*
- (71) **Kē ni-mwumwu mamah ēwē.** 'Il travaille gratuitement [sans rien gagner].'
 3SG AO-travailler sec juste

Dans tous ces cas, *ēwē* oriente l'argumentation vers le "moins", et peut être glosé : *seulement P et rien de plus, cela ne va pas au-delà des limites de P (qui lui-même est intrinsèquement orienté vers le moindre)*.

Il faut attirer l'attention sur le caractère culturellement construit de ce type de valuations. Ainsi, du fait de la forte valorisation de la cuisson traditionnelle (*qañyis*), à l'étuvée dans le four à pierres, on n'entendra jamais quelqu'un dire ?? *Qañyis ēwē* 'c'est juste cuit-à-l'étuvée' ; en revanche, l'usage –importé– de frire de la nourriture dans une poêle (*fraenem* < ANG *fry*), est systématiquement dévalorisé¹ au moyen de *ēwē* :

- (72) **Ne-mgaysēn,** <**fraenem ēwē**>. 'Désolé, c'est juste une friture.'
 ART-triste frire juste

De même, les contes (*na-vap t-añmag*) réputés fictionnels, sont toujours valorisés, et partant incompatibles avec *ēwē* : **na-vap t-añmag ēwē* (*c'est juste un conte). Mais on peut être surpris d'apprendre que les mythes et légendes (*na-kaka t-añmag*), toujours donnés comme vrais, sont toujours dépréciés en regard des contes. En effet, leur valeur de véracité les apparentent à l'histoire, et plus simplement à des conversations informelles (*na-kaka*), soi-disant dépourvues de mise en forme littéraire ; ce ne sont que des 'causeries sur le passé'. C'est pourquoi il est rare d'entendre dire positivement "Ceci est un mythe" ; le plus

¹ Cette valeur quasi péjorative de *ēwē* peut surprendre, lorsque l'on sait que ce morphème a pour origine, très probablement, l'adjectif *wē* ~ *ēwē* 'bon' (ex. *Ne-bem ne le ēwē* = 'le livre de la bonne loi = la Bible'). S'il est paradoxal, le lien sémantique entre *valuation positive* et *restriction* (d'où éventuellement une *valuation négative*) se retrouve dans le français *juste*.

souvent, on en rabaissera la valeur –en tout cas la valeur littéraire– en disant "Désolé, ce n'est qu'un mythe, pas un conte [*i.e.* ce n'est pas une fiction, c'est une causerie véridique]" :

- (73) **Ohoo, na-vap t-aṃag te, <na-kaka ēwē>.**
 non ART-parole de-avant NÉG ART-causerie juste

‘Non, ce n'est pas un conte, c'est juste un mythe / un récit historique / une causerie.’

Dernier exemple : lorsqu'un compositeur de chants présente les différents genres poétiques, il distinguera soigneusement entre, d'un côté, les ‘chants à danser’, qui sont valorisés (*n-eh ba-laklak*), et les ‘chants à chanter [*i.e.* à chanter *a capella*, sans danse]’ *n-eh qētqētleñ* ; ces derniers sont moins valorisés, comme le prouve la présence du restrictif *ēwē* :

- (74) **Vawelop en, <n-eh qētqētleñ ēwē>.**
 (genre) COÉ ART-chanson chanter juste

‘Le *vawelop* (genre musical), ce sont des chants qui sont juste faits pour être chantés.’

Tout comme le mélioratif *lēš* cité p.268, le restrictif/péjoratif *ēwē* fournit donc un outil privilégié pour pénétrer le système des valeurs culturelles en vigueur dans la société Mwoṭlap.

3. Prédicat neutre et choix du locuteur

Dans tous les exemples que nous venons de citer, la tête prédicative était intrinsèquement prédisposée, pour ainsi dire, à une orientation minimale : ex. ‘léger’, ‘facile’, ‘petit’... Dans certains cas, la tête a en elle-même une orientation argumentative neutre, et c'est précisément la fonction d'*ēwē* que de lui imprimer une telle orientation, en rapport avec les intentions contextuelles du locuteur¹. Ceci apparaît notamment avec les numéraux :

- (75) **Kamtēl <vētēl>.** ‘Nous sommes trois (et pas moins...).’
 IEX:TRI trois

- Kamtēl <vētēl ēwē>.** ‘Nous ne sommes que trois (et pas plus).’
 IEX:TRI trois juste

En revanche, le numéral *vitwag* ‘un’ sera prédisposé à recevoir le restrictif *ēwē* ; en cela, il est souvent accompagné de *woy*, également un restrictif (?) :

- (76) **Nēk togtog me gōh nō-wōl <vēvēh>? – Nō-wōl <vitwag woy ēwē>.**
 2SG AO:rester² VTF DX1 ART-mois combien ART-mois un (INTSF) juste

‘Tu es ici depuis combien de mois ? – Depuis un mois seulement.’

De façon similaire, le prédicat *vagvag-tiwag* ‘de temps en temps, rarement’ (construit sur la même racine *tiwag* que le nombre ‘un’), est presque obligatoirement accompagné de *ēwē* :

- (77) **Ohoo, vagvag-tiwag ēwē.** ‘Non, c'est très rare / juste de temps en temps.’
 non (fois-une)² juste

Par ailleurs, c'est également *ēwē* que l'on retrouve dans la tournure aspectuelle du passé immédiat, en *qoyo... ēwē tō* ‘venir juste de...’ :

¹ Sur la notion d'argumentation et d'échelles argumentatives, cf. Ducrot (1980), Anscombe & Ducrot (1983).

- (78) **Kē qoyo mat ēwē tō.** 'Il vient juste de mourir.'
 3SG FCTP mort juste IMM

Ici encore, *ēwē* consiste à orienter la représentation vers le "moins", en l'occurrence le "moins ancien" : en cela, la fonction de *ēwē* dans cette tournure est très comparable, encore une fois, à l'anglais *just* dans *He just died last week*. Nous présenterons plus en détails ce mécanisme aspectuel dans notre analyse du Focus temporel (*qoyo*) : cf. §3 p.833.

4. Restrictif quantitatif vs. qualitatif

Tous ces éléments pourraient faire croire que le morphème *ēwē* correspond simplement à nos restrictifs, du type FCS *seulement / ne... que*, BSL *nomo* [< ANG *no more*]. Ceci n'est pas tout à fait faux, mais doit être relativisé par un point important : le mwotlap possède au moins deux sortes de restrictifs.

Les adjoints *vēlēš* ~ *heleg* 'seulement, exclusivement' impliquent une restriction d'ordre quantitatif / extensionnel, i.e. *P exclusivement, et pas autre chose que P* :

- (79) **Kēy <in vēlēš> nē-bē.** 'Ils boivent exclusivement de l'eau.'
 3PL AO:boire seulement ART-eau

Au contraire, l'adjoint *ēwē* 'seulement, pas mieux que' traduit une restriction qualitative / intensionnelle, i.e. *P seulement, et pas mieux que P / pas plus que P* :

- (79)' **Kēy <in ēwē> nē-bē.** 'Ils ne boivent (rien de mieux) que de l'eau.'
 3PL AO:boire juste ART-eau

Le contraste entre ces deux types de restriction apparaît encore mieux si on les fait porter sur un élément culturellement valorisé, ex. la consommation d'igname – nourriture la plus noble qui soit. Il est tout à fait possible de faire porter sur cette consommation une restriction quantitative, par exemple "Ici on ne mange que (= exclusivement) de l'igname, et pas autre chose" :

- (80) **Kemem me gōh kem ne-gengen vēlēš ni-hnag.**
 1EX:PL VTF DX1 1EX:PL STA-manger² seulement ART-igname
 'Nous autres ici, nous mangeons exclusivement de l'igname.' [nourriture valorisée]

En revanche, la restriction qualitative en *ēwē* serait ici incongrue, pour des raisons culturelles :

- (80)' ?? *Kemem me gōh kem ne-gengen ēwē ni-hnag.*
 1EX:PL VTF DX1 1EX:PL STA-manger² juste ART-igname
 ?? *Nous autres ici, nous ne mangeons rien de mieux que de l'igname.*

Le contraste serait à peu près équivalent en anglais entre, d'un côté, *We only drink champagne* (restriction de type *vēlēš*) – et de l'autre ?? *We just drink champagne* (restriction de type *ēwē*).

(d) La répétition du prédicat

Revenons à notre problématique initiale, celle de l'intensification des adjectifs. Tous les procédés que nous avons énumérés jusqu'à présent ne sont compatibles qu'avec une partie des adjectifs : *meh* 'trop' implique un jugement légèrement péjoratif ; *ēwē* 'juste' un

prédicat orienté vers le moindre ; *lēs* ‘à souhait’ un prédicat mélioratif ; la reduplication est réservée à quelques adjectifs ; et les intensifs spécifiques sont fort peu usités dans le discours.

Mais alors, peut-on se demander, n'existe-t-il pas un procédé standard pour exprimer le haut degré, qui correspondrait à notre adverbe *très* ? Comme toute langue qui se respecte, le mwotlap devrait avoir un "mot intensifieur" équivalent à l'anglais *very* – si l'on en croit, du moins, les affirmations universalistes d'un Goddard (2001) :

"On present evidence, it appears that all languages have an intensifying word with the same meaning as English *very*, which can combine with words like *big* and *good*."
(Goddard 2001: 24)

Pourtant, comme la plupart des conclusions hâtives de Goddard (2001), celle-ci est contredite par le mwotlap. Cette langue, en effet, ne possède aucun mot qui serve ordinairement à marquer le haut degré.

En revanche, il est possible d'identifier un procédé à valeur intensive, et normalement compatible avec n'importe quel adjectif : il s'agit de la *répétition du prédicat*. Celle-ci doit être distinguée de la reduplication du radical, que nous avons évoquée p.264, et réservée à quelques radicaux (ex. *liwo* ‘grand’ → *lililwo*).

(d.1) L'intensité par la répétition ?

En réalité, il ne s'agit pas d'une simple répétition : par exemple, à partir de l'adjectif *momyiy* ‘froid’, on ne peut dire ni **momyiy momyiy* ‘froid froid’ –en répétant le radical– ni *??no-momyiy no-momyiy* ‘c'est froid c'est froid’ –en répétant le syntagme prédicatif. La tournure répétitive dont nous parlons implique en réalité une pseudo-répétition, employant un morphème *a* entre les deux occurrences de l'adjectif :

$\langle \langle (nE- +) \text{Adj.} \rangle \text{ } a \text{ } \langle nE- + \text{Adj.} \rangle \rangle = \text{‘très Adj.’}$

Mis à part l'adjectif qui change, on trouve dans cette structure, d'une part, le préfixe de Statif *nE-* ; d'autre part, un subordonnant *a* aux multiples valeurs, et servant notamment de pronom relatif. Un exemple simple de cette tournure intensive serait :

(81) **N-ē̄m mino nu-su a nu-su.**
ART-maison ma STA-petit SUB STA-petit
‘Ma maison est toute petite.’

(82) **Kē ne-̄mya a ne-̄mya !** ‘Qu'est-ce qu'il est marrant, ce type !’
3SG STA-drôle SUB STA-drôle

Assez rarement, le diptyque est un triptyque :

(83) **Nē-bē ne-nlig a ne-nlig a ne-nlig !**
ART-eau STA-trouble SUB STA-trouble SUB STA-trouble
‘La rivière est trouble, trouble, complètement trouble.’

Le seul cas où cette tournure n'emploie pas le Statif *nE-* (après la marque *a*), est pour la poignée d'adjectifs dits "directement attributifs", qui n'ont pas besoin du Statif pour former un prédicat [§4 p.158] :

- (84) **Itōk a itōk.** 'C'est excellent !'
être.bon SUB être.bon
- (85) **N-ēṁ mino yeh a yeh.** 'Ma maison se trouve très, très loin.'
ART-maison ma loin SUB loin
- (86) **Ige susu hip a hip!** 'Il y a plein d'enfants !'
H:PL petit² nombreux SUB nombreux

En apparence, la structure présente une belle symétrie : *nu-su a nu-su, ne-ṁya a ne-ṁya, itōk a itōk, yeh a yeh...* – c'est d'ailleurs ce qui fait son efficacité et, pourrait-on penser, ce qui lui donne une valeur intensive. Dans les langues du monde, il est banal de constater que le redoublement, ou ce qui y ressemble, présente des valeurs d'intensification (Kabore 1998) ; et nous avons vu que c'est effectivement une des significations que prend la *réduplication* du radical.

(d.2) Une fausse symétrie

Cependant, sans contredire l'indéniable effet de symétrie que l'on obtient, il faut noter que les deux parties du diptyque ne sont pas tout à fait sur le même plan. Formellement, d'abord, le Statif est obligatoire en seconde position, mais pas en première. On sait qu'un adjectif simple peut se combiner non seulement au Statif (ex. *kē nu-su* 'il est petit'), mais aussi à n'importe quel autre préfixe aspecto-modal (ex. Parfait *kē mu-su* 'il a rapetissé')¹, ou encore apparaître seul, en épithète (ex. *na-ṁalṁal su* 'une petite fille').

Or, si l'on veut marquer cet adjectif à l'aide de la tournure intensive, la seconde occurrence de l'adjectif est obligatoirement au Statif : on a donc

- (87) **Kē mu-su.** 'Il a rapetissé.'
3SG PFT-petit
- **Kē mu-su a nu-su.** 'Il a considérablement rapetissé.'
3SG PFT-petit SUB STA-petit

et non **Kē mu-su a mu-su* (avec deux Parfaits). De même, 'une fille très petite' se dira

- (88) **na-ṁalṁal su** 'une petite fille'
ART-fille petit
- **na-ṁalṁal su a nu-su** 'une très petite fille'
ART-fille petit SUB STA-petit

...et non **na-ṁalṁal su a su*. En conséquence, tout se passe comme si l'adjectif seul (ex. *su* 'petit') commutait purement et simplement avec sa forme intensive en { Adj. *a nE*-Adj. } – ex. *su a nu-su* 'très petit'.

De même, on peut citer :

- (89) **Na-pnō ne-bekbek.** 'Le village est désert.'
ART-village STA-désolé

¹ Ce point est traité en détails au §2 p.702.

(90) **Na-pnō me-bekbek.** 'Le village a été déserté.'
 ART-village PFT-désolé

(91) **Na-pnō me-<bekbek a ne-bekbek).**
 ART-village PFT- désolé SUB STA-désolé
 'Le village a été déserté, complètement déserté.'

(d.3) Une relative cachée

Comment interpréter cette dissymétrie ? La solution du problème se trouve dans le morphème **a**, qui marque une subordination. C'est une véritable proposition relative que l'on a là : alors que **bekbek** seul signifie 'désolé', **bekbek a ne-bekbek** doit se gloser "*désolé, ce qui (en général) est désolé*". Ainsi, les deux adjectifs **bekbek** de l'énoncé (91) ne sont pas sur le même plan : le premier **me-bekbek** a pour sujet **na-pnō**, et se montre sensible à l'aspect-mode, etc. (Parfait) ; le second **ne-bekbek** est invariable, intemporel, et porte non pas sur le sujet de la phrase, mais sur l'adjectif qui le précède. Syntactiquement parlant, le second **bekbek** est subordonné au premier.

À propos d'énoncés comparables en français, Culioli (1999: 114) parle de **schémas circulaires de repérage**, comme si la notion exprimée par l'adjectif était repérée / déterminée par elle-même ('triste, ce qui s'appelle triste') ; plus précisément, la notion (ex. 'triste') est orientée vers son propre *centre attracteur* (ex. 'très triste, triste par excellence, triste comme un jour de pluie...'). La remarque suivante convient particulièrement bien à l'emploi que le mwotlap fait du Statif, à valeur intemporelle :

"On a ainsi construit une valeur référentielle qui, n'étant rapportée à aucun repère externe particulier, parcourt la classe (infinie) de toutes les valeurs possibles dans toutes les situations possibles."
 (Culioli 1999: 115)

Ainsi, le propre de ces structures est d'identifier un prédicat contextuel (ex. *ce village est déserté*) à travers la référence à une valeur extrême de ce prédicat – valeur elle-même située hors-contexte (*ce qui s'appelle déserté ; déserté comme une plage en hiver...*). De cette opération d'auto-repérage, il résulte normalement une valeur intensive, comme on le constate dans d'autres langues – cf. en français *Il est marrant, mais marrant !*, ou plus récemment *Marrant de chez marrant*. Pourtant, on voit que les causes profondes de cette interprétation intensive ne sont pas liées au phénomène de la répétition (cf. valeurs cumulatives de la reduplication), mais à un cheminement syntaxique plus complexe, impliquant une subordination, une opération de décontextualisation, etc.

(d.4) Des réminiscences du côté des verbes

Pour finir, on notera qu'à cette tournure intensive en **a**, font écho certains énoncés à prédicat verbal, et à valeur (quasi) intensive. Il ne s'agit pas de simplement remplacer les adjectifs par des verbes, car une telle tournure serait agrammaticale :

(92) **Kē m-in a n-in...* **Il but énormément...*
 3SG PFT-boire SUB STA-boire

En revanche, c'est un fait que certaines subordonnées en **a** ont une valeur intensive. Ceci, cependant, n'implique pas une répétition du prédicat (ex. **il dort qui dort*) : la valeur

intensive est en fait impliquée par le sémantisme du second élément P₂, qui représente intrinsèquement une haute valeur de P₁ (ex. *il dort qui ronfle* = ‘il dort profondément’).

- (93) **Ne-gengen mal monog a ne-mdamdaw.**
 ART-aliment ACP cuit SUB STA-mou
 ‘Le repas est déjà cuit / très cuit [*lit.* c'est cuit qui est (tel que ce soit) mou].’
- (94) **No-qo ne-mtiy a no-ñoyñoy a no-ñoyñoy mat kē!**
 ART-cochon STA-dormir SUB STA-ronfler² SUB STA-ronfler² mort 3SG
 ‘Le monstre dormait profondément !’
 [...dormait qui (de telle sorte qu'il) ronflait, ronflait à en crever !]

Comme on le voit, le parallélisme avec l'intensif adjectival décrit ci-dessus (ex. *su a nu-su* ‘très petit’) a des limites. Cependant, ces derniers peuvent être utilement mis en perspective si on les compare précisément à ces énoncés verbaux. C'est ainsi, notamment, qu'apparaît mieux le statut fondamentalement subordonné des propositions en *a*, qu'elles aient ou non une valeur intensive.

2. Les comparatifs

La diversité de stratégies que nous venons de voir dans le marquage de l'intensité, se retrouve dans le codage de la comparaison. Le mwotlap possède au moins cinq moyens d'exprimer la comparaison de supériorité, un seul pour la comparaison d'égalité, aucun pour la comparaison d'infériorité.

(a) Les comparatifs de supériorité

(a.1) Comparaison implicite

Dans de nombreux contextes, la tournure la plus idiomatique pour traduire notre comparatif (*plus P...*) est précisément de ne pas le traduire, *i.e.* d'employer l'adjectif seul. La valeur comparative est rétablie en fonction du contexte, d'autant plus facilement lorsque l'énoncé est un balancement de deux propositions symétriques :

- (95) **N-ēṁ mino ni-lwo, n-ēṁ nōnōm nu-su.**
 ART-maison mon STA-grand ART-maison ton STA-grand
 ‘Ma maison est plus grande que la tienne.’ [*lit.* ma maison est grande, ta maison est petite]

(a.2) Le verbe-adjoint *hep*

Relativement rare, le verbe *hep* signifie ‘qui va au-delà, qui dépasse, excessif’. On le rencontre parfois seul, sans complément :

- (96) **N-ēte no-no-n mal hep.**
 ART-année ART-CPGén-3SG ACP dépasser
 ‘[ses années sont allées au-delà] Ça y est, il/elle est en âge (de se marier).’

On le trouve également dans le nom du doigt majeur *wō-tig-hep* ‘debout au-delà (des autres doigts)’. De même, le verbe *van* ‘aller’ s'y combine pour signifier *van hep* ‘aller au-delà, dépasser, enfreindre’ ; accessoirement, on note l'effet transitivant de cet adjectif :

- (97) **Nok higgoy kōmyō so kōmyō tele vanvan hep na-nye mey gēn.**
 1SG AO:interdire 2DU que 2DU ÉVIT aller² dépasser ART-cap REL là
 ‘Je vous interdis de vous rendre au-delà de cette pointe de terre, là-bas !’

Placé après un adjectif, *hep* suggère un élément de comparaison (*il est P au-delà = plus que...*). Ce dernier peut rester implicite :

- (98) **Kē ne-hyo hep.** ‘Il est plus grand.’
 3SG STA-long dépasser

Si le complément du comparatif doit être explicité, il l'est parfois directement :

- (99) **Kē ne-hyo hep no.** ‘Il est plus grand que moi.’
 3SG STA-long dépasser 1SG

Mais il peut également être introduit au moyen de l'ablatif *den*, que nous verrons plus loin :

- (99)' **Kē ne-hyo hep den no.** ‘Il est plus grand que moi.’
 3SG STA-long dépasser ABL 1SG

- (100) **Ni-lwo hep den qele nok dēmdēm.**
 STA-grand dépasser ABL comme 1SG AO:penser²
 ‘C'est plus grand que je n'imaginais.’

(a.3) L'attribut-adjoint *yeh*

De façon assez similaire, et plus fréquente, la comparaison peut être traduite au moyen de l'attribut *yeh*, dont le sens originel est ‘loin, lointain’ :

- (101) **N-ēm mino yeh.** ‘Ma maison est loin (d'ici...).’
 ART-maison mon être.loin

Placé après un adjectif, *yeh* signale une valeur extrême, qui peut correspondre à un comparatif :

- (102) **N-ēm mino ni-lwo yeh.** ‘Ma maison est *beaucoup plus* grande.’
 ART-maison mon STA-grand être.loin

Par ailleurs, la combinaison de *yeh* avec le proclitique *tiy* ‘quintessence, pur, extrême’ [cf. ex.(181) p.192] donne un superlatif de supériorité :

- (103) **Ni-hnag ni-tiy wē yeh.**
 ART-igname STA-quintessence bon être.loin
 ‘L'igname, c'est beaucoup mieux / c'est ce qu'il y a de mieux.’

Cette dernière combinaison *tiy... yeh* se double parfois d'une tournure intensive [cf. §(d) p.272]. Dans l'exemple suivant, on notera également la présence de l'ablatif *den* :

- (104) **Kē na-qagqag a ni-tiy qagqag yeh den ige del en.**
 3SG STA-blanc SUB STA-quintessence blanc être.loin ABL H:PL tout COÉ
 ‘(Cette fleur) était blanche, très blanche, la plus blanche de toutes.’

(a.4) Le verbe-adjoint *veteg*

Le verbe transitif VTEG a pour sens original ‘poser, laisser derrière soi, quitter’ :

- (105) **Kē ni-pteg hōw na-gasel.** ‘Il posa son couteau par terre.’
 3SG AO-laisser (bas) ART-couteau

Employé comme adjoint, notamment après un verbe de mouvement, la forme *veteg* signifie ‘(partir...) en quittant X, s'éloigner de X’ :

- (106) **Tog mōlmōl veteg no.** ‘Ne me quitte pas.’
 PROH rentrer² laisser 1SG

En vertu d'une métaphore remarquable quoique concevable, la même configuration sert à exprimer la comparaison de supériorité. L'exemple suivant présente les deux sens :

- (107) **No mi-gityak veteg nēk.**
 1SG PFT-courir laisser 2SG
 ‘J’ai couru en te laissant derrière moi.’
 → a) ‘Je t’ai fui en courant.’ [*tu ne courais pas*] ;
 → b) ‘J’ai couru plus vite que toi.’ [*tu courais*]

Avec certains verbes (hors verbes de mouvement), seule la valeur comparative est possible :

- (108) **Kē n-ēglal veteg nēk.** ‘Il s’y connaît mieux que toi.’
 3SG STA-savoir laisser 2SG

Et cette valeur de comparatif concerne également tous les adjectifs (ou attributs) :

- (109) **Kē <nē-mnay veteg> nēk.** ‘Il est (plus) intelligent *que* toi.’
 3SG STA-intelligent laisser 2SG
- (110) **Ēgnō-n John itōktōk a itōktōk veteg kimi geh agōh !**
 époux-3SG J. être.bon² SUB être.bon² laisser 2PL DISTR DX1
 ‘La femme de John est très belle, bien *plus belle que* vous toutes ici !’

(a.5) L'ablatif *den*

La préposition *den* marque l'ablatif, *i.e.* le point de départ, généralement physique, d'une action particulière : provenir de Y ; éloigner X de Y ; prendre X à Y ; fabriquer X à partir de Y... [§3 p.680]. On relève également des emplois figurés de cet ablatif :

- (111) **vitwag den kemem** ‘l'un d'entre nous’
 un ABL 1EX:PL

Parmi ces emplois figurés / abstraits, figure le complément standard du comparatif [cf. (99) et (104)].

- (112) **aṃag den kē ni-mat** ‘avant qu'il ne meure’
 avant ABL 3SG AO-mort

En l'absence de marques explicites de comparaison, c'est souvent *den* lui-même qui la signale :

- (113) **Na-naw nō-qōqō den nē-bē.**
 ART-eau.de.mer STA-profond ABL ART-eau
 ‘La mer est (plus) profonde *que* la rivière.’

Enfin, on notera également une signification particulière de *den* ‘X est trop P par rapport à Y’ :

- (114) **Nē-tētya-n ni-lwo den na-mnē-k.**
 ART-poignée-3SG STA-grand ABL ART-main-1SG
 ‘La poignée est trop grande pour ma main.’

(b) Comparatif d'égalité

Très rare dans le discours, le comparatif d'égalité emploie l'adjectif *vēlēs*, dont le sens principal est ‘seulement, exclusivement’ [§4 p.272]. Dans le cas de la comparaison, il s'agit d'un syntagme prédicatif ayant la forme ⟨*vēlēs* + Adj. + *geh*⟩, avec *geh* dit ‘Distributif’ [§(a.4) p.328]. Le sujet est obligatoirement non-singulier, en sorte que la glose adéquate est *Autant P l'un que l'autre* :

- (115) **Marina kōyō Melani, kōyō vēlēs māya geh.**
 M. 3DU M. 3DU seulement drôle DISTR
 ‘Marina et Mélanie sont aussi marrantes l'une que l'autre.’

Une structure synonyme est ⟨*vēlēs* + Adj. + *vēlēs*⟩ :

- (116) **Na-maṅgo tiwag mi nō-wōh, kōyō vēlēs neneh vēlēs.**
 ART-mangue ensemble avec ART-coco 3DU seulement sucré seulement
 ‘La mangue et la noix de coco sont aussi sucrées l'une que l'autre.’

La seule expression fréquente où figure cette structure, est une formule de salutation, pour donner des nouvelles d'une famille par exemple :

- (117) **Kemem del gōh, kemem vēlēs wē vēlēs.**
 IEX:PL tous DXI IEX:PL seulement bon seulement
 ‘Nous tous ici, nous allons bien [*lit.* nous allons aussi bien les uns que les autres].’

Mais la plupart du temps, la comparaison d'égalité utilise simplement les prédicats *qele* ‘(être) comme’ ou *haytēyēh* ‘identique, semblable’ :

- (118) **Marina ⟨qele Melani⟩.** ‘Marina est comme Mélanie.’
 M. comme M.
Marina ⟨ne-māya⟩ qele Melani. ‘Marina est drôle comme Mélanie.’
 M. STA-drôle comme M.

L'attribut *haytēyēh* a pour intensif l'adjectif *vēlēs*, que nous avons vu plus haut :

- (119) **Kōyō ⟨haytēyēh vēlēs⟩.** ‘(Ces deux X) sont exactement pareils.’
 3DU identique seulement

B. LES DÉICTIQUES

Le nom seul (ou le nom muni de ses épithètes) renvoie à tous les représentants possibles, dans un contexte donné, d'une notion N :

(120) ***N-ēṃ*** ***mē-qēṣdi.***

ART-maison PFT-tomber

‘La maison (la nôtre ?) / Les maisons (toutes ?) / Des maisons (?)... se sont écroulées.’

Avec un tel SN, la seule instruction qui soit donnée à l'auditeur peut se formuler ainsi : *Construire la représentation d'une entité X, définie par la notion N ‘maison’, et susceptible d'être pertinente dans le contexte énonciatif.* Comme on le constate, une instruction aussi vague –i.e. sous-spécifiée– peut susciter de gênantes ambiguïtés, au risque d'handicaper la communication. Ces ambiguïtés sont aggravées, pourrait-on dire, par l'absence de marquage obligatoire de la définitude, ainsi que par la neutralisation du nombre pour les non-humains : l'énonciateur réfère-t-il à une seule maison, à plusieurs maisons contiguës, à un ensemble épars de maisons ? L'auditeur est-il censé rechercher dans sa mémoire une représentation déjà construite (valeur définie), ou bien en construire une nouvelle (valeur indéfinie)... ?

Un des principaux procédés utilisés pour restreindre l'extension possible d'un syntagme nominal, en mwotlap comme dans d'autres langues, est l'usage des déictiques. S'il est vrai que le SN demeure ambigu –par exemple en nombre– la présence d'un déictique permet de restreindre considérablement la zone spatiale et/ou mentale de recherche du référent :

(120)' ***N-ēṃ*** ***gōh*** ***mē-qēṣdi.***

ART-maison DX1 PFT-tomber

‘Cette maison-ci / Ces maisons-ci (près de moi...) se sont écroulées.’

Nous allons examiner successivement les six formes de déixis concrète, et les deux formes de déixis abstraite.

1. *La déixis concrète*

Nous appelons "déixis concrète" (ou "déixis proprement dite") les processus visant à localiser le référent par rapport à la situation réelle d'énonciation, en vertu de paramètres d'ordre essentiellement spatial ou temporel ; nous verrons plus loin des morphèmes de "déixis abstraite", consistant à localiser le référent par rapport au discours et aux représentations mentales des participants au dialogue.

Les marques de déixis concrète du mwotlap sont au nombre de six, toutes toniques (≠ clitiques). Elles se partagent en deux séries de trois morphèmes, chacun défini par sa relation aux personnes du locuteur et de l'interlocuteur.

Tableau 4.2 – *Les morphèmes de déixis concrète*

	PROTASE	APODOSE
sphère du locuteur	<i>gōh</i> (<i>kē</i>)	<i>agōh</i>
sphère de l'interlocuteur	<i>nen</i>	<i>anen</i>
désignation par pointage	<i>nōk</i>	<i>gēn</i>

Ces six formes ne sont pas sans susciter des commentaires importants. Après un survol de leur syntaxe générale, nous commencerons par rendre compte de la différence entre les lignes, *i.e.* la valeur sémantique de chaque déictique ; dans un deuxième temps, nous analyserons le problème plus difficile de la distinction entre les deux colonnes, *i.e.* la valeur énonciative de ces morphèmes.

(a) Syntaxe élémentaire des déictiques

Les six morphèmes du *Tableau 4.2* ont en commun les mêmes compatibilités syntaxiques. On trouve ces déictiques dans les positions suivantes :

- modifieur de nom (ou de substantif) à l'intérieur d'un SN :

- (121) **na-gasel su nen** 'ce petit couteau-là'
ART-couteau petit DX2
- (122) **wōlōmgep gōh** 'ce garçon'
garçon DX1

À eux seuls, les déictiques ne peuvent pas former un syntagme nominal ou substantival, susceptible de fournir par exemple un sujet ou un objet. Pour ce faire, ils doivent être translétés au moyen du relatif *mey*, d'où *mey gōh* 'celui-ci, ceci', *mey nen* 'celui-là, cela', etc. Cf. §(c.2) p.222.

- [directionnel + déictique] modifieur de directionnel et/ou de *locatif* :

- (123) **me le-pnō agōh** 'ici dans ce village'
VTF dans-pays DX1 *me* = directionnel VENTIF ('en venant, vers ici')
- (124) **hōw Mōtlap nōk** 'là-bas à Mwotlap'
(bas) Mw DX3 *hōw* = descendant ('en bas, vers le nord...')

- [déictique seul, sans directionnel] *adverbe*, avec valeur moins spatiale que présentative (*voici que...*) :

- (125) **Kōyō <tig tō> me gōh...** 'Ils sont debout *ici*.'
3DU debout PRST VTF DX1 directionnel + déictique = *valeur spatiale*
- ≠ **Kōyō <tig tō> gōh...** 'Les *voici* debout / ils sont debout *comme ceci*.'
3DU debout PRST DX1 déictique seul = *valeur déictique / présentative*

- *prédicat* :

- (126) **Kē ave ? – Kē <gēn>** 'Elle est où ? – Elle *est ici*.'
3SG où 3SG DX3
- (127) **Kēy vēvet ? – <Anen>, kē <anen>!** 'Ils sont quatre ? – *C'est ça, c'est tout à fait ça* !'
3PL quatre DX2 3SG DX2

Sans entrer dans les détails de l'analyse, nous signalerons simplement qu'il existe parfois une ambiguïté quant à savoir si le déictique est ou non le prédicat. Ceci concerne une structure prédicative extrêmement répandue, celle des *prédicats équatifs avec déictiques* :

- (128) **Igni gōh ? – Igni-k anen.** 'Lui, c'est ton mari ? – Oui, c'est mon mari.'
époux:2SG DX1 époux-1SG DX2 [*lit.* 'C'est ton mari, *ceci* ? – C'est mon mari, *cela*']

- (129) **Na-bago anen.** ‘Ça, c'est un requin.’
 ART-requin DX2

Malgré leur apparente simplicité, ces propositions posent un problème d'analyse. En effet, deux interprétations sont également possibles : soit il s'agit d'un prédicat déictique, dont le sujet est un SN : *Na-bago* <*anen*> [lit. ‘un requin est cela’] ; soit il s'agit d'un prédicat équatif, où le déictique a le rôle d'un adverbe ou d'un posthème : <*Na-bago*> *anen* [lit. ‘c'est un requin cela’]. Plusieurs arguments penchent en faveur de cette seconde analyse, que nous adopterons par conséquent, sans en faire la démonstration ici¹.

Les analyses syntaxiques et sémantiques qui suivent ne concernent pas seulement les déictiques à l'intérieur des SN, mais dans toutes les positions syntaxiques. On notera, au passage, que dans tous les cas, le déictique est le *tout dernier élément du syntagme*, qu'il s'agisse du SN [cf. §B p.258] ou de la proposition entière. Ceci aura son importance dans nos futures analyses : par exemple, c'est ainsi que l'on verra certaines formes (ex. *nen*, *en*), du fait de leur situation liminale, se grammaticaliser en relateurs inter-propositionnels, etc.

(b) Les trois degrés de la déixis

Le Tableau 4.2 p.280 illustre trois "degrés" de déixis, chacun étant représenté par un couple de morphèmes. Nous les avons glosés ainsi : *sphère du locuteur* (*gōh* ~ *agōh*) ; *sphère de l'interlocuteur* (*nen* ~ *anen*) ; *désignation par pointage* (*nōk* ~ *gēn*). Par pure commodité, nous désignerons chacun de ces degrés, dans les pages qui suivront, au moyen de leur forme protatique, i.e. *gōh* vs. *nen* vs. *nōk* ; mais il faut savoir que *gōh* représente à la fois *gōh* et *agōh*, etc.²

(b.1) Un système classique fondé sur la distance ?

Les systèmes déictiques à trois degrés sont monnaie courante dans les langues du monde : on en trouve en grec classique, en latin, en japonais, en basque, etc. Le point commun entre ces systèmes à trois degrés, d'une façon générale, est d'être généralement présentés comme la mise en œuvre de trois paliers d'éloignement :

- la forme 1 signale un référent proche du locuteur (ex. LAT *hic*, JAP *kore*) ;
- la forme 2 un référent éloigné du locuteur, et proche de l'interlocuteur (LAT *iste*, JAP *sore*) ;
- la forme 3 un référent éloigné des deux participants du dialogue (LAT *ille*, JAP *are*).

À première vue, il serait tentant de suggérer la même analyse pour les trois déictiques du mwotlap. En effet, il est indéniable que le déictique de premier degré (DX1) désigne la sphère du locuteur, i.e. la portion d'espace relativement proche de moi + les référents qui me sont directement associés :

- (130) **ne-vet gōh** ‘ce caillou (que je tiens, dont je parle...)’
 ART-pierre DX1 ‘ce rocher (sur lequel je suis assis / adossé...)’

¹ Une partie de cette démonstration sera évoquée au §6 p.332. Voir aussi l'énoncé (529) p.376 : si le SN est formé par un pronom, ce dernier prend obligatoirement sa forme prédicative (forme lourde).

² Par ailleurs, les gloses juxtalinéaires que nous adoptons dans les exemples visent également la simplicité, sans éviter d'ailleurs un certain degré d'arbitraire. C'est ainsi que *gōh* ~ *agōh* est glosé ‘DX1’ [= déixis de premier degré] ; *nen* ~ *anen* est glosé ‘DX2’ [= déixis de deuxième degré] ; et *nōk* ~ *gēn* est ‘DX3’ [= déixis de troisième degré (et non de *troisième personne)].

Inversement, le déictique de second degré (DX2) désigne la sphère de l'interlocuteur, *i.e.* la portion d'espace relativement proche de toi + les référents qui te sont directement associés :

- (131) **ne-vet** **nen** 'ce caillou (que tu tiens, dont tu parles...)'
 ART-pierre DX2 'ce rocher (sur lequel tu es assis / adossé...)'

Dans le cas où le référent n'est proche d'aucun des deux participants au dialogue, il est effectivement possible d'avoir le déictique de troisième degré (généralement avec un directionnel *van*) :

- (132) **ne-vet** (**van**) **nōk** 'ce caillou / ce rocher (là-bas...)'
 ART-pierre ITIF DX3

(b.2) Déixis personnelle vs. déixis monstrative

Pourtant, le triplet d'énoncés que nous venons de citer ne reflète pas assez précisément, à nos yeux, le fonctionnement de la déixis en mwotlap. En effet, parler en termes de distance spatiale ne permettrait pas de comprendre le paradoxe suivant : **si je désigne un point précis** proche de moi ou de toi, je suis obligé d'employer la déixis de **troisième degré**. C'est le cas, par exemple, si je montre une tache sur le T-shirt que je porte (ou que tu portes) :

- (133) **Awuu ! Na-nye hap nōk ?** 'Hé, qu'est-ce que c'est que cette tache ?'
 aïe ART-tache quoi DX3 [je pointe du doigt]

Bien entendu, la désignation ne se fait pas nécessairement avec l'index tendu : il peut s'agir d'un geste vague de la main, d'un mouvement des yeux ou de la tête... Quoi qu'il en soit, DX3 (*nōk* ~ *gēn*) impose nécessairement un geste quelconque de monstration, visible de l'interlocuteur.

Par contraste, les déictiques de degrés 1 ou 2 excluent le geste de monstration. En utilisant *gōh* ou *nen*, je localise le référent par rapport à une sphère globale, généralement spatiale, définie autour de chacun des interlocuteurs. Cette localisation par rapport à la *personne* doit se suffire à elle-même, sans qu'aucun geste de désignation ne soit nécessaire. Avec *gōh*, je donne l'instruction : *identifie un référent X, en sachant que ce référent est actuellement associé surtout à ma sphère personnelle*. Aucune indication gestuelle plus précise n'est fournie, et il serait incongru –pour ne pas dire "agrammatical"– de désigner l'objet par un geste, en même temps que je choisis de le désigner par *gōh*.

Un corollaire de cette remarque, est que le syntagme (130) réfère virtuellement à *toutes les pierres possibles appartenant à ma sphère personnelle*, ex. rocher sur lequel je suis assis, cailloux tenus dans la main, pierres représentées sur une photo que j'ai en main, etc. ; en cas d'ambiguïté, c'est à l'auditeur de deviner quel est le bon référent. Pour peu que, précisément, cette ambiguïté me fasse craindre un échec de la communication –par exemple, si je voulais distinguer parmi plusieurs cailloux situés à proximité de moi, je devrais employer le déictique DX3 :

- (134) **ne-vet** **nōk** 'ce caillou (que je désigne, proche ou lointain)'
 ART-pierre DX3

Le mwotlap se comporte donc différemment des langues qui, pour distinguer entre deux objets proches l'un de l'autre, se permettent d'utiliser deux déictiques distincts, type FÇS *Tu veux ce gâteau-ci* [main gauche...] *ou ce gâteau-là* [main droite...]? Dans un tel cas, où la monstration est indispensable, on a systématiquement DX3 *nōk* :

(135) **Nĕk ne-myōs mey nōk, si nĕk ne-myōs mey nōk ?**

2SG STA-vouloir REL DX3 ou 2SG STA-vouloir REL DX3

‘Tu veux celui-ci (ex. en main gauche...) ou tu veux celui-là (en main droite...) ?’

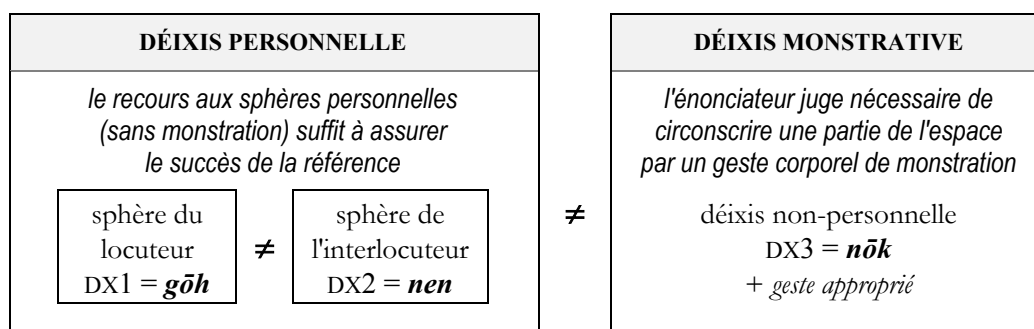
Il en va de même pour le deuxième degré : *nen* réfère à la sphère personnelle de l'interlocuteur de manière globale, sans qu'il soit possible, au moyen d'un geste, d'isoler une portion particulière de cette sphère. Un syntagme comme (131) *ne-vet nen* peut s'énoncer les bras croisés, car il donne comme seule instruction *Identifie un référent X, en sachant que ce référent est actuellement associé surtout à ta sphère personnelle*. Pour peu que cette instruction générale rende difficile l'identification du bon référent, il peut s'avérer préférable de circonscrire une partie plus précise de l'espace, à l'aide d'un geste corporel ; mais alors, une fois de plus, le déictique personnel *nen* sera exclu, et je serai contraint d'employer le DX3 *nōk* – ex.(134).

Ainsi, la conception classique des trois degrés de distance, bien qu'elle convienne peut-être à d'autres langues, décrirait fort mal le système déictique de la langue mwotlap. Ce dernier repose en réalité sur un emboîtement de deux oppositions :

- d'une part, opposition entre la sphère personnelle (portion d'espace-temps + représentations associées) du *locuteur* ≠ sphère personnelle de l'*interlocuteur* ;
- d'autre part, opposition entre la DÉIXIS PERSONNELLE (définie par l'inclusion du référent à la sphère personnelle d'un des deux participants au dialogue) et la DÉIXIS MONSTRATIVE (le recours aux sphères personnelles est désactivé, et remplacé par un geste *ad hoc* servant à circonscrire une partie de l'espace).

Ce double enchâssement d'oppositions¹ est représenté dans la *Figure 4.1*.

Figure 4.1 – *Les trois degrés de la déixis concrète : déixis personnelle vs. monstrative, un double enchâssement*



Le point commun entre ces trois démonstratifs est de circonscrire une portion de monde dans la situation d'énonciation Sit₀, afin d'aider l'auditeur à identifier le bon référent désigné par le SN. Mais il existe deux méthodes différentes pour isoler la bonne portion :

- je peux choisir d'utiliser l'une des deux portions de monde qui sont déjà données d'emblée dans la situation, car fabriquées par l'énonciation : l'espace-temps autour du locuteur vs. celui autour de l'interlocuteur → *déixis personnelle* ;

¹ Cette structure rappelle de façon frappante celle que Benveniste (1966 [1948]) pose entre, d'une part, *personne* [je+tu] et *non-personne* [il] ; et d'autre part, à l'intérieur de la *personne*, le contraste entre locuteur [je] et interlocuteur [tu]. Cette coïncidence est loin d'être due au hasard.

- mais si aucune de ces deux sphères personnelles ne me semble convenir (car trop larges / trop étroites / trop ambiguës...) pour assurer le succès de la référence, alors il me faut fabriquer moi-même *ad hoc* la portion de monde qui m'intéresse ; je le fais au moyen d'un geste de monstration, obligatoire dans le cadre de la *déixis monstrative*.

Corollaire de cette opposition : le déictique de 3^{ème} degré (*nōk* ~ *gēn*), et lui seul, comporte nécessairement l'instruction *Regarde-moi*. Voilà pourquoi, au téléphone ou dans l'obscurité –i.e. quand les deux interlocuteurs ne peuvent pas se voir– on n'entendra guère DX3 (du moins dans son acception spatiale, la plus fréquente) ; en revanche, les déictiques personnels DX1 et DX2 seront tout à fait possibles.

(b.3) Déixis personnelle et saillance cognitive

Ce système comporte d'autres implications, que nous ne détaillerons pas tous ici. Nous relèverons cependant le mécanisme suivant. Dans la mesure où les déictiques *gōh* et *nen* réfèrent à la globalité d'une sphère personnelle, sans plus de précision, ils se révéleront souvent ambigus, dès lors que plusieurs référents sont des candidats possibles pour un seul et même SN ; la sélection du référent correct, à l'intérieur de cette sphère personnelle, mettra en jeu non seulement des critères de vraisemblance sémantique, mais aussi de saillance cognitive et/ou discursive.

1. Hiérarchies de saillance à l'intérieur d'une sphère

Par exemple, imaginons que je m'adresse à une personne assise sur des rochers (*ne-vet*), jouant avec des pierres (*ne-vet*), et en train d'observer particulièrement / de manipuler l'un de ces cailloux (*ne-vet*), à la forme étrange, etc. Dans ces conditions, on voit que plusieurs "pierres" sont en jeu, mais qu'elles sont hiérarchisées du point de vue de leur saillance cognitive : le *ne-vet* du décor fait l'objet d'une moindre attention, de la part de mon interlocuteur, que les *ne-vet* avec lesquels il joue ; et ces derniers, à leur tour, sont moins saillants que le *ne-vet* qu'il est en train de manipuler et d'observer.

En conséquence, si j'énonce le syntagme suivant :

(131) **ne-vet** *nen* ≈ [ce X qui est de la pierre, près de toi...]
 ART-pierre DX2

il en résulterait sans doute une ambiguïté contextuelle, quant à savoir lequel des trois *ne-vet* est en jeu. Dans la mesure où la déixis personnelle ne s'accompagne d'aucun geste de monstration, l'auditeur est conduit à rechercher le référent X le plus probable, tel que X soit une pierre, et qu'il appartienne à sa sphère personnelle (= portion d'espace proche de lui, etc.). Dans un tel cas d'ambiguïté, c'est naturellement vers le **candidat le plus saillant cognitivement** que portera son interprétation. En l'occurrence, le syntagme (131) aura beaucoup plus de chances de désigner le caillou tenu dans la main, objet d'une attention particulière dans le contexte, que le rocher présent dans le décor, et qui se trouve mentalement désactivé.

Le mécanisme n'est alors pas très différent de celui de la définitude ou des noms propres : si je dis, en français, *Martine a téléphoné*, je donne l'instruction de rechercher, parmi les nombreuses "Martines" connues, celle qui est la plus saillante contextuellement (d'où d'éventuels quiproquos) ; et de même avec une expression définie *Le voisin n'était pas content*, il faut sélectionner le bon "voisin", en vertu de critères de vraisemblance et de

saillance. De ce fait, les déictiques personnels du mwotlap (DX1 + DX2) ne sont pas loin d'accomplir le même travail que des définis, à ceci près qu'ils restreignent la référence à une sphère personnelle. Plutôt que de traduire le déictique *nen* par un démonstratif en français ("cette pierre-là"), il serait sans doute plus précis de le gloser par un défini + référence à la sphère personnelle, *i.e.* "le X qui est pierre près de toi".

2. Des stratégies pour contourner les référents les plus saillants

Que se passerait-il si le candidat "pierre" que je voulais désigner était non pas la pierre la plus saillante cognitivement (le caillou tenu en main), mais un autre représentant de la même notion ? Comment éviter que mon interlocuteur n'interprète immédiatement (131) en fonction du référent le plus actif ? Il existe alors deux stratégies :

- prenant acte du fait que le seul recours à la sphère personnelle (*nen*) induirait un risque d'échec de la référence, je choisis de désactiver la déixis personnelle, et de recourir à la *déixis monstrative*, au moyen de *nōk* (lequel commute avec *nen*, et ne peut s'y ajouter) :

(134) **ne-vet** **nōk** 'ce caillou (que je désigne, proche de toi ou non)'
 ART-pierre DX3

- *ou bien* : je maintiens le recours à la sphère personnelle de l'interlocuteur (*nen*), mais j'ajoute des éléments susceptibles de restreindre l'intension du SN, en éliminant le candidat indésirable (*i.e.* le X le plus saillant). Il existe alors deux types de restrictions :

- a) restriction sur la définition du X : j'accompagne le nom de divers modifieurs (adjectifs, etc.) permettant de définir un X plus précis :

(136) **ne-vet** **HAG** **nen** 'le X qui est pierre-immobile près de toi'
 ART-pierre assis DX2 = ce rocher

(137) **ne-vet** **SUSU** **nen** 'le X qui est pierres-petites près de toi'
 ART-pierre petit² DX2 = ces petits cailloux

- b) restriction sur la portée spatiale du déictique : je fais précéder le déictique *nen* d'un **directionnel spatial**, visant à orienter l'observation dans une certaine direction¹, tout en restant à l'intérieur de la sphère personnelle :

(138) **ne-vet** **YOW** **nen** 'le X qui est pierre près de toi côté-mer'
 ART-pierre (dehors) DX2

(139) **ne-vet** **VAN** **nen** 'le X qui est pierre près de toi en face (de moi)'
 ART-pierre ITIF DX2

Bien entendu, le mécanisme sera rigoureusement le même pour le déictique de premier degré *gōh*, associé à la sphère du locuteur. Si je me trouve entouré de plusieurs maisons, et que j'énonce le syntagme :

(140) **n-ēm** **gōh** 'le X qui est maison près de moi'
 ART-maison DX1 ≈ cette maison / ces maisons

¹ Les directionnels spatiaux sont au nombre de six, et seront évoqués au §(b) p.772.

je donne à l'auditeur l'instruction d'identifier la ou les maisons¹ appartenant à ma portion d'espace. En cas d'ambiguïté entre plusieurs maisons, le choix se portera préférentiellement sur celle qui est la plus saillante cognitivement : *i.e.* la plus proche du locuteur, la plus grande, la plus remarquable, celle dont on vient de parler, celle dont je viens de sortir, etc. Si je souhaite référer à une maison proche de moi, mais au second plan cognitif, j'utiliserai les mêmes stratégies que celles citées plus haut : déixis monstrative en *nōk* ; déixis personnelle + spécification lexicale (ex. *n-ēm ketket gōh* 'la maison haute près de moi') ; déixis personnelle + directionnel.

3. Raillerie, saillance et aveuglement

Le raisonnement qui précède va nous permettre de comprendre un détail qui eût pu passer inaperçu, et qui pourtant présente un certain intérêt du point de vue, pourrait-on dire, de la "modalisation de l'espace". La question est de savoir pourquoi les prédicats locatifs en DX2 (*nen*) sont généralement accompagnés d'une intonation de reproche ou de moquerie :

- (141) **Ave na-savat mino ? – En tō anen, riñ !**
 où ART-tongue mon allongé PRST DX2 (injure)
 'Où sont mes tongues ? – Elles sont là (près de toi), triple buse !'

A priori, rien n'oblige mon interlocuteur à savoir où se trouvent ses tongues, et il se pourrait fort bien qu'un espiègle plaisantin les lui ait dissimulées, enfouies dans le sable, à son insu. Aussi devrait-il être possible de répondre simplement à la question posée, en indiquant à mon vis-à-vis où se trouve l'objet perdu. Pourtant, si je faisais le choix de lui désigner précisément l'endroit où il se trouve, je devrais normalement utiliser le déictique monstratif DX3 *nōk ~ gēn* :

- (142) **Ave... ? – En tō gēn.** 'Où sont... ? – Elles sont ici/là.'
 où allongé PRST DX3

La question qui se pose est donc la suivante : pourquoi DX2 en (141) est-il typiquement associé à une –anodine– moquerie, alors que DX3 en (142) n'a pas cette implication, et constitue au contraire la façon polie de localiser l'objet ?

On l'a compris, ces déictiques ne diffèrent pas en fonction de la distance spatiale, car ils pourraient tous deux renvoyer exactement au même endroit, *i.e.* tout près de l'interlocuteur. En réalité, l'explication réside dans le critère de *saillance cognitive* dont nous avons parlé plus haut. En utilisant la forme DX2 *nen*, je ne me contente pas de situer l'objet à ta proximité : par la même occasion, je sous-entends que ce référent est cognitivement saillant dans la situation, qu'il est au premier plan de la perception (comme le caillou tenu dans la main, dans l'exemple précédent). Autrement dit, j'insinue que l'objet est non seulement proche de l'interlocuteur, mais aussi qu'il "crève les yeux" ; en effet, comme nous l'avons démontré plus haut, le choix de la déixis personnelle implique toujours un référent aisément identifiable, car immédiatement associé à la sphère personnelle en question. Voilà qui explique pourquoi la plupart des prédicats locatifs en DX2 sont énoncés sur le ton du

¹ Dans le cas de l'orientation spatiale, nous verrons que le mwotlap a pour usage de préciser le nombre du référent, au moyen du "pluriel" *geh*, ex. *n-ēm geh gōh* '(toutes) ces maisons-ci' ; en conséquence, il est plus probable que le syntagme (140) *n-ēm gōh* donne l'instruction d'identifier *une seule* maison.

reproche ou de la plaisanterie ; on pourrait les gloser ainsi "l'objet X se trouve près de toi, parmi les objets pourtant les plus évidents de ta sphère personnelle".

Inversement, le choix de DX3 en (142) ne comporte aucun sous-entendu ; au contraire, dans la mesure où je préfère employer la déixis monstrative plutôt que la déixis personnelle [Figure 4.1 p.284], c'est que j'admets d'emblée l'inadéquation de cette dernière. Même si l'objet X se trouve tout près de mon interlocuteur, j'aurai la bonté d'âme de ne pas le lui faire remarquer, et choisirai plutôt de circonscrire une portion d'espace au moyen de DX3.

(b.4) Étendue sémantique des sphères personnelles

Jusqu'à présent, nous avons présenté les deux sphères personnelles principalement comme des notions spatiales, ce qu'elles sont effectivement la plupart du temps. Cependant, nous voudrions revenir brièvement sur leur étendue sémantique réelle, et illustrer certains cas particuliers d'emploi. En effet, alors que le déictique de troisième degré *nōk* ~ *gēn* garde presque toujours une signification spatiale, ce n'est pas le cas des deux premiers déictiques, dont les emplois dépassent largement le cadre strict de la référence à l'espace.

1. La sphère personnelle du locuteur

❖ Référence directe au locuteur

Comme nous l'avons vu, le déictique de premier degré *gōh* ~ *agōh* renvoie principalement à une proximité physique avec le locuteur : *X gōh* désigne l'ensemble X situés près de moi, ou que je tiens en main, avec lesquels je suis en contact physique... Par exemple, si tu cherches un objet, et qu'il se trouve près de moi, j'emploierai typiquement DX1 *gōh* :

- (143) **Ave nē-pēn na-mu-k ? – Agōh ! Nok tēy tō agōh.**
 où ART-stylo ART-CPSit-1SG DX1 1SG tenir PRST DX1
 'Où est mon stylo ? – Ici ! C'est moi qui l'ai dans ma main ici.'

Le déictique *gōh* ne sert pas seulement à désigner des objets physiques externes, et se retrouve employé parfois pour situer un élément abstrait comme proche du locuteur, et de la situation d'énonciation. C'est ainsi, par exemple, que le pronom personnel de 1SG 'je, moi' est parfois souligné à l'aide du déictique *gōh* :

- (144) **Imam nōnōm e, ēthē-n a ino agōh !**
 père ton COÉ frère-3SG SUB 1SG DX1
 'Le frère de ton père, c'est moi [c'est moi ici même]'

Typiquement, *gōh* accompagnera les SN ou les prédicats désignant les actions du locuteur :

- (145) **Na-kaka gōh ni-bah hōw gēn.**
 ART-causerie DX1 AO-finir (bas) DX3
 'Cette histoire (que JE viens de raconter) se termine ainsi.'
- (146) **Nok dēyē gōh ēwē a so nēk so biyiñ no.**
 1SG AO:attendre DX1 juste SUB que 2SG PRSP aider 1SG
 'Je suis en train d'attendre [*gōh* ≈ ici] que tu viennes m'aider.'

Un autre emploi typique, particulièrement représenté dans notre corpus littéraire, est celui où le locuteur-narrateur mime plus ou moins l'action, tout en la ponctuant de déictique DX1 (≈ *comme ceci / comme je fais*) :

- (147) **Kēy a di qele gōh en, nō-mōmō a ni-gityak qele gōh.**
 3PL SUB AO:claquer comme DX1 COÉ ART-poisson SUB AO-courir comme DX1
 ‘Et comme elles tapaient des mains (sur la surface de l'eau) *comme ceci*,
 le poisson se mit à filer dans tous les sens *comme ceci*.’ [le narrateur mime]
- (148) **Iqet m-ilil na-mte-vit geh le-ngo-n mahē gōh kē.**
 Iqet PFT-peindre ART-(forme)-étoile DISTR dans-visage-3SG endroit DX1 ci
 (Le dieu Iqet sculpte une femme dans du bois, avant de lui insuffler la vie.)
 ‘Iqet dessina des étoiles sur le visage, ici.’ [le narrateur montre ses joues]

❖ Neutralisation des deux sphères au profit de DX1

En cas d'équipondération entre les deux locuteurs, *i.e.* chaque fois que X est aussi proche de moi que de toi, c'est DX1 qui l'emporte. Par exemple, si je veux désigner la maison à l'intérieur de laquelle nous nous trouvons tous les deux, j'emploierai la forme DX1 **n-ēm gōh** ‘cette maison-ci’, comme en (140) – et ce, que cette habitation soit la mienne, la tienne, ou celle d'un tiers : la possession n'entre guère en ligne de compte dans la déixis. De même, j'emploierai (140) si je veux mentionner une maison devant laquelle nous passons tous les deux, ou qui ne te concerne pas plus que moi :

- (149) **N-ēm gōh no-no-n yē ?** ‘À qui est cette maison [près de nous deux] ?’
 ART-maison DX1 ART-CPGén-3SG qui

En fait, je ne choisirai DX2 **n-ēm nen** que si j'exclus cette maison de ma propre sphère, et te l'associe fortement dans le contexte : si je suis dehors et toi dedans, si tu es en train de la bricoler, si elle apparaît sur une photo que tu tiens à la main, si tu viens de me poser une question à son propos... En conséquence, le choix de DX2 est bien plus contraint, plus "marqué" si l'on veut, que celui de DX1 ; au contraire, la déixis de premier degré est le terme non-marqué de l'opposition, chaque fois que cette dernière n'a pas lieu d'être soulignée.

L'exemple de la maison est d'autant plus vrai pour les références spatio-temporelles que les deux participants partagent nécessairement. Par exemple, chaque fois que l'on cite le nom du **na-pnō** (village/île/pays) où l'on se trouve, c'est forcément DX1 **gōh** que l'on emploie :

- (150) **Kēy ma-van me Mōtlap agōh.** ‘Ils sont venus *ici* à Mwotlap.’
 3PL PFT-aller VTF Mw. DX1 [??...Mōtlap anen]
- (151) **igēn tog tō le-myam gōh** ‘nous qui vivons dans *ce monde*’
 1IN:PL vivre PRST dans-monde DX1 [??...le-myam nen]

De même, hors syntagme nominal, on trouvera **gōh** à côté des prédicats communs au locuteur et à l'interlocuteur :

- (152) **ēntēl kaka tō gōh** ‘nous trois qui sommes en train de causer’
 1IN:TR causer PRST DX1 [??...kaka tō nen]

La logique est exactement la même pour les indications temporelles¹, lorsqu'elles sont communes aux interlocuteurs. Citons ainsi trois expressions extrêmement fréquentes, axées autour du "maintenant" :

- (153) **qiyig gōh** 'aujourd'hui / de nos jours, ces temps-ci'
 aujourd'hui DX1 [**qiyig nen*]
- (154) **Kēy van me isqet agōh !** 'Ils arrivent à l'instant (*ou*: dans un instant).'
 3PL AO:aller VTF proche DX1 [**isqet anen*]
- (155) **l-ulsi wōl agōh** 'à la fin de ce mois-ci'
 dans-cime mois DX1 [**l-ulsi wōl anen*]

2. La sphère personnelle de l'interlocuteur

De façon parallèle à DX1, nous avons principalement décrit le second degré de déixis, *i.e.* DX2 **nen** ~ **anen**, en termes spatiaux. Cependant, nous venons de voir que DX2 ne convenait pas lorsque l'espace considéré était partagé par les deux interlocuteurs (ex. *ici dans ce village*) : en cas d'équipondération, l'opposition inter-personnelle se neutralise normalement au profit de DX1.

❖ Paradoxe déictique et datif éthique

Il est pourtant un cas particulier qui rend quasi automatique l'emploi de la forme DX2, quand bien même le référent est équidistant des deux interlocuteurs. Il s'agit d'une formule courante, consistant à annoncer l'arrivée de quelqu'un à proximité : $\langle X \text{ vatag me anen !} \rangle$ 'Tiens, voici venir X !'. Cette tournure combine **vatag**² + un directionnel + le déictique **anen**, associé à l'interlocuteur – et ce, même si la personne X apparaît, par exemple, de mon côté plutôt que du tien. Ce paradoxe s'explique par un emploi abstrait / psychologique de la déixis, en vertu duquel ce n'est pas tellement ta portion d'espace qui est pertinente, mais le fait que tu sois concerné par cet événement. Et en effet, la motivation la plus fréquente pour annoncer l'arrivée de quelqu'un, est pour attirer l'attention de l'interlocuteur, que cette apparition lui soit agréable ou désagréable – ex. *Attention (à toi), voici venir X*, ou bien *Tu ne vois donc pas A qui arrive (≈ pour toi) ?*

- (156) **Tita nōnōm vatag me anen !**
 mère ta DÉPLAC VTF DX2
 'Attention, voici ta mère qui (t') arrive !'
- (157) **Nēk m-et Bishop ? – Kē vatag yow anen.**
 2SG PFT-voir évêque 3SG DÉPLAC (dehors) DX2
 'Tu as vu l'Évêque ? – Oui, il est justement en chemin vers la plage.'

On n'est pas très loin d'un datif éthique du type LAT *At tibi repente uenit ad me Caninius* 'voilà que soudain m'arrive (ton) Caninius'³. Le locuteur choisira d'employer un

¹ S'il est vrai que les déictiques simples sont susceptibles d'avoir des valeurs temporelles, le mwotlap possède également de véritables déictiques temporels, dérivés des premiers au moyen d'un préfixe **ē-** : d'où **ē-gōh** ~ **ē-agōh**,... **ē-nōk** ~ **ē-gēn**. Les six formes obtenues signifient toutes 'maintenant' : cf. n.1 p.804.

² Le prédicatif **vatag** (marquant un déplacement dans l'espace) sera illustré davantage au §(a) p.785.

³ Cicéron, *Ad Familiares*, 9, 2, 1 (cité par Ernout & Thomas 1953: 72). C'est aussi une deuxième personne qui se cache, en français, derrière la forme *Voici* < *Vois ci*.

déictique de premier degré (*gōh*) uniquement s'il est seul concerné par l'arrivée en question – ce qui est plus rare :

- (158) **Ēt ! Imam vatag me gōh ! Nok mōl tō !**
 aïe père DÉPLAC VTF DX1 1SG AO:rentrer URG
 ‘Aïe ! Voici venir mon père... Bon, je file !’

Comme on le voit, la tournure en *vatag* ‘voici venir...’ constitue une exception au statut généralement non-marqué de DX1 ; en l'occurrence, c'est plutôt DX2 qui est ordinairement utilisé pour prévenir d'une arrivée, et DX1 n'en est qu'un cas particulier.

C'est sans doute un mécanisme assez proche qui explique pourquoi l'on trouve *nen* presque automatiquement lorsqu'il s'agit de poser une question empreinte de surprise, comme FCS *ça* dans *Qu'est-ce que c'est que ça ?* ; le locuteur marque son ignorance et/ou son rejet en assignant le X problématique non pas à sa propre sphère personnelle, mais à celle de son interlocuteur :

- (159) **Yē qele nen, yēhē ?** ‘Hé les amis, qui est-ce donc *comme cela* ?’
 qui comme DX2 VOC:PL
- (160) **Na-lñe hap qele nen ?** ‘Quel est donc ce bruit là-bas [*dx2*] ?’
 ART-voix quoi comme DX2

En utilisant DX2, le locuteur suggère que son interlocuteur possède la réponse à la question, puisque le référent est inscrit dans sa sphère. Quant à DX1 *gōh*, il se rencontre parfois dans des contextes similaires, mais surtout dans un cas particulier : lorsque l'énonciateur se parle à lui-même.

- (161) **Kē ni-dēmdēm aē so "Ni-siok mino gōh, na-hap m-ak qele gōh ?"**
 3SG AO-penser² ADV que ART-pirogue mon DX1 ART-quoi PFT-faire comme DX1
 ‘Il se demanda : "Mais ma pirogue que voici, que lui est-il arrivé (*comme ceci*) ?"’

❖ *Des actes indexés sur l'interlocuteur*

L'emploi "psychologique" que nous venons de décrire pour DX2 donne déjà une idée des extensions sémantiques possibles à partir de la valeur fondamentalement spatiale de la déixis. De fait, plus encore que DX1 que nous avons évoqué plus haut, on peut dire que DX2 est enclin à encoder des valeurs (quasi) abstraites plutôt qu'exclusivement spatiales. Leur point commun, en général, est d'être cependant toujours assignables à la *sphère personnelle de l'interlocuteur*.

Le second degré de déixis DX2 (*nen* ~ *anen*) servira classiquement à pointer sur une action accomplie par l'interlocuteur. Il peut en résulter une sorte de redondance / d'accord sémique entre le sujet de l'énoncé (généralement 2^{ème} personne), et le déictique (DX2) :

- (162) **Ēt ! Kimi akteg nen ?** ‘Hé ! Mais qu'est-ce que vous faites [*ainsi*] ?’
 hé 2PL AO:faire.quoi DX2

De même avec *qele nen* ‘comme cela, comme tu fais’, l'action se trouve centrée sur la sphère de l'interlocuteur, que ce dernier en soit effectivement l'agent, ou le responsable moral :

- (163) **Nĕk hole qele nen ba-hap ?** ‘Pourquoi parles-tu *comme cela* ?’
 2SG AO:parler comme DX2 pour-quoi

L'énoncé suivant oppose ainsi deux syntagmes en *comme ça* : le premier est indexé sur l'interlocuteur (*qele nen* = comme tu fais) ; le second n'est indexé sur aucune personne *a priori*, et permet d'opérer une démonstration (*qele gĕn* = comme ceci)¹ :

- (164) **Ohoo, et-qele nen te! Nĕk so vet en, qele gĕn!**
 non NĒG₁-comme DX2 NĒG₂ 2SG PRSP tresser COÉ comme DX3
 ‘Mais non, pas comme *ça*_{dx2} ! Pour tresser, faut faire comme *ceci*_{dx3}.’

❖ *Contenu de pensée et de discours*

On vient de voir les cas où *nen* fait référence à des *actes* accomplis par l'interlocuteur, ou associés à ce dernier d'une manière privilégiée. Un autre cas de figure particulièrement remarquable concerne les énoncés où *nen* sert à indexer sur l'interlocuteur un *contenu de pensée*, une représentation mentale.

Par exemple, si tu viens de me poser une question à propos d'un élément du monde – éventuellement en utilisant DX1 *gōh* [cf. ex.(149)]–, je te répondrai en utilisant DX2 *nen*.

- (149)' **N-ĕm gōh no-no-n yĕ ? – N-ĕm mino anen.**
 ART-maison DX1 ART-CPGén-3SG qui ART-maison mon DX2
 ‘À qui est cette maison [*près de nous deux*] ?
 – Cette maison [*associée à toi, car tu t'y intéresses*], c'est la mienne.’

Tout se passe comme si mon interlocuteur avait intégré l'objet X à sa sphère personnelle, à travers sa question et l'intérêt qu'il lui porte ; on aurait de même en anglais : *Whose house is this ? – That house is mine*. Ce mécanisme n'a pas besoin d'un premier déictique *gōh* pour fonctionner :

- (165) **N-et tig tō yow l-ĕm. – Mey nen, bulsal mino anen.**
 ART-personne debout PRST (dehors) dans-maison REL DX2 ami mon DX2
 ‘Il y a quelqu'un devant la maison – [*Cela (dont tu parles...)*] c'est un ami à moi.’

C'est aussi avec *nen* que l'on fera référence globalement au discours de l'interlocuteur, à une déclaration précise ou encore à diverses représentations que celui-ci vient de mettre en avant. Par exemple, si tu viens d'émettre une hypothèse et que je veux exprimer mon approbation, j'utiliserai forcément DX2 *nen*, comme en anglais *That's it ! (? This is it)* :

- (166) **Anen, kĕ anen.** ‘Exactement, c'est *ça*.’
 DX2 3SG DX2
- (167) **So wo qele nen, itōk.** ‘Si c'est *comme ça* (= comme tu dis), d'accord.’
 si si comme DX2 être.bon

Il nous reste un dernier emploi sémantique à citer pour DX2 *nen* ; mais il est si important et complexe, qu'il mérite à lui seul un nouveau paragraphe [§(b.5)].

¹ L'usage de DX1 (*qele agōh*) aurait été possible dans la seconde partie de l'énoncé, mais aurait suggéré une forme de préconstruction, *i.e.* une action déjà identifiée comme saillante dans la sphère du locuteur : *nĕk so vet en, qele agōh* ‘Pour tresser, faut faire comme moi (*i.e.* comme [tu sais que] j'ai déjà fait.)’

(b.5) L'enchaînement discursif et la coénonciation

Cette extension abstraite de la déixis de second degré (DX2 = *nen*) présente un emploi particulièrement important dans le récit : la référence au préconstruit, et l'articulation inter-propositionnelle.

1. Une marque d'anaphore ?

Voyons d'abord ce que cela signifie pour les syntagmes nominaux. Régulièrement dans les récits, le narrateur introduit un référent nouveau sous la forme d'un syntagme (sans déictique) ; puis, dans la suite immédiate de ce récit, il reprend le même référent en le marquant comme préconstruit au moyen de *nen* (lit. 'celui-là, associé à toi') :

- (168) **Tog tog i van en na-lqōvën. Ba na-lqōvën nen, kē na-tbunbun.**
 il.était.une.fois ART-femme mais ART-femme DX2 3SG ART-fée

'Il était une fois une femme. Or, cette femme-là [*associée à toi* ?] était une fée.'

- (169) **Kōyō et ne-men vitwag, tō tēq, tō ne-men nen ni-mat.**
 3DU AO:voir ART-oiseau un alors AO:lapider alors ART-oiseau DX2 AO-mourir

'Ils aperçurent un oiseau, lui décochèrent une pierre, et l'oiseau / cet oiseau mourut.'

Dans ce type d'énoncés, le déictique *nen* joue le même rôle que le clitique *en*, normalement réservé à cet usage. S'il y a là un paradoxe, c'est que ce soit la marque de DX2 *nen*, ordinairement réservée à la sphère de l'interlocuteur, qui serve à indiquer, semble-t-il, une simple anaphore.

2. Enchaînement narratif et reprise textuelle

Avant de répondre à cette question, observons un phénomène très comparable lorsque *nen* porte non pas sur un SN, mais sur toute une proposition. Dans ce schéma discursif, extrêmement fréquent, le narrateur énonce d'abord un premier événement P₁, puis il reprend textuellement ce P₁ en début d'énoncé qui suit, en guise de thème pour l'événement P₂ suivant. La structure a donc (théoriquement) la forme suivante :

... P₁. || P₁ *nen*, alors P₂. || P₂ *nen*, alors P₃ ...

Ainsi, la marque de DX2 *nen* code à la fois la reprise anaphorique, et la connexion entre les deux propositions. Citons un ou deux énoncés typiques de ce mécanisme :

- (170) **Tō kē ni-mtiy ēgēn. Kē ni-mtiy hōw nen, tō kē ni-qoyqoy.**
 alors 3SG AO-dormir maintenant 3SG AO-dormir (bas) DX2 alors 3SG AO-rêver²

'Alors elle s'endormit. Elle s'endormit donc [...*cela*], et se mit à rêver.'

- (171) **Ne-mē hatig hag nen, tēy nō-wōwō :**
 ART-serpent.de.mer se.lever (haut) DX2 tenir ART-cendres
- tēy nō-wōwō nen e, benem a na-bago en.**
 tenir ART-cendres DX2 COÉ peindre SUB ART-requin COÉ

'Le serpent de mer se leva donc, s'empara de la cendre ;
 il s'empara donc de la cendre, et se mit à peindre le requin (en noir).'

Dans ce cas précis, { P₁ *nen* } peut se gloser : ‘donc P₁ / et comme P₁ / et après avoir P₁...’. Ce genre de reprise narrative a été déjà rapporté pour d'autres langues. Ainsi, pour le lewo (langue d'Epi, Vanuatu), Robert Early propose le terme de *tail-head linkage* :

"By *tail-head linkage* we refer to cases in which the final part of one utterance is repeated as the initial part of the following utterance." (Early 1993)

On mesure l'incroyable extension métaphorique de la notion de "sphère personnelle" : à partir d'une acception spatiale que l'on peut considérer –éventuellement– comme primordiale (*nen* = proche de toi), DX2 s'élargit d'abord à toute action ou représentation fortement associée à la personne de l'interlocuteur, par exemple le discours qu'il tient ou les idées qu'il défend [cf. (165) à (167)]. Mais ici, il ne s'agit pas de faire référence à un discours tenu par l'interlocuteur, mais par le locuteur lui-même, dans l'énoncé qui précède immédiatement. Comment expliquer ce paradoxe ? Comment justifier cette indexation de toute la proposition (ex. *kē ni-mtiy* ‘elle s'endormit’) sur la sphère personnelle de l'interlocuteur ?

3. Le récit, lieu privilégié de la coénonciation

La réponse tient dans le type particulier d'**interaction locuteur-interlocuteur à l'œuvre dans tout récit**. D'un côté, le dialogue ordinaire, fait d'interventions courtes et contradictoires, reflète normalement la divergence des points de vue, et par conséquent l'assignation de telle ou telle représentation mentale à la sphère personnelle de son auteur – mes idées sont indexées au moyen de *gōh* (ANG *this*), tes idées sont indexées au moyen de *nen* (ANG *that*). Mais la configuration dialogale est fort différente dans le cas de la narration, qu'elle soit réelle ou fictive. Le locuteur s'installe alors dans le monologue, mais un monologue factuel, où la contestation n'a pas lieu d'être ; je ne te donne pas mon point de vue personnel sur telle ou telle question, mais te relate une succession d'événements que tu n'es pas censé connaître. Chaque nouvel événement que je relate est mis en commun pour tout mon auditoire, et ne m'appartient plus en propre ; après avoir été d'abord énoncé sans déictique, cet événement devient une connaissance partagée, et n'a plus lieu d'être indexé sur ma sphère personnelle de locuteur, comme s'il reflétait mon point de vue (avec DX1 *gōh*). Tout au contraire, dès lors que je ferai à nouveau référence à cet événement dont je viens d'établir l'existence, je l'inscrirai au nombre des représentations mentales qui ressortissent à ta sphère personnelle, toi qui m'écoutes et suis mon récit. Rien d'étonnant à ce que *nen* apparaisse alors dans des propositions topicalisées : le topic n'est-il pas le moment par excellence où les divergences s'abolissent, et laissent place aux représentations partagées ? C'est le lieu de cette attitude langagière très particulière, que nous avons appelée –après d'autres– la *coénonciation* : celle où les référents ou les idées se donnent comme un bien commun à tous les participants du dialogue.

4. Deux déictiques pour coder la coénonciation ?

La coénonciation n'est pas réservée au récit, loin s'en faut : elle traverse la langue de bout en bout, et permet de constituer des plateformes communes aux participants, de construire des topics ou des syntagmes définis, etc. Seulement, dans tous ces exemples de coénonciation, le morphème normalement utilisé est le postclitique *en* (que nous glosions précisément ‘COÉ’ = ‘coénonciation’) : c'est lui qui permet de placer soit un syntagme nominal, soit toute une proposition, dans un domaine partagé par les deux interlocuteurs – c'est là sa principale

fonction¹. En revanche, ce qui est remarquable dans les énoncés de type (170), c'est que la même valeur de coénonciation peut se trouver codée par un déictique **nen** dont ce n'est pas la fonction première : la plupart du temps, ce **nen** sert au contraire à indexer un référent sur la sphère personnelle de l'interlocuteur, et de lui seul. Le seul et unique contexte où **nen** sert à marquer la coénonciation est extrêmement contraint, puisqu'il se limite aux récits (réels ou fictifs), et plus précisément à la *topicalisation d'un événement dont l'existence est donnée comme acquise*, en préparation d'un nouvel événement (glose : *Et comme il avait fait P₁...*). En revanche, **en** est capable de coder la coénonciation en tout contexte, y compris celui-ci. On a donc la distribution suivante pour les deux morphèmes :

Tableau 4.3 – Les deux marques de la coénonciation en mwotlap

valeur de coénonciation	déictique nen 'DX2'	clitique en 'COÉ'
...en récit, pour thématiser un événement P ₁ comme préalable à un événement P ₂	+	+
...partout ailleurs	-	+

Dans le contexte narratif dont nous parlons, il est donc possible d'avoir non seulement **nen** (plusieurs centaines d'occurrences dans notre corpus), mais aussi **en** [~ e], ou encore leur combinaison **nen en** [~ nen e], on ne peut plus banale en récit (au moins 416 exemples). C'est elle que l'on rencontre en (171) **nen e**, ou encore dans l'énoncé suivant :

- (172) **Iqet ni-tiñ ige et. Kē mi-tiñtiñ n-et geh nen en...**
 Iqet AO-crée H:PL personne 3SG PFT-crée² ART-personne DSTR DX2 COÉ
 '(Le dieu) Iqet créa les êtres humains. Et lorsqu'il eut *ainsi* créé tous les hommes...'

Corollaire de ce mécanisme : en plaçant toute une proposition sous le signe de la coénonciation, les déictiques **nen** ~ **en** ~ **nen en** ont pour effet de lui conférer un statut de *dépendance énonciative*, qui s'apparente de très près à une véritable subordination syntaxique (cf. les traductions *lorsque / comme*, etc.).

5. Reprise elliptique et naissance d'une conjonction

Par ailleurs, on notera que la structure répétitive { ... P_1 || P_1 **nen/en**, alors P₂ }, même si elle est souvent attestée (cf. exemples *supra*), se présente souvent sous une forme simplifiée, sans que la proposition P₁ n'ait été mentionnée auparavant : on a une structure elliptique, si l'on veut, sous la forme suivante :

... P ₀ P ₁ nen , alors P ₂ nen , alors P ₃ ...
--

Tout se passe comme si, dans de telles structures, P₁ était directement topicalisée / placée en coénonciation, sans avoir été préalablement posée par le narrateur. L'effet est paradoxal, comme il apparaît si l'on continue de traduire **nen** par son (quasi) équivalent français *donc* :

- (173) **Kōyō van hōw nen tō hayveg hay l-ēm no-yō nen tō en hiy van, kaka.**
 'Ils descendirent *donc* (la côte), entrèrent *donc* chez eux, puis s'allongèrent et discutèrent.'

¹ Nous présenterons plus en détail le clitique **en** au §(c) p.311.

- (174) **Kēy mō-hō i hō en, hō hay me nen, mē-dēn kē hay me nen e wo, kēy hatig hag nen tō, kēy yap kal hay me ni-siok.**

‘Ils pagayèrent longtemps, pagayèrent donc vers l’île, atteignirent donc (l’île), ils sortirent donc, et traînèrent leur pirogue sur la côte.’

Dans ce dernier exemple, le premier *nen* se justifie bien par une authentique reprise textuelle de la proposition précédente (*hō* ‘pagayer’), en vertu du mécanisme énonciatif que nous avons décrit plus haut : *déjà établi dans le discours, l’événement est désormais partagé par tous, et peut donc être indexé sur la sphère personnelle de l’interlocuteur* (DX2 = *nen*). Mais ce raisonnement n’est plus de mise pour les autres *nen* : les événements se voient d’emblée inscrits dans la sphère de l’interlocuteur, alors même qu’ils apparaissent pour la première fois. En réalité, la fonction de *nen* (DX2) dans ces énoncés est claire : il s’agit à chaque fois de marquer un segment (notamment propositionnel) comme thématique, de façon à créer l’attente du prédicat suivant, selon un mécanisme global de type *thème-rhème*. À ce sujet, il importe de bien voir que *nen* peut se rencontrer n’importe où dans l’énoncé-paragraphe, sauf dans sa *dernière* proposition. Dès lors, le nouveau statut de *nen* est net : il fonctionne, dans la réalité du discours, comme un **relateur inter-propositionnel** (de type subordonnant ou coordonnant), en même temps qu’une marque de préconstruction / coénonciation.

Les exemples de *nen* comme conjonction/thématiser de proposition sont légion. Il n’est pas excessif de dire que ce déictique ponctue, au sens propre du terme, les récits mwotlap : c’est en effet lui qui permet –en même temps que la prosodie– de structurer ces récits en paragraphes cohérents, faisant respirer le discours à la manière d’une véritable ponctuation :

- (175) **Tō~ kēy wanwan bah nen, mitiy. ||
Matyak hag le-mtap nen e tō~ lep bah ne-qet nen,
hol ho~ hol yow lē-vēthiyle nen, lep vetveteg hōw ; ||
hēnēn ni-siok nen mi ne-qet, van van van van, bah...**

‘Alors ils burent donc le kava, dormirent. ||

Se levèrent donc le matin, prirent donc d’abord les taros,

les transportèrent donc jusqu’à la plage, les déposèrent sur le sable ; ||

remplirent donc leur pirogue avec les taros, et ainsi jusqu’à ce que tout fut terminé.’¹

Et pour couronner ce processus de grammaticalisation comme relateur, on observe même la possibilité d’employer *nen* tout seul, en début d’énoncé, en guise de particule de liaison ‘alors, et puis’ :

- (176) **Kē wo "Auuu ! Kēy gēn !"… Nen e, kē ni-skiyak tasga.**
3SG DÉCL EXCL 3PL DX3 DX2 COÉ 3SG AO-courir (continuer)

‘Il s’écria soudain : "Au secours, les voilà !" Et aussitôt il se remit à courir.’

D’une certaine façon, le déictique *nen* a franchi une barrière : au lieu de se trouver à la fin de la proposition P₁, il se retrouve ici au début de la proposition P₂, en position de thème. On est maintenant très loin du fonctionnement originel de ce morphème déictique.

¹ Nous continuons à les traduire littéralement ‘donc’, bien que l’on se soit nettement éloigné de cette valeur désormais.

6. Conclusion

Tel est donc le parcours étonnant qu'a suivi la forme *nen*. Fondamentalement un déictique spatial, dont le rôle initial est d'assigner un référent à la sphère personnelle de l'interlocuteur, *nen* s'est d'abord élargi à l'ensemble des représentations mentales associées à l'activité ou au discours de cet interlocuteur. Dans le cas particulier de la narration, forme de monologue empreint de coénonciation, le déictique *nen* en est arrivé à signaler les référents –SN ou propositions– déjà établis dans le discours, comme point de départ de nouvelles prédications ; situé alors à la jointure entre propositions, *nen* finit par marquer à lui seul l'articulation entre thème et rhème narratifs, à l'instar du postclitique *en* habituellement réservé à cet usage. C'est ainsi qu'un déictique de "deuxième personne" a pu se grammaticaliser à la fois en une marque de thématization, et en une conjonction de coordination, assurant ainsi son omniprésence dans le discours narratif.

(b.6) Note sur le postclitique *kē*

Il faut mentionner l'existence d'un morphème *kē*, correspondant également au premier degré de déixis (DX1), comme *gōh*. Homophone du pronom de 3SG (*kē*) auquel il est sans doute lié historiquement¹, ce morphème *kē* s'en distingue cependant par son statut de postclitique, par son sémantisme déictique, et par ses contraintes syntaxiques d'apparition. Alors que le pronom personnel *kē* ne peut remplir les fonctions que de sujet, objet et régime de prépositions, le déictique *kē* apparaît exclusivement en fin de syntagme (syntagme nominal, locatif, ou déictique) :

- (177) **Kē n-age te-me agōh, [me Apnōlap kē].**
 3SG ART-chose de-VTF DX1 VTF Vanua-lava ci

‘Il est originaire d’ici [*me agōh*], *ici même* [...*kē*] à Vanua-lava (où nous nous trouvons).’

- (178) **Tigsas kē n-et qele a igēn kē.**
 Jésus 3SG ART-personne comme SUB IIN:PL ci

‘Jésus-Christ, c’est un être humain comme nous tous (ici).’

Du point de vue sémantique, *kē* accomplit en gros le même travail que *gōh*, i.e. pointer sur la sphère du locuteur. Pour être plus précis, il semble que *kē* implique un centrage encore plus marqué sur le point / l’instant d’énonciation : ainsi, en (177), le syntagme *me agōh* ‘ici’ se trouve renforcé par un syntagme en *me... kē* ‘ici même, à cet endroit précis’.

1. *kē, gōh, gōskē*

S’il est vrai que *kē* peut remplacer *gōh* dans certains énoncés comme (177), il est également capable de s’y combiner². On obtient alors une combinaison extrêmement fréquente *gōh-kē*, qui d’ailleurs se présente souvent sous une forme conservatrice et amalgamée *gōskē*. La différence entre *gōh* et *gōskē* est ténue ; peut-être peut-on considérer que *gōskē* est une

¹ Nous proposons une étymologie des pronoms de troisième personne au §(b.4) p.383.

² Ceci, au passage, oblige à exclure *kē* du paradigme standard des déictiques (au sens technique du terme *paradigme*) : alors que *gōh, nen, nōk* s’excluent les uns les autres, *kē* peut s’accoler à *gōh* (et à lui seul). C’est ce statut de postclitique qui explique pourquoi, d’une façon d’ailleurs assez arbitraire, nous ne glosons pas *kē* ‘DX1’, mais ‘ci’ (cf. FCS *ci* dans *ce chemin-ci*).

forme lourde de **gōh**, à la fois rythmiquement et sémantiquement (≈ ‘ici même, à l’endroit où je suis’...):

- (179) **qiyig gōskē** ‘aujourd’hui (même), de nos jours...’
 aujourd’hui DX1⁺ ≈ **qiyig gōh**
- (180) **Ino gōskē ne-hyo a ni-lwo veteg kōmyō.**
 1SG DX1⁺ STA-long SUB STA-grand laisser 2DU
 ‘Moi *tel que vous me voyez*, je suis bien plus grand que vous deux.’

Mais dans la réalité, ce que l’on observe est une équivalence de fait entre les trois formes de DX1 **gōh** ~ **gōhkē** ~ **kē**. Par exemple, ces trois formes alternent librement dans une série d’expressions signifiant ‘maintenant, dans ces conditions’, et formées à partir de certains participes verbaux (verbes de position spatiale)¹:

- (181) **tog tō kē = tog tō gōskē = tog tō gōh**
 rester PRST ci rester PRST DX1⁺ rester PRST DX1
 ‘actuellement, maintenant, dans les conditions présentes...’

2. La formule de récit *qele kē*

Par ailleurs, l’ex.(147) p.289 illustre la combinaison très fréquente **qele gōh** ‘comme ceci’, lorsque le locuteur fait un geste et veut attirer l’attention (ex. *il faut faire un nœud comme ceci*). Le mwotlap présente également une combinaison extrêmement fréquente **qele kē**, mais elle n’est pas tout à fait équivalente. D’un côté, le syntagme **qele gōh** est banal dans la langue quotidienne (*comme ceci*), ainsi que dans les récits, lorsque le narrateur veut attirer particulièrement l’attention sur une mimique plus ou moins originale qu’il effectue, en rapport avec l’action des personnages. Inversement, le syntagme **qele kē** ne s’entend presque jamais dans la langue quotidienne, et semble appartenir au registre narratif; et encore, même à l’intérieur des récits, on n’entendra **qele kē** que dans un type très particulier de contexte, qui l’apparente à une formule de récit: il s’agit des énoncés où l’on *annonce un événement inattendu*. La structure emploie typiquement les verbes de perception **et** (‘voir, regarder’), **yoñteg** (‘entendre, écouter’) – mais pas nécessairement:

- (182) **Qasvay ni-ET yow qele kē: ni-siok vitwag ni-kalō !**
 Q. AO-voir (dehors) comme ci ART-pirogue un AO-apparaître
 ‘Qasvay regarda vers l’océan [*comme ceci*]: un navire apparut à l’horizon!’
- (183) **Kē so ni-DĒÑ hōw antan qele kē: na-mtehal liwo !**
 3SG PRSP AO-atteindre (bas) en.bas comme ci ART-chemin grand
 ‘Et au moment où il allait arriver tout en bas [*comme ceci*]: (il trouva) un grand chemin!’

On peut imaginer que cette tournure **qele kē** ait d’abord équivalu à un syntagme comme **qele gōh** en (147), *i.e.* le narrateur mimant l’action, et ponctuant son récit de “(*le héros fit comme ceci*)”. Pourtant, ce fonctionnement de **qele kē** a totalement disparu aujourd’hui, et

¹ Étant formées au moyen du Présentatif Statique (...**tō**), ces expressions seront présentées dans notre chapitre sur cette marque verbale [§(c) p.780]. Par ailleurs, on se souviendra que le segment **-tō kē** /-toki/ est parfois réalisé [-tu^hgi]; cette sonorisation intervocalique, tout à fait surprenante en mwotlap, est la preuve que ces tournures sont fréquentes et/ou anciennes.

n'implique –au contraire de *qele gōh*– aucune sorte de mimique de la part du narrateur ; d'ailleurs, quelle mimique accompagnerait (183) ?

En synchronie, il faut décrire *qele kē* comme une formule standard utilisée dans les récits (réels ou fictifs), avec pour seule et unique fonction de créer un effet d'annonce pour la phrase qui suit. Dans notre corpus littéraire, les 213 occurrences de *qele kē* ne servent à rien d'autre qu'à cela : articuler l'action en cours à de l'événement inédit (*≈ thème-rhème* sur le plan narratif). Ce syntagme s'est en quelque sorte lexicalisé, d'une manière assez comparable au français *et voilà-t-i pas / et c'est alors que*. Au cours de cette (quasi/pseudo) grammaticalisation { *comme ceci* → *voici que* }, le principal sème qui semble avoir fonctionné est l'**appel à l'attention** : après une première époque où *qele kē* consistait à attirer le regard – comme c'est le cas aujourd'hui pour *qele gōh*–, ce syntagme est entré maintenant dans une seconde phase, où sa fonction est plutôt d'attirer l'attention et l'écoute de l'auditoire.

3. Une place à part dans le paradigme

Pour finir, on notera que ce postclitique *kē* est tout à fait incompatible avec les déictiques autres que *gōh* : on n'a ni **nen kē* (avec DX2), ni **nōk kē*. D'autre part, *kē* est également exclu dans les contextes syntaxiques –expliqués ci-dessous– imposant la forme apodotique *agōh* : on n'a donc jamais **agōh kē*. En résumé, le morphème *kē* est un postclitique déictique facultatif, externe au paradigme standard des déictiques, et réservé à la combinaison DX1 + *protatique*, tout comme *gōh*. Voilà pourquoi il apparaît dans une seule case, et entre parenthèses, dans le *Tableau 4.2* p.280.

(c) *Déixis et assertion*

Nous venons donc d'explorer en détails la différence entre les trois degrés de la déixis, DX1 vs. DX2 vs. DX3. Ces trois degrés correspondaient aux trois lignes du *Tableau 4.2* p.280. Rien n'a encore été dit des deux "séries" de déictiques, correspondant aux deux colonnes du même tableau. Qu'est-ce donc qui différencie *gōh* de *agōh*, *nen* de *anen*, *nōk* de *gēn* ? Il nous faudra notamment expliquer les notions de "protase" et "apodose", mentionnées allusivement comme intitulé de ces deux séries.

(c.1) *Distribution des formes*

Considérons les formes dites "protatiques" (FP) de la première colonne du *Tableau 4.2* : *gōh*, *nen*, *nōk*. Ces FP sont susceptibles d'apparaître en tout contexte syntaxique, comme décrit au §(a) p.281. Cependant, il est une seule position dans laquelle les FP ne sont pas permises : **à la fin d'une proposition assertive**. Dans ce dernier cas, et dans ce cas seulement, le mwotlap impose de recourir à des formes différentes, celles que nous avons appelées formes "apodotiques" (FA) : *agōh*, *anen*, *gēn*.¹

(184) **Imam** **vatag** **me** *anen*. 'Voici papa qui arrive [à toi...].'
 père DÉPLAC VTF DX2#

¹ Pour ne pas alourdir davantage les traductions mot à mot, nous avons fait le choix de ne jamais signaler la différence entre FP et FA : ex. *gōh* 'DX1' ≠ *agōh* 'DX1'. En effet, les deux formes sont en distribution complémentaire, et leur différence est difficilement appréhensible en termes sémantiques ; ainsi, des gloses du type 'DX1:FP' ou 'DX1:FA' n'apporteraient pas grand'chose au lecteur. Exceptionnellement pourtant, dans le présent chapitre, nous signalerons les formes "apodotiques" (FA) au moyen d'un signe # dans la traduction mot-à-mot : ex. *gōh* 'DX1' ≠ *agōh* 'DX1#'.

**Imam vatag me nen.* ...
 père DÉPLAC VTF DX2

Contrairement aux apparences, cet emploi obligatoire des FA en fin d'assertion n'implique pas de restrictions *syntaxiques*, au sens précis du terme. En effet, nous avons vu plus haut que les déictiques, quelles que soient leur fonction exacte (modifieur de nom, prédicat, locatif...), avaient toujours en commun d'apparaître à la finale absolue du syntagme. Or, cette position finale suggère de distinguer trois cas de figure :

- 1) le déictique se situe à la fin d'un syntagme (ex. SN, syntagme locatif), mais cette limite de syntagme ne coïncide *pas* avec une limite de proposition :
 → usage obligatoire des formes "PROTATIQUES" *gōh, nen, nōk*.
- 2) le déictique se situe à la fin d'un syntagme *et* d'une proposition ; mais la modalité de cette proposition n'est pas assertive :
 → usage obligatoire des formes "PROTATIQUES" *gōh, nen, nōk*.
- 3) le déictique se situe à la fin d'un syntagme *et* d'une proposition, et la modalité de cette proposition est assertive :
 → usage obligatoire des formes "APODOTIQUES" *agōh, anen, gēn*.

Nous illustrerons brièvement chacun de ces trois cas de figure ; mais le lecteur pourra se nourrir des nombreux exemples qui ont déjà été cités dans les pages précédentes.

1. Fin de syntagme mais pas fin de proposition

C'est le cas des sujets, toujours précédant le prédicat :

- (185) [**Yoge *gōh***] **et-mitimtiy te !** 'Ces deux-là ne dorment toujours pas !'
 H:DU DX1 NÉG₁-dormir² NÉG₂

...mais aussi des objets ou autres compléments, s'ils sont suivis d'un syntagme supplémentaire :

- (186) **No ma-dam me [na-baklap *gōh*] den Vila.**
 1SG PFT-suivre VTF ART-bateau DX1 ABL Port-Vila
 'J'ai pris le bateau *que voici* depuis Port-Vila.'
- (187) **N-ep ta-lal lap [qele *nen*] bi-wik vōyō.**
 ART-feu FUT-se.consumer CONT comme DX2 pour-semaine deux
 'Le feu devra brûler *comme cela* pendant deux semaines.'

Ce cas concerne en particulier les syntagmes topicalisés, systématiquement associés aux formes protatiques *gōh, nen, nōk* :

- (188) **Ba [inēk *gōh*], na-he iyē ?** 'Et toi [*que voici*], quel est ton nom ?'
 mais 2SG DX1 ART-nom:2SG qui
- (189) [**Qōñ vitwag *nen***], ... 'Un jour [*comme ça*],...'
 jour un DX2

Et les topics (ou thèmes) concernés ne sont pas seulement les syntagmes nominaux ou locatifs, mais y compris des propositions entières. Leur statut thématique est prouvé notamment par leur intonation montante et suspensive :

- (190) [Kēy oyoyveg vatag hay na-lēt nōk], tō kēy vahñēt n-ep.
 3PL porter² PRKI (dedans) ART-bûche DX3 alors 3PL AO:allumer ART-feu
 ‘Ils commencent par rentrer du bois là-dedans, puis ils allument le feu.’

Le cas des propositions thématisées a été abondamment illustré dans notre analyse du déictique *nen*, dont la fonction est parfois précisément de marquer la proposition comme thématique, en attente d'une proposition rhématique. On comprend désormais pourquoi tous les exemples de ce fonctionnement mettaient en jeu la forme protatique *nen*, et jamais la forme apodotique *anen* : cf. les énoncés donnés en §(b.5) p.293.

2. Fin de proposition non-assertive

❖ Questions

On trouve obligatoirement les formes protatiques *gōh*, *nen*, *nōk* en fin de proposition, lorsque sa modalité est autre qu'assertive. Ceci est vrai, avant tout, pour les questions :

- (191) Ba ne-twoyig ēwē qele nen ? ‘C'est donc si facile que ça ?’
 mais STA-facile juste comme DX2
- (192) Ba nēk te-se vēh n-eh gōh ?
 mais 2SG POT₁-chanter POT₂ ART-chanson DX1
 ‘Est-ce que tu saurais chanter cette chanson ?’

S'agissant des questions, le principe des formes protatiques ne connaît aucune exception.

❖ Exclamations

Cette règle concerne également les énoncés exclamatifs, reconnaissables à leur structure nominale :

- (193) Ōōy ! N-añe eh nōk ! ‘Waaw ! Ça c'est de la chanson !’
 EXCL ART-quintessence chanson DX3
- (194) Mey *nen*, igni-k nen ! ‘Mais non, celle-là, c'est ma femme !’
 REL DX2 époux-1SG DX2

En revanche, les énoncés dont seule l'intonation est exclamative, mais la structure assertive, se comportent exactement comme des assertions (*i.e.* exigent la forme apodotique) :

- (195) Eey ! N-ili men agōh ! ‘Ça alors ! C'est une plume d'oiseau !’
 EXCL ART-poil oiseau DX1# prédicat équatif (structure assertive)
- (196) Ēēt ! Inēk gēn ! ‘Aah ! Te voilà donc !’
 EXCL 2SG DX3#
- (197) Kimi yoñteg qiyig agōh ! ‘Vous allez l'apprendre aujourd'hui même !’
 2PL AO:entendre aujourd'hui DX1#

❖ Injonctions

Un autre domaine de fluctuation est celui des injonctions. Certains énoncés jussifs imposent une forme protatique :

- (198) **Van me gōh !** (**agōh*) ‘Viens *ici* !’
 AO:aller VTF DX1
- (199) **Nēk hayveg me hiy no gōh !** ‘Viens me voir *ici* à l'intérieur !’
 2SG AO:entrer VTF à 1SG DX1
- (200) **Tog akak van n-age nen !** ‘Arrête de tripoter *ce* machin !’
 PROH faire² VTF ART-chose DX2

Pourtant, d'autres injonctions se rencontrent avec une forme apodotique, sans que les raisons de cette incohérence soient claires :

- (201) **Hag qōtō anen !** ‘Reste assis *là* !’
 AO:assis PROVIS DX2#
- (202) **Et van gēn !** ‘Regarde *là-bas* !’
 AO:voir ITIF DX3#
- (203) **Dam tēqēl me ne-qentala anen !**
 AO:suivre en.descendant VTF ART-toile.d'araignée DX2#
 (*conte*) ‘Descends le long de *cette* toile d'araignée !’

❖ *Assertions négatives*

Quoiqu'assertifs en théorie, les énoncés négatifs présentent également un comportement ambivalent. On y croise souvent des déictiques protatiques :

- (204) **Kē tateh gōh.** ‘Il n'est pas *ici*.’
 3SG non.exist DX1
- (205) **Et-imam mino qete nen.** ‘Non, ce n'est pas encore mon père *là-bas*.’
 NÉG-père mon pas.encore DX2

Pourtant, il arrive parfois que les déictiques finaux de ces énoncés négatifs se présentent sous leur forme apodotique :

- (206) **Tateh et ni-tog me antan agōh.**
 non.exist personne AO-rester VTF en.bas DX1#
 ‘Personne ne doit rester *ici*.’
- (207) **Wētamat et-ukēg te n-age anen.**
 Diable NÉG₁-lâcher NÉG₂ ART-chose DX2#
 ‘L'ogre refusa de lui donner *cet* objet.’

3. Fin de proposition assertive

En revanche, les choses sont plus claires lorsque le déictique se trouve en fin de proposition assertive (non négative) : l'usage des formes apodotiques *agōh*, *anen*, *gēn* y est en effet systématique. Ceci concerne essentiellement les *fins* d'énoncés¹ :

¹ Dans notre corpus littéraire, la quasi totalité des 169 occurrences de *agōh*, des 157 occurrences de *anen* et des >200 occurrences de *gēn*, sont immédiatement suivies d'une ponctuation forte [. ! ;] .

- (208) **No te-lep inti-k lō-wōl vanvan tō agōh.** (*gōh)
 1SG FUT-prendre enfant-1SG dans-mois aller² PRST DX1#
 ‘Je vais accoucher durant le mois qui vient [*celui-ci*].’
- (209) **Na-m̄mat liwo en tō alon agōh!** (*gōh)
 ART-serpent grand allongé PRST dedans DX1#
 ‘Il y a un serpent énorme allongé *là-dedans* !’
- (210) **So wo nēk wo mē-tēy maymay, itōk anen.** (*nen)
 si si 2SG si PFT-tenir fort être.bon DX2#
 ‘Si tu pouvais l’attraper, ce serait bien [*lit. ce serait bien comme cela*].’
- (211) **Kē ave ? – Tig tō a lē-gēy alge gēn.** (*nōk)
 3SG où debout PRST LOC dans-pandanus en.haut DX3#
 ‘Il est où ? – Il est debout dans le pandanus, *là-haut*.’

Cependant, si nous préférons parler de *fin de proposition* plutôt que de *fin d'énoncé*, c'est parce qu'il arrive que l'on rencontre des formes apodotiques à l'intérieur d'un énoncé. Ceci n'est possible qu'à une seule condition : que la proposition ainsi marquée soit pourvue d'une valeur assertive à part entière. Les éléments qui suivent immédiatement cette proposition sont soit de nouvelles assertions, soit des afterthoughts :

- (212) **N-ēm no-n tēte-k anen, mey a kē so ni-leg en.**
 ART-maison CPGén-3SG sœur-1SG DX2# REL SUB 3SG PRSP AO-marié COÉ
 ‘C'est la maison de ma sœur, *là* – celle qui va se marier, tu sais ?’
- (213) **Ēt ! Na-hapqiyig nītīt no agōh, ba so na-hap ?**
 EXCL ART-quelque.chose mordre² 1SG DX1# mais que ART-quoi
 ‘Hé ! Je sens quelque chose en train de me mordre [*ici*] – mais qu'est-ce que c'est ?’
- (177) **Kē n-age te-me agōh, me Apnōlap kē.**
 3SG ART-chose de-VTF DX1# VTF Vanualava ci
 ‘Il est originaire d'*ici* [*me agōh*] – ici même à Vanualava.’

Ces exemples d'*assertion interne* à l'énoncé doivent être soigneusement distingués des cas où la proposition est thématique, *i.e.* ne contient pas en elle-même d'acte de langage assertif ; dans ce dernier cas, on a obligatoirement les formes protatiques, comme en (190) ci-dessus. Nous considérerons que les trois derniers exemples cités ne sont qu'un cas particulier – d'ailleurs fort rare – d'une structure générale, dont l'unité pertinente est celle d'*énoncé* plutôt que de proposition ; on dira, par exemple, que (213) se compose en réalité de deux énoncés distincts, une assertion puis une question.

Nous reviendrons sur ce sujet plus loin [§(c.3)].

(c.2) Combinaisons et alternances

Malgré les fluctuations de certains types d'énoncés (négation, exclamation, injonction), la distribution des formes protatiques *vs.* apodotiques et donc très nette dans la langue. Dès lors, un certain nombre d'alternances entre FP et FA, qui auraient pu apparaître comme incongrues, s'expliquent parfaitement en fonction du statut exact de leur syntagme.

Quand nous parlons d'alternance, nous voulons simplement désigner les énoncés où l'on rencontre à la fois les deux sortes de déictiques. C'est le cas, de façon particulièrement banale, dans les couples *thème-rhème*, ou sujet-prédicat :

- (214) **Ne-men nen, na-tno-n agōh.** ‘Quant à cet oiseau-*là*, son nid est *ici*.’
 ART-oiseau DX2 ART-endroit-3SG DX1#
- (215) **Ige nen, ige nōnōm anen.** ‘Ces gens-*là*, ce sont des gens de ta famille.’
 H:PL DX2 H:PL ton DX2#
- (145) **Na-kaka gōh ni-bah hōw gēn.**
 ART-causerie DX1 AO-finish (bas) DX3#
 ‘*Cette* histoire (que je viens de raconter) se termine *ainsi*.’

Même remarque concernant les balancements entre une proposition P₁ thématique, et une proposition P₂ assertive – si parallèles fussent-elles par ailleurs :

- (216) **N-ēm mitimtiy nōnōm nōk, n-ēm kuk nōnōm gēn.**
 ART-maison dormir² ton DX3 ART-maison cuisiner ton DX3#
 ‘Voilà ta chambre à coucher *là*, et voilà ta cuisine *là*.’
- (217) **Kōyō te-leg lō-wōl nōk, wa la-ba gēn.**
 3DU FUT-marié dans-mois DX3 et dans-date DX3#
 ‘Ils se marieront *tel* mois, et *tel* jour.’

Mais s'il est un cas fréquent d'alternance entre FP et FA, c'est bien dans les couples question / réponse. Le cas le plus simple est un énoncé comme le suivant, utilisant la déixis monstrative DX3 :

- (218) **Qele nōk ? – Qele gēn !** ‘C'est comme *ça* ? – Oui, c'est comme *ça* !’
 comme DX3 comme DX3#

Le même phénomène s'observe dans un cas particulier de déixis dont nous n'avons guère parlé jusqu'à présent, la déixis temporelle en *ē-* [cf. n.1 p.290] :

- (219) **Nēk so mōl ē-nōk ? – Oo, nok so mōl ē-gēn.**
 2SG PRSP rentrer maintenant-DX3 oui 1SG PRSP rentrer maintenant-DX3#
 [*lit.*] ‘Ça y est, tu veux rentrer maintenant ? – Oui, je veux rentrer maintenant.’

Lorsque le déictique de la question est un déictique personnel (DX1 *gōh* ou DX2 *nen*), la règle d'alternance *forme protatique* → *forme apodotique* se complique d'une alternance entre les deux sphères personnelles : DX1 → DX2, ou DX2 → DX1. En conséquence, au lieu de couples *gōh* → *agōh*, on entend presque toujours des alternances *gōh* → *anen* :

- (220) **Wō iyē qele gōh ? – Bulsal mino anen !**
 INTER qui comme DX1 ami mon DX2#
 ‘Qui est-ce [*cette* personne-*ci*] ? – C'est un ami à moi [*cette* personne-*là*].’

Au passage, on notera que cette double alternance devient parfois triple, lorsqu'un directionnel est en jeu (ex. *me* ‘vers moi’ → *van* ≈ ‘vers toi’) :

- (221) **Nēk so haghīy ME gōh ? – Oo, nok so haghīy VAN anen.**
 2SG PRSP s'asseoir *ventif* DX1 oui 1SG PRSP s'asseoir *itif* DX2#
 ‘Tu veux venir t'asseoir ici ? (venir + près de *moi* + non-assertion)
 – Oui, je veux aller m'asseoir là.’ (aller + près de *toi* + assertion)

De façon symétrique, on constate régulièrement l'alternance *nen* → *agōh* :

- (222) **Nok so van HAY nen ? – Oo, nēk so van YOW agōh.**
 1SG PRSP aller (dedans) DX2 oui 2SG PRSP aller (dehors) DX1#
 ‘Il faut que j'aïlle vers là-haut ? (côté montagne + près de *toi* + non-assertion)
 – Oui, il faut que tu ailles ici en bas.’ (côté mer + près de *moi* + assertion)

Ces trois alternances s'expliquent par l'inversion des coordonnées énonciatives entre la question et la réponse : inversion des deux sphères personnelles (cf. traduction française *ici* → *là* ; *là* → *ici*)¹ ; inversion des directionnels (*vers l'intérieur des terres* → *vers l'extérieur*...) ; et inversion de la polarité énonciative (non-assertion → assertion).

(c.3) Interprétation

1. Déictiques assertifs vs. non-assertifs

Comment interpréter la distribution que nous venons d'observer, entre déictiques protatiques et déictiques apodotiques ? Comment se fait-il, en particulier, que soient réunis dans une même catégorie (dite "protatique") des segments aussi différents –pourrait-on croire– que syntagmes nominaux internes, topics nominaux ou propositionnels, hypothèses, questions, exclamations ou injonctions ?

En réalité, ce qui unit tous ces types de syntagmes n'est pas tellement ce qu'ils sont, que ce qu'ils ne sont pas : des *assertions*. Le système des déictiques du mwotlap trace une frontière (relativement) nette entre, d'un côté, les énoncés assertifs, et de l'autre côté, tout le reste, *i.e.* tous les autres contextes énonciatifs. Il serait donc envisageable de gloser les deux paradigmes de déictiques en fonction de ce critère : déictiques assertifs *agōh* / *anen* / *gēn* vs. déictiques non-assertifs *gōh* / *nen* / *nōk*.

On prendra soin de distinguer cette notion d'*assertivité*, de nature énonciative, de notions apparemment proches mais inadéquates ici. Par exemple, il ne s'agit pas d'une frontière entre déictiques prédictatifs vs. non-prédictatifs : car les uns comme les autres peuvent remplir toutes les fonctions syntaxiques ouvertes aux déictiques, y compris celle de prédicat [cf. (216)]. De même, il serait inexact de dire que les déictiques "apodotiques" signalent un élément rhématique et/ou focalisé : par exemple, en (220), la forme *anen* n'est ni le rhème ni le focus, car elle se trouve déjà donnée dans le contexte. En somme, le contraste FP/FA ne relève ni de la notion syntaxique de *prédictivité*, ni de la notion informationnelle de *rhématicité* / *focalité* ; le véritable critère pertinent est de nature énonciative, et correspond à l'*assertivité*.

Soulignons d'abord qu'au contraire des notions concurrentes que nous venons d'évoquer (prédictivité, rhématicité...), l'*assertivité* ne concerne pas un seul constituant syntaxique,

¹ Le seul cas où l'on n'observe pas une telle alternance est lorsque la référence est temporelle ('maintenant'), et donc nécessairement partagée par les deux interlocuteurs : *Aqyig gōh ? – Aqyig agōh !* 'Aujourd'hui même ? – Aujourd'hui même !'.

mais porte sur l'ensemble de l'énoncé. Ainsi, la forme apodotique des déictiques ne sert pas à coder une propriété sémantique des déictiques eux-mêmes (du type focalisation *c'est ceci et non cela*), mais une propriété sémantique / énonciative de l'énoncé dans son ensemble. Le locuteur applique donc la règle suivante :

Si un déictique se trouve en *fin d'énoncé*, et que cet énoncé est une *assertion* à part entière, le déictique prend obligatoirement la forme "apodotique" [*agōh – anen – gēn*] ; et ce, quel que soit le statut syntaxique (\pm prédicat) ou informationnel (\pm rhème, \pm focus) de ce déictique à l'intérieur de l'énoncé.

Dans tous les autres cas, le déictique prend sa forme "protatique" [*gōh – nen – nōk*] ; et ce, quel que soit son statut syntaxique ou informationnel à l'intérieur de l'énoncé.

2. Protase vs. apodose

Qu'est-ce donc que l'assertivité ? Il s'agit d'un acte de langage, par lequel le sujet énonciateur S_0 s'engage moralement sur la véracité d'une prédication. Un énoncé est assertif si et seulement si son rhème fait l'objet d'un tel engagement énonciatif ; il est à la fois présenté comme véridique, et comme émanant spécifiquement du sujet énonciateur en cet instant T_0 ¹. En cela, l'assertion s'oppose à la fois :

- aux *thèmes* (nominaux ou propositionnels, y compris propositions de rappel et hypothèses), dans lesquels le locuteur n'affirme rien, mais simplement prépare le terrain à une assertion ultérieure ;
- aux *interrogations*, où le locuteur n'asserte rien, mais simplement prépare le terrain à une assertion par autrui ;
- aux *injonctions*, où le locuteur n'asserte rien, mais réclame l'accomplissement d'une action par autrui ;
- aux *exclamations* : au moins dans certaines exclamations, l'énonciateur ne présente pas son point de vue personnel (comme dans l'assertion), mais fait comme si les aspects évaluatifs / modaux de cette prédication étaient partagés par tous les énonciateurs.

Dans une étude typologique cherchant à définir la structure interne et les limites de la notion d'énoncé (François 1997), nous avons montré en effet les points communs qui unissaient, du point de vue énonciatif, les thèmes (propositions préassertées, hypothèses...), les questions, et dans une moindre mesure, les exclamations et les injonctions ; tous ces types de propositions s'opposent globalement à l'assertion, dans laquelle l'énonciateur s'engage personnellement sur le contenu de sa prédication. Du point de vue prosodique, par exemple, topics, hypothèses et questions partagent des caractéristiques communes du type montée intonative ; en même temps, leur sous-spécification sémantico-logique² les empêchent de clore un échange dialogal, et les place tous trois (topics, hypothèses,

¹ Ce dernier point distingue les assertions des phrases simplement affirmées sous la forme d'un rappel, ex. *Je me suis marié j'avais vingt ans*. Dans François (1997), nous avons montré que les phrases-rappel ou préassertions n'avaient pas les caractéristiques énonciatives d'un énoncé complet, et devaient être décrites comme énonciativement subordonnées à la phrase suivante ; le mwotlap confirme cette idée, en excluant dans ce cas les formes apodotiques des déictiques.

² Cf. Haiman (1978), "Conditionals are topics".

intonation montante en fin de chaque constituant de la protase vs. chute prosodique en fin d'apodose (cf. Morel 1995). Néanmoins, de même que le français peut accompagner ces marques suprasegmentales au moyen de marques segmentales –ex. *eh ben* indiquant le début de l'apodose– de même le mwotlap est susceptible de signaler le statut des propositions au moyen des déictiques. On a en réalité deux cas de figure :

- *Si la proposition P se termine déjà par un morphème déictique :*
les protases sont marquées au moyen des formes "protatiques" *gōh – nen – nōk*,
les apodoses sont marquées au moyen des formes "apodotiques" *agōh – anen – gēn*.
- *Si la proposition P ne présente en elle-même aucun déictique :*
son statut de protase vs. apodose est normalement signalé uniquement par l'intonation. Cependant, si P est une protase, il est également possible de le signaler en la faisant terminer par un morphème de coénonciation, usuellement le déictique clitique *en* – et/ou, pour les récits, le déictique *nen* [§(b.5) p.293].

3. Fonction démarcative et tours de parole

En suivant la terminologie adoptée dans François (1997), nous appelons donc *énoncé assertif complet* l'unité de discours composée d'une protase (facultative) + d'une apodose (obligatoire). Or, les formes apodotiques des déictiques apparaissent systématiquement en fin d'apodose, *i.e.* en fin d'énoncé complet. Du point de vue du locuteur, qui maîtrise l'organisation de son propre discours, cette distribution des formes déictiques n'est rien d'autre qu'une règle contraignante. Mais l'intérêt de l'opposition FP/FA apparaît beaucoup plus clairement si l'on se place du point de vue de l'auditeur : les formes apodotiques des déictiques acquièrent alors une **fonction démarcative**, car ils permettent de reconnaître la limite finale des énoncés assertifs complets.

Or, ces assertions sont des endroits clés du discours, dans lesquels l'énonciateur s'engage personnellement sur la véracité d'une prédication, et en même temps suscite le débat. Repérer une *fin d'assertion* chez mon interlocuteur, c'est aussi repérer cet instant essentiel où celui-ci en est arrivé à énoncer le fond de sa pensée [cf. (223)], et d'une certaine façon, me laisse l'occasion de prendre la parole. Corollaire de ce dernier principe : les déictiques apodotiques *agōh – anen – gēn* signalent toujours un moment où le changement de locuteur est possible, *i.e.* un *point de transition pertinent* dans l'allocation des tours de parole (Sacks, Schegloff, Jefferson 1978). Tout au contraire, les formes protatiques ont pour fonction –du moins à l'intérieur des assertions– de bloquer cette alternance, en signalant l'énoncé comme inachevé, et donc le locuteur comme fondé à garder la parole.

4. Un ou deux énoncés ?

Cette étrange distinction que fait le mwotlap entre déictiques protatiques et déictiques apodotiques (ou si l'on préfère, non-assertifs vs. assertifs), possède donc une réelle fonction linguistique. Grâce à sa fonction démarcative, elle met en œuvre des mécanismes permettant d'assigner à toute une proposition un statut soit d'énoncé complet, soit de simple proposition protatique, ce qui a des conséquences importantes sur le traitement de l'information par l'auditeur.

La pertinence de cette opposition entre les deux séries FP/FA apparaît particulièrement nette dans les énoncés suivants :

- (224) **Nok so van lok me qiyig agōh.**
 ISG PRSP aller re- VTF aujourd'hui **DX1#**
 ‘Je vais revenir tout à l'heure [*ce jour-ci*].’ [ASSERTION]
- ***Nok so van lok me qiyig gōh.**
 ISG PRSP aller re- VTF aujourd'hui **DX1**
- (225) **Nok so van lok me qiyig agōh, mahē mal qōñ !**
 ISG PRSP aller re- VTF aujourd'hui **DX1#** endroit ACP nuit
 ‘Je vais revenir tout à l'heure, (car) il fait déjà nuit.’ [ASSERTION interne]
- (225)' **Nok so van lok me qiyig gōh, mahē mal qōñ !**
 ISG PRSP aller re- VTF aujourd'hui **DX1** endroit ACP nuit
 ‘(Quand) je vais revenir tout à l'heure, il fera déjà nuit.’ [proposition THÉMATISÉE]

Dans l'exemple (225), on a si l'on veut une seule phrase (en vertu de considérations supra-segmentales), mais celle-ci est composée de deux assertions distinctes : chacune de ces assertions est dotée de son propre contour prosodique d'assertion, de son propre nœud assertif, de sa propre valeur de vérité, de ses propres implications pragmatiques – ex. *Je vais revenir tout à l'heure* est une assertion à valeur perlocutoire de promesse, tandis que *Il fait déjà nuit* a une valeur explicative. La structure est donc la même qu'en français : \langle *Je vais dormir, je suis crevé* \rangle , où, si l'on veut, une seule et même "phrase" se compose de deux énoncés en parataxe.

En revanche, dans l'exemple (225)', la première proposition ne correspond pas à une assertion, ni formellement (prosodie), ni sémantiquement : à travers elle, le locuteur n'affirme rien, il se contente de poser un événement virtuel en guise de thème pour la suite de son énoncé. La seule assertion qui existe dans cet exemple (225)', est la dernière proposition, ou plutôt l'ensemble formé de protase + apodose : *J'affirme que { si je reviens / quand je reviendrai ici, il fera nuit }*¹. Le déictique en fin de proposition P₁ ne se situe pas à la fin d'une proposition assertive, mais d'une protase : il est donc obligatoire d'employer la forme protatique *gōh*².

Dans notre étude typologique déjà citée (François 1997), nous nous sommes penché sur cette question de la parataxe, et de la subordination sans marque segmentale. En nous fondant sur les données de diverses langues du monde, nous y avons développé un raisonnement théorique sur les limites de l'énoncé³ ; celui-ci nous offre les outils pour démontrer que (225) est composé de deux énoncés P₁-P₂ en parataxe, alors que (225)' n'en

¹ Ici encore, le français possède des structures paratactiques similaires : \langle *Tu avances d'un pas, je pousse un cri* \rangle .

² Au passage, on notera que la paire minimale d'énoncés (225)-(225)' est rendue possible par certaines caractéristiques très particulières du mwotlap : l'absence de temps *stricto sensu* [§2 p.697] explique l'ambiguïté de l'Accompli *Il fait déjà nuit* (référence à Sit_o) ~ *Il fera déjà nuit* (référence à la situation construite dans la proposition précédente) ; la marque de Prospectif *so* vaut aussi bien comme \approx futur (en énoncé assertif) et comme marque d'hypothèse (en énoncé thématisé) [§(b) p.863], etc.

³ En quelques mots, notre raisonnement consistait à définir l'énoncé comme une proposition, signalée (directement ou indirectement) comme étant à la fois ancrée en la situation d'énonciation (Sit_o), et prise en charge par un sujet énonciateur (S_o). L'absence d'une de ces deux conditions définissait une forme de *subordination énonciative*, comme c'est le cas en (225)'.

possède qu'un seul, avec subordination de P_1 à P_2 . Les structures du mwotlap, que nous ignorions à l'époque, fournissent des arguments puissants en faveur de nos prévisions théoriques : en effet, nous ne connaissons pas d'autre langue qui marque de façon aussi nette l'opposition entre proposition assertive vs. proposition non-assertive. Et c'est certainement une de ses principales originalités, que de coder ce trait sur ses marques de déixis.

2. *La déixis abstraite*

(a) *Déixis concrète vs. abstraite*

Les six ou sept formes de déictiques que nous venons de discuter ont été regroupées sous l'appellation –d'ailleurs approximative– de *déixis concrète* [cf. *Tableau 4.2* p.280]. En effet, leur point commun est d'avoir pour référence avant tout une partie de l'espace, tantôt définie par rapport à la sphère personnelle d'un participant au dialogue (DX1, DX2), tantôt circonscrite par un geste de monstration (DX3). Ils opèrent donc une référence à l'espace-temps réel, celui de la situation Sit_0 , et à ses coordonnées à l'instant d'énonciation.

S'il est vrai que DX3 ne sort guère des limites de cette déixis concrète, nous avons vu cependant [§(b.4) p.288] que les deux déictiques personnels pouvaient élargir leur référence à des domaines distincts de l'espace-temps *stricto sensu* : activités du locuteur (DX1) ou de l'interlocuteur (DX2), discours tenu, représentations intellectuelles associées à l'une ou l'autre personne... Nous avons même observé comment le déictique de second degré DX2 s'était grammaticalisé, dans certains contextes précis (narration), en une marque de thématization et/ou de relateur interpropositionnel [§(b.5) p.293]. Ainsi, malgré leur valeur fondamentalement spatio-temporelle, ces déictiques concrets sont susceptibles d'acquérir diverses valeurs abstraites, hors espace-temps.

Pourtant, le mwotlap possède deux morphèmes déictiques, de forme *en* et *ōk*, que l'on peut d'emblée décrire comme relevant de la *déixis abstraite*. Ces deux formes ont exactement la même distribution syntaxique (fin de SN, fin de proposition...) que les autres déictiques, auxquels elles sont d'ailleurs sans doute liées¹ ; et leur sémantisme ressortit également à la déixis, puisqu'elles servent à "localiser" un référent pour aider à son identification. Mais au lieu de s'effectuer dans l'espace-temps, cette "localisation" s'opère exclusivement parmi les représentations discursives et mentales des deux participants, *i.e.* leurs connaissances, leurs pensées, les idées qu'ils avancent, etc. C'est pour cette raison que nous avons choisi de les définir comme des marques de déixis abstraite, pour mieux les distinguer des précédents.

(b) *Syntaxe des clitiques de déixis abstraite*

Nous commencerons par décrire brièvement les propriétés formelles de ces deux morphèmes *en* et *ōk*, qui leur sont communes, avant d'analyser leur signification. Il s'agit de deux postclitiques, et plus précisément deux clitiques d'une nature très particulière : car contrairement aux autres clitiques qui attirent sur eux l'accent de groupe, ceux-ci sont obligatoirement atones, ce qui a pour effet de déprimer la courbe mélodique en cet endroit

¹ On remarquera en effet le parallèle formel entre *en* / *ōk*, d'un côté, et *nen* / *nōk* de l'autre. Cependant, ce rapprochement formel ne s'accompagne pas d'un parallélisme sémantique clair ; ce point nécessite une réflexion plus poussée.

[cf. §(c) p.82]. Par ailleurs, on note que *en* possède une variante *e* très fréquente, surtout dans le récit.

Comme nous l'avons dit, les clitiques *en* et *ōk* ont en gros la même distribution syntaxique que les formes toniques / concrètes déjà vues [§(a) p.281] : modifieur de nom, de locatif, de proposition, etc. ; la seule différence est que ni *en*, ni *ōk*, ne peuvent fournir de prédicat. Si un *en* de fin de SN est adjacent avec un *en* de fin de proposition, ils se simplifient obligatoirement : on n'observe donc jamais de suite *{ Proposition ⟨SN *en* *en* }}, et en général ni **en en*, ni **ōk ōk*.

Les clitiques tantôt commutent avec les toniques, tantôt les suivent :

- | | | | | |
|-------|---------------|----------------|------------|---|
| (124) | hōw | M̄otlap | nōk | ‘là-bas à Mwotlap’ |
| | (bas) | Mw. | DX3 | |
| | hōw | M̄otlap | en | ‘là-bas à Mwotlap [<i>tu sais...</i>] |
| | (bas) | Mw. | COÉ | |
| (134) | ne-vet | nōk | | ‘ce caillou (que je désigne)’ |
| | ART-pierre | DX3 | | |
| | ne-vet | nōk | en | ‘ce caillou (que je désigne, et que tu identifies)’ |
| | ART-pierre | DX3 | COÉ | |

Nous avons déjà parlé de la combinaison *nen en*, fréquente dans les récits [cf.(172) p.295]. Les clitiques *en* et *ōk* ne sont compatibles qu'avec les trois déictiques protatiques (*gōh*, *nen*, *nōk*), ainsi que les formes en *kē* ~ *gōskē*¹, mais pas avec les formes apodotiques : par exemple, on n'a jamais **agōh en*.

(c) Coénonciation et opérations de repérage

Le premier clitique qui va nous intéresser est *en*, un des morphèmes les plus courants de la langue mwotlap². La glose que nous avons choisie pour *en* est ‘Coénonciation’ (COÉ), car c'est la seule qui embrasse de façon satisfaisante toutes les valeurs de ce morphème.

(c.1) Le concept de coénonciation

L'énonciateur, au fil de son discours, entremêle deux types de représentations :

- *représentations centrées sur l'énonciateur* : une partie de son discours reflète des idées et des réalités qu'il veut présenter comme étant les siennes propres, comme faisant partie de sa sphère personnelle : par ex. les marques d'assertion, de jugement modal, font partie de ces indices "égocentrés" ;
- *représentations partagées* : d'autres segments du discours correspondent à des idées et des réalités que l'énonciateur choisit de présenter comme étant **partagées** entre les deux interlocuteurs : on trouve cette attitude dans la topicalisation, l'anaphore, la concession, certaines exclamatives.

¹ Sur ces formes, cf. §(b.6) p.297. La combinaison *kē en*, d'ailleurs assez rare, est parfois réalisée [ken].

² On dénombre pas moins de 3230 occurrences de *en* dans notre corpus littéraire (dont 2005 de la forme *en* et 1235 de sa variante *e*, typique du discours narratif). Comme ce corpus compte environ 77 100 morphèmes, on peut calculer que *en* apparaît en moyenne une fois tous les 24 morphèmes. À titre d'information, les cinq autres morphèmes les plus fréquents sont *so* [§4 p.869], *tō* ‘alors ; *marque aspectuelle*’, l'article *nA-*, *van* ‘aller / Itif’ et *kē* ‘3SG’.

C'est cette dernière attitude que nous appelons *coénonciation*¹ : le choix de présenter des éléments comme étant partagés entre les deux interlocuteurs, à quelque niveau que ce soit (référence d'un substantif, procès, prédication, énoncé, etc.). Dans les langues du monde, il est rare que l'on puisse assigner à cette attitude énonciative une véritable marque, surtout segmentale : ce type de signification est le plus souvent codé par la prosodie – en général, à la coénonciation correspond, en français et ailleurs, une montée de F₀ (Morel 1995). Ailleurs, ce sont des "particules énonciatives" qui opèrent –au moins partiellement– ce travail linguistique : pour le français oral, ce serait notamment le cas de *bon* –indiquant une orientation argumentative de l'énoncé dans le sens de l'interlocuteur (François 1998)– ou de *là* atone –indiquant un partage des représentations entre les deux membres du dialogue :

Tu sais, la fille, là, tu l'avais rencontrée en boîte, là ...

Nous avons déjà analysé la façon dont le déictique de second degré *nen* pouvait, dans le cadre du récit, coder précisément cette valeur de coénonciation [§(b.5) p.293]. Par ailleurs, le mwotlap possède un morphème *en* entièrement consacré à cet effet, dans des contextes très variés. Ce sont ces contextes que nous allons maintenant passer en revue.

(c.2) La coénonciation porte sur un syntagme nominal

On peut diviser les valeurs de *en* en deux catégories, selon que ce morphème intervient en fin de syntagme nominal, ou bien en fin de proposition. Chacun des deux cas est extrêmement fréquent en mwotlap.

1. Valeur définie

Lorsqu'il porte sur un syntagme nominal (ou locatif), *en* marque le référent comme défini ou anaphorique. Il peut avoir été mentionné dans le contexte étroit :

- (226) **Qōñ vitwag, kēy et van n-ēwe tētēnge en ni-vanvan geh.**
 jour un 3PL AO:voir ITIF ART-fruit plante COÉ AO-aller² DSTR

[*Ils mangeaient les fruits d'un pommier magique*].

‘Un jour, ils s'aperçurent que les fruits *en question* se mettaient à disparaître.’

- (227) **Tō nō-lōmgep en n-et tēqēl hōw, ni-etsas ige mōmō en.**
 alors ART-garçon COÉ AO-regarder (descendre) (bas) AO-voir H:PL poisson COÉ

‘Le garçon [*héros*] regarda vers le bas, et aperçut les poissons [*déjà mentionnés*].’

Il peut s'agir aussi simplement d'un référent culturellement partagé, comme on le constate avec les noms de lieux et de personnes, très souvent accompagnés de *en* :

- (228) **Tog tog i van en, ige ta-Bankis kē en, aṃag en.**
 il.était.une.fois H:PL de-Banks ci COÉ avant COÉ

‘Il était une fois les peuples des îles Banks (ici même), *jadis*.’ [référence partagée]

- (229) ... **hōw tenepnō en.** ‘Là-bas, sur la place du village, *là*.’
 (bas) place.centrale COÉ (visible ou non visible)

¹ Nous empruntons ce concept aux travaux d'Antoine Culioli, et à sa théorie des opérations énonciatives. À sa suite, la notion a été particulièrement illustrée par Morel (1995), à propos du français oral ; voir aussi François (1997 ; 1998).

2. Dates partagées

De même, la référence à une date est généralement marquée comme définie / partagée par les interlocuteurs, surtout s'il s'agit d'une date passée :

- (230) ... **anēyēh** (*la-sande*) **en** '...l'autre jour, là, dimanche'
 l'autre.jour dans-dimanche COÉ Cf. 'l'autre jour' suppose une connivence S_o/S'_o.

C'est aussi vrai pour une date future, si elle est déjà fixée (ex. calendrier) :

- (231) **Nok van lok me li-diseba en.**
 1SG AO:aller re- VTF dans-décembre COÉ
 'Je reviendrai en décembre [*tu vois de quel décembre je veux parler...*].'

Au moyen de **en**, on peut faire référence à un événement vécu en commun :

- (232) **Na-yño-ndō mō-qōgqōg b-etet no-woslēgē en !**
 ART-pied-1IN:DU PFT-las pour-voir² ART-noces COÉ
 'Toi et moi nous avons mal aux jambes, *après avoir assisté à toute la cérémonie !*'

3. Anaphore associative

Parfois, le référent lui-même n'a jamais été mentionné comme tel. Pourtant, le locuteur choisira de le présenter comme préconstruit parce qu'il est impliqué, directement ou indirectement, par un élément du contexte, en vertu d'associations sémantiques ou culturelles : c'est un cas d'*anaphore associative*¹. Ainsi, dans l'énoncé suivant, le locuteur arrive dans un village au milieu d'un mariage ; même si les "deux mariés" n'ont pas été mentionnés explicitement, la situation implique leur existence, ce qui explique pourquoi le SN est marqué comme défini (par **en**) :

- (233) **Nok etet ige del tig geh tō en,**
 1SG AO:voir² H:PL tous debout DSTR PRST COÉ
ba nok et-eksas te yoge be-leg en.
 mais 1SG NÉG₁-trouver NÉG₂ H:DU pour-mariage COÉ
 (*à un mariage*) 'Je vois tout le monde debout, *là*, mais je ne trouve pas les deux mariés!'

4. Référence directe au discours de l'interlocuteur

Très souvent, le clitique **en** permet de renvoyer au discours ou au comportement de l'interlocuteur dans le contexte. En cela, **en** présente une affinité certaine avec le déictique tonique **nen** [§2 p.290], affinité qui n'est peut-être pas fortuite [n.1 p.310] ; ceci ne signifie pas pour autant que les deux marqueurs sont interchangeables.

On utilise **en**, par exemple, pour reprendre textuellement le discours d'autrui :

- (234) **Kēy woslēgē en, qele ave ?** 'Kēy woslēgē, qu'est-ce que ça veut dire ?'
 3PL AO:s'épouser COÉ comme où

¹ Pour cette notion, voir Kleiber (1994). Un exemple en français : *Ils ont organisé une fête pour son anniversaire, mais ils ont oublié le gâteau* (le gâteau n'a pas été mentionné, mais est impliqué par le contexte).

Il ne s'agit pas forcément d'une citation textuelle, et l'on rencontre *en* à chaque fois que l'on positionne son propre discours en réponse à l'interlocuteur. Ceci correspond à diverses valeurs en français, par exemple *Puisque P (comme tu le dis)...* :

- (235) **So dēñ Qēg̃magde en, nēk so van lō hōw gēn.**
 PRSP atteindre Q. COÉ 2SG PRSP aller par (bas) DX3
 'Puisque tu veux aller à Qeremagde, il faut passer par ici.'
- (236) **Na-lē-k mal qōñ a so nēk so tō-mōl lok qiyig en !**
 ART-intérieur-1SG ACP nuit SUB que 2SG PRSP FUT-partir re- aujourd'hui COÉ
 'J'avais complètement oublié que tu devais repartir aujourd'hui !' (comme tu le dis)
- (237) **Sowo no-gon en, tō namnan qele ave ?**
 si STA-amer COÉ alors super comme où
 'Alors si c'est si amer que ça [= que tu le dis], quel intérêt (de le boire) ?'

De même, *en* est normalement de mise lorsque l'on refuse l'offre de quelqu'un, ou qu'on lui demande d'arrêter une action en cours :

- (238) **Buste pleplevōlē en !** 'Mais j'en ai pas envie, de jouer au volley !'
 refuser jouer.au.volley² COÉ
- (239) **Tog yēyē en !** 'Arrête de rigoler (comme tu le fais) !'
 PROH rire COÉ

5. Repère stabilisé

En présentant un élément comme étant commun aux deux interlocuteurs (coénonciation), le morphème *en* en fait un **repère stabilisé** pour d'autres associations et prédicats. Ce phénomène apparaît à chaque fois que l'énonciateur identifie un objet X par sa similarité avec un objet Y. On a toujours une structure du type <X, *qele* Y *en*> : 'Ce X, c'est comme le Y *que-tu-connaiss-déjà*'. Par exemple, 'comme toi' se dit rarement *qele nēk*, et l'on a presque systématiquement le syntagme suivant (avec forme lourde pour le pronom) :

- (240) **Qele inēk en.** 'C'est comme toi.'
 comme 2SG COÉ

Et de même :

- (241) **Na-ha-n qele na-he en.** 'Il a le même nom que toi.'
 ART-nom-3SG comme ART-nom:2SG COÉ [lit. Son nom est comme ton nom, là...]
- (242) **"Neṃsi", kē haytēyēh qele "itōk" en.**
 appréciable 3SG identique comme bon COÉ
 'Le mot *neṃsi*, c'est un synonyme de *itōk* [mot que tu connais déjà].'
- (243) **Qele a kēy sese en : "..."** 'Et comme dit la chanson : "...'
 comme SUB 3PL chanter² COÉ [lit. Et comme ce qu'ils chantent, là...]
- (244) **A so "ne-jenso" en !** 'C'est une tronçonneuse, *quoi* !'
 c.à.d ART-tronçonneuse COÉ

6. Topicalisation

Cette opération de repérage, dont on connaît l'importance en sémantique de l'énoncé¹, est également en jeu dans la topicalisation. L'énonciateur construit un référent (générique ou spécifique), et le présente comme une représentation partagée entre les deux acteurs du dialogue ; le thème ainsi constitué est un point de départ (un *repère* mentalement stabilisé) pour la question ou l'assertion qui suit.

En mwotlap, la topicalisation n'est pas seulement marquée, comme dans d'autres langues, par la position (initiale d'énoncé) et la prosodie (montante). Très souvent, c'est la marque de coénonciation *en* qui signale la thématisation :

- (245) **Na-tamge en, gēn vetvet vëlēs mi nō-yōpdēge.**
 ART-natte COÉ 1IN:PL AO:tresser² seulement avec ART-pandanus
 'Les nattes, ça se tresse avec des feuilles de pandanus.'
- (246) **Ne-leg talōw, tō qiyig en, gēn so tēytēymat ne-gengen.**
 ART-mariage demain alors aujourd'hui COÉ 1IN:PL PRSP préparer² ART-repas
 'Le mariage n'aura lieu que demain ; (*quant à*) *aujourd'hui*, on va préparer le repas.'

7. Exclamation

Certains énoncés exclamatifs mettent également en jeu une forme de coénonciation, du fait de la connivence qu'ils impliquent entre les deux interlocuteurs. Cette connivence n'est pas forcément réelle, et c'est précisément le rôle de l'exclamation que de *mimer le partage des émotions*. Voilà qui explique pourquoi la marque de coénonciation *en* se rencontre souvent en contexte exclamatif : le locuteur non seulement émet un jugement modal personnel, mais en même temps, à travers l'exclamation, fait comme si ce jugement était *a priori* partagé par son vis-à-vis.

- (247) **Na-tkel qo liwo leñ del en, en del tō nen en !**
 ART-quel cochon grand INTSF tout COÉ allongé tout PRST DX2 COÉ
 [cochon géant] 'Comme le monstre était immense, étendu de tout son long !'
- (248) **Et van nen, Iqet en ! Mitiy meyemyeñ tō en !**
 AO:voir ITIF DX2 nom COÉ dormir paresseux² PRST COÉ
 'Regardez là-bas : mais c'est Iqet !? En train de dormir tout tranquillement !'
- (249) **No-momyiy gom n-ak no a uuh ! Taqmē-k sewsew en !**
 ART-froid maladie STA-faire 1SG SUB EXCL corps-1SG chaud² COÉ
 'Aïe aïe aïe, qu'est-ce que j'ai la fièvre ! Comme mon corps est brûlant !'

La marque de coénonciation est notamment de mise lorsque l'énoncé exclamatif se réduit à un syntagme nominal :

- (250) **Ni-sis no-no-n en !** 'Ouah [*t'as vu*] les lolos !'
 ART-sein ART-CPGén-3SG COÉ
- (251) **Na-ywuywu nan en !** 'Quelle façon (bizarre) de tenir un enfant !'
 ART-bercer² ASSO COÉ

¹ Cf. Culioli (1990), Paillard (1992).

C'est aussi une sorte de nominalisation que l'on observe avec le possessif *na-mu-n* [§(b) p.607] :

- (252) **Kē ni-hohole na-mu-n en !** ‘Ça alors, sa (drôle de) façon de parler !’
 3SG AO-parler² ART-CPSit-3SG COÉ [lit. Il parle le-sien, là !]

On voit que l'interprétation de *en* comme marque de définitude serait par trop réductrice ; la valeur de ce morphème est en réalité beaucoup plus large, puisqu'elle implique toute forme de connivence entre les deux interlocuteurs.

(c.3) La coénonciation porte sur une proposition subordonnée

L'autre position dans laquelle on peut trouver le morphème *en* est à la finale de proposition, au point qu'on peut lui trouver des liens privilégiés avec la subordination. Par exemple, on le trouve régulièrement dans les relatives restrictives, ou les structures focalisantes (dérivées de structures relatives).

1. Relatives définies

Les relatives en mwotlap sont introduites soit par le subordonnant *a*, soit par le relatif (?) *mey*, soit par leur combinaison *mey a*¹. La marque de coénonciation / définitude *en* permet de marquer une relative comme définie, *i.e.* comme renvoyant à un référent préconstruit. Comparons les deux phrases suivantes :

- (253) **Lep me na-gasel [MEY A ne-hey].**
 AO:prendre VTF ART-couteau REL SUB STA-aiguisé
 ‘Donne-moi **un** couteau qui soit aiguisé (*n'importe lequel*).’

- **Lep me na-gasel [MEY A ne-hey en].**
 AO:prendre VTF ART-couteau REL SUB STA-aiguisé COÉ
 ‘Donne-moi **le** couteau qui est aiguisé, là (*tu vois duquel je veux parler?*).’

Sachant que deux *en* se simplifient toujours en un seul (**en en → en*), il est parfois difficile de savoir si un *en* final de proposition porte uniquement sur le SN précédent (*n-ēwe tētēnge* dans l'exemple suivant), ou bien sur toute la proposition :

- (254) **Ne-men liwo [A me-bel tō n-ēwe tētēnge en], ni-van me...**
 ART-oiseau grand SUB PRT₁-voler PRT₂ ART-fruit plante COÉ AO-aller VTF
 ‘L'oiseau géant <qui avait volé les fruits, là> s'approcha...’

En fait, il semble que cette distinction soit souvent oiseuse : car si la relative est sémantiquement définie, les référents internes à cette relative doivent également être préconstruits.

2. Focalisation

Il est remarquable que le clitique *en* soit systématique dans les structures de focalisation explicite. Dérivés, comme en français, de structures relatives, les énoncés focalisants obéissent au schéma suivant : { Focus X + proposition préconstruite [*a* + P + *en*] }.

¹ Les raisons de la répartition sont difficiles à établir ; cf. §(a) p.222.

Deux points distinguent ces énoncés de simples structures relatives : d'une part, l'antécédent de la relative est le focus sémantique, et généralement le prédicat syntaxique ; d'autre part, exactement comme en français, la prosodie sépare nettement ce focus (intoné avec une forte intensité) de la relative (intonée en postfocus).

- (255) **Na-ghōw** [A **ma-vasem van en**] ! 'C'est le rat [qui le lui a révélé].'
 ART-rat SUB PFT-montrer ITIF COÉ
- (256) **Iqet** [A **mi-tiñ ēgnō-n en**]. 'C'est Iqet [qui a créé sa femme].'
nom SUB PFT-créter époux-3SG COÉ
- (257) **Ikemem me gōh** [A **mo-tow tō en**].
 IEX:PL VTF DX1 SUB PRT₁-composer PRT₂ COÉ
 (*la chanson*) 'C'est nous ici [qui l'avons composée].'

Si l'antécédent occupe dans la relative une fonction autre que le sujet, il est repris au moyen d'un pronom résomptif (ici *kē*) :

- (258) **Tēta-ndō** [A **kēy so wēl kē en**]!
 sœur-1IN:DU SUB 3PL PRSP acheter 3SG COÉ
 'C'est notre cousine [qu'ils vont marier]!'

Dans tous ces cas, *en* signale que la relative renvoie à un élément préconstruit – ce qui n'a rien pour étonner dans le cas de la focalisation (Robert 1993).

3. Focalisation causale

Les mêmes mécanismes sont à l'œuvre dans une autre forme de focalisation, que l'on peut appeler *focalisation causale*. Celle-ci utilise comme subordonnant non pas *a*, mais *tō* – lequel est également un coordonnant 'alors, donc'. Observons les deux énoncés suivants :

- (259) **No mo-boel, tō nok tit kē.**
 1SG PFT-colère alors 1SG AO:cogner 3SG
 'J'étais en colère, *si bien que / et du coup* je l'ai frappé.'
- (259)' **No mo-boel, tō [nok tit kē en].**
 1SG PFT-colère alors 1SG AO:cogner 3SG COÉ
 'C'est parce que j'étais en colère [que je l'ai frappé].' (+ intonation focale sur *tō*)

À l'instar des postfocus en { *a... en* } ci-dessus, la proposition marquée en *en* est donnée comme préconstruite : autrement dit, l'événement Q = *je l'ai frappé* est déjà connu de l'interlocuteur, et ne constitue pas une information nouvelle. La véritable information qu'apporte (259)' est sur la cause P de cet événement Q : *j'étais en colère, et c'est alors / c'est pour cela que je l'ai frappé*. On est donc fondé à voir là un cas de focalisation causale.

Dans tous ces cas, la proposition marquée en *en* renvoie à des éléments préconstruits ; ils sont pris par l'énonciateur comme des repères stabilisés, pour y faire porter des prédicats supplémentaires.

(c.4) La coénonciation porte sur une proposition indépendante

D'autres fois, *en* porte sur des propositions "indépendantes", *i.e.* qui ne comportent aucune marque segmentale de subordination. Quelles significations la marque de coénonciation peut-elle y remplir ?

1. Rappel d'un préasserté

Parfois, la marque *en* ne fait rien d'autre que de signaler une reprise, un rappel d'un énoncé préasserté, avec l'implication *Tu le sais déjà, tu devrais le savoir*. Ceci apparaît très nettement dans cet extrait de conte :

- (260) "No mahgē-k ! Kamyō hiqiyig vōyō hap ? No mahgē-k *en* !"
 1SG seul-1SG 1EX:DU quelqu'un deux quoi 1SG seul-1SG COÉ
 'Mais j'étais tout seul ! Pourquoi aurais-je été avec quelqu'un ? J'étais tout seul, *je te dis* !'

2. Effets subordonnants

Mais le plus souvent, ce type de reprise suscite une forme d'incomplétude, et partant un effet de dépendance :

- (261) **Imam ma-van tō me *en*...** 'Papa est venu ici [*comme nous le savons*]...'
 père PRT₁-aller PRT₂ VTF COÉ → *énoncé inachevé*

Cet effet de dépendance, qui à certains égards évoque une véritable subordination, est dû au fait qu'avec *en*, l'ensemble de la proposition est donné comme préconstruit / préasserté, et par conséquent ne peut pas constituer une véritable assertion. Il en est de même en français oral : si je dis ⟨*Papa est venu, là, tu sais...*⟩, je ne fais que rappeler à mon interlocuteur un fait qu'il est déjà censé connaître : il ne peut pas s'agir d'un énoncé bien formé, mais, tout au plus, d'une *proposition thématique* (protase) en attente de rhème¹. Selon ce mécanisme, que nous ne détaillerons pas ici, la marque de coénonciation *en* peut constituer à elle seule des équivalents de relatives, d'hypothétiques, etc.

Les exemples, avec leurs gloses, parlent d'eux-mêmes.

❖ *Proposition thématique*

- (262) **Nēk ni-lwo *en*, aa? Nēk ni-lwo – ba nitog qētqētwon.**
 2SG STA-grand COÉ hein 2SG STA-grand mais PROH obstiné²
 'Tu es un grand garçon, n'est-ce pas ? Bon, tu es grand... alors arrête de faire l'idiot !'

❖ *Équivalent de subordonnée temporelle*

- (263) **No ma-van me Mōtlap *en*, no m-ekas ige yapluplu-k a hip.**
 1SG PFT-aller VTF Mw. COÉ 1SG PFT-trouver H:PL amis-1SG SUB nbx
 'En venant ici à Mwotlap [je suis venu à Mw, là], je me suis fait plein d'amis.'

¹ Nous inspirant de Robert (1991), nous avons développé la notion d'*incomplétude énonciative* – et de *subordination énonciative* – dans une étude typologique (François 1997).

- (264) **Iqet mi-tiñ gēn e, gēn et-matmat te.**
 nom PFT-créer 1IN:PL CO   1IN:PL N  G₁-mourir² N  G₂
 ‘(Quand) Iqet nous a crées [nous les hommes], nous étions immortels.’
- (265) **T   k   towtow-eh t   en, q  l-towtow-eh no-no-n a  .**
 alors 3SG composer²-chant PRST CO   bassin-composer²-chant ART-CPG  n-3SG exist
 ‘Et (tandis qu’)il compose ses chants, il (fréquente) son repaire de compositeur.’
- (266) **K  y lep na-tamge e k  y akteg m   ?**
 3PL AO:prendre ART-natte CO   3PL AO:faire.quoi avec
 ‘Oui, mais une fois qu’ils ont reçu une natte (en cadeau), qu’est-ce qu’ils en font ?
 [lit. <Ils reçoivent une natte, l  >_{P1} <ils en font quoi>_{P2} ?]
- ❖ équivalent de relative ou complétive
- (267) **Ba yoge en, et-t  y te mu-y hap te en, yoge ba-vavap eh.**
 mais H:DU CO   N  G₁-tenir PTF CPSit-3PL quoi N  G₂ CO   H:DU pour-dire² chant
 [lit: Mais les deux là, ils ne tiennent rien l  ...]
 ‘Quant aux deux, là, qui n’ont en main aucun (instrument), ce sont les deux chanteurs.’
- (268) **N  k ma-galeg en, namnan.** ‘C’est super ce que tu as fait.’
 2SG PFT-faire CO   super [tu as fait, là, c’est super]
- ❖ équivalent de structure focalisante
- (269) **K  y van t   k  y d  md  m t   en, n-eh.**
 3PL aller alors 3PL penser² PRST CO   ART-chant
 ‘Ils marchent ainsi, et n’ont de pensée que pour la chanson (qu’ils composent).
 [lit: ...et ils sont en train de réfléchir, là, c’est un chant.]’
- (270) **Ige te  n geh t   en, ba-hap?**
 H:PL pleurer DSTR PRST CO   pour-quoi
 ‘Ils sont en train de pleurer, l  , pourquoi?’
- ❖ équivalent de protase hypothétique
- (271) **N  k ne-my  s e, samtaem d   van.**
 2SG STA-vouloir CO   un.jour 1IN:DU AO:aller
 ‘(Si) tu veux, un jour on ira tous les deux.’
- (272) **N  k so van h  w Vanuatu e, n  k so vap n  w   mino hiy k  y  .**
 2SG PRSP aller (bas) V. CO   2SG PRSP dire salut mon à 3DU
 ‘Si tu vas / Quand tu iras au Vanuatu, passe-leur mon bonjour.’
 [lit: Que tu ailles au Vanuatu, l  , (eh bien) que tu leur dises mon bonjour !]

Dans tous ces cas, *en* sert à constituer toute la proposition non pas comme une assertion à part entière, mais comme un simple thème, point de départ pour une seconde proposition. Pour reprendre les termes que nous avons proposés au   2 p.306, on dira que *en* marque la

proposition comme *protatique* et non apodotique ; on n'est jamais loin de reconnaître dans ce clitique une marque de subordination¹.

3. Une marque de relation inter-procès

Dans la lignée de l'énoncé (266) ci-dessus, le registre narratif a particulièrement exploité la capacité de *en* à **articuler entre eux les procès**. Un schéma omniprésent dans les récits, et qui en constitue comme la respiration naturelle, consiste à raconter une action P₁, puis à la topicaliser dans la phrase qui suit, avant d'annoncer l'action suivante P₂. La structure que l'on obtient est du type :

... P₁. || P₁ **en**, alors P₂. || P₂ **en**, alors P₃ ...

(273) ...Qasvay ni-qēsdi hōw a lō-tōti ey.

⟨*Qēsdi hōw lō-tōti ey en*⟩, (tō) kē ni-mat.
tomber (bas) dans-tronc *Casuarina* COÉ alors 3SG AO-mort

‘...Qasvay tomba tout en bas du grand chêne.

Il tomba donc tout en bas du grand chêne, et alors il expira.’

Le relateur *tō*, au début de P₂, est facultatif. En son absence, il est clair que c'est la marque *en*, et elle seule, qui effectue la subordination en créant une **relation inter-procès**.

(274) Tō tēlge galeg lok se n-ep.

⟨*Kēytēl galeg lok se n-ep nen en*⟩, kēy wo "Qele ave?"
H:TRI AO:faire re- encore ART-feu DX2 COÉ 3PL DÉCL comme où

‘Alors ils se remirent tous trois à faire du feu.

(Comme donc) ils s'étaient remis à faire du feu, les gens dirent "Que se passe-t-il ?"’

Pour être exact, ces structures ne mettent pas forcément en jeu le seul morphème *en*, mais certaines combinaisons : ex. ⟨P₁ *e wo* P₂⟩ ; ⟨P₁ *nen en*, P₂⟩ comme en (274). Pour toutes ces questions, nous renvoyons à notre analyse du déictique de second degré DX2 *nen*, qui présente des emplois similaires dans le récit : §(b.5) p.293.

Le morphème *en* présente encore au moins deux emplois remarquables, que nous détaillons ailleurs. Le premier est une tournure narrative, mais à sens duratif cette fois-ci (*ils firent P₁ tant et si bien, que P₂*) ; sa structure a la forme ⟨P₁ (*van*) *i* P₁ *en*, P₂⟩, et se trouve détaillée au §3 p.151. D'autre part, on retrouve *en* dans la constitution d'un morphème aspecto-modal appelé Prioritif, de forme ⟨P₁ *finir en*, P₂⟩ ; nous détaillerons la morphogénèse de cette combinaison, et montrerons notamment comment celle-ci est devenue indissociable en synchronie : cf. §E pp.898-921.

(a.5) Conclusion

La notion de *coénonciation* fournit sans doute la meilleure description du déictique *en*, morphème à la fois extrêmement fréquent et largement polysémique du mwotlap. Tous les emplois de ce dernier consistent à présenter un segment de discours comme référant à des représentations mentales partagées par les deux participants au dialogue ("coénonciation"), et donc déjà connues de l'interlocuteur. Associée à un syntagme nominal, cette déixis

¹ Ceci est tellement vrai, que Crowley (2002: 598), se fondant sur un corpus limité, présente le morphème *en* ni plus ni moins comme un subordonnant temporel ‘when’.

abstraite a d'abord pour effet de le marquer comme défini, donnant à l'auditeur l'instruction de rechercher dans sa mémoire le référent en question, selon un mécanisme typique de l'anaphore.

Pourtant, les notions de définitude ou d'anaphore ne suffisent pas à embrasser toutes les valeurs de *en*. L'attitude de connivence est parfois simplement jouée, si l'on peut dire, afin de mettre en place une plateforme commune entre les deux coénonciateurs : *en* sert à rappeler des vérités préassertées, à former des énoncés exclamatifs, et surtout à étiqueter des thèmes, des protases de système conditionnel, des relatives définies, des propositions post-focales, des subordonnées diverses, etc.

Tous ces éléments ont en commun de viser au consensus, afin de mieux mettre en valeur l'autre partie du discours (rhème, apodose, centre assertif, etc.) – celle où l'énonciateur s'engage personnellement, quittant alors la coénonciation pour l'énonciation tout court. En ce sens, la particule de déixis abstraite *en* est un marqueur extrêmement efficace pour distinguer régulièrement deux attitudes possibles de l'énonciateur (Morel 1995) :

- avec *en* : l'attitude *dialogale*, où les oppositions subjectives sont suspendues ;
- sans *en* : l'attitude *monologale*, "égocentrée", où le sujet énonciateur affirme sa différence face à autrui.

(d) Quand la coénonciation échoue

Nous serons plus brefs à propos de l'autre clitique de déixis abstraite, de forme *ōk*. D'une part, il est beaucoup plus rare que le précédent : face aux 3230 occurrences de *en* ~ *e*, on ne compte que 37 *ōk* dans notre corpus. D'autre part, les principaux mécanismes qui nous intéressent ont été déjà détaillés à propos de *en*, ce qui nous permettra d'être plus allusif ici.

(d.1) Les faits

L'emploi le plus fréquent de *ōk*, et aussi le plus original, est réservé aux questions. Voici un exemple typique de question ouverte :

- (275) **Dō so van ēgēn !** – **Ave ōk ?**
 1IN:DU PRSP aller maintenant où (ça)
 'C'est bon, on y va ! – Où ça ?'

Le rôle de *ōk* est ici le même que FCS *ça* dans *Où ça ?* : indexer la question sur l'énoncé immédiatement précédent de l'interlocuteur ; une glose adéquate serait "ce que tu as en tête". *ōk* se rencontre avec tous les interrogatifs : *Iyē ōk ?* 'Qui ça ?' ; *Qele ave ōk ?* 'Comment ça ?' ; *Añēh ōk ?* 'Quand ça ?' ; *Ba-hap ōk ?* 'Pourquoi ça ?' ; *Na-hap ōk ?* 'Quoi donc ?' ; *Kēy akteg ōk ?* 'Ils font quoi ?' (verbe interrogatif *akteg*).

L'autre type de question où *ōk* est fréquent, est la question fermée, *i.e.* en oui/non. Le rôle du déictique est identique au précédent, même si la traduction devient *tu veux dire...* :

- (276) **Kēy so vetvet qiyig.** – **A kēy vetvet tamge ōk ?**
 3PL PRSP tresser² aujourd'hui SUB 3PL tresser² natte (ça)
 'Elles vont faire du tressage. – Tu veux dire du tressage de nattes ?'

- (277) **Kamyō Devēt.** – **Hēywē ? Devēt tō-Wōvet ōk ?**
 IEX:DU D. être.vrai D. de-W. (ça)
 ‘J’étais avec David. – C’est vrai ? *Tu veux dire* David du village de Wōvet ?’

Au passage, **ōk** peut tout à fait se combiner avec les trois déictiques concrets **gōh**, **nen**, **nōk**, à l'exclusion bien entendu des formes apodotiques (car question ≠ assertion). Déixis concrète et déixis abstraite n'interfèrent guère, car elles n'opèrent pas sur les mêmes plans. En effet, la déixis concrète localise principalement dans le domaine spatio-temporel, alors que la déixis abstraite, en l'occurrence **ōk**, localise, pour ainsi dire, dans "l'esprit" ou le discours de l'interlocuteur :

- (278) **L-ēṁ nen ōk ?** ‘*Tu veux dire* dans cette maison-là ?’
 dans-maison DX2 (ça) [maison près de *toi*, que *tu* as en tête]
- L-ēṁ gōh ōk ?** ‘*Tu veux dire* dans cette maison-ci ?’
 dans-maison DX1 (ça) [maison près de *moi*, que *tu* as en tête]

(d.2) Interprétation

À chaque fois, **ōk** sert à souligner une ambiguïté dans le discours de l'interlocuteur, et à réclamer de ce dernier qu'il précise sa pensée ; aussi **ōk** est-il moins fréquent dans le récit – sauf dans les dialogues – que dans le dialogue quotidien, où quiproquos et rectifications sont monnaie courante.

La question que l'on peut se poser, est celle du rapport entre cette valeur centrale de **ōk**, d'une part, et la notion de coénonciation que nous avons décrite pour **en**. Cette notion est-elle pertinente avec **ōk** ? La réponse est affirmative, mais pas pour la raison que l'on croit : car si **ōk** a bien un rapport réel avec la notion de coénonciation, c'est parce qu'il en marque l'échec. En effet, comme le français *ça* dans *Qui ça ?*, **ōk** signale une déixis abstraite vers une représentation mentale ou discursive propre à l'interlocuteur, et à lui seul : avec ce clitique, je place tout mon énoncé interrogatif en rapport avec des notions que je ne partage pas, car je ne les ai pas correctement identifiées dans ton discours. On est donc bien loin de la notion de coénonciation, qui définissait précisément les représentations *partagées* entre les deux participants au dialogue : alors que **en** pouvait se gloser "Tu vois bien ce que je veux dire, nous avons en tête les mêmes représentations toi et moi", le mécanisme de **ōk** se situe à l'opposé : "Par cette question, je fais allusion à une idée que toi seul as en tête, et que je ne réussis pas à partager". En d'autres termes, **ōk** marque l'échec de la coénonciation, et l'ancrage exclusif des représentations du côté de l'interlocuteur.

En réalité, un énoncé donné présente non pas deux rapports possibles à la coénonciation, mais trois, en fonction de la "localisation" abstraite des représentations :

- si les représentations sont présentées comme partagées par les deux interlocuteurs, on se place dans la coénonciation, et l'on emploie le clitique **en**.

- (279) **l-ēṁ gōh en** ‘dans cette maison-ci’
 dans-maison DX1 COÉ [réfèrent partagé par toi et moi]

- si les représentations sont présentées comme réservées exclusivement à l'interlocuteur (à l'exclusion du locuteur), on emploie le clitique **ōk**.

l-ēm **gōh** **ōk ?** ‘dans cette maison-ci ?’
 dans-maison DX1 (ça) [référent que toi seul identifies]

- si les représentations sont présentées comme réservées exclusivement au locuteur, sans être nécessairement partagées par son vis-à-vis, on n'emploie aucune marque (ou si l'on préfère, on emploie la marque **Ø**).

l-ēm **gōh** ‘dans cette maison-ci’
 dans-maison DX1 [référent propre à moi, que tu n'es pas censé connaître]

Ce dernier point n'est pas sans intérêt. Il permet de démontrer, à partir de faits linguistiques simples, la primauté de l'énonciateur dans la production du discours (Culioli 1990) : *a priori*, i.e. en l'absence de toute marque explicite, un syntagme est centré sur l'énonciateur et sur lui seul, sans présupposer de références partagées. Les deux autres possibilités correspondent à un cas "marqué", celui où les représentations sont données comme étant communes (**en**), ou –plus rare encore– où elles sont indexées exclusivement sur l'interlocuteur (**ōk**).

3. Synthèse : les trois paramètres de la déixis

L'analyse du système des déictiques en mwotlap incite à distinguer trois paramètres fondamentaux. Ces paramètres interviennent dans le choix de la bonne forme du déictique ; mais au-delà de ce point précis, ils correspondent à trois dimensions essentielles du langage, que l'on eût pu croire confondues autour de la seule notion de déixis.

- (1) **orientation PERSONNELLE**, sur le locuteur physique L_o (**gōh**) vs. interlocuteur L'_o (**nen**) vs. sans orientation (**nōk**);
- (2) **orientation ÉNONCIATIVE**, sur l'énonciateur S_o [Ø] vs. coénonciateur S'_o [**ōk**] vs. les deux [**en**];
- (3) **modalité propositionnelle** : apodose assertive [**agōh**] ou non [**gōh**].

Preuve que ces trois critères doivent être distingués : ils sont capables de se combiner. C'est ce que nous avons vu, par exemple, en (278) et (279) ; on a **gōh / gōh en / gōh ōk / agōh / nen en**, etc. Cependant, toutes les combinaisons ne sont pas attestées ; ainsi, les déictiques assertifs (apodotiques) ne sont guère compatibles avec les deux clitiques **en** et **ōk**, et ce pour des raisons évidentes : l'assertion est, par définition, centrée sur l'énonciateur S_o, et sur lui seul. Le *Tableau 4.4* propose un panorama des combinaisons possibles entre les trois paramètres que nous venons de présenter. Par souci de simplicité, les exemples se limitent au déictique concret de premier degré DX1 = **gōh** ‘ce X-ci’ ; il suffit de lui substituer les autres formes (**nen**, **nōk**) pour modifier l'orientation personnelle du déictique.

Tableau 4.4 – Déixis concrète, déixis abstraite, et modalité assertive

CENTRAGE ÉNONCIATIF	PROPOSITION PROTATIQUE	APODOTIQUE
centré sur S _o	X <i>gōh</i> 'ce X-ci [que moi seul ai en tête]'	X <i>agōh</i> 'ce X-ci [assertion]'
centré sur S' _o	X <i>gōh ōk</i> 'ce X-ci [que toi seul as en tête]'	
référence partagée (S _o et S' _o) coénonciation	X <i>gōh en</i> 'ce X-ci [que nous avons tous deux en tête]'	

C. QUANTIFICATION SUR UNE CLASSE

C'est le moment d'aborder le domaine du nombre et de la quantification. Nous évoquerons plus loin la question du nombre grammatical proprement dit (singulier, duel, etc.), et verrons notamment qu'elle s'applique différemment en fonction des référents humains vs. non-humains. Mais nous commencerons par présenter des faits relatifs à la quantification, et qui concernent de la même façon tous les noms (et/ou substantifs), qu'ils soient humains ou non.

1. *Quantificateurs et indéfinis*

(a) **Parcours et totalité**

(a.1) *Vel-* 'à chaque'

Un nom peut être précédé du préfixe *vel-* 'chaque, tout' : VNŌ 'pays/village' → *vel-vōnō* '(dans) tous les pays / villages'. Cependant, ce préfixe est moins productif qu'il n'y paraît, car il est réservé aux noms de lieux, aux locatifs, etc. Aussi avons-nous classé ce préfixe parmi les locatifs, avec une glose *vel-* 'à chaque N' [§(a) p.165].

La préfixation au moyen de *vel-* a aussi pour effet de translater le radical nominal (sans article ni autre préposition) en locatif : *vel-qōñ* 'tous les jours, toujours' ; *vel-añqōñ* 'chaque nuit' ; *vel-ēte* 'chaque année' ; *vel-matap* 'tous les matins' ; *vel-yēpyep* 'tous les soirs' ; *vel-mayam* 'partout dans le monde' ; *vel-vōnō* 'dans tous les pays/villages' ; *vel-mahē* 'partout, en tous lieux' ; *vel-meteēm* 'à chaque porte'...

- (280) **Kē mē-vētleḡ no-yoy vel-mayam.**
 3SG PFT-envoyer ART-nouvelle à.chaque-monde
 'Il fit dire la nouvelle partout dans le monde.'

Parfois, le syntagme en *vel-* est renforcé par le modifieur *del* 'tout' :

- (281) *vel-vōnō del Apnōlap* 'dans tous les villages de Vanualava'
 à.chaque-pays tout Vanualava

(a.2) *Del* ‘tout’

Un syntagme nominal peut être modifié à l'aide du quantifieur *del* ‘tout, tous, chaque’. Ce dernier traduit tantôt la totalité d'un ensemble indivisible (FÇS *tout le X*) :

- (282) **Nō-wōl me-hey goy na-pnō del.**
 ART-lune STA-briller (sur) ART-pays tout
 ‘La lune illumine tout le village.’
- (283) **Na-tkel qo liwo leñ del en, en del tō nen en !**
 ART-quel:EXCL cochon grand INTSF tout COÉ allongé tout PRST DX2 COÉ
 [cochon géant] ‘Comme le monstre était immense, *étendu de tout son long* !’
- (284) **No mo-gom del.** ‘Je suis malade tout entier (j'ai mal partout).’
 ISG PFT-malade tout

... tantôt la totalité d'un ensemble constitué d'unités distinctes (FÇS *tous les X*) :

- (285) **ige susu del** ‘tous les enfants’
 H:PL petit² tout
- (286) **nō-mōmō te-le-naw del** ‘tous les poissons de la mer’
 ART-poisson de-dans-mer tout
- (287) **nē-qētēnge b-ēm del** a) ‘tout le bois pour (bâtir) la maison’
 ART-bois pour-maison tout b) ‘le bois pour (bâtir) toutes les maisons’

Les hyperonymes *hap* ‘chose’, *mahē* ‘endroit’ permettent de traduire les indéfinis *na-hap del* ~ *na-haphap del* ‘tout’ et *mahē del* ‘partout’ :

- (288) **No-yoy ni-ga mahē del.** ‘La nouvelle se répandit *partout*.’
 ART-nouvelle AO-s'étendre endroit tout
- (289) **Na-haphap del ma-bah.** ‘*Tout* est fini.’
 ART-chose² tout PFT-finir
- (290) **Kē mal vasem na-hap del me hiy no.**
 3SG ACP déclarer ART-chose tout VTF à ISG
 ‘Ça y est, il m'a déjà *tout* expliqué.’

Souvent, le syntagme en *del* ‘toutes choses’ est renforcé par le nom *na-tawye* ‘totalité’ :

- (291) **na-tawye men del** ‘tous les oiseaux (du monde)’
 ART-totalité oiseau tout

et c'est ainsi qu'un équivalent fréquent de FÇS *tout* est *na-tawye hap(hap) del* ‘la totalité de toutes les choses’ :

- (292) **Na-tawye haphap del mal haytēyeh.**
 ART-totalité chose² tout ACP adéquat
 ‘Tout est prêt.’

En ce qui concerne les personnes, *del* vient modifier le collectif *yoge* (‘les deux personnes’) ~ *tēlge* ~ *ige* (‘les gens’) [cf. §D p.399]. Ainsi, ‘tout le monde’ se traduit *ige del* :

- (293) **ige del to-Mōtlap** ‘tous les gens de Mwotlap’
 H:PL tout de-Mw.
- (294) **Ige del to-yōnteg vēh.** ‘Tout le monde a le droit d’écouter.’
 H:PL tout POT₁-entendre POT₂

On trouve *del* associé aux diverses marques personnelles non-singulier (duel *tous les deux*, triel, etc.), qu’il s’agisse de pronoms ou de suffixes possessifs :

- (295) **No n-ēglal kēy del.** ‘Je les connais *tous*.’
 1SG STA-savoir 3PL tout
- (296) **Kōyō del mo-wot lō-qōn vitwag.**
 3DU tout PFT-naître dans-jour un
 ‘Ils sont *tous deux* nés le même jour.’
- (297) **Na-ga-ngēn del.** ‘Ceci est (*à manger*) pour nous tous.’
 ART-CPCoest-1IN:PL tout

(a.3) *Qēt* ‘complètement’

Alors que *del* ‘tout’ affecte essentiellement des SN, le morphème *qēt* ‘tout, en entier, complètement’ se rencontre surtout en fonction d’adjoint post-verbal. Le radical *qēt* est d’ailleurs lui-même un verbe au départ, signifiant ‘aller jusqu’au bout, se terminer, être épuisé’ :

- (298) **Ne-gengen mē-qēt.** ‘Il n’y a plus rien à manger.’
 ART-nourriture PFT-se.finir [La nourriture est finie]
- (299) **Ni-siok mē-qēt.** ‘Toutes les pirogues furent terminées (à tailler).’
 ART-pirogue PFT-se.finir

Placé en position d’adjoint d’un verbe intransitif, *qēt* peut également impliquer la notion d’achèvement total :

- (300) **Kōyō et-leg qēt qete.** ‘Ils ne sont pas encore tout à fait mariés.’
 3DU NÉG-marié compl^t pas.encore
- (301) **Na-lavēt mal bah qēt ēgēn.**
 ART-fête ACP finir complètement maintenant
 ‘La fête est *complètement* terminée maintenant.’
- (302) **N-ēm no-yō, kōyō <qoyo wēl qēt ēwē tō>.**
 ART-maison CPGén-3DU 3DU FCTP acheter complètement juste IMM
 ‘Leur maison, ils viennent juste de *finir* de la payer / de la payer *complètement*.’

L’achèvement d’un procès verbal (*faire P complètement*) implique généralement le parcours exhaustif de l’un des deux actants : soit l’agent, soit le patient. C’est ainsi que *qēt* correspond souvent au français ‘tout, tous’. S’il se trouve adjoint à un verbe intransitif, *qēt* implique que la totalité du *sujet* syntaxique est affectée – et ce, qu’il s’agisse d’un tout dense ou d’une collection d’objets :

- (303) **Kēy mō-yōs yoyon̄ qēt.** ‘Ils restèrent *tous* silencieux.’
 3PL PFT-(assis) silencieux complètement
- (304) **Kēy tateh qēt.** ‘Ils sont *tous* absents.’
 3PL non.exist complètement
- (305) **N-ēm̄ mi-sisgoy qēt.**
 ART-maison PFT-tomber complètement
 ‘La maison *tout entière* s'est écroulée / *Toutes* les maisons se sont écroulées.’
- (306) **Kēy kalbat qēt hay alon, tō mitiy.**
 3PL AO:entrer complètement (dans) dedans alors AO:dormir
 ‘Ils entrèrent *tous* à l'intérieur, puis allèrent dormir.’

Mais si le verbe est transitif, *qēt* désigne la totalité non du sujet, mais de l'objet :

- (307) **Gen qēt!** ‘Mange-le en entier !’
 AO:manger complètement
- (308) **Kimi <mal tēymat qēt> ni-siok ?**
 2PL ACP préparer complètement ART-pirogue
 ‘Vous avez appareillé *tous* vos navires ?’
- (309) **Kēy gilyeg qēt n-ēm̄, tigi qēt, din qēt.**
 3PL AO:ériger compltt ART-maison AO:toiturer compltt AO:murer compltt
 ‘Ils mirent *toute* la maison sur pied, la toiturèrent *entièrement*, la murèrent *entièrement*.’

Exceptionnellement, *qēt* peut porter sur un autre complément, ex. le datif :

- (310) **No <ta-vap qēt qiyig> van hiy kēy.**
 1SG FUT-dire complètement HOD ITIF à 3PL
 ‘Je leur transmettrai (la nouvelle) à tous.’

Rien n'empêche que le verbe soit marqué par l'adjectif *qēt*, en même temps que l'actant concerné au moyen de *del* :

- (311) **Kēy del me-mtiy qēt.** (*lit.*) ‘Eux tous s'endormirent au complet.’
 3PL tout PFT-dormir compl.
- (312) **Kē <ma-kay mat qēt> ige del te-Pnōlap.**
 3SG PFT-piquer mort complètement H:PL tout de-Vanualava
 (*lit.*) ‘Avec ses flèches, il massacra *entièrement tous* les habitants de Vanualava.’

Le seul contexte où *qēt* peut apparaître en dehors de cette position d'adjectif du prédicat est après un pronom personnel (non-singulier) ; dans ces syntagmes, *qēt* est alors synonyme de *del* [cf. (295)] :

- (295)' **No <n-ēglal kēy qēt.** ‘Je les connais *tous*.’
 1SG STA-savoir 3PL tous
- (313) **Kōyō qēt <ma-mat>.** ‘Ils sont morts *tous les deux*.’
 3DU tous PFT-mort

(a.4) *Geh* ‘Distributif’

1. Une marque de pluriel ?

Le morphème *geh* du mwotlap est assez difficile à interpréter. Codrington (1885: 312) aussi bien que Crowley (2002: 591) le présentent comme une marque de pluriel : *n-et* ‘man’ → *n-et geh* ‘men’ ; pourtant, ce syntagme *n-et geh* est extrêmement rare dans notre corpus (un hapax), et *geh* ne correspond sûrement pas à la façon normale de pluraliser ce nom *et*¹, ni aucun autre nom.

Certes, il est certains contextes dans lesquels *geh* semble marquer le pluriel : ex. *n-age gōh* ‘cette chose’ → *n-age geh gōh* ‘(toutes) ces choses’ ; ou encore :

(314) **Vayak, woqey su !** ‘Va-t-en, *petit con* !’
AO:partir (insulte) petit

→ **Ami vayak, woqey su geh !** ‘Allez-vous en, *bande de petits cons* !’
INJ:PL AO:partir (insulte) petit DSTR

Pourtant, de nombreux arguments empêchent de voir en *geh* une marque ordinaire de pluriel :

- Premièrement, *geh* est beaucoup plus rare que ne le laisserait croire cette définition comme simple marque de pluriel (seulement 92 occurrences de *geh* sur un corpus de 77 100 morphèmes). La plupart du temps, les non-humains ne marquent pas le nombre :

(315) **Na-bago (*geh) hip.** ‘Il y a beaucoup de requins.’
ART-requin DSTR nombreux

(316) ***N-ēm geh mi-sisgoy.** ‘Les maisons se sont écroulées.’
ART-maison DSTR PFT-tomber

- Les humains marquent leur pluriel au moyen des collectifs (ex. *mālmal* ‘fille’ → *ige mālmal* ‘les filles’), et non pas avec *geh* (??*mālmal geh*). Par ailleurs, on rencontre des combinaisons *ige* + N + *geh*, où le pluriel est marqué par *ige* ; quelle est donc la fonction de *geh* ?

- On trouve parfois *geh* avec des référents non-discrets, et donc non pluralisables :

(317) **Kē m-et na-naw en : vëlēs day geh !**
3SG PFT-voir ART-mer COÉ seulement sang DSTR
‘Il regarda la mer : ce n’était que du sang, du sang partout ! [**des sangs*]’

(318) **Kē me-dyē kē van, na-lo en ni-vanvan geh.**
3SG PFT-attendre 3SG ITIF ART-soleil COÉ AO-aller² DSTR
‘Il continua de l’attendre, tandis que le soleil [**les soleils*] poursuivait sa course (?).’

(319) **Nē-tqē nōnōm wo aē, no mas vap geh hōw l-eh.**
ART-jardin ton si exist 1SG devoir dire DSTR (bas) dans-chant
‘Si tu possèdes un jardin, je dois en parler dans ma chanson.’ [sens de *geh* ?]

¹ Dans le cas de *n-et* ‘personne’, le pluriel n’est autre que le collectif seul, ex. *ige* ‘les gens’ [§(c) p.405].

- Une des structures fréquentes où apparaît **geh**, est dans les prédicats d'existence négative : **Tateh** + X + **geh** = 'il n'existe pas le moindre X, pas de X du tout'. On a du mal à voir le lien avec un éventuel pluriel :

- (320) <**Tateh** **et** **geh**> **me agōh.** 'Il n'y a *absolument* personne ici.'
 non.exist personne DSTR VTF DX1
- (321) <**Tateh** **su wōl geh**>. 'Il n'y a *pas le moindre* (rayon de) lune.'
 non.exist DIM lune DSTR

2. Parcours orientés vers le minimal

La description exacte de **geh** fait clairement problème. Une chose est sûre cependant : il ne s'agit pas d'une simple marque de pluriel.

Il est pourtant une valeur sémantique récurrente dans le fonctionnement de **geh** : la notion de "parcours". Utilisée par Culioli (1990: 116), cette notion est ainsi définie par Groussier & Rivière (1996: 137) :

Parcours – Opération de détermination sur une classe, un ensemble ou un domaine notionnel consistant, pour l'énonciateur, à envisager successivement tous les éléments sans en choisir aucun.

Ce mécanisme du parcours permet d'expliquer les énoncés négatifs du type (320) : en effet, tout comme l'anglais *any* (souvent cité comme exemple de "parcours"), le morphème **geh** consiste à envisager successivement toutes les occurrences virtuelles d'une classe, avant de conclure –dans le cas de ces énoncés négatifs– qu'aucune occurrence n'est valide, d'où la valeur 'pas le moindre X, même pas un seul X' (ANG *not any*). Citons un autre exemple :

- (322) **Tateh no-y dēmap geh.** 'Ils n'ont *vraiment aucun* respect.'
 non.exist CPGén-3PL respect DSTR

À l'affirmatif, certaines expressions reprennent cette valeur "minimaliste" de **geh** :

- (323) **No n-et geh.** 'J'ai déjà vu ça (au moins une fois) dans ma vie, je connais, je suis au courant.'
 ISG STA-voir DSTR
- (324) **No mal van geh yow agōh.**
 ISG ACP aller DSTR (dehors) DX1
 'Il m'est déjà arrivé de descendre par là.' [*même une seule fois* → donc **geh** ≠ pluriel]
- (325) **Tege ōyēh geh qele nōk etō nok van lok me.**
 environ jour.futur DSTR comme DX3 alors ISG AO:aller re- VTF
 'Un jour ou l'autre comme celui-ci (*ne serait-ce qu'une fois...*), je reviendrai.'

3. Parcours sur du dense

C'est également cette valeur de parcours qui permet de mieux rendre compte des autres énoncés affirmatifs. Dans le cas, par exemple, d'un référent "dense", l'énonciateur passe mentalement en revue toutes les occurrences (= la totalité) de ce référent, et les valide toutes également. Par exemple, en (317), c'est *toute la mer* qui est devenue du sang, *i.e.* il n'est même pas un peu de mer qui ne soit pas devenu du sang. En voici un autre exemple, où l'on remarquera la présence de **del** 'tout entier' :

- (326) **Na-taqmē qētēnge del geh nen, kē mal vētgiy tenenen lok hag!**
 ART-corps bois tout DSTR DX2 3SG ACP ériger droit re- (haut)
 [*Iqet a taillé une pirogue, mais durant la nuit, l'Araignée a reconstitué tout le tronc d'arbre, et l'a remis sur pied*] 'Et voilà que le tronc *tout entier, sans oublier le moindre morceau*, avait été remis sur pied !'

Le parcours est patent dans l'énoncé qui suit :

- (327) **Na-yo-n geh gōh, nēk so hap yak vitwag.**
 ART-feuille-3SG DSTR DX1 2SG PRSP cueillir (enlever) un
 'Parmi *toutes* les feuilles, il faut que tu en arraches une seule.'

Par ailleurs, l'énoncé (319), dans lequel le compositeur explique comment il écrit ses chants, fait partie d'une énumération : 'Si tu as une femme, je dois en parler [*geh*] dans ma chanson ; si tu as des enfants, je dois en parler [*geh*]... ; si tu possèdes un jardin, je dois en parler [*geh*]...'. Une fois de plus, la notion de parcours permet d'appréhender le travail de **geh** : l'énonciateur envisage diverses occurrences possibles d'un prédicat, et les valide toutes une par une.

4. Parcours sur du discret: valeur distributive

C'est aussi une opération de parcours qui explique la valeur soi-disant plurielle de **geh**. Lorsque ce dernier est associé à une notion dénombrable / discrète, l'acte de passer en revue diverses occurrences de cette notion implique nécessairement que celle-ci se présente sous la forme d'une pluralité ; mais cela ne signifie pas pour autant que **geh** doive être interprété comme une marque de pluriel ! L'illusion d'optique serait comparable si l'on déclarait que FÇS *chaque* est une marque de pluriel, car *Chaque enfant avait son livre* implique obligatoirement l'existence de plusieurs enfants. En réalité, qu'il s'agisse du FÇS *chaque* ou du MTP **geh**, on présuppose effectivement une pluralité en arrière-plan, mais le travail du morphème lui-même opère plutôt sur les *unités* prises séparément¹.

Ainsi, la glose la plus adéquate pour **geh** est probablement "chaque X, tous les X autant qu'ils sont [valident tel prédicat P]". Voilà pourquoi nous avons choisi d'étiqueter **geh** comme un morphème Distributif² – même s'il ne s'agit là que d'une de ses valeurs. Les exemples qui suivent illustrent cet effet de distribution :

- (328) **Ige taṃan vataptag hag nōk a no-totqe geh na-baybay.**
 H:PL homme DÉPLAC² (haut) DX3 SUB STA-(porter) DSTR ART-hache
 'Je vois venir des hommes là-bas, qui portent *chacun* une hache à l'épaule.'
- (329) **Kēy et van n-ēwe tētēnge en ni-vanvan geh.**
 3PL AO:voir ITIF ART-fruit plante² COÉ AO-aller² DSTR
 'Ils voyaient les fruits (du pommier) disparaître *les uns après les autres*.'

¹ On comprend mieux ainsi l'étymologie de **geh**. Ce morphème est lié au mota *gese*, et au-delà à une racine (PNCV ?) que nous reconstituerions de forme **kese* 'un ; un par un ; chacun' : son reflet régulier en langue araki est *hese* 'un' (François, à paraître a).

² Cf. notamment Brill (1994: 489) pour le nêlêmwa.

- (330) **Ēgnō-n John itōktōk a itōktōk veteg kimi geh agōh !**
 époux-3SG J. être.bon² SUB être.bon² laisser 2PL DISTR DX1
 ‘La femme de John est très belle, bien plus belle qu'*aucune d'entre vous* ici !’
- (331) **Na-haphap ni-tegtegha geh meh.** ‘Le monde [*chaque chose*] évolue trop vite.’
 ART-chose² AO-différent² DSTR trop

Le distributif **geh** est très fréquent (voire systématique ?) lorsque l'on désigne un groupe de personnes à travers une caractéristique typiquement individuelle, concernant chaque membre du groupe séparément : ex. *ceux qui sont debout là-bas* (chacun est debout → **geh**), *ceux qui sont mwotlaviens* (chacun est mwotlavien → **geh**), "*ceux*" *qui sont des femmes* (chacune est une femme), etc. :

- (332) **Na-maygay mal ak geh gēn.** ‘Nous avons tous faim [*chacun d'entre nous*].’
 ART-faim ACP faire DSTR IIN:PL
- (333) **Ige lōqōvēn hag geh tō nōk en, kēy kukuk ēnōk ?**
 H:PL femme assis DSTR PRST DX3 COÉ 3PL AO:cuisiner² maintenant
 ‘*Toutes* ces femmes qui sont assises (*chacune*) là-bas, elles sont en train de cuisiner ?’

L'interrogatif **Iyē** ‘qui’ interroge soit sur l'identité d'une personne, soit d'un groupe pris globalement (*Qui [sont ces gens qui] traversent le pont ?*) ; en revanche, la question **iyē geh** réclame de l'interlocuteur qu'il détaille l'identité de chaque membre du groupe (ex. *Qui sont les personnes que tu as invitées ?*). De façon similaire, on comparera les couples d'énoncés suivants :

- (334) **Nēk ma-van tō ave ?** ‘Tu es allé où / à quel endroit ?’
 2SG PRT₁-aller PRT₂ où [vise un endroit global]
- **Nēk ma-van geh tō ave ?** ‘Tu es allé où / dans quels endroits ?’
 2SG PRT₁-aller DSTR PRT₂ où [vise plusieurs endroits précis]
- (335) **No mal vēhge van ige nen.**
 1SG ACP interroger ITIF H:PL DX2
 ‘J'ai déjà posé la question aux gens là-bas (à tout un groupe simultanément.)’
- **No mal vēhge van ige geh nen.**
 1SG ACP interroger ITIF H:PL DSTR DX2
 ‘J'ai déjà posé la question aux diverses personnes là-bas (interrogé chacun séparément).’

C'est aussi grâce à cette notion de parcours distributif que nous pouvons mieux comprendre les deux occurrences, dans tout notre corpus, de **n-et geh** (glosé ‘*men* [les hommes]’ par Codrington). Le premier exemple est très nettement distributionnel :

- (336) **Akak hiy n-et geh.** ‘Cela dépend des individus.’
 faire² à ART-personne DSTR

Quant au second exemple, il s'agit du mythe de création, dans lequel le dieu Iqet crée le monde, puis les êtres humains. Or, une observation précise du contexte permet de voir qu'Iqet ne créa pas ‘les hommes’ d'un seul coup, comme un groupe homogène, mais créa les individus *un par un* :

- (337) **Iqet ni-tiñ bah n-et mey nōk e wa n-ōl van na-ha-n. Kē ni-tiñ bah n-et mey nōk e wa n-ōl van na-ha-n. So kē mi-tiñtiñ n-et geh nen en, kē m-ōl qēt na-ha-y yow ewa kē mi-tiñ na-lqōvēn nono-n.**

‘Iqet créa une personne, puis lui donna un nom. Il créa une autre personne, puis lui donna un nom. Et comme il avait ainsi créé *chaque* personne (*une par une*), et qu'il leur avait donné des noms, il finit par créer sa propre femme.’

5. Note syntaxique sur *geh*

Pour clore cette présentation de *geh*, il faut noter la diversité de sa distribution syntaxique. Les énoncés ci-dessus montrent qu'il est compatible aussi bien avec la fonction d'épithète / modifieur de SN [ex.(326)-(335)-(337)...] qu'avec celle d'adjectif du prédicat [ex.(328)-(329)-(334)...]. Il faut encore y ajouter la possibilité de venir modifier un circonstant ; ainsi, à côté de (334), on a la variante synonyme suivante :

- (334)' **Nēk <ma-van tō> ave geh ?** ‘Tu es allé où / dans quels endroits ?’
 2SG PRT₁-aller PRT₂ où DSTR

D'une façon générale, la position de *geh* dans l'énoncé influe peu sur la signification, car la valeur distributive concerne l'ensemble de l'énoncé : dans l'exemple précédent, la question consiste à parcourir à la fois, si l'on veut, les occurrences du procès ('aller' à divers endroits), et les occurrences de locatif (les divers endroits concernés).

Ceci est tellement vrai, que de nombreux énoncés présentent plusieurs *geh* en des positions syntaxiques distinctes, sans changement sémantique remarquable. Chacun de ces *geh* est facultatif, sachant qu'il en faut au moins un pour donner un sens distributif à l'énoncé :

- (338) **Nēk <me-gen geh> na-hap geh ?**
 2SG PFT-manger DSTR ART-quoi DSTR

‘Quels sont les divers plats que tu as mangé ?’

- (339) **Ige lōqōvēn to-Mōtlap geh, kēy <n-et galgal geh>.**
 H:PL femme de-Mw. DSTR 3PL ART-personne mentir² DSTR

‘Les femmes de Mwotlap *toutes autant qu'elles sont*, ce sont *toutes* des menteuses.’

6. *Geh* et les déictiques

Enfin, on notera l'extrême fréquence de *geh* dans les propositions avec déictiques¹. Ceci est notamment vrai d'une tournure déictique que l'on rencontre par ailleurs souvent, les *prédicats équatifs avec déictiques* [cf. ex.(129) p.282]. Avec *geh*, la structure est toujours la même : { X + *geh* + déictique } ‘Ce sont tous des X, là-bas’ :

- (340) **Inti-k anen.** ‘C'est mon fils (que tu vois là).’
 enfant-1SG DX2

- **Yantinti-k geh anen.** ‘Ce sont *tous* mes enfants, ceux-là.’
 enfants-1SG DSTR DX2

¹ Dans notre corpus littéraire, 70,0 % des occurrences de *geh* sont immédiatement suivies soit d'un déictique, soit d'un directionnel ou locatif.

- (341) **Ige to-M̄otlap *geh* agōh.**
 H:PL de-Mw. DSTR DX1

‘Toutes ces personnes ici sont (*chacune*) de Mwotlap.’

Or, ces énoncés en *geh* + déictique vont nous aider à élucider un problème syntaxique posé au §(a) p.282, concernant l'organisation exacte de ces énoncés : le déictique est-il le prédicat syntaxique, ou bien n'est-il qu'un postrhème ?

Le fait le plus significatif est l'impossibilité absolue de placer *geh* après le déictique : **Ige to-M̄otlap agōh geh*. Or, nous avons vu ci-dessus que *geh* pouvait régulièrement remplir les fonctions d'adjoind du prédicat –ex.(334)– et même celles de (modifieur du) circonstant –ex.(334)!. L'impossibilité d'associer *geh* au déictique prouve que ce dernier n'est ni le prédicat, ni un circonstant ordinaire (de type locatif). Il faut donc lui donner un statut à part, ne correspondant à rien d'autre dans la langue, et que l'on peut appeler *post-prédicat déictique*¹. Un corollaire de cette conclusion, est que le syntagme prédicatif est constitué par le SN qui précède ce déictique, sous la forme d'un prédicat équatif : on a donc ⟨*Inti-k*⟩ *anen* ‘C'est mon fils (que voilà)’, ⟨*Yantinti-k geh*⟩ *anen* ‘Ce sont mes enfants (que voilà)’. Comme on le constate, cette interprétation formelle est confirmée du point de vue sémantique, puisque généralement le prédicat sémantique (rhème) est précisément ce SN ; si le rhème était le déictique lui-même, on devrait avoir une traduction du type ‘Mon fils est là / c'est celui-là’.

(b) *Partitifs et indéfinis*

Tous les quantifieurs que nous venons d'étudier ont en commun une opération de parcours sur une classe, et l'absence de sélection : d'où les valeurs ‘tout, chaque, un par un...’. Le mwotlap possède par ailleurs des quantificateurs pour sélectionner un sous-ensemble d'une classe : ‘quelques, certains’.

(b.1) *Yatkel* ‘quelques, certains’

Pour traduire ‘quelques / certains N’, on fait précéder le radical nominal (sans article) du morphème *yatkel* :

- (342) ***yatkel et*** ‘certaines personnes’
 quelques personne
- (343) ***yatkel et susu*** ‘quelques enfants’
 quelques personne petit²

Yatkel lui-même ne prend pas l'article *nA-* (**na-yatkel*), et se comporte donc comme un "substantif" [§7 p.160]. Ceci s'explique par le fait que ce terme était initialement réservé aux référents humains, comme le prouve son préfixe *ya-* (< **i ra*) ‘pluriel des humains’. Cependant, la structure substantivale –sans article *nA-* – s'est désormais généralisée aux

¹ L'appellation de *postrhème* serait inadéquate ici, car de nature pragmatique et non syntaxique. Dans certains énoncés, le rhème sémantique est constitué par le déictique, qui n'est pourtant pas prédicat, et il serait incohérent de le décrire comme un "postrhème rhématique". D'autre part, la notion de postrhème suggère un certain contour prosodique (cf. FCS *Je le connais bien, ce type*), alors que le déictique en postprédicat porte l'accent comme n'importe quel syntagme interne à la proposition.

référents non-humains : *yatkel qōñ* ‘quelques jours’ ; *yatkel haphap* ‘certaines choses’ ; *yatkel vōnō* ‘certains pays’.

Sachant que *mahē* signifie à la fois ‘lieu, endroit’ et ‘moment’, *yatkel mahē* traduit aussi bien ‘dans certains endroits’ et ‘à certains moments, parfois’ ; dans cette dernière acception, on observe depuis quelques générations la concurrence du bislama *samtaem* < ANG *sometimes* :

- (344) *Yatkel mahē* (/ *samtaēm*), **ni-lilip** **ni-qal** **kemem**.
 quelques endroit parfois ART-tsunami AO-toucher IEX:PL
 ‘Parfois, il arrive que nous subissions des raz-de-marée.’

Si le nom N est absent, c'est-à-dire anaphorisé, *yatkel* reçoit un suffixe de forme *-gi*. Ainsi, ‘quelques-uns, certains’ se traduit *yatkel-gi* :

- (345) **Ige lōqōvēn nōk en**, *yatkel-gi* **siysiy**, *yatkel-gi* **yayah goy**.
 H:PL femme DX3 COÉ quelques-ANA AO:peler² quelques-ANA AO:râper² (sur)
 ‘(Parmi) les femmes là-bas, certaines épluchent [les ignames], d'autres râpent.’

Le suffixe *-gi* ne remplit cette fonction d'anaphore¹ que dans cinq morphèmes du mwotlap :

Tableau 4.5 – *Le suffixe -gi sature une place d'argument dans cinq morphèmes*

nom explicité		nom anaphorisé	
<i>yatkel</i> + N	‘quelques N’	→ <i>yatkel-gi</i>	‘quelques-uns’
<i>bahne</i> + N	‘le dernier N’	→ <i>bahne-gi</i>	‘le dernier’
<i>na-gayte</i> + N	‘un demi-N’	→ <i>na-gayte-gi</i>	‘la moitié’
<i>taval</i> + N	‘de l'autre côté de N’	→ <i>taval-gi</i>	‘de l'autre côté’
<i>tekel</i> + N	‘de l'autre côté de N’	→ <i>tekel-gi</i>	‘de l'autre côté’

Au passage, on notera que le *Tableau 4.5* suggère l'étymologie pour *ya-tkel* : le radical *tkel* (*tekel* avec insertion vocalique) signifie ‘de l'autre côté, d'un seul côté exclusivement’, par exemple :

- (346) **Na-mte-k** *tekel-gi* **ni-memeh**. ‘J'ai mal à un œil.’
 ART-yeux-1SG côté-ANA AO-douloureux [lit. mes yeux d'un seul côté me font mal]

Ainsi, la forme *ya-tkel* (*-gi*) a pour signification originelle ‘ceux [ya-] d'un seul côté [tkel] → une partie d'un groupe, quelques-uns et pas d'autres’.

Pour finir, on notera la possibilité d'employer la forme *yatkel-gi* à droite du nom, dans une structure sans doute anciennement appositive (*les N quelques-uns = quelques hommes*). On obtient donc une équivalence de fait entre les deux structures :

- (347) *yatkel ēm* = **n-ēm** *yatkel-gi*
 quelques maison ART-maison quelques-ANA
 ‘quelques maisons’

¹ S'il ne subsiste en mwotlap qu'à l'état de vestige, le même suffixe *-gi* fournit régulièrement, dans la langue mosina, la marque d'anaphorique pour les non-humains : *o mete pogo* ‘les yeux du requin’ → *o mete-gi* ‘ses yeux’. Dans ce contexte précis, le mwotlap confond humains et non-humains : cf. .

Pour les noms/substantifs connaissant l'opposition de nombre *-i.e.* les humains-, c'est alors la forme plurielle qui est requise :

- (348) **yatkel taṃan** = ?? na-tṃan **yatkel-gi** = **ige taṃan yatkel-gi**
 quelques homme ART-homme quelques-ANA H:PL homme quelques-ANA
 'quelques hommes'

Enfin, si le référent n'a pas besoin d'être distingué autrement que par son sème [+humain], le singulier *et* 'personne' alterne avec le pluriel du collectif *ige* 'les gens' [§(c) p.405] :

- (349) **yatkel et** = ?? n-et **yatkel-gi** = **ige yatkel-gi**
 quelques personne ART-personne quelques-ANA H:PL quelques-ANA
 'quelques personnes, certains' [*forcément humain, contrairement à yatkel-gi seul, ambigu*]

(b.2) *Te* 'Partitif'

1. Partitif + nom

Alors que le quantifieur *yatkel* 'quelques, certains' implique un nom sémantiquement [+référentiel], [+discret], [-singulier], le mwotlap utilise un morphème *te* pour les référents [-référentiel] et [-discret]. Il s'agit donc d'un Partitif 'un peu de, du', dont le régime est typiquement un nom dense ou concevable comme dense. Quant au trait [-référentiel], il explique que l'on trouve *te* essentiellement dans les énoncés sémantiquement *irrealis* (ex. prospectifs, injonctifs, etc.)¹ :

- (350) ⟨**Ha te naw bah**⟩ **me !** 'Va d'abord chercher *de* l'eau de mer.'
 AO:puiser PTF eau.de.mer PRIO VTF
- (351) **Nok** ⟨**so dolm̄eg te ga**⟩. 'J'aimerais boire *du* kava.'
 1SG PRSP avaler PTF kava
- (352) **No ne-myōs so nok** ⟨**vasem te dēmdēm**⟩ **van hiy nēk**.
 1SG STA-vouloir que 1SG AO:déclarer PTF pensée ITIF à 2SG
 'Je voudrais te faire part de *quelque* réflexion / te dire *quelque* chose.'

Il arrive que le nom soit lexicalement discret. La combinaison avec *te* a pour effet de le densifier, et en tout cas n'en fait pas un pluriel :

- (353) **Kē** ⟨**so ni-sok te mōmō**⟩. 'Il cherche *du* poisson.'
 3SG PRSP AO-chercher PTF poisson
- (354) **Kē** ⟨**so ni-sok te ēgnō-n**⟩. 'Il se cherche *une* femme [**des femmes*].'
 3SG PRSP AO-chercher PTF époux-3SG

Du point de vue syntaxique, on note que *te* –ou plutôt le syntagme { *te* + *Nom* }– n'est compatible qu'avec une seule position : celle d'adjectif du prédicat. Ainsi, dans tous les exemples que nous venons de citer, *te* se trouve "au milieu" du syntagme prédictif, entre la tête verbale et son complément d'objet interne ; ce dernier doit s'analyser comme un objet

¹ Une langue comme l'araki présente de solides passerelles entre référentialité de l'objet, et valeur *realis* du verbe ; elles sont détaillées dans François (à paraître *a*). Ces règles mettent particulièrement en jeu la marque du partitif ARK *re*, directement liée à MTP *te* [< PNCV **tea* 'un'].

incorporé [§2 p.197], et non comme un véritable objet. Corollaire de ce point : aucun syntagme sujet, ni adverbial, ni locatif..., n'est compatible avec le partitif *te*.

Dans la langue courante, le partitif *te* est presque toujours suivi d'un Classificateur Possessif – lequel se comporte lui-même de la même façon qu'un nom, du moins en ce qui concerne la présence (ou plutôt ici, l'absence) de l'article *nA-*. Ce Classificateur sert à indexer sur l'objet à la fois l'identité de son futur possesseur [cf. aussi (354)], et le type de possession en question (boisson de, aliment de, etc.) :

- (355) **Nok** <so in te me-k bē>.
 ISG PRSP boire PTF CPBoisson-1SG eau
 'Je veux boire de l'eau.' [lit. je veux boire de la boisson-de-moi d'eau]
- (356) **Kē** <so ni-kuy ta ga-n wōmkuykuy>.
 ISG PRSP AO-croquer PTF CPComestible-3SG biscuit
 'Il veut manger des biscuits.' [lit. il veut croquer de la nourriture-de-lui de biscuit.]

La syntaxe de ces syntagmes partitifs avec Classificateurs est assez complexe¹, et sera détaillée au §(c) p.563. Pour l'instant, contentons-nous de noter que les énoncés en *te*, mais sans classificateur, sont très rares ; ils relèvent de la langue littéraire.

2. Partitif en emploi absolu

Plus rares encore que les précédents, on observe une poignée d'énoncés dans lesquels le Partitif *te* se trouve employé de façon absolue, sans nom ; par la force des choses, *te* se retrouve alors généralement en fin de syntagme prédicatif. Le partitif sert alors, si l'on veut, à opérer un prélèvement sur le procès lui-même² :

- (357) **Yoñteg tog so yoge** <mitimtiy te> ? **Tateh.**
 entendre SUG que H:DU AO:dormir² PTF non.exist
 'Il tendit l'oreille : ces deux-là s'étaient-ils endormis, *par hasard/quelque peu* ? Mais non.'
- (358) **So ige lōqōvēn** <aē te> **lē-nēlmet ?**
 (que) H:PL femme exist PTF dans-coraïl
 'N'y avait-il donc pas *quelque* femme sur la côte ?'
- (359) **Kē** <ni-dyē lok goy te> so na-raino ni-mhe lok se kē.
 3SG AO-attendre re- (sur) PTF que ART-rhinocéros AO-joindre re- aussi 3SG
 'Il attendit *un peu* que le dragon [le rhinocéros] reconstitue sa tête (tranchée)...'

Nous l'avons dit, cet emploi absolu de *te* est extrêmement rare – il se réduit quasiment, dans tout notre corpus, aux trois exemples cités. Pourtant, il présente au moins l'intérêt d'expliquer deux tournures plus fréquentes :

- d'une part, l'adjectif usuel consistant à opérer un prélèvement sur un procès verbal à la forme *tusu* '(faire l'action P) un peu' ; ce dernier provient probablement du partitif *te*

¹ On note au passage la forme *ta* que peut prendre le partitif *te*, uniquement avec certains classificateurs possessifs : cf. §1 p.548.

² Nous analyserons plus loin une structure beaucoup plus productive en *te mu~*, laquelle consiste précisément à opérer un prélèvement sur le procès : cf. §(c) p.616.

+ adjectif *su* ‘petit’¹, en vertu d'un sémantisme transparent ‘quelque + petit’
→ ‘quelque peu’.

(360) **Nok** ⟨**so in tusu ēwē**⟩. ‘Je veux boire juste *un peu*.’
1SG PRSP boire un.peu juste

(361) **Kem** ⟨**su mōkheg tusu bah**⟩ **en !**
1EX:PL AO:DIM respirer un.peu PRIO₁ PRIO₂
‘Laisse-nous donc nous reposer *un instant*.’

- d'autre part, l'emploi absolu du partitif *te* en fin de syntagme prédicatif est à l'origine de la négation composite *et-... te* ‘ne... pas’ (étymologiquement ‘même pas un peu’). Nous analyserons ce phénomène, d'ailleurs typologiquement répandu, au §(a) p.943.

(362) **Nok** ⟨**et-inin te**⟩ **na-ga.** ‘Je ne bois pas de kava.’
1SG NÉG₁-boire² NÉG₁~PTF ART-kava [étym. je ne bois même-pas-un-peu le kava.]

Preuve –s'il en était besoin– que le Partitif *te* et le second élément de négation sont bien distincts en synchronie : ils peuvent figurer dans le même énoncé [§(c.7) p.624].

(363) **No** ⟨**ET-vap te hap TE**⟩ **van hiy kē !**
1SG NÉG₁-dire PTF chose NÉG₂ ITIF à 3SG
‘Je ne lui ai rien dit !’

(b.3) Les indéfinis en *-qiyig*

1. Des interrogatifs aux indéfinis

La langue possède certains morphèmes qu'on est en droit de reconnaître comme des indéfinis. Ceux-ci s'obtiennent en combinant les *interrogatifs* avec un suffixe *-qiyig*, qui fonctionne ici comme une marque d'indéfini. On observe donc les formes suivantes :

- nom *hap* ‘chose/quoi ?’ → nom *hap-qiyig* ‘quelque chose’

(364) **Ēt ! Na-hapqiyig nītñit no agōh, ba so na-hap ?**
EXCL ART-quelque.chose mordre² 1SG DX1 mais que ART-quoi
‘Hé ! *Quelque chose* est en train de me mordre – mais qu'est-ce que c'est ?’

(365) **Nok so vēhge nēk ba-hapqiyig vitwag.**
1SG PRSP interroger 2SG pour-quelque.chose un
‘Je veux te demander *quelque chose*.’ [lit. je veux t'interroger sur/au sujet de *qqch*]

- locatif *ave* ‘où ?’ → locatif *ave-qiyig* ‘quelque part’

(366) **Qet tateh, Qet aveqiyig !**
Iqet non.exist Iqet quelque.part
‘Iqet n'est pas ici ; il doit être *quelque part* !’ (formule courante pour "Cherche-le ailleurs")

- numéral *vēvēh* ‘combien ?’ → numéral *vēvēh-qiyig* ‘un certain nombre (faible)’

(367) **Kēy vēvēhqiyig ēwē.** ‘Ils ne sont *pas beaucoup*.’
3PL certain.nombre juste

¹ Voir aussi les divers emplois de ce radical *su* dans les formations de diminutifs : §2 p.244.

- substantif *hē ~ yē* ‘qui ?’ → substantif *hiqiyig* (~ *hēqēyig*) ‘quelqu’un’
- (368) *Hiqiyig tig tō hay en.* ‘Il y a *quelqu’un* debout là-haut.’
 quelqu’un debout PRST (dedans) COÉ
- (369) *Nēk tē-vēhge vēh hiqiyig vitwag den kēy.*
 2SG POT₁-interroger POT₂ quelqu’un un ABL 3PL
 ‘Tu n’as qu’à interroger *une personne* parmi ceux-là.’

La dernière forme *hiqiyig* ‘quelqu’un’ n’est pas la simple combinaison, en synchronie, de l’interrogatif *hē ~ yē* + *-qiyig* : par exemple, on n’a jamais ni **hēqiyig*, ni **yēqiyig*... C’est la preuve que le processus de suffixation n’est plus productif en synchronie : les formes sont apprises telles quelles, et c’est ce qui justifie notre choix de les gloser comme un seul morphème (*hiqiyig* = ‘quelqu’un’ / **qui-INDÉF*). Par ailleurs, nous n’avons rencontré aucun indéfini forgé à partir des interrogatifs suivants :

<i>qele ave</i>	‘comment ?’	[→ <i>*qele aveqiyig</i>],
<i>(a)nēh</i>	‘quand ?’	[→ <i>*anēhqiyig</i>],
<i>(na-)han</i> + N	‘quel N ?’	[→ <i>*hanqiyig</i>],
<i>akteg</i>	‘faire quoi ?’	[→ <i>*aktegqiyig</i>].

2. Temporel > modal > énonciatif : morphogenèse d’un indéfini

S’il est vrai que *-qiyig* n’est plus un morphème à part entière en synchronie, il l’a manifestement été jusqu’à très récemment, et il peut être intéressant de retracer son parcours depuis l’origine. Dans ces formes indéfinies, *qiyig* indique une valeur de “parcours”, de façon comparable à ANG *some* dans *some-one*, *some-where*... Or, cette même forme *qiyig* signifie également ‘aujourd’hui (*futur*)’ [*≠ a-qyig* ‘aujourd’hui (*passé*)’]. Quel est donc le rapport entre ‘aujourd’hui’ et la valeur d’indéfini ? La réponse n’est pas simple.

❖ Première étape : de l’adverbe temporel à la marque aspecto-modale

La valeur de *qiyig* ‘aujourd’hui (*futur*)’, ce soir...’ s’est d’abord généralisée à tous les prédicats verbaux à valeur future, dont la date se situe dans la journée même.

- (370) *No te-lep qiyig ni-vinlah.* ‘Attends, je *vais* chercher une tasse.’
 ISG FUT-prendre *aujourd’hui* ART-tasse ?? ‘Je chercherai une tasse aujourd’hui’

C’est ainsi que l’adverbe ‘aujourd’hui’ s’est d’abord grammaticalisé en un véritable morphème aspecto-modal, que nous appellerons *Futur hodiernal*¹. La marque d’hodiernal *qiyig* est obligatoire dans tous les énoncés futurs inscrits dans la journée, y compris dans l’immédiat. En conséquence, *qiyig* est régulièrement associé –entre autres connotations– à la notion d’incertitude, de doute (liée à la projection dans l’avenir).

❖ Deuxième étape : de la marque aspecto-modale à la particule modale

La notion d’incertitude attachée à *qiyig* lui permet de marquer le doute dans une question, qu’elle se rapporte à un événement futur, présent ou même passé. Il devient, si l’on veut, une particule modale, équivalent à FÇS *donc* dans *Qui donc...?*

¹ Nous redémontrons ce processus de grammaticalisation dans notre chapitre sur l’aspect, au §1 p.877.

- (371) **Kēy akteg nen ?** 'Qu'est-ce qu'ils font là-bas ?'
 3PL AO:faire.quoi DX2
- **Kēy akteg qiyig nen ?** 'Qu'est-ce qu'ils *peuvent donc être en train de faire* là-bas ?'
 3PL AO:faire.quoi (donc) DX2
- (372) **Yē qiyig vatag me nen ?** 'Qui est-ce *donc* qui arrive là-bas ?'
 qui (donc) DÉPLAC VTF DX2
- (373) **Nēk ma-van qiyig tō ave anoy ?**
 2SG PRT₁-aller (donc) PRT₂ où hier
 'Où est-ce que tu as *donc bien pu* aller hier ?' [*qiyig* ≠ 'aujourd'hui' !]

Ces questions combinent un parcours sur une classe –comme toute question ouverte–, et une valeur d'incertitude. Cette dernière peut se comprendre comme si l'énonciateur feignait de parcourir toute la classe en éliminant les unes après les autres toutes les valeurs vraisemblables ; la question se situe alors explicitement en "fin de parcours"¹ (*J'ai beau envisager toutes les possibilités, je ne vois vraiment pas quelle est la bonne réponse*).

Ce mécanisme de parcours indécis provient de la valeur initialement future du morphème, impliquant l'impossibilité de savoir avec certitude. D'ailleurs, le passage sémantique du futur au doute (ou au médiatif) est typologiquement connu, et illustré par diverses langues romanes : ESP *Serán las cuatro* [lit. il sera quatre heures] 'Il doit être quatre heures (j'imagine)'

❖ *Troisième étape : de la particule modale au suffixe d'indéfini*

Quoiqu'il réunisse les interrogatifs avec le morphème *qiyig*, le dernier emploi que nous venons de voir ne se confond pas encore avec les marqueurs indéfinis, pour plusieurs raisons. D'abord, parce qu'il autorise des combinaisons formelles qui ne sont pas attestées comme indéfini, ex. *yē qiyig* 'qui donc ?' ≠ *hiqiyig* 'quelqu'un' ; *akteg qiyig* '(ils) font quoi donc ?' ≠ **aktegqiyig* 'faire quelque chose'... Ensuite, parce que *qiyig* n'y figure pas forcément à droite de l'interrogatif, ex. *qiyig... ave* 'donc... où' ≠ *aveqiyig* 'quelque part'.

Pourtant, il ne reste qu'un pas à franchir pour passer de l'un à l'autre, de la particule modale interrogative au suffixe d'indéfini. D'abord, la présence de *qiyig* marquant l'échec du parcours s'étend des questions aux assertions : il ne s'agit plus de dire *J'ai parcouru toutes les solutions en vain, donc je te demande la bonne valeur*, mais *J'ai parcouru toutes les solutions en vain, car aucune valeur n'est meilleure que l'autre*. Il suffit alors que certaines formes se systématisent (*ave-qiyig, hap-qiyig*...), et l'on a défini un nouveau paradigme de marqueurs indéfinis.

(b.4) Emplois indéfinis des noms hyperonymiques

Enfin, cette évocation des indéfinis serait incomplète si l'on ne soulignait pas la possibilité d'employer certains hyperonymes avec une valeur générique, qui s'apparente souvent à nos indéfinis.

¹ Cf. Culioli (1990: 144).

1. Un cas exemplaire : *et* ‘personne’

Le meilleur exemple est sans doute fourni par le nom *n-et* ‘personne, être humain’. À moins d’être accompagné de modificateurs divers (ex. déictique *n-et gōh* ‘cette personne-ci’), le nom *n-et* seul n’est quasiment jamais employé avec une valeur spécifique, référentielle :

- (374) ? *N-et* *mo-gom.* ? ‘La personne est malade.’
ART-personne PFT-malade

En dehors de ces "exemples de linguiste", la grande majorité des emplois du syntagme *n-et* sont soit non-référentiels, soit génériques, soit indéfinis. Dans tous ces exemples, on notera que le syntagme demeure formellement singulier, quand bien même il a une référence collective. En cela, le mwotlap *n-et* se comporte largement comme le pronom indéfini français *on* (< LAT *homo* ‘personne’). Enfin, on notera la tendance à la répartition suivante : *n-et* ‘quelqu’un, on [-spécifique]’ vs. *ige* ‘les gens [+spécifique]’¹.

- Valeur de *défini référentiel* (?), à sens collectif :

- (375) **Le-pnō vitwag nen, sisqet n-et ni-qleñ qēt.**
dans-pays un DX2 près ART-personne AO-disparaître complètement
‘Dans cette seule île, quasiment toute la population [*lit.* tout *l’homme*] avait disparu.’

- Valeur d'*indéfini référentiel*, à sens singulier :

- (376) **Tog tō nen, et- na-bago te, ba n-et me-lep ēwē kē.**
(en.l’occurrence) NÉG₁- ART-requin NÉG₂ mais ART-personne PFT-prendre juste 3SG
‘En fait, ce n’était pas le fait d’un requin, c’était *un homme* qui l’avait kidnappée.’

- Valeur d'*indéfini non référentiel*, à sens singulier :

- (377) **Vētleg tog n-et me !** ‘Envoie-moi donc *quelqu’un* par ici !’
AO:envoyer SUG ART-personne VTF
- (378) **N-et aē l-ēm gōh ?** ‘Ohéé ? Y a *quelqu’un* dans cette maison ?’
ART-personne exist dans-maison DX1

- Valeur d'*indéfini non référentiel*, à sens pluriel / collectif :

- (379) **Na-tmat nan, kē nu-kuykuy n-et !**
ART-diable ASSO 3SG STA-croquer² ART-personne
‘Cet ogre-là dévore *les hommes* / est cannibale.’
- (380) **Ige vatvatgo kēy etgoy galgalsi n-et.**
H:PL enseignant² 3PL AO:surveiller bien² ART-personne
‘Les enseignants, ils prennent bien soin des *gens* / d’*autrui*.’
- (381) **Su vilig te mu et tog !**
AO:DIM éviter PTF CPSit:2SG personne SUG
‘Aie donc un minimum d’égards pour *les autres* !’

¹ Les formes non-singulier de *n-et* ‘personne’ sont les trois morphèmes de collectif, que nous décrirons au §D p.399.

- Valeur *générique* :

(382) **Ne-m̄yayay, a so n-et t-et heylō vēh.**
 STA-transparent c.à.d. ART-personne POT₁-voir au.travers POT₂

‘C'est transparent, autrement dit *ON* peut voir à travers.’

(383) **N-et wo ne-myōs wo ni-wuwuh mat n-et...**
 ART-personne si STA-vouloir que ART-frapper mort ART-personne

‘Si jamais *quelqu'un* désire tuer *quelqu'un* (d'autre)...’

- Dans un énoncé négatif, *n-et* traduit le français *personne* (+Nég.) :

(384) **Tateh et me gōh.** ‘Il n'y a *personne* ici.’
 non.exist personne VTF DX1

(385) **Kē ma-hag bat ēwē l-ēm, den n-et table van me hiy kē.**
 3SG PFT-assis entré juste dans-maison ABL ART-personne ÉVIT aller VTF à 3SG

‘Il vit prostré chez lui, de peur que *quelqu'un* / afin que *personne* ne vienne le voir.’

(386) **No mal tōqō nē-tqē gōh kē, n-et tit-kalbat vēh te.**
 1SG ACP proscrire ART-champ DX1 ci ART-personne FUT₁:POT₁-entrer POT₂ FUT₂

‘J'ai posé un interdit sur ce champ, *personne* n'a le droit d'y pénétrer.’

Voir aussi les emplois de *et* pour désigner un possesseur non-référentiel [ex. *n-ili et* ‘des cheveux (humains)’] : §(b.2) p.513 sqq, et §(a) p.525.

2. Les autres noms à valeur indéfinie

Pour chaque catégorie lexicale –représentée par exemple par les différents interrogatifs–, il existe un radical hyperonymique qui se comporte comme *et* ‘personne’. Nous n'entrerons pas dans tous les détails sémantiques pour ces derniers, mais les présenterons chacun à travers quelques exemples significatifs.

- Les NON-HUMAINS (choses & animaux) : nom (*na-*)**hap** ‘chose’, également l'interrogatif ‘quoi ?’ :

(387) **Tateh hap me gōh.** ‘Il n'y a rien ici.’
 non.exist chose VTF DX1

(363) **No <et-vap te hap te> van hiy kē!**
 1SG NÉG₁-dire PTF chose NÉG₂ ITIF à 3SG
 ‘Je ne lui ai rien dit !’

- Les LIEUX : nom **mahē** ~ **vētmahē** ‘lieu, endroit’.

(388) **Nok so etet mahē ēwē.** ‘Je veux juste flâner / faire du tourisme.’
 1SG PRSP voir² endroit juste [juste voir l'endroit]

(389) **Awuu, na-myēp ! Et-etet lō te mahē!**
 EXCL ART-brume NÉG₁-voir² (sortir) NÉG₂ endroit
 ‘Quel brouillard ! On ne voit *nulle part* ! [on n'arrive pas à voir l'endroit]’

Il faut ajouter à ces exemples de *mahē*, les nombreuses tournures météorologiques / à sujet générique ou impersonnel, dont (*vēt*)*mahē* est le sujet :

- (390) *Mahē mal qōn / mal meyen.* ‘Il fait déjà nuit / Il fait déjà jour.’
 endroit ACP nuit ACP journée
- (391) *Mahē no-momyiy / ne-sew.* ‘Il fait froid / Il fait chaud.’
 endroit STA-froid STA-chaud
- (392) *Vētmahē nu-su meh.* ‘On est trop à l'étroit. [L'endroit est trop petit].’
 endroit STA-petit trop

etc.

Voilà qui clot cet aperçu des tournures indéfinies et partitives de la langue mwotlap.

(c) *Le grand nombre*

Nous avons déjà rencontré le cas particulier des énoncés exclamatifs à valeur de grande quantité (*Que de N !*), et fondés sur la répétition du prédicat : cf. §1 p.149. Mais il existe des procédés plus fréquents, et plus universels, pour traduire ‘beaucoup, nombreux’, *i.e.* prédiquer d'un référent un jugement de grand nombre.

(c.1) *Hip* ‘beaucoup’

Emprunté –via le bislama– à l'anglais *heap(s)*, le morphème *hip* ‘beaucoup’ est invariable. Il se rencontre en fonction d'épithète d'un SN :

- (393) *Kēy ma-kay nō-mōmō hip, hip, hip.*
 3PL PFT-piquer ART-poisson beaucoup beaucoup beaucoup
 ‘Ils ont pêché plein de poissons !’

... de substantif à lui tout seul :

- (394) *Hip <ma-mat>.* ‘Beaucoup sont morts.’
 beaucoup PFT-mort

... de prédicat :

- (395) *Ige susu <hip meh>.* ‘Il y a trop d'enfants.’
 H:PL petit² beaucoup trop
- (396) *No m-ekas ige yapluplu-k a <hip>.*
 1SG PFT-trouver H:PL amis-1SG SUB beaucoup
 ‘Je me suis fait plein d'amis [*lit.* J'ai trouvé des amis qui sont beaucoup].’

(c.2) *Mādeg* ‘nombreux’

Il s'agit d'abord de l'adjectif *mādeg* ‘nombreux’ ; comme tous les adjectifs (et contrairement à *hip* ci-dessus), *mādeg* ne présente pas la même forme selon qu'il est épithète ou prédicat (préfixe de Statif) :

- (397) **No tu-wuh vēh ne-men mādeg.**
 ISG POT₁-frapper POT₂ ART-oiseau nombreux
 ‘Je suis capable de tuer de *nombreux* oiseaux.’
- (398) **Ige susu ⟨na-mādeg⟩ a ⟨na-mādeg⟩ a ⟨na-mādeg woy⟩!**
 H:PL petit² STA-nombreux SUB STA-nombreux SUB STA-nombreux (exact)
 ‘Les enfants sont incroyablement *nombreux* !’

(c.3) Woqse ‘il y a beaucoup de’

Enfin, il faut ici rappeler le prédicatif existentiel à valeur de haute quantité ‘il y a beaucoup de’. Se présentant sous les formes *woqse* ~ *taqse* ~ *naqse*, ce morphème est obligatoirement suivi d'un nom sans article, sorte de complément interne [§1 p.196]

- (399) ⟨**Woqse sil meh**⟩! ‘Il y a beaucoup trop de monde.’
 beaucoup.de foule trop
- (400) ⟨**Taqse hap meh**⟩! ‘Il y a beaucoup trop de choses.’
 beaucoup.de chose trop
- (401) **Na-pnō m-ōy, a qe so ⟨woqse taṁan⟩, ⟨woqse lōqōvēn⟩...**
 ART-pays PFT-plein SUB c.à.d. beaucoup.de homme beaucoup.de femme
 ‘Le village était rempli, je veux dire qu'il y avait plein d'hommes, plein de femmes...’

La syntaxe de *woqse* est assez proche d'un autre prédicat existentiel comme *tateh* ‘ne pas exister’.

(c.4) Tey ‘mille’

Un autre prédicat, moins fréquent, est le numéral *tey* ‘mille, millier’ ; ce dernier s'emploie régulièrement pour désigner une grande quantité. Il se comporte syntaxiquement comme les numéraux, et aussi comme *hip* ci-dessus, *i.e.* il ne varie pas de forme selon sa position syntaxique :

- (402) **N-ēm mi-sisgoy, n-ep ma-lawlaw hiy, n-et tey ⟨ni-mat⟩.**
 ART-maison PFT-tomber ART-feu PFT-briller (sur) ART-personne mille AO-mort
 [le 11 septembre 2001]
 ‘Les tours se sont écroulées, un incendie s'est déclaré, des *milliers* de gens sont morts.’
- (403) **Ne-gengen taq tō en, tey tey tey!**
 ART-nourriture se.courber PRST COÉ mille mille mille
 ‘La nourriture qui se trouve là-dedans est en abondance [*beaucoup beaucoup beaucoup* !].’

Le chiffre exact ‘mille, un millier’ se dit *tey vag-tiwag* ‘millier une-fois’ [Tableau 4.6 p.344]. Voilà qui nous amène naturellement à présenter le système des numéraux.

2. Les numéraux

Comme dans toute langue, le paradigme des numéraux constitue une catégorie syntaxique et sémantique à part, à cheval entre lexèmes et morphèmes, et pourvue de caractéristiques syntaxiques particulières ; ces dernières ont déjà été évoquées au §1 p.156. Nous commencerons par décrire en détails le fonctionnement de la numération, du point de vue

essentiellement morphologique ; dans un deuxième temps, nous envisagerons quelques structures dans lesquelles les numéraux présentent un comportement remarquable.

(a) Fonctionnement de la numération

Le système des numéraux en mwotlap est présenté dans le *Tableau 4.6*.

Tableau 4.6 – *Le système numéral du mwotlap*

1	vitwag	10	soñwul (tiwag)
2	vōyō	11	soñwul tiwag nan̄me vitwag
3	vētēl	12	soñwul tiwag nan̄me vōyō
4	vēvet	19	soñwul tiwag nan̄me levevet
5	tēvēlēm	20	soñwul yō
6	levete	23	soñwul yō nan̄me vētēl
7	liviyō	30	soñwul tēl
8	levetēl	40	soñwul vet
9	levevet	50	soñwul tēvēlēm
89	soñwul levetēl nan̄me levevet		
100	mēldēl (vag-tiwag)		
101	mēldēl vag-tiwag vēpnegi vitwag		
110	mēldēl vag-tiwag soñwul tiwag		
200	mēldēl vag-yō		
333	mēldēl vag-tēl soñwul tēl nan̄me vētēl		
1000	tey vag-tiwag		
1998	tey vag-tiwag mēldēl vag-levevet soñwul levevet nan̄me levetēl		
30 000	tey vag-soñwul tēl		
1 million	tey vag-tey		

Le système numéral du mwotlap est décimal en synchronie. Pourtant, on y décèle des vestiges de quinarité : ainsi, les chiffres de 7 à 9 *livi-yō*, *leve-tēl*, *leve-vet*, rappellent-ils nettement, par leurs désinences, les radicaux pour 2 *-yō*, 3 *-tēl*, 4 *-vet*. C'est donc que l'ancêtre du mwotlap aura perdu toute trace de l'ancien système purement décimal du proto-océanien (ex. POc **walu* 'huit'), pour s'en recréer un à partir des cinq premiers chiffres (**lavea-tolu* 'cinq [?] + trois' > *levetēl* 'huit'). Cependant, ces étymons ont largement perdu de leur transparence aujourd'hui, et ne sont plus que des vestiges.

Bien entendu, on ne s'étonnera pas de savoir que plus on monte dans les chiffres, moins ils sont fréquents dans la langue. En particulier, certaines traditions de comptage fréquentes en Europe sont inusitées dans la culture traditionnelle de Mwotlap : on ne pèse pas les objets (ni les personnes !) ; on ne compte guère les individus dans les groupes nombreux (ex. villages) ; on ne commémore ni l'anniversaire ni l'âge... En conséquence, des chiffres comme 'vingt-sept' ou 'cent quarante-deux' ont fort peu d'occasion d'apparaître au cours d'une vie, et l'on peut s'étonner que le système du mwotlap prévoie des cas aussi complexes. En réalité, la principale pratique culturelle à laquelle est associée l'art de la numération, est le comptage de la monnaie de coquillages, dont l'usage a disparu dans les années 1960 (?).

Cette monnaie, qui se présente comme une guirlande longue parfois de plusieurs mètres¹, se comptait au moyen d'un système, d'ailleurs assez sophistiqué, d'unités anthropiques du type empan, coudée, brassée, etc. La sophistication de ces mesures, requise notamment dans la distribution des richesses symboliques lors des cérémonies initiatiques (*nō-sōq*) ou des mariages, explique sans doute la technicité du système numéral du mwotlap.

Aujourd'hui cependant, la connaissance du système ancien a été fortement mise à mal par la scolarisation en français, anglais ou bislama ; à tel point que les jeunes générations ont d'ores et déjà remplacé par des emprunts au bislama, non seulement les chiffres complexes (ex. '42' *fotitu*, '238' *tuhundred eit*), mais même les chiffres à partir de 6, 7, 8... – excepté 10 *soñwul*, qui résiste davantage.

(a.1) Un préfixe cardinalisant ?

1. Deux formes pour certains numéraux

Alors que les nombres à partir de cinq sont invariables, les quatre premiers se présentent chacun sous deux formes :

- une FORME RADICALE : *tiwag* 1, *yō* 2, *tēl* 3, *vet* 4
→ uniquement après les mots *soñwul* 'dizaine', *vag-* 'nombre de fois', *bul* 'classificateur des humains', *tel* 'numérateur de la monnaie de coquillages' ;
- une FORME PRÉFIXÉE en *vĒ-* : *vitwag*, *vōyō*, *vētēl*, *vēvet*
→ partout ailleurs.

Les dizaines se multiplient au moyen de la forme radicale (ex. *soñwul yō* 'deux dizaines = 20'). Les centaines et les milliers se multiplient par la médiation du préfixe *vag-* 'fois' [cf. §(a) p.249], laquelle est également suivie de la forme radicale des numéraux : *mēldēl vag-tiwag* 'cent une-fois = 100', *tey vag-tēl* 'mille trois-fois = 3000'².

Le préfixe *vag-* 'fois' (+ radical numéral) se rencontre régulièrement en position d'adverbe, et signifie 'n fois' ou 'pour la n-ième fois' :

- (404) **Kē mal galeg na-majik no-no-n vag-yō.**
3SG ACP faire ART-tour ART-CPGén-3SG fois-deux.

'Il avait déjà fait son tour de magie *par deux fois*.'

- (405) **Na-myam me-pgal vag-tēl ēgēn !**
ART-monde PFT-guerroyer fois-trois maintenant

'C'est la troisième guerre mondiale !' [lit. désormais le monde guerroye *trois fois*]

Dans toutes ces formes, le numéral présente son radical nu, sans préfixe *vĒ-*. La forme préfixée en *vĒ-* se rencontre partout ailleurs : d'une part, pour les unités lorsque l'on compte, mais aussi pour toutes les occurrences de 'un', 'deux'... en énoncé : en position d'épithète, de prédicat, de substantif, etc.

L'origine et la valeur de ce *vĒ-* [cf. §(c) p.99] posent problème. Tout se passe comme si la forme radicale du numéral (ex. *yō*) avait un fonctionnement multiplicatif –ex. *soñwul yō* = 'deux fois dix' –, alors que la forme préfixée en *vĒ-* (ex. *vōyō*) permettait de désigner /

¹ Voir l'illustration du Catalogue d'exposition *Vanuatu, Océanie*, dans Tryon (1996: 174).

² Noter que *tey* signifie également 'innombrable', sans précision qualitative : §(c.4) p.343.

caractériser une entité du monde, selon un fonctionnement de type cardinal (?). Faute de mieux, nous gloserons donc ce $v\bar{E}$ - ‘cardinalisant’.

2. Un ancien classificateur numéral ?

En dehors de *soñwul* et *vag-*, le seul contexte syntaxique où se rencontrent les formes radicales est après la forme *bul*, qui permet facultativement de compter les humains :

(406)	n-et	vētēl		‘trois personnes’
	ART-personne	trois		
	n-et	bul	tēl	‘trois personnes’
	ART-personne	HUM	trois	
(407)	n-ēm	vētēl		‘trois maisons’
	ART-maison	trois		
	*n-ēm	bul	tēl	...
	ART-maison	HUM	trois	

Le parallélisme entre ces énoncés permet d'émettre l'hypothèse que la forme *bul*, aujourd'hui peu usitée, reflète un ancien *classificateur numéral* réservé aux humains (type *ge* en chinois mandarin) ; quant à $v\bar{E}$ -, il pourrait correspondre à un ancien classificateur général / neutre, qui aurait plus récemment évincé les autres formes¹. Il n'est pas besoin d'aller jusqu'en Micronésie (ponape, Rehg 1981: 130) pour trouver de tels systèmes de classificateurs numériques dans le voisinage du mwotlap : en effet, le mota si proche présente un paradigme riche de tels classificateurs, dont certains se reconnaissent en mwotlap :

"If ten men are spoken of regarded as in a company together it would not be *o tanun sañavul* [MTP *n-et soñwul*], but *o tanun pul sañavul* [MTP *n-et bul soñwul*], *pul* meaning close together ; ten men in a canoe are *tanun sage sañavul*, *sage* meaning (...) ‘on board’." (Codrington 1885: 305)

Et Codrington de citer encore MTA *sogo* pour les fruits en régime, *tira* pour les flèches verticales ou les pirogues à flot, *taqa* pour les chauves-souris, etc. Le mwotlap a totalement perdu –ou bien n'a jamais développé– un tel système de classification, et mis à part sa forme *bul* assez rare, c'est $v\bar{E}$ - qui l'emporte partout. C'est pourquoi, en vertu de la haute fréquence des formes préfixées, nous traduirons une forme type $v\bar{o}y\bar{o}$ comme un seul morphème $v\bar{o}y\bar{o}$ /deux/, et non deux morphèmes distincts $v\bar{o}-y\bar{o}$ /CARDINAL-deux/.

3. *Tiwag* ‘un, ensemble’

La forme radicale *tiwag* ‘un’, et elle seule, existe également en fonction d'adjectif du prédicat, auquel cas elle signifie ‘ensemble’ ; elle est très souvent suivie d'un syntagme prépositionnel en *mi* ‘avec’ (cf. ANG *together with*) :

(408)	Kōyō	<et-togtog tiwag te> .	‘Tous deux ne vivent pas ensemble.’
	3DU	NÉG ₁ -rester ² ensemble NÉG ₂	

¹ En réalité, la comparaison avec le mota révèle que MTP $v\bar{E}$ - serait tout simplement une variante de *vag-* ‘fois’ [$< POc *pa(ka)->$] : cf. MTA *va-rua* ‘deux fois’ = MTP $v\bar{o}y\bar{o}$ ‘deux’ ; MTA *va-tuwale* ~ *vaga-tuwale* ‘une fois’ = MTP *vitwag* ‘un’ ~ *vag-tiwag* ‘une fois’. Cf. Codrington (1885: 304).

- (409) **Nok** <et-togtog *tiwag* te> *mi* **kē**.
 ISG NÉG₁-rester² ensemble NÉG₂ avec 3SG
 ‘Je ne vis pas (ensemble) avec elle.’

La corrélation *tiwag*... *mi* est si forte, que *tiwag* est susceptible exceptionnellement –mais toujours optionnellement– de s'extraire du syntagme prédicatif, au point de donner lieu à une sorte de macro-préposition *tiwag mi* ‘avec’ :

- (410) **Nok** <et-helhel te> *tiwag* *mi* **na-gasel**.
 ISG NÉG₁-couper² NÉG₂ ensemble avec ART-couteau
 ‘Je ne coupe pas avec un couteau.’

Cette combinaison fréquente *tiwag mi* a non seulement valeur d'instrument et d'accompagnement, mais aussi de simple coordonnant¹ :

- (411) **na-gasel** *tiwag* *mi* **na-baybay** ‘des couteaux et des haches’
 ART-couteau ensemble avec ART-hache
- (412) **imam** *tiwag* *mi* **tita mino** ‘mon père et ma mère’
 père ensemble avec mère mon

4. Les formes distributives

Les formes préfixées en *vĒ-*, et elles seules, sont susceptibles de rédupliquer leur première syllabe, pour prendre une valeur distributive : *vivitwag* ‘un par un / en mille morceaux’ ; *vōvōyō* ‘deux par deux’ ; *vēvētēl* ‘trois par trois’...

C'est sans doute le même type de phénomène qui explique le passage de *vag-tiwag* ‘une fois’ à *vagvag-tiwag* ‘de temps en temps, rarement’ – cf. ex.(77) p.271.

5. L'interrogatif

En dehors des quatre chiffres déjà cités, une seule racine est compatible avec le même préfixe : l'interrogatif *vēh* ‘combien’. Ce dernier se présente sous sa forme préfixée *vē-vēh* dans les mêmes conditions que les quatre premiers chiffres, *i.e.* dans presque tous ses emplois ; aussi peut-on considérer, si l'on veut, que *vēvēh* forme un seul mot désormais, la forme *vēh* n'en étant plus qu'un allomorphe exceptionnel :

- (413) **n-et** **vēvēh ?** ‘combien de personnes ?’
 ART-personne combien
- (414) **Kēy** <**vēvēh**> ? ‘Ils sont combien ?’
 3PL combien
- (415) **N-ēte** **nōnōm** <**vēvēh**> ? ‘Tu as quel âge ?’
 ART-année ton combien
- (416) **Na-lo** **nōnōm** <**vēvēh**> ? ‘Quelle heure as-tu ?’
 ART-soleil ton combien

¹ Le mwotlap possède une structure coordonnante réservée aux humains, et qui emploie le ‘Duel associatif’ : cf. §(b) p.389.

La forme non préfixée *vēh* apparaît également dans les mêmes conditions que *tīwag*, *yō*, etc. : *vag-vēh ?* ‘combien de fois ?’ ; *soñwul vēh ?* ‘combien de dizaines ?’...

- (417) **n-et** **bul** **vēh ?** ‘combien de personnes ?’
ART-personne HUM combien

(a.2) Les marques d'unités

Le système présente deux termes distincts pour annoncer les unités : *nanmē* placé entre le chiffre des dizaines et celui des unités ; *vēpnegi* placé entre le chiffre des centaines et celui des unités. La nécessité de ces relateurs (cf. Hagège 1982: 93) s'explique ici par le fait que les noms d'unités servent aussi de multiplicateurs :

- (418) **soñwul** **tēvēlēm** ‘cinquante’
dix cinq

Le relateur *nanmē* est alors indispensable pour distinguer la multiplication de l'addition :

- soñwul** **nanmē** **tēvēlēm** ‘quinze’
dix (plus) cinq

Pour les quatre premiers nombres, la distinction est néanmoins renforcée par la présence vs. l'absence du préfixe *vĒ-* : *soñwul tēl* ‘trente’, *soñwul nanmē vētēl* ‘treize’.

Si l'étymologie de *vēpnegi* est inconnue (cf. mota *avaviu*), en revanche celle de *nanmē* est intéressante. Aujourd'hui invariable, ce terme *nanmē* doit sans doute s'analyser *na-dmē*, avec l'article *na-* des noms et une racine **dmē*, historiquement liée au verbe *dam* [MOTA *namē*] ‘pendre, être suspendu’. Ceci s'explique par les techniques anciennement usitées pour mesurer la monnaie de coquillages (*nē-sēm*). Après avoir mesuré, par exemple, une brassée, le morceau restant s'appelait **na-dmē nan* ‘le bout suspendu’ ; cf. le mota :

namēi – a hanging bit, as of money-string, short bit over. (Codrington 1896)

De nos jours, *na-nmē nan* signifie ‘ce qui reste, le restant, le supplément (après que l'on a rempli, par exemple, un panier, et qu'il reste des objets en dehors)’. Ainsi, un syntagme comme *soñwul yō nanmē liviyō* ‘vingt-sept’ doit se comprendre littéralement ‘deux dizaines, le supplément est sept’. On notera aussi l'expression suivante :

- (419) **n-ēte** **soñwul** **yō** **na-nmē** **aē** ‘vingt ans et quelques / et des poussières’
ART-an dix deux ART-restant exist

(a.3) Les ordinaux

1. Le suffixe d'ordinal

Les adjectifs ordinaux s'obtiennent, de façon semi-productive, par dérivation à partir des cardinaux, à l'aide du suffixe *-negi* :

tēvēlēm ‘cinq’ → *tēvēlēm-negi* ‘cinquième’
soñwul ‘dix’ → *soñwul-negi* ‘dixième’

En ce qui concerne les nombres de 2 à 4, la présence ou l'absence du préfixe *vĒ-* suit les mêmes règles que pour les formes cardinales :

vō-yō ‘deux’ → **vō-yō-negi** ‘deuxième’
vag-yō ‘deux fois’ → **vag-yō-negi** ‘deuxième fois’

Comme pour les cardinaux, la forme adjectivale standard est donc celle en **vĒ-** : **vōyō-negi** ‘deuxième’, **vētēl-negi** ‘troisième’, **vēvet-negi** ‘quatrième’ :

(420) **nō-qōñ** **vētēl-negi** ‘le troisième jour’
 ART-jour trois-ORDIN

2. L'adjectif ‘dernier’ est-il un ordinal ?

Le suffixe **-negi** se retrouve particulièrement dans un autre mot : (**ba**)**bahnegi** ‘dernier, ultime’ < **bah** ‘finir, terminer’. S'il ne fait pas de doute qu'il s'agit bien historiquement du même suffixe **-negi** (comme en latin *dec-imus* ‘dixième’ / *ult-imus* ‘dernier’), en revanche il faut noter une légère différence en synchronie. Le mot ‘dernier’ se présente en réalité sous deux formes : **bahne** + *Nom sans article* ‘le dernier N’ ≠ **bahne-gi** ‘le dernier’ ; en d'autres termes, **-gi** y apparaît comme un suffixe détachable, servant à saturer une place d'argument en effectuant une anaphore [cf. *Tableau 4.5* p.334] :

(421) **bahne** **eh** ‘la dernière chanson’
 dernier chanson

(422) **bahne-gi** ‘le dernier ; en dernier’
 dernier-ANA

Par ailleurs, la forme anaphorique **bahne-gi** peut s'employer comme un adjectif épithète normal, à droite du nom. Ainsi, le syntagme suivant est synonyme de **bahne eh** ci-dessus¹ :

(423) **bahne** **eh** = **n-eh** **bahne-gi**
 dernier chanson ART-chanson dernier-ANA
 ‘la dernière chanson’

Les adjectifs ordinaux ne peuvent pas s'analyser de la même façon. D'une part, il est légitime de poser une frontière de morphèmes entre le cardinal et le suffixe d'ordinal, ex. **vōyō-negi** ‘deux-ième’. Mais surtout, le suffixe **-gi** est inséparable, et l'on ne peut pas dire ***vōyōne vasig** ‘le deuxième couplet’². Les seuls syntagmes autorisés sont les suivants :

(424) ***vōyō-ne** **vasig** * *le deuxième couplet*
 deux-(ORDIN) couplet
na-vasig **vōyō-negi** ‘le deuxième couplet’
 ART-couplet deux-ORDIN
vōyō-negi (**nan**) ‘le deuxième ; deuxièmement’
 deux-ORDIN ASSO

En conclusion, le mot ‘dernier’ doit se segmenter **bahne-gi**, alors qu'il faut reconnaître, pour les ordinaux, un suffixe indivisible **-negi**.

¹ Voir un cas tout à fait similaire { **yatkel** + N } = { N + **yatkel-gi** }, dans l'ex.(347) p.334.

² Cette impossibilité est une évolution récente du mwotlap. En effet, Codrington (1885: 321) présente comme tout à fait correctes des formes comme *vōyōne* (*vorone* dans son orthographe) ‘second’, *soñwulne* [*sonwolne*] ‘tenth’ ou même *mēldēlne* [*mēldelne*] ‘hundredth’.

3. Le cas de ‘premier’

❖ **Totogyeg** ‘premier, première fois’

Comme dans la plupart des langues, le paradigme des ordinaux possède une exception avec le chiffre ‘un’ : ‘premier’ ne se traduit pas **vitwag-negi*, mais *totogyeg*. Ce dernier mot se comporte partiellement comme *bahne* ‘dernier’, en cela qu’il précède le nom N sans article :

- (425) **Tigsas en, totogyeg et a kē ni-mat.**
 Jésus COÉ premier personne SUB 3SG AO-mort
 ‘Jésus, c’est le *premier homme* qui a connu la mort.’

Mais ce même mot *totogyeg* se retrouve souvent seul, et invariable, en position d’adjectif, de substantif, d’adverbe...

- (426) **Totogyeg..., vōyō-negi (nan)...** ‘Premièrement... ; deuxièmement...’
 premier deux-ORDIN ASSO
- (427) **Kem ōl totogyeg e, na-lqōvēm nōnōm.**
 IEX:PL AO:appeler premier COÉ ART-femme ton
 (dans une chanson en ton honneur) ‘Nous nommerons ta femme en premier.’

Totogyeg doit souvent se traduire ‘(pour) la première fois’ :

- (428) ⟨**Totogyeg mino**⟩ **ēagōh.** ‘Ceci est ma toute première fois.’
 premier mon maintenant

Mais il peut être intéressant de noter que le mwotlap possède par ailleurs un marqueur aspectuel, le Focus Temporel *qoyo*, dont précisément une des valeurs est ‘faire P pour la première fois’ [§2 p.829]. Ainsi, les deux énoncés suivants sont synonymes, et le second plus idiomatique que le premier :

- (429) **No me-gen totogyeg M̄otlap.** ‘C’est à Mwotlap que j’en ai mangé pour la première fois.’
 1SG PFT-manger premier Mw.
- (430) **Nok qoyo gen M̄otlap.** ‘C’est à Mwotlap que j’en ai mangé pour la première fois.’
 1SG FCTP manger Mw.

❖ **añe** ‘premier, devant les autres’

Une autre traduction possible de ‘premier’ correspond à un nom dépendant –mais non inaliénable– de forme $(n-)añe + N$ (synonyme de *totogyeg + N*) :

- (431) **Kē n-añe et a kē ma-vay kal lō-wōl.**
 3SG ART-premier personne SUB 3SG PFT-fouler (monter) dans-lune
 ‘C’est lui le *premier homme* à avoir marché sur la lune.’

Ce radical *añe* doit être rapproché de l’adverbe *a-mag* ‘devant, avant, autrefois’¹, et correspond donc typiquement au premier dans une file, à la fois dans l’espace (celui qui est *devant* les autres) et dans le temps (celui qui arrive en premier, *avant* les autres).

¹ Débarrassé de l’ancien préfixe locatif *a-*, le radical se présente sous la forme *m̄ag* dans *wotwot-m̄ag* ‘né avant, i.e. aîné’, et *tig-m̄ag* ‘debout devant, i.e. guider, mener’. Ce radical provient de PNCV **mu?a* < POC

Mais le sens numéral de *(n-)aṁe* + *N* est en réalité minoritaire. La plupart du temps, cette structure signifie ‘N particulier, principal, spécial, hors du commun, extrême, pur’ :

- (432) **n-aṁe** **et** a) ‘le premier homme’ ...
 ART-premier personne b) ≈ un "vrai mec", un "chic type"
- (193) **Ōōy ! N-aṁe** **eh** **nōk !** ‘Waaw ! Ça c'est de la chanson !’
 EXCL ART-premier chanson DX3
- (433) **n-aṁe** **ēṁ** **ba-laklak** ‘une maison *spéciale* pour danser’
 ART-premier maison pour-danse
- (434) **n-aṁe** **bē** **b-inin** ‘de l'eau *spéciale* pour boire’
 ART-premier eau pour-boire²
- (435) **N-aṁe** **tapēva** **no-ngēn** **anen.**
 ART-premier cadeau CPGén-1IN:PL DX2
 ‘Ça, c'est *typiquement* un cadeau qu'on s'offre chez nous (dans notre coutume).’

Pour toutes ces valeurs –excepté la valeur strictement numérale–, *(n-)aṁe* + *N* est synonyme de *(ni-)tiy* + *N* :

- (436) **ni-tiy** **laklak** ‘une vraie danse, une danse typique...’
 ART-quintessence danse

Leur seule différence est en cas d'anaphore du nom *N* :

- (437) **n-aṁe** **nan** = **ni-tiy** **kē**
 ART-premier ASSO ART-quintessence 3SG
 [BSL *truwan blong hem*] ‘l'original, la vraie version, l'exemple pur, le sens prototypique’

(b) *Syntaxe des numéraux*

Nous avons déjà évoqué les compatibilités syntaxiques des numéraux au §1 p.156. Ceux-ci sont compatibles avec les fonctions d'épithète, de prédicat et d'actant ; en cela, ils ne suivent le fonctionnement d'aucune autre classe lexématique [Tableau 3.2 p.163], et constituent donc une catégorie syntaxique à part.

(b.1) *Quand les numéraux neutralisent le nombre*

Un point original concernant les numéraux, est qu'ils sont généralement associés au nombre singulier. Ceci est vrai, bien entendu, pour tous les noms à référence non-humaine, qui de toute façon neutralisent l'opposition de nombre :

- (438) **n-ēṁ** **vitwag** / **n-ēṁ** **vōyō** ‘une maison / deux maisons’
 ART-maison un ART-maison deux

muqa* ‘before, in front, first’ (Clark 2000). Après avoir provoqué l'appendice labio-vélaire sur la consonne précédente (cf. mota *mōa-*), la voyelle arrondie a disparu normalement au cours de la "réduction syllabique" [§(a) p.86] : **ná mu?á-* > **ná m^wuá-* > *naṁe*. L'absence de copie sur l'article (neṁe*), qui s'explique aisément pour des raisons accentuelles [§(b) p.108], et le rapprochement avec l'adverbe *a-mag* ‘devant’, ont ensuite entraîné la resegmentation de *na-mē* en *n-aṁe* – au moins chez certains locuteurs. Sur ce dernier point, voir le Tableau 3.4 p.206.

Mais ceci est également vrai, de façon inattendue, pour les noms humains, qui normalement connaissent l'opposition de nombre. Par exemple, *inti-k* est une forme de singulier signifiant 'mon enfant', et s'oppose au non-singulier *yantinti-k* 'mes enfants' ; en l'absence de numéral, c'est donc le radical (avec ou sans un collectif) qui indique le nombre du référent :

- (439) *Inti-k* <may leg>. 'Mon fils (ou ma fille) est déjà marié.'
 enfant-1SG ACP marié **Mes enfants...*
- ≠ (Ige) *yantinti-k* <may leg>. 'Mes enfants sont déjà mariés.'
 H:PL enfants-1SG ACP marié

En revanche, c'est bien la forme de singulier que l'on rencontre le plus souvent avec des numéraux :

- (440) *Inti-k* vētēl <may leg>. 'Trois de mes enfants sont mariés.'
 enfant-1SG trois ACP marié ou 'Mes trois enfants sont mariés'
- ? *Yantinti-k* vētēl *may leg*. ...
 enfants-1SG trois ACP marié

Ceci est également vrai lorsque le numéral forme le prédicat¹ :

- (441) *Inti-k* <vētēl>. 'J'ai trois enfants.'
 enfant-1SG trois [*lit.* Mon enfant est trois.]

Cette neutralisation du nombre au contact des numéraux ne se manifeste pas seulement avec les –rares– noms dont le radical est variable en nombre, comme certains noms de parenté [cf. *Tableau 5.11* p.435]. Elle affecte également l'accord en nombre sur le verbe. Comme nous le verrons plus loin², le seul temps verbal qui code le nombre est l'Aoriste, lequel oppose 3SG *ni-* à toutes les autres personnes (et les autres nombres), qui prennent zéro : ex. *Kē ni-van* 'il alla', *Kēy van* 'ils allèrent'. Or, si le sujet est marqué par un numéral, l'Aoriste présente obligatoirement sa forme de 3SG *ni-* :

- (442) *N-et* *tey* NI-mat. 'Des milliers de gens sont [*lit.* est] morts.'
 ART-personne mille 3SG:AO-mort
- (443) *N-et* *vōyō* NI-van **Apnōlap !**
 ART-personne deux 3SG:AO-aller Vanualava
 'Que deux personnes se rende[nt] à Vanualava !'

Ce paradoxe, à savoir que des numéraux supérieurs à 1 soient associés au nombre singulier et non au pluriel, n'est pourtant pas tout à fait inconnu en typologie. Par exemple, alors que le gallois oppose le singulier au pluriel (ex. *heol* 'route' → *heolydd* 'routes'), c'est la forme de singulier qui est employée avec les nombres (ex. *pum heol* 'cinq routes')³. Une explication simple, et un peu naïve, consisterait à dire que la valeur numérique est déjà

¹ Si le sujet possède une marque de possession, les numéraux se comportent comme les prédicats existentiels, aussi bien pour le sens (cf. *J'ai trois enfants*) que pour la forme (neutralisation du nombre du sujet) : cf. §(a) p.482.

² Cf. §(c) p.362 ; §(c) p.695.

³ Cf. Brake & Ap Myrddin (1994: 51). De même en breton, langue très proche du gallois : *loen* 'animal' → *loen-ed* 'animaux', mais *pevar loen* 'quatre animaux' (Desbordes 1990: 33). Le phénomène est également connu en arabe classique, etc.

indiquée par le nombre lui-même, et n'a donc pas "besoin" d'être marquée ailleurs dans l'énoncé ; à la redondance de l'*accord*, le mwotlap ou le gallois préféreraient donc l'économie de l'expression... Si simpliste que paraisse cette explication, nous n'en chercherons pas d'autre ici.

Malgré tout, on notera que les pronoms personnels, ordinairement marqués en nombre, ignorent cette neutralisation. Par exemple, pour dire 'Ils sont trois', on n'emploie pas la forme 3SG *kē* (→ **kē vētēl*), mais la forme de triel :

- (444) **Kēytēl** <**vētēl**>. 'Ils sont trois.'
 3TRI trois

De même pour les collectifs, qui marquent le nombre pour les humains [§D p.399], les deux constructions sont possibles :

- (445) **mālmāl vōyō** = **yoge mālmāl vōyō**
 fille deux H:DU fille deux
 'les deux filles'

- (446) **n-et bul soñwul** = **ige bul soñwul**
 ART-personne HUM dix H:PL HUM dix
 '(les) dix personnes, le groupe des dix'

(b.2) Les nombres approximatifs

1. La juxtaposition

Si le nombre est approximatif (*à peu près huit...*), le mwotlap possède plusieurs stratégies. L'une est de juxtaposer deux chiffres adjacents, dans une construction exceptionnelle réservée aux numéraux¹ :

- (447) **lē-kle wik vōyō vētēl** 'dans deux (à) trois semaines'
 dans-dos semaine deux trois

Cette construction est en tous points comparable au français (*deux-trois semaines*) : par sa forme, par sa signification, par son caractère exceptionnel dans la langue (**des chiens-chats*). Comme en français, il reste toujours possible d'employer la marque usuelle de coordination alternative *si ~ so ~ si so* 'ou bien' :

- (448) **lē-kle ēte vōyō so vētēl** 'dans deux (à) trois ans'
 dans-dos année deux ou trois

- (449) **le-lo vētēl si so vēvet** 'vers trois ou quatre heures'
 dans-soleil trois ou ou quatre

Pour des raisons compréhensibles², et toujours comme en français, le coordonnant est obligatoire entre les chiffres 1 et 2 (**vitwag vōyō = *un deux*) :

¹ Nous remercions Frans Plank (comm. pers.) de nous avoir suggéré cette piste.

² Car du point de vue cognitif, on peut admettre une confusion entre sept et huit objets (→ *sept-huit enfants*) ; en revanche, l'amalgame est exclu entre l'unicité et la dualité, distinction toujours active cognitivement (→ **un-deux enfants*).

- (450) **Nĕk so m-in bah ni-vinlah vitwag SI vōyō, tō kē ni-wuh nĕk.**
 2SG si PFT-boire finir ART-tasse un ou deux alors 3SG AO-frapper 2SG
 (*le kava*) ‘Il suffit d'en boire *une ou deux* tasses pour que ça fasse de l'effet.’

2. L'adverbe ‘environ’

Une seconde stratégie approximante consiste à faire précéder le syntagme numéral du morphème (adjoint / adverbe) *tege* ‘à peu près, environ’ :

- (451) **Kēy tege soñwul yō.** ‘Ils sont à peu près *une vingtaine*.’
 3PL environ dix deux
- (452) **Kē ma-hag dēn van tege le-lo soñwul nanmē vitwag.**
 3SG PFT-assis atteindre ITIF environ dans-soleil dix (plus) un
 ‘Il est resté assis jusqu'à onze heures *environ*.’

Ce même adverbe est habituellement utilisé dans un sens spatial, spécialement en combinaison avec un directionnel et/ou un déictique :

- (453) **Kē gēn ! → Kē <tege gēn> !** ‘Il est là. → Il est *quelque part* par là.’
 3SG DX3 3SG environ DX3
- (454) **Na-yo bak en <me-qleñ> tege yow le-mtañe en.**
 ART-feuille banian COÉ PFT-disparaître environ (dehors) dans-plein.air COÉ
 ‘La feuille de banian s'est perdue *quelque part* là-bas, dans la clairière.’
- (455) **N-et vitwag <aē> tege mi gēn kē !**
 ART-personne un exist environ avec 1IN:PL ci
 (*bal des morts-vivants*) ‘Il y a un être humain ici, *quelque part* parmi nous !’

On le trouve également dans les comparaisons (*à peu près comme...*) :

- (456) **Ne-mtĕltĕl tege qele gēn.** ‘C'est épais à peu près comme ceci.’
 ART-épais environ comme DX3

Ou avec un quantifieur à sens totalisant (*à peu près tous...*) :

- (457) **Kē <mu-wuh tege qĕt> ige nen !**
 3SG PFT-frapper environ complètement H:PL DX2
 ‘Il les massacra *presque* tous !’

Tege doit cependant être distingué de *wun* ‘peut-être, sans doute’ et *sisqet* ‘presque, quasiment’.

3. Autres

Enfin, rappelons l'usage possible de *na-nmē* pour signaler une approximation au-dessus d'un chiffre de dizaines (ex. *dix / vingt / trente et quelques...*) – cf. p.348 :

- (419) **n-ĕte soñwul yō na-nmē aē** ‘vingt ans *et quelques* / et des poussières’
 ART-an dix deux ART-restant exist

4. L'exactitude numérique

Face à ces tournures exprimant l'approximation numérique, d'autres insistent au contraire sur leur exactitude. Par exemple, à l'énoncé (419) ci-dessus 'vingt ans et quelques', répond le suivant 'vingt ans tout ronds' :

- (419) **n-ēte soñwul yō wonwon** 'vingt ans *tout ronds* / *exactement*'
 ART-an dix deux entier²

Comme sa traduction française, cet adjectif **wonwon** convient surtout pour les chiffres "ronds" (cinq, dix, vingt, cent...).

D'autre part, la valeur d'exactitude est le sens probable d'un préfixe (ou plutôt proclitique) de forme **wōy**, qui peut précéder les numéraux quelle que soit leur fonction : **wōy vōyō** 'exactement [?] deux'. Ce morphème concerne aussi bien les humains que les non-humains :

- (458) **Ēntē-n <wōy vētēl>** 'Il avait *en tout* trois enfants.'
 enfant-3SG (exact?) trois

- (459) **Kē ni-teh van n-ih wōy vōyō.**
 3SG AO-tailler ITIF ART-arc (exact?) deux
 'Il leur fabriqua deux arcs.'

Ce morphème **wōy** ne doit pas être confondu avec la forme **woy**, qui possède la même signification ('exactement') mais se place *après* le numéral.

- (460) **lō-qōñ vitwag woy** 'en un *seul* jour'
 dans-jour un (exact)
- (461) **Kēy tey vag-yō woy.** 'ils sont *exactement* / *pas moins de* 2000'
 3PL mille fois-deux (exact)

Le même mot fonctionne comme l'intensif de l'adjectif **mādeg** 'nombreux' [§(c.2) p.342] :

- (462) **Kēy na-mādeg woy.** 'Ils sont *très* nombreux.'
 3PL STA-nombreux (exact)

(b.3) La mesure du temps

1. Les jours

Les numéraux interviennent dans certaines mesures, notamment temporelles. D'une part, ils servent à dénombrer jours, mois, années :

- (463) **bō-qōñ vētēl** 'pendant trois jours'
 pour-jour trois

D'autre part, la combinaison *jour* + *Numéral* forme les noms des jours de la semaine dans le calendrier chrétien (en concurrence avec les emprunts **la-mande** 'lundi', **lu-tyusde** 'mardi', etc.) :

- (464) **lō-qōñ vitwag** '(le) lundi'
 dans-jour un

Et de même : **lō-qōñ vōyō** 'mardi', etc., excepté le samedi, qui porte un nom particulier : **la-yavēg** (d'origine inconnue). Divers arguments, que nous ne détaillerons pas ici, nous

incitent à croire que la *semaine* traditionnelle, avant l'arrivée des Européens, devait compter cinq jours plutôt que sept. Par ailleurs, la façon ancienne de compter les jours utilisait une feuille de *Cycas* (variété de fougère) ; on arrachait une foliole par jour, jusqu'à atteindre la date désirée.

Les chiffres sont également utilisés pour indiquer la date dans le mois (calendrier européen). Dans ce cas, ils sont obligatoirement précédés du nom *ba* 'numéro, date' ; ils ne doivent pas être confondus avec les combinaisons *qōñ* + Num. = jour de la semaine :

- (465) **Kōyō te-leg lō-wōl itan, la-ba liviyō, ba lō-qōñ tēvēlēm.**
 3DU FUT-marié dans-mois autre dans-date sept mais dans-jour cinq
 'Ils se marieront le sept du mois prochain, qui sera un vendredi [un jour-cinq].'

Ce nom (*na-*)*ba* [na^mba] n'est autre qu'un emprunt fait au BSL *namba* < ANG *number* 'numéro' ; ce dernier a été réanalysé comme s'il s'agissait d'un radical /^mba/ précédé de l'article *nA-* des noms – d'où la forme *la-ba* = *lE-* + *ba* 'à telle date' [cf. (1) p.59].

2. Les mois et les années

Quant aux noms des mois eux-mêmes, il ne font pas appel aux chiffres : on ne dit pas **lō-wōl vōyō* 'au mois deux' (= février...?). Aujourd'hui, tout le monde utilise les noms des mois en bislama / anglais, précédés de *lō-wōl* 'dans le mois de X' : *lō-wōl Januarē* 'en janvier', *lō-wōl Mei* 'en mai', *vel-wōl Diseba* 'à chaque mois de décembre', etc.¹

En ce qui concerne les années (*n-ēte*), la tendance normale est de les mentionner en bislama : *l-ēte nantīn-toti-naēn* 'en [l'année] 1939' ; certains locuteurs cependant s'appliquent à vernaculariser ces noms :

- (466) **l-ēte tey vag-tiwag mēldēl vag-levevet soñwul levevet nanmē levetēl**
 dans-année mille fois-une cent fois-neuf dix neuf (plus) huit
 'en 1998'
- (467) **l-ēte tey vag-yō vōyō** 'en 2002'
 dans-année mille fois-deux deux

Il n'est pas coutumier de commémorer les anniversaires, ni même de connaître l'âge des personnes. Ce type de dénombrement est pourtant apparu récemment, et s'applique surtout aux enfants :

- (468) **N-ēte no-no-n wun soñwul tiwag nanmē vitwag** (= *levēn*).
 ART-année ART-CPGén-3SG peut.être dix un (plus) un (onze)
 'Il doit avoir onze ans.'

¹ Par ailleurs, la langue possédait anciennement un calendrier annuel de douze (ou quatorze) mois, désignant les lunaisons en fonction de certains faits météorologiques ou agricoles : ex. *lamheg towowoh* '[mois où le vent est si fort que les roseaux] fouettent (*lamheg*) et éclatent (*towoh*)' ≈ février... Ce système aujourd'hui est perdu, ne subsistant plus que dans la mémoire d'une poignée de locuteurs âgés.

3. Les heures

Les numéraux servent aussi à compter les heures de la journée, à l'aide du nom *na-lo* 'soleil'. Depuis peu, les chiffres donnés correspondent aux heures de la montre – au point que *na-lo* signifie à la fois 'soleil', 'heure' et 'montre' :

- (469) **Na-lo nōnōm vēvēh ? – Na-lo soñwul tiwag nanñe vitwag.**
 ART-soleil ton combien ART-soleil dix un (plus) un
 'Quelle heure as-tu ? – Il est onze heures.'

Comme tout nom, *lo* peut être translaté en locatif au moyen de *IE-* : c'est ainsi que se traduit 'à telle heure' :

- (470) **Le-lo vēvēh ? – Le-lo liviyō le-mtap, si so liviyō na-gayte-gi.**
 dans-soleil combien dans-soleil sept dans-matin ou ou sept ART-moitié-ANA
 'C'est à quelle heure ? – À sept heures ou sept heures et demie du matin.'

(b.4) Le numéral 'un' : un article indéfini ?

1. Un numéral avant tout

La forme *vitwag* 'un' possède avant tout une signification numérale (ANG *one*) ; dans cet emploi, il est compatible avec les "intensifs" *woy* (≈ 'exactement un'), et *ēwē* 'juste, seulement' [§(c.3) p.269] :

- (471) **Inti-k <vitwag woy ēwē>.** 'Je n'ai qu'un seul enfant.'
 enfant-1SG un (INTSF) juste
 (472) **n-et vitwag den kemem** 'l'un d'entre nous'
 ART-personne un ABL 1EX:PL

Cette valeur numérique de *vitwag* explique qu'il signifie parfois 'le même' :

- (473) **Kōyō del mo-wot lō-qōñ vitwag.**
 3DU tout PFT-naître dans-jour un
 'Ils sont tous deux nés le *même* jour [*lit.* nés en un jour].'
 (474) **Na-mtehal no-ngēn vitwag.**
 ART-route CPGén-1IN:PL un
 (*pour consoler de la mort*) 'Nous avons tous *le même* destin.' [*lit.* Notre chemin est un]
 (475) **Gēn n-et vitwag ēwē.** 'Nous formons une seule humanité,
 1IN:PL ART-personne un juste nous sommes tous identiques.'

2. Un article indéfini ?

Pourtant, comme dans la plupart des langues du monde, les emplois du numéral 'un' dépassent de beaucoup la stricte numération. Par exemple, on le rencontre, de façon plus ou moins facultative, dans de nombreux syntagmes où la question de l'unicité du référent ne pose pas de problème, parce qu'elle est déjà suggérée par le contexte :

- (476) **Anmēt en, na-he mahē vitwag.**
 A. COÉ ART-nom endroit un
 ‘Anmwêt, c'est *un* nom de lieu.’
- (477) **Kamyō ēntē-n na-lqōvēn vitwag a kimi mo-yow veteg tō kē.**
 IEX:PL enfant-3SG ART-femme un SUB 2PL PRT₁-sauter (laisser) PRT₂ 3SG
 ‘J'étais avec le fils d'*une* femme que vous avez abandonnée.’

En fait, *vitwag* se rencontre très fréquemment –pour ne pas dire systématiquement– à chaque fois que le locuteur introduit un nouveau référent (singulier) dans son discours, à la manière d'un article indéfini référentiel :

- (478) **n-et to-Mōtlap vitwag** ‘une personne de Mwotlap’
 ART-personne de-Mw. un
- (479) **No mo-yōnteg sas na-he l-eh vitwag.**
 1SG PFT-entendre (trouver) ART-nom:2SG dans-chanson un
 ‘J'ai entendu ton nom dans *une* chanson.’
- (480) **Nok so vēhge nēk ba-hapqiyig vitwag.**
 1SG PRSP interroger 2SG pour-quelque.chose un
 ‘Je veux te demander quelque chose.’ [*lit.* t'interroger sur "un" quelque chose]
- (481) **Kōyō et ne-men vitwag, tō tēq, tō ne-men nen ni-mat.**
 3DU AO:voir ART-oiseau un alors AO:lapider alors ART-oiseau DX2 AO-mourir
 ‘Ils aperçurent *un* oiseau, lui décochèrent une pierre, et l'oiseau mourut.’

Ceci est également vrai des prédicats nominaux (*vitwag* étant facultatif) :

- (482) **Nēk n-et mēnay (vitwag) !** ‘Toi tu es *une* personne bien intelligente !’
 2SG ART-personne rusé un

3. Pertinence thématique et référentialité pragmatique

Pour être précis, on dira que *vitwag* sert à coder des référents à la fois nouveaux, singuliers, et surtout pourvus d'une certaine *importance thématique* dans la poursuite du discours. Inspirée de Givón (1990: 919), cette nuance permet d'opposer les deux énoncés suivants :

- (483) **Kē ni-lep na-baybay tō ni-tot woy ni-siok en.**
 3SG AO-prendre ART-hache alors AO-tailler (scinder) ART-pirogue COÉ
 ‘Il prit *une* hache et détruisit la pirogue.’
- (483)' **Kē ni-lep na-baybay vitwag nen, ba ni-et so ne-mēs...**
 3SG AO-prendre ART-hache un DX2 mais AO-voir que STA-émoussé
 ‘Il prit *une* hache, mais s'aperçut qu'elle était émoussée... (Il décida de l'aiguiser, etc.)’

En (483), l'attention (*thematic saliency*) se porte principalement vers la pirogue ; la hache est simplement mentionnée comme l'instrument d'une action, et ne fait l'objet d'aucune reprise par la suite – aussi ce nom apparaît-il seul, sans numéral. Au contraire, en (483)', la hache est introduite comme un nouveau référent doté d'une relative importance dans la suite du discours, et susceptible de faire l'objet de nouveaux prédicats (ex. *ne-mēs* ‘elle est

émoussée’); en vue d'attirer l'attention thématique vers ce nouveau référent, le locuteur le marque par le numéral *vitwag*. Ce statut particulier correspond exactement à ce que Givón (1984: 426) appelle **référentialité pragmatique** (opp. référentialité sémantique *stricto sensu*) :

Pragmatic referentiality is correlated with high topical persistence vis-à-vis the subsequent discourse, i.e. persisting in the active file. (Givón 1984: 427)

Cette notion¹ signifie que le locuteur choisit non seulement d'évoquer un nouveau référent, mais réclame du même coup à l'auditeur, selon les métaphores de Givón, "d'ouvrir un nouveau fichier" mental, dans lequel vont être versées des données supplémentaires sur ce référent. Quelle que soit la pertinence de cette métaphore, c'est exactement ce qui se passe avec *na-baybay* (instruction ‘représente-toi une hache’) vs. *na-baybay vitwag* (instruction ‘représente-toi une hache, sachant que ce nouveau référent est suffisamment important dans mon discours pour justifier que tu le gardes en mémoire quelques instants, prêt à y apporter de nouveaux prédicats’).

4. De l'un... à l'autre

Un exemple typique de cet emploi de *vitwag* est au début des récits, lorsque le narrateur introduit les personnages :

- (484) **Tog tog i van en, n-et vitwag kōyō ēntē-n, na-mālmal vitwag.**
 il.était.une.fois ART-personne un 3DU enfant-3SG ART-fille un

‘Il était une fois un homme avec son enfant, une fille. (Le père dit à la fille...)’

- (485) **(Lō-)qōn vitwag...** ‘Un jour, ...’
 dans-jour un

Dans d'autres cas, le locuteur introduit un nouvel élément dans le dialogue, dans un énoncé qui s'apparente à un prédicat d'existence (FÇS *il y a un X qui...*) :

- (182) **Qasvay ni-et yow qele kē : ni-siok vitwag ni-kalō !**
 Q. AO-voir (dehors) comme ci ART-pirogue un AO-apparaître

‘Qasvay regarda vers l'océan : *un* navire apparut à l'horizon !’

- (486) **Nō-lōmgep vitwag ma-dam no me agōh.**
 ART-garçon un PFT-suivre 1SG VTF DX1

‘J'ai été suivi jusqu'ici par *un* garçon / Il y a *un* garçon qui...’

Par ailleurs, la valeur de nouveauté que suggère *vitwag* peut lui faire signifier ‘un autre, le prochain’ :

- (487) **Lō-qōn vitwag, no ne-myōs so kimi del so van me.**
 dans-jour un 1SG STA-vouloir que 2PL tout PRSP aller VTF

‘*La prochaine fois*, je voudrais que vous veniez tous.’

¹ Il est d'ailleurs frappant que cette notion de *référentialité pragmatique* ait été suggérée à Givón par des faits très comparables dans des langues qui, tel l'hébreu moderne, opposent précisément un article indéfini basé sur le numéral *un* [HÉB *-xad*, MTP *vitwag*] à un article Ø : "The same situation exists in all other languages using 'one' as the referential-indefinite marker." (Givón 1984: 425).

- (488) **Kēy lep ni-siok, hō le-pnō su vitwag lok se.**
 3PL AO:prendre ART-pirogue AO:pagayer dans-pays petit un re- aussi
 ‘Avec leur pirogue, ils se rendirent dans une *autre* petite île.’

Enfin, signalons la structure corrélatrice *vitwag*..., *vitwag* ‘l’un... l’autre’ :

- (489) **Vitwag ni-van tek-el-gi nōk, vitwag ni-van tek-el-gi gēn.**
 un AO-aller (côté)-ANA DX3 un AO-aller (côté)-ANA DX3
 ‘L’un ira de ce côté-ci, l’autre ira de ce côté-là.’
- (490) **Vitwag mal mōl. Ba vitwag, no ma-kay mat kē.**
 un ACP rentrer mais un 1SG PFT-piquer mort 3SG
 ‘L’un (des deux) est déjà parti ; mais l’autre, je l’ai abattu d’une flèche.’

5. Note conclusive

Le numéral *vitwag* présente donc de nombreuses interprétations possibles selon le contexte. En guise de conclusion, nous nous contenterons de rappeler les nombreuses traductions possibles d’un syntagme comme *lō-qōñ vitwag* /dans-jour/un/ : ‘lundi’ ; ‘en un seul jour’ ; ‘le même jour’ ; ‘un jour’ ; ‘la prochaine fois’...

IV. La catégorie du nombre et les pronoms

Distincte des quantificateurs et des numéraux, la catégorie du nombre affecte non seulement le syntagme nominal, mais également certains phénomènes d’accord sur le prédicat, par exemple. En outre, on sait que si toutes les langues possèdent des numéraux et des quantificateurs (ex. *tout, quelques*), en revanche de nombreux systèmes ignorent la catégorie grammaticale du nombre, *i.e.* le marquage morphologique obligatoire de l’opposition singulier / non-singulier autour de chaque référent. Qu’en est-il en mwotlap ?

A. LE NOMBRE : HUMAIN VS. NON-HUMAINS

1. Les non-humains neutralisent le nombre

(a) Une opposition strictement sémantique

Le mwotlap se situe à mi-chemin entre les langues qui –comme le français– marquent obligatoirement le nombre, et celles qui –tel le japonais– l’ignorent presque totalement. En effet, il faut tenir compte d’une partition radicale du lexique entre deux domaines : les référents humains *vs.* les référents non-humains. L’opposition de nombre est normalement *obligatoire* pour les humains, mais *inexistante* pour les non-humains. Comparons :

(491) mayanag chef	‘un/le chef’	ige mayanag H:PL chef	‘des/les chefs’
(492) na-lqōvēn ART-femme	‘une/la femme’	ige lōqōvēn H:PL femme	‘des/les femmes’

mais

(493) **na-m̄at** / **ige m̄at* ‘un/le serpent, des/les serpents’
ART-serpent

(494) **na-baklap** / **ige baklap* ‘un/le navire, des/les navires’
ART-navire

Les marques de nombre, comme le collectif *ige* ci-dessus, ne sont compatibles qu'avec les référents humains. Les animaux se comportent comme les inanimés :

(495) **Kēy bōwbōw no-ḡo.** ‘Ils élèvent un cochon/des cochons.’
3PL AO:élever ART-cochon

On se souvient peut-être que l'opposition humain/non-humain nous avait permis déjà de caractériser sémantiquement deux catégories lexématiques distinctes, les *noms* –référents surtout non-humains– vs. les *substantifs* –référents humains [§7 p.160]. Pourtant, cette caractérisation n'allait pas sans une poignée d'exceptions, principalement trois lexèmes codés comme noms¹ (*lqōvēn* ‘femme’, *tīman* ‘homme’, *et* ‘personne’), malgré leur sémantisme humain. Or, la règle de neutralisation du nombre ne s'applique pas à ces trois noms, lesquels fonctionnent comme les autres humains [cf. (492)] ; autrement dit, cette règle obéit à des motivations exclusivement sémantiques et non formelles. C'est ce qui apparaît dans le *Tableau 4.7*.

Tableau 4.7 – *Le marquage du nombre obéit à des critères sémantiques et non formels*

	critère formel <i>nom/ substantif</i>	critère sémantique <i>humain/ non-humain</i>	<i>marquage du nombre</i>
objets inanimés (<i>maison...</i>)	nom	non-humain	–
animaux (<i>chat...</i>)	nom	non-humain	–
‘femme’, ‘homme’, ‘personne’	nom	humain	+
tous les autres humains	substantif	humain	+

Nous retrouverons cette opposition humain vs. non-humain, décidément très prégnante dans cette langue, dans d'autres domaines de la grammaire – par exemple, le marquage de la possession [§(b) p.513].

(b) *Perspectives typologiques*

La neutralisation du nombre en fonction du sémantisme du référent n'est pas un phénomène tout à fait inconnu dans le monde. *Mutatis mutandis*, il suffit de penser au grec classique, où les inanimés, quel que soit leur nombre propre, commandent invariablement un accord verbal au *singulier* (Bizos 1961: 62) : c'est la règle dite τὰ ζῷα τρέχει [lit. *Les animaux court.*]. La même chose se rencontre en géorgien :

¹ Dire que ces trois lexèmes sont "codés comme noms" et non comme substantifs, signifie –rappelons-le– que l'article *na-* leur est indispensable pour pouvoir occuper, par exemple, les fonctions syntaxiques d'actant, réservées d'ordinaire aux substantifs. Cf. *Figure 3.4* p.201.

Only animate 3rd person plural subjects cause verbs to take the 3rd plural agreement affix; inanimate 3rd person plural subjects take the 3rd person *singular* agreement affix on their verbs. (Hewitt 1996: 53)

Cependant, le parallèle avec le mwotlap a des limites. Premièrement, l'on parle d'animéité avec le grec et géorgien, mais d'humanité dans le cas du mwotlap. Deuxièmement, dans ces deux langues d'Europe, les inanimés connaissent une morphologie du nombre sur le nom lui-même (ex. "neutre pluriel" en *-a* du grec), et la neutralisation de ce nombre ne concerne que l'accord sur le verbe.

Le mwotlap va plus loin dans cette logique, puisqu'il neutralise cette catégorie partout dans l'énoncé, au point que rien ne permette de reconnaître à coup sûr le nombre d'un référent non-humain. Si l'on cherche donc à placer le mwotlap en perspective typologique, on peut dire que les lexèmes à référent humain se comportent comme les noms du français ; ceux à référent non-humain comme les noms du japonais.

Smith-Stark (1974) étudie, sous le nom de *plurality split*, certaines langues qui, comme le mwotlap, ne réservent la pluralité qu'à une partie du lexique ; il applique ainsi au codage du nombre la notion de "hiérarchie d'animéité", dont nous reparlerons plus loin :

humain > animé > non-animé référentiel > non-animé générique

Dans son étude typologique sur le nombre, Corbett (2000: 55-66) illustre davantage ce type de hiérarchies sémantiques. Le mundari, une langue munda du nord-est de l'Inde (famille austro-asiatique), réserve le codage du nombre aux animés, à l'exclusion des inanimés (Corbett 2000: 60) ; quant au slave/slavey, langue athabaskane parlée au nord-ouest du Canada, il présente exactement la même répartition que le mwotlap, puisque seuls les référents humains sont compatibles avec les marques de nombre (*ibid*: 55-56).

(c) Une neutralisation partout dans l'énoncé

Si l'on prend comme point de départ la morphologie des référents humains, on dira que les non-humains sont toujours codés comme s'ils étaient singuliers. Ceci est vrai, par exemple, si l'on considère l'article *nA-* comme une marque de singulier ce qui est effectivement vrai pour les humains, ex. *na-lqōvēn* en (492) ; on sera donc conduit à décrire *na-māt* comme étant *formellement singulier*, mais *sémantiquement ambigu* quant au nombre réel du référent.

Mais ce point apparaît encore plus clairement si l'on considère les marques pronominales ou verbales. Les référents humains, comme nous le verrons plus loin en détails, opposent le pronom personnel de troisième personne singulier *kē* 'il/elle' à celui de pluriel *kēy* 'ils/elles' :

(496) <i>Kē</i> mo-gom. 'Il est malade.'	<i>Kēy</i> mo-gom. 'Ils sont malades.'
3SG PFT-malade	3PL PFT-malade

En outre, l'opposition de nombre est relayée sur une marque aspecto-modale, et une seule : l'Aoriste. Ce temps, sans doute le plus fréquent de la langue, oppose en effet un préfixe *ni-* à la 3^{ème} singulier vs. un préfixe *Ø-* partout ailleurs¹ :

¹ Ce point morphologique sera abordé au §(c) p.695 ; pour la description sémantique de l'Aoriste, voir §A p.795.

- | | |
|---|--|
| (497) Kē ni-yēyē. ‘Il rit.’
3SG AO:3SG-rire | Kēy Ø-yēyē. ‘Ils rient.’
3PL AO:rire |
|---|--|

Or, lorsque le référent du pronom personnel est un non-humain, il est systématiquement codé comme singulier. Ceci apparaît avec le préfixe **ni-** dans les exemples suivants :

- (498) **Na-gatgat del ni-leleh.** ‘Toute(s) langue(s) évolue(nt).’
ART-langue tout 3SG:AO-changer²
- (499) **Ni-sto ni-qtēg ēgēn !**
ART-magasin 3SG:AO-commencer maintenant
(*en voiture, au moment de pénétrer en ville*) ‘Voilà le(s) magasin(s) qui commence(nt) !’

De même, avec la combinaison **kē + ni-** :

- (500) **Gēn mōk hag ne-vet wēdēwdē, tō kē so ni-vey.**
1IN:PL AO:mettre (haut) ART-pierre recouvrir.four² alors 3SG PRSP 3SG:AO-brûler
‘Puis on pose sur (le feu) les pierres à four, jusqu'à ce qu'elle(s) arrive(nt) à incandescence.’

Enfin, citons le cas du suffixe possessif de 3SG (**-n** ‘son’) ≠ 3PL (**-y** ‘leur’) ¹ :

- (501) **Nō-mōmō te-le-naw en, woqse ha -n !** (?? *ha-y*)
ART-poisson de-dans-mer COÉ beaucoup.de nom -3SG
lit. le poisson de la mer, ses noms sont nombreux !
= ‘Les poissons de la mer, ils ont beaucoup de noms (différents) !’

Dans tous ces exemples, c'est le contexte et/ou le savoir culturel qui permettent d'inférer que le référent est nécessairement multiple : le locuteur évoque des *langues* différentes, des *magasins* distincts, des *pierres* aisément dénombrables, ou encore des (sortes de) *poissons* multiples. Parmi les indices formels suggérant une pluralité sémantique, on peut citer la plupart des quantificateurs que nous avons analysés au §C p.324 – ex. **del** ‘tous’ en (498), mais aussi **geh** ‘≈ chaque’, **yatkel** ‘quelques’, **qēt** ‘complètement’ ; ou encore certaines formes de reduplication [§2 p.370]. Cependant, tous ces éléments sont des indices souvent ambigus, qui n'empêchent pas, de toute façon, chaque membre de l'énoncé d'être codé formellement comme singulier. Et l'on retrouve l'ambiguïté linguistique d'un morphème de type *chaque N* en français : certes, ce dernier implique qu'on travaille sur une classe faite d'éléments multiples ; et pourtant, son marquage formel est incompatible avec le pluriel.

(d) *L'opposition discret vs. dense*

Il est remarquable que ces objets que l'on pourrait croire *a priori* discrets (les pierres, les magasins, les poissons) soient invariablement traités de la même façon, par exemple, que les noms de matière ou de liquide. Ce parallèle que nous suggérons apparaît mieux si l'on compare l'énoncé (500) avec le prochain, qui met en jeu de l'eau :

- (502) **Vahgey hōw nē-bē l-ep tō kē so ni-wōk.**
AO:poser (bas) ART-eau dans-feu alors 3SG PRSP 3SG:AO-bouillir
‘On pose l'eau sur le feu pour qu'elle parvienne à ébullition.’

¹ Cf. §(a.5) p.512.

Le codage grammaticalement singulier d'un liquide (*nē-bē* 'l'eau') choque moins que celui des pierres, car sur ce point les règles du mwotlap rejoignent celles du français : les liquides et les noms de masse ignorent le pluriel. Ce qui est plus étonnant, c'est de s'apercevoir qu'en tous points, les 'pierres' de l'énoncé (500) sont traitées linguistiquement de la même façon que 'l'eau' en (502) : tout se passe comme si elles étaient conçues, elles aussi, comme une matière indistincte, un continuum sans individuation (cf. FÇS *la roche / le gravier...*). Pour employer une formule délibérément bancal, tout se passe comme si les discrets étaient traités comme denses.

En réalité, cette dernière formulation présuppose un a priori universaliste, selon lequel la différence entre discret et dense serait intrinsèquement liée aux objets : des chaises, des pierres, des crayons... seraient des objets en eux-mêmes distincts et cognitivement individuels, alors que les liquides, les matières granuleuses (sable, riz)... seraient nécessairement denses. Or, la réflexion typologique nous a appris à remettre en question ces évidences. Ainsi, l'anglais *furniture* traite linguistiquement comme du dense ce que le français *meuble* traite comme du discret ; et inversement, le même anglais compte des *pebbles* là où le français manipule du *gravier*. Selon le "grain d'observation", les objets qui se présentent sous forme de séries indéfinies peuvent se concevoir tantôt comme une matière dense (*du mobilier, du gravier, du riz*), tantôt comme un ensemble d'objets discrets (*des meubles, des cailloux, des grains*). Enfin, le FÇS *bétail* / ANG *cattle* n'ont-ils pas pour effet de dés-individer des référents (quadrupèdes ruminants) que l'on eût pu croire, en vertu de simples propriétés physiques, comme intrinsèquement dénombrables ? Or l'on ne peut pas dire **deux bétails / *two cattles*.

Il faut donc admettre que les langues du monde ne placent pas au même endroit la frontière entre noms discrets et noms denses, et prétendre le contraire serait purement ethnocentrique. Foley (1997: 231), s'inspirant du relativisme ontologique de Quine (1960) et des travaux de Lucy (1992) sur les classificateurs numériques du maya yucatèque, parvient à la même conclusion :

Differences in linguistic patterning for nouns in varying languages reflect differences in the ontological beliefs their speakers hold about the referents of nouns.(...) Count nouns refer to entities which by and large are "bodies", objects with clear specifiable shapes and fixed discrete boundaries, while mass nouns refer to "stuff", substances or materials, not corresponding to a unitary object. (...)

There are many languages of the world in which all or the great bulk of nouns behave like the mass noun *rice* and few or none like the count noun *book*. (...) Rather than an ontology which gives prominence to "bodies", reflected in English and other European languages, theirs might be weighted toward substances.

(Foley 1997:231)

Bien que le mwotlap ne fasse pas partie des langues à classificateurs numériques, qui sont les plus clairement concernées par cette description¹, il est possible de suggérer que les noms à référent non-humain sont traités en mwotlap, au moins partiellement, sur le mode du dense.

¹ C'est le cas, par exemple, du japonais, et en général des langues à classificateurs numériques (François 2000 a) ; le mwotlap possède bien des classificateurs, mais possessifs ceux-là : cf. §3 p.568.

(e) Deux degrés d'individuation

Comment interpréter cette conclusion ? Il semble qu'il faille parler de différents degrés d'*individuation*. Les individus humains sont par excellence singularisés, et donc hautement susceptibles d'être encodés comme des entités distinctes ; aussi est-il normal qu'un regroupement de tels individus soit cognitivement perçu comme un ensemble hétérogène, formé d'éléments discrets et dénombrables : c'est ce qui explique le codage du nombre chez les humains. En revanche, les non-humains, quand bien même ils sont physiquement perçus comme des entités discrètes (pourvues de forme, etc.), ont beaucoup plus tendance à être identifiés à des entités-types et/ou à leur substance : un tas de pierres peut facilement se concevoir comme simplement *de la pierre* (*ne-vet*), un banc de poissons comme *du poisson* (*nō-mōmō*), et pourquoi pas une volée d'oiseaux comme *de l'oiseau* (*ne-men*) :

- (503) *Ne-men ni-goy vētgi me.* 'L(es) oiseau(x) déferle(nt) par nuées.'
 ART-oiseau 3SG:AO-déferler groupe VTF

Le critère le plus pertinent, semble-t-il, dans le codage en discret/dense du mwotlap, n'est pas tant la possibilité physique de percevoir ou non des contours aux unités – car si l'eau n'a pas de contour, un oiseau en a, et pourtant tous deux sont traités comme des noms denses. Plutôt, il s'agit d'une question de *degré de saillance du caractère singulier* des référents, *i.e.* de leur individuation sociale. Si j'évoque un groupe d'enfants, ces derniers ne seront pas présentés comme "*de l'enfant*" (cf. FCS *de la marmaille*), car leur caractère [+ humain] les rend éminemment individués, et partant obligatoirement dénombrables :

- (504) **N-et su ni-goy vētgi me.* *L'enfant déferle par nuées...
 ART-personne petit...

→ *Ige susu (Ø-)goy vētgi me.* 'Les enfants déferlent par nuées.'
 H:PL petit² AO:déferler groupe VTF

Cette notion d'individuation, incluant notamment le critère d'humanité, a été principalement proposée dans les études linguistiques sur la transitivité et le codage de l'objet (Hopper & Thompson 1980 ; Lazard 1984, 1994: 202) ; mais il est clair qu'elle recouvre une hiérarchisation cognitive qui dépasse ce strict domaine de l'actance, et peut se manifester à d'autres endroits de la langue¹.

2. Les référents humains et le marquage du nombre

Les référents non-humains sont donc toujours codés comme singulier. Cette formulation, comme nous l'avons dit, ne prend son sens que si l'on considère l'existence, en mwotlap, d'une catégorie morphosyntaxique de singulier, qui s'opposerait formellement à une ou plusieurs autres catégories de non-singulier. C'est effectivement le cas pour les noms humains, qui vont nous intéresser dans la présente section. Comment donc se marque le nombre pour les humains ?

¹ En mwotlap, l'individuation et l'humanité n'interviennent guère dans la transitivité, mais principalement dans l'accès aux fonctions syntaxiques (*i.e.* nom / substantif), dans le codage du nombre, et dans l'expression du possesseur. Dans ce dernier cas, l'humain [+référentiel], le plus individué, s'oppose à tout le reste : cf. Figure 5.3 p.545.

(a) Redoublement du radical

La plupart des radicaux ne connaissent aucune modification¹ entre le singulier et le non-singulier :

<i>mālmal</i>	‘jeune fille’	→ <i>ige mālmal</i>	‘les filles’
<i>tita</i>	‘mère’	→ <i>ige tita</i>	‘les mères’
<i>bulsal</i>	‘ami’	→ <i>ige bulsal</i>	‘les amis’
<i>welan</i>	‘dignitaire, chef’	→ <i>ige welan</i>	‘les chefs’

Cependant, une minorité de lexèmes subissent des changements morphologiques selon leur nombre.

(a.1) Redoublement simple

Un certain nombre de radicaux nominaux, assez limité toutefois, présente des formes différentes au singulier et au non-singulier. Cette différence formelle correspond toujours à une réduplication du radical :

<i>magtō</i>	‘vieille femme’	→ <i>ige magmagtō</i>	‘vieilles femmes’.
--------------	-----------------	-----------------------	--------------------

Néanmoins, il faut relativiser ce procédé, qui est loin de fournir un moyen productif, en synchronie, de former des pluriels :

- il est réservé à une poignée de lexèmes, cités dans le *Tableau 4.8* ;
- il ne suffit généralement pas à former un syntagme viable, le morphème collectif (ex. *ige*) étant devenu aujourd'hui obligatoire :
→ *magtō* ‘la vieille’ est correct, mais *magmagtō* ne peut pas être employé seul, et doit être précédé d'un collectif (ex. *ige magmagtō* ‘les vieilles’)
- du fait de la présence obligatoire du collectif, la réduplication est facultative pour certains radicaux : *ige magmagtō* ~ *ige magtō* ‘les vieilles’.

Tableau 4.8 – Quelques radicaux se rédupliquent au non-singulier

LEXÈME		SN singulier	SN pluriel	
<i>magtō</i>	‘vieille’	<i>magtō</i>	<i>ige magmagtō</i>	‘les vieilles’
<i>tmayge</i>	‘vieux’	<i>tamayge</i>	<i>ige tamatmayge</i>	‘les vieux’
<i>(wō)lōmgep</i>	‘garçon’	<i>wōlōmgep</i>	<i>ige lōmlōmgep</i>	‘les garçons’
<i>qēlge-k</i>	‘parent par mariage’	<i>qēlge-k</i>	<i>ige qēlqēlge-k</i>	‘ma belle-famille’
<i>nētīmey</i>	‘enfant’	<i>nētīmey</i>	<i>ige nētīnētīmey</i>	‘les enfants’
<i>wlus</i>	‘beau-frère’	<i>wulus</i>	<i>ige wuwulus</i>	‘les beaux-frères’
<i>vatgo</i>	‘enseignant’	<i>vatgo</i>	<i>ige vatvatgo</i>	‘les enseignants’

Tous les noms cités ci-dessus sont des substantifs. On notera, au passage, qu'une poignée d'adjectifs doivent également se rédupliquer au non-singulier : ex. *su* ‘petit’ → (*ige*) *susu* ‘les petits, les enfants’ ; *Ilwo* ‘grand’ → (*ige*) *lililwo* ‘les grands, les adultes, les chefs’

¹ Si l'on excepte, bien entendu, le cas de l'insertion vocalique, ex. *na-lqōvēn* → *ige lōqōvēn* ‘les femmes’. Néanmoins, nous avons montré ailleurs que cette insertion est un phénomène purement phonologique (contrainte du squelette syllabique), et n'a rien à voir avec la morphologie : il serait tout à fait inexact de dire que *lqōvēn* est le "radical singulier" et *lōqōvēn* le "radical pluriel". Cf. §2 p.126.

[cf. §(d.3) p.407]. Cette question rejoint la question générale du sémantisme de la reduplication : cf. §C p.141.

Enfin, une poignée de noms, sémantiquement non-humains, connaissent une forme redupliquée, avec un sens proche du pluriel [§(b) p.142] :

<i>na-hap</i>	‘une chose’	→ <i>na-haphap</i>	‘les choses’
<i>nō-gōyi~</i>	‘une racine’	→ <i>nō-gōygōyi~</i>	‘les racines (nombreuses)’

Cependant, ces redoublements sont en nombre limité, et surtout ils n'empêchent pas le nom d'être par ailleurs marqué comme singulier (article *nA-*, verbe accordé en *ni-*, etc.).

(a.2) Redoublement et préfixation résiduelle

Par ailleurs, il faut ajouter à cette liste de radicaux redupliqués, une formation de pluriel réservée à six substantifs inaliénables, termes de parenté ou de relation sociale :

<i>tēte-k</i>	‘ma sœur’	→ (<i>ige</i>) <i>ya-tētēte-k</i>	‘mes sœurs’.
---------------	-----------	-------------------------------------	--------------

Ces formations de non-singulier combinent la reduplication du radical (*tēte-* → *tētēte-*) et l'adjonction d'un ancien préfixe de pluriel *ya-*, aujourd'hui résiduel¹. Pour les cinq autres substantifs concernés, ce préfixe *ya-* commute avec l'ancien article personnel *i-*, qui ne s'est conservé qu'au singulier :

<i>i-plu-k</i>	‘mon copain’	→ (<i>ige</i>) <i>ya-pluplu-k</i>	‘mes copains’.
----------------	--------------	-------------------------------------	----------------

La formation de ces pluriels est évoquée précisément dans la discussion concernant cet ancien article **i* : cf. *Tableau 3.6* p.212. En synchronie, il n'y a plus lieu de parler de préfixes (*i-/ya-*) à part entière ; et le plus vraisemblable est de considérer que l'on a une petite série (cinq lexèmes) de non-singuliers "irréguliers" : le radical *iplu~* donne au non-singulier *yapluplu~* ; de même, *inti~* ‘enfant’ → *yantinti~*, etc. Dans tous les cas, ces radicaux reçoivent les mêmes suffixes possessifs personnels (ex. *-k* ‘mon’)².

(b) Les quatre nombres des humains

Depuis le début de ce chapitre, nous avons contrasté deux types de comportement grammatical : d'un côté, les non-humains qui ignorent l'opposition de nombre ; de l'autre côté, les humains qui la marquent obligatoirement. Cependant, nous sommes resté discret quant au contenu exact de ce marquage en nombre ; nous nous sommes contenté généralement de mentionner une différence entre "singulier" et "non-singulier".

Le mwotlap n'oppose pas seulement deux catégories de nombre, mais quatre :

- le *singulier*, pour un référent unique
- le *duel*, pour deux personnes³
- le *triel*, pour trois personnes⁴

¹ Pour ce préfixe, voir la n.1 p.212.

² Il s'agit de substantifs inaliénables : cf. le *Tableau 5.11* p.435.

³ Le *Duel* est parfois employé pour s'adresser à une seule personne de façon extrêmement respectueuse, dans une sorte de vouvoiement. Cet usage, d'ailleurs rare, est normalement réservé à certaines relations par alliance : cf. n.1 p.394.

⁴ Très exceptionnellement (*i.e.* une seule fois dans tout notre corpus spontané), nous avons entendu le *triel*

- le *pluriel*, pour les groupes de personnes supérieurs à trois.

En somme, le contraste passe entre les non-humains qui ne possèdent qu'une seule forme (le "singulier"), et les humains qui en possèdent quatre.

(b.1) Morphologie du nombre

Ce marquage en nombre, obligatoire pour les humains, n'est pas marqué directement sur le nom, mais emploie des morphèmes distincts. On prendra soin de distinguer deux types de marquages :

❖ *Les pronoms et marques personnelles*

Ils correspondent aux cas où le nom N n'est pas explicité. Ils opposent généralement quatre formes différentes. C'est le cas pour les pronoms personnels *stricto sensu*, à toutes les personnes :

nēk 'tu', *kōmyō* 'vous deux', *kēm̄tēl* 'vous trois', *kimi* 'vous (>3)',
kē 'il/elle/cela', *kōyō* 'ils/elles deux', *kēytēl* 'ils/elles trois', *kēy* 'ils/elles (>3)'

mais aussi pour les suffixes personnels :

-n 'son', *-yō* 'leur (possesseur duel)', *-ytēl* 'leur (triel)', *-y* 'leur (possesseur >3)'

ou les pronoms déclaratifs :

amtan 'il...', *amtayō* 'eux deux...', *amtaytēl* 'eux trois', *amtay* 'ils...'

Diverses formes para-pronominales (pronoms jussifs, appellatifs, collectifs), sont cependant défactives, ne possédant pas de marque de singulier¹.

❖ *Les syntagmes substantivaux*

Lorsque le nom/substantif est explicité, ce dernier est précédé d'un morphème collectif (*yoge* ~ *tēlge* ~ *ige*) aux nombres non-singuliers [§D p.399]. Au singulier, les lexèmes substantivaux *stricto sensu* présentent leur forme nue, sans marque de nombre :

(∅) <i>m̄al̄m̄al</i>	'(une/la) fille'
<i>yoge m̄al̄m̄al</i>	'(les) deux filles'
<i>tēlge m̄al̄m̄al</i>	'(les) trois filles'
<i>ige m̄al̄m̄al</i>	'(des/les) filles'

Si le radical est un nom *stricto sensu*, le singulier est marqué par l'article *nA-*, lequel est exclu aux autres nombres :

<i>nA-lqōv̄ēn</i>	'(une/la) femme'
<i>yoge lōqōv̄ēn</i>	'(les) deux femmes'
<i>tēlge lōqōv̄ēn</i>	'(les) trois femmes'
<i>ige lōqōv̄ēn</i>	'(des/les) femmes'

employé non pour trois personnes, mais pour six formant un groupe homogène – une équipe de volley. Même si cet emploi élargi du triel fait nettement penser à son extension comme *paucal* dans les langues comme le fijien, il faut bien voir qu'il est très rare en mwotlap ; en temps normal, le triel correspond rigoureusement à trois personnes.

¹ Tous ces paradigmes (para-) pronominaux feront l'objet d'une présentation détaillée à partir de la p.371.

Comme on le sait, ce dernier cas ne concerne théoriquement que deux noms à référence humaine, *lqōvēn* ‘femme’ et *tīman* ‘homme, mâle’¹ ; mais il faut également y inclure tous les cas où un substantif est compatible avec l'article *nA-* (ex. *mālmāl* ~ *na-mālmāl* ‘jeune fille’)² : cet article commute toujours avec les morphèmes collectifs, au lieu de s'y combiner.

(b.2) Syntaxe du nombre

1. Les marques de nombre dans l'énoncé

Si le référent est un humain singulier, ou bien s'il est un non-humain [cf. (500) p.363], il est codé comme singulier partout dans l'énoncé : avec *nA-* ou zéro sur le lexème lui-même, avec *kē* comme pronom personnel 3SG, avec la marque *ni-* d'Aoriste 3SG, etc. :

- (505) *Nō-lōmgep su en, kē ni-van hiy imam no-no-ŋ.*
 ART-garçon petit COÉ 3SG 3SG:AO-aller à père ART-CPGén-3SG
 ‘Le petit garçon (il) se rendit auprès de son père.’

Si le référent est humain et non-singulier, les marques de nombre se substituent aux marques de singulier ; le cas échéant, le radical nominal (voire certains radicaux adjectivaux) prend sa forme de non-singulier ; l'Aoriste perd sa marque *ni-* de 3SG :

- (506) *Yoge lōmlōmgep susu en, kōyō (Ø-)van hiy imam no-no-γō.*
 H:DU garçon² petit² COÉ 3DU AO:aller à père ART-CPGén-3DU
 ‘Les deux petits garçons (ils) se rendirent auprès de leur père.’ [DUEL]
- (507) *Tēlge lōmlōmgep susu en, kēytēl (Ø-)van hiy imam no-no-γtēl.*
 H:TR garçon² petit² COÉ 3TR AO:aller à père ART-CPGén-3TR
 ‘Les trois petits garçons (ils) se rendirent auprès de leur père.’ [TRIEL]
- (508) *Ige lōmlōmgep susu en, kēy (Ø-)van hiy imam no-no-γ.*
 H:PL garçon² petit² COÉ 3PL AO:aller à père ART-CPGén-3PL
 ‘Les [>3] petits garçons (ils) se rendirent auprès de leur père.’ [PLURIEL]

Rappelons ici l'exception particulière que forment les syntagmes nominaux marqués par un numéral : cf. §(b.1) p.351. Par exemple, on opposera les énoncés suivants :

- (443) *N-et vōyō ni-van...* ‘Deux_{numéral} personnes *alla* (= allèrent)...’
 ART-personne deux 3SG:AO-aller
- (506) *Kōyō (Ø-)van.* ‘Eux deux_{pronom} *allèrent...*’
 3DU AO:aller
- (506)' *Yoge lōmlōmgep (Ø-)van.* ‘Les deux_{collectif} garçons *allèrent...*’
 H:DU garçon² AO:aller

¹ Le cas particulier de *et* ‘personne’ sera présenté au §(c) p.405 : le pluriel de *n-et* ‘une personne’ n'est pas ??*ige et* ‘les personnes’, mais *ige* ‘les gens’ (collectif seul).

² Cf. §(f) p.213.

2. Pluralité de l'agent, pluralité du procès

Par ailleurs, il arrive que le verbe lui-même se réduplique dans des énoncés à sujet pluriel, afin de marquer une pluralité / distributivité du procès lui-même :

- (508) *Ige lōmlōmgep susu en, kēy (Ø-)vanvan hiy imam no-no-y.*
 H:PL garçon² petit² COÉ 3PL AO:aller² à père ART-CPGén-3PL
 ‘Les petits garçons (ils) se rendirent chacun séparément auprès de leur(s) père(s).’

Mais ce type de réduplication verbale ne doit pas être mis sur le même plan que les autres marques de nombre énumérées plus haut (pronoms, réduplication des noms ou adjectifs...) :

- Le verbe n'est pas rédupliqué si le sujet est non-singulier, mais agit en groupe.
 → En (506)-(508), les enfants se rendent ensemble auprès de leur père : le verbe n'est pas rédupliqué ; il l'est en (508)', car le procès a lieu plusieurs fois séparément.
- Le verbe peut être rédupliqué même si le sujet est *humain singulier*, mais alors avec d'autres significations de la réduplication (ex. itératif...) :

- (505) *Nō-lōmgep su en, kē NI-vanvan hiy imam no-no-n.*
 ART-garçon petit COÉ 3SG 3SG:AO-aller² à père ART-CPGén-3SG
 ‘Le petit garçon (il) se rend régulièrement auprès de son père.’

- Le verbe peut être rédupliqué même si le sujet est *non-humain*, alors même que ce dernier est par ailleurs codé comme singulier. La valeur de "procès pluriel / distributif" est un des rares indices pour interpréter le référent comme étant multiple – mais ce n'est qu'un indice, qui n'est pas toujours fiable :

- (509) *Nō-mōmō gōh, kē ne-tegtegha.*
 ART-poisson DX1 3SG STA-différent²

[*lit.* Ce poisson, il est différent-différent.]

a) **interprétation distributive** :

‘Ce (type de) poisson se présente sous différentes formes / plusieurs variétés.’

b) **interprétation plurielle** :

‘Ces poissons sont différents les uns des autres.’

- (510) *Nē-qētēnge susu en, nēk vigiy e, tō kē NI-mlamlat.*
 ART-bois petit² COÉ 2SG AO:écraser COÉ alors 3SG 3SG:AO-briser²

[*lit.* Ce bois petit-petit, tu écrases, alors il se brise-brise.]

a) **interprétation intensive** (la réduplication porte sur le seul procès) :

‘La *toute petite* branche, tu l'écrases, et elle se brise *en mille morceaux*.’

b) **interprétation plurielle** (la réduplication porte sur le sujet) :

‘Tes brindilles, tu les écrases, et elles se brisent.’

En somme, la réduplication du verbe (et, dans une moindre mesure, celle de l'adjectif), doit être découplée des marques de nombre proprement dites. Outre sa possible interprétation numérique, ce procédé possède beaucoup d'autres valeurs d'ordre aspectuel, évaluatif, etc. [cf. §C p.141].

B. LES PRONOMS PERSONNELS

La référence aux personnes peut se faire soit au moyen d'un syntagme substantival explicite (ex. *yoge māmal* 'les deux filles'), soit au moyen d'un pronom anaphorique (ex. *kōyō* 'elles deux'). Dans ce dernier cas, le pronom de 3^{ème} personne entre dans un paradigme plus large, celui des pronoms personnels. Ces derniers servent à renvoyer à des personnes – ou exceptionnellement à des choses (3SG)– soit par déixis (1^{ère} et 2^{ème} personnes), soit par anaphore (3^{ème} personne).

Bien que le présent chapitre traite plus particulièrement du codage du nombre, nous présenterons ici toutes les questions, synchroniques ou diachroniques, morphologiques ou syntaxiques, relatives aux différents paradigmes de pronoms personnels.

1. *Quinze tiroirs morphologiques*

Comme la plupart des autres langues océaniques, le mwotlap ne distingue pas formellement le genre, et possède par exemple une seule forme de 3SG *kē* pour 'il' et 'elle'. Quant à la valeur non-humain, elle est tantôt codée par le même pronom *kē*, tantôt par une anaphore zéro [cf. §(c) p.638].

En revanche, le mwotlap a maintenu vivace une double distinction sémantique parmi ses marques personnelles :

- *distinction obligatoire de quatre nombres pour les humains* : singulier, duel, triel, pluriel. Cette distinction est obligatoire à toutes les personnes :
ex. *nēk* 'tu/toi', *kōmyō* 'vous deux', *kēmtēl* 'vous trois', *kimi* 'vous (> 3)'
- *distinction obligatoire entre deux types de première personne (hors singulier)*, dits "inclusive" (incluant l'interlocuteur) vs. "exclusive" (excluant l'interlocuteur)¹. On aura donc six façons de traduire le français 'nous', *i.e.* 3 nombres non-singuliers × 2 types de 'nous' :
{ moi + toi } : deux personnes [= *duel*] incluant l'interlocuteur [= *inclusif*] ⇒ *dō* ;
{ moi + lui + elle } : trois p. [= *triel*] excluant l'int. [= *exclusif*] ⇒ *kamtēl* ; etc.

Sachant que la première personne du singulier ('je') n'est pas concernée par l'opposition inclusif/ exclusif –contrairement à ce qui se passe dans les langues polynésiennes–, on obtient donc en tout pas moins de **quinze tiroirs morphologiques personnels** différents. Nous parlons de quinze "tiroirs morphologiques" et non de quinze "pronoms", car certains de ces tiroirs peuvent être associés à plusieurs formes, soit du fait d'allomorphismes particuliers à telle ou telle personne, soit du fait de l'opposition entre pronoms légers et pronoms lourds, etc. Par exemple, le "tiroir" unique de *nous exclusif duel* correspond à au moins quatre formes dans la langue : *kamtēl* ~ *kamamtēl* (pronom personnel léger) ; *ikamtēl* (pronom personnel lourd) ; *-mamtēl* (suffixe possessif 'notre').

¹ Queixalós (1998: 44), à juste titre, considère la première personne inclusive comme une "quatrième personne", qu'il serait ethnocentrique de fusionner avec l'une des trois autres. Par souci de lisibilité, nous n'avons pas fait ce choix, et continuerons à suivre l'usage, notamment répandu chez les océanistes, de "première personne inclusive" (1IN) vs. "première personne exclusive" (1EX).

2. Les pronoms sujet, objet, régime de prépositions

(a) Un paradigme polyvalent

Le Tableau 4.9 présente le paradigme standard des pronoms personnels du mwotlap.

Tableau 4.9 – Pronoms personnels du mwotlap : formes légères, sujet/objet

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	no / nok	kamyō	kamtēl	kem ~ kemem
1 INC		dō ~ dōyō	ēntēl ~ dētēl	gēn
2	nēk	kōmyō	kēmtēl	kimi
3	kē	kōyō	kēytēl	kēy

Les formes de ce tableau sont communes à trois fonctions syntaxiques : *sujet* d'un prédicat (notamment verbal) ; *objet* d'un verbe ; *régime* de préposition¹. Comme pour n'importe quel substantif, le rang exact des actants direct du verbe –i.e. la fonction sujet vs. objet– est indiqué exclusivement par l'ordre séquentiel SVO :

- (511) **Kē** < **m-et** > **nēk**. 'Il t'a vu.'
 1SG PFT-voir 2SG
- (511)' **Nēk** < **m-et** > **kē**. 'Tu l'as vu.'
 2SG PFT-voir 3SG

Au passage, on note l'absence de pronom réfléchi ou réciproque. Ces deux valeurs sont codées par les mêmes pronoms personnels en position de sujet et d'objet ; la valeur réfléchie est souvent –mais pas nécessairement– renforcée à l'aide d'un adjectif **lok** 'à nouveau, en retour (angl. *back*)' :

- (512) **Kēy** < **mu-wuh mat** > **kēy**. a) 'Ils se sont entretenus.'
 3PL PFT-frapper mort 3PL b) 'Ils se sont suicidés.'
- Kēy** < **mu-wuh mat LOK** > **kēy**. 'Ils se sont suicidés.'
 3PL PFT-frapper mort re- 3PL

(b) Quelques dissymétries sujet/objet

Le Tableau 4.9 indique en italique les formes qui sont réservées à la fonction *sujet* :

- (513) **Dō / Dōyō** < **so dam** > **kēy** ? 'On [toi + moi] va les suivre ?'
 1IN:DU PRSP suivre 3PL (i.e. 'On y va avec eux ?')
- Kēy** < **so dam** > ***dō / dōyō** ? 'Ils vont nous suivre [toi + moi] ?'
 3PL PRSP suivre 1IN:DU (i.e. 'Ils vont venir avec nous ?')
- Kēy** < **van qiyig** > **mi** ***dō / dōyō**. 'Ils vont venir avec nous [toi + moi].'
 3PL AO:aller HOD avec 1IN:DU

¹ Il s'agit principalement des trois prépositions suivantes, toutes suivies d'un syntagme substantival : **hiy** ('Datif à, chez, auprès de'), **mi** (Comitatif : 'avec'), **veg** (Causal : 'à cause de').

Le trait d'union ondulé (ex. *kem* ~ *kemem*) indique que, dans les fonctions syntaxiques où le choix est possible (ex. fonction sujet pour 1IN:DU et 1EX:PL ; toutes les fonctions pour 1IN:TR), ce choix s'effectue librement, *i.e.* n'est pas contraint syntaxiquement ou sémantiquement. Les raisons pour choisir la forme longue ou la forme brève semblent purement rythmiques, avec une vague nuance de lourdeur / insistance pour la forme longue¹. Il ne faut pourtant pas les confondre avec les "formes lourdes" que nous verrons plus loin.

(c) Le pronom de première personne singulier

En revanche, les deux variantes du pronom de 1SG *no* / *nok* ne sont pas tout à fait libres, mais en partie conditionnées par la nature du prédicat, et notamment de la marque aspecto-modale². Il faut distinguer trois cas de figure :

(c.1) Forme *nok* obligatoire pour les sujets 1SG :

- Prédicat à l'*Aoriste* ou à l'un des dérivés de l'Aoriste : *Prospectif*, *Suggestif*, *Prioritif*...

- (514) **Sōwō**, **nok/*no** < **m̄ōl** > **ēgēn !** 'Bon, je rentre chez moi.'
 EXCL 1SG AO:rentrer maintenant AORISTE
- (515) **Nok/*no** < **et bah tita en !** > 'Laisse-moi d'abord aller voir maman.'
 1SG AO:voir PRIO₁ mère PRIO₂ PRIORITIF

- Prédicat au *Présentatif* (statique ou kinétique), ou au *Rémansif* :

- (516) **Nok/*no** < **soksok si tō** > **kē agōh.**
 1SG chercher² aussi PRST 3SG DX1
 'Je suis justement en train de le chercher moi aussi.' PRÉSENTATIF STATIQUE

(c.2) Forme *no* obligatoire pour les sujets 1SG :

- Prédicat à l'un des temps affirmatifs realis : *Accompli*, *Accompli distant*, *Parfait*, *Prétérit*, *Statif* :

- (517) **No/*nok** < **no-gom** > 'Je suis malade.'
 1SG STA-malade STATIF
- (518) **No/*nok** < **may suwsuw tō** > 'Ça fait longtemps que je me suis lavé.'
 1SG AD₁ se.baigner AD₂ ACCOMPLI DISTANT

- Prédicats non verbaux (à valeur realis) : prédicats équatifs ou inclusifs (= substantivaux), prédicats locatifs³ :

- (519) **No/*nok** < **n-age ta-Franis** > 'Je suis français.'
 1SG ART-chose de-France

¹ À côté du couple fréquent *kem* ~ *kemem*, on entend principalement les formes "courtes" de duel *kamyō* et triel *kamtēl*. Pourtant, ces deux dernières formes présentent aussi des variantes "longues", extrêmement rares (hapax) : *kamamyō* et *kamamtēl*. Leur rareté s'explique par le fait que la forme "courte" possède déjà deux syllabes (au contraire du pluriel *kem*), ce qui est suffisant pour figurer en toutes positions.

² Les détails de ces marques aspecto-modales (marques TAM) apparaîtront au §1 p.692.

³ Ces prédicats équatifs et locatifs prennent également très souvent un pronom sujet de forme lourde : *Ino Vila* 'Je suis à Vila' ; *Ino Moses* 'Je suis Moses'. Cf. ex.(541) p.377.

- (520) **No/*nok** <Vila>. 'Je suis / j'étais / je serai à Port-Vila.'
 1SG Port.Vila

(c.3) Formes *no* et *nok* en variantes libres :

Toutes les autres marques aspecto-modales (prédicat à l'*Évitatif*, au *Futur*, au *Prohibitif*, au *Focus temporel*, à la négation...) acceptent **no** et **nok** comme deux variantes libres, sans différence de sens perceptible :

- (521) **No/Nok et-ēglal te.** 'Je ne sais pas.'
 1SG NÉG₁-savoir NÉG₂

Cette distribution **no/nok** s'interprète difficilement. En résumé, on voit que **nok** est incompatible avec les affirmations *realis*, ce qui suggère qu'il comporte en lui-même un élément (*-k ?) non-*realis*¹ ; mais les choses ne sont pas si simples, comme le prouve le cas du Présentatif, pourtant sémantiquement *realis* (?). Quoi qu'il en soit, nous considérerons ces deux formes comme deux allomorphes conditionnés par leur environnement syntaxique, et ne faisant pas l'objet d'un choix sémantique autonome : c'est pourquoi nous les gloserons '1SG' indifféremment.

3. *Pronoms légers vs. pronoms lourds*

(a) Pronoms personnels vs. substantifs

Nous avons vu que les pronoms personnels standards se rencontraient aussi bien en position sujet qu'en position objet, ou régime de certaines prépositions. En cela, ils commutent avec n'importe quel substantif, ex. **dokta** 'médecin' :

- (522) **Dokta** <m-et> **nēk.** 'Le médecin t'a vu.'
 médecin PFT-voir 2SG cf. (511)
- (522)' **Nēk** <m-et> **dokta.** 'Tu as vu le médecin.'
 2SG PFT-voir médecin cf. (511)'

Pourtant, les substantifs accèdent à certaines fonctions qui sont interdites aux pronoms personnels usuels. Ceci est vrai de la fonction vocative : alors que l'on peut interpeller quelqu'un **Dokta !** 'Docteur !', on ne peut pas le faire avec un pronom personnel ***Nēk !** 'Eh toi !' ; pour les nombres non-singuliers, le mwotlap possède des *pronoms appellatifs* réservés à cette fonction [§(b) p.393].

Par ailleurs, les pronoms personnels ne peuvent pas commuter avec les substantifs en position de possesseur, pour la bonne raison que le mwotlap possède un paradigme spécifique de suffixes personnels possessifs :

- (523) **ēntē-n dokta** 'le fils du médecin'
 fils-3SG docteur
- (524) ***ēntē-n no / inti-k** **le fils de moi* / 'mon fils'
 fils-3SG 1SG fils-1SG

¹ Nous proposons plus loin une hypothèse étymologique pour cette forme **nok** : cf. §(b.3) p.383.

Une autre fonction importante à laquelle accèdent directement les substantifs, est celle de prédicat :

- (525) **Ithi-k en, <dokta>.** ‘Mon frère est (un/le) médecin.’
frère-1SG COÉ médecin

Mais les pronoms personnels standard (sauf quelques formes longues) ne peuvent pas former un prédicat :

- (526) ***Ithi-k en, <kē>.** **Mon frère, c'est lui.*
frère-1SG COÉ 3SG

(b) *Forme des pronoms lourds*

Pour accéder à cette fonction prédicative, ces pronoms personnels doivent présenter une *forme lourde*, généralement caractérisée par une première syllabe *i-* : *no* → *ino*, *nēk* → *inēk*; *kē* → *ikē*...

- (526)' **Ithi-k en, <ikē>.** ‘Mon frère, c'est lui.’
frère-1SG COÉ 3SG:TON

L'opposition entre pronoms légers et lourds se retrouvent dans de nombreuses autres langues, par exemple en français : (*je, me*) ≠ *moi* ; (*il, le*) ≠ *lui*, etc.

Les formes lourdes ("toniques") des pronoms personnels sont citées dans le *Tableau 4.10*. On constate que le préfixe *i-* n'est obligatoire que pour les pronoms monosyllabiques, ce qui confirme la valeur aujourd'hui purement rythmique de ce *i*¹.

Tableau 4.10 – *Pronoms personnels du mwotlap : formes lourdes*

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	ino	(i)kamyō	(i)kamtēl	(i)kemem
1 INC		(i)dōyō	intēl~(i)dētēl	igēn
2	inēk	(i)kōmyō	(i)kēmtēl	(i)kimi
3	ikē	(i)kōyō	(i)kēytēl	ikēy

En dehors des pronoms personnels, le seul cas où l'on retrouve ce *i-* à valeur rythmique (forme lourde) est avec le pronom interrogatif *yē* ~ *hē* ‘qui ?’ : cf. §(f) p.378.

(c) *Conditions d'emploi des pronoms lourds*

Les formes lourdes sont donc obligatoires en position de prédicat :

- (527) **Igni-k <inēk> !** (*lit.*) ‘Mon mari, c'est toi !’
époux-1SG 2SG:TON (= je te veux pour mari !)
- (528) **No n-ēglal so bulsal mino <inēk> en.**
1SG STA-savoir que ami mon 2SG:TON COÉ
‘Je sais que mon meilleur ami, c'est *toi*.’

¹ Pour une hypothèse étymologique concernant ce préfixe *i-*, voir §(a.2) p.381.

- (529) **⟨Iyē⟩** **gōh ?** – **⟨Ino⟩**. ‘C'est *qui*, là (sur la photo...) ? – C'est *moi*.’¹
 qui:TON DX1 1SG:TON

Mais ces formes se rencontrent également dans d'autres positions syntaxiques, de façon soit obligatoire, soit optionnelle. En général, elles sont utilisées à la place des pronoms légers, à chaque fois que le constituant se trouve accentué ou mis en valeur, d'une manière ou d'une autre. Par exemple, en position de thème :

- (530) **Qasvay t-Āmeg, ikē** (/ *kē), **ēgnō-n** **⟨tateh⟩**.
 Q. de-Maewo 3SG:TON époux-3SG non.exist
 ‘Qasvay de Maewo, (*quant à*) *lui*, il n'avait pas de femme.’

- (531) **Ikemem gōh, kemem** **⟨et-ēglal te⟩** **kē**.
 1EX:PL:TON DX1 1EX:PL NÉG₁-savoir NÉG₂ 3SG
 ‘Nous autres, ici, nous ne le connaissons pas.’

- (532) **Ino gōh kē, na-he-k** **⟨Wotwē⟩**.
 1SG:TON DX1 ci ART-nom-1SG W.
 ‘(*Quant à*) *moi*, tel que tu me vois, je m'appelle Wotwê.’

...ou de postrhème :

- (533) **Kē ni-suwsuw galgalsi bah, ikē tiwag mi yoge yathēthē-n en.**
 3SG AO-se.baigner bien² finir 3SG:TON ensemble avec H:DU frères-3SG COÉ
 ‘Il se lava soigneusement le corps – (je veux dire) *lui* avec ses deux frères.’

...ou de sujet d'un énoncé elliptique (quasi-prédicat ?) :

- (534) **Ino āmag ! Ino āmag !** ‘*Moi* d'abord ! *Moi* d'abord !’
 1SG:TON avant 1SG:TON avant
- (535) **Wō kōmyō yē ?** – **Ohoo, ino** (/ *no*) **mahgē-k !**
 INTER 2DU qui non 1SG:TON seul-1SG
 ‘Et tu étais avec qui ? – Mais pas du tout, *moi* seul ! (= j'étais tout seul).’
- (536) **Ino mal bah. Inēk ēgēn !** ‘*Moi*, c'est fini. (À) *toi* maintenant !’
 1SG:TON ACP finir 2SG:TON maintenant

(d) **Pronoms lourds vs. légers : complémentarité et concurrence**

Ce pronom thématique / contrastif peut être suivi d'un sujet différent, comme dans l'énoncé (530) *lui, sa femme...* ; il peut être également suivi par le pronom léger correspondant, exactement comme le français *moi, je...* ou *lui, il...* :

- (537) **Ikē e, Wotwē e, ikē kē** **⟨na-tbunbun se⟩**.
 3SG:TON COÉ W. COÉ 3SG:TON 3SG ART-génie aussi
 ‘Or *lui*, Wotwé, *lui* aussi c'était un génie (fée masculine).’

¹ Nous démontrons ailleurs que dans les *prédicats équatifs avec déictiques*, de type (529), c'est bien le substantif qui forme le prédicat, et non le déictique : cf. §6 p.332.

- (538) **Kē ni-towtow n-eh, ba ino nok <lom>.**
 3SG AO-composer² ART-chanson mais 1SG:TON 1SG AO:infléchir
 ‘Lui il compose la chanson, et *moi* je suis là pour l'arranger / l'améliorer.’

Dans l'énoncé suivant, on remarque la succession de deux *kōmyō*, comparable au français *Vous, vous...* :

- (539) **Ino mahgē-k nok mitiy me gōh ;**
 1SG:TON seul-1SG 1SG AO:dormir VTF DX1
ba kōmyō, kōmyō mitiy lok hōw en.
 mais 2DU:(TON) 2DU AO:dormir côté (bas) COÉ
 ‘(C'est) *moi* seul (qui) dormirai ici ; (quant à) *vous deux*, vous dormirez là-bas.’

Il est également possible d'avoir un pronom lourd en position de sujet syntaxique¹ (même en présence d'un autre thème et/ou d'un prédicat explicite) :

- (540) **Alō ? Ino <Alex>.** ‘Allô ? C'est Alex.’
 allo 1SG:TON A. cf. n.3 p.373

La différence entre sujet léger et sujet lourd est alors affaire stylistique, le pronom lourd impliquant une mise en valeur plus grande – parfois difficile à traduire :

- (541) **Ēntē-n e, kē no-wok.** ‘Son fils, c'était un albinos.’
 enfant-3SG COÉ 3SG ART-albinos
Ēntē-n e, ikē no-wok. ≈ ‘Or, son fils, c'était un albinos.’
 enfant-3SG COÉ 3SG:TON ART-albinos

Lorsque le pronom est focalisé (ex. *C'est moi qui...*), il est normal que l'on utilise la forme lourde du pronom :

- (542) **Tō Iqet en, ikē <no-gōt nono-y>.**
 alors I. COÉ 3SG:TON ART-dieu POSS-3PL
 ‘Donc, Iqet, c'était leur dieu / *c'était lui* (qui était) leur dieu.’

En réalité, le plus surprenant est que la forme légère soit également permise dans ce cas :

- (543) **Inēk / Nēk a nēk galeg hiy no qele nen ?**
 2SG:TON / 2SG SUB 2SG AO:faire à 1SG comme DX2
 ‘C'est donc *toi* qui me fais des misères comme cela ?!’

Cette possibilité d'avoir une forme de *sujet* pour ce qui est sémantiquement un focus (marqué par *a*) pose un véritable problème syntaxique, car elle empêche d'analyser ces structures focalisantes comme un syntagme prédicatif².

¹ En revanche, les pronoms lourds sont incompatibles avec les positions d'*objet* et de *régime de prépositions* :
 **Kē m-et ino* ‘il a vu moi’ / **Kē mo-boel veg ino* ‘il est en colère à cause de moi’.

² Les structures de focalisation ont été évoquées au §2 p.316.

(e) **Quasi et pseudo symétries**

On observe souvent des parallélismes apparents entre formes lourdes, quand bien même elles ne correspondent pas exactement aux mêmes fonctions. Par exemple, dans l'énoncé suivant, *inēk* est la tête d'un syntagme prédicatif (cf. la négation), alors que *ino* est formellement un thème contrastif. Malgré cette dissymétrie syntaxique, l'énoncé constitue bien un diptyque du point de vue sémantique :

- (544) **Ohoo**, <et-*inēk* **te**>, *ino* **no** <**ta-dam** **qiyig**> **kē** !
 non NÉG₁-2SG:TON NÉG₂ 1SG:TON 1SG FUT-suivre HOD 3SG
 'Ah non, *ce n'est pas toi* ! (*C'est*) *moi (qui)* partirai avec lui !'

Parfois, il est possible de montrer que ces pseudo-parallélismes diffèrent par leurs propriétés. Par exemple, en (545), le pronom lourd *ino* (sujet accentué avec prédicat explicite) peut être remplacé par un pronom léger *no* ; alors que le pronom *inēk* (sujet d'un prédicat elliptique) ne le peut pas. De façon frappante, on retrouve exactement la même pseudo-symétrie dans la traduction française :

- (545) *Ino* **itōk**, **ba** *inēk* ? 'Moi ça va bien, et *toi* ?'
 1SG:TON être.bon mais 2SG:TON
No **itōk**, **ba** *inēk* ? 'Je vais bien, et *toi* ?'
 1SG être.bon mais 2SG:TON
 No* **itōk, **ba** *nēk* ? **Je vais bien, et tu* ?
 1SG être.bon mais 2SG

(f) **L'interrogatif 'qui' : léger vs. lourd**

(f.1) **Parallélismes entre pronoms**

Comme nous l'avons mentionné brièvement plus haut, le couple *forme légère* / *forme lourde* (préfixée en *i-*) ne se retrouve qu'avec un seul mot : le pronom interrogatif *yē* ~ *hē* 'qui' ¹. Ce parallélisme morphologique avec les pronoms personnels est d'autant moins étonnant, que tous ces morphèmes commutent dans la plupart des contextes syntaxiques : à chaque question en *qui* (ex. *C'est qui* ?, *C'est pour qui* ?, *Elle est avec qui* ?), il sera toujours possible de répondre, par exemple, par un anaphorique de 3SG comme *lui* (*C'est lui* ; *C'est pour lui* ; *Elle est avec lui*...).

Or, on constate que la distribution des formes légères vs. lourdes de ce pronom *yē* / *iyē* se superpose rigoureusement à celle des pronoms personnels. On trouvera *yē* (ou *hē*) dans les contextes où l'on trouve les formes du type *kē*, par exemple en sujet, en objet, en régime de préposition :

- (546) *Hē* <**ma-kay** **mat**> **kē** ? 'Qui l'a assassiné (d'une flèche) ?'
 qui PFT-piquer mort 3SG

¹ La forme *hē*, la plus ancienne (< POC **sei*), est aujourd'hui obsolète, et employée surtout comme indéfini ; en ce qui concerne les énoncés interrogatifs, elle est nettement concurrencée par la forme *yē*. Cette forme *yē* (supposant un ancien **r* > *y*) provient sans doute d'une ancienne forme de pluriel **iyhē* < *irhē* < **i ra sei* (cf. n.2 p.395) ; cette hypothèse est confirmée par la description que Codrington donne du mwotlap au siècle dernier : "*The, he who?*, Plural *irhe*." (Codrington 1896: 314).

- (547) **Hoy ! Yē** ⟨hay l-ēm⟩ ? ‘Ohé ! *Qui* y a-t-il dans la maison ?’
 EXCL qui (dedans) dans-maison
- (548) **John** ⟨me-lep⟩ **yē** ? ‘John a choisi *qui* (comme épouse) ?’
 J. PFT-prendre qui
- (549) **Nēk** ⟨mo-hohole⟩ **mi yē** ? ‘Tu discutais avec *qui* ?’
 2SG PFT-parler² avec qui
- (550) **Nēk** ⟨so lep⟩ **van hiy yē** ? ‘Tu veux le donner à *qui* ?’
 2SG PRSP prendre ITIF à qui

Inversement, la forme lourde *iyē* ~ *ihē* est obligatoire lorsque le constituant interrogatif occupe une place "tonique", normalement réservée aux formes lourdes. Ceci est vrai pour la place de prédicat :

- (551) **Ithi en,** ⟨iyē / *yē⟩ ? ‘Ton frère, c'est qui ?’
 frère-1SG COÉ qui:TONIQ
- (552) **Na-he** ⟨iyē / *yē⟩ ? ‘Comment t'appelles-tu ?’
 ART-nom:2SG qui:TONIQ [lit. Ton nom, c'est qui ?]

Même si la structure thématique –qui suppose un référent connu– est impossible avec *qui* (cf. français **Qui, il viendra...?*), en revanche on retrouve certains cas de *sujet contrastif* ou focalisé, etc. :

- (553) **Nok suwyeg nō-bōl en ; ba et tog so ihē** ⟨te-lep⟩ **aṃag !**
 1SG AO:jeter ART-ballon COÉ mais AO:voir SUG que qui:TON FUT-prendre avant
 ‘Je jette le ballon : voyons donc *qui* l'attrapera en premier !’
- (554) **Iyē a mo-tow na-ha-n en ?**
 qui:TON SUB PFT-composer ART-nom-3SG COÉ
 ‘Qui est-ce qui a composé cette chanson ?’

De même, *iyē* est obligatoire chaque fois que le prédicat est elliptique [cf. (545)]. Ceci s'observe en particulier dans les codas interrogatives très fréquentes en mwotlap, du type *Tu peux inviter John, ou bien qui ?* (= ...*John, par exemple*) :

- (555) **Tō nok** ⟨vēhge⟩ **iplu-k vitwag, si so ithi-k, si so iyē ?**
 alors 1SG AO:demander copain-1SG un ou ou frère-1SG ou ou qui:TON
 ‘En cas de doute, je n'ai qu'à interroger un ami, ou mon frère, par exemple [...ou *qui* ?]’

Alors que sa fonction syntaxique d'*objet* du verbe aurait dû normalement exclure la forme lourde *iyē* [cf. (548)], celle-ci se retrouve au contraire imposée par l'organisation de la phrase, sous forme de propositions coordonnées à ellipse du prédicat.

(f.2) L'interrogatif comme révélateur syntaxique

Par ailleurs, ce pronom interrogatif *qui* présente un intérêt particulier : il apparaît dans certains contextes d'où les pronoms personnels sont exclus. De ce fait, le pronom interrogatif fournit un test utile pour apprécier la portée de l'opposition lourd/léger, là où les pronoms personnels ne donnent aucune information.

Un premier contexte où les pronoms personnels ne fonctionnent pas, nous l'avons vu plus haut, est le syntagme possesseur [cf. ex.(523) p.374]. En revanche, l'interrogatif *qui* commute sans difficulté avec n'importe quel substantif ; il offre alors toujours sa forme légère *yē* :

- (556) **Na-ha-n** *yē* **gōh** ? 'C'est la chanson [*lit.* le nom] de qui, ça ?
 ART-nom-3SG qui DX1
- (557) **Kē** **m-ētan** **ēntē-n** *yē* ? (*lit.*) 'Elle est enceinte de l'enfant de qui ?
 3SG PFT-enceinte enfant-3SG qui (FÇS ...enceinte de qui ?)

De façon intéressante, cette répartition des formes *yē* / *iyē* permet d'opposer des énoncés par ailleurs identiques. Dans les deux phrases suivantes, c'est la forme de l'interrogatif, et elle seule, qui permet d'identifier le prédicat, et donc l'interprétation sémantique qui convient :

- (558) **Juli** **en,** <**ēntē-n** *yē*> ? 'Et cette Julie, c'est l'enfant de qui ?
 J. COÉ enfant-3SG qui
- ≠ **Juli** **en,** **ēntē-n** <*iyē*> ? 'Et cette Julie, son enfant, c'est qui ?
 J. COÉ enfant-3SG qui:TON

L'autre structure dans laquelle l'interrogatif *qui* commute régulièrement avec les substantifs – mais pas les pronoms personnels –, s'appelle le Duel associatif [§(b.2) p.390]. Sans entrer dans les détails ici, nous mentionnerons seulement la paire minimale suivante ; encore une fois, c'est la forme de l'interrogatif qui seule permet de calculer l'extension du syntagme prédicatif :

- (559) **Wō** <**kōmyō** *yē*> ? 'Vous-deux *qui* ?' (= Tu étais avec qui ?)
 INTER 2DU qui duel associatif
- ≠ **Wō** **kōmyō** <*iyē*> ? 'Vous-deux, vous êtes qui ?'
 INTER 2DU qui:TON simple duel + prédicat

4. Note historique sur les pronoms personnels

À l'issue de cette présentation synchronique du système des pronoms personnels en mwotlap, il peut être utile de donner quelques indications sur le parcours historique qu'ont connu les formes de ces pronoms.

(a) Le double décalage des formes toniques

(a.1) Perte des anciens affixes personnels

À quelques détails près, le mwotlap utilise le même paradigme de pronoms personnels pour la fonction sujet – avant le verbe – et pour la fonction objet – après le verbe. En cela, le mwotlap a fait preuve d'innovation par rapport aux langues conservatrices comme le mota, ou la plupart des langues NCV : ces dernières maintiennent en effet l'ancien paradigme de suffixes réservé jadis (ex. en POc) à la position d'objet. L'innovation apparaît plus clairement si l'on considère deux énoncés simples dans une langue conservatrice du sud-Santo, l'*araki* (François à *paraître* a). Celle-ci code les sujets personnels au moyen de clitiques internes au syntagme verbal, et les objets au moyen de suffixes sur le verbe :

- (560) <Mo lesi-ko.> 'Il t'a vu.'
 3SG:REAL voir-2SG
- (561) <Om lesi-a.> 'Tu l'as vu.'
 2SG:REAL voir-3SG

Comparons-les à leur traduction en mwotlap :

- (560)' **Kē** <m-et> **nēk.** 'Il t'a vu.'
 1SG PFT-voir 2SG
- (561)' **Nēk** <m-et> **kē.** 'Tu l'as vu.'
 2SG PFT-voir 3SG

Comme on le voit, le mwotlap a standardisé son paradigme pronominal sous la forme de *mots phonologiquement autonomes* (≠ affixes), et devenus externes au syntagme verbal.

(a.2) L'usure des formes marquées

Le plus intéressant est de savoir comment s'est déroulé le processus historique aboutissant à la situation moderne ; or, ceci ne semble pas trop difficile à imaginer. Sous l'effet, notamment, de l'accent tonique, dont on a déjà vu les ravages dans le domaine morphologique [§(a) p.86], le mwotlap rendait de plus en plus caduques les anciens suffixes d'objets (tout en maintenant par ailleurs les suffixes possessifs) ; aussi fallait-il les renforcer avec les formes fortes des pronoms, *i.e.* les anciennes "formes lourdes" des pronoms personnels. Ceci apparaît mieux si l'on reprend l'énoncé (561)-(561)', en lui ajoutant un topic contrastif (sous la forme d'un pronom personnel lourd) :

- ARA **Niko**, <om lesi-a.> 'Toi, tu l'as vu.'
 2SG:TON 2SG:REAL voir-3SG **niko** = pronom lourd ; **om** = pronom léger
- MTP **Inēk**, **nēk** <m-et> **kē.** 'Toi, tu l'as vu.'
 2SG:TON 2SG PFT-voir 3SG **inēk** = pr. lourd ; **nēk** (< *niko) = pr. léger

On voit ce qui s'est passé : à force d'être employées en renfort des formes affixales, les anciennes formes lourdes du pré-mwotlap (ex. *ni-ko¹) ont fini par se banaliser ; elles sont passées du statut de forme marquée (lourde, tonique) à celle de marque personnelle non-marquée (légère, neutre) : *niko > **nēk**.

Le phénomène correspond trait pour trait au fameux principe du "markedness shift" dont parle Dik (1989: 41) : car tandis que les anciennes formes marquées *niko prenaient la place des affixes désormais disparus, la nécessité (cognitive ? structurale ?) s'est fait sentir de disposer d'un nouveau paradigme de formes lourdes. Le mwotlap a comblé ce manque en utilisant l'ancien préfixe personnel **i**, qui en pré-mwotlap se combinait probablement avec tous les substantifs, y compris les pronoms² ; il en est résulté les formes longues du *Tableau 4.10* p.375 : **ino** < *i nau ; **inēk** < *i niko, etc. Au bout du compte, l'ancien couple { *ko ;

¹ Ces anciennes formes lourdes, qui remontent au moins au niveau du PNCV, consistaient en partie (du moins au singulier) en la combinaison d'un préfixe *n(i)- avec les suffixes personnels d'objet *-au '1SG', *^ugo '2SG', *-a '3SG', *-ra '3PL' ⇒ *nau 'moi', *ni^ugo 'toi', *nia 'lui/elle', *nira 'eux/elles' ; ces formes sont conservées quasiment telles quelles dans des langues modernes comme le mota ou le tangoa.

² Le préfixe *i* en mota (Codrington 1885: 257) ou *e* en mosina (données personnelles), sont ainsi tous deux demeurés productifs. Cf. §(e) p.208.

niko* } –qu'on trouve encore en araki– a été finalement remplacé par un nouveau couple { *nēk* ; *inēk* }. Du fait de la réduction syllabique si caractéristique du mwotlap moderne, on constate que la forme légère présente à chaque fois une seule syllabe (ko* / *nēk*), et la forme lourde deux syllabes (**niko* / *inēk*) : la logique du système s'est donc maintenue au fil des transformations historiques.

(b) *Étymologie des pronoms personnels*

Brièvement, nous indiquerons ici l'étymologie des pronoms personnels du mwotlap¹. Ces pronoms reflètent fort régulièrement les reconstructions données par Clark (2000) pour le PNCV ; s'il existe des irrégularités avec, par exemple, le proto-océanien ou le proto-austro-nésien, elles ne doivent pas être imputées au mwotlap lui-même, mais à des innovations antérieures au PNCV.

(b.1) *Tableau général*

Tableau 4.12 – *Étymologie des pronoms personnels : du PNCV au mwotlap*

<i>sens</i>	<i>POc</i>	<i>PNCV</i>	<i>mwotlap</i>
'1 SG'	* <i>au</i> / <i>aku</i>	* <i>nau</i>	<i>no</i>
'2 SG'	*[<i>i</i>]ko[<i>e</i>]	* <i>ni^ogo</i>	<i>nēk</i>
'1INC'	* <i>kita</i>	* <i>kiⁿda</i>	<i>gēn</i>
'1EXC'	* <i>kamami</i>	* <i>^oga(ma)mi</i>	<i>ke(me)m</i>
'2 non-SG'	* <i>kamiu</i>	* <i>^ogamuyu</i>	<i>kimi</i>
'duel'	* <i>rua</i>	* <i>-rua</i>	<i>-yō</i>
'triel'	* <i>tolu</i>	* <i>-tolu</i>	<i>-tēl</i>
'pluriel'	* <i>ra</i>	* <i>-ra</i>	<i>-y</i>

Pour les correspondances phonologiques régulières entre POc/PNCV et mwotlap, le lecteur se reportera au §B p.84.

(b.2) *Les formes de pluriel : épenthèses et aphérèses*

Les règles historiques de réduction syllabique et d'accentuation permettent de comprendre le vocalisme des formes de 1EXC :

- Formes brèves :
 - '1EX:PL' **^ogámi* > *kem* ;
 - '1EX:DU' **^ogámi rúa* > *kamyō* (maintien du timbre de **á* : cf. article *nA-*)
 - '1EX:TRI' **^ogámi tólu* > *kamtēl* (idem)
- Formes longues :
 - '1EX:PL' **^ogamámi* > **kmem* → *kemem* (avec insertion)
 - '1EX:DU' **^ogamámi rúa* > **kmamyō* → *kamamyō* (idem)
 - '1EX:TRI' **^ogamámi tólu* > **kmamtēl* → *kamamtēl* (idem)

¹ Au §2 p.466, nous proposons de semblables hypothèses historiques concernant les suffixes de possession.

De même pour 2PL : *^ʎgamúyu / *^ʎgamú > *kmi → **kimi** (avec insertion). Le vocalisme du duel **kōmyō** et du triel **kēm̄tēl**, manifestement une forme de copie vocalique, s'explique plus difficilement.

Pour ce qui est des pronoms de ‘nous inclusifs’, on a régulièrement

‘1INC’ *kiⁿda > *γiⁿda > *γiⁿd → **gēn**

comme le phonème /ⁿd/ ne se manifeste plus comme tel, en synchronie, sur cette dernière forme, nous avons choisi de la noter **gēn** – au contraire de Codrington qui emploie une orthographe étymologique *gēd*¹. On opposera cette forme de pluriel aux deux autres nombres, qui ont connu une aphérèse de la première syllabe *ki- :

‘1IN:DU’ *kiⁿda rúa > *ⁿda rúa > *ⁿdru → *ⁿduro (insertion) = **dōyō**

‘1IN:TRI’ *kiⁿda tólu > *ⁿda tólu > *ⁿdtl → *ⁿditl (idem) = **dētēl**

La forme **dō** résulte d'une apocope récente de **dōyō** (en position atone de sujet) ; et la variante **ētēl** résulte manifestement de l'agglutination de l'ancien préfixe **i** (?), avec assimilation / harmonisation vocalique (?), et absence normale d'insertion entre ⁿd et t :

‘1IN:TRI’ **iⁿda tólu > **iⁿdtl = **ētēl**

Aucune de ces formes ne présente donc de problème particulier de reconstruction.

(b.3) La première personne singulier : un vestige inattendu ?

En ce qui concerne la première personne du singulier, on notera d'abord que le passage de **nau* à *no* est irrégulier, et a donc dû avoir lieu plus tôt que les autres changements **au* > *e*. Par ailleurs, la variante de 1SG **nok** [cf. §(c) p.373] rappelle nettement le suffixe possessif **-k** ‘mon’. Du point de vue sémantique / syntaxique, il serait plus vraisemblable d'y voir un vestige d'une très ancienne marque de 1SG *sujet* datant du proto-océanien, de forme probable *^ʎgu ~ *ku. Dans cette hypothèse, **nok** résulterait de l'amalgame de **nau k(u)*, que l'on pourrait gloser en français *moi je* – avec une forme lourde **nau*, suivie d'une forme légère **ku* ; ceci expliquerait pourquoi on ne rencontre **nok** qu'avant un prédicat verbal, et jamais devant un prédicat nominal [p.373]. Si notre suggestion est correcte, alors elle fournirait un contre-exemple aux conclusions de Clark (1985: 208) sur la disparition de ce morphème dans toutes les langues du Nord-Centre Vanuatu :

"POc *(*ʎ*)ku, first person singular subject pronoun, is replaced by PNCV *na. (...) Of the NCV languages for which grammatical data are available, an overwhelming majority have 1psg subject pronouns of the form *n(V)*, *na* being the most common form. None of the pronoun forms suggest a retention of *(*ʎ*)ku. This innovation therefore seems quite well supported."

(b.4) La troisième personne : un amalgame de deux marques ?

Quant au pronom de troisième personne **kē**..., il pourrait bien s'agir de la fusion de deux morphèmes. D'un côté, le pronom de 3SG est homophone, en synchronie, avec le post-clitique déictique **kē** à valeur proximale (‘ci, ici, celui-ci’)², cf. mota *ke* ~ *kei* ; il ne serait pas étonnant qu'un anaphorique de 3SG provînt d'un déictique – cf. le français *il* < **ille*. Par ailleurs, la série **kē** – **kōyō** – **kēytēl** – **kēy** est strictement parallèle à des formes de 3^{ème}

¹ Ou plutôt *ged*, en distinguant mal les phonèmes vocaliques. Voir aussi §(b.3) p.73.

² Cf. §(b.6) p.297.

personne en **n*- dans les langues voisines : ex. mosina *nē* – *nōrō* – *nōrtōl* – *nēr* ; or, ces dernières formes posent moins de problèmes étymologiques : ex. *nē* < **ni-a* ; *nēr* < **ni-ra*.

Notre hypothèse historique est la suivante : alors qu'il possédait une série en **n*- comparable au mosina, le mwotlap a développé l'usage du déictique *kē* (< **kei* ?) pour renvoyer à une personne, en sorte que cette forme *kē* est entrée en concurrence avec le pronom ancien **nē* (< **nia*). Dans un second temps, encouragés par la convergence vocalique [ki]-[ni], les locuteurs du mwotlap auront développé, par analogie avec la série en **n*-, des formes en **k*- pour le non-singulier, d'où : *kē* – (*kōrō* >) *kōyō* – (*kērtēl* >) *kēytēl* – *kēr* > *kēy*¹.

(b.5) Un ancien préfixe sujet devenu marque aspectuelle

Malgré cette réfection, le mwotlap a gardé une trace unique des anciennes marques personnelles en **n*- : il s'agit du préfixe *ni*- de 3SG réservé à l'Aoriste (et à ses dérivés) – ex. *nok van* 'je vais...', *nēk van* 'tu vas...', *kē ni-van* 'il va...'. Le même morphème fonctionne encore comme un pronom sujet dans une langue comme le mota, dans l'alternance des indices 3SG *ineia*, *neia*, *ni*, *a* (Codrington 1896: xvi) :

"*ni* – pers. pron. sing. 3 he, she, it; always the subject; always in subjoined clause, in potential, optative sentences; used also in indicative." (Codrington 1896: 99)

Cette description sémantique rappelle beaucoup les propriétés de l'aoriste mwotlap [§A p.795]. Or, de façon remarquable, ce morphème *ni*, qui commutait avec d'autres indices personnels sujets, était si fortement associé à ces valeurs aoristiques, qu'il a été réinterprété, en mwotlap, comme un préfixe aspecto-modal (TAM). Aujourd'hui, *ni*- ne commute plus avec les marques de sujets, mais avec les marques TAM de la langue : cf. *Aoriste kē ni-van* 'il va/alla/qu'il aille...' ≠ *Parfait kē ma-van* 'il est allé'.

Aussi analyserons-nous ce *ni*- non pas comme un pronom sujet, mais comme la marque de l'Aoriste – même si elle est réservée, il est vrai, à la 3^{ème} personne du singulier². Cf. §(c) p.695.

5. Le non-singulier associatif

Nous clorons cette étude sur l'analyse d'un point remarquable du mwotlap, et qui se rapporte tout autant à la problématique du nombre qu'à celle des pronoms personnels : le *non-singulier associatif*. Nous verrons notamment le cas particulier du duel associatif, et sa remarquable grammaticalisation en morphème de coordination.

(a) Le non-singulier associatif

Nous commencerons par envisager une tournure commune aux trois nombres non-singuliers (duel, triel, pluriel), le *non-singulier associatif*.

¹ Nous ne plaçons pas d'astérisque sur les anciennes formes en /r/, car elles sont attestées telles quelles chez Codrington (1885: 312) : *ke*, *koro*, *kertel*, *ker*.

² Le problème est très comparable à la question du suffixe 3SG:PRÉSENT *-s* de l'anglais. Bien qu'il s'agisse anciennement d'un suffixe personnel référent au sujet, on peut faire valoir qu'aujourd'hui ce suffixe sert surtout à coder la valeur TAM de *présent* par opposition aux autres marques, avec lesquelles il commute (le sujet étant obligatoirement marqué par ailleurs) : *he cooks* ≠ *he cooked* ≠ *he should cook*, etc.

(a.1) Morphosyntaxe de la structure

Une structure extrêmement courante consiste à associer un substantif [+ humain], initialement singulier, à un pronom personnel léger de 3^{ème} personne non-singulier, en abrégé PPNS (duel *kōyō*, triel *kēytēl*, pluriel *kēy*). Le résultat de cette combinaison est un nouveau syntagme substantival, de structure { Substantif_{Singulier} + pronom_{Non-singulier} }, et glosable ainsi : "X et les siens, X et les autres, le groupe constitué autour de X". Ce nouveau syntagme est lui-même non-singulier, comme le prouve l'absence de préfixe *ni-* ('AO:3SG') sur le verbe qui suit :

- (562) [Maikol *kēy*] so Ø-*mōl* qiyig me. (*so *ni-mōl*)
M. 3PL PRSP AO:rentrer aujourd'hui VTF
'Michaël et les autres (et les siens / et sa famille...) vont [**va*] rentrer ce soir.'

Du point de vue du nombre, le syntagme { *X* + PPNS } se comporte donc de la même façon que PPNS seul ; le substantif *X* sert seulement à donner un "centre" au groupe désigné par ce pronom anaphorique.

Par ailleurs, on notera que le syntagme substantival en { *X* + PPNS } est compatible avec toutes les fonctions des substantifs : sujet, objet, régime de préposition, possesseur, prédicat équatif :

- (563) No m-et [Maikol *kēy*]. 'J'ai croisé Michaël & les autres'
1SG PFT-voir M. 3PL *substantif objet*
- (564) tita no-n [Maikol *kēy*]. 'la mère de Michaël & les autres'
mère POSS-3SG M. 3PL *substantif possesseur*
- (565) Iyē nen ? – <Maikol *kēy*>. 'C'est qui, là ? – C'est Michaël & les autres.'
qui:TON DX2 M. 3PL *substantif prédicat*

Ces deux derniers énoncés sont d'autant plus intéressants, que les pronoms personnels légers (ex. *kēy*) sont en eux-mêmes incompatibles avec ces fonctions : ex. **tita no-n [kēy]* 'la mère d'eux'.

Ainsi, la structure en { *X* + PPNS } combine les propriétés syntaxiques du substantif (ex. *Maikol*) avec les caractéristiques numériques du pronom qui l'accompagne (ex. pluriel *kēy*).

(a.2) Une interprétation contextuelle

Avec le pluriel *kēy*, on a souvent la valeur "X et sa famille" :

- (566) l-*ēṁ* no-n [Mosēs] 'chez Moses'
dans-maison CPGén-3SG M. [lit. dans la maison de Moses]
- l-*ēṁ* no-n [Mosēs *kēy*] 'chez M. et les siens, dans la famille de M.'
dans-maison CPGén-3SG M. 3PL [lit. dans la maison de Moses eux]

Mais cette interprétation familiale n'est qu'une possibilité parmi d'autres. D'une façon générale, *kēy* donne l'instruction à l'auditeur : *Ne te représente pas seulement le X que je mentionne, mais reconstitue le groupe de personnes autour de ce X, tel qu'il soit pertinent dans le contexte de mon discours*. Certes, si je remplace *Mosēs* par *dokta* dans l'énoncé précédent, il y a de fortes chances que l'on retrouve le même sens *l-ēṁ no-n dokta kēy* 'dans la maison du médecin-et-de-sa-famille'. Mais dans un autre contexte, par exemple si je

rassure quelqu'un qui vient de se blesser, le même syntagme *dokta kēy* aura une autre signification :

- (567) [**Dokta kēy**] **so van me.** 'Le médecin *et son équipe* vont arriver.'
 médecin 3PL PRSP AO:aller VTF

Selon le contexte, *X + kēy* pourra signifier "X et ses amis", "X et son équipe (au volley)" ou simplement "X et ceux qui étaient là ce jour-là, réunis dans la même activité". Il n'y a donc aucune spécialisation de *X + kēy* dans une signification particulière, familiale ou autre.

(a.3) Nombre du pronom et effectif du groupe

Les trois nombres non-singulier du mwotlap permettent de distinguer les groupes selon leur effectif exact. Le pluriel *kēy* ne sera employé, comme on peut s'y attendre, que pour des groupes d'au moins quatre personnes. S'il s'agit de trois individus, on emploie obligatoirement le triel *kēytēl* : par exemple, *dokta kēytēl* 'le médecin eux-trois' signifiera 'le médecin et ses deux assistants', ou 'le médecin, sa femme et son fils' – mais pas **les trois médecins* (cf. infra).

Au passage, on note qu'en mwotlap, la coordination 'X et Y' ne se traduit jamais par une structure juxtaposée **XY*, en sorte que *dokta kēy* ne peut pas s'interpréter 'le médecin et eux'. De toute façon, les formes de triel ou de duel montrent que cette interprétation est également fautive du point de vue sémantique : car *dokta kēytēl* ['le médecin *eux-trois*'] renvoie en tout à trois personnes, alors que *dokta ba kēytēl* 'le médecin et eux trois' en impliquerait quatre.

Enfin, il est très usuel d'employer le duel *kōyō* pour désigner un couple d'individus à partir d'un seul de ses membres. Selon le contexte, *X + kōyō* sera interprété comme 'X et son ami / collègue / épouse / enfant / frère...':

- (568) [**Imam kōyō**] **itōk ?** 'Papa *eux-deux* (= p. & maman...) vont bien ?'
 père 3DU être.bon
- (569) **Ave [inti kōyō] ?** 'Où est ton fils *eux-deux* (= & son copain) ?'
 où enfant:2SG 3DU **Où sont tes deux enfants ?*
- (570) **Ba [Jon kōyō] ave ? – [Jon kōyō] a~ Vētiboso.**
 mais J. 3DU où J. 3DU LOC (*village*)
 'Au fait, où sont *John eux-deux* (= John & sa femme) ? – *John eux-deux* sont à Vētiboso.'

❖ Note sur le vouvoiement

On notera au passage un emploi très particulier de cette structure, celle qui emploie le terme de parenté *qēlge~* 'beau-père (*ego* H/F), belle-mère (*ego* H), gendre (*ego* H/F)'. Certes, le syntagme *qēlge-k kōyō* peut parfaitement désigner deux personnes : 'mon beau-père *eux-deux* [= & ma belle-mère / & son ami...] ~ mon gendre *eux-deux* [= & son copain...]'. Mais ce syntagme au duel est également d'usage pour désigner une seule personne, dans une sorte de vouvoiement qui est réservé aux relations par mariage¹ :

¹ Pour s'adresser à la même personne, on emploie également le duel de l'appellatif *yohē* 'vous deux' : cf. (589) p.394.

- (571) [Qēlge-k] itōk ? ‘Mon beau-père se porte-t-il bien ?’
beau.père être.bon [style FAMILIER]
- [Qēlge-k kōyō] itōk ? ‘Mon beau-père se porte-t-il bien ?’
beau.père 3DU être.bon [style RESPECTUEUX: *lit.* mon beau-père eux-deux]

Cette formule *qēlge-k kōyō* –et les prescriptions morales qui l'accompagnent– est tellement prégnante, qu'elle s'est pour ainsi dire substituée à la forme simple *?qēlge-k*. Ceci ne concerne cependant surtout le possesseur de 1^{ère} personne (*-k*), *i.e.* le cas où je parle de / à mon propre parent par mariage ; pour les autres possesseurs, la tournure est moins fréquente : *qēlga-n* ‘son beau-père/gendre’ / *?qēlga-n kōyō*. De même, le vouvoiement est plus rare avec les autres termes de parenté par mariage : *yoqlēg* ‘belle-mère (*ego* F)’ ou *tawayig* ‘bru (*ego* H/F)’ ne sont pas attestés avec *kōyō*.

(a.4) Parallèles et dissymétries typologiques

La structure en *X + PPNS* fait inmanquablement penser à une tournure similaire, à la fois par la forme et par le sens, dans plusieurs langues du monde. Cette tournure est appelée *Pluriel associatif*¹. Voici comment Edith Moravcsik définit cette structure :

The *associative plural* construction consists of a noun N – usually a proper name or a kinship term – and a marker, often the same as the regular plural marker of the language. The meaning is ‘N and his family (or friends; or associates)’. An example is Japanese: *Tanaka-tachi* ‘Tanaka and his friends’.

(Moravcsik, ALT 2001)

Un autre cas célèbre est le chinois mandarin *men* ; une discussion collective sur le forum de l'Association of Linguistic Typology (août 2001) a permis de révéler des structures analogues dans de nombreuses langues : en amharique (Goldenberg), en nivkh (Abondolo), dans plusieurs langues caucasiennes (Schulze), etc. James Gair cite l'énoncé suivant en singhalais de Sri Lanka :

- SGH *Amma-laa iye aawa.* ‘Mother *and the others* came yesterday.’
mère-PL hier venir

Ces exemples ont effectivement de nombreux points communs avec les structures du mwotlap : à chaque fois, un nom singulier *X* (typiquement le nom propre d'un individu, ou un terme de parenté) se trouve combiné à une marque non-singulier, en sorte que le syntagme désigne globalement tout un groupe défini par ce *X*. L'énoncé singhalais ci-dessus se traduirait ainsi en mwotlap :

- (572) [Tita kēy] ma-van tō me anoy. ‘Maman *et les autres* sont arrivés hier.’
mère 3PL PRT₁-aller PRT₂ VTF hier

Pourtant, le parallélisme n'est pas absolu entre ces structures. Nous commencerons par noter un point de détail : alors que la plupart des langues concernées opposent simplement le singulier au pluriel, le mwotlap possède trois nombres hors du singulier, lesquels sont tous compatibles avec la même structure. Voilà pourquoi l'appellation de *pluriel associatif* ne

¹ Cf. la thèse de Daniel (2000), Daniel & Moravcsik (en prép.), ainsi que Corbett (2000: 101-111). Nous remercions Edith Moravcsik (comm. pers.) pour ces références.

convient pas parfaitement dans le cas du mwotlap, et doit ici être remplacée par celle de **non-singulier associatif**.

Mais une différence plus importante entre le mwotlap et la plupart des autres langues à pluriel associatif (ex. japonais, singhalais), est le statut exact de la marque non-singulier impliquée dans la structure. Le singhalais *-laa* fonctionne simultanément comme marque de pluriel associatif ('X et son groupe') et comme marqueur ordinaire de pluriel ('les X'); voici ce qu'indique Gair à propos du syntagme *amma-laa* /mère-PL/ :

"The plural affix *-la* is the one associated with most kin terms, and thus [this] sentence could ambiguously refer to some group of mothers." (J. Gair, ALT 2001)

Le japonais *-tachi* a également les deux valeurs :

JPN	<i>sensei-tachi</i>	a) 'les professeurs'
	professeur-PL	b) 'le professeur et les siens / et sa famille...'

Or, cette ambiguïté, qui est fréquente dans les cas de *pluriel associatif* –cf. citation de Moravcsik ci-dessus– n'existe absolument pas en mwotlap. En effet, les trois PPNS *kōyō*, *kēytēl* et *kēy* ne sont compatibles qu'avec deux usages dans la langue mwotlap :

- comme pronoms personnels, ils codent l'anaphore vers un groupe de personnes ('eux deux', 'ils'...), et commutent avec les noms, selon le fonctionnement usuel des pronoms personnels :

(573)	[<i>Kōyō</i>]	mo-gom.	'Ils sont (tous deux) malades.'
	3DU	PFT-malade	

- le seul autre emploi de ces trois formes est dans la structure de *non-singulier associatif*, précédés d'un nom $X_{\text{singulier}}$, pour désigner un groupe autour de ce X :

(574)	[<i>Mayanag</i> <i>kōyō</i>]	mo-gom.	'Le chef et (sa femme...) sont malades.'
	chef	3DU PFT-malade	<i>lit.</i> le chef <i>eux-deux</i>

En revanche, l'expression usuelle du nombre pour un nom emploie les collectifs *yoge*, *tēlge*, *ige*, supprimant par conséquent toute ambiguïté :

(574)'	[<i>Yoge</i> <i>mayanag</i>]	mo-gom.	'Les deux chefs sont malades.'
	H:DU chef	PFT-malade	

En conséquence, le *non-singulier associatif* du mwotlap n'est pas entièrement identique aux structures connues sous le nom de "pluriel associatif" dans les langues qui en ont.

Pour finir, on notera un autre rapprochement possible suggéré par les structures au duel de type (574) : l'emploi du "duel elliptique" en sanskrit védique ; l'exemple le plus fréquemment cité est *Vāruṇā* 'Varuna et [Mitra]'¹. Si l'on interprète *Vāruṇā* littéralement dans la synchronie du védique, on obtient 'les deux Varuna'. L'ambiguïté est alors du même type que celle du singhalais ou du japonais ci-dessus (cf. *Tanaka-tachi* ≈ 'les Tanaka' → 'Tanaka et ses amis'), et il faut admettre que cette construction est distincte de celle du mwotlap [cf. (574) ≠ (574)'].

¹ Cf. Haudry (1979: 36). Voir aussi Benveniste (1974 [1967]: 147) : *dyāvā* 'ciel (+ terre)', *Mitrā* 'Mitra (+ Varuna)'.

(b) Le duel associatif et la coordination

La structure de *non-singulier associatif* que nous venons de voir correspond à trois cas particuliers : le duel associatif, le triel associatif, le pluriel associatif. S'il peut être utile de distinguer ces trois cas de figure, c'est qu'ils ne se comportent pas tous de la même façon. En effet, le duel associatif en $X + k\bar{o}y\bar{o}$, et lui seul, est susceptible d'entrer dans une structure plus complexe $\{X + k\bar{o}y\bar{o} + Y\}$, qui le rapproche de la coordination. Cet emploi du Duel ne se rencontre pas dans les langues voisines, et semble bien être une innovation propre au mwotlap.

(b.1) Du duel associatif à la coordination

Nous avons déjà évoqué les structures au duel, du type *Jon kōyō* 'John eux-deux', donnant l'instruction à l'auditeur de reconstituer un couple $\{X, Y\}$ vraisemblable à partir d'un seul de ses membres (X). Or, le caractère précisément binaire du duel est à l'origine d'une structure d'allure symétrique, dans laquelle non seulement X est précisé, mais aussi Y . Ce dernier se place après l'ensemble $\{X + k\bar{o}y\bar{o}\}$, en sorte que l'on obtient un diptyque $\{X + k\bar{o}y\bar{o} + Y\}$ 'X eux-deux Y' = 'X et Y'.

(575)	Jon	kōyō	Jek	'John et Jack'
	John	3DU	Jack	[lit. John eux-deux Jack]

La structure qui en résulte est si bien symétrique, qu'elle donne *de facto* au pronom *kōyō* un statut de conjonction de coordination, correspondant au français '(X) et (Y)'. Cet emploi est extrêmement courant dans la langue :

(576)	imam	kōyō	tita	'papa et maman'
	père	3DU	mère	
(577)	mayanag	kōyō	ēgnō-n	'le chef et son épouse'
	chef	3DU	époux-3SG	

C'est de cette façon que le mwotlap coordonne le plus souvent deux substantifs humains, pour en faire un syntagme complexe, commutant avec les substantifs dans n'importe quelle position syntaxique. Cependant, cette forme de coordination obéit à certaines règles strictes :

- seul le pronom duel *kōyō* peut être ainsi utilisé comme coordonnant, à l'exclusion du triel (*kēytēl*) et du pluriel (*kēy*) ;
- seuls les référents humains peuvent être coordonnés de cette façon :
**na-bago kōyō ne-mē* 'un requin et un serpent-de-mer' (sauf dans un conte où ils seront anthropomorphisés : *Na-bago kōyō Ne-mē* 'le R. et le S.') ;
- chaque élément doit être singulier (en sorte que leur somme égale deux, cf. duel) ;
- la structure n'est pas récursive : on n'a donc jamais $\langle N_1 k\bar{o}y\bar{o} N_2 k\bar{o}y\bar{o} N_3 \rangle$;
- les deux référents doivent être extérieurs au dialogue, *i.e.* 3^{ème} personne.

Si l'une quelconque de ces conditions n'est pas remplie, le mwotlap impose de recourir à l'une des autres stratégies coordonnantes de la langue : *wa*, *ba*, et surtout *tīwag mi* 'avec'¹ :

(577)'	* <i>mayanag</i>	<i>kōyō</i>	<i>ige</i>	<i>yantētē-n</i>	...
	chef	3DU	H:PL	enfants-3SG	

¹ Le détail de ces structures coordonnantes, et la comparaison avec *kōyō*, figure au §(b) p.261.

- **mayanag tiwag mi ige yantētē-n**
 chef ensemble avec H:PL enfants-3SG
 ‘le chef et ses enfants’

Il n'est pas tout à fait exclu qu'au fil des prochaines générations, on assiste à une généralisation de *kōyō* en dehors de son emploi strict (consistant à associer deux individus), au point de servir à relier des SN quelconques. Si ce changement s'opère, *kōyō* sera devenu une véritable conjonction de coordination ; mais ceci n'est encore que de la linguistique-fiction.

(b.2) Les demi-couples à compléter

Jusqu'à présent, nous avons rencontré deux tournures différentes pour le duel associatif : d'une part, { *X kōyō* } s'inscrit dans le droit fil des autres formes de *non-singulier associatif* ; d'autre part, { *X kōyō Y* } présente une structure originale, propre au duel, et qui fait de *kōyō* ‘eux deux’ une quasi conjonction de coordination ‘et’.

Le mwotlap possède en outre une dernière structure qui vient compléter la série, car elle prend la forme { *kōyō Y* }. Cette fois-ci, l'énonciateur nomme le second élément du couple (Y), mais présuppose que le premier élément X peut être aisément reconstitué d'après le contexte proche, *i.e.* qu'il est cognitivement actif. En conséquence, { *kōyō Y* }, *lit.* ‘eux-deux Y’, doit se gloser *lui avec Y* :

- (578) **Tō Jon ni-mōl lok l-ēm,** [*kōyō Anē*].
 alors J. AO-rentre re- dans-maison 3DU A.
 ‘Alors John rentra chez lui, avec Annie.’ [*lit.* John rentra à la maison, eux-deux Annie.]

On rencontre très souvent cette structure dans des diptyques question/réponse :

- (579) [*Mayanag kōyō YĒ*] **mē-vēygēl ?** – [*Kōyō ēgnō-n*].
 chef 3DU qui PFT-se.quereller 3DU époux-3SG
 [*lit.* Le chef eux-deux QUI se sont disputés ? – Eux-deux son épouse.]
 ‘Il y a eu une dispute entre le chef et qui ? – (Entre lui) et sa femme.’
- (580) [*Kōyō YĒ*] **ma-van Vila ?** – [*Kōyō ēthē-n vitwag*].
 3DU qui PFT-aller V. 3DU frère-3SG un
 [*lit.* Eux-deux QUI sont partis à Vila ? – Eux-deux un cousin à lui.]
 ‘Il est allé avec qui à Vila ? – Avec un cousin à lui.’

Ce sont de subtiles nuances qui opposent les syntagmes { *N + kōyō* } et { *kōyō + N* } :

- (581) **Wilson kōyō** ‘Wilson et l'autre (& sa femme / son ami...)’
 W. 3DU
- (581)' **kōyō Wilson** ‘lui/elle et Wilson’
 3DU W.

Pourtant, il serait faux de croire ces deux syntagmes interchangeable. Leur différence concerne le statut informatif des éléments cités. Dans les deux syntagmes, ‘Wilson’ est informatif, et c'est pour cette raison qu'il est cité nommément ; s'il était déjà donné par le contexte, on aurait simplement *kōyō* ‘eux deux [incluant Wilson]’. La question de l'informativité du référent ne concerne donc pas Wilson, mais l'autre membre du couple (nous

l'appellerons Z, car il correspond tantôt à X, tantôt à Y, dans les formules employées jusqu'à présent) :

- en (581), Z n'est pas donné dans le contexte préalable, et il est tout aussi nouveau que Wilson. En revanche, le locuteur juge inutile de l'explicitier entièrement (*Wilson kōyō Z*), car il juge que l'identité de ce Z peut se déduire aisément de celle de Wilson
→ *Wilson kōyō* 'Wilson et son acolyte Z, le couple formé autour de W.'
- en (581)', au contraire, Z est déjà donné dans le contexte immédiat, et connu des deux interlocuteurs. Z forme un "demi-couple" incomplet, que l'énoncé vient compléter; l'information ne porte donc pas sur Z, mais exclusivement sur Wilson.
→ *kōyō Wilson* 'eux-deux Wilson = le couple que ce Z [déjà connu] forme avec W.'

Cette différence d'informativité permet de calculer avec certitude laquelle des deux (ou trois) tournures devra être sélectionnée dans un contexte donné¹.

(b.3) Les interlocuteurs dans le Duel associatif

La structure en { *kōyō Y* } implique donc l'existence préalable d'un "demi-couple incomplet", *i.e.* un individu Z connu, dont on ignore l'acolyte dans un couple {Z,Y} qu'il forme contextuellement. Par exemple, on sait que le chef s'est disputé avec quelqu'un, mais on ignore qui; on sait qu'il est allé à Vila, mais avec qui? C'est précisément la fonction de { *kōyō Y* }, que d'informer sur l'identité de cet acolyte. Dans cette structure, *kōyō* 'eux deux' opère une semi-anaphore, *i.e.* une anaphore contextuelle sur un seul des deux membres du couple, déjà activé dans le discours immédiat.

On ne s'étonnera donc pas que ce soit cette tournure { *kōyō Y* }, et jamais { *X kōyō* }, que l'on emploie lorsque l'un des deux membres du couple est un des participants du dialogue, soit le locuteur soit l'interlocuteur: en effet, ces derniers sont normalement déjà donnés dans le discours, et peuvent être repris par anaphore. On n'a donc jamais **Wilson kamyō* 'W. nous-deux', mais toujours *kamyō Wilson* 'nous-deux Wilson'.

On emploie *kōmyō X* ('vous-deux X') pour désigner un couple formé de l'interlocuteur et de quelqu'un d'autre; *kamyō X* ('nous-deux X') pour un couple locuteur + qqn :

- (582) *Kōmyō yē ma-van me ?* – *Kamyō Wilson.*
 2DU qui PFT-aller VTF 1EX:DU W.
lit. Vous-deux QUI êtes venus ? – *Nous-deux Wilson.*
 = 'Avec qui es-tu venu ?' – 'Avec Wilson.'

(b.4) Le cas particulier du 'toi et moi'

Cette tournure en { PP duel + Y } n'est possible qu'avec *kōyō* '3DU', *kōmyō* '2DU', *kamyō* '1EX:DU'. La dernière forme de duel, à savoir *dōyō* 'nous inclusif', est exclue: en effet, les deux éléments du couple auquel réfère *dōyō* sont, par définition, déjà donnés dans la situation, puisqu'il s'agit du locuteur et de l'interlocuteur (*dōyō* = 'toi et moi'). En conséquence, on n'a jamais ni **dōyō Wilson* ('toi-et-moi Wilson'), ni **dōyō nek* ('toi-et-moi toi') ou **dōyō no* ('toi-et-moi moi'); la forme *dōyō* est déjà sémantiquement saturée, et n'est compatible avec aucun autre "régime associatif".

¹ Nous reviendrons plus en détail sur ces questions d'informativité liées au Duel associatif, dans notre chapitre sur la possession: en effet, les mêmes problèmes se posent à propos du suffixe possessif au duel: *entē-yō Sera* 'leur enfant à eux-deux Sera' = 'le fils qu'il a eu avec Sera'. Cf. *Tableau 5.44* p.481.

En revanche, le processus du Duel associatif se retrouve exceptionnellement avec une forme de... triel, à savoir le triel du nous inclusif *ēntēl* ‘toi + moi + qqn’. En effet, les conditions y sont de nouveau réunies pour créer une place vide, et une seule :

- (583) *Ēntēl yē so van voñopñon ? – Ēntēl Wilson.*
 1IN:TR qui PRSP aller pêcher² 1IN:TR W.
 [lit. *Toi-moi-lui QUI* allons à la pêche ? – *Toi-moi-lui Wilson.*]
 ‘Avec qui on va à la pêche ? – Avec Wilson.’

Par ailleurs, il n'est pas exclu que la forme *dōyō* ‘toi et moi’ puisse apparaître, dans certains contextes, comme informative. Si, sur une photo, je ne reconnais pas bien les visages, le dialogue suivant serait tout à fait possible :

- (584) *Ba kōmyō yē gōh ? – Kamyō Devēt.*
 mais 2DU qui DX1 1EX:DU David
 [lit. *Vous-deux QUI* ici ? – *Nous-deux* David.]
 ‘C'est qui avec toi, là ? – C'est David (qui est avec moi sur la photo).’

Mais si le Y en question est l'interlocuteur lui-même (la photo étant si floue qu'il ne s'y reconnaît pas), il serait agrammatical de répondre **kamyō nēk* ‘nous-deux toi’, car *kamyō* est une forme de ‘nous exclusif’ (moi + qqn d'autre que toi). La seule forme possible ici est *dōyō*, réservée à cet usage :

- *Ba kōmyō yē gōh ? – Dōyō ! (*kamyō nēk)*
 mais 2DU qui DX1 1IN:DU
 [lit. *Vous-deux QUI* ici ? – *Toi-et-moi !*]
 ‘C'est qui avec toi, là ? – Mais enfin, c'est toi (qui es avec moi) !’

et de même si les rôles sont inversés :

- *Ba kamyō yē gōh ? – Dōyō ! (*kōmyō no)*
 mais 1EX:DU qui DX1 1IN:DU
 [lit. *Nous-deux QUI* ici ? – *Toi-et-moi !*]
 ‘C'est qui avec moi, là ? – Mais enfin, c'est moi (qui suis avec toi) !’

La forme *dōyō* absorbe donc les différences entre les situations : c'est elle que l'on emploie aussi bien lorsque l'inconnue est ‘[toi +] moi’, que s'il s'agit de ‘[moi +] toi’.

Ces règles complexes du Duel associatif seront reprises dans notre chapitre sur la possession ; elles y feront l'objet d'une réflexion plus poussée sur le système des personnes en mwotlap : cf. §3 p.477.

C. LES AUTRES PRONOMS

Après cette présentation détaillée des pronoms personnels *stricto sensu*, nous évoquerons brièvement un ensemble d'autres formes de type pronominal, mais à inventaire généralement plus réduit.

1. Les appellatifs

(a) L'adresse individuelle

Comme le montre le *Tableau 3.2* p.163, les seuls lexèmes normalement habilités à remplir la fonction de vocatif sont les substantifs. Ceci concerne aussi bien les noms propres eux-mêmes¹ :

- (585) **Taitus, van tō me !** 'Taitus, viens donc par ici !'
 T. AO:aller URG VTF

... que les lexèmes renvoyant à une fonction sociale, etc. [cf. ex.(26)]. Si je rencontre un inconnu, je l'interpellerai typiquement à l'aide du substantif *bulsal* 'ami, copain'² :

- (586) **Bulsal, nēk mē-dēn !** 'Eh l'ami, bienvenu !'
 ami 2SG PFT-atteindre [lit. 'Ami, tu es arrivé']

L'emploi vocatif est également typique avec les *appellatifs de parenté*, théoriquement réservés à cet usage. Par exemple, le terme de référence pour la 'mère' est anciennement *ivē~* (ex. *Ivē-k anen*. 'voici ma mère'), tandis que la forme *tita* 'maman' sert typiquement comme vocatif :

- (587) **Tita, ne-gengen mal monog !** 'Maman, le repas est cuit !'
 maman ART-repas ACP cuit

Cependant, nous verrons plus loin que ces appellatifs de parenté se sont généralisés à toutes les fonctions syntaxiques des substantifs, sans garder trace de leur lien originel (?) avec le vocatif : *tita* 'maman' peut être sujet, objet, prédicat, etc. – à tel point que le mwotlap moderne a quasiment perdu la trace de l'ancien terme de référence *ivē~*³. En conséquence, rien ne justifie aujourd'hui de distinguer ces anciens "appellatifs de parenté" (ex. *tita*) des autres substantifs : ils n'en sont tout au plus qu'un cas particulier.

(b) Les appellatifs non-singulier

Cependant, il est d'autres morphèmes qui méritent, en synchronie, le nom d'*appellatifs*, car ils sont employés exclusivement en fonction de vocatif (ni sujet, ni objet, etc.). Il s'agit de trois formes aux allures pronominales, et distinguées –comme tout référent humain– selon le nombre :

<i>yohē</i>	'vous deux'
<i>tēlhē</i>	'vous trois'
<i>yēhē</i>	'vous / vous tous'

¹ Signalons ici que la plupart des relations de parenté par alliance impliquent un tabou sur le nom propre : à partir du jour de mon mariage, je n'ai plus le droit de prononcer le nom ni de mon beau-frère, ni de mes beaux-parents [cf. p.456]. Au lieu du nom propre, je dois employer soit l'appellatif de parenté *wulus* 'beau-frère', soit le pronom appellatif *yohē* 'vous deux' pour chaque beau-parent [cf. (589)].

² Une autre forme possible dans ce cas est *ēthēn* (lit. 'son frère [pour un homme] ~ sa sœur [pour une fille]') : *Qele ave, ēthē-n ?* 'Comment ça va, l'ami (lit. son frère) ?'. Cf. n.1 p.454.

³ Accessoirement, ce changement historique se traduit par un passage d'un paradigme inaliénable (*ivē~* suffixable) à un paradigme formellement aliénable (*tita* non suffixable). Voir notre développement au §(b) p.454.

Ce qui frappe immédiatement est l'absence de forme de singulier ('eh, toi !'). Ceci s'explique par la possibilité d'employer, face à une seule personne, plusieurs autres stratégies : usage du nom propre (si cela est permis), d'une fonction sociale..., ou encore emploi d'une forme passe-partout du type *bulsal* en (586) – cette dernière pouvant éventuellement être considérée comme le singulier correspondant à *yohē*, etc.

La forme de duel *yohē* s'emploie lorsque l'on s'adresse à deux personnes en même temps :

- (588) **Sorē, yohē ! Ēntēl wan bah !**
 désolé VOC:DU 1IN:TR AO:boire.kava PRIOR
 'Pardon, *les (deux) amis* ! Et si l'on prenait d'abord le kava ?'

On rencontre également ce duel dans le seul cas de "vouvoiement" en mwotlap, à savoir lorsque l'on s'adresse à ses beaux-parents ou son gendre (correspondant au terme de référence *qēlge~*), ou encore son beau-frère (terme usuel *wulus*)¹. La tournure est d'ailleurs peu usitée, soit désuète soit plaisante :

- (589) **Le-mtap nē-wē, yohē ! Kōmyō itōk ?**
 LOC-matin STA-bon VOC:DU 2DU être.bon
 'Bonjour, *monsieur* [lit. bonjour vous-deux]. Vous allez bien ?'

La forme de triel *tēlhē* s'emploie uniquement pour s'adresser à trois personnes, et s'entend rarement. Enfin, la forme de pluriel *yēhē* s'utilise pour parler à plus de trois personnes, et en général s'entend chaque fois que le locuteur s'adresse à la cantonade :

- (590) **Yē qele nen, yēhē ?** 'Eh dites donc, *les amis* ! Qui est-ce, là-bas ?'
 qui comme DX2 VOC:PL
- (591) **Tutu mino me-qleñ, yēhē ! Tutu mino me-qleñ !**
 poule mon PFT-disparaître VOC:PL poule mon PFT-disparaître
 'Mes poulets ont disparu, *les amis* ! Mes poulets ont disparu !'

Quoiqu'ils forment généralement un syntagme vocatif à eux seuls, les *appellatifs* peuvent être suivis d'un déterminant, nominal ou autre :

- (592) **Ne-mgaysēn, yohē yantinti-k ! Tateh mino sēm.**
 STA-triste VOC:DU enfants-1SG non.exist mon argent
 (lit.) 'Désolé, *vous deux mes enfants* ; je n'ai pas d'argent.'

Mais la seule forme qui soit vraiment fréquente avec ces trois morphèmes est le possessif *mino* ('à moi, mon ; membre de ma famille, de mes amis, des *miens*') ; il apporte une nuance affective / empathique, du type *yēhē* 'eh, les gars' → *yēhē mino* 'eh, les amis' :

- (593) **Yēhē mino, wō m-akteg ?**
 VOC:PL mon INTER PFT-faire.quoi
 (*chanson populaire*) 'Ah, *mes chers amis*, mais que s'est-il donc passé ?'

¹ Cf. le mota : "The Dual is used in speaking to a single person when connected by marriage with the speaker" (Codrington 1896: xvi). Voir aussi le cas du syntagme *qēlge-k kōyō* en (571) p.387.

Malgré leur apparence de pronom, il importe de distinguer ces appellatifs des véritables pronoms personnels *kōmyō* ‘vous deux’, etc. –cf. ex.(589). Les deux paradigmes sont en distribution complémentaire : les appellatifs se rencontrent uniquement dans la fonction de vocatif, tandis que les pronoms personnels en sont exclus : **Kōmyō* !

En ce qui concerne leur étymologie, la dernière syllabe des appellatifs rappelle fortement l'interrogatif *hē* (~ *yē*) ‘qui ?’, lequel entre également dans la formation d'indéfinis¹. Les premières syllabes proviennent des racines *yō* ‘deux’ –sous une forme étrangement ouverte [jōhi]– et *tēl* ‘trois’, que l'on retrouve également dans les autres formations de duel et de triel. Quant à la forme de pluriel *yēhē*, elle est vraisemblablement issue de l'ancien indice de pluriel **ra* : *(i) *ra-sei* > **rēsē* > *yēhē*². En synchronie, aucune de ces formes n'est employée comme interrogatif ni comme indéfini.

2. Les pronoms jussifs

Le mwotlap possède un triplet de pronoms non-singuliers, exclusivement employés dans le cadre de l'injonction, soit positive (Aoriste à valeur d'impératif), soit négative (Prohibitif). Ils incluent nécessairement l'interlocuteur :

<i>amyō</i> ~ <i>atmōyō</i>	‘vous deux’ ;
<i>amtēl</i> ~ <i>atmētēl</i>	‘vous trois’ ;
<i>ami</i> ~ <i>atmi</i>	‘vous / vous tous’

Ces trois pronoms n'existent qu'en position de sujet (ni objet, ni thème, ni prédicat...) ; l'emploi des pronoms usuels *kōmyō*, etc. est toujours possible.

- (594) ***Amyō*** <***m̄ōl***> ! ‘Allez-vous en (vous deux) !’
 2DU:INJ AO:rentrer
- (595) ***Amyō*** <***tog m̄ōlm̄ōl***> ! ‘Ne partez pas (vous deux) !’
 2DU:INJ PROH rentrer²

Comme dans le cas des pronoms appellatifs *yohē*, *tēlhē*..., on note l'absence d'une forme de singulier. En réalité, l'équivalent de (594) et (595) pour une seule personne n'est autre que la forme nue du verbe :

- (594)' <***M̄ōl***> ! ‘Va-t-en !’
 AO:rentrer
- (595)' <***Tog m̄ōlm̄ōl***> ! ‘Ne pars pas !’
 PROH rentrer²

Par effet de structure, l'équivalent singulier de ces pronoms jussifs a donc la forme *zéro*.

En l'absence d'une catégorie TAM d'impératif en mwotlap, l'injonction est exclusivement marquée par le jeu des pronoms (y compris *zéro* pour 2SG). Ce point sera détaillé davantage dans notre présentation de l'Aoriste à valeur impérative : cf. §(d) p.814.

¹ Pour l'interrogatif *hē* ~ *yē*, cf. §(f) p.378 ; pour l'indéfini *hi-qiyig* formé à partir de *hē*, cf. §1 p.337.

² Cf. le mota *i-ra-sei*, interrogatif-indéfini (*sei*) + pluriel (*ra*) : ‘qui ? / des gens’ (Codrington 1896: 33). Pour la marque de pluriel **ra*, voir la n.1 p.212.

3. Les pronoms déclaratifs

(a) **Fonctionnement synchronique**

Lorsque l'on rapporte les propos de quelqu'un, il est possible d'utiliser les pronoms usuels, par exemple avec les particules *wo* ou *so*, réservées précisément à l'introduction du discours direct :

- (596) **Tō kē wo "Itōk."** 'Alors il dit "C'est d'accord."
 alors 3SG dire.que être.bon

Si le sujet est de troisième personne –cas le plus fréquent pour des paroles rapportées– le mwotlap connaît la possibilité de substituer au pronom ordinaire (*kē*, *kōyō*...) un paradigme de *pronoms déclaratifs* :

<i>amtan</i> ~ <i>amtalñan</i>	'il/elle (en tant que sujet de parole)'
<i>amtayō</i> ...	'eux deux (<i>idem</i>)'
<i>amtaytēl</i> ...	'eux trois (<i>idem</i>)'
<i>amtay</i> ...	'eux (<i>idem</i>)'

De ces quatre formes théoriquement possibles¹, seul le singulier *amtan* est courant, pour la simple raison qu'il est rare de rapporter les paroles de plus d'un sujet à la fois ; la variante *amtalñan* est également très rare. On entend donc typiquement des énoncés comme le suivant (soit dans un récit littéraire, soit lorsqu'on rapporte un bon mot, pour donner plus d'effet à la citation qui suit) :

- (597) **Tō amtan wo "Itōk."** 'Alors il déclara : "C'est d'accord."
 alors 3SG:DÉCL dire.que être.bon

Pour être précis, la tournure en *wo* (spéc. celle avec *amtan*) n'implique pas forcément un discours, mais n'importe quelle mimique faciale ou geste, que reproduit l'énonciateur en imitant autrui : dans le discours familier, la fonction sera la même que ANG *So he went...* ou FCS *Alors il me fait...*

Comparé au pronom anaphorique usuel, le *pronom déclaratif* rehausse la teneur stylistique de l'énoncé, mettant en valeur telle ou telle déclaration précise ; alors que (596) équivaut à un banal "il dit...", (597) se traduira mieux "il déclara...", ou "et lui de rétorquer...", etc. S'il se rencontre le plus souvent dans les récits littéraires, *amtan* apparaît également dans la langue quotidienne – auquel cas il sert typiquement à relater un bon mot, ou à présenter une réponse attendue (*≈ Et voici ce qu'il m'a déclaré...*). On l'entend assez souvent dans un énoncé interrogatif :

- (598) **Kē vap so kē mo-boel nēk ! – Amtan wo ?**
 3SG dire que 3SG PFT-en.colère 2SG 3SG:DÉCL dire.que
 'Il a dit qu'il était en colère contre toi !
 – Ah bon ? Et qu'est-ce qu'il a dit précisément ? / Ça donnait quoi ?' (*≈ Imite-le moi !*)

¹ On se gardera de confondre, par exemple, la forme de pronom déclaratif *amtayō* 'eux deux (déclarèrent)' avec celle du pronom jussif *amyō* ~ *atmōyō* 'vous deux'.

Non seulement les pronoms déclaratifs ne sont compatibles qu'avec la fonction de sujet, mais ils n'acceptent même qu'un seul prédicat, à savoir la particule **wo** – on ne rencontre **amtan** ni avec un verbe comme **vap** 'dire', ni même avec la particule **so**, pourtant synonyme de **wo**. Par ailleurs, **amtan** se distingue des véritables pronoms, par le fait qu'il peut être suivi du substantif (ex. nom propre) référant au sujet du discours rapporté :

- (599) **Amtan Qasvay wo "Tateh."** 'Qasvay répondit "Non".'
 3SG:DÉCL Q. dire.que non.exist

(b) *Perspective diachronique*

Les caractéristiques du pronom déclaratif ne peuvent se comprendre que si l'on fait appel à la morphosyntaxe de la possession, sous-jacente à ces pronoms. D'une part, les formes des pronoms rappellent celle des suffixes personnels anaphoriques : **-n** 'son (3SG)', **-yō** 'leur (3DU)', **-yīl** 'leur (3TR)', **-y** 'leur (3PL)' [§1 p.465]¹. Aussi faudrait-il représenter le pronom sous la forme d'un radical **amta~ / amtalīa~**, et comprendre la forme **amta-n** littéralement comme 'son X'. De même, la structure (599), dans laquelle le pronom est suivi du nom du référent, obéit exactement aux règles de syntagmes possessifs², si bien que le syntagme doit se comprendre littéralement *Le X de Qasvay dit....* Il reste à définir le sens exact de ce "X" qui se trouve suggéré par la structure possessive.

Avec un "possesseur" non-humain, la forme ***amte**, que ferait attendre la morphologie, n'est pas attestée³. La principale raison en est que le "possesseur" de **amta~** est normalement humain, puisqu'il s'agit d'une personne qui parle. Et même lorsqu'un récit met en scène un personnage non-humain, comme l'Araignée dans le célèbre mythe d'Iqet, ce personnage est traité grammaticalement comme un humain⁴ (suffixe **-n**, présence de l'article) :

- (600) **tō amta-n Na-myaw wo "..."** / * **amte Mayaw**
 alors DÉCL-3SG ART-Araignée CJC DÉCL Araignée
 'Alors l'Araignée dit "...'

Si l'on en croit la morphologie, tout se passe donc comme si l'agent de la déclaration n'était pas le personnage lui-même (**kēy wo** 'ils déclarèrent'), mais une entité X associée à ce personnage 'leur X (déclara)' = 'ils déclarèrent'. Or, la forme du pronom rappelle fortement le nom **mte~** 'œil' (cf. **na-mta-n** 'ses yeux'), lequel en fournit une possible étymologie : ce nom présenterait donc une métonymie du type

"ses yeux → son visage → sa personne⁵ (*comme siège de la parole*)".

Allant dans le même sens que cette hypothèse, la variante rare du pronom **amta-līa-n** rappelle un autre nom **līe~** 'voix' (**na-līa-n** 'sa voix'), étymon vraisemblable pour un

¹ En revanche, on ne rencontre aucune des autres formes, ex. ***amte-k** 'je dis', ***amte** 'tu dis'...

² Ces règles seront exposées au §6 p.490.

³ C'est pour cette raison qu'exceptionnellement, la voyelle que nous donnons pour le radical a le timbre /a/, normalement exclue pour un radical suffixable (cf. n.3 p.471) : en effet, un /e/ relèverait de formes qui ne sont pas attestées. Nous avons suivi le même raisonnement pour les Classificateurs Possessifs [cf. §(b) p.550].

⁴ Sur cette question, voir le § "Des animaux anthropomorphisés ?" p.518, ainsi que l'ex.(176) p.573.

⁵ Le trope en jeu ici n'est pas sans évoquer le cheminement sémantique du latin *persona* 'masque (théâtral)', qui a fini par désigner un individu *en tant qu'il parle* (MTP **amta~**, **amtalīa~**), puis en général une *personne*.

pronom déclaratif. Par conséquent, une forme comme *amtalñā-n* cumulerait deux métonymies associées à des noms : le personnage qui parle est désigné – étymologiquement – en référence à son visage (*mte~*) et à sa voix (*lñe~*).

La structure possessive est manifeste si l'on observe le parallélisme avec les noms inaliénables :

- *na-mta-n* ‘ses yeux’ / *na-mta-n Iqet* ‘les yeux d'Iqet’
- *amta-n* ‘sa personne → il’ / *amta-n Iqet* ‘la personne d'Iqet → Iqet’

Or, nous verrons bientôt [§(c) p.429] que le mwotlap a coutume de renvoyer à un individu Y au moyen d'un nom inaliénable X, lequel fonctionne comme une désignation métonymique de ce Y. Par exemple, le français /*Tu es fort.*/ se traduira en mwotlap /*Ta puissance est forte.*/ : à la limite, on peut dire que "puissance de Y" est une manière indirecte de désigner Y lui-même, vu sous un certain angle. De la même façon ici, on relève une structure possessive si abstraite, qu'il devient impossible d'assigner aucun référent précis au nom possédé *amta~*, et qu'il faut y voir plutôt, aujourd'hui, une sorte de métonymie pour la personne elle-même, *en tant qu'elle énonce un discours* ; c'est de cette façon que l'on assiste quasiment à la morphogénèse d'un nouveau paradigme de pronoms¹. Une formulation possible serait de dire que *amtan* est un simple pronom anaphorique de troisième personne, mais qu'il "classifie" le référent comme étant une personne qui parle.

Enfin, il est intéressant de constater que cette structure possessive est difficilement perçue en synchronie. Ainsi, lorsque les enfants s'improvisent conteurs à leur tour, comme c'est fréquent à Mwotlap, on les entend rétablir spontanément –à tort, aux yeux de leurs aînés– le pronom personnel *kē* après le mot *amtan*, si bien qu'on aboutit à des syntagmes normalement agrammaticaux **amtan kē wo* (≈ ‘sa-personne il dit’). Cette démotivation récente de la tournure possessive est illustrée dans le *Tableau 4.13* :

Tableau 4.13 – *L'ouverture du discours direct dans les récits, selon trois niveaux de langue*

	<i>agent explicité</i>	<i>agent anaphorique</i>
<i>Langue ordinaire</i> <i>alternance nom/pronom</i>	<i>Iqet wo</i> "..." Iqet dit "..."	<i>kē wo</i> "..." il dit "..."
<i>Langue littéraire</i> <i>amta-n syntaxiq' possédé</i>	<i>amta-n Iqet wo</i> "..." (la personne d') Iqet dit "..."	<i>amta-n wo</i> "..." (sa personne = il) dit
<i>Récits dits par des enfants</i> <i>amtan explétif</i>	<i>amtan Iqet wo</i> "..." (sa-personne) Iqet dit "..."	<i>amtan kē wo</i> "..." (sa-personne) il dit

Pour ces enfants – et peut-être, s'ils ne se corrigent pas, pour les futures générations – l'étrange mot *amtan*, qui ne se rencontre nulle part ailleurs dans la langue, ne joue plus le rôle de sujet de la phrase ; il devient une sorte de particule invariable précédant le sujet syntaxique, avec pour seule fonction de souligner la valeur déclarative de la tournure. On obtiendra alors un morphème discontinu *amtan X wo* signifiant ‘X déclara’, parfaitement

¹ Ce phénomène rappelle une langue comme le géorgien, dans laquelle une partie du corps, la tête /*tavi*/, s'est grammaticalisée en donnant un paradigme de pronoms réfléchis /*tavis*/ : ‘*Je me connais (moi-même).*’ se dit littéralement ‘*Je connais ma-tête.*’ (Hewitt 1996: 75).

parallèle à *X wo*, et dans laquelle la forme *amtan* ne sera devenue qu'une sorte d'indice littéraire ou expressif.

D. LES COLLECTIFS

Le mwotlap possède encore un autre triplet de (quasi) pronoms : les *collectifs*.

<i>yoge</i>	‘(les) deux personnes’
<i>tēlge</i>	‘(les) trois personnes’
<i>ige</i> ~ <i>iyge</i>	‘les/des personnes, les/des gens’

1. Morphologie, étymologie

Du point de vue morphologique, on retrouve les affixes de duel *yō*¹ et de triel *tēl*. En revanche, la forme usuelle de pluriel *ige* /iye/ suppose un préfixe pluriel *i-*, qui ne correspond à rien dans la langue ; la clef du problème est donnée par une variante rare –et d'ailleurs difficile à percevoir– de forme /ijye/ *iyge* < **irge* < **i ra-gái* : on y retrouve l'ancien clitique **i* marquant les noms humains (et non le pluriel), et l'ancienne marque de pluriel **ra* [Tableau 4.12 p.382] ; au cours des dernières décennies, la consonne /j/ a été absorbée par la voyelle /i/ précédente.

Quant à l'élément final *-ge* commun à toutes ces formes, on le retrouve dans la forme *ra-gai* du mota :

ragai [ra + gai] – demonstr. pr. pl. 3. those persons. (Codrington 1896:138)

Pour ce terme, Pawley (1976) reconstruit un étymon POc **kai* ‘native, inhabitant of a place, person’. On retrouve le même élément ailleurs dans la grammaire mwotlap, dans deux emplois :

- un suffixe possessif *-ge* marquant un possesseur humain indéfini, ex. *na-mte-ge* ‘les yeux (des gens)’ [cf. §(b) p.527] ;
- les prédicats d'origine géographique *n-age tE-* (+ locatif) = ‘personne originaire de’ [ex.(78), et n.3 p.173].

Le sens originel ‘humain, personne’ y est donc généralement conservé.²

2. Aperçu syntaxique

Les *collectifs* se présentent sous deux configurations syntaxiques :

- À l'instar des pronoms personnels, ils peuvent constituer à eux seuls un syntagme substantival : ex. *ige* ‘les gens’. C'est ce cas que nous considérerons dans un premier temps.

¹ La forme *yoge* présente, pour des raisons inconnues, une voyelle ouverte [jɔyɛ], au lieu de *[jɔyɛ] attendu. La seule autre forme de duel présentant la même "anomalie" est le pronom appellatif [jɔhɪ] / *[jɔhɪ] ; l'une des deux formes a-t-elle influencé l'autre ?

² Étrangement, le nom *na-ge* [~ *n-age*] seul, de la même origine, a perdu ce sème [humain] pourtant définitoire. Il s'est d'abord généralisé à tous les êtres, animés ou non ; et en synchronie, il finit même par désigner les "choses" (concrètes ou abstraites), par opposition aux personnes : *na-ge liwo* [lit. grande chose] ‘un gros objet / une question importante’ ≠ *n-et liwo* [lit. grande personne] ‘une personne importante, un dirigeant’. Les prédicats d'origine géographique sont l'unique vestige du sens originel de *na-ge*.

- Mais le plus souvent, les collectifs sont suivis d'un substantif, d'un nom, d'un adjectif, ou d'un autre modifieur de SN (ex. déictique, possessif...) : ex. *ige qagqag* 'les Blancs'. Dans ce cas, les collectifs s'apparentent moins à des pronoms qu'à de véritables *articles* ; ce sont ces morphèmes qui entrent dans la constitution des formes non-singulier des noms humains (ex. *mayanag* 'le chef' → *ige mayanag* 'les chefs'). En ce sens, *ige* agit comme un translatif substantivant pour de nombreuses parties du discours (adjectifs, noms...)¹.

En ce qui concerne leur distribution, les collectifs remplissent rigoureusement les mêmes fonctions que la partie du discours que nous appelons "substantif" (noms propres, noms à référence humaine) : fonctions actanciennes –sujet, objet–, régime de prépositions, syntagme possesseur, prédicat. La seule exception est la fonction de *vocatif*, et ce, pour deux raisons : premièrement, les collectifs renvoient toujours à une personne hors énonciation (*i.e.* non-personne, 3^{ème} p.) ; deuxièmement, le mwotlap dispose par ailleurs de pronoms appellatifs réservés à la fonction de vocatif (*yohē*..., cf. p.393).

3. Fonctionnement sémantique

Malgré leur très haute fréquence dans le discours et leur apparente simplicité, ces trois formes sont plus faciles à décrire du point de vue syntaxique que sémantique. En effet, leur valeur peut être aussi bien définie qu'indéfinie, autant générique que spécifique, tantôt anaphorique tantôt déictique... Leur seule caractéristique stable –quoiqu'il y ait, là aussi, des exceptions– est de renvoyer à des référents *humains*, à l'exclusion normalement des animaux et des inanimés². Cette description n'est pourtant pas suffisante, lorsque l'on sait que tous les formes non-singulier de la langue, à commencer par les pronoms personnels eux-mêmes, renvoient nécessairement à des humains³. Qu'est-ce qui différencie donc les collectifs des pronoms personnels de 3^{ème} personne ?

Cette question se pose de façon particulièrement aiguë dans un cas de figure : celui où le collectif fournit à lui seul le syntagme substantival, ex. *yoge* '(les) deux personnes'. Qu'est-ce qui commande donc, du point de vue du locuteur, le choix de ce collectif, plutôt que le pronom personnel correspondant (ex. *kōyō* 'eux deux') ?

(a) *Anaphore et saillance discursive*

Dans certains contextes, le contraste sémantique entre collectifs et pronoms personnels est d'ailleurs fort ténu, voire imperceptible :

- (601) **Tō *tēlge* galeg lok se n-ep. *Kēytēl* galeg lok se n-ep nen en...**
 alors H:TRI AO:faire re- aussi ART-feu 3TRI AO:faire re- aussi ART-feu DX2 COÉ
 [Un bateau s'approchait au loin...] 'Alors les trois (amis...) se remirent à faire du feu.
Ils (eux trois) se remirent donc à faire du feu, et...'

¹ Pour la notion de translation, et en particulier l'idée que les noms ont besoin d'être "substantivés", voir §D pp.187-213.

² Accessoirement, l'importance du sème [humain] est la cause de notre glose "H" dans la traduction mot-à-mot : *yoge* 'H:DU' = "*humain duel*" = '(les) deux personnes'.

³ En effet, l'opposition de nombre est neutralisée pour tous les référents non-humains, qui sont donc codés comme singuliers : cf. §1 p.360.

À première vue, cet énoncé présente un parallélisme syntaxique et sémantique total d'une proposition à l'autre, au point qu'on ne saurait différencier le collectif *tēlge* du personnel *kēytēl* : ils ont tous deux la même fonction de sujet (du verbe *galeg*), dans des constructions en tous points identiques, et opèrent tous les deux une référence de type anaphorique sur un référent déjà connu.

Pourtant, cette quasi-identité entre les deux propositions fournit précisément une paire minimale, qui devrait aider à cerner la nuance qui sépare les deux morphèmes. Leur différence semble ici devoir se formuler en termes de *saillance discursive* ou *topicalité* :

- Les pronoms personnels de 3^{ème} p. impliquent obligatoirement une haute saillance dans le discours, *i.e.* ils renvoient au référent qui est actuellement activé comme *thème principal du discours*.
→ en (601), *kēytēl* 'eux trois' renvoie au référent qui a été (ré)introduit dans la proposition immédiatement précédente.
- Inversement, les collectifs n'impliquent pas le même degré de topicalité ; ils ne renvoient pas au référent actuellement au premier plan, mais font appel à un élément de second plan, qu'il soit préconstruit ou non.
→ Au moment de commencer l'énoncé (601), le *thème principal* en cours est "un bateau". L'énonciateur signale qu'il change de thème au moyen du collectif *tēlge* 'les trois (personnes)'. En l'occurrence, il réactive un référent déjà connu, mais qui était passé au second plan, pour en faire le nouveau thème de discours ; tant qu'il ne sera pas détrôné de ce premier plan, il sera désormais mentionné au moyen d'un pronom anaphorique (cf. *kēytēl*).

Si notre description est exacte, elle rappelle très nettement celle que propose Terrill (2001) à propos des deux démonstratifs du lavukaleve (langue papoue, îles Salomon). Terrill, en effet, identifie le démonstratif *foia* de cette langue comme la marque d'un référent hautement activé dans le discours (cf. les pronoms personnels du mwotlap, ex. *kēy*) ; tandis que la forme *oia* donnerait l'instruction d'opérer une anaphore sur un référent semi-activé, au-delà du référent cognitivement en cours (cf. les collectifs du mwotlap, ex. *ige*).

(b) *Neutralisation de l'opposition défini / indéfini*

Les *collectifs* servent donc à construire la représentation d'un référent humain non-singulier –*i.e.* groupes de deux, trois ou plusieurs personnes– pour l'introduire dans un énoncé, chaque fois que ce référent n'est pas au premier rang de topicalité – chaque fois que ce n'est pas de lui qu'il était principalement question jusqu'alors. Il peut aussi bien s'agir de construire un nouveau référent (valeur *indéfinie*), que d'en réactiver un ancien dont l'existence est déjà connue (valeur *définie*) : comme la plupart des SN en mwotlap, les collectifs sont ambigus du point de vue de la définitude. En cela, ils se distinguent nettement des pronoms personnels, qui sont obligatoirement définis.

Dans l'énoncé (601), le collectif avait une valeur définie, au sens où il renvoyait à un référent déjà connu. Pourtant, c'est loin d'être toujours le cas, comme le prouve l'exemple suivant :

- (602) *Yoge vatag me anen.* 'Voici venir deux personnes.'
 H:DU DÉPLAC VTF DX2 *réfèrent vague + non-préconstruit*

L'opposition est alors très nette avec les pronoms personnels de 3^{ème} p., qui impliquent obligatoirement que le référent est préconstruit (et qu'il est au premier rang thématique) :

Kōyō vatag me anen. 'Les voilà (justement) qui arrivent.'
 3DU DÉPLAC VTF DX2 *référent précis + préconstruit*

S'agissant du pluriel **ige**, on observe souvent une interprétation comme non-préconstruit, soit générique soit indéfinie : *les/des gens*, cf. l'indéfini français *tout le monde*, etc. Par contraste, le pronom personnel **kēy** mentionne obligatoirement un référent précis, et contextuellement préconstruit (*eux, dont nous sommes en train de parler...*) :

(603) **Nitog etet ige !** 'Arrête de regarder les gens (≈ *les passants...*) !'
 PROH voir² H:PL *référent vague + non-préconstruit*

Nitog etet kēy ! 'Arrête de *les* regarder !'
 PROH voir² 3PL *référent précis + préconstruit*

(604) **Nēk me-mteiwot en, ige aē ?** 'Quand tu t'es blessé, il y avait *du monde* ?'
 2SG PFT-blessé COÉ H:PL EXIST *référent vague + non-préconstruit*

Nēk me-mteiwot en, kēy aē ? 'Quand tu t'es blessé, *ils* étaient là ?'
 2SG PFT-blessé COÉ 3PL EXIST *référent précis + préconstruit*

(605) **No na-tam ige del.** 'J'aime tout le monde.'
 1SG STA-aimer H:PL tous *référent vague + non-préconstruit*

No na-tam kēy del. 'Je les aime tous.'
 1SG STA-aimer 3PL tous *référent précis + préconstruit*

(c) **Syntagme nominal vs. pronom personnel**

Ces questions essentielles, que sont la construction de la référence et le travail cognitif qu'elle implique, ont été particulièrement bien étudiées par Givón (1990: 900-944). Suivant son analyse, on dira que l'anaphorique (FCS *il*, MTP **kē**) est requis si le référent en question se trouve dans la *continuité référentielle* du contexte immédiat :

ex. Le patron était là, ...mais il n'a rien vu.
 (≠ *... mais le patron n'a rien vu.)

En revanche, cet anaphorique est inadéquat si la continuité a été interrompue ("referential gap", Givón p.904), et/ou si le contexte immédiat a brouillé la saillance thématique de ce référent, en en faisant intervenir d'autres ("referential complexity") :

ex. Le patron était là, avec le sous-directeur et un ami à lui, que j'avais déjà rencontré une fois à la cafétéria ;
 (*... je l'ai salué, et je suis parti.)
 ≠ ... j'ai salué LE PATRON, et je suis parti.

Or, il faut remarquer que ces exemples –adaptés de Givón– opposent des pronoms anaphoriques (ex. *il*) à des SYNTAGMES NOMINAUX explicites et définis ("full definite NPs"), ex. *le patron*. Le SN défini est en effet une stratégie fréquente typologiquement, lorsqu'il s'agit de retrouver la trace d'un référent de second plan, par-delà le contexte immédiat.

D'ailleurs, cette stratégie du syntagme nominal est aussi courante en mwotlap, chaque fois qu'il s'agit de renvoyer à un référent situé au second plan thématique. La valeur définie est alors soit laissée implicite (simple SN), soit soulignée au moyen du déictique *en*¹.

(606) **Kōyō velwoy, tō kē ni-mōl l-ēm.**
 3DU AO:séparé alors 3SG AO-rentre dans-maison

Ba NA-LQŌVĒN (EN), kē na-tbunbun.
 mais ART-femme COÉ 3SG ART-fée

(Un homme a rencontré une femme en forêt, et après lui avoir parlé...)
 'Ils se séparèrent, puis il retourna chez lui. Or, cette femme, c'était une fée.'

Dans cette dernière proposition, une simple anaphore au moyen de *kē* eût été trop ambiguë² ; la réactivation du référent "la femme" impose donc d'employer un syntagme nominal explicite (<*na-lqōvēn (en)*>), et ce, pour exactement les mêmes raisons que l'on avait *tēlge* en (601).

(d) Des pronoms traduits par des noms ?

Ainsi, ce qui est remarquable avec les *collectifs* du mwotlap, c'est qu'ils ont une apparence de pronom (cf. les trois nombres duel, triel, pluriel), et notamment de pronom anaphorique, à tel point qu'on a d'abord du mal à les distinguer des pronoms personnels de 3^{ème} p. ; et pourtant, du point de vue de la construction du discours, ces collectifs se comportent exactement comme des SN explicites, à tête lexicale. Autrement dit, si l'on met à part la question du nombre, le collectif *tēlge* 'les trois personnes' en (601) est plus proche du SN *na-lqōvēn* 'la femme' en (606), que du pronom personnel *kēytēl* 'ils'.

Ainsi, l'énoncé suivant présente une structure tout à fait parallèle à (606) ci-dessus :

(607) **Ba YOGÉ EN, kōyō et-buste muwumwu.**
 mais H:DU COÉ 3DU NÉG₁-vouloir:NÉG₂ travailler

'Mais ces deux individus (~ compères, etc.), ils n'aiment pas travailler.'

En (606) comme en (607), un référent de second plan est réactivé au moyen d'un SN (± déictique *en*), et placé en thème d'un nouvel énoncé :

na-lqōvēn en 'la femme que tu sais'
yogé en 'les deux [personnes] que tu sais'.

Par la suite, rien n'empêche ce référent, une fois mis de la sorte au premier plan thématique, d'être repris sous la forme d'un pronom anaphorique : cf. ...*kē* 'elle' et ...*kōyō* 'ils'.

C'est pour cette raison, notamment, que nous avons délibérément choisi de gloser les trois collectifs par des traductions nettement lexicales en français : *yogé* 'les deux personnes' (≠ *kōyō* 'eux deux') ; *igé* 'les gens' (≠ *kēy* 'ils'). En effet, malgré leurs allures pronominales, ces collectifs apparaissent toujours dans des contextes où d'autres langues recourent non à un pronom, mais à un SN explicite : FCS *les gens*, ANG *people*, etc.

¹ La valeur précise de ce clitique *en*, que nous appelons "coénonciation", est détaillée au §(c) p.311.

² L'ambiguïté ne peut être levée ni par la forme *kē*, qui ne code pas l'opposition de genre 'il/elle', ni par le prédicat : en effet, contrairement à la traduction française 'fée', le nom *na-tbunbun* peut aussi bien désigner un être féminin que masculin – cf. ex.(537) p.376.

4. Les collectifs et leurs qualifiants

Jusqu'à présent, nous avons mentionné les morphèmes collectifs dans un seul de leurs emplois, certes bien représenté, mais assez marginal : celui où ils constituent à eux seuls le syntagme substantival. Ce choix de présentation était motivé, d'un côté, par le désir de distinguer les collectifs des pronoms personnels, auxquels ils ressemblent à certains égards ; et d'un autre côté, par le projet tout analytique d'observer ces morphèmes de façon isolée, avant d'interpréter correctement leurs combinaisons avec d'autres éléments.

(a) Une ambiguïté syntaxique

Il est maintenant possible d'envisager la structure la plus fréquemment associée aux morphèmes collectifs : lorsque ces derniers sont suivis d'un second élément à l'intérieur du syntagme nominal. Comparons par exemple les deux énoncés suivants :

(603) **Nitog etet ige !** 'Arrête de regarder *les gens* !'
 PROH voir² H:PL

(603)' **Nitog etet ige *malmal* !** 'Arrête de regarder *les filles* !'
 PROH voir² H:PL jeune.fille

C'est le syntagme substantival *ige malmal* 'les filles' qui nous intéresse. Une telle séquence est *a priori* justiciable de deux analyses syntaxiques divergentes, prouvant que son interprétation précise n'est pas aussi évidente qu'il n'y paraît.

- Si l'on oppose *(ige malmal)* 'les filles' à *malmal* 'la fille', on est tenté de considérer le substantif *malmal* comme la tête du syntagme, et *ige* comme une simple marque de nombre. Et en effet, **les collectifs sont les principaux indicateurs morphologiques du nombre** en mwotlap, pour les référents humains (les non-humains étant insensibles à la catégorie du nombre). Rappelons-en le paradigme [§(b.1) p.368] :

<i>(∅) malmal</i>	'(une/la) fille'
<i>yoge malmal</i>	'(les) deux filles'
<i>tēlge malmal</i>	'(les) trois filles'
<i>ige malmal</i>	'(des/les) filles'

- Néanmoins, l'interprétation du *collectif* comme étant un simple "article" nominal est contredite par la possibilité de trouver ce morphème seul¹ [ex.(603)]. Or, si une forme comme *ige* est bien formée pour constituer à elle seule un SN, il devient possible de le considérer comme la tête du syntagme *ige malmal*. Dans cette hypothèse, le second élément *malmal* ne serait rien d'autre qu'une *expansion* du morphème collectif, et l'on pourrait gloser la séquence ainsi² :

"les personnes (*ige* =TÊTE) qui sont filles (*malmal* =QUALIFIANT)"

¹ Ce point distingue les collectifs de l'article *nA-* des noms, lequel n'apparaît jamais seul.

² Cf. Lemaréchal (1989: 48), qui glose le tagalog *ang dalaga* 'la femme' ainsi : "substance [*ang*] (qui est) femme [*dalaga*]".

(b) Le pouvoir substantivant des collectifs

Malgré l'étrangeté de cette dernière glose, plusieurs arguments syntaxiques penchent en faveur de la seconde interprétation : le collectif n'est pas une simple marque de nombre agrégée à un substantif qui serait par ailleurs autonome, mais constitue la véritable tête du syntagme, à laquelle tout autre déterminant se trouve syntaxiquement subordonné.

En réalité, l'exemple précédent est un cas particulier, car la forme *malmal*, étant déjà un Substantif par ailleurs, possède une certaine autonomie syntaxique. Dans ce cas précis, le collectif ne joue apparemment qu'un seul rôle, celui de marquer le nombre de ce substantif. Mais très souvent, l'élément qui se trouve à droite du morphème collectif est incapable de fournir par lui-même un syntagme substantival (qui pourrait remplir les fonctions d'actant, etc.). Ceci concerne toutes les séquences, simples ou complexes, qui ne peuvent apparaître qu'en fonction de *qualifiant*¹, ex. les adjectifs :

qagqag 'blanc / *un Blanc' → *ige qagqag* 'les Blancs'

Dans ce cas, le morphème collectif fait beaucoup plus qu'indiquer le nombre ; il sert aussi / surtout à transformer un *qualifiant* (incapable de fonctionner, par exemple, comme sujet) en un *substantif* (susceptible de prendre toutes les fonctions actanciennes, entre autres) :

(608) **Qagqag* ⟨*et-ēglal te*⟩. **blanc ne le sait pas.*
blanc NÉG₁-savoir NÉG₂

Ige qagqag ⟨*et-ēglal te*⟩. 'Les Blancs ne le savent pas.'
H:PL blanc NÉG₁-savoir NÉG₂

Nous verrons ci-dessous comment le mwotlap construit le singulier de *ige* (ex. 'le Blanc'). Pour l'instant, l'essentiel est de souligner le point suivant :

Les morphèmes collectifs (*yoge*, *tēlge*, *ige*) peuvent être suivis de n'importe quel élément X de type *qualifiant* : nom, adjectif, déictique...

Les collectifs ont une fonction double :

- ils marquent X en un nombre non-singulier ;
- ils font accéder X à toutes les fonctions syntaxiques des *substantifs* (sujet, objet, régime de préposition, possesseur, prédicat etc.)

Ce processus syntaxique n'est autre qu'un processus de *translation* [§ II p.164] : les collectifs traduisent tout *qualifiant* en *substantif*, en même temps qu'ils en indiquent le nombre.

(c) Dissymétrie singulier / non-singulier

Comment donc se constitue la forme de singulier correspondant aux trois morphèmes collectifs ? La réponse dépend directement de la nature du qualifiant X. Car s'il est aisé de construire un syntagme substantival à partir d'un qualifiant pour les nombres non-singuliers (il suffit, on vient de le voir, de les faire précéder du morphème collectif), les règles sont plus complexes au singulier. En voici le résumé :

¹ Voir notamment le *Tableau 3.2* p.163.

- si X est déjà un substantif, il n'a besoin de rien pour former un substantif singulier :
ex. *o malmal* 'une/la fille' → *IGE malmal* 'les filles'
- si X est un nom, il forme un substantif singulier à l'aide de l'article *nA-* :
ex. *NA-lqōvēn* 'une/la femme' → *IGE lōqōvēn* 'les femmes'
- dans tous les autres cas, X ne peut former un syntagme substantival au singulier qu'en qualifiant le nom hyperonymique *et* 'personne' (lui-même précédé de l'article *nA-*) :
ex. *N-ET qagqag* 'un/le blanc' → *IGE qagqag* 'les Blancs'
N-ET ba-laklak 'un/le danseur' → *IGE ba-laklak* 'les danseurs'
N-ET gōh 'la personne ici' → *IGE gōh* 'ceux-ci, ces gens-ci...'

Le contenu sémantique de *et* ('être humain, personne')¹ correspond exactement à la signification impliquée par les morphèmes collectifs (cf. *-ge* < **kai* 'personne...') ; c'est pourquoi c'est lui qui viendra combler le vide laissé par ces derniers dans le cas du singulier. Ce supplétisme se vérifie également en l'absence de qualifiant, ce qui nous permet enfin de citer le paradigme complet des collectifs (à ceci près que le singulier *n-et* n'est pas à proprement parler un "collectif") :

n-et	'une personne, quelqu'un, on'
yoge	'deux personnes'
tēlge	'trois personnes'
ige	'les/des personnes, les/des gens'

Corollaire de ce mécanisme : *et* ne se comporte pas comme les autres noms (ex. *lqōvēn* 'femme'), car on n'a jamais² *N-et* → **IGE et*, mais simplement *n-et* → *ige*. Voilà qui confirme, *a posteriori*, notre hypothèse selon laquelle le collectif *ige* n'est pas une simple marque de nombre qui précéderait la tête, mais constitue lui-même la véritable tête du syntagme, au même titre qu'un nom (avec article) ou qu'un substantif. En somme, de même que *qagqag* remplit la fonction d'épithète dans le syntagme suivant :

(609) n-ET	qagqag	'un/le Blanc'
ART-personne	blanc	<i>lit.</i> la personne (qui est) blanche

...de même, il est nécessaire de lui reconnaître la même fonction épithétique lorsqu'il se combine avec un collectif, lequel forme la véritable tête du syntagme :

IGE	qagqag	'des/les Blancs'
H:PL	blanc	<i>lit.</i> les gens (qui sont) blancs

(d) Exemples de syntagmes collectifs

Pour finir, nous illustrerons quelques combinaisons fréquentes { collectif + *qualifiant* }, en insistant particulièrement sur les associations qui sont lexicalisées. Bien que l'usage des collectifs soit extrêmement productif, certaines formes ne sont pas tout à fait prédictibles ; par exemple, certains radicaux ont coutume de se rédupliquer avec les collectifs, d'autres non. Par souci de simplification, nous choisirons le collectif le plus fréquent, *i.e.* le pluriel

¹ Voir aussi §1 p.340.

² Ce syntagme *ige et* n'apparaît qu'une seule fois dans tout notre corpus, dans le mythe de la Création ; c'est le seul cas où il ne s'agit plus de désigner 'les gens' (*ige*), mais 'les êtres humains' (*ige et*). Nous marquons cependant ce syntagme d'un astérisque, car il est refusé dans tous les autres contextes.

ige. Les exemples sont classés en fonction de la classe syntaxique du qualifiant X. Ceci s'avère pertinent, en particulier, pour les formes de singulier, que nous indiquons également.

(d.1) Collectif + substantif

Parmi les parties du discours qualifiantes que l'on rencontre régulièrement avec les collectifs, on peut citer de nouveaux exemples de *substantifs*, parmi d'autres :

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>tita</i>	'mère'	<i>tita</i>	<i>ige tita</i>	'les mères'
<i>bōbō</i>	'aïeul...'	<i>bōbō</i>	<i>ige bōbō</i>	'les aïeux'
<i>myanag</i>	'chef de village'	<i>mayanag</i>	<i>ige mayanag</i>	'les chefs de village'
<i>welan</i>	'haut dignitaire'	<i>welan</i>	<i>ige welan</i>	'les hauts dignitaires'
<i>dokta</i>	'médecin'	<i>dokta</i>	<i>ige dokta</i>	'les médecins'

Certains substantifs impliquent un redoublement du radical, ou d'autres transformations morphologiques (ex. préfixe *ya-*) : cf. §(a) p.366.

(d.2) Collectif + nom

Les collectifs permettent de substantiver des *noms*, normalement inaptes à former des syntagmes substantivaux [§7 p.160] :

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>lqōvēn</i>	'femme'	<i>na-lqōvēn</i>	<i>ige lōqōvēn</i>	'les femmes'
<i>tīman</i>	'homme (<i>māle</i>)'	<i>na-tīman</i>	<i>ige taīman</i>	'les hommes'
<i>sil</i>	'foule'	<i>ni-sil</i>	(<i>ige sil</i>)	'les gens (en foule)'
<i>tmat</i>	'fantôme'	<i>na-tmat</i>	(<i>ige tamat</i>)	'les fantômes'
<i>mōmō</i>	'poisson'	<i>nō-mōmō</i>	(<i>ige mōmō</i>)	'les poissons (<i>individus</i>)'

Rappelons que la majeure partie des noms communs (\neq substantifs) désigne des non-humains : objets, plantes, animaux, etc. Par conséquent, ils sont incompatibles avec les morphèmes collectifs, normalement réservés aux humains : *mtig* 'cocotier' \rightarrow **ige mitig*. L'exemple des 'poissons' est exceptionnel, et provient d'un conte où quelques poissons sont individués / personnifiés : en temps normal, on a *nō-mōmō* 'le poisson / les poissons'. Même les fantômes, pourtant largement anthropomorphisés, neutralisent habituellement l'opposition de nombre. Enfin, le nom *et* 'personne' ne forme pas son pluriel en **ige et*, mais en *ige* [cf. §(c) p.405]. En somme, les seuls noms qui apparaissent couramment avec les collectifs sont deux des trois noms à référence humaine : *lqōvēn*, *tīman*.

(d.3) Collectif + adjectif

Pour qu'un adjectif qualifie un collectif, il faut nécessairement qu'il permette d'identifier un groupe *humain*. Aussi n'entendra-t-on guère des syntagmes du type ?*ige lawlaw* 'les (gens) rouges', car il ne serait guère interprétable dans la culture mwotlap. Ce sont donc peu d'adjectifs, somme toute, que l'on rencontre régulièrement dans cette structure.

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>qagqag</i>	'blanc'	<i>n-et qagqag</i>	<i>ige qagqag</i>	'les Blancs'
<i>mlēglēg</i>	'noir'	<i>n-et mlēglēg</i>	<i>ige mlēglēg</i>	'les Noirs'
<i>tegħa</i>	'différent'	<i>n-et tegħa</i>	<i>ige tegħa</i>	'les autres'
<i>ēh</i>	'vivant'	<i>n-et ēh</i>	<i>ige ēh</i>	'les vivants'
<i>leg</i>	'marié'	<i>n-et leg</i>	<i>ige leg</i>	'les gens mariés'
<i>troñ</i>	'ivre'	<i>n-et toroñ</i>	<i>ige toroñ</i>	'les saoulards'

Certains adjectifs, fortement lexicalisés dans leur emploi collectif, impliquent un redoublement du radical :

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>susu</i>	'petit'	<i>n-et su</i>	<i>ige susu</i>	'les enfants'
<i>llwo</i>	'grand'	<i>n-et liwo</i>	<i>ige lililwo</i>	'les adultes' / 'les gens de pouvoir'
<i>m̄ye sēm</i>	'riche'	<i>n-et m̄eye sēm</i>	<i>ige m̄eyem̄ye sēm</i>	'les riches'
<i>mgaysēn</i>	'triste'	<i>n-et magaysēn</i>	<i>ige magamgaysēn</i>	'les pauvres'

(d.4) Collectif + dérivé de but

Le collectif permet de désigner un groupe d'hommes par rapport à son activité principale, au moyen de la préposition **bE-** (+ Nom) ≈ 'pour' [cf. §2 p.181]. Le nom en question peut être un nom d'objet caractéristique, ou d'activité¹.

LEXÈME		SN PLURIEL	
<i>ga</i>	'kava'	<i>ige ba-ga</i>	'les (buveurs) de kava'
<i>kikbol</i>	'football'	<i>ige bi-kikbol</i>	'les (joueurs) de foot'
<i>petañ</i>	'pétanque'	<i>ige be-petañ</i>	'les boulistes'
<i>lavēt</i>	'fête'	<i>ige ba-lavēt</i>	'les fêtards'
<i>eh</i>	'chanson'	<i>ige b-eh</i>	'les chanteurs'
<i>leg</i>	'mariage'	<i>yoge be-leg</i>	'les deux mariés'
		<i>ige be-leg</i>	'les invités du mariage'
<i>vēna-ngēn</i>	'notre patrie'	<i>ige bē-vēna-ngēn</i>	'les autorités coutumières'
<i>no-y vētan</i>	'leur terre'	<i>ige be-no-y vētan</i>	'les propriétaires fonciers'
<i>skul</i>	'école'	<i>ige bu-skul</i>	'les écoliers'
<i>rap</i>	'hip-hop'	<i>ige ba-rap</i>	'les rappeurs'

Et de façon très productive, le nom préfixé par **bE-** n'est autre qu'un nom d'action dérivé d'un verbe. Si ce dernier est transitif, l'objet est normalement incorporé : on a donc quelque chose comme *couper la viande* → *ceux pour (le) couper-de-viande*.²

¹ Le singulier étant plutôt rare, nous ne l'indiquons pas ici ; au besoin, il se forme avec *n-et*.

² Ces structures ont déjà été évoquées aux §(c.2) p.185 et §2 p.234.

LEXÈME		SN PLURIEL	
<i>laklak</i>	‘danser’	<i>ige ba-laklak</i>	‘les danseurs’
<i>blekat</i>	‘jouer aux cartes’	<i>ige be-mlekat</i>	‘les joueurs de cartes’
<i>in + ga</i>	‘boire + kava’	<i>ige b-inin ga</i>	‘les buveurs de kava’
<i>tēy + ō</i>	‘tenir + tortue’	<i>ige bē-tēytēy ō</i>	‘les pêcheurs de tortue’
<i>tēy + ēm</i>	‘tenir + maison’	<i>ige bē-tēytēy ēm</i>	‘les constructeurs’
<i>tēy + tle</i>	‘tenir + métal’	<i>ige bē-tēytēy tele</i>	‘les carrossiers / garagistes’
<i>tēy + gayga</i>	‘tenir + corde, fil’	<i>ige bē-tēytēy gayga</i>	‘les électriciens’
<i>tow + eh</i>	‘composer + chant’	<i>ige bo-towtow eh</i>	‘les compositeurs/poètes’
<i>vap + eh</i>	‘dire + chant’	<i>ige ba-vavap eh</i>	‘les interprètes du chant’
<i>laṃ + vētōy</i>	‘cogner + bambou’	<i>ige ba-laṃlaṃ vētōy</i>	‘les tambourinaires’

Tous ces exemples forment soit des noms de métier permanents (ex. *ceux qui ont pour activité usuelle de chanter*), soit de désigner une activité temporaire (ex. *ceux qui chanteront pour cette occasion*).

(d.5) Collectif + attribut moral

Une structure particulière consiste à définir un groupe par une qualité morale, surtout péjorative. Entre le collectif et le qualifiant (verbe, adjectif ou nom) on intercale le morphème *vēt* – probablement lié au nom *vētgi* ‘troupeau, bande’ (cf. *nē-vētgi men* ‘volée d’oiseaux’) :

ex. *qos* ‘frimer’ → **ige qos* / *ige vēt qos* ‘les frimeurs [*lit.* la "bande" de la frime]’

Les expressions formées en *vēt* sont souvent vulgaires.

LEXÈME		SN PLURIEL	
<i>qos</i>	‘frimer’	<i>ige vēt qos</i>	‘les frimeurs’
<i>sen</i>	‘bobarder’	<i>ige vēt sen</i>	‘les gens faux / les menteurs’
<i>mōy</i>	‘sperme ; glandu’	<i>ige vēt mōy</i>	‘les glandus / les branleurs’
<i>qey</i>	‘connard’	<i>ige vēt qey</i>	‘les connards’
<i>naw</i>	‘mer, sel ; salope’	<i>ige vēt naw</i>	‘les gens dépravés’
<i>ngo-ge vōyō</i>	‘double visage’	<i>ige vēt ngo-ge vōyō</i>	‘les hypocrites’

Quelques remarques s’imposent :

- la tournure habituellement utilisée avec les verbes, *i.e.* utilisant le préfixe *bE-* (+ nom verbal), serait ici incongrue : ?? *ige bo-qosqos* signifierait "ceux qui ont pour activité usuelle / pour compétence professionnelle... de frimer".
- la tournure est la même pour le triel et le duel : *yoge vēt qos* ‘les deux frimeurs’ ;
- mais sachant que *vēt* signifie ‘troupe...’, la tournure en *vēt* (+ Qualifiant) est impossible au singulier, lequel se construit directement : **n-et vēt qos* / *n-et qos*.

On a donc exceptionnellement une dissymétrie entre le singulier et les autres nombres : *n-et qos* ‘un frimeur’ ; *yoge vēt qos* ‘les deux frimeurs’, etc.

(d.6) Collectif + dérivé locatif

Le collectif sert aussi à désigner les communautés ethniques (cf. ‘les Blancs’, etc.). La tournure usuelle emploie le préfixe d'origine *tE-* + locatif (avec locatif = toponyme ou syntagme en *IE-*), ex. *ige to-Mōtlap* ‘les gens de Mwotlap¹, les mwotlaviens’.

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>Mōtlap</i>	‘Mwotlap’	<i>n-et to-Mōtlap</i>	<i>ige to-Mōtlap</i>	‘les Mwotlaviens’
<i>a-Pnōlap</i>	‘Vanua-lava’	<i>n-et te-Pnōlap</i>	<i>ige te-Pnōlap</i>	‘ceux de Vanua-lava’
<i>a-Yō</i>	‘Roua’	<i>n-et te-Yō</i>	<i>ige te-Yō</i>	‘ceux de Roua’
<i>Ostreliā</i>	‘Australie’	<i>n-et t-Ostreliā</i>	<i>ige t-Ostreliā</i>	‘les Australiens’
<i>lok hōw</i>	‘côté nord’	<i>n-et to-lok hōw</i>	<i>ige to-lok hōw</i>	‘ceux du côté nord’
<i>aṃag</i>	‘autrefois’	–	<i>ige t-aṃag</i>	‘les ancêtres’
<i>(nēte)</i>	‘jadis’	–	<i>ige tē-nēte</i>	‘les ancêtres lointains’

En ce qui concerne la forme de singulier, les locatifs (*spéc.* les toponymes) sont les seuls à avoir maintenu l'emploi "humain" du nom *nage* (de même origine que les collectifs *ige* : cf. n.2 p.399) : ainsi, ‘un mwotlavien’ se dit soit *n-et to-Mōtlap*, soit *n-age to-Mōtlap*.²

Plus rarement, et de façon partiellement imprédictible et/ou libre, le locatif peut se construire directement, sans dérivatif *tE-* :

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>le-pnō</i>	‘au village’	–	<i>ige (te-)le-pnō</i>	‘ceux du village’
<i>le-naw</i>	‘à la mer’	–	<i>ige (te-)le-naw</i>	‘ceux du littoral’
<i>Franis</i>	‘France’	–	<i>ige (ta-)Franis</i>	‘les Français’
<i>hay nōk</i>	‘là-haut’	–	<i>ige (ta-)hay nōk</i>	‘ceux de là-haut’
<i>me gōh</i>	‘ici’	–	<i>ige (te-)me gōh</i>	‘ceux d’ici’
<i>taval mayam</i>	‘antipodes’	–	<i>ige taval mayam</i>	‘ceux des antipodes’

(d.7) Collectif + déterminants divers

Enfin, le collectif se combine à des déterminants divers : déictique, classificateurs possessifs, etc.

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>gōh</i>	‘(ici)’	<i>n-et gōh</i>	<i>ige gōh</i>	‘ceux-ci’
<i>mey</i> + Prop.	‘celui qui...’	<i>n-et mey ...</i>	<i>ige mey ...</i>	‘ceux qui...’
<i>mino</i>	‘mon, à moi’	<i>n-et mino</i>	<i>ige mino</i>	‘les miens, ma famille’
<i>non Y</i>	‘[POSS] de Y’	<i>n-et non Y</i>	<i>ige non Y</i>	‘la famille / le clan de Y’

¹ Pour l'anecdote, c'est cette expression qui est à l'origine du titre de l'ouvrage de Bernard Vienne (1984), *Gens de Motlav*.

² Cette dernière tournure est de règle chaque fois qu'il s'agit de *prédiquer* l'origine de quelqu'un : *Nēk na-ge tive ? – No na-ge t-Ostreliā*. ‘Tu es d'où ? – Je suis australien / originaire d'Australie’. Cf. ex.(78) p.174.

On trouve également des quantificateurs et des numéraux [§C p.324], etc.

LEXÈME		SN SINGULIER	SN PLURIEL	
<i>del</i>	'tous'	–	<i>ige del</i>	'tout le monde'
<i>hip</i>	'beaucoup'	–	<i>ige hip</i>	'plein de monde'
<i>yatkelgi</i>	'quelques-uns'	–	<i>ige yatkelgi</i>	'certains, quelques-uns'
<i>vēvēh-qiyig</i>	'certain nombre'	–	<i>ige vēvēh-qiyig</i>	'peu de monde'
<i>bul soñwul</i>	'dix personnes'	–	<i>ige bul soñwul</i>	'les dix (la bande des 10)'

(e) Le cas particulier des noms relationnels

Signalons une structure rare avec le pluriel, et plus fréquente avec les collectifs duel et triel : celle où le qualifiant (généralement un substantif) désigne une relation réciproque entre deux ou trois individus. C'est le cas, par exemple, de *yoge bulsal* 'les deux amis' (amis l'un avec l'autre), que l'on distinguera de *yoge tita* 'les deux mamans' (elles ne sont pas mères l'une de l'autre, mais mères d'enfants qui sont externes au groupe *yoge tita*).

La nécessité de distinguer ces deux cas de figure, est prouvée par l'emploi d'un morphème spécifique dans les cas de relation réciproque, *spéc.* les relations de parenté. Cette structure implique un morphème *matag* (~ *matan* ~ *matalig* ~ *matanig*) signifiant à peu près 'relation réciproque', selon le schéma suivant :

{ collectif duel/triel + *matag* + Nom de relation + suff. possession }

Le suffixe de possession s'accorde obligatoirement en nombre –et en personne (= 3^{ème} p.)– avec le collectif, par exemple¹ :

- (610) **tēlge** *matag* **yathēthē-ytēl** 'les trois frères'
 H:TRI *récip* frères-3TRI [lit. les 3 mutuels frères d'eux-3]

Mais on ne peut pas avoir :

*tēlge *matag* **yathithi-k** *les trois mutuels frères de moi
 H:TRI *récip* frères-1SG

Cette restriction est levée en l'absence de *matag*, i.e. si le possesseur est signalé comme externe au groupe :

- (611) **tēlge** **yathēthē-ytēl** 'leurs trois frères' [les 3 frères d'eux-3]
 H:TRI frères-3TRI (suppose six frères en tout)
- tēlge** **yathithi-k** 'mes trois frères'
 H:TRI frères-1SG [lit. les 3 frères de moi]

Cette construction réciproque va de soi, lorsque le lexème lui-même est sémantiquement réciproque, comme c'est souvent le cas en mwotlap – ex. *moyu*~ 'oncle / neveu' :

¹ Les noms de parenté ont un pluriel complexe, ex. *inti*~ 'enfant de' → (*ige*) *yantinti*~ 'les enfants de...' [cf. Tableau 5.11 p.435]. En l'occurrence, le nom *ithi*~ 'frère (pour un homme) / sœur (pour une femme)' donne un pluriel *yathithi-* / *yathēthē-*.

- (612) **yoge matag moyu-yō** 'le couple oncle-neveu'
 H:DU récip oncle/neveu-3DU

Dans le cas particulier où la relation n'est pas marquée par un nom réciproque, c'est toujours le terme dominant (ex. le plus âgé) qui est choisi – ex. *itme~* 'père de' / *inti~* 'fils de' :

- (613) **yoge matag itma-yō** 'le couple père-fils'
 H:DU récip père-3DU [lit. les deux mutuels "pères" d'eux-deux]

Matag ne code pas uniquement des relations de parenté – ex. *taval he~* [lit. de l'autre côté du nom de...] 'homonyme de (qqn), qui porte le même nom que (qqn)' :

- (614) [**Yoge matag taval ha-yō**] **vatag me anen !**
 H:DU récip autre.côté nom-3DU DÉPLAC VTF DX2

'Tiens ! Voici venir (ensemble) un couple d'homonymes...' (ex. *David & David*)

D'ailleurs, l'expression dans laquelle on rencontre le plus souvent **matag** convient à toutes les relations en couple, qu'il s'agisse d'une relation de parenté (père & fils ; grand-père & petit-fils ; gendre & beau-parent ; frère & sœur ; mari & femme...) ou d'une relation sociale quelconque (maître & élève ; patron & employé...). En effet, cette expression met en jeu le classificateur possessif général *no~* (cf. *ige nōnōm* 'ta famille, tes amis = les tiens') :

- (615) **yoge matag no-yō** 'un couple [en relation quelconque]'
 H:DU récip CPGén-3DU

Et comme c'est le cas avec le nom *couple* en français, on ne s'étonnera pas que l'interprétation par défaut de (615) soit "un couple formé par un homme et une femme vivant ensemble, i.e. mari et femme". C'est du moins le sens que possède l'expression dans son contexte le plus fréquent d'apparition, à savoir l'incipit des contes. Sur 23 occurrences de **matag** dans notre corpus, 17 apparaissent dans la première phrase d'un conte, à travers la formule standard suivante :

- (616) **Tog tog i van en yoge matag no-yō.**
 il était une fois H:DU récip CPGén-3DU

'Il était une fois un couple.' (*Au bout d'un certain temps, ils eurent un enfant...*)

E. SYNTHÈSE : PRONOMS ET APPARENTÉS

Après avoir passé en revue les nombreuses formes pronominoïdes de la langue, il peut être utile de les récapituler. Les deux tableaux qui suivent reprennent les paradigmes susceptibles de rentrer en concurrence avec les pronoms personnels simples. On regroupe les formes par "personne grammaticale"¹ :

- Les formes pronominoïdes qui incluent l'interlocuteur, et peuvent être appelées "indices de deuxième personne" – tous peuvent se traduire par 'tu'/'vous' : pronoms personnels (légers vs. lourds), appellatifs, pronoms jussifs.

¹ La "première personne" n'est représentée que par les pronoms personnels, et ne nécessite donc pas de nouveau tableau.

- Les formes pronominoïdes qui n'impliquent aucun participant du dialogue, et peuvent être décrites grossièrement comme des "indices de troisième personne" : pronoms personnels (légers vs. lourds), déclaratifs, collectifs.

Dans chaque tableau, nous indiquons succinctement non seulement les formes elles-mêmes, mais aussi les fonctions syntaxiques principales de chaque paradigme (ex. prédicat, vocatif...), ainsi que la possibilité ou non de combiner ces "pronoms" avec un autre élément à l'intérieur du même syntagme, tel qu'un nom ou un qualifiant. Tous les détails de ces combinaisons figurent dans les pages appropriées.

Tableau 4.15 – *Les indices personnels de deuxième personne*

	pronom léger	pronom lourd	appellatif	jussif
singulier	nēk	inēk	(<i>nom/bulsal...</i>)	<i>zéro</i>
duel	kōmyō	(i) kōmyō	yohē	amyō
triel	kēmtēl	(i) kēmtēl	tēlhē	amtēl
pluriel	kimi	(i) kimi	yēhē	ami
fonctions principales	<i>sujet, objet</i>	<i>thème, prédicat</i>	<i>vocatif</i>	<i>sujet (+ Vb ordre)</i>
extension possible ?	(Duel assoc.)	(Duel assoc.)	+ Nom possédé	–

Tableau 4.16 – *Les indices personnels de troisième personne*

	pronom léger	pronom lourd	déclaratif	collectif
singulier	kē	ikē	amtan	(<i>n-et</i>)
duel	kōyō	(i) kōyō	amtayō	yoge
triel	kēytēl	(i) kēytēl	amtaytēl	tēlge
pluriel	kēy	(i) kēy	amtay	ige
fonctions principales	<i>sujet, objet</i>	<i>thème, prédicat</i>	<i>sujet parlant</i>	= <i>substantifs</i>
extension possible ?	(Duel assoc.)	(Duel assoc.)	+ substantif	+ qualifiant

UNIVERSITÉ PARIS-IV SORBONNE

**CONTRAINTES DE STRUCTURES ET LIBERTÉ
DANS L'ORGANISATION DU DISCOURS**

~

**Une description du mwotlap,
langue océanienne du Vanuatu**

Volume II

* *

Thèse

en vue d'obtenir le

Doctorat de Linguistique

présentée et soutenue publiquement par

Alexandre FRANÇOIS

le 19 décembre 2001

en Sorbonne

Directeur de thèse :

M. Alain LEMARÉCHAL

Jury :

Mme Isabelle BRIL

Mme Stéphane ROBERT

M. Bernard CARON

M. Jean-Claude RIVIERRE

M. Darrell TRYON

SOMMAIRE

	pp.	vol.
Avant-propos	5	I
Abréviations	9	
<i>Chapitre Un</i> Présentation	13	
<i>Chapitre Deux</i> Phonologie, morphologie	51	
<i>Chapitre Trois</i> Les classes de mots et l'art de la translation	153	
<i>Chapitre Quatre</i> La référence et le nombre	255	
<i>Chapitre Cinq</i> L'expression de la possession	419	II
<i>Chapitre Six</i> Actance et complémentation	633	
<i>Chapitre Sept</i> Opérations aspectuelles et modales	689	III
<i>Chapitre Huit</i> Synthèse : La stratégie grammaticale	1005	
Bibliographie	1033	
Index des langues	1045	
Index des notions	1048	
Tableaux	1057	
Figures	1062	
Cartes	1064	
Table des matières	1065	

Chapitre Cinq

L'EXPRESSION DE LA POSSESSION

L'expression de la possession en mwotlap

À l'instar des autres langues du groupe océanien, le mwotlap frappe l'observateur par la complexité de ses règles grammaticales associées à *l'expression de la possession*. En effet, c'est dans ce domaine que se rencontrent, d'une part, les phénomènes morphologiques les plus complexes de la langue, et d'autre part, des structures syntaxiques particulièrement originales. Les problèmes linguistiques, et notamment sémantiques, que posent ces structures dépassent largement le cadre du syntagme nominal, et affectent souvent l'énoncé dans sa globalité¹.

Le mwotlap a hérité de son ancêtre proto-océanien une distinction fondamentale entre deux grandes classes de noms, au comportement morphosyntaxique très différent : les noms à possession inaliénable vs. les noms à possession aliénable. Nous présentons ici les principales caractéristiques de cette **opposition d'aliénabilité** :

Tableau 5.1 – *L'opposition d'aliénabilité : quelques caractéristiques*

NOMS INALIÉNABLES	NOMS ALIÉNABLES
classe fermée d'environ 125 noms	classe ouverte, contenant le reste des noms
radical toujours terminé par une voyelle	radical génér ^t terminé par une consonne
ex. <i>mte~</i> 'œil', <i>tōti~</i> 'tronc', <i>°lo~</i> 'intérieur'	ex. <i>gasel</i> 'couteau', <i>geay</i> 'enclos'
suffixe de possesseur obligatoire	suffixe de possesseur exclu
incompatibles avec les Classificateurs Possessifs	possessibles uniquement au moyen des Classificateurs Possessifs
noms conçus fondamentalement dans leur relation à autre chose (à un possesseur Y)	noms conçus fondamentalement comme autonomes

¹ Nous verrons, par exemple, l'incidence des questions de possession sur l'interprétation générique / spécifique d'un énoncé entier [§(b) p.527], ou sur les jeux de topicalisation / focalisation contrastive [§(b), pp.607-629].

Comme l'évoque brièvement ce tableau, le mwotlap traite donc à part une bonne centaine de noms, en les autorisant, du point de vue morphologique, à être immédiatement suivis de la marque de leur possesseur, sous la forme d'un suffixe ou d'un nom complément : *na-mte-k* 'mes yeux', *nō-tōti mayap* 'le tronc du papayer' ; les autres noms de la langue ne peuvent être possédés que de façon indirecte, au moyen d'un Classificateur Possessif ou d'un relateur : *na-gasel mino* 'mon couteau', *ne-geay ne qo* 'l'enclos du cochon'. Le tableau précédent présente grossièrement le principe sémantique qui sous-tend cette opposition formelle entre deux types de noms, respectivement *inaliénables* et *aliénables*.

Notre chapitre **I**, intitulé "*Possession inaliénable vs. aliénable*", présente un inventaire exhaustif de tous les noms inaliénables de la langue, et tente de préciser les frontières et la nature exacte de cette opposition d'aliénabilité.

Le chapitre **II** – "*Morphologie de la possession*" expose les règles complexes qui permettent de calculer l'ensemble des formes personnelles d'un nom suffixable. Nous y présentons les suffixes personnels (inventaire, étymologie) et les principes de l'alternance vocalique sur le radical du nom.

Le chapitre **III** – "*Syntaxe générale de la possession*" présente divers points de syntaxe communs à toutes les structures de possession, à l'exclusion des Classificateurs possessifs, analysés ailleurs. Y sont étudiés, successivement, les rapports entre les variations formelles du marquage possessif et leurs incidences sur :

- le calcul de la référence et les jeux d'anaphore, qu'ils portent sur le possédé [§ III.A2] ou sur le possesseur [§ III.A3]
- la prédication de possession, et la traduction du français "avoir" [§ III.A4]
- l'explicitation du possesseur, selon que celui-ci est humain ou non-humain [§ III.B]
- la référentialité / généricité du possesseur [§ III.B4]

Enfin, le chapitre **IV** – "*La possession indirecte et les Classificateurs*" présentera le fonctionnement de la possession pour les noms aliénables, au moyen des quatre Classificateurs Possessifs (CP) de la langue – *i.e.* *ga~* 'part à manger (de)', *ma~* 'part à boire (de)', *mu~* 'charge provisoire (de)', *no~* 'possession (de)'. Après avoir exposé la morphologie de ces CP [§ IV.B], on étudiera le détail des structures syntaxiques qui les mettent en jeu [§ IV.C] : d'une part, les règles d'organisation interne du syntagme nominal possédé (problème de l'article interne) ; de l'autre, les diverses structures dans lesquelles ces syntagmes nominaux peuvent entrer (syntagme substantif, prédicatif, partitif, etc.). Enfin, nous traiterons à part [§ IV.D] les caractéristiques syntaxico-sémantiques propres à chaque CP : on s'attardera particulièrement sur le développement historique de la métaphore *nourriture / passivité* [§ IV.D3], et sur les effets de sens originaux que la marque de possession provisoire *mu~* présente dans le domaine de l'aspect, de la déixis ou de l'organisation du discours [§ IV.D4].

I. Possession inaliénable vs. aliénable

A. OPPOSITION FORMELLE ENTRE LEXÈMES

1. Les critères morphosyntaxiques

S'il est vrai qu'elle concerne aussi quelques lexèmes isolés d'autres parties du discours (quelques adjectifs, quelques prépositions, les classificateurs possessifs), l'opposition d'aliénabilité doit être rattachée au domaine du *nom*. L'ensemble des radicaux nominaux se divise en deux groupes inégaux, définis sur des critères morphologiques :

- **noms dits "inaliénables"** : ces radicaux ne suffisent jamais à construire, à eux seuls, un syntagme nominal viable ; ils sont obligatoirement suivis d'une marque de possesseur, quelle qu'elle soit. Ils sont notamment compatibles avec les suffixes possessifs personnels.
- **noms dits "aliénables"** : ces radicaux peuvent parfaitement constituer, à eux seuls, des syntagmes nominaux (moyennant préfixation d'un article si nécessaire), sans qu'il soit nécessaire de leur adjoindre un possesseur. Si le locuteur désire exprimer un tel possesseur, celui-ci ne pourra pas s'accoller directement au nom, mais exigera l'emploi d'un relateur possessif.

La mise en œuvre de ces critères permet de déterminer aisément, en présence d'un radical nominal, s'il doit être rangé parmi les noms inaliénables ou non. Ainsi, le nom *ngo* 'visage' ne pourra jamais se trouver seul pour former un SN viable, et nécessitera un possesseur :

- (1) **No ma-yap <na-ngo >*. *'J'ai dessiné un visage.'
 1SG PFT-écrire ART-visage
- ... <**na-ngo** **taṁan**>. 'J'ai dessiné un visage d'homme.'
 ART-visage homme
- ... <**na-ngo-ṅ**>. 'J'ai dessiné son visage.'
 ART-visage-3SG

En conséquence, le radical *ngo* sera placé parmi les noms "inaliénables", *i.e.* obligatoirement possédés. On pourrait le traduire non pas 'visage', mais 'visage-*de*', afin de rendre en français le caractère fortement *dépendant* de ce type de noms.

À ce premier exemple, on opposera celui d'un radical *gamlala* 'veine' : ce dernier peut parfaitement figurer seul dans un SN, sans possesseur ; d'autre part, au cas où un tel possesseur serait requis, il se rattacherait au nom en vertu de structures syntaxiques différentes du précédent.

- (2) **No ma-yap <na-gamlala >**. 'J'ai dessiné des veines.'
 1SG PFT-écrire ART-veine
- ... *(<na-gamlala taṁan>). *'...des veines d'homme'
- ... <**na-gamlala** **ne** **taṁan**>. '...des veines d'homme.'
 ART-veine de homme

(**n-ēma-n* ‘sa maison’) ; inversement, s'il est dépendant (ex. *ni-qi* ‘tête’), il présentera *toujours* un possesseur. Ceci correspond sans doute à une innovation historique du mwotlap, d'avoir en quelque sorte "durci" l'opposition d'aliénabilité, au point que les noms soient catégorisés dans le lexique, une fois pour toutes, par l'appartenance à l'une des deux classes morphosyntaxiques¹.

Parmi les aspects de cette forte dichotomie, citons les points suivants :

- Les noms inaliénables sont incompatibles avec les relateurs génitifs et les Classificateurs Possessifs.
- Il arrive qu'un nom inaliénable, dans certains contextes, soit cité sans référence à un possesseur particulier (ex. *je dessine une tête*). Là où d'autres langues [ex. araki] se contentent de citer le radical nominal, le mwotlap met en œuvre un arsenal de règles complexes, en sorte que la place de possesseur est toujours instanciée par un morphème².
- L'appartenance à la classe des inaliénables, *i.e.* l'aptitude à la suffixation, ne présente **aucune productivité** en mwotlap. Ainsi, les *emprunts* sont systématiquement des noms aliénables (ex. *sista nono-n* [**sista-n*] ‘sa sœur’ < *sister*). De même, lorsqu'un nom a changé de sémantisme ou de registre à une époque récente, il sera traité comme aliénable, en dépit même de son sémantisme : c'est notamment le cas des appellatifs de parenté (*Imam!* ‘Papa !’), qui depuis quelques générations ont pris la place des noms suffixables correspondants (ex. *itma-n* ‘son père’) ; le résultat est toujours un nom aliénable (ex. *imam nono-n* ‘son papa’).

Pour finir, nous verrons plus loin – §(c.1) p.539 – que le mwotlap présente un certain nombre de doublets étymologiques, tels qu'un même étymon a pu donner à la fois une forme suffixable et une forme non suffixable en mwotlap moderne³. On citera par exemple le nom indépendant *na-pnō* ‘île, village, pays’ < **na vanua*, et son correspondant dépendant *nē-vēna-n* ‘son pays, sa patrie’ < **na vanua-na*. Or, il est indéniable que dans l'état de langue qui opposait *vanua* à *vanua-na*, il s'agissait bien du même lexème, compatible avec les deux structures syntaxiques, comme on l'a vu pour *aka* en araki. Par conséquent, on pourrait supposer que ces couples *na-pnō* / *nē-vēna-n* constituent précisément un cas, en mwotlap moderne, où certains noms ne peuvent être rangés ni parmi les aliénables ni parmi les inaliénables, mais sont à cheval entre les deux catégories.

Cependant, les faits montrent que tous ces doublets (cf. *Tableau 5.58* p.540) sont aujourd'hui devenus suffisamment opaques, ne serait-ce que phonétiquement, pour être considérés par les locuteurs eux-mêmes comme deux lexèmes distincts. Ainsi, non seulement *na-pnō* et *nē-vēna-n* ont pris un sens légèrement différent ; mais surtout, la façon normale d'exprimer le possesseur du nom indépendant *na-pnō*, est désormais de recourir à un Classificateur possessif, comme tout autre nom du même type : *na-pnō* ‘île, village’ → *na-pnō nono-n*

¹ Et cette innovation est sans doute récente, pour ne pas dire en plein essor actuellement. Ainsi, d'après Codrington (1885: 313), le mwotlap d'il y a un siècle utilisait encore une forme *n-ēma-r* ‘leurs maisons’, inimaginable aujourd'hui. Le durcissement dont nous témoignons ici a donc dû se produire au cours du XX^{ème} s.

² Ces règles, permettant de traduire le français *J'ai dessiné une tête* ou *Contre le mal de tête*, seront détaillées au §4 p.523.

³ Pour l'intérêt de ces doublets étymologiques dans la reconstruction interne du mwotlap, voir François (1999 b; 2000 c), et ici §(a) p.106.

‘son île, son village’. Par conséquent, *na-pnō* et *nē-vēna-n* ne correspondent plus au même nom, lequel appartiendrait à deux catégories à la fois. Les transformations morphologiques qu'a connues le mwotlap au cours de son histoire sont telles, qu'elles ont en quelque sorte "dédoublé" une partie du lexique originel, en transformant un seul et même nom (ex. *vanua*) en deux lexèmes nominaux, bel et bien distincts dans la langue moderne (ex. *vnō* ‘île, village’ et *vēne~* ‘patrie’). En conséquence, l'existence de tels doublets étymologiques ne vient en rien contredire l'étanchéité absolue, en mwotlap, qui sépare les noms aliénables et inaliénables.

3. Aperçu dialectologique

À titre de comparaison, nous donnons un aperçu de l'opposition d'aliénabilité dans les quatre langues des Banks que nous avons observées : le vürës, le mosina, le lêmêrig, et le lehali [cf. §2 p.19]. Ces quatre idiomes sont, chacun à leur manière, à la fois proches et différents du mwotlap. Sans entrer dans les détails de chaque système, nous indiquons ici les principaux points qui les en distinguent, concernant en l'occurrence le système de la possession. D'une façon générale, les langues des Banks présentent, comme ailleurs au nord-centre Vanuatu, les mêmes grandes catégories que nous avons vues pour le mwotlap, mais à divers degrés d'évolution et de productivité.

Néanmoins, la distribution des noms entre ces deux catégories varie d'une langue à l'autre, les langues de Vanua-lava présentant généralement une plus grande facilité que le mwotlap à marquer directement la possession sur un nom, y compris lorsque celui-ci apparaît ailleurs sans son possesseur. Par conséquent, alors que le mwotlap oppose DEUX classes étanches de noms :

- *noms inaliénables* (ensemble fermé de 125 noms environ), obligatoirement suffixés en possession :

Ex.	<i>na-he~</i>	‘nom’	>	<i>na-ha-n</i>	‘son nom’
	<i>inti~</i>	‘enfant’	>	<i>inti-mamyō</i>	‘notre enfant’

- *noms aliénables* (tout le reste des noms), jamais suffixés, et marquant toujours leur possesseur indirectement, au moyen d'un CP :

Ex.	<i>n-ēm</i>	‘la maison’	>	<i>n-ēm no-no-n</i>	‘sa maison’
	<i>na-pnō</i>	‘le pays’	>	<i>na-pnō no-no-n Iqet</i>	‘le pays d'Iqet’
	<i>bulsal</i>	‘l'ami(e)’	>	<i>bulsal mino</i>	‘mon ami(e)’
	<i>no-tok</i>	‘le chien’	>	<i>no-tok nō-nō-m</i>	‘ton chien’
	<i>nē-qētyapyap</i>	‘le crayon’	>	<i>nē-qētyapyap na-mu-k</i>	‘mon crayon’

le mosina (MS) et le vürës (VR) en opposent TROIS :

- *noms inaliénables, obligatoirement possédés* (> 100 noms ?), toujours suffixés :

MS	<i>so~ / sa~</i>	‘nom’	>	<i>o sa-n</i>	‘son nom’
	<i>nutu~ / noto~</i>	‘enfant’	>	<i>e noto-n kememrō</i>	‘notre enfant’
VR	<i>siē~ / sia~</i>	‘nom’	>	<i>na sia-n</i>	‘son nom’
	<i>nētü~ / noto~</i>	‘enfant’	>	<i>na nētü-n komorōk</i>	‘notre enfant’

- *noms semi-aliénables, directement possédés mais non obligatoirement possédés* (100 noms ??) : ils peuvent être employés sans marque de possesseur ; mais lorsqu'ils

sont possédés, ils reçoivent directement leur suffixe, sans jamais être accompagnés d'un CP.

MS	<i>o ēm</i>	'la maison'	> <i>o ēma-n</i>	'sa maison'
	<i>o vōnō</i>	'le pays'	> <i>o vana-n e Qet</i>	'le pays d'lqet'
	<i>e pulsāl</i>	'l'ami(e)'	> <i>e pulsolo-k</i>	'mon ami(e)'
VR	<i>o gēvūr</i>	'la maison'	> <i>na gērvo-n</i>	'sa maison'
	<i>o vōnō</i>	'le pays'	> <i>na vene-n Qet</i>	'le pays d'lqet'
	<i>o bulsal</i>	'l'ami(e)'	> <i>na büselē-k</i>	'mon ami(e)'

- *noms aliénables, indirectement possessibles* (le reste des noms) : jamais suffixés, marquant toujours leur possesseur au moyen d'un CP.

MS	<i>o kurut</i>	'le chien'	> <i>o polo-m o kurut</i>	'ton chien'
	<i>o qotrevrev</i>	'le crayon'	> <i>o nō-k o qotrevrev</i>	'mon crayon'
VR	<i>o seve</i>	'le chien'	> <i>na bōla-ñ o seve</i>	'ton chien'
	<i>o werevrev</i>	'le crayon'	> <i>na mēgū-k o werevrev</i>	'mon crayon'

Les autres langues des Banks présentent des situations légèrement différentes. Si le *mota* fait un grand usage de la suffixation directe, et se comporte en cela plutôt comme le *mosina* et le *vürës*, en revanche le *lêmêrig* ressemble au *mwotlap*, en n'accordant la suffixation qu'à une classe fermée de noms strictement inaliénables. Quant au *lehali*, son système de suffixation paraît encore plus usé que celui du *mwotlap*, puisqu'il concerne essentiellement une poignée de noms de parenté ; pour le reste, cette langue se dirige manifestement vers la perte de l'opposition d'aliénabilité, et la simplification totale du système de la possession.

En somme, le *mwotlap* fait figure d'étape intermédiaire au cours d'une évolution entre, d'un côté, un système complexe et productif de marquage direct de la possession (*mota*, *mosina*, *vürës*, *araki*), et de l'autre, une tendance à la simplification de ce système et au figement des catégories (*lêmêrig*, *lehali*). L'inventaire des noms inaliénables est nettement fermé en *mwotlap*, et ces noms à suffixes fonctionnent quasiment comme des vestiges d'un état de langue ancienne – encore en vigueur, certes, mais apparemment voué à se simplifier sur le long terme. La tendance est au développement de la possession indirecte au moyen des Classificateurs possessifs.

4. Notation des lexèmes

Nous venons de voir que le *mwotlap* opposait deux classes étanches de noms, inaliénables vs. aliénables. Une conséquence importante de cette répartition est que le *trait d'inaliénabilité est associé au niveau du lexique* : chaque lexème, avant même d'entrer dans un syntagme ou un énoncé, est en lui-même lié à un fonctionnement syntaxique particulier. Dans la mesure où ce trait [\pm aliénable] ne peut pas être entièrement¹ déduit de la forme du radical, nous choisirons de le noter par un signe approprié, à chaque fois que nous citerons un lexème en tant que radical – *i.e.* dans le dictionnaire ou la description grammaticale, mais jamais dans la transcription de textes. Ce signe, arbitraire, consiste à faire suivre les noms dépendants (inaliénables) d'un tiret ondulé \sim évoquant précisément leur dépendance². On

¹ Il peut l'être partiellement : ainsi, toute racine terminée par une consonne sera nécessairement aliénable ; mais un radical vocalique demeure ambigu.

² Nous préférons le tiret ondulé au tiret simple, car nous réservons ce dernier aux préfixes : ex. NOM INDÉPEN-

peut ainsi savoir d'emblée que *gayme~* ‘langue’ est dépendant¹, alors que *gayga* ‘corde’ fait partie des noms indépendants.

5. L'aliénabilité, un problème sémantique

Maintenant que nous avons défini l'opposition d'aliénabilité du point de vue morphosyntaxique, la principale question qui se pose est celle de sa *motivation sémantique* : ce contraste formel correspond-il à un contraste du point de vue de la signification des lexèmes ?

Au premier abord, on pourrait en douter, du fait de l'existence de certains couples de synonymes, dont l'un est inaliénable et l'autre ne l'est pas (cf. Lichtenberk 1985: 126) :

- (3) **Brata** *nono-n* = **ēthē-n** ‘son frère’
frère CIPos-3SG isosex-3SG
- (4) **Imam** *nono-n* = **itma-n** ‘son père’
papa CIPos-3SG père-3SG
- (5) **Nē-tēymel** *nono-n* = **nē-nēnē-n** ‘son ombre’
ART-ombre CIPos-3SG ART-figure-3SG

En réalité, ces cas constituent des exceptions, partiellement explicables. Les noms suffixés représentent clairement un état de langue plus ancien – *itme~* ‘père’ est même archaïque aujourd'hui –, alors que leurs correspondants sont de création plus récente : ils proviennent soit de métaphores (ex. *tēymel* < *tēy* ‘tenir’ + *mel* ‘ombrage’), soit d'anciens appellatifs² (*imam* < **i mama* ‘papa’), soit d'emprunts récents à l'anglais, à travers le bislama (*brata* < *brother*). S'il est vrai que ces exemples prouvent la forte progression, à l'époque moderne, de la structure aliénable, ils doivent être écartés, au moins provisoirement, si l'on cherche à caractériser l'opposition sémantique d'aliénabilité en mwotlap.

Pour ce faire, le chapitre suivant énumère exhaustivement la centaine de noms inaliénables que nous connaissons dans la langue. En cherchant à les classer par domaines sémantiques, il apparaîtra clairement que ces lexèmes présentent une certaine cohérence entre eux : globalement, ils ont en commun d'exprimer des *relations* – relations de parenté, de partie à tout, parties du corps, etc. En ce sens, l'opposition que l'on rencontre en mwotlap est largement comparable à celle que l'on rencontre dans les autres langues de la même famille (ex. Crowley 1996), ou même d'autres familles à travers le monde (Chappell & McGregor [eds] 1996).

Nous interpréterons cette différence de traitement morphosyntaxique comme iconique d'une distinction sémantique entre deux types d'objets : d'un côté, ceux qui sont conçus fondamentalement par leur *relation* à autre chose (*i.e.* à un possesseur) ; de l'autre, ceux qui sont conçus avant tout comme autonomes. La recherche d'une délimitation sémantique fine entre ces deux classes de noms constituera le prochain point de notre étude (§B et C), dans

DANT *mte* ‘cadavre’ ≠ NOM DÉPENDANT *mte~* ‘œil’ ≠ PRÉFIXE *mte-* ‘ouverture’. Le §(a.3) p.510 montrera comment certains préfixes peuvent provenir de noms dépendants.

¹ En ce qui concerne le choix de la forme elle-même servant de référence du nom dépendant (ex. *gayme~* et non **gayma~...*), voir le §2 p.469.

² Le mot ‘appellatif’, synonyme de ‘terme d'adresse’, sera expliqué dans notre développement sur les termes de parenté [§(b.1) p.454]

la continuité des nombreux travaux déjà connus sur cette question. Par la suite, nous examinerons en détails l'ensemble des aspects morphologiques, syntaxiques et sémantiques relatifs à l'expression de la possession en mwotlap.

B. INVENTAIRE DES NOMS INALIÉNABLES

1. Noms

Voici l'inventaire exhaustif des noms inaliénables du mwotlap. Nous avons recensé 125 noms de cette sorte, obligatoirement possédés. Nous les classons ci-dessous par champs sémantiques, de façon à mettre en valeur la cohérence sémantique qui rassemble ces noms. En effet, les noms inaliénables codent de façon privilégiée – mais non systématique, on le verra – certaines *parties du corps* humain et animal ; des *parties de végétal* ; de nombreuses *notions relationnelles* ('nom', 'silhouette'...) associées à des humains, des animaux, des objets ; une partie des *noms de parenté*. On verra cependant un nombre non négligeable d'exceptions à ces catégories, à savoir des noms aliénables là où les principes sémantiques auraient fait attendre des noms inaliénables.

Dans les tableaux suivants, nous indiquons parfois entre parenthèses, dans la traduction française, le possesseur typiquement associé au nom considéré : ainsi, la ligne <*bgibgi*~ paupière (œil)> doit se comprendre ainsi : *bgibgi*~ signifie 'paupière' lorsque le possesseur est le mot *mte*~ 'œil', comme dans *na-bgibgi mete-k* 'mes paupières, lit. les paupières [?] de mes yeux' – on n'a jamais directement **na-bgibgi-k*.

Du point de vue morphologique, chaque nom est présenté sous les trois formes qu'il a dans la langue : dans la première colonne, le radical lexical est indiqué tel que dans le dictionnaire, et donc doté du vocalisme de la forme nue [*base zéro*], associée aux possesseurs non-humains¹ (ex. *ngo*~ permet de calculer *na-ngo māt* 'le visage du serpent'). La deuxième colonne donne la forme de 1^{ère} sg "mon *x*" (suff. *-k*), et donc le vocalisme correspondant aux deux premières personnes du singulier [*base 1*] : *na-ngē-k* 'mon visage' permet également de calculer *na-ngē* 'ton visage'. Enfin, la troisième colonne indique la forme possédée 3SG ("son *x*", suff. *-n*), ce qui permet de calculer le vocalisme de la plupart des formes restantes [*base 2*] : *na-ngo-n* permet de connaître le vocalisme de *na-ngo-mētēl* 'vos visages (à vous trois)'. Dans chaque liste thématique, les radicaux sont rangés en fonction du timbre de leur voyelle finale ; les voyelles dont le timbre est irrégulier sont soulignées².

En ce qui concerne la préfixation par l'article *nA-*, tous les lexèmes que nous citons en sont obligatoirement précédés, sauf indication contraire (les exceptions se rencontrent surtout dans le *Tableau 5.11* p.435) ; quant au phénomène morphologique de la copie vocalique pour ces noms préfixés³, il est indiqué sur le radical au moyen du signe ° (en cas de blocage de la copie, que celui-ci soit régulier ou non) ; d'autre part, les formes complètes que nous donnons dans la deuxième et la troisième colonnes permettent de vérifier que la copie a bien lieu (ex. *nī-qgi-k*, *nē-qgē-n*) ou non (ex. *nā-ngē-k*, *nā-ngo-n*). Pour finir, on notera que tous ces noms inanimés, comme c'est normal en mwotlap, ne marquent pas l'opposition de

¹ Pour la *forme nue*, cf. §2 p.469 [morphologie], et (a.2) p.509 [syntaxe].

² Pour le détail des règles de suffixation, voir la partie morphologique en §B p.468.

³ Sur ces questions de préfixation, voir §B p.96.

nombre : ainsi, une forme comme *na-mte-k* (rad. ^o*mte*~) peut se traduire ‘mon œil’ ou ‘mes yeux’ (cf. §2 p.476).

(a) Parties du corps humain

Tableau 5.3 – Noms inaliénables : les parties du corps humain

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>hgi</i> ~	<i>ni-hgi-k</i>	<i>nē-hgē-n</i>	coude
<i>ili</i> ~	<i>n-ili-k</i>	<i>n-ēlē-n</i>	cheveu, chevelure – INDÉP <i>il</i> ‘poil’ – VAR <i>li</i> ~
<i>mdi</i> ~	<i>ni-mdi-k</i>	<i>nē-mdē-n</i>	nez
<i>qgi</i> ~	<i>ni-qgi-k</i>	<i>nē-qgē-n</i>	hanche
<i>qti</i> ~	<i>ni-qti-k</i>	<i>nē-qtē-n</i>	tête – DÉRIV <i>qēt-</i> ‘tête ; bâton à’
<i>sdi</i> ~	<i>ni-sdi-k</i>	<i>nē-sdē-n</i>	cul
<i>vni</i> ~	<i>ni-pni-k</i>	<i>nē-pnē-n</i>	peau – DÉRIV <i>vin-</i> ‘peau / écorce pour (action)’
<i>vsi</i> ~	<i>ni-psi-k</i>	<i>nē-psē-n</i>	vulve, con – INDÉP <i>vis</i>
<i>wñi</i> ~	<i>ni-wñi-k</i>	<i>nē-wñē-n</i>	menton – INDÉP <i>wōm</i> ‘barbe’
<i>bēbēmgē</i> ~	<i>nē-bēbēmgē-k</i>	<i>nē-bēbēmgē-n</i>	flancs, côté – cf. <i>bēmgē</i> ~ – cf. INDÉP <i>bay</i>
^o <i>bnē</i> ~	<i>na-mnē-k</i>	<i>na-mne-n</i>	main, bras
^o <i>mtetē</i> ~	<i>na-mtetē-k</i>	<i>na-mtete-n</i>	anus – ÉTYM <i>mte-</i> + <i>tē</i> ~ ‘orifice + excrément’
<i>taqmē</i> ~	<i>na-taqmē-k</i>	<i>na-taqmē-n</i>	corps (global, objectif) – VAR. <i>taqñē</i> ~, <i>taqñi</i> ~ – cf. <i>taybē</i> ~
<i>taybē</i> ~	<i>na-taybē-k</i>	<i>na-taybe-n</i>	corps (vécu, subjectif) – cf. <i>taqmē</i> ~
^o <i>tē</i> ~	<i>na-tē-k</i>	<i>na-te-n</i>	excréments, merde – INDÉP <i>ta</i> (possesseur indéfini)
^o <i>vkē</i> ~	<i>na-pkē-k</i>	<i>na-pke-n</i>	cuisse
^o <i>wyē</i> ~	<i>na-wyē-k</i>	<i>na-wye-n</i>	front
<i>balbe</i> ~	<i>na-balbe-k</i>	<i>na-balba-n</i>	plante des pieds, empreinte de pas – INDÉP <i>blem</i> ‘trace de pas’
<i>balse</i> ~	<i>na-balse-k</i>	<i>na-balsa-n</i>	joue – INDÉP <i>blas</i> ‘mâchoire’
<i>dēlñē</i> ~	<i>nē-dēlñē-k</i>	<i>nē-dēlñā-n</i>	oreille
<i>dēlse</i> ~	<i>nē-dēlse-k</i>	<i>nē-dēlsa-n</i>	salive, bave
^o <i>dye</i> ~	<i>na-nye-k</i>	<i>na-nya-n</i>	[ARCH] sang
<i>gayme</i> ~	<i>na-gayme-k</i>	<i>na-gayma-n</i>	langue
<i>gēvne</i> ~	<i>nē-gēpne-k</i>	<i>nē-gēpna-n</i>	aisselle
<i>kĒle</i> ~	<i>nē-kle-k</i>	<i>nē-kla-n</i>	dos ; arrière ; après (<i>temps</i>)
^o <i>lwe</i> ~	<i>na-lwe-k</i>	<i>na-lwa-n</i>	pénis
^o <i>mte-lwe</i> ~	<i>na-mtelwe-k</i>	<i>na-mtelwa-n</i>	urètre (‘orifice du pénis’)
^o <i>mte</i> ~	<i>na-mte-k</i>	<i>na-mta-n</i>	œil, yeux
^o <i>ñye</i> ~	<i>na-ñye-k</i>	<i>na-ñya-n</i>	bouche (fermée), gueule, bec
<i>qaqaye</i> ~	<i>na-qaqaye-k</i>	<i>na-qaqaya-n</i>	flancs, côté
<i>tawle</i> ~	<i>na-tawle-k</i>	<i>na-tawla-n</i>	intérieur des cuisses – cf. dessous (<i>objet</i>)
^o <i>tqe</i> ~	<i>na-tqe-k</i>	<i>na-tqa-n</i>	ventre, entrailles
^o <i>tqēlhe</i> ~	<i>na-tqēlhe-k</i>	<i>na-tqēlha-n</i>	haut du dos, les deux épaules + la nuque
^o <i>vle</i> ~	<i>na-ple-k</i>	<i>na-pla-n</i>	bouche (ouverte), intérieur de la bouche
^o <i>vye</i> ~	<i>na-pye-k</i>	<i>na-pya-n</i>	poitrine, sternum ; ‘cœur’ – INDÉP <i>vay</i> ‘foie’

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>dĒlo~</i>	<i>nē-nlē-k</i>	<i>nē-nlo-n</i>	COU
<i>°hlo~</i>	<i>na-hlē-k</i>	<i>na-hlo-n</i>	testicules, bourse – INDÉP <i>lah</i> 'grosse bourse'
<i>lĒwo~</i>	<i>nē-lwē-k</i>	<i>nē-lwo-n</i>	dent – INDÉP <i>lēw</i> 'molaire (humain), grande canine (cochon)'
<i>°ngo~</i>	<i>na-ngē-k</i>	<i>na-ngo-n</i>	visage
<i>°yño~</i>	<i>na-yñē-k</i>	<i>na-yño-n</i>	jambe, pied ; patte, roue (voiture)
<i>qēt̄buhu~</i>	<i>qēt̄buhu-k</i>	<i>qēt̄bōhō-n</i>	doigt(s) [peu usité, cf. <i>bnē~</i> 'main'] – PL <i>qēt̄qēt̄buhu~</i>
<i>qu~</i>	<i>nu-qu-k</i>	<i>nō-qō-n</i>	genou

(b) Relation à un animal

Les termes relatifs aux animaux sont généralement les mêmes que pour les humains, mais s'y ajoutent certains termes spécifiques, qui normalement ne concernent pas les humains. Les formes de 1^{ère} personne (ex. "mon œuf") proviennent de contes mettant en scène des animaux.

Tableau 5.4 – Noms inaliénables : les parties du corps animal

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>gagi~</i>		<i>na-gagē-n</i>	ventouse (poulpes, céphalopodes)
<i>gōygōyi~</i>		<i>nō-gōygōyē-n</i>	tentacules (poulpe) – cf. 'racines'
<i>hyi~</i>		<i>nē-hyē-n</i>	nageoire dorsale (poisson)
<i>(i)li~</i>		<i>nē-lē-n</i>	poil, plume – cf. 'cheveux'
<i>tli~</i>	<i>ni-tli-k</i>	<i>nē-tlē-n</i>	œuf ; ovaire (femme) [RARE]
<i>vētgi~</i>		–	groupe, troupeau
<i>bnē~</i>	<i>na-mnē-k</i>	<i>na-mne-n</i>	main, bras; aile (oiseau)
<i>bōlbōlte~</i>		<i>nō-bōlbōltē-n</i>	panache, queue d'un coq ou autre volatile
<i>dēlne~</i>		<i>nē-dēlnā-n</i>	nageoire latérale (poisson) – cf. 'oreille'
<i>dēlse~</i>		<i>nē-dēlsa-n</i>	liquide lubrifiant sur les écailles (poissons) – cf. 'salive'
<i>ēye~</i>		<i>n-ēya-n</i>	ouïes (poisson)
<i>°nyeñye~</i>		?	forme de bec (perroquet), fig. forme de la lune <i>na-nyeñye mēs</i>
<i>°glo~</i>	<i>na-glē-k</i>	<i>na-glo-n</i>	queue
<i>wahlo~</i>	<i>na-wahlē-k</i>	<i>na-wahlo-n</i>	testicules (partic. crustacé) – cf. <i>hlo~</i>
<i>°yño~</i>	<i>na-yñē-k</i>	<i>na-yño-n</i>	pattes – cf. 'jambe, pied'
<i>ñyuñyu~</i>		<i>nu-ñyuñyu-n</i>	groin (cochon)

(c) Relation à un humain

Le Tableau 5.5 présente une liste de noms suffixables normalement associés à un possesseur humain, en dehors du champ sémantique de l'anatomie. Ils désignent tantôt des notions quasi-anatomiques ou corporelles (*ombre, voix, odeur...*), tantôt des idées plus immatérielles concernant la vie sociale de l'individu (*nom, comportement, caractère, patrimoine, patrie, place, réputation, péché...*). Pour certains mots, on peut hésiter à les classer dans l'une ou l'autre catégorie, car elles participent à la fois du (quasi-) corporel et du spirituel : c'est le cas de *tale~*, *mēne~*, *myo~*, *lo~*...

Tableau 5.5 – Noms inaliénables : les noms relatifs à l'individu (hors anatomie)

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>hyi~</i>	<i>ni-hyi-k</i>	<i>nē-hyē-n</i>	force, vigueur – INDÉP <i>hiy</i> 'os'
<i>nini~</i>	<i>ni-nini-k</i>	<i>nē-nēnē-n</i>	ombre portée, reflet, silhouette, forme
<i>qñi~</i>	<i>ni-qñi-k</i>	<i>nē-qñē-n</i>	"jour de" : pierre magique marquant le destin (<i>de qqn</i>) – cf. <i>qōñ</i>
<i>vēti~</i>	–	–	groupe, troupeau
<i>wōwti~</i>	–	<i>nō-wōwtē-n</i>	groupe social, famille [<i>rare</i>] – VAR <i>wēwti~</i> , <i>vēwti~</i>
<i>°ble~</i>	<i>na-ble-k</i>	<i>na-bla-n</i>	don de (<i>qqn</i>) ; quintessence, exemple typique (<i>action</i> , <i>objet</i>)
<i>°he~</i>	<i>na-he-k</i>	<i>na-ha-n</i>	nom ; chanson en l'honneur de – INDÉP <i>hah</i> ; <i>eh</i> 'chanson' ?
<i>°hye~</i>	<i>na-hye-k</i>	<i>na-hya-n</i>	endroit, lieu (<i>action</i>) ; biens, propriétés (<i>qqn</i>)
<i>°lñe~</i>	<i>na-lñe-k</i>	<i>na-lña-n</i>	voix (<i>qqn</i>) ; cri (<i>animal</i>), bruit de (<i>action</i>)
<i>mēne~</i>	<i>nē-mēne-k</i>	<i>nē-mēna-n</i>	cerveau, fontanelle ; intelligence, esprit
<i>mōkhe~</i>	<i>nō-mōkhe-k</i>	<i>nō-mōkha-n</i>	odeur, parfum (<i>personne</i> , <i>objet</i>) ; haleine, souffle (<i>personne</i>)
<i>tale~</i>	(<i>na-</i>) <i>tale-k</i>	(<i>na-</i>) <i>tala-n</i>	âme (<i>humain</i> , <i>grands animaux</i>), esprit de (<i>végétal</i> , <i>animaux</i>)
<i>vēne~</i>	<i>nē-vēne-k</i>	<i>nē-vēna-n</i>	[ARCH] patrie – INDÉP <i>vnō</i> 'pays, île, village'
<i>wōqe~</i>	<i>nō-wōqe-k</i>	<i>nō-wōqa-n</i>	pressentiment (chez autrui) de l'arrivée de (<i>qqn</i>) – INDÉP <i>wōq</i>
<i>°lo~</i>	<i>na-lē-k</i>	<i>na-lo-n</i>	mémoire, conscience (<i>humain</i>) – cf. 'intérieur' – DÉRIV <i>lol-</i>
<i>myo~</i>	<i>nī-myē-k</i>	<i>ni-myo-n</i>	sottise, connerie [ARG] – INDP <i>mōy</i> "(jean-)foutre, glandu, con"
<i>°tEno~</i>	<i>na-tñe-k</i>	<i>na-tno-n</i>	place de (<i>qqn</i>), chambre, lit ; endroit pour (<i>action</i>)
<i>°yoyo~</i>	<i>na-yēyē-k</i>	<i>na-yoyo-n</i>	réputation, gloire, rumeur au sujet de – INDÉP <i>yoy</i> 'nouvelles'
<i>bgu~</i>	<i>nī-bgu-k</i>	<i>nī-bgu-n</i>	péché – INDÉP <i>bug</i> 'péché'
<i>mēt̄wu~</i>	<i>nē-mēt̄wu-k</i>	<i>nē-mēt̄wō-n</i>	habitudes, comportement habituel de (<i>qqn</i>)
<i>mtevu~</i>	<i>na-mtevu-k</i>	<i>na-mtevu-n</i>	caractère, comportement, façon d'être

Il faut noter la particularité d'emploi du mot *lo~* : il signifie 'dedans' pour les choses, comme dans *na-lo ēñ* 'l'intérieur de la maison', *na-lo-n* 'son intérieur' ; mais avec un possesseur humain, ce même nom *lo~* signifie 'for intérieur, conscience, mémoire', et ne rentre, en réalité, que dans deux expressions. Celles-ci prennent *lo~* comme sujet d'un des deux verbes *qōñ* ('faire nuit') / *myen* ('faire jour'), et l'on obtient les sens suivants :

- (6) **Na-lo-n mō-qōñ.**
 ART-intérieur-3SG PFT-nuit
lit. son intérieur fait-nuit
 – Il a perdu conscience / il s'est évanoui.
 – Il perd la mémoire (par sénilité).
 – Il a oublié [*emploi transitif, anaphore zéro*].
- (7) **Na-lē mal qōñ no ?** *lit.* ton intérieur m'a déjà fait-nuit ?
 ART-intérieur:2SG ACP nuit 1SG = 'Tu m'as déjà oublié ?'
- (8) **Na-lē-k ne-myen bu-suwsuwyeg bōl.**
 ART-intérieur-1SG STA-jour pour-lancer² balle
lit. mon intérieur fait-jour pour jouer à la balle
 'Je sais jouer au volley-ball.'

À la vérité, l'acception 'intérieur', que *lo~* a systématiquement avec les possesseurs inanimés, est devenue tellement opaque dans ces expressions, que les locuteurs eux-mêmes en ont perdu conscience. Dans la pratique, une forme comme *na-lē-k* a perdu sa motivation, et fonctionne presque uniquement comme le sujet – variable en personne – du verbe *qōñ* pour traduire une notion comme 'oublier' ; *na-lē-k* ne permet pas de référer à quoi que ce soit en dehors de ce contexte, et son comportement comme une partie du corps est devenu un mystère pour les locuteurs actuels¹.

D'ailleurs, d'autres noms permettent, de façon analogue, d'exprimer certaines émotions au moyen de métaphores quasi-corporelles. Le plus souvent, alors que le sujet, en français, désigne la personne elle-même (*je, il*), l'énoncé mwotlap a pour sujet telle partie du corps, ou telle notion quasi-corporelle, pour désigner métonymiquement le même individu. Par exemple, nous venons de voir que /*J'ai oublié.*/ (sujet "je") se traduit 'mon dedans est nuit' (sujet "mon dedans", auj. démotivé). De même, pour dire d'une personne qu'elle est méchante ou malveillante, on dira l'un des deux énoncés suivants, en précisant de préférence, avec le sujet, l'angle de vue sur la personne (10) :

- (9) **Kē ne-het.**
3SG STA-mauvais
'Il est méchant.' ou 'Il ne va pas bien.' [cf. angl. *He is bad.*]
- (10) **Na-mtevu-n ne-het.**
ART-caractère-3SG STA-mauvais
'(lit. son caractère est mauvais) Il est méchant, il a un sale caractère.'

La force physique donne lieu à une métonymie similaire :

- (11) **Kē na-maymay.** 'Il est costaud.'
3SG STA-dur
- Nē-hyē-n na-maymay.** (lit. sa force est dure)
ART-force-3SG STA-dur 'Il est costaud.'
- Na-mtevu-n na-maymay.** (lit. son caractère est dur)
ART-caractère-3SG STA-fort 'Il est dur / farouche.'

De même pour l'intelligence :

- (12) **Nē-qtē-n ne-hey.** (lit. sa tête est acérée)
ART-tête-3SG STA-acéré 'Il est intelligent.'
- Nē-mēna-n na-wak.** (lit. son cerveau est ouvert)
ART-cerveau-3SG STA-ouvert 'Il a l'esprit ouvert, éveillé.'

Enfin, un sentiment comme la honte s'exprimera avec le nom *taybē~* 'corps'. On ne dit pas **No ma-mamayge* (*J'ai honte*), mais toujours :

¹ Concernant ce même radical *lo~*, voir aussi la n.2 p.437. On retrouve des expressions analogues, mais différentes, dans les langues proches ; quelquefois, une moindre usure morphologique permet encore aux locuteurs de déceler le lien étymologique avec la notion 'intérieur'. Ainsi, le mosina dit *o lōlō-k me qōñ* 'j'ai oublié', *o lōlō-k me gagar* 'je suis en colère (lit. mon intérieur me gratte)' < *lolo~* 'dedans'.

- (13) **Na-taybē-k ma-mamayge aē.**
 ART-corps-1SG PFT-honteux ADV:ANA
 (lit. mon corps en a honte) 'Je suis intimidé, j'ai honte.'

Dans tous ces exemples, le sujet de l'énoncé est un nom inaliénable, dont le possesseur est une personne. Alors que le français renvoie normalement à cette personne de façon directe (*il, je...*), le mwotlap, et avec lui d'autres langues proches¹, y réfère indirectement, en spécifiant à chaque fois un angle de vue sur la personne en question. Ainsi, même si *na-mtevu-n* peut se traduire 'son caractère', et renvoie donc bien, si l'on veut, à un référent distinct de son possesseur (*lui ≠ son caractère*), il n'empêche que ce même mot fonctionne quasiment comme une désignation de la personne elle-même "lui, en tant que personne psychologique". De même, en synchronie, *na-lē-k* ne désigne rien d'autre que la personne elle-même, mais sous un certain angle : "moi, en tant que personne douée de lucidité". On a déjà vu qu'une analyse comparable était nécessaire pour expliquer une autre forme suffixée, celle du pronom déclaratif *amta-n* [§(b) p.397] : dans ce cas précis, on ne peut assigner aucun référent à *amta~* (*son X...*), au point qu'il faille y voir, en synchronie, une sorte de désignation spécifique de la personne : "lui, en tant qu'il parle".

Nous résumons ces faits dans le *Tableau 5.6*. Celui-ci réunit les noms, tous inaliénables, qui permettent régulièrement de désigner une personne de façon métonymique (*ton corps* mis pour *toi*, etc.), dans certaines tournures. Celles-ci ont en commun la structure <Le X-de Y fait-P.>, où le nom inaliénable X a la position syntaxique de sujet d'un prédicat ; l'équivalent de ces structures en français correspondrait à <Y fait-P >.

Tableau 5.6 – *Quelques désignations métonymiques de l'individu*

NOM	DÉSIGNE Y EN TANT QUE ...	PRÉDICATS TYPIQUES
<i>amta~</i>	personne qui parle [§3 p.396]	<i>wo</i> 'il dit'
<i>hyi~</i>	personne douée de force	<i>maymay</i> 'dur' ; <i>Ilwo</i> 'grand'
<i>lo~</i>	p. douée de conscience/ mémoire	<i>qōñ</i> 'nuit' > oublier ; <i>myen</i> 'jour' > savoir
<i>mēne~</i>	p. douée d'intelligence	<i>hey</i> 'acéré' > intelligent ; <i>wak</i> 'ouvert' ...
<i>mtevu~</i>	p. psychologique	<i>het</i> 'mauvais', <i>itōk</i> 'bon', <i>vlil</i> 'farouche' ...
<i>taybē~</i>	p. qui se sent bien ou non	<i>mamayge</i> 'avoir honte' ; <i>haytēyēh</i> 'en forme' ...
<i>taqñē~</i>	p. qui se sent bien ou non	<i>myemyeñ</i> 'lassé', <i>m̄geygey</i> / <i>mlōslōs</i> 'affaibli' ...

(d) Parties de végétal

Le *Tableau 5.7* réunit des parties de végétal.

Tableau 5.7 – *Noms inaliénables : les parties de végétal*

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>gli~</i>		<i>nē-glē-n</i>	jus (fruit), sève, suc
<i>gōygōyi~</i>		<i>nō-gōygōyē-n</i>	racines (arbre)
<i>hyi~</i>		<i>nē-hyē-n</i>	épine / nervure centrale (feuille) – cf. 'force'

¹ Le paama (Crowley 1996: 399), et à vrai dire de nombreuses autres langues d'Océanie, expriment régulièrement certaines émotions au moyen de telles métaphores quasi-corporelles (intestins, ventre...).

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>malmali~</i>		–	variante sauvage (plante domestique)
<i>n̄li~</i>		–	pousse
<i>qēthiyi~</i>		<i>nē-qēthēyē-n</i>	tige (fleur)
<i>tawhi~</i>		<i>na-tawhē-n</i>	fleur – INDÉP <i>tweh</i>
<i>t̄ni~</i>		<i>nē-t̄nē-n</i>	régime (bananes)
<i>tōti~</i>		<i>nō-tōtē-n</i>	tronc (arbre), individu (arbre)
<i>ulsi~</i>		<i>n-ōlsē-n</i>	cime (arbre) ; fin (événement)
<i>vni~</i>	<i>ni-pni-k</i>	<i>nē-pnē-n</i>	écorce (arbre) – cf. 'peau' – DÉRIV <i>vin-</i> 'écorce pour (action)'
<i>vti~</i>		<i>nē-ptē-n</i>	nœud sur la tige (<i>taro</i> +)
<i>wĒti~</i>		<i>nē-wtē-n</i>	branche (arbre) – INDÉP <i>wēt</i> 'grosse branche'
<i>°bnebne~</i>		<i>na-mnemne-n</i>	pétale (fleur)
<i>ēwe~</i>		<i>n-ēwa-n</i>	fruit – DÉRIV <i>wō-</i>
<i>ēlo~</i>		<i>n-ēlo-n</i>	fleur (bananier) ; cœur (fruit-à-pain)
<i>ēto~</i>		<i>n-ēto-n</i>	centre, cœur (bois)
<i>matwo~</i>		<i>na-matwo-n</i>	pousse (igname...)
<i>swō~</i>		<i>nō-swō-n</i>	noyau (fruit)
<i>sĒwō~</i>		<i>nē-swō-n</i>	pépin, graine (fruit) ; bouton (fleur)

En principe, et sauf mention du contraire dans ce tableau, chacun de ces noms reçoit comme *possesseur* le nom d'une espèce végétale particulière, lorsqu'elle est connue du locuteur. Par ex., le nom d'espèce *gvēg* "pommier malais" (*Syzygium malaccense*) permet de former plusieurs périphrases :

Tableau 5.8 – *Les parties de végétal : le possesseur est une espèce particulière*

Exemple	Possesseur référentiel	Possesseur générique
<i>nō-gōygōyi gēvēg</i>	les racines du pommier	des racines de pommier
<i>na-tawhi gēvēg</i>	les fleurs du pommier	des fleurs de pommier
<i>na-yo gēvēg</i>	les feuilles du pommier	des feuilles de pommier
<i>nō-tōti gēvēg</i>	le tronc du p. : le pommier	un tronc de p. : un pommier
<i>n-ēwe gēvēg</i>	les fruits du p. : les pommes	des fruits de p. : des pommes

En revanche, si l'on ne peut/veut pas mentionner le nom de l'espèce en question, on utilisera un nom générique pour les végétaux. En effet, comme il s'agit de noms obligatoirement suffixés, /*un fruit*/ se traduira nécessairement '*le fruit d'un arbre*', au moyen d'un hyperonyme¹ de type *arbre*. Plus précisément, le mwotlap utilise deux hyperonymes différents pour les végétaux :

- *tēnge* 'végétal surtout en tant qu'il donne des feuilles, *spéc.* à usage médicinal' ;
- *qētēnge* 'végétal doté d'un tronc rigide : arbre ; bois' [*lit. qēt-tēnge* = 'tête de *tēnge*'].

La distribution exacte de ces deux hyperonymes reste à préciser. En général, on entendra les formes suivantes :

¹ Nous étudierons le même type de comportement pour les possesseurs humains, au §(a) p.525.

Tableau 5.9 – Les parties de végétal : le possesseur est un hyperonyme

Exemples	Possesseur générique
<i>nō-gōygōyi qētēnge</i>	une racine (d'arbre)
<i>na-tawhi qētēnge</i>	une fleur (d'arbre)
<i>nō-tōti qētēnge</i>	un tronc d'arbre / un arbre
<i>na-yo qētēnge</i>	une feuille (d'arbre)
~ <i>na-yo tēnge</i>	une feuille (de plante médicinale)
<i>nē-swō tēnge</i>	une graine, un noyau
<i>n-ēwe tēnge</i>	un fruit (d'arbre)

Ces syntagmes sont génériques par définition : d'ordinaire, on indique toujours le nom de l'espèce végétale (ex. *gvēg*) lorsqu'elle est identifiable. Autrement dit, si je veux désigner une pomme particulière, je ne dirai pas 'ce fruit (d'arbre)' (*n-ēwe tēnge gōh*), mais 'ce fruit de pommier' (*n-ēwe gēvēg gōh*). Par conséquent, l'usage normal d'un syntagme comme *n-ēwe tēnge* est de désigner soit un ensemble de fruits hétérogènes, soit de référer à la notion générique de "fruit", etc.

Enfin, on notera que plusieurs espèces végétales possèdent leurs propres désignations pour certaines de leurs parties, en particulier lorsqu'elles jouent un rôle particulier dans la culture mwotlap, indépendamment des autres parties du même arbre. Ainsi, les palmes de coco – utilisées pour faire des nattes, des torches, des objets d'artisanat, etc. – ne sont pas nommées par une périphrase *na-yo mitig* 'feuilles de cocotier', mais portent un nom qui leur est propre, à savoir *no-yo-mtig*¹ ; de même, la noix de coco n'est pas forcément *n-ēwe mitig*, mais un nom dérivé *nō-wō-mtig*, voire simplement *na-mtig* ; etc.

(e) Partie d'un objet

Tableau 5.10 – Noms inaliénables : parties d'objets, noms relatifs à des inanimés

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>°bgibgi~</i>		–	paupière (œil), dans <i>na-bgibgi mete-k</i> '(mes) paupières'
<i>gatli~</i>		<i>na-gatlē-n</i>	poignée, anse ; tige (<i>igname</i>) ; <i>na-gatli bōt</i> 'cordon ombilical'
<i>hgi~</i>		<i>nē-hgē-n</i>	angle (<i>objet</i>), lien de faitage (<i>maison</i>) – cf. 'coude'
<i>hyi~</i>		<i>nē-hyē-n</i>	lien de faitage, poutre diagonale (<i>maison</i>) – cf. 'squelette, force'
<i>mōsmōsli~</i>		<i>nō-mōsmōslē-n</i>	effilochades, franges (<i>tissu, pagne, objet tressé</i>)
<i>ñli~</i>		–	pousse (<i>végétal</i>) ; bout, EX. <i>ni-ñli sis</i> 'téton', <i>ni-ñli qey</i> 'prépuce'
<i>nti~</i>		<i>nē-ntē-n</i>	progéniture (<i>animal</i>) ; marteau (cf. <i>vē~</i>) – HUMAIN <i>inti~</i> 'fils'
<i>qñi~</i>		<i>nē-qñē-n</i>	fête paroissiale (<i>église</i>) – cf. 'jour de (qqn)' – INDÉP <i>qōñ</i> 'jour'
<i>tōti~</i>		(<i>nō-</i>) <i>tōtē-n</i>	tronc (<i>arbre</i>), base (<i>montagne</i>) ; début, cause (<i>événement...</i>)
<i>ulsi~</i>		<i>n-ōlsē-n</i>	cime (<i>arbre, montagne</i>) ; fin (<i>événement</i>)
<i>bēmgē~</i>		–	"laisse de haute mer", ligne laissée par le jusant (<i>mer</i>)
(<i>ē</i>) <i>vē~</i>		<i>n-ēve-n</i>	mère, <i>uniq. métaph.</i> enclume (cf. <i>nti~</i>) – HUMAIN <i>ivē~</i> 'mère'
<i>°bye~</i>		–	hampe (<i>flèche assommante</i>)
<i>°dye~</i>		<i>na-nya-n</i>	tache de (<i>rouille, sauce...</i>) – INDÉP <i>day</i> 'sang'

¹ Ce passage d'un nom inaliénable (*°yo~*) à un préfixe de dérivation (*yo-*) sera étudié au §(a.3) p.510.

Radical	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
kekye~		ne-kekye-n	coin (terrain)
°kye~		(<i>na-kye-n</i>)	extrémité arrière (maison, pirogue, igname), dernier (pays...)
°mne~		na-mna-n	goût (aliment, boisson)
°mte~		na-mta-n	bouchon, couvercle (objet) – cf. 'œil' – DÉRIV mte- 'orifice, ouverture'
°m̄ye~		–	possesseur, personne riche de (argent, richesses)
qōlte~		nō-qōlte-n	dessous, partie inférieure
°qse~		na-qsā-n	tête (d'une flèche assommante) – INDÉP qas 'crâne chauve'
°s̄me~		na-s̄mā-n	déchets (kava, coco) – INDÉP sam̄ 'sucrer ; déchet sucé (sucre)'
tawle~		na-tawla-n	dessous (objet)
tētye~		nē-tētya-n	manche (outil), poignée droite
°t̄ne~		–	poche, étui, paquet – DÉRIV t̄net̄ne- , INDÉP tañ 'sac'
°lo~		na-lo-n	intérieur, dedans (objet)
°ȳño~		na-lo-n	roue (voiture) – cf. 'jambe, pied; patte'
mēnwō~		nē-mēnwō-n	cicatrice (plaie), dans nē-mēnwō mēnēg 'une cicatrice'
qēthi/u~		nē-qēthō-n	panne faitière (maison)

(f) Termes de parenté

Enfin, il faut réserver une place à part à une douzaine de noms, qui partagent entre eux des caractéristiques *sémantiques* – ils désignent des relations sociales entre humains (parenté¹) – et *morphologiques* :

- s'agissant de noms humains, ils ne prennent jamais l'article **na-** qui normalement caractérise les non-humains² ;
- ils possèdent souvent une forme de pluriel, marquée par le redoublement du radical : **qēlge-k** 'mon parent par alliance', **ige qēlqēlge-k** 'mes beaux-parents, ma belle-famille'.³

Tableau 5.11 – Noms inaliénables : les termes de parenté

Radical sg	"mon x"	"son x"	Rad. pluriel	Sens & remarques
igni~	<i>igni-k</i>	<i>ēgnō-n</i>	yagnigni~	époux, épouse – VAR 3sg ōgnō-n
inti~	<i>inti-k</i>	<i>ēntē-n</i>	yantinti~	enfant(s) de
wōinti~	<i>wōinti-k</i>	<i>wōēntē-n</i>		[RARE] neveu, nièce (F) ⁴
yēnti~	<i>yēnti-k</i>	<i>yēntē-n</i>		[RARE] bru (SYN tawayig) – ou fille du frère (F)
ithi~	<i>ithi-k</i>	<i>ēthē-n</i>	yathithi~	frère / sœur : germain de même sexe
ivē~	<i>ivē-k</i>	<i>ive-n</i>	–	[RARE] mère, remplacé par INDÉP tita 'maman'
taklē~	<i>taklē-k</i>	<i>takle-n</i>	taktaklē~	de la même famille, parent (pour la terre / le mariage)

¹ Voir aussi Vienne (1984: 244), et Lanouguère (thèse en cours).

² La seule exception, dans ce tableau, est le nom **moyu~** 'oncle / neveu', qui peut parfois prendre l'article **na-** : **no-moyō-n** = **moyō-n** 'son oncle / neveu' ; ce cas est proche d'autres noms humains, pour lesquels l'article est facultatif (**m̄al̄m̄al** 'fille', **mayanag** 'chef', **tamayge** 'vieillard'...). D'autre part, l'article **na-** se rencontre avec les noms abstraits de parenté, ex. **nē-tēte-ge** 'la relation de frère à sœur' : cf. §(b.9) p.538.

³ On notera, au passage, la série de pluriels irréguliers en **ya-** (+ radical redoublé) ; ces derniers ont été expliqués au Tableau 3.6 p.212.

⁴ Les initiales entre parenthèses signifient : *H* = ego masculin ; *F* = ego féminin.

Radical sg	"mon x"	"son x"	Rad. pluriel	Sens & remarques
<i>itme~</i>	<i>itme-k</i>	<i>itma-n</i>	–	[RARE] père, remplacé par INDÉP <i>imam</i> 'papa'
<i>iphe~</i>	<i>iphe-k</i>	<i>ipha-n</i>	–	INTERR 'quel parent ?' – cf. INDÉP <i>hap</i> 'quoi ?'
<i>qēlge~</i>	<i>qēlge-k</i>	<i>qēlga-n</i>	<i>qēlqēlge~</i>	beau-parent, parent par alliance [sauf <i>bru</i> , belle-mère]
<i>tēte~</i>	<i>tēte-k</i>	<i>tēta-n</i>	<i>yatētēte~</i>	sœur / frère : germain de sexe opposé
<i>iplu~</i>	<i>iplu-k</i>	<i>ēplō-n</i>	<i>yapluplu~</i>	compagnon, copain, homologue ; ÉTYM 'répondre'
<i>itqu~</i>	<i>itqu-k</i>	<i>ētqō-n</i>	<i>yatqutqu~</i>	[ARCH] aïeul, ancêtre ; oncle – VAR <i>itbu~</i> – INDÉP <i>bōbō</i>
<i>moyu~</i>	<i>moyu-k</i>	<i>moyō-n</i>	?	fil de la sœur ; frère de la mère – SYN <i>itat</i>

Nous verrons plus loin que de nombreux termes de parenté sont des noms aliénables, qui ne prennent jamais de suffixes. Les raisons de cette dichotomie sont difficiles à saisir ; mais nous les explorerons au §2 p.452.

2. Catégories suffixables autres que le nom

Si les noms inaliénables qu'on vient de citer constituent l'essentiel des lexèmes concernés par la suffixation personnelle, un nombre plus restreint d'unités lexicales, appartenant à des catégories grammaticales différentes, présente un fonctionnement morphologique tout à fait comparable à ces noms inaliénables : suffixation personnelle en *-k*, *-Ø*, *-n*... ; alternance vocalique à deux ou trois thèmes, selon les mêmes règles que les noms.

(a) Classificateurs Possessifs

La première des catégories grammaticales concernée par ces suffixations possessives, est la série des quatre Classificateurs possessifs du mwotlap. Bien que ceux-ci partagent certaines caractéristiques avec les noms inaliénables (flexion morphologique, présence de l'article), divers arguments syntaxiques, en particulier, exigent que ces *morphèmes grammaticaux* soient présentés à part. Ils méritent même davantage que d'être énumérés dans le tableau ci-dessous : c'est pourquoi nous leur consacrerons, dans le cadre de cette réflexion sur la possession en mwotlap, un chapitre à part entière¹. Nous renvoyons le lecteur à ce chapitre, pour toute question relative soit à la morphologie de ces Classificateurs, soit à leur syntaxe ou à leur sémantique.

Dans les tableaux ci-dessous, la deuxième colonne donne la forme réservée au possesseur non-humain. Nous notons par un signe * les mots qui ne présentent pas de "forme nue", autrement dit ceux qui n'apparaissent jamais sans un suffixe.

Tableau 5.12 – *Autres mots suffixables : les quatre Classificateurs possessifs*

Radical	[-hum]	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>°ga~</i>	*	<i>na-kis</i>	<i>na-ga-n</i>	part de nourriture
<i>ma~</i>	*	<i>ne-me-k</i>	<i>na-ma-n</i>	part de boisson
<i>°mu~</i>	*	<i>na-mu-k</i>	<i>na-mu-n</i>	charge, possession contingente
<i>no~</i>	<i>ne</i>	<i>mino</i>	<i>no-no-n</i>	possession / détermination générale

¹ Cf. § IV ["La possession indirecte et les Classificateurs"], pp. 547 à 630. Le cas particulier du possesseur non-humain (2^{ème} colonne dans le *Tableau 5.12*) est détaillé au §4, p.572.

(b) *Prépositions*

La suffixation personnelle intervient également sur certaines prépositions, dont on peut sans doute montrer qu'elles procèdent historiquement de noms inaliénables. Leur comportement morphosyntaxique les apparente largement à ces derniers, ce qui justifie leur étude ici : possibilité de recevoir un suffixe personnel, ou d'être possédé par un nom nu (N), en cas de possesseur non-humain :

Tableau 5.13 – *Parallélisme morphologique entre noms inaliénables et certaines prépositions*

NOM INALIÉNABLE <i>ngo~</i> ‘visage de’	PRÉPOSITION <i>apwo~</i> ‘au-dessus de’
<i>na-ngē-k</i> ‘mon visage’	<i>apwē-k</i> ‘au-dessus de moi’
<i>na-ngo-n Edga</i> ‘le visage d'Edgar’	<i>apwo-n Edga</i> ‘au-dessus d'Edgar’
<i>na-ngo tamat</i> ‘le visage du diable’	<i>apwo ēm</i> ‘au-dessus de la maison’

Certes, il reste difficile de prouver que ce parallélisme est dû à un véritable processus de grammaticalisation NOM > PRÉPOSITION, du moins pour des formes comme *apwo~*¹ ou *sili~*. Mais ce dernier scénario est déjà plus évident lorsque la préposition dérive d'un nom attesté en synchronie : ainsi, *le-ngo sil* ‘devant les gens’ est clairement formé à partir du nom *ngo~* ‘visage’, précédé du préfixe prépositionnel *IE-* (cf. angl. *front* dans *in front of*).

La même analyse est possible pour d'autres syntagmes prépositionnels composés du préfixe *IE-* et d'un nom inaliénable, de partie du corps ou de partie d'espace :

- *la-tawle (ēm)* ‘en dessous de (la maison)’ – cf. *tawle~* ‘dessous ; dessous des cuisses’.
- *lē-vētnē (qōn)* ‘au milieu de (la nuit)’, *lē-vētna-yō* ‘entre eux deux’ – cf. *ētna* ‘entrailles, intestins’.
- *lē-kle (wōl vētēl)* ‘après (trois mois)’, *lē-kla-n me atgiy* ‘derrière lui’ – cf. *kĒle~* ‘dos’.
- *le-lo (+N)* ‘à l'intérieur de (N)’, cf. nom *lo~* ‘intérieur, dedans’ : *na-lo ēm* ‘l'intérieur de la maison’ / *le-lo ēm* ‘à l'intérieur de la maison’. Cependant, on peut montrer que *le-lo* ne fonctionne plus comme un syntagme formé sur le nom *lo~*, mais comme une nouvelle préposition à part entière : en effet, contrairement au lexème nominal, elle n'accepte aucun suffixe, même anaphorique 3SG (**le-lo-n*)². Dans les faits, *lelo* est devenu une préposition invariable, non suffixable (contrairement à *lē-kle* déjà cité), et

¹ La préposition *apwo~*, par exemple, ne provient d'un nom que si l'on remonte à une période historique très ancienne : *apwo~* < **a βαβο-* < POc **papo-* < PMP **babaw* ‘surface supérieure, dessus’ ; Blust (1997) montre que **babaw*, déjà à l'époque du Proto Malayo-Polynésien, était employé surtout comme nom de partie d'espace dans des syntagmes prépositionnels du type **i babaw + N* ‘au-dessus de’ ; en mwotlap contemporain, *apwo~* n'est rien d'autre qu'une préposition.

² À noter également : malgré la possibilité d'un possesseur humain pour le nom (*na-lē-k* ‘mon for intérieur, ma conscience’), un tel possesseur est impossible avec la préposition (**le-lē-k* ‘à l'intérieur de moi’), laquelle garde donc exclusivement un sens concret. Ceci confirme que le sens ‘conscience, mémoire (de qqn)’ que présente le nom *lo~* est entièrement dissocié du sens spatial ‘intérieur’ par les locuteurs contemporains : ceux-ci ne font jamais le lien entre *na-lo-n* ‘son dedans (pour un objet)’ et *na-lo-n* ‘sa conscience, sa mémoire (pour qqn)’, lequel s'est démotivé en synchronie. Cf. p.430.

alternant avec l'adverbe anaphorique *alon* 'dedans'. Son sens est proche du simple préfixe *IE-* LOCATIF, mais légèrement plus précis : *le-tqa-n* 'sur/à/dans son ventre', *lelo taqa-n* 'à l'intérieur de / dans son ventre'.

Tableau 5.14 – *Autres mots suffixables : les Prépositions issues de noms*

Radical	[-hum]	(R moi)	(R lui)	Sens & remarques
<i>apwo~</i>	+	<i>apwē-k</i>	<i>apwo-n</i>	au-dessus de (objet, <i>qqn</i>) ; en fonction de (<i>qqn</i>)
<i>lalñe~</i>	+	?	<i>lalñā-n</i>	au-dessous de (objet, <i>qqn</i>) ; soumis à (<i>qqn</i>)
<i>la-tawle~</i>	+	–	<i>la-tawla-n</i>	au-dessous de (objet, <i>qqn</i>)
<i>lelo~</i>	+	–	(<i>alo-n</i>)	dans, à l'intérieur de – NOM <i>lo~</i> 'intérieur'
<i>le-ngo~</i>	+	?	<i>le-ngo-n</i>	devant, au nez de – NOM <i>ngo~</i> 'visage'
<i>lētne~</i>	+	–	<i>lētna-n</i>	au milieu de (x) ; dans l'intervalle – NOM <i>ētna</i> 'entrailles'
<i>lē-vētne~</i>	+	–	<i>lē-vētna-n</i>	" "
<i>lō-qōlte~</i>	+	–	<i>lō-qōlte-n</i>	en dessous de
<i>sili~</i>	+	–	<i>sēlē-n</i>	au bord de, à l'orée de – DÉRIV <i>sili-</i> 'au bord de' ¹

(c) *Adjectifs et Pronoms suffixables : quelques cas particuliers*

Pour terminer la liste exhaustive des mots suffixables du mwotlap², il faut mentionner le cas particulier de quelques Adjectifs et Pronoms, en nombre très limité, qui doivent être suivis d'un suffixe personnel ; pour cette raison, nous les rangeons parmi les mots inaliénables, et continuerons de parler, au moins par commodité, de marques de "possession". Nous nous contenterons ici de les mentionner rapidement. Le cas du pronom déclaratif a été traité au §3 p.396 ; quant aux deux adjectifs suffixables, nous leur consacrerons une digression dans le paragraphe de syntaxe : cf. §6 p.490.

Tableau 5.15 – *Autres mots suffixables : adjectifs, pronoms au fonctionnement atypique*

Radical	[-hum]	"mon x"	"son x"	Sens & remarques
<i>mahgē~</i>	(+)	<i>mahgē-k</i>	<i>mahge-n</i>	seul
<i>wotaqmē~</i>	*	<i>wotaqmē-k</i>	<i>wotaqmē-n</i>	nu-pieds – cf. <i>taqmē~</i> 'corps'
<i>amta~</i>	*	–	<i>amta-n</i>	pronom anaphorique déclaratif dans les récits ('il dit...')
<i>amtalñā~</i>	*	–	<i>amtalñā-n</i>	<i>idem</i>

3. *Une relationalité intrinsèque*

Après ce panorama de tous les lexèmes suffixables du mwotlap, on peut tenter une première synthèse sémantique. Comme nous l'avons suggéré en introduction, ces lexèmes

¹ En d'autres termes, le morphème *sili* 'au bord de' apparaît tantôt comme une *préposition autonome*, morphologiquement séparée du lexème qui suit (*sili vōnō* 'autour du village'), tantôt comme une *préposition affixale*, entraînant la syllabation en un seul mot (*sili-pnō* 'autour du village'). Noter aussi le dérivé adverbial *sēsēlē-n* 'autour, de part et d'autre'.

² En effet, les seuls suffixes de la langue sont les marques personnelles 'possessives' (*-k*, etc.) dont nous parlons ici. Le mwotlap a perdu tout autre suffixe, en particulier les marques personnelles d'objet portant, dans les langues apparentées, sur le verbe.

morphosyntaxiquement *dépendants* marqueraient, de façon **iconique**, une forme de dépendance au niveau sémantique.

En effet, ces lexèmes marquent généralement une relation forte, ou plus exactement une relation *définitoire*, entre un X et un Y :

- *relation de partie à tout* : partie d'objet, de végétal, d'animal ; partie X d'un corps Y ;
- *relation spatiale* : partie d'espace X relative à Y (ex. dedans) ;
- *relation intellectuelle* : phénomène psychologique ou social X (ex. âme, intelligence, nom...) en relation avec l'individu Y ;
- *relation de parenté* : statut social et familial de X par rapport à Y ;
- *relation de possession* : les Classificateurs Possessifs, même s'ils ne peuvent se combiner qu'avec des noms aliénables, fonctionnent eux-mêmes comme des marqueurs relationnels : ce sont des hyperonymes subsumant chacun tout un ensemble de relations "génitives" (X aliment de Y ; X détention provisoire de Y, etc.).

Le point commun entre toutes ces relations, est d'être conçues comme une propriété intrinsèque, définitoire, du référent X : **pour construire la référence de X, il est nécessaire de recourir à la représentation d'un élément Y**, auquel il est intrinsèquement associé¹.

C'est typiquement le cas, pour prendre un exemple, des noms de parenté : il n'y a pas de sens à désigner un 'frère', si on ne le met pas immédiatement en relation avec le Y dont il est le frère. Certes, en tant qu'individu, mon frère Milton existe par lui-même, indépendamment de tout autre référent ; cependant, ce même référent ne peut être construit au moyen de la notion 'frère', que si je le mets immédiatement en relation avec le Y qui fonde cette relation. Ce dernier point a son importance, et il n'est pas inutile de rappeler cette évidence : car il prouve que le critère sémantique lié à l'aliénabilité n'est jamais une caractéristique du référent lui-même (en tant qu'individu, Milton n'est pas relationnel), mais une propriété du *nom relationnel* (ex. 'frère'), notion abstraite qui peut éventuellement être utilisée pour renvoyer à ce même référent. Je peux choisir de désigner un même individu soit par des propriétés non-relationnelles (ex. 'Milton', 'le garçon qui est debout'...), soit au contraire, par certaines caractéristiques qui le lient à d'autres référents déjà connus (ex. 'mon frère', 'le fils de Moses', 'ton ami'...).

Par leur comportement morphosyntaxique de dépendance, les noms inaliénables renvoient explicitement, dès le niveau du lexique, à une stratégie particulière de construction de la référence : au lieu de renvoyer à des propriétés définitoires d'objets (ex. 'garçon', 'boîte', 'arbre'), ils signifient des **propriétés définitoires de relations** (ex. 'frère de', 'nom de', 'visage de').

4. *Inaliénabilité et construction de la référence*

Du point de vue cognitif, les noms inaliénables fonctionnent, pour ainsi dire, comme si **l'établissement de la relation XrY était préalable à la construction du référent X lui-même**. Par exemple, le nom *ithi*~ 'frère de' renvoie en lui-même à une relation (de parenté), et ne permet de désigner personne en particulier. Seule l'association de ce nom dépendant

¹ Alain Lemaréchal (comm. pers.) nous signale le terme de "(notion) syncatégorématique", étudié par Kleiber d'après Aristote : il s'agit de notions qui ne peuvent être mentionnées sans le recours à une notion secondaire, ex. *le bord de (X)*.

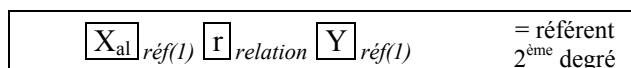
avec un Y (ex. *ithi-k* ‘frère-de moi’) permettra de désigner un individu réel. En particulier, ce possesseur Y est syntaxiquement obligatoire pour permettre au nom de constituer un syntagme viable, capable de désigner un actant – sujet, objet. On obtient un schéma relationnel indivisible¹ :

Figure 5.1 – *Noms inaliénables : la relation de possession est préalable à la constitution d'un référent*



Le fonctionnement des noms aliénables est précisément inverse : à lui seul, le nom X permet de renvoyer à un référent identifiable, qui pourra fournir le sujet d'une proposition, etc. : *tēytēybē* ‘le guérisseur’, *nu-tutu* ‘les poules’, *Milton*. Ceci n'empêche pas de construire une relation à partir de ces référents, mais cette dernière s'effectue alors de façon indirecte, à l'aide d'un relateur, comme s'il s'agissait d'une phase secondaire dans le processus de référence : on a d'abord construit $\boxed{X}_{\text{réf}(1)}$, avant de lui associer un second élément, ex. *nu-tutu nono-n* ‘ses poules (qui lui appartiennent)’. La référence se construit donc en deux temps :

Figure 5.2 – *Noms aliénables : la relation de possession est postérieure à la constitution d'un référent*



Ces schémas rendent compte à la fois des structures syntaxiques du mwotlap [cf. ex.(1) et (2) p.421], et des opérations énonciatives qui, selon nous, sous-tendent ces structures. Avec un nom aliénable, le sème relationnel² n'est pas présent d'emblée dans la désignation de X, et doit être construit à part : ce sera le rôle des Classificateurs possessifs et autres relateurs. Mais ce qui nous semble caractériser le mieux les noms aliénables dans le fonctionnement de la référence, n'est pas tellement ce qu'ils ont ‘en moins’ (l'absence de relationalité intrinsèque) – mais plutôt, pour le formuler autrement, ce qu'ils ont ‘en plus’ : la capacité, à eux seuls, de désigner un référent, qui soit syntaxiquement autonome et cognitivement représentable.

Cette interprétation permet de résoudre, ou en tout cas de mieux poser, certains problèmes liés à l'opposition d'aliénabilité. Nous les abordons dans le chapitre C.

C. PROBLÈMES D'ALIÉNABILITÉ

Parmi les différents angles de vue que l'on peut choisir pour pousser plus avant la question de l'aliénabilité, une méthode possible consiste à reprendre les champs sémantiques que nous avons énumérés précédemment (ex. *parties du corps humain*), et de chercher si le mwotlap n'y présente pas, à côté des noms inaliénables que nous avons vus, un certain nombre de noms aliénables. Or, il se trouve que non seulement la réponse à cette question est positive, mais que le mwotlap se distingue particulièrement, sur ce point, des langues

¹ L'idée d'indivisibilité est présente dans l'appellation traditionnelle de noms ‘inaliénables’, suggérant que la relation de possession ne peut être brisée.

² Cf. Lemaréchal (1996; 1998: 168).

voisines : en effet, alors que ces dernières (nord et centre Vanuatu) traitent généralement de façon assez homogène tous les membres d'un même champ sémantique – ex. quasiment toutes les parties du corps sont des noms suffixables – le mwotlap est la langue qui a le plus étendu, sans doute à une époque récente, la liste des noms aliénables¹.

Ainsi, nous verrons bientôt qu'à côté des trente-huit *noms inaliénables* déjà rencontrés, le domaine de l'anatomie humaine compte près de soixante-dix *noms aliénables*, sans qu'il soit aisé d'en comprendre les raisons. Des paradoxes analogues se rencontreront, par exemple, avec les noms de parenté : l'opposition morphologique qui traverse ces champs sémantiques correspond-elle, comme on aimerait le croire, à une distinction sémantique ? Ou bien les raisons de la distribution sont-elles impossibles à cerner, voire arbitraires ?

1. Parties du corps humain

Un nombre non négligeable de parties du corps sont codées par des noms aliénables. Si, aux 38 noms du *Tableau 5.16*, on ajoute les 31 noms du *Tableau 5.20* désignant des humeurs corporelles, ce sont pas moins de 69 lexèmes aliénables que l'on trouve dans le champ sémantique de l'anatomie, pourtant réputé typiquement inaliénable.

Tableau 5.16 – *Noms aliénables : les parties du corps humain*

<i>Radical</i>	<i>Sens & remarques</i>	<i>Radical</i>	<i>Sens & remarques</i>
<i>na-mlas</i>	mâchoire – cf. <i>balse~</i>	<i>ni-tistis</i>	téton
<i>nō-bōt</i>	ombilic, nombril	<i>na-tno vēyhe</i>	poignet, articulation
<i>n-ētna</i>	entrailles, intestins – cf. <i>lētne~</i> "au milieu"	<i>na-tñe mem</i>	vessie – <i>lit.</i> "réservoir d'urine"
<i>n-ēphog</i>	chair, viande	<i>na-tñe nētñey</i>	utérus – <i>lit.</i> "réservoir de bébé"
<i>na-gagah</i>	côtes	<i>na-tñetñe day</i>	mollet – <i>lit.</i> "réservoir de sang"
<i>na-gamlala</i>	veine, nerf, tendons	<i>na-vay</i>	foie – cf. <i>vye~</i> "sternum"
<i>na-gyop</i>	rate	<i>na-vay ninih</i>	poumons – <i>lit.</i> "foie pour cracher"
<i>ni-hiy</i>	os, arête – cf. <i>hyi~</i> "force"	<i>nē-vētōt</i>	nuque
<i>nu-kutkut</i>	sexe (<i>homme, femme</i>)	<i>ni-vinlah</i>	rotule – <i>lit.</i> "tasse en noix de coco"
<i>na-lah</i>	grosse bourse [<i>pathol. / plais.</i>]– cf. <i>hlo~</i>	<i>ni-vis</i>	vulve, sexe féminin – cf. <i>vsi~</i>
<i>na-lalal</i>	tempes	<i>no-wodoldol</i>	gorge, œsophage – cf. <i>dol</i> "avalier"
<i>nē-lēw</i>	grosse dent (<i>humain, porc</i>)– cf. <i>lēwo~</i>	<i>no-womwōywyōy</i>	cheville
<i>na-mtetmat</i>	"yeux du diable" : lombes	<i>no-womākāk</i>	reins, rognons – cf. <i>māk</i> "châtaigne"
<i>na-nān</i>	intérieur de la joue, gencive	<i>no-wonatnat</i>	cœur
<i>na-qas</i>	crâne chauve, calvitie	<i>no-wopsipsi māl</i>	luette – <i>lit.</i> "vulve de truie"
<i>ne-qey</i>	phallus – MÉTAPH 'champignon'	<i>nō-wōtīgtīg</i>	clitoris – <i>lit.</i> "qui se dresse"
<i>ni-sis</i>	sein, poitrine ; lait	<i>nō-wōtītil</i>	testicules – cf. <i>hlo~</i> "bourse"
<i>nō-sōl</i>	cerveau – cf. <i>mēne~</i>	<i>nu-wulge</i>	talon
<i>(nē-)tēthiy</i>	colonne vertébrale	<i>na-wut</i>	anus, rectum – SYN <i>mtetē~</i>

¹ La plupart des lexèmes listés ici correspondent ailleurs, en mota ou dans les autres langues, à des noms inaliénables : ex. MTP *ni-sis nono-n* = MTA *susu-na* 'ses seins', MTP *nō-bōt nono-n* = ARK *puro-no* 'son nombril', etc.

Il n'existe pas d'explication unique permettant d'expliquer globalement l'ensemble de ces "exceptions". En revanche, il est possible de distribuer ces 38 noms en plus petites catégories, ce qui rendra plus aisé leur interprétation¹.

(a) *Métaphore et composition*

La première explication concerne les parties du corps qui sont désignées, comme il arrive dans beaucoup de langues, à travers une métaphore ou un emploi détourné. Comme nous l'avons déjà évoqué², le principe de suffixation n'est plus productif en mwotlap, si bien qu'un emprunt ou un nom issu d'un autre emploi, sera forcément traité comme aliénable.

Citons par exemple *ne-qey* 'champignon' (aliénable), qui par une métaphore fréquente dans les langues (fr. *phalloïde*) désigne, en mwotlap argotique, le sexe en érection – et par conséquent constitue une insulte, etc. ; rappelons que le terme neutre, non argotique, pour désigner cette même partie du corps, est le nom inaliénable *na-lwe~* 'pénis'³. De façon analogue, la demi-noix de coco que l'on utilise comme tasse pour le kava, *ni-vinlah*, désigne également la rotule du genou, par analogie de forme : *ni-vinlah mino* 'ma tasse à kava / ma rotule' ; quant au genou lui-même, il est bel et bien inaliénable : *nu-qu~*.

Un raisonnement similaire s'impose pour les parties du corps obtenues par *composition*, du moins lorsque cette dernière met également en jeu une métaphore. En réalité, la plupart des noms anatomiques dérivés font directement référence à une autre partie du corps elle-même inaliénable, si bien que le résultat est un composé inaliénable (Crowley 1996: 401) :

Tableau 5.17 – *Parties du corps humain composées avec un nom inaliénable*

<i>Composé</i>	<i>Sens du composé</i>	<i>Sens littéral</i>	<i>issu de</i>
na-bgibgi mete-k	mes paupières	les ?? de mes yeux	<i>mte~</i>
ni-sis mete-k	mes pupilles	les seins de mes yeux	<i>mte~</i>
n-il ne mete-k	mes cils	les poils de mes yeux	<i>mte~</i>
na-myumyus mete-k	mes sourcils	les ?? de mes yeux	<i>mte~</i>
n-iybusbus mete-k			
ni-vinvin n̄eye-k	mes lèvres	la petite-peau de ma bouche	<i>n̄ye~</i>
na-qtēg bēnē-k	mon épaule	le début de mon bras	<i>bnē~</i>
na-lo bēnē-k	mes paumes	l'intérieur de mes mains	<i>bnē~</i>
nē-kle gap yēnē-k	mon cou-de-pied	le dos-de-crabe de mon pied	<i>yñō~</i>
qētqētuhū yēnē-k	mes orteils	les doigts de mon pied	<i>yñō~</i>
ni-qtī lewe-k	mon gland	la tête de mon pénis	<i>lwe~</i>

En revanche, il arrive qu'une partie du corps soit désignée au moyen d'un composé métaphorique, tel que ce dernier mette en jeu un nom indépendant ; le résultat sera lui-même un

¹ Crowley (1996: 395-406) cherche également à rendre compte de cas d'aliénabilité inattendue en paama, langue du Centre Vanuatu. Les catégories qu'il relève sont : manifestations temporaires ; organes internes ; parties comestibles ; métaphore et composition lexicale. Malgré un certain éloignement linguistique, le mwotlap présente de nombreuses analogies avec le paama sur ces questions. Lynch (1992) a étudié la même question dans les langues de Tanna.

² Cf. p.423, ainsi que le commentaire de l'ex.(5) p.426.

³ Il en est sans doute de même avec *nu-kutkut nono-n* '[argot] son sexe', même si la métaphore reste opaque.

nom indépendant. Ainsi, les creux symétriques que l'on voit au niveau des lombes, sont désignés comme 'les yeux / les trous du diable' (*mte-* + *tmat* > *na-mte-tmat*) ; la luette ressemble, paraît-il, à une 'vulve de truie' (*na-māl* 'truie' → *no-wopsipsi māl* 'luette'). Plusieurs noms semblent d'anciennes métaphores, même s'ils sont devenus opaques aujourd'hui : le nom des reins *no-woṃakṃak* rappelle la forme de la châtaigne *māk* (*Inocarpus edulis*) ; la gorge se dit 'l'avaloir' (*dol* 'avaloir')¹ ; *nō-wōtiltil* 'testicules' est dérivé métaphoriquement de *tli~* 'œuf', comme en témoigne la variante *nō-wōtilmen* (cf. *ne-men* 'oiseau').

Les autres noms commençant par *wo-* / *wō-*² proviennent probablement de métaphores similaires. On signalera ici les noms des cinq doigts de la main, tous formés de semblable façon, et tous aliénables :

Tableau 5.18 – Les cinq doigts de la main

Composé	Sens du composé	Sens littéral
wō-gēy / wō-nuy mitig	pouce	écorche / effibre-coco
wō-hig-vōnō	index	montre-île
wō-tig-hep	majeur	debout-majeur
goyveg / gogyeg-vilih	annulaire	râtisse-herbe
wō-kih-ta	auriculaire	torche-merde

D'autre part, sans qu'il y ait métaphore, une partie du corps peut être désignée en rapport avec une autre partie, elle-même aliénable : c'est notamment le cas avec les humeurs – cf. ci-dessous – et leurs contenants : *na-day mino* 'mon sang' → *na-tñetñe day mino* 'le réservoir de mon sang = mon mollet' ; de même, on explique aisément *na-tñe mem* 'vessie', *na-vay ninih* 'le foie de la salive = le poumon'... Enfin, indépendamment des raisons qui font que *ni-hiy* 'os' est devenu aliénable, ce dernier a entraîné en chemin le dérivé *tēt-hiy* 'tronc des os = colonne vertébrale'.

Comme le souligne Crowley à juste titre, tous ces cas de figure relèvent plus de motivations formelles/morphosyntaxiques que vraiment sémantiques. Ils prouvent surtout, du point de vue chronologique, que la suffixation avait cessé d'être productive longtemps avant l'apparition de ces métaphores.

(b) Valeur marquée et détachement cognitif

Quoique peu nombreux, une série de noms aliénables semblent avoir pour motivation commune une certaine valeur augmentative, si on les compare au nom inaliénable correspondant. C'est typiquement le cas avec les lexèmes *nē-lēw*, *na-lah*, *ni-vis*. Alors que *nē-lwo~* désigne en général les 'dents', sans valeur particulière, le nom indépendant *nē-lēw*

¹ À côté de *no-wodoldol* 'lit. l'avaloir', on entend parfois *no-wodoldol-bē* 'lit. l'avaloir d'eau'. De toute façon, ces termes dérivés sont très rarement utilisés ; par exemple, on préférera le nom dépendant *nē-nlo~* 'cou', voire *na-ñye~* 'bouche'.

² Ce préfixe dérivatif *wo-/wō-* (< POc **puaq* 'fruit') est assez productif en mwotlap, ce qui laisse supposer que d'autres créations restent possibles, par ex. à partir de verbes ; cf. *et* 'voir' → *no-wo-etet* 'lunettes'.

réfère à une dent remarquable par son importance, par ex. une molaire d'homme, ou une canine circulaire de cochon, très prisée dans la culture traditionnelle¹ :

- | | | | |
|------|-----------------|--------------|---|
| (14) | nē-lwo | qo | ‘une dent de cochon (quelconque)’ |
| | ART-dent.de | cochon | <i>nom dépendant</i> |
| | nē-lēw | ne qo | ‘une canine de cochon (de grande valeur)’ |
| | ART-grosse.dent | de cochon | <i>nom indépendant</i> |

De façon comparable, on opposera le nom usuel des testicules *na-hlo~*, au nom inaliénable *na-lah* : ce dernier désigne soit, par plaisanterie, des ‘grosses couilles’ (également un juron), soit cette même partie du corps lorsqu'elle est anormalement grosse, *i.e.* éléphantiasis du sexe. Parallèlement, le nom du sexe féminin, normalement inaliénable *ni-psi~*, devient l'aliénable *ni-vis* lorsqu'il prend une valeur marquée, affective ou expressive². Ces exemples sont confirmés même en dehors de l'anatomie : ainsi, le nom usuel des graines ou pépins de fruits est *nē-swō~* ; mais les graines du fruit à pain *Artocarpus*, qui sont particulièrement volumineuses, méritent à elles seules le nom indépendant *nē-sēw*.

Dans chacun de ces cas, on observe un doublet dans lequel la partie du corps est inaliénable lorsqu'elle est sémantiquement non-marquée, et aliénable lorsqu'elle présente une particularité remarquable. Ceci n'est un paradoxe que si l'on reste attaché à une définition sémantique stricte de l'aliénabilité, comme séparabilité physique entre la partie et le tout. En réalité, si ces exemples sont intéressants, c'est qu'ils suggèrent de placer la **séparabilité partie-tout** à un niveau plus abstrait, purement **cognitif** : physiquement, une ‘molaire’ (*nē-lēw*) n'est ni plus ni moins détachable / aliénable qu'une autre dent (*nē-lwo~*) ; mais on peut dire, en revanche, qu'elle est mentalement remarquable par son importance, comme on dit d'un objet qu'il "se détache du lot". C'est selon ce processus mental qu'un nom dépendant de partie du corps peut fournir, par "détachement cognitif" en quelque sorte, un véritable nom indépendant.

Enfin, on notera que le nom du ‘crâne chauve’ *na-qas* correspond au nom inaliénable *na-qse~*, qui renvoie à la tête lisse d'une flèche assommante. Sachant que le point de départ, étymologiquement parlant, était le nom inaliénable, on peut tout à fait imaginer que les noms *na-qse~* et *na-qas* aient d'abord coexisté comme désignation du crâne chauve, le premier étant neutre et le second augmentatif ou expressif ; dans un second temps, c'est ce dernier terme qui aurait pris le dessus, favorisé par le contexte précisément "expressif" (plaisanteries, hyperbole) dans lequel on a l'habitude de décrire un ‘chauve’ dans la culture de Mwotlap ; finalement, le nom *na-qse~* n'aurait plus été utilisé que dans son acception technique, non expressive (‘tête de flèche’), tandis que le nom *na-qas* serait devenu la désignation normale de cette partie du corps. Si nous développons cet exemple, c'est qu'il illustre un **scénario possible pour le passage d'un nom inaliénable à un nom aliénable** : dans la mesure où les noms aliénables ont parfois une valeur marquée ou expressive, ils sont

¹ Au passage, ce même nom aliénable *nē-lēw* ‘grosse dent’ désigne un bracelet traditionnel, fait à partir d'une canine de cochon, que les hauts chefs portaient au poignet ou au biceps (Rodman 1996: 164). Comme la possession de ce bracelet utilise également le Classificateur Général *no~*, le syntagme *nē-lēw mino* ‘ma grosse dent’ pourra signifier soit ‘ma molaire’ (dans la bouche), soit ‘mon bracelet’ (sur le bras).

² À chaque fois, ces alternances s'expliquent par un déplacement d'accent à une époque ancienne, selon que le nom était suffixé ou non (François 2000 c) – cf. §(a) p.106. Ainsi, *nē-lwo~* est issu d'un **na li'βo-* suffixé, tandis que *nē-lēw* vient de **na 'liβo* non-suffixé ; de même, *na-hlo~* < **na-lho-* < **na la'so-*, mais *na-lah* < **na 'laso* ; *ni-psi~* < **na βi'si-*, et *ni-vis* < **na 'βisi* ; *na-qse~* < **na b'a'sa-*, et *na-qas* < **na 'b'asa*, etc.

en quelque sorte voués, à plus ou moins long terme, à supplanter les termes suffixables neutres¹.

(c) **Parties internes : interprétation fonctionnelle**

Si l'on revient au *Tableau 5.16* p.441, il est possible d'isoler encore tout un ensemble de parties du corps selon un point commun : il s'agit d'organes internes (viscères, etc.). À première vue, leur appartenance à la classe des aliénables est tout à fait paradoxale, tant il est vrai que les parties concernées sont à la fois essentielles – vitales ! – à l'individu, et particulièrement bien accrochées : ce sont les os, la chair, les entrailles, le foie, le cœur, etc. Et pourtant, si toutes ces parties du corps sont massivement traitées comme aliénables, c'est bel et bien parce qu'elles sont "séparables", à la fois physiquement et cognitivement.

Comme Terry Crowley l'a montré pour le paama (1996: 398), les organes internes du corps ont ceci de particulier qu'on les observe directement – et qu'on en parle – "when there is a dead body that has been opened up". Par exemple, l'idée de 'foie' (*na-vay*) évoque primitivement la représentation d'un organe animal que l'on peut détacher de son corps, donner, manipuler, manger. Du point de vue cognitif, ajouterions-nous, la référence à l'organe correspondant chez les individus humains n'intervient que dans un second temps, par analogie, comme si je ne pouvais parler de "mon foie" qu'en me l'imaginant dans les mains². Du point de vue de la culture mwotlap, où ils seront typiquement associés à la consommation d'un animal (ex. porc), parler de "mon foie" ou de "mes côtes" relève d'une *métaphore de l'homme comme animal*, à l'inverse de ce qui se passe pour les parties externes. Tout se passe donc comme si la référence à des organes externes du corps (visage, main, dos...) était prototypiquement associée aux *humains*, alors que les entrailles et les os appartiendraient au domaine des *animaux*, que l'on consomme.

C'est ce principe de "séparabilité" (physique aussi bien que cognitive) qui permet de rendre compte des noms *na-vay* 'foie' ; *na-gyop* 'rate' ; *n-ētna* 'entrailles' ; *n-ēphog* 'chair (plutôt animale), viande' ; *na-gamlala* 'veines, tendons' ; *nō-sōl* 'cerveau' (?) – ainsi que les 'os' *ni-hiy*, les 'côtes' *na-gagah*, la 'colonne vertébrale' *nē-tēthiy*.

Le seul *nom inaliénable* renvoyant à un organe interne, *na-tqe~* 'ventre', est l'exception qui confirme la règle. En effet, un peu comme le fr. *ventre*, *na-tqe~* fonctionne comme un hyperonyme pour toutes les désignations des entrailles, dans les situations usuelles, non marquées : plutôt que d'énoncer '?? j'ai mal au foie / à la rate / aux intestins...' (tous noms aliénables, car conçus comme des organes séparables), on dira naturellement :

¹ Ce phénomène d'usure sémantique est bien connu, cf. le *markedness shift* mentionné par Dik (1989: 41). C'est pour des raisons similaires qu'en latin > gallo-roman > français, certains noms proviennent de formes diminutives, qui s'étaient d'abord généralisées du fait précisément de leur 'expressivité' : *auris* → °*auricula* > *oreille* ; *apis* → °*apicula* > *abeille* ; *sol* → °*soliculus* > *soleil* ; *par* → °*pariculus* > *pareil...* : à chaque fois, c'est le terme le plus marqué qui s'est imposé, au point de devenir le terme neutre.

² Cette plaisanterie n'en est pas forcément une. Au cours des six mois que nous avons passés sur le terrain, les organes internes du corps ne m'ont été évoqués que dans deux situations : (1) organes d'animaux que l'on dépèce (poisson, porc, bœuf...); (2) ou bien, du côté des humains, plusieurs histoires de fantômes ou de sorciers qui viennent dévorer les entrailles (surtout le foie) des vivants endormis, traitant les hommes comme des animaux. Ces parties du corps ne sont *jamais* associées à l'individu vivant : ??*Na-vay mino ni-memeh*. '?? J'ai mal à mon foie'. Dans ce cas-là, on préfère le terme générique (et inaliénable) *na-tqe~* 'ventre'.

- (15) **Na-tqe-k ni-memeh.** 'J'ai mal au ventre.'
 ART-ventre-1SG AO-douloureux²

Comme en français, ce terme sert aussi à désigner le ventre (utérus) de la femme enceinte, et c'est aussi lui que l'on rencontre – par ex. dans les traductions des Évangiles en mwotlap – pour désigner le "cœur" comme siège des sentiments. On le voit, la fonction de *na-tqe~*, cette fois-ci, est bel et bien de désigner une partie du corps *en tant qu'elle dépend* d'une personne particulière – en sorte que son appartenance à la classe des inaliénables n'a rien de surprenant.

Pour des raisons analogues, et fortement liées à la culture traditionnelle, il est possible d'ajouter deux nouveaux lexèmes à la liste des noms indépendants : *na-mlas* 'mâchoire' et *nō-bōt* 'nombril'. Le premier de ces deux noms rappelle l'évolution des autres os, que l'on associe primordialement aux animaux consommés ; mais il faut en outre souligner l'importance, dans les représentations populaires, de la 'mâchoire de porc' (*na-mlas ne qo*), crâne de porc qui servait de trophée ou d'insigne dignitaire dans le système ancien de chefferie ; c'est aussi le nom d'un motif dans le tatouage rituel ou la peinture sacrée. Ainsi, la partie du corps 'mâchoire', même lorsqu'elle est citée à propos d'un homme, est immédiatement associée à un objet culturel particulier, en lui-même conçu en dehors de tout possesseur. Par association d'idées – ou **adjacence cognitive** – c'est désormais ce terme qui s'est imposé pour désigner la mâchoire de l'homme. La forme suffixée du même étymon, à savoir *na-balse~*, s'est alors spécialisée avec le sens 'joue (du visage humain)', lexème à part entière, distinct de *BLAS* 'mâchoire'.

Les raisons pour lesquelles le nombril est conçu comme séparable du corps ne sont pas liées aux animaux, mais à la culture traditionnelle. À la naissance d'un enfant, la coutume veut que l'on prélève quelques centimètres de son cordon ombilical (*nō-bōt*), et qu'on le donne à sa tante paternelle à porter en collier¹, pendant un certain temps ; lorsque l'enfant aura compensé cette sollicitude symbolique en offrant à sa tante de la viande (coutume dite *tuw bōt* 'déliver l'ombilic'), alors la tante plantera le cordon en terre en même temps qu'un cocotier, de telle façon que ce cocotier sera lui-même désigné comme étant le 'nombril' (*nō-bōt*) de cet enfant. Cette coutume permet peut-être de comprendre pour quelles raisons une partie du corps comme le nombril a pu finir par être codée par un nom aliénable, comme étant séparable de l'individu : non seulement le même nom désigne à la fois le nombril (sur la personne) et l'ombilic² (détachable), mais en outre, c'est ce dernier emploi qui est le plus saillant dans la culture de Mwotlap.

(d) **Humeurs et productions corporelles**

Dans la droite ligne de ce que nous venons de dire sur les organes "séparables" ou conçus comme tels, interviennent les *humeurs et productions corporelles*. Bien qu'on puisse les associer au domaine sémantique de l'anatomie, ces dernières suivent massivement un com-

¹ Nous ignorons si cette coutume est répandue ailleurs qu'à Mwotlap. Étrangement, Spencer & Gillen (1899: 467) rapportent un rituel très proche chez les Arunta ~ Aranda ~ Arrernte d'Australie, pourtant non-Austro-nésiens : "après la naissance, le cordon ombilical est enveloppé de fourrure, et est donné à porter sous forme de collier au nouveau-né" (cité par Testard 1992: 53).

² À proprement parler, le cordon lui-même est désigné par la périphrase *na-gatli bōt* 'l'anse du nombril'.

portement aliénable. Le nombre de lexèmes concernés est tel (trente), que nous ne les avons pas inscrits dans la liste du *Tableau 5.16* p.441, et leur avons consacré un tableau à part.

Tableau 5.20 – *Noms aliénables : les humeurs et productions du corps humain*

<i>Radical</i>	<i>Sens & remarques</i>	<i>Radical</i>	<i>Sens & remarques</i>
na-mlem	empreinte de pas	na-ñyēh	morve
na-blut	coquille, ongle (<i>doigt</i>)	no-qaop	vomissure
na-day	sang – ARCH <i>dye</i> ~	nō-qōn	puanteur
nē-gēpnah	ganglions sous l'aisselle	na-qyoh	abcès, furoncle
na-gyak	graisse corporelle	nē-sēy	chassie (des yeux)
n-il	poil – cf. <i>ili</i> ~ 'cheveu'	ni-sis	lait ; sein
ne-mehgēt	sueur	nō-sōwlō	verrue plantaire
ne-mem	urine	na-ta	merde – <i>mais</i> cf. <i>tē</i> ~
na-men	bile	ni-til	cérumen
nō-mōy	sperme – cf. <i>myo</i> ~ 'connerie'	na-tñēh	larmes
na-(mte)mnēg	plaies cutanées, ulcères	na-tatawasis	ampoule
na-mtemtig	point noir, bouton d'acné	nō-vōn	teigne, lésions du cuir chevelu
na-mtewot	blessure	nē-wēyēs	gangrène, plaie infectée
na-myut	verrue	nō-wōm	(poils de) barbe, moustache
na-nana	pus	na-wtan	ganglions, enflure
ni-ninih	crachat – <i>dēlse</i> ~ 'salive, bave'		

Comme on le voit, le mwotlap a poussé à l'extrême la logique de l'aliénabilité : contredisant souvent les langues voisines, il a systématiquement codé ces humeurs et productions par des noms aliénables¹. La raison en est compréhensible : si internes soient-elles, les humeurs (cérumen, larmes, urine, etc.) ne sont vues et mentionnées que lorsqu'elles émanent du corps, qu'elles s'en séparent ; en temps normal, elles sont généralement invisibles, et ne sont pas sujettes à la douleur, si bien que ces substances ne sont pas spontanément associables à un individu particulier. De même, les poils ou les ongles, quoique visibles extérieurement, peuvent sans dommage se séparer physiquement du corps, au point d'être codés par des noms indépendants.

D'autres langues plus éloignées, océaniques ou non, donnent également un traitement particulier à ces notions, montrant ainsi que ces "pseudo-parties du corps" posent un véritable problème cognitif : sont-elles essentiellement rattachées à l'individu, comme la main ou l'oreille ? ou bien doivent-elles être codées comme inessentielles ? Outre le paama déjà cité, Marianne Mithun (1996 a: 642) résume ainsi sa présentation du *mohawk*, langue iroquoise :

"[Inalienable] body parts are permanently attached and have visible surfaces (...) The factor underlying the choice (...) seems to be based on a conceptual identity between animate beings and their parts. (...) Internal organs are not only rarely under conscious voluntary control, they are seldom encountered as parts of living bodies, a fact that may explain their exclusion from this category."

¹ Voir à ce sujet le recueil de Chappell & McGregor (1996), incluant non seulement l'étude de Crowley déjà citée, mais également des questions analogues dans de nombreuses autres langues.

Et au sujet du koyukon, langue athabaskane, Chad Thompson explique (1996: 661) :

"Some body parts tend to have a special salience or individuation of their own, apart from the body of the possessor, and these are more likely to be alienably possessed. Included in this class would be hair, bones, fists, and bodily products."

Par ailleurs, nous avons rattaché à cette liste certains noms renvoyant à des affections temporaires du corps, telles que plaies, abcès, etc. ; comme en paama (Crowley 1996: 396), ces noms seront tous possédés indirectement, indiquant par là qu'ils ne sont pas essentiellement liés à leur "possesseur".

Il existe six *noms inaliénables* que l'on peut rattacher au domaine des humeurs et productions corporelles ; ceux-ci, qui semblaient à leur place lorsqu'ils furent cités p.430, apparaissent désormais comme des anomalies, des "exceptions aux exceptions". Pourtant, il n'est pas si difficile de les expliquer :

- Si *nē-dēlse~* 'salive' est inaliénable, c'est que ce terme désigne surtout la salive dans la bouche ; si elle se sépare du corps, on emploiera alors le terme *ni-ninih* 'crachat'.
- Les termes *na-līe~* 'voix', *nō-mōkhe~* 'souffle / haleine', *ni-hyi~* 'force' et *ni-nini~* 'ombre / reflet', tout en désignant des "productions corporelles" d'une certaine manière, ont ceci en commun qu'ils sont impalpables, et ne peuvent se manifester en dehors de la personne qui les engendre ; alors que l'empreinte de pas (*na-mlem*) continue à exister même après s'être détachée de son possesseur.
- Le nom de l'excrément *na-tē~* et de l'œuf *ni-tli~*, productions détachables s'il en est, s'expliquent différemment. Si l'on veut désigner l'objet en lui-même, on utilisera les noms indépendants *na-ta* ('merde') et *ni-tilto* (lit. 'œuf de poule') ; les noms dépendants correspondants sont surtout utilisés lorsque, au sujet d'un tel objet, il s'agit de mentionner l'espèce animale dont il est issu : *na-tē tutu* 'une fiente de poule' ; *ni-tli ō* 'un œuf de tortue'. La solidarité partie-tout que codent ces mots dépendants, n'est donc pas physique (car l'œuf se détache bien du corps de la tortue), mais purement discursive (l'œuf est conçu à travers son espèce).

(e) Termes inexpliqués

Avant d'aller plus loin, nous mentionnerons brièvement les formes du *Tableau 5.16* p.441 dont nous n'avons pas réussi à expliquer le comportement aliénable. Il s'agit toujours de parties du corps que l'on peut dire mineures, voire secondaires ; il est possible que ces termes proviennent d'anciennes métaphores devenues opaques aujourd'hui, ou qu'ils soient dûs à d'autres raisons que nous n'avons pas mises à jour.

C'est le cas de *nē-vētōt* 'nuque' ; *na-lalal* 'tempes' ; *na-nān* 'gencives' ; *ni-tistis* 'téton'¹ ; *nu-kutkut* 'sexe (spéc. féminin)' ; *na-wut* 'anus (argot)' ; *nu-wulge* 'talon'.

Le nom des seins *ni-sis* devrait s'ajouter à cette liste des noms paradoxaux : il s'agit en effet d'une partie du corps externe, visible, fortement associée à l'individu, etc. Cependant, à la suite de Crowley (1996: 400, à propos de PAA *sūsu*), nous soulignerons que le même mot désigne, en synchronie, la partie du corps (le sein) et le liquide qu'elle sécrète (le lait maternel) : c'est cette dernière acception qui aura sans doute déterminé le passage du côté

¹ Il n'est pas impossible que (*ni-*)*tistis* 'téton' soit tout simplement la prononciation enfantine du nom (*ni-*)*sis* 'sein, lait' – moyennant, comme souvent dans le mwotlap des bébés, une sourde [t] + un redoublement.

des noms aliénables [*humeurs et productions corporelles*], entraînant dans sa "chute", pour ainsi dire, la désignation de la partie du corps elle-même. Comme pour le paama, cette hypothèse est confirmée par la possibilité, en mwotlap, de posséder les 'seins' non seulement avec le Classificateur Général *no~* (*ni-sis mino* 'mes seins'), mais également avec le Classificateur des Boissons *ma~*, qu'il s'agisse des seins d'une femme... ou de ceux d'un homme [cf. ici ex.(203) p.585] :

- (16) **ni-sis** **ne-me-k** a) 'mon lait (à boire)'
 ART-sein/lait ART-CPBoisson-1SG b) 'mes seins (partie du corps, H ou F)'

Dans le lexème *ni-sis*, c'est donc clairement le sens de 'lait' qui domine sur celui de 'sein'.

Ainsi, sur soixante-neuf noms aliénables de parties du corps, seul sept demeurent opaques.

(f) Synthèse : systèmes hérités et pressions fonctionnelles

(f.1) Un processus de dédoublement lexical

Toutes ces évolutions linguistiques sont probablement assez récentes dans l'histoire du mwotlap. En effet, la plupart des langues voisines (ex. mota, mosina... mais aussi araki, etc. – avec l'exception du paama) codent tous ces noms d'organes comme étant parfaitement suffixables, au même titre que les autres parties du corps ; c'est donc clairement une innovation du mwotlap, que d'avoir réorganisé le système de l'inaliénabilité. Si l'on compare le mwotlap avec une langue conservatrice comme le mota (Codrington 1896), la réorganisation dont il est question prend la forme soit d'un véritable transfert *inaliénable* → *aliénable* [ex. MTA *puto~* = MTP *nō-bōt* 'nombril'], soit, le plus souvent, d'un **dédoublement lexical** : là où le mota utilise un seul nom inaliénable pour désigner plusieurs référents anatomiques [ex. MTA *vara~* 'poitrine ; foie'], le mwotlap aura gardé un lexème suffixable [ex. MTP *na-pye~* 'poitrine'] pour l'organe typiquement inaliénable, externe, inséparable... – mais aura développé un emploi aliénable pour la même racine [ex. MTP *na-vay* 'foie'], renvoyant cette fois-ci à l'organe le moins étroitement associé, du point de vue sémantique, à l'individu (production séparable, partie interne, terme marqué...). Ce dédoublement sémantique, combiné à une évolution phonologique parfois drastique, a pour effet de créer des couples de lexèmes véritablement distincts, dont l'apparement est généralement devenu opaque aux locuteurs modernes – un peu comme les locuteurs du français ignorent l'origine commune des doublets *sevrer / séparer* (latin *separare*).

Le *Tableau 5.20* récapitule ces doublets du mwotlap, en les comparant avec le mota.

Tableau 5.20 – *Dédoublements de noms de parties du corps : innovations du mwotlap par rapport au mota*

MOTA	MWOTLAP	
	<i>Inaliénable</i>	<i>Aliénable</i>
<i>vara~</i>	<i>na-pye~</i> poitrine	<i>na-vay</i> foie
<i>palasa~</i>	<i>na-balse~</i> joue	<i>na-mlas</i> mâchoire
<i>(v)ulu~</i>	<i>n-ili~</i> cheveux	<i>n-il</i> poil
<i>wuñi~</i>	<i>ni-wñi~</i> menton	<i>nō-wōm</i> barbe
<i>laso~</i>	<i>na-hlo~</i> testicules	<i>na-lah</i> gros testicules

MOTA <i>Inaliénable</i>	MWOTLAP	
	<i>Inaliénable</i>	<i>Aliénable</i>
<i>tae~</i>	na-tē~ excrément	na-ta merde
[<i>maleka~</i>]	na-balbe~ plante des pieds	na-mlem empreinte de pas
<i>suri~</i>	ni-hyi~ force	ni-hiy os
<i>qasa~</i>	(<i>na-qse~</i>) tête de flèche	na-qas crâne chauve
<i>tina~</i>	(<i>n-ētnē~</i>) milieu de	n-ētna entrailles
<i>nara~</i>	(<i>na-nye~</i>) tache de	na-day sang
<i>puto~</i>	–	nō-bōt nombril, ombilic
<i>susu~</i>	–	ni-sis sein, lait
<i>visogo~</i>	–	n-ēphog viande, chair
<i>vulage~</i>	–	nu-wulge talon

(f.2) La synchronie dynamique

Que ces dédoublements lexicaux soient une innovation récente du mwotlap, n'est pas seulement prouvé par son isolement régional ; mais également par le dynamisme de cette évolution, que l'on peut parfois observer dans les fluctuations de la langue actuelle.

Par exemple, si la langue usuelle a déjà bel et bien séparé les deux lexèmes **ni-hyi-k** 'ma force' et **ni-hiy mino** 'mes os', un niveau de langue plus recherché, teinté d'archaïsme ("la langue des vieux"), utilisera encore le nom inaliénable pour désigner le 'squelette' : **ni-hyi et** 'des os humains (et non *une force humaine)' ; et dans des registres plus techniques, c'est encore **ni-hyi~** que l'on utilise aujourd'hui pour divers emplois dérivés métaphoriquement du sens 'os humain', comme 'épine de plante'... ; en revanche, les os d'animaux ou les arêtes de poissons sont si fortement assimilés aux os humains, qu'ils sont déjà passés du côté des noms aliénables. Les entrées **hiy** et **hyi~** de notre futur *Dictionnaire mwotlap* ressembleront à ceci :

hiy₂ (**ni-hiy**) n. <Anat> [humain, animal] os ; [poisson] arête. • **Ni-hiy le-qtēg bēnē-k lē-kle-k me-mlat.** *Je me suis cassé l'omoplate [l'os de mon épaule dans mon dos s'est cassé].* • **Egoy ni-hiy nan, nēk tiple dolma aē !** *Attention aux arêtes, tu risques d'avaler de travers !* || Ce nom à construction aliénable a remplacé le nom inaliénable **hyi~**.

[POc *suRi 'os']

(...)

hyi~ (**ni-hyi ~**) nop. 3s **nē-hyē-n**.

- 1) <Anat> (ARCH) os, d'un homme ou d'un animal. • **ni-hyi et** *squelette ; ossements humains Voir hiy.*
- 2) (COUR) force, puissance, énergie. • **Tateh hēyē-n !** *Il n'a pas de force, il est faible !* • **Nē-hyē-n na-maymay.** *Il est costaud [sa force est dure].* •

Nē-hyē-n ne-mdawdaw. *Il est faible [sa force est molle].*

- 3) [plante] épine. Cf. **skoskoy** 'épineux'.
- 4) [feuille] tige, nervure centrale. • **Lep no-yomtig, hay yak nē-hyē-n, tō vet na-yo-n.** [jeux de pliages] *On prend une feuille de coco (jeune), on en retire la nervure centrale, puis on en tresse la feuille.* Cf. **qēt-hiyi~**.
- 5) [poisson] nageoire dorsale. Cf. **dēlne~** 'nageoire pectorale'.
- 6) <Techn> [maison] lien de faitage, poutre diagonale soutenant la charpente, et reliant les entrants (**na-salwolwol**) à la panne faitière (**nē-qēthi~**). • **N-ēm gōh, nē-hyē-n vēvet.** *Cette maison a quatre liens de faitage.* Syn. **hgi~**.

[POc *suRi 'os']

Sachant que le sens (1) de *hyi~* est voué à disparaître d'ici peu – les jeunes locuteurs ne le connaissant pas – deux scénarios d'évolution sont possibles, par exemple, pour l'emploi n°6 ('poutres') :

- soit la métaphore des poutres comme "squelette de la maison" perd sa motivation, et on assiste alors à l'émergence d'un lexème à part entière *hyi~* 'lien de faîtage', sans lien clair avec le reste du lexique ;
- soit la métaphore du squelette reste cognitivement active, suffisamment prégnante pour que ces poutres soient désignées de plus en plus souvent, au fil des prochaines générations, avec le nouveau nom des 'os', devenu aliénable : au lieu de *ni-hyi ēm̄* actuellement, on dira alors *°ni-hiy ne ēm̄* 'les os de la maison'. Au terme de cette remotivation, tous les emplois concrets de *hyi~* (n°3 à 6) pourraient passer du côté de *hiy*, ne laissant plus à *hyi~* qu'une valeur "abstraite" de 'force' ; la voie sera libre alors pour de nouvelles évolutions de *hyi~*, du type *force* → *habileté* (?) → *ruse* (??)... tous sens très éloignés du sens originel 'os'.

De façon comparable, la langue des jeunes générations réserve bien le nom *na-mlem* (< **na ba'leba*) à l'empreinte de pas sur le sol, et *na-balbe~* (< **na bale'ba-*) à la plante des pieds, partie du corps ; voilà une illustration parfaite du dédoublement lexical dont nous parlons, motivé sémantiquement par une opposition séparable / non-séparable. Cependant, on notera que le registre littéraire continue d'utiliser le nom inaliénable pour les traces d'animaux : *na-balbe go* 'des empreintes de cochon'. Il est probable, là aussi, que le lexème aliénable *na-mlem*, qui jusqu'à présent n'a "percé" que pour les possesseurs humains, finira tôt ou tard par attirer dans sa dynamique les autres cas d'empreintes ; le nom *na-balbe~* ne désignera plus que la partie du corps.

Enfin, le dernier exemple concerne l'humeur corporelle par excellence, le sang. De nos jours, la seule façon de parler de son propre sang est d'utiliser le nom inaliénable *na-day*, normalement avec le Classificateur Général¹ *no~* : *na-day* 'du sang', *na-day mino* 'mon sang'. Seules quelques personnes âgées se souviennent d'une autre façon de désigner la même chose : *na-nye-k* 'mon sang', *na-nye-n* 'son sang'. Seulement, cette tournure inaliénable n'appartient qu'à une langue très archaïque, correspondant à un usage d'au moins deux générations antérieures (?) ; la grande majorité des locuteurs contemporains ne reconnaît ni ces formes, ni leur sens. En revanche, il est usuel d'employer un terme inaliénable de forme *na-nye*, sans savoir qu'il s'agit du même mot à l'origine² ; toujours suivi d'un nom inanimé, *na-nye* signifie 'sève ~ suc ~ tache de N' : *na-nye bete* = '[tache (rougeâtre) dûe au] suc du fruit-à-pain', *na-nye tele* 'tache de fer = rouille'. Seul le rapprochement opéré par le diachronicien – aidé par quelques locuteurs plus savants, témoins d'époques révolues – permet de reconnaître dans ces expressions le nom du sang, ainsi qu'une ancienne métaphore ("le sang du fer" = la rouille) ; pour le locuteur contemporain, on a deux lexèmes nettement distincts, *na-nye~* 'tache de' et *na-day* 'sang'.

C'est à travers ces anecdotes glanées dans la synchronie du mwotlap, que l'on voit affleurer l'histoire de la langue. On sent combien ces phénomènes de réorganisation

¹ Exceptionnellement, le sang peut être possédé à l'aide du CP Comestible (*ga~*) ; *na-kis day* exprime une sensation physique intense, où la personne a l'impression de sentir son sang circuler : ex.(224) p.593.

² Encore une fois, les correspondances sont parfaitement régulières : *na-day* [naⁿday] < **naⁿdara* ; *na-dye~* [nanye] < **naⁿda'ra-*.

sémantique sont profonds, lents, multiples, étendus sur plusieurs siècles et pourtant récents, comme s'ils étaient emportés par la lourde marée de la nécessité.

2. Termes de parenté

Après cette analyse détaillée des noms de parties du corps, nous ne reviendrons pas sur les cas où l'on rencontre des noms aliénables dans les autres domaines sémantiques déjà rencontrés (ex. *parties d'animaux, de végétaux, d'objets...*) : outre que ceci risque d'être fastidieux, il est souvent difficile – et donc arbitraire – de décider si telle idée "aurait dû" ou "n'aurait pas dû" être plutôt codée par un nom inaliénable. Par exemple, alors que 'l'intelligence' est un terme dépendant (*nē-mēna-n* 'son cerveau, son intelligence'), des noms au sens voisin sont formellement indépendants : *nē-dēmdēm nono-n* 'sa réflexion', *no-lol-meyen nono-n* 'son érudition'... Ce type de liste risquant d'être infini, nous nous contenterons des termes d'anatomie dont nous avons déjà parlé.

Cependant, il est un autre domaine sémantique assez aisé à délimiter, fréquemment cité dans les questions d'inaliénabilité, et qui présente un grand nombre, en mwotlap, de formes exceptionnelles : il s'agit des *termes de parenté*. Un peu comme c'était le cas avec les parties du corps, le mwotlap fait encore une fois exception parmi les langues du nord-Vanuatu, en codant de nombreuses relations de parenté à l'aide de termes *aliénables*. Nous chercherons ici encore une explication à ce phénomène.

Le *Tableau 5.22* ci-dessous présente la liste de ces 17 noms de parenté qui n'admettent pas de suffixation directe. On se reportera au *Tableau 5.11* (p.435) pour les termes inaliénables¹.

Tableau 5.22 – Noms aliénables : les relations de parenté

Radical	Sens & remarques
<i>bōbō</i>	aïeul, parent de parent ; petit-enfant – ARCH ² <i>itbu~</i> , <i>itqu~</i>
<i>bōbō gepgep</i>	bisaïeul, arrière-grand-parent ; arrière-petit-fils
<i>imam</i>	père ; frère du père – ANC <i>itme~</i>
<i>tīta</i>	mère ; sœur de la mère – ANC <i>ivē~</i>
<i>itat</i>	frère de la mère, oncle ; fils de la sœur, neveu – SYN <i>moyu~</i>
<i>tītamas</i>	tante paternelle
<i>ivep</i>	ARCH - tante paternelle
<i>nevep</i>	ARCH - mère
<i>yōvōk</i>	RARE - fille (F, H) ; fille du frère (F, H)
<i>nintigi</i>	RARE - enfant (H) ; enfant du frère (H)
<i>brata</i>	frère (F, H), qqf sœur (F) – EMPR <i>brother</i>
<i>sista</i>	sœur (F, H), qqf frère (F) – EMPR <i>sister</i>

¹ Il existe d'autres termes de parenté encore, qui sont souvent des spécifications de termes que nous citons, et ne sont utilisés que dans un registre très archaïque, comme une description de rituels : ex. *ivē-k wuwuhyaw* 'ma mère tue-cochon = ma tante paternelle' (*tītamas mino* dans la langue usuelle). Nous n'insisterons pas sur ces noms composés, qui ne changent pas les problèmes sémantiques ; le lecteur se reportera aux travaux anthropologiques de Bernard Vienne (1984: 244) et Virginie Lanouguère (en cours).

² Nous distinguons deux degrés d'archaïsme : ANC (*anciennement*) désigne un mot encore largement connu de tous, mais employé plutôt dans un registre soutenu ou coutumier (ex. *itme~* 'père') ; ARCH (*archaïque*) désigne un mot presque oublié de tous, et connu seulement de quelques personnes âgées (ex. *itqu~* 'aïeul').

Radical	Sens & remarques
<i>tawayig</i>	bru, épouse du fils (H, F)
<i>yoqlēg</i>	mère de l'époux, belle-mère (F)
<i>wuluk</i>	épouse du frère (F), sœur du mari (F)
<i>wulus</i>	frère de l'épouse (H), mari de la sœur (H)
<i>namas</i>	sœur de l'épouse (H), mari de la sœur (F)

L'ensemble de ces termes de parenté ont en commun de refuser les suffixes possessifs, et d'imposer l'emploi du Classificateur Général *no~* : ainsi, alors que le nom de l'époux prend toujours un suffixe – *igni-k* ('mon époux/se') – celui du petit-fils n'en prend jamais : *bōbō mino* (**bōbō-k*) 'mon petit-fils / ma petite-fille'. D'autre part, plusieurs termes aliénables entrent en synonymie avec un terme inaliénable, pour désigner la même relation :

Tableau 5.24 – Termes de parenté synonymes, inaliénables vs. aliénables

Inaliénable	Aliénable	Traduction
<i>(itqu-k)</i>	<i>bōbō mino</i>	'mon grand-père'
<i>moyu-k</i>	<i>itat mino</i>	'mon oncle / mon neveu ¹ '
<i>itme-k</i>	<i>imam mino</i>	'mon père'
<i>ivē-k</i>	<i>tita mino</i>	'ma mère'
<i>ithi-k</i>	<i>brata mino</i>	'mon frère (H)'
<i>tēte-k</i>	<i>sista mino</i>	'ma sœur (H)'

Pour tous les couples de termes du *Tableau 5.22*, on observe que le terme suffixable est toujours le plus ancien, le plus littéraire ou soutenu, celui que les jeunes gens connaissent le moins ; ces derniers, en revanche, utilisent quotidiennement les noms aliénables de la deuxième colonne, au point que la pression du système soit devenue assez forte, au cours des dernières générations, pour associer toute (?) relation de parenté au Classificateur *no~* (ex. *mino*). Reste à expliquer ce déferlement de noms indépendants dans le domaine de la parenté.

(a) L'hypothèse iconique

La première hypothèse que l'on peut tenter, est de rechercher une régularité sémantique entre les deux classes de termes, et le type précis de relations sociales qu'ils signifient ; on identifierait ainsi des relations de parenté plus ou moins proches, plus ou moins "séparables", etc., justifiant ainsi la répartition entre les deux classes morphologiques². Dans un premier temps, on remarquerait par exemple que les noms inaliénables codent plutôt des *relations consanguines*, tandis que la plupart des *alliés* (ou relations affines) correspondent à

¹ Le système de parenté à Mwotlap, comme dans la majeure partie du Pacifique, est du type Crow-Omaha : les frères du père sont des 'pères', les sœurs de la mère sont des 'mères' ; en conséquence, notre traduction 'oncle' signifie nécessairement 'oncle maternel', et 'neveu' est normalement 'neveu utérin' ; de même, la tante est tante paternelle, etc. Le détail des relations de parenté se trouve – avec les termes mota – dans Vienne (1984: 196-201) ; ces données peuvent différer légèrement des nôtres.

² C'est dans cet esprit qu'est souvent menée l'étude des marques de possession en *o* et *a* dans les langues polynésiennes, ex. Moyse-Faurie (2000: 321) pour le faka'uvea, Wilson (1982: 32) pour le proto-polynésien. Crowley (1996: 415) tente partiellement d'appliquer le même type d'analyse aux données du paama, lesquelles posent le même type de problème que le mwotlap ; comme nous, il en montre les limites.

des noms aliénables : ainsi, *namas* ‘beau-frère [*ego* F] ~ belle-sœur [*ego* H]’, *wuluk* ‘belle-sœur [*ego* F]’, *wulus* ‘beau-frère [*ego* H]’, *tawayig* ‘bru’, *yoqlēg* ‘belle-mère [*ego* F]’, se construisent tous avec le Classificateur *no*~. On expliquerait alors cette prédominance par une sorte d'**iconicité** linguistique, dans la mesure où ces relations familiales sont toutes "acquises" au cours de l'existence, qu'il s'agit à chaque fois de "pièces rapportées", pour ainsi dire ; voilà qui expliquerait l'usage de la possession indirecte pour tous ces termes d'alliance.

Cependant, malgré l'intérêt que peut représenter ce type d'interprétation classique en termes ethnolinguistiques, elle est battue en brèche par de nombreux faits. Premièrement, certaines relations d'alliance sont codées par des termes suffixables, à commencer par *igni*~ ‘époux / épouse’, terme d'alliance par excellence ; ainsi que *qēlge*~ ‘gendre [*ego* F/H], beau-père [*ego* F/H], belle-mère [*ego* H]’. On peut d'autre part y ajouter d'autres relations acquises au cours de l'existence, telles que *inti*~ ‘enfant’, et même *iplu*~ ‘compagnon, acolyte’. Inversement, un grand nombre de relations consanguines, sémantiquement "inaliénables", correspondent à des noms formellement aliénables (indépendants) : aïeul, père, mère, oncle, tante... Les deux classes morphosyntaxiques sont donc bien loin de se superposer à l'opposition entre consanguins et affins.

(b) *L'hypothèse fonctionnelle : l'invasion des appellatifs*

Si elle diffère de la précédente, l'interprétation que nous préférons n'y est pas totalement étrangère. Nous pensons qu'il est possible d'expliquer partiellement la répartition observée, en vertu de motivations fonctionnelles, liées en gros à la fréquence relative, dans le discours, des termes d'adresse *vs.* des termes de désignation.

(b.1) Termes d'adresse et termes de désignation

Rappelons que dans toute nomenclature de parenté, il est souvent nécessaire d'opérer une distinction entre les termes d'**adresse** (TA) utilisés pour *interpeller* la personne (fr. *Bonjour papa*) ; et les termes dits de **désignation** (TD), employés lorsque l'on *mentionne* cette personne en parlant à autrui (fr. *Mon père va venir*). Selon les langues, cette distinction permet soit d'opposer deux séries de termes bien distincts (ex. TA *papa* ≠ TD *père*), soit d'opposer, tout du moins, deux types de construction syntaxique (ex. tournure d'adresse sans possesseur *Papa !* ≠ tournure de désignation avec possesseur *mon papa*).

En ce qui concerne le mwotlap, il s'avère que cette opposition est pertinente pour rendre compte de la nomenclature de parenté. Comme le confirment la plupart des langues voisines du mwotlap, un état de langue plus ancien consistait très probablement à opposer des termes d'adresse suffixables (ex. *itme-k* ‘mon père’), à des termes de désignation indépendants (ex. *Imam* ‘papa !’). Encore actuellement, l'usage veut qu'on ne s'adresse guère à quelqu'un en utilisant un nom suffixable, de type **Lemtāp nēwē itme-k !* ‘Bonjour mon père’¹ ; ce sont

¹ L'usage d'un nom inaliénable comme terme d'adresse se rencontre pourtant parfois, par ex. avec le mot *ithi*~ ‘germain de même sexe : frère [*ego* H], sœur [*ego* F]’ en emploi métaphorique lorsqu'on s'adresse à un inconnu : *Qele ave, ithi-k ?* ‘Comment ça va, l'ami (=mon frère) ?’ – l'adresse à son véritable frère mettant plutôt en jeu le prénom. Dans la même situation, on emploie parfois une tournure étrange, où le possesseur semble figé à la 3^{ème} personne : *Qele ave, ēthē-n ?* ‘Comment ça va, l'ami (*lit.* son frère) ?’.

toujours des noms indépendants qui sont utilisés. Cet état de langue ancien – ou idéal ? – fonctionnait par couples, dont nous indiquons ici les principaux¹ :

Tableau 5.25 – Termes de parenté : Désignatifs vs. appellatifs

Désignatifs <i>suffixé</i>	Appellatifs <i>non-suffixé</i>	Traduction
igni~	((woqel)), tamayge ²	‘époux’
igni~	((qēlēg)), magtō	‘épouse’
inti~	(nintigī)	‘fils [<i>ego</i> H]’
inti~	((woṃe))	‘fils [<i>ego</i> F]’
((itqu~))	bōbō	‘aïeul(e) / petit-enfant’
(moyu~)	itat	‘oncle / neveu’
[ivē~] ³ ?	titamas	‘tante’
(itme~)	imam	‘père’
(ivē~)	tita	‘mère’
[yēnti~] ?	tawayig	‘bru [<i>ego</i> F]’
[qēlge~] ?	yoqlēg	‘belle-mère [<i>ego</i> F]’
[wulu~] ?	wulus	‘beau-frère [<i>ego</i> H]’
[wulu~] ?	wuluk	‘belle-sœur [<i>ego</i> F]’
?	namas	‘belle-sœur [<i>ego</i> H]’

Dans un deuxième temps, le mwotlap aurait connu la même évolution que la plupart des langues du monde, à savoir la possibilité d'utiliser le terme d'adresse à la place du terme de désignation. C'est ainsi qu'en français, l'opposition théorique entre TA *papa* et TD (*mon*) *père*, est atténuée par la possibilité de dire *mon papa* ; de la même façon, à côté de **itme-k**, il est devenu possible, puis fréquent, d'utiliser le TA **imam**. Cependant, pour des raisons de chronologie, il n'était déjà plus possible de simplement ajouter des suffixes possessifs, de type **imame-k* : dans la mesure où ils fonctionnaient le plus souvent comme des noms indépendants, ces TA se combinèrent au Classificateur Général *no~*, ex. **imam nono-n** ‘son papa’.

Il en résulta d'abord des couples de synonymes, comme les quatre premiers du Tableau 5.24 ; ce tableau reflète d'ailleurs une situation instable, puisque les termes aliénables (ex. **imam**), après avoir fait double emploi avec les inaliénables (**itme~**), sont aujourd'hui d'un emploi beaucoup plus courant. La conséquence extrême de ce processus a été l'éviction de la

¹ Les points d'interrogation correspondent à des termes aujourd'hui oubliés de tous ; les parenthèses doubles, à des termes connus de quelques individus seulement, et donc quasiment disparus ; les parenthèses simples, à des lexèmes connus de tous, mais faiblement employés ; les crochets, à des doutes de notre part.

² Un témoignage isolé nous a appris qu'à une époque ancienne – probablement jusque vers 1930 ? – l'usage était de s'adresser à son conjoint en utilisant des TA appropriés : **woqel** pour appeler son mari, **qēlēg** pour appeler sa femme (même étymon que **qēlge~** et **yoqlēg** [< PNCV **b^walika*], désignant les affins). De nos jours, on s'adresse à son conjoint soit en l'appelant par son nom, soit au moyen des termes respectueux **tamayge** ‘vieux’, **magtō** ‘vieille’ ; ceci est banal en Mélanésie : ex. Bril (2000) pour le nêlêmwa.

³ Que l'ancien TD de la tante paternelle ait été le même que pour la mère, est une hypothèse de V. Lanouguère (thèse en cours) ; ceci est suggéré par le MTA **veve**, directement apparenté à MTP **ivē~** (< **i βe'βε-*), et présentant effectivement les deux significations ‘mother, aunt, female [relative] of the parent's generation’ (Codrington 1896: 262). Voir aussi l'ancien MTP **ivep** ‘tante paternelle’ (< **i'βεβε*), ici n.1 p.459.

plupart de ces TD, un peu comme si le mot français *grand-mère* (TD) disparaissait sous la pression de *mamie* (TA) : on assiste alors à un véritable processus de **remplacement lexical**.

(b.2) Prescriptions des attitudes et saillance discursive

Que les TA se retrouvent en emploi de désignation n'a rien de très ordinaire, et ne suffit pas à résoudre complètement le problème. Qu'ils aient partiellement envahi la nomenclature de parenté, au point de remplacer les TD, est déjà une étape plus remarquable : car, dans la plupart des langues du nord-Vanuatu, s'il est vrai que les TA sont occasionnellement utilisés en emploi désignatif, ce n'est jamais au point de supplanter massivement, comme le mwotlap, les anciens termes inaliénables¹. En réalité, la question qui demeure posée est la suivante : par quelles relations de parenté ce processus de réfection a-t-il commencé, et pourquoi ces relations plus que d'autres ?

La réponse réside dans un paramètre typiquement fonctionnel, à savoir la fréquence d'emploi dans le discours² – *i.e.* fréquence comparée, pour une relation donnée, du TA vs. du TD. Ainsi, on s'aperçoit que le processus de remplacement lexical a été accéléré pour les relations impliquant une haute fréquence du terme d'adresse, et au contraire ralenti pour celles qui mettaient en œuvre préférentiellement le terme de désignation. Ces faits sont directement liés à la prescription sociale des attitudes à Mwotlap (Vienne 1984: 199), et donc à la dimension proprement culturelle de la communication.

Un point fondamental pour notre raisonnement, concerne les règles pesant sur la profération des noms propres, en fonction des relations de parenté. Selon la relation existant entre deux personnes A et B, A aura soit le droit, soit l'interdiction de prononcer le nom personnel de B, en sa présence comme en son absence. Plus précisément, on peut reconnaître trois cas de figure :

- a) **liberté totale de nomination** : A peut citer le nom de B librement, à la fois en parlant de B à autrui (=TD) ou en s'adressant directement à B (=TA). Cette liberté concerne typiquement les relations à faible obligation de respect : *parent* → *enfant* ; *oncle* → *neveu* ; *germain* ↔ *germain* (=frère, sœur, cousin) ; *mari* ↔ *femme*³ ; *ami* ↔ *ami*. Le nom personnel est le mode d'adresse le plus usuel.
[En d'autres termes, comme en français, j'appelle mes enfants (etc.) par leur nom.]
- b) **nomination autorisée mais peu naturelle** : A peut citer le nom de B en cas de besoin (*ex.* si qqn me demande son nom, ou si je dois désambiguïser un énoncé), mais en général il utilise des termes de parenté, aussi bien TA que TD. Ceci concerne les relations à respect modéré : *enfant* → *parent* ; *neveu* → *oncle, tante* ; *grand-parent* ↔ *petit-enfant*. [Comme en français, j'ai le droit de proférer le nom de mon père, mais le plus souvent j'utilise les termes *papa* (TA) et *père* (TD).]

¹ Codrington (1896) définit ainsi le mota *mama*, équivalent de MTP *imam* : "Father, in addressing him. Also in speaking of him, *less properly* : *o mama inau* 'my father', for *tama-k*. *Perhaps a recent use*". De même, l'araki (Français à paraître a) emploie parfois, à côté de l'inaliénable *raña-ku* 'mon père', le syntagme *no-ku ta* 'mon papa' ; mais on est très loin d'un processus de remplacement lexical.

² Le rôle crucial de la *fréquence d'emploi* dans les processus de grammaticalisation et de changement linguistique fait l'objet d'études récentes, comme Bybee & Hopper (2001).

³ À une époque plus ancienne, il ne semble pas que la relation entre conjoints aient jamais impliqué d'interdit absolu sur le nom [cf. c)], mais plutôt une certaine préférence pour le terme d'adresse [cf. b)] ; voir n.2 p.455.

- c) **nomination prohibée** : sous peine d'amende [*yēqyēq* 'amende pour avoir prononcé un nom interdit'], A a l'interdiction absolue de prononcer le nom de B (voire un mot approchant¹), que B soit présent ou non, en TA comme en TD. Cette règle d'évitement (*na-plig*) concerne les relations à haut respect, surtout relations d'alliance : *gendre, bru* ↔ *beaux-parents* ; *beau-frère* ↔ *beau-frère* ; *belle-sœur* ↔ *belle-sœur* ; *beau-frère* ↔ *belle-sœur*².

Le mode d'adresse est le TA correspondant³ ; et c'est souvent ce même TA qui sert directement comme désignatif, y compris sans marque possessive : ex. *Van tēy tog na-ge gōh hiy wulus (mino)* : 'Va donner ceci à (mon) Beau-frère'.

Or, ces **prescriptions sociales relatives à la nomination** peuvent être mises en rapport avec la répartition des termes de parenté en **inaliénables vs. aliénables**. Selon nous, le développement de termes indépendants (ex. *imam*) au détriment des termes dépendants (ex. *itime~*), autrement dit *l'invasion des appellatifs*, résulte directement de leur fréquence d'emploi dans les interactions sociales à Mwotlap. Plus les prescriptions comportementales poussaient à l'emploi des termes d'adresse, plus ces derniers ont été caractérisés par une forte *saillance discursive*, au point d'être spontanément utilisés également comme termes de désignation.

Illustrons cette idée avec un exemple simple, applicable au français. À force de s'adresser à son père en disant *papa* (TA), ce terme pourrait devenir assez fréquent pour que le syntagme *mon papa* (TD) vienne plus vite à l'esprit, soit cognitivement plus "accessible", que le syntagme *mon père* (TD) – au point que *père* finisse, comme en mwotlap, par disparaître du vocabulaire. Inversement, le mot *fils* (TD) sera beaucoup moins menacé de disparition, car il ne subit la pression d'aucun terme appellatif : la façon normale de s'adresser à ses enfants, en France, est de les appeler par leur nom, beaucoup plus que d'utiliser un TA comme *fiston*. Et en effet, on constate que dans l'usage français, le syntagme *mon père* est beaucoup plus concurrencé par *mon papa*, que *mon fils* ne l'est par *mon fiston*.

Ce n'est donc pas un hasard si les **noms dépendants** qui résistent le mieux à l'érosion, correspondent précisément aux relations permettant d'employer librement les noms propres [catégorie *a*] ci-dessus]. Du fait de cet usage d'appeler certains parents par leur nom, on ne constate aucune pression d'un TA, qui mettrait en péril les TD *inti~* 'enfant, fils ou fille' ; *ithi~* 'germain de même sexe (frère, sœur)', *tēte~* 'germain de sexe opposé (sœur, frère)' ;

¹ Particulièrement prégnante à Mwotlap, cette coutume du *tabou* sur les noms propres peut même impliquer l'évitement, chez l'individu concerné, de mots de la langue ressemblants à ce nom : par exemple, si mon beau-frère s'appelle *Tagay*, pour dire 'se gratter' j'éviterai d'employer le mot ordinaire *gaygay*, et choisirai un synonyme *sivisviy*. Ces processus de tabou lexical, décrits par Codrington (1885: 255) sous le nom de 'un-words' pour le mota, et nommés *na-plig* ('évitement') en mwotlap, fonctionnent aussi beaucoup comme un jeu social, source de jeux de mots et de plaisanteries.

² Cette dernière relation [*beau-frère* ↔ *belle-sœur*, MTP *namas*] constitue un cas particulier : en effet, selon la moitié matrilinéaire à laquelle appartient ma belle-sœur, j'aurai soit des *relations d'évitement (namas vogon* 'belle-sœur difficile'), avec interdit sur le nom [cf. (c)] – soit, à l'inverse, des *relations à plaisanterie (namas boyboy* 'belle-sœur à plaisanterie'), avec liberté de nomination [cf. (a)]. Cf. Vienne (1984: 200).

³ Même en cas d'ambiguïté contextuelle, on évitera soigneusement de prononcer un nom interdit. Ainsi, lors d'une fête collective, une belle-mère en présence de deux de ses brus, s'adressa à l'une d'elles non pas en précisant son nom (**Tawayig Cynthia* ! 'Hep, ma bru Cynthia !'), mais de façon indirecte, en précisant le nom de son propre fils : *Tawayig mi Rowson* ! 'Hep, ma bru avec Rowson ! [*i.e.* mariée avec mon fils R.]'.

igni~ ‘époux, épouse’¹. Ce sont toujours ces désignatifs qui viennent spontanément à l'esprit, chaque fois que l'on mentionne ces relations ; leur monopole les protège de la disparition.

Inversement, ce n'est pas un hasard si les **noms indépendants** qui se sont le plus clairement imposés en mwotlap, se rapportent aux parents dont la nomination est interdite ou anormale, et pour lesquels, de ce fait, le terme d'adresse est omniprésent dans le dialogue. C'est le cas de *imam* ‘papa = père’, *tita* ‘maman = mère’, *itat* ‘tonton = oncle (ou neveu)’, *bōbō* ‘papy / mamie = grand-père / grand-mère (ou petit-enfant)’ – mais aussi, massivement, des parents par alliance : *wulus*, *wuluk*², *namas*, *yoqlēg*, *tawayig*. La seule véritable exception à ce phénomène est le nom inaliénable *qēlge~* ‘gendre [*ego* F/H], beau-père [*ego* F/H], belle-mère [*ego* H]’ ; elle s'explique sans doute par l'absence – étonnante³ – de terme d'adresse pour cette relation, et partant l'absence de candidat pour un remplacement lexical. Au total, ce sont donc au moins neuf relations de parenté qui auraient généralisé, dans un passé plus ou moins récent, l'usage de termes indépendants – au détriment des anciens noms dépendants, voués tôt ou tard à la disparition.

(b.3) Dynamique linguistique et déterminations culturelles

Ainsi, nous venons d'identifier le mécanisme qui sous-tend vraisemblablement, dans la terminologie de parenté, l'invasion moderne des termes appellatifs. En comparant le *Tableau 5.25* (p.455) avec les trois catégories d'attitude sociale présentées p.456, on observe des **corrélations frappantes entre évolution linguistique et comportement culturel** :

- la disparition des TD est d'ores et déjà achevée, en mwotlap moderne, pour les *relations à haut respect* [bas du tableau → c)] ;
- elle est en cours pour les relations à *respect modéré* [milieu du tableau → b) p.456] ;
- à l'inverse, pour les relations de parenté à *nomination entièrement libre* [haut du tableau → a)], les TD inaliénables résistent davantage ; et ce sont au contraire les TA, du fait de leur double emploi avec l'usage du nom propre, qui menacent de tomber en désuétude.

¹ Pour le cas particulier de *ithi~* et *tēte~*, menacés par des emprunts, voir §(c) p.459. En ce qui concerne le conjoint, *igni~* reste très nettement la désignation normale de l'époux ; et s'il est vrai qu'on entend souvent l'expression respectueuse *magtō mino* ‘ma vieille’ pour ‘mon épouse’ [n.2 p.455], on a du mal à imaginer ce même terme à d'autres personnes ou dans d'autres contextes : ?? *magtō nōnōm* ‘?? ta vieille’. Au niveau du lexique, le TD *igni~* n'est donc aucunement menacé par les appellatifs occasionnels *tamayge* / *magtō*.

² Le cas de *wuluk* est encore plus intéressant. Étymologiquement, il s'agit d'un radical inaliénable **wlu~*, comme le prouvent MTA *walu~* ‘one's brother or sister-in-law’ (Codrington 1896: 272) et MSN *wulu~* ‘beau-frère, belle-sœur’ (données pers.) : ex. MSN *wulu-k* ‘ma b.-s.’, *wolo-n* ‘sa b.-s.’. Dans un deuxième temps, entraîné par le développement massif de noms indépendants pour les relations d'alliance, et subissant la pression analogique du masculin *wulus*, ce radical dépendant a fini, en mwotlap, par incorporer sa marque de première personne *-k*, se transformant du même coup en un nom indépendant invariable : *wuluk mino* ‘ma belle-sœur’, *wuluk nono-n* ‘sa belle-sœur’.

³ Lorsque des personnes désignées par *qēlge~* s'interpellent – ce qui est d'ailleurs rare, du fait des règles d'évitement ! –, elles utilisent parfois une forme *yohē* ‘vous deux’. Il s'agit d'un pronom vocatif duel, utilisé habituellement quand on interpelle deux personnes ; employée pour appeler un seul individu, il s'agit alors d'une véritable marque de *vouvoiement*, réservée, en mwotlap, aux seules relations d'alliance. Le statut particulier de cette forme pronominale explique que l'on n'ait jamais développé un emploi désignatif du type **yohē mino* ‘*mon vous-deux = mon beau-père...’, et que l'on ait maintenu le nom dépendant *qēlge-k* ; ce dernier apparaît d'ailleurs – respect oblige ! – sous la forme *qēlge-k kōyō* (‘lit. mon beau-père eux-deux’), aussi bien en usage référentiel qu'en appellatif.

Si l'on s'en tient à la surface des choses, à une vision purement synchronique d'où serait exclue toute dynamique historique, on constatera effectivement que la plupart des relations affines [c] correspondent aujourd'hui à des noms indépendants, alors que les noms dépendants renvoient plutôt à des relations consanguines, etc. Néanmoins, nous avons déjà mis en garde [§(a) p.453] contre cette illusion d'optique, qui chercherait à voir dans cette répartition un isomorphisme naïf entre signifié et signifiant – le marquage direct correspondant à des relations "essentielle", le marquage indirect à des relations "adventices". En réalité, s'il est vrai que **l'expression linguistique de la parenté est étroitement liée au fonctionnement des relations sociales** à Mwotlap, ces corrélations n'opèrent pas nécessairement par iconicité, mais interviennent à un degré beaucoup plus profond du système, là où les règles culturelles du comportement interagissent avec la construction du discours.

Pour appréhender le mécanisme exact de cette réorganisation actuellement en cours dans la terminologie de la parenté mwotlap, il est donc indispensable de resituer le lexique dans sa dynamique fonctionnelle d'usage au jour le jour, de replacer le locuteur dans les contraintes de son discours, et enfin, de replacer ce même discours au sein d'un ensemble de comportements régis par des déterminations sociales et culturelles.

(c) *Un cas d'emprunt inattendu*

L'explication historico-fonctionnelle que nous venons de proposer permet de rendre compte de la plupart des termes de parenté "aliénables", dont le *Tableau 5.22* p.452 présentait un inventaire. Si l'on écarte les deux termes *ivep* et *nevep*, excessivement rares aujourd'hui¹, les deux lexèmes paradoxaux qui demeurent sont *brata* 'frère' et *sista* 'sœur'.

Il serait tout à fait oiseux, ici, de raisonner sur un quelconque paradoxe sémantique, celui qui associerait, par exemple, relations consanguines et aliénabilité [§(a) p.453]. On ne peut pas non plus reprendre ici l'hypothèse de *l'invasion des appellatifs*, car *brata* et *sista* ne sont pas, et n'ont jamais été, employés comme termes d'adresse.

Rappelons qu'on est en présence d'emprunts faits – *via* le bislama – à l'anglais, et que les emprunts et termes métaphoriques, depuis sans doute une date très ancienne, sont systématiquement traités comme des noms indépendants (cf. p.423). La véritable question qui se pose est la suivante : comment expliquer cet emprunt, et pourquoi vient-il affecter les termes de 'frère' et 'sœur' ? De fait, le domaine des termes de parenté, si fortement associé à l'univers de la coutume, est bien le dernier endroit où l'on aurait pu s'attendre à rencontrer un emprunt à l'anglais – surtout quand le système hérité semblait fournir déjà les termes appropriés, à savoir *ithi~* et *tēte~*.

¹ Non seulement ces deux termes sont des *hapax* dans notre corpus, mais en outre, ils proviennent de la transcription d'un enregistrement effectué par l'ethnologue Bernard Vienne en 1969, auprès d'une femme de chef assez âgée (Môtsên) ! Ces deux mots *nevep* et *ivep*, qui ont clairement la même origine que MTP *ivē~* 'mère' et MTA *veve* (cf. n.3 p.455), sont donc triplement marginaux dans notre description synchronique du mwotlap : par leur apparition isolée, par leur datation ancienne, et par leur appartenance à un registre rituel réservé à une élite. Ceci n'a pas empêché B. Vienne (1984: 190) de placer ces mêmes notions – sous une acception d'ailleurs différente, et probablement à juste titre – au centre de sa "théorie sociale du Nevep".

(c.1) Une progression visible à l'œil nu

Il faut d'abord dire un mot de l'intégration sociolinguistique de ces emprunts. Les termes de *brata* et *sista* sont aujourd'hui massivement employés par les jeunes générations (< 25 ans), qui ont désormais perdu l'habitude d'employer les termes vernaculaires *ithi~* et *tête~* ; ils n'ont qu'une compréhension passive de ces derniers, étant embarrassés dès qu'il s'agit de les employer eux-mêmes. La génération adulte, disons entre 25 et 60 ans, se souvient suffisamment du fonctionnement de *ithi~* et *tête~* (analysé ci-dessous) pour pouvoir le décrire, et l'utiliser sans trop d'erreurs ; mais la plupart du temps, ces deux termes n'interviennent plus guère qu'en *afterthought* dans le discours, lorsque le locuteur, par purisme, corrige de lui-même l'usage qu'il vient de faire de l'emprunt *brata* ou *sista*. En 1998 – et sans doute encore pour quelques décennies – il n'était pas rare d'entendre des énoncés comme le suivant :

- (17) **Lola en, ikē sista mino ~ a so, ithi-k! ~ ēt, tête-k... Ay!**
nom COÉ 3SG sœur CIPoss:1SG c-à-d. (frère)-1SG aïe (sœur)-1SG eh
 [homme parlant]
 'Lola, c'est ma *sista* ~ Enfin, mon frère, quoi ! ~ Euh non, ma sœur... Ah là là !'

Ainsi, pour les trois-quarts des locuteurs du mwotlap, ces emprunts ont déjà clairement pris le pas sur les termes vernaculaires dans le "lexique mental", celui qui est activé en priorité. Pire encore, lesdits termes vernaculaires sont souvent énoncés de façon erronée ou hésitante, ce qui les disqualifie d'autant plus vite auprès des auditeurs, et promeut encore plus clairement l'emprunt à l'anglais. Les formes "correctes" seront fournies soit par les personnes âgées, soit par des jeunes personnes qui, par goût ou par éducation, en ont gardé l'habitude.

(c.2) Deux logiques en concurrence

On peut s'étonner d'une telle confusion générale, portant sur des termes aussi courants ; pour la comprendre, il faut s'attarder sur le fonctionnement précis de *ithi~* et *tête~*. Comme de nombreuses langues de Mélanésie, le mwotlap désigne traditionnellement les germains (frères et sœurs classificatoires, incluant les cousins, etc.) non pas en se fondant, comme les langues européennes, sur le sexe absolu du référent [*frère* = homme, *sœur* = femme], mais en fonction de son **sexe relatif**, par rapport au "possesseur" Y : si X est du même sexe que Y, il sera désigné par *ithi~* ; si X est du sexe opposé, il sera son *tête~*. En pratique, *ithi~* 'germain de même sexe' signifiera le frère pour un garçon, et la sœur pour une fille ; *tête~* 'germain de sexe opposé' sera la sœur d'un garçon, ou le frère d'une fille. Le tableau suivant compare les deux systèmes de terminologie, vernaculaire vs. emprunté, en fonction du genre de x, personne du référent – et du genre de y, personne repère (*Ego*) :

Tableau 5.26 – Frères et sœurs : Deux logiques de nomination

	Termes vernaculaires		Emprunts
	y = H	y = F	y = H ou F
x = H	ITHI~	tête~	brata
x = F	tête~	ITHI~	sista

Malgré les apparences, le système traditionnel n'est pas forcément plus complexe que le système importé : pour être correctement interprété, il exige simplement de l'auditeur qu'il connaisse le sexe du repère *y* – ce qui est normalement le cas. Mieux encore, on peut y trouver des avantages, du point de vue du traitement de l'information et des représentations. Par exemple, les deux termes *ithi~* et *tête~* désignent chacun une relation parfaitement symétrique¹ : quel que soit mon sexe, si je suis ton *ithi~*, tu es aussi mon *ithi~* ; et si je suis ton *tête~*, tu seras aussi mon *tête~*. Voilà qui permet d'associer assez facilement à ces notions, une certaine logique du comportement social : puisqu'*ithi~* désigne les relations de germanité entre personnes du même sexe, il sera sémantiquement associé à la camaraderie (soit entre filles, soit entre garçons), à la similarité entre individus, etc. ; inversement, le lexème *tête~*, quelle que soit sa signification contextuelle (*frère* ou *sœur*), évoquera systématiquement la différence entre les sexes, une certaine forme de plaisanteries, l'attirance ou le mariage exclus (cousins parallèles) ou possibles (cousins croisés)... Dans une société aussi obnubilée par la séparation entre les sexes – ...et par leur rencontre ! – il semble que les deux termes *ithi~* et *tête~* soient particulièrement adaptés aux représentations traditionnelles de la germanité.

Si l'on se place du point de vue des catégorisations sociales que nous venons d'évoquer, les deux termes d'origine anglaise *brata* et *sista*, apparemment plus simples d'emploi, présentent en fait des inconvénients : d'une part, ils ne sont plus symétriques (si je suis ton *brata*, tu n'es pas forcément mon *brata*) ; et surtout, en même temps qu'elles perdent leur symétrie intrinsèque, ces notions perdent la capacité d'évoquer un type bien précis de relations sociales, comme la camaraderie entre germains de même sexe, etc. Alors qu'un énoncé comme

- (18) **Kē ithi-k.** 'C'est mon germain-de-même-sexe.'
 3SG germ.isosex-1SG *terme vernaculaire*

était directement associé, indépendamment du sexe du locuteur, à un réseau de connotations et d'attitudes psychologiques particulières², l'énoncé suivant ne peut recevoir de connotations que si l'on connaît le sexe du locuteur :

- (19) **Kē brata mino.** 'C'est mon frère.'
 3SG frère CIPoss:1SG *terme emprunté*

À tout prendre, *ithi~* / *tête~* ne sont ni plus ni moins faciles d'emploi que *brata* / *sista*, et l'interprétation correcte de tous ces termes (sexe du référent, type d'attitudes impliquées...) dépend toujours, à un niveau ou à un autre, du contexte d'énonciation.

¹ Du fait de cette symétrie interne, les deux termes *ithi~* et *tête~* entrent dans un paradigme prolifique de termes de parenté également symétriques : *bōbō* 'grand-parent / petit-fils' ; *moyu~* = *itat* 'oncle maternel / neveu utérin' ; *wulus* 'beau-frère [ego H]' ; *wuluk* 'belle-sœur [ego F]' ; *namas* 'belle-sœur [ego H] / beau-frère [ego F]' ; *qēlge~* 'gendre [ego F/H], beau-père [ego F/H], belle-mère [ego H]', etc. Cette symétrie n'existe plus avec un terme comme *brata* < *brother*.

² C'est ce qu'Oswald Ducrot (cf. Anscombe 1995) appellerait les *topoi*, ces connotations argumentatives véhiculées par des mots dès le niveau du lexique. Au terme *ithi~* sont associées un ensemble de conclusions possibles, du type $T_1 = \dots$ *donc il peut me remplacer*, $T_2 = \dots$ *donc nous sommes souvent ensemble*, $T_3 = \dots$ *donc notre relation tient de la camaraderie*, etc. ; inversement, *brata* ne peut plus véhiculer les mêmes *topoi*, car ces derniers dépendent alors du sexe du référent *y*.

(c.3) Pressions d'un système en bouleversement : le pidgin à la rescousse

Et pourtant, force est de constater l'avancée inexorable, au cours des dernières générations, des deux emprunts *brata* et *sista*. Interrogés sur cette question, la plupart des locuteurs contemporains répondront que ces derniers sont "plus faciles" à utiliser, car ils dépendent directement du sexe de la personne visée, et n'imposent donc pas la gymnastique "compliquée" des termes *ithi~* et *tēte~* : ce jugement est confirmé par des énoncés comme (17) ci-dessus. Aujourd'hui que la logique des termes bislama a été adoptée, les locuteurs trébuchent souvent sur les termes vernaculaires, au point de renoncer, bon gré mal gré, à les utiliser¹.

Mais s'il est vrai que la soi-disant "complexité" du système ancien accélère considérablement sa chute, elle ne suffit pas à expliquer *comment* les termes bislama ont fait intrusion dans le système. Le bilinguisme total mwotlap-bislama n'a pourtant pas attaqué les autres relations de parenté, et on imagine très mal, aujourd'hui, remplacer *imam mino* par **papa mino* 'mon père'.

L'explication découle indirectement, selon nous, de l'hypothèse que nous avons développée ci-dessus [§(b) p.454] pour rendre compte des autres termes aliénables de parenté. Suite au vaste mouvement que nous avons appelé *l'invasion des appellatifs*, on observe actuellement une prolifération de noms indépendants pour désigner la plupart des relations de parenté : *imam mino* 'mon père' a remplacé *itme-k* aujourd'hui désuet, etc. Parmi les exceptions à cette réorganisation du système, figuraient principalement trois types de relations, pour lesquelles le terme inaliénable résiste plus que les autres : *parent* → *enfant* [*inti~*] ; *mari* ↔ *femme* [*igni~*] ; *germain* ↔ *germain* [*ithi~* + *tēte~*]. Ces exceptions, on l'a vu, sont dues à la liberté de nomination (p.456), et partant à l'absence de terme d'adresse pour ces mêmes relations : on n'obtient donc pas l'équation habituelle {*nouveau TD* = *TA* + **mino**}.

Mais s'il est vrai que les trois relations que nous venons de citer n'ont jamais eu besoin de créer d'*appellatif*, en revanche, elles se retrouvent en minorité dès lors que l'on considère le paradigme des *désignatifs* les plus fréquents aujourd'hui. En effet, à la suite du raz-de-marée qui a transformé la plupart des TA en nouveaux TD aliénables, **la majeure partie des termes de parenté**, dans la langue contemporaine des jeunes, sont **des noms indépendants**, typiquement associés au possessif *mino* : *imam mino* 'mon père', *itat mino* 'mon oncle', *titamas mino* 'ma tante', *bōbō mino* 'mon grand-père', *wulus mino* 'mon beau-frère', etc. Même les deux relations *enfant* et *époux* peuvent entrer dans le nouveau paradigme, du fait des syntagmes fréquemment utilisés, faisant appel non pas à des TA mais à des noms communs :

¹ Le brouillage ne se fait pas que dans un sens. Chez certains locuteurs, il semble que ce soit la logique vernaculaire qui vienne contaminer les termes empruntés : on entend ainsi parfois de jeunes filles dire spontanément (avant de se corriger) *Kē brata mino* en parlant de leur propre sœur. Ceci révèle que le nom *brata*, dans leur inconscient, est associé au fonctionnement sémantique de l'ancien *ithi~* ('germain de même sexe'), comme si le référent prototypique de ces relations de germanité était *masculin*.

Tableau 5.27 – Termes de parenté : développements récents et effet de paradigme

TD inaliénable	TD aliénable	Traduction
<i>igni-k</i>	<i>tamayge mino</i>	‘mon vieux’ = ‘mon époux’
	<i>magtō mino</i>	‘ma vieille’ = ‘mon épouse’
	<i>na-t̄m̄an mino</i>	‘mon homme’ = ‘mon époux’
	<i>na-lqōv̄ēn mino</i>	‘ma femme’ = ‘mon épouse’
<i>inti-k</i>	<i>wōlōmgep mino</i>	‘mon garçon’ = ‘mon fils’
	<i>m̄al̄m̄al mino</i>	‘ma fille’
<i>ithi-k</i>	?	‘mon germain-de-même-sexe’
<i>tēte-k</i>	?	‘mon germain-de-sexe-opposé’
<i>qēlge-k</i>	?	‘mon gendre / beau-parent...’

Comme le *Tableau 5.27* le montre bien, les développements récents du système terminologique de parenté ont eu pour effet d'isoler considérablement les deux termes *ithi~* et *tēte~* (ainsi que *qēlge~*). Il en est résulté une sorte d'appel d'air, pressant les locuteurs de trouver, dans leur lexique mental, un nom indépendant susceptible d'entrer dans le paradigme (→ "X *mino*"), et qui désignerait les relations de germanité : ce sont là les effets d'une **pression exercée par un système en total bouleversement**. Or, pour ces relations de germanité, le mwotlap ne disposait d'aucun terme indépendant (de type terme d'adresse), d'aucun synonyme accessible, ni même de processus morphologique permettant de créer un terme indépendant à partir d'un terme dépendant. Cet élément nécessaire à l'équilibre fonctionnel du système (c-à-d. réclamé par les structures cognitives traitant l'information), les locuteurs du mwotlap ne le trouvèrent pas dans leur propre fond lexical, mais dans celui du pidgin bislama, qu'ils parlent tous aujourd'hui¹ couramment.

Voilà donc comment, selon nous, les termes *brata* et *sista* ont fini par s'introduire dans un système terminologique où – si l'on peut dire – ils n'avaient rien à faire. La pression pour introduire de nouveaux termes aliénables était même si puissante, qu'elle a fait fi du fonctionnement pourtant très différent de ces deux mots (*Tableau 5.26*) : de cette intrusion "étrangère" dans le système, il est résulté un bouleversement même des termes hérités *ithi~* et *tēte~*, que la plupart des jeunes aujourd'hui manipulent mal. Il est clair que ces derniers sont voués à la disparition prochaine, comme c'est déjà le cas de nombreux termes inaliénables de parenté.

Le "prochain sur la liste", comme le montre le *Tableau 5.27*, est le nom *qēlge~*, terme inaliénable dépourvu d'équivalent aliénable (cf. n.3 p.458). Si la linguistique était une science de prédiction, nous nous aventurerions à parier sur la disparition à terme – un siècle ? – de ce mot, et son remplacement par quelque autre lexème indépendant, issu du mwotlap ou d'ailleurs. C'est là, en tout cas, son destin tout tracé.

¹ Si ce pidgin s'est développé tout au long du XIX^{ème} siècle au Vanuatu, il est difficile de savoir, en l'absence d'autres documents, quand furent empruntés au juste les termes *brata* et *sista*. À supposer que notre démonstration historique soit exacte, cette datation nous permettrait de situer dans le temps (fin du XIX^{ème} s. ?) le début de la réorganisation des termes de parenté, cette "invasion des appellatifs" dont nous parlons. Nous disons "le début", car ce lent processus est encore en cours aujourd'hui – il est même spectaculaire.

3. Synthèse : contraintes fonctionnelles et liberté d'innovation

Au cours de cette étude sur l'inaliénabilité, nous avons rencontré un certain nombre d'énigmes. Chaque fois, il s'agissait d'expliquer un nombre impressionnant de noms *aliénables*, rencontrés dans des champs sémantiques qui auraient plutôt fait attendre des noms *inaliénables* : parties du corps humain, terminologie de parenté. Au bout du compte, il s'est avéré que ces paradoxes ne pouvaient pas s'expliquer par une explication monolithique, mais avaient obéi à des contraintes de natures diverses. À chaque fois, nous avons montré que le simple inventaire synchronique des termes ne pouvait être interprété que si on le plaçait dans une dynamique historique, au cours de laquelle les formes sont contextuellement réanalysées, et les paradigmes progressivement modelés, en fonction de contraintes multiples :

❖ *Contraintes formelles :*

Les emprunts, métaphores et autres innovations lexicales sont systématiquement traités comme des noms indépendants, les processus de suffixation ayant depuis longtemps perdu toute productivité. De même pour les compositions, lorsqu'elles se construisent sur un terme lui-même indépendant.

Ceci est vrai pour certaines parties du corps (ex. *ni-vinlah* 'tasse → rotule'), ainsi que certains termes de parenté (ex. *magtō* 'vieille femme → épouse', *na-tmān* 'homme → époux'). Pour les mêmes raisons, les appellatifs de parenté employés comme désignatifs (ex. *tita* 'maman → mère') sont traités comme noms dépendants.

❖ *Contraintes cognitives :*

Certaines parties du corps se "détachent" métaphoriquement de leur possesseur, car elles sont spontanément conçues en dehors du corps qui en est l'origine. Cette *séparabilité cognitive* est due à des motifs soit culturels (cf. *na-mlas* 'mâchoire'), soit plus clairement physiques – il s'agit soit de parties internes (ex. *na-vay* 'foie', *na-gagah* 'côte'), soit d'humeurs ou autres fluides (ex. *na-day* 'sang'), soit d'émanations analogues, susceptibles de se manifester en dehors de l'individu (ex. *na-mlem* 'empreinte de pas'). Le codage par un nom indépendant est iconique.

Dans d'autres cas, le *détachement cognitif* ne s'explique pas par une quelconque séparabilité physique ou culturelle, mais par le caractère marqué de la représentation [nom indépendant], par rapport à une désignation non-marquée de la même partie du corps [nom dépendant]. Ces noms marqués désignent une partie du corps en tant qu'elle est remarquable, ex. par sa grosseur ; la représentation qui s'y trouve associée se code par un nom indépendant, iconiquement séparé du possesseur (ex. *nē-lwo~* 'dent' ≠ *nē-lēw* 'grosse dent'). Parfois, ces noms marqués, par usure d'expressivité, deviennent la désignation normale du référent (ex. *na-qas* 'crâne chauve').

❖ *Contraintes discursives :*

Enfin, nous avons montré que de nombreux désignatifs de parenté inaliénables avaient disparu ou étaient en voie de l'être (ex. *itqu~* 'grand-père'), remplacés par les appellatifs correspondants (ex. *bōbō* 'papy') ; ces derniers, pour des raisons culturelles, sont en effet plus fréquents dans le discours.

Il en est résulté une réorganisation de tout le système, les termes indépendants devenant majoritaires dans la parenté ; par voie de conséquence, s'est fait jour une véritable pression systémique vers la constitution de termes *aliénables* de parenté, y compris pour les relations sans marque d'appellatif (ex. *brata* 'frère').

Que l'on considère ces diverses contraintes comme foncièrement distinctes, ou bien qu'on les subsume toutes sous le vocable de **contraintes fonctionnelles**, il n'en reste pas moins qu'elles convergent toutes vers le même résultat : le développement massif de noms aliénables pour des champs sémantiques où l'ancêtre du mwotlap, ainsi que tous ses voisins, présentent des noms inaliénables. À travers toutes ces innovations sémantiquement et fonctionnellement motivées, le mwotlap s'est engagé sur une voie nouvelle, à savoir la fragilisation de son lexique suffixable, et la progression écrasante des formes non-suffixables. Si lent soit-il, le mouvement amorcé s'oriente clairement vers une démotivation sémantique du contraste inaliénable / aliénable – voire vers la pure et simple disparition, à terme, de cette opposition fondamentale.

Sur ce chapitre de l'aliénabilité comme dans d'autres domaines, le mwotlap prouve sa formidable capacité d'innovation et de création de nouveaux systèmes linguistiques aux règles inédites¹. L'observateur est constamment frappé par la puissance avec laquelle cette langue, plus que toute autre idiome voisin, est capable de réorganiser massivement son lexique, standardiser ses structures syntaxiques, distordre les usages hérités du passé, sans cesse taillant et retaillant une architecture inégale pour y mettre à jour de nouvelles symétries et des cohérences insoupçonnées.

II. Morphologie de la possession

A. LES SUFFIXES PERSONNELS POSSESSIFS

1. Inventaire des suffixes personnels

L'inventaire des suffixes personnels possessifs du mwotlap est présenté dans le tableau suivant.

Tableau 5.28 – Suffixes personnels possessifs du mwotlap

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	-k	-(n)mamyō	-(n)mamtēl	-(n)mem
1 INC		-ndō	-ntēl	-ngēn
2	-∅	-(n)mōyō	-(n)mētēl	-(n)mi
3	-n	-yō	-ytēl	-y

Ce tableau nécessite d'être complété par quelques remarques :

¹ Nous avons déjà rencontré cette idée, notamment, dans le domaine de la phonologie et des règles de copie vocalique [§(d) p.109] ; nous la retrouverons dans nos études de morphologie [§(b) pp.496-507], de sémantique [§(b) p.587-594], et ailleurs.

- le suffixe de 2SG est *zéro*, excepté pour deux mots : les Classificateurs possessifs (CP) *ga~* et *no~*, lesquels ont maintenu l'ancien *-m* final, amuï partout ailleurs¹.
- les formes non-singulier des personnes 1EXC et 2 comportent parfois un *-(n)-*. Plus précisément, ce *-(n)-* a la distribution suivante :

Tableau 5.29 – Distribution des allomorphes en *-(n)-* des suffixes non-SG [1EXC, 2]

<i>-n-</i> obligatoire	<i>-(n)-</i> facultatif	* <i>-(n)-</i> interdit
<i>Classif. Possessifs (CP)</i>	CP <i>ga~</i> : <i>na-ga-(n)mi</i>	Tous les autres noms inaliénables :
CP <i>no~</i> : <i>no-no-nmi</i>	CP <i>ma~</i> : <i>na-ma-(n)mi</i>	‘votre frère’ <i>ithi-mi</i>
CP <i>mu~</i> : <i>na-mu-nmi</i>	Quelques noms inaliénables :	‘vos genoux’ <i>nu-qu-mi</i>
‘votre / vos’	ex. ‘vos mains’ <i>na-mne-(n)mi</i>	Autres : ‘vous seuls’ <i>mahge-mi</i>

Nous reviendrons plus loin² sur l'origine probable de ce /n/ non-étymologique, et sur la dynamique de sa diffusion actuelle : ce /n/ semble devoir se généraliser à toutes ces formes, à plus ou moins long terme.

- Enfin, les formes exactes d'une flexion ne peuvent être calculées exactement que si l'on tient compte des altérations régulières – ou irrégulières – de la voyelle finale du radical. Par exemple, le nom inaliénable *tēte~* ‘germain du sexe opposé (frère, sœur)’ conservera sa voyelle finale /e/ aux personnes 1SG (*tēte-k* ‘ma sœur’) et 2SG (*tēte* ‘ta sœur’) ; mais ce /e/ devient /a/ partout ailleurs : le reste de la flexion comportera donc les formes *tēta-n* ‘sa sœur’, *tēta-mōyō* ‘votre sœur (à vous 2)’, etc. Les règles de combinaison entre bases radicales et suffixes étant complexes, celles-ci sont traitées à part, au §B p.468.

2. Étymologie des suffixes personnels

Sans entrer dans les détails de chaque forme, il est possible de proposer des étymons proto-océaniens pour les suffixes possessifs qu'on vient de citer. Il s'agit ici de réunir, de façon succincte, les hypothèses les plus probables concernant l'ensemble des formes ; nous consacrons des chapitres plus spécifiques à l'étude de certains suffixes en particulier.

À la suite de Lichtenberk (1985: 113), Ross (1988: 461) propose les reconstructions suivantes pour les suffixes personnels possessifs en POc³ :

Tableau 5.30 – Suffixes personnels possessifs POc selon Ross 1988

	SINGULIER	PLURIEL
1 EXC	<i>-ⁿgu</i>	<i>-mami</i>
1 INC		<i>-ⁿda</i>
2	<i>-mu</i>	<i>-m[i]u</i>
3	<i>-ñā</i>	<i>-ⁿra</i>

¹ La morphologie de ces deux CP est traitée à part, aux §(c) et (d) p.550.

² Cf. §(b.5) p.501.

³ Nous proposons une orthographe légèrement différente de Ross pour le POc : nous notons les prénasalisées /^mb/, /^md/, /ⁿg/, /ⁿr/. Nous proposons une synthèse sur l'histoire du mwotlap au § II p.83.

Pour la plupart, ce sont ces formes étymologiques que l'on est en mesure de reconstituer pour le mwotlap. Ceci, cependant, ne peut se faire qu'en tenant compte de correspondances phonétiques régulières, que nous n'exposerons pas ici ; nous indiquerons seulement si les formes reconstituées par Ross sont conformes aux données du mwotlap. En outre, parmi les nombreuses formes de pluriel qu'il propose, nous signalerons celles qui correspondent à notre langue.

Voici la liste des formes que nous admettons pour le mwotlap, accompagnées des questions qu'elles soulèvent :

- 1SG **-k** < *^u*gu*. Le vocalisme */u/ explique la fermeture systématique de la voyelle du radical en mwotlap : **na-mte-k** 'mon œil' < *₁*na ma'ta-^ugu*.
- 2SG **-Ø** < **mu*. Le vocalisme */u/ explique la fermeture systématique de la voyelle du radical en mwotlap : **na-mte** 'ton œil' < *₁*na ma'ta-mu*. En revanche, l'amuïssement total de la consonne /m/ reste inexplicé, car il n'est intervenu nulle part ailleurs ni dans le lexique mwotlap, ni dans aucune langue des Banks (enquête personnelle).
- 3SG **-n** < **na* < **ña*. Le vocalisme */a/ explique que la voyelle finale du radical soit toujours de timbre ouvert : **na-mtā-n** 'son œil' < *₁*na ma'ta-na*. Cependant, nous consacrerons au suffixe **-n** une étude spécifique¹, où nous montrerons que ce même suffixe **-n** remonte, dans certains de ses emplois, à un autre morphème du POc : la préposition **ni*.
- 1EXC:PL **-mem** < **mami*. En revanche, les formes de duel (**-mam-yō**) et de triel (**-mam-tēl**) sont inattendues, car elles ont conservé le timbre /a/ du suffixe : les formes étymologiques *₁*mami-¹rua* et *₁*mami-¹tolu* auraient dû donner respectivement ***memyō* et ***memtēl*.
- 1INC:PL **-ngēn**, ainsi que les formes de duel et de triel, proviennent effectivement, en dernière analyse, de POc **nda* ; mais cette étymologie pose des problèmes suffisamment complexes – et intéressants – pour justifier une étude à part : cf. §(b.6) p.504, *Le cas particulier du "nous inclusif"*.
- 2PL **-mi** < **miu*, et ne peut pas provenir de POc **mu*². En revanche, les formes de duel (**-mōyō**) et de triel (**-mētēl**), présentent une copie vocalique qui pose problème. Des étymons en **mi* (ou **mu*) auraient donné normalement³ **mV-¹rua* > ***mrō* > ***myō* et **mV-¹tolu* > ***mtēl* : c'est pourquoi l'étymon le plus vraisemblable, comme pour le pluriel **-mi**, est une forme dissyllabique en **miu* : on aurait *₁*miu-¹rua* > **mōrō* > **-mōyō**, et *₁*miu-¹tolu* > **-mētēl**. Ainsi, la structure rythmique de ces suffixes se trouve expliquée.
- Les formes 1EXC et 2 des nombres singuliers présentent, en mwotlap, des /n/ non-étymologiques. Leur origine et leur développement sont discutés au §(b.5) p.501, "*Les suffixes possessifs non-singuliers : innovation et conservation*" ; selon nous, ces **-n-** doivent leur (récente) apparition à la rencontre, dans un même système, de plusieurs morphèmes **-n-**, issus de POc **ni*, **ña*, et **nda*.

¹ Cf. §(b) "*Le suffixe -N en mwotlap : étude diachronique et dialectologique*", p.496.

² À ce sujet, Lichtenberk (1985: 113) se trompe, en justifiant sa reconstruction **mi* à l'aide de la forme **-mi** du 'Volow'. En réalité, le vōlōw, dialecte aujourd'hui éteint du mwotlap, suppose ici un étymon **miu* (> **-mi**).

³ Ces reconstructions sont fondées à la fois sur des correspondances phonétiques lexicales, et sur les suffixes personnels de 3^{ème} personne (cf. *infra*) : **ra-¹tolu* > **-ytēl** [et non ***yētēl*].

- Enfin, 3PL **-y** < **-ra* < POc **-ⁿra*, ce qui suppose donc un étymon à consonne non-nasale comme dans la plupart des langues du Vanuatu. Le 3TR **-ytēl** s'explique facilement par un suffixe composé **-ra-^ltolu*, avec **tolu* 'trois'. Enfin, la forme de duel 3DU **-yō** doit s'expliquer par la simplification d'une géminée : on a d'abord **-ra-^lrua* (avec **rua* 'deux') qui donne **-ra-^lrua* > **-r-rō* > **-y-yō*, forme d'ailleurs parallèle au triel **-ytēl** ; puis de façon éventuellement très récente, le suffixe **-yyō* simplifie sa consonne géminée, et donne **-yō**. À vrai dire, sachant que les géminées se simplifient systématiquement en synchronie, rien n'interdirait de considérer que la forme actuelle de 3DU est morphologiquement, en toute rigueur, de la forme **-yyō** : ainsi, 'leurs noms (à eux deux)' devrait se transcrire *na-ha-yyō* (au lieu de *na-ha-yō* comme nous le faisons), sachant que de toutes façons, une telle forme ne peut se prononcer que [nahajʊ], sans gémination. Sachant que rien ne permet de départager strictement les deux solutions, nous n'avons pas fait le choix de noter ce suffixe **-yyō**, par souci de simplicité.

B. ALTERNANCES VOCALIQUES SUR LE RADICAL

Au paragraphe précédent, nous avons exposé le paradigme des suffixes personnels possessifs du mwotlap. Cependant, les formes exactes des mots suffixés ne peuvent pas être déduites directement de la connaissance de ce paradigme ; en effet, ces suffixes sont corrélés à des variations morphologiques complexes, mais régulières, sur le vocalisme du radical. À ce calcul de la flexion personnelle, il faut encore ajouter celui de la "forme nue" du nom possédé, employée devant possesseur non-humain – ainsi que d'autres formes moins courantes.

1. Deux bases en alternance (ir)régulière

Si l'on observe les occurrences de n'importe quel mot suffixable du mwotlap, on constate que celui-ci apparaît toujours sous deux formes – rarement moins, jamais plus – qui lui sont propres. Ainsi, le radical pour 'œil' est *mtē* ou *mta* ; celui pour 'main' : *bnē/bne* ; 'visage' : *ngē/ngo* ; 'ombre' : *nini/nēnē*, etc. Or, la distribution de ces allomorphes ne se superpose pas, et l'on peut croire, au premier abord, que chaque forme est simplement apprise par cœur, sans qu'on puisse établir de règles. Par exemple, à partir de *na-ngē-k* 'mon visage', il est impossible de calculer à coup sûr si l'on aura 3SG ('son visage') *na-ngo-n* ou **na-nge-n*, sur le modèle de *na-mnē-k* / *na-mne-n*.

En réalité, des règles peuvent être définies. Certaines régularités sont immédiatement observables, concernant la voyelle prédésinentielle de tous les noms :

- la voyelle de 1SG est systématiquement la même que celle de 2SG, et toujours (sauf quelques noms en /u/) différente de 3SG : ex. *na-mtē-k* 'mon œil', *na-mtē* 'ton œil', mais 3SG *na-mtā-n* ; de même pour 'visage' : *na-ngē-k*, *na-ngē*, *na-ngo-n*, etc.
- la voyelle de 3SG est toujours la même pour les autres formes de 3^{ème} personne (duel, etc.), mais aussi pour le 'nous inclusif' : ex. *na-mtā-ytēl* 'leurs yeux (à eux 3)', *na-mtā-ntēl* 'nos yeux (à nous 3)' ; *na-ngo-y* 'leurs visages', *na-ngo-ngēn* 'nos visages'.
- la voyelle de 2 non-SG est toujours la même que celle de 1EXC (non-SG) : ex. *na-mta-mi* 'vos yeux', *na-mta-mem* 'nos yeux', etc.

D'autres régularités existent, mais celles que nous venons de donner suffisent pour nous inciter à trouver des régularités morphologiques : il reste à définir dans quel cas utiliser l'un ou l'autre des deux allomorphes du radical. On peut proposer d'étiqueter ces deux formes – respectivement – **base 1**, correspondant au radical de la 1^{ère} personne 1SG ; et **base 2**, employée en 3SG, et aux personnes qui y sont associées. Pour reprendre les exemples que nous venons de citer, on aura ainsi, pour chaque mot suffixable :

Tableau 5.31 – Base 1 vs. Base 2 des radicaux suffixables : quelques exemples

<i>sens</i>	<i>base 1</i>	<i>base 2</i>
œil, yeux	<i>mte</i>	<i>mta</i>
main, bras	<i>bnē</i>	<i>bne</i>
ombre	<i>nini</i>	<i>nēnē</i>
visage	<i>ngē</i>	<i>ngo</i>

et l'on pourra assigner, de façon régulière, la base 1 aux personnes 1SG + 2SG, et la base 2 aux personnes 3SG / DU / TR / PL + 1INC:DU / TR / PL. Cependant, pour d'autres personnes – à savoir 1EXC:DU / TR / PL et 2DU / TR / PL – on a des fluctuations : pour certains mots, on aura toujours la *base 1* ; pour d'autres, toujours la *base 2*. Ex. ***ni-nini-mem*** 'nos ombres' (base 1 en /i/), mais ***na-ngo-mem*** 'nos visages' (base 2 en /o/). Pour ces deux mots, on aura donc une distribution différente pour les deux bases :

Tableau 5.32 – Flexion personnelle des noms suffixables, et allomorphisme du radical : différence de distribution selon les lexèmes

<p>"ombre" <i>nini</i> (b1) ~ <i>nēnē</i> (b2)</p> <table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <thead> <tr> <th></th> <th><i>SG</i></th> <th><i>DU-TR-PL</i></th> </tr> </thead> <tbody> <tr> <td>1 EXC</td> <td>base 1</td> <td>base 1</td> </tr> <tr> <td>1 INC</td> <td style="background-color: #cccccc;"></td> <td>BASE 2</td> </tr> <tr> <td>2</td> <td>base 1</td> <td>base 1</td> </tr> <tr> <td>3</td> <td>BASE 2</td> <td>BASE 2</td> </tr> </tbody> </table>		<i>SG</i>	<i>DU-TR-PL</i>	1 EXC	base 1	base 1	1 INC		BASE 2	2	base 1	base 1	3	BASE 2	BASE 2	<p>"visage" <i>ngē</i> (b1) ~ <i>ngo</i> (b2)</p> <table border="1" style="width: 100%; border-collapse: collapse;"> <thead> <tr> <th></th> <th><i>SG</i></th> <th><i>DU-TR-PL</i></th> </tr> </thead> <tbody> <tr> <td>1 EXC</td> <td>base 1</td> <td>BASE 2</td> </tr> <tr> <td>1 INC</td> <td style="background-color: #cccccc;"></td> <td>BASE 2</td> </tr> <tr> <td>2</td> <td>base 1</td> <td>BASE 2</td> </tr> <tr> <td>3</td> <td>BASE 2</td> <td>BASE 2</td> </tr> </tbody> </table>		<i>SG</i>	<i>DU-TR-PL</i>	1 EXC	base 1	BASE 2	1 INC		BASE 2	2	base 1	BASE 2	3	BASE 2	BASE 2
	<i>SG</i>	<i>DU-TR-PL</i>																													
1 EXC	base 1	base 1																													
1 INC		BASE 2																													
2	base 1	base 1																													
3	BASE 2	BASE 2																													
	<i>SG</i>	<i>DU-TR-PL</i>																													
1 EXC	base 1	BASE 2																													
1 INC		BASE 2																													
2	base 1	BASE 2																													
3	BASE 2	BASE 2																													

Pour l'instant, nous nous contentons de constater cette différence de distribution des bases allomorphiques du radical au cours de sa flexion personnelle, sans en indiquer les facteurs. Pour pouvoir la formuler efficacement, il faut d'abord décider quelle **forme de référence** il convient de poser pour ces radicaux : idéalement, il faudrait définir les critères permettant de calculer, à partir d'une seule forme radicale, l'ensemble de sa morphologie. Les données que nous venons d'exposer ne suffisent pas à le faire ; aussi allons-nous nous intéresser maintenant à la "forme nue" de ces radicaux, avant de tenter une généralisation du *Tableau 5.32*.

2. La "forme nue", radical de référence des noms suffixables

Outre leur apparition dans la flexion personnelle, les noms inaliénables présentent un autre cas d'emploi, que nous n'avons pas encore mentionné : celui où le possesseur est non-humain (animal, objet...). Nous verrons plus tard [§3 p.508] le fonctionnement syntaxique de cette tournure, et ne nous intéresserons ici qu'aux règles morphologiques permettant de calculer la forme en question.

Devant un possesseur non-humain, le nom possédé (inaliénable) apparaît toujours sans suffixe, dans ce que nous appellerons sa "forme nue" :

- (20) **na-mte** **tamat** ‘les yeux du fantôme’
ART-œil fantôme

Cette forme nue n'oblige pas à poser un nouveau vocalisme pour le radical, car elle correspond tantôt à la base 1, tantôt à la base 2 du radical. Ainsi, bien que (20) *mte* présente la base 1 – *i.e.* celle de 1SG – l'exemple suivant présente la base 2 *ngo* :

- (21) **na-ngo** **tamat** ‘le visage du fantôme’
ART-visage fantôme

Or, on constate que cette répartition *base 1 / base 2* n'est pas aléatoire, mais se trouve déterminée par le timbre de la voyelle finale du radical. Le *Tableau 5.33* donne les correspondances entre ces différentes voyelles : ainsi, on constate qu'une "forme nue" en /o/ (ex. *na-ngo* ‘visage de’) correspond à une Base 1 en /ē/ (ex. *na-ngē* ‘ton v.’) et à une Base 2 en /o/ (*na-ngo-n* ‘son v.’). Mis à part le cas de la voyelle /u/ – qui ne varie pas toujours – ces correspondances sont systématiques : étant donnée la voyelle de la *forme nue*, il est toujours possible de calculer la *base 1* et la *base 2*, sans erreur.

Tableau 5.33 – Flexion des voyelles finales de radical pour les mots suffixables

VOY. RADICAL	FORME NUE	BASE 1	BASE 2	EX. nom N	Traduction	ex. Base Ø ‘le N du fantôme’	ex. Base 1 ‘ton N’	ex. Base 2 ‘son N’
i	i	i	Ē	<i>qti~</i>	tête	<i>ni-qti tamat</i>	<i>ni-qti</i>	<i>nē-qtē-n</i>
ē	ē	ē	E	<i>°bnē~</i>	main	<i>na-mnē tamat</i>	<i>na-mnē</i>	<i>na-mne-n</i>
e	e	e	A	<i>°kĒle~</i>	dos	<i>nē-kle tamat</i>	<i>nē-kle</i>	<i>nē-kla-n</i>
*a	–	–	–	–	–	–	–	–
o	o	Ē	o	<i>°ngo~</i>	visage	<i>na-ngo tamat</i>	<i>na-ngē</i>	<i>na-ngo-n</i>
*ō	–	–	–	–	–	–	–	–
u {	u	u	Ō	<i>iplu~</i>	copain	<i>iplu tamat</i>	<i>iplu</i>	<i>ēplō-n</i>
	u	u	u	<i>°mtevu~</i>	caractère	<i>na-mtevu tamat</i>	<i>na-mtevu</i>	<i>na-mtevu-n</i>

En outre, ces régularités nous ont fait choisir la forme nue du radical, comme **forme lexicale de référence** pour identifier le lexème : de même qu'en (21) *na-ngo*, forme sans suffixe, est en quelque sorte la "forme zéro" du nom inaliénable du point de vue syntaxique, de même, du point de vue morphologique, c'est cette *forme nue* qui sera considérée comme la forme fondamentale du mot¹. Ainsi, dans un dictionnaire de mwotlap, et à chaque fois que l'on voudra citer la forme primaire du mot ‘visage’ dans cette langue, on utilisera la forme nue suivie d'un signe "~", marquant qu'il s'agit d'un radical inaliénable, en attente de possesseur : ex. *°ngo~* ‘visage’².

¹ Cette voyelle de référence est établie, bien entendu, sur des critères synchroniques, et ne correspond pas nécessairement à la voyelle étymologique : ainsi, un radical en /-e/ correspond généralement à une racine en /a/ (ex. *mte~* ‘œil’ < POc **mata*) ; /-ē/ remonte à POc **e*. En revanche, /-o/ < **o* ; /-i/ < **i*, **u* ; /u/ < **u*. Voir les correspondances étymologiques au *Tableau 2.15* p.91.

² Pour la convention du tilde "~", cf. §4 p.425. Quant au signe |°| sur la forme de référence, il signale le blocage de la copie vocalique pour le préfixe : *°ngo~* indique donc qu'on aura des formes du type *na-ngo* (sans copie), et non **no-ngo* (avec copie) – cf. François 1999 *b*, et ici §(a) p.103.

Une fois qu'on a établi ces conventions lexicographiques, il devient aisé de calculer les allomorphes d'un radical, à partir du vocalisme donné pour le lexème :

- la voyelle donnée dans la forme de citation donne automatiquement (par convention¹) le timbre de la voyelle dans la forme nue du nom possédé, ou **base zéro** : °ngo~ permet de calculer *na-ngo* en (21), *kĒle~* donne immédiatement *nĕ-kle*, etc.
- la voyelle de citation permet de calculer celle de la **base 1** : la plupart du temps, ces deux voyelles ont exactement le même timbre² (cf. *Tableau 5.33*), excepté si la voyelle fondamentale est /o/. Ainsi, le mot °bnĕ a pour base 1 *bnĕ* [ex. *na-mnĕ-k* ‘ma main’], mais °ngo~ a pour base 1 *ngĕ* [ex. *na-ngĕ-k* ‘mon visage’] ; comme on le voit, le calcul ne peut pas se faire dans l'autre sens, puisqu'une *base 1* de timbre /ĕ/ peut aussi bien provenir d'une voyelle /o/ que d'une voyelle /ĕ/.
- la voyelle de citation permet, enfin, de calculer celle de la **base 2**. En général, la base 2 présente une voyelle *plus ouverte d'un cran* par rapport à la voyelle primaire : °qti~ donne *qtĕ* (ex. *nĕ-qtĕ-n* ‘sa tête’), °bnĕ~ donne *bne* (*na-mne-n* ‘sa main’), etc. Seuls les radicaux en /o/ – ainsi que certains radicaux en /u/ – maintiennent leur timbre intact : *na-ngo-n*, *na-mtevu-n*.

3. Combinaisons bases-suffixes selon la voyelle du radical

Nous avons donc défini un critère pour déterminer une voyelle de référence pour chaque radical – *i.e.* la voyelle de la *forme nue* du nom suffixable. Il est désormais possible de présenter les flexions des noms suffixables en se référant à cette voyelle de référence, propre à chaque radical : le mot *mte~* ‘œil’ aura donc le même comportement morphologique que tous les autres noms en /e/ (*he~* ‘nom’, etc.) ; celui-ci sera différent pour tous les noms en /i/, etc.

Mais s'il n'est pas étonnant que les variations de timbre vocalique dépendent de la voyelle de référence – comme indiqué dans le *Tableau 5.33* –, il est plus surprenant, en revanche, de constater que l'organisation même de la flexion personnelle dépend également du timbre de la voyelle primitive. En effet, la *distribution des deux bases* (B1 et B2) *dans le paradigme personnel* diffère selon que la voyelle primitive du radical est une des deux voyelles d'aperture minimale, ou non. Si la voyelle de référence est /ĕ/, /e/ ou /o/³, alors la *base 2* se trouve employée à toutes les personnes autres que 1SG et 2SG ; mais s'il s'agit d'une voyelle /i/ ou /u/, alors la *base 1* est beaucoup plus fréquente, comme le prouve le *Tableau 5.35* ci-dessous. Il s'agit d'une généralisation du *Tableau 5.32* p.469, dans lequel nous avons rencontré le même problème sur deux exemples : *nini~* ‘ombre’ pour les noms en /i/-/u/, et °ngo~ ‘visage’ pour les autres.

¹ Il existe cependant quelques rares mots suffixables, qui ne présentent jamais de forme nue (*base zéro*), ni parfois de *base 1* : aussi seront-ils référencés, de manière exceptionnelle, avec la voyelle de leur *base 2*. Les mots concernés ne sont d'ailleurs pas des noms : le pronom déclaratif *amta~* [§3 p.396] et les quatre Classificateurs Possessifs [cf. §(b) p.550].

² Ainsi, on constate l'homonymie fréquente (sauf, précisément, pour les radicaux en /o/), entre la forme nue d'un nom inaliénable [=Base zéro] et la forme de 2SG [=Base 1 + suffixe -Ø]. Cf. *ni-qtĕ*, *na-mnĕ*, *nĕ-kle*... dans le *Tableau 5.33*. Cependant, les formes en /o/ soulignent qu'il s'agit bien d'une coïncidence morphologique (homophonie).

³ Aucune ‘forme nue’ ne présente la voyelle /a/ ou /ō/.

Tableau 5.35 – Flexion personnelle des noms suffixables, et allomorphisme du radical : différence de distribution selon la voyelle de référence

<i>i / u</i>	SG	DU-TR-PL	<i>ē / e / o</i>	SG	DU-TR-PL
1 EXC	base 1	base 1	1 EXC	base 1	BASE 2
1 INC		BASE 2	1 INC		BASE 2
2	base 1	base 1	2	base 1	BASE 2
3	BASE 2	BASE 2	3	BASE 2	BASE 2

Il est possible de combiner toutes les données que nous venons de présenter, et en particulier les deux derniers tableaux : on obtient alors, pour chaque voyelle de référence, les variations de son timbre au cours de la flexion personnelle. Le *Tableau 5.37* présente les règles d'alternance vocalique, pour les cinq classes morphologiques de noms.

Tableau 5.37 – Flexion personnelle des mots suffixables : tables d'alternances de la voyelle prédésinentielle

	Radical en I		Radical en Ē		Radical en E		Radical en O		Radical en U	
	SG	D-T-P	SG	D-T-P	SG	D-T-P	SG	D-T-P	SG	D-T-P
1 EXC	i	i	ē	e	e	a	ē	o	u	u
1 INC		ē		e		a		o		ō
2	i	i	ē	e	e	a	ē	o	u	u
3	ē	ē	e	e	a	a	o	o	ō	ō

4. Deux exemples complets de flexion personnelle possessive

Les suffixes possessifs personnels, présentés dans le *Tableau 5.28* p.465, viennent s'ajouter directement à ces voyelles prédésinentielles, que l'on vient de définir. À titre d'illustration, voici la flexion de deux noms : *ĪĒwo~* 'dent' et *moyu~* 'oncle, neveu'. Nous donnons le premier avec l'article *nA-* qu'il prendra dans la plupart des contextes¹ :

Tableau 5.39 – Flexion du nom *ĪĒwo~* 'dent'

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	<i>nē-lwē-k</i>	<i>nē-lwo-mamyō</i>	<i>nē-lwo-mamtēl</i>	<i>nē-lwo-mem</i>
1 INC		<i>nē-lwo-ndō</i>	<i>nē-lwo-ntēl</i>	<i>nē-lwo-ngēn</i>
2	<i>nē-lwē</i>	<i>nē-lwo-mōyō</i>	<i>nē-lwo-mētēl</i>	<i>nē-lwo-mi</i>
3	<i>nē-lwo-n</i>	<i>nē-lwo-yō</i>	<i>nē-lwo-ytēl</i>	<i>nē-lwo-y</i>

¹ Dans les rares contextes syntaxiques exigeant l'absence de cet article, on aura, pour ce mot, un radical de forme *lēwē* (b1) / *lēwo* (b2). Ex. *Nē-lwo-y tateh.* = *Tateh lēwo-y.* 'Ils n'ont pas (plus) de dents'.

Tableau 5.40 – Flexion du nom moyu~ ‘oncle, neveu’

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	<i>moyu-k</i>	<i>moyu-mamyō</i>	<i>moyu-mamtēl</i>	<i>moyu-mem</i>
1 INC		<i>moyō-ndō</i>	<i>moyō-ntēl</i>	<i>moyō-ngēn</i>
2	<i>moyu</i>	<i>moyu-mōyō</i>	<i>moyu-mētēl</i>	<i>moyu-mi</i>
3	<i>moyō-n</i>	<i>moyō-yō</i>	<i>moyō-ytēl</i>	<i>moyō-y</i>

5. L'harmonisation vocalique

Avant de clore ce chapitre morphologique, il faut signaler un phénomène d'harmonie vocalique, ou plus précisément d'**harmonisation vocalique**, qui concerne certains mots au cours de leur flexion personnelle. Nous avons analysé ailleurs les détails de ce mécanisme¹, et n'en présenterons ici que le principe général. Au cours de la flexion personnelle des mots suffixables, l'ouverture morphologique régulière d'une voyelle d'aperture minimale (/i/ ou /u/) entraîne également l'**ouverture d'un degré de la voyelle précédente** du mot, à la condition que cette dernière soit elle-même d'aperture minimale (donc /i/ ou /u/).

Par exemple, dans le *Tableau 5.40* ci-dessus (flexion de *moyu~*), seule la voyelle prédésinentielle /u/ s'ouvrait en /ō/, sans affecter la voyelle précédente /o/ : celle-ci, en effet, n'est pas d'aperture minimale. En revanche, dans le tableau suivant, on constate que cette même ouverture de /u/ en /ō/ s'accompagne également de l'ouverture /i/ en /ē/, car les deux voyelles de départ sont d'aperture minimale : on a *iplu-* (base 1) → *ēplō-* (base 2).

Tableau 5.41 – Flexion du nom iplu~ ‘camarade’ : l'harmonisation vocalique

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	<i>iplu-k</i>	<i>iplu-mamyō</i>	<i>iplu-mamtēl</i>	<i>iplu-mem</i>
1 INC		<i>ēplō-ndō</i>	<i>ēplō-ntēl</i>	<i>ēplō-ngēn</i>
2	<i>iplu</i>	<i>iplu-mōyō</i>	<i>iplu-mētēl</i>	<i>iplu-mi</i>
3	<i>ēplō-n</i>	<i>ēplō-yō</i>	<i>ēplō-ytēl</i>	<i>ēplō-y</i>

Le tableau suivant présente la liste complète des autres noms concernés par cette harmonisation vocalique, avec leurs deux bases allomorphiques. Même si tous les noms sont concernés (*ulsi~*, *nini~*), on remarquera que plusieurs de ces mots sont des noms de parenté : ceci est dû à la relative fréquence de l'ancien article personnel *i-* (cf. *iplu~*, *itqu~*, *inti~*, *igni~*, *ithi~*). À ce propos, on notera qu'un radical comme *ivē~* ‘mère’ n'est pas concerné par la règle d'harmonie, car s'il est vrai que le /i/ est bien d'aperture minimale, ce n'est pas le cas du /ē/ final, en sorte qu'aucune harmonisation n'a lieu : b1 *ivē-*, b2 *ive-*.

¹ Voir §A p.93. Nous y montrons qu'il s'agit d'un phénomène d'harmonisation vocalique selon le trait [±ATR].

Tableau 5.42 – Liste des lexèmes suffixables concernés par l'harmonisation vocalique

	sens	base 1	base 2
sans article	compagnon	<i>iplu</i>	<i>ēplō</i>
	aïeul	<i>itqu</i>	<i>ētqō</i>
	fil, enfant de	<i>inti</i>	<i>ēntē</i>
	époux, épouse ¹	<i>igni</i>	<i>ēgnō</i>
	germain de même sexe	<i>ithi</i>	<i>ēthē</i>
avec article <i>nA-</i>	cheveu, plume	<i>ili</i>	<i>ēlē</i>
	ombre, reflet	<i>nini</i>	<i>nēnē</i>
	doigt	<i>qētbuhu</i>	<i>qētbōhō</i>
	tige (de fleur)	<i>qēthiyi</i>	<i>qēthēyē</i>
	cime, fin	<i>ulsi</i>	<i>ōlsē</i>

Nous excluons de ce tableau le cas où l'harmonie, ou ce qui y ressemble, a lieu sur un préfixe à voyelle copiante. En effet, dans un couple du type *ni-hyi-k* ‘ma force’ / *nē-hyē-n* ‘sa force’, le double changement vocalique n'est pas lié à l'harmonisation en ATR, mais plutôt au simple mécanisme de la copie vocalique². Par conséquent, dans un couple de formes comme *ni-nini-k* ‘mon ombre’ / *nē-nēnē-n* ‘son ombre’, on prendra soin de distinguer les trois règles morphologiques expliquant, chacune de son côté, l'ouverture de /i/ en /ē/ :

- le /i/ final du radical, propre à la base 1, s'ouvre en /ē/ pour former la base 2 du nom suffixable : *ni-nini-* → **ni-ninē-* ;
- le /i/ qui précède cette voyelle prédésinentielle, mais situé à l'intérieur du radical, s'ouvre en /ē/ par *harmonisation vocalique* (en ATR), sous l'influence du changement morphologique qui affecte la voyelle finale : **ni-ninē-* → **ni-nēnē-* ;
- enfin, on ne peut pas dire que le /i/ du préfixe s'ouvre en /ē/, mais plutôt que l'article à voyelle copiante *nA-* reproduit, comme on s'y attend, le timbre de la *première voyelle du radical*, en l'occurrence /ē/.³

¹ Noter la correspondance irrégulière B1 *igni-* / B2 *ēgnō-*. Par ailleurs, ce lexème admet exceptionnellement des formes de B1 là où l'on attendait B2 (ex. 3 non-SG *igni-yō...* à côté de *ēgnō-yō* plus fréquent), et vice-versa (ex. 1EXC / 2 non-SG : *ēgnō-mōyō* à côté de *igni-mōyō* plus fréquent) ; sans parler de formes très rares pour 3SG, comme *ōgnō-n* ou *ignō-n* (à côté de *ēgnō-n*). Les autres mots de la langue sont plus réguliers.

² Pour les détails de la copie vocalique, voir §B p.96.

³ Même s'il importe au linguiste de distinguer ces trois niveaux, il est intéressant d'observer que les locuteurs eux-mêmes, en particulier les jeunes, les assimilent parfois. Ainsi, un radical comme *ili-* ‘cheveux’ (< POC **pulu*) présente deux bases B1 *ili-* et B2 *ēlē-*, la première voyelle s'harmonisant avec la seconde au cours de la flexion [cf. p.475]. Or, la combinaison de ces deux bases avec l'article *nA-* donne respectivement *nili-* et *nēlē-*, formes qui sont réinterprétées par les jeunes locuteurs comme la combinaison de l'article *nA-* et d'un radical *li-* / *lē-* : autrement dit, ils prennent le résultat de l'*harmonisation vocalique* sur le radical (*n-ili-* / *n-ēlē-*) pour un simple cas de *copie vocalique* (*ni-li-* / *nē-lē-*). La preuve de cette resegmentation est donnée par la phrase suivante, où le nom apparaît sans son article : *Tateh lē-n* (mwotlap des jeunes) au lieu de *Tateh ēlē-n* (mwotlap standard) ‘Il n'a pas de cheveux’.

C. RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS TECHNIQUES LIÉES À LA SUFFIXATION

Le calcul des formes exactes pour les noms suffixables est, sans aucun doute, la partie la plus complexe de toute la morphologie du mwotlap. Nous résumerons ici les grandes lignes du processus de suffixation, en tenant compte de toutes les données que nous venons d'exposer. Nous prétendons que ces règles morphologiques sont **réelles**, *i.e.* correspondent à de véritables opérations mentales effectuées par les locuteurs du mwotlap, au moment d'énoncer une forme nouvelle – même si, la plupart du temps, un locuteur se borne à reproduire des formes apprises par cœur. En outre, nous affirmons que ces règles suivent un ordre relativement strict, selon une **chronologie des opérations cognitives** que nous tentons de reproduire, de façon aussi exacte que possible, ci-dessous.

Par exemple, pour dire ‘*nos cheveux* (à nous tous, 1INC:PL)’, on procédera selon les étapes suivantes :

- le radical lexical pour ‘cheveux’ a la forme **ili~** (reflet direct de la *forme nue n-ili*) : la voyelle primitive de ce nom est donc /i/ ;
- pour la personne concernée (1INC:PL), le *Tableau 5.35* (p.472) indique que l'on aura la BASE 2 du radical ;
- pour une voyelle primitive de timbre /i/, le *Tableau 5.33* (p.470) indique que la BASE 2 présentera un timbre plus ouvert /ē/ ;
- ces deux dernières informations se trouvent réunies dans les tables d'alternances du *Tableau 5.37* (p.472) : pour un radical en /i/, on sait directement que la forme de 1INC:PL impliquera une ouverture en /ē/ ; on pose donc, provisoirement du moins, une forme **ilē* ;
- du fait que la voyelle finale du radical est elle-même précédée d'une voyelle d'aperture minimale /i/, cette dernière s'ouvre également en /ē/, par *harmonisation vocalique* : on obtient donc un radical de forme **ēlē-** (base 2) ;
- au radical de forme **ēlē-**, vient s'accoler directement le suffixe personnel 1INC:PL **-ngēn**, de façon à constituer la forme suffixée **ēlē-ngēn** ;
- enfin, dans la quasi-totalité des contextes syntaxiques, l'article **nA-** est nécessaire à l'ensemble ainsi obtenu : on obtient donc, au bout du compte, la forme **n-ēlē-ngēn** ‘nos cheveux’.

Pour faciliter ces opérations fastidieuses pour le lecteur, nous avons indiqué les allomorphes (bases Ø, 1 & 2) associés à chaque radical, dans les listes de noms inaliénables proposées au §B [pp.427 sqq]. On n'hésitera pas à s'y reporter pour vérifier les formes.

III. Syntaxe générale de la possession

A. FONCTIONNEMENT SYNTAXIQUE GÉNÉRAL DE LA POSSESSION

Afin de décrire le fonctionnement syntaxique de la possession directe en mwotlap, nous reprendrons l'opposition benvenistienne entre "personne" et "non-personne" : en effet, la situation devient vite complexe dès que le possesseur correspond à la troisième personne, et se trouve explicité dans l'énoncé (ex. ‘le visage de Milton’, ‘l'extrémité de la maison’) ; nous

l'analyserons dans le paragraphe suivant¹. Nous commencerons donc par exposer des règles générales de fonctionnement, valables pour toutes les personnes – y compris la troisième personne, dans ses emplois anaphoriques (ex. ‘son visage’, ‘son extrémité’).

1. Suffixation et fonction syntaxique

D'une façon générale, la suffixation d'un nom inaliénable au moyen d'une marque personnelle, n'a aucun effet sur la fonction syntaxique de ce nom ; en effet, cette fonction est déterminée par la présence ou l'absence de certains *préfixes*, jamais de suffixes. Par exemple, que le nom *mte~* ‘œil’ reçoive le suffixe 1SG *-k* pour former un syntème *mte-k* ‘mes yeux’, ne donne aucune indication sur la fonction de ce dernier : seuls les préfixes *nA-* (article substantivant), *lE-* (locatif), *bE-* (datif), ou l'absence de préfixe, donneront des mots à part entière, susceptibles de remplir telle ou telle fonction dans l'énoncé. Avec *mte-k*, on obtient respectivement :

Tableau 5.43 – *Le statut syntaxique n'est pas déterminé par la suffixation, mais par la préfixation (noms communs)*

<i>Mot préfixé</i>	<i>Traduction</i>	<i>Substantif</i>	<i>Prédicatif</i>	<i>Circonstant</i>	<i>Adjoint subst.</i>
na-mte-k	mes yeux	+	+	–	–
le-mte-k	dans mes yeux	–	+	+	–
be-mte-k	pour mes yeux	–	+	+	+
mete-k	(de) mes yeux	–	–	–	+

En ce qui concerne la préfixation, le comportement syntaxique des noms inaliénables est parfaitement comparable à celui des noms aliénables², dont nous traitons par ailleurs [cf. *Figure 3.10* p.226].

On peut dire la même chose d'un type particulier de noms, que nous avons appelés les Substantifs [§7 p.160], et qui ne sont jamais préfixés – généralement, des noms à référent humain. Ces substantifs se trouvent aussi bien chez les inaliénables (*qēlge-k* ‘mon beau-père’) que chez les aliénables (*yoqlēg mino* ‘ma belle-mère’) : la fonction syntaxique de ces substantifs ne dépend jamais du marquage de la possession.

2. Identification du référent, et définitude

Si elle ne joue pas de rôle dans l'assignation d'une *fonction syntaxique* au nom qu'elle détermine, la suffixation personnelle joue cependant un rôle évident dans l'*identification d'un référent* à ce nom. Si l'on désigne le nom possédé par X et son possesseur par Y, le principe de la suffixation possessive est toujours d'identifier le référent de X, par le recours à un Y qui est déjà, pour sa part, identifié ou identifiable³ : ainsi, dans *ni-qtī-k* ‘ma tête’, on construit la référence de *qtī~* ‘(une) tête’, en la rapportant à un possesseur connu, en

¹ Voir §6, pp.490 sqq.

² Malgré son apparente évidence, cette remarque trouve sa pertinence dès lors que le mwotlap est comparé au mota ou au vürës voisins. Dans ces dernières langues, en effet, les noms sans suffixe prennent l'article *o* (ex. VRS *o gēvür* ‘la maison’), alors que tout nom suffixé reçoit l'article *na* (VRS *na gērvü-k* ‘ma maison’) – voir les exemples p.424. Le mwotlap ne présente aucune alternance de ce type.

³ Pour le cas particulier des Y non référentiels, voir §4 p.523.

l'occurrence une des personnes du dialogue. Par conséquent, sachant qu'une tête est unique pour son possesseur, *ni-qtī-k* sera toujours traduit, en français, par un syntagme défini 'ma tête'. Cependant, il faut bien voir que cette définitude est ici le résultat d'un calcul, qu'on la déduit de la définitude de Y 'moi' ; ce n'est pas l'article *nA-* qui rend le nom défini, puisqu'un nom inaliénable reste ambigu sur ce point – *n-ēm* 'une /la /des /les maison(s)'.

Le problème de la définitude se pose dès que l'on ne peut pas calculer à coup sûr le référent du nom suffixé, en particulier lorsqu'il y a plus d'un référent possible, pour une même description. Ainsi, alors que *ni-qtī-k* 'ma tête' ne présente qu'un seul référent possible, *nē-lwē-k* peut aussi bien renvoyer à une ou plusieurs dents, et se traduira donc, selon le contexte, soit par 'mes dents' [+DÉF], soit par 'une (/ qqs-unes) de mes dents' [-DÉF]. C'est pour la même raison que *na-mte-k* peut se traduire aussi bien par 'mes (deux) yeux', que par 'mon œil' ou 'l'un de mes yeux' [-DÉF]. Avec ces noms inaliénables, on retrouve alors la même ambiguïté, concernant la définitude, qu'avec les noms aliénables : de même que *n-ēm* renvoie à "n'importe le(s)quel(s) des représentants de la notion *maison* dans le contexte considéré (à l'interlocuteur de bien l'interpréter)", de même, *na-mte-k* renverra à "n'importe le(s)quel(s) des représentants de la notion *œil* appartenant à un Y précis, le locuteur" : les risques d'erreur sont plus faibles avec *na-mte-k*, mais ils subsistent¹.

Enfin, outre cette ambiguïté référentielle du nom possédé – et que l'on retrouve même lorsque le possesseur est identifié –, il faut noter une autre ambiguïté possible, laquelle est inhérente, comme on le sait, au possesseur, lorsqu'il correspond à une 3^{ème} personne anaphorique : s'il est impossible d'assigner à coup sûr un référent à un syntagme comme *nē-qtē-n* 'sa tête', ce n'est plus à cause de la multiplicité des X possibles pour un même Y (puisque ce Y n'a qu'une seule tête), mais à cause de la multiplicité des référents Y possibles. On rejoint là le problème universel de la référence pour la troisième personne, qui n'est pas propre à la possession².

3. Le duel associatif

(a) Cas général

Nous avons rencontré, dans l'étude des pronoms personnels, une tournure associative propre aux nombres non-singuliers, et plus particulièrement au duel [§(b) p.389] :

- (22) *Kōmyō yē ma-van me ? – Kamyō Edmon.*
 2DU qui PFT-aller VTF 1EX:DU nom
lit. Vous-deux qui êtes venus ? – Nous-deux Edmond.
 'Avec qui es-tu venu ? – Avec Edmond.'

Un pronom personnel non-singulier (*spéc.* duel), lorsqu'il comporte au moins un référent anaphorique (ex. *vous deux = toi* [DÉICT] + *lui* [ANAPH]), peut être suivi de la désignation

¹ Dans le cas particulier des parties du corps, en réalité, la traduction par défaut du terme mwotlap est 'l'ensemble des référents associés à l'individu', par ex. 'la paire d'yeux / d'oreilles / de mains...'. Un locuteur du mwotlap, confronté à une statuette africaine possédant 'quatre yeux', s'est exclamé *Ēt ! Na-mta-n vōyō !* 'Tiens, elle a deux *mte~* !', prouvant ainsi que la signification par défaut de ces noms est globale. Quand on ne veut désigner qu'un œil, ou une jambe..., on utilise normalement l'adverbe *tekelgi* 'd'un seul côté' : *Na-mte-k tekelgi ni-memeh* 'J'ai mal à un œil, *lit.* Ma paire-d'yeux d'un-côté me fait mal'.

² Voir notamment Lemaréchal (1998: 16).

explicite de ce référent ; on obtient alors des syntagmes du type ‘nous deux Edmond’, qu'on traduira, en français, par une coordination ‘Edmond et moi’.

S'agissant de la syntaxe des possessifs, on notera un emploi tout à fait analogue, consistant à accompagner les *suffixes personnels* – et non plus les pronoms – d'un syntagme explicitant le référent manquant.

- (23) **Na-ha-mōyō yē nen ? – Na-ha-mamyō wōlōmgep vitwag.**
 ART-nom-2DU qui DX2 ART-nom-1EX:DU garçon un
 ‘lit. C'est le ‘nom’ de vous-deux qui, cela ? – C'est le nom de nous-deux un garçon.
 = C'est une chanson (qui raconte les amours) de toi avec qui ? – ... avec un garçon.’

(b) *Duel associatif et anaphore*

Soulignons que cet *emploi associatif des marques personnelles* ne fonctionne bien que s'il manque un seul référent. Ce n'est jamais le cas avec *-ndō* ‘à nous deux (INC), à toi et moi’ ; c'est presque toujours le cas avec *-mamyō* ‘à nous deux (EXC)’ et *-mōyō* ‘à vous deux’, lesquels s'analysent respectivement en [*moi* + *lui*] et [*toi* + *lui*].

En revanche, la 3^{ème} p. duel *-yō* correspond à [*lui* + *lui*] ; il ne sera employé dans la tournure associative que si l'un des deux référents est déjà repris anaphoriquement. Le groupe <X-*yō* Y₂> informe alors uniquement sur l'identité du deuxième personnage en jeu dans un couple¹, Y₁ étant déjà connu :

- (24) **Wō ēntē-yō yē ? – Ēntē-yō Sera.**
 INTERR fils-3DU qui fils-3DU Sera
 ‘lit. (C'est) l'enfant d'eux-deux qui ? – (C'est) l'enfant d'eux-deux Sera.
 = Il a eu cet enfant avec qui ? – Avec Sera.’

Mais lorsque ni Y₁ ni Y₂ ne sont connus (par exemple si l'on veut savoir “à qui₁ + qui₂” est cet enfant), on ne peut pas utiliser la tournure associative de type (24). Le possesseur s'exprimera alors au moyen d'un syntagme substantival (SS) composite, lui-même introduit par un suffixe relateur *-n* (formellement singulier²). Ce SS se comporte alors exactement comme n'importe quel SS autonome, sujet ou objet. Par exemple, on pourra y utiliser le pronom personnel duel *kōyō* ‘eux deux’ pour coordonner deux animés :

- (25) **Wō ēntē-n yē ? – Ēntē-n <Wilson kōyō Sera>.**
 INTERR fils-3SG qui fils-3SG Wilson PP:3DU Sera
 ‘C'est l'enfant de qui ? – C'est l'enfant de <Wilson eux-deux Sera> [=de W. et Sera]’

Ou bien, à l'instar de n'importe quel SS renvoyant à deux animés, le second élément du couple (Y₂) pourra rester implicite, simplement suggéré au moyen du pronom *kōyō* :

¹ Dans les exemples suivants, nous fixons un ordre pour l'expression des deux parents d'un enfant : Y₁ le père (Wilson), Y₂ la mère (Sera). Même si cette systématisation est adoptée ici surtout à des fins de clarté, elle correspond également à l'ordre normal du mwotlap (homme *puis* femme) lorsque l'on désigne un couple : ‘Wilson eux-deux’ sera moins marqué que ‘Sera eux-deux’.

² Sur ce point, voir *infra* §(a) p.494. D'autre part, nous notons explicitement, dans ces exemples, ‘PP’ pour ‘pronom personnel’.

- (26) **Wō ēntē-n yē ? – Ēntē-n** (Wilson kōyō).
 INTERR fils-3SG qui fils-3SG Wilson PP:3DU

'lit. ... C'est l'enfant de (Wilson eux-deux). [= W. et sa femme / sa maîtresse...]

Ce dernier énoncé est quasiment le symétrique de (24) ci-dessus. En (24), le premier possesseur (Y₁) était déjà donné contextuellement, déjà présent dans la question même, en vertu d'une véritable anaphore. Par conséquent, l'énoncé en réponse ne servait qu'à introduire un nouvel élément, à savoir le second terme (Y₂ = Sera) du couple : les conditions étaient réunies pour employer la *tournure associative* (X-yō Y₂). En revanche, (26) ne comporte aucune anaphore ; la question porte sur les *deux* éléments du couple, qui sont tous deux informatifs (Wilson et Sera). Ceci n'empêche pas le locuteur, dans un second temps, d'effectuer une ellipse sur la construction de Y₂ : c'est le cas à chaque fois que Y₂ est culturellement / contextuellement pré-associé à Y₁ (ex. Sera est la femme de Wilson, ou sa maîtresse, etc.).

Pour finir, et parce que cette tournure est extrêmement fréquente en mwotlap, on notera qu'une tournure associative *interne* au syntagme possesseur, comme en (26), n'est pas limitée au duel, mais convient à tous les nombres non-singuliers – contrairement à la tournure (24). On rencontre donc souvent des énoncés à possesseur partiellement elliptique, comme le suivant :

- (27) **Nok so se na-ha-n** (Wēlki kēy).
 ISG PRSP chanter ART-nom-3SG W. PP:3PL

'lit. Je vais chanter le nom de (Wēlki eux).

Je vais chanter la chanson (*écrite en l'honneur*) de Wēlki et des siens.

[*sa famille, ou plutôt, ici, les autres artistes à qui je rends hommage dans ma chanson*]

(c) Hiérarchie entre les trois personnes

Au cas où l'un des deux possesseurs est une des deux personnes du dialogue (*moi / toi*), on constate une hiérarchie dans la tournure associative. Un couple [*de moi+lui*] sera nécessairement rendu par la marque personnelle correspondante au duel, *i.e.* **-mamyō** (1EX:DUEL 'notre') – éventuellement suivis d'un nom référant à la 3^{ème} pers. incluse dans ce pronom, comme en (23). On a donc toujours l'ordre (de nous-deux Wilson), et jamais l'ordre inverse (*de Wilson nous-deux), comme en (26).

Par exemple, une réponse possible à la question de (25) **Wō ēntē-n yē ?** 'C'est l'enfant de qui ?' (où l'on ne connaît ni Y₁ ni Y₂) sera :

- (28) **Inti-mamyō Wilson.** / *Ēntē-n Wilson kamyō.
 fils-1EX:DU W. fils-3SG W. PP:1EX:DU

'lit. C'est notre fils à-nous-deux Wilson. / *C'est le fils de Wilson nous-deux.

C'est notre fils, à moi et à Wilson. [*dit par la femme de Wilson*]

Même chose pour la deuxième personne : [*de toi + lui*] est nécessairement traduit par **-mōyō** (2DUEL 'votre') :

- (29) **Iplu-mōyō Edga.** / *Ēplō-n Edga kōmyō.
 copain-2DU E. copain-3SG E. PP:2DU

'lit. C'est votre copain à vous-deux Edgar. / *C'est le copain d'Edgar vous-deux.'

Dans le même ordre d'idées, ce sont encore les deux personnes du dialogue qui seront marquées en priorité, y compris lorsque cet Y est le seul élément informatif. Par exemple, si l'on reprend l'énoncé (24) ci-dessus, dans lequel un des deux possesseurs Y₁ est déjà connu, et qu'on veut indiquer 'Y₂ c'est moi', on n'aura jamais :

- (30) ***Wō ēntē-yō yē ?** – *Ēntē-yō ino !*
 INTERR fils-3DU qui fils-3DU moi
 'lit. *(C'est) l'enfant d'eux-deux qui ? – (C'est) l'enfant d'eux-deux moi.'

mais on aura toujours :

- (31) **Wō ēntē-yō yē ?** – **Inti-mamyō !**
 INTERR fils-3DU qui fils-1EX:DU
 'lit. (C'est) l'enfant d'eux-deux qui ? – (C'est) l'enfant de nous-deux !
 – Il (=Y₁) a fait cet enfant avec qui ? – Avec moi (=Y₂) !'

Voilà qui prouve une forme de hiérarchie – d'ailleurs fréquente typologiquement¹ – entre les deux premières personnes du dialogue², et la troisième, dont le statut anaphorique lui confère des propriétés particulières. Cette règle de hiérarchie peut se formuler de la façon suivante :

- si, pour un même objet possédé (X), deux possesseurs Y₁ et Y₂ sont tous deux des personnes hors-dialogue ("3^{ème} pers."), ils seront mentionnés dans un certain ordre, conformément à leur **ordre d'apparition** dans le discours : en premier, le possesseur éventuellement déjà connu, puis celui qui est informatif. Si les deux sont également informatifs [ex.(25)], on suivra un ordre culturellement usuel – par exemple, pour un couple, l'ordre *mari+femme*.
- si, parmi ces deux possesseurs Y₁ et Y₂, l'un correspond à une des deux personnes du dialogue (*moi/toi*), et l'autre à une 3^{ème} personne, alors la première aura **toujours la priorité** sur l'autre : autrement dit, la mention d'un possesseur *je* ou *tu* précédera systématiquement celle d'un *il/elle*. Cette règle annule celle de l'*ordre d'apparition dans le discours*, qui prévalait dans le cas précédent (où Y₁ et Y₂ étaient deux non-personnes).

Cette différence de traitement entre les deux personnes du dialogue, d'une part, et la non-personne, d'autre part, apparaît clairement dans le *Tableau 5.44* ci-dessous.

(d) **Tableau récapitulatif**

Tous les faits concernant le duel associatif, et son exploitation dans le cadre de la suffixation possessive, sont synthétisés dans le tableau qui suit. Toutes les cases traduisent un syntagme du type <le fils (*inti~*) de Y₁ et Y₂>, et certaines correspondent à des exemples déjà cités ci-dessus, comme l'indique le chiffre entre parenthèses.

¹ À partir de faits très différents, Lemaréchal (1998: 86) montre comment la morphologie personnelle du walmatjari, langue aborigène d'Australie, reflète une "préséance de la 1^{ère} personne" – "préséance marquée par la marque séquentielle '1^{ère} position' quel que soit le rôle de ce locuteur" ; dans cette même langue, 1^{ère} et 2^{ème} personnes se comportent également de façon solidaire face à la non-personne.

² Ce point de grammaire ne permet pas de trancher sur la question d'une éventuelle hiérarchie entre les deux premières personnes (*je > tu* ?), car le couple [*je+tu*] est codé par une personne à part, le Nous inclusif Duel (pronom *dōyō*, suffixe *-ndō*).

Tableau 5.44 – *Duel associatif et suffixes possessifs, selon le degré d'informativité des deux possesseurs (Y)*

Y ± informatif	Y ₁	Y ₂	Y ₁ = Wilson, Y ₂ = Sera	Y ₁ = moi, Y ₂ = Sera	Y ₁ = Wilson, Y ₂ = moi
	+	+		<i>ēntē-n Wilson kōyō Sera</i> (25)	<i>inti-mamyō Sera</i>
+	°		<i>ēntē-n Wilson kōyō</i> (26)	<i>inti-mamyō</i>	<i>inti-mamyō Wilson</i>
-	+		<i>ēntē-yō Sera</i> (24)	<i>inti-mamyō Sera</i>	<i>inti-mamyō</i> (31)
-	°		<i>ēntē-yō</i>	<i>inti-mamyō</i>	<i>inti-mamyō</i>

Y₁ et Y₂ représentent les deux possesseurs d'un même objet X (en l'occurrence, les deux parents d'un même enfant) : leur indice [1/2] correspond à leur ordre d'apparition dans le dialogue, Y₂ intervenant toujours après Y₁. Pour des raisons de symétrie, nous pourrions nous contenter de décrire les deux possesseurs Y₁ et Y₂ comme +/- informatifs. En réalité, il est apparu nécessaire, dans le développement qui précède, de distinguer trois statuts informationnels pour la mention du possesseur Y_i :

- Y_i est déjà connu, par ex. il est contenu dans la question : dans la réponse, ce possesseur sera donc [-info] ;
- Y_i n'a pas été mentionné auparavant, et n'est pas inférable du contexte : il devra donc être explicité dans l'énoncé, et aura le statut [+info] ;
- Y_i n'a pas été mentionné auparavant, mais on peut l'inférer à partir de la mention du premier possesseur Y₁ (car Y₁ forme avec lui un couple culturellement pré-construit) : ce cas de figure sera noté par un signe arbitraire (°).

Par définition, le troisième cas de figure (Y_i suggéré par la mention de Y₁) ne concerne que le second possesseur Y₂, si on range ces deux Y dans leur ordre d'apparition dans le discours. Inversement, le cas d'un possesseur [-informatif], c'est-à-dire déjà connu avant l'énoncé, n'est compatible qu'avec la première place Y₁ : car soit l'un des deux Y est déjà connu, et alors l'énoncé-réponse consiste à informer sur l'autre possesseur, qu'on note par définition Y₂ [cf. ex. (24)] ; soit les deux Y sont connus, et alors il n'y a plus de question qui vaille.

En conséquence, comme le montre le tableau ci-dessus, on conclut que Y₁ peut avoir la valeur [+info] ou [-info] ; quant à Y₂, il aura soit la valeur [+info], soit le cas particulier [°], où il est inférable de Y₁. On obtient alors quatre combinaisons possibles, lesquelles seront réalisées différemment dans 3 cas principaux :

- Y₁ et Y₂ sont deux "non-personnes" (ni moi ni toi), par exemple un homme (Wilson) et une femme (Sera) extérieurs au dialogue ;
- Y₁, le premier possesseur mentionné dans le dialogue, est une des deux personnes du dialogue (moi / toi, ici "moi") ; Y₂ est une non-personne. Ex. "*C'est le fils de toi et de qui ?*" → réponse "*De nous-deux Wilson.*"
- le premier possesseur mentionné (Y₁) est une non-personne (ex. Wilson), tandis que le second possesseur est une personne du dialogue (moi / toi, ici "moi"). Ex. "*C'est le fils de Wilson et de qui ?*" → réponse "*De nous-deux !*"

Même s'il mérite qu'on s'y arrête, nous ne ferons pas d'autres commentaires sur ce tableau.

4. Les prédicats de possession

Un point important de la syntaxe du mwotlap, et qui trouve sa place dans cette présentation générale des structures possessives, concerne les diverses traductions du verbe français *avoir*, i.e. les diverses façons de faire d'une relation de possession XrY, le centre prédicatif d'un énoncé. La tournure la plus fréquente met directement en jeu les suffixes personnels : *j'ai un X* se traduit *mon X existe*. Par ailleurs, nous indiquerons également d'autres tournures concurrentes, même si elles n'utilisent pas la suffixation possessive à proprement parler : *j'ai un X* donne alors *X est avec moi*, ou même avec un verbe *je détiens un X*.

(a) **Possession + existence : <le X de Y existe>**

Le mwotlap ne traduit presque jamais l'idée de possession au moyen d'un verbe, comme le français *avoir* ou le chinois *yǒu* ; comme dans la plupart des langues de la région, le prédicat de possession emploie d'autres tournures. Si l'on adopte toujours les symboles X et Y pour désigner, respectivement, l'objet possédé et son possesseur, l'équivalent du français */Y a (un) X/* sera */Le X de Y existe/*¹ : on pose un syntagme nominal possessif (*le X de Y*), identique à n'importe quel syntagme de ce type, puis on en prédique l'existence, au moyen de *aē* ('il y a') – ou la non-existence, avec *tateh* ('il n'y a pas'). Ce sont ces mêmes prédicatifs existentiels que l'on combine, par ailleurs, à des syntagmes non marqués en possession, avec le sens général de 'il y a N / il n'y a pas N'.

- (32) **Inti-k** **aē.**
 enfant-1SG EXIST

lit. mon enfant il y a.

'J'ai un (*ou* des) enfant(s). / Mon enfant est là. / Mon enfant est (toujours) vivant.'

- (33) **Inti-k** **tateh.**
 enfant-1SG non.exist

lit. mon enfant il n'y a pas.

'Je n'ai pas d'enfant. / Mon enfant est absent. / Mon enfant est décédé.'

Au passage, on notera que le prédicat d'existence (*aē*) accompagne normalement un nom au singulier (*inti-k*), quand bien même il en existe une forme plurielle : c'est que l'expression du nombre exige un présupposé d'existence, lequel n'est pas rempli ici. Ainsi, on opposera l'énoncé (32), ambigu quant au nombre du sujet [*j'ai un/des enfants*], au couple d'énoncés (34), qui présuppose connue l'existence des référents, et partant leur nombre :

- (32)' ? **Yantinti-k** **aē.** *lit.* mes enfants, il y a = 'J'ai des enfants.'
 enfants-1SG EXIST

¹ Cette structure typologiquement bien connue est appelée *Existence Schema* dans la typologie de Heine (1997), et plus précisément, à l'intérieur de ce dernier, *Genitive Schema* : "Y's X exists" (1997: 58). Les langues qu'il cite sont l'arménien, le hindi, le k'ekchi' (maya), le houaïlou (N^{elle}-Calédonie), etc. Les calculs qu'il propose (1997: 75) placent ce Genitive Schema à la troisième place mondiale, avec 14,6% ; les deux premiers sont le *Location Schema* ("X is at Y's place" – 20,9%) et le *Goal Schema* ("X exists to/for Y" – 20,0%). Pour ce dernier schéma en mwotlap, voir n.1 p.484.

- (34) **Inti-k mo-gom.** / **Tēlge yantinti-k mo-gom.**
 enfant-1SG PFT-malade / H:TRI enfants-1SG PFT-malade
 ‘Mon enfant est malade. / Mes (trois) enfants sont malades.’

D'ailleurs, on retrouve le même principe de *neutralisation du nombre du sujet* pour une autre façon de traduire le verbe *avoir* – lorsqu'au lieu du prédicat d'existence *aē*, on fait suivre le nom possédé d'un prédicat numéral [§(b.1) p.351] :

- (35) **Inti-k vētēl.** / ***Tēlge yantinti-k vētēl.**
 enfant-1SG trois / H:TRI enfants-1SG trois
lit. mon enfant est trois / * *mes trois enfants sont trois.*
 = ‘**J'ai** trois enfants.’

(b) Existence + possession : <il n'existe pas le X de Y>

Une variante du cas de figure précédent, mais qui mérite d'être citée à part, semble résulter d'une inversion entre sujet et prédicat : au lieu de (33) *Inti-k tateh.*, on peut avoir *Tateh inti-k*, avec le même sens – ou plus exactement, avec le seul sens *je n'ai pas d'enfant* (et non **mon enfant est absent*, etc.). Trois remarques s'imposent, concernant cette inversion :

- Ce cas ne concerne que la négation *tateh*, jamais *aē* : on ne peut pas dire **Aē inti-k*.
- Cette tournure est moins usuelle que la précédente, et plus volontiers littéraire.
- L'antéposition de *Tateh* est incompatible avec l'article *nA-* des noms communs :

- (36) **Na-ha-n tateh .** / **Tateh ha-n.** / ***Tateh na-ha-n.**
 ART-nom-3SG non.exist / non.exist nom-3SG / non.exist ART-nom-3SG
 ‘Il (*ou ça*) n'a pas de nom.’

Ces trois points permettent d'ailleurs de comprendre le fonctionnement même de cette prétendue antéposition de *tateh*, dans le cadre de notre système des parties du discours du mwotlap. Dans tous les cas, le mot *tateh* ‘non-exister’ apparaît toujours avec une seule fonction – la seule qu'il puisse remplir, d'ailleurs : celle de Prédicat. Seulement, dans un premier cas, le nom possédé en constitue le *sujet* syntaxique, comme le prouve la présence de l'article *nA-* : on a toujours ‘Le X de Y n'existe pas’. Dans le second cas, en revanche, le nom possédé se trouve dans la position d'*Adjoint du Prédicatif*, à la manière d'un objet incorporé : c'est pourquoi il doit perdre son article, et doit être glosé ‘il n'existe pas de X de Y.’ Que le nom se trouve bien intégré au groupe prédicatif, immédiatement à droite du Prédicat, est prouvé par la place de certains morphèmes post-prédicatifs, comme *qete* ‘(pas) encore’, ou *se* ‘aussi’ :

- (37) **Na-ha-n <tateh qete >.** / <**Tateh ha-n qete** >.
 ART-nom-3SG non.exist pas.encore / non.exist nom-3SG pas.encore
 ‘Il n'a pas *encore* de nom.’

Enfin, de même que la construction existentielle à prédicat postposé trouvait un parallèle avec les prédicats numéraux [ex.(35)], de même cette seconde construction, de type <*Prédicat + Adjoint*>, correspond exactement à l'emploi d'un Prédicatif existentiel particulier, marquant à la fois l'existence d'une notion X (dans une situation donnée) et son grand nombre. Il s'agit du mot *wogse*, ou de son synonyme *taqse / naqse* ‘il y a beaucoup de (X)’ :

ex. *Woqse nem !* 'il y a beaucoup de moustiques (ici) !' S'agissant d'un prédicat existentiel, il mérite d'être cité ici, comme l'une des traductions possibles du verbe *avoir*, dès lors qu'il se trouve associé à un syntagme possessif. On a donc { *il-y-a-beaucoup* <X-de Y> = Y a beaucoup de X } :

- (38) **Nō-mōmō gōh, <woqse ha-n >!**
 ART-poisson DX1 EXIST:NBX nom-3SG
 'Ce poisson, il a beaucoup de noms (différents) !'

Pour terminer, on notera que toutes ces tournures existentielles (avec *aē*, *tateh*, *woqse*, numéral, etc.) concernent non seulement les noms inaliénables, mais aussi les **noms aliénables**, par l'intermédiaire de leur classificateur possessif. Nous en donnerons ici quelques exemples, même si nous en reparlerons plus loin [§(a) p.560]. Le syntagme prédicatif proprement dit est encadré :

- (39) <**Tateh ma-nmem suk**>. 'Nous on n'a pas (eu) de sucre.'
 non.exist CPBoiss-1EX:PL sucre
- (40) **Na- ma-nmem suk <tateh >.**
 ART CPBoiss-1EX:PL sucre non.exist
- Nu- suk na-ma-nmem <tateh >.**
 ART sucre ART-CPBoiss-1EX:PL non.exist
- 'Nous on n'a pas (eu) de sucre. [*lit.* notre sucre n'existe pas]'

(c) *Prédicat associatif* <X existe avec Y>

S'il est vrai que les noms aliénables, comme on vient de le souligner, peuvent suivre le même schéma que les inaliénables – moyennant le recours à un Classificateur –, ils sont aussi fréquemment associés à une *tournure associative*, de type <X existe avec Y>¹. Dans ce cas-là, il ne s'agit plus de prédiquer l'existence d'un syntagme déjà marqué en possession (type *le X de-Y existe*), mais de dissocier les deux éléments X et Y, en prédiquant que le possédé X "existe avec" le possesseur Y. Du fait de cette dissociation syntaxique du couple X/Y, cette tournure n'est ouverte qu'aux noms aliénables : en effet, le mwotlap ne peut pas dissocier un nom inaliénable de son possesseur (type **Un frère-de est avec Y*).

Dans les faits, on retrouve toujours la structure

<Sujet X + Prédicatif Existentiel + Prépos. *mi* + Possesseur Y>
 = "X existe avec Y"

comme dans l'exemple suivant :

- (41) **Na-man aē mi kē.**
 ART-pouvoir EXIST avec lui
 'Le *mana* est avec lui. / Il y a du *mana* avec lui.
 Il a de la chance / il s'y connaît drôlement / il a un pouvoir magique...'

¹ Si l'on s'en tient à la typologie de Heine (1997), cette structure du mwotlap pourrait être classée soit parmi le *Goal Schema* (p.59) : "X exists to/for Y" (cf. *aē* = 'existe') – soit parmi le *Companion Schema* (p.53) : "Y is with X [or: X is with Y]" (cf. *mi* = 'avec'). Aucune de ces deux catégories ne convient exactement.

Globalement, on peut dire que la tournure en *mi* est synonyme de la tournure en Existentiel + Possessif :

- (42) < **Taqse il** > **mi kē**. = < **Taqse no-n il** >.
 exist:NBX poil avec 3SG exist:NBX CPGén-3SG poil

lit. il y a beaucoup de poils avec lui / il y a beaucoup de ses poils = Il est velu.¹

Cependant, il faut noter que la tournure associative en *mi* a un sens plus large que la tournure possessive². *X aē mi Y*, en effet, correspond tantôt à ‘Y est propriétaire de X, il existe une certaine quantité de X en la possession de Y’ (emploi synonyme de la tournure *XrY aē*) – tantôt à ‘Y détient provisoirement X, dans une situation donnée, sans que ce soit nécessairement sa propriété’³; dans ce second cas, on n’a normalement pas la *tournure possessive*.

- (43) **Na-lo** < **aē** > **mi no**. = **Na-lo mino** < **aē** >.
 ART-soleil EXIST avec moi = ART-soleil CPGén:1SG exist

‘Une montre, moi, j’en ai une [*j’en ai une sur moi ~ j’en possède une*].’

- (44) **Na-lo nō-nōm en**, < **aē** > **mi no**. / (**mino aē*.)
 ART-soleil ART-CPGén:2SG COÉ exist avec moi

‘Au fait, ta montre, c’est moi qui l’ai [*je l’ai sur moi ~ *je la possède*].’

En somme, avec la tournure en *mi*, on retrouve les diverses acceptions du verbe français *avoir* : “Y est propriétaire de X” ~ “il y a du X auprès de Y, *Y est un localisateur possible (d’une partie) de la classe des X*”.

- (45) **Nō-bōk na-mu-n Berna a kē ma-yap tō**, < **tateh** > **mi no**.
 ART-livre ART-CPSit-3SG nom que 3SG PRT₁-écrire PRT₂ non.exist avec 1SG

‘Le livre de Bernard, celui qu’il a écrit, je ne l’ai pas (sur moi / chez moi).

[*allusion au livre de l’ethnologue B. Vienne "Gens de Motlav" (Vienne, 1984)*]

(d) Note sur l’origine de *mino* “mon”

Il suffit d’observer le double énoncé (43), pour retracer l’origine de la forme invariable *mino* (aujourd’hui forme 1SG du Classif. Poss. Général *no~* ‘mon, ma, mes’), là où la morphologie faisait attendre⁴ *(*nō-*)*nō-k*. Comme le souligne Codrington⁵, la forme supplétive *mino* résulte de la fusion de la préposition *mi* et du pronom *no*, et a dû se généraliser à la faveur d’énoncés comme (43). Cependant, il faut bien souligner qu’en synchronie, il n’existe aucun cas qui soit suffisamment ambigu, pour qu’on hésite entre les

¹ Ce type de possession est glosé *Temporary possession* par Heine (1997: 34). Nous verrons plus tard que le mwotlap code cette dernière par un Classificateur spécifique, *mu~*; cf. ex.(152) p.562.

² Noter même des emplois très abstraits de la même tournure associative : *Qēlge en, nē-dēmap aē mi kē*. (*lit.* Ton beau-père, il y a du respect avec lui) ‘Ton beau-père mérite le respect / doit être respecté’.

³ En réalité, nous verrons que c’est là un des emplois du Classificateur Possessif *mu~*: §(a) p.604.

⁴ La morphologie de ce Classificateur sera présentée au §(d) p.551; concernant la forme **nō-k* en particulier, voir la n.3 p.551.

⁵ Cf. Codrington (1885: 319), pour le mwotlap. Le même auteur y compare des faits de langues voisines, le lehali (Ureparapara, Bks Is.) – appelé Norbarbar par l’auteur (1885: 386); et surtout, dans les îles Torres, le Lo (1885: 394).

deux formes *mino* et *mi no*, pour la bonne raison qu'elles ne peuvent pas remplir les mêmes fonctions syntaxiques. Ces deux formes se trouvent en distribution complémentaire, comme le prouve le tableau suivant, et l'on n'est jamais en peine de les reconnaître.

Tableau 5.46 – *Statuts syntaxiques respectifs de mino "mon" et mi no "avec moi"*.

Forme	Traduction	Substantif	Adj. Subst.	Prédicatif	Adj. Préd.	Circonstant
mino	mon	+	+	+	+	–
mi no	avec moi	–	–	–	–	+

Pour vérifier cette séparation syntaxique entre deux formes homonymes [mino], il suffit à chaque fois d'opérer un test simple de commutation, par exemple à la seconde personne. À chaque fois que ce test donne *mi nēk* 'avec toi', on est en présence de la préposition *mi* (+pronom), au sein d'un Circonstant ; dans tous les autres cas, [mino] commute avec (*nō-*)*nōm* 'ton', et ne peut donc être autre chose que le Classificateur Possessif *mino*.

(e) Traduction par un verbe <Y possède X>

Que le mwotlap ne traduise pas notre verbe *avoir* par un verbe, n'a rien pour étonner ; mais qu'il le fasse quand même de temps en temps, voilà qui est intéressant. C'est un fait remarquable, en effet, que le verbe *tēy* 'tenir, avoir dans la main' soit utilisé pour traduire une relation de possession <XrY>, y compris lorsque l'objet n'est pas en contact physique avec son possesseur. C'est ce qui apparaît, par exemple, dans la chanson suivante :

- (46) **Na-myōs no-no-y n-et mēy a nē-tēy no-wok .**
 ART-désir leur ART-personne celui qui STA-tenir ART-travail
 [Chanson : J'ai demandé ta main à tes parents, mais ils m'ont refusé]
 '...Ils préféreraient quelqu'un qui ait un travail.'

Bien sûr, cet emploi extensif d'un verbe signifiant normalement "tenir" n'est pas isolé dans le monde¹, et rappelle notamment le destin du verbe *tener* en espagnol. Cependant, en ce qui concerne le mwotlap, on aurait tort d'y voir un véritable verbe "avoir" ; tout au plus s'agit-il d'un verbe "posséder", limité, donc, aux véritables propriétés personnelles, et spécialement à celles qui ont une valeur économique (cf. le travail dans l'exemple précédent). C'est ainsi que *tēy* est souvent associé à l'argent :

- (47) **Kē mē-tēy nē-sēm liwo aē.**
 3SG PFT-tenir ART-argent grand ANA
 'Grâce à cela (*aē*), il possède (= il gagne) beaucoup d'argent.'

Pour en terminer avec les multiples traductions de l'idée d'*avoir*, la possession valorisée économiquement peut également s'exprimer au moyen d'un lexème nominal, (*na-*)*m̄ye* 'riche de'², toujours suivi du nom de l'objet possédé. Le plus souvent, ce nom est précisé-ment *sēm* 'argent (ancien ou moderne)', mais pas toujours :

¹ Voir notamment Creissels (1996) ; et ici même §(a) p.672. Cette même tournure entre dans le *Action Schema* "Y takes X" de Heine (1997: 47), et se trouve créditée de 13,6% parmi les langues du monde.

² C'est, selon nous, un nom inaliénable [cf. (e) p.434]. Voir aussi le MTA *m̄ere(-i)*, et le composé *m̄eresom* 'rich in money' (Codrington 1896: 90).

- (48) **ige m̄eyem̄ye sēm** 'les gens riches'
 PL riche.de² argent
- Kē na-m̄ye qo.** 'Il est riche de cochons...'
 3SG ART-riche.de cochon

(f) Autres emplois du français avoir

Il devrait être inutile de souligner que les différentes traductions que nous venons de donner pour "avoir" ne concernent pas certains emplois idiomatiques de ce verbe, propres au français. Ainsi, *j'ai faim / soif / froid / chaud / sommeil* se traduisent par le verbe **ak** 'faire', *lit.* 'la faim me fait', etc. De même pour les noms de maladie : *j'ai la fièvre* se dit 'le froid me fait'.

D'autre part, les tournures dites inaliénables du français, du genre *Ils ont les cheveux blancs*, se rendent par un énoncé prédicatif ordinaire, où la partie du corps forme le sujet :

- (49) **N-ēlē-y na-qagqag.** 'Leurs cheveux sont blancs,
 ART-cheveu-3PL STA-blanc ils ont les cheveux blancs.'

Nous renvoyons à notre développement sur les Classificateurs Possessifs pour d'autres points concernant la syntaxe des prédicats possessifs.

(g) Autres prédicats de possession : <X appartient à Y>

Nous venons de présenter les diverses façons de traduire *avoir*, autrement dit les diverses structures mwotlap permettant de construire l'existence d'un objet X en relation avec un possesseur Y. De cette structure prédicative de type *Y a X* (ou *X existe avec Y...*), il importe de distinguer un autre type de prédication liée à la possession : *X appartient à Y*.

À juste titre, Heine (1997: 29) souligne l'importance de distinguer entre "*have constructions*" et "*belong constructions*", même s'il semble parfois lui-même confondre les deux. Pourtant, les opérations en jeu sont totalement différentes : avec les tournures de type *avoir*, il s'agit de construire l'existence d'un nouvel élément X (ex. *Inti-k aē.* 'j'ai des enfants'), et/ou construire une nouvelle relation possessive XrY (ex. *Na-lo nōnōm aē mi no* 'Ta montre, c'est moi qui l'ai.'). Inversement, les tournures de type *appartenir* présupposent l'existence de ce X et/ou de cette relation, et consistent à informer sur l'identité du possesseur Y.

Le codage des prédicats d'appartenance se fait de deux façons, selon que le nom est inaliénable ou non. Si le nom est inaliénable, alors le mwotlap construit simplement un prédicat nominal avec ce nom ; on note l'impossibilité de reprise par un Classificateur, de type *Ton ami... le mien* :

- (50) **Kē wun iplu en, ba kē [iplu-k se].** (**kē mino se*)
 3SG peut-être ami:2SG COÉ mais 3SG ami-1SG aussi 3SG CPGén:1SG aussi
 'lit. C'est sans doute ton ami, mais c'est aussi *mon ami* (*...c'est aussi le mien).'

En réalité, les noms inaliénables ne sont guère compatibles avec les tournures d'appartenance : en effet, un tel prédicat consiste à informer sur un possesseur parmi un ensemble de

possesseurs possibles, alors que le nom inaliénable (nom de partie...) présuppose normalement une relation à possesseur unique, et déjà identifié¹.

Si le nom est aliénable, alors le prédicat est constitué du Classificateur Possessif en position de prédicat :

- (51) **Ni-bia nen en, ne-me-k.** ‘Cette bière est à moi / pour moi (à boire).’
 ART-bière DX2 COÉ ART-CPBoisson-1SG
- (52) **Et- nō-nōm te, mino !** ‘(Cet objet) n'est pas à toi, il est à moi !’
 NÉG₁-ART-CPGén:2SG NÉG₂ CPGén:1SG

Ces dernières structures, qui sont propres aux Classificateurs, seront mentionnées à nouveau au §(a) p.560.

5. *Changement de propriétaire : le morphème ge*

Un dernier point de syntaxe concerne l'ensemble des tournures possessives, pour toutes les personnes, avec nom aliénable ou inaliénable. Le mwotlap permet d'indiquer, au moyen d'un morphème invariable *ge*, le *changement de propriétaire*. Placé immédiatement après un suffixe personnel, cet enclitique² présente la relation de possession comme nouvelle pour le possesseur :

- (53) **Nok so lep igni-k ge !**
 1SG PRSP prendre épouse-1SG *ge*
 ‘[Celle femme] je veux la prendre pour (mon) épouse !’

En l'absence de *ge*, le syntagme *igni-k* ‘mon épouse’ renverrait à une relation déjà établie, sans impliquer qu'une nouvelle relation de possession vient de s'établir :

- (54) **Nok so lep igni-k...**
 1SG PRSP prendre épouse-1SG
 ‘Je veux prendre mon épouse ... [pour la conduire qq part (?)]’

Le morphème *ge* présente une distribution très restreinte :

- il n'apparaît qu'après des noms possédés en position de Complément d'Objet, jamais ailleurs ;
- il est associé à des verbes d'acquisition, comme *lep* ‘prendre’, *wēl* ‘acheter’, *bel* ‘voler’.

Ainsi, on ne trouve jamais *ge* avec un syntagme sujet, ni dans un syntagme prédicatif, même pour indiquer que le propriétaire est entré récemment en possession d'un objet :

- (55) * *Kē igni-k ge.* *[C'est ma nouvelle femme (?)]
 3SG épouse-1SG *ge*

En réalité, *ge* vient marquer un changement qui est *produit directement par le verbe* de l'énoncé. Ainsi, en (53), le changement de propriétaire coïncide nécessairement avec le verbe *lep* ‘prendre’, et l'on pourrait, à la limite, considérer que *ge* ne porte pas tant sur le

¹ Cf. l'étrangeté du français ??*Cet intérieur appartient à la boîte verte* ou ??*Cette sœur est à moi* – alors que *Cette montre est à moi.* est tout à fait acceptable.

² Ce *ge* ne doit surtout pas être confondu avec le suffixe *-ge*, qui *commute* avec les suffixes personnels (au lieu de s'y combiner) pour indiquer un possesseur générique : cf. §(b) p.527.

syntagme nominal *igni-k*, que sur le verbe *lep*, ou sur l'énoncé dans son ensemble. Ce morphème, à la manière d'une tournure résultative, indique **l'effet que l'action aura sur l'objet**, ou plus précisément sur la relation de cet objet avec son nouveau possesseur : ainsi, en (53), c'est l'action même de 'prendre' qui instaure une nouvelle relation XrY ; cette relation est simplement explicitée par le syntagme *igni-k (ge)*.

Souvent, la marque *ge* signale un changement de propriétaire, le nouveau possesseur en évinçant un autre. Ainsi, s'il est vrai que (53) peut simplement signifier 'prendre pour épouse (une jeune fille célibataire)', il signifiera volontiers 's'approprier comme son épouse une femme déjà mariée, "voler" une femme'. On rencontre également cette acception de *ge*, lorsqu'il est question d'adoption / de kidnapping d'enfants, phénomène courant à Mwotlap :

- (56) **Inti-k aē tō, ba hiqiyig me-lep yak ēntē-n ge.**
 enfant-1SG EXIST PRT mais quelqu'un PFT-prendre enlever enfant-3SG *ge*
 'J'avais un enfant, mais quelqu'un (l')a enlevé (pour devenir) le sien [= l'a adopté].'

Dans ce contexte précis, *ge* est obligatoire, et son absence provoquerait le même effet étrange qu'en (54) ci-dessus :

- (57) ? *Inti-k aē tō, ba hiqiyig me-lep yak ēntē-n.*
 enfant-1SG EXIST PRT mais quelqu'un PFT-prendre enlever enfant-3SG
 ' ? J'avais un enfant, mais quelqu'un a enlevé son enfant.'

Le contraste entre ces deux énoncés fait penser à une opposition du type COD [*ēntē-n* en (57)] vs. Attribut du COD [*ēntē-n ge* en (56)]. Pourtant, le syntagme en *ge* prend toujours la place d'un Objet, si bien qu'on n'a jamais deux syntagmes côte à côte :

- (58) ?? ... *hiqiyig me-lep yak kē ēntē-n ge*
 ... quelqu'un PFT-prendre enlever 3SG enfant-3SG *ge*
 ' ?? ... quelqu'un l'a enlevé (pour devenir) son enfant.'

Enfin, signalons que *ge* est compatible avec les Classificateurs Possessifs – en particulier *no~* – pour signaler le changement de propriétaire sur un objet aliénable :

- (59) **Nē-vētan en, kēy me-lep no-no-y ge mahge-y !**
 ART-terre COÉ 3PL PFT-prendre ART-CPGén-3PL *ge* seul-3PL
 ' Cette terre [qui était à moi], ils l'ont prise (pour qu'elle soit) la leur à eux seuls !'
- (60) **No-tos nō-nōm en, nok so wēl yak mino ge !**
 ART-torche ART-CPGén:2SG COÉ 1SG PRSP acheter enlever CPGén:1SG *ge*
lit. ta torche, je veux l'acheter (pour qu'elle soit) mienne !
 ' Ta lampe de poche, j'ai envie de me l'acheter pour moi !'

À chaque fois qu'on utilise *ge*, l'objet est déjà défini et unique (on sait de quelle lampe / enfant... on parle) ; dans le cas contraire, s'il s'agit de construire la représentation d'un *nouvel* objet, alors on n'utilisera pas *ge*, mais la tournure partitive en *te* :

- (61) **No-tos en, nok so van wēl te mino (*ge) !**
 ART-torche COÉ 1SG PRSP aller acheter PTF CPGén:1SG
 '(En parlant de) lampe de poche, j'ai envie d'aller m'en acheter (une).'

La tournure partitive en *te*, consistant à opérer une extraction sur une classe d'objets, sera étudiée en détails au §(c) p.563.

6. Deux adjectifs suffixables

Dans la liste exhaustive que nous avons donnée de tous les mots suffixables du mwotlap [§B p.427 sqq.], figuraient non seulement des noms inaliénables, mais aussi des prépositions (sur lesquelles nous ne reviendrons pas ici, cf. §(b) p.437) et des mots de nature syntaxique diverse, qui méritent une présentation à part. Ces derniers mots ont été présentés dans le *Tableau 5.15* p.438, et comprennent deux *adjectifs suffixables*, *wotaqm̄ē* ‘nu-pieds’ et *mahgē* ‘seul’.

On peut citer ensemble deux lexèmes fonctionnellement similaires, dans la mesure où ils ont tout deux à peu près le même statut syntaxique, à savoir tantôt Prédicatif, tantôt Adjoint du Prédicatif. Par analogie avec d'autres mots du mwotlap qui présentent globalement la même distribution syntaxique (ex. *haytēyēh* ‘convenable’), nous identifierons ces deux mots comme des Adjectifs. Il s'agit de *wotaqm̄ē* ‘nu-pieds’ et *mahgē* ‘seul, soi-même’.

(a) Wotaqm̄ē~ ‘nu-pieds’

Ce mot est en réalité assez rare. Il est clairement dérivé – selon un processus lui-même peu productif – du nom possessible *taqm̄ē* ‘le corps’. On le rencontre surtout en position d'Adjoint du Prédicatif, accompagnant des verbes de mouvement :

- (62) **Kē ma-laklak wotaqm̄ē-n.** ‘Il danse nu-pieds !’
 3SG PFT-danser nu.pieds-3SG

L'adjectif s'accorde en personne avec le sujet du verbe :

- (63) **Nok siseg wotaqm̄ē-k.** ‘Je joue pieds nus.’
 1SG jouer nu.pieds-1SG

(b) Mahgē~ ‘seul’

Le second de ces deux mots est beaucoup plus fréquent. *Mahgē* ‘seul, soi-même’ est toujours suivi d'un suffixe personnel, qui renvoie à la personne (Y) qui est "seule" dans l'énoncé considéré [*lit.* ‘moi seul-de-moi’]¹ : généralement, mais pas toujours, ce suffixe coréfère avec le Sujet du verbe principal.

(b.1) Prédicatif restreint à un sujet

Du point de vue de la fonction syntaxique, *mahgē* peut s'employer comme Adjoint du prédicatif :

- (64) **No [ma-laklak mahgē-k tō].** ‘J'ai dansé tout seul.’
 1SG PRT₁-danser seul-1SG PRT₂

¹ Il n'y a pas de raison de décrire ce mot comme un nom ("solitude" ?), sous prétexte qu'il prend un suffixe : rien ne permet de l'affirmer, ni dans la synchronie du mwotlap, ni dans sa diachronie. Cette structure rappelle celle du grec moderne : *mónos mou*, (*lit.* ‘seul de moi’), ‘moi seul’, voire celle de l'anglais *myself*.

- (65) **Ige mēlēglēg tu-Numea kēy [et-tig mahge-y qete].**
 H:PL noir de-Nv.Calédonie 3PL NÉG₁-debout seul-3PL pas.encore.

lit. Les noirs de Nouméa ne se tiennent pas encore debout tout seuls.
 ‘Les Kanaks de Nouvelle-Calédonie n’ont pas encore obtenu leur indépendance.’

Ce même mot fonctionne également lui-même comme Prédicatif [‘être seul(s)’] :

- (66) **No ta-vap hiy nēk a dōyō [mahge-ndō].**
 1SG FUT-dire à 2SG SUB 1IN:DU seul-1IN:DU

‘Je te le dirai quand nous (toi et moi) serons seuls.’

On remarquera que *mahgē~* ne prend jamais les préfixes usuels de la plupart des adjectifs¹, comme le statif *nE-* (on n’a pas **na-mahge-ndō...*).

Dans tous ces emplois, on remarquera que le suffixe personnel coréfère avec le sujet du prédicat (ex. *dōyō mahge-ndō*). Un troisième emploi permet d’apposer *mahgē~* à un substantif sujet, un peu comme en français – il fonctionne alors comme Adjoint du Substantif, *i.e.* épithète :

- (67) **Ige susu mahge-y kēy et-van te me.**
 H:PL petits seul-3PL 3PL NÉG₁-aller NÉG₂ VTF

‘Seuls les enfants ne sont pas venus.’

- (68) **Kōmyō yē ma-van me ? – Ohoo, ino mahgē-k !**
 2DU qui PFT-aller VTF non 1SG:TONIQ seul-1SG

lit. "vous-deux qui" êtes venu ? – Non, moi tout seul !
 ‘Avec qui es-tu venu ? – Personne : je suis venu tout seul.’

À noter, *mahgē~* correspond toujours à l’emploi grammatical du français "seul" (ex. *seuls les enfants*), et jamais à son emploi lexical (ex. *les enfants seuls* ‘solitaires/ orphelins’). En d’autres termes, ce mot consiste non pas à caractériser qualitativement un être en lui attribuant une qualité (‘être seul, solitaire’), mais à **restreindre un Prédicat à un sujet**, à l’exclusion de tout autre : ‘les enfants ne sont pas venus, et ce sont les seuls dont on puisse le dire, car tous les autres sont venus’.

(b.2) Possession restreinte à un possesseur

De la même façon, il est possible de souligner l’unicité d’un *possesseur*, dans une prédication d’appartenance [§(g) p.487] : "C’est *mon* X à moi seul". Dans ce cas, on rencontre *mahgē~* immédiatement après un autre suffixe de possession, celui qui marque normalement le possesseur sur le nom. On trouve alors ce mot accolé à des noms inaliénables [ex. *bgu~*] ou à des Classificateurs [ex. *ga~*], eux-mêmes en position de Prédicat (en italique ici) :

- (69) [**Ni-bgu-mi mahge-mi**] !
 ART-faute-2PL seul-2PL

lit. (c’est) la faute-de-vous seuls-de-vous.
 C’est votre faute à vous seuls / Vous êtes les seuls responsables.’

¹ Ceci n’empêche pas d’y voir un adjectif, car il n’est pas le seul dans ce cas : citons les autres adjectifs prédicatifs *itōk* ‘(être) bon’, *haytēyēh* ‘(être) convenable’.

- (70) **Na-madap gōh, [na-ga-ndō mahge-ndō].**
 ART-ananas DX1 ART-CPCoM-1IN:DU seul-1IN:DU

‘Cet ananas est (à manger) pour nous deux seuls / rien que pour nous.’

Dans ce cas également, le mot *mahgē~* se trouve syntaxiquement en position d'Adjoint du Prédicatif [cf. (64)] ; seulement, au lieu que le suffixe coréfère au *Sujet* de ce Prédicat, il coréfère à son "régime", à savoir – dans le cas de ces prédicats possessifs – au *possesseur* du sujet en question : dans la glose française, on a *Cet ananas est pour nous deux seuls* (*seuls* renvoyant à "nous deux") et non **pour nous deux seul* (*seul* renvoyant à "ananas").

Enfin, pour terminer la présentation de ce mot *mahgē~*, on notera qu'il est toujours suffixé, et que contrairement aux noms inaliénables, il n'est jamais suivi d'un possesseur explicite du type *tēta-n Milton* 'la sœur de M.' (**mahge-n Milton* 'seul de Milton'). En conséquence, le suffixe *-n* ne correspond jamais, dans le cas de *mahgē~*, au *-n* cataphorique ou *construct suffix* [p.496], et fonctionne toujours comme un anaphorique (cf. *Milton... tēta-n* 'Milton... sa sœur'). C'est notamment le cas dans le cas de figure (70) ci-dessus : lorsque le possesseur en question doit être explicité, celui-ci se trouve entre le mot possédé (ici *ga~*) et *mahgē~*, mais jamais après *mahgē~*. Ainsi, on aura nécessairement :

- (70)' **Na-madap gōh, [na-ga-n Milton mahge-n].**
 ART-ananas DX1 ART-CPCoM-3SG M. seul-3SG

‘Cet ananas est pour Milton (et lui) seul.’

et non pas **na-ga-n mahge-n Milton*. Ceci prouve que *mahgē~* a bien le statut d'adjectif, et ne peut jamais constituer la tête d'un syntagme substantival. Le phénomène est le même en anglais, où malgré son étymologie nominale, le mot *self* ne peut plus être utilisé comme tête d'un SN : on n'a jamais **Myself did it* (et encore moins **Milton's self did it*), mais toujours *I did it myself / Milton did it himself*.

Puisqu'on ne trouve jamais de possesseur explicite après *mahgē~*, celui-ci ne peut pas non plus être suivi d'un régime non-humain, du type **mahgē māat* 'seul du serpent' (angl. **the snake's self*), sur le modèle *na-glo māat* 'la queue du serpent' (angl. *the snake's tail*). En fait, sachant que *mahgē~* prend toujours un suffixe à valeur d'anaphorique, on aura donc la même construction pour les humains et pour les non-humains¹ : *na-māat mahge-n* 'le serpent (et lui) seul', sur le modèle de *Milton mahge-n* 'Milton (et lui) seul'.

B. L'EXPRESSION SYNTAXIQUE DU POSSESSEUR

1. L'opposition d'humanité

Nous venons de détailler la syntaxe de la possession, en particulier pour tous les cas où celle-ci est simplement marquée par un suffixe, sur un nom inaliénable : suffixe personnel (1SG *-k*, 1INC:DU *-ndō*, 2PL *-(n)mi*, etc.) ou suffixe *anaphorique* de 3^{ème} personne, généralement assimilable à une personne (3SG *-n*, 3DU *-yō*, 3TR *-ytēl*, 3PL *-y*). Le point commun de toutes ces formes, est qu'elles suffisent, à elles seules, à indiquer l'identité du possesseur : soit qu'elles l'indiquent explicitement, à la manière d'un déictique (*na-ngē-k* 'mon visage'),

¹ En effet, l'opposition d'humanité est neutralisée, en mwotlap, quand le possesseur est anaphorisé : voir §(a.4) p.511, et le *Tableau 5.60*.

soit qu'elles donnent toutes les instructions nécessaires pour l'identifier dans le contexte (rôle des suffixes anaphoriques de 3^{ème} pers., ex. *na-ngo-n* 'son visage').

Nous voulons désormais traiter d'un cas différent, celui où l'identité du possesseur Y est précisée au sein même du syntagme possessif, comme dans le français *le visage de Sera*. Pour ce faire, il importe d'introduire une distinction que fait le mwotlap, et qui n'était pas pertinente jusqu'à présent : les **possesseurs humains** ne se comportent pas de la même façon que les **possesseurs non-humains** (animés ou non). Nous allons présenter ces deux cas de figure successivement ; le *Tableau 5.47* résume la situation à grands traits.

Tableau 5.47 – *Marquage de la possession inaliénable avec possesseur humain vs. non-humain.*

Possesseur Y	Schéma	Exemple		Traduction
<i>Y humain</i>	X- <i>n</i> + Y _{SUBSTANTIF}	na-ha-N	NA-myanag	'le nom du chef'
<i>Y non-humain</i>	X _{NU} + Y _{NOM}	na-he	vōnō	'le nom du village'

Soit :

- un **possesseur humain** est normalement représenté par un syntagme substantival à part entière, avec toutes les caractéristiques propres à ce statut (article *nA-* pour les noms communs, commutation avec les noms propres, etc.) ; ce substantif est toujours précédé par la forme 3^{ème} SG du nom possédé (suffixe *-n*).

Ex. *na-ha-n na-myanag* 'le nom du chef'

- un **possesseur non-humain** est normalement représenté par un nom ou syntagme nominal sans article, en position d'épithète (Adjoint du Substantif) ; il est toujours précédé d'une forme *non suffixée* du nom possédé X, dite *forme nue*.

Ex. *na-he vōnō* 'le nom du village'

On se rappellera, au passage, que la plupart des noms humains ont la possibilité de se passer de cet article *nA-* pour former un substantif [§(f) p.213] : ainsi, la première ligne du tableau est synonyme de *na-ha-n mayanag* (sans article sur le possesseur Y). Néanmoins, ceci ne contredit absolument pas notre description de la structure possessive¹ : le point important, est que les possesseurs humains apparaissent sous la forme d'un *substantif* – que ceci implique ou non la présence de l'article *nA-* – c'est-à-dire exactement la même forme que pour constituer un Sujet syntaxique². Dès lors, pour l'observateur extérieur, le principal critère de distinction entre possesseurs humains vs. non-humains sera la présence du suffixe *-n* 3SG sur le nom possédé (*na-he* N ≠ *na-ha-n* N').

Ces deux cas de figure sont analysés séparément ci-dessous ; pour le possesseur non-humain, voir §3 p.508.

¹ Pour une véritable exception, où l'article *nA-* disparaît alors qu'il ne le devrait pas, cf. ex.(97)' p.521.

² Pour un développement concernant l'article *nA-*, voir §D p.187. Nous en rappellerons le fonctionnement en rapport avec la possession, au §(a.1) p.508.

2. *Possesseur humain*(a) *Possesseur anaphorisé vs. explicité*(a.1) *Une structure appositive ?*

Si l'on compare les cas où le possesseur humain est repris par anaphore ('son / leur X') aux cas où il est explicité au sein même du syntagme ('le X de Y'), on a l'impression que la mention du Y ne fait que s'ajouter à un syntagme possessif déjà complet, saturé :

- (71) **na-ha -n̄** / **na-ha -n̄ na-myanag**
 ART-nom -3SG ART-nom -3SG ART-chef
 'Son nom.' / *lit.* son nom le-chef = 'le nom du chef'

En synchronie, tout se passe comme si la mention explicite du possesseur venait simplement **spécifier sémantiquement le référent** de la marque 3SG **-n**, sans pour autant modifier la structure du syntagme nominal de départ. On rencontre exactement la même structure dans une langue micronésienne comme le palau :

- (72) **a bli -l̄** / **a bli -l̄ a John**
 ART maison -3SG ART maison -3SG ART John
 'sa maison' / *lit.* sa maison John = 'la maison de John'

Une telle structure incite Lemaréchal (1991: 102) à définir une "*relation de spécification*" entre le Syntagme Substantival possesseur (PAL **a John**, MTP **na-myanag**) et le suffixe de 3SG (PAL **-l̄**, MTP **-n**) :

"le substantif est toujours secondaire et ne constitue qu'une *expansion* destinée à spécifier un affixe personnel de 3^{ème} personne. (...) [Le rôle de cette] relation de spécification [est de] réduire l'infinité des 3^{ème} personnes possibles dans toute situation d'énonciation à une substance particulière". (Lemaréchal 1991: 102)

Dans ce cas, on peut parler d'une structure d'**apposition**, non pas entre la 'maison' et 'John' – puisque ces deux mots ne coréfèrent pas –, mais entre le suffixe possessif de 3SG d'une part, et le syntagme substantival renvoyant au possesseur, d'autre part. Cette apposition pourrait se rendre par la glose suivante :

- le nom de lui → le nom de lui le chef
- la maison de lui → la maison de lui John

Cette analyse, possible pour le palau, peut convenir également au mwotlap, du moins en synchronie : *un possesseur humain, s'il est explicité dans l'énoncé, ne commute pas avec le suffixe anaphorique 3SG, mais vient toujours le spécifier*, dans une construction assimilable à une apposition.

Ce qui suit le suffixe **-n** du mwotlap peut être n'importe quel **Syntagme Substantival** bien formé, selon exactement les mêmes règles que pour les fonctions de Sujet ou d'Objet : nom commun précédé de l'article **na-** ; lexème substantival (humain), ex. **imam** 'papa, père' ; nom propre ; relative en **mey**, etc. C'est ce qui apparaît dans les énoncés (73) et (74) ci-dessous.

(a.2) Contre-arguments

Cependant, deux ou trois points doivent être soulignés, pour éviter de prendre à la lettre cette idée d'apposition. Premièrement, on n'observe pas deux groupes intonatifs, comme c'est normalement le cas pour une apposition, mais un seul : alors qu'on aura en français *C'est sa maison à LUI, le CHEF* – avec une pause et deux accents de groupe – le mwotlap donne toujours un seul accent global, sur la dernière syllabe du syntagme global (possédé + possesseur) : *na-ha-n na-myaNAG*, et ce, sans aucune pause entre le suffixe *-n* et le possesseur.

Deuxièmement, et c'est un point important, le suffixe *-n* reste tel quel, *i.e.* formellement singulier, quels que soient la forme ou le nombre du possesseur qui suit. Il n'y a donc aucun accord en nombre, contrairement à ce que l'idée d'apposition laisse suggérer :

- (73) **na-ha** -Y / **na-ha** -N < **ige susu** >
 ART-nom -3PL ART-nom -3SG H:PL petit²
 'Leur(s) nom(s).' / *lit. son* nom les enfants = 'le nom des enfants'
- (74) **ēntē** -YŌ / **ēntē** -N < **Wilson kōyō Sera** >
 enfant -3DU enfant -3SG nom PP:3DU nom
 'Leur fils.' / *lit. son* fils <Wilson et Sera> = 'le fils de W. & S.'

Il est agrammatical de dire, en mwotlap :

- (73)' **na-ha* -Y < *ige susu* > *(*lit.*) **leur** nom les enfants
 ART-nom -3PL H:PL petits

Une explication possible, pour rendre compte en synchronie d'un tel phénomène, serait de dire que le nombre du possesseur ne peut être marqué sur le suffixe possessif que lorsque celui-ci est *anaphorique*, c'est-à-dire renvoie à une entité déjà connue – *i.e.* déjà quantifiée : d'où *ēntē-yō* 'leur fils (à eux deux)', etc. Inversement, l'emploi *cataphorique* de ce même suffixe, si l'on prend au sérieux la linéarité de l'énoncé, serait "incompatible" avec l'expression du nombre – puisque, d'une certaine façon, *le possesseur*, n'étant pas encore "connu" au moment où l'on énonce le suffixe, *n'est pas encore quantifié*. Ceci expliquerait qu'on ait toujours le suffixe de 3^{ème} **singulier**, chaque fois que le possesseur, au lieu d'être repris par anaphore, se trouve explicité au sein même du syntagme.

Néanmoins, si cette interprétation semble être la seule qui puisse rendre compte des faits en synchronie, nous voudrions proposer une seconde explication, complémentaire de celle-ci, et qui se place dans une perspective diachronique. Nous cherchons à comprendre pourquoi c'est systématiquement le suffixe de singulier que l'on rencontre en cas de *mention explicite du possesseur*, alors que dans son emploi anaphorique, ce même suffixe reste sensible à l'opposition de nombre.

Par la même occasion, nous chercherons à rendre compte, dans cette même étude, des divers /n/ non étymologiques, qui apparaissent tout au long de la flexion personnelle des noms, aux autres personnes que 3SG (cf. *Tableau 5.29* p.466).

(b) Le suffixe -n en mwotlap : étude diachronique et dialectologique**(b.1) Coréférence partielle : une troublante dissymétrie**

Ce sont les langues des Banks, en particulier, qui vont nous aider à comprendre pourquoi, en mwotlap, on trouve le suffixe possessif de 3^{ème} *singulier -n* à chaque fois que le possesseur est explicité sous forme d'un syntagme substantival, et ce, *quel qu'en soit le nombre*.

Tableau 5.49 – Possesseur explicite vs. anaphorisé en mwotlap

	<i>possesseur explicite</i>	<i>possesseur anaphorisé</i>
<i>possesseur singulier</i>	na-ha -N na-myanag le nom du chef	na-ha -N son nom
<i>possesseur pluriel</i>	na-ha -N ige susu le nom des enfants	na-ha -Y leur(s) nom(s)

Certes, cette dissymétrie n'est pas isolée en Océanie. Le même phénomène en lonwolwol (Ambrym) embarrasse Paton, qui n'y trouve guère d'explication :

The difficulty of a dual, trial, or plural Noun being thus in apposition with a preceding singular person suffix *-n* must be accepted. (Paton 1971: 31)

Lichtenberk (1985: 100) appelle cette structure *partial cross-referencing* "coréférentialité partielle", citant le to'aba'ita des Salomon :

Tableau 5.50 – Possesseur explicite vs. anaphorisé en to'aba'ita

	<i>possesseur explicite</i>	<i>possesseur anaphorisé</i>
<i>possesseur singulier</i>	θaina -na wela lakoo la mère de cet enfant	θaina -na sa mère
<i>possesseur pluriel</i>	θaina -na wela ki la mère des enfants	θaina -da leur mère

Cependant, ce cas de figure n'est pas universel dans les langues océaniques : certaines langues reflètent l'opposition de nombre sur le suffixe (*complete cross-referencing of the possessor*), et ce serait d'ailleurs là la tournure originelle du proto-océanien (Lichtenberk 1985: 122 ; Ross 1998 a: 249). D'autres utilisent deux types de morphèmes distincts : d'une part, une série de suffixes pronominaux pour les anaphoriques (3SG, 3DU, 3TRI, 3PL), et d'autre part un suffixe unique, invariable, réservé au cas où le possesseur est explicité : ce morphème est généralement appelé *construct suffix*. C'est le cas en mokilese (Micronésie¹), langue opposant un syntagme possessif construit :

(75) **ɔdɔ -n wəll -o** 'le nom de cet homme'
nom CONSTRUCT homme DX

à un marquage anaphorique de la même relation possessive, au moyen d'un suffixe différent du précédent (ici -Ø = 3SG) :

¹ Cf. Harrison (1976), cité par Lichtenberk (1985) ; voir aussi Ross (1998 a: 255).

- (75) **ɔdɔ** (-Ø) 'son nom'
 nom 3SG:ANAPH

Dans ce cas-là, on notera qu'il n'y a pas de sens à parler de *coréférentialité* pour la structure (75), comme le fait Lichtenberk : en effet, puisque le suffixe **-n** ne suffit jamais à indiquer à lui seul le possesseur, on ne peut pas dire que celui-ci soit référencé *deux fois* (par le suffixe + par le syntagme nominal) comme en mwotlap ou en palau. En mokilese, le **-n** n'opère aucune référence en lui-même, il n'a qu'un rôle de relateur, à la manière de la préposition *de* en français : on ne peut donc pas parler de *co-référence*.

La situation du mokilese est différente de celle du mwotlap : en mwotlap, le suffixe **-n** joue le double rôle d'anaphorique 3SG (mokilese /-Ø/) et de morphème relateur entre possédé et possesseur explicite (*construct suffix*, mokilese /-n/). L'analyse synchronique doit tirer les conséquences de cette polyvalence de **-n**, comme nous l'avons proposé au paragraphe précédent ; seulement, nous voudrions montrer, à travers l'étude dialectologique, que ladite polyvalence résulte historiquement de la fusion de deux morphèmes distincts.

(b.2) Quand la morphologie dissimule un morphème disparu

Au premier abord, la plupart des langues des Banks fonctionnent comme le mwotlap ou le to'aba'ita : le suffixe de 3SG est identique au suffixe relateur marquant la possession entre deux noms explicites – désormais abrégé "(suffixe) relateur" –, quel que soit le nombre du possesseur. Ainsi, on trouve **-n** en mosina, en vürës, en lêmêrig, en lehali ; et pour le mota, Codrington (1896) considère comme un seul et même morphème les deux formes **-na** et **-n** que l'on rencontre.

Or, une première remarque concerne précisément le mota : à en croire Codrington, **-na** se trouve principalement comme anaphorique 3SG, alors que la "forme abrégée" **-n** est quasiment automatique¹ lorsqu'elle est "suivie d'un nom", autrement dit lorsqu'elle fonctionne comme suffixe relateur :

- (76) **o tete we tako ape susu -n raveve -na**
 ART bébé AO pendre PRÉP poitrine REL mère 3SG
 'Le bébé est suspendu au sein de sa mère.'

Selon nous, il n'y a pas lieu de réunir ces deux morphèmes en mota : sauf exception ou réfection plus récente du système, /-n/ et /-na/ se trouvent dans des contextes syntaxiques distincts, et doivent donc être analysés comme deux suffixes différents, exactement comme **-n** et *zéro* en mokilese. D'ailleurs, même si l'on acceptait la vision de Codrington unifiant ces deux suffixes en un seul, il faudrait encore expliquer la chute de la voyelle /a/, pourtant résistante dans cette langue (seules les deux voyelles fermées /i/ et /u/ s'amuisent régulièrement).

Cette fois-ci, la solution nous est suggérée par le vürës de Vanua-lava². Car si le suffixe, dans cette langue, est bien **-n** dans les deux contextes considérés, en revanche c'est la seule langue de la région, à notre connaissance, qui présente des timbres différents pour la *voyelle*

¹ Cf. Codrington (1885:267) : "*na* of the third person is often *n* before another word". D'autre part, Ivens semble avoir fait la même erreur d'interprétation à propos de l'alternance *n/na* en Lamalanga (=Raga, île de Pentecôte) – cf. Ivens (1938), cité par Wilson (1982: 103) : "*a* of /*na*/ is dropped before a noun".

² Enquête personnelle. Nous avons évoqué cette langue p.20.

précédant ce suffixe, en fonction des contextes syntaxiques. Le *Tableau 5.51* montre les différences morphologiques existant, en vürës, entre la forme anaphorique de 3SG (suffixe **-n**, mais voyelle plutôt ouverte) et la forme possédée suivie d'un syntagme renvoyant au possesseur, sans anaphore (suffixe **-n**, mais voyelle plus fermée que la précédente). À titre de comparaison, nous indiquons la forme que ces mêmes noms possessibles (ou Classificateurs possessifs, CP) présentent à la première personne (< *-*ʝgu*). Noter que *i* est l'article optionnel des personnes ; /*ë*/ note le son [œ], /*o*/ = [ɔ] :

Tableau 5.51 – Possesseur explicite vs. anaphorisé en vürës : problème de voyelles

	<i>1sg "mon"</i>	<i>3sg "son"</i>	<i>possesseur explicite</i>	<i>traduction</i>
maison	<i>na gërvü-k</i>	<i>na gërvo-n</i>	na gërvü-n i tövüsmël	la maison du chef
mère	<i>na retnä-k</i>	<i>na retna-n</i>	na retne-n i Alfos	la mère d'Alphonse
ami	<i>na bülselë-k</i>	<i>na bulsala-n</i>	na bülsele-n i Edga	le copain d'Edgar
CPBoisson	<i>na më-k</i>	<i>na ma-n</i>	o ge na më-n re ge Wasag	le kava pour ceux de W.

De façon remarquable, ce sont les mêmes vocalismes (fermés) que l'on retrouve à toutes les personnes non-singulier, avec des suffixes constitués par **-n** + pronom personnel :

Tableau 5.53 – Suffixes personnels SG / non-SG en vürës : problème de voyelles

	<i>1sg "mon"</i>	<i>3sg "son"</i>	<i>possesseur explicite</i>	<i>traduction</i>
fil	<i>na nëtü-k</i>	<i>na nõtō-n</i>	na nëtü-nkëmi	vos enfants
tête	<i>na qëtü-k</i>	<i>na qõtō-n</i>	na qëtü-ndörök	nos [IN:DU] têtes
yeux	<i>na mëtë-k</i>	<i>na mata-n</i>	na mete-<u>nn</u>n	nos [IN:PL] yeux
CPComest	<i>na gë-k</i>	<i>na ga-n</i>	o qiat na gë-nkemek	notre [EX:PL] taro

Le mwotlap, comme par exemple le mosina, ne présente que deux thèmes morphologiques pour chaque nom possessible ; et la frontière passe toujours entre la forme de 1SG, d'un côté, et toutes les formes à partir de 3SG, de l'autre côté¹ : **na-mte-k** 'mes yeux', mais **na-mta-n** 'ses yeux', **na-mta-n ige qagqag** 'les yeux des Blancs', **na-mta-ngën** 'nos [INC] yeux', etc. Avec ses *trois vocalismes radicaux* (ex. **mëtë-**, **mata-**, **mete-** pour 'yeux'), le vürës est donc une langue à part : si l'on excepte le mota déjà évoqué (**-n** ≠ **-na**), il semble que le vürës soit la seule langue de la région qui donne une forme différente à { *Nom* + /-**n**/ *Anaph:3SG* } – ex. **na mata-n** 'ses yeux', et à { *Nom* + /-**n**/ *Relateur possessif* } – ex. **na mete-n** 'les yeux de'. Tout se passe comme si le vürës gardait la trace de deux marquages distincts de la possession, marquages que la plupart des autres langues ont fini par confondre en un seul : d'un côté, un suffixe anaphorique de 3SG [*V*_{ouverte} + **-n**] ; de l'autre, un suffixe relateur annonçant un possesseur explicité [*V*_{fermée} + **-n**].

Reste à connaître l'origine et la nature de ce double marquage en vürës. En ce qui concerne l'anaphorique 3SG, il ne fait pas de doute qu'il reflète l'ancien *-*na* < POc *-*ña* (même sens) : comme pour le mwotlap², les voyelles observées avant le /-**n**/ de ces formes résultent

¹ En ce qui concerne le suffixe de 2SG, il reprend tantôt l'un, tantôt l'autre des deux thèmes, en fonction des langues.

² Voir §2 p.466.

toutes d'une *fusion vocalique*¹ avec une voyelle /a/ posttonique ; ex. *mata-n* < PNCV **ma'ta-na*, et *nōtō-n* < PNCV **na'tu-na*. Inversement, rappelons que les formes de 1SG proviennent d'un suffixe possessif *-^y*gu* : le vürës a ainsi fusionné /á_u/ en [œ], avec transfert du trait [+arrondi] et [+fermé] du /u/ sur le /a/ précédent : **ma'ta-^ygu* > *mētë-k* ; d'autre part, /ú_u/ a gardé son timbre fermé /u/, lequel s'est palatalisé en [ü] par la suite : **na'tu-^ygu* > *nētü-k*.

Dans ce contexte, comment expliquer les voyelles fermées, que l'on observe à chaque fois que le nom du possesseur est explicité (*Tableau 5.51*) ? Si l'on admet l'hypothèse qu'elles résultent à leur tour d'une fusion vocalique, cette dernière ne peut certainement pas provenir de **V-na* : c'est déjà la preuve que les deux *-n* contemporains reflètent deux morphèmes différents, l'un **na*, l'autre **nV*. Les noms en /u/ suggèrent d'abord un parallèle avec les voyelles de 1SG : cf. *gërvü-k* / *gërvü-n*, ce qui laisserait imaginer un ancien suffixe ***-nu*. Mais cette hypothèse est éliminée par les racines en /a/ : alors que 1SG présente une voyelle arrondie /ë/ [œ] (ex. *mētë-*), les formes à relateur ont toutes un timbre étiré /e/ [ɛ] (ex. *mete-*).

La supposition la plus raisonnable est alors de reconstituer une forme **ni* : le trait [fermé] de /i/ explique la conservation de la voyelle fermée /u/ (*nētü-n* < **na'tu-ni*), et surtout ses traits [fermé, étiré] expliquent le passage de /a/ à /e/ (*mete-n* < **ma'ta-ni*).²

(b.3) Deux suffixes au lieu d'un

Ainsi, le vürës oppose deux suffixes *-n*. Le premier est un anaphorique exclusivement singulier (< **na*), ne fonctionnant *jamais* comme suffixe relateur (on n'a jamais **na retna-n i Alfos* 'sa mère Alphonse') et s'opposant en nombre avec le duel *-nrōrō*, triel *-nnōrtöl*, pluriel *-nnēr*. Le second *-n* (< **ni*) joue le même rôle qu'une préposition, un relateur associant un premier syntagme sur sa gauche (X= possédé) à un second sur sa droite (Y= possesseur) ; ce *-n* relateur n'a rien à voir avec une marque personnelle, **c'est pourquoi il est insensible à la catégorie du nombre**.

Dans les Banks, la seule langue où l'on retrouve cette opposition, selon nous, est le *mota* : notre hypothèse permet en effet de rendre compte aisément de la distribution complémentaire des deux morphèmes, *-na* à valeur d'anaphorique singulier (< POc **ñā*), et *-n* en fonction de relateur entre deux SN (< **ni*)³. L'examen de langues en dehors des Banks confirme d'ailleurs notre hypothèse : ainsi, pour rester à l'intérieur du même groupe de langues NCV, nous citerons l'*araki*⁴, qui oppose nettement les deux morphèmes *-na* et *-ni* :

¹ Ce phénomène historique a été présenté au §(d) p.89.

² Ce dernier passage est d'ailleurs confirmé par d'autres lexèmes du vürës, ex. *gemel* < **ga'mali* < POc **kamali(R)* 'maison des hommes', ou *leg* < POc **laki* 'mariage'.

³ On a *-n* < **ni*, avec effacement régulier de /i/ en position posttonique. En revanche, le *mota* est la seule langue des Banks n'ayant connu aucune fusion vocalique, de type /a+i > e/ – ex. *gamal* < POc **kamali(R)* 'maison des hommes', ou *lag* < POc **laki* 'mariage'.

⁴ Cf. François (*à paraître a*). Comme la plupart des langues du Sud-Santo, l'*araki* se caractérise par une grande fidélité aux voyelles du POc. Dans notre tableau, /d/ note une vibrante à un seul battement [ɾ], reflet en araki de PNCV **r*.

Tableau 5.54 – Possesseur explicite vs. anaphorisé en araki : -ni vs. -na

	<i>possesseur explicite</i>	<i>possesseur anaphorisé</i>
<i>possesseur singulier</i>	aka -NI moli la pirogue du chef	aka -NA sa pirogue
<i>possesseur pluriel</i>	aka -NI mada vadidi la pirogue des enfants	aka -da leur pirogue

Mieux encore, **ni* a été reconstruit comme étant l'une des deux "prépositions génitinales" du POc, voire du proto-austronésien (PAN)¹ : il s'agit donc bien d'un simple relateur, indépendant du nombre (SG/PL) du possesseur qu'il associe à l'objet possédé.

(b.4) Fusion historique de **ŃA* et **NI*

Certes, nous n'avons pas découvert cette préposition **ni*, identifiée depuis longtemps comme telle ; mais sa présence dans les langues des Banks n'avait jusqu'ici pas été relevée². En ce qui concerne le mwotlap, il semble bien qu'on doive expliquer le système actuel par les mêmes phénomènes historiques que ceux dont le vürës porte encore la trace aujourd'hui. Ainsi, concernant le suffixe *-n*, il est très probable qu'il faille y voir la fusion des deux morphèmes jadis distincts **na* < POc **ña* (anaphorique) et **ni* (préposition génitinale), aux fonctions complémentaires, mutuellement exclusives. Cependant, comme en mosina et dans la plupart des autres langues (excepté le vürës), le vocalisme du radical ainsi suffixé semble pointer dans les deux cas vers une ancienne forme **ña* : ceci est normal pour le cas de l'anaphore (MTP *na-mtq-n* 'ses yeux' < **na ma'ta-na*), mais inattendu dans la structure à deux syntagmes substantivaux reliés par un relateur – cf. MTP *na-mtq-n Wia* 'les yeux de Wia', alors qu'on devrait avoir³ **na-mte-n Wia* (< **na ma'ta-ni*). Aussi faut-il supposer une réfection du système syntaxique de la possession à date ancienne⁴, réfection au cours de laquelle les formes issues de **ni* se seraient alignées sur celles issues de **ña*. Fonctionnellement, cette confusion était favorisée par la convergence existant occasionnellement entre les deux syntagmes **na ma'ta-ni* (+ *Y*) et **na ma'ta-ña* : ces deux constructions pouvaient

¹ L'autre préposition aurait la forme POc **qi*. Cf. Hooper (1985) et Blust (1977), cités par Lichtenberk (1985) ; cf. aussi Ross (1998 a).

² En particulier, Crowley (1996: 430) cherche à expliquer le *-n* du paama – dont le comportement syntaxique est semblable à celui de son équivalent mwotlap – par une comparaison avec le 'construct suffix' des langues micronésiennes (< **ni*) ; mais il propose également d'y voir le suffixe anaphorique (< **ña*), et semble hésiter entre les deux interprétations. Ces dernières, selon nous, ne s'excluent pas, mais se trouvent fusionnées dans certaines langues (mwotlap, mosina, paama) ; la légitimité d'une double explication est prouvée par le maintien de l'opposition dans des langues voisines (vürës, mota, araki), qui ignorent la fusion **na* / **ni*.

³ La phonétique historique du mwotlap présente en effet la règle [**-1CaCi*] > [-CeC], ex. **laki* > *leg* 'mariage'.

⁴ Cependant, dans l'état actuel de nos données, nous ne pouvons savoir si cette réfection concernait le suffixe lui-même avant la fusion vocalique (**-ni* est remplacé partout par **-na*, ce qui donnera partout des formes du type *na-mta-n*), ou bien si elle a eu lieu après cette fusion [Pour la notion de *fusion vocalique*, cf. §(d) p.89]. Dans ce dernier cas, on serait effectivement passé par des formes du type **na-mte-n* (cf. *na mete-n* en vürës), et ce sont ces formes 'fusionnées' à voyelle fermée qui auraient ensuite été éliminées au profit des formes à voyelles ouvertes issues de **-na*.

en effet renvoyer au même référent chaque fois que le possesseur était humain¹ singulier², et dans ce cas seulement :

Tableau 5.55 – *Convergence fonctionnelle entre *-ni et *-ña en mwotlap : le possesseur humain singulier*

	<i>possesseur explicite</i>	<i>possesseur anaphorisé</i>
<i>possesseur singulier non-humain</i>	na-mte m̄at les yeux du serpent	na-mta -N (< *ña) ses yeux
<i>possesseur singulier humain</i>	na-mta -N Wia (< *ni) les yeux de Wia	na-mta -N (< *ña) ses yeux
<i>possesseur pluriel humain</i>	na-mta -N ige susu (< *ni) les yeux des enfants	na-mta -y leurs yeux

La fréquence de ces référents singuliers humains dans le discours a favorisé la confusion dont nous parlons, et ce, malgré la différence radicale opposant un mécanisme d'anaphore (*ña) et une simple relation génitive (*ni). Notons que la fusion de ces deux mêmes morphèmes explique également les faits non seulement des autres langues alentour (mosina, lehali, lêmêrig, merlav), mais aussi le paradoxe de la "coréférence partielle" du *to'aba'ita*, mentionnée plus haut³ : s'il est vrai que le suffixe relateur est aujourd'hui *-na*, il pourrait résulter d'une confusion ancienne entre le relateur *ni et l'anaphorique *ña '3SG'. Nous ne prétendons pas que ce phénomène ait eu lieu à l'époque de l'ancêtre commun du mwotlap et du *to'aba'ita*, autrement dit le proto-océanien lui-même : bien au contraire, les traces laissées par *ni au Vanuatu (araki, etc.), et jusque dans les Banks (mota, vürës), prouvent que la fusion *ña/*ni est une innovation relativement récente, sans doute menée de façon parallèle en mwotlap, en *to'aba'ita*, et dans les autres langues. En effet, il est difficile de tracer des isoglosses cohérentes à partir de ce phénomène : en ce qui concerne la fusion *ña/*ni, on serait conduit à réunir le mota et le vürës à l'exclusion du mosina, alors que tout porte à admettre, par ailleurs, que le mota est plus proche du mosina que du vürës. La question de la datation d'un tel phénomène reste posée.

(b.5) Les suffixes possessifs non-singuliers : innovation et conservation

Nous poursuivons ce tour d'horizon dialectologique par la question des autres suffixes possessifs dans ces langues. En ce qui concerne le *vürës*, c'est bien entendu ce même *-n* relateur que l'on retrouve dans la morphogénèse des suffixes possessifs non-singuliers, comme le prouve leur vocalisme fermé (*Tableau 5.53* p.498) : *na nētü-nkēmi* est issu de *na nētü-n kēmi* 'l'enfant-de vous' (avec *-n* < *ni), sur le modèle de n'importe quel syntagme à deux substantifs *na nētü-n i tövüsmēl* 'l'enfant-du chef'. Plus exactement, sachant que toutes les personnes [-SG] peuvent être analysées de la même façon en synchronie, il est même superflu de poser des suffixes personnels de type *-nkēmi*, *-ndörök*, etc. : on peut tout

¹ En mwotlap, un possesseur non-humain est anaphorisé au moyen de *-n* (< *na), mais est incompatible avec le relateur *-n* (< *ni) : ce n'est donc pas avec ce type de possesseur qu'a pu avoir lieu la confusion *ni / *na. Cf. §(a.4) p.511 et *Tableau 5.60* p.511.

² Rappelons que cette fois-ci ce n'est pas le relateur *ni qui aurait posé problème, mais l'anaphorique *na, exclusivement singulier ; les formes de ce suffixe anaphorique sont différentes aux autres nombres.

³ Cf. *Tableau 5.50* p.496.

aussi bien considérer que le vürës *ne possède de suffixes qu'au singulier (-k, -ñ, -n₁)*, et que pour les trois autres nombres, il tourne systématiquement par des périphrases au moyen du relateur *-n₂* + pronom personnel indépendant¹. Ce pronom prend alors la même place que n'importe quel syntagme substantival dans cette position : *na gërvü-n₂ kemektöl* 'la maison de nous trois', cf. *na gërvü-n₂ re ge mïrmïar* 'la maison des enfants'.

Par conséquent, le système des suffixes possessifs du vürës semble sortir d'une récente *phase historique de recomposition*, au cours de laquelle les désinences héritées du POc (ex. **-mami* 'notre', **-miu* 'votre') ont été éliminées au profit de tournures analytiques construites sur les pronoms personnels indépendants². Il est même possible de dater cette réfection assez précisément, car Codrington, dans sa présentation³ du vürës datée de 1885, donne encore (!) les formes synthétiques de ces suffixes *-mam* (auj. *-nkemek*), *-mi* (auj. *-nkēmi*), *-r* (auj. *-nnēr*). C'est ce caractère extrêmement récent de ce phénomène – au cours du XX^{ème} s. – qui explique la totale transparence des formes, avant que le cycle d'usure ne les atteigne à leur tour, et ne les rende opaques à nouveau.

Cette recomposition-remotivation, rendue manifeste en vürës grâce au vocalisme de *-n₂* propre à cette langue, explique également le système du *mosina*, tout aussi analytique que le précédent : alors que le singulier présente des suffixes spécifiques, différents des pronoms personnels (*o ēmo-k, o ēmo-m, o ēma-n* 'ma, ta, sa maison'), les autres nombres construisent simplement leurs suffixes à l'aide du même *-n* + pronoms indépendants – *o ēma-n kememtöl* 'la maison de nous trois', comme *o ēma-n e re ge mërmer* 'la maison des enfants'. Et comme pour le vürës, nous disposons de sources précieuses avec l'aperçu grammatical qu'en a dressé Codrington en 1885 : encore une fois, il apparaît que les suffixes synthétiques (*-mem, -mi, -r*) étaient encore utilisés il y a un siècle, avant d'être remplacés par les formes analytiques. Plus précisément encore, on se trouve aujourd'hui à la fin de la phase de transition entre les deux systèmes, car à côté de la forme récente *pala-(n)nēr* 'leur (CP des objets de valeur⁴)', nos informateurs acceptaient encore, quoiqu'avec réticence, la forme synthétique résiduelle *pala-r*. Sachant que le *mosina* n'est plus parlé que par 8 locuteurs aujourd'hui, dont la seconde langue est précisément le vürës, on peut penser que cette *recomposition du système des possessifs en mosina* a eu lieu sous l'influence du vürës (?), mais à une époque où le *mosina* était encore couramment parlé – autrement dit, entre 1885 et 1970.

La seule différence avec le vürës, c'est que le *mosina* confond les deux *-n* originellement distincts, rendant moins clair le processus historique de recomposition du système ; dans la synchronie du *mosina*, tout se passe comme si un syntagme tel que */-n kemem-töl/* ('de nous-trois') était un suffixe personnel à part entière de forme */-nkememtöl/*, commutant avec l'anaphorique *-n* de 3SG. Mais on aurait tort d'imaginer une combinaison directe entre la marque de 3SG et celles des autres nombres, car "notre X" peut difficilement s'analyser comme **son X de nous*, avec anaphore.

¹ On retrouve un système similaire en port-sandwich (Charpentier 1979a: 74).

² C'est le même type de recomposition-remotivation qui permet de passer, par exemple, du futur synthétique (et opaque) latin *amabo* à la forme analytique romane **amare habeo*.

³ Cf. Codrington (1885:346), chapitre 'Vuras'.

⁴ Cf. *Tableau 5.74* p.583.

Ces observations dialectologiques nous permettent de mieux situer le *mwotlap* sur ces questions de morphologie historique. Le *Tableau 5.56* reproduit le système des suffixes possessifs du *mwotlap*. Aux trois nombres autres que singulier, on constate l'insertion de divers /n/ non étymologiques : ce /n/ est *toujours présent* avec les suffixes de "nous inclusif" (1 INC), alors qu'aux autres personnes (1 EXC, 2), il concerne essentiellement les Classificateurs possessifs, et encore n'est obligatoire que pour deux d'entre eux¹. On a donc :

- *na-mta-ngēn* ‘nos yeux [INC]’, *na-ga-ngēn* ‘notre (à manger)’ ;
- *na-mta-mi* ‘vos yeux’ (**na-mta-nmi*), mais *na-ga-mi* ou *na-ga-nmi* ‘votre (à manger)’.

Tableau 5.56 – Suffixes possessifs du *mwotlap* (rappel)

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	-k	-(n)mamyō	-(n)mamtēl	-(n)mem
1 INC		-ndō	-ntēl	-ngēn
2	-∅	-(n)mōyō	-(n)mētēl	-(n)mi
3	-n	-yō	-ytēl	-y

On peut supposer que l'insertion facultative du /n/ en 1EXC et 2 correspond à une innovation récente, probablement sous l'influence des autres /n/ du paradigme : *-n* anaphorique 3SG, *-n* relateur génitif, et /n/ obligatoire des suffixes de 1INC. Le caractère récent de ce phénomène est révélé par la distribution assez faible de ce /n/ optionnel, laquelle a été donnée dans le *Tableau 5.29* p.466. Il est clair que ce /n/ est d'abord apparu avec les formes possessives les plus fréquentes dans le discours, à savoir les Classificateurs possessifs *no~* (CP Général) et *mu~* (CP des relations contingentes) ; ce même /n/ est actuellement en train de s'imposer avec les deux derniers CP (*ga~* et *ma~*), pour lesquels les formes en /n/ sont déjà majoritaires. Enfin, on peut déjà constater un début d'expansion de ce même /n/ dans le domaine des *noms* – et non plus des seuls CP –, puisque déjà certains d'entre eux ont été "contaminés" : ainsi, à côté de la forme régulière *na-mne-mōyō* ‘vos mains (à vous deux)’, certains locuteurs acceptent déjà une forme avec /n/ comme *na-mne-nmōyō*. C'est bien la preuve que ce /n/ non-étymologique est en train, sous nos yeux en quelque sorte, de gagner peu à peu l'ensemble des mots suffixables, au point que l'on peut supposer que dans un avenir proche – une ou deux générations ? –, ce /n/ sera devenu obligatoire pour toutes les formes concernées [1EXC+2, nombres non-SG]. Ainsi, de même qu'une forme comme **no-no-mem* ‘à nous’ est déjà sortie de l'usage – on a obligatoirement *no-no-nmem* – de même, il y a fort à parier que tous les noms vont bientôt remplacer leurs suffixes sans /n/ par des suffixes avec /n/, en dépit de l'étymologie. Il arrivera alors, peu ou prou, ce qui est arrivé dans les langues de Vanua-lava.

Néanmoins, la situation du *mwotlap* est fort différente de celle du *mosina* ou du *vürës*. Dans ces deux dernières langues, en effet, le /n/ est systématiquement suivi de la forme autonome des pronoms personnels ; si cette même réfection avait eu lieu en *mwotlap*, les anciens suffixes *-mamyō*, *-mem*, *-mi*... auraient été entièrement remplacés par des syntagmes **-n-kamyō*, **-n-kemem*, **-n-kimi*, ce qui n'est pas le cas. On ne peut donc pas invoquer le même mécanisme de remotivation du système par créations de syntagmes analytiques : en passant de *-mamyō* à *-nmamyō*, on ne gagne pas en transparence ; le seul

¹ Ceci apparaît dans le *Tableau 5.29* p.466.

gain, si l'on veut, est la cohérence morphologique apparente (présence d'un /n/) avec les formes de "nous inclusif".

(b.6) Le cas particulier du "nous inclusif"

Ce sont ces formes de "nous inclusif" qu'il reste à expliquer : car si les /n/ facultatifs (*Tableau 5.56*) sont apparus sous l'influence des formes 1INC, comment celles-ci ont-elles acquis leur /n/ obligatoire ? Il pourrait s'agir de notre suffixe relateur **ni*, d'autant plus que **-ndō** et **-ngēn** peuvent s'analyser, pour une fois, en **-n + dō**, **-n + gēn**. C'est d'ailleurs ce que suppose Codrington (1885: 313) :

the introduction of *n* before *ged* [= **gēn**, A.F.] is parallel to the same in the First exclusive in mota, **na-pane-n kamam** ['nos mains (1EXC:PL)', *que nous venons en effet d'analyser par *ni*]

Et pourtant, le triel **-ntēl** ne correspond pas à **-n + ēntēl / dētēl**, et en outre il faudrait expliquer pourquoi cette réfection, qui est complète en vürēs par exemple, n'aurait eu lieu en mwotlap qu'en un seul point du système (le "nous inclusif"). C'est donc dans cette direction qu'il faut poursuivre l'enquête : qu'avaient de particulier les formes de "nous inclusif" en question, qui leur rendît nécessaire une recomposition ?

Pour répondre à ces questions, les langues des Banks que nous avons citées jusqu'ici ne nous aident guère, puisqu'elles ont toutes connu la même réfection à cet endroit du système : ainsi, pour ne citer que le suffixe de pluriel signifiant "notre (INCL)", le mota donne **-(n)nina** = **-n+nina**¹ ; le mosina² **-(n)nin** = **-n+nin** ; le lehali **-ngen** = **-n+gen**... Cependant, certaines langues, assez proches géographiquement³, ne présentent pas cette réfection, et donnent un suffixe de forme générale [ⁿda] 'notre (INCL)'. Noter que |d| note /ⁿd/, |c| note [tʃ] :

Tableau 5.58 – *Forme indépendante vs. suffixée du "nous inclusif pluriel" dans quelques langues NCV*

<i>langue</i>	<i>pronom 1INCL</i>	<i>suffixe possessif</i>
mota	nina	-(n)nina
mwotlap	gēn	-ngēn
lehali	gen	-ngen
merlav	da, igida	-da
gog	gid	-da
lakon	get	-t
lo	da, daga	-da
raga	gida	-da
araki	nica	-ca

¹ Rappelons que toutes ces langues simplifient les groupes de géminées, en sorte qu'un [n] peut en cacher un autre /nn/.

² Noter que cette réfection est déjà relevée par Codrington, ce qui confirme que c'est bien à partir du 'nous inclusif' qu'a débuté la recomposition des suffixes personnels. Il en est de même pour le vürēs.

³ Le merlav est parlé dans les Banks, tout comme le gog et le lakon (île de Gaua) ; le lo (ou toga) est parlé aux Torres – toutes ces données sont prises à Codrington (1885), et mériteraient d'être actualisées. Le raga est parlé au nord de Pentecôte (Walsh 1995: 810).

Tous ces suffixes remontent au même étymon POc **-ⁿda* (Ross 1988)¹. Pour comprendre ce qui s'est passé dans les langues des Banks-nord, il faut d'abord calculer, en vertu des correspondances phonologiques systématiques, ce qu'aurait donné ce même suffixe s'il avait été conservé.

Or on sait² que le phonème prénasalisé POc **ⁿd/* s'est transformé en /n/ (en tous contextes) dans au moins deux langues, le mota et le mosina, mais est resté *ⁿd/* ailleurs – cf. POc **ⁿraRaQ* ‘sang’ > MTA *nara-*, MSN *nara-*, mais MTP *day* [ⁿdaj]. Ainsi, si l'on considère d'abord le mota, on peut imaginer que le suffixe **-ⁿda* a d'abord pris la forme **-na*, et se serait donc confondu avec le suffixe anaphorique de 3SG : une forme comme *na mata-na* devenait alors ambiguë, signifiant soit ‘ses yeux’ soit ‘nos yeux’. C'est sans doute la raison pour laquelle le mota a fait partie de ces langues innovantes, qui ont remplacé le suffixe hérité de **-ⁿda* par une périphrase en *-n* + pronom indépendant : *na mata-n-nina* ‘nos yeux’ éliminait l'ambiguïté. Quant à l'origine de ce *-n*, elle s'explique par la rencontre entre la consonne /n/ de **na* < **ⁿda*, et celle du suffixe relateur *-n* < **ni* : cette convergence a favorisé la création de ces formes longues, augmentées du pronom personnel indépendant.

Le mosina a connu le même phénomène, du fait de la transformation *ⁿda/* > /na/ ; la chute du /a/ final dans *mata-n* n'a rien changé au problème de l'ambiguïté de cette forme (‘ses yeux’ / ‘nos yeux’), en sorte qu'il a fallu forger un *mata-(n)nin*. Les faits du mwotlap, en revanche, ne pourraient pas être compris sans cette apocope du /a/ final. En effet, sachant que le mwotlap continue d'opposer *ⁿd/* à /n/ en position explosive, et ne neutralise cette opposition qu'en fin de syllabe, rien n'empêchait de conserver deux formes bien différenciées comme **ma-na* ‘à lui (à boire)’ et **ma-da* ‘à nous (à boire)’. Mais à partir du moment où a eu lieu l'apocope des voyelles finales posttoniques [§(a) p.86], on s'est retrouvé devant deux formes homonymes *ma-n* [man] et **ma-d* [man], avec impossibilité de les distinguer³. Autres exemples de cette double transformation phonétique (chute des posttoniques + neutralisation de l'opposition *ⁿd/-n/* en position implosive) :

- **náⁿdará-ra* ‘leur sang’ > **naⁿdra-r* > *na-nya-y*,
vs. **naⁿdára* ‘du sang’ > **naⁿdar* > *na-day* ;
- et surtout, un mot qui nous intéresse particulièrement dans ce paragraphe, le pronom indépendant ‘nous (INCL)’, PNCV⁴ **kiⁿda* > **yiⁿda* > **yiⁿd* > *yin*. On opposera cette forme de pluriel aux deux autres nombres, qui ont conservé trace du [ⁿd] : *dō/dōyō*, et *dētēl*. [cf. §(b.2) p.382]

En conséquence, une forme comme **na-mta-d* [namtan] ‘nos yeux’ devenant ambiguë face à *na-mta-n*, le mwotlap a éliminé cette ambiguïté au pluriel en créant une forme longue, augmentée du pronom indépendant, exactement comme le mota : le suffixe actuel est donc *-ngēn* [-nyɪn] = /-d+gēd/ < **-ⁿda* + *kiⁿda*, avec deux occurrences de la racine **ⁿda*, appartenant à deux époques différentes.

¹ Ce suffixe POc **-ⁿda* [‘notre (inclusif)’] n'est qu'une réécriture par Ross du **-nta* reconstruit par Lichtenberk (1985:113) ou Pawley (1972). Voir §2 p.466.

² Cf. Tryon (1976: 11).

³ Codrington (1885:313) s'étonne de ne pas rencontrer une telle forme en mwotlap : ‘for the inclusive First plural there is no other form than *ged*, though *d* would seem natural’ (!).

⁴ Cf. Clark (1985), qui pose cette forme pour le PNCV < POc **kita*.

(b.7) Paradigmes recomposés par nécessité vs. par analogie

Si l'on considère les trois nombres (non-singulier) pour ce même pronom "nous inclusif", on peut supposer que cette réfection n'a d'abord concerné que le pluriel. Les deux autres formes n'étaient pas ambiguës, puisqu'on devait avoir :

- DUEL **ná matá⁻ⁿda-rúa* > **na-mta⁻ⁿdr̥* > **na-mta-nyō* ;
- TRIEL **ná matá⁻ⁿda-tólu* > **na-mta⁻ⁿdtl* = *na-mta-ntēl*.

D'ailleurs, le triel a encore cette forme en mwotlap actuel, sans avoir subi aucune modification, ce qui prouve la vraisemblance de nos reconstructions. En ce qui concerne le duel, un témoignage nous est fourni par une langue proche de la nôtre, le lehali, qui présente bel et bien un suffixe *-nyo*, trace de cette phase du processus : *teta-nyo* 'notre sœur (à toi et moi)'. Cependant, malgré l'absence d'ambiguïté de **nyō*, le mwotlap a étendu à ce suffixe duel le même processus de réfection que pour le pluriel. Par analogie avec *-ngēn*, la forme normale **nyō* a donc été remplacée par un suffixe *-ndō* remontant à *-n* < **n* < **n*da, augmenté du pronom *dō*, forme brève de *dōyō* < **n*da-rúa. Historiquement, le /n/ et le /d/ de ce suffixe *-ndō*¹ remontent tous deux au même élément POc **n*da 'nous inclusif', tout comme le premier et le second /n/ de la forme de pluriel *-ngēn* ; seule la forme de triel est restée intouchée par cette redondance étymologique : l'élément en question n'affleure qu'une fois, dans le /n/ de *-ntēl*.

À ce propos, on pourrait tout à fait imaginer que le processus de recomposition des suffixes se poursuive au siècle prochain, et que cette forme de triel *-ntēl*, il est vrai peu transparente, donne lieu à une forme longue **ndētēl*, analogique du duel : une telle forme ferait immédiatement penser au pronom indépendant, et marquerait plus nettement encore ce suffixe comme faisant partie du paradigme des "nous inclusifs". Si ce nouveau changement n'a pas lieu comme nous le prévoyons, ce sera à cause de la seconde forme du pronom au triel *ēntēl*, forme à laquelle le suffixe *-ntēl* réussit malgré tout à faire penser. Ces faits sont rassemblés dans le tableau suivant (les formes attestées aujourd'hui sont soulignées) :

Tableau 5.59 – Évolution des suffixes possessifs "nous inclusif" aux trois nombres en mwotlap

évolution	I INC: PLURIEL	I INC: DUEL	I INC: TRIEL
phase 1	* <i>'⁻ⁿda</i>	* <i>'⁻ⁿda-rúa</i>	* <i>'⁻ⁿda-tólu</i>
phase 2	* <i>'⁻ⁿd</i> > * <i>-n</i>	* <i>'⁻ⁿdr̥</i> > * <i>-nr̥</i>	* <i>'⁻ⁿdtēl</i> > <i><u>-ntēl</u></i>
phase 3	confusion <i>-n</i> 3SG > réfection		
(1999)	* <i>-n</i> + <i>gēn</i> > <i><u>-ngēn</u></i>	→ analogie * <i>-n</i> + <i>dō</i> > <i><u>-ndō</u></i>	
futur ?			→ analogie * <i>-n</i> + <i>dētēl</i> > * <i>-ndētēl</i>

¹ En réalité, le /n/ ne s'entend jamais devant la prénasalisée /ⁿd/, et l'on n'a aucune preuve qu'il existe (!). On peut cependant supposer sa présence par analogie avec le pluriel *-ngēn* : c'est justement de cette façon qu'est apparue la forme *-ndō*.

En somme, l'évolution des suffixes de "nous inclusif" en mwotlap illustre les deux grands types de raisons différentes au changement morphologique.

- **Recomposition par nécessité** : D'abord, le premier changement vient toujours de *l'extérieur* d'un paradigme, lorsqu'un événement nouveau vient déstabiliser l'équilibre qui existait jusque là. En l'occurrence, des changements phonétiques finissent par rendre homonymes deux marques distinctes (*-n 'notre' = -n 'son'), ce qui provoque une correction à cet endroit du système, et seulement là où il y a problème.
- **Recomposition par analogie** : Dans un deuxième temps, les changements vont affecter *l'intérieur* de ce paradigme, non pas à cause d'une ambiguïté de marquage comme précédemment, mais par nécessité de *cohésion* dans ce paradigme. Dans notre cas, le premier changement qui a eu lieu sur un suffixe pluriel, et qui s'expliquait par des nécessités extérieures, a ensuite rebondi sur les suffixes des autres nombres.

Malgré les apparences, ce second motif de changement n'est pas moins important que le premier : car si la première réfection *-n → -ngēn s'explique aisément par le risque de confusion avec une autre marque, la seconde transformation *-nrō → -ndō, dont on rendait compte traditionnellement par la notion vague d'*analogie*, a surtout des motivations d'ordre **cognitif**.

En effet, dès qu'une corrélation se dessine entre deux points du système, les locuteurs cherchent immédiatement à en tirer une règle automatique de dérivation, propre à faciliter considérablement l'effort de la mémoire : ici, la forme -ngēn suggère une règle simple [*suff. possessif* = -n + *pronom personnel*]. Cette règle de dérivation peut soit échouer (du fait de la résistance des formes apprises), soit finir par s'avérer productive, sous la pression des nécessités cognitives : en mwotlap, rien ne s'opposait vraiment – sauf le poids des héritages – à constituer un nouveau suffixe de duel -ndō, et rien ne s'oppose non plus, aujourd'hui, à ce que naisse un triel *-ndētēl ; le paradigme actuel ne ferait que gagner en cohésion et en transparence.

(b.8) Conclusion

Enfin, pour revenir à notre point de départ, c'est-à-dire la présence de /n/ insérés facultativement avant certains suffixes possessifs non-singulier du mwotlap (cf. *Tableau 5.56* p.503), voici nos hypothèses. Le rôle du suffixe relateur -n (< *ni) doit être minimisé, car contrairement au vürēs ou au mosina, il n'est pas suivi des pronoms personnels proprement dits (ex. *kamyō*), mais de suffixes qui restent opaques ; ces suffixes ne peuvent pas jouer le rôle de syntagme substantival, contrairement aux pronoms. En revanche, il est probable que l'apparition de ces /n/ soit due à une recomposition analogique du système à partir des formes de "nous inclusif" -ndō, -ntēl, -ngēn : et si ces dernières comportent obligatoirement un /n/, nous avons montré que celui-ci ne remonte ni au relateur *ni, ni à l'anaphorique *ñā, mais au suffixe de "nous inclusif" *ⁿda. C'est du moins à partir de ce "nous inclusif" qu'a démarré la recomposition du système, comme en témoigne l'état de langue actuel, où ce /n/ y est déjà devenu obligatoire, contrairement aux deux autres personnes concernées ("nous exclusif" + "vous", et uniquement pour les quatre classificateurs possessifs). Si cet "infixe" /n/ se développe dans l'avenir, il faudra l'expliquer d'abord par l'analogie avec ces "nous inclusifs" (n < *ⁿda), et seulement ensuite, par l'emploi du relateur -n (n < *ni), ou encore la mise en paradigme avec la marque de 3^{ème} singulier -n (n < *ñā).

Pour comprendre les faits du mwotlap, l'examen dialectologique a montré à la fois sa puissance et ses limites : d'une part, il nous a permis de reconstituer l'évolution la plus vraisemblable possible pour le mwotlap, en nous fondant sur des faits et des changements attestés ailleurs. Mais d'autre part, les ressemblances de surface entre les langues (insertion d'un *-n-* avant les suffixes non-singuliers, à la fois en mwotlap et en vürës) auraient pu faire croire à un développement parallèle¹, alors que ces formes ressemblantes étaient en réalité dues à des évolutions distinctes. Le survol dialectologique, avant d'émettre ses conclusions, doit donc toujours se soumettre à l'examen des systèmes internes à chaque langue.

3. *Possesseur non-humain*

Les règles que nous avons indiquées plus haut [p.493] pour l'expression du possesseur au moyen de *-n* valent exclusivement, comme nous l'avons signalé, pour les possesseurs humains. Seuls ces derniers peuvent – et doivent – être cités sous la forme d'un syntagme substantival, apparaissant immédiatement à droite du suffixe 3SG *-n*. Les règles syntaxiques sont très différentes dès lors que le possesseur n'appartient pas à la classe des humains, mais renvoie, par exemple, à un animal ou un objet. Cependant, comme nous le verrons, l'enjeu principal de ce point de syntaxe mwotlap concerne les limites précises de cette catégorie "non-humain" : dans quels cas les règles sont-elles enfreintes ? Jusqu'où s'étendent ces catégories sémantiques ?

(a) *Règles d'expression du possesseur non-humain*

Tout d'abord, rappelons les principales différences de traitement syntaxique que présentent les possesseurs dits "non-humains". Lorsqu'ils sont mentionnés explicitement², ces possesseurs non-humains ne peuvent pas apparaître, normalement, sous la forme d'un syntagme substantival, mais sous celle d'un simple syntagme nominal : ceci se manifeste essentiellement par l'absence de l'article *nA-*, par ailleurs indispensable pour faire d'un nom un substantif.

(a.1) *Nom et substantif*

Rappelons, en quelques mots, que nous distinguons – à la suite de Lemaréchal (1989) – les Substantifs et les Noms [§7 p.160]. En mwotlap comme dans d'autres langues (ex. palau, tagalog, français), un lexème nominal ne peut pas, tel quel, remplir les fonctions actancielles (Sujet, Objet), par exemple, sans être préalablement transféré, au moyen d'un morphème réservé à cet effet, en une Partie du discours différente, appelée Substantif. Ainsi, alors que le nom commun *bago* 'requin' ne fait que désigner une notion qualitative générique ('être-requin'), il nécessite impérativement l'emploi de l'article substantivant *nA-* pour pouvoir renvoyer à un référent réel, à une "substance" du monde : c'est ainsi que la forme *na-bago* 'un/le/des/les requin(s)', contrairement à *bago* 'requin', devient capable de remplir la fonction syntaxique de sujet. En ce sens, et d'un point de vue strictement distributionnel, un nom propre comme *Jon*, désignant une entité réelle du monde, ne commute pas avec le *nom bago* – qu'on ne trouvera jamais dans les mêmes contextes syntaxiques que *Jon* – mais avec le *substantif* (ou syntagme substantival) *na-bago*. Le sujet de n'importe quel prédicat sera un Substantif, jamais un Nom :

¹ Cf. la citation de Codrington que nous donnons p.504.

² Le cas de la reprise anaphorique sera présenté au §(a.4) p.511.

- (77) **Jon itōk.** / **Na-bago itōk.** / * *Bago itōk.*
 John bien ART-requin bien requin bien
 ‘John va bien.’ / ‘Le(s) requin(s) c'est bon.’ / * *Requin est bon.*

Inversement, les Noms en mwotlap ne sont guère compatibles qu'avec une seule fonction syntaxique, celle de déterminant d'un autre nom ou d'un substantif, *i.e.* épithète.

(a.2) Contact de deux radicaux

Or, c'est précisément sous la forme de Noms (sans article), et jamais sous forme de Substantifs, que sont mentionnés les possesseurs non-humains. Comparons les deux syntagmes possessifs suivants, dont les deux possesseurs sont de type différent :

- (78) **nē-lwo-n na-myanag** / ?? *nē-lwo mayanag*
 ART-dent-3SG ART-chef ART-dent chef
lit. la dent-de **lui le** chef = ‘une (les) dent(s) de (du) chef’
- (78)' **nē-lwo bago** / * *nē-lwo-n na-bago*
 ART-dent requin ART-dent-3SG ART-requin
lit. la dent-de requin = ‘une (les) dent(s) de(s) requin(s)’

Comme on le voit, la différence de traitement entre les possesseurs humains [(78)] et non-humains [(78)'] est double : premièrement, seuls les humains se présentent sous la forme d'un syntagme substantival – de forme identique à celle qu'aurait un Sujet, par exemple – alors que les non-humains ne se présentent que sous la forme d'un nom sans article, en fonction de déterminant du nom qui précède.

Deuxièmement, seuls les humains sont accompagnés du suffixe de 3SG **-n**, ici dans son emploi de relateur – alors que les possesseurs non-humains sont exclusivement compatibles avec la **forme nue du nom possessible**. Cette dernière correspond morphologiquement, en synchronie du moins, au radical nu, dépourvu de tout suffixe¹ : *mte*~ ‘œil’ donne **na-mte**, *lĒwo*~ ‘dent’ donne **nē-lwo**, etc. Cette forme nue est d'ailleurs le seul et unique cas où les noms obligatoirement possédés (inaliénables) apparaissent sans aucun suffixe possessif ; et encore, ceci ne signifie pas que ces noms soient devenus syntaxiquement "indépendants", car cette forme nue du nom possessible est **obligatoirement suivie d'un nom** désignant le possesseur (non-humain), sans exception possible : ainsi, on n'a jamais **nē-lwo* tout seul², fût-ce pour désigner ‘une dent’ sans possesseur précis [§4 p.523].

Par conséquent, l'expression du possesseur non-humain, pour ainsi dire, consiste à *mettre en contact deux radicaux nus* : le premier nom est "nu" dans le sens où il ne présente aucun suffixe (forme nue **nē-lwo**), le second est "nu" dans la mesure où il est dépourvu de préfixe (ex. *bago*, absence de l'article **nA-**). S'il n'est pas besoin de relateur entre ces deux noms,

¹ Cette forme a été présentée du point de vue morphologique, au §2 p.469.

² Ceci est vrai pour tous les noms inaliénables, qui sont obligatoirement suivis d'une marque de possesseur (d'où notre symbole ~). Cependant, seuls les radicaux en **-o**~ peuvent être frappés d'un astérisque, car tous les autres radicaux posent un problème d'homonymie du fait du suffixe *zéro* de 2SG : ex. **na-mte**, forme non-suffixée pour ‘œil’, peut également se trouver seule, mais cette fois avec la valeur de 2SG ‘ton œil’ (suffixe *zéro* : **na-mte** + Ø → **na-mte**). De même pour les noms en **-i**~ [*ni-qti* ‘ta tête / la tête de (+N non-hum)'], ou en **-ē**~ [*na-taybē* ‘ton corps / le corps de (+N non-hum)']. En pratique, la *forme nue* ne s'oppose à la forme 2SG que pour les radicaux en **-o**~ [*na-ngo* ‘visage-de (+N non-hum)'] ≠ **na-ngē** ‘ton visage’].

c'est, bien entendu, parce que la relationalité du premier nom est inscrite dans sa forme même, s'agissant d'un nom inaliénable ; le cas sera fort différent pour les noms (possédés) aliénables, pour lesquels le codage du possesseur passe principalement par le relateur¹ *ne*.

(a.3) Morphogénèse de préfixes dérivatifs

Au passage, on notera que cette juxtaposition de deux radicaux "nus" est propice à la création de processus dérivatifs productifs. C'est ainsi que certains noms inaliénables, en contact avec des radicaux non-humains, ont fini par se morphologiser en préfixes de dérivation. Ce passage d'un statut syntaxique (*nom* inaliénable mais autonome) à un autre statut (*préfixe*) peut être prouvé par une différence d'intégration morphologique au nom qui suit. Ainsi, on a d'un côté le NOM inaliénable *yo~* 'feuille-de', qui forme un *mot phonologique* différent du suivant – cf. la resyllabification de VTEL 'banane' en *vetel*, avec insertion vocalique² :

- (79) **na-yo vetel** 'feuille de bananier'
ART-feuille bananier

De l'autre côté, on observe que la même racine fournit, en mwotlap, un PRÉFIXE DÉRIVATIF *yo-* de même signification, qui forme un seul mot morphologique avec le suivant : on observe ici l'absence de resyllabification du radical de *mtig* 'cocotier' (on attendait *na-yo mtig*, remplacé par le dérivé *na-yo-mtig*) :

- (79)' **na-yo-mtig** 'feuille de cocotier, palme de coco'
ART-feuille-cocotier

Le statut nominal de *yo~* en (79) est prouvé par la possibilité d'une anaphore sur le possesseur : *na-yo-n* 'sa feuille' ; ceci est impossible en (79)', où l'on doit reprendre l'ensemble du mot (*na-yo-mtig nan* 'sa palme-de-coco' / **na-yo-n* 'sa feuille').

Un autre exemple d'une telle morphologisation est le nom *mte~* 'œil'. Outre son sens propre (*na-mte mat* 'les yeux du serpent'), ce nom connaît des emplois métaphoriques divers, une partie de ces emplois étant associée au sème 'orifice, ouverture' / 'bouchon, couvercle'. Cette signification concerne d'abord le NOM lui-même : *na-mte botel* 'le bouchon de la bouteille', syntagme qui peut tout à fait être repris au moyen d'un anaphorique sur le possesseur – *na-mta-n* 'son œil / son bouchon, son couvercle' – ce qui prouve que *mte~* y joue encore le rôle d'un nom, tête du syntagme. Par ailleurs, cet emploi du nom *mte~* s'est systématisé, en même temps que cette racine devenait un préfixe de dérivation *mte-*, avec le sens 'orifice, ouverture'. On obtient ainsi les dérivés *na-mte-mlō* 'trou, percement' ; *na-mte-hal* 'chemin' ; *na-mte-ēm* 'porte (*lit.* ouverture de la maison)', etc. Ce qui prouve qu'on est en présence d'un préfixe *mte-*, et non plus d'un nom *mte~*, c'est d'une part l'intégration morphologique de ces noms – on n'a pas **na-mte mlōlō* – et d'autre part, l'impossibilité de reprendre le possesseur par anaphore : *na-mte-ēm* 'la porte' n'est jamais repris sous la forme **na-mta-n* ('son ouverture'), mais *na-mte-ēm nan* ('la porte en question').

¹ Ce relateur a été présenté au §3 p.193 ; il sera évoqué à nouveau dans l'étude de la possession indirecte et des Classificateurs possessifs, §(b) p.573.

² Sur ce point, voir §(b.2) p.80.

On trouve d'autres exemples semblables à ceux-ci¹, comme celui du nom *kye~* / préfixe *kye-*, ou de la préposition *sili~* / préfixe *sili-*². Tous ont pour point commun, selon nous, d'avoir morphologisé un emploi fréquent d'un nom inaliénable avec possesseur non-humain, autrement dit un schéma

<Nom N_i possédé (non-suffixé) + Nom N_j possesseur (non-préfixé)>

sous la forme d'un procédé de préfixation

<Préfixe P_i + Radical nominal N_j >.

(a.4) Possesseur non-humain et reprise anaphorique

Si l'on revient à notre présentation des caractéristiques syntaxiques liées aux possesseurs non-humains, on notera que nous avons essentiellement mentionné, jusqu'à présent, les règles relatives à la mention explicite du possesseur au sein même du syntagme. C'est ainsi que l'on pouvait le mieux opposer les deux types de possesseurs (humain/ non-humain), dans des syntagmes complexes du genre /le X de Y/ : 'les dents du chef' (78) *nē-lwo-n na-myanag* ne se traduit pas du tout de la même façon que 'les dents du requin' (78) *nē-lwo bago*.

Dans le cas particulier de la reprise anaphorique, de type /son X/, on constate que la distinction entre possesseurs ± humains est neutralisée : que le possesseur soit humain ou non, les règles de la reprise anaphorique sont exactement les mêmes. Ainsi, 'ses dents' se traduira de la même façon (*nē-lwo-n*) en mwotlap, qu'il s'agisse des dents du chef ou de celles du requin (cf. *Tableau 5.60* ci-dessous). Ce point est intéressant, car il va à l'encontre de la fréquente distinction que fait le mwotlap entre les deux types de possesseurs. Pour mémoire, il est instructif de constater qu'une langue très voisine, le *mosina*, traite différemment humains et non-humains dans le cas de la reprise anaphorique (cf. *Tableau 5.62*), là où le mwotlap semble les confondre³.

Tableau 5.60 – Possesseur humain vs. non-humain, explicite vs. anaphorisé (mwotlap)

Y = possesseur	Y [+hum] 'chef'	Y [-hum] 'requin'
<i>Y explicite</i> : 'les yeux de Y'	na-mta -n na-myanag	na-mte bago
<i>Y anaphorisé</i> : 'ses yeux'	na-mta -n	na-mta -n

¹ Françoise Rivierre (Ozanne-Rivierre 1991) cite des phénomènes analogues dans plusieurs langues de Nouvelle-Calédonie.

² Cf. n.1 p.438. En revanche, il ne faut pas mettre dans la même catégorie certains préfixes dérivatifs qui ont, eux aussi, leur doublet chez les noms inaliénables, mais qui ne peuvent pas en être dérivés. On reconnaît ces préfixes au fait qu'ils se terminent non par une voyelle (cf. *mte-*, *yo-*), mais par une consonne : ce sont les préfixes *qēt-* 'tête' [cf. *qti~*], *vin-* 'peau' [cf. *vni~*], *lol-* 'for intérieur' [cf. *lo~*], et même *mat-* 'œil' [cf. *mte~*, et l'autre préfixe *mte-* 'ouverture']. Ces préfixes dérivatifs seront évoqués au §(c.2) p.541 [*Tableau 5.61*].

³ Le *mosina* utilise, pour référer anaphoriquement à un possesseur non-humain, un suffixe *-gi*, qui n'est pas tout à fait inconnu du mwotlap : cf. *Tableau 5.62* p.512. Ce suffixe proviendrait, selon Hooper (1985: 143), de POc **qi*, mais ce point est discutable.

Tableau 5.62 – Possesseur humain vs. non-humain, explicite vs. anaphorisé (mosina)

Y = possesseur	Y [+hum] 'chef'	Y [-hum] 'requin'
<i>Y explicite</i> : 'les yeux de Y'	o mata -n e maranag	o mete pogo
<i>Y anaphorisé</i> : 'ses yeux'	o mata -n	o mete -gi

(a.5) Possesseur non-humain et neutralisation du nombre

Concernant la reprise anaphorique du possesseur au moyen d'un suffixe de 3^{ème} pers., nous venons de montrer que le mwotlap –contrairement au mosina, par exemple– traite de la même façon possesseurs humains et non-humains. Nous voudrions cependant nuancer cette idée, pour une raison : alors que la reprise anaphorique d'un possesseur humain est toujours sensible au nombre du référent (SG/DU/TR/PL), celle d'un possesseur non-humain implique normalement une *neutralisation du nombre*, au profit de la marque de singulier.

Ainsi, un possesseur *humain* référentiellement multiple sera nécessairement anaphorisé au moyen du suffixe de pluriel (suf. **-y** 'à eux'), à l'exclusion du **-n** de singulier ; c'est ce que montrait le *Tableau 5.49* p.496 :

- (73) **na-ha-N** [**ige susu**] / **na-ha-Y** / ***na-ha-N**
 ART-nom-3SG H:PL petit² ART-nom-3PL
 'le(s) nom(s) des enfants' / 'leur(s) nom(s)' / **son nom*

En revanche, un possesseur *non-humain* ne peut normalement pas être repris par un autre anaphorique que le **-n** du singulier, y compris lorsque son référent est clairement multiple :

- (80) **Nō-mōmō te-le-naw en, woqse ha-N!**
 ART-poisson de-dans-mer COÉ bcp.de nom-3SG
lit. le poisson de la mer, ses noms sont nombreux !
 = 'Les poissons de la mer, ils ont beaucoup de noms (différents) !'

On n'entend guère d'anaphorique non-singulier (DU/TR/PL) pour un tel possesseur [-hum] :

- (80)' ? **Nō-mōmō te-le-naw en, woqse ha-Y!**
 ART-poisson de-dans-mer COÉ bcp.de nom-3PL
 ? *lit.* le poisson de la mer, leurs noms sont nombreux !

Un corollaire de cette règle consistera à dire qu'une forme comme **na-ha-n** peut renvoyer tantôt à un possesseur humain ('son nom'), tantôt à un possesseur non-humain, animal ou objet ('son nom' / 'leurs noms') ; alors qu'une forme à suffixe non-singulier comme **na-ha-y** ('leurs noms') ne pourra jamais renvoyer qu'à un groupe d'humains¹.

Ce comportement des possesseurs non-humains en reprise anaphorique n'a rien pour étonner, car il s'inscrit dans la logique générale de la grammaire mwotlap, celle de la neutralisation des oppositions de nombre (au profit du singulier) pour les référents non-humains [§1 p.360]. Ce point méritait d'être signalé, afin de nuancer la conclusion qu'on

¹ Il serait excessif de dire, cependant, que ce cas ne se rencontre jamais. Ainsi, certains possesseurs non-humains, en particulier lorsqu'il s'agit d'animaux plutôt individués – ou carrément anthropomorphisés, comme dans certains contes – entraînent parfois un accord au pluriel : ils sont alors traités comme des humains. Cf. le §"Des animaux anthropomorphisés ?" p.518.

pourrait tirer hâtivement du *Tableau 5.60* (p.511), que possesseurs humains et non-humains sont traités exactement de la même façon dans le cas de la reprise anaphorique. En réalité, s'il est vrai que le mwotlap –contrairement, donc, au mosina– marque l'anaphore du possesseur par le même jeu de morphèmes dans tous les cas (cf. *na-mta-n*), néanmoins l'opposition fondamentale que cette langue dresse entre les humains et les non-humains, continue à se manifester dans le codage du nombre.

(b) Précision de la frontière humain / non-humain

(b.1) Critères syntaxiques vs. sémantiques

Le marquage du possesseur est un lieu stratégique de la grammaire du mwotlap, en ce sens que c'est un des contextes où se révèle le plus clairement, en particulier, l'opposition entre deux grandes classes de noms en mwotlap, les "humains" et les "non-humains". Les autres contextes syntaxiques où affleure cette distinction sont principalement : le marquage du *nombre grammatical* ; le caractère obligatoire ou non de l'article *na-* ; la compatibilité avec le préfixe *bE-* 'pour' ; la compatibilité avec l'anaphore zéro.

Néanmoins, il faut bien noter que ces deux classes de noms ne sont pas données par avance, et qu'elles n'apparaissent à l'observateur qu'à travers, précisément, ces règles de comportement syntaxique. Pour le linguiste, le critère objectif qui permet de définir ces deux classes n'est pas la possession de tel ou tel sème (ici, le sème "humain"), mais le traitement grammatical de chaque unité. En l'occurrence, il s'agit d'observer le fait suivant : lorsqu'ils ont la fonction de *possesseur* d'un nom suffixable, certains noms sont précédés du suffixe de 3SG *-n*, tandis que l'ensemble des autres sont précédés de la forme nue du nom possessible. Cette opposition syntaxique correspond presque parfaitement (> 95 % du corpus) à un contraste sémantique humains *vs.* non-humains, si bien que nous désignerons chacune des tournures syntaxiques, respectivement, comme *possesseur de type humain vs. possesseur de type non-humain*.

Les *possesseurs humains* incluent tous les hommes, y compris les enfants et les bébés ; le Dieu chrétien (*Yatmangēn*) est traité comme humain, mais guère les esprits des morts (*na-tmat*), qui sont pourtant des êtres tout à fait anthropomorphisés dans la culture mwotlap, à la manière de nos revenants. Les *possesseurs non-humains* incluent normalement tout le reste, c'est-à-dire : les esprits des morts ; les animaux, grands ou petits, individualisés ou non ; les végétaux ; les objets divers ; les abstractions.

Il existe cependant des exceptions dans les deux sens, c'est-à-dire des noms sémantiquement humains mais traités comme non-humains, et inversement. Ces exceptions sont parfois régulières : tel lexème nominal n'apparaît *jamais* dans la catégorie où, selon le critère d'humanité, il aurait dû figurer – mais le plus souvent intermittentes : tel nom se rencontre tantôt traité comme humain, tantôt comme non-humain.

(b.2) Humains traités comme non-humains

Nous verrons d'abord le premier cas d'exceptions : les noms humains traités grammaticalement comme s'ils étaient non-humains, c'est-à-dire précédés de la forme nue du nom possédé, au lieu de la forme 3SG en *-n*. La principale raison est une question de référentialité du possesseur.

1. Possesseur non-référentiel

Lorsqu'un possesseur est non-référentiel, il est normalement traité comme "non-humain". La première conséquence de cette règle, est que le marquage en référentialité est neutralisé pour les possesseurs qui sont déjà sémantiquement non-humains (ex. animal ou chose). C'est ce qu'on constate avec un nom inaliénable comme **nē-lwo**~ 'dent' :

- (14)' **nē-lwo** **qo** 1. [référentiel] 'la/les dent(s) du cochon'
 ART-dent.de cochon 2. [non-référentiel] 'une/des dent(s)-de-cochon'

– mais aussi avec un nom aliénable comme **na-mlas** 'mâchoire', associé au relateur **ne** :

- (81) **na-mlas** **ne qo** 1. [référentiel] 'la mâchoire du cochon'
 ART-mâchoire de cochon 2. [non-référentiel] 'une mâchoire-de-cochon'

En revanche, si le possesseur est humain, le critère de référentialité devient pertinent pour distinguer deux cas de figure. Si ce possesseur est référentiel, il sera construit selon la structure que nous avons étiquetée "humaine", caractérisée par le suffixe **-n** :

- (82) **na-mta-n** **misis** **nōnōm** 'les yeux de ta dame'
 ART-yeux-3SG dame ta (= femme blanche / femme élégante)
 *na-mte misis nōnōm
- (83) **na-tno-n** **welan** **Apēt** 'la place (siège...) du chef Apēt'
 ART-place-3SG chef nom
 *na-tno welan Apēt

Mais si le possesseur est non-référentiel, *i.e.* représente une occurrence quelconque de la notion nominale, alors il sera construit comme un "non-humain", avec la forme nue du nom possédé :

- (82)' **na-mte** **misis** 'des yeux de dame (de femme blanche)'
 ART-yeux dame
- (83)' **na-tno** **welan** 'un siège de chef, un trône'
 ART-place chef

On observe le même contraste pour les noms aliénables, entre la construction pleine, avec Classificateur **no**~ (possesseur référentiel), et la construction "non-humaine", avec relateur **ne** (possesseur non-référentiel) :

- (84) **nē-qētēwtēw** **no-n** **welan** 'la canne du chef'
 ART-canne CPGén-3SG chef
- (84)' **nē-qētēwtēw** **ne** **welan** 'une canne de chef, un sceptre'
 ART-canne de chef

En conséquence, la catégorie "possesseur humain" que nous avons jusqu'ici utilisée, doit être affinée davantage : en réalité, les structures morphosyntaxiques du mwotlap accordent un traitement particulier (présence du suffixe **-n**, etc.) aux **possesseurs humains référentiels** (quel qu'en soit le nombre), et traitent de façon homogène, par ailleurs, tous les autres types de possesseurs, qu'ils soient [+hum, -réf], [-hum, -réf] ou [-hum, +réf]¹. La

¹ Malcolm Ross, dans la reconstruction qu'il propose pour les syntagmes possessifs en POc (Ross 1998 a:

réunion des traits [+hum] et [+réf] dans une seule et même structure n'a, typologiquement, rien d'étonnant¹ : ces deux traits sémantiques se trouvent du même côté d'une échelle d'*individuation*², pointant vers un référent prototypiquement individué.

2. Trois noms paradoxaux : *femme, homme, personne*

Malgré la limpidité de la situation que nous venons de décrire, il faut constater qu'elle souffre un certain nombre d'exceptions. Ainsi, en contradiction avec les énoncés (82) et (83), on observe parfois que des possesseurs sémantiquement [+hum] sont traités comme "non-humains", alors même qu'ils sont manifestement référentiels.

Si, en (82), on remplace *misis nōnōm* 'ta dame' par *na-lqōvēn nōnōm* 'ta femme', on obtient régulièrement une tournure [+hum, +réf], dans laquelle le suffixe relateur *-n* est bien suivi par un syntagme substantival :

- (85) **na-mta-n** **na-lqōvēn** **nōnōm** 'les yeux de ta femme'
 ART-yeux-3SG ART-femme ta

Et pourtant, il n'est pas rare d'entendre dans ce cas, une structure où le possesseur 'femme' est codé comme "non-humain", alors même qu'il est humain et référentiel :

- (85) **na-mte** **lōqōvēn** **nōnōm** 'les yeux de ta femme'
 ART-yeux femme ta *lit.* des yeux-de-femme à toi

Or, de façon remarquable, il semble que ces exceptions ne concernent essentiellement que trois noms communs "paradoxaux", à savoir *lqōvēn* 'femme', *tāman* 'homme', et *et* 'individu, personne'. Les deux énoncés suivants illustrent le même paradoxe chez ces deux derniers noms :

- (86) **Nēk** **n-ēglal** **na-he** **tāman** **nan ?**
 2SG STA-savoir ART-nom homme ASSO
 'Et tu connais le *nom de l'homme* en question ?'

- (87) **Kē** **ni-bus** **van** **le-wyē** **et** **mey a** **no-gom** **en.**
 3SG AO-crachoter ITIF LOC-front personne REL SUB STA-malade COÉ
 'Alors (*le guérisseur*) crachote sur le *front de la personne* qui est malade.'

Le caractère référentiel – et même défini – du possesseur ne fait pourtant aucun doute : il est confirmé par *nōnōm* en (85), par la marque d'anaphore associative *nan* en (86), et par la relative restrictive <*mey a... en*> en (87).

D'autre part, le caractère paradoxal de ces trois noms apparaît encore mieux si l'on remplace, dans ces deux phrases, 'homme' et 'personne' par un nom humain au comporte-

249), distingue effectivement "specific possessor" et "non-specific possessor". Malheureusement, pour toutes les langues qu'il cite, il ne donne comme exemple de "specific" que des humains (femme, homme...), et comme exemple de "non-specific" que des non-humains (cochon, cocotier...) – en sorte qu'il est impossible de savoir si ces langues, et en particulier le POc selon Ross, se comportent ou non comme le mwotlap.

¹ On pense par exemple au *marquage différentiel de l'objet* dans certaines langues (Lazard 1994), comme l'espagnol qui réserve la préposition *a* aux objets [+hum, +réf] ; ces faits sont assez connus pour ne pas être détaillés ici.

² "La notion d'individuation subsume (...) les catégories de définitude et d'humanité" (Lazard 1994: 203; cf. Lazard 1984: 283). Voir aussi §(e) p.365.

ment régulier, par exemple *wōlōmgep* ‘jeune homme’. On constate alors l'impossibilité d'un traitement syntaxique de type "non-humain", et le suffixe relateur *-n* redevient obligatoire¹ :

- (86) **Nēk n-ēglal na-ha-N (* ... na-he) wōlōmgep nan ?**
 2SG STA-savoir ART-nom-3SG garçon ASSO
 ‘Et tu connais le *nom du garçon* en question ?’
- (87) **... le-wye-N (* ... le-wyē) wōlōmgep ...**
 ... LOC-front-3SG garçon
 ‘... sur le *front du garçon* ...’

Le *Tableau 5.64* résume le paradoxe dont il est question.

Tableau 5.64 – *Traitement syntaxique exceptionnel de certains noms humains en position de possesseur référentiel*

	TRAITEMENT NON-HUMAIN	TRAITEMENT HUMAIN
<i>possesseur non-humain</i>	na-mte m̄mat ‘les yeux du serpent’	* <i>na-mta -N na-m̄mat</i>
<i>possesseur humain régulier</i>	* <i>na-mte mayanag</i>	na-mta -N na-myanag ‘les yeux du chef’
<i>possesseur humain irrégulier</i> : ‘femme’	na-mte lōqōvēn ‘les yeux de la femme’	na-mta -N na-lqōvēn ‘les yeux de la femme’

3. Des hyperonymes prototypiquement génériques

S'il est vrai que ces trois noms ‘femme’, ‘homme’, ‘personne’ sont bel et bien des exceptions, celles-ci semblent pouvoir s'expliquer. Premièrement, on se rappellera que nous avons déjà identifié ces trois termes comme exceptionnels : en effet, ce sont les seuls lexèmes à référent humain, qui se comportent syntaxiquement comme des *noms* et non comme des *substantifs* [§(c) p.161], *i.e.* ont besoin de l'article *nA-* pour former un syntagme actanciel viable. En somme, on vient de définir deux critères syntaxiques –le marquage comme possesseur *et* comme substantif– permettant de considérer les trois noms *lqōvēn*, *t̄man*, et *et* comme des exceptions au principe général, en mwotlap, de la distinction syntaxique entre noms à référents humain *vs.* non-humain. En effet, malgré leur signification lexicale [+hum], ces trois noms se comportent largement² comme s'ils étaient [-hum].

Ceci est dû, sans aucun doute, à leur caractère typiquement hyperonymique : alors que la plupart des noms [+hum] désignent typiquement – mais pas toujours – des personnes réelles et individuées (chef, docteur, fille, oncle...), les trois noms ‘femme’, ‘homme’ et ‘personne’

¹ L'absence d'article sur *wōlōmgep* est tout à fait normale, et n'empêche pas que celui-ci soit bel et bien traité en humain (cf. le suffixe *-n*) : ce point a été signalé p.493.

² Mais pas complètement. En particulier, alors que les non-humains ignorent la distinction de **nombre**, les deux noms *lqōvēn* et *t̄man* remplacent leur article *nA-* du singulier, par les marques de nombre (duel *yoge*, etc.) réservées aux humains : *na-lqōvēn* ‘une/la femme (SG)’, *ige lōqōvēn* ‘les femmes (PL)’. En revanche, *et* ‘personne’ *commute* avec cet article : *n-et* ‘quelqu'un’, PL *ige* ‘les gens’. Ainsi, en ayant exclusivement la forme de singulier, *et* est le seul nom humain qui se comporte vraiment comme [-hum].

sont **typiquement** employés dans des tournures **non-référentielles**, voire purement qualitatives, sans individuation particulière¹ :

- (88) **na-taqmē et** 'un / le corps humain [*opp.* corps d'un animal]
 ART-corps personne
- (89) **na-he lōqōvēn** 'un nom de femme, un nom féminin'
 ART-nom femme

En outre, ce sont ces mêmes hyperonymes qui se retrouvent exploités, on le verra, dès lors qu'il s'agit d'utiliser un nom inaliénable sans possesseur particulier [§4 p.523] :

- (90) **No ma-yap na-ngo et.** / *... *na-ngo.*
 ISG PFT-écrire ART-visage personne
 'J'ai dessiné un visage [*lit.* le visage d'une personne]'

Dans la réalité du discours, en français comme en mwotlap, des syntagmes comme "le X de la femme" ou "le X de l'homme" sont plutôt étranges, et en tout cas très rares – on ne doit pas se laisser tromper par leur omniprésence dans les travaux des grammairiens, qui les choisissent pour leur simplicité. Au singulier, ces noms *homme*, *femme* sont bien plus souvent utilisés dans un emploi générique [*un nom de femme* ; *un corps d'homme*] que référentiel [? *la maison de l'homme* ; ? *le stylo de la femme*] ; dans ce dernier cas, on préfère toujours citer le nom de la personne, ou l'identifier par un nom de parenté, l'affubler d'un déictique, etc. C'est là, en tout cas, la seule explication plausible au fait que le mwotlap traite à part ces trois noms, comme étant *a priori* génériques.

Il semble qu'il faille parler d'une pression fonctionnelle, liée à une forte fréquence dans le discours² : alors qu'un nom comme 'oncle' sera typiquement employé référentiellement pour désigner une personne précise, les trois noms incriminés ici se rencontrent souvent sans référent précis, employés moins pour rattacher le possédé à un possesseur, que pour qualifier le nom qui précède, à la manière d'une épithète. La haute fréquence de cette tournure non-référentielle aura apparemment "contaminé" ces trois noms, au point qu'ils soient souvent marqués comme [-*réf*] alors même qu'ils désignent un possesseur [+*réf*].

De façon inattendue, nous avons rencontré le même type de paradoxe en étudiant une autre langue du Vanuatu, pourtant assez éloignée du mwotlap : l'araki. Dans cette langue, le nom *racu* 'homme, personne' se comporte, dans la syntaxe de la transitivité et du nombre, comme un non-humain. Nous nous permettons de reproduire la conclusion que nous proposons à l'analyse de ce phénomène, étonnamment parallèle aux faits du mwotlap :

Despite the paradox, one can figure out the reason why the generic word for 'man, person' tends to be coded grammatically as non-human. Its generic value puts it on the same level –cognitively speaking– as other generic nouns, which have non-human reference ('person' ≠ 'plant' ≠ 'place'...): this is why it is treated like an 'ordinary' noun. Conversely, most of the other nouns referring to humans are automatically placed in a mental paradigm referring to humans: e.g. **puá** 'Mum' is

¹ Cf. la traduction par un adjectif 'humain', 'féminin'. Nous avons déjà observé que le nom *et* 'personne' était principalement employé dans des tournures non-référentielles et/ou indéfinies, avec une signification proche du *on* français : cf. §1 p.340.

² Nous avons recouru à une explication similaire, notamment, pour rendre compte de la diffusion des termes de parenté *appellatifs*, au détriment des *désignatifs* : cf. §(b.2) p.456.

connected to **ta** ‘Dad’ and to all other kin terms, **moli** ‘chief’ designates a function in society; hence their great ability to be distinguished – cognitively and syntactically – from non-human terms

(François à paraître a)

(b.3) Non-humains traités comme humains

Nous venons de traiter d'un type d'exceptions, les noms à référents humains qui fonctionnent syntaxiquement, lorsqu'ils sont en position de possesseur, comme des non-humains. Ce cas de figure nous a permis de souligner la pertinence du trait de référentialité dans l'expression syntaxique du possesseur ; nous avons également mis à jour le comportement inattendu de trois noms à valeur hyperonymique.

Nous allons voir maintenant le cas de figure inverse, des noms [-hum] qui, au lieu d'être précédés de la forme nue du nom possédé, comme on pouvait s'y attendre, sont exceptionnellement annoncés par la marque de 3SG **-n**. En réalité, ces exceptions sont de deux sortes :

- tout en étant [-hum], le **possesseur** est animé (ex. grand animal, esprit), en sorte qu'il est traité parfois (quoique rarement) comme un humain – il est "anthropomorphisé" : ex. **na-yño-n no-qa** ‘la patte du cochon’ ;
- même si le possesseur est parfaitement inanimé, la **relation** XrY est sémantiquement assimilée (métaphoriquement) à une relation prototypiquement humaine, en sorte que le syntagme possessif est marqué comme s'il s'agissait d'humains : ex. **ēthē-n nō-yōpdēge** ‘le cousin du pandanus’.

Le point commun de ces deux exceptions, est qu'elles correspondent à chaque fois à une sorte d'anthropomorphisation de la relation XrY, qui se trouve, par conséquent, codée selon les règles des noms humains. Leur différence réside dans la source de cette humanisation des objets : dans le premier cas, elle est due à la nature de l'objet possesseur, qui est directement assimilé à une personne (cf. ‘cochon’ souligné) ; dans le second cas, elle est due à la nature de l'objet possédé – ou plus exactement, à la nature de la relation XrY elle-même (cf. ‘cousin’). Nous allons examiner ces deux points successivement.

1. Des animaux anthropomorphisés ?

D'une part, lorsque le possesseur est un grand animal, et plus généralement lorsqu'on peut le concevoir à la manière d'un humain, il est parfois possible – mais jamais obligatoire – de le traiter grammaticalement comme un humain, à condition que ce possesseur soit référentiel / individué. Ainsi, à côté de la tournure normale :

- (91) **na-yño qo** ‘un pied de cochon (un jambon) /
ART-jambe cochon le(s) pied(s) du cochon’

on entend parfois une tournure "anthropomorphique" (refusée cependant par plusieurs locuteurs), en réalité sans grande différence de sens avec la précédente :

- (91)' ? **na-yño-N NO-qa** ‘le(s) pied(s) du cochon’
ART-jambe-3SG ART-cochon

La possibilité de l'énoncé précédent ne s'explique pas seulement par le fait que le cochon est un grand mammifère, qui peut évoquer physiquement l'être humain (!) – du moins plus nettement qu'un oiseau ou un poisson ; cette tournure est aussi rendue possible par le fait

que cet animal occupe une place importante dans l'économie de cette société d'éleveurs, dans laquelle chaque maison, en moyenne, possède un cochon. Même si le référent dont il est question en (91)' n'est pas forcément celui de la maison, ce statut particulier que reçoit l'animal dans la culture locale, lui confère cette caractéristique cognitive, si l'on veut, d'être *a priori* individué, et donc susceptible d'être traité comme un humain. En revanche, un oiseau, si grand soit-il, ou un requin (*bago*), malgré sa grande taille et sa force individuelle, ne réunissent pas les conditions adéquates pour être traités comme en (91)' : car contrairement à un cochon domestique, que l'on peut éventuellement distinguer de ses congénères, un requin ne sera jamais qu'un représentant quelconque, non-individué, d'une espèce animale ; aussi n'aura-t-on guère de syntagme comme

- (92) ?? *na-glo-N* *NA-bago* 'la queue du requin'
 ART-queue-3SG ART-requin

car les requins, à Mwotlap, ne sont pas individués / individualisés.

En réalité, il existe un cas où (92) devient possible – quoique toujours facultatif : c'est le cas des contes merveilleux, où les animaux sont précisément anthropomorphisés. Par exemple, dans le conte du *Requin bienfaiteur* – personnage qui parle, pense, agit comme un homme – on rencontre souvent des structures possessives comme (92), où le requin est traité comme un possesseur humain¹. L'effet est assez comparable à la majuscule du français écrit, et qui permet d'opposer *la queue du renard* (possesseur référentiel mais non individualisé) de *la queue de Renart* (personnage connu et nettement anthropomorphisé). On retrouve ce cas de figure non plus dans un conte, mais dans une chanson, lorsque le personnage apparaît, encore une fois, singularisé comme un humain :

- (93) **Nok so se na-ha-N NA-gop tig tō a Woyolah**
 ISG PRSP chanter ART-chanson-3SG ART-héron debout PRST LOC W.
 'Je vais chanter la chanson *de Héron*, "dressé sur la plage de Woyolah".'

En revanche, on peut tout à fait imaginer une autre chanson dédiée au même animal, mais cette fois en tant qu'espèce : on chante alors les louanges non plus d'un Héron en particulier, mais de ce bel oiseau qu'est le héron, au long bec emmanché d'un long cou... Dans ce cas-là, on n'aura plus le même traitement syntaxique de la possession, et notre oiseau redeviendra ce qu'il a toujours été, le représentant quelconque – non individué – de toute une espèce animale. On retrouve alors, régulièrement, la tournure à possesseur "non-humain" :

- (93)' **Nok so se na-he gop.**
 ISG PRSP chanter ART-chanson héron
 'Je vais chanter la chanson [=les louanges] du héron / des hérons.'

2. Des relations prototypiquement humaines

Bien entendu, la possibilité d'anthropomorphisation dont nous avons parlé dans le paragraphe précédent, et qui est liée à la saillance particulière du trait [+individué], est réservée à certains grands animaux, et à eux seuls² : elle ne concerne ni les petits animaux

¹ Voir aussi l'ex.(176) p.573.

² Dans notre corpus, les revenants ou esprits des morts (*na-tmat*) sont le plus souvent traités comme non-humains, malgré les analogies très nettes avec les hommes. Il y a là, manifestement, une frontière qu'il ne faut pas franchir !

formellement l'aspect métaphorique de tels énoncés. Or le mwotlap, lorsqu'il emploie de telles tournures, continue à traiter syntaxiquement cette relation comme si elle mettait en jeu des êtres humains, alors même qu'il s'agit d'inanimés : le **-n** de 3SG (suffixé au nom possédé) garde la trace, pour ainsi dire, de l'origine "anthropomorphique" de cette métaphore. Le nom de parenté – typiquement humain – que l'on rencontre dans ces tournures imagées est *ithi*~ 'frère ou sœur, germain (de même sexe)'. Ainsi, on exprimera la similarité entre deux types d'arbres, en disant qu'ils sont "frères" :

- (96) **Na-māmle, ēthē-N NŌ-mōmōg.**
 ART-Securinega frère-3SG ART-Garuga
 'Le *Securinega flexuosa*, c'est le frère du *Garuga floribunda*.'

Ce qui est remarquable dans un tel énoncé, ce n'est pas la métaphore en elle-même – on a vu qu'elle existait en français, peu ou prou – mais le fait que cette figure de style ait des implications syntaxiques. En effet, si les règles grammaticales relatives au codage du possesseur étaient observées dans un tel énoncé, on aurait dû avoir quelque chose comme

- (96)' * *Na-māmle, ithi mōmōg.*
 ART-Securinega frère Garuga

sur le modèle de (94). Mais cette forme nue **ithi*, que l'on peut calculer par des règles morphologiques simples, est tout à fait inouïe au locuteur mwotlap, pour la simple raison qu'elle est formellement marquée pour un possesseur [-humain], alors que le nom *ithi*~ ('frère') est prototypiquement associé à un référent [+humain]. En outre, on notera qu'il existe une forme homonyme *ithi*, qui est, pour le coup, très fréquente dans la langue, puisqu'elle signifie 'ton frère' (-Ø 2SG). Tout ceci converge pour faire de (96)' un énoncé bizarre en mwotlap, et qui réclamerait sans doute trop d'efforts cognitifs pour être interprété rapidement ; aussi préférera-t-on employer une forme [+hum] comme *ēthē-n*, immédiatement interprétable – quitte à enfreindre les règles syntaxiques de l'expression du possesseur.

3. Le pari de l'incohérence

D'ailleurs, le malaise sémantique, si l'on peut dire, que provoque une telle discordance entre *humain* et *non-humain* dans un même syntagme, s'observe dans certains énoncés attestés dans notre corpus : dans ces exemples, c'est bien la forme *ēthē-n* (et non **ithi*) que l'on rencontre, mais le locuteur y a jugé bon de faire disparaître l'article *nA-* sur le nom possesseur, de crainte de faire apparaître un arbre comme décidément trop humain. Ainsi, s'il est vrai que l'on peut dire, sur le modèle de (96),

- (97) **No-yowow, ēthē-N NŌ-yōpdēge.**
 ART-pand.sauvage frère-3SG ART-pandanus
 'Le *Pandanus sauvage*, c'est le frère du *Pandanus*.'

il arrive également qu'on entende

- (97)' **No-yowow, ēthē-N yōpdēge.**
 ART-pand.sauvage frère-3SG pandanus
 '[même sens]'

Ici, l'absence d'article sur le possesseur est cohérent avec son caractère [-humain], mais entre en contradiction avec le marquage du nom possédé au moyen du suffixe **-n**. Autrement dit,

l'incohérence purement sémantique de (97) se traduit, dans l'énoncé (97)', par une véritable **incohérence syntaxique** – pour ne pas dire un barbarisme grammatical. En effet, il s'agit là d'un cas presque unique dans tout notre corpus, d'un suffixe **-n** suivi d'un possesseur *non-substantival* : le nom *yōpdēge*, sans article, ne peut pas devenir le sujet d'un énoncé¹.

Nous ne retrouverons une structure possessive comparable que dans le cas particulier des possesseurs non-humains associés à certains Classificateurs possessifs [§(a) p.572, *Tableau 5.80*] :

- (98) **na-mtig na-ga-N tutu**
 ART-coco ART-CPCOM-3SG poulet
 'le coco pour les poules (à manger)'

Sans avoir besoin d'entrer dans les détails, on voit que dans le cas des trois CP sémantiquement spécifiques ('part à manger vs. à boire vs. à porter') on retrouve exactement le même mécanisme syntaxique qu'en (97)'.

Dans tous ces cas (relation de parenté / action de manger, etc.), on a une relation XrY prototypiquement humaine ; celle-ci, même lorsqu'elle est associée à des possesseurs non-humains, garde la trace de son origine sémantique, sous la forme d'un suffixe **-n**. Cependant, le trait [-humain] de Y incite à lui retirer son article **nA-** – au risque de créer une incohérence flagrante entre deux marquages syntaxiques. C'est de cette façon, en tout cas, que l'opposition sémantique humain / non-humain demeure représentée dans les structures. À la limite, on pourrait imaginer une future évolution syntaxique, dans laquelle le mwotlap remplacerait sa forme nue par des formes en **-n**² : en théorie, l'opposition humain / non-humain serait, de toute façon, assurée par la présence de l'article **nA-** (ou, plus précisément, par la forme substantivale du possesseur humain, que celle-ci implique ou non la présence de l'article).

(b.4) Synthèse

On vient d'examiner en détails les deux types d'exceptions aux règles grammaticales de l'expression du possesseur humain vs. non-humain. Au terme de cette analyse, on peut dire que tous ces cas particuliers, loin de mettre à mal l'opposition sémantique proposée au départ, ne sont que des *exceptions qui confirment la règle*. En effet, un possesseur [-hum] ne recevra le traitement syntaxique normalement réservé aux humains (suffixe **-n**, etc.) que si, précisément, il se trouve anthropomorphisé d'une manière ou d'une autre. Inversement, on trouve des possesseurs humains traités comme des noms d'objets, justement dans les cas où ce possesseur humain est dépourvu des caractéristiques sémantiques prototypiquement associées aux humains, *i.e.* la référentialité et l'individuation ; c'est le cas, paradoxalement, des trois noms hyperonymiques signifiant 'femme', 'homme', et 'personne'. Tous ces points

¹ Sur ce point, voir notamment §(a.1) p.508. C'est pour cette raison que (97)' est un énoncé aberrant, et ne doit pas être comparé au cas, beaucoup plus banal, de chute de l'article **nA-** pour les possesseurs humains [ex. *ēthē-n mayanag* 'le frère du chef'].

² Cette possible évolution nous est inspirée par celle qu'a connue le *tigak* [langue Western-Oceanic parlée en N^{elle}-Irlande, PNG], et citée par Ross (1998 a: 265). Malgré la généralisation du suffixe POc **n̩a*, la présence de l'article *taŋ* devant Y continue de distinguer, à la manière de MTP **nA-**, deux types de possesseurs (*specific vs. nonspecific possessor*, cf. n.1 p.514). Ainsi, le *tigak* oppose */taŋ liŋi-na taŋ ulina/*, MTP */na-l̩̄na-n na-lqōv̄n/* 'la voix de la femme', à */poto-na iai/* 'souche d'arbre', sans article, comme dans notre ex.(97)' */ēthē-n yōpdēge/*.

sont récapitulés dans le *Tableau 5.54*. Pour chaque catégorie de possesseur, on indique la forme du suffixe sur le nom possédé, lorsque le possesseur est explicité : /-n/ (*construct suffix*) vs. /Ø/ (forme nue).

Tableau 5.54 – *Suffixation possessive en fonction du possesseur Y : pertinence des critères [référentiel] et [humain]*

	Y référentiel	Y générique
Y humain	-n	Ø
EXCEP. Y = <i>lqōvēn, tman, et</i>	(-n) / Ø	Ø
Y non-humain	Ø	Ø
EXCEP. : Y anthropomorphisé	(-n) / Ø	Ø
EXCEP. : relation R typiq ¹ humaine	–	(-n) / Ø

En résumé, la frontière linguistique dressée par le mwotlap entre les différents possesseurs, sépare fondamentalement, d'un côté, les possesseurs *humains référentiels*, et de l'autre, tous les autres possesseurs – non-humains^{et/ou} non-référentiels.

4. Possesseur absent

La caractéristique principale des noms inaliénables, sur lesquels porte tout ce *Chapitre III*, n'est pas seulement de *pouvoir* recevoir l'expression de leur possesseur, mais de l'imposer. Ainsi, s'il fallait changer leur appellation, celle de "noms directement possibiles" serait moins exacte que celle de "noms dépendants", ou encore "**noms obligatoirement possédés**", selon la nuance introduite par Lemaréchal (1996 a; 1998: 172). Rappelons que le mwotlap ne connaît pas, contrairement aux langues voisines que sont le mosina ou le vürès, de noms qui soient suffixables, sans être *obligatoirement* suffixés [§3 p.424].

Dans ces conditions, si tout nom inaliénable exige l'expression d'un possesseur, on peut se demander comment se comporte le mwotlap dans le cas particulier, peu fréquent mais possible, où ce possesseur est absent ou non exprimable. Autrement dit, comment traduire des énoncés français tels que "*J'ai dessiné une tête*", ou "*Cette plante guérit le mal de tête*", dans lesquels il n'existe aucun possesseur précis ? Il est hors de question d'énoncer simplement le radical nominal sans son suffixe, et ce, pour deux raisons :

- d'une part, on l'a dit, ces noms réclament l'expression d'un possesseur, car ils sont fondamentalement relationnels. Par conséquent, une forme comme *na-ngo* 'visage (de)' ne peut pas fonctionner seul, et apparaît comme dépendante au même titre qu'un verbe transitif en attente de son objet [cf. ex.(90) p.517] ; en tant que forme nue, elle ne peut être suivie que par un Nom sans article (≠ Substantif).
- d'autre part, les hasards de la morphologie historique du mwotlap ont rendu homonymes ces formes nues en attente de possesseur [ex. *ni-qtī* 'tête (de)'] avec la forme de 2SG [*ni-qtī* 'ta tête'] : cette coïncidence quasiment systématique¹ rendrait encore plus diffi-

¹ L'homonymie concerne tous les radicaux, sauf ceux dont la voyelle finale est /o/ : ainsi on oppose *na-ngo* 'visage (de)' et *na-ngē* 'ton visage'. Voir n.2 p.471.

cile l'emploi de ces formes nues sans aucun possesseur exprimé [ex. **ni-qtī* 'une tête'], car elles seraient inévitablement interprétées comme marquant la 2^{ème} personne du singulier.

En réalité, la solution proposée par le mwotlap, est originale à plus d'un titre, et mérite qu'on s'y attarde. Premièrement, cette langue n'emploie pas la stratégie que l'on rencontre assez communément parmi les langues de Mélanésie¹, celles d'employer simplement le suffixe de 3SG *-n*, en confiant au contexte le soin de départager entre les deux interprétations référentielles [*nē-qtē-n* 'sa tête'] et non-référentielles [**nē-qtē-n* 'une tête'] d'un seul et même suffixe. Dans ce cas précis, la possibilité évoquée par Codrington² d'avoir le suffixe *-n* en mwotlap, nous semble reposer sur des données erronées, sans même pouvoir être mise au compte, à nos yeux, d'un éventuel changement grammatical depuis un siècle. En effet, ce suffixe *-n* renvoie exclusivement à un possesseur référentiel, et ne se rencontre jamais dans le cas où ce possesseur n'est pas identifiable.

Le deuxième intérêt de la stratégie employée par le mwotlap, réside dans le fait que notre langue distingue très nettement **deux marquages morphologiques pour l'absence de possesseur**, là où la plupart des autres langues ne proposent qu'une seule traduction. Ces deux marquages sont les suivants :

1. le nom possédé présente sa forme nue, suivie immédiatement d'un nom (sans article) à valeur générique :
Ex. *ni-qtī et* 'une tête [*lit.* une tête d'individu]' ;
2. le nom possédé reçoit le suffixe *-ge*, qui n'existe pas en dehors de cet emploi non-référentiel du possesseur³, et qui se trouve donc réservé à cet effet :
Ex. *ni-qtī-ge* 'la tête'.

Au passage, on notera que cette double traduction rend maladroitement une formulation que l'on rencontre dans certaines études linguistiques, et qui consiste à rechercher comment telle langue traduit le mot *tête* seul, "hors contexte". Cette question semble en réalité mal posée, car elle confond non-référentialité (du possesseur) et absence de relation au "contexte" : de fait, tous les énoncés d'une langue – y compris les énoncés génériques – s'inscrivent dans un contexte ou une situation énonciative précise, et il n'est guère d'occasion, à notre connaissance, où un locuteur du mwotlap puisse éprouver le besoin d'exprimer la notion *tête*, par exemple, hors de tout contexte : ce souci est celui du lexicographe. C'est pourquoi nous ne parlerons pas ici de noms inaliénables cités "hors-contexte", mais de noms obligatoirement possédés (inaliénables) dont le possesseur est absent ou non-référentiel.

¹ Par exemple, c'est la stratégie développée par le paama pour la plupart des noms, sauf quand ils présentent une forme autonome ou 'aliénable' (Crowley 1996: 420). Voir aussi F. Ozanne-Rivierre (1991: 333) : "In the languages of the Northern part of mainland Caledonia (with the exception of Kumak and Nyâlâyu), the genitive marker which enables bound nouns to be quoted out of context corresponds to the third person singular possessive suffix *-n*."

² Voir Codrington (1885: 141). Les exemples donnés, à tort selon nous, sont *n-te-n* 'child' [cf. *ēntē-n* 'son enfant'] et *t-le-n* 'egg' [cf. *nē-tlē-n* 'son œuf'] ; en réalité, 'un œuf' se dira forcément *ni-tli men* 'l'œuf d'un oiseau' (ou de tout autre nom générique, comme *tutu* 'poule', *māt* 'serpent'...). Quant à 'enfant', ce mot n'a pas de sens hors contexte : s'il s'agit simplement de désigner un enfant (≠ fils-de), alors le mwotlap emploiera d'autres mots que *inti~* : soit *nē-nētīmey*, soit la périphrase plus fréquente *n-et su* [*lit.* 'une personne petite'].

³ Ce suffixe ne doit pas être confondu avec le morphème enclitique *ge*, qui signale un *changement de propriétaire* : cf. §5 p.488 (note 2).

Nous allons présenter successivement les deux stratégies employées par le mwotlap, en focalisant notre attention sur ce qui les oppose. Nous montrerons ainsi que, s'il est vrai qu'elles servent toutes deux à marquer la non-référentialité du *possesseur*, la première tournure, celle qui utilise un nom générique, implique toujours la référentialité de l'objet possédé ; alors que la seconde structure à suffixe *-ge* est associée à la non-référentialité à la fois du possesseur *et* du possédé. Ces faits sont repris dans le tableau suivant :

Tableau 5.56 – Référentialité du possesseur, référentialité du possédé :
les trois constructions du mwotlap

	<i>nē-qtē-n</i> 'sa tête'	<i>ni-qi et</i> 'une tête'	<i>ni-qi-ge</i> 'la tête'
<i>possédé X référentiel</i>	+ / (-)	+	-
<i>possesseur Y référentiel</i>	+	-	-

(a) La construction avec nom générique

(a.1) Possesseur générique ou possesseur inexistant ?

Lorsque le possesseur Y est générique, *i.e.* qu'il ne désigne pas un référent particulier mais plutôt toute une classe de référents, la structure possessive que l'on trouve est la même que pour les possesseurs non-humains (génériques ou non), à savoir : *forme nue* du possédé X + possesseur Y apparaissant sous la forme d'un simple nom, et non d'un syntagme substantif.

- (99) **na-taqmē lōqōvën** (≠ *na-taqmē-n na-lqōvën*)
 ART-corps femme ART-corps-3SG ART-femme
 'un corps de femme' (≠ 'le corps de la femme')

Nous avons déjà évoqué cette structure au cours d'un premier développement sur les "possesseurs non-référentiels" (p.514), auquel nous renvoyons. Nous allons voir comment le mwotlap utilise ce marquage d'un *possesseur non-référentiel*, dans certains cas où une langue comme le français n'exprime *aucun possesseur*.

Pour tous les noms inaliénables, une tournure de type (99) est une **structure minimale** et irréductible. En français, un syntagme comme */un corps de femme/* peut être décrit comme une expansion du syntagme */un corps/* ; en mwotlap, en revanche, on ne peut pas se passer d'un tel possesseur après un nom inaliénable, ne serait-ce qu'un nom générique. Ainsi, pour dire 'J'ai dessiné un visage.' (absence de possesseur), on emploiera obligatoirement un **hyperonyme** pour remplir la place syntaxique obligatoire de Y. Pour les humains, l'hyperonyme utilisé dans ce cas est normalement le nom *et* 'personne, homme' :

- (90) **No ma-yap na-ngo et.** / * ... *na-ngo.*
 1SG PFT-écrire ART-visage personne
 'J'ai dessiné *un visage* [*lit.* le visage d'une personne]'

- (100) **Nē-tēytēy-bē ni-etsas ni-nini et lelo bē.**
 ART-tenir²-eau AO-voir ART-ombre personne dans eau
 'Le guérisseur voit *des silhouettes* [*lit.* ombres d'hommes] dans l'eau.'

- (101) *Na-mnē et vitwag tañtañ me agōh.*
 ART-main personne un tâter² VTF DX1

‘(Je vois) *une main* qui s'approche. [*lit.* la main d'une personne]’

L'intérêt de ces exemples, du point de vue typologique, est qu'ils signalent une frontière cognitive concernant l'existence d'un possesseur. D'une part, on sait que français et mwotlap s'accordent à voir deux éléments autonomes, à savoir un X et un Y, dans des syntagmes référentiels comme */le corps de la femme/* : on réfère à un X (*corps*) au moyen de sa relation à un Y distinct et tout aussi référentiel (*femme*). D'autre part, nous avons vu qu'avec des syntagmes comme (99) */un corps de femme/*, on peut encore parler d'une relation entre un X (*corps*) et un Y (*femme*), à ceci près que ce possesseur Y désigne alors abstraitement le représentant quelconque de toute une classe – classe définie par la seule propriété générique "être une femme, avoir des propriétés féminines et non masculines". En ce sens, le syntagme (99) met en scène non plus deux éléments X et Y à part entière, mais un objet concret [X] et un représentant abstrait de toute une classe [Y] ; ce dernier a un statut hybride, une sorte de semi-existence en tant qu'objet. Sur ce point, le français et le mwotlap continuent à s'accorder, pour deux raisons :

- un énoncé comme (99) conserve une structure de type possessive, mettant en relation deux représentations X [possédé] et Y [possesseur] ;
- cependant, ce même énoncé se distingue formellement du cas où X et Y sont tous deux référentiels : cf. les articles français */un corps de femme/* vs. */le corps de la femme/* ; et les deux structures du mwotlap en (99). Dépourvu d'article, Y n'a d'existence que qualitative.

En revanche, les deux langues divergent dans le traitement du cas limite (101). Par rapport au cas (99), on peut dire que la langue française a franchi une frontière, puisqu'on passe d'une structure à deux éléments X et Y [*un corps de femme*], à une structure simple, mettant en œuvre un seul nom X [*une main*] ; alors que le mwotlap ne fait pas de différence majeure entre ces deux cas de figure, et continue de traiter (101) comme s'il mettait en œuvre deux représentations X et Y distinctes l'une de l'autre.

Tableau 5.57 – Référentialité vs. absence du possesseur Y : divergence entre langues

	<i>le corps de la femme</i>	<i>un corps de femme</i>	<i>une main</i>
FRANÇAIS	Y référentiel	Y non-référentiel	Y implicite / absent ?
MWOTLAP	Y référentiel	Y non-référentiel (mais toujours explicité)	

(a.2) La distribution des sèmes

En ce qui concerne le français */un corps de femme/*, on notera que le lexème */corps/* n'implique pas, dans son sémème, l'idée de féminité, en sorte qu'il est nécessaire de le préciser, sous la forme d'un possesseur non-référentiel. En revanche, le lexème */main/* est normalement réservé aux humains (vs. */patte/*, */aile/...*), en sorte qu'un syntagme comme */la main d'une personne/* serait redondant. Comme le français ne grammaticalise pas l'opposition d'aliénabilité (en tout cas, pas de la même façon que le mwotlap), il devient possible, dans cette langue, de référer à "une main" sans la faire entrer dans une structure possessive :

le possesseur générique ‘personne humaine’ peut rester implicite. Par ailleurs, on notera que la plupart des noms de parties du corps, en français, **renvoient par défaut à un possesseur humain**, même si ces noms peuvent également s'appliquer à des animaux : ainsi, s'il est vrai que le mot /*tête*/ peut être employé pour un cheval, un chien ou tout autre animal, une phrase elliptique comme /*J'ai dessiné une tête.*/ sera automatiquement interprétée comme renvoyant à un possesseur humain.

En revanche, le mwotlap contraint l'expression du possesseur, en sorte que tout nom inaliénable devra expliciter la classe d'appartenance de ce Y, par ex. *ni-qtī et* ‘une tête (d'homme)’ vs. *ni-qtī mān* ‘une tête de serpent’. Un corollaire de cette règle, sans qu'on puisse dire clairement s'il s'agit de sa cause ou de sa conséquence, est que presque toutes les parties du corps portent le même nom pour les hommes ou les animaux : ainsi, alors que le français distingue *main* / *aile*, le mwotlap utilise le même nom X *bnē~*, la distinction entre les deux traductions françaises se faisant au moyen du possesseur générique :

- (102) **No ma-yap na-mnē et.** ‘J'ai dessiné une main.’
 ISG PFT-écrire ART-bras personne
- No ma-yap na-mnē men.** ‘J'ai dessiné une aile.’
 ISG PFT-écrire ART-bras oiseau

En somme, la distinction syntaxique entre français et mwotlap, reflétée dans le *Tableau 5.57*, correspond également à une différence dans la **sémantique lexicale** de ces noms de parties. Là où le mot français /*main*/ contient le sème [humain], cette information se trouve décumulée en mwotlap, et doit être explicitée ailleurs dans le syntagme, sous la forme d'un possesseur générique. Cette divergence typologique s'explique par une ambivalence réelle, inscrite dans le monde. Même si j'ignore à qui appartient une main, je peux au moins savoir s'il s'agit là d'une main humaine – et non animale –, car il s'agit là d'une propriété non seulement de Y (le corps), mais aussi de X même (la main) : dans le monde réel, une main humaine ne peut pas être confondue avec une aile d'oiseau. Ce qui se passe, c'est que le français code cette différence réelle par une distinction lexicale sur les X eux-mêmes, alors que le mwotlap privilégie la ressemblance fonctionnelle entre ces deux objets (*main* ≈ *aile*...), et ne code leur différence que par l'indication de leur possesseur.

L'analyse serait la même pour le nom *n-ili~* ‘cheveu, pelage, plumage...’, qui n'implique pas en lui-même – contrairement au français – d'indication sur son possesseur :

- (103) **n-ili et** / **n-ili bus** / **n-ili men**
 ART-cheveu personne ART-cheveu chat ART-cheveu oiseau
 ‘un cheveu’ / ‘un poil de chat’ / ‘une plume’

(b) La double généricité

(b.1) Un suffixe très particulier

Comme nous l'avons dit plus haut, il est maladroit de se demander *comment le mwotlap dit "tête" sans possesseur*. D'une part, cette question est ininterprétable, tant qu'on ne précise pas dans quel type de contexte, ou plus précisément avec quelles opérations linguistiques, un locuteur peut être conduit à désigner une partie – ou tout autre nom inaliénable – sans lui associer le nom dont elle fait partie. D'autre part, le mwotlap lui-même prouve l'imprécision d'une telle définition, du fait qu'il distingue deux cas de figure pour cette même définition.

Une première structure vient d'être exposée : il s'agit des syntagmes à possesseur générique, du type *na-mnē et* 'une main (d'homme)'. Par contraste avec la suivante, il faut retenir que cette tournure permet toujours de référer à un objet particulier X, référentiel et individué (ex. une main particulier, visible, existante) ; afin d'identifier ou construire ce X, on fait appel à un possesseur générique Y qui, quant à lui, ne renvoie à aucun élément réel.

La seconde structure, même si elle semble correspondre à la définition de *nom inaliénable employé sans possesseur particulier*, est en réalité très différente de la précédente. Du point de vue morphologique, elle prend la forme d'un suffixe invariable *-ge*, commutant avec les suffixes personnels, et associée – exceptionnellement – à la *base zéro* du radical nominal¹. Ainsi, on aura les formes *na-mte-ge* 'les yeux', *na-lo-ge* 'la mémoire', *na-taqñē-ge* 'le corps', etc., sans qu'aucun autre possesseur ne puisse suivre ce suffixe : on n'a jamais *na-mte-ge lōqōvēn* (*'les yeux... de femme'). Bien entendu, la traduction par l'article défini *les yeux* ne dit rien du contenu exact de ce suffixe, dont nous allons décrire les emplois.

On notera d'abord que le suffixe *-ge* reçoit une distribution beaucoup plus restreinte que la structure à possesseur générique, laquelle pouvait convenir à tous les noms inaliénables. En particulier, *-ge* correspond exclusivement aux **possesseurs humains**. Aucun nom de partie d'objet, ou de végétal, n'est compatible avec ce suffixe : **na-tawhi-ge* 'les fleurs', **na-gatli-ge* 'la poignée' ; pour les animaux non plus, on n'a jamais **ni-tli-ge* 'l'œuf', etc. Et même en ce qui concerne les humains, on constate que la plupart des noms simplement relationnels ne peuvent pas être ainsi suffixés : on n'entend guère **nē-vēne-ge* 'la patrie', et à vrai dire, le morphème *-ge* n'est guère compatible qu'avec les parties du corps humain. Nous expliquerons cette distribution par la suite.

(b.2) Un marqueur doublement générique

Un emploi prototypique du suffixe *-ge* consiste à décrire les symptômes d'une maladie – ou d'un événement analogue – sur le corps humain.

- (104) **Na-taqñē-ge** **ni-mehgēt** , **na-mte-ge** **ni-yoy** ...
 ART-corps-ge AO-transpirer ART-œil-ge AO-plonger
 '(On a) le corps (qui) transpire, les yeux (qui) se retournent ... [*effets du paludisme*]'
- (105) **ne-meresin** **bi-qti-ge** **memeh** / **be-tqe-ge**
 ART-médicament pour-tête-ge faire:mal / pour-ventre-ge
 'un médicament contre le mal de tête / pour le ventre'

On voit bien que tous ces syntagmes ne font référence à aucun possesseur en particulier : à chaque fois, le **possesseur Y est générique**, et correspond à tous les hommes, ou si l'on préfère, l'ensemble des individus concernés par la maladie. En (104), le Y en question correspond assez bien au référent du pronom indéfini /*on*/ en français, dans cette phrase :

Quand *on* a le palu, *on* a le corps qui transpire ...

Ainsi, au moins dans ce contexte, une forme comme *na-taqñē-ge* pourra être glosée 'le corps de ON', et s'oppose en cela au syntagmes référentiels du type *na-taqñē-n* 'le corps de

¹ En pratique, ceci signifie que la voyelle finale du radical ne change pas par rapport à la voyelle de référence. Cf. §2 p.469.

LUI’, *na-taqñē-y* ‘le corps de EUX’. Malgré sa maladresse, une telle expression permet à la fois de saisir la valeur indéfini / non-référentielle de *-ge*, et de comprendre pourquoi ce suffixe est réservé aux possesseurs humains. En effet, de même que FCS /on/ vient de LAT *homo* et ne désigne que des humains, de même MTP *-ge* se substitue exclusivement à des possesseurs humains. Nous gloserons désormais ce suffixe "ON".

Du point de vue **étymologique**, il est d’ailleurs possible de mettre en rapport ce *-ge* avec le pronom humain indéfini en *-ge*, lui aussi exclusivement humain : ex. *i-ge* ‘les gens’ [cf. l’étymologie donnée en §1 p.399]. Quoi qu’il en soit, ce *-ge* ne peut pas provenir de POC **qi*, malgré certaines hypothèses proposées à ce sujet (Ozanne-Rivierre 1991: 333).

Néanmoins, s’il est vrai que les deux énoncés cités renvoient bien à des possesseurs non-référentiels, ceci n’indique pas leur différence avec les tournures analysées précédemment. Si l’on compare les syntagmes *na-mte-ge* ‘les yeux’ à *na-mte et* ‘des yeux’, on peut d’abord croire faussement, au vu de la traduction, qu’il s’agit d’une opposition de définitude (*les / des*). En réalité, si *na-mte et* se traduira le plus souvent par un indéfini (*j’ai dessiné des yeux*), d’autres contextes lui donnent une valeur de défini :

- (106) **na-mte et** (**na-mte-ge*) **a nēk ma-yap tō en**
 ART-œil personne SUB 2SG PRT₁-dessiner PRT₂ COÉ
 ‘les yeux que tu as dessinés’

En fait, la frontière qui sépare les deux syntagmes *na-mte et* ‘les yeux’ / *na-mte-ge* ‘les yeux’ n’est pas liée à la *définitude* du référent, mais à sa *référentialité*. Le point commun entre les énoncés (102) [‘une main’] et (106) [‘les yeux’] est qu’ils désignent tous deux un objet X particulier, unique, singularisé dans le monde – autrement dit : **référentiel**. Inversement, l’énoncé (104) renvoie à un X multiple, non individué, *i.e.* **générique** : il s’agit de tous les yeux concernés à *chaque fois* par ce prédicat, et d’aucun œil en particulier.

Voilà qui explique, pour l’essentiel, l’opposition que nous avons annoncée entre nos deux tournures mwotlap, et qui portait sur la **référentialité du nom possédé X** (Tableau 5.56 p.525). Certes, les deux constructions *ni-qtī et* et *ni-qtī-ge* permettent toutes deux de "désigner un nom inaliénable indépendamment de son possesseur" ; mais on voit bien que cette définition générale, au moins pour le mwotlap, est insuffisante, puisqu’elle recouvre deux cas de figure différents, qui ne se recoupent jamais.

(b.3) Partie détachée vs. rattachée au Tout

S’il est vrai que nous venons de définir une caractéristique essentielle de ce suffixe *-ge*, à savoir la double généralité possesseur / possédé, nous n’avons pas épuisé son intérêt, ni les problèmes qu’il soulève. Dans quelles opérations linguistiques est-il vraiment utilisé ? Et en particulier, comment expliquer sa distribution si restreinte, à savoir les parties du corps humain, à l’exclusion quasiment de tous les autres noms inaliénables ?

Un début de réponse est apporté par le couple d’énoncés suivants, opposés par une nuance assez subtile :

- (107) **Tō n-ili et ni-qagqag.**
 alors ART-cheveu homme AO-blanc
 ‘Alors les cheveux (humains) se mettent à blanchir.’

(107)' **Tō n-ili -ge ni-qagqag.**
 alors ART-cheveu -ON AO-blanc

‘Alors (*on a*) les cheveux (qui) se mettent à blanchir.’

Ce couple d'énoncés mérite une explication. L'énoncé (107) impliquera presque toujours que les cheveux en question sont certes des cheveux humains, mais qu'ils sont séparés de leur possesseur au moment considéré : ce possesseur Y n'est plus identifiable, et c'est en fait une propriété caractéristique de l'objet X lui-même, d'être manifestement des *cheveux humains* plutôt que des poils d'animaux ou des plumes d'oiseau (*n-ili men*). Cette phrase laisse donc imaginer une situation où l'on manipulerait des cheveux – en guise de fil, pour jouer, ou pour n'importe quelle autre raison – et où l'on observerait que ces cheveux deviennent blancs – par ex. si on les plonge dans l'eau chaude, peu importe la raison. Quoi qu'il en soit, la construction en *nom inaliénable X + nom générique Y* (107) implique normalement que **la partie se trouve** bel et bien **séparée de son tout**, soit physiquement soit cognitivement, au point que la mention d'un possesseur virtuel ne serve plus qu'à indiquer une caractéristique inhérente au nom même de la partie (*cheveu d'homme ≠ plume d'oiseau...*). Dans des énoncés comme (107), on peut dire que le possesseur est véritablement absent, et l'on parlera d'emplois "aliénables" des noms inaliénables de la langue, comme le fait Crowley (1996: 420).

L'énoncé (107)' impose une analyse opposée. Cette fois-ci, le suffixe *-ge* signifie que les cheveux sont encore sur la tête de leurs possesseurs, *i.e.* **la partie est encore liée au tout**. Il est aisé d'imaginer un contexte pour cette interprétation : pour décrire les effets de telle maladie ou tel événement – frayeur soudaine, etc. –, ou tout simplement en parlant du début de la vieillesse, on énoncera cette phrase générale, à propos d'une transformation affectant les 'cheveux de ON' (*n-ili-ge*). On voit donc bien que ces deux constructions sont absolument distinctes, et n'ont guère en commun, outre la traduction française *les cheveux*, que l'absence de possesseur référentiel. Cependant, on comprend que cette "absence" n'est pas la même dans les deux cas : en (107), le possesseur Y est absent ou non identifiable en tant que tel, il n'a d'existence que qualitative ; en (107)', Y est **générique**, mais il n'en existe pas moins réellement en tant que possesseur¹.

(b.4) Pourquoi seulement les parties du corps humain ?

Mieux encore, on peut montrer qu'avec le suffixe *-ge*, non seulement le possesseur Y existe réellement, mais qu'il est même le véritable thème de l'énoncé. Ainsi, une phrase comme (107) dit quelque chose d'un objet X, isolé de son possesseur : il s'agit de présenter la transformation qui affecte les cheveux, et eux seuls. En revanche, l'énoncé (107)' parle moins des cheveux eux-mêmes, que de leurs possesseurs : à travers la transformation d'une partie du corps, c'est la personne tout entière qui se trouve affectée. Ceci est assez bien rendu par une traduction du type *On a le X qui P*, et convient particulièrement pour décrire, comme on l'a dit, les symptômes d'une maladie – cf. ex.(104) : 'on a le corps qui transpire', etc. Avec *-ge*, on ne parle de la Partie que pour dire quelque chose du Tout, de façon indissociable. Et de la même façon que l'énoncé suivant

¹ L'article français *les* n'a pas le même statut dans les deux énoncés : en (107), il a la valeur d'article défini référentiel [*i.e.* 'les cheveux dont il vient d'être question dans le contexte']; alors qu'en (107)', il a une valeur générique, et sa définitude résulte d'une anaphore associative sur le possesseur ['Lorsque l'on dépasse un certain âge, alors *les* cheveux (de ON) blanchissent...'].

- (108) **Ni-qtik ni-memeh.** 'J'ai mal à la tête.'
 ART-tête-1SG AO-faire:mal [lit. ma tête est douloureuse]

parle autant de 'moi' que de 'ma tête', de même les énoncés en **-ge** servent surtout à décrire la façon dont "les gens" (**-ge** humain générique) sont affectés par tel ou tel événement, physiquement ou mentalement.

Cette remarque permet de comprendre l'étrangeté, pour un locuteur mwotlap, d'un syntagme comme **nē-vēne-ge* 'la patrie', pourtant bien formé d'un nom inaliénable à possesseur humain : en réalité, ce qui affecte mon pays ne m'affecte pas physiquement moi-même, et l'effet d'étrangeté est aussi bizarre qu'une phrase française qui commencerait par ?? *J'ai la patrie qui...* (sur le modèle de *J'ai les yeux qui piquent*). Voilà qui explique une première restriction sur les X : sauf quelques exceptions, le morphème **-ge** ne s'affixe qu'à des parties du corps, car elles seules impliquent un effet réel sur leur possesseur – tout événement affectant la partie X affecte du même coup le tout Y.

C'est pour la même raison, enfin, que **-ge** est **réservé aux possesseurs humains**. En effet, les animaux ne sont pas censés pouvoir ressentir les transformations de leurs parties, et **nu-ñyuñyu-ge* serait aussi étrange que de dire en français *On a le groin qui (gratte)*. *A fortiori*, les objets ne peuvent en aucun cas être subsumés sous le même suffixe générique **-ge**, et l'énoncé suivant, quoique générique, est agrammatical :

- (109) * *So ne-leñ ni-wuh en, tō nē-wti-ge ni-mlamlat.*
 que ART-vent AO-frappe COÉ alors ART-branche-ON AO-brisé²
 '* À chaque cyclône, on a les branches qui se brisent. [*branches d'arbres*]'

Enfin, une forme comme **ni-tli-ge* 'l'œuf' est doublement impossible. Premièrement, parce que le possesseur en est un animal, incompatible avec la référence humaine de **-ge** ; deuxièmement, parce que l'on parle normalement d'un œuf une fois qu'il a été pondu, c'est-à-dire qu'il s'est séparé physiquement de son possesseur, en sorte que celui-ci ne peut pas être physiquement affecté par un changement concernant son œuf. La phrase serait aussi absurde que de dire *On a l'œuf qui (éclo...*).

(b.5) Le suffixe **-GE** sert à parler d'autre chose

Un nom comme *lo~* 'intérieur', généralement possédé par des objets (*na-lo ēm* 'l'intérieur de la maison'), ne pourra guère prendre ce même suffixe de possesseur générique, car l'effet serait du même genre que le précédent : *on a l'intérieur qui (se salit...)*, ce qui est exclu pour le sens usuel de *lo~*. Et pourtant, la forme **na-lo-ge** existe bel et bien, mais elle impose une interprétation humaine ; en l'occurrence, l'association de *lo~* avec un Y humain possède une signification très particulière, à savoir celle de *conscience* ou de *mémoire*, et n'est compatible qu'avec deux verbes¹. On emploie alors la forme **na-lo-ge**, tout à fait régulièrement, pour décrire un événement affectant la mémoire des gens, de façon générique :

¹ Voir les divers exemples p.430.

- (110) **Ige susu en, na-lo-ge ni-qōñqōñ towoyig na-ha-y.**
 PL petit² COÉ ART-intérieur-ON AO-nuit² facile ART-nom-3PL

lit. Les enfants, *la* mémoire obscurcit facilement leurs noms.

‘Les enfants, *on* oublie facilement leurs noms.’

= ‘Les noms des enfants, ça s’oublie facilement.’

Bien entendu, le suffixe **-ge** ne peut en aucun cas co-référencer au thème de la phrase (**ige susu** ‘les enfants’), même si celui-ci est générique ; s’il s’agissait de dire *Les enfants, ils oublient facilement leur (propre) nom*, on aurait nécessairement le suffixe de 3PL **-y** sur **lo~**, i.e. **na-lo-y** ‘leur mémoire’. Le seul référent possible pour **-ge** est un humain générique. L’intérêt de l’énoncé (110) est de montrer que c’est le pronom indéfini français *on* qui rend le mieux cette signification lorsque, comme ici, il n’apparaît plus comme le possesseur, mais comme le sujet de la phrase.

Par ailleurs, la seconde traduction que nous proposons révèle les effets remarquables impliqués par la (double) généricité de **-ge**. Celle-ci permet à une forme comme **na-lo-ge** de décrire un **procès générique**, affectant n’importe quelle personne – cas de figure qui est parfois rendu, en français, par l’ellipse de l’agent, et une construction réfléchie comme *Ça s’oublie...* en (110). La preuve que cette traduction n’est possible qu’avec **-ge**, est son impossibilité dès que le possesseur est référentiel :

- (110)' **Ige susu en, na-lē-k ni-qōñqōñ towoyig na-ha-y.**
 PL petit² COÉ ART-intérieur-1SG AO-nuit² facile ART-nom-3PL

lit. Les enfants, *ma* mémoire obscurcit facilement leurs noms.

‘Les enfants, *j’*oublie facilement leurs noms.’

**Les noms des enfants, ça s’oublie facilement (par moi...).*

Dans l’exemple (110), la référence générique de **-ge** est si abstraite, que le "on" en question peut s’effacer totalement de la traduction ; certes, cet énoncé indique une propriété de ce "on", mais cette propriété est surtout une caractéristique de l’objet du verbe, ici *les noms des enfants*. Cette faible topicalité des formes génériques en **-ge** se retrouve également dans l’énoncé suivant :

- (111) **Na-taqñē-ge ni-mōymōy den n-et qele anen.**
 ART-corps-ON AO-lassé² ABL ART-personne comme cela

lit. Le corps (de "on") se lasse d’une personne comme ça.

‘C’est chiant¹, un mec comme ça !’

Ici encore, l’absence de Y référentiel marquée par **-ge** a pour effet de donner à tout l’énoncé une valeur générique, y compris du point de vue aspecto-temporel. Il ne s’agit pas de dire *Je me suis lassé de cette personne*, mais d’attribuer cette sensation à toute une classe de Y, à savoir "les gens, tout le monde" ; associé à un aspect Aoriste, cette généralisation de la référence a pour effet, finalement, d’exprimer une caractéristique permanente de la personne considérée (ici **n-et**, qu’on appellera Z). En l’occurrence, il s’agit de décrire l’effet général que produit cet individu Z sur "les gens" : cet effet, à savoir "emmerder le monde", est

¹ Cette traduction rend le registre du verbe **mōymōy** ‘se fatiguer, se faire chier’, jugé grossier par tous les locuteurs ; ce mot est lié au nom du sperme **nō-mōy**. Pour la traduction de **taqñē~**, voir le *Tableau 5.6* p.432.

présenté comme une propriété de ce Z, ainsi que le prouve la traduction française *C'est chiant, un mec comme ça*.

En d'autres termes, du point de vue de la hiérarchisation de l'information dans le discours, les formes en **-ge** servent le plus souvent à parler d'autre chose qu'elles-mêmes. Plus précisément, on dira que le suffixe **-ge** est systématiquement utilisé lorsque l'on veut décrire les effets d'un élément Z sur "les gens" – du moins, si l'expression de cet effet implique un nom inaliénable désignant une partie physique ou un aspect moral des hommes en général.

Pour mieux comprendre le fonctionnement de **-ge**, nous récapitulerons simplement, dans un tableau, la plupart des exemples que nous avons rencontrés jusqu'ici. À chaque fois, nous indiquons la nature de X (partie du corps ou notion morale directement affectée par l'événement), de Y (personne globalement affectée, à travers sa partie X), de Z (nature de l'événement ou de l'objet déclencheur de cet effet). On s'apercevra que du point de vue discursif, tous ces énoncés consistent à décrire des propriétés du Z en question, le seul élément qui soit référentiel.

Tableau 5.58 – *Fonctionnement de la structure possessive en -ge : description générique des effets d'un événement Z sur les gens*

ex.	CAUSE Z	PARTIE X	POSSESSEUR Y	PROCÈS P
(104)	paludisme	le corps	des gens	transpire
	"	les yeux	"	se retourne
(105)	maladie ...	la tête / le ventre	"	font mal
(107)'	vieillesse	les cheveux	"	blanchissent
(110)	noms des enfants	la mémoire	"	flanche
(111)	telle personne	le corps	"	se lasse
*(109)	<i>cyclône</i>	<i>les branches</i>	<i>*des arbres</i>	<i>se cassent</i>

(b.6) Procès générique du point de vue aspecto-temporel

Il faut profiter de ce tableau récapitulatif des occurrences de **-ge**, pour faire une nouvelle remarque sur sa distribution. Dans tous les exemples que nous avons vus, ce suffixe n'est apparu que combiné avec deux tiroirs aspecto-temporels : l'Aoriste (**ni-**) et le Statif (**nE-**). Ces deux temps ont en commun de marquer – ou en tout cas d'être compatible avec – des **procès itératifs**. Et de fait, tous les procès dont il a été question consistaient toujours, avec **-ge**, à décrire les effets habituels d'un événement Z : *'chaque fois qu'on a le palu / chaque fois que l'on cherche à se rappeler un nom d'enfant / etc.'*. Ainsi, la généricité marquée par le suffixe **-ge** ne concernerait pas seulement l'identification des référents de X ou de Y, mais également l'identification de la situation validant le procès en question.

Mieux encore, il faut noter que ce suffixe se rencontre rarement avec les temps verbaux à référence spécifique (ou REALIS), comme le Parfait ou le Prétérit. Même si l'on imagine une situation où X et Y seraient traités comme génériques, on n'aura guère **-ge** si cette situation est ancrée dans le temps, en particulier dans le passé :

- (112) ? **Na-taqñē-ge mē-mehgēt , na-mte-ge mo-yoy ...**
 ART-corps-ON PFT-transpirer ART-œil-ON PFT-plonger

‘? On avait le corps qui transpirait, les yeux qui se retournaient ...’

Un tel énoncé est étrange, car il présente une incohérence du point de vue de la référence : le temps Parfait (*mE-*) implique une situation réelle et unique, *i.e.* référentielle ; alors que l'usage du suffixe générique *-ge* signale normalement que le procès en question est une propriété permanente, intemporelle si l'on veut, d'une cause *Z*. Par conséquent, notre traduction par "on" ne doit pas faire illusion : avec *-ge*, il ne s'agit jamais de désigner un petit groupe de personnes dans une situation donnée (cf. *On s'est bien amusés...*), mais bel et bien un possesseur humain quelconque, sans profondeur temporelle.

À propos de la généricité des procès / énoncés, nous citerons les remarques techniques de Groussier & Rivière (1996: 93) :

L'aspect compatible avec le générique est l'aspect aoristique. Le temps du générique est le présent, dit parfois *non-temporel*. En fait, ce présent indique qu'il n'y a pas lieu de considérer qu'il existe une différence entre moments, en ce qui concerne la validité de ce qui est asserté.

En d'autres termes, un énoncé en *-ge* se présente toujours comme une propriété permanente de *Z*, dans une situation générique énonciativement décrochée du moment de l'énonciation. Pour cette raison, c'est souvent ce même suffixe *-ge* que l'on retrouve lorsqu'un énoncé sert à évoquer un procès indépendamment de son actualisation dans le temps, dans un "présent" générique.

- (113) **Yatkelgi kēy tēy na-ñye-ge kēy mēlēs, yatkelgi tateh.**
 qqs-uns 3PL AO:tenir ART-bouche-ON 3PL AO:siffler qqs-uns non

lit. Certains ils tiennent-la-bouche ils sifflent ...

‘Certaines personnes mettent les doigts dans la bouche pour siffler, d'autres non.’

Dans cet énoncé, seul le morphème *-ge* permet de savoir que l'on se situe hors-situation, dans une description générale du monde. On l'opposera à l'énoncé suivant, dans lequel le suffixe possessif de 3PL (*-y*) reste ambigu :

- (113)' **Yatkelgi kēy tēy na-ñya-y kēy mēlēs, yatkelgi tateh.**
 qqs-uns 3PL AO:tenir ART-bouche-3PL 3PL AO:siffler qqs-uns non

lit. Certains ils tiennent *leur* bouche ils sifflent ...

a) *En général dans le monde, il y a des hommes qui...* [même sens que (113)]

b) *Alors ils se mirent tous à siffler* : ‘les uns sifflèrent avec leurs doigts, d'autres non.’

Ainsi, alors que le premier de ces deux énoncés obligeait à **se situer hors-temps**, le second est compatible avec une autre lecture, inscrite dans une situation particulière.

D'une manière générale, on utilise *-ge* chaque fois que l'on mentionne la partie du corps du point de vue notionnel, ou quand on en cite le nom pour le définir, etc.

- (114) **"Qētqētmuhu" en, mi na-tqēlhe-ge.**
 hocher² COÉ avec ART-épaule-ON

‘"Hoche (la tête)", ça se fait avec les épaules...’

- (115) **Ni-gli et a la-taqñē-ge en, a-so na-day, nē-dēlse-ge...**
 ART-jus personne SUB dans-corps-ON COÉ c-à-d. ART-sang ART-salivON

‘Les humeurs dans le corps humain, ce sont le sang, la salive...’

Dans l'ex.(115), il importe de noter l'équivalence fonctionnelle entre *nē-dēlse-ge* et *na-day*, autrement dit l'équation { *nom dépendant* + *-ge* ≡ *nom indépendant* }. Tout se passe comme si *-ge* avait pour fonction principale, selon une interprétation désormais classique, de "saturer" la place du possesseur.

(b.7) Généricité et composition lexicale

Un nouvel aspect du fonctionnement de ce morphème *-ge*, est sa prédisposition à entrer dans la composition de syntagmes ou d'expressions pré-actualisés, constitués à un niveau notionnel. Nous avons vu ce phénomène dans l'ex.(105) :

- (105) **ne-meresin bi-qtī-ge memeh**
 ART-médicament pour-tête-ON faire:mal

‘un médicament contre le mal de tête’

Avant même d'être intégré dans un contexte particulier, dans lequel c'est *moi/ toi/ lui* qui a mal à la tête, le syntagme (105) permet de désigner, hors contexte, la notion même de ‘mal de tête’. D'ailleurs, le schéma <Nom + Radical verbal> est un schéma productif de composition nominale¹, en sorte qu'il faut voir ici un véritable nom composé [*ni-qtī-ge-memeh* ‘mal de tête, céphalée’]. Or, ce qui nous intéresse ici, est de voir que lorsque l'on travaille sur une notion au niveau du lexique, donc avant / hors toute actualisation en contexte, c'est encore une fois *-ge* que l'on rencontre.

Un exemple proche du précédent, est une expression très fréquente dans la langue familière de Mwotlap, et difficile à interpréter de prime abord :

- (116) **Tog akak na-mte-ge law !** ‘Arrête de mater les filles !’
 PROH faire² ART-œil-ON briller *lit.* Ne fais pas les yeux-brillants !

Étant au Prohibitif, l'énoncé (116) est à la 2^{ème} p. du singulier ; dès lors, comment expliquer que le possesseur des yeux soit indéfini (*na-mte-ge* ‘les yeux [de quiconque]’), au lieu de s'accorder en personne avec le sujet (*na-mte*[-ø] ‘tes yeux’) ? Contrairement à toutes les occurrences de *-ge* citées jusqu'à présent, le X en question (*les yeux*) est pourtant bien identifié, et ne correspond ni à un ensemble de possesseurs, ni à "quiconque".

La réponse à cette énigme réside dans le figement lexical du syntagme en question, en fonction d'un procédé compositionnel que nous venons de décrire. De même que <la tête douloureuse> est devenue la désignation technique de la migraine, et incorpore dès le lexique, si l'on veut, le suffixe *-ge*, de même l'énoncé (116) met en œuvre une expression lexicalisée, à savoir le nom composé [*na-mte-ge-law* <les yeux brillants> ‘la fascination’]. Plusieurs indices suggèrent que le mwotlap traite cette expression comme figée, et non comme le résultat de règles syntaxiques au sein de l'énoncé. Citons ainsi le verbe *mtegelaw* ‘admirer, être amoureux’, lui-même dérivé de ce nom complexe :

¹ Ex. *ne-leñ* ‘vent’ + *wuh* ‘frapper’ > *ne-leñ-wuh* ‘ouragan’ ; *na-tmat* ‘démon’ + *tēq* ‘percuter’ > *na-tmat-tēq* ‘fusil’. Cf. §C p.251.

- (117) **Kē ni-mtemtegelaw hiy nēk.** ‘Elle était amoureuse de toi.’
 3SG AO-admirer² DAT 2SG

En d'autres termes, le suffixe **-ge** ‘possesseur humain générique’ n'était pas vraiment présent, en tant que tel, dans l'énoncé (116). En réalité, le caractère non-référentiel de ce morphème permet, dans un premier temps, de créer des **lexèmes complexes** hors-contexte – ex. **qti-ge-memeh** ‘céphalée’, **mte-ge-law** ‘fascination’, etc. Dans un second temps, ces locutions ayant intégré le suffixe générique **-ge** sont à leur tour employées dans des énoncés en situation, exactement comme le serait un lexème simple, nom ou verbe.

À chaque fois, le suffixe **-ge** se retrouve emprisonné à l'intérieur de lexèmes composés, lesquels sont comparables à des **syntagmes verbaux à incorporation**. C'est toute une structure prédicative qui se trouve subsumée sous un seul nom d'action ; le plus souvent, cette structure apparaît également dans la langue sous la forme d'énoncés actualisés / référentiels, auquel cas le suffixe **-ge** est remplacé par un suffixe personnel référentiel. On peut ainsi comparer (116) avec (108) déjà cité :

- (108) **Ni-qti-k ni-memeh.** ‘J'ai mal à la tête.’
 ART-tête-1SG AO-faire:mal

Autre exemple : la notion d'*hypocrisie* peut être attribuée à un sujet spécifique, au moyen de la tournure ‘son visage est double’. Dans ce cas, le générique **-ge** est exclu :

- (118) **Ige t-Avay en, na-ngo-y vōyō.**
 H:PL de-Avay COÉ ART-visage-3PL deux

‘Ceux du village d'Avay, ce sont des hypocrites [*lit.* leurs visages sont deux]’

D'autre part, je peux aussi vouloir construire l'adjectif complexe d'*hypocrite*, à partir de la même expression. Sur le modèle de la dérivation [**gal** ‘mentir / mensonge’ → **ige vēt gal** ‘les menteurs’ – cf. §(d.5) p.409], on obtient le syntagme suivant :

- (119) **ige vēt nogo-ge-vōyō** ‘les gens au double-visage, les hypocrites’
 H:PL (groupe) visage-ON-deux

Une fois encore, on voit ce qui s'est passé : en voulant donner un surnom à toute la race des hypocrites, on passe d'abord par une décontextualisation¹, afin d'obtenir une sorte de lexème complexe **nogo-ge-vōyō** ‘le fait que le visage de ON soit double → la duplicité’. Dans un deuxième temps seulement, ce **nom d'action (?) à sujet incorporé** est intégré tel quel dans un énoncé spécifique, tout en conservant son affixe générique **-ge**.

Dans tous ces exemples, il faut bien voir que la généricité ne se situe pas au niveau de l'énoncé lui-même : on se trouve donc dans une situation différente des ex.(104) à (113), analysés précédemment. La généricité que marque **-ge** se situe, pour ainsi dire, à un stade antérieur au processus énonciatif, au niveau même du lexique : de même que le mot **lqōvēn** ‘femme’, par ex., ne possède aucune référence particulière, par définition, tant que l'on reste

¹ Cette décontextualisation, associée au suffixe indéfini **-ge**, est indispensable pour que le composé qui en résulte puisse ensuite être appliqué à tout possesseur. Mentionnons cependant une forme particulière de composition, lorsqu'il s'agit de former le *surnom d'un seul individu* : c'est le seul cas où le suffixe de 3SG **-n** est autorisé. Ainsi, dans un conte pour enfant, les personnages s'appellent **Wo-dēlā-n** ‘Grandes Oreilles’ [*lit.* ses oreilles] ou **Wo-mta-n lawlaw** ‘Yeux Acérés’ [*lit.* ses yeux sont brillants].

au niveau notionnel – de même, ces lexèmes dérivés en **-ge**, avant instantiation dans un énoncé particulier, n'ont une référence que générique. Il est remarquable que le mwotlap présente une trace formelle de cette **assimilation entre notionnel et générique**, deux concepts pourtant situés sur des plans différents dans le processus de la désignation¹.

(b.8) Généricité et incorporation de l'objet

Un cas de figure proche du phénomène de lexicalisation que nous venons de voir, est l'usage de **-ge** dans les syntagmes verbaux à objet incorporé. On sait que le mwotlap marque l'incorporation de l'objet en l'intégrant à l'intérieur du groupe verbal, et en lui supprimant son article [§2 p.197]. On observera ainsi les transformations syntaxiques permettant de passer d'un énoncé à COD autonome (120), à un énoncé à objet incorporé (120)' :

- (120) **Kem** [**m-in** **tō**] **na-ga.** ‘Nous avons bu du kava.’
 nous PRT₁-boire PRT₂ ART-kava
- (120)' **Kem** [**m-inin** **ga** **tō**]. ‘Nous avons bu-le-kava.’
 nous PRT₁-boire² kava PRT₂

Sans entrer dans les détails ni de la syntaxe ni de la sémantique, signalons seulement que la principale différence entre ces deux structures, a trait à la référentialité de l'objet en question – ici **ga** ‘kava’. En (120), l'objet est référentiel, car il désigne une certaine quantité de kava, ancré dans une situation particulière ; alors que l'incorporation de cet objet en (120)' a pour effet d'ôter toute référentialité à cet objet. Il s'agit de la notion générale de *kava*, appréhendée d'un point de vue strictement qualitatif, en tant qu'elle permet de distinguer un type particulier d'action : *boire-le-kava* s'oppose globalement à *jouer, manger, dormir*, etc.

Or, de façon intéressante, c'est encore une fois le suffixe **-ge** que l'on rencontre régulièrement, lorsque l'objet incorporé est un nom inaliénable : ceci résulte directement du trait [-réf] impliqué par le phénomène de l'incorporation. Par exemple, lorsqu'un locuteur du mwotlap parle des ‘coiffeurs’ des Blancs, il compose un syntagme à objet incorporé **ige** (<*balbal li-ge*> ‘les coupeurs de cheveux’²).

L'usage, dans un énoncé donné, d'un verbe à objet incorporé, peut parfois provoquer une forme d'incohérence entre le sujet réel de l'énoncé [‘toi’ en (121)], qui est référentiel, et le possesseur générique [‘on’] de l'objet incorporé :

- (121) **Qe so** **nēk** [**tatal** **akak** **qōgqōg** **yoño-ge** **yeghuquy**] !
 on:dirait 2SG marcher faire² fatiguer jambe-ON gratuitement
- [À quoi bon errer comme ça toute la journée ?]
 ‘On dirait que **tu** te promènes juste-pour-**se**-fatiguer-les-jambes !’

L'objet incorporé est ici le nom **yño**~ ‘jambe’ : s'il se trouvait en position de COD, on aurait une deuxième personne **na-yñē** ‘tes jambes’ ; mais à l'intérieur du syntagme verbal, une

¹ Comme le montre Culioli, le générique porte sur une classe d'occurrences déjà constituée, alors que le notionnel porte sur la notion pure, non encore distribuée en occurrences. Citons Groussier & Rivière (1996: 92) : ‘L'opération de choix *notionnel* ne doit pas être normalement considérée comme appartenant à la zone du *générique*, parce qu'elle constitue le degré minimal de la détermination, purement qualitatif, sans aucune prise en compte de la possibilité de quantification ni constitution d'une classe’ (art. *Générique*).

² Si l'on excepte le cas particulier de son suffixe **-ge**, le syntagme **balbal li-ge** correspond obéit à la formation normale des noms d'agent dérivés de verbes transitifs : cf. §2 p.230.

telle forme est généralement refusée (on n'a pas **akak qōgqōg yēnē*), la seule forme possible étant celle en **-ge**. Comme notre traduction tente de le montrer, l'effet comique de cette plaisanterie se trouve d'ailleurs renforcé par cette incorporation même. En effet, l'énonciateur fait comme si l'action de *se-fatiguer-volontairement-les-jambes* existait réellement, au point de mériter d'être ainsi compactée, et intégrée au syntagme prédicatif à la manière d'un verbe à part entière, qui existerait dans le lexique. Dans cette désignation fictive d'une action, la décontextualisation au moyen de **-ge** (cf. FCS "se") est automatique.

(b.9) Les noms abstraits de relation

Pour finir avec ce suffixe **-ge**, nous citons un cas particulier de dérivation abstraite, où aucun verbe n'est impliqué : elle concerne quelques noms de parenté inaliénables. Comme le montre le *Tableau 5.11* p.435, les noms *ithi~* 'germain de même sexe', *tēte~* 'germain de l'autre sexe', *qēlge~* 'parent par alliance', sont des noms inaliénables, qui ont en commun de référer à des personnes : ainsi, *tēta-n Milton* 'la sœur de Milton' comporte une référence à la fois à un Y précis (Milton), et à un X précis (sa sœur), tous deux spécifiques.

Or, à partir de ces noms, le mwotlap permet de dériver des *noms abstraits de parenté* – assez rares d'ailleurs – afin de désigner la relation elle-même. Dans ce cas-là, le possesseur est générique, et prend la forme du suffixe **-ge** : *nē-tēte-ge* 'la relation frère-sœur', *n-ithi-ge* 'la relation frère-frère / sœur-sœur, la fraternité', *no-moyu-ge* 'la relation oncle – neveu'. Au passage, on notera que ces noms abstraits ne désignent plus des êtres humains, et par conséquent prennent l'article **nA-** des non-humains¹.

Or, ces noms abstraits incorporent le suffixe **-ge** dans leur forme même, sans qu'il soit possible de le remplacer par un autre suffixe. Et si ces abstractions sont à leur tour "possédées", c'est en tant que **nom aliénable**, *i.e.* au moyen d'un Classificateur Possessif :

- (122) **Nē-tēte-ge** **no-nmōyō** **ne-tegha !**
 ART-sœur-ON CPGén-2DU STA-différent

lit. La fraternité de vous-deux est bizarre.

'Vous deux, vous avez une drôle de relation frère-sœur !'

Bien entendu, on prendra soin de distinguer le référent de *nē-tēte-ge no-nmōyō*, qui est une relation abstraite, du référent de *tēta-mōyō*, qui est une personne :

- (123) **Tēta-mōyō** **ne-tegha !**
 sœur-2DU STA-différent

'Votre sœur (à vous deux, ex. deux garçons) est bizarre !'

(b.10) Synthèse des emplois de *GE*

Situé en marge des autres constructions possessives, le suffixe **-ge** se substitue au possesseur à une double condition : le possesseur lui-même (Y) est générique ; le possédé (X) est également générique. C'est pour cette raison que nous l'avons présenté comme la marque

¹ Pour les noms de parenté aliénables [§(f) p.449], le suffixe **-ge** est impossible, et seul l'article **nA-** permet de distinguer entre les noms de parents et les noms de relations : *imam* 'père' / *ni-imam* 'la paternité' ; *tita* 'mère' / *ni-tita* 'la maternité' ; *wulus* 'beau-frère' / *na-wulus* 'la relation entre beaux-frères'... Voir aussi §3 p.239.

d'une **double généricité**. Si l'on résume les implications sémantiques de ce suffixe, on peut les classer en deux types :

L'énoncé dans son entier a une **référence aspectuelle générique**. Le locuteur décrit les caractéristiques permanentes d'une réalité Z, en en présentant les effets sur *les gens* (possesseur Y = **-ge**), à travers l'affectation d'une partie du corps (possédé X).

Ex. le paludisme (Z) a pour effet de faire transpirer le corps des "gens" – cf. *Tableau 5.58* p.533.

La généricité ne se situe pas au niveau de l'énoncé (qui peut alors s'ancrer dans une situation spécifique), mais **au niveau du lexème**, avant toute actualisation dans le discours.

- a) Lexèmes simples, dérivés de noms inaliénables : les noms abstraits de relation entre parents, ex. *tēte*~ 'germain de sexe opposé' → *nē-tēte-ge* 'relation frère-sœur'.
- b) Lexèmes composés, à **objet inaliénable incorporé** : *ige balbal li-ge* <les coupecheveux> 'les coiffeurs'.
- c) Lexèmes composés, à **sujet inaliénable incorporé** : *ni-qti-ge memeh* <la tête douloureuse> = 'céphalée' ; *na-mte-ge law* <les yeux brillants> = 'admiration' ; *na-ngo-ge vōyō* <la face double> = 'hypocrisie'.

(c) **Autres passerelles inaliénable ~ aliénable**

Avant de clore tout à fait ce paragraphe, il peut être utile de présenter brièvement les quelques autres moyens dont dispose le mwotlap, pour citer une notion inaliénable indépendamment de son possesseur. Les deux structures syntaxiques que nous venons de présenter en détails, à savoir la construction en /*ni-qti et*/ et celle en /*ni-qti-ge*/, sont les deux stratégies principales lorsqu'il s'agit de citer un nom suffixable sans référer à un possesseur précis ; les deux que nous allons maintenant citer sont beaucoup plus limitées en termes de fréquence et de productivité. Successivement, nous allons présenter

- l'existence, pour quelques noms inaliénables, de doublets sous la forme de **noms aliénables** : ex. *he*~ 'nom-de' → *hah* 'nom'. Nous parlerons de *doublets radicaux*.
- l'existence, pour quelques noms inaliénables, de doublets sous la forme de **préfixes dérivatifs** plus ou moins productifs, entrant dans la formation d'autres mots : ex. *qti*~ 'tête' → *qēt-* (formant plusieurs lexèmes relatifs à la notion de *tête*). Nous parlerons de *doublets affixaux*.

D'une façon générale, ces doublets doivent être considérés comme des unités lexicales différentes du nom inaliénable correspondant, sans qu'aucun procédé morphologique ne permette de passer d'un domaine à l'autre en synchronie.

(c.1) **Doublets radicaux**

Hérités d'états de langue plus anciens, certains lexèmes aliénables du mwotlap apparaissent étymologiquement reliés à des noms inaliénables, formant avec eux des doublets en synchronie. Pour la plupart d'entre ces paires de noms, la relation qui est perçue par les locuteurs ne va pas plus loin que le sentiment d'avoir des lexèmes apparentés entre eux, sans qu'aucun procédé systématique ne permette de calculer une forme à partir de l'autre ; la

situation est comparable à des paires de mots français comme *roi / royaume, allongé / longueur, isolement / solitude*.

Même si ces couples de mots apparaissent dans les tableaux du §B p.427, nous dressons ici une liste exhaustive de ces doublets étymologiques. Le *Tableau 5.58* rassemble les noms qui présentent une signification différente selon qu'ils sont inaliénables ou non, ex. *balse~* 'joue' / *blas* 'mâchoire'¹.

Tableau 5.58 – Doublets inaliénables / aliénables à sens différents : inventaire

NOMS INALIÉNABLES		NOMS ALIÉNABLES	
<i>na-balba-n</i>	sa plante des pieds	<i>na-mlem nonon</i>	son empreinte de pas
<i>na-balsa-n</i>	sa joue	<i>na-mlas nonon</i>	sa mâchoire
<i>n-ēlē-n</i>	ses cheveux	<i>n-il nonon</i>	ses poils
<i>na-pya-n</i>	sa poitrine	<i>na-vay nonon</i>	son foie
<i>nē-lwo-n</i>	ses dents	<i>nē-lēw nonon</i>	sa molaire
<i>nē-hyē-n</i>	sa force	<i>ni-hiy nonon</i>	ses os
<i>nē-mēna-n</i>	son cerveau	<i>nē-mnay nonon</i>	son intelligence
<i>na-hlo-n</i>	ses testicules	<i>na-lah nonon</i>	sa grosse bourse
<i>nē-psē-n</i>	son sexe (fém.)	<i>ni-vis nonon</i>	son sexe (<i>expr.</i>)
<i>na-ha-n</i>	son nom	<i>na-hah nonon</i>	le nom qu'il a donné...
<i>nē-qñē-n</i>	son jour, sa destinée	<i>nō-qōñ nonon</i>	ses jours (après sa mort)
<i>na-yoyo-n</i>	sa réputation	<i>no-yoy nonon</i>	ses nouvelles
<i>ni-mgu-n</i>	ses péchés	<i>nu-bug nagan</i>	ses péchés
<i>nō-wōqa-n</i>	pressentiment qu'il va venir	<i>nō-wōq nonon</i>	pressentiment qu'il ressent
<i>na-nya-n</i>	sa sève ; [ARCH] son sang	<i>na-day nonon</i>	son sang
<i>nē-vēna-n</i>	[ARCH] sa patrie	<i>na-pnō nonon</i>	son île / village
<i>na-tawhē-n</i>	sa fleur (<i>arbre</i>)	<i>na-tweh nan</i>	sa fleur (<i>arbre</i>)
<i>na-qa-n</i>	sa tête (<i>flèche</i>)	<i>na-qas nonon</i>	son crâne chauve
<i>nē-wīē-n</i>	sa branche	<i>nē-wēt nan</i>	sa grosse branche
<i>na-sma-n</i>	son déchet (<i>kava</i>)	<i>na-sam nan</i>	son déchet (<i>sucré</i>)
<i>nē-swō-n</i>	ses pépins (<i>fruits</i>)	<i>nē-sēw nan</i>	ses gros pépins (<i>fr.-à-pain</i>)
<i>na-tñe ~</i>	la poche / l'étui à ~	<i>na-tañ nonon</i>	son sac (<i>qqn</i>)

Dans tous ces cas, il s'agit très clairement de mots différents dans la langue contemporaine, et chacun d'entre eux dispose de ses propres moyens pour apparaître (1) avec possesseur référentiel ; (2) avec possesseur générique / distributif :

Tableau 5.60 – Doublets inaliénables / aliénables à sens différents : comportement syntaxique

Possesseur Y	NOM INALIÉNABLE		NOM ALIÉNABLE	
	BALSE~	'joue'	BLAS	'mâchoire'
<i>Y référentiel</i>	<i>na-balsa-n</i>	ses joues	<i>na-mlas nonon</i>	sa mâchoire
<i>Y générique</i>	<i>na-balse et</i>	des joues	<i>na-mlas</i>	une mâchoire
<i>Y distributif</i>	<i>na-balse-ge</i>	les joues	<i>na-mlas</i>	la mâchoire

¹ Cf. François (1999 b: 455). Pour les parties du corps, voir aussi le *Tableau 5.20* p.449.

En conséquence, on ne saurait mettre sur le même plan ces doublets étymologiques et les structures syntaxiques que nous avons détaillées ci-dessus, et qui visent à traduire l'absence de possesseur pour un nom inaliénable.

Le mwotlap ne se comporte donc pas – ou plus ? – comme le *paama* que décrit Crowley (1996: 417). Ce dernier cite, pour le *paama*, une vingtaine de couples comparables à ceux du *Tableau 5.58*, à savoir un nom inaliénable de même origine qu'un nom aliénable : ex. PAA *ise-n* 'son nom' / *e-is* 'un nom' ; PAA *loho-n* 'ses dents' / *a-loh* 'les dents'. Chaque fois qu'un nom inaliénable de cette liste doit entrer dans un énoncé d'où le possesseur est absent, on lui substitue le nom aliénable correspondant :

- (124) *tokita ten aloh* 'le médecin des dents, le dentiste'
 médecin pour dent

Mais la situation du mwotlap est plus complexe. Suite à la dichotomie majeure qui a divisé tout le lexique du mwotlap, les noms aliénables ont été investis de significations différentes par rapport au nom inaliénable correspondant, si bien que *nē-lēw* 'molaire...' n'est plus un simple allomorphe de *nē-lwo~* 'dent', utilisé en l'absence de possesseur. Même si la stratégie du *paama* a sans doute été la norme dans le passé, le mwotlap moderne, quant à lui, a dû développer une morphosyntaxe particulière pour désigner une partie du corps hors-possesseur : c'est le fameux suffixe *-ge*. Ainsi, la traduction mwotlap de (124) serait :

- (124)' **no-dokta bē-lwo-ge** 'le médecin des dents, le dentiste'
 ART-médecin pour-dent-ON

et non

- **no-dokta bē-lēw* '(?) médecin des molaires'
 ART-médecin pour-grosse.dent

Nous cesserons donc ici l'évocation de ces doublets étymologiques, car ils ne permettent plus, en synchronie, de transformer un nom inaliénable en nom aliénable : ce ne sont plus aujourd'hui que de lointains cousins.

(c.2) Doublets affixaux

Certains noms inaliénables, en particulier des parties du corps, sont étymologiquement reliés à des préfixes ou éléments de composition de même sens. Certains d'entre eux se rencontrent dans des noms de pathologies, combinés à un nom prédicatif : ex. *nē-lēw-meh* <la dent-souffrir> 'rage de dents'. La liste de ces dérivatifs est réunie dans le *Tableau 5.61* :

Tableau 5.61 – Noms inaliénables et doublets affixaux

NOM INALIÉNABLE		DOUBLET AFFIXAL	
<i>mte</i> ~ yeux	<i>na-mat-het</i>	œil-mauvais	→ ‘ophtalmité 1’
	<i>na-mat-mēl</i>	œil-??	→ ‘ophtalmité 2’
	<i>na-mat-wēt</i>	œil-??	→ ‘épilepsie’
	<i>na-mat-bē</i>	œil-eau (?)	→ ‘aveugle’
<i>qti</i> ~ tête	<i>qēt-gay</i>	tête-(bas)	→ ‘nain’
	<i>nē-qēt-mat</i>	tête-mort	→ ‘os crânien’
	<i>qēt-maymay</i>	tête-dur	→ ‘têtu’
	<i>nē-qēt-men</i>	tête-rouge	→ ‘oiseau <i>Myzomela</i> ’
	<i>qēt-muhu</i>	tête-??	→ ‘hocher la tête’
<i>lĒwo</i> ~ dent	<i>nē-lēw-meh</i>	dent-douloureux	→ ‘rage de dents’
<i>taybē</i> ~ corps	<i>na-tyam-memeh</i>	corps-douloureux	→ ‘courbatures’
<i>yño</i> ~ jambe	<i>na-yañ-bōy</i>	jambe-gros	→ ‘elephantiasis’
<i>tqe</i> ~ ventre	<i>toq-sis</i>	ventre-plein	→ ‘rassasié’
<i>lo</i> ~ for intérieur	<i>lol-qōñ</i>	intérieur-nuit	→ ‘oublier’
	<i>lol-meyen</i>	intérieur-jour	→ ‘intelligent’
	<i>lol-won</i>	intérieur-entier	→ ‘mélancolique’
<i>vni</i> ~ peau	<i>ni-vin-gogoh</i>	peau-écorcher	→ ‘écorce de coco’
	<i>ni-vin-bōlōk...</i>	peau-vache	→ ‘cuir’
<i>tli</i> ~ œuf	<i>ni-til-to</i>	œuf-(poule)	→ ‘œuf comestible’
<i>ili</i> ~ cheveu	<i>n-il-to</i>	poil-(poule)	→ ‘plume de coq’
	<i>n-il-qōñ</i>	poil-nuit	→ ‘chauve-souris’

En réalité, la liste pourrait continuer davantage, car s'il est vrai que certains préfixes sont rares, d'autres sont particulièrement productifs :

- *vin-* sert à former de nombreux noms d'objets fabriqués à partir de peau animale ou d'écorce végétale, ex. *ni-vin-lah* ‘tasse en noix de coco [→ rotule du genou]’ ;
- *qēt-* désigne non seulement le vocabulaire lié à la ‘tête’, mais entre aussi très productivement – à l'issue d'une métaphore ancienne ? – dans le nom de tous les bâtons et objets en bois :

<i>nē-qēt-geyegyh</i>	‘planche à râper (les cocos)’
<i>nē-qēt-laṃlaṃ</i>	‘bâtons à percussions’
<i>nē-qēt-hēlēñ</i>	‘oreiller (jadis en bois)’
<i>nē-qēt-hu~</i>	‘poutre faîtière (de maison)’
<i>nē-qēt-hiyi~</i>	‘tige (de fleur)’
<i>qētqēt-buhu~</i>	‘doigts’
<i>nē-qēt-tēnge</i>	‘arbre’ [cf. p.434] ...

Nous avons déjà rencontré des préfixes dérivatifs liés à des noms inaliénables [§(a.3) p.510]. Cependant, ces derniers avaient en commun qu'ils étaient formellement semblables – et sans doute historiquement dérivés – des noms dépendants correspondants, ex. *mte-* ‘ouverture’ < *mte-* ‘œil’... Inversement, les préfixes du *Tableau 5.61* ne ressemblent pas forcément aux noms inaliénables auxquels ils sont pourtant reliés étymologiquement : non seulement ils se terminent tous par une consonne (cf. n.2 p.511), mais ils présentent même

des phonèmes qui sont totalement absents, en synchronie, de la morphologie du nom. Par exemple, le nom de la jambe *yño~* alterne les deux bases allomorphiques¹ *yñē~* ~ *yoño*, si bien que la voyelle /a/ de *na-yañ-bōy* est totalement imprévisible ; de la même façon, le ‘ventre’ a les bases *teqe ~ taqa*, en sorte que le /o/ de *toq-sis* est totalement isolé dans la langue. Par ailleurs, le second /l/ de *lol-* reste inexpliqué, etc.

L'origine de ces phonèmes intrus est aisée à comprendre : ils proviennent tous de voyelles étymologiques qui ont été perdues dans la diachronie du mwotlap, en fonction de la place de l'accent dans le mot (François 1999 b). Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple, la racine POC **tob^wa* ‘ventre’ a donné en pré-mwotlap des formes semblables au mota contemporain, *na toqa-ku* ‘mon ventre’ ; puis la chute des voyelles atones a entraîné celle du /o/ dans toutes les formes de ce nom suffixable : **₁na to¹qa-ku > na-tqe-k*, etc. ; la seule et unique forme qui a conservé cette voyelle est une forme adverbiale littéraire *toqsis* < **₁toqa-¹sisi* ‘(de façon à avoir le) ventre plein’.

Cette dernière forme est tellement isolée dans la langue, que les locuteurs contemporains ont même du mal à la relier au nom *tqe~*. Ceci vaut également pour d'autres mots : le lien existant entre *yañ-* < **¹raño* et le nom *yño~* < **ra¹ño-*, ou celui entre *tyam-* < **ta¹rabe* et le nom *taybē~* < **₁tara¹be-*, est devenu opaque à la plupart des locuteurs du mwotlap : souvent, c'est l'observation du linguiste qui permet de faire émerger de telles correspondances.

Or, cette opacité empêche de créer de nouveaux préfixes, et freine la productivité de telles stratégies de composition. C'est sans doute pour cette raison que le mwotlap d'aujourd'hui préfère fabriquer des composés à l'aide de procédés beaucoup plus productifs, par exemple celui qui sert à marquer un possesseur comme générique (suffixe *-ge*) : c'est ainsi qu'on entend, comme synonyme du terme ancien *nē-qēt-meh* ‘céphalée’, le composé plus transparent *ni-qti-ge-memeh* ‘(la tête douloureuse) = le mal de tête’ [ex.(105)]. S'il est vrai que ces deux termes sont aujourd'hui des synonymes, le second est manifestement le plus récent, et présente l'avantage de rentrer dans un paradigme aisé à compléter, avec n'importe quelle partie du corps. Cette tournure en *-ge* a manifestement plus d'avenir que les préfixes du *Tableau 5.61*, qui sont nettement résiduels dans la langue.

C. SYNTHÈSE : SYNTAXE DE LA POSSESSION DIRECTE

À l'issue de cette étude détaillée de la possession directe en mwotlap, il peut être utile de proposer une synthèse récapitulative. Il est apparu, en effet, que les structures syntaxiques de cette langue sont sensibles à un grand nombre de critères, dont les uns concernent la nature du possédé (X), les autres le possesseur (Y) :

Pertinence de certaines caractéristiques du possédé X :

- Le possédé est-il un nom ?
- Si oui, s'agit-il d'un nom **indépendant** (= aliénable, invariable) ou **dépendant** (= inaliénable, suffixable) ?
- Est-il sémantiquement compatible avec des possesseurs humains vs. non-humains ?

¹ Voir l'exposé morphologique au §1 p.468.

- X est-il **référentiel** ou non ? Ceci importe surtout dans le cas où le possesseur lui-même ne l'est pas.

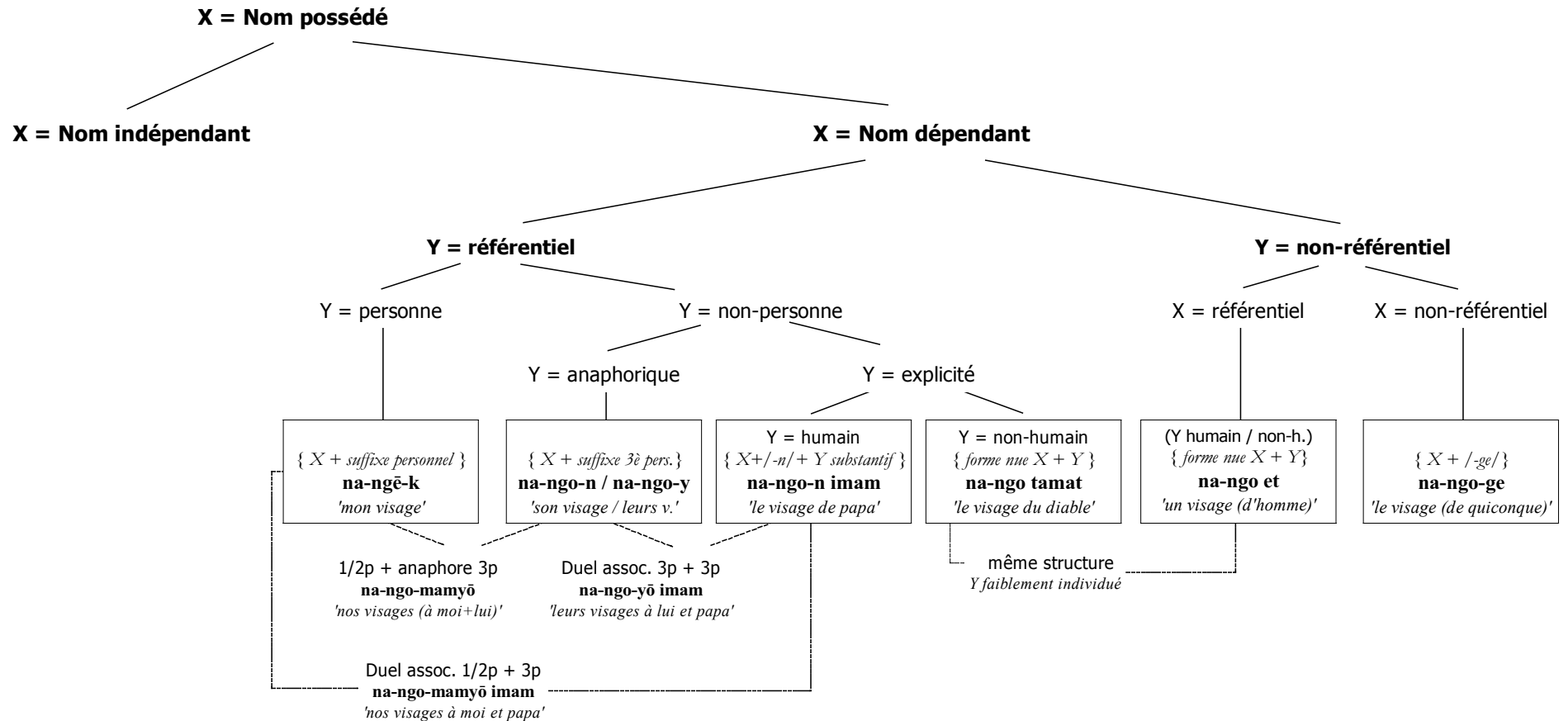
Pertinence de certaines caractéristiques du possesseur Y :

- Le possesseur Y est-il **référentiel** ou **générique** ?
- S'il est référentiel, renvoie-t-il à une des personnes du dialogue (*je / tu / vous...*) ? ou bien à une **non-personne**, *i.e.* 3^{ème} personne ?
- Dans ce dernier cas, Y est-il simplement repris par **anaphore**, ou **explicité** dans le syntagme ? Rappelons cependant qu'une combinaison des deux est possible, avec le *duel associatif* (sous ses diverses formes).
- Au cas où le possesseur est explicité, il sera codé différemment selon qu'il est **humain** (et référentiel) ou non. On trouve alors la même structure pour les Y [+réf, -hum], et pour les [-réf, ±hum].
- Enfin, si Y est non-humain (et qu'il soit anaphorique ou explicite), il sera insensible au **nombre**, comme c'est le cas ordinairement en mwotlap. En revanche, le nombre est codé pour les possesseurs humains, lorsqu'ils sont anaphoriques.

Tous ces traits sémantico-logiques forment un système assez complexe, pour mériter qu'on le présente sous la forme d'un diagramme [Figure 5.3]. Ce dernier organise ces traits sous la forme d'une arborescence, aux embranchements binaires ; ces derniers n'empêchent pas de relever, çà et là, des connexions formelles entre deux branches pourtant disjointes. Chacun des principaux cas de figure est illustré à l'aide d'un syntagme simple, impliquant le nom dépendant *ngo*~ 'visage' (+ article *nA*-). Pour plus de détails sur chaque structure, le mieux est de se reporter aux développements contenus dans le présent chapitre.

Figure 5.3 – SYNTAXE DE LA POSSESSION DIRECTE EN MWOTLAP : synthèse

~ en fonction des caractéristiques du possédé **X** et du possesseur **Y** ~



IV. La possession indirecte et les Classificateurs

A. LA POSSESSION INDIRECTE : PRÉSENTATION

1. La possession indirecte

Nous venons d'étudier en détails la morphologie, la syntaxe et la sémantique d'une grande partie des noms en mwotlap, les noms inaliénables ou dépendants. Les règles et structures que nous avons passées en revue ne conviennent qu'à ces mots suffixables, qui seuls sont susceptibles d'être directement marqués en possession. En ce qui concerne tout le reste des noms, à savoir les noms **aliénables** ou **indépendants**, ils ne peuvent être possédés que par le truchement de **relateurs** réservés à cet effet.

Les relateurs génitiaux utilisés dans ces structures de *possession indirecte* sont de deux sortes :

Pour les *possesseurs non-référentiels* ^{et/ou} *non-humains* :

on utilise une préposition invariable *ne*, placée entre le possédé et le possesseur, ainsi que l'anaphorique correspondant *nan* :¹

- (125) **na-gban** NE **ok** → **na-gban** NAN
ART-voile de pirogue ART-voile de.ça
'la voile de la pirogue' → 'sa voile'

Pour les *possesseurs humains référentiels* (cas le plus fréquent) :

le nom possédé, lui-même indépendant, se combine à un **relateur génital suffixable**. Le comportement de ces relateurs les apparente fortement (mais pas totalement) aux noms dépendants : non seulement ils sont compatibles avec les suffixes possessifs, mais aussi avec l'article *nA-* et diverses fonctions actanciennes ou prédicatives, ce qui est typique des noms. Leurs règles morphosyntaxiques concernant l'expression du possesseur sont quasiment les mêmes que celles des noms inaliénables :

- (126) **na-pnō** *no-NO-n* **ige** **qagqag** → **na-pnō** *no-NO-y*
ART-pays ART-GÉNITIF-3SG H:PL blanc ART-pays ART-GÉNITIF-3PL
'le pays des Blancs' → 'leur pays'

2. Les Classificateurs possessifs : problématique

La dernière structure dont nous venons de parler présente en outre une caractéristique fondamentale, qui va déterminer toute la suite de notre étude. Le relateur suffixable *no~*, glosé GÉNITIF dans l'ex.(126), n'est en réalité pas le seul à pouvoir remplir ce rôle : en tout, **quatre relateurs suffixables**, organisés en paradigme, se partagent la même fonction. Ces quatre morphèmes se différencient par le sémantisme de la relation possessive en jeu

¹ Nous détaillerons les emplois de *ne* et *nan* au §(b) p.573.

(relation essentielle vs. relation contingente, possession alimentaire, etc.). Par une sorte d'illusion d'optique aujourd'hui remise en cause¹, on a depuis longtemps comparé ces morphèmes – ou plutôt, des morphèmes similaires dans d'autres langues océaniques – aux *classificateurs*, notamment numériques, d'Asie Orientale ou d'ailleurs. L'étiquette de **Classificateurs Possessifs** est désormais d'usage courant pour décrire ce type de relateurs, aussi la reprendrons-nous dans cette étude, par souci de simplicité.

À l'intérieur d'un domaine syntaxique du mwotlap – l'expression de la possession – dont on a déjà pu apprécier la richesse, la grammaire de ces Classificateurs Possessifs (désormais "CP") présente un degré supplémentaire de complexité. Non seulement, en effet, on y retrouve la plupart des questions liées à l'expression du possesseur, comme nous l'avons vu pour les noms inaliénables (référentialité, humanité, etc.) – mais il faut y ajouter un ensemble d'autres mécanismes propres à ces CP :

une <i>morphologie</i> particulière pour ces quatre CP, parfois irréguliers par rapport aux noms inaliénables	§B p.548
des règles concernant la <i>syntaxe interne</i> du syntagme nominal, et notamment la position du CP [ex. <i>no~</i>] par rapport au nom qu'il complète	§C.1 p.553
les <i>fonctions syntaxiques</i> qui sont ouvertes, dans la phrase, aux CP et/ou au syntagme nominal ainsi possédé	§C.2 p.560
plus généralement, la question du statut syntaxique de ces CP : sont-ils des noms ? des adjectifs ? des relateurs ?	§C.3 p.568
le fonctionnement particulier en cas de possesseur non-humain, et les règles concernant <i>ne / nan</i>	§C.4 p.572
de nombreuses particularités sémantiques et syntaxiques propres à chaque CP pris individuellement	§D p.581

B. MORPHOLOGIE DES CLASSIFICATEURS POSSESSIFS

Voici d'abord, résumées, les principales données morphologiques et syntaxiques concernant les Classificateurs possessifs (CP). Le mwotlap présente quatre CP, dont nous donnerons une première glose approximative : *ga~* 'possession comestible', *ma~* 'possession buvable', *mu~* 'possession contingente', *no~* 'possession essentielle' .

1. Préfixation

Du point de vue de la préfixation, ces quatre CP ressemblent à des noms², en ce qu'ils peuvent prendre de l'ARTICLE *nA-*. En ce qui concerne la copie vocalique, la règle [§(b) p.104] voudrait que ces morphèmes CV- fassent tous la copie ; en réalité, seuls *ma~* et *no~* sont réguliers, tandis que °*ga~* et °*mu~* ne présentent pas la copie sur le préfixe (cf. tableaux *infra*, en 2SG).

À la place de l'article, les CP peuvent également recevoir – du moins dans une langue archaïsante – le préfixe *bE-* 'POUR' ; dans ce cas-ci, la copie n'a exceptionnellement pas lieu,

¹ Cf. Grinevald (2000), François (2000 a).

² Nous discuterons plus tard pour savoir si les CP *sont* ou non des noms. Cf. §3 p.568.

même avec les CP réguliers : *be-nō-m* (**bō-nō-m*) *tamtam* ‘pour ta gentillesse’ ; *be-no-y vētan* ‘pour leur terre’ ; *be-mino siok* ‘pour ma pirogue’ (littéraire).

La particule PARTITIVE *te* (≈ ‘un peu de’), morphème autonome et donc sans copie, est normalement invariable, quel que soit le CP qui suit : *te gō-m* (‘un peu pour toi à manger’), *te mu-k* (‘un peu à moi, Poss. Contingente’), *te no-n* (‘un peu à lui, Poss. Essentielle’), *te me-k* (‘un peu pour moi à boire’)¹. Cependant, sans qu’il s’agisse d’une véritable copie vocalique, *te* s’ouvre régulièrement en *ta* à chaque fois qu’il est suivi d’un CP² dont la première voyelle est /a/ : cela concerne donc uniquement les deux CP *ma~* et °*ga~*, aux formes autres que 1SG et 2SG. On a donc *te kis* (‘un peu pour moi à manger’), *te gō-m* (‘...pour toi...’), mais *ta* (/°*te*) *ga-n* (‘...pour lui...’), *ta ga-ntēl*, *ta ma-ndō*. Enfin, chez certains locuteurs jeunes, le même partitif se réalise partout sous la forme *ta*, ce qui est exceptionnel : *ta mu-k* pour *te mu-k* ; *ta no-n* pour *te no-n*.

En résumé, tout se passe comme si l’on parlait d’une forme *te* invariable, susceptible seulement de s’assimiler au /a/ du CP suivant ; dans un deuxième temps, cette forme *ta* tendrait à se généraliser à tous les emplois de *te*, même lorsqu’elle n’est plus conditionnée par un /a/ adjacent.

2. Suffixation

Les quatre CP se comportent comme des noms directement possédés, en ce qu’ils reçoivent les quinze suffixes personnels possessifs, présentés dans le *Tableau 5.28* p.465. À noter, certains suffixes présentent la plupart du temps, dans la flexion des CP, une consonne /n/ plus ou moins facultative, consonne qui n’apparaît pas aussi souvent avec les noms possédés³.

(a) MU~ "mon X (temporaire...)"

Le CP °*mu~* est entièrement régulier, et ne modifie pas sa voyelle radicale au cours de la flexion. Cependant, l’article reste invariable, sans jamais se copier à la voyelle /u/ du radical (on n’a jamais⁴ **nu-mu-*) :

Tableau 5.63 – Flexion du CP *mu~* ‘mon X (à porter)’

	<i>singulier</i>	<i>duel</i>	<i>triel</i>	<i>pluriel</i>
1 EXC	(na-) mu- <i>k</i>	(na-) mu-(<i>n</i>) <i>mamyō</i>	(na-) mu-(<i>n</i>) <i>mamtēl</i>	(na-) mu-(<i>n</i>) <i>mem</i>
1 INC		(na-) mu- <i>ndō</i>	(na-) mu- <i>ntēl</i>	(na-) mu- <i>ngēn</i>
2	(na-) mu	(na-) mu-(<i>n</i>) <i>mōyō</i>	(na-) mu-(<i>n</i>) <i>mētēl</i>	(na-) mu-(<i>n</i>) <i>mi</i>
3	(na-) mu- <i>n</i>	(na-) mu- <i>yō</i>	(na-) mu- <i>ytēl</i>	(na-) mu- <i>y</i>

¹ Ce dernier exemple ne permet pas de décider s’il y a copie ou non ; les structures suggèrent qu’il n’y en a pas.

² Cette règle ne concerne que les CP, mais pas les noms avec voyelle /a/ : suivi d’un tel nom, *te* reste invariable, comme dans *Nok so in te ga* ‘je veux boire du kava’.

³ La distribution de cette consonne /n/ a été présentée dans le *Tableau 5.29* p.466, et son origine a été détaillée dans le §(b.5) p.501 sqq.

⁴ Constatons ici une erreur de Codrington (1885: 314) : "with the article, *nuṃuk*, &c."; cette forme est contredite, d’ailleurs, par plusieurs des exemples qu’il donne lui-même ("*na mun*"...).

(b) MA~ "mon X (à boire)"

Tout aussi régulier, le CP *ma~* présente en outre la flexion normale des noms, à savoir la *fermeture de la voyelle radicale* d'un degré d'aperture, aux formes de 1SG et 2SG. Exceptionnellement, nous présentons cette règle morphologique dans ce sens, en posant une forme radicale ouverte (*ma~*), qui se fermerait en *me~*. La même flexion était présentée de façon inverse pour les noms : radical fermé (*he~* 'nom') correspondant à 1SG/2SG, et règle d'ouverture (*he~* → *ha~*) à partir de 3SG. Cette incohérence apparente est imposée par les faits, pour les deux raisons suivantes :

- pour les noms, l'existence d'une forme nue non suffixée (ex. *he* 'nom') devant possesseur inanimé, donne systématiquement le timbre de la voyelle primitive du radical, généralement identique à 1SG/2SG ; les CP ne présentent pas une telle forme¹.
- pour les CP, les formes irrégulières de 1SG / 2SG (cf. *infra* pour *ga~* et *no~*) ne permettent pas de reconstituer le timbre de la voyelle radicale ; on préfère alors se baser sur les formes stables (3SG et suivantes), à voyelle ouverte, pour désigner les CP.

Par souci de cohérence, la notation adoptée pour les deux CP irréguliers (*ga~* et *no~*) est étendue aux autres CP, en l'occurrence *ma~*. Il suffit donc de retenir que contrairement aux noms, les trois CP concernés par la flexion vocalique sont donnés avec une voyelle radicale correspondant aux formes *ouvertes* de la flexion (3SG et suivantes).

Compte tenu de cette mise au point concernant la notation, on obtient une flexion tout à fait régulière pour le CP *ma~* :

Tableau 5.64 – Flexion du CP *ma~* 'mon X (à boire)'

	<i>singulier</i>	<i>duel</i>	<i>triel</i>	<i>pluriel</i>
1 EXC	(ne-) me- <i>k</i>	(na-) ma-(n) <i>mamyō</i>	(na-) ma-(n) <i>mamtēl</i>	(na-) ma-(n) <i>mem</i>
1 INC		(na-) ma- <i>ndō</i>	(na-) ma- <i>ntēl</i>	(na-) ma- <i>ngēn</i>
2	(ne-) me	(na-) ma-(n) <i>mōyō</i>	(na-) ma-(n) <i>mētēl</i>	(na-) ma-(n) <i>mi</i>
3	(na-) ma- <i>n</i>	(na-) ma- <i>yō</i>	(na-) ma- <i>ytēl</i>	(na-) ma- <i>y</i>

On remarquera la copie vocalique sur le préfixe (*ne-* vs. *na-*) ; par ailleurs, on retrouve la même distribution pour le partitif (*te me-k* vs. *ta ma-n*), même s'il ne s'agit pas là d'une véritable copie, car elle ne concerne que la voyelle /a/ et non toutes les voyelles.

(c) GA~ "mon X (à manger)"

Le CP des Comestibles *ga~* ressemble largement, dans sa flexion, à *ma~*. Il convient cependant de noter l'absence de copie sur le préfixe, d'une part, et la présence, d'autre part, de deux formes irrégulières au singulier :

- 1SG (*na-*)*kis*, d'origine inconnue, au lieu de *(*na-*)*gō-k* attendu ;
- 2SG (*na-*)*gō-m*, avec vocalisme irrégulier, et conservation exceptionnelle de l'ancien suffixe /-m/ de 2SG, amuï (> Ø) partout ailleurs (sauf *no~ infra*) : la forme attendue

¹ Cette *forme nue* du radical, ainsi que son utilité pour décrire la morphologie du mwotlap, ont été présentées au §2 p.469. Quant à la construction des CP devant possesseur non-humain (cas normal d'emploi de la *forme nue*, inexistante pour les CP), elle est détaillée au §4 p.572.

serait ****ge** < POc ***ka-mu**.

On obtient donc la flexion suivante pour le CP **ga~** :

Tableau 5.65 – Flexion du CP **ga~** ‘mon X (à manger)’

	<i>singulier</i>	<i>duel</i>	<i>triel</i>	<i>pluriel</i>
1 EXC	(na-) kis	(na-) ga-(n) mamyō	(na-) ga-(n) mamtēl	(na-) ga-(n) mem
1 INC		(na-) ga- ndō	(na-) ga- ntēl	(na-) ga- ngēn
2	(na-) gōm	(na-) ga-(n) mōyō	(na-) ga-(n) mētēl	(na-) ga-(n) mi
3	(na-) ga- n	(na-) ga- yō	(na-) ga- ytēl	(na-) ga- y

Concernant le partitif **te**, on a régulièrement **te kis**, **te gōm**, puis ouverture en **ta ga-n**, etc.

(d) NO~ "mon X (possédé...)"

Enfin, le classificateur général **no~** est à son tour légèrement irrégulier¹.

- 2SG (**nō-)****nō-m** est parallèle à (**na-)****gō-m**, à la copie près ; le vocalisme s'explique mieux pour **nō-m**, du fait qu'on a un /o/ partout ailleurs : ici ***no-mu** > **nō-m**. Noter cependant qu'au lieu de (**nō-)****nō-m**, le parallèle avec les noms suffixés aurait fait attendre ***(na) no-mu** > ****(nē-) nē**.
- 1SG **mino** ‘mon’ est totalement exceptionnelle : il s'agit d'une forme invariable, non préfixable, issue du figement d'un syntagme² **mi no** ‘avec moi’. Cette forme supplétive vient remplacer ****(nō-)****nō-k** attendu³, et tient lieu aussi bien de forme préfixée (****nō-nō-k**) que non préfixée (****nō-k**)⁴.

Tableau 5.66 – Flexion du CP **no~** ‘mon X (en général)’

	<i>singulier</i>	<i>duel</i>	<i>triel</i>	<i>pluriel</i>
1 EXC	mino	(no-) no- nmamyō	(no-) no- nmamtēl	(no-) no- nmem
1 INC		(no-) no- ndō	(no-) no- ntēl	(no-) no- ngēn
2	(nō-) nōm	(no-) no- nmōyō	(no-) no- nmētēl	(no-) no- nmi
3	(no-) no- n	(no-) no- yō	(no-) no- ytēl	(no-) no- y

¹ Crowley (1996: 430) souligne qu'en paama également, le même Classificateur est aussi ‘partiellement irrégulier dans sa morphologie’ ; il cite ainsi le vocalisme imprévisible de **onq-k**, **onq-m**, **onq-n**, correspondant respectivement au MTP (**mino**), **nō-m**, **no-n**. L'étymologie exacte de ces formes pose problème.

² Sur cette étymologie, voir §(d), p.485.

³ Cette forme ***(nō-)****nō-k**, absente du mwotlap, peut non seulement être reconstruite en fonction de règles productives, mais apparaît également dans les parlers voisins de Vanua-lava (mosina **nō-k**), ou dans la langue littéraire archaïsante de Mwotlap, dite ‘langue de Qat’. Il en va de même pour ***(na-)****gō-k** ci-dessus.

⁴ Une raison possible pour l'abandon de cette forme de 1SG, est son homonymie avec le déictique (protatique) de 3^{ème} degré **nōk**. Quoi qu'il en soit de cette explication, Codrington (1885: 315) se trompe, lorsqu'il l'explique par une confusion possible avec le pronom 1SG **nok** : outre qu'une telle confusion n'aurait aucune vraisemblance syntaxique, elle n'a aucune raison d'avoir lieu, non plus, pour des raisons phonologiques simples, la différence entre les deux phonèmes |o| et |ō|. Cette erreur d'interprétation tient à la méconnaissance qu'avait Codrington, travaillant sur des matériaux écrits, de la phonologie du mwotlap.

La copie vocalique sur l'article a lieu partout ; en revanche, pour ce qui est du partitif *te*, il reste invariable : *te mino*, *te nōm*, *te no-n*¹. C'est d'ailleurs ce qui incite à voir dans ce *te* une particule autonome, éventuellement proclitique, plutôt qu'un préfixe.

Ce morphème partitif *te* est normalement la seule structure où le CP apparaît sans l'article : mise à part la tournure partitive *te mu-k*, on n'a jamais **mu-k* sans son article. Dans ce contexte, il importe de souligner le cas particulier du CP *no~*, qui semble irrégulier : lorsque *no~* suit le nom possédé, on observe ordinairement des formes non préfixées, là où l'on attendait l'article – *no-ngēn* au lieu de *no-no-ngēn*, etc. Il s'agit en fait d'une simple **haplologie**, réduisant la séquence de deux syllabes identiques /nono/ à une seule /no/. Cette réduction syllabique, toujours facultative, est soumise à des contraintes rythmiques, dans la mesure où elle ne touche que les formes de plus de deux syllabes :

- ‘vos maisons’ se dit *n-ēṁ no-no-nmi* (forme "lourde" à 3 syll.), mais peut être allégée en *n-ēṁ no-nmi* (2 syll.) ;
- mais ‘leurs maisons’ *n-ēṁ no-no-y* (2 syll.) ne peut pas être réduit à **n-ēṁ no-y* ;

Ceci prouve bien qu'il s'agit d'une règle purement stylistique, et non syntaxique : l'article est toujours présent dans les structures sous-jacentes. De la même façon, on n'aura jamais **n-ēṁ no-n* ‘sa maison’ sans article, mais cette forme redevient possible, pour des raisons accentuelles, dès que le CP 3SG est lui-même suivi d'un syntagme explicitant le possesseur :

- ‘la maison du chef’ *n-ēṁ no-no-n mayanag* (forme lourde, parallèle aux structures des autres CP) OU *n-ēṁ no-n mayanag* (forme légère, propre à ce CP *no~*).

En somme, sachant que l'accent syntaxique tombe, comme en français, sur la dernière syllabe du mot ou du syntagme, la réduction syllabique n'est autorisée que lorsque la séquence /nono/ ne reçoit pas l'accent, et se trouve **en position atone**.

En dehors de ce chapitre consacré à la possession, il pourra nous arriver de gloser *non* (ou sa forme longue *nonon*), dans ce genre de structures, comme l'équivalent d'une préposition ‘de’ – ex. *imam non Milton* ‘le père de Milton’ :

- (127) **na-haphap non ige qagqag** ‘le monde moderne’ [*lit.* les choses des blancs]
 ART-choses de H:PL blanc

Fonctionnellement, en effet, *non* permet d'introduire un possesseur humain, comme la préposition *ne* le fait pour les possesseurs non-humains [§(b) p.573] ; ses nombreuses différences avec une préposition n'apparaissent pas dans ces structures en $\boxed{X \text{ non } Y}$, au point que l'on pourrait tout à fait y voir une véritable préposition génitive pour introduire les possesseurs humains. Pourtant, on se rappellera que ce *non* ‘de’ peut *toujours* s'expliquer par (et commuter avec) une forme longue *no-no-n*, analysable en /*article*-CPGénéral-3SG/, et apocopée par haplologie rythmique.

Cette haplologie ne concerne pas les autres CP, qui exigent tous l'article : *na-ptel na-ga-n mayanag* ‘les bananes du chef’, **na-ptel ga-n mayanag*². Il ne faut donc pas confondre cette règle stylistique propre au CP *no~*, avec les cas où l'article du CP est

¹ Néanmoins, on relève dans un conte une forme absolument exceptionnelle *to* devant /o/ : *to no-nmem* pour *te no-nmem*. Même si ce hapax n'appartient qu'à la langue littéraire, il révélerait une tendance à la copie vocalique sur *te*, lequel est en train de devenir progressivement un véritable préfixe, et non plus une particule autonome (à moins que l'évolution se fasse dans l'autre sens ??).

² Pour une exception cependant, voir *infra* n.2 p.555.

structurellement absent. Inversement, avec le partitif *te*, une séquence comme *te no-nmem* ('un peu pour nous', Poss. Essentielle) est parallèle à *te mu-nmem* (id., Poss. Contingente) sans article, et ne cache donc pas une forme longue **te no-no-nmem*.

C. SYNTAXE DES CLASSIFICATEURS POSSESSIFS

Les CP sont utilisés obligatoirement dans l'expression de la possession, pour les noms à possession indirecte, dits "aliénables". Alors que les noms inaliénables sont directement suffixés par la marque personnelle de leur possesseur, les noms aliénables imposent la médiation d'un classificateur possessif. Deux tournures sont alors possibles au sein du syntagme nominal, pour traduire une expression possessive comme "mon X", ou "le X de Y".

1. Syntaxe interne du substantif possédé

(a) La tête est le Classificateur

La première tournure, d'un niveau de langue littéraire ou soutenu, répond à la structure <CP-POSSESEUR + POSSÉDÉ>. Lichtenberk (1985:123) présente cette structure comme rare dans cette région, "found almost exclusively in the New Guinea area and in Micronesia"; le mwotlap, ainsi que le mosina et le vürës, permettent de corriger ce point de vue¹.

Pour comprendre le fonctionnement de la structure en mwotlap, il ne faut pas se contenter d'examiner l'ordre relatif de ces trois éléments, mais également l'organisation interne du syntagme, et en particulier le fonctionnement de l'article substantivant. Celui-ci semble faire du Classificateur lui-même la TÊTE du syntagme nominal :

- (128) **no- NO** **-nmamyō** **ēm**
 ART CPGén 1EX:DU maison
le CP possesseur possédé
lit. "la possession de nous-deux (de) maison" → 'notre maison [à lui et moi]'
- (129) **ne- ME** **-k** **bē**
 ART CPBoiss 1SG eau
lit. "la boisson de moi d'eau" → 'mon eau (à boire)'

Dans ce type de syntagmes, le CP est *doublement déterminé*. D'une part, il est suffixé par la marque personnelle renvoyant au possesseur Y [-**k** en (129)]; d'autre part, l'ensemble /art.+CP+ *MqPoss*/ (ici, **ne-me-k**) est lui-même déterminé par un nom référant à l'objet possédé (ici, **bē** 'eau'). C'est cet effet que nous tentons d'illustrer par la traduction littérale à deux prépositions *de* : 'la boisson de moi d'eau'.

Un possesseur extérieur aux coénonciateurs ('non-personne') peut être repris par anaphore, au moyen des suffixes de 3^{ème} personne, pour les quatre nombres (SG / DUEL / TRIEL / PL) :

¹ En outre, Crowley (1996: 386) cite une tournure analogue en paama : *ono-m vakili* 'ta pirogue'. Celle-ci est indiquée comme une 'variante stylistique occasionnelle' de la tournure *vakili ono-m* (même traduction), sans que soit précisée cette valeur stylistique.

- (130) **na- GA -n qon** 'ses palombes (à manger)'
 ART CCom 3SG palombe *lit.* "son repas de palombe(s)"
- (131) **na- MA -y wōh** 'leur lait de coco (à boire)'
 ART CPBoiss 3PL coco

Si ce possesseur doit être explicité, il l'est par un syntagme substantival (nom avec article), situé immédiatement après le suffixe **-n** de 3SG, quel que soit le nombre des possesseurs :

- (130)' **na- GA -n igni-k qon**
 ART CCom 3SG épouse-1SG palombe
le CP possesseur possédé
lit. "le repas de ma-femme de palombe(s)" 'les palombes pour ma femme (à manger)'
- (131)' **na- MA -n ige susu wōh**
 ART CPBoiss 3SG les petits coco
le CP possesseur possédé
lit. "la boisson des enfants de coco" 'le lait de coco (à boire) des enfants'

Rappelons que, dans ce type de structures, il faut distinguer deux marques **-n** : l'une, véritable marque d'anaphorique 3SG, s'intègre dans la série des suffixes personnels, et s'oppose aux anaphoriques 3^{ème} p. des autres nombres (**-yō**, **-ytēl**, **-y**) ; l'autre **-n** ne connaît pas d'opposition de nombre, et fonctionne non pas comme un anaphorique, mais comme un morphème relateur entre deux substantifs [§(b) p.496].

(b) La tête est le Nom possédé

La seconde tournure, parfaitement synonyme de la précédente mais plus fréquente dans la langue quotidienne, inverse la hiérarchie entre le CP et l'objet possédé : si le possesseur Y demeure bien suffixé au CP, ce dernier apparaît *après* la marque du possédé. On obtient donc un ordre général ⟨POSSÉDÉ + CP-POSSESSEUR⟩, ordre reconnu comme un des plus fréquents parmi les langues océaniques, par Lichtenberk (1985: 123).

La principale caractéristique de cette tournure est l'apparition de l'article, de façon exceptionnelle, non seulement sur le nom-tête (X) – ce qui est normal puisqu'il inaugure le syntagme substantival – mais également sur le CP lui-même¹ :

- (132) **nē- bē ne- me -k**
 ART eau ART CPBoiss 1SG
le possédé le CP possesseur
 'mon eau (à boire)'
- (133) **nō- wōh na- ma -n ige susu**
 ART coco ART CPBoiss 3SG les petits
le possédé le CP possesseur
 'le lait de coco (à boire) des enfants'

¹ Le cas de 1SG *mino* est à part, puisqu'il ne prend jamais l'article. Parallèlement aux énoncés (129)/(132), on aura donc les deux structures suivantes, la première étant plus littéraire : (Ø-) *mino sēm* = *nē-sēm* (Ø-) *mino* 'mon argent'. Voir la présentation morphologique p.551, et surtout le §(d) p.485.

Nous examinerons plus loin une hypothèse pour rendre compte de cette répétition de l'article, et pour savoir notamment si elle implique la constitution de deux SS différents, ou d'un seul. Indiquons seulement qu'elle est absolument obligatoire en mwotlap¹ : on n'a jamais² une structure comme **nē-bē me-k*.

L'expression du possesseur obéit ici aux mêmes règles que précédemment : suffixe personnel sur le classificateur ; ou /suffixe *-n* + SS/ en cas de possesseur (3^{ème} p.) explicite. Cependant, du fait de la position de ce dernier en fin de syntagme, l'énonciateur choisira préférentiellement la tournure ⟨POSSÉDÉ + CP-POSSESSEUR⟩ dès que le possesseur est un peu long (>2 syll.) : ainsi, si (129) *ne-me-k bē* est à peu près interchangeable – moyennant un effet stylistique – avec (132) *nē-bē ne-me-k*, en revanche, l'énoncé (131)', théoriquement possible, sera préférentiellement rendu par (133)³. *A fortiori*, c'est la structure type (133) qui sera utilisée pour des syntagmes possesseurs très longs, du genre '[la maison] *des femmes qui t'ont dit bonjour hier...*', ce qui serait exclu avec une structure type (131)', *lit.* *la possession *des femmes qui t'ont dit bonjour hier...* de maison.

En d'autres termes, tout se passe comme si la structure à possesseur final ⟨POSSÉDÉ + CP-POSSESSEUR⟩ s'était développée surtout à la suite d'une sorte d'exigence fonctionnelle : celle de pouvoir gérer, sans trop d'efforts, des syntagmes dont le possesseur est long (proposition relative, etc.). Que ce soit ou non la véritable raison pour la prédominance de ce schéma, il est net que dans la synchronie du mwotlap, c'est lui qui est aujourd'hui le plus fréquent, le moins marqué stylistiquement.

Par ailleurs, on notera qu'un nom possédé peut recevoir, au sein du même SN, d'autres déterminants que le Classificateur + possesseur : déictiques, adjectifs, etc. Dans ce cas, il faut noter l'ordre assez strict d'apparition de ces divers constituants internes au syntagme substantival. D'une façon générale, les numéraux, déictiques, propositions relatives, se placent à la fin du SS, et donc *après* la séquence /possédé + CP-possesseur/ :

- (134) **n-ē̄m** **no-no-nmem** **vōyō** **gōs-kē**
 ART-maison ART-CPGén-1EX:PL deux DX1-ci
 'nos deux maisons que voici / ces deux maisons à nous'

En effet, ces déterminants n'agissent pas sur la notion nominale en jeu, mais sur l'ensemble du substantif⁴. En revanche, le CP peut être séparé du nom qui le précède par les adjectifs qualificatifs ou les noms N', en fonction d'épithète du premier nom N. Ceci s'explique par le fait que ces mots viennent modifier la notion nominale elle-même qui est en jeu, formant en

¹ La situation est inversée dans certaines langues voisines comme celles de Vanua-lava, dans lesquelles l'article *o* est répété là où le mwotlap *nA-* ne l'est pas.

² Pour une exception apparente concernant *no~*, voir les explications morphologiques au §(d) p.551. L'unique véritable exception est dans le nom archaïque d'une plante, *na-gvēg ga-n tamat* 'la pomme des (= mangée par les) esprits', expression qui désigne également les dessins traditionnels sur le sable (Huffman 1996). S'il s'agissait d'un syntagme de la langue actuelle, il faudrait l'article *na-gvēg na-ga-n tamat*.

³ Crowley (1996: 389) signale qu'en paama, il est impossible d'insérer un possesseur nominal entre le CP et le possédé : la tournure de type (129) **emo-n ēhon ani* (boisson-de/ enfant/ coco) est carrément agrammaticale, et on lui préfère toujours *ani emo-n ēhon* (coco/ boisson-de/ enfant), équivalent de (132). Ce qui est exclu en paama reste toujours possible – quoique stylistiquement marqué – en mwotlap.

⁴ Cf. Lemaréchal (1998: 41).

quelque sorte avec N un *nom complexe* ou composé. Par exemple, N *ēm* ‘maison’ + N’ *gom* ‘maladie’ + Adj *liwo* ‘grand’ → *ēm-gom liwo* ‘grand hôpital’ ; :

- (134) **n- ēm gom liwo no-no-y en**
 ART- maison maladie grand ART-CPGén-3PL COÉ
lit. l'hôpital grand à-eux = ‘leur grand hôpital’

En d'autres termes, on peut considérer que la marque de possession (CP), tout en venant *après* les déterminations qualitatives portant sur la notion même du nom, apparaît en revanche au *premier rang* (le plus à gauche) des déterminants "externes", ceux qui portent sur le substantif¹.

(c) *Le problème de l'article dans ces constructions possessives*

Si l'on observe les deux structures possibles pour l'emploi du CP, on peut d'abord considérer qu'il s'agit simplement d'une liberté dans la place du possédé X : si l'on utilise les lettres X (possédé) et Y (possesseur), on semble avoir le choix entre deux ordres /CP-Y + X/ et /X + CP-Y/. En réalité, il ne s'agit pas d'un simple cas de positionnement libre de X (ou du groupe CP-Y), au sens où l'adjectif français peut être mobile dans *une terrible mésaventure / une mésaventure terrible* : un tel "mouvement" s'accompagne de contraintes suffisamment importantes pour qu'on parle de deux structures fondamentalement distinctes.

(c.1) *Quelle est la tête du syntagme ?*

De fait, l'examen d'énoncés comme (129)/(132) :

- (129) **ne-me-k bē**
 ART-CPBoiss-1SG eau
- (132) **nē-bē ne-me-k** ‘mon eau (à boire)’
 ART-eau ART-CPBoiss-1sg

suggère une première contrainte sur la répétition de l'article : tandis que le groupe *ne-me-k* resterait inchangé, le nom possédé X ne "passerait" à gauche qu'à condition de porter lui-même l'article : *bē* > *nē-bē*.

En réalité, le syntagme *nē-bē ne-me-k* commençant par un nom préfixé en (132) ressemble aux syntagmes substantifs normaux en mwotlap : c'est grâce à ce premier article sur *nē-bē*, que le syntagme dans son entier va devenir compatible avec toutes les fonctions syntaxiques (actants, etc.) qui sont ouvertes aux substantifs (=nom + article). Sans article, les noms ne peuvent pas remplir le rôle d'actant, et ne sont essentiellement compatibles qu'avec des fonctions de qualification : ex. *na-plastik bē* ‘une bouteille d'eau’. On comprend donc certaines des différences entre les deux exemples cités : en (129), le nom possédé X (*bē*) n'est pas la tête du syntagme substantif, mais un simple qualifiant – on peut gloser ‘ma boisson d'eau’ / ‘ma part (à boire) d'eau’, sur le modèle de *na-plastik bē* ; alors qu'en (132), ce même nom est la TÊTE du syntagme substantif, tout comme le serait *nē-bē* seul, s'il n'était pas possédé – ex. *No m-in nē-bē* ‘j'ai bu de l'eau’.

Maintenant que l'on a défini la fonction du nom X (*bē*) dans ces deux syntagmes, qu'en est-il du Classificateur ? En (129), considérer *bē* comme simple qualificatif implique que le

¹ L'organisation interne du SN a été présentée au §B p.258.

CP soit lui-même la TÊTE du syntagme substantif, ce qui pourrait surprendre pour un "déterminant" du nom. Cependant, cette solution est confirmée par la possibilité d'avoir un syntagme substantival uniquement constitué du CP, sans mention explicite du nom possédé :

- (135) **ba ne-me-k ave ?**
 mais ART-CPBoiss-1SG où
 ‘mais où est ma boisson / mon verre ? (sous-entendu: *d'eau, de bière...*)’

Dans ce cas-là, on doit admettre que le CP est la tête du SS, fonctionnant à peu de choses près comme un nom obligatoirement possédé de type *na-he-k* ‘mon nom’¹.

(c.2) S'agit-il d'une apposition de deux substantifs ?

Mais alors, si *ne-me-k* est une tête substantivale dans l'exemple (129) *ne-me-k bē*, comment faut-il décrire ce "même" *ne-me-k* dans l'exemple (132) *nē-bē ne-me-k* ? S'il est vrai que l'article *nA-* suffit à substantiver le mot auquel il se préfixe, alors (132) présenterait *deux têtes* substantivales pour ce qui est pourtant, du point de vue sémantique, une seule unité. La seule façon de rendre compte de la structure en question serait de supposer une forme d'*apposition de deux substantifs* : /l'eau, la boisson de moi/, composé de deux syntagmes parallèles, chacun précédé du même article.

Cependant, si ce mécanisme d'apposition est peut-être à l'origine, historiquement, de la structure actuelle, nous voudrions argumenter, sur le plan synchronique, contre cette interprétation. Selon nous, (132) ne présente pas deux substantifs en apposition, mais un **cas particulier d'emploi de l'article à l'intérieur du syntagme substantif** – emploi réservé au CP. Voici quelques arguments s'opposant à l'hypothèse de l'apposition :

- 1) En mwotlap, l'apposition de deux substantifs, chacun étant marqué par l'article *nA-*, est impossible². Poser cette structure d'apposition uniquement pour les CP serait donc *ad hoc*.
- 2) Tout syntagme de type (132) forme une seule unité rythmique : aucune pause n'est possible entre le nom X et le CP suivant, et il existe un seul accent de groupe, qui frappe la dernière syllabe de l'ensemble (ex. *nē-bē ne-ME-k*).
- 3) Il n'y a pas nécessairement de parallélisme entre le second préfixe du syntagme (toujours l'article *nA-* sur le CP) et le premier préfixe, qui peut varier. Par exemple, alors que l'article *nA-* marque normalement les noms [*-humain*], on le retrouve sur le CP même lorsque le nom est [*+humain*], et ne prend jamais cet article :

- (136) **bōbō no-no-nmamyō** ‘notre grand-parent / notre petit-fils’
 aïeul ART-CPGén-1EX:DU

Le cas est semblable lorsque le syntagme est précédé du collectif humain pluriel *ige* : le CP se retrouve quand même marqué par l'article *nA-*, pourtant réputé *non-humain singulier* :

¹ Que s'ajoute ici une caractéristique typique des noms, n'implique pas que ces Classificateurs doivent être rangés purement et simplement parmi les noms : voir la discussion en §3 p.568.

² Sauf en cas de forte pause entre deux substantifs, équivalant à une reprise discursive, la structure mwotlap qui correspond le plus à notre apposition prend une forme subordonnée, du type { *N₁ a N₂ en* } ‘N₁, qui est aussi N₂’ : ex. *ithi-k a Milton en* ‘mon frère Milton’ / *Milton a ithi-k en* ‘Milton, mon frère’. On est donc loin d'une simple juxtaposition comme dans les syntagmes possédés.

(137) **ige bōbō nō-no-ngēn** 'nos aïeux / nos descendants'
 H:PL aïeul ART-CPGén-1IN:PL

(138) **ige nō-no-ngēn** 'notre famille, les *nôtres*'
 H:PL ART-CPGén-1IN:PL

- 4) De même, lorsque le syntagme est précédé non par l'article **nA-** (marquant une fonction actancielle, etc.), mais par une préposition (fonctions *circonstancielle*s, etc.) comme **IE-** 'dans' ou **bE-** 'pour', ceci n'a aucune influence sur le sort du *second article* :

(139) **Haytēyēh bē-sēm nō-nō-m** 'Ça convient à ton budget.'
 convenable pour-argent ART-CPGén-2SG

(140) **Nok so van le-pnō nō-nō-m** 'Je veux aller dans ton île.'
 1SG PRSP aller dans-île ART-CPGén-2SG

Si l'on avait une véritable apposition entre deux syntagmes équivalents – et commutables entre eux – le marquage prépositionnel devrait être répété (**bē-sēm bē-nōm*), tout comme le datif dans le latin *Ciceroni, homini honesto*. En réalité, les deux énoncés cités aident à visualiser les deux niveaux distincts sur lesquels se situent les deux articles de (132) : le premier préfixe gouverne tout le syntagme, tandis que l'article préfixé au CP marque simplement son appartenance au groupe nominal. Ainsi, (140) et (132) devront se schématiser ainsi :

(140) **le-** ⟨**pnō nō-nō-m**⟩ (132) **nē-** ⟨**bē nē-me-k**⟩

Autrement dit, le fonctionnement de l'article interne au groupe nominal n'est jamais lié au statut syntaxique global du SS : *s'il suit le nom possédé, le CP est invariablement précédé de l'article nA-*. Ceci est vrai, que ledit syntagme soit marqué en substantivité au moyen de **nA-** [cf. (132)], ou marqué comme circonstant au moyen d'une préposition [cf. (140)].

Tous ces exemples montrent que dans la structure <POSSÉDÉ + CP-POSSESSEUR>, l'article préfixé aux CP est inamovible, et ne répond jamais aux caractéristiques normales de l'article des noms.

(c.3) Un cas particulier d'emploi de l'article ... ou deux morphèmes distincts ?

Par conséquent, s'il y a pu avoir, historiquement, une sorte d'apposition à l'origine d'une structure à double article comme (132), il est manifeste que l'état de langue actuel nécessite une analyse différente : en effet, on vient de voir que l'article interne au SS, et qui apparaît exclusivement dans cette tournure possessive, ne connaît aucun accord en fonction syntaxique avec le préfixe global de ce SS. D'autre part, rappelons que cet article interne est obligatoire, on ne peut pas avoir **nē-bē me-k*. En pratique, tout se passe comme s'il fallait poser un morphème **nA-** homonyme de l'article – et qu'on appellerait "**article interne**" (?) – doté de propriétés syntaxiques particulières :

- il ne serait compatible qu'avec les classificateurs possessifs, lorsque ceux-ci sont l'épithète du nom possédé ;
- il ne marquerait ni la substantivité (compatibilité avec les fonctions actancielle)s, ni la référentialité, ni le début d'un nouveau SN ;

- son unique fonction serait alors, paradoxalement, d'intégrer le CP au syntagme où il se trouve (en convergence avec les marques intégratives que sont l'accent et l'absence de pause).

Un argument syntaxique important est donné par l'exemple (138) : le collectif *ige* a pour caractéristique normale de *commuter* avec l'article *nA-*, comme dans

- (141) **na-lqōvën** **to-M̄otlap** → **ige** **lōqōvën** **to-M̄otlap** (**ige na-lqōvën*)
 ART-femme de-Mwotlap H:PL femme de-Mwotlap
 'la/une femme de Mwotlap → les femmes de Mwotlap'

Or, dans un syntagme comme (138) *ige no-no-ngēn*, traduction du concept de "famille", on constate la *co-occurrence* des deux articles *ige* et *nA-*, ce qui est tout à fait exceptionnel. Voilà en tout cas qui confirme le statut particulier du morphème *nA-* (doit-on encore le gloser "article" ?) lorsqu'il est préfixé au CP *en position de déterminant nominal*¹.

Une autre conclusion, moins satisfaisante pour l'esprit mais sans doute proche de la réalité des locuteurs, consisterait tout simplement à poser une série d'allomorphes² des CP lorsqu'ils qualifient un nom possédé : *ga~* devient *naga~*, *mu~* devient *namu~*, etc., sans qu'il soit nécessaire d'y voir l'article *nA-*.

(d) **Tableau récapitulatif**

Les structures concernées étant assez complexes, il peut être utile de les récapituler dans un tableau synthétique. Nous reprenons cinq exemples significatifs, chaque fois présentés par couples de syntagmes synonymes, en vertu des deux structures que nous venons de présenter : la ligne (a) en langage soutenu, la ligne (b) en langage courant.

¹ Historiquement parlant, il est intéressant de constater que plusieurs langues voisines du mwotlap (spéc. vürës et mota) n'utilisent l'article *na* que devant un nom suffixé ou un CP, jamais devant un nom indépendant : *o ge na mē-k* 'le kava la-boisson-mienne'. Il est probable que l'article interne dont nous parlons ici reflète cet emploi particulier de *na* en pré-mwotlap ; cette conservation se serait faite indépendamment de l'innovation majeure du mwotlap, à savoir la généralisation de *na* à tous les autres noms, et sa fonction substantivante.

² De fait, on notera que les CP sont précédés d'un morphème *nA-* dans au moins 90% de leurs emplois, à tel point qu'une première approche de la langue aurait très bien pu faire croire à des CP de forme *namu~*, *neme~*, *naga~*, *nono~*, sans qu'il soit nécessaire d'isoler un préfixe et un radical. Cette nécessité n'apparaît que dans un second temps, au contact de la tournure partitive en *te*, assez rare – c'est quasiment le seul cas d'absence de l'article sur le CP : voir les §(b)-(c) p.561 sqq.

Tableau 5.67 – Les deux constructions pour le syntagme à Classificateur possessif : place de l'article

	article	TÊTE	MODIFIEUR	le(s) X de Y
Ia	NE-	<i>me-k</i>	<i>bē</i>	mon eau (à boire)
Ib	NĒ-	<i>bē</i>	<i>ne-me-k</i>	
IIa	NA-	<i>ma-n ige susu</i>	<i>wōh</i>	le lait-de-coco (à boire) des enfants
IIb	NŌ-	<i>wōh</i>	<i>na-ma-n ige susu</i>	
IIIa	NA-	<i>ga-ytēl</i>	<i>vetel wōwō</i>	leurs bananes cendrées (à manger)
IIIb	NA-	<i>ptel wōwō</i>	<i>na-ga-ytēl</i>	
IVa	NO-	<i>no-nmamyō</i>	<i>ēm</i>	notre maison (à lui et moi)
IVb	N-	<i>ēm</i>	(no-)no-nmamyō	
Va		<i>mino</i>	<i>sēm</i>	mon argent
Vb	NĒ-	<i>sēm</i>	<i>mino</i>	

La plupart de ces exemples ont déjà été examinés. (III) montre le cas où l'objet possédé se compose non d'un nom simple, mais d'un syntagme nominal, avec un adjectif /N+A/ ou un autre nom /N+N'/ comme qualificatif du premier nom (ici, *banane* + *cendres* composent le nom d'une espèce de banane) ; comme on le voit, ce mini-SN, encore dépourvu d'autres déterminants, fonctionne comme un nom complexe, dans la mesure où il se déplace en bloc à droite (IIIa) ou à gauche (IIIb) du CP.

Rappelons, d'autre part, que (IVb) renvoie à la règle d'haplogogie spécifique au CP *no~* [§(d) p.551], et que cette règle concerne surtout l'élimination de l'article interne : l'article initial de SS se simplifie rarement, en tout cas lorsqu'il est suivi du nom possédé – /? *no-nmamyō ēm*/ n'est pas clairement attesté¹ (cf. IVa). Enfin, (V) reprend le cas particulier de 1SG *mino*, invariable, qui équivaut ici, dans les deux cas, à **nō-nō-k* attendu ('mon' avec article).

Le point le plus important concerne le résultat de notre démonstration précédente, à savoir la distinction entre l'article véritable (1^{ère} colonne), qui précède la tête du syntagme quelle que soit la nature de cette dernière ; et l'article interne, qui n'apparaît que préfixé au CP dans cette position de déterminant post-nominal, *et nulle part ailleurs dans la langue*².

2. Fonctions syntaxiques ouvertes aux CP

(a) Polyvalence syntaxique des CP

Jusqu'à présent, nous avons observé la position des CP dans la syntaxe interne des syntagmes nominaux. Il est maintenant possible de présenter les diverses fonctions syntaxiques que ces mêmes CP, associés ou non à d'autres éléments, sont susceptibles de remplir dans l'énoncé ; pour ce faire, nous nous référerons aux définitions que nous avons données préalablement des fonctions syntaxiques en mwotlap [§ I p.154].

¹ On rencontre cependant cette haplogogie en emploi prédicatif, c'est-à-dire en l'absence du nom possédé : ex. *no-nmamyō* ! pour *no-no-nmamyō* ! 'c'est à nous !'.

² Dans la suite de ce chapitre, la traduction mot-à-mot marquera typographiquement la différence entre cet article interne [italique /art/] et l'article normal des substantifs [petites majuscules /ART/].

Les CP partagent une partie de leurs compatibilités syntaxiques avec celles des noms. Par exemple, précédés de l'article *nA-* des lexèmes nominaux (\neq article interne), ils deviennent des "substantifs" ; à ce titre, ils peuvent fournir des syntagmes sujets :

- (142) **Na-kis** **tintin** **mē-vēñ.** ‘Ma grillade est carbonisée.’
 ART-CPCo:1SG grillade PFT-brûlé
- (143) **Ne-me-k** **ga** **agōh,** **ba** **ave** **na-ma-nmi ?**
 ART-CPBoiss-1SG kava DX1 mais où ART-CPBoiss-2PL
 ‘Mon kava à moi est ici, mais où est *le vôtre* ?’

...ou des syntagmes objets :

- (144) **Na-kis** **anen,** **no** **mal** **he** **van** **na-gōm.**
 ART-CPCo:1SG DX2 1SG ACP servir ITIF ART-CPCo:2SG
 ‘Ça (que tu tiens), c'est ma part à moi ; je t'ai déjà servi *la tienne*.’

...ou des prédicats équatifs, avec ou sans déictique :

- (145) **Iyah,** **⟨na-gōm⟩.** – **Ohoo,** **⟨na-ga-ndō⟩,** **wo ?**
 EXCL ART-CPCo:2SG non ART-CPCo-1IN:DU dis.plutôt
 ‘Tiens, c'est pour toi (à manger). – Non, pour nous deux, plutôt ?’
- (146) **⟨Mino** **sēm⟩** **anen,** **⟨et-** **nō-nōm** **te⟩.**
 CPGén:1SG argent DX2 NÉG₁- ART-CPGén:2SG NÉG₂
 ‘C'est mon argent, ça, c'est pas le tien.’

En revanche, les CP diffèrent totalement des noms lorsqu'ils se trouvent en position d'*épithète*, du fait de cet article interne dont nous avons parlé précédemment. Le CP épithète qualifie toujours une tête de SN, qu'il s'agisse d'un nom ou d'un substantif :

- (147) **ni-siok** **nō-nōm** ‘ta pirogue’
 ART-pirogue art-CPGén:2SG
- (148) **bulsal** **nō-nōm** ‘ton ami’
 ami art-CPGén:2SG
- (149) **ige** **nō-nōm** ‘les tiens’
 H:PL art-CPGén:2SG
- (150) **le-pnō** **nō-nōm** ‘dans ton pays’
 dans-pays art-CPGén:2SG

Dans tous ces exemples, le CP apparaît préfixé d'un article *nA-*, qu'il s'agisse de l'article normal des noms [(142) à (146)] ou de l'article interne réservé aux CP [(147) à (150)]. Nous allons maintenant observer le seul cas où le CP apparaît sans aucun article, *i.e.* en position d'*adjoind du prédicatif*.

(b) *Emploi comme adjoind du prédicatif*

Nous avons déjà fait le tour de la plupart des usages des classificateurs ; ceux que nous allons voir dans ce paragraphe sont plutôt rares, mais méritent qu'on y prête attention. En effet, les emplois comme *adjoind du prédicatif*, qu'ils prennent la forme de l'objet incorporé ou du partitif, diffèrent des emplois précédemment cités sur trois points :

- dans toute la grammaire du mwotlap, ce sont les seuls cas où les CP apparaissent sans l'article **nA-** ; c'est donc la principale raison pour poser des morphèmes CP de forme **ga~**, **no~**, etc. plutôt que **naga~*, **nono~*.
- par définition, ce sont aussi les seuls cas où les CP, outre leur capacité à former eux-mêmes des prédicats, apparaissent à l'intérieur d'un syntagme verbal. Nous en verrons des effets importants sur le fonctionnement même des verbes¹.
- le fonctionnement des CP en adjoints n'est compatible qu'avec une seule structure de SN, celle que nous avons jusqu'à présent identifiée comme appartenant à un registre littéraire ou soutenu.

Au §(b) p.195, nous avons présenté les cas où les noms pouvaient former un adjoint du prédicatif ; leur point commun était d'interdire la présence de l'article **nA-**. Les trois principales structures que nous avons citées pour les noms se retrouvent pour les SN dont la tête est un Classificateur possessif. Le cas le plus fréquent est sans doute celui où le SN possessif forme le régime interne d'un prédicat existentiel comme **Tateh** (+ N) 'il n'y a pas de N' ou **Woqse** (+ N) 'il y a beaucoup de N' :

- (151) **Tateh** [**ma-nmem** **suk**].
 non.exist CPBoiss-1EX:PL sucre
lit. il n'y a pas notre sucre
 'Nous on n'a pas (eu) de sucre (à "boire", *i.e.* pour sucrer notre thé).'
- (152) **Taqse** [**no-n** **il**].
 beaucoup.de CPGén-3SG poil
lit. il y a beaucoup (de) ses poils
 'Il a beaucoup de poils, il est velu.' [cf. ex.(42) p.485]

Ces structures, qui combinent existence et possession, permettent de former des prédicats possessifs, correspondant à notre verbe *avoir* : cf. §(b) p.483.

L'autre structure où les noms forment régulièrement des adjoints est l'incorporation de l'objet [§2 p.197]. Elle est cependant fort rare avec les CP :

- (153) **Nok** < **van** **kaykay** (Ø-) **hōm̄** >. 'Je vais à la pêche aux tamarins.'
 1SG AO:aller piquer² tamarin *lit.* Je vais pêcher tamarin.
- **Nok** < **van** **kaykay** (Ø-) [**ga-n** **igni-k** **hōm̄**] >.
 1SG AO:aller piquer² CPCCom-3SG épouse-1SG tamarin
lit. Je vais pêcher [repas de ma femme de tamarin].
 'Je vais à la pêche aux tamarins pour ma femme.'

Enfin, la troisième structure dans laquelle les noms constituent une forme d'adjoint est la tournure partitive en **te** :

- (154) **Nok** < **so** **in** **TE** **ga** >. 'Je veux boire du kava.'
 1SG PRSP boire PTF kava

Cette tournure étant particulièrement courante avec les CP, nous lui consacrons un paragraphe à part.

¹ Ceci est une allusion à certains emplois du CP **mu~** : cf. §(b) p.607 et (c) p.616.

(c) La tournure partitive

La dernière structure que nous mentionnons est digne d'intérêt, pour les emplois qu'elle autorise dans le cadre du sémantisme verbal : nous étudierons ce phénomène en détails plus loin. Dans le cadre de ce panorama concernant la syntaxe des CP, nous commencerons par présenter l'emploi strictement possessif de la tournure partitive.

(c.1) Un cas particulier d'incorporation de l'objet

Cette structure partage trois caractéristiques avec l'*incorporation de l'objet* que nous venons de voir :

- usage exclusif de la tournure <CP-POSSESSEUR-POSSÉDÉ> type *(ne-)me-k bē*, ailleurs marquée comme langage soutenu ; absence de la tournure *(nē-)bē ne-me-k*.
- absence d'article pour le syntagme : on a donc *toujours* la structure *me-k bē* 'mon eau'.¹
- le syntagme nominal dont fait partie le CP est incorporé au groupe verbal, et *ne constitue pas un COD proprement dit*.²

Les deux différences avec l'objet interne sont les suivantes :

- absence de réduplication du verbe³ ;
- et surtout, insertion du morphème partitif *te* (<PNCV⁴ **tea* 'un') avant le syntagme nominal.

On obtient donc typiquement :

- (155) **Nok so in te me-k bē.**
 ISG PRSP boire PTF CPBoiss-1SG eau

'Je veux boire de l'eau.' (*lit.* je veux boire de la mienne_{Boisson} eau)

Dans cette phrase, le syntagme *me-k bē* commute avec le nom simple *bē* 'eau', dans une tournure partitive à peu près synonyme, mais d'un niveau de langue plus relevé, et donc moins fréquente :

- (156) **Nok <so in te bē>.** 'Je veux boire de l'eau.'
 ISG PRSP boire PTF eau

Ces deux énoncés doivent être distingués de (157), avec COD non incorporé (art. *nA-*) :

- (157) **Nok <so in > nē-bē.**
 ISG PRSP boire ART-eau

'Je veux boire de l'eau' (c'est de l'eau que je veux boire, et non du vin...)

¹ À noter, on entend quelquefois un article exceptionnel sur le nom possédé : *nok so [in te me-k] nē-bē*, synonyme de (155).

² Rappelons-le, ce fait peut se prouver aisément au moyen de tests, tels que la place des morphèmes disjoints type Négation, Potentiel... : ainsi, dans l'ex.(159) ci-dessous, la place de *vēh* (POT2), à droite de cet objet, prouve que celui-ci est incorporé au groupe verbal.

³ À Vanua-lava (langues mosina, vürës), en l'absence de morphème *te*, la non-réduplication du verbe est le seul critère permettant de reconnaître la tournure partitive : MSN *na ga mōrōs SUM mo-k* 'je veux en boire' (= MTP *no ne-myōs so IN te me-k*).

⁴ Cf. Clark (1985: 209). Nous rencontrons ailleurs ce même morphème partitif *te*, comme second élément de la négation [cf. §(a) p.943].

Avec ce COD autonome, le rhème porte plutôt sur la nature qualitative de l'objet (*ce que je veux boire, c'est de l'eau*). Mais lorsque le rhème porte globalement sur l'action (*je veux une chose : boire-de-l'eau*), alors non seulement l'objet s'incorpore au verbe, mais il est même automatique, en langue usuelle, d'indiquer un possesseur à cet objet incorporé, au moyen de la tournure (155) à Classificateur possessif. Le tableau suivant résume ces données (le syntagme verbal est délimité par des crochets) :

Tableau 5.68 – *Extraction partitive, place du focus et niveau de langue : traduction de 'je veux boire de l'eau'*

	rhème sur action (V+O)	rhème sur objet (O)
<i>langue usuelle</i>	<i>nok</i> <so in te me-k bē>	<i>nok</i> <so in> <i>nē-bē</i>
<i>langue soutenue</i>	<i>nok</i> <so in te bē>	

(c.2) Possession préconstruite vs. construite par le procès

Ainsi, dans la langue usuelle, l'extraction partitive (*te* + N 'un peu de N') s'accompagne d'une *indexation de l'objet interne du verbe vers le (nouveau) possesseur de cet objet*. Le terme de "possesseur" est ici, plus que jamais, maladroit : il suggère en effet une relation stable entre l'objet X et un possesseur Y, relation qui pré-existerait à l'action considérée. Or ce type de relation de possession préconstruite est incompatible avec l'extraction globale de l'action, impliquant la nouveauté à la fois du verbe et de son objet. Pour comprendre ce point important, on opposera les deux énoncés suivants :

(158) **Kem so** <geyeh> **na-ga-nmem** **mitig.**
 IEX:PL PRSP râper ART-CPCOM-1EX:PL cocotier
 'Nous voulons [râper] nos cocos
 (= les cocos qui nous *sont déjà* destinés)'

(158)' **Kem so** <geyeh ta ga-nmem mitig>.
 IEX:PL PRSP râper PTF CPCOM-1EX:PL cocotier
 [*lit.* nous voulons râper-des-cocos-nôtres] = 'Nous voulons [nous râper des cocos]'.
 (= des cocos qui *soient* nôtres, que nous nous destinons à manger [*ga~*] par la même occasion que nous les râpons)'

Posons les trois éléments suivants, constituant la relation <XrY> :

- X, l'objet "possédé", ici les *noix de coco* [*mitig*] ;
- r, la relation particulière (de "possession") exprimée par le sémantisme du classificateur possessif, ici *destiné à être manger par* [*ga~*] ;
- Y, le "possesseur", ici *nous* [*-nmem*].

En (158), on peut parler de "possession", même si ce terme reste approximatif, car la relation <XrY> est déjà stabilisée, déjà construite avant cet énoncé : d'une façon ou d'une autre, ces noix de coco nous ont déjà été attribuées comme notre propriété, objet voué à être mangé par nous ; c'est d'ailleurs, justement, parce que cette relation de possession est préconstruite, que je peux l'utiliser pour mieux identifier le référent dans mon énoncé – ce que nous allons râper, ce sont *les* cocos (définis) qui nous appartiennent / que nous nous sommes cueillis pour nous, etc. Une telle relation de possession, préconstruite, est incompa-

tible avec l'opération d'extraction : elle exige donc l'autonomie du syntagme, placé en position d'objet, et transféré en substantif au moyen de l'article *nA-*.

La situation est bien différente pour (158)', où l'on voit que le terme de "possession" est inadéquat : en effet, la relation existant entre les 'cocos' et 'nous' n'est pas posée comme préconstruite, elle est créée par l'action même dont il est question. Ces cocos ne nous appartiennent pas encore, il peut s'agir des tiennes (celles que tu étais censé manger, *na-gōm*) ou de fruits encore attachés à leur cocotier ; et de toute façon, l'opération d'extraction opérée sur cet objet empêche de lui associer une relation possessive (XrY) préconstruite, déjà stabilisée, puisque l'objet X lui-même est nouveau dans l'énoncé. En (158), la relation (XrY) existe indépendamment de l'action, et trouve donc sa place en dehors du groupe verbal ; en (158)', cette même relation (XrY) fait partie intégrante du projet – c'est pourquoi l'objet se trouve incorporé au verbe, et avec lui, le CP qui l'accompagne.

(c.3) Le destinataire comme possesseur du patient

En effet, c'est une des facettes de l'action accomplie par le sujet, que d'attribuer du même coup l'objet de cette action à un destinataire. Ce dernier se confond, dans nos exemples, avec ce sujet, ce qui suggère une interprétation de type *diathèse réfléchie* ou *moyenne* : 'nous nous râpons des cocos'. Mais considérons un exemple où destinataire et sujet sont différents :

- (159) Nēk <tē-wēl te *me-k* suk vēh> me ?
 2SG POT₁-acheter PTF CPBoiss-1SG sucre POT₂ VTF
 'Tu peux m'acheter du sucre ?'
 [*lit.* tu peux acheter-du-sucre-mien (à boire)]

Cette fois-ci, il importe de bien distinguer les deux relations prédicatives en présence : alors que (159) superposait deux fois la même relation <moi - boire - eau>, l'énoncé précédent met en œuvre deux actions bien distinctes, qui n'ont en commun, comme toujours dans cette construction partitive, que l'objet possédé X. D'un côté, on a une action centrale, correspondant à la prédication principale : <toi - acheter - sucre> ; de l'autre côté, une action secondaire, intégrée au groupe objet (lequel est lui-même incorporé au groupe verbal) : <moi - boire - sucre>. L'agent de cette action secondaire, on l'aura compris, n'est autre que le "possesseur" Y, tandis que l'action elle-même est celle qui se trouve exprimée¹ par l'un des quatre CP : boire [*ma~*], manger [*ga~*], porter/ détenir provisoirement [*mu~*], posséder/ avoir durablement [*no~*].

Cette tournure particulière du mwotlap permet en quelque sorte de "téléscoper" deux procès verbaux autour de leur patient commun (ici *le sucre*). L'objet interne du premier verbe, en même temps qu'il subit une opération d'extraction (*acheter du sucre*), se trouve mis en relation avec son futur possesseur, celui qui résultera justement de cette première action (*tu achètes du sucre, tel que ce sucre devienne ma propriété = tu m'achètes du sucre*). En outre, cette relation de possession se trouve spécifiée sémantiquement au moyen du CP. Par conséquent, si l'on cherche à traduire en français cette tournure mwotlap, on pourra exprimer le bénéficiaire de l'action à l'aide d'un complément indirect, datif si l'on veut : *tu m'achètes du sucre, nous nous râpons des cocos*, cf. français méridional *je me suis mangé*

¹ L'action en question est donc la version active de *r* définie plus haut, laquelle était orientée sur l'objet X, et donc traduite par une diathèse passive 'devant être bu par', cf. lat. *bibenda*.

une pomme. Mais dans ce cas-là, on reste en-deçà du mwotlap pour ce qui est de la spécification sémantique : en effet, comme toute relation possessive dans cette langue, la relation ⟨XrY⟩ est expressément nommée, contrairement au français qui reste vague sur l'usage qu'Y fera de X. Par exemple, l'énoncé suivant se traduira en français de la même façon que le précédent, alors qu'il en est explicitement distingué :

- (159)' **Nēk** (tē-wēl *te* ***mu-k*** *suk* **vēh**) **me** ?
 2SG POT₁-acheter PTF CPSit-1SG sucre POT₂ VTF

‘Tu peux m'acheter du sucre ?’

[*lit.* tu peux acheter-du-sucre-mien (à porter, ex. pour que je l'offre aux jeunes mariés)]

Autrement dit, la traduction /*Tu peux m'acheter du sucre ?*/ est sous-spécifiée par rapport au mwotlap, lequel précise toujours le type d'action que le "nouveau possesseur" exercera sur l'objet X. Et cependant, on aurait tort d'en donner une traduction sur-spécifiée, du genre /*Tu peux m'acheter du sucre pour que je l'offre ?*/, car le mwotlap, pour le coup, n'est pas aussi précis. En (159)', on se contente de préciser le *type de relation* entre X et Y : la notion "offrir" n'est pas aussi explicite qu'elle le serait dans une véritable proposition subordonnée, elle est simplement déduite du sens vague du Classificateur *mu~* ("X porté / apporté / tenu en main par Y"). On retrouve le même problème de traduction que pour les syntagmes ordinaires de possession, type *nu-suk na-mu-k* : "mon sucre" n'est pas assez précis ; "mon sucre pour que je l'offre" l'est trop¹.

(c.4) Anaphore sur le nom possédé

La tournure partitive dont nous parlons permet également, de façon tout à fait courante, d'opérer une anaphore sur l'objet X possédé : il suffit, pour cela, que ce X soit suffisamment saillant dans le contexte. Le nom est alors simplement absent du syntagme de type *te me-k bē*, et le Classificateur suffit à créer un effet d'anaphore :

- (160) **Nok so in te me-k !**
 1SG PRSP boire PTF CPBoiss-1SG

[*lit.* je veux boire-de-la-mienne] ‘Je veux en boire ! (de l'eau / de la bière...)’

- (161) **Nē-lēt agōh. Nok so hel te gōm van ?**
 ART-gâteau DX1 1SG PRSP trancher PTF CCom:2SG aller

[*lit.* ...je tranche-du-tien ?] Voici du gâteau. Tu veux que je t'en coupe un morceau ?’

Nous reviendrons plus loin sur cet effet d'anaphore, et ses implications sur la nature linguistique des opérations effectuées par les CP en général, y compris en dehors de la tournure partitive [§3 p.568]. Notons qu'on a couramment des énoncés aussi elliptiques que les suivants :

- (162) **Lep te kis me !** ‘Donnes-en moi (à manger) !’
 AO:prendre PTF CCom:1SG VTF

- (163) **Ino te me-k !** ‘Moi aussi (je veux en boire) !’
 1SG PTF CPBoiss-1SG [*lit.* Moi, du mien !]

¹ C'est là le problème de toute traduction, dès qu'une structure obligatoire dans une langue, est facultative, et donc marquée, dans une autre. Ainsi, la traduction anglaise de *La chienne est malade* sera soit sous-spécifiée ('The dog is sick.'), soit sur-spécifiée ('The she-dog is sick'), mais jamais exacte.

(c.5) Synthèse sur la structure en *te*

En somme, la tournure partitive intervient lorsqu'il y a extraction d'un objet, à l'intérieur d'une action qui est globalement rhématisée (cf. glose "*je veux boire-de-l'eau*"). L'objet est alors incorporé au groupe verbal, et précédé du morphème partitif *te*. En outre, dans la langue usuelle, cet objet reçoit systématiquement – à l'aide d'un Classificateur possessif – l'indication de son "futur" possesseur, c'est-à-dire, en général, de la personne à qui est destinée l'action. Fonctionnellement, cette façon de *marquer l'objet interne en possession* permet d'exprimer le bénéficiaire de cette action, de manière équivalente au fr. */je vais m'acheter un gâteau/* (où bénéficiaire = agent) ou */je vais lui acheter un gâteau/* (bénéficiaire ≠ agent). Mais il implique une spécification sémantique supplémentaire par rapport au français, à savoir le type de relation "possessive" existant entre le patient (ici *gâteau*) et le bénéficiaire (ici *me, lui*) : relation de type 'manger', 'boire', 'porter', 'avoir'.

Nous n'avons pas tout dit sur cette tournure partitive, et nous la rencontrerons à nouveau à propos du fonctionnement particulier qu'y présente le CP *mu~* [§(c) p.616]. Mais la description générale que nous venons de donner de la tournure partitive en *te* est suffisante pour clore notre présentation de la syntaxe des Classificateurs possessifs.

(d) Tableau général des compatibilités syntaxiques

Les différents contextes syntaxiques dans lesquels apparaissent les CP sont réunis ci-dessous, dans un tableau synthétique. En reprenant l'exemple simple de */mon eau (à boire)/*, nous présentons les six structures attestées pour l'organisation interne du syntagme substantival de possession :

- tournure dans laquelle la tête du syntagme est le nom possédé (ici *bē*), qualifiée par le CP (*me-k* 'le mien'), ce dernier étant préfixé par l'article interne : *<bē ne-me-k>* 'mon eau (à boire)';
- tournure synonyme, dans laquelle le CP est la tête du syntagme, tête que le nom possédé vient qualifier (*bē* 'eau') : on obtient donc *<me-k bē>* 'mon eau (à boire)';
- syntagme identique, mais avec anaphore sur le nom possédé *<me-k>* 'la mienne';
- les trois mêmes structures, précédées chacune de l'article *nA-*, sont présentées à part, car leurs compatibilités syntaxiques ne peuvent pas être déduites de la structure sans *nA-*.

Pour chacune de ces structures, nous indiquons exhaustivement les fonctions syntaxiques qu'elle peut remplir dans l'énoncé. ++ signifie que cette structure est la plus banale dans cette fonction, + qu'elle y est également correcte, (+) qu'elle est possible mais rare, (-) qu'elle est théoriquement possible mais en fait improbable, et – marque que cette structure est incompatible avec la fonction proposée.

Tableau 5.69 – *Compatibilités syntaxiques et fréquence d'emploi des trois constructions possessives*

FONCTION	sans article			avec article		
	bē ne-me-k	me-k bē	me-k	nē-bē ne-me-k	ne-me-k bē	ne-me-k
<i>sujet / objet</i>	–	–	–	++	+	+
<i>prédicat</i>	–	–	–	+	(+)	++
<i>cpt prépos° indépend.</i>	–	–	–	++	(+)	(–)
<i>cpt prépos° préfixale</i>	++	(–)	–	–	–	–
<i>épithète du nom</i>	(+)	(–)	–	–	–	[++] ¹
<i>objet interne incorporé</i>	+	+	+	–	–	–
<i>régime du partitif te</i>	(+)	++	++	–	–	–

3. Les Classificateurs sont-ils des noms ?

À propos de langues océaniques apparentées au mwotlap, plusieurs auteurs présentent les classificateurs possessifs comme une classe particulière de noms, plus précisément de *noms inaliénables* :

"Syntactiquement, les classificateurs [du nêlêmwâ] sont des noms dépendants à détermination intrinsèque." (Bril 1994: 456)

"Un Classificateur possessif (...) est lui-même un nom possessible – éventuellement à usage limité de classificateur". (Lemaréchal 1998: 171)

Sans revenir sur le détail des démonstrations proposées par chacun de ces auteurs, nous voudrions vérifier si une telle proposition générale est valide à propos du mwotlap : **dans quelle mesure les CP se comportent-ils comme des noms ?**

Avant d'argumenter pour ou contre cette hypothèse, un exemple simple illustrera le type d'analyse impliqué par l'assimilation CP / Nom. Le Classificateur *ma~* des objets buvables sera ainsi traduit comme un nom inaliénable signifiant 'boisson-de' : *ne-me-k* serait à lui seul un nom signifiant 'ma boisson', de façon tout à fait parallèle au nom *ni-qi-k* 'ma tête'. Dès lors, les syntagmes possessifs où l'objet possédé est exprimé, seraient de simples constructions nominales de type détermination d'un nom par un autre :

- (164) **ne-me-k** **bē**
 ART-boisson-1SG eau
 'la boisson-de moi (d')eau = 'mon eau (à boire)''

ou de type apposition d'un nom par un autre :

- (165) **nē-bē** **ne-me-k**
 ART-eau ART-boisson-1SG
 'l'eau la boisson-de moi = 'mon eau (à boire)''

¹ Noter que le *ne-me-k* en position d'épithète du nom n'est autre que celui que l'on trouve dans la colonne 1 <*bē ne-me-k*>.

De la même façon, on gloserait les autres CP par des noms : *ga~* ‘nourriture de’, *mu~* ‘charge de’, *no~* ‘propriété de’ (?).

Or, nous allons voir qu'en dépit de l'existence, entre ces deux catégories, de plusieurs points communs morphosyntaxiques, il est abusif d'assimiler les CP à des noms.

(a) Du point de vue morphologique

Les Classificateurs partagent avec les noms inaliénables la capacité d'être suffixés en personne pour marquer la possession. Cependant, cet argument de la suffixation ne suffit pas pour qu'on considère les CP comme une sorte de noms, pour la bonne raison que le mwotlap connaît des mots suffixables qui ne sont pas des noms – *i.e.* certaines prépositions et adjectifs¹. Autre objection à l'argument morphologique de la suffixation : deux des quatre CP (*i.e.* *no~* et *ga~*) présentent des formes irrégulières, qui ne s'accordent pas avec les principes de formation des noms suffixés : 1SG *mino* et *kis*, 2SG *nōm* et *gōm*, avec conservation exceptionnelle du /-m/ étymologique.

Enfin, contrairement à tous les noms inaliénables, les CP ne présentent pas la "forme nue" qui précède normalement l'expression du possesseur non-humain : cf. §(a) p.572.

(b) Du point de vue syntaxique

En ce qui concerne le mwotlap, le principal argument distributionnel qui permettrait d'identifier les CP à la classe des noms, réside dans le fait que ces CP sont les seuls mots du lexique, mis à part les noms, à être compatibles avec l'article *nA-* à valeur substantivante. Néanmoins, nous avons montré également que ces quatre CP sont les seules unités de la langue à pouvoir être ainsi préfixées à l'intérieur même d'un syntagme substantival : c'est ce que nous avons appelé l'article interne. Ce fonctionnement syntaxique particulier est absolument réservé aux CP, et empêche de les considérer comme des noms.

Une autre façon de présenter le même argument, est de rappeler que le mwotlap interdit l'apposition de deux substantifs [cf. §(c.2) p.557], chacun étant précédé de l'article *nA-*. Ainsi, le syntagme suivant est agrammatical, bien qu'il soit vraisemblable du point de vue sémantique (apposition des deux noms *ēm* ‘maison’ + *hye~* ‘propriété’) :

- (166) * *n-ēm* *na-hye-k*
 ART-maison ART-propriété-1SG

*la maison la propriété-de moi : "ma maison" [= *n-ēm mino*]

Une première conséquence de cette remarque, est que l'inventaire des Classificateurs Possessifs est fermé, et ne peut pas être enrichi, en synchronie, en recourant à de nouveaux noms inaliénables ; ces quatre CP sont donc des morphèmes, et non des lexèmes. Autre conséquence : un syntagme comme *nē-bē ne-me-k* ne peut pas être interprété comme une apposition du type /l'eau, la boisson de moi/ : il ne comporte donc qu'un seul nom, à savoir la tête *bē*, suivi d'une marque complexe de possession *ne-me-k*, qui syntaxiquement n'a rien d'un nom.

¹ Ils sont présentés au §2 p.436 ; le cas de *mahgē~* est détaillé au §(b) p.490.

(c) Du point de vue sémantico-logique

Un dernier type d'arguments est lié au statut sémantique même de la catégorie que constituent ces Classificateurs possessifs. En effet, indépendamment de leur signification lexicale, qui est nécessairement différente entre ces quatre CP, ceux-ci ont cependant en commun un fonctionnement sémantique particulier à l'intérieur de l'énoncé, et que l'on peut analyser dans l'esprit d'une *sémantique de la grammaire*. Or, ce fonctionnement sémantico-logique les distingue nettement des noms, aussi bien aliénables qu'inaliénables.

(c.1) Les noms, des prédicats logiques à 1 ou 2 arguments

Du point de vue sémantico-logique, les noms aliénables sont des prédicats à un seul argument, que l'on peut représenter, en suivant Lemaréchal (1998), par des $f(x)$. Ainsi, en mwotlap, le nom *mōmō* 'poisson' permet, entre autres choses, de construire la classe de toutes les occurrences abstraites x qui vérifient le prédicat $\langle Poisson(x) \rangle$, soit "tout x qui est-poisson" dans un contexte donné.

Les Noms inaliénables sont un cas particulier, dans la mesure où, comme le montre Lemaréchal (1998: 174), ils présentent une structure logique à deux arguments, soit $f(x,y)$. Ainsi, le nom inaliénable *inti*~ 'fils' ne désigne pas seulement tous les x qui vérifient le prédicat $\langle Fils(x) \rangle$, *i.e.* "tout x qui est-fils". En réalité, du fait de sa suffixation obligatoire au moyen d'un possesseur Y (ex. *le chef*), la structure logique du syntagme

- (167) **ēntē-n** **Woklo** 'un/le fils de Woklo'
 fils-3SG W.

sera $\langle Fils(x, Woklo) \rangle$, soit 'tout x qui est fils de Woklo'. Il faut et il suffit que le second argument de cette structure logique soit instancié dans l'énoncé (y compris sous la forme d'un simple anaphorique *-n*), pour qu'il devienne possible à l'auditeur de cet énoncé de construire la classe de toutes les occurrences concernées par cette désignation. De même que *nō-mōmō* permet de construire la classe des poissons (dans un contexte donné), de même le syntagme (167) construira la classe de tous les 'enfants de Woklo', de façon à pouvoir ensuite en extraire une occurrence particulière, etc.

L'important, dans notre raisonnement présent, n'est pas tant qu'un nom inaliénable présente structurellement deux arguments au lieu d'un ; c'est plutôt, comme on va le comprendre bientôt, qu'il en présente *seulement deux*. En effet, nous allons montrer que les Classificateurs Possessifs du mwotlap, et sans doute d'autres langues, sont des prédicats à *trois* places d'arguments.

(c.2) Les CP, des prédicats logiques à 3 arguments

Un dernier critère dissuade de considérer les CP, en mwotlap, comme de simples noms dépendants. La traduction des CP par des noms hyperonymiques ('boisson', etc.), comme on la propose parfois, laisse en effet présager la possibilité d'un emploi autonome de ces CP, à la manière d'un nom inaliénable. Par exemple, sur le modèle de

- (168) **Na-he-k** **aē.** [lit. mon nom existe] 'J'ai un nom.'
 ART-nom-1SG EXIST

on devrait pouvoir dire 'j'ai qqch à boire / j'ai une boisson', en utilisant à la place du sujet le mot *ma*~, pris comme un nom à part entière, avec sa valeur hyperonymique de 'boisson' :

- (169) **Ne-me-k** **aē.** *lit. ma boisson existe
 ART-CPBoiss-1SG EXIST = 'J'ai quelque chose à boire.'

Or, si cette phrase est tout à fait grammaticale, elle n'est pas dotée du sens que nous venons d'y indiquer, et qui serait impliqué par l'appartenance de **ma~** à la catégorie grammaticale des noms. En réalité, le sens de (169) est le suivant :

J'en ai (déjà), e.g. On m'en a déjà donné un peu [s.e. de thé...].

Autrement dit, et c'est important, l'emploi d'un CP seul trahit un mécanisme d'*anaphore*, pointant vers l'objet qui est possédé, en l'occurrence une boisson particulière (thé, kava...) dont il est déjà question dans le contexte.

Pour être plus précis, on commencera par distinguer

- **X**, l'objet possédé au sens strict, par ex. *la portion P_N (possédée) de thé* ;
- **Y** le possesseur de cette portion (ici, "moi") ;
- et enfin, élément nouveau, **Z** désignera la matière sur laquelle est prélevée la portion **X**, ici **Z**= 'le thé'. Celle-ci est représentée comme une matière dense, non-encore portionnée, comme /gâteau/ dans l'énoncé français suivant :

- (170) *Du gâteau, j'en ai déjà pris un morceau.*

Dans l'énoncé (170), il serait aisé de montrer les deux points suivants :

- les mots *gâteau* (z) et *morceau* (x) n'ont pas le même référent : que l'on interprète *gâteau* comme générique (on parle de la matière 'gâteau' en général), ou comme référentiel (allusion à un gâteau en particulier), **x n'est jamais qu'une portion de z**.
- le mot *morceau* est un nom relationnel [nom de partie], qui entretient avec le mot *gâteau* une relation d'anaphore, marquée en français par le pronom *en*.

Or, c'est exactement le même travail d'anaphore qui est opéré par le Classificateur **ma~** en (169). Même lorsque "l'objet possédé" (z) est absent du syntagme possessif, le CP comporte toujours l'instruction de chercher un référent supplémentaire, à savoir cette matière **z** sur laquelle le CP opère un prélèvement. Autrement dit, les Classificateurs Possessifs ne présentent pas, comme les noms inaliénables, une structure sémantico-logique à deux arguments de type $f(x,y)$, mais une structure à trois arguments, de type $f(x,y,z)$. Cette structure triadique peut être glosée ainsi :

Un Classificateur désigne *la portion X, possédée par Y, de la matière dense Z*.

C'est ainsi que s'explique la structure syntaxique de (169), dont la double détermination serait étonnante si la tête **ma~** était vraiment de nature nominale. En effet, alors qu'un nom inaliénable comme **na-he-k** 'mon nom' ne peut jamais avoir plus d'un déterminant, en revanche le CP **ma~** en présente bien deux différents, à savoir le possesseur **Y** (**-k** 'mon') et la matière **Z** sur laquelle est prélevée la portion considérée (**bē** 'eau'). Cette valence triple des Classificateurs, si l'on peut dire, se retrouve dans la glose française : /la part de moi d'eau/. Par conséquent, un énoncé comme (169) ne peut pas être compris comme désignant 'ma boisson (quelle qu'elle soit)', mais comme renvoyant précisément à une boisson spécifique (z), déjà mentionnée dans le contexte. Par exemple :

- (171) **Nĕk so in te me ti ? – Ohoo, ne-me-k aē.**
 2SG PRSP boire PTF CPBoiss:2SG thé – non ART-CPBoiss-1SG EXIST
 ‘Tu veux boire du thé ? – Non merci, j'**en** ai déjà (= du thé).’
 (et non *j'ai déjà quelque chose à boire)

En conséquence, la meilleure glose d'un CP comme *ma~* n'est pas '(x) boisson de (y)', mais '(x) portion buvable de (z) destinée à (y)'; c'est là l'unique façon d'expliquer pourquoi ce classificateur, à lui seul, implique une structure triple, à la fois sur x (*quelle portion ? celle-ci ~ celle-là*), sur y (*portion pour qui ? pour moi ~ pour toi...*) et sur z (*portion de quoi ? de thé ~ de café...*). Les CP présentent une structure argumentale de forme $f(x,y,z)$, ce qui les distingue des noms inaliénables en $f(x,y)$.

(d) Conclusion

En conclusion, on voit bien que les CP du mwotlap ne se comportent pas comme des noms, du point de vue de la logique des prédicats. D'un côté, un nom inaliénable – en $f(x,y)$ – n'a besoin que d'un seul déterminant (le possesseur Y) pour pouvoir construire une classe d'occurrences. De l'autre côté, un Classificateur Possessif est incapable, s'il n'est instancié que par son possesseur, de désigner un référent : il opère en outre une anaphore sur la matière dense z, celle dont le référent x n'est qu'une portion. Les CP ne sont pas des noms, mais des morphèmes grammaticaux, sémantiquement ternaires.

4. Cas du possesseur non-humain

Il convient de traiter à part le cas du possesseur non-humain : non que les structures soient radicalement différentes, puisqu'on y trouve globalement les mêmes types de constituants que pour les possesseurs humains, que nous avons vus ; mais les règles concernant l'article, en particulier, viennent à nouveau compliquer le tableau précédent, en sorte que ce cas de figure mérite une étude séparée.

(a) MU~, MA~, GA~ et le possesseur non-humain

Les trois CP sémantiquement spécifiques *mu~*, *ma~*, *ga~* traitent de façon semblable possesseur humain et non-humain. Ceci n'était pas le cas avec les noms inaliénables, qui distinguent nettement les deux [§1 p.492] : d'un côté, le possesseur non-humain suit directement, sous l'aspect d'un nom *sans* article, la *forme nue* du nom possédé :

- (172) **na-he vōnō mino** ‘le nom de mon village’
 ART-nom pays mon

De l'autre côté, le possesseur humain (référentiel) est à la fois marqué sur le nom possédé, par un suffixe *-n* de 3SG, et repris sous la forme, cette fois-ci, d'un substantif (= nom *avec* article) :

- (173) **na-ha-n na-lqōvĕn mino** ‘le nom de ma femme’
 ART-nom-3SG ART-femme mon

– les deux types de possesseurs se confondaient uniquement dans le cas d'une anaphore, le possesseur anaphorisé étant dans les deux cas marqué par *-n*, qu'il soit humain ou non [Tableau 5.60 p.511] :

- (174) **na-ha-n** ‘son nom (pour humain ou non-humain)’
ART-nom-3SG

En ce qui concerne les CP *mu~*, *ma~* et *ga~*, cette distinction humain / non-humain n'est pas si tranchée, dans la mesure où les possesseurs non-humains (cf. *vōnō* ci-dessus) prennent également la marque de 3SG *-n* ; en d'autres termes, ces trois CP sont dépourvus de la ‘forme nue’ correspondant, par exemple, à (*na-)***he** en (172). En revanche, le nom du possesseur Y est bien dépourvu de l'article ; on a donc :

- (175) **na-mtig na-ga-n tutu**
ART-coco art-CPCOM-3SG poule
‘la noix de coco pour les poules (à manger)’

On obtient le tableau suivant, où se trouvent repris les points communs et les différences concernant le traitement des possesseurs non-humains, respectivement pour les noms inaliénables (ex. *he~* ‘nom-de’) et les noms aliénables (ex. *mtig* ‘coco’) accompagnés d'un CP (ici *ga~*) :

Tableau 5.80 – Possesseur humain vs. non-humain : noms inaliénables / CP *ga~*

		Y [+humain] ‘femme’	Y [-humain] ‘poule’
<i>possesseur explicite</i>	X [inal.] ‘nom de’	na-ha -n na-lqōvēn	na-he tutu
	X [al.] ‘coco’+CPCOM	na-mtig na-ga-n na-lqōvēn	na-mtig na-ga-n tutu
<i>possesseur anaphorisé</i>	X [inal.] ‘son nom’	na-ha -n	na-ha -n
	X [al.] ‘son coco’	na-mtig na-ga-n	na-mtig na-ga-n

(b) NO~ et ses allomorphes ne / nan

La situation est encore plus complexe pour le quatrième CP, la marque générale de possession *no~*. Contrairement aux trois CP précédents, l'emploi de *no~* proprement dit, avec préfixe (article) et suffixe (marque personnelle), est strictement réservée aux possesseurs humains. La seule exception possible, est lorsqu'un possesseur non-humain est lui-même anthropomorphisé, comme c'est le cas dans certains contes¹ :

- (176) **tita no-no-n na-m̄at** ‘la maman du Serpent’
maman art-CPGÉN-3SG ART-serpent

Dans ce cas particulier, la relation évoquée est elle-même anthropomorphique (‘maman’), et l'emploi de l'article après le suffixe possessif montre que l'on traite le serpent exactement comme si c'était un homme². Cependant, ce phénomène est rare, même dans les contes où l'on pourrait croire que tous les animaux ont forme humaine ; en règle générale, le mwotlap interdit d'employer le CP *no~* pour associer un objet X (aliénable) à un possesseur Y non-humain.

¹ Le phénomène est absolument comparable au marquage exceptionnel de la possession directe pour ce même type de noms (*na-glo-n na-bago* au lieu de *na-glo bago* ‘la queue du requin’), analysé au §(b.3) p.518.

² Pour un exemple analogue de dérogação à l'opposition humain / non-humain, voir n.1 p.512.

À la place, il est nécessaire d'employer un morphème invariable *ne*, immédiatement suivi du possesseur Y sous la forme d'un nom sans article :

- (177) **ni-hiy ne tutu** / **ni-hiy no-no-n nu-tutu*
 ART-os de poulet / ART-os ART-CPGén-3SG ART-poulet
 ‘un/le/des/les os de/du/des poulet(s)’

Lorsque le possesseur Y est repris par anaphore, le morphème *ne* laisse place à un morphème *nan* également invariable, ni préfixable ni suffixable, qu'on peut traduire par ‘son’ [ANG *its*] :

- (178) **ni-hiy nan**
 ART-os son
 ‘ses os / son squelette (d'un animal ou d'un objet) [angl. *its bone(s)*]

On peut alors étoffer le tableau précédent, de façon à mettre en évidence les points communs et les différences entre les six types de structure possessive. X désigne l'objet possédé : resp. *he~* ‘nom’, *mtig* ‘noix de coco’ (*à manger*), *hiy* ‘os’ – et Y le possesseur : resp. *lqōvën* ‘femme’ et *tutu* ‘poulet’. On combinera ces éléments pour construire, à chaque fois, l'expression /le X du Y/ – chacune de ces expressions pouvant être considérée comme référentielle¹ : /le nom de la femme/, /le coco de la femme/, /l(es) os de la femme/, /ses os/... ; /la tête du poulet/, /ses os/, etc.

Tableau 5.71 – Possesseur humain vs. non-humain :
 noms inaliénables / CP *ga~* / CP *no~*

		Y [+humain (sg)] ‘femme’	Y [-humain] ‘poulet’
<i>possesseur explicite</i>	X [inal.] ‘nom de’	na-ha-<u>n</u> <u>na</u>-lqōvën	na-he tutu
	X [al.] ‘coco’+CPCCom	na-mtig na-ga-<u>n</u> <u>na</u>-lqōvën	na-mtig na-ga-<u>n</u> tutu
	X [al.] ‘os’ +CPGal	ni-hiy no-no-<u>n</u> <u>na</u>-lqōvën	ni-hiy <u>ne</u> tutu
<i>possesseur anaphorisé</i>	X [inal.] ‘son nom’	na-ha-<u>n</u>	na-ha-<u>n</u>
	X [al.] ‘son coco’	na-mtig na-ga-<u>n</u>	na-mtig na-ga-<u>n</u>
	X [al.] ‘ses os’	ni-hiy no-no-<u>n</u>	ni-hiy <u>nan</u>

S'il est vrai que *ne* s'apparente étymologiquement à *no~* (< POc **na-*), et d'autre part, manifestement, entre avec lui en paradigme, il est cependant nécessaire de souligner leurs différences syntaxiques. *Ne* / *nan* est incompatible avec l'article (**na-nan*), ce qui implique également l'impossibilité de constituer un syntagme nominal : alors qu'un CP peut remplir les fonctions actanciennes ouvertes aux substantifs

- (179) **Na-ga-n tok tateh.** *lit.* à manger du chien, il n'y a pas.
 ART-CPCCom-3SG chien non.exister ‘Le chien n'a rien à manger.’

le groupe [*ne* + Y] – ou, ce qui revient au même, le morphème *nan* – ne peut pas constituer un substantif à lui seul :

¹ Cette remarque est importante, car elle empêche d'interpréter *ni-hiy ne tutu* selon la structure du français, c.-à-d. exclusivement comme la désignation d'un os de poulet (avec *tutu* non référentiel) ; en réalité, c'est aussi de cette façon que les structures permettent de traduire *les os de ce poulet* (avec *tutu* référentiel).

- (180) **Ne tok tateh.*
de chien non.exister

Le syntagme [*ne* + Y] / *nan* ne peut en fait figurer qu'en position de déterminant d'un autre nom. Dans notre diagramme des parties du discours, *ne* / *nan* se situent donc uniquement parmi les *épithètes*, alors que les CP (+article) sont à la fois *épithètes*, et *substantifs* eux-mêmes, ainsi, d'ailleurs, que *prédicatifs*. On verra donc en *ne* non pas un CP, mais un simple relateur entre deux noms, à la manière du français *de*.

En ce qui concerne la morphologie de *nan*, on pourrait tenter de l'analyser sur le modèle des noms directement possédés¹, type (*na-*)*he*~ 'nom-de' :

- (181) **na-he mōmō** / **na-ha-n**
ART-nom poisson / ART-nom-3SG
'un (le) nom de (du/des) poisson(s) / son nom (leurs noms)'

Il est tentant d'établir un parallèle entre, d'un côté, *na-he* + Y → *na-ha-n*, et de l'autre *X ne Y* → *X nan* ; dans ce cas, *nan* devrait se segmenter *na-n*, avec le suffixe *-n* (anaphorique 3SG). Cette solution, quoique théoriquement possible, se heurte cependant à certains arguments. En particulier, comme le relateur *ne* renvoie exclusivement à des référents non-humains, il n'est compatible ni avec des suffixes personnels (**ne-k* 'de moi', **na-mi* 'de vous'), ni avec des suffixes anaphoriques non-singulier (**na-yō* 'd'eux deux', **na-y* 'd'eux')².

En conséquence, la forme *nan* est invariable, et regroupe les valeurs 'de cela / de ces choses', *i.e.* 'son/leur [possesseur non-humain]'

(c) De la possession à l'anaphore et la déixis

(c.1) L'anaphore associative

Or, ce même *nan* ne fonctionne pas seulement comme une marque de possession au sens étroit du terme, mais également comme une marque d'**association contextuelle** lâche. En effet, la relation X/Y ainsi marquée, si elle exclut les Y humains, inclut en revanche tout le reste. Si ce Y désigne un possesseur référentiel (animé ou non), clairement individué, *nan* fonctionnera bien comme un véritable morphème de possession, ex.

- (182) **ni-hiy nan** / **ni-hiy no-no-n**
ART-os son [-hum] / ART-os ART-CPGén-3SG [+hum]
'ses os/arêtes (*its bones*) / ses os (*his/her bones*)'
- (183) **nē-sēm nan** / **nē-sēm no-no-n**
ART-argent son [-hum] / ART-argent ART-CPGén-3SG [+hum]
'son prix (*its money*) / son argent (*his money*)'

Mais le "possesseur" auquel *nan* se rapporte correspond le plus souvent à un élément soit plus abstrait, comme une situation, soit concret, mais associé de façon lâche au contexte. Ainsi, dans l'énoncé suivant,

¹ Cf. *Tableau 5.60* p.511.

² On sait, en effet, que le mwotlap réserve le codage du nombre aux référents humains : cf. §1 p.360, §(a.5) p.512.

- (184) **N-ili men nōk, ne-men nan tateh me gōh ?**
 ART-poil oiseau DX3 ART-oiseau son non.exister (ici)
 ‘Cette plume d'oiseau, est-ce qu'il n'y aurait pas ici *l'oiseau correspondant* ?’
 [lit. "son oiseau"]

il faut distinguer une première relation de possession *n-ili men* ‘plume d'oiseau’, et une seconde *ne-men nan* – expression désignant non la plume d'un oiseau, mais ‘l'oiseau de la plume’, ‘l'oiseau correspondant (à une plume que l'on montre)’. Dans le même récit, le même oiseau sera souvent désigné par le syntagme *ne-men nan* (lit. ‘l'oiseau de cela’, ANG *its bird*), sans plus se rapporter précisément à la plume : le *nan* permet simplement de rattacher telle nouvelle occurrence du nom ‘oiseau’ à une occurrence déjà construite dans le contexte. Le morphème *nan* perd alors sa valeur fondamentale de *marqueur possessif des non-humains*, pour jouer le rôle d'un simple anaphorique. Ainsi, on passe de ‘le X de cela’ à ‘(le X) en question’, voire tout simplement ‘le X’, avec valeur de définitive.

- (185) **Ne-men gōh kē, no-n imam mino.**
 ART-oiseau DX1 -ci CPGén-3SG père mon
 (dit en montrant une plume) ‘Cet oiseau que voici appartient à mon père.’
- **Ba ne-men nan ave ?**
 mais ART-oiseau en.question où
 ‘Oui, mais l'oiseau *en question* (l'oiseau lui-même), où est-il ?’

À travers ce fonctionnement de *nan* en **anaphore associative**, on quitte les rivages de la possession, pour aborder ceux de la référence directe. Comment justifier ce glissement de sens ?

(c.2) Grammaticalisation en deux étapes

Ce passage d'une tournure originellement possessive (‘le X *de cela*’, ANG *its X*) à une véritable anaphore associative (“le X”, ANG *the X*) s'explique en deux étapes. La première concerne l'opérateur de relation, *i.e.* ‘de’ dans la glose *X nan* = ‘le X de cela’. Par rapport à une signification strictement possessive (ex. ‘les os du poulet’), le sémantisme de la relation s'est élargi au point de désigner toute relation XrY :

- (186) **ne-bem ne le ēwē** ‘le livre de la Loi Juste (*la Bible*)’
 ART-papillon de loi bon

Ces associations abstraites en { N₁ *ne* N₂ } ont été illustrées au §3 p.193.

La seconde étape concerne l'équivalent de ‘cela’ dans la glose (*X nan* = ‘le X de cela’). Dans les cas où Y n'est pas explicité, mais simplement reconstitué par anaphore (*nan*), un second élargissement sémantique permet de désigner non plus un objet concret du monde, mais des actions, des situations, voire l'ensemble du contexte. Aussi devient-il légitime d'adopter pour *nan* une glose (définitive) ‘ASSO’ (= marque d'association quelconque) :

- (187) **Nok qoyo vap van hiy n-et nan.**
 1SG FcTP dire ITIF à ART-personne ASSO
 ‘Je le dirai à la personne concernée (*la personne de la situation*) / Je le *lui* dirai.’

C'est donc à travers cette double ouverture sémantique qu'un morphème originellement possessif¹ peut exprimer toute forme de relation au contexte, et finir par se grammaticaliser en suffixe anaphorique. Le terme métalinguistique d'*anaphore (-n) associative (ne)* résume bien le chemin parcouru.

(c.3) Exemples : de l'anaphore à la déixis

Les énoncés suivants illustrent cette propriété qu'a *nan*, de poser une relation lâche entre un objet X et son contexte, à mi-chemin entre l'anaphore co(n)textuelle et la déixis :

- (188) **Magtō vitwag ma-mat, ba na-lē-k mō-qōñ na-ha-n magtō nan.**
 vieille une PFT-mourir et (j'ai-oublié) ART-nom-3SG vieille ASSO
 'Il y a une vieille femme qui est décédée, mais j'ai oublié le nom de la vieille *en question*.'
- (189) **Nok vēhge van hiy nēk ; nēk wo m-ēglal na-pluplu nan ...**
 1SG AO:demander ITIF à toi 2SG si PFT-savoir ART-réponse ASSO
 'Je vais t'interroger ; si tu connais *la* réponse...'
- (190) **Tateh bug nan !**
 non.exist péché ASSO
 'C'est pas un problème. (*lit.* "il n'y a pas de péché à cela")'
- (191) **Na-hapqiyig nan gēn !**
 ART-qq.chose ASSO DX3
 (*découvrant enfin la cause d'un bruit mystérieux*)
 'Le voici donc, le "quelque chose" en question !'

L'énoncé suivant illustre exactement la notion d'anaphore associative développée par Kleiber (1994)² :

- (192) **Yē so ni-plet ige gagaleg ēm nan ?**
 qui PRSP AO-payer les faire² maison ASSO
 (*tu veux faire construire une maison, mais*)
 'Qui donc payera les constructeurs-de-maison concernés ? (*ige... nan*)'

Par extension, *nan* permet d'exprimer de nombreuses relations d'anaphore, quand bien même le procédé anaphorique n'est pas particulièrement marqué comme tel en français. C'est le cas avec la progression temporelle dans un récit :

- (193) **Le-mtap nan hag ... Le-myēpyep nan hōw ...**
 LOC-matin ASSO haut ... LOC-après-midi ASSO bas
 'Le matin suivant / le lendemain matin... L'après-midi suivant
 (*suivant le moment dont on parle*)'

ou avec le décompte des objets au moyen de numéraux ordinaux [§(a.3) p.348] :

¹ Cette évolution sémantique ne concerne guère le CP *no~* : s'il est vrai que la première 'ouverture' (relation vague entre X et S) caractérise également ce morphème de possession générale, la seconde a, en revanche, été bloquée par la contrainte [+humain] portant sur S.

² Cf. §3 p.313.

- (194) **vōyō-negi nan ...**, **vētēl-negi nan ...**, **bahne-gi nan ...**
 deux-ORDIN ASSO trois-ORDIN ASSO dernier-ANA ASSO
 ‘Le deuxième ..., le troisième ..., le dernier...
 / Secundo..., tertio..., enfin ...’

Ces tournures nous invitent à reconstituer, à chaque fois, une relation de type anaphorique avec le contexte – ‘le deuxième’ étant toujours construit par rapport à une première occurrence, et ‘le lendemain’ par rapport à une situation de départ préconstruite.

Dans certains emplois, *nan* entre en paradigme moins avec d'autres possessifs (*no~...*) qu'avec les autres marques **déictiques**. En particulier, dans la construction d'un récit, *nan* commute avec *nen* (DX2), déictique orienté vers le coénonciateur, et conséquemment marque de déixis interne [§1 p.293] :

- (195) **Vētmaḥē nan, tateh et.**
 endroit ASSO non.exister personne
 ‘Dans cet endroit (*où se trouve le personnage*), il n'y avait personne.’

Mais *nan* correspond parfois à une véritable déixis en Sit₀, et comme tel pourrait être remplacé par *gōh* (DX1), déictique orienté sur l'énonciateur :

- (196) **Na-vap t-aṃag nan, na-vap t-aṃag t-Abek.**
 ART-dit ABL-avant ASSO ART-dit ABL-avant ABL-Abek
 ‘Le conte en question / ce conte (*que je suis en train de raconter*) est originaire d'Abek.’

Enfin, s'il entre en paradigme avec les déictiques toniques qu'on vient de citer, *nan* peut être suivi, comme c'est d'ailleurs le cas pour *gōh* et *nen*, du déictique enclitique *en*, à valeur de préconstruit / coénonciation (cf. français oral *là*) [§(c) p.311]. En d'autres termes, la séquence *nan en* est exactement parallèle à *nen en* [§4 p.294] :

- (197) **Ne-men nan en, kē n-oy na-hapqiyig vitwag ...**
 ART-oiseau ASSO COÉ 3SG STA-porter.au.cou ART-qq.chose un
 ‘L'oiseau en question, *là*, il portait quelque chose autour du cou.’

(c.4) Perspective aréale

Dans sa description du lonwolwol (Ambrym, Vanuatu), Paton (1971: 15) cite un suffixe LNW *-an*, dont le comportement semble tout à fait comparable à celui de notre MTP *nan*. En effet, *-an* est glossé comme ‘3rd singular’, mais Paton ajoute :

"Perhaps strangely, this suffix is not used with the regularly suffix-taking Nouns."

– ce suffixe a donc en commun avec MTP *nan* d'être compatible exclusivement avec les *noms aliénables*. En ce qui concerne sa signification exacte, Paton lui attribue à la fois des valeurs de type possessives (ex. LNW *maviur-an* ‘sa gorge’), et des emplois plus lâches, où il est impossible d'assigner un possesseur précis au nom suffixé :

"Its force varies somewhat vaguely between being possessive, or simply demonstrative. It sometimes implies the sense of *that one which we have in mind, or of which we have been speaking, or the one concerned.*" (Paton 1971:15)

Sans qu'il soit nécessaire de le redémontrer pour le lonwolwol, il est clair que l'on a dans cette langue, le même type de phénomène que pour le mwotlap. Une relation de

détermination relie un nom aliénable X tantôt à un possesseur précis Y (inanimé), tantôt à une situation ; d'où des valeurs de type *anaphore associative, déixis* :

- (198) *Si mēkelbərə tae bōlbōlten ? – Raki me vanten-an nā !*
 qui savoir.faire tailler pirogue ? Raki 3SG homme-ASSO FUT(?)
 ‘Qui sait tailler les pirogues ? – C'est Raki, l'homme qu'il faut / l'h. de la situation !’

(d) Anaphore associative et opposition d'aliénabilité

Dans la plupart de ces emplois, *nan* reçoit des valeurs qui ne peuvent se déduire directement de la structure possessive en *ne + -n* : si l'on met à part les cas de véritable anaphore sur un possesseur précis [cf. (178) p.574], où *nan* présente en quelque sorte son "sens propre" de morphème possessif, le même *nan* finit par fonctionner, de façon quasi automatique, comme un suffixe anaphorique, qu'on peut appeler suffixe *associatif* (ASSO dans les gloses des exemples). Il permet de relier un objet X non seulement à son "possesseur" Y, mais aussi, de façon plus lâche, à n'importe quelle action, situation ou discours susceptibles d'identifier cet objet X.

En conséquence, un syntagme comme (178) *ni-hiy nan* pourra lui-même recevoir une nouvelle traduction encore, dans certains contextes : ‘l'os en question’, ‘l'os dont nous parlons’. Il s'agit, certes, du même morphème *nan*, que l'on pourrait dans les deux cas traduire par ‘(l'os) de cela’. Seulement, le ‘cela’ (non-humain) auquel il renvoie peut tantôt désigner un référent précis, comme un/des poulet(s) – auquel cas *nan* fonctionnera comme un véritable possessif (‘ses os / leurs os’) ; tantôt renvoyer plus vaguement à toute une situation ou un discours – dans ce cas, *nan* s'apparente à un simple anaphorique : ‘l'os de cette situation’, ‘l'os de mon discours’, ‘cet os’ (selon l'emploi anaphorique / non-déictique de *ce* en français).

La preuve que ces deux cas de figure sont bel et bien différents, y compris pour un locuteur mwotlap, c'est qu'il faut distinguer deux structures syntaxiques si le X possédé est un nom inaliénable. Ainsi, si l'on prend un nom relationnel comme *ili~* ‘poil / plume-de’, le suffixe *-n* de 3SG sera strictement interprété comme se rapportant à un référent précis, à savoir le tout Y dont X est une partie (en l'occurrence, le corps dont X est un cheveu / plume) ; on a donc *n-ēlē-n* ‘ses cheveux / ses plumes’. En revanche, si l'énonciateur veut mentionner une ‘plume (d'oiseau)’ présente dans le contexte sans en connaître le possesseur, il ne peut pas employer la même tournure, car contrairement à *nan*, le suffixe *-n* est incompatible avec une référence vague à la situation.

Dans le cas présent, c'est précisément *nan* qui sera employé pour opérer cette référence situationnelle ; simplement, comme la valence du nom *ili~* exige la marque d'un (véritable) possesseur, on est contraint d'instancier la place vide par un nom générique, non référentiel, sur le modèle de *n-ili et* /cheveu-de humain/ ‘un cheveu’ [§(a) p.525]. Dès lors, s'il est vrai que le terme *n-ili* ‘plume de’ était en attente d'un possesseur, le syntagme à deux termes *n-ili men* ‘plume d'oiseau’, dont toutes les places d'arguments sont instanciées, renvoie cette fois-ci à un objet autonome, non relationnel. Ce syntagme se comporte alors exactement comme un nom aliénable de type *hiy* ‘os’, et comme lui peut être repéré par la situation globale, au moyen de *nan*.

Le *Tableau 5.72* réunit ces différentes valeurs, et vient compléter les précédents. On commence par rappeler l'opposition humain / non-humain dans les cas d'anaphore sur le

possesseur Y (Y_1 =homme vs Y_2 =poule) – opposition pertinente pour les *noms aliénables* (cf. *hiy*). Puis on contraste la véritable possession (os / chevelure appartenant à un corps, qu'il soit humain ou non) avec la simple association à un contexte (os / chevelure associée à un contexte) ; cette dernière distinction se trouve grammaticalisée, comme on vient de l'expliquer, pour les *noms inaliénables*, et au contraire neutralisée pour les autres. Toutes les expressions désignent la relation "le X_i de Y_j ", avec anaphore sur Y_j :

Tableau 5.72 – Possession réelle vs. anaphore associative :
le double comportement de nan

	X_1 [al.] hiy 'os'	X_1 [inal.] ili~ 'cheveu-de / plume-de'
Y_1 : homme	ni-hiy no-no-n son os / ses os	n-ēlē-n { sa chevelure
Y_2 : poule	ni-hiy nan { son os / ses os	n-ēlē-n { sa plume / son plumage
Y_3 : contexte	ni-hiy nan { l'os en question	n-ili men nan la plume-d'oiseau en question

Ce phénomène illustre, une fois de plus, la différence fondamentale entre noms aliénables vs. inaliénables [§4 p.439] : les premiers (ex. *hiy*) sont conçus comme des objets autonomes, et par conséquent ne peuvent être reliés à un possesseur que de façon **extrinsèque** – au moyen du CP *no~* ou de l'associatif *nan* ; les seconds, en revanche, comportent une relation **intrinsèque** à leur possesseur, relation fortement contrainte. En outre, ce tableau souligne un point important : c'est que même si deux noms comme *hiy* 'os' et *ili~* 'cheveu' présentent un sémantisme lexical apparemment proche – l'un et l'autre désignent des parties du corps, sans qu'il soit objectivement possible de considérer le premier comme plus "extérieur" que l'autre, bien au contraire –, il existe en outre un véritable *sémantisme des structures syntaxiques*, qui distinguera radicalement ces deux mots. En effet, la relation entre l'os et le corps auquel il se rapporte – en particulier dans le cas d'un animal – est traitée linguistiquement exactement de la même façon (*nan*) que n'importe quelle relation contingente que peut avoir un os-objet avec autre chose, comme une histoire ou une situation quelconque. Inversement, la relation cheveu / corps est présentée comme particulièrement étroite, au point qu'elle ne peut même pas être dissoute lorsque ledit cheveu se retrouve séparé de ce corps (*n-ili men*) : même isolée de son tout, la partie sera nécessairement désignée par rapport à ce tout.

En somme, il serait fallacieux de présenter le relateur *ne / nan* comme un simple artifice syntaxique permettant à un nom aliénable (ex. *hiy*) d'exprimer la relation à son possesseur, exactement comme les noms inaliénables le font directement. En réalité, la relation que marque *ne / nan* ne se superpose pas à celle qui se trouve incorporée aux noms obligatoirement possédés : *nan* signale une relation contingente, accidentelle, entre X et Y, alors que la relation intégrée aux noms inaliénables est conçue comme essentielle à la définition même de X. L'opposition syntaxique d'aliénabilité grammaticalise donc une distinction fondamentale entre deux types de relation au possesseur : relation **contingente** vs. relation **nécessaire**.

D. SÉMANTIQUE DIFFÉRENTIELLE DES CLASSIFICATEURS

1. Les CP distinguent les relations

Jusqu'à présent, la description morphosyntaxique que nous avons donnée de la possession indirecte était valable pour les quatre classificateurs possessifs, sans discrimination : il s'agissait de caractériser le fonctionnement des CP en tant que paradigme, par opposition à la possession inaliénable ; ce chapitre aurait eu la même allure, que le mwotlap eût un seul, ou quatre, ou vingt Classificateurs.

Pourtant, si ces systèmes océaniques présentent un intérêt typologique, ce n'est pas seulement parce qu'ils opposent possession inaliénable vs. aliénable ; mais aussi parce que l'une de ces deux constructions, *i.e.* la possession aliénable, se trouve elle-même éclatée en plusieurs sous-catégories, selon le sémantisme de la relation en jeu. C'est bien là ce qui justifie, au moins partiellement, l'appellation de "classificateur possessif", pour un paradigme de morphèmes qui précisément sert à catégoriser finement les relations entre des X et des Y.

(a) Relation spécifique vs. Possession générale

Même apparentées, les langues présentent un nombre très variable de ces classificateurs. Par exemple, pour la Micronésie, le palau en a une dizaine (Lemaréchal 1996), on en compte 21 en ponape (cf. Rehg 1981) et plus de 25 en ulithien ou en truk (Foley 1997: 239). Dans le groupe mélanésien, on trouve une quinzaine de ces CP en nêlêmwâ (Bril 1994), cinq en cēmūhī (Rivierre 1980), quatre en mota (Codrington 1885) ; quant au iaai (Ozanne-Rivierre 1976), il a développé un paradigme extrêmement prolifique de ces classificateurs.

Dans une langue comptant n Classificateurs différents, le principe fonctionne toujours sur la même opposition :

- d'un côté, un nombre $\{n-1\}$ de **Classificateurs sémantiquement spécifiques**, qui désignent des relations de "possession" particulières, ex. *X à manger par Y* ; *X moyen de transport de Y...*
- de l'autre côté, un **Classificateur possessif général**, couvrant toutes les relations possessives qui ne sont codées ni par la possession inaliénable, ni par les CP spécifiques ; ceci inclut généralement les noms abstraits, les noms d'action, les emprunts, etc.

Le mwotlap ne déroge pas à ce principe : le CP général *no~* (\approx 'X de Y') sert à coder toutes les relations *XrY* qui ne sont pas assurées par les trois CP sémantiquement spécifiques : *ma~* ('X bu par Y'), *ga~* ('X mangé par Y'), *mu~* (\approx 'X détenu par Y'). Ces classificateurs possessifs peuvent parfaitement porter sur un même nom X ; leur fonction est alors de spécifier sémantiquement le type de relation possessive qui est en jeu :

(199)	nō-wōh ART-coco	ne-me-k art-CPBoiss-1SG	'ma part de coco à boire'	[désigne le lait]
→	nō-wōh ART-coco	na-kis art-CPCoest:1SG	'ma part de coco à manger'	[désigne la chair]
→	nō-wōh ART-coco	na-mu-k art-CPSit-1SG	'les cocos que j'ai sur moi / que je porte'	[désigne la noix]

Si le locuteur ne veut exprimer aucune de ces trois relations sémantiquement spécifiques, il emploiera le CP neutre *no~* :

→ **nō-wōh** **mino** ‘mes cocotiers (plantés)
ART-coco CPGén:1SG mes noix de coco (à vendre)’ *etc.*

Au passage, cette forme de catégorisation sémantique "libre" prouve qu'on est loin d'un système de genres ou classes nominales, dans lequel chaque nom serait associé à un Classificateur et un seul : et même si *wōh* se rencontre plus souvent, statistiquement parlant, avec le Classificateur des boissons, il n'empêche que les autres CP seront toujours possibles. C'est d'ailleurs précisément ce qui vaut à ces morphèmes le nom de "classificateurs", comme s'ils permettaient de catégoriser le nom possédé en objet comestible *vs.* buvable, *etc.* (cf. Lemaréchal 1998).

Pour être précis, nous avons cependant montré dans François (2000 *a*) que la classification, si elle existe, ne concerne pas tant l'objet possédé (ici la noix de coco), que la relation de possession elle-même. Ainsi, les CP du mwotlap illustrent parfaitement la catégorie que Aikhenvald (2000), dans une typologie très précise des classificateurs, appelle "Relational classifiers", par opposition aux "Possessed Cl." (catégorisation du possédé) et aux "Possessor Cl." (catégorisation du possesseur).

(b) *Aperçu dialectologique*

Ce §D cherchera précisément à affiner ces distinctions sémantiques, en observant les limites précises des trois CP *ma~*, *ga~*, *mu~* ; quant au CP général *no~*, il ne nécessite pas de faire l'objet d'une étude à part, car sa valeur ne se déduit que par soustraction à partir des autres. Mais auparavant, il peut être utile d'observer la façon dont s'organisent les CP dans les langues proches des Banks auxquelles nous avons eu accès.

Comme le mwotlap, les autres langues des Banks font usage des CP, dans les limites que nous avons définies (noms indirectement possessibles). Seulement, le *vūrēs* et le *mosina*, pour ne citer que ces deux langues, en possèdent davantage. En outre, leur organisation sémantique est différente du mwotlap, comme en témoigne le tableau suivant ; nous y faisons également figurer, sous réserve de corrections¹, les systèmes de CP tels qu'ils apparaissent dans deux autres langues, le lêmêrig et le lehali.

¹ Les données dont nous disposons pour le lêmêrig et le lehali ne nous permettent que d'en donner qu'un tableau approximatif – il reste à confirmer, par exemple, qu'il existe bien un seul *mo~* en lêmêrig, *etc.* Cependant, ce tableau permet de voir l'essentiel, à savoir les diverses distributions des CP, d'une langue à l'autre.

Tableau 5.74 – Les systèmes de classificateurs dans quelques langues des Banks

<i>sens du Classificateur</i>	<i>vürës</i>	<i>mosina</i>	<i>mwotlap</i>	<i>lêmêrig</i>	<i>lehali</i>
Comestible	ga~	ga~	ga~	go~	
Boisson	ma~	ma~	ma~	mo~	
Relation contingente			mu~		
Transporté	MÖGÖ~	MOGO~			YO~
Possession générale, neutre					
Moyens de transport	ka~		NO~	RO~	
Propriété <i>stricto sensu</i>	no~	no~			
Objets de valeur économique	bōla~	pala~			

Les définitions sémantiques mériteraient d'être affinées, mais nous manquons de données sur certaines langues. Cependant, celles que nous possédons permettent d'étayer suffisamment le principe général d'une grande diversité régionale dans l'usage des Classificateurs possessifs. On constate non seulement des différences quantitatives (de 6 à 1 seul CP), mais également des décalages qualitatifs concernant le champ sémantique de chaque radical. Ainsi, le CP **no~**, préfixe de possession générale en mwotlap comme son étymon¹ POc *na, s'est spécialisé en mosina et vürës pour un type précis de possession, apparemment possession intime ou propriété privée, domestique, *stricto sensu* :

Tableau 5.75 – Sémantique du Classificateur *no- en vürës et mosina

FRANÇAIS	MOSINA	VÜRÉS
les vêtements que je porte	o nō-k o siop	na nō-k o gop ;
mes affaires		na nō-k o sapsap ;
mon assiette		o tībiar nētū na nō-k ;
mon miroir personnel	o nō-k o tētēr	
sa chambre	o nō-n o turonin	
son garde-manger	o nō-n o pogor	
mon jardin potager	o nō-k o tuqē	
ma force	o nō-k o vavak	

Inversement, on trouve une forme **mogo~** comme classificateur neutre partout ailleurs, par ex. pour certaines parties du corps (cœur, reins...) ou relations de parenté exprimées par des noms non suffixables, ainsi que pour diverses autres possessions.

Comme le montre le *Tableau 5.74*, le mwotlap et le mosina-vürës se superposent bien en ce qui concerne les emplois *spécifiques* des CP **no~** et **mu~**², respectivement la 'propriété privée' (**no~**) et la 'détention provisoire d'un objet, comme durant son transport' (**mu~**). En revanche, lorsqu'il s'est agi de choisir un terme général et neutre de possession,

¹ Cf. Pawley (1973) et Lichtenberk (1985).

² Sachant qu'étymologiquement, **mu~** et **mogo~** sont liés, on désignera ici les formes **mogo~**... par une étiquette **mu~**.

sémantiquement démotivé, pour toutes les relations que ne couvraient pas les autres CP dans leurs emplois spécifiques ('mon papa', 'ma femme', 'ma langue', 'mon feu', 'mon voyage'...), *ces langues ont fait des choix différents* : le mwotlap emploie le CP de la propriété privée, tandis que les deux autres langues utilisent le CP de la possession contingente. Mais aucun de ces deux types de possession ne peut être dit plus adéquat que l'autre pour exprimer une relation neutre : dans une certaine mesure, ce choix est arbitraire – l'essentiel étant que la relation neutre soit exprimée par un CP ayant également, par ailleurs, un (ou des) sens spécifique(s).

Enfin, comme c'était le cas en morphologie [§3 p.424], le mwotlap apparaît à mi-chemin entre deux dynamiques contradictoires : d'un côté, les langues du sud Vanua-lava (mosina, vürès) tendent à accroître les distinctions sémantiques entre les formes de possession, et à diversifier leur système ; de l'autre, les langues du nord (lêmêrig, lehali) semblent simplifier leur système, et tendre vers un effacement des distinctions (cf. lehali).

Il est temps maintenant d'observer les trois Classificateurs spécifiques du mwotlap, aussi bien les limites précises de leur sémantisme, mais aussi les structures syntaxiques qui leur sont plus particulièrement associées.

2. *MA~ : autour de la boisson*

Des quatre CP du mwotlap, *ma~* est celui qui pose le moins de problèmes sémantiques. Il permet d'établir entre X et Y une relation de type "boire" : il s'agit typiquement des boissons (eau, kava, thé, bière...), ce qui correspond normalement au sémantisme du verbe *in* 'boire' ; mais aussi des aliments que l'on suce (bonbons, verbe *dim*) ou que l'on aspire en mâchant (canne à sucre, verbe *sañ*) :

- (200) **Nok so sañ te me-k tōw.** 'Je veux me sucer un bout de canne à sucre.'
 1SG PRSP sucer PTF CPBoiss-1SG sucre

On relève également une synecdoque banale, celle qui associe contenu (à boire) et contenant :

- (201) **na-bankēn ne-me-k** 'ma tasse (à boire)'
 ART-tasse art-CPBoiss-1SG

– mais on n'emploie pas le CP *ma~* pour désigner la source d'une boisson, comme un puits ou un réservoir : on dira dans ce cas *ne-teñ mino* (< angl. *tank*)¹.

Par une autre sorte de métonymie², le sucre en poudre (*suk*), de fabrication moderne, prend également le CP des Boissons, parce qu'il est utilisé exclusivement pour sucrer le thé, et non, par exemple, pour fabriquer des gâteaux – auquel cas il prendrait le CP *ga~*. De la même façon, les médicaments sont considérés comme des boissons, du moins ceux qui sont pris par voie orale. On dit donc *nē-tēnge ne-me-k* ('mes feuilles magiques à boire'), ou avec un emprunt, *ne-meresin ne-me-k* ('le médicament que je dois prendre'). Avec humour, certaines femmes de Mango évoquent ainsi leur amant :

¹ Si ce fait est confirmé, il contredit l'hypothèse de Wilson (1982: 100) selon laquelle le CP des Boissons serait utilisé également pour marquer les 'sources des boissons', dans tout le groupe ROc (cf. *Figure 5.4* p.597).

² Il ne s'agit pas d'une analogie avec la canne à sucre (*tōw*), car le sucre en poudre n'y est pas spontanément identifié.

- (202) **Na-Panadol** *ne-me-k* **ikē !**
 ART-Panadol ART-CPBoiss-1SG 3SG:PRÉD

‘C'est mon aspirine à moi / mon petit Doliprane.’

Nous signalons cette métaphore pour les liens qu'elle présente avec l'emploi sexuel de *ga~*, analysé p.591. Dans les deux cas, *boire* et *manger* sont des sources de métaphores évoquant l'amour et les sensations physiques : ici, dans ce quartier de Santo où les mwotlaviens se trouvent en contact avec les médicaments occidentaux, les bienfaits reconnus du paracétamol pour "se sentir bien" donnent lieu à une métaphore du plaisir amoureux.

D'autre part, les seins d'une personne, qui sont désignés par le même mot (*sis*) que le lait, peuvent être "possédés" avec le CP *ma~*, et ce avec trois sens possibles :

- (203) **ni-sis** **na-ma-n**
 ART-sein ART-CPBoiss-3SG
- son lait (à boire)
 - les seins pour lui (*à mordre*)¹
 - ses seins (de femme) = *ni-sis no-no-n*

La première acception est celle que l'on attend avec *ma~*, puisqu'il y a effectivement acte de boire. La seconde est plus inattendue, et semble impliquer un acte symbolique de boire ; d'après nos informateurs, il s'agit en réalité d'une allusion à la morsure amoureuse, thème récurrent dans les chansons d'amour à Mwotlap. Par conséquent, (203)-*b* sera employé plus vaguement pour traduire 'les seins de sa copine, de sa maîtresse (mais ?*de sa femme*)'. Ici, *ma~*, et plus généralement *ga~*, est un moyen de marquer la possession (des parties) d'un corps par un possesseur secondaire, autre que le "possesseur" de ce corps lui-même. Cette *possession secondaire du corps humain* intervient soit dans un sens alimentaire, soit dans un sens sexuel.

Enfin, l'interprétation *c*, si surprenante soit-elle², doit s'expliquer par une extension à partir du sens *b*, à moins qu'elle soit due à l'homonymie entre la poitrine et le lait. Quoiqu'il en soit, le CP *ma~* est la façon "normale" de posséder le nom *sis*, quelle que soit sa signification exacte (sein/lait). Si cela est vrai, cela signifie une tendance – encore très légère – à la démotivation des CP, et à la constitution, encore très embryonnaire, de classes lexicales³ liées à tel ou tel CP, de façon imprévisible et donc apprise (cf. les classes nominales des langues africaines).

¹ Le CP *ma~* ne remplace *ga~* que dans le cas des seins.

² Crowley (1996: 400) rapporte le même fait en paama, où les seins sont possédés au moyen du CP Boisson [*susu emo-n* = (203)], qu'il s'agisse de seins d'homme ou de femme.

³ À noter, le mot *tistis* 'téton' n'est pas possédé au moyen de *ma~* : 'ses tétons' se dit *ni-tistis no-no-n*.

3. *GA~ : manger, ressentir, subir*(a) **Signification première : l'alimentation**

Le CP de la nourriture *ga~* semble, à première vue, aussi simple que le précédent. Il signale une relation de type alimentaire, qu'il s'agisse de viande ou de poisson, de fruit ou de légume¹ : aussi le désignons-nous comme *CPCoM* "Classificateur Possessif des comestibles". Cette relation *XrY* correspond donc au sémantisme de verbes comme *gen* 'manger' ou *kuy* 'croquer', par exemple. Ce *ga~* peut se comprendre de deux façons, légèrement différentes : soit "X qui a été mangé par Y" ; soit, de façon bien plus fréquente, une valeur prospective "X qui est censé être mangé par Y, le X *pour* Y".

- (204) **Na-kis lēt anen, a nēk tēy tō en !**
 ART-CPCoM:1SG gâteau DX2:PRÉD que 2SG tenir PRST COÉ
 'Dis donc, c'est *ma part de gâteau* que tu as dans la main !'

On a ici l'usage le plus fréquent du CP *ga~*, à savoir l'attribution d'un aliment particulier à un possesseur particulier, dans la situation d'énonciation. Un cas plus rare d'emploi de *ga~* concerne la *possession générique de nourriture* : au lieu de désigner une part d'aliment spécifique, on réfère à l'ensemble de ce que Y mange, ou possède à manger :

- (205) **Ne-gengen na-ga-n ige qagqag suvay tegha.**
 ART-nourriture ART-CPCoM-3SG les blanc un.peu étrange
 'La nourriture des Blancs est plutôt bizarre.'

Une raison pour traiter ce cas particulier à part, c'est qu'on peut également y trouver le CP *no~*, celui de la possession ou de la relation d'appartenance vague :

- (206) **Ne-gengen no-no-n ne-sloteg !**
 ART-nourriture ART-CPGén-3SG STA-abondant
 'Sa nourriture est infinie ! Il a à manger à volonté ! (*conte*)'

La raison de cette possible substitution est que la possession générique de nourriture par Y, dans son jardin ou son garde-manger, n'implique pas nécessairement que Y en soit le futur consommateur : il reste la possibilité qu'il vende les fruits de son jardin, ou les offre pour un mariage. Ainsi, (206) est extrait d'un conte, dans lequel Y distribue "sa" nourriture (*no-no-n* / ? *na-ga-n*) à tous les habitants de l'île, souffrant de la famine. Pour cette raison, par prudence en quelque sorte, l'énonciateur préférera souvent désigner les réserves globales de nourriture au moyen de *no~*.

Au passage, c'est la preuve que les CP n'opèrent aucune classification au niveau du lexique : non seulement les divers aliments, mais même le nom générique *gengen* 'nourriture', ne sont pas automatiquement possédés au moyen de *ga~*, que nous glosions pourtant "CP des objets comestibles". Dans la relation de "possession" *XrY*, ce *ga~* n'est utilisé que si Y est lui-même le consommateur de X.

¹ D'autres langues océaniques, comme le nêlêmwâ de Nouvelle-Calédonie (Bril 1994), présentent justement des CP différents selon le type de nourriture concernée (viande vs. tubercule, etc.)

Métonymiquement, le lopin de terre que l'on possède, et que l'on cultive à des fins alimentaires, peut également être possédé comme un aliment :

- (207) **Kē ni-tilyak so nē-vētan na-ga-n , ba et- ga-n te !**
 3SG AO-prétendre que ART-terre ART-CPCo-3SG mais NÉG₁- CPCo-3SG NÉG₂
 'Il prétend que la terre est à lui, mais elle n'est pas à lui ! (*lit.* à manger)'

Mais cet usage est assez limité : il ne concerne pas le mot *nē-tqē* 'jardin (potager)', qui est toujours possédé au moyen de *no~*, comme toutes les autres possessions (*nē-tqē no-no-y* 'leur jardin') ; et même pour le mot *vētan* 'terre', la possession au moyen de *ga~* est moins fréquente que l'usage du CP Général *no~*. En outre, comme on peut s'y attendre, *ga~* ne marque que la possession d'une terre destinée à un usage alimentaire : par conséquent, un lopin de terre sur lequel sont plantés des cocotiers pour la production de coprah (principale source de revenus extérieurs) ne sera jamais possédé au moyen de *ga~* : on aura obligatoirement *nē-vētan no-no-n* 'son terrain'.

(b) Alimentation et agentivité : problème de sémantique

(b.1) Divergence sémantique et polysémie

On retrouve ce même CP alimentaire dans des emplois plus difficiles à interpréter, car ils semblent n'impliquer aucun acte de type "manger". Ainsi, 'ton péché' se dit *nu-bug na-gōm*, et *nē-vēvēg na-kis* signifie 'ma condamnation, l'amende que je dois payer, le jugement qui me concerne'. Le même type de fonctionnement est attesté en mota :

- (208) **ga-k o qatia** 'la flèche qui m'est destinée'
 CPCo-1SG ART flèche

au point que Codrington (1885: 272) renonce à poser le sens alimentaire comme premier dans le sémantisme de *ga~* :

This word *ga* only accidentally resembles the word *gana* to eat ; the radical notion in it is of something which is in a very close relation to the one who has it, and things to eat are so regarded (...) A charm prepared for any one's destruction is *na-ga-na*, an arrow meant to kill some one is *ga-n o qatia* ; *ni me vañan o tamatetiqa*, *na-ga-ku* he loaded a gun, for me, to shoot me with.

Mais cette conclusion ne nous satisfait guère : "a very close relation" reste beaucoup trop vague, et ne suffit ni à décrire précisément les exemples cités, ni à exclure les autres cas de possession. Par exemple, malgré l'usage d'un CP différent, *no-n Qat o rararao* "the crying of Qat" réfère à une relation non moins proche que *ga-n o qatia*. D'autre part, parler d'une "very close relation" ne mentionne pas le point commun de la plupart des emplois non alimentaires de *ga~*, et qui correspondent tous à une valeur *détrimentale* : en mota, la flèche /le fusil /le sortilège qui doivent me tuer, en mwotlap la condamnation que je subis, etc. Plutôt, donc, que de donner à *ga~* un sens vague qui pourrait convenir à n'importe quelle possession, il vaut mieux donner à ce mot deux sens précis et distincts l'un de l'autre : 1) *X est destiné à être mangé par Y* ; 2) *X est destiné à être subi par Y*.

Reste à rendre compte de cette polysémie. Renonçant à expliquer un sens par l'autre, Andrew Pawley¹, dans sa reconstruction du système des CP en proto-océanien, est allé

¹ Cf. Pawley (1973: 162), cité par Lichtenberk (1985: 107).

jusqu'à poser deux Classificateurs homonymes *ka : l'un pour la possession alimentaire, l'autre pour la "possession subordonnée". Cette dernière est ainsi définie :

"actions over which the possessor has no control (where he is the patient, target, or involuntary experiencer)" (Pawley 1973: 162)

Elle correspond donc à notre acception n°2 ci-dessus. Les exemples cités par Pawley sont en fijien standard, langue proche du mota, et qui semble avoir particulièrement développé ce type d'emplois :

(209) **na ke-na itukutuku**
ART CCom-3SG histoire

‘son histoire ("à manger" ??) : l'histoire dont il est le personnage’

Cependant, comme le souligne Lichtenberk, il semble excessif de poser deux morphèmes homonymes pour le POc : si cette solution est peut-être nécessaire pour une langue comme le fijien, qui a effectivement développé deux filons sémantiques différents pour le même morphème, en revanche, il est fort probable que le POc n'ait présenté au départ qu'un seul et même Classificateur *ka, avec un sens alimentaire. C'est d'ailleurs ce seul sens que retient la plupart des langues mélanésiennes, et le fonctionnement élargi du fijien ou du mota paraît bien être une innovation plus récente (Lynch 1996a).

(b.2) Un exemple anthropologique de l'ambiguïté liée à la nourriture

Le mwotlap va nous aider à retracer le cheminement sémantique qu'ont pu connaître ces autres langues (mota, fijien), précisément parce que les cas d'emplois non-alimentaires restent peu fréquents, et plus facilement dérivables du sens premier de *ga~*, celui de la nourriture. Signalons d'abord un emploi intéressant de ce Classificateur possessif, dans une expression qui tient justement des deux acceptions de *ga~*, 1) alimentaire et 2) détrimentale. Au cours de n'importe quel jeu (jeux traditionnels comme le lancer de roseaux, les jeux de billes, mais aussi cartes, football, volley, pétanque, etc.), on compte en *cochons à manger* les points *perdus* par un joueur :

(210) **No-*qo* na-gōm vōyō .**
ART-porc ART-CCom:2SG deux

1) tu as deux cochons à manger,

2) tu as perdu 2 points, j'ai 2 points de plus que toi.

(211) **Ige Franis mi-ti no-*qo* na-ga-n ige Brasil vêtēl .**
les France PFT-infliger ART-porc ART-CCom-3SG les Brésil trois

[*lit.* les Français ont infligé aux Brésiliens trois cochons à manger]

= ‘La France a gagné sur le Brésil par 3 à 0.’ [Coupe du Monde, 12 juillet 1998]

Contrairement à ce que suggère la séparation de POc *ka en deux homonymes distincts, l'expression mwotlap que nous venons de mentionner incite à rechercher une unité entre les deux significations du mot *ga~* : car bien que le sens alimentaire soit étrange dans l'usage sportif, il est cependant confirmé par le mot *no-*qo** ‘porc’.

Certes, tous nos informateurs aujourd'hui trouvent cette expression opaque, au point qu'ils préfèrent voir dans ce *qo* [kp^wo] l'équivalent (voire le reflet phonétique ?) de l'anglais *point*. Témoin de cette opacité, la tendance de la jeune génération à inverser l'expression, en

croquant que les cochons sont à manger par le vainqueur : la difficulté est alors détournée en utilisant un autre Classificateur possessif (*mu~*). Ainsi,

"*No-qa na-gōm 2*" (tes 2 cochons à manger = 2 points *perdus* pour toi)

menace d'être détrôné par une tournure plus "logique" par rapport à la société moderne :

"*No-qa na-mu-k 2*" (mes 2 cochons à prendre = 2 points *gagnés* pour moi).

Dès lors, on compte les cochons comme on compte les points en Europe : *No-qa ni-vēykal !* (*lit.* 'les cochons grimpent' = les points augmentent !). Une enquête plus poussée nous a confirmé qu'il s'agissait bien là de l'animal, et, par conséquent, d'une ancienne métaphore alimentaire. Or, étant donné l'importance du cochon dans la civilisation et l'économie de la région¹, on peut s'étonner que la possession de cochons "à manger" puisse être vécue comme détrimentale, au point de signifier des points perdus au jeu : il y a là un paradoxe à résoudre.

L'origine de cette expression semble se trouver dans l'ancienne société à grades désignée par le terme de *nō-sōq* [MTA *suqe*], et largement étudiée par Vienne (1984). Dans cette tradition propre aux îles Banks, et éteinte à Mwotlap depuis plus d'une trentaine d'années, chaque homme devait accomplir, tout au long de son existence, un parcours initiatique lui conférant, à chaque cérémonie, un grade supplémentaire dans la hiérarchie sociale. Or le nombre de grades, qui s'élevait à douze, correspondait, dans la maison des hommes, aux douze "fours" (*na-gyēñi*) que chacun était censé "manger" au cours de sa vie, un pour chaque grade ; en outre, les cérémonies du *nō-sōq* s'accompagnaient souvent, quoique non systématiquement, du sacrifice d'un cochon (*no-qa*). Par conséquent, un jeune initié qui n'avait atteint, par exemple, que le deuxième grade des honneurs, avait encore devant lui dix "fours" à manger, avant d'atteindre le sommet des honneurs, vers la fin de sa vie. Ceci pouvait également se compter en cochons : plus il lui restait alors de "cochons à manger", plus il se trouvait dans une position inférieure dans l'échelle hiérarchique du *nō-sōq*. En outre, la comparaison avec un initié d'un rang supérieur a pu donner naissance à cette façon particulière de "compter les points" : *no-qa na-gōm vōyō*, *lit.* 'toi tu as [encore] deux cochons à manger [s.-e. pour atteindre le même niveau que moi]' était une façon de dire 'j'ai deux grades d'avance sur toi (dans le *cursum honorum*)', et par métaphore 'j'ai deux points d'avance sur toi (au jeu)². Dans le même ordre d'idées, on trouve une expression semblable pour marquer l'infériorité entre deux individus, sans qu'il y ait forcément un nombre précis de points à compter :

(212) **Na-ga-nmi qo !**

ART-CPCOM-2PL porc

'[ex. *Moi je suis allé en Australie, et pas vous...*]

lit. Vous avez des cochons à manger ! = Ça vous en bouche un coin...'

(b.3) La nourriture forcée comme déplaisir

Outre l'intérêt ethnologique d'une telle expression, le raisonnement que nous venons d'avoir illustré bien l'ambivalence sémantique du Classificateur *ga~* : car si le fait "d'avoir

¹ Cf. Vienne (1984: 336), Rodman (1996).

² Si cette interprétation nous a été proposée par l'un de nos informateurs (Edga Howard, 28 ans), l'expression demeure opaque à la plupart des locuteurs actuels. Parmi d'autres explications proposées, celle-ci est la plus plausible, et se trouve aussi confirmée par Codrington pour le mota [article *tiu*, MTP *tī*] : *tiu na-ga-ra o qoe* 'count pigs against the other party, pigs they are supposed to pay' (1896: 222).

qqch à manger" peut être valorisé dans le cadre de la simple alimentation, cette même relation alimentaire, dans certains contextes sociaux, implique parfois une forme d'*obligation de manger*, qui peut être plus ou moins pénible. Dans notre exemple, avoir un cochon à manger – même symboliquement – dans la société à grades correspond, certes, à un honneur social, mais également à une épreuve à passer, associée à un certain nombre de sacrifices personnels, y compris économiques, chaque rang étant acheté contre de la monnaie de coquillages (*nē-sēm*) en grandes quantités. D'une certaine manière, 'avoir un cochon à manger' est plutôt mauvais signe, cela implique qu'il va falloir le payer, et donc subir une forme de désagrément.

On retrouve cet usage détrimental de l'alimentation, cette fois-ci nettement au niveau symbolique, dans d'autres énoncés employant le même CP *ga~*. Par exemple, au volley-ball, il y aura deux façons de traduire 'cette balle est pour toi'. Soit tu fais partie de mon équipe, et je te fais une passe amicale :

- (213) **Iyah, na-mu !** 'Tiens, à toi ! (*lit.* porte-la !)'
 tiens ART-CPSit:2SG

– on utilise alors le CP *mu~* des objets détenus provisoirement, avec une valeur d'agentivité : je te passe la balle, c'est à toi de t'en occuper, de façon active/agentive. Soit tu fais partie de l'équipe adverse, et je t'assène un smash auquel tu ne pourras pas répliquer :

- (213)' **Iyah, na-gōm !** 'Tiens, prends ça ! (*lit.* mange-la !)'
 tiens ART-CPCCom:2SG cf. ex.(145) p.561

On retrouve là le CP des objets que l'on mange (*ga~*), avec cette fois-ci une valeur plutôt passive, opposée à celle de *mu~* ci-dessus – je t'envoie la balle sur la figure, la seule chose que tu peux en faire c'est la manger (métaphoriquement), cf. le fr. *Avale ça !* ou *Je me suis mangé la porte*.

Ce qui est vrai de la balle de volley-ball smashée, on l'imagine, est vrai aussi de la balle de fusil ou de la flèche que l'on tire sur moi : dans tous les cas, en mwotlap comme en mota, il s'agit métaphoriquement d'un "repas" imposé par autrui, d'un objet que l'on m'envoie "dans la gueule" et que je suis obligé d'avalier. Il n'est donc pas si difficile de comprendre le lien sémantique entre le sens proprement alimentaire de *ga~*, et son acception détrimental – voire, par extension, sa valeur "passive" comme dans le génitif objectif du fïjien [ex.(209)]. En mwotlap, on retrouve la même métaphore dans les expressions "juridiques" référant à une condamnation :

- (214) **Nē-sēm gōh, nē-vēvēg na-kis.**
 ART-argent DX1 ART-jugement ART-CPCCom:1SG
 'Cet argent, c'est mon amende (= la "pilule" que je dois "avalier").'

Il arrive même qu'on puisse rapprocher certains emplois d'expressions encore utilisées dans des contextes analogues, et qui évoquent clairement l'idée de nourriture d'un point de vue détrimental. C'est précisément le cas avec les *condamnations* coutumières : mis à part le cas fréquent des amendes à payer en argent (monnaie de coquillages, et auj. pièces de monnaie), certains petits délits relatifs, par exemple, à la politesse envers certains parents, étaient résolus sous la forme d'une obligation de manger un morceau de noix de coco, souillé dans la terre ou les cendres. De cette pratique aujourd'hui disparue, il est au moins resté une

plaisanterie, proférée en guise de menace envers l'enfant qui manque de respect envers un aîné :

- (215) **Nēk tu-kuy qiyig na-mtig !**
 2SG FUT-croquer HOD ART-coco
 ‘(Si tu continues) tu vas finir par croquer du coco !’

Et pour illustrer encore l'ambiguïté de l'acte de manger, on peut signaler une autre insulte qu'on adresse parfois aux enfants, précisément avec notre Classificateur *ga~* :

- (216) **Ēkēh, lageh ! Na-ga-nmi ta ! Atmi tog yoñ !**
 EXCL EXCL ART-CPCOM-2PL merde INJ:2PL rester calme
 ‘Nom de Dieu ! Bande de petits cons ! (*lit.* mangez de la m...!) Taisez-vous donc !’

À partir de ces emplois dans des contextes où l'on est condamné à manger ou subir ce qui est indésirable, on entrevoit mieux la raison pour laquelle c'est aussi le même *ga~* alimentaire que l'on rencontre avec certains mots désignant directement la faute elle-même : ainsi, pour traduire ‘nos péchés (que nous avons commis)’ il est aussi usuel d'utiliser le CP *ga~*¹ :

- (217) **nu-bug na-ga-ngēn = nu-bug no-no-ngēn**
 ART-péché ART-CPCOM-1IN:PL ART-péché ART-CPGÉN-1IN:PL
 ‘nos péchés (*lit.* les fautes que nous devons avaler)’

De façon analogue, le mensonge, sport national à Mwotlap, peut être parfois "possédé" au moyen de ce même *ga~* : ‘tes mensonges’ sont possédés comme si tu devais les manger tôt ou tard² :

- (218) **Nēk ma-gal na-gōm ēgēn !**
 2SG PFT-mentir ART-CPCOM:2SG voici
 ‘C'est encore là un de tes mensonges (*lit.* "tu as menti ton-manger")’

(b.4) La nourriture choisie et le plaisir des sens

Toutes ces expressions illustrent l'omniprésence du thème de la nourriture dans cette civilisation d'agriculteurs (partiellement chasseurs-cueilleurs). Tous les moments de la vie, qu'il s'agisse des repas quotidiens ou des grands événements communautaires –mariages, enterrements, fêtes diverses– tournent constamment autour de l'idée de nourriture : la cérémonie du mariage donne lieu à l'échange d'un grand *laplap* (sorte de gâteau salé d'un mètre de diamètre) qui sera partagé le jour des noces ; les morts sont célébrés au cours de repas cérémoniels où l'on "mange les jours du mort" (*gen nō-qōñ mete*) ; et les fêtes chrétiennes, comme n'importe quelle autre occasion de ce type, ont toujours pour moment principal celui du repas collectif.

En réalité, tout se passe comme si l'alimentation était systématiquement associée à l'isotopie des sensations, et la possession de nourriture dotée d'une valeur affective. En effet, si

¹ En outre, le mwotlap oppose *nu-bug na-gōm* ‘tes fautes, tes péchés’ à *nu-bug na-mu* ‘tes dettes (d'argent)’, sans que soit claire la raison de cette répartition.

² Pour être plus précis, le CPCOM *ga~* ne se trouve associé au mensonge que dans cette expression (218), en position d'objet du verbe *gal* (‘mentir’). Le syntagme ‘tes mensonges’ se rendra plutôt avec le CP Général *no~* : *na-gal nō-nōm* / ?*na-gal na-gōm*.

nous venons d'observer les emplois *détrimentaux* du CP *ga~*, il faut aussi parler d'un usage inverse de ce même Classificateur des aliments, l'expression du *plaisir physique*. Certes, la façon normale, non-marquée, de traduire 'ma petite copine', utilise le CP de possession générale *no~* : *bulsal nō-nōm* 'ton copain / ta copine', *malmal nō-nōm* 'ta meuf' ; la nuance sexuelle est déduite du lexème, et n'a pas besoin d'être marquée dans le Classificateur possessif. En revanche, en l'absence de lexème signifiant 'petit ami' ou 'fiancé', le sème [sexualité] se reporte, en quelque sorte, sur le CP, qui prend alors la forme de la relation alimentaire, du moins en argot ou par plaisanterie. Ainsi, les jeunes gens expriment leur désir à l'aide de ce CP *ga~*, particulièrement lorsqu'il s'agit de formuler un prédicat du type 'tu es à manger pour moi' :

- (219) *Na-kis* **inēk !** 'Tu es pour moi (à manger) / Je t'aime.'
 ART-CPCoM:1SG 2SG

Le même type de prédicat est employé en désignant la partie du corps qui est désirée, que cette partie soit féminine ou masculine ; nous citerons l'exemple le plus chaste que nous ayons entendu :

- (220) *Na-kis* **wo-ngē !**
 ART-CPCoM:1SG ART.honorif.-visage:2SG
 (*lit.* mon repas c'est ton minois) 'Tu me plais, tu es à croquer.'

Ce dernier énoncé est exactement parallèle à l'exclamation des Ogres dans les contes pour enfants, où l'intention alimentaire est très claire :

- (221) *Na-kis* **ni-qtī !**
 ART-CPCoM:1SG ART-tête:2SG
 (*lit.* mon repas c'est ta tête) 'Je vais te dévorer tout cru !'

Cependant, s'il est vrai que ces tournures font penser, de façon assez simple, à des métaphores françaises de type *tu es à croquer* ou *je vais te dévorer de bisous*, on notera qu'elles ne peuvent pas s'interpréter directement comme une métaphore du baiser. En effet, dans cette région du monde, la bouche est toujours tenue à l'écart de la relation sexuelle ou amoureuse ; le baiser s'effectue traditionnellement avec le nez, et uniquement à l'égard des petits enfants¹. Ainsi, la métaphore alimentaire ne doit pas nécessairement s'expliquer par l'usage de la bouche, mais plus abstraitement, si l'on veut, par celui du corps dans son ensemble : *na-kis* correspond donc, à travers l'image de la nourriture, aux diverses sensations physiques que le corps peut ressentir – qu'il s'agisse de sensations déplaisantes, comme un ballon de volley-ball qu'on n'a pu esquiver, ou bien des effets plus agréables que procurent les rendez-vous nocturnes, sur la plage.

La meilleure glose possible pour appréhender le sémantisme de *ga~* ne serait donc pas tant "X à manger pour moi", que "X comme source de sensations, agréables ou non, pour mon corps". Mais ceci n'est que l'extension métaphorique du sens propre de *ga~*, qui selon nous se réduit initialement à la possession alimentaire ; ces emplois secondaires de *ga~* se présentent presque toujours comme une plaisanterie ou une formule argotique, et sont dits avec le sourire. C'est ainsi qu'on retrouve le même CP *ga~* dans plusieurs expressions

¹ Le mot mwotlap pour le baiser *pōpōn* présente exceptionnellement le son [p] (non phonémique en mwotlap), car il est emprunté au mota [cf. p.68] ; son doublet étymologique est le verbe *qōnqōn* 'sentir une odeur, renifler'.

argotiques exprimant la jouissance des sens –sexuelle ou non–, expressions que nous ne citons pas toutes ici :

- (222) **Kē mo-yōnteg na-ga-n manan aē.**
 3SG PFT-ressentir ART-CPCoM-3SG plaisir ANA
 ‘Elle a ressenti son plaisir (*lit.* à manger) en faisant cela.
 Elle y a trouvé du plaisir (*la chanson, le lait de coco...*)’

- (223) **Na-gōm su age !**
 ART-CPCoM:2SG petit chose
 (*lit.* ta petite chose à manger !)
 ‘Tu as l’air de te régaler ! (*à cette bonne nouvelle, cette danse...*)’

(b.5) Nourriture et sensations fortes

Ce lien de *ga~* avec les sensations corporelles est aussi la seule explication possible à deux expressions étonnantes ; même si elles apparaissent, en synchronie, comme des "expressions toutes faites", elles méritent un meilleur sort que d’être simplement ravalées au statut de "tournures figées", sans autre explication. Or, ce sont deux phrases qui mettent en jeu ce même CP *ga~* dans des énoncés où il serait absurde d’imaginer un lien de nourriture entre le possédé et son possesseur. La première est une expression proverbiale que l’on dit de temps en temps, sous la canicule, après s’être désaltéré d’une boisson fraîche :

- (224) **Ohay ! Na-kis day me-plag ēgēn !**
 EXCL ART-CPCoM:1SG sang PFT-courir voici
 ‘Ouf ! Voilà mon sang [*lit.* ma "nourriture de sang"] qui se remet à circuler !’

Or il faut rappeler que la traduction normale de ‘mon sang’, en mwotlap contemporain, est *na-day mino* (avec le CP *no~*) ; (224) est le seul cas attesté où nous avons entendu *na-kis day*, *lit.* ‘ma nourriture de sang (?)’. Outre que cette culture ne connaît ni vampirisme proprement dit, ni *–a fortiori–* auto-vampirisme (!), on notera ici que le CP concerne normalement l’acte de manger (*ga~*), et non de boire (*ma~*) ; il n’y a donc aucune relation d’absorption entre X (le sang) et Y (moi), et il faut trouver une autre explication à *na-kis*. Nous proposons d’y voir un cas particulier d’emploi, dans lequel le CP *ga~* est pris non pas dans une acception strictement alimentaire, mais plutôt avec son sens de *sensation physique*, ressentie dans son corps par le possesseur de l’objet. En l’occurrence, la forme *na-kis day* permet de marquer, de façon imagée, que l’on ressent littéralement son sang circuler, que cette sensation soit agréable ou non ; elle s’oppose au syntagme usuel *na-day mino*, lequel désigne ‘mon sang’ lorsque je saigne, lorsqu’il a fait une tache, etc.

Cette formule insolite va nous permettre d’élucider une nouvelle énigme linguistique. En effet, dans les contes merveilleux, l’Ogre (*Na-tmat, Wetamat*) poursuit ses pauvres victimes innocentes pour les dévorer, en s’écriant :

- (225) **No tu-kuy mēt̄mēt̄ qiyig na-ga-nmōyō qiti-mōyō !**
 2SG FUT-croquer briser² HOD ART-CPCoM-2DU tête-2DU
 ‘Je vais vous dévorer la tête par petits morceaux !’

Or le mot *na-ga-nmōyō*, pris littéralement, impliquerait que la tête va être dévorée non par l’Ogre, mais par... son propre possesseur ! On peut d’abord imaginer une règle d’*attraction* du possesseur, le syntagme de (225) étant mis pour **na-kis qiti-mōyō* ‘vos têtes qui sont

pour moi, mon repas de vos têtes'¹; mais ce serait là le seul exemple d'une telle attraction, en sorte qu'une telle règle ne serait pas productive. En fait, la solution est donnée par l'énoncé (224) ci-dessus, dans lequel *na-kis* ne signifiait pas 'le sang que je mange', mais 'le sang en tant qu'il me donne une sensation physique, *le sang que je subis* (d'une manière ou d'une autre)'. De même, en (225), il n'y a pas eu d'attraction, mais simplement la même personne (ici 'vous') entre dans deux relations distinctes avec sa tête : d'une part, ce sont 'vos têtes' (*qiti-mōyō*) parce que vous les avez sur les épaules ; d'autre part, ce sont aussi les têtes qui vont bientôt vous donner des sensations physiques particulières (*na-ga-nmōyō*) lorsque je vous aurai attrapés... La linguistique donne parfois des frissons.

Néanmoins, il ne faut pas perdre de vue le caractère exceptionnel de ces deux exemples. En effet, on aurait tort de systématiser l'interprétation que nous en avons donnée, en croyant que le mwotlap utilise le CP *ga~* à chaque fois qu'une partie du corps, par exemple, procure une sensation physique particulière. Rappelons que les parties du corps sont possédées de deux façons, en fonction du lexème :

- par suffixation directe si le nom est inaliénable : ex. *nē-qtē-n* 'sa tête' ;
- par l'intermédiaire d'un CP, si le nom est aliénable ; ce CP est toujours le CP Général *no~*, à l'exclusion de *ga~* : ex. *na-mlas no-no-n* 'son menton'.

Ainsi, 'J'ai mal à la tête' se dira normalement :

(226) **Ni-qtī-k** **ni-memeh.** 'Ma tête est douloureuse (= j'ai mal à la tête).'
 ART-tête-1SG AO-douloureux²

Quant à l'usage du CP des comestibles *ga~*, il est effectivement possible, mais encore ressenti par les locuteurs comme fortement imagé, hyperbolique ; il n'intervient que pour signaler une sensation intense :

→ *Na-kis* *qiti-k* **ni-memeh.** ≈ 'Je "déguste" une grosse migraine.'
 ART-CPCOM:1SG tête-1SG AO-douloureux²

Toutes les parties du corps sont concernées par une telle métaphore. Nous verrons plus loin l'intérêt de ces énoncés pour comprendre le parcours sémantique qu'à pu suivre le même type de possession alimentaire, dans d'autres langues du Pacifique, au point de finalement coder la possession passive en général, y compris les parties du corps [cf. n.1 p.601].

(b.6) Synthèse : agentif / non-agentif

En guise de synthèse, si l'on se place maintenant du point de vue du locuteur, on peut tenter de définir les conditions d'emplois du Classificateur *ga~* pour marquer un lien entre un objet X et son possesseur Y. D'abord, dans la langue usuelle, on emploiera *ga~* chaque fois que X a objectivement le statut de nourriture pour Y. Ensuite, d'une façon qui, en mwotlap, sera toujours ressentie comme stylistiquement marquée (plaisanterie, deuxième degré), le locuteur choisira d'exprimer avec ce même CP *ga~* une relation de type "X en tant qu'il procure à Y des sensations physiques intenses, agréables ou désagréables".

Par exemple, si je prépare un simple cadeau pour offrir à un ami, ce cadeau sera désigné comme *no-no-n* 'le sien' :

¹ On prendra soin de distinguer ce dernier syntagme, non attesté dans la langue, d'un énoncé comme (221), tout à fait correct, car composé d'un sujet et d'un prédicat (cf. l'article sur *ni-qtī*).

(227) **Na-tapēva gōh, no-no-n Kalsal.**

ART-cadeau DX1 ART-CPGén-3SG K.

- 1) ‘ce cadeau, c'est pour Kalsal
(pour qu'il le possède ou l'emporte, de façon relativement agentive)
- 2) 2^{ème} *sens possible* = cadeau de la part de K., offert par K. (*agentif*)

Mais si je veux lui faire une mauvaise blague, en remplissant ce paquet uniquement de sable, de fourmis venimeuses ou de fruits non comestibles, nul doute que je choisirai de présenter ce cadeau, avec une pointe d'humour non dénuée d'un certain sadisme, comme **na-ga-n** :

(228) **Na-tapēva gōh, na-ga-n Kalsal !!**

ART-cadeau DX1 ART-CPCCom-3SG K.

‘ce "cadeau" (*ironique*), c'est pour Kalsal !!

lit. "à lui, pour qu'il le mange", *soit métaph.* une blague qu'il lui faudra "avalier" / subir, et qui sera source, pour lui, de sensations extrêmes (peur, dégoût, colère, rire...) – valeur *passive, non agentive.*'

On retrouve là notre exemple sportif du volley-ball [ex.(213)] : selon que le ballon est envoyé avec bienveillance (CP *mu~*) ou avec rage (CP *ga~*), le destinataire de cet envoi se verra attribuer tantôt une valeur agentive, tantôt un rôle tout à fait passif, simplement réduit à recevoir le coup. Ce sème de *passivité* – terme qu'il faut prendre y compris dans son sens grammatical (diathèse verbale) – est une conséquence de la signification alimentaire du CP *ga~*, et de sa faculté à exprimer, par métaphore, les sensations produites sur le corps humain par un élément venu de l'extérieur. De façon tout à fait intéressante, la langue mwotlap, du moins dans sa forme argotique, établit donc une analogie sémantique entre, d'une part, *l'acte alimentaire* – au cours duquel un corps absorbe des éléments étrangers, à ses risques et périls –, et d'autre part, *la passivité / non-agentivité du sujet face à certains événements qui s'imposent à lui, et qu'il doit subir*, sans pouvoir exercer vraiment de contrôle sur la situation¹.

Ce cheminement sémantique de la nourriture vers la notion de passivité n'est pas attesté uniquement dans ces quelques exemples mwotlap, et se trouve confirmé par ailleurs. D'abord, nous citerons le *Dictionnaire historique de la langue française* (Rey 1994: 569) à propos du fr. *déguster* :

Le verbe [*déguster*, 1802] signifie proprement ‘goûter attentivement pour savourer’ ; il est employé par métaphore pour ‘apprécier pleinement’ et signifie, par antiphrase populaire (1916), ‘subir une chose désagréable’.

On retrouve là, successivement, les trois sens attestés pour le CP *ga~* du mwotlap, selon des modalités stylistiques comparables : comme pour *déguster* en français, le sens passif de *ga~* appartient en mwotlap à une langue populaire, et relève du second degré. Mais c'est moins le français² qui nous intéresse ici, que les langues directement apparentées au mwotlap : notre

¹ Ceci est d'autant plus paradoxal, que l'acte de "manger" est le plus souvent associé, dans les langues du monde (y compris en mwotlap, avec le verbe *gen* ‘manger’) à un sème d'agentivité : ce genre de procès est même prototypique des verbes agentifs, dans lesquels un agent animé exerce un contrôle sur un patient inanimé.

² Un parallèle anglais serait le verbe *taste* dans l'expression */to taste happiness/* ‘goûter au bonheur’, */to taste*

raisonnement va en effet nous aider à comprendre des faits restés jusqu'à présent opaques en mota et en fijien, et jusqu'aux langues polynésiennes.

(c) *Perspectives océaniques*

La description que nous venons de donner du CP *ga~* en mwotlap suggère des tendances sémantiques originales, selon lesquelles la relation alimentaire serait susceptible de coder des valeurs sémantiques plus abstraites, où l'objet possédé est "infligé" à un possesseur passif ; on passerait donc d'une relation de type *manger* à une relation de type *subir*. Or, ce qui reste à l'état de tendance en mwotlap se retrouve dans des langues apparentées de la famille océanique, où la possession alimentaire s'est carrément grammaticalisée en possession "passive". Nous allons montrer comment les blagues et les exagérations du mwotlap peuvent aider à comprendre ce phénomène resté pendant longtemps mystérieux¹.

(c.1) Faut-il poser deux **ka* homonymes ?

Ainsi, c'est clairement par le même fonctionnement que s'expliquent les exemples du *mota* donnés par Codrington – même si ce dernier ne mentionne pas la dimension stylistique (humour, antiphrase) qui caractérisait sans doute leur énonciation : *ga-mā o qatia* doit se comprendre 'tiens, voici la flèche que tu vas déguster [*sens fig.*], avale-toi donc ça !'. Même si le mota semble avoir légèrement développé le phénomène au-delà du mwotlap (?), tous les exemples que donne Codrington se comprennent facilement grâce à notre analyse.

Le cas du fijien mérite d'être approfondi. En effet, c'est principalement sous l'influence de cette langue qu'Andrew Pawley (1973: 162) a supposé l'existence, dès le proto-océanien, de deux morphèmes homonymes et sans lien sémantique direct² : d'un côté, un **ka* Classificateur de la nourriture ; de l'autre, un **ka* marquant la "possession subordonnée", celle où le possesseur n'a qu'un rôle passif par rapport à l'objet possédé ("non-controlled"). La seule raison pour laquelle Pawley se résigne à poser deux morphèmes homonymes au lieu d'un seul polysémique, c'est l'impossibilité dans laquelle il se trouve de retracer un cheminement sémantique satisfaisant, permettant de réunir deux significations aussi différentes que la *nourriture* et la *passivité*. Les arguments que lui oppose Lichtenberk sont d'ordre exclusivement méthodologique et comparatiste ; et s'il soutient, comme nous, que les deux morphèmes **ka* n'en faisaient qu'un en POc, il n'étaye sa thèse sur aucun argument sémantique, ce qui est gênant³. Le mwotlap peut nous aider à remplir ce manque. Un premier coup

ill fortune! 'goûter à la malchance'.

¹ À l'époque où ce chapitre se rédigeait, nous n'avions pas eu connaissance des dernières recherches que John Lynch consacrait précisément à la question de la métaphore *nourriture-passivité* (Lynch 1996a [non publié], 1997). Globalement, ce dernier confirme nos analyses, en refusant de poser deux CP homonymes **ka* ; partout où est attestée la grammaticalisation *nourriture* → *passivité*, il considère qu'il s'agit d'un parcours métaphorique du même type que celui que nous reconstituons.

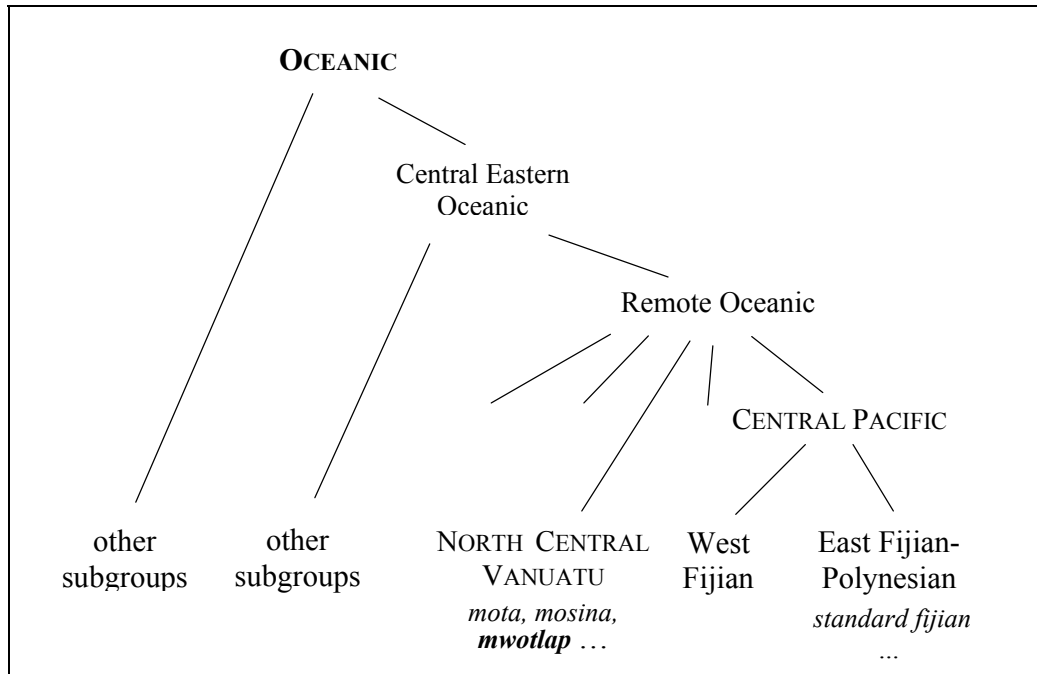
Cependant, Lynch insiste moins que nous sur les détails sémantiques de cette métaphore ; et surtout, il ne donne pas l'exemple de langues qui, comme le mwotlap, possèdent virtuellement cette métaphore, sans l'avoir encore tout à fait grammaticalisée. Or, si ce cas est intéressant, c'est qu'il se trouve manifestement à la source de ces processus dans les diverses langues de la famille océanique.

² Cf. la citation que nous en donnons p.588.

³ Cf. Lichtenberk (1985: 119) : "in POc there was only one **ka* classifier, which was used to express both food possession and (certain kinds of) subordinate possession". Quant à Wilson (1982), il fait partie de ceux qui acceptent sans difficulté cette hypothèse des deux **ka* du POc, proposée par Pawley.

d'œil s'impose sur la place du fijien par rapport au mwotlap, dans la représentation reprise par Grimes *et al.* (1995) de la famille océanienne (Figure 5.4).

Figure 5.4 – Les apparentements du mwotlap d'après Tryon (ed, 1995)



Ce diagramme, extrait de la figure que nous avons donnée p.12, permet de situer le mwotlap par rapport au fijien standard. Ainsi, si ces deux langues possèdent en commun une caractéristique, celle-ci peut soit être héritée du proto-océanien (POc), soit constituer une innovation au niveau du Central-Eastern Oceanic (CEO), ou encore au niveau du Remote Oceanic (ROc), leur ancêtre commun le plus immédiat. Or, nous considérons précisément que mwotlap et fijien partagent une innovation : la possibilité d'employer le CP alimentaire **ka*, hérité du POc, non seulement dans son sens propre de "objet X destiné à être mangé par Y", mais aussi dans un sens figuré "objet X procurant à Y des sensations qu'il ne contrôle pas". Cette innovation, que nous appellerons **métaphore nourriture / passivité**, semble suffisamment embryonnaire en mwotlap et en mota – quelques exemples isolés, toujours très marqués – pour qu'on la considère assez récente historiquement : nous proposons une innovation du ROc, même s'il reste à vérifier, bien sûr, que cette même métaphore n'est pas attestée dans les autres sous-groupes des langues océaniques.

En somme, on aurait un sens premier de **ka* hérité du POc, celui de la possession alimentaire – signification perpétuée dans tous les sous-groupes de l'océanien, excepté, comme on va le voir, les langues polynésiennes. Puis ce sens propre de **ka* se serait doublé, par la suite (CEO ? ROc ?), d'une éventuelle **métaphore nourriture/passivité** – métaphore suffisamment rare et inattendue, pour qu'on lui donne le statut d'une véritable innovation. Cependant, nous insistons sur le fait qu'au niveau ROc, il s'agissait encore d'un emploi rhétoriquement marqué, comme il l'est encore en mota ou en mwotlap : si ce trope s'était déjà grammaticalisé sous la forme d'une règle syntaxique dès le ROc, il se serait développé au nord-Vanuatu comme en fijien, et ne relèverait plus de l'humour ou du second degré. S'il y a eu innovation sémantique en ROc, il s'agissait encore d'un emploi imagé et ironique ;

la systématisation syntaxique qu'on observe en fijien ne peut être qu'une innovation plus tardive, après l'éclatement du groupe ROc. Indépendamment de la question de savoir à quelle époque / dans quel sous-groupe s'est produite cette innovation sémantique, le principal point que nous voudrions apporter au débat, et qui nous oppose à Pawley (1973), c'est l'idée qu'il n'existe qu'un seul Classificateur **ka* dans les langues océaniques, en sorte que les divers sens attestés dans des langues comme le fijien résultent de métaphores historiquement plus récentes.

Reste que le fijien, lui, a véritablement innové, en systématisant au niveau syntaxique (et donc y compris dans un discours au "premier degré") des significations qui n'existaient, au ROc, que sous la forme de métaphore ("second degré"). À Fiji, le processus rhétorique a connu un processus de grammaticalisation, investissant le CP alimentaire *ke* (<POc **ka*) d'une valeur systématique de "génitif objectif", dans lequel le possesseur est toujours perçu comme passif, non-agentif. L'exemple (209) déjà cité,

- (209) **na** **ke-na** **itukutuku**
 ART CCom-3SG histoire
 'son histoire ("à manger" ??) : l'histoire dont il est le personnage'

s'oppose à

- (209)' **na** **no-na** **itukutuku** 'son histoire ("possédée") :
 ART CGén-3SG histoire l'histoire qu'il raconte'

On peut également mentionner :

- (229) **na** **ke-na** **levu** 'sa grandeur, sa taille'¹
 ART CCom-3SG grand

Dans ces deux exemples, il ne s'agit plus d'exprimer de façon imagée des sensations physiques violentes, que l'on "déguste" avec plaisir ou dégoût, à la manière d'un fruit que l'on goûte. En fijien, la métaphore alimentaire n'est plus perceptible – au point que Pawley n'a pas pu la reconstituer ; elle est devenue une règle grammaticale, exigeant l'emploi de *ke* chaque fois que le possesseur est dans une situation passive, ou du moins non-agentive, à l'égard de l'objet possédé. Et en effet, une personne ne maîtrise pas les histoires dont il fait l'objet, contrairement à celui qui les raconte ; d'autre part, la taille de quelqu'un est également une caractéristique physique dont il n'est pas responsable. Il n'est pas interdit, pour ce type de structures, d'établir des analogies avec le domaine de la diathèse verbale : en (209), le possesseur Y est à l'objet X ('l'histoire') dans le même rapport qu'un patient vis-à-vis d'un procès agentif / transitif ; quant à (229), il s'agit plutôt d'un rapport de type statif, caractérisant l'actant unique des verbes intransitifs / médio-passifs.

Cette systématisation de **ka* à toutes les relations dont le possesseur est non-agentif constitue un développement remarquable par rapport à la simple métaphore du mwotlap – laquelle remonte probablement au ROc. Pour fixer les idées, il faut rappeler que le mwotlap (comme le mota) n'emploiera jamais le CP *ga~* pour traduire ces syntagmes. On rendra (209) par

¹ Cité par Lichtenberk (1985: 106).

- (230) **no-no-n** **kaka**
 ART-CPGén-3SG histoire
 ‘son histoire à lui, qui lui est associée [comme personnage *ou* comme narrateur]’

sans forcément marquer de différence¹ entre relation agentive et non-agentive, comme en français. Quant à (229), il se traduira aussi avec le CP Général *no~*, car la relation en question (*grandeur ~ Y*) est une relation neutre, n'impliquant ni humour ni sensation physique particulière :

- (231) **no-no-n** **liwo** ‘sa grandeur, sa taille.’
 ART-CPGén-3SG grand

Le mwotlap contemporain présente donc, selon toute vraisemblance, un état de langue semblable à celui qui a évolué, en fijien voisin, dans le sens d'une systématisation et d'une démotivation sémantique des emplois non-alimentaires de **ka*. Ce qui, en mwotlap, se présente toujours comme une figure de style et relève donc de la rhétorique, s'est grammaticalisé dans la syntaxe du fijien, gagnant en *productivité* ce qu'il perdait en *expressivité*. À partir du sens propre de POc **ka* ‘*X à manger pour Y*’, le mwotlap et le fijien ont donc conjointement innové sémantiquement en créant une acception ‘*X donnant des sensations physiques à un Y généralement passif*’ ; puis le fijien en a fait la marque obligatoire de toutes les relations dans lesquelles ‘*Y est non-agentif / non-dominant par rapport à X*’, créant ainsi une opposition de type diathétique (actif vs. passif) dans un système de possession qui en était jusqu'alors dénué.

(c.2) Le cas du polynésien

Nous avons jusqu'ici parlé du fijien standard, sans préciser en fait si l'innovation dont il est question est propre à cette langue – ou plutôt, au groupe de langues fijiennes (Geraghty 1983) – ou bien si elle a eu lieu dès le Proto-Central Pacific, *i.e.* avant la séparation d'avec les langues polynésiennes. Pour répondre à cette question, il faudrait connaître le comportement de POc **ka* (s'il existe), et plus généralement, le fonctionnement de la possession dans ce groupe polynésien. Il n'est pas question que nous entrons ici dans les détails, ce dont nous serions d'ailleurs incapable ; mais ce travail d'analyse a précisément été mené, de façon assez poussée, par William Wilson, dans son étude *Proto-Polynesian possessive marking* (1982). Nous reprendrons simplement les résultats de sa démonstration, sans les remettre en question, ni sans nous occuper de reconstruction phonologique.

Les langues polynésiennes organisent leur système possessif principalement autour d'une opposition entre deux types de formes : d'un côté, les formes en O, qui présentent généralement la voyelle /o/, de l'autre côté les formes en A, avec une voyelle /a/. Wilson a montré que les formes en A, marquant un contrôle agentif du possesseur sur la relation de possession elle-même, correspondent presque systématiquement au fijien *ne/no* (POc **na*). Ainsi, le hawaïien traduira (209)' par une forme en A :

¹ On constate cependant une tendance, en mwotlap, à utiliser *no~* pour l'histoire dont on est le personnage (génitif objectif), et *mu~* pour l'histoire que l'on raconte (génitif subjectif). Mais ceci ne concerne que les histoires ou les contes, et ne peut être généralisé. De toute façon, l'important est ici de souligner qu'on n'observe le CP *ga~* dans aucun des deux cas.

- (232) **k-ā-na** **mo'olelo** 'son histoire (l'histoire qu'il raconte)'
 ART-CPAgentif-3SG histoire

Inversement, les relations non-agentives ("non-controlled possessions"), celles-là même que le fijien rend par *ke* (POc **ka*), sont généralement rendues, dans toutes les langues polynésiennes, par une forme en O :

- (232)' **k-o-na** **mo'olelo** 'son histoire (l'histoire qu'on raconte sur lui)'
 ART-CPPassif-3SG histoire

Ce parallélisme presque parfait entre ces deux groupes de langues, autorise Wilson à faire remonter les formes en O à **ka* (POc), tandis que les possessifs en A dériveraient de **na*. Nous ne discuterons pas ici ces hypothèses, que nous supposons globalement exactes ; l'important, pour nous, est d'admettre que la valeur *passive* de POc **ka*, restée embryonnaire au niveau ROc, est attestée aussi bien dans le groupe fijien que dans le groupe polynésien. Ceci nous permet de conclure que cette innovation linguistique, qu'est la *grammaticalisation de la métaphore nourriture / passivité*, est apparue avant la séparation entre le fijien et le polynésien, c'est-à-dire à l'époque du proto-Central Pacific (PCP, Figure 5.4).

Mieux encore, nous suivons Wilson en soulignant un point supplémentaire. Une fois la métaphore devenue largement opaque, les langues du groupe Central Pacific pouvaient connaître deux destins. D'un côté, le réflexe de **ka* pouvait, par inertie des structures en quelque sorte, continuer à marquer aussi bien la possession alimentaire que la relation non-agentive, en dépit de l'écart sémantique entre ces deux fonctions : c'est ainsi que le fijien standard conserve le sens alimentaire de **ka* (hérité de POc), en même temps qu'il lui donne un rôle différent (hérité de PCP), celui de marquer la possession non-contrôlée. D'autre part, la coexistence de ces deux significations, devenue gênante, a pu conduire carrément à l'élimination du sens premier de **ka* par le second, historiquement plus récent. C'est ce qui explique une nouvelle innovation, du Proto-Polynésien cette fois-ci : la possession alimentaire a cessé d'être traduite au moyen de O (< **ka*), et a basculé du côté des possessions agentives, avec des marques en A (< **na*).

En somme, les oppositions sémantiques du proto-océanien, partiellement représentées par le mwotlap, sont bouleversées dans les langues polynésiennes : la frontière entre **ka* et **na* ne passe plus entre la nourriture et les autres possessions, mais entre les relations non-agentives vs. agentives. C'est ce que montre le tableau ci-dessous, où les réflexes de **ka* sont grisés :

Tableau 5.76 – *Glissement sémantique de la possession alimentaire : mwotlap, fijien, polynésien*

<i>type possession</i>	<i>exemples (français)</i>	<i>mwotlap</i>	<i>fijien standard</i>	<i>polynésien (HAW)</i>
agentif	son histoire (qu'il dit)	<i>no-no-n kaka</i>	<i>na no-na itukutuku</i>	<i>k-ā-na mo'olelo</i>
non-agentif	son histoire (sur lui)	<i>no-no-n kaka</i>	<i>na ke-na itukutuku</i>	<i>k-o-na mo'olelo</i>
nourriture	son poisson (à manger)	<i>na-ga-n ēg</i>	<i>na ke-na ika</i>	<i>k-ā-na i'a</i>
propriété	son poisson (à vendre)	<i>no-no-n ēg</i>	<i>na no-na ika</i>	<i>k-ā-na i'a</i>

Inversement, les parties du corps – possédées en mwotlap soit directement (possession inaliénable), soit avec le CP *no~* (< **na*) – sont toujours marquées au moyen de O dans les langues polynésiennes¹. Ces langues ont donc réorganisé l'ensemble du système possessif autour de la notion d'agentivité. Les langues modernes, comme le signale Wilson, présentent cependant un certain nombre d'exceptions, apparemment laissées en dehors de la systématization finale. Il s'agit toujours de possessions qui sont normalement "contrôlées" par leur possesseur, et qui sont pourtant marquées par O (< **ka*) : boissons et source de boissons, source de nourriture (jardin), maison, pirogue, vêtements, quelques objets portés. Nous n'en discuterons pas en détails, car Wilson en rend compte lui-même. Signalons simplement que la possession en O des objets "spatiaux" (maison, lit, pirogue, vêtements portés), selon le terme de Wilson², peut également s'expliquer par une extension de la notion de *passivité*, métaphoriquement rattachée à la possession alimentaire : l'utilisation de ces objets, comme l'explique Wilson, ne met pas en jeu une activité particulière de leur possesseur, lequel demeure relativement non-agentif. Par exemple, alors que [HAWAII] *k-ā-na hoe* 'sa pagaie' requiert un possesseur agentif pour être utilisé correctement, en revanche, un syntagme comme *k-o-na wa'a* 'sa pirogue', quoiqu'inattendu, s'explique peut-être par le fait que le possesseur présente un certain degré de passivité / stativité par rapport à l'objet possédé. C'est du moins l'analyse de Wilson, que nous citons car elle rend ces faits cohérents avec notre hypothèse sémantique.

Si nous empruntons à Wilson le passage du fijien (ou plutôt du PCP) au polynésien, en revanche c'est nous qui proposons de voir dans ces emplois le résultat d'une dérivation sémantique à partir du sens premier de ce **ka*, la possession alimentaire. Wilson, suivant en cela Pawley, préférerait voir dans les deux *ke* du fijien les réflexes de deux homonymes **ka* hérités du POc ; le **ka* non-agentif se serait perdu dans les langues du nord-Vanuatu, tandis que le **ka* alimentaire aurait disparu dans les langues polynésiennes – le fijien étant le seul à conserver la trace des deux morphèmes homonymes.

(c.3) Synthèse : Sémantique historique de la possession en Océanie

Enfin, le parcours sémantique suivi par **ka* peut être retracé en termes historiques, en suivant la classification des langues océaniques (cf. *Figure 5.4*). Le tableau ci-dessous réunit les principales phases de l'évolution sémantique des deux morphèmes **na* et **ka*, depuis le sens supposé en POc jusqu'à celui qui est attesté dans les langues polynésiennes (à condition d'accepter les reconstructions de Wilson pour le PPN). Les innovations propres à chaque sous-groupe sont indiquées en gras.

¹ Ce phénomène est aussi cohérent avec des faits du mwotlap : cf. ex.(226) p.594.

² Cf. Wilson (1982: 23) : '(...) the existence of a semantic criterion of ownership for spatial use'.

**Tableau 5.77 – Sémantique historique de la possession en Océanie :
les Classificateurs POc *na et *ka**

POc	<i>*na</i>		<i>*ka</i>	
	RELATION GÉNÉRALE D'APPARTENANCE : X de Y		RELATION DE NOURRITURE : X à manger par Y	
ROc ? cf. mwotlap	+ agentif	– agentif	+ agentif	– agentif
	propriété génitif subjectif...	qqs parties du corps génitif objectif...	nourriture	nourriture infligée, fig. sensation subie
PCP cf. fijien	possession contrôlée génitif subjectif	?	nourriture	poss^{on} non contrôlée génitif objectif
PPN cf. hawaii...	possession contrôlée génitif subjectif nourriture			poss ^{on} non contrôlée génitif objectif parties du corps

En conclusion, le sémantisme de **ka* dans les langues océaniques, quoiqu'initialement lié à l'alimentation, présente en quelque sorte une "brèche" dans laquelle se sont engouffrées, petit à petit, les langues les plus orientales. Ce qui a dû commencer par être une figure de style – et qui le reste encore, dans une langue comme le mwotlap – s'est ensuite grammaticalisé et systématisé dans le groupe PCP, et plus encore dans les langues polynésiennes.

(c.4) Rhétorique et épaisseur du langage

Il importe donc de ne pas négliger *le rôle des phénomènes stylistiques* dans le fonctionnement synchronique, ainsi que dans l'évolution diachronique, des langues : il est nécessaire de donner un statut théorique, dans l'étude des langues, aux mécanismes de la rhétorique. On éviterait ainsi de "mettre à plat", en les comparant trop hâtivement, des significations complexes, dont la réalité est, pour ainsi dire, "tridimensionnelle". Par exemple, le lien sémantique entre le sens alimentaire de **ka* et sa valeur non-agentive reste invisible, si l'on se contente de mettre ces deux significations sur le même plan.

Mais ce lien apparaît concevable dès lors que l'on accepte d'envisager une *épaisseur du langage*¹ : c'est alors qu'un mot peut dire à la fois une chose et son contraire (ironie), ou bien recevoir des sens très différents selon l'articulation à la situation, etc. En outre, il est rare qu'un mot change de sens en même temps dans tous les contextes, et il faut toujours s'attacher à observer la situation particulière dans laquelle tel nouveau sémantisme apparaît, afin de pouvoir l'expliquer. Pour reprendre l'exemple de **ka* en POc, il n'y a pas beaucoup de sens à dire : "on est passé d'une relation alimentaire à une relation de passivité", car c'est justement ce genre de raccourci qui a empêché, jusqu'à présent, de voir l'unité de ce morphème **ka*, au point d'inciter à y voir deux morphèmes homonymes. La solution revient toujours au détail des situations particulières d'énonciation : la clef du passage entre le sens 1 et le sens 2 de **ka* ne se trouve pas dans la signification générale de la "nourriture" ou de la "passivité", mais dans la complexité unique d'un match de volley-ball [ex. (213)] ou d'un conte de fées [ex. (225)]. Les changements globaux de structures ne sont jamais que les conséquences de ces micro-innovations locales que sont les énoncés particuliers.

¹ Terme emprunté à Stéphane Robert (comm. pers.).

4. *MU~ : tenir, avoir, faire*

S'il est vrai que *ma~* et *ga~* ont chacun un sémantisme propre, assez aisé à définir, en revanche, le CP *mu~* ne peut être compris que si on l'oppose constamment au dernier Classificateur possessif du mwotlap, le CP Général *no~*. Ce sera l'occasion de définir à la fois l'un et l'autre de ces deux morphèmes.

D'une façon générale, *no~* indique un rapport quelconque entre un X et un Y : relation de parenté, de cause à effet, d'appartenance stricte ou lâche, etc. – seuls sont exclus les actes de nourriture et de boisson, qui ont chacun leur CP. Parmi toutes ces relations XrY, dont la plupart peuvent s'exprimer au moyen de *no~*, certaines sont également compatibles avec *mu~*. Mais on verra qu'il est difficile de délimiter des contextes dans lesquels ce *mu~* soit le seul CP possible, à l'exclusion de *no~* : le plus souvent, les deux semblent quasiment interchangeables. Pour fixer les idées, il faut déjà savoir que *no~* est environ dix fois plus fréquent que *mu~*, si bien que les cas d'emploi de *mu~*, au bout du compte, sont plutôt minoritaires. Ce sont eux que nous allons passer en revue, en suivant le plan ci-indiqué :

- | |
|---|
| <p>(a) <i>Possession contingente vs. possession essentielle</i></p> <p>(a.1) Objets portés vs. possédés</p> <p>(a.2) Détention abstraite et responsabilité personnelle</p> <p>(a.3) Ancrage situationnel et déixis</p> <p>(a.4) Une anaphore situationnelle</p> <p>(b) <i>La prédication double à effet contrastif :</i>
<i>la tournure en NA-MU~</i></p> <p>(b.1) Expression de l'action contrastée</p> <p>(b.2) Une structure à double prédication</p> <p>(b.3) Parallèles nominaux</p> <p>(b.4) Contraste et balancement</p> <p>(b.5) Possesseurs autres que le sujet</p> <p>(b.6) Exemples supplémentaires</p> <p>(b.7) Synthèse</p> <p>(c) <i>Prélèvement de l'action par assimilation :</i>
<i>la tournure en TE MU~</i></p> <p>(c.1) Une polysémie troublante</p> <p>(c.2) Partition sur l'objet, partition sur le procès</p> <p>(c.3) Ancrage situationnel générique vs. référentiel</p> <p>(c.4) Possesseurs autres que le sujet</p> <p>(c.5) Différence <i>te mu~ / na-mu~</i></p> <p>(c.6) Tableau synthétique</p> <p>(c.7) Construction partitive et négation</p> <p>(c.8) Conclusion sur <i>te mu~</i>, exemples supplémentaires</p> <p>(e) <i>Conclusion générale sur MU~</i></p> |
|---|

(a) Possession contingente vs. possession essentielle**(a.1) Objets portés vs. possédés**

L'emploi le plus simple du CP *mu~* correspond aux objets transportés par une personne, dans une situation particulière :

- (233) **Na-lēt** *na-mu-k* **nē-dēw,** **ay!**
 ART-bois ART-CPSit-1SG STA-lourd EXCL

‘Mon bois-à-brûler, qu'est-ce qu'il est lourd !’ [*la bûche que je tiens*]

On comprend mieux la valeur de *mu~* si on l'oppose à *no~* pour un même lexème :

- (233)' **Na-lēt** *mino* **mal** **bah.**
 ART-bois CPGén:1SG ACP finir

‘Mon bois-à-brûler est terminé, je n'ai plus de bois de chauffe [*chez moi*].’

Le même objet possédé *na-lēt* ‘bois de chauffe, bûche’ peut entrer dans deux relations distinctes avec une personne Y (‘moi’). Avec *no~*, il s'agit d'une relation durable, stable, correspondant éventuellement à une véritable possession : en (233)', *na-lēt mino* réfère au bois-de-chauffe que je possède chez moi, qui sert à allumer mon feu domestique – et ce, que ce soit moi ou quelqu'un d'autre qui est allé le couper en forêt. Le CP *mu~*, en revanche, n'indique pas qui est le propriétaire de ce bois, lequel peut être différent ; la relation entre X (ces bûches) et Y (moi) se limite à la situation présente, celle où Y transporte X.

De ce point de vue-là, *mu~* ne s'oppose pas simplement à *no~*, mais également aux deux autres CP *ma~* et *ga~*. Ainsi, on peut trouver deux CP différents dans le même énoncé, pour le même objet possédé, et référant chacun à un possesseur distinct :

- (234) **Na-raïs** *na-mu-k* **gōh,** *na-ga-nmi.*
 ART-riz ART-CPSit-1SG DX1 ART-CPCom-2PL

‘*Mon riz* (le riz que je tiens ici), il est *à vous*.’

Cet énoncé, assez ambigu en français, est très clair en mwotlap, du fait que chaque CP est sémantiquement spécifié. Le contexte est celui d'une distribution de cadeaux, le jour de la Fête des mères : durant cette fête d'origine moderne, chaque jeune homme achète des cadeaux pour ses nombreuses mères, et vient lui-même les leur porter. Dans l'énoncé (234), le riz est ‘à vous’ (*na-ga-nmi*) car il vous est destiné, pour que vous le mangiez ; vous en êtes le véritable propriétaire. En même temps, ce paquet de riz est ‘le mien’ (*na-mu-k*), dans la mesure où je le tiens dans la main, ne serait-ce que quelques secondes, durant la distribution des cadeaux.

Certes, la situation suggère également que je suis l'origine de ce cadeau, ce qui donnerait un sens plus précis à *mu~*. Mais il n'en est rien, et *na-raïs na-mu-k* pourrait tout aussi bien désigner un paquet de riz que je viens offrir de la part de quelqu'un d'autre, s'il n'a pas pu se déplacer ; rien n'indique explicitement qu'il s'agit de ‘mon cadeau’, ceci est déduit du contexte. Une fois que le cadeau aura changé de main, la personne qui en est l'origine ne peut plus être désignée au moyen de *mu~*, mais de *no~* :

- (235) **Na-rais no-no-n Alex : kē me-lep me hiy kemem.**
 ART-riz ART-CPGén-3SG A. 3SG PFT-donner VTF à 1EX:PL

‘C'est le riz d'Alex, il nous en a fait cadeau.’

Le CP Général *no~* permet d'associer un objet X à des possesseurs Y qui lui sont *essentiels* : par exemple, un cadeau a toujours une relation fondamentale, intrinsèque, avec son donateur et son donataire, ces deux personnages sans lesquels le don lui-même n'aurait pas lieu – aussi se construisent-ils tous les deux avec *no~*. En revanche, *mu~* indique une relation *contingente*, extrinsèque, entre X et Y : les personnes auxiliaires dans un acte de don, et en général les Y qui détiennent l'objet X à titre transitoire, sans jamais le posséder eux-mêmes¹.

(a.2) Détention abstraite et responsabilité personnelle

La même opposition se retrouve, de façon un peu plus abstraite, avec les deux syntagmes signifiant ‘ses nouvelles’ (les nouvelles le concernant *vs.* les nouvelles qu'il apporte) :

- (236) **No-yoy no-no-n ne-het.**
 ART-nouvelle ART-CPGén-3SG STA-mauvais
 a) ‘Les nouvelles le concernant sont mauvaises.’
 b) ‘Il a mauvaise réputation.’

no~ = relation essentielle

- (236)' **No-yoy na-mu-n ne-het.**
 ART-nouvelle ART-CPSit-3SG STA-mauvais
 ‘Les nouvelles qu'il apporte sont mauvaises.’

mu~ = relation contingente

Citons d'autres emplois abstraits de *mu~* :

- (237) **Tateh mu-y hap so kēy so galeg .**
 non.exist CPSit-3PL chose que ils PRSP faire
 [lit. il n'y a pas "leur" chose pour qu'ils la fassent]
 ‘Ils n'ont rien à faire. (ils s'ennuient...)’

- (238) **Ne-gengen , na-mu-ngēn.**
 ART-nourriture ART-CPSit-1IN:PL

‘Pour ce qui est des repas, c'est à nous de nous en charger / c'est notre affaire.’

- (239) **Kē wo ma-mat en, na-mu-n inen, et na-mu-k te.**
 elle si pft-mourir COÉ ART-CPSit-3SG DX2 NÉG₁ ART-CPSit-1SG NÉG₂

‘Si elle est morte, c'est son problème à lui (à son nouveau mari), ce n'est pas le mien.’

Même s'il ne s'agit plus, ici, de porter physiquement un objet concret, on voit le point commun avec les premiers emplois de *mu~* ; on y retrouve la même métaphore qu'avec le français *charge* (fardeau / responsabilité).

(a.3) Ancrage situationnel et déixis

Opposons les deux énoncés suivants :

¹ Cette valeur correspond à la notion de *temporary possession* proposée par Heine (1997: 34).

- (240) **Nē-pēn** *na-mu-k* **hip.** 'J'ai beaucoup de stylos *sur moi*.'
 ART-stylo ART-CPSit-1SG nombreux
- (240)' **Nē-pēn** *mino* **hip.** 'Je possède beaucoup de stylos (*chez moi...*)'
 ART-stylo CPGén:1SG nombreux

Alors que le CP Général *no~* désigne une relation de possession générique, et hors situation, le CP *mu~* restreint systématiquement sa référence à la situation en cours : *X na-mu-k* désigne l'ensemble des X qui me sont associés dans une situation précise, en l'occurrence la situation d'énonciation Sit₀. À la limite, on peut arguer d'une valeur déictique de *mu~* : *na-mu-k* 'X que j'ai ici' pourra fournir une sorte de synonyme à *gōh* 'X que voici' (déictique orienté sur le locuteur, glosé DX1), tandis que *na-mu* 'ton X, que tu tiens là' serait une paraphrase de *nen* 'que voilà' (déictique orienté sur l'interlocuteur, DX2)¹. Cette similarité fonctionnelle entre possession et déixis n'a lieu que pour le CP *mu~*, car lui seul implique normalement² la présence de l'objet en Sit₀.

Cette valeur déictique, on s'en doute, peut se formuler également en termes aspectuels, entre les deux types de relations possessives : à *no~* est associée une temporalité longue, générale, stative, tandis que la possession avec *mu~* s'inscrit toujours dans une situation singulière, à l'intérieur d'une occurrence de procès³. Cette opposition va de pair avec une autre propriété que nous avons observée concernant la nature ontologique des possessions impliquées : *no~* réfère toujours à une relation stable et intrinsèque entre X et Y (ex. le donateur ou donataire d'un cadeau, qui sont en quelque sorte une caractéristique de ce cadeau), alors que *mu~* marque toujours un rapport extrinsèque et transitoire (ex. la personne qui distribue les cadeaux, à un moment donné). Ainsi, si l'on considère le réseau de relations tissé par chaque syntagme possessif de ce type – relation XrY, mais aussi relation de contraste entre les Y – on voit que le réseau établi par *mu~* reste toujours défini par les limites d'un procès particulier, alors que *no~* dépasse ces limites, pour acquérir une valeur intemporelle. Par exemple, la relation entre 'les stylos' et 'moi', en (240), n'a de sens que rapportée à la situation de référence, à tel point qu'en dehors de cette situation, *nē-pēn na-mu-k* n'est pas interprétable ; en revanche, dans l'énoncé (240)', le syntagme *nē-pēn nō-nōm* permet de désigner son référent en tout temps et dans n'importe quelle situation, indépendamment de Sit₀.

(a.4) Une anaphore situationnelle

En somme, *mu~* sert à désigner l'ensemble des X qui entretiennent une relation quelconque avec Y, dans les limites d'une situation particulière ; aussi l'avons-nous glosé "CPSit" : *Classificateur des relations possessives réduites à une situation*. Même si la situation en question se confond généralement avec la situation d'énonciation (Sit₀), comme dans l'exemple (240), c'est loin d'être toujours le cas. On emploie ordinairement *mu~* en référence à une situation passée, par exemple dans un récit (*les X qu'il avait sur lui*), ou au futur (*les X qu'il aura à ce moment-là...*). Il est donc plus exact de supposer une situation de

¹ Ces déictiques ont été présentés au §1 p.280.

² Cette analogie est vraie surtout pour les deux personnes du dialogue ; dans un récit à la 3^{ème} personne, *na-mu-n* signifiera normalement 'le X qu'il tient (à ce moment-là du récit)'.

³ Nous verrons bientôt l'importance de cette valeur aspectuelle de *mu~*, lorsque nous étudierons précisément les emplois de ce CP en contexte verbal : voir §(b) p.607 et (c) p.616.

référence Sit_R quelconque, dont Sit_o ne serait qu'un cas particulier¹. Voilà qui explique pourquoi le syntagme suivant présente au moins deux traductions distinctes, selon que Sit_R se confond ou non avec Sit_o :

- (241) **ne-redio** **na-mu-k**
 ART-radio ART-CPSit-1SG
- a) [$Sit_R \neq Sit_o$] la radio que "j'avais", qui m'était associée dans la situation Sit_R
 (= radio que je devais réparer / vendre / fabriquer / offrir, que je tenais en main...)'
 → *emploi anaphorique*
- b) [$Sit_R = Sit_o$] la radio que j'ai en Sit_o (radio que je tiens dans la main / que je répare /
 que je vends / que j'offre...)'
 → *emploi déictique*

Un corollaire de ces observations, est que le CP **mu~**, contrairement aux autres CP, donne à l'auditeur l'instruction d'identifier la situation Sit_R dont il est question : si j'énonce (241) alors que je n'ai aucune radio en main, l'auditeur doit enclencher un processus d'anaphore situationnelle², en recherchant quelle est la situation Sit_R qui vérifie ce syntagme. Pour interpréter le syntagme [X **mu~** Y], il faut d'abord identifier la situation Sit_R validant une relation contingente entre X et Y. En dehors de cette situation Sit_R , la relation [XrY] n'existe pas, et le syntagme en **mu~** est ininterprétable. Si jamais l'interlocuteur ne réussit pas à identifier l'anaphore situationnelle contenue dans **na-mu**, il pourra demander : 'quelle radio ? quand ça ?'. Un tel mécanisme est tout à fait étranger à l'autre CP **no~**, qui établit une relation stable et non temporalisée, sans qu'il soit besoin de rechercher une situation Sit_i particulière.

**(b) La prédication double à effet contrastif :
 la tournure en NA-MU~**

Après avoir ainsi décrit le Classificateur **mu~** dans ses emplois possessifs, nous voudrions développer deux structures syntaxiques assez complexes mais très fréquentes, et qui mettent en œuvre ce même morphème. Leur point commun est que le Classificateur ne porte plus sur un nom, comme nous l'avons vu jusqu'à présent (ex. **ne-redio na-mu-k** 'ma radio, la radio que j'ai/avais'), mais sur un syntagme prédicatif. Leur sémantisme consiste à opérer une forme de partition sur un procès, et de l'attribuer à un actant (typiquement le sujet) par contraste avec les autres. Il s'agit de deux tournures :

- La "prédication double à effet contrastif" : <Syntagme prédicatif + **na-mu~**...> ;
- Le "prélèvement de l'action par assimilation" : <Syntagme prédicatif + **te mu~**...>.

Quoiqu'apparentées, ces deux structures seront soigneusement distinguées dans la suite de ce chapitre ; nous les comparerons plus particulièrement au §(c.5) p.621.

(b.1) Expression de l'action contrastée

La première structure qui nous intéresse, et que nous appellerons *prédication double à effet contrastif*, consiste à marquer un contraste entre plusieurs agents, en intercalant le possessif (**na-**)**mu~** entre le groupe verbal et les compléments.

¹ Ce mécanisme est parfaitement cohérent avec le système aspecto-temporel du mwotlap, lequel ne comporte pas de référence explicite à l'instant d'énonciation, *i.e.* ne comporte pas de temps : cf. §2 p.697.

² Pour la notion d'anaphore situationnelle, voir Robert (1996), et François (1997).

- (242) **Iqet ni-totyuw na-mu-n na-nay.**
 Iqet AO-abattre ART-CPSit-3SG ART-Pterocarpus.indicus
lit. Iqet abat le-sien un Pterocarpus indicus.
 ‘Iqet, **lui**, choisit d'abattre un Pterocarpus (*pour tailler sa pirogue*).’
 [et non, comme ses frères, un autre type d'arbre].

Cette structure est difficile à interpréter. D'abord, on pourrait croire que le CP se rapporte au nom qui suit (en fonction de COD), avec le sens ‘il taille *son* Pterocarpus’ ; mais cette traduction est en fait contredite par la règle de l'article : pour avoir cette signification, il faudrait soit /**na-mu-n nay**/ sans article sur le nom (cf. **ne-me-k bē**), soit /**na-nay na-mu-n**/, dans un ordre différent, et avec article interne sur le CP (cf. **nē-bē ne-me-k**). Ce n'est donc pas le nom **nay** qui est possédé au moyen de **mu~** : le X possédé est à rechercher ailleurs. Quant au Y possesseur, il ne fait nul doute qu'il réfère au sujet de la proposition, Iqet ; en effet, avec une première personne, on aurait en quelque sorte un accord :

- (243) **Nok totyuw na-mu-k na-nay.**
 ISG abattre ART-CPSit-1SG ART-Pterocarpus indicus
lit. j'abats le-mien un Pterocarpus.
 ‘**Moi**, je préfère abattre un Pterocarpus. [*et non, comme vous, un autre type d'arbre*].’

Dans ces deux énoncés, si l'on fait abstraction du CP lui-même (**na-mu-k**), on retrouve une structure phrastique normale, de type SVO :

- (244) **Iqet ni-totyuw na-nay.** ‘Iqet abat un Pterocarpus.’
 Iqet AO-abattre ART-Pterocarpus

Tout se passe donc comme si la simple insertion de **na-mu~** entre le verbe et son complément, avec coréférence entre le possesseur Y et le sujet de l'énoncé, permettait de marquer ce sujet comme contrastif. Voyons un autre exemple de ce mécanisme :

- (245) **Nok so van lō la-baklap gapgap alge.**
 ISG PRSP aller sortir dans-navire voler² en-haut
 ‘(Pour passer Noël dans l'île de Mwotlap,) j'irai en avion.’
- (245)' **Nok so van lō na-mu-k la-baklap gapgap alge.**
 ISG PRSP aller sortir ART-CPSit-1SG dans-navire voler² en-haut
lit. J'irai le-mien en avion.
 ‘**Moi**, j'irai en avion (*contrairement à vous, qui prendrez le bateau...*)’

Ici, on retrouve la même configuration que précédemment, excepté que **na-mu-k** s'insère non pas entre le verbe et son objet, mais entre le verbe et son complément locatif. À chaque fois, on passe donc d'un énoncé non-marqué ⟨SVC⟩ (sujet-verbe-complément) à un énoncé marqué ⟨S-V-POSS_S-C⟩, que l'on traduira en français au moyen d'un thème contrastif de type /*moi, je*/ ou /*S, lui, il*/. Cependant, cette notion de *thème* n'est pas adéquate pour décrire le mwotlap, puisque **na-mu-k** n'est nullement en position topicale.

S'il est vrai que **na-mu-k** n'est pas le thème de l'énoncé, c'est bien en termes informationnels qu'il faut analyser ces structures. De façon remarquablement constante, on remarque que tout ce qui est à gauche de ce **mu~** correspond à du déjà connu, du moins informatif, tandis que ce qui vient à droite constitue le rhème de l'énoncé. Ainsi, en (242), on sait déjà qu'Iqet est parti en forêt pour tailler sa pirogue, et l'on vient de parler des arbres que ses

frères ont choisis pour tailler la leur : les uns abattaient des *Dendrocnide*, les autres des *Sterculia vitiensis*... C'est pourquoi, en (242), le véritable rhème de l'énoncé n'est pas constitué par le verbe *totyuw* ('abattre un arbre à la hache'), déjà construit dans le contexte ; ce rhème se limite au syntagme substantival *na-nay*, désignant le nom de l'arbre choisi par Iqet, et qui le différencie de ses frères. De la même façon, (245)' donne comme informatif non pas le verbe *van lō* – puisque l'on sait déjà que tout le monde, y compris le locuteur, va se rendre à Mwotlap pour y passer Noël –, mais le complément circonstanciel *la-baklap gapgap alge* 'en avion'.

D'une certaine façon, on peut parler d'une focalisation sur le complément, mais cela resterait approximatif : car une simple focalisation se traduirait par une phrase française du genre "C'est en avion que j'y vais.", ce qui ne rendrait pas suffisamment la seconde opération impliquée par cette tournure, le contraste sur les sujets. Pour être plus précis, on dira que la structure <S-V-POSS_S-C> permet de prélever un sujet S₁ parmi un ensemble de sujets effectuant le même type d'action (ex. abattre un arbre / aller à Mwotlap), puis d'indiquer, au moyen de compléments rhématisés, en quoi l'action particulière de ce S₁ se distingue des autres (ex. quel espèce d'arbre précisément / par quel moyen S₁ se rend à Mwotlap). Cette tournure bâtit un nouvel énoncé sur un ensemble d'éléments préconstruits : il faut que le contexte indique déjà l'appartenance du sujet S₁ à un ensemble de sujets, et il faut que ces derniers soient conçus comme effectuant partiellement la même action dans une situation particulière Sit_R, à un moment précis.

D'ailleurs, c'est bien ce fonctionnement que l'on a en français, dans un énoncé comme :

(246) *Moi, j'étais allé la voir avant la Noël.*

Un énoncé comme (246) met en jeu toute une batterie de présupposés. Ce thème contrastif implique que le sujet S₁ (ici, "je") s'inscrive, pour cette action précise, dans un ensemble de personnes accomplissant le même type d'action, dans une situation donnée : par exemple, un ensemble de cousins rendant visite à une grand'mère autour de Noël. Ce préconstruit constitue la "toile de fond" sur laquelle vient figurer, par contraste, l'énoncé (246) : "certes, nous sommes tous allés la voir, à un moment donné (et en cela, nous nous sommes comportés identiquement) ; mais moi, contrairement à vous autres, je ne l'ai pas fait après la Noël, mais avant".

En français comme en mwotlap, il s'agit toujours d'articuler un diptyque énonciatif :

- une *partie commune* à tous les sujets, renvoyant à un même type d'action collective (ex. tout le monde est allé rendre visite à cette femme / a abattu un arbre...) ;
- une *partie spécifique* au sujet S₁, qui distingue son action de celle des autres (ex. date de la visite / type d'arbre abattu...).

Chaque langue code de façon différente cette articulation. En français, la thématization du sujet sous la forme d'un pronom tonique suffit à suggérer tout le mécanisme du contraste. Le mwotlap, quant à lui, établit un diptyque autour du Classificateur *mu~* : en général, tout ce qui est à gauche de *mu~* rappelle les éléments *communs* à tous les sujets, tandis que le groupe situé à droite signale, de façon rhématique, ce qui est *spécifique* à S₁.

Ainsi, l'énoncé (246) sera rendu par une semblable organisation binaire en mwotlap :

(247) **No ma-van tō na-mu-k aṃag den Krēsmas.**

1SG PRT₁-aller PRT₂ ART-CPSit-1SG avant ABL Noël

lit. J'étais allé le-mien avant Noël.

'Moi, j'y étais allé avant Noël. [*mais vous, vous y êtes allés après*']

On opposera cet énoncé contrastif à un énoncé non marqué, n'impliquant aucune comparaison entre les sujets :

(247)' **No ma-van tō aṃag den Krēsmas.**

1SG PRT₁-aller PRT₂ avant ABL Noël

'J'y étais allé avant Noël.'

(b.2) Une structure à double prédication

S'il est vrai que nous venons de donner une description de la structure contrastive en *na-mu~*, nous n'avons pas expliqué son fonctionnement. Parmi les questions qu'elle soulève, figurent les suivantes : quel est son lien avec la possession, et pourquoi implique-t-elle exclusivement le CP *mu~* ? Quel est l'objet X possédé au moyen de *mu~* ? Quelle est l'organisation syntaxique de ces énoncés, quelle est la fonction exacte de *na-mu~*, et où se situe le centre prédicatif ?

Nous avons déjà identifié la partie droite de ces énoncés (après *na-mu~*), en termes informationnels, comme leur partie **rhématique**, leur *focus*. Ceci ne prouve pas qu'il s'agisse également de leur centre prédicatif, du strict point de vue syntaxique : par exemple, dans l'énoncé français (246), le complément de temps */avant la Noël/* constitue le rhème, mais pas le prédicat syntaxique. En ce qui concerne le mwotlap, il faut se reporter au diagramme des parties du discours¹. Ce diagramme nous montre que tous les syntagmes que nous avons rencontrés, jusqu'ici, à droite de *na-mu~*, sont compatibles avec plusieurs fonctions :

- Les *syntagmes locatifs* fournissent soit des Circonstants, soit des Prédicats ; et ce, qu'ils marquent une localisation spatiale [ex.(245)' *la-baklap* 'dans l'avion' / 'c'est dans l'avion'] ou temporelle [ex.(247) *aṃag* 'avant' / 'c'est avant'] ;
- Les *syntagmes substantivaux* peuvent fournir, entre autres, soit des Actants [ex. *na-nay* objet du verbe en (244)], soit des Prédicats [ex.(242) *na-nay* 'un Pterocarpus' / 'c'est un Pterocarpus'].

En somme, les énoncés déjà rencontrés ne nous permettent pas de savoir où se trouve le prédicat. En (247) par exemple, doit-on voir le centre prédicatif dans le groupe verbal, comme en (247)' ? ou dans le syntagme qui suit immédiatement *na-mu~* ? ou encore dans toute la séquence */ma-van ... Krēsmas/* ?

D'autres exemples vont nous aider à résoudre ce problème. Lorsque le rhème de l'énoncé contrastif (donc le syntagme placé à droite de *na-mu~*) consiste non pas en un substantif ou un locatif, mais en un *qualificatif*, celui-ci est explicitement marqué comme Prédicat, sans ambiguïté possible :

¹ Cf. *Tableau 3.2* p.163, *Figure 3.10* p.226.

- (248) **Tog-tō no ta-vap na-mu-k NE-tegha.** (*...*na-mu-k tegha*)
 IRRÉEL 1SG FUT-dire ART-CPSit-1SG STA-différent
lit. sinon j'aurais dit le-mien *ce serait* différent
 = 'Moi, j'aurais formulé différemment.'

Dans ce cas précis, on n'obtient pas un énoncé correct si l'on se contente de retirer *na-mu-k* :

- ?? *Tog-tō no ta-vap ne-tegha. / no ta-vap tegha.*
 IRRÉEL 1SG FUT-dire STA-différent 1SG FUT-dire différent

Ce dernier point suffit à prouver que la tournure contrastive ne se réduit pas à une simple *insertion* de *na-mu~* après le verbe, mais à une véritable restructuration syntaxique de l'énoncé. Par exemple, on comprend maintenant, rétrospectivement, que le couple d'énoncés (247) ne situe pas au même endroit son *prédicat syntaxique principal* (entre crochets) :

- (247)' **No <ma-van tō> aṃag den Krēsmas.**
 1SG PRT₁-aller PRT₂ avant ABL Noël
 'J'y étais allé avant Noël.'

- (247) **No ma-van tō na-mu-k <aṃag den Krēsmas>.**
 1SG PRT₁-aller PRT₂ ART-CPSit-1SG avant ABL Noël
lit. J'y étais allé le-mien *c'était avant Noël.*

Pour ainsi dire, l'énoncé en *na-mu-k* a la propriété de déplacer la prédication, du noyau verbal vers l'un de ses compléments, celui-là même qui apporte l'information rhématique. Un corollaire de cette observation, est que le même *na-mu-k* déprédicativise le groupe verbal, situé à sa gauche. Ceci est cohérent avec le statut énonciatif de ce groupe verbal, qui a perdu tout pouvoir informatif, et renvoie à un préconstruit : le groupe <S-V-POSS_S> constitue la partie thématique de l'énoncé.

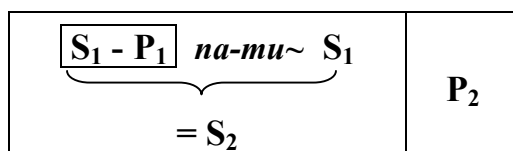
L'effet créé par cette structure est un effet de type subordonnant, comparable à de nombreux mécanismes de focalisation ou de relativation dans les langues du monde. En l'occurrence, le rôle de *na-mu~* consisterait à faire de la proposition qui précède une sorte de complétive, sujet du prédicat qui suit. On pourra ainsi gloser (247), du moins dans une première approximation, par un */Que je suis allé là-bas était avant Noël/* ; et (248) par quelque chose comme */Que moi je le dise serait différent/*. Mais à cette glose maladroite, nous préférons une comparaison avec des structures du français oral, dans lesquelles la subordination existe, même si elle n'est pas marquée comme telle par un morphème segmental¹ : */Moi j'y étais allé, c'était avant Noël/*, ou */Moi je l'aurais dit, ç'aurait été différent/*. Ces expressions françaises se veulent moins des traductions exactes, que de nouvelles gloses, destinées à faire mieux apparaître l'organisation syntaxique des énoncés contrastifs en *na-mu~* : l'important est de voir que cette structure, d'une façon ou d'une autre, met en jeu une **double prédication**, la première (*ma-van tō...*) étant emboîtée dans la seconde (*aṃag...*). Dans tous les cas, le centre prédicatif de l'énoncé se situe toujours à droite de *na-mu~*.

¹ Pour ces questions, voir notre étude sur la subordination énonciative sans marque segmentale (François 1997), et notamment des énoncés du français oral comme *Je me suis mariée la première fois j'avais dix-huit ans* (1997:112).

Par exemple, en (247), la séquence /*no ma-van tō*/ 'je suis allé' commence l'énoncé à la manière d'un prédicat normal, dont le centre serait le verbe *van* ; mais au lieu de recevoir un complément (lieu, temps) comme l'auditeur pouvait s'y attendre, cette séquence est immédiatement suivie par un Classificateur Possessif *na-mu-k*, qui ne peut pas servir de complément au verbe *van* : on a quelque chose comme 'je suis allé le mien', qui n'est pas interprétable comme une suite /Sujet-Verbe-Complément/. Ce morphème vient bloquer l'interprétation de *van* comme centre prédicatif, et oblige rétrospectivement à y voir un prédicat préconstruit, repris par anaphore, et donc dépourvu de prédicativité : on a

'je suis allé + le mien' → 'mon *je-suis-allé* à moi' = 'ma façon à moi d'y être allé'

Na-mu-k a donc pour effet de substantiver toute la proposition qui précède, pour en faire le sujet d'un nouveau prédicat¹. Comme dans les cas de subordination, on a une prédication P₁ qui cesse d'être centrale à l'énoncé, et devient périphérique par rapport à une seconde opération de prédication P₂, supérieure dans la hiérarchie des emboîtements : comme le montre la glose de (247), le nœud prédicatif de l'énoncé ne se situe pas dans la séquence [S₁-P₁] 'j'y suis allé', mais dans l'articulation [S₂-P₂] '(ma visite) était avant Noël', avec un sujet S₂ complexe. L'organisation syntaxique de ces énoncés se ramène donc à un emboîtement de prédications :



(b.3) Parallèles nominaux

Reste à saisir le lien entre cette forme de subordination et la possession. Du point de vue formel, on observe un net parallélisme entre les deux structures. Dans l'énoncé suivant, *mu~* porte sur un nom (*ne-redio na-mu-k* 'ma radio à moi, celle que j'avais / que je réparais / que j'ai trouvée...') :

- (249) [*Ne-redio na-mu-k*] **ne-mlēglēg.**
 ART-radio ART-CPSit-1SG STA-noir
 '[Ma radio à moi (*en Sit_R*)] était noire.'

Dans la structure contrastive qui nous intéresse, *mu~* porte non pas sur un nom, mais sur une relation prédicative :

- (250) [*No ma-van tō na-mu-k*] **aṃag den Krēsma.**
 1SG PRT₁-aller PRT₂ ART-CPSit-1SG avant ABL Noël
 '[Mon "j'y-suis-allé" à moi (*en Sit_R*)] était avant Noël.'
- (251) [*Togtō no ta-vap na-mu-k*] **ne-tegħa.**
 IRRÉEL 1SG FUT-dire ART-CPSit-1SG STA-différent
 '[Mon "j'aurais-dit" à moi (*en Sit_R*)] serait différent.'

¹ Ceci est d'ailleurs confirmé par l'intonation montante (suivie d'une légère pause) sur /*na-mú-k*/, lequel intonème délimite typiquement la fin du groupe sujet en mwotlap.

Les structures contrastives en **na-mu-k** impliqueraient donc une sorte de nominalisation de la structure prédicative préconstruite. De même que l'on peut opposer 'la radio que j'avais' à 'la radio que tu avais...', de même le mwotlap rend possible le contraste entre plusieurs agents impliqués dans une même action :

- **no ma-van tō na-mu-k** 'le j'y-suis-allé à moi', 'ma visite à moi'
- **nēk ma-van tō na-mu** 'le tu-y-es-allé à toi', 'ta visite à toi'
- **kē ma-van tō na-mu-n** 'le il-y-est-allé à lui', 'sa visite à lui'

Dans les énoncés type (249), la structure de possession XrY pouvait s'analyser facilement : { X = une radio ; Y = moi ; r = X est détenu / manipulé par Y }. Dans les structures prédicatives de type (250)-(251), le lien unissant X à Y est un rapport de *procès* à *agent* : { X = occurrence de procès 'se rendre à tel endroit' ; Y = agent 'moi' ; r = l'action X est effectuée par Y }.

On retrouve là, dans une structure très particulière du mwotlap, un phénomène bien connu typologiquement : le marquage de l'agent, dans certaines constructions spécifiques, au moyen de structures possessives, typiquement dans des structures nominalisantes¹. Néanmoins, on notera que cette analogie avec les noms ne s'accompagne d'aucune marque morphologique de nominalisation sur la première proposition. Ce dernier cas de figure existe par ailleurs en mwotlap, et met en jeu un *nom déverbal* [§1 p.227] ; mais il n'est compatible qu'avec le Classificateur possessif Général **no~**. On opposera ainsi les deux structures suivantes, assez proches sémantiquement :

- (252) **Kēy hohole na-mu-y** (*no-no-y) **et-dēw te.**
 3PL AO:parler² ART-CPSit-3PL (*...CPGén...) NÉG₁-lourd NÉG₂
lit. Ils parlent le-leur ce n'est pas lourd
 'Eux, ils parlent d'une façon trop désinvolte [*contrairement à nous...*']
- (252)' **No-hohole no-no-y** (*na-mu-y) **et-dēw te.**
 ART-parole ART-CPGén-3PL (*...CPSit...) NÉG₁-lourd NÉG₂
lit. Le langage le-leur ce n'est pas lourd
 'Leur langue / langage est un peu "léger" (*il ne sonne pas bien*).'

L'énoncé (252)', avec l'article des noms sur **no-hohole**, constitue une structure possessive dans sa forme la plus ordinaire : on y pose une relation stable, non-contingente, entre un X possédé (**no-hohole** 'parole, discours, langage, mots') et un Y possesseur. Même s'il est initialement dérivé d'un verbe, le nom **no-hohole** réfère à un objet du monde, dont l'existence est elle-même stabilisée, indépendamment de la situation : par exemple, à propos des habitants de l'île d'en face, **no-hohole no-no-y** 'leur langue (est bizarre...)' réfère à un objet réel, qui continue d'exister, par exemple, même lorsque ces habitants ne parlent pas, qu'ils se taisent. Non seulement cette langue est stable existentiellement (stabilité aspectuelle de X, marquée par la partie du discours *nom*²), mais elle continue d'être 'leur langue', dans une relation de possession essentielle (stabilité aspectuelle de la relation XrY, marquée par le CP **no~**). En revanche, dans l'énoncé (252), l'objet X considéré n'est pas ontologiquement

¹ Voir, entre autres, les exemples donnés par Lemaréchal (1997 a) en turc (p.108) et en japonais (p.145), autour de la problématique des noms d'action.

² Cf. Lemaréchal : 'Les noms expriment des caractéristiques stables définitoires, les verbes des caractéristiques dont la validité est limitée à un procès' (1989: 32).

stable, car il s'agit d'un procès. La relation entre ce procès ('ils parlent') et l'agent (eux) n'existe que dans les limites de la situation Sit_R associée à ce procès : elle ne peut donc être caractérisée qu'à l'intérieur de ces limites, et n'a plus d'existence en dehors des moments où "ils" parlent. Cette instabilité ontologique de la relation XrY est marquée par l'usage du CP *mu~* ; cet usage est cohérent avec le choix d'un syntagme verbal, lui-même essentiellement instable.

En conclusion, la structure en *na-mu~* n'est pas une véritable nominalisation, mais elle partage avec les noms le fonctionnement possessif.

(b.4) Contraste et balancement

Sans *na-mu~*, la phrase n'a pas de valeur contrastive.

- (253) **Nēk ma-van tō ave ?** 'Tu es allé où ?'
 2SG PRT₁-aller PRT₂ où

En revanche, il suffit d'ajouter un syntagme en *na-mu~* pour immédiatement opposer deux entités – le sujet de la phrase aux autres personnes en jeu :

- (253)' **Nēk ma-van tō na-mu ave ?**
 2SG PRT₁-aller PRT₂ ART-CPSit:2SG où
 [*lit.* tu es allé le-tien (c'est) où ?] = 'Et toi, tu es allé où ?'

Le possessif *na-mu* présuppose ici un contraste entre agents, et donc un paradigme de relations du type ⟨A s'est rendu à l'endroit A⟩, ⟨B s'est rendu à l'endroit B⟩... Tout se passe comme s'il fallait supposer une série de procès, où un ensemble d'agents accomplit un ensemble d'actions partiellement identiques (ex. plusieurs personnes se dispersent, chacun se rendant à un endroit différent) ; le rôle de *mu~* est d'isoler un couple {A,A} dans cette série, d'où les effets contrastifs que l'on observe.

Une des applications simples de cette structure contrastive en *na-mu~*, consiste à opposer deux membres de phrases à sujet différent, chacun étant repris par ce Classificateur possessif. En voici deux exemples :

- (254) **A nēk van na-mu hag nōk,**
 A 2SG AO:aller ART-CPSit:2SG (haut) DX3
B nēk van na-mu hag gēn.
 B 2SG AO:aller ART-CPSit:2SG (haut) DX3
 'A, toi tu vas de ce côté-ci (vers l'est) ; B, toi, tu vas de ce côté-là (vers l'ouest).'

- (255) **Franis ni-vap na-mu-n mey nōk,**
 France AO-dire ART-CPSit-3SG REL DX3
Inglis ni-vap na-mu-n mey gēn .
 Angleterre AO-dire ART-CPSit-3SG REL DX3
 [*Pour décrire un dictionnaire bilingue*]
 'Le français dit (*le sien*) ceci, l'anglais dit (*le sien*) cela.'

(b.5) Possesseurs autres que le sujet

Avant de terminer cette présentation de la tournure contrastive en *na-mu~*, et pour être exhaustif, il convient de mentionner une possibilité syntaxique fort rare, mais qui mérite d'être signalée. Jusqu'à présent, tous nos exemples, et toutes nos explications, présentaient le cas où le "possesseur" de l'action (marqué par le suffixe sur *na-mu~*) était coréférent avec le sujet / l'agent de la première prédication : 'j'ai dit le mien', 'tu as dit le tien', 'il a dit le sien' – c'est d'ailleurs le cas dans la quasi totalité de nos exemples. Pourtant, le système autorise également un possesseur qui soit différent du sujet de la phrase : il correspond alors à un autre participant mis en jeu par l'action considérée, comme le patient ou le bénéficiaire. Ce dernier, contrairement au sujet, n'est pas toujours présent ailleurs dans la phrase.

Ainsi, l'énoncé suivant reflète la structure la plus fréquente, celle où le contraste porte sur les agents :

- (256) **Kē ma-vap na-mu-n ne-tegħa.**
 3SG PFT-dire ART-CPSit-3SG STA-différent

lit. Il a dit le-sien c'était différent.

'Sa version à lui était différente (*par rapport aux discours dits par d'autres "agents"*).'

Mais il est également possible que l'action en question soit associée contrastivement avec son bénéficiaire :

- (256)' **Kē ma-vap na-mu-k ne-tegħa.**
 3SG PFT-dire ART-CPSit-1SG STA-différent

'lit. Il a dit le-mien c'était différent. = La version qu'il m'a donnée à moi était différente.

(*par rapport aux discours dits par la même personne à d'autres "bénéficiaires"*)'

Même si ce cas est minoritaire, il suffit à prouver que la "possession de l'action", si on peut la lire dans le comportement du Classificateur Possessif *mu~*, ne concerne pas forcément son agent : un procès peut aussi bien être "possédé par" (ou plutôt "identifié par association avec") son bénéficiaire, son patient, ou d'autres participants¹.

(b.6) Exemples supplémentaires

Sans les analyser en détails, nous donnons ci-dessous quelques exemples supplémentaires, afin d'illustrer les ressources de cette structure contrastive en *na-mu~*.

- (257) **Kēy tig dēlñet na-hay en, ba kē tig tō na-mu-n nā yow.**
 3PL debout autour ART-filet COÉ mais 3SG debout PRST le.sien LOC (dehors)

[*Une pêche collective le long de la plage*] 'Ils se tenaient tous debout en cercle autour du grand filet ; quant à lui, il était debout (*le-sien*) du côté de la mer.'

Exemple typique de la tournure : au cours d'une action collective impliquant plusieurs agents, on isole l'un de ceux-là, et on le pose en contraste avec les autres. Pour cela, le CP *mu~* permet de prélever, en quelque sorte, une part de l'action collective : 'ils étaient tous debout... ; son *il-était-debout* à lui, c'était vers la mer'.

¹ Nous rencontrerons bientôt d'autres exemples de ce principe, avec la seconde structure importante dans laquelle intervient *mu~* : l'extraction d'une action au moyen du partitif *te*. Voir en particulier p.620.

- (258) **Ikē no-togtog na-mu-n a le-lo qayañ liwo leñ .**
 3SG STA-demeurer le.sien LOC LOC-intérieur trou grand très

‘Elle habitait, quant à elle, dans une grotte immense.’

Cette structure en *na-mu~* est particulièrement fréquente avec le verbe *togtog* ‘habiter’, car le lieu où quelqu’un habite est généralement posé en contraste avec les autres personnes : ‘sa maison à lui (opp. celle des autres) se trouve à tel endroit’.

- (259) **Nō-kōs en aa, kē ni-galeg na-mu-n ne-het, aa ?**
 ART-fantôme COÉ hein 3SG AO-faire le.sien STA-mauvais hein

lit. Le *kōs* (un des Esprits des Morts), il fait le sien c'est mauvais, non ?

‘Le *kōs*, c'est pas bien, ce qu'il fait, tu trouves pas ?’

Outre sa valeur contrastive (on oppose le *kōs* aux autres types d'esprits), cet exemple rappelle le pouvoir subordonnant de la structure contrastive en *mu~* [cf. p.611] : *il fait + le sien > ce qu'il fait.*

- (260) **tō kē ni-plag mōl me na-mu-n aṁag.**
 alors 3SG AO-courir rentrer VTF le.sien avant

‘Alors il se mit à courir (*le-sien*) avant tous les autres.’

La structure en *na-mu~* suggère elle-même le contraste entre les agents, et par conséquent la traduction ‘avant *tous les autres*’. Au passage, on note la place de *na-mu~*, après la particule directionnelle *me*, et donc en dehors du groupe verbal ; c'est ce qui distinguera cette tournure en *na-mu~*, notamment, de celle en *te mu~* (cf. *infra*), où le CP est intégré au groupe du verbe.

(b.7) Synthèse

En résumé, on a vu comment le mwotlap exploitait très largement, dans le domaine verbal, les propriétés sémantiques fondamentales du Classificateur possessif *mu~* : expression d'une relation XrY contingente et transitoire, inscrite dans une situation particulière Sit_R ; travail sur le préconstruit, induisant notamment des effets de subordination ; valeur contrastive de la possession, exploitée à des fins argumentatives. Toutes ces caractéristiques se trouvent déjà dans les emplois nominaux de *mu~* ; mais elles sont également indispensables pour décrypter une tournure particulière, dans laquelle *mu~* ne détermine plus des noms, mais des propositions entières : nous avons proposé de l'appeler *prédication double à effet contrastif* – ou encore *tournure contrastive en na-mu~*.

(c) Prélèvement de l'action par assimilation : la tournure en TE MU~

Ces propriétés très particulières de *mu~* vont être exploitées dans une autre structure encore, à vrai dire encore plus répandue que la précédente, et qui mérite un nouveau développement à elle seule : le *prélèvement de l'action par assimilation*, ou *tournure partitive en te mu~*.

(c.1) Une polysémie troublante

Le moment est venu d'aborder une des structures syntaxiques les plus déroutantes du mwotlap, à la fois très fréquente – plus fréquente, en tout cas, que la tournure en *na-mu~* que

l'on vient d'analyser– et riche en effets de sens. Cette tournure met en jeu le Classificateur possessif *mu~*, et lui seul, dans une tournure partitive en position d'objet interne. Une traduction possible des énoncés obtenus est ‘aussi, à (mon) tour’ :

- (261) **Imam no-no-n ni-gom te mu-n.**
 père son AO-malade PTF CPSit-3SG

lit. Son père tomba malade du-sien. = ‘Alors son père tomba malade à son tour.’

D'autres fois, *te mu~* correspond plus tôt à ‘déjà, une fois dans (ma) vie’ :

- (262) **M̄eylap, n̄ēk mal van te mu aē ?**
 Merelava 2SG ACP aller PTF CPSit:2SG ANA

lit. Merelava, tu y es allé du-tien ? = ‘Merelava [*île des Banks*], tu y es déjà allé ?’

– ou encore, il devra se traduire par un pronom tonique en français (‘moi’...), d'une façon qui n'est pas sans rappeler la tournure en *na-mu~* [cf. ex.(253)] :

- (263) **Nok et-ēglal te mu-k te !**
 1SG NĒG₁-savoir PTF CPSit-1SG NĒG₂

lit. Je ne sais pas du-mien. = ‘Mais j'en sais rien, moi !’

Cette tournure est difficile à interpréter, et pas seulement à cause des multiples traductions françaises. Même les habitants des îles Torres voisines, butent sur une structure similaire dans la version locale du pidgin bislama. En effet, selon un processus bien connu de *relexification* caractéristique des pidgins et des langues en contact, les Mwotlap font souvent usage, dans leur bislama, d'une structure calquée sur celle de leur langue, traduisant l'idée de ‘aussi’ par un recours au partitif BSL *sam* (< ANG *some*) :

- (264) **Yu wantem pleple sam ?**
 2SG vouloir jouer PARTITIF

lit. tu veux *en* jouer ? = ‘Tu veux jouer avec nous ?’

La phrase en mwotlap serait :

- (265) **N̄ēk so siseg te mu ?**
 2SG PRSP jouer PTF CPSit:2SG

lit. tu veux *t'en* jouer ? = ‘Tu veux jouer avec nous ?’

Cette traduction littérale fait sourire les locuteurs du pidgin bislama originaires d'autres îles, dont le vernaculaire ignore cette tournure¹ : leur version locale du pidgin tournera la phrase précédente au moyen de l'adverbe BSL *tu* (< ANG *too*) :

- (264)' **Yu wantem pleple tu ?**
 2SG vouloir jouer aussi

‘Tu veux jouer avec nous (aussi) ?’

¹ Les langues, plus proches, de Vanua-lava, connaissent le même emploi que le mwotlap, même si elles semblent l'employer moins souvent : (265) se traduira en mosina *N̄ēk ga m̄ōrōs oror mugu-m ?* [CP *mugu~*, cf. *Tableau 5.74* p.583]. Voir aussi n.3 p.563.

(c.2) Partition sur l'objet vs. partition sur le procès

Pour comprendre la structure en *te mu~*, il est nécessaire de se reporter à nos analyses de trois points de la syntaxe du mwotlap :

- sémantique et fonctionnement du CP *mu~* dans ses emplois adnominaux [§(a) p.604] ;
- en particulier, syntaxe et sémantique de la tournure contrastive en *na-mu~* [§(b) p.607] ;
- d'autre part, syntaxe et sémantique de la tournure partitive en *te*, spécialement avec les Classificateurs possessifs [§(c) p.563 sqq.].

Si l'on se réfère à ce dernier passage, en particulier, on rencontre des structures qui sont parallèles à celles qui nous intéressent ici, comme par exemple :

(159)' Nēk <tē-wēl *te* *mu-k* *suk* *vēh*> *me* ?
 2SG POT₁- acheter PTF CPSit-1SG sucre POT₂ VTF

lit. tu peux acheter-du-sucre-mien (à porter) = 'Tu peux m'acheter du sucre ?'

Cette phrase illustre l'emploi partitif des Classificateurs possessifs, emploi dans lequel, d'ailleurs, *mu~* commute avec *ma~* ou *ga~*. Nous avons montré comment le CP, dans de telles structures, consiste à opérer une partition sur l'objet interne (cf. *te suk* 'un peu de sucre'), tout en l'indexant sur son futur possesseur (cf. *m'acheter* dans la traduction). Cette association entre l'objet interne et le bénéficiaire de l'action prend plusieurs formes, selon le sémantisme de cette relation : si tu m'achètes du sucre pour que je le "boive" (dans le thé), j'emploierai le CP des Boissons *te me-k suk* ; si c'est simplement pour que j'en aie un paquet sur moi –par exemple pour l'offrir–, on choisira le CP de la détention provisoire *mu~*.

Par rapport à cet emploi adnominal de *te mu~*, la structure qui nous intéresse ici [(261), (265)...] présente plusieurs différences. Alors que (159)' implique l'existence d'un objet, et donc un verbe transitif (ex. *wēl* 'acheter'), en revanche la tournure verbale en *te mu~* est compatible avec tous les verbes, y compris intransitifs : ex. *gom* 'être malade', *van* 'aller', *siseg* 'jouer'. En effet, il ne s'agit plus d'opérer une partition sur l'objet (*acheter un peu de sucre*), mais sur le procès lui-même. Pour ce faire, seul le CP *mu~*, celui des relations XrY restreintes à une situation, est autorisé.

Comment s'opère donc cette partition ? Selon un mécanisme qui rappelle la structure en *na-mu~* vue précédemment, le locuteur fait ici référence à une sorte de "procès collectif", distribué entre plusieurs acteurs (typiquement le sujet/agent). Par exemple, (265) suppose que plusieurs personnes sont en train de jouer. C'est sur ce procès collectif que l'énoncé en *te mu~* opère une partition : le possesseur Y est donné comme un nouvel acteur dans ce procès, comme s'il recevait une "part d'action" dans ce procès. Alors que d'autres personnes sont engagées dans un jeu, (265) te demande si tu veux y *prendre (ta) part* au jeu. *Te mu* opère donc une partition sur un procès collectif, tout en l'indexant sur un nouvel agent.

S'il est vrai que les énoncés intransitifs –type (265)– permettent de mettre à jour plus facilement leur différence avec la partition sur l'objet –type (159)'–, ils ne sont pas les seuls à se montrer compatibles avec la partition sur le procès. Certains énoncés transitifs en *te mu~* privilégient l'une des deux interprétations pour des raisons surtout sémantiques :

- (266) **Nĕk** <mal et te mu> **Lady Di ?**
 2SG ACP voir PTF CPSit:2SG (nom)

lit. tu as déjà vu un peu (du tien) Lady Di ?

L'interprétation par la tournure partitive en **te** + CP conduirait à gloser cet énoncé 'tu as déjà vu une partie de Lady Di ?' – en prélevant une partie de l'objet, comme on le faisait pour le sucre en (159)¹. En réalité, la question porte sur une action collective : on ne donne pas le sujet S comme *voyant une portion de Lady Di*, mais comme ayant sa part à lui de l'action *voir Lady Di*.

(c.3) Ancrage situationnel générique vs. référentiel

Du point de vue de la traduction, on rencontre deux cas de figure. D'une part, l'action collective dont Y a une "part" (**mu~**) peut être générique, indépendante de toute situation Sit_R particulière. Par exemple, je demande si tu as eu ta part à toi de l'action générique (toutes situations confondues) *voir Lady Di* ; autrement dit : parmi tous les gens qui, au moins une fois dans leur vie, ont fait cette action, as-tu eu un "morceau" de cette action ? Dans ce cas, on rendra cet effet de sens¹ par une traduction du type 'toi, tu as déjà...?', et négativement par 'jamais'. En voici un autre exemple :

- (267) **Kĕy** <et-sisiy te mu-y qete>.
 3PL NĒG₁-se.raser PTF CPSit-3PL pas.encore

lit. Ils ne se sont pas encore rasés du-leur. = 'Eux ne se sont encore jamais rasés !'

[ils n'ont jamais eu leur part de l'action collective universelle "se-raser": ce ne sont que des gamins]

Dans d'autres cas, l'action collective dont il s'agit s'inscrit dans une situation Sit_R particulière, dans un endroit et à un moment particuliers ; ce n'est que dans les limites de cette Sit_R, que la référence à une action collective a un sens. Pour rester dans le même exemple (267), on notera qu'il est également possible d'en donner une interprétation "référentielle" : au lieu de renvoyer intemporellement à *tous les hommes qui ont accompli le geste de se raser au moins une fois dans leur vie*, on renverra éventuellement à une situation particulière, au cours de laquelle un groupe d'hommes est censé se raser – par exemple, si des danseurs se préparent avant de danser en public. Dans ce cas, à la question "C'est bon ? vous êtes prêts à commencer la danse ?", quelqu'un pourra répondre en énonçant (267), à savoir "(Pas encore, on est retardés à cause de ces trois hommes-ci :) *eux, ils ne se sont pas encore rasés.*" Inutile de préciser que cette interprétation référentielle de **te mu~** évince l'interprétation générique ('parmi tous les hommes qui se sont rasés dans le monde...'), si bien que les danseurs retardataires dont il est question ici ne sont aucunement présentés comme des gamins. Cette fois-ci, on ne dit rien d'autre que '*dans la situation Sit_R, ils n'ont pas encore pris leur part d'une action collective en cours*', à savoir l'acte de se raser, dans des circonstances particulières.

Cette double interprétation permet de comprendre la double glose, donnée par nos informateurs, pour l'énoncé suivant :

¹ Cette signification est renforcée par l'emploi de l'accompli **mal** 'déjà' au positif, et de sa négation **et...** **qete** 'pas encore' [§2 p.752]. On rencontre des valeurs similaires avec la particule aspectuelle *guó* du chinois mandarin (Iljic 1987 a).

(268) **Nĕk** <mal et te mu> **Bishop ?**

2SG ACP voir PTF CPSit:2SG Évêque

lit. tu as déjà vu du-tien l'Évêque ?

- (a) – Toi, tu as **déjà** rencontré l'Évêque (de Mwotlap) ? [*as-tu déjà eu ta part dans l'action collective de tous ceux qui l'ont vu, au moins une fois dans leur vie ?*]
- (b) – Toi **aussi**, tu as vu l'Évêque ? [*as-tu déjà eu ta part dans l'action collective de ceux qui ont rencontré l'Évêque, dans la situation Sit_R ? (ex. il a débarqué ce matin dans l'île)]*]

Comme le suggère la traduction 'aussi', l'interprétation (b) n'implique pas seulement une restriction spatio-temporelle sur les conditions du procès envisagé : elle suggère également un ensemble bien délimité d'autres agents ayant accompli eux aussi cette action – i.e. les danseurs qui se sont déjà rasés, quelques minutes plus tôt ; les gens qui ont rencontré l'Évêque depuis son arrivée dans l'île¹, il y a deux heures.

Désormais, on comprend plus aisément les différentes traductions possibles pour cette tournure en **te mu~** : l'énoncé (262) suggère une interprétation de type (a), générique – 'tu y es déjà allé ?' ; alors que (263) et (265) sont très clairement référentiels, ie. réfèrent à une situation Sit_R précise – d'où les traductions 'j'en sais rien, moi !' (*opp.* ceux qui, dans cette même situation Sit_R, savent) et 'jouer avec nous'. Il en est de même pour la phrase (261), extraite d'un conte où la mère est tombée malade, avant le père : il suffit que la même action ait déjà eu lieu une seule fois, pour que se mette en place une sorte de "procès collectif" virtuel, dont on extraira une nouvelle occurrence – 'le père tomba malade à son tour' (*lit.* il eut une part à lui [**mu-n**] de cette maladie).

(c.4) Possesseurs autres que le sujet

Comme nous l'avions établi pour la structure en **na-mu~** ci-dessus [§(b.5) p.615], il arrive parfois – quoique de façon minoritaire – que le Y "possesseur" de l'action en question, ne coréfère pas avec le *sujet* de la phrase, mais avec un autre participant au procès. Celui-ci peut ou non figurer ailleurs dans l'énoncé ; le plus souvent, il est simplement rétabli par un calcul de vraisemblance, à partir de la valence du procès, ou de la situation.

Comme nous l'avons vu avec l'exemple (256)', c'est souvent le Bénéficiaire, et non l'agent, qui "possède" l'action dont il est question :

(269) <Vasem te mu-n tog> van !

AO:déclarer PTF CPSit-3SG SUG ITIF

lit. Explique un peu du-sien. = 'Explique-lui à son tour !'

[Comme tu l'as fait pour les autres, donne-lui donc à lui *sa part* d'explications.]

Ici, il ne s'agit plus de partager le procès entre plusieurs agents –comme en (268), par exemple– mais entre plusieurs bénéficiaires. Dans cet exemple, même si ce bénéficiaire

¹ Bien entendu, des conditions de vraisemblance aident à choisir entre les deux interprétations : pour Lady Di, on aura (a), car il n'est pas question, à Mwotlap, de faire allusion à une situation précise où on aurait pu la voir ; inversement, une personnalité aussi importante que le Bishop de Mwotlap, qui revient visiter son île plusieurs fois par an, ne peut pas être inconnue des habitants de l'île, en sorte qu'on privilégiera (b) – quitte à répondre "Ah bon ? Je ne savais même pas qu'il était revenu !" (allusion au présumé Sit_i).

n'apparaît pas ailleurs dans l'énoncé, il est suggéré par la valence du verbe *vasem* ('expliquer [à qqn]').

Dans d'autres cas, le "possesseur" de l'action n'est ni l'agent ni le bénéficiaire, mais le patient. Du moins, c'est ce qui arrive avec certaines tournures particulières traduisant les affections physiques au moyen du verbe *ak* 'faire'. Sachant que 'j'ai faim' se dit en mwotlap *la faim me fait*, la structure en *te mu~* pourra coréférer non plus avec le sujet grammatical (ici 'la faim'), mais à l'Expérient/Patient, syntaxiquement objet du verbe :

- (270) **Na-maygay** <et-ak te mu-k qete> no.
 ART-faim NÉG₁-faire PTF CPSit-1SG pas.encore 1SG

lit. la faim ne m'affecte pas encore du-mien
 '(Je ne sais pas pour vous, mais) moi, je n'ai pas encore faim.'

Enfin, l'exemple suivant est très comparable au précédent, même si syntaxiquement le "possesseur" de l'action ne renvoie pas au COD du verbe, mais... au possesseur de cet objet. Il est vrai qu'on retombe un peu dans le cas du Bénéficiaire :

- (271) **Na-gaygay** <tele ak te mu> **na-mnē !**
 ART-gratte ÉVIT faire PTF CPSit:2SG ART-main:2SG

'Il ne faudrait pas que la gratte [*maladie de peau*] touche **ta** main à **ton** tour.'

En résumé, la tournure en *te mu~* consiste à associer une part d'un procès collectif à un élément Y, selon un fonctionnement du type : *étant donnée l'action collective P, j'en prélève une occurrence, que j'associe à un Y nouveau* – avec effets de sens "Y aussi / à son tour... est en relation directe avec le procès P". Cependant, l'information donnée par les quatre derniers exemples, est que le Y qui se trouve associé, grâce à *mu~*, au procès collectif, n'est pas nécessairement un Agent de ce procès, mais peut remplir d'autres rôles sémantiques, comme celui de Bénéficiaire, etc.

(c.5) Différence TE MU~ / NA-MU~

Avec la tournure partitive en *te mu~*, on retrouve certains mécanismes déjà rencontrés dans notre analyse précédente, celle qui concernait la "prédication double à effet contrastif" en *na-mu~*. Dans les deux cas, on rencontre le Classificateur Possessif *mu~*, normalement réservé à l'expression des relations XrY contingentes, à proximité immédiate d'un syntagme verbal ; et dans les deux cas, l'analyse montre que l'élément X ainsi possédé n'est autre que l'action exprimée par ce verbe, tandis que le possesseur Y renvoie à l'un des participants de cette action, généralement –mais pas toujours– l'agent. D'autre part, certaines traductions proposées en français conviennent parfois pour les deux tournures [cf. 'moi je...' en (245) et en (263)].

Pourtant, ces points communs ne doivent pas occulter les différences entre ces deux structures (appelées désormais "tournure en *na-mu~*" vs. "tournure en *te mu~*"). Premièrement, du point de vue syntaxique, rappelons que le syntagme en *na-mu~* est toujours situé en dehors du Syntagme Prédicatif, plus précisément à sa droite¹ ; au contraire, le syntagme en *te mu~* fait lui-même toujours partie intégrante du syntagme prédicatif : il a le statut d'Adjoint, et se trouve dans la même position qu'un objet incorporé [§(c.1), p.563]. C'est ce

¹ Nous avons montré que *na-mu~* fonctionne là comme une épithète, dans une structure faisant de tout ce qui précède l'équivalent d'un substantif : cf. §(b.3) p.612.

qu'illustre le couple d'énoncés suivant, dans lequel la particule aspectuelle *tō* indique, comme de coutume, la limite droite du Syntagme Prédicatif :

- (272) **No** ⟨**ma-vay** **Tō**⟩ **na-mu-k** **na-mag.**
 ISG PRT₁-danser PRT₂ ART-CPSit-1SG ART-(danse)

lit. J'ai dansé le-mien le *mag.* = 'Moi, ce que j'ai dansé, c'était le *mag.*'

PRÉSUPPOSÉ : *les autres ont dansé, et moi aussi ;*

POSÉ : *ma danse à moi était le mag (ce qui n'était pas le cas pour tout le monde).'*

- (272)' **No** ⟨**ma-vay** **te mu-k** **mag** **Tō**⟩.
 ISG PRT₁-danser PTF CPSit-1SG (danse) PRT₂

lit. J'ai dansé du-mien *mag.* = 'Moi aussi j'ai dansé le *mag.*' (J'ai pris part à la danse)

PRÉSUPPOSÉ : *les autres ont dansé le mag ;*

POSÉ : *moi aussi j'ai dansé le mag.'*

D'autre part, comme le montrent bien les traductions de ces deux mêmes exemples, la signification des deux tournures est bien différenciée : d'un côté, la tournure en *na-mu~* sert à opérer un contraste entre différents agents d'une même action collective (Y₁ exécute telle danse, Y₂ exécute telle autre) – d'où son nom "*Prédication (double) à effet contrastif*". De l'autre côté, la structure en *te mu~* consiste à associer à un Y, pour la première fois, une portion d'une action collective (tous les Y dansaient le *mag*, eh bien moi aussi je l'ai fait) – d'où l'appellation "*Prélèvement de l'action par assimilation*".

Si l'on veut synthétiser la différence entre ces deux structures pourtant partiellement parallèles, il faut prendre au sérieux l'analogie que la syntaxe du mwotlap propose de voir entre, d'un côté, ces deux types d'opérations énonciatives, et, de l'autre, les structures de possession. Avec *na-mu~*, le locuteur prélève une relation F(x,y) qui est *préconstruite*, afin d'opérer sur elle une nouvelle prédication : dans l'exemple (272), le procès 'j'ai exécuté une certaine danse' est déjà construit, il ne fait pas l'objet de l'énoncé ; celui-ci est proféré pour apporter une information nouvelle à propos de ce procès préconstruit, à savoir 'la danse en question (que j'ai dansée), c'était le *mag*'.

Avec *te mu~*, en revanche, la même relation F(x,y) n'est pas donnée d'avance, elle est précisément *construite* dans cet énoncé : en (272)', le procès 'j'ai exécuté une certaine danse' est précisément l'information qu'apporte la tournure partitive. Celle-ci comporte bien, il est vrai, une action préconstruite, à savoir *l'action collective* 'certaines personnes ont dansé le *mag* (dans telle situation Sit_r)' ; mais la participation du sujet (ici *no* 'je') à cette action n'est pas préconstruite, et constitue, au contraire, le sens même de cet énoncé.

Il semble possible, et même souhaitable, de résumer tous ces faits d'une façon formalisée, qui en fera apparaître la logique et la cohérence. Nous utilisons à nouveau X pour désigner l'objet possédé, à savoir celui que le syntagme possessif sert à identifier ; Y réfère au possesseur de l'objet, *i.e.* l'élément qui permet d'identifier X à travers son association XrY. Par exemple, dans *nō-bōk na-mu-k* 'le livre l'objet-détenu-par moi', on a X=le livre, et Y=moi. En ce qui concerne les deux structures que nous étudions avec *mu~*, on a déjà montré que

- X = [action individuelle, part d'une action collective P_{coll}],
- Y = [agent ou participant à l'action collective P_{coll}]

En ce sens, on pourra gloser *mu~*, dans nos deux structures (*na-mu~* vs. *te mu~*), comme "part d'action P_{coll}, associée à Y", ou plus brièvement "part d'action".

On peut alors définir très clairement le contraste entre nos deux tournures, en disant que

- la structure en *te mu~* sert à **construire** l'existence d'une *part d'action*. Cf. (272)' : le locuteur pose l'existence de la part d'action 'j'ai dansé...' ;
- la structure en *na-mu~* sert à réidentifier anaphoriquement une *part d'action déjà construite*, pour y faire porter un nouveau prédicat. Cf. (272) : le locuteur *reprend* la part d'action 'j'ai dansé...' (préconstruite), et y porte un prédicat.

Dans ce sens, les deux structures invoquées ne diffèrent pas fondamentalement de leur emploi adnominal, lorsque le possédé X est un objet (et non pas une action). On opposera ainsi, classiquement¹, les deux énoncés suivants :

(273) **No** <me-gen *te kis lēt tō*>.

1SG PRT₁-manger PTF CCom:1SG gâteau PRT₂

'J'ai mangé une part de gâteau. [*pose l'existence de kis "ma part"*]

(274) **Na-kis** *lēt* <no-gon>.

ART-CCom:1SG gâteau STA-amer

'Ma part de gâteau a un goût amer. [*présuppose l'existence de kis "ma part"*]

(c.6) Tableau synthétique

Tous les faits relatifs aux emplois ad-verbaux du Classificateur possessif *mu~* se trouvent résumés dans le tableau suivant.

Tableau 5.78 – Comparaison sémantique des tournures partitive vs. anaphorique, en emploi ad-nominal (tous CP) vs. ad-verbal (CP *mu~*)

	partitif + CP + Y (ex. <i>te mu-k</i>)	article + CP + Y (ex. <i>na-mu-k</i>)
EMPLOI AD-NOMINAL	Partitif : construit l'existence d'une relation "possessive" entre (une partie de) X et Y	reprend anaphoriquement la relation "possessive" XrY (préconstruite)
EMPLOI AD-VERBAL de <i>mu~</i>	Partitif <i>te mu~</i> : construit l'existence d'une PART D'ACTION collective, associée à Y	tournure en <i>na-mu~</i> : reprend anaphoriquement une PART D'ACTION collective (préconstruite) pour y faire porter un prédicat Z
<i>Effets de sens</i>	Moi aussi, je fais P. / Je fais P à mon tour. J'ai pris part à l'action P. J'ai déjà fait P dans ma vie / Je n'ai jamais fait P.	Moi, je fais P de telle façon Z La façon dont (/ Ce que) je fais P, c'est Z.
<i>Nom de la tournure</i>	<i>Prélèvement de l'action par assimilation</i>	<i>Prédication double à effet contrastif</i>

¹ Cette question est développée au §(c.2) p.564 "Possession préconstruite vs. construite par le procès", notamment autour de l'ex (158).

(c.7) Construction partitive et négation

Avant de conclure sur ces emplois ad-verbaux de *mu~*, nous voudrions attirer l'attention sur un cas particulier, celui de la structure *te mu~* en énoncé négatif. Celle-ci présente, en effet, deux difficultés syntaxiques : la première est liée à l'homonymie des deux morphèmes *te*, la seconde pose le problème de l'incidence de la négation. Ces deux questions, que nous allons voir ci-dessous, se posent par exemple dans l'énoncé suivant :

- (275) **Kēy mo-tog-lap a le-pnō anen, kēy et-van te mu-y te.**
 3PL PFT-rester-encore LOC dans-village DX2 3PL NÉG₁-aller PTF CPSit-3PL NÉG₂
lit. ... ils n'allèrent pas du-leur.
 'Quant à eux, ils restèrent au village ; ils ne rejoignirent pas les autres.'

1. Problème d'homonymie entre deux *te*

C'est un fait que les deux *te* de l'énoncé (275) sont homonymes : d'un côté, le partitif *te*, constitutif de la tournure en *te mu~* ; de l'autre, le *te* deuxième élément de la négation discontinue *et... te* 'ne... pas'. Il n'est pas superflu de se demander comment s'opère la distinction entre ces deux morphèmes homonymes dans un tel énoncé, autrement dit : qu'est-ce qui permet de voir dans le premier *te* un partitif, alors qu'on aura le morphème négatif dans la phrase suivante, où il se trouve pourtant situé à la même place que le précédent :

- (275)' **Kēy et-van te.** 'Ils n'y sont pas allés.'
 3PL NÉG₁-aller NÉG₂

On pourrait même arguer que ces deux morphèmes n'en font qu'un, et que leur distinction ne serait qu'un effet de traduction. À l'appui d'une telle hypothèse, interviendrait alors un argument de poids : les deux *te* ont exactement la même étymologie. Ils proviennent de la racine PNCV¹ **tea* 'un' : d'un côté, ce sens a permis, au cours d'un processus bien connu, d'exprimer *la plus petite quantité* dans un contexte négatif, d'où *même pas un*, puis la grammaticalisation de *te* comme deuxième élément de négation². De l'autre côté, le même **tea* a permis d'exprimer le prélèvement d'une quantité indéterminée d'un certain objet, en particulier les objets perçus comme "denses", d'où la valeur de partitif *un peu de N*. Il est donc tentant de voir dans ces deux *te* la trace d'une seule et même opération en mwotlap, à savoir la désignation d'*une certaine quantité, même faible, d'un objet quelconque*. Néanmoins, malgré la justesse d'une telle analyse du point de vue diachronique, nous voulons donner quelques arguments contre la confusion de ces deux morphèmes, en synchronie.

Premièrement, chacun des deux *te* ne se situe pas dans le même paradigme. Le *te* partitif ne commute avec rien d'autre que *zéro*, dans le cas de l'objet interne du verbe³ ; mais il est le

¹ Cf. Clark (1985: 209), et la n.4 p.563. L'homonymie, et l'étymologie commune, des deux morphèmes NÉG₂ / Partitif a été clairement mise en valeur, pour d'autres langues du Vanuatu (partic. le *lewo*), par Robert Early (1994: 81) ; celui-ci, néanmoins, admet qu'il s'agit de deux morphèmes distincts en synchronie.

² Ce passage est bien connu à travers les langues du monde, cf. FCS *ne... pas*, etc. Pour le Vanuatu, voir Early (1994). Pour ce qui concerne les Banks, il faut noter que la grammaticalisation de **tea* n'a eu lieu ni en mota (Codrington 1885: 269), ni en vürës, ni en mosina (données personnelles) : ces trois langues, parmi d'autres, ne marquent la négation que par un morphème antéposé au verbe, et apparenté à MTP *et-* 'NÉG₁'. Voir notre développement sur la négation au §3 p.943.

³ Voir §(c.1) p.563.

seul des deux homonymes à présenter la variante¹ *ta*, à la place de *te*. Inversement, le *te* de négation ne prend jamais la forme *ta* ; et il commute, quant à lui, avec d'autres marques de négation : (*et...*) *qete* "(ne...) pas encore" ; (*tit...*) *vēste* 'Potentiel Négatif', etc. Ces deux tests de reconnaissance se trouve réunis dans l'énoncé suivant :

- (276) "N-et wuyiwiy haphap" en, **no ta-galeg TA mu-k VĒSTE.**
 ART-personne peindre² choses COÉ 1SG FUT-faire PTF CPSit-1SG NÉG.POT
lit. "homme-qui-peint-les-choses", je ne peux pas le faire du-mien.
 'Artiste-peintre, *moi*, je ne pourrai jamais le devenir.'

Ceci suffit à montrer que les deux *te* correspondent bien à deux emplois différents au sein même du mwotlap, et que notre opposition Partitif / NÉG₂ n'est donc pas due seulement à un effet de traduction en français. Mais ceci n'explique pas, cependant, comment le locuteur du mwotlap réussit à distinguer les deux séquences /*et van te*/ des deux exemples (275) et (275)'. En fait, la réponse à cette question apparaît d'elle-même, dès lors que l'on se rappelle la valeur fortement contraignante de l'ordre des mots en mwotlap, et le rôle important que joue l'article dans la structuration de l'énoncé.

Sachant que le morphème discontinu de négation *et... te* entoure systématiquement le Syntagme Prédicatif, on identifiera ce *te* négatif par une double exclusion : ce qui le précède a nécessairement la forme d'un Adjoint du Prédicatif, et ce qui le suit a nécessairement celle d'un Substantif ou d'un Circonstant. Or, l'absence d'article sur le CP *mu~* empêche d'y voir un Substantif ou un Circonstant, et le donne comme un objet interne au Syntagme Prédicatif : la séquence /VB + *te mu-y te*/ est nécessairement analysée de façon que le groupe /*te mu-y*/ fasse partie intégrante du groupe prédicatif, lequel se trouve ensuite fermé par le second *te*. Dès lors qu'ils se retrouvent positionnés par rapport aux limites du SP, les deux *te* reçoivent automatiquement leurs valeurs propres : le *te* placé à l'intérieur du SP ne peut pas être autre chose que le Partitif ; inversement, le *te* en position de clôture du SP, ne peut être que NÉG₂. Du point de vue des emboîtements, on a :

- (275) **Kēy [et- (van te mu-y) te].**
 3PL NÉG₁- aller PTF CPSit-3PL NÉG₂
 |← syntagme prédicatif →|
 'Eux, ils n'y sont pas allés.'

à l'exclusion de toute autre interprétation, du type

- *Kēy [et- (van) te] mu-y te.
 |← synt. préd. →|

– et ce, pour la bonne raison que ni /*mu-y*/ seul, ni le groupe /*mu-y te*/, ne peuvent apparaître à droite d'un Syntagme Prédicatif.

2. Problème sémantique : la portée de la négation

La seconde question qui, selon nous, est soulevée par un énoncé comme (275), est celle de l'incidence sémantique de la négation, et ses effets de sens observables. Autrement dit, de

¹ Il s'agit d'une variante à la fois combinatoire (on a *ta* devant un CP en /#C_a/) et libre (partout ailleurs) du Partitif *te*. Cf. §1 p.548.

quelle façon la négation se combine-t-elle au schéma général que nous avons déterminé plus haut, pour la structure en *te mu~* ?

En effet, rappelons que nous avons analysé cette tournure Partitive, en disant qu'elle permettait de **construire l'existence d'une part d'action collective pour un Y** particulier. Par exemple, dans l'énoncé affirmatif suivant,

- (277) **Ige susu ma-van te mu-y tō.**
 H:PL petits PRT₁-aller PTF CPSit-3PL PRT₂

lit. Les enfants sont allés du-leur = 'Les enfants aussi, ils y sont allés.'

le prédicat /*van te mu-y*/ construit la représentation d'une action particulière P_y (*les enfants vont qqpart*), en la donnant comme "portion" d'une action collective P_{coll} (*d'autres personnes que les enfants y sont allés*) ; d'autre part, cet énoncé ne se contente pas de construire cette représentation P_y, mais lui attribue également une valeur de vérité, un ancrage situationnel (marqué par *tō*), etc.

À partir d'un tel exemple, on peut se demander comment fonctionnera la combinaison <structure en *te mu~* + négation>, et sur quel élément porterait cette négation. La transformation de la phrase (277) en sa négative consistera-t-elle à nier P_y, ou bien P_{coll}, ou les deux ? Par exemple, si l'on compare la phrase française /*Les enfants aussi, ils y sont allés.*/ à sa "négation" /*Les enfants non plus, ils n'y sont pas allés.*/, il est clair que l'on fait porter la négation à la fois sur P_y (les enfants sont allés > ils n'y sont pas allés) *et* sur P_{coll} (les 'autres' personnes sont allés > elles ne sont pas allés). Autrement dit, en passant de "Y aussi..." à "Y non plus...", on inverse globalement les deux éléments de la comparaison (P_y/P_{coll}), en sorte qu'au bout du compte, dans ces deux phrases françaises, *les enfants se comportent exactement comme les autres personnes*, soit qu'ils fassent P, soit qu'ils ne le fassent pas.

Or, en mwotlap, ce n'est pas du tout ce que l'on observe, lorsqu'on transforme la phrase (277) en sa négative. On n'obtient pas du tout un sens du type "*Les enfants non plus...*", mais une valeur fort différente, qui est de type contrastif : "*Les enfants, quant à eux, n'ont pas fait P.*"

- (275) **Kēy [et- (van te mu-y) te].**
 3PL NÉG₁ aller PTF CPSit-3PL NÉG₂

'Eux, ils n'y sont pas allés.'

Or, cette valeur contrastive n'est pas habituelle¹ avec *te mu~*, laquelle semblait jusqu'ici, au contraire, marquer une adéquation entre plusieurs agents : 'Y fait P comme les autres', 'Y aussi fait P'. Cet apparent paradoxe s'explique justement dans l'incidence de la négation. Le français /*Y non plus...*/, comme nous venons de le montrer, suppose que l'inversion est double, portant à la fois sur P_y et sur P_{coll}. En revanche, dans la traduction de (275), on voit que la situation est différente : s'il est vrai que P_y se trouve bien inversé par rapport à (277) – *les enfants n'ont pas fait P* –, ce n'est pas le cas de P_{coll}, l'action collective, que l'on continue de tenir pour vraie : au bout du compte, on obtient *Les autres ont fait P, mais les enfants non*, d'où la valeur contrastive 'Eux, ils n'y sont pas allés'.

Par conséquent, la négation des énoncés en *te mu~* consiste à changer la valeur de vérité de P_y, sans affecter celle de P_{coll} : ceci s'explique très facilement, dès lors qu'on se rappelle

¹ Si nous l'avons déjà rencontrée, c'est précisément avec une phrase négative, ex.(263) 'j'en sais rien, moi !'.

que P_{coll} n'est pas une représentation *posée* par l'énoncé, mais *présupposée*. On retrouve là les arguments d'Oswald Ducrot, pour distinguer le posé et le présupposé dans une phrase : seul le posé est affecté par l'opération de négation, tandis que le présupposé reste normalement inchangé dans les deux énoncés¹. Ceci confirme, s'il le fallait, notre analyse de la tournure en *te mu~* au moyen de ces notions de sémantique argumentative et pragmatique.

Ces points sont résumés dans le tableau suivant.

Tableau 5.79 – *Présupposition pragmatique et incidence de la négation dans les énoncés partitifs en te mu~*

	ÉNONCÉ POSITIF : (277)	ÉNONCÉ NÉGATIF : (275)	STATUT PRAGMATIQUE
ACTE COLLECTIF P_{coll}	+	+	Présupposé
PART D'ACTION P_y	+	-	Posé
GLOSE de l'OPÉRATION	L'acte P_{coll} <i>contient</i> l'acte individuel P_y .	L'acte P_{coll} <i>ne contient pas</i> l'acte individuel P_y .	
EFFETS DE SENS	<i>Y aussi fait P.</i>	<i>Y, lui, ne fait pas P.</i>	

Comme le suggèrent les gloses de ce tableau, il reste tout à fait possible de suivre le cheminement du sens concernant cet emploi négatif de la tournure en *te mu~*. Comme nous l'avons montré, un énoncé partitif en *te mu~* a pour propriété de *construire la représentation* d'une "part d'action" P_y , en la rapportant à une action collective P_{coll} , laquelle est supposée connue et donnée d'avance. Ceci dit, *construire la représentation* P_y n'implique pas qu'on en pose du même coup la réalité : simplement, une fois qu'on a ainsi isolé cette représentation P_y ('le fait que Y ait pris part à telle action collective'), il devient possible d'affirmer son existence dans la réalité ('le fait que Y... est vrai'), comme en (277), ou au contraire de la nier ('le fait que Y... est faux'), comme c'est le cas dans un énoncé négatif comme (275).

Le raisonnement que nous venons d'avoir montré combien il serait dangereux de vouloir attribuer, comme nous l'avons un peu fait précédemment, une traduction-type pour les énoncés en *te mu~* (ou *na-mu~*, etc.). En réalité, on le voit, ces structures ne correspondent à rien d'autre qu'à des opérations énonciatives, consistant en l'occurrence, pour *te mu~*, à prélever une portion d'action P_y sur un acte collectif P_{coll} lui-même préconstruit, et à l'inclure dans de nouvelles opérations. Cependant, avant d'aboutir à des traductions de type '*Y aussi...*' ou '*Y, lui,...*', il faut prendre en compte les déterminations aspecto-modales de l'énoncé en question, par exemple sa valeur d'assertion positive vs. négative, ou sa valeur d'injonction, d'interrogation, etc. Les effets de sens obtenus sont la trace de ces combinaisons complexes entre plusieurs opérations linguistiques.

(c.8) Conclusion sur TE MU~, exemples supplémentaires

Comme nous l'avons fait précédemment pour la tournure en *na-mu~* [§(b.6) p.615], nous concluons cette étude de cas par une présentation beaucoup plus sommaire de quelques énoncés intéressants, même s'ils n'apportent aucune idée nouvelle que nous n'ayons déjà envisagée. C'est un fait que la structure partitive en *te mu~* est extrêmement fréquente en

¹ Cf. Ducrot (1991), et notamment l'analyse des présupposés des deux phrases /*Pierre, lui, est venu.*/ et /*Pierre non plus n'est pas venu.*/ (1991:104).

mwotlap, puisqu'on la rencontre, semble-t-il, à *chaque fois qu'une action individuelle est représentée comme une "portion" d'un acte collectif* – que cette représentation ait elle-même une valeur descriptive, argumentative, ou autre.

- (278) **No m-ak te kis kēy.**
 1SG PFT-faire PTF CPCom:1SG biscuit
lit. j'ai fait du-mien [à manger] (de) biscuit
 Je me suis fait du biscuit¹ [*pour le manger*].²

- (278)' **No m-ak te mu-k kēy.**
 1SG PFT-faire PTF CPSit-1SG biscuit
lit. j'ai fait du-mien (de) biscuit
 a) Je me suis fait du biscuit [*non pour le manger, mais pour le vendre, etc.*]
 b) Moi aussi j'ai fait du biscuit [*parmi d'autres qui en ont fait, ex. hier*].
 c) Moi aussi j'ai déjà fait du biscuit 'kēy' [*au moins une fois dans ma vie*].

Le premier énoncé (278) n'est pas ambigu, car le CP *ga~* n'est compatible qu'avec un emploi du partitif : celui qui porte sur l'**objet** du verbe. Ainsi, c'est l'objet (ici le biscuit *kēy*) qui s'y trouve prélevé / découpé au moyen du partitif *te*, et c'est également cet objet qui est associé à un futur possesseur, au moyen du CP *ga~* – on pourrait avoir *te gōm* '(j'ai fait du *kēy*) pour que *tu* le manges'. (278)' est ambigu : dans l'interprétation (a), le CP *mu~* fonctionne exactement comme *ga~* ci-dessus : l'opération partitive, ainsi que l'association à un possesseur, porte sur l'objet *kēy* ; la seule différence avec (278) est liée au sémantisme lexical de *mu~* par rapport à *ga~*. Mais en (b) et (c), il ne s'agit plus de prélever + associer une part de l'objet, mais une PART D'ACTION : parmi plusieurs personnes qui fabriquent du biscuit, le sujet (*je*) a pris part au procès collectif, d'où la valeur "*moi aussi*". Ce procès collectif peut être défini à l'intérieur d'une situation particulière Sit_R (cf. b.), ou d'une façon générique, sans référence à un moment spécifique (cf. c.).

- (279) **Ino te mu-k !**
 moi PTF CPSit-1SG
lit. moi du-mien ! = 'Moi aussi ! À mon tour !'

La tournure très fréquente en *te mu~* donne lieu à des énoncés fort elliptiques. Ainsi, il est usuel d'entendre la simple association d'un pronom tonique (prédicatif), ici *ino*, et d'un syntagme partitif² en *te mu~* ; s'agissant d'une partition sur un procès collectif, un tel énoncé exclamatif exprime le désir du locuteur, de prendre part à une action en cours. Typiquement, on prononcera (279) si l'on voit des amis jouer / danser / partir à la pêche / regarder des photos, etc., et que l'on demande à y participer soi-même.

¹ Le (*nē-*)*kēy* [MTA *kor*] est un plat typique des Banks, voire de Mwotlap : il est obtenu en faisant sécher artificiellement de grandes quantités de fruit-à-pain (*ne-beg*, *na-bte*) dans un four réservé à cet effet (*nē-tētvē*). On obtient alors une sorte de biscuit sec, capable de se conserver longtemps, et donc particulièrement apprécié, jadis, comme aliment d'appoint en cas de disette.

² La tournure existe pour les autres CP : cf. ex.(163) p.566 *Ino te me-k !*.

(280) **Ēt ! Vilig te mu et tog !**

eh respecter PTF CPSit:2SG personne SUG

‘Eh ! Un peu de politesse, que diable ! [*Plaisant.*]’

Cette expression toute faite est énoncée, généralement sur le ton de la plaisanterie, à une personne dont les paroles ou les gestes semblent manquer de respect envers autrui. Littéralement, on ordonne à l'interlocuteur ‘Respecte du-tien les gens’. Il est clair que l'opération partitive [*te*] ne porte pas sur l'objet du verbe – il ne s'agit pas de respecter ‘certaines personnes (*et*) / des gens parmi d'autres’ – mais sur le procès lui-même : c'est ainsi qu'on demande “*un peu de politesse*” ; le nom *et* est d'ailleurs typiquement l'hyperonyme de toute personne, en emploi non-référentiel [§1 p.340].

Quant à l'association possessive [*mu*], elle consiste, comme toujours, à inscrire telle action individuelle parmi une action collective : c'est bien le cas avec la notion de politesse, qui consiste à se conformer à une norme sociale ; ainsi, *te mu* en (280) signifie ‘Aie ta part à toi de respect envers les gens [*comme le reste de la société*]’. L'action ⟨tu respectes autrui⟩ est intégrée à une action collective ⟨les gens respectent autrui⟩.

(d) **Conclusion générale sur MU~**

Nous résumerons en quelques mots les résultats concernant le Classificateur Possessif *mu~*. Celui-ci doit se traduire, ou en tout cas se gloser, comme “**Classificateur des relations XrY limitées à une situation donnée**”. Comme tel, ce morphème est donc utilisé, en premier lieu, pour exprimer une relation éphémère entre une personne Y, et l'objet X qu'elle détient à un moment particulier – sachant que *détenir* peut signifier ‘avoir dans la main, avoir sur soi, porter (physiquement)’, mais aussi ‘entrer en relation quelconque avec cet objet, de façon contingente’. En conséquence, on a vu les liens que ce type particulier de possession entretenait avec la déixis, ou encore avec une temporalité verbale réduite à un seul procès.

Ces propriétés originales du CP *mu~* lui permettent également de fonctionner régulièrement dans l'environnement direct du syntagme verbal – et non plus nominal, comme les autres CP. Les deux tournures en jeu, que nous avons appelées structure en *na-mu~* et structure en *te mu~*, exploitent, chacune à leur manière, les propriétés aspectuelles du CP *mu~*, pour produire divers effets de sens extrêmement productifs dans le discours : ‘aussi, à son tour’ ; ‘déjà / jamais’ ; *contraste* sur les agents ; liens de subordination entre les prédications, etc. Dans tous les cas, il s'agit de partir d'un préconstruit (situation Sit_R, action collective P_{coll}), et d'y articuler la représentation d'une relation XrY particulière – sachant que, dans ce cas, X représente une *portion d'action collective* (donc un procès verbal), et Y représente le “possesseur” de ce procès (généralement un agent, mais pas nécessairement).

Le CP *mu~*, dans un fonctionnement d'ailleurs propre au mwotlap et peu représenté ailleurs, établit donc un lien entre l'expression de la possession, l'aspect et la diathèse verbale, ou encore diverses opérations énonciatives en jeu dans le discours. Une telle complexité, qui explique l'importance de notre étude, dresse des passerelles entre la possession et d'autres domaines de la grammaire du mwotlap, que nous allons bientôt explorer pour eux-mêmes.

V. Conclusion : La possession dans la langue

Au terme de ce tour d'horizon, il apparaît souhaitable, quoique difficile, de tirer quelques conclusions générales sur l'expression de la possession en mwotlap. On a pu voir combien, dans cette langue, ce domaine sémantique est riche de tournures diverses, imbriquées les unes dans les autres, et profondément liées, en dernière analyse, à l'organisation globale de l'énoncé dans son entier.

Afin d'embrasser l'ensemble des structures en jeu dans ce chapitre, il importe d'abord de donner au terme de *possession* un sens large : on l'aura compris, la relation de propriété entre un objet et son possesseur, telle qu'elle est fondée et reconnue par la société (ex. *ma maison*), n'est qu'un cas particulier – éventuellement prototypique – d'un schéma plus large. Ce schéma, commun à toutes les structures analysées ici, consiste généralement en la représentation, par un sujet énonciateur, d'une relation particulière entre un élément X (le possédé) et un second élément Y (le possesseur). On symbolisera ce schéma ainsi : $\langle XrY \rangle$.

Du point de vue énonciatif, cette relation $\langle XrY \rangle$ n'est établie que dans un seul but : apporter une caractérisation, nouvelle ou ancienne, sur l'élément X et sur lui seul – cette caractérisation n'étant autre que l'intégration de X dans la relation $\langle XrY \rangle$.

- Si la structure possessive se trouve en position de PRÉDICAT, la relation $\langle (X)rY \rangle$ est prédiquée d'un X connu : l'énoncé consiste à *introduire une nouvelle caractérisation de X* ;
- Si la structure possessive est en position d'OBJET INTERNE (partitif), alors $\langle (X)rY \rangle$ est mentionnée pour aider l'auditeur à *construire une nouvelle représentation X* ;
- Si la structure possessive est en position de DÉTERMINANT NOMINAL, alors $\langle (X)rY \rangle$ est mentionnée uniquement pour permettre à l'interlocuteur de *réidentifier le référent de X*, afin de l'insérer dans un énoncé plus large.

En somme, les structures de possession fournissent une stratégie linguistique parmi d'autres (cf. prédicats verbaux et propositions relatives ; adjectifs ; quantificateurs, etc.) pour construire, rappeler et modifier des représentations d'objets du monde, et des relations entre ces objets.

Si les principes généraux du marquage possessif en mwotlap correspondent à des mécanismes en partie universels, l'originalité de cette langue est d'introduire dans ce schéma global un certain nombre de distinctions sémantiques, sous la forme de structures morpho-syntaxiques diversifiées. Chacune de ces distinctions correspond à la perception d'oppositions réellement présentes dans le monde référentiel ; celles-ci portent à la fois sur le possédé X, le possesseur Y, et sur la relation $\langle r \rangle$ qui les unit.

Distinctions formelles correspondant à des différences sur le possédé X

Le mwotlap opère une distinction sur les X : **noms inaliénables vs. noms aliénables**. D'un côté, des objets conçus *a priori* comme étant pris dans une relation à autre chose (relation partie-tout...), au point d'intégrer cette relation $\langle r \rangle$, dès le lexique, dans leur sémantisme ; de l'autre côté, des objets conçus comme étant *a priori* autonomes, de telle sorte que toute relation à autre chose devra être construite de l'extérieur, de façon extrinsèque (*partic.* au moyen des Classificateurs possessifs).

Par ailleurs, les X connaissent le même type de distinctions que les noms isolés, hors possession. La compatibilité avec le marquage en nombre distingue ainsi *humains* vs. *non-humains*, y compris abstractions. Dans certains emplois de *mu~*, le possédé X renvoie abstraitement à un *procès*.

Distinctions formelles correspondant à des différences sur le possesseur Y

Le mwotlap opère une distinction sur les Y : **possesseurs humains référentiels vs. autres possesseurs**. Ces derniers incluent normalement les *humains non-référentiels* et les *non-humains* (animés + inanimés). Avec certains emplois de *nan*, le possesseur Y correspond abstraitement à une situation.

Distinctions formelles correspondant à des différences sur la relation ⟨r⟩

Le mwotlap distingue d'abord le cas où la relation ⟨r⟩ est intégrée au sémantisme du possédé (cf. **noms inaliénables**), de celui où elle est construite de l'extérieur (**aliénables**). Dans ce dernier cas de figure, on oppose quatre relations-types (CP), selon que :

- [*ma~*] X est destiné à être *bu* par Y ;
- [*ga~*] X est destiné à être *mangé* par Y, ou procure à Y des sensations physiques intenses ; *par ext.*, X est infligé à / subi par Y ;
- [*mu~*] X entre avec Y dans une *relation contingente*, restreinte à une situation particulière : objet porté par Y, *action* impliquant Y parmi ses participants (*part. son agent*) ;
- [*no~*] X entre avec Y dans une *relation essentielle*, et suffisamment stable du point de vue aspectuel, pour permettre d'identifier X hors-situation. Concerne toutes les relations ⟨r⟩ stables, sauf les rapports de consommation (*boire / manger*).

La grande complexité des règles grammaticales liées à l'expression de la possession, en mwotlap comme dans les langues océaniques, n'est que la conséquence directe des nombreuses **catégorisations sémantiques** opérées parmi les objets du monde. Contrairement à d'autres langues, dans lesquelles les relations ⟨XrY⟩ ne reçoivent qu'une ou deux traductions possibles (cf. français *de*, bislama *blong*), le mwotlap a grammaticalisé des différences portant à la fois sur la nature des objets possédés (X), sur celle des possesseurs (Y) et celle des relations (r) ; en sorte que la combinaison de toutes ces distinctions aboutit à un ensemble de structures formelles particulièrement foisonnant.

Les critères sémantiques qui ont été retenus par le mwotlap pour coder la possession – *i.e.* trait de relationalité pour les X, trait d'humanité pour les Y, critères d'ordre actanciel ou aspectuel pour les ⟨r⟩ – suggèrent que la relation de possession correspond prototypiquement, en mwotlap (et universellement ?), au type de rapports qui unit, dans le domaine du verbe, un patient (X) avec son agent (Y), et le procès qui l'affecte (r), ici orienté dans le sens d'une diathèse passive. Cette **analogie entre relation possessive et relation actancielle** se traduit à la fois directement dans certaines tournures syntaxiques, et de façon plus abstraite, dans l'organisation globale du système, telle que nous venons de l'esquisser.

Chapitre Six

ACTANCE ET COMPLÉMENTATION

Après ces chapitres portant plus particulièrement sur l'organisation interne des syntagmes nominaux, nous entrons maintenant de plain-pied dans celle de l'énoncé. Autour du Syntagme Prédicatif, véritable pivot de tout l'énoncé, s'articulent ses différents actants : à sa gauche, le sujet – lorsqu'il est exprimé ; à sa droite, l'objet – lorsqu'il est identifiable ; et enfin, les circonstants et compléments périphériques. Sujet, objet, circonstant : ce sont ces trois notions syntaxiques que nous allons examiner successivement dans le présent chapitre.

I. *Les avatars du sujet*

Comme nous l'avons dit ailleurs, le mwotlap est une langue à ordre strict SVO : dans un énoncé verbal transitif, le verbe est précédé du sujet et suivi de l'objet. Nous présenterons brièvement ce point, avant d'aborder deux cas particuliers concernant des sujets apparemment évanescents : d'une part, l'ellipse (ou anaphore zéro) du syntagme sujet ; d'autre part, son absence réelle de la structure. Enfin, nous poserons la question de la diathèse dans cette langue sans système de voix.

A. LES PRÉDICATS ET LEUR SUJET

Du point de vue strictement logique, on peut admettre que tout énoncé assertif s'articule en un sujet et un prédicat. Ce diptyque théorique n'implique cependant pas que tout énoncé possède un sujet syntaxique. Une des conditions pour son existence du sujet est la présence d'une tête prédicative possédant dans sa structure au moins un argument, soit au minimum $f(x)$.

Par souci de simplicité, nous ne citerons ici que des prédicats en $f(x)$. Il peut s'agir d'un syntagme verbal intransitif :

- (1) **Imam** ⟨**ne-mtiy**⟩. ‘Papa dort.’
père STA-dormir

ou d'un syntagme adjectival :

- (2) **Nēk** ⟨**na-qaqa**⟩. ‘Tu es stupide.’
2SG STA-fou

ou d'un attribut, *i.e.* un adjectif directement prédicatif :

- (3) **Kōyō** <**itōk**> ? 'Ils vont bien ?'
3DU être.bon

Les prédicats substantivaux (équatifs ou attributifs) ont également une structure $f(x)$ ¹, ce qui explique la présence d'un sujet :

- (4) **N-age** **gōh** <**na-bal**>. 'Ceci est une paire de ciseaux.'
ART-chose DX1 ART-ciseaux
- (5) **Nora** <**ēgnō-n** **Edga**>. 'Nora est la femme d'Edgar.'
N. époux-3SG E.

Le même raisonnement s'impose pour les autres parties du discours prédictives, comme les numéraux :

- (6) **Kōyō** <**vōyō** **woy** **ēwē**>. 'Ils ne sont que deux.'
3DU deux INTSF juste

Alors que le français fait exception avec les prédicats d'existence (*Il y a un X*), on notera que la plupart² des prédicats existentiels en mwotlap prennent leur sujet sur leur gauche, comme les autres prédicats en $f(x)$. Ceci est vrai aussi bien avec des sujets définis (prédicat pseudo-existential) :

- (7) **Imam** <**aē**> **gōh** ? 'Papa est ici ?'
père EXIST DX1
- Imam** <**tateh**> **gōh**. 'Papa n'est pas ici.'
père non.exist DX1

...qu'avec des sujets indéfinis :

- (8) **Na-bago** <**aē**>. 'Il y a un/des requin(s).'
ART-requin EXIST *lit.* Un requin existe.
- Na-bago** <**tateh**>. 'Il n'y a pas de requin(s).'
ART-requin non.exist *lit.* Un requin n'existe pas.
- Na-bago** <**vatag**> **hay**. 'Il y a un requin qui s'approche du littoral !'
ART-requin DÉPLAC (dedans) *lit.* Un requin avance dedans.
- Na-bago** <**leptō**> **yow**. 'Il y a encore des requins là-bas.'
ART-requin encore (dehors) *lit.* Un requin existe-encore dehors.

B. ABSENCE DE SUJET EXPLICITE

Tous les prédicats que nous venons de citer comportent dans leur structure argumentale une place de sujet, comme le prouve la possibilité de l'explicitier. Nous verrons plus loin le cas de certains prédicats où la présence d'un sujet dans la structure même pose problème.

¹ Ross (1998 b: 32) fait donc fausse route, lorsqu'il présente les noms aliénables du proto-océanien (ex. **Rumaq* 'maison') comme ayant une valence *zéro*. Cf. Lemaréchal (1989 ; 1998).

² Les cas particuliers seront examinés plus loin.

1. L'anaphore zéro du sujet

Il arrive que ces mêmes prédicats en $f(x)$ ne présentent aucun syntagme sujet explicité ; pourtant, l'instruction implicite donnée à l'auditeur d'identifier un référent prouve que le sujet est bien présent dans la structure valencielle du prédicat, et qu'il s'agit simplement d'un cas d'anaphore zéro.

(a) Anaphore zéro et humanité

Lorsque le sujet renvoie à une personne autre que la 3^{ème} (non-personne), le pronom personnel sujet (forme légère, parfois lourde) est obligatoire. Même chose, si ce sujet est explicité au moyen d'un syntagme nominal :

- (9) **Kimi** <ne-het> ! 'Vous êtes des petits sacripans !'
2PL STA-mauvais
- (10) **Na-trak mino** <ne-het>. 'Ma voiture est nulle.'
ART-voiture mon STA-mauvais

Les choses sont plus complexes à la 3^{ème} personne, en cas d'anaphore. Dans une première approche, on peut résumer les faits ainsi :

- si l'anaphore du sujet porte sur un référent humain, ce dernier est normalement représenté par le pronom personnel correspondant, au singulier (**kē**) comme aux autres nombres (**kōyō**, **kēytēl**, **kēy**) ;
- si l'anaphore du sujet porte sur un référent non-humain, ce dernier est soit représenté par le pronom personnel exclusivement singulier (**kē**)¹ ; soit totalement absent, *i.e.* repris par anaphore zéro (\emptyset).
Sémantiquement, la tendance est à employer **kē** pour des sujets spécifiques et cognitive-ment saillants (\approx 'Cette chose est P') ; mais zéro pour des sujets génériques ou abstraits, pour référer à toute une situation (\approx 'C'est P'), etc.²

On opposera donc typiquement les trois énoncés suivants :

- (11) **Kēy** <ne-het>. 'Ils sont méchants ~ Ils vont mal...'
3PL STA-mauvais *sujet nécessairement HUMAIN*
- Kē** <ne-het>. a) 'Il est méchant ~ Il va mal...' *sujet HUMAIN*
3SG STA-mauvais b) 'C'est de la mauvaise qualité.' *sujet NON-HUMAIN*
- <Ne-het>. 'C'est nul ~ c'est mal ~ c'est dommage...'
STA-mauvais *sujet nécessairement NON-HUMAIN*

On retrouve l'anaphore zéro des non-humains avec la plupart des prédicats $f(x)$ mentionnés plus haut. C'est le cas avec les verbes, du moins avec certaines marques T.A.M. plus que d'autres [cf. §(c) p.638] :

¹ On se rappellera en effet que les non-humains neutralisent systématiquement le nombre au profit du singulier.

² On retrouve un peu la même différence en français entre *C'est parfait*. (applicable à des objets précis) et *Parfait*. (portant plutôt sur une situation, etc.).

- (12) <Mal bah>, <mal monog>. 'Ça y est [*lit.* c'est fini], c'est cuit.'
 ACP finir ACP cuit
- (13) <Mal wōl> no ! 'J'en ai marre !' [*lit.* ça m'a déjà lassé]
 ACP lasser 1SG
- (14) <Hag tō anen> ! 'C'est là, près de toi.'
 assis PRST DX2

C'est aussi le cas des adjectifs, pour la simple raison qu'ils forment des prédicats de la même façon que les verbes (en général avec le Statif). Nous en avons vu un exemple avec *ne-het*, en voici un autre :

- (15) Mm ! <Ne-neneh> ! 'Mm, c'est délicieux.'
 EXCL STA-sucré
- (16) Ēt ! <Ni-lwo meh> ! 'Eh, mais c'est beaucoup trop grand !'
 eh STA-grand trop
- (17) Etagoy, veg <ne-sew>. 'Fais attention, c'est chaud.'
 AO:surveiller car STA-chaud
 **Il fait chaud.*

Le même mécanisme d'anaphore zéro caractérise fréquemment les attributs :

- (18) <Itōk>. 'C'est bon ~ c'est d'accord ~ OK.'
 être.bon
- (19) <Haytēyēh>. 'C'est pareil ~ c'est suffisant.'
 être.adéquat
- (20) Ohoo, <hēywē> ! 'Mais si, c'est vrai !'
 non être.vrai

... ou les numéraux :

- (21) <Vēvēh> aē ? – <Soñwul yō ēwē>.
 combien ADV dix deux juste
 'C'est combien ? – C'est [= ça coûte] seulement 20 (= 200 vatu).'

... ou les prédicats existentiels :

- (22) <Aē>. 'Il y en a.' (→ 'Oui')
 EXIST
- (23) <Tateh>. 'Il n'y en a pas.' (→ 'Non')
 non.exist
- (24) Ohoo, <lapgetō>, riñ ! 'Mais non, imbécile, c'est pas encore fini !'
 non rester (insulte) [*lit.* 'il y en a encore']
- (25) <Vatag> hay ! 'Il y en a un (requin / bateau...) qui approche.'
 DÉPLAC (dedans)

(b) Le cas des prédicats nominaux

Enfin, il est extrêmement fréquent de rencontrer dans le discours des énoncés nominaux sans sujet. Bien qu'ils soient en tous points comparables à des SN actanciels (article *nA-*), il s'agit en réalité de prédicats équatifs / attributifs, avec sujet non-humain anaphorisé (*C'est un X, C'est du X*) :

- (26) ⟨**Na-hap**⟩ ? – ⟨**Nē-yēdēp**⟩. 'C'est quoi ? – C'est un parapluie.'
 ART-chose ART-parapluie

S'il est vrai que ces énoncés sont parfaitement corrects et grammaticalement clairs, il faut noter qu'ils sont presque toujours accompagnés d'un déictique, dans la question comme dans la réponse :

- (26)' ⟨**Na-hap**⟩ **gōh** ? – ⟨**Nē-yēdēp**⟩ **anen**.
 ART-chose DX1 ART-parapluie DX2
 'C'est quoi, ça ? – C'est un parapluie [que cela].'

Nous avons déjà discuté ces *prédicats équatifs avec déictiques* ; nous avons éliminé la possibilité que le SN soit le sujet, et le déictique le prédicat (type **Quoi est ceci ? – Un parapluie est cela.*). En réalité, le déictique constitue dans ces énoncés un syntagme post-prédicatif, et la tête prédicative est bel et bien le SN lui-même (type *C'est quoi ceci ? – C'est un parapluie cela.*) – cf. §6 p.332. Par conséquent, (26)' a fondamentalement la même structure syntaxique que (26).

Ces assertions équatives sans sujet doivent être soigneusement distinguées d'énoncés *exclamatifs* consistant en un simple SN.

- (27) **Ēt ! Na-bago !** 'Hé ! Un requin !'
 EXCL ART-requin (*i.e.* un requin arrive)
- (28) **Uuu ! Na-s̄mal !** 'Ouh là là, la pluie !' (*i.e.* la pluie arrive)
 EXCL ART-pluie

Il importe de distinguer phrases nominales assertives et phrases nominales exclamatives. Leur différence ne tient pas seulement dans l'intonation ou l'exclamation : il semble fort que la structure syntaxique même de ces phrases diffère. D'un côté, les assertions servent à établir un prédicat sur un sujet anaphorisé (type *C'est un X*) ; le SN est clairement le prédicat, comme le prouve la possibilité d'expliciter le sujet sous la forme d'un pronom *kē* :

- (29) (*Kē*) ⟨**na-hap**⟩ ? – (*Kē*) ⟨**na-day**⟩. 'C'est quoi ? – C'est du sang.'
 3SG ART-chose 3SG ART-sang *prédicat équatif*: SN = prédicat

En revanche, les phrases nominales exclamatives servent à exprimer le surgissement d'un être nouveau dans la situation (type *Attention, un X ! ~ Il y a du X*). Elles ne donnent pas l'instruction de rechercher un référent sujet (**C'est du X*), mais servent au contraire à l'introduire. Il est raisonnable de considérer que dans ces exclamations, le SN n'est pas en position de prédicat, mais de sujet / de SN non-prédicatif ; quant au prédicat lui-même, il n'est pas marqué segmentalement, mais c'est l'intonation exclamative qui en tient lieu :

- (30) **Awuu ! Na-day !** 'Oh là là, il y avait plein de sang !'
 EXCL ART-sang [*lit.* Du sang ! / **C'est du sang !*]

Cette analyse syntaxique ne doit pas étonner, quand on connaît la tendance des énoncés exclamatifs, dans les langues du monde, à se présenter sous la forme de syntagmes nominaux elliptiques du prédicat : cf. FÇS *Ouah la meuf ! ~ Un requin !*, tagalog *Ang ganda nang dalaga !* 'La beauté de la fille !', etc.¹

On se rappellera que nous avons cité ces énoncés exclamatifs dans l'étude des structures à répétition [§1 p.149]. En effet, la valeur de haut degré liée à l'exclamation, et son interprétation volontiers quantitative dans ce genre de structures, la rend particulièrement sujette à la répétition intensive :

- (31) **Na-bago ni-nīt mat kē ! Na-day, na-day, na-day !**
 ART-requin ART-mordre mourir 3SG ART-sang ART-sang ART-sang
 'Le requin le mordit à mort. Du sang, du sang, il y avait plein de sang !'
- (32) **Ni-sil, ni-sil !** 'Il y a un monde fou !'
 ART-foule ART-foule

(c) *Anaphore zéro et marques aspectuelles*

Pour revenir à la question initiale, celle de l'anaphore zéro du sujet, il faut noter qu'elle est rendue encore plus complexe dans le cas des prédicats aspectualisés (typiquement verbaux). En effet, la possibilité ou non d'avoir une ellipse du sujet dépend beaucoup, et pour des raisons difficiles à saisir, de la marque aspecto-modale en jeu².

D'un côté, certains tiroirs T.A.M. (temps-aspect-mode) fonctionnent selon les tendances que nous avons décrites ci-dessus pour tous les prédicats : pronom personnel obligatoire pour les humains, escamoté pour les non-humains. Ceci concerne particulièrement le Statif et la plupart des formes négatives :

- (33) **Kē <n-ēh leptō>, kē <et-mat te>.**
 3SG STA-vivant encore 3SG NÉG₁-mort NÉG₂
 'Il est encore vivant, il n'est pas mort.' *réfèrent humain*
- **<N-ēh leptō>, <et-mat te>.** 'C'est encore vivant, ça n'est pas mort.'
 STA-vivant encore NÉG₁-mort NÉG₂ *réfèrent animal (ex. crabe)*

Pourtant, on observe de nombreuses exceptions dans les deux sens. D'une part, une poignée de tiroirs autorise l'anaphore zéro pour tous les référents, humains ou non. Ainsi, le pronom personnel (surtout 3SG) est facultatif avec l'Accompli :

- (34) **Kē mal mōl l-ēm nonon !** 'Il est déjà rentré chez lui !'
 3SG ACP rentrer dans-maison sa
- = **Mal mōl l-ēm nonon !** *id.*
 ACP rentrer dans-maison sa

Les tiroirs autorisant l'anaphore zéro pour toutes les catégories de sujets sont l'Accompli, l'Accompli distant, les deux Présentatifs.

¹ Voir Lemaréchal (1989: 196), à propos des exclamatives : "[le] prédicat de vérité [est] signifié ici par l'intonation exclamative (le recours à une marque intonative indique en partie que la vérité dépasse le dicible)".

² Pour un tableau du système T.A.M. en mwotlap, voir *Tableau 7.2* p.694.

Inversement, pour la plupart des tiroirs TAM, ce pronom est obligatoire, et ne peut en aucun cas être escamoté. C'est le cas, par exemple, de l'Aoriste :

- (35) **Kē ni-mōl l-ēm nonon.** 'Il rentra chez lui./ Qu'il rentre chez lui !'
 3SG AO-rentre dans-maison sa
 * *Ni-mōl l-ēm nonon.* **Rentra chez lui...*
 AO-rentre dans-maison sa
- (36) **Kē <ni-memeh> no.** 'Ça me fait mal.'
 3SG AO-douloureux 1SG
 * *<Ni-memeh> no.* **Me fait mal...*
 AO-douloureux 1SG

Cette interdiction de l'anaphore zéro du sujet, quelle que soit la nature de ce sujet (humain / non-humain...), touche l'Aoriste et ses dérivés (Prospectif, etc.), le Futur, le Potentiel, le Parfait¹, et beaucoup d'autres TAM.

Le *Tableau 6.1* récapitule les trois catégories de tiroirs TAM, au regard de l'anaphore zéro.

Tableau 6.1 – *Compatibilité des tiroirs TAM avec l'anaphore zéro du sujet*

<i>Anaphore Zéro impossible</i>	<i>Anaph. Zéro possible pour sujet non-humain</i>	<i>Anaph. Zéro possible pour tout sujet</i>
Parfait, Prétérit, Aoriste et ses dérivés, Futur et ses dérivés, Évitatif, Prohibitif, <i>etc.</i>	Statif Négatif realis Négatif potentiel Négation 'pas encore' Négatif 'ne plus'.	Accompli Accompli-distant Présentatif statique Présentatif dynamique.

2. L'absence réelle de sujet

Malgré l'absence de sujet exprimé, tous les exemples que nous venons de voir en possédaient un, malgré tout, dans leur structure argumentale ; aussi l'auditeur reçoit-il l'instruction de le retrouver. En revanche, dans quelques cas très rares, il est possible de considérer que le prédicat ne possède pas de sujet.

Citons d'abord le cas particulier des énoncés "météorologiques" ou situationnels dont le sujet est (*vēt*)**mahē** 'lieu, endroit'. C'est de cette façon que se traduisent les énoncés français impersonnels, du type *Il fait chaud / Il fait nuit...* :

- (37) **Mahē <ne-sew meh>.** 'Il fait trop chaud.'
 endroit STA-chaud trop
- (38) **Mahē <mal qōn>.** 'Il fait déjà nuit.'
 endroit ACP nuit

¹ Le seul cas où l'on peut rencontrer un Parfait dépourvu de sujet, est dans l'expression *M-akteg ? /PFT-faire.quoi/* 'Que se passe-t-il ?'. On voit bien qu'il ne s'agit pas ici d'une *anaphore zéro* sur le sujet, mais d'une véritable absence de sujet : la prédication porte sur la situation Sit₀, prise globalement.

Indépendamment même de la traduction en français, certains arguments syntaxiques suggèrent de considérer *mahē* comme un pseudo-sujet : cf. n.2 p.654.

L'autre cas de figure concerne surtout un ou deux prédicats existentiels, qui au lieu de la structure { SN + Prédicat } que nous avons vue en (8) p.634, se construisent { Prédicat + SN }. On retrouve un peu les structures existentielles familières du français, avec *Il y a X* au lieu de **X y a*. Dans les faits, la structure à régime interne – puisque c'est de cela qu'il s'agit – est obligatoire pour un seul morphème existentiel : le prédicat de grande quantité *woqse X* 'il y a beaucoup de X' [§1 p.196] :

- (39) <*Woqse sil*> ! 'Il y a beaucoup trop de monde.'
 beaucoup.de foule
 **Ni-sil* <*woqse*>.
 ART-foule beaucoup.de

Pour *tateh* 'il n'y a pas', les deux tournures sont possibles, sans différence de sens :

- (40) <*Nē-bē* <*tateh*>.' 'Il n'y a pas d'eau.'
 ART-eau non.exist
 → <*Tateh bē*>.' 'Il n'y a pas d'eau.'
 non.exist eau

Enfin, on notera la construction en *Togoy* + X (régime externe) = X + *togoy* 'il manque X, il ne reste plus que X' :

- (41) <*Togoy ēwē*> *n-et vitwag.* = *N-et vitwag* <*togoy*>.
 il.manque juste ART-personne un ART-personne un il.manque
 'Il ne manque plus qu'une personne'
 (42) <*Togoy Melani.* 'Il manque Mélanie.'
 il.manque M.
 (43) <*Togoy ino* ! [lit. Il manque moi] 'Attendez-moi !'
 il.manque 1SG
 (44) *Ne-leg et-bah qete,* <*togoy*> *na-laklak.*
 ART-mariage NÉG-finir pas.encore il.manque ART-danse
 'Le mariage n'est pas encore terminé, il reste les danses.'

Dans tous ces énoncés, il ne fait pas de doute que la structure argumentale du prédicat ne possède qu'un seul élément – dans le français *Il manque trois pommes*, on sait bien que le pronom *il* ne renvoie à aucun référent. Dire que *Melani* est le *sujet* de *togoy* nous semble douteux, car ce serait le seul et unique cas de sujet syntaxique postposé au prédicat ; mieux vaut éviter cette solution *ad hoc*, et considérer que *togoy* a une structure *f(y)*, sans sujet, mais avec un régime en position d'objet.

C. ABSENCE DE VOIX ET SUJETS IMPERSONNELS

1. Hiérarchie de saillance et voix

(a) *Observation typologique*

On cite souvent le français comme une langue permissive du point de vue de l'accès des référents en position de sujet syntaxique, puisqu'il est vrai qu'elle autorise des énoncés comme *Le vent a cassé la branche* ; on fait valoir, à juste titre, qu'une telle phrase serait agrammaticale dans de nombreuses langues du monde, lesquelles imposent des conditions d'animéité ou d'individuation sur le sujet (Keenan 1976; Lazard 1994). Pourtant, nous allons voir que la situation est inverse pour le mwotlap : dans cette langue, en effet, le sujet obéit à beaucoup moins de restrictions, par exemple, qu'en français.

En réalité, les langues européennes ont coutume de privilégier les référents hautement individués/ humains/ saillants en position de sujet syntaxique. Le système des voix (active / passive) a notamment pour fonction, en français, d'orienter le prédicat syntaxique de telle manière, que la hiérarchie d'individuation / de saillance... soit globalement préservée. Par exemple, on emploiera la voix active si le sujet est au premier plan informationnel ou discursif [ex. quand il désigne le locuteur] :

Je lui ai cassé la gueule. /
**Il s'est fait casser la gueule par moi.*

Mais on choisira de passer à la voix passive si l'agent est moins saillant, ou moins pertinent du point de vue argumentatif, que le patient ; ceci permet de conserver la hiérarchie de saillance Sujet > Objet :

Je me suis fait casser la gueule par un petit voyou. /
**Un petit voyou m'a cassé la gueule.*

On ne trouve rien de tel en mwotlap. Comme la plupart des parlers de la région –mais au contraire de ses lointains ancêtres malayo-polynésiens– cette langue ignore tout de l'opposition de voix : ni voix passive, ni *a fortiori* voix instrumentale ou locative. Si cette formulation a un sens, on dira que tous les énoncés transitifs du mwotlap sont à la voix active, *i.e.* font obligatoirement coïncider l'agent sémantique et le sujet syntaxique.

Pour des raisons typologiquement bien connues, le cas prototypique d'énoncé transitif oppose, d'un côté, un sujet - agent - humain - saillant, et de l'autre, un objet - patient - non humain - moins saillant. Dans ce cas, les structures du mwotlap correspondent sans problème à celles du français :

(45) **Aqōōh ! No** <**mi-tit mem**> **kē, lageh !**
 EXCL 1SG PFT-cogner pisser 3SG EXCL

‘Walou ! Je lui ai cassé la gueule, grave !’

(46) **Dō** <**so in**> **na-ga ?** ‘On va boire le kava ?’
 1IN:DU PRSP boire ART-kava

Nous rencontrerons des centaines de ces cas prototypiques, qui ne suscitent pas de commentaires particuliers.

(b) Des inanimés agentifs

En revanche, le point que nous voulons mettre en avant est le suivant : la hiérarchie d'information / de saillance que l'on peut poser pour certaines langues européennes ne correspond à rien en mwotlap. Par conséquent, il n'est pas rare de rencontrer des énoncés où le sujet-agent est inanimé et/ou faiblement saillant, alors que l'objet-patient est au contraire fortement individué, et/ou au centre de l'attention. Citons par exemple :

- (47) **Ni-kikbol** <may wōl> **no.** 'J'en ai marre du football.'
 ART-football ACP lasser 1SG [lit. *Le football* m'a déjà lassé.]

C'est à ce cas de figure qu'il convient de rattacher les prédicats de souffrance { Partie du corps + 'être douloureux' *memeh* } :

- (48) **Ni-qti-k** <ni-memeh>. 'J'ai mal à la tête.'
 ART-tête-1SG AO-douloureux² [lit. *Ma tête* est douloureuse] – cf. anglais

... les prédicats de maladie { Maladie + 'affecter' *qal* / 'faire' *ak* + personne } :

- (49) **No-momyiy** <ma-qal> **imam.** 'Mon père a la fièvre / le paludisme.'
 ART-froid PFT-toucher père [lit. *Le froid* a atteint papa.]

- (50) **Na-gaygay** <ni-qal> **kemem.** 'Alors nous avons attrapé la gratte / l'eczéma.'
 ART-gratte AO-toucher 1EX:PL [lit. *La gratte* nous a atteint.]

- (51) **No-gom** <t-ak qiyig> **nēk !** 'Tu vas finir par tomber malade.'
 ART-maladie FUT-faire HOD 2SG [lit. *La maladie* va te prendre.]

- (52) **Na-qyoh** <ni-qal> **na-yño-n** **ēgnō-n.**
 ART-ulcère AO-toucher ART-jambe-3SG époux-3SG
 [lit. *Un ulcère* atteint la jambe de son épouse] 'Sa femme attrapa un ulcère à la jambe.'

Ces énoncés de maladies ne sont d'ailleurs qu'un cas particulier d'une structure générale { *qqch affecte qqn* } impliquant la passivité / non-agentivité de la personne face à des événements externes : la famine (*na-may*), la faim (*na-maygay*), la soif (*na-mat heg bē*), le froid (*no-momyiy*), le chaud (*na-mahēsew*), la peur (*na-mtēgteg*), le hoquet (*na-mhēkuk*), l'éternuement (*nē-tēyñih*), l'envie de dormir (*na-matmayge*), etc.¹

- (53) **Na-mhēkuk** <ma-qal> **no.** [lit. *Le hoquet* m'a atteint.] 'J'ai le hoquet.'
 ART-hoquet PFT-toucher 1SG

- (54) **Na-matmayge** <et-ak qete> **kimi ?**
 ART-sommeil NÉG₁-faire pas.encore 2PL
 [lit. *Le sommeil* ne vous prend pas encore ?] 'Vous n'avez pas encore somméil ?'

- (55) **Nō-qōñ lolwon** <ma-qal qēt> **gēn.**
 ART-jour triste PFT-toucher complètement 1IN:PL
 [lit. *Un jour triste* nous a tous atteints.] 'C'est un grand jour de tristesse pour nous tous.'

¹ On note cependant des exceptions, i.e. des tournures actives comme en français : ex. *gayma* 'bâiller', mais aussi *mtiy* 's'endormir / dormir', *boel*, 'se mettre en colère', etc.

- (56) **Na-mtēgteg** <ni-qał qēt> ige le-myam ēgēn.
 ART-peur AO-toucher complètement H:PL dans-monde maintenant
 [lit. *La peur* touche maintenant tous les habitants du monde.]
 ‘Le monde entier est saisi d’effroi (par les événements du 11 septembre).’

On peut y ajouter l’énoncé interrogatif *Na-hap m-ak (X) ?* ‘Qu’est-il arrivé (à X) ?’, comme dans :

- (57) **Na-hap** <m-ak> na-yñē ? – **Na-mwoy** <mi-tig> (no).
 ART-quoi PFT-faire ART-jambe:2SG ART-corail.pointu PFT-percer 1SG
 [lit. *Quelle chose a fait (= affecté) ton pied ? – Des coraux l’/m’ont coupé.*]
 ‘Qu’est-ce qui t’est arrivé aux pieds ? – *Je* me suis coupé avec des coraux.’

Parce qu’il ne met en œuvre aucune condition de saillance (informationnelle et/ou discursive et/ou cognitive) pour l’encodage du sujet, le mwotlap autorise virtuellement n’importe quel syntagme dans cette position, pour peu qu’il soit investi de la fonction d’agent dans un schéma transitif ; en cela, il se distingue nettement d’une langue comme le français. Il peut s’agir, comme on l’a vu, d’un objet inanimé, d’une abstraction, d’une partie du corps, d’une abstraction... Dans le même ordre d’idées, on notera que ce principe autorise le mwotlap, contre les tendances typologiques, à placer en sujet syntaxique des syntagmes sémantiquement indéfinis [(52), (57)], voire non-référentiels :

- (58) **N-et** <tu-wuh mat vēh> nēk.
 ART-personne POT₁-frapper mort POT₂ 2SG
 [lit. *Quelqu’un* risque de te tuer.] ‘*Tu* risques de te faire tuer.’

2. Une tournure pseudo-passive

Par ailleurs, il faut noter la possibilité, rare mais remarquable, d’escamoter totalement l’expression de l’agent, lorsqu’il est inconnu et/ou non pertinent ; le patient est alors le seul actant exprimé, en position syntaxique d’objet.

- (59) <Et-hel te> nēk ! Wah l’autre, t’es même pas circoncis !
 NÉG₁-couper NÉG₂ 2SG [lit. *Ø ne t’ont pas coupé*]

...ou avec un sens déontique :

- (60) <Et-vētleg te> ige susu metehal !
 NÉG₁-envoyer NÉG₂ H:PL petit² en.chemin
 [lit. *Ø n’envoient pas les enfants sur le chemin*]
 ‘Les enfants, on ne les laisse pas (= on ne doit pas les laisser) traîner dans la rue !’

Du point de vue fonctionnel, la tournure a des affinités avec le passif : c’est en effet un moyen de mentionner un prédicat transitif en n’en citant que le patient, et pas l’agent. La ressemblance se fait de plus en plus nette lorsque ce même patient, par ailleurs en position d’objet, se trouve annoncé par un syntagme thématiqué (*mon ami, Ø l’ont tué* = ‘mon ami, il a été tué’) :

- (61) **Ave iplu?** – **Iplu-k e,** <ma-kay mat> kē, en tō gēn.
 où copain:2SG copain-1SG COÉ PFT-piquer mort 3SG allongé PRST DX3
 ‘Où est ton ami ? – Mon ami ? *Il a été tué* [lit. *mon ami, Ø l’ont tué*], il est étendu là.’

- (62) **Na-ga gōh** <**et-wēlwēl te**>. ‘Ce type de kava, ça ne s'achète pas.’
 ART-kava DX1 NÉG₁-acheter² NÉG₂ [lit. *ce kava Ø ne (l')achète pas*]

Pourtant, deux remarques s'imposent. Premièrement, il ne peut s'agir d'un véritable passif, pour la simple raison que le patient garde sa place syntaxique d'objet, et n'est pas promu en sujet ; la forme verbale, dans sa morphologie comme dans sa syntaxe, continue d'être sémantiquement orientée vers l'agent (quand bien même ce dernier est totalement passé sous silence). Deuxièmement, cette tournure est extrêmement rare en mwotlap : on en compte au maximum trois ou quatre exemples dans tout notre corpus ; on est donc très éloigné, à la fois formellement et fonctionnellement, du passif dans une langue comme le français.

La plupart du temps, lorsque l'agent est inconnu ou indéfini, il est néanmoins réalisé comme sujet syntaxique, assez banalement d'ailleurs, au moyen soit d'un pronom personnel 3PL *kēy* ‘ils’ – soit d'un collectif pluriel *ige* ‘les gens’ :

- (63) **Kēy / Ige** <**ti-tit qiyig**> **nēk**. ‘Ils/Les gens vont te casser la figure.’
 3PL H:PL FUT-cogner HOD 2SG

3. Verbes symétriques et inversion de diathèse

Indépendamment de l'absence de voix passive, le mwotlap possède, comme l'anglais par exemple, certains verbes "symétriques", *i.e.* susceptibles de prendre comme sujet syntaxique tantôt l'agent dans une structure divalente (ex. *I opened the door*), tantôt le patient dans une structure monovalente (ex. *The door opened*). Ce n'est peut-être pas un hasard si l'exemple typique de cette double construction est précisément le verbe *wak* ‘ouvrir’ :

- (64) **No mal wak na-mteēm**. ‘J'ai ouvert la porte.’
 1SG ACP ouvrir ART-porte
- Na-mteēm mal wak**. ‘La porte est ouverte.’
 ART-porte ACP ouvrir

Parmi les autres verbes ayant le même comportement, on peut citer *tabeg* ‘fermer (qqch) / être fermé’ ; *qul* ‘coller (qqch) / être collé’ ; *bah* ‘terminer (qqch) / se terminer’ – leur nombre est assez restreint.

Par ailleurs, nous verrons plus loin qu'un tiroir aspecto-modal, le Présentatif statique (en V + *tō*), favorise particulièrement ce type de comportement, au point qu'on puisse presque y voir un frémissement de voix passive :

- (65) **No ma-sal na-gasel**. ‘J'ai accroché le couteau.’
 1SG PFT-accrocher ART-couteau
- Na-gasel sal tō**. ‘Le couteau est accroché.’
 ART-couteau accrocher PRST

Cependant, il faut bien voir que ce phénomène, que nous appellerons *inversion de diathèse*, est limité à quelques verbes transitifs téliques à affectation durable du patient : cf. §(d) p.781 et §(c) p.985.

II. Transitivité et séries verbales

Nous serons brefs concernant la syntaxe de l'objet dans les énoncés transitifs simples. Le principe ne suscite en effet pas de commentaire particulier : le syntagme verbal suit immédiatement son sujet s'il est exprimé, et précède le complément d'objet. Ce dernier, comme on va bientôt le voir, est extérieur au SV, et se présente obligatoirement sous sa forme substantivale, *i.e.* précédée de l'article *na-* :

- (66) **Kem** <ma-kay> *na-bago* *vōyō*. 'Nous avons harponné / chassé deux requins.'
 IEX:PL PFT-piquer ART-requin deux

Ce dernier point est important, car c'est lui qui distingue les véritables objets (référentiels ou non) des objets internes, incorporés au syntagme prédicatif :

- Kem** <so kaykay bago>. 'Nous allons chasser-le-requin.'
 IEX:PL PRSP piquer² requin

Phénomène remarquable du mwotlap, l'incorporation a été commentée aux §(c) p.147 ; §2 p.197 ; §(b.8) p.537.

Si l'on excepte cette question de l'incorporation, la transitivité en mwotlap ne pose pas de difficultés notables, du moins tant que l'on reste dans le cadre de l'énoncé transitif simple, à tête verbale unique : les verbes intransitifs s'opposent aux verbes transitifs d'une manière qui rappelle beaucoup les structures des langues européennes. En revanche, les choses prennent une tout autre tournure dès lors que la tête verbale est accompagnée d'un adjectif (modificateur du prédicat) : ce dernier, en effet, est susceptible de faire varier la valence de la tête verbale, soit en lui ajoutant des places d'arguments, soit en la désorientant de son propre objet. Ce sont ces *conflits de valence* qui vont nous intéresser dans ce chapitre ; et pour les observer, nous nous concentrerons essentiellement sur un type de structure particulièrement riche et remarquable en mwotlap : les séries verbales.

A. LES SÉRIES VERBALES DU MWOTLAP : PRÉSENTATION

Parmi les structures syntaxiques du mwotlap susceptibles de jouer un rôle important dans le codage des arguments, figure la possibilité de fabriquer des syntagmes verbaux composites, formés de plusieurs radicaux verbaux [V₁-V₂-V₃...]. Il suffit que chacun de ses verbes ait une structure actancielle différente, pour que se pose la question de l'attribution des places d'arguments (sujet, objet...) aux bons référents : c'est ainsi que l'on observe un jeu de "chaises musicales", au cours duquel un nombre multiple d'arguments ne peut occuper que deux places dans la proposition. Nous verrons quelle solution le mwotlap adopte dans ce genre de conflit syntaxique.

De tels alignements de verbes [V₁-V₂-V₃...] ne sont pas sans rappeler le phénomène bien connu des *séries verbales* dans certaines langues africaines et papoues ; l'interprétation sérialisante a d'ailleurs été soutenue pour des langues proches du mwotlap, telles que le paama (cf. *infra*). Adoptant provisoirement cette appellation comme point de départ de l'analyse, nous nous proposons ici de décrire les "séries verbales" du mwotlap – en nous intéressant particulièrement à leur incidence sur l'organisation des actants dans la proposi-

tion. Ceci ne nous empêchera pas de démontrer, par ailleurs, que la notion de "sérialisation" n'est ici qu'une illusion d'optique, qui ne convient pas parfaitement à la réalité de cette langue¹.

B. SITUATION DU MWOTLAP PARMIS LES LANGUES VOISINES

Le terme de "sérialisation verbale" regroupe en réalité un ensemble assez hétéroclite de structures à travers les langues, qui méritent sans doute des analyses différentes. Du point de vue formel, il importe déjà de distinguer, à la suite de Foley & Olson (1985), les cas de "Nuclear-layer serialization" (NLS, ex. *J'ai frappé-mort John*) des cas de "Core-layer serialization" (CLS, ex. *J'ai frappé John il est mort*). On voit bien que ces deux structures, traditionnellement reconnues comme des séries verbales, sont radicalement différentes :

- les NLS gardent très nettement la structure syntaxique d'une proposition simple, et ne font qu'étoffer le noyau prédicatif ; en cela, elles s'apparentent à de la composition lexicale. On peut appeler cette structure *chaîne de prédicables*.
- les CLS consistent à réunir deux structures propositionnelles complètes (ex. S.V.O.) sous le contour prosodique d'une seule proposition ; elles s'apparentent à de la coordination / parataxe. On peut appeler cette structure *chaîne de propositions*.

En réalité, ces précautions formelles ne suffisent pas nécessairement à rendre immédiatement possibles des conclusions d'ordre typologique. Car même après avoir mis à jour la "même" structure syntaxique dans deux langues différentes, il demeure possible que celle-ci y corresponde à des stratégies sémantiques distinctes dans chaque système : par exemple, en supposant que l'on puisse prouver que les *chaînes de prédicables* d'une langue donnée réfère toujours à une série de plusieurs événements, il reste théoriquement possible que la même structure syntaxique soit utilisée, dans une autre langue, pour encoder un seul événement. On voit donc combien il serait imprudent de généraliser à toutes les "langues sérialisantes" (si tant est que cette catégorie ait un sens) les observations faites pour certaines d'entre elles.

Au sein de la famille NCV (Nord-Centre Vanuatu) dont il fait partie, le mwotlap fournit un exemple intéressant de préférence extrême pour les *chaînes de prédicables* (NLS), au détriment des *chaînes de propositions* (CLS). La plupart des langues NCV qui ont été décrites à ce jour² ont présenté au moins une, et parfois deux sortes de constructions sérialisantes : au sud de la famille, le paama, le lewo et le namakir ont en commun de combiner des schémas de NLS et de CLS ; au centre géographique de la famille NCV, l'araki présente également les deux schémas, mais avec une forte prédilection pour les CLS. Inversement, les langues du nord, et en particulier le mwotlap, favorisent nettement les NLS, sans quasiment³ aucun exemple de CLS. Ces faits sont résumés dans le *Tableau 6.2*.

¹ Présentée au Troisième Congrès Européen de Linguistique Océanienne consacré aux séries verbales dans les langues océaniques (Paris, mars 2001), la présente étude sur les séries verbales en mwotlap sera publiée dans les actes (Français, à paraître c).

² Nos références sont les suivantes : pour le paama, Crowley (1987) ; pour le lewo, Early (1993) ; pour le namakir, Sperlich (1993) ; et pour l'araki, François (à paraître a).

³ En réalité, le mwotlap présente bien une structure qui pourrait être analysée comme une *série de propositions*, i.e. une chaîne de propositions réunies prosodiquement comme une proposition unique. Cependant, cette structure est rare, et confinée à un cas particulier : les propositions de but dans des contextes *irrealis*, soit après une vérité générale, une proposition prospective ou un ordre ; ex. *Lep me nē-bē | nok in!* 'Donne-moi de l'eau (que) je boive'. En pratique, il s'agit le plus souvent de diptyques {Aoriste → Aoriste} ; aussi

Tableau 6.2 – Distribution différente des constructions sérielles dans la famille des langues NCV (Nord-Centre Vanuatu)

type de série verbale	<i>paama</i>	<i>lewo</i>	<i>namakir</i>	<i>araki</i>	<i>mwotlap</i>
chaînes de propositions (C.L.S.) ex. ⟨j'ai frappé John il est mort⟩	+	+	+	+	–
chaînes de prédicables (N.L.S.) ex. ⟨j'ai frappé mort John⟩	+	+	+	(+)	+

En conséquence, le présent chapitre analysera exclusivement les *chaînes de prédicables* en mwotlap. Dans cette langue, il est rare que le prédicat consiste en un seul lexème¹ ; très souvent, on a un syntagme prédicatif complexe, composé par exemple de deux ou trois (voire quatre) radicaux verbaux formant une chaîne :

- (67) **Tō kē** ⟨**ni-hō** **mōl** **lok**⟩ **hōw.**
alors 3SG AO-pagayer rentrer re- (bas)

‘Alors il retourna là-bas dans sa pirogue.’ [lit. Il pagaya rentra à nouveau là-bas]

Nous commencerons par replacer ces structures dans leur contexte syntaxique, avant d'analyser plus précisément la façon dont elles gèrent les problèmes de valence et de structure actancielle. Ceci devrait permettre non seulement de mieux comprendre les mécanismes formels de la sérialisation, mais aussi de formuler des hypothèses sur les fonctions sémantiques et pragmatiques que remplit cette stratégie.

C. LA SYNTAXE INTERNE DES PRÉDICATS ET LES SÉRIES VERBALES

1. Le syntagme verbal et les Adjoints

Nous rappellerons d'abord des faits essentiels concernant la structure interne du syntagme verbal en mwotlap. Un verbe ne peut constituer un prédicat que s'il est accompagné de marques aspecto-modales (TAM), lesquelles se présentent sous la forme de préfixes, de proclitiques, ou de postclitiques [Tableau 7.2 p.694]. Certaines de ces marques sont discontinues, et combinent un préfixe et un postclitique : ex. *et...* *te* ‘Négatif realis’, *tE...* *vēh* ‘Potentiel’. Or, il s'avère que ces morphèmes discontinus n'encadrent pas un seul lexème, mais tout un syntagme – celui-là même que nous reconnaissons comme étant le syntagme prédicatif ou verbal (SV). Corollaire de cette remarque, ce sont ces mêmes marques discontinues qui fournissent le meilleur test à l'analyse syntaxique, pour identifier efficacement les limites du SV en mwotlap. Par exemple, c'est grâce à elles que l'on peut aisément constater que les SV de cette langue n'incluent pas le complément d'objet :

renvoyons-nous le lecteur à notre développement sur ce tiroir aspectuel [cf. §(c) p.810].

¹ Nous avons montré ailleurs (p.699-734) que le mwotlap autorisait non seulement les verbes, mais aussi les adjectifs, les noms, et d'autres catégories, à figurer comme tête de syntagme prédicatif – y compris lorsque ce dernier est aspectualisé. Cependant, par souci de simplicité, nous continuerons à décrire la tête prédicative comme étant un *verbe*. Dans un premier temps, ceci nous permettra d'envisager précisément la question des *séries verbales* en mwotlap – même s'il ne s'agit en fait que d'un cas particulier de structures qui incluent autre chose que les verbes : cf. *Tableau 6.3* p.652.

- (68) **Kēy** <*et-galeg te*> **n-ēm.** **Kēy** <*ta-galeg vēh*> **n-ēm.**
 3PL NÉG₁-faire NÉG₂ ART-maison 3PL POT₁-faire POT₂ ART-maison
 ‘Ils *ne* construisent *pas* de maisons.’ ‘Ils *peuvent* construire des maisons.’

C'est aussi grâce aux morphèmes TAM discontinus que l'on peut caractériser les lexèmes ou syntagmes en mwotlap, selon qu'ils sont autorisés à figurer à l'intérieur ou à l'extérieur du SV. Alors que tous les compléments (objet, circonstants) en sont exclus, certains lexèmes apparaissent systématiquement à l'intérieur du SV, après la tête :

- (69) **Kōmyō** <*ta-tatal tiwag lok se vēh*> **talōw le-mtap.**
 2DU POT₁-marcher ensemble re- aussi POT₂ demain dans-matin
 ‘Vous (pourrez vous promener à nouveau tous les deux) demain matin.’

Bien que tous les mots soulignés correspondent, dans la traduction française, à une catégorie syntaxique unique nommée "adverbe", il est clair qu'ils doivent être mieux distingués pour une langue comme le mwotlap : en termes distributionnels, on a d'un côté les "adverbes" qui apparaissent obligatoirement à l'intérieur du SV (ex. *tiwag* ‘ensemble’), et de l'autre côté, ceux qui n'y sont pas autorisés, et occupent la position des circonstants (ex. *talōw* ‘demain’). Nous réservons donc le terme d'*adverbe* pour cette seconde catégorie, et proposons celui d'*adjoind* pour les mots qui apparaissent après la tête prédicative, à l'intérieur du SV.

L'énoncé (69) suggère que si un SV peut recevoir plusieurs adjoints, il n'autorise cependant qu'une seule tête prédicative à la fois. En résumé, la structure de la proposition verbale en mwotlap obéit au schéma suivant :

Sujet <_{TAM} tête verbale + Adjoints _{TAM}> *Objet* + *Circonstants*

Du point de vue sémantique, les adjoints ont la fonction de modifier la tête, d'une façon très comparable à celle dont les adjectifs modifient la tête nominale d'un SN.

2. Les Adjoints : une catégorie en même temps qu'une fonction

Un point essentiel pour la suite de notre raisonnement, est que la position syntaxique d'*adjoind* n'est pas uniquement réservée à quelques lexèmes spécialisés dans cette fonction (les "adjoints purs"), comme *tiwag* ou *lok* en (69). En fait, certains lexèmes polyvalents, voire des catégories entières, peuvent se trouver dans cette position d'*adjoind du prédicat*. Par exemple, tous les *adjectifs* lexicaux, en plus de leur fonctionnement comme épithètes de noms (ou comme tête prédicative), peuvent parfaitement venir qualifier une tête verbale, en prenant la position d'*adjoind* :

- (70) **na-lqōvēn** **qaqa** ‘une femme idiote’
 ART-femme idiot
- **Imam** <*ma-hag qaqa ēwē*> **l-ēm.**
 père PFT-assis idiot juste dans-maison
 ‘Mon père reste bêtement / vainement à la maison.’
- (71) **nu-qul** **lawlaw** ‘lampe rouge / lampe qui brille’
 ART-lampe brillant

→ **⟨Tog etet lawlaw⟩ kē!**
 PROH voir² brillant 3SG

‘Arrête de la regarder avec ces yeux brillants (=concupiscent) !’

Même si c'est plus rare, les *noms* peuvent fournir des adjoints [§(b) p.195] :

(72) **Kē** **⟨ma-hag tuvusmēl⟩ hōw.** ‘Il est assis en grand-chef (= en tailleur).’
 3SG PFT-assis grand.chef (bas)

(73) **Ēt! Nēk** **⟨mo-hohole lōqōvēn⟩!** ‘Hé hé ! Tu parles (comme une) femme !’
 EXCL 2SG PFT-parler femme

À travers cet emploi en position d'adjoint, l'ensemble des adjectifs et des noms fournissent un réservoir de modificateurs verbaux potentiels, susceptibles de se combiner au prédicat pour exprimer des procès sémantiquement complexes.

3. Les séries verbales et le statut de V_2

Nous pouvons maintenant analyser la phrase sérialisante (67) :

(67) **Tō kē** **⟨ni-hō mōl lok⟩ hōw.**
 alors 3SG AO-pagayer rentrer re- (bas)

‘Alors il retourna là-bas dans sa pirogue.’ [*lit.* Il pagaya rentra à nouveau là-bas]

C'est un exemple typique de *chaîne de prédicables* (ou *nuclear-layer serialization*) : un même syntagme verbal contient plus d'un lexème verbal, en général deux. Les marques TAM n'apparaissent qu'une seule fois, et portent sur le complexe verbal pris comme un tout : les préfixes avant le premier verbe, et les postclitiques, s'ils existent, après le dernier verbe ou le dernier adjoint. Aucun mot ne peut intervenir entre les deux verbes en série, en particulier aucun objet : s'il est transitif, l'objet du premier verbe V_1 soit demeure implicite, soit devient l'objet du SV dans son ensemble :

(74) **Tali** **⟨mi-tit tō⟩ Kevin.** ‘Tali a donné un coup de poing à Kevin.’
 T. PRT₁-cogner PRT₂ K.

→ **Tali** **⟨mi-tit teñteñ tō⟩ K.** ‘Tali a fait pleurer Kevin (en le frappant).’
 T. PRT₁-cogner pleurer² PRT₂ K.

La structure actancielle de ces énoncés sera étudiée au §D p.653. Pour l'instant, la question que nous voudrions nous poser est la suivante : dans les structures sérialisantes du type (67) et (74), faut-il considérer que le SV contient *deux têtes verbales* ? ou bien le premier verbe demeure-t-il la seule tête, tandis que le second devrait être interprété comme son *adjoint* ?

Plusieurs arguments plaident en faveur de la seconde hypothèse : dans une séquence $\langle V_1+V_2 \rangle$, le verbe sérialisé V_2 n'est pas une seconde tête, mais un simple adjoint pour la tête V_1 . La première raison est le net parallélisme formel existant entre verbes sérialisés et adjoints : ils occupent la même position dans le syntagme verbal, et ont la même fonction sémantique de modifier le premier verbe V_1 . Quelle que soit sa complexité interne, le SV tout entier (V_1 +*adjoint*, ou V_1+V_2) fonctionne comme un simple développement de V_1 , avec la même signification fondamentale : par exemple, *hag qaqa ēwē* ‘juste assis bêtement’, ainsi que *hag tuvusmēl* ‘assis en tailleur’, ne sont rien d'autre que deux manières de *hag* ‘être assis’; *etet lawlaw* ‘regarder avec concupiscence’ réfère à une façon de regarder ;

hō mōl ‘payer pour retourner’ est une façon de payer ; et *tīt teñteñ* ‘cogner au point de faire pleurer’ est une instance de *tīt* ‘cogner’, *pas* une instance de *teñ* ‘pleurer’.

La dernière remarque peut être formulée en termes plus étroitement syntaxiques : la tête du syntagme verbal prend nécessairement le *même sujet* que tout le syntagme dont elle est la tête. Par exemple, *Tali* en (74) est à la fois le sujet de *tīt* ‘cogner’ et de tout le SV *mi-tīt teñteñ tō* ‘a cogné de façon à faire pleurer’. Inversement, les verbes qui suivent la tête ne sont pas soumis aux mêmes contraintes syntaxiques concernant leur sujet : ainsi, même si les deux verbes de (67) ont effectivement le même sujet, ce n'est pas le cas en (74), où seul V_1 mérite le statut de tête.

Parmi d'autres arguments que nous ne détaillerons pas, la forte dissymétrie que nous voyons entre V_1 et V_2 est confirmée par une différence dans leur inventaire lexical. Alors que tous les lexèmes verbaux du mwotlap peuvent être la tête (V_1) d'une série verbale, la position suivante (V_2) est restreinte à une classe beaucoup plus limitée de verbes – environ une centaine (?) ; par exemple, des verbes aussi banals que *van* ‘aller’, *et* ‘voir’, *vap* ‘dire’, n'apparaissent jamais en position de V_2 . Qui plus est, même les verbes qui conviennent aux deux positions (V_1 ou V_2) présentent certaines traces de dissymétrie : par exemple, le verbe ‘savoir’ a la forme *ēglal* en V_1 , mais toujours *vēglal* en V_2 ; la forme redoublée du verbe *sok* ‘chercher’ est *soksok* en V_1 , mais *sosok* en V_2 ; et de la même façon, *tēy* ‘tenir’ donne régulièrement *tētēy* quand il est tête de SV, mais *tētēy* quand il est adjoind. Toutes ces remarques tendent à démontrer que ce qui ressemble, à première vue, à une simple chaîne de verbes [V_1 - V_2 - V_3 ...] au même niveau, implique en réalité une relation dissymétrique, celle d'une tête (V_1) suivie par ses modifieurs.

En conséquence, la meilleure façon d'analyser les séries verbales en mwotlap suit non pas le principe de la *série* proprement dite, mais le modèle *Tête + Adjoind*. Suggérée par les structures vernaculaires elles-mêmes, et définie sur des critères morphosyntaxiques, cette interprétation paraît plus satisfaisante que ne le serait une affirmation générale importée d'autres langues, ou d'une réflexion *a priori* sur le phénomène de la sérialisation verbale¹.

4. Une ou plusieurs actions ?

De fait, il est tout à fait possible que cette analyse du mwotlap ne convienne pas aux structures d'autres langues sérialisantes, dans lesquelles les séries verbales semblent consister à aligner des actions successives, effectuées par le même sujet. Par exemple, l'énoncé suivant en *kalam*, langue papoue (Pawley 1993:95) conduirait probablement à la conclusion inverse, à savoir un seul syntagme verbal doté de plusieurs têtes :

- (75) **b ak am mon p-wk d ap ay-a-k**
 homme ce aller bois frapper-casser prendre venir mettre-3SG-PASSÉ

‘Cet homme est allé chercher du bois.’

[*lit.* cet homme est parti, a frappé-cassé du bois, l'a pris, est venu et l'a posé]

Il importe de se rendre compte qu'une telle succession d'actions² ne serait *jamais* codée par une structure sérielle en mwotlap. Car, contrairement à ce que semble suggérer l'appella-

¹ En adoptant l'interprétation comme *Verbe + Adjoind* plutôt que *verbes sérialisés*, nous rejoignons l'analyse de Early (1993: 80-81) et même Crowley (1982:166), *contra* Crowley (1987:59).

² Un énoncé comme (75) réfère sans conteste à plusieurs *actions* distinctes (‘aller, frapper, prendre, venir’...).

tion générale de ‘séries verbales’, cette langue combine plusieurs verbes dans un même SV afin de référer à une **action unique**, et guère davantage. Quand le mwotlap a besoin de décrire une série d'actions, il n'emploie pas la sérialisation, mais la *coordination*, à l'aide de conjonctions telles que *ba* ‘et, mais’ ou *tō* ‘et puis, alors’ – selon un fonctionnement très proche, somme toute, des langues européennes.

L'exemple suivant devrait permettre de prouver notre thèse. Il s'agit du récit d'une série d'actions successives effectuées par le même sujet (un guérisseur nommé Bôybôy), dans un court laps de temps. Bien que ceci soit un contexte typiquement associé aux séries verbales dans la plupart des langues qui en ont, il est notable que le mwotlap encode toutes ces actions au moyen de propositions nettement distinctes, séparées par des pauses prosodiques¹ et/ou des conjonctions de coordinations (en majuscules) – toutes marques typiques d'une langue non-sérialisante.

- (76) **Bôybôy me-yem, ma-hap, mē-hēw tēy wonwon ;**
Tō kē ni-ey, Tō kē ni-van tēy me l-ēm ;
kē ni-tot nē-tēnge nan, kē ni-van tēy me,
Tō ni-bōl madamdaw nō-gōygōyi qētēnge nan,
Tō ni-pgiy van li-dish vitwag, ni-mōk ne-vet sew van aē,
Tō ni-luwyeg van le-mtig a kē mo-tot en,
Tō lep me Tō nok in Tō nok wē Tō ni-bah.

‘Bôybôy a grimpé (sur le cocotier), a cueilli (des noix), les a descendues intactes ;
 PUIS il les a écorchées, PUIS il les a apportées à la maison ;
 il a coupé les feuilles (médicinales) nécessaires, les a apportées ici ;
 PUIS il en a écrasé-ramolli les racines,
 PUIS il les a pressées au-dessus d'un plat, y a posé des pierres chaudes ;
 PUIS il a versé (le liquide) sur les noix de coco qu'il avait coupées,
 PUIS me l'a donné, PUIS je l'ai bu, PUIS j'ai guéri, ET PUIS c'est fini.’

Pourtant, les structures sérialisantes du mwotlap ne sont pas tout à fait absentes de cette citation, et apparaissent soulignées. Dans chaque cas, on observe un syntagme verbal unique, associé à un seul préfixe TAM (*mE-*, *ni-*), et comportant plus d'un radical verbal : ceci correspond bien à notre description formelle de la ‘sérialisation’ dans cette langue. Mais si l'on se place au niveau sémantique, il apparaît que chacun de ces syntagmes “sériels” réfère en réalité à une action unique, minimale, qu'il serait impossible de diviser en plusieurs phases étalées dans le temps. Nous les répétons ci-dessous :

- (77) **Bôybôy <mē-hēw tēy wonwon>.**
 B. PFT-descendre tenir intact²
 ‘Bôybôy les a descendues sans-les-casser.’
- (78) **kē <ni-van tēy> me l-ēm.** ‘Il les a apportés à la maison.’
 3SG AO-aller tenir VTF dans-maison

Ceci n'est pas contradictoire avec l'idée générale de Pawley, selon laquelle un seul *événement* est en jeu.

¹ La présence nette de ces pauses, ajoutée aux conjonctions, rend impossible de parler ici de *chaîne de propositions* (= Core-layer serialization) en mwotlap (cf. n.3 p.646).

- (79) **tō** <**ni-bōl** **madamdaw**> **nō-gōygyōyi** **qētēnge** **nan**
 alors AO-marteler mou ART-racine bois ANA

‘Alors il a ramolli les racines de la plante en frappant dessus (avec une pierre).’

Au passage, on notera que la structure interne des syntagmes "sériels" du mwotlap confirme notre idée, qu'ils ne peuvent pas être interprétés comme une série d'actions successives. En effet, dans la plupart des langues sérialisantes, il est banal de traduire un verbe fr. comme ‘apporter’ au moyen d'une séquence de deux actions $V_1 = \text{‘prendre’} + V_2 = \text{‘venir’}$; le pidgin bislama en est un exemple, qui suit iconiquement l'ordre des deux phases :

- (80) *Hem i karem kokonas i kam.* ‘Il a apporté des noix de coco.’
 3SG PRÉD tenir coco PRÉD venir [*lit.* Il a pris des cocos + il est venu]

Dans ces langues, il reste possible de considérer cette série de deux verbes comme reflétant une suite de deux actions (ou phases d'actions) dans le temps. À l'inverse, le mwotlap encode la même idée en suivant un ordre non iconique [$V_1 = \text{verbe de déplacement} + V_2 = \text{‘tenir’}$], excluant du même coup l'interprétation " n verbes = n actions". La seule interprétation possible pour les énoncés (77) et (78) correspond non pas à plusieurs actions, mais à **des facettes simultanées d'une action unique** : Bôybôy descend (de l'arbre) en tenant (les noix de coco) de telle sorte qu'elles restent en un seul morceau.

5. Résumé : Une illusion d'optique

Nous pouvons désormais résumer les résultats de ces premières observations sur les "séries verbales" du mwotlap. Dans cette langue, un seul et même SV peut inclure plus d'un lexème verbal à la fois, sans qu'aucun élément puisse les séparer. La structure obtenue $\langle V_1+V_2+V_3\dots \rangle_{VP}$ fait penser à des séquences analogues de verbes dans certaines langues (notamment papoues), et suggère le terme de "sérialisation verbale (*chaîne de prédicables*)" pour le mwotlap.

Néanmoins, une analyse plus poussée montre que le terme de "série verbale" procède ici d'une illusion d'optique. Premièrement, il existe une dissymétrie formelle et sémantique entre V_1 , l'unique *tête* du syntagme verbal, et les verbes suivants, dont le rôle fondamental est de modifier cette tête. Dans ce sens, les verbes sérialisés occupent une position syntaxique que nous avons appelés ‘Adjoint’ ; loin d'être réservée aux verbes, cette position d'adjoint est également ouverte aux adjectifs et aux noms, ainsi qu'à divers lexèmes réservés à cette fonction (catégorie des "adjoints purs"). Le *Tableau 6.3* montre clairement que les séries de plusieurs *verbes* ne sont rien d'autre qu'un cas particulier, parmi toutes les combinaisons possibles dans la langue :

Tableau 6.3 – *L'organisation interne du Syntagme prédicatif aspectualisé*

une TÊTE prédicative	zéro, un, ou plusieurs ADJOINTS
surtout les <i>verbes</i>	certaines <i>verbes</i>
mais aussi les <i>adjectifs</i>	~ les <i>adjectifs</i>
~ parfois les <i>noms</i>	~ parfois les <i>noms</i>
~ les <i>prédicats directs</i> ...	~ les <i>adjoints purs</i>

On voit bien qu'il serait artificiel, et en tout cas contraire à la logique du mwotlap, de traiter à part le cas où les deux éléments sont lexicalement des verbes, sous prétexte que cette structure rappelle les "séries verbales" de langues africaines ou papoues. Si nous acceptons cependant de continuer à parler de *séries verbales* au cours de ce chapitre, ce sera par abus de langage, et aussi pour favoriser la comparaison avec d'autres langues – dans la mesure où elle est légitime – ou la discussion entre linguistes [cf. n.1 p.650].

Du point de vue sémantique, une séquence de verbes "sérialisés" en mwotlap ne peut pas renvoyer à plusieurs actions distinctes –auquel cas, cette langue préfère la *coordination*– mais à une action unique, effectuée par un sujet à un moment donné du temps. La complexité interne de ces syntagmes "sérialisés" permet d'encoder différentes facettes de cette action unique. Nous voudrions désormais examiner la façon dont cette complexité est gérée par cette stratégie dite "sérielle", en prêtant particulièrement attention aux questions de valence et de structure actancielle.

D. SÉRIES VERBALES ET STRUCTURE ACTANCIELLE

Après ce premier aperçu des séries verbales en mwotlap, nous voudrions axer notre analyse sur les relations existant entre la structure actancielle d'un syntagme "sériel", et celle de ses composants. Nous avons déjà vu qu'un SV multi-verbal se comporte extérieurement comme n'importe quel verbe simple, avec un seul sujet à sa gauche, et pas plus d'un objet à sa droite. Par exemple, sachant que le mwotlap interdit les structures à double objet (ex. angl. *I gave him a pen*), et qu'aucun objet ne peut être inséré entre deux verbes "sérialisés", des conflits syntaxiques risquent de se poser chaque fois que l'on combinera deux verbes transitifs [$V_1-O_1 + V_2-O_2 \rightarrow \langle V_1-V_2 \rangle - O \dots ?$]; ce problème sera analysé au §[o] p.663.

À dire vrai, les cas de conflit actanciel sont assez rares dans les séries verbales du mwotlap. La plupart du temps, on observe plutôt une capacité à régulièrement fusionner les structures argumentales de deux verbes distincts en un nouveau "macro-verbe" composite. Les paragraphes suivants vont tenter d'établir une classification syntaxique des séries verbales du mwotlap, en fonction à la fois de la structure actancielle de leurs composants, et de celle du macro-verbe qui en résulte.

Le principal critère de classification est le caractère transitif ou non des verbes : par exemple, nous verrons dans quels cas la combinaison de deux verbes *intransitifs* conduit à la formation d'un macro-verbe *intransitif* vs. *transitif*. Mais pour une telle analyse, des critères plus fins seront nécessaires, comme l'identité vs. différence entre, par exemple, l'objet de V_1 et le sujet de V_2 . C'est pourquoi chaque catégorie ci-dessous sera présentée à l'aide d'une formule simple utilisant les lettres x, y, z pour les arguments, ainsi qu'une convention d'ordre SVO, adéquate pour le mwotlap¹. Par exemple, $\boxed{x-V_1}$ = 'V₁ est un verbe intransitif ayant un sujet x '; $\boxed{x-V_2-y}$ = 'V₂ est un verbe transitif ayant un sujet x et un objet y '.

¹ Le mwotlap contredit très nettement la tendance suggérée par Foley & Olson (1985), selon laquelle les langues SVO privilégieraient les *chaînes de propositions* (Core-layer serialization), au détriment des *chaînes de prédicables* (Nuclear-layer serialization). D'autres langues SVO ont déjà été objectées à cette affirmation, comme le paama (Crowley 1987:82) ou le lewo (Early 1993:88).

1. Les deux verbes sont intransitifs

[a] $x-V_1 + x-V_2 \rightarrow x-[SV]$

Assez souvent, les deux verbes sont intransitifs. S'ils ont tous les deux le même sujet sémantique, alors le résultat est normalement un macro-verbe intransitif. Chaque élément correspond à une des facettes de l'action effectuées par le sujet.

- (81) **Nok** <taq mitiy tusu>. 'Je vais faire une sieste.'
1SG AO:se.courber dormir un.peu
- (82) **Nēk** <nitog hohole galgal> ! 'Arrête de mentir !'
2SG PROH parler² mentir²
- (83) **Gēn** <yow tig> hōw lē-bē ! 'Sautons dans la rivière !'
1IN:PL AO:sauter debout (bas) dans-eau
- (84) **Kē** <ma-mat higap>. 'Elle s'est évanouie.'
3SG PFT-mourir manquer
- (85) **Inti** <ma-kal qeleñ> ! 'Ton bébé a disparu (à quatre pattes).'
enfant:2SG PFT-ramper disparaître

Bien que les adjectifs soient une catégorie distincte des verbes intransitifs en mwotlap [§(b) p.705], rien ne nous empêche d'ajouter à la présente liste les cas où l'adjectif est un adjectif, dont le sujet sémantique est le même que V_1 :

- (86) **Kē** <me-teñ magaysēn>. 'Il pleurait tristement.'
3SG PFT-pleurer triste
- (87) **Tō ige del** <tog malaklak>. 'Alors ils vécurent tous heureux.'
alors H:PL tous AO:rester heureux

[b] $x-V_1 + =V_2 \rightarrow x-[SV]$

Il arrive parfois que le sujet du second verbe ne soit pas x (le sujet de V_1), mais consiste plutôt dans l'ensemble $x-V_1$. Le verbe V_2 constitue un commentaire sur la manière de l'action $(x)V_1$; c'est ce que Crowley (1987) appelle 'ambient serialization'. C'est notamment le cas lorsque l'adjectif est un adjectif, lequel fournit alors un équivalent de nos adverbes :

- (88) **Na-day nono-n** <me-plag lililwo>. 'Son sang coula abondamment.'
ART-sang de-3SG PFT-courir grand²
- (89) **No-quo e kē** <ma-mat hiywē>. 'Le monstre était vraiment mort.'
ART-porc COÉ 3SG PFT-mourir vrai

[c] $x-V_1 + \emptyset-V_2 \rightarrow x-[SV]$

Parfois, un verbe intransitif V_1 est combiné à un verbe¹ impersonnel V_2 à valence zéro², ex. **qōñ** 'faire nuit', **myen** 'faire jour'. Ces derniers n'affectent pas la valence du verbe

¹ Nous avons ailleurs discuté pour savoir si **qōñ** et **myen** sont des verbes ou des noms : cf. §5 p.715.

² Les assertions correspondantes utilisent un sujet "impersonnel" **mahē** ('endroit') pour ce type d'énoncés "météorologiques" : **Mahē mō-qōñ** 'Il fait nuit' [lit. L'endroit est nuit]. Que **mahē** soit un argument vide, et

principal, et ajoutent simplement la signification '(faire V₁) jusqu'à ce qu'il fasse nuit [resp. jour]'.

- (90) **Tita** <ni-hag qōñ> l-ēm 'Maman restera toute a nuit à la maison.'
 mère AO-assis faire.nuit dans-maison
- (91) **Kimi** <ma-lak meyen tō> ? 'Vous avez dansé toute la nuit ?'
 2PL PRT₁-danser faire.jour PRT₂

[d] $x-V_1 + y-V_2 \rightarrow x-[SV]-y$

Exceptionnellement, il arrive que deux verbes intransitifs fusionnent en un macro-verbe *transitif* : c'est le cas lorsque V₁ et V₂ n'ont pas le même sujet sémantique. Dans ce schéma, le sens général est "x est le siège d'un procès intransitif V₁, avec pour effet qu'un autre élément y est à son tour le siège d'un procès V₂"; le résultat de cette combinaison est un macro-verbe transitif <V₁-V₂> à valeur causative. Il est notable que la relationalité R(x,y) propre à ce dernier ne provient ni de V₁ ni de V₂, mais uniquement de leur co-présence dans le même syntagme¹.

De façon intéressante, on notera que le présent schéma convient normalement à un sujet inanimé, ex. des forces naturelles ; avec un sujet animé, le trait [+contrôle] impliquerait plutôt le choix d'un verbe V₁ transitif.

- (92) **Na-lo** <ni-hey simsim> n-aes. 'Le soleil fait fondre la glace (par ses rayons).'
 ART-soleil AO-briller fondre² ART-glace
- (93) **Ne-leñ** <mi-yip hal.yak> na-kat.
 ART-vent PFT-souffler s'envoler ART-cartes
 'Le vent a fait s'envoler les cartes'
- (94) **Ni-yiy** <mi-yiy sisigoy> na-mtig.
 ART-séisme PFT-trembler tomber² ART-cocotier
 'Le tremblement de terre a fait s'écrouler plusieurs cocotiers.'

Et même lorsqu'il est animé (un *hapax* dans notre corpus), le sujet n'est pas agentif :

- (95) **Nēk** <mi-tig mēlēmlēg> na-lo den kemem !
 2SG PFT-debout noir ART-soleil ABL 1EX:PL
 'Debout comme tu es, tu obscurcis (= caches) le soleil !' [*lit.* tu es debout noir le soleil]

À notre connaissance, le présent schéma n'a été reconnu dans aucune autre langue sérialisante à ce jour. Il doit être distingué de la 'switch-subject serialization' [j], et peut être décrit comme un cas de "sérialisation causative non-agentive".

[a] $x-V_1 + x-V_2 \rightarrow x-[SV]-x$

Un cas de figure assez étrange fournit une exception à la règle [a] ci-dessus, car il montre que deux verbes intransitifs ayant le même sujet peuvent constituer un macro-verbe

non un véritable actant, est prouvé précisément par l'impossibilité de le trouver comme objet d'un macro-verbe <V₁-V₂>. C'est ainsi que §[c] ≠ §[d].

¹ Cf. la notion de "connexion" chez Tesnière (1953), et la *relation minimale* de Lemaréchal (1997).

formellement transitifs. En fait, l'objet de ce macro-verbe a la même référence que ce sujet – ce qui correspond, au passage, au codage normal des verbes réfléchis en mwotlap.

En réalité, ce cas de figure ne s'observe que dans le registre familier, avec essentiellement deux lexèmes verbaux en position de V_2 : *mat* ‘mort, mourir’ et son correspondant argotique *mem* ‘pisser’. Le principe est que le sujet x effectue une action V_1 (intransitive) d'une manière si intense, que cela le fait métaphoriquement mourir... ou, moins sérieusement, pisser. En pratique, cette structure correspond, de façon figurée ou humoristique, à une forme d'*intensification* de certaines actions intransitives :

- (96) **Nēk** <**ma-lak** **mat**> **nēk** ! ‘Tu as dansé à en crever !’
 2SG PFT-danser mourir 2SG
- (97) **Nēk** <**mē-yēyē** **mat**> **nēk** **aē** ! ‘Ça te fait mourir de rire !’
 2SG PFT-rire mourir 2SG ANA
- Nēk** <**mē-yēyē** **mem**> **nēk** **aē** ! (*argot*) ‘Ça te fait pisser de rire !’
 2SG PFT-rire pisser 2SG ANA

On notera que les mêmes deux verbes peuvent également se combiner à un V_1 transitif ; mais dans ce cas, le sujet sémantique de V_2 n'est pas l'agent de V_1 (x)¹, mais son patient (y). Il s'agit alors d'un cas classique de sérialisation causative [*j*] *infra* :

- (98) **No** <**ti-tit** **mem** **qiyig**> **nēk** ! (*argot*) ‘Je vais te casser la gueule !’
 1SG FUT-cogner pisser HOD 2SG [*lit.* te frapper à t'en faire pisser]

D'ailleurs, il est fort probable que l'emploi prototypique de *mat* et *mem* soit précisément dans cette structure causative à deux actants [x V-*mat* y] ‘ x tue y (à travers l'action V)’, dans laquelle un agent agit sur un patient distinct de lui. Le cas particulier où le sujet ‘se tue lui-même’ en effectuant une action, comme dans les exemples (96) et (97), est clairement *dérivé* métaphoriquement² de ce schéma prototypiquement transitif. C'est cette *attraction sémantique* qui explique pourquoi la formule observée ici n'est pas [*a*] [x -SV], mais [*e*] [x -SV- x].

[f] *Combinaison de plusieurs verbes, dont aucun n'est transitif*

Les formules déjà décrites peuvent tout à fait se combiner entre elles, et donc présider à des séries de plus de deux verbes ; le résultat obtenu obéit à la même algèbre. Nous nous contenterons ici d'un seul exemple, qui associe les règles [*b*] et [*c*] : on combine un verbe intransitif + un adjectif commentant sur cette première action (‘ambient serialization’) + un adjectif impersonnel ; le résultat est un macro-verbe intransitif.

- (99) **Kōyō** <**s-SPR** **qaqa** **qōñ**> !
 3DU AO:errer² idiot être.nuit
 ‘Ces deux-là, ils passent toute la journée à errer sans but !’

¹ Si le locuteur veut exprimer un effet intensif sur l'agent x , alors le verbe transitif V_1 doit d'abord être détransitivisé, ne serait-ce qu'en perdant son propre objet ; ex. *Nēk me-gen mem nēk!* /2SG/PFT-manger/pisser/2SG/ ‘Tu as mangé à t'en éclater la panse !’. On rejoint alors le cas [*a*], avec deux verbes intransitifs.

² En dehors de la métaphore, l'acte de ‘se tuer’ (se suicider) est inconcevable dans la culture traditionnelle. Si nécessaire, il serait exprimé en renforçant le pronom objet par l'adjectif *lok* ‘en retour, re- (*d'où* valeurs réflexives) : *Kē [mu-wuh mat lok] kē* ‘Il s'est suicidé’.

La formule correspondant à cet exemple serait la suivante :

$$x-V_1 + =V_2 + \emptyset-V_3 \rightarrow x-[SV]$$

De telles combinaisons sont parfaitement banales dans la langue quotidienne ; il semble même que ce genre de sérialisation multi-verbale soit privilégiée dans le registre familier et l'argot – sans doute pour ses effets expressifs, et la variété des nuances qu'elle autorise.

2. Un seul verbe est transitif

Lorsqu'un seul verbe est transitif, le résultat de la combinaison est invariablement un SV transitif. Le **sème relationnel**¹ $R(x,y)$ que contient alors le macro-verbe provient soit du premier verbe V_1 , soit du deuxième.

[a] $x-V_1-y + x-V_2 \rightarrow x-[SV]-y$

Malgré son apparente simplicité, ce schéma est rare en mwotlap. D'ordinaire, la combinaison d'une tête transitive avec un adjectif intransitif est interprétée comme un cas de sérialisation causative [cf. [j]], dans laquelle le sujet de V_2 n'est pas x , mais y . Cependant, l'exemple suivant est compatible avec l'interprétation [g] – cf. ex.(86) :

- (100) **Yē** <**ti-tiok** **magaysēn**> **nēk** ?
 qui FUT-raccompagner triste 2SG
 a) 'Qui aura le triste rôle de te raccompagner ?' [x est 'triste']
 b) 'Qui te raccompagnera, mon pauvre ami ?' [y est 'triste']

[h] $x-V_1-y + =V_2 \rightarrow x-[SV]-y$

Un verbe intransitif, ou souvent un adjectif, peut facilement décrire la manière d'un procès transitif V_1 . Le sujet sémantique de V_2 n'est ni x ni y , mais le procès $\langle x-V_1-y \rangle$ dans son ensemble : on retrouve la structure [b] dite 'ambient serialization'.

- (101) **Na-bago** <**mi-nīt** **maymay**> **kē**. 'Le requin l'a mordu violemment.'
 ART-requin PFT-mordre fort 3SG
- (102) **Dō** <**gin** **māya**> **kē?** 'On la chatouille !?'
 IIN:DU AO:pincer drôle 3SG
- (103) **Kēy** <**sok** **walēg**> **kēy** **le-pnō**.
 3PL AO:chercher rond 3PL dans-pays
 'Ils les cherchèrent tout autour de l'île.'
- (104) **Ige taṃan kēy** <**tit-vasem** **soloteg** **vēste**> **na-halgoy en**.
 H:PL homme 3PL POT₁:NÉG₁-déclarer désordonné POT₂:NÉG₂ ART-secret COÉ
 'Les hommes n'ont pas le droit de révéler au tout venant les secrets (de l'initiation).'

[i] $x-V_1-y + \emptyset-V_2 \rightarrow x-[SV]-y$

Parallèlement à [c] ci-dessus, il est parfaitement possible de combiner un verbe transitif à

¹ La notion de *sème relationnel* apparaît particulièrement fertile dans la formulation développée par Lemaréchal (1998), notamment au sujet des mécanismes syntaxiques et sémantiques de la sérialisation verbale (1998: 206-233).

un verbe avalent (\approx "météorologique"). V_2 fonctionne comme un adverbe –ou plutôt un "adjectif intransitif"– sans affecter la valence de V_1 ; il en résulte nécessairement un macro-verbe transitif.

- (105) **Kem** <*soksok meyen tō*> **nēk!** 'On t'a cherché toute la nuit !'
 1EX:PL chercher² être.jour PRÉT 2SG

[j] $x-V_1-y + y-V_2 \rightarrow x-[SV]-y$

Une des structures sérielles les plus fréquentes en mwotlap a une valeur causative : un agent x agit (V_1) sur un patient y de telle façon que ce y est le siège d'un procès intransitif V_2 . Cette structure a été étiquetée "switch-subject serial verbs" ou "verbes sériels causatifs" par Crowley (1987: 39). Les énoncés (74), (98), (100) ci-dessus l'ont déjà illustré.

- (106) **Kēy** <*wuwuh mat*> **n-et.** 'Ils tuent des gens.'
 3PL AO:frapper² mourir ART-personne
- (107) **Kōyō** <*mō-bōw liwo*> **kē.** 'Ils l'ont élevé (jusqu'à ce qu'il fût grand).'
 3DU PFT-élever grand 3SG
- (108) **Nēk** <*et-vidin ōy te*>!
 2SG NÉG₁-verser plein NÉG₂
- (109) **Kē** <*ni-vatne lolmeyen*> **gēn.** 'Il nous rend sages (par son enseignement).'
 3SG AO-apprendre cultivé IIN:PL
- (110) **No** <*ma-kay metewot*> **na-tmān vōyō.**
 1SG PFT-piquer blessé ART-homme deux
 'J'ai blessé deux hommes (à la sagaie).'
- (111) **Lep** **nē-phog tō** <*hel susu*>.
 AO:prendre ART-chair alors AO:couper petit²
 'On prend la viande, et on la coupe en petits morceaux.'

Par ailleurs, le mwotlap possède une autre structure que l'on peut appeler causative¹, utilisant **ak** (\sim *galeg*) 'faire' + V_2 . En réalité, rien n'empêche d'inclure cette structure dans le cadre des sérialisations verbales, comme un particulier de la règle [j] :

- (112) <**Ak** *togyōn*> **kē!** 'Fais-le taire !'
 AO:faire se.taïre 3SG

En fait, lorsqu'ils désirent exprimer qu'un agent x a causé un état sur un patient y , les locuteurs du mwotlap préféreront toujours utiliser un verbe plus spécifique que **ak** 'faire' en première position.

- (112)' **No** <*me-wheg togyōn*> **kē.** 'Je l'ai calmé en le berçant.'
 1SG PFT-bercer se.taïre 3SG

Autre exemple : l'action de 'ramollir qqch' pourrait théoriquement se traduire **ak madamdaw** 'rendre mou' ; mais même si ce syntagme serait parfaitement correct, il serait sans doute jugé incomplet ou enfantin. Une stratégie plus idiomatique est d'employer la "sérialisation causative" [j], en explicitant l'action V_1 qui est censée provoquer l'état 'mou'

¹ Le mwotlap a perdu le préfixe causatif du POc **pa(ka)*- : cf. §(a) p.249.

de *y* : s'agit-il de le ramollir en le martelant, en le mâchant, en tirant dessus... ? Du point de vue du linguiste, cette stratégie consiste simplement à "remplacer" le verbe général *ak* par un verbe sémantiquement plus spécifique, ex. *bōl* 'marteler', etc. On retrouve ici l'ex.(79) déjà vu :

- (79) **Kē** ⟨*ni-bōl* *madamdaw*⟩ **nō-gōygōyi qētēnge nan**
 3SG AO-marteler mou ART-racine bois ANA
 'Il a ramolli les racines de la plante en frappant dessus (avec une pierre).'
- (113) **Kē** ⟨*ni-kuy* *madamdaw*⟩ **na-ga.** 'Il ramollit le kava en le mâchant.'
 3SG AO-mâcher mou ART-kava
- (114) **Lep** **ne-vet wiyiwiyi, ba** ⟨*wiyiy* *madamdaw*⟩.
 AO:prendre ART-pierre moudre² et AO:moudre mou
 'On prend la pierre à moudre (en corail), et on ramollit (le kava) en l'écrasant avec.'

Au fil de ces exemples, cette stratégie sérielle apparaît clairement comme une façon de **réunir les sèmes** inclus dans plusieurs verbes distincts, et à les fusionner en un seul macro-verbe. Le SV qui en résulte est une tentative pour encoder la complexité d'une action unique, en exprimant plusieurs de ses facettes. Comme nous l'avons déjà souligné, il serait trompeur de croire que ces chaînes V_1 - V_2 reflètent deux événements successifs dans le temps (ex. *il a martelé les racines*, et alors *elles sont devenues molles*) ; plus exactement, les deux radicaux forment un tout indissociable, qui sert à évoquer l'action précise de *marteler qqch avec l'intention (et l'effet) de le ramollir*¹.

[a] $x-V_1-y + z-V_2 \rightarrow x-[SV]-z$

Une variante plus rare de cette structure causative consiste également à combiner un premier verbe transitif V_1 avec un verbe intransitif V_2 ; mais le sujet de V_2 est en lui-même un nouvel élément (z), qui ne coréfère ni avec le sujet (x) ni avec l'objet (y) de V_1 . Dans la mesure où il n'y a qu'une seule position d'objet disponible pour deux candidats ($y \neq z$), on se trouve ici confronté avec le premier cas de conflit syntaxique entre arguments. La solution adoptée par le mwotlap est d'escamoter l'objet y de V_1 ; le résultat de l'opération est un macro-verbe transitif orienté vers z , l'unique actant de V_2 : on a $\{x-[SV]-z\}$. Cependant, il arrive souvent que y soit figure comme topic dans le même énoncé², soit puisse être aisément reconstitué d'après le contexte discursif :

- (115) **Kē ma-yah nē-sēm nen etō** ⟨*ni-yah* *ōlōl*⟩ **nē-yēdēp ēgēn !**
 3SG PFT-frotter ART-cauri DX2 alors AO-frotter crier² ART-Pritchardia maintenant
 'Et comme elle était en train de frotter les coquillages (pour fabriquer de la monnaie), cela fit crisser la feuille de palmier !' [*lit.* elle frotte crisser la feuille]
- (116) ⟨*Gengen* *maymay*⟩ **na-taybē !** 'Mange bien, pour renforcer ton corps !'
 AO:manger² fort ART-corps:2SG *lit.* Mange fort ton corps !

¹ Iljic (1989) propose une analyse sémantique convaincante de composés V_1 - V_2 analogues en chinois mandarin, ex. *regarder-voir* ou *verser-plein* : il montre que les deux éléments de réfèrent pas à des phases distinctes dans le temps, mais plutôt aux facettes atélique (V_1) vs. télique (V_2) d'un seul et même procès.

² Nous en verrons un autre exemple en (125) ci-dessous.

- (117) **Kē** ⟨**ma-vap lolmeyen**⟩ **nēk**. ‘Elle te l'a dit pour te rendre lucide.’
 3SG PFT-dire lucide 2SG *lit.* Elle a dit lucide toi.

La dernière phrase peut être comparée avec (109) ci-dessus : alors que l'objet sous-entendu de *vatne* ‘enseigner (qqn)’ coréférerait avec le sujet de *lolmeyen*, cette fois-ci on a un verbe $V_1 = \text{vap}$ ‘dire (qqch)’, dont l'objet est différent de celui du macro-verbe pris globalement ; cet objet doit être recherché dans le contexte qui précède.

La combinaison *vap lolmeyen* est la façon usuelle de traduire la notion *informer qqn de qqch ~ faire savoir qqch à qqn*. On comprend aisément pourquoi, dans une langue comme le mwotlap qui ne dispose que d'une seule position d'objet, des conflits peuvent se faire jour sur la question de savoir lequel des deux objets sémantiques sera retenu dans la structure finale – soit l'*information* elle-même (objet logique de *vap*), soit la *personne informée* (objet logique de *lolmeyen*) ; (117) montre que le mwotlap a choisi la seconde solution, laissant dans l'ombre l'objet de V_1 .

Ces stratégies sérielles peuvent être décrites comme un moyen puissant de densifier l'information dans les limites étroites d'un seul syntagme verbal, et donc d'**accroître le degré d'explicitation sémantique** ; mais il importe de voir qu'elles pourraient tout aussi bien être interprétées, à l'inverse, comme opérant un raccourci laconique, dans lequel la majeure partie de l'information est laissée **implicite**, tandis qu'un nombre réduit de sèmes accède à la lumière. En réalité, la conclusion appropriée dépendra du point de comparaison : comparée à un verbe simple V , une combinaison de deux verbes ou plus apportera nécessairement de nouveaux éléments, et une information plus riche ; mais si un verbe complexe $\langle V_1-V_2 \rangle$ devait être comparé à une séquence de deux propositions complètes correspondantes, chacune dotée de ses propres arguments, alors on conclurait sans doute à un certain flou sémantique du côté du macro-verbe. C'est précisément le cas en (117) : ‘Elle a dit lucide toi’ contient davantage qu'un simple causatif ‘Elle t'a rendu lucide’ – mais clairement moins que *Elle a dit ces mots parce qu'elle voulait que tu deviennes lucide*. Avec de telles structures sérialisantes, les langues prennent le risque de **tester les limites entre l'explicitation sémantique et la concision syntaxique**. Le risque dont nous parlons, celui que les énoncés soient difficilement interprétables, est sans doute la raison pour laquelle *[k]* est un schéma assez rare, auquel la subordination sera généralement préférée¹.

$$[I] \quad \boxed{x-V_1 + x-V_2-y \rightarrow x-[SV]-y}$$

Ce nouveau schéma est aussi important que la structure causative vue en *[j]*, mais il en est différent – même si le résultat est le même en apparence. Assez souvent, on a un premier verbe intransitif V_1 , renvoyant à un procès uniactanciel ; mais pour son sujet x , ce procès intransitif est également l'occasion d'agir sur un patient y , ou du moins de mettre en jeu une relation binaire quelconque entre ce x et un autre élément y . Le résultat de cette rencontre est toujours un macro-verbe transitif.

- (118) **Kōmyō** ⟨**ta-kaka vēh**⟩. ‘Vous pouvez discuter.’
 2DU POT₁-causer POT₂

¹ Pour d'autres formules théoriquement possibles, le risque d'ambiguïté sémantique encouru par une structure sérielle est si important, que la subordination lui sera infailliblement préférée : voir le cas de $\{x-V_1-y + y-V_2-z\}$ p.668.

(119) **Kōmyō** ⟨**ta-kaka** **gatay** **vēh**⟩ **no.** ‘Vous pouvez discuter à propos de moi.’
 2DU POT₁-causer citer POT₂ 1SG

(120) **Kōmyō** ⟨**ta-kaka** **tatag** **vēh**⟩ **na-myōs.**
 2DU POT₁-causer suivre POT₂ ART-désir

‘Vous pouvez discuter librement [discuter en suivant votre désir].’

Dans ces deux derniers énoncés, l'acte de ‘causer’ (V₁) est présenté comme impliquant une relation sémantique secondaire entre le sujet *x* et un second élément contextuel *y*. En (119), la conversation a une relation avec ‘moi’ (*no*), *i.e.* elle est à *propos de moi* ; en (120), elle a une certaine relation avec le ‘désir’ (*na-myōs*) des participants, *i.e.* elle *se conformera à ce désir*. Dans chaque cas, la fonction du verbe sérialisé V₂ consiste à ajouter des sèmes nouveaux, en particulier un sème relationnel *R(x,y)* impliqué dans le procès. Grâce à cette stratégie sérielle, le locuteur est capable de mêler des sèmes unaires *P(x)* et des sèmes binaires *R(x,y)*¹, afin de construire une représentation satisfaisante d'un procès donné.

Bien entendu, en ajoutant un second verbe dans son syntagme verbal, le locuteur n'ajoute pas un procès supplémentaire *avant* ou *après* l'acte de converser. Les énoncés (118), (119) et (120) peuvent parfaitement renvoyer au même procès dans le temps ; leur unique différence tient dans le nombre et la nature des traits sémantiques qui, parmi tous ceux qui sont présents dans la même situation, seront sélectionnés par l'énonciateur comme étant pertinents par rapport à son projet pragmatique. C'est là, nous l'avons dit, une des principales fonctions des stratégies sérielles en mwotlap : accroître le degré d'explicitation sémantique pour un procès particulier – dans les limites des structures syntaxiques (en l'occurrence, binaires) de la langue.

Mais en ajoutant un sème relationnel à la tête du syntagme, l'adjectif ainsi sérialisé (*gatay*, *tatag*) a aussi l'effet remarquable d'en **accroître la valence**. Ceci comporte des conséquences importantes, en synchronie comme en diachronie, car cela peut conduire V₂ à se grammaticaliser en morphème transitivant [§(b) p.672].

La structure "transitivante" en question est particulièrement développée quand la tête verbale exprime un déplacement [cf. ex.(77)-(78)] : *van* ‘aller’, *hēw* ‘descendre’, *vēykal* ‘monter’, *hayveg* ‘entrer’, *kalō* ‘sortir’, *mōl* ‘retourner’, *vlag* ~ *gityak* ‘courir’, *hal* ‘planer, flotter’, *suw* ‘nager’, *hō* ‘pagayer’, *gam* ‘naviguer à la voile’, etc. Chacun de ces verbes intransitifs est attesté dans des syntagmes où il se trouve combiné à un adjectif transitif (V₂) ; par ce moyen, il gagne une position supplémentaire dans sa structure argumentale, à savoir un objet. La valeur sémantique de l'adjectif V₂ précise le sème relationnel entre *x* et *y* :

(121) **No** ⟨**ma-van** **tēy**⟩ **na-gasel** **mino.** ‘Je suis parti avec mon couteau.’
 1SG PFT-aller tenir ART-couteau mon

(122) **No** ⟨**ma-van** **veteg**⟩ **na-gasel** **mino.** ‘J'ai laissé mon couteau en partant.’
 1SG PFT-aller (laisser) ART-couteau mon

(123) **No** ⟨**ma-van** **goy**⟩ **na-gasel** **mino.** ‘Je suis allé chercher mon couteau.’
 1SG PFT-aller (sur) ART-couteau mon

Dans chacun de ces énoncés, le déplacement du sujet dans l'espace (*van* ‘aller’) met égale-

¹ Rappelons que le mwotlap n'autorise pas de relations ternaires dans ses structures syntaxiques.

ment en jeu une certaine relation sémantique entre *x* et le couteau : il l'a avec lui / il le laisse derrière lui / il le cherche, etc. Ces relations sémantiques sont toutes exprimées par des "adjoints", quelle que soit d'ailleurs leur nature exacte : un verbe sérialisé [*tēy* en (121)] ; un ancien verbe sérialisé, aujourd'hui devenu adjoint pur [*veteg* en (122)] ; ou un adjoint dont on peut montrer qu'il n'a jamais été un verbe en mwotlap [*goy* en (123)].

[m] Combinaison de plusieurs verbes, dont un est transitif

Enfin, sans entrer dans le détail de chaque combinaison, il faut souligner que les formules algébriques que nous venons d'énumérer peuvent parfaitement s'associer les unes aux autres¹. On peut soutenir que ces associations s'effectuent par des calculs sur des paires de verbes, en les regroupant deux par deux de gauche à droite (en commençant par la tête). Par exemple, il n'est pas rare de trouver une série de trois ou quatre radicaux verbaux $V_1-V_2-V_3-V_4$; pour calculer la valence générale du macro-verbe qui en résulte, il suffit de considérer que le dernier adjoint à droite a été ajouté à un [macro-]verbe de niveau inférieur, lequel peut être également composite :

$$\{ [(V_1-V_2) - V_3] - V_4 \}$$

- Par exemple, une célèbre chanson d'amour à Mwotlap présente cette série *tête + adjoints* :

(124) **⟨Lak tēy yoyoñ ēwē⟩ no.** 'Danse juste calmement avec moi.'
 AO:danser tenir calme² juste 1SG

Connaissant la valence propre de chaque constituant verbal, il est facile de constater que leur combinaison obéit régulièrement aux règles gouvernant chaque couple de verbes :

règle [l]: *x*-danser + *x*-tenir-*y* → *x*-[danser avec]-*y*
règle [h]: *x*-[danser avec]-*y* + =calme → *x*-[danser calmement avec]-*y*
règle [h]: *x*-[danser calmement avec]-*y* + =juste → *x*-[juste danser calmement avec]-*y*

Comme le prévoient les formules algébriques, le résultat de cette combinaison de règles est un macro-verbe transitif :

- dont le sujet est aussi le sujet de la tête (par définition de la tête) ;
- dont l'objet est l'objet du seul verbe transitif de la série, à savoir V_2 'tenir'.

- De façon assez comparable, la combinaison suivante met en jeu le schéma rare [*k*] ci-dessus, dans lequel trois arguments sémantiques devaient se partager deux positions syntaxiques. Une fois encore, l'élément rejeté est *y* (l'objet de V_1) – même s'il apparaît par ailleurs dans l'énoncé, sous forme d'un topic :

(125) **Yebek en, kemem ⟨ōl togyoñ magaysēn⟩ ige susu.**
 (démon) COÉ 1EX:PL AO:appeler se.taïre triste H:PL petit²
 [*lit.* Ce Yebek (monstre légendaire), on appelle se.taïre (être).triste les enfants.]
 'Ce Yebek, on le nomme pour faire taïre les enfants en les apeurant !'

Considérons d'abord les deux premiers verbes *ōl togyoñ* : conformément à la règle [*k*], ils permettent de construire un macro-verbe transitif :

¹ Voir aussi (99) ci-dessus.

règle [k] : x -appeler- y + z -se.taïre → x -[faire taïre]- z

Ce premier macro-verbe peut s'analyser comme une spécification de (112) ci-dessus – le verbe générique *ak* ‘faire’ étant remplacé par un verbe plus précis, précisant la nature de l'action V_1 . Mais contrairement aux énoncés causatifs ordinaires [ex. (112)], l'objet de V_1 et l'objet du macro-verbe sont ici différents : les *parents* appellent le monstre pour faire taïre *les enfants*.

Ce premier macro-verbe fonctionne ensuite exactement comme un verbe simple lorsque s'y adjoint le prédicable (adjectif) *mgaysēn* ‘triste, penaud’. La règle qui s'applique alors est [j], celle des structures causatives :

règle [j] : x -[faire taïre]- z + z -triste → x -[terroriser]- z

Le lecteur appréciera le haut degré de concision qui est rendu possible par l'emploi de la stratégie sérielle : c'est de cette façon qu'un seul et même syntagme verbal peut encoder des notions aussi diverses que *dire un nom*, *faire taïre* et *être triste*. L'énoncé lui-même donne une illustration de la cruauté ordinaire des parents contre leurs enfants... mais c'est un autre problème.

3. Les deux verbes sont transitifs

Pour finir, nous citerons les combinaisons qui impliquent deux verbes transitifs.

[a] $x-V_1-y + x-V_2-y \rightarrow x-[SV]-y$

Aucun conflit n'a lieu si les deux verbes partagent à la fois leur sujet *et* leur objet : il en résulte un macro-verbe homologue. Il est clair que la fonction de V_2 n'est pas syntaxique (ex. accroissement de la valence) mais sémantique (ajout de certains sèmes à la tête V_1) :

(126) **Kēy** <et- *et* vēglal te> **no.** ‘Ils ne m'ont pas reconnu.’
3PL NÉG₁- voir savoir NÉG₂ 1SG

(127) **Nok** <tivig veteg bah> **kē en.**
1SG enterrer (laisser) PRIO₁ 3SG PRIO₂
‘Laisse-moi d'abord l'enterrer.’

[o] $x-V_1-y + x-V_2-z \rightarrow x-[SV]-z$

Cette nouvelle combinaison est typiquement une source de conflits entre arguments, selon un fonctionnement assez proche du schéma [k] ci-dessus. Chaque verbe transitif a son propre objet, si bien qu'au bout du compte, on a deux objets en compétition pour occuper la place d'objet du macro-verbe. Une fois encore, la solution adoptée par le mwotlap est de sélectionner l'objet de V_2 (z) pour cette position, en sorte que l'objet de V_1 (y) demeure implicite :

(128) **Nok** <so *gen vilig*> **nō-mōmō.** ‘Je dois éviter le poisson (en mangeant).’
1SG PRSP manger éviter ART-poisson *lit.* Je dois <manger éviter> le poisson.

Il est clair que le ‘poisson’ n'est pas l'objet de V_1 (‘manger’) puisque c'est précisément ce qui doit être évité. On peut analyser le syntagme *gen vilig* est comme une spécification

sémantique du verbe *vilig* ‘éviter’, indiquant la situation dans laquelle cette prescription prend son sens ; si cette situation est liée à la boisson, le premier verbe sera *in* ‘boire’ :

- (129) **Nok** <**so** **in** **vilig**> **ni-bia.** ‘Je dois éviter l'alcool (en buvant).’
 1SG PRSP boire éviter ART-bière *lit.* Je dois <boire éviter> la bière.

Dans le dernier exemple, ‘la bière’ est l'objet de V_2 , et se retrouve donc autorisé comme objet du macro-verbe $\langle V_1-V_2 \rangle$. L'énoncé (130) présente la situation inverse, la ‘bière’ étant l'objet de V_1 ‘boire’. Mais comme V_2 ‘accompagner’ a également son propre objet (z = ‘kava’), le nom *ni-bia* ‘bière’ est formellement exclu de la proposition, et doit être introduit préalablement dans le contexte immédiat :

- (130) **Nēk ta-kalē vēh mi ni-bia... a so <in biyiñ ēwē> na-ga.**
 2SG POT₁-caler POT₂ avec ART-bière c.à.d. boire accompagner juste ART-kava
 [*en buvant le kava...*] ‘On peut le "caler" avec de la **bière** :
 ce n'est ni plus ni moins que *(boire en accompagnant)* le **kava**.’

Une telle contrainte syntaxique, qui oblige le locuteur à introduire un élément (ici y = ‘bière’) dans une proposition préalable, souligne combien les structures sérielles du mwotlap nécessitent une analyse différente de celles d'autres langues, même proches. Par exemple, les séries verbales du *paama* offrent la possibilité d'assigner à chaque verbe son propre objet, dans une structure que Crowley (1987: 39) appelle "multiple-object serialisation". Il est net que cette dernière présente des implications fort différentes sur les stratégies syntaxiques et discursives :

- PAA *Inau na-mun sīn dal oai.*
 1SG 1SG:REAL-boire gin 3SG:REAL:accompagner eau
 ‘J'ai bu du gin avec de l'eau.’ [*lit.* J'ai bu du gin, il accompagnait de l'eau.]

Nous ne pensons pas que les "règles" que nous définissons pour le mwotlap doivent être conçues en termes de contraintes purement formelles, en disant par exemple que le mwotlap autorise –tandis que le *paama* interdit– l'insertion d'un objet à l'intérieur des syntagmes verbaux sériels. Il semble plus convaincant de considérer que ces deux langues, malgré leur proximité, emploient ici deux structures radicalement différentes, y compris en termes sémantiques. En *paama*, le verbe *mun* ‘boire’ demeure parfaitement orienté vers son propre objet, sans se trouver particulièrement affecté par la présence ou l'absence d'une structure sérielle – ce point est typique des structures que nous appelons *chaînes de propositions* ("Core-layer serialization"). Inversement, les *chaînes de prédicables* ("Nuclear-layer serialization") du mwotlap affectent largement l'orientation diathétique de ses verbes : ainsi, en (130), on pourrait soutenir que *in* ‘boire’ n'est plus orienté vers son propre "objet sémantique" (*la bière*), mais est désormais partie intégrante d'un macro-verbe, sans autre fonction que de le spécifier sémantiquement. En considérant *in biyiñ* comme un tout, il faut admettre que l'opération de sérialisation a fini par opacifier le lien syntaxique entre *boire* et *bière*, au point que le macro-verbe est désormais orienté vers le *kava* : il décrit un certain procès que l'agent effectue en relation avec le *kava*, par ex. en accroître l'effet, en améliorer le goût, etc. Dans le cadre de cette nouvelle action, l'élément *bière* n'est ni un objet ni même –selon nous– un patient ; il n'a plus qu'une sorte de semi-présence, comparable à celle que pourrait avoir un argument périphérique (instrument, lieu, etc.).

De tels énoncés montrent comment la combinaison de deux prédicats divalents $R_1(x,y) + R_2(x,z)$ peut impliquer une réorganisation complète de la structure actancielle et des rôles sémantiques dans la proposition.

[p] $x-V_1-y + z-V_2-y \rightarrow x-[SV]-z$

Pour finir, nous citerons un cas très rare : lorsque le second verbe introduit un nouvel argument z , lequel correspond non pas à son objet sémantique [cf. /o/], mais à son sujet. Sachant que le sujet du macro-verbe sera toujours x –le sujet de V_1 –, il en résulte un nouveau cas de conflit pour la place d'objet du SV ; cette fois-ci, les deux concurrents sont y l'objet de V_1 (et de V_2), et z le sujet de V_2 . La solution de ce conflit, encore une fois, est de promouvoir comme objet du macro-verbe *l'élément introduit par le second verbe* (en l'occurrence, son sujet sémantique / son agent) ; on obtient une formule finale $\{x-[SV]-z\}$.

Une illustration nette de ce cas de figure se trouve dans les explications données par un poète sur son art. Le poète compose seul sa chanson, puis lorsque celle-ci est prête, il convie les chanteurs pour qu'ils l'apprennent. Pour ce faire, il leur fait une démonstration en la chantant lui-même :

- (131) **Ige m̄ey a k̄ey so lep n-eh en, nok** <se lep> **k̄ey.**
 H:PL REL SUB 3PL PRSP prendre ART-chanson COÉ 1SG AO:chanter prendre 3PL
 ‘Ceux qui doivent prendre (= mémoriser) ma chanson,
 je la leur chante-pour-qu'ils-la-prennent.’ [lit. je chante-prendre eux]

Cette tournure est remarquable. Le complément d'objet du macro-verbe (**k̄ey** ‘eux’) ne correspond ni au patient de V_1 (**se** ‘chanter’ → PATIENT = la chanson), ni à celui de V_2 (**lep** ‘prendre, recevoir, mémoriser’ → PATIENT = la chanson), mais à l'agent de V_2 . Or, en mwotlap, il est tout à fait anormal qu'un verbe (ici **lep**) soit suivi par son agent.

En réalité, on ne peut plus dire que **k̄ey** ait le rôle d'agent dans la phrase (131) : placé en position d'objet, il endosse automatiquement le rôle sémantique de Patient. Mais cette fois-ci, le procès auquel se rattache ce patient n'est pas **lep** [‘ z mémorise y ’], mais un procès complexe **se lep** [‘ x <chante pour faire-mémoriser z >’]. La situation met en jeu trois relations différentes, qu'il peut être efficace de présenter sous la forme d'un triangle :

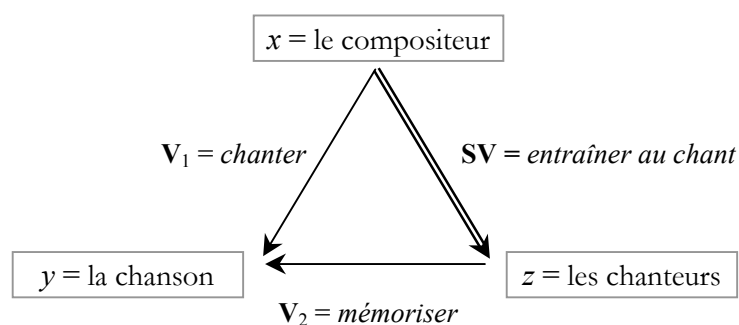


Figure 6.1 – Un triangle de relations entre actants

Alors que le verbe V_1 ‘chanter’ encode la relation de x à y , et V_2 ‘mémoriser’ celle de z à y , la combinaison de ces deux verbes définit une nouvelle relation : celle qui unit directement x (le compositeur) à z (ses chanteurs). Certes, V_1 et V_2 pointent tous les deux, individuellement, vers un patient y (la chanson) ; mais leur combinaison [V_1 - V_2] opère un véritable court-circuit, en éliminant toute référence à cet y . Même s'il est présent dans le contexte (*n-eh* dans la proposition précédente), y se trouve éliminé de la structure argumentale du macro-verbe *se lep* ; ce dernier définit désormais une nouvelle action, dans laquelle x joue le rôle d'agent, et z de patient : ‘ x entraîne-au-chant z ’. Ce procès $\langle \text{Nok } \textit{se lep} \textit{ kēy} \rangle$ est d'ailleurs paraphrasé, peu après, au moyen d'un verbe unique $\langle \text{Nok } \textit{vatne kēy} \rangle$ ‘Je les instruis’, dont la structure argumentale $R(x,z)$ est transparente.

Ainsi, la sérialisation peut être mise à profit pour exprimer une relation entre deux actants (x,z), par la médiation d'un y qui leur est, pour ainsi dire, commun. Bien que cet actant y ait permis de construire le macro-verbe, il se trouve ensuite éliminé de sa structure argumentale, tel un échafaudage que l'on détruit après avoir monté un mur. C'est ainsi que la langue se crée quelques verbes composés paradoxaux, dans lesquels chaque élément garde en filigrane le souvenir d'un actant pourtant devenu invisible¹.

On notera que ces mécanismes complexes se rencontrent typiquement à l'œuvre dans les *termes techniques*, particulièrement férus de laconisme et de densité informationnelle. Ainsi, */se lep/* désigne exclusivement une des étapes dans la composition d'une chanson traditionnelle ; il n'est pas utilisé dans d'autres contextes, et n'est sans doute connu que des poètes eux-mêmes. Contrairement aux autres schémas de sérialisation qui sont plus courants, et donc plus productifs, les acrobaties sémantiques de l'énoncé (131) sont trop complexes pour pouvoir être manipulées aisément. En temps normal, un locuteur profane (*i.e.* ignorant ce terme technique) ne se serait sans doute pas risqué à forger un macro-verbe *se lep*, en vertu d'une règle douteuse $\{ x-V_1-y + z-V_2-y \rightarrow x-[SV]-z \}$; la stratégie la plus commune serait d'employer une structure à plusieurs propositions, *i.e.* coordination / subordination. Cette solution perd certes en densité, mais a le mérite de la transparence :

- (131)' ... **Nok** $\langle \textit{se} \rangle$ $[n-eh]$ **TŌ** **kēy** $\langle \textit{lep} \rangle$.
 ISG AO:chanter ART-chanson alors 3PL AO:prendre
 ‘Je *chante* [la chanson] POUR QUE eux la *mémorisent*.’

Ainsi, dans la langue quotidienne, la structure $[p]$ est systématiquement évitée, au bénéfice d'autres stratégies plus aisées à manipuler.

4. Quelques règles, mais des règles strictes

La fonction des macro-verbes du mwotlap est de définir une représentation signifiante d'une action unique, effectuée par un agent donné à un moment donné du temps, exactement

¹ Dans François (2000 *b*), nous donnons des exemples comparables avec l'adjoint *goy* [cf. ici p.674]. Par exemple, la cérémonie des fiançailles s'exprime au moyen d'un verbe transitif /A *hohog goy* B/ ‘Le garçon A se réserve la fille B’ : il s'agit donc d'un procès agentif du garçon A (agent) vers la fille B (patient). Pourtant, ce verbe est composé de *hog* ‘A offrir C [= cadeaux : argent, nattes...] à E [= les parents]’ + *goy* ‘A interposer C [cadeaux] entre B [la fille] et D [les autres hommes]’... Ainsi, ce sont pas moins de cinq actants (A B C D E) qui sont virtuellement présents dans le scénario lié à la cérémonie des fiançailles ; mais même s'ils sont tous les cinq évoqués dans le contexte, seuls deux d'entre eux (A et B) héritent des places syntaxiques essentielles, *i.e.* agent et patient du macro-verbe *hohog goy*.

comme le ferait n'importe quel verbe simple. En conséquence, les stratégies sérielles du mwotlap ne sont pas libres d'apparier n'importe quel couple de prédicats, comme le ferait la coordination ; elles doivent se plier à des règles strictes portant sur la compatibilité sémantique entre ses composants, ainsi que sur leur organisation syntaxique.

Nous avons montré qu'il était possible de réduire la grande diversité des cas de sérialisation à un nombre limité de (quatorze) schémas réguliers, tous faciles à formaliser. Ces schémas consistent à observer comment la structure argumentale d'un verbe V_1 et d'un verbe V_2 peuvent régulièrement fusionner, pour permettre au locuteur –et au linguiste– de calculer la structure argumentale du "macro-verbe" qui en résultera.

Toutes ces règles¹ se trouvent résumées dans le *Tableau 6.4* : on en trouve une par case. Les conventions sont les mêmes que pour les formules elles-mêmes (cf. p.653 sqq.) ; les caractères gras et italiques représentent les cas de figure les plus fréquents / productifs dans le discours mwotlap, les autres étant beaucoup plus rares. Les deux lignes correspondent à la valence (intransitive vs. transitive) de V_1 ; chaque colonne informe sur le statut de V_2 . On notera que l'usage de la lettre z n'est pertinent que s'il contraste avec y (=deux candidats distincts pour la même position d'objet) ; c'est pourquoi certaines cases sont grisées.

Tableau 6.4 – *Combinaison de verbes intransitifs^{et/ou} transitifs : Effets sur la distribution des arguments*

	$x-V_2$	$\emptyset-V_2$	$=V_2$	$y-V_2$	$x-V_2-y$	$z-V_2$	$x-V_2-z$	$z-V_2-y$
$x-V_1$	x-[sv]	x -[sv]	x-[sv]	x -[sv]- y	x-[sv]-y			
$x-V_1-y$	x -[sv]- y	x -[sv]- y	x-[sv]-y	x-[sv]-y	x -[sv]- y	x -[sv]- z	x -[sv]- z	x -[sv]- z

Après les discussions détaillées que nous avons proposées dans les pages précédentes, nous nous contenterons ici de quelques conclusions générales. La combinaison de deux verbes en mwotlap est soumise à un nombre restreint de principes réguliers, donc certains sont évidents, d'autres sont plus inattendus :

- Le nombre d'arguments du macro-verbe n'est jamais supérieur à deux.
- Le nombre d'arguments du macro-verbe n'est jamais inférieur à la somme d'arguments distincts liés aux verbes composants.
- Le sujet du macro-verbe est systématiquement le même que pour V_1 (x).
- L'objet du macro-verbe est tout argument autre que x , lié à l'un des verbes composants.
- En cas de conflit pour la position d'objet, tout argument introduit par V_2 (= z , soit son sujet soit son objet sémantique) aura priorité sur l'objet de V_1 .
- En d'autres termes, **le macro-verbe adopte l'orientation "primaire" de V_1 ; son orientation "secondaire"² dépend essentiellement de V_2 .**

¹ Toutes, sauf [*a*] –qui est de toute façon exceptionnel. Il faut également ajouter les cas de combinaisons impliquant plus de deux verbes [cf. [*ff*] et [*m*]]; nous avons montré que ces derniers pouvaient toujours s'analyser en combinaisons binaires de niveau inférieur.

² La notion d'orientation diathétique du verbe, "primaire" vers le sujet et "secondaire" vers l'objet, est développées par Lemaréchal (1989).

Il est fort probable que ces règles soient mises en œuvre par le locuteur, à chaque fois qu'il crée de nouvelles combinaisons et construit son discours – mais également par l'auditeur, lorsqu'il tente d'associer les bons référents avec les bonnes positions syntaxiques.

Le grand nombre de schémas attestés ne signifie pas que toutes combinaison de deux verbs est autorisée en mwotlap. Premièrement, comme nous l'avons déjà dit, l'inventaire de l'adjoint V_2 est réduit, même pour les schémas qui sont réguliers (aucun exemple de macro-verbe avec $V_2 =$ 'aller', 'voir', 'dire', etc.) Deuxièmement, il est aisé d'observer que certaines combinaisons théoriquement possibles n'apparaissent jamais en mwotlap : on n'a jamais $\{x-V_1 + y-V_2-x\}$; $\{x-V_1 + y-V_2-z\}$; $\{x-V_1-y + y-V_2-z\}$. Le dernier d'entre eux, en particulier, est digne d'être souligné, car il correspond à un scénario plausible d'un X agissant sur un Y, pour que cet Y agisse à son tour sur un Z ; il s'agit ni plus ni moins d'une structure *factitive* (\neq causatif), ex. $\{Je_x demande \text{ à } toi_y + tu_y ferme la porte_z \rightarrow *Je demande-fermer...\}$. Ce schéma, qui est parfaitement possible avec les *chaînes de propositions* (Core-layer serialization)¹, est impossible avec les structures sérielles du mwotlap : on leur préférera toujours des structures subordonnées.

En résumé, les stratégies sérielles ne sont pas aussi libres et aléatoires que l'on pourrait d'abord le croire au vu de leur fréquence : non seulement la position d'adjoint est restreinte à un inventaire limité de verbes, mais les combinaisons elles-mêmes sont régies par des principes stricts. Il en résulte d'ailleurs un paradoxe remarquable : d'un côté, ces contraintes et limitations tendent à éviter les innovations hasardeuses, et impliquent donc une certaine inertie de la langue ; mais en même temps, ces mêmes règles fournissent des outils efficaces pour *inventer de nouveaux macro-verbes*, en réduisant les risques d'ambiguïté, et en favorisant la réussite du processus de communication. C'est cette dynamique d'invention qui va guider la suite de notre réflexion.

E. COLEXICALISATION ET CHANGEMENT CATÉGORIEL

1. Hétérogénéité synchronique et dynamique de la langue

Le dernier paragraphe de ce développement s'intéressera au changement historique, et à la dynamique linguistique impliquée par les structures sérielles du mwotlap. De fait, on aurait une vision erronée de ces structures, si on les décrivait comme un ensemble homogène de règles transformationnelles parfaitement productives en synchronie, portant sur n'importe quelle unité lexicale. D'ailleurs, il serait tout aussi simpliste de choisir l'extrême inverse, comme si tout "macro-verbe" se trouvait déjà lexicalisé et appris tel quel par les locuteurs.

Après avoir examiné le fonctionnement du mwotlap, il semble plus exact de fusionner ces deux interprétations. Les structures sérielles de cette langue doivent être définies comme une stratégie linguistique hétérogène, opérant à plusieurs strates dans le lexique, et à plusieurs profondeurs temporelles :

- De nombreuses combinaisons sont "**déjà lexicalisées**" du point de vue de l'apprenant, en sorte que le comportement de l'ensemble ne peut pas / n'a pas besoin d'être dérivé à partir de la signification de ses composants. Ces combinaisons sont apprises telles

¹ Voir par exemple François (à paraître *a*) pour l'araki : *Nam vadai-a ni-a | co les moli* '[lit.] Je lui ai dit | il aille voir le chef'.

quelles, comme ce serait le cas pour n'importe quel lexème ou expression¹ – cf. angl. *Give up*.

→ ex. *mat mōl* 's'évanouir' < *mat* 'mourir' + *mōl* 'rentrer'.

- Un grand nombre de combinaisons attestées demeurent relativement **transparentes** à l'auditeur, autrement dit elles *pourraient être interprétées comme* l'association "libre" d'un Verbe (connu séparément) + un Adjoint (dont la signification est aisée à reconstruire, et donc est prête à être réutilisée) – cf. angl. *climb up*.

→ ex. *hō mōl* 'retourner en pirogue' < *hō* 'pagayer' + *mōl* 'rentrer'.

- À partir des combinaisons attestées, en particulier celles qui sont transparentes, le locuteur se crée un **ensemble de règles**. Ces principes émergents peuvent être syntaxiques, comme nous l'avons vu ci-dessus, ou bien sémantiques ; il peut s'agir de *lois générales* régissant les structures sérielles dans leur ensemble, ou de *règles locales* associées à une sous-classe de verbes (ex. verbes de déplacement, de parole...), ou même à un seul lexème.

→ ex. Le lexème *mat* 'mourir, mort' peut s'employer comme Adjoint :

- combiné à un verbe transitif et agentif, *mat* signifiera que *l'objet meurt* ; le macro-verbe réfère donc à une façon de tuer :

ex. *nīt mat* /mordre + mourir/ 'x mordre à mort y'.

- combiné à un verbe intransitif actif, *mat* signifiera que le sujet "se tue" métaphoriquement en faisant V₁, *i.e.* l'effectue de façon intense (plaisanterie) ; le sujet et l'objet coréfèrent :

ex. *lak mat* /danser + mourir/ 'x danser furieusement x' [= ex.(96) p.656].

- combiné à un verbe intransitif actif, *mat* doit être rédupliqué, et ajoutera la signification 'silencieusement' ; le résultat est intransitif :

ex. *hag matmat* /assis + mourir²/ 'x assis silencieusement'.

- Un certain degré de **liberté** est permis, dans les limites de (...et aussi grâce à) ces règles. Loin de réprimer la créativité linguistique, la *forte spécificité* de ces contraintes, en termes syntaxiques comme sémantiques, permet au locuteur de créer facilement de nouvelles combinaisons *⟨Verbe + Adjoint⟩* – et à l'auditeur de les interpréter correctement.

→ ex. Concernant *mat* 'mort, mourir' : toute nouvelle combinaison *⟨V₁ + mat⟩* sera automatiquement associée à l'une de ses valeurs déjà attestées [*exemples fictifs*]:

woh mat	/gifler+mort/	pourrait être créé pour 'x gifler à mort y'
teñ mat	/pleurer+mort/	pourrait être créé pour 'x pleurer fortement x'
taq matmat	/se.courber+mort ² /	pourrait être créé pour 'x être courbé en silence'.

À leur tour, ces combinaisons nouvelles prendront part à la redéfinition des règles – au point de provoquer, de fil en aiguille, de véritables changements syntaxiques et sémantiques au cours du temps. Nous allons maintenant nous intéresser à deux sortes d'évolution diachronique liées à ces phénomènes :

¹ En réalité, il semble que ce phénomène de "figement" soit plus important qu'on ne le dit dans le fonctionnement de la langue, comme nous le suggérerons dans notre *théorie des combinats* [§(c) p.871, §2 p.973].

- suivant une tendance *centripète* : colexicalisation des verbes sérialisés, comparable à la composition lexicale ;
- suivant une tendance *centrifuge* : émergence de lexèmes productifs dans la position d'adjoints.

2. La lexicalisation des macro-verbes

(a) Les combinaisons héritées

La tendance à la colexicalisation des verbes sérialisés, *i.e.* le fait que ces derniers finissent par se comporter comme un seul et unique lexème, a été reconnue depuis longtemps (cf. Crowley 1987: 61). Ce phénomène est d'ailleurs banal dans le langage, comme le souligne Pawley (1993) : selon ce dernier, le lexique ne consiste pas en un simple inventaire de lexèmes isolés, mais inclut également un grand nombre d'expressions, syntagmes ou même propositions entières qui en font les ressources. Et en effet, il serait artificiel de voir tous les macro-verbes comme l'association toujours analysable de deux lexèmes autonomes, réalisée *in situ* par le locuteur ; en réalité, de même que *show off* 'se vanter' ou *give up* 'renoncer' sont devenus opaques aux locuteurs de l'anglais, et sont donc mémorisés comme une seule unité, les séries verbales du mwotlap consistent massivement en combinaisons "figées", qui ne doivent rien à l'invention du locuteur contemporain.

Si approximatif que soit ce chiffre, nous estimons qu'en une journée d'interaction langagière en mwotlap, au moins 90 % des combinaisons *⟨Verbe-Adjoint⟩* ne sont que la répétition de combinaisons déjà entendues par le locuteur – face à seulement 10 % (?) d'associations inédites, créées à partir de règles productives dans ce domaine¹. Parmi toutes ces "combinaisons déjà entendues", beaucoup finiront par présenter des sèmes qui ne sont pas nécessairement présents ou prédictibles de leurs composants. En voici une brève sélection :

- (132) **ak** 'faire' + **goy** '(couvrir, bloquer...)' [cf. p.674]
 → **ak goy** 'se réserver qqch pour son usage personnel, placer un "tabou" sur qqch ;
part. se réserver ⟨une femme⟩ comme sa future épouse, se fiancer à'
- (133) **dēm** 'penser' + **liwo** 'grand'
 → **dēm liwo** 'considérer avec déférence ; s'inquiéter pour ; se vanter, être prétentieux'
- (134) **dēm** 'penser' + **vteg** 'laisser'
 → **dēm vteg** 'oublier volontairement : renoncer à qqch, pardonner ; omettre involontairement'
- (135) **tog** 'vivre qq part, passer plusieurs jours' + **qōn** 'faire nuit' [ex.(90) p.655]
 → **tog qōn** 'faire un pique-nique, passer une après-midi de détente qq part'
- (136) **vap** 'dire' + **tbay** 'enfiler, embrocher'
 → **vap tabay** 'raconter de génération en génération, transmettre un récit'

¹ Ce chiffre n'est qu'une évaluation, et serait sans doute difficile à vérifier. Entre autres problèmes, cette question dépend également de la personnalité du locuteur : ceux qui se montrent innovants dans les structures sérielles seront d'autant mieux reconnus comme de bons connaisseurs de la langue – et en particulier de bons conteurs.

- (137) *tot* 'tailler' + *gal* 'mentir, feindre'
 → *tot gal* 'entailler du bois ; sculpter, graver une image ; tirer le portrait, prendre en photo, filmer'

Il est clair que de tels changements sémantiques obligent à considérer ces soi-disants "verbes sérialisés" comme des lexèmes uniques (écrits en un seul mot ?), et bien sûr à les traiter comme des entrées séparées dans notre futur dictionnaire du mwotlap.

(b) Adjoint vs. composition lexicale

Une question légitime serait de savoir si les structures sérielles du mwotlap, et plus généralement les combinaisons *⟨Verbe-Adjoint⟩*, méritent d'être analysées comme un simple cas de **composition verbale**. Cette interprétation n'est pas exclue, et en tout cas serait plus proche de la réalité –en tout cas pour ce qui concerne le mwotlap– que la lecture "sérialisante" *stricto sensu* [cf. n.1 p.650]. Pourtant, trois raisons nous dissuadent de parler de composition lexicale :

- 1) CRITÈRE MORPHONOLOGIQUE : Quelle que soit leur évolution sémantique, le *Verbe* V₁ et son *Adjoint* sont systématiquement traités comme deux mots phonologiques différents¹ : le squelette syllabique s'applique séparément sur chaque élément. Ainsi, on obtient un seul mot lorsque le verbe /*vteg*/ 'laisser' se combine à un préfixe :

ni- 'Aoriste 3SG' + *vteg* → *ni-pteg* 'laissa'

mais on en a deux lorsque ce même /*vteg*/ sert d'Adjoint dans une construction sérielle :

hō 'pagayer' + *vteg* → *hō vteg* 'quitter en pirogue'

Le fait que *vteg* soit ici traité comme un mot différent est prouvé par l'épenthèse ou *insertion vocalique* qu'il a subie : dans le cas contraire, on aurait eu **hō-pteg*.

- 2) CRITÈRE SYNTAXIQUE : Dans certaines conditions, il arrive qu'un autre Adjoint s'insère entre les deux éléments d'un soi-disant "composé".
- 3) CRITÈRE SÉMANTIQUE : Il est difficile –et sans doute irréaliste– de tracer une frontière entre les cas où il est "clair" que *⟨Verbe + Adjoint⟩* forment une seule unité lexicale, et ceux où il est "clair" qu'ils mettent en jeu deux notions indépendantes.

En réalité, pour décrire ces faits du mwotlap, rien n'oblige à se plier à la définition surfaite du *lexème* comme ne dépassant pas le niveau du mot ; ce que l'on observe, ce sont des syntagmes *⟨Verbe + Adjoint⟩* qui, pris globalement, sont plus ou moins (co-)lexicalisés comme un tout.

3. *Du verbe à l'adjoint : la transmission des pouvoirs*

L'autre parcours diachronique que suivent souvent les verbes sériels du mwotlap, est lorsque le second verbe V₂ finit par présenter deux sémantismes nettement différents, selon qu'il apparaît comme adjoint ou comme prédicat isolé. Le stade ultérieur d'évolution, dans ce cas, est parfois la perte de l'emploi comme prédicat verbal, autrement dit la spécialisation du lexème comme "adjoint pur".

¹ Voir Crowley (1987: 60) pour une objection analogue en paama. La définition morphologique du mot en mwotlap a été détaillée au §(b.2) p.80.

(a) Emplois comme Verbe vs. emplois comme Adjoint

Un bon exemple de changement sémantique pouvant affecter un verbe sérialisé est fourni par le verbe *tēy*. Lorsqu'il est employé comme verbe, *tēy* signifie normalement 'tenir, avoir dans les mains'. Employé comme adjoint après un verbe de déplacement V_1 , *tēy* permettra d'exprimer des significations comme 'apporter / emporter (qqch qqpart)' [cf. (121) p.661] :

- (138) **⟨Van tēy⟩ me nē-mlēit en !** 'Apporte-moi cette assiette.'
 AO:aller tenir VTF ART-assiette COÉ [lit. Va tenant vers-ici cette assiette]

La signification fondamentale 'tenir' est maintenue dans ces exemples, mais s'élargit au point de couvrir toutes les valeurs associées à *X se déplace avec Y* – y compris 'mener, accompagner (qqn qqpart)', alors que X ne tient pas réellement Y entre ses mains :

- (139) **Hiqiyig ⟨ni-hō tēy⟩ tita!** 'Que quelqu'un emmène ma mère en pirogue !'
 quelqu'un AO-pagayer tenir mère [lit. Que qqn payaye tenant maman.]

L'Adjoint *tēy* n'est d'ailleurs pas réservé aux verbes de déplacement ; avec les autres verbes, *tēy* s'élargit pour inclure toute valeur comitative :

- (140) **No ⟨ta-lak tēy qiyig⟩ na-savat.**
 ISG FUT-danser tenir HOD ART-sandale
 'Je danserai avec mes sandales (...aux pieds, *et non* *...à la main).'

Le même verbe *tēy* finit par encoder des relations $R(x,y)$ plus abstraites, sans plus guère conserver la trace de la signification originale 'tenir dans les mains' :

- (141) **Kēy ⟨ne-mlē⟩ !** 'Ils sont lents !'
 3PL STA-lent
 → **Kēy ⟨ne-mlē tēy⟩ na-mwumwu na-mu-y.**
 3PL STA-lent tenir ART-travail ART-CPSit-3PL
 'Ils sont lents à leur travail.'

Le "flou sémantique" ('semantic bleaching') que l'on observe alors suggère qu'il s'agit d'un véritable processus de grammaticalisation, depuis des emplois lexicaux concrets de *tēy* (*x tient y dans ses mains*) vers un emploi grammatical comme "morphème transitivant" (*à travers l'action V_1 , x affecte y d'une manière ou d'une autre*)¹.

(b) Morphogénèse de purs Adjoints

Au bout du compte, les deux emplois (comme tête prédicative ≠ comme adjoint) du même lexème pourront apparaître au locuteur si différents, qu'on y verra deux unités linguistiques distinctes ; et la disparition de l'un des deux emplois, par exemple comme tête, n'entraînera pas nécessairement celle de l'adjoint homophone. Finalement, le lexème en question finira par quitter tout à fait la catégorie des verbes, pour se conformer au comportement des "Adjoints purs" déjà présents dans la langue [ex. *tīwag* en (69)]. Cette évolution a été décrite pour les chaînes de prédicables du paama par Crowley (1982: 167):

¹ Bien que le verbe 'prendre' (MTP *lep*) doive être distingué de 'tenir' (*tēy*), le phénomène que nous décrivons ici rappelle par exemple l'évolution du chinois mandarin *bǎ* en marque d'objet (Li & Thompson 1974) ; plus près de nous, voir les langues kanak décrites par Ozanne-Rivierre (*à paraître*).

"The meanings of these forms as verb phrase heads and as adjuncts diverged so widely that they were no longer felt to represent the same morpheme. Subsequently, the normal processes of lexical loss and replacement resulted in the situation where some of these forms as verb phrase heads ceased to exist."

(b.1) Les adjoints intransitifs

Du point de vue syntaxique, les nouveaux adjoints peuvent provenir d'un verbe soit intransitif, soit transitif. Dans le premier cas, le résultat sera identique aux dizaines d'adjoints pourvus d'une fonction purement sémantique, sans incidence sur la valence du verbe. Ainsi, même s'ils ne se comportent pas en synchronie comme des verbes, il est tout à fait possible que certains *adjoints* modernes soient directement issus historiquement de *verbes* : *qēt* 'complètement', *ēgē* 'en hâte', *kal* 'en montant, vers le haut', *tēqēl* 'en descendant, vers le bas', *woy* '[casser...]' dans le sens de la longueur', etc.¹ Au passage, on notera que les verbes ne sont pas la seule origine possible pour ces adjoints intransitifs :

- *ēwē* 'juste, seulement' < adjectif *ēwē* 'bon' ;
- *mēlēg* 'dans le noir' < nom *mlēg* 'nuage sombre, obscurité' ;
- *tiwag* 'ensemble' < numéral *tiwag* 'un' ;
- *lō* 'en sortant, vers l'extérieur' < POc **lua*, sans doute un adjoint depuis les temps anciens du proto-océanien.

(b.2) Les adjoints transitifs

1. Transitiviser un verbe intransitif

Mais si l'(ex-)verbe était transitif, alors il se convertit devient ce que l'on peut appeler un "**adjectif transitif**". Contrairement au cas précédent, ces adjoints² ont le pouvoir d'altérer la structure actancielle d'un verbe V₁, en vertu des mêmes règles que pour les adjoints verbaux [cf. *Tableau 6.4* p.667]. Par exemple, les adjoints *sas* ('en trouvant') et *day* ('en attendant'), bien qu'ils ne soient pas/plus des verbes en synchronie³, font davantage que modifier le sens du verbe V₁ – ils le transitivisent :

- (142) **Kōyō** <*ma-van* *sas*> **ni-tilto.** 'En marchant, ils trouvèrent un œuf.'
 2DU PFT-aller (trouver) ART-œuf cf. (121)
- (143) **Nok** <*tigtig* *day*> **nēk.** 'J'étais (debout) en train de t'attendre !'
 1SG AO:debout² (attendre) 2SG

La possibilité, pour un adjectif, de *transitiviser un verbe intransitif* est d'ailleurs le test le plus efficace pour savoir s'il faut classer un adjectif parmi les prédicats monovalents (adjoints intransitifs) ou divalents (adjectif transitif).

¹ Cette hypothèse est parfois confirmée par de plus amples recherches étymologiques ou dialectologiques. Par exemple, le mwotlap lui-même possède un verbe *kal* 'ramper', sans doute le même mot, à l'origine, que l'adjectif 'vers le haut' ; d'ailleurs, le mosina voisin utilise encore un verbe *kal* 'monter', tout comme il utilise régulièrement *tēqēl* 'descendre' ou *qēt* 'finir'. Pareillement, l'adjectif mwotlap *woy* correspond à un verbe dans plusieurs langues du Vanuatu < (PNCV) **vora* 'break, divide, split' (Clark 2000), etc.

² Parmi les adjoints purs, on peut estimer le nombre des *adjoints transitifs* à une quinzaine, et celui des *adjoints intransitifs* à une bonne soixantaine. Il reste à dresser leur inventaire complet.

³ On notera que MTP *day* correspond à un verbe *nare* en mota voisin, tous deux provenant du même étymon **nare*. Le verbe mwotlap pour 'attendre' est *dyē* < **nare*.

2. Réorienter un verbe transitif

Mais ces adjoins transitifs n'ont pas seulement pour propriété d'accroître la valence d'un V_1 intransitif : ils peuvent également modifier son orientation secondaire s'il est déjà transitif, en le détournant de son objet originel. Ce dernier se trouve parfois escamoté, comme nous l'avons vu dans les combinaisons de verbes [cf. §/o/ p.663] :

- (144) **No** <**me-gen** **sas**> **ne-vet.** 'En mangeant, j'ai trouvé un caillou !'
 ISG PFT-manger (trouver) ART-pierre cf. (128)
- (145) **No** <**mo-yoñteg** **sas**> **na-he a l-eh vitwag.**
 ISG PFT-entendre (trouver) ART-nom:2SG LOC dans-chanson un
 (lit.) 'J'ai entendu-trouvé ton nom dans une chanson.'

Dans ce domaine, l'adjoins transitif le plus riche et le plus fréquent du mwotlap est sans conteste **goy**, qui étonne par sa polysémie autant que par sa labilité syntaxique [*Verbe* + **goy** = 'couvrir, boucher, occuper, interdire, réagir, déranger, dominer, réserver, chercher, protéger, aider...' (< POc **koro* 'ceindre ; village fortifié')]. Nous n'en citerons ici qu'un seul exemple¹, qui aidera à apprécier les effets drastiques que ce type d'adjoins transitifs peut avoir sur l'organisation de l'énoncé – d'une façon très comparable aux verbes transitifs que nous avons analysés plus haut.

Nous retrouvons ici l'hypothèse que nous suggérons plus haut pour les verbes, au sujet de l'ex.(130) p.664. En cas de conflit entre deux objets, la *démotion* d'un objet hors de sa position ne se place pas seulement sur le plan syntaxique, laissant par ailleurs intact –pour suivre les raisonnements de Fillmore– son rôle sémantique de Patient. En mwotlap, comme sans doute dans les autres langues, toute altération du statut syntaxique de l'objet modifie également ses propriétés sémantiques, de telle sorte que l'ancien Patient se trouve redéfini par un rôle périphérique (ex. Instrument). Dans la phrase suivante, **na-hat** est à la fois objet et Patient du verbe $V_1 = \mathbf{hey}$ ('mettre, porter [un habit]') :

- (146) <**Hey**> **na-hat anen !** 'Mets donc ce chapeau !'
 AO:revêtir ART-chapeau DX2

Mais en (146)', la même action a été intégrée comme premier élément d'un macro-verbe **hey goy**, au point de perdre son objet :

- (146)' <**Hey goy**> **ni-qti mi na-hat anen !**
 AO:porter (sur) ART-tête:2SG avec ART-chapeau DX2
 'Protège-toi donc la tête de ce chapeau !'

Puisqu'il a été rejeté de la position d'objet de V_1 , l'élément 'chapeau' n'est plus un Patient, mais se trouve redéfini comme un Instrument (préposition **mi**) dans une nouvelle action : *lit.* 'Tu <mets-(quelque chose)-sur> ta tête avec ce chapeau'².

¹ Ce morphème particulièrement complexe est commenté en détails dans un article (François 2000 *b*) que nous avons consacré aux recompositions argumentales qu'il implique – et à son intérêt pour la théorie syntaxique et sémantique. Excepté les énoncés (123)-(132)-(146) et la n.1 p.666, nous ne le détaillerons pas ici.

² Codrington (1885: 293) cite des énoncés très proches en mota voisin : **saru goro natarapeña mun o siopa** 'clothe over your body with a garment' ; MTA **saru goro** est l'exact correspondant (lexical et phonologique) de MTP **hey goy** 'revêtir-sur → protéger (d'un vêtement)'.

D'autres adjoints transitifs connaissent des fonctionnements tout à fait comparables à *goy*. C'est le cas, par exemple, de *lō* ('[faire V₁] pour inaugurer z') : là aussi, l'objet y du verbe principal (*in*) se trouve relégué au rang d'instrument :

- (147) **Gēn** <*in* *lō*> **ne-meskēt** **gayaq** **mi** **na-ga** !
 1IN:PL AO:boire (inaugurer) ART-harpon nouveau avec ART-kava
 'Nous allons fêter ce harpon tout neuf en buvant du kava !'
 [nous allons *boire-fêter* le harpon avec *du kava*]

3. Les profondeurs historiques

Il arrive qu'un lexème soit déjà totalement spécialisé comme *adjoint transitif* dans le parler des jeunes – mais que soudain apparaisse une expression archaïque ou littéraire qui emploie le même mot comme tête d'un syntagme verbal, trahissant de la sorte sa véritable origine. Ce fut le cas avec *yak* : dans 99% de ses occurrences, ce morphème est un adjectif signifiant 'en enlevant... (cf. angl. *away* dans *pull away*)' ; mais il figure exceptionnellement comme un verbe signifiant 'emporter' dans une expression rituelle associée au mariage, *yak nē-sēm* '[le père de la mariée] emporte l'argent [donné par le père du marié]'. Pour un jeune locuteur, cette tournure sonne aussi incongrue que si un anglais contemporain entendait *away* employé comme verbe, ex. **Then he away-ed the money*.

De la même façon, le lexème *v(e)teg* que nous avons jusqu'ici glossé 'laisser' est en réalité très rarement utilisé comme verbe ('déposer, laisser derrière soi') ; la plupart du temps, il s'agit d'un adjectif transitif exprimant une séparation physique ou abstraite entre le sujet et l'objet [ex.(122)-(127)-(134)]. Une extension extrême de cette valeur est le codage de la comparaison – par métaphore avec l'idée de séparation / éloignement [§(a.4) p.278] :

- (148) **Kē** <*nē-mnay* *veteg*> **nēk**. 'Il est (plus) intelligent que toi.'
 3SG STA-intelligent (laisser) 2SG

Le dernier exemple, au passage, montre que la soi-disant fonction "transitivante" de ces adjoints ne porte pas nécessairement sur des verbes en tant que tels, mais aussi des adjectifs ou autres ; aussi serait-il plus exact de définir leur effet en terme de relations logiques, comme un moyen de combiner un premier prédicat unaire –ici l'adjectif $P(x)$ = 'intelligent'– avec un prédicat relationnel binaire $R(x,y)$ = 'laisser derrière soi → (être) supérieur à'. C'est ainsi que la structure comparative, relationnelle par excellence, se trouve codée au moyen d'un "adjectif transitif" – originellement un verbe.

4. Une catégorie à part

On pourrait suggérer que ces ex-verbes transitifs ce sont commués en **prépositions**. Mais ce qui est vrai pour d'autres langues ne convient pas nécessairement aux structures du mwotlap, tant la forte frontière finale de syntagme prédicatif a empêché V₂ de devenir une préposition¹.

¹ Exceptions à cette "évolution impossible", quelques adjoints ont fini historiquement par franchir la limite (droite) du SP, au point de mériter désormais d'être analysés comme des prépositions. Par exemple, le verbe POC **suri*, glossé par Ross (1988) 'prepositional verb : allative', apparaît en mwotlap non comme un verbe, mais comme un *adjectif transitif* *hiy* '[faire V₁] en ayant (qqch) en tête / en direction de (qqn)...'. Ce morphème *hiy* s'est grammaticalisé en *préposition* (datif), à l'extérieur du SP : cf. §4 p.681.

Autre description possible : ces adjoints se seraient grammaticalisés en morphèmes **applicatifs**¹. Rappelons qu'un morphème applicatif (cf. le nahuatl, le peul, plusieurs langues bantou) est un marqueur interne au SV, servant à modifier la diathèse du verbe, de telle façon que ce qui aurait pu être codé comme un complément oblique est construit directement, comme s'il s'agissait d'un objet ; cependant, une caractéristique essentielle des applicatifs est qu'ils *n'éliminent pas l'objet originel*, comme le montre cet exemple en peul du Fouta Djallon (Labatut 1990: 126) :

(149) **En haɓɓ-ay ledde.** 'Nous attacherons le bois.'
 1IN:PL attacher-INAC:AFFIR bois

→ **En haɓɓ-ir-ay ledde boggol.**
 1IN:PL attacher-APPL:INSTR-INAC:AFFIR bois corde
 '(lit.) Nous attacherons-avec le bois une corde.'

D'une certaine façon, l'applicatif est une sorte de "préposition incorporée" au verbe / au syntagme verbal. On voit bien que cette définition ne convient pas parfaitement aux faits du mwotlap : en effet, au contraire des applicatifs, nous avons déjà vu que ces adjoints sont capables de bouleverser l'orientation diathétique du verbe V₁ au point de forcer l'ancien patient à se changer en instrument.

En somme, si l'on cherche à décrire cette nouvelle "unité grammaticale" qui résulte de la spécialisation de verbes transitifs en position d'adjoint, on doit conclure qu'aucune des notions grammaticales connues ne conviennent exactement : ces lexèmes ne sont ni de véritables prépositions, ni des applicatifs, et on ne peut plus raisonnablement les analyser comme étant encore des verbes (*contra* Crowley 1987: 61). En réalité, l'attitude la plus raisonnable consiste sans doute à maintenir l'appellation "vernaculaire" : celle d'**Adjoint (monovalent vs. divalent)** – catégorie taillée sur mesure pour le mwotlap, et pourvue de propriétés syntaxiques et sémantiques spécifiques, distinctes des autres classes de mots de la langue.

Certes, ce choix scientifique présente l'inconvénient de freiner en partie l'analyse typologique, en rendant difficile les comparaisons entre langues ; mais il a l'avantage essentiel de favoriser une appréhension plus profonde des structures synchroniques – et des évolutions diachroniques – de la grammaire du mwotlap. Grâce à cette précaution méthodologique, on comprend sans difficulté comment certains noms, certains adjectifs et certains verbes ont pu finir par fusionner dans une catégorie unique (l'*adjoint*), soumis partout aux mêmes règles syntaxiques et sémantiques, à chaque fois qu'ils suivaient la tête d'un syntagme prédicatif. En d'autres termes, une analyse de type "vernaculaire" est un indispensable préalable à toute généralisation typologique. Si l'on optait pour le choix contraire, à savoir raisonner immédiatement en termes de catégories "universelles" (verbes, adjectifs, noms...), aurait le malheur d'occulter la manière dont les locuteurs manipulent, interprètent et (ré-)organisent constamment leur propre langue à mesure qu'ils la parlent.

F. CONCLUSION : PRÉDICATS UNAIRES VS. BINAIRES

Même si, de prime abord, le mwotlap est un bon exemple de ce que l'on attend d'une "langue à séries verbales", nous avons montré que cette caractérisation attrayante risquait de

¹ Sur les applicatifs, voir Palmer (1994), Mithun (1996b: 152), Margetts (1999), Lemaréchal (1998: 189).

masquer la réalité des faits plutôt que la mettre en valeur. Certes, il arrive qu'une tête verbale V_1 soit suivie d'un ou plusieurs autres verbes – mais plutôt que de l'interpréter comme une structure sérielle, il est plus exact d'y voir simplement un cas particulier d'une structure plus large et plus productive : la position syntaxique d'Adjoint [cf. *Tableau 6.3* p.652].

En ce qui concerne ces Adjoints, la seule frontière linguistique qui soit vraiment pertinente ne passe pas entre les verbes et les autres parties du discours (adjectifs, noms...), mais plutôt entre les prédicats monovalents et les prédicats divalents :

- **Adjoints monovalents** = *prédicats "unaires"* $\boxed{P(x)}$
→ verbes intransitifs ; adjectifs ; noms ; adjoints purs intransitifs
- **Adjoints divalents** = *prédicats "binaires"* $\boxed{R(x,y)}$
→ verbes transitifs ; adjoints purs transitifs

Alors que les premiers n'ont quasiment aucune incidence sur la structure argumentale du syntagme prédicatif, les seconds méritent l'analyse détaillée que nous en avons donnée : en effet, ces *adjoints divalents* sont capables d'altérer l'orientation secondaire (vers l'objet) de la tête prédicative, voire de bouleverser l'organisation de l'énoncé tout entier. Ils ont par exemple le pouvoir de confisquer l'unique place d'objet de la proposition en faveur de leur propre argument y , obligeant ainsi le locuteur à donner un traitement particulier au syntagme objet de V_1 (implication, démotivation, périphérisation avec changement de rôle sémantique, etc.). Ni adverbes ni prépositions, ces morphèmes particuliers, pour ainsi dire uniques au mwotlap, sont au cœur des jeux syntaxiques liés à l'actance et à la diathèse.

III. Circonstants et compléments périphériques

Nous venons d'exposer en détails diverses questions de transitivité directe, *i.e.* concernant l'objet des verbes transitifs. Nous faisons ici le choix de ne pas développer outre mesure une autre question vaste et multiple, celle des compléments indirects et des circonstants ; pour être menée de façon satisfaisante, elle mériterait en effet qu'on la détaille au-delà des limites que nous nous imposons. Nous résumerons donc les faits à grands traits.

A. TRANSLATIFS VS. PRÉPOSITIONS

Les compléments périphériques, ou circonstants au sens large, réfèrent à des éléments non actanciels du cadre du procès. Ils se présentent de deux façons en mwotlap :

- *Lexèmes seuls*, employés directement.
Lorsqu'un lexème peut à lui seul constituer un syntagme circonstanciel, il remplit les conditions requises pour être considéré comme un adverbe. Les adverbes lexicaux en mwotlap se divisent eux-mêmes en deux sortes :
 - les plus nombreux sont les lexèmes *locatifs*, incluant toponymes et adverbes d'espace-temps ; un inventaire quasi-exhaustif en a été dressé au §1 p.165 ;
 - d'autre part, on n'observe guère plus de quatre adverbes non-locatifs (*den*, *veg*, *mē*, *aē*) ; il s'agit à chaque fois d'équivalents de { prépositions + anaphore *zéro* }, du type FCS II *est venu avec*. Ils ont été amplement détaillés au §(a) p.177.

▪ *Lexèmes translatés.*

Pas plus que les substantifs, les noms ne peuvent pas fournir directement de syntagme adverbial ; à cet effet, les noms doivent être translatés soit en adverbe (avec **bE-**), soit en locatif (avec **IE-**) : ces cas ont été vus au § II p.164, et ne seront pas détaillés à nouveau. Rappelons simplement que ces exemples ne concernent que les noms, et donc sémantiquement que les non-humains.

▪ *Syntagmes prépositionnels.*

Un autre procédé syntaxique, qui n'est pas éloigné de la translation mais que nous préférons en distinguer, est l'usage de prépositions. Alors qu'un translatif permet à un mot X d'accéder à tout un éventail de nouvelles fonctions syntaxiques, les prépositions n'ont principalement qu'un seul rôle : celui de faire accéder ce X à une fonction circonstancielle. Pour illustrer ce point, on observera d'un côté le translatif **IE-** (≈ 'dans'), qui ouvre à un nom toutes les fonctions de la partie du discours *adverbe* (circonstant, prédicat, thème, épithète...) :

- (150) **Kē** <**ne-mtiy**> **l-ē̄m̄**. 'Il dort à la maison.'
 3SG STA-dormir dans-maison fonction de CIRCONSTANT
- Kē** <**l-ē̄m̄**>. 'Il est à la maison.'
 3SG dans-maison fonction de PRÉDICAT
- L-ē̄m̄** <**itōk**>. 'À la maison, ce serait bien.'
 dans-maison être.bon fonction de THÈME LOCATIF

Alors que le translatif **IE-** ouvre donc au nom **ē̄m̄** une panoplie de nouvelles fonctions, en revanche la préposition **den** (+ Substantif) 'Ablatif, à partir de' ne permet de former rien d'autre qu'un circonstant :

- (151) **Jon** <**ni-kalō**> **den n-ē̄m̄**. 'John sortit de la maison.'
 J. AO-sortir ABL ART-maison fonction de CIRCONSTANT
- ***Kē** <**den n-ē̄m̄**>. * *Il est de la maison.*
 3SG ABL ART-maison fonction de PRÉDICAT
- ***Den** **n-ē̄m̄** <**itōk**>. * *(Hors) de la maison, ce serait bien.*
 ABL ART-maison être.bon fonction de THÈME LOCATIF

Il convient donc de donner un traitement différent à ces deux morphèmes que le français traduit pourtant par des prépositions : d'un côté, les *translatifs* (ex. **IE-**) ; de l'autre, les *prépositions* (ex. **den**).

B. LES QUATRE PRÉPOSITIONS DU MWOTLAP

Si l'on met donc à part les deux translatifs adverbialisants **IE-** et **bE-**, déjà étudiés, on observe que le mwotlap possède en tout quatre prépositions : **mi** 'avec' ; **veg** 'à cause de' ; **den** 'à partir de' ; **hiy** 'à, envers'. Du point de vue syntaxique, ces quatre prépositions ont en commun d'être obligatoirement suivies d'un syntagme substantival, qu'il s'agisse d'un substantif seul (ex. **veg tita** 'à cause de maman') ou d'un nom translaté en substantif (ex. **veg na-lqōvën mino** 'à cause de ma femme') ; ceci est une différence de plus avec les translatifs cités, qui se combinaient directement aux noms (ex. **be-lqōvën** 'pour les femmes').

Nous illustrerons brièvement chacune de ces prépositions, avec quelques-uns de leurs emplois représentatifs.

1. Mi ‘avec’

Mi signifie principalement ‘avec’, dans le sens d’accompagnement :

- (152) **Apēt me-leg mi Emi.** ‘Apēt s’est marié *avec* Emi.’
 A. PFT-marié avec E.
- (153) **Nēk so siseq mi no ?** ‘Tu veux jouer *avec* moi ?’
 2SG PRSP jouer avec 1SG

...ou dans celui d’instrument :

- (154) **Tēy mi na-mnē !** ‘Prends-le *avec* les mains.’
 AO:tenir avec ART-main:2SG
- (155) **Gēn yēt lēg nē-yēdēp mi na-gayētyēt.**
 IIN:PL AO:nouer attacher ART-Pritchardia avec ART-Cordylina
 ‘On attache la feuille de palmier (Pritchardia) *avec* une feuille de Cordylina.’

On ne s’étonnera pas que les référents humains impliquent généralement la valeur d’accompagnement, alors que la valeur d’instrument est privilégiée pour les non-humains.

Dans ces deux acceptions, la préposition *mi* est très souvent (38 % des occurrences) renforcée par l’adjectif / adverbe *tiwag* ‘[un >] ensemble’, ce qui donne lieu à une sorte de préposition composite *tiwag mi* ‘ensemble avec [cf. *together with*] = avec’ :

- (156) **Nēk tog vanvan TIWAG mi ige hōw en !**
 2SG PROH aller² ensemble avec H:PL (bas) COÉ
 ‘Garde-toi bien d’aller *avec* les gens de là-bas (au nord) !’

Nous avons ailleurs [§(b.4) p.262] présenté (*tiwag mi*) comme l’une des tournures les plus fréquentes pour coordonner deux SN :

- (157) **imam tiwag mi tita** ‘papa et maman’
 père ensemble avec mère
- (158) **na-pnō tiwag mi nē-mēt** ‘le village ainsi que la forêt’
 ART-pays ensemble avec ART-forêt
- (159) **hohole ta-Iṅlan mi na-Franis**
 parole de-Angleterre avec ART-France
 ‘en anglais et en français’

Enfin, il faut signaler deux emplois moins fréquents de *mi*, lesquels sont incompatibles avec *tiwag*. Le premier est ‘parmi (un groupe)’ :

- (160) **N-et sen vitwag aē tege mi gēn kē !**
 ART-personne mentir un EXIST environ avec IIN:PL ci
 ‘Il se cache un menteur quelque part *parmi* nous !’

Le second est *mi* ‘par rapport à, en comparaison de’ (souvent traduit *pour* en français) :

- (161) **Nē-tēynin nōnōm et-haytēyēh te mi na-mte-k.**
 ART-verre ton NÉG₁-adéquat NÉG₂ avec ART-yeux-1SG
 ‘Tes lunettes ne conviennent pas *pour* / à mes yeux.’
- (162) **Na-lo vēvēh hag mi kimi ēnōk ?**
 ART-soleil combien (haut) avec 2PL maintenant
 ‘Quelle heure est-il *pour* vous là-bas ?’ (téléphone France-Mwotlap)
- (163) **le-gla mi nēk** ‘côté gauche *par rapport* à toi’
 dans-main.gauche avec 2SG

Il faut noter par ailleurs l'emploi possessif de *mi* dans des structures existentiels, avec nom aliénable :

- (164) **Nē-sēm aē mi kē.** ‘Il a de l'argent.’
 ART-argent EXIST avec 3SG [lit. Il y a de l'argent avec lui.]

Cet emploi a fait l'objet du §(c) p.484. En particulier, on se rappellera que la forme possessive *mino* ‘mon’ n'est rien d'autre que l'amalgame de *mi no* ‘avec moi’.

2. Veg ‘à cause de’

La préposition *veg* signifie ‘à cause de’ :

- (165) **Yoge mālmāl nōk vēygēl veg nēk.**
 H:DU fille DX3 AO:se.quereller à.cause 2SG
 ‘Ces deux filles là-bas sont en train de se chamailler *pour* toi / à cause de toi.’

Si cet emploi causal caractérise si fortement cette préposition, c'est surtout parce que le même morphème *veg* fonctionne la plupart du temps comme conjonction ‘car, parce que’ :

- (166) **Nok mētēmteg, veg no et-ēglal galsi te kē.**
 1SG AO:craindre car 1SG NÉG₁-savoir bien NÉG₂ 3SG
 ‘J'ai peur, *car* je ne le connais pas bien.’

Un emploi légèrement différent de la préposition *veg* est une nuance bénéfactive ‘pour’ (à distinguer de *mi* ‘pour, par rapport à’) :

- (167) **Nok muwumwu en, veg nēk ēwē.**
 1SG AO:travailler COÉ à.cause 2SG juste
 ‘Si je travaille, c'est pour toi / pour ton bien.’

Cette valeur vaut particulièrement pour les référents humains ; pour les non-humains (ex. *je travaille pour de l'argent / pour la maison / pour ton éducation...*), on emploiera plutôt la forme adverbiale du nom, en *bE-* ‘pour’.

3. Den ‘à partir de’

Le sens de la préposition *den* est fondamentalement locatif, puisqu'il marque la provenance spatiale (ANG *from*) ; aussi le glosions-nous Ablatif :

(168) **Nu-bum ma-van me den Apnōlap.**

ART-lignage PFT-aller VTF ABL Vanua-lava

‘Mon lignage est originaire [*lit.* est venu] de l’île de Vanua-lava.’

Comme dans de nombreuses autres langues, cette valeur ablative se déploie en de nombreux effets de sens, que l'on peut énumérer brièvement :

- 1) s'éloigner / sortir / provenir de Y ; manquer / rater Y
- 2) éloigner X de Y, empêcher X d'accéder à Y ; dissimuler X à Y...
- 3) prendre / acheter / voler... X à Y ;
- 4) extraire X de Y, fabriquer X à partir de Y
- 5) avant que Y
- 6) (plus) fort... que Y ¹
- 7) après numéral ‘deux d'entre eux’, etc.

Toutes ces significations, on le constate aisément, ont en commun une valeur d'éloignement ou de séparation par rapport à un point d'origine. Nous en donnerons quelques exemples :

(169) **Kē ni-lepyak ni-sikrin den na-ngo-n ēgnō-n.**

3SG AO-enlever ART-voile ABL ART-visage-3SG époux-3SG

‘Il ôta le voile (de mariée) *du* visage de son épouse.’

(170) **No-tos nōnōm en, nok so wēl yak den nēk.**

ART-torche ton COÉ 1SG PRSP acheter (enlever) ABL 2SG

‘Ta torche électrique, j'aimerais bien *te* l'acheter.’ [*l'acheter de* toi]

(171) **Vēlēgē hiy, dō tiple higap den nē-plēn !**

AO:se.hâter vers 1IN:DU ÉVIT manquer ABL ART-avion

‘Dépêche-toi, on risque de rater l'avion !’ [*lit.* rater *de* l'avion, *valeur d'éloignement*]

(172) **n-et vitwag den kemem** ‘l'un *d'entre* nous’

ART-personne un ABL 1EX:PL

(173) **aṃag den nēk so mōl** ‘avant *que* tu ne partes’

avant ABL 2SG PRSP rentrer

(174) **Kē nē-mnay den nēk !** ‘Elle est plus intelligente *que* toi.’

3SG STA-intelligent ABL 2SG

Nous retrouverons le même morphème *den* dans un emploi assez particulier : la marque de l'Évitatif (*den...*) *tiple* : cf. §(b) p.924.

4. Hiy ‘à, pour’

Extrêmement courante en mwotlap, la préposition *hiy* est presque exclusivement suivie d'un référent humain. Une fois de plus, tout se passe comme s'il fallait poser une signification spatiale à l'origine de ses diverses significations ; mais s'agissant d'un référent humain, il ne peut s'agir d'une simple localisation dans l'espace (?? *sur toi*), et les parcours sémantiques doivent aller plus loin.

¹ Pour l'emploi de *den* dans les structures comparatives, voir §(a.5) p.278.

Certes, la combinaison sémantique *localisation* + *individu* donne parfois des valeurs réellement spatiales ‘en direction de (qqn), du côté de (qqn)’ :

- (175) **Na-qtag ni-hal van hiy na-tvale mino.**
 ART-sagaie AO-planer ITIF à ART-ennemi mon
 ‘La sagaie (que j’ai lancée) file *en direction de* mon ennemi.’
- (176) **Nēk et lok me hiy no agōh.**
 2SG AO:voir re- VTF à 1SG DX1
 ‘Regarde donc dans ma direction ici / vers moi.’

Mais en général on a d’autres valeurs plus abstraites, ou plus "sociales", telles que ‘auprès de (qqn), chez (qqn)’¹ :

- (177) **Tig lap hiy no !** ‘Reste auprès de moi !’
 debout CONTIN à 1SG
- (178) **Nēk mōl lok me hiy igni.** ‘Tu peux rentrer *chez/auprès de* ton mari.’
 2SG AO:rentrer re- VTF à époux:2SG
- (179) **Mālmal qiyig babahne qōn mino hiy nēk.**
 fille aujourd’hui dernier jour mon à 2SG
 (*Chanson d’adieux*) ‘Chérie aujourd’hui c’est mon dernier jour *auprès de* toi.’

Et c’est bien une valeur typiquement sociale que l’on trouve le plus souvent associée à la préposition *hiy*, puisque c’est elle qui marque ordinairement le *datif*: elle introduit le bénéficiaire ou le destinataire des verbes du type ‘parler’ (*vap*, *kaka*), ‘donner’ (*lep*), ‘acheter’ (*wēl*), ‘envoyer’ (*vētleḡ*) :

- (180) **Kēy olol van hiy nu-vu.** ‘Ils font des offrandes *aux* esprits.’
 3PL AO:sacrifier² ITIF à ART-esprits
- (181) **No mal vap van hiy imam.** ‘Je l’ai déjà dit *à* papa.’
 1SG ACP dire ITIF à père
- (182) **Nēk so lep me hiy no !** ‘Tu aurais dû *me* le donner !’
 2SG PRSP prendre VTF à 1SG

Ces énoncés sont exemplaires des valeurs du datif, car ils illustrent des actes de don réel ou symbolique. En réalité, le mwotlap va même plus loin dans l’abstraction, puisqu’il permet à *hiy* de coder des significations dérivées de ce datif, du type ‘pour qqn / envers qqn’ :

- (183) **Nitog dēmdēm meh hiy no.** (*les adieux*) ‘Ne pense pas trop *à* moi.’
 PROH penser² trop à 1SG
- (184) **Ne-pgopgon me hiy no.** ‘C’est trop compliqué *pour* moi.’
 STA-embrouillé VTF à 1SG
- (185) **N-eh gōh ne-mtuw van hiy nēk, ay !**
 ART-chanson DX1 STA-parfait ITIF à 2SG EXCL
 ‘Cette chanson *te* convient parfaitement, dis donc !’ (= quand tu chantes, ça le fait bien !)

¹ La traduction habituelle de ‘chez (qqn)’ est plutôt *l-ēm non X* ‘dans la maison de X’.

Certes, on s'est ici décidément bien éloigné de la valeur locative de départ [ex.(176)], au point que l'on pourrait se demander s'il est légitime de voir là encore une métaphore spatiale – la même question se pose d'ailleurs pour le français *à* ou l'anglais *to*. Pourtant, il est un argument qui inciterait fortement à voir encore de l'espace là où, par ailleurs, *hiy* a pris des valeurs abstraites : c'est la présence quasi systématique des morphèmes **directionnels**.

Ces derniers, dont la valeur originellement spatiale ne peut pas être remise en cause, se rencontrent si souvent avec *hiy*, qu'il est presque tentant de considérer les combinaisons Direc. + *hiy* comme formant une nouvelle préposition composée. La plupart du temps, il s'agit des deux directionnels personnels :

- { *me* 'Ventif (vers le locuteur)' + *hiy* + typiquement pronom incluant le locuteur }
→ *me hiy no* 'à moi', *me hiy gēn* 'à nous' ;
parfois *me hiy nēk* '[il va te donner...] à toi' (impliquant une empathie de moi à toi).
- { *van* 'Itif (direction autre que vers locuteur)' + *hiy* + pronom excluant le locuteur }
→ *van hiy nēk* 'à toi', *van hiy kēy* 'à eux' ; jamais **van hiy no*.

Or, on sait que *van* signifie aussi 'aller', et *me* provient d'un ancien verbe 'venir' ; quant à *hiy* lui-même, il a pour origine la forme POc **suri* 'prepositional verb : allative' (Ross 1988)¹. En conséquence, il ne fait pas de doute que les structures en *hiy* reposent bien sur une métaphore spatiale : le datif, aussi bien concret (*donner X à Y*) qu'abstrait (*penser à Y*, *être compliqué pour Y*) est conçu métaphoriquement comme un mouvement dans l'espace, vers un point que vise le sujet. La préposition *hiy* est donc, si l'on veut, la symétrique de *den* Ablatif ; mais c'est aussi en quelque sorte l'équivalent, pour les référents humains, du morphème locatif *IE-* [cf. *Tableau 6.5*].

Savoir que ce genre de métaphores est répandu en Europe et dans le monde entier, n'enlève rien à leur magie.

C. SYNTHÈSE : LES PRÉPOSITIONS ADVERBIALISANTES

Après ce panorama des quatre prépositions adverbialisantes du mwotlap, il peut être utile d'en proposer une synthèse. Le *Tableau 6.5* ajoute aux informations déjà connues certains points sur lesquels nous avons peu insisté : d'une part, l'opposition entre humains et non-humains ; et à l'intérieur de ces derniers, celle entre syntagmes explicites (ex. *dans la maison*) et syntagme anaphorisés (ex. *dedans / y*). On observe donc les trois configurations suivantes :

- (*colonne 2*) les syntagmes circonstanciels à référent humain, que ce dernier soit explicité [ex. *hiy mayanag* 'au chef', *mi mayanag* 'avec le chef'] ou anaphorisé au moyen du pronom personnel *kē* [ex. *hiy kē* 'à lui' ; *mi kē* 'avec lui'] ;
- (*colonne 3*) les syntagmes circonstanciels à référent non-humain, lorsque ce dernier est explicité dans le syntagme [ex. *mi ni-siok* 'avec une pirogue' ; *li-siok* 'dans la pirogue'²] ;
- (*colonne 4*) les syntagmes circonstanciels à référent non-humain, lorsque ce dernier est repris par anaphore ; dans ce cas-là, on n'utilise pas le pronom personnel *kē*, réservé ici aux

¹ Cf. n.1 p.675.

² Rappelons que les prépositions sont suivies d'un syntagme substantival (marqué S dans le tableau), d'où *MI ni-siok* ; alors que les deux translatifs, dont nous rappelons ici l'importance, se combinent au radical nominal seul (marqué N), d'où *LI-siok*.

humains, mais des formes adverbiales spéciales [ex. *mē* ‘avec’ ; *aē* ‘y/en’]. Ces formes adverbiales ont été présentées et illustrées au §(a) p.177.

Le principal intérêt de ce tableau est de révéler une absence générale de superposition sémantique entre ces trois configurations. Du côté des adverbes non-humains, la forme *aē* recouvre un large éventail de valeur, de l'instrument à la cause en passant par le locatif ou les divers compléments obliques (ex. *penser à* ; *être difficile de*). Du côté des humains, les prépositions *mi*, *hiy* et *veg* se partagent le spectre sémantique selon des principes qui sont largement indépendants de ceux que suivent les non-humains ; loin de surprendre, ce dernier point a le mérite de rappeler qu'il n'y a guère de sens à chercher à tout prix des symétries entre les mots, alors que les choses elles-mêmes sont dissymétriques. On n'agit pas de la même façon sur des humains et sur des inanimés, traitant les uns sur le mode du social et de l'égalité (→ ‘avec’, ‘auprès de’, ‘pour’, ‘envers’), traitant les autres sur le mode de l'appropriation et de la dominance (→ ‘au moyen de’, ‘dans’, ‘afin de’, ‘en venant de’...).

L'essentiel de la syntaxe des circonstanciés et des compléments périphériques se trouve réuni dans ce *Tableau 6.5*.

Tableau 6.5 – *Prépositions adverbialisantes : valeurs sémantiques codées différemment selon le sème [humain]*

VALEUR SÉMANTIQUE du syntagme circonstanciel	HUMAINS	NON-HUMAINS	
		<i>X explicite</i>	<i>X anaphorisé</i>
Accompagnement ‘avec <i>X</i> ’	(<i>tiwag</i>) <i>mi</i> S	(tiwag) <i>mi</i> S	(<i>tiwag</i>) <i>mē</i>
Instrument ‘au moyen de <i>X</i> ’			<i>aē</i>
‘par rapport à, vis-à-vis de <i>X</i> ’	<i>mi</i> S	<i>mi</i> S	
Locatif ‘à, sur, chez, auprès de <i>X</i> ’	<i>hiy</i> S	<i>lE-</i> N	
Datif ‘à, envers <i>X</i> ’ [Directionnels +]			
Bénéfactif, But, Oblique ‘pour <i>X</i> , à l’égard de <i>X</i> ...’ [Directionnels +]	<i>veg</i> S	<i>bE-</i> N	
Sujet ‘au sujet de <i>X</i> ’			
Cause ‘à cause de <i>X</i> ’		<i>veg</i> S	
Éloignement ‘à partir de, venant de <i>X</i> ’	<i>den</i> S	<i>den</i> S	<i>den</i>

UNIVERSITÉ PARIS-IV SORBONNE

**CONTRAINTES DE STRUCTURES ET LIBERTÉ
DANS L'ORGANISATION DU DISCOURS**

~

**Une description du mwotlap,
langue océanienne du Vanuatu**

Volume III

* * *

Thèse

en vue d'obtenir le

Doctorat de Linguistique

présentée et soutenue publiquement par

Alexandre FRANÇOIS

le 19 décembre 2001

en Sorbonne

Directeur de thèse :

M. Alain LEMARÉCHAL

Jury :

Mme Isabelle BRIL

Mme Stéphane ROBERT

M. Bernard CARON

M. Jean-Claude RIVIERRE

M. Darrell TRYON

SOMMAIRE

	pp.	vol.
Avant-propos	5	I
Abréviations	9	
<i>Chapitre Un</i> Présentation	13	
<i>Chapitre Deux</i> Phonologie, morphologie	51	
<i>Chapitre Trois</i> Les classes de mots et l'art de la translation	153	
<i>Chapitre Quatre</i> La référence et le nombre	255	
<i>Chapitre Cinq</i> L'expression de la possession	419	II
<i>Chapitre Six</i> Actance et complémentation	633	
<i>Chapitre Sept</i> Opérations aspectuelles et modales	689	III
<i>Chapitre Huit</i> Synthèse : La stratégie grammaticale	1005	
Bibliographie	1033	
Index des langues	1045	
Index des notions	1048	
Tableaux	1057	
Figures	1062	
Cartes	1064	
Table des matières	1065	

Chapitre Sept

OPÉRATIONS ASPECTUELLES ET MODALES

Temps, Aspect, Mode en mwotlap

En même temps qu'il se trouve inséré dans une structure argumentale constituée notamment d'un actant sujet, le prédicat en mwotlap se trouve généralement pris dans un ensemble d'opérations linguistiques complexes, relevant du Temps, de l'Aspect et du Mode. En théorie, il est possible de distinguer ces trois notions, selon le point de vue qu'elles codent sur le procès ainsi prédiqué :

- le Temps consiste à localiser le procès chronologiquement, par rapport à la situation d'énonciation ;
- l'Aspect situe le procès par rapport à certains *instants* (autres que l'instant d'énonciation), certaines *situations*, ou encore d'autres *procès* ;
- le Mode indique les rapports de ce procès avec les divers *mondes* possibles (y compris le monde réel), ainsi qu'avec les divers *sujets* susceptibles d'exercer une certaine visée (positive ou négative, etc.) sur ce même procès.

Comme dans beaucoup d'autres langues, ces trois types d'opérations sont intimement liées entre elles, aussi bien du point de vue sémantique que du point de vue formel : elles sont toutes indiquées par un seul et même paradigme de marques. Aussi nous garderons-nous de les distinguer *a priori* dans nos analyses, choisissant plutôt de partir des formes observables dans la langue.

Ce chapitre cherche donc à analyser **la syntaxe et la sémantique des marques de Temps-Aspect-Mode** en mwotlap – en abrégé les marques TAM. Sachant, comme nous le verrons, que le Temps n'est rien d'autre, dans cette langue, qu'un cas particulier de l'Aspect, les opérations sémantiques que recouvrent ces marques seront appelées "opérations aspecto-modales". Ce terme ne préjuge en rien de leur contenu, et ne doit être compris que comme une étiquette commode pour désigner des valeurs que nous découvrirons au fur et à mesure de nos analyses.

Un simple coup d'œil sur le système aspecto-modal du mwotlap [p.694] révèle un foisonnement de marqueurs différents, et partant une étonnante capacité à opérer des distinctions sémantiques fines entre les opérations ; ce sont elles que nous tenterons de saisir au cours de nos analyses de détail. Par ailleurs, il suffit de comparer ce système avec celui des langues voisines, pour se rendre compte que le mwotlap a fait preuve dans ce domaine,

plus que dans tout autre, d'une remarquable capacité d'innovation ; ce sera également l'une de nos préoccupations, autant que faire se pourra, que de sonder la profondeur historique de ces catégories aspecto-modales, en mettant notamment à jour les processus de grammaticalisation qui sont à la source de leur prolifération moderne.

Cette étude des marques TAM en mwotlap nous donnera l'occasion d'entrevoir les liens entre aspect, type de procès et sémantique lexicale, à travers notre hypothèse du Gabarit standard de procès ; nous insisterons également sur la dimension pragmatique de l'aspect-mode, en particulier ses liens privilégiés avec l'argumentation et la construction du discours.

I. *Le système verbal du mwotlap : présentation*

A. RAPPELS MORPHOSYNTAXIQUES

Nous rappellerons brièvement les principales caractéristiques syntaxiques du mwotlap qui peuvent se révéler pertinentes pour l'étude aspecto-modale qui suit.

❖ *Pronoms personnels*

Comme la plupart des langues mélanésiennes qui l'entourent, le mwotlap possède pas moins de quinze tiroirs morphologiques d'indices personnels : non seulement, en effet, opère-t-il une distinction entre *nous inclusif* (incluant l'interlocuteur) et *nous exclusif* (l'excluant), mais la catégorie du nombre est aussi particulièrement développée dans le domaine des pronoms, en opposant singulier, duel, triel et pluriel. Les pronoms personnels ne sont pas des affixes, mais des mots phonologiquement indépendants. Ils ont généralement les mêmes formes, quelle que soit leur fonction¹ : *no* 'je/me/moi', *nēk* 'tu/te/toi', *kē* 'il/elle/le/la', etc. En voici l'inventaire complet :

Tableau 7.1 – *Pronoms personnels du mwotlap* (rappel)

	SINGULIER	DUEL	TRIEL	PLURIEL
1 EXC	no / nok	kamyō	kamtēl	kem ~ kemem
1 INC	////	dō ~ dōyō	ēntēl ~ dētēl	gēn
2	nēk	kōmyō	kēmtēl	kimi
3	kē	kōyō	kēytēl	kēy

Le verbe n'est pas fléchi en personne², mais l'est en T.A.M. (temps-aspect-mode), comme nous allons le voir.

¹ Les exceptions ne sont pas pour autant des formes casuelles, *i.e.* des formes réservées exclusivement à une fonction syntaxique. À côté des deux formes longues *kemem* 'nous autres (1PL:EX)' et *dōyō* 'toi et moi (1DU:IN)', lesquelles sont compatibles avec toutes les fonctions, il existe des formes brèves de ces pronoms, qu'on ne trouve qu'en fonction sujet, resp. *kem* et *dō*. D'autre part, le pronom *no* (1SG), que l'on trouve également partout, prend obligatoirement la forme *nok* lorsqu'il est sujet d'un prédicat à l'Aoriste, au Prospectif ou à quelques autres temps non-passés (cf. p.695).

² Avec l'exception de l'Aoriste, qui réserve le préfixe *ni-* à la 3^{ème} p. du singulier (opp. *Ø*- partout ailleurs).

❖ *Morphosyntaxe de l'énoncé*

Le mwotlap est une langue accusative (*i.e.* non ergative), sans système de voix, et à ordre strict <Sujet-Verbe-Objet-Circonstant>. La fonction syntaxique des actants, qu'ils soient nominaux ou pronominaux, est indiquée par leur place dans la chaîne.

- (1) **No m-et nēk.** 'Je t'ai vu.'
 1SG PFT-voir 2SG
- Nēk m-et no.** 'Tu m'as vu.'
 2SG PFT-voir 1SG

❖ *Le syntagme prédicatif*

Si la place de Sujet n'appelle pas de remarque particulière, celle de V dans la formule SVO, doit être davantage précisée. Mieux vaut parler ici de Syntagme Prédicatif (SPrd), pour deux raisons :

"(Syntagme) *prédicatif*" plutôt que "verbal" : Même si seuls les verbes peuvent prendre des objets, d'autres parties du discours que le verbe sont prédicatives en mwotlap, langue *omni-prédicative* : notamment les noms, adjectifs, syntagmes locatifs.

"*Syntagme (prédicatif)*" plutôt que "prédicat" : Le prédicat ne se limite pas nécessairement à sa tête, et se compose souvent de trois éléments distincts :

- 1) des *marques T.A.M.* (Temps-Aspect-Mode), du moins pour les prédicats "aspectualisables" : ceci concerne tous les verbes et adjectifs, et plus rarement les noms. [cf. § II pp.699-734]
- 2) la *tête prédicative* : verbe, adjectif (toujours marqués en TAM) ; nom (rarement marqué en TAM, plutôt prédicat équatif) ; locatif (jamais marqué en TAM)...
- 3) l'*adjoind du prédicatif*, suivant immédiatement la tête, et modifiant la signification de cette dernière de façon diverse, à la façon d'une épithète. L'adjoind est soit un second verbe, soit un adjectif, soit un nom (objet incorporé), soit un modifieur ("adverbe") spécialisé dans cette position¹.

La phrase suivante, dans laquelle le SPrd se trouve entre crochets, illustre ces trois catégories. La tête est le verbe *dēm* 'réfléchir', suivi d'un adjoind transitivant *veteg* 'laisser', ce qui donne la combinaison *dēm veteg* 'oublier (volontairement)' ; le tout est dominé par le clitique d'accompli *mal* :

- (2) **No** < **mal** **DĒM** **veteg** > **nē-vēygēl** **namundō.**
 1SG ACP réfléchir laisser ART-querelle notre
- SUJET < T.A.M. tête adjoind > OBJET
- 'J'ai déjà tiré un trait sur notre querelle.'

Les marques TAM apparaissent soit au début du SPrd (préfixes/proclitiques), soit à la fin (enclitiques), soit prennent la forme de morphèmes discontinus combinant les deux. C'est d'ailleurs grâce à ces derniers que le prédicat peut être facilement délimité : ainsi, il sera encadré par la négation <et-... te> ou la marque de Prétérit <mE-... tō> :

¹ L'Adjoind du Prédicatif en mwotlap, catégorie morphosyntaxique propre à cette langue et définie sur des critères distributionnels, est présentée avec plus de détails dans François (2000 b; à paraître c). Nous examinons le cas particulier des adjoinds verbaux dans l'analyse de structures "sérialisantes", au §C p.647.

- (3) **No** < **et-** **van** **te** > **M̄otlap.** ‘Je ne suis pas allé à Mwortlap.’
 1SG NÉG₁- aller NÉG₂ Mwortlap
- (4) **Nēk** < **ma-** **van** **veteg** **tō** > **kemem.**
 2SG PRT₁- aller laisser PRT₂ 1EX:PL
 ‘Tu nous as quittés.’

B. MÉCANIQUE GÉNÉRALE DU SYSTÈME ASPECTO-MODAL

Le mwotlap frappe par l'abondance de ses tiroirs morphologiques TAM : près de vingt-cinq marques distinctes entrent dans ce même paradigme¹. Ce grand nombre de tiroirs correspond à une catégorisation fine des opérations linguistiques : par exemple, là où d'autres langues ne présenteront qu'une seule marque "accompli", le mwotlap distingue avec précision entre cinq catégories *Aoriste*, *Prétérit*, *Parfait*, *Accompli*, *Accompli distant* ; de même, du côté du non-réalisé, on trouve pas moins de quatre tiroirs *Prospectif*, *Futur proche*, *Futur*, *Potentiel*, à quoi l'on peut ajouter l'Aoriste déjà cité.

À chacune de ces marques correspond un fonctionnement précis, de telle façon que le locuteur, au moment de construire son énoncé, pourra toujours calculer la forme qui conviendra le mieux à son projet énonciatif.

1. Morphosyntaxe des TAM

(a) La négation en paradigme

Les marques TAM dont nous parlons ici entrent toutes dans un seul paradigme, et s'excluent donc les unes les autres. Ceci est également vrai de la négation, laquelle *commute* avec les marques TAM affirmatives, au lieu de s'y combiner. Plus précisément, il faut poser plusieurs tiroirs TAM négatifs, lesquels ne se superposent pas aux TAM affirmatifs, mais peuvent en embrasser plusieurs.

Ainsi, l'Aoriste (5), le Statif (6), le Parfait (7) ou le Prétérit (8) se trouvent tous niés par la même négation *et... te* (9) :

- | | | | | |
|-----|-------------|---|--|-------------------|
| (5) | Kōyō | < mitiy > | ‘Ils s'endorm(ir)ent.’ | [AORISTE] |
| | 3DU | AO:dormir | | |
| (6) | Kōyō | < ne-mtiy > | ‘Ils sont endormis.’ | [STATIF] |
| | 3DU | STA-dormir | | |
| (7) | Kōyō | < me-mtiy > | ‘Ils se sont endormis.’ | [PARFAIT] |
| | 3DU | PFT-dormir | | |
| (8) | Kōyō | < me-mtiy tō > | ‘Ils ont dormi.’ | [PRÉTÉRIT] |
| | 3DU | PRT ₁ -dormir PRT ₂ | | |
| (9) | Kōyō | < ET-mitiy TE > | ‘Ils n'ont pas dormi. / Ils ne dorment pas.’ | [NÉGATION REALIS] |
| | 3DU | NÉGR ₁ -dormir NÉGR ₂ | | |

¹ Il est remarquable que ces catégories sont un des éléments les plus variables entre les langues de la région, pourtant étroitement apparentées. Pour une présentation du système aspectuel de l'araki – langue proche du mwotlap, parlée au Vanuatu par une poignée de locuteurs, voir François (à paraître a).

Comme on le voit, certaines distinctions sémantiques opérées en énoncé affirmatif sont neutralisées par la négation¹. Cette absence de correspondance terme à terme entre TAM affirmatif et TAM négatif incite à inscrire ces structures négatives au sein du même paradigme, sur le même plan : alors que la plupart des langues combinent entre eux les morphèmes aspectuels et les marques de négation, le mwotlap opposera dans la même liste *Statif (affirmatif)*, *Parfait (affirmatif)*, *Prétérit (affirmatif)*... et *Négatif realis*.

À d'autres endroits du système, on observe des chevauchements "en tuilages" entre tiroirs affirmatifs et négatifs. Par exemple, alors qu'à l'affirmatif, l'Aoriste peut aussi bien recevoir des valeurs *realis* (ex. narration d'un événement passé) qu'*irrealis* (ex. injonction) – cette ambivalence est rendue impossible avec la négation : une frontière nette sépare alors les deux cas de figure, avec d'un côté la Négation *realis (et-X te)*, niant un événement dans le passé, de l'autre le Prohibitif (*nitog*), qui consiste à réclamer la non-actualisation d'une action dans l'avenir.

Pareillement, on opposera la polysémie d'une marque affirmative comme le Prospectif, à la diversité de ses équivalents négatifs :

- (10) **Kē so ni-leg l-ēte itan.**
 3SG PRSP AO-marié dans-année autre
 a) 'Elle voudrait se marier l'année prochaine.' *valeur volitive*
 b) 'Elle ferait mieux de se marier l'année prochaine.' *valeur déontique*
 c) 'Elle va se marier l'année prochaine.'... *valeur prévisionnelle*
- **Kē et-bus-te legleg l-ēte itan.**
 3SG NÉG₁-vouloir-NÉG₂ marié² dans-année autre
 a) 'Elle ne veut pas se marier l'année prochaine.' *volonté négative*
- **Kē nitog legleg l-ēte itan.**
 3SG PROH marié² dans-année autre
 b) 'Elle ne devrait pas se marier l'année prochaine (selon moi).' *prohibition*
- **Kē tit-leg vēste l-ēte itan.**
 3SG POT₁:NÉG₁-marié POT₂:NÉG₂ dans-année autre
 c) 'Elle ne se mariera pas l'année prochaine.' *prévision négative*

On constate donc une absence générale de coïncidence entre structures affirmatives et négatives.

Si ce phénomène de dissymétrie est typologiquement original, il n'est pas nécessairement surprenant. Il rappelle combien, dans le fonctionnement réel de la communication, prédiquer sur une *absence* de procès (ex. 'ne pas dormir') implique des opérations radicalement différentes de celles qui sont en jeu lorsque l'on prédique positivement sur un procès effectif (ex. 'dormir') : les propriétés sémantiques – notamment aspecto-modales – d'un non-procès ne sont ni les mêmes que celles d'un procès, ni leur simple symétrique².

¹ Le même phénomène a été décrit pour le *peul* (Afrique de l'Ouest) : "Il n'existe pas autant de formes négatives que de formes positives : on a un seul accompli négatif pour trois accomplis positifs (narratif, discursif et emphatisant). [...] Les formes négatives sont *en réduction*, c'est-à-dire en nombre réduit par rapport aux formes positives" (Labatut 1990: 78).

² En ce sens, les représentations logico-sémantiques qui assimilent la négation linguistique ("ne...pas") à

Dans la mesure où ces dissymétries parcourent l'ensemble du système aspectuel mwotlap, nous les avons réunies dans le *Tableau 7.2*. Malgré l'intérêt, pour la théorie du langage, de ces phénomènes de non-coïncidence, nous ne les commenterons pas davantage ici¹.

(b) Inventaire des tiroirs TAM

Le *Tableau 7.2* recense tous les tiroirs TAM du mwotlap : dix-huit marqueurs affirmatifs, auxquels répondent sept marqueurs négatifs. Chacun est associé à une marque spécifique, dont nous indiquons ici la forme de référence – généralement la plus fréquente en cas de variations ; le paragraphe suivant précise les variantes de ces morphèmes, ainsi que quelques points de morphologie.

Tableau 7.2 – Marqueurs aspectuels du mwotlap : non-superposition entre structures affirmatives et négatives.

AFFIRMATIF	NÉGATIF
Accompli <i>mal ...</i>	'pas encore' <i>et-... qete</i>
Accompli distant <i>mal ... tō</i>	
Rémansif <i>... laptō</i>	'ne plus' <i>et-... si te</i>
Statif <i>nE-...</i>	Négatif realis <i>et-... te</i>
Parfait <i>mE-...</i>	
Prétérit <i>mE-... tō</i>	
Aoriste <i>(ni-)...</i>	
Injonction forte <i>(ni-)... tō</i>	Prohibitif <i>tog ...</i>
Prospectif <i>so (ni-)...</i>	Négatif futur <i>tit-... te</i>
Futur / <i>tE-... /</i> Futur proche <i>tE-... qiyig</i>	
Potentiel <i>tE-... vēh</i>	Négatif potentiel <i>tit-... vēs-te</i>
Contrefactuel <i>tE-... tō</i>	
Évitatif <i>tiple ...</i>	Évitatif négatif <i>tiple tit-... te</i>
Présentatif statique <i>... tō</i>	Ø
Présentatif kinétique <i>... vatag</i>	
Focus temporel <i>qoyo ...</i>	
Prioritif <i>(ni-)... bah en</i>	

l'opérateur logique de négation ($p/\sim p$) font preuve d'un simplisme excessif. Car s'il est vrai que de nombreuses langues naturelles semblent autoriser une telle analyse – ex. le français, où un énoncé négatif n'est formellement rien d'autre que la combinaison <Négation + positif> *Dors / Ne dors pas ; Il a dormi / Il n'a pas dormi* – d'autres systèmes (mwotlap, wolof, peul, arabe ...) prouvent son insuffisance explicative. Nous évoquerons plus loin ce thème de la négation en langue *vs.* dans les représentations de la logique modale : cf. §(c) p.958.

¹ Nous analyserons les marques négatives au § VI (pp.935-970) : la question de la symétrie / dissymétrie entre tiroirs affirmatifs et négatifs y sera davantage détaillée.

(c) *Notes de morphologie*

Le tableau précédent indique les formes de référence que nous choisissons pour les marques aspectuelles du mwotlap. Néanmoins, par souci d'exactitude, il convient de noter les quelques points de morphologie qui suivent.

- Plusieurs préfixes sont cités avec une voyelle majuscule : STATIF *nE-*, PARFAIT *mE-*, FUTUR *tE-*, etc. Il s'agit de ce que nous avons appelé ailleurs (François 1999 *b*) une 'voyelle flottante', qui se réalise telle quelle devant un bloc de deux consonnes (ex. *nE-* + *myōs* 'aimer' = *ne-myōs*), mais s'assimile à la voyelle suivante si elle n'est suivie que d'une seule consonne (ex. *nE-* + *gom* 'malade' = *no-gom*), et s'élide devant voyelle (ex. *nE-* + *ōy* 'plein' = *n-ōy*).
- L'ACCOMPLI *mal* possède une variante familière *may*.
- L'ÉVITATIF présente une longue liste de variantes libres *taple* ~ *teple* ~ *tiple* ~ *tale* ~ *tele* ~ *tile* ~ *vele* ~ *tivele* ~ *tevele* ~ *aple* (~ *pale* ~ *pele* ~ *tipele*) – (p.923).
- Le FOCUS TEMPOREL possède des variantes libres *qoyo* ~ *tiqyo* ~ *tiqoyo*.
- Le RÉMANSIF présente les variantes libres *laptō* ~ *leptō* ~ *lavetō* ~ *levetō* ~ *lapgetō* ~ *lepgetō* (p.758).
- La NÉGATION 'pas encore' *et...* *qete* présente une variante archaïque *et...* *teqe* (p.949).
- Le PROHIBITIF *tog* présente une variante libre *nitog*, à toutes les personnes (p.961).
- La NÉGATION du futur et du potentiel, dans le registre familier, prend le même préfixe (*tE-*) qu'à l'affirmatif : *No tit-van te.* ~ *No ta-van te.* 'Je n'irai pas'.
- La NÉGATION du potentiel présente une variante libre : *vēste* (forme conservatrice) ~ *vēh-te* (forme analytique).
- L'AORISTE est le seul tiroir qui comporte des variations selon les personnes : *zéro* pour toutes les personnes, sauf *ni-* '3SG:AO', et le pronom personnel *nok* '1SG'. D'où : *Nok van* (**No van*) 'Je vais' ; *Nēk van* 'Tu vas' ; *Kē ni-van* (**Kē van*)¹ 'Il/elle va', *Kēy van* 'Ils/elles vont', etc.
- L'INJONCTION FORTE est obtenue par combinaison de l'Aoriste avec la particule *tō*, postposée au verbe (p.816).
- Le PROSPECTIF est obtenu par combinaison de l'Aoriste avec la particule *so*², placée entre le sujet et le verbe : ex. *Nok so van* 'Je veux aller', *Nēk so van* 'Tu veux aller', *Kē so ni-van* 'Il/elle veut aller', etc.
- Le PRIORITIF est obtenu par combinaison de l'Aoriste avec l'adjectif *bah* 'finir' et le déictique *en* : ex. *Kē ni-hohole bah en !* 'Qu'il finisse d'abord de parler' (p.914-921).
- Le pronom de 1SG *nok* (≠ *no*) est obligatoire pour l'Aoriste et ses dérivés (Inj. forte, Prospectif, Prioritif), ainsi que pour les PRÉSENTATIFS et le RÉMANSIF. Inversement, la

¹ Ce préfixe *ni-* présente deux particularités morphologiques, toutes deux liées à la langue littéraire où il est la marque TAM la plus fréquente. Premièrement, il est susceptible d'élider exceptionnellement sa voyelle *i* devant une autre voyelle, ex. *Kē n-et* ('il aperçoit') correspondant à la forme normale *Kē ni-et*, sans élision (François 2000 *c*: 53) ; le préfixe d'Aoriste devient alors homophone du préfixe de Statif [cf. n.3 p.696]. Deuxièmement, il disparaît parfois corps et bien, en sorte que *kē van* 'il va...' n'est pas grammatical dans la langue usuelle, mais l'est dans le registre littéraire.

² Noter l'homonymie avec la conjonction *so* : 'ou bien' / 'que' ("Complémentiser") / 'si' (conditionnel). Nous discuterons en détails de cette (pseudo?) homonymie au §4 p.869.

forme **no** est obligatoire pour tous les temps *realis* (ACCOMPLI et dérivé, STATIF, PARFAIT, PRÉTÉRIT). Tous les autres tiroirs TAM de la langue autorisent les deux formes **no** / **nok** en variante libre, sans différence de sens : ex. *No / Nok et-ēglal te*. ‘Je ne sais pas’.¹

(d) Synthèse : les clefs de la conjugaison

En guise de récapitulation, le tableau suivant aligne quelques paradigmes verbaux pour les principaux TAM, et pour les personnes du singulier (les autres nombres sont réguliers, *i.e.* suivent le modèle de 2SG dans le tableau). Ceux-ci sont présentés avec le verbe régulier *hag* ‘être assis’ ; le mwotlap ne compte aucun verbe irrégulier².

Tableau 7.3 – Conjugaisons du mwotlap : quelques temps au singulier

	Parfait <i>mE</i> -...	Présentatif ... <i>tō</i>	Aoriste (<i>ni</i> -)...	Prospectif <i>so</i> (<i>ni</i> -)...
1 <i>sing</i> ‘je’	NO <i>ma-hag</i>	NOK <i>hag tō</i>	NOK <i>hag</i>	NOK <i>so hag</i>
2 <i>sing</i> ‘tu’	nĕk <i>ma-hag</i>	nĕk <i>hag tō</i>	nĕk <i>hag</i>	nĕk <i>so hag</i>
3 <i>sing</i> ‘il/elle’	kĕ <i>ma-hag</i>	(kĕ) <i>hag tō</i>	kĕ <i>NI-hag</i>	kĕ <i>so NI-hag</i>

Le tableau précédent réunit les principales difficultés morphologiques du verbe mwotlap. D'une façon générale, les clefs du système résident dans les trois points suivants :

- COPIE VOCALIQUE sur certains préfixes (ex. Parfait *mE*- + *hag* = *ma-hag*). Elle distingue le Statif (*kĕ nĕ-hag* ‘il est assis’) de l'Aoriste (*kĕ ni-hag* ‘il s'assied’)³.
- PRONOM SUJET 1SG. Les temps *realis* ont normalement la forme nue du pronom (**no**) ; d'autres temps – dont l'Aoriste – prennent obligatoirement une forme **nok**.
- PRÉFIXE DE 3SG. À certains temps, le verbe présente le même préfixe à toutes les personnes (ex. Parfait) ; à d'autres, il ne présente aucun préfixe (ex. Présentatif) ; enfin, à certains temps (Aoriste et ses dérivés), l'absence apparente de préfixe s'oppose à la 3^{ème} p. du sg., qui comporte un préfixe *ni*- obligatoire.

Dans les tournures où le verbe est suivi d'un morphème X, c'est la présence ou l'absence de ce *ni*- qui permet d'attribuer un statut morphologique à ce dernier. Si *ni*- réapparaît à la 3^{ème} SG, alors on considérera cette tournure <*ni*-V + X> comme un cas d'emploi de l'Aoriste, et X sera analysé comme un simple Adjoint [ex. *Kĕ NI-hag se* ‘il s'assied aussi’ → *se* ‘aussi’ est un Adjoint]. En revanche, si la combinaison avec X rend le verbe incompatible avec *ni*-, alors X n'est plus un simple Adjoint, puisqu'au lieu de s'associer avec l'Aoriste, il *commute* avec lui ; c'est de cette façon que l'on reconnaît un certain nombre de marques TAM, rentrant de plein droit dans le paradigme présenté p.694 [ex. *Kĕ hag leptō* ‘il est encore assis’ → *leptō* est une marque TAM, le "Rémansif"]⁴.

¹ Les conditions d'emploi de **no** / **nok** sont détaillées au §(c) p.373.

² Le seul cas d'irrégularité concerne la négation du verbe *myōs* ‘vouloir’ : cf. (585) p.941.

³ Comme on peut s'y attendre, cette opposition *nV*- / *ni*- est neutralisée lorsque la voyelle du radical est /i/ : ex. *kĕ ni-tig* ‘il est debout_{Sta}’ / ‘il se met debout_{Aor}’ [rad. *tig*]. Si le verbe commence par une voyelle, l'opposition se maintient généralement : ex. *kĕ n-en* ‘il est allongé_{Sta}’ ≠ *kĕ ni-en* ‘il s'allonge_{Aor}’ ; cependant, elle est parfois neutralisée dans la langue littéraire : cf. n.1 p.695.

⁴ Sur ce point, cf. p.760 et n.1 p.768.

2. Le mwotlap n'a pas de temps

Une première observation importante, concernant la sémantique des tiroirs TAM du mwotlap, est l'absence de référence explicite à un quelconque repère absolu¹, tel que l'instant d'énonciation T_o . Alors que le français *Je dormais* accompagne la valeur aspectuelle de l'imparfait d'une indication temporelle à valeur de passé, les formes TAM du mwotlap ne permettent jamais de localiser le procès par rapport à l'instant présent. En d'autres termes, le système du mwotlap ne grammaticalise pas la catégorie du *temps*² – ce dernier terme étant pris au sens strict, dans son opposition à l'aspect par exemple.

Ainsi, un syntagme au *Statif No ne-myōs (so mītiy)* se traduira, en fonction du contexte, tantôt par un présent 'Je veux (dormir)', tantôt par un imparfait 'Je voulais (dormir)'. De même, l'aspect *accompli* situe l'achèvement du procès par rapport à un point de repère qui n'est T_o que "par défaut" ; le fonctionnement normal de l'Accompli est de renvoyer à un instant de référence t_r mentionné dans le contexte proche, et qui peut être aussi bien un instant passé que futur, ou hypothétique, etc. Ainsi, le schéma général correspondant au syntagme accompli *mal mat* est '[être] déjà mort à la date t_r ' :

- (11) **Bōbō nōnōm n-ēh leptō ? – Ohoo, kē mal mat !**
 aïeul ton STA-vivre encore non 3SG ACP mort
 'Ton grand-père est toujours vivant ? – Non, il *est* mort.' [$t_r = T_o$]
- (12) **Nē-dēmdēm nonon so bōbō nonon mal mat.**
 ART-pensée sa que aïeul son ACP mort
 'Il croyait que son grand-père *était* mort.' [t_r avant T_o]
- (13) **Nēk so van lok me l-ête itan en, bōbō mal mat !**
 2SG PRSP aller encore VTF dans-année autre COÉ aïeul ACP mort
 'Quand tu reviendras l'année prochaine, grand-père *sera* déjà mort !' [t_r après T_o]
- (14) **Dokta so tateh tō en, tō bōbō mal mat !**
 médecin si non.exister CF COÉ alors aïeul ACP mort
 'Si le médecin n'avait pas été là, grand-père *serait* (sûrement) mort !' [t_r fictif]

À chaque fois, le moment de référence t_r par rapport auquel le procès p (*mat* 'mourir, être mort') est donné comme achevé, se trouve recalculé à partir des situations construites dans le contexte discursif. En lui-même, le marqueur d'accompli ne dit rien de la relation entre ce moment t_r et l'instant d'énonciation T_o , pas plus qu'il n'indique si les deux situations Sit_r et Sit_o prennent place dans le même univers de croyance (ex. 'il est/sera mort') ou dans deux univers distincts (ex. contrefactuel 'il serait mort').

¹ Le terme 'absolu' doit être compris à l'intérieur d'un référentiel énonciatif, autrement dit par rapport à l'instant d'énonciation T_o pris comme origine – et non pas dans le sens traditionnel du temps calendaire.

² Si cette observation est vraie, alors il devient erroné, ou du moins superflu, de parler des catégories T.A.M. (*Temps-Aspect-Mode*) du mwotlap. En réalité, la question de savoir s'il faut remplacer TAM par AM (?) dans cette description est un faux débat : l'étiquette TAM est un expédient utile aux linguistes, pour désigner, dans une langue donnée, les catégories grammaticales marquées sur le prédicat, et référant en général aux *relations que l'énonciateur pose entre les situations et entre les instants* – à charge pour les linguistes de déceler les opérations précises que recouvrent ces marques. Il est non seulement inutile, mais épistémologiquement suspect, de préjuger des catégories que l'on va trouver avant même d'observer les faits.

Autrement dit, la référence situationnelle opérée par les marques verbales du mwotlap fonctionne non pas, comme d'autres langues, sur le mode de la **déixis** (je situe le procès *p* par rapport à Sit_o, situation d'énonciation) mais plutôt sur le mode de l'**anaphore** (je situe le procès *p* par rapport à une situation de référence Sit_r déjà construite).

L'*absence de référence temporelle absolue* caractérise l'ensemble du système verbal : le Futur peut très bien correspondre à un futur-dans-le-passé (*Kē n-ēglal so kē ta-mat*. 'Il sait qu'il mourra / il savait qu'il mourrait'), etc. Cette mobilité de la référence a également pour conséquence, comme on le verra, les nombreux effets de sens du Prospectif : en fonction de la situation Sit_r que l'on prend comme point de repère, un énoncé comme *Kē so ni-van me* pourra signifier, entre autres : 'il veut venir', 'il voulait venir', 'il a failli venir', 'il faudrait qu'il vienne', 'il aurait dû venir', 'si jamais il vient', etc. [cf. §A p.837]

3. *Dépasser l'obsession chronologique*

En grande partie influencée par les structures des langues indo-européennes et la tradition grammaticale héritée des Grecs, la linguistique du domaine verbal a toujours placé la catégorie du *temps* au centre de sa recherche. Une première brèche semblait ouverte lorsque fut reconnue la distinction entre *temps* et *aspect*. Alors que dans de nombreuses langues – notamment européennes – les verbes doivent effectivement se placer sur une échelle temporelle absolue (le *temps*), définie autour de T_o, l'examen d'autres langues a rendu pertinente la catégorie de l'*aspect* verbal ; cette dernière notion ne consiste plus à localiser les procès sur une échelle absolue, mais à envisager leurs relations mutuelles (relation de procès à procès) ainsi que leur structuration interne. Nous venons de voir que le mwotlap fait typiquement partie des langues qui rendent nécessaire une nouvelle analyse.

Et cependant, malgré cette innovation conceptuelle, la notion d'aspect a continué à fonctionner exclusivement en termes de temporalité : les contrastes du type Accompli / Inaccompli, Inchoatif / Terminatif, etc., résultent de la transposition d'oppositions chronologiques (du type avant / après) à l'intérieur même du procès. Or, si l'on peut admettre que plusieurs langues plaident en faveur d'une telle définition de l'aspect – conçu comme *temporalité interne* du procès – en revanche celle-ci nous semble nettement réductrice, voire gênante, dès lors qu'on cherche à rendre compte de systèmes verbaux différents.

L'obsession chronologique a bien souvent pour effet d'occulter des critères qui seraient plus pertinents pour rendre compte de l'organisation du système verbal de certaines langues, y compris les plus décrites. Ces autres critères comprennent :

- la *structure informationnelle* du prédicat verbal, qui articule des éléments préconstruits ("thématiques") à des éléments informatifs ;
- la *relation modale* existant entre le procès et différents sujets, en particulier l'énonciateur ;
- la valeur des *rappports entre situations*, en particulier entre le procès et la situation d'énonciation (rapport d'inclusion, d'exclusion, d'implication, de dépendance...), ainsi que les valeurs épistémiques qui en découlent ;
- la *valeur pragmatique* (illocutoire et perlocutoire) associée aux catégories : en quoi le choix du tiroir verbal influe-t-il sur l'orientation argumentative globale de l'énoncé ?

Pour certaines langues, ce type de critères semblent plus opérationnel que l'analyse en termes de chronologie¹. Ainsi, l'analyse du système verbal du mwotlap incite fortement à *détemporaliser la notion d'aspect verbal*, en privilégiant une approche énonciative de la morphologie verbale. Il s'agit, en quelque sorte, de remplacer une sémantique unidimensionnelle, centrée sur le temps, par une approche à plusieurs paramètres, dans laquelle la forme du verbe participe directement à la structuration du discours.

II. Catégories grammaticales et aspectualité

Au fil de notre description des marques aspecto-modales en mwotlap, la plupart de nos exemples présenteront des prédicats *verbaux*, auxquels ces marques sont effectivement associées de façon privilégiée ; et par voie de conséquence, il nous arrivera de formuler nos observations, par souci de simplicité, en employant le terme de *verbe*, au lieu d'un terme neutre comme *tête du prédicat TAM*. Pourtant, une des grandes originalités typologiques de la langue mwotlap est qu'elle autorise les prédicats "aspectualisés" à recevoir comme tête non seulement des VERBES, mais aussi, par exemple, des ADJECTIFS ou des NOMS.

Aussi, avant d'entrer dans le détail de la description sémantique des marques TAM (pp.735-971), nous pensons utile de présenter avec plus de précision les catégories grammaticales qui sont susceptibles de se combiner avec elles. En d'autres termes, nous nous interrogerons ici sur *l'aspectualité des parties du discours*, et ses implications pour la théorie de l'aspect ou la réflexion sur l'opposition verbo-nominale.

Voici le plan détaillé de ce paragraphe II :

- A. *Prédicativité vs. aspectualité*
- B. *Disparité des parties du discours*
- C. *Les catégories et l'aspectualité*
 - 1. Les verbes
 - 2. Les adjectifs
 - (a) Instabilité aspectuelle et changement d'état
 - (b) Adjectifs ou verbes ?
 - 3. Les noms
 - (a) Deux types de prédicats nominaux
 - (b) Permanence et variabilité de l'être
 - (c) Évolution naturelle vs. transformation exceptionnelle
 - (d) Les conditions d'aspectualisation des noms
 - (e) Problèmes : noms ou verbes ?
 - (f) Synthèse : les noms et l'aspectualisation
 - 4. Autres catégories
 - (a) Les adjectifs attributs
 - (b) Les numéraux
 - (c) Les locatifs et les existentiels
- D. *Note finale*

¹ C'est ainsi que le système verbal du wolof (Sénégal) a pu être analysé en termes non pas temporels, mais exclusivement énonciatifs, par S. Robert (*Approche énonciative du système verbal*, 1991).

A. PRÉDICATIVITÉ VS. ASPECTUALITÉ

Comme la plupart des langues austronésiennes, le mwotlap est une langue omniprédicative : à de rares exceptions près, tous les lexèmes de cette langue peuvent constituer le centre prédicatif d'une proposition, quelle que soit leur catégorie grammaticale. Ainsi, en l'absence de copule, il est commun de rencontrer des prédicats non seulement verbaux, mais aussi nominaux, adjectivaux, locatifs, etc.

Cependant, affirmer que tous les lexèmes de la langue sont directement compatibles avec la fonction prédicative, n'implique pas nécessairement qu'ils soient compatibles avec les marques de temps-aspect-mode. Si l'on accepte de nommer *aspectualité* cette dernière propriété (= compatibilité avec les morphèmes TAM), on prendra donc soin de distinguer **prédicativité** et **aspectualité** des catégories grammaticales. Par exemple, citons le cas des LOCATIFS¹ : bien qu'ils soient tous prédicatifs –i.e. directement compatibles avec la fonction prédicative–, ils sont incompatibles avec les marques TAM que l'on rencontre typiquement avec les verbes (ex. l'Accompli) :

- (15) **Edga Japan.** 'Edgar est au Japon.'
 E. Japon → Les LOCATIFS sont **prédicatifs**.
- *Edga mal Japan.* **Edgar est déjà au Japon.*
 E. ACP Japon → Les LOCATIFS ne sont pas "**aspectualisables**".

Ceci étant dit, il s'en faut de beaucoup que les marques TAM soient réservées à la catégorie des verbes. Par exemple, les **noms** (incluant ici les substantifs) sont à la fois *prédicatifs* et *aspectualisables* :

- (16) **Apēt welan.** 'Apêt est chef.'
 A. chef → Les NOMS sont **prédicatifs**.
- Apēt mal welan.** 'Apêt est déjà chef.'
 A. ACP chef → Les NOMS sont **aspectualisables**.

C'est justement le but de ce chapitre, que de décrire et analyser les règles concernant l'association des différentes catégories grammaticales –noms, adjectifs, etc.– avec les marques TAM.

B. DISPARITÉ DES PARTIES DU DISCOURS

En réalité, les deux critères de prédicativité et d'aspectualité ne suffisent pas à dresser un tableau suffisamment explicite des catégories grammaticales du mwotlap. En effet, il peut être intéressant de prendre en compte d'autres critères syntaxiques, tels que :

- *compatibilité avec des fonctions autres que prédicatives* :
 Alors que le NOM est à la fois compatible avec la fonction prédicative et la fonction actancielle, les PRÉDICATS EXISTENTIELS ne sont compatibles qu'avec la position de tête prédicative. Quant aux VERBES, ils ne se rencontrent normalement qu'à l'intérieur du syntagme prédicatif, soit comme tête, soit comme adjectif.

¹ Les directionnels et déictiques se comportent de la même façon, ainsi que les adverbes et syntagmes prépositionnels en général.

- *possibilité d'être prédicat sans être aspectualisé* :
Le VERBE ne peut être prédicat qu'à la condition d'être aspectualisé ; les NOMS, quant à eux, sont compatibles à la fois avec les marques TAM, et avec les prédicats équatifs [cf. ex.(16)].
- *possibilité d'être aspectualisé sans être prédicat* :
En réalité, les marques TAM apparaissent exclusivement en position de tête prédicative, et jamais ailleurs : à moins de recourir à une proposition relative, ni un actant, ni un adjectif épithète, ne peuvent être aspectualisés. En conséquence, ce critère n'est pas pertinent en mwotlap ; nous l'indiquons cependant, pour son intérêt typologique.

Tous ces critères sont pris en compte dans le tableau synthétique ci-dessous. Ce dernier précise, pour chacune des principales catégories grammaticales du mwotlap¹, leur accessibilité aux fonctions prédicatives vs. non-prédicatives (actant *ou* circonstant *ou* épithète, etc.)², ainsi que leur compatibilité avec les marques TAM³.

Tableau 7.4 – *Compatibilité des principales catégories grammaticales avec la prédicativité et l'aspectualité.*

	Nom	Adjectif	Attribut	Verbe	Exist ^{tiel}	Locatif	Numéral
Prédicat	+	+	+	+	+	+	+
Prédicat TAM	(+)	+	(+)	+	–	–	(+)
Prédicat non-TAM	+	–	+	–	+	+	+
Hors prédicat	+	+	–	–	–	+	+
TAM hors prédicat	–	–	–	–	–	–	–

Nous ne mentionnons ici que les deux notions de prédicativité et d'aspectualité ('TAM') ; en ce qui concerne la syntaxe des parties du discours en général, et leurs diverses fonctions possibles, voir le **Chapitre Trois** p.153.

C. LES CATÉGORIES ET L'ASPECTUALITÉ

S'il est vrai que le *Tableau 7.4* a été dressé à partir d'observations purement formelles (distributionnelles), il est nécessaire de l'interpréter en termes sémantiques. Ce qui nous intéresse ici, n'est pas la prédicativité des catégories grammaticales, mais leur *aspectualité* : pourquoi certaines catégories, et pas d'autres, sont-elles compatibles avec les marques aspecto-modales ? D'autre part, pour celles qui se rencontrent avec des prédicats de deux

¹ Parmi ces catégories majeures, figurent deux classes en réalité assez faiblement peuplées, mais dont le comportement particulier est précisément lié aux questions de prédicativité et d'aspectualité. Les *Attributs* sont des adjectifs directement prédicatifs, très peu nombreux, qui ne prennent que rarement des marques TAM [cf. §(a) p.730]. Les *Existentiels* se limitent également à une poignée d'éléments [§(c.2) p.733].

² Ces fonctions non-prédicatives, que nous ne détaillons pas ici, sont justement le principal critère permettant de distinguer les parties du discours entre elles : grossièrement, les *noms* se reconnaissent à ce qu'ils peuvent se trouver en place d'actant, les *adjectifs* se retrouvent en position d'épithètes, etc. Toutes ces catégories, nettement distinctes en dehors du syntagme prédicatif, se confondent largement à l'intérieur de ce dernier – que ce soit en position de *tête prédicative* (où l'on trouve des noms, des adjectifs, des verbes, etc.) ou en position d'*adjoint du prédicatif* (idem).

³ Un signe '+' entre parenthèses signale que l'association est possible, mais relativement minoritaire.

sortes (TAM et non-TAM), qu'est-ce qui détermine le choix ? Quelles sont les opérations linguistiques sous-jacentes à ces deux types de prédication ?

D'une manière générale, nous verrons que la compatibilité syntaxique avec les marques TAM peut s'expliquer en termes sémantiques, par la façon dont la notion prédiquée met en jeu la temporalité. Une notion (nom, adjectif, verbe...) sera aspectualisable si et seulement si elle est sémantiquement compatible avec une **hétérogénéité aspectuelle**, *i.e.* une coupure dans le temps entre deux états distincts.

1. Les verbes

Les marques TAM sont obligatoires pour qu'un VERBE puisse exercer la fonction de prédicat :

- (17) **Imam** <**ma-van**> **Āmot.** 'Papa est parti dans l'île de Mota.'
 père PFT-aller Mota
- Imam** <**ta-van qiyig**> **Āmot.** 'Papa va partir pour Mota.'
 père FUT-aller HOD Mota
- **Imam* <*van*> *Āmot.* ...
 père aller Mota

On ne s'étonnera pas de cette haute compatibilité entre verbes et marques TAM, attestée probablement dans toutes les langues du monde. Alain Lemaréchal donne une définition sémantique des trois principales catégories de lexèmes :

les **noms** expriment des caractéristiques définitives, les **adjectifs** des caractéristiques stables non définitives, et les **verbes** des caractéristiques dont la validité est limitée à un procès (limites elles-mêmes définies par le système des marques aspecto-temporelles propres à la langue), sinon à une énonciation. (1989: 33)

Dans la mesure où les procès exprimés par les verbes sont limités à une situation particulière¹, cette catégorie est typiquement associable avec les calculs aspecto-temporels et modaux : ces derniers, en effet, consistent à spécifier les rapports du procès avec la classe des instants, avec telle ou telle situation (réelle ou fictive) localisable dans le temps, ainsi que les divers sujets de point de vue (agent, énonciateur, etc.).

Non seulement tous les prédicats verbaux sont marqués en TAM, mais inversement la majorité des prédicats "aspectualisés" en mwotlap, ont pour tête un lexème verbal. C'est pourquoi, au cours de ce chapitre, il nous arrivera souvent de décrire les prédicats TAM du mwotlap en employant le terme *verbe* au lieu de *tête du prédicat TAM*. Ceci est un pur abus de langage, et n'obéit qu'au souci de simplicité pour la lecture ; en réalité, tout ce que l'on peut dire des *verbes* en position prédicative, est également valable pour les autres lexèmes (noms, adjectifs, numéraux...) en position de tête de prédicat TAM.

2. Les adjectifs

Les adjectifs se distinguent des verbes (notamment des verbes intransitifs, pour lesquels le doute est légitime) par leur possibilité d'apparaître en position d'épithète de nom [*Tableau*

¹ Bien entendu, cette situation qui valide le procès peut être itérative, générique, fictive, etc.

3.2 p.163]. En position de prédicat, cette distinction est formellement neutralisée, car les **adjectifs, comme les verbes, prennent obligatoirement les marques TAM** :

- (18) **Nē-lē-n** <ne-mlēm̄lēg>. ‘Ses cheveux sont noirs.’
 ART-cheveu-3SG STA-noir
- Nē-lē-n** <me-mlēm̄lēg>. ‘Ses cheveux ont noirci.’
 ART-cheveu-3SG PFT-noir
- Nē-lē-n* <*mēlēm̄lēg
 ART-cheveu-3SG noir*

(a) Instabilité aspectuelle et changement d'état

Néanmoins, il importe de souligner que la grande majorité des prédicats adjectivaux se rencontre avec le préfixe de Statif (**nE-**). Même si ce dernier est également compatible avec certains verbes –sémantiquement statiques–, il fournit par excellence le moyen de prédiquer d'un sujet une qualité aspectuellement stable, dans une situation donnée [§A p.735].

Lorsqu'un adjectif se présente avec un aspect autre que le Statif, les calculs sémantiques sont davantage contraints. En particulier, il ne s'agit plus simplement d'attribuer, à un moment donné, une qualité *p* à un sujet *x* (ex. *Le chapeau est rouge*), mais de présenter cette même qualité comme limitée dans le temps, après un passage de *p'* à *p* (ex. *Le chapeau a rougi / est devenu rouge*). Les contextes où les adjectifs sont compatibles avec une telle **instabilité aspectuelle** sont beaucoup plus limités, c'est pourquoi le cas se rencontre moins fréquemment.

Dans la lignée de l'énoncé (18), les exemples suivants illustrent les contraintes sémantiques qui pèsent sur les adjectifs, lorsqu'ils sont combinés à d'autres marques TAM que le Statif. D'une façon générale, pour fixer les idées, le Statif correspond au français *être* + *Adj.* ; les autres marques TAM, associées à des adjectifs, correspondent, le plus souvent, à une copule transformative comme *devenir* + *Adj.*¹, ou un verbe à sens inchoatif (ex. ‘rougir’, ‘embellir’, ‘rapetisser’, etc.) :

- (19) **Nēk** na-qaqa ! ‘Tu es fou !’
 2SG STA-fou
- **Nēk** tiple qaqa aē ! ‘Je crains que cela ne te rende fou.’
 2SG ÉVIT fou ANA [lit. ...que tu en deviennes fou]
- (20) **Ne-telefon** ne-het. ‘Ce téléphone est de mauvaise qualité /
 ART-téléphone STA-mauvais en mauvais état.’
- **Ne-telefon** me-het. ‘Ce téléphone est tombé en panne.’
 ART-téléphone PFT-mauvais
- **Ne-telefon** ni-hethet. ‘Ce téléphone ne cesse de tomber en panne.’
 ART-téléphone AO-mauvais²

¹ On savait déjà que les langues *omniprédicatives* se caractérisaient par l'absence de verbe "être" ; grâce au mwotlap, on voit que l'*aspectualité* des lexèmes (compatibilité avec les marques TAM) permet également de se passer d'un verbe "devenir".

- (21) **Nĕk** **ne-tegha.** ‘Tu es différent (des autres...).’
 2SG STA-différent
- **Nĕk** **me-tegha** **ĕgĕn.** ‘Tu as changé.’ [lit. tu es devenu-différent]
 2SG PFT-différent maintenant
- **Na-haphap** **ni-tegtegha** **geh** **meh.**
 ART-choses AO-différent² DISTR trop
 ‘Le monde *change* trop vite.’ [lit. Les choses deviennent-différentes à l’excès.]

On relève, dans toutes ces combinaisons, une valeur inchoative (‘devenir *p*’) qui présente une grande importance théorique¹.

Ainsi, les adjectifs sont compatibles avec deux fonctionnements, en fonction de la *stabilité aspectuelle* de la qualité prédiquée. D’une part, si le locuteur veut simplement prédiquer une propriété *p* stable, validée à un instant donné sans rien dire des autres instants, il utilisera le Statif. En revanche, il devra employer les autres marques TAM à partir du moment où la qualité *p* sera conçue comme **aspectuellement instable**. Dans ce dernier cas, les paramètres en jeu sont plus complexes, car il s’agit d’opposer soit deux états différents dans le temps (*Tu es devenu fou* suppose que tu ne l’étais pas auparavant), ou des situations distinctes en modalité (*Il est possible que tu deviennes fou* suppose que tu ne l’es pas encore), etc. Ce dernier cas est illustré par l’exemple suivant au Contrefactuel, dans lequel il s’agit moins d’opposer entre eux des instants, que des mondes possibles :

- (22) **Nĕk** **nu-su** **meh.** ‘Tu es trop petit (= trop jeune).’
 2SG STA-petit trop
- **Nĕk** **tu-su** **tō,** **tita** **nōnōm** **ta-tām̄yeg** **vĕste** **nĕk.**
 2SG CF₁-petit CF₂ mère ta POT₁-lâcher POT₂:NĒG 2SG
 ‘Si tu étais [**si tu devenais*] un enfant, ta mère ne t’aurait pas laissé partir.’

À chaque fois, la qualité positive *p* est opposée, d’une manière ou d’une autre, à son complémentaire *p*’. Dans ce sens, le processus d’aspectualisation consiste toujours à **placer le prédicat dans une perspective** (temporelle, aspectuelle, modale) : par rapport à un "fond" défini par la non-validation de *p*, se dessine en quelque sorte une "forme" aspecto-modale, un ensemble d’instant ou de situations définis, au contraire, par la validité de la prédication *p*. Les morphèmes TAM d’une manière générale, et surtout ceux qui sont différents du Statif, consistent précisément à dessiner les contours de cette forme, et la contraster avec son arrière-plan. Bien entendu, les contours précis dépendront de la marque TAM elle-même :

- avec un Parfait, j’oppose un prédicat actuel (*le téléphone est en mauvais état*) à un état passé contraire (*le téléphone fonctionnait bien*) → traduction ‘Il est tombé en panne’ ;

¹ En utilisant nos notations topologiques *j* et *k* [cf. §2 p.792], on dira que les adjectifs, lorsqu’ils sont épithètes ou conjugués au Statif, pointent sur la valeur *k* (phase homogène du procès, aspectuellement stable = ‘être *p*’) ; mais lorsqu’ils sont combinés à la plupart des autres marques TAM, ils mettent également en jeu l’événement ponctuel *j* (phase hétérogène du procès, marquant un changement d’état = ‘devenir *p*’). En cela, les adjectifs se comportent exactement comme les verbes, ou tout autre prédicat TAM. Voir aussi la n.1 p.708 pour les noms.

- avec un Aoriste + réduplication, je mentionne le passage réitéré de l'état *p'* (*le téléphone marche*) à l'état *p* (*il ne marche plus*) → traduction 'Il ne cesse de tomber en panne'...

(b) Adjectifs ou verbes ?

Combinés à des marques TAM, les adjectifs fonctionnent exactement de la même façon que les verbes. Ceci est tellement vrai, qu'en position prédicative, il est impossible de faire la part entre un verbe intransitif (statique) et un adjectif. En conséquence, face à un lexème sémantiquement [+statique], nous choisissons *a priori* de l'étiqueter VERBE, jusqu'au jour où, au détour d'un énoncé, nous le rencontrons en position de qualifiant d'un nom : c'est alors la preuve que ce lexème doit être classé non comme un verbe, mais comme un ADJECTIF.

C'est le cas, notamment, des prédicats dont le sémantisme, tout statique soit-il, est aisément compatible avec l'instabilité aspectuelle, et donc les marques TAM : ils se comportent le plus souvent de la même façon que les verbes, et ont statistiquement moins d'occasions d'apparaître dans le seul contexte qui les trahit comme adjectifs, *i.e.* épithète d'un nom. Le tableau suivant donne l'exemple de quatre lexèmes –parmi des dizaines– dont le sens statique les rend compatibles *a priori* avec une double interprétation (verbe intransitif ou adjectif ?) ; comme on le voit, le seul test permettant de discriminer les uns des autres est le test de l'épithète.

Tableau 7.5 – Adjectifs ou verbes ? Le test de l'épithète.

	/mtiy/ 'dormir/endormi'	/mat/ 'mourir/mort'	/leg/ 'se marier/marié'	/hag/ 'être assis/assis'
Statif	<i>Kē ne-mtiy.</i> 'il dort/est endormi'	<i>Kē na-mat.</i> 'il est mort'	<i>Kē ne-leg.</i> 'il est marié'	<i>Kē na-hag.</i> 'il est assis'
autre TAM : Prospectif	<i>Kē so ni-mtiy.</i> 'il va dormir'	<i>Kē so ni-mat.</i> 'il va mourir'	<i>Kē so ni-leg.</i> 'il va se marier'	<i>Kē so ni-hag.</i> 'il va s'asseoir'
épithète	<i>*na-tmān mitiy</i> <i>*homme endormi</i>	<i>na-tmān mat</i> 'homme mort'	<i>na-tmān leg</i> 'homme marié'	<i>*na-tmān hag</i> <i>*homme assis</i>
statut syntaxique	↓ VERBE 'dormir'	↓ ADJECTIF 'mort'	↓ ADJECTIF 'marié'	↓ VERBE 'être assis'

Face à un énoncé comme ***Kē so ni-mat*** ('il va mourir'), deux positions théoriques sont possibles :

- Le statut de ***mat*** comme verbe vs. adjectif dépend de sa position dans l'énoncé :
En position d'épithète, c'est un *adjectif*. Combiné à des marques TAM (Prospectif, ou même Statif), réputées "marques verbales", ***mat*** se trouve transformé/ recatégorisé/dérivé en *verbe*.¹
- L'appartenance de ***mat*** à la classe des *adjectifs* lui est assignée une fois pour toutes, dès le niveau du lexique². Cette appartenance catégorielle lui ouvre un certain

¹ C'est la position adoptée par Ross (1998 *a*), dans son étude des adjectifs dans les langues océaniques.

² Voir Lemaréchal (1989).

nombre de fonctions syntaxiques, parmi lesquelles épithète du nom (contrairement aux *verbes*), et prédicat aspectualisé (comme les *verbes*).

C'est cette seconde analyse que nous choisissons pour le mwotlap. Pour expliquer l'apparition d'un adjectif comme *mat* en position de prédicat TAM, il est inutile de supposer une opération de dérivation / recatégorisation en verbe, puisque c'est le propre de tout adjectif, dans cette langue, que d'être compatible avec cette fonction¹. Il faut donc admettre que **les adjectifs demeurent des adjectifs même lorsqu'ils sont aspectualisés**. Ils continuent à remplir leur fonction fondamentale, celle de qualifier une substance *x* au moyen d'une qualité non définitoire *p* ; mais au lieu de simplement associer cette qualité *p* au sujet *x* (à un instant donné, sans rien dire des autres instants), les adjectifs mwotlap sont également capables, au moyen des marques TAM, de mettre cette propriété *p* "en perspective" du point de vue aspecto-modal, en la contrastant avec son complémentaire *p'*. Ainsi, l'énoncé *Kē so ni-mat* peut très bien s'interpréter comme une opération aspectuelle de Prospectif portant sur la propriété *p* 'mort' : *Il va mourir = Il va devenir-mort*.

Ces opérations aspectuelles sont directement associées aux marques TAM elles-mêmes, si bien qu'à aucun moment du raisonnement, il n'apparaît nécessaire de considérer que les adjectifs soient devenus des verbes. Nous allons maintenant voir que les *noms* sont compatibles avec la même analyse.

3. Les noms

Contrairement aux adjectifs (cf. *Tableau 7.4* p.701), les noms ont la particularité de pouvoir fournir des prédicats non aspectualisés ; d'ailleurs, l'association des noms avec les marques TAM est en réalité peu fréquente, car elle obéit à de fortes contraintes sémantiques.

(a) Deux types de prédicats nominaux

Hors du prédicat, les noms rentrent typiquement –mais pas uniquement– dans les fonctions actanciennes : sujet, objet... Pour ce faire, ils doivent être plus précisément "substantivés"² au moyen de l'article obligatoire *nA-* (à moins qu'ils fassent partie des *noms à référent humain* qui sont déjà des substantifs en eux-mêmes) :

- | | | | |
|------|-------------------------------|---|--|
| (23) | <i>Na-lqōvēn</i>
ART-femme | ⟨ tig tō ⟩.
debout PRST | ‘Une/La femme _{sujet} ⟨était debout⟩ _{prédicat.} ’
<i>na-lqōvēn</i> = SUJET |
| (24) | <i>Igni-k</i>
épouse-1SG | ⟨ tig tō ⟩.
debout PRST | ‘Mon épouse _{sujet} ⟨était debout⟩ _{prédicat.} ’
<i>igni-k</i> = SUJET |

¹ Inversement, il faut poser une opération de dérivation à chaque fois que les membres d'une même classe (ex. les adjectifs) connaissent des traitements différents. Par exemple, seuls certains adjectifs sont compatibles, tels quels, avec l'article *nA-* des noms, pour former un nom abstrait : *hyo* 'long' → *na-hyo* 'la longueur' (dérivation *zéro*) ; mais *mat* 'mort' → **na-mat* / *na-matmat* 'la mort' (dérivation par redoublement). Ainsi, alors que les marques TAM s'associent à tous les adjectifs sans discrimination –et constituent donc une caractéristique des adjectifs en tant que catégorie–, la compatibilité avec l'article *nA-* ne concerne qu'une partie d'entre eux, à travers une dérivation *zéro*.

² Au sens de Lemaréchal (1989). Cf. §2 p.198.

C'est sous la même forme –dite *forme substantivale*– que les noms constituent, le plus souvent, des prédicats. Du point de vue formel, rien ne les y distingue de leur emploi en actant, excepté la position dans la chaîne¹ :

- (23)' **Yeleñ** <*na-lqōvēn*>. 'Yeleng_{sujet} <est une femme²>_{prédicat}.'
 Y. ART-femme *na-lqōvēn* = PRÉDICAT
- (24)' **Yeleñ** <*igni-k*>. 'Yeleng_{sujet} <est mon épouse>_{prédicat}.'
 Y. épouse-1SG *igni-k* = PRÉDICAT

En termes de logique, ces prédicats nominaux non-aspectuels correspondent à des prédicats équatifs ; ou plus précisément, ils englobent les **prédicats équatifs** *stricto sensu* ($X_{\text{individué}} = Y_{\text{individué}}$) [ex.(24)'] et les **prédicats attributifs** ou prédicats d'inclusion ($X_{\text{individué}}$ est un membre de la classe des Y) [ex.(23)']³. Ce type de prédicat nominal, le plus fréquent statistiquement, est également le plus trivial du point de vue aspecto-modal : il s'agit d'assigner à un sujet x un attribut essentiel p dans une situation donnée, sans que cet attribut soit *mis en perspective* par rapport à son complémentaire p' . En ce sens, ces prédicats nominaux non-aspectualisés correspondent *grosso modo* au cas où les adjectifs sont associés à la marque de Statif **nE**⁴ : dans ces deux cas de figure (*prédicat équatif* pour les noms, *prédicat statif* pour les adjectifs), la qualité p est validée comme étant aspectuellement stable par rapport à une situation de référence⁵, sans rien dire de son statut à d'autres instants ou dans d'autres situations (si p est transitoire ou permanent, récent ou ancien, fréquent ou sémelfactif, etc.).

Les opérations linguistiques en jeu sont fort différentes lorsque les noms se trouvent aspectualisés. Ce dernier cas est bien attesté dans notre corpus, même s'il importe de signaler qu'il est très nettement minoritaire⁶. Du point de vue morphologique, c'est cette fois-ci en tant que nom, et non en tant que substantif, que le lexème intervient, comme le

¹ S'il s'agit d'un référent non-humain, le prédicat nominal sera dépourvu de sujet, selon un fonctionnement d'anaphore *zéro* [cf. §(c) p.638 pour les verbes]. Nous en aurons un exemple avec (27) *Ne-vet*. 'C'est une pierre'.

² Comme son symétrique *na-tīman* 'homme', ce type de prédicat (*na-lqōvēn*) n'implique pas nécessairement que le sujet soit adulte, mais vaut également pour n'importe quel âge, dès lors qu'il s'agit d'indiquer le sexe de ce sujet (bébé, animal, etc.). Ainsi, (23)' n'oppose pas tellement la notion de *femme* à celle de *jeune fille*, mais plutôt celle de *sexe féminin* à celle de *sexe masculin* ; ce point aura son importance dans la suite de nos réflexions [voir n.3 p.713].

³ Par commodité, nous appellerons ces deux configurations, formellement identiques en mwotlap, *prédicats équatifs*.

⁴ Cette comparaison a néanmoins des limites, car les noms eux-mêmes sont susceptibles de se combiner au Statif, avec un sens légèrement distinct du simple prédicat équatif. Ex. *prédicat équatif Kē na-myeñ* 'C'est un paresseux (par essence)' ≠ *prédicat aspectualisé au Statif Kē ne-myeñ* 'Il a la flemme (en ce moment, sans rien dire des autres instants – mais en suggérant que cette propriété est transitoire)'.

⁵ Nous avons vu [§2 p.697] que les prédicats du mwotlap ne portent pas nécessairement sur la situation d'énonciation Sit_o, mais sur une situation de référence quelconque Sit_r, préconstruite dans le contexte. Ceci est également vrai des prédicats nominaux, qu'ils soient aspectualisés ou non. Par conséquent, une phrase comme (24)' peut parfaitement se traduire 'Y était ma femme', si le contexte de référence est une situation passée.

⁶ Durant les six mois de notre terrain, nous avons relevé, tout au plus, une quarantaine d'exemples de ces *prédicats nominaux aspectualisés* ; ce chiffre est à comparer aux plusieurs centaines (milliers ?) de *prédicats nominaux équatifs*, beaucoup plus banals dans le discours.

prouve l'absence obligatoire de l'article **nA-** ; c'est donc le radical nominal qui se trouve combiné aux marques aspecto-modales, comme le serait n'importe quel radical verbal. En pratique, tout se passe comme si l'on 'remplaçait' l'article **nA-**, présent dans les prédicats équatifs usuels, par l'un des préfixes TAM de la langue (ex. Aoriste **ni-**, Parfait **mE-**...) :

- (25) **Kē** <**ni-lqōvēn** **galsi bah**> **en.**
 3SG AO-femme bien PRIO₁ PRIO₂
 [lit. Qu'elle (soit) bien femme avant tout.]
 'Attendons qu'elle soit (devenue) une vraie femme.'

- (26) **Kē** <**may lōqōvēn**> **ēgēn !**
 3SG ACP femme maintenant
 'Ça y est, elle est (devenue) une femme désormais !'

Du point de vue sémantique, ces **énoncés aspectualisés** présentent deux différences majeures avec les prédicats équatifs ordinaires :

- Alors que les *prédicats nominaux équatifs* ne mettent en jeu que la propriété p et elle seule (ex. 'être femme'), les *prédicats nominaux TAM* impliquent à la fois p et son complémentaire p' ('ne pas être femme'). Il ne s'agit plus seulement de dire $\langle x \text{ est } p \rangle$, mais $\langle \text{Après avoir été } p', x \text{ est devenu } p \rangle$, ou bien $\langle \text{Alors que } x \text{ est actuellement } p', \text{ j'envisage la situation future / fictive où } x \text{ sera devenu } p \rangle$, etc.
- Conséquence de ce contraste p/p' , le prédicat TAM met en jeu non pas un instant quelconque à l'intérieur de la propriété p (ouvert topologique), mais pointe sur son premier instant, sa borne initiale – c'est-à-dire l'instant de **passage entre p' et p** . D'où des valeurs inchoatives, traduites par le français 'devenir p '. C'est sur cet instant de passage $p' \rightarrow p$ que porteront généralement les opérations aspecto-modales (localisation dans le temps, etc.)¹.

Avec les marques TAM, le prédicat nominal consiste donc à mettre en perspective la propriété p , en la contrastant avec son complémentaire p' au moyen d'opérations complexes portant sur les instants et les situations.

(b) *Permanence et variabilité de l'être*

Si les noms se rencontrent assez rarement avec les marques TAM, c'est parce que ce phénomène obéit à de fortes contraintes sémantiques. Le processus d'**aspectualisation** que nous venons de décrire, à savoir **la mise en perspective de p/p' parmi les instants et les situations**, est par nature moins adapté au fonctionnement des noms qu'à celui des adjectifs, et *a fortiori* des verbes.

En effet, si l'on se reporte à la définition sémantique que Lemaréchal (1989) donne de ces trois parties du discours (ici p.702), on comprend pourquoi la catégorie des **VERBES**, dont la référence se limite à une situation, est prédisposée à recevoir un traitement aspectuel : les notions verbales sont d'emblée conçues comme instables, en sorte que chaque procès p nécessite d'être localisé précisément parmi les instants et les situations. Dans la mesure où les **ADJECTIFS** renvoient à des "caractéristiques *stables* non définitoires", cette mise en

¹ Nos analyses ultérieures permettront d'affiner cette hypothèse. L'instant de passage $p' \rightarrow p$ ('devenir p ') correspond exactement à la borne initiale des procès sémantiquement homogènes (ex. *travailler, dormir...*), borne que nous appellerons j ; elle est suivie d'une phase aspectuellement stable k [cf. n.1 p.704 pour les adjectifs]. Les marques TAM mettent tantôt en jeu cet instant j , tantôt $j + k$ conjointement, etc. [§4 p.794].

perspective est déjà plus marquée, puisqu'elle consiste à présenter la propriété *p* précisément comme *instable* ; cependant, nous avons vu [§(a) p.703] que ce cas de figure se présente assez souvent, et ne pose pas trop de problèmes d'analyse – on envisage une stabilité acquise, au sens où le *stable* est vu comme du *stabilisé*.

En revanche, s'il est vrai que les NOMS servent à exprimer des "caractéristiques définitoires" des objets, il devient paradoxal de pouvoir mettre ces dernières en perspective aspecto-modale : cela comporte le risque de présenter comme instable, et donc *accidentelle*, une propriété *p* qui pourtant définit l'*essence* de son support. Ainsi, sachant que le nom *vet* 'pierre, roche' permet de désigner un ensemble de référents dont l'essence est définie par ce mot (matière minérale solide, etc.), il n'y a aucun problème, d'un côté, à utiliser ce nom pour former des *prédicats équatifs*, non-aspectuels, car la fonction du prédicat est alors précisément d'informer sur l'essence de l'objet *x*, hors temporalité :

- (27) **Ne-vet.** 'C'est une pierre / C'est de la pierre.'
ART-pierre

À première vue, il apparaît difficile d'envisager que la propriété *p*, qui définit précisément l'essence de *x*, puisse être aspectualisée, de façon à apparaître comme transitoire : on renverrait alors à une période temporelle limitée –ou bien une situation fictive, etc.– au cours de laquelle l'objet *x* était / est / sera / serait *p* (= une pierre), impliquant par là-même qu'à d'autres périodes, ou dans d'autres situations, le même objet *x* ait pu être non-*p* (= autre chose qu'une pierre). Ceci pose une importante **question ontologique**, celle de *la permanence de l'être sous ses différentes manifestations*. Jusqu'à quel point un objet *x* peut-il être conçu –en termes cognitifs notamment– comme étant un même objet *x*, alors qu'il connaît par ailleurs des transformations suffisamment radicales dans son être, pour ne plus pouvoir être désigné de la même façon ?

Avec la possibilité d'aspectualiser ses noms, le mwotlap prouve que ce paradoxe ontologique est concevable, même dans les langues naturelles. Ainsi, le processus de pétrification de la lave s'exprimera en associant le nom *vet* à une marque aspecto-modale :

- (28) **Nē-bē ne vōy <mal vet>.** 'Ça y est, la lave du volcan s'est pétrifiée.'
ART-eau de volcan ACP pierre *lit.* L'eau du volcan a "pierré".

D'un même référent *x*, on peut dire qu'il a pour essence d'être une pierre (au point qu'on pourra ensuite le désigner au moyen de ce nom), et pourtant que cette essence est en quelque sorte accidentelle, *i.e.* qu'elle est apparue à un instant précis de l'histoire de cet objet¹. C'est le cas, également, en (25)-(26) : 'être une femme' est bel et bien l'essence de *x* à un moment donné, comme le prouve la possibilité de l'énoncé intemporel (23) ; et pourtant, à d'autres époques, l'essence de *x* peut avoir été différente (*x* a été une jeune fille avant que d'être une femme, etc.) sans que l'identité du référent (= *kē* = *Yeleñ*) ne puisse être remise en doute.

Si nous ne craignons pas le pouvoir des formules, nous résumerions ces faits ainsi : le mwotlap grammaticalise la possibilité, pour un même référent, d'**altérer son essence tout**

¹ Ces questions font penser au cas des *référents évolutifs*, lorsqu'un (même ?) objet est désigné par des noms différents selon la phase d'évolution : en français, les *œufs* deviennent *omelette* ; en arabe, le *bun* (café en poudre) devient *qahwa* (café liquide) ; en japonais, le *kome* (riz cru) devient *gohan* (riz cuit), etc. Ces faits semblent confirmer que les NOMS ne désignent pas directement la substance *x* elle-même – auquel cas *œufs* et *omelette* renverraient à deux substances distinctes ? –, mais son essence, dans une certaine situation. Tout se passe, donc, comme s'il fallait dissocier la substance de ses attributs, même essentiels.

en préservant son *identité* ; c'est ainsi que se définissent les **référents à essence évolutive**, seuls concernés par l'aspectualisation des noms.

(c) Évolution naturelle vs. transformation exceptionnelle

En réalité, l'association ⟨Nom + TAM⟩ obéit non pas à une, mais à deux contraintes sémantiques – ce qui explique encore mieux sa rareté. D'une part, ce ne sont pas tous les objets du monde, loin s'en faut, qui changent perpétuellement d'essence, au point qu'il faille parler à tout moment d'essences transitoires : si le mwotlap a grammaticalisé, comme la plupart des langues du monde, une catégorie des NOMS (≠ verbes), c'est précisément pour disposer d'un moyen efficace d'encoder des propriétés stables d'objets, susceptibles d'être régulièrement utilisées dans le discours pour les définir et les référencer. En ce sens, le cas des *référents à essence évolutive* correspondent à un fonctionnement exceptionnel, en légère contradiction – disons "en paradoxe" – avec la structuration usuelle des propriétés nominales. Les noms ne peuvent donc être aspectualisés qu'avec un nombre limité de référents, *i.e.* ceux qui connaissent *une altération de leur essence, tout en préservant leur identité* ; nous les examinerons en détail à travers nos exemples.

Mais il est une seconde contrainte sémantique pour l'emploi de cette structure. Pour qu'un nom soit aspectualisé, il faut que la transformation ontologique en question soit une **variation normale** de cet objet. Dans le cas contraire, le passage d'une propriété essentielle *p'* à *p* ne sera pas codé directement par l'aspectualisation du nom, mais fera appel au verbe *vēhgi* 'se transformer en'¹. Ainsi, c'est toujours *vēhgi* que l'on emploie dans les contes merveilleux, lorsqu'un personnage ou un objet (arbre, pirogue, etc.), se métamorphose en pierre² ou en autre chose :

- (29) **Tō Qasvay** ⟨**ni-vēhgi** **vet**⟩. 'Alors Qasvay se changea en pierre.'
 alors Q. AO-se.changer.en pierre
 **Tō Qasvay* ⟨*ni-vet*⟩. **Alors Qasvay fut/devint pierre.*
 alors Q. AO-pierre
- (30) **Na-tmat** ⟨**mē-vēhgi** **bago**⟩. 'Le démon se métamorphosa en requin.'
 ART-démon PFT-se.changer.en requin

Ces énoncés indiquent les limites de l'aspectualisation des noms : celle-ci est impossible lorsque le changement ontologique est radical, au point que le référent change carrément d'identité. L'intérêt de ce phénomène apparaît clairement si l'on compare les énoncés (28) et (29). Lorsque le processus de "pétrification" est perçu comme naturel, comme faisant partie de l'identité profonde du référent (ex. *lave* → *pierre*), alors le passage à la propriété essentielle *p* se code par une association directe { *Nom* + *marque TAM* } ; inversement, le recours au verbe *vēhgi* est obligatoire chaque fois que la métamorphose en pierre est perçue comme merveilleuse, inattendue, incohérente avec l'identité profonde du sujet. Au passage, on sera sensible à l'intérêt anthropologique de cette distinction : interrogée avec prudence,

¹ Du point de vue morphosyntaxique, ce verbe *vēhgi* est obligatoirement suivi d'un Nom pur (sans article), intégré dans le syntagme verbal à la manière d'un *objet incorporé* : cf. ex.(29).

² Ce type de métamorphose, sans doute universel, est particulièrement bien représenté dans la tradition orale de Mwotlap et de la Mélanésie en général (Julien & Orliac 1996). Les détails rocheux de ces îles volcaniques sont régulièrement décrits comme la trace d'événements anciens relatés par les légendes, telles que dans la "Geste d'Iqet" (François 1999 a).

elle permettrait d'appréhender la façon dont la culture mwotlap (ou chaque individu) juge telle transformation du monde comme étant "normale" ou non.

Bien entendu, le mot "normal" doit être compris dans un sens culturel, comme signifiant *non paradoxal par rapport au savoir / regard sur le monde*. Le savoir en question est toujours un savoir sur un objet : la lave est connue ou non pour se transformer en pierre, la chenille en papillon, etc. Plutôt que de transformation ou de métamorphose, les noms aspectualisés pointent sur une évolution du référent – qu'il s'agisse d'évolution physique ou sociale, due à l'action de l'homme ou non, etc. Le critère pertinent est donc de savoir si, pour un référent donné, **l'évolution de son essence altère ou non la permanence de son identité**. Des essences multiples pour un seul et même objet du monde, c'est là ce que nos exemples vont illustrer immédiatement.

(d) **Les conditions d'aspectualisation des noms**

En six mois de terrain et 80 000 mots de corpus, nous avons relevé seulement quelques dizaines d'énoncés présentant un *prédicat nominal aspectualisé*. Ces derniers peuvent être assez aisément catégorisés, en fonction du type d'évolution en jeu, et donc du domaine sémantique du nom N :

- **Croissance naturelle** :
le sujet change de statut lié à l'âge (N = phase d'âge pour humains), évolue selon son espèce (N = phase de croissance pour animal, plante, objet), change au cours du temps (N = notion météorologique, etc.). Inclut toute forme d'évolution naturelle.
- **Phase de fabrication** :
l'essence du sujet varie au cours de sa fabrication ou de sa manipulation (N = nom d'artéfact).
- **Évolution sociale** :
le sujet change de statut socio-politique (N = fonction sociale), de position familiale (N = terme de parenté).
- **autres cas** :
la *perception* du sujet change au cours du temps, et non le sujet lui-même ;
la nature du sujet est envisagée dans un monde possible, différent du monde actuel.

Nous illustrons ci-dessous chacun de ces cas de figure.

(d.1) **Croissance naturelle**

Typiquement, les noms se combinent à des marques TAM lorsqu'ils réfèrent à une *phase d'évolution* du sujet *au cours du temps*. Cette évolution, forcément naturelle / normale [cf. §(c)], peut concerner aussi bien les humains que les animaux ou les objets du monde.

1. Humain

Pour les humains, les lexèmes nominaux en jeu dans cette évolution concernent surtout les phases d'âge :

- pour les deux sexes : *nēt̄m̄ey* 'enfant' (≈2 à 10 ans environ), *yañfala* 'jeune' (≈10-18), *et liwo* 'grande personne' (≈18-60+), *et mata* 'personne mûre' (≈30-40).
- certains noms spécifiques aux hommes : (*wō*)*lōmgep* 'garçon' (≈10-18), *t̄m̄an* 'homme' (≈18-60), *t̄mayge* 'vieil homme' (≈60+), *t̄mayge yeyey* 'très vieil homme' ;

- et aux femmes : *yōvōk* ‘fillette’ (≈2-10), *mālmal* ‘jeune fille’ (≈10-18), *lqōvēn* ‘femme’ (≈18-60), *magtō* ‘vieille femme’ (≈60+).

Nous avons déjà vu le cas de *lqōvēn* ‘femme’ en (25)-(26).

- (31) **Nēk** ⟨**so et mata bah**⟩ **en, tō nēk leg.**
 2SG PRSP personne mûr finir COÉ alors 2SG AO:marié
 ‘Lorsque tu seras devenu une grande personne, tu devras te marier.’
- (32) **Kēy** ⟨**tamayge yeyey**⟩ **hōw en, tō ak qele ave ?**
 3PL AO:vieillard trembler (bas) COÉ alors faire comme où
 ‘Ils devenaient tellement vieux ! Que pouvait-on faire ?’

L'énoncé suivant nous montre qu'une autre façon d'aspectualiser les noms est de les associer, comme n'importe quel verbe, à un prédicat de phase comme *qtēg* ‘commencer’ :

- (33) **Ige** ⟨**mal qētēg tamayge**⟩ **wa** ⟨**mal qētēg magtō**⟩.
 H:PL ACP commencer vieillard et ACP commencer vieille
 ‘Les gens avaient déjà commencé à vieillir.’
 [...commencé à (devenir) des vieux et des vieilles]

2. Animaux

Les animaux n'utilisent pas le même vocabulaire que les humains pour leurs phases de croissance. En outre, ils n'ont généralement pas de lexèmes spécialisés (du type fr. *agneau / mouton* ; *veau / taureau*), et utilisent des périphrases : *n-inti qo* ‘rejeton de cochon’ → *no-qo* ‘cochon’ ; en conséquence, la croissance s'exprimera plutôt avec des adjectifs aspectualisés (*Iwo* ‘grand’ → ‘grandir’).

Cependant, une ou deux espèces animales utilisent des termes spécialisés pour chaque phase de croissance, comme le poisson Ui-ua (*Kyphosus cinerascens*) : *yek* d'abord, puis *kuyqal*.

- (34) ⟨**Et- yek si te**⟩, ⟨**mal kuyqal**⟩ **ēgēn !**
 NÉG₁- Ui.ua:jeune encore NÉG₂ ACP Ui.ua:âgé maintenant
 ‘Ce n'est plus un *yek*, c'est déjà devenu un *kuyqal* !’

Si cette structure s'entend peu pour les animaux, c'est aussi à cause de la relative pauvreté de la faune locale, et notamment l'absence d'animaux susceptibles de se métamorphoser sensiblement (ex. *tétard* → *grenouille*). Mais dès qu'un locuteur du mwotlap a l'occasion de mentionner de tels animaux (au cours de voyage, devant des photos, etc.), il utilisera spontanément des noms aspectualisés :

- (35) **Kē** ⟨**may poroprok**⟩. ‘C'est déjà une grenouille.’
 3SG ACP grenouille²

Et cette tournure devient omniprésente dès lors que la conversation tourne autour... de la conception darwinienne de l'évolution des espèces¹ :

¹ Si un conte présentait un singe (absent du Pacifique, mais connu) se transformant soudain en homme, ce changement non-naturel serait codé par le verbe *vēhgi* : *Na-maīkē* ⟨*ni-vēhgi et*⟩ (‘Le singe se changea en homme’). Mais lorsque l'on explique à un locuteur du mwotlap la théorie de Darwin, ce même processus est aussitôt compris comme étant une transformation *naturelle*, inscrite dans le devenir normal du référent ;

- (36) **N-et, kē** <**ni-maṅkē van i maṅkē**> **en, tō kē** <**ni-et**>.
 ART-homme 3SG AO-singe ITIF DUR singe COÉ alors 3SG AO-homme
 ‘L’homme a d’abord été longtemps *singe*, avant de devenir *homme*.’
 [lit. L’homme, il a longtemps "singé", puis il a "hommé".]

C’est aussi le seul cas où le nom *et* se révèle compatible avec la reduplication – laquelle est obligatoire pour certaines valeurs aspectuelles :

- (37) **Kē** <**ni-etet**> **ēgēn !** ‘Ça y est, là c’est (vraiment) un homme !’
 3SG AO-homme² maintenant (image de Cro-Magnon)

Ici le nom *et* ‘être humain’ entre, comme le ferait n’importe quel radical verbal, dans la configuration aspectuelle { *Aoriste + reduplication* } à valeur d’imperfectif¹ : le sens littéral serait donc proche de ‘Là, il est en train d’hommer / d’être-homme’. Il faut bien prendre conscience qu’un énoncé comme (37), si authentique soit-il, est absolument exceptionnel dans la culture mwotlap : en effet, il présente la propriété essentielle *p* = ‘être humain’ comme transitoire, comme une simple phase au cours d’un développement dans le temps. En temps normal, c’est-à-dire en dehors des visions darwiniennes, la seule façon de dire d’un *x* que c’est un être humain consiste à présenter cette propriété *p* non comme un processus dans le temps, mais comme une caractéristique permanente :

- (37)' **Kē** <**n-et**> ‘C’est un être humain.’
 3SG ART-homme (...et non un animal, ni *spéc.* un revenant)

Les opérations linguistiques en jeu sont très différentes d’un énoncé à l’autre, selon que le nom est aspectualisé ou non :

- en (37)', j’oppose en bloc ce référent² *x*, qui est-un-être-humain, à d’autres référents *x'* (virtuels) qui sont non-humains, et en sont donc radicalement distincts. Le contraste est simple entre ces *x* et ces *y*, et de même on a une opposition binaire entre *p* et non-*p*.
- en (37), j’oppose non pas plusieurs référents, mais **plusieurs facettes / époques du même référent *x***. Au lieu d’un contraste binaire *p*/non-*p*, il s’agit plutôt d’évaluer des degrés différents de réalisation d’une propriété positive *p*, déjà virtuellement présente dans le référent (*x est plus ou moins homme ; il est de plus en plus homme...*)³.

dans ce dernier cas, le verbe *vēhgi* devient superflu, et le nom peut, sans difficulté, se trouver directement aspectualisé.

¹ Voir le §3 p.799. Par hasard, cette structure sera illustrée en particulier par l’ex.(262), qui met en jeu un verbe homonyme *et* ‘voir’. Bien entendu, étant donné les très fortes contraintes contextuelles qui pèsent sur l’interprétation (37), il ne fait pas de doute que la séquence *kē ni-etet...* aura beaucoup plus de chances d’être comprise spontanément comme (262) ‘Il est en train de regarder...’, que comme (37) ‘Il est en train d’être humain’.

² Voilà d’ailleurs qui explique pourquoi, du point de vue formel, cette *structure équative* met en œuvre un "substantif" { *nA-* + nom }, et non pas simplement le nom [cf. (23)' p.706] : le prédicat porte en effet sur le référent en tant que réalité mondaine infrangible, et non pas seulement sur une de ses facettes.

³ En termes culioliens, on se risquera à décrire cet effet comme l’introduction d’une "frontière" dans un système qui n’en comportait pas ; métaphoriquement, on passe d’un système en noir et blanc à une structure en nuances de gris.

La situation était exactement la même avec le nom *lqōvēn* ‘femme’ en (23)' vs. (25)-(26) : alors que le prédicat équatif (23)' contraste simplement *p* (‘être une femme, si peu que ce soit’ → FERMÉ topologique) à son contraire *p'* (‘ne pas être une femme du tout’), le prédicat nominal aspectualisé (25)-(26) permet d’opérer en outre un contraste qualitatif entre la *Frontière* de *p* (‘être une femme, mais pas tout à fait : jeune fille...’)

3. Plantes

Dans la culture mwotlap, il est une plante qui présente, par excellence, plusieurs phases de croissance, c'est le **cocotier**. Chacune de ces phases est associée à un lexème différent, sur le même mode que les noms français *agneau / mouton*, etc. Dans l'ordre chronologique, le fruit –et l'arbre– s'appelle successivement ***nō-wōh sistayay*** (noix de coco "bébé", ni mangeable ni buvable) ; ***nē-mēl*** (bon, mais encore amer) ; ***nō-wōh*** (coco vert, parfait pour boire) ; ***na-myot*** (chair durcie, jus déjà aigre, rappelant la fermentation de l'alcool) ; ***nō-wōh menmen = na-mtig*** (noix de coco mûre, utilisée pour sa chair ; tombe d'elle-même de l'arbre) ; ***na-mtow*** (coco germé, donnant un nouvel arbre – cf. verbe *mtow* 'croître').

Bien qu'il s'agisse très clairement de *noms* et non de *verbes*, toutes ces appellations du cocotier se rencontrent facilement combinées à des marques aspecto-modales :

- (38) **Kē ni-dam qele nen van i van en, kē ni-wōh, kē ni-myot,**
 3SG AO-pendre comme DX2 (longtemps) 3SG AO-coco.vert 3SG AO-coco.aigre
kē ni-wōh-menmen kē ni-sisgoy. Dō veteg, kē ni-mtow lok.
 3SG AO-coco-mûr² 3SG AO-tomber 1IN:DU AO-déposer 3SG AO-croître... re-
 'Après un certain temps ainsi suspendu, [ce fruit] (deviendra) *coco vert* _{Aor},
 puis *coco aigre* _{Aor}, ensuite il (deviendra) *coco mûr* _{Aor} puis il tombera _{Aor}.
 Si on le dépose, il croîtra _{Aor} à nouveau ~ il (deviendra) *coco germé* _{Aor} à nouveau.'

Au passage, on notera le parfait parallélisme formel entre tous ces prédicats à l'Aoriste, qu'ils aient pour tête un verbe (ex. ***kē ni-sisgoy***) ou un nom (ex. ***kē ni-myot***). Il en résulte une ambiguïté sur la forme ***kē ni-mtow***, qui peut être interprétée comme une occurrence soit du verbe *mtow* 'croître' (→ 'il croîtra à nouveau'), soit du nom *mtow* 'coco germé' (→ 'il redeviendra coco germé'), qui en est dérivé¹.

D'autres éléments végétaux, en lien ou non avec le cocotier, peuvent connaître le même type d'aspectualisation :

- (39) **Kē mal qētēg yomyontig.**
 3SG ACP commencer palme.de.coco²
 'Ça y est, (cette feuille) a déjà commencé à devenir / ressembler à *une palme de coco*.'
- (40) **Nē-tqē <so ni-maltow> en, tō so oīm ēgēn.**
 ART-champ PRSP AO-brousse COÉ alors PRSP défricher maintenant
 'Lorsque le champ (devient) *brousse / jachère*, c'est le moment de le défricher.'

4. Objets

De façon comparable, certains objets du monde sont culturellement perçus sur le mode de l'évolution / transformation naturelle au cours du temps :

et son *Intérieur* ('être tout à fait une femme' → OUVERT topologique).

Nous verrons plus tard [n.1 p.792] que c'est apparemment une caractéristique non seulement des noms, mais aussi de tous les prédicats TAM du mwotlap, que de mettre en œuvre uniquement l'Intérieur strict de la notion (= "vraiment p" = procès aspectuellement homogène), à l'exclusion de la Frontière.

¹ Sur les critères permettant de résoudre ce type d'ambiguïtés, voir le §2 p.723.

- (41) **Nē-lēw ne qo en, kē ni-glōw bah en, tō kē** <ni-ban>.
 ART-dent de porc COÉ 3SG AO-courbe finir COÉ alors 3SG AO-bracelet
 ‘La canine de cochon, elle commence par se recourber, avant de (devenir) *bracelet*.’
- (42) **Nō-wōl** <ni-tqetqe-qo lok> **ēgēn** !
 ART-lune AO-ventre²-porc re- maintenant
 ‘La lune est en train de redevenir *panse-de-cochon* (= remplie aux deux-tiers).’
- (43) **Ne-leñ kē** <so ni-(Leñ)-Yēqo> **ēgēn**.
 ART-vent 3SG PRSP AO-(vent)-Sud maintenant
 ‘Le vent est sur le point de (devenir) *Vent-du-Sud* / de tourner plein-sud.’

5. Forces naturelles et abstractions temporelles

Dans la lignée de (42)-(43) ci-dessus, on rencontre des marques TAM avec des noms référant à des forces naturelles ou des réalités météorologiques, intrinsèquement limités dans le temps. Il s'agit principalement de : *s̄mal* ‘pluie’, *vēl* ‘foudre’, *lo* ‘soleil’, *qōñ* ‘nuit’, *myen* ‘jour’, *mtap* ‘matin’, *myēpyep* ‘soir’. Le sujet peut être le nom N lui-même :

- (44) **Nē-vēl** <ni-vēlvēl> ‘La foudre foudroie...’
 ART-foudre AO-foudre² [lit. La foudre se fait foudre.]
- (45) **Na-s̄mal** <me-s̄mal> ‘Il pleut.’
 ART-pluie PFT-pluie [lit. La pluie s'est faite pluie.]

... ou bien un impersonnel (*kē* 3SG ou *mahē* ‘endroit’), comparable au fr. *il* dans *il fait nuit* :

- (46) **Kē** <ni-lo van i lo> **en, tō kē** <ni-s̄mal ganwōn>.
 3SG AO-soleil ITIF DUR soleil COÉ alors 3SG AO-pluie soudain
 ‘Après avoir longtemps "soleillé", il s'est mis soudain à pleuvoir.’
- (47) **Mahē** <mal qōñ / meyen> ‘Ça y est, il fait nuit / jour.’
 endroit ACP nuit jour
- (48) **Mahē** <ni-mtamtap> **me**. ‘Le matin est en train de se lever.’
 endroit AO-matin² VTF [lit. Il est en train de *matiner*.]

Le doute est permis quant à savoir si l'on a bien affaire à un nom ou à un verbe intransitif qui en est dérivé. Par exemple, *s̄mal* est par ailleurs attesté comme un verbe intransitif ‘être mouillé’, si bien qu'à la limite, (45) pourrait être compris comme un prédicat *verbal* ‘Il pleut = La pluie a mouillé’ (?).¹ D'autre part, le prédicat *qōñ* ‘faire nuit, s'obscurcir’ a en fait une signification différente du nom correspondant : *nō-qōñ* a élargi son sens originel de ‘nuit’, au point de désigner la journée de 24 heures, voire le jour lui-même [cf. ex.(81) p.726]. Ce dernier sens (‘jour’) est totalement étranger à *qōñ* lorsqu'il est prédicat TAM, si bien qu'il est sans doute plus raisonnable d'y voir un emploi spécifique : on distinguerait alors un nom *qōñ* ‘jour’ et un prédicat (=verbe ?) *qōñ* ‘faire nuit, s'obscurcir’.

¹ Que le verbe ‘pleuvoir’ présente le même radical que le nom ‘pluie’ n'a typologiquement rien d'étonnant – cf. angl. *rain*. La question est plutôt de savoir si le mwotlap rend nécessaire, comme l'anglais, de poser une dérivation *zéro* ou règle de ‘conversion’ (Kerleroux 2000) – ou bien si cet emploi prédicatif de *s̄mal* ne peut pas être compris comme simplement un emploi aspectualisé du nom ‘pluie’. La question reste posée ; mais voir la discussion au §(e.2) p.722.

Dans le même ordre d'idées, deux expressions temporelles consistent à répéter le sujet sous forme de prédicat : ceci concerne les deux noms *wōl* 'mois' et *ēte* 'année', et eux seuls.

- (49) **Nō-wōl** ⟨**may wōl goy**⟩. 'Les mois ont passé.'
 ART-mois ACP mois (sur) [Les mois sont (devenus) mois là-dessus]
- (50) **N-ēte** ⟨**may ēte goy**⟩. 'Les années ont passé.'
 ART-année ACP année (sur) [Les années sont (devenues) années là-dessus]

(d.2) Phase de fabrication

Dans tous ces exemples, l'aspectualisation du nom réfère à un processus d'évolution naturelle, en vertu duquel on passe de la propriété *p'* à son complémentaire *p* au cours du temps. Nous avons mis à part des énoncés pourtant proches sémantiquement des précédents, car ils en diffèrent sur un point : le changement d'essence de l'objet ne résulte pas d'une évolution naturelle, mais d'une action humaine, ex. la fabrication d'un artéfact. Dans ce cas-là, on retrouve régulièrement des noms aspectualisés :

- (51) **Na-tmatwoh, nēk lep no-yot tō yēt goy na-mta-n...**
tō kē ⟨**ni-tmatwoh**⟩ **ēgēn.**
 alors 3SG AO-(tambour) maintenant

'(Pour fabriquer) le tambour *na-tmatwoh*, il faut nouer des feuilles-de-sagoutier autour de l'orifice (...) et c'est alors que cela devient (=que l'on obtient) un tambour.'

Il peut s'agir de n'importe quel artéfact : couteau, vêtement, maison, pirogue, etc. Cette tournure rend virtuellement aspectualisables tous les noms concrets de la langue – pour cela, il suffit d'envisager l'essence de l'objet non comme une identité intemporelle, mais comme une *phase au cours d'un processus de production* :

- (52) ⟨**Na-gasel**⟩. 'C'est un couteau.'
 ART-couteau *essence intemporelle*
- Kē** ⟨**mal gasel**⟩ **ēgēn.** 'Ça y est, maintenant, c'est un couteau !'
 3SG ACP couteau maintenant *phase de production*

Si cet emploi est en continuité avec les précédents (stade d'évolution des animaux ou plantes, etc.), il incite cependant à affiner une remarque que nous avons faite au §(c) p.710, selon laquelle l'aspectualisation des noms n'interviendrait que pour des processus *naturels* d'évolution. Cette dernière formulation ne doit pas être comprise en termes d'opposition nature-culture, car on voit bien que les artéfacts humains reçoivent exactement le même traitement que les processus dits naturels. Plutôt, la condition essentielle pour l'aspectualisation des noms est la *continuité* existant entre les diverses essences d'un même référent, *i.e.* l'absence de rupture ontologique au cours de cette évolution – que cette dernière corresponde à une croissance naturelle, ou aux étapes normales d'un processus de fabrication.

À ce cas de figure, défini par *l'altération d'objets par l'homme*, il convient de rattacher certains énoncés qui ne réfèrent pas nécessairement à la fabrication d'un artéfact proprement dit, mais plus largement aux modifications apportées par l'homme sur son environnement :

- (53) **Na-pnō gōh** <**me-teq tō**>, **tō kē** <**ni-pnōpnō lok**> **ēgēn**.
 ART-pays DX1 PRT₁-cimetière PRT₂ alors 3SG AO-pays² re- maintenant
 [lit. Ce village a "cimetière", et maintenant il est en train de re-"villager".]
 ‘Ce village a un temps été *cimetière*, mais il est en train de redevenir *village*.’

Comme nous l'avons vu pour *et* en (37), ce genre d'énoncés est souvent la seule occasion où certains noms, normalement étrangers à la reduplication, présentent une forme redoublée (ici *pnōpnō*). La plupart du temps, étant donné la rareté de ces formes, c'est le locuteur qui doit innover en la matière, en appliquant sur les lexèmes des règles productives de reduplication ; il en résulte parfois des incohérences entre locuteurs, car ces noms redupliqués ont des formes beaucoup moins stabilisées que celles des verbes¹.

(d.3) Changement de statut social

Après avoir passé en revue les évolutions naturelles et les altérations artificielles des objets, le troisième grand domaine sémantique où l'on trouve des noms aspectualisés, est celui des *fonctions et statuts sociaux*. En effet, si l'on excepte certaines notions que l'on peut considérer comme intrinsèquement permanentes (ex. *tita* ‘mère’ ?), la plupart des statuts sociaux que l'on peut prédiquer d'une personne sont transitoires, au sens où ils se déroulent sur une période limitée dans le temps.

1. Statut social

Le cas typique du statut social transitoire ou acquis, est la fonction politique de dirigeant. Il peut s'agir d'un grade de chefferie [*welan*, etc. : cf. (16) p.700] dans la société ancienne, acquis jadis au cours de cérémonies initiatiques ; ou bien de la fonction moderne de chef de village ou de district (*myanag*), acquise au cours d'élections annuelles :

- (54) **Ige lōqōvēn** <**tit-mayanag te mu-y vēste**>.
 H:PL femme POT₁:NÉG₁-chef PTF CPSit-3PL POT₂:NÉG₂
 ‘Les femmes, elles, ne peuvent pas "cheffer" / devenir chefs.’

On retrouve exactement le même processus d'aspectualisation des noms (souvent des emprunts) pour les fonctions politiques liées à la République du Vanuatu :

- (55) **Kē** <**me-empi tō**> **a māg**. ‘Il a été député autrefois.’
 3SG PRT₁-député PRT₂ avant *empi* < angl. *MP* = *Member of Parliament*
- (56) **No ne-myōs so nok** <**so presiden**> !
 1SG STA-vouloir que 1SG PRSP AO:président
 ‘Je veux (être) *Président de la République* !’

¹ Si *pnōpnō* ne pose pas de problème (reduplication régulière de /vnō/), en revanche (*no*-)*yomtig* en (39) s'entend soit redoublé en *yomyomtig*, soit en *yoyo-mitig*. L'emprunt (*na*-)*prok* ‘grenouille’ [< *frog*] en (35) peut se redoubler en *proprok* ou en *poroprok* ; et un autre emprunt, (*nō*-)*bōlōk* ‘vache, bovin’ [< *bullock*], se reduplique soit régulièrement en *bōbōlōk*, soit en *bōlōmlōk* – à l'issue d'une réanalyse morphologique que nous avons détaillée ailleurs [§(b.1) p.138]. L'important est de voir qu'aucune de ces formes n'est apprise, et que le locuteur doit faire preuve d'invention.

- (57) **Kē** ⟨**ni-minista bah**⟩ **aṃag en, tō kē** ⟨**ni-fes.sekreteri non presiden**⟩.
 3SG AO-ministre finir avant COÉ alors 3SG AO-1^{er}.conseiller de président
 ‘Il a d’abord été *ministre*, puis il est (passé) *premier conseiller du Président*.’

L’ensemble de ces fonctions de dirigeants, traditionnelles ou modernes, peuvent être désignées par le lexème *et liwo* (‘personne grande’ → chef¹), dérivé de *et* ‘personne’ :

- (58) **Kēy** ⟨**so etet-liwo te mu-y**⟩.
 3PL PRSP AO:personne²-grand PTF CPSit-3PL
 ‘Ils veulent devenir *dirigeants* à leur tour.’

D’autres *fonctions sociales* sont compatibles avec l’aspectualisation, qui ne sont pas nécessairement politiques. C’est le cas, par exemple, du serviteur dans la société ancienne² :

- (59) **Tō kē** ⟨**ni-yogyogveg nōnōm**⟩. ‘C’est alors qu’il devenait ton serviteur.’
 alors 3SG AO-serviteur² ton

... ou du leader (*avus*) dans l’orchestre traditionnel de percussions :

- (60) **Ino, nok** ⟨**avus**⟩ ! ‘À moi de diriger (le rythme) !’
 1SG:TON 1SG AO:leader.musical [lit. Que je "cheffe"...]

C’est ici que peuvent figurer tous les noms de profession³ :

- (61) **Nok** ⟨**so tēytēybē ne gatgat te mu-k**⟩ !
 1SG PRSP AO:guérisseur de langue PTF CPSit-1SG
 ‘Moi aussi j’aimerais bien (*être/devenir*) linguiste !’

2. Statut familial

Enfin, nous citerons ici un type assez particulier de statut social, celui des relations familiales acquises. Pour des raisons évidentes, on trouvera là surtout des relations affines (ou relations d’alliance), lesquelles peuvent typiquement être mises en perspective aspecto-modale :

- (62) ⟨**Mal igni**⟩ ! ‘Ça y est, (ta petite amie) c’est déjà ta femme !’
 ACP épouse:2SG (Toute petite amie étant destinée à devenir une épouse.)
- (63) **Kē** ⟨**igni-k tō**⟩ **aṃag.** ‘Elle a été ma femme autrefois /
 3SG épouse-1SG PRÉT avant c’est mon ex-femme.’

De même, si tu m’adresses un compliment concernant ma sœur, une plaisanterie commune consiste à dire :

¹ Le même nom composé désigne les adultes par opposition aux enfants : cf. p.711.

² On notera l’association de la tête prédicative avec une marque possessive (*nōnōm*), laquelle est normalement réservée aux *noms*. Voilà qui prouve, s’il est besoin, que l’association du lexème nominal avec les marques TAM ne le transforme pas pour autant un verbe, mais en préserve les autres caractéristiques nominales.

³ À dire vrai, la société traditionnelle ignore la répartition des individus par métier : d’une manière générale, chaque individu est un paysan au même titre que son voisin, sans qu’aucune fonction particulière ne l’en distingue.

- (64) **Ēt ! Dō** <table **wulus**> ! 'Eh ! Faudrait quand même pas que nous
EXCL IIN:DU ÉVIT beau-frère devenions beau-frères (l'un avec l'autre) !'

Il est probable qu'il faille interpréter de la même façon les énoncés où les marques TAM se combinent aux noms signifiant 'ami / petit ami', comme *bulsal* ou *qulqul* :

- (65) **No ne-myōs so dōyō** <so *bulsal*>.
ISG STA-vouloir que IIN:DU PRSP AO:ami
'J'aimerais que nous devenions amis / que tu sois ma petite amie.'
- (66) **Nok** <et-*qulqul* te> **tiwag mi na-mālmal vitwag hag Vila en.**
ISG NÉG₁-copain NÉG₂ ensemble avec ART-fille un (haut) V. COÉ
'Je ne me suis même pas fait une seule petite copine à Vila.'

Dans une première analyse, nous croyions voir là de véritables *verbes intransitifs* ('devenir ami' / 'se lier d'amitié'...), dérivés directement, par dérivation *zéro*, des noms correspondants. Même si cette analyse reste toujours possible, il s'avère que ces mêmes énoncés, après réflexion, peuvent parfaitement être compris comme un simple cas d'aspectualisation des noms eux-mêmes (Nom + TAM → 'devenir *p*'), sans qu'il soit nécessaire de supposer un processus supplémentaire de dérivation. Nous reviendrons sur cette question importante (noms ou verbes ?) au §(e) p.721.

Les relations consanguines, comme père/fils..., ne devraient guère se prêter à l'aspectualisation : ce ne sont pas des relations acquises, si bien qu'il semblerait absurde de dire *Il deviendra mon père / mon fils*... En réalité, ce cas n'est pas si rare qu'on pourrait le croire, du fait de l'importance des pratiques culturelles assimilables à l'*adoption d'enfants*. Dans les cas les plus sérieux, il s'agit de véritables kidnappings et adoptions *de facto* :

- (67) **Kōyō tayak kē, tō kē** <ni-*ēntē-yō togolgol*> **ēgēn.**
3DU AO:kidnapper 3SG alors 3SG AO-fils-3DU droit maintenant
'Dès lors qu'ils l'ont kidnappé/adopté, il (devient) *leur enfant de plein droit*.'

Ces exemples, dans lesquels la relation familiale est prédiquée du sujet lui-même, ne doivent pas être confondus avec un autre emploi de ces mêmes termes de parenté. Il s'agit de verbes transitifs obtenus à partir des noms, ex. *imam* 'père' → *imam* 'considérer <qqn> comme son père' [§(e.3) p.726].

(d.4) Perception et modalité

La plupart des exemples de noms aspectualisés attestés dans notre corpus figurent dans les pages précédentes. Ils ont été regroupés en vertu de cohérences sémantiques assez précises –successivement les *processus naturels d'évolution* ; la *production d'artéfacts* ; la *modification du statut social*. Au vu de notre corpus, il ne reste qu'une poignée d'énoncés dont le fonctionnement ne peut être rapporté à aucune de ces trois interprétations, et dont le statut nominal ne fait pourtant aucun doute¹.

¹ Nous verrons plus loin les exemples où l'ambiguïté est permise, entre les interprétations nominale et verbale.

1. Le parcours perceptif

La plupart des exemples de *noms aspectualisés* que nous avons cités correspondent à une véritable altération ontologique d'un objet *x* à travers le temps : croissance des êtres vivants, fabrication d'un objet, etc. Cependant, il arrive qu'un prédicat *p* s'applique temporairement à un sujet *x*, du fait d'une évolution non pas de ce *x* même, mais de la perception ou la connaissance que l'on a sur lui, en un mot de ses **circonstances d'apparition**.

C'est le cas lorsque les deux locuteurs passent en revue des objets (selon un procès qui se déroule dans le temps), et constatent le point qu'ils ont atteint :

- (68) <Et-**imam mino qete**> **nen.**
NÉG-père mon (encore) DX2

(*scrutant les navires qui croisent au loin*) 'Non, ce n'est toujours pas mon père là-bas.'

- (69) **Ne-bem gōh** <**mal gaytegi**>. 'Ce cahier en est déjà à la moitié !'
ART-livre DX1 ACP moitié (= tu en as déjà écrit la moitié)

Typiquement, ce parcours est un cheminement dans l'espace, et soudain l'on s'écrie 'C'est déjà tel endroit' :

- (70) <**Mal metehal liwo**> **ēgēn !**
ACP chemin grand maintenant

'Tiens, mais c'est déjà (=nous avons déjà atteint) la grand route !'

Rien n'empêche d'avoir un toponyme, lequel fonctionne ici comme un substantif¹ :

- (71) <**Mal Toglag**>. 'C'est déjà (le village de) Toglag ici.'
ACP T.

Dans tous ces exemples, on n'a pas, à proprement parler, un sujet ou un endroit qui se transforment (**cet homme n'est pas encore devenu mon père ; *cet endroit est devenu Toglag*), mais plutôt l'émergence, au cours d'un parcours dans le temps –cheminement, observation– d'un prédicable portant sur la situation. Au lieu de 'x est devenu *p*', on a donc plutôt 'il est devenu vrai que *x* est *p*'.

2. La modalisation

Dans tout notre corpus, nous n'avons recueilli qu'un seul exemple où des noms se trouvent combinés à la marque du Potentiel *tE*-... *vēh*² :

¹ Un toponyme n'est compatible avec les marques TAM que s'il fonctionne comme *prédicat ontologique*, mais pas comme *prédicat de localisation*. Ainsi, on peut dire *Me gōh mal Paris* 'Ici c'est déjà Paris' (*prédicat ontologique*), mais pas **John mal Paris* 'John est déjà à Paris' (*prédicat locatif*) – cf. ex.(15) p.700.

² Dans un cas pourtant proche, d'autres informateurs nous ont refusé cette association. Face à un objet scintillant dans le firmament, ils ont rejeté notre énoncé **Kē ti-vit vēh* 'Cela peut être (/ cela peut devenir ?) une étoile', et ont préféré employer une structure avec adverbe plutôt qu'avec TAM : *Kē wun ni-vit* 'C'est peut-être une étoile'. Il faut dire qu'il ne s'agit pas de la même valeur modale : dans le cas de l'étoile, la modalité est purement épistémique, et le sujet est référentiel (ex. *il est probable que ce x soit p*) ; alors qu'en (72), les prédicats présentent plusieurs scénarios possibles à partir d'un sujet générique (ex. *les x peuvent bien être p₁ ou p₂ ou p₃, ils restent des x*). Voir le §4 p.897.

- (72) **Ni-tintin en, kē (tē-dēvet vēh), kē (ti-hnag vēh), kē (te-qet vēh)...**
 ART-grillade COÉ 3SG POT₁-(igname) POT₂ 3SG POT₁-igname POT₂ 3SG POT₁-taro POT₂
 ‘Les grillades, ça peut être des ignames-douces, ça peut être des ignames,
 ça peut être du taro...’

On voit bien que la raison de cette "aspectualisation" n'est pas une transformation du sujet au cours du temps : il ne s'agit pas ici de ‘devenir igname’ ou de ‘devenir taro’. S'il est vrai que la propriété *p* est bien "mise en perspective", ce n'est donc pas de façon aspectuelle (dans le temps), mais purement **modale** : on envisage plusieurs situations virtuelles, conjointement présentées comme possibles (Potentiel), et partant décalées de la situation d'énonciation Sit₀. Inversement, si les mêmes lexèmes se trouvaient dans un *prédicat équatif* simple, ils pointeraient directement vers la situation Sit₀ et le monde réel (valeur *realis*) :

- (72)' **Ni-tintin gōh kē (ne-qet).** ‘Cette grillade, c'est du taro.’
 ART-grillade DX1 3SG ART-taro

Contrairement à (72)', l'énoncé (72) consiste donc bien à placer la propriété *p* en perspective ; mais il ne s'agit pas d'opposer entre eux des instants (on a d'abord *p'*... jusqu'au moment où l'on commence à avoir *p*), mais d'opposer des mondes ou situations possibles (monde potentiel où *p* est vrai, différent du monde réel).

C'est exactement le même mécanisme que l'on retrouve avec le Contrefactuel en *tE*-... *tō* [§1 p.888] :

- (73) **Nēk (te-lqōvēn tō) en, togtō nok leg mi nēk !**
 2SG CF₁-femme CF₂ COÉ alors:CF 1SG AO:marié avec 2SG
 [*plais.*] ‘Si tu étais une femme, je me marierais avec toi !’
- (74) **So (ta-yavēg tō) en, gēn van tō tatal.**
 si CF₁-samedi CF₂ COÉ 1IN:PL AO:aller alors AO:marcher
 ‘Si on était samedi, nous irions nous promener.’

Dans la mesure où (73) s'adresse à un homme (et non une jeune fille), il n'est pas question de pouvoir l'interpréter comme signifiant ‘devenir une femme au cours du temps’ : c'est pourquoi nous ne l'avons pas inclus avec les exemples d'évolution liée à l'âge (p.711), parmi lesquels figurait pourtant le nom *lqōvēn* ‘femme’. Comme pour le Potentiel ci-dessus, on voit bien que la propriété *p* ‘(être) femme’ –ou ‘(être) samedi’...– permet de contraster entre eux non des instants temporels, mais des mondes possibles, qui s'opposent à la situation d'énonciation.

(e) **Problèmes : noms ou verbes ?**

(e.1) **Faut-il poser une conversion des noms en verbes ?**

Tous les exemples de noms aspectualisés que nous venons de citer demeurent, selon nous, des noms, en dépit même de ces marques TAM. En effet, même s'ils ne sont pas tous attestés dans notre corpus, ce sont à coup sûr tous les noms du mwotlap, de façon globale, qui sont virtuellement compatibles avec les processus d'aspectualisation.

On retrouve alors le même argument que nous avons donné pour les adjectifs¹ : pour rendre compte de ces combinaisons { *Nom + TAM* }, il est inutile –voire fallacieux– de supposer un procédé général de dérivation qui ferait passer les *noms* en *verbes*. Dans la mesure où ce sont tous les noms, en tant que catégorie, qui sont globalement compatibles avec les marques TAM, cette "aspectualisabilité" est donc une caractéristique de la partie du discours NOM – au même titre que la prédicativité, etc. Rien n'empêche donc de considérer que l'on est bien en présence de *noms aspectualisés*.

C'est un des intérêts typologiques du mwotlap, que de présenter une parfaite compatibilité de la catégorie des noms avec le mode ou l'aspect² (moyennant un faisceau non négligeable de contraintes sémantiques). Et quant à l'objection qui consisterait à dire que les marques TAM sont par essence des "marques verbales", et par conséquent ne peuvent se combiner directement à des noms, il est net qu'elle relèverait soit d'une pétition de principe, soit d'un préjugé ethnocentrique : en quoi les opérations aspecto-modales seraient-elles incompatibles avec la nature des noms, à savoir la désignation d'un objet au moyen d'une propriété stable et définitoire ? Nous avons déjà montré que cette dernière propriété pouvait être "déstabilisée" / mise en perspective, sans pour autant perdre son caractère définitoire.

(e.2) À quoi reconnaît-on les prédicats nominaux ?

Une fois que l'on admet cette analyse, plusieurs questions apparaissent, concernant notamment l'opposition verbo-nominale. En effet, à partir du moment où l'on refuse de prendre en compte les marques TAM comme critère de reconnaissance des *verbes*, sur quels critères peut-on distinguer les catégories grammaticales entre elles ? Devant une forme aspectualisée quelconque, comment savoir à coup sûr s'il s'agit d'un nom, d'un adjectif ou d'un verbe ?

1. Les critères formels

Du fait de cette ambiguïté liée à la grammaire du mwotlap, le critère primordial permettant de reconnaître la catégorie d'un lexème se situe justement en dehors de la position prédicative (cf. *Tableau 7.4* p.701) :

- si un radical est compatible avec l'article *nA-* pour former un "substantif" (ex. sujet, objet, prédicat équatif), c'est un NOM ; ex. *lqōvēn* 'femme' → *na-lqōvēn*.
- si un radical est compatible avec le Statif *nE-* pour former un prédicat, et par ailleurs peut apparaître directement en position d'épithète d'un nom, c'est un ADJECTIF ; ex. *mlēglēg* 'noir' → *ne-mlēglēg* 'est noir', *na-lqōvēn mlēglēg* 'femme noire'.
- si un radical est suivi par un complément d'objet, c'est un VERBE (transitif).
- si un radical intransitif n'est compatible ni avec l'article *nA-* (\neq *noms*), ni avec la fonction d'épithète (\neq *adjectifs*), c'est un VERBE ; ex. *mtiy* 'dormir' → **na-mtiy* / **na-lqōvēn mitiy*.

La plupart du temps, il n'est donc pas difficile –en apparence du moins– de savoir si telle forme aspectualisée est un nom ou un verbe : ainsi, la forme *ni-lqōvēn* ('devient femme, se féminise') est un nom et non un verbe, car ce radical est compatible avec l'article *nA-* des noms, et les fonctions actanciennes.

¹ Voir §(b) p.705.

² Même dans une langue aussi "exotique" que le nahuatl (Launey 1994), les noms sont certes tous *prédicatifs* – comme en mwotlap – mais ils sont incompatibles avec *l'aspect-temps*.

2. Le piège de la dérivation impropre

Le problème principal réside dans l'existence de divers procédés de dérivation impropre (ou dérivation *zéro*), permettant de "convertir" (Kerleroux 2000) des *verbes* ou des *adjectifs* en *noms*, ou encore des *noms* en *verbes*, sans qu'aucune marque de translation n'intervienne¹. Ces phénomènes concernent un certain nombre de radicaux, tels que :

<i>BOEL</i> :	VB	<i>boel</i> 'être en colère'	→	NOM	<i>(no-)boel</i> 'colère'
<i>QŌN</i> :	VB	<i>qōn</i> 'puer'	→	NOM	<i>(nō-)qōn</i> 'puanteur'
<i>HOHOLE</i> :	VB	<i>hohole</i> 'parler'	→	NOM	<i>(no-)hohole</i> 'parole'
<i>M̄YA</i> :	ADJ	<i>m̄ya</i> 'drôle'	→	NOM	<i>(na-)m̄ya</i> 'drôlerie'
<i>QUL</i> :	NOM	<i>(nu-)qul</i> 'colle'	→	VB	<i>qul</i> 'coller'

Si l'on considère l'un quelconque de ces radicaux, les tests formels que nous avons définis plus haut perdent leur efficacité. En effet, pour interpréter un prédicat aspectualisé comme

- (75) **Kē so ni-hohole.** 'Il veut parler.'
 3SG PRSP AO-(parler/parole ?)

ces tests suggèrent d'isoler le radical ***hohole*** et d'observer s'il est compatible, hors-contexte, avec l'article ***nA-*** ; sachant que la réponse est positive (forme ***no-hohole*** 'parole'), il faudrait en déduire que ***hohole*** est un NOM dans tous ses emplois, y compris dans l'énoncé (75). Or, la simple intuition incite pourtant à considérer ***hohole***, dans cet énoncé précis, comme un verbe ('parler') et non pas un nom ('parole'), en sorte que les tests définis ci-dessus seraient incomplets. Il reste à démontrer rationnellement cette première intuition, et à définir plus précisément les critères de l'opposition verbo-nominale.

3. L'orientation diathétique des noms

Dans tous les exemples de *noms aspectualisés* que nous avons passés en revue au §(d) pp.711-721, le prédicat consistait à mettre en perspective aspecto-modale une propriété définitoire *p*, correspondant à l'essence du sujet. À chaque fois, le prédicat signifiait quelque chose comme 'x devient... *p*', et s'opposait à un prédicat équatif intemporel 'x est *p*'. Dans le cas du radical ***hohole***, la propriété *p* associée au NOM ***(no-)hohole*** peut se définir comme '(être) parole, langage, discours' ; autrement dit, ce nom réfère à l'objet immatériel produit par l'acte de parler, ou cet acte lui-même. Par conséquent, si l'énoncé (75) n'était rien d'autre que l'aspectualisation de ce nom ***(no-)hohole***, il devrait avoir pour signification :

- (75)' **Kē so ni-hohole.** ?? 'Il veut devenir parole.'
 3SG PRSP AO-*parole*

¹ Nous refusons donc l'analyse de Crowley (2002: 591), selon laquelle le mwotlap dériverait des *verbes* en *noms* au moyen de l'article ***nA-***. Cette formulation est inexacte, car elle empêche de comprendre pourquoi ces mêmes radicaux restent des noms même lorsqu'ils ne portent pas l'article : ex. ***(no-)boel*** 'colère' → ***Tateh boel*** 'Il n'y a pas de colère'. En réalité, les verbes deviennent noms par dérivation *zéro*, et ce statut nominal les rend compatibles –sans plus– avec l'article ***nA-*** des noms [§(a) p.236]. Il s'agit là de la même erreur de raisonnement que celle qui, pour l'anglais, attribue à la préposition *to* le rôle de dériver le nom en verbe [*rain* → (*to*) *rain*].

observe d'abord qu'elle est compatible avec l'article *nA-* des noms (→ *ne-gengen* 'nourriture, aliment'), et partant les fonctions actanciennes :

- (77) **Ne-gengen** <**mal monog**>. 'Le repas est prêt [Les aliments sont cuits].'
 ART-aliment ACP cuit

Ce même nom, flanqué de son article, fournit régulièrement des *prédicats équatifs / inclusifs* intemporels, comme c'est normal pour un nom. Signifiant littéralement 'x est un aliment', ce prédicat est utilisé pour présenter un objet comme comestible :

- (78) **N-ēwe tēnge gōh** <**ne-gengen**>. 'Ce fruit est un aliment (il est comestible).'
 ART-fruit plante DX1 ART-aliment

Enfin, bien qu'un tel exemple ne soit pas attesté dans notre corpus, nous pensons pouvoir affirmer que ce dernier prédicat pourrait tout à fait se retrouver "mis en perspective aspecto-modale", dans les conditions habituelles des noms. Il s'agirait alors de présenter le même prédicat 'être un aliment/être comestible' non pas comme intemporel, mais comme contingent dans le temps, ce qui ne pose pas de problèmes sémantiques :

- (79) **N-ēwa-n** <**mal gengen**>. 'Ça y est, son fruit est devenu comestible.'
 ART-fruit-3SG ACP aliment (il est devenu mûr au cours du temps, etc.)

Rien n'empêche de voir là, sur le modèle de (35) p.712, un exemple de *prédicat nominal aspectualisé*, sans qu'il soit nécessaire de poser un verbe dérivé 'être comestible'.

En revanche, l'énoncé suivant ne peut pas être analysé de la même façon :

- (80) **No** <**mal gengen**>. a) 'Ça y est, j'ai déjà mangé.'
 1SG ACP ... b) *Ça y est, je suis devenu comestible.

Comme on le voit, ce ne sont pas des raisons formelles qui nous permettront de départager (79) de (80), et savoir s'il s'agit de noms ou de verbes : l'un et l'autre sont combinés à la marque d'Accompli *mal*, et ne présentent pas de différence morphologique. Si l'énoncé (80) ne peut pas être analysé comme un prédicat nominal, c'est pour des raisons purement sémantiques, concernant l'orientation du prédicat : contrairement à (79), il ne s'agit plus d'être / devenir un aliment (orientation vers *ce qui est mangé*), mais de prendre son repas (orientation vers *celui qui mange*). Comme ce dernier emploi, orienté vers l'agent, n'est pas attesté parmi les sens du nom *gengen* ('aliment, repas, fête'), il faut admettre qu'il s'agit d'un emploi à part, réservé aux prédicats aspectualisés – autrement dit, qu'il s'agit d'un VERBE (*gengen* 'manger'). Que les deux emplois de *gengen* (nom et verbe) soient sémantiquement liés l'un à l'autre, cela ne fait aucun doute ; mais il n'empêche qu'il s'agit bien de deux lexèmes distincts en mwotlap, aux propriétés sémantiques différentes, et non déduisibles l'un de l'autre.

Même s'il maintient une certaine marge d'erreur (?), ce test de la diathèse semble le plus efficace pour déterminer, face à un prédicat aspectualisé, si l'on est en présence du nom lui-même, ou d'un lexème verbal qui lui est associé.

5. De la subjectivité de l'analyse

Avant de clore cette question de l'opposition nom/verbe, soulignons qu'il n'est pas toujours facile de décider quelle est la nature exacte du prédicat. Nous avons déjà évoqué ce problème avec les noms *s̄mal* 'pluie' et *lo* 'soleil' [ex. (45)-(46) p.715] :

- (46) **Kē** ⟨**ni-lo van i lo**⟩ **en, tō kē** ⟨**ni-s̄mal ganwōn**⟩.
 3SG AO-soleil ITIF DUR soleil COÉ alors 3SG AO-pluie soudain
 ‘Après avoir longtemps "soleillé", il s'est mis soudain à "être pluie".’

Peut-on considérer le processus de ‘pleuvoir’ comme synonyme de ‘être pluie’ ? Et de même, lorsqu’il ‘fait soleil’ au-dessus de nos têtes, s’agit-il simplement d’un prédicat nominal ‘être soleil’ ? Si la réponse est positive, alors (46) présente bien deux radicaux *nominaux*, et il est possible –au prix d’une légère contorsion sémantique (?)– d’économiser le poids d’une dérivation. En revanche, si l’analyste refuse de considérer comme identiques les prédicats ‘être (le) soleil’ et ‘faire soleil/enseoleiller’, alors ce souci de précision impose que l’on accepte de poser un processus de dérivation *nom* → *verbe* ; ce dernier est nécessairement plus lourd, car spécifique à certains lexèmes seulement, et ne peut être improvisé à tout moment par le locuteur. Nous n’avons pas de position fixe sur la question.

En revanche, notre raisonnement précédent nous permet d’analyser sans erreur le problème du syntagme *qōñ liwo* (lit. ‘grand jour’) Employé comme nom, cette expression permet de désigner n’importe quelle date de fête, en particulier ‘la Noël’ :

- (81) **Talōw en,** ⟨**nō-qōñ liwo**⟩. ‘Demain, c’est la Noël [c’est le Grand Jour].’
 demain COÉ ART-jour grand

Mais lorsqu’il se trouve aspectualisé, ce même syntagme signifie ‘passer la période de Noël (quelque part)’¹ :

- (82) **Nok** ⟨**so qōñqōñ-liwo**⟩ **mi kēy.** a) ‘Je veux passer la Noël avec eux.’
 1SG PRSP AO:(Noël...)² avec 3PL b) **Je veux être/devenir Noël avec eux.*

De toute évidence, l’orientation diathétique de *qōñ-liwo* n’est pas la même dans les deux énoncés : en (81), cette séquence est orientée vers la "date" de Noël, conformément au sémantisme habituel du nom (*nō*-)*qōñ* (‘nuit/journée de 24 h’) ; en (82), elle désigne un procès qui se déroule dans le temps, et se trouve orientée vers la personne qui passe cette période... Si notre analyse est juste, il n’est pas possible de considérer (82) comme un prédicat nominal aspectualisé, et il faut poser une "dérivation impropre" de *nom* (‘[être] Noël’) à *verbe* (‘passer la Noël’).

(e.3) Des noms transitifs ?

En exposant les critères formels permettant de distinguer les noms des verbes [§1 p.722], nous avons admis comme rédhibitoire le critère de la transitivité : si un radical aspectualisé est lui-même suivi d’un complément d’objet, alors il ne peut s’agir ni d’un nom ni d’un adjectif, mais d’un *verbe*. On opposera ainsi utilement les deux emplois de *ayte*, soit comme nom (‘une ligne’), soit comme verbe transitif (‘tracer, linéariser’) :

- (83) **No** ⟨**ma-yap**⟩ **n-ayte vōyō.** ‘J’ai dessiné deux lignes.’
 1SG PFT-tirer ART-ligne deux
- (84) **Kēy** ⟨**mal ayte nowmat**⟩ **na-mtehal ne trēn.**
 3PL ACP tracer directement ART-chemin de train

¹ Cette tournure est plus souvent énoncée sous la forme de l’emprunt *krēsma* (< *Christmas*), qui impose la même analyse syntaxique (dérivation en verbe) : *Nok so krēkrēsma mi kēy* ‘Je veux "noëller" avec eux’.

[lit. Ils ont "ligné" directement la voie du train.]

‘L’itinéraire du train est déjà tracé à l’avance (*au contraire des voitures*).’

Le critère de la transitivité est d’ailleurs confirmé, du moins dans un exemple comme celui-ci, par le test de la diathèse. En effet, le sujet de *ayte* en (84) n’est pas la ligne elle-même – patient (?) d’un éventuel procès–, mais l’agent qui la trace sur le sol : il est donc hors de question de lire (84) comme un cas de nom aspectualisé, et il faut poser une dérivation de nom en verbe transitif.

Pourtant, ce principe pourrait être battu en brèche par un type particulier de prédicats transitifs, qui sont directement, et productivement, liés à un paradigme purement nominal. Il s’agit de **l’usage transitivant des noms de parenté**¹ – la question étant de savoir si ces formes transitives sont des verbes, ou bien s’il est possible d’envisager l’existence d’un paradigme de *noms transitifs*. Étant donné un nom de parenté X, il est possible d’utiliser ce dernier dans une structure transitive signifiant ‘appeler ~ considérer (qqn) comme son X’ : ex. *imam* ‘père’ → forme transitive *imam* ‘considérer qqn comme son père, appeler qqn papa’ ; *itat* ‘oncle maternel’ → *itat* ‘traiter comme son oncle maternel’, etc.

- (85) **Nok** <so *imam*> **nēk ēgēn.** ‘Désormais je te considère comme mon père !’
 1SG PRSP AO:(père) 2SG maintenant

Du point de vue ethnologique, cet emploi reflète la grande labilité des relations de parenté à Mwotlap, dans leur extension métaphorique. D’une part, les catégories classificatoires sont en elles-mêmes très étendues (*imam* = PÈRE classificatoire = *père* + *frère de père* + *certaines cousines de père* + *époux de la sœur de la mère* + *époux de certaines cousines de la mère* + *certaines cousines...*), si bien qu’il est parfois nécessaire de rappeler à quelqu’un quelle est la relation exacte qui l’unit à un parent éloigné. D’autre part, cette multiplication des référents encourage l’emploi extensif de ces termes de parenté, y compris avec des individus qui ne me sont pas liés par le sang : ainsi, pour peu qu’un inconnu, un peu plus âgé que moi, m’ait un jour offert le gîte et le couvert, je lui montrerai ma gratitude en le traitant désormais comme mon ‘père’ ; c’est typiquement dans ce contexte que l’on entendra un énoncé du type (85), avec la forme transitive *imam* ‘traiter (qqn) comme son père’.

Alors que ces noms ignorent normalement la reduplication, celle-ci est fréquente dans cet emploi transitif, pour peu qu’elle soit imposée par les marques aspecto-modales :

- (86) <**Tog** *imamam*> **kē van !** ‘Arrête de le traiter comme si c’était ton père !’
 PROH (père...)² 3SG ITIF

Le *Tableau 7.6* présente les formes attestées dans notre corpus. On notera un certain nombre de variantes concernant les reduplications : celles-ci s’expliquent par la rareté de ces formes, qui ne sont pas stabilisées dans la langue, et sont improvisées par le locuteur [n.1 p.717].

¹ Le vocabulaire de la parenté a été détaillé au §2 p.452.

Tableau 7.6 – Noms de parenté et dérivés transitifs : noms ou verbes ?

<i>sens</i>	<i>nom</i>	<i>dérivé</i>	<i>dérivé rédupliqué</i>	<i>sens du dérivé</i>
père	imam	imam	iimam ~ imamam	traiter (qqn) comme son père
oncle	itat	itat	iitat ~ itatat	... son oncle
mère	tita	tita	titita	... sa mère
tante	titamas	titamas	tititamas	... sa tante
belle-mère	yoqlēg	yoqlēg	yoqyoqlēg	... sa belle-mère
beau-frère	wulus	w(u)lus	wuwulus ~ wuluwlus	... son beau-frère
belle-sœur	wuluk	w(u)luk	wuwuluk ~ wuluwluk	... sa belle-sœur
belle-sœur	namas	namas	nanamas ~ namasmas	... sa belle-sœur
sœur	tête (-k)	tētek	tētētek	... sa sœur
frère	ithi (-k)	ithik	itithik	... son frère
enfant	inti (-k)	intik	inintik	... son enfant

Du point de vue morphologique, les formes dérivées –hors réduplication– sont normalement homophones du nom correspondant. L'absence de **u** dans la première syllabe de **w(u)lus** est parfaitement régulière, et prouve simplement que le **u** habituellement entendu dans la forme nominale **wulus**, n'est rien d'autre que le résultat de la règle d'insertion vocalique¹. En revanche, les trois dernières formes du tableau ont ceci d'intéressant, qu'elles prouvent l'incorporation du suffixe possessif de 1SG au radical du dérivé : alors que pour le nom **ithi**~, on peut opposer **ithi-k** 'mon frère' à **ēthē-n** 'son frère', en revanche ce choix est impossible pour la forme dérivée, qui s'est figée à la première personne :

- (87) **Nēk** <so **ithik**> **kē** ! 'Tu dois le traiter comme un frère.'
 2SG PRSP AO:(mon.frère) 3SG [lit. Tu dois le "mon-frérer".]

Cette incorporation suggère fortement que le processus de dérivation en question correspond à ce que Benveniste (1966 [1958]) appelle les *verbes délocutifs* : de façon comparable à *salut* → *saluer*, le dérivé transitif de parenté serait obtenu à partir de l'emploi typiquement vocatif de ces noms de parenté [§(b.1) p.454], d'où la valeur primitive **imam** 'papa' → 'appeler qqn papa'.

Mais il faut revenir à notre question initiale, à laquelle nous n'avons pas tout à fait répondu : ces formes transitives, dérivées régulièrement à partir de noms, sont-ils encore des noms (transitifs), ou bien s'agit-il bien de verbes ? Deux arguments iraient dans le sens de l'interprétation nominale :

- Nous avons déjà montré que les mêmes termes de parenté restaient des *noms* lorsqu'ils se trouvaient aspectualisés, du moins dans leur emploi intransitif : cf. ex.(64) p.719 **Dō taple wulus** 'Il ne faudrait pas que nous (*devenions*) beau-frères'.
- L'idée d'un *nom transitif* est séduisante lorsqu'ils s'agit de notions relationnelles comme les termes de parenté² : en effet, une notion comme *beau-frère* est un prédicat à deux places $f(x,y)$, ce qui justifierait leur bivalence syntaxique, exceptionnelle parmi les noms.

¹ L'exemple de **wulus** fournit précisément une des illustrations des réanalyses et ambiguïtés de la réduplication, au §(b.1) p.138.

² En particulier, Lemaréchal (1989: 243; 1996) propose d'étendre la notion de valence / diathèse secondaire aux noms.

Malgré l'attrait d'une telle hypothèse, nous penchons pour l'hypothèse verbale : les dérivés qui apparaissent au *Tableau 7.6* ne sont pas des noms, mais des **verbes**. Premièrement, le mwotlap lui-même dissuade de mettre sur le même plan la relationalité des noms dans le domaine de la possession, et celle des verbes transitifs : en effet, à strictement parler, la plupart des noms de parenté en question (de *imam* à *namas* dans le *Tableau 7.6*) sont formellement des noms aliénables, *i.e.* ne sont pas traités comme relationnels – même si, à un niveau sémantique plus profond, ils le sont évidemment ; et de toute façon, le marquage de l'objet dans ces prédicats n'a rien de comparable avec le marquage du possesseur sur un *nom* inaliénable : l'ex.(87) le prouve par son incohérence (*-k* = possesseur 1SG, mais *kē* = objet 3SG).

Mais la principale raison permettant d'éliminer l'hypothèse nominale se place dans la continuité de notre réflexion précédente sur l'*orientation diathétique* des noms *vs.* des verbes. Dans le diptyque suivant, chacun des deux prédicats est de nature nominale, qu'il soit équatif (88) ou aspectualisé (88)' ; en effet, l'orientation primaire du prédicat – autrement dit son sujet – est la personne même qui est désignée par ce terme de parenté, *i.e.* la mère :

- (88) **Kē** <*tita mino*>. 'C'est ma mère.'
 3SG mère ma
- (88)' **Kē** <*ni-tita mino*> *ēgēn*. 'Du coup, elle devient ma mère.'
 3SG AO-mère ma maintenant *tita* = prédicat NOMINAL

En revanche, la structure diathétique est bouleversée avec le dérivé transitif – cette fois-ci, le sujet de *tita* n'est plus la mère, mais l'enfant ; et quant à la 'maman' à laquelle renvoie le sémantisme du nom *tita*, elle occupe la position d'objet de ce prédicat :

- (89) **Kē** <*ni-tita*> **no ēgēn**. 'Du coup, il/elle me traite comme sa mère.'
 3SG AO-appeler.mère 1SG maintenant *tita* = prédicat VERBAL

Voilà qui devrait suffire à prouver, dans la lignée du test sémantique proposé plus haut [§4 p.724], que ces termes de parenté transitifs ne sont pas des noms, mais des *verbes* à part entière¹. Il s'agit donc d'un paradigme certes assez nombreux (une dizaine de membres), mais néanmoins clos, de **verbes transitifs délocutifs**, obtenus par dérivation à partir de noms de parenté.

(f) Synthèse : les noms et l'aspectualisation

Nous résumerons ici les principaux points de notre observation des noms en mwotlap, et de leur association aux marques de Temps-Aspect-Mode (TAM).

Les noms du mwotlap n'apparaissent pas seulement en position actancielle (sujet, objet...), mais peuvent également fournir des prédicats directs, sans nécessité d'une copule – il s'agit d'une langue omni-prédicative. Le plus souvent – env. 95% des cas – le prédicat est *inclusif/équatif*, du type <*x est un/le N*> ; il apparaît alors obligatoirement préfixé de l'article substantivant *nA-*. Mais ces mêmes noms peuvent également, de façon moins fréquente, fournir des prédicats aspectualisés : ils perdent alors l'article *nA-*, et se combinent directement aux marques TAM de la langue, comme le ferait n'importe quel radical verbal.

¹ La situation eût été fort différente si la signification de (89) avait été identique à celle de (88)' : le dérivé transitif *tita* [*être la mère de (qqn)] eût alors présenté la même orientation que le nom correspondant, et nous n'aurions pas été hostile à parler de *noms transitifs*.

Formellement parlant, un prédicat nominal aspectualisé ressemble en tous points à un prédicat adjectival, ou à un verbe intransitif.

Alors qu'un *prédicat nominal équatif* consiste à attribuer au sujet *x* une essence *p* considérée hors du temps, le locuteur préférera employer un *prédicat nominal aspectualisé* dès lors que cette essence *p* a une valeur contingente ou transitoire, *i.e.* ne représente qu'une des essences possibles du sujet *x* : les marques TAM permettent de ne valider la propriété *p* que sur un certain intervalle temporel, ou dans un certain monde possible. L'aspectualisation des noms consiste donc à **prédiquer du sujet une propriété définitoire *p*, tout en la mettant en perspective parmi les instants et les mondes**. Du point de vue de la diathèse, un nom aspectualisé présente nécessairement la même orientation que le même nom hors TAM ; ce principe permet de faire efficacement le départ entre *noms* aspectualisés et *verbes* dérivés de ces noms, à orientation distincte.

La principale condition sémantique requise pour l'emploi de cette structure, est que l'identité ontologique profonde du sujet *x* soit préservée au fil de ses diverses altérations ; cette unité de l'être à travers ses différents avatars comporte des implications culturelles et cognitives. En pratique, les noms aspectualisés permettent d'évoquer surtout l'évolution naturelle des êtres au cours du temps (humains, animaux, plantes, objets), l'état d'un objet au cours du processus de production, un changement de statut social, etc.

L'opération linguistique d'aspectualisation des noms, tout en étant *a priori* ouverte à tout lexème nominal, est donc soumise à un certain nombre de contraintes – ce qui explique la rareté du phénomène, et sa faible fréquence dans les langues du monde. En cela, les faits du mwotlap méritent d'être pris en compte dans une réflexion théorique générale autour de l'opposition verbo-nominale, ou de l'incidence des marques aspecto-modales.

4. *Autres catégories*

Avant de clore tout à fait ce panorama de l'aspectualisation, il nous reste à examiner quelques catégories grammaticales mineures, dans leur association avec les marques TAM. Une fois traités les verbes, adjectifs et noms, il ne reste guère que quatre catégories à envisager [cf. *Tableau 7.4* p.701] : les *adjectifs attributs*, les *numéraux*, les *locatifs* et les *existentiels*. Le caractère minoritaire de ces paradigmes explique la rareté de nos exemples ; mais d'une manière générale, on peut dire que les conditions d'aspectualisation sont proches de celles que nous avons vues pour les adjectifs ou les noms.

(a) *Les adjectifs attributs*

Parmi tous les adjectifs du mwotlap, une poignée présente un comportement particulier, dans la mesure où ils ne se rencontrent guère en position d'épithète, mais presque systématiquement en position de prédicat (d'où leur nom d'*attribut*) ; dans cette position prédicative, ils se distinguent des adjectifs ou des verbes par le fait qu'ils apparaissent le plus souvent sous leur forme radicale, *i.e.* sans aucune marque TAM :

- (90) N-ēm mino <sisqet ēwē>. 'Ma maison est tout près.'
 ART-maison ma proche juste

Les adjectifs attributs du mwotlap que nous avons recensés sont au nombre de sept : *itōk* 'bon' ; *namnan* 'super' ; *hip* 'abondant, nombreux' ; *haytēyēh* 'convenable, suffisant,

correspondant, identique¹ ; *yeh* ‘loin’ ; [s]*isqet* ‘proche’ ; *mahgē~* ‘seul’.

Exceptionnellement, il arrive que ces attributs soient combinés à des marques TAM, à peu près dans les mêmes conditions que les adjectifs normaux (hors Statif) ou les noms : il s'agit de présenter la propriété *p* non pas comme aspectuellement stable, mais comme contingente ou validée uniquement sur un intervalle de temps (ou dans un monde) particulier. On relève ainsi les exemples suivants :

- (91) **Na-mtehal** ⟨**m-isqet**⟩ **ēgēn** ! ‘Ça y est, la route est proche maintenant².’
 ART-chemin PFT-proche maintenant
- (92) **Nēk tē-gēy vēh, kemem** ⟨**may haytēyēh**⟩ !
 2SG POT₁-(partir) POT₂ 1EX:PL ACP adéquat
 (*blague courante*) ‘Va donc voir ailleurs, nous ici on est déjà *au complet* !’
 [*lit.* Tu peux déguerpir : nous sommes déjà suffisants.]

Ces formes n'apportent pas de commentaire particulier, si ce n'est de souligner leur rareté – notre corpus ne présente guère plus d'exemples que ceux que nous venons de présenter. En outre, il faut noter quelques restrictions liées à certains lexèmes :

- Le mot *namnan* ‘super !’ est originellement un nom (*na-mna-n* ‘sa saveur’). En conséquence, le radical qui se combine aux marques TAM n'est pas *namnan* dans son entier, mais *mnan* ; ex. *Na-tgop me-mnan ēgēn* ‘Le gâteau est devenu excellent’.
 - L'attribut *itōk* ‘être bon’, extrêmement fréquent dans le discours, ne se combine pas lui-même aux marques TAM (un *hapax* dans tout notre corpus). Chaque fois qu'il faut l'aspectualiser, le mwotlap utilise un radical supplétif *wē* :³
- (93) **Ne-telefon itōk ? – Ohoo,** ⟨**et-wē galsi qete**⟩, **ba kē** ⟨**tē-wē qiyig**⟩.
 ART-téléphone être.bien non NÉG₁-bon bien encore mais 3SG FUT-bon HOD
 ‘Le téléphone est en bon état ?
 – Non, il est pas encore réparé [*lit.* pas encore bon], mais il le sera bientôt.’

(b) Les numéraux

La plupart du temps, les numéraux cardinaux du mwotlap se rencontrent soit à l'intérieur d'un syntagme nominal, par ex. en position de qualifiant d'un nom :

- (94) **Inti-k vōyō** ⟨**mo-gom**⟩. ‘Deux de mes enfants sont malades.’
 fils-1SG deux PFT-malade

soit en position de prédicat. En général, le numéral est directement prédicatif, sans l'aide d'aucun morphème TAM (même en référence à une situation passée) :

¹ Le lexème *haytēyēh* présente une autre particularité, qui le rapproche encore davantage des verbes : il est compatible avec un second argument, *i.e.* c'est un *attribut transitif*. Ex. *Na-laklak nen et-haytēyēh te no*. ‘Cette danse ne me convient pas’.

² Pour le sens de cet exemple, voir la notion de *parcours perceptif*, et particulièrement l'ex.(70) p.720.

³ Au Statif, la forme *nē-wē* est synonyme de *itōk* ; leur différence ne concerne alors que le niveau de langue – familier pour *itōk*, plus relevé pour *nē-wē*. Au passage, on peut noter la présence de *nē-wē* dans les formules courantes de salutation : *Lemtap nēwē* ! ‘Bonjour (*lit.* au matin, c'est bien)’ ; *Lemyēpyep nēwē* ! (*lit.* dans l'après-midi c'est bien) ; *Añqōñ nēwē* ! ‘Bonne nuit !’, etc.

- (95) **Inti-k** <**vōyō**>. 'J'ai deux enfants.' [*lit.* mon enfant est deux]
fils-1SG deux
- (96) **Kamtēl** <**vētēl**>. 'Nous étions trois (ce jour-là...)'
1EX:TR trois

Exceptionnellement, il arrive que ces numéraux soient aspectualisés¹. Du point de vue sémantique, cela signifie qu'au lieu d'envisager le nombre (stable) d'un référent à un moment donné, on envisage le *passage à ce nombre*, autrement dit l'instant où l'on passe de *n-1* à *n*. Par conséquent, selon un fonctionnement qui rappelle beaucoup l'aspectualisation des adjectifs ou les noms, il ne s'agit plus d'un prédicat 'être trois', mais plutôt 'devenir trois, atteindre le nombre de trois'.

- (97) **Talōw n-ēte** <**ni-vitwag**>. 'Cela fera un an demain.'
demain ART-année AO-un [*lit.* Demain, l'année (deviendra) 1 / "unera"]
- (98) **Ni-siok m-at lō**, <**mi-vitwag**>, <**mō-vōyō**>, **ni-siok** <**mē-vētēl**>, **ni-siok** <**mē-vēvet**> ;
van i van van van van, kē <**mē-dēn soñwul yō**>.

'Soudain les navires apparurent : d'abord (il fut) *un*, puis *deux*, puis *trois* navires, puis *quatre* navires [*lit.* les bateaux ont "troisé" _{PR} puis "quatré" _{PR...}]; tant et si bien, qu'ils finirent par atteindre une bonne vingtaine.'

Comme pour les noms [§2 p.720], les numéraux sont susceptibles de s'associer à des marques TAM non pas tant pour opposer entre eux des instants (= perspective aspecto-temporelle), mais pour contraster les mondes et les situations (= perspective modale). C'est ainsi que ces numéraux se combinent au Potentiel, au Prospectif (déontique), au Contrefactuel, etc.

- (99) **Ni-hnag** <**ti-vitwag vēh**>, **itōk**. 'Une seule igname suffira.'
ART-igname POT₁-un POT₂ être.bien [*lit.* L'igname peut être une, ça va.]
- (100) **Velqōn, na-kat** <**so ni-levete**> **le-mnē**.
toujours ART-cartes PRSP AO-six dans-main:2SG
(*règles du jeu*) 'Tu dois toujours avoir six cartes dans ta main.'
[*lit.* Toujours, que les cartes soient six !]

(c) Les locatifs et les existentiels

Si l'on en croit le *Tableau 7.4* p.701, ni les locatifs ni les existentiels ne sont compatibles avec les marques TAM. Nous allons voir ce qu'il en est plus précisément.

(c.1) Les locatifs

Les LOCATIFS, ainsi que les directionnels et les déictiques, peuvent fournir directement des prédicats, sans aucune marque TAM ; le sens est alors 'x se trouve à l'endroit L au

¹ Comme pour certains noms (cf. le cas de *wulus* dans le *Tableau 7.6* p.728), les numéraux *vōyō* 'deux' et *vētēl* 'trois' donnent du fil à retordre aux locuteurs. Si la première voyelle de ces formes est analysée comme une voyelle pleine du radical, alors la forme attendue pour le Parfait sera : *mE-* + *vōyō* → *mō-vōyō* ; mais si jamais elle est comprise – comme c'est probablement le cas historiquement – comme une simple copie de la voyelle suivante, alors les radicaux sont morphologiquement /*vyō*/ et /*vtēl*/, ce qui donne au Parfait *me-pyō* et *me-ptēl*. Quoiqu'attestées, ces formes sont très rares, ce qui explique leur instabilité sociolinguistique.

moment considéré (spéc. maintenant)'.

- (15) **Edga** <**Japan**>. 'Edgar était / est / sera au Japon.'
 E. Japon PRÉDICAT LOCATIF

Mais contrairement à la plupart des autres catégories grammaticales, ce prédicat ne peut pas être aspectualisé¹ :

- **Edga mal Japan.* **Edgar est déjà au Japon.*
 E. ACP Japon

La solution systématiquement adoptée, lorsque le locuteur désire aspectualiser ce type de prédicat, est d'utiliser les verbes **hag** 'être assis (→ se trouver)', ou bien **van** 'aller', entre autres. Le locatif devient alors extérieur au syntagme prédicatif, et prend la place de circonstant :

- Edga** <**mal dēñ**> **Japan.** 'Edgar est déjà [= a déjà atteint] au Japon.'
 E. ACP atteindre J.

Même observation avec un syntagme locatif (avec préposition **IE-**) :

- (101) **Kē** <**l-ēṁ**>. 'Elle (est) à la maison.'
 3SG dans-maison
 **Kē* <*so ni-l-ēṁ*>.
Kē <**so ni-ṁōl**> **l-ēṁ.** 'Elle veut rentrer à la maison.'
 3SG PRSP AO:rentrer dans-maison

Nous verrons d'ailleurs que le mwotlap n'utilise pas nécessairement le prédicat locatif direct, y compris lorsqu'il s'agit de situer un sujet dans l'espace au moment de l'énonciation (*A se trouve actuellement à l'endroit L*) ; même dans ce cas, le mwotlap préférera employer un verbe (ex. **van** 'aller'), soit au Présentatif, soit –plus fréquemment encore– au Parfait².

(c.2) Les prédicatifs existentiels

Les prédicatifs existentiels (**aē** 'il y a' ; **tateh** 'il n'y a pas' ; **laptō** 'il y a encore') sont peu compatibles avec les marques TAM. Ceci est plutôt surprenant, car le locuteur pourrait chercher à exprimer des valeurs modales telles que 'il y aura / il devrait y avoir / il y a eu...' ; au lieu de cela, il doit se contenter d'un éventail assez réduit de combinaisons.

Ainsi, dans tout notre corpus, nous n'avons noté qu'une seule occurrence de **aē** avec l'Accompli :

- (102) **Bulsal no-no-n** <**mal aē**> **si tateh qete ?**
 copain ART-CPSit-3SG ACP exist ou non.exist encore
 'Elle a déjà un petit ami, ou pas encore ?'

¹ S'il est vrai que les *prédicats locatifs* (ex. 'être au Japon') ne peuvent pas être aspectualisés, il arrive qu'un toponyme se combine à une marque TAM, à condition qu'il fonctionne comme un *prédicat équatif* ('être le Japon') : voir la n.1 p.720.

² Par exemple, pour traduire 'Papa est au jardin', le mwotlap dira spontanément **Imam ma-van lē-tqē** 'Papa est allé au jardin' – cf. ex.(126) p.739.

Dans les rares cas où les existentiels se rencontrent aspectualisés, c'est généralement sous une forme morphologiquement tronquée. Par exemple, ils semblent réfractaires aux préfixes, en sorte que si la marque TAM est discontinue (ex. Prétérit *mE*-... *tō* ; Contrefactuel *tE*-... *tō* ; Prioritif *ni*-... *bah en*), seul le second élément apparaît :

- (103) **Mino** <*aē tō*> (...**m-aē tō*), **ba no me-pteg hōw M̄otlap.**
 CPSit:1SG exist PRÉT mais 1SG PFT-laisser (bas) M.
 'J'en avais un autrefois, mais je l'ai laissé à Mwotlap.'
- (104) **So Eva** <*aē tō*> **en** (...**t-aē tō en*), **no tit-dam vēhte kimi.**
 si E. exist CF COÉ 1SG POT₁: NÉG₁-suivre POT₂: NÉG₂ 2PL
 'Si Eva était là, je ne viendrais pas avec vous.'
- (105) **Sipo so** <*tateh tō*> **en** (...**ta-tateh tō en*), **tō ne-het.**
 Zébulon si non.exist CF COÉ alors STA-mauvais
 'Si (le médecin) Zébulon *n'avait pas été là*, ç'aurait été une catastrophe.'
- (106) (**ni*-) **tateh et bah en !** 'Attendons qu'il n'y ait plus personne.'
 (*AO-) non.exist personne PRIO₁ PRIO₂ [lit. Qu'il n'y ait d'abord personne !]

Assez souvent, on observe le prédicat existentiel nu *-i.e.* sans marque TAM— là où le sens aurait dû faire apparaître des marques aspecto-modales. De façon étrange, tout se passe comme si la plupart des valeurs modalisées (ex. 'il devrait y avoir' ...) étaient neutralisées au profit du prédicat affirmatif ('il y a') :

- (107) **Qēlge en, nē-dēmap** <*aē*> **mi kē.** ~ **Nē-dēmap so ni-aē...*
 beau.père COÉ ART-respect exist avec 3SG ART-respect PRSP AO-exist
 [lit. Ton beau-père, *il y a* du respect envers lui ~ **Il doit y avoir du respect...*]
 'Il faut témoigner du respect envers ton beau-père.'

On peut donc affirmer que, d'une manière générale, Locatifs et Existentiels ne sont pas compatibles avec l'aspectualisation.

D. NOTE FINALE

Comme nous venons de le montrer tout au long de ce chapitre, les verbes ne sont pas les seuls lexèmes, loin s'en faut, qui soient compatibles avec les marques d'aspect et de mode. Pourtant, dans les pages qui suivront, il nous arrivera sans doute de parler de *verbes* ou *prédicats verbaux* pour englober tous les prédicats TAM. Cet usage, rappelons-le, répond à la fois à un souci de simplicité, et aussi à une position largement dominante des verbes dans ce domaine. Ce quasi-monopole des verbes s'explique pour deux raisons :

- malgré tout ce que nous avons montré au cours de ce chapitre, la grande majorité (> 90% ?) des prédicats aspectualisés comporte un lexème verbal à sa tête.
- les verbes apparaissent exclusivement (ou quasi¹) sous la forme de prédicats TAM – au contraire des autres parties du discours, auxquelles d'autres positions sont également ouvertes.

¹ Mis à part leur emploi comme tête d'un prédicat TAM, les verbes apparaissent comme *adjoints du prédicatif* dans des structures de type "séries verbales" ; ou bien, rarement, comme qualifiant de certains noms, dans des structures de type dérivation.

Voilà qui explique pourquoi la notion de **verbe** occupera désormais la place royale dans ce chapitre, dans nos exemples comme dans nos réflexions.

III. Les tiroirs realis

Le *Tableau 7.2* (p.694) présente l'inventaire des tiroirs TAM du mwotlap, que nous allons maintenant chercher à décrire individuellement. Nous commencerons par l'examen des tiroirs *realis* affirmatifs¹. Ceux-ci ont comme point commun de renvoyer normalement à un **procès réel**, ayant lieu (\approx *présent*) ou ayant eu lieu (\approx *passé*) par rapport au point de référence Sit_R. Les TAM *realis* que nous examinerons ici sont, dans l'ordre : le Statif ; le Parfait ; le Prétérit ; l'Accompli ; l'Accompli distant ; le Rémansif ; les Présentatifs. Enfin, l'Aoriste et le Focus temporel, dont certains emplois sont compatibles avec une interprétation *realis*, feront tous deux l'objet d'une étude à part [§ IV p.795].

A. LE STATIF

1. Statif vs. Parfait

Le Statif (**nE-**) prédique une propriété *p* du sujet, en éliminant toute référence à des bornes aspectuelles ; il n'indique pas si cette propriété est permanente ou transitoire, ni si elle est le résultat d'un événement. C'est ce qui distingue le Statif (**nE-**) du Parfait (**mE-**) :

- | | | | | |
|-------|-----------------|----------------|--------------------------------|---|
| (108) | Na-trak | mino | ne-het. | ‘Ma voiture est nulle / en mauvais état.’ |
| | ART-voiture | ma | STA-mauvais | <i>propriété du sujet</i> |
| | Na-trak | mino | me-het. | ‘Ma voiture est (tombée) en panne.’ |
| | ART-voiture | ma | PFT-mauvais | <i>résultat d'un événement</i> |
| (109) | Na-mnē-k | ne-lem. | ‘J'ai les mains sales.’ | |
| | ART-main-1SG | STA-sale | <i>propriété du sujet</i> | |
| | Na-mnē-k | me-lem. | ‘Je me suis sali les mains.’ | |
| | ART-main-1SG | PFT-sale | <i>résultat d'un événement</i> | |

Comme on le voit, la différence sémantique entre Statif et Parfait peut être tantôt importante, tantôt ténue. Ce dernier cas concerne particulièrement les verbes qui renvoient nécessairement, par leur sémantisme, à des propriétés temporaires ; ainsi, sur le modèle des "mains sales/salies", on constate une synonymie de fait entre les énoncés *Tita no-gom* ‘Maman est malade’ et *Tita mo-gom* ‘Maman est tombée malade’, car une maladie correspond normalement à un procès contingent dans le temps².

Inversement, lorsque le lexème est compatible avec une interprétation non-bornée, c'est généralement une valeur ‘intemporelle’ que recevra le Statif :

¹ Pour une présentation du contraste sémantique Realis/Irrealis dans une perspective typologique, voir Givón (1984: 284).

² Autres exemples fréquents : *Kē ne-mtiy* ‘il dort (il est endormi)’ / *Kē me-mtiy* ‘il dort (il s'est endormi)’ ; *Na-tqe-k ni-sis* / *mi-sis* ‘J'ai le ventre rassasié’ ; *No-momyiy n-ak* / *m-ak kē* ‘Elle a froid’...

- (110) **N-ēṁ** **nonoy** **na-lawlaw.** ‘Leur maison est rouge.’
 ART-maison leur STA-rouge

Pour ces derniers radicaux, le Parfait imposerait une interprétation dynamique, obligeant à reconstituer un événement particulier susceptible de mener à un tel état résultant. Cela cause parfois des difficultés d'interprétation :

- (110)' ? *N-ēṁ* *nonoy* *ma-lawlaw.* ‘?? Leur maison a rougi / est devenue rouge.’
 ART-maison leur PFT-rouge

Dans une telle phrase, un sujet *Na-mta-y* ‘leurs yeux’ aurait posé moins de problèmes, car il est culturellement admis que les yeux peuvent subir un processus de rougissement (froid, maladie, fatigue...); il est plus difficile d'imaginer un processus selon lequel une maison rougirait spontanément. Dans le cas d'un agent externe – ex. maison peinte en rouge par qq – le Parfait imposerait une tournure active, avec l'agent comme sujet :

- (111) **Kēy** **⟨m-ilil lawlaw⟩** **n-ēṁ** **nonoy.**
 3PL PFT-peindre² rouge ART-maison leur
 ‘Ils ont peint en rouge leur maison [*donc* elle est rouge].’

Ainsi, alors que le Statif prédique une propriété *p* non-agentive, et sans perspective temporelle (cf. *La porte est ouverte*), le Parfait présente cette propriété *p* sous la forme d'un état résultant, à travers le procès qui en est à l'origine (cf. *J'ai ouvert la porte*).

2. Statif et type de procès

Le Statif est la forme que prennent usuellement les prédicats **adjectivaux** : lorsqu'il s'agit de prédiquer une couleur (*A est rouge, noir*), une forme (*A est rond...*), une qualité morale (*A est aimable, colérique*), un état (*A est malade, joyeux, triste*), seul le Statif est employé. Toute autre marque TAM, et pas seulement le Parfait, a pour effet immédiat de placer cette propriété *p* dans une perspective temporelle (*A est aveuglé, A sera égoïste*) ; quoique toujours autorisé, ce cas est moins fréquent avec les adjectifs¹.

Parmi les **verbes** proprement dits, seuls une poignée de verbes d'état sont régulièrement conjugués au Statif², ex. *mtiy* ‘dormir, être endormi’, *myōs* ‘vouloir, aimer, avoir envie / besoin’, *ēglal* ‘savoir, connaître’, *dēmtig* ‘croire en’... :

- (112) **No** **ne-myōs** **nēk.** ‘J'ai besoin de toi / Je t'aime.’
 1SG STA-vouloir 2SG
- (113) **Kē** **n-ēglal.** ‘Il est au courant / Il le sait.’
 3SG STA-savoir

¹ Les principes régissant l'aspectualisation des adjectifs, ainsi que les critères permettant de les différencier des verbes, ont été détaillés au §2 p.702.

² Cependant, contrairement à ce que pourrait faire croire une classification stricte en types de procès, ces mêmes verbes d'état sont tout à fait compatibles – à l'instar des adjectifs – avec les autres marques TAM, moyennant une interprétation dynamique : ex. *No m-et no-totgal nōnōm, tō nok mōyōs nēk* ‘En voyant ta photo, je me suis mis à t'aimer [aimer+AOR]’ ; *Vap van hiy kē, tō kē ni-ēglal* ‘Dis-le lui donc, qu'il le sache’ [savoir+AOR].

- (114) **Imam mino togolgol, no ne-plig kē.**
 père mon droit 1SG STA-éviter 3SG
 ‘C'est mon père véritable, je lui voue un grand respect.’

En revanche, les verbes dynamiques (ex. *aller, courir, dire, couper...*) sont normalement **incompatibles** avec cette marque de Statif – sauf dans deux cas. Premièrement, il arrive quelquefois que certains verbes [+dynamique] [+agentif], dans une de leurs acceptions lexicales, perdent l'un de ces sèmes, et désignent un état ; ils prennent alors exceptionnellement la marque de Statif *nE*¹:

- (115) **Kē ni-tēy nē-qētēge.** ‘Il s'empare d'un bâton.’
 3SG AO-tenir ART-bois action
- Kē nē-tēy nē-qētēge.** ‘Il a un bâton à la main.’
 3SG STA-tenir ART-bois état
- (116) **Frank me-lep !** ‘C'est Frank qui l'a pris !’
 Fr. PFT-prendre action
- Frank ne-lep !** ‘C'est Frank qui prend !’ (à la pétanque)
 Fr. STA-prendre état
- (117) *No ne-wseg na-gayga. *Je tire sur la corde...
 1SG STA-tirer ART-corde
- Qele ave, ne-wseg ?** ‘Alors, ça mord ?’
 comme où STA-tirer état
- (118) *No nē-hēw. *Je descends...
 1SG STA-descendre
- Na-kat gōh nē-hēw.** ‘Cette carte (au jeu) est faible.’
 ART-carte DX1 STA-descendre état
- (119) *Kē na-kalō. *Il sort / est sorti...
 3SG STA-sortir
- No-go gōh, nē-lwo-n na-kalō.** ‘Ce cochon a les dents recourbées [sorties].’
 ART-porc DX1 ART-dent-3SG STA-sortir état

3. Statif et fréquentativité

Le second cas qui autorise l'association entre verbe dynamique et marque de Statif, est lorsque le radical verbal se trouve **rédupliqué**. Entre autres significations, la reduplication verbale reçoit une valeur fréquentative (habituel). Ex. avec un verbe d'état ou un adjectif :

- (120) **Tita ne-mtiy hōw agōh.** ‘Maman est en train de dormir là.’
 mère STA-dormir (bas) DX1 (donc ne la réveille pas)

¹ Le verbe *ak* ‘faire’ en est un autre exemple : étant [+dyn] et [+agt], il est incompatible avec le Statif. Pourtant, on trouve *n-ak* (faire+STATIF) dans une poignée d'expressions exprimant les états physiques, toutes organisées selon un schéma <La faim... me "fait"> : ex. *Na-matmayge n-ak no !* ‘Le sommeil me fait (*i.e.* j'ai envie de dormir)’. En dehors de ces expressions, on n'entend jamais *No n-ak... (‘Je fais+STATIF’).

- Tita** ne-mtimitiy **hōw agōh.** 'Maman a l'habitude de dormir là.'
mère STA-dormir² (bas) DX1 (je présente les lieux)
- (121) **Kē** ne-mhay. 'C'est déchiré.'
3SG STA-déchiré
- Kē** ne-mhamhay **towoyig.** 'Ça se déchire facilement.'
3SG STA-déchiré² facile
- Lorsqu'il est appliqué à des verbes dynamiques, ce procédé a pour effet de les recatégoriser en verbes statifs. En effet, alors que *gen* 'manger (*trans.*)' présente une valeur télique incompatible avec *nE-*, la forme rédupliquée *gengen* 'avoir l'habitude de manger (qqch)' devient une propriété aspectuellement homogène – c'est pourquoi on peut la rencontrer au Statif¹ :
- (122) **No* ne-gen *nē-mrēit.* *'Je mange (en gén.) un morceau de pain.'
1SG STA-manger ART-pain sémelfactif → procès dynamique → *Statif
- No** ne-gengen **nē-mrēit.** 'J'ai l'habitude de manger du pain.'
1SG STA-manger² ART-pain *réduplication = fréquentatif* → propriété stative
- (123) **Kē** no-hohole **metemten.** 'Elle parle volontiers aux gens.'
3SG STA-parler² affable *qualité*
- (124) **Na-tmat aē hag gēn, kē nu-wuwuh n-et.**
ART-démon il.y.a (haut) là 3SG STA-tuer² ART-personne
'Il y a un monstre là-haut, qui massacre les hommes.'

4. Synthèse : le Statif

Il est possible de récapituler ces remarques en une formule générale :

STATIF – À l'intérieur d'une situation de référence Sit_R – et sans rien dire d'autres situations – je caractérise le sujet A par une propriété homogène *p*.

B. LE PARFAIT

Nous venons d'observer les différences entre le Statif et le Parfait. Marqué par le préfixe *mE-*, le Parfait a pour fonction d'annoncer la survenue d'un nouvel événement dans la situation de référence (Sit_R)². Contrairement à l'Aoriste – cf. §(b) p.818 – la situation de référence associée au Parfait est nécessairement "réelle", *i.e.* pourvue d'une valeur de vérité : construire un prédicat au Parfait, c'est affirmer quelque chose du monde. Cette valeur de *realis* se double d'un mécanisme précis, que nous allons voir.

¹ Les verbes ainsi rédupliqués peuvent également se rencontrer à l'Aoriste, avec le même (?) sens fréquentatif. Cependant, l'Aoriste [+ réduplication] peut également renvoyer à une occurrence de procès apparemment unique, à valeur inaccomplie ('être en train de') ; cette ambiguïté n'existe pas au Statif. Ex. *Nok gengen nē-mrēit* 'J'ai l'habitude de manger du pain (*fréquentatif*) / Je suis en train de manger du pain (*sémelfactif inaccompli*)'. Voir §(b) p.800.

² Ce terme est ici plus adéquat que "situation d'énonciation", car il ne s'agit pas nécessairement du moment *T_o* où se situe l'énoncé, mais peut correspondre à n'importe quelle situation préconstruite dans le contexte (cf. §2 p.697).

1. Procès achevé ou procès en cours ?

Souvent, le Parfait correspond à la définition usuelle du parfait en typologie linguistique : il marque un état résultant à la suite d'un procès achevé.

- (125) **Wō ige teñ geh tō en, ba-hap ? Kēy mē-vēy-gēl ?**
 INTER H:PL pleurer PL PRST COÉ pour-quoi 3PL PFT-MUT-outrager
 ‘Les gens, là, pourquoi pleurent-ils ? *Ils se sont disputés* ?’

Néanmoins, il s'en faut de beaucoup que les Parfaits du mwotlap soient toujours rendus, en français, par un temps du passé ; souvent, le mwotlap utilisera un Parfait là où d'autres langues auraient fait appel à un présent. Ainsi, la façon la plus usuelle d'indiquer où se trouve qqn/qqch à un instant donné, est d'employer le Parfait d'un verbe de mouvement (ex. *ma-van* ‘est allé’)¹ :

- (126) **Ave imam ? – Kē ma-van lē-tqē.**
 où père 3SG PFT-aller dans-champ
 ‘Où est papa ? – Il est au champ. [*lit.* il est allé au champ]’
- (127) **Ave na-gasel mino ? – Pēlēt ma-van tēy hay l-ēm.**
 où ART-couteau mon Fred PFT-aller tenir (dedans) dans-maison
 ‘Où est mon couteau ? – Il est dans la maison. [*lit.* Fred l'a emporté dans la maison].’

Et de fait, les deux langues font appel à deux stratégies tout à fait différentes pour encoder le réel. Là où le français choisit souvent de référer, avec le présent, au procès *en cours* en Sit_R, le mwotlap a plutôt pour principe d'analyser la situation comme le **résultat d'un franchissement préalable**. Ainsi – pour donner un exemple simple – là où le français dira *Il est jaloux de moi*, le mwotlap tournera systématiquement par un Parfait *Kē ma-matwolwol hiy no*, qu'on peut gloser ‘Il a conçu de la jalousie envers moi’ ; de même, *J'ai faim* sera *Na-maygay m-ak no* ‘La faim m'a saisi’, etc.

- (128) **No-momyiy ma-qal no.** ‘J'ai la fièvre [*lit.* le froid m'a atteint]’
 ART-froid PFT-toucher 1SG
- (129) **Kē me-hey na-savat nōnōm !** ‘Il porte [*lit.* il a mis] tes sandales !’
 3SG PFT-porter ART-sandale ton
- (130) **M-akteg ?** ‘Que se passe-t-il [*lit.* Que s'est-il passé] ?’
 PFT-faire.quoi

Le système du mwotlap fonctionne sans véritable équivalent de notre "présent" : le plus souvent, la référence à une propriété *p* de Sit₀ ne se fait pas directement par une mise en scène de *p* (ex. ‘il porte tes sandales’), mais de façon médiate, par la mention du passage préalable de *p'* à *p* (‘il a mis tes sandales’).

Ce mécanisme présente une conséquence importante. Considérons, par exemple, le procès *p* "rire". Le Parfait mwotlap pointe sur le passage d'un instant *t*₁ caractérisé par "absence de *p*" (ex. ‘ne pas rire’) à un instant *t*₂ caractérisé par "présence de *p*" (ex. ‘rire’) ; en outre, par sa valeur de *realis*, il rattache explicitement ce passage *t*₁ → *t*₂ (‘il a éclaté de

¹ Comme nous le verrons plus loin (cf. §2 p.746), ces énoncés au Parfait impliquent sans ambiguïté que le A qui "est allé" s'y trouve encore ; dans le cas contraire, il faudrait employer le Prétérit (*mE*-... *tō*).

rire³) à la situation de référence Sit_R : autrement dit, si l'on envisage le procès *p* dans son extension, on observe que le Parfait permet de *dire quelque chose* de sa borne **initiale** (= permet de la localiser par rapport à Sit_R).

En revanche, rien n'est dit de la borne **finale** de ce procès. Par conséquent, les formes de Parfait restent parfois ambiguës quant à savoir si l'action en question est accomplie ou inaccomplie :

- (131) **Kē mē-yēyē mat kē aē !**
 3SG PFT-rire mort 3SG ADV:ANA
 'Elle en est morte de rire !' [*n'indique pas si elle rit encore ou si elle a fini de rire*]
- (132) **Ēt ! Kē me-gen nō-mōmō qay !**
 EXCL 3SG PFT-manger ART-poisson cru
 a) 'Ça alors ! Il a mangé le poisson cru !'
 b) 'Ça alors ! Il est en train de manger du poisson cru !'

Cette ambiguïté du Parfait apparaît essentiellement avec les verbes dits "d'activité" (Vendler) ou "verbes denses" (Culioli), car ils sont à la fois atéliques –d'où la compatibilité avec la valeur inaccomplie– et bornables –d'où la possibilité de l'accompli.

Plus précisément, on sait que la télécité, pour les verbes transitifs, se calcule à partir de la combinaison Verbe + Objet : en fr., *manger du poisson* est [-télique], mais *manger deux poissons / le poisson* est [+télique]. En mwotlap, l'article **nA-** des noms (ici **nō-mōmō**) ne marque ni la définitude ni le nombre, et a la particularité de ne pas coder l'opposition dense / discret. Par conséquent, l'énoncé (132) présente en réalité deux niveaux d'ambiguïté, sur l'objet *et* sur le verbe. Si l'objet est contextuellement *discret* (**nō-mōmō** 'un/le poisson'), alors le prédicat devient sémantiquement télique, et le franchissement marqué par le Parfait concerne normalement sa borne finale – d'où une valeur d'accompli ('Il a mangé le poisson !' / **Il est en train de manger le poisson*). En revanche, si ce même objet est interprété comme *dense* (**nō-mōmō** 'du poisson'), alors le procès 'manger du poisson' désigne une *activité*, et le Parfait portera plutôt sur la borne initiale ; il en résulte l'ambivalence que nous relevons ici, entre action accomplie ou inaccomplie.

2. Des événements sans déroulement ?

Ce fonctionnement du Parfait n'est pas exceptionnel dans le système du mwotlap. Comme d'autres faits le confirment¹, la plupart des formes verbales de cette langue semblent sémantiquement réduire le procès à un seul point, ou plus précisément mentionner ce procès à travers un **instant unique de franchissement**. Selon le type-de-procès en jeu, ce franchissement marque l'entrée dans un nouveau processus (borne initiale, valeur "inchoative"), ou bien son achèvement (borne finale)². On peut proposer le tableau suivant, montrant les correspondances entre Aktionsart et borne en jeu :

¹ Ce mécanisme de franchissement de bornes est manifeste avec le Prioritif (...**bah en**) : cette marque fait référence tantôt à une borne gauche (passage $p' \rightarrow p$), tantôt à une borne droite ($p \rightarrow p'$), selon le type-de-procès en jeu [cf. §(e) p.910]. Ceci semble confirmer que le mwotlap travaille moins sur des procès appréhendés dans leur étendue, que sur des bornes ponctuelles et fondamentalement binaires [$p \neq p'$].

² Nous proposerons une explication pour cette étrange dissymétrie, dans notre étude sur le Prioritif : cf. §(e.3) p.912 'Type de procès et symétrie aspectuelle'.

Tableau 7.7 – Correspondances entre le type-de-procès du prédicat et l'incidence des opérations aspectuelles en mwotlap (tous TAM confondus)

type de procès (Vendler)	borne initiale valeur inchoative <P' → P>	borne finale valeur terminative <P → P'>	exemple
<i>état</i>	+	–	boel 'être en colère'
<i>activité</i>	+	+	hohole 'parler'
<i>accomplissement</i>	–	+	gen 'manger (TR.)'
<i>ponctuel</i>	–	+	qēsdī 'tomber'

Ce tableau constitue une généralisation de nos observations sur le Parfait, à tous les TAM de la langue. On peut en effet soutenir que toute forme verbale en mwotlap met en jeu non pas un procès dans son extension, mais un unique point crucial ; la nature de ce point crucial, *i.e.* borne initiale ou finale, est calculable à partir du sémantisme (Aktionsart) du prédicat – moyennant certaines ambiguïtés. Par exemple, l'Accompli marquera la phase initiale d'un procès *p* si c'est un verbe d'état (ex. **Kē mal boel** 'Ça y est, il est en colère !') – mais la phase finale d'un verbe d'accomplissement (**No mal gen !** 'Ça y est, je l'ai mangé') ou d'un verbe ponctuel (**Kē mal qēsdī !** 'Ça y est, il est tombé') ; enfin, les deux interprétations seront possibles avec un verbe d'activité : **Kē mal hohole** 'Ça y est, il a commencé à parler' OU 'Ça y est, il a parlé'. On observe cette même répartition presque partout ailleurs dans le système (Parfait, Accompli, Aoriste, Prioritif, etc.). Du point de vue de la théorie de l'aspect, ces observations empiriques ne sont pas si étonnantes. On sait en effet qu'un procès homogène (atélique) atteint son terme qualitatif dès son premier instant, alors que celui d'un procès hétérogène (télique) est atteint après le passage de la borne finale. Une fois de plus, les structures originales du mwotlap grammaticalisent des tendances qui, en fait, existent virtuellement dans les autres langues du monde¹.

Si l'on met à part le Statif, qui par définition ne met aucune borne en jeu, la plupart des TAM semblent ignorer l'intériorité d'un intervalle temporel (cf. anglais 'He is laughing / He has been laughing...'). Au contraire, tout se passe comme si le seul concept opératoire, dans l'ensemble de ce système verbal, était la *borne qualitative*, *i.e.* le passage discret de *p'* à *p* (ou de *p* à *p'*). Qu'il s'agisse du Parfait, du Prétérit, de l'Aoriste, etc., le déroulement d'un procès n'a donc aucune manifestation linguistique en mwotlap, il n'est pas une notion pertinente ; ce qui joue un rôle, dans les opérations de codage morphologique, c'est davantage le basculement instantané entre deux phases perçues comme qualitativement distinctes (ex. *p'* 'il ne riait pas' → *p* 'il rit'), et en elles-mêmes dépourvues de durée.

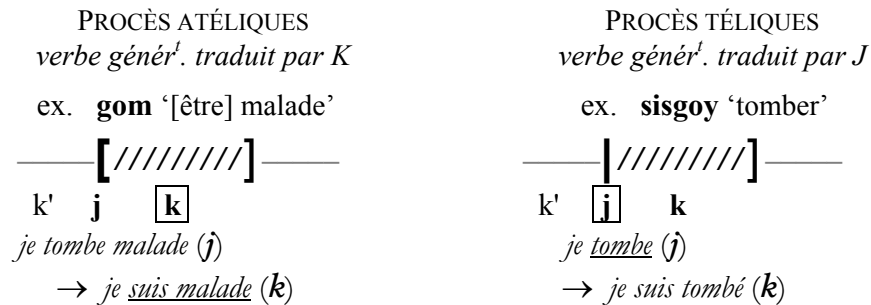
3. Franchissement d'une borne et problème de traduction

Une autre remarque s'impose au regard du *Tableau 7.7* ci-dessus. Dans une certaine mesure, la classification des prédicats en types-de-procès est indissociable du problème de la traduction. Nous pensons précisément au schéma fréquent, selon lequel un procès télique (*accomplissement* ou *ponctuel*, noté J) débouche normalement sur un **état résultant**, qui peut lui-même être conçu comme un procès à part entière (noté K) ; par définition, K désigne un état. Par exemple, la borne finale de l'action ponctuelle 'mourir' (J) n'est autre

¹ Francisco Queixalos nous signale des faits très similaires en sikuni, langue de Colombie : "[L'accompli] marque le franchissement d'une borne. Mais cette borne est préférentiellement *finale* dans les [prédicats] dynamiques, et préférentiellement *initiale* dans les statiques." (comm. pers.) Voir *infra* pour le tahitien.

D'une façon générale, nos diverses observations autour des verbes mwotlap suggèrent l'hypothèse suivante. Dans cette langue, **tout procès verbal fonctionne comme la combinaison entre, d'une part, un événement ponctuel j , sans extension temporelle, et d'autre part, un état homogène k faisant suite à cet événement**, et plus ou moins étendu dans le temps. Selon le cas, la traduction française la plus courante pour tel verbe V sera centrée sur l'événement j , ou bien sur l'état k ; mais il ne s'agit là que d'un effet de traduction, ne correspondant à rien dans les structures du mwotlap¹.

Figure 7.2 – Téliçité du procès et effets de traduction



Dorénavant, nous désignerons par j l'événement ponctuel (franchissement d'une borne) en jeu dans une forme verbale donnée, et par k la propriété stable qui en résulte, et ce, quelle que soit la nature –télique ou atélique– du verbe en traduction. Ceci permettra une description homogène des marqueurs aspectuels, comme le mwotlap même nous y incite.

4. Un franchissement aspecto-modal

Non seulement le Parfait ne se superpose exactement à aucun des temps du français (présent ou passé composé), mais certaines observations incitent même à ne pas réduire son fonctionnement à un schéma chronologique. En effet, dans quelques énoncés au Parfait – certes marginaux – le schéma de passage [$k' \rightarrow k$] ne correspond pas tant à un basculement dans le temps entre un avant et un après, qu'à un **contraste modal** entre, d'un côté, une propriété k' à laquelle on pouvait s'attendre, et son contraire k effectivement constaté. De cette façon, le Parfait *mE-* permet parfois de coder une *valeur de surprise* :

- (133) **Aqōh ! Ne-vet ma-hal !** ‘Ça alors ! La pierre, elle flotte !’
 EXCL ART-pierre PFT-flotter
- (134) **Kōyō mē-gēl mi nēk !** ‘Ils sont en train de se moquer de toi !’
 3DU PFT-outrager avec toi

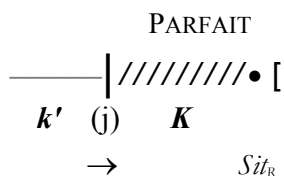
Outre que ces deux énoncés se traduisent par un présent, ils se laissent difficilement décrire en termes de borne aspectuelle. Ce que code le Parfait en (133), ce n'est pas tellement une évolution dans le temps (ex. ‘la pierre ne flottait pas, puis elle s'est mise à flotter’), mais plutôt un contraste fort entre une situation attendue (k' : une pierre ne devrait pas flotter) et une situation réelle, paradoxale.

¹ Nous reviendrons sur cette importante découverte dans notre Synthèse (cf. p.792).

Cette dernière remarque incite à décrire le Parfait mwotlap comme la mise en œuvre d'une opération abstraite, pas nécessairement temporalisée, sur un prédicat *k*. Cette opération pourrait être glosée de la façon suivante :

PARFAIT – En admettant comme point de départ (temporel ou modal) une propriété *k'*, j'affirme que le basculement vers la propriété opposée *k* a effectivement eu lieu dans la réalité, de telle façon que cette propriété *k* caractérise désormais la situation de référence *Sit_R*.

Figure 7.3 – Le Parfait



Nous examinerons plus loin les différences entre Parfait et Prétérit, et notamment la question de la "pertinence présente".

C. LE PRÉTÉRIT

Le Prétérit semble morphologiquement dérivé du Parfait, puisqu'il prend la forme d'un morphème discontinu <*mE*-... *tō*> ; cependant, l'extrême diversité et l'extrême abstraction des valeurs de *tō* empêchent d'analyser davantage cette combinaison [cf. §1 p.972]. Ceci ne nous empêchera pas d'opposer Prétérit et Parfait du point de vue du sens.

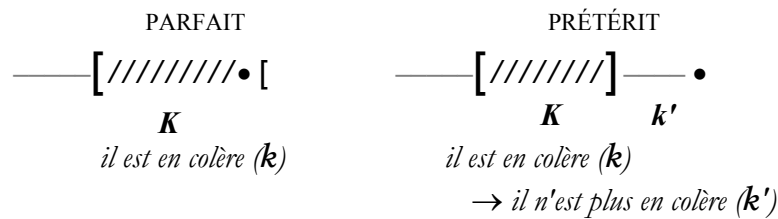
1. Questions de télicité

Aussi fréquent dans le discours que le Parfait, le Prétérit consiste à référer à un **procès révolu en *Sit_R***. Avec les verbes d'état et d'activité, le Prétérit implique que le procès *k* a eu lieu dans le passé, mais n'a plus cours actuellement. Le contraste est alors net avec le Parfait, lequel signifie, avec ces mêmes verbes, un procès en cours :

(135)	Imam	mo-boel	nēk.	‘Papa est en colère contre toi.’	[PARFAIT]
	père	PFT-irrité	2SG		
	Imam	<u>mo</u>-boel	<u>tō</u> nēk.	‘Papa a été en colère contre toi.’	[PRÉTÉRIT]
	père	PRT ₁ -irrité	PRT ₂ 2SG	(mais il ne l'est plus, c'est fini)	
(136)	Kēy	m-in	na-ga.	‘Ils sont en train de boire du <i>kava</i> .’	[PARFAIT]
	3PL	PFT-boire	ART- <i>kava</i>		
	Kēy	<u>m</u>-in	<u>tō</u> na-ga.	‘Ils ont bu du <i>kava</i> .’	[PRÉTÉRIT]
	3PL	PRT ₁ -boire	PRT ₂ ART- <i>kava</i>	(implique que la cérémonie est finie)	

On pourra représenter la différence Parfait/Prétérit, du moins pour ces verbes atéliques, sous la forme suivante :

Figure 7.4 – *Prétérit des procès atéliques : la borne finale du procès est franchie*



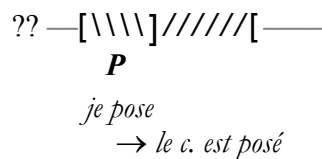
Cependant, le terme "révolu" ne doit pas être pris comme synonyme d'accompli. En effet, on a déjà vu que la valeur d'accompli – *i.e.* franchissement de la borne *finale* du procès – était déjà assumée, dans certains cas, par le Parfait. Ainsi, si l'on observe les verbes téliques (*accomplissement, ponctuel*), on constatera que les deux marques impliquent le franchissement de la borne finale. Cependant, alors que le Parfait se situe clairement comme état résultant du procès *j*, le Prétérit implique nécessairement que *le résultat est lui-même révolu* :

- (137) **Na-gasel en, no me-lveteg hay l-ēm qañyis.**
 ART-couteau COÉ 1SG PFT-poser (dedans) dans-maison cuisiner
 ‘Le couteau, je l'ai laissé dans la cuisine (> *et il s'y trouve encore*)’ [PARFAIT]

- (137)' **Na-gasel en, no me-lveteg tō hay, ba kē me-qleñ.**
 ART-couteau COÉ 1SG PRT₁-poser PRT₂ (dedans) mais 3SG PFT-disparu
 ‘Le couteau, je l'avais laissé à l'intérieur, mais il a disparu.’ [PRÉTÉRIT]

Cet emploi typique du Prétérit mérite que l'on s'y arrête. En effet, il oblige à remettre en cause la représentation sémantique qui chercherait classiquement à localiser les bornes mêmes de l'action *p* exprimée par le verbe (*lveteg* ‘poser, laisser’). Dans cette formalisation traditionnelle, on cherchera à encadrer le procès de ‘poser’ par une borne gauche et une borne droite, puis à concevoir un état résultant stabilisé¹ :

Figure 7.5 – *L'état résultant est généralement conçu comme externe au procès lui-même*



En réalité, dans la continuité du raisonnement que nous avons tenu précédemment [§3 p.741], il faut d'abord constater que la borne *gauche* des procès téliques ne correspond à rien dans les structures linguistiques du mwotlap : par exemple, aucune marque aspectuelle ne permet de désigner le premier instant² d'une action comme ‘poser’, ‘boire un verre’,

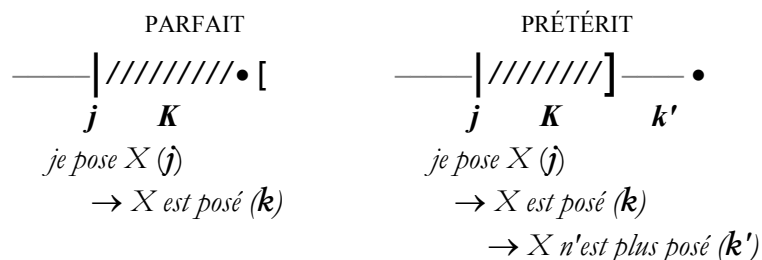
¹ Cette représentation est notamment adoptée par Guentchéva (1990: 50).

² Non seulement aucune marque ne peut désigner le premier instant d'un procès comme ‘poser’, mais en outre le mwotlap ne permet pas de pointer sur l'intérieur de ce qui, en français, correspondrait à l'*intervalle* de ce procès télique (ex. ‘il est en train de poser’) : tant que l'on se situe *avant* l'instant unique J, on devra employer un Futur ou un Prospectif. C'est là un argument suffisant pour considérer que J se réduit, pour tous

‘s’asseoir’, ‘mourir’ ; et il serait abusif et/ou ethnocentrique de faire figurer cette borne gauche dans les représentations, sous prétexte qu’elle est "prévue par la théorie". Ces procès téliques n’existent jamais autrement que par leur *dernier instant* (=leur borne droite), et c’est bien ce dernier instant que désignent, sans ambiguïté, toutes les formes de ces verbes. Par conséquent, un verbe aussi ordinaire que *lveteg* ne désignerait pas le procès de ‘poser’ dans toute son extension (prendre l’objet, avancer le bras vers un endroit, lâcher l’objet, puis retirer le bras...), mais pointerait directement sur l’instant t_i où l’objet est posé, *i.e.* commence-à-être-posé : ce qui apparaît comme le "dernier point" d’un procès télique (J), encore une fois, n’est autre que le "premier point" d’un autre procès (K), caractérisé par la stabilité.

Dans ces conditions, le schéma du Parfait en (137) mérite d’être redéfini en fonction, non pas de préjugés théoriques, mais des structures de la langue mwotlap. On dira alors que le "procès" télique j ‘poser’ n’est rien d’autre que le point initial d’une situation k aspectuellement stable, définie par ‘le couteau est posé’. Selon nous, le procès véritablement en jeu dans les calculs aspectuels n’est pas j , mais son résultat k . Alors que le Parfait (137) signifie que l’état k est encore valide, le Prétérit (137)’ marque que l’on a **franchi la borne finale de l’état résultant** :

Figure 7.6 – *Prétérit des procès téliques : la borne finale de l’état résultant est franchie*



2. Verbes de déplacement et localisation dans l'espace

Ce dernier schéma permet également de rendre compte d’un type très fréquent d’énoncés, mettant en jeu des verbes de déplacement dans l’espace, ex. *van* ‘aller’. De façon systématique, le Parfait de ces verbes (ex. *ma-van* ‘est allé’) implique que le sujet se trouve encore, en Sit_R, à l’endroit de destination ; alors que le Prétérit (ex. *ma-van tō*) implique qu’il n’y est plus :

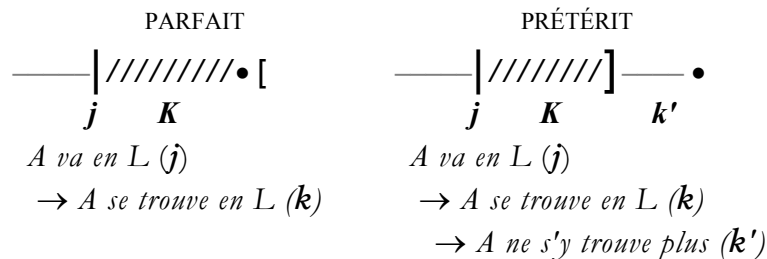
- (138) **Tita ma-van l-ēmyōñ.** ‘Maman est allée à l’église (*elle y est encore*)’
mère PFT-aller dans-église
- (138)’ **Tita ma-van tō l-ēmyōñ.** ‘Maman est allée à l’église (*elle n’y est plus*)’
mère PRT₁-aller PRT₂ dans-église

Tout se passe donc comme si un procès télique du type j ‘aller (dans un lieu L)’ avait pour état résultant k ‘se trouver (en L)’. Et s’il est vrai que Parfait et Prétérit impliquent tous deux l’accomplissement de j – dans les deux cas, le sujet a atteint sa destination L – en revanche

les verbes du mwotlap, à une unique borne instantanée – borne finale de ce qui, en français, est un procès étendu dans le temps.

leur différence porte sur l'état résultant *k*, tantôt toujours valide en Sit_R (Parfait), tantôt non valide avec Sit_R (Prétérit).

Figure 7.7 – Prétérit des verbes de mouvement



Au passage, on notera que les énoncés au Parfait, type (138), sont la stratégie la plus fréquente pour indiquer où le sujet se trouve en Sit_R¹. Quant au Prétérit (138)', il peut renvoyer à n'importe quel procès passé, qu'il soit très récent ou très ancien ; il est compatible avec une interprétation sémelfactive et un complément de temps ('A s'est rendu à tel endroit aujourd'hui / hier / l'année dernière...') – mais aussi avec une interprétation itérative / notionnelle² ('A s'est déjà rendu là au moins une fois par le passé', ex. 'Il a été en Australie')³.

Une application de ce cas de figure peut être observée dans une phrase de salutation très fréquente, prononcée lorsque l'on croise quelqu'un en chemin, et qu'on lui demande d'où il vient. En réalité, la même salutation présente deux variantes, l'une au Parfait et l'autre au Prétérit :

- | | | | | | |
|--------|------------|---------------------------|------------------|--------------|--|
| (139) | Nēk | <ma-van> | me | ave ? | 'Tu viens d'où ?'
<i>lt. tu es allé vers-ici (d'où)?</i> [<i>> tu es toujours ici</i>] |
| | 2SG | PFT-aller | VTF | où | |
| (139)' | Nēk | <ma-van tō > | ave ? | | 'Tu étais où ?'
<i>lt. tu étais allé où ?</i> [<i>> tu ne t'y trouves plus</i>] |
| | 2SG | PRT ₁ -aller | PRT ₂ | où | |

L'énoncé (139) se place du point de vue de la situation actuelle Sit_o, dans laquelle l'interlocuteur "est venu ici (et s'y trouve encore)"; comme il s'agit d'un état résultant encore valide ['se trouver ici'], le Parfait est de rigueur. Inversement, l'énoncé (139)' pose la même question en déplaçant le point de vue dans le temps et l'espace : la question n'est plus 'D'où viens-tu comme ça ?', mais 'Où étais-tu (allé) [avant que je te rencontre] ?' – on fait alors référence à une localisation dans l'espace qui n'est plus valide en Sit_o ['se trouver là-bas'], et l'on est obligé d'employer le Prétérit.

¹ C'est ce que nous avons vu avec les exemples (126) et (127) ci-dessus.

² Cf. la distinction "token-focussing vs. type-focussing event reference" (Dahl 2000).

³ Sur ce dernier point, noter l'emploi de l'Accompli chaque fois que le voyage en question est culturellement prévisible (préconstruit). Ex. *No mal van Vila* 'Ça y est, moi je suis déjà allé à la capitale Vila' [comme il arrive souvent aux gens de Mwotlap → *préconstruit culturel* → ACCOMPLI] ≠ *No ma-van tō Ostrelia* 'Moi je suis déjà allé en Australie dans ma vie' [voyage trop rare pour être présenté comme normal dans une vie → le procès n'est pas préconstruit → PRÉTÉRIT]. Voir §2 p.752.

3. *Limites sémantiques de l'état résultant*

Dans de nombreux cas, le contraste entre Parfait et Prétérit peut être aisément décrit selon le fonctionnement que nous venons d'évoquer :

- pour les verbes atéliques, le Prétérit marque le franchissement de la **borne finale du procès** lui-même ;
- pour les verbes téliques, le Prétérit marque le franchissement de la **borne finale de l'état résultant k** associé à l'événement j .

Malgré la limpidité d'une telle description, on se trouve vite confronté, pour les verbes téliques, au problème des limites de cet état résultant k . Lorsque le verbe j débouche normalement sur un état lui-même transitoire, les limites de k sont généralement assez faciles à identifier :

Tableau 7.8 – *Quelques verbes téliques j dont l'état résultant k présente des limites claires*

<i>verbe</i>	<i>événement j</i>	<i>résultat k (PARFAIT)</i>	<i>résultat k terminé $\rightarrow k'$ (PRÉTÉRIT)</i>
van	je vais qqpart	j'y suis	je n'y suis plus
qul	je colle X	X est collé	X n'est plus collé (s'est décollé)
leg	j'épouse X	X est mon épouse	X n'est plus mon épouse (divorce)
mtiy	je m'endors	je dors	je ne dors plus
hey	j'enfile (habit)	je porte (habit)	j'ai porté (habit), mais je l'ai enlevé
qlēñ	je perds X	X est perdu / disparu	X est retrouvé / réapparu

Néanmoins, il arrive souvent que cet état résultant ne soit pas aussi facile à interpréter : par exemple, après que j'ai "brûlé une lettre", le résultat k sera une affectation définitive de l'objet (destruction de la lettre), si bien que la "fin" de ce résultat k sera complexe à définir. D'une façon générale, les procès qui posent ce type de problème sémantique peuvent être décrits comme des *procès irréversibles*.

4. *État résultant et pertinence argumentative*

Or, l'étude de ces cas particuliers révèle des liens intéressants entre aspect et argumentation. Le locuteur choisira de se placer à l'intérieur (Parfait) ou à l'extérieur (Prétérit) du résultat k , selon la façon dont il cherche à représenter la situation Sit_0 , ou dont il désire orienter son argumentation. Dans ce cas de figure, la notion stricte de validité ou non-validité de l'état k (ex. il dort / il ne dort pas) doit laisser place à une notion plus flexible, celle de *pertinence argumentative*.

D'une façon générale, l'emploi du Parfait présente la situation de référence Sit_R (généralement Sit_0) comme inscrite dans la continuité de l'état résultant k , alors que le Prétérit signalera un hiatus, une discontinuité entre k et Sit_R . Ce critère de continuité dépendra souvent des éléments en jeu dans l'énoncé, ex. actants, circonstants :

- (140) **Ēgnō-n me-psis na-pyam vōyō.**
 épouse-3SG PFT-enfanter ART-jumeau deux
 ‘Sa femme a accouché de deux jumeaux.’
 [ils sont toujours en vie, donc ceci permet de décrire Sit_R] → PARFAIT
- (141) **Ēgnō-n me-psis tō l-ēmgom.**
 épouse-3SG PRT₁-enfanter PRT₂ dans-hôpital
 ‘Sa femme a accouché à l'hôpital.’
 [elle en est sortie maintenant, donc ceci ne permet pas de décrire Sit_R] → PRÉTÉRIT

À strictement parler, ces deux énoncés qui renvoient au même procès (un accouchement) devraient avoir autant d'actualité l'un que l'autre. Cependant, il s'avère que cette actualité est recalculée en fonction des éléments centraux – rhématiques, informatifs – mis en avant par l'énonciateur. Si l'élément central permet d'*inférer* correctement une propriété effective de Sit_R (ex. ‘cette femme a deux enfants jumeaux’), alors on se placera à l'intérieur de l'état résultant *k*, et on emploiera le Parfait ; si, au contraire, l'énonciateur désire *bloquer cette inférence* sur Sit_R (car ‘la femme est encore à l'hôpital’ n'est pas vrai en Sit_R), alors il marquera une rupture au moyen du Prétérit.

5. Orientation sémantique sur le non-patient

Souvent, l'énonciateur choisira d'employer Parfait ou Prétérit en fonction de l'élément (ex. l'actant) qui lui sert de point de départ argumentatif. De façon intéressante, on constate que le Parfait des verbes transitifs – *i.e.* l'inscription dans l'état résultant *k* – est majoritairement lié à l'affectation du *patient*, alors que celle de l'*agent* sera normalement codée au Prétérit :

- (142) **Kē me-teh ni-siok.**
 3SG PFT-sculpter ART-bateau
 ‘Il a sculpté¹ une pirogue.’
 [→ *la voici, regarde !*] ~ [→ *nous avons donc un moyen de transport*] ...
- (142)' **Kē me-teh tō ni-siok.**
 3SG PRT₁-sculpter PRT₂ ART-bateau
 ‘Il a sculpté une pirogue.’
 [→ *il est donc fatigué / satisfait*] ~ [→ *il n'a donc pas joué avec les autres*] ...

Ces exemples ne sont pas isolés, et illustrent une tendance très marquée en mwotlap². D'une façon générale, on utilisera un Parfait, type (142), à chaque fois que l'on cherchera à établir un nouvel élément en Sit_R : soit qu'un objet *y* a été nouvellement introduit – ex. les verbes

¹ Si l'objet est interprété comme dense, alors cette phrase au Parfait peut aussi bien se traduire ‘Il est en train de sculpter une/des pirogue(s) !’ – voir l'ex.(132) p.740.

² Même si cette comparaison n'éclaire pas nécessairement les structures du mwotlap, on observe le même type d'orientations argumentatives en anglais : alors que le "present perfect" (*have done*) est orienté argumentativement vers le patient, sa combinaison avec le "progressive" (*have been doing*) l'est vers l'agent. Ainsi, une phrase comme *I have washed the dishes* ('J'ai fait la vaisselle') porte sur le patient *dishes* [...→ donc la vaisselle est propre] ; alors que la forme *I have been washing the dishes* (même trad.) prédiqe pragmatiquement sur l'agent [...→ donc je suis exténué]. Il semble que cette même distinction soit opérée, en mwotlap, resp. entre le Parfait – orienté sur le patient – et le Prétérit – orienté sur l'agent.

‘acheter’, ‘fabriquer’, ‘apporter’... – soit qu'un objet de Sit_R a subi une transformation quelconque, que l'on présente comme nouvelle¹ – ex. ‘peindre’, ‘coller’, ‘découper’, ‘ouvrir’... On pourrait même montrer que le mwotlap le plus idiomatique emploie assez rarement des tournures présentatives du type *Voici une pirogue* ou *Il y a une pirogue* ; il préférera toujours, spontanément, **présenter un nouvel objet à travers l'état résultant de l'événement qui en est à l'origine**². Voilà qui explique pourquoi c'est le Parfait que l'on trouve généralement dans les énoncés introduisant pour la première fois un nouveau référent.

Inversement, lorsqu'il ne s'agit pas de centrer l'énoncé sur le patient, on trouve généralement le Prétérit (142)'. Certes, l'état physique ou moral de l'agent (ex. "fatigue" ou "satisfaction") pourraient être présentés comme des effets de ce procès passé sur la situation actuelle, en sorte que cette interprétation aurait laissé attendre un Parfait. Pourtant, il apparaît que le mwotlap associe nettement l'état résultant *k* d'un procès transitif, avec les effets sur le patient et sur lui seul ; pour ainsi dire, le Parfait des verbes transitifs (transformationnels) est "orienté sémantiquement" vers le patient. Si l'on veut parler d'éventuels effets sur l'agent, alors le mwotlap oblige à "détacher" le procès de la situation actuelle Sit_R, et de le **reconstituer en tant que procès révolu**, au moyen du Prétérit. Cette stratégie de déconnexion par rapport à Sit_R permet d'ailleurs de prédiquer un grand nombre de propriétés autour d'un tel procès : effets argumentatifs concernant l'agent (*il a sculpté* → il est fatigué...), mais aussi circonstants divers (*il a sculpté une pirogue sur la plage / hier soir / avec ton herminette*), focalisation sur l'agent³ (*c'est lui qui a sculpté la pirogue*), focalisation qualitative sur le patient (*c'est une pirogue qu'il a sculptée, pas une statue*), etc. Le point commun entre tous ces emplois du Prétérit est qu'ils prédisent sur une situation révolue, et ne consistent pas à caractériser directement la situation actuelle.

Tout se passe comme si – du moins pour ces verbes téliques transitifs – un état résultant *k* ne pouvait avoir d'actualité qu'à travers les transformations du patient, et de lui seul. Du point de vue cognitif, on a deux fonctionnements radicalement différents, selon le point de vue adopté : si l'on se place au cœur même du procès (ex. *A en train de tailler sa pirogue*), alors tous ses éléments seront virtuellement impliqués par l'énoncé (la pirogue, le sculpteur, l'herminette, la plage, l'heure de la journée, la manière de travailler, etc.). En revanche, à partir du moment où l'on a franchi la borne finale d'un tel procès télique, et que l'on se place dans son résultat, alors les éléments en jeu dans le procès perdent soudain leur pertinence (Givón dirait "pragmatic saliency") – excepté le **patient**, seul participant qui puisse être impliqué par la mention de cet état résultant.

6. Relatives et préconstruction

Parmi les nombreuses applications de ce mécanisme linguistique, on mentionnera le lien privilégié existant entre le Prétérit et les subordonnées relatives. D'une façon générale, on

¹ En l'absence de variations de voix, c'est le Parfait qui correspondra le plus souvent à notre passif : ‘la porte est ouverte’ / ‘l'assiette est cassée’ / ‘j'ai été mordu par un chien’... seront toujours rendus par un Parfait (actif) en mwotlap – *Ils ont ouvert la porte, Quelqu'un a cassé l'assiette, Un chien m'a mordu...*

² Nous avons déjà relaté cette tendance dans notre description du Parfait : cf. l'ex.(127) (*Le couteau*) se trouve dans la maison sera rendu spontanément, en mwotlap, comme l'état résultant d'un événement préalable : *lit.* ‘Fred l'a emporté dans la maison’.

³ La tournure serait ici légèrement différente, mais l'important est que ce genre de focalisation est presque toujours au Prétérit : *Kē a [me-teh tō ni-siok en]* ‘C'est lui qui a sculpté une/la pirogue’.

trouve le Prétérit, accompagné de la particule finale *en* (coénonciation / préconstruit), lorsque l'énoncé constitue un *rappel* d'un procès déjà connu de l'interlocuteur¹ :

- (143) **Dō ma-tatal tō aē en !**
 IIN:DU PRT₁-marcher PRT₂ ANA COÉ
 'lit. Nous nous y sommes promenés, là !
 → Mais enfin, c'est là que nous nous étions promenés (souviens-toi) !'

Selon le même principe, les relatives restrictives, dont la fonction est d'identifier un référent au moyen d'une prédication déjà construite, présentent très souvent la combinaison <subordonnant *a* + Prétérit + *en*>.

- (144) **Kēy togtog le-pnō <a dō ma-tatal tō aē en> !**
 3PL habiter dans-pays SUB IINC:DU PRT₁-marcher PRT₂ ANA COÉ
 'Ils habitent dans le village où nous nous sommes promenés.'

Néanmoins, ce dernier emploi du Prétérit n'a rien de surprenant, puisqu'il réfère à un procès révolu, comme c'est normalement sa fonction. Ce qui est plus instructif, c'est de constater la présence de ce Prétérit même dans le cas où l'on réfère à un objet présent dans la situation Sit_R, alors même que l'énoncé indépendant correspondant aurait pris le Parfait [cf. (142)] :

- (145) **Ni-siok <mey a no me-teh tō en>, ete kē gēn !**
 ART-bateau REL SUB ISG PRT₁-tailler PRT₂ COÉ voici 3SG DX3
 'La pirogue que j'ai sculptée, la voici !'

En somme, pour construire une proposition relative, il faut nécessairement un hiatus entre deux situations : d'un côté, la situation actuelle Sit_R, et de l'autre, la situation donnée comme révolue, au cours de laquelle se sont établies les données d'un procès (*moi sculpter pirogue*). Pour pouvoir identifier un terme par référence à ce procès révolu, on est obligé de le "détacher", encore une fois, de la situation de locution, quitte à l'y rattacher par la suite : *Tu sais bien que j'ai sculpté une pirogue (souviens-toi de ce fait déjà établi, en laissant de côté les données de la situation présente → Prétérit) – eh bien cette pirogue que j'ai sculptée, en réalité elle se trouve ici (en Sit_R)*.

Si l'on ne trouve guère le Parfait dans ce genre de subordonnées, c'est que cette marque implique la constitution d'un *nouveau référent* (nouvel objet ou nouvelle propriété d'un objet) – alors qu'une relative restrictive consiste à ré-identifier une prédication, par définition, *déjà construite* dans le contexte.

7. Synthèse : le Prétérit

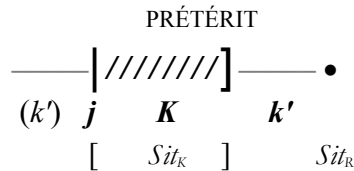
En résumé, le fonctionnement du Prétérit peut être présenté comme suit :

PRÉTÉRIT – J'affirme que la situation de référence Sit_R fait suite à (au moins) une situation réelle Sit_K, désormais révolue, au cours de laquelle était vérifiée la propriété homogène *k* (faisant suite à un événement *j*). Sit_K correspond soit directement à un verbe atélique *k* (dont *j* est le premier point), soit un verbe télique *j* ayant *k* pour état résultant.

¹ Cette particule *en*, glosée COÉ 'coénonciation' a été présentée au §(c) p.311.

La discontinuité ainsi posée entre Sit_k et Sit_R , renvoie soit à des propriétés objectives (fin d'un état), soit à une divergence dans l'orientation argumentative ou la construction de la référence (relatives).

Figure 7.8 – *Le Prétérit*



D. L'ACCOMPLI

L'Accompli (*mal* ~ *may*) consiste à affirmer que l'événement ponctuel j , associé à un état stable k dont il est le premier point, a *déjà eu lieu* avant la situation de référence Sit_R , et qu'il ne reste donc plus à accomplir. Ce mécanisme précis, comme nous allons le voir, met en jeu une prédication préconstruite.

1. *Accompli et franchissement d'une borne*

Le terme d'Accompli, si on le prend à la lettre, peut faire croire qu'il désigne toujours le franchissement de la borne *finale* d'un procès. Et de fait, ceci se vérifie dans de nombreux cas :

- (146) **Na-raes** **ōk** ? **No** **may** **gen** ! 'Le riz ? Ça y est, je l'ai mangé !'
ART-riz (là) 1SG ACP manger

Cependant, ceci ne concerne que les procès téliques, comme c'est le cas pour *gen* ('manger [un objet précis]'). Dans la lignée de ce que nous avons constaté plusieurs fois jusqu'à présent, d'autres verbes mettent en jeu, dans le mécanisme de franchissement, non pas leur borne finale, mais leur borne initiale. C'est ainsi que l'Accompli de verbes statifs comme *boel* 'être en colère' ou *mitiy* 'dormir' reçoit, si l'on veut, une valeur "inchoative" :

- (147) **Tētē** **mal** **mitiy**. 'Ça y est, le bébé dort / s'est endormi !'
bébé ACP dormir

Pour les verbes d'activité, l'énoncé est parfois ambigu :

- (148) **Ige** **susu** **may** **laklak** ! a) 'Ça y est, les enfants se sont mis à danser.'
H:PL petits ACP danser b) 'Ça y est, les enfants ont fini de danser.'

Ceci est cohérent avec nos observations précédents – cf. le Tableau 7.7 p.741 – et ne nécessite pas de nouveau développement ; il suffit de noter que l'Accompli travaille sur l'événement ponctuel j (plutôt que sur l'état k) impliqué par le lexème verbal.

2. *Des procès déjà construits par le contexte*

La caractéristique principale de l'Accompli, qui permet de le distinguer des autres marques 'realis' (Parfait, Prétérit, Statif...), est de comporter la mention à une prédication préconstruite. À la manière de sa glose française *Ça y est P*, l'Accompli consiste à reprendre

un procès déjà virtuellement attendu, pour en affirmer l'effectuation : *Ça y est, l'événement P qui était prévu ou prévisible, a déjà eu lieu en Sit_R*.

Le cas typique est lorsque l'interlocuteur envisage explicitement qu'un procès devrait avoir lieu à un moment imprécis dans le futur, et qu'on l'informe que c'est déjà fait :

- (149) **Hiqiyig so ni-vêhge van mayanag. – Ohoo, no may vêhge !**
 quelqu'un PRSP 3S-demander ITIF chef non 1SG ACP demander
 'Quelqu'un devrait aller demander au chef... – Inutile, je l'ai déjà fait !'

Cependant, pour que fonctionne le mécanisme de l'Accompli, il n'est pas nécessaire que le procès virtuel ait été explicité dans le contexte immédiat. Le plus souvent, il est simplement suggéré par la situation, ou par la connaissance encyclopédique sur le monde.

Toute situation particulière comporte un certain horizon d'attente, *i.e.* un ensemble de procès tous rendus plus ou moins prévisibles par les actions déjà entamées. Par exemple, déposer des aliments au four suggère automatiquement la représentation du procès (encore virtuel) 'c'est cuit' ; c'est pourquoi la forme normale de l'assertion correspondante sera à l'Accompli :

- (150) **Mal monog !** 'Ça y est, c'est cuit !'
 ACP cuit

De même, un voyage à un endroit laisse présager l'instant de l'arrivée ; verser de l'eau dans un récipient crée forcément l'attente du moment où il sera rempli, etc. Plus généralement, le commencement d'une activité implique qu'on en atteindra tôt ou tard le terme final, et c'est ainsi que le verbe *bah* 'finir' se rencontre presque toujours avec l'Accompli :

- (151) **Nêk so sese se ? – Ohoo, mal bah, no mal nāyñay.**
 2SG PRSP chanter encore non ACP finir 1SG ACP essoufflé
 'Tu veux continuer à chanter ? – Non ! Ça suffit, je suis épuisé.'

Les rares fois où *bah* se trouve avec le Parfait, c'est qu'une situation était faite pour durer éternellement, et ne devait pas se terminer : cf. (511) p.914 'L'eau du puits s'est tarie !'. Autrement dit, l'Accompli est requis si le procès en jeu est *déjà construit* par le contexte [*Ça y est, il a fait P comme prévu*] ; dans le cas contraire, il s'agit d'un procès inattendu, et c'est le rôle du Parfait de présenter les événements comme entièrement nouveaux, voire comme paradoxaux [*Ça alors ! il a fait P !*]. En reprenant la terminologie de Paillard (1992), on dira que le Parfait *mE-* sert à *construire* un nouveau procès [*"En Sit_R il y a un P"*] ; alors qu'avec l'Accompli *mal*, le procès est déjà construit, et se trouve simplement *spécifié / localisé* [*"Le P se trouve en Sit_R"*]. L'Accompli effectue donc une opération d'anaphore ("fléchage"), qu'il s'agisse d'une anaphore contextuelle ou associative.

Dans de nombreux cas, les motifs pour lesquels un procès est préconstruit sont d'ordre culturel : une situation donnée est normalement associée à un ensemble cohérent d'actions. Par exemple, sachant qu'un mariage à Mwotlap est traditionnellement accompagné de danses à un moment ou à un autre, il sera usuel d'entendre une phrase comme la suivante au cours de la journée des noces – même si les danses elles-mêmes n'ont pas été mentionnées explicitement dans le contexte¹ :

¹ On pourrait citer d'innombrables exemples de ce genre de présuppositions, fondées sur le partage de mêmes

- (152)
- Kēy**
- may
- laklak**
- ,
- si tateh qete**
- ?

3PL ACP danser ou non.exist encore

‘Est-ce que *les* danses ont déjà commencé, ou pas encore ?’

Inversement, ce même énoncé sera étrange en dehors des jours de fête, car il repose sur le présupposé qu'une danse était prévue. Si l'interlocuteur n'était pas au courant, il montrera probablement sa surprise, ex. *Quoi ? Mais je n'étais même pas au courant qu'il devait y avoir des danses, moi !* ; ce dernier type de réponse, on le sait, est généralement un bon test pour déceler les présupposés.

Le même type de présupposition se rencontre non seulement dans la temporalité restreinte d'une journée, mais dans une durée plus large comme celle d'une vie. Ainsi, sachant qu'il est culturellement reconnu comme *normal*, dans la vie d'une personne, de se marier, d'avoir des enfants ou de visiter au moins une fois la capitale (Vila), les énoncés correspondants seront toujours à l'Accompli [cf. n.3 p.747]. Parallèlement, la négation de ces événements prévisibles ne se fera jamais avec le Négatif Realis *et... te* (ex. *il n'est pas marié*), mais avec le Négatif de l'Accompli *et... qete* (ex. *il n'est pas encore marié*)¹ :

- (153)
- Kē**
- mal
- visipsis**
- ,
- si tateh qete**
- ?

3SG ACP enfanter² ou non.exist encore‘Elle a déjà eu des enfants (*au moins une fois*), ou pas encore ?’

- (154)
- Bōbō**
- mino**
- mal
- mat.**

aïeul mon ACP mort

‘Mon grand-père est déjà mort / il n'est plus.’

En revanche, si un procès particulier n'est pas habituel, autrement dit s'il n'est pas culturellement préconstruit, l'emploi de l'Accompli est exclu, et on lui préférera le Parfait ou le Prétérit. La différence est claire : alors que l'Accompli affirme "le procès P a eu lieu *comme il était prévisible*", les deux autres marques ne comportent pas cette présupposition, et présentent au contraire le procès P comme entièrement nouveau.

3. *Accompli* vs. *Parfait*

Inversement, des procès qui sont "prévisibles" à l'échelle d'une vie (ex. mariage, mort) peuvent tout à fait se donner comme "imprévis" dans des circonstances particulières. Ainsi, l'énoncé (154) est utilisé lorsque l'interlocuteur, éventuellement plusieurs années après le décès de mon aïeul, m'interroge sur son sort : on se trouve alors projeté sur une longue échelle, et ma réponse consistera à dire "Ça y est, il a déjà quitté ce monde [comme il arrive tôt ou tard]..." ; en revanche, ce même énoncé (154) est exclu si l'on présente ce décès comme une nouvelle imprévue "Grand-père vient de décéder [alors que nous ne nous y attendions pas de si tôt]". Par conséquent, si je dois annoncer la nouvelle d'un décès, je suis obligé d'utiliser le Parfait :

habitudes et références culturelles. Ex. le rythme quotidien des trois repas, des deux 'douches', du travail au champ, des prières à l'église... rendent très fréquents les phrases à l'Accompli, du type "Tu as déjà mangé / pris ta douche / fait ta prière...?" En français, la préconstruction de ces procès est codée par le défini ou le possessif sur l'objet (ex. *J'ai pris ma douche* : procès préconstruit ≠ *J'ai pris une douche* : non-préconstruit).

¹ Nous étudierons plus précisément les liens entre l'Accompli et la valeur 'pas encore' pp.949-951.

- (155) **Bōbō mino ma-mat !** 'Mon grand-père est mort !'
 aïeul mon PFT-mort (annoncé comme une nouvelle)

De la même façon, on opposera le fait d'être marié ou non – qui est prévisible et donc associé à l'Accompli – à la mention d'un procès particulier, dans un énoncé comportant des éléments nouveaux (ex. le nom de l'époux, etc.) ; dans ce dernier cas, on ne travaille plus sur du préconstruit, mais sur du purement informatif, d'où le Parfait :

- (156) **Ithi-k may leg.** (?? *me-leg*) 'Mon frère est déjà marié [ça y est].'
 frère-1SG ACP marié

Ithi-k me-leg mi na-lqōvën qagqag vitwag. (?? *may leg*)
 frère-1SG PFT-marié avec ART-femme blanc un

'Mon frère est marié avec une femme Européenne [*ça y est].'

Loin de s'opposer, les deux derniers énoncés peuvent tout à fait figurer dans le même contexte. D'une façon générale, il est tout à fait commun de reprendre un Accompli au moyen d'une seconde proposition au Parfait ou au Prétérit, mais *jamais* à l'Accompli :

- (157) **No mal mitiy ! No me-mtiy tō yow ale en.**
 1SG ACP dormir 1SG PRT₁-dormir PRT₂ (dehors) (littoral) COÉ

[*Question* : Entre donc ! Tu veux faire la sieste ?]

'Ça y est, j'ai déjà dormi ! J'ai [**déjà*] dormi là-bas, sur la plage.'

Ceci s'explique facilement. La première phrase affirme l'accomplissement d'une action *p* 'dormir' dont il était question dans le contexte, et qui est en elle-même prévisible dans cette situation (car il est usuel de se reposer si l'on est fatigué) ; c'est pourquoi l'Accompli convient ici, pour affirmer que cette action prévisible a déjà eu lieu avant Sit_R. En revanche, dès que l'on veut donner des détails sur la façon dont s'est déroulée cette action elle-même, on ne travaille plus sur du préconstruit – par ex., dormir sur la plage n'est pas une habitude quotidienne – mais sur des données entièrement nouvelles ; d'ailleurs, la traduction française le montre bien, en interdisant "déjà" ou "ça y est" dans la seconde proposition. Par conséquent, une phrase à l'Accompli ne peut être reprise par un second Accompli qu'en cas de redondance / paraphrase – ou si chacun des énoncés, individuellement, s'articule de la même façon au contexte [cf. ex.(151)].

4. Valeur exclusive de l'Accompli et effets argumentatifs

Pour finir, on notera que l'Accompli en mwotlap s'accompagne souvent d'un ton de *reproche*. En effet, ce type d'énoncés ne se contente pas d'informer sur l'accomplissement d'un procès, mais consiste également à **exclure ce même procès dans l'avenir** ; il en résulte souvent un ton polémique, qui prendra la forme d'un refus, d'un hochement de tête, d'une négation dans le reste de la phrase, etc. Par exemple, un locuteur emploiera l'Accompli pour décliner une invitation à manger, en énonçant :

- (158) **Ohoo ! No may gengen.** 'Non merci, j'ai déjà mangé.'
 non 1SG ACP manger (et je n'ai pas l'intention de recommencer)

En revanche, s'il veut simplement dire qu'il a déjà pris son repas, sans que cela implique le refus d'une invitation, il emploiera le Prétérit plutôt que l'Accompli :

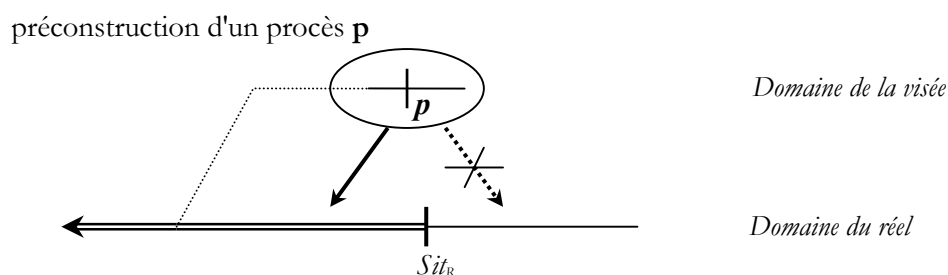
- (159) **No me-gengen tō l-ēm, ba na-tqe-k et-sis galsi te.**
 ISG PRT₁-manger PRT₂ dans-maison mais ART-ventre-1SG NÉGL1-rempli bien NÉG2
 ‘J’ai déjà mangé chez moi, mais c’est vrai que je ne suis pas tout à fait rassasié...’

Du point de vue des opérations linguistiques, ces remarques peuvent se résumer comme suit :

ACCOMPLI – Le procès P, que le contexte général (croyances des uns ou des autres, connaissance encyclopédique sur le monde...) rendait prévisible à un moment ou à un autre de l’avenir, a en réalité *déjà eu lieu* au moment considéré (Sit_r), et n’a *plus lieu d’être* désormais. J’affirme donc que le procès P, préconstruit, est totalement présent avant Sit_r, et totalement absent après Sit_r.

Pour représenter ce mécanisme par un schéma, il est nécessaire de poser au moins deux domaines ou axes : d’un côté, le domaine du réel, centré sur Sit_r et sur l’énonciateur S_o ; de l’autre, le domaine de la *visée*, et qui constitue le monde virtuel tel qu’il pouvait être envisagé par un sujet S_x – ce dernier désignant soit l’interlocuteur, soit l’instance abstraite (contexte, habitudes...) considérant le procès *p* comme prévisible.

Figure 7.9 – L’Accompli



E. L’ACCOMPLI DISTANT

Sans entrer dans tous les détails, nous illustrerons ici une combinaison particulière de marques, que l’on rencontre peu souvent : la marque d’Accompli **mal** (~ **may**) et le post-clitique **tō**. Comme nous jugeons aventureux, dans l’état actuel de l’analyse, d’attribuer une signification stable à ce **tō**, nous considérons qu’on peut parler, encore une fois, d’un morphème discontinu **mal... tō** marquant l’ACCOMPLI DISTANT.

Ce dernier comporte globalement le même mécanisme que l’Accompli usuel, mais y ajoute un **jugement subjectif de grande distance temporelle**, entre la date du procès *p* et la situation Sit_r. La meilleure traduction de cette structure est du type *P (a eu lieu) depuis longtemps* – ou mieux encore : *Cela fait longtemps que P !*

- (160) **Ēntēl van ēgē ! Ne-met mal mah tō !**
 1IN:TR aller tôt ART-marée AD₁ sec AD₂
 ‘Dépêchons-nous (d’aller à la pêche) ! *Cela fait longtemps que la marée est basse !*’
- (161) **No mal van tō me, ma-hag dēyē nēk van, hag dēyē, tateh.**
 1SG AD₁ sec AD₂ VTF PFT-assis attendre 2SG ITIF assis attendre non.exist
 ‘*Ça fait longtemps que je suis arrivé ! Je t’ai attendu des heures, mais en vain.*’

L'Accompli Distant est compatible avec un adverbe de temps :

- (162) **No mal ekas tō anoy, m-ekas se aqyig.**
 1SG AD₁ voir AD₂ hier PFT-voir encore aujourd'hui
 ‘Ça fait longtemps que je l'ai vue –hier déjà– et je l'ai encore revue aujourd'hui.’
- (163) **Kē qoyo mat ēwē tō me ? – Ohoo, kē mal mat tō anēyēh gēn !**
 3SG FC_{TP} mort juste IMM VTF non 3SG AD₁ mort AD₂ l'autre.jour DX₃
 ‘Il vient juste de décéder ? – Pas du tout ! Ça fait longtemps qu'il est mort (l'autre jour, là) !’

Bien entendu, la "distance temporelle" dont il est question n'a pas de valeur absolue (du type 24 heures...), et correspond à un jugement modal de l'énonciateur. Il est important de bien voir que cette ‘distance’ n'est pas seulement une caractéristique secondaire du procès¹, à la manière des "Distal pasts" de certaines langues amérindiennes (forme de passé utilisé dans les mythes, etc.). Dans le cas de l'A.D. du mwotlap, cette distance temporelle est le rhème même de l'énoncé, elle est placée au centre de l'attention par l'énonciateur. Ceci est prouvé par l'incidence du diminutif verbal *su* (adj. ‘petit’). Au lieu d'introduire un degré dans la notion verbale, comme il le fait par ailleurs (ex. au Parfait *Kē mu-su boel* ‘il est un peu en colère’), ce diminutif *su*, lorsqu'il est combiné à un Accompli Distant, introduit un degré dans le jugement de distance temporelle [cf. (295) p.246] :

- (164) **Kē <mal su boel tō> !** ‘Ça fait déjà un petit moment qu'il est en colère.’
 3SG AD₁ DIM en.colère AD₂ *Il est un peu en colère depuis longtemps.

C'est bien la preuve que cette distance constitue le focus pragmatique de l'énoncé.

Le parallèle formel entre, d'un côté, Parfait (*mE-*) et Prétérit (*mE-... tō*), et de l'autre, Accompli (*mal*) et Accompli Distant (*mal... tō*), incite évidemment à y chercher une correspondance sémantique : ceci permettrait, par exemple, de définir *tō* comme un opérateur de distance, etc. Cependant, outre que cette particule *tō* présente beaucoup d'autres valeurs qui n'ont rien à voir avec la distance temporelle – cf. le Présentatif, marquant au contraire l'immédiateté du procès – le parallèle ainsi entrevu ne tient pas la route jusqu'au bout.

Par exemple, on a vu qu'avec des verbes non-téliques (ex. *boel* ‘être en colère’), le Parfait marquait le franchissement de la borne initiale (*Kē mo-boel* ‘Il est en colère’), et le Prétérit impliquait celui de la borne finale (*Kē mo-boel tō* ‘Il a été en colère, mais il ne l'est plus’). En suivant cette distinction technique, on pourrait imaginer une différence similaire entre un Accompli opérant sur cette borne initiale (*Kē mal boel* ‘Ça y est, il s'est mis en colère’) – et un A.D. opérant sur la borne finale, ce qui expliquerait l'effet de distance temporelle (*Kē mal boel tō* ‘(?) Ça y est, il a été / a fini d'être en colère’). En réalité, une telle symétrie ne serait qu'un artifice de la théorie, et ne correspondrait pas aux faits du mwotlap. En effet, voici le sens du dernier énoncé :

- (165) **Kē mal boel tō !** ‘Ça fait un bon moment qu'il est en colère !’
 3SG AD₁ irrité AD₂ (suggère qu'il l'est encore maintenant)

Autrement dit, l'A.D. travaille lui aussi sur la borne initiale du procès, plus précisément sur

¹ Inversement, nous verrons que le contraste entre Futur simple (en *tE-*) et Futur hodiernal (*tE-... qiyig*) ne correspond pas à un choix autonome de l'énonciateur, mais se trouve imposée par la date de l'événement lui-même [§1 p.877]. Le fonctionnement sémantico-pragmatique de cette opposition n'a donc rien à voir avec le diptyque Accompli / Accompli Distant, qui est entièrement articulé autour d'un choix pragmatique.

l'événement j (= premier point de l'état k) tel que nous l'avons défini plus haut¹.

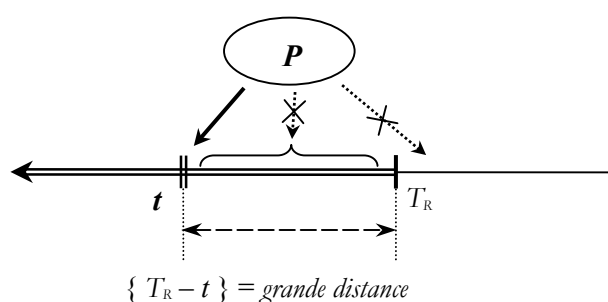
D'autre part, le caractère fortement subjectif de ce type de jugement (*ça fait longtemps que...*) explique pourquoi on ne trouve jamais l'A.D. en narration, mais toujours dans des dialogues fortement subjectifs – discussions, interactions fortes, contexte injonctif.

En résumé, on observe le mécanisme suivant :

ACCOMPLI DISTANT – Je juge que le procès P a eu lieu *longtemps* avant la situation de référence Sit_R ; par mon énoncé, je conteste l'idée selon laquelle P soit n'aurait pas encore eu lieu, soit aurait eu lieu dans un passé tout récent.

Cette définition peut être représentée par un schéma :

Figure 7.10 – *L'Accompli distant*



F. LE RÉMANSIF

D'emploi mineur également, le Rémansif consiste à prédiquer la continuation d'un procès déjà entamé (action ou état) : '*A fait encore P*'. Dans le paragraphe suivant, nous expliquerons pour quelles raisons morphologiques il faut placer le Rémansif sur le même plan que les tiroirs TAM plus fréquents que nous avons vus jusqu'à présent. Dans un second temps, nous illustrerons la valeur sémantique du Rémansif ; enfin, nous le distinguerons d'une autre marque, que nous appelons Continuatif.

Comme nous l'avons dit au §(c) p.695, le morphème du Rémansif présente en réalité plusieurs variantes libres, sans différences de sens : *laptō* ~ *leptō* ~ *lavetō* ~ *leveltō* ~ *lapgetō* ~ *lepgetō*. Sachant que [p] et [v] sont un seul phonème, on pourrait représenter toutes ces formes de surface par une formule $\langle L^a/_eV((g)e)T\bar{O} \rangle$; par commodité, nous continuerons à désigner ce morphème comme *laptō*.

1. Adjoint du Prédicatif ou morphème TAM ?

Dans notre présentation du syntagme prédicatif mwotlap [p.691], nous avons présenté les trois éléments fondamentaux du SPrd : la tête prédicative ; l'adjoint du prédicatif ; les marques TAM. Or, le morphème *laptō* est une des rares marques du mwotlap – sans doute la

¹ De la même façon, un verbe de mouvement comme *van* 'aller' ne présente pas du tout les mêmes effets de sens qu'avec le Prétérit [impliquant que le sujet ne se trouve plus sur les lieux, cf. (138)' p.746] : ex. ACP *Kē may van !* 'Ça y est, elle est partie (*ne dit pas si elle est encore là-bas ou non*)' / ACPDIS *Kē may van tō !* 'Ça fait longtemps qu'elle est partie (*ne dit pas si elle est encore là-bas ou non*)'.

seule, avec *vatag* [§(a) p.785] – qui soit compatible, en synchronie, avec ces trois positions syntaxiques.

(a) *Laptō comme tête prédicative*

En premier lieu, on trouve *laptō* en position de *prédicat direct*, *i.e.* sans morphème TAM : il ne se comporte donc pas lui-même comme un verbe, mais plutôt comme un prédicat existentiel (cf. *aē* ‘il y a / exister’ ; *tateh* ‘il n’y a pas / ne pas exister’). Dans ce cas, *laptō* signifie ‘se trouver encore [dans un lieu L]’, ‘il y a encore’, ‘demeurer’ : pour des raisons syntaxiques aussi bien que sémantiques, on peut donc le décrire comme un prédicat existentiel. On observe par exemple¹ :

- (166) **Marina ? <Leptō> Santo.** ‘Marina ? Elle est restée / encore à Santo.’
 M. rester Santo
- (167) **Ohoo, <lapgetō>, riñ !** ‘Mais non, imbécile, c'est pas encore fini !’
 non rester (insulte) [*lit.* ‘il y en a encore’]
- (168) **Na-glo-n kamyō yap tō gōs kē, tavalgi <levetō> hōw en !**
 ART-queue-3SG IEX:DU tirer PRST DX1 ci autre.côté rester (bas) COÉ
 ‘Sa queue [*du monstre géant*] que tu nous vois tenir ici dans les mains,
 l'autre bout *est encore / est resté* là-bas [*au nord de l'île*] !’

(b) *Laptō comme Adjoint du prédicatif*

Le plus souvent, *laptō* se trouve en position d'Adjoint, modifiant une tête prédicative, quelle qu'elle soit. Cette tête peut être, par exemple, le prédicat d'existence *aē* :

- (169) **Ne-gengen na-ga-ngēn <aē lepgetō>.**
 ART-nourriture ART-PosCom-1IN:PL exist encore
 ‘Nous avons encore de quoi manger.’ [*lit.* il y a encore de la nourriture à nous]

ou bien un prédicat nominal :

- (170) **Tigasas mē-vēykal hiy Iqet a kē <n-et lapgetō>.**
 Jésus PFT-monter à Dieu SUB 3SG ART-personne encore
 ‘Quand Jésus-Christ est monté jusqu'à Dieu, c'était encore un être humain
 (*i.e.* il n'était pas encore devenu fantôme/esprit).’

Les deux cas précédents prouvent que *laptō* est bien un Adjoint et non un morphème TAM, puisque ces derniers sont normalement incompatibles avec les prédicats directs et les prédicats nominaux équatifs. D'autre part, lorsque la tête prédicative est un verbe, ce dernier est souvent accompagné de ses propres morphèmes TAM ; *laptō* continue à jouer le rôle d'Adjoint [au même titre que *veteg* dans les énoncés (2) et (4) p.691].

Néanmoins, on constate une compatibilité restreinte entre *laptō* et les différents TAM. D'une part, cet Adjoint est incompatible avec un verbe au Parfait, au Prétérit, à l'Accompli, au Prospectif, et la plupart des autres tiroirs verbaux ; en particulier, il ne se combine à

¹ Dans les exemples qui suivent, nous encadrons <...> le syntagme prédicatif ; les Adjoints sont en italique, et les TAM sont soulignés ; le restant constitue la tête du syntagme.

aucune marque contenant un post-clitique (ex. Potentiel *tE*-... *vēh*, Présentatif ...*tō*), en sorte que le morphème *laptō* occupe toujours la dernière place dans le SV.

En pratique, l'Adjoint *laptō* ne se trouve guère qu'avec le **Statif**...

- (171) **Kē** <**n-ēh** *laptō*>. 'Il est *toujours* en vie. (pas encore décédé)'
3SG STA-vivant encore

- (172) <**No-m̄on** *laptō*>, **et-mahay hōn qete**.
STA-enveloppé encore NÉGL-déchiré réussir encore
'(La feuille sacrée) est *encore* refermée sur elle-même, elle n'a jamais été déchirée.'

... et avec l'**Aoriste**. Plus précisément, *laptō* se rencontre normalement avec une combinaison <Aor. + réduplication>, laquelle est pourvue d'une valeur imperfective¹ ('en train de faire *p*') :

- (173) **Kē** <**ni-vanvan** *laptō*> **hōw me Nēyēlē en** ...
3SG AO-aller² encore (bas) VTF (lieu) COÉ

'Il marchait *encore* en direction du Cap-des-Cavernes (quand...)'

Dans ces derniers exemples, *laptō* fonctionne comme n'importe quel autre Adjoint – ex. *lok* 'à nouveau', *se* 'aussi'. Il n'entre pas dans le même paradigme que les marques TAM (*nE*-Statif, *ni*-Aoriste), mais se combine avec elles, comme c'est le cas de tout Adjoint.

(c) *Laptō* comme morphème TAM : le Rémansif

Enfin, dans certains cas, on rencontre *laptō* à la même place que lorsqu'il est Adjoint (*i.e.* suivant immédiatement la tête prédicative), mais sans préfixe TAM sur le verbe. Aux autres personnes que la 3^{ème} sing., ceci peut être interprété comme une occurrence de l'Aoriste (morphème \emptyset), à condition qu'on ait le redoublement :

- (174) **Kēy** << \emptyset ->**laklak walēg lavetō**> **wa** ...
3PL AO:danser² rond encore et

'Ils *continuaient* à danser la farandole, lorsque...'

En revanche, à la 3^{ème} p. sing., on sait que l'Aoriste reçoit normalement un préfixe *ni*- [cf. (173) ci-dessus]. Comme l'absence de préfixe ne correspond à aucun tiroir TAM (**Kē van* est agrammatical), la séquence <Sujet_{3sg} + (\emptyset -) V + *laptō*> ne peut plus être interprétée comme la combinaison de l'Adjoint *laptō* avec un verbe marqué en TAM.

- (175) **Ne-vet liwo en**, <**en** *lepgetō*> **gaydēn qiyig kē**.
ART-pierre grand COÉ allongé encore jusqu'à aujourd'hui ci

'Ce grand rocher se trouve *encore* (là-bas), jusqu'à aujourd'hui.'

Par conséquent, dans ce cas précis où *laptō* apparaît avec un verbe nu, sans aucune marque TAM pourtant obligatoire, on est fondé à reconnaître là un cas de grammaticalisation. Le morphème *laptō* n'est alors plus un Adjoint, il supporte à lui seul la référence aspectuelle – autrement dit, il est devenu morphème TAM à part entière.

¹ Cette combinaison sera étudiée au §3 p.799. Les autres emplois de l'Aoriste, en particulier ceux qui mettent en jeu le verbe simple (sans réduplication), présentent des significations (aoriste de récit, imminence, injonction, etc.) qui sont incompatibles avec celle de *laptō* (constatation d'un procès continu).

Par conséquent, on prendra soin de distinguer les trois emplois de *laptō* que nous venons de détailler : comme *tête prédicative* (prédicat existentiel ‘il y a encore’) ; comme *Adjoint du prédicatif* (‘encore’, combiné à <Statif> ou <Aoriste + rédup.>) ; comme *morphème TAM*. Dans ce dernier cas, *laptō* entre dans le même paradigme que les autres marques TAM du mwotlap, et mérite donc sa place dans le *Tableau 7.2* p.694 ; nous le désignons par l’étiquette de **Rémansif** (lat. *remanere* ‘rester, demeurer’).

2. Sémantique du Rémansif

(a) ‘Encore’ et la présupposition

La signification des deux *laptō* – Adjoint ou morphème aspectuel – est globalement la continuation d’un procès déjà commencé, à la manière du français *encore*. Comme dans toutes les langues, ce type de signification met en jeu un présupposé, à savoir la représentation préalable que le procès *p* aurait dû ou pu s’achever plus tôt ; le principe d’une assertion au Rémansif est de contredire ce présupposé, en affirmant que *p* continue malgré tout. Ainsi, en (175), le narrateur raconte une légende si ancienne, qu’on aurait pu croire que le paysage se fût modifié depuis ; il précise alors que le rocher en question “existe *encore* aujourd’hui”, en dépit des attentes.

La tournure au Rémansif [V + *laptō*] est très proche, à la fois du point de vue formel et sémantique, de la tournure au Présentatif [V + *tō*] : dans les deux cas, il s’agit de prédiquer sur un procès [-télique] en cours en Sit_R. La principale différence réside dans l’existence ou non de cette visée subjective, concernant la fin supposée du procès :

- (176) **Na-bak nan** <**tig tō**> **hag Ataw en.**
 ART-figus ASSO debout PRST (haut) (lieu) COÉ

‘Le figuier en question se trouve là-bas, à Ataw.’

[Réponse à la question ‘Où se trouve-t-il ?’ ; aucun présupposé en jeu.]

- (177) **Na-bak nan** <**tig lepgetō**> **hag Ataw en.**
 ART-figus ASSO debout RÉMAN (haut) (lieu) COÉ

‘Le figuier en question se trouve *toujours* là-bas, à Ataw.’

[Contrairement à ce qu’on aurait pu croire (PRÉSUPPOSÉ), il n’a pas disparu.]

Ce type d’opération sur un présupposé temporel est banal dans les langues, et rappelle celui que nous avons observé avec l’Accompli *mal* (‘ça y est, c’est déjà fait’ – cf. §2 p.752) ou celui que marquerait un morphème négatif comme *et...* *qete* (‘pas encore’). Il n’est pas nécessaire de développer ici ce point de sémantique, qui ne pose pas de difficulté¹.

Étymologiquement, il est possible que la forme *laptō* (~ *leptō*...) inclue la particule aspectuelle *tō*, qui entre précisément dans la formation du Présentatif². Quant au premier élément (du moins sous sa forme *lap-*), il rappelle un autre Adjoint *lap* ‘continuer à’, que nous présenterons bientôt. Dans cette hypothèse, la structure <V *laptō*> ‘*faisant encore V*’ pourrait être issue, historiquement, d’une resegmentation de <V *lap tō*> ‘*en train de (tō)*’

¹ Nous reparlerons de ces préconstruits dans un développement final : cf. §3 p.951.

² Certaines langues de Vanua-lava (vürës, mosina) présentent une forme *ti* pour l’équivalent de MTP *tō*, et une forme VRS *vësti* - MSN *vëti* comme équivalent de MTP *laptō* ; quant au mota, il traduit tous ces morphèmes par une seule forme MTA *ti* (Codrington 1896: 216).

continuer (lap) à faire V. Si cette étymologie est séduisante, encore faudrait-il expliquer les nombreuses variantes formelles que présente le morphème *laptō* : d'où vient le /e/ de *leptō* ? et la syllabe [(g)e] optionnelle entre *lap* et *tō* ?

(b) Aspect Rémansif et type de procès

En premier lieu, on notera que *laptō*, qu'il s'agisse du Rémansif ou de l'adjoint, n'est normalement compatible qu'avec des procès notionnellement continus, *i.e.* homogènes / atéliques du point de vue de l'aspect. Ceci correspond soit à des états –ex. ‘dormir’, ‘être blanc/ rouge/ petit...’– soit à des activités¹ –ex. ‘manger (*intr.*)’, ‘marcher’, ‘jouer’, ‘nager’. Inversement, les verbes hétérogènes / téliques ne sont normalement pas compatibles avec *laptō*, qu'il s'agisse de verbes d'accomplissement (‘manger deux mangues’, etc.) ou de verbes ponctuels (‘tomber’, ‘s'endormir...’)².

Afin de présenter plus précisément l'opération linguistique en jeu dans le Rémansif, il faut d'abord le comparer aux deux combinaisons que nous avons vues précédemment, et qui mettent en jeu le *laptō* Adjoint.

La première observation concerne la nette distribution des lexèmes verbaux entre les deux tiroirs verbaux (Statif vs. Aoriste).

- D'un côté, la combinaison <Statif + V + *laptō*> met en jeu des verbes [+homogène] [-dynamique], *i.e.* des verbes d'**état**, comme c'est en général la règle avec le Statif. Outre (171) et (172) ci-dessus, on a par exemple :

(178) **Tita** <**ne-mtiy** *laptō*>. ‘Maman est encore endormie.’
mère STA-dormir encore

Le sens de cette structure est ‘*Dans la situation Sit_R, le sujet A présente encore la propriété stative p, comme c'était le cas précédemment, et sans qu'il y ait eu de rupture*’.

- De l'autre côté, la combinaison <Aoriste + V_{rédupl} + *laptō*> correspond toujours à des verbes [+homogène] [+dynamique], *i.e.* verbes d'**activité**. Outre (173) et (174), citons par exemple :

(179) **Kōyō** <**hohole** *laptō*>, **wotwot-tigiy ni-van yow me.**
3DU AO:parler² encore né²-après AO-aller (dehors) VTF

‘Alors qu'ils continuaient leur conversation, le cadet vint les rejoindre.’

Parmi les autres verbes rencontrés dans cette structure à l'Aoriste, on a ‘manger (*intr.*)’, ‘se baigner’, ‘nager’, ‘jouer’, ‘errer’, ‘marcher’, ‘pagayer’, ‘danser’... Dans tous les cas, le schéma est le suivant : ‘*Dans la situation Sit_R, le sujet A est encore engagé dans l'activité homogène P, comme c'était le cas précédemment, et sans qu'il y ait eu de rupture*’.

¹ Les termes "état", "activité", "accomplissement", "ponctuel", sont empruntés à Vendler ; ils nous ont déjà permis d'étudier les verbes du mwotlap – cf. *Tableau 7.7* p.741.

² On sait qu'en français, l'adverbe *encore* prend des sens différents selon le type-de-procès du verbe (Fuchs, Gosselin, Victorri 1991) : si le verbe est homogène, *encore* est duratif (‘Elle m'aime encore’ : ang. *still*) – si le verbe est hétérogène, *encore* a valeur de répétition (‘Jean écrit encore une lettre’ : ang. *again*). Le premier emploi correspond au *laptō* du mwotlap, alors que le second se traduit par l'Adjoint *lok se*.

Avec le Rémansif, c'est-à-dire la combinaison <V + *laptō*>, on trouve aussi bien des verbes d'état (ex. *en* 'être allongé', *tig* 'être debout'...) que d'activité (ex. *suwsuw* 'se baigner', *vanvan* 'marcher' ...): le Rémansif n'est donc pas soumis aux mêmes contraintes que les deux combinaisons que nous venons de voir. Mieux encore: tout porte à croire que ce tiroir englobe ces deux structures en question, de telle sorte que le Rémansif marque la permanence de tout procès, qu'il soit ou non dynamique. On a donc les équivalences suivantes:

- (180) **Tita** <ne-mtiy *laptō*>. = **Tita** <mitiy *laptō*>.
 mère STA-dormir encore mère dormir RÉMAN
 'Maman dort encore.' [état] → Statif ou Rémansif
- (181) **Edga** <ni-suwsuw *laptō*>. = **Edga** <suwsuw *laptō*>.
 E. AO-se.baigner² encore E. se.baigner² RÉMAN
 'Edgar est encore en train de se baigner.' [activité] → Aoriste ou Rémansif

En résumé, on observe la distribution suivante pour le Rémansif, en fonction du type-de-procès du verbe:

Tableau 7.9 – Distribution de *laptō* 'encore' comme Adjoint vs. Rémansif, en fonction du type de procès

type de procès (Vendler)	<i>laptō</i> Adjoint combiné aux TAM	<i>laptō</i> Rémansif commute avec les TAM
<i>état</i> [-dyn] ex. 'encore endormi'	Statif + V _{simple} + <i>laptō</i> <i>NE-mtiy laptō</i>	V _{simple} + <i>laptō</i> <i>mitiy LAPTŌ</i>
<i>activité</i> [+dyn] ex. 'se baigne encore'	Aoriste + V _{dupl} + <i>laptō</i> <i>NI-suwsuw laptō</i>	V _{dupl} + <i>laptō</i> <i>SUWSUW LAPTŌ</i>
<i>accompl</i> ^t	—	—
<i>ponctuel</i>	—	—

Le Rémansif est la tournure utilisée lorsqu'une combinaison avec l'Adjoint *laptō* est impossible, ex. *<Parfait + *laptō*>, *<Aoriste + V_{simple} + *laptō*>:

- (182) **Na-ga* <mu-wuh *laptō*> *no*. **Na-ga* <ni-wuh *laptō*> *no*.
 ART-kava PFT-frapper encore 1SG ... AO-frapper encore ...
- **Na-ga** <wuh *laptō*> **no**. 'Le kava me fait *encore* tourner la tête.'
 ART-kava frapper RÉMAN 1SG (l'effet narcotique n'est pas encore terminé)

Au passage, on notera que le verbe *wuh* 'frapper', normalement [+dynamique], est ici employé avec un sens particulier, qui marque un état¹: dire 'Le kava me frappe', c'est faire référence à l'état d'ivresse dans lequel cette boisson narcotique plonge le buveur, et qui disparaît au bout d'une demi-heure environ. En l'occurrence, ceci explique peut-être pourquoi *wuh* n'est pas rédupliqué en (182), comme le serait normalement un verbe dynamique... à moins que le Rémansif ne soit pas soumis à la même contrainte (de reduplication) que l'Aoriste? Nous disposons de trop peu d'exemples pour le vérifier.

¹ Nous avons déjà évoqué le cas où un verbe dynamique est exceptionnellement recatégorisé en verbe statif: cf. §2 p.736, et la n.1 p.737.

3. *Rémansif vs. continuatif*

Avant de terminer cette étude du Rémansif (et de l'Adjoint) *lap̄tō* '[faire V] encore', il est intéressant de le différencier d'un autre Adjoint que nous avons déjà cité, à savoir *lap* 'continuer à [faire V]'. Au premier abord, on penserait à décrire ces deux morphèmes de la même façon : ils marquent tous deux qu'*un procès p, déjà entamé auparavant, se poursuit au-delà de son terme normal*. La notion de "terme normal" correspond à un jugement subjectif (modal) de l'énonciateur : ce dernier suggère que le procès *p* aurait pu ou dû s'achever à un moment antérieur, et constate que ce n'est pas encore le cas. Autre point commun : *lap* et *lap̄tō* ne peuvent tous deux se combiner qu'à des verbes homogènes / continus / atéliques, qu'ils soient dynamiques ou non (cf. *Tableau 7.9*).

(a) *Différences morphosyntaxiques*

Néanmoins, ces deux morphèmes *lap* et *lap̄tō* ne sont pas interchangeables, et correspondent chacun à un emploi distinct. D'abord, du point de vue morphosyntaxique, nous avons vu que *lap̄tō* présentait une distribution restreinte : comme marqueur aspectuel, il commute avec les autres morphèmes TAM ; comme Adjoint, il n'est compatible qu'avec des verbes au Statif ou à l'Aoriste (+V_{dupl}). Au contraire, l'Adjoint *lap* peut se rencontrer à tous les TAM, sans aucune restriction : Statif, Aoriste (+V_{simple} ou V_{dupl}), Parfait, Futur, Prospectif, Potentiel... Dans les faits, le syntagme <V+*lap*> se comporte morphosyntaxiquement comme un verbe composé.

- (183) **Nok van qōtō, nēk <hag lap > anen !**
 1SG AO:aller PROVIS 2SG AO:assis CONT DX2

'Je m'absente deux minutes, toi reste là ! [*continue à être-assis*]'

- (184) a. **N-ep <ma-law lap > !** 'Le feu a continué de brûler (et brûle encore) !'
 ART-feu PFT-briller CONT [PARFAIT]
- b. **N-ep <ni-law lap > .** 'Que le feu continue de brûler !'
 ART-feu AO-briller CONT 'Le feu continua de brûler...' [AORISTE]
- c. **N-ep <ta-law lap qivig > .** 'Le feu continuera de brûler toute la journée.'
 ART-feu FUT-briller CONT HOD [FUTUR PROCHE]

Quant à *lap̄tō*, il n'aurait pu se combiner qu'avec un Aoriste à sens imperfectif, ou avec le radical verbal pour former un Rémansif :

- (185) **N-ep <ni-lawlaw lapgetō > !** 'Le feu est toujours en train de brûler.'
 ART-feu AO-briller encore

N-ep <law lapgetō > ! (*id.*)
 ART-feu briller RÉMAN

(b) *Différences sémantiques*

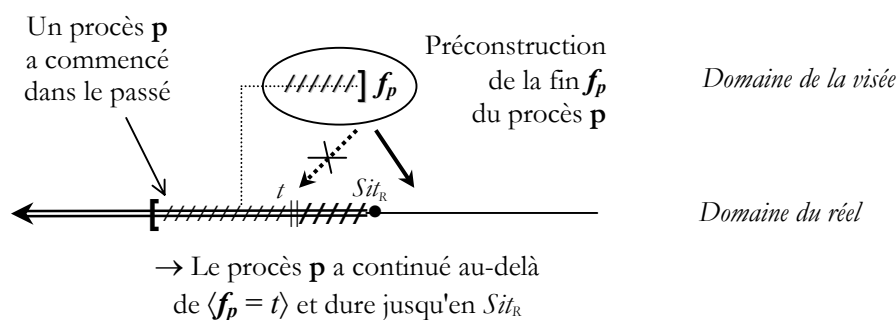
Du point de vue sémantique également, les deux morphèmes sont différents. Dans quelque combinaison qu'il entre, le marqueur *lap̄tō* contient nécessairement une **référence directe à la situation de référence Sit_r** : à chaque fois, il s'agit de constater que le procès *p*

en question est précisément en cours de déroulement en Sit_R (= Sit_o , le plus souvent)¹. En ce sens, le Rémansif est nécessairement un temps *realis*. Ainsi, l'énoncé (185) signifie

Je me souviens que le feu avait commencé à brûler ;
 et je m'attendais [*ou* : on s'attendait : *visée*] à ce qu'il se fût déjà éteint en Sit_R .
 Pourtant, je constate que le feu est toujours en train de brûler en Sit_R [*realis*] ;
 je signale ce décalage en utilisant le morphème *laptō* 'encore'.

On peut donc proposer le schéma suivant pour *laptō* (Rémansif / Adjoint). Comme on le constate, il est exactement le **symétrique de l'Accompli** [Figure 7.9 p.756]² :

Figure 7.11 – Le Rémansif *laptō* 'encore'



En résumé : *laptō* comporte intrinsèquement une référence à Sit_R ; il porte sur un processus réel déjà commencé, et affirme un décalage entre une visée subjective (*le processus aurait dû / pu se terminer en $\langle f_p = t \rangle$*) et une constatation factuelle (*le processus s'est poursuivi au-delà de $\langle f_p = t \rangle$ et jusqu'à maintenant*).

Le fonctionnement de *lap* est différent. En lui-même, le syntagme $\langle V+lap \rangle$ ne donne aucune information sur le rapport unissant le processus p et la situation de référence Sit_R . D'une façon générale, c'est le morphème TAM qui donnera seul des indications sur cette relation : encore une fois, le syntagme $\langle V+lap \rangle$ fonctionne exactement comme n'importe quel verbe $\langle V \rangle$. Ainsi, conjugué à un temps *realis*, ce syntagme aura un sens *realis* [ex.(184)a] ; avec un temps *irrealis*, l'action sera projetée dans le futur [ex.(184)c] ; avec un marqueur ambigu comme l'Aoriste [ex.(184)b], l'ensemble sera soumis aux mêmes opérations qu'un verbe simple à l'Aoriste, etc.

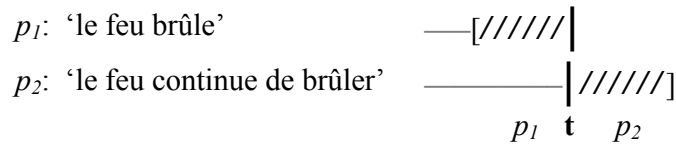
Le point qui reste à éclaircir au sujet de ce morphème *lap*, c'est la nature du processus en jeu. En effet, si l'on appelle p_1 le processus désigné par le verbe V seul (ex. *law* 'brûler'), comment définir le processus p_2 auquel renvoie le syntagme $\langle V+lap \rangle$, et qui est en jeu dans les opérations aspectuelles ? Il est clair qu'en (184), le premier instant de p_2 (*law lap*) ne correspond pas au moment où le feu commence à brûler, mais celui où le feu continue de brûler ; plus précisément, s'agissant d'un premier instant, il faudrait dire "l'instant où le feu commence à continuer de brûler". L'énonciateur se place donc à un instant t au cours du déroulement de p , à partir duquel on envisage la continuation de ce processus ; d'une certaine façon, c'est cette "deuxième moitié de p " qui est traitée à son tour comme un processus à part

¹ S'il n'était pas naïf de parler en termes de temps, on pourrait dire, pour fixer les idées, que le Rémansif *laptō* est une forme de *présent* (contrairement au Continuatif *lap*, qui peut se rencontrer à tous les temps).

² Nous reviendrons en détail sur les raisons et les implications de cette symétrie : cf. §3 p.951, et Tableau 7.23.

entière (p_2). En tant que procès, p_2 est compatible avec tous les TAM, toutes les relations possibles au réel : injonction, hypothèse, récit, etc.

Figure 7.12 – *Le Continuatif construit un procès à part entière*



Cet instant t correspondra normalement à la borne finale f_p à laquelle on s'attend pour le procès p_1 [cf. *Figure 7.11*]. Ainsi, l'énoncé (186) décrit un dispositif de pêche traditionnel, sorte de nasse verticale faite de pierres (**no-won**) : à marée haute, le poisson évolue normalement dans cet enclos (p_1) ; mais lorsque le niveau de l'eau redescend avec la marée, au lieu de repartir en mer comme il le devrait (= $t = f_p$), le poisson reste coincé (p_2) dans le piège. Le procès **taq lap** (‘continuer à se trouver’) commence précisément à l'instant t , où aurait dû normalement s'achever la première phase du procès (p_1) :

- (186) **Vētmaḥē so ne-met ni-mah en, nō-mōmō <ni-taq lap > alon.**
 moment que ART-marée AO-sec COÉ ART-poisson AO-se.trouver CONT dedans
 ‘Et lorsque la marée descend, le poisson *reste* coincé à l'intérieur.’
 [lit. le poisson *continue* à se trouver dedans]

Contrairement à **laptō**, un énoncé comme (186) ne consiste pas à observer, à un moment réel Sit_R , la continuation d'un procès (ex. ‘Tiens, le poisson est *encore* là !’). Le morphème **lap** permet de construire un procès p_2 , en lui-même non localisé dans le temps ; sa seule particularité, par rapport à un procès ordinaire, est qu'il prolonge un premier procès p_1 de même nature. On retrouve donc en mwotlap la même distinction sémantique qu'en français, entre *encore* (= Rémansif **laptō**) et *continuer à* (= Continuatif **lap**).

(c) *Un cas de convergence des calculs aspectuels*

Pour finir, on notera que les calculs liés au Rémansif et au Continuatif coïncident au moins dans un cas : lorsque le Continuatif est combiné au Parfait. Autrement dit, on a une équivalence de fait entre $\langle V+laptō \rangle$ et $\langle mE-+ V +lap \rangle$. C'est ce qu'on constatait entre (184)-a et (185), ou entre les deux énoncés suivants :

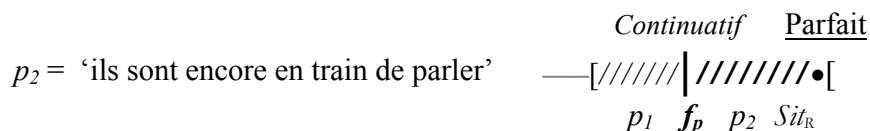
- (187) **Kōyō <hohole laptō >.** ‘Ils sont encore en train de parler.’
 3DU parler² RÉMAN
- (188) **Kōyō <mo-hohole lap >.** (*id.*) [lit. ils ont poursuivi leur conversation jusqu'à maintenant]
 3DU PFT-parler CONT

Ceci s'explique aisément. En effet, on a vu que **laptō** contenait en lui-même une référence à Sit_R , et constatait qu'un procès déjà entamé s'était prolongé au-delà de son terme normal (cf. schéma du Rémansif). En (188), ce n'est pas le Continuatif **lap** qui fournit cette information, mais le morphème de Parfait [p.743] : ce dernier signifie que la borne d'un événement (j) a été franchie, et que l'état homogène suivant cette borne (k) est validé en Sit_R .

En d'autres termes, tandis qu'une partie des opérations effectuées par le TAM Rémansif se trouve ici prise en charge par le Continuatif [construction d'un procès complexe, articulé en diptyque autour d'une borne visée (f_p)] – l'autre partie est prise en charge par le Parfait

[franchissement de f_p ; relation à Sit_R , valeur de vérité]. On pourra ainsi comparer le schéma du Rémansif (Figure 7.11) avec celui du <Parfait + *lap*> :

Figure 7.13 – *Continuatif + Parfait <=> Rémansif*



En résumé, voici la définition du Rémansif *lap̄* :

RÉMANSIF : D'un procès p homogène, déjà commencé dans le monde réel, je suggère que la borne finale f_p aurait pu ou dû se localiser avant la situation de référence Sit_R . Cependant, je constate une opposition entre cette visée et la réalité, en assertant la propriété p dans la situation Sit_R .

G. LES PRÉSENTATIFS

Enfin, parmi les marqueurs TAM realis, figurent en bonne place les deux Présentatifs : Présentatif Statique (V+*tō*) et Présentatif Kinétique (V+*vataḡ*). Du point de vue sémantique, ils ont en commun de renvoyer à un procès réel, en cours de déroulement dans la situation de référence Sit_R ¹. La difficulté que posent ces deux formes n'est pas tant d'être distinguées l'une de l'autre, que de l'être par rapport aux autres TAM realis du mwotlap, comme le Parfait, le Statif ou certaines formes d'Aoriste. Mais avant d'aborder cette analyse sémantique, nous commencerons par expliquer en quoi les deux Présentatifs ont un comportement syntaxique différent des autres TAM : au lieu de modalités prédicatives, il s'agit de formes participiales.

Voici le plan détaillé que nous suivrons pour cette présentation des Présentatifs :

1. *Les Présentatifs sont-ils des participes ?*
2. *Présentatif et déixis spatiale*
 - (a) Statique vs. kinétique
 - (b) Présentatif et déixis
 - (c) Localisation vs. caractérisation du sujet
 - (c.1) Prédicat explicite de localisation
 - (c.2) Prédicat d'existence
 - (c.3) Épithètes locatives par reprise
 - (a.4) Prédicats locatifs par reprise
3. *Le Présentatif Statique*
 - (a) Pointer un instant dans un homogène
 - (b) Ancrage spatial et hiérarchie informationnelle
 - (c) L'inversion de diathèse
 - (d) Synthèse : le Présentatif Statique

¹ Par souci de cohérence avec notre analyse générale du système verbal mwotlap (cf. §2 p.697), nous parlons ici d'une "situation de référence Sit_R ", qui peut être différente de Sit_0 (cf. n.1 p.774, n.1 p.779). Toutefois, il faut noter qu'avec les Présentatifs, plus encore que pour les autres TAM, Sit_R se confond le plus souvent avec l'instant d'énonciation Sit_0 ; ceci s'explique moins par une question de temporalité (relation à l'instant T_0),

4. *Le Présentatif Kinétique*

- (a) *Vatag*, prédicatif de déplacement
- (b) Spécification sémantique et grammaticalisation
- (c) Déplacement dans l'espace et extension dans le temps
 - (c.1) Emploi aspecto-temporel de *vatag*
 - (c.2) Description sémantique
 - (c.3) Interprétation
 - (c.4) Extensionnel et Accompli
- (d) Synthèse : le Présentatif Kinétique

1. *Les Présentatifs sont-ils des participes ?*

De prime abord, les deux Présentatifs (PrSt = V+*tō* ; PrKi = V+*vatag*) se comportent morphosyntaxiquement comme des marques TAM ordinaires : au sein du Syntagme Prédicatif, ils commutent avec les autres TAM, et servent à caractériser le procès en temps et en modalité.

- (189) **Kē** <se **tō**> **n-eh.** 'Il est en train de chanter une chanson.'
 3SG chanter PRST ART-chanson
- (189)' **Kē** <se **vatag**> **me n-eh.** 'Il arrive en chantant une chanson.'
 3SG chanter PRKI VTF ART-chanson

Constatant que le verbe, même à la 3^{ème} sg., ne reçoit aucune autre marque TAM dans ces énoncés¹, on ne peut pas interpréter ces formes comme dérivées de l'Aoriste ; c'est donc le second élément (*tō* / *vatag*) qui constitue, à lui seul, la marque aspecto-temporelle². En conséquence, ces deux marques doivent être incluses dans le paradigme des tiroirs TAM, tel que nous l'avons présenté dans le *Tableau 7.2* p.694.

Mais s'il est vrai que ces deux TAM ne se distinguent pas des autres TAM en contexte prédicatif, ils présentent cependant une particularité syntaxique. En effet, les deux Présentatifs sont les seuls tiroirs, dans tout le paradigme des marques verbales, qui autorisent le verbe à **qualifier directement un nom, sans passer par une relativation** :

- (190) **Na-lqōvën** <**mi-tig**>. 'La femme est debout.'
 ART-femme PFT-debout
- **No n-ēglal na-lqōvën** <**mey a mi-tig en**>. (*...*na-lqōvën mi-tig en*).
 1SG STA-savoir ART-femme REL SUB PFT-debout COÉ
- 'Je connais la femme qui est debout.' [PARFAIT]

que par les liens forts de ces Présentatifs avec la déixis.

¹ C'est précisément là ce qui distingue le PrSt de l'Injonction forte : alors que le PrSt est systématiquement accompagné du verbe nu <V+*tō*>, l'InjF, dérivée de l'Aoriste, laisse apparaître un préfixe *ni-* à la 3^{ème} sg. <(ni-)+V+*tō*> – cf. *Tableau 7.2* p.694. Par conséquent, s'il est vrai que les deux temps se confondent aux autres personnes [ex. *Nok gengen tō* ! 'Je suis en train de manger' (PrSt) / 'Tiens, si j'allais donc manger !' (InjF)], on pourra néanmoins opposer les énoncés à la 3^{ème} p.sg. : *Kē gengen tō* 'Il est en train de manger' (PrSt) vs. *Kē ni-gengen tō* ! 'Qu'il aille donc manger !' (InjF).

² Nous avons tenu le même raisonnement à propos du Rémansif *laptō* : lorsqu'il se combine à la forme nue du verbe, il fonctionne comme un morphème TAM à part entière – cf. p.760.

- (191) **Na-lqōvēn** <**tig tō**>. ‘La femme est debout.’
 ART-femme debout PRST
- **No n-ēglal na-lqōvēn** <(*mey a*) **tig tō** (**en**)>.
 1SG STA-savoir ART-femme REL SUB debout PRST COÉ
 ‘Je connais la femme (qui) est debout.’ [PRÉS^F STATIQUE]
- (192) **No te-lep inti-k lō-wōl** <**vanvan tō agōh**>.
 1SG FUT-prendre enfant-1SG dans-mois aller² PRST DX1
 ‘Je vais accoucher durant le mois (qui) vient.’ [PRÉS^F STATIQUE]
- (193) **Nēk m-etsas n-et** <**sikyak vatag me gōh**> ?
 2SG PFT-voir ART-personne courir PRKI VTF DX1
 ‘Tu n'aurais pas vu quelqu'un (qui) arrivait ici en courant ?’ [PRÉS^F KINÉTIQUE]

De façon plus rare –et plus difficile à interpréter– le Présentatif équivalent de relative peut être orienté non seulement vers son sujet, mais aussi vers son *objet* :

- (168) **Na-glo-n** <**kamyō yap tō gōs kē**>...
 ART-queue-3SG 1EX:DU tirer PRST DX1 ci
 ‘Sa queue, (*que*) tu nous vois tenir ici dans les mains...’
 [*lit.* sa queue nous sommes tirant ici]

...ou vers un *circonstant* :

- (194) **Kē no-togtog a vētmahē** <**nok wok tō aē qiyig agōh**>.
 3SG STA-rester² LOC endroit 1SG travailler PRST ANA aj. DX1
 ‘Il habite à l'endroit (*où*) je travaille actuellement.’
 [*lit.* il habite l'endroit j'y suis travaillant aujourd'hui]

Dans ces deux derniers cas, le Présentatif est lui-même précédé par son véritable sujet¹, suivant la même syntaxe que dans une proposition relative. L'antécédent est soit repris par une anaphore *zéro* s'il s'agit d'un objet non-humain [ex.(168)], soit référencé par un véritable résomptif s'il s'agit d'un circonstant (*aē* ‘y’), en vertu des mêmes règles que les relatives ordinaires, en (*mey*) *a*. Mais le point le plus remarquable, concernant ces Présentatifs, est leur capacité à qualifier un nom –que ce dernier ait ou non la fonction de sujet– de façon directe, sans pronom relatif obligatoire.

Or, ce comportement paradoxal des Présentatifs n'est pas sans rappeler celui des *adjectifs* dans cette langue : ces derniers, en effet, peuvent tout aussi bien remplir la fonction de prédicat² et celle d'épithète du nom. Cette fonction d'épithète est d'ailleurs précisément le critère qui permet de distinguer les adjectifs des verbes intransitifs. Ainsi, si l'on observe

¹ Ce détail est important : il permet en effet de distinguer (1) le cas où le Présentatif a pour sujet syntaxique son agent [*kamyō*], même s'il est orienté globalement, au niveau de la proposition, vers son patient [*na-glo-n*]; et (2) le cas où le Présentatif prend carrément comme sujet le patient, en vertu d'une *inversion de diathèse* propre à certains verbes [cf. §(d) p.781].

² Pour être précis, les adjectifs ne peuvent généralement fournir des prédicats qu'en étant eux-mêmes marqués en TAM (Statif, Parfait) : ex. *na-lqōvēn qagqag* ‘une femme blanche’ / *Na-lqōvēn gōh na-qagqag* ‘Cette femme est blanche_{Sta}’. Néanmoins, il existe une poignée d'adjectifs qui sont directement prédicatifs, et que nous appelons Attributs (ex. *yeh* ‘lointain’) [§4 p.158] – c'est à ces derniers que les Présentatifs s'apparentent le plus.

l'adjectif (directement prédicatif) *yeh* 'lointain', on obtient des structures tout à fait parallèles à (191) ci-dessus :

(195) **Na-pnō mino** <**yeh**>. 'Mon pays est lointain.'
 ART-pays mon lointain *fonction prédicative*

→ **Nēk mē-dēn tō na-pnō** <(mey a) **yeh**>.
 2SG PRT₁-atteindre PRT₂ ART-pays REL SUB lointain
 'Tu as voyagé jusque dans des pays (qui sont) lointains.'
fonction épithète

À ce comportement comme épithète, qui rapproche les Présentatifs des adjectifs, il faut ajouter la possibilité de constituer à eux seuls des syntagmes nominaux, sans avoir besoin d'une tête nominale (ce qui, pour le coup, les distingue des adjectifs en mwotlap) :

(196) <**En tō gōh**> **kē me-spolem no-sot mino** !
 allongé PRST DX1 3SG PFT-abîmer ART-tee.shirt mon
 '(Celui qui est) allongé ici, il a abîmé mon T-shirt !'

Les exemples que nous donnons pour PrSt conviendraient également pour PrKi.

Les deux Présentatifs fournissent donc des syntagmes **construits sur des radicaux verbaux**, et qui sont compatibles avec trois fonctions fondamentales : **prédicat**, **épithète**, **substantif**. Voilà qui rappelle fortement les *formes participiales* de certaines langues : en effet, un participe permet non seulement de transformer un verbe en adjectif, mais l'adjectif ainsi obtenu peut souvent être lui-même substantivé (ex. grec classique), et même fournir des prédicats de type équatif dans des langues sans copule obligatoire (ex. sanskrit), ou des langues omniprédicatives comme la plupart des langues austronésiennes – dont le mwotlap. C'est ainsi qu'Alain Lemaréchal, dans son étude sur les parties du discours (1989: 176), définit la catégorie des "verbes-participes", par une triple orientation :

- formes coorientées avec le sujet quand elles sont *prédicats* ;
- formes coorientées avec le nom déterminé quand elles sont *épithètes* ;
- formes orientées vers elles-mêmes (autoorientation) quand elles sont employées de manière substantivale (*actants*).

Pour toutes ces raisons, il est raisonnable d'interpréter les deux formes de Présentatifs du mwotlap comme de véritables **participes**. En l'absence d'autre forme comparable, on dira donc que le mwotlap en présente deux sortes : d'un côté, des *Participes Statiques* en <V+**tō**>, et de l'autre, des *Participes Kinétiques* en <V+**vataḡ**>. Toutefois, l'appartenance de ces formes à une catégorie syntaxique particulière n'implique pas nécessairement qu'il faille les étudier à part des autres marques TAM. Non seulement, en effet, les Présentatifs sont dérivés de verbes, et peuvent parfaitement fournir des prédicats, au même titre que n'importe quelle marque TAM ; mais en outre, dans la mesure où l'énonciateur opère un choix sémantique entre ces formes et les autres TAM, l'étude des participes Présentatifs, si originaux soient-ils par ailleurs, a toute sa place au sein de ce chapitre sur l'aspect.

2. Présentatif et déixis spatiale

(a) Statique vs. kinétique

Fondamentalement, les deux Présentatifs ont pour référence un procès en cours au moment considéré (Sit_R). Ce qui distingue le PrSt du PrKi, et qui justifie leurs noms, concerne le **mode de déroulement du procès dans l'espace** :

- le Présentatif Statique (PRST : V+**tō**) réfère à un procès conçu comme se déroulant dans un lieu unique, sans déplacement notable¹ ;
- le Présentatif Kinétique (PRKI : V+**vatag**) réfère à un procès impliquant un déplacement linéaire dans l'espace [d'un point A à un point B].

Cette différence apparaît clairement dans cette paire minimale syntaxique :

- (197) **Kē** ⟨**lak tō**⟩ **yow anen.** ‘Il est là-bas (côté plage), en train de danser.’
 3SG danser PRST (dehors) DX2 *pas de déplacement spatial*
- (197)' **Kē** ⟨**lak vatag**⟩ **yow anen.** ‘Il descend vers la plage en dansant.’
 3SG danser PRKI (dehors) DX2 *déplacement spatial*

Bien entendu, (197) réfère à une activité –la danse– qui en elle-même comporte des mouvements dans l'espace ; seulement, ces mouvements ne sont pas présentés comme un déplacement d'un point A à un point B, et le procès est donné comme se déroulant globalement dans un même lieu. À l'inverse, en (197)', l'action de danser coïncide avec un véritable déplacement linéaire ; dans ce cas, le directionnel **yow** qui suit n'indique plus le lieu où se déroule l'action, mais la direction qu'elle prend.

En réalité, des paires minimales comme (197)-(197)' ont une faible probabilité d'apparaître en mwotlap, car les verbes offrent généralement une nette préférence, du fait de leur sémantisme propre, d'un côté ou de l'autre de l'opposition Statique / Kinétique. Une action qui ne coïncide pas normalement – selon des critères culturels – à un déplacement linéaire dans l'espace, ne se rencontrera guère qu'au Présentatif Statique² :

- (198) **Kē** ⟨**qañyis tō**⟩ **en.** ‘Elle est (là-bas) en train de cuisiner.’
 3SG cuisiner PRST COÉ
- ?? **Kē** ⟨**qañyis vatag**⟩ **en.** ?? ‘Elle se rend là-bas en cuisinant.’
 3SG cuisiner PRKI COÉ

Inversement, les verbes de mouvement seront généralement associés au Prés. Kinétique :

- (199) ? **Kēy** ⟨**gityak tō**⟩ **hag.** ? ‘Ils sont là-bas en train de courir.’
 3PL courir PRST (haut) *(...sur place ??)*
- Kēy** ⟨**gityak vatag**⟩ **hag.** ‘Ils arrivent en courant (vers l'est).’
 3PL courir PRKI (haut)

¹ Bien entendu, on se gardera de confondre ce terme de Statique avec, d'une part, le TAM Statif (§A p.735) – et, d'autre part, le sème [±statif] associé à certains lexèmes verbaux. Ces notions n'entrent pas nécessairement en ligne de compte ici ; voir cependant §(a) p.777.

² Cependant, nous verrons un emploi temporel de **vatag**, qui – quoiqu'assez rare – le rend compatible avec virtuellement tous les verbes : cf. §(c) p.787.

Voici un échantillon de lexèmes verbaux typiquement associés à chaque Présentatif :

▪ **Présentatif Statique**

- VB DE POSITION : *en* ‘allongé’, *hag* ‘assis’, *tig* ‘debout’, *dam* ‘suspendu’, *taq* ‘recroquevillé’, *hal* ‘flotter’ ...
- VB D'ÉTAT compatibles avec une localisation précise : *mtiy* ‘dormir’, *law* ‘briller’ ...
- VB D'ACTIVITÉ (unilocale) : *siseg* ‘jouer’, *susuy* ‘coudre’, *yap* ‘écrire’, *koko-mayok* ‘récolter le manioc’ ...

▪ **Présentatif Kinétique**

- VB DE MOUVEMENT : *tatal* ‘marcher’ ; *v(a)lag*, *gityak*, *sikyak* ‘courir’ ; *goy vētgi* ‘se déplacer en foule’, *van lēlē* ‘marcher en titubant’ ...
- VB DE TRANSPORT impliquant un déplacement : *hah* ‘porter à deux, avec un bâton posé sur l'épaule’ ; *oyveg* ‘porter dans les bras’ ...
- VB D'ACTIVITÉ compatible avec un déplacement : *se* ‘chanter’ ; *sok* ‘chercher’ ...

Et s'il est possible de proposer quelques paires minimales comme (197)-(197)', c'est parce que certains verbes – ex. *lak* ‘danser’, *hō* ‘payer’ – sont compatibles avec les deux interprétations.

(b) Présentatif et déixis

S'il n'est pas faux de dire que les Présentatifs réfèrent à une action en cours de déroulement, c'est en tout cas insuffisant pour les caractériser. En effet, nous avons vu que le Parfait (*mE-*), avec certains verbes, pouvait lui aussi renvoyer à une action en cours ; et nous montrerons que l'Aoriste possède "l'imperfectif" parmi ses nombreuses valeurs¹.

La caractéristique fondamentale des Présentatifs est leur lien étroit avec la **déixis spatiale**. La quasi-totalité des énoncés Présentatifs fait immédiatement suivre le syntagme verbal par des marques de déixis – ou plus précisément, comme c'est généralement le cas en mwotlap, par un groupe *<Directionnel spatial + Déictique>* [cf. (193), (197)]. Même si nous avons déjà détaillé la déixis, c'est l'occasion de présenter succinctement le fonctionnement des directionnels dans les syntagmes locatifs :

Tableau 7.10 – *Les Directionnels et les Déictiques du mwotlap*

<i>Directionnels</i>		<i>Déictiques</i> (non-assertifs / assertifs)	
me	Ventif = centripète	gōh / agōh	‘ici’ [sphère du locuteur]
van	Itif = centrifuge	nen / anen	‘là’ [sphère de l'interlocuteur]
hag	‘en haut ~ vers le sud-est’	nōk / gēn	‘là’ [pointage déictique]
hōw	‘en bas ~ vers le nord-ouest’	en	‘là’ [coénonciation]
hay	‘dedans ~ vers les hauteurs’	kē	‘ci’
yow	‘dehors ~ vers le littoral’		

Toute combinaison est possible entre ces deux catégories, afin d'obtenir des syntagmes déictiques : ex. *hag anen* ‘là-haut ~ côté-est (*hag*) de-ton-côté (*anen*)’, *yow en* ‘dehors ~ côté-plage (*yow*) à-l'endroit-en-question (*en*)’, etc. En outre, il est possible d'intercaler entre

¹ Pour le Parfait, cf. p.739 ; pour l'Aoriste, cf. §3 p.799. Voir aussi la n.3 p.799.

Directionnel et déictique un syntagme locatif (ex. *M̄otlap* ‘à Mwotlap’, *l-ēm mino* ‘dans ma maison’); en conséquence, l’extension maximale que prend un syntagme déictique est <Directionnel + Locatif + Déictique>. Enfin, on notera que ces syntagmes se trouvent toujours à la place normale des Circonstants, en fin de phrase, quelle que soit la forme du verbe : en cela, les Présentatifs suivent la règle générale.

(c) Localisation vs. caractérisation du sujet

Si le Présentatif est si souvent suivi de déictiques, c’est pour une raison simple : la fonction fondamentale des Présentatifs est de **localiser le sujet dans l’espace**. Ceci est d’ailleurs vrai même en l’absence de déictiques : à travers la référence au procès en cours, il s’agit toujours d’informer sur la localisation spatiale du sujet.

(c.1) Prédicat explicite de localisation

Ainsi, le Présentatif est la forme que l’on emploiera normalement en réponse à la question ‘Où se trouve A (en ce moment) ?’ : si la réponse met en jeu une activité unilocale, on emploiera le PrSt ; et l’on choisira le PrKi en cas de déplacement. En revanche, on aura normalement l’Aoriste (+réduplication) si aucune localisation n’est en jeu, ex. en réponse à la question ‘Que fait A (en ce moment) ?’ :

- (200) **Imam ni-akteg nen ? – Kē <ni-koko-mayok >**.
 père AO-faire.quoi DX2 3SG AO-cueillir²-manioc

‘Qu’est-ce que papa est en train de faire, là ? – Il est en train de cueillir du manioc.’
 → [AORISTE] *informe sur la nature de l’activité*

- **Ave imam ? – <Koko-mayok tō > !**
 où père cueillir²-manioc PRSt

‘Où est papa ? – Il est en train de cueillir du manioc (= il est au jardin).’
 → [PRÉS. STATIQUE] *permet de localiser le sujet dans l’espace*

De même avec le Présentatif Kinétique :

- (201) **Imam ni-hah na-hap ? – Kē <ni-hah > na-mayok.**
 père AO-(porter) ART-quoi 3SG AO-porter ART-manioc

‘Qu’est-ce que papa est en train de porter ? – Il est en train de porter du manioc.’
 → [AORISTE] *informe (ici) sur la nature de l’objet*

- **Ave imam ? – <Hah vatag > me na-mayok !**
 où père (porter) PRKi VTF ART-manioc

‘Où est papa ? – Il est en train d’apporter du manioc (= il est en chemin vers ici, me).’
 → [PRÉS. KINÉTIQUE] *permet de localiser le sujet dans l’espace*

Même si c’est moins fréquent, la tournure présentative peut servir à localiser un élément autre que le sujet, par exemple l’objet du verbe¹.

¹ On ne confondra pas ce dernier cas de figure avec une autre particularité des Présentatifs : l’*inversion de diathèse*, qui permet exceptionnellement au patient d’être le sujet du verbe [§(d) p.781 ; cf. aussi n.1 p.769].

- (202) **Ave na-gasel mino ? – Agōh, nok <tēy tō> agōh !**
 où ART-couteau mon DX1 1SG tenir PRST DX1
 ‘Où est mon couteau ? – Ici, je l'ai dans la main !’

La localisation dans l'espace peut constituer le rhème de l'énoncé, même lorsqu'il ne répond pas à une question explicite en *ave* ‘où’ :

- (203) **Nok van me aṅqōn kē so gēn so kaka, ba kimi tateh.**
 1SG AO:aller VTF la.nuit ci que 1IN:PL PRSP causer mais 2PL non.exist
 – **Kem <mitiy tō> le-tno tamge agōh !**
 1EX:PL dormir PRST dans-lieu natte DX1
 ‘Je suis passé cette nuit pour discuter avec vous, mais vous étiez absents !
 – Pourtant, *nous dormions dans le lit que voici.*’¹

- (204) **Hēē ! Nō-lōmgep a gēn mu-wuh tō kē, <hawhaw tō> agōh !**
 EXCL ART-garçon SUB 1IN:PL PRT₁-tuer PRT₂ 3SG (danser)² PRST DX1
 ‘Ça alors ! Le garçon que nous avons tué, *il est ici en train de danser !!*’

(c.2) Prédicat d'existence

Les exemples que nous venons de citer constituent tous des prédicats locatifs au sens strict : un élément réel, défini, est situé dans l'espace (ex. *La voiture se trouve là-bas.*). En réalité, le Présentatif est également utilisé pour former des **Prédicats existentiels** : au lieu de localiser un sujet défini, on situe cette fois-ci dans l'espace des sujets référentiellement indéfinis, nouveaux du point de vue informationnel (ex. *Il y a une voiture là-bas.*)

- (205) **Na-m̄at liwo [en tō] alon agōh !**
 ART-serpent grand allongé PRST dedans DX1
 ‘Il y a un serpent énorme allongé là-dedans !’
- (206) **Uwēēy ! Ni-siok [vanvan tō] agōh !**
 EXCL ART-bateau aller² PRST DX1
 ‘Ohéé ! Une voile à l'horizon ! [*lit.* Un bateau (est) croisant ici]’
- (207) **Et hag qele kē : m̄alm̄al [v̄elv̄el-ses tō] a lē-n̄elmet !**
 voir (haut) comme ci fille ramasser²-coquillage PRST LOC dans-récif
 ‘Il leva les yeux : il y avait là une jeune fille qui ramassait des coquillages sur le récif.’
- (208) **Ete ige bul vet [hah yatag] hag na-tgop anen.**
 voici H:PL CLNUM quatre porter PRKI (haut) ART-gâteau DX2
 ‘Regarde, il y a là quatre personnes en train d'apporter un gâteau (de nocés).’

Formellement, la seule différence avec les cas de localisation cités ci-dessus, est la présence systématique d'un SN sujet explicite : étant lui-même informatif, le sujet des prédicats existentiels ne peut pas être marqué comme anaphorique. Par contraste, on notera que le sujet d'un prédicat locatif *stricto sensu* présente souvent une marque d'anaphore comme *en*,

¹ Au passage, on remarquera ici que le Présentatif renvoie à une situation Sit_r (la nuit dernière) nettement distincte de Sit_o (maintenant).

ou qu'il est lui-même un pronom personnel anaphorique [ex.(197)-(197)'], ou encore qu'il est repris par anaphore zéro¹ [ex.(200)-(201)-(204)].

Il arrive parfois que le prédicat d'existence, tout en étant ancré en un lieu visible dans la situation d'énonciation (Sit_o), porte en réalité sur un instant passé (t_R ≠ T_o). C'est notamment le cas avec les énoncés d'inférence, du type *Tiens, à cet endroit-ci il s'est manifestement passé telle chose*. Cependant, le décalage temporel dont il est question ici n'est pas marqué formellement, et doit se déduire entièrement du contexte :

- (209) **Et hay ! Ige [lak tō] agōh...**
 AO:voir (dedans) H:PL danser PRST DX1
 'Regarde à l'intérieur ! Il y a des gens qui sont en train de danser ici...' → en T_o
- **Et hōw ! Ige [lak tō] agōh...**
 AO:voir (bas) H:PL danser PRST DX1
 'Regarde le sol ! Il y a des gens qui ont dansé ici...' → en t_R révolu

Enfin, on comparera ces Présentatifs existentiels avec la forme standard du prédicat d'existence, utilisant *aē* 'il y a' :

- (210) **Hiqiyig [tig tō] hay en !** 'Il y a quelqu'un debout là-bas !'
 quelqu'un debout PRST (dedans) COÉ
- Hiqiyig [aē] hay en !** 'Il y a quelqu'un là-bas !'
 quelqu'un exist (dedans) COÉ

Cet exemple montre que les Présentatifs comportent une spécification supplémentaire par rapport au simple énoncé d'existence, à savoir l'action/la position précises (*verbe V*) du sujet en Sit_o.

(c.3) Épithètes locatives par reprise

Les Présentatifs peuvent donc servir lorsque la localisation spatiale est le rhème de l'énoncé, comme on vient de le voir. En réalité, cette même forme verbale est d'usage courant chaque fois qu'un référent est situé dans l'espace, quel que soit le statut informatif de cette localisation. Ainsi, on trouve souvent le Présentatif en position d'épithète d'un nom, lorsque l'énonciateur veut désigner un objet à travers sa situation dans l'espace. Le résultat de cette opération est un groupe <Nom + Participe Prés.^f + Syntagme déictique>, équivalant à une relative "le N (qui est) en train de faire-P à tel endroit" :

- (211) **(Ige lōqōvën hag geh tō hay gōh), kēy kukuk ēnōk ?**
 H:PL femme assis PL PRST (dedans) DX1 3PL cuisiner² maintenant
 'Toutes ces femmes (*qui sont*) assises de ce côté-ci, elles sont en train de cuisiner ?'
- (212) **Nēk et yak hag (la-māngo (a) vēy-men geh tō gēn).**
 2SG AO:voir enlever (haut) dans-mangue SUB MUT-mûr PL PRST là
 'Lève les yeux vers les mangues *qui sont toutes mûres là-haut*.'

¹ L'anaphore zéro du sujet n'est autorisée que pour quelques tiroirs verbaux, parmi lesquels figurent les deux présentatifs : cf. *Tableau 6.1* p.639.

- (213) <Ne-mē, se vatag me en>, kē tu-kuy qiyig gēn.
 ART-serpent.de.mer chanter PRKI VTF COÉ 3S FUT-dévoré HOD 1IN:PL
 ‘Ce serpent-de-mer (qui) s’approche en chantant, il va tous nous dévorer !’

En pratique, cette tournure par le Présentatif <N + V_{Prstf} + Direct. + Déictique> constitue une version développée du simple déictique placé en fin de SN <N + Déictique> :

- (212)' Nēk et hag (la-maṅgo gēn). ‘Lève les yeux vers ces mangues.’
 2SG AO:voir (haut) dans-mangue là
- (213)' <ne-mē en>... ‘ce serpent de mer...’
 ART-serpent.de.mer COÉ

En (211)-(213), les Présentatifs ne constituent pas le rhème de l'énoncé, mais servent simplement à identifier un référent à travers une action en cours en Sit_R. Dans cette position d'épithète du nom, ils fonctionnent donc de la même manière qu'une proposition relative restrictive [ex. *les femmes (qui sont) assises ici*], ce qui suggère qu'ils mettent en œuvre, du point de vue informationnel, un **préconstruit**. En effet, l'énonciateur ne présente pas cette localisation comme nouvelle / informative [ex. *il y a des femmes ici*], mais comme si elle était donnée dans le contexte. En conséquence, un énoncé comme (211) comporte l'instruction, pour l'auditeur, de rechercher le référent dans la situation Sit₀, en s'aidant des marques déictiques : en disant *ige lōqōvēn hag tō en* ‘les femmes qui sont assises là’, je t'oblige à regarder autour de toi, et identifier mon référent – normalement visible dans la situation d'énonciation. En fonction d'épithète, le Présentatif n'a donc pas de valeur rhématique, et ne sert qu'à mentionner une prédication (donnée comme) contextuellement préconstruite.

(c.4) Prédicats locatifs par reprise

Jusqu'à présent, nous avons rencontré le cas où le syntagme Présentatif est à la fois *prédicatif* et *non-préconstruit* [cf.(200) à (210)] :

- (214) Ave Pēkētlē en ? – Hag tō yow (en).
 où P. COÉ assis PRST (dehors) (COÉ)
 ‘Où est Pēkētlē ? – Il est assis là-bas.’

Localisation PRÉDICATIVE + NON-PRÉCONSTRUITE

– puis le cas où ce même Présentatif est *non-prédicatif* et renvoie à un *préconstruit* [cf.(211)-(213)] :

- (214)' Nō-lōmgep (hag tō yow en)...
 ART-garçon assis PRST (dehors) COÉ
 ‘Le garçon (qui est) assis là-bas...’

Localisation NON-PRÉDICATIVE + PRÉCONSTRUITE

En réalité, il reste à observer un nouveau cas de figure assez fréquent : celui où le Présentatif combine les traits <*prédicatif* + renvoi à une localisation *préconstruite*>. C'est le cas lorsque l'énonciateur, cherchant par exemple à identifier une personne A (ex. réponse à "C'est qui, Pēkētlē ?"), le fait par référence à une localisation spatiale qu'il donne pour préconstruite. Ceci correspond exactement au français *A, c'est celui qui (se trouve là)* : considérée globalement, l'information centrale de l'énoncé est une identification entre deux référents [*A = celui qui...*]. La référence à un prédicat de localisation se situe sur un autre

plan, subordonné –logiquement, si ce n'est syntaxiquement– à ce prédicat équatif ; on peut soutenir que la localisation "qqn se trouve là", même si elle est nouvelle dans le discours, est pragmatiquement **donnée comme préconstruite**. C'est ce qui apparaît en (215), où la localisation (**yow** 'là-bas [vers l'extérieur]') n'est pas l'information focale de l'énoncé ; plutôt, il s'agit d'un préconstruit (*il y a un x qui est assis là-bas*) mis en œuvre par l'énonciateur afin d'identifier le sujet de l'énoncé (*Pékêtlê, c'est le x qui...*).

- (215) **Pékêtlê en, iyē ? – Hag tō yow en.**
 P. COÉ qui assis PRST (dehors) COÉ

'Qui est-ce, ce Pékêtlê ? – C'est celui qui est assis là-bas.'

Localisation PRÉDICATIVE + PRÉCONSTRUITE

Du point de vue formel, la différence principale entre (214) et (215) réside dans le caractère obligatoire de la marque de coénonciation/anaphore **en** [§(c) p.311], dès lors que le groupe prédicatif renvoie à un préconstruit¹. Toutes ces remarques s'appliquent autant au Présentatif Statique qu'au Présentatif Kinétique.

Cependant, malgré cette différence formelle, c'est surtout la profonde similitude entre (214) et (215) qui nous apparaît la plus digne d'être soulignée. D'une façon générale, le mwotlap rend rarement explicites les niveaux de profondeur informationnelle². Ainsi, même si l'énoncé (215) met effectivement en œuvre, au niveau des opérations énonciatives, un jeu complexe sur le préconstruit, il n'en reste pas moins que cette hiérarchisation pragmatique n'est que faiblement marquée dans les structures syntaxiques du mwotlap (sauf à donner de l'importance au caractère facultatif ou non de **en**). Dans les faits, cette langue traite de la même façon les prédicats de localisation, que ceux-ci soient thématiques ou rhématiques, assertés ou donnés comme préassertés : c'est toujours le Présentatif qui remplira ce rôle.

3. Le Présentatif Statique

Après cette description générale des deux Présentatifs, nous exposerons quelques caractéristiques qui sont propres à chacun d'entre eux. Nous commencerons par le Présentatif Statique, de forme $\langle V+tō \rangle$.

(a) Pointer un instant dans un homogène

On a vu que le PrSt permettait de localiser dans l'espace un référent –généralement le sujet– à travers le procès P dans lequel ce dernier se trouve engagé dans une situation donnée. Dans la mesure où le procès est en cours, on est en droit de se demander si la distinction de télicité, qui s'était révélée importante dans l'étude des autres temps, est également pertinente dans le cas du Présentatif.

De fait, on constate effectivement une inégalité de traitement entre les procès sémantiquement *homogènes*, qui sont privilégiés dans le cas du PrSt, et les procès *hétérogènes*. D'abord, il faut souligner que la grande majorité des exemples de PrSt concernent des verbes

¹ Pour être plus précis, cette marque **en** n'a pas la même portée dans les deux énoncés : en (214), il ne porte que sur le Directionnel (**yow en** 'dehors là'), alors qu'en (214)' et (215), il englobe tout le syntagme Présentatif, le marquant comme préconstruit (**hag tō... en** 'qui est assis, là' → 'celui qui est assis'). Cf. §(b) p.310.

² Cette remarque est corroborée par le faible marquage de la focalisation en mwotlap, ex. *No mē-wēl tō na-raes* 'J'ai acheté du riz / C'est du riz que j'ai acheté / C'est moi qui ai acheté le riz'.

homogènes (atéliques), et plus précisément statifs : en termes topologiques, on dira que tout instant de ces procès est identique à un autre instant, autrement dit ils ne comportent pas d'évolution dans le temps¹. C'est typiquement le cas des verbes de position (*tig* 'debout'...), que nous avons énumérés p.772; voir les ex.(209)-(210)-(214), mais aussi (202) 'tenir', etc. Cette distribution restreinte rapproche le PrSt du Statif [cf. §2 p.736], même si les compatibilités ne sont pas exactement les mêmes².

D'une façon générale, le PrSt n'est pas compatible avec les procès **hétérogènes**. Dans les rares cas où il se rencontre associé à un verbe dont l'Aktionsart est préférentiellement hétérogène, on constate que le PrSt a précisément pour effet de le reclassifier comme homogène. Ainsi, le verbe *sisgoy* 'tomber', verbe ponctuel et donc éminemment télique, ne pourra s'associer au Présentatif Statif que dans le cas particulier d'une *chute continue*, comme par exemple une cascade d'eau:

- (216) **Sisgoy tō hōw anen !**
 tomber PRST (bas) DX2
 *a) 'A se trouve là-bas, en train de tomber.' *[procès ponctuel en cours]
 *b) 'A se trouve là-bas, tombé par terre.' *[procès ponctuel achevé]
 c) '(La cascade) se trouve là-bas [en train de tomber].' [reclassifié en procès homogène]

Pour certains verbes téliques, il semble que l'association au PrSt implique la réduplication du radical verbal. C'est ce que l'on constate, par exemple, avec le verbe *van* 'aller' :

- (206) **Uwēēy ! Ni-siok [vanvan tō] agōh !**
 EXCL ART-bateau aller² PRST DX1
 'Ohéé ! Une voile à l'horizon ! [lit. Un bateau (est) croisant ici]'
 *Ni-siok van tō agōh. *Un bateau est en train d'aller !
 ART-bateau aller PRST DX1

Ici, la réduplication ne marque pas la fréquentativité comme avec le Statif [cf. §3 p.737], mais a pour fonction de recatégoriser un procès hétérogène en procès homogène³ : par exemple, alors que *van* seul désigne le procès télique 'se rendre dans tel endroit', sa forme rédupliquée *vanvan* désignera le procès atélique 'marcher, s'avancer, se déplacer de façon continue'.

En reprenant les éléments topologiques *j* et *k* que nous avons introduits p.743, on dira que le PrSt désigne un point quelconque de l'intérieur *k*, dans un procès atélique. Cette lecture permet de l'opposer facilement à un temps comme l'Aoriste, lequel pointerait sur la

¹ Par ailleurs, combiné à la marque d'anaphore/coénonciation *en*, le PrSt prend parfois la valeur 'toujours, continuellement' : *Kē mitiy tō en !* 'Il est là (où tu sais = *en*), en train de dormir ~ *Il est toujours en train de dormir*'. Nous signalons ici cet emploi particulier, bien que nous ayons des difficultés à l'interpréter.

² Le PrSt se rencontre avec certains verbes d'action [ex. *qañyis* 'cuisiner' en (198)], incompatibles avec le Statif. Inversement, alors que le Statif est la forme ordinaire des adjectifs (ex. *Ne-het* 'c'est mauvais'), ces derniers ne se trouveront guère avec le PrSt. Ceci se produit seulement lorsque le prédicat adjectival peut être associé à une localisation précise dans l'espace: *Na-qagqag* /STA-blanc²/ 'C'est blanc (globalement)' ≠ *Qag tō* /blanc + PRST/ 'C'est (le truc qui est) blanc, là'.

³ Cette fonction homogénéisante / imperfectivante de la réduplication, sera analysée plus en détails dans notre étude de l'Aoriste : voir §3 p.799.

phase *j* (premier instant) du procès (cf. p.819). Citons par exemple le verbe *oy* ‘mettre autour du cou [*j*] ~ porter autour du cou [*k*]’ :

- (217) **Kē ni-oy no-woyoy mino.** ‘Il enfle mon collier autour du cou.’
 3SG AO-porter ART-collier mon *Aoriste* → sélection de *j*
- Kē oy tō no-woyoy mino.** ‘Là, il porte mon collier autour du cou.’
 3SG porter PRST ART-collier mon *Présentatif Statique* → sélection de *k*

(b) *Ancrage spatial et hiérarchie informationnelle*

Pourtant, le PrSt n'est pas le seul marqueur aspectuel qui pointe sur l'intérieur *k* du procès : c'est aussi, on le sait, la caractéristique du Statif ou du Parfait. On a déjà vu [§1 p.735] ce qui distinguait ces deux dernières marques l'une de l'autre – le Statif pointe directement sur *k*, alors que le Parfait atteint *k* en passant par son premier instant *j*. Il est plus délicat de distinguer le Statif du PrSt, car les deux pointent pareillement sur l'intérieur *k*, sans mentionner son premier point. Le principal critère de distinction semble devoir être formulé en termes d'**ancrage spatio-temporel**. D'un côté, le Statif consiste à prédiquer une qualité d'un sujet dans une situation Sit_R anaphorique :

- (218) **Qele ave imam ? – Kē ne-mtiy.**
 comme où père 3SG STA-dormir
- ‘Comment va papa ? – Il est en train de dormir.’
- Le Statif informe sur l'état du sujet : notion verbale au premier plan ; la référence à Sit_R est de type anaphorique + d'arrière-plan.*

De l'autre côté, le PrSt associe ce même prédicat à un véritable **pointage déictique**, ancré dans un lieu et un instant précis ; cette référence déictique est au premier plan de l'énoncé (*rhématique*) :

- (219) **Ave imam ? – Kē mitiy tō hay anen.**
 où père 3SG dormir PRST (dedans) DX2
- ‘Où est papa ? – Il est à l'intérieur, en train de dormir.’

Le PrSt informe sur la localisation spatiale du sujet, à travers un procès en cours. La référence à Sit_R est de type déictique + de premier plan ≠ Notion verbale au second plan.

Rappelons que la présence de marques explicitement locatives (ici *hay anen* ‘là-dedans’), pour fréquente qu'elle soit, n'est pas indispensable ; même en leur absence, le PrSt garde une fonction de localisation dans l'espace :

- (220) **Ave imam ? – Kē mitiy tō.**
 où père 3SG dormir PRST

‘Où est papa ? – Il est (là où il se trouve d'habitude lorsqu'il est) en train de dormir.’

Malgré ses liens privilégiés avec la déixis –et donc la situation d'énonciation Sit₀– le PrSt peut cependant porter sur une situation Sit_R (≠ Sit₀)¹ déjà construite dans le discours. Dans

¹ Nous avons montré [§2 p.697] que le mwotlap, d'une façon générale, n'associait jamais ses marques TAM à un repère absolu de type Sit₀, situation d'énonciation. Pour le cas du Présentatif Statique, voir la n.l p.774, et l'énoncé (209) p.775.

ce cas-là, ce qui distingue le PrSt du Statif n'est plus le statut déictique vs. anaphorique de Sit_R, mais la *hiérarchie informationnelle* que nous venons d'évoquer :

PREMIER PLAN INFORMATIONNEL = localisation spatiale (PrSt) vs. notion verbale (Statif)

- (221) **Tō kēy et hay qeḷe kē : Iqet ne-mtiy !**
 alors 3PL AO:voir (dedans) comme ci I. STA-dormir
 ‘Alors ils regardèrent à l'intérieur (de la maison) : **Iqet était en train de dormir !**
*La surprise ne vient pas de la présence d'Iqet dans cet endroit (fait déjà connu),
 mais de son état en cours (il dort).*
- (221)' **Tō kēy et hay qeḷe kē : Iqet mitiy tō !**
 alors 3PL AO:voir (dedans) comme ci I. dormir PRST
 ‘Alors ils regardèrent à l'intérieur (de la maison) : **Iqet était là**, en train de dormir !’
*La surprise ne vient pas de l'état d'Iqet (endormi),
 mais de sa présence inattendue à cet endroit précis.*

Avec le Statif, le rhème porte sur le verbe lui-même, qui se trouve au centre de l'assertion (*je t'annonce que l'action actuelle de A est celle de dormir – et non pas une autre action*). Avec les Présentatifs, la notion verbale est toujours reléguée en arrière-plan, comme simple support à l'information spatiale (*A se trouve là, en train de dormir – et non pas ailleurs*). Voilà qui explique aussi pourquoi les verbes de position dans l'espace –*tig* ‘debout’, *hag* ‘assis’... – se rencontrent généralement avec le PrSt, dans la mesure où ils servent le plus souvent à identifier un référent situé dans l'espace (*le A qui est là debout*) ; ils ne se combinent au Statif¹ que lorsque cette position corporelle est elle-même suffisamment remarquable pour constituer le rhème de l'énoncé (*Ça alors, il est debout !*) – c'est-à-dire rarement.

(c) *La coïncidence temporelle*

Il existe un cas d'emploi du Présentatif qui se distingue légèrement des précédents, dans la mesure où il semble mettre en jeu plus nettement encore le paramètre temporel. En effet, le Présentatif est la façon la plus usuelle de traduire le français *justement / précisément* (sans autre équivalent en mwotlap), lorsqu'on veut exprimer une coïncidence (spatio-)temporelle :

- (222) **Ave Maikol ? – O ba, nok soksok si tō kē agōh !**
 où Michael oh mais 1SG chercher² aussi PRST 3SG DX1
 ‘T'aurais pas vu Michaël ? – Ben *je suis justement en train de le chercher* moi aussi !’
- (223) **Kimi so mōl lok se la-halgoy, si ma-bah ?**
 – **O ba, kēy mōl tō hōw en !**
 oh mais 3PL rentrer PRST (bas) COÉ
 ‘Vous avez l'intention de retourner un jour dans les sociétés secrètes (traditionnelles) ?
 – Mais *figure-toi qu'ils sont justement en train d'y retourner* là-bas (à Mwotlap) !’

Ces exemples dérivent clairement de l'emploi locatif du Présentatif [cf. ex.(202) p.774] ; l'ancrage spatio-temporel de cette forme est propice à des énoncés où l'accent est mis sur la coïncidence entre deux situations.

¹ Ou au Parfait, surtout lorsqu'une valeur de surprise est en jeu : cf. ex.(133) p.743.

C'est à cet emploi que l'on rattachera une tournure très particulière, dans laquelle entre le Présentatif. Il s'agit d'une combinaison {*verbe de position* + Présentatif Statique + *déictique*} signifiant à peu près 'maintenant, en ce moment'¹. Les verbes de position en question, qui exceptionnellement ne reçoivent aucun sujet, sont *hag* ('être assis'), *en* ('être allongé'), *at* ('être penché'), *tog* ('résider'), *yōs* ('être présent') ; le déictique est normalement de premier degré (*gōh* / *kē* / *gōskē* 'ici') ou anaphorique *en*. Toutes les combinaisons ont la même signification, indépendamment du sens du verbe :

(224) **hag tō en = en tō kē = tog tō kē = at tō gōh = yōs tō gōskē = ...**

'maintenant, en ce moment ; dans la situation présente ; en réalité' ...

Ces syntagmes, dont le rapport à l'espace est largement démotivé, apparaissent surtout en position topicale, pour faire le lien entre deux énoncés. On peut dire qu'ils se sont **grammaticalisés en adverbes**, voire en connecteurs de discours² :

(225) **Igēn ! No ma-vap van hiy kimi so gēn wo me-geygeyhay,
kimi nitog akaksok van me a mi nō-lōmgep en.**

Ba EN TŌ GŌH, kimi m-akaksok tiwag van mi kē.
mais *allongé* PRST DXI 2PL PFT-provoquer ensemble ITIF avec 3SG

'Bien fait pour vous ! Je vous avais pourtant prévenu que lors de la grande pêche, vous ne deviez surtout pas chercher noise à ce jeune homme.
Et voilà, *maintenant*, vous l'avez provoqué !'

(226) **Na-tange en, gēn vetvet vëlēs mi nō-yōpdēge,**

ba YŌS TŌ KĒ, kēy me-lep no-yomtig.
mais *présent* PRST ci 3PL PFT-prendre ART-palme.coco

'Les nattes, ça se tresse normalement avec des feuilles de pandanus ;
mais *ici* / *en l'occurrence*, ils utilisent des feuilles de coco.'

La traduction littérale 'en étant allongé ici' n'aurait aucun sens ici : il est clair que cette locution protéiforme a pris un sens purement temporel et abstrait. Nous n'y reviendrons pas ici.

(d) *L'inversion de diathèse*

Nous mentionnerons un dernier point concernant le Présentatif Statique : sa capacité d'altérer la diathèse de certains verbes.

Ce phénomène concerne un certain nombre de verbes agentifs, qui présentent normalement une orientation primaire (Lemaréchal 1989) vers un agent, et une orientation secondaire vers un patient – ex. *lveteg* 'poser', *sal* 'poser en hauteur ; faire cuire sur les braises', *wuy* 'suspendre <sur une corde>', *vētgīy* 'ériger', *tam kal* 'édifier <un mur>', *tgiy* 'poser <un toit de feuilles>', *qoy* 'enrouler et ranger <une corde>', etc. On peut d'emblée

¹ Le mwotlap possède d'autres moyens de traduire le français *maintenant*, tous différents syntaxiquement et sémantiquement : *sisqet agōh* 'immédiatement' ; *qiyig kē* 'désormais, de nos jours' ; *ē-* + déictique = déixis temporelle 'désormais / voilà que...' (ex. *ēgēn*) – cf. n.1 p.804.

² L'une de ces combinaisons, à savoir *tog tō (en)* 'à ce moment-là', a connu une phase supplémentaire de grammaticalisation, en étant à l'origine du connecteur contrefactuel *togtō* – ex. *Togtō no mi-sisgoy* '...alors je serais tombée / J'ai failli tomber'. Cf. §1 p.889, et la n.1.

souligner leur point commun : il s'agit de **procès transitifs téliques**, au cours desquels un Agent attribue au Patient une certaine position dans l'espace, laquelle position sera elle-même aspectuellement stable (*état résultant*).

Or, de façon remarquable, ces verbes se rencontrent avec une orientation primaire vers le patient, lorsqu'ils se trouvent combinés avec le PrSt :

- (227) **Kēy mo-qoy na-hay.** 'Ils ont enroulé le grand filet.'
 3PL PFT-enrouler ART-(filet)
- **Na-hay qoy tō anen !** 'Le grand filet, il est là (enroulé) !'
 ART-(filet) enrouler PRST DX2
- (228) **No ma-sal na-gasel hag lo-yot en.**
 1SG PFT-poser ART-couteau (haut) dans-toit COÉ
 'J'ai accroché le couteau sur le toit (de feuilles).'
- **na-gasel sal tō hag lo-yot en**
 ART-couteau poser PRST (haut) dans-toit COÉ
 'le couteau accroché sur le toit'
- (229) **Nē-sēm en, nēk tē-vēn sey vēh van a lē-qyēn vitwag.**
 ART-monnaie COÉ 2SG POT₁-embrocher réunir POT₂ ITIF LOC dans-massue un
 'La monnaie (de coquillages), tu peux l'enrouler autour d'un gros bâton.'
- **nē-sēm vēn sey tō a lē-qyēn en**
 ART-monnaie embrocher réunir PRST LOC dans-massue COÉ
 'toute cette monnaie, enroulée autour de ce bâton...'

Dans chaque cas, il semble que l'on doive opposer, pour un même lexème verbal, un emploi *actif* à la plupart des formes aspectuelles (Parfait, Potentiel...), et un emploi *passif* dans le cas du Présentatif Statique. Sachant que les Présentatifs sont des formes participiales (§1 p.768), on sera tenté alors de parler de *participes passifs*, sur le modèle de la traduction française 'enroulé', 'accroché'... Cette interprétation serait d'autant plus remarquable, que le mwotlap ne connaît par ailleurs aucune tournure passive, et peu d'opérations portant sur la diathèse verbale.

Cependant, on s'empressera de souligner que d'autres verbes, lorsqu'ils sont combinés au PrSt, maintiennent leur orientation fondamentale vers l'agent – ex. (189) **Kē se tō n-eh** '[lit.] Il est chantant (**chanté*) une chanson'. D'autres verbes, comme c'est commun dans les langues du monde, ne sont ni vraiment actifs ni vraiment passifs, étant orientés vers leur unique actant – c'est le cas des verbes à diathèse "moyenne" comme les verbes de position **hag** 'être assis' → **hag tō** '(celui qui est) assis' [= participe actif ou passif ?].

En réalité, le point commun entre toutes (?) les formes de PrSt que nous avons rencontrées, est d'être orientées vers un seul et même actant, à savoir *l'actant qui se trouve directement caractérisé par la phase aspectuellement homogène (k) du procès*. Si le verbe est intransitif, et qu'il est compatible avec une lecture homogène, alors le PrSt sera naturellement orienté sur son unique actant :

- **tig** 'être debout' → **tig tō** '(qui est) debout'
 – **hohole** 'parler' → **hohole tō** '(qui est) en train de parler'

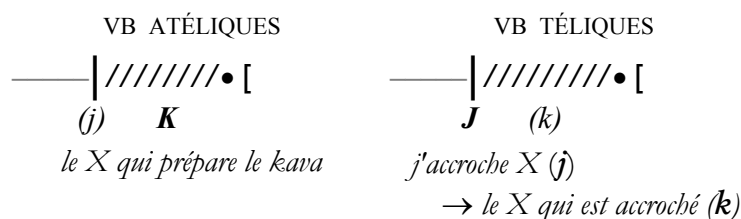
- *vanvan* ‘marcher’ → *vanvan tō* ‘(qui est) en train d'avancer’
- *suwsuw* ‘se baigner’ → *suwsuw tō* ‘(qui est) en train de se baigner’
- *law* ‘briller’ → *law tō* ‘(qui est) en train de briller’

Mais si le verbe est **transitif**, alors il faut distinguer deux cas de figure :

- 1) le procès est *atélique*, donc l'agent est présent dans la phase homogène *k* :
le PrSt sera normalement orienté vers **l'agent**.
 - *se n-eh* ‘chanter des chansons’
→ *se tō n-eh* ‘(qui est) en train de chanter des chansons’
 - *sok imam* ‘chercher papa’
→ *sok tō imam* ‘(qui est) en train de chercher papa’
 - *mōgteg na-ga* ‘gratter le kava’
→ *mōgteg tō na-ga* ‘(qui est) en train de gratter le kava’
- 2) le procès est *télique*, et donc, en tant que tel, incompatible avec le PrSt :
ex. **Nok sal tō na-gasel hag* (*je suis en train d'accrocher le couteau là-haut).
Pour ces procès transitifs téliques, la phase homogène *k* correspond à un état résultant, duquel l'agent lui-même est absent. Cet état résultant est alors associé à un unique actant, à savoir **le patient** du procès¹ :
 - *sal na-gasel* ‘accrocher le couteau’
→ *(na-gasel) sal tō* ‘(le couteau) qui est accroché’
 - *qoy na-hay* ‘enrouler le filet’
→ *(na-hay) qoy tō* ‘(le filet) qui est enroulé’

On peut reprendre ces faits dans un diagramme, dans la continuité des schémas que nous avons proposés pour les autres marques aspectuelles (cf. §1 p.744, §2 p.792) :

Figure 7.14 – *Présentatif des procès transitifs :
atéliques orientés vers l'Agent ~ téliques orientés vers le Patient*



Ce dernier développement met à jour des liens complexes entre aspect, type de procès, et diathèse verbale ; il mérite d'être résumé. Le Présentatif Statique, qui opère nécessairement sur la phase homogène *k* d'un procès, est susceptible de modifier la diathèse usuelle d'un

¹ Pour être plus précis, l'élément qui était le Patient dans la phase divalente *j* (ex. *Moi accrocher couteau*), n'apparaît plus comme tel au cours de l'état résultant *k* (ex. *Couteau accroché*) : si l'on accepte d'isoler cette seconde phase atélique, l'ex-patient de *j* est désormais l'actant unique d'un procès statif *k*, qu'il serait fallacieux d'appeler Patient. Ces faits sont bien connus, et se manifestent diversement dans les langues (cf. *J'ai ouvert la porte / La porte est ouverte...*).

verbe transitif, en fonction de sa télicité intrinsèque. Si l'action opérée par l'agent est atélique, alors la phase *k* sera orientée vers cet agent, et le PrSt aura une diathèse active. Si l'action opérée par l'agent est télique, alors la phase *k* sera un état résultant orienté vers le "patient", et le PrSt se présentera avec une diathèse médio-passive. Dans tous les cas, le PrSt est orienté vers son argument principal (Agent vs. argument unique de *k*), au sens des langues accusatives.

En conclusion, il importe de soigneusement distinguer deux cas de figure pourtant proches, concernant l'orientation diathétique des PrSt :

- Certains verbes, normalement à diathèse active, acquièrent une orientation passive lorsqu'ils sont au PrSt. Par ex. en (228), *sal tō* '(être) accroché' a pour sujet syntaxique *na-gasel* 'le couteau'.
→ *Na-gasel sal tō agōh* 'le couteau accroché ici'
- Pour les autres verbes, le verbe au PrSt reste actif (orienté syntaxiquement vers son agent), mais il arrive que la proposition au Présentatif qualifie globalement le patient. Par ex. en (202) p.774, *tēy tō* 'tenant' a pour sujet syntaxique *nok* 'je', mais globalement, la proposition *nok tēy tō...* a pour thème *na-gasel* 'le couteau'.
→ *Na-gasel nok tēy tō agōh* 'le couteau (que) je tiens ici'¹

Il est possible –mais ceci reste à prouver– que ces deux cas de figure soient liés l'un à l'autre. L'important, dans une première approche, est surtout de voir qu'il s'agit de deux structures formellement distinctes.

(e) **Synthèse : le Présentatif Statique**

Nous tenterons ici une synthèse des opérations en jeu dans le Présentatif Statique.

PRÉSENTATIF STATIQUE – En me situant dans un cadre spatio-temporel précis (soit déictique en Sit_o, soit anaphorique en Sit_r), je construis, sous la forme d'un participe, un **prédicable de localisation**. Ce prédicable consiste à situer dans l'espace un sujet A, que cette localisation soit centrale à mon énoncé (prédicat existentiel ; prédicat locatif), ou qu'elle y soit donnée pour préconstruite (participe épithète, équivalent de relative ; prédicat équatif [*c'est celui qui se trouve...*]). Bien que le premier plan informationnel soit toujours constitué par cette localisation spatiale, j'implémente obligatoirement ce participe au moyen d'un lexème verbal *V*, correspondant au procès homogène (*k*) dans lequel A se trouve engagé au moment considéré, comme actant principal (agent *ou* argument unique de *k*).

S'agissant du *Présentatif Statique*, le procès en question se déroule dans un lieu unique, **sans déplacement** linéaire notable. Au besoin, je fais suivre le participe Présentatif d'indicateurs spatiaux (directionnels, déictiques...), donnant à mon interlocuteur des instructions utiles pour identifier / construire le référent. Faute de telles indications, la localisation porte globalement sur Sit_r ('*A se trouve là*').

4. *Le Présentatif Kinétique*

Le Présentatif Kinétique (PrKi), de forme ⟨*V vatag*⟩, a déjà été abordé dans notre présentation générale des Présentatifs. Nous avons montré pourquoi, à l'instar du Présentatif Statique, on peut y voir une forme participiale [ex.(193) et (213)], consistant à localiser un

¹ Voir aussi p.769, n.1 + ex.(168).

sujet dans l'espace [(201) et (208)]. D'autre part, on a vu que le PrSt renvoyait à des actions unilocales ("statiques"), alors que le PrKi faisait référence à un mouvement linéaire dans l'espace [cf. (197)'] : ce marqueur sert à **localiser un référent qui se déplace**. Cependant, malgré ses similarités d'emploi avec le PrSt, et la simplicité de l'opposition Statique / Kinétique, le PrKi présente quelques caractéristiques qui lui sont propres et méritent d'être signalées.

(a) **Vatag, prédicatif de déplacement**

Tous les emplois de *vatag* que nous avons cités jusqu'à présent sont ceux d'une marque verbale, associée à un radical nu : ainsi, dans un énoncé comme

- (197)' **Kē** ⟨lak **vatag**⟩ **yow** **anen**. 'Il descend vers la plage en dansant.'
 3SG danser PRKI (dehors) DX2

c'est le morphème *vatag* qui assure à lui seul la référence aspecto-temporelle. À la 3^{ème} personne, il commute avec le préfixe d'Aoriste *ni-* au lieu de s'y associer (**Kē ni-lak vatag*), entrant par là même dans le paradigme des marques TAM du mwotlap ; en cela, le parallélisme est très net avec l'autre forme de Présentatif, en ⟨*V+tō*⟩.

Cependant, il importe de savoir que ce même morphème *vatag* présente en synchronie des emplois sémantiquement proches, mais différents du point de vue syntaxique : d'une part, comme *tête prédicative* ; d'autre part, comme *Adjoint du prédicatif*¹. Nous ne reprendrons pas ici la démonstration formelle, car elle est en tous points comparable au cas du morphème *laptō* (tête / adjoint / marque TAM de Rémansif) que nous avons détaillé au § 1 p.758 : pour l'une comme pour l'autre de ces marques, il est probable que l'emploi comme marque aspectuelle constitue une grammaticalisation récente, issue d'un mot fondamentalement prédicatif.

Tout comme on l'a vu pour le morphème *laptō*, la tête prédicative *vatag* n'est pas un verbe, dans la mesure où elle est elle-même incompatible avec les préfixes TAM ou la reduplication² ; il s'agit d'un terme invariable et directement prédicatif, sur le modèle des existentiels (*aē* 'il y a' ; *tateh* 'il n'y a pas' ; *laptō* 'il y a encore'). La signification du prédicat *vatag* n'est d'ailleurs pas étrangère à la notion d'existence, puisqu'il s'emploie pour désigner le déplacement d'un sujet dans l'espace, souvent suite à une soudaine apparition :

- (230) **Edga** ⟨**vatag**⟩ **hag !** 'Voilà Edgar qui marche vers l'est !'
 E. DÉPLAC (haut)

- (231) **Ave inti-k en ?** – ⟨**Vatag**⟩ **yow !**
 où fils-1SG COÉ DÉPLAC (dehors)

'Tu n'aurais pas vu mon fils ? – Oui, il est en route vers la plage.'

Dans ces exemples, *vatag* constitue à lui seul le prédicat ; il est obligatoirement suivi d'un Directionnel –indiquant la direction suivie par le sujet de *vatag*– et souvent d'un

¹ L'emploi de *vatag* comme Adjoint n'est attesté qu'avec une valeur temporelle, et non spatiale : cf. §(c).

² Seul un exemple isolé nous a fourni une forme d'aoriste *kē ni-ptag* 'il arrive', et une forme redupliquée *kēy vataptag* 'ils arrivent' – soit par archaïsme (à supposer que *vtag* soit un ancien verbe 'arriver' ?), soit au contraire comme une innovation isolée, par analogie avec la morphologie ordinaire des verbes. La plupart des locuteurs, qui refusent catégoriquement ces deux formes, disent respectivement *kē vatag* et *kēy vatag*.

Déictique (*Tableau 7.10* p.772). En (230)-(231), les deux interlocuteurs évoquent un déplacement extérieur, qui ne s'approche pas d'eux ; pour cela, les *Directionnels spatiaux* sont requis. En revanche, le *Directionnel personnel me* ('en venant ici') sera d'usage, si le déplacement se rapproche du locuteur, et de lui seul.

La formule la plus courante est celle qui annonce l'arrivée de quelqu'un à proximité : <A *vatag me anen !*> 'Tiens, voici venir A !'. Elle combine le directionnel *me* ('vers ici / en venant') et le déictique *anen*, lié à la deuxième personne¹ :

- (232) **Tita nōnōm <vatag> me anen !** 'Attention, voici ta mère qui arrive !'
 mère ta DÉPLAC VTF DX2

Le Dir. personnel *me* sera utilisé dans le cas –le plus fréquent– où les deux interlocuteurs sont physiquement proches l'un de l'autre. En revanche, s'ils sont éloignés dans l'espace, et que le sujet A se déplace vers l'interlocuteur (→ *Attention, voilà A qui arrive [vers toi]*), alors les Dir. spatiaux redeviennent obligatoires² :

- (233) **Etgoy ! Kē <vatag> hag !** [cri au loin]
 attention 3SG DÉPLAC (haut) 'Attention, elle arrive (vers l'est + vers toi) !'
 (234) **Alex <vatag> hōw en.**
 A. DÉPLAC (bas) COÉ
 [au téléphone] 'Alex va bientôt descendre à Mwotlap (chez vous³).'

Vatag présente des emplois figurés à valeur temporelle : cf. §(c).

(b) *Spécification sémantique et grammaticalisation*

Après avoir observé le comportement syntaxique de *vatag* en tant que tête prédicative, force est de constater que ses emplois comme marque TAM (Présentatif Kinétique) en sont directement dérivés – ou dérivables. Pour le locuteur du mwotlap, tout se passe comme s'il s'agissait simplement de spécifier la manière dont s'opère le déplacement du sujet, en faisant précéder le prédicatif *vatag* d'un verbe.

- (235) **Ige troñ <vatag> me anen !** 'Attention, voilà les saouïlards qui arrivent !'
 H:PL saouïl DÉPLAC VTF DX2
 → **Ige troñ <van lēlē vatag> me anen !**
 H:PL saouïl aller titubant PRKI VTF DX2
 'Attention, voilà les saouïlards qui arrivent en titubant !'
 (236) **Ige ta-la-Maño <vatag> hag Sarakata.**
 H:PL de-dans-M. DÉPLAC (haut) S.
 'Ceux du quartier Mango se rendent là-haut, au quartier Sarakata.'

¹ Les déictiques ont été décrits au §B p.280.

² Le Directionnel personnel *van* ('en allant vers qqn'), réputé symétrique de *me*, n'est guère attesté avec *vatag*.

³ Dans le cas particulier du dialogue téléphonique, on notera l'impossibilité d'avoir les *déictiques personnels concrets* comme *anen* ('là, près de toi') : ceci prouve que ces derniers fournissent de la déixis pure, visible en Sit_o – celle-là même qui est rendue impossible au téléphone. Le seul marqueur accepté appartient à la *déixis abstraite* : *en*, marque de coénonciation ('là, tu vois ce que je veux dire...').

→ **Ige ta-la-Maṅgo** ⟨**goy tiwag vatag**⟩ **hag Sarakata.**
 H:PL de-dans-M. déferler ensemble PRKI (haut) S.

‘Ceux du quartier Mango se rendent en foule là-haut, au quartier Sarakata.’

C'est ainsi que **vatag** peut être précédé de nombreux autres verbes, particulièrement ceux qui désignent une façon de se déplacer : **gēt vatag** ‘avancer en boitant’, **gityak** ~ **valag vatag** ‘avancer en courant’, **el** ~ **ños vatag** ‘avancer en pressant le pas’, **lēw vatag** ‘avancer en foule’... – mais aussi **lak vatag** ‘avancer en dansant’, **hō vatag** ‘se déplacer en pagayant (en pirogue)’, **hal vatag** ‘(bateau) avancer en dérivant’, etc.

Si le verbe est transitif, l'objet apparaît après **vatag**, ou même après le Directionnel :

(237) **Ige be-leg** ⟨**SE vatag**⟩ **N-EH me anen.**
 H:PL pour-mariage chanter PRKI ART-chanson VTF DX2

‘Voilà les gens de la noce qui arrivent, en chantant une chanson.’

(208) **Ete ige bul vet** ⟨**HAH vatag**⟩ **hag NA-TGOP anen.**
 voici H:PL CLNUM quatre (porter) PRKI (haut) ART-gâteau DX2

‘Regarde, il y a là quatre personnes en train d'apporter un gâteau.’

Le parallélisme entre les énoncés en ⟨**vatag**⟩ et ceux en ⟨**V+vatag**⟩ suggère fortement qu'à un certain niveau d'interprétation, la seconde construction ne soit rien d'autre qu'une expansion de la première. Pourtant, du point de vue strictement syntaxique, le mwotlap interdit de poser deux têtes prédicatives en un seul syntagme, en sorte que **gēt vatag** ne peut pas être interprété comme l'association d'un verbe **gēt** (‘boîter’) et du prédicatif existentiel **vatag** (DÉPLAC = ‘être en route dans telle direction’) : ce dernier élément a manifestement perdu son autonomie, voyant son statut passer de *tête prédicative* à *marqueur aspectuel*, subordonné à la tête verbale.

Il est probable que ce processus récent de **grammaticalisation** ait subi l'influence du Prédicatif Statique en **tō**, aux valeurs sémantiques complémentaires (action sans déplacement), et au comportement syntaxique particulier. C'est ainsi, par exemple, que le PrKi ⟨**V+vatag**⟩ a fini par se comporter comme une forme *participiale*, à l'imitation du PrSt ⟨**V+tō**⟩ [cf. ex.(193) p.769]. L'intégration de **vatag** au paradigme des marqueurs TAM (p.694) est donc tout à fait justifié, ne serait-ce que pour des raisons formelles. En outre, à travers le travail de localisation spatiale, ce marqueur donne au verbe un certain ancrage situationnel, qui à lui seul assume les fonctions de repérage aspecto-temporel.

(c) **Déplacement dans l'espace et extension dans le temps**

Jusqu'à présent, nous avons uniquement présenté la valeur spatiale du PrKi, car elle est parallèle au PrSt ; l'étude du morphème **vatag** lorsqu'il est tête prédicative, confirmait la fonction généralement spatiale de ce morphème : avec celui-ci, il s'agit généralement de localiser un référent qui se déplace dans l'espace. D'autre part, on a déjà dit que les deux présentatifs méritaient, au moins pour des raisons formelles (commutation avec les autres marques TAM), de figurer au rang des marqueurs aspecto-temporels du mwotlap – quand bien même leur fonction est étroitement liée à l'espace, et seulement indirectement à la temporalité – *via* les situations Sit_R/Sit₀ mises en jeu dans la référence.

- **Kē** ⟨**na-qaqa vatag**⟩. 'Elle était déjà folle auparavant / au départ.'
3SG STA-fou déjà (ce n'est donc pas à cause de son accident...)
- (244) **No** ⟨**mal vap**⟩ **van hiy nēk en** : "..."
1SG ACP dire ITIF à 2SG COÉ
'Je te l'ai déjà dit (*une fois*)...'
- **No** ⟨**mal vap vatag**⟩ **van hiy nēk en** : "..."
1SG ACP dire déjà ITIF à 2SG COÉ
'Je te l'ai déjà dit (*plusieurs fois*) dans le passé...'
- (245) **No** ⟨**mal dēmdēm vatag**⟩ **aē**. 'J'ai déjà réfléchi à cette question.'
1SG ACP penser² déjà ANA

(c.2) Description sémantique

De tous ces exemples, se dégage une valeur sémantique commune. Alors qu'un énoncé sans **vatag** prédique du sujet un attribut valable à un moment donné t_R [ex.(243), '*elle est folle* au moment t_R , sans rien dire des autres instants'], l'énoncé en **vatag** présente ce prédicat comme **validé non seulement en t_R , mais aussi sur un laps de temps continu, précédant cet instant**.¹

Le focus informationnel réside souvent dans ce laps de temps lui-même, alors que la notion prédicative P elle-même est préconstruite : il en résulte des effets de sens tels que '*Le fait que A fasse P n'est pas nouveau, c'était déjà le cas auparavant...*'. D'autres fois, comme en (240) ou (242), le prédicat n'est pas préconstruit, et c'est tout l'ensemble ⟨**V+vatag**⟩ qui est rhématique : la valeur qui en résulte est '*A est en train de faire P, et ce de façon continue, depuis un certain temps déjà*'.

Une conséquence de ce mécanisme est l'utilisation de **vatag** dans les énoncés consistant à mesurer le temps depuis lequel un procès en cours a commencé (*A fait P depuis...*; angl. *A has been P-ing for...*)².

- (246) **Nēk** ⟨**muwumwu vatag**⟩ **n-ēte vēvēh** ?
2SG travailler PRKI ART-année combien
[lit. tu avances travaillant, les années sont combien ?]
'Cela fait combien d'années que tu travailles ?'
- (247) **Nok** ⟨**tig tēy vatag**⟩ **n-ēte wun** ⟨**mal dēn**⟩ **soñwul**.
1SG debout tenir PRKI ART-année peut.être ACP atteindre dix
[lit. j'avance en tenant (cette responsabilité), les années ont sans doute atteint dix.]
'Cela doit bien faire dix ans que j'ai cette charge.'

¹ Nous verrons plus loin que cet emploi de **vatag** forme une symétrie parfaite avec le Focus Temporel de forme **qoyo** (*L'événement P a lieu à la date t, et pas plus tôt*) : cf. §(c) p.832.

² Rappelons que le mwotlap dispose d'un marqueur aspectuel spécifique pour exprimer qu'un procès est achevé ou commencé depuis longtemps, l'Accompli Distant en **mal... tō** : **No** ⟨**mal ēglal tō**⟩ ! ('Cela fait longtemps que je le sais'). Pour peu que le locuteur veuille orienter son énoncé vers la valeur *longtemps*, l'Accompli Distant sera plus idiomatique, en mwotlap, que la tournure en **vatag** + *Précision de temps* : ?**Nok** ⟨**ēglal vatag**⟩ **nō-wōl mal vōyō**. ('Cela fait déjà deux mois que je le sais').

De façon comparable, on utilise **vatag** lorsque l'on compte un ensemble d'objets déjà traités par un sujet, dans un procès répétitif (*Jusqu'à présent tu as [fait] combien de X ?*)¹ :

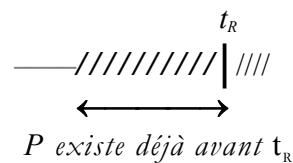
(248) **Nēk** <**may ēglal vatag**> **n-eh** **vēvēh ?**
 2SG ACP savoir déjà ART-chanson combien

‘Jusqu'à présent, tu en es à combien de chansons à ton répertoire ?’

(c.3) Interprétation

Avec **vatag**, le procès est encore en cours : il est validé pour l'instant t_R considéré, tout en présentant une **extension temporelle continue avant cet instant**. On tentera de représenter cette valeur à l'aide d'un diagramme.

Figure 7.15 – Valeur aspectuelle du Présentatif Kinétique :
 l'extension temporelle dans le passé



Le principal intérêt de cette tournure est sans doute l'**analogie** qu'elle établit entre une valeur aspecto-temporelle, et un procédé normalement réservé à la localisation spatiale.

- D'une part, le morphème **vatag** permet de constater, dans une situation particulière Sit_R, qu'un sujet A est en train de se déplacer linéairement dans l'espace, en accomplissant éventuellement une autre action P (ex. *Il monte en chantant*).
- D'autre part, suivant une analogie très précise (et un processus de grammaticalisation ?), **vatag** servira à affirmer qu'à un instant t_R donné, un sujet A est en train d'accomplir une action P, commencée dans le passé et étendue dans le temps : <A-faisant-P> est ainsi métaphoriquement représenté comme "en cours de déplacement" à l'instant t_R , même si ce déplacement s'effectue dans le temps et non plus dans l'espace².

En résumé, on suit le parcours métaphorique suivant, définissant une valeur aspectuelle qu'on appellera *valeur extensionnelle* :

A se déplace en faisant P → A a déjà accompli une partie d'un P en cours

Les deux exemples suivants illustrent ces deux valeurs. Ils rappellent aussi une régularité qui a semblé se dessiner au fil de notre corpus : seuls les emplois purement spatiaux seraient associés aux Directionnels (ici *me*).

(249) **Kē se vatag me en.** ‘Le voici qui arrive en chantant.’
 3SG chanter PRKI VTF COÉ Directionnel → *déplacement dans l'espace*

¹ Le sens est exactement le même que la tournure à double *le* en chinois mandarin (Xu 1996: 44).

² Si la possibilité générale de connexion entre Espace et Temps est banale dans les langues, ce motif précis ne va pas de soi. Il fait penser à la métaphore française *Il est passé par ici* → *une action passée* ; ou au catalan, qui emploie le verbe *anar* ‘aller’ pour marquer le passé simple : *Vaig dormir* ‘j’ai dormi’. Mais ces comparaisons renvoient à des sémantismes légèrement différents de ceux de **vatag** en mwotlap.

(249)'	Kē se vatag en.		'Il chante depuis un moment déjà.'
	3SG chanter PRKI COÉ		pas de Direct ^{nel} → <i>extension dans le temps</i>

(c.4) Extensionnel et Accompli

Les affinités constatées entre cet emploi aspectuel de *vatag* ('A fait-P depuis un certain temps déjà') et la valeur d'Accompli, vont plus loin qu'une simple compatibilité syntaxique, comme en (245) et (248). Certaines langues de Vanua-lava, très proches du mwotlap, vont jusqu'à constituer leur propre Accompli [=MTP *mal*] en combinant leur Parfait à l'adjectif *vatag* :

Tableau 7.11 – Dans deux langues de Vanua-lava, *vatag* permet de composer le morphème d'Accompli

VALEUR	GLOSE	MWOTLAP	MOSINA	VÜRÈS
<i>Parfait</i>	'il y a (eu) P'	<i>mE-</i> ...	<i>me</i> ...	<i>mE</i> ...
<i>Accompli</i>	'ça y est, il y a eu P'	<i>mal</i> ...	<i>me</i> ... <i>vatag</i>	<i>mE</i> ... <i>vitiag</i>
<i>Extensionnel</i>	'il y a déjà eu P'	... <i>vatag</i>	<i>me</i> ... <i>vatag</i> [?]	<i>mE</i> ... <i>vitiag</i> [?]

Ce tableau permet de voir deux choses. D'une part, le même morphème est doté de valeurs sémantiques qui soit coïncident¹ (VRS, MSN), soit simplement sont compatibles (MTP), avec le mécanisme que nous avons appelé Accompli [§D p.752]. D'autre part, il apparaît que le mwotlap distingue avec précision deux cas de figure sémantiques [cf. (244)], qui semblent confondus dans les langues proches :

- valeur d'*Accompli* proprement dite (*mal*...) : le procès P, dont la réalisation était contextuellement préconstruite, a déjà eu lieu entièrement, et n'a plus lieu d'être désormais.
- valeur dite *extensionnelle* (...*vatag*) : le procès P a déjà commencé dans le passé, s'est étendu de façon continue, et se trouve toujours en cours en Sit_R.

(d) Synthèse : le Présentatif Kinétique

En laissant de côté les emplois du mot *vatag* comme tête prédicative ou comme Adjoint du Prédicatif, nous résumerons ici le fonctionnement de ce même morphème, en tant qu'il entre dans le paradigme des marques TAM. On constatera dans ce résumé, de nombreux points en commun avec le Présentatif Statique (p.784).

PRÉSENTATIF KINÉTIQUE – En me situant dans un cadre spatio-temporel précis (soit déictique en Sit_o, soit anaphorique en Sit_R), je construis, sous la forme d'un participe, un prédicable de localisation. Ce prédicable consiste à situer dans l'espace un **sujet A en mouvement**. Bien que le premier plan informationnel soit constitué par cette localisation spatiale, j'implémente ce participe au moyen d'un lexème verbal *V*, correspondant au procès homogène (*k*) dans lequel A se trouve engagé au moment considéré, comme actant principal.

S'agissant du *Présentatif Kinétique*, le procès en question se déroule selon un mouvement linéaire dans l'espace physique. Le participe est normalement suivi

¹ Par ailleurs, Codrington (1896: 261) commente ainsi le mota *veta*, peu commun : "already, past and over, used with v. when past tense is emphatically given".

d'un Directionnel (spatial / personnel), ainsi que d'autres indices optionnels (locatifs, déictiques). Faute de telles indications spatiales, la valeur du Présentatif sera purement temporelle : le PrKi sert alors à présenter un procès P, en cours en Sit_R, comme la continuation ininterrompue d'un procès commencé dans le passé.

H. SYNTHÈSE : GABARIT STANDARD DE PROCÈS ET MORPHÈMES D'ASPECT

Au cours de cette présentation des morphèmes aspectuels *realis* du mwotlap, nous avons pu observer certaines caractéristiques techniques des verbes dans cette langue, qu'il peut être bon de résumer. Bien que la plupart de ces remarques soient également valables pour les marques *irrealis* que nous observerons par la suite, il est d'ores et déjà possible de présenter les principes organisateurs du système verbal. On s'intéressera particulièrement à la façon dont le mwotlap encode les notions prédicatives au niveau du lexique lui-même (Gabarit standard de procès) ; puis comment, dans la construction du discours, les marqueurs aspectuels permettent de localiser ces unités lexicales par rapport aux points de repère mis en place par l'énonciateur.

1. *Absence de temps*

Premièrement, le mwotlap n'a pas de temps : aucune forme verbale, quelle qu'elle soit, ne donne d'information explicite sur la relation entre le procès et l'instant d'énonciation T_o . Les morphèmes TAM du mwotlap ne font qu'établir une relation entre le procès et une situation de référence Sit_R, présente dans le contexte. Faute d'autres indices contextuels, Sit_R pourra correspondre à Sit_o, mais c'est loin d'être toujours le cas.

2. *Un gabarit standard de procès*

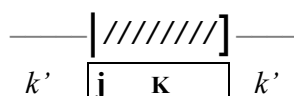
L'apport principal de notre analyse, si elle est juste, est d'avoir démontré que tout le système du mwotlap repose sur ce que l'on pourrait appeler un **gabarit standard de procès**. En effet, cette langue présente cette originalité remarquable, que tous les prédicats verbaux, sans exception, obéissent à un formatage conceptuel identique au niveau du lexique.

Le schéma est le suivant. Comme nous l'avons démontré, tout lexème verbal peut être décrit comme l'association de deux éléments distincts, adjacents l'un à l'autre :

- un **événement ponctuel**, que l'on nommera *j* : hétérogène, télique, sans épaisseur temporelle. Correspond au franchissement d'une borne qualitative entre deux états distincts ($k' \rightarrow k$), et l'entrée dans un "Intérieur" [approx. 'devenir *p*'].
- un **état durable**, aspectuellement stable, nommé *k* : homogène, atélique. Correspond à un ouvert topologique (Intérieur)¹, dans la continuité de l'événement *j* [approx. 'être *p*'].

¹ Comme on le voit, le mwotlap ne permet pas, en temps normal, de travailler sur la "frontière" aspectuelle, au sens de Culicoli (ex. fr. *La viande est en train de cuire.*) : soit l'on se place directement dans l'Intérieur [=k], soit l'on envisage l'entrée dans cet Intérieur [=j], sans qu'aucune marque linguistique ne permette de préciser si l'on vient de l'Extérieur ou de la Frontière. On a vu que les *prédicats nominaux aspectualisés* fonctionnaient de la même façon, contrastant en cela avec les *prédicats nominaux équatifs* [cf. n.3 p.713].

Figure 7.16 – Le Gabarit standard des procès en mwotlap



Tout se passe comme si tous les verbes du mwotlap présentaient, au bout du compte, un schéma d'Aktionsart standard. Alors que la plupart des langues distribue ses lexèmes en verbes notionnellement téliques (ex. *s'endormir*) vs. verbes notionnellement atéliques (ex. *dormir*), le mwotlap réunit ces deux caractéristiques dans des lexèmes uniques. Ainsi, un verbe comme *mtiy*, si on le considère au niveau du lexique (*i.e.* avant toute actualisation en énoncé), pourra renvoyer virtuellement aux deux phases *j* et *k* d'un même procès global : phase télique *j* = 's'endormir' [*devenir endormi*]; phase atélique *k* = 'dormir' [*être endormi*]. La question de savoir si *mtiy* doit se traduire préférentiellement par *j* ou par *k* est un problème de traduction, et ne correspond pas aux structures du mwotlap.

On pourrait montrer que tous les verbes de cette langue se coulent dans le même moule sémantique ('Aktionsart-ique') au niveau du lexique¹ :

Tableau 7.12 – Tous les lexèmes prédicatifs s'articulent en une phase télique (**j**) et une phase atélique (**k**)

Lexème	j	k	Lexème	j	k
<i>mat</i>	mourir	être mort	<i>tēy</i>	saisir	avoir en main
<i>mlēglēg</i>	noircir	être noir	<i>myōs</i>	s'enticher de	aimer, vouloir
<i>gen</i>	manger <i>x</i>	avoir mangé <i>x</i>	<i>van</i>	se rendre en L	se trouver en L
<i>gengen</i>	se mettre à manger (<i>intr.</i>)	manger (<i>intr.</i>)	<i>gom</i>	tomber malade	être malade

3. Des logiques aspectuelles différentes selon les langues

Lorsque le verbe est traditionnellement traduit, en français, plutôt dans sa phase *j* (ex. *gen*, *lep*, *van* dans le Tableau 7.12), alors une première description sémantique parlera de verbe télique, suivi de son état résultant *k* ('avoir mangé', 'avoir pris', 'être allé...'); inversement, chaque fois que le verbe se rend généralement, au niveau du lexique, par un verbe atélique *k* (ex. *mlēglēg*, *myōs*, *gom*, *gengen*...), alors on décrira la phase *j* comme la phase initiale du procès, et l'on cherchera à y voir une forme d'inchoatif. En réalité, si ce type de classification est en effet très utile dans une première phase de la recherche², il est clair qu'elle se fonde uniquement sur la traduction. Si l'on se place du point de vue des structures propres à la langue mwotlap, rien ne permet d'opposer des verbes téliques à des verbes atéliques : dans cette langue, *le trait de télicité est inopérant au niveau du lexique*.³

¹ Le couple de formes *gen* / *gengen* sera analysé plus en détails au §(b) p.988.

² Nous l'avons nous-même mise à profit tout au long de ce chapitre : cf. le Tableau 7.7 p.741, qui cherchait à classer les énoncés mwotlap en fonction des catégories typologiques proposées par Vendler.

³ Dans notre synthèse finale, cette affirmation sera nuancée : car s'il est vrai que la majorité des prédicats annule en effet le trait de télicité au niveau du lexique, le mwotlap présente un certain nombre de verbes *fondamentalement téliques*, que l'on peut décrire comme étant centrés en *j*. Cf. §3 p.979.

En revanche, un trait tel que la télélicité du procès redevient pertinent à partir du moment où le lexème se retrouve inscrit en énoncé, combiné aux morphèmes TAM. En effet, selon le tiroir TAM auquel le verbe se trouvera conjugué (Parfait, Statif, Aoriste...), l'énoncé travaillera soit sur la phase j du lexème, soit sur sa phase k , soit sur les deux. En d'autres termes, si l'on reprend l'opposition classique entre Aktionsart (du côté du lexique) et Aspect (en énoncé), on dira que le mwotlap, contrairement aux langues européennes, n'opère aucune distinction lexicale dans le domaine de l'Aktionsart ; cette langue concentre tous les calculs sémantiques [procès \pm télique, \pm ponctuel, \pm stative] dans le strict domaine de l'aspect, c'est-à-dire dans les opérations marquées par les morphèmes TAM.

Nous nous contenterons d'un exemple simple. Le français oppose sémantiquement, dès le niveau du lexique, le verbe *s'endormir* au verbe *dormir* ; avant même de les observer en énoncé, on sait que le premier sera [+télique], le second [-télique] : ces informations sur le type-de-procès sont stockées dans le lexique, et correspondent à ce qu'on appelle l'Aktionsart. En mwotlap, ces deux verbes se traduisent par un même lexème *mtiy*, qui ne comporte donc pas en lui-même ces informations ; en revanche, ce sont les marques TAM qui sélectionneront soit la phase télique, ponctuelle j de ce procès (ex. Accompli *kē mal mītiy* 'il s'est endormi'), soit sa phase atélique et stative k (ex. Statif *kē ne-mtiy* 'il dort'). Ainsi, alors que le français associe le trait [+télique] au niveau du lexique (ex. *s'endormir*), le mwotlap l'attribue au niveau des morphèmes grammaticaux (ex. l'Accompli).

4. Les morphèmes TAM

Il devient alors possible de résumer en quelques mots le fonctionnement des morphèmes TAM que nous avons passés en revue jusqu'à présent, en fonction de leur incidence sur le gabarit standard de procès $\langle j, k \rangle$, tel que nous venons de le présenter :

- le **Statif** sélectionne exclusivement la propriété k :
"La situation Sit_R est telle que le sujet A présente la propriété stable k ".
- le **Parfait** met en jeu à la fois j et k :
" Sit_R est telle que A, à la suite de l'événement j , présente la propriété stable k ".
- le **Prétérit** met en jeu à la fois j et k :
" Sit_R est telle que A, à la suite de l'événement j , a présenté la propriété k , mais ne la présente plus".
- l'**Accompli** met en jeu l'événement j :
"L'événement j , qui était déjà visé, a eu lieu avant Sit_R , et ne doit plus avoir lieu".
- l'**Accompli distant** met en jeu l'événement j :
"L'événement j a eu lieu avant Sit_R , et je juge que la distance temporelle qui sépare ces deux instants est importante".
- le **Rémansif** met en jeu la propriété k :
"La propriété stable k , qui s'est manifestée dans un passé proche, mais dont la fin était attendue, persiste malgré tout dans la situation Sit_R ".
- les **Présentatifs** mettent en jeu la propriété k :
"Je construis un référent à travers sa localisation spatiale en Sit_R , et à travers la propriété stable k qui le caractérise le mieux, en ce lieu et en cet instant".

5. Conclusion

Dépassant la simple description de marqueurs TAM, l'analyse des tiroirs *realis* du mwotlap nous a permis de décrire un système verbal original, frappant à la fois par le foisonnement de ses distinctions sémantiques, et par la cohérence interne de ses mécanismes. En particulier, on admirera la façon dont tous les lexèmes de la langue se conforment à un même *Gabarit standard de procès*, avant d'entrer dans les opérations grammaticales qui les inscrivent dans le discours.

Ces observations, que nous avons d'abord effectuées sur le mwotlap, semblent confirmées par le fonctionnement d'autres langues du Pacifique –ex. wallisien, tahitien (cf. ici p.742), nêlêmwa (N^{elle}-Calédonie), bislama– ou même d'ailleurs –sikuani (cf. n.1 p.740). De plus amples recherches, accompagnées d'une batterie de tests, devraient permettre de juger du nombre de langues qui font appel, comme le mwotlap, à un tel Gabarit de procès – ou à des stratégies analogues. Si notre hypothèse est confirmée, il s'agirait là d'un moyen extraordinairement efficace, en termes cognitifs, de réduire la multiplicité des procès à un traitement linguistique uniforme et cohérent. À travers des stratégies de ce type, les langues montrent encore une fois leur capacité à maîtriser l'ensemble des possibles, en les rapportant à un nombre extrêmement limité de formes linguistiques.

IV. Les tiroirs situationnellement indéfinis

Nous venons d'analyser les morphèmes aspectuels *realis* du mwotlap, ceux qui impliquent intrinsèquement une référence à une situation réelle Sit_r. Plus tard [§ V p.836], nous analyserons les morphèmes *irrealis* qui, au contraire, servent à construire un événement purement virtuel, désolidarisé du monde réel. Mais auparavant, nous examinerons deux tiroirs aspecto-modaux dont le point commun est de n'appartenir à aucune de ces deux catégories. Ils ne peuvent être décrits ni comme intrinsèquement *realis* ni comme *irrealis*, pour la bonne raison qu'ils sont compatibles avec l'une ou l'autre de ces interprétations, selon les contextes ou les structures en jeu : aussi les désignerons-nous ici comme des "tiroirs situationnellement indéfinis".

Les morphèmes concernés sont au nombre de deux. D'une part, l'Aoriste, sans doute le temps le plus fréquent dans le discours, et le plus difficile à décrire. D'autre part, le Focus temporel – une marque moins fréquente que l'Aoriste, mais tout aussi paradoxale. Dans les deux cas, les traductions françaises oscillent entre passé, présent ou futur, si bien que ces marques constituent, plus encore que les autres, de véritables mystères linguistiques.

A. L'AORISTE

L'analyse de ce que nous appelons l'Aoriste est encore moins aisée que celles que nous venons de voir : la diversité des effets de sens et de traduction, la combinatoire sémantique complexe de ce TAM en fonction du contexte discursif, rendent difficile la synthèse de ses emplois sous la forme d'un mécanisme unique. De loin le "temps" le plus fréquent du mwotlap, l'Aoriste est susceptible de prendre des valeurs de *realis* comme d'*irrealis*, de coder l'injonction comme la narration ou l'hypothèse, d'apparaître plus ou moins obligatoire-

ment en proposition subordonnée¹. Selon le contexte, l'Aoriste du mwotlap se traduira en français par un passé ou un présent, un impératif ou un subjonctif, sans qu'un de ces emplois puisse être considéré comme plus primitif que l'autre.

Voici le plan que nous suivrons pour cette présentation de l'Aoriste :

1. *Énoncés hors-situation : génériques*
2. *Réduplication et décrochage : valeur itérative*
3. *L'interprétation imperfectivante de l'Aoriste*
 - (a) Effets contraignants de l'absence de frontière
 - (b) L'imperfectif est obtenu par construction d'une classe
 - (c) L'Aoriste marque une indétermination situationnelle
 - (d) Aoriste vs. Parfait
4. *Une dépendance situationnelle*
 - (a) Ancrage indirect par anaphore situationnelle
 - (b) Aoriste et narration
 - (c) Récapitulation
5. *Aoriste et subordination*
 - (a) Complétives irrealis
 - (b) Effet subordonnant de l'Aoriste
 - (c) Un cas très spécial de série verbale
6. *Aoriste en indépendante : valeurs Irrealis*
 - (a) Valeur d'hypothèse
 - (b) Valeur d'imminence
 - (c) Valeur désidérative et injonctive
 - (d) Aoriste et injonction
 - (d.1) Des pronoms jussifs pour la deuxième personne
 - (d.2) L'Impératif est-il une forme d'Aoriste ?
 - (d.3) L'injonction modalisée : deux particules finales
 - (d.4) Synthèse : l'injonction en mwotlap
7. *Les emplois de l'Aoriste : synthèse*
 - (a) Tableau récapitulatif
 - (b) L'Aoriste : realis ou irrealis ?
 - (c) L'opération aoristique

1. *Énoncés hors-situation : génériques*

Un emploi central de l'Aoriste réside dans les **énoncés hors-situation**, *i.e.* les assertions "décrochées" de la situation d'énonciation Sit_o. D'un côté, le Parfait, le Prétérit, le Statif ont tous pour effet de *dire quelque chose du monde*, *i.e.* ils constituent tous une prédication vérifiable sur une situation Sit_r donnée comme réelle. Au contraire, l'Aoriste présente la caractéristique singulière de ne comporter en lui-même aucune valeur de vérité : **au lieu de relater les faits réels d'une situation réelle, existant en dehors du discours, l'Aoriste consiste à construire mentalement une situation fictive, autour d'une prédication "décrochée" de la réalité.**

¹ Cette diversité n'est peut-être pas si surprenante, lorsque l'on connaît la malléabilité des mécanismes liés à ce que Culicoli (1978) appelle l'aoristique. Voir les nombreux emplois de l'Aoriste wolof (Robert 1996).

Une première illustration de ce décrochage épistémique est fournie par les énoncés définitoires, à portée générique. S'il est vrai qu'ils constituent des assertions générales sur le monde, ces énoncés ne se raccrochent à aucune situation réelle particulière. C'est typiquement le cas de ce que la logique classique appelle "jugements analytiques" :

- (250) **Na-gayga kē ni-lolol.** 'Une liane, ça rampe.'
 ART-corde 3SG AO-ramper²
- (251) **N-et vōyō ēwē ni-hah.**
 ART-personne deux juste AO-porter
 'Hah, c'est transporter forcément à deux¹.'
- (252) **Nēk so gēl-qaqa, nēk ganganoy.**
 2SG PRSP outrager-stupide 2SG AO:pécher
 'Si tu dis des gros mots, tu commets un péché.'
- (253) **Tog-tō-kē, na-haphap del en, ne-vet vēlēs ni-hohole.**
 de.nos.jours ART-choses tout COÉ ART-pierre seulement AO-parler²
 'De nos jours, en toutes choses, c'est l'argent qui a le dernier mot !'

On trouvera l'Aoriste, typiquement, dans la description des symptômes d'une maladie :

- (254) **... na-mte ni-yoy, na-taqmē ni-yeyey, nēk mat-mōl...**
 ART-cœil:2SG AO-sombrier ART-corps:2SG AO-trembler² 2SG AO:mourir-rentre
 '(paludisme) tu as les yeux qui se retournent, tu as le corps qui tremble, tu t'évanouis...'

Dans tous ces exemples, on part d'un terme générique (*les lianes, les gros mots, le paludisme*), et l'on prédique sur ce dernier un ensemble de propriétés génériques, non temporalisées. L'Aoriste développe ces prédications sans les inscrire dans une situation réelle.

De la même façon, c'est cette marque que l'on trouvera systématiquement dans des discours de type instructions, recettes, description d'un rituel ou d'une habitude quelconque. Par exemple, si l'on veut décrire les étapes typiques d'un mariage, on utilisera uniquement l'Aoriste :

- (255) **Gēn matyak le-mtap, gēn ōw na-qañyis, gēn lepyak na-tgop hinag, gēn sal nē-sēm apwo togop, gēn lep ni-hnag vitwag mey a ni-lwo, gēn lep nu-qul motow, nē-nē wōh ; mōk tiwag mi na-tgop ; wēl na-lqōvën aē. Na-haphap del nen, wēl na-lqōvën aē.**

'On se lève le matin, on ouvre le four, on en retire le gâteau d'igname ; sur ce gâteau, on dépose de l'argent ; on prend une grande igname, on prend un bouquet de cocos germés, ainsi que des grappes de cocos verts, qu'on pose à côté du gâteau ; et avec tout cela, on "achète" une femme. Oui, c'est avec toutes ces choses qu'on achète une femme.'

Les neuf verbes de ce court texte énumèrent une série d'actions rituelles, génériques, sans faire aucune référence à une situation particulière.

¹ Il s'agit ici d'une définition métalinguistique du verbe *hah*, désignant une manière de transporter un objet lourd : on accroche l'objet (ex. victuailles) sur un bâton solide, que deux personnes posent sur l'épaule, chacun à une extrémité. Les autres façons de transporter (ex. une personne avec un bâton...) sont désignées par d'autres verbes.

Au passage, on notera que ce dernier mécanisme correspond typiquement, à travers les langues du monde, au fonctionnement du *proverbe*. Pourtant, contrairement à la plupart des civilisations connues d'Afrique ou d'Europe, la culture mwotlap ne fait presque jamais usage de tels proverbes ou dictons. Malgré tout, dans les très rares cas où l'on rencontre ce type d'énoncé, c'est effectivement un Aoriste que l'on relève :

- (256) **Ne-ketel ni-wōkwōk !**
 ART-bouilloire AO-bouillir²
 '(lit.) Une bouilloire ça bout ! – expr. utilisée pour esquiver une critique de qqn, en sous-entendant qu'on pourrait la lui renvoyer (fr. *Balaye devant ta porte !*)'

2. Réduplication et décrochage : valeur itérative

On rencontre également l'Aoriste dans un autre type d'énoncé hors-situation : lorsque l'on attribue une propriété itérative à un sujet spécifique (et non plus générique, comme précédemment). Dans ce cas, la règle générale – qui souffre cependant des exceptions – veut que le verbe présente sa forme redoublée, typiquement associée à cette valeur itérative.

- (257) **Tita ni-van velqōn lō-qōn vēvet.**
 mère AO-aller toujours dans-jour quatre
 'Maman, c'est toujours le jeudi qu'elle part.'
- (258) **Ige qagqag kēy tēytēy mahē.**
 H:PL blanc 3PL AO:tenir² endroit
 'Les Blancs ont l'âme colonisatrice.' [*lit.* Ils ont l'habitude de s'emparer des lieux]
- (259) **n-et mey a kē ni-manmanheg en**
 ART-personne REL SUB 3SG AO-ensorceler² COÉ
 'le sorcier [*lit.* celui qui a pour fonction / habitude d'ensorceler]'
- (260) **Nēk gengen-wē na-ptel ?**
 2SG AO:manger²-bien ART-banane
 '(lit.) Manges-tu volontiers des bananes ?'

Dans certains cas, cette acte de prédiquer une propriété sur un sujet rappelle le fonctionnement du Statif : ainsi, la dernière structure en <Vb dupliqué + *wē* 'bien, volontiers'> est compatible avec le Statif et l'Aoriste, sans changement de sens¹. Cependant, ces deux temps doivent normalement être distingués. Le STATIF associe le sujet à une propriété stable et **non-dynamique** (qu'on nommera *k*) ; son application situationnelle peut être soit générique ['on a *k* tout le temps'] soit spécifique ['on a *k* dans la situation particulière Sit_k'] :

- (20) **Ne-telefon ne-het.** a) 'Ce téléphone est nul.'
 ART-téléphone STA-mauvais b) 'Ce téléphone est hors service.'

Au contraire, l'AORISTE à valeur itérative met en jeu un procès **dynamique** / intrinsèquement borné (*i.e.* non homogène), à savoir le procès *j* permettant de passer de *k'* à *k* : ex. *j* 'tomber en panne' désigne l'événement qui passe de l'état *k'* 'être en bon état' à *k* 'être hors

¹ Nous avons déjà parlé de l'emploi fréquentatif du Statif, en 3 p.737 : la reduplication du verbe, à valeur pluralisante, se combine à l'opération propre au Statif, *i.e.* l'attribution d'une qualité homogène *k*, hors temps.

service¹. Simplement, au lieu de présenter ce procès dynamique comme un événement unique², la réduplication construit une **classe d'événements**. On obtient alors une nouvelle sorte de prédicable *homogène* (E_j 'tomber tout le temps en panne'), que l'on associe au sujet en dehors de toute situation particulière. Pour cette dernière opération, l'Aoriste est la marque TAM la plus adaptée, puisqu'elle ne comporte aucun ancrage situationnel précis :

- (20) **Ne-telefon ni-hethet.** 'Ce téléphone tombe tout le temps en panne.'
 ART-téléphone AO-mauvais²

Bien entendu, il est possible de combiner les deux mécanismes dans un même énoncé : un même sujet peut se voir attribuer simultanément une propriété stable au Statif, et une propriété itérative à l'Aoriste – cf. fr. *Il est désagréable, il se met facilement en colère*.

- (261) **Na-maleñ kē ne-m̄tatak, kē ni-yiyeg ige sil.**
 ART-maleng 3SG STA-énergique 3SG AO-remuer H:PL gens
 'Le chant *maleng* c'est plein d'énergie_{Sta}, ça fait bien bouger_{Ao} les gens (*les danseurs*) !'

3. L'interprétation imperfectivante de l'Aoriste

La combinaison \langle Aoriste+réduplication \rangle , dont nous venons d'examiner l'emploi itératif, présente une autre valeur apparemment paradoxale, celle d'imperfectif – *A est en train de P* (*en Sit_R*). En effet, lorsque l'énonciateur veut attirer l'attention sur un événement en cours en *Sit_R*, une des principales stratégies³ est d'utiliser cette structure :

- (262) **Imam ni-etet nek !** '(Attention) Papa est en train de te regarder !'
 père AO-voir² 2SG

Cette observation est doublement étonnante : d'une part, alors que l'Aoriste consiste normalement à se détacher d'une situation particulière, ce type d'énoncé se rattache clairement à *Sit_R*, et à elle seule. D'autre part, la réduplication, du moins telle que nous l'avons vue jusqu'à présent, semblait impliquer la répétition d'un même procès ; or l'énoncé (262) ne décrit, apparemment, qu'une seule occurrence de procès.

(a) Effets contraignants de l'absence de frontière

L'explication de ce paradoxe réside, selon nous, dans l'impossibilité radicale, en mwotlap, de pointer directement sur le déroulement d'un procès non-homogène – sur ce que Culioli appelle la *frontière*. Comme nous l'avons déjà montré, une langue comme le mwotlap ne met normalement en jeu que deux types d'éléments⁴ : d'une part, des procès homogènes *k* (état, activité), aspectuellement stables, où tout instant est identique au

¹ Pour ces conventions, voir par exemple la *Figure 7.2* p.743.

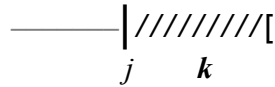
² Ce serait le cas si l'Aoriste était associé à la forme simple du radical : *Ne-telefon ni-het*. Entre autres valeurs, ce dernier énoncé pourra se traduire comme un événement dans un récit : "Le téléphone tomba en panne". (cf. *infra*).

³ On peut considérer qu'il existe trois structures en mwotlap, non interchangeables, permettant de renvoyer à un procès en cours : (1) \langle Aor.+rédup. \rangle ; (2) Parfait ; (3) Présentatif. Le Parfait (cf. p.738) désigne un procès homogène résultant d'un franchissement préalable ; le Présentatif implique (p.767) une monstration spatio-temporelle (déixis).

⁴ C'est ce que nous avons appelé le Gabarit standard de procès : cf. §2 p.792.

précédent ; d'autre part, des événements téliques j , qui se trouvent réduits au dernier point d'un déroulement – lequel n'est autre que le premier point de k :

Figure 7.17 – *Le Gabarit standard des procès en mwotlap (rappel)*



Affirmer que le mwotlap ne possède pas de frontière, c'est dire :

- que **j n'a pas d'épaisseur** : Contrairement au fr. *Il est en train d'écrire une lettre*, qui se situe au cours du déroulement d'un procès télique, le mwotlap ne possède pas de marque TAM qui puisse, combinée au verbe simple, désigner un tel instant. On ne peut fonctionner que sur deux entités : l'instant "final" j où la lettre achève de s'écrire ; et l'état stable k où la lettre est déjà écrite.
- que **k est homogène**, *i.e.* aspectuellement stable (un "ouvert" topologique, l'Intérieur de Culioli). Quoique compatible avec l'extension dans le temps, k ne peut pas renvoyer à un verbe d'accomplissement. Soit k réfère à un procès stable (état ; activité considérée en tant qu'elle est homogène), soit k réfère à l'état résultant du procès dynamique j (accomplissement ; activité en tant qu'elle est dynamique).¹

Ainsi, aucune forme verbale simple du mwotlap ne permet de désigner un point dans le déroulement d'un procès dynamique. Par exemple, le verbe *et* 'voir' réfèrera soit à l'événement j , ponctuel, où '*A aperçoit soudain B*' (ex. avec l'Aoriste, sans reduplication) :

(263) **Tō welan ni-et no.** 'C'est alors que le chef me voit / me vit.'
alors chef AO-voir 1SG

– soit à l'état résultant k , dans lequel '*A a vu B*' (ex. avec le Parfait) :

(264) **Ēt ! Welan m-et no !** 'Aïe ! Le chef m'a vu !'
eh chef PFT-voir 1SG

(b) *L'imperfectif est obtenu par construction d'une classe*

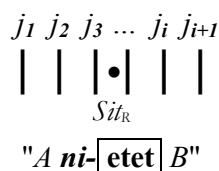
Dans cette situation, si la référence au déroulement interne d'un procès borné ne peut pas se faire directement comme en français (ex. 'il te voit'), elle doit être obtenue *par construction*. Or, nous avons déjà vu [pp.738, 798] comment le mwotlap réussit à construire une propriété homogène en partant d'un événement ponctuel : en travaillant non pas sur une occurrence unique de procès, mais sur une *classe d'occurrences* – opération qui se traduit morphologiquement par une **reduplication** [ex. *et* → *etet*].

Construire une classe d'occurrences de procès n'était pas difficile à expliquer dans le cas de valeurs itératives, et pour cause. Là où le mwotlap est plus original, c'est qu'il analyse exactement de la même façon, d'un côté, l'itération d'un procès p (valeur fréquentative '*A fait p souvent / toujours / par nature...*') et, de l'autre côté, le déroulement continu, étendu dans le temps, d'une seule occurrence de p . Ainsi, '*A est en train de voir B*' se rend de la même façon que '*A a l'habitude de voir B*', comme s'il s'agissait dans les deux cas d'une

¹ Même si nous les illustrons pas de nouveau ici, ces remarques résultent entièrement d'une observation empirique des faits : cf. le comportement du Parfait, du Prétérit, etc.

accumulation de procès ponctuels j_i (A aperçoit B en $t_1 + A$ aperçoit B en $t_2 + A$ aperçoit B en $t_3...$).

Figure 7.18 – *La réduplication crée une classe d'occurrences (E_j) : effets itératifs et/ou imperfectifs*



Le résultat de cette opération est d'avoir obtenu, par construction, la possibilité de **travailler désormais sur une classe d'occurrences (E_j)** pour un procès j , pourtant en lui-même ponctuel¹. Selon le contexte, cette classe E_j sera interprétée :

- soit comme discontinue et distribuée sur un grand nombre de situations Sit_i
→ valeur itérative ‘ A a l'habitude de regarder B ’,
- soit comme continue, concentrée sur une seule situation Sit_R – ou, si l'on préfère, sur une série de situations adjacentes
→ valeur imperfective ‘ A est en train de regarder B ’.

(c) L'Aoriste marque une indétermination situationnelle

L'opération morphologique de réduplication, dont nous venons de constater les effets imperfectivants, laisse ensuite place à une seconde opération : l'ancrage situationnel, au moyens des marques TAM. Le choix de l'Aoriste peut surprendre, comme on l'a dit, dès lors que la valeur imperfective semble se raccrocher pleinement à une situation particulière² Sit_R ; voilà qui remettrait en cause l'idée que l'Aoriste marque nécessairement un décrochage. Toutefois, comme le suggère le dernier schéma, l'interprétation de V_{dup} comme désignant *une seule* occurrence de procès, qui serait donc rattachable globalement à une situation Sit_R , n'est absolument pas codée linguistiquement – il ne s'agit que d'une interprétation secondaire. Ce que désigne la réduplication, c'est plutôt qu'on a une classe d'occurrences E_j , consistant en une série de procès ponctuels j ; et la seule chose que l'on affirme en Sit_R , c'est "Moi locuteur, je me situe à l'intérieur d'une série d'occurrences d'un procès j , sans que je sache ni quand elle a commencé, ni quand elle finira".

Ici encore, l'Aoriste marquera donc l'impossibilité d'assigner une situation unique à l'ensemble de la classe d'occurrences dans son entier : à strictement parler, l'énoncé (262) à l'Aoriste ne permet pas de localiser E_j . Contrairement à un Parfait ou un Prétérit, qui constitue un commentaire sur une situation Sit_R donnée, à un instant donné, l'Aoriste demeure ambigu quant à la valeur générique vs. spécifique de la référence ; l'interprétation de (262) comme renvoyant à Sit_R n'est codée nulle part linguistiquement, et n'est rien d'autre qu'une interprétation contextuelle possible.

¹ Du point de vue des opérations cognitives en jeu, cette conversion d'un procès hétérogène ("discret" chez Culioli) en une propriété homogène ("dense") n'est pas sans rappeler la possibilité, dans une langue comme le français, de recatégoriser un nom discret en nom dense, avec précisément un effet pluralisant ou intensif : ex. *Y a de la meuf par ici !*

² En d'autres termes, l'énoncé (262) ne reçoit pas forcément une valeur générique (' A a coutume de regarder B '), mais est tout à fait compatible avec une situation spécifique : '*En ce moment, A est en train de...*'.

(d) Aoriste vs. Parfait

La valeur imperfective de la combinaison <Aor.+rédup.> ne concerne pas tous les verbes. Comme nous l'avons suggéré, il s'agit plutôt de verbes dynamiques, susceptibles d'être analysés comme une série de micro-procès ponctuels :

- (265) **Kē ni-hohole hiy nēk !** 'Il est en train de te parler.'
3SG AO-parler² à 2SG
- (266) **Ohoo, nēk galgal ēwē !** '(C'est pas vrai) tu mens !'
non 2SG AO:mentir² juste
- (267) **Tētē ni-mtimitiy.** 'Bébé essaye de / est en train de s'endormir.'
bébé AO-dormir² (il cligne des yeux, luttant contre le sommeil...)
- (268) **Nēk akteg nen ? – Nok yoñyoñteg na-kasēt.**
2SG AO:faire.quoi DX2 1SG AO:entendre² ART-cassette
'Qu'est-ce que tu fais ? – Je suis en train d'écouter une cassette.'
- (269) **Nok woswos dēyē ēwē nēk.**
1SG AO:clouer² attendre juste 2SG
'Je suis/J'étais en train de bricoler juste pour t'attendre.'

On peut opposer les énoncés de douleur, toujours à l'Aoriste (+rédup) comme en (270), aux énoncés d'état ou de maladie, toujours au Parfait (+vb simple) :

- (270) **Nē-kle-k ni-memeh.** 'J'ai mal au dos.'
ART-dos-1SG AO-faire.mal² [lit. Mon dos me "lance".]
- (271) **No-momyiy ma-qal no.** 'J'ai froid / j'ai la fièvre.'
ART-froid PFT-toucher 1SG [lit. La fièvre m'a atteint.]

Dans la mesure où le froid / la fièvre peuvent être analysés comme un état stable *k*, et qu'on peut assigner à cet état un premier instant *j* ('attraper la fièvre'), c'est naturellement le Parfait qui codera ce type d'énoncé – Parfait qui comporte intrinsèquement une référence à Sit_r. En revanche, le verbe *memeh* 'faire mal' fonctionne non pas comme un état stable, mais comme une série de procès ponctuels *j* (cf. fr. *Ça me lance*). Cette fois-ci, on codera ce procès non comme un état résultant, mais comme une série d'événements réitérés que l'on ne peut pas localiser directement dans le temps ; seul le contexte permettra à l'auditeur de comprendre si (270) décrit une *situation précise* Sit_r ("en ce moment j'ai mal au dos") ou s'il a une valeur générique, *hors-situation* (ex. mal de dos chronique, ou événement fréquent "Chaque fois que je me baisse..., j'ai mal au dos")¹.

Pour conclure sur l'emploi imperfectif de l'Aoriste, il faut noter la nuance argumentative qui l'oppose souvent au Parfait – du moins pour les verbes d'activité, qui peuvent renvoyer au déroulement du procès avec l'une ou l'autre de ces marques. Le Parfait met en scène une seule occurrence de procès *j* (franchissement d'une borne), accompagnée de son état résultant *k* ; par conséquent, il prendra souvent une valeur de surprise ou une forte

¹ Au passage, on notera que le *présent*, dans une langue comme le français, comporte le même type d'ambiguïtés quant à la référence situationnelle (voir aussi le présent de narration, d'hypothèse...). Mais plutôt que de rebaptiser l'Aoriste du mwotlap en "Présent", nous trouvons plus intéressant de réanalyser le présent français ... comme une variété d'aoriste.

implication argumentative. Dans l'énoncé suivant, même si en (b) l'activité du sujet est encore en cours, tout se passe comme si l'événement essentiel avait déjà eu lieu ; le franchissement qui est en jeu est donc le début de l'activité [*Je n'aurais jamais cru qu'elle se mette à écrire (peu importe que cette action soit achevée ou non)*]¹ :

- (272) **Kē ma-yap hiy tita nonon.** (**kē ma-yapyap...*)
 3SG PFT-écrire à mère sa
 a) 'Elle a écrit à sa mère.'
 b) 'Ça alors ! Elle est en train d'écrire à sa mère !'
 [*elle s'y est enfin décidée ! / elle a osé le faire ! / il faut l'arrêter !...*]

En revanche, avec l'Aoriste, on ne se situe pas dans la conséquence d'un événement ponctuel *j*, mais dans sa réitération indéfinie. Le procès n'est donc pas présenté à travers ses effets pragmatiques (Parfait), mais à travers sa multiplicité interne. Ce traitement comme *procès en cours*, sans état résultant, désamorce les valeurs argumentatives :

- (272)' **Kē ni-yapyap hiy tita nonon.** (**kē ni-yap...*)
 3SG AO-écrire² à mère sa
 a) 'Elle a l'habitude d'écrire à sa mère.'
 b) 'Elle est en train d'écrire à sa mère.'
 [*Réponse neutre à la question : Qu'est-elle en train de faire ?*]

L'Aoriste donne une valeur intemporelle au procès, ou plutôt ne permet de le situer nulle part précisément. Cependant, comme la réduplication crée une classe indéfinie d'occurrences, il devient possible d'inscrire dans le monde un procès "multiple" ; le locuteur ne fait alors que suggérer – sans le coder véritablement – que la situation Sit_R se trouve concernée, de près ou de loin, par ce procès multiple.

4. Une dépendance situationnelle

La valeur imperfective que nous venons de voir pour certains verbes n'est pas, loin s'en faut, centrale à l'Aoriste – c'est pourquoi nous refusons de nommer ce TAM par l'étiquette trompeuse de "Présent". Non seulement la lecture imperfective ('être en train de P') ne concerne pas tous les verbes, mais elle ne fonctionne qu'avec la réduplication. Avec des verbes simples (*i.e.* non dupliqués), l'Aoriste ne sert jamais à caractériser la situation en cours. C'est ce que nous allons observer désormais, en ne choisissant que des verbes non dupliqués.

D'une façon générale, un verbe simple conjugué à l'Aoriste renvoie à un événement ponctuel *p* considéré dans sa virtualité, sans rien dire de son ancrage situationnel. "Sans rien dire" signifie que la forme verbale elle-même ne permet pas de savoir si elle renvoie à un procès réel ou possible, passé ou futur, etc. Ces informations essentielles sur la valeur énonciative du procès ne sont pas déduisibles de la forme du verbe, mais sont entièrement obtenues d'après les données du contexte.

¹ Voir notre analyse préalable du Parfait, et notamment son interprétation modale [§4 p.743] : ce temps s'articule toujours autour d'un franchissement aspecto-modal *k' → k*.

Par exemple, considérons un énoncé au Parfait, même bref et décontextualisé :

- (273) **Kē ni-boel.** 'Il est en colère (en Sit_r).'
3SG PFT-irrité

Cet énoncé a une valeur nette de *realis*, car il constitue une assertion vérifiable sur une situation Sit_r prise comme réelle – que le repère soit passé ou présent, ou même un récit fictif (conte...) dans lequel on transpose un moment la réalité. En revanche, le même énoncé à l'Aoriste perd toute valeur d'assertion sur une situation réelle ; il permet juste de désigner l'événement *p* en lui-même, hors actualisation :

- (274) **Kē ni-boel.** 's'il se fâche' ~ '(alors) il se fâche / fâcha'
3SG AO-irrité ~ '...qu'il se fâche' ~ 'Qu'il se fâche !'...

À strictement parler, l'énoncé (274) ne désigne rien d'autre que l'événement virtuel défini par une occurrence unique de *p* '(A) se met en colère'. Il peut tout aussi bien s'agir d'une assertion portant sur une situation réelle, que d'une hypothèse d'école, d'un événement dans un récit, ou encore d'une injonction (cf. détails *infra*). L'Aoriste ne fait donc rien d'autre que de représenter un événement possible, dans une situation virtuelle Sit_v ; des liens de cette dernière situation Sit_v avec la situation de référence Sit_r, l'Aoriste ne dit rien.

(a) **Ancrage indirect par anaphore situationnelle**

C'est le contexte discursif qui privilégiera telle ou telle interprétation pour un énoncé comme (274). Par exemple, l'Aoriste se trouve souvent combiné avec une marque de déixis temporelle en *ē*¹, généralement *ēgēn* 'maintenant, alors', en fin d'énoncé :

- (275) **Kē ni-boel ēgēn !** 'Et c'est alors qu'il se mit en colère.'
3SG AO-irrité maintenant 'Voilà qu'il se met en colère (maintenant) !'

- (276) **Atmi vēlēplēgē ! Edga ni-mtiy ēanen !**
2PL:INJ AO:se.hâter² E. AO-dormir maintenant

'Dépêchez-vous (de venir m'aider...), Edgar est en train de s'endormir !'

De façon comparable, de très nombreuses propositions à l'Aoriste sont précédées par une conjonction temporelle omniprésente dans la langue : *tō* 'ensuite, alors, si bien que...'. Cette conjonction *tō*², qui est presque *systématiquement suivie de l'Aoriste*, a pour fonction de raccrocher l'événement P qui suit à une situation précise :

- (277) **Tō kē ni-boel.** 'Alors il se mit en colère.'
alors 3SG AO-irrité (entre autres traductions, cf. *infra*)

¹ Ces déictiques temporels sont la combinaison d'un préfixe *ē*- (qui n'apparaît nulle part ailleurs dans la langue) et des six déictiques spatiaux ; ces derniers ont été décrits au §1 p.280. Toutes les combinaisons *ē-agōh*, *ē-anen*, *ē-gēn*... se traduiront grossièrement par 'maintenant, dans cette situation' – même si elles présentent des orientations subjectives distinctes : *ē-agōh* est orienté sur le locuteur (≈ 'maintenant pour moi'), *ē-anen* sur l'interlocuteur (≈ 'maintenant pour toi'), etc.

² Même s'il a peut-être la même origine, il ne faut pas confondre ce *tō* conjonction, apparaissant en début de proposition, avec la particule aspectuelle homonyme que l'on rencontre parfois en fin de SV (cf. *Tableau 7.2* p.694). On distinguera par exemple *Tō kēy [mitiy]* 'Alors ils s'endormirent_{Aor}' et *Kēy [me-mtiy tō]* 'Ils ont dormi_{Prét}'.

Nous reviendrons ci-dessous sur cet emploi de **tō** en récit. L'important est ici de comprendre qu'avec l'Aoriste, l'ancrage situationnel s'opère de façon indirecte : le statut énonciatif du procès (réel ou fictif, passé ou futur, hypothèse possible ou contrefactuelle...) n'est pas donné par la forme verbale elle-même, mais s'obtient par la médiation du contexte – et ce, le plus souvent, au moyen de marques explicites de *déixis situationnelle* comme **ēgēn**, ou d'*anaphore situationnelle* comme **tō**.

La traduction que nous venons de proposer pour (277) convient typiquement lorsque l'énoncé intervient au cours d'un récit – que ce dernier soit une narration fictive, ou bien la relation d'une série d'événements réels (et donc passés). Dans ce cas de figure, l'Aoriste du mwotlap correspond en français au passé simple, au passé composé, ou encore au présent de narration. Néanmoins, en dehors du contexte, aucune forme linguistique dans l'énoncé (277) ne permet d'affirmer qu'il s'agit d'un procès passé : on a donc là un mécanisme fort différent du Parfait ou du Prétérit, qui comportent intrinsèquement ce type d'informations.

Ainsi, (277) recevra une toute autre interprétation s'il se trouve englobé dans l'expression d'une volonté. Dans ce cas-là, la référence est future, ou plus exactement prospective, et l'opérateur **tō** sert à raccrocher la proposition aoristique 'il se met en colère' à ce contexte prospectif :

- (278) **Nok so vasem nēk hiy imam mino, tō kē ni-boel !**
 1SG PRSP déclarer 2SG à père mon alors 3SG AO-irrité
 'Je vais te dénoncer à mon père, *afin qu'il ~ si bien qu'il* se mettra en colère !'

Autre illustration de cette **mobilité de la référence situationnelle** : l'Aoriste (précédé de **tō**) peut se combiner à un contexte hypothétique ou négatif, dans lequel on construit une situation imaginaire Sit_v. Dans ce cas-là, **tō** permet de rattacher le procès aoriste à Sit_v :

- (279) **Nēk so hohole vasapsawyeg hiy welan en, tō kē ni-boel.**
 2SG PRSP parler² désinvolté² à chef COÉ alors 3SG AO-irrité
 'Si tu t'avisés de t'adresser au chef avec désinvolture, *alors* il se mettra en colère.'¹
- (280) **Tog vanvan hag, Lōlō tiple et nēk tō kē ni-boel !**
 PROH aller² (haut) L. ÉVIT voir 2SG alors 3SG AO-irrité
 'Ne passe pas par là-haut, *de peur que* Lōlō t'aperçoive *et qu'il* ne se mette en colère !'

Nous n'avons pas épuisé toutes les valeurs de cette conjonction **tō**, ni la diversité des situations énonciatives à laquelle cette dernière permet de renvoyer. Cependant, on voit qu'il s'agit toujours du même mécanisme : l'Aoriste construit une situation virtuelle, définie par un événement *p*, et *a priori* décrochée de toute situation particulière. Quant au statut épistémique / modal / énonciatif de *p*, il est calculé à partir des propriétés du contexte, selon le principe du caméléon : si le point d'ancrage est "realis" [cf. (277)], alors *p* sera interprété comme un événement ayant vraiment eu lieu ; si ce point d'ancrage est prospectif (278), hypothétique (279), contrefactuel (280)... alors ces dernières propriétés modales viendront "colorer", pour ainsi dire, la proposition à l'Aoriste.

En ce qui concerne la particule **tō**, il paraît possible de la gloser en termes d'instructions données à l'auditeur : *La conjonction tō concentre toutes les coordonnées temporelles ET*

¹ Contrairement au français, le mwotlap rend quasiment systématiquement l'usage de cette conjonction **tō** 'alors' en début d'apodose de système conditionnel.

modales en cours à ce point de l'énoncé (statut énonciatif, rapport à la réalité, etc.) ; elle donne l'instruction de "reverser" toutes ces coordonnées dans la proposition suivante à l'Aoriste. Ce principe de fonctionnement explique pourquoi **tō** est systématiquement suivi de l'Aoriste : du fait de son absence de déterminations énonciatives, ce TAM est le plus adapté à l'opération de transfert qu'effectue cette particule.

(b) **Aoriste et narration**

L'Aoriste est par excellence le temps de la narration, aussi bien fictive que réelle. Comme on le constate dans de nombreuses langues du monde utilisant ce type d'aspect, les verbes à l'Aoriste marquent, dans un récit, une succession de procès ponctuels alignés dans le temps, sans état résultant. Voici un extrait d'un conte, illustrant typiquement ces énumérations de procès : ils sont tous les sept, sans exception, à l'Aoriste¹, et liés entre eux soit par **tō** 'alors, et puis' soit par **wa** 'et', soit sont juxtaposés :

- (281) **Kē ni-vēykal hag me hiy kē nen tō kōyō hag tiwag van tō gengen. (...)**
Ive-yō e ni-kalkal nognog kōyō me nen en wa~ kē ni-yow tēqēl lok le-naw.
Na-gaygay e ni-yow tēqēl wa~ ēntē-n en ni-hag mahge-n.

'D'un bond (le poisson) rejoignit (l'enfant), ils s'assirent ensemble et mangèrent. (...)

Mais la mère (du garçon) se rapprochait de plus en plus des deux amis, si bien qu'il replongea dans la mer.

Le poisson plongea donc dans la mer, et l'enfant se retrouva assis tout seul.'

Nous n'insisterons pas sur ces phénomènes, qui sont connus – ils définissent la notion d'aoristique en typologie sémantique². S'agissant d'un conte, l'ancrage situationnel a une valeur de "décrochage", car l'énonciateur ne prétend rien asserter sur le monde réel : il ne fait que développer une situation fictive, imaginaire.

Quoique très comparable, la situation est légèrement différente dans le cas des narrations réelles, *i.e.* récits d'événements ayant eu lieu dans le passé. Dans ce cas de figure, on constate toujours le même schéma : les *premières propositions* du paragraphe comportent des formes verbales **directement ancrées en Sit_R**, ex. Parfait ou Prétérit ; dans un deuxième temps, on aligne des propositions à l'Aoriste, dont l'ancrage à Sit_R est, cette fois-ci, **indirect**. Ceci apparaît très clairement dans le paragraphe suivant : après une poignée de propositions au Parfait (traduits ici par des passés composés), on bascule sur une série de verbes à l'Aoriste (traduits par des présents) dès la première occurrence de la conjonction **tō**. Nous en donnons volontairement une traduction assez littérale :

- (282) **Bōybōy ME-YEM, MA-HAP, MĒ-HĒW tēy wonwon ;**
tō kē ni-ey, tō kē ni-van tēy me l-ēm, kē ni-tot nē-tēnge nan, kē ni-van tēy me,
tō ni-bōl madamdaw nō-gōyōyōi qēt-tēnge nan, tō ni-pgiy van li-dish vitwag,
ni-mōk ne-vet sew van aē, tō ni-luwyeg van le-mtig a kē mo-tot en,
tō lep me tō nok in tō nok wē tō ni-bah.

'[Question : Comment Bōybōy t'a-t-il guéri en utilisant ces noix de coco ?]

¹ Les deux temps principaux que l'on rencontre dans les récits littéraires sont l'Aoriste – événements ponctuels – et le Parfait, lorsque l'on réfère à l'état résultant d'un événement *j* (souvent déjà mentionné par un Aoriste).

² Nous avons abordé toutes ces questions dans une perspective typologique – et avant de connaître les faits du mwotlap – dans François (1997). D'autre part, pour des faits – et une analyse théorique – très proches des nôtres, voir les travaux de Stéphane Robert sur le Narratif / Aoriste en wolof (1991; 1996).

→ Bôybôy A GRIMPÉ_{Pft} (au cocotier), il A CUEILLI_{Pft} (des cocos), il EST DESCENDU_{Pft} en les tenant précautionneusement ; puis il en *arrache*_{Aor} l'écorce, puis il les *apporte* à la maison, il *va chercher* la plante (médicinale) qu'il faut, il la *rapporte*, puis il *martèle* les racines de la plante pour les assouplir, puis il les *écrase* dans un plat, *dépose* des pierres chaudes dessus, puis il *verse* le jus dans les cocos qu'il EST ALLÉ_{Pft} cueillir, puis il *m'apporte* le tout puis je le *bois*, puis je *guéris*, puis c'est *fini*.⁷

Il est indéniable que tous ces procès à l'Aoriste correspondent à des événements ayant réellement eu lieu, si bien qu'il semblerait légitime, à partir de ce genre d'exemples, de définir ce temps comme une marque de "passé" ou de "realis". Pourtant, il faut voir que cette valeur *realis* n'est pas codée par l'Aoriste lui-même – lequel demeure ambigu sur ce point, et compatible *a priori* avec toutes les valeurs – mais qu'elle est calculée à partir du contexte. Pour savoir si le procès *nok in* ('je le bois') a vraiment eu lieu ou non, il faut avoir entendu le discours dans son entier, et être capable de remonter au moins jusqu'aux trois Parfaits du début. Comme ces derniers étaient effectivement des assertions sur une situation réelle ("Je vais vous raconter ce qui s'est passé avec Bôybôy"), alors il s'ensuit que toute la série des aoristes, par **mimétisme** en quelque sorte, reçoit le statut énonciatif d'une assertion *realis*.

Inversement, dans le paragraphe suivant, la série des huit aoristes se raccroche à un verbe de volition (*vatvat so* 'convenir que [l'on fera dans l'avenir]') – cf. (278) ci-dessus. On constate alors que toutes ces propositions prennent, toujours par mimétisme contextuel, une valeur *irrealis* : elles ne font que développer la situation prospective Sit_v, décrochée de la réalité, et introduite dans la première phrase au moyen de *so*.¹

- (283) **Kōyō MA-VATVAT** [so] **mey a hōw me antan kē ni-pñon namu-n nō-mōmō.**
Alē, mey lok hag Aplōw [so] **kē ni-lep namu-n ne-gengen, nē-dēvet,**
kē ni-van me ni-dyē, ni-salsal dēyē kē; alē mey hōw en ni-pñon me nō-mōmō,
alē kōyō gengen tiwag bah e tō kōyō qoyo mōlmōl lok se.

'Tous deux AVAIENT CONVENU_{Pft} [que] (le jour du prochain rendez-vous) celui-qui-habitait-à-l'ouest se *charge*_{Aor} de rapporter du poisson. De son côté, celui-du-côté-est à Aplōw [qu] il *apporte*_{Aor} les légumes et les ignames ; il *vient*_{Aor}, il *l'attend*, il *fait cuire* les légumes en attendant ; alors celui-de-l'ouest *rapporte* du poisson, alors ils *mangent* tous les deux et puis enfin ils *s'en retournent* chez eux.'

(c) **Récapitulation**

L'Aoriste marque donc ce qu'il convient d'appeler une **dépendance situationnelle** (Robert 1996, François 1997). Dans un contexte discursif donné, j'évoque l'événement *p* pour lui-même, sans rien dire de son statut énonciatif (valeur modale d'assertion ou non, ancrage dans une situation précise ou non, réelle ou non). Ce statut énonciatif ne peut être calculé que de façon indirecte, par référence aux indices inclus dans le contexte.

C'est ainsi que, d'une façon générale, on emploie des Aoristes à chaque fois que l'on veut évoquer une série d'événements ponctuels, cohérents entre eux du point de vue de la

¹ Ici aussi, nous choisissons une traduction littérale, et rendons les aoristes par des présents, forme relativement "neutre" du français, pour mieux faire apprécier le fonctionnement du mwotlap. Bien entendu, la forme française la plus adéquate ici serait le conditionnel, ou futur dans le passé : *L'un devait se charger de xxx, l'autre ferait cuire xxx, puis ils prendraient ensemble leur repas*, etc. Par ailleurs, le joncteur *alē* 'eh bien', emprunt au français *allez*, remplit à peu près le même rôle que *tō*.

référence, et susceptibles de s'insérer tous à un même endroit dans la construction du discours. Ce "point d'insertion" correspond à n'importe quel type de situation : situation réelle passée, situation fictive dans une narration, situation hypothétique ou prospective dans l'avenir, etc. Tant que l'énonciateur désire développer une seule et même situation Sit_v à l'aide de procès successifs, il utilisera des aoristes. Nous allons voir que les autres emplois de cette forme peuvent s'expliquer globalement par le même principe de dépendance énonciative.

5. Aoriste et subordination

L'indétermination énonciative propre à l'Aoriste favorise son emploi dans certaines structures subordonnées. Ceci ne doit pas être généralisé outre mesure : s'il est vrai que certaines langues africaines (ex. Aoriste wolof, Accompli II du haoussa) ont recours à l'aoriste pour presque toutes les relations de subordination – relatives, complétives, etc. – le mwotlap n'en rend l'usage ordinaire que pour certains cas particuliers.

(a) Complétives irrealis

Ceci ne concerne pas les relatives restrictives, dont on a déjà vu qu'elles se trouvaient le plus souvent au Prétérit (p.750), et généralement gardaient les marques qu'elles auraient prises en indépendante – y compris, le cas échéant, l'Aoriste. De même pour les complétives *realis*, ex. les compléments des verbes de cognition comme *ēglal* 'savoir que', des verbes de discours comme *vap* 'dire que', etc. : dans tous ces cas de figure, non seulement la morphologie du verbe, mais aussi la syntaxe de la proposition subordonnée, correspondent exactement à celles de l'énoncé indépendant.

(284) **Kē mal mōl le-pnō nonon.** 'Elle est déjà retournée dans son pays.'
3SG ACP rentrer dans-pays son

→ **Nok dēm so <kē mal mōl le-pnō nonon.>**
1SG AO:penser que 3SG ACP rentrer dans-pays son
'Je pense qu'elle est déjà retournée dans son pays.'

En revanche, les TAM explicitement *realis* sont exclus, et pour cause, des complétives de verbes de volition ou de prospection, ex. *myōs* 'vouloir'. L'équivalent de notre subjonctif, dans de pareils cas, est soit l'Aoriste, soit le Prospectif¹ :

(285) **Nēk ne-myōs so <nok wuh nēk > ?**
2SG STA-vouloir que 1SG AO:tuer 2SG
'Tu veux donc que je te tue ?'

(286) **No ne-myōs so <kē ni-dēn no me, ...**
1SG STA-vouloir que 3SG AO-atteindre 1SG VTF
... **nok vāsem te dēmdēm van hiy kē >.**
1SG AO:révéler PTF pensée ITIF à 3SG

'Je voudrais qu'il vienne me voir, (que) je l'entretienne d'une idée que j'ai eue.'

¹ Les emplois subordonnés du Prospectif, marqueur dérivé de l'Aoriste, seront analysés au §3 p.857.

- (287) **Imam nōnōm ma-vap me hiy no so <nok van hiy kē >.**
 père ton PFT-dire VTF à 1SG que 1SG AO:aller à 3SG
 ‘Ton père m'a demandé d'aller le voir [m'a dit que j'*aille* à lui].’
- (288) **Itōk so <yoge lōmlōmgep susu gōh kē, kōyō bulsal >.**
 être.bien que H:DU garçons petit² DX1 ci 3DU AO:ami
 ‘Ce serait bien que ces deux petits garçons deviennent amis.’

(b) Effet subordonnant de l'Aoriste

Dans la mesure où il crée une situation "décrochée", *a priori* indépendante de toute situation existante, l'Aoriste convient parfaitement pour coder ces complétives de verbes de volition : il ne fait en effet rien d'autre que créer la représentation d'un procès virtuel *p*, sans lui donner d'autre propriété modale ou énonciative. Au passage, on notera que cette dépendance situationnelle créée par l'Aoriste, non seulement est cohérente avec le statut de subordonnée indiqué par la conjonction *so*, mais il arrive même qu'elle suffise, à elle seule, à créer le lien de subordination syntaxique – sans autre marque segmentale que l'Aoriste lui-même¹ :

- (289) **Na-tvusmēl en, kē ne-myōs <kē ni-gen a nō-mōmō >.**
 ART-roi COÉ 3SG STA-vouloir 3SG AO-manger EMPH ART-poisson
 ‘Or le roi désirait manger du poisson.’ [*lit.* il désire_{Sta} il mange_{Aor...}]

De la même façon, c'est l'Aoriste qui marque directement le lien de subordination, dans la structure *Tateh et (+ P)* "Il n'y a personne qui (fasse *p*) / Personne ne (fait *p*)".

- (290) **Tateh et.** ‘Il n'y a personne.’
 non.exister personne
- **Tateh et <ni-lep > !** a) ‘Personne ne l'a pris.’
 non.exister personne AO-prendre b) ‘Personne ne prend (*pétanque*).’

Comme il s'agit d'un procès qui *n'a pas eu lieu*, il est par définition impossible de le localiser par rapport à une situation réelle ; on se trouve donc dans une situation très différente de l'affirmation, dans laquelle pouvaient s'opposer Parfait, Prétérit, Statif² [cf. ex.(119) p.737]. L'Aoriste, encore une fois, permet de référer à une action virtuelle en dehors de toute actualisation, à la manière de notre subjonctif³. Dans une structure comme (290), l'énoncé peut aussi bien avoir une référence passée (avant Sit_R) que prospective (après Sit_R) ; l'Aoriste reste muet sur ces questions :

¹ Par conséquent, la syntaxe des complétives de volonté met en jeu zéro, un ou deux *so* : *Nēk ne-myōs (so) nēk (so) mōl ēnōk ?* "Tu veux rentrer maintenant ?". Le premier *so* est conjonction [§4 p.869], le second (*so* + Aor.) marque de Prospectif [§(a) p.857].

² Voir les remarques sur la dissymétrie entre négation et affirmation d'un procès, p.693.

³ On connaît les liens entre subjonctif et négation, par ex. dans les langues romanes *Je connais quelqu'un qui peut t'aider ≠ Je ne connais personne qui puisse t'aider*. Nous avons observé des phénomènes analogues dans une autre langue du Vanuatu, au système aspectuel pourtant très différent, l'araki (Français, à paraître a).

- (291) **Tateh et <ni-hey nē-tēynin mino>**.
 non.exist personne AO-porter ART-lunettes mes
 a) 'Personne n'a mis mes lunettes.'
 b) 'Personne ne met (=n'a le droit de mettre) mes lunettes !' (i.e. *Ça ne se prête pas...*)

(c) Un cas très spécial de série verbale

Un troisième exemple de subordination aoristique est fourni par certaines propositions de but. Ceci correspond à un schéma très particulier : <Prop₁ Prop₂>, dans lequel la première proposition est *irrealis* (injonction, prospectif, générique...), et la seconde marque le but immédiatement visé par cette Prop₁. Dans ce cas de figure, on constate non seulement que la relation de subordination n'est indiquée par aucune autre marque segmentale que l'Aoriste – mais aussi, que les deux propositions sont liées prosodiquement par une absence totale de pause : chose rare en mwotlap, l'ensemble <Prop₁ Prop₂> reçoit globalement la même intonation qu'une seule proposition simple.

- (292) **Lep me nē-bē <nok in > !** 'Donne-moi de l'eau (que) je boive !'
 prendre VTF ART-eau 1SG AO:boire
- (293) **Kōmyō māmal mino van tatal tēy nēk <nēk etet mu mahē>**.
 2DU fille ma AO:aller marcher tenir 2SG 2SG AO:voir² (toi.aussi) endroit
 'Ma fille va t'emmener te promener, (que) tu visites un peu le coin.'

Il arrive qu'à la troisième personne, le sujet de Prop₂ se confonde avec l'objet de Prop₁, et ne soit pas répété :

- (294) **Kēy weseg nē-lē-y <ni-hyohyo>, tō kēy viy.**
 3PL AO:tirer ART-cheveu-3PL AO-long² alors 3PL AO:tresser
 'Elles s'étirent les cheveux (de façon qu'ils) s'allongent, puis elles les tressent.'
- (295) **Vētleg tog n-et <ni-van tog tekēl wutwut > !**
 AO:envoyer SUG ART-personne AO-aller SUG au.delà montagne
 'Envoie quelqu'un (qu'il) se rende de l'autre côté de la montagne !'

Cette structure, somme toute peu fréquente, est la seule tournure du mwotlap qui s'apparente étroitement à l'une des deux formes connues de *sérialisation verbale* – celle que Foley & Olson (1985) appellent "Core-layer serialization" (ce que nous traduirions *chaîne de propositions*). Bien que ce schéma soit particulièrement bien attesté dans d'autres langues du Vanuatu, il est remarquable que le mwotlap ne possède guère plus, dans ce domaine, que cette structure <Prop₁ Prop₂> à double Aoriste¹.

6. Aoriste en indépendante : valeurs Irrealis

Il nous reste à analyser tout un ensemble d'énoncés, ceux dont le prédicat principal est constitué par un verbe simple à l'Aoriste. En effet, nous avons essentiellement vu, jusqu'à présent, le cas des verbes dupliqués, qu'ils prennent une valeur itérative ou imperfective ;

¹ La seule forme de "série verbale" que le mwotlap a véritablement développée, est constituée par les *chaînes de prédicables* au sein même du Syntagme prédicatif ("Nuclear-layer serialization"). Nous les analysons en détails au § II p.645 à 676.

puis les verbes simples pris dans une série (ex. récit), ou dans une structure subordonnée – leur point commun étant de marquer une dépendance énonciative et/ou syntaxique par rapport à un repère externe, par ex. une proposition principale.

Comment fonctionnent donc les énoncés de type (274) p.804 [*Kē ni-boel*], lorsqu'ils ne peuvent pas être rattachés – au moyen de *tō*, par exemple, ou d'une autre proposition adjacente – à un repère situationnel déjà établi ? Si l'Aoriste implique bien une **absence de coordonnées énonciatives**, est-il possible de l'utiliser "seul" ? Et si oui, à quelle interprétation sémantique correspond le vide aoristique ?

Ces interprétations s'articulent autour de trois notions, d'ailleurs cohérentes entre elles : *l'hypothèse, l'imminence, l'injonction*. Dans les trois cas, l'énoncé à l'Aoriste consiste à présenter, en Sit_R, un procès *p* comme virtuel, tout en envisageant sa réalisation dans un avenir plus ou moins proche. Ce mécanisme correspond, dans d'autres langues, au tiroir morphologique appelé parfois Irrealis¹ ; néanmoins, on aura noté que l'Aoriste du mwotlap, contrairement aux Irrealis de ces langues, est compatible avec des interprétations Realis dans d'autres contextes (ex. récit d'événements passés) : par conséquent, il ne faut pas considérer cette valeur [+irrealis] comme contenue intrinsèquement par l'Aoriste, mais plutôt comme le résultat, encore une fois, d'un calcul sémantique.

(a) Valeur d'hypothèse

Nous examinerons d'abord les phrases hypothétiques. Le recours à l'Aoriste – ou au Prospectif, qui en est dérivé – est une des stratégies possibles pour coder l'hypothèse en mwotlap². Il est assez ordinaire, même si ce n'est pas une règle, de trouver l'Aoriste à la fois dans la protase et dans l'apodose :

(296) **Tege nen nēk van me, dō van tēy nēk hiy Woklo.**
 environ DX2 2SG AO:aller VTF 1IN:DU AO:aller tenir 2SG auprès W.

‘Un de ces jours (*si*) tu viens me voir, je t'accompagne chez Woklo.’

Que l'Aoriste soit compatible avec le mécanisme de l'hypothèse n'a rien pour étonner, dans la mesure où il consiste à évoquer une situation fictive Sit_V, *a priori* décrochée³ de Sit_R. Ce qu'il faut peut-être noter, c'est que la valeur de protase conditionnelle ('si P') ne découle pas seulement de l'Aoriste, mais de la combinaison <Aoriste + topicalisation>. Dans un énoncé comme (296), cette topicalisation est marquée uniquement par une prosodie montante, de fin de thème⁴ ; mais le plus souvent, le mwotlap marque segmentalement cette opération au moyen du clitique *en ~ e* (glosée "Anaphore"), apparaissant autant en fin de thème qu'en fin de conditionnelle. Comme dans de nombreuses autres langues, il suffit souvent de combiner

¹ Voir les emplois du mode Irrealis en araki (François, à paraître *a*).

² Si on laisse de côté le contrefactuel, l'autre principale stratégie pour marquer l'hypothèse potentielle est la combinaison d'une conjonction de subordination 'si' (*so ~ wo*) et du Parfait : *Nēk so ma-van lok me, tō ...* "Si jamais tu reviens me voir, alors...". Pour le cas du Prospectif, voir §(b) p.863.

³ Nous disons "*a priori*", car le principe de mimétisme de l'Aoriste peut tout à fait avoir pour conséquence qu'une forme donnée, au bout du compte, sera interprétée comme realis / passée / assertive [cf. ex.(282) p.806] : dans ce cas, le procès se trouvera raccroché, *a posteriori* (*i.e.* moyennant un calcul contextuel), à Sit_R.

⁴ Cette intonation thématique diffère, par exemple, de celle de l'interrogation : *Tege nen nēk van me ?* 'Tu viendras me voir un de ces jours ?'.

décrochage énonciatif et thématization, pour obtenir une valeur d'hypothèse.

En réalité, en l'absence de subordonnant 'si', un énoncé comme (296) n'est pas aussi précis que pourrait le faire croire la glose conditionnelle : la première proposition peut aussi bien correspondre à une conditionnelle (*si tu fais P*) qu'à une temporelle future (*quand tu feras P*) – ce qui n'est pas pour surprendre. Ainsi, on retrouve exactement la même structure [Prop₁ topicalisée + Prop₂] dans l'énoncé suivant, mais comme le contexte a déjà rendu prévisible le contenu de Prop₁, on préférera traduire ici par 'quand' :

- (297) **Kemem van talōw Apnōlap e, kemem mitiy.**
 IEX:PL AO:aller demain Vanua-lava COÉ IEX:PL AO:dormir
 'lit. nous allons demain à Vanua-Lava, nous y passons la nuit'
 = *Quand (*Si) nous irons demain à VL, nous y passerons la nuit.*

De la même façon, on peut employer l'Aoriste non seulement pour des hypothèses incertaines, mais aussi pour de véritables *prédictions*¹. Voici les paroles visionnaires que l'on attribue au prophète Hekta ; celui-ci, à la fin du siècle dernier, annonça l'arrivée prochaine du modernisme dans l'île paisible de Mwotlap :

- (298) **Nēh en aa, kimi etet e na-vantēmtēm ni-van me.**
 quand COÉ TOP 2PL AO:voir² COÉ ART-bulldozer AO-aller VTF
 'Un jour, vous regarderez, et vous verrez arriver des bulldozers !'

Ainsi, l'Aoriste en protase suggère un événement possible, avec un continuum entre l'hypothèse (valeur d'éventuel) et la certitude (valeur de futur). En revanche, sa présence en apodose ne comporte aucune information sur le statut possible ou non, réel ou non, du procès : cette proposition aoristique ne fait rien d'autre que s'articuler à la précédente, selon le principe de mimétisme qui définit l'Aoriste. Ainsi, la seconde proposition dans l'ex.(296) renvoie à un procès virtuel ('je t'accompagne...'), dont la réalisation est tout à fait possible – à l'instar de la première proposition ('tu viens me voir') à laquelle elle s'articule. Par ailleurs, lorsque l'Aoriste s'articule à une hypothèse contrefactuelle [§1 p.888], il réfère nécessairement à un procès lui-même contrefactuel, et donc coupé de Sit_R :

- (74) **So ta-yavēg tō en, gēn van tō tatal.**
 si CF₁-samedi CF₂ COÉ IIN:PL AO:aller alors AO:marcher
 'Si on était samedi, nous irions nous promener.'

Encore une fois, l'Aoriste ne donne aucune information, en lui-même, quant au statut énonciatif de la proposition (assertion, hypothèse, contrefactuel) ; ce statut ne peut être connu que de façon indirecte, par calcul à partir des repères existant dans le contexte.

En résumé, l'Aoriste se contente toujours d'évoquer un procès virtuel, sans préciser formellement le lien entre ce procès et la réalité. Si aucun repère n'a été établi dans le contexte précédent (cf. récits, etc.), la situation de référence par rapport à laquelle on cherchera à calculer l'interprétation, sera Sit_R, *i.e.* le même point de repère que celui qui servirait pour un Parfait, etc. La virtualité impliquée par l'Aoriste suggère que l'énoncé constitue soit une prédiction sur le futur, soit un jugement générique, hors-situation. D'autre part, la juxtaposition de deux propositions à l'Aoriste <Prop₁ Prop₂>, dans une structure clairement

¹ Les prédictions certaines sur l'avenir utilisent le plus souvent le futur en *tE-* : cf. §(f) p.883, et notamment l'ex.(447).

thème-rhème, suggère que la première proposition est le repère de l'autre : il en résulte des interprétations du type hypothèse, subordonnée temporelle future, etc., selon le contexte.

(b) Valeur d'imminence

Les deux valeurs qui suivent, imminence et injonction, concernent davantage des énoncés mono-propositionnels, à l'Aoriste. La combinaison de ce TAM avec une intonation assertive sera généralement interprétée comme l'annonce d'un événement *p* imminent. Même si l'on trouve souvent un présent dans la traduction française, cela ne signifie pas, loin s'en faut, que le procès est en cours en Sit₀.

- (299) **Nok taṃyeg kimi nok van.** '(Bon) je vous laisse, j'y vais.
 1SG AO:lâcher 2PL 1SG:IR AO:aller
 – **Nēk van ave ?** – Tu vas où ?
 2SG AO:aller où
- (300) **Sisqet na-baklap ni-atlō.** 'Le navire apparaît dans un instant.'
 proche ART-bateau AO-apparaître
- (301) **Ēt ! Mahē ni-qōñ !** 'Aïe ! Voilà que la nuit tombe !'
 EXCL lieu AO-nuit

Dans la plupart des cas, ces verbes simples à l'Aoriste désignent des procès ponctuels *p*, dépourvus d'extension temporelle, et donc incompatibles avec l'interprétation comme procès "en cours"¹. Comme il est impossible que l'instant d'énonciation T₀ coïncide véritablement avec l'instant où *p* est censé se réaliser, ces formes impliquent nécessairement un certain décalage temporel, même minimal (cf. fr. *J'arrive !*) : d'où notre glose *valeur d'imminence*. Il ne s'agit pas tellement de dire 'La nuit est en train de tomber [*duratif*?]', mais 'La tombée de la nuit [*ponctuel*] a lieu dans un instant / Encore un peu et nous aurons basculé du côté de la nuit'. Néanmoins, malgré ce nécessaire décalage dans les faits, tout se passe comme si l'Aoriste consistait à **faire fictivement coïncider instant d'énonciation et instant de l'événement ponctuel *p***.

Ainsi, dans le seul cas où T₀ coïncide vraiment avec le procès *p*, à savoir le cas des énoncés performatifs explicites, on constate là aussi l'emploi de l'Aoriste :

- (302) **Nok vēwē nēk aē.** 'Je t'en remercie / Je t'en félicite.'
 1SG AO:remercier 2SG ANA
- (303) **Nok higgoy kōmyō so kōmyō tele vanvan hep na-nye mey gēn.**
 1SG AO:interdire 2DU que 2DU ÉVIT aller² au.delà ART-cap REL là
 'Je vous interdis de vous rendre au-delà de cette pointe de terre, là-bas !'

(c) Valeur désidérative et injonctive

Même s'ils se traduisent par un présent, tous ces Aoristes ne doivent pas être décrits comme la constatation "objective" d'un état de fait déjà existant en Sit₀ – mais plutôt comme la projection forcée de Sit₀ dans une situation virtuelle Sit_v, définie par le procès *p*. En

¹ Rappelons que cette interprétation redevient possible, au moins pour certains verbes, si l'Aoriste se combine à la reduplication : voir §(b) p.800.

choisissant l'Aoriste, l'énonciateur feint d'anéantir la distance entre ces deux situations ; et tout en marquant l'événement *p* comme encore virtuel, il le convoque ici et maintenant. Dans la mesure où cet acte de langage n'est qu'un effet de discours, il reflète souvent moins un état de fait objectif, que la pure subjectivité de l'énonciateur, son désir.

Par conséquent, un Aoriste à la première personne prendra souvent une valeur désidérative *J'ai l'intention de faire-P* [cf.(299)] :

- (304) **Nok et mōleg van-hiy so Franis itōk si ne-het.**
 1SG AO:voir clair (davantage) que France être.bon ou STA-mauvais
 'J'aimerais connaître mieux encore la France, ses qualités et ses défauts...'
 [lit. (Que) je voie plus clair si la France est bonne ou mauvaise ! – cf. *Voyons voir si...*]

Parallèlement, une phrase à la deuxième personne (non interrogative) prendra la valeur d'une injonction :

- (305) **Nēk so in na-ga, nēk mitiy.**
 2SG PRSP boire ART-kava 2SG AO:dormir
 'Quand tu bois du kava, (tu) ferme(s) les yeux.'
- (306) **Nēk dol qiyig mey geh anen !**
 2SG AO:avaler HOD REL DSTR DX2
 'Avale donc ça (*médicament*) !' [lit. (Que) tu avales bientôt tout ce qui est là !]

Et c'est aussi ce que l'on constate à la troisième personne, pour peu qu'au lieu d'une intonation assertive – narration, vérité générale, etc. – l'énoncé à l'Aoriste présente un contour prosodique d'injonction (forte descente sur la dernière syllabe) :

- (307) **Tog bunbun nu-qul gōh, kē ni-law lap !**
 PROH effacer² ART-lampe DX1 3SG AO-briller encore
 'N'éteins pas cette lampe-ci, (qu')elle reste allumée !'
- (308) **Na-tmat ni-tog mi nēk !**
 ART-paix AO-rester avec 2SG
 '(Que) la paix soit avec toi ! [*salut chrétien*]

Nous examinerons plus loin des emplois très proches du Prospectif en *so*, à valeur soit de volitif (*Je veux faire-P*), soit de prescription (*Tu dois / Il doit faire-P*) : voir p.840 sqq.

(d) **Aoriste et injonction**

(d.1) **Des pronoms jussifs pour la deuxième personne**

Avec le Prospectif qui en est dérivé, l'Aoriste est la marque usuelle du désidératif / injonctif, du moins aux personnes 1 et 3. Dans le cas particulier de la **seconde personne**, une structure plus souvent employée, et que l'on peut nommer la structure d'Impératif, est légèrement différente :

- au singulier, elle se distingue par l'absence du pronom sujet *nēk*, et par le verbe nu ;
- aux trois autres nombres, le verbe nu est associé à un pronom personnel spécifique, réservé

à l'injonction¹, et qui se substitue au pronom usuel : *amyō* ~ *atmōyō* ‘vous deux’, *amtēl* ~ *atmētēl* ‘vous trois’, *ami* ~ *atmi* ‘vous’.

Du point de vue sémantique, l'Impératif correspond à la forme la plus catégorique de l'injonction (‘Fais *p* !’), alors que l'Aoriste désidératif est plus de l'ordre de la suggestion ou du rappel (‘Tu ferais bien de faire *p* !’) – cf. l'emploi jussif du subjonctif latin, ou même du présent français :

- | | | | |
|-------|---|---|---------------------------|
| (309) | Nēk togyōñ !
2SG AO:se.taïre | ‘Tu te tiens tranquille !’ | emploi <i>désidératif</i> |
| (310) | Togyōñ !
AO:se.taïre | ‘Tais-toi !’ | emploi <i>impératif</i> |
| (311) | Kōmyō togyōñ !
2DU AO:se.taïre | ‘Vous vous tenez tranquille, vous deux !’ | emploi <i>désidératif</i> |
| (312) | Amyō togyōñ !
2DU:INJ AO:se.taïre | ‘Taisez-vous, vous deux !’ | emploi <i>impératif</i> |

En conséquence, les énoncés injonctifs s'organisent morphosyntactiquement en deux paradigmes, dont l'un des deux ne concerne que la seconde personne. Le *Tableau 7.13* les illustre au moyen du verbe *mtiy* ‘dormir’, pour les personnes du singulier et du duel :

Tableau 7.13 – Les deux types d'injonction : Aoriste désidératif vs. Impératif

<i>Sujet</i>	<i>Traduction</i>	<i>Aoriste désidératif</i>	<i>Impératif</i>
1 SING	‘Que je dorme !’	Nok mity !	–
2 SING	‘Tu dors !’ / ‘Dors !’	Nēk mity !	Mity !
3 SING	‘Qu'il dorme !’	Kē ni-mity !	–
1EX: DUEL	‘Que moi+lui dormions !’	Kamyō mity !	–
1IN: DUEL	‘Dormons (moi+toi) !’	Dōyō mity !	–
2 DUEL	‘Dormez (vous deux) !’	Kōmyō mity !	Amyō mity !
3 DUEL	‘Qu'ils dorment !’	Kōyō mity !	–

(d.2) L'Impératif est-il une forme d'Aoriste ?

Du point de vue morphosyntaxique, les données du *Tableau 7.13* peuvent recevoir deux interprétations. D'un côté, il est tentant de poser une catégorie morphosyntaxique à part (fût-elle déficiente) qu'on nommerait **Impératif**, et qui se caractériserait :

- par un usage réservé à la deuxième personne (fait peu surprenant pour un impératif) ;
- par l'emploi du radical verbal sans aucun affixe ;
- au singulier, par l'absence de pronom sujet ; aux autres nombres, par l'emploi de pronoms sujets spécifiques.

¹ Pour être exact, ces pronoms sont compatibles avec l'Aoriste à valeur d'impératif (*Amyō mōl !* ‘Allez-vous en !’), ainsi qu'avec le Prohibitif : *Amyō tog mōlmōl !* (‘Ne partez pas !’), et le Potentiel [*tE*-... *vēh*], lorsqu'il prend la valeur d'une injonction (*Amyō tō-mōl vēh !* ‘C'est bon, vous pouvez partir !’). En revanche, ces mêmes pronoms sont incompatibles avec les énoncés assertifs, ex. l'Évitatif : *Kōmyō* (**Amyō*) *tiple mōl !* (‘Ce serait dommage que vous partiez’).

Cependant, la comparaison avec l'Aoriste rend caduque une explication par une marque sur le verbe, fût-ce la marque zéro : en l'absence de marque spécifique à la troisième personne (qui eût opposé, par exemple, *Kē ni-mtiy* à **Kē mitiy*), rien ne permet de faire la différence entre Aoriste et Impératif au niveau du verbe. Les deux paradigmes ne s'opposent que par une liste de pronoms personnels, à la deuxième personne : d'un côté, les pronoms usuels *nēk*, *kōmyō*... ; de l'autre côté, les pronoms jussifs *Ø*, *amyō*, etc.

Par conséquent, il est également possible d'interpréter ces deux structures non pas comme deux TAM différents (Aoriste ≠ Impératif), mais comme deux cas particuliers d'emploi de l'**Aoriste** :

- combiné au paradigme usuel des pronoms personnels, l'Aoriste peut prendre (moyennant l'intonation adéquate) des valeurs désidératives^{et/ou} injonctives ;
- à la deuxième personne, ce même Aoriste peut également se combiner à un paradigme particulier de *pronoms jussifs* (*Ø*, *amyō*, *amtēl*, *ami*), de façon à marquer une injonction plus catégorique.

(d.3) L'injonction modalisée : deux particules finales

Cette dernière solution semble plus économique pour la description. En particulier, elle permet de donner une représentation unitaire des différentes structures d'injonction en mwotlap. Les particules postposées *tō* et *tog* donnent à l'énoncé d'ordre, respectivement, une valeur d'**injonction forte** (*tō*) et d'**injonction atténuée** (*tog*) :

- | | | | | | | | | | | |
|-------|--|--------------------------|-------------|---|------------------------------------|---------------|-----------|--------------------|-----------|---------------|
| (313) | ⟨ <i>Yoñteg</i> ⟩ | me ! | | ‘Écoute (-moi) !’ | | | | | | |
| | AO:entendre | VTF | | | injonction neutre | | | | | |
| → | ⟨ <i>Yoñteg</i> tō ⟩ | me ! | | ≈ ‘Écoute donc !’ | injonction forte (<i>tō</i>) | | | | | |
| | AO:entendre | URG | VTF | | | | | | | |
| → | ⟨ <i>Yoñteg</i> tog ⟩ | me ! | | ‘Écoute-moi un instant. / Écoute voir.’ | injonction atténuée (<i>tog</i>) | | | | | |
| | AO:entendre | SUG | VTF | | | | | | | |
| (314) | Wotlōlan ! | <i>Kalō</i> | tō | me ! | ‘Wotlōlan ! Sors de là !’ | | | | | |
| | W. | AO:sortir | URG | VTF | | | | | | |
| (315) | Nok | ⟨ <i>et</i> tog ⟩ | ! | | ‘J'aimerais bien regarder !’ | | | | | |
| | 1SG | AO:voir | SUG | | [lit. Que je regarde un instant !] | | | | | |
| (316) | Atmi | <i>togyoñ</i> , | atmi | <i>togyoñ</i> | tog ! | Na-lñe | eh | vanvan | me | agōh ! |
| | 2PL:INJ | AO:se.taire | 2PL:INJ | AO:se.taire | SUG | ART-voix | chanson | aller ² | VTF | DX1 |
| | ‘Taisez-vous ! Taisez-vous un instant ! J'entends une chanson qui s'approche.’ | | | | | | | | | |

La différence sémantique exacte de ces trois injonctions reste à affiner. Il semble que le Suggestif *tog* consiste principalement à atténuer la brusquerie du changement : le procès P est présenté comme désiré, mais est donné comme s'il s'inscrivait dans la **continuité** de la situation d'énonciation Sit_o, et ne la modifiait que très légèrement (d'où une traduction possible ‘Que A fasse-P *un instant* !’). Inversement, la marque *tō*, que nous glosons ici "Injonction forte" faute de mieux¹, marquerait explicitement le procès comme une **rupture**

¹ Si nous avons placé l'*Injonction forte* dans le paradigme des marques TAM [Tableau 7.2 p.694], c'est parce qu'elle ne peut pas être analysée comme la combinaison, en synchronie, de l'Aoriste et d'une particule *tō* dont on pourrait isoler la signification (contrairement à *tog*, qui code sans ambiguïté la valeur de Suggestif).

par rapport à Sit₀ : avec **tō**, le procès P est nouveau, imprévu, et s'oppose clairement à la situation en cours. Ainsi, en (313) :

- l'injonction neutre **Yoñteg me !** prend place normalement dans un contexte où elle est, sinon prévue, du moins prévisible : typiquement, au cours d'une conversation où nous discutons tous les deux, j'attire particulièrement ton attention sur un point ;
- l'injonction "forte" **Yoñteg tō me !** implique normalement une situation où elle est imprévue : typiquement, si tu es concentré sur une activité, et que je t'y arrache soudain pour te faire écouter qqch ;
- l'injonction "atténuée" (ou Suggestif) **Yoñteg tog me !** s'inscrit également dans un contexte où le procès est nouveau, mais atténué cette nouveauté en le présentant comme provisoire ou facultatif (→ 'écoute si tu veux / écoute un peu').

Ces deux particules servant à modaliser l'injonction s'ajoutent simplement à la forme d'injonction neutre, à toutes les personnes, et quelle que soit la forme du pronom sujet (pronom usuel ou pronom jussif). Comme nous l'avons vu dans le *Tableau 7.13*, il en résulte une seule forme par personne, sauf à la deuxième personne qui présente un double paradigme. Pour l'injonction forte au duel, on obtient une organisation comme la suivante :

Tableau 7.15 – L'injonction forte en **tō** (désidératif vs. impératif)

<i>Sujet</i>	<i>Traduction</i>	<i>Aoriste désidératif</i>	<i>Aoriste impératif</i>
1 INC:DUEL	'Dormons donc !'	Dōyō mitiy tō !	
2 DUEL	'Dormez donc !'	Kōmyō mitiy tō !	Amyō mitiy tō !
3 DUEL	'Qu'ils dorment donc !'	Kōyō mitiy tō !	

De même pour l'injonction atténuée ou Suggestif :

Tableau 7.16 – Le Suggestif en **tog** (désidératif vs. impératif)

<i>Sujet</i>	<i>Traduction</i>	<i>Aoriste désidératif</i>	<i>Aoriste impératif</i>
1 INC:DUEL	'Si on dormait ?'	Dōyō mitiy tog !	
2 DUEL	'Vous voulez pas dormir ?'	Kōmyō mitiy tog !	Amyō mitiy tog !
3 DUEL	'Ils pourraient pas dormir ?'	Kōyō mitiy tog !	

L'ensemble de toutes ces formes injonctives, quelle que soit leur structure interne, se trouve nié par une seule structure : le Prohibitif (**ni**)**tog**, antéposé au verbe¹. Ce dernier est incompatible aussi bien avec les pronoms jussifs (excepté *zéro*) qu'avec les autres particules modales.

Comme nous l'avons fait pour d'autres morphèmes discontinus inanalysables, la combinaison (**ni**)... **tō** fonctionne donc comme un tiroir TAM à part entière.

¹ Nous analyserons le Prohibitif au §D p.961. Nous y soulignerons plus particulièrement l'homonymie entre Prohibitif (**tog**) et le Suggestif (**tog**) : cf. §(c.1) p.963.

(d.4) Synthèse : l'injonction en mwotlap

Toutes ces formes d'injonction sont donc des cas d'emploi de l'Aoriste. Celui-ci entre dans diverses combinaisons, d'une part, avec les pronoms sujets – d'autre part, avec des particules modales postposées au verbe.

Du point de vue sémantique, il semble que la forme du sujet porte plus particulièrement sur la *représentation sociale de la personne* : le pronom usuel (*nēk, kōmyō...*) conserve une certaine distance, comparable à un léger vouvoiement, tandis que les pronoms jussifs (\emptyset , *amyō...*) marquent une adresse plus directe, voire brusque, à l'interlocuteur. De leur côté, les particules modales postposées (\emptyset , *tō, tog*) porteraient plutôt sur la *représentation du procès* lui-même, et de son urgence : urgence neutre pour l'Aoriste simple, urgence renforcée pour *tō*, urgence atténuée pour *tog*. Il résulte de tout cela, à la 2^{ème} personne, six combinaisons au total, toutes très fréquentes dans le discours.

7. Les emplois de l'Aoriste : synthèse**(a) Tableau récapitulatif**

Nous avons fait le tour des nombreuses valeurs que peut prendre l'Aoriste du mwotlap – en tout, une bonne dizaine. Le tableau suivant récapitule tous ces emplois, dans l'ordre où ils ont été présentés, et les accompagne d'un équivalent français : quoiqu'approximatives, ces gloses permettent d'apprécier la diversité des interprétations que peut recevoir un énoncé à l'Aoriste dans cette langue. Sauf mention du contraire, nous prenons comme exemple un syntagme de type *Bébé dormir* – le verbe étant soit dupliqué (*Tētē ni-mtimtiy*), soit non (*Tētē ni-mtiy*).

Tableau 7.17 – Les dix valeurs de l'Aoriste : récapitulation

<i>Forme du radical</i>	<i>Valeurs</i>	<i>Équivalent français</i>
verbe RÉDUPLIQUÉ ex. <i>Tētē ni-mtimtiy</i> .	<i>générique</i> <i>itératif</i> <i>imperfectif</i>	'Un bébé, ça dort.' 'Bébé a l'habitude de dormir.' 'Bébé est en train de s'endormir.'
verbe SIMPLE ex. <i>Tētē ni-mtiy</i> .	<i>dépendance / subord.</i> <i>narration</i> <i>hypothèse</i> <i>imminence</i> <i>injonction</i> <i>désidératif</i> <i>acte performatif</i>	'(Il faut / J'ai peur...) que bébé dorme.' 'Bébé s'endormit.' 'Que bébé s'endorme, et ...' 'Voilà que bébé s'endort !' 'Que bébé dorme !' [ex. <i>Nok van !</i>] 'J'aimerais partir.' [ex. <i>Nok vēwē nēk.</i>] 'Je te remercie.'

Nous ne reviendrons pas sur le détail de ces emplois, qui ont tous été analysés au cours des précédents paragraphes. On se contentera ici de résumer en quelques mots les opérations linguistiques qui les sous-tendent.

(b) L'Aoriste : realis ou irrealis ?

Certains des emplois de l'Aoriste sont compatibles avec une interprétation *realis*, i.e. la référence à un procès ayant réellement (eu) lieu. D'une part, la combinaison <Aoriste + reduplication> renvoie bel et bien à des procès réels – même si leur caractère itératif ou générique leur conserve une part de virtualité ; d'autre part, l'emploi de l'Aoriste en récit (y compris récit réel) implique également la référence à des événements effectifs, situés avant le point de référence Sit_R.

Néanmoins, comme le *Tableau 7.17* le suggère, l'Aoriste comporte également de nombreux emplois *irrealis* (hypothèse, injonction, imminence...), si bien qu'il est exclu de placer ce temps sur le même plan que les autres TAM déjà cités. Alors que Statif, Parfait, Prétérit, Accompli, comportent tous intrinsèquement une référence à une situation réelle Sit_R (*realis*), l'Aoriste reste fondamentalement ambigu sur ce point, et n'appartient clairement ni au domaine du *realis* [≈ Indicatif] ni à celui de l'*irrealis* [≈ Subjonctif]. Ce temps marque précisément une forme de "décrochage énonciatif" par rapport à la situation de référence, et ne prend de valeur précise qu'en fonction du contexte où se trouve la proposition : par une sorte de mimétisme, l'Aoriste sera –en gros– *realis* s'il se trouve dans un contexte *realis*, mais *irrealis* dans les autres cas.

En tout cas, lorsque le point de repère correspond à la situation d'énonciation (Sit_o), l'Aoriste <+verbe simple> ne peut en aucun cas renvoyer ni à un procès en cours (présent), ni à un procès achevé (passé). Par conséquent, il n'empiète jamais sur les marques *realis* que nous avons vues jusqu'à présent : Parfait, Prétérit, Accompli... En revanche, plusieurs de ses emplois *irrealis*, comme le désidératif ou l'injonction, chevauchent parfois ceux de certains morphèmes que nous observerons bientôt, comme le Prospectif ou le Futur proche.

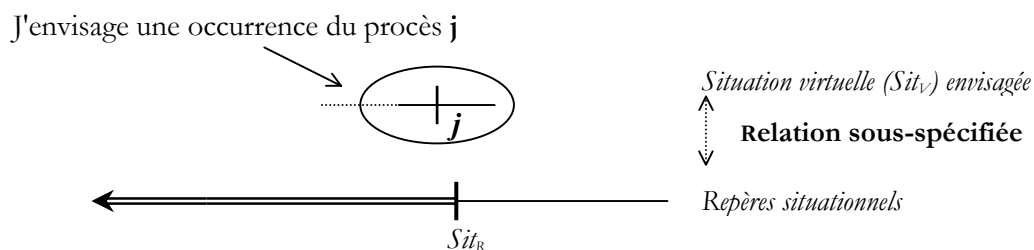
(c) L'opération aoristique

On peut tenter de définir l'opération linguistique marquée par l'Aoriste, au moyen des schémas qui suivent.

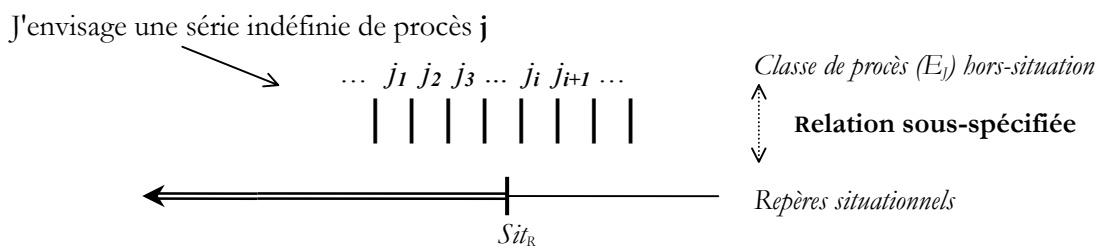
AORISTE – J'évoque un procès ponctuel *j* dans sa virtualité, en ne le rattachant explicitement à aucune situation particulière. La valeur énonciative de la proposition à l'Aoriste (proposition vraie ou non ; passée ou future ; réelle ou hypothétique...) n'est pas donnée par la forme verbale elle-même, mais ne s'obtient qu'indirectement, par mimétisme avec le contexte.

a) AVEC UN VERBE SIMPLE :

Inséré dans l'évocation d'une situation quelconque Sit_v (réelle ou irréal, etc.), l'Aoriste construit une occurrence unique de *j*, et la présente comme le développement immédiat de Sit_v.

Figure 7.19 – *L'Aoriste avec verbe simple***b) AVEC UN VERBE RÉDUPLIQUÉ :**

La reduplication construit une classe E_j de procès j . L'Aoriste affirme l'existence de cette classe E_j dans le monde, sans lui assigner une situation en particulier ; il suggère que l'instant de référence (Sit_R) est lui-même pris dans cette série de procès j .

Figure 7.20 – *L'Aoriste avec verbe redoublé*

Un temps aussi complexe et insaisissable que l'Aoriste mériterait nombre de commentaires encore. Nous nous contenterons, pour conclure, de suggérer un rapprochement avec notre *infinitif*. Le décrochage énonciatif marqué par l'Aoriste, en vertu duquel le verbe ne fait rien d'autre que renvoyer à un procès virtuel, détaché de toute situation particulière, mais compatible *a priori* avec toutes ; sa fréquente dépendance syntaxique par rapport à d'autres prédicats qui l'entourent... – tout cela correspond trait pour trait à la **malléabilité**, mais aussi à la forme particulière de **dépendance**, qui caractérisent l'infinitif dans les langues qui en ont. Ainsi, en français, la forme verbale *partir* pourra renvoyer tantôt à une situation future (*Je veux partir*), tantôt à un désidératif (*Ah ! Partir !*), tantôt à un générique (*Partir, c'est mourir un peu*) ; d'autres langues donnent à l'infinitif des valeurs narratives (latin), injonctives (tagalog, etc.)¹. Si cette comparaison présente un intérêt, on suggérera de voir dans l'Aoriste mwotlap une sorte d'**infinitif conjugué** – comme on en trouve des variantes en portugais ou en palau.

¹ Ces valeurs sont réunies par Lemaréchal (1989: 162; 1991: 203 sqq) sous le nom "orientation vers le procès lui-même" (*opp.* vers l'agent, le patient, etc.), interprétation plausible pour l'Aoriste du mwotlap. Ce même auteur propose l'étiquette "infinitif conjugué" pour la forme dite 'hypothétique' du palau (1991: 212).

B. LE FOCUS TEMPOREL

Du point de vue morphologique, le Focus temporel (FCTP) se présente sous deux variantes interchangeables *qoyo* ~ *tiqoyo*, auxquelles s'ajoute une forme *tiqoyo*, sans doute récente ; par commodité, nous désignerons ce morphème sous sa forme la plus courante *qoyo*. Ce proclitique est suivi du radical verbal nu, et n'est donc pas dérivé de l'Aoriste¹ : *Kē qoyo mōl* /3SG/FCTP/rentrer/ (**Kē qoyo ni-mōl*). En ce qui concerne la première personne, on a une équivalence entre *No(k) qoyo mōl* et *No tiqoyo mōl*.

Même s'il n'est ni aussi fréquent, ni aussi polysémique, que l'Aoriste, le tiroir de Focus temporel constitue également un paradoxe. Traduit tantôt par un futur, tantôt par un passé ou un présent, marquant parfois une promesse ou une prédiction (→ *irrealis*) et parfois un événement acquis (→ *realis*), ce morphème ambigu semble à première vue difficile à saisir. En tout cas, il a clairement sa place aux côtés de l'Aoriste, pour ce qui est de son caractère "situationnellement indéfini", *i.e.* intrinsèquement ni *realis* ni *irrealis*.

Cette ambiguïté sémantique transparait dans la polysémie de l'exemple suivant :

- (317) **No** <**tiqoyo et**> **kē**.
 1SG FCTP voir 3SG
- a) 'Ce n'est qu'alors que je le verrai.'
 - b) 'J'irai le voir (promis).'
 - c) 'C'est moi qui le verrai.'
 - d) 'C'est la première fois que je le vois.'
 - e) 'Je viens juste de le voir.'
 - f) 'C'est alors que je le vis.'

Ces valeurs possibles du Focus Temporel² seront analysées en détails ci-dessous. Tout en décrivant précisément chacun de ces emplois, nous chercherons à résoudre le paradoxe de sa polysémie, en isolant son fonctionnement général.

Voici le plan que nous suivrons :

- 1. *L'emploi futur du Focus Temporel*
 - (a) Chronologie et argumentation
 - (b) Une structure typiquement focalisante
 - (c) Promesses dilatoires
 - (d) Focalisation sur le sujet
- 2. *La valeur inaugurative*
 - (a) Ambiguïtés temporelles
 - (b) Où l'on retrouve la focalisation temporelle

¹ On n'a donc pas la même structure qu'un temps comme le Prospectif (p.837), qui combine *so* à l'Aoriste : PROSP. *Nok so mōl* 'je vais partir' → *Kē so ni-mōl* 'Il va partir'.

² Ces valeurs du Focus Temporel ne se rencontrent pas seulement en mwotlap, mais dans d'autres langues de la région que nous connaissons : mota *qara*, araki *pa*... [n.3 p.830]. Largement constitué par relexification et calquage à partir de ce substrat mélanésien (cf. Keesing 1991), le pidgin *bislama* possède également ce que nous analyserions comme un Focus Temporel : il s'agit d'un morphème aspectuel de forme *jas* ~ *jes* [< angl. *just*], que Crowley (1995) glose "1. recent past, only just ; 2. inceptive ; 3. subsequent event in a time series after a lapse of time ; 4. later future". En conséquence, nous prétendons que notre analyse du mwotlap *qoyo* s'applique également au morphème *jas* du *bislama*.

- (c) Un mécanisme central mais plusieurs emplois
3. *Le Passé immédiat*
- (a) Un morphème composite
- (b) Une combinaison de calculs aspectuels
- (c) Synthèse : le Passé immédiat
4. *Le Focus Temporel : synthèse*

1. *L'emploi futur du Focus Temporel*

(a) *Chronologie et argumentation*

L'emploi le plus typique du Focus Temporel porte sur l'avenir, au point qu'il est possible, dans un premier temps, d'y voir carrément une des marques du futur en mwotlap.

- (318) **Ohoo, tateh qete. Kēy qoyo qañqañyis talōw.**
 non non.exist encore 3PL FCTP cuisiner² demain

‘Non, pas encore. C'est demain (seulement) qu'ils feront la cuisine.’

Pourtant, le mwotlap possède –entre autres temps portant sur l'avenir– un tiroir que nous appelons Futur, caractérisé par le préfixe *tE-* [§B p.877] :

- (318)' **Kēy ta-qañyis talōw.** ‘Ils feront la cuisine (dès) demain.’
 3PL FUT-cuisiner demain

Analyser la différence entre (318) et (318)' permet d'approcher le fonctionnement profond du FCTP. Il ne s'agit pas d'une différence de nature temporelle –dans les deux cas, l'action se déroule ‘demain’– ni aspectuelle au sens strict, mais d'une différence d'ordre pragmatique, entre deux orientations contradictoires. D'un côté, le Futur en (318)' peut servir à rassurer l'interlocuteur, en promettant / prédisant que l'événement P aura lieu le lendemain, et *pas plus tard* ; de l'autre côté, le FCTP de (318) reçoit l'interprétation exactement inverse, puisqu'il consiste à différer l'événement : P n'aura lieu que demain, et surtout *pas plus tôt*. On a donc une différence d'orientation argumentative, au sens d'Anscombe & Ducrot (1983) : le Futur est orienté dans le sens du "tôt", d'où son usage préférentiel, entre autres choses, pour les promesses et les acceptations [*Tu n'auras pas à attendre trop longtemps, car ils vont faire la cuisine dès demain*] ; inversement, le FCTP est orienté dans le sens du "tard", ce qui le prédispose à intervenir dans les contextes de procrastination [*Désolé, il te faudra attendre, car ils ne cuisineront pas avant demain*]¹.

De nombreux énoncés confirment cette propension de *qoyo* à orienter argumentativement le procès vers le "plus tard". Une glose appropriée pour ce morphème serait ‘(*P aura lieu*) à telle date, *et pas avant*’ :

¹ Ce genre de contraste pragmatique existe dans de nombreuses langues, tantôt lexicalisé (ex. français), tantôt grammaticalisé. En particulier, ces faits du mwotlap rappellent fortement une des valeurs de l'opposition, en chinois mandarin, entre les deux particules aspecto-modales *jiù* (orienté sur le "tôt" → cf. MTP *tE-*) et *cái* (orienté sur le "tard" → cf. MTP *qoyo*) : cf. Paris (1981). Ainsi, De Francis (1966: 20) glose *cái* ‘[then and] only then’ : *Tā jiàngwán-le huà, wōmen cái néng zǒu* ‘We can leave only after he's finished the lecture’.

- (319) **Nitog vasesm no bō-wōl levete.**

Lē-kle wōl levete, nēk tiqyo vasesm no.
 dans-dos mois six 2SG FCTP déclarer 1SG

[*paroles de la succube maléfique*] ‘Tu n’as pas le droit de parler de moi pendant six mois.
 Ce n’est qu’après un délai de six mois (et pas avant) que tu pourras me déclarer.’

- (320) **Nēk tiqyo sey lok me hiy no a lō-qōn tegha.**

2SG FCTP rembourser re- VTF à 1SG LOC dans-jour différent

‘Tu me rembourseras un autre jour (ce n’est pas pressé).’

Souvent, le FCTP intervient après une proposition marquée par le morphème *bah* ‘finir (→ valeur de Prioritif)’. On peut schématiser cette structure ⟨P_o *bah* : *qoyo* P⟩ = ‘une fois que P_o se sera achevé, *alors seulement* commencera P’, autrement dit ‘P n’aura pas lieu avant que P_o se termine’ – ou plus simplement ‘P aura lieu après P_o’ :

- (321) **So gengen ēnōk ? – Ohoo : nok in bah na-ga, nok qoyo gengen.**

... non 1SG AO:boire finir ART-kava 1SG FCTP manger²

‘Tu veux manger maintenant ? – Non, pas avant d’avoir pris le kava.’

[*lit.* je veux d’abord boire le kava, *alors seulement* je mangerai.]

- (322) **Nitog etet kē. Kamyō so me-leg bah en, nēk qoyo et kē.**

PROH voir² 3SG IEX:DU si PFT-marié finir COÉ 2SG FCTP voir 3SG

‘Tu ne dois pas la rencontrer. Attends que nous soyons mariés,
 et *alors seulement* tu pourras la rencontrer.’

- (323) **Kē n-et bah na-ngē-k en, tō nok qoyo mat.**

3SG AO-voir finir ART-visage-1SG COÉ alors 1SG FCTP mort

‘Je veux qu’il me revoie une dernière fois avant que je n’expire.’

[*lit.* Qu’il voie d’abord mon visage, et *alors seulement* je mourrai.]

- (324) **Nēk vatne bah nē-gēlqaqa en, tō nēk qoyo ēglal galsi na-gatgat.**

2SG AO:apprendre finir ART-juron COÉ alors 2SG FCTP savoir bien ART-langue

‘On ne connaît bien une langue *que lorsqu’on* en a appris les gros mots.’

[*lit.* Quand tu auras appris les gros mots, *c’est alors que* tu connaîtras bien la langue.]

- (325) **Ige titamas kēy so lak lō na-laklak;**

bah, ige sil tiqyo lak goy me atgiy.

finir H:PL gens FCTP danser (sur) VTF après

‘Ce sont les tantes qui doivent inaugurer la danse ;

et *c’est seulement ensuite que* les gens viennent danser après elles.’

(b) Une structure typiquement focalisante

Dans tous ces exemples, la combinaison

⟨...*bah* (*en*) + *qoyo* ...⟩ = ⟨Prioritif + Focus temporel⟩

permet d’établir un lien logico-temporel entre deux événements projetés dans l’avenir. Le mécanisme en est clair : on commence par topicaliser un événement P_o, c’est-à-dire le constituer comme un point de repère temporel¹. Une fois que l’on a constitué ce repère *t*, le

¹ Ceci correspond précisément au fonctionnement propre du Prioritif en ⟨*bah*... *en*⟩ – cf. §2 p.901. D’ailleurs,

morphème *qoyo* consiste à localiser l'événement P par rapport à ce *t* : "P aura lieu à l'instant *t*"¹. Mais le plus important, c'est de voir que cette localisation en *t* est corrélée à une *exclusion des autres instants*, en particulier exclusion de la période qui précède *t*, en sorte que la véritable glose de *qoyo* doit être "**P aura lieu à l'instant *t*, et pas avant**". Ce mécanisme de localisation (au sens large) + exclusion du complémentaire correspond exactement aux processus bien connus de la *focalisation* ; et comme celle-ci concerne, dans ce cas précis, les instants dans le temps, il est légitime de décrire le morphème *qoyo* comme opérant une **focalisation temporelle**. C'est là l'origine de son appellation 'Focus Temporel' – nous verrons qu'elle est également justifiée pour les autres emplois de la même marque.

Accessoirement, on notera que *qoyo* présente une caractéristique typique des mécanismes de focalisation : l'élément à localiser se trouve généralement préconstruit qualitativement dans le contexte. L'importance de la préconstruction dans ce type d'énoncés a été mise en valeur notamment par Iljic (1987 b: 265) et Robert (1991; 1993) :

[L'emphase est] un mode particulier d'identification par lequel existence et désignation sont à la fois dissociées et validées en un seul temps : l'assertion a pour objet la désignation qualitative d'un élément dont l'existence est considérée comme acquise, c'est-à-dire *préconstruite*. (Robert 1991: 320)

[Dans toute focalisation] il y a dissociation entre la *désignation qualitative* du sujet, qui fait l'objet de l'assertion, et l'*existence* de ce sujet qui, tout comme la relation prédicative, ne constitue pas l'objet de l'assertion, mais est *préconstruite*. (Robert 1993: 33)

Dans le cas précis du morphème *qoyo*, l'élément préconstruit est P, ou plus précisément '*l'existence certaine d'un événement P, localisable à une date t*' ; l'information qui est inconnue, et qui sera donc apportée par l'énoncé focalisé, est la nature de cette date *t*. On peut même être plus précis encore, en relevant que le contexte discursif contient souvent (par ex. dans le discours de l'interlocuteur) l'idée virtuelle "P aura lieu prochainement, avant la date *t*" ; c'est alors que le Focus Temporel est activé par l'énonciateur, qui choisit de sélectionner *t* en excluant explicitement –au moyen de *qoyo*– la période qui précède *t*.

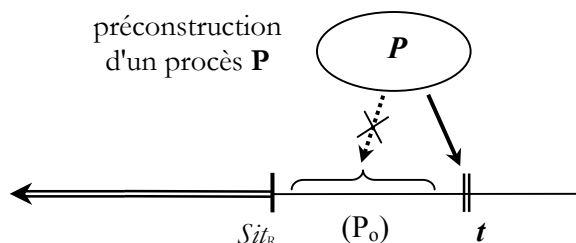
C'est par ce mécanisme complexe, mettant en jeu préconstruction, localisation et restriction, qu'il faut analyser chacun des exemples que nous avons cités ci-dessus. En (318), une question précédente 'Sont-ils en train de cuisiner ?' préconstruisait l'événement P₂ ; je réponds alors à partir de ces données préconstruites : '*L'événement P en question aura bien lieu, mais à la date t et pas à d'autres moments (= pas plus tôt)*'. Les énoncés (319), (321) et (322) comportent explicitement, dans leur contexte immédiat, une mention de l'événement P, avec en outre un rejet de sa réalisation immédiate (= 'Tu ne dois pas encore parler de moi' / 'Tu ne dois pas encore le voir' / 'Je ne veux pas encore manger'...); la proposition en *qoyo* sert alors à indiquer la "bonne date" à partir de laquelle P est envisageable aux yeux de l'énonciateur. Enfin, dans les autres énoncés, la mention de P est suggérée par le contexte : par exemple, l'énoncé (320) répond poliment à une offre de l'interlocuteur, du type 'Tu veux que je te rembourse maintenant ?' → 'Non, pas encore, tu le feras plus tard'.

nous discuterons de la complémentarité que présentent Prioritif et Focus Temporel, au §(c) p.905.

¹ Dans les cas comme (318), (319) ou (320), dans lesquels P n'est pas précédé par une première proposition en *bah*, le repère temporel *t* est soit donné dans la proposition elle-même (ex. 'demain' ; 'après six mois' ; 'un autre jour'), soit déduit du contexte.

On peut résumer le mécanisme du Focus Temporel, du moins dans l'emploi futur que nous venons de décrire, au moyen d'un schéma simple.

Figure 7.21 – Valeur future du Focus Temporel



(c) Promesses dilatoires

Ce mécanisme de focalisation temporelle est dominant pour les emplois de *qoyo*, et la valeur sémantique de contraste est généralement patente : c'est ce que l'on peut constater dans les énoncés (318) à (325). Pourtant, un cas de figure minoritaire paraît résister à cette analyse, dans la mesure où la valeur d'exclusivité temporelle semble difficile à retrouver.

De façon assez régulière, le morphème *qoyo* apparaît dans des énoncés à valeur illocutoire de promesse. L'énonciateur rassure son interlocuteur en lui jurant que l'événement P espéré aura bien lieu dans l'avenir :

- (326) **Nok lep qōtō na-hanwas nōnōm, nok qoyo lep lok hiy nēk.**
 1SG AO:prendre PROVIS ART-montre ta 1SG FCTP prendre re- à 2SG
 'Je t'emprunte ta montre : (t'inquiète pas) je te la rendrai.'
- (327) **Itōk : no tiqyo vap no-yoy nan van hiy kē.**
 être.bien 1SG FCTP dire ART-nouvelle ASSO ITIF à 3SG
 'C'est d'accord : je lui transmettrai la nouvelle.'

De tels énoncés posent un problème d'orientation argumentative. Nous avons vu que le FCTP, d'ordinaire, est orienté assez nettement vers l'interprétation "plus tard", exactement comme le *cái* du chinois mandarin ; en cela, il s'opposait au Futur, équivalent du chinois *jiù*. Pourtant, l'orientation normale d'une promesse est vers le "plus tôt", de façon à rassurer son interlocuteur ; il semble incohérent, en termes argumentatifs, d'afficher sa certitude qu'un événement aura lieu, et en même temps de le repousser à une date ultérieure et indéfinie. D'ailleurs, nous verrons plus loin [cf. §(a) p.880] qu'il est tout à fait usuel de formuler une promesse en employant le Futur en *tE-*, selon un schéma argumentatif plus cohérent avec nos hypothèses.

En réalité, ces énoncés au FCTP ne sont pas trop difficiles à analyser. Certes, ce n'est pas l'intention principale de l'énonciateur, que de présenter P comme tardif ; placée au centre de l'attention, cette valeur entrerait en contradiction avec le statut illocutoire de promesse. En revanche, on voit bien que le contexte du dialogue, dans ces deux exemples, impose de fait un *décalage temporel* entre la situation d'énonciation Sit_o, et le moment où P sera réalisable :

- en (326), la promesse P ne peut pas être exaucée immédiatement, car le sujet vient à peine d'emprunter l'objet, et n'est donc pas encore prêt à le restituer.

- en (327), le locuteur se voit confier la charge de transmettre une nouvelle à son destinataire absent ; par la force des choses, cette promesse ne peut pas être accomplie dans l'immédiat, mais ne pourra intervenir qu'au moment du retour de l'intéressé.

Dans les deux cas, le FCTP explicite une rupture temporelle *de facto* entre Sit₀ et P : 'je te promets l'événement P, mais *pas pour tout de suite*, car les conditions ne sont pas encore réunies'. On retrouve donc bien le schéma fondamental du Focus Temporel, tel que nous l'avons schématisé plus haut : en même temps qu'il est constitué, l'événement P est explicitement orienté vers une date tardive *t*, et se trouve exclu du futur immédiat ; le FCTP implique l'existence d'un délai objectif, plus ou moins précis, en-deçà duquel P n'est pas envisageable.

S'il est donc possible de rattacher ce cas de figure aux énoncés précédents, il convient néanmoins de souligner les quelques nuances qui les oppose :

- la valeur de promesse du FCTP ne s'accompagne pas nécessairement d'indications temporelles ;
- l'énoncé de promesse a pour sujet soit une première personne, soit une personne socialement dépendante de la sphère de l'énonciateur ;
- Dans les énoncés à valeur dilatoire (318) à (325), le **décalage temporel** était placé au centre de l'information : '*Attention, P aura lieu seulement après la date t*'. Avec la valeur de promesse, ce même décalage n'a que le statut de **présupposé** : 'J'affirme que P aura lieu [...*même si ce n'est pas avant la date t*]'

Ce dernier point est le plus important pour résoudre le paradoxe argumentatif dont nous parlions ci-dessus. S'il est possible de joindre dans le même énoncé une valeur de *promesse* (orientée vers la réalisation de P) et une valeur de *dilatation* (orientée vers la non-réalisation de P), c'est parce que ces deux actes de langage ne se situent pas au même niveau informatif : la dilatation est le présupposé, la promesse constitue le posé.

De fait, c'est bien le Focus Temporel (*qoyo*) que le mwotlap utilise dès lors qu'il s'agit, pour l'énonciateur, de promettre un événement P dans une situation Sit_t, en rupture qualitative avec la situation Sit₀. On opposera ainsi subtilement deux types de promesse, au Futur (hodiernal) vs. au FCTP :

- (328) **Na-mwumwu na-mu-nmōyō mal bah : no te-plet qiyig kōmyō.**
 ART-travail ART-CPSit-2DU ACP finir 1SG FUT-payer HOD 2DU
 'Votre travail est terminé : **je vais vous verser** votre salaire.'
 (= ...*dans la continuité de la situation actuelle Sit₀*)

- (328)' **Na-mwumwu na-mu-nmōyō mal bah : no tiqyo velet kōmyō.**
 ART-travail ART-CPSit-2DU ACP finir 1SG FCTP payer 2DU
 'Votre travail est terminé : (ne vous inquiétez pas) **je vous verserai** votre salaire.'
 (= ...*plus tard, après une rupture par rapport à Sit₀*)

La différence entre Futur et FCTP ne réside pas dans les dates objectives : il est tout à fait possible que l'événement P (le versement du salaire) ait lieu à la même date dans les deux cas, par ex. trois heures après l'énonciation. La différence est d'ordre argumentatif : avec le Futur, P s'inscrit dans la continuité de Sit₀, comme s'il s'agissait déjà de mobiliser ses forces pour que P se réalise ; au contraire, le FCTP implique une coupure qualitative entre Sit₀ et l'événement P, par exemple si le locuteur désire d'abord se consacrer à une autre occupation, qui n'aille pas forcément dans le même sens que P (ex. *Ne vous inquiétez pas, je vous payerai ; mais d'ici là, laissez-moi tranquille, car j'ai autre chose à faire*). On retrouve là

exactement le même contraste qu'en français, entre le futur dit ‘proche’ et le futur simple – comme en témoignent nos traductions.

(d) Focalisation sur le sujet

Avant d'examiner les emplois du Focus Temporel en dehors du futur, le mécanisme que nous avons décrit pour ce morphème mérite d'être analysé davantage. Nous allons voir qu'à partir de la valeur fondamentale de *focalisation temporelle*, le mwotlap en a dérivé une valeur légèrement différente, et qui consiste à focaliser sur le sujet.

Le mécanisme que nous avons d'abord défini pour le FCTP ne concerne pas uniquement des procès futurs sémelfactifs, *i.e.* un événement unique P présenté comme devant se réaliser une fois dans l'avenir. Dans l'énoncé suivant, par exemple, le procès P est itératif ou générique, et se situe dans un monde fictif (apodose de système conditionnel) :

- (329) **Ne-jenso en, n-et vitwag wo mē-tēy na-laesens nono-n**
 ART-tronçonneuse COÉ ART-personne un si PFT-tenir ART-permis POSS-3SG

tō kē tiqyo lēs bo-totot qētēnge aē.
 alors 3SG FCTP autorisé pour-tailler² bois ANA

‘Une tronçonneuse, il faut avoir un permis spécial pour pouvoir s'en servir.’

[*lit.* ... si une personne possède le permis, *alors seulement* elle sera autorisée ...]

On ne fera pas de difficulté pour rattacher cet énoncé aux exemples précédents de *goyo* – on peut même se demander ce qu'il apporte de nouveau. Pourtant, son intérêt réside dans une certaine ambiguïté, qui le place à la charnière entre la *focalisation temporelle*, que nous venons de voir, et la *focalisation du sujet*, que nous allons examiner maintenant. Si l'énoncé (329) présente une certaine forme d'ambiguïté, c'est précisément parce qu'il met en avant deux éléments à la fois :

- D'une part, l'énoncé (329) construit un instant *t*, ici à valeur générique, et en fait un repère temporel pour l'événement P : ‘à *chaque fois* que *quelqu'un* possède un permis, *alors seulement* il pourra utiliser une tronçonneuse’. Dans ce sens, (329) constitue une **focalisation temporelle**, comme les cas précédents de FCTP.
- Mais une autre lecture est possible pour ce même énoncé : (329) construit la représentation d'un sujet A, ici à valeur générique (= *quiconque possède le permis*) ; d'une certaine manière, c'est également ce sujet A qui fait l'objet d'une **focalisation du sujet** : ‘à *chaque fois* que *quelqu'un* possède un permis, *c'est lui seul qui* pourra utiliser une tronçonneuse’.

En d'autres termes, il arrive que la focalisation sur le temps coïncide peu ou prou à une focalisation sur les actants : il suffit, pour cela, que *l'apparition de la "bonne situation"* (P) coïncide avec *l'apparition du "bon actant"* (A). Ce n'était pas le cas avec les énoncés (318) à (325), mais c'est bien là le fonctionnement de (329).

Alors que (329) demeure compatible avec les deux interprétations, l'énoncé suivant présente encore plus nettement une focalisation sur le sujet :

- (330) **Amnō en, ige mey a nu-bug na-ga-y tateh,**
 l'au-delà COÉ H:PL REL SUB ART-péché ART-CPCOM-3PL non.exist

... **kēy tiqyo van aē.**
 3PL FCTP aller ANA

- a) *Dans l'au-delà, ceux qui n'ont pas commis de péchés, c'est alors seulement qu'ils y parviendront.
- b) 'Dans l'au-delà¹, ceux qui n'ont pas commis de péchés, ce sont eux qui y parviennent.'
(= Seuls ceux qui n'ont pas commis de péché parviennent dans l'au-delà.)

L'interprétation a), i.e. la focalisation temporelle *stricto sensu*, n'est guère appropriée ici : en effet, la proposition relative de la première ligne ne permet pas de définir un instant *t*, même générique (*lorsqu'ils n'auront commis aucun péché serait un contresens). Il semble plus exact de voir dans cet énoncé une focalisation sur le sujet [cf. b)] : avec la marque **qoyo** ~ **tiqyo**, l'énonciateur oppose entre eux, dans cet énoncé précis, non pas des moments du temps, mais des sujets (*ceux qui ont commis des péchés* ≠ *ceux qui n'en ont pas commis*). Il sélectionne alors un certain type de sujets, et lui attribue l'exclusivité du prédicat P, sur le mode de la focalisation : *ce sont eux seuls qui font-P*. Même si ce cas est beaucoup plus rare que l'interprétation temporelle de **qoyo**, il méritait d'être signalé².

Ce raisonnement sur des exemples rares, permet de mieux comprendre deux énoncés plutôt fréquents, et dans lesquels la valeur temporelle de **qoyo** se double d'une focalisation sur le sujet. Si quelqu'un me pose une question, et que je veux l'éluder ou ne sais y répondre, je peux typiquement envoyer mon interlocuteur vers quelqu'un d'autre que moi :

- (331) **Vēhge tog van Pēlēt : kē tiqoyo vap hiy nēk.**
demander SUG VTF Fred 3SG FCTP dire à 2SG
'Pose donc la question à Fred : LUI, il pourra te répondre.'

Et si l'on m'interroge sur le programme d'une fête à venir, je peux faire allusion aux chefs ou aux organisateurs de la cérémonie, pour bien signifier que les choses ne dépendent pas de moi :

- (332) **Ba na-laklak aē ? – Isi ! Ige mayanag qoyo vonvon aē.**
mais ART-danse exist EXCL H:PL chef FCTP organiser² ANA
'Et il y (aur)a des danses ? – J'en sais rien ; ce sont *les chefs* qui en décideront.'

Enfin, on retrouve le même fonctionnement dans une expression proverbiale du mwotlap [cf. ex.(253) p.797] :

- (333) **Nēk ta-van lok se me Mōtlap nēh ? – Isi ! Ne-vet qoyo hohole.**
2SG FUT-aller re- encore VTF M. quand EXCL ART-pierre FCTP parler²
'Quand reviendras-tu ici à Mwotlap ? – J'en sais rien ; c'est *l'argent* qui aura le dernier mot !'
[lit. Ce sont les pierres qui parleront. ~ (??)Alors seulement les pierres parleront.]

Je peux même renvoyer l'interlocuteur à lui-même :

¹ L'**Amnō** correspond étymologiquement au mota *Panoi* (< PNCV **banoi* 'volcan' – cf. Clark 2000). Il s'agit de l'Au-delà, des "Enfers", dans la cosmologie païenne de Mwotlap ; on représente traditionnellement l'**Amnō** comme une île sans nourriture et sans eau, un désert stérile où errent les âmes des défunts (voir aussi Vienne 1984:71). À la faveur du syncrétisme chrétien en vigueur depuis environ cent cinquante ans [cf. (170) p.759, (381) p.853], l'**Amnō** a pu être identifié soit à l'Enfer soit au Paradis chrétiens, comme on le voit ici.

² La particule chinoise *cái*, qui se superpose étonnamment à **qoyo** dans ses emplois temporels [n.1 p.822], est également capable d'exprimer une focalisation sur le sujet : *Zhǐ yǒu Wáng Xiānsheng cái néng jiào nimen* 'Seul M. Wang est à même de vous l'enseigner.' (De Francis 1966: 186).

- (334) **Inèk tiqyo dēmdēm so lep na-han tapēva.**
 2SG FCTP penser² que prendre ART-quel cadeau
 ‘C'est à toi de décider quel cadeau tu offriras.’

Certes, tous ces énoncés ont en commun d'effectuer une sorte de dilation dans le temps, ce qui les rapproche de la valeur de *focalisation temporelle* que nous avons d'abord vue pour *qoyo* : à chaque fois, il s'agit d'éluder une question, en disant en quelque sorte ‘La réponse à ta question n'existe pas encore ici et maintenant : attends un peu / demande à Untel, et *alors seulement* (pas avant) tu sauras ce qu'il en est’. Pour acceptable qu'elle soit, cette interprétation est incomplète. En particulier, l'ennui est qu'elle suppose une date *t* assez précise, ce qui n'est pas le cas : en disant ‘ce sont les chefs qui en décideront’, je ne renvoie à aucune date précisément – sauf à renvoyer, de façon circulaire, au moment où les chefs prendront la décision. Le mécanisme est donc fort différent d'une phrase comme (318) ci-dessus, où l'on avait ‘*C'est demain –et pas avant– que P aura lieu*’.

En réalité, la meilleure lecture pour ce type d'énoncés est celle d'un contraste sur les sujets¹. À chaque fois, on a un contraste implicite entre *moi, qui suis censé répondre*, et une tierce personne (A) qui pourrait le faire mieux que moi, ou qui jouera un rôle décisif sur la réponse. On peut gloser ces énoncés de la façon suivante : ‘*ce n'est ni maintenant que tu peux avoir la réponse, ni moi qui te la donnerai ; plutôt, il te faudra attendre que A fasse-P, car c'est de lui (et pas d'un autre) que tout dépend*’.

Comme on le voit, ces énoncés en *qoyo* mêlent les deux types de focalisation. Étant donné la rareté des exemples comme (330), qui ne sont pas compatibles avec la focalisation temporelle, nous continuerons à dénommer ‘Focus Temporel’ ce morphème *qoyo* : c'est sa valeur fondamentale.

2. La valeur inaugurative

Même si le morphème *qoyo* présente des liens certains –on vient de le voir– avec le domaine du futur, il s'en faut de beaucoup qu'il y soit cantonné. En effet, on rencontre régulièrement cette marque dans des contextes présents ou passés, sans d'ailleurs que la différence temporelle ne soit nécessairement explicitement marquée. Le FCTP peut recevoir deux lectures possibles en dehors du futur : une valeur *inaugurative* (‘A a fait-P pour la première fois’) et une valeur de *passé récent* (‘A vient juste de faire-P’). Nous commencerons par exposer la première.

(a) Ambiguïtés temporelles

Lorsque l'énonciateur veut affirmer que le sujet A accomplit l'action P pour la première fois (*s.-e.* de sa vie), il utilise le Focus Temporel. Que l'événement ait lieu dans le passé ou le présent, le verbe ne comporte aucun autre morphème TAM que *qoyo* – si bien qu'il en résulte, en théorie, une ambiguïté avec la valeur future du même morphème :

¹ Il importe de noter que le mwotlap possède une autre tournure de focalisation beaucoup plus fréquente, utilisant le subordonnant *a* : ex. *Pēlēt a ma-vasem tō me en* ‘C'est Fred qui me l'a révélé’ [§2 p.316]. La valeur focalisante de *qoyo* n'est possible qu'au futur, et ne se rencontre que dans certains contextes.

- (335) **Nĕk** **tiqyo** **gen** **na-twen** **M̄otlap ?**
 2SG FCTP manger ART-*Pometia* M.
 a) ‘Mangeras-tu des lichis (quand tu seras) à Mwotlap ?’
 b) ‘Est-ce à Mwotlap que tu as mangé des lichis pour la première fois (de ta vie) ?’
- (336) **Nok** **qoyo** **et** **igni.** a) ‘Je verrai ta femme (promis).’
 1SG FCTP voir épouse:2SG b) ‘J’ai vu ta femme pour la première fois.’

Les interprétations *a)* ont déjà été examinées, et ne seront pas analysées ici. En revanche, la valeur *b)* est nouvelle : à elles seules, elles prouvent que *qoyo* n’est pas associé intrinsèquement à une valeur future, et peut parfaitement renvoyer, par exemple, au passé. Généralement, l’ambiguïté est levée soit par le contexte immédiat, soit par un complément de temps approprié :

- (337) **Nok** **qoyo** **et** **igni** **anoy.** ‘J’ai vu ta femme *hier* pour la première fois.’
 1SG FCTP voir épouse:2SG hier

Le complément de temps peut signifier ‘maintenant’ (ex. *ĕagōh, ĕgēn*¹), auquel cas on a une valeur de présent ou de quasi-présent :

- (338) **Nok** **qoyo** **et** **igni** **ĕagōh.**
 1SG FCTP voir épouse:2SG maintenant
 ‘C’est [maintenant] la première fois que je vois ta femme (je ne l’avais jamais vue avant).’
- (339) **No** **tiqyo** **ĕglal** **ĕgēn.** ‘Je viens juste de l’apprendre.’
 1SG FCTP savoir maintenant (je l’ignorais jusqu’à maintenant)

C’est à cet emploi inaugural qu’il faut rattacher certaines occurrences de *qoyo* en récit, lorsqu’un événement P est présenté comme nouveau (...*et c’est alors que P*)² :

- (340) **No-qo** **e** **tiqyo** **yoñteg** **e** **so** **nō-lōmgep** **so** **ni-wuh** **kē** **en ...**
 ART-porc COÉ FCTP sentir COÉ que ART-garçon PRSP AO-tuer 3SG COÉ
 ‘C’est à ce moment-là / C’est alors que le monstre comprit que le garçon voulait le tuer...’

Les adverbes temporels étant facultatifs, des ambiguïtés sont théoriquement possibles entre passé et futur, ou plus précisément entre *realis* et *irrealis*. En cela, le FCTP du mwotlap contraste avec un morphème équivalent –et sans doute de même origine³– de forme *pa*, dans une langue proche, l’araki (François à *paraître* a). En araki, le Focus Temporel *pa* est effectivement compatible avec les deux interprétations, mais l’opposition entre *Realis* et *Irrealis* est par ailleurs marquée sur le clitique sujet, si bien qu’aucune ambiguïté n’est possible :

¹ Sur ces déictiques temporels, cf. n.1 p.804.

² Les narrations mota présentent la même tournure au Focus Temporel : *I Qat qara ukeg o qoñ...* ‘Qat then let night go...’ (Codrington 1885: 275). Malgré ce que pourrait laisser supposer la traduction (*c’est alors que...*), cette tournure n’est pas particulièrement fréquente dans le récit ; d’ordinaire on utilise les mots de liaisons comme *tō* ‘alors’, ou tout simplement l’Aoriste, et sa valeur plus ou moins marquée de dépendance.

³ Le mwotlap *qoyo* ~ (*tī*)*qyo* est directement apparenté à la forme *kara* en vürès et mosina, et *qara* en mota : ‘then or now for the first time ; upon this, then, next’ (Codrington 1896: 128 ; 1885: 279) ; on peut donc supposer un étymon de type ^o*b^wa(r,R)a*. La forme araki *pa* pourrait parfaitement procéder d’une forme [PNCV ?] ^o*b^waRa*, en vertu de correspondances régulières : ex. PNCV **b^wau* > ARK *pau* ‘genou’, etc.

- (341) *Nam pa lesi naivou-m.* ‘Je viens juste de voir ta femme pour la 1^{ère} fois.’
 ISG:REAL FCTP voir épouse-2SG
- Na pa lesi naivou-m.* ‘(C'est alors que) je verrai ta femme.’
 ISG:IRR FCTP voir épouse-2SG

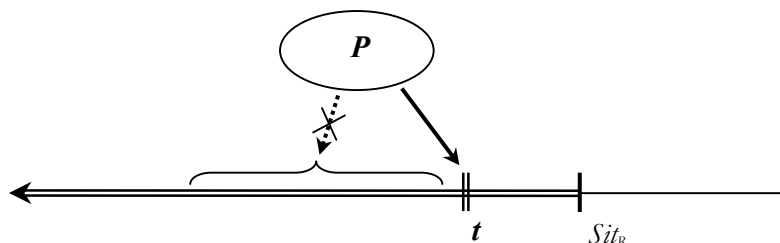
Le mwotlap, contrairement à l'araki, ne découple pas les marques "d'aspect" et de "mode" ; toutes les valeurs se trouvent concentrées dans un unique paradigme de marques TAM. En l'occurrence, rien n'indique si l'énoncé est *realis* ou *irrealis* : soit la marque aspectuelle comporte intrinsèquement cette information (ex. Parfait *mE-* → *realis* ; Prospectif *so* → *irrealis*), soit elle demeure ambiguë à cet égard – c'est là le point commun, on le sait, entre l'Aoriste et le Focus Temporel (cf. p.795).

(b) Où l'on retrouve la focalisation temporelle

La valeur ‘inaugurative’ de *qoyo* n'est pas trop difficile à décrire. L'énonciateur valide l'événement P pour une certaine date *t*, explicitée ou non dans l'énoncé ; mais par la même occasion, l'énoncé implique que P n'est pas valide durant toute la période précédant la date *t*, en sorte que *t* marque l'inauguration de P dans l'histoire. Cette structure peut donc se gloser ‘c'est en *t* que A a fait-P pour la première fois’ → ‘A a fait-P à la date *t*, et pas avant’. On n'aura pas de difficulté à retrouver là le mécanisme fondamental du Focus Temporel, à savoir précisément une *focalisation sur les instants*.

Il suffit de comparer le premier schéma que nous avons donné p.825, avec le suivant.

Figure 7.22 – Valeur inaugurative du Focus Temporel



Comme on le voit, la différence principale entre les deux schémas relatifs au Focus Temporel, est la position de *t* par rapport à la situation d'énonciation Sit_0 : *t* est ultérieur à Sit_0 dans le cas de la focalisation temporelle dans le futur (*c'est seulement à la date t que A fera-P*), mais antérieur dans le cas de la valeur inaugurative (*c'est en t que A a fait-P pour la première fois*). Sachant, comme on l'a déjà dit, que la différence entre les deux valeurs n'est pas marquée explicitement en mwotlap, on en déduira aisément que ce critère, à savoir la position de *t* sur l'axe du temps absolu, n'a aucune pertinence dans le fonctionnement du Focus Temporel¹.

Le point commun entre les deux mécanismes est une opération abstraite de focalisation temporelle sur un instant quelconque *t*, sans aucune référence absolue à T_0 , l'instant d'énonciation. La glose générale de *qoyo* est donc :

¹ Ce point ne fait que confirmer la tendance générale que nous avons observée pour le système TAM du mwotlap : l'absence totale de référence univoque à l'instant d'énonciation T_0 , *i.e.* l'absence de la catégorie du temps [cf. §2 p.697].

L'événement P est validé seulement à la date *t*, et pas plus tôt.**(c) Un mécanisme central mais plusieurs emplois**

Malgré la possibilité d'une analyse globale de ce morphème de Focus Temporel, il n'est pas tout à fait absurde de considérer qu'à un certain niveau de fonctionnement de la langue, l'opposition *irrealis* / *realis* permet de distinguer effectivement deux cas de figure différents.

Par exemple, il va de soi que la valeur de PROMESSE n'est compatible qu'avec une interprétation *irrealis* de *qoyo*. De façon moins évidente, le fonctionnement de *qoyo* pour opérer une FOCALISATION SUR LES SUJETS est absolument incompatible avec sa lecture *realis* ; la tournure normale pour focaliser un actant utilise le morphème *a* :

- (342) **Pēlēt qoyo vap me hiy no.** a) 'C'est Fred qui me le dira.'
 Fred FCTP dire VTF à 1SG b) *C'est Fred qui me l'a dit pour la 1^{ère} fois.
- (343) **Pēlēt a totogyeg a ma-vap tō me hiy no en.**
 Fred SUB premier SUB PRT₁-dire PRT₂ VTF à 1SG COÉ
 'C'est Fred qui me l'a dit pour la première fois.'

D'autre part, la valeur INAUGURATIVE (= *realis*) de *qoyo* constitue directement un contraste sémantique avec une tournure aspectuelle que nous avons appelée *extensionnelle*, et qui met en jeu le morphème de mouvement *vatag* [§(c) p.787]. Si l'on compare la Figure 7.22 la Figure 7.15 p.790, on constate qu'on a une parfaite symétrie :

- le Focus Temporel signifie 'Je valide P en *t*, tout en impliquant que P est non-validé avant la date *t'*' ;
- la tournure extensionnelle en *vatag* signifie 'Je valide P en *t*, tout en impliquant que P est également validé avant la date *t'*'.

Comme on peut s'y attendre, un diptyque aussi lumineux aura toute chance de se déployer au fil des dialogues, jalonnant le contraste entre les points de vue :

- (344) **Nēk qoyo in na-ga ēnen ? – Ohoo : no mal in vatag.**
 2SG FCTP boire ART-kava maintenant non 1SG ACP boire déjà
 'C'est la première fois que tu bois du kava ? – Non, j'en avais déjà bu auparavant.'
- (345) **Kimi mal yoñteg vatag n-eh gōh ?**
 2PL ACP entendre déjà ART-chanson DX1
 – **Tateh ! Kem tiqyo yoñteg ēgēn.**
 non.exist 1EX:PL FCTP entendre maintenant
 'Vous aviez déjà entendu cette chanson auparavant ?
 – Pas du tout ! C'est la première fois qu'on l'entend.'

Le contraste que nous venons de définir entre FCTP et tournure extensionnelle ne se retrouve pas, à notre connaissance, dans le domaine *irrealis*. C'est donc un argument de plus pour inciter à ne pas perdre de vue la différence qui existe malgré tout, dans la pratique de la langue, entre les emplois *realis* et *irrealis* du Focus Temporel. Il faut se prémunir contre la tentation de réduire tous les emplois d'un morphème donné aux significations qu'ils ont en commun. Ainsi, même s'il est possible de déterminer assez précisément une opération commune à la plupart des emplois que nous avons vus pour le Focus Temporel (focalisation

sur la date *t*, etc.), l'identification d'une telle opération n'implique pas qu'il faille y réduire ce morphème, au risque d'éliminer des 'sous-emplois' plus spécifiques¹. Ces derniers, à savoir les valeurs *irrealis* vs. *realis* de *qoyo*, ne sont pas que des effets de traduction, et correspondent bien à deux cas de figure différents pour le locuteur mwotlap lui-même.

3. Le Passé immédiat

Il est encore un cas de figure où le Focus Temporel se rencontre régulièrement, le *passé immédiat* – fr. 'A vient juste de faire-P'. Cette tournure se distingue doublement des autres emplois que nous avons déjà vus : d'une part, nous allons le voir, par son sémantisme ; d'autre part, du fait que c'est le seul emploi du Focus Temporel où le morphème *qoyo* est ordinairement accompagné d'autres morphèmes.

(a) Un morphème composite

Certes, il est possible de rencontrer des exemples où la valeur de *passé immédiat* est codée par le seul *qoyo* [voir aussi ex.(339)] :

- (346) **Nok qoyo eksas nō-bōk na-mu-k.**
 ISG FCTP trouver ART-livre ART-CPSit-1SG
 a) 'Je trouverai mon livre.' ...
 b) 'Je viens juste de trouver mon livre.'

Mais la plupart du temps, *qoyo* est au moins associé à la particule *tō* (de sens obscur) :

- (347) **Gēn mōl hag mahē non na-tmān, a kōyō tiqyo leg tō en.**
 1IN:PL AO:rentrer (haut) endroit de ART-homme SUB 3DU FCTP marié ... COÉ
 'On va tous se rendre chez l'homme qui vient de se marier.'

Et à vrai dire, la véritable tournure usuelle pour le *passé immédiat* est rien moins qu'un combinat² *<qoyo... (yig) ēwē tō>* :

- (348) **No <tiqyo hatig ēwē tō> me.** 'Je viens à peine de me lever (*hatig me*).'
 ISG FCTP se.lever juste ... VTF
- (349) **N-ēm no-yō, kōyō <qoyo wēl qēt ēwē tō>.**
 ART-maison POSS-3DU 3DU FCTP payer complètement juste ...
 'Leur maison (en France), ils viennent juste de terminer de la rembourser entièrement.'
- (350) **Imam mino kē <tiqyo qeleñ yig ēwē tō>.**
 père mon 3SG FCTP disparaître (peu) juste ...
 'Mon père vient juste de décéder, il y a peu de temps.'

Dans cette combinaison, on reconnaît deux nouveaux éléments :

- l'adverbe *ēwē* 'juste, seulement, ne... que' [< adjectif (*ē*)wē 'bon'], qui sert généralement à restreindre un prédicat [§(c.3) p.269]. Accompagne notamment les adjectifs du type *petit*,

¹ Cette réflexion théorique se poursuivra avec l'étude de la marque *so* du Prospectif : cf. §(c) p.855 ; §4 p.869.

² Le concept de *combinat*, macro-signe composé lui-même de signes combinés, sera présenté au §(c.2) p.872.

léger, jeune, court, etc., et tout prédicat sémantiquement orienté vers le "moindre" :¹

Kē nu-su ēwē (lit. 'il n'est que petit') ; *Kē na-māmal ēwē* ('ce n'est qu'une jeune fille').

- un très ancien adjectif *yig* 'petit' [\langle PNCV **riki* 'small'], aujourd'hui de sens perdu. Excepté quelques toponymes, *yig* ne se trouve que dans l'expression du passé immédiat [*qoyo... (yig) ēwē tō*] et du... futur immédiat [*yigyigtō* 'bientôt' – ex.(447) p.883].

Cette tournure composite ne doit pas être conçue comme plus analytique qu'elle ne l'est : il est clair qu'il s'agit d'une combinaison 'figée' pour coder la valeur de *passé immédiat*. En particulier, le lecteur sait combien il serait difficile de trouver une signification centrale au morphème *tō* [cf. §1 p.972] ; tout juste peut-on faire la vague hypothèse, que nous ne discuterons pas ici, que *tō* opère une sorte de *translation vers le passé*.

Ceci ne nous empêche pas de chercher à comprendre les opérations aspectuelles en jeu, globalement, dans ce fonctionnement de passé immédiat.

(b) *Une combinaison de calculs aspectuels*

Du point de vue des opérations aspectuelles, la valeur de *passé immédiat* est complexe – au moins autant que son marquage l'est du point de vue formel. Il s'agit, pour l'énonciateur, de localiser l'événement P à un instant *t*, tel que *t* précède de très peu, dans le temps, l'instant d'énonciation T_0 . La principale différence entre les valeurs de *passé immédiat* et celle d'*inauguration* concerne le statut de l'instant *t* :

- avec la valeur d'inauguration '*A a fait-P pour la première fois à la date t*', l'instant *t* est autonome par rapport à l'énonciation : il peut s'agir de n'importe quelle date du passé (ex. *hier / à l'instant / en 1997...*), voire du futur.
- avec la valeur de passé immédiat '*A vient juste de faire-P*', l'instant *t* est directement calculé (une fois n'est pas coutume !) à partir de l'instant d'énonciation T_0 ; d'ailleurs, le passé immédiat est incompatible avec un complément de temps.

La stratégie du mwotlap consiste à utiliser ici une focalisation temporelle, marquée par *qoyo* : '*c'est en t, et pas plus tôt, qu'est localisé l'événement P*'. Cependant, ce fonctionnement général du FCTP ne permet pas d'obtenir à coup sûr une valeur de passé immédiat, pour deux raisons. D'une part, la relation de dépendance étroite entre *t* et l'instant d'énonciation T_0 nécessite d'être marquée d'une manière ou d'une autre, en l'absence de complément de temps. D'autre part, on a vu que *qoyo* était susceptible de coder un *realis* comme un *irrealis* ; une marque qui désambiguïserait ce point serait bienvenue.

C'est justement, pensons-nous, pour répondre à ces deux ambiguïtés qu'interviennent les autres éléments du combinat \langle *qoyo... (yig) ēwē tō* \rangle . Il semblerait que le rôle de *tō* soit de transférer la référence vers le passé, et donc une valeur de *realis*. D'autre part, la dépendance T_0-t est codée par l'adverbe *ēwē*, dont la fonction est d'orienter les valeurs vers le 'moindre'.

¹ Sous des formes très diverses, cet adverbe restrictif est très répandu dans la région, et se superpose exactement au bislama *nomo* [\langle angl. *no more*] : ex. *I smol nomo* 'c'est (juste) petit' ; *Hem i wan gel nomo* 'ce n'est qu'une jeune fille'. Il est d'ailleurs tout à fait remarquable que ce pidgin code la valeur de passé immédiat par une combinaison de *jes* [MTP *qoyo*, cf. n.2 p.821] et de *nomo* [MTP *ēwē*] ; par exemple, l'équivalent bislama de (348) sera un calque parfait du mwotlap *Mi jes girap nomo* 'Je viens à peine de me lever'. Ceci confirme que nos analyses pour le mwotlap s'appliquent également au bislama, mais aussi sans doute à d'autres langues océaniques de la région.

Enfin, la particule optionnelle **yig** fonctionne comme une sorte d'intensif minimisant (cf. FÇS à *peine*), allant dans le même sens que l'adverbe **ēwē**.

(c) Synthèse : le Passé immédiat

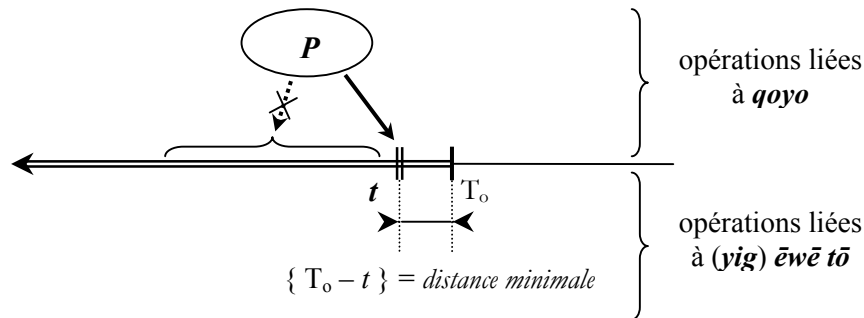
En somme, il est concevable de retrouver la trace de chacun de ces morphèmes dans le combinat du *passé immédiat*. Cette dernière valeur, en effet, est obtenue par construction, et peut se gloser de la façon suivante :

LE PASSÉ IMMÉDIAT – Je construis l'instant *t*, de telle sorte qu'il s'inscrive dans le passé (=tō), et que sa localisation soit *minimale* par rapport à l'instant de référence T_o (=ēwē) ; si besoin est, je minimise davantage la distance T_o-*t* au moyen de **yig**. Après avoir ainsi construit cet instant *t*, j'y valide l'événement P sous la forme d'une focalisation, *i.e.* en excluant les autres instants (= **qoyo**).

A a fait-P à la date t et pas plus tôt,
avec *t* tel que la distance { T_o - *t* } ait une valeur minimale.

Ce mécanisme peut être schématisé dans la figure suivante, que l'on pourra comparer aux deux figures données précédemment pour le FCTP :

Figure 7.23 – Le passé immédiat



Le lecteur n'aura pas manqué de reconnaître, dans cette figure, le symétrique de l'Accompli Distant en **mal... tō** [cf. *Figure 7.10* p.758]. Ce dernier, en effet, oriente argumentativement la distance { T_o - *t* } vers le maximal, avec un sens *Cela fait longtemps que A a fait-P (ce n'est donc pas récent)*. Ce n'est donc pas un hasard si l'on entend souvent des énoncés qui opposent les deux marques :

- (163) **Kē qoyo mat ēwē tō me ? – Ohoo, kē mal mat tō anēyēh gēn !**
 3SG FCTP mort juste ... VTF non 3SG AD₁ mort AD₂ l'autre.jour DX3
 'Il vient juste de décéder ? – Pas du tout ! Ça fait longtemps qu'il est mort !'

4. Synthèse : le Focus Temporel

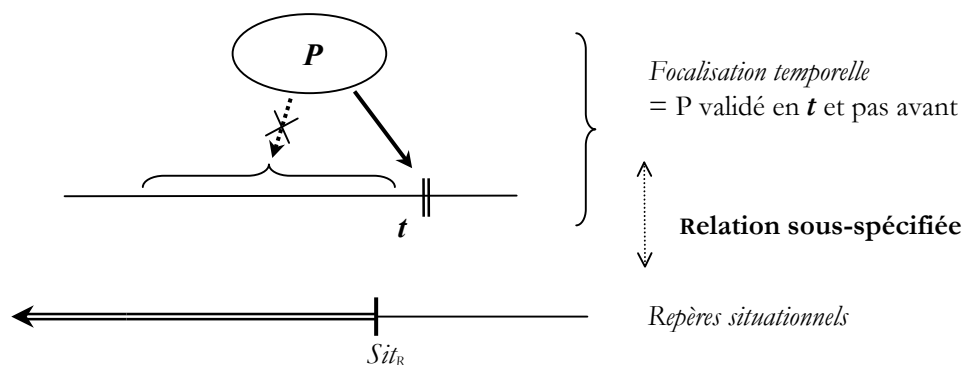
Malgré la diversité de ses emplois, le Focus Temporel **qoyo** présente un fonctionnement central remarquablement constant – auquel il emprunte d'ailleurs son nom. On peut résumer ainsi son schéma central :

LE FOCUS TEMPOREL – Sans me situer clairement ni du côté du virtuel ni du côté du réel, je localise un événement P (hétérogène *j*) à une date *t* particulière –

laquelle est soit empruntée au contexte, soit spécifiée dans l'énoncé, soit obtenue par calculs aspectuels à partir d'un point de référence. En même temps que P se trouve validé en t , il est invalidé pour les autres périodes temporelles, en particulier pour le temps qui précède t . Il en résulte une focalisation chronologique : '*P est validé seulement en t , et pas avant*'.

Enfin, si l'on fait la synthèse des figures que nous avons proposées pour certains des emplois du FCTP, on retrouve régulièrement le même module de focalisation dans le temps (*P validé en t , mais invalidé avant t*). En revanche, il apparaît que ce morphème ne possède pas d'information intrinsèque concernant la relation existant entre t et la situation prise comme repère (Sit_R , en particulier Sit_0) : le Focus Temporel peut donc aussi bien coder du futur que du passé, de l'hypothèse que du récit. Entre le procès et les repères de l'énonciation, on retrouve alors le même hiatus ("relation sous-spécifiée") que nous avons défini avec l'Aoriste [Figure 7.19 p.820]. On comprend maintenant pourquoi nous avons placé Aoriste et Focus Temporel sous la bannière commune de " tiroirs situationnellement indéfinis".

Figure 7.24 – *Le Focus Temporel : synthèse*



V. Les tiroirs irrealis

Après avoir présenté les marques aspectuelles à valeur intrinsèquement *realis* [§ III p.735], nous avons traité à part [§ IV p.795] deux morphèmes, dans la mesure où leur mimétisme fondamental les rendait compatible, de fait, avec des valeurs *realis* autant qu'*irrealis*. Le mwotlap, par ailleurs, présente un certain nombre de marqueurs TAM dont la référence est intrinsèquement *irrealis*. Ils ont en commun de se placer dans une situation de référence Sit_R , par rapport à laquelle le procès P est envisagé comme **virtuel**, et n'est pas (encore) entré dans le domaine de la réalité.

La propriété [-realis] implique un certain nombre de caractéristiques sémantiques que ne comportent pas les tiroirs [+realis] – par exemple : la compatibilité avec les syntagmes **non-référentiels** ; des liens privilégiés avec le domaine de la **modalité** et de la **modalisation** (vouloir, pouvoir, devoir, sembler...) ; et partant, l'importance des **visées subjectives** sur le procès (visée du sujet énonciateur, visée de l'agent du procès, etc.), etc.

D'autre part, on se gardera de superposer simplement le couple *realis* / *irrealis* au couple passé / futur, pour deux raisons :

- Rappelons que le mwotlap n'a pas de temps [§2 p.697], *i.e.* aucun marqueur TAM ne permet de se situer sans ambiguïté par rapport à Sit_o : ainsi, tel Futur pourra être utilisé comme "futur dans le passé", etc. La référence se fait systématiquement par rapport à une situation de référence Sit_r quelconque (présente dans le contexte), ce qui rend maladroites les appellations proprement temporelles de "passé" ou de "futur".
- D'autre part, même si l'on décidait de centrer l'échelle temporelle sur Sit_r et non sur Sit_o , il s'en faudrait de beaucoup que les morphèmes *irrealis* aient toujours une valeur "future" (*i.e.* après Sit_r dans le temps) : le Contrefactuel [ou "Irréel du passé"], a une référence passée bien qu'il soit purement virtuel ; le Prospectif prend facilement la valeur 'A aurait dû faire P...' ; le Potentiel sert surtout à caractériser Sit_r "au présent", etc.

Nous continuerons donc à employer les termes *realis* / *irrealis* dans ce tour d'horizon des marques TAM du mwotlap, car elles rendent mieux compte des contrastes sémantiques majeurs que l'on y observe. Cependant, ce couple terminologique nous sert ici surtout pour la commodité de l'exposé, et ne constitue pas nécessairement, en mwotlap, un contraste particulièrement prégnant du point de vue formel ; on est très loin d'une situation comme celle de l'*araki* (François, à paraître *a*), langue dans laquelle l'opposition entre *Realis* et *Irrealis* prend la forme d'une vaste dichotomie formelle, obligatoire pour tous les verbes, et autour de laquelle s'organise tout le système aspecto-temporel.

Comme nous l'avons vu pour les tiroirs *realis*, le mwotlap a formalisé un nombre impressionnant de distinctions sémantiques pour les procès virtuels. Les tiroirs que nous allons examiner sont, dans l'ordre : le *Prospectif*, le *Futur* et le *Futur proche*, le *Focus temporel*, le *Potentiel*, le *Contrefactuel*, et l'*Évitatif*.

A. LE PROSPECTIF

Le tiroir que nous appelons *Prospectif* est obtenu par combinaison entre l'Aoriste et le morphème *so*, intercalé entre le sujet et le verbe : on aura par exemple *Nok so gengen* 'je vais manger', *Kē so ni-gengen* 'il va manger'.¹ Néanmoins, plusieurs raisons dissuadent de traiter cette structure comme une simple combinaison de deux marques séparées, et donc comme un nouveau cas d'emploi de l'Aoriste :

- S'il est vrai qu'il existe une conjonction *so* elle-même très importante en mwotlap², et compatible avec tous les temps, celle-ci ne doit pas être confondue, en synchronie, avec la marque de Prospectif *so*, qui se place entre le sujet et le verbe. Il faudrait donc de toute façon poser un *so* 'Prospectif', qui se rencontrerait uniquement combiné à l'Aoriste³ :

¹ Par souci d'économie, nos traductions littérales n'indiquerons la marque d'Aoriste que lorsque celle-ci est explicite, *i.e.* en 3SG (*ni-*) : cf. ex.(351). En revanche, aux autres personnes où l'Aoriste correspond à *zéro*, nous n'indiquerons que la valeur 'Prospectif' : ex. *Nok so van*. sera glosé /1SG + PRSP + aller/ au lieu de /1SG + PRSP + AO:aller/. L'indication /AO:.../ n'apporterait rien de toute façon, puisque la valeur d'Aoriste, quelle qu'elle soit, est englobée dans la notion de Prospectif.

² Voir notre développement au §4 p.869.

³ Sur plusieurs centaines d'occurrences de *so* préverbal dans notre corpus, nous n'en avons trouvé que trois qui fussent combinées avec un autre temps que l'Aoriste, en l'occurrence le Futur : ex. *No, no (so TE-lep)!* 'C'est moi qui vais l'attraper !'.

autant dire qu'il sera impossible, du moins dans un premier temps, de distinguer l'apport de l'Aoriste et de ce morphème *so*.

- Le Prospectif est à la fois fréquent dans le discours, et très divers dans ses emplois. Le traiter comme un cas particulier de l'Aoriste ne refléterait pas la concurrence qui existe *de facto* entre ces deux formes, chacune très développées.

Nous chercherons donc à décrire les emplois du Prospectif en tant que tiroir TAM à part entière, sans nous préoccuper, pour l'instant, de ses liens avec l'Aoriste, ou avec la conjonction *so*. Selon nous, l'attention portée aux effets de sens précis d'une marque composite, ne doit pas être court-circuitée par le souci d'analyse en ses composants ; si intéressante soit en elle-même cette approche –comme toute étude étymologique–, elle a le tort de véhiculer une image faussement *analytique* du langage¹.

1. Présentation du Prospectif

De prime abord, le Prospectif étonne par sa polysémie, presque aussi vaste que celle de l'Aoriste – et fort différente d'elle. Une même forme, en effet, pourra se traduire par *A veut P* ~ *A doit P* ~ *A est censé P* ~ *A aurait dû P* ~ *A a failli P* ~ *si jamais A P*, etc. L'énoncé (351) illustre cette polysémie :

(351) **Kē** <**so** **ni-van**> **me.**
3SG PRSP AO-aller VTF

- 'Il veut venir (...et il le fera).'
 - 'Il voudrait venir (...mais il ne peut pas).'
 - 'Il va venir (...c'est prévu).'
 - 'Il faut qu'il vienne (...c'est son devoir).'
 - 'Qu'il vienne ! (...c'est mon désir).'
 - 'Il aurait dû venir / il avait qu'à venir (...mais il ne l'a pas fait).'
 - 'Il a failli venir (...mais il ne l'a pas fait).'
 - 'Si jamais il vient (...ce qui n'est pas forcément prévu).'
 - 'Lorsqu'il viendra (...comme prévu).'
- etc.

mais *il viendra / *il peut venir / *il pouvait venir / *s'il était venu / *il serait venu...

Cette multiplicité sémantique est inhérente au Prospectif. L'interprétation correcte dépendra de plusieurs facteurs réunis :

- de l'**intonation** : ex. intonation jussive en *e* ; intonation de reproche en *f* ; prosodie montante en fin de proposition, pour *h* et *i*...
- du **contexte argumentatif** : le discours qui précède / suit immédiatement l'énoncé au Prospectif, peut être orienté sur le désir du sujet syntaxique [$\rightarrow a, b, g$], sur le désir de l'énonciateur [$\rightarrow e, f$], ou encore sur une nécessité extérieure [$\rightarrow c, d, i$].
- du **contexte temporel** : le discours précédent se rapporte à une situation encore d'actualité [$\rightarrow a, b, c, d, e, h, i$], ou à une situation révolue dans le temps [$\rightarrow f, g$].

¹ À ce sujet, voir la réflexion de Pawley (1993) critiquant la conception classique du lexique en morphèmes isolés ; et l'idée de Langacker (1987), selon laquelle une grande partie du travail du locuteur est "routinisé". Nous développerons largement cette idée dans notre *théorie des combinats*, à l'issue précisément de cette analyse du morphème *so* en mwotlap : cf. §(c) p.871.

Nous reviendrons sur les paramètres de désambiguïisation, dans la présentation détaillée de nos exemples.

D'une manière générale, il apparaît que le Prospectif fait toujours référence à un **procès virtuel qui tend à être actualisé**, mais qui ne l'est pas encore, ou ne l'a pas été. Le hiatus fondamental qui sépare ici le virtuel de l'actuel, correspond à chaque fois à l'établissement d'une **visée modale**, émanant d'une instance de visée ("**sujet modal**"), et **ournée vers l'actualisation de ce procès**.

Selon nous, le Prospectif peut donc être glosé ainsi :

Je représente le procès virtuel $\langle \text{Que } A \text{ fasse-}P \rangle$ comme étant **visé** par un sujet modal S_v , dans une situation Sit_r .

Ni l'identité de ce sujet modal, ni la nature de la situation Sit_r (passée / présente...) ne sont explicitement codées par le Prospectif, et doivent être calculées à partir du contexte discursif. En lui-même, le Prospectif n'est guère plus explicite qu'un subjonctif latin¹, et nous le traduirons littéralement en français : $\langle \text{Que } A \text{ fasse-}P \rangle$, ex. *Qu'il vienne* – à charge pour l'auditeur, de reconstituer un *Je veux / Je voulais qu'il vienne*, ou un *Il veut qu'il vienne*, *Il faut qu'il vienne*, ou encore, avec une valeur conditionnelle *Qu'il vienne, et je lui en parlerai*, etc.

Les pages suivantes chercheront à fournir des illustrations, à partir de notre corpus, pour chacun des effets de sens que nous venons d'énumérer. En voici le plan détaillé :

1. *Présentation du Prospectif*
2. *Le Prospectif en phrase indépendante*
 - (a) Situation actuelle
 - (a.1) Valeur volitive
 - (a.2) Valeurs déontiques
 - (a.3) Valeur de prévision
 - (a.4) L'imminence objective
 - (b) Situation révolue
 - (b.1) Translation temporelle ou visée rétrospective ?
 - (b.2) La translation temporelle
 - (b.3) Les visées rétrospectives
 - (c) Synthèse : le Prospectif en phrase indépendante
3. *Le Prospectif en proposition subordonnée*
 - (a) Subordination et visée modale
 - (a.1) Complétives de prédicats modaux
 - (a.2) Subordonnées finales
 - (a.3) Négation du Prospectif et Évitatif
 - (a.4) Le Prospectif infinitif
 - (b) Le Prospectif en protase conditionnelle
 - (b.1) Des propositions thématiques
 - (b.2) Le marquage de l'hypothèse
 - (b.3) Ambiguïté syntaxique et dynamique des structures

¹ Plus proche du mwotlap, à la fois géographiquement et linguistiquement, on citera le drehu, langue de Lifou (îles Loyauté). De façon très comparable au Prospectif mwotlap, le drehu *tro* réunit en effet les valeurs *Il doit P, Il va P, Il aurait dû P, Il a failli P* : tous ces emplois peuvent être représentés comme la "sélection

4. *So, un marqueur protéiforme*
- (a) Unité et fragmentation du signe linguistique
 - (b) La nébuleuse /so/
 - (c) Problèmes de théorie sémantique
 - (c.1) Un ou plusieurs morphèmes ?
 - (c.2) Pour une théorie des combinats
 - (c.3) Les unités minimales ne servent à rien
 - (c.4) Le morphème, prisonnier du combinat

2. *Le Prospectif en phrase indépendante*

Nous classerons les énoncés selon la nature de la **visée modale** en jeu, laquelle est directement associable à un **sujet de visée**. Ce sujet S_v équivaudra :

- tantôt à l'agent¹ du procès lui-même (*A veut faire P*) → Prospectif = volitif
- tantôt à l'énonciateur S_o (*je veux que A fasse P*) → Prospectif = impératif
- tantôt à un tiers sujet (*X veut que A fasse P*) → Prospectif = déontique
- tantôt à un sujet fictif ou générique (*il faut que / il est prévu que A fasse P*)

Tous ces cas de figure sont illustrés ci-dessous.

(a) *Situation actuelle*

Nous commencerons par traiter le cas le plus simple concernant le statut de la situation de référence Sit_r : celui où cette dernière se confond avec la situation d'énonciation Sit_o . Nous verrons plus loin, en effet, que les implications sémantiques et pragmatiques du Prospectif sont fort différentes dès lors que Sit_r est distincte de Sit_o (situation passée).

(a.1) *Valeur volitive*

La première valeur du Prospectif, à la fois fréquente et cognitivement la plus saillante pour les locuteurs², est celle d'une marque de **volition**. Dans ce cas de figure, c'est clairement l'agent A du procès qui constitue, en même temps, le **sujet modal** support de la visée – on a l'égalité $S_v = A$.

- (352) **Imam mino so ni-et nēk.** *lit.* Que mon père te voie.
 père mon PRSP AO-voir 2SG 'Mon père veut te voir.'

Même si *a priori* toutes les personnes devraient être compatibles avec cette interprétation, nous allons voir qu'elle est en fait préférentiellement associée à certaines configurations, en fonction de la personne du sujet et du type d'énoncé (assertif vs. exclamatif vs. interrogatif). Le Prospectif prendra une valeur volitive principalement dans les cas suivants :

- || – AFFIRMATIF ~ exclamatif + sujet 1^{ère} p.

d'un chemin" entre deux possibles (Lercari *et al.* 2001: 182).

¹ Nous employons ici le terme *agent* au sens large, correspondant au sujet syntaxique du verbe, quel que soit le rôle sémantique exact de ce sujet (afin d'éviter la confusion avec le *sujet modal de visée* S_v). On notera d'ailleurs que ce sujet syntaxique est d'autant plus compatible avec l'étiquette *agent*, que nous envisageons ici la notion de *volonté* (*A veut faire-P*), laquelle est peu compatible avec d'autres rôles sémantiques.

² Nous le prouverons plus loin : voir la n.1 p.849.

- | | |
|----------------|-----------------------------|
| – INTERROGATIF | + sujet 2 ^{ème} p. |
| – AFFIRMATIF | + sujet 3 ^{ème} p. |

Le cas de la 3^{ème} p. a été illustré en (352), et sera approfondi plus loin (p.843). Les exemples suivants – pris parmi des milliers – illustrent le lien privilégié de la **première personne** avec la valeur volitive du Prospectif :

- | | |
|---|---|
| (353) Nok so leg mi kē.
1SG PRSP marié avec 3SG | <i>lit.</i> Que je l'épouse.
'Je veux me marier avec elle !' |
| (354) Kamyō so van mitiy !
1EX:DU PRSP aller dormir | <i>lit.</i> Que lui-et-moi allions dormir.
'Nous deux, on aimerait bien aller dormir.' |

Le mwotlap, pourtant, possède un véritable verbe de volition : *myōs* 'vouloir, désirer ; aimer, apprécier'. Comme en français, ce verbe peut tout à fait se construire avec une complétive de volonté, généralement introduite par la fameuse conjonction *so*, homonyme du *so* Prospectif. Le verbe de la complétive est lui-même obligatoirement conjugué soit à l'Aoriste¹, soit au Prospectif, si bien que l'on entend souvent deux *so* se succéder (même si aucun des deux n'est obligatoire) :

- (353)' **No ne-myōs {so nok (so) leg mi kē }.**
1SG STA-vouloir que 1SG PRSP AO:marié avec 3SG
'J'aimerais bien me marier avec elle.'

Du point de vue sémantique, on peut considérer que les deux tournures [*Prospectif volitif* en (353) ; *verbe de volition + complétive* en (353)'] sont globalement synonymes. Mais connaissant la forte polysémie du Prospectif, on notera que le verbe *myōs* a au moins l'avantage de désambiguïser l'énoncé, en pointant explicitement sur le sujet modal S_v, lequel reste implicite dans le Prospectif. Ce faisant, ce verbe *vouloir* a un poids discursif supérieur à l'usage du Prospectif seul, plus léger.

En ce qui concerne la **seconde personne**, force est de constater qu'elle est incompatible avec la valeur volitive du Prospectif, du moins à l'*affirmatif* :

- | | |
|---|---|
| (355) Nēk so leg mi kē.
2SG PRSP marié avec 3SG | <i>lit.</i> Que tu l'épouses.
* <i>Tu as envie de l'épouser.</i> |
|---|---|

Ici, le mwotlap ne fait que confirmer des tendances universelles bien connues, selon lesquelles le locuteur ne peut pas affirmer un sentiment intime à propos de l'interlocuteur : dans toutes les langues du monde, des assertions comme "*Tu veux partir.*" ou "*Tu as peur.*" seront soit carrément agrammaticales, soit, en tout cas, beaucoup plus contraintes – et plus rares – que "*Je veux partir.*" ou "*J'ai peur.*" à la première personne². Pourtant, cette impossibilité sémantique ne provoque pas, en mwotlap, l'agrammaticalité de (355) : ceci s'explique par le fait que le Prospectif n'est pas uniquement un volitif (ce qui serait

¹ Voir les exemples d'Aoriste (285) à (289), donnés p.808.

² On connaît les restrictions, à ce sujet, d'une langue comme le japonais, dont la référence personnelle est rarement explicite, et se déduit généralement de la modalité de l'énoncé : "les prédicats exprimant un état intérieur ont pour caractéristique de ne pouvoir être employés qu'à la première personne", car ils "impliquent une coalescence entre le sujet validant cet état et le sujet l'énonçant" (Dhorme *et al.* 1995: 239). Dans une autre étude, nous avons discuté des implications de cette dissymétrie énonciative fondamentale, sur la dépendance syntaxique entre propositions (François 1997: 96).

incompatible avec une affirmation à la 2^{ème} p.), mais qu'il peut référer à d'autres formes de visée modale, dans laquelle S_v sera distinct de l'agent du procès. C'est ainsi, on le verra bientôt, que (355) peut signifier 'Tu vas l'épouser' ~ 'Tu dois l'épouser' ~ 'Tu aurais dû l'épouser'... tous énoncés où le sujet S_v n'est pas A (= *toi* = l'interlocuteur), mais autre ; il est clair que ces valeurs ne sont pas volitives.

Cependant, il serait faux de prétendre que le Prospectif ne prend jamais la valeur de volition avec une deuxième personne. C'est au contraire le cas, de façon tout à fait régulière, dès lors que l'énoncé est *interrogatif* :

- (355) **Nēk so leg mi kē ?** *lit.* Que tu l'épouses ?
 2SG PRSP marié avec 3SG 'Tu as envie de l'épouser ?'
- (356) **Kōmyō so dam kemem ?** *lit.* Que vous veniez avec nous ?
 2DU PRSP suivre 1EX:PL 'Vous voulez venir avec nous ?'

Ce comportement, apparemment paradoxal, n'a en fait rien pour étonner. On sait bien, depuis notamment les études énonciativistes (Culioli) dans ce domaine, que le propre des énoncés interrogatifs est d'être *énonciativement centrés sur l'interlocuteur*¹, au contraire des assertions qui sont centrées sur le locuteur ('énonciateur'). Cette orientation concerne n'importe quelle question, y compris 'Quelle heure est-il ?' ; même si cette phrase, en tant qu'énoncé, est d'abord assumée par l'énonciateur S_o , elle est en revanche centrée sur l'interlocuteur (parfois appelé S'_o) pour ce qui est de l'orientation pragmatique. Pour n'importe quelle question, on distinguera ainsi l'énonciateur (S_o = moi), du *centre énonciatif* ($C_{én}$ = toi).

Les questions comportant, en outre, un sujet syntaxique de deuxième personne (ex. *Tu viens d'où ?*), ne sont qu'un cas particulier de cette configuration, définie par l'égalité

$$\{ \text{centre énonciatif } C_{én} = \text{sujet syntaxique } A = \text{interlocuteur } \textit{toi} \}$$

Enfin, le cas qui nous concerne ici est encore plus réduit, puisqu'il concerne ceux où l'on a *question* [$\rightarrow C_{én} = \textit{toi}$] + *sujet* 2^{ème} p. [$\rightarrow A = \textit{toi}$] + *prédicat subjectif* (et en particulier *Prospectif*). C'est dans ce cas de figure que le sujet de visée S_v , support du prédicat subjectif en question, sera généralement –mais pas forcément– identifié au sujet syntaxique A. Or, l'égalité $S_v = A$ n'est rien d'autre que la formule définissant la valeur de volition :

$$\{ S_v = C_{én} = A = \textit{toi} \} \rightarrow \text{valeur de volition 'Tu veux faire-P?}'$$

C'est la raison principale pour laquelle l'association (Prospectif + 2^{ème} p.) prendra régulièrement cette valeur (*Tu veux faire-P?*) dans les questions. Et c'est aussi, on l'aura compris, pourquoi (Prospectif + 1^{ère} p.) ne sera volitif qu'en assertion ou en exclamation – toutes deux centrées sur le locuteur :

$$\{ S_v = C_{én} = A = \textit{moi} \} \rightarrow \text{valeur de volition 'Je veux faire-P.'}$$

Une conséquence de ces deux formules, est la possibilité de faire alterner tout naturellement questions à la 2^{ème} p. [type (355)] et réponses à la 1^{ère} p. [type (353)], en conservant dans les

¹ L'illustration la plus simple de ce va-et-vient énonciatif est le dialogue français : "*Ça va ? – Ça va.*", qui signifie normalement "*Tu vas bien ? – Je vais bien.*". Pour ces prédicats subjectifs, la référence personnelle (*je / tu*) est automatiquement calculée à partir de l'orientation énonciative de l'énoncé : *resp.* vers l'interlocuteur pour une question ≠ vers le locuteur pour une assertion.

deux cas la signification *vouloir faire-P*. Ainsi, on rencontrera facilement des dialogues comme le suivant :

- (357) **Nēk so leg mi kē?** – **Oo, nok so leg mi kē.**
 2SG PRSP marié avec 3SG oui 1SG PRSP marié avec 3SG
lit. Que tu l'épouses ? – Oui, que je l'épouse.
 = 'Tu aimerais bien te marier avec elle ? – Oui, j'aimerais bien.'

On observe la même alternance avec des questions fermées. Ainsi, lorsque l'on rencontre quelqu'un en chemin, il est d'usage de lui demander *Où as-tu l'intention d'aller ?* :

- (358) **Nēk so van ave?** – **Nok so van yow ale.**
 2SG PRSP aller où 1SG PRSP aller (dehors) (littoral)
 'Tu vas où ? – Je vais sur la côte.'

Inutile de dire que de telles structures en '*Tu veux faire-P ? – Je veux faire-P.*' sont extrêmement courantes dans le dialogue.

Ces fortes tendances sont résumés dans le *Tableau 7.18*, lequel reprend également les mêmes exemples-types. On y observe le jeu de chassé-croisé entre la valeur volitive du Prospectif, et ses autres significations que nous allons détailler plus loin.

Tableau 7.18 – Valeur volitive du Prospectif :
non-contradiction entre sujet syntaxique et centre énonciatif

	assertion / exclamation C _{énonc} = moi	question C _{énonc} = toi
sujet syntaxique A = moi	'que je l'épouse !' ~ Je veux l'épouser. (~ <i>Je dois l'épouser.</i>)	'que je l'épouse ?' = <i>Je dois l'épouser ?</i>
sujet syntaxique A = toi	'que tu l'épouses !' = <i>Tu dois l'épouser.</i>	'que tu l'épouses ?' ~ Tu veux l'épouser ? (~ <i>Tu dois l'épouser ?</i>)
sujet syntaxique A = lui	'qu'il l'épouse !' ~ Il veut l'épouser. ~ <i>Il doit l'épouser.</i>	'qu'il l'épouse ?' ~ Il veut l'épouser ? ~ <i>Il doit l'épouser ?</i>

Enfin, avant de terminer ce paragraphe sur la valeur de volition, disons un mot de la **troisième personne**. Comme le montre le *Tableau 7.18*, les incompatibilités énonciatives ne concernent vraiment, en mwotlap, que les deux personnes du dialogue. En ce qui concerne la non-personne, on voit qu'elle est compatible aussi bien avec une visée modale centrée sur l'agent A lui-même (*A vise que A fasse-P* = volition *A veut faire-P*) – qu'avec une visée centrée sur un autre sujet (*S_v vise que A fasse-P* = déontique *A doit faire-P...*).

Ceci s'explique, de façon intéressante, par le fait que la non-personne est en quelque sorte "neutre" du point de vue de son rattachement aux acteurs du dialogue, n'étant *a priori* ni du côté du locuteur, ni du côté de l'interlocuteur. Cette neutralité, qui dans d'autres langues exclut la non-personne des prédicats subjectifs¹, la rend au contraire compatible, en

¹ Ainsi, le japonais est connu pour interdire des énoncés tels que *Il a peur* ou *Il veut manger* (Dhorne et al.

mwotlap, avec toutes les analyses. Rien n'empêche le locuteur de se faire, en quelque sorte, le porte-parole d'une tierce personne A, en abolissant la distance pragmatique qui l'en sépare : c'est ainsi que **la 3^{ème} p. est compatible en mwotlap avec tous les prédicats subjectifs**, y compris le Prospectif à sens volitif (ex. *Il pleure parce qu'il veut partir*). Inversement, le locuteur peut maintenir cette distance, et prendre plutôt à son compte la visée modale externe, d'où les valeurs déontiques que nous verrons bientôt (ex. *Il pleure, mais il doit partir*). Il en est de même dans les questions, ce qui explique la symétrie de la 3^{ème} p. dans le *Tableau 7.18*.

(a.2) Valeurs déontiques

Même si le paragraphe précédent cherchait à illustrer la valeur volitive du Prospectif, nous avons déjà évoqué la signification "inverse", pour ainsi dire : la **valeur déontique**. Nous n'épilouterons pas ici sur ce paradoxe pour une langue, que de traduire par une même forme à la fois *Je veux faire-P (même si c'est impossible...)* et *Je dois faire-P (même si je ne le veux pas)*. Ce paradoxe apparaît clairement dans le couple d'énoncés suivants, dont la première proposition au Prospectif serait tout à fait ambiguë sans l'éclairage du contexte :

- (359) *Nok so van hiy tita, ba kĒ et-buste.*
 1SG PRSP aller à mère mais 3SG NÉG₁-vouloir:NÉG₂

lit. Que j'aïlle à maman, mais ELLE ne veut pas.
 'J'aimerais aller voir Maman, mais elle ne veut pas.'

- (359)' *Nok so van hiy tita, ba NO et-buste.*
 1SG PRSP aller à mère mais 1SG NÉG₁-vouloir:NÉG₂

lit. Que j'aïlle à maman, mais JE ne veux pas.
 'Je dois aller voir Maman, mais je ne veux pas.'

En (359), l'association ⟨Prospectif +1^{ère} p.⟩, étant suivie d'un contraste avec autrui (...*mais elle ne veut pas*), reste donc parfaitement compatible avec son interprétation par défaut, à savoir la valeur volitive que nous avons vue précédemment. En revanche, cette même interprétation est rendue impossible en (359)', du fait de la seconde proposition ...*mais je ne veux pas* ; dans ce cas de figure, le sujet modal support de visée (S_v) doit être découplé de l'agent, et sera donc défini par l'égalité $S_v \neq A$.

Or, d'affirmer qu'une action ⟨A faire-P⟩ est visée par un sujet S_v distinct de cet agent, voilà qui définit une **valeur modale déontique**¹. Nous prenons cette dernière au sens large : il peut s'agir aussi bien d'un devoir générique (*Il faut faire-P*), que d'une prescription émanant d'un tiers identifié (*X veut que A fasse-P*), ou d'un des acteurs du dialogue (*Je/Tu veux que A fasse-P*), etc. L'ensemble de ces significations sera rendu, en mwotlap, par le Prospectif, et lui seul : car contrairement au verbe *vouloir* vu en (353)', le mwotlap n'a pas de verbe *devoir*².

1995) ; on marquera le décalage énonciatif par des tournures telles que 'on dirait qu'il veut manger', etc.

¹ De façon légèrement différente de notre approche, Bybee & Fleischman (1995: 6) divisent le déontique en deux types d'emploi fondamentaux : *agent-oriented* vs *speaker-oriented modality*.

² Cette vaste polysémie du Prospectif, ainsi que l'absence d'un verbe *devoir* non ambigu, n'a pas seulement pour effet de surprendre le linguiste européen. En réalité, il semble que les locuteurs du mwotlap eux-mêmes soient actuellement en quête d'un moyen plus efficace d'exprimer la notion de devoir et d'obligation, se montrant étonnamment insatisfaits de l'ambiguïté du Prospectif [cf. ex.(359)] ou de l'Aoriste en cette

La formule $S_v \neq A$ peut revêtir bien des combinaisons différentes, en fonction de la nature du sujet modal (S_v) et celle du sujet syntaxique (A) de l'énoncé. Nous allons les explorer systématiquement.

1. Le déontique émane d'un des acteurs du dialogue

❖ Premier cas : { $S_v = \text{énonciateur}$ }

- Combinaison { $S_v = \text{énonciateur}$; A = 3^{ème} p. } :

Ce cas de figure correspond au cas où l'énonciateur porte un jugement sur la nécessité morale (etc.) d'un événement : (*Je pense que*) *il faut / faudrait que A fasse-P ; A doit / devrait faire-P*, etc.

- (360) **Ige yantētē-ngēn so ēglal galsi na-gatgat to-M̄otlap.**
 H:PL enfants-IN:PL PRSP savoir bien ART-langue de-Mwotlap
 '(Il importe) que nos enfants connaissent bien le mwotlap.'

On n'est parfois pas loin d'un ordre atténué, à la 3^{ème} personne [cf. ex.(351)-e)].

- Combinaison { $S_v = \text{énonciateur}$; A = 2^{ème} p. } :

Lorsque l'énonciateur affirme à son interlocuteur que ce dernier doit faire telle ou telle chose, on obtient l'équivalent d'un ordre atténué à la 2^{ème} p. :

- (361) **Nēk so lep me na-taī anen.** '(Il faudrait) que tu m'apportes le panier, là.'
 2SG PRSP prendre VTF ART-sac DX2 = ...s'il te plaît.

L'effet d'atténuation provient sans doute de l'ambiguïté même du Prospectif, qui n'indique pas explicitement le sujet de visée : ainsi, à côté de l'Aoriste-impératif **Lep me...!**, indiquant clairement l'énonciateur comme le support modal de la visée (*Apporte-le moi, c'est moi qui te l'ordonne*), le Prospectif **Nēk so lep me...!** présente le même ordre comme général / sans responsable particulier : *Il faudrait que tu m'apportes...*

Nous verrons plus loin que cette configuration { $S_v = \text{énonciateur}$; A = 2^{ème} p. } est surtout développée lorsque la situation de référence Sit_r est révolue : il ne s'agit plus alors de prescrire une attitude ici et maintenant (*Tu devrais faire-P*), mais de présenter comme préférable un certain comportement dans une situation passée (*Tu aurais dû faire-P*) – cf. ex.(389) p.855.

- Combinaison { $S_v = \text{énonciateur}$; A = 1^{ère} p. } :

Ce dernier cas de figure a déjà été traité comme une structure volitive, car ici $S_v=A$ (=moi). Nous le mentionnons cependant ici, afin de souligner que les structures du mwotlap, de façon fort instructive pour la théorie du langage et de la modalité, suggèrent l'égalité suivante :

volition = prescription dont le sujet modal et l'agent se confondent

matière. La solution adoptée de plus en plus souvent (depuis une génération ?), quoique non systématiquement, est de remplacer la marque de Prospectif **so** par un **emprunt au pidgin bislama**, à savoir **mas** < angl. *must* 'devoir'. Ainsi, à côté de la phrase (359)', on entendra souvent une forme non ambiguë **No mas van hiy tita** 'Je dois aller voir ma mère'. [Note morphologique: Contrairement à **so** qui se combine à l'Aoriste, **mas** est une marque TAM à lui seul : **no mas van** (*nok mas van), **kē mas van** (*kē mas ni-van).]

❖ *Second cas : { S_v = interlocuteur }*

Dans certaines conditions, le Prospectif permet de présenter un procès comme étant **visé par l'interlocuteur**. En vertu de principes énonciatifs que nous avons déjà exposés, cette configuration n'est compatible, normalement, qu'avec les énoncés interrogatifs. Le schéma que l'on obtient est donc du type :

[Que A fasse-P ?]_{prosp} = *Tu veux que <A fasse-P> ?*

- *Combinaison { S_v = interlocuteur ; A = 3^{ème} p. } :*

Le cas le plus simple pour observer ce phénomène, est celui où A est une non-personne :

(362) **Kōyō so mōl ? – Oo, kōyō so mōl.**
 3DU PRSP rentrer oui 3DU PRSP rentrer

‘(Veux-tu / Faut-il) qu'ils s'en aillent ? – Oui, (je veux / il faut) qu'ils s'en aillent.’

- *Combinaison { S_v = interlocuteur ; A = 2^{ème} p. } :*

Ici non plus, nous n'entrerons pas dans les détails : car le schéma *Tu penses qu'il faudrait que tu fasses-P ?* correspond tout simplement à la valeur volitive *Tu veux faire-P*, déjà vue en (a) p.840-843.

- *Combinaison { S_v = interlocuteur ; A = 1^{ère} p. } :*

Le dernier schéma de prescription associe un agent de 1^{ère} personne à l'interlocuteur comme sujet modal : [Que je fasse-P ?]_{prosp} = *Tu veux que je fasse-P ?* Ce cas de figure est tout à fait fréquent.

(363) **Nok so vap vitwag den tēlge nen ?**
 1SG PRSP dire un ABL H:PL DX2

lit. Que je dise un de ces trois ?

‘**Tu veux que** je raconte / Je suis censé raconter une de ces trois (histoires) ?’

De façon instructive, le symétrique négatif de cette tournure –soit dans les réponses, soit dans la coda interrogative– est la marque de Prohibitif *nitog* :

(364) **Nok so biyiñ nēk, so nitog ? – Ohoo, nitog !**
 1SG PRSP aider 2SG ou PROH non PROH

‘**Tu veux que** je t'aide, ou bien il-ne-faut-pas ? – Non, il-ne-faut-pas (c'est inutile).’

Si nous insistons sur de tels exemples, c'est pour mettre en garde contre l'idée facile, que l'interrogation est le simple symétrique de l'affirmation. Car si l'on prend un énoncé assertif *Nok so mōl*. ‘J'ai envie de rentrer’, et qu'on lui donne une intonation de question (*Nok so mōl ?*), on n'obtient pas simplement la signification inverse **Ai-je envie de rentrer ?* En réalité, le changement de statut énonciatif de la phrase impose de recommencer tous les calculs modaux, de telle sorte que le sens de *Nok so mōl ?* sera *As-tu envie que je rentre ? ~ Faut-il que je rentre ?* Ce genre de dissymétrie modale a été illustré par le *Tableau 7.18* p.843.

De cette façon, on comparera l'énoncé (358), reproduit ici :

- (358) **Nēk so van ave ? – Nok so van yow ale.**
 2SG PRSP aller où 1SG PRSP aller (dehors) (littoral)
lit. Que tu ailles où ? – Que j'aille là-bas...
 = 'Où **veux-tu** aller ? – Je vais sur la côte.'

avec son pseudo-symétrie, obtenu simplement en inversant les pronoms personnels :

- (358)' **Nok so van ave ? – Nēk so van yow ale.**
 1SG PRSP aller où 2SG PRSP aller (dehors) (littoral)
lit. Que j'aille où ? – Que tu ailles là-bas...
 = 'Où (**veux-tu/faut-il**) que j'aille ? – (Je veux/Il faut) que tu ailles au bord de mer.'

On l'aura donc compris : le sujet de visée S_v n'est pas calculé en se fondant sur le sujet syntaxique (A) de l'énoncé, mais en se fondant sur son Centre énonciatif – *toi* pour les questions, *moi* pour les assertions.

- *Combinaison* { $S_v = \text{interlocuteur}$; $A = 1^{\text{ère}} p. + 2^{\text{ème}} p.$ } :

Pour finir, nous citerons le cas $A = \text{nous inclusif}$, qui englobe locuteur et interlocuteur. Dans ce cas également, les phrases interrogatives seront orientées énonciativement sur l'interlocuteur (*Tu veux que nous fassions-P ?*) :

- (365) **Dō so lak biyiñ kēy ?** '(**Tu veux**) que nous allions danser avec eux ?'
 1IN:DU PRSP danser aider 3PL = si on allait...?

Et bien entendu, la même phrase à l'affirmatif ou à l'exclamatif, sera centrée sur l'énonciateur :

- (365)' **Dō so lak biyiñ kēy !** '(**Je veux**) que nous allions danser avec eux !'
 1IN:DU PRSP danser aider 3PL

Pour des raisons évidentes, ce type d'énoncés hybrides tient à la fois de la valeur *volitive* [$S_v = A$] et de la valeur *déontique* [$S_v \neq A$].

2. Le déontique émane d'une instance modale externe

Souvent, le Prospectif ne réfère pas nécessairement à un sujet S_v présent dans le dialogue (= *moi* ou *toi*), mais émane d'une instance extérieure. Il peut s'agir d'une personne précise, identifiable (ex. *Papa veut que je rentre...*) ou bien, très souvent, d'une obligation globale ou collective. Ce type de déontique permet de référer généralement à toute contrainte ne dépendant pas de la volonté de l'agent (ex. *Il faut que je rentre...*).

- *Combinaison* { $S_v = \text{instance externe}$; $A = 1^{\text{ère}} p.$ } :

L'énonciateur réfère à une obligation qui pèse sur lui, et dont il n'est pas responsable :

- (366) **Nok so yēqyēq lok van hiy titamas mino.**
 1SG PRSP (payer.amende.parenté) re- ITIF à tante ma
 'Je **dois** payer à ma tante une amende (pour avoir brisé un tabou sur la parenté).'

- (367) **Ba no-lolwon ma-qal no, veg nok so mōl veteg kimi ēgōh.**
 mais ART-tristesse ART-toucher 1SG car 1SG PRSP rentrer quitter 2PL maintenant
 'Me voilà pris d'une grande tristesse, car je **dois** maintenant vous quitter.'

que la marque de volition¹ *wantem* (< angl. *want*) se retrouve parfois détournée de son usage standard, et utilisée comme marque de déontique (ou de Prospectif), y compris dans des énoncés incompatibles avec la valeur de volition, comme (369) ci-dessus.

- *Combinaison* { $S_v = \text{instance externe}$; $A = 3^{\text{ème}} p.$ } :

Il s'agit ici d'un cas de déontique, auquel les personnes du dialogue ne participent apparemment pas². L'énonciateur se fait le relais d'une obligation externe portant sur une non-personne :

- (370) **Wia so ni-van tō hiy tita nono-n !**
 W. PRSP AO-aller URG à mère PosGén-3SG
 'Il faut que Wia aille vite voir sa mère (m'a-t-on dit).'

En pratique, la formule { $S_v = \text{instance externe}$; $A = 3^{\text{ème}} p.$ } ne renvoie pas nécessairement à une obligation au sens fort. On la voit souvent s'étendre à des cas où un procès est simplement envisagé, comme étant "prévu au programme" :

- (371) **Tête-k vitwag so ni-leg talōw.**
 (sœur)-1SG un PRSP AO-marié demain
 'Une de mes cousines **doit** se marier demain.'
 MAIS: **Une de mes cousines devrait (à mon avis) se marier demain.*

On note au passage qu'un énoncé comme (371), pour des raisons complexes, n'est pas bien formé pour signifier la volonté d'un individu en particulier [**Je/Il pense qu'elle devrait...*]. La valeur que prend ici le Prospectif *so* (comme le verbe *devoir* en français) n'est donc pas véritablement déontique : c'est pourquoi nous l'étudierons dans un paragraphe à part.

(a.3) Valeur de prévision

De nombreux emplois du Prospectif ne ressortissent ni de la valeur de *volition*, ni de celle d'*obligation* : ils se contentent de présenter un événement comme prévu dans un avenir proche, en vertu soit d'un programme pré-établi (promesse, coutume...), soit de l'évolution normale du cours des choses dans la situation Sit_r (= Sit_o en l'occurrence). C'est ce que l'on peut voir, par exemple, avec l'énoncé (371) ci-dessus : bien que le mwotlap, tout comme le

bislama mais pas en mwotlap, est actuellement en train de s'introduire en mwotlap, sous la forme d'un emprunt *mas* 'devoir' (voir n.2 p.844).

Avec l'observation de ces deux phénomènes autour du Prospectif, on assiste à un magnifique chassé-croisé de pressions inter-langues. D'un côté, le système vernaculaire, à une seule macro-catégorie, fait pression sur le véhiculaire local pour **fusionner** *volitif* et *déontique* [ex. (369)'] ; et de l'autre côté, de façon parfaitement symétrique, le véhiculaire fait pression sur le vernaculaire pour **scinder** en deux la catégorie trop ambiguë de Prospectif (expansion récente de *mas* en mwotlap). Le plus fascinant est que ces doubles réorganisations structurelles ont sans doute lieu en même temps, chez les mêmes locuteurs !

¹ Au passage, ce phénomène prouve que parmi toutes les significations possibles du Prospectif [cf. ex.(351) p.838], la valeur volitive est centrale, prototypique.

² En réalité, on pourrait montrer que les personnes du dialogue ne sont pas tout à fait absentes d'un énoncé comme (370) : si je te rapporte une obligation externe (*Wia doit aller voir sa mère*), c'est bel et bien pour exercer sur toi un acte pragmatique (que tu cherches Wia et lui transmettes l'information) ; d'ailleurs, la marque d'injonction forte *tō* (cf. p.816), dans ce même énoncé, porte autant sur *toi* que sur *Wia*. Néanmoins, il est vrai que les personnes du dialogue ne sont ni impliquées dans la source de cette obligation (S_v), ni dans son destinataire ultime (A).

français, emploie la même forme que pour les énoncés déontiques, ici la valeur d'obligation, qui suggère souvent un contraste entre les sujets (*X veut que A fasse-P, que A le veuille ou non*) n'est pas indispensable à l'interprétation. En l'occurrence, le sujet modal S_v ne correspond à personne en particulier, et l'événement en question obéit à une forme abstraite de *visée* : pour ainsi dire, c'est la **situation** –au sens large– qui "veut" que $\langle A \text{ fasse-P} \rangle$.

D'autres exemples confirment cette interprétation. Au lieu de *A veut* ou *A doit faire-P*, la meilleure traduction semble être *A est censé faire-P*, voire tout simplement *A va faire-P* :

- (372) **Dōyō so van suwsuw le-naw ? – Ohoo, dō so tiok ige be-pñopñon mōmō.**
 ‘(Pourquoi avons-nous pris ce chemin vers la plage ?) Nous allons nous baigner ?
 – Pas du tout, nous allons à la rencontre du bateau de pêche qui vient d'arriver.’
- (373) **Kēy so wos mi nu-busmayaw ?** ‘Ils sont censés le fixer avec des clous ?’
 3PL PRSP clouer avec ART-clou
- (374) **Yatkelgi ne-ywu ni-hnag lililwo en, ba kēy so akteg mē ?**
 certains STA-(porter) ART-igname grand² COÉ mais 3PL PRSP faire.quoi avec
 ‘J'en vois plusieurs qui transportent d'énormes ignames :
 qu'est-ce qu'ils vont / qu'est-ce qu'ils sont censés en faire ?’

(a.4) L'imminence objective

Il faut enfin citer un cas assez particulier, mais instructif quant aux limites sémantiques du Prospectif. Alors que tous les exemples que nous avons cités jusqu'à présent, y compris dans ce §(a.3), pouvaient toujours être conçus comme la visée d'un sujet (déterminé ou non) sur un événement virtuel, il arrive parfois que le Prospectif serve à indiquer un procès imminent et inéluctable, *sans qu'il soit possible d'assigner à ce Prospectif aucun sujet modal de visée*.

- (375) **No-momyiy m-ak no, nok so gom !**
 ART-froid PFT-faire 1SG 1SG PRSP malade
 ‘J'ai froid : je vais (*je veux / *je dois / *je suis censé) tomber malade.’
- (376) **Nok so sigoy !** ‘Au secours, je vais m'évanouir !’
 1SG PRSP tomber
- (377) **Kē so ni-mat.** ‘Il est à l'agonie / il va bientôt mourir.’
 3SG PRSP AO-mort

Ces derniers exemples correspondent à une acception du Prospectif aussi rare qu'extrême, pour ne pas dire paradoxale : la valeur d'**imminence objective**, sans aucune intention ni visée subjective. Normalement, l'imminence d'un événement n'est pas codée par un Prospectif, mais par un FUTUR PROCHE, en *tE*-... *qiyig*¹. La différence entre Prospectif et Futur Proche est tenue, mais elle existe :

- (378) **Kē so ni-teñ.** ‘(Regarde-le,) il est à deux doigts de pleurer.’
 3SG PRSP AO-pleurer

¹ Plus rarement, on rencontre également l'Aoriste avec une valeur d'imminence : cf. §(b) p.813. Cet Aoriste est sémantiquement plus apparenté au Prospectif qu'au Futur Proche.

(378)' **Kē te-teñ qiyig.** ' (Si tu continues,) il va finir par pleurer.'
 3SG FUT-pleurer HOD

En (378), le Prospectif indique que l'événement virtuel dont il est question (*Que A pleure*), certes, ne se superpose pas à la situation de référence – car le Prospectif marque toujours un hiatus entre virtuel et actuel – mais qu'il en est la **conséquence immédiate** : en Sit_o, *toutes les conditions sont déjà réunies pour que l'événement ait lieu*. En revanche, le Futur Proche de (378)' ne prédit pas directement l'événement P à partir de l'observation de la situation d'énonciation Sit_o, mais à partir de conjectures extérieures et de raisonnements logiques ; on peut alors décrire P, si l'on veut, comme une **conséquence médiante** de Sit_o : *les choses étant ce qu'elles sont en Sit_o, je prédis que tel événement aura nécessairement lieu dans un avenir proche, mais sous certaines conditions* (ex. 'Ton frère va finir par pleurer, si tu continues à l'embêter comme ça')¹.

On notera l'extrême subtilité que le Prospectif mwotlap impose à l'analyse. Le plus souvent, cette marque insiste plutôt sur le hiatus entre l'événement visé et la réalité – soit pour contraster cette réalité avec une volonté (*A voudrait faire-P, mais...*) ou un devoir (*A devrait faire-P, mais...*), soit carrément, comme on le verra bientôt, pour marquer l'échec d'une visée (*A aurait voulu / aurait dû / a failli... faire-P, mais...*). Or, dans un cas comme (378), la principale différence qui permet de distinguer le Prospectif du Futur Proche semble devoir, au contraire, se formuler en termes de **(quasi) immédiateté** – comme si, avec le Prospectif, l'événement visé se trouvait déjà tout entier contenu, malgré tout, dans la situation Sit_r.

Et c'est là justement toute l'ambiguïté, en termes argumentatifs, de cette marque aspecto-modale : en signalant que *la situation de référence Sit_r tend vers un certain événement P sans l'avoir encore atteint, le Prospectif insiste tantôt sur la distance qui sépare ces deux points, tantôt, au contraire, sur leur proximité*².

(b) **Situation révolue**

Nous venons d'analyser les différentes valeurs que recouvre le Prospectif, lorsqu'il est employé en proposition indépendante (non subordonnée), et qu'il se trouve ancré dans une situation Sit_r non-révolue (généralement Sit_r=Sit_o, situation d'énonciation). Ces valeurs sémantiques sont la *volition*, la *prescription* ou plus généralement une valeur *déontique*, ou encore une simple *prévision*, présentant les conséquences immédiates de Sit_r.

Or, il n'est pas rare que la portée d'un verbe au Prospectif ne soit pas la situation Sit_o, mais une situation Sit_r passée, révolue. Dans ce cas, la référence temporelle passée n'est *absolument pas marquée formellement* en mwotlap : seul le contexte discursif permet à

¹ Nous reviendrons sur le Futur (Proche) au §B p.877, et particulièrement sur ses différences ténues avec le Prospectif [§3 p.885].

² Si l'on reprenait l'analyse d'Anscombe et Ducrot (1983) en termes d'orientations argumentatives, on conclurait cependant à une orientation *positive* du Prospectif, *i.e.* le sous-entendu que l'événement aura lieu si rien ne s'y oppose. En effet, s'il est vrai que l'insistance sur le hiatus *virtuel / réel*, voire la valeur d'échec, sont statistiquement bien représentées, ces dernières se manifestent normalement par l'usage de la conjonction adversative **ba** 'mais' dans la phrase suivante : **Kē so ni-van me, ba (tateh)** 'Il voudrait / aurait voulu venir, *mais* (... en vain)'. La nécessité d'une telle conjonction, consistant à inverser une orientation argumentative, prouve bien que la proposition au Prospectif est *a priori* orientée vers la réussite de la visée.

l'auditeur de savoir si une phrase au Prospectif comme *Nok so m̄ōl* signifie *Je veux partir* (énoncé ancré en Sit_o) ou *J'aurais voulu partir* (énoncé ancré en Sit_r révolue)¹.

Cette indifférenciation temporelle ne doit pas étonner, car elle rejoint les observations que nous avons faites ailleurs sur les autres marques TAM de la langue : le mwotlap n'a pas de temps (§2 p.697). Néanmoins, dans le cas du Prospectif, on aurait tort de croire qu'il s'agit d'une simple translation sur l'axe temporel, comme s'il suffisait de "déplacer fictivement T_o" à un instant révolu, pour retrouver, dans le passé, toutes les valeurs aspecto-modales que nous avons déjà vues pour le Prospectif. En réalité, le rôle essentiel joué par la **modalité** dans le Prospectif, rend caduque une analyse aussi simpliste : en effet, **on ne peut pas modaliser sur une situation passée de la même façon qu'on le fait sur une situation présente**.

(b.1) Translation temporelle ou visée rétrospective ?

Pour être précis, il faut reconnaître deux types distincts de référence à une situation passée :

1) TRANSLATION TEMPORELLE : → §(b.2)

Alors que je relate, dans un récit, des événements passés (réels ou non), je situe fictivement la situation d'énonciation Sit_o au moment même de l'action, comme si celle-ci se déroulait sous mes yeux. On se trouve alors dans un contexte de narration aoristique – ex. *Alors il prend sa pirogue et part [= prit et partit]*. Dans ce contexte, les Prospectifs fonctionnent comme lorsqu'ils sont ancrés dans la véritable situation d'énonciation Sit_o : en particulier, la *visée modale* qui se trouve énoncée reste ouverte, sans rien présupposer de son issue. Ainsi, en disant

(379) **Kē so ni-van Āmōt.**
3SG PRSP AO-aller Mota

‘(Soudain) il veut / voulait / voulut ~ il doit / devait / dut... se rendre à Mota.’

j'introduis une visée (rôle du Prospectif), sans qu'il soit possible d'en déduire l'aboutissement (...et il s'y rendit en effet) ou le non-aboutissement (...mais il ne s'y rendit pas). Sur ce point, les paramètres de la modalisation sont exactement les mêmes que lorsque l'énonciateur va prédiquer sur une situation actuelle (Sit_o), sans connaître l'issue de la visée.

2) VISÉE RÉTROSPECTIVE SUR UNE SITUATION RÉVOLUE : → §(b.3)

Tout en me situant dans la situation actuelle Sit_o, je parle d'une situation Sit_r révolue, et dont je connais les véritables conséquences (lesquelles se situent, dans le temps, entre t_r passé et T_o présent). Par exemple, je me réfère à une personne qui ne s'est pas rendue à Mota, alors qu'elle aurait pu/dû le faire. Dès lors, il m'est tout à fait possible de porter un jugement modal sur cette situation révolue, en attribuant à un sujet S_v quelconque (soit moi, soit l'agent A, etc.) une visée sur un événement qui aurait pu se produire à ce moment-là, mais ne l'a pas fait :

¹ Voir l'exemple (351) p.838, qui ne comporte aucune référence temporelle.

(379)' **Kē so ni-van Āmot.**

3SG PRSP AO-aller Mota

‘Il aurait préféré / il aurait dû / il a failli... se rendre à Mota.’

Dans ce cas de figure, qui nous intéresse le plus ici, le Prospectif marque systématiquement **l'échec de la visée**, *i.e.* le contraste entre un événement visé par S_v , et la réalité telle qu'elle s'est effectivement produite et avérée. Ceci ne peut se produire que dans le cas précis où Sit_o et Sit_r maintiennent leur distance : contrairement à la "translation temporelle" mentionnée ci-dessus, le Prospectif met ici en jeu deux situations bien distinctes – Sit_o , d'où émane la visée, et Sit_r , sur laquelle porte cette visée. On pourrait gloser ce type d'énoncé de la façon suivante :

En me plaçant dans la situation d'énonciation Sit_o , je pose l'existence d'une visée modale émanant d'un sujet S_v quelconque¹, et portant sur une situation Sit_r révolue.

S_v vise que $\langle A \text{ fasse-}P \rangle$ en Sit_r , mais nous qui sommes en Sit_o ($\neq Sit_r$), nous savons que l'événement visé n'a pas eu lieu.

Les **conséquences argumentatives** de ce second cas de figure sémantique sont fort différentes de celles que nous avons vues jusqu'à présent. En effet, dans la mesure où le cas 2) implique nécessairement l'échec de la visée, on obtiendra très facilement des nuances de *reproche* (ex. ‘Il aurait dû faire-P...’), de *tentative avortée* (‘Il a essayé de faire-P’), etc. Celles-ci apparaîtront dans les exemples ci-dessous.

(b.2) La translation temporelle

Nous illustrerons brièvement le premier cas de référence passée, celui où la situation Sit_o est simplement transférée –fictivement– à un point passé du temps. Dans ce cas, on retrouve les valeurs déjà rencontrées au §(a) p.840 sqq., mais la traduction sera au passé – généralement à l'imparfait.

On rencontre par exemple la valeur de *volition* :

(380) **Kē so ni-yowvaysam, a so kē so ni-leh lok se na-gban.**

3SG PRSP AO-virer.de.bord c.à.d. 3SG PRSP AO-changer re- encore ART-voile

‘Il **voulait** virer de bord, autrement dit il **voulait** changer la voile de côté.’

(381) **Na-tmat so ni-vōy Iqet den na-myam agōh.**

ART-démon PRSP AO-chasser Dieu ABL ART-monde DXI

‘Satan **voulait** chasser Dieu de ce monde.’

– la valeur *déontique* :

(382) **Disko wow leptō, tō nok mōl, tō mitiy.**

Veg nok so sōsōnteg mino ba-vanvan lok hag Vila en.

‘Alors que la soirée disco continuait, je suis rentrée me coucher :
je **devais** faire mes bagages pour préparer mon retour à Vila.’

¹ Pour être exact, on notera que le sujet modal S_v , quant à lui, se situe soit en Sit_r (ex. *Il aurait voulu...* = visée de A à ce moment-là), soit en Sit_o (ex. *Il aurait dû...* = visée de moi maintenant). Les deux seuls points de repère stables sont l'énonciateur en Sit_o , et l'agent A en Sit_r .

– la valeur *prospective* proprement dite :

- (383) **Kēy Alkon, ba kēy so van Apnōlap.**
3PL Gaua mais 3PL PRSP aller Vanua-lava

‘Ils se trouvaient à Gaua, mais ils **étaient censés** se rendre à Vanua-lava.’

(b.3) Les visées rétrospectives

Nous venons de définir le cas où la visée modale porte sur une situation révolue, et implique l'échec de la visée. Une signification possible de cette configuration est celle d'une **tentative avortée** : *A voulait faire-P, mais en vain*. Dans ce cas, la visée émane de A lui-même, et se situe à l'époque de la tentative (en t_R) :

- (384) **Magtō so ni-laṁ no, kē m-akak lēlēge.**
vieille PRSP AO-bastonner 1SG 3SG PFT-faire² en.vain

‘La vieille a **bien essayé de** me bastonner, mais elle n'y est pas parvenue !’

Pas plus que le mwotlap ne possède de verbe *devoir*, il n'a de verbe *essayer*¹ ; une fois encore, c'est le Prospectif, ce marqueur polyvalent, qui remplit cette fonction. Souvent, la proposition qui suit immédiatement souligne l'échec de la tentative, grâce au mot *lēlēge* ‘en vain’, ou *...ba tateh* ‘...mais non’. C'est aussi cette proposition, parfois conjuguée au Parfait, qui permet de sélectionner l'interprétation de *visée révolue* [$Sit_R \neq Sit_o$], et d'exclure celle de *visée actuelle* [$Sit_R = Sit_o$]. On retrouve le même schéma lorsque l'agent est le locuteur lui-même :

- (385) **Nok so hēw, hēwhēw lēlēgē, nē-tyag tateh.**
1SG PRSP descendre descendre² en.vain ART-échelle non.exister

‘J'ai **bien essayé de** descendre, mais je n'y suis pas arrivé : il n'y avait plus d'échelle !’

Une signification proche de la valeur de tentative échouée, correspond au français *A a failli faire-P*². Dans ce dernier cas, la visée n'émane pas de l'agent A, mais du cours normal des choses, de la situation Sit_R elle-même [cf. ex.(375)-(377) p.850] :

- (386) **Ne-leṁ mu-wuh tō en, ige to-Mōtlap kēy so matmat qēt !**
ART-vent PRT₁-frapper PRT₂ COÉ H:PL de-M. 3PL PRSP mort² (tout)

‘Lors de ce cyclône, les habitants de Mwotlap **ont failli** tous y passer !’

Dans d'autres cas enfin, le sujet modal S_v , support de la visée exprimée par le Prospectif, ne se situe pas à l'époque de l'action (cf. cas précédents), mais au moment de l'énonciation. La plupart du temps, il s'agit alors d'un jugement modal de l'énonciateur lui-même ($S_v = S_o$), consistant à **présenter un événement contrefactuel comme souhaitable rétrospectivement**. La signification sera donc (*selon moi*) *A aurait dû faire-P [au lieu de ce qu'il a fait effectivement]* :

¹ Cette "lacune" lexicale donne lieu, ici aussi, à un emprunt de plus en plus fréquent au bislama *traem* (< angl. *try*) : *Nok traem so nok so laṁ kē*... ‘J'ai essayé de le bastonner...’. Sur ces questions d'emprunt, dūs en particulier à la polysémie du Prospectif, voir les notes 2 p.844 et 1 p.848.

² Le mwotlap dispose d'une autre tournure pour exprimer la même idée, à savoir l'adverbe contrefactuel *toḡtō* + Parfait : ex. *Ēt ! Toḡtō no mi-sisgoy !* ‘Ouh là là ! J'ai failli me casser la figure !’. Cf. §1 p.889, et la n.1.

- (387) **Me gōh et- "taem" te ! Kē so ni-vap "mahē" !**
 VTF DX1 NÉG₁- (mot) NÉG₂ 3SG PRSP AO-dire (mot)

[réaction à un emprunt linguistique, signifiant "lorsque"]

‘Ici, ça ne devrait pas être "taem" (< angl. time) ! Il **aurait dû** dire "mahē" !’

- (388) **Nok so tēy vēli ni-ḡilas.** ‘J’aurais dû pencher davantage le verre !’
 1SG PRSP tenir penché ART-verre

Comme on peut s'y attendre, cette configuration sera encore plus fréquente lorsque les reproches – puisque c'est bien de cela qu'il s'agit – s'adressent à l'interlocuteur. On rencontre alors deux nuances, comme le montrent les traductions ci-dessous :

- (389) **Ba nēk so van ēgē me !** a) ‘Tu **aurais dû** venir plus tôt !’
 mais 2SG PRSP aller tôt VTF b) ‘Eh ben tu **n'avais qu'à** venir plus tôt !’

- (390) **Ba nēk so vap ēgē me ! Togtō dō may van tō !**
 mais 2SG PRSP dire tôt VTF alors:CF 1IN:DU AD₁ aller AD₂

‘Mais tu aurais dû le dire plus tôt ! (si tu l'avais fait) on serait partis depuis longtemps !’

Comme en français, la mention explicite du sujet est souvent éclipsée dans ce genre d'énoncés, qui prend alors une forme impersonnelle¹ :

- (389)' **Ba so van ēgē me !** a) ‘Il **fallait** venir plus tôt !’
 mais ... aller tôt VTF b) ‘Eh ben **y'avait qu'à** venir plus tôt !’

Ces derniers emplois, dans lesquels l'énonciateur adresse plus ou moins des remontrances à son interlocuteur, sont normalement doublés d'une intonation appropriée, exclamative et/ou réprobative ; nous l'indiquons –tant bien que mal– dans la ponctuation.

(c) Synthèse : le Prospectif en phrase indépendante

Nous venons donc de passer en revue l'ensemble des emplois du Prospectif, du moins ceux qui lui sont réservés en phrase indépendante. Il peut être utile de les récapituler dans un tableau synthétique, avant d'aborder le cas des Prospectifs en subordonnée.

Tableau 7.20 – Polysémie du Prospectif en phrase indépendante : synthèse

sujet support de visée modale	Sit _r = Sit _o visée actuelle	Sit _r = Sit _o translitée visée en récit	Sit _r révolue ≠ Sit _o visée rétrospective
S _v = agent A	A veut P (357)	A voulait P (380)	A a essayé de P (385)
S _v = moi	A devrait P (360)	–	A aurait dû P (389)
S _v = toi	A devrait-il P? (363)	–	A aurait-il dû P?
S _v = qqn	A doit P (370)	A devait P (382)	A était censé P
S _v = indéfini	A va P (377)	A allait P (383)	A a failli P (386)

¹ Pour être précis, l'absence de sujet devant *so* rend difficile, d'un point de vue strictement morphosyntaxique, d'analyser ce morphème comme une marque TAM. Il s'agit ici d'un morphème très proche (évidemment le même, selon le niveau d'analyse où l'on se place), lequel est suivi du *verbe nu* et non de l'Aoriste ; nous l'appellerons **Prospectif infinitif**, et le présenterons plus en détails au §(a.4) p.861.

Le *Tableau 7.20* rassemble la plupart des valeurs que nous avons vues pour le Prospectif. Suite à l'analyse sémantique que nous avons menée au fil de ce chapitre, nous répartissons les significations en vertu des deux critères qui nous ont semblé le plus pertinent :

- la nature du sujet S_v support de la visée modale que code, selon nous, le Prospectif ;
- les rapports existant entre la situation de référence Sit_r et la situation d'énonciation Sit_o .

Ces deux paramètres sont indispensables à l'*auditeur* pour calculer la valeur exacte d'un Prospectif dans un énoncé donné. Bien entendu, ils n'entrent pas seulement en jeu dans l'opération de décodage du discours, mais aussi dans l'encodage lui-même : c'est en fonction de ces règles, par exemple, que le *locuteur* suivra telle ou telle stratégie argumentative, choisira de thématiser certains éléments, etc.

Pour finir, nous insisterons sur un point de théorie sémantique. Toutes les significations que nous associons au Prospectif, et qui sont globalement reprises dans le *Tableau 7.20*, ne sont **pas seulement des effets de traduction**. Quand bien même elles sont toutes codées de la même manière, elles correspondent à un éventail de valeurs sémantiques distinctes, aussi bien pour le locuteur que pour l'auditeur, en français comme en mwotlap – comme en témoignent d'ailleurs les effets de quiproquos et les processus d'emprunt. C'est la raison pour laquelle nous avons choisi de détailler notre analyse au point d'illustrer chaque cas de figure par un ou plusieurs exemples ; ce faisant, nous refusons la solution de facilité, qui eût consisté à regrouper toutes ces valeurs en une seule définition vague, du type "*Le Prospectif présente une action comme virtuelle*". Si cette dernière constitue effectivement l'ossature sémantique du Prospectif, elle ne suffit pas à rendre compte des effets pragmatiques très précis qui sont le plus souvent associés à ce temps : la volition a vraiment valeur de volition, la valeur déontique est nettement déontique, etc.

Ainsi, plutôt que de réduire toutes les occurrences de Prospectif à un seul principe général et abstrait, ou encore à un "continuum" sémantique, nous pensons qu'il est nécessaire d'envisager un éventail de *plusieurs significations discrètes*, chacune étant calculée précisément en fonction des variables présentes dans le contexte. Pour être efficace, tel énoncé au Prospectif ne peut pas se contenter "d'évoquer d'une action virtuelle" ; il faut plutôt qu'**il donne des instructions précises** de rechercher, dans le contexte, un sujet de visée S_v (identique ou non avec le sujet syntaxique A, etc.), ou de déterminer les relations exactes qui prévalent entre les situations en jeu (Sit_r , Sit_o).

Les enjeux d'une telle question sont importants : il s'agit de remettre en cause une certaine *théorie du sens* qui nous semble simpliste, et qui voudrait qu'à toute unité linguistique, correspondît une valeur fondamentale et une seule – la multiplicité des significations étant soit imputée à la traduction, soit mise au compte de l'infini des contextes réels. En réalité, il est indispensable de **reconnaître la polysémie des unités dès le niveau du lexique** : toute marque linguistique (en l'occurrence, une marque aspecto-modale fortement polysémique) comporte intrinsèquement, au cœur même de son fonctionnement, la diversité de ses valeurs contextuelles. Une conception efficace de ces marques protéiformes résiderait alors, sans doute, dans une définition *en termes instructionnels* : la marque X, pour être correctement interprétée, enjoint à l'interlocuteur d'identifier dans le contexte un certain nombre de *variables* au sens logique du terme – variables dont l'instanciation pourra seule rendre l'énoncé correctement interprétable. Si notre théorie est correcte, alors elle suggère que tout morphème fonctionnerait sur le mode de l'anaphore, puisqu'il comporterait l'instruction de rechercher dans le contexte des variables non encore instanciées.

Même si cette dernière question reste à démontrer à un niveau plus général de la théorie, on peut considérer qu'elle est d'ores et déjà établie pour un morphème aspecto-modal comme le Prospectif. Comme le montre le *Tableau 7.20*, ce dernier comporte en effet, en lui-même, l'instruction d'identifier à la fois un sujet modal de visée (S_V) et –de façon moins originale dans cette langue¹– une situation de référence Sit_R .

3. *Le Prospectif en proposition subordonnée*

Les valeurs du Prospectif que nous venons de voir se retrouvent non seulement en phrase indépendante, mais aussi – on ne s'en étonnera pas – dans certaines subordonnées, spécialement celles qui sont transparentes aux valeurs de vérité, comme les déclaratives :

(391) **Imam ma-vap me {so nĕk so mōl }.**
 père PFT-dire VTF que 2SG PRSP rentrer

‘Papa m'a dit que *tu voulais / tu devais / tu aurais dû / tu ferais mieux de... partir.*’

Néanmoins, il arrive que l'emploi du Prospectif dans certaines propositions subordonnées ne puisse pas se réduire à ceux que nous avons déjà rencontrés, et mérite un traitement à part. C'est le cas, en particulier, pour les complétives modales, ainsi que pour les protases conditionnelles. À chaque fois, l'analyse de ces configurations particulières nous confrontera au problème de l'homonymie / identité entre le *so* Prospectif et le *so* conjonction (‘que / si’) ; c'est pourquoi nous clorons cette étude par une réflexion théorique concernant l'unité sémantique des morphèmes, et en particulier celle de *so* [§4 p.869].

(a) *Subordination et visée modale*

À lui seul, l'exemple (391) ne justifierait pas que l'on consacraît un paragraphe spécifique aux emplois subordonnés du Prospectif, car sa signification peut largement se déduire de ses emplois en phrase autonome. En effet, le verbe déclaratif *vap* (‘dire’) conserve globalement la valeur modale et énonciative du discours rapporté, si bien que le Prospectif de ce discours indirect a toute chance de reprendre un autre Prospectif (ou un Aoriste) dans le discours direct correspondant ; si ce dernier contenait un autre temps, par exemple l'Accompli, la combinaison avec *vap* l'aurait conservé [cf. ex.(284) p.808].

En revanche, il arrive que certains prédicats ne soient pas compatibles avec n'importe quel temps, mais *exigent* que leur complétive soit conjuguée soit à l'Aoriste, soit au Prospectif. C'est le cas, en particulier des **prédications modales**, du type *il convient que* $\langle A \text{ fasse-}P \rangle$; *je veux que* $\langle A \text{ fasse-}P \rangle$; *il est prévu que* $\langle A \text{ fasse-}P \rangle$, etc. Alors qu'en (391), la visée était interne à la complétive :

<i>Papa a dit que</i>	$\{S_V \text{ visait l'événement } \langle A \text{ fasse-}P \rangle\}$
prédicat principal	complétive au Prospectif si et seulement si
non-modal	elle comporte une visée modale

¹ Notre analyse des tiroirs TAM en mwotlap a déjà montré la pertinence de la notion d'anaphore, et en particulier d'*anaphore situationnelle*, pour expliquer leur fonctionnement propre : nous l'avons montré d'une façon générale [§2 p.697] ; l'Accompli renvoie à un préconstruit [§2 p.752, n.3 p.747], tout comme le Rémansif [§(a) p.761] ; le Présentatif Statique est toujours ancré dans une situation Sit_R définie spatio-temporellement [§3 p.777] ; la valeur aspecto-modale de l'Aoriste ne peut être interprétée qu'en recherchant un ancrage par anaphore situationnelle [§(a) p.804], etc. Pour la notion d'anaphore situationnelle et son usage dans la théorie de l'aspect, voir Robert (1996), François (1997).

les prédications modales ont ceci de particulier, que la visée est incluse dans le prédicat principal lui-même :

<i>Papa (=S_v) vise que</i>	<i>⟨A fasse-P⟩</i>
prédicat principal	complétive = objet de la visée,
modal , incluant la visée	obligatoirement à l'Aoriste ou au Prospectif

L'usage du Prospectif, dans ce dernier cas de figure, n'a rien pour étonner¹, car nous avons vu que ce marqueur est par excellence la trace d'une visée modale de la part d'un sujet S_v – dans le cas présent, ce sujet de visée n'est pas laissé implicite, mais se trouve plus ou moins clairement spécifié par le prédicat introducteur. Du point de vue énonciatif, on assiste à une sorte d'**accord en modalité entre la principale et sa subordonnée** : on retrouve ici un mécanisme comparable aux règles d'emploi du subjonctif dans les langues romanes.

(a.1) Complétives de prédicats modaux

Nous avons déjà rencontré un exemple avec le verbe *myōs* 'vouloir', qui est obligatoirement suivi soit de l'Aoriste (ex. *nok leg*), soit du Prospectif (ex. *nok so leg*) :

- (353) **No ne-myōs {so nok (so) leg mi kē }.**
 1SG STA-vouloir que 1SG PRSP AO:marié avec 3SG

'J'aimerais bien me marier avec elle [*lit.* Je veux que je me marie avec elle].'

La structure qui s'en dégage :

- (392) V_{régissant} + { *so* conjonction + A_{sujet} + *so* Prospectif + AO-V_{complétive} }²

se retrouve avec divers verbes à valeur modale, du type *yoñteg* 'ressentir → avoir l'envie de' ; *dēmdēm* 'réfléchir → avoir l'intention de' ; *dyē* 'attendre que' ; *wow* 'tendre à, désirer' ; *traem* 'essayer de, faire en sorte que' (< angl. *try*) ; *galeg* 'faire → faire en sorte que', etc.

- (393) **Kōyō me-dyē van {so no-qo so ni-hatig lok me } : tateh.**
 3DU PFT-attendre ITIF que ART-porc PRSP AO-se.lever re- VTF non.exist

'Tous deux attendirent que le monstre *se redresse*, en vain.'

- (394) **Qētlas ni-yoñteg {so kē so ni-memem} e kē ni-kalō.**
 Q. AO-sentir que 3SG PRSP AO-uriner² COÉ 3SG AO-sortir

'Qētlas ressentit l'envie de *se soulager*, et sortit.'

- (395) **Iqet ma-galeg {so gēn so matmat}.**
 Dieu PFT-faire que 1IN:PL PRSP mort²

'C'est Dieu qui nous a rendus mortels [qui a fait que *nous mourions*].'

¹ L'usage de l'Aoriste n'a rien d'étonnant non plus : cf. §5 p.808.

² La co-occurrence des deux *so*, à deux positions distinctes de la chaîne, est un argument fort pour y voir deux morphèmes différents en synchronie, quelle que soit leur origine ; nous y reviendrons plus loin [§4 p.869]. Par ailleurs, ces complétives modales sont le seul endroit où l'on peut retrouver, chez certains locuteurs, l'Obligatif *mas* à la place du Prospectif *so* (jamais à la place de la conjonction) – ex. *No ne-myōs so no mas leg mi kē*. ('J'aimerais me marier avec elle'). Ceci est d'autant plus intéressant à noter, que cet emprunt au bislama *mas* (< angl. *must*) n'est normalement attesté qu'avec une valeur *déontique* [cf. n.2 p.844, 1 p.848], ce qui n'est pas nécessairement le cas avec les complétives modales (?? *je veux que je doive l'épouser*).

Outre les verbes, de nombreux prédicats adjectivaux ou nominaux à sens modal sont suivis également du Prospectif. C'est le cas de *itōk (so)* 'il est/serait bien (que)' ; *haytēyēh (so)* 'il convient (que)' ; *sisqet (so)* 'il est imminent que' ; *na-myōs [mino] so* 'c'est [mon] désir que'... :

- (396) **Itōk** {so nēk so mōl ēagōh}.
être.bien que 2SG PRSP rentrer maintenant
'Il vaudrait mieux que *tu partes* maintenant.'
- (397) **Haytēyēh** {so na-lēt so ni-mādeg}.
adéquat que ART-bois PRSP AO-abondant
'Il faudrait qu'*on ait beaucoup* de bois (pour le feu).'
- (398) **Tiy mōyōs mino yeh** {so nok so tiok nēk hag en}.
vrai désir mon loin que 1SG PRSP raccompagner 2SG (haut) COÉ
'Je ne souhaite rien de plus au monde, que de pouvoir *te raccompagner* là-bas.'

(a.2) Subordonnées finales

On retrouve également la même structure (392) dans des énoncés où la subordonnée n'est pas un argument syntaxique du terme prédicatif (*complétive*), mais se comporte comme un circonstant de but¹ (*subordonnée finale*). Ceci est autorisé par la polyvalence de la conjonction *so*, à la fois "Complementizer" (fr. 'que') et conjonction de but (fr. 'afin de, pour que') ; et la valeur de visée modale, véhiculée par le Prospectif, est tout à fait cohérente avec la valeur de but. En conséquence, la frontière n'est pas toujours aisée à tracer entre ces emplois et les précédents.

- (399) **Itat mē-vētleg no me** {so nok so van me hiy kē}.
oncle PFT-envoyer 1SG VTF que 1SG PRSP aller VTF à 3SG
'Mon oncle m'a envoyé chercher, (*pour*) *que je me rende* chez lui.'
- (203) **Nok van me aṅqōn kē** {so gēn so kaka}, ba kimi tateh.
1SG AO:aller VTF la.nuit ci que 1IN:PL PRSP causer mais 2PL non.exist
'Je suis passé cette nuit (*pour*) *que nous discussions* ensemble, mais vous étiez absents !'
- (400) **Mal tēymat** {so nēk so gen}. 'Ça y est, ton repas est prêt.'
ACP prêt que 2SG PRSP manger *lit.* c'est prêt (*pour*) *que tu manges*.

Parfois, la proposition finale en ⟨*so*_{conj}+ Prospectif⟩ est plus ou moins autonome, et ne se raccroche pas directement à une tête prédicative (ex. verbe) ; au contraire, elle constitue à elle seule un véritable prédicat, dont le sens est : ...*C'est pour que A fasse-P*.

- (401) **Ba kē n-aksok e so kē ni-wuh Iqet e, nē-dēmdēm nan aē :**
{So kē so ni-lwo goy a na-myam kē}.
que 3SG PRSP AO-grand (sur) EMPH ART-monde ci
'Mais si (Satan) essayait d'éliminer Dieu [cf. (381)], c'était pour une raison précise : *c'était pour devenir le maître du monde* !'

¹ Les propositions de but utilisent également la combinaison ⟨*tō* + Aoriste⟩ : cf. ex.(278) p.805.

- (402) ... **Oho**, {**so nok (so) hohole ēwē van aē**}.
 non que 1SG PRSP parler² juste ITIF ANA
 ‘Non, rien, *c’était* juste *pour te poser la question.*’

Nous ne nous attarderons pas sur ces faits, qui ne concernent pas le Prospectif en tant que tel, mais plutôt la conjonction *so* qui l'annonce.

(a.3) Négation du Prospectif et Évitatif

Alors que le Prospectif d'une phrase indépendante est nécessairement orienté positivement vers sa réalisation, si virtuelle soit-elle (ex. *Qu'il vienne* ≈ *Je veux qu'il vienne*), celui des subordonnées peut tout à fait dépendre d'un prédicat négatif (ex. *Je NE veux PAS qu'il vienne*) :

- (403) **John ET-bus-TE** {**so imam nono-n so ni-ēglal**}.
 J. NÉG₁-vouloir-NÉG₂ que père CPGén-3SG PRSP AO-savoir
 ‘John ne voulait pas *que son père l'apprît.*’
- (404) **Ba gēn ET-haytēyēh TE** {**so gēn so wuh kē**} !
 mais 1IN:PL NÉG₁-adéquat NÉG₂ que 1IN:PL PRSP tuer 3SG
 ‘Nous ne sommes pas assez nombreux / forts *pour le tuer !*’
- (405) **Na-ngo-y ET-mutuw TE** {**so kē so ni-leg tiwag mi kēy**}.
 ART-visage-3PL NÉG₁-parfait NÉG₂ que 3SG PRSP AO-marié ensemble avec 3PL
lit. Leurs visages n'était pas parfait pour qu'il se mariât avec elles.
 ‘Il ne les trouvait pas assez jolies *pour vouloir les épouser.*’
- (406) **TATEH mu-y hap** {**so kēy so galeg**}.
 non.exist CPPorté-3PL chose que 3PL PRSP faire
lit. il n'y a pas "leur" chose pour qu'ils la fassent.
 ‘Ils n'ont rien à faire. (ils s'ennuient...)’

Dans tous ces exemples, la marque de négation porte sur le prédicat principal. Une question légitime serait de savoir si le mwotlap peut associer cette même valeur de négation à la subordonnée elle-même, sachant, rappelons-le, que le Prospectif n'est pas, en lui-même, compatible avec la négation (cf. *Tableau 7.2* p.694). Il ne s'agit donc jamais de combiner simplement une négation avec un Prospectif, mais d'employer une marque spécifique pour remplir ce rôle : cf. ex.(10) p.693.

En ce qui concerne les subordonnées, une visée négative sera généralement codée par la marque d'ÉVITATIF *tiple* (ou une de ses variantes, cf. p.695).

- Si la subordonnée est une complétive sujet ou objet (...*que A ne fasse pas P*), elle sera souvent introduite par la conjonction *so*, ce qui donnera $\boxed{(so) + A + tiple + V}$ – cf. (97) p.926. En l'absence de *so*, c'est la marque d'Évitatif elle-même qui opérera la subordination – cf. (538) p.926.
- Si la subordonnée a une valeur finale (...*pour que A ne fasse pas P*), alors soit la conjonction *so* est remplacée par le morphème *den* (Ablatif), soit la subordination est encore une fois marquée par l'Évitatif seul, sans conjonction. On a donc $\boxed{(den) + A + tiple + V}$ – cf. (533)-(535) p.924.

Nous reviendrons plus tard sur les valeurs de l'Évitatif *tiple* en mwotlap [§F p.922]. Nous le mentionnons uniquement ici pour montrer qu'il constitue le complémentaire négatif du Prospectif *so*, lequel est incompatible avec la négation. D'une certaine manière, l'Évitatif est une sorte de *Prospectif orienté négativement*. Nous n'en parlerons pas davantage ici.

(a.4) Le Prospectif infinitif

Le mwotlap présente un emploi particulier de *so*, le "Prospectif infinitif". Celui-ci s'apparente à la fois au *so* Prospectif et au *so* conjonction, sans qu'il soit aisé de savoir auquel il convient le mieux de le rattacher. D'un côté, la conjonction *so* est suivie d'une proposition entière (sujet + verbe marqué en TAM), et la marque du Prospectif s'intercale entre le sujet et le verbe à l'Aoriste :

(392) $V_{\text{régissant}} + \{ so_{\text{conjonction}} + A_{\text{sujet}} + so_{\text{Prospectif}} + AO-V_{\text{complétive}} \}$
ex. *so kē so ni-van* ('pour qu'il aille')

Par contraste avec ces deux emplois, le "*so* infinitif" est *directement suivi du radical verbal* –l'infinitif– sans qu'interviennent ni le sujet, ni une marque TAM comme l'Aoriste¹ : ex. *so van* (≈ 'pour aller'). Du point de vue sémantique, il s'apparente assez au Prospectif, d'où son nom de "Prospectif infinitif" ; nous le gloserons 'pour'.

1. Valeur finale

Nous n'entrerons pas dans le détail des significations, car on retrouve les mêmes que celles déjà vues. Le Prospectif infinitif a pour fonction typique d'indiquer la finalité d'une action :

(407) **Kē me-lep no-yomtig en, so akteg ? – So galeg na-tamña.**
3SG PFT-prendre ART-(palme) COÉ pour faire.quoi pour faire ART-natte
'Elle a pris une palme de coco, (c'est) *pour quoi faire ? – Pour faire* une natte.'

(408) **So dēn Qēgmagde en, nēk so van lō hōw gēn.**
pour atteindre Q. COÉ 2SG PRSP aller (par) (bas) DX3
'*Pour aller* au village de Qeremagde, il faut passer par là-bas (à l'ouest).'

Cette valeur du Prospectif Infinitif a des affinités avec le Prospectif lui-même (volition, prévision) – mais aussi avec la conjonction *so* à valeur finale ('pour que'). Le Prsp.Inf. sert souvent à caractériser la destination d'un objet² ; c'est le seul cas où le Prospectif Infinitif se trouve en position de qualifiant d'un nom (épithète) :

¹ On ne confondra donc pas la séquence *so van* /pour + aller/ 'pour aller', où *so* est suivi du radical pur, avec la séquence homonyme dans *nok so van* /1SG + PRSP + AO:aller/ : dans cette dernière, le radical verbal est en réalité précédé par la marque *zéro* de l'Aoriste, comme le prouve la forme de 3SG *kē so ni-van*. Concernant notre choix, purement conventionnel, de ne pas noter l'Aoriste *zéro* dans la glose lorsqu'il est associé au Prospectif [ex. *nok so van* glosé malgré tout par /1SG + PRSP + aller/], voir la n.1 p.837.

² Dans cet emploi précis, le Prospectif *so* alterne avec la préposition *bE-*, de même sens, mais syntaxiquement différente. Ainsi, comme *bE-* ne peut être préfixé qu'à un nom, elle nécessite que le verbe soit d'abord nominalisé (*Nom verbal*), le plus souvent par reduplication ; et si le verbe est transitif, son objet est normalement –mais pas toujours– incorporé, en perdant son article. Ainsi, l'équivalent exact de (409) serait *no-sosbēn bu-kukuk raēs* [lit. 'casserole à cuisson de riz']. Cf. §2 p.181.

- (409) **no-sosbēn so kuk na-raēs aē**
 ART-casserole pour cuire ART-riz ANA
 ‘une casserole *pour* (y) cuire le riz.’

2. Valeur volitive

On retrouve d'autres valeurs du Prospectif personnel, comme la *valeur volitive* :

- (410) **Ino Milton, so kaka biyiñ ēwē na-kaka non Fred.**
 1SG M. pour causer aider juste ART-propos de F.
 ‘Je m'appelle Milton, *je veux juste / c'est juste pour* ajouter un mot au récit de Fred.’

Mais si cette valeur volitive rappelle le Prospectif, elle a aussi des accointances avec la conjonction finale (*pour que / c'est pour que*), voire la conjonction complétive (*que*) après verbes de volonté. D'ailleurs, on observe souvent (mais pas obligatoirement, contrairement au français) l'ellipse du sujet dans la complétive, lorsqu'il coréfère à celui de la principale :

- (411) **No ne-myōs so (nok) mōl.** ‘Je veux que je reparte. / Je veux repartir.’
 1SG STA-vouloir ... (1SG) rentrer

Dépourvue de sujet, cette CONJONCTION *so* (glosée ‘que’) se confond alors avec ce que nous appelons ici PROSPECTIF INFINITIF (glosé ‘pour’)... sans qu'il soit facile –ni surtout raisonnable ?– de les départager. Dans l'énoncé suivant, le premier *so* introduit une complétive (*vouloir faire*), le second une proposition finale (*pour faire*). L'important est justement de voir que le mwotlap traite les deux cas de la même façon, avec le Prospectif Infinitif (*so*) :

- (412) **Kēy ne-myōs so vataptah te mu-y, so lolmeyēn aē.**
 3PL STA-vouloir pour lire² PTF CPSit-3PL pour cultivé ANA
 ‘Ils ont envie *de le lire* à leur tour (ce livre), *pour s'instruire / et de s'instruire*.’

3. Valeur déontique

Le Prospectif Infinitif a souvent valeur déontique, notamment en début d'énoncé¹. Sa meilleure traduction est par un déontique impersonnel, fr. *Il faut*...

- (413) **So mōl ēgēn !** ‘Il faut rentrer maintenant !’
 pour rentrer maintenant
 ≠ **Nēk so mōl ēgēn !** ‘Il te faut / Tu devrais rentrer maintenant !’
 2SG PRSP rentrer maintenant

Cette valeur déontique peut faire l'objet d'une question, auquel cas l'agent est soit indéfini (*Faut-il que l'on fasse...?*), soit se déduit du contexte (*Dois-je / Doit-il faire...?*) :

- (414) **So tēytēy biyiñ nēk hay ?** ‘Faut-il t'aider à rentrer tes affaires ?’
 pour tenir² aider 2SG (dedans)

Des énoncés en tous points similaires peuvent parfaitement porter sur une situation révolue, comme nous l'avions vu pour le Prospectif [§(b.3) p.854]. Il s'agit alors de

¹ Le drehu traduit le déontique impersonnel par une forme *troa* (Lercari *et al.* 2001: 184), directement dérivée du *tro* à valeur de prospectif [n.1 p.839] ; là aussi, la même forme permet de coder la finalité (*afin de*).

- (417) **Nok so van sisqet nēk hag.** *lit.* Que je me rende auprès de toi.
 ↓ 1SG PRSP aller proche 2SG (haut) ‘Je veux/dois/vais me rendre auprès de toi.’
- (417)' **Nok so van sisqet nēk hag, tō nok qoyo hole heylō hiy nēk.**
 1SG PRSP aller proche 2SG (haut) alors 1SG FCTP parler à.travers à 2SG
 ‘〈Que je me rende auprès de toi〉_{Thém.} et c'est alors que je te raconterai tout en détails.’
- (418) **N-ep so ni-lal EN, tō kēy qoyo se na-tgop hōw aē.**
 ART-feu PRSP AO-enflammer COÉ alors 3PL FCTP poser ART-gâteau (bas) ANA
 ‘〈Que le feu prenne bien〉_{Thém.} et alors ils poseront dessus le gâteau.’

Du fait de ses propriétés sémantiques, le Prospectif ne renverra pas, lorsqu'il est ainsi thématiqué, à un événement passé ou déjà acquis – ce serait le rôle d'un marqueur *realis* comme le Parfait. Ici, la thématique consistera toujours à proposer à mon interlocuteur d'envisager conjointement (*coénonciation*), comme préalable à mon énoncé, une situation possible Sit_v.

Cette situation Sit_v peut avoir déjà été construite dans le discours, et présentée comme probable. Dans ce cas, le topic au Prospectif équivaldra au fr. *Lorsque...*, et l'on traduira (417)' par *Lorsque je viendrai te voir, je te raconterai tout*. Inversement, si Sit_v est nouvelle dans le discours, ou bien n'a pas été envisagée comme particulièrement probable dans l'avenir, on aura l'équivalent d'une **protase de système conditionnel**¹ :

- (369) **Nēk so van hiy mayanag.** *lit.* Que tu ailles voir le chef.
 ↓ 2SG PRSP aller à chef ‘Tu dois/devrais aller voir le chef.’
- (419) **Nēk so van hiy mayanag itōk.**
 2SG PRSP aller à chef être.bien
lit. 〈Que tu ailles voir le chef〉_{Thém} c'est bien.
 → ‘Ce serait bien *si tu allais voir le chef.*’

La subordonnée au Prospectif peut également renvoyer à une action générique (*Chaque fois que A fait-P / fera-P*) :

- (252) **Nēk so gēl-qaqa, nēk ganganoy.**
 2SG PRSP outrager-stupide 2SG AO:pécher
 ‘*Si tu dis / Chaque fois que tu dis des gros mots, tu commets un péché.*’

Parfois, le Prospectif dans la subordonnée présente des caractéristiques sémantiques proches de celles qu'il a en indépendante : valeur volitive ou déontique, orientation argumentative vers l'actualisation positive de l'événement... Ainsi, on pourrait à la limite analyser l'exemple (419) comme la juxtaposition de deux énoncés autonomes, chacun pourvu de sa propre valeur modale : (*Il faut*) *que tu ailles voir le chef* + *ce serait bien*². Pourtant, une telle analyse est impossible en (252), qui ne peut pas être interprété comme **(Il faut) que tu dises des gros mots + tu pêches* ; ici, il est clair que la première proposition

¹ En cela, le mwotlap confirme de belle manière la thèse de Haiman (1978), selon laquelle *Conditionals are topics*. Voir aussi François (1997: 52 sqq).

² En pratique, cette tournure 〈Prop. au Prospectif + *itōk* ‘c'est / ce serait bien’〉 est une façon polie d'exprimer une prescription (*Tu devrais, tu ferais mieux de...*). Ainsi, du point de vue pragmatique, (419) fonctionne comme la version atténuée de (369), bien que leurs structures syntaxiques soient différentes.

a une valeur purement hypothétique, et, du point de vue de l'énonciateur, n'est pas orientée positivement dans le sens d'une visée (* S_V vise que A fasse- P).

Ainsi, lorsqu'il est topicalisé en début d'énoncé, le Prospectif perd certaines des propriétés énonciatives qu'il a en indépendante – comme l'instruction de rechercher un sujet S_V , support d'une visée modale orientée positivement vers l'actualisation d'un événement virtuel. Ici, le procès P reste en quelque sorte suspendu, sans que l'on puisse l'associer ni à une valeur de vérité / d'assertion (* j affirme que tu vas dire des gros mots), ni à un sujet de visée (* S_V veut que tu dises des gros mots). Placée en position topicale, la proposition a non seulement une référence virtuelle –comme c'est généralement le cas avec le Prospectif–, mais elle manque également de l'ancrage énonciatif minimal (Culioli), susceptible de lui fournir le statut d'énoncé autonome. Au contraire, les instructions associées au Prospectif, et que l'on peut concevoir comme des *variables à instancier* [trouvez S_V , trouvez Sit_R ...], demeurent ici sans contenu. Voilà qui augmente l'effet de dépendance énonciative de la proposition, de telle sorte que l'on peut considérer cette configuration {*Prospectif + thématization*} comme une véritable marque syntaxique de subordination¹.

(b.2) Le marquage de l'hypothèse

Nous venons de suggérer qu'une proposition répondant aux deux critères {*Prospectif + thématization*} doit être analysée comme une subordonnée ; sémantiquement, il s'agit soit d'une subordonnée de temps, soit d'une protase conditionnelle. Avant toute chose, convenons-en, c'est le processus de thématization qui rend la proposition dépendante de ce qui suit : en effet, topicaliser un élément revient à le poser en coénonciation, et donc à lui retirer toute valeur assertive ; pour que l'énoncé soit énonciativement bien formé, il faut nécessairement qu'il soit complété par une proposition principale, ancrée à un sujet et à un acte énonciatif (François 1997). En conséquence, s'il est vrai que la subordination syntaxique est assurée par la thématization elle-même [ex. *en* dans (418)], il pourrait sembler oiseux de l'attribuer, en même temps, au Prospectif [*so* dans le même exemple].

Pourtant, nous pensons que ce morphème *so* est pour une large part dans l'effet de subordination que l'on observe dans les énoncés du paragraphe précédent, et ce, pour deux motifs. Une première raison tient au fonctionnement propre du Prospectif, qui donne l'instruction d'instancier des variables algébriques ; la non-instanciation de ces variables, on l'a dit plus haut, crée un effet d'*incomplétude* propice à l'effet subordonnant. La seconde raison, qui va nous occuper ici, réside dans la polyvalence du morphème *so* : à côté de sa valeur de TAM Prospectif, la même forme *so* figure en bonne place parmi les conjonctions de subordination du mwotlap. Parmi les nombreux emplois de la conjonction *so*, figure précisément la subordination hypothétique, autrement dit la valeur 'si'.

Nous avons déjà rencontré une conjonction de forme *so* comme introducteur des propositions complétives ('que') et finales ('pour que'). Elle présentait deux différences avec le *so* du Prospectif :

¹ Dans une étude typologique préalable à nos travaux sur le mwotlap (François 1997), nous avons étudié des phénomènes très proches dans plusieurs langues du monde, comme le chinois, le berbère ou le pidgin bislama. Plusieurs fois, nous avons observé comment tel prédicat modal de visée –par exemple– pouvait tantôt être interprété comme un énoncé indépendant (→ valeur de futur, prospectif...), tantôt se grammaticaliser comme une véritable marque de subordination syntaxique (→ hypothèse, complétive, etc.). Le mwotlap, avec son Prospectif, aurait mérité de figurer parmi ces langues à *subordination énonciative*.

- sachant qu'elle se trouve en position initiale de proposition, la conjonction *so* précède toujours le sujet ; alors que la marque TAM s'intercale entre sujet et verbe [cf. (392) p.858].
- la conjonction *so* 'que', associée à un verbe principal de discours ou de cognition, est compatible avec une complétive à n'importe quel TAM : ex.(284) p.808 ; alors que le *so* Prospectif ne peut se combiner qu'à l'Aoriste.

Ces deux points suggèrent que, malgré une certaine affinité sémantique, les deux *so* en question devraient être distingués comme deux morphèmes différents :

so conjonction '(pour) que' ≠ *so* marqueur TAM 'Prospectif'

Or, il se trouve que le mwotlap présente encore une forme *so* pour marquer l'hypothèse ('si'), sans qu'il soit aisé de la rattacher unilatéralement à l'un ou à l'autre de ces deux *so*. En effet, ce *so* hypothétique présente les particularités suivantes :

- Le *so* hypothétique est compatible avec plusieurs temps (Statif, Aoriste, Parfait, Négatif realis...), mais pas tous.
- Seul le *so* hypothétique peut être remplacé par une forme *wo* ('si'), ou par la combinaison *so wo* ('si'), sans changement sémantique.
- Enfin, le *so* hypothétique (ou une de ses variantes) peut apparaître aussi bien avant le sujet syntaxique, *i.e.* en initiale d'énoncé [comme le *so* complétif], qu'entre le sujet et le verbe [comme le *so* Prospectif]. En outre, c'est le seul morphème de cette forme qui peut apparaître à **plusieurs positions** dans le même énoncé, avant ^{et/}ou après le sujet.

En pratique, la structure théorique des protases hypothétiques consiste à employer une ou plusieurs variantes des conjonctions dans la formule suivante :

{ <(so wo) ~ so ~ Ø> sujet <wo ~ so ~ Ø> TAM+Verbe... }Thème
--

Ainsi, la proposition *nĕk van* /2SG/AO-aller/ ('tu vas') sera transformée en protase hypothétique ('si tu veux') sous n'importe laquelle des formes suivantes, sans distinction de sens :

Tableau 7.21 – Traduction de 'si tu vas' : la conjonction mobile *so ~ wo*

	$C_1 = so\ wo$	$C_1 = so$	$C_1 = \emptyset$
$C_2 = wo$	<i>so wo nĕk wo van</i>	<i>so nĕk wo van</i>	<i>nĕk wo van</i>
$C_2 = so$	<i>so wo nĕk so van</i>	<i>so nĕk so van</i>	<u><i>nĕk so van</i></u>
$C_2 = \emptyset$	<i>so wo nĕk van</i>	<i>so nĕk van</i>	<i>(nĕk van)</i> ¹

Certaines de ces combinaisons se retrouvent dans les exemples suivants, au Parfait (nous glosons chacune de ces conjonctions 'si') :

- (420) *So qiyig so nĕk wo ma-kay hōn e tō nĕk van.*
si aujourd'hui *si* 2SG *si* PFT-piquer réussir COÉ alors 2SG AO:aller
 'Si aujourd'hui tu réussis à en pêcher, tu pourras partir.'

¹ Il n'est pas exclu que la valeur hypothétique existe même en l'absence de conjonction appropriée (*so / wo*), car elle est suggérée par l'opération de thématization –soit par l'intonation, soit par la marque *en*.
 Ex. *Nĕk van (en), tō kĕ ni-boel*. 'Si tu y vas, il se mettra en colère'.

- (421) ***So wo nēk wo mē-tēy maymay, itōk anen.***
 si si 2SG si PFT-tenir fort être.bien DX2
 ‘Si tu pouvais l’attraper, ce serait bien.’

- (422) ***Nēk so m-ekas na-mālmal, nēk etgoy galsi !***
 2SG si PFT-trouver ART-fille 2SG AO:surveiller bien
 ‘Si tu rencontres une jeune fille, fais bien attention !’

Au vu de toutes ces données, on peut se demander si nous n'avons pas été victime d'une illusion d'optique, lorsque nous analysons les protases {*sujet* + **so** + *AO-V*} comme des cas de Prospectifs à valeur conditionnelle. En effet, il devient désormais tout à fait légitime de réinterpréter ces énoncés comme un cas particulier de la conjonction **so/wo**, laquelle est précisément réservée à l'expression de l'hypothèse. Ainsi, pour l'énoncé (419), on remplacerait le mot à mot suivant :

- (419) ***Nēk so van hiy mayanag itōk.***
 2SG PRSP AO:aller à chef être.bien
 <Que tu ailles voir le chef>_{Thém} c'est bien. → ‘Ce serait bien **si tu allais voir le chef.**’

par celui-ci, suggéré par le *Tableau 7.21* :

- Nēk so van hiy mayanag itōk.***
 2SG si AO:aller à chef être.bien
 <Si tu vas voir le chef>_{Thém} c'est bien. → ‘Ce serait bien **si tu allais voir le chef.**’

On aurait tort d'éluder la question, en arguant qu'il ne s'agit que d'un "problème de traduction". En réalité, on se trouve là au cœur du "problème **so**" – au cœur de la théorie sémantique.

(b.3) Ambiguïté syntaxique et dynamique des structures

Le mwotlap présente donc une structure syntaxique particulière, que l'on appellera *Éventuel*, de forme {{*sujet* + **so** + *AO-V*}_{Thème}}. Telle quelle, cette structure peut être interprétée de deux manières, qui sont tout aussi légitimes l'une que l'autre :

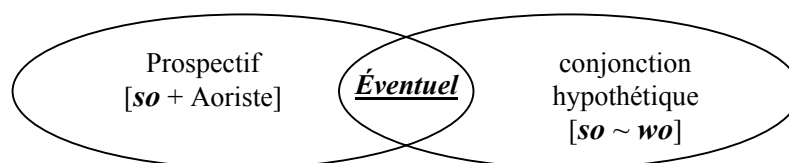
- Un cas particulier du PROSPECTIF
 ... + topicalisation

ou bien

- Un cas particulier de la CONJONCTION HYPOTHÉTIQUE **so / wo** ‘si’
 ... + (*Conj*₁ = Ø) + (*Conj*₂ = **so**) + verbe à l’Aoriste.

On l'a compris, il serait vain, selon nous, de chercher davantage à savoir laquelle des deux interprétations est la bonne, car elles sont toutes les deux correctes et également vraisemblables. Il semble bien plus intéressant de prendre acte de cette ambiguïté syntaxique, en soulignant qu'elle fonctionne aussi bien pour le linguiste que pour le **locuteur** lui-même. Confronté à la structure de l'Éventuel [ex.(419)], l'apprenant aura tendance à la concevoir soit comme un cas du Prospectif, soit comme une occurrence de la conjonction hypothétique, soit les deux simultanément. On se situe donc à **l'intersection de deux structures syntaxiques**, chacune étant très développée en mwotlap :

Figure 7.25 – L'Éventuel se situe à l'intersection de deux structures



L'analyse linguistique a toujours beaucoup à gagner en mettant à jour ces structures ambiguës et ces doubles interprétations. En effet, dans la mesure où il s'agit –du point de vue du locuteur lui-même– d'une *passerelle* entre deux structures syntaxiques, il y a fort à parier que ce type de recouvrements joue un rôle crucial dans les évolutions historiques et les dynamiques de la langue. S'agissant du morphème *so*, on pourrait ainsi faire l'hypothèse d'un cheminement historique conduisant, par exemple, à la *morphogénèse du Prospectif*. En termes assez grossiers, voici à quoi ressemblerait un tel **processus de grammaticalisation**, menant **de la conjonction au Prospectif** :

- On partirait d'un premier *so*, pure conjonction ('que' / 'pour que'...) [?].
- Introduisant une proposition P en position de topic, *so* prend une valeur hypothétique [cf. fr. *Que tu viennes = si tu viens...*]; *so* se mêle à un *wo* déjà existant (?), purement conditionnel. Tous deux sont compatibles autant avec l'Aoriste que le Parfait ou le Statif.
- Combiné à l'Aoriste (événement virtuel pur, décroché de la situation), *so* permet de présenter une hypothèse comme possible : *Si A fait-P / Lorsque A fera-P...*
- Parmi les configurations possibles des conjonctions *so* et *wo* (Tableau 7.21), une structure se détache du lot : $\{\langle \text{sujet} + \text{so} + {}_{AO}\text{-}V \rangle_{\text{Thème}}\}$, dans laquelle la conjonction 'si' s'insère entre le sujet et le verbe.
- Cette dernière structure est réinterprétée comme si *so* entraînait dans le paradigme des marques aspecto-modales (placées entre sujet et verbe). C'est ainsi qu'émerge une forme TAM qu'on appellera **Prospectif**, combinant *so* et l'Aoriste.
- Du point de vue sémantique, cette combinaison garde la valeur *virtuelle et irrealis* qu'elle possède comme proposition thématique. Elle est utilisée dans les complétives modales (après verbe de volition, etc.), où elle fonctionne comme un subjonctif.
- Le Prospectif développe également des emplois en énoncé indépendant, avec le sens d'un événement virtuel, objet d'une visée modale. L'intégration de ce Prospectif non plus dans des subordonnées, mais dans des énoncés autonomes, ajoute l'instruction de rechercher un sujet assumant cette visée (S_V)... Selon l'identité de ce dernier, se développent des valeurs volitives, déontiques, etc.

Nous resterons prudents sur la validité d'une telle reconstitution, aussi bien dans ses détails que dans son orientation générale : nous manquons de données historiques ou dialectologiques (sur *so*, sur *wo*, etc.)¹ pouvant la confirmer ou l'infirmier. Il est fort possible

¹ Au cours d'une exploration des langues les plus proches (vürès et mosina, Vanua-lava), nous n'avons trouvé aucune trace du morphème *so*, ni même un équivalent structurel : en vürès, par exemple, la conjonction 'que' se dit *vita* ou *ta*, alors que la marque traduisant (plus ou moins bien) le Prospectif a la forme *a*... Ceci nous suggère fortement que le développement incroyable de *so* est à la fois propre au mwotlap, et assez récent. Du point de vue étymologique, nous ne sommes en mesure, pour l'instant, que d'effectuer un rapprochement avec la marque de 3SG *irrealis /co/* en araki (François, à paraître *a*) ; malgré une correspondance phonologique correcte (ARK /c/ < *s), nous manquons d'éléments pour juger cette hypothèse.

que le processus de grammaticalisation, s'il existe, ait eu lieu dans l'autre sens (du Prospectif à la conjonction ?) – ou qu'il ait pris des formes plus complexes, etc. Ce que nous souhaitons simplement souligner pour l'instant, est l'intérêt que présente l'ambiguïté syntaxique des énoncés comme (419) : loin de mettre en échec l'analyse linguistique, cette ambiguïté est au contraire précieuse pour appréhender les évolutions historiques et les polyvalences en synchronie. En l'occurrence, c'est elle qui permet de formuler de possibles scénarios de grammaticalisation, que de plus amples recherches permettront de confirmer ou d'invalider.

4. So, un marqueur protéiforme

(a) **Unité et fragmentation du signe linguistique**

Le dernier paragraphe, en analysant les emplois du Prospectif dans les propositions subordonnées, n'a pas seulement montré qu'ils méritaient une analyse distincte des emplois en indépendante. Il a aussi donné l'occasion de rencontrer des morphèmes homonymes *so*, à fonction subordonnante (conjonctions 'que' / 'pour que' / 'si') ; au point que nous avons émis l'hypothèse d'un processus de grammaticalisation, qui aurait transformé ce *so* conjonction en marqueur aspecto-modal de Prospectif. On se trouverait donc devant au moins deux, voire trois morphèmes homonymes *so*, caractérisés chacun par ses propres propriétés (distributionnelles, sémantiques), et susceptibles de co-occurrence dans le même énoncé.

Une telle conclusion semble entrer en contradiction avec un **postulat** fondamental – conscient ou tacite – de l'analyse grammaticale, à savoir **l'unité du signe linguistique**. Sauf cas exceptionnels de véritable homonymie – dûs aux hasards de l'étymologie – l'usage d'une forme unique pour coder des significations proches (ex. *so* = complétive 'que' / hypothèse 'si' + Prospectif à valeur virtuelle...) est généralement conçu comme reflétant la diversité interne d'un seul et même morphème. Cette unité globale du morphème est toujours pensée comme fondamentale, la diversité de ses significations étant présentée comme secondaire ou accidentelle – quand elle n'est pas tout simplement attribuée aux aléas de la traduction. Pourtant, même si nous ne pouvons nier que ce postulat inspire une bonne partie de nos propres démarches d'investigation, nous voudrions en contester la légitimité : devant une **multiplicité de formes identiques investies de significations proches mais distinctes**, la tentation scientifique d'en rechercher l'homogénéité nous semble, au mieux, *superflue* – pour ne pas dire, dans certains cas, *fallacieuse*.

Au cours de l'analyse interne du Prospectif en phrase indépendante, nous avons déjà contesté l'utilité de présenter un morphème polysémique en le réduisant à une forme abstraite, qui ne retiendrait que les sèmes communs à toutes les acceptions observées : ainsi, résumer le Prospectif *so* à la simple indication d'une *action virtuelle* (?) ne permettrait pas de prévoir précisément les significations précises que ce temps reçoit en contexte (*vouloir, devoir, avoir failli...*). Il est encore plus facile de démontrer la vanité de telles définitions abstraites, si l'on observe cette fois-ci non pas le seul Prospectif en indépendante, mais l'ensemble des significations que prend la forme *so* en mwotlap (dont le Prospectif n'est qu'un sous-ensemble). Plutôt que d'y voir un seul morphème, ou même un ensemble de trois ou quatre morphèmes homonymes (chacun étant polysémique), nous préférons envisager la notion de **nébuleuse morpho-sémantique**.

(b) La nébuleuse /so/

À l'instar du prolifique morphème *tō*, la forme *so* en mwotlap est non seulement très fréquente dans le discours, mais correspond à de nombreux fonctionnements différents. La question qui se pose alors, est de savoir si toutes les occurrences de *so* correspondent toutes à une seule et même unité linguistique, ou bien s'il faut poser deux, trois ou quatre morphèmes homonymes – à moins, pourquoi pas, qu'il faille ni plus ni moins *réviser la théorie du signe* ?

Voici un bref inventaire des emplois de so en mwotlap, incluant ceux que nous avons déjà rencontrés [ex. 6)]. On notera que cette langue autorise la cooccurrence de plusieurs *so* dans la même proposition, mais jamais de façon adjacente : on n'entend donc jamais **so so*.

- 1) MOT-PHASE INTERROGATIF : '**comment ? hein ?**'
Mot-phrase à lui seul, pour faire répéter une phrase non entendue : **So ?** 'Hein ? Quoi ?'.
Synonyme : **So qele ave ?** (avec *qele ave* = 'comment').
- 2) PRÉDICAT DÉCLARATIF : '**dire que**' [var. **wo**]
Prédicatif invariable. Introduit le discours rapporté direct¹, sans verbe introducteur :
(423) **Tō kē so "Itōk."** 'Alors il dit "D'accord".'
alors 3SG DÉCL être.bien
- 3) CONJONCTION COMPLÉTIVE À MODALITÉ AUTONOME : *fr.* '**que** [+ Indic.]'.
Après verbe de discours / cognition ('dire', 'entendre', 'penser', 'savoir'...) et les prédicats d'évaluation ('être bien', 'être mal') : introduit le discours rapporté, le contenu de pensée, *i.e.* la proposition complétive du verbe. **So** partiellement facultatif. Compatible avec tous les TAM dans la subordonnée, suivant les mêmes principes que les indépendantes. Cf. ex.(284) p.808, (391) p.857.
- 4) CONJONCTION COMPLÉTIVE À MODALITÉ LIÉE : *fr.* '**que** [+ Subj.]'.
Après prédicatif volitif ou manipulatif ('vouloir', 'faire en sorte', 'ordonner'...) : introduit l'événement cible visé par le prédicatif principal, *i.e.* la complétive, laquelle est normalement à l'Aoriste ou au Prospectif. **So** partiellement facultatif. C'est le **so** conjonction que nous avons vu, notamment, en (392).
- 5) CONJONCTION FINALE : '**pour que**' [var. **tō** + Aoriste]
Introduit une subordonnée de but, laquelle est toujours au Prospectif : cf. ex.(399).
- 6) MARQUE ASPECTO-MODALE : **Prospectif**.
Insérée entre le sujet et le verbe, en position de marque TAM. Indique que le procès en question est virtuel, objet d'une visée modale émanant d'un sujet S_v non spécifié. Marqueur fortement polysémique, cf. *Tableau 7.20* p.855.

¹ C'est un phénomène connu typologiquement, et surtout fortement représenté dans la région, qu'une forme déclarative (verbe *dire*, particule de discours direct...) se soit grammaticalisée en morphème subordonnant, introduisant complétives ou circonstancielles. Dans François (à paraître *a*), nous avons analysé en détails un processus comparable en *araki* : le verbe *de* ('dire, penser, signifier, vouloir') se comporte également comme une conjonction conjuguée, ex. *Nam poeia nam de o mle* '(lit.) Je veux *je dis* tu partes = Je veux *que* tu partes'. Par ailleurs, ces langues vernaculaires ont conduit à la création d'une structure analogue en pidgin bislama : ainsi, le verbe anglais *say* s'est grammaticalisé en BSL *se*, avec des fonctions très comparables à MTP *so* / ARK *de* (introducteur de discours direct + conjonction complétive 'que', etc.).

- 7) CONJONCTION INFINITIVE : ‘**pour...**’.
Signale la finalité (plutôt générique) d'une action. Au lieu d'être suivi d'un Aoriste (ex. *so kē ni-van* ‘pour qu'il aille’) ou d'un Prospectif (ex. *so kē so ni-van* ‘id.’), ce *so* est suivi directement de la base nue du verbe, sans sujet – autrement dit, de ce qu'on peut appeler l'*infinitif* (*so van* ‘pour aller’). Cf. §(a.4) p.861.
- 8) MODALISATEUR D'ASSERTION : ‘**il paraît / il semble que**’.
[var. *qe so*]
Assez rare, signale une valeur médiative (*Il paraît que P / on dit que P*) ou dubitative (*Il semblerait que P*). Placé en début d'énoncé, en position de Complementizer.
Ex. *Kē ave ? – So kē Wōvet*. ‘Où est-elle ? – Je crois que / Il paraît qu'elle est à Wōvet’.
- 9) MODALISATEUR D'INTERROGATION : ‘**(au fait...)**’.
Précédé de *ba* ‘mais’, accompagne parfois la partie interrogative d'un énoncé, lorsque l'énonciateur termine une affirmation par une question : *J'affirme P₁ – mais au fait, qu'en est-il de P₂ ?* Ex. *Na-hapqiyig nītīt no agōh, ba so na-hap?* ‘Je sens quelque chose qui me pique dans le dos – mais au fait, qu'est-ce que ça peut bien être ?’.
- 10) MODALISATEUR EN RELATIVE : ‘**(non-référentiel)**’.
Dans certaines subordonnées, en particulier les relatives en *a*, le modalisateur *so* présente le prédicat comme non-référentiel, virtuel ou distributif¹ : *N-et <a so kē so ni-hohole>* ‘Tout homme qui / Quiconque voudra parler’.
- 11) MODALISATEUR EN SUBORDONNÉE : ‘**(c'est-à-dire)**’.
Si le *a* n'est pas pronom relatif, mais subordonnant inter-phrastique ($P_1 a P_2 \approx P_1 \text{ tandis que } P_2$), alors la combinaison *a so* signifie ‘c'est-à-dire’. Ex. *Kēy so qēs lēt, a so tot na-lēt be-leg*. ‘Ils vont à la corvée de bois, c'est-à-dire couper du bois pour le mariage’.
La combinaison *qele so* /comme + *so*/ signifie ‘comme si ; on dirait bien que...’.
- 12) CONJONCTION HYPOTHÉTIQUE : ‘**si**’.
[var. *wo ~ so wo*]
Placé avant ^{et}/ou après le sujet, introduit la protase d'un système conditionnel. Cf. §(b.2) p.865.
- 13) CONJONCTION DE COORDINATION : ‘**ou bien**’.
[var. *si ~ si so*]
Permet de coordonner deux noms ou SN², deux verbes, deux propositions : *Itōk so ne-het ?* ‘C'est bon ou c'est mauvais ?’ ; *Na-lqōvēn (si) so na-tmān ?* ‘Fille ou garçon ?’.
Cf. §(a) p.260.

(c) Problèmes de théorie sémantique

(c.1) Un ou plusieurs morphèmes ?

Devant une telle nébuleuse morphosémantique, on peut hésiter devant plusieurs solutions. D'abord, on peut appliquer sans états d'âme le principe "une forme, un morphème" ; dans ce cas, on ne verra qu'un seul *so* en mwotlap, dont la valeur centrale, très abstraite, rendrait compte de tous ses emplois. Cette solution ne manque pas d'intérêt, ne fût-

¹ Cf. le subjonctif dans les relatives du latin, ou encore du grec classique (relatives indéfinies en *hostis an* + Subj.).

² C'est le seul cas où *so* peut être suivi de noms ou de syntagmes nominaux ; partout ailleurs, *so* est suivi soit de verbes, soit de propositions. Même ce que nous avons appelé l'*infinitif* [n°7)], à savoir le radical verbal nu, a des caractéristiques purement verbales. Ce dernier point distingue *so*, conjonction, d'une préposition comme le préfixe *bE-* ‘pour’ : cf. n.2 p.861.

ce que par le jeu de réflexion qu'elle autorise. On définirait par exemple cet unique **so** de la façon suivante :

So réfère à toute représentation mentale d'une situation virtuelle, en tant qu'elle est envisagée par un sujet S (sujet de discours ~ de pensée ~ de visée...), *a priori* distinct de l'énonciateur.

Mais si cette définition donne effectivement une idée du fonctionnement commun de **so**, et convient peu ou prou aux acceptions n°1) à 12), elle ne rend pas bien compte des n°9) ou 13), qui devront être traités à part. Par ailleurs, une telle définition abstraite, on le voit bien, ne permet en aucun cas de rendre compte du détail des configurations et des significations attestées, qu'il serait simpliste et cavalier d'attribuer au "contexte".

En conséquence, une analyse morphosémantique aux mailles plus serrées est nécessaire. De toute évidence, la théorie sémantique doit être capable de gérer les treize catégories de **so** que nous venons de poser : doit-on y voir treize morphèmes distincts ? Treize acceptions possibles d'un morphème polysémique ? L'ennui, c'est que chacune de ces "acceptions" est elle-même sujette à polysémie, comme nous l'avons montré pour le n°6) Prospectif (vouloir, devoir, Subjonctif...); la solution ne serait-elle pas de poser des "sous-morphèmes" ?

Pour rester neutre, on dira que, dès le lexique, le mwotlap présente "*plusieurs so*", chacun avec un comportement formel particulier : une certaine position dans la chaîne, des compatibilités particulières avec certains aspects ou catégories grammaticales, une possibilité locale d'alterner avec une autre forme (ex. le **so** de DISCOURS DIRECT alterne avec **wo** ; le **so** FINAL alterne avec **tō**...) – et surtout, point essentiel, chacune de ces formes **so** est associée à un éventail propre de significations. Or, en reliant une combinaison *formelle* (morphosyntaxique) à un ensemble *sémantique*, qu'avons-nous fait, sinon définir les deux faces d'une **marque linguistique** ? Ce que nous avons désigné jusqu'à présent, avec une maladroite prudence, comme les treize "emplois" ou "fonctionnements" de **so**, méritent en réalité d'être **conçus comme treize morphèmes à part entière**, *i.e.* treize associations régulières d'une forme avec un sens.

(c.2) Pour une théorie des combinats

Pourtant, objectera-t-on, on a là des significations parfois très proches, et surtout des formes qui sont à chaque fois identiques, homonymes ; y voir treize morphèmes distincts contredirait tous les principes de l'analyse structurale. À cela, nous répondrons que la "forme" dont il s'agit n'est pas seulement la séquence de phonèmes /**so**/, ce que l'on appelle communément un morphème. Chacune de ces treize unités est associée à une forme beaucoup plus complexe qu'un simple segment phonématique, à savoir une association de traits formels¹ : /**so**/ + combinaison avec telle catégorie syntaxique (ex. verbes) + combinaison à tel tiroir aspecto-modal (ex. l'Aoriste) + position dans la chaîne syntaxique (ex. en initiale de proposition) et pragmatique (ex. en initiale de question) + contour prosodique, etc. C'est bien là ce qui différencie les treize unités dont nous avons parlé, et qu'une analyse hâtive aurait réunies dans le même panier : chacune est associée à ce que l'on peut appeler un **COMPLEXE FORMEL**, éventuellement très développé, et qui en constitue le *signifiant*. Par ailleurs, chaque unité est liée à un **COMPLEXE SÉMANTIQUE**, à la fois très précis et poly-

¹ Ce faisant, nous intégrons la théorie de la "superposition des marques" développée par Lemaréchal (1997 b).

sémique, qui en constitue le *signifié*. Étant donné l'inadéquation du terme de "morphème" – surtout si ce dernier est conçu comme une unité 'minimale' et non-analysable –, nous réserverons à ces unités linguistiques le néologisme de **COMBINAT**. En voici une définition :

Un **combinat** consiste en l'association régulière d'un *complexe formel* incluant toutes sortes de traits (segmentaux, syntaxiques, prosodiques, voire situationnels), avec un *complexe sémantique* constitué en système de sèmes.

La notion de combinat est récursive : une combinaison de combinats est elle-même un combinat, etc. Le critère qui distinguera ces "macro-morphèmes" de n'importe quelle association de marques, est le caractère *régulier* de l'association entre forme et sens : pour qu'une séquence linguistique fonctionne comme un combinat au sens où nous l'entendons, il faut donc qu'elle ait déjà été entendue au moins une fois par le locuteur, qui la réutilise en bloc dans son énoncé. Par exemple, la séquence française *Il était rouge de rage* est –du moins dans notre sociolecte– une association inédite entre signes, qui sont donc manipulés séparément ; alors que la séquence *Il était vert de rage* est un combinat, dans la mesure où il répète en bloc une séquence déjà constituée en dehors de cet énoncé, et répond globalement à un seul choix de la part du locuteur.

(c.3) Les unités minimales ne servent à rien

Le concept de combinat que nous proposons ici présente d'innombrables implications et propriétés, qui dépassent largement le cadre de notre description du mwotlap, et *a fortiori* celui du morphème *so*¹. Il est susceptible de modifier radicalement la théorie du langage et de la construction du discours, dans la mesure où il contredit radicalement la conception classique –et pas seulement martinettienne– de l'énoncé comme combinaison analytique d'unités minimales. Le discours est désormais conçu comme consistant principalement à reproduire et associer entre elles des bribes de discours déjà constituées en paquets (les *combinats*), pour ainsi dire "prêtes à l'emploi", en sorte qu'y soient associées automatiquement des valeurs sémantico-pragmatiques précises, aisément contextualisables. Soucieuse de modéliser la construction du discours du point de vue du locuteur lui-même, cette perspective **rend superflue la notion d'unité minimale, et particulièrement de morphème** : pour construire ses énoncés, le locuteur n'a aucun besoin d'accéder à une unité de niveau aussi abstrait / analytique que le morphème, car généralement ce dernier est déjà pris dans un bloc plus large –le combinat– sur lequel opère le choix du locuteur. Autrement dit, **le discours s'élabore toujours comme une association de combinats déjà constitués dans la langue**, sans qu'à aucun moment les unités minimales ne fassent l'objet d'un choix autonome². En détournant le concept de "motivation sémantique", on dira que pour le

¹ Mis à part l'exemple de *so* développé ici, nous illustrerons plus loin le cas du Prioritif <(ni-)... *bah*... *en*>. En particulier, nous y verrons combien le concept de *combinat* est un outil efficace pour appréhender les processus de grammaticalisation [§3 p.914] : c'est le chaînon manquant entre, d'un côté, la simple *association* contingente de morphèmes en énoncé, et de l'autre, le *morphème* complexe qui résultera de cette association, une fois figée. On a donc { plusieurs morphèmes ⇒ un *combinat* ⇒ un morphème }.

² Ceci n'implique pas que les combinats soient toujours complexes. Rien n'empêche, en effet, que certains 'blocs' linguistiques soient effectivement inanalysables, comme le sont les morphèmes ; c'est le cas, par exemple, avec la plupart des termes techniques, ex. *saumon* ou *écorner*. Ce seront, si l'on accepte ce paradoxe, des "combinats simples" ; l'essentiel, en réalité, est que le critère d'*analysabilité* des unités devient

locuteur, les combinats qu'il utilise pour exprimer telle ou telle idée ne sont ni nécessairement *motivés*, ni nécessairement *démotivés* ; et en reprenant le préfixe *a-* de "amoral" (*opp.* "immoral"), nous dirons que les combinats sont fondamentalement **a-motivés**, *i.e.* la question de leur transparence *vs.* opacité n'entre jamais en ligne de compte pour le locuteur.

Ainsi, pour prendre un exemple français, il nous semble désormais fallacieux de considérer qu'un énoncé comme *Je suis plus rapide que toi* consiste à combiner entre eux des morphèmes (lexicaux et grammaticaux) conçus dans leur unité :

- le morphème *plus* et sa polysémie (cf. *en plus* ; *de plus en plus* ; voire *ne... plus*) ;
- le morphème *que*, comparable au morphème *so* par ses innombrables fonctions (relatif, interrogatif, conjonction complétive, marque d'injonction dans *Qu'il entre !*, etc.).

Les théories fondées sur le concept de morphème veulent faire croire qu'un tel énoncé est construit par accrétion entre ces unités minimales, comme si le locuteur (et/ou l'auditeur ?) commençait par envisager cette unité sous sa forme la plus abstraite, avant de sélectionner telle ou telle de ses significations possibles... L'évidence de l'intuition suggère au moins une solidarité forte entre cette occurrence de *plus* et cette occurrence de *que* : c'est ainsi que les mêmes théories concèdent la notion de "morphème discontinu" (*plus... que*). L'inconvénient est alors que cette association est conçue sur le mode même du morphème (unité minimale, non-analysable, etc.), ce qui la rend alors contestable – on arguera que *plus... que* n'est pas un morphème, car elle est analysable en deux unités distinctes : cf. *moins... que*, etc.

Notre position est plus radicale : cessant de concevoir les groupements "figés" de segments uniquement sur le mode de l'*unité inanalysable* (morphème discontinu, syntagme colexicalisé...), nous considérons que le discours associe entre eux des blocs linguistiques préalablement institués –les combinats–, **quelle que soit leur constitution interne, leur complexité, leur "analysabilité"**¹. Dans l'énoncé français cité plus haut, on dira non seulement que le locuteur met en œuvre le combinat *plus... que* (à valeur de comparaison), mais aussi, pourquoi pas, le combinat *plus rapide que* (comparaison de vitesse) ou encore *Je suis plus ... que toi* (comparaison entre locuteur et interlocuteur). À la limite, l'énoncé en entier n'est que la reprise d'un large combinat *Je suis plus rapide que toi* : pour que ceci soit vrai, il suffirait que le locuteur qui l'énonce ait déjà, dans son expérience linguistique, entendu ce même bloc dans une situation préalable ; dès lors, il aura mémorisé ce bloc comme étant "la bonne façon d'exprimer telle chose dans tel type de situation". L'important est de se rendre compte que le locuteur, confronté à son projet énonciatif (envie d'exprimer quelque chose), ne descendra jamais à un tel niveau d'analyse qu'il soit conduit à manipuler des unités minimales, comme le soi-disant "morphème" *que*.

Dans l'approche que nous proposons, on peut même affirmer que **les unités minimales n'existent pas dans la langue, et ne sont qu'un artéfact de la théorie ; elles ne sont d'aucune utilité dans la construction du discours, ni donc dans le fonctionnement du langage**. À la limite, on pourrait soutenir que la forme /*que*/ du français existe uniquement comme ingrédient dans des combinats divers (ex. *ne... que* ; *y a pas que... dans la vie* ;

totalément non-pertinent.

¹ Dans le même esprit, Pawley & Syder (1983) et Pawley (1993) critiquent la conception hyper-analytique ('parsimonious') du langage, présentant sa conception des 'productive speech formulas'. Cependant, nous étendons la notion de *combinat* à toute association préconstituée de traits, qu'ils soient segmentaux (les 'formulas' de Pawley) ou non, contigus ou non.

savoir que... ; c'est pas que...), sans qu'elle soit jamais l'objet d'un choix énonciatif autonome de la part du locuteur. Dans cette perspective, il devient oiseux de rechercher à définir le morphème *que* en français, ou encore à savoir –comme l'incite la méthodologie classique en analyse linguistique– à combien de morphèmes distincts (et homonymes) correspondent tous les *que* du français. Certes, ces questionnements linguistiques sont souvent intéressants par la réflexion intellectuelle qu'ils autorisent, et constituent probablement une démarche utile dans l'observation scientifique du langage. Cependant, nous pensons qu'ils résultent d'une approche trompeuse de la langue, qui en méconnaît le fonctionnement réel.

(c.4) Le morphème, prisonnier du combinat

La meilleure illustration du retournement théorique que nous proposons est donnée précisément par la forme *so*, point de départ de la présente réflexion. La question initiale que nous nous posons, et qui est entièrement légitime dans le cadre de l'analyse structurale classique, était la suivante : *à combien de morphèmes so distincts convient-il de rapporter les différentes valeurs (treize) relevées pour cette forme ? Doit-on y voir un seul morphème, extrêmement polysémique ? ou bien poserons-nous trois ou quatre morphèmes homonymes, étanches les uns aux autres, et eux-mêmes distribués en plusieurs acceptions ? enfin, choisira-t-on la solution extrême, de voir dans ces treize fonctionnements pas moins de treize morphèmes à part entière, tous homonymes entre eux et souvent proches pour le sens ?*

Malgré l'opprobre scientifique qui pèse sur cette dernière solution, c'est elle qui s'approche le mieux, selon nous, de la réalité. Il ne s'agit pas là d'avaliser un échec de l'analyse linguistique, comme si celle-ci déclarait forfait après avoir tenté de réunir ces acceptions en une seule définition globale ; cette démarche n'est pas impossible, et nous l'avons d'ailleurs tentée (p.872). En réalité, si nous nous permettons de suggérer que l'on est en face de treize unités distinctes, c'est au nom du sujet parlant lui-même : car pour le locuteur, la question de savoir si ces emplois correspondent à des morphèmes homonymes, ou à des variantes d'un seul et même morphème, ne présente aucune pertinence. Et de même que les locuteurs d'une langue n'ont pas besoin de connaître l'origine étymologique d'un terme pour l'utiliser, de même, ils n'ont à aucun moment besoin, pour construire leur discours, de faire intervenir le niveau des unités minimales.

De la même façon, nous affirmons que la forme *so* ne sera jamais convoquée seule au cours du processus d'expression, d'une façon qui aurait justifié que l'on tentât de définir la "signification centrale du morphème *so*". Pour le locuteur, la forme *so* apparaîtra toujours comme un élément dans un combinat (nous le disions aussi pour le *que* du français), comme un simple ingrédient formel dans un complexe morphosémantique – ce dernier étant la seule unité pertinente dans la construction du discours. Prenons l'exemple du *so* "MODALISATEUR D'ASSERTION" [n°8] : il est tout à fait superflu de supposer que le locuteur passe par le niveau très abstrait du morphème *so* ("représentation mentale d'une situation virtuelle..."), valable pour toutes ses acceptions, pour finalement aboutir au sens particulier *il paraît que P* ; du point de vue du locuteur, la relation est beaucoup plus immédiate entre, d'un côté, une intention sémantique (affirmer une phrase P en la marquant au sceau du doute, etc.) – et, de l'autre côté, une stratégie linguistique réservée à cet usage, à savoir le *combinat n°8* dans notre typologie. Ce dernier ne se contente pas de traduire la valeur médiative par le "morphème *so*" : de façon beaucoup plus précise, ce **combinat du médiatif** associe :

- un contexte prototypique de réponse à une question préalable ;
- une forme *so*, atone ;
- sa position à l'initiale d'énoncé assertif (ni interrogatif, ni exclamatif) ;
- une pause précédant *so*, mimant le doute ;
- une mélodie suspensive (non affirmative) en fin de proposition : sur une échelle de 1 (infra-bas) à 5 (ultra-haut), une séquence de six syllabes aura un contour 2.4.4.4.1.3 = 1.1.1.1.1.1.

Au passage, on note que le concept de *combinat* est à la fois plus étroit et plus large que le *morphème*. Il est plus étroit que le morphème, parce qu'il n'en retient qu'une seule facette (ex. la valeur médiative ne correspond qu'à "une partie" du sens du morphème polysémique *so*) ; il est également plus large, car il y accrète un certain nombre d'autres marques, segmentales ou non, de façon à définir un complexe morphosémantique.

De façon tout à fait comparable, on associera le **combinat du Prospectif** [n°6], en bloc, à certaines valeurs sémantiques (volition, déontique, etc.), sans qu'il soit nécessaire, à aucun moment de l'élaboration du discours, de transiter par le niveau des unités minimales (ex. *so*, l'Aoriste, etc). On peut même aller plus loin encore : sachant, comme nous l'avons montré, que le Prospectif prend *régulièrement* certaines valeurs particulières lorsqu'il se trouve associé à certains éléments et contextes, il est tout à fait légitime (en vertu du principe de récursivité des combinats) de considérer ces différents cas de figure comme étant eux-mêmes des combinats à part entière. Par exemple, nous avons vu que la valeur *tu aurais dû / tu n'avais qu'à faire-P* [ex.(389) p.855] s'exprimait normalement par une combinaison spécifique de traits. Cette dernière peut être décrite comme le **combinat du reproche rétrospectif** (sous-partie du *combinat du Prospectif*) :

- un contexte de reproche, supposant une relation sociale de supériorité du locuteur sur l'interlocuteur ;
- la mention préalable d'une situation révolue (*hier ; tout à l'heure...*)
- en initiale d'énoncé, le morphème *ba* ('mais') marquant le contraste pragmatique entre les interlocuteurs ;
- la forme de Prospectif, *i.e.* le morphème *so* + l'Aoriste ;
- un pronom de deuxième personne ;
- une mélodie consistant en un plateau ultra-haut, terminé par une chute exclamative (marquant à la fois le centrage énonciatif sur l'énonciateur¹, et la valeur de réprobation) : une séquence de six syllabes aura le contour 1.5.5.5.5.5-1 = 1.1.1.1.1.1.

Chaque fois qu'un locuteur du mwotlap souhaitera faire un reproche à son interlocuteur, il convoquera dans son discours ce combinat, le plus approprié à exprimer son intention communicative. En effet, il sait par expérience que c'est de cette façon, et pas autrement, que ce type de signification est normalement codé dans sa langue, et donc de cette façon qu'il a le plus de chances de faire aboutir son acte de langage. De façon tout à fait complémentaire, l'**auditeur** sera sensible à plusieurs indices formels, qui lui permettront de reconnaître tel combinat linguistique précis, et donc telle signification globale ; à aucun moment, son processus d'interprétation ne passe par une phase totalement analytique, opérant sur des unités minimales.

¹ Voir les travaux de Mary-Annick Morel (1995) sur l'intonation du français.

Dans la mesure où c'est le combinat qui fait, en bloc, l'objet d'un *choix global* de la part du locuteur, ce dernier n'a jamais l'occasion d'en traiter isolément les éléments constitutifs. En conséquence, que la forme *so* soit le même morphème, ou un simple homonyme, d'un énoncé à l'autre, voilà, pour celui qui élabore le discours, une question sans pertinence. L'essentiel, dans le langage, est de savoir manipuler efficacement les bons combinats au bon moment, et réussir ainsi le processus de communication.

B. LE FUTUR ET LE FUTUR PROCHE

Le Prospectif n'est pas, loin s'en faut, la seule marque du mwotlap qui permette d'envisager la réalisation future d'un événement. Parmi les autres tiroirs affectés à cette tâche¹, figure un couple de marques difficilement dissociable, que nous avons nommé *Futur* et *Futur proche*. Ces derniers, différenciés par un critère purement temporel, ont en commun de présenter un événement comme **objectivement nécessaire** ; c'est là une de leurs principales différences avec le Prospectif, qui envisageait plutôt l'événement comme l'objet d'une visée subjective.

Du point de vue formel, on peut reconnaître une similitude entre certains tiroirs TAM, qui ont en commun d'être composés avec un préfixe de forme *tE-*. Comme le montre le *Tableau 7.2* p.694, à côté du Futur en *tE-* (+verbe), le mwotlap possède un Futur proche en *tE-... qiyig*, un Potentiel en *tE-... vĕh*, et un Contrefactuel en *tE-... tō*. Certes, ces temps manifestement dérivés du Futur mériteraient sans doute, au bout du compte, d'être analysés en éléments disjoints – mais, dans la lignée de nos précédents chapitres, nous continuerons à considérer qu'une première étape de la description consiste à observer les valeurs sémantiques de ces combinaisons en tant que morphèmes discontinus, inanalysables. Pour des raisons partiellement arbitraires, nous traiterons à part le Potentiel et le Contrefactuel, mais réunirons ici le Futur et le Futur proche. Notre plan sera le suivant :

- | |
|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. <i>Un Futur hodiernal</i> 2. <i>Une stratégie modale pour des actes pragmatiques</i> <ol style="list-style-type: none"> (a) Promettre (b) Rassurer (c) Différer (d) Menacer (e) Exiger (f) Prédire 3. <i>Futur vs. Prospectif</i> <ol style="list-style-type: none"> (a) Simples tendances vs. nécessité (b) Ancrage vs. désancrage situationnels 4. <i>Synthèse : Futur et Futur Proche</i> |
|--|

1. *Un Futur hodiernal*

Le Futur proche, de forme *tE-... qiyig*, effectue globalement les mêmes opérations que le Futur en *tE-*, excepté qu'il désigne un événement futur qui aura nécessairement lieu **dans la journée**, *i.e.* entre l'instant d'énonciation et le milieu de la nuit suivante. Une dénomination

¹ Le Focus Temporel (*qoyo*) présente par ailleurs de nombreux emplois à référence future : §1 p.822.

encore plus précise pour ce temps serait non pas *Futur proche*, mais *Futur hodiernal* (< lat. *hodiernus* ‘d’aujourd’hui’)¹ :

- (424) **Nēk t-et !** ‘Tu verras bien (un jour ou l’autre, *pas aujourd’hui*).’
 2SG FUT-voir FUTUR
- (424) **Nēk t-et qiyig !** ‘Tu verras bien (tout à l’heure, *dans la journée*).’
 2SG FUT-voir HOD FUTUR PROCHE (*hodiernal*)

Le fait que *qiyig*, en synchronie, signifie précisément ‘aujourd’hui’², à la fois confirme cette interprétation, et pose une véritable question. Dans la mesure où le Futur hodiernal s’exprime simplement, de façon transparente, par une combinaison { *Futur* + ‘*aujourd’hui*’ }, comment prouver qu’il s’agit bien d’un tiroir aspectuel à part entière ? Ne pourrait-on pas tout bonnement y voir un cas d’association entre le Futur et un adverbe de temps ?

Les raisons pour lesquelles nous considérons *tE*-... *qiyig* comme une marque TAM à part entière, sont multiples.

1) La forme *qiyig* peut apparaître en deux positions dans la phrase :

- soit à la place des adverbes et circonstants, *i.e.* après l’objet et les directionnels. Dans ce cas, *qiyig* ‘aujourd’hui (*futur*)’ commute avec d’autres adverbes, comme *talōw* ‘demain’.

- (425) **Kē <ta-van me qiyig.** ‘Il va venir aujourd’hui.’
 3SG FUT-aller VTF aujourd’hui
- Kē <ta-van me talōw.** ‘Il viendra demain.’
 3SG FUT-aller VTF demain

- soit à la place des marques TAM, *i.e.* en position de clitique, à la fin du syntagme prédicatif. Dans ce cas, *qiyig* ne peut pas être remplacé par d’autres adverbes de temps, et possède donc un statut à part :

- (426) **Kē <ta-van qiyig me.** ‘Il va venir (dans la journée).’
 3SG FUT-aller ... VTF
- *Kē <ta-van talōw me.** ...
 3SG FUT-aller demain VTF

2) En général, lorsque *qiyig* est présent comme adverbe (‘aujourd’hui’), le verbe est au Futur simple et non au Futur Proche [ex.(425)], si bien que l’on n’entend jamais une suite **qiyig qiyig*. Néanmoins, il arrive exceptionnellement que certains énoncés combinent Futur proche et adverbe de temps, prouvant ainsi la légitimité de distinguer les deux :

- (427) **No <tu-kuy mēt̄mēt̄ qiyig na-ga-nmōyō qiti-mōyō qiyig agōh !**
 1SG FUT-croquer brisé² HOD ART-PosCom-2PL tête-2PL aujourd. DX1
 [*cri de l’ogre*] ‘Je vais vous dévorer la tête par petits morceaux, dès aujourd’hui !’

¹ Nous empruntons ce terme à Dahl (1985: 125-126).

² Pour être précis, le mwotlap possède deux adverbes pour traduire le français *aujourd’hui*, tous deux dérivés d’une racine **qyig*. *Aqyig* désigne la partie déjà écoulée de la journée (d’où la valeur typique ‘ce matin’), et se rencontre surtout avec le Parfait, le Prétérit, l’Accompli. *Qiyig* désigne la partie à venir de la journée (d’où la valeur typique ‘ce soir’), et se rencontre avec le Futur (proche), l’Aoriste, le Prospectif, le Potentiel.

- 3) Les combinaisons **tE**-... (Futur) et **tE**-... **qiyig** (Futur Proche) sont en distribution complémentaire. Pour tout événement prévu dans la journée, **qiyig** apparaît obligatoirement ; pour tout événement postérieur à la nuit suivante, **qiyig** est exclu. En conséquence, la mention de **qiyig** ('aujourd'hui') ne résulte pas, comme en français, d'un choix de l'énonciateur, mais se trouve impliquée par le choix de mettre en œuvre les opérations aspecto-modales du Futur, dans l'intervalle temporel de la journée.

En particulier, il est courant d'entendre une série de **qiyig** dans un même énoncé ou paragraphe, rendant ainsi peu vraisemblable l'interprétation en termes d'adverbe temporel. Au contraire, de tels énoncés confirment que **qiyig** est ici un élément obligatoire d'une marque TAM.

- (428) **Eksas van so gēn ti-tig walēg QIYIG, ba kē t-etgal QIYIG gēn.**
Kē tē-vēhge QIYIG nēk vag-tēl. Vitwag, so gēn so gaygayēy.
Tō so kē ni-van QIYIG me hiy gēn del a~,
ige tamat del geh nōk en, kēy ta-galeg QIYIG qele anen.
Ba kē ni-dēn QIYIG nēk me en, a~? nēk gaygayēy nōnōm.

[Un fantôme donne à un humain des instructions sur l'attitude à adopter quelques instants plus tard, au cours du Bal des Fantômes où ils vont danser. Le but des instructions est d'échapper à la cruauté du chef des fantômes.]

'Tu verras : alors que nous serons aujourd'hui tous debout en cercle, il nous mettra aujourd'hui tous à l'épreuve. Il t'imposera aujourd'hui trois défis. Premier défi : savoir grincer des dents. Il passera aujourd'hui dans nos rangs, et tous les fantômes, sans exception, devront aujourd'hui faire la même chose. Et lorsqu'il arrivera aujourd'hui à ta hauteur, toi aussi tu devras faire de même.'

- 4) Dans le même ordre d'idées, on observe que les énoncés qui comportent **qiyig** en position de TAM ont ceci de particulier, qu'ils ne placent jamais l'indication temporelle au premier plan informationnel. Ainsi, alors que (425) sert à informer sur la *date* de l'événement (*J'affirme que c'est AUJOURD'HUI qu'il viendra*), (426) focalise sur l'événement lui-même – la date se trouvant alors en arrière-plan : *J'affirme qu'il VIENDRA [et pour cela j'emploie le Futur hodiernal]*.

D'ailleurs, de nombreux énoncés au Futur Proche rendent tout simplement absurde une interprétation de **qiyig** comme adverbe temporel signifiant 'aujourd'hui', lorsque l'événement en question est évidemment immédiat :

- (429) **Nitog laglag van anen ! Nēk tē-qēsdi qiyig !**
 PROH escalader² ITIF DX2 2SG FUT-tomber HOD

'N'escalade pas (cet arbre) là-haut ! Tu vas tomber !' [*Tu vas tomber aujourd'hui !]

Cette double lecture de **qiyig** est magnifiquement illustrée dans un trait d'esprit dont nous avons été la victime. Jouant sur l'ambiguïté de **qiyig** ('aujourd'hui' / Futur Proche), le locuteur répondait à l'insistance de son interlocuteur, au moyen de cette plaisanterie intraduisible :

- (430) **Nēk te-gen qiyig ... ba talōw !**
 2SG FUT-manger HOD/auj. mais demain

[plais.] 'T'inquiète ! (Ce gâteau) tu le mangeras [aujourd'hui] ... mais demain !!'

Qu'un tel énoncé soit possible, prouve bien que *qiyig* s'est déjà partiellement émancipé de sa signification lexicale ('aujourd'hui'), pour acquérir une signification modalo-temporelle (promesse dans un futur proche)¹. Cependant, le fait que ce même énoncé (430) soit ressenti comme un trait d'esprit et suscite le rire², prouve également que cette émancipation n'est pas totalement grammaticalisée, et que *qiyig* reste encore fortement associé à son sens propre, d'où sa valeur de *Futur hodiernal*.

Tous ces arguments convergent vers la même conclusion. La combinaison { *Futur* + '*aujourd'hui*' } s'est **grammaticalisée** en une véritable marque de Futur Proche *tE-... qiyig*, commutant avec les autres marques TAM. Utilisé dans les mêmes conditions modales que pour le Futur simple, le Futur Proche ne s'en distingue que par la profondeur temporelle³ de l'événement envisagé, qui doit nécessairement avoir lieu "aujourd'hui", c-à-d. être compris dans l'intervalle { *instant d'énonciation* → *fin de la journée* }.

2. Une stratégie modale pour des actes pragmatiques

Mis à part la différence purement temporelle que nous venons de présenter, Futur et Futur Proche obéissent aux mêmes opérations linguistiques (modales, pragmatiques), en sorte que nous les étudierons ensemble. Ces deux temps ont en commun d'affirmer la réalisation future d'un événement, de façon que ce dernier est présenté comme une **conséquence objective**, normalement inéluctable, de la situation de référence Sit_R.

Nous reviendrons plus tard sur les implications générales de cette définition du Futur, à travers, notamment, sa confrontation avec le fonctionnement du Prospectif [§3 p.885]. Cependant, la première description que nous venons d'en proposer –*événement futur présenté comme objectivement inéluctable*– nous permet déjà d'illustrer les diverses valeurs du Futur, à travers une série d'exemples.

Pour décrire efficacement son fonctionnement, le mieux est sans doute de classer les énoncés par le type d'*acte perlocutoire* qu'ils effectuent : promesse, menace, prédiction... Ces effets pragmatiques sont, selon nous, la raison d'être d'un tiroir modal comme le Futur.

(a) Promettre

En présentant un événement comme inéluctable, le Futur est une des deux stratégies typiques, par exemple, utilisée dans les **promesses**⁴.

¹ Pour être exact, la forme *qiyig* ('aujourd'hui:futur') ne s'est pas uniquement grammaticalisée avec le Futur. D'une part, on la rencontre combinée avec l'Aoriste, à peu près avec le même sens [cf. (439) p.882].

D'autre part, *qiyig* s'est investi de diverses significations de type modal, marquant un *questionnement dubitatif*, et compatible étrangement avec tous les temps : ex. *Kēy m-in qiyig tō na-hap ?* ('Mais qu'avaient-ils donc bien pu boire ?'). Enfin, ce même *qiyig*, suffixé aux interrogatifs, entre dans la composition de morphèmes indéfinis. Nous avons détaillé ce processus de grammaticalisation au §2 p.338.

² Sous leur aspect anodin, ce genre de plaisanteries favorise nettement les évolutions sémantiques et les processus historiques de grammaticalisation. Dans un tout autre domaine, nous l'avons également constaté dans l'étude sémantique du Classificateur Possessif des Comestibles (*ga~*) : cf. §(b.6) p.594.

³ On notera que cette distinction entre Futur simple et Futur Proche est la seule caractéristique, dans tout le système TAM du mwotlap, qui soit de nature purement *temporelle*, i.e. déictiquement rattachée à l'instant d'énonciation Sit₀ (cf. §2 p.697). Concernant le futur, voir cependant la n.3 p.883.

⁴ L'autre stratégie emploie le Focus Temporel *qoyo*, comme nous l'avons vu en §(c) p.825. Nous y comparions en détail les valeurs du Futur et du FCTP dans le domaine des promesses, et concluons à une différence

- (431) **Kōmyō** **te-leg.** ‘Vous vous *mariez* (je vous le promets).’
 2DU FUT-marié [dit par le père, qui a le pouvoir de le réaliser]
- (432) **Dōyō** **te-leg.** ‘Toi et moi, nous nous *marierons* (je te le promets).’
 1IN:DU FUT-marié [dit par le fiancé, qui a le pouvoir de le réaliser]
- (433) **Nok** **vēgēl** **kē, kē t-ēh lok.**
 1SG AO:(guérir.par.magie) 3SG 3SG FUT-vivre re-
 ‘Laissez-moi le soigner, et (je vous promets que) il *ressuscitera*.’
- (434) **No** **te-lep** **qiyig** **ni-vinlah !** ‘(Bouge pas) je *vais chercher* un verre.’
 1SG FUT-prendre HOD ART-tasse

Promettre un événement, c'est, au moyen d'un *acte de langage*, garantir moralement qu'il se réalisera ; cela suppose normalement que l'énonciateur a lui-même le pouvoir d'assurer cet événement, et que ce dernier sera bénéfique à l'interlocuteur.

(b) *Rassurer*

De façon peu différente, le Futur permet de **rassurer** son interlocuteur, en affirmant la réalisation d'un événement qui lui sera bénéfique. Contrairement à la promesse, l'énonciateur n'a pas nécessairement le pouvoir personnel d'assurer la réalisation de P, et en prend une responsabilité purement morale. Il arrive que P soit rendu hautement probable par un raisonnement logique, ou par une vérité d'expérience, dont l'énonciateur se fait l'écho... mais ce n'est pas nécessaire, et certains Futurs sont purement "volontaristes".

- (435) **Kē** **to-hohole.** ‘(Ne t'inquiète pas) ton enfant *finira par parler*.’
 3SG FUT-parler² [dit à un père inquiet]
- (436) **Ne-telefon** **me-het.** – **Kē** **tē-wē** **qiyig.**
 ART-téléphone PFT-mauvais 3SG FUT-bon HOD
 ‘Le téléphone est en panne. – (T'inquiète pas) ça *va être rétabli* d'ici peu.’
- (437) **Kamyō** **Jon** **tō-mōl** **tēy** **lok** **qiyig** **no** **me.**
 1EX:DU J. FUT-rentre tenir re- HOD 1SG VTF
 ‘John me *raccompagnera* pour le retour. (Ne t'inquiète pas, je ne rentrerai pas seule).’

(c) *Différer*

Dans la lignée des promesses et des énoncés rassurants, on se sert souvent du Futur (ou Futur Proche) pour différer un événement attendu. En réponse à l'interlocuteur qui lui demande si l'événement P a déjà eu lieu ou est prévu, il est usuel que l'énonciateur utilise le Futur pour lui réclamer un peu de patience :

- (438) **Kēy** **mōn** **nowmat** **ēgōh ?**
 – **To-mōn** **qiyig,** **ba** **kēy** **vahñēt** **bah** **n-ep** **en !**
 FUT-envelopper HOD mais 3PL AO:(préparer) PRIO₁ ART-feu PRIO₂
 [préparation de la cuisson au four, par portions enveloppées dans des feuilles]

‘C'est maintenant qu'ils vont envelopper la pâte ?
– Ils *l'envelopperont* plus tard ; pour l'instant, il faut préparer le feu !’

C'est ici l'occasion de distinguer le Futur Proche, en *tE*-... *qiyig*, d'une association plus rare { Aoriste + *qiyig* }, de signification proche. Les deux tournures peuvent être utilisées pour différer un événement attendu ; mais dans ce cas, l'Aoriste le marque comme imminent (*P aura lieu bientôt*, i.e. *immédiatement*), alors que le Futur Proche met en avant la valeur de rupture temporelle (*P aura lieu bientôt*, i.e. *pas tout de suite*) :

(439) **Nĕk so van me hiy tita. – Nok van qiyig hay.**
2SG PRSP aller VTF à mère 1SG AO:aller HOD (dedans)

‘Il faut que tu ailles voir Maman. – J'y vais dans un instant.’

[orienté dans le sens "D'accord, j'y vais sans attendre".]

(439)' **Nĕk so van me hiy tita. – No ta-van qiyig hay.**
2SG PRSP aller VTF à mère 1SG FUT-aller HOD (dedans)

‘Il faut que tu ailles voir Maman. – J'irai dans un instant.’

[orienté dans le sens "Pas tout de suite, attends un peu".]

(d) *Menacer*

L'énonciateur peut présenter comme inéluctable un événement néfaste pour son interlocuteur, soit pour l'effrayer :

(427) **No tu-kuy mĕtmĕt qiyig na-ga-nmōyō qiti-mōyō qiyig agōh !**
1SG FUT-croquer brisé² HOD ART-PosCom-2PL tête-2PL aujourd. DX1

[*cri de l'ogre*] ‘Je vais vous dévorer la tête par petits morceaux, dès aujourd'hui !’

soit pour le dissuader d'effectuer telle ou telle action [cf. aussi (429)]¹ :

(440) **Nitog siseg van mi no-botel en ! Nĕk ta-galeg mowoy qiyig.**
PROH jouer ITIF avec ART-bouteille COÉ 2SG FUT-faire brisé HOD

‘Arrête de jouer avec cette bouteille, tu vas (*finir par*) la casser !’

(e) *Exiger*

L'énonciateur peut utiliser un Futur pour exprimer sa volonté ou donner un ordre. Ceci n'est possible que s'il détient un certain pouvoir (social...) sur son interlocuteur. Si le sujet est de première personne par exemple, on a une valeur d'exigence ; celle-ci est plus forte que le Prospectif en *nok so* ‘je voudrais...’ :

(441) **Kimi hal hotog hōw, no tĕ-dĕn aslil aĕmag.**
2PL AO:flotter (arrêté) (bas) 1SG FUT-atteindre dehors en.premier

[*le capitaine donne des ordres aux autres bateaux*]

‘Vous autres, restez au mouillage : c'est moi qui *accosterai* en premier.’

¹ Dans cet emploi très précis, à valeur dissuasive, on constate la quasi-homonymie avec l'Évitatif *taple* : *Nitog siseg... nĕk tiple galeg mowoy*. ‘Arrête de jouer... de peur que tu la casses.’ Cf. §(b.1) p.927.

- (442) **Oho, et-inēk te, ino no ta-dam qiyig kē.**
 non NÉG₁-toi NÉG₂ moi 1SG FUT-suivre HOD 3SG
 ‘Pas question ! C'est moi qui *irai* avec lui, pas toi !’

Si le sujet est de deuxième personne, on a l'équivalent d'un ordre poli :

- (443) **Kōmyō te-mtiy qiyig a l-ēm no-n mālmal mino.**
 2DU FUT-dormir HOD LOC dans-maison de-3SG fille ma
 ‘Ce soir, vous *passerez la nuit* dans la chambre de ma fille.’
- (444) **Ba nēk te-dyē no ale ! – Itōk !**
 mais 2SG FUT-attendre 1SG (littoral) être.bien
 ‘Tu *iras m'attendre* / *Vas m'attendre* sur le rivage. – D'accord !’

Le Futur sert aussi tout simplement à donner des instructions¹ :

- (445) **Nēk tē-tēymat hōw ne-qet, ni-hnag, nē-sēm ; tē-vēl sey hōw.**
 2SG FUT-préparer (bas) ART-taro ART-igname ART-argent FUT-amasser en.tas (bas)
 ‘Ensuite tu *prépareras* les taros, les ignames, la monnaie, que tu *rassembleras* par terre.’

Il arrive aussi, exceptionnellement, que le Futur remplace l'Aoriste ou le Prospectif [§(a.1) p.858] dans les subordonnées complétives après verbes de volonté :

- (446) **No ne-myōs a so na-he-k, te-se lō a li-Diseba.**
 1SG STA-vouloir EMPH que ART-nom-1SG FUT-chanter (sortir) LOC dans-décembre
 [*instructions données au compositeur*] ‘Je souhaiterais que ma chanson
 (que tu vas composer en mon honneur) *sorte* en décembre.’

(f) Prédire

Souvent, le Futur sert à prédire l'avenir, sans que l'événement puisse être décrit comme directement bénéfique ou néfaste pour l'interlocuteur. Il s'agit généralement d'une véritable prédiction, au sens où l'énonciateur peut se prévaloir –pour une raison ou pour une autre– de connaître l'avenir.

C'est le cas typique lorsque l'énonciateur passe pour omniscient, comme lorsque le prophète Hekta, à la fin du XIX^{ème} siècle, annonçait l'avenir de Mwotlap² :

- (447) **Hekta mo-qoy sas tō so yigyigtō en,**
n-ēte ta-van me en, na-baklap gaggap ta-van me.
 ART-année FUT-aller VTF COÉ ART-bateau voler² FUT-aller VTF
 ‘Hekta eut un jour une vision selon laquelle bientôt, quelques années après lui,
 des bateaux volants (=des avions) *feraient leur apparition*³.’

¹ Pour cet usage précis, l'Aoriste est plus fréquent : voir notamment l'ex.(255) p.797.

² Il arrive que de telles prédictions soient exprimées à l'Aoriste : cf. ex.(298) p.812, autre prophétie de Hekta.

³ Au passage, on constate que le Futur est également employé comme "futur dans le passé" (Sit_r ≠ Sit_o), sans qu'aucune marque de translation temporelle n'apparaisse dans la proposition. Ceci est banal en mwotlap : cf. §2 p.697.

De même, dans les contes merveilleux, il n'est pas rare qu'un personnage connaisse par avance la suite des événements, et en fasse part à son protégé (cf. le rôle d'*adjuvant* dans la théorie du conte de Propp)¹ :

- (448) **Nēk tēygo y no-woyoy nen en, veg kē te-myiñ nēk.**
 2SG AO:garder ART-collier DX2 COÉ car 3SG FUT-aider 2SG
 ‘Garde bien ce collier, car il te *sera très utile*.’

Dans le dialogue quotidien (non merveilleux), certains énoncés au Futur peuvent être apparentés, métaphoriquement, à des prédictions :

- (449) **Kē tē-qētqētmaymay nēh, kē tē-vēhyu mi ēgnō-n.**
 3SG FUT-têtu² un.jour 3SG FUT-être.violent avec épouse-3SG
 [à propos d'un enfant turbulent]
 ‘Plus tard ce *sera* une personne sans patience ; il *sera violent* avec sa femme.’

- (450) **Tōqōñ vitwag, imam mino kē to-sok no me.**
 jour un père mon 3SG FUT-chercher 1SG VTF
 [dit par une jeune fille qui a suivi un homme illégalement dans son pays]
 ‘Un jour, tu verras, mon père *viendra* me chercher.’

Plus simplement, on emploie le Futur pour un événement logiquement prévisible, que l'énonciateur est à même de garantir :

- (208) **No te-lep inti-k lō-wōl vanvan tō agōh.**
 1SG FUT-prendre enfant-1SG dans-mois aller² PRST DX1
 ‘Je *vais accoucher* le mois prochain.’

- (451) **Nēk to-yoñteg qiyig nagōm manan aē !**
 2SG FUT-sentir HOD ART-PosCom:2SG plaisir ANA
 [je te propose de goûter à un plaisir inédit]
 ‘Tu verras, tu *vas adorer*, je te le garantis !’

D'une façon générale, c'est ici que l'on classera les énoncés, somme toute minoritaires, où la valeur du Futur se réduit simplement à une vague conjecture sur l'avenir.

- (452) **Ba kēy te-geyhay nēh ? – Talōw nowmat !**
 mais 3PL FUT-pêcher.au.filet quand demain directement
 ‘Quand *feront-ils* la pêche au grand filet ? – Pas avant demain.’

Dans ce cas précis, le sens du Futur n'est pas très différent de la valeur de "prévision" que reçoit souvent le Prospectif [§(a.3) p.849]. Ainsi, l'énoncé précédent pourrait se trouver au Prospectif (*Kēy so geyhay nēh ?*), avec globalement la même signification.

Ce dernier point mérite qu'on s'y attarde. Car s'il est vrai que la valeur de "prévision", par exemple, peut s'exprimer aussi bien au Futur qu'au Prospectif, on peut se demander s'il existe, malgré tout, des différences entre ces deux tiroirs, et en quoi elles consistent. Cette comparaison globale du Futur et du Prospectif² nous permettra d'affiner notre description du Futur, en identifiant les opérations exactes qu'il permet de coder.

¹ Un long exemple de ce cas de figure a été donné en (428).

² Une telle comparaison a déjà été esquissée au §(a.4) p.850, dans notre étude du Prospectif ; nous cherchons

3. Futur vs. Prospectif

Même s'il arrive, dans certains contextes, que Prospectif et Futur soient quasiment interchangeables, nous allons chercher à distinguer ces deux tiroirs aspecto-modaux dans leurs nuances. Pour l'un comme pour l'autre, le lecteur pourra se reporter aux nombreux exemples et analyses que nous avons pris soin de citer au fil des pages précédentes.

(a) *Simplex tendances vs. nécessité*

D'un côté, le **Prospectif** envisage généralement l'événement virtuel à partir d'une *visée subjective*, émanant d'un sujet particulier, et par conséquent largement sujette à l'échec :

- | | | |
|-------|--------------------------------|---------------------------------------|
| (453) | Kōyō so leg. | ‘Je veux qu'ils se marient (mais...)’ |
| | 2DU PRSP marié | ‘Ils aimeraient se marier (mais...)’ |
| | <i>lit.</i> Qu'ils se marient. | ‘Ils ont failli se marier (mais...)’ |

Certes, en relatant la visée d'un sujet singulier, le Prospectif oriente positivement la situation de départ dans la direction espérée, comme si elle était destinée à réussir : *⟨Que A fasse-P⟩* → "a priori, si rien ne s'y oppose, A est censé faire-P". Cependant, cette orientation demeure caduque, car elle n'est assumée que par un fragment du monde (un sujet S_v isolé) ; rien n'empêche, dans les faits, que des tendances contraires finissent par la vaincre.

PROSPECTIF – Parmi de nombreuses tendances éventuellement contradictoires, la situation Sit_r présente *une* tendance à la réalisation de l'événement *⟨Que A fasse-P⟩* – et c'est cette tendance-là que je relate au moyen du Prospectif. Ce faisant, je ne préjuge pas du succès ou de l'échec de cet événement visé.

De l'autre côté, le **Futur** présente l'événement comme devant *nécessairement* se réaliser :

- | | | |
|--------|---------------------|--|
| (453)' | Kōyō te-leg. | ‘Ils se marieront (c'est décidé / c'est sûr).’ |
| | 2DU FUT-marié | |

Néanmoins, nous voudrions mettre en garde contre la facilité qui consisterait à voir, entre ces deux temps, une simple différence de *degré de certitude* – le Futur étant plus "certain" que le Prospectif. Bien qu'il soit largement utilisé dans les descriptions du Futur, ce critère nous semble inadéquat, aussi bien pour le mwotlap que pour d'autres langues (ex. Futur proche / Futur simple en français). D'une part, comme on le verra, les opérations en jeu entre ces deux tiroirs TAM présentent des différences non de degré, mais de nature. D'autre part, de savoir si le locuteur considère réellement, en son for intérieur, que tel événement est certain ou non, est une question secondaire ; il serait plus adéquat de décrire cette (éventuelle) "certitude" en tant qu'elle est *jouée* par l'énonciateur, en quelque sorte mise en scène dans son discours.

Malgré son apparente banalité, cette dernière remarque a son importance. D'une façon générale, nous contestons l'idée reçue, selon laquelle le Futur consisterait simplement à *relater objectivement le "fait" que tel événement aura lieu à une date ultérieure*. Portant sur un événement à venir, on sait qu'aucune certitude absolue n'est possible, et l'apparence de symétrie avec le passé est trompeuse. Loin de *relater un fait à venir* comme on relate un fait révolu, le Futur sert à **garantir moralement l'actualisation d'un événement virtuel**. Il ne s'agit pas d'une stratégie de type informatif, mais d'un véritable **acte de langage**, par lequel

ici à l'affiner.

l'énonciateur accepte d'assumer la responsabilité morale d'une prédiction, et de prendre sur soi la marge d'erreur. Une telle définition du Futur ne requiert absolument pas que l'énonciateur soit sincèrement "certain" de la probabilité objective de cet événement : ce critère-là est non-pertinent, et ne constitue au mieux qu'un cas d'emploi particulier.

(b) ***Ancrage vs. désancrage situationnels***

Si nos interprétations sont exactes, on voit donc que le Prospectif et le Futur correspondent à deux attitudes radicalement distinctes – à la fois par rapport à l'acte d'énonciation, et par rapport à la situation de départ Sit_r (= Sit_o généralement).

D'une part, et malgré les apparences, le PROSPECTIF est avant tout un moyen de *parler d'une situation réelle*. En prononçant (453) *Kōyō so leg*, certes j'évoque un événement **virtuel** P *⟨Qu'ils se marient (dans l'avenir)⟩*, objet d'une visée modale ; mais cette visée elle-même, c'est-à-dire le fait qu'un élément du monde (S_v) tende à la réalisation de P, voilà qui est parfaitement **réel**. Autrement dit, le Prospectif sert malgré tout à "décrire" une situation réelle Sit_r , siège de la visée modale – même si cette visée consiste, par ailleurs, à pointer sur une situation virtuelle Sit_v . Prenons un exemple simple : si j'affirme *Le chef veut que tu ailles le voir*, je fais certes référence à l'événement possible *⟨Que tu voies le chef⟩* (en Sit_v) ; mais je le fais à travers une constatation de type factuelle, et par conséquent vérifiable, à savoir *Le chef a tel désir* (en Sit_r)¹. En ce sens, le Prospectif est un tiroir TAM de type assertif-informatif, obéissant aux exigences de véracité / sincérité / cohérence avec le monde réel : par ce moyen, je constate l'existence objective d'une visée subjective.

Selon nous, le FUTUR fonctionne tout autrement. En prononçant (453)' *Kōyō te-leg*, l'énonciateur ne constate rien, et par conséquent ne dit rien du monde réel Sit_r . Il s'agit plutôt de stipuler personnellement la réalisation future d'un événement, sous la forme d'un acte illocutoire qui n'a rien d'informatif² : *'Ils se marieront, car je le veux ~ car c'est le destin ~ car c'est décidé une fois pour toutes, etc.'* L'événement P ne dépend pas de telle ou telle tendance (ou visée) présente dans la situation actuelle, mais aura lieu de manière inéluctable, en vertu d'une nécessité absolue qui dépasse les volontés individuelles et les conjonctures particulières. L'énoncé au Futur est le lieu adéquat pour mettre en scène cette nécessité, comme si à elle seule, mon énonciation pouvait garantir la réalisation de P (*A fera-P, je m'en porte garant*) ; c'est ainsi que s'expliquent les liens étroits entre le Futur et les actes de promesse, de menace, de prédiction, etc.³

Ce fonctionnement correspond assez bien à celui du Futur simple en français, par contraste avec le Futur périphrastique, qui équivaut plutôt au Prospectif. Comparons :

- FUTUR PÉRIPHRASTIQUE français (≈ Prospectif mwotlap)

Mon fils va être champion du monde !

= il a déjà gagné plusieurs épreuves, il est à deux doigts de la victoire...

¹ Ce raisonnement est également valable lorsque le sujet S_v coïncide avec l'énonciateur lui-même.

² Au sens où des énoncés comme *Je vous remercie* (performatif) ou *Passe-moi le sel* (injonction) ne sont pas informatifs.

³ Que le Futur corresponde à un acte de langage distinct de la simple constatation, et marqué par la modalité logique de *nécessité*, sera confirmé plus loin : c'est en effet la seule façon d'expliquer pourquoi, dans cette langue, le Futur se trouve nié préférentiellement par une forme de *Potentiel*. Cf. §2 p.955.

→ **constatation** d'une tendance objective, à l'œuvre en Sit_o,

- FUTUR SIMPLE français (≈ Futur mwotlap)

Mon fils sera champion du monde !

= mon fils est encore un enfant, mais je lui prédis un avenir brillant...
ou = je tente de soudoyer le jury, et formule mes exigences...

→ **acte de langage** par lequel l'énonciateur impose la nécessité de P

Ce contraste Futur / Prospectif apparaît sous un jour nouveau dans le couple d'énoncés suivants. Dans les deux cas, il s'agit de prévenir la chute d'un enfant perché dans un arbre :

(454) **Kē so ni-qēsdi !**
3SG PRSP AO-tomber

'(Attention) il va tomber !' → *s'emploie seulement si la situation Sit_r présente des signes avant-coureurs manifestes (les branches cassent, l'enfant perd l'équilibre, etc.)*

(454)' **Kē tē-qēsdi qiyig !**
3SG FUT-tomber HOD

'Il va (finir par) tomber !' → *s'emploie si aucun signe avant-coureur n'est présent en Sit_r, mais que je veux présenter néanmoins l'événement comme inéluctable – par ex., si je veux dissuader l'enfant d'escalader les branches.*

Malgré les apparences, la différence entre ces deux énoncés n'est ni une question de proximité dans le temps (le Prospectif étant une sorte de Futur Imminent ?), ni une question de certitude. En outre, on aurait du mal à décrire (454) comme une simple "visée subjective", et (454)' comme une "nécessité absolue" : ces notations doivent être affinées. En réalité, le propre du PROSPECTIF en (454) est de présenter l'événement P comme une *extrapolation directe à partir de l'observation de la situation Sit_r*, et de ses tendances internes ; le recours à un acte de langage spécifique n'est pas nécessaire, car le simple constat au Prospectif, sur le mode informatif, suffit à déclencher l'alarme. En revanche, en (454)', une telle extrapolation n'est pas permise, car la situation de départ Sit_r ne fournit pas toutes les conditions pour l'événement P ; ce n'est donc pas à Sit_r que l'énonciateur rattachera P, mais –par exemple– à un *raisonnement logique hors-situation* (ex. "Tout enfant escaladant un arbre court le risque de tomber"). Fort de ce raisonnement, l'énonciateur peut alors se permettre, au moyen du FUTUR, de prédire P –i.e. en garantir la nécessité, physique ou logique– dans un avenir prochain¹.

Ainsi, on voit que le Prospectif n'est ni plus ni moins "certain" que le Futur : d'ailleurs, la certitude du PROSPECTIF serait plus grande en (454), mais plutôt plus faible en (453). En réalité, ce qui fait à la fois la force et la faiblesse du Prospectif en matière de prédiction, c'est qu'il consiste à *constater une tendance réelle* (faiblesse car ce n'est qu'une tendance, force car elle est bien réelle). Inversement, le FUTUR a ceci de puissant, qu'il se donne comme une nécessité absolue ; mais il a aussi cet inconvénient, de n'être guère qu'un acte de langage de la part de l'énonciateur, sorte de "pétition de principe" volontariste, sans ancrage réel dans le monde sensible.

¹ Un couple très comparable d'énoncés avait été présenté dans notre chapitre sur le Prospectif : (378) p.850.

4. Synthèse : Futur et Futur Proche

On peut résumer ainsi le fonctionnement du Futur.

FUTUR – En me plaçant dans la situation de référence Sit_r, je présente l'événement virtuel P comme si, en dépit d'éventuelles tendances contradictoires, il devait nécessairement se produire dans l'avenir, proche ou lointain. À travers cet acte performatif, j'endosse la responsabilité morale de garantir cet événement, et assume les risques d'erreur comme étant négligeables.

Quelles que soient les raisons qui sous-tendent mon engagement, cette *nécessité épistémique* donne à mon énoncé une force illocutoire majeure, qui me permet d'effectuer divers actes pragmatiques (ex. promesse, prédiction, instructions...).

Si l'événement P est prévu dans la journée d'aujourd'hui, j'emploie obligatoirement la forme du **Futur Proche** (ou Hodiernal) ; sinon, j'emploie le Futur simple.

C. LE CONTREFACTUEL

Brièvement, nous mentionnerons ici la tournure Contrefactuel (*tE*-... *tō*), car elle est dérivée du Futur, auquel s'ajoute la particule polysémique *tō*. Dans la mesure, encore une fois, où il est difficile d'apprécier séparément l'apport sémantique de chacun de ces éléments, nous les considérerons comme deux parties indissociables d'un même morphème discontinu¹, et nous le gloserons CF₁-... CF₂ (avec CF = Contrefactuel).

1. Des hypothèses irréelles

Cette marque aspecto-modale permet de construire une protase de système conditionnel, en impliquant que l'hypothèse en question entre directement en contradiction avec le monde réel. Cette hypothèse contrefactuelle correspond à ce que l'on appelle également, dans l'étude des langues classiques, l'Irréel², ex. *si A faisait P ~ si A avait fait P*³:

(455) **Nēk ta-vap tō me hiy no aṃag en, (togtō) no MAY wēl!**
 2SG CF₁-dire CF₂ VTF à 1SG avant COÉ alors:CF 1SG ACP acheter
 'Si tu me l'avais dit avant, (alors) je l'aurais [déjà] acheté !'

(456) **So kē tu-suwsuw tō isqet gōh, tō nēk TO-yōnteg.**
 si 3SG CF₁-se.laver CF₂ tout.de.suite alors 2SG FUT-entendre
 'Si elle était actuellement en train de prendre sa douche, tu l'entendrais.'

Ces systèmes conditionnels, unique cas d'apparition du Contrefactuel en mwotlap, présentent optionnellement certains autres éléments constitutifs :

- *en début de protase* : la conjonction *so ~ so wo* [§(b.2) p.865] ;

¹ Il ne s'agit pas (ou pas seulement) d'une défaite de l'analyse syntaxique, car ces associations de morphèmes n'ont pas besoin – à un certain niveau de la description tout du moins – d'être analysées coûte que coûte. Voir notre théorie des combinats : §(c) p.871.

² On se gardera de distinguer cet emploi de 'Irréel', avec le trait sémantique *irrealis*, qui regroupe un ensemble de marques différentes en mwotlap (cf. p.836). C'est pour éviter cette confusion que nous avons opté pour le terme de Contrefactuel.

³ Il s'agit soit de "l'Irréel du présent", soit de "l'Irréel du passé", sans qu'aucune marque ne permette de distinguer entre ces deux significations. Ceci n'a rien d'étonnant en mwotlap : cf. §2 p.697.

- *en fin de protase* : le déictique postclitique **en** ~ **e**, marquant la coénonciation, et partant la topicalisation (typique des protases hypothétiques) [p.315, p.319] ;
- *en début d'apodose* : le relateur modal **toḡtō** {alors + Contrefactuel ≈ 'sinon'}, normalement réservée à ce type de conditionnelles¹. À sa place, on peut avoir un banal **tō** ('alors'), ou rien du tout.

En ce qui concerne le temps verbal dans l'apodose, il est variable. Le plus souvent, il s'agit de l'Accompli², comme en (455), ou du Futur, comme en (456) ; mais on relève également le Statif, l'Aoriste, le Prospectif, le Parfait, l'Accompli distant [cf. ex.(390) p.855], le Potentiel négatif... – sans grand changement de sens :

- (457) **So nēk t-ēglal tō na-gatgat Sapan en, tō gēn van hag.**
 si 2SG CF₁-savoir CF₂ ART-langue Japon COÉ alors 1IN:PL AO:aller (haut)
 'Si tu savais parler la langue du Japon, on pourrait y aller.' [AORISTE]
- (458) **So nēk ta-vap tō me hōw en, toḡtō nok so lep.**
 si 2SG CF₁-dire CF₂ VTF (bas) COÉ alors:CF 1SG PRSP prendre
 'Si tu me l'avais dit quand on était là-bas, je l'aurais emporté avec moi.' [PROSPECTIF]
- (459) **Nēk ta-van ēgē tō me, toḡtō nēk M-et na-laklak en.**
 2SG CF₁-aller tôt CF₂ VTF alors:CF 2SG PFT-voir ART-danse COÉ
 'Si tu étais venu plus tôt, tu aurais assisté aux danses.' [PARFAIT]
- (460) **Nēk te-mtiy tō en, toḡtō nēk TE-mtewot VĒSTE.**
 2SG CF₁-dormir CF₂ COÉ alors:CF 2SG POT₁-blessé POT₂:NÉG
 'Si tu étais resté à dormir, tu n'aurais pas eu d'accident.'
 [lit. Si tu avais dormi, tu ne peux pas être blessé.] [POTENTIEL NÉGATIF]
- (461) **Kamtēl to-tog mahge-mamtēl tō en,**
 1EX:TR CF₁-rester seul-1EX:TR CF₂ COÉ
 ... **toḡtō ni-bigbig na-ga-mamtēl <hip>.**
 alors:CF ART-viande ART-CPCOM-1EX:TR abondant [prédicat direct]
 'Si nous étions seulement trois à vivre ici, nous aurions beaucoup à manger.'

2. Un morphème discontinu indissociable (?)

Exceptionnellement, on trouve des protases contrefactuelles d'où manque le préfixe **tE-**, en sorte que la valeur modale est assumée par la seule particule **tō** (ou **tō + en**). C'est notamment vrai pour les prédicatifs existentiels, comme on l'a vu p.734 :

¹ Dans une proposition indépendante, **toḡtō** (+ Parfait) signifie 'A a failli faire-P' / 'pour un peu A faisait-P' : cf. n.2 p.854. **Toḡtō** est probablement le résultat d'une grammaticalisation à partir d'une tournure au Présentatif Statique : **toḡ tō** ('se trouvant' → 'alors, dans ce cas-là') : voir la n.2 p.781.

² Ceci est un paradoxe, étant donné la valeur normalement *realis* de l'Accompli. En réalité, ceci s'explique par l'absence de référence absolue, en mwotlap, à l'instant et à la situation d'énonciation : **no may wēl** peut aussi bien signifier 'ça y est, je l'ai acheté' que 'je l'avais acheté', ou 'je l'aurais acheté'. C'est ce qu'illustre précisément l'énoncé (14) p.697.

- (105) **Sipo so <tateh tō> en (...*ta-tateh tō en), tō ne-het.**
 Zébulon si non.exist CF COÉ alors STA-mauvais
 ‘Si (le médecin) Zébulon *n'avait pas été là*, ç'aurait été une catastrophe.’

Pourtant, ce préfixe **tE-** est indispensable –du moins avec un radical verbal– pour distinguer le Contrefactuel du Présentatif Statique. On peut mesurer la distance entre (462) et (462)' :

- (462) **Qulqul nōnōm ta-hag tō me gōh en, nok so vēhge kē.**
 copine ta CF₁-assis CF₂ VTF DX1 COÉ 1SG PRSP interroger 3SG
 ‘Si ta copine était ici parmi nous, je lui poserais la question.’

(**tE-... tō**) suppose qu'elle n'est pas ici

- (462)' **Qulqul nōnōm hag tō me gōh en, nok so vēhge kē.**
 copine ta assis PRST VTF DX1 COÉ 1SG PRSP interroger 3SG
 ‘Ta copine qui est ici parmi nous, je vais lui poser la question.’

(... **tō**) suppose qu'elle est ici

Inversement, si c'est le deuxième élément (**tō**) qui manque, on se retrouve morphologiquement avec un simple Futur. Placé en topic d'énoncé, il arrive que cette forme maintienne la valeur contrefactuelle (=contradiction entre deux mondes) :

- (463) **Tateh, nok et-vasem te van. – Ba nēk ta-vasem van, itōk, wo ?**
 ... mais 2SG FUT-déclarer ITIF être.bien hein

‘T'inquiète pas, je ne leur ai rien avoué.

– Mais tu aurais mieux fait de l'avouer, non ?’ [*lit. ...mais tu le dira(i)s, c'est bien, non ?*]

- (464) **So no te-vet hoyo kē, itōk.**
 si 1SG FUT-tresser long 3SG être.bien

(*au sujet d'un panier tressé*) ‘Zut, j'aurais dû le tresser plus long.’

On notera que cette tournure { X **tE-... (tō), itōk** } (‘X aurait fait-P [c'eût été] bien’) est une des façons usuelles de formuler un regret, ou adresser poliment un reproche¹. Cette stratégie consiste à présenter comme préférable (**itōk** ‘c'est bien’) un événement qui n'a pas eu lieu, en opposition avec la réalité (**tE-... [tō]**). Il est donc possible de garder la valeur contrefactuelle, même en l'absence de **tō**.

Pourtant, cette absence rend la forme ambiguë, malgré tout, entre un Contrefactuel et un simple Futur. En conséquence, dans une proposition topicalisée, il reste toujours possible que le préfixe **tE-** serve à construire non pas une hypothèse contrefactuelle, mais soit effectivement orienté vers l'avenir. Dans ce cas, on n'a guère plus qu'une valeur d'Éventuel² :

- (465) **Nēk to-togtog me Vanuatu gōh, nēk t-ak na-han bisnis ?**
 2SG FUT-rester² VTF V. DX1 2SG FUT-faire ART-quel métier

‘Si un jour tu devais vivre ici au Vanuatu, quel métier ferais-tu ?’

¹ L'autre tournure, plus brusque, combine le Prospectif à une intonation appropriée : voir l'ex.(389) p.855, et notre analyse de cette tournure sous la forme d'un combinat de marques, p.876.

² En temps normal, ce genre d'hypothèse possible (Éventuel, Potentiel) s'exprime avec { **so** ‘si’ + Aor/Pft } : §(b.2) p.865.

En somme, la valeur aspecto-modale de Contrefactuel n'est véhiculée sans ambiguïté que par l'association *tE-* + *tō*, et ne provient directement ni de l'un ni de l'autre.

3. *Un Futur paradoxal*

Resterait à savoir pourquoi c'est le Futur, et pas un autre temps, qui entre dans la composition du Contrefactuel. Certes, les valeurs de ce dernier – Irréel du passé ou du présent – semblent contredire nettement l'orientation temporelle du Futur vers l'avenir ; surtout, le Contrefactuel semble souligner l'impossibilité d'un événement P, alors que le Futur consisterait précisément à l'affirmer comme nécessaire... la contradiction est donc absolue.

Pourtant, les deux emplois comportent en commun certaines opérations abstraites. Au cours de notre étude du Futur, nous avons souligné que ce tiroir consistait, pour l'énonciateur, à effectuer un acte performatif, en vertu duquel il *prenait sur lui-même* l'événement virtuel P, comme devant nécessairement se produire ; en cela, le Futur s'oppose au Prospectif, qui sert à constater des tendances effectivement présentes dans une situation réelle [§(b) p.886]. Ainsi, dans les deux cas, Futur comme Contrefactuel, l'énonciateur considère un événement P décroché de la situation d'énonciation Sit_o, et décide unilatéralement, en son nom propre, d'en assumer l'existence. À chaque fois, la marque *tE-* permet donc d'imaginer un événement P *a priori* improbable, en rupture avec le monde tel qu'on peut le connaître, et de l'imposer pourtant aux esprits à travers son discours. Ainsi, *tE-* est la marque par excellence de la *pétition de principe* arbitraire ou égocentrée, **acte de langage posant un événement P dans une situation non-réelle Sit_v, en contradiction avec Sit_o** :

- (a) si l'existence de cette situation non-réelle est simplement *simulée*, alors on a une valeur d'hypothèse contrefactuelle (protase) ;
- (b) si l'existence de cette situation non-réelle est *affirmée* d'un monde contrefactuel, alors on a une valeur de "conditionnel" dans les apodoses de système irréel [cf. (456)] ;
- (c) si l'existence de cette situation non-réelle est *affirmée* du monde actuel, alors on a une valeur de Futur (promesse, prédiction...).

Les cas de figure (b) et (c) se différencient par le contexte syntaxique : (b) intervient en apodose, après une protase contrefactuelle ^{et/ou} après la particule *toqtō*, qui permettent de rattacher l'événement P à une situation construite dans le contexte ; alors que (c) ne comporte pas ce type d'indice, et se raccroche donc à la situation Sit_o¹. Par ailleurs, deux types d'indices formels permettent de faire la distinction entre les cas de figure (a) et (b)-(c) : d'une part, la présence de marques de protase (intonation topicale ± *so* ± *en*) ; et d'autre part, bien entendu, la particule *tō*, dont le fonctionnement propre demeure un mystère [§1 p.972].

4. *Synthèse : le Contrefactuel*

CONTREFACTUEL – En me plaçant dans la situation de référence Sit_r, je représente une situation virtuelle Sit_v, comme fournissant le cadre hypothétique de l'assertion qui suit. En même temps, j'implique que cette situation Sit_v entre directement en contradiction avec le monde réel Sit_r dans ses aspects actuels

¹ Comme on pouvait s'y attendre, le Futur hodiernal (*tE*-... *qiyig*) n'est possible que dans le cas (c), *i.e.* l'emploi "temporel" du Futur ; il est incompatible avec son emploi "modal" (b).

(irréel du présent) ou acquis (irréel du passé) ; il s'agit donc d'une hypothèse contrefactuelle.

D. LE POTENTIEL

Également dérivé du Futur, le Potentiel se présente sous la forme d'un morphème discontinu **te-**... **vēh**. Le second élément, d'origine inconnue, apparaît essentiellement¹ dans cette combinaison, et ne présente guère de sens à lui seul. Aussi choisirons-nous, encore une fois, de gloser cette combinaison ⟨POT₁-... POT₂⟩, de façon à refléter ce que nous pensons être la réalité du locuteur : que ce dernier reconnaisse ou non le préfixe du Futur (**te-**), il n'empêche que la combinaison avec la particule **vēh** assigne immédiatement un sens particulier à la forme verbale, *i.e.* en fait un Potentiel ; et il n'est ni nécessaire, ni raisonnable, de vouloir analyser à tout prix ces combinaisons en unités minimales².

Du point de vue sémantique, le Potentiel correspond globalement aux emplois de notre semi-auxiliaire *pouvoir* (angl. *may* ou *can*). En disant ⟨A peut faire-P⟩, l'énonciateur se place dans la situation de référence Sit_R, et prétend tirer de son observation la prédiction selon laquelle tel événement virtuel P en est un développement possible. Ce faisant, il sélectionne parmi tous les mondes possibles, celui qu'il juge le plus pertinent –pour des raisons argumentatives– de mettre en avant.

Comme dans d'autres langues, le choix de mettre en avant tel monde possible plutôt qu'un autre, peut être diversement motivé : il peut s'agir de constater les propriétés objectives du sujet (ex. *Il peut courir pendant 3 heures sans s'arrêter*), de l'objet (*C'est fragile, tu peux le casser*), ou d'un autre élément (*Tu peux te faire mal, avec ce couteau*) ; dans d'autres cas, le Potentiel sert à accorder à l'interlocuteur la liberté d'agir (ex. *Vous pouvez entrer*) – soit que cette autorisation émane d'une tierce personne dont le locuteur se fait l'écho, soit qu'elle exprime la volonté du locuteur lui-même. En général, ce sont donc des raisons pragmatiques qui sous-tendent le Potentiel : si je souligne la probabilité d'un monde possible, c'est soit pour te pousser à l'éviter, soit pour te permettre de le réaliser.

Même s'ils reçoivent tous le même marquage formel, les emplois du Potentiel peuvent être classifiés en deux catégories, en fonction de *l'origine de la possibilité* en jeu. Elle peut soit être due à des propriétés inhérentes aux objets – c'est la *capacité* – soit émaner d'une instance subjective de décision – c'est la *permission*.

1. *La capacité : possibilité objective*

Le Potentiel permet de constater ou d'affirmer certaines propriétés du sujet :

- (466) **Nēk te-se vēh n-eh gōh ?**
 2SG POT₁-chanter POT₂ ART-chanson DXI
 'Tu es capable de chanter cette chanson ?'

¹ Ceci est vrai pour au moins 98% de ses occurrences. Le cas minoritaire consiste en une combinaison rare { Aoriste + **vēh** }, dont le sens proche est d'ailleurs proche du Potentiel : cf. ex.(485)-(488).

² Cf. la n.1 p.888.

- (467) **Qele ave, kē t-ēh vēh ? – Kē t-ēh vēh. Ba so dēyē.**
 comme où 3SG POT₁-vivant POT₂ 3SG POT₁-vivant POT₂ mais PRSP attendre
 [au médecin, à propos d'un malade gravement atteint]
 'Alors ? Il va pouvoir survivre ? – Oui, il va pouvoir survivre. Mais il faut attendre.'
- (468) **Nē-tēprēkota gōh kē te-myiñ vēh kōmyō.**
 ART-magnétophone DX1 3SG POT₁-aider POT₂ 2DU
 'Ce magnétophone a toutes chances de vous être utile.'
- (469) **Kēy tō-vōyvōy veteg vēh na-haphap mey a nē-wē.**
 3PL POT₁-éliminer² laisser POT₂ ART-choses REL SUB STA-bon
 '(Si jamais ils sont élus), ils risqueraient d'éliminer les bonnes choses qui existent.'
- (470) **So wo t-ak vēh...** 'Si c'est possible...'
 si si POT₁-faire POT₂

La propriété qui rend possible l'événement P peut provenir des caractéristiques non du sujet de la proposition, mais de son objet¹ :

- (229) **Nē-sēm en, nēk tē-vēn sey vēh van a lē-qtyēn vitwag.**
 ART-monnaie COÉ 2SG POT₁-embrocher réunir POT₂ ITIF LOC dans-massue un
 'La monnaie (de coquillages), tu peux l'enrouler autour d'un gros bâton.'
- (471) **So wo "ne-m̄yayay" en, so nēk t-et heylō vēh.**
 si si STA-diaphane COÉ que 2SG POT₁-voir au.travers POT₂
 'Si c'est "diaphane", cela veut dire que tu peux voir à travers.'

Dans d'autres cas, la possibilité de l'événement P n'est liée ni au sujet ni à l'objet, mais à un élément externe du procès (circonstant, etc.). Souvent, ce dernier est topicalisé, et repris dans la principale sous la forme d'un adverbe résomptif *aē* ('en, y, avec cela') :

- (472) **Na-maluw, ta-galeg vēh ne-bey aē.**
 ART-(arbre) POT₁-faire POT₂ ART-pagne ANA
 'À partir du *Glochidion ramiflorum*, on peut fabriquer des pagnes.'
- (473) **Nēk so tow na-he-k a nē-wēt, tō ta-laklak vēh aē.**
 2SG PRSP composer ART-nom-1SG SUB ART-wēt alors POT₁-danser POT₂ ANA
 'Je voudrais que tu composes ma chanson sur un air de *nē-wēt*, en sorte que l'on puisse danser dessus.'

Le point commun qui réunit tous les exemples que nous venons de citer, est qu'ils traitent d'une *possibilité objective*. Ce sont les caractéristiques intrinsèques de *x* (personne, monnaie, arbre, chanson...) qui sont de nature à faciliter l'avènement d'une certaine situation P, en vertu de propriétés physiques ou culturelles ; cette possibilité est donc donnée comme une propriété du monde réel, sans qu'aucune subjectivité n'intervienne². Même s'ils sont codés

¹ Il est donc réducteur de n'attribuer la valeur de capacité qu'aux caractéristiques du sujet, comme le fait Groussier & Rivière (1996: 30) : "CAPACITÉ (*ability*) – Modalité de propriété du Sujet consistant à indiquer que le *Sujet de l'énoncé* a toutes les propriétés nécessaires pour que se réalisent une ou plusieurs occurrences de tel ou tel procès".

² Nous verrons d'ailleurs plus loin que cette valeur 'objective' autorise le Potentiel à supplanter le Futur dans

de la même façon en mwotlap –i.e. par un Potentiel– les prochains énoncés fonctionnent différemment.

2. L'autorisation : possibilité subjective

Après avoir illustré le cas où l'événement P est rendu possible pour des raisons *objectives*, il convient d'observer un autre cas de figure sémantique : il s'agit des cas où la possibilité de P résulte d'un acte *subjectif* d'**autorisation**. Un sujet de visée S_v, pour des raisons sociales, est abilité à décider si telle action est acceptable ou ne l'est pas ; il octroie ainsi la permission à un individu A d'effectuer l'action P.

(a) Affirmations

Avec le Potentiel, l'énonciateur peut se faire l'écho d'une autorisation émanant d'un sujet S_v distinct de lui :

- (474) **Nēk ne-myōs wo tatal, nēk ta-van vēh van hiy moyu.**
 2SG STA-vouloir que marcher 2SG POT₁-aller POT₂ ITIF à oncle:2SG

‘Et si tu veux te promener, tu peux te rendre chez ton oncle (c'est lui qui t'y autorise).’

Parfois, cette instance d'autorisation est diffuse : il ne s'agit pas d'un individu en particulier, mais d'un groupe, ou de la "tradition", etc.

- (475) **Ige lōqōvēn kēy te-myanag te mu-y vēh ?**
 H:PL femme 3PL POT₁-chef PTF CPSit-3PL POT₂

‘Et les femmes, sont-elles également autorisées à devenir chef ?’ [cf. ex.(54) p.717]

- (476) **Ige sil kēy to-yōnteg vēh, et-halgoy te.**
 H:PL gens 3PL POT₁-entendre POT₂ NÉG₁-secret NÉG₂

‘Les gens ont le droit d'entendre cela, ce n'est pas un secret.’

Mais le plus typiquement, le sujet S_v qui accorde la permission n'est autre que l'énonciateur lui-même. En général, cet acte de langage consiste à donner à son interlocuteur l'autorisation morale dont il a besoin pour accomplir une action :

- (477) **Kōmyō te-mtiy vēh hay anen.**
 2DU POT₁-dormir POT₂ (dedans) DX2

‘(Si vous voulez) vous pouvez dormir à l'intérieur.’

Comme dans d'autres langues, le Potentiel sert parfois à exprimer une forme d'indifférence face aux intentions d'autrui (*Tu peux bien faire-P, peu importe*) :

- (478) **Nēk ta-kay vēh ige to-Mōt, ba nēk tog kaykay ige to-Mōtlap.**
 2SG POT₁-piquer POT₂ H:PL de-Mota mais 2SG PROH piquer² H:PL de-Mwotlap

‘Tu peux tirer sur les hommes de Mota, mais surtout pas sur ceux de Mwotlap !’

Inversement, l'action est parfois imposée unilatéralement par l'énonciateur, sans avoir été visée au préalable par l'interlocuteur. Le Potentiel est alors utilisé pour déguiser un ordre, comme dans cet expression familière visant à houspiller quelqu'un :

- (479) **Nĕk tĕ-gĕy vĕh !** [lit. Tu peux déguerpir !]
 2SG POT₁-(partir) POT₂ ‘Va voir ailleurs si j'y suis !’

(b) Questions

Lorsque l'énoncé est une question, le sujet de visée n'est pas l'énonciateur lui-même, mais la personne à qui elle s'adresse. Cette "inversion" des sujets ne doit pas surprendre, car on sait que les questions sont orientées énonciativement sur l'interlocuteur¹. En pratique, ceci correspond à une demande d'autorisation (*Est-ce que je peux / il peut faire-P ?*) :

- (480) **No te-lep te mino vĕh ?**
 1SG POT₁-prendre PTF mien POT₂
 ‘Je peux en prendre un peu pour moi ?’
- (481) **Nok so dam kimi ! No ta-dam vĕh kimi ?**
 1SG PRSP suivre 2PL 1SG POT₁-suivre POT₂ 2PL
 ‘Je veux venir avec vous ! Dites, je peux venir avec vous ?’

L'interlocuteur peut être pris comme un représentant d'un groupe social plus large, en sorte que l'autorisation qu'on sollicite de lui émane en réalité de ce groupe :

- (482) **Mey nu-su ta-hayveg vĕh ?** ‘Est-ce que le petit a le droit d'entrer ?’
 REL STA-petit POT₁-entrer POT₂
- (483) **Ta-vap vĕh qele gōh ? – Ta-vap vĕh, ba et-mutuw meh te.**
 POT₁-dire POT₂ comme DX1 POT₁-dire POT₂ mais NĒG₁-adéquat trop NĒG₂
 ‘On peut dire comme ceci ? (= *cette phrase est-elle grammaticale ?*)
 – Oui, ça peut se dire, mais ce n'est pas très naturel.’

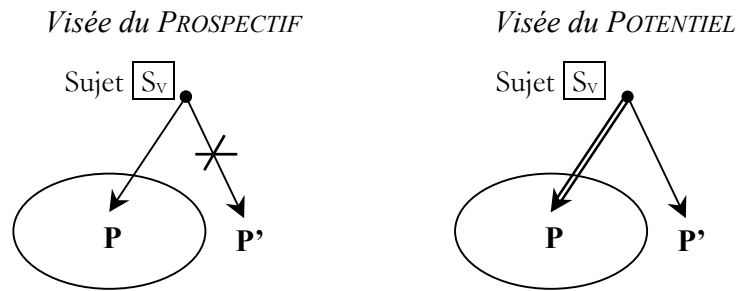
Une analyse plus fine encore serait sans doute possible, mais nous n'entrerons pas dans davantage de détails – ceci est d'autant moins nécessaire, que toutes ces valeurs se codent de la même façon en mwotlap.

(c) Quelle visée ?

La notion de ‘visée’, que nous nous permettons de reprendre ici, doit être comprise au sens large, car elle ne correspond pas exactement à la ‘visée’ qui était en jeu avec le Prospectif [§1 p.838]. Si l'on veut être plus précis, on soulignera que la visée impliquée par le Prospectif consiste, en termes culioliens, à sélectionner un "chemin" comme étant le bon, tout en éliminant l'autre (*il faut que / je veux que... A fasse-P → je vise P en excluant P'*). Inversement, la "visée" du Potentiel laisse les deux chemins ouverts (P ou P'), avec simplement l'expression d'une prépondérance modale, plus ou moins marquée, pour P. La figure suivante résume cette **opposition entre la visée Prospective et la visée Potentielle** :

Figure 7.26 – Deux sortes de visées modales : Prospectif vs. Potentiel

¹ Nous avons déjà montré l'importance de cette idée au §(a.1) p.840, autour du *Tableau 7.18*.



3. Possibilité itérative

Au moins deux valeurs du verbe français *pouvoir* n'ont pas encore été citées, car elles ne se superposent pas au Potentiel du mwotlap : la *possibilité itérative*, et la *probabilité épistémique*.

La possibilité itérative ou essentielle¹ consiste à présenter une possibilité comme susceptible de se manifester non pas une seule fois, mais de façon répétée – au point de devenir en elle-même une caractéristique permanente du sujet. Ceci correspond au français *Henri peut être très violent (quand il s'y met...)*, ou plus généralement *Il arrive souvent que A fasse-P*. Certes, cet emploi peut se traduire à l'aide du Potentiel :

- (484) **Nē-bē gōh ne-het, n-et to-gom vĕh aē.**
 ART-eau DX1 STA-mauvais ART-personne POT₁-malade POT₂ ANA

‘Cette eau-là est mauvaise, elle peut rendre malade [*lit.* on peut en tomber malade].’

- (72) **Ni-tintin en, kē tē-dēvet vĕh, kē ti-hnag vĕh, kē te-qet vĕh...**
 ART-grillade COÉ 3SG POT₁-(igname) POT₂ 3SG POT₁-igname POT₂ 3SG POT₁-taro POT₂

‘Les grillades, ça peut être des ignames-douces,
 ça peut être des ignames, ça peut être du taro...’

Mais il semble plus naturel, dans ce cas précis, d'exprimer une possibilité itérative par un Statif ou un Aoriste + redoublement [cf. n.1 p.738] :

- (121) **Kē ne-mhamhay towoyig.** ‘Ça se déchire facilement.’
 3SG STA-déchiré² facile

C'est aussi vers cette valeur itérative que semblent pointer les rares exemples (6 occ.) où l'on trouve *vĕh* combiné non pas au Futur [*tE-* + *vĕh* = Potentiel], mais à l'Aoriste.

- (485) **Ne-leleh ni-weweg vĕh lē-bē, a nēk qēl misin hōw en.**
 ART-habit AO-rétrécir POT dans-eau SUB 2SG AO:tremper durer (bas) COÉ

‘*Il arrive que* les habits rétrécissent, quand tu les trempes trop longtemps dans l'eau.’

- (486) **Kem suwsuw vag-yō se vĕh.**
 IEX:PL AO:se.laver fois-deux aussi POT

‘Nous aussi (les Blancs) *il nous arrive de* prendre deux douches (par jour).’

¹ Kleiber (1983) appelle cet usage *emploi 'sporadique' du verbe "pouvoir"*.

- (487) **Gēn hag day vēh, tō nu-vu nan ni-qleqlēn lok.**
 IIN:PL AO:assis attendre POT alors ART-esprit ASSO AO-disparaître² re-
 ‘(Si on est possédé) *il est toujours possible* d’attendre, que le sortilège disparaisse.’
- (488) **Na-talmiy, kēy lep vēh no-tow, kēy lepyak na-vay aē.**
 ART-somnambule 3PL AO:prendre POT ART-roseau 3PL AO:enlever ART-foie ANA
 ‘Les (sorcières) somnambules, *il arrive parfois qu’elles s’emparent* d’un roseau, et s’en servent pour arracher le foie (des vivants).’

Nous hésitons s’il faut considérer cette combinaison { Aoriste + *vēh* } comme une simple variante du Potentiel, ou comme un cas à part. De toute façon, elle est trop peu fréquente pour que l’on puisse tirer des conclusions solides à son sujet.

4. Probabilité épistémique

Enfin, à un morphème du type *pouvoir*, est souvent associée, à travers les langues, une interprétation épistémique : *A peut faire-P = Il se peut que A soit en train de faire-P*. L’énonciateur évoque un événement possible P, mais au lieu de le placer après Sit_o dans le temps, cet événement est donné comme simultané à la situation d’énonciation ; la possibilité dont il est question correspond alors à une conjecture dubitative, émanant de l’énonciateur.

Il semble que cet emploi du français *pouvoir* (ou de l’anglais *may*) soit le seul qui ne puisse jamais se traduire par un Potentiel en mwotlap¹. Au lieu de cela, on utilisera soit l’adverbe *wun* ‘peut-être’, soit la particule *so* à valeur médiative² :

- (489) **Kōyō wun inin na-ga.** ‘Il se peut qu’ils soient en train de boire du kava.’
 3DU peut-être AO:boire ART-kava

Avec le Potentiel, la seule interprétation possible est un événement situé dans l’avenir, même proche :

- (489)’ **Kōyō t-in vēh na-ga.** **Il se peut qu’ils soient en train de boire ...*
 3DU POT₁-boire POT₂ ART-kava ‘Ils peuvent boire du kava (désormais...)’

Ce dernier point s’explique sans doute, serait-on tenté de dire, par le fait que le Potentiel est dérivé du Futur. Ce qui est plus important, c’est de voir que la valeur épistémique est la seule interprétation qui obligerait à pointer sur l’intérieur du procès (phase homogène *k*) ‘*pouvoir être en train de faire-P*’ ; alors que tous les exemples attestés du Potentiel mwotlap pointent plutôt sur la borne initiale de ce procès (phase hétérogène *j*). Cette contrainte sémantique, *i.e.* que le Potentiel porte sur *j* et non sur *k*, est sans doute la raison principale qui bloque l’interprétation épistémique de type (489).

5. Synthèse : le Potentiel

Voici un résumé des faits que nous avons observés sur le Potentiel :

POTENTIEL – En me plaçant dans la situation de référence Sit_R, j’envisage un événement virtuel P, absent de Sit_R, et l’affirme comme un développement

¹ Nous avons évoqué cette impossibilité dans la n.2 p.720, à propos de radicaux nominaux : *Cela pourrait bien être une étoile* ne peut pas se dire au Potentiel **Kē ti-vit vēh*.

² Correspond au cas n° 8) dans notre typologie des emplois de *so*, p.871.

possible de Sit_R dans l'avenir proche ou lointain, de façon unique ou répétée.
 Pour ce faire, soit je me fonde sur des caractéristiques intrinsèques (physiques ou culturelles) des éléments en jeu ; soit je présente la probabilité de P comme étant favorisée par une instance subjective, détentrice d'une autorité dans ce domaine.
 Ce sujet de visée est soit une tierce personne, soit moi-même l'énonciateur – auquel cas, mon énoncé au Potentiel constitue un acte illocutoire de *permission*.

E. LE PRIORITIF

Le tiroir TAM que nous appelons Prioritif ne correspond pas exactement à un morphème unique, mais à une combinaison d'unités ⟨Aoriste (*ni-*) + **bah** 'finir' + **en** 'coénonciation'⟩. En conséquence, le premier problème que nous nous poserons sera celui de son unité : s'agit-il d'une simple association de plusieurs morphèmes, syntaxiquement transparente ? Nous verrons qu'il faut plutôt y voir un "combinat", tiroir aspecto-modal à part entière, dont la valeur en synchronie ne se déduit pas directement de celle de ses éléments. Ceci ne nous empêchera pas, bien au contraire, de décrire le chemin qu'a pu suivre ce cas particulièrement intéressant de grammaticalisation.

Le combinat ⟨(*ni-*)V **bah**... **en**⟩ peut être décrit de la façon suivante. L'énonciateur sélectionne un événement P virtuel –*irrealis*– comme un **préalable à autre chose** ; soit que P doive précéder une autre action P₂ (*Que A fasse-P avant P₂ !*), soit que P soit simplement donné comme une **priorité** en général (*Que A fasse-P avant toute chose !*). Grossièrement, on peut considérer que cette combinaison de morphèmes, prise en bloc, équivaut à un adverbe français comme 'd'abord' : *Que A fasse d'abord P !*

- (490) **Nëk gengen bah en !** 'Tu devrais d'abord manger.'
 2SG AO:manger² PRIO₁ PRIO₂ (avant de partir... / avant toute chose...)
- (106) **Tateh et bah en !** 'Attendons qu'il n'y ait plus personne.'
 non.exist personne PRIO₁ PRIO₂ [*lit.* Qu'il n'y ait d'abord plus personne !]

Quelle qu'en soit la traduction, il s'agit là clairement d'opérations aspecto-modales portant sur un prédicat de type verbal, ce qui justifie de faire figurer ce combinat au nombre des marques TAM du mwotlap. À ce titre, nous lui donnons le nom de **Prioritif**.

Voici le plan détaillé que suivra notre étude du Prioritif :

1. *Un ou plusieurs morphèmes ?*
 - (a) Un morphème discontinu
 - (b) Afterthought et réanalyse morphologique
2. *Synchronie du Prioritif*
 - (a) La valeur modale du Prioritif
 - (b) Une relationalité fondamentale
 - (b.1) Un seul ou deux événements en jeu ?
 - (b.2) Relationalité implicite et effet de politesse
 - (c) Le Prioritif et la focalisation temporelle
 - (d) Prioritif vs. Provisionnel
 - (d.1) Un fonctionnement proche du Prioritif
 - (d.2) Télélicité et formatage interne du procès
 - (d.3) Conclusion : La construction de l'instant
 - (e) La borne interne : début ou fin du procès ?

- (e.1) Des prédicats foncièrement ambigus
- (e.2) Un procès mis pour sa borne interne
- (e.3) Type de procès et symétrie aspectuelle
- (e.4) Conclusion : L'émergence d'une catégorie aspectuelle
- (f) Synthèse : le Prioritif
- 3. *Les entrelacs de la grammaticalisation*
 - (a) 'Finir' et les phases de procès
 - (a.1) Le verbe *bah* 's'achever, finir'
 - (a.2) L'adjectif *bah* 'finir de'
 - (b) Coénonciation, subordination, indépendance
 - (b.1) Thématiser l'instant
 - (b.2) Instructions sur l'avenir et construction elliptique
 - (b.3) Changements prosodiques, changements syntaxiques
 - (b.4) Le barycentre énonciatif
 - (c) Conclusion : La valse des propriétés

1. *Un ou plusieurs morphèmes ?*

La première question que nous nous poserons sera d'ordre morphologique. En quoi est-il légitime de regrouper les trois éléments en un seul "macro-morphème" (combinat), puisque ces trois éléments existent par ailleurs dans la langue, et sont parfaitement productifs ?

À cette question, il est trois types de réponses.

- La première, d'ordre **théorique**, consiste à rejeter l'objection, en considérant que toute association régulière *forme-sens* mérite d'être décrite sur le mode du morphème ; et ce, que cette association soit analysable ou non en éléments minimaux. Nous avons plaidé pour cette conception du langage dans notre *théorie des combinats* [§(c.2) p.872].
- La seconde, d'ordre **sémantique**, consiste à montrer que la signification du combinat que nous appelons Prioritif ne peut pas se déduire directement, en synchronie, de la signification de ses éléments. Pour développer cette idée, il faut d'abord décrire la valeur sémantique du Prioritif lui-même [§2 p.901], et par ailleurs exposer celle de ses éléments [§3 p.914] ; c'est ce que nous ferons tout au long de cet exposé sur le Prioritif.
- La troisième, d'ordre **morphologique**, consiste à rechercher des indices formels qui trahiraient une solidarité particulière entre les éléments en jeu, et rendraient impossible l'interprétation par morphèmes autonomes. De tels indices formels existent, et c'est justement ce que nous allons voir dans ce §1.

Tout en répondant à cette question de l'unité du Prioritif, nous commencerons par donner de ce combinat une première description morphosyntaxique ; les considérations de sémantique viendront plus tard.

(a) *Un morphème discontinu*

L'élément qui nous intéressera ici, et qui distingue précisément le Prioritif des autres tiroirs TAM, est le couple de morphèmes <*bah... en*>. De nombreux énoncés présentent ces deux morphèmes côte à côte /*bah en*/, sur le modèle de (490) ou (106) ci-dessus. Pourtant, l'impression d'avoir affaire à un unique morphème (de forme *bahen* ?) est contredite par de nombreux énoncés, qui séparent régulièrement les deux éléments :

- (491) **Nĕk so gengen ěnĕk ? – Ohoo : nok in bah na-ga en !**
 2SG PRSP manger² maintenant non 1SG AO:boire PRIO₁ ART-kava PRIO₂
 ‘Tu veux manger maintenant ? – Non merci : je veux d'abord boire le kava.’
- (492) **Nok mĕl bah hĕw l-ěm en !**
 1SG AO:rentrer PRIO₁ (bas) dans-maison PRIO₂
 ‘Avant toute chose, je rentre chez moi.’

Les deux éléments *bah* et *en* se trouvent séparés chaque fois que le verbe est suivi d'un complément, qu'il s'agisse d'un complément d'objet comme en (491), ou un complément circonstanciel (locatif, directionnel...) comme en (492). Si l'on replace ces faits parmi les règles grammaticales du mwotlap, on voit que les deux morphèmes se rattachent à deux positions syntaxiques différentes :

- *bah* se situe à la fin du syntagme prédicatif, à la place des marques TAM ;
- *en* se situe à la fin absolue de la proposition / de l'énoncé.

La structure exacte d'un énoncé comme (491) apparaît mieux si l'on encadre le syntagme prédicatif :

- (493) **Nok <in bah> na-ga en !** ‘Je veux d'abord boire le kava.’
 1SG AO:boire PRIO₁ ART-kava PRIO₂

Exceptionnellement, on entend parfois des énoncés où le Prioritif n'est marqué que par la forme *bah* (sans *en*) en fin de SPrd :

- (494) **Sorĕ, yohĕ ! ěntĕl <wan bah> !**
 désolé VOC:DU 1IN:TR AO:boire.kava PRIOR
 ‘Pardon, les amis ! Et si l'on prenait d'abord le kava ?’
- (495) **Van me <tam bah> ni-sis van hiy kĕ!**
 AO:aller VTF AO:(donner) PRIOR ART-sein ITIF à 3SG
 ‘Avant tout, tu ferais mieux de venir donner le sein à celui-là !’

Ce dernier cas est cependant très rare. Concernant le cas général, nous continuerons de parler d'un morphème discontinu de forme *<bah... en>*. Cette structure reflète d'ailleurs la syntaxe usuelle, en mwotlap, des éléments *bah* ‘finir’ et *en* ‘Coénonciation’ : en d'autres termes, l'ordre des mots que l'on observe en (491) est historiquement le plus conservateur. Le fait que cet ordre soit encore dominant dans la syntaxe du Prioritif, prouve que l'émergence de ce tiroir est récente – pour ne pas dire contemporaine.

(b) *Afterthought et réanalyse morphologique*

Même si la règle syntaxique que nous venons de définir est très largement respectée, il est intéressant de noter qu'elle est aujourd'hui (depuis quand ?) concurrencée par une tournure différente, particulièrement dans les usages les moins surveillés de la langue – d'aucuns la considèrent tout simplement comme une faute. De façon certes marginale mais probablement croissante, il arrive que le morphème *bah* soit "attiré" en fin de proposition juste avant *en*, et apparaît donc exceptionnellement *après* les compléments du verbe :

- (491)' **Nok <in> na-ga bah-en !** ‘Je veux boire le kava d'abord.’
 1SG AO:boire ART-kava PRIORITIF

- (496) **Nok** <van vasem> **hiy tita mino kōyō imam mino bah-en !**
 ISG AO:aller déclarer à mère ma 3DU père mon PRIORITIF
 ‘Je vais aller en parler à mes parents... avant toute chose !’

La raison d'une telle innovation est évidente. Du point de vue du locuteur, le puissant lien syntaxico-sémantique existant entre les deux éléments du Prioritif <*bah... en*> se trouve souvent reflété par deux syllabes adjacentes *bah en*, dans tous les énoncés dépourvus de compléments post-verbaux [cf. ex.(490)]. Ce syntagme *bah en* a tendance à être réanalysé comme une sorte d'adverbe *de facto* (→ *bahen* ‘d’abord, avant tout’); ce dernier finit par exercer une pression sur la syntaxe des énoncés à compléments [cf. ex.(492)], pour que le couple disloqué *bah... en* y soit également exprimé par un morphème unique.

Cette innovation est favorisée par un cas assez fréquent : celui où l'énonciateur, après avoir lancé une phrase à l'Aoriste, décide tardivement d'employer le Prioritif, à la manière d'un *afterthought*. Dans ce cas-là, il est trop tard pour intégrer *bah* au syntagme prédicatif, et c'est naturellement la forme *bah-en*, désormais associée au paradigme des adverbes, qui intervient : cf. la traduction de (496). C'est le seul et unique cas de la langue mwotlap où le morphème *bah* se rencontre en dehors du syntagme prédicatif : il en a été, pour ainsi dire, "arraché" par la violence de la pression qui s'exerçait sur lui.

Ce phénomène de réanalyse est la preuve la plus flagrante de la cohésion sémantique du Prioritif. Certes, nous expliquerons plus loin comment cette marque composite résulte de la combinaison de morphèmes distincts (*bah* ‘finir’ + *en* ‘déictique’). Dans la mesure où ces éléments sont parfaitement vivants en synchronie, on aurait pu nous objecter que notre catégorie du "Prioritif" ne mérite pas d'être établie pour elle-même, au point que ce pseudo-tiroir TAM ne serait rien d'autre qu'un artéfact de la traduction. Cependant, outre que notre conception se justifie par des raisons sémantiques, elle se trouve corroborée par les faits syntaxiques eux-mêmes : si ces morphèmes gardaient chacun leur valeur propre dans tous les énoncés où ils apparaissent ensemble, la réanalyse morphosyntaxique que nous venons de décrire eût été impossible.

Loin d'être le simple produit de l'arbitraire du linguiste, l'unité du Prioritif <*bah... en*> comme étant une marque TAM unique existe donc également du côté des locuteurs eux-mêmes. Un énoncé comme (496) prouve que l'on se trouve à la fin d'un processus de grammaticalisation, qui a pu faire passer, premièrement, d'une combinaison de morphèmes autonomes à un combinat cohérent à valeur aspectuelle (le Prioritif)¹ ; et deuxièmement, de ce combinat aspectuel <*bah... en*> à un morphème unique *bahen*.

2. Synchronie du Prioritif

Mais avant d'envisager le processus de morphogénèse aux sources du Prioritif, nous choisissons de considérer ce tiroir TAM dans son fonctionnement synchronique.

(a) La valeur modale du Prioritif

Pour comprendre la valeur modale du Prioritif, il faut d'abord se reporter à celles de l'Aoriste, dont il est dérivé. Ces dernières sont nombreuses et variées (Tableau 7.17 p.818) : valeurs générique, itérative, imperfective ; emploi dans les narrations, les injonctions,

¹ Les détails de cette première phase de grammaticalisation seront donnés au §(f) p.913.

certaines subordonnées, etc. Certaines de ces interprétations, comme l'imperfectif ou le narratif, ne se rencontrent jamais avec le Prioritif. D'une façon générale, les seules valeurs qu'il a retenues de l'Aoriste sont celles qui consistent à **donner des instructions** : donner un ordre, décrire l'ordre normal d'une pratique culturelle (ex. recette de cuisine...), exprimer un souhait – et ce, dans une principale comme dans une subordonnée. En conséquence, la plupart des occurrences de Prioritif pourront se gloser ⟨*Que A fasse d'abord P !*⟩, avec des significations possibles telles que ‘Je veux que...’, ‘Il faut que...’, ‘Il est d'usage que...’ :

- (497) **Nok tatal bah en !** ‘Avant tout, *je veux* me promener.’
 1SG AO:marcher PRIO₁ PRIO₂ [lit. Que d'abord je me promène !]
- (490) **Nēk gengen bah en !** ‘Tu *devrais* d'abord manger.’
 2SG AO:manger² PRIO₁ PRIO₂ [lit. Que d'abord tu manges !]
- (438) **Kēy m̄on nowmat ēgōh ?**
 – **To-m̄on qiyig, ba kēy vahñēt bah n-ep en !**
 FUT-envelopper HOD mais 3PL AO:(préparer) PRIO₁ ART-feu PRIO₂
 [préparation de la cuisson au four, par portions enveloppées dans des feuilles]
 ‘C'est maintenant qu'ils vont envelopper la pâte ?
 – Ils l'envelopperont plus tard ; pour l'instant, *il faut* (d'abord) préparer le feu !’
- (498) **Nok ye bah ne-ses en !**
 1SG AO:fouiller PRIO₁ ART-coquillage PRIO₂
 ‘Attends (avant de m'inviter...), je cherche des coquillages.’

On ne s'étonnera pas que le Prospectif (en *so* + Aoriste) soit également compatible avec le Prioritif :

- (499) **Kēy tog inin qete, na-myanag vitwag so ni-toy goy bah en !**
 3PL PROH boire² encore ART-chef un PRSP AO-discourir (sur) PRIO₁ PRIO₂
 ‘Ce n'est pas encore le moment de boire (le kava) :
 (*il faut*) *d'abord* qu'un des dignitaires fasse son discours.’

Nous considérerons comme identiques le Prioritif dérivé de l'Aoriste ⟨*(ni-)V bah... en*⟩ et celui dérivé du Prospectif ⟨*so (ni-)V bah... en*⟩, car les mécanismes aspecto-temporels en sont identiques. Ces derniers ne seront pas détaillés davantage ici, car ils sont parallèles à ceux que nous avons dégagés pour les temps simples eux-mêmes ; ils seront illustrés au fil de nos exemples.

(b) Une relationalité fondamentale

(b.1) Un seul ou deux événements en jeu ?

Le mécanisme central du Prioritif, celui qui le distingue des autres tiroirs TAM y compris l'Aoriste, n'est pas modal dans son principe, mais aspecto-temporel. Il s'agit, pour l'énonciateur, de **formuler l'instruction selon laquelle un événement P doit avoir lieu avant tout autre**. Dans l'énoncé (499), cet événement P (= *un chef fait un discours*) est situé explicitement comme préalable à un autre événement P₂ (= *les hommes boivent le kava*). En revanche, l'énoncé (497) ne fait allusion à aucun événement P₂ précisément, et présente simplement P (= *je me promène*) comme préalable à toute autre action.

S'il est clair que le Prioritif implique une certaine **relation inter-procès** en (499), peut-on en dire autant de (497) ? La signification '*Que d'abord je me promène !*' doit-elle être considérée comme intrinsèquement relationnelle, ou bien conclura-t-on qu'il s'agit là d'un cas particulier, éventuellement extrême, dans lequel la relation d'antériorité en jeu perd son aspect relationnel ? Il est difficile de trancher cette question.

D'un côté, on pourrait arguer, avec raison, que les énoncés de type (497) impliquent nécessairement une forme d'antériorité, même si celle-ci est générique, en sorte que l'on garde le même mécanisme fondamental, impliquant deux procès : '*P a lieu avant P₂ (P₂ étant spécifique ou non)*'. De l'autre côté, on peut considérer que (497) ne met plus en jeu deux événements, mais un seul : P est alors donné comme étant "particulièrement visé" par l'énonciateur, en vertu d'une sorte de préférence modale tout à fait générale, qui ne sont pas rares parmi les opérations aspecto-modales¹. D'ailleurs, on pourrait se poser le même genre de questions pour les mots français *préférence / priorité / privilégier...* : on peut dire à la fois que tous ces mots sont intrinsèquement relationnels (X n'est une "priorité" que par rapport à autre chose), et pourtant cette relationalité demeure souvent abstraite, pour ainsi dire suspendue (ex. *Réduire la criminalité est désormais devenue notre priorité*). Cette ambiguïté est au cœur du Prioritif.

(b.2) Relationalité implicite et effet de politesse

Qu'elle soit conçue sous la forme d'une véritable relation inter-procès (entre P et P₂), ou comme une simple préférence à valeur générique (portant sur le seul procès P), la valeur centrale du Prioritif, *i.e.* l'**antériorité de P**, reste toujours présente : c'est elle qui distingue ce tiroir des autres marques aspecto-modales. Même lorsque cette nuance est parfois difficile à percevoir sur un plan purement sémantique, elle se manifeste du moins par des effets pragmatiques remarquables, qui l'apparentent à une stratégie de politesse.

Si par exemple je suis en train de discuter avec un ami rencontré en chemin, et m'avise soudain qu'il me faut, pour une raison ou pour une autre, me remettre en route pour satisfaire à mes obligations, il m'est toujours possible d'interrompre la conversation en utilisant un Aoriste [cf. ex.(299) p.813] :

(500) **Nok mōl hōw l-ēm !** 'Je rentre chez moi !'
 ISG AO:rentrer (bas) dans-maison

Mais cette phrase aura l'inconvénient de la brusquerie, et donc de la discourtoisie : mon interlocuteur pourrait se formaliser de mon interruption, moi qui n'hésite pas à couper court à une conversation amicale pour décider de rentrer chez moi. Dans ce cas, une attitude plus polie consiste à employer le Prioritif en *bah... en* :

(500)' **Nok mōl bah hōw l-ēm en !**
 ISG AO:rentrer PRIO₁ (bas) dans-maison PRIO₂

¹ Au fil de nos analyses des marqueurs mwotlap, nous avons rencontré de nombreux cas où l'opération en jeu comporte intrinsèquement une forme de *relationalité* entre événements ou entre situations : par ex., l'Aoriste définit sa propre référence par rapport au contexte aspecto-modal dans lequel il s'insère [§4 p.803] ; le Focus Temporel focalise sur une date *t* par opposition à d'autres dates et d'autres événements [§(b) p.823] ; le Rémansif et l'Accompli travaillent sur les relations entre une situation visée et une situation constatée, etc. On voit donc que la notion de *relation entre événements* n'est pas propre à un mécanisme comme le Prioritif, mais appartient à l'essence même des opérations aspectuelles – cf. notre définition en n.2 p.697.

‘Avant toute chose, je rentre chez moi. / Laisse-moi d'abord rentrer chez moi.’

Si (500)' est plus poli, c'est parce qu'il fait semblant de ne pas interrompre tout à fait la conversation. Cette fois-ci, je ne présente plus l'événement P (*je rentre chez moi*) pour lui-même, comme reflétant directement ma volonté en cet instant. En (500)', P est donné comme un **événement préalable**, *i.e.* préalable à autre chose : je ne fais rien d'autre que placer P au premier rang dans la succession temporelle des événements (*il faut d'abord que P*), mais en même temps je suggère fortement que P, une fois accompli, sera suivi d'un autre événement P₂. Pour reconstituer la nature de P₂, il faut identifier quel est *l'événement le plus saillant qui soit visé dans la situation Sit₀* ; dans le cas de (500)', cet événement P₂ est facile à inférer : P₂ = ‘Toi et moi continuons notre conversation amicale’.

Ainsi, grâce à la relationalité inhérente au Prioritif, l'énoncé (500)' ne présente pas l'événement P comme étant visé pour lui-même [(500) ≈ *Tout ce que je veux, c'est rentrer chez moi*], mais comme formant une sorte de parenthèse temporelle, une simple digression dans l'action en cours : *Bien entendu, je souhaite poursuivre notre amicale conversation aussi longtemps que tu le voudras ; simplement, il me faut d'abord rentrer chez moi*. Parfois, lorsque l'interruption ne dure qu'un court moment, ce cas de figure peut être interprété au sens propre : *Attends-moi ici, je vais d'abord chercher xxx* ; mais dans le cas de (500)', il est clair que l'attente est métaphorique, car les deux interlocuteurs se quittent pour de bon, jusqu'à leur prochaine rencontre¹. Il s'agit donc bel et bien d'une stratégie de pure politesse, qui permet à l'énonciateur –pour ainsi dire– d'**atténuer la brusquerie** d'une requête soudaine, en la présentant comme une interruption momentanée du cours normal des choses. À la limite, on pourrait la traduire ‘Désolé, je dois P’.

Ce fonctionnement est d'ailleurs fréquent dans les langues de la région –cf. le morphème *ra* en araki (François à *paraître a*)–, et se retrouve dans le fameux adverbe du bislama *fastaem* [*< angl. first time*], que Crowley (1995: 73) glose ainsi :

fastaem – 1. beforehand. – 2. initially, to begin with. – 3. used to add an element of politeness or tentativeness to an instruction or request.

Et en effet, un équivalent exact des deux énoncés précédents serait le suivant :

- (500) *Mi gobak long haos.* ‘Je rentre chez moi !’
 1SG rentrer à maison
- (500)' *Mi gobak long haos fastaem.* ‘Désolé, je dois rentrer chez moi...’
 1SG rentrer à maison d'abord

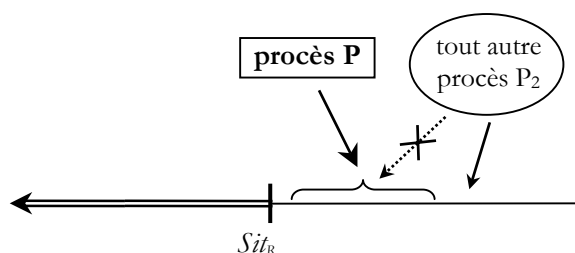
L'analyse sémantico-pragmatique que nous venons de proposer pour le Prioritif du mwotlap s'applique également au bislama.

En conclusion, il est clair que le Prioritif maintient dans tous les cas sa valeur fondamentale de **relationalité inter-procès**, quand bien même un seul événement est explicité dans le contexte. N'était cette relation d'antériorité ⟨*P avant (P₂)*⟩ qui se trouve impliquée par le Prioritif, il serait impossible d'interpréter correctement les effets pragmatiques de politesse qui lui sont souvent attachés.

¹ Cf. le sens exact de *m̄ōl* ‘se rendre qqpart (généralement chez soi) pour y rester jusqu'au lendemain’ – et non pas : **passer chez soi pour quelques instants*.

(c) Le Prioritif et la focalisation temporelle

Même si nous avons encore beaucoup à dire sur le fonctionnement du Prioritif, il est d'ores et déjà possible de résumer nos premières observations à l'aide d'un schéma. Le principe du Prioritif est de viser (cf. Aoriste / Prospectif) un événement virtuel P, tout en **donnant à ce P la priorité par rapport à toute autre procès P₂**. On obtient donc le schéma suivant :

Figure 7.27 – *Le Prioritif*

Le lecteur sera sans doute frappé par un point en particulier : la ressemblance de ce schéma du Prioritif avec celui que nous avons donné pour le Focus Temporel *qoyo* dans son emploi futur [Figure 7.21 p.825]. Cette ressemblance n'est pas le fruit du hasard – à condition de bien voir que les opérations ne portent pas sur les mêmes procès : d'un côté, le Prioritif dit *Il faut que P ait lieu d'abord (et seulement après on aura P₂)* ; de l'autre côté, le Focus Temporel dit *(Une fois que P aura eu lieu) alors seulement on aura P₂*. La complémentarité de ces deux marqueurs est donc patente, et il n'y a dès lors rien d'étonnant à ce que l'on rencontre des énoncés qui combinent les deux (Prioritif *puis* Focus Temporel) :

- (324) **Nēk vatne bah nē-gēlqaqa en, tō nēk qoyo ēglal galsi na-gatgat.**
 2SG AO:apprendre PRIO₁ ART-juron PRIO₂ alors 2SG FCTP savoir bien ART-langue
 'On ne connaît bien une langue *que lorsqu'on* en a appris les gros mots.'
 [lit. Apprends *d'abord* les gros mots : *c'est alors que* tu connaîtras bien la langue.]

Si naturel qu'il soit, on notera qu'un tel énoncé présente une certaine forme de redondance d'une proposition à l'autre, un peu comme si les opérations aspectuelles (sélection exclusive de P + localisation de P₂ par rapport à P) avaient lieu deux fois. Souvent, l'énonciateur obtient le même résultat en n'utilisant qu'un seul des deux marqueurs.

(d) Prioritif vs. Provisionnel

Nous avons évoqué plus haut le bislama *fastaem*, équivalent du Prioritif ⟨*bah... en*⟩. En réalité, *fastaem* a une extension plus large que le Prioritif, comme en témoignent ses multiples traductions en mwotlap¹. Parmi ces dernières, nous n'en retiendrons qu'une, car elle va nous permettre de mieux cerner les significations propres du Prioritif : il s'agit de l'Adjoint *qōtō* 'provisoirement, un instant' ; nous appellerons ce marqueur PROVISIONNEL.

¹ Outre le Prioritif en *bah... en*, on peut citer les adverbes *aṃag* ('auparavant') et *qōtō* ('provisoirement'), le Suggestif en { Aoriste + *tog* } [p.817], et l'injonction forte en { Aoriste + *tō* } [*ibidem*].

(d.1) Un fonctionnement proche du Prioritif

Associé généralement à l'Aoriste, et placé en fin de syntagme prédicatif¹, le Provisionnel présente une action visée P (injonction, instruction, etc.) comme temporaire :

- (501) **Ēkēh ! Atmi togtogyoñ qōtō ! Nok so mitiy mōkheg tusu !**
 EXCL 2PL:INJ AO:se.taire² PROVIS 1SG PRSP dormir respirer un.peu

‘Morbleu ! Vous pouvez pas vous calmer *un instant* ? J'aimerais me reposer un peu !’

- (502) **Dō raskol qōtō !** ‘Soyons des sauvageons *pendant quelque temps* !’
 1IN:DU AO:racaille PROVIS (car pendant qqs jours on ne peut pas se laver)

Assez souvent, *qōtō* implique une action P₂ qui doit intervenir après P :

- (503) **Kōmyō tog togtog tiwag qete, kē togtog qōtō mi no !**
 2PL PROH rester² ensemble encore 3SG rester² PROVIS avec 1SG

(à deux jeunes qui viennent de se fiancer, la mère dit :)

‘Ne vivez pas ensemble tout de suite ; que (ma fille) reste encore *un peu* avec moi !’

- (504) **Mahē mal qōñ : gēn mitiy qōtō ! Talōw e kōmyō mōl.**
 endroit ACP nuit 1IN:PL AO:dormir PROVIS demain COÉ 2DU AO:rentrer

‘Il fait déjà nuit : (le mieux à faire) *pour l'instant*, c'est de dormir ; vous partirez demain.’

Si le bislama utilise le même morphème *fastaem* pour traduire *qōtō* comme pour le Prioritif, c'est bien parce que ces deux tournures ont des points communs. Dans les deux cas, l'énonciateur vise un événement P comme devant précéder dans le temps un événement (explicité ou non) P₂.

En (501) : P = *vous êtes calmes* (pendant que je fais ma sieste) ;
 P₂ = *vous pourrez faire du bruit* (après ma sieste).

En (502) : P = *on est comme des sauvageons* (tant que nous restons dans cette situation où nous ne pouvons pas nous laver) ;
 P₂ = *on sera propres* (dès que l'eau sera revenue).

En (503) : P = *ma fille vit avec moi* (tant que vous n'êtes pas mariés) ;
 P₂ = *vous vivrez ensemble* (dès que vous serez mariés).

En (504) : P = *nous dormons* (tant qu'il fait nuit) ;
 P₂ = *vous partirez* (quand le jour sera levé).

À titre de comparaison, rappelons deux exemples de Prioritif déjà cités :

En (490) : P = *tu prends ton repas* ;
 P₂ = *tu partiras*.

En (499) : P = *le chef fait un discours* ;
 P₂ = *on boira le kava*.

¹ En réalité, *qōtō* et *bah...en* entrent tous deux en paradigme, car ils n'apparaissent jamais ensemble, et occupent la même position dans l'énoncé – si l'on excepte la place finale de *en*, et le cas particulier de *bah-en* évoqué au §(b) p.900. En outre, ils ont tous les deux un rapport privilégié avec la marque d'Aoriste, à un tel point qu'il ne serait pas absurde de considérer la combinaison ⟨Aoriste + *qōtō*⟩ comme un tiroir TAM à part entière ; il faudrait alors l'ajouter au *Tableau 7.2* p.694 – ce que nous évitons, pour ne pas l'alourdir.

(d.2) Télélicité et formatage interne du procès

Si le mwotlap possède deux structures concurrentes, qui globalement n'empiètent pas l'une sur l'autre, c'est qu'il doit être possible de déterminer le critère présidant au choix de la bonne forme. Le plus efficace est sans doute de les opposer à travers une paire minimale :

- (505) **Sisqet gēn gengen ēgēn : ba kōmyō kaka bah en !**
 proche 1IN:PL AO:manger maintenant mais 2DU AO:causer PRIORITIF
 ‘Nous allons bientôt manger ; mais finissez *d'abord* de causer. (= on vous attend)’

→ L'événement P_2 (= nous mangeons) est prêt à démarrer à un instant t ;
 cet instant t dépend directement d'un autre procès P (= vous causez),
 qui a la priorité sur P_2 :
 = **Dès que vous aurez terminé de causer (P), on mangera (P_2).**

- (505)' **Sisqet gēn gengen ēgēn : ba kōmyō kaka qōtō !**
 proche 1IN:PL AO:manger maintenant mais 2DU AO:causer PROVISIONNEL

‘Nous allons bientôt manger ; mais continuez à causer *en attendant*.’

→ L'événement P_2 (= nous mangeons) aura lieu à un instant t déterminé.
 D'ici là, il reste du temps de libre, et ce laps de temps peut être occupé
 par le procès P (= vous causez) :
 = **Tant que nous ne mangeons pas encore (P_2), vous pouvez causer (P).**

Ces deux exemples sont représentatifs de la nuance qui oppose Prioritif en *<bah... en>*, et Provisionnel en *qōtō* :

- Avec le PRIORITIF [ex.(505)], c'est toujours l'événement P qui, en quelque sorte, "dicte sa loi" : il durera le temps qu'il devra durer, mais il ne doit pas être interrompu, jusqu'à ce qu'il atteigne son **propre terme**. C'est seulement lorsque ce terme sera atteint (= instant t) que pourra démarrer l'action P_2 .
- Avec le PROVISIONNEL [ex.(505)'], la situation est inversée, car au lieu d'être calculé à partir du procès P , l'instant t est imposé de l'extérieur (*spéc^t*. déterminé par P_2). Le procès P intervient uniquement à titre secondaire, pour combler l'intervalle de temps entre T_0 et t : d'où les valeurs fréquentes '*faisons-P en attendant, faute de mieux...*' [cf. (502)]. Dans ce cas, il ne s'agit pas, pour P , d'atteindre son propre terme, mais de se dérouler de façon continue, avant de s'interrompre à la date t .

Ces remarques révèlent des caractéristiques remarquables de ces deux marqueurs, du point de vue de la structure interne du procès et de l'Aktionsart. Pour être compatible avec la marque du Prioritif, il faut que le procès en question possède un terme propre, une "borne interne", qui permette de dire 'le terme n'a pas encore été franchi' ou 'ça y est, le terme a été franchi' ; en d'autres termes, **le Prioritif impose une interprétation télélique du procès**. Inversement, le Provisionnel est uniquement compatible avec des procès P virtuellement extensibles dans le temps, en sorte que P puisse s'adapter à n'importe quelle durée [$T_0 - t$] ; autrement dit, le Provisionnel exige de P qu'il fonctionne sans borne interne, et rend nécessaire une lecture **atélique** du procès.

Ce point peut être vérifié, de façon plus ou moins évidente, sur tous les exemples que nous avons cités.

1. Le Provisionnel et les procès atéliques

D'abord, concernant le Provisionnel *qōtō* :

- en (503), le procès P [‘ma fille reste avec moi’] est un procès purement atélique (verbe statif *togtog* ‘vivre qq part, demeurer’), car il ne présente pas de borne interne dont on pourrait dire ‘ça y est, la borne a été franchie’. Le terme final de P lui est externe, puisqu’il s’agit de la date du mariage.
- en (501), le procès P [*togyoñ* ‘être calme’, composé d’ailleurs sur *tog* ‘demeurer’] est également atélique et statif. La borne finale de P ne provient pas de P lui-même (quel serait le terme interne de ‘être calme’ ?), mais lui sera imposée de l’extérieur : la fin de ma sieste. Même analyse pour (502).
- en (504), le début de P₂ [‘vous partirez’] dépend de la nuit, et d’elle seule : dès que le jour poindra, vous vous mettrez en route. Quant au procès P [‘dormir’], c’est simplement la meilleure façon de passer le temps en attendant le lendemain matin.
- en (505), le procès P [*kaka* ‘causer’] désignant sémantiquement une *activité* (au sens de Vendler), il est compatible avec une interprétation atélique : on peut causer de façon indéfinie, sans viser nécessairement un terme intrinsèque à ce procès.

Dans notre corpus, 70% des exemples de Provisionnel mettent en jeu des verbes de position *hag* ‘être assis’, *tig* ‘être debout’, *en* ‘être allongé’, *tog* ‘demeurer’, *dam* ‘être suspendu’..., qui sont éminemment atéliques :

- (506) **Makōh ! Tig qōtō anen !** ‘Attends-moi, reste debout là où tu es.’
 attends AO:debout PROVIS DX2 = reste debout [P] jusqu’à ce que je revienne [P₂]
- (507) **Nok leveteg nō-bōk na-mu-k ni-hag qōtō me agōh.**
 ISG AO:poser ART-livre ART-CPSit-ISG AO-assis PROVIS VTF DX1
 ‘Je pose mon livre ici.’ [*lit.* Je pose mon livre pour qu’il reste "assis" provisoirement ici.]

Ces verbes ne se rencontrent jamais avec le Prioritif.

2. Le Prioritif et les procès téliques

À l’inverse, le Prioritif en *<bah... en>* donne l’instruction de reconstituer une borne interne au procès P. C’est en effet la condition *sine qua non* pour que P soit capable “d’imposer sa propre loi”, *i.e.* son propre formatage temporel, aux autres procès. On ne peut pas dire

**Attends que j’aie fini d’être debout, et alors tu pourras partir...*

car le procès statif ‘être debout’, étant atélique, ne comporte pas de borne interne susceptible de fournir le repère temporel précis (= *t*) requis dans l’opération du Prioritif.

Le Prioritif est éminemment compatible avec les procès intrinsèquement téliques (‘accomplissement’ + ‘ponctuel’ chez Vendler). Ainsi, en (499), P = *toy* ‘prononcer un discours’ comporte en lui-même sa propre fin, *i.e.* la conclusion de ce discours ; il n’y a donc aucun problème à utiliser ce procès télique comme point de repère virtuel (*t*) pour l’événement P₂ :

Attendez que le chef ait fini de discourir, et alors vous pourrez boire le kava...

Mais il n'est pas nécessaire que le verbe soit télique dès le niveau du lexique¹, pour être associé au Prioritif. Pour ce faire, il faut et il suffit qu'il soit possible de reconstituer une borne interne à P, une coupure qualitative intrinsèque, qui marque le passage d'un état à un autre. Or, cette interprétation est généralement possible avec les verbes d'activité, tels que 'danser', 'manger', 'boire', 'se promener', etc. Certes, l'énoncé (505)¹ prouve que le verbe *kaka* peut renvoyer à une activité sémantiquement *homogène* (atélique) 'causer indéfiniment, converser' ; mais (505) prouve qu'il peut également s'interpréter comme un procès *hétérogène* (télique) 'mener une conversation donnée jusqu'à sa conclusion'. De même avec *gengen* 'manger', qui désignera soit l'activité elle-même, extensible à volonté, soit un repas en particulier, qui possède intrinsèquement sa propre fin. Pareillement, le procès *tatal* 'se promener', que l'on pourrait croire éminemment atélique, signifie en (497) 'effectuer une promenade jusqu'au bout'. C'est là, en tout cas, la seule explication possible pour qu'un tel verbe se retrouve combiné au Prioritif.

(d.3) Conclusion : La construction de l'instant

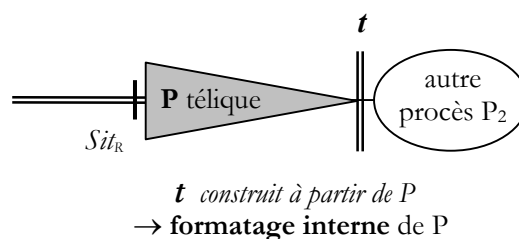
Résumons les résultats de nos observations concernant le contraste entre Prioritif et Provisionnel. Ces deux marques expriment une valeur sémantique d'*antériorité entre deux procès P et P₂* (BSL *fastaem*), *i.e.* envisagent un procès virtuel **P** en tant qu'il doit précéder dans le temps un événement P₂.

Si l'on appelle *t* l'instant-charnière entre P et P₂, on s'aperçoit que le mwotlap distingue deux cas de figure, en fonction de la manière dont *t* est construit :

- a) Soit l'instant *t* est déterminé à partir des **propriétés internes au procès P** lui-même : *t* sera atteint lorsque **P, procès télique**, aura franchi sa borne qualitative interne (= son *telos*, généralement sa fin). Le début de **P₂** dépend de l'instant *t*, qui lui-même dépend de l'aboutissement de P.

→ emploi du **PRIORITIF** *<bah... en>*

Figure 7.28 – *Le Prioritif implique un formatage interne de P*

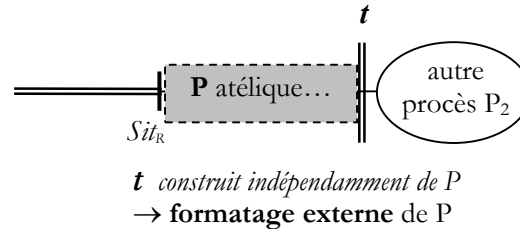


- b) Soit l'instant *t* est déterminé à partir de **propriétés externes au procès P** lui-même : *t* est défini par ailleurs, en tant que début du procès **P₂**. Le dernier instant du procès P dépend directement de ce *t*, et non pas des propriétés internes de P. Par conséquent, P doit être élastique / extensible dans le temps, *i.e.* un procès atélique : il ne comporte pas de borne interne.

¹ Pour être exact, nous avons émis ailleurs l'hypothèse que la télicité des verbes du mwotlap n'est pas stockée dans le lexique, mais calculée à partir des marques TAM elles-mêmes ; ces dernières imposeraient un moule uniforme à tous (?) les prédicables de la langue. C'est notre théorie du Gabarit de procès : cf. §H p.792.

→ emploi du PROVISIONNEL ⟨*qōtō*⟩

Figure 7.29 – Le Provisionnel implique un formatage externe de P

**(e) La borne interne : début ou fin du procès ?**

Grâce à la comparaison avec le Provisionnel *qōtō*, nous venons donc de montrer que le Prioritif implique nécessairement une interprétation télélique du procès P. Le cas le plus fréquent, et le plus attendu, est lorsque le *telos* de P –sa "borne intrinsèque"– correspond à son instant final. C'est notamment le cas pour les verbes intrinsèquement téléliques, comme l'énoncé (499) : la borne interne du procès *toy* 'discourir' coïncide avec le dernier instant du procès, à savoir la fin du discours. De même, avec un complément d'objet sémantiquement défini, la plupart des verbes renverront, avec le Prioritif, à la fin du procès, *i.e.* l'instant *t* où l'objet est totalement affecté (cf. *qēt* 'complètement') :

- (508) **N-et** **vitwag** **ni-mōgteg** **qēt** **bah** **no-wogtag** **nan** **en.**
 ART-personne un AO-nettoyer complètement PRIO₁ ART-(racine) ASSO PRIO₂

(pour préparer le kava) 'Il faut d'abord que quelqu'un nettoie complètement la racine.'

→ définit l'instant *t* où la racine devient entièrement nettoyée = fin du procès P 'nettoyer'

Ce cas de figure, dans lequel la télélicité du procès réside dans son instant final, est le cas le plus normal, à la fois du point de vue théorique / typologique, et dans le cas du Prioritif en particulier. D'aucuns feront remarquer, à juste titre sans doute, que la signification originelle de *bah* ('finir, terminer') pousse précisément l'interprétation du côté de l'instant final de P : tout ceci est logique... mais tellement logique, que l'on souhaiterait en savoir plus.

(e.1) Des prédicats foncièrement ambigus

Or, s'il est vrai que la lecture "terminative" ne pose pas de problème pour les procès intrinsèquement téléliques, il s'avère qu'elle n'est pas systématique pour tous les prédicats. Comme nous l'avons vu p.908, les procès dits *activités* (au sens de Vendler), ainsi, à vrai dire, que certains verbes sémantiquement *statifs*, sont également compatibles avec le Prioritif (excepté les verbes de position spatiale). Pour ce faire, il suffit qu'il soit possible d'en reconstituer une borne interne, pertinente dans le contexte. Or, la particularité de ces **procès homogènes**, c'est qu'ils **peuvent être rendus téléliques autant par leur dernier instant** (fin de P) **que par leur premier** (début de P).

En pratique, cela signifie qu'avec ce type de prédicats, le Prioritif peut signifier soit *Il faut d'abord que A finisse de faire-P*, soit *Il faut d'abord que A commence de faire-P* :

- (509) **Nok dēyē kēy laklak bah en !**
 1SG AO:attendre 3PL AO:danser PRIO₁ PRIO₂
 [lit. J'attends que d'abord elles dansent.] verbe d'ACTIVITÉ
 a) 'J'attends qu'elles **aient fini** de danser.' (...et je vais leur parler)
 b) 'J'attends qu'elles **commencent** à danser.' (...et je les prends en photo)
- (510) **Imam mino ni-mtiy bah en !**
 père mon AO-dormir PRIO₁ PRIO₂
 [lit. Que d'abord mon père dorme.] verbe d'ÉTAT
 a) 'Attendons que mon père **ait fini** de dormir.' (ex. pour partir avec lui)
 b) 'Attendons que mon père **ait commencé** à dormir.' (ex. pour que je sorte à son insu...)

Le phénomène s'observe aussi avec les prédicats nominaux, renvoyant à des phases d'âge :

- (31) **Nēk so et mata bah en, tō nēk leg.**
 2SG PRSP personne mûr PRIO₁ PRIO₂ alors 2SG AO:marié
 'Lorsque tu seras **devenu** un adulte, tu devras te marier.'
- (31)' **Nēk so et mata bah en, tō nēk tamayge.**
 2SG PRSP personne mûr PRIO₁ PRIO₂ alors 2SG AO:vieux
 'Lorsque tu auras **cessé d'être** un adulte, tu deviendras un vieillard.'

(e.2) Un procès mis pour sa borne interne

Le lecteur conviendra avec nous qu'il s'agit là d'un double paradoxe : premièrement, qu'une seule et même marque puisse à la fois désigner le début et la fin d'un procès P ; deuxièmement, que cette marque soit historiquement construite sur un verbe signifiant 'finir'. En réalité, il serait fallacieux de résumer le phénomène en disant que le verbe 'finir' a fini, à l'issue d'un long processus historique, par signifier 'commencer' (!). On serait sans doute plus proche de la réalité en considérant que le sens originel 'finir' s'est fondu – au moins partiellement – dans le Prioritif, lequel ne met plus guère en jeu qu'une relation aspecto-temporelle (antériorité) par rapport à une "borne" abstraite *t*.

Avec le Prioritif, le procès P est globalement "mis pour" cette borne *t*, sur le mode de la synecdoque. Ce qui est visé au moyen du Prioritif, ce n'est pas une durée ni une classe d'instant, mais c'est un unique instant *t*, sans dimension. Quand je dis 'J'attends d'abord que A fasse-P (et alors j'aurai telle réaction...)', je ne m'intéresse pas au déroulement de P dans son entier, ni à ses résultats ; je cherche seulement à localiser dans le temps un instant-repère. Pour ce faire, j'utilise la notion d'un procès P (ex. verbe *mtiy* 'dormir'), en laissant à l'auditeur le soin de reconstituer l'instant *t* qu'il représente le plus probablement. Souvent il s'agit de son instant final ; parfois, de son instant initial ; en cas de doute, le choix se fera en fonction de critères pragmatiques [cf. (510)].

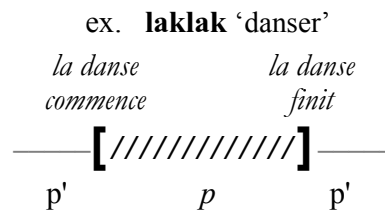
On peut résumer le Prioritif en terme d'instructions données à l'auditeur :

À partir de la mention du procès P, identifier l'instant unique *t* associé à P,
 tel que *t* corresponde au principal changement qualitatif d'un état à un autre.
 En cas de doute (entre le début et la fin de P),
 identifier lequel des deux est le plus pertinent pragmatiquement.

(e.3) Type de procès et symétrie aspectuelle

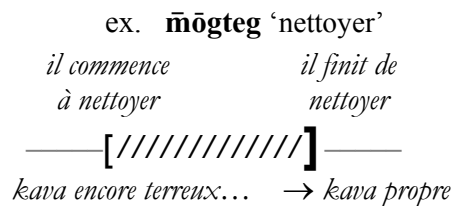
Pourquoi seuls les prédicats homogènes (états, activités) sont-ils compatibles avec les deux interprétations du Prioritif, terminative (*finir de faire-P*) ou inchoative (*commencer à faire-P*) ? Ceci tient à leur profonde **symétrie aspectuelle**. Une propriété p homogène se trouve encadrée de part et d'autre par son complémentaire p' ; chacun des passages $[p' \rightarrow p]$ ou $[p \rightarrow p']$ correspond à un changement qualitatif essentiel, sans que l'un puisse être conçu comme plus significatif que l'autre. Par exemple, en (509), le moment où commence la danse est aussi remarquable (cognitivement saillant...) que celui où elle finit :

Figure 7.30 – *Pour les procès homogènes, les deux bornes sont également pertinentes*



– de même pour tous les autres prédicats du même genre : ‘manger’, ‘dormir’, ‘être un adulte’, etc. En revanche, avec les procès hétérogènes, la borne finale est nettement plus saillante que la borne initiale : car en même temps qu'un changement qualitatif, elle marque l'aboutissement qualitatif du procès lui-même ; en conséquence, ce sera toujours cet instant final qui sera visé par le Prioritif. Ainsi, en (508), l'instant final où la racine de kava est entièrement nettoyée a une valeur qualitative beaucoup plus importante, du fait de l'affectation du patient, que l'instant où la personne commence simplement le travail :

Figure 7.31 – *Pour les procès hétérogènes, seule la borne finale est pertinente*



On ne s'étonnera donc pas que ces procès hétérogènes ne posent pas trop d'ambiguïtés, dès lorsqu'il s'agit de déterminer quel est l'instant t visé par le Prioritif : il s'agira toujours de leur terme interne, *i.e.* le dernier point du procès. Ce dernier point correspond à la phase j , coupure aspectuelle principale des procès en mwotlap, dans notre hypothèse du Gabarit de procès [§2 p.792]. La question de savoir s'il s'agit d'un dernier point (du procès télique P) ou d'un premier point (du procès atélique [=état résultant] qui le suit) est largement une question de traduction ou de préjugé théorique ; nous ne reviendrons pas sur ces questions, qui ont déjà été débattues *supra*.

La question des types de procès avait également été déjà soulevée à propos d'autres TAM du mwotlap, comme en témoigne le *Tableau 7.7* p.741. Déjà, avec des temps comme le Parfait ou l'Accompli, on constatait une nette dissymétrie entre prédicats hétérogènes *vs.*

homogènes. Si on l'applique au cas du Prioritif, on constate globalement la même répartition entre, d'un côté, des prédicats dont les deux bornes sont sensibles à l'aspectualité ; et de l'autre, des prédicats qui n'existent que par leur instant final. Cependant, on note une particularité : on rencontre des énoncés au Prioritif, comme (510) ou (31)', où un prédicat statif met en jeu sa borne finale¹.

Tableau 7.22 – Correspondances entre le type-de-procès du prédicat et l'incidence du Prioritif

type de procès (Vendler)	borne initiale valeur inchoative <P' → P>	borne finale valeur terminative <P → P'>	exemple
<i>état</i>	+	+	<i>boel</i> 'être en colère'
<i>activité</i>	+	+	<i>hohole</i> 'parler'
<i>accomplissement</i>	–	+	<i>gen</i> 'manger (TR.)'
<i>punctuel</i>	–	+	<i>qēsdi</i> 'tomber'

(e.4) Conclusion : L'émergence d'une catégorie aspectuelle

Le Prioritif donne l'instruction de réduire l'étendue d'un procès P à un instant unique *t*, pris comme repère temporel pour une autre action P₂. La nature de ce *t* –début vs. fin de P– dépend en premier lieu du type de procès (Aktionsart) en jeu, et en second lieu, de considérations pragmatiques impliquées par le contexte. En cela, le Prioritif s'est largement affranchi du sémantisme de ses composants, en particulier de *bah* ('finir') ; par sa plasticité sémantique (valeur inchoative / terminative), il ne fait que s'aligner sur le comportement de n'importe quelle marque TAM de la langue. C'est une preuve supplémentaire que cette combinaison de morphèmes s'est désormais grammaticalisée en un tiroir aspecto-modal à part entière, qui mérite de figurer dans le paradigme des marques TAM du mwotlap.

(f) Synthèse : le Prioritif

Avant de présenter l'historique de la grammaticalisation à l'origine du Prioritif, nous synthétiserons en quelques lignes son fonctionnement en synchronie.

Le PRIORITIF – Alors que le contexte discursif vise un événement virtuel P₂ (explicite ou non, et plus ou moins spécifique) je donne l'instruction selon laquelle cet événement P₂ devrait intervenir plus tard que prévu, *i.e.* exclusivement après une date-repère *t* future (=située après la situation de référence Sit_R).

Pour construire cet instant *t*, je passe par la représentation d'un procès P (prédicat au Prioritif). P doit être compatible, au moins contextuellement, avec une interprétation téléique : il doit nécessairement comporter une *borne interne*, principale coupure qualitative entre deux états. Cette borne interne, à laquelle est identifié l'instant *t*, correspond généralement à l'instant final de P, mais parfois également à

¹ Par exemple, avec un verbe statif comme *mīty* 'dormir', l'Accompli portera normalement sur la borne initiale du procès : *Kē mal mīty* 'Ça y est, il dort !' ; pour porter sur sa borne finale, il devra employer l'adjectif *bah* 'finir' : *Kē mal mīty bah* ! 'Ça y est, il a fini de dormir !'. En revanche, l'énoncé (510) prouve que le Prioritif peut porter sur les deux bornes également. Cette exception s'explique clairement par le fait que dans ces cas-là, *bah* maintient son fonctionnement originel 'finir' : autrement dit, *kē ni-mīty bah en* tient lieu d'une structure à deux *bah*, qui n'est pas attestée (**Kē ni-mīty bah_{finir} bah_{PRIORITIF} en* !).

son instant initial ; en cas d'ambiguïté (si P est un prédicat sémantiquement homogène), l'identification de *t* se fait sur des critères de pertinence pragmatique.

Avec le Prioritif, je prescris que P_2 ne puisse pas avoir lieu avant que la borne interne de P ait été préalablement atteinte. Le Prioritif marque donc un rapport d'antériorité inter-procès : *Il faut que P ait lieu auparavant (=avant P_2)*.

3. Les entrelacs de la grammaticalisation

Pour retracer le scénario qu'a suivi la grammaticalisation du Prioritif ((*ni-*)V ***bah***... ***en***), il faut d'abord présenter séparément les éléments ***bah*** 'finir' et ***en*** 'Coénonciation'. Nous verrons ensuite dans quelles conditions le schéma du Prioritif a pu émerger.

(a) 'Finir' et les phases de procès

(a.1) Le verbe ***bah*** 's'achever, finir'

Avant tout, la forme ***bah*** est un lexème verbal¹ signifiant 'finir, terminer'. Il se rencontre surtout comme prédicat intransitif. Si le sujet désigne un objet concret, il signifie 'tarir, ne plus exister, être épuisé' (syn. verbe ***qēt***)² :

- (511) **Nē-bē te-le-wel ma-bah !** 'L'eau du puits s'est tarie !'
ART-eau de-dans-puits PFT-finir

Souvent, son sujet syntaxique désigne une activité, une situation, ou toute réalité associé à un déroulement dans le temps (ex. chanson, histoire, repas, année...) :

- (512) **Na-vap t-aṃag nan ni-bah hōw gēn.**
ART-dire de-avant ASSO AO-finir (bas) DX3

(*formule de clôture d'un conte*) 'Et c'est ainsi que s'achève ce conte.'

- (513) **Ba na-lavēt mal bah qēt ēnōk ? Tateh se ?**
mais ART-la.fête ACP finir complètement maintenant non.exist encore

'La fête est déjà terminée ? Il n'y a plus rien maintenant ?'

- (514) **I-ēte mey a ma-bah** 'l'année dernière [l'année qui s'est achevée]'
dans-année REL SUB PFT-finir

Il arrive que ***bah*** prenne pour sujet un nom d'action dérivé d'un verbe [§(b.1) p.229] – tournure cependant peu répandue, car le mwotlap préfère intégrer ***bah*** à une tournure verbale (*infra*).

- (515) **Tō na-vanvan-qotmet e ma-bah.**
alors ART-aller²-sur.le.récif COÉ PFT-finir

'Puis ils cessèrent d'aller à la pêche à marée basse.' [*lit.* Ces allers-au-récif cessèrent.]

¹ Noter le lexème qui en est dérivé : ***bahne*** 'dernier, ultime' : ***bahne qōñ*** 'le dernier jour'.

² Le mwotlap présente deux verbes ***bah*** et ***qēt***, plus ou moins synonymes – du moins dans leur sens concret ('se tarir, il n'y a plus de'...). Employés comme Adjoint du prédicat, leur sens est légèrement différent : ***bah*** = 'finir de faire-P' ; ***qēt*** = 'faire-P jusqu'au bout, complètement'. Les deux formes se rencontrent souvent combinées, soit ***(bah_v qēt_{AdP})***, soit ***(qēt_v bah_{AdP})***, soit ***(V qēt_{AdP} bah_{TAM})***, etc. Les langues voisines de Vanuava, vürès et mosina, semblent ignorer l'usage de ***bah*** (ou son équivalent < **baso*), et utilisent partout une forme ***qēt***. Le mota présente les deux formes ***qet*** et ***paso*** (Codrington 1885: 284).

Assez fréquemment, on rencontre le verbe **bah** dans une phrase sans sujet. Cela signifie que le prédicat porte sur une situation, un événement en cours, ou un procès qui vient d'être mentionné dans le contexte proche [cf. (151) p.753].

- (516) **Mal bah ēgēn !** 'Ça y est, c'est fini !'
 ACP finir maintenant

À partir de cette tournure sans sujet, **bah** seul a développé un emploi comme relateur, à la charnière entre deux propositions P₁ et P₂ :

- (517) **Kēytēl van yow, suwsuw le-naw ; bah, kēy vēykal lok le-pnō.**
 3DU AO:aller (hors) AO:se.baigner dans-mer finir 3PL AO:monter re- dans-pays
 'Ensemble, ils se rendaient au bord de la mer, se baignaient dans l'eau... ;
 quand c'était terminé (= ensuite), ils remontaient au village.'

On peut considérer qu'il s'agit encore d'un verbe, dont le sujet implicite est le procès P₁, et l'on a une valeur littérale '(lorsque) ce fut terminé...' ; mais on peut également y voir un véritable relateur 'ensuite', à la manière de la conjonction ordinaire **tō** 'alors, ensuite'¹. Cet emploi de **bah** comme relateur donne déjà une première idée de son mécanisme dans le Prioritif.

(a.2) L'adjectif **bah** 'finir de'

Comme beaucoup d'autres lexèmes verbaux, **bah** peut occuper la position d'Adjoint du Prédicat, après un premier verbe <V **bah**>. Étant donné qu'on a alors affaire à deux verbes, il est tentant d'y voir un cas de sérialisation verbale ; mais même si cette analyse demeure toujours possible, nous avons montré ailleurs [§C p.647] qu'elle ne convenait pas parfaitement au fonctionnement du mwotlap. Par conséquent, nous continuerons à décrire cet emploi de **bah** par le terme technique d'Adjoint.

Sémantiquement, l'Adjoint **bah** pointe sur l'instant final d'un procès P, à la manière du fr. *finir de*. L'ensemble <V **bah**> commute avec n'importe quel verbe, et se montre compatible avec la plupart des marques TAM² – même si c'est l'Accompli que l'on rencontre de préférence :

- (518) **No mal muwumwu bah.** 'Ça y est, j'ai fini mon travail [f. de travailler].'
 ISG ACP travailler finir

On peut alors opposer les deux prédicats de phase <**qtēg** V> 'commencer à V' et <V **bah**> 'finir de V'. Au passage, on relève un ordre iconique entre le verbe et le modifieur : 'commencer' précède le verbe, mais 'finir' lui succède.

- (519) **No mal qētēg muwumwu.** 'Ça y est, j'ai commencé mon travail.'
 ISG ACP commencer travailler

¹ Ces deux relateurs (**bah** + **tō**) se rencontrent souvent ensemble, soit sous la forme analytique <**bah, tō**...>, soit sous une forme coalescente –et phonologiquement conservatrice– <**bastō**> 'ensuite, et alors'.

² Signalons ici un emploi particulier de **bah**, combiné à { Parfait + Réduplication d'un verbe statif } : il marque un haut degré dans un jugement évaluatif. Ex. **Mē-wēwē bah !** /PFT-bon²/finir/ 'C'est super !', intensif par rapport à **nē-wē** /STA-bon/ 'C'est bien.' Cette valeur de **bah** est marginale en mwotlap.

On prendra soin de distinguer la tournure ⟨V *bah*⟩, très fréquente, d'une structure ⟨*bah* V⟩ dans laquelle *bah* est un verbe, et V son objet interne. Le sens est 's'arrêter, cesser de ; interrompre une action en cours' :

- (518) **Kēy ma-bah muwumwu.** 'Ils ont arrêté de travailler.'
 3PL PFT-finir travailler

Par contraste, on note que ⟨V *bah*⟩ implique nécessairement que **la borne interne du procès** a été atteinte, comme en (518). Une conséquence de ce dernier point, est que les verbes sans borne interne, *i.e.* incompatibles avec une interprétation télique, ont normalement du mal à rentrer dans la combinaison ⟨V *bah*⟩. C'est notamment le cas des verbes de position, éminemment statifs :

- (520) ?? *No mal hag bah.* 'Ça y est, j'ai fini d'être assis.'
 1SG ACP assis finir

De même, pour les adjectifs ou les verbes statifs :

- (521) ?? *Kē mal lawlaw bah.* 'Ça y est, ça a fini d'être rouge.'
 3SG ACP rouge finir

En mwotlap, l'adjectif *gom* 'malade' n'est pas sémantiquement orienté vers une borne intrinsèque (ni vers la mort, ni vers la guérison) ; par conséquent, on n'entend jamais l'énoncé **Kē mal gom bah* 'Il a fini d'être malade / Il a été malade jusqu'au bout (?)'. Pour dire qu'une maladie est terminée, on utilisera un énoncé du type (516), ex. [*No-gom nonon mal bah ēgēn*. 'Sa maladie] est terminée'.

Par conséquent, *bah* 'finir de' est normalement réservé aux **prédicats téliques**, qu'ils le soient intrinsèquement (verbes d'*accomplissement*) ou qu'ils soient simplement compatibles avec la télicité (verbes d'*activité*, sous certaines conditions). C'est le cas, par exemple, en (522) :

- (522) **Nēk may suwsuw bah ēnōk ?** 'Ça y est, tu as déjà pris ta douche ?'
 2SG ACP se.baigner finir maintenant

En lui-même, le verbe *suwsuw* 'se baigner' est un verbe atélique, car, dans certaines circonstances, une baignade peut être prolongée indéfiniment ; mais dès lors qu'il le trouve combiné à l'Adjoint *bah*, l'auditeur doit en reconstituer une interprétation télique *-i.e.* le recatégoriser en prédicat d'accomplissement – ex. 'se laver (...jusqu'à être propre)'.

(b) **Coénonciation, subordination, indépendance**

Le second élément en jeu dans le combinat du Prioritif est le postclitique *en* (parfois réalisé *e*). Cette marque de déixis abstraite a été présentée en détails au §(c) p.311. Nous y avons comment un simple clitique marquant l'anaphore et la préconstruction, a pu se grammaticaliser en un véritable subordonnant [§2 p.318], et un relateur entre propositions [§3 p.320]. Ces points ne seront pas ici redémontrés ; mais il importe de les avoir en tête, pour mieux appréhender le processus de grammaticalisation qui va suivre.

Après avoir décrit séparément les morphèmes *bah* et *en*, tous deux extrêmement courants, nous voulons nous intéresser à leur combinaison : telle une réaction chimique, leur rencontre est à l'origine du fonctionnement complexe qui nous intéresse ici, le Prioritif.

(b.1) Thématiser l'instant

On commencera par reprendre l'énoncé (274) p.320, qui illustre l'emploi de *en* comme relateur :

(274) Tō tēlge galeg lok se n-ep.

⟨*Kēytēl galeg lok se n-ep nen en*⟩, *kēy wo "Qele ave?"*
 H:TRI AO:faire re- encore ART-feu DX2 COÉ 3PL DÉCL comme où

‘Alors ils se remirent tous trois à faire du feu.

(*Comme donc*) ils s'étaient remis à faire du feu, les gens dirent "Que se passe-t-il ?”

Cet énoncé (274) consiste à rappeler une action ponctuelle P₁ déjà accomplie ; mais l'énoncé suivant (523) montre qu'il est également possible de rappeler une activité en cours, pour affirmer qu'elle a atteint son terme final. Pour cela, le mwotlap utilise l'adjectif *bah* ‘finir de’, qui pointe directement sur la borne finale du procès ; le syntagme [V *bah*], en bloc, fonctionne comme un verbe simple qui se combinerait à (*nen*) *en* – cf. *galeg* en (274) :

(523) Kē ni-teteh nen, te-h ; ⟨teh BAH (nen) en⟩, taq bat.

3SG AO-tailler² DX2 tailler tailler finir DX2 COÉ se.courber caché

‘Il se mit à tailler, tailler, tailler (sa pirogue) ; lorsqu'il eut *fini de tailler*, il se cacha.’

Dans la proposition en *en*, le centre informationnel n'est pas le verbe lui-même *teh* (‘tailler’), déjà explicité dans la proposition précédente, mais sa seule phase finale *teh bah* (‘finir de tailler’). D'autre part, le registre est narratif, et la référence est passée/fictionnelle : on est donc encore loin du Prioritif.

Cette structure se retrouve aussi dans le discours non-littéraire, qu'il s'agisse d'un récit d'événements passés, ou bien d'instructions générales portant sur une série de procès. Même si le couple ⟨*bah... en*⟩ peut théoriquement se rencontrer avec d'autres temps (ex. le Parfait), c'est généralement l'Aoriste que l'on utilise pour de telles énumérations d'actions :

(524) Kēy lep nō-mōmō nan, vēyñih BAH kē, vētna kē, mōgteg ...

3PL AO:prendre ART-poisson ASSO AO:écailler finir 3SG AO:vider 3SG AO:nettoyer

‘Elles prennent le poisson, et après l'avoir écaillé, elles le vident, le nettoient...’

(525) Tō kem togqōñ BAH en, tō kem gengen.

alors 1EX:PL AO:pique.niquer finir COÉ alors 1EX:PL AO:manger²

‘Et donc, après avoir passé une après-midi de détente, nous avons dîné.’

(526) Bastō, nēk totwoy BAH en, nēk geyeh na-mtig nan nēk gen.

ensuite 2SG AO:tailler finir COÉ 2SG AO:râper ART-coco ASSO 2SG AO:manger

‘Ensuite, après avoir ouvert (la noix de coco), tu en râperas la chair et tu la mangeras.’

Comme on le constate, l'association ⟨*bah... en*⟩ peut renvoyer aussi bien à un contexte passé, présent ou futur¹. La valeur aspecto-modale de l'énoncé complet n'apparaît pas dans la proposition P, mais dans la principale (P₂) : ⟨*bah... en*⟩ a donc exclusivement une valeur d'**aspect relatif**, dont l'interprétation dépend directement de celle d'une autre proposition².

¹ Ceci est en réalité une caractéristique de l'Aoriste : cf. §(b) p.806.

² Ce mécanisme, que nous avons appelé ailleurs *repérage médiat* (François 1997: 34), se retrouve dans le participe des langues indo-européennes, dans la tournure française *après avoir P*. C'est également le même

Dans tous ces exemples, il s'agit de **topicaliser une situation**, à travers un procès P qui y atteint sa borne interne. Cette situation Sit_P, ainsi que l'instant t_P qui s'y trouve associé, fonctionnent alors comme des points de repère temporels pour la proposition P₂ qui suit ; on note au passage que cette proposition P₂ est absolument obligatoire – on n'a pas donc encore atteint la flexibilité du Prioritif.

On mesure cependant le chemin parcouru, du point de vue logique sinon chronologique, entre l'emploi littéral de type (523), et les derniers énoncés cités. La proposition en ⟨V **bah**... **en**⟩ n'informe pas uniquement sur la "fin" d'une action dont le "début" aurait déjà été explicité ; le plus souvent, c'est dans cette proposition même que le procès est mentionné pour la première fois, comme on le voit clairement en (524). Parler de la *fin de P*, c'est donc parler de P lui-même : autrement dit, **le procès P se réduit à son terme final t_P**¹. La situation est mûre pour que ce marquage formel ⟨V **bah**... **en**⟩ se commue en une véritable marque aspecto-modale, dont les opérations porteraient sur n'importe quel prédicat, quelle que soit sa structure temporelle interne.

(b.2) Instructions sur l'avenir et construction elliptique

Parmi tous les emplois possibles de l'Aoriste (récit passé, action générique...), un seul est à l'origine du Prioritif : l'*instruction* [§(a) p.901]. Il arrive que l'énonciateur donne à son interlocuteur une série d'instructions ; si elles correspondent à des actions successives dans le temps, il est usuel de les articuler les unes aux autres au moyen de la structure ⟨V **bah**... **en**⟩, servant à topicaliser les instants :

- (527) *Intēl kaka **bah** nōk **en**, kōmyō mālmal mino van tatal tēy nēk nēk etet mu mahē. **Bah en**, nēk van lok me, kōmyō mōkheg **bah en**, intēl van.*

‘Dès que nous aurons fini cette conversation, ma fille t'emmènera pour une promenade. Ensuite, tu reviendras, et après que vous vous serez reposés, nous nous mettrons en route.’

Dans cette configuration proche de la narration, chaque segment topicalisé est encore systématiquement suivi d'une proposition P₂. Ceci tient notamment à la relationalité interprocès qui se trouve impliquée, de façon intrinsèque, par la particule de coénonciation **en**. Cette proposition P₂ est d'ailleurs indispensable pour pouvoir attribuer une valeur modale (instruction) aux propositions en ⟨**bah**... **en**⟩ : nous venons de voir que ces dernières étaient, par leur mimétisme fondamental (*repérage médiat*), compatibles avec n'importe quelle référence ; l'Aoriste de P₂ ayant ici une valeur d'instruction, celle-ci déteint sur la proposition P qui s'y trouve rattachée².

Les choses se précisent lorsque l'instruction, ou l'injonction, prennent une forme plus brève, de type ⟨P₁ **bah en**, P₂.⟩ :

fonctionnement qui régit la marque aspectuelle *le* en chinois mandarin : *tā chī-le fàn* ‘après avoir mangé’ aura une référence passée, future ou autre, en fonction de la proposition qui suit (Xu 1996: 21) ; ce *le*, tout comme le **bah** du mwotlap, a d'ailleurs pour étymologie le sens ‘finir’, ancien chinois *liǎo* (Iljic 1986: 24).

¹ À ce stade du parcours évolutif, la borne interne de P est systématiquement son dernier point – conformément à la signification de **bah** ‘finir’. Le cas particulier où le Prioritif en ⟨**bah**... **en**⟩ peut renvoyer au *début* de P, résultera d'une ultime évolution dans le processus de grammaticalisation en marque TAM [§(e) p.910].

² Nous verrons bientôt que ce mécanisme se trouve totalement bouleversé avec le Prioritif : la valeur aspecto-modale de P (instruction) sera en effet codée directement sur P elle-même, rendant désormais superflue la médiation par une autre proposition. C'est ce que nous appellerons le *déplacement du barycentre énonciatif*.

- (528) **Kamyō so leg bah en, nēk qoyo et kē.**
 2EX:DU PRSP marié finir COÉ 2SG FCTP voir 3SG

‘Après que nous serons mariés, c'est alors que tu la verras.’

L'intérêt d'un tel diptyque, c'est que contrairement à la série de type (527), il rend possible l'ellipse de la proposition P₂, pour peu qu'elle soit rendue évidente dans le contexte immédiat. On laisse alors la phrase en suspens – structure fréquente en mwotlap¹ :

- (529) **No te-petpetānk qiyig, ba tateh qete. Nok belekat bah e...**
 1SG FUT-jouer.boules² HOD mais non.exist encore 1SG AO:jouer.cartes finir COÉ

‘Je viendrai plus tard jouer à la pétanque, mais pas tout de suite.

Après avoir fini de jouer aux cartes...’ [= je veux d'abord finir de jouer.]

Le procès P (*jouer aux cartes*) est donné non pour lui-même, mais comme simple support d'un instant t_p qui est pris comme repère temporel pour le démarrage de P₂. Avec l'ellipse de P₂, auparavant proscriée, on est à deux doigts de ce que nous avons appelé le **Prioritif** : le processus de grammaticalisation a presque atteint son terme.

(b.3) Changements prosodiques, changements syntaxiques

Il ne reste plus qu'un pas à franchir, pour une proposition de type (529), pour se grammaticaliser totalement en morphème de Prioritif *stricto sensu*. Observons la paire minimale suivante² :

- (530) **Nok gengen bah en...** ‘Après avoir fini de manger... !’
 1SG AO:manger² finir COÉ *situation topicalisée, laissée en suspens*
- (530)' **Nok gengen bah en !** ‘Attends d'abord que je mange !’
 1SG AO:manger² PRIO₁ PRIO₂ **Prioritif stricto sensu**

Les différences sont ténues, mais elles sont décisives. Premièrement, seul (530) peut remplacer *en* par des variantes *e ~ ewo*, ce qui prouve qu'il s'agit bien encore du *en* de coénonciation ; en revanche, (530)' impose la forme *en*, sans variante possible.

Mais la principale différence formelle qui sépare (530) de (530)' est de nature suprasegmentale. D'une part, le **rythme** : *en* est allongé en (530), alors qu'il est obligatoirement bref en (530)' ; c'est ce que nous avons rendu, tant bien que mal, dans la ponctuation. Et surtout, la **prosodie** :

- en (530), l'intervalle entre la syllabe pénultième (ici *bah*) et la dernière syllabe de la proposition (toujours *en*) est tombant d'un octave, selon le fonctionnement prosodique habituel du postclitique *en*³. Mais cette chute est suivie d'une légère remontée finale,

¹ La plupart des exemples présentant une telle phrase en suspens utilise en fait une variante de *en* de forme *ewo* (< *e + wo* ‘...et puis’) : *Nok belekat bah ewo...* Mais le mécanisme est strictement le même.

² La traduction mot-à-mot, et sa divergence apparemment arbitraire, est justement le centre de tout le débat. La démonstration qui suit, si on l'ajoute aux analyses déjà développées sur l'autonomie du Prioritif, tend à justifier la nécessité de traduire *bah en* comme /finir + COÉ/ en (530), mais /PRIO₁+ PRIO₂/ en (530)'.

³ Le postclitique *en* présente en effet des caractéristiques suprasegmentales particulières, à savoir une fracture de la courbe prosodique vers le bas : cf. §(c) p.82.

caractéristique des thèmes en attente de rhème. Pour cinq syllabes¹, on a donc un contour 3.3.3.5.1-2 = ⟨1.1.1.1.1⟩.

- en (530)', on n'a aucune remontée finale, mais un dernier point infra-bas, caractéristique de l'exclamation / injonction². Pour être précis, on a deux contours possibles :
 - soit *en* garde son statut morphologique de *postclitique*, et la chute d'une octave se fait entre *bah* et *en*. On a donc 3.3.3.5.1 = ⟨1.1.1.1.1⟩ ;
 - soit *en* devient tonique (preuve qu'il ne s'agit plus du même morphème que le *en* de coénonciation), et prend sur lui l'accent de groupe ; dans ce cas, la chute d'une octave a lieu au cours de l'émission de la syllabe finale *en*, soit : 3.3.3.5.1 = ⟨1.1.1.1.1⟩.

Ces différences suprasegmentales reflètent directement un changement d'organisation de l'énoncé au niveau syntaxique. La proposition (530) maintient à la fois les caractéristiques du *en* de coénonciation (cliticité, variabilité formelle *en* ~ *e*...) et les attributs formels de la thématization (remontée prosodique, longueur finale) : dans ce sens, on se situe encore dans la continuité des emplois topicalisants que nous avons vus plus haut [(523) à (529)]. La situation est nettement différente en (530)' : la thématization est annulée par l'absence de remontée finale, et *en* perd son statut de clitique, pour devenir un élément tonique d'un combinat ⟨*bah*... *en*⟩. La suite logique de cette restructuration est le rapprochement morphologique de ces deux éléments, sous la forme d'une forme dissyllabique *bahen* : nous avons déjà vu que cette innovation est déjà amorcée en mwotlap [§(b) p.900].

(b.4) Le barycentre énonciatif

Comment faut-il interpréter ce changement de structure ? La proposition en ⟨*bah*... *en*⟩ perd son statut topical, et prend les attributs de l'énoncé autonome (exclamation, injonction, ou simplement assertion), entièrement rhématique. De cette façon, le combinat ⟨Aoriste + *bah*... *en*⟩ fonctionne exactement comme un tiroir aspecto-modal à part entière, susceptible de porter sur n'importe quel verbe dans une proposition marquée comme indépendante. Certes, nous avons vu [§(b) p.902] que le Prioritif –puisque c'est de lui qu'il s'agit désormais– impliquait toujours une forme de *relationalité inter-procès*, au point que l'on pourrait en tirer argument pour maintenir le statut dépendant (thématisé, etc.) de ces propositions. Cependant, nous avons répondu à cette objection [n.1 p.903], en montrant que ce type de dépendance est monnaie courante parmi les marques aspectuelles, et ne justifie donc pas de traiter le Prioritif à part des autres marques TAM. Ce mécanisme de relationalité P-P₂, s'il est clair qu'il provient du fonctionnement originel de *en* [cf. (527)], se trouve désormais intégré aux opérations internes du Prioritif. En résumé, le Prioritif rend tout verbe sémantiquement relationnel, mais ne le rend pas pour autant syntaxiquement dépendant.

Du point de vue de l'aspect, la principale conséquence de cette indépendance syntaxique des propositions au Prioritif, est le **déplacement du barycentre énonciatif**, de la proposition P₂ (désormais absente) à la proposition P. Nous avons vu, pour les exemples (523) à (528), que la tournure ⟨*bah*... *en*⟩ ne marquait rien d'autre qu'un aspect relatif (fr. *après avoir P*) ; quant aux principaux calculs aspecto-modaux de l'énoncé –valeur passée ou

¹ Malheureusement, nous n'avons pas encore pu mener d'analyses prosodiques détaillées du mwotlap (cf. §2 p.83). Les contours que nous présentons sont donc intuitifs, et mériteraient de faire l'objet d'une systématisation plus poussée. En particulier, le choix de poser cinq niveaux est assez arbitraire, et pourrait bien s'avérer inadéquat aux structures prosodiques spécifiques à cette langue.

² Voir les analyses de la prosodie française menées par Morel (1995).

future, modalisations diverses...– ils étaient localisés exclusivement dans la proposition principale P₂. Or, si cette interprétation reste encore possible dans un énoncé elliptique comme (529) –du fait de la proximité de P₂ dans le contexte–, elle est désormais exclue avec le Prioritif proprement dit : en l'absence de P₂, c'est désormais la marque du Prioritif, et elle seule, qui devient le support de ces calculs TAM. En l'occurrence, nous avons vu que les valeurs du Prioritif se réduisent aux énoncés de type *instruction*, à référence *irrealis* ; l'interprétation passée, ou narrative..., en est totalement exclue. En ce sens, le Prioritif a mérité sa place à côté d'autres tiroirs *irrealis* comme le Prospectif ou le Futur.

(c) Conclusion : La valse des propriétés

Nous venons de suivre, de bout en bout, l'intégralité du processus de grammaticalisation qui a présidé à l'émergence – sans doute récente historiquement – du tiroir aspecto-modal du Prioritif. Ce dernier s'est constitué à partir de la combinaison de trois morphèmes, par ailleurs extrêmement productifs en synchronie : Aoriste + *bah* + *en*.

Chacun de ces trois morphèmes se trouve à la source de certaines des propriétés et opérations qui font l'identité du Prioritif, marquant de son empreinte le fonctionnement intime de ce tiroir aspecto-modal. Si l'on se reporte à la description synthétique que nous en avons proposée [§(f) p.913], il est désormais possible de retracer l'historique de chacun de ses traits pertinents :

- Le Prioritif a une référence *irrealis*, et une valeur modale d'instruction (injonction, conseil, volition...).
- cette valeur modale provient du fonctionnement de l'**Aoriste**.
- Le Prioritif impose une interprétation télique du procès P, *i.e.* P doit nécessairement présenter une borne interne.
- cette télicité provient du fonctionnement de *bah* 'finir, terminer', pointant originellement sur le dernier instant d'un procès P.
- Le Prioritif comporte une relationalité inter-procès : la borne interne de P (*t_p*) est prise comme repère temporel pour le commencement d'un second procès P₂.
- cette relationalité provient de la marque de coénonciation *en*, qui sert à articuler un élément préconstruit (repère, *spéc.* thème) à des éléments nouveaux (repéré, *spéc.* rhème).

De cet inventaire, se dégage une forte impression d'analyticité, *i.e.* l'idée que le combinat du Prioritif pourrait parfaitement, somme toute, être décrit comme la rencontre, dans chaque énoncé, de marques autonomes. À plusieurs reprises, nous nous sommes efforcé de discuter cette conception, pour finalement la rejeter. Nous n'en répéterons pas ici les arguments, nous contentant d'observer, à l'inverse, les propriétés sémantiques que le Prioritif n'a *pas* retenues de ses éléments constitutifs :

- La valeur modale de P n'est pas compatible avec toutes les valeurs de l'Aoriste, comme le récit littéraire [cf. (523)], le récit réel passé [cf. (525)], la description générique [cf. (524)], etc. : le Prioritif ne retient que les valeurs d'*instruction*.
- La polysémie de la marque d'**Aoriste** est donc désactivée.
- La *borne interne* de P qui est visée par le Prioritif n'est pas nécessairement finale [cf. (529)], mais peut, dans certains cas, être le premier instant de P [cf. (509) p.911].
- La signification originelle de *bah* 'finir' a donc disparu.

- Non seulement le procès P₂ peut être éliminé s'il est évident d'après le contexte [(529)], mais il peut également rester flou / sous-spécifié / générique [cf. (497) p.902].
→ La dépendance syntaxique impliquée par *en* y est donc abolie.

À sa manière, le Prioritif illustre de façon spectaculaire le principe régissant tout parcours de grammaticalisation, voire –pensons-nous– tout changement syntaxique. La rencontre régulière, dans des contextes récurrents, de certains morphèmes autonomes, conduit à l'émergence d'un combinat complexe, sorte de macro-morphème composé de ces éléments. Progressivement, ce combinat se charge de propriétés formelles et sémantiques spécifiques qui transcendent celles de ses composants. Préservant certaines de ses caractéristiques initiales, en perdant d'autres, en créant de nouvelles, le combinat gagne peu à peu une forme d'autonomie dans le fonctionnement du discours. Au bout du compte, c'est un morphème tout neuf qui naîtra de cette alchimie.

F. L'ÉVITATIF

Le tiroir de l'Évitatif n'est pas codé par un combinat de marques, mais par un morphème unique, précédant la tête dans le syntagme prédicatif. Nous le désignerons sous la forme *tiple*, bien qu'il présente en réalité un grand nombre de variantes allomorphiques, comme nous le verrons dans l'introduction morphologique ci-dessous.

L'Évitatif consiste à présenter un événement P comme devant être évité (*Il ne faudrait pas que P*). Le plus souvent, la proposition à l'Évitatif intervient immédiatement après une autre proposition Q, auquel cas une traduction possible serait ⟨Q..., *de peur que P / pour éviter que P*⟩¹.

- (531) **Dam galsi no lē-kle-k, nēk tiple kaleñ.**
AO:suivre bien 1SG dans-dos-1SG 2SG ÉVIT se.perdre

'Reste bien derrière moi, *faudrait pas que / de peur que* tu te perdes.'

On peut douter si un tel énoncé est une juxtaposition de deux propositions autonomes, ou bien si la seconde d'entre elles est subordonnée à la première. Ceci soulève un problème central à l'étude de l'Évitatif, *i.e.* s'il s'agit ou non d'une marque de subordination syntaxique ; cette question sera au centre de notre description.

Voici le plan détaillé que nous suivrons dans cette analyse :

- | |
|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. <i>Morphologie de l'Évitatif</i> <ol style="list-style-type: none"> (a) Une marque protéiforme (b) Tour de passe-passe entre morphèmes 2. <i>L'Évitatif : une marque négative ?</i> 3. <i>Une dépendance pragmatique</i> <ol style="list-style-type: none"> (a) P est subordonné à Q |
|--|

¹ Les morphèmes correspondant à ce fonctionnement modal sont fréquents dans l'aire mélanésienne. Sous l'étiquette "Apprehensional epistemics", Lichtenberk (1995) décrit le morphème *ada* de la langue to'aba'ita ; outre les valeurs "précautionnelles" que l'on retrouve dans l'Évitatif du mwotlap (...*de peur que P*), cette marque *ada* s'est grammaticalisée en indice de modalité épistémique marquant l'appréhension d'une situation réelle (cf. angl. *I'm afraid you are sick*). Cette valeur modale, innovation récente du to'aba'ita, est absolu-

- (b) P est juxtaposé à Q
 - (b.1) Q est orientée négativement
 - (b.2) Q est orientée positivement
 - (b.3) Un carré logique fortement dissymétrique
 - (b.4) Consensuel donc argumentatif
 - (b.5) Présupposition et décentrage énonciatif
 - (c) L'Évitatif peut-il vraiment fonctionner seul ?
 - (c.1) Des relateurs mis pour des énoncés
 - (c.2) L'injonction indirecte
 - (c.3) La coorientation argumentative
 - (d) Une relationalité au niveau du discours
4. Synthèse : l'Évitatif

1. Morphologie de l'Évitatif

(a) Une marque protéiforme

Le morphème d'Évitatif présente une liste impressionnante de variantes libres, toutes synonymes. À côté des formes les plus fréquentes *taple* ~ *teple* ~ *tiple* ~ *tale* ~ *tele* ~ *tile* ~ *vele*, reconnues comme correctes, on rencontre des formes plus rares *tivele* ~ *tevele* ~ *aple* ~ *pale* ~ *pele* ~ *tipele*¹. Il est clair que l'analogie joue à plein entre ces variantes, et c'est sans doute le fruit du hasard si nous n'avons pas entendu des formes pourtant plausibles comme **tavele* ou **tapele*.

Sachant que [p] et [v] sont un seul phonème, on pourrait représenter les formes standard (en gras) par une formule simple $\langle \mathbf{T^a/e_i}(\mathbf{V})\mathbf{LE} \rangle$, à laquelle s'ajoute la forme *vele* également "correcte". Par influence de cette dernière, les locuteurs semblent avoir récemment (?) généré une formule élargie $\langle \mathbf{T^a/e_i}(\mathbf{V(e)})\mathbf{LE} \rangle$, à laquelle se rattachent les formes *tivele* et *tevele*. Quant aux plus jeunes générations –en tout cas les enfants–, elles interprètent le [p] des formes *taple* ~ *tiple*... non pas comme un allophone de /v/, mais comme un phonème à part entière – hésitation qui apparaît ailleurs dans la langue. En conséquence, ils innovent une formule élargie $\langle \mathbf{T^a/e_i}(\mathbf{P(e)})\mathbf{LE} \rangle$, et vont même jusqu'à remplacer le /t/ par un /p/ dans des variantes du type *pale* ou *pele*... Il est intéressant de voir comment un morphème protéiforme au départ peut engendrer, par analogie, des formes aberrantes phonologiquement. Celles-ci seront-elles à l'origine d'un véritable phonème /p/? Certaines pressions s'exercent dans ce sens, notamment les emprunts [cf. §(a.3) p.67].

L'étymologie de ce morphème nous est obscure pour l'instant. Un candidat possible serait un rapprochement avec la préposition *taval* 'de l'autre côté de' < PNCV **tavala* 'side, other side, beyond' (Clark 2000). Malgré l'intérêt que présente une telle hypothèse du point de vue sémantique [*de l'autre côté de P* → *de peur que P* (?)], nous n'avons pas suffisamment d'éléments pour l'étayer, et n'y insisterons pas davantage.

ment exclue avec l'Évitatif du mwotlap ; on utiliserait plutôt le morphème *so* [cf. 8) p.871].

¹ Cette seconde série de variantes, bien qu'elles soient prononcées par certains jeunes, sont refusées par les locuteurs plus âgés. Il faut dire qu'en plaçant un [p] à l'initiale syllabique, les formes *pale* ~ *pele* ~ *tipele* enfreignent les règles les plus élémentaires de la phonologie du mwotlap.

(b) Tour de passe-passe entre morphèmes

Si il est vrai que *tiple* (ou ses variantes) peut à lui seul exprimer l'Évitatif, on le trouve parfois combiné à un autre morphème M, selon l'ordre { M + sujet + *tiple* + V }. Cette marque peut être soit la préposition *den* 'Ablatif', soit la conjonction *veg* 'car', sans qu'on ne constate aucune différence sémantique remarquable.

- (532) **Nēk vēykal ēgē lok me, veg ige tiple ekas nēk.**
 2SG AO:monter tôt re- VTF car H:PL ÉVIT trouver 2SG

'Quand tu remonteras ici, dépêche-toi, [*car*] de peur qu'on te voie.'

- (533) **Nēk so vėlēgē hiy, den ige tiple bel !**
 2SG PRSP se.hâter vers ABL H:PL ÉVIT voler

'Tu devrais aller vite la chercher, de peur qu'on te la vole !'

Si *veg* ne pose pas trop de problèmes, la forme *den* est doublement intéressante. D'une part, à cause de son sémantisme d'Ablatif, impliquant l'idée d'éloignement¹ – nous verrons comment ce sème est présent dans l'Évitatif, mais le lecteur peut déjà l'imaginer. D'autre part, il est remarquable que, dans les autres langues des Banks que nous connaissons, c'est ce morphème *den* –ou une forme directement apparentée (< *ⁿ*dani*)– qui, à lui seul, encode la valeur d'Évitatif. Ainsi, ; le *mosina* ne possède aucun morphème comparable à *tiple*, et utilise la préposition-conjonction *nen* :

Nitog o nagnag no, nen o lōlō-k ni gagar !
 PROH ? faire² DX2 ABL/ÉVIT ART intérieur-1SG AO mordre²

'Arrête d'agir ainsi, *de peur que* je ne me mette en colère !'

De même pour le *vürēs*²:

No mētēgtēg o wōl, den irege a ēl dōrōk.
 1SG craindre ART lune ABL/ÉVIT H:PL AO voir 1IN:DU

'Je crains la lune, (*de peur que...*) on pourrait nous voir.'

En *mwotlap*, il est très rare que l'Évitatif s'exprime au moyen de *den* seul, sans *tiple*. Nous n'en avons relevé qu'un seul exemple (sur plus d'une cinquantaine), et encore s'agit-il d'un style plutôt littéraire :

- (534) **No mas kay mat kōyō, den kōyō hole iseg na-lqōvën mino.**
 1SG devoir piquer mort 2SG ABL/ÉVIT 3DU AO:parler jouer ART-femme ma

'Il faut que je les tue, *de peur que / pour éviter* qu'ils aient des privautés avec ma femme.'

Mais en *mwotlap* contemporain, la véritable marque d'Évitatif est *tiple*, précédée ou non de *den* :

- (535) **Ba egoy ni-hiy nan, nēk tiple dolma aē !**
 mais AO:surveiller ART-os ASSO 2SG ÉVIT avaler.de.travers ANA

'Fais gaffe aux arêtes, *tu risques* d'avalier de travers !'

¹ Mis à part le cas de l'Évitatif, où *den* est suivi d'une proposition, tous ses autres emplois sont suivis d'un syntagme nominal : cf. §3 p.680.

² Le *mota* utilise *nan* dans des structures comparables (Codrington 1896: 96).

Pour des raisons difficiles à préciser, le mwotlap a donc commencé par renforcer une marque *den* au moyen d'une forme *tiple* ; et après une période où l'Évitatif s'est sans doute présenté sous la forme d'un combinat <*den... tiple*>, la valeur propre de ce tiroir TAM a fini par se reporter entièrement sur *tiple*, rendant *den* désormais facultatif. Ce genre de tour de passe-passe n'est sans doute pas rare dans les langues, mais il méritait d'être ici signalé ; nous n'y reviendrons pas davantage.

2. L'Évitatif : une marque négative ?

En premier lieu, on pourrait s'étonner que nous inscrivions parmi les tiroirs TAM orientés positivement, une marque qui semble pourtant obéir à une orientation négative. Face à une traduction du genre *Il ne faudrait pas que P*, ou *pour que A ne fasse pas P*, il serait tentant d'interpréter *tiple* comme une des –nombreuses– marques de négation en mwotlap (cf. la glose anglaise ‘*negative purpose*’). Si cette hypothèse était vraie, on pourrait proposer l'Évitatif, au moins approximativement, comme un correspondant du Prospectif : ce dernier présente un procès P comme étant visé positivement (*visée pour que P*), alors que l'Évitatif présente P comme étant "visé", pour ainsi dire, négativement (*visée pour que ne pas-P*).

Cette idée, à savoir que l'Évitatif est une sorte de *négation du Prospectif*, a des arguments pour elle, et nous l'avons développée plus haut¹. Cependant, on peut lui opposer deux types d'objections. Premièrement, un tiroir comme le Prospectif rassemble des opérations et des valeurs trop complexes pour que l'on puisse lui trouver un seul tiroir symétrique ; et comme nous l'avons expliqué au §(a) p.692, le mwotlap a ceci d'original que les morphèmes positifs ne présentent pas de correspondant exact du côté de la négation – c'est précisément avec le Prospectif que nous l'avons montré [ex.(10) p.693]. Ce qu'on observe en réalité, ce sont des chevauchements entre affirmation et négation [Tableau 7.2 p.694].

La seconde raison pour contester l'égalité *Évitatif = négation du Prospectif*, tient au fait que l'Évitatif est lui-même compatible avec une négation. Même si le cas est très rare, il arrive que *tiple* ne soit pas suivi du prédicat seul, mais d'un prédicat porteur d'un morphème de négation² :

(536) **No tiple et-lēs te.** ‘Faudrait pas que je rate mon permis (de conduire) !’
ISG ÉVIT NÉG₁-autorisé NÉG₂ [lit. ‘De peur que je ne sois pas admis.’]

(537) **Tog bēsbēs meh ! Na-ga tiple tīt-maymay te !**
PROH diluer trop ART-kava ÉVIT FUT:NÉG₁-fort NÉG₂

‘N'ajoute pas trop d'eau, de peur que le kava ne soit pas assez fort.’

Sachant que le mwotlap interdit toute forme de double négation, la compatibilité de l'Évitatif avec une négation externe est une preuve suffisante pour ranger ce tiroir du côté des marques intrinsèquement positives – comme nous l'avons fait dans le Tableau 7.2 p.694.

Certes, les propositions à l'Évitatif orientent argumentativement l'action dans la direction de *non-P* plutôt que *P*. Mais ceci n'est pas une raison pour y voir une marque négative, si l'on prend le terme de *négation* au sens grammatical. Cette lecture serait aussi erronée que si l'on décrivait comme "négatifs" des lexèmes français tels que *refuser*, *empêcher*, *détester*,

¹ Cf. §(a.3) p.860 "Négation du Prospectif et Évitatif".

² La négation utilisée est alors soit *et... te* (Négatif realis), soit *tīt... te* (Négatif futur) – sans grande différence de sens.

regretter, cesser... En eux-mêmes, ces verbes sont aussi "positifs" que leurs contraires (*accepter, aimer...*), comme le prouve leur compatibilité avec la négation grammaticale (ex. *je n'accepte pas / je ne refuse pas*). Il importe donc de ne pas mettre sur le même plan la négation grammaticale (au sens de "sélection de non-P"), et l'éventuel sème dépréciatif ou détrimental ("visée négative") qui se trouve impliqué dans un grand nombre de marques. C'est pourquoi notre glose de l'Évitatif n'emploie pas de négation grammaticale : au lieu de *...pour que ne pas P*, nous préférons une traduction du type *...de peur que P* ou *...pour éviter que P*.

3. Une dépendance pragmatique

L'Évitatif apparaît rarement seul : dans la grande majorité des cas (nous verrons plus loin les exceptions), une proposition P en *tipte* intervient immédiatement après une première proposition Q : $\langle \dots Q, \text{ de peur que } P \rangle$; à tel point, que l'on peut se demander si P n'est pas tout bonnement subordonné à Q¹. Une façon efficace d'observer les phénomènes liés à l'Évitatif, est de classer les exemples en fonction de la nature pragmatique et syntaxique de Q, et de ses relations avec P.

Après avoir envisagé les cas où P est clairement subordonné à Q, nous verrons ceux où les deux propositions semblent juxtaposées. On distinguera alors selon que Q est orienté positivement (ex. injonction *Fais Q !*) ou négativement (ex. Prohibitif *Ne fais pas Q !*). Les cas plus problématiques seront étudiés par la suite.

(a) P est subordonné à Q

Dans certains cas, il est clair que la proposition à l'Évitatif (P) est subordonnée à la proposition précédente (Q). C'est le cas, par exemple, lorsqu'une autre marque de subordination est présente, ex. *so* 'que' :

- (97) **Nok higgoy kōmyō {so kōmyō tele vanvan hep na-nye mey gēn}**.
 1SG AO:interdire 2DU que 2DU ÉVIT aller² au.delà ART-cap REL DX3
 'Je vous interdis *de vous rendre* au-delà de cette pointe de terre, là-bas !'
 [*lit.* Je vous interdis *de peur que* vous ne vous rendiez...]

Dans d'autres cas, la subordination n'est indiquée par aucune conjonction, mais se trouve fortement suggérée par le sémantisme du verbe, intimement lié à l'Évitatif. C'est le cas avec les verbes *higgoy* 'interdire (que P)', *tiggoy* 'empêcher (que P)', ou encore *etgoy* ~ *egoy* 'surveiller, faire attention (à ce que non-P)' [*< et* 'regarder']² :

- (538) **Nēk egoy {kē tale wuh nēk}**. 'Fais attention *qu'il ne te tue pas* !'
 2SG AO:surveiller 3SG ÉVIT tuer 2SG voir aussi (535)

¹ Cf. Lichtenberk (1995: 302) : "When a LEST element is used with a precautioning function, there are two clauses in a complex sentence, a LEST clause encoding an apprehension-causing situation [*notre P*], and a clause encoding a precautionary situation [*notre Q*]. Both situations are prominent; both are encoded". Nous verrons que la situation n'est pas si simple en mwotlap.

² Ces trois verbes sont composés à l'aide d'un Adjoint de forme *goy*, extrêmement répandu en mwotlap, et dont un des sens est précisément l'idée d'empêchement, d'obstacle. La forte polysémie de ce morphème, ainsi que ses caractéristiques syntaxiques, sont présentées dans François (2000 b).

- (539) **Aṃag, kēy n-ēglal tigiggoy nētṃey den ige lōqōvēn kēy tiple ētan.**
 avant 3PL STA-savoir empêcher² bébé ABL H:PL femme 3PL ÉVIT enceinte
 ‘Autrefois, on connaissait les moyens d'empêcher les bébés chez les femmes,
 pour éviter qu'elles ne tombent enceintes.’
 [lit. ...écarter les bébés des_{Abi} femmes, qu'elles ne soient enceintes.]

Dans tous ces énoncés, il ne fait pas de doute que P entre directement en relation de dépendance avec Q, même en l'absence de subordonnant comme *so* :

- du point de vue sémantique, P désigne précisément l'événement qui est visé (négativement) par le verbe de Q ;
- du point de vue syntaxique, P en (538) est une complétive, objet de *egoy*. Quant à (539), l'ambiguïté foncière de *den* fait hésiter entre une valeur d'Ablatif (et donc deux propositions syntaxiquement autonomes), ou un emploi *den... tiple* propre à l'Évitatif.

De fait, il semble bien que ce soit l'Évitatif lui-même qui assure, dans de tels cas, la fonction de cohésion syntaxique¹.

(b) P est juxtaposé à Q

La plupart du temps, les propositions Q et P ressemblent à deux énoncés autonomes syntaxiquement, sans qu'il soit nécessaire d'y voir une subordination. Cependant, il y demeure une forme de dépendance sémantique entre les propositions, dépendance qu'il faudra bien attribuer à l'Évitatif lui-même.

(b.1) Q est orientée négativement

Un cas fréquent d'emploi de *tiple*, est immédiatement après une proposition impliquant une visée négative sur un événement. Généralement, on peut gloser le diptyque {Q,P} ainsi : *Il ne faut pas que Q, ...de peur que P*. En pratique, Q est le plus souvent un énoncé au Prohibitif (*nitog ~ tog*) [voir aussi (537)] :

- (540) **Kēy TOG inin tokosṃeg, den na-ga tiple vēhyu mi kēy !**
 3PL PROH boire² à.l'excès ABL ART-kava ÉVIT être.violent avec 3PL
 ‘Il ne faut pas qu'ils boivent trop de kava, (*sinon*) ils risquent d'avoir la gueule de bois !’
- (541) **Nēk TOG vanvan hōw en. Den nēk tiple yap na-ḡgal me hiy dōyō.**
 2SG PROH aller² (bas) COÉ ABL 2SG ÉVIT tirer ART-guerre VTF à 1IN:DU
 ‘Je t'en prie, ne va pas là-bas. Tu risquerais de nous attirer un conflit.’
- (542) **Gēn TOG vanvan ! Kēy tiple tēy maymay gēn ! Kēy tiple big gēn !**
 1IN:PL PROH aller² 3PL ÉVIT tenir fort 1IN:PL 3PL ÉVIT (manger) 1IN:PL
 (Mythe : *Les poissons veulent aller danser au milieu du village des hommes*)
 ‘N'y allons pas ! Ils pourraient nous attraper ! Ils pourraient nous manger en grillades !’

Mais Q peut être également une simple négation, ex. négation du Potentiel ou négation du verbe "vouloir" :

¹ Nous avons déjà vu d'autres cas de tiroirs TAM qui peuvent apparaître dans des propositions indépendantes, mais dont le fonctionnement est tel que, dans certains cas de figure, ils indiquent à eux seuls la subordination syntaxique : cf. l'Aoriste en (289) p.809. Pour une réflexion générale sur ce phénomène de *subordination sans subordonnant*, voir François (1997).

- (543) **Kōyō TIT-vasem VĒH TE, veg imam tale boel.**
 3DU POT₁:NÉG₁-déclarer POT₂ NÉG₂ car père ÉVIT irrité
 ‘Ils ne pouvaient pas l'avouer, *de peur que* leur père ne se mît en colère.’
- (544) **Nok ET-BUS-TE vavap hiy nēk, den nēk tele vasem lō hiy ige.**
 1SG NÉG₁-vouloir-NÉG₂ dire² à 2SG ABL 2SG ÉVIT déclarer (sortir) à H:PL
 ‘Je n'ai pas envie de te le dire, *de peur que* tu ailles le raconter à tout le monde.’

Le fonctionnement de tous ces énoncés est le même. La première proposition Q vise la non-réalisation d'un événement encore virtuel au moment considéré (*visée négative*). Pour le sujet de visée –généralement l'énonciateur– cet événement est considéré comme contextuellement mauvais : *il ne faut pas que Q ait lieu* ; aussi le symboliserons-nous par un signe ‘moins’ : Q^- . Par ailleurs, la proposition à l'Évitatif présente un second événement P comme également mauvais : *il ne faut pas que P ait lieu* ; nous le symboliserons P^- . Or, dans tous les cas, la relation entre Q^- et P^- est claire : aux yeux de l'énonciateur, P^- serait la **conséquence normale de Q^-** , si Q^- avait lieu. Boire trop de kava a pour conséquence usuelle la cuite et la gueule de bois ; avouer mes bêtises à papa aurait toutes chances de susciter son courroux, etc. Nous verrons bientôt comment analyser plus précisément ces énoncés ; mais avant cela, nous illustrerons le cas où Q est positif.

(b.2) Q est orientée positivement

Un deuxième cas de figure, sans doute le plus fréquent, met en jeu une proposition Q impliquant une visée positive sur un événement. Le diptyque {Q,P} se glosera dans ce cas *Il faut que Q... de peur que P*. Comme il s'agit du symétrique du cas précédent, il n'est pas étonnant que Q soit souvent une injonction¹ [voir aussi (532) à (535)] :

- (545) **Ohoo, dō mōl! Tita tale boel dōyō!**
 non 1IN:DU AO:rentrer mère ÉVIT se.fâcher 1IN:DU
 ‘Non, rentrons ! *Sinon*, maman sera en colère contre nous !’
- (546) **Itōk, dō sēkan nowmat, den nēk tiple higap den nē-plēn.**
 être.bien 1IN:DU AO:(saluer) directement ABL 2SG ÉVIT rater ABL ART-avion
 ‘Bon, serrons-nous la main tout de suite, *sinon tu risques* de rater ton avion.’

L'injonction n'est pas la seule forme que peut prendre la proposition Q :

- (547) **Na-tamā, so haghīy hōw lē-vētan, den nē-sdē-ngēn tiple lem.**
 ART-natte que s'asseoir (bas) dans-terre ABL ART-cul-1IN:PL ÉVIT sale
 ‘Les nattes, c'est fait pour s'asseoir par terre, *pour ne pas* se salir le derrière.’
- (548) **Kem me-geay goy nē-vētan, kē tale sisgoy soloteg.**
 IEX:PL PFT-clôturer (sur) ART-terre 3SG ÉVIT tomber désordonné
 ‘Nous avons clôturé la terre, *pour l'empêcher* de s'écrouler de tous côtés.’

Le schéma est différent du précédent. Cette fois-ci, l'événement visé en Q est jugé "bon" par l'énonciateur, et sera symbolisé Q^+ . En revanche, le procès P évoqué par la proposition au Présentatif reste toujours orienté négativement, dans la mesure où il correspond à une

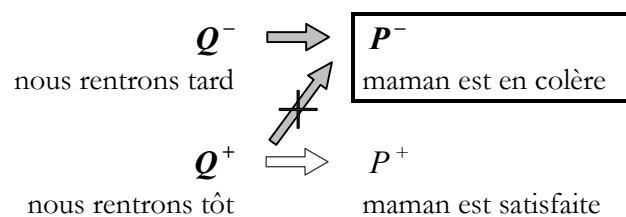
¹ L'injonction en mwotlap peut être analysée comme un cas particulier de l'Aoriste : cf. §(d) p.814.

situation que l'énonciateur veut éviter ; il doit donc toujours se noter P^- . Sémantiquement, le procès Q^+ est une précaution contre l'événement virtuel P^- .

(b.3) Un carré logique fortement dissymétrique

Au §(b.1), la relation de Q^- à P^- était simple : Q^- était la cause suffisante de P^- . Ici, la situation est légèrement plus compliquée : l'événement Q^+ est justement sélectionné parce qu'il a pour conséquence la situation opposée à P^- (situation qu'on peut appeler P^+). Par exemple, rentrer sans trop tarder (Q^+) est la cause que maman sera satisfaite (P^+) ; et c'est donc, pour ainsi dire, l'*anti-cause* pour qu'elle se mette en colère (P^-). Les choses sont encore plus claires si l'on résume ces données dans un carré logique :

Figure 7.32 – Le carré logique de l'Évitatif : causes et conséquences



Ainsi, malgré un paradoxe apparent, le fonctionnement des énoncés en {Q,P} est en réalité toujours le même. Face à une situation problématique (Sit_r), l'énonciateur conçoit un choix entre deux scénarios possibles :

- un mauvais scénario : le choix se porte sur Q^- , et alors la conséquence sera un événement mauvais (P^-), qu'il faut éviter ;
- un bon scénario : le choix se porte sur Q^+ , dont la conséquence serait meilleure (P^+).

S'il le voulait, l'énonciateur pourrait pointer directement sur la relation d'implication¹ $Q^+ \Rightarrow P^+$, en disant quelque chose comme *Faisons Q^+ , en sorte qu'il y aura P^+* :

(545) **Ohoo ! Dō mōl, tō tita ni-mlaklak !**
 non 1IN:DU AO:rentrer alors mère AO-content
 'Non, rentrons ! *Comme ça (tō) maman sera contente !*'

Mais la stratégie la plus courante, dans une telle situation, sera d'évoquer le risque encouru si Q^+ n'a pas lieu, à savoir l'événement P^- . Par conséquent, le "carré logique de l'Évitatif" est en réalité dissymétrique, puisqu'avec *tiple* on ne parle jamais de la bonne conséquence (P^+), mais toujours de la mauvaise (P^-).

Au moyen de l'Évitatif, l'énonciateur cherche à **détourner² l'action du risque P^-** , i.e. orienter le cours des événements en prenant un risque P^- comme repère négatif / comme écueil. Ayant en tête un double scénario (du type carré logique ci-dessus), il a le choix entre deux stratégies pour atteindre cet objectif : soit faire pression **pour Q^+** ; soit faire pression **contre Q^-** . Ceci définit les deux cas de figure sémantiques que nous venons d'illustrer par des exemples :

¹ Les subordonnées de conséquence et/ou de but se codent au moyen de *tō* + Aoriste : cf. ex.(278) p.805.

² C'est sans conteste ce sème de "détournement" / éloignement qui explique l'usage fréquent du morphème d'Ablatif (*à partir de, en s'éloignant de...*) avec l'Évitatif : cf. §(b) p.924.

- les propositions au Prohibitif / au négatif consistent à éviter P^- en évitant sa cause Q^- : on a donc le schéma { *Il ne faut pas Q^- , pour éviter P^-* }
- et de façon complémentaire, les énoncés injonctifs / affirmatifs cherchent à éviter P^- en sélectionnant son anti-cause Q^+ : autrement dit, { *Il faut Q^+ , pour éviter P^-* }.

(b.4) Consensuel donc argumentatif

L'analyse que nous venons de proposer permet de fournir une interprétation homogène pour tous les diptyques { $Q_{\text{quelconque}}$, $P_{\text{Évitatif}}$ }. Cependant, il faut encore rechercher quelles opérations précises recouvre l'Évitatif en lui-même.

Si l'on en croit l'apparente autonomie syntaxique de Q et de P, on pourrait d'abord croire à une simple juxtaposition entre deux propositions, simplement liées entre elles par un lien logique : *Il faut Q^+ [~ Il ne faut pas Q^-], (et donc) il ne faut pas P^-* . Pourtant, la structure est en réalité plus hiérarchisée que cela, et ce pour une raison pragmatique : les deux visées ne se placent pas sur le même plan.

- **Seul l'énonciateur est responsable de la visée modale sur l'événement Q :**
en t'ordonnant Q^+ ou en te déconseillant Q^- , c'est moi-même qui prends la responsabilité énonciative de juger Q comme bon ou mauvais ; si je prends la parole pour le faire, c'est justement parce que je pense que tu n'as pas forcément le même jugement que moi sur la question. Ex. en (545), si je plaide pour que nous rentrions à la maison, c'est précisément parce que toi tu préfères rester ici.

→ La proposition Q a pour *centre énonciatif* l'énonciateur, et lui seul.

- **La visée modale (négative) sur l'événement P^- est a priori partagée par tous :**
dans la proposition à l'Évitatif, je mentionne un événement P^- que, pensè-je, n'importe qui (*spéc. toi*) jugerait mauvais.

→ La proposition P n'a pas de *centre énonciatif* spécifique, *i.e.* elle est orientée vers la coénonciation (cf. p.311).

Cette dissymétrie entre les deux propositions explique pourquoi l'Évitatif P intervient toujours comme une **justification de la proposition Q**. Pour fixer les idées, on peut gloser le mécanisme de l'Évitatif au moyen du dialogue suivant, sorte de fonctionnement prototypique de ce morphème :

- Moi, je pense que *A doit faire Q^+* [~ *ne doit pas faire Q^-*].
- Ah bon ? Et pourquoi ça ?
- Parce que sinon *⟨cela risquerait nécessairement de provoquer P^- ⟩* ^{Évitatif}
- Aïe ! Eh bien dans ce cas, je suis d'accord avec toi concernant Q^+ [~ Q^-].

Bien entendu, comme tout scénario prototypique (François 2000 b), il ne s'agit que d'un modèle idéal, auquel il faut adapter les variables de chaque énoncé ; par exemple, il y a parfois un transfert de visée d'un sujet à l'autre ; et bien entendu, un Évitatif ne me garantit pas que tu tomberas d'accord avec moi... Mais dans l'ensemble, cette schématisation reflète les mécanismes pragmatiques à l'œuvre dans tous nos exemples.

Le point essentiel qu'illustre ce dialogue idéal, est la différence de statut énonciatif entre Q^- et P^- . C'est justement parce que P^- est déjà (espère-t-on) reconnu par quiconque comme mauvais, qu'on peut l'utiliser comme argument pour légitimer l'énonciation Q, laquelle est plus personnelle et donc plus incertaine. C'est un mécanisme analogue que S. Robert (1991 :

106-111) décrit à propos de la valeur argumentative que peut prendre la conjugaison 'Emphatique du Verbe' du wolof :

L'effectivité de la relation prédicative (...) est posée comme un préalable déjà admis, déjà vrai, déjà asserté au préalable par autrui. (...) En tant que savoir inter-subjectif, la propriété est supposée connue de tous. (...) Ce préconstruit permet à l'énonciateur d'utiliser l'énoncé comme un *moyen de justification*.

(b.5) Présupposition et décentrage énonciatif

C'est un fait remarquable, qu'avec l'Évitatif du mwotlap, la visée négative sur P^- soit toujours donnée comme évidente, comme acquise préalablement à la présente énonciation – en un mot : *présupposée*. En lui-même, l'Évitatif n'a aucune valeur assertive ou injonctive ; si l'énonciateur veut affirmer personnellement qu'un événement P est mauvais, il devra employer une autre stratégie, ex. le Prohibitif¹ ou autre :

- (549) **Kē nitog teñteñ !** ' (Je veux) qu'il ne pleure pas !'
 3SG PROH pleurer² La visée négative est *posée*
- Kē so ni-teñ e ne-het.** 'Ce serait ennuyeux s'il pleurait...'
 3SG PRSP AO-pleurer COÉ STA-mauvais La visée négative est *posée*
- (549)' **Kē tiple teñ !** 'C'est pour éviter qu'il pleure...'
 3SG ÉVIT pleurer La visée négative est *présupposée*.

Ainsi, le fait que P apparaisse souvent dans le sillage d'une proposition Q n'est pas le seul argument pour considérer que l'Évitatif présente une sorte de dépendance syntaxique. Une caractéristique encore plus décisive, est le fait que ce tiroir modal place son centre assertif en dehors du prédicat lui-même ; tout se passe comme s'il fallait voir là une "distorsion entre les deux centres de gravité de l'énoncé : le centre syntaxique, et le nœud de l'assertion" (Robert 1991: 109). En elle-même, la proposition P à l'Évitatif ne reflète pas un engagement de l'énonciateur, au même titre qu'une assertion ou qu'une injonction ; l'engagement énonciatif se trouve concentré dans la proposition Q qui précède, et **P n'intervient qu'à titre auxiliaire de Q**, sous la forme d'une justification² fondée sur le consensus.

C'est là un fonctionnement typique du présupposé, et plus généralement de la coénonciation : à partir du moment où une représentation mentale est donnée comme partagée entre les deux interlocuteurs, comme ne faisant l'objet d'aucune contestation possible, cette dernière ne peut pas, à elle seule, fournir un énoncé complet. En gros, on peut imaginer une situation comparable en français, avec une phrase du genre :

Tu risques de te perdre tout ton argent.

Bien qu'elle ait toutes les apparences de la phrase syntaxiquement complète, cette proposition présente une forme de dépendance pragmatique, pour la bonne raison qu'elle pointe sur un danger (P^- 'perdre ton argent') dont la valeur négative est déjà donnée comme acquise,

¹ Le mwotlap est typologiquement original, en distinguant ainsi l'Évitatif du Prohibitif. La plupart des langues réunissent les deux valeurs en un seul morphème : c'est le cas de *kan* en araki (François, à paraître a), de *nē* en latin ou de *μη* en grec ancien (Bizos 1961: 170) : ex. *μη δακρῶν* traduirait aussi bien (549) que (549)'.
² La valeur de justification causale est d'ailleurs soulignée par la conjonction *veg* 'car, parce que' ; celle-ci ne se rencontre que dans certains énoncés [ex.(532), (543)], mais serait possible dans tous.

comme consensuelle ; dès lors, elle ne peut fonctionner autrement que comme un argument en faveur d'une thèse Q, explicite ou implicite – ex. Q = [*Je pense que*] *tu ne devrais pas aller jouer au casino*. C'est du moins ainsi que fonctionne l'Évitatif du mwotlap.

(c) L'Évitatif peut-il vraiment fonctionner seul ?

Nous venons de montrer que l'Évitatif était un tiroir fondamentalement relationnel, impliquant une forme de dépendance pragmatique – voire de subordination syntaxique – entre deux propositions P et Q : **P intervient toujours comme un argument consensuel pour justifier l'énonciation de Q**. Or, notre raisonnement est parti de l'analyse de diptyques {Q,P} dans lesquels l'Évitatif était effectivement précédé d'une autre proposition Q. Que se passe-t-il donc dans les cas, minoritaires mais réels, où l'on trouve un Évitatif isolé, sans autre proposition à laquelle le raccrocher ? Ne s'agit-il pas là d'une remise en cause de la dépendance dont nous parlions ?

(c.1) Des relateurs mis pour des énoncés

En réalité, tous les exemples de cette sorte, à savoir les propositions en *tiple* qui ne sont pas précédées d'une proposition Q, présentent cependant d'autres indices formels permettant de la rétablir à partir du contexte. Le cas le plus typique, est lorsque l'interlocuteur s'apprête à faire une certaine action, et que le locuteur l'interrompt en s'exclamant *Ohoo !* ('Non !') avant de justifier son refus par un énoncé à l'Évitatif.

- (550) **Damdām egal tog van ! – Ohoo ! Kē tile mēt !**
 pendre² essayer SUG ITIF non 3SG ÉVIT brisé

'Vas-y, descends le long de la corde. – *Oh non !* J'ai peur qu'elle se casse !'

Certes, la proposition à l'Évitatif n'est pas précédée d'une proposition Q en bonne et dûe forme ; mais celle-ci est présente dans l'intervention de l'interlocuteur (*descendre...*), et la visée modale du locuteur concernant Q, se trouve concentrée dans le mot-phrase *ohoo* (= *je pense qu'il ne faut pas faire Q*). Une fois de plus, P n'intervient qu'en renfort, comme une justification de l'énonciation précédente (= *ohoo*).

L'autre morphème qui sert typiquement à embrayer sur le discours de l'interlocuteur est *ba* 'mais'. Comme on peut l'attendre d'un morphème signifiant 'mais', il sert à inverser l'orientation argumentative, en l'occurrence à passer de Q^+ à Q^- .

- (551) **Ba nēk so vasem me hiy no ! – Ba nēk tele yēheg no !**
 mais 2SG PRSP déclarer VTF à 1SG mais 2SG ÉVIT se.moquer 1SG

'Tu aurais dû me le dire ! – *Mais je ne voulais pas que* tu te moques de moi.'

Le mwotlap peut combiner *ba* 'mais' et *veg* 'car', pour signifier 'oui mais (le problème c'est que...)'. Suivi d'un Évitatif, *ba veg* permet également de faire allusion à un procès Q^- , comme dans l'énoncé suivant : *Oui, on peut faire Q ; mais c'est que cela aurait pour fâcheuse conséquence P^- [conclusion : il ne faut pas faire Q]* :

- (552) **Kēy te-vet vēh na-tamge ? – Itōk se. Ba veg, kē tiple misimsin.**
 3PL POT₁-tresser POT₂ ART-natte être.bien aussi mais car 3SG ÉVIT durer²

'Ils peuvent tresser des nattes ? – Oui, possible. *Mais le problème, c'est que* ça serait long.'

Il n'est pas toujours possible d'attribuer à un morphème segmental précis la fonction de représenter la visée modale de l'énonciateur (cf. *ohoo* ou *ba*) ; celle-ci doit se déduire du contexte, et/ou du contour prosodique :

- (553) **Nok hayveg le-lo qēyēñi. – Imam ! Nēk tale mat !**
 1SG AO:entrer dans-intérieur four.à.pierres père 2SG ÉVIT mort
 (*motif dans les mythes : le père se sacrifie pour nourrir magiquement ses enfants*)
 '... Je vais entrer dans le four. – Papa ! Tu *pourrais* mourir !'

Ici, l'intonation exclamative / de surprise sur le vocatif *imam*, combinée au fonctionnement propre de l'Évitatif, permet de reconstituer aisément l'énoncé Q qui se trouve ici implicite : Q = 'Il ne faut pas que tu entres dans le four'.

(c.2) L'injonction indirecte

Parfois, le contenu sémantique de Q n'est pas présent dans le discours d'autrui, mais simplement inférable de ses actions. Par exemple, si un adulte voit un adolescent s'approcher vaguement d'une jeune fille, sa réaction sera de réprimer¹ cette envie à l'aide d'un énoncé à l'Évitatif :

- (554) **Ēt ! Nēk tile akak na-mtege law, wo !**
 EXCL 2SG ÉVIT faire² ART-yeux brillant hein
 (*Voyant un garçon qui se rend à une soirée disco, où abondent les jolies filles*)
lit. "Hé hé, tu *risqueras* de faire les yeux doux !"
 → 'Eh dis donc ! Je sens que tu vas encore draguer, toi !'

Il n'est pas exclu que l'interjection *ēt !*, que l'on trouve typiquement dans ce genre d'énoncés de réprobation morale, soit considérée comme un indice modal de plein droit, au même titre que *ohoo* et *ba* ci-dessus : par ce moyen, l'énonciateur marque qu'il désapprouve la situation en cours, et oriente donc son discours, du même coup, dans le sens d'une prohibition (*ēt* → *tu ne devrais pas faire ce que tu fais*).

Mais quel que soit le statut que l'on assigne à cette interjection, il est clair que le fonctionnement même de *tiple* oblige, encore une fois, à reconstituer un énoncé implicite, que la proposition P sert précisément à légitimer². En l'occurrence, la conclusion implicite visée par *P⁻* (*tu risqueras de draguer*) est une prohibition Q = *Ne va pas à cette soirée*. Ainsi, l'Évitatif P ne sert pas à dire '*ne fais pas P*', mais '*ne fais pas Q (qui pourrait entraîner P)*'. À ce mécanisme d'**injonction indirecte**, on opposera le cas du Prohibitif, consistant à interdire directement P (sans impliquer d'interdit sur Q) :

¹ Le terme "réprimer" est fort, mais il correspond indéniablement à la réalité sociale de Mwotlap. Même si un énoncé comme (554) se présente généralement sous les traits du sarcasme, et donc –en apparence– de l'humour, c'est en fait la manifestation d'une répression sociale permanente, obsessionnelle, dans le sens de la séparation des sexes. Le fait qu'une expression comme *ak na-mtegelaw* 'draguer, être amoureux' se rencontre généralement au Prohibitif ou à l'Évitatif, en dit long sur les représentations de ce qui est bon vs. mauvais dans cette société villageoise.

² À propos d'un morphème semblable en diyari (Australie), Austin (1981: 229) note également : "In all the examples of this type of construction, it is clear from the context that an 'understood' imperative, warning or suggestion is implicit ; [therefore these sentences] may be regarded as structurally subordinate because it is always possible to add a main clause before them, although context may make it unnecessary". Lichtenberk (1995: 307), qui le cite, n'est pas convaincu par l'argument du sous-entendu ; cette analyse nous semble pourtant convenir parfaitement aux faits du mwotlap.

(554) **Nĕk tog akak na-mtege law !**
 2SG PROH faire² ART-yeux brillant

‘Ne drague pas !’ (*tu peux aller à cette soirée si tu veux, mais ne drague pas les filles*)

(c.3) La coorientation argumentative

Enfin, nous citerons un dernier exemple intéressant, car il montre la complexité des structures implicites associées à l'Évitatif. Jusqu'à présent, nous avons présenté deux types d'énoncés contenant cette marque :

- la proposition P à l'Évitatif suit un énoncé Q (typiquement ordre ou défense), de telle sorte que P soit la justification de Q ;
- la proposition P à l'Évitatif n'est annoncée par aucun énoncé Q, et apparaît isolée ; ce dernier doit être reconstitué à partir d'indices contextuels.

Mais cela ne signifie pas que toute proposition qui précède un Évitatif corresponde nécessairement à la proposition Q à laquelle celui-ci renvoie. Considérons l'exemple suivant :

(555) <Na-mtehal su nen, na-sñēt aē,>_Z <nĕk tiple suwsuw>_P !
 ART-chemin petit DX2 ART-rosée EXIST 2SG ÉVIT se.baigner

‘Ce petit chemin est plein de rosée : *tu risques de te mouiller !*’

Si l'on interprétait l'énoncé (555) comme un diptyque {Q,P}, on obtiendrait une interprétation absurde : **Ce petit chemin est plein de rosée, pour t'éviter de te mouiller* [cf. (547)-(548)]. En réalité, la proposition qui précède P, et que l'on appellera Z, ne correspond ni à un ordre ni à une défense, ni à un choix quelconque émanant d'un sujet de visée ; qu'il y ait de la rosée sur ce chemin n'est pas un projet, mais un fait.

Du côté de l'Évitatif P, on se retrouve donc dans le même cas que (554), à savoir un argument (P) orphelin de sa conclusion (Q). Celle-ci doit être reconstituée d'après le contexte : on a en fait (*N'emprunte pas ce chemin*)_Q ...*<de peur que tu te mouilles>*_P. Mais alors, qu'en est-il de la proposition Z ? Il s'agit également d'un argument en faveur... de la même conclusion, à savoir Q = *donc n'emprunte pas ce chemin*.¹ Ainsi, l'énoncé (555) n'est pas une structure hiérarchique {Q,P}, mais une suite de deux arguments Z+P visant chacun la même conclusion² Q, laquelle est laissée sous-entendue. Ce cas confirme que l'Évitatif fonctionne précisément sur le mode de l'argumentation.

(d) Une relationalité au niveau du discours

En somme, tous ces exemples tendent à prouver que l'Évitatif comporte une relationalité intrinsèque, expliquant l'effet de dépendance qui l'accompagne partout. Cependant, cette relationalité n'est pas du même ordre que celle que nous avons vue pour le Prioritif ou le Focus Temporel : pour ces dernières, la relation s'établissait au niveau sémantique proprement dit, c'est-à-dire entre des procès ou des situations (P₁ intervenait avant P₂, etc.). Avec

¹ On peut également considérer que Z est un argument pour la conclusion P = *donc tu risques de te mouiller*. Pour ces analyses argumentatives, nous nous inspirons de Anscombe & Ducrot (1983).

² Dans François (1997), nous avons proposé "une architectonique de la dépendance dans le discours", analysant les relations inter-énoncés ; la relation entre Z et P entre dans notre catégorie dite *Coorientation argumentative, avec coextension partielle* (deux énoncés orientés vers la même conclusion, et partiellement redondants). Cf. §1 p.996.

l'Évitatif, la relationalité se place à un niveau supérieur, car il s'agit d'une forme de **dépendance pragmatique** : une proposition à l'Évitatif (P) sert toujours d'argument en faveur d'une conclusion (Q). Si cette conclusion est explicitée dans le contexte proche, il en résulte une quasi relation de subordination entre P et Q ; mais assez souvent, la conclusion Q demeure implicite, et la dépendance de l'Évitatif se manifeste alors par l'instruction de reconstituer l'énoncé manquant, sur le modèle des inférences de Grice.

4. Synthèse : l'Évitatif

Nous résumerons ici le fonctionnement de l'Évitatif *tiplé*.

L'ÉVITATIF – En me plaçant dans une situation de référence Sit_r, je présente l'événement P comme un risque à éviter. La visée modale négative qui porte sur P n'est pas l'objet de mon énoncé, mais son présupposé, lequel se donne comme consensuel. Conséquence de cette valeur de consensus, la proposition à l'Évitatif consiste à opérer un acte d'argumentation en faveur d'une conclusion Q : *je pense que Q, (car il y a le risque de P)*.

Si cette conclusion Q prend la forme d'un véritable énoncé, celui-ci précède P, et se trouve orienté positivement (ex. Q = ordre) ou négativement (ex. Q = défense). Dans d'autres cas, Q demeure implicite, mais l'Évitatif donne l'instruction de le reconstituer à partir du contexte. La forte *dépendance pragmatique* impliquée par l'Évitatif prend parfois la forme d'une véritable subordination syntaxique.

VI. Les tiroirs négatifs

Après cette description des tiroirs TAM orientés positivement (pp.735-935), il ne reste plus qu'à présenter les tiroirs aspectuels négatifs. L'essentiel en a été dit au §(a) p.692 : contrairement aux autres langues, le mwotlap ne possède pas une marque de négation qui se combinerait simplement aux morphèmes TAM ; les marques négatives commutent avec les marques affirmatives, et entrent donc en paradigme avec elles.

Il ne s'agit pas là seulement d'un phénomène morphologique de marques amalgamées, selon lequel chaque marque positive présenterait un allomorphe pour les prédicats négatifs. Comme le souligne le *Tableau 7.2* p.694, la répartition sémantique de ces morphèmes de négation obéit à des principes en partie distincts des morphèmes affirmatifs, avec pour résultat une absence de correspondance terme à terme entre les marques en question. Ce point justifie que l'on consacre une présentation spécifique à ces tiroirs TAM négatifs. Nous parlerons successivement du Négatif Realis (*et-... te*), des deux négations à préconstruit (*et-... si te* 'ne plus', *et-... qete* 'pas encore'), des négations future et potentielle (*tit-... [vêh]-te*), et du Prohibitif (*tog*), etc.

A. LE NÉGATIF REALIS

Le morphème discontinu que nous appelons *Négatif Realis (et-... te)* est sans conteste la forme fondamentale de la négation en mwotlap : non seulement il couvre la plupart des aspects *realis* [cf. ex.(5) à (9) p.692], mais il sert également comme négation standard pour nier n'importe quel prédicat, aspectualisable ou non.

Nous l'étudierons selon le plan suivant :

1. *Les prédicats non-aspectualisés et la négation*
 - (a) Une négation (quasi) universelle
 - (b) L'article des noms et la négation
2. *Les prédicats aspectualisés*
 - (a) L'absence réelle
 - (b) Valeurs aspectuelles du Négatif realis
 - (c) Note historique et dialectologique
 - (c.1) Négation et Partitif
 - (c.2) Tendances contemporaines : un universal ?

1. *Les prédicats non-aspectualisés et la négation*

(a) *Une négation (quasi) universelle*

Avant tout emploi aspectuel, la négation (*et-... te*) permet de nier la plupart des prédicats affirmatifs, qu'il s'agisse d'un prédicat inclusif ou équatif, etc.

- (556) **⟨Igni-k⟩**. 'C'est ma femme.'
épouse-1SG
- **⟨Et- igni-k te⟩**. 'Ce n'est pas ma femme.'
NÉG₁- épouse-1SG NÉG₂

Bien entendu, ce fonctionnement est indissociable du caractère omniprédicatif de la langue, manifestée par l'absence totale de verbe *être*. On peut même parler ici d'*omniprédicativité absolue*, pour distinguer le mwotlap de langues partiellement omniprédicatives : ainsi, en arabe classique, l'absence de verbe *être* au présent affirmatif n'empêche pas l'apparition d'une copule (*laysa*) à la forme négative. Rien de tel en mwotlap, où la négation, comme d'ailleurs toutes les marques TAM, viennent s'associer directement à la tête prédicative, qu'elle soit verbale ou nominale.

Ainsi, la négation *et-... te* peut porter directement sur un nom propre :

- (557) **⟨Et- Iqet te⟩**. 'Ce n'est pas Iqet.'
NÉG₁- Iqet NÉG₂

... sur un pronom personnel prédicatif (= généralement commençant par *i-*) :

- (558) **⟨Et- ino te⟩, ikē !** 'Ce n'est pas moi, c'est lui !'
NÉG₁- 1SG:PRÉD NÉG₂ 3SG:PRÉD

... sur un syntagme nominal :

- (559) **⟨Et- halgoy vitwag te⟩, vap me !**
NÉG₁- secret un NÉG₂ AO:dire VTF
'Ce n'est pas un secret ; dis-le moi !'

- (560) **Na-tmān nan kē ⟨et- nage to-Mōtlap te⟩**.
ART-homme ASSO 3SG NÉG₁- (originaire) de-Mwotlap NÉG₂
'Cet homme n'est pas (originaire) de Mwotlap.'

- (561) **Ige mey a** <**et-** *famlē non John* **te**> **et-leg te.**
 H:PL celui SUB NÉG₁- parent (de) J. NÉG₂ NÉG₁-marié NÉG₂
 ‘Ceux qui <ne sont pas de la famille de John> ne participent pas au mariage.’

... sur un contenu de parole (emploi métalinguistique) :

- (562) <**Et-** *"mulumlum"* **te**>, **"namalkōh" !**
 NÉG₁- "lent" NÉG₂ "délicat"
 ‘Ce n'est pas "lent" (qu'il faudrait dire), c'est plutôt "délicat".’

... sur une relative en *mey*, si elle est brève :

- (563) **Ohoo,** <**et-** *mey nen* **te**> ! ‘Non, ce n'est pas celui-là.’
 non NÉG₁- REL DX2 NÉG₂ [lit. celui qui est là]

... sur un attribut directement prédicatif [cf. §(a) p.730] :

- (564) <**Et-** *yeh meh* **te**>, **sisqet ēwē !** ‘Ce n'est pas trop loin, c'est tout près !’
 NÉG₁- loin trop NÉG₂ proche juste

... sur un classificateur possessif :

- (565) **Na-mu-n inen,** <**et-** *na-mu-k* **te**> !
 ART-CPSit-3SG DX2 NÉG₁- ART-CPSit-3SG NÉG₂
 ‘C'est son problème [lit. c'est "le sien"], ce n'est pas le mien !’

... sur un numéral :

- (566) **Kōyō** <**et-vitwag** **te**>, **ne-tegha !**
 3DU NÉG₁-un NÉG₂ STA-différent
 ‘Tous deux ne sont pas identiques [lit. ne sont pas un], ils sont différents !’

On trouve même la négation *et-... te* sur des prépositions/conjonctions, comme *veg* ‘car’ ou *qele* ‘comme’ :

- (567) **Ohoo,** <**et-** *qele nen* **te**> ! ‘C'est pas comme ça (qu'il faut faire) !’
 non NÉG₁- comme DX2 NÉG₂
- (568) **Na-mapto ēwē :** <**et-** *qele* **te**> **na-lañvën a na-galēs en.**
 ART-(danse) juste NÉG₁- comme NÉG₂ ART-(danse) SUB STA-ardu COÉ
 (*noms de danses traditionnelles*) ‘Rassure-toi, c'est juste un *namapto* :
 ce n'est pas comme le *nalangvën* qui est si difficile.’
- (569) <**Et-** *veg* **te**> **so n-eh itōk.**
 NÉG₁- car NÉG₂ que ART-chanson être.bien
 ‘Ce n'est pas parce que la chanson est belle.’

En revanche, la négation *et-... te* est incompatible avec les syntagmes locatifs, les directionnels et les déictiques¹. Quant aux prédicatifs existentiels [§4 p.158], ils comportent

¹ Nous avons vu ailleurs que ces syntagmes sont également incompatibles avec les marques TAM [§(c.1) p.732].

leurs propres formes négatives : la négation de *aē* 'il y a' n'est jamais **et-aē te*, mais *tateh* 'il n'y a pas' :

- (570) **N-aksok** <*aē*>. 'Il y a eu une bagarre.'
 ART-rixe exist
- <**Tateh aksok**>. 'Il n'y a pas eu de bagarre.'
 non.exist rixe

(b) *L'article des noms et la négation*

Dans tous ces exemples de négation non-verbale, l'énoncé affirmatif correspondant serait le prédicat nu, sans marque de négation : la marque *et...* *te* (négation) s'oppose donc, si l'on veut, à un *zéro* (affirmation). Le mwotlap présente cependant une exception importante : les noms communs, *i.e.* ceux qui prennent usuellement l'article *nA-* pour devenir des substantifs. Nous avons vu ailleurs [§(a) p.706] que cet article *nA-* est obligatoire pour former un *prédicat inclusif / équatif* à l'affirmatif :

- (571) (**Kē**) <**na-bago**>. / **Kē bago*. 'C'est un requin'
 3SG ART-requin

En revanche, cet article devient facultatif avec la négation :

- (572) (**Kē**) <ET- **na-bago** TE>. 'Ce n'est pas un requin.'
 3SG NÉG₁- ART-requin NÉG₂
- (572)' (**Kē**) <ET- **bago** TE>. *id.*
 3SG NÉG₁- requin NÉG₂

Selon nos informateurs, il semble que ces deux tournures soient interchangeable. Pourtant, notre intuition nous incite à proposer l'hypothèse d'une différence liée à la **référentialité** du nom en question. L'article *nA-* serait facultatif lorsqu'il s'agit de nier une matière / un prédicat purement qualitatif, celui-là même qui est associé au radical nominal pur (ex. *ce n'est pas [du] N*)¹ :

- (573) **Na-day na-day ! Ba wele wo**, <ET- **day** TE>, <**ne-geg ēwē**>.
 ART-sang ART-sang mais en.fait NÉG₁- sang NÉG₂ ART-Amaranthus juste
 'Du sang, du sang partout !...
 En réalité, ce n'était pas du sang, c'était juste la fleur d'amarante.'

Inversement, toujours dans notre hypothèse, on maintiendrait l'article chaque fois qu'il s'agit de nier un prédicat équatif ou référentiel (ex. *ce n'est pas le N*). Ceci expliquerait pourquoi l'article est obligatoire dans les énoncés suivants :

- (574) <ET- **nē-mēs nan** TE>. 'Non, ce n'est pas la perruche (que je cherche).'
 NÉG₁- ART-perruche ASSO NÉG₂
- (575) **Tog tō nen**, <ET- **na-bago** TE>, **ba n-et me-lep ēwē kē**.
 (en.l'occurrence) NÉG₁- ART-requin NÉG₂ mais ART-personne PFT-prendre juste 3SG
 'En fait, ce n'était pas (le fait d') un requin, c'était *un homme* qui l'avait kidnappée.'

¹ Voir aussi les deux énoncés (559) et (561) ci-dessus.

Même si ceci semble corroborer notre hypothèse de la référentialité / l'individualité, on notera que le mwotlap utilise préférentiellement l'article, même lorsque le prédicat est purement qualitatif (?) :

(576) **Ohoo**, ⟨ET- ***na-ptel*** ***men*** TE⟩. ‘Non, ça, ce n'est pas de la banane mûre.’
non NÉG₁- ART-banane mûr NÉG₂

(577) **Nēk** ⟨ET- ***n-et*** TE⟩, **nēk na-tmat** !
2SG NÉG₁- ART-personne NÉG₂ 2SG ART-démon
‘Tu n'es pas un être humain, tu es un démon !’

Il est fort probable que la présence de l'article dans ces prédicats négatifs soit fortement dûe au parallèle avec les prédicats affirmatifs correspondants, qui prennent obligatoirement l'article : ce parallèle est patent dans les énoncés (376), (577), et dans le suivant :

(578) ⟨**Na-taēm gengen**⟩ **ēgēn**, ⟨ET- ***na-taēm qañqañyis*** TE⟩ !
ART-moment manger² maintenant NÉG₁- ART-moment cuisiner² NÉG₂
‘C'est le moment de manger maintenant, c'est pas le moment de faire la cuisine !’

La présence de l'article est quasiment systématique si le nom est suivi de déterminants ou d'adjectifs, autrement dit s'il s'agit d'un SN entier et non d'un simple nom [voir pourtant (559) et (561)] :

(579) ⟨ET- ***ni-hnag na-ga-ntēl*** TE⟩ ! / ? *Et-hinag nagantēl te*.
NÉG₁- ART-igname ART-CPCoest-1IN:TRI NÉG₂
‘Mais ce n'est pas notre igname (à manger).’

Il n'est pas absurde de voir là un emploi proche de la reprise métalinguistique, comme en (562) ci-dessus. En outre, nous avons vu que les prédicats non aspectualisés avaient en commun d'opposer une négation *et...te* à une forme affirmative en *zéro*. Il est fort probable que cette régularité finisse par exercer une certaine pression (cognitive) sur tous les cas de prédicats non aspectualisés, au point de reprendre tel quel (= avec son article) un prédicat nominal, lorsqu'on l'associe à la négation. C'est ce qui explique la préférence marquée pour les négations avec article [type (572)] par rapport aux négations sans article [type (572)'].

Quoi qu'il en soit, il faut souligner que les prédicats négatifs sont un des seuls domaines du mwotlap où l'on observe une telle fluctuation entre la présence vs. l'absence de l'article des noms. Partout ailleurs (ou presque), ses règles d'apparition ou d'effacement sont strictes, et ne posent pas de problèmes. En particulier, l'article *nA-* est absolument exclu lorsque le nom constitue un prédicat aspectualisé [cf. §3 p.706, ex.(25) sqq.] ; si l'on met à part la négation, *nA-* n'est *jamais* associé aux marques aspecto-modales.

2. Les prédicats aspectualisés

L'autre emploi de la négation *et...te* est avec les prédicats aspectualisés. Même si ces derniers incluent théoriquement les noms [ex. (34) p.712, (66) p.719], ils recouvrent essentiellement les prédicats adjectivaux et verbaux.

(a) L'absence réelle

Pour les adjectifs, la négation s'oppose essentiellement au Statif, forme standard des prédicats adjectivaux :

- (580) **Aqōh !** <**Na-galēs** **meh**> ! 'Walou ! C'est trop dur !'
 EXCL STA-ardu trop
- <**Et-galēs** **meh** **te**>. 'Ce n'est pas trop dur.'
 NÉG₁-ardu trop NÉG₂

Mais on trouve également la même négation pour nier un adjectif aspectualisé, là où l'affirmation correspondante aurait employé, par exemple, le Parfait ou l'Aoriste :

- (581) **Magtō en** <**m-ēh** **lok**>. 'La vieille femme a ressuscité.'
 vieille COÉ PFT-vivant re-
- **Magtō en** <**et-ēh** **lok** **te**>. 'La vieille femme n'a pas ressuscité.'
 vieille COÉ NÉG₁-vivant re- NÉG₂

Ce dernier phénomène est d'autant plus visible chez les verbes : la Négation *et... te* regroupe à elle seule plusieurs valeurs aspectuelles, qui sont distinguées à l'affirmatif. Le plus simple est de reproduire ici les énoncés (5) à (9) :

- (5) **Kōyō** <**mitiy**>. 'Ils s'endorm(ir)ent.'
 3DU AO:dormir [AORISTE]
- (6) **Kōyō** <**ne-mtiy**>. 'Ils sont endormis.'
 3DU STA-dormir [STATIF]
- (7) **Kōyō** <**me-mtiy**>. 'Ils se sont endormis.'
 3DU PFT-dormir [PARFAIT]
- (8) **Kōyō** <**me-mtiy** **tō**>. 'Ils ont dormi.'
 3DU PRT₁-dormir PRT₂ [PRÉTÉRIT]
- (9) **Kōyō** <**ET-mitiy** **TE**>. 'Ils n'ont pas dormi. / Ils ne dorment pas.'
 3DU NÉG₁-dormir NÉG₂ [NÉGATION REALIS]

Le point commun de toutes ces aspects affirmatifs, est qu'ils consistent à faire porter une prédication sur le monde actualisé, réel : il s'agit de tiroirs *realis*. Voilà pourquoi la négation *et... te*, en tant que tiroir aspecto-modal, porte le nom de *Négatif Realis*. À l'aide de cette négation, l'énonciateur affirme que la propriété *P* est totalement absente de la situation réelle Sit_R – soit que l'on nie *P* à l'instant *t_R* (*Il n'y a pas P*), soit que l'on nie *P* dans l'histoire de Sit_R (*Il n'y a pas eu P*). Par exemple, l'énoncé (9) pourrait se glosser ainsi : "La situation considérée Sit_R se caractérise par l'absence totale de *leur sommeil*".

On comprend aisément la logique du mwotlap : car s'il est possible de procéder à des opérations aspecto-modales complexes à propos d'un événement réel (ex. Aoriste ≠ Statif ≠ Parfait ≠ Prétérit...), celles-ci deviennent caduques dès lors qu'il s'agit de parler d'une *absence d'événement*. Comme nous l'avons dit p.693 : "les propriétés sémantiques – notamment aspecto-modales – d'un non-procès ne sont ni les mêmes que celles d'un procès, ni leur simple symétrique".

(b) Valeurs aspectuelles du Négatif realis

Pour ne pas nous contenter de cette définition générale, voici une sélection d'exemples représentant les principales valeurs aspectuelles attestées pour le *Négatif realis*. Dans chaque cas, nous indiquons entre crochets le tiroir correspondant à l'affirmatif.

- [≈ STATIF] **négation d'une qualité stable** (adjectif ou verbe) :

- (582) **No(k) et-mētēgteg te nēk.** 'Je n'ai pas peur de toi.'
 1SG NÉG₁-craindre NÉG₂ 2SG
- (583) **Isi, no et-ēglal te kēy.** 'J'en sais rien, moi, je les connais pas.'
 (j'ignore) 1SG NÉG₁-savoir NÉG₂ 3PL
- (584) **Kem et-boel te nēk.** 'Nous ne sommes pas en colère contre toi.'
 1EX:PL NÉG₁-irrité NÉG₂ 2SG

Rappelons qu'un des verbes statiques les plus fréquents, *myōs* 'aimer, vouloir', est le seul qui présente une forme irrégulière : au lieu de [?]*et-mōyōs te*, on trouve la forme invariable (*et-*)*buste*, d'origine inconnue¹ :

- (585) **No ne-myōs kēy.** 'Je les aime (bien).'
 1SG STA-vouloir 3PL
- ? *No et-mōyōs te kēy.* 'Je ne les aime pas.'
- (586) **No(k) et-buste kēy.**
 1SG NÉG-(vouloir:NÉG) 3PL
- (587) **Buste pleplevōlē en !** 'Je veux pas jouer au volley !'
 (vouloir:NÉG) jouer.au.volley² COÉ

- [≈ PARFAIT / PRÉTÉRIT] **négation d'un événement passé** :

- (588) **No et-eksas te kē. No MO-soksok lēlēge kē.**
 1SG NÉG₁-trouver NÉG₂ 3SG 1SG PFT-chercher² vainement 3SG
 'Je ne l'ai pas trouvée. Je l'ai cherchée en vain.'
- (589) **Nēk MA-van hōw a tekengi e, nēk et-vēhge te kēy van ?**
 2SG PFT-aller (bas) SUB autre.côté COÉ 2SG NÉG₁-interroger NÉG₂ 3PL VTF
 'Quand tu es allé les voir là-bas, tu ne leur as donc pas posé la question ?'
- (590) **Nok vap van hiy nēk en..., ba nēk et-yōnteg te na-lñe-k !**
 1SG AO:dire ITIF à 2SG COÉ mais 2SG NÉG₁-entendre NÉG₂ ART-voix-1SG
 'Je t'avais pourtant prévenu (...), mais tu ne m'as pas écouté (= obéi) !'

- [≈ AORISTE / PARFAIT] **négation dans une hypothèse** (non contrefactuelle) :

- (591) **Nēk wo et-dam te kemem en, ni-siok nōnōm tateh.**
 2SG si NÉG₁-suivre NÉG₂ 1EX:PL COÉ ART- bateau ta non.exist
 'Si tu ne viens pas avec nous, tu n'auras pas de pirogue.'

¹ Il ne fait pas de doute que le *te* de *buste* provient de la négation *et-... te*. Cependant, (a) *bus* seul n'a pas de sens ; (b) *bus-te* est devenu indivisible, y compris –fait exceptionnel– avec un autre suffixe de négation, ex. *Kē et-buste qete* (au lieu de **Kē et-bus qete*) 'Elle ne veut pas encore.'

- (592) **So wo nēk wo mē-tēy maymay, si so nēk wo et-tēy maymay te...**
 si si 2SG si PFT-tenir fort ou si 2SG si NÉG₁-tenir fort NÉG₂
 ‘Si tu l’attrapes vigoureusement – ou même si tu ne l’attrapes pas vigoureusement...’
- [≈ AORISTE] **négation d'un événement dans un récit** (nécessairement rare, car un récit est normalement constitué d'événements positifs) :

(593) **Ba kē et-vasem te van so tita nonon na-māt.**
 mais 3SG NÉG₁-déclarer NÉG₂ ITIF que mère sa ART-serpent
 ‘Mais elle n'avoua pas que sa mère était un serpent.’

(594) **"Na-myōs mino a n-age agōh !" Wētamat et-ukēg te.**
 ART-désir mon SUB ART-chose DX1 Diable NÉG₁-lâcher NÉG₂
 ‘"Voici l'objet que je désire" (dit le garçon). Mais le Diable refusa [*lit.* n'accepta pas].’

(595) **Van hag me, et-misin te e, kē ni-vētleg lok hōw.**
 aller (haut) VTF NÉG₁-durer NÉG₂ COÉ 3SG AO-envoyer re- (bas)
 ‘Il remonta vers l'est ; mais peu de temps après [*lit.* cela ne dura pas],
 il reçut à nouveau l'ordre de redescendre vers l'ouest.’
 - [≈ AORISTE] **énoncé performatif négatif** (rare) :

(596) **Kamyō et-ukēg te nēk so nēk vanvan yow anen !**
 IEX:DU NÉG₁-lâcher NÉG₂ 2SG que 2SG AO:aller² (dehors) DX2
 ‘Nous t'interdisons [*lit.* ne permettons pas] d'aller sur la côte là-bas !’
 - [≈ PRÉSENTATIF ?] **localisation-identification négative** (très rare) :

(597) **Yoge en, <et-tēy te mu-y hap te> en, yoge ba-vavap eh.**
 H:DU COÉ NÉG₁-tenir PTF CPSit-3PL chose NÉG₂ COÉ H:DU pour-dire² chanson
 ‘Et les deux, là, qui *n'ont rien* dans les mains (= aucune percussion), ce sont les chanteurs.’
 - [≈ AORISTE] **négation d'un imparfaitif** (V rédupliqué) :

(598) **No et-galgal te !** ‘Je ne mens pas !’
 1SG NÉG₁-mentir² NÉG₂ cf. (266) p.802

(599) **Ēt ! Yoge gōh et-mitimiy te !**
 EXCL H:DU DX1 NÉG₁-dormir² NÉG₂
 ‘Aïe aïe aïe ! Ces deux-là ne sont pas en train de dormir ! (ils sont éveillés)’
 - [≈ AORISTE / STATIF] **négation d'un itératif** ou d'un fréquentatif (V rédupliqué) :

(600) **Na-ga gōh, et-wēlwēl te.** ‘Ce genre de kava, ça *ne s'achète pas*.’
 ART-kava DX1 NÉG₁-acheter² NÉG₂

(601) **Amag, ige et-matmat te.** ‘Jadis, les hommes *ne mouraient pas*.’
 avant H:PL NÉG₁-mourir² NÉG₂

(602) **Yatkel vōnō kēy et-gengen te na-bago.**
 quelques pays 3PL NÉG₁-manger² NÉG₂ ART-requin
 ‘Dans certains pays, on *ne mange pas* de requin.’

- (603) **Ba nok hohoh n-ep van : tateh, et-lawlaw te.**
 mais 1SG AO:(frotter) ART-feu ITIF non.exist NÉG₁-briller² NÉG₂
 ‘(Sans arrêt) je frotte, je frotte, pour faire du feu – en vain, ça *ne prend pas*.’

▪ [≈ AORISTE] **négation d'une instruction générique (V rédupliqué) :**

- (604) **Na-tmalte, kē et-qalqal te na-naw.**
 ART-(pierre.magique) 3SG NÉG₁-toucher² NÉG₂ ART-mer
 ‘La pierre magique *natmalte*, ça ne doit pas toucher [*lit. ça ne touche pas*] l'eau de mer (sous peine de perdre son pouvoir magique).’

- (605) **Nō-wōgit kē ni-togtog vëlēs a le-gmel. Kē et-kakalō te.**
 ART-prince 3SG AO-rester² seulement LOC dans-*nakamal* 3SG NÉG₁-sortir² NÉG₂
 ‘Un prince reste toujours dans son palais : il *n'en sort jamais*.’

Avec cette *négation d'une instruction générique*, on atteint les confins de l'*irrealis* : ce n'est donc pas un hasard si cette valeur – et elle seule – peut également se traduire au moyen du Prohibitif (*tog*), tiroir intrinsèquement lié à l'*irrealis*, et donc théoriquement antinomique avec la négation *realis et-... te*. Ainsi, l'énoncé (605) pourrait aussi bien prendre la forme **Kē nitog kakalō** ‘Il ne doit pas sortir’, sans grand changement de sens. On relève par exemple :

- (606) **Ige tegha wo ne-myōs wo yoñteg, kēy yoñteg.**
 ... **Ba ēwē so ēgnō-n en, kē TOG yoñyoñteg.**
 mais juste que époux-3SG COÉ 3SG PROH entendre²
 (*description d'un rituel secret*) ‘Si les autres veulent écouter, (qu')ils écoutent_{Aor.} C'est seulement son époux qui ne doit pas écouter_{Prohib.}’

Dans le même type d'emploi, on relève également le Potentiel négatif (*tīt-... vēste*) :

- (607) **Na-tmalte, ni-nini TIT-qal VĒSTE.**
 ART-(pierre.magique) ART-ombre:2SG POT₁:NÉG₁-toucher POT₂:NÉG₂
 ‘La pierre magique *natmalte*, ton ombre ne doit pas [*lit. ne peut pas*] la toucher (sous peine que tu trouves la mort).’

3. Note historique et dialectologique

(a) **Négation et Partitif**

La négation *et-... te* comporte deux éléments indissociables, glosés ‘NÉG₁-... NÉG₂’. Pourtant, le second élément est homonyme, en synchronie, d'un morphème *te* à valeur de Partitif (≈ *un peu de N*)¹. Il n'est pas difficile de voir qu'il s'agit à l'origine d'un même mot² : on part d'un syntagme originel en ⟨Négation *et-* + Partitif *te*⟩ valant négation absolue, et consistant à nier la plus petite quantité de *P* (*pas P du tout, pas P le moins du monde*). Dans un second temps, le Partitif s'est grammaticalisé en devenant un élément obligatoire de la négation : *et-... te*.

¹ Ce morphème de Partitif a été présenté avec les Classificateurs possessifs, auxquels il est souvent associé : cf. §(c) p.563. Au §(c.7) p.624, nous indiquons sur quels critères les deux *te* doivent être analysés comme deux morphèmes différents en synchronie : seul le Partitif possède une variante *ta*, etc.

² Cf. le mota *tea* "one ; anything at all, something, anything, whatever ; at all" (Codrington 1896: 214).

Le phénomène est si connu, et si fréquent dans les langues du monde, que nous n'y insisterons pas ici. C'est de la même façon que la négation *ne* de l'ancien français s'est renforcé en *ne... pas* ; la négation *ma:* de l'arabe classique est devenue *ma:... sh* en arabe égyptien, par amalgame du nom générique 'chose' { *ma:* + *shay* 'chose' > *ma:... sh* 'NÉG' }, etc. Parmi les langues plus proches du Vanuatu, Early (1994: 89) en dénombre au moins huit (*spéc.* le lewo) pour lesquelles le Partitif –souvent de forme *te* ou *re*– se serait grammaticalisé en deuxième élément de négation. Si les données d'Early ne concernent que les langues du centre et du sud du pays, et ne disent rien des langues du nord (Banks), c'est aussi parce que ces dernières ont peu connu ce phénomène. La marque usuelle de négation y demeure un unique préfixe verbal, ex. *gate* en *mota*, *ete* en *mosina*, *gVtV-* en *yürës*¹ :

MTA *Nau gate ilo.* 'Je ne vois pas / Je n'ai pas vu.'

1SG NÉG voir

MSN *Nēk ete tek me o polo-m o qet !*

2SG NÉG tenir VTF ART POSS-2SG ART taro

'Tu n'as pas apporté tes taros !'

VRS *No gata-kal ni-tiwial, no ma-kal ni-töl.*

1SG NÉG-pêcher PF-un 1SG PFT-pêcher PF-trois

'Je n'en ai pas pêché un, j'en ai pêché trois.'

Le mwotlap est donc isolé dans la région des Banks, en étant une des seules langues² qui aient connu le processus de grammaticalisation *Partitif* → 2nd élément de *Négation*. Il y a donc toute apparence que ce processus soit une innovation propre au mwotlap.

(b) Tendances contemporaines : un universal ?

L'élément partitif *te* s'est tellement bien intégré à la négation, qu'il en est devenu le seul élément absolument indispensable. En effet, le registre très familier –voire vulgaire– du mwotlap autorise, dans certains cas, à escamoter le premier élément *et-*, en sorte que seul *te* devient le seul support de la valeur négative. La seule condition à cet effacement est que le SV démarre la proposition, *i.e.* qu'il n'y ait pas de sujet exprimé. C'est généralement le cas avec la forme irrégulière du verbe 'vouloir', comme en (587) *Buste !* 'Veux pas !' ; cela arrive également avec des énoncés équatifs, dont le prédicat est un syntagme nominal :

(558)' *⟨Ino te⟩, ikē !* 'C'est pas moi, c'est lui !'
1SG:PRÉD NÉG 3SG:PRÉD cf. (558)

(567)' *⟨Qele nen te⟩, woqey !* 'C'est pas comme ça qu'on fait, abruti !'
comme DX2 NÉG (insulte) cf. (567)

(562)' *Ēēh ! ⟨"Wokbaōt" te⟩ ! "Vanvan me" !*
EXCL (marcher:emprunt) NÉG aller² VTF
'Héé ! C'est pas "wokbaot" qu'on dit [< bisl. < angl. *walk about*], c'est "marcher" !'

¹ Voir Codrington (1885: 286) pour le *mota* ; les autres langues ont fait l'objet d'une enquête personnelle.

² Nos données montrent qu'au moins une langue de la région a intégré à sa négation une forme semblable à *te* : en lehali (Ureparapara), la négation a la forme *tet-...te*. Cependant, d'autres indices linguistiques suggèrent que le lehali soit historiquement dérivé du mwotlap (ancien dialecte) ; l'innovation en question peut donc être datée de l'époque où le lehali et le mwotlap ne s'étaient pas encore séparés.

Il est remarquable que le mwotlap a connu exactement le même parcours que le français. À la marque négative fondamentale *ne* [MTP *et-*], s'est d'abord greffé un morphème à valeur de partitif *...pas* [MTP *...te*], au point de constituer un morphème discontinu de négation *ne ...pas* [MTP *et- ...te*], qui entoure la tête prédicative [MTP : entoure tout le syntagme]. Beaucoup plus tard, l'accent tonique tombant sur *...pas* [MTP *te*] met en avant ce second élément comme marque principale de la négation, tandis que le premier élément, atone, a tendance à disparaître dans les registres les plus familiers de la langue (langue relâchée, sociolecte des adolescents...). Dans cet état de langue "évolué", tout se passe comme si l'ancienne marque de Partitif *pas* [MTP *te*] était devenue une marque de négation – en vertu d'un de ces tours de magie dont les langues ont le secret¹.

B. LES NÉGATIONS À PRÉCONSTRUIT

Le *Tableau 7.2* p.694 suggère que deux marques de négation sont dérivées de la Négation Realis *et-... te* : d'une part, la valeur 'ne plus' (*et-... si te*) ; d'autre part, la valeur 'pas encore' (*et-... qete*). Si on les compare aux autres négations, ces deux formes ont en commun d'avoir une référence *realis*, i.e. de faire porter une prédication sur le monde réel. Leur différence avec la *Négation Realis* standard réside dans le jeu de préconstruit qu'elles mettent en œuvre. Nous les étudierons l'une après l'autre, selon le plan suivant :

- | |
|--|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. 'Ne plus' <ol style="list-style-type: none"> (a) Analyse du morphème (b) Une double symétrie <ol style="list-style-type: none"> (b.1) 'Ne plus' vs. Rémansif (b.2) 'Ne plus' vs. Accompli 2. 'Pas encore' <ol style="list-style-type: none"> (a) Syntaxe et étymologie <ol style="list-style-type: none"> (a.1) Problème de position (a.2) Hypothèse historique (b) Encore une double symétrie <ol style="list-style-type: none"> (b.1) 'Pas encore' vs. Accompli (b.2) 'Pas encore' vs. Rémansif 3. <i>Le carré des ruptures préconstruites</i> |
|--|

1. 'Ne plus'

(a) **Analyse du morphème**

La négation 'ne plus' (pour laquelle il est sans doute superflu de chercher une autre appellation, tant celle-ci est transparente) se présente sous la forme d'un morphème discontinu *et-... si te*. On y reconnaît, d'une part, la Négation Realis *et-... te*, et d'autre part une forme *si*. Cette dernière, qu'on se gardera de confondre avec *si* 'ou bien', est une variante combinatoire de l'Adjoint *se* 'aussi, davantage, encore'² : réalisé normalement *se* partout ailleurs, ce dernier prend la forme *si* devant trois postclitiques TAM : *te* (formant la

¹ Nous avons rencontré ailleurs un semblable "tour de passe-passe entre morphèmes", à propos de l'Évitatif [§(b) p.924].

² La formation de cette négation composite est donc tout à fait comparable au français *ne... plus*, originellement 'pas davantage'. On notera cependant une nuance à l'affirmatif : *se* signifie 'aussi' ; *lok se* 'à nouveau'.

négation), *tog* (formant le suggestif), *tō* (formant l'injonction forte, le Prétérit, etc.).
Considérons le couple d'énoncés suivants :

(608) **Kōyō ma-tatal lok se.** 'Ils se sont promenés à nouveau.'
3DU PFT-marcher re- encore

(608)' **Kōyō et-tatal (lok) si te.** / *...se te.
3DU NÉG₁-marcher re- encore NÉG₂
'Ils ne se sont plus promenés. / Ils ne se promènent plus.'

La valeur 'ne plus' prend la forme simple *se* quand elle se combine à l'existentiel négatif *Tateh*, ou bien avec la négation du Potentiel (*tit-... vēste*) :

(609) **Tateh se.** / *Tateh site. 'Il n'y en a plus.'
non.exist encore

(610) **Kē <tit-ak se vēste> na-hap.** / *...tit-ak si(te) vēste...
3SG POT₁:NÉG₁-faire encore POT₂:NÉG₂ ART-quoi
'Il ne peut plus rien faire.'

Ceci suggère que la tournure en *et-... si te*, malgré le phénomène d'allomorphisme, demeure analytique pour les locuteurs mwotlap. Au passage, ceci justifie de l'orthographier en deux mots *si te* ≠ *site.

(b) Une double symétrie

Du point de vue des opérations aspectuelles, la négation 'ne plus' consiste à nier un procès *P* dans une situation de référence *Sit_R*, mais en y ajoutant le présupposé que ce procès *P* a eu lieu précédemment, et aurait pu / aurait dû se poursuivre à l'instant *t_R*. Ce jeu consistant à opposer un monde visé (où *P* est censé se produire) à un monde constaté (où *P* ne se produit pas) rappelle d'autres tiroirs aspectuels qui opèrent également sur des préconstruits, tels que l'Accompli ou le Rémansif.

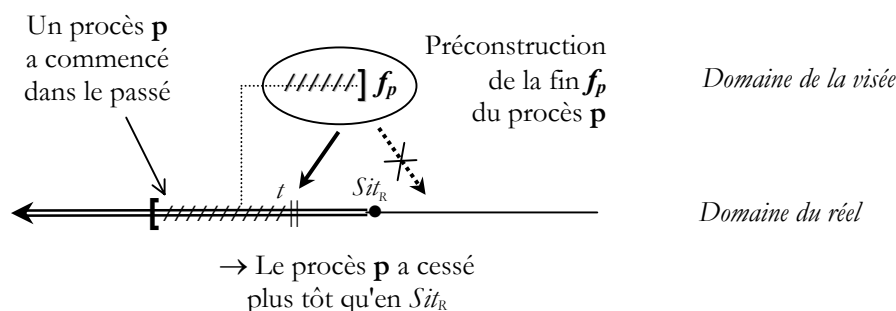
(b.1) 'Ne plus' vs. Rémansif

Le Rémansif *lapto* fonctionne de façon exactement opposée. Dans l'énoncé suivant :

(611) **Kōyō tatal lapgetō.** 'Ils sont encore en train de se promener.'
3DU marcher RÉM

je constate que *P a lieu en Sit_R* (monde constaté) tout en sous-entendant que *P était censé / aurait pu ne pas avoir lieu* (monde visé). Inversement, (608)' sert à constater que *P n'a pas lieu en Sit_R*, tout en sous-entendant que *P était censé avoir lieu*. Ce n'est donc pas un hasard si la représentation schématique de la négation 'ne plus' est exactement l'inverse de celle du Rémansif [cf. Figure 7.11 p.765] :

Figure 7.33 – La négation ‘ne plus’ : le symétrique du Rémansif



(b.2) ‘Ne plus’ vs. Accompli

Or, nous avons déjà présenté le Rémansif comme le symétrique... de l'Accompli. Quels sont donc les rapports entre l'Accompli et la négation ‘ne plus’ ? Une chose est sûre, c'est qu'ils comportent tous les deux la même orientation argumentative – voire se paraphrasent l'un l'autre :

- (612) **Kamyō et-qulqul tiwag si te : mal velwoy !**
 IEX:DU NÉG₁-copain ensemble encore NÉG₂ ACP séparé

‘Elle et moi, on n'est plus ensemble : on s'est (déjà) séparés.’

En réalité, les deux tiroirs en question effectuent exactement la même opération ; simplement, ils portent sur des éléments distincts. Imaginons deux états différents P_1 et P_2 , séparés par une borne de passage j : { état P_1 → borne j → état P_2 } ; en l'occurrence, P_1 = ‘nous sommes copains’, j = ‘nous nous séparons’, P_2 = ‘nous ne sommes plus copains’. L'opération commune entre la négation ‘ne plus’ et l'Accompli, est que **la rupture P_1/P_2 (préconstruite) est localisée avant l'instant de référence t_R** . Leur différence est la suivante :

- l'Accompli effectue cette opération à travers la désignation de P_2 et/ou de son premier instant j ;
- la négation ‘ne plus’ le fait à travers la désignation de l'état P_1 qui s'est achevé.

Un corollaire de cette répartition, est que l'Accompli sélectionne toujours une interprétation télélique du procès, indispensable pour pouvoir affirmer ‘ça y est, j est franchi’ ; alors que la négation ‘ne plus’ travaille toujours sur des états ou des procès continus / aspectuellement homogènes. Si le procès n'est pas intrinsèquement homogène (ex. télélique), il doit être recatégorisé en homogène à travers une *réduplication*, à valeur fréquentative / homogénéisante [cf. p.738] :

- (613) **Kēy et-vanvan si te lē-tqē.** / ?? *Kēy et-van si te...*
 3PL NÉG₁-aller² encore NÉG₂ dans-champ

‘Ils ne vont plus guère aux champs.’

Nous n'insisterons pas ici sur ces questions, qui s'inscrivent dans le droit fil de nos observations précédentes sur l'importance des questions de télélicité / de borne dans le système aspectuel du mwotlap. Nous les reprendrons simplement dans une synthèse §3 p.951.

2. 'Pas encore'

Il est une autre négation *realis* fondée sur un présupposé, celle qui traduit le français 'pas encore'. Elle se compose de deux éléments : *et- ... qete*.

- (614) <**Et-bah** **qete**>. 'Ce n'est pas encore fini.'
 NÉG-finir (encore)
- (615) **Inti-k** <**et-hohole** **qete**>. 'Mon fils ne parle pas encore.'
 fils-1SG NÉG-parler² (encore)
- (68) <**Et-imam** **mino** **qete**> **nen**.
 NÉG-père mon (encore) DX2
 (*scrutant les navires qui croisent au loin*) 'Non, ce n'est toujours pas mon père là-bas.'

(a) *Syntaxe et étymologie*

(a.1) Problème de position

En synchronie, la négation 'pas encore' ne pose guère de problème formel : *qete* commute avec le *te* de la négation standard.

- (616) **Nok** <**et-ēglal** **te**> **kē**. 'Je ne le connais pas.'
 1SG NÉG₁-savoir NÉG₂ 3SG
- **Nok** <**et-ēglal** **qete**> **kē**. 'Je ne le connais pas encore.'
 1SG NÉG-savoir (encore) 3SG

En revanche, le morphème *qete* vient *s'ajouter* à deux autres marques de négation, l'existentiel *tateh* ('il n'y a pas ; non') :

- (617) <**Tateh** **et**>. 'Il n'y a personne.'
 non.exist personne
- <**Tateh** **et** **qete**>. 'Il n'y a encore personne.'
 non.exist personne (encore)
- (618) <**Tateh**>. → <**Tateh** **qete**>. 'Non.' → 'Pas encore.'
 non.exist non.exist (encore)

... et le Prohibitif (*ni*)*tog* :

- (619) <**Tog** **mōlmōl**> ! 'Ne pars pas !'
 PROH rentrer²
- <**Tog** **mōlmōl** **qete**> ! 'Ne pars pas encore !'
 PROH rentrer² (encore)

Ceci suggère que *qete* est –ou était– un adjectif plutôt qu'une marque TAM, au même titre que *se* ~ *si* en (609). Dans cette hypothèse, on serait passé par une négation de forme *(<et-... qete te>), laquelle aurait connu ensuite une haplogogie pour devenir *et-... qete*. En réalité, la réponse à cette question est indissociable du problème de l'origine de *qete*.

(a.2) Hypothèse historique

L'étymologie de *qete* pose problème ; ni *qete*, ni *qe* seul n'existent dans la langue, en dehors de cette combinaison. Nous avons pourtant une hypothèse, qui se fonde sur l'existence d'une variante archaïque *teqe*, extrêmement rare :

- (620) **Nĕk et-lĕs tamat teqe.** 'Tu n'es pas encore initié (aux sociétés secrètes).'
2SG NĒG-autorisé démon (encore)
- (621) **Tateh teqe.** 'Non, pas encore.'
non.exist (encore)

Cette variante, sans doute trace de la forme la plus ancienne du morphème, incite à un rapprochement (selon des correspondances phonologiques régulières) avec un adverbe¹ du *mota* :

taqai – (ADV) in addition, one on another ; hence making a beginning, a new start, e.g. *we matur taqai alo iĕma qara taur ti* 'to sleep for the first time in a newly built house'. (Codrington 1896: 200 ; nous soulignons)

Si notre rapprochement est correct, alors il signifie que le (pré)mwotlap aurait combiné un adjectif **taqai* (> *tqe*) '[faire P] pour la première fois, en commençant' à la négation, ce qui donne un sens du type 'A n'a pas *commencé* à faire-P' → 'A n'a pas encore fait-P'.

- *Première hypothèse* : le processus a lieu alors que la négation standard est déjà bipartite *et- ... te* :

On part d'un morphème discontinu *et-... teqe te* ('ne... pas encore'). Ce dernier se SYNCOPE ultérieurement en *et-... qe-te*.

- *Deuxième hypothèse* : le processus a lieu alors que la négation standard se réduisait encore au préfixe *et-* :

On part d'un morphème discontinu *et-... teqe* ('ne... pas encore'). Plus tard, lors de l'intégration du Partitif dans la négation standard (→ *et-... te*), *et-... teqe* subit la pression des autres formes négatives, qui toutes se terminent par un *te* accentué : *et-...te* ; *et-...si te* ; *tit-...te* ; *tit-...vĕste*, etc. Par effet de structure, la forme anomalique ...*teqe* aurait subi une MÉTATHÈSE ...*qete*, s'alignant ainsi sur le paradigme des négations.

Quelle que soit l'hypothèse correcte, il faut constater que la forme *qete* s'est déjà largement imposée. De nos jours, elle représente environ 98 % des occurrences de 'pas encore'. La forme *teqe* ne se rencontre plus que très rarement, dans le registre littéraire, ou le parler de quelques personnes âgées.

(b) Encore une double symétrie**(b.1) 'Pas encore' vs. Accompli**

Comme nous l'avons vu pour 'ne plus', la négation 'pas encore' implique un présupposé. En effet, lorsque j'affirme :

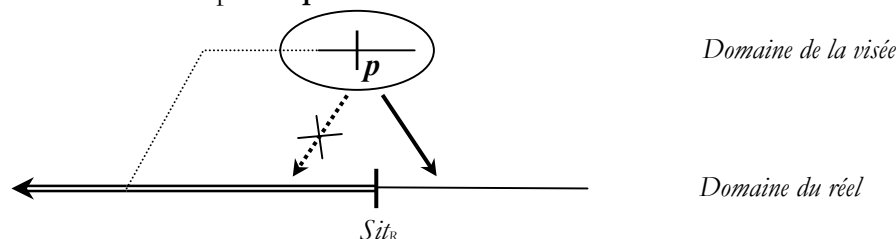
¹ Ce que Codrington appelle "adverbe" correspond ici à nos "adjoints (du prédicatif)".

- (622) **Tita** <**et-dēn** **qete**> **me.** ‘Maman n'est pas encore arrivée.’
 mère NÉG-atteindre (encore) VTF

je pose que ‘*P n'est pas valide en Sit_R*’ (monde constaté), et en même temps je présuppose que ‘*P aurait pu / aurait dû être validé*’ (monde visé). Avec cette opération, on obtient le symétrique de l'Accompli [cf. Figure 7.9 p.756].

Figure 7.34 – La négation ‘pas encore’ : le symétrique de l'Accompli

préconstruction d'un procès **p**



Ceci apparaît mieux si l'on compare (622) ci-dessus, avec l'Accompli suivant :

- (622)' **Tita** <**mal** **dēn**> **me.** ‘Ça y est, maman est (déjà) arrivée.’
 mère ACP atteindre VTF

En (622)', je pose que ‘*P est valide en Sit_R*’ (monde constaté), et en même temps je présuppose que ‘*P aurait pu / aurait dû ne pas être validé*’ (monde visé). C'est donc le symétrique exact de la négation ‘pas encore’. Cette accointance est confirmée par le couple fréquent { Accompli + ‘pas encore’ } dans les questions avec coda [voir aussi (153) p.754] :

- (152) **Kēy may laklak, si tateh qete ?**
 3PL ACP danser ou non.exist (encore)
 ‘Ils ont déjà dansé, *ou pas encore* ?’

– à comparer avec le couple { Statif ~ Parfait ~ Prétérit... + négation simple } :

- (152)' **Kēy ma-laklak tō, si tateh ?**
 3PL PRT₁-danser PRT₂ ou non.exist
 ‘Ils ont dansé, *ou non* ?’

(b.2) ‘Pas encore’ vs. Rémansif

Inversement, on ne s'étonnera pas que la négation ‘pas encore’ ait un rapport privilégié – du type paraphrase – avec la marque de Rémansif *laptō* ‘encore’ :

- (623) **Inti-k gom lapgetō, kē et-wē lok qete.**
 fils-1SG malade RÉM 3SG NÉG-bon re- (encore)
 ‘Mon fils est encore malade, il n'est toujours pas guéri.’

On peut reprendre ici le raisonnement que nous avons eu ci-dessus pour l'opposition Accompli / ‘ne plus’ [p.947]. Si l'on considère le diptyque { *état P₁ → borne j → état P₂* }, on a ici P₁ = ‘mon fils est malade’ ; j = ‘il guérit’ ; P₂ = ‘il est en bonne santé’. L'opération commune entre la négation ‘pas encore’ et le Rémansif, est que **la rupture P₁/P₂**

(préconstruite) est localisée après l'instant de référence t_R , ou plus précisément elle est invalidée avant t_R . Leur différence est la suivante :

- le Rémansif effectue cette opération à travers la désignation de l'état P_1 qui s'est achevé ;
- la négation 'pas encore' le fait à travers la désignation de P_2 et/ou de son premier instant j .

Une conséquence directe de ces mécanismes, est que le Rémansif sélectionne toujours des procès aspectuellement homogènes / atéliques¹ ; alors que la négation 'pas encore' impose une lecture télique du procès, en imposant de reconstituer une borne interne j . Cette dernière, on le sait, peut correspondre à l'instant soit initial, soit final du procès : c'est en partie un problème de type de procès, et en partie une question de traduction.

- s'il s'agit d'un procès (traduit comme) intrinsèquement télique, notamment *ponctuel*, *et-... qete* pointe sur (ce que la traduction incite à décrire comme) l'instant final du procès : ex. (615), (622) ;
- s'il s'agit d'un procès (traduit comme) homogène, notamment *statif*, alors *et-... qete* pointe sur (ce que la traduction donne comme) l'instant initial du procès : ex. (615), (616), (620).

Qu'il s'agisse là, au moins en partie, d'un problème de traduction, est un point important qu'illustre assez bien l'énoncé (623) ci-dessus. Sachant que cet énoncé vise nécessairement l'instant j où le sujet passe de l'état *malade* à l'état *en bonne santé*, doit-on considérer cet instant comme initial, ou final ? Tout dépend en fait de la traduction que l'on donnera au lexème prédicatif [adjectif *wē* – cf. (93) p.731] :

- si l'on considère qu'il s'agit du procès homogène 'être en bonne santé', alors l'instant j en est la borne initiale, et l'on dira volontiers que *et-... qete* a une valeur "inchoative" en (623) ;
- mais il suffirait que l'on traduisît *wē* comme un procès télique 'guérir', et alors j ne serait autre que sa borne finale ; on sera tenté de parler de valeur "terminative" de la négation.

Nous avons montré ailleurs que ce paradoxe insoluble pourrait bien n'être qu'un effet d'optique induit par la traduction française. Si l'on se place du point de vue du mwotlap, il n'y a aucune contradiction : comme bien d'autres tiroirs TAM, *et-... qete* pointe sur un événement j ponctuel / instantané, marquant le passage d'un homogène P_1 à un homogène P_2 . On retrouve là notre hypothèse du Gabarit de procès, selon lequel tous (?) les procès du mwotlap se conformeraient à un format universel ("gabarit standard"), articulé autour d'une borne unique j (événement de rupture aspectuelle) et de son état résultant k . Les opérations aspecto-modales liées à la négation 'pas encore' ne font que confirmer les observations que nous avons faites à propos des tiroirs *realis* affirmatifs².

3. Le carré des ruptures préconstruites

Nous venons de voir successivement, dans des contextes analogues, une double relation croisée entre tiroirs TAM :

- deux relations de *complémentarité / coorientation* :
 Accompli *mal* ⇔ négation 'ne plus' (*et-... si te*) ;
 Rémansif *laptō* ⇔ négation 'pas encore' (*et-... qete*).

¹ Nous l'avons déjà montré au §(b) p.762.

² Ce point a été principalement abordé dans l'analyse du Parfait [§3 p.741], et synthétisé au §H p.792.

- deux relations de *contradiction / opposition* :
- Accompli *mal* ≠ négation ‘pas encore’ (*et-... qete*) ;
 Rémansif *laptō* ≠ négation ‘ne plus’ (*et-... si te*).

Cette double relation croisée définit une sorte de carré logique, qu'il est plus efficace de présenter sous forme de tableau synthétique. Le point commun à ces quatre morphèmes est de mettre en jeu une *rupture qualitative entre deux états P₁ et P₂*, laquelle se présente dans l'énoncé sous forme de préconstruit : aussi le *Tableau 7.23* s'intitule-t-il ‘**le carré des ruptures préconstruites**’.

Tableau 7.23 – *Le carré des ruptures préconstruites : complémentarités et oppositions entre quatre tiroirs TAM*

	P₁ = atélique procès non borné	P₂ = téléique implique une borne <i>j</i>
la rupture qualitative préconstruite a déjà eu lieu avant <i>t_R</i>	‘ne plus’ < <i>et- ... si te</i> > (en <i>t_R...</i>) A ne fait plus P ₁ "je ne suis plus malade"	Accompli < <i>mal ...</i> > ça y est, A a fait P ₂ "je suis enfin guéri"
la rupture qualitative préconstruite n'a pas eu lieu avant <i>t_R</i>	Rémansif < <i>... laptō</i> > (en <i>t_R...</i>) A fait encore P ₁ "je suis toujours malade"	‘pas encore’ < <i>et-... qete</i> > A n'a pas encore fait P ₂ "je ne suis pas encore guéri"

Ce tableau intègre les conclusions que nous avons tirées en matière de téléicité du procès. Pour plus de clarté, nous avons choisi d'illustrer ce carré à travers le cas de figure le plus typique : celui où le locuteur a en tête deux états homogènes P₁ et P₂ successifs, séparés par une borne instantanée *j*. On retrouve donc le diptyque { *état P₁ → (borne j) → état P₂* }, par exemple { *je suis malade → (je guéris) → je suis en bonne santé* }¹.

Les structures du mwotlap montrent que **l'instant j**, celui de la rupture qualitative entre les deux états, est systématiquement **encodé avec la mention de P₂**. Par exemple, l'instant de la guérison n'est codé ni comme le dernier instant de la maladie, ni comme un procès à part ; cette borne qualitative est codée comme une partie de P₂ ‘être en bonne santé’ (son début, si l'on veut). Ceci est prouvé notamment par le choix des lexèmes : s'il veut parler de l'instant *j*, le locuteur du mwotlap n'utilisera ni le lex

ème qui désigne l'état P₁ (*gom* ‘malade’ → **j'ai fini d'être malade*), ni un lexème verbal spécialisé pour cet événement ponctuel (cf. verbe téléique français ‘guérir’, inexistant en mwotlap) ; plutôt, le codage de *j* se fera toujours au moyen du lexème utilisé également pour désigner l'état P₂ (ici, *wē* = ‘en bonne santé’)².

¹ C'est de cette façon qu'apparaît le mieux la complémentarité entre ces tiroirs, comme le montrent les exemples "je ne suis plus malade → je suis enfin guéri"... Cependant, il serait tout à fait possible de combiner ces quatre morphèmes avec un seul et même radical, ex. le procès P = *leg* (‘se marier, être marié’). On aurait alors les valeurs suivantes, dans l'ordre du *Tableau 7.23* : (1) *je ne suis plus marié* ; (2) *je suis déjà marié* ; (3) *je suis toujours marié* ; (4) *je ne suis pas encore marié*.

² Cette caractéristique constitue une différence essentielle entre le mwotlap et les langues européennes : voir le §3 p.793, et en particulier le *Tableau 7.12*.

Conséquence de ce fonctionnement : la valeur [\pm télique] du procès n'est pas déterminée par le *lexème*, mais par les *marques grammaticales*. En l'occurrence, voici ce que l'on a :

- les deux tiroirs de la colonne de gauche impliquent que le procès P est interprété comme atélique / homogène / continu [ex. $P_1 =$ 'être malade']. Autrement dit, pour reprendre les notations j et k de notre "Gabarit standard de procès", la négation *et-...si te* et le Rémansif *laptō* travaillent sur la phase homogène k du procès.
- les deux tiroirs de la colonne de droite impliquent que le procès P est interprété comme télique / hétérogène / borné [ex. $j+P_2 =$ 'devenir + être en bonne santé']. Autrement dit, la négation *et-...qete* et l'Accompli *mal* travaillent sur la phase ponctuelle j du procès.

Ces conclusions s'ajoutent à l'inventaire que nous avons donné des marques *realis* [§4 p.794] : elles confirment nos premières remarques pour les deux formes affirmatives, et y ajoutent les deux formes de négation que nous venons d'analyser, les *négations à préconstruit*. Voici ce que l'on obtiendrait :

- la négation '**pas encore**' met en jeu l'événement j :
"L'événement j , visé au préalable, n'est (pourtant) pas validé dans la situation Sit_R ".
- la négation '**ne plus**' met en jeu la propriété k :
"La propriété stable k , qui s'est manifestée dans un passé proche, et dont la fin était visée pour plus tard, n'est (pourtant) pas validée dans la situation Sit_R ".

C. LES NÉGATIONS FUTURES

Du point de vue morphologique, les deux négations dérivées du futur correspondent chacune à un tiroir affirmatif précis : le Futur négatif *tit-... te* est la négation du Futur (*tE-...*) ; le Potentiel négatif *tit-... vēste* correspond au Potentiel (*tE-... vēh*). Pourtant, nous allons voir que la symétrie n'est pas aussi parfaite qu'elle n'en a l'air.

Voici le plan détaillé que nous suivrons ici :

1. *Notes morphologiques*
2. *L'étrange invasion du Potentiel*
 - (a) La négation du Potentiel
 - (b) La négation du Futur : problème
 - (b.1) Le Futur Négatif mis en minorité
 - (b.2) L'imposture du Potentiel Négatif
 - (b.3) Les énoncés contrefactuels
 - (c) Logique modale et négation
 - (c.1) Une symétrie trompeuse
 - (c.2) Équivalences logiques
 - (c.3) Logique classique vs. théorie de l'énonciation

1. Notes morphologiques

Nous commencerons quelques remarques formelles, sans incidence sémantique.

▪ *Le préfixe*

Les deux tiroirs dont nous parlons se caractérisent théoriquement par un préfixe *tit-* amalgamant les deux préfixes *tE-* ('Futur' / 'Pot₁') + *et-* (négation)¹ :

- (624) **No** <*to-lolqōn*>. 'J'oublierai.'
 1SG FUT-oublier
- **No** <*tīt-lolqōn te*>. 'Je n'oublierai pas.'
 1SG FUT:NÉG₁-oublier NÉG₂
- (625) **Nēk** <*ta-vasem vēh*>. 'Tu peux le dévoiler (le secret...).'
- 2SG POT₁-oublier POT₂
- **Nēk** <*tīt-vasem vēh te*>. 'Tu ne dois pas le dévoiler (le secret...).'
- 2SG POT₁:NÉG₁-déclarer POT₂ NÉG₂

Comme le premier élément *tīt-* ne marque jamais la négation à lui seul², il se trouve très souvent escamoté. Le verbe est alors précédé de la forme affirmative du préfixe de Futur / Potentiel *tE-*, la valeur négative étant convoyée par le second élément en ...*te* :

- (626) **Kōyō** <*tu-wuh vēh nēk*> 'Ils peuvent te tuer.'
 2SG POT₁-tuer POT₂ 2SG
- **Kōyō** <*tu-wuh vēh te nēk*> 'Ils ne peuvent pas te tuer.'
 2SG POT₁-tuer POT₂ NÉG 2SG

▪ *Suffixe du Potentiel négatif*

Enfin, l'association fréquente <Potentiel + Négation> dans le discours a maintenu une variante amalgamée de forme *vēste*, tout à fait vivante. Cette dernière garde trace d'un état ancien du mwotlap, où /s/ n'était pas encore passé à /h/ :

- (627) **No** <*te-mtiy vēste aṅqōn*>. 'Je n'arrive pas à dormir la nuit.'
 1SG POT₁-dormir POT₂:NÉG la.nuit

▪ *Négation du Futur hodiernal*

Par ailleurs, au cas où le procès concerné se situe dans la journée (à l'affirmatif : Futur hodiernal *tE-... qiyig*), le morphème *qiyig* se place après le second élément de la négation, comme n'importe quel circonstant. Autrement dit, la négation neutralise les différences formelles existant entre le *qiyig* marque TAM d'Hodiernal et le *qiyig* adverbe 'aujourd'hui' [§1 p.877] :

¹ Codrington (1885: 286) analyse également le préfixe mota *tete* ('FUT:NÉG') en *te* ('FUT') + *te* ('NÉG') ; ex. *Nau te ilo* 'I shall see' → *Nau tete ilo* 'I shall not see'.

² Un seul exemple dans notre corpus : après une phrase en *No tīt-... vēste* ('je ne peux pas faire-P'), l'interlocuteur nous a demandé de la répéter, en disant *Nēk tīt-akteg [vēste] ? – lit.* 'Tu ne peux [pas] faire quoi ?'. L'usage du verbe interrogatif *akteg* 'faire quoi' pour faire répéter une phrase est un cas un peu particulier.

- (628) **Kem** <tit-mōl te> qiyig. ‘Nous n'allons pas rentrer chez nous (ce soir).’
 IEX:PL FUT:NÉG₁-rentrer NÉG₂ aujourd'hui
- (629) **Wun nō-mōmō nan** <tit-haytēyēh vēh te> qiyig **me hiy gēn**.
 peut.être ART-poisson ASSO POT₁:NÉG₁-adéquat POT₂ NÉG₂ aujourd'hui VTF à IIN:PL
 ‘Il est à craindre que le poisson ne sera pas suffisant pour nous tous (ce soir).’

En outre, on notera que la présence de *qiyig* ‘Hodiernal’ est beaucoup plus rare à la négative qu'à l'affirmative (resp. 3 occurrences contre 58 dans notre corpus littéraire).

2. L'étrange invasion du Potentiel

En théorie, les deux marques de négation en question ont chacune leur correspondant exact du côté de l'affirmatif.

(a) La négation du Potentiel

Le Potentiel négatif (*tit-... vēste*) marque bien la négation d'une capacité [cf. §1 p.892] :

- (630) **Na-lo so ni-hey qal na-mte etō nēk t-eksas vēste kēy**.
 ART-soleil PRSP AO-briller toucher ART-yeux:2SG et.puis 2SG POT₁-trouver POT₂:NÉG 3PL
 ‘Si le soleil vient à frapper tes yeux (= t'éblouir), tu ne pourras pas voir (tes ennemis).’
- (631) **Ni-til so ma-gayveg en, kē tit-tāmlas lok se vēh te**.
 ART-Orphie si PFT-mordre COÉ 3SG POT₁:NÉG₁-se.dégager re- encore POT₂ NÉG₂
 ‘Une fois qu'une orphie a mordu à l'hameçon, elle ne peut plus s'en dégager.’
- (632) **No tit-kalbat vēh te hay, nok mētēgteg !**
 1SG POT₁:NÉG₁-entrer POT₂ NÉG₂ (dedans) 1SG AO:craindre
 ‘Je ne peux pas rentrer là-dedans, je suis terrorisé !’
- (633) **Kē tit-ak se vēste na-hap**.
 3SG POT₁:NÉG₁-faire encore POT₂:NÉG₂ ART-quoi
 ‘Il ne pouvait plus rien faire.’

...ou d'une autorisation [§2 p.894] :

- (634) **Nēk t-et vēh te kē. Veg na-halgoy**.
 2SG POT₁-voir POT₂ NÉG 3SG car ART-secret
 ‘Tu n'as pas le droit de voir (ma mère). C'est un secret.’
- (635) **Kemem tit-se vēh te a so nēk aē**.
 IEX:PL POT₁:NÉG₁-voir POT₂ NÉG₂ SUB que 2SG exist
 ‘Nous n'avons pas le droit de chanter en ta présence.’

... voire d'une probabilité épistémique [§4 p.897] :

- (636) **Kē tit-teñ yeghuquy vēh te**.
 3SG POT₁:NÉG₁-pleurer sans.raison POT₂ NÉG₂
 ‘Impossible qu'il pleure sans raison (= Il y a forcément une raison).’

(b) La négation du Futur : problème**(b.1) Le Futur Négatif mis en minorité**

De son côté, le *Futur négatif* (*tīt-... te*) a également de bonnes raisons de se présenter comme étant... la négation du Futur :

- (637) **Talōw, nēk** <*tī-tig*> **a yeh. Nēk** <*tīt-tig* **sisqet te**> **na-hay.**
 demain 2SG FUT-debout LOC loin 2SG FUT:NÉG₁-debout proche NÉG₂ ART-(filet)
 ‘Demain, tu te tiendras debout plus loin. Tu ne te tiendras pas debout trop près du filet.’

Cet énoncé présente un parallèle évident entre le Futur affirmatif (*tu seras loin*) et le Futur négatif (*tu ne seras pas près*) : il n'y a donc aucun problème, en apparence, pour considérer le Futur négatif comme le simple miroir du Futur positif.

Pourtant, les choses ne sont pas si simples. En particulier, on peut être frappé de la rareté statistique de ce tiroir TAM. Dans notre corpus littéraire (78 000 mots), on trouve seulement 6 énoncés au *Futur négatif*, contre 79 au *Potentiel négatif* ; à l'affirmatif, on ne relève pas un tel déséquilibre.

Une observation plus attentive révèle que seules certaines valeurs du Futur affirmatif se trouvent reflétées dans sa forme négative. Par exemple, l'énoncé (637) illustre la valeur d'*injonction / instruction*¹ [§(e) p.882]. Une autre valeur que l'on rencontre, est l'acte performatif du type *menace* ou *promesse* :

- (638) **Na-may ni-hatig tavalgi, ne-gengen ni-bah qēt !** <*Tīt-ōō* **te**>.
 ART-famine AO-se.lever au.delà ART-aliment AO-finir tout FUT:NÉG₁-fructifier² NÉG₂
 (*Le héros jette un sort aux récoltes de son ennemi*) ‘Que l'autre côté (de l'île) soit frappé par la famine ! Qu'ils perdent toutes leurs récoltes ! *Elles ne donneront pas de fruits !*’

Enfin, on peut également rencontrer le Futur négatif en conjonction avec l'Évitatif (*tiple*), dans le cas –très rare– où le prédicat qu'il s'agit d'éviter est lui-même orienté négativement – cf. (537) p.925, et le *Tableau 7.2* p.694.

(b.2) L'imposture du Potentiel Négatif

Mais la plupart du temps, on constate avec surprise que c'est le *Potentiel négatif* qui sert de véritable négation pour le *Futur*. On retrouve la plupart des fonctions du Futur affirmatif, *promettre, rassurer, prédire* [cf. aussi (629)] :

- (639) **Na-lē-k tō-qōñ vēste nēk.** ‘Je ne t'oublierai pas.’
 ART-dedans-1SG POT₁-nuît POT₂:NÉG 2SG [lit. Je ne peux pas t'oublier.]
- (640) **Kem t-ak magaysēn vēste nēk.**
 IEX:PL POT₁-faire triste POT₂:NÉG 2SG
 ‘Nous te ferons pas de mal.’ [lit. Nous ne pouvons pas te faire de mal.]

¹ En ce sens, le *Futur négatif* signifie parfois ‘A ne doit pas faire-P’, et sert donc de négation au Prospectif (*so...* à valeur déontique notamment) ; dans cet emploi, le Futur négatif est en concurrence avec le Prohibitif, comme le montre le *Tableau 7.2* p.694.

- (543)
- Kōyō**
- tit-vasem
- vēh te
- ,
- veg imam tale boel.**

3DU POT₁:NÉG₁-déclarer POT₂ NÉG₂ car père ÉVIT irrité‘Ils *ne l'avouèrent pas* (je le prédis), de peur que leur père ne se mette en colère.’

On voit bien que la stricte valeur de potentiel (capacité / autorisation...) ne convient pas : en (640), le locuteur ne dit pas ‘Nous sommes dans l'incapacité physique de te faire du mal’, ni même ‘Nous n'avons pas le droit...’ ; son énoncé constitue plutôt une promesse – acte de langage dont nous avons vu qu'il définissait précisément, à l'affirmatif, la valeur de Futur.

Certains énoncés trahissent encore plus clairement la symétrie *Potentiel négatif / Futur*, en les mettant en paraphrase l'un avec l'autre :

- (641)
- No t-ak**
- vēste
- nēk**
- ,
- no ta-tam**
- nēk**
- ,
- no tu-wuh**
- vēste
- nēk.**

1SG POT₁-faire POT₂:NÉG 2SG 1SG FUT-aimer 2SG 1SG POT₁-frapper POT₂:NÉG 2SG

‘Je ne te ferai rien (de mal), je te respecterai, je ne serai pas violent avec toi.’

[lit. Je ne *peux* pas t'embêter Pot.Nég, je t'aimerai Futur, je ne *peux* pas te frapper Pot.Nég.]

(b.3) Les énoncés contrefactuels

Cette correspondance *affirmation au Futur* ↔ *négation au Potentiel* se trouve à nouveau confirmée dans les énoncés contrefactuels, aussi bien dans la protase que dans l'apodose.

1. Les apodoses négatives

Nous avons vu que les apodoses affirmatives de système contrefactuel –un des emplois du Conditionnel français– se trouvent le plus souvent au *Futur* simple (en *tE-*) : cf. (456) p.888 ; dans cet emploi, le Potentiel affirmatif (en *tE-... vēh*) ne se rencontre guère. Pourtant, lorsque l'apodose est orientée négativement, la situation s'inverse : le Futur négatif est très rare, et c'est presque toujours le *Potentiel négatif* que l'on rencontre à cette place [cf. (460)]. On note d'ailleurs, encore une fois, que la traduction par un Potentiel (*A peut / pourrait faire-P*) ne convient guère :

- (22)
- Nēk tu-su tō**
- ,
- tita nōnōm ta-tam̄yeg**
- vēste
- nēk.**

2SG CF₁-petit CF₂ mère ta POT₁-lâcher POT₂:NÉG 2SG

‘Si tu étais un enfant, ta mère ne t'aurait pas laissé partir.’

[lit. Si tu étais un enfant, ta mère ne *peut* pas / ne *pourrait* pas (?) te lâcher.]

- (104)
- So Eva aē tō en**
- ,
- no tit-dam**
- vēh te
- kimi.**

si E. exist CF COÉ 1SG POT₁:NÉG₁-suivre POT₂ NÉG₂ 2PL‘Si Eva était là, je ne serais pas avec vous.’ [lit. Si Eva était là, je *ne peux pas* vous suivre.]

On trouve même le Potentiel associé à la forme *qiyig* du Futur hodiernal :

- (642)
- Nō-sōl**
- mino tateh tō**
- ,
- toḡtō no tit-hohole**
- vēste
- qiyig !**

ART-cerveau mon non.exist CF alors:CF 1SG POT₁:NÉG₁-parler² POT₂:NÉG₂ aujourd'hui

‘Si je n'avais pas de cerveau, je ne serais pas ici en train de te parler !’

[lit. Si je n'avais pas de cerveau, alors je *ne peux pas* parler aujourd'hui.]

2. Les protases négatives

En ce qui concerne les protases, rappelons qu'à l'affirmatif elles peuvent être codées soit par un Contrefactuel en **tE**-... **tō**, temps dérivé du Futur – soit carrément par un simple Futur [(463)-(464) p.890] ; le Potentiel affirmatif ne sert jamais dans cette position. Pourtant, c'est bel et bien un *Potentiel négatif* que l'on rencontre à chaque fois que la protase contrefactuelle est orientée vers la négation¹.

Ceci correspond au cas où un événement réel est imaginé comme étant irréel (*si A n'avait pas fait-P...*) ; on l'utilise typiquement dans les reproches. On voit que le Potentiel négatif (ici abrégé PN) peut donc se rencontrer à la fois en protase et en apodose :

- (643) **Nēk** **tīt-gen** **vēhte** **nō-mōmō** **en,** **kē** **tīt-man** **vēhte** **nēk.**
 2SG PN₁-manger PN₂ ART-poisson COÉ 3SG PN₁-empoisonner PN₂ 2PL

‘Si tu n'avais pas mangé ce poisson, il ne t'aurait pas rendu malade.’

[lit. Tu ne peux pas manger ce poisson, là, il ne peut pas t'empoisonner.]

- (644) **Kōmyō** **tīt-tig** **vēhte** **van** **l-ēm** **no-no-n** **en,**
 2DU PN₁-debout PN₂ ITIF dans-maison ART-CPGén-3SG COÉ

togtō **kē** **tīt-yem** **vēhte** **kōmyō !**

alors:CF 3SG PN₁-lapider PN₂ 2DU

‘Si vous n'étiez pas restés devant chez elle, elle ne vous aurait pas lancé des pierres !’

[lit. Vous ne pouvez pas être debout..., là, alors elle ne peut pas vous lapider.]

Comme le montrent nos traductions littérales, l'usage du Potentiel négatif est encore plus étrange en protase qu'en apodose : pourtant, la capacité du sujet n'est pas en jeu, pas plus qu'une quelconque autorisation. Ces énoncés contrefactuels ne font que confirmer notre observation précédente : le *Potentiel négatif* (**tīt**-... **vēste**) est le symétrique usuel du *Futur affirmatif*.

(c) Logique modale et négation

Le phénomène que nous venons de décrire, *i.e.* que le *Futur affirmatif* est normalement nié par le *Potentiel négatif*, peut surprendre. En réalité, on peut résoudre le paradoxe si l'on analyse les deux valeurs en termes de **logique modale des prédicats**. Cette approche met à jour une nette dissymétrie, au-delà des apparences, entre l'affirmation et la négation.

(c.1) Une symétrie trompeuse

Considérons le procès <Papa revenir demain>. Il est possible d'effectuer sur lui diverses opérations modales, qu'il s'agisse de modalité liée à la visée (souhait, crainte...) ou à la valeur de vérité (contingence, nécessité, médiativité...). Parmi ces opérations, considérons celles qu'expriment le Potentiel (*A peut faire-P*) et le Futur (*A fera-P*), à la fois à l'affirmatif et au négatif.

¹ On ne trouve jamais la particule **tō** dans ces protases négatives.

Tableau 7.25 – Potentiel vs. Futur : opposition ou équivalence ?

	POTENTIEL	FUTUR
Affirmatif	(a) Papa peut revenir demain.	(b) Papa reviendra demain.
Négatif	(c) Papa ne peut pas revenir demain.	(d) Papa ne reviendra pas demain.

En apparence, le *Tableau 7.25* définit une double symétrie entre, d'une part, deux tiroirs modaux à référence *irrealis* (Futur vs. Potentiel), et d'autre part, deux polarités (affirmatif vs. négatif). Ceci constitue un nouveau "carré logique", comparable à ceux que nous avons décrits par ailleurs¹ : (c) est la négation de (a), et (d) est la négation de (b). Dans ce carré logique, le mwotlap suggère pourtant une dissymétrie : les énoncés de type (c) ne servent pas seulement à nier (a), mais aussi, le plus souvent, fournissent la forme négative de (b).

(c.2) Équivalences logiques

Ce déséquilibre repose sur des fondements logiques. À l'affirmatif, les implications du Potentiel et du Futur sont nettement différentes :

- Le **Potentiel affirmatif** (a) présente un événement P comme seulement possible :
Il est possible que P → *Il est possible également que non-P.*
 ⇒ L'énonciateur n'implique pas la réalisation de P (ni sa non-réalisation).
- Le **Futur affirmatif** (b) constitue un acte de langage par lequel je me porte garant de la nécessité logique de P :
Quoi qu'il arrive, P aura lieu → *Il est impossible que non-P.*
 ⇒ L'énonciateur implique la réalisation de P.

Mais si, comme on le voit, les deux temps ne peuvent pas être confondus à l'affirmatif, il en va autrement au négatif :

- Le **Potentiel négatif** (c) nie la possibilité d'un événement P :
Il est faux que P soit possible → *Il est nécessaire que non-P.*
 ⇒ L'énonciateur implique la réalisation de non-P.
- Le **Futur négatif** (d) présente comme nécessaire la non-réalisation de P :
Il est nécessaire que non-P.
 ⇒ L'énonciateur implique la réalisation de non-P.

Ainsi, les implications logiques des formes négatives (c) et (d) sont exactement les mêmes : dans les deux cas, on affirme la nécessité de non-P.

Il est possible de visualiser encore plus nettement le fonctionnement du *Tableau 7.25* en utilisant des notations logiques² : '¬' pour la négation, '·' pour la conjonction, '□' pour la nécessité, '◇' pour la possibilité. On obtient les formules suivantes pour notre carré logique :

Tableau 7.26 – Potentiel vs. Futur : notations en logique modale

	POTENTIEL	FUTUR
Affirmatif	◇ p ⇒ (¬□p · ¬□¬p)	□ p
Négatif	¬◇p ⇒ □¬p	□¬p

¹ Cf. la *Figure 7.32* p.929, ou le *Tableau 7.23* p.952.

² Cf. Blanché (1996 [1968]: 86).

(b) Une reduplication systématique

Nous avons déjà vu des exemples de marques aspecto-modales qui étaient *compatibles* avec la reduplication, moyennant parfois une différence sémantique plus ou moins marquée : Aoriste, Statif, Présentatif, Négation realis... Or, le Prohibitif (*tog* ~ *nitog*) a la particularité d'exiger (presque) systématiquement la forme redupliquée du verbe :

- (648) **Tog galgal!** / **Tog gal!* 'Arrête de mentir !'
PROH mentir²

Presque tous les exemples de notre corpus présentent une forme redupliquée dans ce contexte – à tel point, que le Prohibitif est le test le plus efficace pour connaître la forme dupliquée d'un lexème prédicatif. Par exemple, la forme *ēgēglal* ('savoir:DUP') en (647) ne se rencontre guère en dehors de cette structure prohibitive ; voir aussi (86) p.727.

(b.1) Exceptions

Pourtant, cette règle de reduplication semble souffrir environ 5 % d'exceptions, sans différence sémantique. Une partie d'entre elles s'explique par des raisons morphologiques simples, par exemple lorsque le verbe ne présente pas vraiment de forme redupliquée [§(a) p.137]. C'est le cas de *mtēgteg* 'avoir peur' [cf. (646)] : quoiqu'issue d'un ancien redoublement **matáyutáyu* (< PNCV **mataku*), la forme *mtēgteg* a perdu, en synchronie, l'opposition *forme simple* / *forme dupliquée*¹.

D'autre part, il semble que les verbes composés et/ou polysyllabiques soient plus réfractaires à la reduplication que les verbes simples et/ou monosyllabiques. Ainsi, il n'y a pas d'exception à ce que des verbes d'une syllabe présentent leur redoublement régulier avec un Prohibitif : *van* 'aller' → *vanvan* ; *vap* 'dire' → *vavap* ; *in* 'boire' → *inin*, etc. En revanche, la reduplication n'a pas forcément lieu si le verbe est composé (avec adjectif) :

- (649) < **Tog akak** (**ak*) **qele nen.** 'Arrête d'agir comme ça.'
PROH faire² comme DX2
- < **Tog ak magaysēn** > **kē.** 'Arrête de l'embêter.'
PROH faire triste 3SG *ak magaysēn* : composé usuel pour 'maltraiter'
- (650) < **Tog kalkal** (**kal*) **le-qyañ en.** 'Ne va pas ramper dans ce trou !'
PROH ramper² dans-trou COÉ
- < **Tog kal lō** > **le-smal!** 'Ne sors pas sous la pluie !'
PROH ramper (dehors) dans-pluie *kal lō* : composé usuel pour 'sortir'

Néanmoins, rappelons que ces énoncés non redupliqués sont des exceptions : d'autres verbes composés sont attestés avec un redoublement : cf. *tay woy* 'tailler en longueur' en (645). On peut donc considérer la reduplication, sinon comme une règle absolue, du moins comme une forte tendance dans le fonctionnement du Prohibitif.

¹ Autrement dit, le mwotlap contemporain utilise désormais *mtēgteg* comme forme de base du lexème ; il en a perdu la forme simple (**mataku* > ***mteg*), et n'en a pas encore forgé une nouvelle forme redupliquée. Ceci dit, il ne faudra peut-être pas attendre longtemps pour en avoir une : nous avons entendu un jeune locuteur prononcer la phrase *Nitog mētēmtēgteg!* – avant de se faire corriger par un locuteur plus âgé...

(b.2) Quelle valeur ?

La motivation sémantique de cette reduplication demeure difficile à saisir. Le Prohibitif n'implique pas nécessairement une valeur itérative ou intensive du procès – valeurs qui comptent parmi celles de la reduplication. Il semble qu'il faille poser une raison plus abstraite : avec le Prohibitif, le procès est visé dans sa dimension purement qualitative ; dans la mesure où il n'implique, par définition, aucune occurrence délimitée de procès, ce mécanisme aspectuel a une valeur intensionnelle plutôt qu'extensionnelle. C'est là une motivation vraisemblable pour imposer la reduplication du verbe.

Quelle qu'en soit la raison exacte, la règle de reduplication liée au Prohibitif est tellement forte qu'elle supplante les autres critères sémantiques liés à ce phénomène. Par exemple, certains verbes opposent une forme simple V à valeur transitive, à une forme redoublée /V²/ à valeur intransitive ; l'exemple le plus typique de ce phénomène, très répandu dans la région, est le verbe *gen* 'manger' :

- (651) **Gen !** 'Mange !' (tel aliment précis)
 AO:manger
- Gengen !** 'Mange !' (prends ton repas)
 AO:manger²

Ce contraste est neutralisé par le Prohibitif, qui impose dans tous les cas la reduplication :

- (652) **Tog gengen !** a) 'Il ne faut pas que tu manges ça.'
 PROH manger² b) 'Il ne faut pas que tu manges.'

Ce dernier point suggère qu'un phénomène comme la reduplication ne répond pas qu'à un seul critère (fréquentativité ou non, etc.), mais plutôt à une série de critères distincts (transitivité, intensivité, télicité, nature de la marque aspectuelle...). En outre, il apparaît que ces différents critères sont ordonnés et hiérarchisés entre eux : ici, le critère du Prohibitif prime sur celui de la transitivité. Tout se passe comme si, pour le locuteur, le choix d'une forme simple vs. redoublée se faisait en appliquant une série hiérarchisée de critères syntaxico-sémantiques. L'organisation exacte de ces opérations mentales mérite une étude à part, qui n'a pas sa place ici.

(c) Homonymies

D'autre part, les deux formes *tog* et *nitog* doivent être soigneusement distinguées de deux autres mots de la langue.

(c.1) Prohibitif vs. Suggestif

Premièrement, on se gardera de confondre <*tog* + Vb redoublé>, à valeur de Prohibitif, avec <Vb simple + *tog*>, à valeur de Suggestif. Distinguées par l'ordre des termes (et par la reduplication sur le verbe), ces deux structures ont une signification exactement inverse :

- (653) <**Tog vanvan isqet**> **me !** 'Ne t'approche pas de moi !' PROHIBITIF
 PROH aller² proche VTF
- <**Van isqet tog**> **me.** 'Approche-toi donc un peu.' SUGGESTIF
 AO:aller proche SUG VTF

Le Suggestif *tog* est en fait associé non au verbe nu, mais à l'Aoriste¹. Par conséquent, à la 3^{ème} p., le *ni-* sur le verbe constitue donc une différence supplémentaire entre les deux *tog* :

- (295) **Vētleg** *tog* **n-et** <NI-van *tog*> **tekel wutwut !**
 AO:envoyer SUG ART-personne AO-aller SUG au.delà montagne
 ‘Envoie [si possible] quelqu'un qui se rende [si possible] de l'autre côté de la montagne !’

(c.2) Prohibitif vs. verbe ‘rester’

D'autre part, le mwotlap possède un verbe courant, de forme *tog* ‘rester, demeurer, vivre habituellement’. Comme tout verbe, il peut apparaître sous sa forme nue –ex. avec le *zéro* de l'Aoriste–, ou bien préfixé en *ni-* (Aoriste 3SG) ; dans ces deux cas, il est homonyme de la marque de Prohibitif, soit sous sa forme *tog*, soit sous sa forme *nitog*.

- (654) **Kēytēl** <so *tog*> **ale.** ‘Ils voulaient vivre au bord de mer.’
 3TR PRSP AO:rester (littoral)
 (655) **Na-tmāt** <*ni-tog*> **mi nēk !** ‘Que la paix soit avec toi !’
 ART-paix AO-rester avec 2SG

Ces deux exemples ne posent pas de risques de confusion, car *tog* y est clairement tête de prédicat ; sauf cas particulier analysé plus loin [§(d)], ce n'est pas le cas du Prohibitif.

Or, il arrive que le verbe *tog* soit lui-même suivi d'un autre radical prédicatif V₂, dans une sorte de structure sérielle². Dans ce cas, on a parfois une véritable homonymie entre Prohibitif et verbe ‘rester’ :³

- (656) **Kōyō** <*tog* **lolwon**>. ‘Et ils vécurent dans la tristesse.’
 3DU AO:rester triste *tog* = verbe ‘rester’
Kōyō <TOG **lolwon**> ! ‘Ils ne doivent pas être tristes.’
 3DU PROH triste *tog* = Prohibitif
 (657) **Kē** <NI-*tog* **matmat**>. ‘Il resta silencieux.’
 3SG AO:rester mort² *ni-tog* = verbe ‘rester’ à l'Aoriste 3SG
Kē <NITOG **matmat**> ! ‘Qu'il ne meure pas !’
 3SG PROH mort² *nitog* = Prohibitif

Dans ces exemples, l'intonation et le contexte sont les seuls indices qui permettent de reconstituer la bonne interprétation, en identifiant correctement la tête verbale. Cependant, les risques de confusion sont plus rares qu'en apparence, en particulier à cause de la prédilection du Prohibitif pour des formes verbales redoublées :

- (658) **Kēy** <*tog* **mōkheg**>. ‘Ils se reposèrent pendant quelques jours.’
 3PL AO:rester respirer *tog* = verbe ‘rester’
Kēy <TOG **mōkmōkheg**> ! ‘Ils ne doivent pas se reposer.’
 3PL PROH respirer² *tog* = Prohibitif

¹ Aussi l'avons-nous évoqué au chapitre sur l'Aoriste et ses emplois en injonction : cf. §(d.3) p.816.

² Cette forme de sérialisation verbale est analysée au § II pp.645 à 676.

³ Dans les exemples qui suivent, nous indiquons en italique la tête du prédicat, et en majuscules la marque TAM. Comme souvent, nous indiquons entre crochets obliques <...> le syntagme prédicatif.

- (659) **Kēy** <*tog* **qōñ**>. ‘Ils font un pique-nique.’
 3PL AO:rester nuit [lit. Ils restent (jusqu'à) la nuit.]
- Na-lē** <TOG **qōñqōñ**> ! ‘N'oublie pas !’
 ART-dedans:2SG PROH nuit² [lit. Que ton esprit ne s'obscurcisse pas !]

Parfois, la règle de réduplication permet de distinguer non pas entre deux formes du même lexème (ex. *mōkheg* / *mōkmōkheg*), mais entre deux mots distincts en synchronie, ex. un lexème et un morphème. L'interprétation correcte implique souvent une complète restructuration de l'énoncé (cf. limites du syntagme prédicatif, etc.) :

- (660) **Kēy** <*tog* **van**>. ‘Ils restèrent là longtemps.’
 3PL AO:rester ITIF **van** ‘Itif’ = marque de duratif
- Kēy** <TOG **vanvan**> ! ‘Ils ne faut pas qu'ils y aillent !’
 3PL PROH aller² **vanvan** = verbe ‘aller’ dupliqué
- (661) **Kēy** <*tog* **se**>. ‘Ils restèrent là un peu plus.’
 3PL AO:rester encore **se** ‘aussi, encore, davantage’
- Kēy** <TOG **sese**> ! ‘Ils ne faut pas qu'ils chantent !’
 3PL PROH chanter² **sese** = verbe ‘chanter’ dupliqué

Certes, ces exemples reflètent des coïncidences plutôt anecdotiques, et sont à la limite du jeu de mots. Cependant, ils donnent une idée des opérations mentales à l'œuvre dans la désambiguïsation d'un morphème aussi divers que *tog* : l'ordre des mots, la réduplication du verbe, l'intonation, y montrent plus que jamais leur importance. Une fois que tous ces critères auront permis à l'auditeur d'identifier la valeur correcte de (*ni*)*tog* (Prohibitif, Suggestif, verbe à l'Aoriste...) l'auditeur pourra rétablir la structure syntaxique exacte de l'énoncé. Ainsi, dans la première ligne de (657), l'interprétation de *tog* comme verbe ‘rester’ implique que *ni-* est une marque d'Aoriste 3SG, que *tog* occupe la position de tête prédicative, et *matmat* celle d'adjoint – étapes indispensables, bien entendu, pour qu'ensuite apparaisse la bonne interprétation sémantique¹.

(d) *Le Prohibitif implicite*

Il arrive très souvent que le verbe / le contenu de l'interdit demeure implicite, et doive se déduire du contexte. Ceci peut se traduire, en français, par *Non* !² ou *Pas question* !, et correspond en tout cas à l'anglais *Don't* ! ou au japonais *Dame* ! C'est le seul et unique contexte syntaxique qui impose le choix de la variante *nitog*, au détriment de **tog* :

- (662) **Ohoo**, **nitog** / **Tog* ! ‘Eh ! Arrête / Ne fais pas ça !’
 non PROH

¹ Par exemple, c'est uniquement en position d'adjoint, après un verbe sémantiquement statique, que *matmat* (lit. ‘mort:DUP’) prend le sens ‘silencieux, calme’ : cf. p.669.

² Le mwotlap a trois façons de traduire *Non* :

- (1) *Ohoo*, simple prosodème marquant la désapprobation, et compatible avec toutes les valeurs de *non* ;
- (2) *Tateh* [lit. ‘il n'y en a pas’], marquant une négation assertive, que l'on peut gloser “ce n'est pas vrai” ;
- (3) *Nitog*, marquant l'interdiction ou la réprobation, et glosable “ce n'est pas bien”.

- (663) **Nitog ! Gēn (ni)tog vanvan ! Kēy taple tēy maymay gēn !**
 PROH 1IN:PL PROH aller² 3PL ÉVIT tenir fort 1IN:PL
 ‘Non ! N’y allons pas ! Ils risqueraient de nous attraper !’
- (664) **So kē so vap so "Nitog !" tō nitog. – Ba-hap nitog ?**
 si 3SG si dire que PROH alors PROH pour-quoi PROH
 ‘Et s’il te dit "Non !", alors *c’est non*. – Et pourquoi *ce serait non* ?’

Typiquement, on trouve ce Prohibitif elliptique comme symétrique de l’Aoriste ou du Prospectif à valeur déontique (p.846), ex. dans les réponses ou les codas interrogatives :

- (665) **Kamyō mōl vege hōw l-ēm, so nitog ? – Itōk.**
 IEX:DU AO:rentrer (persistif) (bas) dans-maison ou PROH être.bien
 ‘Nous rentrons quand même à la maison, ou bien il-ne-faut-pas ? – D’accord, allez-y.’
- (364) **Nok so biyiñ nēk, so nitog ? – Ohoo, nitog !**
 1SG PRSP aider 2SG ou PROH non PROH
 ‘(Tu veux que) je t’aide, ou bien il-ne-faut-pas ? – Non, il-ne-faut-pas (c’est inutile).’

Dans ce cas, *nitog* occupe la position de tête prédicative (et non plus de marque TAM, comme c’est le cas avec les verbes). Cet emploi absolu du Prohibitif *nitog* est d’ailleurs compatible avec un syntagme nominal sujet, objet ou thème :

- (666) **Ige susu nitog !** ‘Pas les enfants !’
 H:PL petit² PROH (défense qu’ils entrent / qu’ils écoutent ...)
- (667) **Na-vap te-le-lam nitog ! Gēn lalanwis ēwē !**
 ART-parole de-dans-mer PROH 1IN:PL AO:patoiser juste
 [lit. La langue de la mer, *interdit* !]
 ‘Défense (d’utiliser) le pidgin bislama ! Ne parlons qu’en mwotlap.’
- (668) **Nēk ta-vasem vēh hiy tita, itōk ; ba imam, nitog !**
 2SG POT₁-déclarer POT₂ à mère être.bien mais père PROH
 ‘Tu peux le dire à maman si tu veux ; mais pas à papa !’ [lit. ...mais papa, *interdit* !]
- (669) **Nitog na-haphap geh nen, ba nok ne-myōs na-lo nōnōm.**
 PROH ART-choses DSTR DX2 mais 1SG STA-vouloir ART-soleil ton
 ‘Laisse tomber tout ça [*Non* (à) toutes ces choses...] : ce que je veux, c’est ta montre.’

2. La défense

La signification du Prohibitif ne pose pas trop de problèmes d’analyse. Il s’agit, pour l’énonciateur, de porter sur un procès P une visée négative, en le présentant comme un événement à éviter. Avec le Prohibitif, cette visée fait l’objet même de l’énoncé, et n’est donc pas présupposée comme avec l’Évitatif – cf. (549) p.931.

Le Prohibitif peut servir à interrompre un procès en cours [voir aussi (646), (648)] :

- (670) **Tog gaygayka liwo meh !** ‘Ne crie pas trop fort !’
 PROH crier² grand trop

- (671) **Eey ! Kimi lōqōvèn tog etet olbaōt ! Kimi etet na-hap ?**
 EXCL 2PL femme PROH voir² partout 2PL AO:voir² ART-quoi
 ‘Hé les femmes ! Arrêtez de regarder à droite et à gauche ! Vous regardez quoi comme ça ?’

Il peut également interdire un procès qui n'est pas commencé, voire un événement envisagé dans l'avenir :

- (672) **Etgoy, tog ak teñteñ se kē.**
 AO:surveiller PROH faire pleurer² encore 3SG
 ‘Fais attention : je ne veux pas que tu le fasses pleurer à nouveau !’

- (673) **Nēk wo ma-kaykay, nēk tog kaykay no-Mōtlap.**
 2SG si PFT-piquer² 2SG PROH piquer² ART-mwotlavien
 ‘Et si jamais tu leur décoches des flèches, surtout ne tire pas sur un Mwotlap !’

Avec le Prohibitif, le sujet modal de visée (celui d'où émane l'interdiction) est presque toujours l'énonciateur lui-même. On rencontre cependant des cas plus rares, où la forme verbale se fait l'écho d'une interdiction externe ; ceci apparaît clairement lorsque le sujet est de première personne :

- (674) **Ne-mgaysēn, ba no tog vanvan hōw le-pnō nōnōm en.**
 STA-triste mais 1SG PROH aller² (bas) dans-pays ton COÉ
 ‘Désolé, mais je n'ai pas le droit d'aller dans ton village (mon père me l'interdit...)’

Dans cet emploi, on trouve plus souvent le Potentiel négatif [cf. (634) p.955].

Enfin, le Prohibitif neutralise les nuances que l'on trouve avec l'injonction positive [§(d) p.814] : outre que ce tiroir ne prend pas les pronoms jussifs, il est également incompatible avec les marques de Suggestif (*tog*) ou d'injonction forte (*tō*). On retrouve ici la dissymétrie entre formes affirmatives et formes négatives du prédicat, phénomène que nous avons déjà rencontré [§(a) p.692] : à un grand nombre de formes affirmatives – au moins six dans le cas de l'injonction – correspond une seule forme négative.

Le PROHIBITIF – En me plaçant dans la situation de référence Sit_R, je présente un événement P comme devant être évité. Cette visée modale est focale dans mon énoncé, *i.e.* n'est pas présupposée. Ce faisant, j'effectue un acte illocutoire d'interdiction.

3. Grammaticalisation et réanalyses

Avant de clore cette description du Prohibitif, nous voudrions proposer une hypothèse historique concernant sa morphogénèse. Celle-ci devrait rendre compte non seulement d'un parcours sémantique, mais aussi des structures morphosyntaxiques attestées, comme la reduplication du verbe.

(a) À cheval entre action et inaction

Le principe de cette hypothèse, est de prendre au sérieux l'homonymie entre *tog* ~ *nitog* et le verbe *tog* ‘vivre qq part, demeurer plusieurs jours, habiter’ (p.964). Certes, la signification de *tog* en synchronie n'a pas tellement de lien avec l'interdiction. Pourtant, il apparaît que le sens étymologique de ce verbe est plus large : PNCV **toka* ‘sit, stay, be in a place’

n'est pas absurde d'envisager que le pré-mwotlap¹ ait pu exprimer une interdiction au moyen d'une structure du type (652)', avec un nom d'action comme sujet et le verbe **tog** comme prédicat à l'Aoriste.

Si elle est correcte, notre hypothèse présente de multiples intérêts :

- elle rend compte de l'homonymie entre la marque de Prohibitif et le verbe 'rester' ;
- elle explique pourquoi la reduplication du radical verbal est obligatoire avec le Prohibitif : celle-ci est due au processus de dérivation *verbe* → *nom* ;
- elle explique pourquoi la forme **nitog**, avec **ni-** 'Aoriste: 3SG', est compatible avec toutes les personnes : on partirait en effet d'une structure impersonnelle de type (652)', dont le sujet est toujours le nom d'action [cf. fr. *il* dans 'il ne faut pas'] ;
- elle fait le lien entre le Prohibitif verbal, où (**ni**)**tog** est une marque TAM, et les structures où la même marque **nitog** est la tête prédicative, associée à des arguments nominaux [§(d) p.965 – cf. (667)]

(c) Recentrage

À partir d'une phrase de type (652)', on voit ce qui s'est probablement passé par la suite. D'une part, la forme **nitog** s'est figée avec le sens d'interdiction ; ce fonctionnement de nature modale l'a rapproché des autres particules TAM de la langue, ex. l'Évitatif **tiple**, le Focus temporel **qoyo**, etc. En conséquence, il a dû s'exercer une forte pression structurale et cognitive pour que la structure prohibitive type (652)' réaligne sa syntaxe sur celle des énoncés injonctifs (voire assertifs) :

- verbe V = tête du syntagme prédicatif ;
- marque TAM = au début du S.Prd ;
- agent = sujet du verbe, précédant le S.Prd ;
- patient = objet du verbe, suivant le S.Prd ...

On obtient alors des énoncés valides en mwotlap moderne :

(675)	⟨ Nitog	⟨ gengen ⟩ !		'Ne mange pas !'
	PROH	manger ²		
	Kōmyō	⟨ nitog	⟨ gengen ⟩ !	'Vous deux, ne mangez pas !'
	2DU	PROH	manger ²	
	Kōmyō	⟨ nitog	⟨ gengen ⟩	na-ō !
	2DU	PROH	manger ²	ART-tortue

En synchronie, la reduplication du verbe n'est pas un argument suffisant pour voir en **gengen** un nom : il est net que cette forme a recouvert tous les attributs syntaxiques du verbe, *i.e.* l'orientation diathétique vers l'agent (p.724), la transitivité, etc. Il s'agit donc bien d'un verbe à part entière, avec pour seule particularité de présenter systématiquement sa forme

¹ Bien entendu, (652)' constitue une projection, dans la syntaxe contemporaine, d'une structure plus ancienne que nous ne pouvons reconstituer avec certitude. Cette dernière, cependant, ne saurait en être très différente : en effet, l'existence d'un Prohibitif **tog** / **nitog** de même forme que le verbe 'rester', est un phénomène uniquement attesté en mwotlap et en mosina voisin – mais nullement, par exemple, en mota ; ceci laisse supposer qu'il s'agit d'une innovation relativement tardive. Ainsi, la principale différence entre (652)' et la structure ancienne se réduit sans doute à la présence vs. absence de l'article **na-** sur le nom sujet.

rédupliquée.

À l'issue de cette grammaticalisation, il est probable que certaines pressions se soient exercées pour que le *ni-* de *nitog*, qui rappelle trop le préfixe d'Aoriste, soit éliminé ; il en résulterait la formation récente d'une variante *tog*¹. Pourtant, cette dernière forme se rencontre bizarrement à toutes les personnes, même à la 3^{ème} sg : tout se passe comme si la tentative de standardisation morphologique, par alignement sur l'Aoriste (*nitog* en 3SG, *tog* partout ailleurs), avait tout bonnement échoué ; aujourd'hui, les deux formes fonctionnent comme deux variantes parfaitement libres.

(d) *Convergences aréales*

Notre hypothèse sur le mwotlap (*ni*)*tog* se trouve confirmée par la forme que prend le Prohibitif en *mota* voisin. Cette langue n'utilise pas le radical du verbe 'rester', mais un prédicat *pea* que Codrington (1896: 116) glose 'nought, be not, come to nothing'. Citons la description qu'il donne de cette marque (1885: 286) :

The Negative Imperative or Dehortatory form is with the use of the word *pea*, which probably means 'naught' (...) Of anything given up or put down as objectionable it is said *me pea veta* 'it has been done away, has been brought to naught'. To forbid anything, the expression is *ni pea* 'let it be naught, *i.e.* let it not be' : *Nipea matur* 'don't sleep' (...) *matur* being, in fact, a Noun.

L'auteur souligne que le *ni* de 3^{ème} p. se retrouve d'ailleurs à toutes les personnes, ex. *Inau nipea matur* 'let me not sleep'... Ceci est cohérent avec son idée, que *matur* 'dormir' est "en réalité" (ou plutôt, à un stade antérieur de la langue ?) un nom en fonction de sujet de *pea* : littéralement, on a donc '(Moi,) que-n'existe-pas le fait-de-dormir'.

Ainsi, le *mota* et le mwotlap ont développé chacun une forme de Prohibitif à partir de lexèmes différents (*pea* pour l'un, *tog* pour l'autre), mais en suivant rigoureusement le même parcours historique :

- un verbe V fonctionne comme (*ou:* est dérivé en) un nom en fonction de SUJET d'un prédicat à l'Aoriste, signifiant 'que [telle action] reste / soit inexistante' ;
- ce prédicat se fige ensuite avec son préfixe *ni-*, compatible avec toutes les personnes ;
- il se grammaticalise en marque aspecto-modale de Prohibitif ;
- le lexème verbal V, originellement sujet de *nipea* / *nitog*, acquiert les attributs syntaxiques d'un prédicat : sujet, objet, etc.

Cette convergence des processus de grammaticalisation est d'autant plus remarquable dans cette région, que ces langues présentent, en synchronie, très peu de structures à verbes nominalisés². Par conséquent, si notre hypothèse –et celle de Codrington !– est vraie, elle

¹ Plus simplement, on pourrait supposer que la variante *tog* ~ *ni-tog* existait dès l'origine, au niveau de la structure (652) – cf. la variation littéraire *ni-* ~ Ø citée en n.1 p.695. Cependant, un argument milite en faveur de l'apparition récente de l'allomorphe *tog* : on le trouve uniquement dans les structures verbales, et jamais dans les énoncés de type (667), vraisemblablement reflets d'une situation plus ancienne.

² Ailleurs dans le monde, des langues comme le turc, l'arabe ou le berbère, utilisent ordinairement des structures nominalisantes du type *Son fait-de-dormir est fréquent, Mon fait-de-boire de la bière est un plaisir*, etc. Dans la famille océanienne, on rencontre de telles structures dans les langues polynésiennes (ex. tahitien), en Micronésie (ex. palau), en Nouvelle-Calédonie (ex. tinrin).

suggérerait que des états de langue plus anciens (mais de quel degré d'ancienneté ?) aient autorisé ce procédé, de façon beaucoup plus fréquente.

VII. Synthèse : L'aspect-mode dans la langue

À l'issue de ce tour d'horizon des marques aspecto-modales du mwotlap, il peut être utile de reprendre les principales caractéristiques du système, telles qu'elles sont apparues au fil de nos analyses.

A. TEMPS, ASPECT, MODE

Lorsque le locuteur construit un prédicat, il a en tête un certain événement P, qui soit s'est produit dans la réalité (valeur *realis*), soit demeure à l'état de procès virtuel dans un monde possible (valeur *irrealis*). Cet événement P présente une certaine relation, plus ou moins complexe, avec la situation de référence Sit_r en cours dans le discours : P peut servir à caractériser directement Sit_r (ex. *Elle est en train de dormir*), ou à en expliquer certains éléments (ex. *Elle a dormi [c'est pour ça qu'elle est de bonne humeur...]*) ; P peut fournir une extrapolation de Sit_r dans l'avenir proche, à partir de certaines de ses tendances (ex. *Elle va finir par s'endormir*), etc. Ces relations entre événements, situations et instants font l'objet de certaines opérations dans les langues, les opérations **aspectuelles**.

D'autre part, cet événement P peut entrer dans un rapport particulier avec certains sujets, typiquement des personnes – qu'il s'agisse du locuteur lui-même, de l'interlocuteur, ou d'un tiers – quand il ne s'agit pas d'une instance abstraite, impersonnelle ou collective. Là aussi, les relations entre l'événement P et tel ou tel sujet S sont complexes : S peut désirer qu'un événement P virtuel ait lieu (ex. *Il faudrait qu'elle dorme*), ou le craindre (ex. *Elle risquerait de s'endormir*) ; S peut effectuer un acte de langage concernant P, par exemple le promettre (ex. *Elle dormira*), le requérir (ex. *Qu'elle dorme !*), l'interdire (ex. *Il ne faut pas qu'elle dorme*), ou simplement l'envisager (*Si elle dort...*). La subjectivité de S peut intervenir dans la représentation de P même lorsqu'il s'agit d'un événement réel : car c'est en vertu d'un jugement subjectif que S représentera P comme récent (*Elle vient à peine de s'endormir*) ou ancien (*Ça fait longtemps qu'elle dort*), ou encore qu'il mettra P en rapport avec une certaine attente (*Elle ne dort pas encore*), etc. Toutes ces relations entre événements, mondes possibles et visées subjectives correspondent à des valeurs **modales**.

Enfin, l'événement P entre dans une certaine relation avec Sit_o, situation d'énonciation, et particulièrement T_o, l'origine temporelle absolue interne au discours : P avoir lieu à une date antérieure, simultanée ou postérieure à Sit_o/T_o... Ce dernier type de relations fait l'objet, dans les langues du monde, de marques **temporelles**.

Le mwotlap ne présente aucune marque qui soit strictement temporelle, *i.e.* qui serve à indiquer sans ambiguïté la relation entre l'événement P et la situation d'énonciation : si l'on considère les morphèmes grammaticaux de cette langue, Sit_o est simplement traitée comme une valeur possible de la situation de référence Sit_r. Autrement dit, le temps n'existe pas pour lui-même en mwotlap, et n'est rien d'autre qu'un cas particulier de l'aspect. Par ailleurs, comme c'est souvent le cas ailleurs dans le monde, cette langue réunit l'aspect et le mode – ainsi que la polarité affirmation / négation – dans un seul paradigme de marques formelles, que nous appelons tiroirs aspecto-modaux (*ou* tiroirs TAM "Temps-Aspect-Mode").

B. UNITÉ ET FRAGMENTATION DU SIGNE LINGUISTIQUE

1. *Les morphèmes composites*

Nous avons isolé pas moins de vingt-cinq tiroirs TAM en mwotlap, dont dix-huit affirmatifs et sept négatifs [Tableau 7.2 p.694] ; ils forment un seul paradigme, au sens où leurs marques sont normalement incompatibles entre elles. Parmi ces tiroirs, certains ne posent aucun problème à l'analyse morphologique, comme le Parfait **mE-**, l'Accompli **mal**, le Focus temporel **qoyo**, le Prohibitif **tog...** : il s'agit de morphèmes uniques, commutant entre eux pour exprimer des valeurs aspectuelles (*i.e.* les relations entre les procès et les instants) et des valeurs modales (les relations entre les procès et les mondes).

D'autres tiroirs, en revanche, pourraient paraître contestables en eux-mêmes, car manifestement composés de plusieurs éléments :

- le Futur hodiernal **tE-...** **qiyig** se laisse reconnaître comme la combinaison du Futur **tE-** et du mot **qiyig** 'aujourd'hui' ;
- le Prospectif s'analyse en **so** (conjonction 'que / si...') + Aoriste ;
- le Prioritif combine l'Aoriste, le verbe **bah** 'finir' et une marque **en** de déixis abstraite (coénonciation), etc.¹

Dans chacun de ces cas, nous avons démontré que les propriétés syntaxiques et sémantiques de la combinaison ne pouvaient pas se déduire de celles de ses éléments, en sorte qu'il fallait y voir, au moins dans une première phase de la description linguistique, des marques TAM de plein droit, fussent-elles discontinues dans leur forme.

Le problème se pose particulièrement pour **tō̄**, un morphème à la signification opaque, que l'on retrouve dans un grand nombre de ces morphèmes discontinus. Rappelons ici tous les emplois de **tō̄** :

- | | | |
|--------------------------|-------------------------|--|
| ▪ (verbe seul) | + tō̄ | → participe Présentatif statique |
| ▪ (nom prédicat) | + tō̄ | → passé / Prétérit |
| ▪ Accompli | + tō̄ | → Accompli distant |
| ▪ Parfait | + tō̄ | → Prétérit |
| ▪ Futur | + tō̄ | → Contrefactuel |
| ▪ Aoriste | + tō̄ | → Injonction "forte" |
| ▪ tō̄ conjonction | + (Parfait, Aoriste...) | = 'alors, donc' [<i>succession, conséquence</i>] |
| ▪ tō̄ conjonction | + Aoriste | = 'pour que' [<i>but</i>] |

Si l'analyse linguistique réussissait à assigner à cette marque **tō̄** une valeur unique et récurrente, même très abstraite, alors elle pourrait peut-être faire l'économie de quatre catégories aspectuelles : le Prétérit, par exemple, ne serait plus qu'un cas particulier d'emploi du Parfait, en combinaison avec un morphème **tō̄** distinct. Cependant, en l'état actuel de nos réflexions, une telle valeur sémantique demeure inaccessible. Une première hypothèse consisterait à observer que la plupart –mais pas tous– des emplois de **tō̄** consistent à *ancrer la référence dans une situation décalée* par rapport à la situation de référence Sit_R :

¹ Au fil de nos analyses, nous avons également rencontré des combinaisons mineures, attestées dans moins de cinq ou six énoncés sur tout notre corpus. On peut citer : { **so** + Futur }, n.3 p.837 ; { Évitatif + négation }, p.925 ; { Aoriste + **qiyig** }, p.882 ; { Aoriste + **vēh** }, p.896. On peut y ajouter deux structures à signification aspecto-modale, que nous avons pourtant considérées comme analysables en leurs composants : l'*Extensionnel* { Accompli / Statif... + **vatag** }, §(c) p.787 ; et le *Provisionnel* { Aoriste + **qōtō̄** }, §(d) p.905.

- situation décalée dans le passé (*Accompli distant, Prétérit*)¹,
- situation décalée par rapport au monde réel (*Contrefactuel*),
- situation décalée par rapport à l'attente contextuelle [?] (*Injonction forte*),
- situation décalée par rapport à la situation de référence en vigueur précédemment (emploi comme conjonction).

Tous ces emplois seraient compatibles avec une glose approximative "*Alors, à ce moment-là – en prenant comme point d'ancrage une situation particulière décalée de Sit_R*". Malheureusement, cette définition de **tō** demeure beaucoup trop vague pour pouvoir rendre compte avec précision de son fonctionnement dans les combinaisons aspectuelles ; sans oublier que la valeur de Présentatif en fournit un contre-exemple frappant, puisqu'elle consiste justement à ancrer la référence dans la situation Sit_R. En conséquence, il demeure plus prudent de continuer à traiter ces combinaisons comme des morphèmes uniques et inanalysables (ex. **mE**-... **tō** = marque de Prétérit, etc.).

2. Les combinats à l'assaut des unités minimales

En réalité, il est fort probable que ce souci d'économie, consistant à réduire au maximum la dimension des morphèmes, reflète assez mal la façon dont la langue fonctionne réellement. Il devrait être inutile de souligner que les marques linguistiques ne se donnent jamais isolément, mais sont toujours prises dans des syntagmes, eux-mêmes parties intégrantes d'énoncés et de paragraphes plus longs. Au fur et à mesure de son apprentissage, le locuteur rencontre des structures qui associent régulièrement une forme (plus ou moins complexe) à un ensemble récurrent de significations – peu importe que cette forme soit elle-même analysable ou non. Par exemple, prenons le morceau d'énoncé français "*Mais enfin, tu aurais dû... !*" : après avoir entendu régulièrement cette tournure avec une valeur pragmatique de reproche, le locuteur pourra la réutiliser telle quelle lorsqu'il voudra instiller cette même valeur dans ses énoncés. Dans ce processus de reprise textuelle, il n'est à aucun moment nécessaire de savoir si la séquence en jeu forme un seul bloc infrangible, ou bien si elle serait analysable en morphèmes plus réduits (*mais + enfin + devoir + Conditionnel passé + prosodie...*).

Nous avons appelé **combinats** ces blocs morpho-sémantiques, susceptibles d'associer des marques diverses –segmentales, supra-segmentales, etc.– pour constituer des tournures idiomatiques, dans n'importe quel domaine de la langue. Même si nous en avons exposé la théorie surtout à propos du Prospectif [§(c) p.871], nous en avons constaté l'intérêt méthodologique avec d'autres combinaisons de morphèmes (ex. Prioritif ; Futur proche...), voire des séquences phrastiques entières [cf. (419) p.864 ; (464) p.890]. Et il ne fait nul doute que la notion de combinat dépasse largement le cadre de l'aspect verbal, et suggère des perspectives nouvelles sur le fonctionnement même du langage (Pawley & Syder 1983 ; Pawley 1993). L'important est de se débarrasser de la notion d'*unité minimale*, ou en tout cas de lui supprimer la puissance explicative qu'on lui accorde trop généreusement.

Ainsi, il faut admettre que les marques aspecto-modales présentent parfois une forme composite, ce qui ne doit pas nous empêcher de les considérer comme des morphèmes à part

¹ Si cette interprétation est vraie, elle autorise un rapprochement étymologique avec un adverbe répandu dans la région : MTP **tō** < PNCV **tuai* 'long time, long ago, old' < POc **tuaRi* 'ancien, long time' (Clark 2000).

entière, des " tiroirs TAM " : il n'y a donc pas d'inconvénient à mettre en paradigme une marque simple *mE-* (Parfait) et une marque complexe *mE-... tō* (Prétérit).

3. Une polysémie fondamentale

Mais inversement, postuler l'unité formelle de chaque tiroir n'implique pas qu'il faille systématiquement en postuler l'unité sémantique. Certes, il arrive qu'un morphème puisse être aisément décrit comme le support d'une opération aspectuelle simple et homogène : par exemple, dans tous ses emplois, l'Accompli reprend un procès P préconstruit et le localise exclusivement avant *Sit_R* ; il peut se gloser sans difficulté "*Ça y est, A a (déjà) fait P en Sit_R*". Pourtant, d'autres tiroirs TAM frappent par la multiplicité de leurs emplois, et se caractérisent par une forte **polysémie aspectuelle** :

- le Focus temporel a tantôt valeur de futur, tantôt valeur de passé récent, tantôt fonction de focalisation, entre autres ;
- le Présentatif kinétique réfère soit à un procès en mouvement dans l'espace, soit à un déroulement étendu dans le temps ;
- l'Aoriste compte une bonne dizaine de valeurs différentes, du récit à l'injonction ou à l'imperfectif ;
- le Prospectif marque aussi bien la volition ou le déontique que la prévision ou l'hypothèse, etc.

Comme nous l'avons d'ailleurs expliqué à propos du Prospectif [§(c) p.855], cette variabilité sémantique ne doit pas être considérée comme un simple effet de traductions multiples, à partir d'une valeur que l'on devrait nécessairement décrire comme unique pour le locuteur. Ici comme ailleurs, la polysémie d'une marque correspond à un éventail de plusieurs interprétations discrètes, éventuellement contradictoires entre elles¹, et résultant d'une combinaison complexe de marques linguistiques et extra-linguistiques présentes dans le contexte. Ainsi, on décrirait mal l'Aoriste, si l'on se contentait du dénominateur commun à tous ses emplois (*≈ événement ponctuel sans lien explicite avec Sit_R*). Il ne fait nul doute que le locuteur manipule des valeurs plus spécifiques de l'Aoriste, et largement indépendantes les unes des autres [Tableau 7.17 p.818] ; et même si nous n'avons pas opté pour ce choix extrême, il ne serait pas si absurde, au bout du compte, de distinguer l'aoriste d'injonction / l'aoriste de récit / l'aoriste générique... comme des tiroirs TAM distincts.

La meilleure représentation de ces morphèmes, sans doute, et la plus prudente également, est de considérer qu'ils codent chacun une opération aspecto-modale abstraite, impliquant un certain nombre de variables qui seront à rechercher dans le contexte, large ou étroit. Selon l'éventail de ces variables, et ce que l'on pourrait appeler la plasticité² de la marque TAM, il en résultera une polysémie plus ou moins importante. Notre méthode de description a toujours consisté à maintenir l'équilibre entre ces deux extrêmes de la représentation : d'un côté, nous avons tâché d'associer à chaque tiroir une opération fondamentale, commune à tous ses emplois³ ; de l'autre côté, nous nous sommes toujours attelé à refléter la diversité de

¹ Cf. (359) p.844, où la même proposition au Prospectif signifie soit 'Je veux faire-P (mais il ne faut pas)', soit 'Je dois faire-P (mais je ne veux pas)'.

² Cf. la notion de *déformabilité* chez Culioli (1990: 127).

³ Chacune de ces opérations a généralement fait l'objet d'un résumé de quelques lignes, mais aussi, le plus souvent, d'une figure schématique inspirée –avec plus ou moins de bonheur– des notions de topologie. Nul doute que ces schémas nécessiteraient d'être améliorés et reconstruits de façon systématique ; notre dessein

ses significations sous la forme d'acceptions bien distinctes, correspondant à des combinaisons contextuelles ou lexicales différentes.

C. LA THÉORIE ASPECTUELLE DU GABARIT DE PROCÈS

L'observation des faits du mwotlap, particulièrement dans le domaine du *realis*, nous a conduit à identifier un mécanisme cognitif sous-jacent à toutes les opérations aspectuelles de la langue : le *Gabarit standard de procès*. Défini par l'association d'un procès ponctuel (*j*) et d'un procès statif (*k*), ce Gabarit fonctionne comme un prisme sémantique, au moyen duquel sont encodés tous les procès de la langue, sans aucune exception. L'intérêt principal de ce nouvel objet théorique, est qu'il permet une description unifiée de toutes les opérations aspectuelles de la langue, en se débarrassant des fausses dissymétries (entres procès téliques vs. atéliques, etc.) induites par la traduction. La présentation qui suit cherche à synthétiser les tenants et les aboutissants de cette hypothèse du Gabarit, en montrant son importance non seulement dans le domaine de l'aspect, mais aussi dans celui de la sémantique lexicale, le type de procès ou même la transitivité.

Nous suivrons le plan suivant :

1. *L'incidence des marques aspectuelles*
 - (a) Des événements et des états
 - (b) Aspect, mode et référentialité du procès
2. *Un mécanisme unique à la source de la diversité*
 - (a) Une polysémie généralisée ?
 - (b) Un étalon universel pour tous les lexèmes
 - (c) Sémantisme lexical et incidence du Gabarit
3. *Le grand schisme des verbes téliques*
 - (a) Un verbe mwotlap pour deux français
 - (b) L'exception à la règle : les verbes défectifs
 - (c) Phase stative intrinsèque vs. état résultant
 - (d) Deux classes de lexèmes et un test simple
 - (d.1) Les faux jumeaux
 - (d.2) La pierre de touche du Statif
 - (d.3) Les lexèmes polyvalents sont-ils fondamentalement statifs ?
4. *Diathèse et phase stative*
 - (a) La télicité est inopérante
 - (b) Affectation de l'agent et phase stative intrinsèque
 - (c) Affectation du patient et inversion de diathèse
5. *L'alchimie sémantique de la réduplication*
 - (a) Convertir du perfectif en de l'imperfectif
 - (a.1) Verbe simple vs. verbe rédupliqué
 - (a.2) Nouveaux calculs sur le Gabarit
 - (a.3) Les deux mécanismes d'homogénéisation
 - (b) Réduplication et transitivité
6. *Le Gabarit de procès : du lexique à la syntaxe*

était surtout de visualiser des observations formulées par ailleurs, en évitant surtout d'importer, dans ces représentations topologisantes, des règles *a priori* (cf. Figure 7.5 p.745).

1. L'incidence des marques aspectuelles

(a) Des événements et des états

Notre analyse de l'aspect en mwotlap a révélé que cette langue n'obéissait pas aux mêmes principes que les langues européennes généralement décrites. Alors que ces dernières codent les procès comme des intervalles (*i.e.* des déroulements étendus entre une borne initiale et une borne finale), le mwotlap opère exclusivement sur deux types de représentation :

- soit le prédicat réfère à un événement ponctuel, sans épaisseur temporelle (*j*)
- soit le prédicat réfère à un état homogène, extensible dans le temps (*k*)

Contrairement au français ou aux langues généralement décrites, la différence entre ces deux sortes de prédicat ne dépend pas du lexème verbal, mais exclusivement de la marque aspectuelle. Certaines marques TAM, comme l'Accompli, opèrent sur un ponctuel *j* ; d'autres, comme le Statif, opèrent sur un état *k* ; d'autres enfin, comme le Parfait, travaillent à la fois sur *j* et sur *k*.

Or, si la lecture ponctuel *vs.* homogène ne dépend pas du lexème verbal, cela veut dire qu'un même radical pourra être interprété d'une façon ou d'une autre, en fonction de la marque aspectuelle à laquelle il se trouve combiné en énoncé. Par exemple, le lexème **lawlaw** désignera un état *k* avec une marque de Statif (*C'est rouge*) ; mais il sera nécessairement investi d'une lecture ponctuelle (*j*) dès qu'il se trouvera combiné à un Accompli (*Ça y est, ça a rougi / c'est devenu rouge*) ou à un Parfait (*tiens, c'est devenu rouge*). Le fonctionnement est le même pour n'importe quel lexème aspectualisable de la langue¹ : selon la marque TAM à laquelle il se trouve associé, il recevra une interprétation stative (*k*) ou ponctuelle (*j*).

(b) Aspect, mode et référentialité du procès

En analysant un par un chacun des marqueurs aspecto-modaux du système, nous nous sommes efforcés de déterminer laquelle de ces deux interprétations il imposait au lexème prédictif, *i.e.* s'il opérait sur *j* ou sur *k*. Or, si cette caractérisation n'a pas été trop difficile avec la plupart de ces marques, notamment celles à référence *realis*, il est notable qu'elle semble **beaucoup moins pertinente dans le domaine de l'irrealis** : par exemple, un prédicat au Potentiel (ex. **ta-lawlaw vĕh**) peut signifier aussi bien 'ça peut être rouge' (opération sur un état) que 'ça peut devenir rouge' (opération sur un ponctuel). Il en va de même pour le "Négatif *realis*" (**et-lawlaw te** = 'ce n'est pas rouge' / 'ça n'a pas rougi').

Ce phénomène est dû à la différence entre **procès référentiel**, compatibles avec l'ASPECT proprement dit, et **procès non-référentiel**, uniquement compatibles avec le MODE :

- D'un côté, un procès qui a réellement eu lieu (référentiel / *realis*) peut être **aspectualisé**, *i.e.* localisé avec précision parmi la classe des instants, et en particulier par rapport à l'instant de référence t_R (souvent l'instant d'énonciation). La distinction entre événement ponctuel et état stable (encore valide ou non en t_R , etc.) est pertinente, car le procès est donné dans sa valeur extensionnelle (quantitative) autant qu'intensionnelle (qualitative).

¹ Rappelons qu'il ne s'agit pas seulement de verbes, mais aussi d'adjectifs (comme **lawlaw** 'rouge') ou de noms, etc. Cf. § II pp.699 à 734.

- Inversement, un procès qui est envisagé dans sa virtualité (non-référentiel : *irrealis*, négation...), est simplement **modalisé**, *i.e.* mentionné pour sa valeur intensionnelle. Ne possédant ni existence réelle ni extensionnalité, il n'est pas caractérisé comme ponctuel (*j*) vs. état (*k*), mais seulement comme prédicat qualitatif (*P*). Par exemple, le Potentiel *Ta-lawlaw vēh* porte sur la notion qualitative *P* 'rouge' hors aspect, sans préciser s'il s'agit d'une transformation ou d'un état.

Au bout du compte, on se retrouve donc face à trois types de marques aspecto-modales en mwotlap : celles qui incluent un hétérogène *j* (*i.e.* opèrent soit sur *j*, soit sur *j+k*)¹ ; celles qui opèrent uniquement sur un homogène *k* ; celles pour lesquelles la distinction hétérogène / homogène est non-pertinente. Ces trois sortes de tiroirs sont classées dans le *Tableau 7.27* :

Tableau 7.27 – Incidence des tiroirs TAM sur l'interprétation sémantique du procès

TAM aspectuels (ou aspecto-modaux)		TAM purement modaux
<i>TAM opérant sur un hétérogène j</i>	<i>TAM opérant sur un homogène k</i>	<i>Opposition j/k non pertinente</i>
Accompli ; Acp distant ; Aoriste ; Inj. forte ; Parfait ; Prétérit ; Focus temporel ; Prioritif ; 'pas encore'	Statif ; Provisionnel ; Présentatif statique ; Présentatif kinétique ; Rémansif ; 'ne plus'	Prospectif ; Futur ; Potentiel (+ négations) ; Négatif <i>realis</i> ; Évitatif ; Prohibitif ; Contrefactuel

2. Un mécanisme unique à la source de la diversité

(a) Une polysémie généralisée ?

Comme nous allons le voir bientôt, certains verbes du mwotlap ne sont compatibles qu'avec certaines marques TAM, à l'exclusion de celles citées dans la colonne du milieu (*Tableau 7.30*). Si l'on excepte cette sous-classe de verbes "défectifs", que nous examinerons ultérieurement, tous les autres prédicables du mwotlap (verbes, adjectifs, noms...) ont ceci en commun, qu'ils sont compatibles avec toutes les marques aspecto-modales du système.

Au niveau du lexique, ces prédicables ne sont pas préclassifiés en procès hétérogène vs. homogène, puisqu'ils sont compatibles avec les deux lectures, en fonction de leur marquage aspectuel en énoncé. C'est ce que nous constatons avec un adjectif comme *lawlaw* 'devenir rouge ~ être rouge', mais aussi avec les noms, ex. *lqōvēn* 'devenir une femme ~ être une femme', ou les verbes *tēy* 'saisir ~ tenir', *oy* 'mettre autour du cou ~ porter autour du cou', *hey* 'enfiler (un vêtement) ~ porter (un vêtement)', *mtiy* 's'endormir ~ dormir', *mtēmteg* 'prendre peur ~ craindre', *boel* 'se mettre en colère ~ être en colère', etc. La plupart des prédicables de la langue sont donc compatibles avec une double interprétation sémantique, respectivement hétérogène (télique) ou homogène (atélique).

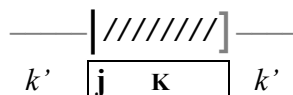
¹ D'après nos analyses, le Parfait et le Prétérit sont les deux seules marques qui mettent à la fois en œuvre la borne *j* et l'état *k* : cf. p.794. Cependant, des tests simples, que nous ne détaillerons pas ici, révèlent que ces opérations sur *j+k* entrent dans la même catégorie que les TAM opérant sur *j* seul (mais pas sur *k* seul).

Or, notre observation du mwotlap nous a montré que ces doubles interprétations ne devaient pas être conçues sur le mode de la polysémie, comme s'il s'agissait de deux acceptions possibles d'un même lexème. Une telle représentation serait inapte à expliquer ce phénomène étonnant, qu'absolument tous ces prédicables présentent spontanément cette même compatibilité avec les deux interprétations (y compris les emprunts, etc.). Aussi, plutôt que de supposer un lourd processus de mémorisation lexicale avec chaque lexème, il nous a semblé souhaitable de rechercher s'il n'existait pas plutôt un **mécanisme cognitif unique, commun à tous les prédicats**, et susceptible d'engendrer de façon productive, à partir de n'importe quelle notion P, les deux interprétations *j* et *k*.

(b) *Un étalon universel pour tous les lexèmes*

Ce mécanisme général a pris forme dès lors que nous avons observé un point essentiel : pour tous les lexèmes, **l'événement ponctuel *j* est immédiatement adjacent à l'état *k***, en vertu d'une articulation *j/k* tout à fait comparable au diptyque événement / état résultant. Autrement dit, si l'on considère une notion qualitative *P*, elle pourra soit apparaître sous l'angle de son premier instant (*j* = 'devenir P'), soit sous celui d'un état stable (*k* = 'être P') – et ce, quelle que soit la notion P en question. C'est ainsi que nous avons défini le concept de **gabarit standard de procès** en mwotlap, que nous représentons comme suit :

Figure 7.35 – *Le Gabarit standard des procès en mwotlap (rappel)*



Nous renvoyons le lecteur à la présentation détaillée que nous avons donnée de ce concept de Gabarit de procès [§H p.792]. Ce dernier permet d'expliquer, de façon efficace et cohérente, comment la langue mwotlap coule tous ses lexèmes prédicatifs dans un seul et même moule sémantique : *i.e.* une première phase ponctuelle (*j*), marquant l'entrée dans un nouvel état ; puis une seconde phase homogène (*k*), désignant l'état –ou le procès atélique– qui résulte de ce franchissement.

Le Gabarit est une forme cognitive idéale, un étalon (cf. le sens de "gabarit"), qui se trouve sous-jacent à n'importe quelle représentation aspectualisée d'une propriété P. Même une notion aussi peu temporelle que le nom *gasel* 'couteau', devra se conformer à ce Gabarit pour pouvoir être aspectualisée : c'est ainsi que le syntagme *mal gasel*, s'agissant d'un Accompli, sélectionnera la phase *j* de la propriété P, *i.e.* le passage instantané d'un état *k'* (non-couteau) à un état *k* (couteau) ; la signification qui en résulte est donc 'Ça y est, c'est devenu un couteau !' [ex.(52) p.716]. Inversement, si le même prédicat se trouve combiné à un tiroir TAM opérant sur *k* (colonne centrale du *Tableau 7.30*), ceci sélectionnera la phase stative de P, à savoir *être un couteau* – d'où, avec la négation 'ne plus' : *Et-gasel si te* 'Ce n'est plus (*ça ne devient plus) un couteau' [cf. (34) p.712].

(c) *Sémantisme lexical et incidence du Gabarit*

Il serait irréaliste, voire absurde, de considérer que le nom *gasel* (ou n'importe quel autre lexème prédicable) présente deux significations au niveau du lexique : 1) *être couteau* ; 2) *devenir couteau...* ; d'autant plus qu'il faudrait alors dédoubler ainsi tous les prédicats de la langue. En réalité, *gasel* désigne une notion P purement qualitative 'être (un) couteau' ;

dans un deuxième temps, pour peu qu'elle soit combinée à une marque aspectuelle, cette notion P devra se conformer au Gabarit de procès $\langle j ; k \rangle$ pour pouvoir entrer dans les opérations aspecto-modales en jeu dans l'énoncé. Ainsi, si l'on envisage une **chronologie des opérations cognitives d'encodage-décodage**, on obtient l'ordre suivant :

1. Au niveau du lexique, la notion P (nom, adjectif, verbe) est associée à un sémantisme purement qualitatif / intensionnel ; aucune temporalité n'est en jeu.
2. Si P se trouve insérée dans un prédicat non-TAM¹, ou bien dans un prédicat purement modal [cf. *Tableau 7.27*], elle réfère à la notion qualitative P, sans mettre en œuvre le Gabarit.
3. En revanche, dès lors que P se trouve insérée dans un **prédicat aspectuel stricto sensu**, *i.e.* sensible à l'opposition j/k , le **Gabarit de procès se trouve activé**. Ce dernier agit comme un filtre, en isolant une phase j (ponctuelle, etc.) et une phase k (stative, etc.)
4. Enfin, à l'issue de ce filtrage, la nature exacte de la marque aspectuelle (ex. Accompli) conduit à sélectionner soit l'instant j , soit l'état k (soit les deux). Seule la phase ainsi sélectionnée (j vs. k) pourra entrer dans les opérations aspectuelles codées par cette marque TAM, sans que rien n'indique le statut de l'autre phase².

3. *Le grand schisme des verbes téliques*

(a) *Un verbe mwotlap pour deux français*

Les langues européennes sont également capables de faire la distinction entre des procès ponctuels / téliques / hétérogènes (ex. *s'endormir*) et des procès statifs / atéliques / homogènes (ex. *dormir*). La différence étant généralement marquée par une différence de lexèmes, la notion de Type de procès (Aktionsart) a été forgée pour pouvoir caractériser chaque unité verbale, dès le niveau du lexique : le verbe *s'endormir* est [+télique], etc. Or, nous avons montré ailleurs (§3 p.793) que le mwotlap ignorait cette situation, employant un seul et même radical là où d'autres langues les opposent par paires : par exemple, les deux verbes français cités ici se traduisent tous deux par *mtiy*, et c'est uniquement la marque aspectuelle qui décidera de sa valeur en contexte – selon qu'elle sélectionne, dans le Gabarit de procès, la phase j (= *s'endormir*) ou la phase k (= *dormir*).

Sachant, donc, qu'un verbe comme *mtiy* pourra aussi bien se traduire, selon le contexte aspectuel, par *s'endormir* que par *dormir*, il peut être légitime de se demander si ces deux phases sont sémantiquement équi-pondérées en mwotlap, ou bien si l'une d'entre elles est prépondérante sur l'autre. Autrement dit, existe-t-il des arguments pour décider si la meilleure traduction de *mtiy* est *s'endormir* ou *dormir* ?

- Dans le premier cas, *i.e.* si *mtiy* devait être décrit comme signifiant fondamentalement *s'endormir*, alors le barycentre du procès se situerait en j (procès télique) ; par conséquent,

¹ Par prédicat non-TAM, nous entendons par exemple les *prédicats équatifs* intemporels, réservés aux noms : cf. *Tableau 7.4* p.701, et §(a) p.706.

² Ce dernier point explique certaines ambiguïtés que nous avons rencontrées. Par exemple, en sélectionnant la phase k , le **Statif** prédique du sujet un certain état, mais ne dit rien de sa borne initiale (j) : il peut donc s'agir d'un état passager ou permanent, etc. [cf. (20) p.798]. Inversement, l'**Accompli** permettra de localiser la borne j [*Kē mal boel* 'ça y est, il s'est mis en colère'], mais sans rien dire de l'état résultant k (ne dit pas si la colère elle-même est achevée ou non).

la phase *k* serait externe au procès lui-même, et devrait être décrite comme son état résultant [*Bébé dort* = "il s'est endormi" = état résultant de *j* 's'endormir'].

- Dans le second cas, *i.e.* si *mtiy* a pour véritable signification *dormir*, alors il s'agit d'un procès homogène, centré en *k* ; la phase *j* ne serait alors rien d'autre que son premier instant, en sorte que les marques d'aspect sélectionnant *j* auraient une valeur 'inchoative' [*Bébé s'endort* = "il commence à dormir" = phase inchoative de *k* 'dormir'].

Nos premières analyses de cette question [§3 p.741; §3 p.793] ont démontré le parallélisme entre les deux interprétations, et l'impossibilité de les départager : c'est l'apport principal de notre hypothèse du Gabarit de procès. Nous avons conclu à la stricte équivalence de *j* et *k* pour tous les prédicats, quels qu'ils soient, arguant qu'il ne s'agissait que d'un problème de traduction¹ ; le mwotlap, quant à lui, semblait traiter identiquement tous les lexèmes, en les pliant au format standard $\langle j ; k \rangle$ [Tableau 7.12 p.793]. Nous avons même émis l'hypothèse que, dans les langues qui, comme le mwotlap, exploitent la technique du Gabarit de procès, la notion d'Aktionsart –et en particulier le trait sémantique de télélicité– étaient inopérants au niveau des lexèmes eux-mêmes. Dans cette hypothèse :

- tous les verbes téléliques du français correspondraient à une phase *j* d'un verbe du mwotlap $\langle j ; k \rangle$: ex. le verbe télélique *guérir* n'est rien d'autre que l'interprétation *j* (activée par les marques d'Aoriste, de Parfait, etc.) de l'adjectif *wē* 'être en bonne santé' [cf. p.952] ;
- inversement, un verbe statif du français équivaldrait simplement à la phase *k* d'un diptyque mwotlap $\langle j ; k \rangle$: ex. 'avoir en main' correspond à la phase stative du verbe *tēy* 'saisir qqch (*j*) ~ avoir en main (*k*)'.

Pourtant, nous allons voir que certains arguments formels plaident en faveur d'une dichotomie entre deux catégories de lexèmes verbaux : car s'il est vrai que la majorité des prédicables correspond bien à notre description (lexèmes équipondérés en *j* et *k*, comme *mtiy* ci-dessus), une minorité d'entre eux sont en réalité des prédicats centrés sur *j*. Ceci n'invalidé pas notre théorie du Gabarit, et n'annule rien des parallélismes et ambiguïtés que nous avons signalées précédemment ; il s'agit plutôt d'améliorer le modèle interprétatif, au vu de faits empiriques que nous avons jusqu'à présent négligés.

(b) *L'exception à la règle : les verbes défectifs*

Si tous les lexèmes du mwotlap se comportaient de la façon que nous venons de décrire, alors nous devrions conclure à un mécanisme universel d'encodage au niveau du lexique, à l'impossibilité de savoir si ces procès sont plutôt centrés en *j* ou en *k*, et à la non-pertinence de la notion d'Aktionsart.

Ces hypothèses doivent être nuancées dès lors que l'on tient compte d'une série d'observations que nous avons essaïmées au fil de nos analyses aspectuelles, et que nous n'avons pas encore intégrées à notre modèle théorique. Contrairement aux lexèmes que nous venons de décrire, un certain nombre de verbes, que nous appellerons provisoirement **verbes défectifs**, s'avèrent incompatibles avec une partie des marques TAM de la langue. Cette distribution particulière ne concerne ni les adjectifs, ni les noms, mais seulement une sous-catégorie de verbes, parmi lesquels *van* 'aller', *dēn* 'atteindre', *qēsdi* 'tomber'... ainsi

¹ Cf. p.743: "Selon le cas, la traduction française la plus courante pour tel verbe V sera centrée sur l'événement *j*, ou bien sur l'état *k* ; mais il ne s'agit là que d'un effet de traduction, ne correspondant à rien dans les structures du mwotlap".

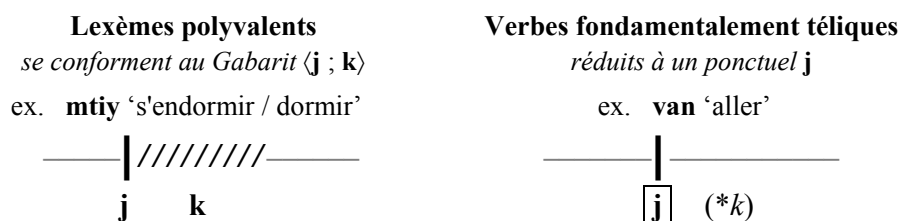
qu'un grand nombre de verbes dans leur emploi transitif, ex. **gen** 'manger', **et** 'regarder', etc. Ainsi, le verbe le plus courant du mwotlap **van** 'aller' se rencontre sans difficulté à l'Aoriste (**ni-van**), au Parfait (**ma-van**), au Négatif realis (**et-van te**)... ; mais tel quel, il est agrammatical avec le Statif (***na-van**), le Présentatif statique (***van tō**) ou kinétique (***van vatag**), le Rémansif (***van leptō**), le Provisionnel (***van qōtō**), ou la négation 'ne plus' (***et-van si te**)¹.

Ces six tiroirs aspecto-modaux, qui demeurent interdits à toute la catégorie de ces verbes dits "défectifs", ont une importante caractéristique en commun : comme l'indique le *Tableau 7.27* p.977, il s'agit précisément des six marques aspectuelles qui opèrent exclusivement sur la phase homogène *k* du Gabarit de procès. Ainsi, les verbes "défectifs" peuvent se combiner sans difficulté aux marques opérant sur la phase *j* ou $\langle j+k \rangle$ [colonne de gauche du *Tableau 7.27*], ainsi qu'aux morphèmes purement modaux qui travaillent sur la notion qualitative P en général [colonne de droite du *Tableau 7.27*] ; mais ils sont incompatibles avec les marques TAM de la colonne centrale, ceux-là même qui imposent une lecture stative du procès. On pourra donc caractériser ces verbes, dans une première approximation, comme des *verbes non-statifs*, ou mieux des *verbes fondamentalement hétérogènes / téliques*². Ceci est d'ailleurs confirmé par leur traduction française : les notions de 'tomber', 'atteindre', 'aller (qq part)'... correspondent toutes à des procès sémantiquement téliques.

(c) Phase stative intrinsèque vs. état résultant

Dans un premier temps, on peut croire que cette catégorie des *verbes fondamentalement téliques* constitue une exception à notre théorie du Gabarit standard de procès, selon laquelle absolument tous les lexèmes prédicables se conformeraient à un même étalon $\langle j ; k \rangle$. En effet, tout se passe comme si ces verbes comportaient exclusivement une phase *j* à l'exclusion de la phase *k* – comme s'ils se limitaient à un événement ponctuel *j*, sans épaisseur temporelle³. Si cette formulation était vraie, on obtiendrait un éclatement du lexique, une partie obéissant au Gabarit, une autre partie le contredisant :

Figure 7.36 – *Les verbes fondamentalement téliques : des procès sans phase stative ?*



¹ Ces incompatibilités ont toutes été signalées dans nos développements. Pour le Statif, cf. §2 p.736 ; pour le Rémansif, §(b) p.762 ; pour les Présentatifs, §(a) p.777 ; pour le Provisionnel, §(d.2) p.907 ; pour la négation 'ne plus', §(b.2) p.947.

² L'adverbe "fondamentalement (téliques)" est ici nécessaire, car il ne faut pas oublier que la majorité des lexèmes, ceux qui sont compatibles avec tous les TAM, peuvent le cas échéant recevoir une interprétation télique – ex. **lawlaw** 'rougir' (*j*) ~ rouge (*k*) ; **wē** 'guérir' (*j*) ~ en bonne santé (*k*) ; **mat** 'mourir' (*j*) ~ mort (*k*)...

³ Nous ne redémontrons pas ici l'idée selon laquelle tout procès télique en mwotlap se réduit à un instant unique (= sa "borne finale"), qu'il soit traduit en français par un verbe "d'accomplissement" (considéré comme pourvu d'une durée) ou par un verbe ponctuel (sans durée) : cf. §2 p.740 "Des événements sans déroulement ?".

Voilà qui expliquerait pourquoi les verbes du type *van* sont incompatibles avec le Statif, le Rémanatif, etc. : pour se combiner à ces marques aspectuelles "statives", il faudrait qu'ils présentent une phase homogène (*k*) dès leur sémantisme lexical.

En réalité, ces *verbes fondamentalement téliques* n'invalident pas tout à fait notre hypothèse du Gabarit de procès, ni l'argument de sa pertinence universelle pour tous les prédicats de la langue. En effet, s'il est vrai que ces verbes sont incompatibles avec les marques TAM qui travaillent exclusivement sur *k*, en revanche ils sont parfaitement ordinaires avec le Parfait et le Prétérit, lesquels opèrent à la fois sur *j* et *k*. Or, la seule différence entre ces deux opérations aspectuelles concerne précisément le statut de la phase *k* : avec le Parfait, *k* est encore valide en Sit_R ; avec le Prétérit, *k* n'est plus valide [Figure 7.6 et Figure 7.7 p.746; §4 p.794] ; cette distinction concernant *k* a des conséquences sémantiques importantes, notamment avec les verbes de déplacement comme *van* 'aller' [§2 p.746]. Avec ces deux marques aspectuelles, les "verbes fondamentalement téliques" se comportent exactement comme tous les autres prédicats, au regard des opérations aspectuelles sur la phase *k*.

Tableau 7.25 – *Le mwotlap possède deux classes de lexèmes prédicatifs, selon les opérations aspectuelles qu'ils autorisent*

	Lexèmes polyvalents	Verbes fondam ^t téliques
peuvent opérer sur P ⟨ <i>j</i> ; <i>k</i> ⟩	oui	oui
peuvent opérer sur j seul	oui	oui
peuvent opérer sur j + k	oui	oui
peuvent opérer sur k seul	oui	NON

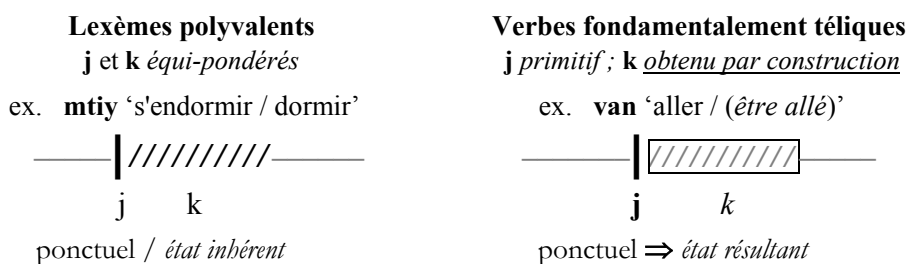
Ainsi, le Parfait et le Prétérit nous obligent à considérer que même les "verbes fondamentalement téliques" sont susceptibles d'effectuer des opérations sur une phase stative *k*. Simplement, ils ne peuvent le faire qu'à la condition d'inclure en même temps l'événement (*j*) qui en est à l'origine : en d'autres termes, la phase *k* sur laquelle portent les opérations du Parfait et du Prétérit n'est pas inhérente au procès lui-même, mais s'obtient exclusivement, étant donné un événement, par **construction de son état résultant** (Guentchéva 1990: 50).

En conséquence, le mwotlap présente deux catégories de lexèmes, qui se caractérisent comme suit :

- a) un vaste ensemble de lexèmes polyvalents (noms, adjectifs, la moitié [?] des verbes) pouvant fonctionner aussi bien comme ponctuels (**j**) que comme états (**k**), conformément au Gabarit de procès. Les phases **j** et **k** y sont équi-pondérées, et l'état **k** est inhérent au sémantisme lexical.
Ex. *mtiy* : 's'endormir' ~ 'dormir'
- b) un ensemble plus restreint de verbes (l'autre moitié [?]) *fondamentalement téliques* : leur phase ponctuelle **j** y est primitive, et se trouve obligatoirement impliquée dans les opérations aspectuelles ; ces verbes ne fonctionnent jamais comme de purs états (impliquant la seule phase **k**). Cependant, dans certains cas [Parfait / Prétérit], la phase stative **k** peut être obtenue par construction à partir de **j** : il s'agit d'un **état résultant**, extrinsèque au procès lui-même.
Ex. *van* : 'aller' ⇒ (*être allé*)

Cette dichotomie apparaît dans la Figure 7.37 :

Figure 7.37 – Procès à phase stative intrinsèque vs. procès à état résultant obtenu par construction



(d) Deux classes de lexèmes et un test simple

(d.1) Les faux jumeaux

Bien entendu, la question de savoir dans quelle catégorie entre tel ou tel lexème verbal ne doit pas être tranchée à partir de la traduction française, mais à partir des faits du mwotlap lui-même. En effet, si l'on rencontre un énoncé dont le prédicat présente une valeur télique en contexte (*j*), rien ne permet de savoir si cette télicité lui est primitive (= *verbe fondamentalement télique*), ou bien s'il s'agit simplement de l'interprétation télique d'un verbe polyvalent. Considérons, par exemple, les deux énoncés suivants au Parfait – tous deux parfaitement courants, et quasi synonymes :

- 1a. **Kē me-lep na-gasel.** ‘Il a pris un couteau (et l'a encore en main).’
 3SG PFT-(prendre) ART-couteau
- 2a. **Kē mē-tēy na-gasel.** ‘Il a saisi un couteau (et l'a encore en main).’
 3SG PFT-(saisir) ART-couteau

Ces deux énoncés au Parfait opèrent la même opération aspectuelle : l'événement ponctuel *j* (saisir / prendre) a déjà eu lieu, et l'on se situe maintenant dans l'état *k* immédiatement adjacent à cet événement (le couteau est dans la main). Le Parfait présente donc exactement la même incidence sur le Gabarit de procès $\langle j ; k \rangle$, quel que soit le lexème en question [§3 p.741 ; cf. p.794]. À ce stade de l'observation, absolument rien ne permet de savoir si les verbes *lep* et *tēy* font partie de la catégorie des verbes fondamentalement téliques (auquel cas, la phase *k* en question n'est autre que leur *état résultant*), ou bien s'ils appartiennent à la catégorie des lexèmes polyvalents (si oui, la phase *k* est inhérente à ce lexème). On décrira donc ces deux verbes, provisoirement, comme deux quasi-synonymes.

(d.2) La pierre de touche du Statif

Le moyen le plus efficace de répondre à cette importante question, est d'observer le comportement des mêmes radicaux en combinaison avec un morphème TAM qui imposent la lecture *k* [cf. *Tableau 7.25*] – par exemple, le Statif. Les deux verbes en question réagissent très différemment, *lep* étant absolument exclu, et *tēy* parfaitement courant :

- 1b. ***Kē ne-lep na-gasel.** *il prend / il tient un couteau...
 3SG STA-(prendre) ART-couteau
- 2b. **Kē nē-tēy na-gasel.** ‘Il tient en main un couteau.’
 3SG STA-(saisir) ART-couteau

Le **test de la compatibilité avec le Statif** est le moyen le plus simple de vérifier si un lexème est polyvalent ou non. En (1b), l'impossibilité d'avoir **ne-lep* prouve que *lep* est fondamentalement un verbe télique, signifiant 'prendre' ; la phase stative *k* qui se trouvait mise en jeu par le Parfait en (1a) n'était donc rien d'autre qu'un état résultant, externe au procès lui-même (= 'avoir pris'). Inversement, la possibilité d'avoir le Statif *nē-tēy* (ou le Présentatif *tēy tō*, etc.) est la preuve que *tēy* est un verbe polyvalent, présentant deux phases équi-pondérées *j* ('saisir, prendre en main') ~ *k* ('tenir, avoir en main'). La phase *k* mise en jeu par (2a) n'était donc pas un état résultant, mais la phase stative inhérente au procès lui-même. Avec le Parfait, rien ne permettait de départager les deux verbes ; c'est le Statif qui a permis de mettre à jour leur véritable nature sémantique.

(d.3) Les lexèmes polyvalents sont-ils fondamentalement statifs ?

Même s'il est théoriquement équi-pondéré sur ses deux phases ('saisir [*j*] ~ tenir [*k*']), nous traduirons *tēy* comme s'il était centré sur sa phase *k*, i.e. 'tenir, avoir dans la main' – cette décision est d'ailleurs justifiée par d'autres faits de langue, que nous ne détaillerons pas ici¹. La phase *j* de ce procès ne sera rien d'autre que son premier instant, comme c'est le cas généralement de tous les procès homogènes en mwotlap (noms, adjectifs, verbes polyvalents) : *gom* 'malade' a pour premier instant *j* = 'tomber malade' ; *wē* 'en bonne santé' a pour premier instant *j* = 'guérir' ; *gasel* '(être un) couteau' a pour premier instant 'devenir un couteau' [cf. *supra*], etc.

Ceci est cohérent avec l'interprétation usuelle des noms et des adjectifs, que l'on peut considérer *a priori* centrés sur leur phase stative : un 'couteau', c'est avant tout ce qui *EST un couteau* (et plus rarement ce qui *EST DEVENU un couteau*) ; la notion de maladie est primitivement représentée comme un état ('être malade'), et secondairement comme un événement ('tomber malade')... Cependant, il faut bien voir que ces lexèmes, que l'on peut choisir de traduire –dans un souci de simplicité– par leur phase stative *k*, sont formellement codés, en mwotlap, comme des procès équi-pondérés en *j* et *k*.

4. Diathèse et phase stative

(a) La télicité est inopérante

Nous venons donc de définir, sur des critères formels (distributionnels), deux catégories de lexèmes. Si l'on cherche à caractériser ces dernières du point de vue sémantique, on dira dans un premier temps –comme nous l'avons fait– qu'elles s'opposent par un trait de télicité : on aurait, d'un côté, des verbes téliques (à droite dans la *Figure 7.37*) ; de l'autre, des verbes atéliques (à gauche). Si cette formulation était vraie, alors elle contredirait notre affirmation de la p.793 :

"Si l'on se place du point de vue des structures propres à la langue mwotlap, rien ne permet d'opposer des verbes téliques à des verbes atéliques : dans cette langue, le trait de télicité est inopérant au niveau du lexique." (ici p.793)

¹ La démonstration mettrait en œuvre l'étude des séries verbales [§(a) p.672] : placé en position de V_2 dans une série, le verbe *tēy* pointe nécessairement sur une phase stative (faire V_1 en tenant qqch / *en saisissant qqch) ; ceci justifie qu'on place le barycentre de *tēy* en *k*.

En réalité, le trait sémantique de télicité ne serait vraiment pertinent que si nos deux catégories de lexèmes opposaient des verbes-*j* (téliques) à des verbes-*k* (atéliques) ; on retrouverait alors la situation du français, qui oppose précisément les uns aux autres, dès le lexique (*s'endormir* ≠ *dormir*) – nous avons pourtant montré que ce n'était pas le cas en mwotlap. L'opposition qui traverse le lexique de cette langue est plus précisément entre des verbes en *j* et des verbes en *j* ~ *k* ; il en résulte nécessairement que tous les lexèmes prédicatifs du mwotlap, sans exception, sont compatibles avec une lecture télique (*j*). Ceci est un argument suffisant pour écarter le critère de télicité comme étant opérationnel dans le lexique de cette langue.

(b) *Affectation de l'agent et phase stative intrinsèque*

L'opposition sémantique qui sous-tend les deux catégories lexicales de la *Figure 7.37* doit plutôt se définir en termes de **diathèse**. Le mwotlap encode différemment les procès, selon que **l'actant principal** (agent, expérient) **de leur phase ponctuelle (*j*) est également le siège principal de leur phase stative (*k*)**, ou non :

- Les LEXÈMES POLYVALENTS articulent une phase *j* à une phase *k* comme caractérisant le même sujet : si X est l'actant principal du procès *j*, alors ce même X sera également le siège principal de l'état subséquent *k*.
 - ex. nom *lqōvēn* 'femme' = <devenir une femme ~ être une femme> : Si une jeune fille devient femme (*j*), c'est aussi elle qui sera caractérisée par l'état subséquent (*k*).
 - ex. adjectif *lawlaw* 'rougir ~ rouge' : Le X qui devient rouge est également le siège de l'état ('être rouge') qui en résulte.
 - ex. verbe *mtiy* 's'endormir ~ dormir' : Si je m'endors, c'est moi qui serai principalement affecté par l'état qui en résulte (= je suis endormi).
 C'est pourquoi tous ces lexèmes peuvent aussi bien fonctionner comme des événements que comme des états.
- Avec les VERBES FONDAMENTALEMENT TÉLIQUES, l'agent du procès *j* n'est pas le siège principal de l'état subséquent *k* :
 - soit parce que l'état résultant n'affecte **personne** en particulier :
 - ex. verbe *dēn* 'atteindre' : Si j'atteins tel endroit L, l'état qui en résulte ('j'ai atteint L') ne correspond ni à une caractéristique stable de moi-même, ni de personne d'autre. C'est pourquoi *dēn* ne désignera jamais un état.
 - soit parce que l'état résultant n'affecte pas l'agent de *j*, mais son **patient** :
 - ex. verbe *lveteg* 'déposer' : Si je dépose une assiette qq part, l'état qui en résulte ('j'ai posé l'assiette') ne correspond pas à une caractéristique stable de moi-même, mais de l'assiette.

(c) *Affectation du patient et inversion de diathèse*

Le dernier cas mentionné se traduit généralement par l'impossibilité, pour les verbes fondamentalement téliques (notamment transitifs), de désigner un état ; ils ne se rencontrent donc jamais avec les TAM à valeur stative.

Cependant, c'est ici l'occasion de rappeler un cas très particulier, celui des *procès transitifs téliques* affectant la position spatiale du Patient (ex. *lveteg* 'déposer', *sal* 'poser en hauteur'...). Alors qu'ils sont exclus avec le Statif, et appartiennent donc à la catégorie des *verbes fondamentalement téliques*, ces verbes sont compatibles avec le Présentatif Statique ;

mais dans ce cas précis, le sujet syntaxique de *k* n'est plus l'agent de *j*, mais son patient – ex. *no ma-sal na-gasel* → ‘j'ai accroché le couteau’ ; *na-gasel sal tō* ‘le couteau (qui est accroché)’. Ce phénomène rare, que nous avons appelé **l'inversion de diathèse** [§(d) p.781], confirme que le critère de la diathèse joue bien un rôle essentiel dans le comportement des lexèmes vis-à-vis des opérations aspectuelles : un lexème prédicatif sera polyvalent (*i.e.* pourra désigner un événement ou un état, quelle que soit la marque TAM) si et seulement si ses deux phases *j* et *k* ont le même actant principal ; dans le cas contraire, l'interprétation stative de ce verbe sera soit totalement impossible, soit impliquera des bouleversements dans la structure argumentale de la proposition.

5. *L'alchimie sémantique de la réduplication*

Avant de clore cette synthèse sur les types de procès du mwotlap, il faut rappeler que les deux catégories de lexèmes que nous avons posées *supra* ne sont pas tout à fait étanches entre elles. Grâce à la **réduplication**, la langue dispose en effet d'un moyen efficace pour recatégoriser un verbe ‘télique’ en verbe polyvalent ; autrement dit, pour faire en sorte qu'un verbe en *j* devienne un verbe en *j+k*. Du point de vue formel, nous avons constaté plusieurs fois l'efficacité de la réduplication : voir les énoncés (122) p.738 pour le Statif ; (206) p.778 pour le Présentatif statique ; (613) p.947 pour la négation ‘ne plus’.

(a) **Convertir du perfectif en de l'imperfectif**

(a.1) **Verbe simple vs. verbe rédupliqué**

Si la réduplication est ainsi capable de rendre compatibles avec des TAM statifs, des radicaux verbaux qui ne l'étaient pas, ce n'est pas à cause d'une règle formelle arbitraire, mais pour des raisons sémantiques précises. Ce procédé permet de modifier la structure interne même du procès en question, de telle sorte que le couple $\langle j ; k \rangle$ du verbe simple ne se superpose pas au couple $\langle j ; k \rangle$ du verbe rédupliqué. Prenons l'exemple du verbe *van* ‘aller, se rendre qq part’. Tel quel, il s'agit d'un procès télique, défini par l'instant *j* où le sujet atteint le lieu visé ; on peut parfaitement opérer sur cette phase *j* (ex. Accompli *Kē mal van Vila* ‘ça y est, il est allé à Vila’), ou bien sur l'ensemble *j+k*, incluant l'état résultant (Parfait *Kē ma-van Vila* ‘il est allé à Vila [et s'y trouve encore]’) ; mais on ne peut pas opérer sur une phase purement stative *k* (Statif **kē na-van Vila* ‘*il va / il se trouve à V.’). Dans sa forme simple, le verbe *van* fait donc partie des verbes fondamentalement télétiques, centrés en *j* ; sa phase stative *k*, lorsqu'elle est construite, ne désigne plus l'action d'*aller au lieu L*, mais son état résultant *se trouver en L*.

Lorsque *van* se trouve rédupliqué, on obtient une nouvelle forme *vanvan* dont le sens n'est plus sémelfactif et télique (‘aller [à un lieu précis]’), mais **fréquentatif** (‘se rendre qq part régulièrement’) et/ou sémantiquement **imperfectif** (‘aller sans but précis, marcher, être en route’). La notion en jeu n'a donc plus du tout les mêmes caractéristiques sémantiques : cette fois-ci, la phase homogène *k* est inhérente au procès lui-même (‘marcher’ = effectuer l'activité atélique associée à *aller*), et non plus externe. On se retrouve avec un nouveau prédicable *vanvan*, qui fonctionne exactement comme n'importe quel *lexème polyvalent* : d'une part, le procès ainsi obtenu devient compatible avec les marques TAM opérant sur *k*¹ ;

¹ Ex. le Statif (*Kē na-vanvan l-ēm̄yoñ* ‘Elle a l'habitude d'aller à la messe’), la négation ‘ne plus’ (*Kēy et-vanvan si te aē* ‘Ils ne s'y rendent plus désormais’), le Présentatif (*Ni-siok vanvan tō agōh* ‘Je vois des

d'autre part, l'événement ponctuel *j* peut se comprendre comme le "premier instant" d'un état homogène, *i.e.* sa phase inchoative.

(a.2) Nouveaux calculs sur le Gabarit

Si l'on envisage les opérations sous l'angle du Gabarit de procès $\langle j ; k \rangle$, on voit donc que les deux formes (simple *vs.* rédupliquée) du même verbe ne s'articulent pas de la même façon à la réalité. Ceci est tellement vrai, qu'il ne serait pas absurde de considérer que ces deux formes verbales constituent *deux lexèmes bien distincts* :

- avec le verbe simple **van**,
j = 'A se rend au lieu L' ;
k = 'A s'est rendu au lieu L, et s'y trouve encore' (*état résultant*)
- avec le verbe rédupliqué **vanvan**,
j = 'A commence à se rendre habituellement au lieu L / se met à marcher' ;
k = 'A se rend habituellement au lieu L / A marche'

Au vu de cette répartition différente des phases de procès, on comprend pourquoi la phase stative *k* est externe au procès **van**, mais intrinsèque au procès **vanvan**. Quant à l'événement *j*, il apparaît tantôt comme représentant "le procès lui-même" (avec **van**), tantôt comme formant le "premier instant du procès" (avec **vanvan**) ; c'est ce qui apparaît avec ces deux Accomplis :

- 3a. **Kē mal van !** 'Ça y est, il y est allé.'
 3SG ACP aller [j se confond avec le procès]
- 3b. **Kē mal vanvan !** 'Ça y est, il marche (= il a commencé à marcher) !'
 3SG ACP aller² [j marque le premier instant d'un état]

On peut également comparer les deux énoncés suivants :

- 4a. **Kē mal visis.** 'Ça y est, elle a accouché (événement unique).'
 3SG ACP enfanter [j se confond avec le procès]
- 4b. **Kē mal visipsis.** [j marque le premier instant d'un état]
 3SG ACP enfanter²
 'Ça y est, elle a déjà enfanté (dans sa vie) / elle est déjà mère [1 ou plusieurs enfants].'

(a.3) Les deux mécanismes d'homogénéisation

L'opération de réduplication consiste à **fabriquer de l'atélique** (procès étendu dans le temps) à **partir du télique** (événement ponctuel). Ceci s'obtient de deux façons, toutes deux codées par la réduplication [§2 p.144] :

- VALEUR IMPERFECTIVANTE de la réduplication :
 en **dilatant** l'événement *j* de départ, et en supprimant son dernier point,
 on définit une activité homogène :
 ex. **van** 'aller qq part' → **vanvan** 'être en route, marcher, se promener'
- VALEUR FRÉQUENTATIVE de la réduplication :
 en **multipliant indéfiniment** l'événement *j* de départ,

bateaux qui s'avancent'), le Rémansif (**Kē vanvan leptō me** 'Il est toujours en route'), etc.

on définit une nouvelle propriété fréquentative P = ‘faire *j* régulièrement’ :
ex. *van* ‘aller qq part’ → *vanvan* ‘aller régulièrement (qq part), être assidû’

(b) *Réduplication et transitivité*

Ces mécanismes présentent des effets remarquables sur la transitivité. Par exemple, le verbe simple *gen* est obligatoirement transitif, et signifie ‘manger (un objet X précis)’ ; son objet X est normalement référentiel. Sachant que l'état qui résulte de cet événement affecte principalement le patient X plutôt que l'agent, *gen* ne pourra donc jamais désigner un état [cf. §(b) p.985] : il s'agit donc d'un *verbe fondamentalement télique*, incompatible avec le Statif (**No ne-gen...*). Qu'advient-il si on le réduplique ? On obtient alors deux fonctionnements possibles, tous les deux compatibles avec une interprétation homogène (on note le parallélisme frappant avec les valeurs de *vanvan* ci-dessus) :

- Verbe de départ* : *gen* ‘manger un aliment X’ [point de départ **transitif**]
- valeur *imperfectivante* de la réduplication :
 - (a) *gengen* ‘être en train de manger un aliment X’ [résultat **transitif**]
 - (b) *gengen* ‘se livrer à l'activité de manger, prendre un repas’ [résultat **intransitif**]
 - valeur *fréquentative* de la réduplication :
 - (c) *gengen* ‘manger régulièrement un aliment X’ [résultat **transitif**].

Quelle que soit l'interprétation de *gengen*, la réduplication affecte d'une manière ou d'une autre la transitivité du verbe ou l'interprétation de l'objet, si on les compare au verbe simple :

- Dans les interprétations (a) et (c), le verbe demeure formellement transitif, mais son **objet X perd sa référentialité** ; il ne s'agit plus d'un objet discret (ex. un poisson, deux bananes), mais d'une matière dense (ex. du poisson, de la/des bananes). Sachant que la distinction de référentialité n'est pas marquée formellement sur le syntagme nominal objet [cf. p.740], c'est donc la réduplication sur le verbe qui remplit ce rôle.
- Dans l'interprétation (b), la valeur imperfectivante de la réduplication a carrément pour effet d'éliminer toute référence à un objet : le verbe *gengen* s'utilise alors banalement pour ‘prendre un repas’. C'est ainsi que la réduplication est parfois réputée avoir un **"effet intransitif"**.¹

Ces remarques confirment nos analyses précédentes sur les liens entre diathèse et type-de-procès. Si un verbe transitif affecte un patient précis et référentiel, il aura de fortes chances de ne pas pouvoir coder un procès aspectuellement homogène (dont le siège serait l'agent) : il s'agira donc d'un *verbe fondamentalement télique*, centré sur la phase *j* du Gabarit. En revanche, une fois rédupliqué, ce verbe **diminuera sa transitivité sémantique** (Lazard 1999), puisqu'il se trouvera orienté soit vers un objet non référentiel, soit vers aucun objet du tout. Dans ce dernier cas, le seul actant concerné par la phase stative *k* n'est plus le patient, mais l'agent lui-même : voilà donc définies les conditions pour que le nouveau prédicable soit compatible avec une interprétation stative.

Il faut bien voir que le Gabarit de procès ne s'applique pas de la même façon sur *gen* et sur *gengen* :

¹ Le phénomène n'est pas limité au mwotlap : cf. l'araki (François à paraître a), le paama (Crowley 1982: 153), etc.

- avec le verbe simple **gen**,
 $j = \text{'A mange } X_{\text{discret}} \text{'}$;
 $k = \text{'A a mangé } X_{\text{discret}} \text{' (état résultant)}$
- avec le verbe redoublé **gengen**,
 $j = \text{'A se met à manger } (\pm \text{ habituellement}) \text{ du } X_{\text{dense}} \text{ / à prendre son repas'}$;
 $k = \text{'A mange } (\pm \text{ habituellement}) \text{ du } X_{\text{dense}} \text{ / prend son repas'}$

Nous avons évoqué cette dissymétrie dans le *Tableau 7.12* p.793, sans l'expliquer en détails ; c'est désormais chose faite.

6. Le Gabarit de procès : du lexique à la syntaxe

Le concept de Gabarit de procès apparaît donc indispensable pour appréhender les mécanismes sous-jacents à toutes les prédications aspectualisées du mwotlap. En effet, alors que les *opérateurs purement modaux*¹ travaillent sur la notion prédicative P en général, sans distinction de phases internes, en revanche les *opérateurs aspectuels*, qui travaillent généralement sur un procès *realis*, ont la particularité d'imposer au procès une structuration interne. La représentation qui entre dans ces calculs aspectuels n'est alors plus la notion qualitative P prise globalement, mais l'une de ses deux phases internes – soit sa première phase *j* ponctuelle, soit sa seconde phase *k* stative, soit les deux en même temps.

Cette structuration en diptyque $\langle j ; k \rangle$ –celle-là même que nous identifions sous le nom de *Gabarit standard de procès*– est universelle dans le lexique mwotlap : elle s'impose non seulement aux verbes, mais aussi aux noms et aux adjectifs, pour peu qu'ils se trouvent intégrés à un prédicat purement aspectuel. Seuls les *verbes fondamentalement téliques* présentent cette particularité, que leur sémantisme lexical ne présente qu'une phase *j*, mais aucune phase stative *k* intrinsèque. Pourtant, cela ne les empêche pas, sous certaines conditions, de construire cette phase stative au titre de leur *état résultant* : ce faisant, ces verbes apparemment exceptionnels confirment la prégnance universelle du Gabarit standard de procès, plutôt qu'ils ne la remettent en question.

Le filtre du Gabarit constitue l'articulation entre le niveau lexical (le lexème prédicatif) et le niveau syntaxique (le syntagme prédicatif). C'est lui qui permet de calculer la nature exacte du procès P qui se trouve en jeu dans les opérations aspectuelles de la proposition, *i.e.* "P classifié comme événement ponctuel" vs. "P classifié comme procès homogène". Par exemple, à partir d'un même lexème *hey* 'mettre ~ porter (un habit)', le Gabarit de procès permet à l'auditeur de calculer avec précision si le procès en jeu est *J'ai mis ton chapeau* (le procès P est représenté par sa phase *j*) ou bien *J'ai porté ton chapeau* (le procès P est représenté par sa phase *k*). Ce n'est qu'après avoir été ainsi réduit à sa phase la plus pertinente, que le procès P pourra enfin entrer dans des opérations sémantiques de niveau supérieur : ancrage temporel, modalisations subjectives, argumentation, élaboration du discours. Ce sont ces opérations-là qu'il nous reste maintenant à examiner.

¹ Cf. colonne de droite du *Tableau 7.27* p.977.

D. CONTEXTE ET ARGUMENTATION

1. *Calculs et inférences contextuelles*

Les opérations aspecto-modales que codent les tiroirs TAM du mwotlap consistent à présenter les relations, réelles ou visées, existant entre diverses représentations : procès, instants, situations, mondes possibles et sujets de visée. Certains de ces éléments sont donnés dans le syntagme prédicatif lui-même : par exemple, la tête prédicative (ex. verbe) permet de calculer la nature exacte du procès P en jeu, après filtrage de la bonne phase au moyen du Gabarit. En revanche, d'autres éléments de la référence sont explicités dans l'énoncé ou le contexte proche ; d'autres, enfin, doivent être inférés du contexte plus large, contexte discursif ou physico-culturel.

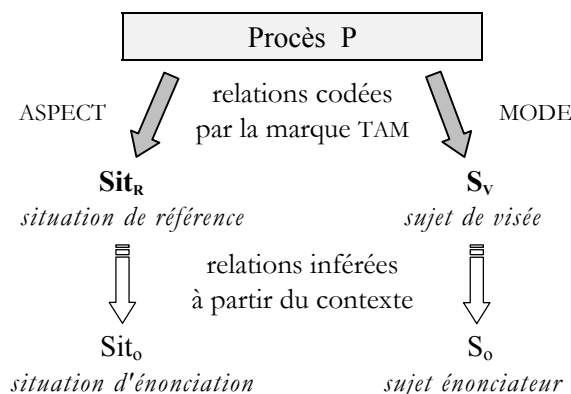
C'est le cas, en particulier, du **point d'ancrage de la référence situationnelle (Sit_R)** : pour toutes les marques TAM, seul le contexte permet de reconstituer la nature de Sit_R, et par conséquent de calculer correctement la référence de chaque prédicat. Par exemple, s'il est vrai que la marque d'Accompli indique une valeur stable pour la relation P/Sit_R (P est effectué avant Sit_R), en revanche, elle n'indique rien sur la nature de Sit_R, et ses rapports avec la situation d'énonciation Sit_o ; ce dernier point est simplement inféré du contexte (cf. p.697). À cette indétermination générale des rapports Sit_R/Sit_o, certains tiroirs ajoutent une indétermination des rapports entre P et Sit_R, comme l'Aoriste et le Focus temporel. En conséquence, si on décide de définir la valeur *realis / irrealis* par rapport à la situation mobile Sit_R, on décrira l'Accompli comme un tiroir *realis* –car il implique toujours que P est réel en Sit_R– mais l'Aoriste comme un "tiroir situationnellement indéfini" (cf. p.795), car il ne permet pas de situer à coup sûr P par rapport à Sit_R – encore moins par rapport à Sit_o.

En dehors de ces calculs proprement aspectuels, la référence au contexte peut s'avérer indispensable pour déterminer **l'identité du sujet modal**. Car s'il est vrai qu'un tiroir comme le Prohibitif présente peu d'ambiguïtés concernant ce dernier –qui correspond presque toujours à l'énonciateur lui-même–, en revanche l'éventail est beaucoup plus large avec le Prospectif : ce tiroir consiste à présenter un procès P comme étant visé, dans la situation Sit_R, par un sujet quelconque S_V ; si ce dernier correspond à l'agent de l'action, on obtient une valeur *volitive* ; si S_V se confond avec l'énonciateur, on a une valeur *déontique* ; si S_V est abstrait ou indéfini, on a une valeur *prospective*, etc. [Tableau 7.20 p.855]. En outre, non seulement la signification précise d'un Prospectif dépendra de la nature du S_V présent dans le contexte, mais il faut savoir que ce sujet S_V n'est pas nécessairement explicité : sa nature sera elle-même calculée à partir d'un jeu complexe d'inférences concernant le centre énonciatif de l'énoncé (*moi* pour une assertion, *toi* pour une question...), le point de vue le plus saillant dans le contexte, etc. On voit donc qu'une marque modale comme le Prospectif met doublement en jeu les informations du contextes : d'une part, parce que la valeur sémantique du prédicat dépend du sujet S_V ; d'autre part, parce que l'identité de ce sujet S_V ne s'obtient souvent qu'après des calculs encore plus complexes sur les données de départ.

En somme, les marques aspecto-modales du mwotlap ne rendent explicites que certaines relations sémantiques : celles qui relient le procès P à une situation de référence Sit_R, et à un sujet modal S_V non-identifié. Outre ses fonctions habituelles de désambiguïsation, le recours au contexte est alors doublement nécessaire en mwotlap : d'une part, pour assigner au procès une *valeur temporelle* (= relation entre situations Sit_R ↔ Sit_o) ; d'autre part, pour assigner au prédicat une *valeur modale* précise (= identité du sujet S_V, ou si l'on veut, relation entre

sujets $S_v \leftrightarrow S_o$). Le processus référentiel se répartit donc entre marques TAM et inférences contextuelles : c'est ce que résume la *Figure 7.39*.

Figure 7.39 – *Relations explicites, relations implicites : répartition de la référence entre marques TAM et contexte*



Ces calculs sur le contexte reflètent une caractéristique générale du système aspecto-modal du mwotlap : chaque morphème TAM se raccroche à un couple de coordonnées $\langle \text{Sit}_r; S_v \rangle$, donnant à l'auditeur l'instruction d'en reconstituer par lui-même l'identité précise [cf. §(c) p.855].

2. Le dit et le non-dit

(a) Donner des instructions de recherche

En réalité, cette dépendance générale au contexte n'est pas le seul exemple d'*instructions* que peuvent comporter les marques TAM. Par "instruction", on entend le mécanisme par lequel une marque linguistique ne code pas explicitement une signification, mais l'implique cependant d'une manière ou d'une autre, en sorte que l'auditeur est contraint de la reconstituer lui-même par inférence (contextuelle, etc.). Or, force est de constater que ce mécanisme ne concerne pas uniquement le couple de coordonnées $\langle \text{Sit}_r; S_v \rangle$ que nous venons de voir : certains tiroirs aspecto-modaux comportent intrinsèquement une référence implicite à un élément particulier, que l'auditeur doit pouvoir reconstituer pour interpréter correctement l'énoncé.

- Par exemple, le **Focus temporel** signifie : "*P a lieu exclusivement à l'instant t, et pas avant*". Cette marque aspectuelle implique donc l'instruction d'identifier un instant *t*, en se fondant soit sur le reste de l'énoncé, ou sur le contexte [§4 p.835].
- Le **Prioritif** signifie : "*P doit avoir lieu en priorité, avant tout autre événement P₂*". Cette marque implique généralement la référence à un événement P₂ précis, que l'auditeur doit reconstituer d'après le contexte. C'est ce que nous avons appelé la relationalité fondamentale du Prioritif, en montrant qu'elle est à la source de certains effets de politesse [§(b) p.902].
- Le **Provisionnel** signifie : "*P doit se poursuivre indéfiniment, jusqu'à ce qu'intervienne un événement P₂ → Fais P en attendant (P₂)*". Il implique donc l'instruction de reconstituer P₂, point de repère pour la fin de P [§(d) p.905].

- L'**Aoriste** consiste à présenter un événement P comme développement immédiat d'une situation virtuelle Sit_v (distincte de Sit_r , l'ancrage global de la référence) ; il implique l'instruction d'identifier cette situation Sit_v – ex. événement précédent dans un récit. Souvent, ce processus instructionnel passe par la conjonction **tō** 'alors' [§4 p.803].
- Le **Présentatif** consiste à localiser un élément A dans l'espace, à travers le procès P dont il est le siège. Cette marque comporte généralement l'instruction de localiser A dans la situation d'énonciation – ex. *Moses* $\langle est debout \rangle_{Prsf} \rightarrow Moses, c'est celui qui est debout (parmi les gens qui sont ici)$ [cf. (214) p.776]. Dans d'autres cas, le Présentatif présuppose une connaissance préconstruite, et donne à l'auditeur l'instruction de la reconstituer – ex. *Où est Moses ? – Il est* $\langle en train de dormir \rangle_{Prsf} \rightarrow Il se trouve à l'endroit où il dort habituellement$ [cf. (200) p.773].
- L'**Évitatif** consiste à présenter un événement comme devant être évité ("*...de peur que P*"). La visée négative étant préconstruite, la proposition évasive a pour fonction de légitimer une injonction Q, explicite ou non. Si Q est implicite, l'Évitatif comporte l'instruction de la reconstituer d'après le contexte ; cette relationalité-là est d'ordre pragmatique [§(c) p.932].

(b) **Préconstruits et présupposés**

D'autres marques aspecto-modales n'impliquent pas, à strictement parler, d'instruction pour reconstituer un référent précis ; mais elles mettent en jeu un préconstruit ou un présupposé, avec pour effet de situer le procès P par rapport à certains éléments du contexte :

- L'**Accompli** (+ l'Accompli distant) consiste à localiser comme réel (= accompli) un procès P dont l'existence est préalablement préconstruite. Son symétrique est la négation '**pas encore**', également fondée sur la préconstruction de P.
- Le **Rémansif** présuppose le commencement d'un procès P dans le réel, et donc la préconstruction de sa fin (f_p) ; il consiste à placer f_p en dehors du monde réel – glose : "*A est encore en train de faire-P*". Son symétrique est la négation '**ne plus**'.¹
- Le **Contrefactuel** consiste à envisager un événement P virtuel, en l'opposant à une situation réelle : "*Si P avait (eu) lieu...*" Il comporte donc le présupposé "P n'a pas (eu) lieu en réalité".
- L'emploi réprobatif du **Prospectif** (marqué notamment par l'intonation – p.876), peut se gloser "*Il eût mieux valu que P*" ; il comporte également le présupposé "P n'a pas (eu) lieu en réalité" [ex.(389) p.855].
- Contrairement au Prohibitif qui pose une visée négative sur P, l'**Évitatif** la présuppose déjà partagée (i.e. *il est admis que P est à éviter*) ; ce présupposé est d'ailleurs à l'origine de sa valeur causale [cf. *supra*, et §(c) p.932].
- Il est également possible de voir des présupposés dans le fonctionnement du **Prétérit** : comme le Parfait, ce tiroir implique qu'un événement a eu lieu, mais contrairement à lui, le Prétérit implique (= présuppose ?) que l'état résultant de cet événement n'est plus valable en Sit_r .

Ainsi, il est rare qu'un morphème aspecto-modal comporte en lui-même toutes les données nécessaires à la bonne interprétation du prédicat¹. La plupart du temps, les éléments

¹ Ces quatre derniers tiroirs ont fait l'objet d'une étude groupée, autour de la notion de préconstruit [§3 p.951].

sur lesquels portent chaque opération sont externes au morphème TAM lui-même, et souvent implicites ; ils doivent être recherchés dans le contexte discursif, ou inférés à partir de données préalablement partagées.

3. La pragmatique au cœur du sens

Tous ces calculs référentiels sont indispensables, non seulement pour la compréhension littérale du prédicat, mais aussi pour assurer le succès de son interprétation en termes pragmatiques. Tout au long de nos analyses, nous avons passé en revue les diverses valeurs argumentatives qui se trouvent régulièrement associées à chaque morphème aspecto-modal ; nous résumerons ici le phénomène en quelques mots.

(a) **Marques TAM et valeurs argumentatives**

Que l'argumentation soit au fondement de tout discours, en particulier de toute assertion, est un fait reconnu depuis longtemps (Anscombe & Ducrot 1983). S'agissant du mwotlap, on observera sans difficulté ce phénomène avec la plupart des énoncés : ainsi, une assertion comme *Mayanag kē no-boboel* 'Le chef est irascible_{Statif}' a toute chance de servir comme argument pour la conclusion "donc tu ne devrais pas aller le provoquer". Cependant, dans le cas présent, la valeur argumentative est largement due au sémantisme du prédicat (*boboel* 'irascible'), et l'on ne peut pas dire qu'elle provienne de la marque aspectuelle en elle-même : en tant que tel, le Statif sert à prédiquer n'importe quelle propriété du sujet, et n'est orienté dans aucune direction en particulier.

Ce qui nous intéresse plus précisément ici, sont les valeurs pragmatiques qui se trouvent régulièrement charriées par le morphème TAM lui-même, au point de faire partie de son essence – par exemple, que le *Futur* présente de fortes affinités avec l'acte pragmatique de *promesse*, etc. Certes, il s'agit principalement de tendances statistiques, et l'on pourra toujours trouver des énoncés qui leur contreviennent ; mais ces tendances-là sont suffisamment fortes pour être considérées comme des caractéristiques linguistiques des marqueurs aspecto-modaux dans le fonctionnement de la langue.

Nous en avons rencontré un bon nombre :

- Parce qu'il envisage un événement P comme ayant lieu exclusivement à un instant *t* et pas plus tôt, le **Focus temporel** est orienté argumentativement vers le "plus tard" (chinois *cái*). Dans son emploi futur, il est donc typiquement utilisé dans les énoncés de *procrastination*, et les *promesses dilatoires* [§(c) p.825].
- Parce qu'il présente comme nécessaire la réalisation d'un événement P encore virtuel, le **Futur** servira typiquement à *promettre* ou *rassurer*, , mais aussi à *exiger*, ou proférer des *menaces* [§2 p.880]. Contrairement au Focus Temporel, le Futur est orienté vers le "plus tôt" (chinois *jiù*) ; il est donc censé assurer un effet immédiat sur l'interlocuteur – ex. les promesses le pressent à se rassurer ; les menaces le pressent à céder ; les exigences le pressent à obéir.

¹ C'est cependant le cas de certaines marques TAM, qui ne semblent comporter ni instruction particulière (sauf celles de la *Figure 7.39*), ni préconstruit : ex. Statif, Parfait, Futur, Potentiel, Négatif realis... Mais pour être exact, il faudrait définir plus nettement la différence entre présupposé et signification du TAM ; par exemple, doit-on dire que le *Futur hodiernal* "présuppose" que le procès P aura lieu dans la journée ? ou bien n'est-ce pas là tout simplement sa signification ? La réponse n'est pas toujours évidente.

- Parce qu'il présente P comme une tendance à l'œuvre dans une situation réelle, le **Prospectif** insiste parfois sur la quasi-réalité de P (ex. valeur d'*urgence*), s'opposant en cela au Futur [(378) p.850]. Mais le plus souvent, au contraire, ce même Prospectif souligne le fossé qui sépare cette tendance de la réalité : il en résulte une signification de vaine velléité, d'*échec*, de *tentative avortée* [§(b.3) p.854] ; il ne fait alors pas le poids face à la nécessité que marque le Futur [(453) p.885].
- Parce qu'il présente P comme devant être effectué avant toute autre action P₂, le **Prioritif** est typiquement employé pour exprimer un *refus poli* [§(b.2) p.903].
- Parce qu'il présente P comme un danger évident et connu de tous, l'**Évitatif** sert de support à une *injonction* ou une *interdiction* (cf. supra). Ce tiroir insiste à la fois sur l'*urgence* de la situation, et sur la *connivence* entre les locuteurs ("toi et moi nous partageons les mêmes appréhensions").
- Parce qu'il présente P comme ayant lieu sans qu'on s'y attende (= non préconstruit), le **Parfait** comporte généralement une nuance d'*étonnement*, d'*irruption soudaine* : c'est lui qui sert à annoncer les *nouvelles*, bonnes ou mauvaises [(155) p.755]. La valeur de *surprise* oppose le Parfait aussi bien à l'Accompli [(133) p.743] qu'à l'Aoriste [(272) p.803].
- Parce qu'il présente P comme étant entièrement révolu, y compris dans son état résultant, le **Prétérit** implique une *rupture* avec la situation de référence. Cette rupture peut être de nature purement aspectuelle (fin d'un état), ou bien dépendre des inférences pragmatiques visées par l'énonciateur (rupture qualitative entre deux situations – §4 p.748). Alors que le Parfait oriente l'information spécifiquement sur le patient, le Prétérit permet tous les autres éclairages informationnels, ex. sur l'agent, les circonstances, etc. [§5 p.749].
- Parce qu'il présente un événement P préconstruit comme étant entièrement réalisé ("ça y est, c'est déjà fait"), l'**Accompli** est souvent orienté vers l'idée "c'est trop tard, c'est fini, on ne peut plus rien y faire", et possède donc une nuance de *résignation* ou de *désistement*. Typiquement, il suggère une *impossibilité* dans l'avenir, et sert parfois à *décliner poliment* une invitation [§4 p.755].
- Parce qu'il présente un événement P préconstruit comme ayant eu lieu depuis longtemps, l'**Accompli distant** constitue le plus souvent une *reproche*, du type "ça fait longtemps que P → tu devrais le savoir / tu arrives trop tard".
- Inversement, le **Passé immédiat** (dérivé du Focus Temporel) sert typiquement d'argument pour *rassurer* l'interlocuteur "P vient juste d'avoir lieu → tu ne pouvais pas le savoir / tu n'as rien raté".

(b) *La pragmatique intégrée*

La liste qui précède constitue une sélection des valeurs argumentatives les plus typiques de chaque morphème TAM ; nous pourrions l'allonger davantage encore, mais préférons renvoyer le lecteur aux analyses de détail. L'important est de saisir le rôle central de l'argumentation dans le fonctionnement linguistique de ces marques aspecto-modales. On pourrait n'y voir que de simples effets de sens, apparus occasionnellement au gré des contextes, et accessoires par rapport au "véritable" fonctionnement des marqueurs TAM – *i.e.* les calculs sur les instants, les situations, les sujets... Pourtant, même si cette analyse n'est pas entièrement fautive du point de vue technique, elle ne doit pas occulter la haute

importance que joue l'argumentation dans le fonctionnement de ces marques, ne serait-ce que du point de vue du locuteur lui-même.

Bien avant qu'il soit capable d'isoler les opérations aspecto-modales abstraites que codent les marques TAM de sa langue –si tant est que cette étape correspond à une réalité cognitive (?)– l'apprenant est d'abord confronté à leurs valeurs pragmatiques en contexte. Ainsi, pour le jeune locuteur du mwotlap, la valeur de procrastination n'est pas une caractéristique secondaire du *Focus Temporel* (*qoyo*), que l'on dériverait à partir d'un mécanisme purement aspectuel, mais sa valeur primitive, fondamentale. Et ce n'est qu'après une longue confrontation avec la diversité de ses autres valeurs en contexte (promesses, focalisations...) que *qoyo* sera finalement investi d'un fonctionnement plus général et plus abstrait, au sens propre du terme ("abstraire" : "isoler hors de son contexte premier").

Ainsi, une compréhension réaliste du processus langagier inciterait à un véritable **renversement de perspective**. Alors que l'analyse linguistique –y compris la nôtre– s'obstine à représenter les valeurs pragmatiques des tiroirs TAM comme de simples effets contextuels, plus ou moins aléatoires, de mécanismes aspecto-modaux conçus comme fondamentalement "sémantiques" (\neq pragmatiques) et vériconditionnels, il y a fort à parier que le processus soit inversé dans la réalité. Du point de vue du locuteur, les morphèmes TAM ont une efficacité pragmatique avant que d'obéir à des opérations abstraites¹ ; ceci est vrai pour l'apprenant, et sans doute également, à des degrés divers, pour le locuteur mûr.

Notre approche rejoint les thèses dites "ascriptivistes" d'Anscombe & Ducrot (1983), et leur conception de la **pragmatique intégrée** (*i.e.* intégrée à la sémantique) :

"C'est, pour nous, un trait *constitutif* de nombreux énoncés, qu'on ne puisse pas les employer sans prétendre orienter l'interlocuteur vers un certain type de conclusion (...) Il faut donc dire, quand on décrit un énoncé de cette classe, quelle orientation il porte en lui – ou encore, en faveur de quoi il peut être un argument."

(Anscombe & Ducrot 1983: 30)

Cette théorie est ainsi résumée par Moeschler & Reboul (1994) :

La théorie de l'argumentation développée par Jean-Claude Anscombe et Oswald Ducrot (...) qui s'inscrit de plain-pied dans la *pragmatique intégrée*, est une théorie "ascriptiviste" et non logiciste du langage. Elle fait l'hypothèse que le langage n'a pas fondamentalement de fonction de représentation et de description. La conséquence théorique en est que la valeur référentielle des énoncés n'est pas, du point de vue sémantique, première, mais seconde ; à l'opposé, les valeurs argumentatives, que l'on considère généralement comme des faits de discours ou de contexte pragmatique, sont pour Anscombe et Ducrot premières et inscrites dans la structure même de la langue.

En d'autres termes, leur hypothèse est que les faits sémantiques premiers ne concernent pas la valeur de vérité des énoncés, mais la valeur argumentative des phrases, et qu'il est possible de décrire les valeurs de vérité des énoncés comme dérivées, pragmatiquement, des valeurs argumentatives.

(Moeschler & Reboul 1994: 301)

¹ On peut même aller plus loin, et se demander s'il est vraiment nécessaire de poser ces opérations abstraites dans le processus d'acquisition du système aspecto-modal. Ceci rejoint la question du statut théorique donné aux unités minimales, et notre théorie du combinat : cf. §(c) p.871.

De cette conception audacieuse, il reste encore à tirer toutes les conséquences en linguistique descriptive et typologique. À notre manière, et sans pourtant nous y tenir avec assez de constance, nous avons tenté d'en montrer certains aspects dans l'analyse des marques aspecto-modales du mwotlap.

E. LES TAM DANS L'ÉLABORATION DU DISCOURS

1. *Dépasser l'énoncé minimal*

Comme pour la plupart des marques grammaticales, les marques TAM trouvent donc leur raison d'être dans leurs effets pragmatiques. En dernière analyse, ce sont des motivations fonctionnelles qui expliquent leur développement, et leur maintien ; et c'est pour répondre à des nécessités fondamentalement pragmatiques que sont apparus, dans la diachronie plus ou moins récente du mwotlap, de nouveaux morphèmes comme l'Accompli, l'Évitatif ou le Prioritif.

Qui plus est, comprendre les morphèmes TAM du mwotlap à travers leur incidence pragmatique fournit sans doute la meilleure clef pour expliquer leurs combinaisons dans le discours. Car si l'on excepte peut-être le cas de l'Aoriste de récit, il est rare qu'une série d'énoncés aligne plusieurs fois la même marque aspecto-modale ; la situation usuelle – on ne s'en étonnera pas – est plutôt la multiplicité de valeurs aspectuelles au fil des énoncés : à un Accompli succèdera un Parfait, puis un Aoriste, un Prospectif, un Évitatif, de nouveau un Parfait, etc. La conception la plus répandue, en partie justifiée d'ailleurs, considère que la liberté de l'énonciateur est totale dans ce domaine : hors des limites de l'énoncé, le discours n'obéirait à d'autres contraintes qu'au désir de celui qui parle, et/ou aux stimuli de l'environnement – à l'opposé, donc, de contraintes proprement linguistiques (Benveniste 1964).

Pourtant, il semble fort que ce domaine (*i.e.* l'enchaînement inter-énoncés et la constitution du discours) soit régi, au moins en partie, par des lois de dépendance et de compatibilités dont le statut est tout aussi linguistique que les relations entre certaines subordonnées et leur principale. Mais pour observer ces phénomènes, il importe de délaisser une conception purement vériconditionnelle/descriptiviste de la langue, et d'adopter une lecture pragmatique des énoncés ; apparaissent alors de nouvelles cohérences et régularités.

Nous reproduisons ici les quatre types de relations pragmatiques inter-énoncés que nous avons proposées ailleurs, comme ébauche pour "une architectonique de la dépendance dans le discours" (François 1997)¹ :

- (a) **Apposition pragmatique** (Paraphrase) [notée =], *Coorientation avec coextension stricte* : l'énoncé E₂ se donne pour une paraphrase de E₁, sans apport majeur d'information ; les deux énoncés ont les mêmes conditions de vérité, ou plus généralement sont redondants.
[E₁ = E₂] → ⟨*Ce type est un glandeur, il fiche rien de la journée*⟩
- (b) **Coorientation simple** [notée #], *avec coextension partielle* : E₁ et E₂ peuvent se déduire l'un de l'autre en vertu de certaines règles, mais apportent des informations nouvelles.
[E₁ # E₂] → ⟨*J'en sais rien, j'y étais pas*⟩.
- (c) **Coordination pragmatique** [notée +], *Coorientation sans coextension* : E₂ s'ajoute à E₁, et n'a d'autre élément en commun que l'orientation argumentative ; elles n'ont pas les mêmes

¹ Voir ici n.1 p.865.

conditions de vérité.

[E₁ + E₂] → ⟨J'ai perdu mes clefs, je me suis tordu la cheville, et j'ai cassé mes lunettes !⟩

- (d) **Divergence pragmatique** [notée ~], *Absence de coorientation* : E₁ et E₂ ont une orientation argumentative divergente.

[E₁ ~ E₂] → ⟨Tu te trouvais à deux pas, et/mais tu n'as rien vu !⟩

2. Les tiroirs en couples

S'agissant du marquage aspecto-modal en mwotlap, force est d'observer que les combinaisons entre énoncés ne sont pas tout à fait aléatoires : certaines associations sont plus fréquentes que d'autres, soit qu'elles forment un couple d'énoncés divergents, ou au contraire redondants.

(a) Divergences argumentatives

Certains couples de marques TAM entrent dans une relation de divergence sémantique et/ou pragmatique, ce qui explique qu'on les rencontre souvent proches l'un de l'autre – par exemple, entre deux énoncés contradictoires. C'est le cas, d'une façon générale, entre un TAM affirmatif et son correspondant au négatif¹, soit dans les questions-réponses (ex. *Il est déjà arrivé ? – Pas encore.*), soit dans les codas interrogatives, très fréquentes en mwotlap (ex. *Il est déjà arrivé, ou pas encore ?*).

- Par exemple, le **Statif** (+ le Parfait, le Prétérit...) est nié par le **Négatif realis**, ex. *Elle (est égoïste) Statif – Non, elle (n'est pas égoïste) Nég. realis* [§(a) p.692; §(a) p.939].
- En revanche, l'**Accompli** ne sera jamais nié par le Négatif realis, mais par la négation '**pas encore**' : *Elle est déjà rentrée, ou pas encore ?* [cf. (153) p.754; §(b.1) p.949].
- Le **Rémansif** est nié exclusivement par la négation '**ne plus**', ex. *Il est encore à la pêche, ou il n'y est plus ?* [§(b.1) p.946].
- Le **Futur** est le plus souvent nié par le **Potentiel négatif**, lit. *Tu me le donneras, ou tu ne peux pas me le donner ?* Ce paradoxe est expliqué au §(b) p.956.
- S'il a valeur déontique, le symétrique du **Prospectif** est le **Prohibitif**, lit. *Faut-il que je parte, ou c'est "interdit" ? – "Interdit"* [(364) p.846]. Le cas est différent s'il a valeur volitive ou prédictive [cf. (10) p.693].

Mais la symétrie entre énoncés n'est pas seulement affaire de négation :

- L'**Accompli distant** ('il y a longtemps que P') est le symétrique du **Passé immédiat**, dérivé du Focus Temporel ('P vient tout juste de se produire') : ceci explique leur rencontre en (163) p.835.
- L'**Accompli** est le symétrique du **Rémansif** – cf. le développement au §3 p.951, et le *Tableau 7.23*.

(b) Convergences argumentatives

Inversement, de nombreux couples de morphèmes s'expliquent par une convergence sémantique et/ou pragmatique : ils correspondent à ce que nous avons appelé ci-dessus *apposition* et *coorientation* pragmatiques. Par exemple, un énoncé E₁ fournit un argument

¹ Les relations entre les uns et les autres sont complexes, comme le prouve le *Tableau 7.2* p.694.

pour la conclusion E₂, ou vice-versa (cf. le couple Passé composé / Imparfait en français *Je l'ai frappé : j'étais en colère*) ; ou bien les deux énoncés visent la même conclusion (*Il est louche, il risque de t'arnaquer*), etc.

- La signification de l'**Évitatif**, *i.e.* rappeler un danger pour pousser l'interlocuteur à agir (ou arrêter d'agir) le rend éminemment compatible avec les diverses formes de l'injonction : l'**Impératif** sous toutes ses formes (ordre neutre, pressant, suggestif – tous dérivés de l'Aoriste) ; le **Prospectif** à valeur d'instruction ; le **Prohibitif** à valeur d'interdiction. On a toujours l'ordre suivant : { ⟨Fais P₁⟩ injonction, ⟨de peur que P₂⟩ Évité } [§(b) p.927]
- Le **Futur (hodiernal)** consiste parfois à promettre P, tout en suggérant qu'un délai est nécessaire – ex. [*Je te promets que*] *je ferai-P₁ (mais pas tout de suite)* ; dans ce cas-là, il est naturellement suivi du **Prioritif** – ex. *mais il faut d'abord que P₂* : cf. (438) p.881 ; (529) p.919.
- Pour des raisons analogues, le **Prioritif** (*Que je fasse d'abord P₁ !*) est souvent suivi de l'**Aoriste**, ou spécialement du **Focus Temporel** (*...et c'est alors que je ferai P₂*) : cf. §(c) p.905.
- Un énoncé au **Statif** (*A a telle qualité Q*) sera aisément explicité par un autre à l'**Aoriste** à valeur itérative (*A fait souvent P*), cf. *Jules est serviable, il aide souvent les gens* – cf. (261) p.799.
- En cas de coordination pragmatique, un **Accompli** sera suivi d'un autre Accompli [(151) p.753] ; mais s'il s'agit de deux énoncés en coorientation argumentative, alors l'Accompli sera plutôt développé au moyen d'un **Prétérit** [(157) p.755].
- Un récit consistera normalement en une série d'**Aoristes** mis bout à bout [§(b) p.806]. S'il s'agit d'un récit réel (≠ fictif), il sera normalement introduit par un tiroir à ancrage *realis*, typiquement le **Parfait** [(282) p.806].
- On trouve également des séquences de plusieurs **Aoristes** hors narration, avec des valeurs génériques ou instructionnelles, etc. [(255) p.797] ; dans un contexte de type injonctif, deux Aoristes forment même une structure plus étroite, de type subordination zéro ou série verbale [§(c) p.810]

3. Les modèles standards de discours

(a) Les modèles de discours : des scripts linguistiques

Ces couples de tiroirs TAM sont remarquables pour leur fréquence – au point qu'il est légitime de considérer que leur cooccurrence est suffisamment régulière, dans l'élaboration du discours, pour recevoir un statut de marque linguistique à part entière. À la limite, on pourrait presque concevoir ces paires d'énoncés sur le modèle de l'*accord* – au sens où l'on parle d'accord syntaxique, et par extension d'accord sémique (Lemaréchal 1998) : on assisterait ici à une sorte d'**accord pragmatique**, par exemple entre un Prioritif et un Focus temporel. Si cette hypothèse est extrême, elle vise du moins à formuler la forte solidarité qui existe entre ces tiroirs TAM, et qui est malheureusement négligée par l'analyse sémantique classique. En général, on se contente de faire comme si le choix énonciatif s'arrêtait aux limites de la phrase – comme si l'énonciateur, dans son élaboration du discours, remettait les compteurs à zéro à chaque fois qu'il terminait un énoncé.

On sera sans doute plus proche de la réalité langagière, si l'on admet que l'énonciateur sélectionne ses marques verbales, non pas isolément les unes des autres, mais le plus souvent en "paquets", pour ne pas dire en paragraphes entiers. Sur le modèle des *combinats* –théorie proposée au §(c.2) p.872–, il y a fort à parier que le locuteur commence par percevoir, puis par reproduire, des structures complexes correspondant à des squelettes de paragraphes, et caractérisables par des combinaisons de marques aspecto-modales. Prenons un exemple en français :

- (676) Je voulais *aller à la séance de 6 heures*, mais *elle elle voulait pas*, parce qu'*elle avait un rendez-vous* ; alors du coup *on est venus pour la séance de 8 heures*, et là y avait *une queue incroyable*, si bien qu'au bout du compte *on a pas pu voir le film*, et *on est rentrés à la maison*...
Décidément j'aurais dû y aller à 6 heures, là j'aurais pas eu de problème.

Devant une telle "période" (au sens de période oratoire), il serait simpliste –et sans doute faux– de faire comme si l'énonciateur recommençait ses calculs et ses choix aspecto-modaux à chaque nouveau prédicat. Il semble plus fécond de souligner la profonde cohésion de ce type de paragraphe, en notant combien il obéit, pour le locuteur natif, à des stéréotypes de discours : le diptyque \langle *Je voulais P₁, mais elle voulait P₂* \rangle suivi de ses conséquences ; l'enchaînement des imparfaits (relatant une première velléité) puis des passés composés (relatant des événements réels) ; la moralité finale, à l'irréel du passé... tous ces éléments sont typiques de certaines formes discursives – en l'occurrence, un "genre" que l'on pourrait appeler *récit rétrospectif d'une mésaventure personnelle*.

Certes, le contenu lexical des propositions est partiellement "libre" et inédit, et laissé, si l'on veut, au gré du locuteur ; mais on voit bien que leur organisation aspecto-modale se conforme à un certain modèle. Ces modèles ne vont pas de soi, car ils diffèrent selon les langues, les sociolectes, les stylistiques et les cultures ; en conséquence, ils sont appris par le locuteur, au même titre que n'importe quelle autre structure linguistique (cf. Pawley 1993). La notion de "modèle de discours" fournit un cadre idéalisé à l'organisation de la parole, d'une façon qui n'est pas sans rappeler la notion de **script** en anthropologie cognitive¹ :

Scripts are cognitive-event schemas, how actions are intended to unfold in the normal course of things. They represent the standardized knowledge a Native has of how to accomplish things in the culture. (Foley 1997: 127)

Sachant que le discours est un événement socio-culturel comme n'importe quel autre, nous suggérons d'y étendre la notion de script. De même qu'un *repas pris au restaurant* obéit à une certaine organisation idéalisée d'actions (le script), de même le *récit d'une mésaventure personnelle* s'inscrit dans un genre (notre **modèle de discours**) qui lui fournira le cadre et les points de repère utiles à son élaboration.

¹ D'après la présentation qu'en donne Foley (1997), la notion de *script* s'est développée autour des travaux en intelligence artificielle (Schank & Abelson 1977), avant d'inspirer des recherches en anthropologie cognitive (Holland & Quinn, eds 1987). Un exemple typique de script –parmi des milliers– est la manière dont la culture occidentale code les comportements sociaux dans un restaurant (entrer, passer la commande, manger, se plaindre, payer, partir...).

(b) Les modèles de discours et l'aspect-mode

En mwotlap également, le locuteur élabore son discours en se fondant sur de tels **modèles de paragraphe**. Ces modèles intègrent des conjonctions et autres relateurs, qui ne sont pas notre objet ici, ainsi que des schèmes intonatifs, etc. ; typiquement, ils impliquent également une articulation plus ou moins libre de valeurs aspecto-modales, qui se trouvent régulièrement associées entre elles. Les "couples de tiroirs TAM" que nous avons évoqués au paragraphe précédent sont la forme la plus visible –et la mieux vérifiable– que prennent ces solidarités linguistiques ; mais en réalité, ces dernières ne fonctionnent pas nécessairement par couples : il arrive que des combinaisons rhétoriques mettent en œuvre un plus grand nombre de morphèmes distincts, ordonnés entre eux de manière plus ou moins souple.

Chaque combinaison est associée à une certaine signification, un certain genre discursif, en fonction des effets rhétoriques que l'énonciateur désire transmettre.

- Si je te **RACONTE UNE MÉSAVENTURE PERSONNELLE**, mon discours sera préférentiellement constitué de Parfaits (*il m'est arrivé un incident*), de Prétérits (*je m'étais rendu à tel endroit*), de Prospectifs transférés au passé (*je voulais / j'ai voulu grimper*), et surtout d'Aoristes de narration (*alors quelqu'un est arrivé, il m'a interpellé...*).
- Si je te **DÉCRIS UN OBJET** que tu ne connaissais pas, le modèle discursif me suggère d'employer surtout des énoncés nominaux, non aspectualisés (*c'est une machette*), mais aussi des Statifs qualitatifs (*c'est dangereux*), des Statifs ou des Aoristes itératifs, à reduplication (*on s'en sert plutôt en forêt ; on le fabrique avec des pierres*).
Et pour peu que cette présentation d'un objet débouche sur la **DESCRIPTION D'UNE PRATIQUE**, on utilisera une série d'Aoristes simples (*on prend une pierre, on l'aiguise, on l'attache avec une corde...*).
- Si je te **DONNE DES INSTRUCTIONS OU DES CONSEILS**, mon discours sera émaillé d'injonctions (*avance prudemment*), de Prohibitifs (*ne passe pas par ce chemin ; n'oublie pas de lui demander*), de Prospectifs à valeur hypothétique (*si jamais tu le vois*) ou déontique (*tu ferais mieux d'attendre le lendemain*), d'Aoristes de but (*pour que tu arrives sans encombres*) et d'Évitatifs (*de peur que tu te perdes*).
En relation avec ces instructions, il se peut qu'une digression m'amène à **DÉCRIRE UN LIEU** ou un objet : pour cela, le plus usuel est d'utiliser des Présentatifs pour le situer dans l'espace (*cet arbre se trouve en haut de la colline*), des Statifs pour le caractériser (*il est immense*), ou des Aoristes itératifs (*les démons y attaquent les promeneurs*)...
- Si je t'**EXPLIQUE MES INTENTIONS** pour les heures à venir, je le formulerai à l'aide de marqueurs irrealis comme le Prospectif (*je vais voir John*), le Prioritif et le Focus temporel (*je vais d'abord faire-P₁, et ensuite seulement je ferai-P₂*), le Futur hodiernal (*je mangerai chez eux*) ; des Aoristes seront nécessaires si une série d'actions est en jeu (*on ira à la pêche, on rentrera, on prendra un kava...*).
En relation avec ces intentions, il se peut que je veuille **ME JUSTIFIER** de tel ou tel projet ; dans ce cas, je recourrai typiquement à des marques realis comme le Statif (*il est sympa*), le Parfait (*il me l'a demandé*), le Prétérit (*nous y sommes allés la semaine dernière*)...
- Si je te **RENDS COMPTE DE L'AVANCEMENT D'UN PROJET** en cours, les marques les plus adaptées seront celles qui présentent les actions comme préconstruites : on aura donc typiquement des Accomplis (*ça y est, c'est fait*) et des négations de l'accompli (*ça, ce n'est*

pas encore fait), des Rémanifs (*on est encore en train d'y travailler*) et des négations du rémanif (*de ce côté-là, on n'a plus rien à faire*).

S'y ajouteront sans doute des **PROJECTIONS SUR L'AVENIR**, i.e. des Prospectifs (*on aimerait bien faire-P, il faut qu'on fasse-P*), des Futurs et leurs négations (*on ne terminera pas tout de suite*)...

- Si je cherche à te **CONSOLER D'UNE DÉCEPTION**, j'utiliserai typiquement des Prohibitifs (*ne t'inquiète pas*), des Négatifs realis (*ce n'est pas grave ; ce n'est pas tout à fait un échec...*), des injonctions (*change-toi les idées ; essaye à nouveau*), des Contrefactuels (*si tu avais eu plus de chance..., si j'avais été là...*), etc. etc.

Cette esquisse de typologie, illustrée par quelques exemples significatifs, résulte d'une observation rapide du discours mwotlap ; elle gagnerait à être approfondie, ce que nous ne ferons pas ici. L'important est de dépasser les limites de l'énoncé simple, et de voir que des paragraphes entiers, voire tout un "texte", peuvent être guidés par un modèle de discours, lequel suggère les principales articulations et enchaînements logiques entre les propositions. Ce cadre d'analyse permet non seulement de rendre compte des fréquentes cooccurrences entre tiroirs aspecto-modaux, mais aussi d'appréhender leur organisation globale au niveau du paragraphe et du texte. La notion de *modèle* peut aider à formaliser la structuration des opérations aspecto-modales entre elles, et pourquoi pas, à modéliser leur déclenchement cognitif par l'énonciateur, au cours de son travail de formulation.

F. PANORAMA DES MARQUES ASPECTO-MODALES DU MWOTLAP

Pour des raisons techniques évidentes, la plupart des énoncés mwotlap que nous avons proposés au cours de ce chapitre sont des phrases isolées. Même si nous nous sommes toujours efforcés de les replacer dans leur contexte –et de montrer l'importance de ce dernier– ils donnent une idée inadéquate de la manière dont les marques TAM se mêlent et s'articulent les unes aux autres dans le discours. Or, les pages qui précèdent ont cherché justement à souligner la réalité et la complexité des règles régissant l'insertion des prédicats aspectualisés dans le discours.

Aussi voudrions-nous illustrer ces dernières remarques par un court texte illustratif. Il s'agit d'un dialogue fictif, que nous avons voulu aussi idiomatique que possible, et dont l'intérêt principal est qu'il réunit, en un nombre limité de propositions simples, **tous les tiroirs aspecto-modaux du mwotlap** [cf. *Tableau 7.2* p.694]. Il inclut également les principales valeurs possibles des morphèmes les plus polysémiques, comme l'Aoriste ou le Focus temporel ; s'y ajoutent deux ou trois structures à valeur aspecto-modale, que nous n'avons pourtant pas incluses dans l'inventaire des marques TAM proprement dites, mais que nous avons discutées au cours de ce chapitre : l'Extensionnel (dérivé du Présentatif kinétique), le Provisionnel, le Suggestif.

Ce dialogue peut également faire figure de conclusion pour l'ensemble de ce chapitre, et de notre réflexion sur les opérations aspecto-modales du mwotlap.

- | | | |
|-----|--|---|
| {1} | – Trevo, van tō me !
T. AO:aller URG VTF | – Eh Trevor, viens par ici !

<i>INJONCTION FORTE</i> |
| {2} | Ēntēl van voñopñon tog le-naw ?
1IN:TR AO:aller pêcher ² SUG dans-mer | Si on allait pêcher en mer tous les trois ?

<i>AORISTE suggestif</i> |

{3}	– Ohoo, ne-mgaysēn, non STA-triste	– Non, désolé,	STATIF
{4}	no ta-dam vēste kōmyō, 1SG POT-suivre POT:NÉG 2DU	je ne peux pas venir avec vous,	POTENTIEL NÉGATIF
{5}	nok van etgoy bah tita en. 1SG AO:aller surveiller PRIO ₁ mère PRIO ₂	je dois d'abord m'occuper de ma mère.	PRIORITIF
{6}	Imam ni-mōl lok qiyig me e père AO-rentre re- auj:futur VTF COÉ	(Quand) mon père rentrera tout-à-l'heure,	AORISTE
{7}	nok qoyo biyīn kōmyō. 1SG FCTP aider 2DU	c'est alors que je vous rejoindrai.	FOCUS TEMPOREL
{8}	– Ba tita nōnōm et-wē te ? mais mère ta NÉG ₁ -bon NÉG ₂	– Ta mère ne va pas bien ?	NÉGATIF REALIS
{9}	– Ooh, kē ne-het. oui 3SG STA-mauvais	– Non, elle va mal.	STATIF
{10}	Kē mo-gom, 3SG PFT-malade	Elle est malade,	PARFAIT
{11}	nē-qtē-n ni-memeh. ART-tête-3SG AO-faire.mal ²	elle a mal a la tête.	AORISTE + reduplication
{12}	– Ēt ! Ba kē qoyo gom ēwē tō ? EXCL mais 3SG FCTP malade juste IMM	– Aïe ! Et elle vient juste de tomber malade ?	FOCUS TEMPOREL (Passé immédiat)
{13}	– Ohoo, mal gom tō ! non AD ₁ malade AD ₂	– Pas du tout, ça fait longtemps !	ACCOMPLI DISTANT
{14}	Gēn lavēt anēyēh en, 1IN:PL AO:festoyer l'autre.jour COÉ	(Quand) on a fait la fête l'autre jour,	AORISTE
{15}	kē no-gom vatag. 3SG STA-malade PRKI	elle était déjà souffrante.	PRÉSENTATIF KINÉTIQUE (Extensionnel)
{16}	– Ba no et-ēglal te, mais 1SG NÉG ₁ -savoir NÉG ₂	– Mais je n'étais pas au courant,	NÉGATIF REALIS
{17}	nēk so vap me ! 2SG PRSP dire VTF	tu aurais dû me le dire !	PROSPECTIF
{18}	Nēk ta-vap ēgē tō me, 2SG CF ₁ -dire tôt CF ₂ VTF	Si tu me l'avais dit plus tôt,	CONTREFACTUEL
{19}	togtō no may van tō hiy kē. alors:CF 1SG AD ₂ aller AD ₂ à 3SG	je serais déjà allé la voir depuis longtemps !	ACCOMPLI DISTANT
{20}	– Ba nēk ta-van vēh : mais 2SG POT ₁ -aller POT ₂	– Mais tu peux y aller :	POTENTIEL
{21}	kē et-vanvan soloteg si te, 3SG NÉG ₁ -aller ² désordonné encore NÉG ₂	elle ne fait plus d'allées et venues,	NÉGATION 'NE PLUS'

{22}	kē en ēwē tō l-ēm. 3SG allongé juste PRSt dans-maison	elle reste alitée à la maison. <i>PRÉSENTATIF STATIQUE</i>
{23}	– Itōk, no tē-dēn qiyig kē. être.bien 1SG FUT-atteindre HOD 3SG	– D'accord, j'irai la voir tout à l'heure. <i>FUTUR HODIERNAL</i>
{24}	Ba wō na-hap m-ak kē ? mais INTER ART-quoi PFT-faire 3SG	Mais que lui est-il arrivé au juste ? <i>PARFAIT</i>
{25}	– Kē ma-hag misin tō le-leñ, 3SG PRT ₁ -assis durer PRT ₂ dans-vent	– Elle est restée assise longtemps dans le vent, <i>PRÉTÉRIT</i>
{26}	tō no-gom ni-qal kē aē. alors ART-maladie AO-toucher 3SG ANA	et c'est ça qui l'a rendue malade. <i>AORISTE</i>
{27}	– Ba kē ni-van tog l-ēmgom ! mais 3SG AO-aller SUG dans-hôpital	– Mais il faut qu'elle aille au dispensaire ! <i>AORISTE suggestif</i>
{28}	– Mal van. ACP aller	– Ça y est, elle y est allée. <i>ACCOMPLI</i>
{29}	Kē ni-van e, ni-et dokta, 3SG AO-aller COÉ AO-voir docteur	Elle y est allée, a vu le médecin <i>AORISTE</i>
{30}	tō ni-in na-Panadol vitwag. alors AO-boire ART-Doliprane un	puis elle a pris une aspirine. <i>AORISTE</i>
{31}	– Ba kē et-wē lok qete ? mais 3SG NÉG-bon re- (encore)	– Et elle n'est toujours pas guérie ? <i>NÉGATION 'PAS ENCORE'</i>
{32}	– Tateh, no-momyiy ak leptō kē. non.exist ART-froid faire RÉM 3SG	– Non, elle a encore de la fièvre. <i>RÉMANSIF</i>
{33}	– Ba nitog dēmdēm meh van aē : mais PROH penser ² trop ITIF ANA	– Bon, ne t'inquiète pas trop, <i>PROHIBITIF</i>
{34}	kē tē-wē lok, 3SG FUT-bon re-	elle finira par aller mieux ; <i>FUTUR</i>
{35}	veg kē na-maymay. car 3SG STA-fort	c'est une personne solide. <i>STATIF</i>
{36}	Kē ni-mōkheg galsi bah en ! 3SG AO-respirer bien PRIO ₁ PRIO ₂	Avant tout, il faut qu'elle se repose bien. <i>PRIORITIF</i>
{37}	... Ēt ! Ba na-smal so ni-smal : EXCL mais ART-pluie PRSP AO-pleuvoir	... Eh, mais il va pleuvoir : <i>PROSPECTIF</i>
{38}	dō hayveg qōtō l-ēm, 1IN:DU AO:rentrer PROVIS dans-maison	entrons chez moi un instant <i>PROVISIONNEL</i>
{39}	dō tiple gom te mu-ndō ! 1IN:DU ÉVIT malade PTF CPSit-1IN:DU	sinon nous aussi, on va tomber malades ! <i>ÉVITATIF</i>

Bien entendu, nous ne commenterons pas à nouveau les opérations aspectuelles et modales à l'œuvre dans ces énoncés : elles ont toutes été déjà analysées au cours de cette

étude. Cependant, le lecteur peut vouloir utiliser ce dialogue comme une sorte d'index pour naviguer parmi les nombreux phénomènes linguistiques abordés dans ce chapitre. Aussi proposons-nous, dans le tableau suivant, une table de correspondance entre deux types de phrases : à gauche, les phrases du dialogue récapitulatif ci-dessus ; à droite, les exemples les plus proches, à la fois syntaxiquement et sémantiquement, parmi ceux que nous avons analysés en détails. Le lecteur pourra s'y reporter s'il le désire.

Tableau 7.30 – *Indexation des phrases du dialogue récapitulatif sur les énoncés analysés au cours du chapitre*

{1} → (313) p.816	{14} → (76) p.651	{27} → (314) p.816
{2} → (313) p.816	{15} → (241) p.788	{28} → (149) p.753
{3} → (19) p.703	{16} → (583) p.941	{29} → (76) p.651
{4} → (632) p.955	{17} → (390) p.855	{30} → (76) p.651
{5} → (498) p.902	{18} → (455) p.888	{31} → (623) p.950
{6} → (297) p.812	{19} → (390) p.855	{32} → (182) p.763
{7} → (321) p.823	{20} → (474) p.894	{33} → (646) p.961
{8} → (580) p.940	{21} → (613) p.947	{34} → (435) p.881
{9} → (19) p.703	{22} → (203) p.774	{35} → (19) p.703
{10} → (128) p.739	{23} → (439)' p.882	{36} → (497) p.902
{11} → (270) p.802	{24} → (130) p.739	{37} → (378) p.850
{12} → (163) p.835	{25} → (136) p.744	{38} → (504) p.906
{13} → (163) p.757	{26} → (277) p.804	{39} → (545) p.928

Chapitre Huit

SYNTHÈSE : LA STRATÉGIE GRAMMATICALE

I. *Déterminisme et libre arbitre*

A. UNE APORIE

L'homme est un animal protéiforme, ambivalent, soumis à des passions contradictoires qui souvent le manipulent plus qu'il ne les maîtrise. Renouant avec le pessimisme racinien, les fondateurs du modernisme philosophique Marx, Freud, Nietzsche, ont tous trois montré les limites de la notion de sujet, à travers son éclatement : jouet de forces économiques qui le dépassent, d'une libido qui le travaille ou des mille volontés qui le traversent, l'individu n'est plus cet être rationnel dont on pouvait croire qu'il maîtrisait entièrement son destin. La pensée contemporaine ne fait qu'entériner cette crise moderne du sujet, lorsqu'elle le dépeint comme un être fondamentalement amoral, biologiquement déterminé ou socialement manipulé dans chacune de ses actions.

Au cœur de ce bouleversement métaphysique, se trouve la question de la liberté. Si l'individu est asservi à des contraintes qu'il ne maîtrise pas, sa responsabilité juridique vacille, et avec elle le schéma illusoire d'un sujet garant de ses propres décisions et de leur mise en œuvre ; une bonne partie de ses actions sont inconscientes et automatisées, et leur source ultime est à chercher du côté des pulsions biologiques, du *conatus* primordial, qui semblent tenir toutes les ficelles. On connaît les apories morales auxquelles mène inévitablement ce genre de raisonnements : le criminel n'est plus le véritable responsable, car il est mû par ses passions, manipulé par son groupe, influencé par son éducation ou son contexte socio-historique, contraint à son acte par mille forces qui l'absolvent de toute faute.

Même s'il ne peut faire l'économie d'une telle réflexion, l'édifice de la Loi est bien obligé, pour ne pas s'effondrer totalement, de redéfinir les limites de la responsabilité individuelle : on postulera par exemple, assez arbitrairement, que la liberté du sujet commence avec le "passage à l'acte", car ce serait le moment crucial où le sujet, soumis à un faisceau de multiples contraintes –physiques, sociales, psychologiques, situationnelles...– choisit (?) celles qui guideront son comportement.

B. LA NOTION D'HABITUS

Les sciences humaines ont la tâche difficile d'affronter cette nouvelle dialectique. Une question est de savoir si l'histoire, la sociologie, la psychologie, l'anthropologie ou la linguistique peuvent continuer à développer des modèles fondés sur le libre arbitre d'un sujet maître de soi, ou bien s'il faut désormais passer (ou retourner ?) à un schéma déterministe du comportement humain, dans lequel ce sujet ne serait rien d'autre qu'un accidentel effet de structure. Les travaux de Bourdieu (1980, 1997) autour de la notion d'*habitus* cherchent précisément à dépasser ce dilemme :

"Une des fonctions majeures de la notion d'*habitus* est d'écarter deux erreurs complémentaires (...) : d'un côté, le mécanisme, qui tient que l'action est l'effet mécanique de la contrainte de causes externes ; de l'autre, le finalisme qui, notamment avec la théorie de l'action rationnelle, tient que l'agent agit de manière libre, consciente."
(Bourdieu 1997)

L'*habitus* correspond à l'ensemble des pratiques socio-culturelles acquises par un individu au cours de son éducation et de sa socialisation, au point de les avoir "incorporées" et intégrées à son inconscient. Dans toutes les facettes de son comportement même le plus intime, qu'il s'agisse de ses goûts culinaires ou musicaux, de ses choix professionnels ou de sa façon de parler, le sujet reproduira sans le savoir des structures déjà données, déjà constituées en dehors de lui, intériorisées au point de former ce qu'il croit être sa libre subjectivité, et qui n'est finalement que la reproduction de formes déjà constituées avant lui.

Pourtant, comme Bourdieu lui-même le précise, cette théorie n'est pas déterministe. Dans chaque situation particulière, l'*habitus* propose au sujet une multitude de choix, mais c'est lui, en dernière instance, qui sélectionnera la stratégie la plus efficace pour la fin qu'il vise ; ce faisant, ce sujet fera bien preuve d'une forme de liberté – mais une liberté conditionnée et régulée par tout un système de contraintes. Le retournement dialectique proposé par Bourdieu apparaît dans la définition même qu'il donne de l'*habitus* (nous soulignons) :

"[L'*habitus* est un] système de dispositions durables et transformables, *structures structurées prédisposées à fonctionner comme structures structurantes*, c'est-à-dire en tant que principes générateurs et organisateurs de pratiques et de représentations, qui peuvent être objectivement adaptées à leur but sans supposer la visée consciente de fins (...), objectivement "régliées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles, et, étant tout cela, collectivement orchestrées sans être le produit de l'action organisatrice d'un chef d'orchestre."
(Bourdieu 1980: 88-89)

Cette conception cherche à dépasser le simplisme de la vision mécaniste, selon laquelle l'individu ne serait que le jouet de structures déjà "structurées" malgré lui ; mais aussi celui de la conception cartésienne, qui représente un sujet libre d'organiser lui-même le monde en s'en détachant, par le seul pouvoir de sa raison raisonnante.

La théorie sociologique de l'*habitus* a maintes fois été appliquée à la linguistique, y compris par Bourdieu lui-même, mais généralement sous son angle sociolinguistique ou pragmatique. Ainsi, Foley (1997: 260) y recourt à propos de la manière dont le statut social de la personne se constitue à travers, par exemple, les rituels de salutations en wolof :

"The proper demeanor is embodied in the *habitus* through countless previous such rituals, the lived history of the individual's social structural coupling (...). The

mandated behavior is thus inculcated in the habitus, which, in turn, reproduces it. Note importantly that this formulation is not deterministic (...): due to the great plasticity of the human nervous system, the human organism may react in an unspecifiable number of ways to a given environmental stimulus; this is what we recognize as free will." (Foley 1997: 260)

Ici, l'habitus permet de modéliser les stratégies pragmatiques utilisées par un sujet pour construire son image sociale : ces stratégies sont lourdement ancrées dans l'histoire personnelle de cet individu, qui depuis l'enfance en a pu évaluer toutes les finesses et les chausse-trapes ; mais c'est à lui, le moment venu, de savoir jouer de ces formes ritualisées pour mettre en œuvre ses stratégies personnelles. Certes, le sujet est fondamentalement déterminé par son histoire intime, qui lui refuse à tout jamais le point de vue de la raison objective ; mais cette histoire est aussi un précieux répertoire d'où ce même sujet peut extraire les instruments de sa réussite et de son affranchissement.

Une question légitime, au vu de ces réflexions sur la structuration inconsciente du comportement, est son applicabilité à la théorie même de la grammaire. La notion d'habitus permet-elle éclairer, d'une manière ou d'une autre, les processus par lesquels le sujet construit son discours, et réussit à gérer les multiples contraintes qui pèsent sur sa communication ?

II. *Le combinat : contraintes et rituels*

A. LA SUJÉTION GÉNÉRALISÉE

Un premier mythe qu'il faut remettre en question est celui de la liberté du sujet énonciateur en tant que fondateur d'énoncé. Car si tout le monde admet que la grammaire, avec ses nombreuses règles formelles, est par excellence le royaume de la contrainte, en revanche la prise de parole, le choix de véhiculer tel ou tel "message", sont réputés appartenir à un sujet libre de ses choix. Dans cette mythologie simple, tout se passe comme si le *sens* d'un énoncé émanait d'une décision libre de l'individu, alors que sa *forme* serait soumise à un encodage arbitraire, régi par des structures contraignantes. La liberté du langage se situerait en amont de la communication, dans la prise de parole et la volonté de signifier ; puis elle laisserait place, en aval, à un système de contraintes pures (la grammaire), où sa subjectivité n'aurait plus aucune part.

Cette conception n'est pas tout à fait absurde, et on lui reconnaîtra une part de vérité : dans le va-et-vient perpétuel entre déterminisme et libre arbitre, on peut toujours faire valoir que l'individu est "libre" de prendre ou non la parole à tel ou tel moment, "libre" d'exprimer ou non ses émotions, de répondre ou non à telle question, de donner de lui-même une image sympathique ou acariâtre, etc.

Pourtant, cette forme de liberté risque fort d'être aussi illusoire que les autres. Le sujet énonciateur est d'abord un sujet tout court, c'est-à-dire une personne douée de désirs, de pulsions, de savoirs limités, en même temps qu'un acteur social investi de droits et de devoirs. Dans ce contexte, le désir même de *prendre la parole* n'est jamais gratuit, il est toujours déterminé par une série de motivations plus ou moins conscientes : si en moi se forme le projet de parler, c'est parce qu'à cet instant précis j'en ressens la nécessité physique

ou morale, parce qu'il y va de mon intégrité personnelle ou de celle de mon groupe ; parce que, par cette intervention, je peux favoriser ma "face" (Goffman 1967), alors que de me taire y serait dommageable. Il ne serait même pas absurde d'imaginer une *chaîne de contraintes* présidant à chaque prise de parole, où l'apparente liberté de choix apparaîtrait toujours comme l'expression d'une contrainte en amont. Par exemple, si je réponds insolemment aux injonctions de mon père, il serait simpliste d'y voir la seule expression d'un libre arbitre, comme si je décidais gratuitement, de mon plein gré et en conscience, de faire une crise d'adolescence ; il est clair que ce comportement langagier est lui-même le résultat d'un système de pressions psychologiques, sociales, et culturelles, qui me murmurent inconsciemment : "Montre ta personnalité, fais valoir tes droits, construis aux yeux du monde (tes parents, tes amis) ton image sociale de personne désormais indépendante, capable de remettre en cause l'autorité...". Certes, la décision de passer à l'acte relèvera toujours d'une forme de liberté ; mais d'une liberté conditionnée, déterminée par une pression intérieure qui m'enjoint de parler à cet instant précis, pour tenir tel discours précis.

Or, on le sait bien, le choix de dire ou ne pas dire, celui de donner telle ou telle image de ma personne à travers mon discours, celui de représenter telle ou telle signification, tous ces choix sont eux-mêmes fortement influencés par ma culture et les habitudes de ma classe sociale, par les structures déjà existantes dans mon environnement, et acquises au cours de mon existence – en un mot, par mon habitus. En particulier, la décision de prendre la parole après une, deux ou trois secondes de silence ; celle de saluer mon voisin de telle ou telle façon, ou de ne pas le saluer ; le ton modeste ou rogue auquel j'aurai recours... tous ces paramètres sont culturellement déterminés, distincts selon les langues, appris tout au long de l'existence (Kerbrat-Orecchioni 1990; Wierzbicka 1991; Foley 1997). Voilà pourquoi il n'est pas abusif de considérer que l'ensemble des décisions préalables à l'émission d'un énoncé particulier sont soumises elles-mêmes à des règles, qui sont fondamentalement de même nature que n'importe quelle règle proprement grammaticale. Car de même que je ne choisis pas librement la forme morphologique de mes mots, ni l'ordre interne de mes syntagmes, mais dois me plier à un certain nombre de structures prédéfinies –la grammaire– de même les paramètres dits "pragmatiques" de mon énonciation répondent à des conditionnements formels qui sont tout aussi contraignants.

Le mythe évoqué plus haut est donc fallacieux, qui dépeint un sujet rationnel entièrement libre de ses choix énonciatifs, n'endossant le joug que pour encoder son message. En réalité, tout se passe comme si la sujétion était partout, omniprésente : d'abord une sourde pression biologique (le *conatus*) ou sociale (garder la face), puis des règles culturellement admises pour exprimer ou non ses émotions, puis des formulations préfabriquées, puis des combinaisons morphosyntaxiques et des schémas phonologiques... Le libre arbitre n'a pas de place dans ce modèle ; et s'il est quelque part une liberté, ce ne serait que celle de se plier à ces pressions structurelles, en n'acquiesçant à une contrainte que pour obéir aux injonctions d'une autre.

B. PRESSION SOCIALE ET ÉNONCÉS RITUALISÉS

À Mwotlap comme ailleurs, le sujet d'énonciation apparaît fondamentalement soumis à un tel système de pressions structurelles. S'il veut s'assurer un statut social valorisé, il doit forger une image positive de sa personne à travers ses actes et son discours ; il tâchera d'être drôle (*m̄ya*) dans les moments de convivialité, hospitalier (*tamtam*) envers les étrangers, autoritaire (*maymay*) envers ses enfants, respectueux (*dēmap*) envers ses aînés ou ses

parents par mariage, coquin (*wow qaqa*) avec ses belles-sœurs à plaisanterie (*namas boyboy*)... Ces prescriptions sociales déterminent directement le type d'attitudes langagières qu'il adoptera en situation, en fonction de ses interlocuteurs, du moment de la journée, du public susceptible de l'entendre ; ses décisions de prendre la parole à tel instant, de véhiculer telle image de soi, de formuler ou de dissimuler telle ou telle émotion, seront tout aussi contraintes que la forme strictement linguistique que prendra son énoncé.

L'activité du locuteur est de satisfaire à ces multiples exigences en recherchant, dans son savoir et son expérience "incorporés" au cours des années (son *habitus*), la stratégie la plus efficace possible pour arriver à ses fins, en fonction des paramètres situationnels. S'agit-il de faire preuve d'autorité sur sa famille ? Il haussera le ton, lèvera le bras, lancera invectives ou injonctions, réduira le temps des pauses dans le dialogue... S'agit-il de montrer sa déférence envers ses futurs beaux-parents ? Il baissera les yeux, parlera bas et lentement, évitera les sujets qui fâchent, ne prononcera jamais le nom de ses interlocuteurs, et utilisera sans doute le vouvoiement (duel *yohē*).

La situation le pousse-t-elle à narguer sa belle-sœur ? C'est aussi pour valoriser son image sociale –celle d'un joyeux drille en phase avec la gaîté de son village en fête– qu'il adoptera les usages traditionnels en la matière, poursuivant sa *namas* pour l'attraper, lançant des blagues à la cantonade, accélérant le débit et montant vers l'aigu avant de s'esclaffer... Dans un cas comme celui-ci, la pression de l'*habitus* fait beaucoup plus que simplement donner le ton général ; elle suggère des énoncés entiers, pour ainsi dire préfabriqués, sans que le libre arbitre de l'énonciateur n'y soit vraiment partie prenante. En effet, dans la coutume du *na-tmat wuhbey* ('l'Esprit tape-jupe') où, pendant une journée, tous les hommes du village jouent à chat avec leur belle-sœur, les interactions sont réglées d'avance, comme des répliques de théâtre. Le garçon court après la fille en la charriant :

Ino ni-git nōnōm ! 'Je suis le pou dans tes cheveux !'
 1SG ART-pou ton

Ino ni-ñli sis nōnōm ! 'Je suis ton petit téton !'
 1SG ART-bout sein ton

Ino ni-kilot nōnōm ! 'Je suis ta petite culotte !'
 1SG ART-culotte ton

Nok so qēthelēn a li-sis nōnōm !
 1SG PRSP se.servir.d'oreiller LOC dans-sein ton

'J'ai bien envie de poser ma tête sur tes lolos !'

Exaspérée de ces provocations sexuelles, la fille guette un moment d'inattention de son beau-frère pour le frapper avec les mains ou un bâton, et c'est alors lui qui s'enfuit ; s'il s'arrête dans sa course, sa belle-sœur doit lancer une formule singulière :

Nēk tig hōw, inēk iyē ? 'Qui donc es-tu pour rester debout ?'
 2SG AO:debout (bas) 2SG qui

Notre objet n'est pas ici de commenter ni d'interpréter cette coutume du *na-tmat wuhbey*, mais plutôt de la prendre comme un cas d'école, illustration d'une situation idéale : c'est un des rares cas où, pour ainsi dire, on se situe dans le domaine de la contrainte pure, où le libre arbitre du sujet n'intervient à aucun moment. Sa position dans la société, et notamment dans la parenté, fait pression sur lui pour qu'il adopte une certaine attitude licencieuse, comme

tous les autres hommes du village ce jour-là ; une fois qu'il a "librement" accepté de céder à cette pression, les structures s'enchaînent d'elles-mêmes : jouer le jeu implique de courir, frapper, plaisanter, et prononcer les formules toutes faites au moment approprié¹. Ces formules sont apprises et reproduites d'un bloc, sans être analysées, ni même toujours comprises : il serait donc illusoire d'imaginer que les énonciateurs choisissent ici librement leurs mots, combinant à loisir morphèmes et lexèmes d'une manière analytique ; en réalité, on n'est pas loin des formules de jeu comme *Am stram gram* ou *Un deux trois soleil*, que les enfants reproduisent telles quelles sans trop savoir ce qu'elles contiennent.

C. LA REPRODUCTION DES COMBINATS

Si nous insistons sur ce cas extrême, c'est parce qu'il fournit un modèle idéal pour présenter notre conception du langage. Nos observations sur le mwotlap, sur le français ou d'autres langues, mènent à la conclusion suivante : la forme primordiale de la communication ne consiste en rien d'autre que la *pure et simple reproduction de formules toutes faites et apprises telles quelles*. Ces "formules", dont les énoncés mwotlap ci-dessus fournissent un exemple, dépassent de beaucoup le cadre étroit d'un rituel théâtralisé (ex. la cérémonie du *na-tmat wuhbey*) ; en réalité, la grande masse de nos interactions est régie par ce principe de reproduction globale de structures déjà "structurées". Ces combinaisons parfois fort complexes, déjà données dans la langue et reproduites telles quelles par le locuteur, correspondent exactement à l'objet que nous avons appelé *combinat* [§(c) p.871, §2 p.973].

1. *Des formules toutes faites aux sources du discours*

Les langues regorgent de ces expressions idiomatiques et inanalysables, du type *J'en ai rien à cirer*, ou *Faut surtout pas t'gêner*, ou *Eh ben c'est pas trop tôt !*, ou *Tu crois pas si bien dire...* Un tel constat n'a d'ailleurs rien que de très banal, et tout le monde admettra sans difficulté que chaque langue possède une certaine proportion de formules, proverbes ou expressions que les locuteurs reproduisent sans forcément en maîtriser tous les éléments. Mais notre thèse va beaucoup plus loin que cela, en affirmant que le principe formulaire est la quintessence même du langage. Pour répondre à la pression de son désir d'énonciation, le locuteur va rechercher dans son répertoire intérieur la stratégie comportementale et linguistique la plus efficace, celle dont il sait par expérience qu'elle est susceptible de lui assurer les meilleurs résultats. Dans le meilleur des cas, cette stratégie pré-établie est aisée à identifier, car elle est employée souvent et donc localisable dans la mémoire récente ; elle correspond à un combinat, *i.e.* une combinaison de gestes, d'intonation, et d'une séquence phonologique (= une suite de mots) – laquelle peut être de longueur très variable, plus courte ou plus longue qu'un énoncé entier.

Par exemple, face à un importun qui insiste trop lourdement sur un point qui ne m'intéresse pas, il est probable que je ressente une pression interne –un désir– pour m'en débarrasser ; alors, conformément aux procédures que me suggèrent ma culture et mon éducation (mon habitus), et si les paramètres situationnels s'y prêtent, la stratégie que je pourrai juger la plus efficace sera le "combinat de l'exaspération" (s'il faut lui donner un nom) : { gestes des mains + les yeux au ciel + montée en mélodie et en intensité + prononciation de la formule *J'en ai rien à cirer* [ʒãne'ɛʒjēnasi'ɛ] }... La question de savoir

¹ Cet exemple rappelle fortement celui des rituels de salutation en wolof, étudiés par Foley (1997:257) : voir la citation que nous en avons donnée p.1006.

si cette formule est "analysable" ou non en composants inférieurs (pronom *je*, verbe *cirer* ?) ne présente aucun intérêt. La seule question pertinente ici est celle de son efficacité : ce combinat, si je le reproduis tel quel dans des situations d'exaspération, me permettra-t-il d'obtenir, à moindre coût, le résultat que j'escompte (*i.e.* me débarrasser du fâcheux) ? Dans quelle proportion peut-il m'assurer une réussite de la communication, et quelle est la marge d'erreur / le degré de malentendu ou de risques divers (risque d'être incompris, de perdre la face, de vexer, etc.) ? Si j'estime que ce combinat satisfait aux exigences de la situation, je choisirai de le reproduire intégralement ; ce faisant, je suivrai exactement le modèle des formules figées, comme *Am stram gram* ou les rituels de plaisanterie à Mwotlap. Dans une situation donnée, pour répondre aux multiples pressions (biologiques, sociales...) qui l'enjoignent de prendre la parole, le sujet a recours à une stratégie déjà identifiée, une structure déjà structurée, un combinat de gestes et de mots qui a déjà fait ses preuves comme étant *la meilleure stratégie à adopter* dans une telle situation.

2. Opacité des combinats et passivité du sujet

Tant que ces combinats fonctionnent, tant qu'ils répondent efficacement aux contraintes environnementales, il n'est aucun besoin de les analyser ni d'en comprendre la structure interne : il suffit d'en connaître l'efficacité en contexte pour continuer à les utiliser. Face à une question embarrassante, le locuteur du mwotlap choisira de représenter son incapacité à répondre à l'aide du "combinat de l'ignorance" : { haussement d'épaules + mains ouvertes + formule *isi* ! [isi:↘] } ; le même résultat s'obtient en français à l'aide d'un combinat similaire { haussement d'épaules + mains ouvertes + formule *J'sais pas moi* [[ʃe'pa↘ mwa] }. Peu importe que le mwotlap *isi* soit une interjection inanalysable, alors que l'énoncé français laisse deviner des unités linguistiques existant par ailleurs dans la langue (verbe *savoir* + négation, etc.) ; le résultat est de toute façon le même, à savoir l'intégration de cette séquence dans un bloc indivisible (une "boîte noire"), utilisé régulièrement comme stratégie pour obtenir un résultat précis – par exemple, l'arrêt des questions gênantes. Bien qu'ils ne présentent pas la même structure interne (interjection *vs.* énoncé assertif), le combinat mwotlap et le combinat français remplissent tous deux exactement la même fonction dans l'économie de la communication, *i.e.* ils constituent la manière standard de protester de son ignorance face à une question embarrassante.

On pourrait multiplier les exemples à l'infini, et montrer que l'essentiel de la communication verbale consiste en la simple reproduction théâtrale, gestes et prosodie à l'appui, de combinats déjà maintes fois entendus, éprouvés pour leur efficacité dans des contextes spécifiques, et intégrés à l'habitus du locuteur. À ce stade du raisonnement, on notera que le libre arbitre du sujet n'est à aucun moment sollicité : le locuteur ne fait rien d'autre que répondre à un ensemble de pressions structurelles par un autre ensemble de structures déjà constituées, déjà structurées, et dans lesquelles sa subjectivité n'a pas de part. Contraint à prendre la parole par des forces qui en général le dépassent, ce locuteur est également soumis à des contraintes formelles s'il veut assurer la réussite de sa communication – *i.e.* reproduire fidèlement le combinat tel qu'il le connaît, à la manière d'une forme verbale que l'on s'applique à donner sans faute, ou d'une tirade jouée par cœur. Une approximation dans le jeu de l'acteur, un geste négligé ou une intonation fautive, et c'est aussitôt le risque du quiproquo, et donc l'échec de la stratégie employée.

Bien entendu, encore une fois, on pourra toujours faire valoir la "liberté" du locuteur lorsqu'il accepte ou non de se plier aux pressions qui l'enjoignent de prendre la parole, ou

lorsqu'il joue le jeu de prononcer sa réplique jusqu'au bout et sans faute ; mais on voit bien que cette liberté-là est toujours une liberté bridée, celle d'obéir ou non à des structures contraignantes, sur lesquelles il n'a pas de maîtrise. On est donc loin d'un libre arbitre démiurgique où le sujet régirait d'un bout à l'autre son énonciation, libre à tout moment de continuer ou d'interrompre son discours ; s'il s'est mis à parler et à mettre en œuvre telle ou telle stratégie énonciative, c'est pour répondre aux cent pressions dont il est prisonnier.

3. *Le combinat, unité fondamentale de l'idiomaticité*

Il n'est pas besoin d'aller bien loin pour trouver des combinats dans chaque langue. On peut définir ainsi n'importe quel mot –donc virtuellement tout le lexique–, n'importe quel syntagme, n'importe quelle phrase ou structure complexe, susceptibles d'être mémorisés par le locuteur comme fournissant une stratégie efficace pour obtenir un résultat précis. Une définition apparemment aussi vaste ne doit pas surprendre, si l'on se rappelle que le concept de *combinat* s'est présenté au départ comme une refonte du concept de *signe* linguistique, moyennant une différence importante : alors que le "signe" est préférentiellement conçu comme une unité minimale dans une approche atomiste de la langue, le "combinat" rejette catégoriquement cette condition de minimalité, et à la limite doit se concevoir au contraire comme une *unité maximale* : le combinat est une forme linguistique aussi longue et complexe que l'on voudra, mais suffisamment récurrente dans une pratique linguistique pour être considérée comme un tout¹. *Corne de brume* est un combinat, *les deux mon général* est un combinat, *Comment ça va ?* est un combinat, *Ôte-toi d'là que j'm'y mette !* est un combinat ; mais aussi des associations plus complexes, comme { yeux écarquillés + index pivotant sur la tempe + *Non mais ça va pas la tête ?* }, etc.

C'est toute la langue qui est traversée par ces formules, dont la liste serait interminable. Or, ce sont elles qui permettent de rendre compte de ce qui, sans cela, reste un mystère pour la théorie linguistique : l'idiomaticité. Tant que l'on continuera de croire que les énoncés se construisent par accumulation, en partant du morphème pour construire des syntagmes, on ne réussira jamais à expliquer cette soi-disant "intuition naturelle" des locuteurs natifs, et qui distingue leur discours de celui d'un étranger. Pourquoi faut-il dire *J'ai froid* et non pas **Je suis froid*, *Ils ont les cheveux longs* au lieu de **Leurs cheveux sont longs* ? Quelle étrange alchimie permet au natif de toujours faire mouche, alors que l'apprenant étranger continue d'aligner péniblement radicaux et affixes pour produire des énoncés claudicants et poussifs ? En réalité, les choses deviennent soudain évidentes lorsque l'on découvre le pot-aux-roses (Pawley & Syder 1983) : si les natifs sont tellement habiles à constituer des milliers de syntagmes idiomatiques, c'est tout simplement parce qu'ils les ont appris tels quels, parce qu'ils se contentent largement de reproduire des structures déjà constituées dans leur environnement. Toutefois, cette explication ne prend de sens que si, comme nous le proposons, on pose comme point de départ au discours non pas des unités minimales, mais des structures déjà longues et complexes et mémorisées telles quelles, les combinats.

¹ Cf. les "productive speech formulas" de Pawley & Syder (1983) et Pawley (1993), déjà cités dans notre introduction au concept de combinat [n.1 p.874].

4. Quelques combinats du mwotlap

Il en va de même pour le mwotlap. Tout au long de la présente description, nous avons cité des formes, des formules et des énoncés récurrents dans la langue ; ils sont dotés d'une valeur sémantique ou pragmatique précise, indépendamment même de leur constitution interne :

- *ēgnōn* (/époux-3SG/ 'son époux, son épouse') est la forme [d'ailleurs morphologiquement imprévisible, et donc apprise telle quelle] pour désigner le conjoint d'une personne ;
- *matmōl* (/mourir-revenir/) est la manière usuelle de désigner l'évanouissement ;
- *nēm mino* (/ma maison/) est la tournure habituelle [d'ailleurs parfaitement transparente] pour désigner la maison du locuteur ;
- *Makteg ?* (/a fait quoi/ = 'Qu'est-ce qui se passe ?') est la façon standard d'interroger sur un événement en cours ;
- *Makōh* ('Attends une seconde') est une interjection [inanalysable] demandant à l'auditeur un peu de patience ;
- *Ēt ! Kē ave'n !* (?/eh il est où/) est une formule fréquente pour marquer son incrédulité, ou déjouer une provocation en montrant qu'on n'est pas dupe (≈ 'Mon œil !' / 'Mais oui, c'est ça, je te crois !') ;
- *Tshuuy !* [+ clic alvéolaire] est la façon dont les femmes se montrent plaisamment choquées par une avance ou une provocation sexuelle (≈ 'Hé là, bas les pattes !') ;
- *Sēka ?* est une interjection [inanalysable] surtout employée par les enfants, pour demander confirmation à un aîné que le locuteur a raison ('Hein que c'est vrai ?') ;
- *Nēk te-gey vēh !* (/tu peux nager/) est la manière insolente de rembarquer quelqu'un en l'envoyant paître ('Va voir ailleurs si j'y suis') ;
- *Ino te muk !* (/moi du mien/ = 'Moi aussi je veux participer') est la phrase que l'on prononce lorsqu'on désire se joindre à une activité collective ;
- *Vilig te mu et tog !* (/évite donc du tien les gens/ 'Tu pourrais avoir un peu plus de respect envers les autres') est employé pour tancer gentiment un jeune que l'on juge trop désinvolte ;
- *Nok van bah en.* (/j'y vais avant tout/) est une façon polie de quitter quelqu'un (≈ 'Bon, c'est pas tout ça...') ;
- *Nakis inēk.* (/mon repas c'est toi/ 'Je t'aime, j'ai envie de toi') est la phrase que se prononcent les amoureux, ou qu'un(e) jeune lance à quelqu'un du sexe opposé pour l'inviter sexuellement...

Du point de vue du locuteur, ce sont ces dizaines de milliers de formules entendues régulièrement, simples ou complexes, qui constituent un arsenal de stratégies précalibrées pour répondre le plus efficacement possible à des situations récurrentes, sans qu'à aucun moment –pour l'instant– il ne soit nécessaire de concevoir un sujet actif et constructeur : son rôle se borne à placer au bon moment des répliques et des attitudes déjà structurées en bloc, déjà mémorisées tout au long de son expérience d'auditeur.

III. **La grammaire : une liberté bien obligée**

Nous en arrivons maintenant à la seconde phase du diptyque, celle où se loge à notre avis la véritable liberté à l'œuvre dans le langage. Jusqu'à ce point de notre réflexion, le rôle du sujet énonciateur nous est apparu comme largement passif. Soumis en amont aux pressions qui lui ordonnent de parler, et en aval aux contraintes formelles consistant à reproduire tels quels des combinats conventionnels déjà constitués en dehors de lui, le sujet locuteur ne fait que gérer du mieux qu'il peut des structures déjà structurées et des stimuli externes, sans jamais faire preuve d'initiative réelle, et encore moins de libre arbitre.

A. QUAND LES COMBINATS FONT DÉFAUT

Pourtant, il est une question que nous avons volontairement passée sous silence jusqu'à présent. Que se passe-t-il si le locuteur *ne trouve pas, dans son répertoire, de stratégie adaptée* aux exigences de la situation ? Comment faire, si parmi les milliers de combinats déjà constitués et accessibles à sa mémoire, aucun ne remplit les conditions requises pour assurer la réussite de la communication ? Car s'il choisit d'adopter une stratégie trop approximative, par exemple s'il joue le combinat de l'exaspération (*J'en ai rien à cirer !*) alors qu'il devrait simplement exprimer un léger agacement, il court immédiatement le risque d'un échec de l'interaction : quiproquo, erreur d'interprétation, réaction excessive, détérioration de la face sociale de l'un ou l'autre des interlocuteurs... Tous ces risques ne font qu'ajouter aux pressions environnementales qui président à son discours, et ils doivent être pris en compte. Il est donc impératif de calibrer son intervention à la nuance près, pour éviter toute déconvenue.

Dans quels cas le locuteur peut-il être ainsi à court d'expression ? Nous en voyons principalement deux :

- *La situation est inédite*, en sorte qu'aucun combinat pré-fabriqués ne lui convient exactement. C'est bien sûr le cas lorsque le locuteur est conduit à parler d'un nouvel objet (technologie nouvelle, objet inconnu...). Mais beaucoup plus souvent, la nouveauté en question est plus abstraite : le sentiment précis que je veux exprimer, l'émotion ou l'effet que je veux susciter, la nuance que je cherche à faire passer, ne correspondent à aucune des stratégies déjà constituées dans mon répertoire ; il me faut donc trouver une autre solution.
- La situation n'est pas nouvelle, et correspond à des configurations sémantiques déjà rencontrées dans l'expérience du sujet ; mais les formes linguistiques qui ont pu être associées à cette situation (ex. les syntagmes ou énoncés prononcés à cette époque) *n'ont pas été mémorisées* suffisamment pour que le sujet les reproduise telles quelles. Ce phénomène est normal, chaque fois que le sujet choisit d'épargner sa mémoire en ne retenant pas toutes les formes qu'il entend ; ce faisant, il fait confiance à ses propres capacités d'improvisation pour être à même, si nécessaire, de reconstituer lui-même la forme adéquate à partir de règles productives. Ce choix s'explique par des contraintes d'économie cognitive, mais il comporte le risque de ne pas pouvoir reconstituer la bonne structure lorsqu'elle sera requise ; c'est là, on le verra, la principale explication des fautes de langue (oubli des formes correctes, erreurs de calcul morphologique fondé sur des analogies trompeuses, etc.), ainsi que des changements linguistiques.

En somme, il arrive régulièrement que le locuteur soit en manque de combinat pour faire face à une situation, soit que cette dernière soit inédite, soit qu'elle n'ait pas fait l'objet d'une mémorisation appropriée dans le lexique mental du sujet.

B. ANALYSE ET HYBRIDATION

Comment faire donc, si mon stock de combinats pré-constitués ne me propose que des stratégies inadéquates, dont aucune ne me satisfait vraiment ? La réponse est simple : il faut l'élaborer moi-même. Il faut innover, créer des syntagmes inédits, édifier de nouvelles structures en bricolant à partir de celles que je connais déjà.

1. Croiser les combinats pour isoler du sens

Imaginons qu'un locuteur français veuille relater un effarement qu'il a ressenti à la vue d'une scène : il dispose à cet effet d'un combinat pré-constitué, qu'il n'a pas besoin d'analyser ni de modifier, sous la forme { *J'en croyais pas mes yeux !* + intonation exclamative, accent d'intensité sur '*pas*', yeux écarquillés, etc. }. Imaginons maintenant qu'il s'agisse de relater une surprise analogue, mais purement auditive ; ne retrouvant dans son répertoire aucune formule adaptée, il pourra choisir d'en élaborer une nouvelle à partir de celle qui se rapproche le plus de ses besoins, d'où *J'en croyais pas mes oreilles !* [en supposant que ce dernier énoncé soit inédit pour ce locuteur]. On aurait tort de sous-estimer l'importance d'un tel processus, en y voyant une simple substitution de lexèmes (*yeux* → *oreilles*). En composant de son propre chef une formule inédite, l'énonciateur accomplit un acte certes quotidien, mais beaucoup moins anodin qu'il n'y paraît.

Ce processus de création –qui n'est autre qu'une stratégie d'adaptation à l'environnement, y compris au sens biologique / éthologique du terme– s'articule en une série d'étapes qui sont autant d'opérations mentales :

1. Dans un contexte particulier, la pression pour que j'effectue un acte de langage précis me pousse à rechercher dans mon répertoire de combinats la stratégie la plus adéquate (séquence de mots + intonation + mimiques...).
2. Si je trouve un combinat convenable, je le reproduis tel quel, sans chercher à l'analyser ou à le comprendre davantage. À cette étape précise, la grammaire est une chose inutile.
3. Si je n'identifie pas de combinat convenable pour cette situation, il me faut l'élaborer moi-même. Pour ce faire, je recherche le ou les combinat(s) qui se rapproche(nt) le plus de l'effet que je veux produire sur mon interlocuteur, et qui réclame(nt) de ma part le moindre coût d'élaboration pour la meilleure garantie de résultat.
4. Alors qu'en temps normal [cf. 2 ci-dessus] ce travail est inutile, je procède à une **analyse** (partielle) de ce combinat initial, à la recherche de l'élément différentiel qu'il suffirait de modifier pour faire aboutir ma stratégie. Par exemple, dans le "combinat de l'effarement visuel" { mimiques + [ʒãkɾwaje'pame'zjø]... }, une analogie avec le syntagme [me'zjø] *mes yeux*, autre combinat identifié par ailleurs dans la langue (pour désigner une partie du corps), me permet de formuler l'hypothèse que le sème visuel en jeu dans le combinat initial se trouve localisé dans ces dernières syllabes. Ce travail d'identification ne requiert pas forcément que le reste du combinat soit analysé, et la séquence [ʒãkɾwaje'pa] peut tout à fait rester opaque.

5. Par analogie avec des structures déjà mémorisées (*mes yeux* ≠ *mes oreilles*), je fais l'hypothèse qu'il suffirait de remplacer [me'zjø] par [mezo'βεj] dans le combinat initial, pour basculer tout simplement d'un "effacement visuel" à un "effacement auditif" – sans rien changer au reste du combinat (mimiques, intonation, etc.).
6. J'obtiens donc la séquence hybridée [zãkβwaje'pamezo'βεj] *J'en croyais pas mes oreilles !* Comme ce nouvel énoncé n'entre en conflit avec aucun autre combinat déjà existant, je fais le pari qu'il sera correctement interprété par mon auditeur, et prends la responsabilité de l'énoncer.

Dans cet exemple, le travail d'analyse semble aller de soi, mais c'est loin d'être toujours le cas. Son intérêt est de fournir un schéma pour modéliser un processus universel dans le fonctionnement du langage : **l'élaboration de nouvelles structures par (ré)analyse et recomposition de combinats existants**. À la manière d'un artiste qui travaille sur des objets de récupération, pour les détourner de leur usage premier et les réinterpréter, le locuteur récupère un combinat déjà donné, pourvu *a priori* d'une certaine efficacité, et opère un travail de réinterprétation (analyse) et remodelage (nouvelle synthèse) pour créer un objet inédit, doté d'une valeur et d'une efficacité nouvelles – en faisant le pari risqué que l'auditeur saura opérer le même travail en sens inverse. Ces opérations d'analyse + synthèse méritent qu'on s'y attarde, car elles sont au cœur de l'activité grammaticale du locuteur.

2. Pour une linguistique moléculaire et non atomiste

Un point crucial est de voir qu'à aucun moment, dans tout notre modèle, nous ne présentons l'élaboration du discours comme un processus de combinaison entre unités minimales. Nous avons déjà exposé [§(c.3) p.873] les défauts de cette conception analytique / atomiste du langage (nommée "parsimonious" chez Pawley 1993), selon laquelle le travail du locuteur consisterait principalement à élaborer ses énoncés en associant entre eux des morphèmes (appris isolément) pour former un syntagme, puis en combinant le syntagme obtenu avec d'autres syntagmes, puis une proposition à une autre proposition, etc. Certes, ce type de fonctionnement par combinaison existe bel et bien dans la mécanique linguistique ; mais l'erreur est de le croire fondamental, comme si toute l'activité du locuteur devait être pensée sur le mode de l'accumulation. Le retournement que nous proposons place le combinat au centre de la théorie, observant que les locuteurs manipulent fondamentalement des unités déjà longues et complexes, qui sont mémorisées telles quelles ; ce n'est qu'ensuite, dans un deuxième temps et en cas de nécessité, que ces combinats peuvent faire l'objet d'une *déconstruction* partielle, d'une analyse en constituants inférieurs, lesquels entreront alors dans de nouvelles associations.

En quelque sorte, la conception d'un locuteur comme *associateur d'unités minimales* (les morphèmes) devrait faire place à un modèle inverse, celui du locuteur comme étant fondamentalement un *manipulateur d'unités complexes* (les combinats) – éventuellement conduit à les analyser en unités moins complexes, pour les recombinaisonner et les organiser en discours. Pour employer une métaphore, on dira que le locuteur, à l'instar du biochimiste, travaille toujours sur des molécules déjà constituées, présentes dans la nature sous une forme déjà complexe ; ceci ne l'empêche pas d'hybrider ces molécules à l'aide d'autres molécules pour synthétiser des corps nouveaux. En revanche, la conception morphémiste du langage nous semble irréaliste – comme si l'on imaginait le biochimiste opérant systématiquement sur des atomes, et ne formant des corps nouveaux que par accumulation.

C. LES EXPÉRIMENTATIONS GRAMMATICALES

Le cas de figure qui nous intéresse, *i.e.* le moment où les combinats pré-fabriqués ne suffisent pas à combler les besoins en communication, va changer complètement la donne. Jusqu'à ce point du raisonnement, le sujet locuteur ne faisait preuve ni de créativité ni d'initiative, se bornant à répondre à certaines pressions structurelles par d'autres structures déjà constituées en dehors de lui, et qu'il suffisait de reproduire. Or, voici maintenant qu'il lui faut combler lui-même les lacunes de ses données, en prenant la responsabilité d'élaborer des structures nouvelles, de proposer des associations inédites, de tenter des stratégies qui peuvent aussi bien lui assurer la réussite que le confronter à l'échec.

Désormais, le locuteur est livré à lui-même, en quelque sorte "condamné à être libre" (Sartre). Il lui faut dans l'urgence identifier une cible, trouver des structures approchantes à celle qu'il recherche, puis les comparer entre elles, les analyser, les manipuler, les hybrider, les tronquer, les mettre bout à bout pour former un être nouveau qu'il devra dévoiler en public. Souvent, ces expérimentations se révèlent efficaces, et même routinières, donnant lieu à des formes morphologiques correctes et des énoncés bien banals ; mais dans d'autres cas, il arrive que l'apprenti sorcier enfante des monstres linguistiques, barbarismes ou pataquès sources de malentendus entre interlocuteurs. Et comme nous le verrons, le plus incroyable dans cette alchimie est que l'on assiste parfois au triomphe du pataquès, lorsqu'une analyse d'abord fautive finit un jour par l'emporter et devenir la règle dans la langue.

1. *L'analyse à la source de la grammaire*

Les expérimentations dont nous parlons, et qui consistent à élaborer de nouvelles structures à partir de structures déjà connues, constituent le seul moment où *l'analyse grammaticale* correspond vraiment à une réalité du côté du locuteur. En comparant des combinats entre eux, il observe des points communs, des séquences de syllabes récurrentes, des effets de commutation et d'analogie, qui ne sont pas fort éloignés (heureusement !) du travail du linguiste. À partir de ces observations sur les structures déjà données, il formulera des hypothèses sur le couplage forme-sens, comme nous l'avons vu plus haut – hypothèse que [me'zjø] dans [ʒãkɾwaje'pame'zjø] réfère bel et bien à la partie du corps, et constitue donc bien le locus où se trouve concentré le sème visuel. Cette conjecture lui permettra de formuler (toujours inconsciemment, cela va sans dire) une règle productive locale, en vertu de laquelle une simple commutation par analogie permet de constituer une nouvelle forme ; en l'occurrence, la règle ressemblerait à ceci : "Pour exprimer ma surprise intense dans une situation passée, je fais suivre la séquence [ʒãkɾwaje'pa] par la désignation d'une partie de mon corps, celle-ci référant à l'origine physique de la perception". Par ce processus, le sujet aura transformé une forme figée et inanalysable [ʒãkɾwaje'pame'zjø] en une matrice de nouveaux énoncés virtuels [ʒãkɾwaje'pa] + *mes oreilles / ma langue / mes mains...*

C'est en vertu d'un processus très comparable qu'avec les années, le même locuteur pourrait être conduit à dériver, à partir du même combinat de départ [ʒãkɾwaje'pame'zjø], une tournure au présent [ʒãkɾwa'pame'zjø] *J'en crois pas mes yeux*, ou à la seconde personne [tãkɾwaje'pate'zjø] *T'en croyais pas tes yeux*, ou éventuellement une phrase plus complexe *Je pouvais pas en croire mes yeux...* Chacune de ces retouches constitue une occasion d'analyser le matériel de départ en des unités plus petites – en descendant parfois, mais parfois seulement, jusqu'au niveau minimal du morphème ; et c'est ainsi qu'au fil des réanalyses de combinat, se dessine peu à peu la grammaire d'une langue.

2. *Formes apprises, formes construites*

En définissant ces micro-règles locales, le locuteur s'aventure à créer des formes nouvelles à partir de formes héritées. Pour reprendre les termes de Bourdieu cités p.1006, le sujet s'approprie des "structures structurées" pour les faire "fonctionner comme structures structurantes" ; c'est là qu'il met en jeu enfin sa liberté.

(a) De la double temporalité du locuteur

Définir ainsi le travail d'analyse morphosyntaxique permet de mettre en perspective deux types de matériaux linguistiques : d'un côté, les formes apprises ; de l'autre, les formes construites. Cette opposition cruciale est corrélée à de nombreuses propriétés du langage, dont nous ne mentionnerons que les principales.

Pour prendre un exemple simple, on peut imaginer que les noms français *pomme, poire, pommier, poirier* sont appris tels quels par les jeunes locuteurs, et n'ont pas besoin d'être analysés pour être utilisés correctement. Pourtant, ce travail d'interprétation recevra toute sa valeur le jour où le locuteur aura besoin de nommer l'arbre de la goyave ou de la tomate : c'est alors, et alors seulement, qu'il isolera mentalement un éventuel morphème *-ier*, au point de risquer les formes *goyavier* ou *tomatier*. Ainsi, au moyen d'une banale règle de trois (principe d'analogie), le sujet aura défini pour lui-même un processus productif de dérivation, qu'il pourra réutiliser à son gré – non sans courir le risque de faire des fautes.

Un des intérêts de cette approche est de voir que les formes du paradigme ne se placent pas toutes sur le même plan, notamment du point de vue chronologique : il serait fallacieux de considérer que pour ce locuteur, *pomm-ier* et *goyav-ier* présentent tous les deux la même structure, comme s'ils étaient chacun issus du même processus de dérivation (radical + suffixe). Dans l'histoire intime du locuteur, *pommier* est une forme première, déjà constituée avant lui, et donc non dérivée (un combinat) ; alors que *goyav-ier*, lui, est bien une innovation du sujet, le résultat d'un processus de combinaison entre deux unités. Ce qui est vrai pour des mots l'est aussi pour des énoncés : d'un côté, *Comment ça s'est passé ?* a de fortes chances d'être un combinat appris tel quel ; alors que *Comment ça s'est allumé tout seul ?* résulte de la création du locuteur.

(b) L'obligation de transparence

Cette question de la temporalité dans l'activité du locuteur est primordiale : elle permet d'évaluer la part individuelle dans la constitution de la grammaire, et la mettre en balance avec le poids des générations et de l'héritage – questions qui sont centrales, en particulier, à toute approche diachronique.

Une implication de notre modèle est que tout syntagme inédit doit obligatoirement se prêter à une analyse en éléments inférieurs (qui ne sont pas nécessairement des unités minimales), au contraire des combinats pré-fabriqués, qui ne présentent aucune obligation de transparence. Comme nous l'avons dit maintes fois, les séquences du type *On l'a échappée belle*, ou *Te presse surtout pas !* ou *J'en peux plus !* n'ont aucun besoin d'être analysables pour pouvoir être employés correctement, et les linguistes qui chercheraient à découper ces tournures en morphèmes auraient toute chance de perdre leur temps.

Dans le même ordre d'idées, on peut citer le cas des verbes anglais suivis d'une particule adverbiale, ex. *open up, give away*, etc. Là encore, de deux choses l'une :

- Si le locuteur emploie une structure ⟨V+Adv⟩ déjà présente dans sa langue, alors il s'agit d'un combinat pourvu d'une signification globale, qui n'a aucun besoin d'être analysable en deux éléments : ex. *give up* 'renoncer', *take up* 'reprendre à son compte', *run up* 'monter en courant'.

À partir du moment où l'on se donne comme objectif de modéliser les opérations du sujet énonciateur, il serait oiseux de rechercher la signification de ce morphème *up*, en prétendant que cette éventuelle signification est prise en compte pour chacune de ses occurrences.

- Mais si le locuteur choisit de créer un nouveau syntagme de forme ⟨V+Adv⟩, alors ce dernier obéira obligatoirement à une règle de transparence ; ceci implique que les deux éléments V et Adv doivent être pris chacun avec leur valeur propre, centrale pour ne pas dire prototypique, aisément identifiable par l'auditeur. Par exemple, si je choisis de former le syntagme (inédit dans mon idiolecte) *crawl up*, celui-ci doit être interprétable au moyen des significations typiques de chaque morphème, *crawl* 'ramper / se traîner' et *up* 'vers le haut'¹, d'où 'monter en rampant'. Noter que cette obligation de transparence n'existait pas pour les combinats *give up* ('monter en donnant' ??) ou *take up* ('monter en prenant' ??).

C'est dans ce cas particulier, et pas ailleurs, que l'analyse du linguiste en morphèmes correspond vraiment à une réalité, et présente une valeur scientifique.

Une situation fort comparable prévaut pour les séries verbales du mwotlap, qui tantôt forment un combinat inanalysable et sémantiquement opaque, et tantôt se présentent comme des associations inédites, soumises à des règles strictes d'organisation interne [§1 p.668].

(c) *Du statut instable des innovations*

Parmi les nombreuses autres implications que présente cette opposition entre formes apprises et formes construites, figure une différence de stabilisation dans le lexique mental.

Pendant quelques instants au moins, *i.e.* au moment précis où le locuteur forge une nouvelle forme linguistique et se risque à la prononcer, son statut est encore incertain, au contraire des combinats déjà connus et stabilisés dans la langue. Comme un prototype industriel qu'on lancerait sur le marché pour le tester, la question se pose encore de sa viabilité, de son acceptation par le public : le terme *tomat-ier* (ou le syntagme *crawl up*, ou n'importe quelle séquence nouvelle) sera-t-il compris et accepté par l'auditeur, constituera-t-il une stratégie efficace pour susciter telle représentation ? Si oui, alors il viendra s'agréger au lexique existant, constituant de ce fait, pour le locuteur et pour les autres, un nouveau combinat ; ce dernier pourra entrer dans de nouveaux raisonnements morphosyntaxiques, et alimenter la machine grammaticale.

Mais inversement, il peut arriver que cette forme soit non comprise, rejetée, corrigée, que l'auditeur demande de la répéter ou incite à la reformulation. Dans ce cas, le locuteur devra prendre acte de cet échec de la communication, et s'aviser que son hypothèse dérivationnelle présente en fait des limites, et qu'elle doit être révisée ; il lui faut ajuster la règle imaginée, et en rechercher une nouvelle. Ce mécanisme, fondé sur le principe des essais et des erreurs, caractérise tout processus d'innovation, et constitue une étape cruciale dans la définition des

¹ À supposer, bien entendu, que 'vers le haut' soit la seule signification productive de *up* en synchronie. Même si, comme il est probable, cette valeur est en réalité plus complexe, ceci ne modifierait pas notre raisonnement. Voir notre analyse d'un morphème polysémique en mwotlap, dans François (2000 b).

règles grammaticales de sa propre langue par le locuteur lui-même. C'est à ce moment-là que celui-ci teste ses hypothèses, et vérifie dans quelle mesure la règle qu'il s'est un instant forgée peut effectivement produire du dicible. Ceci comporte des conséquences évidentes sur les futures conjectures qu'il sera conduit à formuler dans l'avenir, et donc sur la forme que prendra sa grammaire mentale en se stabilisant.

3. *Édifier sa grammaire intérieure*

Jusqu'à présent, le processus de réanalyse dont nous parlons a été illustré au coup par coup, au moyen d'exemples simples et généralement lexicaux. Pourtant, le lecteur aura compris que ce mécanisme est la clef de tout l'édifice grammatical, quel que soit le niveau où l'on se place (phonologie, morphologie, syntaxe, etc.). Si chacune des règles que nous avons décrites pour le mwotlap correspond bien à une réalité pour le locuteur de la langue, c'est parce qu'elles sont le résultat précisément de ce type de travail mental : { *recherche des combinats pertinents + réinterprétation partielle par échantillonnage + formulation hypothétique de règles productives + synthèse de formes nouvelles + vérification des hypothèses au moment de l'énonciation* }. À nos yeux, l'idéal du grammairien est de reconstituer, pièce après pièce, les étapes par lesquelles le locuteur lui-même construit sa propre grammaire mentale ; et nous ne sommes pas loin de penser, avec un peu de naïveté, que cet idéal est accessible.

(a) *Émergence de la grammaire*

Prenons l'exemple de la copie vocalique. L'apprenant du mwotlap entend à longueur de journée des formes préfixées du type (avec le Parfait *mE-*) *me-plag* 'a couru', *me-mwumwu* 'a travaillé', *mo-gom* 'est malade', *mi-sisgoy* 'est tombé', *me-skiyak* 's'est enfui'... Tant qu'il s'agit de reproduire telles quelles ces formes apprises, il n'est pas besoin de les analyser, et les modélisations du phonologue ne correspondent à rien. Mais les choses changent lorsque le locuteur est poussé à construire lui-même une forme de Parfait à partir d'un radical qu'il connaît mal ; c'est alors que va démarrer la grande horloge de la grammaire, celle qui a pour fonction de définir une règle productive pour faire face à ce genre de déconvenues : comment donc puis-je calculer le plus efficacement possible la forme correcte de Parfait, à partir d'une autre forme / à partir du radical (que j'aurai isolé au moyen d'autres règles) ? Par exemple, prenons le mot bislama *spolem* 'détériorer', qui est volontiers emprunté en mwotlap ; si je prends comme modèle la forme *mi-sisgoy*, je peux imaginer une première hypothèse selon laquelle le préfixe aurait la forme *mi-*, d'où **mi-spolem* – mais cette forme sera rejetée. Le modèle de *gom* 'malade' → *mo-gom* peut m'inspirer une règle de copie vocalique systématique avec la voyelle /o/, en sorte que je propose **mo-spolem* – mais là aussi, j'ai toute chance de me faire corriger. Je continuerai ainsi avec d'autres conjectures, jusqu'à ce que je trouve celle qui marche à tous les coups : le Parfait a la forme *mV-* (avec copie) devant une seule consonne, mais *me-* devant deux, si bien que la forme correcte est *me-spolem* ('a détérioré')¹.

Ce que nous venons de voir pour la phonologie est également vrai pour les autres domaines de la langue mwotlap. Ainsi, concernant la morphologie de la reduplication, on peut raisonnablement concevoir que le locuteur soit d'abord longtemps confronté à des

¹ Pour la question de la copie vocalique, voir §B p.96 ; pour le problème précis de la réanalyse opérée par le locuteur, et appliquée par exemple aux emprunts, voir §(c) p.108.

dizaines, voire des centaines de formes rédupliquées, avant d'avoir besoin un jour d'en identifier les schémas ; c'est alors que les structures linguistiques "émergent" du fait de leur fréquence massive (Bybee & Hopper 2001) : *qleñ* → *qeleqleñ* ('disparu') permet de forger *skul* → *sukuskul* ('scolarisé' < ANG *school*), etc. [§2 p.133].

Même fonctionnement en syntaxe. Tant que j'entends passivement des séries verbales (ou des syntagmes possessifs, ou des tournures comparatives, etc.) et les associe régulièrement à un contexte précis d'apparition, il n'est aucun besoin de les analyser davantage, et leur usage consistera simplement à les "caser" au bon moment dans la conversation ; mais à partir du moment où je dois en créer moi-même, il me faudra déceler, tant bien que mal, des régularités massives dans le corpus qui m'est donné, afin de définir des règles efficaces de production. Dans le cas des séries verbales, nous avons vu que la principale difficulté à résoudre était la gestion de la transitivité des radicaux prédicatifs ; ceci a donné lieu à une combinatoire complexe présentée au §D p.653. Pour ce qui est des structures possessives, le locuteur doit apprendre à maîtriser un grand nombre de paramètres sémantiques : inaliénabilité du possédé (en général apprise telle quelle, mais exceptionnellement objet d'un choix, comme dans le cas de certaines parties du corps), humanité et/ou référentialité du possesseur, sémantisme de la relation possessive [§ V p.630]. Et ainsi de suite, pour l'ensemble des règles grammaticales que nous avons décrites – et bien d'autres encore que nous n'avons fait qu'effleurer.

(b) Pour une linguistique réaliste

Bien entendu, il reste aux sciences cognitives à mieux comprendre à quelle réalité neurologique / physiologique / cérébrale... correspondent les concepts théoriques de voyelle flottante, de valence ou de référentialité, que nous employons pour décrire ces régularités formelles. Mais le point essentiel, et qui résume à gros traits notre positivisme scientifique, est que nous revendiquons le réalisme de la théorie linguistique ; autrement dit, nous concevons la description des langues et la réflexion sur le langage comme une tentative de modéliser les opérations réelles du locuteur au moment de construire son énoncé. Contrairement à un déconstructivisme à la mode, les règles grammaticales ne sont ni une vue de l'esprit, ni un divertissement de chercheur imaginant des chimères là où elles n'existent pas ; ces règles correspondent précisément –ou plutôt : doivent tâcher de correspondre– à un processus réel en œuvre dans le monde.

Outre la complexité de retracer les règles elles-mêmes, la principale difficulté de cette réflexion est de les situer dans le temps, l'espace, la hiérarchie des opérations cognitives. Si l'on prend l'exemple de la règle de copie vocalique évoquée ci-dessus, dans quelles circonstances doit-on placer le processus d'analyse et de production de la règle correcte : lors de la petite enfance ? vers trois ans, ou six ans, ou à l'adolescence ? à moins qu'il faille supposer un processus continu, qui s'étalerait sur plusieurs années, voire sur toute une vie ? De toute façon, il y a fort à parier que les règles en question soient approchées par à-coups, de manière d'abord locale (ex. les formes de Parfait de certains verbes), avant d'être confortées dans des domaines plus larges (ex. toutes les occurrences du préfixe *mE-*, avec leur lot d'exceptions) ; puis le processus sera lui-même généralisé, par abstractions successives, au point de pouvoir traiter avec la même efficacité tous les lexèmes de la langue (ex. mécanisme des voyelles flottantes, présente dans huit préfixes et plusieurs lexèmes)...

Certes, toutes ces questions demeurent encore à explorer ; mais elles n'invalident pas pour autant notre ambition, au moins à l'état de projet, de dresser une représentation la plus réaliste possible des véritables opérations linguistiques à l'œuvre chez le sujet locuteur.

(c) *Ne pas être plus royaliste que le roi*

Nous avons plusieurs fois insisté, en partie par provocation, sur la vanité de la grammaire, du moins tant que l'on se place dans la situation idéale où le locuteur se contente de rejouer des combinats déjà constitués. La perspective s'inverse dès lors que ce même locuteur, à court de combinats, se voit dans l'obligation de mettre à jour lui-même ses propres règles de production, à travers l'analyse et l'échantillonnage des structures qu'il connaît ; c'est alors, comme on vient de le voir, que la représentation des règles grammaticales, telles qu'elles sont proposées par le linguiste, retrouvent leur légitimité. Vaine illusion pendant la première phase du raisonnement, la grammaire redevient une science nécessaire, dotée d'un objet et d'une méthode.

Pourtant, cela ne signifie pas que toutes les procédures mises en œuvre par le linguiste se superposent au travail mental du sujet. Dans certains cas, cette analyse semble aller plus loin encore qu'il n'est nécessaire, par exemple en traquant systématiquement les unités minimales là où il est probable que le locuteur s'en passe, ou bien en surpassant dans l'abstraction ce qu'il est raisonnable d'imaginer dans la réalité. Or, il faut être clair : dans la perspective qui nous intéresse ici, l'analyse morphosyntaxique n'est légitime que dans la mesure où elle correspond à des procédures mentales du locuteur réel pour produire des formes nouvelles.

Ce dernier point est crucial, car il définit une des limites de la représentation que doit en donner le linguiste. Ainsi, au §(a) p.249, nous avons présenté un préfixe résiduel *va-*, qu'une analyse strictement morphématique tendrait à isoler pour lui donner une valeur de causatif (ex. *ēh* 'vivre' → *vaēh* 'guérir, sauver'). Or, il se trouve que ce préfixe a perdu toute productivité en mwotlap contemporain, et ne subsiste plus que dans une poignée de formes résiduelles. Par conséquent, même si l'on imagine le locuteur tentant de constituer des verbes causatifs à l'aide de ce qu'il aura cru reconnaître comme un processus de dérivation, il faut voir que ces tentatives se solderaient par un échec ; en synchronie, un verbe comme *vaēh* est inanalysable, et prétendre le contraire serait irréaliste. Le même raisonnement s'applique à l'article personnel **i-* [§(e) p.208], qu'un ancien état de langue eût sans doute incité à décrire comme une marque productive de translation substantivante ; pourtant, sachant que d'éventuels essais du locuteur pour systématiser son emploi feraient aujourd'hui long feu, il devient nécessaire, pour lui comme pour le linguiste qui cherche à retracer ses raisonnements intimes, de balayer cette hypothèse.

Si le linguiste a tort de vouloir opérer plus de distinctions que le locuteur lui-même n'a l'occasion d'en pratiquer, il doit également éviter l'écueil symétrique – celui de regrouper à tout prix en une seule unité des fonctionnements syntaxiques ou sémantiques qui sont probablement distincts pour le sujet locuteur. Ainsi, nous avons ailleurs détaillé le fonctionnement de la "nébuleuse" morphologique autour de la forme */so/* : le mwotlap possède un *so* conjonction hypothétique ('si'), un *so* introducteur de complétive ('que'), un *so* coordonnant ('ou'), un *so* à valeur aspecto-modale (Prospectif), un *so* introducteur de discours rapporté, etc. Or, en dépit de la pression théorique / méthodologique exigeant du linguiste qu'il réunisse tous ces homonymes en un seul et même morphème, il y a beaucoup de chances pour qu'un tel slogan soit en réalité, dans un cas comme celui-ci, fort contestable. En effet, il

n'apparaît à aucun moment plausible d'imaginer que le sujet locuteur, en synchronie, puisse être conduit à dériver l'une de ces structures à partir d'une autre, car toutes, étant très fréquentes dans le discours, figurent dans le catalogue des combinats dont il dispose d'entrée de jeu ; en conséquence, on ne voit pas trop la nécessité de regrouper ces morphèmes en un seul, comme si le locuteur, à chaque utilisation, se référerait inconsciemment au mécanisme hyper-abstrait de l'archi-morphème *so*. Et puisque les valeurs 'ou', 'si', Prospectif... sont toutes présentes parmi les combinats primaires de cette langue (*i.e.* les énoncés les plus fréquemment entendus), il est oiseux de leur rechercher une signification commune, car une telle hypothèse ne correspondrait sans doute à aucune opération réelle de la part du sujet locuteur¹.

D. RÉSUMÉ

Le travail du locuteur s'articule donc logiquement –si ce n'est chronologiquement– en deux phases, que nous venons de détailler l'une après l'autre :

- Tant qu'il dispose de combinats adaptés à ses besoins, le locuteur se contente de les rejouer sans chercher à les analyser. Pendant cette phase, la grammaire ne lui sert de rien, et il s'agit simplement de mettre en œuvre docilement ce que l'on pourrait appeler le lexique – à condition bien sûr de redéfinir ce dernier comme le répertoire non pas seulement des radicaux isolés, mais de toutes les formules et combinats connus du locuteur (Pawley 1993; 1996).
- À partir du moment où le locuteur ne trouve pas le combinat approprié dans son répertoire, il doit élaborer lui-même des formes linguistiques ; pour ce faire, il prend la responsabilité –*i.e.* la liberté– d'analyser localement les combinats qu'il connaît, et s'aventure à proposer des combinaisons inédites, en vertu de règles de production qui ne sont d'abord que des conjectures risquées. Si elles sont validées par la réussite de la communication, ces règles hypothétiques seront entérinées comme des éléments d'une grammaire en construction ; elles permettront de dériver, de façon productive, des structures de plus en plus complexes. Ce sont ces règles, et elles seules, que notre description linguistique s'est donné pour but de retracer.

IV. Norme et innovation

A. DE LA COHÉSION AU SEIN DU GROUPE

Prendre le point de vue, si ce n'est le parti, du locuteur, n'implique pas que la langue doive être localisée seulement dans son esprit ; le processus d'émergence des structures est également redevable, en grande partie, aux interactions de ce sujet avec la communauté des locuteurs de sa langue². En effet, lors de la construction de la grammaire personnelle de chacun, la quête de "la bonne règle" –*i.e.* celle qui permettra de calculer le plus grand nombre de formes acceptées par les autres– est systématiquement contrôlée par l'intervention de l'auditeur : c'est lui qui constitue la pierre de touche pour les conjectures grammaticales du locuteur, tantôt les validant, tantôt les rejetant comme inefficaces (corrections

¹ Nos réflexions sur la nébuleuse *so* sont précisément à l'origine de notre théorie des combinats : cf. §4 p.869.

² Pour une première réflexion sur cette notion de communauté linguistique, voir §(a) p.15.

explicites, malentendus, etc.). Cette "sanction du public" fonctionne, du point de vue de la communauté qui parle une langue, comme un garde-fou contre les innovations hasardeuses. Les activités de régulation linguistique entre locuteurs sont un frein nécessaire à la liberté du sujet, comme si la cohésion du groupe impliquait la répression des écarts individuels – pour la raison évidente qu'il lui faut maintenir la communication en son sein, afin de persévérer dans l'existence.

La régulation collective des innovations personnelles permet de définir un état de langue plus ou moins stabilisé au sein d'une communauté donnée, ce qu'on appelle une norme ; en particulier, c'est elle qui légitime la prétention du linguiste à décrire "la" langue mwotlap ou –de façon déjà plus tendancieuse– "la" langue française.

Et en effet, si l'on se place dans un modèle qui, comme le nôtre, localise la grammaire dans l'esprit de chaque locuteur, on ne laisse pas d'être impressionné par la stupéfiante homogénéité linguistique de langues comme le mwotlap ou le français. À lui seul, le va-et-vient quotidien entre expérimentations du locuteur et validations du public, aurait donc le pouvoir de faire coïncider au moins 90 % des structures linguistiques au sein de la communauté ? Pour être précis, il semble qu'il faille voir au moins deux principaux facteurs de convergence entre locuteurs d'une même langue :

- Premièrement, les locuteurs d'une même génération sont confrontés, *grosso modo*, au "même" corpus initial de combinats : structures les plus fréquentes de la langue, formules quotidiennes de salutation ou d'interactions sociales, vocabulaire courant... L'esprit / Le cerveau de chaque locuteur étant *a priori* conformé comme celui de son voisin (*i.e.* cerveau d'*Homo sapiens sapiens*), il n'est pas tout à fait surprenant que les opérations mentales d'analyse + synthèse... portant sur le même corpus de départ, donnent très largement des hypothèses similaires d'un locuteur à l'autre. Si évident soit-il, ce point est crucial pour la réflexion scientifique, car il place la linguistique cognitive et les tendances typologiques à la source même de la grammaire.
- Deuxièmement, une fois établies ces premières convergences grossières entre locuteurs individuels, ce qui reste de marge d'erreur et d'écarts se trouve (en partie) résorbé par la confrontation de ces hypothèses à la sanction des autres locuteurs.

Et c'est ainsi que se met en place, dans une synchronie dynamique, la norme collective de toute langue. Pourtant, on notera un détail important. Contrairement au mythe qui définit les "règles grammaticales" comme une émanation du groupe à laquelle l'individu doit se plier – en vertu d'une analogie simpliste avec la notion de Loi– le modèle que nous proposons fait de ces règles une création du locuteur et de lui seul. Il s'agit à chaque fois d'expérimentations purement individuelles, qui seront, tout au plus, validées ou non par les réactions de son public : **les règles de grammaire ne sont pas des prescriptions, mais des stratégies**¹.

En conséquence, ce qui ressemble à un consensus grammatical à une époque donnée n'empêche pas l'existence de multiples dissensions, hétérogénéités et divergences entre locuteurs, tantôt selon des sous-ensembles géographiques (dialectes) ou des linéaments sociaux (sociolectes, classes d'âge), tantôt en fonction d'idiosyncrasies individuelles (idiolectes)... Et en effet, si les innovations personnelles que propose un locuteur ne sont pas rejetées par ses auditeurs, qui l'empêchera de développer ses propres règles ? Le

¹ Voir la définition que Bourdieu donne de l'habitus : "dispositions durables et transformables (...), objectivement "réglées" et "régulières" sans être en rien le produit de l'obéissance à des règles" (ici p.1006).

parallèle sociologique est tentant, où l'on imagine un individu au sein de son groupe, jouissant pourtant toujours d'une certaine marge d'autonomie, fût-elle minime.

B. QUAND LA NORME SE FAIT DOUBLER PAR L'INNOVATION

Malgré la netteté de ces phénomènes de standardisation à travers la confrontation locuteur / auditeur, il faut noter que le résultat du test n'est pas toujours simplement "positif" ou "négatif". Dans certains cas, la forme nouvelle innovée par le sujet pose certes de légers problèmes d'interprétation, ou entre en contradiction avec des régularités existantes ; mais si ces difficultés sont résorbées (grâce au contexte, etc.), ou si le public ne proteste que faiblement (par un regard furtif...), alors l'innovation "fautive" pourra se voir promue au rang de forme correcte. C'est alors que prend place le mécanisme du changement linguistique : élaborées à partir d'analogies "trompeuses", des formes comme *acquérissant*, *ils croivent* ou *ça ne fera pas long feu* finissent par s'infiltrer dans la langue.

1. Les formes ambiguës

Les changements linguistiques n'opèrent jamais sur les combinats tels qu'ils sont appris, mais sur les formes innovées, celles-là même que le locuteur aura négligé de mémoriser, en faisant trop confiance à ses propres facultés d'analyse. Aucun locuteur français ne fera de faute sur les verbes *avoir* ou *prendre* –malgré leurs fortes irrégularités– car ces paradigmes fréquents sont stockés dans la mémoire immédiate (Langacker 1987) ; en revanche, les fautes seront légion, comme c'est bien connu, sur les formes les plus rares, dont on choisit de ne pas s'encombrer les neurones.

Quelles sont donc les conditions pour qu'apparaisse un écart de langue ? Nous en voyons principalement deux, toutes deux nécessaires :

- *La forme recherchée est relativement rare*
Premièrement, si un locuteur émet une forme erronée, c'est qu'il a tenté de la construire lui-même, en manipulant les combinats et les règles qu'il a mémorisés. La forme linguistique qu'il recherche ne faisait donc pas partie des structures les plus fréquentes de la langue, présentes dans sa mémoire immédiate ; il s'agit d'une tournure relativement rare.
Ex. verbe *acquérir* en français, dont on ne mémorise pas toutes les formes ; en revanche, *avoir* ne pose pas de problème, car il est entièrement mémorisé.
- *La forme recherchée présente une ambiguïté*
Deuxièmement, si un locuteur émet une forme erronée, c'est généralement que les données de départ présentaient une ambiguïté formelle ou sémantique ; placé devant un choix, le locuteur a fait le mauvais pari.
Ex. la désinence infinitive de *acquér-ir* est-elle la même que dans *fin-ir* (→ *fin-issant*) ? ou la même que *cueill-ir* (→ *cueill-ant*) ? Le locuteur qui énonce *acquér-issant* a parié sur la mauvaise analogie.
En revanche, bien que le verbe *incarcérer* soit très rare, sa morphologie ne pose pas d'ambiguïté (verbe du 1^{er} groupe) ; il y a donc peu de risque de faute sur ce mot.

Telles sont donc les deux conditions de l'erreur d'interprétation, qui définissent les zones d'instabilité du système : faible fréquence d'emploi + ambiguïté structurelle.

2. Réanalyse et changement linguistique

Or, un des phénomènes les plus intéressants, et aussi les plus récurrents, que nous ayons rencontrés dans notre observation du mwotlap, est la façon dont des "erreurs" d'interprétation pouvaient finir, avec le temps, par s'imposer dans l'usage, au point finalement de constituer une nouvelle norme : c'est ce que nous avons baptisé le *triomphe du pataqués*. Certes, le phénomène n'est pas inconnu en français ou ailleurs, mais nous voudrions achever ce chapitre de synthèse par un rappel de ces événements spectaculaires de reconfiguration grammaticale en mwotlap.

(a) Phonologie, morphologie

Concernant les interactions phonétique / phonologie, on peut citer les exemples suivants de réanalyses ou hésitations :

- dans les emprunts, les séquences ⟨nasale + occlusive sonore homorganique⟩ sont tantôt interprétées comme deux phonèmes distincts (ex. /disemba/ 'décembre'), tantôt comme un seul et même phonème (ex. /disem^mba/) [§(b.4) p.59] ;
- sachant que la forme rédupliquée de /av/ 'se tromper' est /avav/, les locuteurs oscillent entre une réalisation phonétique [apap] respectueuse des structures morphologiques, ou une réalisation [avap] en fonction des règles strictement phonologiques [§(a.4) p.70].

En phonologie historique, nous avons vu comment un phénomène purement phonétique d'Umlaut ou métaphonie (*a_i > *ä_i, etc.), suivi par la chute des voyelles posttoniques (*ä_i > *ä_̄) a fini par être réinterprété comme l'émergence de nouveaux phonèmes vocaliques ; c'est de cette façon que la langue est passée d'un système de cinq à un système de sept voyelles phonologiques [§(b) p.87].

Concernant la morphophonologie des voyelles, le principe de la copie vocalique a donné lieu à maintes réanalyses micro-locales. Par exemple, certaines formes nominales qui présentent la copie vocalique avec l'article, présentent une ambiguïté quant à savoir si *nV₁CV₁-* doit s'analyser comme un radical *V₁CV₁-*, ou comme un radical *CV₁-* :

- ex. *nilik* 'mes cheveux' est étymologiquement *n-ili-k* (→ forme sans article *ili-k*), mais on entend de plus en plus une forme réinterprétée *ni-li-k* (→ forme sans article *li-k*) [n.3 p.474] ;
- inversement, *nelel* 'sole' est étymologiquement *ne-lel* (→ radical *lel*), mais on entend parfois une forme réinterprétée *n-elel* (→ radical *elel*) [Tableau 3.4 p.206] ;
- la forme *nēphog* 'chair' est étymologiquement *nA- + vĒhog*, avec transfert vocalique (→ forme sans article *vēhog*), mais elle est parfois réanalysée comme une forme à élision *nA- + ēphog* (→ *ēphog*). Le même phénomène est arrivé pour l'ancien verbe **gĒlal* 'savoir', qui a été définitivement réanalysé en *ēglal* [§(a) p.120]

D'autres hésitations concernent les formes sans copie vocalique :

- dans une forme comme *na-nay* (nom d'arbre), le premier /a/ est la réalisation de la voyelle flottante de l'article *nA-*, comme le prouve la forme locative *le-nay* ; pourtant, il est tentant de réinterpréter ce premier /a/ comme une simple copie vocalique, comme le prouve la nouvelle forme locative *la-nay* ;
- dans une forme comme *nayme* ('poisson chirurgical'), le /a/ provient-il du radical (soit *n-ayme*) ou du préfixe (soit *na-yme*) ? Les locuteurs hésitent.

D'une façon générale, l'ensemble des règles concernant la copie vocalique et la structuration syllabique a fait l'objet d'une vaste réinterprétation / standardisation au cours des dernières générations [cf. §(c) p.108].

La morphologie de la reduplication est également le théâtre de nombreuses hésitations et réanalyses [§(b) p.138] :

- le nom de la vache *bōlōk*, qui devrait donner *bōbōlōk*, est parfois redupliqué en *bōlōmlōk* : c'est la preuve que les locuteurs tendent à imaginer que le premier *ō* de *bōlōk* résulte d'une insertion vocalique à partir du *ō* suivant, ce qui est faux étymologiquement (< ANG *bullock*) ; le même phénomène apparaît avec le nom du beau-frère *wulus* (→ *wuluwulus* / *wuwulus*), sauf que dans ce cas l'innovation va dans le sens inverse ;
- le verbe *leveteg* 'poser' peut être redupliqué de six façons différentes (!), selon l'analyse qu'en proposera le locuteur...

Chacun de ces phénomènes de réanalyse / recomposition du système a fait l'objet de notre plus vive attention, et de paragraphes à part, auxquels il suffit de se reporter.

(b) Morphosyntaxe et grammaticalisation

Dans le même esprit, la morphosyntaxe de la possession, et en particulier l'opposition d'aliénabilité, ont donné lieu à de vastes chamboulements au cours des derniers siècles :

- de nombreuses parties du corps, initialement des noms inaliénables, ont été réanalysées comme aliénables en vertu de conjectures sémantiques complexes à analyser [§1 p.441] ;
- un grand nombre de termes de parenté ont migré du paradigme inaliénable à l'aliénable, en vertu sans doute de contraintes fonctionnelles liées à la fréquence dans le discours ("l'invasion des appellatifs") [§(b) p.454] ;
- conséquence de ce dernier bouleversement, la pression du nouveau système des termes de parenté est la cause que le nom de la belle-sœur, initialement inaliénable *wulu(-k)*, a été réinterprété comme aliénable *wuluk*, avec amalgame du suffixe possessif 1SG [n.2 p.458] ; elle est aussi la cause de deux emprunts paradoxaux, les termes *brata* 'frère' et *sista* 'sœur' [§(c) p.459] ;
- la marque des possessions comestibles *ga~* ('X repas de Y') s'est généralisée, du moins dans un registre argotique, à toutes les relations XrY impliquant une sensation physique intense sur Y, qu'elle soit agréable ou désagréable ; cette évolution sémantique est à deux doigts de déboucher sur une réinterprétation / grammaticalisation de *ga~* comme indice des relations "passives", où X est subi par Y [§(b) p.587] ;
- la marque des possessions temporaires *mu~* ('X détenu provisoirement par Y') a été réanalysée comme un moyen d'opérer une partition sur des procès collectifs, d'où des effets de sens 'moi aussi je fais P' (*te mu~*) [§(c) p.616], ou bien 'moi, je fais P' (*na-mu~*) [§(b) p.607] ;
- la marque aliénable de possesseur non-humain *nan* ('de cela') a été réinterprétée comme simple marque d'association, et s'est grammaticalisée comme marque d'anaphore associative, voire d'anaphore tout court [§(c) p.575].

Concernant la morphologie historique des pronoms et autres marques personnelles :

- deux anciens suffixes de possession **-ni* (≈ 'de') et **-na* ('son') ont fusionné en un seul (*-n* 'de / son') par réinterprétation des syntagmes à possesseur 3SG explicite (ex. *ēntē-n Jon* 'l'enfant de John' → 'son enfant [à] John') [§(b.4) p.500] ;

- suite à ce dernier processus, un ancien suffixe **nda* ('notre Inclusif') passé à [n] a été réinterprété comme une occurrence du *-n* possessif ('de/son') ; il en est résulté une refonte des suffixes possessifs au non-singulier, avec apparition de *-n-* non étymologiques [§(b.6) p.504] ;
- le syntagme *mi no* 'avec moi' a été réanalysé exceptionnellement comme marque de possesseur 1SG *mino* 'mon', prenant la place d'un ancien **nō-nō-k* [§(d) p.485] ;
- le déictique proche *kē* ('-ci') a été réanalysé comme le singulier du pronom personnel 3SG, remplaçant l'ancienne forme **nē* ; par analogie avec l'ancien paradigme, *kē* a donné lieu à la création d'un nouveau paradigme de pronoms *kē – kōyō – kēytēl – kēy* [§(b.4) p.383] ;
- l'ancien pronom atone de 3SG **ni* a été réanalysé comme préfixe (3SG) d'Aoriste [§(b.5) p.384] ;
- les anciennes formes lourdes des pronoms (ex. **niko* 'toi') ont été réinterprétées comme des formes légères (*nēk* 'tu'), tandis que l'ancien article personnel **i* permettait de former de nouvelles formes lourdes (→ *inēk* 'toi') [§(a) p.380] ;
- le pronom de 3^{ème} personne duel *kōyō*, utilisé dans des structures associatives 'X *kōyō* Y', fonctionne *de facto* comme un coordonnant [§(b.1) p.389] ;
- une ancienne forme de nom possédé *amta-n* ('son visage' ?) fonctionne aujourd'hui comme pronom déclaratif, et se trouve de plus en plus interprétée comme explétive [§(b) p.397].

On constate beaucoup d'autres processus de grammaticalisation, qui tous mettent en jeu une forme de réanalyse par le sujet locuteur¹ :

- la marque de partitif *te* a été réinterprétée comme un élément de la négation, au point d'être devenue, comme *pas* en français, le seul membre obligatoire [§3 p.943] ;
- le numéral *vitwag* 'un' fonctionne régulièrement comme une sorte d'article indéfini, et se trouve réinterprété comme une marque de saillance discursive [§(b.4) p.357] ;
- l'adverbe temporel *qiyig* 'aujourd'hui;futur' s'est grammaticalisé en Futur hodiernal [§1 p.877], mais aussi en marque modale de doute, puis en suffixe d'indéfini [§2 p.338] ;
- la marque de coénonciation *en*, et dans certains cas le déictique de second degré *nen*, se sont grammaticalisés comme relateurs interpositionnels [§(b.5) p.293; §2 p.318] ;
- suite à ce dernier processus, l'association Aoriste + *finir* + *en* a été progressivement réanalysée comme une marque aspecto-modale de Prioritif [§3 p.914] ;
- une structure nominale ⟨que l'action P s'arrête⟩ a été historiquement réanalysée comme une structure verbale, constituant le Prohibitif en *nitog* [§3 p.967] ;
- certains verbes en position de V₂ dans des structures sérialisées sont progressivement réinterprétés comme de purs adjoints (modifieur de V₁), et parfois se grammaticalisent même en adverbes ou en prépositions [§3 p.671]...

¹ Voir aussi l'index des notions, à l'entrée "grammaticalisation" ; sans oublier la rubrique "réanalyses et réfections du système".

(c) *Les voies du changement*

Tous ces processus de changement linguistique, qu'ils soient de nature phonologique, morphologique ou syntaxique, partagent un même mécanisme fondamental. Dans chaque cas, le locuteur commence par proposer une réinterprétation des éléments dont il dispose, comme chaque fois qu'il a besoin d'élaborer des formes linguistiques inédites. Seulement, au lieu que ses conjectures correspondent à la norme majoritairement en vigueur à son époque, elles se fondent sur de nouvelles analogies et des interprétations "erronées". Par exemple, dans des combinats où *qiyig* 'aujourd'hui (futur)' se trouve fréquemment combiné à une valeur modale de doute, les nouvelles générations de locuteurs vont finir par attribuer le sème de doute à ce morphème, tant et si bien que *qiyig* finira par recevoir cette signification modale même dans des énoncés où la référence temporelle est 'hier' ou 'demain' ; et c'est de cette façon, à l'issue d'une réinterprétation "fautive" des données initiales, qu'un morphème temporel ('aujourd'hui') finira par se grammaticaliser en particule modale (\approx 'peut-être').

Il serait faux de croire que les réanalyses linguistiques constituent une exception dans le fonctionnement du langage. Non seulement ce type de réinterprétations est quotidien, mais nous avons montré qu'il s'agit même du processus fondamental par lequel se construit progressivement la grammaire mentale de chaque locuteur, y compris lorsqu'elle prend des formes correctes et admises. La plupart du temps, ce locuteur vise juste, au sens où ses "réinterprétations" correspondent précisément à la norme du moment (ex. il continue d'interpréter *qiyig* comme une marque temporelle, et l'emploie exclusivement lorsque la référence est 'aujourd'hui') ; dans ce cas-là, ses conjectures sont payées de succès, et sa propre expérience vient renforcer la stabilité grammaticale de sa langue. D'autres fois, on l'a vu, ses expérimentations tombent à l'eau, et se soldent par un échec : cette expérience négative lui permettra de définir des limites à ce qui est dicible dans sa langue, en posant les jalons de l'agrammatical.

Quant aux situations de changement linguistique, elles correspondent à une zone intermédiaire entre ces deux cas de figure extrême, à mi-chemin entre le succès garanti d'une réanalyse correcte, et la déconfiture des erreurs d'analyse. Parce que telle conjonction récurrente de sèmes incite à l'amalgame (ex. *qiyig* 'aujourd'hui futur' → valeur d'incertitude → 'peut-être'), parce qu'un contexte aux mailles serrées empêche généralement le quiproquo, parce que le processus de réanalyse est déjà dans l'air depuis quelque temps, ou pour cent raisons plus locales, il arrive qu'une réinterprétation fautive, pourtant décalée avec l'usage majoritaire du moment, passe suffisamment inaperçue auprès des auditeurs pour être *de facto* entérinée comme correcte. Parfois, l'innovation individuelle est reconnue comme étant atypique, sans être pour autant rejetée : on reconnaîtra simplement une forme de créativité ou d'originalité au locuteur qui en est responsable, comme lorsqu'on sourit à telle métaphore hardie, ou telle formule inattendue quoique compréhensible¹.

Et c'est ainsi qu'au fil du temps, à force d'être ainsi tolérée par une fraction grandissante de la communauté, la tournure atypique s'insinue dans l'usage quotidien, et finit par acquérir le statut normatif. Au moins deux cas de figure se font jour :

¹ Nous avons ailleurs insisté sur l'importance historique de ces situations où l'innovation individuelle, à travers un syntagme imprévu ou humoristique, est capable de faire évoluer l'interprétation des structures : cf. §(b.6) p.594, et n.2 p.880.

- La nouvelle interprétation coexiste avec l'ancienne, en sorte que l'innovation linguistique correspond à une **diversification des structures** :
ex1. en phonologie, la forme *nilik* 'mes cheveux' est encore compatible aussi bien avec l'ancienne interprétation *n-ili-k* qu'avec la nouvelle *ni-li-k*.
ex2. le mwotlap contemporain accepte simultanément, et avec une égale grammaticalité, plusieurs emplois différenciés pour une seule forme *qiyig*, tous dérivés historiquement de la même valeur initiale : 'aujourd'hui *futur*' + (Futur hodiernal) + marque d'incertitude (≈ 'peut-être') + marque de parcours indéfini ('quelqu'un', etc.).
- Dans d'autres cas, l'interprétation la plus récente finit par détrôner son aînée, en sorte que le changement linguistique correspond à un **basculement des structures** ;
ex1. en phonologie, la forme *nēglal* ('Statif + savoir') est désormais interprétée exclusivement comme *n-ēglal* (rad. *ēglal*), au détriment de l'ancienne analyse **nē-glal* (rad. **gĒlal*) ;
ex2. en syntaxe, la forme *hiy* (< verbe **suri* ≈ 'suivre, aller vers qqn') est aujourd'hui incompatible avec l'interprétation comme verbe : en mwotlap contemporain, c'est devenu exclusivement une préposition (Datif).

Et bien entendu, les changements de structures peuvent aussi bien se produire de façon microscopique et très localisée (ex. évolution sémantique ou modification morphologique d'un lexème isolé), que porter sur des paradigmes entiers, ou même remettre en cause l'organisation complète du système – nous avons rencontré chacune de ces possibilités.

(d) Synthèse : le changement linguistique

Le changement linguistique naît de l'incertitude du sujet locuteur devant une ambiguïté structurelle. Obligé de conjecturer de nouvelles règles, et indécis quant à l'organisation précise des données dont il dispose, il prend la responsabilité de trancher en faveur d'une hypothèse au détriment d'une autre. Or, il arrive que cette hypothèse, bien qu'elle ne coïncide pas avec l'interprétation usuelle de ces structures, permette cependant la réussite de la communication, ou même la favorise en suscitant de nouveaux effets de sens. Si la même réanalyse est à chaque fois couronnée de succès, pour ce locuteur comme pour d'autres, elle entrera peu à peu dans la norme, au point de constituer une modification durable des structures de la langue. Finalement stabilisée, la nouvelle interprétation fournira le point de départ pour de futures analyses.

V. Conclusion

Comme tout acteur social, l'acteur linguistique se définit d'abord par le système de contraintes et de pressions auxquelles sa condition lui enjoint d'obéir. Plongé depuis le premier jour dans un réseau socio-culturel qu'il ne choisit pas, et incité, pour sa survie, à jouer le jeu des institutions, il doit constamment mettre en œuvre des stratégies efficaces pour répondre aux sollicitations de son environnement. À cet effet, le sujet n'a d'autre choix que de s'approprier les représentations et les structures acquises tout au long de sa socialisation, et qui constituent son *habitus* ; réemployées à bon escient, elles lui donneront les moyens de se frayer son propre chemin dans l'existence. Linguistiquement parlant, ces structures déjà répertoriées par l'individu, et qui telles quelles peuvent déjà faire face à un grand nombre de situations, constituent ce que nous avons appelé des *combinats* – c'est-à-dire des séquences sonores et gestuelles apprises, souvent longues et complexes, et qui fournissent autant de stratégies avérées pour susciter des effets précis sur le public. Certes, le déclenchement opportun de ces combinats linguistiques est de la responsabilité du locuteur, qui saura ou non en faire un usage efficace ; pourtant, son libre arbitre en la matière est assez réduit : son devoir se limite à répondre aux pressions extérieures au moyen de structures déjà pré-constituées, et dont la forme ne dépend pas de son bon vouloir.

Pourtant, reproduire fidèlement des formes acquises au cours de son apprentissage ne suffit pas à faire face aux sollicitations nouvelles de l'environnement : comme tout individu – il faudrait dire ici : comme tout organisme vivant – persévérer dans l'existence lui impose de s'adapter. C'est alors qu'intervient, pourrait-on dire, la véritable liberté du sujet : il lui appartient désormais, chaque fois que son répertoire de combinats se révèle insuffisant, de produire lui-même les nouvelles formes adaptées à la situation ; les "structures structurées" qu'il a jusque-là passivement accumulées doivent "fonctionner comme des structures structurantes". Le locuteur est conduit à manipuler les combinats déjà mémorisés, en y cherchant les éléments les plus pertinents pour la fin qu'il vise ; mettant en œuvre des procédures interprétatives, il formule en lui-même des hypothèses sur l'organisation interne de ces structures initiales, de manière à pouvoir en constituer de nouvelles. Ces conjectures locales donnent lieu à des formes inédites, d'abord expérimentales, et qui seront entérinées ou non par ses auditeurs. Si la stratégie employée se révèle payante, elle sera intégrée, au titre de règle productive, à la grammaire mentale du locuteur, *i.e.* à son *habitus* ; dans le cas contraire, elle sera rejetée comme inefficace.

En somme, la grammaire d'une langue est une activité à la fois solitaire – celle d'un sujet bien obligé de mettre en jeu son libre arbitre – et surveillée – car ici comme ailleurs, les innovations individuelles sont constamment maîtrisées par le groupe. Et pourtant, s'il est un moment où la liberté du sujet déjoue la vigilance de ses gardiens et se faufile entre les contraintes, n'est-ce pas celui où une lecture différente réussit malgré tout à s'imposer, et de proche en proche, au fil des heures et des générations, finit par chambarder les systèmes ?

BIBLIOGRAPHIE

Total : 220 références

- Aikhenvald, Alexandra Y. 2000. *Classifiers: A Typology of Noun Categorization Devices*. Oxford Studies in Typology and Linguistic Theory. Oxford: Oxford University Press.
- Alleyne, Mervyn C. 1996. *Syntaxe historique créole*. Coll. Hommes et Sociétés. Paris, Schoelcher: Karthala, Presses Universitaires Créoles.
- Angoujard, Jean-Pierre. 1997. *Théorie de la syllabe*, coll. Sciences du Langage. Paris: Éditions du CNRS.
- Anscombre, Jean-Claude. 1995. *Théorie des topoï*. Paris: Kimé.
- Anscombre, Jean-Claude & Ducrot, Oswald. 1983. *L'argumentation dans la langue*. Philosophie et langage. Bruxelles: Mardaga.
- Atmosumarto, Sutanto. 1994. *Colloquial Indonesian. A complete language course*. Colloquial series. London, New York: Routledge.
- Austin, Peter. 1981. *A Grammar of Diyari, South Australia*. Cambridge Studies in Linguistics, 32. Cambridge: Cambridge University Press.
- Bellwood, Peter ; Fox, James & Tryon, Darrell (eds) 1995. *The Austronesians. Historical and Comparative Perspectives*. Canberra: Australian National University.
- Benveniste, Émile. 1948. *Noms d'agent et noms d'action en indo-européen*. Paris.
- 1966 [1946]. Structure des relations de personne dans le verbe. In *Problèmes de Linguistique Générale*, vol.1. Coll. Tel. Paris: Gallimard. Pp.225-236.
- 1966 [1958]. Les verbes délocutifs. In *Problèmes de Linguistique Générale*, vol.1. Coll. Tel. Paris: Gallimard. Pp. 277-285.
- 1966 [1964]. Les niveaux de l'analyse linguistique. In *Problèmes de Linguistique Générale*, vol.1. Coll. Tel. Paris: Gallimard. Pp.119-131.
- 1974 [1967]. Fondements syntaxiques de la position nominale. In *Problèmes de Linguistique Générale*, vol.2. Coll. Tel. Paris: Gallimard. Pp.145-162.
- Bizos, Marcel. 1961. *Syntaxe grecque*. Paris: Vuibert.
- Blanché, Robert. 1996 [1968]. *Introduction à la logique contemporaine*. Coll. Coursus. Paris: Armand Colin.
- Blust, Robert. 1977. The Proto-Austronesian pronouns and Austronesian subgrouping: a preliminary report. *Working Papers in Linguistics, University of Hawaii*, 1-15.
- 1990. Patterns of sound change in the Austronesian languages. In P. Baldi (ed.) *Linguistic Change and Reconstruction Methodology*. Coll. Trends in Linguistics: Studies and Monographs 45. Berlin, New York: Mouton de Gruyter. Pp. 231-267.
- 1997. Semantic Change and the Conceptualization of Spatial Relationships in Austro-

- nesian Languages. In Gunter Senft (ed.), *Referring to Space, Studies in Austronesian and Papuan Languages*. Oxford: Clarendon Press-Oxford, pp. 39-51.
- Bonnemaison, Joël. 1986. *La dernière île*. Paris: Arlea-Orstom.
- Bourdieu, Pierre. 1980. *Le Sens pratique*. Paris: Minuit.
- 1997. *Méditations pascaliennes*. Paris: Seuil.
- Brake, Phylip & Ap Myrddin, Mair. 1994. *Welsh in Three Months*. Language Books. Woodbridge: Hugo.
- Bril, Isabelle. 1994. La structure de l'énoncé en nêlêmwâ (Extrême-Nord de la Nouvelle-Calédonie). Thèse de Doctorat: Univ. Paris-VII.
- 2000. *Dictionnaire Nêlêmwa-Nixumwak Français-Anglais (Nouvelle-Calédonie)*. Coll. Langues et Cultures du Pacifique, 14. Paris: Peeters.
- Bril, Isabelle & Ozanne-Rivierre, Françoise (eds). En préparation. *Serial Verbs and Compound verbs in Oceanic Languages. Proceedings of the Third European Meeting on Oceanic Linguistics (Villejuif, March 8-10, 2001)*.
- Builles, Jean-Michel. 1998. *Manuel de linguistique descriptive. Le point de vue fonctionnaliste*. Coll. Fac linguistique. Paris: Nathan Université.
- Bybee, Joan & Fleischman, Suzanne (eds) 1995. *Modality in Grammar and Discourse*. Coll. Typological Studies in Language, 32. Amsterdam-Philadelphia: Benjamins.
- Bybee, Joan & Hopper, Paul (eds) 2001. *Frequency and the Emergence of Linguistic Structure*. Coll. Typological Studies in Language, 45. Amsterdam-Philadelphia: John Benjamins.
- Chao, Yüen-Ren. 1968. *A grammar of spoken Chinese*. Berkeley: University of California Press.
- Chappell, Hilary & McGregor, William (eds) 1996. *The Grammar of Inalienability: A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*. Coll. Empirical Approaches to Language Typology, 14. Berlin: Mouton de Gruyter.
- Charpentier, Jean-Michel. 1979 a. *La langue de Port-Sandwich (Nouvelles-Hébrides)*. Langues et Civilisations à Tradition orale. Paris: Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France.
- 1979 b. *Le Bislama(n) : Pidgin des Nouvelles-Hébrides*. Langues et cultures du Pacifique. Paris: SELAF.
- 1982. *Atlas linguistique du Sud-Malakula / Linguistic Atlas of South Malakula* (Langues et Cultures du Pacifique). Paris: Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France.
- 1996. Le *bislama*: origine et fonctions. In *Vanuatu Océanie, Arts des îles de cendre et de corail*. Paris: RMN-Orstom. Pp.308-313.
- Clark, Ross. 1985. Languages of North and Central Vanuatu: Groups, chains, clusters and waves. In A. Pawley & L. Carrington (eds), *Austronesian linguistics at the 15th Pacific Science Congress*. Canberra: Pacific Linguistics, C-88. Pp.199-236.
- 2000. *North and Central Vanuatu: A Comparative Study*. Unpublished computer files, University of Auckland.
- Clements, Nick. 1993. Lieu d'articulation des consonnes et des voyelles : une théorie unifiée. In B. Laks & A. Riolland (éd.), *Architecture des représentations phonologiques*, coll. Sciences du Langage. Paris: Éditions du CNRS. Pp. 101-146.
- Codrington Reverend. 1885. *The Melanesian Languages*, Oxford, Clarendon Press, 572 pp.

- 1891. *The Melanésians: Studies in their anthropology and folklore*. Oxford: Clarendon Press.
- 1896. *Dictionary of the language of Mota, Sugarloaf Island, Banks Islands, with short grammar*. London, SPCK xxiv, 312 p.
- Comrie, Bernard. 1976. *Aspect. An introduction to the study of verbal aspects and related problems*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Corbett, Greville. 2000. *Number*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Creissels, Denis. 1989. *Aperçu sur les structures phonologiques des langues négro-africaines*. Grenoble: Ellug.
- 1991. *Description des langues négro-africaines et théorie syntaxique*. Grenoble: Ellug.
- 1995. *Éléments de syntaxe générale*. Linguistique Nouvelle. Paris: Presses Universitaires de France.
- 1996. Remarques sur l'émergence de verbes *avoir* au cours de l'histoire des langues. In *La relation d'appartenance*. Faits de Langues. Paris: Ophrys.
- Crowley, Terry. 1982. *The Paamese language of Vanuatu*. Canberra: Pacific Linguistics, B-87.
- 1987. Serial verbs in Paamese. *Studies in Language* 11: 35-84.
- 1995. *A New Bislama Dictionary*. Port-Vila: University of the South Pacific.
- 1996. Inalienable possession in Paamese grammar. In H. Chappell & W. McGregor (eds), *The Grammar of Inalienability: A typological perspective on body part terms and the part-whole relation*. Empirical Approaches to Language Typology, 14. Berlin: Mouton de Gruyter. Pp. 383-432.
- 1999. *Ura: A disappearing language of southern Vanuatu*. Canberra: Pacific Linguistics.
- 2002. Mwotlap. In J. Lynch, M. Ross & T. Crowley (eds), *The Oceanic languages*. London: Curzon Press. Pp.587-598.
- Culioli, Antoine. 1978. Valeurs aspectuelles et opérations énonciatives : l'aoristique. In J. David & R. Martin (eds), *Actes du colloque sur la notion d'aspect*. Metz: Klincksieck. Pp.182-193.
- 1990. *Pour une linguistique de l'énonciation: Opérations et représentations*, vol.1. Coll. L'homme dans la langue. Gap: Ophrys.
- 1999. *Pour une linguistique de l'énonciation: Domaine notionnel*, vol.3. L'homme dans la langue. Gap: Ophrys.
- Dahl, Östen. 1985. *Tense and aspect systems*. New York: Basil Blackwell.
- Dahl, Östen & Hedin, Eva. 2000. Current relevance and event reference. In Ö. Dahl (ed.) *Tense and Aspect in the languages of Europe*. Coll. Empirical Approaches to Language Typology. Berlin: Mouton de Gruyter. Pp. 385-401.
- Daniel, Mikhail. 2000. *Tipologija asociativnoj mnozhestvennosti / The typology of associative plurality*. Thèse de Doctorat: Moscou.
- Daniel, Mikhail & Moravcsik, Edith (en préparation). Associative plurals. In B. Comrie, M. Dryer, D. Gil & M. Haspelmath (eds), *World Atlas of Language Structures*.
- De Francis, John. 1966. *Advanced Chinese*. New Haven: Yale University Press.
- Dempwolff, Otto. 1938. *Vergleichende Lautlehre des Austronesischen Wortschatzes: Austronesisches Wörterverzeichnis* (réimprimé 1969). Liechtenstein: Nendeln.

- Desbordes, Yann. 1990. *Petite Grammaire du Breton Moderne*. Lesneven: Mouladuriou Hor Yezh.
- Dhorne, France ; Kawaguchi, Junji & Aoki, Saburô. 1995. La personne en japonais. In J. Bouscaren, J.-J. Franckel & S. Robert (eds), *Langues et langage. Problèmes et raisonnement en linguistique (Mélanges offerts à Antoine Culioli)*. Linguistique Nouvelle. Paris: Presses Universitaires de France. Pp. 237-246.
- Dik, Simon. 1989. *The Theory of Functional Grammar. Part I: The Structure of the Clause*, vol.9. Functional Grammar Series. Dordrecht: Foris.
- Dubois, Jean, et al. 1994. *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage*. Trésors du français. Paris: Larousse.
- Ducrot, Oswald. 1980. *Les échelles argumentatives*. Propositions. Paris: Les Éditions de Minuit.
- 1991. *Dire et ne pas dire : Principes de sémantique linguistique*. Coll. Savoir: Sciences. Paris: Hermann.
- Early, Robert. 1993. Nuclear layer serialization in Lewo. *Oceanic Linguistics* 32 (1): 65-93.
- 1994. Lewo. In P. Kahrel & R. Van den Berg (eds), *Typological Studies in Negation*. Typological Studies in Language, Vol. 29. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins. Pp. 65-92.
- Encrevé, Pierre. 1988. *La liaison avec et sans enchaînement*. Paris: le Seuil.
- Ernout, Alfred & Thomas, François. 1953. *Syntaxe latine*. Paris: Klincksieck.
- Foley, William. 1986. *The Papuan languages of New Guinea*. Cambridge Language Surveys: Cambridge University Press.
- 1997. *Anthropological linguistics: An introduction*. Language in Society. Oxford: Blackwell.
- Foley, William & Olson, Mike. 1985. Clausehood and verb serialization. In J. Nichols & A. Woodbury, *Grammar inside and outside the clause*. Cambridge: Cambridge University Press. Pp. 17-60.
- François, Alexandre. 1997. *La subordination sans marques segmentales: Formes de dépendance interpropositionnelle dans le discours*. Mémoire de DEA: Université Paris-III Sorbonne Nouvelle.
- 1998. *Ben en français oral, l'énonciateur (dés)engagé*. In B. Caron (ed.) *Proceedings of the XVIth International Congress of Linguists*. Oxford: Pergamon.
- 1999 a. Comment les amours meurent et comment les nuits tombent: Promenade ethno-linguistique à Motalava (Vanuatu, Mélanésie). *La Mandragore, Revue des Littératures orales* 5, 148-183.
- 1999 b. Mouvements et clonages de voyelles en motlav : Entre phonologie et morphologie. *Bulletin de la Société de Linguistique XCIV-1*, 437-486. Paris: Klincksieck.
- 2000 a. L'illusion des classificateurs. In M.-A. Morel (éd.), *Faits de Langues 14: La catégorisation dans les langues*. Paris: Ophrys. Pp. 165-175.
- 2000 b. Dérivation lexicale et variations d'actance : petits arrangements avec la syntaxe. *Bulletin de la Société de Linguistique xcv-1*, 15-42. Paris: Klincksieck.
- 2000 c. Vowel shifting and cloning in Motlav : historical explanation vs. formal description. In Marian Klamer (ed.), *Proceedings of AFLA 7 (The Seventh Meeting of Austronesian Formal Linguistics Association)*. Amsterdam: Vrije Universiteit Amsterdam. Pp.49-68.

- 2001. Gabarit de procès et opérations aspectuelles en motlav (Océanie), *Actances* 11, revue du RIVALDI-CNRS, juin 2001, pp.145-175.
- à paraître *a. Araki. A Disappearing Language of Vanuatu*. Pacific Linguistics: Canberra.
- à paraître *b. Le mwotlap*. In D. Kouloughli & A. Peyraube (eds), *Dictionnaire des Langues*. Encyclopédie des Sciences du Langage. Paris: Presses Universitaires de France.
- à paraître *c. Chains of freedom: Constraints and creativity in the macro-verb strategies of Mwotlap*. In I. Brill & F. Ozanne-Rivierre (eds), *Serial Verbs and Compound verbs in Oceanic Languages. Proceedings of the Third European Meeting on Oceanic Linguistics (Villejuif, March 8-10, 2001)*.
- François, Alexandre & Wôlêg Howard, Edgar. 2000. *Gên yavyav timigên* (1^{er} niveau) ; *Bulsal, dam galsi no lēklek* (2^{ème} niveau). Ouvrages d'alphabétisation en langue mwotlap. Édition à tirage limité, chez les auteurs.
- Fuchs, Catherine (ed.) *Les typologies de procès*. Actes et Colloques, 28. Paris: Klincksieck.
- Fuchs, Catherine; Gosselin, Laurent & Victorri, Bernard. 1991. Polysémie, glissements de sens et calcul des types de procès. In C. Fuchs (ed.) *Les typologies de procès*. Actes et Colloques, 28. Paris: Klincksieck. Pp. 137-169.
- Geraghty, Paul A. 1983. *The History of the Fijian languages* (coll. Oceanic Linguistics Special Publication). Honolulu: University of Hawaii Press.
- Givón, Talmy. 1984. *Syntax. A functional-typological introduction*, vol.1. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins.
- 1990. *Syntax. A functional-typological introduction*, vol.2. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins.
- 1991. Serial verbs and the mental reality of 'event': Grammatical vs cognitive packaging. In E.C. Traugott & B. Heine (eds), *Approaches to grammaticalization*. Philadelphia: Benjamins. Pp. 81-128.
- Goddard, Cliff. 2001. Lexico-semantic universals: A critical overview. *Linguistic Typology* 5-1: 1-65.
- Goffman, Erwin. 1967. *Interaction Ritual: Essays on Face-to-face Behavior*. New York: Doubleday.
- Grimes, Barbara, et al. 1995. Listing of Austronesian languages. In D. Tryon (ed.) *Comparative Austronesian Dictionary. An Introduction to Austronesian Studies*. Trends in Linguistics, 10. Berlin, New York: Mouton de Gruyter. Pp.121 sqq.
- Grinevald, Colette. 2000. Typologie des systèmes de classification nominale. In M.-A. Morel (ed.) *Classification, Catégorisation*. Faits de Langues, 14. Paris: Ophrys. Pp.101-122.
- Groussier, Marie-Line & Rivière, Claude. 1996. *Les Mots de la Linguistique. Lexique de linguistique énonciative*. Paris: Ophrys.
- Guentchéva, Zlatka. 1990. *Temps et aspect: l'exemple du bulgare contemporain*. Coll. Sciences du Langage. Paris: CNRS.
- Hagège, Claude. 1982. *La structure des langues*. Coll. Que sais-je, n°2006. Paris: Presses Universitaires de France.
- Hagège, Claude & Haudricourt, André-Georges. 1978. *La phonologie panchronique*. Coll. Le linguiste. Paris: Presses Universitaires de France.
- Haiman, John. 1978. Conditionals are Topics. *Language* 54, 564-589.
- Hansen, Maj-Britt. 1995. Marqueurs métadiscursifs en français parlé : l'exemple de *bon* et de *ben*. *Le français moderne* juin 1995, 20-41.

- Harrison, Sheldon P. 1976. *Mokilese reference grammar*. Honolulu: University Press of Hawaii.
- Haudricourt, André-Georges & Ozanne-Rivierre, Françoise. 1982. *Dictionnaire thématique des langues de la région de Hienghène (Nouvelle-Calédonie)*. LACITO-documents. Paris: Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France.
- Haudry, Jean. 1979. *L'indo-européen*. Que sais-je, n°1798. Paris: Presses Universitaires de France.
- Heine, Bernd. 1997. *Possession: Cognitive sources, forces, and grammaticalization*. Cambridge Studies in Linguistics, 83. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hewitt, George. 1996. *Georgian. A learner's grammar*. London: Routledge.
- Holland, D. & Quinn, N. (eds) 1987. *Cultural Models in Language and Thought*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Hooper, Robin. 1985. Proto-Oceanic *qi. In A. Pawley & L. Carrington (eds), *Austronesian Linguistics at the 15th Pacific Science Congress*. C-88. Canberra: Pacific Linguistics. Pp. 141-198.
- Hopper, Paul & Thompson, Sandra. 1980. Transitivity in grammar and discourse. *Language* 56, 253-299.
- Huffman, Kirk. 1996. 'Su tuh netan'monbwei: nous écrivons sur le sol' – Les dessins sur sable dans le nord du Vanuatu. In *Vanuatu Océanie, Arts des îles de cendre et de corail*. Paris: RMN-Orstom. Pp. 254-261.
- Iljic, Robert. 1986. Les deux *le* du chinois contemporain : aspect et modalité. In A. Culioli (ed.) *Aspects, modalité: Problèmes de catégorisation grammaticale*. ERA 642, Département de Recherches Linguistiques. Paris: Université de Jussieu. Pp.23-39.
- 1987 a. *L'exploitation aspectuelle de la notion de franchissement en chinois contemporain*. Paris: L'Harmattan.
- 1987 b. *La marque de détermination nominale de en chinois contemporain (Implications temporelles)*. Paris: L'Harmattan.
- 1989. À propos des composés verbaux V-O et V1-V2 en mandarin. In J.-J. Franckel (ed.) *La notion de prédicat*. Coll. ERA 642. Paris: Université Paris-7. Pp.39-58.
- Ivens, W.G. 1938. A grammar of the language of Lamalanga, North Raga, New Hebrides. *BSOAS* 10, 679-698.
- Julien, Michèle; Orliac, Michel & Orliac, Catherine (eds). 1996. *Mémoire de pierre, mémoire d'homme: Tradition et archéologie en Océanie. Hommage à José Garanger* (Homme et Société 23): Publications de la Sorbonne.
- Kabore, Raphaël. 1998. La réduplication. In S. Platiel & R. Kabore (eds), *Les langues d'Afrique subsaharienne. Faits de langues* 11-12. Gap/Paris: Ophrys. Pp.359-376.
- Kabore, Raphaël & Tchagbale, Zakari. 1998. ATR, ouverture et arrondissement vocaliques dans quelques systèmes africains. In S. Platiel & R. Kabore (eds), *Les langues d'Afrique subsaharienne. Faits de langues* 11-12. Gap/Paris: Ophrys. Pp.467-490.
- Kasarhérou, Jacqueline. 1962. Les changements vocaliques de trois préfixes en motlav. *Te reo* 5, 32-34.
- Keenan, E. 1976. Towards a universal definition of "subject". In C. Li (ed.) *Subject and topic*. New York: Academic Press. Pp.305-333.
- Keesing, Roger. 1991. Substrates, calquing and grammaticalization in Melanesian Pidgin. In E. Traugott & B. Heine (eds), *Approaches to grammaticalization*, vol.1. Coll. Typolo-

- gical Studies in Language. Philadelphia: Benjamins. Pp.315-342.
- Kerbrat-Orecchioni, Catherine. 1990. *Les interactions verbales*. Paris: Colin.
- Kerleroux, Françoise. 2000. Identification d'un procédé morphologique: la conversion. In M.-A. Morel (ed.), *Faits de Langues 14: La catégorisation dans les langues*. Paris: Ophrys. Pp.89-100.
- Kleiber, Georges. 1983. L'emploi 'sporadique' du verbe *pouvoir* en français. In J. David & G. Kleiber (eds), *La notion sémantico-logique de modalité: Actes du colloque de novembre 1981*. Metz: Centre d'Analyse Syntaxique.
- 1990. *La sémantique du prototype. Catégories et sens lexical*. Paris: PUF.
- 1994. *Anaphores et pronoms*. Louvain-la-Neuve: Duculot.
- Labatut, Roger. 1990 ? *Initiation au peul*. Paris: INALCO. Polycopié de cours, non publié.
- Langacker, Ronald. 1987. *Foundations of Cognitive Grammar*, vol.1 : "Theoretical prerequisites". Stanford: Stanford University Press.
- Lanouguère-Bruneau, Virginie. (en cours) *Le système social ancien de Mota Lava (îles Banks, Vanuatu)*. Thèse de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, équipe ERASME-APSONAT.
- Launey, Michel. 1994. *Une grammaire omniprédicative: Essai sur la morphosyntaxe du nahuatl classique*. Coll. Sciences du Langage. Paris: CNRS.
- Lazard, Gilbert. 1984. Actance variations and categories of the object. In F. Plank (ed.) *Objects. Towards a theory of grammatical relations*. London, New York: Academic Press. Pp. 269-292.
- 1994. *L'actance*. Linguistique Nouvelle. Paris: Presses Universitaires de France.
- 1999. La transitivité généralisée. In A. Rousseau (ed.) *Actes du colloque sur La transitivité*. Lille: Presses du Septentrion.
- Lemaréchal, Alain. 1989. *Les parties du discours. Sémantique et syntaxe*. Coll. Linguistique nouvelle, Paris: Presses Universitaires de France.
- 1991. *Problèmes de sémantique et de syntaxe en Palau*. Coll. Sciences du Langage. Paris: CNRS.
- 1996 a. Classificateurs possessifs et relationalité des noms. *SCOLIA* 7, 71-93.
- 1996 b. Connexion, dépendance et translation : "Boîte noire" et théorie tesnièreenne de la relation syntaxique. In G. Gréciano & H. Schumacher (eds), *Lucien Tesnière, syntaxe structurale et opérations mentales (Actes du colloque franco-allemand, Strasbourg 1993)*. Linguistische Arbeiten. Tübingen: Max Niemeyer. Pp.91-100.
- 1997 a. *Zéro(s)* (coll. Linguistique Nouvelle). Paris: PUF.
- 1997 b. Superposition des marques, zéro et morphologisation. *Mémoires de la SLP-V*: 25-61.
- 1998. *Études de morphologie en f(x,...)*. Coll. Bibliothèque de l'Information Grammaticale. Louvain-Paris: Peeters.
- Lercari, Claude; Vernaudeau, Jacques; Sam, Léonard; Gowé, Marc. 2001. *Qene drehu - Langue de Lifou : Méthode d'initiation*. Langues kanak: Méthodes et documents. Nouméa: Centre de Documentation Pédagogique.
- Li, Charles & Thompson, Sandra. 1974. Historical change and word order: A case study in Chinese and its implications. In J. Anderson & C. Jones (eds), *Historical linguistics I*:

- Syntax, Morphology, Internal and Comparative Reconstruction*. Amsterdam: North-Holland. Pp.199-218.
- Lichtenberk, Frantisek. 1985. Possessive constructions in Oceanic languages and in Proto-Oceanic. In A. Pawley & L. Carrington (eds), *Austronesian Linguistics at the 15th Pacific Science Congress*. C-88. Canberra: Pacific Linguistics. Pp. 93-140.
- 1991. On the gradualness of grammaticalization. In E.C. Traugott & B. Heine (eds), *Approaches to grammaticalization*. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins. Pp. 37-80.
- 1995. Apprehensional epistemics. In J. Bybee & S. Fleischmann (eds), *Modality in Grammar and Discourse*. Typological Studies in Language 32. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins. Pp. 293-327.
- Lucy, J. 1992. *Grammatical Categories and Cognition: A Case Study of the Linguistic Relativity Hypothesis*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Lynch, John. 1992. "For my part...": The grammar and semantics of part possession in the languages of Tanna. *Australian Journal of Linguistics* 12, 249-270.
- 1996 a. "Passive", "characteristic", and "food" possession in Oceanic languages. Port-Vila: University of the South Pacific. (manuscrit non publié)
- 1996 b. Proto-Oceanic possessive-marking. In J. Lynch & Faafu Pat (eds), *Oceanic Studies: Proceedings of the First International Conference on Oceanic Linguistics*. Pacific Linguistics. Canberra: Australian National University. Pp. 95-112.
- 1997. On the origins of the possessive markers in Central Pacific languages. *Oceanic Linguistics* 36, n°2, 227-246.
- 1998. *Pacific languages: an introduction*. Honolulu: University of Hawaii Press.
- 2001. Article accretion and article creation in Southern Oceania. Manuscrit non publié, 26 pp.
- Lyons, John. 1968. *Introduction to Theoretical Linguistics*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Margetts, Anna. 1999. *Valence and Transitivity in Saliba*. MPI Series in Psycholinguistics. Max-Planck Institut.
- Martinet, André. 1967. *Éléments de Linguistique Générale*. Coll. U2. Paris: Armand Colin.
- McCarthy, John. 1989. Linear order in Phonological representation. *Linguistic Inquiry* 20.1: 71-99.
- Mithun, Marianne. 1996 a. Multiple reflections of inalienability in Mohawk. In H. Chappell & W. McGregor (eds), *The Grammar of Inalienability: A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*. Empirical Approaches to Language Typology, 14. Berlin: Mouton de Gruyter. Pp. 633-649.
- 1996 b. Overview of General Characteristics. In Ives Goddard (ed.) *Handbook of North American Indians, Vol.17: Languages* (William Sturtevant, General editor). Washington DC: Smithsonian Institution. Pp.137-157.
- Moeschler, Jacques & Reboul, Anne. 1994. *Dictionnaire encyclopédique de pragmatique*. Paris: Seuil.
- Morel, Mary-Annick. 1995. Valeur énonciative des variations de hauteur mélodique en français. *Journal of French Language Studies*, 1995. Cambridge: Cambridge University Press.
- Mounin, Georges. 1974. *Dictionnaire de la linguistique*. Coll. Quadrige. Paris: Presses Universitaires de France.

- Moyse-Faurie, Claire. 1983. *Le drehu, langue de Lifou (îles Loyauté)*. Coll. Langues et cultures du Pacifique. Paris: Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France.
- 1995. *Le xârâcùù: Langue de Thio-Canala (Nouvelle-Calédonie)*. Langues et cultures du Pacifique, 10. Paris: Peeters.
- 2000. Possessive Markers in East Uvean (Faka'uvea). *Sprachtypologische Universität Forschung* 53, 319-332.
- Moyse-Faurie, Claire & Néchérö-Jorédié, Marie-Adèle. 1986. *Dictionnaire Xârâcùù-Français (Nouvelle-Calédonie)*. Nouméa: Edipop.
- Ozanne-Rivierre, Françoise. 1976. *Le iaai, Langue mélanésienne d'Ouvéa (Nouvelle-Calédonie). Phonologie, morphologie, esquisse syntaxique*. Langues et cultures du Pacifique. Paris: Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France.
- 1991. Incorporation of Genitive Relators in the Languages of New Caledonia and the Loyalty Islands. In R. Blust (ed.) *Currents in Pacific Linguistics: Papers on Austronesian languages and ethnolinguistics in honour of George W. Grace*. Canberra: Pacific Linguistics. Pp. 321-338.
- 1992. POc consonantal system and the languages of New Caledonia. *Oceanic linguistics* 31, 191-207.
- 1997. Systèmes d'orientation: quelques exemples austronésiens. In C. Fuchs & S. Robert (eds), *Diversité des langues et représentations cognitives*. Paris/Gap: Ophrys. Pp. 81-92.
- en préparation. The evolution of the verb "take" in New Caledonian languages. In I. Brill & F. Ozanne-Rivierre (eds), *Serial Verbs and Compound verbs in Oceanic Languages. Proceedings of the Third European Meeting on Oceanic Linguistics (Villejuif, March 8-10, 2001)*.
- Paillard, Denis. 1992. Repérage: construction et spécification. In *La théorie d'Antoine Culioli: Ouvertures et incidences*. Paris: Ophrys. Pp. 75-88.
- Palmer, Frank. 1994. *Grammatical Roles and Relations*. Cambridge Textbooks in Linguistics. Cambridge University Press.
- Paris, Marie-Claude. 1981. *Problèmes de syntaxe et de sémantique en linguistique chinoise*. Paris: Collège de France, Institut des Hautes Études Chinoises.
- Pawley, Andrew. 1966. *The structure of kalam : a grammar of a New Guinea Highlands language*. PhD non publié, Université d'Auckland.
- 1972. On the internal relationships of Eastern Oceanic languages. In R.C. Green & M. Kelly (eds), *Studies in Oceanic culture history*. Pacific Anthropological Records, 13. Honolulu: Bernice P. Bishop Museum. Pp. 1-141.
- 1973. Some problems in Proto-Oceanic Grammar. *Oceanic Linguistics* 12, 103-188.
- 1993. A language which defies description by ordinary means. In W. Foley (ed.) *The role of theory in language description*. Trends in Linguistics. Berlin: Mouton de Gruyter. Pp. 87-129.
- 1996. Grammarian's lexicon, lexicographer's lexicon: Worlds apart. In J. Svartvik (ed.) *Words: Proceedings of an International Symposium*, vol. Konferenser 36. Konferenser. Stockholm: Kungl. Vitters Historie och Antikvitets Akademien. Pp.189-211.
- 2001. The Austronesian dispersal: Languages, technologies and people. Conférence présentée à Cambridge (24 août 2001), sur le thème *Farming and language dispersal*. Non publié.

- Pawley, Andrew & Ross, Malcolm. 1993. Austronesian historical linguistics and culture history. *Annual Review of Anthropology* 22, 425-459.
- Pawley, Andrew & Syder, Frances Hodgetts. 1983. Two puzzles for linguistic theory: navelike selection and navelike fluency. In J. Richards & R. Schmidt (eds), *Language and Communication*. London: Longman. Pp.191-225.
- Queixalós, Francisco. 1998. *Nom, verbe et prédicat en sikuani (Colombie)*. Coll. Langues et sociétés d'Amérique traditionnelle, 6. Louvain, Paris: Peeters, SELAF.
- Quine, Willard. 1960. *Word and Object*. Cambridge, Massachusetts: MIT Press.
- Rehg, Kenneth. 1981. *Ponapean Reference Grammar*. Honolulu: University Press of Hawaii.
- Rey, Alain (ed.) 1994. *Dictionnaire historique de la langue française*. Paris: Dictionnaires le Robert.
- Rialland, Annie. 1998. Systèmes prosodiques africains: une source d'inspiration majeure pour les théories phonologiques multilinéaires. In S. Platiel & R. Kabore (eds), *Les langues d'Afrique subsaharienne. Faits de langues* 11-12. Gap/Paris: Ophrys. Pp.407-428.
- Rivierre, Jean-Claude. 1980. *La langue de Touho. Phonologie et grammaire du cēmūhī (Nouvelle-Calédonie)*. LACITO-documents. Paris: Société d'Etudes Linguistiques et Anthropologiques de France.
- Robert, Stéphane. 1986. Le wolof : un exemple d'expression morphologique de l'emphase. *Bulletin de la Société de Linguistique* LXXXI, 1, 319-341.
- 1991. *Approche énonciative du système verbal : le cas du Wolof* (Coll. Sciences du Langage). Paris: CNRS.
- 1993. Structure et sémantique de la focalisation. *Bulletin de la Société de Linguistique* LXXXVIII, 1, 25-47.
- 1996. Aspect zéro et dépendance situationnelle : l'exemple du Wolof. In C. Müller (ed.) *Dépendance et intégration syntaxique (Subordination, coordination, connexion)*. Coll. Linguistische Arbeiten. Tübingen: Niemeyer. Pp. 153-161.
- Rodman, William. 1996. Les cochons du Paradis. In *Vanuatu Océanie, Arts des îles de cendre et de corail*. Paris: RMN-Orstom. Pp. 160-170.
- Ross, Malcolm. 1988. *Proto-Oceanic and the Austronesian languages of Western Melanesia*, vol.C-98. Pacific Linguistics. Canberra: Australian National University.
- 1995. Some current issues in Austronesian linguistics. In D. Tryon (ed.) *Comparative Austronesian Dictionary. An Introduction to Austronesian Studies*. Trends in Linguistics, 10. Berlin, New York: Mouton de Gruyter. Pp.45-120.
- 1998 a. Possessive-like attribute constructions in the Oceanic languages of Northwest Melanesia. *Oceanic Linguistics* 37, n°2, 234-276.
- 1998 b. Proto Oceanic phonology and morphology. In M. Ross, A. Pawley & M. Osmond (eds), *The lexicon of Proto Oceanic. Vol. 1: Material culture*. Canberra: Pacific Linguistics, C-152. Pp. 15-35.
- Ross, Malcolm; Pawley, Andrew & Osmond, Meredith (eds). 1998. *The lexicon of Proto-Oceanic : Vol. 1: Material culture*. Canberra: Pacific Linguistics, C-152.
- Roulon-Doko, Paulette. 1997. *Parlons gbaya*. Paris: L'Harmattan.
- Sacks, Harvey; Schegloff, Emmanuel & Jefferson, Gail. 1978. A simplest systematics for the organization of turn taking in conversation. In J. Schenkein (ed.) *Studies in the organization of conversational interaction*. New York: Academic Press. Pp.7-55.

- Schank, R. & Abelson, R. 1977. *Scripts, Plans, Goals, and Understanding: An Inquiry into Human Knowledge Structures*. Hillsdale, NJ: Lawrence Erlbaum.
- Smith-Stark, Cedric. 1974. The plurality split. In M.W. La Galy, R.A. Fox & A. Bruck (eds), *Papers from the Tenth Regional Meeting, Chicago Linguistic Society*. Chicago: Chicago Linguistic Society. Pp.657-671.
- Spencer, Baldwin & Gillen, F.J. 1899. *The Native Tribes of Central Australia*. London: Macmillan.
- Sperlich, Wolfgang. 1993. Serial verb constructions in Namakir of Central Vanuatu. *Oceanic Linguistics* 32 (1): 95-110.
- Terrill, Angela. 2001. Activation levels in Lavukaleve demonstratives: *oia* versus *foia*. *Linguistic Typology* 5-1, 67-91.
- Tesnière, Lucien. 1953. *Esquisse d'une syntaxe structurale*. Paris: Klincksieck.
- 1959. *Éléments de syntaxe structurale*. Paris: Klincksieck.
- Testard, Alain. 1992. *De la nécessité d'être initié: Rites d'Australie*. Nanterre: Société d'Ethnologie.
- Thompson, Chad. 1996. On the grammar of body parts in Koyukon Athabaskan. In H. Chappell & W. McGregor (eds), *The Grammar of Inalienability: A Typological Perspective on Body Part Terms and the Part-Whole Relation*. Empirical Approaches to Language Typology, 14. Berlin: Mouton de Gruyter. Pp. 651-676.
- Tryon, Darrell T. 1976. *New Hebrides Languages: An internal classification*. Canberra: Pacific Linguistics, C-50.
- 1996. Chaînes linguistiques et espace géographique. In J. Bonnemaïson, K. Huffman, C. Kaufmann & D.T. Tryon (eds), *Vanuatu, Océanie: Arts des îles de cendre et de corail*. Paris: Réunion des Musées Nationaux. Pp.172-183.
- Tryon, Darrell T. (ed.) 1995. *Comparative Austronesian Dictionary. An Introduction to Austronesian Studies* (5 vol.). Trends in Linguistics, 10. Berlin, New York: Mouton de Gruyter.
- Tryon, Darrell T. & Charpentier, Jean-Michel. 1989. Les problèmes linguistiques à Vanuatu. *Renaissance du Pacifique (Ethnies* 8-9-10). Paris: Survival International. Pp.13-17.
- Vernaïdon, Jacques. 1999. Valeurs aspectuelles de quatre marqueurs du tahitien. *Actances* 10: 67-90.
- Vienne, Bernard. 1984. *Gens de Motlav. Idéologie et pratique sociale en Mélanésie*. Publications de la Société des Océanistes, vol.42. Paris: Société des Océanistes.
- Walsh, David S. 1995. Raga. In D. Tryon (ed.) *Comparative Austronesian dictionary: An introduction to Austronesian studies*. Berlin: Mouton de Gruyter. Pp. 807-818.
- Wierzbicka, Anna. 1991. *Cross-Cultural Pragmatics. The Semantics of Human Interaction*. Trends in Linguistics. Studies and Monographs 53. Berlin, New York: Mouton de Gruyter.
- Wilson, William H. 1982. *Proto-Polynesian possessive marking*. B-85). Canberra: Pacific Linguistics.
- Xu, Dan. 1996. *Initiation à la syntaxe chinoise*. Langues - INALCO. Paris: Langues & Monde, L'Asiathèque.
- Zink, Gaston. 1986. *Phonétique historique du français*. Coll. Linguistique nouvelle. Paris: Presses Universitaires de France.

INDEX DES LANGUES

Les numéros renvoient aux pages. L'italique réfère aux notes, le gras aux mentions importantes.

- Afrique de l'Ouest (langues de l'~) 148
 → haoussa, peul, wolof
 aoriste 808
 séries verbales 653
- allemand 72
 ancien haut ~ 89
- amharique 387
- anglais 58
 actance 653
 catégories syntaxiques 228, 715, 723
 codas interrogatives 260
 déictiques 292, 294
 dense vs. discret 364
 emprunts à l'~ 58-59, 62, 345 → emprunts ;
 bislama
 just 269-72
 nominalisations 186
 parcours (*any, some*) 329, 338
 phonétique 64, 76
 présent -s 384
 self 490, 492
 T.A.M. 741, 749, 789, 892, 897, 922
 verbes composés 668-70, 675
 very 273
- arabe 127, 352, 709, 970
 classique
 négation 694, 936, 944
 égyptien
 négation 944
- araki (Santo, Vanuatu) 212, 223, 335, 380-82,
 456, 500, **517**, 646, 870, 988
 ~ et reconstruction 330
 possession 422-25, 449, 499
- T.A.M. 330, 668, 692, 809, 811, 830, 837, 868,
 904, 931, 968
- arménien 482
- arrernte (Australie) 446
- athabaskanes (langues)
 koyukon 448
 slave 362
- bantou (langues) 203, 676
- basque 282
- berbère 970
- bislama (pidgin du Vanuatu) → emprunts
 ~ influencé par mwotlap 617, **848-49**
 emprunts 207, 426, 854
 ~ et aliénabilité 426, 459-63
 ~ et histoire 67-70
brata 'frère', *sista* 'sœur' **459-63**
 calendrier 355-56
hip 'beaucoup' 342
mas 'devoir' **845**, 849, 858
 numération 345
samtaem 'parfois' 334
 intégration morphologique 208
jes 'Focus temporel' **821**, 834
nomo 'juste, seulement' 269, 834
 partitif *sam* 617
 phonétique 139
 occlusives 57, 58-59, 67-70
 voyelles 64
 possession 177
 réduplication 137
se 'dire > que' 870
 séries verbales 652
stap 'se trouver > progressif' 968
 T.A.M. 795, 904-6
tumas 'trop, très' 269

- breton 352
- catalan 790
- Caucase (langues du) 387 → arménien ; géorgien
- chinois mandarin 346, 387, 482, 672
aspect 619, 659, 790, 918, 968
aspect et argumentation 822, 825, 828, 993
- copte 197
- créoles à base française 208
- dani (Papouasie Nouvelle-Guinée) 54
- diyari (Australie) 933
- emprunts 124
- espagnol (castillan) 60, 339, 486, 515, 968
- fijien 55, 99, 368
possession 588, 590, **596-602**
- français 265 *passim*
ancien ~ 208, 944
composition nominale 232
fonctions des noms 162
hésitations morphologiques 121, 208
phonologie 63, 81, 82, 112, 113
- gallois 352
- gbaya (Centrafrique) 54
- géorgien 361, 398
- gotique 89
- grec classique
accord en nombre 361
composition et dérivation 232, 235
déixis 282
participe 770
T.A.M. 871, 931
- grec moderne 490
- haoussa (Afrique de l'Ouest)
T.A.M. 808
- hébreu moderne 359
- hindi 482
- indo-européen (proto) 54, **235**
- indonésien 128
- italien 54
- japonais 613, 709, 965
aspect **968**
déixis 282
nombre et quantification 360, 362, 364
pluriel associatif 387-88
- sujet modal **841, 843**
- kalam (Papouasie Nouvelle-Guinée) 79, 98
séries verbales **650**
- kanak (langues) 511, 581, 672
ajië-houailou 482
cēmūhĩ 54, 581
drehu 839, 862
labiovélares **54**
nêlêmwa 330, 455, 568, 586, 795
possession 524
tinrin 970
xârâcùù 55, 265
- kâte (Papouasie Nouvelle-Guinée) 54
- kolami (Inde) 111
- latin 240, 349, 397
accord 558
déixis 282
du ~ au français 81, 86, 107, 445, 449, 502
infinitif de narration 820
T.A.M. 815, 839, 871, 931
- lavukaleve (îles Salomon) 401
- lehali (Banks, Vanuatu) 62, 485
~ et reconstruction 504, **506**
labiovélares 54-55
négation 944
possession 425, 582-84
- lêmêrig (Banks, Vanuatu) 425, 501, 582
- lewo (Epi, Vanuatu) 294, 624
négation 944
séries verbales 646, 653
- lonwolwol (Ambrym, Vanuatu) 496, 578-79
- maya (langues)
k'ekchi' 482
yucatèque 364
- Micronésie (langues de) 346, **496, 500, 581**
→ palau
- mohawk (iroquois) 447
- mosina (Banks, Vanuatu) 61, 67, 431
~ et reconstruction 384, 497-505, 551
articles 206, **209-10**, 242, 381
détermination et possession 177, 178, 334, **511**
classificateurs 582-84, 617
inaliénabilité 424-25, 523
suffixes possessifs **502**
négation 624, 944
T.A.M. 761, 791, 830, 868, 924, 969
voyelles 87, **91, 99, 122, 125**

- mota (Banks, Vanuatu) 55, 61, 77, 178, 249, 380, 394, 457 → emprunts
 ~ et reconstruction 84, 87-89, 99, 107, 108, 122, 223, 330, 346, 348, 381, 383, 384, 395, 399, 497-501, 504-5, 543, 673, 828, 830, 914, 949
 actance 674
 articles 208, 242, 244, 476, 559
 classificateurs numériques 346
 négation 624, 944, 954
 possession 425, 441, 449-50, 456
 ~ comestible et passivité 587-98
 T.A.M. 761, 791, 830, 924, 954, 970-71
- mundari (austro-asiatique, Inde) 362
- nahuatl (Mexique) 218, 676, 722
- namakir (Malakula, Vanuatu) 646
- nivkh 387
- Nouvelle-Calédonie (langues) → kanak
- paama (Vanuatu) 223, 988
 anatomie et inaliénabilité 432, 442, 445-49, 541, 585
 possession 453, 500, 524, 551, 553, 555
 séries verbales 646, 653, 664, 671
 formation d'adjoints 672
- palau (Micronésie) 185, 508, 581, 820, 970
 article substantivant (*a*) 200-203
 possession 200-203
- peul (Afrique de l'Ouest) 676
 négation 693, 694
- pidgin → bislama
- polynésiennes (langues) 371 → tahitien
 emprunts 63, 68
 possession
 ~ comestible et passivité 599-602
 inaliénabilité 453
- port-sandwich (Malakula, Vanuatu) 54, 207, 502
- portugais 820
- proto Nord-Centre Vanuatu (PNCV) 83-84, 108, 136, 223, 335, 350, 830, 834, 973
 labiovélaires 55
 marques personnelles 381, 382-83, 505
 possession 422
- proto-austronésien (PAN) 84, 209, 218, 382, 500, 770
- proto-océanien (POc) 83-84, 399, 674 *et passim*
 article personnel 208
 causatif **pa(ka)*- 249
 du ~ au mwotlap 84-92, 106-8
 marques personnelles 382-83, 466-68, 502, 505
 numération 344
 phonétique
 labiovélaires 54-56
 prénasales 58, 73
 vibrantes 62
 possession 419, 422, 514, 583
 ~ comestible et passivité (**ka*) 596-602
 suffixe 3SG 496, 500-501
 résultatif **ma*- 249
- raga (Pentecôte, Vanuatu) 63, 108, 212, 497, 504
- sanskrit 770
 védique 388
- sikuani (Colombie)
 aspect 741, 795
- singhalais (Sri Lanka) 387
- tagalog 185, 200-203, 209, 218, 236-37, 404, 508, 820
- tahitien 795, 970
 aspect 742
- tigak (Papouasie Nouvelle-Guinée) 522
- to'aba'ita (îles Salomon) 496, 501, 922
- turc 613, 970
- ura (Erromango, Vanuatu) 207
- vôlôw (dialecte éteint du mwotlap) 55, 62, 467
- vürës (Banks, Vanuatu)
 ~ et reconstruction 497-99, 501-2
 articles 476, 559
 négation 624, 944
 possession
 classificateurs 582-84
 inaliénabilité 424-25, 523
 T.A.M. 761, 791, 830, 868, 924
 voyelles 87
- walmatjari (Australie) 480
- wolof (Afrique de l'Ouest)
 négation 694
 T.A.M. 699, 796, 806, 808, 931

INDEX DES NOTIONS

~ A ~

ablatif (*den*) **680**

~ formant la comparaison 278

~ formant l'Évitatif 860, 924-25, 927

accent 81-83, 86

historique 86-88, 106-8

adjectif **159**, 264

~ à sens locatif 172-77

~ converti en nom 236-39

~ de couleur 137

~ directement prédicatif → attribut

~ en position d'adjectif 180, 648, 654

~ et aspectualité 702-6

~ et réduplication 137, **141-42**, 408

~ vs. nom 236-39

~ vs. verbe 159-60, **705-6**

tourneures comparatives **276-79**, 675

tourneures intensives 264-76

adjoint du prédicatif 158, **647-48**

définition 154

formé par un adjectif 180, 648, 654

formé par un nom 163, 195-98, 649

formé par un verbe 215, 691, 734, 915

→ série verbale

adverbe 157-58, **177-80** → locatif

~ temporel 165

affixe (préfixe, suffixe)

~ vs. clitique 82

~ vs. mot 80-81

aliénabilité → nom

alphabet 77 → orthographe

anaphore 178-79 *passim*

~ associative 313, 530, **575-80**

~ zéro du sujet 635-39

anthroponymes 63, 162, 210-11, **241-42**

Aoriste

~ + réduplication 147, 760, 762, 773, **796-803**, 820

appellatifs (pronoms) 393-95

argumentation et effets argumentatifs 461, 930-35

~ et aspect 698, **991-1001**

Accompli distant 756-58, 835

Aoriste imperfectif 802-3

Évitatif 925, 930-35

Focus temporel **822-27**, 881

Parfait 748-49, 802-3

Passé immédiat **833-35**

Prétérit 748-49

Prioritif 903-4

Prospectif 850-51, 853

atténuation, minimisation 269-72, 357, 816-18, 833-35 → atténuatif ; diminutif

coorientation argumentative 934, 947, 951, 996-98

dans l'injonction 816-18

orientation sur tel ou tel actant 749-50

orientation vers l'interlocuteur 312, 838

→ coénonciation

pertinence argumentative 748-49

politesse 246, 864, 890, **903-4**

→ injonction atténuée

reproche 287-88, 318, 755, 838, 853, **876**, 890, 958

surprise 291, 743, 780, 803, 933

article

~ des noms (*nA-*) → *nA-* (article des noms)

~ humain non-singulier → collectif (*ige*)

ancien ~ personnel (**i*) 96, 138, **208-13**, 214, 241, 367, 473

- aspectualité
 ~ et catégories syntaxiques 701-35
 ~ et prédicativité 214-19, **700-701**
- assertion
 ~ et hiérarchie informationnelle 779-80
 ~ et préassertion 318-21, 776 → coénonciation
 déictiques spécifiques 299-310
- assimilation phonétique 55, 58, 61, **74**
 ~ à distance → copie vocalique ;
 harmonisation ; dilation ; umlaut
 labialisation des voyelles 76
- associatif
 anaphore associative → anaphore
 duel ~ 262-63, **389-92**
 ~ sur le possesseur 477-81
 marque d'association *nan* 193, 257, 351, 510,
547, 573-80, 631
 non-singulier ~ 384-92
- atténuatif 247-48 → diminutif
- attribut 158, 215-17
 ~ et aspectualité 730-31
- autosegmentale (théorie) 96, 111-19, **127**
- ~ B ~**
- bénéficiaire 682-83
- ~ C ~**
- catégories syntaxiques **153-64**
 ~ et aspectualité **699-735**
 ~ et translation 164-226
 ~ vs. macro-catégories 221, 225
 dérivation et composition 227-54
 opposition verbo-nominale 102-3, 184-86,
 227-36, **228**, **236**, **721-29**
- causatif 249, 658-59
- circonstant 155, **677-84** → adverbe, locatif
- classes de mots → catégories syntaxiques
 lexèmes vs. grammèmes 155-56
- classificateurs
 ~ possessifs
 syntaxe 548-80
 anciens ~ numéraux 346
- clitique
 ~ accentuable vs. ~ atone 82-83, 919-20
 ~ vs. affixe 82, 118, 120
- codas interrogatives **260**, 379, 846, 950, 966,
997
- coénonciation 324
 ~ et effet argumentatif 318, 930-32
 ~ et effet subordonnant 293-96, **318-21**,
 863-67, 889
 avec déictique de second degré (*nen*) 293-96
 définition 294, **311-12**
 échec de la ~ (*ōk*) 321-23
 en récit 293-96, 578
 marque *en* → *en* (coénonciation)
- cognitives (pressions et contraintes)
 analogie 108-10, 135-36, 459-63, **506-7**
 fréquence 456-59, 517
 mémorisation 124, 128, 153, 205-6, 227, 670,
 874, **978**
- collectifs (morphèmes) **399-412**
- combinat 83, 888, 890
 ~ du médiatif 875
 ~ du passé immédiat 833-35
 ~ du Prioritif 898-901, 920-22
 ~ du reproche rétrospectif 876
 en français 874, 999
 théorie du ~ 838, **872-77**, 899, **973-74**, 995,
1010-23
- comparatif → adjectif
- composition **251-54**
 ~ et dérivation 227-54
- consonnes **51-75**
 ~ prénasalisées **57-59**, 71-74, 504-8
 ~ vs. voyelles → autosegmentale (théorie)
 groupes de ~ 57, 58-59, 74-75, **78**, 104, 111
 → copie vocalique
 règle de dégémination 61, **66**, **75**, 79, 108, 130,
 140, 468, 504
 semi-~ 64-65
 vibrante 61-64, 244
- conversion 228, 236-37, **236-37**, 715
 → dérivation zéro
 ~ des adjectifs en noms 236-39
 ~ des noms en verbes 721-22
 ~ des substantifs en noms 239-40
- coordination
 ~ entre propositions 261-62, 296
 ~ vs. séries verbales 651, 666
 ~ entre SN 258, 260-63, 386
 ~ pragmatique 996, 998
 'avec' utilisé comme coordonnant 262, 347

alternative ‘ou bien’ (*si/so*) 260, 353, 871
 → codas
 marque *tō* 261, 317, **804-6**, 972
 par le duel associatif 262-63, **389-92**, 477-81
 copie vocalique 64, 93, **96-119**, 126, 548
 origine historique 106-8
 correspondances phonologiques
 → proto-océanien [*Langues*]

~ **D** ~

datif 682-83
 déclaratif (pronom) 396-99
 définitude 263, 515 → anaphore
 ~ marquée par la coénonciation 285, **311-21**,
 403
 ~ marquée par *nan* 576
 ~ neutralisée par collectifs 401
 ~ non marquée par *nA-* **202**, 280, 476-77, 529,
 740
 indéfini → indéfini
 SN défini vs. pronom 402-3

déixis **280-324**

~ abstraite **310-23**, 786
 ~ et dépendance inter-procès 293-96
 ~ et Présentatif 771-77
 déictiques et négation 937
 déictiques temporels (en *ē-*) 290, 781, **804**, 830
 postprédicat déictique 332-33
 substantif déictique 222

dérivation 510-11

~ et composition **227-54**, 535-39
 ~ zéro → conversion

diachronie *passim* → proto-océanien...
 [*Langues*]

~ vs. synchronie 73-74, **108-10**, 122
 accent et copie vocalique 106-9
 phonologie **84-92**

dialectologie

dialecte bun du mwotlap 62
 dialecte vòlôw du mwotlap 62
 langues proches → lehalì, mosina, mota, vürës
 [*Langues*]

diathèse 252, **641-44**

~ causative 249, **658-59**
 ~ des adjectifs 236
 ~ des noms 236, **723-30**
 ~ et Classificateurs possessifs 565, 596-602

~ et structure interne du procès **984-86**
 ~ réciproque 250-51, 372
 ~ réfléchie 372, **565**
 ~ résultative 249
 ~ secondaire 645-77
 applicatifs 676
 inversion de ~ 644, 773, 781-84, 985
 préfixes diathétiques **249-51**
 sérialisation verbale et ~ 664

dilatation 88-89

diminutif 81, **244-48**, 757
 sens ~ de la reduplication 142-44

directionnel 281, **286**, 304, **683**, 732, **771-77**

~ et Présentatif 786, 937
 ~ Itif *van* 152, 283

distributif

~ du numéral 131, 146, **347**
 marque de ~ (*geh*) 328-32

duel 367 → nombre

durative (valeur)

par la quasi-répétition 151-52
 par la répétition 150-51

~ **E** ~

emprunts

~ à l'anglais → ~ au bislama
 ~ au bislama 234
 motivations cognitives 459-63, **845**, 858
 phonétique 57, 58-59, **62-64**, 67-70
 ~ au français 208 → ~ au bislama
 ~ au mota 63, **68**
 ~ et scolarisation 345

intégration morphologique 207
 intégration phonologique 109, 139
 ~ et histoire **67-70**
 intégration syntaxique 153

en (coénonciation) **311-21**, 578

~ avec Présentatif 778
 dans les relatives 223, 316, 750-51
 désigne un référent préconstruit 312-17, 403,
 777
 marquant la dépendance entre propositions
 151, 294-95, **318-21**, 863, 889, 916-22
 prosodie 82-83, 919-20

énonciative (attitude)

coénonciation 294, 311-12, 863-67
 → coénonciation

épenhèse vocalique → insertion vocalique
 épithète 155, 177, **256-59**
 ~ formée par un nom 187-93
 exclamation 149-50, **315-16, 638**, 842, 847
 ~ et déictiques 301, 306, 311
 ~ et prosodie 855, 876, 920, 933
 existence (prédicat d'~) **159**, 700, 701, 937
 ~ et aspectualisation 733-34
 ~ et possession **482-85**
aē 'il y a' 159, **179**
 avec numéraux 352, 359, 483
laptō 'il y a encore' 759-61
 participes présentatifs 774-75
tateh 'il n'y a pas' 159, 196, 329, 483-84, 948,
 965
vataḡ 'exister en déplacement' 785-87

~ F ~

factitif
 absence de ~ 668
 flottant (phonème) 112 → voyelles flottantes
 focalisation **316-17, 824**
 ~ causale 317
 ~ faiblement marquée 777
 ~ temporelle 821-33
 fonctions syntaxiques 155-226
 fusion vocalique **89-92**, 106-8

~ G ~

gabarit standard de procès 792-95, **975-89**
 générique
 énoncé ~ 796-98
 possesseur ~ 527-39
 genre
 masculin vs. féminin **243**, 371, 403
 grammaticalisation 781, **922**
 'enfant' > pronom relatif 223
 adjectif > préposition (*hiy*) 675
 adjectif/adverbe > marque T.A.M.
 'aujourd'hui' > Futur hodiernal (*qiyig*) 877-80
 'encore' > Rémansif 760
 déplacement spatial > Présentatif kinétique
 (*vataḡ*) 785-87
 Prioritif (*bah en*) **914-22**
 conjonction > marque T.A.M. (*so*) 868-69

déictique > relateur inter-propositionnel
 295-97, 299, **318-21**
 discours rapporté > conjonction **870**
 marque T.A.M. > adverbe (*bah en*) 901
 nom > préposition 437
 participe > connecteur de discours (*toḡtō*) 781
 partitif > négation (*te*) 337, 624-25, 943-45
 possession > anaphore (*nan*) 575-80
 possession comestible > possession passive
 (**ka*) 596-602
 pronom duel > coordonnant (*kōyō*) 263, **389**
 temporel > modal > indéfini (*qiyig*) 338-39,
 880
 verbe > Progressif 968
 verbe transitif > adjectif transitivant 672-76

~ H ~

habitus (théorie de l'~) **1006-7**
 harmonisation vocalique 88, **93-96**, 126, 211,
 473-74
 humains (référents ~)
 ~ et anaphore sur le sujet 635
 ~ et marquage du nombre **360-70**
 codage des circonstants 684
 codés par substantifs 161-62 → substantif
 trois noms exceptionnels 162, 198

~ I ~

inaliénabilité → nom
 morphologie 92, 93-96, **468-75**
 incorporation de l'objet 154, 184-86, 197-98,
 257
 ~ et réduplication 147
 avec partitif *te* 197, 336, 563-67, 621
 → partitif
 dans la dérivation nominale 184-86, 230-31,
 408
 possesseur non-référentiel (*-ge*) 537-38
 incorporation du sujet 535-37
 indéfinis **324-42**
 inflexion 89 → dilation
 information
 densification de l'~ 659-66
 hiérarchie informationnelle 305, 317, **390**,
477-81, 533, 608-11, 755, **779-80**, 826
 théorie de l'~ 86-88, 461

injonction
 ~ atténuée 883
 insertion vocalique 59, 64, 69, **79-81**, 93,
119-25, 126, 133, 510
 instrument (expression de l'~) 157, 178-79,
 196
 avec préposition *mi* 262, 347, 485-86, 674-76
 nom dérivé 231, 234-35, 248
 intensif des adjectifs → adjectif
 interrogatif 321
 combien (*vēvēh*) 337, 347
 en coda 260
 faire quoi (*akteg*) 339
 où (*ave*) 337
 pourquoi (*ba-hap*) 182
 quel (*han*) 193
 qui (*yē ~ hē*) 331, 338, **378-80**, 395
 quoi (*hap*) 337, 341

~ L ~

labiovélares 54-56
 langues (contact de) 67-70, 207 → emprunts
 calques et relexification 617, **848-49**, 858
 liberté vs. contraintes 1005-33
 littéraire (registre) 150, 183, 223, 247, 336,
 396-99, 451, 553, 554, 675, **695**, 806, 949
 → récit
 locatifs 157-58, **165-72** → spatiale
 (référence) ; déixis ; directionnel
 ~ et aspectualité 700, 732-33
 locuteur
 hésitations du ~ 60, 71, 120-22, 138-41, 205-6,
 717, 727-28, 1025

~ M ~

marques
 ~ intégratives 127 → prosodie
 ~ suprasegmentales → pause ; prosodie ;
 rythme
 superposition des ~ 127, 872
 métaphonie 89
 mot
 ~ accentuel 82, 128, 150-51
 ~ autonome 80

~ phonologique 79-82, 120, 128, 139, 150,
 201, **244**, 510
 accent de ~ 81
 multilinéaire (théorie) → autosegmentale
 (théorie)

~ N ~

nA- (article des noms)
 ~ dans prédicats nominaux 217, 936-39
 ~ et négation 936-39
 ~ sur les substantifs 204, 213-14
 ~ vs. incorporation 184-86
 accrété au nom ? 203-8
 copie → copie vocalique
 fonction substantivante **187-214**
 → translation ; substantif
 morphologie 59, 80, 96-119
 nom
 ~ aliénable dépendant 191-93
 ~ d'action **229-31**
 syntaxe 184-86, 233-35, 613
 ~ d'agent 148, 182, 232, 234-35, 537
 ~ de qualité 236-39
 ~ dérivé de verbe **227-36**
 ~ d'instrument → instrument
 ~ en position d'adjectif 163, **195-98**, 649
 ~ et aspectualité 700, 706-30
 ~ et reduplication 141-44, 366-67, 713, 717
 ~ inaliénable 190-91, 421-65
 problèmes sémantiques 440-63
 ~ vs. adjectif 236-39
 ~ vs. substantif **160-63**, **187-214**, 239-40
 compatibilités 102-3, 160-63, 187-98
 complément de ~ 177, 187-**94**, 256-59, 573-80
 → épithète ; possession
 forme de citation 205
 opposition verbo-nominale
 → catégories syntaxiques
 propre → anthroponymes ; toponymes
 substantivation du ~ 198-201
 nombre (marquage du ~) 212, **365-70**
 ~ et article *nA-* **202**, 256
 ~ et distributif *geh* 328-29
 ~ et opposition d'humanité 256, **360-65**
 ~ neutralisé par numéraux 351-53, 483
 ~ neutralisé par prédicats d'existence 482-83
 ~ par la reduplication 141-45, 366-67
 ~ par les collectifs 202, 256, **368-69**, 388,
 404-11

~ par les numéraux → numéraux
 numéraux 131, 156-57, **343-60**
 ~ et aspectualité 731-32
 ~ ordinaux 348-51

~ **O** ~

objet 645-77
 ~ incorporé → incorporation
 ~ indirect 682-83

opérations linguistiques
 chronologie des ~ **1015**
 en morphologie 475
 en phonologie 114
 en sémantique de l'aspect 979

orientation
 ~ argumentative → argumentation
 ~ diathétique → diathèse

orthographe du mwotlap 53, 58, 60, 64,
77-78, 125
 problème des prénasalisées 73-74
 problème du [p] 66-67

~ **P** ~

parcours sur une classe **324-42**, 720
 définition 329

parenté (termes de) 435-36, 452-63, 727-28

parties
 ~ du corps 191, 427-29, 441-52
 ~ du discours → catégories syntaxiques

partitif (*te*) 197, **335-37**
 à la source de la négation 337, 624-25, 943-45

passé immédiat 833-35

pause 81, 557
 ~ et sérialisation verbale 646, 651, 810

personnelles (marques) → pronoms
 personnels

phonème flottant 112, 127 → voyelle
 flottante

phonétique
 ~ vs. phonologie 66-67, 70-74, 75-76, 88

phonologie **51-83**
 ~ historique **83-92** → proto-océanien
 [*Langues*]
 ~ vs. morphologie 126

~ vs. phonétique → phonétique

pluriel 368 → nombre

possesseur **490-543**
 ~ humain générique 527-39
 ~ humain non-référentiel 525-39
 ~ humain référentiel 190, **545**
 ~ non-humain 190-91, 511-13

possession
 syntaxe 190, **475-547**, **545**
 → classificateurs possessifs

prédicat
 ~ attributif vs. équatif 200, 707
 ~ équatif 161, 167, 200, 220, 373, 707, 759,
 770, 979
 ~ avec déictique 281-82, 301, 332-33, 376
 ~ et négation 936-39, 944
 ~ vs. prédicat nominal aspectualisé 217-19,
 700, **707-10**, **713**, 724, 792
 ~ nominal **217-19**, 706-30 → prédicat équatif
 ~ exclamatif 149

prédicativité 155-226 *et passim*
 ~ vs. aspectualité 700-701
 omniprédicativité 218-19

préfixe
 ~ adverbialisant (*bE-*) 181-87, 193, 234-35
 ~ Aoriste 3SG (*ni-*) 100
 ~ cardinalisant (*vĒ-*) 99, 131, 345-48
 ~ d'origine (*tE-*) 101, 172-77
 ~ locatif (*IE-*) 101, 165-72
 ~ vs. article 201
 ~s copiants 100 → copie vocalique
 absence de ~ 119-25
 définition → affixe

prénasales → consonnes

préposition 199, 485-86, 675, **677-84**, 937
 ~ locative 166 → préfixe locatif (*IE-*)
 ~ vs. translatif 167-68, 180-81, **678**
 ~s composées 171, 437
 ~s suffixables 437-38
 relateur génitival *ne* 177, **193-94**, 257, 420,
 547, 552, **573-80**
 relateur génitival *non* 552

présupposé et préconstruit → information
 (hiérarchie) ; assertion ; coénonciation ;
 focalisation

procès
 sémantique du ~ 144-49, 689-1004

pronoms personnels 162, 368, **371-92**

→ collectifs

~ déclaratifs 396-99

~ jussifs 395, 814-16

appellatifs 393-95

étymologie 382-84

paradigme formes légères 372

paradigme formes lourdes 375

prosodie **81-83**

~ comme marque intégrative 151, 495, 646, 810, 919-20, 964

~ comme marqueur énonciatif 306-9, 312, 814, 919-20

~ des émotions 855, **933**, 992

~ et déictiques 287, 300, 301, 919-20

~ et focalisation 316-17

~ et T.A.M. 813, 814, 816, **838**, 846, 992

~ et thématization 296, 300, 306, 315, 811, 863, 891

postrhème vs. postprédicat 333

prosodèmes lexicalisés 83, 872, **875-76**, 965, 973, 1000

~ Q ~

quantification → indéfini ; numéraux ;
parcours ; partitif

~ R ~

réanalyses et réfections du système **1025-30**

→ grammaticalisation

en morphologie 135-36, 138-41, 496-508, 900-901

en phonologie 58-59, 108-10, 139

en syntaxe 184-86

historique des pronoms personnels 383-84

opposition d'aliénabilité 440-63, **464-65**

suffixe possessif (-n) 501-8

réci-procal 250-51

récit 298-99, 322, 606 → littéraire

~ et marques T.A.M. 998

Aoriste 805-8, 917

Focus temporel 830

négation 942

Prospectif 852, 853-54

liaison entre énoncés 293-96, 578, 651

pronom déclaratif 396-99

valeur durative 150-52

reconstruction

labiovélares 54-56

redoublement → reduplication

reduplication **128-49**

~ à valeur diminutive 142-44

~ à valeur distributive 347

~ à valeur fréquentative 947, 986-88

avec l'Aoriste **798-99**

avec Statif 737-38

~ à valeur imperfective 760, 762, 773, 778, **799-803**, 986-88

~ à valeur intensive 141-44, 264

~ à valeur pluralisante **141-45**, 245, 363, **366-67**, 370

~ avec Prohibitif 962-63, 968-70

~ et aspect verbal 986-89

~ et incorporation de l'objet → incorporation

~ et négation 942-43

~ et transitivité 147-48, 988-89

emploi dans la dérivation nominale 184-86, 227-32, 968

morphologie 64, 66, 70-71, **128-41**, 650, 713, **717**, 727-28

sémantique de la ~ **141-49**, 370, 820, **986-89**

référentialité

~ de l'objet 988-89

~ du possesseur 191, 513-18

relative (proposition ~) **222-23**, 258, 316, 515, 768-69

par translation substantivante (*mey*) 219-23

répétition

~ à valeur exclamative 149-50

~ à valeur intensive 272-76

~ vs. reduplication 128, 149-51, 273

rythme 128, 137, 298, 373, 375, **552**, 557, **919**

~ S ~

saillance cognitive ou discursive

~ des bornes aspectuelles 912

~ et anaphore 566, 904, 990

~ et déictiques 285-88

~ et indéfini 358-59

appellatifs de parenté 456-58

individuation du référent 365, 519

pronoms vs. collectifs 400-401

samdhī 61, 75

séries verbales 160, 215, 249, **645-77**, 734, 915, 964, 984
 Aoriste et ~ 810, 998
 chaîne de prédicables 646 → séries verbales
 chaîne de propositions 646, 651, **810**

spatiale (référence ~)
 ~ et déixis **280-92**, 771-77
 ~ et directionnels 281
 ~ et Présentatif 771-92

Statif (*nE-*) 102-3

subordination
 ~ relative 219-23, **222-23**, 316, 768-69
 marque *a* 871
 ~ en proposition relative 223, 316
 ~ et focalisation **316**, 557, 750, 829
 tournure intensive 272-76

substantif **198-201**
 ~ déictique 222
 ~ préfixé par l'article *nA-* 204, 213-14
 ~ vs. nom **160-63**, 187-214, 713
 locatif employé comme ~ 167
 obtenu à partir d'un prédicat 219-23

suffixes possessifs 92, **465-75**
 ~ sur classificateurs 549-53
 étymologie 466-68
 paradigme 465

sujet syntaxique **633-44**

suprasegmentales (marques) 81-83
 → prosodie

syllabe 78-79
 ~ accentuée 81
 ~ et semi-consonnes 64-65
 distribution des consonnes 65-74
 réduction historique des ~ **86-88**, 106-8, 126
 → fusion vocalique
 squelette syllabique 64, 77, **78-80**, 111-19, 127
 structure de ~ et copie vocalique 104-6, **110**

syntagme
 ~ nominal 255-59

syntagme prédicatif
 limites **154**, 647-48

~ T ~

temps, aspect, mode (T.A.M.) 689-1004
 absence de temps **697-98**

thématisation → topicalisation

tō (conjonction, marque T.A.M.) 311, 761, 804, 946, **972-73**
 Accompli Distant (*mal... tō*) 756
 Contrefactuel (*tE-... tō*) 888, 889
 coordonnant 261, **804-6**, 805, 830, 889, 915, 992 → coordination
 étymologie 973
 focalisation causale 317
 Injonction Forte (Aor. + *tō*) 768, 816-18
 Passé Immédiat (*qoyo... ēwē tō*) 833-35
 Présentatif (V + *tō*) 58, 298, 761-62, 768
 Prétérit (*mE-... tō*) 744
 subordonnant 805, 859, 870, 929

topicalisation → coénonciation ; prosodie ; information ; *en*
 ~ et déictiques 293-96, 300, **315**, 318-21
 ~ et hypothèse 889
 valeur d'hypothèse 811-13, **863-69**

toponymes 63, 86, 157, **165**, 243
 adjectifs toponymiques 172-74
 fonctions syntaxiques 166-67

transcription du mwotlap → orthographe

transfert vocalique 93, 114-19, 126
 radicaux à ~ 115

transitivité **645-77**
 ~ et reduplication 147-48, 988-89

translation **164-226**
 ~ des adjectifs en prédicats 216, 702-6
 ~ des locatifs en adjectifs 101, 172-77
 ~ des noms en adverbes 177-87
 ~ des noms en locatifs 101, 165-72
 ~ des noms en prédicats aspectuels 217, 706-30
 ~ des noms en substantifs 187-214
 ~ des prédicats en substantifs 219-23
 ~ des verbes en prédicats 214-16
 définition 164, **168**
 double ~ 174-76
 schéma général **226**

transphonologisation 88, 92

triel 367 → nombre

typologie *passim*

~ U ~

umlaut 88, 92

~ V ~

- verbe 159-60
 - ~ délocutif 138-39, 240, 727-29
 - ~ et reduplication 144-49
 - ~ symétrique 644
 - ~s sérialisés → séries verbales
 - opposition verbo-nominale
 - catégories syntaxiques
 - prédicativité du ~ **214-16**, 701-2
- vocatif 393-95
- voisement 56-57, 58, **59**
- voyelles **75-77**
 - ~ flottantes 80, 127
 - sur le préfixe 111-14 → copie vocalique
 - sur le radical 117-19 → transfert vocalique
 - absence de diphtongues **64, 75**
 - copie de ~ → copie vocalique
 - création historique de ~ 87
 - fusion de ~ → fusion vocalique
 - groupes de ~ 64
 - harmonisation des ~ → harmonisation
 - insertion de ~ → insertion vocalique
 - migration de ~ → transfert vocalique
 - morphonologie des ~ 92-128
 - trait [ATR] **75-76**, 94-96

TABLEAUX

Tableau 1.1 – <i>Données statistiques sur les îles Banks</i>	19
Tableau 2.1 – <i>Les consonnes du mwotlap</i>	51
Tableau 2.2 – <i>Les labiovélares du mwotlap, un chaînon manquant historique</i>	55
Tableau 2.3 – <i>Dévoisement des occlusives dans les emprunts</i>	57
Tableau 2.4 – <i>Prénasalisation des occlusives sonores dans les emprunts</i>	58
Tableau 2.5 – <i>Nasales homorganiques réanalysées dans les emprunts</i>	59
Tableau 2.6 – <i>La consonne [r] dans les emprunts</i>	63
Tableau 2.7 – <i>Les semi-consonnes [w] et [y] se comportent comme des consonnes</i>	65
Tableau 2.8 – <i>La consonne [p] dans les emprunts récents</i>	68
Tableau 2.9 – <i>Les emprunts anciens évitent la consonne [p]</i>	69
Tableau 2.10 – <i>Les sept voyelles du mwotlap</i>	75
Tableau 2.11 – <i>L'alphabet du mwotlap, et les phonèmes correspondants</i>	78
Tableau 2.12 – <i>Table de correspondances entre consonnes du proto-océanien et consonnes du mwotlap</i>	85
Tableau 2.13 – <i>La réduction syllabique en pré-mwotlap : quelques toponymes</i>	86
Tableau 2.14 – <i>La fusion vocalique : du proto-océanien au mwotlap</i>	90
Tableau 2.15 – <i>La fusion vocalique : correspondances entre voyelles du proto-océanien et voyelles du mwotlap</i>	91
Tableau 2.16 – <i>La fusion vocalique : correspondances entre voyelles du proto-océanien et voyelles du mosina</i>	92
Tableau 2.17 – <i>Flexion des noms possessibles : l'ouverture d'un cran</i>	94
Tableau 2.18 – <i>Flexion des noms possessibles : quelques cas particuliers</i>	94
Tableau 2.19 – <i>L'harmonisation vocalique</i>	95
Tableau 2.20 – <i>Quelques cas où l'harmonisation vocalique ne s'applique pas</i>	95
Tableau 2.21 – <i>Exemples de copie vocalique</i>	97
Tableau 2.22 – <i>Une voyelle pour sauver la structure syllabique ?</i>	97
Tableau 2.23 – <i>Quelques exceptions à la copie vocalique</i>	98
Tableau 2.24 – <i>Les huit préfixes copiants du mwotlap</i>	100
Tableau 2.25 – <i>Lexèmes copiables vs. lexèmes bloquants</i>	102
Tableau 2.26 – <i>Les lexèmes bloquants mettent à jour deux préfixes nV- distincts</i>	103
Tableau 2.27 – <i>Copie = <lexème copiable + préfixe copiant></i>	103
Tableau 2.28 – <i>Corrélation régulière entre copie vocalique et structure du radical</i>	105

Tableau 2.29 – <i>Quelques noms exceptionnels : lexèmes CCV- copiables vs. lexèmes CV- bloquants</i>	105
Tableau 2.30 – <i>Les règles de copie vocalique s'expliquent par l'ancien accent tonique</i>	107
Tableau 2.31 – <i>Quelques radicaux à transfert vocalique</i>	115
Tableau 2.32 – <i>Les radicaux à transfert : une voyelle mobile et intermittente</i>	116
Tableau 2.33 – <i>Forme préfixable vs. forme autonome</i>	120
Tableau 2.34 – <i>Forme préfixée et forme autonome sont indispensables pour inférer la forme sous-jacente du lexème</i>	122
Tableau 2.35 – <i>Quelques vocalismes comparés en mota, mosina, mwotlap</i>	122
Tableau 2.36 – <i>L'entrée lexicale permet de calculer toute la morphologie d'une mot</i>	125
Tableau 3.1 – <i>Les parties du discours en mwotlap</i>	156
Tableau 3.2 – <i>Les classes lexématiques : les radicaux nus et leurs compatibilités syntaxiques</i>	163
Tableau 3.3 – <i>Pourcentage d'occurrences de quelques noms dans le discours réel, selon la préfixation</i>	204
Tableau 3.4 – <i>Les noms sont mémorisés sous leur forme substantive : la preuve par le doute</i>	206
Tableau 3.5 – <i>Les vingt-et-un substantifs du mwotlap ayant gardé trace de l'ancien article personnel</i>	210
Tableau 3.6 – <i>Pluriels irréguliers de quelques noms en i-</i>	212
Tableau 3.7 – <i>Classes lexématiques majeures, translation et types de prédicat</i>	219
Tableau 4.1 – <i>Les adjectifs et leurs intensifs</i>	266
Tableau 4.2 – <i>Les morphèmes de déixis concrète</i>	280
Tableau 4.3 – <i>Les deux marques de la coénonciation en mwotlap</i>	295
Tableau 4.4 – <i>Déixis concrète, déixis abstraite, et modalité assertive</i>	324
Tableau 4.5 – <i>Le suffixe -gi sature une place d'argument dans cinq morphèmes</i>	334
Tableau 4.6 – <i>Le système numéral du mwotlap</i>	344
Tableau 4.7 – <i>Le marquage du nombre obéit à des critères sémantiques et non formels</i>	361
Tableau 4.8 – <i>Quelques radicaux se rédupliquent au non-singulier</i>	366
Tableau 4.9 – <i>Pronoms personnels du mwotlap : formes légères, sujet/objet</i>	372
Tableau 4.10 – <i>Pronoms personnels du mwotlap : formes lourdes</i>	375
Tableau 4.11 – <i>Étymologie des pronoms personnels : du PNCV au mwotlap</i>	382
Tableau 4.12 – <i>L'ouverture du discours direct dans les récits, selon trois niveaux de langue</i>	398
Tableau 4.13 – <i>Les indices personnels de deuxième personne</i>	413
Tableau 4.14 – <i>Les indices personnels de troisième personne</i>	413
Tableau 5.1 – <i>L'opposition d'aliénabilité : quelques caractéristiques</i>	419
Tableau 5.2 – <i>L'opposition d'aliénabilité en araki : trois classes de noms</i>	422
Tableau 5.3 – <i>Noms inaliénables : les parties du corps humain</i>	428
Tableau 5.4 – <i>Noms inaliénables : les parties du corps animal</i>	429
Tableau 5.5 – <i>Noms inaliénables : les noms relatifs à l'individu (hors anatomie)</i>	430
Tableau 5.6 – <i>Quelques désignations métonymiques de l'individu</i>	432
Tableau 5.7 – <i>Noms inaliénables : les parties de végétal</i>	432

Tableau 5.8 – <i>Les parties de végétal : le possesseur est une espèce particulière</i>	433
Tableau 5.9 – <i>Les parties de végétal : le possesseur est un hyperonyme</i>	434
Tableau 5.10 – <i>Noms inaliénables : parties d'objets, noms relatifs à des inanimés</i>	434
Tableau 5.11 – <i>Noms inaliénables : les termes de parenté</i>	435
Tableau 5.12 – <i>Autres mots suffixables : les quatre Classificateurs possessifs</i>	436
Tableau 5.13 – <i>Parallélisme morphologique entre noms inaliénables et certaines prépositions</i>	437
Tableau 5.14 – <i>Autres mots suffixables : les Prépositions issues de noms</i>	438
Tableau 5.15 – <i>Autres mots suffixables : adjectifs, pronoms au fonctionnement atypique</i>	438
Tableau 5.16 – <i>Noms aliénables : les parties du corps humain</i>	441
Tableau 5.17 – <i>Parties du corps humain composées avec un nom inaliénable</i>	442
Tableau 5.18 – <i>Les cinq doigts de la main</i>	443
Tableau 5.19 – <i>Noms aliénables : les humeurs et productions du corps humain</i>	447
Tableau 5.20 – <i>Dédoublings de noms de parties du corps : innovations du mwotlap par rapport au mota</i>	449
Tableau 5.21 – <i>Noms aliénables : les relations de parenté</i>	452
Tableau 5.22 – <i>Termes de parenté synonymes, inaliénables vs. aliénables</i>	453
Tableau 5.23 – <i>Termes de parenté : Désignatifs vs. appellatifs</i>	455
Tableau 5.24 – <i>Frères et sœurs : Deux logiques de nomination</i>	460
Tableau 5.25 – <i>Termes de parenté : développements récents et effet de paradigme</i>	463
Tableau 5.26 – <i>Suffixes personnels possessifs du mwotlap</i>	465
Tableau 5.27 – <i>Distribution des allomorphes en -(n)- des suffixes non-SG [1EXC, 2]</i>	466
Tableau 5.28 – <i>Suffixes personnels possessifs POc selon Ross 1988</i>	466
Tableau 5.29 – <i>Base 1 vs. Base 2 des radicaux suffixables : quelques exemples</i>	469
Tableau 5.30 – <i>Flexion personnelle des noms suffixables, et allomorphisme du radical : différence de distribution selon les lexèmes</i>	469
Tableau 5.31 – <i>Flexion des voyelles finales de radical pour les mots suffixables</i>	470
Tableau 5.32 – <i>Flexion personnelle des noms suffixables, et allomorphisme du radical : différence de distribution selon la voyelle de référence</i>	472
Tableau 5.33 – <i>Flexion personnelle des mots suffixables : tables d'alternances de la voyelle prédésinentielle</i>	472
Tableau 5.34 – <i>Flexion du nom IĒwo~ 'dent'</i>	472
Tableau 5.35 – <i>Flexion du nom moyu~ 'oncle, neveu'</i>	473
Tableau 5.36 – <i>Flexion du nom iplu~ 'camarade' : l'harmonisation vocalique</i>	473
Tableau 5.37 – <i>Liste des lexèmes suffixables concernés par l'harmonisation vocalique</i>	474
Tableau 5.38 – <i>Le statut syntaxique n'est pas déterminé par la suffixation, mais par la préfixation (noms communs)</i>	476
Tableau 5.39 – <i>Duel associatif et suffixes possessifs, selon le degré d'informativité des deux possesseurs (Y)</i>	481
Tableau 5.40 – <i>Statuts syntaxiques respectifs de mino "mon" et mi no "avec moi".</i>	486
Tableau 5.41 – <i>Marquage de la possession inaliénable avec possesseur humain vs. non-humain.</i>	493
Tableau 5.42 – <i>Possesseur explicite vs. anaphorisé en mwotlap</i>	496

Tableau 5.43 – Possesseur explicite vs. anaphorisé en <i>to'aba'ita</i>	496
Tableau 5.44 – Possesseur explicite vs. anaphorisé en <i>vürës</i> : problème de voyelles	498
Tableau 5.45 – Suffixes personnels SG / non-SG en <i>vürës</i> : problème de voyelles	498
Tableau 5.46 – Possesseur explicite vs. anaphorisé en <i>araki</i> : -ni vs. -na	500
Tableau 5.47 – Convergence fonctionnelle entre *-ni et *-ña en <i>mwotlap</i> : le possesseur humain singulier	501
Tableau 5.48 – Suffixes possessifs du <i>mwotlap</i> (rappel)	503
Tableau 5.49 – Forme indépendante vs. suffixée du "nous inclusif pluriel" dans quelques langues NCV	504
Tableau 5.50 – Évolution des suffixes possessifs "nous inclusif" aux trois nombres en <i>mwotlap</i>	506
Tableau 5.51 – Possesseur humain vs. non-humain, explicite vs. anaphorisé (<i>mwotlap</i>)	511
Tableau 5.52 – Possesseur humain vs. non-humain, explicite vs. anaphorisé (<i>mosina</i>)	512
Tableau 5.53 – Traitement syntaxique exceptionnel de certains noms humains en position de possesseur référentiel	516
Tableau 5.54 – Suffixation possessive en fonction du possesseur Y : pertinence des critères [référentiel] et [humain]	523
Tableau 5.55 – Référentialité du possesseur, référentialité du possédé : les trois constructions du <i>mwotlap</i>	525
Tableau 5.56 – Référentialité vs. absence du possesseur Y : divergence entre langues	526
Tableau 5.57 – Fonctionnement de la structure possessive en -ge : description générique des effets d'un événement Z sur les gens	533
Tableau 5.58 – Doublets inaliénables / aliénables à sens différents : inventaire	540
Tableau 5.59 – Doublets inaliénables / aliénables à sens différents : comportement syntaxique	540
Tableau 5.60 – Noms inaliénables et doublets affixaux	542
Tableau 5.61 – Flexion du CP mu~ 'mon X (à porter)'	549
Tableau 5.62 – Flexion du CP ma~ 'mon X (à boire)'	550
Tableau 5.63 – Flexion du CP ga~ 'mon X (à manger)'	551
Tableau 5.64 – Flexion du CP no~ 'mon X (en général)'	551
Tableau 5.65 – Les deux constructions pour le syntagme à Classificateur possessif : place de l'article	560
Tableau 5.66 – Extraction partitive, place du focus et niveau de langue : traduction de 'je veux boire de l'eau'	564
Tableau 5.67 – Compatibilités syntaxiques et fréquence d'emploi des trois constructions possessives	568
Tableau 5.68 – Possesseur humain vs. non-humain : noms inaliénables / CP ga~	573
Tableau 5.69 – Possesseur humain vs. non-humain : noms inaliénables / CP ga~ / CP no~	574
Tableau 5.70 – Possession réelle vs. anaphore associative : le double comportement de <i>nan</i>	580
Tableau 5.71 – Les systèmes de classificateurs dans quelques langues des Banks	583
Tableau 5.72 – Sémantique du Classificateur *no- en <i>vürës</i> et <i>mosina</i>	583

Tableau 5.73 – <i>Glissement sémantique de la possession alimentaire : mwotlap, fijen, polynésien</i>	600
Tableau 5.74 – <i>Sémantique historique de la possession en Océanie : les Classificateurs POc *na et *ka</i>	602
Tableau 5.75 – <i>Comparaison sémantique des tournures partitive vs. anaphorique, en emploi ad-nominal (tous CP) vs. ad-verbal (CP mu~)</i>	623
Tableau 5.76 – <i>Présupposition pragmatique et incidence de la négation dans les énoncés partitifs en te mu~</i>	627
Tableau 6.1 – <i>Distribution différente des constructions sérielles dans la famille des langues NCV (Nord-Centre Vanuatu)</i>	647
Tableau 6.2 – <i>L'organisation interne du Syntagme prédicatif aspectualisé</i>	652
Tableau 6.3 – <i>Combinaison de verbes intransitifs ^{et/ou} transitifs : Effets sur la distribution des arguments</i>	667
Tableau 6.4 – <i>Prépositions adverbialisantes : valeurs sémantiques codées différemment selon le sème [humain]</i>	684
Tableau 7.1 – <i>Pronoms personnels du mwotlap (rappel)</i>	690
Tableau 7.2 – <i>Marqueurs aspectuels du mwotlap : non-superposition entre structures affirmatives et négatives.</i>	694
Tableau 7.3 – <i>Compatibilité des tiroirs TAM avec l'anaphore zéro du sujet</i>	639
Tableau 7.4 – <i>Conjugaisons du mwotlap : quelques temps au singulier</i>	696
Tableau 7.5 – <i>Compatibilité des principales catégories grammaticales avec la prédicativité et l'aspectualité.</i>	701
Tableau 7.6 – <i>Adjectifs ou verbes ? Le test de l'épithète.</i>	705
Tableau 7.7 – <i>Noms de parenté et dérivés transitifs : noms ou verbes ?</i>	728
Tableau 7.8 – <i>Correspondances entre le type-de-procès du prédicat et l'incidence des opérations aspectuelles en mwotlap (tous TAM confondus)</i>	741
Tableau 7.9 – <i>Quelques verbes téliques j dont l'état résultant k présente des limites claires</i>	748
Tableau 7.10 – <i>Distribution de laptō 'encore' comme Adjoint vs. Rémansif, en fonction du type de procès</i>	763
Tableau 7.11 – <i>Les Directionnels et les Déictiques du mwotlap : rappel</i>	772
Tableau 7.12 – <i>Dans deux langues de Vanua-lava, vatag permet de composer le morphème d'Accompli</i>	791
Tableau 7.13 – <i>Tous les lexèmes prédicatifs s'articulent en une phase télique (j) et une phase atélique (k)</i>	793
Tableau 7.14 – <i>Les deux types d'injonction : Aoriste désidératif vs. Impératif</i>	815
Tableau 7.15 – <i>L'injonction forte en tō (désidératif vs. impératif)</i>	817
Tableau 7.16 – <i>Le Suggestif en tog (désidératif vs. impératif)</i>	817
Tableau 7.17 – <i>Les dix valeurs de l'Aoriste : récapitulation</i>	818
Tableau 7.18 – <i>Valeur volitive du Prospectif : non-contradiction entre sujet syntaxique et centre énonciatif</i>	843
Tableau 7.19 – <i>Polysémie du Prospectif en phrase indépendante : synthèse</i>	855
Tableau 7.20 – <i>Traduction de 'si tu vas' : la conjonction mobile so ~ wo</i>	866
Tableau 7.21 – <i>Correspondances entre le type-de-procès du prédicat et l'incidence du Prioritif</i>	913

Tableau 7.22 – <i>Le carré des ruptures préconstruites : complémentarités et oppositions entre quatre tiroirs TAM</i>	952
Tableau 7.23 – <i>Potentiel vs. Futur : opposition ou équivalence ?</i>	959
Tableau 7.24 – <i>Potentiel vs. Futur : notations en logique modale</i>	959
Tableau 7.25 – <i>Incidence des tiroirs TAM sur l'interprétation sémantique du procès</i>	977
Tableau 7.26 – <i>Le mwotlap possède deux classes de lexèmes prédicatifs, selon les opérations aspectuelles qu'ils autorisent</i>	982
Tableau 7.27 – <i>Indexation des phrases du dialogue récapitulatif sur les énoncés analysés au cours du chapitre</i>	1004

FIGURES

Figure 1.1 – <i>Situation du mwotlap dans la famille linguistique austronésienne (d'après Grimes & al. 1995)</i>	12
Figure 2.1 – <i>Propagation vocalique (copie) vs. "nœud barrière" (pas de copie)</i>	111
Figure 3.1 – <i>Translation des noms en locatifs</i>	169
Figure 3.2 – <i>Translation des noms en locatifs, et des locatifs en adjectifs</i>	176
Figure 3.3 – <i>Des verbes aux adverbes, en passant par les noms</i>	187
Figure 3.4 – <i>Translation des noms en substantifs : rôle de l'article nA-</i>	201
Figure 3.5 – <i>Translation des noms humains en substantifs : rôle de l'article personnel e en langue mosina</i>	209
Figure 3.6 – <i>Translation des verbes en attributs / en prédicats</i>	215
Figure 3.7 – <i>Translation des adjectifs en attributs / en prédicats</i>	216
Figure 3.8 – <i>Translation des noms en attributs / en prédicats</i>	217
Figure 3.9 – <i>Translation des prédicats en substantifs</i>	221
Figure 3.10 – <i>Catégories et macro-catégories de lexèmes, translation et prédictivité en mwotlap</i>	226
Figure 4.1 – <i>Les trois degrés de la déixis concrète : déixis personnelle vs. monstrative, un double enchâssement</i>	284
Figure 5.1 – <i>Noms inaliénables : la relation de possession est préalable à la constitution d'un référent</i>	440
Figure 5.2 – <i>Noms aliénables : la relation de possession est postérieure à la constitution d'un référent</i>	440
Figure 5.3 – <i>SYNTAXE DE LA POSSESSION DIRECTE EN MWOTLAP : synthèse</i>	545
Figure 5.4 – <i>Les apparentements du mwotlap d'après Tryon (ed, 1995)</i>	597

Figure 6.1 –	<i>Un triangle de relations entre actants</i>	665
Figure 7.1 –	<i>Le Parfait n'opère que sur une seule borne</i>	742
Figure 7.2 –	<i>Télicité du procès et effets de traduction</i>	743
Figure 7.3 –	<i>Le Parfait</i>	744
Figure 7.4 –	<i>Prétérit des procès atéliques : la borne finale du procès est franchie</i>	745
Figure 7.5 –	<i>L'état résultant est généralement conçu comme externe au procès lui-même</i>	745
Figure 7.6 –	<i>Prétérit des procès téliques : la borne finale de l'état résultant est franchie</i>	746
Figure 7.7 –	<i>Prétérit des verbes de mouvement</i>	747
Figure 7.8 –	<i>Le Prétérit</i>	752
Figure 7.9 –	<i>L'Accompli</i>	756
Figure 7.10 –	<i>L'Accompli distant</i>	758
Figure 7.11 –	<i>Le Rémansif laptō 'encore'</i>	765
Figure 7.12 –	<i>Le Continuatif construit un procès à part entière</i>	766
Figure 7.13 –	<i>Continuatif + Parfait <=> Rémansif</i>	767
Figure 7.14 –	<i>Présentatif des procès transitifs : atéliques orientés vers l'Agent ~ téliques orientés vers le Patient</i>	783
Figure 7.15 –	<i>Valeur aspectuelle du Présentatif Kinétique : l'extension temporelle dans le passé</i>	790
Figure 7.16 –	<i>Le Gabarit standard des procès en mwotlap</i>	793
Figure 7.17 –	<i>Le Gabarit standard des procès en mwotlap (rappel)</i>	800
Figure 7.18 –	<i>La reduplication crée une classe d'occurrences (E_j) : effets itératifs et/ou imperfectifs</i>	801
Figure 7.19 –	<i>L'Aoriste avec verbe simple</i>	820
Figure 7.20 –	<i>L'Aoriste avec verbe redupliqué</i>	820
Figure 7.21 –	<i>Valeur future du Focus Temporel</i>	825
Figure 7.22 –	<i>Valeur inaugurative du Focus Temporel</i>	831
Figure 7.23 –	<i>Le passé immédiat</i>	835
Figure 7.24 –	<i>Le Focus Temporel : synthèse</i>	836
Figure 7.25 –	<i>L'Éventuel se situe à l'intersection de deux structures</i>	868
Figure 7.26 –	<i>Deux sortes de visées modales : Prospectif vs. Potentiel</i>	895
Figure 7.27 –	<i>Le Prioritif</i>	905
Figure 7.28 –	<i>Le Prioritif implique un formatage interne de P</i>	909
Figure 7.29 –	<i>Le Provisionnel implique un formatage externe de P</i>	910
Figure 7.30 –	<i>Pour les procès homogènes, les deux bornes sont également pertinentes</i>	912
Figure 7.31 –	<i>Pour les procès hétérogènes, seule la borne finale est pertinente</i>	912
Figure 7.32 –	<i>Le carré logique de l'Évitatif : causes et conséquences</i>	929
Figure 7.33 –	<i>La négation 'ne plus' : le symétrique du Rémansif</i>	947
Figure 7.34 –	<i>La négation 'pas encore' : le symétrique de l'Accompli</i>	950
Figure 7.35 –	<i>Le Gabarit standard des procès en mwotlap (rappel)</i>	978
Figure 7.36 –	<i>Les verbes fondamentalement téliques : des procès sans phase stative ?</i>	981

Figure 7.37 – <i>Procès à phase stativè intrinsèque vs. processus à état résultant obtenu par construction</i>	983
Figure 7.38 – <i>Relations explicites, relations implicites : répartition de la référence entre marques TAM et contexte</i>	991

CARTES

Carte 1 – <i>La famille austronésienne</i>	13
Carte 2 – <i>Le Vanuatu, archipel du Pacifique Sud</i>	15
Carte 3 – <i>Les langues du Vanuatu</i>	17
Carte 4 – <i>Les langues voisines du mwotlap (nord des îles Banks)</i>	20
Carte 5 – <i>L'île de Mwotlap</i>	23

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos	5
Sommaire	7
Abréviations	9
<i>Chapitre Un</i> Présentation	13
<hr/>	
<i>I. Situation géographique et sociologique</i>	13
A. L'OCÉANIE ET LES PEUPLES AUSTRONÉSIENS	13
B. LE VANUATU	14
1. Le pays	14
2. Les langues du Vanuatu	15
C. LES ÎLES BANKS	19
1. Un archipel dans l'archipel	19
2. Les langues des Banks	19
3. Une langue régionale dominante ?	20
<i>II. Mwotlap</i>	21
A. NOTE TERMINOLOGIQUE	21
B. L'ÎLE DE MWOTLAP	22
C. LA POPULATION	23
D. VIVRE À MWOTLAP	24
1. Une économie paysanne	24
2. L'organisation sociale	26
3. Religion et cosmologie	27
4. La musique et la danse	27
5. La tradition orale	29
6. Hiérarchie sacrée, égalité profane	30
7. La vie moderne	30
<i>III. L'enquête</i>	32
A. VOYAGES	32
B. MÉTHODES	34
<i>IV. La description linguistique du mwotlap</i>	36
A. LES DONNÉES EXISTANTES	36
1. L'esquisse de Codrington	36
2. Les autres sources scientifiques	38
3. Les écrits en mwotlap	39

B.	LE CORPUS	40
C.	LES EXEMPLES	41
D.	PLAN DE LA THÈSE	41
V.	<i>Intérêt typologique du mwotlap</i>	43
A.	PHONÉTIQUE ET PHONOLOGIE	43
B.	CATÉGORIES SYNTAXIQUES	43
C.	LA RÉFÉRENCE À DES ENTITÉS (AUTOUR DU NOM)	44
1.	Le nombre et les référents humains	44
2.	Les paradigmes pronominaux	45
3.	La possession	45
D.	LA RÉFÉRENCE À DES PROCÈS (AUTOUR DU VERBE)	46
1.	Temps, aspect, mode	46
2.	Transitivité et séries verbales	47
E.	LES COMPLÉMENTS PÉRIPHÉRIQUES	48
F.	RÉFÉRENCE SPATIALE	48
G.	LA DÉIXIS	48
<i>Chapitre Deux Phonologie, morphologie</i>		51
I.	<i>Phonologie générale du mwotlap</i>	51
A.	CONSONNES	51
1.	Quelques paires minimales	51
2.	Les cinq ordres, ou points d'articulation	54
3.	Les six séries, ou modes d'articulation	56
4.	Distribution dans la syllabe	65
5.	Morphonologie des consonnes	74
B.	VOYELLES	75
1.	Sept voyelles pertinentes	75
2.	Règles de samdhi vocalique	76
C.	TRANSCRIPTION ET ALPHABET	77
D.	PRINCIPES DE PHONOTACTIQUE	78
1.	La structure syllabique	78
2.	Le squelette syllabique	78
E.	MARQUES SUPRASEGMENTALES	81
1.	L'accent	81
2.	L'intonation	83
II.	<i>Aperçu de phonologie historique</i>	83
A.	LE MWOTLAP ET SES ANCÊTRES	83
B.	DU PROTO OCÉANIEN AU MWOTLAP	84
1.	Les consonnes	84
2.	Les voyelles	86
III.	<i>Morphophonologie des voyelles</i>	92
A.	HARMONISATION VOCALIQUE	93
1.	Ouverture régulière des voyelles	93
2.	L'harmonisation vocalique	94
B.	COPIE VOCALIQUE	96

1.	Les préfixes *C- et la copie vocalique	96
2.	Préfixes CV- : nature de la voyelle V	97
3.	Le trait de copie : lexique vs. phonologie	103
4.	Motivation historique de la copie	106
5.	Synchronie : pour une représentation multi-linéaire	110
C.	TRANSFERT VOCALIQUE	114
1.	Des radicaux atypiques	115
2.	Une voyelle très particulière	116
3.	Des lexèmes à voyelle flottante	117
D.	L'INSERTION VOCALIQUE	119
1.	Forme préfixable, forme autonome	119
2.	Les ambiguïtés des formes préfixées	120
3.	L'insertion vocalique	122
E.	CONCLUSIONS : MORPHOLOGIE DES VOYELLES	125
1.	L'entrée lexicale comme matrice morphologique	125
2.	Phonologie ou morphologie ?	126
3.	Pertinence des outils théoriques	126
IV.	<i>Morphosémantique de la reduplication</i>	128
A.	RÉDUPLICATION <i>VS.</i> RÉPÉTITION	128
B.	SCHÉMAS FORMELS DE RÉDUPLICATION	128
1.	Radicaux commençant par (C)V-	129
2.	Radicaux commençant par CCV-	133
3.	Fluctuations et limites de la reduplication	137
C.	SÉMANTIQUE DE LA RÉDUPLICATION	141
1.	La reduplication sur les noms et les adjectifs	141
2.	La reduplication sur les verbes	144
D.	QUELQUES STRUCTURES À RÉPÉTITION	149
1.	Répétition d'un substantif à valeur exclamative	149
2.	Répétition d'un verbe à valeur durative	150
3.	La structure durative en /i/	151
<i>Chapitre Trois Les classes de mots et l'art de la translation</i>		153
I.	<i>Les classes de lexèmes</i>	154
A.	MÉTHODOLOGIE DE LA CLASSIFICATION	154
1.	Survol de la phrase mwotlap	154
2.	Les catégories sont définies par les fonctions	155
3.	Classes lexématiques vs. grammématiques	155
B.	LES CLASSES LEXÉMATIQUES	156
1.	Les numéraux	156
2.	Les adverbes	157
3.	Les adjoints du prédicat	158
4.	Les attributs	158
5.	Les adjectifs	159
6.	Les verbes	159
7.	Les substantifs vs. les noms	160
8.	Les lexèmes nus, et leur fonction fondamentale	163

II.	<i>L'art de la translation</i>	164
A.	DES NOMS AUX LOCATIFS (LE PRÉFIXE LE-)	165
1.	Les fonctions des locatifs	165
2.	Translation des noms en locatifs	167
B.	DES LOCATIFS AUX ADJECTIFS (LE PRÉFIXE TE-)	172
1.	Des adjectifs toponymiques ?	172
2.	Translation et boîte noire	173
3.	Double translation et détermination nominale	176
C.	DES NOMS AUX ADVERBES (LE PRÉFIXE BE-)	177
1.	Panorama des adverbes	177
2.	Un translatif adverbialisant	181
D.	DES NOMS AUX SUBSTANTIFS (LE PRÉFIXE NA-)	187
1.	Fonctions du nom sans article	187
2.	Des noms substantivés	198
3.	La question de l'article en mwotlap	201
E.	LES PRÉDICATS ASPECTUALISÉS (LES MARQUES T.A.M.)	214
1.	Les verbes sont-ils prédicatifs ?	214
2.	Adjectifs et noms	216
3.	Le mwotlap, une langue omni-prédicative ?	218
F.	DES PRÉDICATS AUX SUBSTANTIFS (LE SUBSTANTIVANT MEY)	219
1.	Un translatif subordonnant	219
2.	De la relativation en mwotlap	222
G.	SYNTHÈSE : L'ART DE LA TRANSLATION EN MWOTLAP	224
1.	Catégories syntaxiques et translation	224
2.	Schéma récapitulatif	225
III.	<i>Composition et dérivation</i>	227
A.	DÉRIVATION RADICALE ET CONVERSION	227
1.	Des verbes aux noms	227
2.	Des adjectifs aux noms	236
3.	Des substantifs aux noms	239
4.	Les dérivés délocutifs	240
B.	DÉRIVATION AFFIXALE	240
1.	Former des noms propres et des substantifs	241
2.	Le diminutif	244
3.	Les noms d'instruments	248
4.	Affixes verbaux résiduels	248
C.	COMPOSITION	251
1.	Composés nominaux	251
2.	Composés verbaux	253
3.	Autres	254
<i>Chapitre Quatre</i> La référence et le nombre		255
I.	<i>La référence et le nombre : problématique</i>	255
A.	LE SYNTAGME NOMINAL : DÉFINITION	255
B.	RÉFÉRENCE ET CODAGE DU NOMBRE	256

II.	<i>La structure interne des SN</i>	256
	A. LA TÊTE ET L'ÉPITHÈTE	256
	B. L'ORDRE CANONIQUE DES MODIFICATEURS DE NOMS	258
	C. DES SN AU CŒUR DES SN	259
	1. Les SN imbriqués	259
	2. La coordination	260
III.	<i>Les modificateurs du nom et la quête de la référence</i>	263
	A. LES ADJECTIFS ET LEURS MODIFICATEURS	264
	1. Les intensifs	264
	2. Les comparatifs	276
	B. LES DÉICTIQUES	280
	1. La déixis concrète	280
	2. La déixis abstraite	310
	3. Synthèse : les trois paramètres de la déixis	323
	C. QUANTIFICATION SUR UNE CLASSE	324
	1. Quantificateurs et indéfinis	324
	2. Les numéraux	343
IV.	<i>La catégorie du nombre et les pronoms</i>	360
	A. LE NOMBRE : HUMAIN VS. NON-HUMAINS	360
	1. Les non-humains neutralisent le nombre	360
	2. Les référents humains et le marquage du nombre	365
	B. LES PRONOMS PERSONNELS	371
	1. Quinze tiroirs morphologiques	371
	2. Les pronoms sujet, objet, régime de prépositions	372
	3. Pronoms légers vs. pronoms lourds	374
	4. Note historique sur les pronoms personnels	380
	5. Le non-singulier associatif	384
	C. LES AUTRES PRONOMS	392
	1. Les appellatifs	393
	2. Les pronoms jussifs	395
	3. Les pronoms déclaratifs	396
	D. LES COLLECTIFS	399
	1. Morphologie, étymologie	399
	2. Aperçu syntaxique	399
	3. Fonctionnement sémantique	400
	4. Les collectifs et leurs qualifiants	404
	E. SYNTHÈSE : PRONOMS ET APPARENTÉS	412
	<i>Chapitre Cinq L'expression de la possession</i>	419
	<i>L'expression de la possession en mwotlap</i>	419
I.	<i>Possession inaliénable vs. aliénable</i>	421
	A. OPPOSITION FORMELLE ENTRE LEXÈMES	421
	1. Les critères morphosyntaxiques	421
	2. Étanchéité des deux classes de noms	422
	3. Aperçu dialectologique	424
	4. Notation des lexèmes	425

5.	L'aliénabilité, un problème sémantique	426
B.	INVENTAIRE DES NOMS INALIÉNABLES	427
1.	Noms	427
2.	Catégories suffixables autres que le nom	436
3.	Une relationalité intrinsèque	438
4.	Inaliénabilité et construction de la référence	439
C.	PROBLÈMES D'ALIÉNABILITÉ	440
1.	Parties du corps humain	441
2.	Termes de parenté	452
3.	Synthèse : contraintes fonctionnelles et liberté d'innovation	464
II.	<i>Morphologie de la possession</i>	465
A.	LES SUFFIXES PERSONNELS POSSESSIFS	465
1.	Inventaire des suffixes personnels	465
2.	Étymologie des suffixes personnels	466
B.	ALTERNANCES VOCALIQUES SUR LE RADICAL	468
1.	Deux bases en alternance (ir)régulière	468
2.	La "forme nue", radical de référence des noms suffixables	469
3.	Combinaisons bases-suffixes selon la voyelle du radical	471
4.	Deux exemples complets de flexion personnelle possessive	472
5.	L'harmonisation vocalique	473
C.	RÉSUMÉ DES OPÉRATIONS TECHNIQUES LIÉES À LA SUFFIXATION	475
III.	<i>Syntaxe générale de la possession</i>	475
A.	FONCTIONNEMENT SYNTAXIQUE GÉNÉRAL DE LA POSSESSION	475
1.	Suffixation et fonction syntaxique	476
2.	Identification du référent, et définitude	476
3.	Le duel associatif	477
4.	Les prédicats de possession	482
5.	Changement de propriétaire : le morphème ge	488
6.	Deux adjectifs suffixables	490
B.	L'EXPRESSION SYNTAXIQUE DU POSSESSEUR	492
1.	L'opposition d'humanité	492
2.	Possesseur humain	494
3.	Possesseur non-humain	508
4.	Possesseur absent	523
C.	SYNTHÈSE : SYNTAXE DE LA POSSESSION DIRECTE	543
IV.	<i>La possession indirecte et les Classificateurs</i>	547
A.	LA POSSESSION INDIRECTE : PRÉSENTATION	547
1.	La possession indirecte	547
2.	Les Classificateurs possessifs : problématique	547
B.	MORPHOLOGIE DES CLASSIFICATEURS POSSESSIFS	548
1.	Préfixation	548
2.	Suffixation	549
C.	SYNTAXE DES CLASSIFICATEURS POSSESSIFS	553
1.	Syntaxe interne du substantif possédé	553
2.	Fonctions syntaxiques ouvertes aux CP	560
3.	Les Classificateurs sont-ils des noms ?	568
4.	Cas du possesseur non-humain	572

D.	SÉMANTIQUE DIFFÉRENTIELLE DES CLASSIFICATEURS	581
1.	Les CP distinguent les relations	581
2.	MA~ : autour de la boisson	584
3.	GA~ : manger, ressentir, subir	586
4.	MU~ : tenir, avoir, faire	603
V.	Conclusion : La possession dans la langue	630
Chapitre Six Actance et complémentation		633
<hr/>		
I.	Les avatars du sujet	633
A.	LES PRÉDICATS ET LEUR SUJET	633
B.	ABSENCE DE SUJET EXPLICITE	634
1.	L'anaphore zéro du sujet	635
2.	L'absence réelle de sujet	639
C.	ABSENCE DE VOIX ET SUJETS IMPERSONNELS	641
1.	Hiérarchie de saillance et voix	641
2.	Une tournure pseudo-passive	643
3.	Verbes symétriques et inversion de diathèse	644
II.	Transitivité et séries verbales	645
A.	LES SÉRIES VERBALES DU MWOTLAP : PRÉSENTATION	645
B.	SITUATION DU MWOTLAP PARMIS LES LANGUES VOISINES	646
C.	LA SYNTAXE INTERNE DES PRÉDICATS ET LES SÉRIES VERBALES	647
1.	Le syntagme verbal et les Adjoints	647
2.	Les Adjoints : une catégorie en même temps qu'une fonction	648
3.	Les séries verbales et le statut de V ₂	649
4.	Une ou plusieurs actions ?	650
5.	Résumé : Une illusion d'optique	652
D.	SÉRIES VERBALES ET STRUCTURE ACTANCIELLE	653
1.	Les deux verbes sont intransitifs	654
2.	Un seul verbe est transitif	657
3.	Les deux verbes sont transitifs	663
4.	Quelques règles, mais des règles strictes	666
E.	COLEXICALISATION ET CHANGEMENT CATÉGORIEL	668
1.	Hétérogénéité synchronique et dynamique de la langue	668
2.	La lexicalisation des macro-verbes	670
3.	Du verbe à l'adjectif : la transmission des pouvoirs	671
F.	CONCLUSION : PRÉDICATS UNAIRES VS. BINAIRES	676
III.	Circonstants et compléments périphériques	677
A.	TRANSLATIFS VS. PRÉPOSITIONS	677
B.	LES QUATRE PRÉPOSITIONS DU MWOTLAP	678
1.	Mi 'avec'	679
2.	Veg 'à cause de'	680
3.	Den 'à partir de'	680
4.	Hiy 'à, pour'	681
C.	SYNTHÈSE : LES PRÉPOSITIONS ADVERBIALISANTES	683

<i>Chapitre Sept</i>	Opérations aspectuelles et modales	689
<i>Temps, Aspect, Mode en mwotlap</i>		689
I.	<i>Le système verbal du mwotlap : présentation</i>	690
	A. RAPPELS MORPHOSYNTAXIQUES	690
	B. MÉCANIQUE GÉNÉRALE DU SYSTÈME ASPECTO-MODAL	692
	1. Morphosyntaxe des TAM	692
	2. Le mwotlap n'a pas de temps	697
	3. Dépasser l'obsession chronologique	698
II.	<i>Catégories grammaticales et aspectualité</i>	699
	A. PRÉDICATIVITÉ VS. ASPECTUALITÉ	700
	B. DISPARITÉ DES PARTIES DU DISCOURS	700
	C. LES CATÉGORIES ET L'ASPECTUALITÉ	701
	1. Les verbes	702
	2. Les adjectifs	702
	3. Les noms	706
	4. Autres catégories	730
	D. NOTE FINALE	734
III.	<i>Les tiroirs realis</i>	735
	A. LE STATIF	735
	1. Statif vs. Parfait	735
	2. Statif et type de procès	736
	3. Statif et fréquentativité	737
	4. Synthèse : le Statif	738
	B. LE PARFAIT	738
	1. Procès achevé ou procès en cours ?	739
	2. Des événements sans déroulement ?	740
	3. Franchissement d'une borne et problème de traduction	741
	4. Un franchissement aspecto-modal	743
	C. LE PRÉTÉRIT	744
	1. Questions de télicité	744
	2. Verbes de déplacement et localisation dans l'espace	746
	3. Limites sémantiques de l'état résultant	748
	4. État résultant et pertinence argumentative	748
	5. Orientation sémantique sur le non-patient	749
	6. Relatives et préconstruction	750
	7. Synthèse : le Prétérit	751
	D. L'ACCOMPLI	752
	1. Accompli et franchissement d'une borne	752
	2. Des procès déjà construits par le contexte	752
	3. Accompli vs. Parfait	754
	4. Valeur exclusive de l'Accompli et effets argumentatifs	755
	E. L'ACCOMPLI DISTANT	756
	F. LE RÉMANSIF	758
	1. Adjoint du Prédicatif ou morphème TAM ?	758
	2. Sémantique du Rémansif	761
	3. Rémansif vs. continuatif	764

G.	LES PRÉSENTATIFS	767
1.	Les Présentatifs sont-ils des participes ?	768
2.	Présentatif et déixis spatiale	771
3.	Le Présentatif Statique	777
4.	Le Présentatif Kinétique	784
H.	SYNTHÈSE : GABARIT STANDARD DE PROCÈS ET MORPHÈMES D'ASPECT	792
1.	Absence de temps	792
2.	Un gabarit standard de procès	792
3.	Des logiques aspectuelles différentes selon les langues	793
4.	Les morphèmes TAM	794
5.	Conclusion	795
IV.	<i>Les tiroirs situationnellement indéfinis</i>	795
A.	L'AORISTE	795
1.	Énoncés hors-situation : génériques	796
2.	Réduplication et décrochage : valeur itérative	798
3.	L'interprétation imperfectivante de l'Aoriste	799
4.	Une dépendance situationnelle	803
5.	Aoriste et subordination	808
6.	Aoriste en indépendante : valeurs Irrealis	810
7.	Les emplois de l'Aoriste : synthèse	818
B.	LE FOCUS TEMPOREL	821
1.	L'emploi futur du Focus Temporel	822
2.	La valeur inaugurative	829
3.	Le Passé immédiat	833
4.	Synthèse : le Focus Temporel	835
V.	<i>Les tiroirs irrealis</i>	836
A.	LE PROSPECTIF	837
1.	Présentation du Prospectif	838
2.	Le Prospectif en phrase indépendante	840
3.	Le Prospectif en proposition subordonnée	857
4.	So, un marqueur protéiforme	869
B.	LE FUTUR ET LE FUTUR PROCHE	877
1.	Un Futur hodiernal	877
2.	Une stratégie modale pour des actes pragmatiques	880
3.	Futur vs. Prospectif	885
4.	Synthèse : Futur et Futur Proche	888
C.	LE CONTREFACTUEL	888
1.	Des hypothèses irréelles	888
2.	Un morphème discontinu indissociable (?)	889
3.	Un Futur paradoxal	891
4.	Synthèse : le Contrefactuel	891
D.	LE POTENTIEL	892
1.	La capacité : possibilité objective	892
2.	L'autorisation : possibilité subjective	894
3.	Possibilité itérative	896
4.	Probabilité épistémique	897
5.	Synthèse : le Potentiel	897
E.	LE PRIORITIF	898

1.	Un ou plusieurs morphèmes ?	899
2.	Synchronie du Prioritif	901
3.	Les entrelacs de la grammaticalisation	914
F.	L'ÉVITATIF	922
1.	Morphologie de l'Évitatif	923
2.	L'Évitatif : une marque négative ?	925
3.	Une dépendance pragmatique	926
4.	Synthèse : l'Évitatif	935
VI.	<i>Les tiroirs négatifs</i>	935
A.	LE NÉGATIF REALIS	935
1.	Les prédicats non-aspectualisés et la négation	936
2.	Les prédicats aspectualisés	939
3.	Note historique et dialectologique	943
B.	LES NÉGATIONS À PRÉCONSTRUIT	945
1.	'Ne plus'	945
2.	'Pas encore'	948
3.	Le carré des ruptures préconstruites	951
C.	LES NÉGATIONS FUTURES	953
1.	Notes morphologiques	954
2.	L'étrange invasion du Potentiel	955
D.	LE PROHIBITIF	961
1.	Morphosyntaxe du Prohibitif	961
2.	La défense	966
3.	Grammaticalisation et réanalyses	967
VII.	<i>Synthèse : L'aspect-mode dans la langue</i>	971
A.	TEMPS, ASPECT, MODE	971
B.	UNITÉ ET FRAGMENTATION DU SIGNE LINGUISTIQUE	972
1.	Les morphèmes composites	972
2.	Les combinats à l'assaut des unités minimales	973
3.	Une polysémie fondamentale	974
C.	LA THÉORIE ASPECTUELLE DU GABARIT DE PROCÈS	975
1.	L'incidence des marques aspectuelles	976
2.	Un mécanisme unique à la source de la diversité	977
3.	Le grand schisme des verbes téliques	979
4.	Diathèse et phase stative	984
5.	L'alchimie sémantique de la réduplication	986
6.	Le Gabarit de procès : du lexique à la syntaxe	989
D.	CONTEXTE ET ARGUMENTATION	990
1.	Calculs et inférences contextuelles	990
2.	Le dit et le non-dit	991
3.	La pragmatique au cœur du sens	993
E.	LES TAM DANS L'ÉLABORATION DU DISCOURS	996
1.	Dépasser l'énoncé minimal	996
2.	Les tiroirs en couples	997
3.	Les modèles standards de discours	998
F.	PANORAMA DES MARQUES ASPECTO-MODALES DU MWOTLAP	1001

<i>Chapitre Huit</i>	Synthèse : La stratégie grammaticale	1005
I.	<i>Déterminisme et libre arbitre</i>	1005
	A. UNE APORIE	1005
	B. LA NOTION D'HABITUS	1006
II.	<i>Le combinat : contraintes et rituels</i>	1007
	A. LA SUJÉTION GÉNÉRALISÉE	1007
	B. PRESSION SOCIALE ET ÉNONCÉS RITUALISÉS	1008
	C. LA REPRODUCTION DES COMBINATS	1010
	1. Des formules toutes faites aux sources du discours	1010
	2. Opacité des combinats et passivité du sujet	1011
	3. Le combinat, unité fondamentale de l'idiomaticité	1012
	4. Quelques combinats du mwotlap	1013
III.	<i>La grammaire : une liberté bien obligée</i>	1014
	A. QUAND LES COMBINATS FONT DÉFAUT	1014
	B. ANALYSE ET HYBRIDATION	1015
	1. Croiser les combinats pour isoler du sens	1015
	2. Pour une linguistique moléculaire et non atomiste	1016
	C. LES EXPÉRIMENTATIONS GRAMMATICALES	1017
	1. L'analyse à la source de la grammaire	1017
	2. Formes apprises, formes construites	1018
	3. Édifier sa grammaire intérieure	1020
	D. RÉSUMÉ	1023
IV.	<i>Norme et innovation</i>	1023
	A. DE LA COHÉSION AU SEIN DU GROUPE	1023
	B. QUAND LA NORME SE FAIT DOUBLER PAR L'INNOVATION	1025
	1. Les formes ambiguës	1025
	2. Réanalyse et changement linguistique	1026
V.	<i>Conclusion</i>	1031
	Bibliographie	1033
	Index des langues	1045
	Index des notions	1048
	Tableaux	1057
	Figures	1062
	Cartes	1064
	Table des matières	1065